L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A

L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1923)

TRENTIÈME ANNÉE

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1923)

(PRÉDICATION)

TOME TRENTIÈME

(Janvier à Décembre 1923)

ALMA COLLEGE
P
LIBRARY
AmCL
Calif.

LANGRES
Imprimerie de l'*AMI DU CLERGÉ*, 4, rue Claude-Gillot

MDCCCCXXIII

41267

N.40
1923
impr.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Trentième année)

SOMMAIRE

Pour la fête de la Sainte Famille. — La prière en famille, 5.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — VIII. Le 2e Dim. après l'Epiphanie, 8. — IX. Le 3e Dimanche, 11.
Pour la fête de S. Vincent. — L'Ami des vignerons, 13.
Pour la profession d'une religieuse. — Ce qu'elle quitte et ce qu'elle gagne, 14.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

LA PRIÈRE EN FAMILLE

Mes frères,

La prière est la grande loi, le premier besoin de l'humanité. On l'a nommée « la respiration de l'âme, » tant elle lui est naturelle et nécessaire ; en sorte que la priver de la prière c'est lui ôter l'air, c'est détruire le souffle qui alimente sa vie.

Par la prière, nous adorons Dieu, nous sollicitons ses grâces, nous le remercions de ses bienfaits, et nous désarmons sa justice qu'irritent nos péchés. Elle tempère l'ardeur de nos passions, elle calme les agitations de notre cœur, elle attire le secours divin au dedans, et, au dehors, elle a pour fruits la douceur, la patience et la miséricorde. C'est elle enfin qui nous assiste dans le péril, nous soutient dans nos épreuves, nous fortifie dans nos combats, nous console dans nos peines, et nous montre le ciel où elle nous conduit, par anticipation, sur les ailes de la sainte espérance.

Cette prière, aussi variée qu'elle se montre féconde, se présente à nous sous trois formes différentes.

Il y a d'abord la prière intime et particulière, que chaque fidèle fait en son propre nom et qu'il adresse seul à Dieu pour ses besoins personnels. Il y a aussi la prière publique et solennelle, qui convoque dans les églises le peuple chrétien pour rendre à Dieu le culte dû à sa majesté par la société humaine. Il y a enfin, m. f., la prière en commun, faite dans la famille par tous ses membres, louant et glorifiant Dieu d'un cœur unanime, dans le sanctuaire du foyer domestique.

C'est de cette dernière sorte de prière, autrefois très usitée, devenue maintenant beaucoup plus rare, malgré ses immenses avantages, que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Aussi bien, la sainte Eglise catholique célèbre, en ce dimanche qui suit l'Epiphanie, la fête de la Sainte Famille, de cette famille plus divine qu'humaine, qui faisait sans cesse monter vers le ciel la prière la plus parfaite, dans le doux sanctuaire de Nazareth.

Je ne puis donc mieux faire, en ce jour, que de vous exhorter à l'imiter, en vous exposant l'excellence de la prière en commun, qui est non seulement *un devoir* pour la famille, mais qui de plus est *sa sauvegarde* et la source de *son meilleur bonheur*.

I

1. La prière en commun est un devoir pour la famille, car Dieu est son auteur. Lui-même, m. f., l'a fondée à l'origine du monde. Après avoir créé Adam et l'avoir placé dans le paradis terrestre, il jeta un regard sur lui ; il vit qu'il était seul, et il se dit qu'il n'était pas bon que l'homme demeurât dans cette solitude. « Faisons un être semblable à lui, » qui soit la compagne de sa vie. Alors, rapportent nos Saints Livres, Dieu prit une des côtes d'Adam et en forma la femme, qu'il lui présenta comme épouse, en leur donnant le pouvoir de se reproduire dans les enfants nés de leur chair et de leur sang.

A partir de ce moment solennel, la famille existe. Elle est fondée par Dieu même, et constitue devant lui comme une personne morale et bénie qui a des devoirs essentiels à remplir envers son Créateur. Elle lui doit un culte d'hommages sincères pour l'existence qu'elle en a reçue. Ne pas lui rendre ce culte, ce serait méconnaître son auteur et provoquer sa juste sévérité.

Que diriez-vous, m. f., d'un enfant qui, habitant sous le même toit que ses parents, vivant avec eux, et entouré de leurs soins affectueusement dévoués, passerait des jours, des semaines, des mois entiers, sans leur adresser la parole ni leur témoigner le moindre sentiment de reconnaissance ? Cet enfant, diriez-vous, est un être dénaturé, une créature sans cœur, un misérable ingrat.

Il faudrait en dire autant des membres d'une même famille, vivant constamment en la présence de Dieu, leur perpétuel bienfaiteur, et qui ne lui diraient jamais un mot, qui ne le prieraient pas, puisque la prière n'est autre chose qu'une parole de respect, d'amour et de gratitude que le cœur et les lèvres font monter vers Dieu.

2. La famille est un être moral, intelligent et nécessairement religieux ; le foyer domestique est son sanctuaire, et le père en est le pontife. Image

de Dieu lui-même et son mandataire, il a été constitué ministre de ce culte familial dont il doit accomplir les rites. La prière en est le plus important. La mère doit l'assister, comme la douce Marie fait dans le ciel par la toute-puissance de son intercession toujours exaucée. Les enfants y renouvellent par leur innocence l'enfance même du Sauveur Jésus. Les serviteurs chrétiens imitent par leur respect et leur docilité la prompte obéissance des anges.

Ah ! bienheureuses sont les familles où chaque maison devient ainsi le temple de Dieu !

Est-ce à dire pourtant que la famille ne peut pas, sous peine de péché, manquer de prier chaque jour en commun ? Non ; ce serait exagéré de l'affirmer. Mais l'obligation existe, obligation grave en elle-même et dans ses conséquences, puisqu'en l'omettant la famille se prive des secours nécessaires à sa sanctification et expose à une perte presqu'inévitable ses membres que sa pratique aurait certainement sauvés, comme je vous le montrerai dans la suite de ce discours.

3. Vous dirai-je maintenant, m. f., quel est le sanctuaire où la famille doit se réunir pour remplir le devoir de la prière en commun ? Il n'y a pas de maison qui ne puisse avoir cet oratoire, dépositaire de tous les vœux et rendez-vous de toutes les prières adressées au ciel.

Dans les familles riches, c'est une chapelle bâtie par la foi de pieux aïeux. Dans les maisons modestes, c'est une salle plus simple, mais ornée encore ; et dans les demeures peu aisées, chez l'artisan et même chez le pauvre, ce peut être une retraite ménagée dans la chambre commune, au coin du foyer, à la tête du lit, sur l'appui d'un meuble, humble autel que la piété même la plus indigente sait trouver le moyen d'embellir.

On y voit, appendu à la muraille, le vieux crucifix ancestral, transmis de génération en génération comme un précieux héritage. Il y a aussi la statue de la B. Vierge Marie, l'image des saints patrons, le bénitier rempli de l'eau sainte, les cachets de la première communion, le gros chapelet rapporté de Lourdes, et encore la couronne nuptiale de blanches fleurs. Tout ce qu'on possède de plus cher à l'âme, tout ce qui rappelle un souvenir religieux et doux, tout ce qui console dans la peine, trouve sa place dans cet humble sanctuaire.

C'est là que chaque soir, temps plus favorable que celui du matin, la famille se réunit pour prier, avant d'aller se livrer au sommeil.

J'ai été bien des fois témoin de ce spectacle, au milieu de familles profondément religieuses; et je vous assure, m. f., que rien au monde n'est plus capable d'émouvoir délicieusement une âme chrétienne.

Tous sont là, le père, la mère, leurs fils et leurs filles, les serviteurs et les servantes, tous enfin, depuis l'aïeul couronné de cheveux blancs jusqu'au petit enfant qui essaye d'articuler ses premiers mots. Chacun s'agenouille humblement sous le regard de Dieu et commence la récitation des prières coutumières.

Tantôt c'est le père qui les prononce d'une voix grave, avec une dignité toute sacerdotale; tantôt c'est la mère, dont les accents plus doux pénètrent les cœurs ; ailleurs, c'est l'enfant que l'innocence de son âge ou le témoignage d'une vive piété désigne pour cette fonction longtemps désirée. Chacun répond avec ensemble, redisant les dernières paroles des formules sacrées : chœurs émules sur la terre des concerts angéliques du ciel, dont les pures invocations montent vers Dieu et attirent sur la maison de précieuses bénédictions.

Et que disent ces chrétiens dans leur entretien avec leur Créateur ? Ils récitent l'Oraison dominicale, louant le Père commun qui habite les cieux, et lui demandant le pain de chaque jour; la Salutation angélique, envoyant à Marie l'expression de leur amour et de leurs besoins; le Symbole des Apôtres, abrégé de leur croyance catholique; la Confession des péchés, dont ils implorent le pardon. Ils demandent le retour de l'absent, la guérison du malade, la consolation de l'affligé, le soulagement des morts, le salut éternel de tous. En vérité, c'est très touchant, très beau et très bon.

Heureuses les familles, hélas ! trop peu nombreuses, où se perpétue ce culte familial !

Puis chacun, content et béni, se retire après l'échange des souhaits affectueux, et va gagner sa couche où l'attend le repos paisible et réparateur que Dieu accorde toujours à son enfant endormi dans la sérénité du devoir accompli.

II

J'ajouterai, m. f., que la prière faite en commun est la protection, ou, si vous aimez mieux, la sauvegarde de la famille, parce qu'elle la défend contre l'impiété et contre l'insubordination, qui en sont les fléaux destructeurs.

1. La vie familiale, qui s'écoule dans l'intimité de ses membres, occupés à la pratique de leurs devoirs journaliers, ne peut se conserver longtemps calme et régulière, que si la religion, comme un baume plein de douceur, en assure la continuité par ses enseignements et par les exercices qui en sanctifient tous les actes.

C'est la prière en commun qui, mieux que tout autre exercice, leur conserve la vivacité de la foi et les habitudes de la vie chrétienne.

Le grand poète Lamartine a raconté, dans une page touchante, comment la foi, source de la vie religieuse, s'est développée dans son âme, aux jours de son enfance. « Quand nous étions réveillés dans notre petit lit, rapporte-t-il, notre mère s'approchait et nous disait : A qui devons-nous le bonheur qui nous est offert dans cette journée? C'est à Dieu, c'est à notre Père céleste. Sans lui, ce beau soleil ne se serait pas levé; ces arbres n'auraient pas leur feuillage; les gais oiseaux seraient morts de faim et de froid sur la terre nue; et vous, mes enfants, sans lui vous n'auriez ni lit, ni maison, ni jardin, ni mère pour vous abriter et

vous nourrir. Il est donc bien juste de le remercier. Alors elle se mettait à genoux; elle joignait nos petites mains; elle faisait lentement, de sa douce voix, la prière du matin que nous répétions avec ses réflexions et ses paroles. »

Comment la foi ne jetterait-elle pas des racines inébranlables dans des âmes d'enfants ainsi formées? Pères et mères, vous exercez un véritable sacerdoce, toutes les fois que vous vous agenouillez au milieu de vos enfants. Vous faites dans l'intimité du foyer la démonstration la plus saisissante de la divinité de la religion. Vous implantez dans ces jeunes âmes des convictions qui n'y périront jamais et qui influeront de la façon la plus salutaire sur leur existence tout entière.

Quand plus tard les circonstances auront éloigné le jeune homme ou la jeune fille, vos enfants, de la maison paternelle, ils trouveront la sauvegarde de leur foi dans le souvenir de cette prière familiale. Oh ! aimez-la bien ; pratiquez-la toujours. Avec elle, c'est Dieu qui revient au foyer; c'est la foi qui éclaire, c'est l'espérance qui console, c'est la charité qui adoucit les maux, quand elle ne peut pas les prévenir. C'est elle enfin qui protège le plus efficacement la vie religieuse dans la famille, en en ravivant sans cesse les pieux sentiments.

Voulez-vous, m. f., connaître la raison de cette action bienfaisante?

Quand le père, la mère, les enfants et les serviteurs professent leur foi, adorent Dieu, l'invoquent et promettent de garder ses commandements, publiquement, en présence les uns des autres, il y a là une communauté de sentiments, un ensemble d'actes et d'engagements qui donnent à la vie religieuse une puissante intensité et une force inéluctable. La même bouche qui a prononcé les paroles bénies de la prière, osera-t-elle tenir des propos impies ou déshonnêtes, faire entendre des blasphèmes aux oreilles des mêmes témoins? Si quelque manquement échappe à la fragilité humaine, l'habitude aura-t-elle le temps de s'enraciner, lorsqu'on vient chaque soir s'humilier devant Dieu, et se juger dans l'assemblée des compagnons de sa vie? Non, assurément. Il n'est pas possible que celui qui se montre fidèle à ce saint exercice résiste longtemps à l'influence de la loi divine l'appelant chaque jour par sa propre bouche. Il y a là une intimité trop étroite entre cette prière et tous les actes de la vie, pour que celle-ci ne domine pas ceux-là, ne devienne pas bientôt leur directrice, et ne les rende pas conformes aux règles d'une conduite sincèrement religieuse.

2. Cette prière empêche encore l'insubordination, l'esprit d'orgueil et de révolte, qui est un des plus dangereux ennemis de la famille. Loin de trouver insupportable le joug de l'obéissance paternelle, les enfants le respecteront et le vénèreront, quand ils la rendront à des parents que la religion entourera en quelque sorte d'une auréole d'autorité surnaturelle.

Le fils qui voit son père à genoux, la tête découverte, récitant sa prière, la fille qui voit sa mère commençant et finissant sa journée par la prière, reçoivent de cette vue une impression irrésistible. Les auteurs de leurs jours revêtent dans cet acte dignement accompli un caractère surhumain qui leur commande une affectueuse docilité. Ils ne peuvent pas songer à désobéir, ni à se mettre en révolte contre une pareille autorité; ils l'estiment trop pour ne pas lui obéir avec amour.

Quelle sublime lecon, m. f. ! Est-il au monde un élément plus capable de donner un pouvoir sacré à la suprématie paternelle? Si, dans le temps présent, la paternité et la maternité elle-même subissent une crise où elles perdent leur prestige, n'est-ce pas surtout parce que les parents ne savent plus retremper dans la prière commune l'affection de leurs enfants, et y revivifier ce qu'elle doit renfermer de divin ?

Au contraire, par la force de leur pieux exemple, ils verront la paix, le travail régulier, la douce subordination régner dans cet heureux intérieur, efficacement protégé par la bonne prière que tous font ensemble.

III

M. f., le dernier motif que je vous présenterai pour vous engager à mettre en pratique la prière en commun dans la famille, c'est qu'elle assure le bonheur de ceux qui la font, au cours de la vie présente ainsi que pour la vie future.

1. Elle est d'abord, entre les membres d'une même familie, la gardienne du bon accord, sans lequel il ne peut pas y avoir de vrai bonheur.

Dans la vie ordinaire, tous les caractères ne se ressemblent pas; les jours qui se succèdent sont souvent bien différents les uns des autres ; parfois même de sombres nuages s'élèvent là où l'on avait espéré la joie et une paix continue. L'imagination grossit les torts réciproques ; les esprits s'aigrissent, la plaie s'envenime, et des griefs plus ou moins graves à l'origine mènent à des divisions éclatantes, quelquefois scandaleuses, d'où sortent le déshonneur et la ruine des familles.

Mals si les époux chrétiens se retrouvent chaque soir devant l'autel domestique où ils prient avec leurs enfants, leur prière ne tardera pas à apaiser leurs dissentiments. Comment garder de l'amertume l'un contre l'autre, quand on a dit ensemble, à genoux, devant Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ? Chaque soir recommence cet acte de rémission de l'époux à l'épouse et réciproquement, des parents à leurs enfants, des frères entre eux. Chaque soir, l'affection se renouvelle dans le pardon, s'il faut pardonner. Chaque soir, les liens se resserrent plus intimes et plus forts ; et l'on peut dire alors que la prière familiale réalise cette parole du Prophète : « La maison où l'on prie est la maison de Dieu, et la joie y établit sa demeure. »

2. Cette divine promesse trouve surtout son accomplissement dans une famille chrétienne, quand la prière y est faite avec une assiduité régulière ; car Dieu, appelé tous les jours à son aide, devient son protecteur et la soutient dans le bon-

heur. C'est là une intervention toute-puissante pour assurer sa prospérité.

Je ne veux pas dire, m. f., que Dieu, invoqué par la prière commune, écartera toutes les épreuves et les difficultés inséparables de l'humaine existence ; je ne veux pas promettre qu'il épargnera à cette maison tous les revers, toutes les peines qui arrivent en ce monde. Ce serait exagérer. Mais je puis assurer qu'il lui fera trouver dans cette prière un réconfort efficace parmi ces maux; que de plus il empêchera sa ruine complète et lui accordera tôt ou tard le succès final. N'en doutez pas : Dieu adoré, Dieu servi, Dieu invoqué avec une confiance persévérante, se constituera le gardien de la bonne fortune et de l'honneur de cette famille. Il voudra récompenser, à son heure, sa fidélité dès les jours présents, en attendant qu'il donne à chacun de ses membres sa récompense éternelle.

Qu'ai-je besoin d'ajouter encore, m. f.? Par cela même que la prière commune contribue à entretenir l'amour de Dieu et maintient dans la pratique de la religion, vous voyez sans peine tout ce qu'elle apporte à la famille d'ordre, de sérénité, de bien-être moral, de bonheur, en un mot. Elle est à elle seule toute l'éducation domestique, et le principe de son heureux développement. La dignité des pères, le dévouement des mères, la confiance affectueuse des époux, la tendre et respectueuse soumission des enfants, la justice et la bonté des maîtres, la fidèle activité des serviteurs, voilà les fruits de son influence. Il n'y a pas lieu de s'en étonner ; car là où est l'union dans la prière, là est Jésus-Christ ; et là où est Jésus-Christ, là est la paix, la concorde, la patience, l'esprit de sacrifice, la modération dans les joies, la consolation dans les chagrins, en un mot, tout ce qui constitue le bonheur de la vie commune.

3. Tant de bienfaits apportés dans cette vie par la prière familiale auront enfin pour couronnement la félicité suprême du ciel dans l'éternité. Car, vous le comprenez bien, mes frères, il n'est pas possible qu'une existence ainsi sanctifiée n'arrive pas à ce terme auquel elle a toujours aspiré. La persévérance finale est le résultat d'une continuité ininterrompue de désirs ardents, de pieux efforts et de pratiques agréables à Dieu, accomplies sans faiblesse pour le bien des autres et le sien propre. Or la persévérance finale, c'est le ciel avec ses joies ineffables, le ciel tant de fois sollicité dans la prière, le ciel toujours accordé par le Dieu si bon qui a dit : « Demandez et vous recevrez ; frappez et il vous sera ouvert ; » et encore : « Je vous le dis en vérité, quand deux ou trois se réuniront pour prier en mon nom, je viendrai au milieu d'eux, » pour les bénir et les exaucer.

* * *

Il ne dépend que de vous, mes frères, de voir se réaliser en votre faveur les magnifiques promesses faites à la prière en commun.

En commençant cette instruction, je vous parlais de cette famille admirable, sainte entre toutes, que l'Eglise offre à notre vénération, en ce jour de sa fête. Trois membres la composaient et formaient cette personnalité morale qu'est toute famille. C'étaient le père, Joseph, le juste par excellence ; Marie, la Vierge-Mère, toujours immaculée ; et l'enfant c'était Jésus, le Dieu fait homme pour nous sauver : cette trinité de la terre, la famille la plus parfaite qu'il nous fut jamais donné d'honorer et d'imiter.

Chaque année, ces trois saintes personnes allaient ensemble à Jérusalem rendre leurs devoirs religieux à Dieu, dans son temple, puis, de retour en leur modeste maison de Nazareth, quand ils avaient travaillé tout le jour, quand ils avaient gagné leur pain à la sueur de leur front, tous trois se retrouvaient le soir, la tâche finie, et se recueillaient pieusement sous le regard de Dieu. Ils s'élevaient vers lui dans la prière commune. S'étendant bien au delà de leurs besoins particuliers, ils le priaient pour les besoins généraux du monde, l'extinction du péché, le salut des âmes, la rédemption de tout le genre humain.

C'était là un grand exemple, légué à chaque famille par la Sainte Famille, la famille de Dieu.

Efforcez-vous de l'imiter.

Si déjà cette pieuse coutume de la prière en commun existe chez vous, ah ! soyez bien heureux ! Mais, je vous en conjure, ne la laissez pas s'interrompre par la négligence ; continuez-la avec une ferveur toujours grandissante. Si jusqu'ici cette prière n'a pas encore été faite chez vous, ne vous laissez pas décourager par l'indifférence environnante. Commencez à faire votre prière en commun avec deux ou trois personnes d'une même maison, soit la mère avec l'un de ses enfants, soit un frère avec sa sœur, soit deux sœurs ensemble. Cela suffira pour que cette prière ne soit plus individuelle, mais devienne familiale. Dès lors, N.-S. Jésus-Christ sera avec vous ; et, l'expérience le prouve, les autres personnes de la maison finiront par s'associer à votre pieuse action.

Ainsi vos journées seront remplies par le travail et la prière ; et quand les journées de l'homme sont remplies par le travail et par la prière, elles sont méritoires des célestes récompenses ; car ce sont de pareilles journées qui font une bonne et sainte vie. Puissiez-vous vous bien pénétrer de ces pensées, et les graver profondément dans vos cœurs, afin que leur fruit pratique soit une ferme résolution de remplir désormais ce devoir salutaire de la prière en commun, la prière en famille. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

VIII

LE 2e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le troisième mystère que nous célébrons dans la fête de l'Epiphanie, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, nous est rappelé dans

l'Evangile de ce dimanche. Le premier nous a conduits à la foi comme les Mages ; le second nous a purifiés dans l'eau du Jourdain, sanctifiée par Jésus-Christ ; celui-ci nous unit à Dieu par le festin des noces, symbole de la Sainte Eucharistie.

I

1. Depuis la naissance du Sauveur, le ciel et la terre sont en adoration. C'est Marie qui la première, comme il convient, se prosterne devant son Fils, avec une ferveur qu'envient les Séraphins. Ensuite l'un d'eux transporté d'amour et d'admiration, le plus beau de tous, parlant seul au nom de la multitude céleste qui l'entoure, a dit aux bergers : « Je vous annonce une grande joie : il vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. Et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Et « toute la multitude céleste » se mit à chanter comme un refrain divin : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Telle fut l'adoration du ciel.

Alors les bergers arrivent en toute hâte, « ils trouvent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche, » et ils reconnaisent dans la simplicité et la sincérité de leur cœur que tout ce que l'Ange leur a dit de cet enfant est vrai. Et ils s'en retournent, racontant à tous ce qu'ils ont vu, et tous sont dans l'admiration. « Et Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur. »

Viennent enfin les Mages qui, après leur long voyage, plein d'incertitudes et d'anxiétés, trouvent aussi l'enfant avec Marie sa mère, se prosternent pour l'adorer, et lui offrent leurs riches présents.

Vous remarquez cette attention des Evangélistes à nous signaler partout la présence de Marie, à nous faire pénétrer dans ses pensées, à nous révéler en quelque sorte les sentiments de son cœur. Elle est partout : elle prie, elle agit, elle prend soin de son Fils qu'elle va bientôt conduire en Egypte avec l'appui et la sollicitude de S. Joseph ; elle jouit, elle s'inquiète, elle souffre, elle adore.

2. L'Eglise aussi partage ses inquiétudes et son amour. La méditation de ces célestes mystères l'occupe sans cesse depuis Noël. Elle aussi elle adore, et regardant l'univers où elle découvre trop de coupable indifférence, dans l'*Introït* d'aujourd'hui elle convie toutes les âmes chrétiennes à l'adoration, afin que la terre reflète l'amour et les adorations du ciel :

« O Dieu ! Que toute la terre vous adore et vous chante ! *Omnis terra adoret te, Deus, et psallat tibi.* O Très-Haut ! qu'elle chante votre nom ! *Psalmum dicat nomini tuo, Altissime.* »

Car la terre n'adore pas Dieu, elle ne le reconnaît pas comme son Créateur, comme son Souverain Maître. Il y a beaucoup d'âmes fidèles, mais aussi beaucoup d'âmes orgueilleuses, qui jouissent du magnifique domaine de l'univers et qui n'en veulent pas connaître le propriétaire ; qui voient défiler nos belles fêtes de l'Eglise et qui les dédaignent, qui n'en comprennent pas le sens révélateur, la richesse consolatrice, qui ne goûtent point cet aliment spirituel nécessaire à l'âme. Aussi leur âme est-elle réduite à l'inanition, elle est inconsolée et meurt de faim. Et elle ne chante pas, elle n'est pas joyeuse, parce qu'elle n'adore pas.

Mais l'Eglise insiste sur son enseignement, elle presse la terre tout entière de revenir à Dieu. Puis le chœur reprend cette pensée avec ensemble et chante à son tour, — comme la multitude céleste faisait écho au Séraphin : « O vous, terre entière, réjouissez-vous en Dieu ! *Jubilate Deo omnis terra.* Chantez son nom, *psalmum dicite nomini ejus.* Rendez-lui gloire par vos louanges, *date gloriam laudi ejus.* »

C'est maintenant *son nom,* le nom de Dieu, le nom de Jésus qu'elle glorifie et qu'elle presse les fidèles de glorifier.

3. Ce nom, le petit enfant de la crèche l'a acheté au prix de son sang dans sa circoncision, parce qu'il doit sauver le monde par ses souffrances. Déjà il mérite ainsi ce nom de *Sauveur,* en attendant le jour où il en achèvera la glorieuse signification sur la croix. En lui ouvrant le côté avec sa lance, le soldat Longin en fit sortir du sang et de l'eau, afin de faire connaître au monde que Jésus notre Sauveur et Rédempteur nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à l'extrémité de l'amour, puisqu'il a donné pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang.

C'est pourquoi nous célébrons ce nom de Jésus qui qualifie dignement notre Sauveur, nom de puissance et de douceur, nom devant lequel tout genou fléchit sur terre, au ciel et dans les enfers, nom qui a guéri le paralytique de la *Porta Speciosa* du temple et qui guérit toutes les âmes qui l'invoquent. « Il n'y a de salut en aucun autre nom. Il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. » (Act., IV, 12).

II

Venons maintenant au mystère du festin des noces, au récit qui nous en est fait dans l'Evangile de S. Jean.

C'était quelques jours seulement après le baptême de Jésus par S. Jean-Baptiste. Celui-ci comptait parmi ses disciples Jean et André. Il leur dit en leur montrant le Sauveur : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Ils le quittèrent pour suivre Jésus. André amena au Sauveur son frère Pierre. Jésus regarda jusqu'au fond de l'âme, *intuitus,* celui qui devait être le chef de l'Eglise et il lui dit : « Désormais tu t'appelleras Céphas. » Il accueillit encore deux autres disciples, Philippe et Nathanaël ou Barthélemy, et des rives du Jourdain, aux environs de Jéricho, il les conduisit à Nazareth. Marie était absente, elle se trouvait à Cana à une lieue de là, où se préparaient des noces. Jésus y vient aussi accompagné de ses nouveaux disciples, parce qu'il y était convié avec sa mère. Il voulut honorer de sa présence le mariage dont il ferait plus tard un sacrement, sanctifier les noces, et attester ainsi contre les hérétiques à venir, comme les Manichéens, que l'union de l'homme et de la femme solennellement contractée devant

l'Eglise est une chose sacrée et vénérable. Peut-être l'ami qui se mariait était-il pauvre, puisque le vin manqua, et Jésus tenait-il aussi à montrer son respect pour la pauvreté, lui qui toute sa vie la prêcha et la pratiqua ; car il n'eut jamais une pierre où reposer sa tête.

Dans cet Evangile nous trouvons deux parties bien distinctes : le vin manquant, *Marie sollicite un miracle*, et *le miracle s'accomplit*.

1. Car la mère de Jésus était là : *erat mater Jesu ibi*. Nous la trouvons partout, tant que son Fils n'a pas commencé sa vie publique. Elle est à Bethléem, à Jérusalem pour présenter Jésus au temple et à Siméon, en Egypte, à Nazareth, toujours veillant avec un indicible amour sur le trésor qui lui est confié et qu'elle a failli perdre un jour ; puis elle disparaît, elle s'efface, et nous ne la reverrons plus qu'à la croix, au poste du sacrifice.

Elle était là, vénérée de tous, surveillant discrètement d'un œil à qui la charité révèle tout, s'oubliant elle-même entièrement, afin que les convives eussent tout à souhait, et que la joie, le contentement régnassent partout.

Soudain elle s'aperçoit que le vin va faire défaut. Quel ennui ! Quelle déception ! Quelle humiliation pour les jeunes gens de ne pas recevoir convenablement leurs invités et d'être contraints d'avouer ou leur imprévoyance ou leur pauvreté ! Peut-être aussi Marie se dit-elle que les cinq disciples venus avec son Fils avaient diminué l'abondance, et se trouvait-elle chargée de quelque responsabilité.

Personne ne s'était rendu compte encore de cette détresse, car les invités pouvaient croire qu'il y avait quelque vin en réserve. Avec son coup d'œil de maîtresse de maison experte, Marie avait tout vu, tout deviné, supputé toutes les ressources, et compris le grand embarras.

A qui s'adresser ? A qui confier ses craintes et sa peine, sinon à son Fils ? Elle s'approche de lui et lui dit : « Ils n'ont pas de vin ! »

— Femme, que nous importe à vous et à moi ? répond-il. Mon heure n'est pas encore venue.

Cette réponse à première vue nous paraît dure. « Femme ! » Mais ce titre qu'il lui donne était en réalité un titre d'honneur. Quand il parlera à la Chananéenne pour lui témoigner son admiration, ne lui dira-t-il pas : « O femme ! votre foi est grande ! » Et sur la croix, lorsqu'il confiera Jean, c'est-à-dire toute l'humanité, à sa mère, ne lui dira-t-il pas aussi : « Femme, voilà votre fils ! » « Femme ! » c'est-à-dire : « Vous êtes l'idéal de la femme, la femme par excellence ! »

Mais le reste de la réponse : « Que vous importe à vous et à moi ? » ne renferme-t-il pas une nuance d'irrespect ?

Nullement. Jésus tient à préciser à sa mère la raison pour laquelle il ne veut pas intervenir : « Mon heure n'est pas venue. Je n'ai pas encore commencé à me manifester au monde ; nous n'avons donc pas à songer à un miracle, qui ne doit éclater que pour confirmer ma mission. »

D'ailleurs, quand, à douze ans, il avait été retrouvé au temple, il avait eu pour Marie et pour Joseph une réponse semblable : « Ne saviez-vous pas que je dois me consacrer aux affaires de mon Père ? » Et l'Evangéliste ajoute : « Ils ne comprirent point cette parole. » (Luc, IV, 50). Elle demeura pour eux mystérieuse. De même, à Cana, il resta pour Marie une part de mystère. Mais elle n'y vit point cet irrespect que signalent des auteurs malveillants ou peu judicieux, parce qu'il n'y était pas. Elle y vit un enseignement caché qu'elle ne découvrit peut-être pas sur-le-champ, mais la voix de son Fils avait été si affectueuse, ses paroles empreintes de tant de bonté qu'elle ne douta pas un instant. Elle conserva en elle-même le mystère, et dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira ! »

La vérité c'est que la prière de Marie avait changé les dispositions premières de son Fils. Il avait dit : « Mon heure n'est pas venue » ; mais sur la demande de sa sainte mère il l'avança et commença aussitôt sa vie publique par un grand miracle.

2. Car, le miracle, le voici : Jésus va prendre la parole et commander aux éléments. Il y avait six grandes urnes de pierre enveloppées de feuillage, afin de maintenir l'eau fraîche, destinées à laver les pieds et les mains des convives, suivant l'usage d'Orient. Elles avaient une capacité d'environ vingt litres chacune. Jésus dit : « Emplissez-les d'eau. » On les emplit jusqu'au bord. « Maintenant, ajouta-t-il, puisez et portez au maître de la table. » Celui-ci goûta et fut émerveillé. Il ne savait pas d'où venait ce vin, « mais les serviteurs le savaient bien », eux qui étaient allés chercher cette eau à la belle fontaine voisine. Il fit venir l'époux et lui dit en souriant : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et quand on a beaucoup bu, il sert le moins bon. Mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'à cette heure. »

Le miracle éclata bientôt parce que les serviteurs parlèrent. Ils savaient bien, eux, que dans les urnes de pierre ils n'avaient mis que de l'eau, qu'ils les avaient remplies jusqu'au bord, et qu'on n'avait pu y glisser une autre substance. Sans doute que tous les regards se portèrent sur Jésus, qui avait fait le miracle, et sur Marie qui l'avait sollicité. Tout se fait ainsi, dans l'ordre de la grâce, par les mains, par la prière de la Sainte Vierge, qui ne cesse d'implorer son Fils pour nous et qui est toute-puissante sur son cœur.

Mais quelqu'un surtout qui regardait, c'étaient les cinq disciples. Ils avaient depuis quelques jours subi le charme de la parole et de la compagnie de Jésus ; tout cela était pour eux tout nouveau ; ils n'étaient pas encore revenus en quelque sorte à la réalité, ils jouissaient de la grâce intérieure qui les ravissait et les transformait ; le miracle de Cana fut pour eux la révélation complète. C'est qu'ils n'avaient pas encore vu la Sainte Vierge ; et qui exprimera leur étonnement, leur joie, leur bonheur à la contempler, à suivre ses démarches, à écouter ses paroles, d'autant qu'elle n'avait pas manqué de les accueillir comme de nouveaux amis de son Fils ?

Ils réfléchirent, se rendirent compte des choses, des personnes, du miracle. « Et ils crurent en Lui. *Et crediderunt in eum.* »

Ce fut le premier miracle de Jésus, au moins le premier de sa vie publique. Le Sauveur, dans la vie duquel tout fut disposé par une prévoyance divine, changea l'eau en vin d'abord : c'est ainsi qu'il débute. A la Cène, il changera le pain en son corps et le vin en son sang : c'est ainsi qu'il finit. Plus heureux que les disciples de Cana, nous venons nous asseoir à cette table sainte où nous recevons « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. » Puissions-nous en être dignes, faire toutes nos actions sous les yeux de la Sainte Vierge, qui est toujours là, et sentir qu'à chaque miracle eucharistique, à chaque communion, notre foi s'augmente et s'affermit !

IX

LE 3e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Quand le Fils de Dieu vint au monde, dit S. Paul, les Anges reçurent l'ordre de l'adorer. (Hébr., I, 6). C'est cet ordre, qui leur fut bien doux, que l'Eglise leur renouvelle aujourd'hui dans l'introït : *Adorate Deum omnes Angeli ejus,* parce qu'elle se sent impuissante à rendre à Jésus enfant le culte et l'amour qu'il mérite. Elle demeure en adoration et excite sa propre ferveur en pensant à la ferveur des Esprits célestes. Ce qui caractérise ces temps précieux qui suivent Noël et l'Epiphanie, c'est une adoration constante et profonde.

L'Evangile du jour nous entretient dans ces sentiments, en nous faisant méditer les beaux exemples du *lépreux* et du *centurion* de Capharnaüm.

I

1. Jésus descendait de la montagne où il avait prononcé ce fameux sermon qui changea la face morale du monde. Les foules le suivaient, l'entouraient, avides de le voir, et se redisant les paroles qui les avaient tant touchées, quand un lépreux se présenta à l'entrée de la cité et il l'adorait en disant :

— Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir !

La grâce avait parlé au cœur de ce malheureux qui était un objet de répulsion pour tout le monde, parce qu'il était « plein de lèpre » (Luc, v, 12), mais que Dieu ne repoussait pas, parce que son âme était belle. Il savait que Jésus était le Fils de Dieu, c'est pourquoi il l'adorait, et il lui demandait humblement une guérison que Dieu seul pouvait accomplir.

Un lépreux, c'est un être d'horreur que je ne vous décrirai pas, de peur de provoquer le dégoût. On voit ces infortunés errer, en Orient, au dehors des villes, dont l'accès leur est interdit, parce qu'ils peuvent communiquer l'affreuse contagion ; aussi, pour les écarter, on ne leur épargne pas les mauvais traitements. La loi de Moïse même était très dure pour eux, en quoi elle n'était que juste. Jésus a vu cette grande misère, cette loque humaine sordide et chargée de réprobation, son bon cœur s'émeut, cette foi le ravit ; il s'avance auprès de lui, il étend la main, il touche ses plaies répugnantes, *tetigit eum,* et il dit : « Je le veux, sois guéri ! »

Naaman priait un jour Joram de le guérir de la lèpre, et le roi répondait : « Suis-je donc un Dieu, pour ôter et rendre la vie ? » (IV Reg., v, 7). Il fallait donc la puissance divine pour enlever la lèpre, qui atteint tout le corps, empoisonne le sang et exige, pour être détruite, une rénovation physique qui est une véritable création.

Or, à la parole de Jésus la lèpre de ce malheureux disparut.

Mais celui-ci, en pénétrant hardiment parmi cette foule qui s'écartait d'horreur, avait violé la loi de Moïse, et son acte était d'un mauvais exemple. C'est pourquoi, après l'avoir guéri, Jésus le réprimanda vivement, et lui défendit sévèrement de se mêler à la multitude, *et ejecit illum.* (Marc, I, 43). En même temps il lui faisait cette injonction :

— N'en parle à personne, mais va, montre-toi au prêtre et offre pour ta guérison ce que Moïse a prescrit, et que cela leur serve de témoignage.

Jésus montre ainsi son respect pour la loi, qu'il est venu parfaire, mais non détruire. La loi de Moïse était sainte, c'était la loi de Dieu, et le Sauveur veut que ce lépreux en accomplisse les moindres prescriptions. Fils de Dieu, il est au-dessus de cette loi qu'il a faite, et qui va se dégager de ses infirmités pour devenir la loi évangélique ; mais elle est toujours en vigueur, c'est pourquoi il lui témoigne de la déférence et il exige que le lépreux observe les purifications et les observances légales usitées en cas de guérison.

Celui-ci reçoit avec soumission les reproches et il s'éloigne aussitôt. Toutefois il ne se résigne point à taire l'immense bienfait de Dieu, il laisse éclater sa reconnaissance et publie partout le miracle dont il a été l'heureux objet, si bien que Jésus, les jours suivants, ne pouvait plus paraître dans la ville sans que la foule se livrât à des manifestations enthousiastes, et qu'il dut se retirer loin des lieux habités. Mais le peuple le découvrait toujours et se portait sur ses pas.

2. Il convient d'insister sur le respect de Jésus pour la loi mosaïque et sur sa condescendance pour les prêtres juifs qui étaient manifestement ses ennemis. Ces prêtres en effet, s'ils étaient de bonne foi, lorsqu'ils auraient constaté le miracle devaient croire et devenir ses disciples. Le Sauveur qui est venu pour racheter et éclairer toutes les âmes, leur fournit ce moyen de conversion et de lumière, et s'ils ne le saisissent point, s'ils demeurent ses adversaires, ils sont inexcusables. — Telle est la conduite de Dieu à l'égard de tous les hommes : il les poursuit constamment de sa miséricorde, il leur parle, les avertit par ses grâces actuelles de tous les jours ; il les met ainsi dans leurs torts, s'ils ne reviennent pas à lui, en sorte qu'au jour du jugement ils devront se frapper la poitrine, inutilement, hélas ! en disant : « Nous

sommes condamnés, parce que nous sommes coupables. C'est notre faute ! »

La lèpre, c'est le péché mortel qui couvre notre âme et la rend horrible aux yeux de Dieu. Ne demeurons pas en ce triste état. Le lépreux, lui, voulait être guéri, c'est pourquoi, malgré les réclamations de la foule, il se présente à Jésus. Pour nous aussi Jésus passe, il est toujours à notre portée, il est le médecin. Le monde ne saurait nous empêcher d'aller à lui, si telle est notre volonté ; et notre conscience nous en fait un devoir. Allons, courbons notre orgueil, cherchons le prêtre qui représente Jésus-Christ et qui a le pouvoir de nous guérir. Disons : « Seigneur ! vous pouvez me purifier, rendre mon âme innocente, belle comme au jour du baptême ! » Quelle joie pour nous alors d'entendre la voix divine qui nous dira : « Je le veux, sois guéri ! »

II

1. Comme Jésus entrait dans la ville, il rencontra les Anciens de Capharnaüm qui venaient lui exposer la grande épreuve qui consternait leur centurion. Ce centurion avait un serviteur qu'il aimait beaucoup et qui allait mourir. C'était un Romain, par conséquent un païen, et il n'osait pas espérer que Jésus s'intéressât à lui, fît une démarche en sa faveur. Il y avait défiance réciproque entre les représentants de l'autorité romaine et les habitants. Ce fonctionnaire était toujours, aux yeux des Juifs, le représentant de la puissance usurpatrice et conquérante ; il était lui-même l'exécuteur des lois militaires et civiles, l'oppresseur, l'homme qui avait en main la force, même contre le droit.

Cependant il avait des sentiments d'équité, il travaillait à faire oublier qu'il était un étranger, un intrus, un Romain en un mot, et il exerçait ses fonctions dans un esprit de justice et de bienveillance qui lui avait conquis toutes les sympathies. Loin de persécuter les Juifs au sujet de leur culte, il favorisait leurs manifestations religieuses, sachant peut-être que c'était un sûr moyen d'empêcher les révoltes. Il leur avait même construit une synagogue.

C'est qu'il avait aussi une âme droite, religieuse. Tout païen qu'il était, il admirait la religion juive, la belle et pure morale qu'elle enseigne, et peut-être n'était-il pas éloigné de se faire inscrire parmi les prosélytes... Rome accordait la plus grande liberté religieuse. Embrassant dans son sein des quantités de peuples qui adoraient des dieux différents, elle les laissait libres tant que la sécurité publique n'était pas en jeu. Elle ne se montrera intolérante que pour les chrétiens. Le centurion aurait donc pu adorer le Dieu des Juifs sans que ses supérieurs l'en blâmassent, pourvu qu'il maintînt la paix dans la cité.

Il était très aimé à Capharnaüm, c'est pourquoi, n'osant aller trouver Jésus, il avait prié les Anciens de le faire pour lui. Ils viennent donc et plaident sincèrement sa cause auprès du Sauveur : — Cet homme mérite que vous l'assistiez, lui disent-ils, car il aime notre nation et nous a bâti une synagogue.

— J'irai, dit-il aussitôt, et je guérirai ce serviteur.

Nous pouvons constater ici de quelle affection, de quelle vénération, de quelle confiance Jésus était environné à Capharnaüm. Chacun vient ainsi lui parler, lui exposer ses désirs en toute simplicité, avec la certitude qu'il écoutera toute demande qui est juste, qu'il soulagera toute misère, parce qu'il est bon. Il aimait cette cité docile, cordiale, où il était si bien accueilli, et il l'appelait « sa cité, » *civitatem suam*. Les Juifs de Jérusalem n'y avaient pas encore soufflé la haine contre lui.

2. Il se dirige donc vers la demeure du bon centurion, précédé du groupe des Anciens, tout heureux d'aller annoncer la bonne nouvelle et le succès de leur entremise. Soudain cet homme se trouble. Quoi ! Jésus, le grand prophète juif, l'homme de Dieu, entrerait dans la maison d'un païen ! Mais c'était contre les habitudes juives, il se souillerait dans cette demeure profane où étaient étalés des signes, des statues, des simulacres païens !

Alors il se lève, s'élance hors de chez lui, et à quelques pas seulement il rencontre Jésus qui venait avec ses disciples. Il lui dit avec une humilité touchante : — Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

Et il explique sa pensée avec une foi admirable : — Car moi, qui obéis à des chefs, j'ai cependant des soldats sous moi, et je dis à l'un : « Va, » et il va ; à un autre : « Viens », et il vient ; et à mon serviteur : « Fais ceci », et il le fait.

Il n'achève pas, mais Jésus, qui voit dans le fond de son âme, a compris. Ce bon centurion veut en effet lui dire : « Moi je commande à mes soldats et à mon serviteur, et ils m'obéissent, quoique je ne sois qu'un homme comme eux ; mais vous, vous êtes le Maître, tout vous est soumis. Daignez seulement dire un mot et la maladie disparaîtra, et mon serviteur sera guéri. »

Comment le Sauveur n'aurait-il pas été ému par la prière, par l'attitude, par les sentiments intimes de cet homme ? Le centurion aimait son serviteur, ou plutôt son esclave, alors que pour les païens l'esclave ne comptait pas. On était sans pitié pour cette chose, cet être inférieur. Le cœur de cet homme était donc rempli de charité. Mais son âme n'était pas moins remplie de foi. A la réflexion, en considérant ce que faisait Jésus, en réfléchissant à ses bienfaits, à ses miracles, à ses paroles si tendres, si compatissantes, il avait conclu que le Sauveur n'était pas un homme, mais un Dieu, et sa réponse signifiait clairement : « Vous êtes le Fils de Dieu, c'est pourquoi vous n'avez qu'à parler, et mon serviteur sera rétabli. Il est à l'agonie, mais un mot de vous le ressuscitera, lui rendra la santé. »

— Ah ! s'écrie Jésus, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël !

3. C'était un reproche et une leçon. Ce païen était, aux yeux du Sauveur, meilleur qu'un égoïste

et superbe enfant d'Abraham selon la chair, mais non selon l'esprit. Il ajoute : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, je vous le déclare, et ils auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob au royaume des cieux; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures où il y aura pleurs et grincements de dents. »

Jésus aime à comparer le ciel à un banquet où sont invités tous les hommes. Ce banquet qui, comme tous les festins de noces, se tenait la nuit, se faisait parmi la joie des convives dans une salle brillamment éclairée. Au dehors, c'étaient les ténèbres, les ténèbres extérieures d'autant plus épaisses qu'on sortait du banquet tout lumineux. Les Juifs se targuaient de leur titre d'enfants d'Abraham et se croyaient sûrs de participer au festin du royaume des cieux, c'est pourquoi ils sont appelés « les fils du royaume ». Mais Jésus leur montre, par l'exemple du centurion, cet homme de bonne foi et de bonne volonté, cet honnête païen, que leur titre d'enfants d'Abraham ne leur suffit pas seul pour entrer dans le royaume.

D'autres viendront, non pas de Judée, mais du fond de l'Orient, comme les rois Mages, mais de Rome païenne même, qui accueilleront la vérité évangélique, qui seront doux et humbles, pieux et pleins d'amour de Dieu et du prochain, et ceux-là s'assoiront à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; tandis que les fils du royaume, pour leur incrédulité et leur manque de cœur, seront jetés dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire en enfer.

Ce centurion est « un fils du royaume », ainsi que l'attestent ses sentiments, sa foi, son admirable humilité.

Alors Jésus se tourne vers lui, il lui rend témoignage et le récompense aussitôt parce que c'est un homme de foi : — Va, lui dit-il, et qu'il te soit fait comme tu as cru.

Et le serviteur fut guéri à l'heure même.

C'est parmi les païens que l'Eglise a rencontré le plus de dévouement et de sainteté, d'esprit de sacrifice et de charité, et non parmi les Juifs. Aussi elle a trouvé si noble, si élevée, si sincère et si juste cette parole du centurion qu'elle la met sur nos lèvres quand nous allons faire la Sainte Communion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. »

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT

L'AMI DES VIGNERONS

Je vous félicite, Messieurs, — et je vous remercie, — une fois de plus, d'avoir appelé le prêtre pour commencer, par la célébration des saints Mystères, votre fête de famille ; je vous félicite et je vous remercie d'être fidèles à la pieuse tradition, et de vous retrouver ici, chaque année, à pareil jour, au pied de l'autel.

Vous avez raison.

Vous avez raison, Messieurs, de venir mettre cette journée sous la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'appeler sur elle les bénédictions de Celui qui est le véritable Ami de tous les hommes, et spécialement le vôtre.

Oh ! je me garderai bien d'exagérer ! Jésus n'a qu'un peuple : les âmes, toutes les âmes baptisées. Cependant l'Evangile en main, ne puis-je pas constater et dire qu'il se plaît particulièrement *à la campagne* et parmi les gens de la campagne ?

* * *

Il y a un mois à peine, nous célébrions la douce fête de Noël et, aujourd'hui encore, dans nos églises, les « crèches » nous rappellent le touchant mystère... Or, vous vous en souvenez, pour l'avoir appris autrefois sur les genoux de votre mère, et puis, plus tard, sur les bancs du catéchisme : le Fils de Dieu choisit, comme palais, *une étable rustique,* plus pauvre encore que vos étables, mais pour le reste pareille aux vôtres, jonchée de paille, garnie de crèches, peuplée d'animaux... A qui voulut-il que fût annoncée « la grande joie » de sa naissance ? Pas aux Mages d'abord, pas à Hérode, pas à ceux de Jérusalem, mais, tout de suite, à quelques paysans des environs, à des *bergers* qui, comme les vôtres, quoique de nuit, à la mode orientale, *gardaient leurs troupeaux dans la montagne.*

Et quand, trente ans plus tard, il prêche son Evangile, afin de le faire mieux comprendre de la foule qui l'écoute avidement, il se sert de comparaisons à la portée de tous : il les puise, en grande partie, dans la vie rurale.

Veut-il faire saisir à ses auditeurs comment ils doivent entendre le royaume de Dieu ? Il dit : « Il n'y aura *qu'un troupeau et qu'un Berger*... Je suis, moi, le bon Berger, qui connaît ses *brebis* et que ses brebis connaissent... » Et à Pierre établi chef de son Eglise, bâtie sur lui comme sur un roc inébranlable, afin de fonder, par une parole solennelle, son autorité et celle de tous les papes ses successeurs : « Pais mes *agneaux,* ajoute-t-il, pais mes brebis. »

Veut-il enseigner la miséricorde de Dieu, qui cherche la conversion du pécheur endurci ? Il compare son divin Père à un berger qui laisse au désert ses quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, et s'en va, et court partout sans se lasser, dans l'espoir de retrouver et de ramener la centième, qui a quitté le *bercail.* Veut-il nous convaincre de la nécessité de recueillir et de faire fructifier la parole de Dieu, en nous, dans notre âme ? Il imagine la parabole du *Semeur* qui jette son *grain,* lequel tombe de-ci de-là, sur le chemin, sur les pierres, dans les épines... et finalement dans la bonne terre où il rapporte cent pour un.

Veut-il rendre espoir aux pécheurs repentants qui craignent la justice divine, et qui, peut-être, l'imaginent inflexible ? C'est une autre parabole qu'invente son cœur : celle du *propriétaire d'une*

vigne, qui embauche des *vignerons* à toutes les heures du jour, et qui paie ceux de la onzième heure aussi largement que ceux de la première.

Veut-il symboliser l'union très étroite qui doit lier le chrétien à son Maître ? Il dit ces paroles qui vous touchent de bien près, Messieurs, et que vous êtes si à même de comprendre : « Je suis la vraie *vigne,* et mon Père est le Vigneron. Tout *sarment* qui ne porte pas de *raisin,* il le retranchera, et tout sarment qui produit du fruit, il le *taillera,* afin qu'il en donne davantage... De même que le sarment ne peut porter du fruit s'il ne demeure attaché au *cep,* ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments ; celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits. »

Veut-il faire entendre que le royaume de Dieu — l'héritage divin — sera, à cause de leurs crimes, ravi aux Juifs ? C'est toujours, ou à peu près, la même comparaison : la fameuse parabole des vignerons homicides, où il s'agit des Juifs qui ont tué les prophètes, puis qui vont tuer le Fils de Dieu. Voilà pourquoi le *Maître de la vigne,* irrité, fera périr ces méchants et *louera sa vigne* à d'autres *vignerons,* — c'est-à-dire au peuple élu, Messieurs, à nous autres, chrétiens...

Je voudrais tout citer ; mais j'ai le devoir de ménager votre patience, et ce que j'ai dit ne suffit-il pas à vous prouver ce que j'avançais en commençant : Jésus se plaît à la campagne et parmi ceux qui l'habitent ?...

Ajoutez encore toutefois qu'il travaille avec vous, continuellement ; qu'il fait même, dans votre labeur, la plus grosse part et la plus importante, celle sans laquelle la vôtre demeurerait vaine. A quoi, dites-moi, vous servirait de peiner du matin jusqu'au soir, si Dieu — le *Bon* Dieu — ne vous envoyait, en temps utile, son soleil et sa pluie, et ne fécondait la terre ?

Ajoutez enfin ce sur quoi je me suis étendu l'an dernier : le choix — qui fait de vous des privilégiés — le choix de vos *produits,* du pain, du vin, pour la confection quotidienne de la divine Eucharistie !...

Jésus est votre Ami, chers Messieurs ; soyez les siens. Il vous aime, aimez-le.

Mais n'oubliez pas que l'amour — il s'appelle ici la « Charité » — ne se dit pas : il se prouve.

Il se prouve par des actes, par ceux que Notre-Seigneur lui-même a déterminés, lorsqu'il a dit : « Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements. » Ses commandements, Messieurs, *tous* ses commandements : non pas seulement ceux de votre choix, — *tous* ses commandements, aussi bien ceux qui ordonnent de respecter son saint Nom et de sanctifier le dimanche, que ceux qui défendent de tuer et de voler...

Daigne S. Vincent, Messieurs, vous le faire comprendre, et vous bénir tous ! Ainsi soit-il.

POUR LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE

CE QU'ELLE QUITTE ET CE QU'ELLE GAGNE

> Je vous le dis en vérité : Nul ne quittera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, sa famille et ses champs, à cause de moi et à cause de l'Evangile, sans recevoir le centuple dès maintenant, et la vie éternelle dans le siècle à venir.
> (Marc, x, 29-30).

Mes frères,

Vous rappelez-vous à quelle occasion le Sauveur a prononcé ces paroles ? C'était au cours de son dernier voyage à Jérusalem. Il venait de proposer à un jeune homme d'aller à la vie éternelle par le chemin le plus sûr : « Si tu veux être parfait, lui avait-il dit, va vendre ce que tu possèdes, distribues-en le prix aux pauvres et viens à ma suite. » — Ce jeune homme était très riche. En entendant l'invitation de Jésus, il devint tout triste et s'en alla. On ne le revit plus. Le divin Maître fut navré de voir son appel méprisé, et il fit à ses apôtres la réflexion suivante : « Qu'il est donc difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ! » — Alors Pierre dit à Jésus : « Pour nous, Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre ; quelle sera donc notre récompense ? » — La réponse de Jésus fut celle que j'ai citée en commençant : « Je vous le dis en vérité, nul ne quittera à cause de moi ses parents et ses richesses sans recevoir le centuple dès maintenant et la vie éternelle dans le siècle à venir. »

La cérémonie qui nous réunit ce matin dans cette chapelle, ressemble beaucoup à la conversation de Jésus avec son apôtre. Une jeune fille, au printemps de son âge, va s'engager solennellement à tout quitter pour Jésus-Christ. L'an dernier, au jour de sa vêture, elle a commencé son sacrifice ; aujourd'hui elle va le consommer ; et si, pour obéir aux prudentes prescriptions de l'Eglise, elle ne fait des vœux que pour trois ans, sa promesse va plus loin que ses vœux, et s'étend déjà à toute la vie. Oui, ma chère enfant, vous allez dire à Jésus la parole de S. Pierre, que vous quittez tout pour le suivre ; et Jésus va vous répondre ce qu'il a dit à S. Pierre : « Tu auras en ce monde le centuple de ce que tu as quitté, et tu auras en l'autre la vie éternelle. »

Puisqu'une invitation trop bienveillante, mais très appréciée, me vaut l'honneur de prendre la parole en cette fête, je ne ferai pas autre chose que commenter la parole de Jésus. Pour accroître dans l'âme de mes auditeurs, de quelque côté de la grille qu'ils se trouvent [1], l'estime de la vie religieuse, je vais dire à quoi *renonce cette jeune fille* pour suivre Jésus-Christ, et ce à quoi *Jésus-Christ s'engage* envers elle.

I

A quoi renonce une religieuse au jour de sa profession ? On peut dire qu'elle renonce à tout ce qu'elle possède en ce monde.

[1] Ce sermon a été donné dans la chapelle d'un monastère de religieuses cloîtrées.

Nous possédons sur terre trois sortes de biens : les biens extérieurs, les biens du corps, les biens de l'âme. Les biens extérieurs, ce sont les richesses. Les biens du corps, ce sont les plaisirs. Les biens de l'âme, ce sont la liberté et la volonté. Eh bien ! par ses vœux, la religieuse fait le sacrifice de tout cela. Par le vœu de pauvreté, elle sacrifie à Dieu ses richesses ; par le vœu de chasteté, elle lui sacrifie les joies de ce monde ; enfin par le vœu d'obéissance, elle lui sacrifie sa libre volonté.

Mais ai-je bien énuméré tout ce qu'on sacrifie à Dieu dans la profession religieuse ?... Non ; on lui sacrifie quelque chose de plus, je veux dire toutes ses espérances et toutes ses prétentions. Il y a sur la terre beaucoup d'hommes qui ne possèdent pas les biens de la terre, mais qui ont au cœur une vaste ambition de les conquérir. A cette ambition-là, la religieuse renonce complètement. Et c'est surtout à cause de cela qu'elle a le droit de dire avec S. Pierre : « J'ai tout quitté. » Suivant la remarque de S. Jérôme, Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur, il n'avait laissé qu'une simple barque et quelques filets ; il pourrait donc sembler qu'il oubliait cette pauvre réalité quand il disait avoir tout quitté. Eh bien ! non. Il avait vraiment tout quitté, parce qu'il avait quitté tout désir et toute espérance des biens terrestres ; il avait tout quitté parce que, eût-il possédé tout l'univers, il l'aurait laissé pour suivre Jésus-Christ.

Si j'insiste ainsi, mes Sœurs, sur ce que vous avez quitté pour entrer en religion, c'est que j'ai la certitude d'exciter en vous, non pas le regret de ce que vous avez laissé dans le monde, mais la reconnaissance envers Dieu pour la grande grâce de votre vocation.

Le monde, je le sais, trouve votre sacrifice héroïque. Je me souviens d'avoir visité la Grande Chartreuse, il y a trente ans, à une époque où la persécution n'en avait pas encore expulsé les moines. Comme je parcourais avec une petite troupe de touristes le cloître du monastère, un religieux traversa nos rangs pour rentrer dans sa cellule. Il était jeune, de haute taille, de noble physionomie. J'entendis alors un des visiteurs dire tout haut : « Oh ! quel dommage !... » Sans doute bien des gens, même chrétiens, s'ils étaient témoins de la cérémonie qui nous assemble ce matin, feraient à peu près la même réflexion. « Eh quoi ! cette jeune fille quitte pour toujours ce qu'elle a de plus cher au monde ? Sans doute elle n'oubliera pas ses parents, elle continuera de les aimer ; mais enfin elle vivra loin d'eux et ne les verra que rarement. Et puis, que d'êtres et d'objets aimés elle ne verra plus jamais : ses compagnes d'enfance, le ciel natal que ses premiers regards ont contemplé, l'église de son baptême et de sa Première Communion, le cimetière où repose la cendre des siens, mais où la sienne ne reposera pas ! Elle quitte tout cela ; et pour trouver quoi à la place ? La clôture, le silence, une règle austère, la dépendance continuelle. Oh ! quel dommage ! »

Ainsi parle le monde. Mais vous, mes Sœurs, vous parlez tout autrement ; et c'est vous qui parlez bien, parce que vous parlez selon l'Evangile et selon l'expérience. « C'est une pitoyable erreur, écrivait un jour une religieuse, résumant le discours de son Evêque qui venait de faire la visite du monastère, de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu, quand on quitte le monde pour lui. On ne fait que renoncer à de vrais maux déguisés sous une vaine apparence de biens. Est-ce qu'on perd un appui, quand on jette un roseau fêlé qui, loin de nous soutenir, nous percerait la main ? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruines et qui nous écraserait dans sa chute ? [1] » Ces paroles, ma chère enfant, expriment bien les sentiments de votre âme. Et si vous aviez quelque regret en quittant le monde, ce serait de ne pouvoir offrir à Dieu un sacrifice plus précieux. Elles sont si belles, les récompenses qu'il vous promet en retour !

II

1. La première de ces récompenses concerne la vie présente. Dès ce monde, la bonne religieuse reçoit cent fois plus qu'elle n'a quitté.

Le centuple promis par l'Evangile ne consiste pas, est-il besoin de le dire ? dans des avantages matériels qui seraient attachés à la vie religieuse, tels que, par exemple, l'exemption des soucis inhérents à la vie ordinaire dans le monde, le repos dans une tranquille retraite, les douceurs d'une sainte et agréable société. Tout cela, sans doute, n'est pas à mépriser. Mais Dieu est trop généreux pour puiser le centuple promis dans la catégorie des biens qu'on a méprisés pour lui.

Ce centuple est d'une autre nature. Ce sont les joies spirituelles dont Dieu inonde les âmes qui font profession de n'appartenir qu'à lui ; c'est la paix intérieure de la conscience ; c'est la certitude de marcher, non dans les ténèbres, mais dans un chemin de lumière ; c'est le sentiment qu'on a de sa santé morale ; c'est le bonheur qu'on éprouve à se sentir chaque jour meilleur que la veille ; ce sont les croix elles-mêmes que l'onction de la grâce transforme en ineffables douceurs. Voilà la récompense promise en ce monde à ceux qui ont tout quitté pour Jésus-Christ.

Or, si Jésus-Christ tient sa promesse, vous pourriez nous le dire, mes bien chères Sœurs, et votre attestation serait singulièrement éloquente. Du moins je puis faire parler ici quelques-uns des saints qui se sont le plus dépouillés des richesses terrestres, à cause de l'Evangile. Sur les divers chemins de la vie où ils ont passé, on les a vus rayonner de joie. C'est Marie, la Mère douloureuse, chantant son *Magnificat*. Ce sont les Apôtres, sortant de prison tout radieux parce qu'on les avait couverts d'outrages. C'est S. Ignace d'Antioche débordant d'allégresse parce qu'il est condamné aux bêtes. C'est S. Bernard, disant à Jésus dans sa cellule de Clairvaux : « Seigneur Jésus, vous avez dit vrai, vous ne m'avez pas trompé. » C'est le Bienh. Curé d'Ars avec sa figure rayonnante de joie, nous affirmant que la croix sue le baume et transpire la douceur.

[1] Bossuet, *Exhortation aux religieuses de Saint-Cyr*.

En face de ces témoignages proférés par les saints, il faudrait mettre en parallèle les plaintes qui échappent aux soi-disant heureux de ce monde. Pendant que la religieuse derrière ses grilles et dans sa cellule, malgré son dénûment et sa vie mortifiée, ne cesse de bénir son sort, les fortunés de ce siècle, ceux qui sont comblés de richesses, de plaisirs et d'honneurs, sont toujours mécontents. Rien d'étonnant à cela. Dieu a fait notre cœur si grand que lui seul peut le remplir. Dès lors, ceux qui demandent le bonheur à la créature sont condammés à sentir le vide. Essayer de remplir le vide de notre cœur avec du fini, c'est jeter une pierre dans un gouffre.

2. La seconde promesse faite par Jésus-Christ à ceux qui ont tout quitté pour lui, concerne l'autre vie : ils ont sur le paradis un droit privilégié, une hypothèque de premier rang. A expliquer les paroles de notre texte par d'autres également sorties de la bouche du divin Maître, les religieux auront la vie éternelle plus sûrement que le commun des chrétiens, et ils l'auront plus abondamment.

Ils l'auront, dis-je, *plus sûrement :* la vie religieuse offre à celui qui l'embrasse une plus grande facilité de se sauver ; elle le met presque dans l'impossibilité de se perdre.

Oh ! sans doute, on peut se sauver dans le monde. Nous avons tous le droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Nous en avons même le devoir. Il n'y a même aucun pécheur qui ne doive conserver cette espérance. Dieu l'a déclaré expressément : il ne veut pas la mort du pécheur, il veut sa conversion. Tout cela est vrai. Mais, sans vouloir damner personne, nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il est difficile aujourd'hui de faire son salut dans le monde. Combien peu de gens autour de nous s'occupent à gagner le ciel ! Combien peu donnent à Dieu ce qu'ils lui doivent ! Combien peu aiment le prochain comme eux-mêmes ! Combien peu travaillent à corriger leurs défauts, à vaincre leurs tentations, à expier leurs péchés ! Avec plus de raison encore qu'au temps des Apôtres nous pouvons répéter la parole de S. Jean : « Le monde entier est plongé dans le mal. » (I Jo., v, 19). Direz-vous que le salut dépend surtout de la mort, et que le grand nombre de nos contemporains font au moins une mort chrétienne ? Mais n'y en a-t-il pas beaucoup qui sont surpris par la mort ? Et puis, franchement, que valent ces pénitences de la dernière heure ?

Dans le cloître, au contraire, l'Evangile est la seule règle de conduite, les scandales sont inconnus, les occasions de péché éloignées. On y suit à la lettre la recommandation du Sauveur : « Veillez et priez. Soyez toujours prêts. » Comment, avec cela, ne serait-on pas moralement sûr de son salut ?

Ce n'est pas tout. Si la vie éternelle est plus assurée aux religieux, elle leur sera aussi donnée *plus abondamment.*

On se ferait des récompenses célestes une idée fausse, si l'on croyait que les saints jouiront tous au ciel d'un même bonheur et d'une même gloire. De même qu'au firmament il n'y a pas deux astres égaux en clarté, ainsi au paradis il n'y aura pas deux élus absolument égaux en félicité. Notre-Seigneur nous l'affirme à mainte reprise dans l'Evangile : « Dans la maison de mon Père, disait-il, il y a bien des habitations différentes... Quand le Fils de l'homme viendra pour le jugement, il donnera à chacun selon ses œuvres. »

Or, ce qui nous assurera notre rang définitif pour la vie éternelle, c'est l'emploi que nous aurons fait de la vie présente, c'est l'usage que nous aurons fait de notre liberté. Sans doute, notre place au ciel dépend de la grâce de Dieu ; mais comme la grâce ne manque jamais à ceux qui en veulent, on peut dire que nous sommes les artisans de notre éternelle destinée. Il dépend de nous de traîner notre vie très bas, ou de l'élever très haut. Pour emprunter une comparaison à S. Paul, c'est ici-bas le temps des semailles, là-haut ce sera la moisson. Les semailles dureront peu, la moisson ne finira jamais. Mais chacun moissonnera ce qu'il aura semé. Il y a des gens parmi nous qui s'indignent de voir des inégalités entre les hommes. Eh bien ! il faut qu'ils en prennent leur parti : au ciel, plus encore que sur la terre, il y aura des inégalités, et ces inégalités subsisteront à jamais. Mais ces inégalités, c'est la justice qui les fera. Et elles seront souvent à l'inverse des inégalités terrestres. Comme l'a dit le Maître, beaucoup qui étaient les derniers ici-bas seront les premiers là-haut.

Or, n'est-ce pas dans la vie religieuse qu'il est plus facile de conquérir une belle place au ciel ? C'est là en effet que l'on connaît le prix du temps et qu'on emploie toutes ses minutes à grossir le trésor de ses mérites. C'est là qu'on met en pratique les recommandations de l'Ecriture : Le juste doit fleurir comme le lys, croître comme le cèdre du Liban, imiter le soleil dont la chaleur et la lumière vont augmentant depuis l'aurore jusqu'au plein midi. Que celui qui est juste devienne toujours plus juste, que celui qui est saint se sanctifie encore. Il n'y a pas de proportion entre les efforts de la vie présente et les récompenses de la vie éternelle.

* * *

Telles sont, ma chère enfant, les promesses faites par Notre-Seigneur à ceux qui ont tout quitté pour lui. Ce sont elles qui vous ont amenée dans cette sainte maison, ce sont elles qui vont vous faire prononcer joyeusement les vœux de religion. Que votre engagement soit sans restriction aucune, que votre holocauste soit complet. Dieu n'aime pas qu'on fasse des réserves : rappelez-vous l'histoire d'Ananie et de Saphire. Dites donc à Jésus de tout votre cœur la parole de S. Pierre : « Seigneur, je quitte tout pour être entièrement à vous. » Et moi je vous dis avec confiance la réponse de Jésus : « Vous aurez le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 3 januarii 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 janvier 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la fête de la Conversion de S. Paul. — La vie de Paul jusqu'à sa conversion, 17.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — IX. *3e Dim. après l'Epiphanie :* La perfection morale du Christ, 21. — X. *Septuagésime :* Les bienfaits de la confession, 22.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — X. Le 4e Dim. après l'Epiphanie, 24. — XI. La Septuagésime, 26.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXIV. La justice envers l'Eglise, 28.

SERMON POUR LA FÊTE DE LA CONVERSION DE S. PAUL

LA VIE DE PAUL JUSQU'A SA CONVERSION

Combien de fois, m. f., n'avez-vous pas entendu le panégyrique du saint et glorieux Patron de votre paroisse, — le récit à la fois mystérieux et dramatique du grand miracle d'ordre spirituel et moral dont il fut l'heureux bénéficiaire en ce jour que nous commémorons !

Il me faut pourtant vous en parler encore, car je n'ai été appelé au milieu de vous que pour cela. Il le faut, pour solenniser cette fête ; il le faut, pour conserver dans vos mémoires le fait le plus mémorable d'une grande vie ; il le faut, pour que vous soient rappelées une fois de plus les leçons qui se dégagent d'une telle histoire.

Mais, comme le font presque tous les prédicateurs, comme l'ont fait la plupart de mes prédécesseurs dans la charge et l'honneur de prêcher S. Paul devant vous, est-ce que je vais envisager et raconter l'existence entière de cet homme extraordinaire, qui a parcouru tout le monde connu de son temps, qui a porté partout le nom de Jésus-Christ, qui a fondé des centaines d'Eglises, qui a plus fait pour la conversion du monde et pour la civilisation chrétienne que tous les autres Apôtres ensemble, et qui, pour la foi, a souffert tous les tourments, en même temps qu'il en a goûté tous les ravissements et toutes les délices ?

Si vous voulez avoir une idée générale de la vie de S. Paul, lisez le panégyrique que le plus grand des orateurs de tous les temps et de tous les pays lui a consacré ; lisez Bossuet : son discours dit tout et c'est un chef-d'œuvre [1]. — Moi, tant de grandeur m'écrase et je me sens tout petit devant ce géant. Je m'en tiendrai au sujet plus restreint que l'Eglise elle-même, par le nom qu'elle a donné à cette fête, nous engage à traiter ; je vous parlerai de la *Conversion* de S. Paul ; et parce que, à la conversion d'un homme se lie tout son passé, — son enfance et sa jeunesse, qui sont les commencements de la vie et qui déjà la contiennent toute, — ses erreurs, qui sont l'abîme d'où Dieu le retire, — je vous dirai l'enfance et la jeunesse de votre saint Patron, ses erreurs, et le coup de foudre, qu'on peut appeler aussi un coup de grâce, qui le jette dans la voie où il trouvera la sainteté et la gloire.

Bossuet, dans le panégyrique que j'ai rappelé tout à l'heure, dit qu'un ange même ne suffirait pas à la louange de cet homme du troisième ciel. Dans la seconde partie de sa vie, rien n'est plus vrai. Pour la première, non : un mortel et un pécheur même y peut suffire, car c'est le temps où Paul est encore dans les ténèbres de l'esprit et dans l'agitation des passions de son cœur. Pourtant, pour que ce discours, qui ne sera qu'un récit, soit utile à vos âmes, j'ai besoin que la grâce soit avec moi, et je la demande humblement par l'intercession du grand Apôtre.

I

Sur l'enfance et la jeunesse de S. Paul, nous ne connaissons pas grand'chose, à vrai dire. Sauf de brèves indications semées çà et là dans les *Actes des Apôtres* et dans les *Epîtres*, rien ne nous est parvenu qui nous révèle les commencements de cette vie étonnante. Mais ce que nous ignorons, nous pouvons le deviner, en nous appuyant sur le peu que nous connaissons, et en étudiant les influences diverses que ce grand homme a dû subir dès ses premiers jours.

Il n'est pas vrai, comme l'ont prétendu plusieurs philosophes du dernier siècle, que tout homme soit formé par les circonstances de lieu, de milieu et de temps qui ont présidé à sa naissance et à son développement. Non ; il y a en nous des énergies constitutionnelles qui sont le fond même de notre être, et que rien ne change ni n'altère. Cependant, ces circonstances de lieu, de milieu et de temps, ont une influence incontestable sur notre façon d'être, de sentir et de vivre. Pour connaître S. Paul, cherchons donc dans quel pays il est né, dans quel milieu social il a grandi, et dans quel temps.

Son pays d'abord. Il y a, en Asie Mineure, en face de l'île de Chypre, dans cette immense presqu'île que battent ensemble de leurs flots la mer Noire et la mer Méditerranée, une bande de terre que les montagnes du Taurus enserrent de leur barrière gigantesque. C'est la Cilicie. Elle a pour capitale la ville de Tarse, ville riche et savante. Riche : elle est commerçante ; savante : elle rivalise pour la haute culture avec Athènes et Alexandrie. Quant au pays, c'est un pays de roches volcaniques, que brûle en été un soleil brutal. Et quant aux habitants de la ville et de la province, ce sont des hommes rudes et fiers comme le pays même. Voisins de la mer, ils sont pour la plupart des marins hardis, ou plutôt des pirates et des écumeurs de mer redoutables, tellement entreprenants que l'Empire romain est forcé de lancer ses flottes contre eux pour arrêter leurs ravages.

Voilà le pays de S. Paul. Nous verrons tout à l'heure quelles conséquences il en faut tirer.

Quel est le milieu social où il vient au monde ? Quelle est sa race ? sa famille ?

[1] Au t. II de l'édition Lebarq, p. 292.

Sa race ? Il est Juif. C'est la race à la tête dure, au caractère indomptable, à la foi enracinée et obstinée. A cette époque, comme aujourd'hui, les Juifs sont partout. Il y a une différence toutefois entre les Juifs d'alors et ceux d'aujourd'hui. Beaucoup de Juifs d'aujourd'hui sont des libres-penseurs, qui se soucient plus d'un billet de banque que du Dieu d'Israël. Alors, sauf de rares exceptions, la foi du peuple de Dieu a résisté aux dangers de la Dispersion.

Sa famille ? La famille de Paul est de celles où l'on observe la Loi strictement, à la manière des Pharisiens. La religion de Moïse y est considérée comme le prenier bien, le trésor auquel on sacrifie tout, s'il le faut. Cette famille était-elle riche ? Etait-elle, comme quelques-uns l'ont cru, à la tête d'une fabrique de tentes ? Ce qu'on sait, c'est qu'elle était considérée dans la ville de Tarse, car le père de Paul était citoyen romain, titre héréditaire que l'Apôtre revendiquera plus tard avec fierté et qui suppose ou une fortune, car ce titre, on l'achetait, ou des services rendus à Rome, ce qui indiquerait une position élevée. Elle n'en fit pas moins apprendre un métier à l'enfant, — justement le métier de fabricant de tentes, — sans doute parce que c'était l'usage en ce temps-là de mettre un métier dans les mains des enfants riches eux-mêmes, la vie ayant des surprises et des retours inattendus, et l'homme, au jugement des anciens, devant toujours avoir à sa portée le moyen de se suffire à lui-même.

Voilà la race et la famille de Paul.

Dans quel temps naquit-il ? — A l'époque la plus critique du Judaïsme, alors qu'une main souveraine allait l'abattre ; à une époque, donc, où tous les Juifs convaincus devaient devenir des soldats de leur religion menacée.

Voilà de quelle race, et de quelle famille, et dans quel temps S. Paul est né.

C'est dans le même milieu, plutôt fiévreux, qu'il grandit ; dans le même milieu plutôt fiévreux que se passe sa jeunesse jusqu'à l'âge de quinze ans.

A quinze ans, sa famille l'envoie étudier à Jérusalem, la ville savante et sainte, qui était à la fois pour les Juifs ce que sont Paris et Rome pour nous. Là, il se met à l'école, et il suit les cours d'un maître célèbre dans tous les pays où il y a des Juifs. Il s'appelle Gamaliel. C'est le plus tolérant des Pharisiens, mais sa tolérance a encore des limites étroites. Paul l'écoute, mais va plus loin que son maître dans l'intransigeance.

Ses études finies, il revient à Tarse, où il retombe dans le milieu familial...

Tels sont les renseignements que nous avons sur son enfance et sur sa jeunesse. C'en est assez pour que nous devinions les principaux traits de son caractère foncier.

Il est né dans un pays tourmenté et rude ; il sera tourmenté et rude. Il est né dans une ville savante ; il sera tenté par la science, et il deviendra savant à sa manière.

Il est né au milieu de pirates et d'écumeurs de mer, au bord de la Méditerranée ; il sera hardi comme ces hommes, et il aimera les voyages. Il est né d'une famille juive fidèle, attachée au Pharisaïsme ; il sera profondément religieux et prédisposé à l'interprétation rigoureuse de la Loi.

Il a étudié à Jérusalem, il s'est fait l'élève du plus illustre maître ; avec son tempérament entier, il dépassera la doctrine la plus intransigeante et il deviendra un fanatique.

Et jusqu'au jour où la grâce divine le sollicite, l'envahit et le transforme, c'est bien cela, vous l'allez voir.

II

La trentième année de notre ère, Paul a quitté Tarse et sa famille, et il revient à Jérusalem. Qu'y vient-il faire ? A-t-il entendu parler, dans son pays, des événements extraordinaires qui s'y sont déroulés naguère et dont les conséquences formidables se poursuivent ?... Nul ne saurait le dire. Toujours est-il qu'il arrive dans la Ville Sainte, et qu'il est stupéfait de ce qu'il apprend et de ce qu'il voit.

Ce qu'il apprend. — On lui raconte l'histoire et la doctrine de Jésus. Un homme, sorti de Galilée, a parcouru pendant trois ans toutes les terres d'Israël. Il se disait plus qu'un prophète, le Fils même de Dieu. Sa parole avait une force de persuasion inouïe, et tout le peuple allait à lui, et voulait le faire Roi. Ce qu'il enseignait ? L'affranchissement des prescriptions mosaïques et l'abolition des anciens rites. Le peuple de Dieu n'était plus le peuple choisi : tous les hommes étaient frères et tous les peuples appelés à l'héritage du Salut.

Ce qu'il voit. — Les Apôtres de Jésus ont formé une petite communauté qui se réunit au Cénacle ou dans la maison de quelque disciple. Ils prêchent au peuple ce qu'ils appellent l'Evangile, ou « la bonne nouvelle du Royaume. » Pierre, l'ancien pêcheur, fait des miracles et jette maintenant son filet, — le filet de la parole, — sur les foules, qu'il convertit en masse. Nombreux sont les Israélites qui abandonnent la Synagogue pour l'Eglise. Cette Eglise, bien que sortie à peine de son berceau sanglant, grandit et se développe à vue d'œil. Que va devenir le Judaïsme, si l'on n'arrête pas un mouvement d'esprit dont la force étonne et épouvante ? Les Pharisiens, Scribes et Docteurs de la Loi regardent l'avenir avec inquiétude et ont déjà décidé, dans leurs conciliabules, de frapper un grand coup...

A ces nouvelles et devant ce spectacle, le Zélote fanatique qu'il est, humilié dans son orgueil religieux, et trop clairvoyant pour ne pas voir le péril mortel qui menace la Synagogue, frémit de rage. Quoi ! Le peuple de Dieu a cru à ce faux prophète qu'on appelle Jésus ! Non seulement il a cru à sa parole, mais il l'adore ! Abominable idolâtrie, tu ne triompheras pas sans combats ! Au besoin, Paul y mettra son sang et sa vie !... Il se fait le chef de la résistance aux envahissements de la religion nouvelle. Il appelle à lui tous les Juifs, — et ils sont nombreux encore, — qui ont persécuté le Christ. Il s'entend avec les Princes des prêtres,

avec les Scribes et les Docteurs. Il est l'âme de ce qu'il nomme un grand et saint combat. Vainement Gamaliel lui dit qu'il doit être prudent et sage, et qu'il ne faut pas contrarier les desseins de Dieu. Il ne veut être ni prudent ni sage et, pour lui, les desseins de Dieu, c'est que l'on anéantisse la religion naissante !... Jamais agitateur ne fut plus ardent ni plus convaincu. On le voit partout, dans les lieux de rassemblement, sur les places publiques, jusque dans les rues, et partout il dispute, argumente, insulte. Devant le Sanhédrin où les Apôtres comparaissent, il est le principal accusateur ; c'est lui qui hurle le plus fort dans le cortège hurlant qui les conduit aux prisons... Mais rien n'arrête l'essor de l'idée chrétienne... Il prend alors une grande résolution : puisqu'il ne peut pas l'arrêter par la discussion et par l'agitation, il l'arrêtera par la mort. Ces obstinés chrétiens, on les détruira tous les jours sur les croix ou par le glaive ; on les tuera !

Aujourd'hui, Paul se rend à la synagogue où se réunissent les Juifs de Cilicie, ses compatriotes. Tout à coup, un jeune homme se lève au milieu de l'assemblée et prend la parole. Que dit-il ? Paul prête l'oreille. Il ne regarde pas ce jeune homme, dont pourtant le visage brille en ce moment comme le visage d'un ange. Il écoute.

« Hommes à tête dure, dit Etienne, incirconcis de cœur et d'oreille, vous vous opposez toujours au Saint-Esprit. Ce que vos pères furent jadis, vous l'êtes restés ! Lequel des Prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui annonçaient d'avance la venue du Juste que vous avez livré hier et dont vous êtes les meurtriers, vous qui avez reçu la Loi d'après des commandements d'anges, et qui ne l'avez point gardée !... »

A ces paroles, la fureur bouillonne dans tous les cœurs, la colère flambe dans tous les regards ; ils grincent des dents contre l'orateur, les poings se tendent et menacent. Mais lui, sachant sans doute ce qui l'attend et que ces forcenés vont le faire mourir, rempli de l'Esprit-Saint, il lève les yeux vers le ciel, la gloire divine lui apparaît soudain, et Jésus debout à la droite de Dieu. Il confesse alors une fois de plus sa foi : « Voici, dit-il, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme à la droite de Dieu ! » Ces derniers mots achèvent d'exaspérer les Juifs. Ils poussent des clameurs féroces, en se bouchant les oreilles pour ne plus l'entendre ; puis ils se précipitent sur lui, l'appréhendent, le bafouent, l'injurient, l'entraînent en tumulte hors de la ville et le lapident...

Et Paul ?... Paul guide les meurtriers de ce premier des martyrs du Christ. Pendant que les pierres tombent comme la grêle sur Etienne, il garde les vêtements de ceux qui les lancent sur le supplicié sanglant. Il n'entend pas la parole sublime : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » Il n'entend pas la voix forte qui implore le pardon des bourreaux : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » Paul applaudit l'épouvantable scène [1], Paul considère cet assassinat comme une victoire. Ah ! le voilà, le vrai moyen de venir à bout de ces chrétiens entêtés et de leur doctrine de folie ! « Donc, continuons ! se dit-il en lui-même. La prison ! la lapidation ! le glaive ! Que le sang coule, et que toute nouveauté soit noyée dans ce sang ! »

Quelques jours plus tard, l'occasion s'offre de montrer son zèle. Il entend dire que la ville de Damas est infestée par les sectateurs du Christ. Il faut arrêter ce mouvement. Comme il le fait à Jérusalem depuis quelque temps, il ira là-bas, il entrera dans les maisons et il emmènera en prison les suspects, hommes ou femmes ; s'ils refusent d'abjurer, on les exécutera comme Etienne. Il s'offre. Heureux de l'aide qu'il leur prête, les Princes des prêtres lui donnent des lettres qui l'investiront de leur autorité même ; et il part.

Voilà à quelle extrémité aboutit l'évolution d'un caractère. L'ardeur, la rigueur, la dureté, le fanatisme ont fait de Paul le chef d'une bande d'assassins. Il a les mains rouges du sang d'Etienne, et il a encore soif de sang !

Suivons-le sur la route où il s'avance et marche rapidement. Une surprise nous attend où nous allons voir l'étonnante profondeur des miséricordes de Dieu.

III

Il y a environ deux cents kilomètres de Jérusalem à Damas. Avec une escorte de fanatiques comme lui, Paul les fit à pied, s'arrêtant dans les villages et dans les villes et y recherchant les chrétiens que la persécution avait forcés à fuir Jérusalem. La route était longue, elle était pénible aussi, car après avoir traversé les plateaux déserts qui s'élèvent au pied des montagnes de l'Anti-Liban, il fallait affronter les âpres et brûlantes régions de la Golonitide et de l'Iturée. Mais Paul ne sentait pas sa fatigue. Il voyait son but devant lui, il y marchait et ne sentait pas ses jambes. Son idée, pour ainsi dire, le portait ! « Encore quelques jours, se disait-il à chaque aurore, et je serai au but, et l'on verra si la secte maudite ne se laissera pas dompter ! » Il s'excitait en marchant ; il s'offrait à lui-même le spectacle des chaînes, des tortures et du sang.

Enfin il approchait. Il était parvenu dans l'immense vallée qui sépare les montagnes de l'Hermon des rivages de la mer. C'était comme une plaine ondulée, où les collines étaient toutes vertes et toutes frissonnantes, de la base au sommet, des vignes caressées par les brises !

Bientôt, Damas apparaît au milieu de la ceinture charmante qui l'entoure de verdure et de fraîcheur. C'étaient encore des vignes, et c'étaient de plus des oliviers, des mûriers, et au bord des cours d'eau qui se tordaient dans les prairies constellées de fleurs, de hauts platanes, dont le tronc blanc contrastait avec la noire chevelure des ifs et des cyprès. La ville était là, entourée de ses jardins merveilleux dont les parfums vous arrivaient par bouffées.

« Damas est un second paradis », dit un pro-

[1] Act., VII, 60 : « Saulus autem erat consentiens neci ejus. »

verbe ancien. Paul en constate la vérité. Mais que lui importe ce spectacle enchanteur ? Que lui font la richesse, la beauté et la grâce de ce paysage et de cette ville ? Il n'est pas venu ici en esthète, mais en justicier, et si son cœur bondit dans sa poitrine, c'est de la joie mauvaise que donne à une âme haineuse la certitude de se pouvoir enfin satisfaire.

Plus qu'une heure, plus qu'une demi-heure, et il fera son entrée dans cette grande et belle cité, et il la purifiera pour jamais de la souillure chrétienne !

Il était midi, l'heure de la plénitude et de la splendeur du jour. Tout à coup, une lumière plus éblouissante que celle de ce soleil d'Orient qui brille sur leur tête, entoure Paul et ses compagnons comme d'un cercle de flamme. Paul tombe à terre, on dirait frappé de la foudre, et ses compagnons, écrasés de stupeur, sont, eux aussi, renversés sur le sol. Et voici qu'une voix descend du cercle de flamme. Elle s'adresse à Paul : « Saul, dit-elle, pourquoi me persécuter ? » Qui parle ? Paul l'ignore. Il regarde ; il voit un homme debout près de lui : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » s'écrie-t-il. L'inconnu : « Je suis Jésus que tu persécutes ! Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon ! » Tremblant de surprise et d'émotion, Paul balbutie : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Le Seigneur lui dit alors : « Lève-toi et entre dans la ville ; là, on te dira ton devoir. »

Les gens de la suite de Paul étaient stupides d'étonnement et de frayeur. Ils entendaient bien la voix, mais qui parlait ? Ils ne voyaient personne.

Cependant, on ne pouvait rester là, sur cette route, loin de tout secours, car, par un autre miracle, Paul était devenu soudainement aveugle.

A la fin, il se leva pourtant, et il se remit en marche ; mais, les yeux ouverts, il ne voyait décidément plus rien, et il fallut le prendre par la main pour le conduire à Damas. Pendant trois jours, il ne put ni manger ni boire.

A Damas, il avait été accueilli par un Juif nommé Judas, qui le logea dans sa maison.

Le troisième jour, un chrétien, Ananie, eut une vision. Une voix l'appela : « Ananie ! — Me voici, Seigneur ! — Lève-toi ; va dans la rue Droite, dans la maison de Judas ; tu trouveras là un nommé Paul de Tarse en prière. » Lui aussi eut une vision ; il vit un homme du nom d'Ananie, qui entrait et qui lui imposait les mains afin qu'il recouvrât la vue. — « Mais, Seigneur, objecta Ananie, cet homme a persécuté vos saints dans Jérusalem et il vient ici, envoyé par les Princes des prêtres, pour enchaîner ceux qui invoquent votre nom ! — Va, dit le Seigneur, il est pour moi l'Elu qui portera mon nom devant les nations et les rois et devant les enfants d'Israël, et je lui montrerai combien, pour mon nom, il lui faudra souffrir. » Ananie alla et entra dans la maison. Il vit Paul et lui imposa les mains. Aussitôt Paul, quelque chose comme des écailles se détachant de ses yeux, recouvra la vue, et s'étant levé, il reçut le baptême. Quelques heures après, on le voyait dans les synagogues, prêchant la divinité du Christ [1].

Telle est, m. f., l'histoire merveilleuse de la conversion de S. Paul. Désormais, il appartient à cette religion qu'il avait haïe d'une haine inexpiable ; le persécuteur est devenu un apôtre, le plus ardent des apôtres et le plus invincible. Il ira dans tous les pays porter le nom de Jésus ; on le verra à Jérusalem, à Antioche, dans l'île de Chypre, en Pamphilie, en Pisidie, à Icône, à Lystre, en Macédoine, à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, à Troas, à Milet, à Tyr, à Césarée, à Rome où il mourra la tête tranchée par le glaive. Tout ce qu'un homme peut souffrir pour une grande cause, il l'endurera avec joie, et à lui seul, il donnera à son Maître des milliers de fidèles, des villes entières et des peuples entiers.

* * *

J'achève ce trop long discours, mais non — vous ne le voudriez pas — sans en tirer les principales leçons. Que nous apprennent ces commencements de la vie de S. Paul, de son enfance à sa conversion ?

J'y vois briller quatre grandes vérités : la force du tempérament que nous donnent la nature et la race ; l'importance de l'éducation ; les conséquences d'une passion non combattue ; l'immensité de la miséricorde de Dieu.

La première vérité, c'est que notre tempérament doit être surveillé et réformé. Dans le jeune Paul de Tarse, né dans ce pays et dans ce milieu social que j'ai décrits, il y avait trop d'ardeur, trop de feu. Cette ardeur, ce feu devaient l'emporter un jour ou l'autre hors de l'ordre et du bien, et c'est ce qui arriva, je vous l'ai montré. Donc, qu'il soit trop ardent ou trop faible, surveillons notre tempérament et travaillons à le mettre en équilibre.

La seconde vérité, c'est que l'éducation joue un rôle déterminant dans notre destinée. Paul aurait-il été le Zélote et le persécuteur qu'il fut, s'il n'avait été encouragé par sa famille et par ses maîtres à l'intolérance la plus obstinée et la plus farouche ? Non ! Alors, pères et mères de famille, veillez à élever vos enfants dans la sagesse et dans la mesure, et pénétrez-les de bonne heure de la foi et des vertus chrétiennes.

La troisième vérité, c'est que nos passions nous entraînent loin dans le mal et quelquefois jusqu'au crime. Paul est devenu persécuteur, parce qu'il a laissé grandir dans son cœur la plus sombre passion : la haine. Donc, combattons nos passions. Combattons-les dans les obscurs instincts de l'enfance, dans les désirs enflammés et frémissants de la jeunesse, dans les calculs de l'âge mûr, dans les rêves impuissants de la vieillesse elle-même qui, hélas ! n'en est pas toujours délivrée. Combattre ses passions, c'est se garder des lourdes chutes.

La quatrième vérité qui ressort de ce discours, c'est l'immensité de la miséricorde de Dieu. Paul n'a jamais été un débauché, mais il a été un bour-

[1] Act., IX, 10-22.

reau. Malgré cela, sans doute parce qu'il était sincère dans ses erreurs, Dieu l'a regardé et l'a appelé à lui. Si graves qu'aient été nos fautes, ne désespérons donc jamais. Si notre cœur est droit, Dieu peut nous regarder encore, nous pardonner et se servir de nous.

Est-ce tout ? Non.

Une dernière conclusion, d'un autre ordre, mais aussi lumineuse, se dégage de la conversion de S. Paul : c'est que Dieu est avec son Eglise et qu'il choisit où il lui plaît les instruments de sa diffusion et de son règne. Demandons à Dieu des conversions semblables pour notre pays et pour notre temps. En aucun temps, la France n'a eu un plus pressant besoin de saints et d'apôtres...

Emportez d'ici, m. f., ces importantes leçons; ne les oubliez jamais; et surtout mettez-les attentivement et courageusement en pratique. Je vous en souhaite la grâce. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

IX

3e Dimanche après l'Epiphanie

LA PERFECTION MORALE DU CHRIST

Mes frères,

Une figure qui a toujours désespéré le génie, c'est celle de Jésus-Christ. Fra Angelico ne la peignait qu'à genoux et en versant des larmes. Souvent, dans l'impuissance où il se trouvait de réaliser l'idéal entrevu, le pinceau lui tombait des mains, et, son œuvre terminée, il emportait toujours le regret de n'avoir pu faire revivre sur une toile matérielle la divine figure du Sauveur du monde. C'est que Jésus-Christ étant le Verbe de Dieu, son inimitable beauté dépasse toute inspiration, toute pensée.

I

La perfection humaine n'est qu'un mot. Nul ne la possède d'une façon plénière, et l'on pourra toujours comparer les saints entre eux, sans préférer les vertus de l'un aux vertus de l'autre. Chaque saint a sa nuance. La sainteté de Jésus-Christ seule reste incomparable.

Un jour, se tournant du côté de ses ennemis, les Pharisiens hypocrites et jaloux, il leur dit : « Qui de vous m'accusera de péché ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* » (Jo., VIII, 46). Ce défi n'a jamais été relevé, ni hier, ni aujourd'hui. Jésus-Christ a pu habiter parmi les hommes, porter les livrées du travail, s'exposer aux regards du monde ; mais il est une chose qu'il n'a pas soufferte : c'est de voir sa vertu amoindrie. Ses ennemis ont insulté sa doctrine, blasphémé ses œuvres ; personne n'a osé jeter la fange sur sa divine pureté.

Pour savoir le terme où Jésus-Christ a porté la pratique du sacrifice, il suffit de réunir, çà et là, quelques traits de l'Evangile. « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids : mais le Fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. » (Mt., VIII, 20). Quand il lui eût été facile de naître sur les marches d'un trône, une étable, une crèche le reçoivent à l'entrée de la vie. Pendant les années qu'il passe sur la terre, caché sous les traits d'un travailleur, il se fatigue comme nous dans un atelier, et mange le pain des pauvres ou quelques épis froissés sur le chemin. Soumis à toutes les obscurités, s'il paraît sur la scène du monde, c'est pour fouler aux pieds les grandeurs mêmes du monde. A la vue des merveilles qu'il réalisait, le peuple veut l'élever aux honneurs de la royauté ; pour s'y soustraire il prendra le chemin du désert. Le linceul qui l'enveloppa après sa mort, les parfums qui l'embaumèrent, le tombeau qui le reçut furent les dernières aumônes de ses amis et la dernière rançon de nos péchés.

Au surplus, quelle n'était pas la charité du bon Maître ! Son cœur recherche et préfère ce qui pleure, ce qui a des plaies, ce qui est délaissé. Un vrai cortège de douleurs, l'indigent, le malade, le paralytique, l'aveugle viennent tour à tour implorer sa pitié. Les petits et les humbles sont l'objet de son affection. Doux et compatissant envers tous, il l'est encore davantage « pour le roseau meurtri que sa main n'ose pas achever et la mèche mourante que son souffle respecte », c'est-à-dire pour le pécheur. Lorsque les Pharisiens lui reprocheront de parler aux pécheurs, de se plaire en leur compagnie, de manger avec eux, il se contentera, pour répondre à leurs murmures, d'exposer la parabole de la brebis égarée. Toutes les faiblesses, toutes les souffrances, tous les désespoirs trouvent en Lui un consolateur et il permet qu'on l'approche comme on va à un ami, à un frère. Sa vie, pour tout dire, s'est résumée dans la simplicité de ces deux mots : « *Pertransiit benefaciendo,* il a passé en faisant le bien. »

Devant un tel éclat de vertu et en face d'une élévation morale aussi pure, il faut s'incliner. De Jésus on se sent digne à peine de toucher le bord de la robe.

II

Lorsqu'un homme a pu mériter par sa vie le beau titre de *saint,* c'est grâce au secours du ciel. De nous-mêmes, en effet, dans l'ordre surnaturel, nous ne pouvons rien, et notre vertu est à la fois finie et empruntée.

Sur le front de Jésus-Christ, au contraire, non seulement pas une ombre et dans son âme pas une faiblesse ; non seulement le juge qui le condamna proclame son innocence, alors qu'il consentait à être traité en coupable ; mais la vertu, jaillissant en lui de la plénitude de l'être, atteignait un degré de perfection souveraine. Il ne se donne pas un peu, il se donne tout entier. De l'atelier de Nazareth au puits de la Samaritaine, du désert de Jean au tombeau de Lazare, suivez-le : il fait le bien, mais il le fait divinement et sème le miracle à profusion, comme il semait autrefois dans l'immensité les milliers d'astres qui y étincellent. La

présence de la seule humanité ne saurait évidemment expliquer un tel prodige.

Un jour, comme par une illumination soudaine, le plus noble génie de l'antiquité traçait ainsi le portrait du Juste : « Supposez un homme droit, simple, généreux, s'efforçant d'être bon et non pas seulement de le paraître ; dépouillez-le de tous les biens ; que, éminemment vertueux, il passe pour criminel, subisse le dernier châtiment, et, malgré cela, reste inébranlable : voilà le Juste [1]. » La pensée attentive ne s'est jamais élevée plus haut. Cependant cet idéal conçu par le génie, Notre-Seigneur l'a surpassé, surtout à l'heure de sa Passion.

De fait, au cours des scènes de la Passion, sa divinité s'offre en pleine lumière. Quand on l'accuse, il ne répond pas ; il ne murmure pas quand on le frappe. Il donne son visage aux soufflets et aux crachats, et son front ruisselle sous les épines qui le couronnent. Déjà la mort approche, sa pauvre tête appesantie par un trop long supplice s'incline avec douleur. Or, à ce moment suprême, lorsque, livré aux dérisions d'une foule impie, il goûtera la joie austère d'avoir tout sacrifié et tout souffert, s'échapperont de ses lèvres mourantes les paroles les plus miséricordieuses : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Que d'autres aient besoin, pour croire à la divinité de Jésus-Christ, du prestige de ses miracles ou de l'éclat de ses œuvres, cela est possible ; pour nous, prosternés au pied de la croix, sa mort pleine de douceur nous suffit : il y a dans son côté entr'ouvert et dans ses traits sillonnés de larmes je ne sais quoi de pur et de divin que l'on adore.

C'est là Jésus-Christ. Idéal infiniment élevé, pas un trait qui ne l'embellisse ; sa figure revêt une gloire dont le rayonnement à travers dix-neuf siècles ne cesse d'attirer notre admiration et notre amour.

* * *

Jésus-Christ est le modèle achevé. Modèle de tous les âges et de toutes les conditions, pour ceux que tentent les sommets de la vertu et pour ceux qui en ont à peine monté les premières marches, il se laisse imiter sans pouvoir être atteint. Comme la voûte céleste s'éloigne à mesure que s'élève le voyageur sur le flanc de la montagne, ainsi chaque degré que gravissent les saints sur l'échelle ascendante de la perfection leur montre quel espace infini les sépare de l'exemplaire divin. Du moins, si nous ne pouvons représenter qu'un fragment de cet incomparable exemplaire, nos efforts — et là repose toute la grandeur de l'homme — doivent tendre chaque jour à nous en rapprocher davantage. Ainsi soit-il.

X

Septuagésime

LES BIENFAITS DE LA CONFESSION

Mes frères,

Que la mission de l'Eglise est belle, consolante, sublime ! Annoncer la vérité, prêcher le devoir, encourager le bien sous toutes ses formes, consoler ceux qui souffrent et ramener ceux qui s'égarent : c'est à quoi l'Eglise, depuis son origine, donne un dévouement inlassable, et l'on a pu dire cette parole : « Le christianisme représente la vie intellectuelle du monde, et l'homme n'a pas découvert jusqu'ici une vérité ou une vertu qui ne fussent contenues en germe dans les récits évangéliques. » Or, de toutes les institutions divines que l'Eglise garde, l'une des plus salutaires est la confession.

I

On peut comparer le péché à une blessure. Le pécheur souffre pour avoir foulé aux pieds le devoir. Et surtout quand depuis longtemps certaines fautes plus graves se cachent dans les profondeurs de la conscience, aggravées peut-être par cinquante ans de silence, il en résulte un état de douleur aiguë ; c'est comme un trait brûlant dont l'âme ne saurait se débarrasser.

Mais que ce pécheur se mette à genoux, qu'il se confesse humblement : en échange de son repentir il sentira ses angoisses disparaître. J'en appelle avec confiance à vos meilleurs souvenirs, dussiez-vous n'en avoir qu'un seul, celui de votre Première Communion ; vous avez été heureux en entendant cette parole : « Je vous absous ! » Toutes les fois qu'elle s'est renouvelée dans votre vie après une confession sincère, au lieu de l'agitation, vous goûtiez une paix rayonnante.

Aussi bien, en demandant pardon, le pécheur se réhabilite à ses propres yeux. Depuis son péché il ne pouvait se voir sans rougir, éprouvant je ne sais quel dégoût pour les plaies dont il était couvert. Et voilà que toute sa honte s'évanouit dans une bonne confession. Il y a dans l'aveu d'une faute, pour un enfant, le témoignage de son repentir, et pour un criminel, quelque chose qui diminue sa peine et le purifie. De même, le pécheur se grandit en déposant dans l'âme du prêtre le secret de ses chutes. La confession a fait de Marie-Madeleine la pécheresse, le modèle et l'admiration de tous les siècles, en détruisant en elle jusqu'au germe du mal et en l'élevant à la pratique sublime de la vertu.

Rien de plus vrai : quand on a bien pleuré ses fautes, on se relève plus fort, plus résolu, plus éclairé. Lorsque la vase monte du fond d'un réservoir à la surface, l'eau perd de sa transparence ; ainsi en est-il de l'âme du pécheur. Avec le péché, c'était l'obscurité ; mais le pécheur pardonné retrouve la lumière ; sous l'influence des sages conseils qu'il a reçus, il reprend courage. Non pas qu'il n'ait plus à craindre les entraînements des sens et les assauts du monde ; le monde l'appellera encore par le charme et la séduction de ses plaisirs, et il trouvera dans son cœur les mêmes révoltes. Peu importe d'ailleurs : puisant dans la certitude de son pardon une énergie sainte, sa volonté affermie le préservera de tout écart funeste et répandra autour de lui un surcroît de félicité partagée.

[1] Platon, *Phédon*.

II

Ce qui fait le bonheur d'une famille, c'est l'union, la paix, la confiance mutuelle. — Nous avons de communes imperfections qu'il faut savoir supporter. Mais lorsqu'on s'examine devant Dieu et qu'à la lumière de sa conscience on voit le peu que l'on vaut, l'indulgence pour les autres devient facile, le support acceptable. — La confession ne nous aide pas moins dans nos efforts, dans notre tâche de chaque jour, en renouvelant la somme de patience que celle-ci demande ; pourvu qu'on y apporte une résolution généreuse, on se sent fortifié. — Nous nous devons une affection fidèle. Si nous ne voulons pas que le lien s'en affaiblisse et se brise au milieu des dangers du dehors, il faut mettre notre cœur sous la protection de Dieu. Mais en nous humiliant dans le repentir, nous méritons les grâces nécessaires pour ne jamais trahir les plus saintes promesses.

Il est surtout une sollicitude familiale qui dépasse toutes les autres, celle qui regarde vos enfants. Or, autant vous devez être inquiets quand l'église n'a plus de charme pour un enfant, autant vous pouvez être tranquilles s'il demeure exact à ses pratiques religieuses, spécialement à la confession. La confession le protège ; il y puise l'amour de l'obéissance et du respect, elle garde dans son cœur les affections qui doivent toujours l'occuper, elle lui donne l'énergie de résister aux mauvais exemples du monde. Vous le savez bien : ce n'est pas quand un enfant ne va plus se confesser qu'il se montre plus soumis, plus vertueux. Il y a là un fait d'expérience journalière.

La confession est donc pour une famille le meilleur secours. Combien, à bout de forces et de courage, y ont appris à supporter sans murmure et sans défaillance les durs mécomptes de la vie ! Lorsque des revers inattendus surviennent, après avoir reçu du prêtre une parole de lumière, un conseil sage et sûr, on se relève et l'avenir ne paraît plus aussi sombre. Que d'existences brisées la confession n'a-t-elle pas sauvées ! Que de désespoirs n'a-t-elle pas prévenus !

III

Et j'ajoute : que de profits dont elle est la source pour la société elle-même !

Au tribunal de la pénitence, tout violateur de la loi divine, qu'il porte la pourpre royale ou la livrée de l'homme de peine, reçoit des avertissements, apprend à pratiquer la justice, la bonne foi, s'oblige au devoir de la réparation : toutes choses qui en maintes circonstances sont au-dessus de l'action des tribunaux et des lois pénales. De fait, à la religion seule est réservé le privilège de descendre dans le sanctuaire de la pensée, là où se préparent et se mûrissent les actes. La confession appelle donc l'attention de chaque citoyen sur ce qu'il doit à la société.

Le prince, dépositaire de la puissance publique, sait en se confessant et en entendant les paroles sacramentelles du pardon, que cette puissance a des bornes qu'il doit respecter.

Le sujet dont le prêtre scrute la conscience, repoussera de son âme, si jamais elles y naissent, toute pensée de sédition ou de révolte.

Le magistrat puise dans la confession une impartialité encore plus austère. Ne l'oblige-t-elle pas à se rappeler, avant de prononcer un arrêt, qu'il sera jugé personnellement pour tous les jugements qu'il aura prononcés sur les autres ?

Dans le monde du commerce et de l'industrie, avec la scrupuleuse exactitude que l'Eglise demande pour la revision annuelle des dépenses et des gains, on ne verra ni prospérités scandaleuses ni liquidations coupables.

Aucun intérêt que la confession ne protège, aucune vertu qu'elle n'encourage, aucun vice qu'elle ne réprouve. Les mauvaises passions qui minent la société réprimées, les haines éteintes, les restitutions accomplies, nombre d'entreprises criminelles abandonnées, montrent dans cette institution sainte la meilleure sauvegarde des intérêts sociaux.

A n'en pas douter, en prenant l'homme dans les situations diverses pour en faire ce qu'il doit être, — fils respectueux, époux fidèle, ouvrier laborieux, citoyen utile, magistrat consciencieux, — la confession est le meilleur appui de l'ordre. Elle apprend aux enfants le respect et l'amour filial, aux époux le support et la confiance mutuels, aux serviteurs l'honnêteté, aux maîtres la justice et la bonté, aux pauvres la résignation, aux riches la miséricorde, à tous l'obéissance à la loi de Dieu. Pénétrant là où n'arrivent pas les lois civiles, son influence sur la société est d'autant plus profonde, et elle pourrait, supposé que la pratique en fût intégrale, suppléer nos multiples codes des délits et des peines.

* * *

Un protestant célèbre exprimait ainsi, un jour, ses regrets : « Qui n'a tourné des regards d'envie vers le tribunal de la pénitence ? Qui n'a souhaité dans l'amertume des remords, dans l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec le pouvoir et la douceur du Christ : « Va en paix, tes péchés te sont pardonnés ! » Si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Eglise s'attribue, source ineffable de réconciliation et de repentir, ce que Dieu aime le plus après l'innocence,... si je croyais trouver une pareille puissance sur la terre, il est bien des moments où j'irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d'examen qui parfois se présente à l'esprit comme un fardeau bien plus que comme un privilège [1]. »

Après un tel aveu, comment ne pas apprécier les bienfaits de la confession ?

[1] E. Naville, Thèse défendue à Genève en 1839.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

X

LE 4e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Dieu a établi son règne par l'Incarnation. C'est tout un drame que nous exposent les fêtes de Noël et de l'Epiphanie. A Noël, l'Eglise nous rappelle que Dieu a donné en héritage les nations à son Fils ; et les nations ont frémi, refusant de reconnaître leur Maître. Pour les conquérir, le Verbe se fait chair et Jésus-Christ naît dans la grotte de Bethléem, avec toutes ses grâces d'Enfant divin, et toute la puissance attractive de son amour. Le peuple accourt avec les bergers ; les grands du monde et les savants avec les Mages. Les manifestations divines de l'Epiphanie produisent sur les hommes des effets irrésistibles de reconnaissance, et surtout d'adoration : les anges adorent, les peuples adorent, partout est proclamée la souveraineté de Dieu, souveraineté de puissance et de bonté. *Omnis terra adoret te... Adorate Deum omnes Angeli ejus,* redit l'Introït de tous ces diverses dimanches après l'Epiphanie.

Toutes les intelligences se sont inclinées, tous les cœurs se sont émus devant tant de mystères d'amour, et maintenant le Seigneur règne sur les esprits conquis par ses adorables procédés, *Dominus regnavit.*

Alors le bonheur règne sur la terre, parce que tous les hommes reconnaissent la grandeur et la charité descendues du ciel, sont unanimes dans leur foi et leur obéissance : c'est la joie universelle, *exsultet terra.* Telle serait du moins la terre si l'on écoutait l'Eglise, si l'on observait l'Evangile, si tous s'aimaient ici-bas et chassaient l'égoïsme individuel. Ce serait la félicité universelle ; Jésus-Christ aurait réalisé son but d'amour qui est de faire de cette terre un paradis des âmes.

Mais l'Evangile de ce jour nous apprend qu'il y a des tempêtes dans la vie, que les passions secouent sans cesse le joug, que nous sommes ballottés sur des vagues furieuses qui montent, et s'acharnent, et préparent des naufrages. Il nous dit aussi comment on y échappe et qu'il faut recourir à Celui à qui sont soumis les vents et les flots.

I

1. Jésus avait guéri le serviteur du centurion, puis il avait proposé plusieurs paraboles au peuple de Capharnaüm : la parabole du semeur, celle de l'ivraie semée par l'homme ennemi parmi le bon grain, celle du trésor caché dans un champ, du grain de senevé, du levain qui fait fermenter toute la pâte. L'ère des persécutions commençait pour lui dans cette deuxième année de son ministère public. Déjà les Pharisiens jaloux et les Princes des prêtres haineux cherchaient à le surprendre dans ses paroles. Alors il avait inauguré un enseignement nouveau : il parlait au peuple en paraboles. C'est un genre qu'affectionne beaucoup le peuple d'Orient, à l'esprit lent mais méditatif, qui retient le symbole et s'applique à en chercher le sens. Quand les Apôtres ne comprenaient pas, ils venaient lui demander en secret la signification de la parabole ; il la leur donnait en ajoutant : « Avez-vous bien compris toutes ces choses ? » Adorable condescendance de notre Sauveur qui se penche sur les plus humbles intelligences pour les éclairer !

Le peuple, lui, écoutait souvent sans pénétrer le fond de la pensée du Maître. Mais il gardait dans sa mémoire l'allégorie qui lui était présentée, il demeurait sous le charme de la parole divine, il continuait d'entourer la demeure du Fils de Dieu, qui à Capharnaüm logeait chez S. Pierre, et quand il sortait, la foule se pressait sur ses pas.

2. Un jour que la multitude s'accroissait et qu'il ne pouvait se soustraire à ses transports d'admiration, il éprouva de la fatigue avec un ardent désir de la solitude. Le soir était venu, il dit à ses disciples : « Passons de l'autre côté du lac. » Là, il se trouverait dans un pays plus calme, et pourrait se livrer librement à la prière.

Il renvoie donc la foule et monte dans une nacelle avec ses disciples. Quelques autres barques l'accompagnèrent.

Le soleil se coucha dans des nuages menaçants qui pouvaient faire craindre une tempête. Mais Jésus s'endormit profondément. Soudain l'ouragan vint des sommets nuageux de l'Hermon et s'abattit sur le lac, dont il souleva les flots. Les vagues courtes se précipitaient sur les bords, déferlaient et revenaient furieuses sur elles-mêmes, battant de tous côtés la frêle embarcation, qu'elles envahirent tout à coup. Déjà les eaux couvraient le pont, et Jésus dormait toujours, la tête reposant tranquillement sur un oreiller, à l'arrière du bateau.

Les disciples éperdus viennent auprès de lui et l'éveillent en criant : — Maître ! Ne voyez-vous pas que nous allons périr ? Sauvez-nous ! nous périssons !

Jésus dormait, mais sa divinité veillait. Il leur répond avec un calme qui contraste avec la tempête, avec aussi une nuance de reproche : — Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? Est-ce que vous ne croyez pas encore ? Où donc est votre foi ?

Et il se leva et il parla avec autorité au vent, à la tempête. Il dit à la mer : « Silence ! tais-toi ! » Et le vent cessa et la plus grande tranquillité régna sur les flots.

Les Apôtres étaient pleins de reconnaissance pour avoir échappé à un si pressant danger. Ils n'en étaient point surpris, parce qu'ils avaient déjà vu les miracles du Maître. Mais les mariniers et ceux qui étaient dans les autres barques ne pouvaient contenir leur admiration et ils s'entredisaient : — Qui est donc celui-ci pour que les vents et la mer lui obéissent ?

Jésus a permis cette tempête pour éprouver la foi et le courage de ses Apôtres. Pour eux, c'est le

commencement des tentations et des angoisses. Leur vie sera faite de persécutions, de craintes, de combats ; ils se souviendront alors de cette tempête sur le lac, ils sentiront que si Jésus paraît dormir, en réalité il est là, à côté d'eux, prêt à se lever et à commander aux vagues de s'apaiser.

II

Les Pères ont vu dans cet épisode saisissant l'Eglise et l'âme chrétienne qui sont en butte à la haine, aux entreprises du mal, aux épreuves, aux flots des tribulations, comme cette fragile embarcation était le jouet de l'ouragan.

1. L'Eglise est à peine née qu'elle est accueillie par la persécution d'Hérode, bientôt suivie par celle des empereurs romains, laquelle a duré trois siècles, jusqu'à l'édit de Milan qui, en 312, lui rend la liberté. Ensuite ce sont les luttes de l'hérésie contre elle : Arius, qui nie la divinité du Christ ; Nestorius, qui nie la maternité divine de Marie ; Photius, qui veut que l'Eglise romaine supprime une vérité de son Symbole, car il prétend que le Saint-Esprit ne procède que du Père. Mais l'Eglise a déclaré qu'elle ne changerait pas un iota aux vérités qu'elle a reçues des Apôtres, et plutôt que de céder sur un point de doctrine, elle préfère laisser le schisme se consommer. Les événements ont châtié les schismatiques : ceux-ci ont subi pendant des siècles la servitude musulmane ou le joug presque aussi dur des tsars russes. Telle fut la réponse de Dieu.

Plus tard voici Luther qui attaque l'Eglise elle-même. On sait combien l'hérésiarque fit couler de sang, de quelles guerres incessantes ses prétentions furent la cause. L'Eglise est toujours en pleine tempête. Elle se récrie à son divin Fondateur qui semble dormir : « Sauvez-nous, nous périssons ! » Alors ses Docteurs entrent en lice, Bellarmin, François de Sales ou Bossuet ; ils établissent la divinité de l'Eglise de Rome, en attendant que le concile du Vatican définisse l'infaillibilité du Pontife romain. Tel est le résultat des hérésies, le résultat des tempêtes. Les hérétiques servent à préciser le dogme, à en montrer l'absolue vérité. C'est pourquoi S. Paul a déclaré que des hérésies sont nécessaires à la vie de l'Eglise, *oportet hæreses esse,* comme les combats sont nécessaires pour éprouver les chrétiens, pour tremper les âmes.

Nous vivons dans un siècle où les tempêtes sont plus terribles que jamais. On avait tout attaqué dans le *Credo ;* les flots de l'impiété avaient paru cent fois submerger l'Eglise. Cependant Luther croyait à l'âme : cette foi fut même son tourment jusqu'à la fin. On se souvient de cette scène saisissante où, un soir, contemplant les étoiles avec celle qu'il avait arrachée à son couvent pour l'épouser, en dépit des vœux sacrés qui les liaient tous les deux, il s'écria : « Beau ciel ! je ne te verrai donc jamais ! » Il était torturé par le remords, par la crainte, la certitude de l'enfer qui punit les scélérats. — Mais il est venu plus tard des hommes qui ont enseigné que l'homme n'a pas d'âme responsable, qu'il n'y a pas de vie future et que rien ne doit le gêner dans ses plaisirs ni dans ses forfaits. C'est aujourd'hui la grande tempête, celle qu'a soulevée le socialisme matérialiste, ou simplement la philosophie jouisseuse. L'Eglise continue à combattre ; elle fait la même prière, elle pousse le même cri ; elle sera exaucée comme le furent les Apôtres.

2. Et quelle est l'âme qui n'a pas connu ces orages intérieurs, qui viennent toujours des mêmes causes, l'impiété, l'orgueil, la volupté, le besoin pour la conscience de s'excuser et de se proclamer innocente, dans la terreur qui l'étreint, dans l'évidence de sa culpabilité qui la presse ? « L'insensé a dit dans son cœur : *Il n'y a pas de Dieu !* » Il voudrait se rassurer par cette affirmation hardie qui défie le ciel et l'enfer.

Mais Dieu lui envoie obstinément des lumières qui ressemblent à des éclairs parmi la tempête et qui lui montrent l'abîme où il sera englouti s'il ne revient à la vérité, au bon sens, à la foi de l'Eglise. Heureux alors s'il voit, s'il réfléchit, s'il prie ! La barque de son âme ne fera pas naufrage.

Mais les impies ne sont pas seuls exposés à ces tempêtes ; il y a nombre d'âmes qui se laissent assaillir par le doute et qui parfois tombent dans le désespoir. Elles se voient déjà perdues, mais qu'elles se rassurent : elles ne sont pas coupables tant qu'elles n'ont pas consenti. Elles rament contre les flots, et dans leurs efforts on retrouve la vertu de la foi qui les empêche d'aller à la dérive et qui les fortifie dans leur douleur. « Ils sont sublimes, dit S. Cyprien, ceux qui parmi les ruines du genre humain demeurent droits. »

Et si vous avez péché, si vous avez fait naufrage, ne vous découragez pas cependant. « Pourquoi avez-vous péché ? demande S. Augustin. C'est que le Christ dort en vous. Et il dort en vous parce que vous l'avez oublié. Réveillez-le et il commandera à la tempête, il l'apaisera et il se fera un grand calme. »

3. Dirai-je que nous venons d'essuyer en France la plus épouvantable tempête que le démon ait jamais suscitée dans l'univers ? Attaquée alors qu'elle n'avait pas songé à une agression qu'elle ne croyait pas possible, attaquée par un ennemi perfide qui nous envahissait avec deux millions d'hommes tout en déclarant mensongèrement que la guerre lui était imposée, elle a été aussitôt désemparée, à deux doigts de sa perte, submergée par des flots sans cesse renaissants de troupes qui s'exerçaient et se préparaient depuis quarante ans. Vous vous souvenez de ces jours d'angoisse de septembre 1914, où beaucoup d'esprits découragés croyaient que la fin de la patrie était arrivée et qu'il ne restait plus qu'à mourir.

Mais comme les Apôtres sur la barque, les âmes chrétiennes crièrent vers le Sauveur, vers le Sacré-Cœur, vers Marie, vers sainte Geneviève, vers tous ces Saints « puissants au ciel » qui ont fait la France : « Sauvez-nous ! nous périssons ! » Le Sauveur nous a écoutés et nous a fait remporter

cette victoire de la Marne qu'on a appelée miraculeuse, et à bon droit.

Hélas ! nous nous croyions sauvés ; mais l'ennemi surpris, non abattu, se cantonna sur notre propre territoire, toujours armé, toujours menaçant, tandis que nous essayions de nous forger des armes sous le feu de ses canons. Ce fut alors une ère prolongée de tristesse, de larmes, de désespoir. En avons-nous entendu de ces réponses de mort qui nous montraient l'inévitable catastrophe et notre tombeau creusé dans l'opprobre !

Les âmes de foi priaient toujours. Elles criaient au secours. Elles demandaient à Jésus s'il ne s'occupait donc plus de son peuple de choix, de la France de son Sacré-Cœur. Nous avons supplié pendant quatre ans et Jésus dormait toujours. Mais nos prières l'ont enfin réveillé. Il s'est dressé sur le monde, il a commandé à la tempête, et elle s'est apaisée aussitôt. En trois mois, l'ennemi chassé, disloqué, avec ses armées en fuite et ses canons qui se turent soudain, dut implorer merci et supplier ceux qu'il avait si odieusement maltraités, outragés, dans la ferme confiance que ses attentats seraient impunis parce qu'il avait le droit de la force.

Soyons reconnaissants et fidèles au Sacré-Cœur qui nous a sauvés.

XI

LA SEPTUAGÉSIME

« *Circumdederunt me gemitus mortis, dolores inferni circumdederunt me.* Les gémissements de la mort m'ont environné, les douleurs de l'enfer m'ont assiégé. » Ainsi débutait ce matin l'Introït. Après le mystère et les joies de la naissance du Sauveur, l'Eglise nous fait méditer le mystère et les douleurs de la Rédemption. Et la douleur et l'affliction se terminent dans les gloires de la Résurrection et les allégresses pascales.

I

1. Mais auparavant elle nous met sous les yeux les causes malheureuses qui ont nécessité la Rédemption, la faute immense d'Adam et d'Eve, en qui nous avons tous péché. L'homme avait été créé dans l'innocence, il devait vivre heureux sur la terre, heureux dans le travail rendu agréable, heureux dans la pureté de sa conscience et l'amour de Dieu. Il était enrichi de tous les dons de la nature et de la grâce et jouissait d'une félicité complète. Dieu ne lui avait fait qu'une seule défense, celle de toucher au fruit de l'arbre qui était au milieu du paradis terrestre, mais cette défense était faite sous peine de mort. Adam et Eve le savaient, ils désobéirent et commirent ce péché de curiosité, d'orgueil, de mépris de Dieu et d'ingratitude qui fut énorme et sans excuse, parce qu'il fut pleinement réfléchi, et qu'aucun nuage n'obscurcissait la clarté de leur esprit, aucun entraînement n'affaiblissait leur responsabilité.

Depuis ce moment, qui consterna le ciel et la terre, l'homme n'entendit plus que des gémissements de mort, il fut assailli par toutes les douleurs, environné des pièges et des suggestions du démon qui trépignait de joie parce que l'homme, cette créature si belle, qui était l'objet de sa jalousie, il l'avait rabaissé jusqu'à son hideux niveau, entraîné dans ses flammes éternelles.

2. A l'homme pourtant il restait l'espérance. Une autre Eve devait écraser la tête du serpent. Dieu avait montré à Adam, chassé du Paradis terrestre, la douce image de Marie qui devait mettre au monde le Sauveur du genre humain. C'est pourquoi du fond de sa misère et de sa tribulation, l'homme avait invoqué le Seigneur, qui l'avait exaucé. Il n'avait pas perdu tout amour ; de là ce cri de confiance de son âme : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon soutien, mon refuge et mon libérateur. *Diligam te, Domine, fortitudo mea...* »

Nous allons donc pendant neuf semaines considérer ce désastre qui a accablé l'humanité, la grandeur du péché qui ne pouvait être expié que par le Fils de Dieu fait homme, car le péché est infini, puisqu'il s'attaque à la majesté, à la puissance, à la bonté infinies, et seuls les mérites de l'Homme-Dieu peuvent se revêtir d'infini. Que pouvions-nous, pauvres créatures, pour apaiser le Créateur irrité ? Mais du moment que Jésus-Christ le Fils de Dieu intervient, souffre et meurt pour nous, comment Dieu ne serait-il pas apaisé ?

3. La méditation de ces mystères de douleurs exclut pour le moment toute allégresse. Aussi l'Eglise prend ses ornements de deuil, elle ne chante plus le *Gloria in excelsis*, elle ne nous permet plus de prononcer le divin *Alleluia*. L'*Alleluia*, c'est un chant du ciel, un mot de louange ardente, que l'Eglise ne traduit pas, un chant tout angélique ; c'est pourquoi, dans un jour de tristesse et de deuil, nous n'osons le redire, nous le remplaçons par ce cri qui monte de la terre vers Dieu : « *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.* Louange à vous, Seigneur, Roi d'éternelle gloire ! » Cri timide comme une plainte résignée d'exil, cri d'adoration angoissée ; tandis que l'*Alleluia* est un chant de gloire et de triomphe, où éclatent tous les sentiments les plus élevés, les plus ardents de l'âme humaine. C'est pourquoi le chant de l'*Alleluia* s'allonge de neumes, de phrases musicales d'où les compositeurs des chants sacrés ont exclu les paroles, impuissantes à exprimer les élans de l'âme qui aime, qui adore, qui soupire après la vue de Dieu.

Cette absence de l'*Alleluia* dans nos offices jusqu'à Pâques, laisse un vide douloureux qu'éprouve toute âme pieuse. Aussi nos pères lui faisaient-ils des adieux touchants qu'on retrouve dans nos anciennes liturgies, comme des adieux qu'on adresse à un frère qui part pour un voyage lointain [1].

[1] Nos pères lui chantaient au départ : « Que le bon Ange du Seigneur t'accompagne, ô Alleluia ! Qu'il rende ton voyage heureux, afin que tu reviennes auprès de nous dans la joie. » Et encore : « Alleluia, reste encore avec nous aujourd'hui ! Demain tu partiras, Alleluia ! et quand le jour se lèvera, tu te mettras en route, Alleluia ! »

II

L'Evangile nous retrace la parabole du Père de famille et des ouvriers qui vont travailler à sa vigne. Les uns y vont dès la première heure, *primo mane*, et ils supportent tout le poids du jour et de la chaleur. D'autres viennent plus tard. Il en est même qui n'arrivent qu'à la onzième heure, et ceux-ci, par la bonté du Père de famille, reçoivent cependant le même salaire que les premiers. Comme toutes les paraboles du Sauveur, celle-ci a plusieurs sens.

1. Le premier est conforme à la grande pensée qui préside à ce dimanche : la pensée du péché qui a causé le désastre de la race humaine.

La vigne du Père de famille, c'est l'Eglise, qui apparaît dès le berceau de l'humanité, avec le premier homme. Le matin du monde a duré d'Adam à Noé. La troisième heure va de Noé à Abraham. La sixième commence avec Abraham et dure jusqu'à Moïse. La neuvième c'est l'époque des prophètes ; elle s'étend jusqu'à la venue de Jésus-Christ, qui marque la onzième heure.

Le Sauveur apparaît alors, quand la terre a longuement travaillé, pleuré, souffert, soupiré après sa venue. C'est l'âge des grandes miséricordes. Heureux ceux qui ont vécu en ces fortunés moments ! « Heureux, dira Jésus à ses Apôtres, ceux qui voient ce que vous voyez . » Mais ceux qui ne l'ont pas vu, ceux qui sont demeurés dans l'angoisse et les larmes aux premiers temps du monde, n'ont-ils pas eu leurs grands mérites, et ne paraissent-ils pas déshérités si l'on compare leur sort à celui des Apôtres et des disciples qui n'ont eu que jouissance et félicité à la onzième heure ?

Et quels seront en outre ces appelés de la dernière heure ? Ce ne seront pas seulement des enfants d'Abraham, dont les aïeux ont connu et gardé la vérité, qui ont vécu d'une vie tourmentée, persécutée, tantôt vaincus, tantôt esclaves de l'Egypte, tantôt captifs de l'Assyrie, toujours écrasés par les oppresseurs et par les événements. Ce seront les Gentils, les païens, les fils des oppresseurs, des exclus de la promesse. Ainsi donc, ceux-ci entreraient dans un héritage auquel ils n'ont aucun droit, ils en auraient la meilleure part et ils seraient encore mieux accueillis ? Où donc est la justice de Dieu ?

Ainsi raisonnaient les Pharisiens, haineux et jaloux, qui ne voulaient pas comprendre qu'une ère nouvelle s'était levée, l'ère de la miséricorde, et que Dieu ne rejetait aucune de ses créatures, aucune âme de bonne volonté. Et en cela même, où était l'injustice ? Les sentiments des Pharisiens étaient bas et vils. Ils voulaient jouir seuls des bienfaits de la vérité ; l'envie qui les torturait les rendait malheureux à la pensée que d'autres, des étrangers, des Gentils auraient part comme eux aux joies, aux avantages de l'avènement du Messie ; ils se regardaient comme frustrés du bonheur par le bonheur des autres. C'est pourquoi Jésus-Christ devait les rappeler sévèrement à la vérité et à la charité.

C'est à eux que s'adresse le Père de famille dans la personne d'un de ses ouvriers les plus mutins : « Mon ami, je ne vous fais pas de tort. Que vous ai-je promis ? La vie éternelle avec Abraham et les Prophètes. Vous pouvez y entrer si vous déposez toute haine et si vous observez les commandements. Vous aurez la part d'héritage qui vous a été promise. La justice est accomplie, et ma miséricorde oubliera vos péchés si vous les effacez par un peu de charité. Mais si je veux donner aux Gentils, ces derniers venus, autant qu'à vous, ne suis-je pas libre ? Est-ce que vous prétendez enchaîner ma bonté et lui assigner les limites de votre mauvaise volonté ? C'est ma bonté qui exaspère votre méchanceté ; par là vous vous excluez vous-même du royaume. Vous étiez appelé à être des premiers, et voilà que vous serez parmi les derniers, c'est-à-dire que vous n'aurez pas l'héritage d'Abraham, car ceux-là seuls en jouiront qui mettront dans leurs cœurs la charité apportée par la foi nouvelle. »

Tel était en effet l'état d'âme des Pharisiens. Ils avaient la clef du temple, mais pour fermer la porte et non pour l'ouvrir. Peu leur importait que les autres hommes ne fussent pas sauvés ! Ils rêvaient le bonheur égoïste d'être seuls dans le royaume des élus, parce qu'ils étaient fils d'Abraham. Leur égoïsme était fait de haine et de mépris, ils ne voulaient pas d'une félicité partagée avec les païens, ils mettaient même leur félicité dans la perte et le désastre des autres. Voilà ce que Jésus condamnait par cette parabole.

2. Telle est l'interprétation des Pères, comme S. Augustin et S. Grégoire le Grand. Mais les paraboles du Sauveur s'adressent à tout le monde et non seulement aux Juifs ; c'est pourquoi le Saint-Esprit y a attaché une richesse de vérité qui n'exclut pas un autre sens, une autre interprétation. Les mêmes Pères d'ailleurs et d'autres, comme Origène et S. Bernard, insistent sur l'explication suivante.

La vigne du Père de famille c'est notre âme, que nous devons cultiver avec soin, afin d'y faire fleurir toutes les vertus. Le denier qui récompensera notre travail, c'est la vie éternelle, le ciel.

Dieu nous appelle au travail dès la première heure, dès l'aurore de notre vie, dès l'enfance, aussitôt que la raison éclaire notre âme, comme le soleil rayonne sur la terre qu'il échauffe et rajeunit. Ces premiers moments sont les plus heureux, comme l'aube est l'heure la plus douce de la journée. Ce sont les parents qui doivent faire entendre l'appel de Dieu aux jeunes âmes de leurs enfants ; alors celles-ci s'ouvrent aussitôt et joyeusement à la vérité chrétienne, comme la fleur aux premiers rayons de l'aurore.

La troisième heure, c'est la jeunesse ; la sixième, la maturité ; la neuvième, l'approche de la vieillesse ; la onzième, la vieillesse elle-même.

A toute époque de notre vie Dieu nous appelle. Il nous sollicite par les grâces actuelles, par une impression, un événement, un souvenir, un sermon que l'on entend, la parole d'un ami, un remords, la mort d'une personne qui nous est chère... L'atmos-

phère de notre vie est pleine de grâces actuelles. Nous ne les acceptons pas toujours, ou bien elles ne laissent en nous qu'une trace fugitive. Nous ressemblons à ces ouvriers de la troisième heure qui restent oisifs sur la place jusqu'à la sixième et à la neuvième heure ; nous remettons au lendemain. Rien n'est plus dangereux, car cette affaire que nous renvoyons à demain, c'est le salut de notre âme, et qui nous assure que nous serons encore là demain ? Et si la mort nous surprend, nous paraissons devant Dieu sans avoir donné un coup de pioche à sa vigne, sans avoir songé à notre âme, qui entrera soudain dans son éternité sans y être préparée, sans le pardon divin, sans œuvres.

Mais Dieu ne repousse jamais aucune bonne volonté, et il ne se lasse point de nous appeler, même à l'heure de la vieillesse. Heureux si nous accourons, même à la onzième heure ! Il nous donnera encore le denier promis pour le labeur de toute la journée. Mais il faut alors que nous compensions par une plus grande ferveur, par une générosité plus entière, le temps que nous avons malheureusement perdu. Et il arrive qu'une vie souillée de crimes, comme celle du bon larron, est récompensée par la gloire céleste : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis, » lui dit Jésus sur la croix. Ne murmurons pas contre le Père de famille qui s'est montré miséricordieux. « Ce ne sont pas les mérites de cet homme qu'il a couronnés, dit S. Augustin, ce sont ses propres dons, auxquels ce pécheur a été fidèle. » Nos murmures révèleraient notre mauvais cœur, notre peu de charité, et nous fermeraient le ciel, qui ne s'ouvre qu'à ce mot mystérieux et doux de « charité. » Nous serions alors les derniers, c'est-à-dire que nous resterions dehors. Dieu respecte notre liberté de faire le mal ; respectons au moins sa liberté dans la distribution de sa bonté.

Hélas ! Il nous appelle tous, il insiste auprès de tous et de chacun ; mais combien peu l'écoutent, répondent à sa voix et sont élus ! De là cette conclusion terrible de la parabole. Les uns refusent de venir travailler, les autres restent oisifs et indifférents, et ceux qui travaillent murmurent à la fin de la journée contre le Père de famille, par jalousie, par mépris, par une fausse interprétation de ce principe d'égalité que les hommes ont forgé pour la perte des âmes et pour empêcher l'expansion des dons de Dieu. Car l'égalité ne s'est jamais rencontrée sur la terre, et le ciel même sera le royaume de l'inégalité souverainement juste, puisque nous y serons récompensés suivant nos mérites, qui sont inégaux.

« Seigneur, conclut l'Eglise avec sa haute raison, faites luire votre lumière sur votre serviteur, et sauvez-moi dans votre miséricorde. Seigneur, je ne serai pas confondu, parce que je vous ai prié. » Notre seul recours, parmi nos œuvres si imparfaites et notre si mauvais travail, est dans la miséricorde de Dieu. *Salvum me fac in tua misericordia.*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXIV

LA JUSTICE ENVERS L'ÉGLISE

Recta judicate.
Jugez toujours avec équité.
(Ps. LVII, 2).

La justice crée dans toute société humaine des droits et des devoirs.

Nous avons étudié, dans notre dernier entretien, ceux qu'elle établit dans la société civile ou l'*Etat*. Nous porterons aujourd'hui notre attention sur ceux auxquels elle donne naissance dans la société religieuse ou l'*Eglise*.

Il existe, dans l'Eglise comme dans l'Etat, des membres de deux sortes : les uns sont en haut et les autres en bas. Dans l'Etat, ceux qui sont en haut composent ou représentent le gouvernement ; ceux qui sont en bas sont les simples citoyens. Dans l'Eglise, les chefs s'appellent les *pasteurs* et composent une vaste hiérarchie, leurs subordonnés s'appellent les *fidèles*. — Mais, dans l'Eglise comme dans l'Etat, les supérieurs, d'un côté, et les inférieurs, de l'autre, jouissent de droits qui leur sont propres, et les droits de chacune des deux catégories imposent à l'autre des devoirs.

Si l'entretien qui commence s'adressait à un auditoire composé de pasteurs d'âmes, je me permettrais de leur rappeler, avec les détails et les commentaires utiles, les droits des fidèles et les devoirs qui résultent de ces droits. Devant une assemblée composée de fidèles, ce détail des obligations pastorales serait évidemment déplacé. Il suffira de vous en faire entendre une courte énumération.

Je dirai donc, chrétiens, que vous avez droit, de la part des prêtres chargés du soin de vos âmes : — à la célébration des saints Offices, — à l'administration des Sacrements, — à l'instruction religieuse des petits et des grands, — à la prière pour le troupeau dont vous faites partie, — à la défense de vos intérêts spirituels, — enfin, à l'assistance morale dont vous pouvez avoir besoin : — le tout, conformément aux règles tracées par l'autorité ecclésiastique. Votre clergé a le devoir de satisfaire à tous ces droits. Et ce devoir relève de la justice, parce qu'il répond à des droits rigoureux, parce qu'il résulte des lois canoniques, enfin parce qu'il fait partie du contrat tacite qui se conclut entre vous et vos prêtres, quand ceux-ci acceptent leurs sublimes fonctions.

J'en viens maintenant aux droits de vos pasteurs et à vos devoirs envers eux. Ici, j'entrerai dans de plus longs détails. J'y suis contraint, comme vous allez bientôt vous en apercevoir, par l'état présent de notre Eglise de France, par l'ignorance générale des devoirs dont cet état est la cause, par la facilité avec laquelle un certain nombre de fidèles refusent ou s'abstiennent de les accomplir.

Voici donc les principaux droits de l'Eglise et les devoirs qui en découlent. — Ecoutez !

I

Le premier des droits que l'Eglise possède est le *droit à l'existence.*

Elle tient ce droit du Dieu qui l'a créée et lui a donné l'ordre d'évangéliser toutes les races humaines ; des avantages dont ses dogmes, son culte, sa morale, son influence sont la source pour les individus et les sociétés ; et aussi de la liberté dont tout homme doit jouir d'écouter ses enseignements, d'y ajouter foi, d'entrer dans son sein, d'observer ses lois, de s'associer à ses prières.

Ce droit de l'Eglise à l'existence, tout homme a le devoir rigoureux de le respecter. Personne ne peut empêcher l'Eglise de se faire entendre dans toutes les régions du globe, de s'y ouvrir une place et de l'occuper. Toute puissance qui entreprend contre son existence et s'efforce de la tuer, commet la plus odieuse des injustices et se rend coupable de la dernière des tyrannies : celle qui réduit en esclavage les esprits et les consciences.

II

Le second des droits de l'Eglise est le *droit d'exercer librement son ministère.*

Ce droit a les mêmes causes que celui dont nous venons de parler. Le ministère de l'Eglise constitue sa raison d'être essentielle ; le droit de l'exercer accompagne donc nécessairement son droit à l'existence. Il faut conclure de là que l'Eglise ne peut se concevoir sans la liberté d'enseigner sa doctrine, d'accomplir ses exercices religieux, d'observer les préceptes et les conseils de l'Evangile, d'apprendre à ses fidèles comment ils doivent se conduire pour réaliser l'idéal de la vie chrétienne, d'utiliser, pour augmenter le nombre de ses enfants, toutes les industries du zèle apostolique.

Cet autre droit de l'Eglise s'impose, lui aussi, au respect de tous les hommes. Les chefs d'Etat se rendent coupables d'une criante iniquité, quand ils enchaînent la liberté de l'Eglise, contrarient son extension, lui interdisent l'enseignement religieux sous l'une ou l'autre de ses différentes formes, ferment ses temples et renversent ses autels. Et les individus commettent la même faute, quand ils arrachent à l'action du ministère sacerdotal leurs enfants, leurs élèves ou leurs subordonnés.

III

Je mettrai au troisième rang, parmi les droits de l'Eglise, *le droit de posséder,* ou, si vous aimez mieux, *le droit de propriété,* avec tous ceux qui en découlent, comme *le droit d'acquérir, le droit de recevoir, le droit de conserver,* et autres de même sorte.

Ne vous étonnez point, je vous prie, de m'entendre revendiquer, pour une Eglise vouée à un ministère essentiellement spirituel, le droit aux biens matériels. — D'une part, remarquez-le, le droit de propriété, comme nous l'avons démontré précédemment, est un droit naturel. Tout homme l'apporte en naissant. Les pasteurs des âmes l'ont apporté comme les autres hommes : pourquoi en seraient-ils dépouillés ? La raison d'être de ce droit se trouve, avons-nous dit, dans les exigences de l'existence humaine. Les prêtres ont-ils été, en devenant prêtres, affranchis de ces exigences ? Ont-ils cessé d'avoir besoin d'aliments, de vêtements, d'un abri, d'instruments d'étude ou de travail, et de tout ce sans quoi la personne humaine se rendrait impossible l'usage de ses facultés ou deviendrait bien vite la proie de la mort ? S'ils restent soumis aux mêmes nécessités que les autres hommes, ils doivent, comme eux, avoir droit aux moyens d'y satisfaire. — D'autre part, le ministère sacré ne va pas toujours sans un travail corporel. Sans doute, il apporte aux âmes des grâces qui ne peuvent être ni estimées ni payées à prix d'argent ; et c'est pourquoi Notre-Seigneur a dit à ses ministres : « *Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement.* » (Mt., x, 8). Mais, quand la collation de ces grâces donne lieu à des démarches et à des fatigues ; quand ceux qui les reçoivent veulent les voir entourées de solennités extérieures emportant certaines dépenses : ces démarches, ces fatigues, ces dépenses méritent évidemment une compensation d'ordre matériel. Lorsque nous avons étudié la question ouvrière, nous avons posé en principe que tout travail doit recevoir une rétribution suffisante à l'entretien du travailleur. Ce principe s'applique, dans certains cas, au ministère sacerdotal. Les prêtres sont des travailleurs, des travailleurs d'ordre supérieur : des travailleurs cependant. Ils ont donc, comme tous les autres, droit à pouvoir vivre de leurs labeurs. Et le Christ a reconnu ce droit quand, malgré la parole que je citais tout à l'heure, il a prononcé celle-ci, précisément à propos de l'apostolat : « *L'ouvrier est digne de son salaire* » (Luc, x, 7) ; et quand il a ordonné, comme l'affirme l'apôtre S. Paul, « *que les prédicateurs de l'Evangile vivent de l'Evangile* » (I Cor., ix, 14). — Au surplus, la rétribution due au prêtre pour quelques-unes de ses saintes fonctions, n'a point, dans l'esprit de l'Eglise, le caractère d'un *prix,* ni même d'une *aumône ;* elle a, suivant l'expression traditionnelle, celui d'un *honoraire.* Ce n'est pas un *prix ;* car un prix suppose une vente, et les biens spirituels ne se vendent point. Ce n'est pas une *aumône ;* car l'aumône se fait par charité et à qui mendie ; le prêtre ne mendie point et la rétribution qui lui est due est affaire non de charité, mais de justice. C'est un *honoraire :* c'est-à-dire une offrande, offrande répondant à un droit, mais tout de même une offrande.

Le droit ecclésiastique de propriété a été, dans la suite des siècles, plus souvent offensé que tous les autres. Il a donné occasion à des injustices innombrables. Le divin Fondateur de l'Eglise avait tracé avec une parfaite équité les conditions dans lesquelles devaient s'accorder à tout jamais la société religieuse et les sociétés civiles, quand il avait dit : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu !* » (Mt., xx, 25). Que de fois cette règle n'a-t-elle pas été violée ! Et ces

violations sont toujours venues du même côté : Dieu n'a jamais volé César, mais César a souvent volé Dieu...

Rappelons rapidement ce qui s'est passé dans notre pays de France depuis cent cinquante ans !

Pendant les siècles précédents, soit un peu plus de mille ans, nos aïeux avaient enrichi l'Eglise d'une fortune dont le produit suffisait, en grande partie, à l'entretien de ses ministres. Aussi ne demandait-elle rien à l'Etat. Le 2 novembre 1789, c'est-à-dire au début de la grande Révolution, l'Assemblée nationale dépouillait l'Eglise de France de tous ses biens. Elle stipulait toutefois que l'Etat prenait à sa charge les frais du culte et l'entretien de ses ministres. Cette stipulation n'enlevait point à la spoliation commise son caractère d'iniquité : un vol, même avec indemnité, et surtout quand l'indemnité est loin d'égaler la valeur des biens ravis, reste toujours un vol. Cette indemnité devenait, quelques années plus tard, l'objet d'une des clauses du Concordat passé entre le Pape Pie VII et Napoléon. Dès lors, elle était due à l'Eglise en vertu d'un double titre ; je veux dire : à titre de compensation pour les biens enlevés en 1789, et en vertu du contrat bilatéral qu'était le Concordat.

L'Eglise et l'Etat français vécurent sous ce régime pendant un siècle.

En 1905, les deux Chambres dont se composait notre Parlement décidèrent que l'Etat ne servirait plus au clergé le traitement deux fois stipulé. Cette seconde spoliation dépassait en iniquité la première. — D'abord, elle violait une convention bilatérale, sans entente avec l'autre partie contractante. — Puis, elle ne donnait rien à l'Eglise en compensation de ce qu'elle prenait. — Enfin, elle lui enlevait, avec l'indemnité due pour le vol commis en 1789, tout ce qu'elle avait pu acquérir ou recevoir depuis cette date, même les dons ou legs autorisés par le pouvoir civil, même les fondations faites par les fidèles en faveur de leurs morts.

Ce n'est pas tout. Le gouvernement français avait commis, quelques années auparavant, une autre injustice qui le préparait à celle-là. Il avait dépouillé un certain nombre de Congrégations religieuses de tout leur patrimoine. Il confia la liquidation de cet avoir à des hommes qui se montrèrent, pour la plupart, d'une insatiable rapacité. Le *milliard des Congrégations,* comme on disait alors, devait servir à doter la caisse des Retraites ouvrières : cette Caisse ne semble pas en avoir reçu grand' chose.

Vous vous demanderez comment il a pu se trouver, en des Chambres françaises, des majorités capables de commettre de si odieux attentats. L'aveuglement dont la haine de la religion frappe souvent les sectaires suffirait à l'expliquer. Mais il s'y ajoutait un sophisme auquel je dois une réponse.

En 1789, on imagina, pour forcer la main à l'Assemblée nationale, cette théorie que les biens donnés à l'Eglise dans la suite des âges avaient été, en réalité, donnés à la nation ; que la nation avait laissé au clergé la jouissance de ces biens, mais qu'elle en restait toujours propriétaire, et qu'en conséquence elle pouvait les reprendre quand elle le trouverait bon. On a réédité les mêmes allégations devant les Parlements de 1901 et de 1905. Et comme les ennemis de l'Eglise ne demandaient qu'un prétexte capable de colorer leur larcin, les majorités parlementaires se laissèrent aisément convaincre.

Ce prétexte, ai-je dit, n'est qu'un sophisme. C'est que le droit de propriété est un droit naturel, rigoureux, et, comme l'affirme la *Déclaration des droits de l'homme,* dont on a fait la base du Droit français moderne, « inviolable et sacré » (art. 17). Il se transmet exclusivement aux personnes, ou aux institutions, en faveur desquelles s'en dessaisit celui qui donne. Nul autre ne peut légitimement se l'attribuer. Ainsi, les dons faits à l'Eglise vont à l'Eglise seule, comme les dons faits à la nation ou à l'Etat vont à la nation seule ou à l'Etat seul. L'Assemblée de 1789 l'a si bien compris qu'elle s'est crue obligée, en toute équité, d'attribuer à l'Eglise de France l'indemnité dont nous parlions tout à l'heure. — Ne dites point que le droit des nations est supérieur au droit des individus, le domine et peut, quand elles le veulent, l'absorber ! La Déclaration des droits de l'homme vous rappellerait qu'au temps où les individus se sont mis en société et ont constitué des nations, ils l'ont fait non point pour se dessaisir de leurs droits en faveur de la collectivité, mais pour s'en assurer personnellement la conservation ; et parmi ces droits que la société doit conserver aux individus, ladite Déclaration mentionne précisément le droit de propriété [1]. Il suit de là que, quand un Etat dépouille l'un des citoyens ou l'un des groupements de citoyens de leurs proprétés, il agit contrairement à son rôle et va directement contre le but en vue duquel il a été créé.

Quoi qu'il en soit, depuis 1905, le clergé français se voit rejeté dans l'indigence qu'a subie le clergé des premiers siècles chrétiens, au temps des grandes persécutions.

Dès lors, les principes supérieurs que nous avons rappelés en commençant sont redevenus applicables. En d'autres termes, il appartient à ceux pour qui travaillent les prêtres de rétribuer leurs labeurs. Les serviteurs de l'autel ont repris le droit de vivre de l'autel, et les prédicateurs de l'Evangile celui de vivre de l'Evangile. — Ces droits s'exercent aujourd'hui par les deux moyens suivants.

En premier lieu, les Evêques ont institué, chacun dans son diocèse, l'œuvre du *Denier du Culte* ou *Denier du Clergé*. Elle a pour but de recueillir, dans chaque paroisse, les offrandes des fidèles pour l'entretien du clergé diocésain. Ces offrandes forment un total sur lequel les Evêques servent aux pasteurs des âmes un traitement qui remplace, totalement ou en partie, les allocations servies autrefois par l'Etat. — Tout catholique est tenu en

[1] « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont :... la propriété... » (Art. 2).

justice de verser à cette Œuvre une contribution proportionnée à ses facultés. C'est la rétribution due aux pasteurs en raison de leur travail. Il y a donc faute à la refuser, comme il y a faute à retenir aux ouvriers le salaire auquel ils ont droit.

En second lieu : tous les Diocèses français ont conservé les tarifs d'honoraires dus aux prêtres pour quelques-unes de leurs fonctions. Les fonctions du saint ministère sont presque toutes gratuites. Telles, l'instruction religieuse des enfants, la prédication, l'administration des sacrements, la visite des malades, la culture des âmes, les prières dues par les pasteurs à leurs troupeaux. L'autorité ecclésiastique aimerait, si elle le pouvait, à n'excepter de cette gratuité aucun des actes du culte divin. La nécessité de faire vivre un clergé dépouillé des ressources dont les siècles chrétiens lui avaient fait don, ne le lui a point permis. Elle a donc réglé que les personnes à la demande desquelles s'accompliraient les cérémonies auxquelles s'ajoutent, comme je l'ai fait remarquer, des accessoires plus ou moins laborieux et coûteux, devraient les rétribuer. Ainsi en va-t-il, en particulier, des obsèques et des mariages. Encore, le clergé ne demande-t-il rien, même pour ces dernières cérémonies, aux fidèles indigents. — Il va sans dire que les dettes contractées en vertu de ces règlements sont des dettes de justice. Ainsi la conscience publique l'a-t-elle toujours compris. Elle n'a jamais cessé de regarder comme un fait inique et honteux celui de refuser à l'Eglise une somme due pour des honneurs qu'on lui a demandés et qu'on a reçus d'elle.

IV

En quatrième lieu, l'Eglise a droit, pour ses ministres et pour ses fidèles, *aux libertés et droits civiques* dont jouissent les autres citoyens.

Les prêtres et les laïques vraiment catholiques ne sont pas, il s'en faut, des Français d'ordre inférieur. Ils valent leurs concitoyens. Et même, par leur mentalité, leurs croyances, leurs vertus, leur dévouement à l'ordre social et au bien public, leur fidélité aux justes lois, leur salutaire influence au sein de la nation, ils s'élèvent au-dessus d'un grand nombre. Aussi les pouvoirs publics ne peuvent-ils, sans injustice, refuser de leur reconnaître les droits et les libertés que la Constitution accorde à tous. — Cette injustice a été, elle aussi, commise parmi nous, au commencement du siècle courant.

Qui ne se souvient d'avoir vu, pendant un régime qu'on a justement qualifié d'*abject*, les meilleurs fonctionnaires mis en disgrâce et les meilleurs officiers retardés dans leur avancement normal, parce qu'ils pratiquaient leur religion ? Et cependant, les hommes de la Révolution avaient eux-mêmes proclamé que « nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses » (Déclaration des droits de l'homme, art. 10) ; et que « tous les citoyens sont admissibles aux dignités, places et emplois publics,... sans autre distinction que leurs vertus et leurs talents. » (Art. 6).

Qui ne se souvient aussi, d'avoir vu retirer aux membres des Congrégations religieuses le droit d'habiter ensemble, le droit de porter l'habit de leur choix, le droit d'enseigner la jeunesse ? Ils ont été obligés, pour pouvoir continuer leur vie commune, leurs prières, leurs écoles, de s'expatrier et d'aller demander à d'autres nations les libertés dont leur propre pays les dépouillait. Et pourtant, on tolérait, on favorisait même les pires sociétés : celles qui font ouvertement profession de soutenir et de propager des doctrines subversives. On tolérait et on favorisait des hommes perdus de mœurs, connus pour leur improbité, dignes des galères. On laissait ouverts les cercles révolutionnaires et les maisons de débauche ; mais on fermait les couvents. — Et pourtant les pères de la Révolution avaient déclaré hautement que la loi « doit être la même pour tous..., tous les citoyens étant égaux à ses yeux. » (Déclaration des droits de l'homme, art. 6).

Pour faire accepter à l'opinion publique cette iniquité, on a eu, ici encore, recours à un sophisme. On a prétendu que les religieux et religieuses se sont, par leurs vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, dépouillés de ce qui constitue l'intégrité de la personne humaine, mis en marge de la société, réduits à un état contre nature. — Il y a là, dis-je, un sophisme, c'est-à-dire un mensonge, aussi faux que celui auquel nous avons répondu tout à l'heure. — En quoi la richesse a-t-elle jamais fait partie de la personne humaine ? En quoi la pauvreté diminue-t-elle un homme ? Ou, si elle le diminue, pourquoi cette diminution serait-elle le fait exclusif de la pauvreté volontaire, et ne résulterait-elle pas aussi bien de la pauvreté forcée ? Ne faudrait-il point, alors, priver de leurs droits civiques tous les pauvres, quelle que soit la cause de leur indigence ? — J'en dirai autant de la chasteté religieuse. La chasteté a toujours passé pour une haute vertu, capable de favoriser le développement et l'usage des facultés intellectuelles et des aptitudes morales. N'est-ce pas la chasteté de nos religieux et de nos religieuses qui leur permet de se livrer aux travaux de leur apostolat et de consacrer toutes leurs forces et tout leur cœur au soulagement des misères humaines ? Et pourquoi leur faire un crime de leur vertueux célibat, quand on supporte, chez tant d'autres, un célibat dont tout le but est de leur donner plus largement la liberté du vice ? — Quant à l'obéissance, n'est-elle point la condition nécessaire au succès de toute action collective ? Vous l'exigez de vos fonctionnaires, de vos ouvriers, de vos employés, de vos soldats ; pourquoi la punissez-vous chez les religieux, soldats de l'armée du bien et ouvriers de la régénération sociale ? — Non, les vœux de religion n'entament à aucun degré l'intégrité de la personne humaine. Ils l'agrandissent plutôt. Et il faut que le peuple français, « le plus intelligent du monde, » a-t-on dit, ait été aveuglé par quelque nuage épais, pour laisser commettre de pareilles iniquités sous de pareils prétextes ! Espérons qu'il les fera cesser.

V

Enfin, l'Eglise et ses pasteurs ont le droit rigoureux *d'être jugés et traités avec équité,* non seulement quand il s'agit de la propriété ou des libertés civiques, mais en toute chose et par tous les hommes, catholiques ou non.

C'est chose étrange que le parti pris avec lequel un bon nombre d'hommes et même certains catholiques apprécient défavorablement tout ce qui touche par quelque côté à l'Eglise ou à ses ministres. A leur sens, l'Eglise ou ses prêtres ont toujours tort ; le mal qu'on peut dire d'eux est toujours vrai ; celui qu'on peut leur faire est toujours mérité ; leur langage est toujours entaché soit d'exagération, soit de quelque autre défaut ; et le bien qu'ils font s'inspire toujours d'une pensée de domination ou d'intérêt personnel. Avec de semblables dispositions, ils ne peuvent que commettre, à leur égard, toutes sortes d'injustices et assister avec indifférence, sinon avec plaisir, à celles dont ils ne sont pas les auteurs.

L'Eglise et son clergé méritent d'être jugés avec une autre mentalité. Quand on a tenu dans le monde, pendant vingt siècles, la place qu'ils y ont occupée ; quand on l'a éclairé comme ils l'ont fait ; quand on y a pratiqué et suscité tant de vertus ; quand on y a fait fleurir une civilisation aussi belle que la civilisation chrétienne, le moindre des droits qu'on puisse revendiquer est bien le droit à l'équité. Qu'on en finisse donc avec les accusations mensongères, avec les railleries et les injures d'un sectarisme de bas étage, avec les critiques mal fondées et dont toute la raison d'être se trouve dans le parti pris de voir du mal partout !

* * *

Dans un de ses cantiques, le Psalmiste invite « les enfants des hommes à juger toujours suivant les lois de l'équité : *Recta judicate, filii hominum.* » (Ps. LVII, 2). Je reprendrai, en terminant l'énumération des principaux droits de l'Eglise, droits si souvent violés, la même invitation ; et je l'adresserai, moi aussi, non seulement aux chrétiens, mais à tous les hommes.

Je leur dirai donc :

Dans vos rapports personnels avec l'Eglise, *jugez* de ses droits et de vos devoirs *avec équité !* — Le caractère religieux de l'Eglise et sa mission de moralisation ne sont point, comme plusieurs semblent le croire, des raisons d'être injuste envers elle, ses institutions ou ses ministres. Il y a là, au contraire, des motifs impérieux de les traiter avec respect et bienveillance ; par conséquent, avec une justice souverainement désireuse de satisfaire pleinement au droit et de ne rester en rien au-dessous du devoir.

Dans votre manière d'apprécier les torts d'autrui à l'égard de l'Eglise, *jugez* toujours *avec équité !* — Quiconque a le sens de la justice s'offense de ce qui offense le droit. Il en souffre ; il s'en indigne ; il en est révolté. Les attentats dont l'Eglise est victime doivent inspirer les mêmes sentiments. Ils les méritent plus que beaucoup d'autres, par leur gravité, leur importance, leur caractère d'ingratitude et de sacrilège, leurs funestes conséquences. Pour les catholiques, il s'ajoute à ces considérations d'autres considérations encore. C'est que l'Eglise est une société dont ils font partie, un corps dont ils sont membres. Ils sont donc personnellement atteints par les outrages, les dénis de justice, les spoliations dont elle est l'objet. — J'ajouterai qu'il faut, quand on a du cœur, éviter de laisser tomber les colères et se fermer les blessures dont ces crimes légaux ont été la cause. Ce serait une faiblesse de s'habituer, avec le temps, à l'état de choses auquel ils ont donné naissance et d'en accepter les conséquences. La protestation contre une semblable législation doit durer tant que celle-ci ne sera point annulée. On traite d'*intangibles* ces lois criminelles. Ce qui doit être intangible, ce n'est pas l'iniquité, c'est le droit et la justice.

Enfin, dans votre attitude à l'égard des injustices commises contre l'Eglise par les pouvoirs publics, montrez encore que vous les *jugez avec équité ;* c'est-à-dire : exigez, tant que vous ne l'aurez pas obtenu, qu'elles soient réparées. Elles ont fait à la France un mal incalculable. Elles ont rompu son unité en déchaînant la guerre religieuse. Elles ont ruiné ou banni ses meilleurs citoyens. Elles ont compromis l'éducation morale de ses jeunes générations. Elles ont enlevé aux masses populaires le respect de la propriété. Elles nous ont aliéné l'estime et les sympathies des autres nations. Elles ont mis entre les mains de nos ennemis une arme redoutable. Elles ont excité contre nous les colères célestes. Elles sont entrées pour beaucoup, n'en doutez point, dans les terribles fléaux dont nous avons été frappés. Elles ont préparé peut-être ceux auxquels nous nous efforçons en ce moment d'échapper. Tant qu'elles dureront, elles pèseront lourdement sur la conscience nationale et sur nos destinées. Commandez donc, électeurs, commandez à vos élus d'y mettre fin au plus tôt. S'il se produit des circonstances en face desquelles vos exigences doivent céder le pas à des intérêts plus pressants, reprenez-les dès qu'au sens de vos chefs religieux ces circonstances sont passées. Les juristes romains prêtaient aux biens volés une voix qui, disaient-ils, « appelait à grands cris leur propriétaire légitime : *Res clamat domino.* » Unissez votre voix à cette voix qui est dans les choses. Criez même plus fort qu'elle. Et n'acceptez de vous taire que quand les droits de l'Eglise auront été reconnus et quand justice lui aura été rendue !...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 januarii 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 18-25 janvier 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême sur la prière. — I. Sa nécessité, 33.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XI. *Sexagésime :* Proximité de la mort, 36.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XII. La Sexagésime, 38. — XIII. La Quinquagésime, 40.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — I. L'amour de Jésus-Christ pour les hommes, 42. — II. Par le sacrement de l'Eucharistie, Jésus renouvelle au milieu de nous les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, 44.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — Troisième Série. — I. Luther et Calvin, 46.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

Sur la prière

I

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Vigilate et orate.
Veillez et priez.
(Mc., XIII, 33).

Mes bien chers frères,

Ces simples mots prononcés par Notre-Seigneur expriment les deux aspects de toute vie chrétienne.

Parce que le mal, le péché, les tendances mauvaises de notre nature peuvent troubler notre âme et ravager notre vie, il faut veiller, nous tenir sans cesse sur nos gardes, être prêts à repousser l'ennemi dès qu'il cherche à nous attaquer. *Vigilate!*

Et orate! ajoute Notre-Seigneur. Veiller, en effet, ne suffit pas. Si convaincus que nous soyons de la laideur du péché et de la nécessité où nous sommes d'en préserver nos âmes, nous ne parviendrons pas à l'éviter si Dieu n'est pas avec nous. Or je ne sais qu'un moyen d'entrer en relation avec Dieu, de nous allier à lui pour bénéficier des forces divines et ainsi vaincre le mal : c'est la prière.

C'est donc de la prière que je veux vous parler. Sujet bien vieilli, qui aux uns paraîtra trop mystique et aux autres trop banal. Et pourtant je le crois toujours d'actualité, car nous avons toujours besoin de Dieu et la prière nous sera toujours nécessaire pour alimenter notre vie chrétienne. Quand l'homme est sur le point de mourir, les lèvres se taisent, l'intelligence s'éteint et le cœur se glace. Dans les âmes, la mort présente les mêmes phénomènes : avant que la lumière divine, la foi, ne s'éteigne dans les esprits, avant que l'amour, la charité, ne se refroidisse dans les cœurs, déjà les lèvres commencent par ne plus remuer, elles ne prient plus.

Et voilà pourquoi, si, étonnés du sujet que j'ai choisi, vous me demandez, comme autrefois les disciples à l'apôtre, pourquoi je reviens sur un sujet connu et souvent traité, au lieu d'aborder une des questions qui tourmentent les esprits à l'heure présente, je ferai mienne la réponse de S. Jean et je vous dirai : « C'est le précepte du Seigneur. Si vous l'accomplissez, cela suffit. »

Oui, mes frères, le jour où vous serez convaincus de la nécessité de la prière, conscients du besoin auquel elle répond, assurés des résurrections et des forces qu'elle peut vous apporter, le jour où vous tomberez aux pieds de Dieu pour lui parler comme un enfant et lui tendre la main comme un pauvre, ce jour-là Dieu aura repris sa place dans votre existence, et une vie plus riche et plus féconde, la vie surnaturelle coulera dans vos veines.

Qu'est-ce donc que la prière? et pourquoi est-elle nécessaire à nos âmes? C'est à ces deux questions que je me propose de répondre en cet entretien.

I. — *Qu'est-ce que la prière?*

Aujourd'hui, le vrai sens des choses comme celui des mots a-t-il diminué? Je ne sais. Mais lorsque devant certaines gens on parle de la prière, ils se la représentent sous les traits d'une bonne femme simple et ignorante, qui, à genoux derrière le pilier d'une église, balbutie avec une foi naïve des mots plus ou moins incompris. D'autres, plus respectueux, veulent bien voir encore dans la prière un acte raisonnable; elle est pour eux la demande à Dieu des biens dont ils ont besoin, l'appel d'un être petit à un être plus grand : quelque chose, entre Dieu et nous, comme ces mille relations que nous avons avec nos semblables auxquels nous nous recommandons, et que nous espérons intéresser à nos affaires en les leur rappelant. Pour beaucoup d'âmes chrétiennes, en qui la sentimentalité a affaibli, sinon remplacé, la vraie piété, la prière n'est plus que la récitation de formules préférées, trouvées je ne sais où, lues ou apprises par cœur et qui répondent par les sentiments qu'elles renferment, par les mots qui les expriment, aux situations et aux émotions passagères de nos cœurs.

Eh bien ! non, mes frères, la prière, ce n'est pas cela !... Prier, c'est élever son âme jusqu'à Dieu.

Ah ! sans doute, parce qu'elle est un acte de piété, elle doit revêtir la forme d'un hommage, et avoir pour but de nous faire dire à Dieu notre reconnaissance et notre adoration. Sans doute aussi, parce que nous sommes le néant vis-à-vis de Celui qui est et qui nous a créés, parce que nous n'avons rien et que Dieu a tout, parce que nous ne pouvons rien et que Dieu peut tout, elle se réduit toujours sur nos lèvres à une demande et elle se termine toujours par un appel. C'est vrai ; mais malgré cela, ou mieux à cause de cela, elle est en réalité, premièrement et avant tout, l'élévation de notre âme vers Dieu, une communion de notre âme avec Dieu.

« Ne criez pas avec votre voix, disait S. Augustin, priez avec votre âme ! » Mes frères, votre front s'est incliné, vos mains se sont jointes, vos genoux

ont fléchi, vos lèvres ont murmuré : « Seigneur ! Seigneur ! » et vous vous êtes relevés, étonnés peut-être que Dieu n'ait rien répondu. C'est que votre âme était absente, ou retenue sur terre. Dès lors votre prière était sans vie, et les mots dont vous vous serviez expiraient en naissant sur vos lèvres.

Ouvrez l'Evangile. Les voyez-vous, ces Pharisiens superbes ? Ils s'avançaient jusqu'à la première place du temple. La foule s'écartait pour leur livrer passage. Leur assiduité, leur apparente ferveur, l'énumération de leurs bonnes œuvres, tout cela ravissait le peuple d'admiration. On saluait en eux les hommes de la prière, et la cité tout entière se croyait en sûreté tant qu'elle aurait près du cœur de Dieu ces puissants intercesseurs... Mais un jour le Christ parut. De son regard divin, il sonda les âmes. Il les vit terre-à-terre, égoïstes, incapables d'élévation. Il n'entendit monter des lèvres de ces hommes que des mots vides. Et alors il s'écria : « Hypocrites que vous êtes ! Isaïe a été bon prophète le jour où il a écrit de vous : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son âme est loin de moi. » (Mt., xv, 8).

Non, mes frères, ces hommes ne priaient pas, car pour prier il faut y mettre son âme, toute son âme !

Et cela se comprend. Si nous prions, c'est pour rendre hommage à Dieu, c'est pour lui témoigner notre reconnaissance et lui exposer nos besoins. Mais avant de s'adresser à quelqu'un, ne faut-il pas l'approcher, se sentir près de lui, s'unir à lui, en un mot, entrer en communication avec lui ?... Eh bien ! comment voulez-vous atteindre Dieu autrement que par votre âme ? Dieu est esprit. Il n'est pas comme les idoles qu'adoraient les païens. Il n'a pas, comme nos imaginations l'ont peut-être rêvé trop souvent, des pieds pour venir vers nous, des mains pour serrer les nôtres, des oreilles pour nous entendre et des lèvres pour nous répondre. Non ! le Seigneur est esprit, et le seul commerce que nous puissions avoir avec lui est un commerce spirituel.

Lorsque Dieu se décida à créer l'homme, il cédait, pardonnez-moi l'expression, à un besoin de son être infiniment bon, qui veut se donner et se répandre. Il voulait entrer en relation avec un être autre que lui, mais il savait bien pour cela qu'il fallait faire sortir du néant autre chose que de la matière, de la chair et des os. Et voilà pourquoi, à l'heure où il allait donner la vie à la créature encore inerte que sa toute-puissance venait de façonner, il arracha de lui-même un souffle, être nouveau d'une nature spirituelle semblable à la sienne, fait d'intelligence et d'amour comme lui, et il le plaça au plus intime de l'homme. Ce souffle, cette puissance spirituelle, sortie du cœur même de Dieu, sera l'âme de l'homme, c'est-à-dire ce par quoi l'homme se distinguera des êtres inférieurs créés avant lui et pour son service, ce par quoi il ressemblera à Dieu et pourra entrer en communication avec lui.

Notre âme ! oui, voilà bien la puissance qui est en nous, — puissance divine, parce que seule elle peut nous permettre d'atteindre Dieu, parce que par elle seule nous pouvons le connaître dans la mesure possible à un être créé, l'aimer et nous unir à lui.

Ainsi donc, Dieu pur esprit ne peut être atteint que par ce qu'il y a de spirituel en nous, que par notre âme ! De ce fait déjà, vous le voyez, mes frères, la prière doit être une élévation, une ascension de notre âme vers Dieu.

Vous en faut-il une autre preuve ? Ecoutez. Notre âme est en nous ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus noble. Or, un être inférieur ne communique à l'être qui lui est supérieur que par ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble en lui.

Dieu a mis dans le monde matériel qu'il a créé trois ordres, distincts, c'est vrai, mais qui se touchent. Le minéral, la plus infime des créatures, touche au végétal par l'existence qu'il possède comme celui-ci. Le végétal se rapproche de l'animal parce qu'il a la vie. L'homme, qui est au sommet de la création matérielle, qui résume en lui les ordres précédents parce qu'il est, parce qu'il vit et qu'il sent, l'homme qui touche à l'animal par la sensibilité, se distingue de lui par l'âme raisonnable qu'il a reçue, et ainsi il s'élève au-dessus de ce monde, il touche au monde des esprits, à Dieu lui-même ! Vous le voyez, mes frères : c'est par ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble en nous, c'est-à-dire par notre âme, que nous atteignons Dieu.

Et puis, notre âme n'est-elle pas ce qu'il y a en nous de plus digne de Dieu ? Ah ! sans doute, la création est belle ; Dieu y a multiplié les merveilles. Mais l'âme humaine, l'âme sanctifiée par la grâce surtout, cette âme qui a été bénie par Dieu, au point de devenir sa demeure et son sanctuaire, c'est ce qu'il y a de plus beau parmi les choses créées. Le corps humain est un chef-d'œuvre, oui ! Mais l'âme ! Reportez-vous, mes frères, aux jours anciens. Quand Dieu la vit pour la première fois tressaillir dans la poitrine humaine, briller dans des yeux mortels, vibrer dans des cris d'émotion et d'amour, le monde pour lui s'illuminait et il s'avoua à lui-même que la création était belle. Un miroir se dressait devant lui dans lequel il pouvait refléter son éternelle beauté. Un point de contact, digne de lui, était créé entre le monde et lui, entre l'homme et Dieu !

Allons plus loin encore. Notre âme n'est-elle pas tout ce que Dieu aime en nous ? Pourquoi Notre-Seigneur est-il venu sur la terre ? Pourquoi a-t-il voulu se faire semblable à nous, et souffrir et mourir ? Parce que le péché avait séparé notre âme de Dieu, et que le mal avait rendu nos âmes incapables de toute élévation vers le Père qui est aux cieux. Mais Dieu se refusait à une séparation définitive, et pour racheter nos âmes, pour leur rendre des ailes pour voler jusqu'à lui, pour rétablir l'union possible qu'il avait rêvée entre nous et

lui, il nous donna cette grande preuve d'amour, d'envoyer son Fils sur la terre et de le livrer à la mort pour effacer les péchés du monde !

Et c'est pourquoi, mes frères, en toute vérité, je dis : parce que c'est notre âme que Dieu aime en nous, parce qu'elle est le seul point de contact entre lui et nous, parce que notre âme seule peut atteindre Dieu, c'est par elle que nous devons prier, c'est elle qui doit inspirer nos hommages et nos supplications. Il faut donc que notre prière monte de notre âme, qu'elle soit le cri de notre âme, qu'elle soit l'élan de notre âme vers Dieu.

Laissez tomber, ô mes frères, les illusions du passé. Ne croyez plus avoir prié lorsque vous avez récité vos formules, signé votre front et simplement fait acte de présence à nos cérémonies religieuses. Non, entre votre âme et Dieu il n'y a pas eu contact et union. Débarrassez votre âme des entraves qui l'arrêtent et l'empêchent de s'élever ; et dans votre demeure ou dans la demeure de Dieu, si vous fléchissez le genou et si vous inclinez la tête, que votre âme s'abaisse avant votre corps ! Si vous levez les yeux, que votre âme passe dans vos regards ! Si vous tendez les mains, que votre âme les rende suppliantes ! Si vous parlez à Dieu, qu'il y ait dans vos paroles autre chose que des mots, qu'il y ait votre âme !... Et Dieu répondra à votre appel, parce que vos louanges et vos supplications auront monté jusqu'à lui.

II. — *Est-il nécessaire de prier ?*

Prier, c'est donc s'approcher de Dieu avec son âme, et là, dans cette intimité, lui dire notre amour, notre reconnaissance et, finalement toujours, lui demander ses grâces et ses bénédictions.

Eh bien ! mes frères, cet acte de piété qu'est la prière ainsi comprise, est-il nécessaire ? S'impose-t-il à nous comme créatures ? Est-il un élément indispensable de vie chrétienne ? Ou bien pouvons-nous le regarder comme un acte facultatif et dont nous sommes libres par conséquent d'user ou de ne pas user ?

En fait, n'est-ce point là l'opinion commune de bien des chrétiens, malheureusement ? Regardez autour de vous. Combien de gens ne prient plus ! Combien de chrétiens sur les lèvres desquels la prière est devenue presque étrangère ; pour lesquels les jours se passent sans qu'un élan d'âme les unisse à Dieu, à moins que pour se rappeler à leur souvenir Dieu lui-même ne frappe à leurs côtés ou sur eux-mêmes un de ces grands coups qui le révèlent et attestent sa puissance en même temps que sa souveraineté !

Et notez que je ne parle pas seulement ici de ceux qui ne prient plus parce qu'ils ont brisé avec Dieu et ne croient plus en lui. Non, je parle de ces chrétiens, trop nombreux, hélas ! — et vous en êtes peut-être, mes frères, — qui portent en eux les restes d'une foi affaiblie, vacillante, qui savent encore que Dieu ne peut et ne doit pas être pour eux un étranger, qui ne voudraient pas mourir sans lui donner leur dernier soupir purifié, mais qui regardent la prière comme superflue, qui ne la font plus entrer dans la pratique quotidienne de leur vie, qui ne sentent plus la nécessité où ils sont et le besoin qu'ils ont d'intéresser Dieu aux détails des affaires dont leurs journées sont remplies. — Je parle de ces âmes rapetissées qui délaissent plus ou moins la prière parce que, se trouvant satisfaites dans le cercle étroit des choses ordinaires de leur vie, elles ne comprennent pas que ce qu'il y a de plus grand et de plus beau ici-bas c'est une âme en prière, qui unit en elle le ciel et la terre.

A toutes ces âmes qui ont désappris la prière, à toutes celles qui ne prient plus, je crie de toute la force de ma foi et de ma charité : « Priez, priez, la prière est nécessaire ! Elle s'impose à vous, parce que vous êtes la créature bénie de Dieu, et parce que vous restez vis-à-vis de lui dans la plus complète dépendance ! »

Dieu est amour, m. f., et il n'a pas abandonné au hasard les êtres sortis de sa main toute-puissante. L'acte de volonté libre qui le faisait créateur de toutes choses, le posait également non seulement comme but suprême, mais encore comme providence de l'univers. Tout ici-bas demeure sous l'action divine, et incessamment Dieu affirme qu'il est et reste l'unique Maître, qui conserve toute créature, la maintient dans l'être et en dirige les efforts dans la voie par laquelle elle retourne vers lui.

Mais si, du sein même de Dieu, il y a un continuel mouvement de sa divinité créatrice vers chaque créature, n'est-il pas raisonnable, n'est-il pas nécessaire que du cœur de chaque créature monte un hymne perpétuel de reconnaissance et d'amour vers le Créateur ? Si Dieu se penche, n'est-il pas nécessaire que la créature s'élève ? Si Dieu donne, n'est-il pas nécessaire qu'elle ouvre son cœur pour recevoir et dire merci ? — Et tout cela, qu'est-ce autre chose que la prière ? Aussi, tout être prie, non pas par un acte raisonné, intelligent et voulu, je le veux bien, mais par cette force même qui le fait obéissant aux lois posées par Dieu. M. f., ce n'est pas de la poésie que je veux faire ici, mais j'affirme avec S. Paul et les divines Ecritures que rien n'est ici-bas sans voix, que l'univers est un temple et que toute créature, depuis le brin d'herbe de la vallée jusqu'au cèdre du Liban, depuis la pierre inerte jusqu'au soleil éclatant de lumière, tout chante le Seigneur et proclame sa gloire ! L'homme sera-t-il le seul à ne pas prier, à ne pas mêler sa voix à ce cantique de la création reconnaissante ? Il a lui aussi tout reçu de Dieu. Il a reçu plus que les autres : il a reçu non seulement l'existence, mais l'intelligence et la liberté ; il a été établi roi, ayant tout pouvoir sur les êtres créés du monde matériel. Et ce ne sont là, m. f., que des bienfaits d'ordre général ; mais descendez dans les détails de vos vies. Rien n'échappe au regard de la Providence, elle s'intéresse à tout ce qui vous touche de près ou de loin et, pour reprendre une parole du divin Maître,

pas un cheveu de votre tête ne tombe sans la permission de votre Père céleste. — Ne soyez donc pas des ingrats ! Ne vous proclamez pas, comme le fait l'impie, libre vis-à-vis de Dieu, votre Créateur. N'avilissez pas votre dignité sous le vain prétexte d'une indépendance impossible. Vous ne pouvez pas, sans vous dégrader ni manquer à tous vos devoirs, vous soustraire à la loi de la reconnaissance inscrite au plus intime de tous les êtres. Et comme de fait cette reconnaissance ne peut se traduire chez vous que par la prière, vous devez nécessairement prier.

Mais il n'y a pas que les biens du passé, m. f., il y a aussi les biens du présent et ceux de l'avenir que nous devons nécessairement demander à la bonté de Dieu. Sans doute, en nous créant Dieu nous a faits grands, je viens de vous le dire. Toutefois, voulant se réserver des relations fréquentes avec nous, sa main, si richement miséricordieuse, ne nous a pas tout donné ni tout assuré dès le début. La réalisation des moyens pour atteindre notre but éternel, les biens particuliers d'ici-bas, biens multiples qui se différencient d'après les vocations et les buts secondaires poursuivis par notre activité, la satisfaction des désirs de nos cœurs, le succès de nos recherches et de nos efforts, que sais-je enfin ? ces mille joies, ces mille contentements qui embellissent notre existence, ne sont-ce pas là autant de choses dont Dieu s'est réservé la distribution, et qu'il n'accorde qu'à ceux qui lui tendent humblement la main ? Ce rôle de mendiant nous répugne peut-être, m. f., et facilement, comme tant d'autres, sommes-nous portés à croire que nous pourrons nous passer de Dieu, et que notre intelligence et notre activité suffiront à nous procurer les biens que nous souhaitons. Oh ! certes, ce n'est pas moi qui nierai la puissance de l'homme, la force de son génie, les ressources de son énergie et de sa volonté ! Cependant je sais qu'un vent d'orgueil a soufflé sur les âmes et que si l'homme de nos jours a beaucoup découvert, inventé et créé, Dieu n'a jamais, plus qu'aujourd'hui, attesté qu'il restait le maître absolu des éléments, des forces cachées de la nature, de la vie et de la mort, des événements heureux ou malheureux dans l'existence des individus comme dans la vie des peuples. Que nous l'admettions ou non, m. f., que nous le voulions ou non, nous sommes et nous restons vis-à-vis de Dieu des êtres petits, des êtres pauvres, des mendiants ! Voilà pourquoi nous devons prier : prier pour avouer notre pauvreté, notre impuissance, notre misère ; prier pour demander, — pour demander la santé pour notre corps, la vérité pour nos intelligences, les affections légitimes et durables pour notre cœur, le succès de nos entreprises, l'éloignement des dangers et des ruines, le courage et la grandeur d'âme lorsque par un mystérieux dessein de la Providence l'épreuve vient nous visiter, — pour demander l'union et la prospérité dans nos familles, la paix dans les sociétés humaines et parmi les peuples.

A genoux donc, ô m. f., devant Dieu et comprenons que, tout ici-bas dépendant de lui, la prière qui est le cri de notre âme en détresse, de notre âme impuissante, de notre âme qui souhaite et désire le bonheur, la prière nous est nécessaire et qu'elle s'impose à nous, à nous qui ne sommes rien, à nous qui n'avons rien, à nous qui ne pouvons rien !

* * *

Un jour Notre-Seigneur, fatigué de la route qu'il avait parcourue, s'était assis près du puits de Jacob. Une femme de Samarie arriva et elle entra en conversation avec le divin Maître. C'était une de ces âmes dans lesquelles Dieu n'habite plus, mais qui sentent à travers leurs misères le vide de son absence. Elle écouta Jésus, et lorsque le Sauveur lui eut déclaré que seul il pouvait lui donner une eau qui étancherait à jamais sa soif, dans la sincérité de son âme elle s'écria : « Seigneur, donnez-moi de cette eau ! » Sous l'effet de cette humble et confiante supplication, le cœur du Christ s'émut, son regard s'étendit au-delà des monts qui bornaient l'horizon et, par-dessus le Calvaire, il embrassa l'avenir. « O femme, répondit-il, crois-moi, voici l'heure où la prière humaine brisera avec les traditions... Voici l'heure où de vrais adorateurs prieront le Père céleste en esprit et en vérité. De pareils adorateurs, Dieu les recherche et les veut ! »

M. f., retenez ce dernier mot ! Réalisez la prophétie du Christ. Répondez aux désirs de Dieu.

L'ignorance religieuse, l'affaiblissement de la foi, l'orgueil de l'homme, la sentimentalité dans la piété, ont réduit la prière à des formules sans âme et sans vie ! Les vrais adorateurs de Dieu sont devenus rares ! Brisez donc avec le passé. Adorez en esprit, c'est-à-dire, priez avec votre âme ! Adorez en vérité, c'est-à-dire avec la conviction éclairée et profonde de la nécessité où vous êtes de dire à Dieu merci et de lui tendre la main. Dieu alors sera vraiment glorifié, et les accents de votre prière iront jusqu'à son cœur pour en faire redescendre sur vous les grâces et les bénédictions. Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XI

Sexagésime

PROXIMITÉ DE LA MORT

Memor esto quoniam mors non tardat.
Souvenez-vous que la mort est proche. (Eccli., XIV, 12).

Mes frères,

Ces paroles, il convient de les méditer, spécialement dans les jours de Carême, où tout nous porte aux plus graves pensées. De son côté, le temps, comme s'il avait pour mission de nous trahir, nous mène jusqu'aux extrémités de la vie par une pente si insensible et si douce qu'avant même d'y penser nous nous trouvons engagés dans les

ombres de la mort. La mort, prenons garde de l'oublier, la mort est proche et ne tardera pas.

I

Chose remarquable ! en mille endroits et presque à chaque page de l'Ecriture, Dieu, par je ne sais combien de comparaisons, a voulu marquer la faible distance qui nous sépare de l'éternité.

Pour cela, pour nous donner une idée de la fragilité de la vie et de son insaisissable durée, Dieu emprunte à la nature ses images les plus expressives. Voyez l'oiseau à travers l'espace, sans qu'on puisse reconnaître dans l'air aucune trace de son vol : la vie s'en va de même, portée sur les ailes du temps, et s'évanouit sans laisser aucun vestige de son passage, *tanquam avis qui transvolat in aere.* (Sag., v, 11). Voyez le navire qui vogue à pleines voiles et derrière lequel les eaux, un instant écartées, se rejoignent, comme si rien ne les avait effleurées : la vie sillonne avec la même rapidité les vagues troublées de ce monde, *tanquam navis quæ pertransit fluctuantem aquam.* (Sag., v, 10). Qu'est-ce que la vie, à la bien considérer ? Une ombre fugitive, une fleur épanouie le matin, et qui le soir est brisée par l'orage ou brûlée par le soleil, *quasi flos egreditur et conteritur.* (Job, XIV, 2). Mais pourquoi, sous tant de formes diverses, cette divine insistance, sinon pour nous convaincre de la plus vulgaire et de la plus oubliée des vérités : Nous mourrons bientôt !

Vous êtes jeunes, peut-être ! Sous l'impulsion d'une confiance téméraire, votre jeunesse se passe dans le trouble d'une conscience inquiète ou dans les désordres d'une dissipation mondaine ; et pour calmer certains remords vous vous dites avec l'insouciance de la vingtième année : « C'est bien ; je me convertirai plus tard. » Hélas ! quand les premières lueurs annonceront le jour prochain, y serez-vous encore ? Un soir, en entendant le glas funèbre, on s'arrêtera sur le chemin et l'on se demandera : « Qui donc la mort vient-elle de frapper ? » Et à peine votre nom aura-t-il été prononcé qu'on ajoutera avec surprise : « Eh quoi ! si jeune ! Hier encore, ou il y a huit jours, nous l'avions vu plein de vie ! »

Vous avez la santé, la force ! Dans votre pensée, emporté par le tourbillon des affaires, sans aucun souci de vos premiers devoirs, tout est arrangé comme pour un voyage à longue échéance. Insensé ! Un accident imprévu peut vous enlever tout à coup de ce monde, en pleine force, en pleine activité. Nous sommes aujourd'hui les témoins du deuil et de la douleur ; demain nous en serons les acteurs. Il suffit d'un microbe invisible à l'œil nu pour tuer l'organisme le plus vivant et le mieux perfectionné.

Notre vie se prolongerait elle dans un avenir lointain, pareille à ces grands chênes sous lesquels vos aïeux se sont reposés et qui offriront encore leurs ombrages à vos enfants, elle serait encore ce que Dieu nous en a dit et rien de plus : un songe éphémère, un nuage qui passe emporté par le vent, un éclair qui brille et disparaît sous le même horizon.

Mais, en face de ce prompt et soudain évanouissement, une résolution s'impose. La mort est là aux portes de mon âme, attentive à l'ordre de Dieu : donc, je dois être prêt à la recevoir. Il faut être prêt, et nous ne le sommes pas. Jusqu'à présent, quel précepte n'avons-nous pas transgressé ? quelle vertu n'avons-nous pas violée ? A parler sans détour, mettant la main sur notre conscience et notre cœur, voudrions-nous être appelés au tribunal de Dieu dans l'état actuel, paraître devant Dieu avec nos oublis, nos ressentiments, nos injustices ? Du moins, pour prévenir les surprises de la mort, — et déjà le premier coup de cloche a sonné, — fléchissons à ce que l'Eglise va nous demander : un aveu et un repentir sincères, les larmes d'une bonne confession et les promesses d'une sainte communion.

II

Nous mourrons bientôt. Au témoignage de l'Ecriture s'unit le témoignage des faits et phénomènes de ce monde.

Demandez à tous ceux qui ont fait avant vous la traversée du temps, à ces vieillards dont la course est aux trois quarts achevée, demandez-leur ce qu'ils pensent de la vie. A les entendre raconter leur histoire, on dirait que, sur le point de descendre dans la tombe, ils ont à étendre la main seulement pour toucher à leur berceau : car des souvenirs de soixante ans et plus sont pour eux comme des choses d'hier. Mais pendant qu'ils parlent, vous lisez sur leur front sillonné par les années et par les fatigues la brièveté du temps.

D'ailleurs, pour en saisir le cours rapide, un regard jeté autour de nous dans le cercle de la famille, c'est assez. Où sont ces parents bien-aimés qui nous ont entourés de leur dévouement et de leur affection ? Cette couronne de frères et de sœurs qui s'asseyaient avec nous à la même table, où est-elle ? Où sont ces amis d'enfance qui ont partagé nos premières joies et se promettaient le sort le plus heureux ? Quand nous voulons nous remémorer tant de visages bienveillants, aucune voix ne répond. Ils ont promené leurs regards sur ces aspects, ces horizons, ces collines environnantes ; mais nous avons beau chercher autour de nous : nous ne les trouvons plus, ou à peine deux ou trois. L'ombre de nos amitiés passées se lève au bord de tous les chemins, enveloppée de voiles de deuil.

Faut-il enfin en appeler ici à notre propre jugement ? Les années paraissent longues tant qu'elles ne sont pas encore venues ; dans la première phase de notre existence, lorsque la vie monte vers son sommet, alors la marche du temps nous semble lente. Mais à peine sommes-nous arrivés que nous voudrions retourner en arrière. Il en sera de même des années futures :

> Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi,
> Chaque parole emporte un lambeau de ma vie [1].

[1] Lamartine, *Méditations.*

Impitoyable ennemie, la mort gagne constamment quelque chose sur nous ; à la course ou au pas, nous approchons de notre dernier terme, et quand nous allons prier sur la tombe de ceux que nous pleurons, « la terre qui les recouvre nous monte déjà jusqu'aux genoux ».

Il convient, vous le voyez, mes frères, de nous préparer à bien mourir et de nous y préparer sans retard. « Le temps de la colère divine approche, hâtez-vous de porter des fruits de sincère pénitence. » (Mt., III, 8). Dans l'ignorance où nous sommes de notre dernière heure, quand un rien peut nous amener aux portes du tombeau, soyons toujours prêts, car la mort moissonne les fleurs des années comme d'un souffle elle renverse la vieillesse. Oui, soyons prêts, afin qu'à l'heure où elle se présentera, nous puissions lui répondre sans crainte : « Me voici ! »

* * *

Un soir, une troupe d'enfants voguaient sur un fleuve qui allait se perdre dans l'immensité de la mer. Distraits par le panorama des vallées, des montagnes, des prairies, ils s'attardaient à goûter les charmes du rivage. Cependant l'abîme n'était pas loin. Soudain un homme leur crie : « Prenez garde, vous approchez de l'océan, et le courant est rapide ! » Et les imprudents voyageurs de répondre : « Nous pouvons avancer encore et passer la nuit. » Ils la passèrent, en effet ; mais, le lendemain, on les retrouva entraînés dans les grandes eaux, eux et leur trop frêle embarcation.

Ce fleuve, c'est la vie ; l'océan, c'est l'éternité ; et nous sommes les passagers. Veillons, si nous voulons ne pas être surpris. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XII

LA SEXAGÉSIME

La Septuagésime nous a placé sous les yeux la grande faute d'Adam qui a entraîné dans sa ruine tous ses enfants, sauf la Sainte Vierge, l'ennemie victorieuse du démon, la Vierge sans tache, l'Eve nouvelle qui devait briser la tête de Satan et nous donner Jésus, le Rédempteur du monde.

L'office de ce dimanche nous met *en face du déluge* et des autres châtiments du péché. Puis il nous exhorte à revenir à Dieu, à écouter sa parole, à accueillir dans nos âmes *la bonne semence* afin qu'elle y porte du fruit.

I

1. Nous oublions bien vite nos fautes et nous perdons les fruits de leurs leçons. Le souvenir en demeure quelque temps vivace, on se dit qu'on profitera de la triste expérience acquise ; puis il s'efface, submergé par d'autres fautes. C'est ainsi que les hommes, après la terrible épreuve du Paradis terrestre, se laissèrent entraîner à des crimes épouvantables, tellement que Dieu résolut de les perdre par le déluge. Ne furent sauvés que Noé et ses fils, parce qu'ils se réfugièrent dans l'arche, où ils demeurèrent jusqu'à ce que la colombe leur apportât une pousse verte d'olivier, qui leur annonçait la fin du fléau. La terre n'était plus tout entière couverte par les eaux, puisqu'il y avait des arbres prêts à refleurir.

L'arche, c'était l'image de l'Eglise, notre sûr asile. Qui s'y réfugie est assuré de son salut. La colombe qui nous apporte le rameau d'olivier, symbole de la paix, c'est Marie qui nous annonce que Dieu se laisse fléchir et qu'il pardonne aux cœurs repentants.

Elle surnageait seule, l'arche bénie, parmi la tempête universelle, pendant que les eaux montaient et couvraient jusqu'aux plus hauts sommets. De même, parmi les cataclysmes des peuples, parmi les invasions des barbares, l'Eglise restait seule debout, s'élevant au-dessus des vagues des événements, pendant que les orgueilleux empereurs romains, impuissants à résister, disparaissaient sous les flots barbares. Et quand le fléau s'apaisait, quand la voix divine imposait silence à l'orage, quand la tranquillité revenait, le monde regardait l'Eglise demeurée intacte et glorieuse, l'Eglise qui présentait aux peuples le rameau d'olivier, l'Eglise qui les attirait à elle, leur parlait, apprivoisait les barbares, leur mettait en mains une bêche et des instruments de travail, et leur disait : « Maintenant, travaillez ! *Ecce labora.* » Et ils se mettaient à l'œuvre, défrichaient les forêts, cultivaient la terre, bâtissaient des églises et des maisons de prière, sous la direction des moines, et devenaient eux-mêmes souvent de pieux religieux et des saints.

Voilà l'œuvre de l'Eglise, qui est aussi l'œuvre de la prière, car parmi ces longues tourmentes, que de fois elle a frappé à la porte du cœur de Dieu en lui criant : « Levez-vous, Seigneur ! pourquoi dormez-vous ? *Exsurge, quare obdormis, Domine ?* Levez-vous et ne nous rejetez pas à jamais ! *et ne repellas in finem.* »

2. C'est le fait universel que nous retrouvons à chaque page de l'histoire de l'Eglise, à l'invasion des Sarrazins, écrasés par Charles Martel ; dans les incursions des Normands ; aux Croisades ; au temps de Jeanne d'Arc où la France faillit sombrer ; pendant les guerres de la Révolution suivies de deux invasions ; enfin dans cette guerre récente, la plus horrible que le monde ait jamais vue, où l'univers embrassa la cause de la France, parce que c'était la cause d'une nation brutalement et injustement attaquée et opprimée, la cause du droit, de la justice, de la liberté, la cause même de l'humanité.

Que n'avons-nous pas souffert pendant ces quatre années ! Alors partout, dans nos églises, à Montmartre, dans tous les sanctuaires consacrés à Marie, s'élevaient ces prières et ces plaintes : « Levez-vous, Seigneur ! Pourquoi détournez-vous de nous votre visage ? Oubliez-vous donc nos tribulations ? Ne voyez-vous pas que notre poitrine est collée

contre terre, pour nous préserver des coups ? Levez-vous, Seigneur, aidez-nous ! »

S. Martin et les Saints de France priaient pour nous, Marie surtout priait pour nous. Elle nous a enfin apporté l'olivier de la paix ; et dans cette grande catastrophe l'arche de l'Eglise a surnagé, avec tous ceux qu'elle a conduits par milliers au salut éternel. Et nous avons pu chanter : « Seigneur, nous avons ouï de nos oreilles » vos nouveaux miracles. Nos pères nous avaient annoncé vos œuvres, vous ne nous avez pas trompés ! *Patres nostri annuntiaverunt nobis.*

II

C'est que la semence divine avait poussé dans nos cœurs, et jamais notre foi n'a été ébranlée. Fortifions-la dans ce dimanche que l'on peut appeler la *Fête de la Semence.* A Rome elle se célèbre dans la basilique de St-Paul-hors-les-murs, de S. Paul le grand semeur de paroles, dont l'Epître nous rappelle les travaux, les souffrances et les gloires.

1. Jésus était à Capharnaüm. Il sortit de la maison de Pierre et s'assit sur les bords du lac. Les foules accoururent aussitôt. Alors il monta sur une barque et le peuple se rangea sur le rivage et l'écouta debout. Devant lui, le Sauveur apercevait la côte qui s'élève, avec ses sentiers sinueux de pierraille, un sol fertile au pied de la colline, et, à mesure que le terrain montait, des buissons qui croissaient sur la pente mal cultivée, puis un penchant couvert d'une terre légère et rocailleuse. Les moissons ondulaient au vent, ici plantureuses, abondantes, pleines de promesses ; là, pourvues seulement d'épis maigres et rares. Des oiseaux traversaient rapidement les airs.

Il prit la parole, s'inspirant du spectacle qu'il avait sous les yeux :

Le semeur, dit-il, est sorti pour semer.

Pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent.

D'autres tombèrent dans un endroit pierreux où il n'y avait pas beaucoup de terre. Ils poussèrent vite, parce que le sol n'était pas assez profond. Mais le soleil se leva, ils furent brûlés, et comme ils n'avaient pas de racines, ils séchèrent.

D'autres tombèrent dans les épines, et les épines grandirent en même temps qu'eux et les étouffèrent.

D'autres enfin tombèrent dans la bonne terre, et ils donnèrent du fruit, les uns cent, d'autres soixante, d'autres trente pour un.

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

Le Sauveur se tut, laissant le peuple à ses réflexions. C'était d'ailleurs la coutume en Orient de proposer des énigmes, et de laisser aux auditeurs le soin de les deviner. Jésus était dans la seconde année de son ministère public, et à cause de la malice des Pharisiens qui travestissaient son enseignement, il avait changé sa première manière, simple et claire ; il enveloppait maintement la vérité dans des paraboles. La foule s'écoula quand elle vit que le Maître ne parlait plus, elle partit, méditant ce qu'elle venait d'entendre. Les Pharisiens aussi s'en allèrent, désespérés de ne pouvoir le prendre dans ses paroles, car il n'avait rien dit qu'ils pussent incriminer.

2. Quand il fut seul, les Douze s'approchèrent et lui dirent :

— Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? Et quel est le sens de cette parabole ?

— Pour vous, leur répondit-il, il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, les autres ne peuvent les connaître qu'en paraboles.

Et il leur en donne les raisons. C'est l'accomplissement sur les Juifs de la prophétie d'Isaïe : « Vous écouterez et vous n'entendrez pas. » Ils écoutent en effet, ils perçoivent des sons et des phrases, mais ils ne voient pas, ils ne comprennent pas, ils ne peuvent ni voir ni comprendre la vérité, parce qu'ils se sont endurci le cœur et fermé l'esprit. Ils ont des partis-pris volontaires contre l'Evangile et sont disposés à nier même la lumière du soleil. Quoi que Jésus puisse leur dire, ils le prendront en mal, comme dès maintenant ils ont ourdi des complots contre lui, et déjà ils méditent sa mort. Ils l'ont condamné d'avance, bien qu'ils le sachent innocent ; mais il leur porte ombrage, il faut qu'il disparaisse. Il convient de ne pas jeter des perles devant les pourceaux ; c'est pourquoi il s'est réfugié dans la parabole où les perles sont enveloppées dans le voile de l'allégorie.

« Mais vous, ajoute-t-il, vos yeux sont heureux de voir ce que vous voyez, vos oreilles heureuses d'entendre ce que vous entendez. Que de prophètes et de justes ont désiré voir ce que voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ! »

Mais leur esprit de pêcheurs grossiers et sans culture n'est pas assez affiné pour saisir la parabole du Semeur. Le divin Maître le leur reproche doucement : « Si vous ne comprenez pas cette parabole, comment comprendrez-vous les autres ? » Alors, dans sa bonté, il daigne la leur expliquer, parce qu'ils sont simples et droits.

3. La semence, c'est la parole de Dieu, que dispensera l'Eglise. Elle ira semer sans cesse jusqu'à la fin des siècles à travers le monde.

Une partie de la semence tombe *sur le sol*, foulée aux pieds, sur ces sentiers stériles de la colline ; les oiseaux du ciel accourent et l'enlèvent. C'est le démon, « le mauvais », qui ne veut pas qu'elle séjourne même un seul instant dans le cœur, car quelque graine pourrait lever, « ils croiraient et seraient sauvés. »

Ce qui tombe *sur la pierre* lève, parce qu'il y a un peu de bonne terre. Ceux qui reçoivent l'enseignement de l'Evangile le trouvent si beau, si vrai, qu'ils en éprouvent même une joie empressée ; mais il n'y a pas de racine. Ils sont purement temporels, ils n'ont pas les pensées de l'éternité. Vient l'épreuve, la persécution : « ils sont scandalisés », parce que leur vue est bornée au temps présent, et ils se retirent : ils n'ont pas d'espérance, donc pas de foi solide. « Ils croient pour un moment, et au

temps de la tentation, ils s'en vont », oubliant les joies de la vérité qui les avait charmés.

Ce qui tombe *dans les épines* croît parce qu'il tombe en bonne terre, et grandit d'abord ; mais les épines plus fortes, plus ambitieuses, accaparent tous les sucs de la terre et l'étouffent. Cette âme croyait, la parole de Dieu était entrée en elle et y avait plongé des racines. Mais elle en était encore à l'heureuse théorie de la foi et n'avait point passé aux œuvres. Elle n'avait pas envisagé le renoncement qu'exige le titre de chrétien, de disciple du Christ.

Il y a « les sollicitudes du siècle. » On veut plaire en même temps au monde et à Jésus-Christ ; on a rêvé d'user de ses richesses pour soi, dans un pur égoïsme, sans en rien distribuer à ceux qui ont faim : il n'y a pas de charité dans le cœur. Augmenter son bien afin d'augmenter la possibilité des jouissances, voilà le peu noble dessein de ces chrétiens. Jouir tout seul, sans se préoccuper des besoins des autres, s'accorder toutes les voluptés de la vie, *voluptatibus vitæ ;* vivre pour satisfaire sa concupiscence ; faire de l'existence un banquet où toute jouissance est permise ; tout voir, tout lire, tout se permettre, et un peu tout faire : tel est leur Evangile. Ils ont entendu la parole, mais ils se laissent enivrer par les faux biens du monde, par l'amour des plaisirs. Comment cette semence porterait-elle du fruit ? Elle est étouffée par ces épines, qui sont bien appelées, car elles entrent dans l'âme et y font des blessures qui la tuent.

« Elles sont vraiment trompeuses les richesses, dit S. Grégoire, car nous ne pouvons les garder longtemps ; trompeuses parce qu'elles ne remédient pas à la pauvreté de l'âme. Les seules vraies richesses sont celles qui nous font riches de vertus. Si donc vous voulez être riches, frères très chers, n'ambitionnez que le royaume des cieux [1]. »

Mais *la bonne terre,* c'est la conscience fidèle des élus, c'est l'âme des saints. Elle reçoit la parole de Dieu avec allégresse, avec le désir d'être meilleure, avec un cœur prêt au sacrifice. Elle demeure ferme et virile dans la prospérité comme dans l'adversité, elle prépare un avenir fécond, elle porte par la patience cent pour un, comme les martyrs, comme tous ceux dont l'œuvre est parfaite.

Telle est cette parabole qui nous a été authentiquement expliquée par le Sauveur lui-même. Attachons-nous à être la bonne terre, profonde et fertile. Le sol de notre âme est souvent léger : ôtons les pierres, nos défauts ; ou il est encombré d'épines : enlevons les épines, nos aspérités de caractère, et la semence divine se développera à l'aise dans nos cœurs bons et purs.

L'Eglise nous rappelle dans la *Communion* où nous trouverons la bonne semence et le moyen de fertiliser nos âmes : c'est « à l'autel de Dieu qui nous réjouit et nous rajeunit », c'est dans les joies de la Sainte Eucharistie. *Introibo ad altare Dei.*

[1] *Hom.* 15 in Evang.

XIII

LA QUINQUAGÉSIME

Dans son office, l'Eglise continue son enseignement des grands souvenirs de l'humanité et des vérités éternelles. Ne nous étonnons pas qu'elle nous rappelle la chute originelle et le déluge. Ces vérités sont de tous les temps. Elle les enseignait déjà aux fidèles du IVe siècle, quand S. Augustin établissait contre les Pélagiens le dogme du péché originel, et aujourd'hui il ne manque pas de chrétiens qui se figurent encore, comme les philosophes du XVIIIe siècle, que l'homme est né bon et que c'est la société qui l'a dépravé, — comme si une société composée d'hommes bons pouvait être mauvaise ! — « Nous sommes nés, dit S. Paul, enfants de la colère » ; le péché est entré dans le monde par un seul homme « en qui nous avons tous péché », parce qu'il était le chef responsable de l'humanité, et qu'il nous a entraînés tous dans sa ruine, comme un négociant malheureux qui fait banqueroute ruine aussi ses enfants.

Banni du paradis terrestre, l'homme n'a pas compris cette haute et terrible leçon et il a fallu que Dieu le punisse de ses débordements par le déluge. L'expérience était faite : les hommes ne pouvaient pas se conduire par eux-mêmes, leur conscience s'oblitérait, leur esprit s'obscurcissait, le dépôt des vérités éternelles eût été compromis si Dieu ne s'était choisi un peuple pour le garder. Le chef de ce peuple fut Abraham, et c'est cette histoire instructive que l'Eglise met aujourd'hui sous les yeux de ses prêtres dans leur office du Bréviaire.

I

1. Il dit à Abraham : « Quitte ton pays, ta parenté, la maison de ton père, et va dans la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi un grand peuple. »

Abraham crut et obéit. « Il fut un grand homme, » dit S. Ambroise, *magnus plane vir,* parce qu'il fut un grand croyant. Il écouta la voix de Dieu, abandonna tout ce qu'il avait de plus cher, quitta la Chaldée et s'établit à Sichem et à Bethel, où il se trouva seul à connaître le vrai Dieu. Quelle foi ! Quelle générosité d'âme ! Quel esprit de sacrifice ! Aussi est-il appelé à juste titre le « Père des croyants. » Il a été chrétien avant la venue du Christ : il a pratiqué dans la perfection les conseils évangéliques, il est le premier Apôtre. Nos aïeux le regardaient comme le type de S. Pierre. C'est pourquoi l'office de la Quinquagésime se célèbre à Rome dans la Basilique de St-Pierre au Vatican.

Il reçut la plus magnifique des récompenses. En lui furent bénies toutes les nations, toutes les familles de la terre. Il compte parmi ses enfants Marie et Jésus ; tous les élus reposent dans son sein, comme le pauvre Lazare. Cet homme qui n'avait voulu que Dieu, reçut en outre les biens de la terre qu'il n'ambitionnait pas.

2. Puisque nous sommes les enfants d'Abraham, imitons-le dans sa foi, dans sa confiance en la

Providence. Confiance absolue : car il abandonne son pays à la voix de Dieu, sans savoir où il va, et il poussera l'obéissance jusqu'à se montrer prêt à immoler son fils, si telle avait pu être la volonté de Dieu. Comme lui, ne nous attachons pas à cette terre qu'il nous faudra quitter aussi ; considérons-nous comme des exilés en route pour la patrie, cherchant nous aussi une cité permanente, l'unique cité digne de ce nom, la cité de nos âmes, la céleste Jérusalem. Passons dans la pénitence et dans la prière ces jours qui sont trop souvent profanés par des chrétiens seulement de nom, qui ne méritent pas d'être appelés « enfants d'Abraham », car leur conduite ne révèle qu'une déplorable absence de foi, de pudeur et de charité. Réfugions-nous dans les églises où se célèbrent les Quarante-Heures, où tout au moins Jésus réside dans le Saint-Sacrement, et redisons-lui avec ferveur, avec humilité, dans la conscience de notre faiblesse, ces paroles de l'Introït :

« Soyez mon Dieu protecteur et mon lieu de refuge. Sauvez-moi ! Car vous êtes mon appui, mon asile, et pour la gloire de votre nom vous serez mon guide et vous me nourrirez. »

Nous n'avons en effet de recours qu'en Dieu. Il est notre force, notre lieu d'abri : là nous sommes en sûreté dans le Cœur de Jésus ; notre guide : nous sommes assurés de ne pas nous égarer ; notre nourriture : c'est lui-même qui nous veut nourrir de son corps et de son sang.

« J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai pas confondu ! »

II

Nous serons sauvés en pratiquant la justice : *in justitia tua libera me.* Mais la justice n'est pas complète sans la charité qui lui donne son couronnement. Quoi de plus juste, en effet, que d'aimer Dieu et le prochain ? Aussi l'Eglise nous fait-elle lire et méditer cette admirable page de la première Epître de S. Paul aux Corinthiens qui est le plus beau poème en l'honneur de la charité. Etudions-la, savourons-la, et surtout que notre charité s'en augmente et s'en fortifie.

Ceux qui manquent de charité manquent aussi de lumière, car s'ils savaient, s'ils comprenaient, s'ils voyaient l'immense amour de Jésus pour nous dans l'œuvre de la Rédemption, comment ne seraient-ils pas pénétrés d'un amour ardent pour Dieu, pour Jésus-Christ, et pour les devoirs qu'il nous commande de remplir, dont le premier est l'amour du prochain ? C'est pourquoi l'Eglise nous propose dans l'Evangile la prière de l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, faites que je voie ! »

Mais la pensée de la Passion du Sauveur l'occupe déjà tout entière. De là dans cet Evangile deux parties : l'*annonce de la Passion* et la *guérison de l'aveugle.*

1. C'était quelques jours seulement avant le triomphe des Rameaux. Jésus descendait avec ses disciples la rive orientale du Jourdain, mais ceux-ci ignoraient encore où il les conduisait. Il ne leur avait pas dit qu'il allait à Jérusalem, car là était le danger. Aussi quand peu auparavant le Maître leur annonça qu'il irait à Béthanie pour ressusciter Lazare, Thomas s'était écrié dans un transport d'amour : « Allons et mourons avec lui ! » Comment en effet ne pas gagner, depuis Béthanie, Jérusalem où les Juifs voulaient le lapider ? De Béthanie il était revenu en Pérée, et les disciples étaient rassurés. Mais soudain il traverse le Jourdain en suivant la route qui mène à la cité de David.

Les Apôtres sont saisis de frayeur, et ils s'arrêtent, immobiles d'effroi. Le Maître alors marche seul, comme un homme dont la décision est irrévocable ; et il a pris sur eux une belle avance. Ils le suivent de loin. Il songe qu'il fait les premiers pas dans la voie sanglante du sacrifice : mais c'est la volonté du Père ! Il marche. Tout à coup, voyant qu'il est loin d'eux déjà, il s'arrête et les appelle. (Marc, x, 32). Ils arrivent, craintifs, mais fidèles à sa voix.

« Voici, leur dit-il, que nous montons à Jérusalem et que bientôt s'accompliront toutes les choses que les prophètes ont écrites touchant le Fils de l'homme. Il sera livré aux Princes des prêtres, et aux Scribes, et aux Anciens ; ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux Gentils. Il sera moqué, insulté, on lui crachera au visage, et, après l'avoir flagellé, ils le crucifieront ; et le troisième jour il ressuscitera. »

Deux fois déjà il leur avait fait cette prédiction.

A Césarée de Philippe d'abord, après qu'il eut établi Pierre le chef de son Eglise. Pierre avait protesté et Jésus lui avait répondu avec quelque dureté : « Tu m'es un scandale ! Tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines ! » (Matth., xvi, 20). Puis après la Transfiguration, sans doute pour les ramener des splendeurs du ciel aux terribles réalités de ses souffrances. (Mt., xvii, 21). Mais les Apôtres étaient dans un tel état d'esprit, de rêves grandioses au sujet du royaume qui leur était réservé avec des places d'honneur, qu'ils ne comprirent point alors. Et leurs idées étaient encore tellement terrestres maintenant que c'est ce moment même que Salomé, la mère des fils de Zébédée, choisit pour faire au Sauveur la demande qu'elle méditait depuis longtemps : « Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »

Il eut beau parler du calice qu'il leur faudrait boire comme lui : il ne put la tirer de son ambitieux aveuglement, comme il lui fut impossible à cette heure de dessiller les yeux de ses disciples. « Tout cela leur était caché. »

Il les laissa donc dans leurs rêves de gloire. Un jour ils se souviendraient de ses paroles, et cela lui suffisait. Que d'autres enseignements ne seraient ainsi compris par eux qu'après la Résurrection !

2. Après avoir annoncé sa Passion, il se remit en marche à travers cette ravissante vallée peuplée de bourgades superbes, abritées par des palmiers, au milieu des champs de roses.

On approchait de Jéricho. Ce n'était plus la vieille ville du temps de Josué, bâtie près de la fontaine d'Elisée et maintenant en ruine, mais la Jéricho nouvelle, contruite magnifiquement par Hérode. Sur le bord de la route où Jésus passait accompagné d'une foule enthousiaste qui s'était portée à sa rencontre, un aveugle, Bar-Timée, était assis qui mendiait. Il demanda la cause de tout ce bruit, de ces clameurs joyeuses, de cet empressement ; on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui arrivait. Cet aveugle était un homme de foi : il croyait en Jésus-Christ, il se mit à crier, mais d'une voix perçante qui dominait les bruits de la foule :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !

Et il redoublait ses cris avec une vigueur qui importunait les passants. Aussi le réprimandaient-ils vivement pour lui imposer silence. Mais plus ils le grondaient et l'injuriaient, plus il criait vers le Sauveur. Sa foi lui disait que Jésus pouvait le guérir ; il fallait bien qu'il se fît entendre de lui.

Jésus l'entendit et s'arrêta, *stans*. Il l'appela, *vocavit*, et comme l'infortuné ne pouvait venir seul, il ordonna qu'on le lui amenât. La multitude jusque-là impatiente et mal disposée, est prise à son tour de compassion, puisque le Maître daigne s'arrêter, qu'il prend pitié de cet aveugle et qu'il l'appelle. Elle envie presque son sort, ouvre ses rangs, et Bar-Timée arrive ainsi jusqu'à Jésus qui lui dit : « Que veux-tu que je te fasse ? »

L'aveugle lui répond par ce cri du cœur : « Seigneur, faites que je voie ! »

Que peut désirer un aveugle, sinon la lumière ? Jésus ne l'ignorait pas, mais il voulait que Bar-Timée exprimât tout haut son désir par une parole qui fût ainsi l'affirmation de sa foi. Alors il lui dit, considérant sa belle âme, pleine de saints désirs et de confiance : « Vois, ta foi t'a sauvé ! »

3. Cet aveugle, c'est nous, à cette différence près que nous ne voulons pas voir. « L'impie, dit le Psalmiste, n'a pas voulu voir, de peur d'être contraint à bien faire. » Sa conscience en effet lui prescrirait impérieusement son devoir, et il se complaît dans une ignorance, dans une cécité voulue. Le monde, aveugle lui-même, nous encourage dans notre aveuglement ; il ne nous permet pas d'aller à la clarté, de réclamer des lumières. Ce qui a attiré l'attention de Jésus sur Bar-Timée, c'est que celui-ci n'avait pas de respect humain. Il criait sa misère. Le monde qui l'entourait voulait l'obliger à se taire et lui multipliait ses mépris ; il criait alors beaucoup plus fort. La première vertu du chrétien, dit S. Jérôme, c'est de mépriser et d'être méprisé : *prima christiani virtus est contemnere et contemni*. Méprisons ceux qui veulent se perdre et nous perdre avec eux, et aimons à être méprisés du monde qui n'aime pas Jésus-Christ. Ne recherchons que l'estime, la faveur, le regard du Maître. Il passe au milieu de nous, il est tout proche ; ici à l'église il est dans le saint tabernacle d'où il nous regarde, d'où il voit le fond de nos cœurs avec toutes nos misères ; mais il attend que nous les lui exposions. Redisons-lui, comme S. Augustin : « Faites que je me connaisse et que je vous connaisse. *Noverim me, noverim te.* » Alors il vous montrera ce que vous êtes et vous en serez épouvantés. Et vous crierez comme l'aveugle de Jéricho ! « Faites que je voie ! car jusqu'ici je n'ai pas vu. »

Mais si vous l'imitez dans son mépris du respect humain et de la multitude qui veut se damner, si vous voyez enfin ce qu'exige la vie chrétienne : la prière, la bonne conduite, la charité, faites comme Bar-Timée : mettez-vous à la suite de Jésus en bénissant Dieu. *Et sequebatur eum.* Et la multitude qui jusque-là vous avait méprisé, comprendra à son tour, et au fond de son cœur elle vous donnera raison. Peut-être même que votre exemple sera pour plusieurs une lumière et qu'eux aussi ils loueront Dieu : *Et omnis plebs, ut vidit, dedit laudem Deo.*

4. La *Communion* nous rappelle que Dieu nourrit son peuple dans le désert : « Ils mangèrent et furent rassasiés, et leurs désirs furent accomplis. » Dans le désert de la vie, il nous prépare aussi notre nourriture : celle du corps, acquise par notre travail qu'il bénit quand nous le lui offrons, quand nous travaillons sous son regard pour lui plaire, pour accomplir ses ordres, car le travail est la première loi de l'homme ; et puis celle de l'âme : la prière, la pensée de Dieu et la Sainte Eucharistie. Ainsi nous atteindrons la perfection comme Abraham : « Marche devant moi et tu seras parfait, » lui dit le Seigneur. Nous posséderons la lumière, la joie de la conscience, nous posséderons Jésus-Christ.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE [1]

I

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR LES HOMMES

Le chrétien qui veut aimer sincèrement Jésus-Christ doit tout d'abord se rappeler tout ce que ce divin Sauveur a fait et souffert pour lui. Pour cela il se souvient, chaque jour, des grands mystères de l'amour de Notre-Seigneur pour les hommes : de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie. Au son de l'*Angelus*, il pense aux anéantissements du Verbe dans le sein virginal de Marie ; le crucifix lui remet en mémoire la grande Victime du Calvaire ; et la vue d'une église lui rappelle la présence réelle de Jésus au Très Saint Sacrement. Dans cette première instruction nous nous contenterons d'attirer l'attention de l'âme chrétienne sur les deux premiers mystères : l'Incarnation et la Rédemption.

I

Jésus-Christ voulant nous faire connaître l'amour de son Père pour les hommes, s'exprime ainsi :

[1] Ayant achevé l'an dernier la série des « Courtes instructions pour la prière du soir » consacrées à la vie terrestre de Notre-Seigneur, nous allons donner cette année une nouvelle série de trente-huit Lectures sur sa vie eucharistique.

« *Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle.* » (Jo., III, 16). Appliquons ces divines paroles à Notre-Seigneur et disons : — Jésus a tellement aimé les hommes qu'il s'est offert volontairement à la justice de son Père pour satisfaire à leur place, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais obtienne la vie éternelle.

Quel est celui qui s'offre ? Et pour qui s'offre-t-il ?

Celui qui s'offre pour nous, âmes chrétiennes, c'est le Verbe, le Fils unique de Dieu, en tout égal à son Père céleste. Par l'Incarnation, un Dieu se fait homme ; il paraît parmi les hommes comme l'un d'entre eux. Il prend notre nature dans le sein de la Vierge Marie, dont il devient le véritable Fils. En s'unissant à un corps et à une âme comme les nôtres, il devient notre frère et pour ainsi dire l'un de nous. Quel honneur, quelle dignité pour notre race déchue par le péché d'Adam !

S. Paul le fait remarquer dans son Epître aux Hébreux, lorsqu'il s'écrie : « Ce n'est pas à des anges que le Christ vient en aide, mais c'est à la postérité d'Abraham. De là vient qu'il a dû être fait semblable en tout à ses frères, afin d'être un Pontife miséricordieux et qui s'acquittât fidèlement de tout ce qu'il faut auprès de Dieu pour expier les péchés du peuple. » (Hébr., II, 16-17). Le même Apôtre ajoute, en parlant du Verbe incarné : « Tandis qu'il possédait la nature divine, il n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, et cependant il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes. » (Phil., II, 7).

La sainte Eglise, dans son cantique d'action de grâces, nous rappelle cet abaissement du Fils de Dieu : « Pour racheter l'homme, vous n'avez pas eu horreur de descendre dans le sein d'une Vierge. » Elle s'en souvient encore pendant la récitation ou le chant du *Credo*, à la sainte messe ; à ces mots : « ET INCARNATUS EST... *Et il s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit et s'est fait homme,* » le célébrant fait la génuflexion et, si c'est une messe chantée, les assistants se mettent à genoux pour honorer le mystère de l'Incarnation.

Mais qu'est-ce que l'homme pour que le Fils de Dieu daigne s'abaisser de la sorte ? L'homme devant Dieu n'est, de sa nature, que cendre et poussière. Par suite du péché originel, il est devenu l'ennemi de Dieu, l'esclave du démon. Le saint roi David dépeint son malheur en s'écriant : « J'ai été conçu dans le péché et ma mère m'a enfanté dans l'iniquité. » (Ps. L, 7). Et S. Paul dit à son tour que « par notre naissance nous sommes tous enfants de colère. » (Eph., II, 3). La faute de nos premiers parents pèse de tout son poids sur notre corps et sur notre âme. Pour notre corps, elle entraîne les misères de la vie, la fatigue du travail, les maladies et la corruption du tombeau. Pour notre âme, il s'ensuit la privation de la grâce sanctifiante, l'ignorance, l'inclination au mal et l'esclavage du démon. « A quoi nous eût-il servi de naître, s'écrie la sainte Eglise, si nous n'eussions eu le bonheur d'être rachetés ? [1] »... « Quelle reconnaissance, disait la Sainte Vierge à Marie d'Agréda, ne devez-vous pas à mon Fils pour son Incarnation ! Remerciez-le d'abord de s'être fait homme pour vous, et ensuite d'avoir étendu ce bienfait à tous les hommes. Son amour est si grand qu'il prend soin de chaque âme fidèle et se complaît en elle comme s'il n'en eût point créé d'autres et se fût incarné pour elle seule. »

L'Eglise, en nous invitant à réciter trois fois par jour l'*Angelus*, se propose non seulement d'honorer Marie, mais encore de remercier Dieu du grand bienfait de l'Incarnation. Il est facile de s'en convaincre par la méditation des paroles qui composent cette prière. Quel beau spectacle offrent au ciel les populations fidèles à la pratique de l'*Angelus* ! Dans les pays chrétiens de la Bretagne, on voit à l'heure de midi, au son de la cloche, les habitants se découvrir, les genoux se ployer ; les âmes se recueillent pour prier. Le tableau de Millet met en relief cette image vivante de la religion. Dans une vaste plaine, avec une petite église à l'horizon, il nous représente un homme des champs et sa compagne, oubliant un instant leurs travaux, recueillis et immobiles, baissant les yeux, mais élevant leur âme vers Dieu pour prier et adorer. Ce tableau est un poème qui chante à la fois les grandeurs de Marie et les miséricordes du Fils de Dieu qui s'est incarné pour nous sauver.

II

Le second mystère de l'amour de Jésus-Christ envers nous, c'est sa Passion ; en d'autres termes, c'est tout ce qu'il a souffert pour le salut des hommes. Notre-Seigneur apparaissant à sainte Marguerite-Marie, lui montra son divin Cœur « sur un trône de feu et de flammes. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement : il y avait une couronne d'épines autour de ce Cœur sacré et une croix au-dessus. Mon divin Maître me fit entendre que ces instruments de sa Passion signifiaient l'amour immense qu'il avait eu pour les hommes : que dès le premier instant de son Incarnation tous ses tourments lui avaient été présents, et que ce fut dès ce premier moment que la croix fut pour ainsi dire plantée dans son Cœur : qu'il accepta dès lors toutes les douleurs et les humiliations que sa sainte humanité devait souffrir pendant le cours de sa vie mortelle [2]. »

« Toute la vie de Jésus-Christ, dit l'auteur de l'*Imitation,* n'a été qu'une croix et un long martyre. »

Ce serait nous faire illusion, âmes chrétiennes, que de nous imaginer que Jésus n'a souffert que pendant sa Passion. Ses souffrances morales ont commencé dès le premier instant de son Incarnation, et ses douleurs physiques peuvent se compter à partir de sa naissance jusqu'à sa mort sur la croix. « O Seigneur, s'écrie le Vén. Louis de Gre-

[1] Office du Samedi Saint.
[2] Contemporaines, t. I, p. 87.

nade, qui vous a attiré en cette vallée de larmes ? qui vous a jeté naissant dans une étable ? qui vous a emporté faible et proscrit sur la terre étrangère ? qui vous a condamné aux sueurs, aux veilles, aux sollicitudes et fatigues de l'apostolat, aux courses sur mer et sur terre, par monts et par vaux après la brebis égarée ? O Jésus, dites-moi, qui a lié vos mains au jardin des Olives ? qui vous a dépouillé de votre force et livré à vos ennemis ? qui vous a attaché à la colonne de la flagellation ? qui a déchiré votre chair ? qui vous a couronné d'épines ? qui a desséché vos lèvres et rempli votre bouche d'amertume ? Enfin qui a dressé la croix où votre corps sacré n'était plus qu'une plaie ? O Christ, dites-le moi, je vous en prie ! N'est-ce pas l'amour, mais un amour immense que vous aviez pour les hommes ? [1] »

Si le souvenir de la mort de Jésus-Christ sur la croix a si souvent triomphé des âmes les plus rebelles, si la seule vue d'un crucifix a tant de fois attendri les cœurs les plus endurcis, pourquoi y resterions-nous insensibles ? De nos jours on oublie trop les deux grands mystères de l'amour de Jésus que nous venons de rappeler. Nous vivons à une époque où le Christ est renié, abandonné et persécuté. La haine des suppôts de Satan fait retentir de nouveau le blasphème des Juifs : « *Nolumus hunc regnare super nos*. Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous ! » Ames chrétiennes, à ce mot d'ordre de l'enfer, opposons ce cri d'amour : *Nous voulons que Jésus règne sur nos intelligences et sur nos cœurs*. Et pour nous exciter à l'amour et à la reconnaissance envers notre divin Sauveur, imitons l'apôtre S. Paul qui s'écriait : « Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi. » (Gal., II, 20). En effet, toute âme chrétienne peut dire en toute vérité : — Jésus m'a aimée et c'est pour moi qu'il s'est incarné, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans l'humilité, la pauvreté et la souffrance. C'est pour moi qu'il a prêché l'Evangile, pour moi qu'il a institué la divine Eucharistie la veille de sa douloureuse Passion !

Ces sentiments de reconnaissance et d'amour envers Jésus-Christ étaient habituels à S. Philippe Beniti. Sur le point de mourir, il fit signe à ses frères qu'il souhaitait quelque chose. On s'approche de lui : d'une voix défaillante il demandait son livre. On lui présente le bréviaire dont il se servait habituellement ; le Saint secoue la tête pour indiquer qu'on n'a pas saisi sa pensée. On croit réussir en remplaçant le bréviaire par le volume de la Sainte Ecriture. « Non, dit-il en se ranimant, non, ce n'est point cela mon livre ; apportez-moi mon livre. » On se souvient alors qu'il appelait ainsi son crucifix ; on le lui met entre les mains, il le baise avec amour et il meurt les yeux fixés sur l'image de Jésus crucifié.

PRIÈRE

O Jésus, par le double mystère de votre sainte Incarnation et de votre douloureuse Passion que je viens de méditer, préservez-moi de tout péché, des embûches du démon et du mépris de vos inspirations. Accordez-moi la grâce de vous connaître, de vous aimer et de vous imiter. Vous êtes descendu du ciel, vous êtes mort sur la croix pour me sauver. Que tant d'humiliations, de peines et de souffrances ne soient pas perdues pour le salut de mon âme ! Faites que mon cœur brûle de votre amour au souvenir de vos anéantissements, des travaux et des douleurs que vous avez endurés pour moi. A l'heure de ma mort appelez-moi, afin qu'après vous avoir connu, aimé et servi pendant ma vie, je puisse jouir de votre présence dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

[1] *Médit.* III *sur la Passion*, chap. III.

II

PAR LE SACREMENT DE L'EUCHARISTIE, JÉSUS RENOUVELLE AU MILIEU DE NOUS LES MYSTÈRES DE L'INCARNATION ET DE LA REDEMPTION

C'était trop peu pour le Fils de Dieu d'avoir quitté la droite de son Père pour se faire homme comme nous et prendre la forme d'un esclave ; trop peu d'avoir passé sa vie dans la pauvreté, le travail ; trop peu de s'être dépensé dans la fatigue de son ministère public ; trop peu de s'être dévoué aux humiliations et souffrances de sa Passion et de sa mort. Depuis sa venue en ce monde, il avait le désir d'instituer la sainte Eucharistie, comme le mémorial de tous ses bienfaits.

L'Ecriture rapporte que Moïse gardant le troupeau de son beau-père au pied du mont Horeb, aperçut à une certaine distance un buisson qui brûlait sans se consumer. Il voulut se rendre compte de ce prodige. « J'irai, se disait-il à lui-même, et je verrai de près cette grande vision. » Mais comme il approchait, il entendit une voix sortir du milieu des flammes et qui lui dit : « Moïse ! Moïse ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! *Adsum*. » Et la mystérieuse voix de répondre : « N'approche pas. Ote ta chaussure, car la terre que tu foules de tes pieds est sainte. » (Ex., III, 5). De même le chrétien qui veut contempler le foyer ardent de l'amour de Jésus au Saint-Sacrement doit se purifier et ôter sa chaussure, c'est-à-dire se dégager de tout ce qu'il y a en lui de bas et de terrestre. Il doit faire abstraction des faibles lumières de sa raison pour ne s'en rapporter qu'aux paroles de Notre-Seigneur et aux enseignements de la sainte Eglise.

L'Eucharistie peut être considérée comme *sacrement*, et à ce premier titre elle est pour nous l'extension du mystère de l'Incarnation. Elle peut être envisagée comme *sacrifice*, et à ce deuxième point de vue c'est le renouvellement, d'une manière non sanglante, du Sacrifice du Calvaire. Essayons de nous convaincre de ces deux vérités.

I

L'Eucharistie est un sacrement qui contient véritablement, réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de N.-S. Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Tel est l'enseignement de la foi catholique.

Jésus-Christ a promis d'avance d'établir le sacre-

ment de l'Eucharistie, qui devait être l'extension de son Incarnation. Ecoutons ses paroles : « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. » Et comme les Juifs murmuraient devant une pareille affirmation, Jésus ajouta aussitôt : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI).

La fermeté de Notre-Seigneur à soutenir une doctrine qui choquait ses auditeurs, mit le comble à leur irritation ; bientôt ce ne furent plus seulement les habitants de Capharnaüm, mais des disciples eux-mêmes qui se retirèrent. « Cette parole, disaient-ils, est dure et sévère et qui peut l'entendre ? » — « Vous ne pouvez pas croire, reprit le divin Maître, que je vous donnerai ma chair à manger et mon sang à boire, maintenant que vous me voyez et m'entendez ; et comment le croirez-vous lorsque j'aurai disparu du milieu de vous ? Lorsque vous verrez le Fils de l'homme monter au ciel, il faudra cependant le croire, car le salut est à ce prix. »

Les Juifs comprirent parfaitement qu'il ne s'agissait pas d'une manducation spirituelle et figurée, mais de la manducation réelle de son propre corps, et que Jésus-Christ ne rabattait rien de la merveille qu'il avait annoncée. Aussi, dit l'Evangile, depuis ce moment un grand nombre de ses disciples l'abandonnèrent. Jésus en fut accablé de douleur et se tournant vers ses douze apôtres, il leur dit avec un accent de tristesse : « Est-ce que, vous aussi, vous allez me quitter ? » Alors Pierre, prenant la parole au nom des autres, répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons et nous reconnaissons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Voici maintenant comment Notre-Seigneur a établi son sacrement d'amour.

Jésus, la veille de sa Passion, après avoir mangé l'agneau pascal avec ses apôtres et leur avoir lavé les pieds, se remit à table, et prenant du pain dans ses mains saintes et vénérables, levant les yeux au ciel, il rendit grâces à Dieu son Père, puis il bénit le pain, le rompit, le donna à ses disciples en disant : *Prenez et mangez ; ceci est mon corps.* Prenant ensuite le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant : *Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour un grand nombre pour la rémission des péchés.* Et il ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi.* Par les paroles que nous venons de citer, Jésus-Christ changea le pain en son corps, le vin en son sang, et donna à ses apôtres et aux prêtres leurs successeurs le pouvoir d'opérer le même prodige.

Ames chrétiennes, réveillez votre foi afin que vous puissiez remercier Jésus d'avoir institué le sacrement de l'Eucharistie et de nous avoir donné en même temps : la présence réelle, la communion, le saint sacrifice de la messe et le sacerdoce. « L'Eucharistie, dit S. Augustin, est une extension du mystère de l'Incarnation, en vertu de laquelle le Fils de Dieu s'incarne dans les mains du prêtre, comme il le fit une première fois dans le sein de la Bienheur. Vierge. O pouvoir admirable du prêtre, dont les mains, semblables au sein de la Vierge, portent le Verbe divin, qui renouvelle tous les jours son Incarnation sur nos autels ! »

II

Après avoir étudié l'Eucharistie comme sacrement, considérons-la encore comme le sacrifice qui représente et continue le sacrifice de la Croix et nous en applique les mérites.

Le saint sacrifice de la messe, c'est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ offerts à Dieu sous les espèces ou apparences du pain et du vin. « Si quelqu'un dit que par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi,* Jésus-Christ n'a pas établi les apôtres prêtres, ou qu'il n'a pas ordonné qu'eux-mêmes et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème ! [1] » Telle est la condamnation que le saint Concile de Trente a portée contre les protestants qui rejetaient la doctrine de l'Eglise catholique sur le saint sacrifice de la messe. D'où nous pouvons conclure que par les paroles de la consécration : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang,* ce n'est point seulement la présence réelle de Jésus-Christ qui est produite, mais une vraie immolation qui continue l'immolation du Calvaire. « C'est en effet, dit le même concile, une seule et même hostie, et le même s'offre aujourd'hui par le ministère des prêtres qui s'offrit autrefois sur la croix, sans qu'il y ait d'autre différence que la manière de s'offrir [2]. » Il fut offert sur le Calvaire d'une manière sanglante ; il s'offre à l'autel d'une manière non sanglante.

Nous pouvons ajouter : le sacrifice du Calvaire a tout mérité, le sacrifice de la messe ne mérite plus, mais il applique tout ce qui a été mérité sur la croix. C'est l'enseignement de S. Paul disant aux Hébreux : « Après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, il s'est assis pour toujours à la droite de Dieu... Car, par une oblation unique, il a procuré la perfection pour toujours à ceux qui sont sanctifiés. » (Hébr., X, 12-14). Ce mot : « *una oblatio,* une seule oblation, » doit s'entendre, dit Corneille de la Pierre, de la rédemption opérée par le Christ sur le Calvaire, « laquelle est parfaite et valide jusqu'à la fin du monde. Quel que soit le nombre des hommes qui vivront sur la terre, quel que soit le nombre des péchés qui seront commis par eux, Jésus-Christ, par son sacrifice sur la croix, leur a mérité la grâce d'être justifiés et sanctifiés. Il ne tient qu'à eux d'en profiter par la réception des sacrements et par la pratique des

[1] Concile de Trente, sess. XXII, canon 2.
[2] *Ibid.*, ch. II.

bonnes œuvres [1]. » Il ne tient qu'à eux d'aller recueillir ces mérites infinis au saint sacrifice de la messe, où Jésus continue de les appliquer.

« O Dieu ! s'écrie Bossuet, ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous ; mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guérie*, on est guéri. *Tu es vivant*, on vit et la vie qui s'en allait est rappelée. Il dit : *Ceci est mon corps ;* ce n'est plus du pain, c'est ce qu'il a dit. Il a dit : *Ceci est mon sang ;* ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré ; c'est là son corps, c'est le sang ; ils sont séparés ; oui, séparés, le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang ; si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, *la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents.* Le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, *et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec son corps* [2]. »

Voilà donc, âmes chrétiennes, le sacrifice que Jésus-Christ a donné à son Eglise, pour continuer, représenter celui du Calvaire et en appliquer les mérites aux fidèles qui se succèderont jusqu'à la fin du monde. Comme conclusion de tout cela, notre piété doit reconnaître que l'Eucharistie, considérée comme sacrement, est l'extension du grand mystère de l'Incarnation ; et que si elle est envisagée comme sacrifice, c'est la rénovation d'une manière non sanglante du sacrifice du Calvaire !

PRIÈRE

O Jésus, je me prosterne en votre présence au Saint-Sacrement, pour vous redire avec l'Eglise : *Ave verum corpus natum de Maria Virgine.* Je vous salue, ô vrai corps né de la Vierge Marie. Je vous adore, avec Marie votre sainte Mère, avec S. Joseph votre père nourricier, et avec les saints anges qui entourent votre tabernacle. Vous êtes pour moi le Jésus de Bethléem, de Nazareth, le Prédicateur de l'Evangile. *Vere passum, immolatum in Cruce, pro homine.* C'est vous, ô Jésus, qui avez souffert et qui êtes mort sur la Croix, pour le salut des hommes. *Cujus latus perforatum fluxit aqua et sanguine.* C'est vous dont le côté percé d'un coup de lance a versé du sang et de l'eau. O mon Sauveur, purifiez mon âme de toutes ses souillures ! *Esto nobis prægustatum mortis in examine.* Soyez ma force et ma consolation à l'heure de ma mort. *O Jesu dulcis ! O Jesu pie ! O Jesu fili Mariæ !* O Jésus plein de bonté, de douceur ! O Jésus fils de Marie, qui daignez perpétuer en ma faveur, dans l'Eucharistie, les mystères de votre Incarnation et de votre Rédemption, ayez pitié de moi ! Ainsi soit-il.

[1] Cornelius a Lap., *in h. l.*
[2] La Cène, 1re Partie, LVIIe jour.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

(Troisième Série)

I

LUTHER ET CALVIN

Luther et Calvin, deux ouvriers de la même œuvre, celle de la Réforme protestante. Œuvre de révolte contre l'antique et divine autorité de l'Eglise ; œuvre de négation, qui, en se particularisant pour chaque homme, devait consacrer l'indifférence absolue ; œuvre de désordre destinée à ébranler jusqu'aux bases de l'édifice social. En commençant l'étude du Protestantisme, si justement appelé « la dernière des hérésies » parce qu'il les résume toutes, essayons de tracer le caractère de ses deux principaux fondateurs.

I

Luther était le fils d'un mineur. Né à Wittenberg, le 10 nov. 1483, il reçoit le baptême dès le jour suivant, et on lui donne le nom du saint dont on célébrait la fête, c'est-à-dire de S. Martin. Enfant, il allait mendier son pain de porte en porte sur la route de Magdebourg, en chantant à qui lui offrait un groschen « la chanson du bon Dieu. » L'abbé d'Haugest, un très digne prêtre, paya de sa bourse la première grammaire latine dont il se servit. Après une jeunesse orageuse, terrifié par un coup de foudre qui tua tout près de lui un de ses compagnons de plaisirs, il résolut aussitôt de se donner à Dieu. Il prit donc, mais sans une vocation bien mûrie, le froc et le cilice des moines Augustins, et le 2 mai 1507 il monta à l'autel pour la première fois. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Ame ardente, esprit d'élite, il pouvait servir l'Eglise avec gloire. Malheureusement, Luther était orgueilleux, disputeur, d'une indépendance de jugement telle qu'il s'en effrayait lui-même à certaines heures, et qui en fait devait le conduire aux pires excès.

Léon X venait d'accorder une indulgence plénière à tous les fidèles qui, repentants de leurs fautes, contribueraient par leurs aumônes à l'achèvement de la Basilique Vaticane. Il s'agissait d'élever sur le tombeau des Apôtres un temple splendide, symbolisant les triomphes de l'Eglise. Le Pape ayant confié aux Dominicains la prédication des indulgences accordées pour l'Allemagne, l'orgueil de Luther s'en irrite. Il attaque dans des thèses incendiaires, affichées aux portes de l'église de Wittenberg dont il était le pasteur, la doctrine catholique sur la rémission des péchés, le libre arbitre, la sainteté des vœux, la primauté pontificale. Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et de douceur, Léon X se résout à le frapper. Mais Luther, pour toute réponse, fait allumer sur la place publique de la ville un bûcher, où, en présence de ses amis, le 16 décembre 1520, il jette avec mépris la bulle du Pape.

Luther ira plus loin encore. Non content de déclarer au landgrave de Hesse-Cassel, dans une consultation dogmatique, qu'il pouvait avoir deux femmes, il profane lui-même personnellement la sainteté du caractère sacerdotal en épousant, le 13 juin 1525, une vierge consacrée à Dieu, Catherine Bora. Le bourgmestre de Wittenberg envoya aux nouveaux mariés douze bouteilles pour le repas des noces, dont quatre de vin de Malvoisie, quatre du Rhin et quatre de Franconie. La Guerre des paysans était alors dans toute son acuité et le sang coulait à flots. La gaieté n'en fut en rien diminuée pour Luther et ses convives. Moine apostat, « c'est là que je le retrouve, dit Lacordaire, non plus au foyer sacré de la tente cénobitique, mais à l'âtre d'une maison vulgaire, les pieds étendus vers un feu domestique, une femme à côté de lui [1]. » Luther ne priait plus : il avouera, du reste, que la prière n'avait jamais versé « une goutte de rosée dans son âme [2]. »

Calvin appartenait à une humble famille bourgeoise de Noyon. Son père, procureur-fiscal, recevait à peine comme honoraires 700 livres de rentes annuelles. Par bonheur, une noble et riche maison de la ville subvenait aux moments de détresse. Elle devait également contribuer aux frais de l'éducation de Calvin, qui d'ailleurs ne lui en garda aucune reconnaissance. A 14 ans, Calvin est accueilli à Paris, en août 1523, par un de ses oncles à qui il dédia son premier ouvrage, un commentaire de Sénèque, et dont la demeure touchait à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et d'assez près pour que de sa petite chambre le jeune humaniste en entendît chaque matin « les beaux chants. » Tous les jours, il assistait aux leçons du collège de la Marche en qualité de martinet, et déjà lisait avec passion, et au grand détriment de sa foi, les écrits de Luther.

Les externes des collèges comprenaient alors les *camériستes*, groupés dans une pédagogie sous un maître spécial ; les *martinets* ou externes libres dont Rabelais a conté les exploits ; enfin les *galoches* ou externes amateurs, qui traînaient depuis des années leurs galoches à travers les rues boueuses de la ville [3]. Déjà, quelques hérétiques notoires, perturbateurs de l'ordre social, avaient été brûlés sur la place de Grève, et de tels événements passionnaient au dernier point les esprits, surtout dans les collèges, où l'on se disputait du matin au soir.

Obligé de fuir à cause de ses idées hérétiques, Calvin mène d'abord une vie errante ; puis vient se fixer en 1540 à Genève, sur les bords du lac Léman, le lac préféré de Voltaire, que l'on voit « assis au milieu d'une corbeille de verdure et dominé dans le lointain par le Mont-Blanc avec ses neiges et ses glaces éternelles. » La maison du réformateur, bâtie au fond de la rue des Chanoines, dans une situation admirable d'où l'œil pouvait embrasser la chaîne du Jura, les deux Salèves, les eaux du lac et les collines savoisiennes, était meublée de tout ce que l'on avait volé aux couvents de Rive et de Sainte-Claire. Son propriétaire recevait par an du Conseil génevois, outre les appointements de mille livres, environ douze setiers de blé et deux tonnes de vin.

Un gage aussi riche, disent les registres de la commune, fut accordé à Calvin, en raison de ce qu'il était très instruit, et que les passants lui coûtaient beaucoup. De fait, le réformateur avait souvent comme hôtes des étrangers de marque, ministres suisses ou réfugiés français. Sa table, du reste, était somptueusement servie. Un boulanger de choix lui fournissait un pain de fine fleur de froment, pétri avec du sucre, de la cannelle et de l'anis, et qu'on appelait « le pain de Monsieur. » Il mangeait le meilleur gibier du marché et ne buvait que du Sauvagin, cru fort renommé des environs de Genève [1].

Si Luther et Calvin avaient pour but de ramener l'Eglise à sa pureté primitive, ces quelques détails biographiques montrent amplement qu'ils étaient loin de mettre leurs propres conseils en pratique. Hérésiarques passés ou futurs, il en a été et il en sera toujours de même. Lorsque la passion et la foi se heurtent, se combattent l'une l'autre dans l'âme humaine, la corruption du cœur traîne nécessairement à sa suite le délire de l'intelligence. On ne devient docteur orgueilleux qu'après avoir été l'esclave avili de la volupté. Pour Luther en particulier, impossible de penser autrement, malgré le portrait que nous en a laissé Lucas Cranach, où « l'Ecclésiaste de Wittenberg est entouré d'une auréole lumineuse comme le front d'un saint. »

II

Cependant les deux chefs du protestantisme devaient mettre au service du même but, qui était de ruiner la religion catholique, une nature différente.

Luther avait l'âme sensible, mais inquiète, sans équilibre. Un nuage du ciel, un rayon de soleil, une fleur qu'il a cueillie sur le chemin et qu'il place entre deux feuillets de son livre, l'émeuvent. En 1521, partant pour Worms, à la vue du couvent des Augustins où peu d'années auparavant il avait pris la robe de moine, il se sent tout oppressé. « C'est là que pour la première fois il avait ouvert la Bible ; là qu'il aimait le soir à écouter les paysans chanter des noëls ; voici le jardin dont il admirait les fruits, et tout proche l'humble cellule qu'il occupait avec pour se distraire, au milieu de ses labeurs, sa petite flûte d'Eisenach [2]. »

Calvin est plus froid, plus rempli de lui-même. Son cœur ne conserve aucune douce image. La splendide nature de Genève le laisse insensible. Quand il revient à Noyon, il ne va même pas s'agenouiller sur la tombe de sa mère. Sectaire

[1] Lacordaire, *Conférences*, t. II, p. 380.
[2] *Etudes Religieuses* du 5 nov. 1908 : *Luther intime*, par P. Bernard.
[3] L. Cristiani, *La formation intellectuelle de Calvin*, dans la *Croix* du 23 février 1922.

[1] Audin, *Vie de Luther*, p. 265.
[2] P. Denifle, *Luther und Lutherlum*, Mayence 1904.

rigide, impénétrable à tout autre œil qu'à celui de Dieu, il étudie ses colères et calcule ses emportements. Se croyant en toute sincérité inspiré de l'Esprit-Saint, il prend « une imperturbable confiance en soi, » finit par confondre sa personne avec la cause de la religion et impose sa manière de voir comme règle irréductible.

A Dieu ne plaise que nous cherchions à obscurcir la gloire littéraire des deux premiers Réformateurs ! Humanistes fameux, ils avaient l'un et l'autre une intelligence remarquable. Luther savait par cœur Virgile et les Prophètes. La belle langue teutonne qu'il écrit à la perfection a sous sa plume des mots, des images expressives, une couleur presque orientale. Sa parole est vive, entraînante, toute empreinte de poésie. Il est magnifique, quand il traite des dogmes anciens auxquels il croit encore. Bossuet lui-même reste ébloui par les splendeurs de ce génie, « auquel rien ne manquait que la règle infaillible de l'Eglise [1]. » Calvin possède également les plus nobles qualités du style. Sa prose a la précision, le nombre, la méthode, l'abondance. Toutefois, il n'est pas l'homme des grandes assemblées, capable de remuer les masses. Polémiste adroit et retors, il avait spécialement reçu de la nature une force d'énergie à toute épreuve.

Luther et Calvin partageaient d'ailleurs une haine commune contre le Pape, les prêtres et les religieux.

On peut dire que dans l'âme du premier se trouvait renfermé tout le fiel des anciens sectaires. Tracts et pamphlets, avec titres gravés sur bois, jaillissent de sa plume comme d'une source, respirant envers l'Eglise la colère à pleines pages. Sa fécondité merveilleuse possède l'art singulier de donner aux idées la forme qui les fera entrer dans les cerveaux les moins pénétrables. A l'aide de dialogues fort courts, il parodie avec une aisance familière les plus beaux passages de l'Evangile. Il descend dans la rue, va au fond des mines, se mêle aux paysans les jours de marché, s'assied au milieu des champs pour parler avec les laboureurs. On le verra surtout discourir parmi ses compagnons de gai savoir dans les tabagies allemandes. La taverne de l'Aigle-noir de Wittenberg était son lieu de réunion préféré, et on y montrait encore, il y a peu de temps, le verre qu'il aimait à remplir de bière de Thurgau.

Dans son livre *De l'Institution chrétienne*, admirable abrégé de toute sa doctrine, Calvin utilise le mensonge contre l'Eglise d'une façon calculée, systématique. On a appelé Genève « la Rome du Calvinisme, » et à juste titre. Elle fut, en effet, la citadelle de l'hérésie. Calvin y formule en particulier son dogme préféré de la prédestination absolue, indépendamment des mérites ou déméries futurs de l'homme. De Genève aussi il déversera à longs flots sa haine sur le catholicisme, mais d'une manière froide, presque sans remords, « comme le serpent qui de ses plis tortueux enveloppe sa victime et l'empoisonne de venin, quand il ne peut l'étouffer. »

Il y avait, au contraire, des amertumes dans le cœur de Luther. Un soir d'été, s'adressant à Catherine Bora, la complice de son sacrilège, il lui disait : « Ce beau ciel n'est pas fait pour nous ! — Si ce n'est pas pour nous, il faut retourner ! — C'est trop tard : le char est embourbé jusqu'aux essieux, » reprit Luther. Son âme farouche, et, pour ainsi dire, hantée par l'enfer, était effrayée des ruines qu'elle avait accumulées [1].

Au surplus, la majeure partie des disciples de Luther et de Calvin furent des hommes de désordre. Les mœurs étaient telles à Wittenberg que le Réformateur saxon appelait cette ville une vraie Sodome. « Sur cent Evangélistes, disait Calvin, quatre-vingt-dix-neuf se sont faits tels pour être plus à l'aise dans leurs passions. » Le clergé schismatique auxiliaire se composait de prédicants de bas étage, non moins infidèles dans leurs sermons aux principes du dogme et de la morale qu'aux règles de la grammaire. Un siècle plus tard encore, Théodore de Bèze, pressé par S. François de Sales de se convertir, lui montrera l'objet de son amour en s'écriant : « Comment voulez-vous que j'y renonce ? »

* * *

Tous ces faits ont été empruntés aux historiens protestants. Au surplus, les lettres de Luther et de Calvin fourniraient, à elles seules, un égal témoignage. Assurément le protestantisme compte des membres honorables et de bonne foi, et qui, dans des conditions déterminées, peuvent être sauvés. Il n'en est pas moins vrai, l'origine de la Réforme remonte à l'initiative d'hommes sans autorité et sans vertu. En la comparant avec le berceau de l'Eglise catholique, tout orné de la splendeur des Apôtres, il nous est facile de voir de quel côté se trouve l'œuvre du Christ.

Les Apôtres sont morts avec l'auréole incomparable du martyre. Pour Luther, sa fin reste enveloppée de mystère. Peut-être s'est-il suicidé ! L'historien Majunke apporte une foule de documents inédits ou peu connus qui semblent confirmer cette opinion. Calvin, à en croire un de ses disciples, témoin oculaire, expira dans le désespoir et d'une maladie horrible [2].

[1] Bossuet, *Variations*.

[1] Cf. Mgr Baudrillart. *L'Eglise catholique, la Renaissance le Protestantisme*, p. 125 et suiv.
[2] *Dictionnaire* de Bergier, t. II, p. 310.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 januarii 1923.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant F FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 1er février 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême sur la prière. — II. Son efficacité, 49.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XII. *Quinquagésime :* Les deux formes de pénitence, 52. — XIII. *1er Dim. de Carême :* Les ruines du péché, 53.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XIV. 1er Dimanche de Carême, 55. — XV. 2e Dimanche, 57.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — III. En quel état Jésus-Christ est-il présent dans la Sainte Eucharistie ? 59. — IV. La Crèche et le Tabernacle, 61.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — II. Le Carmel, 63.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

II

L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

Dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis et evenient vobis.

Croyez en la puissance de votre prière : je vous affirme que tout ce que vous demanderez vous sera donné. (Marc, XI, 24).

Mes bien chers frères,

C'est un fait singulier, mais c'est un fait, et que nous constatons souvent : quand nous avons besoin de quelque chose, nous nous adressons aux autres hommes avec plus de confiance que nous ne nous adressons à Dieu. Et Dieu pourtant nous a dit : « Demande-moi tout ce que tu voudras, et je te le donnerai. »

Oui, mes frères, lorsque, poursuivis par la nécessité, pressés par le besoin, nous cherchons aide et secours, au lieu d'armer nos lèvres de ce cri tout-puissant auquel Dieu ne résiste jamais, et qui est la prière, notre première préoccupation est d'aller vers nos semblables, vers des hommes comme nous, impuissants comme nous, pauvres et misérreux comme nous. Quand, découragés, nous n'avons rien ou presque rien obtenu, alors nous nous souvenons de Dieu et nous revenons vers lui. Mais c'est tout craintifs encore, timides, hésitants, n'ayant pas sur les lèvres et dans notre âme cette vie, cette chaleur que donne à toute demande la conviction absolue de son efficacité.

Je voudrais prévenir pour vous, mes frères, ces déceptions et ces découragements, enlever de votre conduite chrétienne cette anomalie que je viens de signaler et qui peut-être s'y est souvent glissée, et cela en vous inspirant une confiance sans borne dans l'efficacité, dans la toute-puissance de votre prière.

Je vous montrerai donc ce soir que la prière est efficace, pourquoi elle est efficace, et jusqu'à quel point elle est efficace.

I. — *La prière est efficace*

Jetez, mes frères, je vous le demande, un regard sur l'humanité ; repassez feuillet par feuillet, ligne par ligne, l'histoire des rapports de Dieu avec nous, ses créatures ; et vous verrez que je n'exagère rien, que la prière est efficace, toute-puissante sur le cœur de Dieu, et que par elle Dieu consent à être toujours vaincu.

Vous rappelez-vous, mes frères, cette scène magnifique décrite aux premières pages de la Genèse et qui nous montre Dieu discutant avec Abraham, son serviteur ; Dieu qui veut punir les villes de Sodome et de Gomorrhe, et Abraham qui veut, à cause de son neveu, sauver les populations coupables ? Abraham marchande et Dieu cède, cède encore.

— S'il y a cinquante justes, dit Abraham, pardonnerez-vous ?... S'il n'y en a que trente, que vingt, pardonnerez-vous encore ?

— Oui, répond le Tout-Puissant, puisque tu me le demandes.

— S'il n'y en a que dix ?

Dieu, dans sa miséricorde infinie, consent encore au pardon ! Vous voyez, mes frères, la faiblesse de Dieu devant la prière.

Et Moïse, le conducteur du peuple hébreu, après chacune des prévarications de cette foule ingrate, n'entrait-il pas en discussion avec Dieu pour obtenir son pardon ? Et Dieu, mes frères, devant la prière de Moïse, Dieu a si peur de céder, qu'il le supplie lui-même de ne pas insister davantage... Sa justice réclame, les infidélités des Hébreux méritent un châtiment. Il faut frapper. Dieu se fait petit près de Moïse : « Laisse ma colère suivre son cours, lui dit-il, laisse-moi détruire ce peuple. Ne me prie plus ! Toi, tu n'y perdras rien, car je te ferai le chef d'un autre grand peuple... Laisse-moi ! » Mais Moïse insiste malgré tout et Dieu finit par lui dire : « Va, je pardonne à cause de ta prière ! »

David, Salomon, les prophètes tour à tour ont eu de semblables audaces et ils ont remporté les mêmes victoires.

Plus près de nous, mes frères, l'Evangile avec les miracles qu'il relate, n'est-il pas encore la preuve la plus authentique de la vérité que je vous prêche ? Ouvrez-le, je vous mets au défi de me montrer une prière qui n'ait pas été écoutée et réalisée par N.-S. J.-C. On s'approche de lui, on sollicite, que dis-je ? un regard, une larme suffisent. La Chananéenne est guérie, l'aveugle de Jéricho recouvre la vue, le paralytique marche, l'enfant de la veuve de Naïm est rendu vivant à sa mère.

Mais pourquoi rester dans ces jours lointains ? Sortez, mes frères, sortez en esprit de cette église ; entrez par le souvenir dans ces sanctuaires bénis de notre catholique pays ; allez dans ces centres de dévotion qui s'appellent Notre-Dame des Victoires, Montmartre, Lourdes, La Salette, Paray-le-Monial ;

voyez ces mains tendues et ces regards levés vers le ciel. Pourquoi y a-t-il encore là, nuit et jour, des âmes nombreuses qui prient avec tant de confiance, de persévérance et d'amour ? Pourquoi ces ex-voto et ces cierges qui brûlent ?...

Ah ! si Dieu était resté sourd, si jamais ou même rarement son oreille n'avait été attentive à ces supplications, si sa main ne s'était ouverte qu'avec parcimonie, croyez-vous que l'homme eût persévéré dans la prière ? Non, non ! A l'homme il faut des faits, des actes, des réalités. Dieu a été bon, la prière a été exaucée : l'homme a compris qu'il n'avait qu'à demander pour recevoir. Pour moi, je vous l'avoue, mes frères, une des grandes preuves de l'efficacité de la prière, c'est sa perpétuité parmi les hommes : si la prière ne servait à rien, il y a longtemps qu'on ne prierait plus !

II. — *Pourquoi la prière est-elle efficace ?*

D'où vient cette efficacité de la prière ?

Evidemment ce n'est pas de la prière elle-même. Si grand, si héroïque que soit l'effort de notre âme pour s'arracher à la terre et s'élever jusqu'à Dieu, — si persistant que soit cet effort, — si ardent, si vivant, si pénétrant que soit le cri de notre misère, il faut bien avouer que par lui-même et de lui-même, cet acte qu'est la prière n'a aucune puissance sur la volonté divine. Il est très méritoire, certes, puisqu'il procède de la charité, mais au fond il reste un acte tout humain. Sans doute il peut incliner le cœur de Dieu, le disposer favorablement ; mais Dieu reste libre de ses dons, et s'il veut bien nous les accorder, ce ne sera que par un pur effet de sa miséricorde.

Eh bien ! mes frères, appuyé sur les saintes Ecritures, la main sur l'Evangile, je veux plus que cela. Je veux pour la prière, pour la prière faite dans les conditions que Dieu a marquées et que je vous dirai plus tard, une efficacité non pas dépendante seulement de la miséricorde divine et de l'amour que Dieu porte à sa créature ; mais découlant bien plutôt de sa justice et de sa sincérité. En priant, je ne veux pas seulement *espérer* obtenir, je veux être *certain* que j'obtiendrai. Et cela sera si je puis vous prouver qu'en face de la prière Dieu a engagé sa justice et sa sincérité, au point de ne pouvoir plus rien refuser.

En réalité, c'est bien cela que Dieu a fait, par une de ces condescendances qui nous étonne et à laquelle nous aurions peine à croire si nous ne savions que Dieu est l'Amour infini.

Comment a-t-il donc assuré l'efficacité de notre prière ?

1. Tout d'abord en nous imposant la loi de la prière. Je vous le disais brièvement dans notre premier entretien, l'obligation de la prière repose sur une loi. Dieu l'a portée aux plus lointains des jours. Son Fils Notre-Seigneur l'a renouvelée durant son passage sur la terre. Et si vous voulez savoir toute l'étendue de cette loi, écoutez l'enseignement de l'Eglise, interprète fidèle des paroles du Maître :

La loi de la prière oblige tout homme raisonnable vivant en ce monde ; Dieu n'en exempte personne. Elle oblige l'enfant depuis le jour où, sa raison s'éveillant, il prend conscience de lui-même, de ses besoins, des secours déjà reçus de Dieu et de sa dépendance vis-à-vis de son Créateur. Elle vous oblige, jeunes gens qui m'écoutez, à ces heures difficiles surtout que vous traversez, qui marquent le passage de l'adolescence à la virilité, heures grandes et belles, c'est vrai, mais marquées si souvent de profondes misères. Elle oblige l'homme déjà fait, lancé à travers les difficultés et les responsabilités de la vie ; elle s'impose au vieillard penché vers la tombe, et qui, plus près du ciel, doit y penser plus souvent. Nul n'est exempt de l'obligation de la prière, car nul ne peut se passer de Dieu.

La loi de la prière nous oblige toujours. Sans doute à certains moments plus qu'à d'autres, par exemple dans les grandes circonstances de la vie où il semble qu'on a besoin de sentir davantage l'intervention divine. Mais en réalité aucune situation ne nous en délivre ; elle nous oblige dans la santé comme dans la maladie, dans la prospérité comme dans le malheur, dans la joie comme dans la peine.

La loi de la prière nous oblige enfin à ce point que la volonté arrêtée de ne pas prier, la négligence continuelle de la prière est une faute grave qui met notre salut en danger.

Ainsi, vous le voyez, mes frères, Dieu a fait de la prière une loi. Véritablement il veut nous voir à ses pieds, la demande sur les lèvres, le désir dans l'âme, les mains levées vers lui. Est-ce donc pour ne pas nous exaucer ? Mais alors ce serait de la tyrannie ! Si après avoir porté une telle loi, Dieu reste insensible à nos prières, s'il les laisse sans efficacité, il est le plus cruel des oppresseurs. Quoi ! il oblige sa créature à venir se jeter à ses pieds, à tendre les mains, à lui dire qu'elle ne peut rien sans lui, et cela pourquoi ? Pour le seul plaisir de se sentir grand et puissant devant une faiblesse qui s'accuse et qui s'humilie ? — Non ! non ! mes frères, cela ne se peut pas !... Dieu ne serait plus l'infiniment bon, le Père qui est dans les cieux ; Dieu ne serait plus Dieu !

2. Puis, comme si la loi ne nous obligeait pas assez, Dieu n'a-t-il pas fait à nos prières les plus belles promesses ? « Demandez et vous recevrez ! » N'a-t-il pas dit à chacun de nous sous des formes diverses, dans les divines Ecritures : « Tu élèveras ton âme jusqu'à moi ; tu me diras que tu m'aimes, je veux l'entendre de ta bouche ; tu me diras ta reconnaissance, je veux en recueillir l'expression sur tes lèvres ; tu me loueras dans ton cœur, car je suis digne de toute louange. Et en retour de ces hommages, moi, ton Dieu et ton Père, je te bénirai et je te bénirai dans ta postérité ; j'étendrai ma main sur toi et je te protégerai ; je serai ton guide, ton conseiller et ton ami. Je veux que tu avoues devant moi ta misère et ton impuissance, que tu ouvres devant mes yeux l'abîme de ta pauvreté,

parce que c'est me glorifier encore que de reconnaître que tu n'es rien et que je suis tout. Oh ! je sais bien tout cela : c'est moi qui t'ai créé et créé tel ; mais je veux en recevoir l'aveu de ta bouche. Alors j'ouvrirai sur ton âme mes trésors infinis, et je te comblerai, et je répandrai sur toi quelque chose de ma puissance et de ma sagesse. Tu travailleras, et le succès viendra de moi. Tu étudieras, et je ferai voir à ton intelligence des clartés que sans moi elle n'aurait pas soupçonnées. Tu me diras les désirs de ton cœur, et je bénirai ses affections en les rendant fidèles. Les faiblesses de ton corps, je les guérirai, si tu me le demandes. J'irai même, s'il le faut, jusqu'à suspendre les lois de la nature dont je suis le maître, et si, dans un mystérieux dessein de ma Providence que tu comprendras et béniras plus tard, je juge que l'épreuve est utile à ta vie, je verserai dans ton âme tant de douceurs et de consolations intimes, je serai si près de toi pour te soutenir, qu'avec résignation et amour tu diras comme mon Fils bien-aimé : Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Voilà, mes frères, quelles réponses Dieu s'est engagé à faire à nos prières, quelles récompenses il a promises à l'observation de cette loi de prière. N'est-ce pas suffisant pour nous assurer à tout jamais de son efficacité absolue, et nous enlever tout motif d'hésitation, de doute, ou de trouble ? Car, remarquez-le encore, de par la loi et les promesses qui l'accompagnent, il y a du côté de Dieu un véritable engagement, auquel sa justice et sa sincérité ne peuvent se soustraire. C'est un véritable contrat. Or, si la loi nous oblige, si le contrat nous tient ; dans ce qu'elle décide en notre faveur, la loi oblige aussi celui qui l'a portée, et le contrat tient avec une égale force les deux parties contractantes.

Mes frères, ne craignez donc pas : Dieu est vrai dans ses paroles, il est fidèle dans ses promesses ; il est la justice même. Il a dit : « Demandez et vous recevrez. » Si donc vous priez, priez avec confiance. Votre prière sera efficace, Dieu manquerait à sa parole s'il ne vous exauçait point.

III. — *Jusqu'à quel point la prière est-elle efficace ?*

Il me reste à répondre à une dernière question : jusqu'où va, jusqu'où peut aller cette efficacité de la prière ?

Je vais sans doute vous étonner, m. f., mais je vous dois la vérité totale.

A la question que je viens de poser, je ne répondrai que d'un mot : — La puissance de la prière n'a pas d'autres limites que les limites mêmes de la toute-puissance divine. Tout ce que Dieu peut, la prière le peut aussi, elle est toute-puissante à l'égal de Dieu !

Vous réclamez la preuve de cette étonnante affirmation ? La voici.

Tout ce qui ne dépend que de la libre volonté de Dieu ne nous est connu d'une façon certaine que par ce que nous en révèlent les Saintes Ecritures. C'est donc aux Saintes Ecritures qu'il nous faut demander la portée et l'étendue des décisions divines. Or, m. f., exaucer notre prière, c'est là, je pense, quelque chose qui dépend du bon vouloir de Dieu. Eh bien ! les Saintes Ecritures, par ce qu'elles affirment, nous disent l'étendue de cette puissance de la prière. Quand j'ouvre les Livres saints, quand je consulte l'Evangile, j'y trouve affirmé que l'efficacité de la prière est sans limites ; que tout ce que l'homme désire, naturellement de raisonnable et de conforme à la sagesse de Dieu, s'il le demande, Dieu le lui accorde : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, » dit N.-S., — *tout*, remarquez bien le mot. Le divin Maître ne dit pas : « Si vous demandez telle ou telle chose, » non, mais : « *Tout* ce que vous demanderez à mon Père, il vous le donnera. » Pouvait-il être plus explicite ? Pouvait-il nous dire en termes plus clairs que Dieu n'avait pas mis de mesure à la puissance de la prière ? Nous sommes faibles, m. f., notre pouvoir, à nous pauvres hommes, est bien borné. A chaque pas nous nous trouvons en face de difficultés qui nous paraissent insurmontables, de forces invincibles, d'êtres plus puissants que nous, et sur ces êtres, contre ces forces, que pouvons-nous ? Que pouvons-nous sur ces esprits supérieurs, bons ou mauvais, dont nous sentons pourtant l'invisible action ? Que pouvons-nous en face de l'univers et des forces mystérieuses de la nature ? Dieu, lui, a puissance sur tout. Lorsque par la prière nous entrons en communion avec lui, il nous revêt pour ainsi dire de lui-même, il nous met en possession de sa force, et avec lui nous dominons les mondes. Quand nous prions, nous pouvons dire avec le Maître : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ! »

Oui, par la prière nous avons puissance au ciel. Les bons Anges sont à nos ordres. Le prophète Daniel n'a-t-il pas noté la promptitude avec laquelle l'archange Gabriel accourait près de lui aussitôt qu'il avait prié ? Lorsque Pierre, le chef de l'Eglise naissante, était en prison, n'est-ce pas à la prière des premiers chrétiens qu'un ange descendit du ciel pour briser les chaînes de l'apôtre ? — Les démons eux-mêmes, ceux que Notre-Seigneur appelait « les princes de ce monde » et « la puissance des ténèbres, » reculent devant la prière ; c'est elle que Dieu lui-même nous a donnée pour arme victorieuse dans les tentations.

Les forces de la nature, les créatures de ce monde obéissent, elles aussi, à la prière de l'homme ; les fléaux cessent devant sa puissance mystérieuse : « Fixe-moi une heure durant laquelle je prierai pour toi, disait un jour Moïse au Pharaon d'Egypte, et la plaie qui te menace sera conjurée. » La prière, m. f., mais sur les lèvres de Marie n'a-t-elle pas obtenu le changement de l'eau en vin aux noces de Cana ? Sur les lèvres de Notre-Seigneur, n'a-t-elle pas arraché Lazare à l'empire de la mort ? Sur les lèvres des Apôtres, n'obtenait-elle pas du Sauveur le mot qui calmait les flots et apaisait les tempêtes ?

Ainsi vous le constatez, m. f., la prière a puissance sur tout.

J'ajoute en terminant qu'elle a puissance partout. Elle agit au loin comme de près. Elle pénètre les cieux. Elle descend dans ces prisons obscures où Dieu retient captifs les débiteurs de sa justice, et vous savez comme moi qu'elle peut leur porter la délivrance, l'entrée dans la lumière et dans la paix éternelle. Ici-bas même elle ne connaît ni les distances, ni les frontières. A l'ami qui vit loin de nous, à l'enfant bien-aimé que les circonstances ou les événements de la vie ont emporté loin du toit paternel, à ces êtres chéris que suivent vos sollicitudes et vos craintes, pères et mères, votre prière, puissante comme Dieu, peut porter les bienfaits, les joies, les consolations que votre cœur rêve pour eux.

Oui, m. f., couvrez de votre prière ceux que vous aimez et que les dangers, les épreuves menacent peut-être : Dieu sera avec eux, et à cause de votre prière il les arrachera à tous les périls et à tous les malheurs.

Et c'est ainsi qu'appuyé sur l'Ecriture, qui est la parole de Dieu, je suis à même de vous affirmer que la prière peut tout, que son efficacité s'étend partout et sur tout, comme la puissance divine.

Quelle grande chose, n'est-ce pas, m. f., que la prière ! Quelle force en nos pauvres mains ! Comme je comprends à cette lumière que lorsque nous tombons, c'est que nous le voulons bien ! que si nous sommes malheureux, c'est que nous ne prions pas ! que si nous nous sentons impuissants à faire du bien à ceux que nous aimons, c'est que nous ne savons pas prier ! qu'en un mot, si nous n'avons rien, c'est que nous n'avons rien demandé... Bénissons donc Dieu, m. f., d'avoir mis à notre disposition la prière ; aimons-la, et convaincus de son efficacité, confiants dans sa toute-puissance, qu'elle soit sans cesse dans notre âme et toujours sur nos lèvres !

* * *

S. Augustin parlant de la prière a dit qu'elle était « la force de l'homme et la faiblesse de Dieu. » Cette parole est vraie, m. f.

La prière est la force de l'homme, la seule vraie, et quels que soient le délire et les aspirations de son orgueil, il est certain qu'il ne possède aucune force comparable à celle-là : par elle il a action sur tout, et cette action s'étend partout où peut s'étendre la puissance divine.

Elle est la faiblesse de Dieu, car Dieu s'est engagé à se laisser vaincre par la prière : nous en avons pour garant l'obligation qu'il nous a faite de prier et les magnifiques promesses qui accompagnent la loi.

C'est de ces vérités que j'ai essayé de vous convaincre, m. f. Repassez-les pendant ces jours en votre mémoire. Nourrissez-en votre âme et, j'en suis sûr, vous vous attacherez à la prière ; vous l'aimerez ; elle ne se réduira plus sur vos lèvres à de simples formules, mais elle sortira plus vivante, plus ardente de vos cœurs. Vous constaterez aussi que ces grandes et fortes vérités sur ce simple sujet rendent véritablement la religion plus profonde, la piété plus tendre, et le cœur plus pur ; qu'elles rendent la croix plus légère, la vertu plus facile et le ciel plus proche. Allez donc à Dieu, m. f., avec une prière toujours confiante ! Priez-le, et vous serez exaucés et bénis tous les jours de votre vie. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XII

Quinquagésime

LES DEUX FORMES DE PÉNITENCE

Facite fructum dignum pœnitentiæ.
Faites de dignes fruits de pénitence. (Mt., III, 8).

Mes frères,

Le péché atteint du même coup notre corps et notre âme : car si l'âme en est le siège, le principe, le corps sert à celle-ci d'instrument. L'un et l'autre doivent donc fournir leur part à l'expiation du péché. Quoique le mérite de la pénitence soit dans la volonté, l'exercice et l'usage de la pénitence consistent surtout dans la mortification du corps. De là, pour cette vertu, une double forme, extérieure et intérieure.

I

La pénitence corporelle d'abord.

C'est dans notre chair que le péché règne, et c'est dans notre chair que doit aussi régner la pénitence. Le corps, par son intime liaison avec l'âme, les sens par lesquels l'âme entre en communication avec tous les objets du dehors, deviennent ses complices. La justice réclame comme une suite logique qu'ayant participé au péché, ils participent à sa réparation. Au surplus, de mortifier notre corps, les moyens ne manquent pas.

La pénitence, nous la trouvons dans les jeûnes auxquels l'Eglise nous oblige durant le Carême, et, à supposer que nous ne puissions pas jeûner, dans l'abstinence des aliments qu'elle nous prescrit et selon la mesure où elle le prescrit.

Chaque jour une somme de travail s'impose à nos efforts. En unissant ainsi dans notre vie les sueurs et les fatigues de la veille aux sueurs et aux fatigues du lendemain, par cette tâche quotidienne, c'est une manière pour nous, et non la moins méritoire, d'accomplir la loi pénitentielle.

Refuser à nos sens ce qu'ils réclament, mais ce qu'il ne convient pas de leur accorder, à nos yeux de tout lire et à nos oreilles de tout entendre, se priver de certaines satisfactions permises pour expier les satisfactions coupables qu'on s'est trop souvent données, cela s'offre à nous, si nous le voulons, à tout instant.

Les occasions de porter notre croix sont journalières. Ne serait-ce que pour répondre, heure

par heure, aux obligations de notre conscience, sans consulter nos goûts, sans compter avec notre santé, notre repos, avec toutes les alarmes que ces devoirs nous imposent, il faut bien s'imposer quelque gêne.

Tantôt une maladie, tantôt une perte sensible, un déni de justice, ces choses sans doute et jusqu'aux mille liens dont est tissée notre vie personnelle, nous arrivent par une disposition divine ; elles n'en font pas moins souffrir notre pauvre nature.

Je n'ai pas à vous rappeler ce qu'était la pénitence aux premiers siècles de l'Eglise. On la pratiquait, comme aujourd'hui encore dans les Ordres religieux, avec une rigueur étonnante. Nous n'en sommes plus là. A notre corps nous donnons ce qu'il demande et souvent plus qu'il ne demande ; nous ne savons même pas, dans les circonstances où nous souffrons, faire de nécessité vertu. Cependant il n'y a pas deux Evangiles, et le mot de Jésus-Christ reste vrai : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. » (Mt., XVI, 24). La pénitence peut varier avec la diversité des situations, des devoirs, des tempéraments ; mais il faut d'une manière ou de l'autre nous soumettre à ses rigueurs ; nous ne pouvons pas aller au ciel par une autre voie.

II

Mortifier son corps, c'est la pénitence extérieure ; mortifier son âme, c'est la pénitence intérieure.

Que la mortification chrétienne consiste particulièrement dans l'esprit, qu'elle consiste surtout à briser sa volonté, à réprimer des désirs trop naturels, à se rendre maître de tous les mouvements et de toutes les aspirations de son cœur, on ne saurait en douter. Mille habitudes mauvaises, source et racine du péché, comme autant de semences de mort, *semina mortis*, dit S. Augustin, — pour peu que nous ayons soin de nous étudier, il est facile de nous en convaincre, — se disputent notre âme. Notre âme est un champ ingrat, envahi par les épines, les pierres et les ronces. Une bagatelle remplit souvent le cœur qui croit avoir renoncé à tout. Or, à ces défauts, nous devons faire une guerre sans trêve.

Mais pour triompher d'une inclination au mal, d'une répugnance au devoir, cela ne va pas sans efforts. Lorsque le jardinier désire faire porter à un arbre de bons fruits, il ne doit pas craindre de tailler, de couper, de retrancher ; de même, à qui veut arracher l'un après l'autre ses défauts et maintenir ses inclinations dans une juste dépendance, conforme à la loi de Dieu, il faut y mettre tout son courage, mourir autant de fois qu'il y aura d'efforts à donner et d'obstacles à surmonter. Une telle œuvre ; la discrétion dans les paroles ; pour que notre charité soit, comme S. Paul l'exige, douce, patiente, humble, et sache même se résigner à des manières importunes et fâcheuses, recevoir de bonne grâce, et quand Dieu le veut, l'humiliation et le mépris ; l'acceptation soumise à chaque jour et à chaque heure, même quand le dégoût est plus amer : toutes ces vertus exigent un renoncement inlassable, une sainte et continuelle violence sur nous-mêmes.

Sans doute, il n'appartient qu'à la grâce divine de faire mourir les passions dans notre chair et dans notre cœur ; mais encore faut-il y joindre le concours d'une volonté pénitente. « Donnez-moi cela, » nous dit Dieu. C'est bien peu, vous semble-t-il ; mais de ce peu, de ce léger sacrifice, de cet effort de charité, de ce retranchement d'une vanité mondaine, dépendent les faveurs les plus abondantes. Si nous n'obtenons pas de suite le résultat désiré, nous y arriverons avec le temps et la patience. Les eaux, en tombant goutte à goutte, creusent peu à peu la pierre et le marbre : les petites pénitences finissent de même par développer dans une âme les fortes habitudes de la vertu.

* * *

L'Eglise tressaillit de joie le jour où sainte Hélène découvrit la croix du Calvaire, et notre bonheur, à coup sûr, serait de posséder une parcelle de cette Croix divine. Voici beaucoup mieux : Jésus-Christ nous invite au partage même de ses douleurs en nous invitant à la pénitence. Que la croix nous vienne des infirmités du corps, des tristesses de l'âme ou de la répression courageuse de nos défauts, en la portant, nous imprimons en nous un trait de ressemblance avec ce bon Maître, et la part que nous aurons prise à ses souffrances sera la part qu'il nous réserve dans sa gloire. *Compatimur ut et conglorificemur.* (Rom., VIII, 17). Ainsi soit-il.

XIII

1er Dimanche de Carême

LES RUINES DU PÉCHÉ

Peccatum vero cum consummatum fuerit, generat mortem.
Le péché, volontairement accepté, engendre la mort. (Jac., I, 15).

Mes frères,

Le péché est le souverain mal de Dieu ; il est aussi le souverain mal de l'homme : car il atteint en nous ce que nous avons de plus précieux et de plus cher. Si, après un seul péché commis, Dieu nous enlevait ces biens dont la possession fait notre bonheur, s'il nous punissait par des revers de fortune ou par des maladies, nous en aurions la crainte comme d'un mal incomparable. Cependant la foi nous enseigne davantage : tout autres et beaucoup plus graves sont les ruines du péché.

I

Une âme ornée de grâce et de justice, vivant dans l'habitude du bien, revêt une beauté singulière et porte en elle-même un reflet du ciel. Elevez votre pensée tant qu'il vous plaira et donnez à vos désirs toute l'étendue possible, vous n'aurez pas

encore l'idée adéquate de la beauté d'une âme pure : tout ce que l'univers possède de perfection et d'éclat, tout cela n'est rien en comparaison de son excellence. Pour la concevoir, il faut aller au delà des merveilles de la terre, il faut aller au ciel, monter plus haut même que les chœurs des anges et voir Dieu. L'âme juste, en effet, porte la ressemblance de Dieu : elle est son image ; s'il nous était permis de saisir un instant ses traits, nous aurions par avance quelque chose de la vision éternelle. Voilà ce que la foi nous enseigne. De même que le soleil dore la terre de ses rayons et répand sur elle les flots de sa lumière, Dieu illumine l'âme juste de ses splendeurs ; selon l'Apôtre, nous sommes par la grâce participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ*. (II Petr., I, 4).

Or, que fait le péché mortel ? Il substitue dans une âme à la ressemblance divine l'empreinte du démon. Pour effacer nos souillures, Jésus-Christ a permis que sur le Calvaire on défigurât son auguste visage en le couvrant de poussière et de sang ; mais à travers les larmes et le sang, il conservait encore le pur éclat de son incomparable beauté. L'âme du pécheur, au contraire, a tout perdu. Elle était revêtue de la noble parure de la grâce sanctifiante ; elle porte maintenant les honteux stigmates du mal. Sanctuaire béni, elle était l'habitation paisible de la vertu ; depuis que la main de l'ennemi l'a profanée, on est saisi d'horreur en la voyant. Elle était le chef-d'œuvre de Dieu ; en un clin d'œil, le péché a détruit ce mystérieux et sublime ouvrage. Hélas ! et nous attachons si peu d'importance au péché, nous le commettons avec une si déplorable légèreté !

II

En nous faisant perdre la grâce, le péché nous prive en même temps de tout mérite surnaturel.

Il serait difficile de dire la somme de richesses saintes qu'une âme innocente peut amasser. Tout ce qu'elle accomplit dans cet heureux état : prières, travaux, combats, épreuves sont, suivant une belle expression, « autant de semences pour l'éternité. » Même les œuvres en apparence indifférentes, pourvu qu'elles soient dirigées par la charité et sanctifiées par la grâce, auront un jour leur récompense. La raison en est qu'une âme juste étant l'amie de Dieu, ce qu'elle fait prend une valeur éternelle.

Mais quelle n'est pas la malice d'un péché grave ! Eussiez-vous mené depuis de longues années la vie la plus fidèle, et, par un progrès continuel dans la vertu, atteint une perfection éminente : une seule faute mortelle, serait-ce même seulement de désir ou de pensée, vous dépouille entièrement. Les trésors dont l'acquisition vous avait coûté tant de peines, se trouvent perdus, et si bien perdus que, si vous veniez à mourir dans ce triste état, vous seriez damné pour toujours.

Lorsqu'après avoir jeté dans son champ le bon grain et s'être flatté d'une abondante moisson, le laboureur voit sa récolte anéantie, il est saisi de douleur. Mille fois plus devons-nous regretter la perte de nos mérites surnaturels, quand après avoir soutenu dans le monde tous les efforts de la vertu, et que du champ, peut-être le plus aride, Dieu s'était plu déjà à tirer de riches et belles gerbes, disparaît, en un moment, par le fait d'un péché grave, tout ce que nous avions amassé.

Non seulement le péché mortel, en nous ravissant la grâce, anéantit nos mérites passés, mais il nous empêche d'en acquérir de nouveaux.

« Quoi que je fasse et que mon zèle m'inspire, disait S. Paul, si je n'ai pas la charité, je travaille en vain. Quand je parlerais le langage des anges, quand tous mes biens seraient distribués aux pauvres, aurais-je même assez de foi pour transporter les montagnes, tout cela sans la grâce ne serait rien. *Charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.* » (I Cor., XIII, 3). Il y a dans cette doctrine de l'Apôtre de quoi donner à réfléchir : ce n'est donc plus aimer Dieu que de lui offrir un cœur partagé.

Sans doute, par leur nature, les actions du pécheur ressemblent à celles du juste. A l'exemple du juste le pécheur peut exercer les œuvres de miséricorde, être bon, équitable, compatissant ; mais ce péché qu'il nourrit, cette haine dont rien ne peut adoucir l'amertume, cet attachement criminel auquel il ne veut pas renoncer en détruisent le mérite. N'en soyons pas surpris. La branche de la vigne séparée du cep, le rameau privé de sève ne sauraient porter aucun fruit ; tout au plus sont-ils bons à être jetés au feu. Or, dans l'ordre surnaturel, Jésus-Christ est le cep et nous sommes les branches : si nous cessons de lui être unis, la vie ne circule plus en nous.

Au pécheur compatissant envers ses semblables, Dieu tiendra compte, soit par des prospérités temporelles, soit, ce qui vaut mieux encore, en lui inspirant un retour vers le bien. Toutefois, dans l'état de péché où il se trouve, ses vertus purement humaines manquent de valeur pour le ciel ; Dieu qui a promis au juste le partage de son bonheur pour un verre d'eau froide offert par charité, n'en tiendra aucun compte dans l'ordre de la gloire. Pourquoi ? Parce qu'elles n'ont pas eu le germe de vie qui devait les animer, elles n'ont pas été marquées du sceau de la grâce sanctifiante.

III

Nous n'avons pas encore dit toutes les ruines causées par le péché grave.

L'âme, dans sa vie ordinaire, est immortelle. Nommer l'âme, c'est nommer une substance spirituelle, sans composition et sans matière, par le fait, incapable d'être dissoute. En retour, l'âme peut mourir dans sa vie surnaturelle, quand elle perd la grâce divine. La grâce était sa nourriture, l'aliment dont elle avait besoin chaque jour pour se soutenir. Privée de la grâce, malgré l'étourdissement tumultueux qui l'envahit, c'est pour elle le vide, c'est la mort.

Il n'y a pas seulement là une manière de s'exprimer plus saisissante, mais c'est bien une réalité.

Un jour, tout entouré des honneurs de la royauté, David repassait dans sa mémoire ses iniquités passées, et il se disait : « Mon ennemi m'a placé dans l'obscurité du tombeau. *Collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi.* » (Ps. CXLII, 3). L'obscurité du tombeau, tel est l'état du pécheur. Le pécheur a toutes les apparences de la vie ; il a la santé, la force ; il s'occupe de travail, de commerce, d'affaires. Mais s'il nous était donné de pénétrer dans son existence surnaturelle, nous y verrions les signes de la mort. Ses habitudes mauvaises l'enveloppent comme d'un suaire et la pierre de son tombeau, sans être cependant scellée, s'appesantit déjà lourdement.

Nous craignons, ici-bas, un dérangement dans nos affaires, un mécompte dans nos espérances ; nous craignons de ne pas paraître avec assez d'éclat et de vanité au milieu du monde ; nous craignons tout, excepté le vrai mal, c'est-à-dire le péché. Si rapide qu'il soit, ombre fugitive, il cause à l'âme une blessure mortelle, en l'éloignant à chaque nouvelle chute de plus en plus de Dieu qui est sa vie.

* * *

Lorsqu'on a le bonheur de porter un riche vêtement on prend soin qu'il ne s'y glisse aucune tache ; plus l'étoffe en est précieuse, plus on le garde soigneusement. Mes frères, notre âme est notre parure ; à ne pas la ternir par le péché, nous devons donc apporter une vigilance inquiète et un zèle persévérant. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XIV

1er DIMANCHE DE CARÊME

L'idée d'expiation tend à disparaître du monde, et cependant c'est elle seule qui explique le monde. L'Eglise nous la rappelle pendant le saint temps du Carême qui nous remet en mémoire les sublimes et douloureuses réalités de la Rédemption. Le temps de Noël était plein de grâce et de douceur, nous nous sentions attirés vers le divin Enfant paré de tous les attraits de l'enfance et qui nous souriait de son suave sourire. Mais il n'est né que pour mourir ; et si nous nous sommes réjouis à son berceau, nous pleurerons bientôt sur son tombeau, d'où il sortira ensuite glorieux et triomphant.

I

1. Nous sommes donc à une époque de gravité, de tristesse et de pénitence. L'Eglise nous l'a déclaré par les rites solennels de l'imposition des cendres où elle nous a pénétrés de notre néant, où elle nous a fait souvenir que nous ne sommes que cendre et poussière. Pendant quarante jours elle va nous le redire, en nous pressant d'expier nos fautes et de nous associer à la Rédemption du Sauveur.

La Septuagésime évoquait à notre esprit les soixante-dix années de la captivité de Babylone ; la Quadragésime ou Carême a été instituée en souvenir des quarante jours de jeûne de Jésus-Christ avant de commencer sa vie publique. Tant qu'ils furent avec lui, les Apôtres ne jeûnèrent pas, et comme les disciples de Jean s'en scandalisaient, Jésus leur dit : « Les amis de l'Epoux ne sauraient être dans le deuil tant que l'Epoux est avec eux. Quand l'Epoux leur sera enlevé, ils jeûneront. » (Mt., IX, 15). En effet, après la mort du Sauveur les Apôtres instituèrent ce jeûne de quarante jours afin d'entretenir chez les chrétiens l'idée d'expiation, et de les préparer aux fêtes pascales. Ce temps devint sacré, le jeûne fut observé universellement ; les âmes se sanctifiaient, les mœurs se transformaient, on ne refusait rien à Jésus-Christ qui avait souffert pour nous, la paix régnait dans les esprits et dans les cœurs, la guerre cessait entre les princes et entre les peuples, l'Eglise établissait la Trêve de Dieu et notre grand pape Urbain II, au concile de Clermont en 1095, ordonnait par décret que tous les actes de guerre demeurassent interdits depuis le Mercredi des Cendres jusqu'au lundi après l'octave de la Pentecôte.

Tels étaient les bienfaits du Carême pour les individus et pour la société.

2. De grands adoucissements ont été apportés au jeûne, nécessités ou par l'affaiblissement des santés, ou par le relâchement dont la Réforme donna le signal, en affranchissant la chair, les instincts, les appétits ; mais ils n'ont pas détruit le principe de l'expiation, de la pénitence qui ne s'en affirme que plus énergiquement, car il est clair qu'il y a aujourd'hui plus à expier que jamais. La parole du Sauveur au début de sa prédication retentit avec une force qui va croissant parce qu'elle est moins écoutée : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. » (Mt., IV, 17). C'est un devoir absolu pour tout chrétien de faire des exercices de pénitence, des prières et des aumônes plus nombreuses, et si la coutume contraire venait à prévaloir, que faudrait-il en conclure, sinon que la société cesserait d'être chrétienne, et que nos âmes se rapprocheraient de plus en plus de la mort ? Car c'est Jésus-Christ qui est la vie de l'âme, et le moyen principal par lequel il nous communique sa vie, c'est la pénitence : « Si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous ! » (Luc, XIII, 5).

Nous sommes la milice chrétienne, *militia christiana*, nous dit l'Eglise, les soldats chrétiens qui ont pour armes la pénitence et la prière ; élançons-nous pendant quarante jours dans cette arène d'où nous sortirons vainqueurs par la grâce de Dieu. La messe de ce jour nous prêche la confiance. Elle nous fait envisager de rudes combats, mais elle nous apprend comment nous triompherons : « L'âme en danger n'aura qu'à m'invoquer, déclare le Tout-Puissant, et je l'exaucerai. Je la

délivrerai, je la glorifierai, je la rassasierai des longs jours de l'éternité, *longitudine dierum adimplebo eum.* » Pourquoi craindre ? « Celui qui habite dans l'asile du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel. »

Pourquoi nous étonner aussi lorsque nous sommes tentés, alors que Jésus-Christ lui-même a voulu être tenté par le démon ? C'est ce que va nous raconter l'Evangile.

II

A peine Jésus fut-il baptisé par Jean-Baptiste qu'il fut conduit, poussé, entraîné par l'Esprit-Saint dans le désert, pour y être tenté par le démon.

Pourquoi voulut-il être tenté ? Comment la divinité pouvait-elle être tentée et quel espoir pour Satan de pouvoir triompher ? C'est que Satan ignorait que Jésus était le Fils de Dieu. L'existence du Sauveur était pour lui un problème qui le torturait. Seul parmi les hommes, — seul avec Marie, — Jésus échappait à son empire, demeurait pur, saint, immaculé, sans qu'aucune souillure vint effleurer son âme. Qui était-il donc pour résister à tous les attraits sous lesquels succombaient tous les autres hommes, sauf quelques personnages privilégiés comme Elie et Moïse (et encore ceux-ci avaient-ils été souillés de la tache originelle) ? A coup sûr, si le démon eût eu la certitude que Jésus était le Fils de Dieu, revêtu de la livrée humaine, il n'eût osé l'attaquer : il savait — S. Michel le lui avait crié — qu'on ne lutte pas avec Dieu et que personne n'est comme Dieu. Mais cette certitude il ne l'a pas, et c'est pour cela qu'il va tenter Jésus.

N'en soyons pas surpris : à Gethsémani, nous verrons encore le démon multiplier ses attaques, amasser dans l'âme de Jésus, dans son imagination, son esprit, sa volonté, des montagnes d'angoisses, de doutes, de tristesses, toujours dans le même but, pour savoir enfin quel était ce mystérieux personnage qui lui échappait, qu'il haïssait pour sa vertu, sa sainteté, et qu'il avait toujours rencontré à sa traverse, le chassant, l'humiliant et augmentant par son pouvoir, par ses miracles, ses douleurs d'enfer.

N'oublions pas non plus que, suivant le mot de S. Paul, Jésus a voulu être semblable à nous jusque dans sa tentation, sauf qu'il n'a pas péché.

Jésus vient donc dans le désert, sur la montagne de la Quarantaine, tout près de Jéricho, en face de ce Jourdain dont il a sanctifié les eaux ; il y jeûne d'un jeûne strict pendant quarante jours, comme Moïse sur le Sinaï, comme Elie en marche vers l'Horeb ; il est là parmi les bêtes sauvages, dit S. Marc, en proie aux suggestions du démon, qui durent être terribles et par l'attaque et par la durée. Nous ne connaissons que les trois principales.

1. « Le tentateur s'approche et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, commande que ces pierres deviennent des pains. » Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, Jésus qui a revêtu toutes les infirmités de notre nature, eut faim. Satan saisit cette circonstance pour découvrir en lui quelque faiblesse de la chair, quelque défaillance. Dans sa question même, il révèle sa propre anxiété et son intime désir : « Si tu es le Fils de Dieu !... » Il l'ignore donc, et comme il voudrait le savoir ! Il ne lui présente pas des mets délicats, ou des fruits savoureux que réclamaient pourtant ses lèvres brûlantes, son corps exténué par le jeûne : il le sait au-dessus de toutes les convoitises sensuelles. Mais il lui suggère que s'il est le Fils de Dieu, toute la création est en son pouvoir, et qu'avec ces pierres du désert il peut faire des pains.

Jésus lui répond : « Il est écrit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.* »

C'est la parole que Moïse adressait aux Hébreux dans le désert : « Souvenez-vous que Dieu vous a affligés de la faim et qu'il vous a donné la manne que ni vous ni vos pères ne connaissiez, afin de montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. » (Deuter., VIII, 3). Jésus la reprenait afin de signifier à Satan que si Dieu avait nourri pendant quarante ans les Israélites avec cette nourriture nouvelle de la manne, sa providence ne l'abandonnerait pas dans cette extrémité. Il disait ainsi au démon : « J'ai confiance au Dieu d'Israël. La nourriture du corps est peu de chose auprès de la parole de Dieu, de la vérité, qui est la nourriture de l'âme. » C'est le premier commentaire de sa grande parole : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

La leçon qui nous est donnée et que nous devons retenir, c'est qu'il faut d'abord nous attacher à la vérité de l'Evangile, et goûter la parole de Dieu que nous distribue l'Eglise comme le plus précieux des dons.

2. « Alors le démon le transporta dans la Ville sainte, le plaça sur le pinacle du temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il a donné ordre à ses anges de te garder, de peur que tes pieds ne se heurtent contre la pierre. »

Satan l'a placé au-dessus du temple, peut-être au sommet de cette galerie d'où fut précipité S. Jacques le Mineur. A leurs pieds, sur la place, une multitude allait, venait, circulait. Quelle plus belle occasion trouverait-il jamais de montrer sa puissance et de se faire adorer ? Tombant du pinacle, il paraîtrait descendre du ciel et les anges s'empresseraient pour le soutenir. Alors éclaterait dans une manifestation grandiose la gloire de Dieu.

Jésus répond d'un mot : « Il est écrit : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.* » C'est tenter Dieu que de compter sur son secours pour une chose qui ne sert qu'à exalter l'orgueil humain. Jésus triomphe de la tentation de présomption, comme il avait triomphé de la tentation de sensualité.

Retenons bien cette parole : « Il ne faut pas tenter Dieu. » Vous tentez Dieu quand vous exposez inutilement, et surtout pour satisfaire votre esprit

de jouissance, votre foi, en conversant avec des impies, en lisant des livres où la religion est attaquée ; ou votre vertu, en fréquentant des compagnies dangereuses ou même légères, en vous plongeant dans des lectures que réprouve la morale et qui flétrissent l'innocence. Loin de vous accorder ses secours, Dieu vous les retire et il ordonne à ses anges de s'éloigner de vous.

3. « Alors le démon le transporta sur une haute montagne, d'où il lui montra tous les empires du monde avec leur gloire, et il lui dit : « Je te donnerai toute cette puissance, car ils m'ont été livrés, et je les donne à qui je veux, *quia mihi tradita sunt, et cui volo do illa.* (Luc, IV, 6). Je te donnerai tout cela, si tu te prosternes devant moi et si tu m'adores. »

Quelle était cette montagne ? L'Evangile ne le dit pas, ni par quels prestiges le démon fit miroiter aux yeux du Sauveur toutes ces splendeurs du monde ; mais, cette fois, il se dévoile tout entier. Ces royaumes ne lui appartiennent pas, ils ne lui ont pas été livrés, Dieu se les réserve ; mais Satan se montre ce qu'il est, un grand menteur. Il promet ce qui n'est pas à lui, mais dont il a quelquefois, quand Dieu le permet, la libre disposition, et pour que Jésus en jouisse, il exige d'abord que celui qu'il tente se prosterne devant lui et l'adore.

C'est la tentation d'ambition, la plus grande de toutes, celle qui séduit les esprits les plus élevés. Posséder les richesses dans une vaste mesure, avoir tous les honneurs, disposer à son gré des hommes transformés en esclaves, ç'a été la tentation des grands conquérants. Mais l'ambition se mesure à l'esprit. Il n'est pas nécessaire de désirer un empire pour être ambitieux ; chacun dans sa sphère a ses convoitises et ses ambitions auxquelles il est aussi attaché qu'un monarque aux provinces qu'il veut adjoindre à ses possessions. On convoite un champ, une maison, une belle situation. Le démon vous les promet, au prix de bassesses, et surtout si vous l'adorez, car il n'a pas renoncé à se faire adorer des créatures. Lors donc que pour obtenir un privilège, une position que vous briguez, s'il faut pour cela vous courber devant Satan, commettre une injustice ou une impiété, répondez énergiquement comme Jésus-Christ : « Va-t-en, Satan, car il est écrit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul.* »

Et le démon se retira en effet, foudroyé par cette apostrophe qui le laissait sans réponse. « Et les anges s'approchèrent et servirent Jésus », lui apportant, suivant une pieuse légende, des mets qui lui avaient été préparés par sa Mère.

Le Sauveur a donc voulu connaître la tentation, afin de pouvoir compatir à ceux qu'elle harcèle et qu'elle renverse. Mais le démon ne se retira que pour un temps, *usque ad tempus,* et nous le retrouverons bientôt à Gethsémani.

De même, il ne nous quitte jamais complètement, parce que nous devons combattre jusqu'à la fin. Toujours la jouissance, l'orgueil, l'ambition nous obsèdent et nous exercent. Mais qui pouvons-nous craindre ? Nous savons comment on repousse les tentations. Jésus nous a suggéré les réponses et l'Eglise dans son office nous rassure. Elle chante en effet par deux fois, à l'Offertoire et à la Communion : « Le Seigneur te couvrira de sa protection ; sous ses ailes tu trouveras l'espérance ; sa vérité te protégera comme d'un bouclier. *Scapulis suis obumbrabit tibi Dominus...* »

XV

2e DIMANCHE DE CARÊME

La tentation est notre lot quotidien : c'est ce que l'Eglise nous rappelait dimanche, en nous montrant que Jésus lui-même a voulu être tenté, afin d'être en quelque sorte plus semblable à nous. Tant que nous serons sur cette terre nous subirons cette épreuve : personne n'y échappe, et les meilleurs moins encore que tout autre. Souvenez-vous en effet de cette parole de l'ange Raphaël à Tobie : « Parce que tu étais agréable à Dieu, il fallait que la tentation t'éprouvât. » (Tob., XIII, 13). C'est une humiliation sans doute, mais une humiliation salutaire, parce qu'elle nous fait voir notre faiblesse et nous préserve de l'orgueil. La tentation n'est pas le péché ; seul le consentement à la tentation produit le péché.

Mais comme cette pensée que nous sommes sans cesse harcelés par le démon et que nous pouvons retomber dans nos fautes pourrait nous inspirer quelque découragement, l'Eglise qui nous a donné l'avertissement, intervient aujourd'hui pour nous fortifier et relever notre confiance par cette touchante prière que Dieu exauce toujours, car il écoute toujours son Eglise :

« Souvenez-vous, Seigneur, de vos miséricordes qui sont éternelles. Ne laissez jamais nos ennemis dominer sur nous. Délivrez-nous, ô Dieu d'Israël, de toutes nos détresses, *ex omnibus angustiis nostris.* »

Alors la confiance nous revient ; nous sommes rassurés, parce que nous avons élevé notre âme à Dieu, c'est-à-dire que nous avons prié vraiment de tout notre cœur, et nous poussons de nouveau ce cri d'allégresse : « Mon Dieu, j'ai confiance en vous ! *In te confido.* » L'ennemi ne triomphera pas de nous ; vous ne nous laisserez pas succomber à la tentation ! Nous savons comment il faut répondre à Satan !

Ces découragements, Jésus les prévoyait aussi pour ses Apôtres : c'est pourquoi, presque à la veille de sa Passion, il les conduit au Thabor, afin que le jour où ils le verront courbé sous la douleur, à Gethsémani, puis chargé de sa croix, crucifié, enfermé dans son tombeau, ils se souviennent qu'ils l'ont vu dans sa gloire, que les hommes ont pu faire mourir son humanité, mais que Dieu ne meurt pas !

1. Jésus revenait d'évangéliser les païens de Tyr où il avait guéri la fille de la Chananéenne ; puis

de nourrir une seconde fois par une miraculeuse multiplication des pains les foules affamées qui le suivaient. Il se sentait déjà entouré d'ennemis. Capharnaüm « sa ville » le repoussait. Il remonta le Jourdain jusqu'à Césarée de Philippe, et s'arrêta au pied de l'Hermon. Là, dans la solitude, il se prépara à sa Passion par une longue prière. (Luc, IX, 18). Il prit ensuite ses disciples à l'écart et leur demanda : « Qu'est-ce que les hommes disent du Fils de l'homme ? » Il ne l'ignorait point, mais il voulait faire exprimer leur pensée à ses Apôtres. Ceux-ci furent très embarrassés, mais ils durent avouer que les Juifs ne le reconnaissaient pas pour le Messie.

— Et vous, dit-il, qui dites-vous que je suis ?

Leur embarras redoubla, car malgré ses enseignements, son autorité et ses miracles, ils doutaient encore. Pierre seul se leva et répondit avec une foi spontanée et une admirable fermeté :

— Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !

Jésus devait récompenser cette foi ardente et voyante : il le fit en établissant Pierre chef de son Eglise. Mais il leur recommanda sévèrement de ne dire à personne qu'il était le Messie, Fils de Dieu. Pourquoi parler de ses divines prérogatives au monde qui le haïssait ? Cela ne ferait qu'attiser sa rage. Les Pharisiens et les Scribes voulaient sa mort, rien ne pouvait les faire revenir de leurs préventions et de leur dessein prémédité. Si parmi eux il y avait des âmes sincères, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, ceux-là viendraient un jour d'eux-mêmes à lui, vaincus, éclairés par ses miracles, son incomparable pureté de vie et sa bonté.

2. Car la pensée qui le préoccupe maintenant, c'est celle de sa Passion et de sa mort. Il s'en préoccupe, non pas tant pour lui-même que pour eux. Lui, il faisait la volonté de son Père, et il la ferait jusqu'à la fin, mais eux ! Bercés de ce rêve dont il n'a pu les déprendre d'un royaume triomphant où le Maître serait roi, où les disciples auraient les premières places, ils vivaient de ces pensées où ils s'encourageaient. Il fallait pourtant les ramener à la terrible réalité. C'est pourquoi, pour la première fois, il leur dit « qu'il lui fallait aller à Jérusalem où il aurait beaucoup à souffrir des Anciens, des Scribes et des Princes des prêtres, et qu'ils le feraient mourir, et qu'il ressusciterait le troisième jour. » (Matth., XVI, 21).

Il n'ose insister sur les détails sanglants et ignominieux. C'est la première fois qu'il touche à ce sujet douloureux et il y apporte tous les ménagements. Et cependant il ne parvient qu'à les irriter, sans les éclairer. C'est Pierre lui-même qui proteste et qui s'écrie : « A Dieu ne plaise que cela vous arrive ! » Jésus le réprimande fortement de ses conceptions humaines, qui ne sont pas selon Dieu, et lui prêche le renoncement : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive ! »

Ces déclarations toutefois ont consterné les Apôtres. Comment leur faire comprendre le mystère de la Rédemption ? Et quand sera venu pour lui le moment de souffrir, quelle sera leur attitude ? Lui resteront-ils fidèles ? Ne le renieront-ils pas tous ? Alors que deviendra son œuvre ? Tant de labeur, tant de souffrances, pour un tel résultat !... Par la pensée il les voit fuir, déçus, désespérés, incrédules. Si du moins il pouvait en retenir quelques-uns qui relèveraient le moral des autres, afin qu'ils reprennent tous ensemble l'œuvre du Père !

« Le Fils de l'homme, ajoute-t-il, viendra dans la gloire du Père, avec ses anges, et il rendra à chacun ce qui est dû. »

Ce n'est donc pas d'un royaume temporel qu'il s'agit, mais d'un royaume glorieux avec les anges. Qu'ils ne s'attachent donc pas à leurs rêveries terrestres qui sont vaines !

Malgré tout, ces considérations ne leur ouvrent pas les yeux, ne les touchent pas. Alors il leur fait une promesse solennelle : « En vérité, je vous le dis, il y en a de ceux qui sont ici qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils voient le Fils de l'homme venant dans son royaume ! » Ceux-là au moins sauront de quelle nature est son royaume !

II

1. Moins de huit jours après, Jésus prend avec lui l'élite de ses Apôtres, Pierre, Jacques et Jean, ceux qui seront un jour témoins des angoisses et des humiliations de Gethsémani, et il les conduit à part, sur une montagne élevée, afin de prier. Cette montagne, d'après une tradition constante, c'est le Thabor, d'où l'on aperçoit le lac de Tibériade et toute la Galilée. Ils le suivent, heureux sans doute de cette distinction dont ils sont l'objet.

Jésus se met en prière. Ils l'avaient vu souvent prier son Père et toujours ils avaient été ravis de le regarder. Son exemple les portait eux-mêmes à mieux prier. Mais cette fois, sa divinité se fait visible, son visage se transfigure, ses traits resplendissent comme le soleil, ses vêtements deviennent blancs comme la neige. Jamais foulon n'a pu obtenir une blancheur aussi éclatante, s'écrie S. Marc, renseigné par S. Pierre.

Tout à coup voici deux hommes qui leur apparaissent. C'étaient Moïse et Elie, « vus en majesté ». Ils s'entretiennent avec Jésus.

De quoi parlent-ils ? « Ils parlent de sa mort qui doit s'accomplir à Jérusalem. » A coup sûr le Sauveur veut que ses trois disciples au moins sachent qu'il doit mourir à Jérusalem. Mais Pierre et ceux qui sont avec lui sont écrasés par la gloire de l'apparition, et portés à un invincible sommeil. Ils se réveillent pourtant et voient toujours la majesté du Sauveur et ces deux hommes brillants de lumière qui sont avec lui. L'Apparition durait depuis longtemps, elle paraissait décroître d'intensité et les deux prophètes semblaient prêts à s'éloigner. Alors Pierre dit à Jésus :

— Maître, il est bon pour nous d'être ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.

« Mais il ne savait pas ce qu'il disait, car ils étaient saisis de frayeur. »

Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les couvrit. Ils entraient dans la nuée et leur effroi allait grandissant. Alors de la nuée une voix sortit qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ! » Le Père rendait ainsi témoignage à son Fils, il se révélait aux Apôtres, et leur traçait leur devoir.

En entendant cette voix, les trois disciples tombèrent la face contre terre, saisis d'une grande crainte. On ignore combien de temps ils restèrent dans ce saisissement. Tout à coup Jésus les toucha et leur dit : « Levez-vous, ne craignez point ! » Ils regardèrent autour d'eux et ne virent plus que le Maître. Et ils descendirent avec lui de la montagne, et il leur recommanda de ne point parler de ce prodige avant qu'il ressuscitât d'entre les morts. Et ils gardèrent pour eux leur secret, sans parvenir pourtant à en pénétrer la cause, *conquirentes quid esset.*

2. Du moins s'en souvinrent-ils pendant la Passion ? Nullement. Comme ils avaient été sur le Thabor écrasés par la gloire, ils furent au jardin de Gethsémani écrasés par la vue de l'immense affliction de Jésus. Et ils s'enfuirent, sauf Pierre, mais qui ne le suivit que pour le renier.

N'est-ce pas, en vérité, décourageant pour la nature humaine ? Non ; mais cela nous révèle sa faiblesse profonde, et que, sans la grâce de Dieu, nous ne pouvons rien. Cela humilie nos présomptions et nous fait sentir que même après les grâces les plus signalées, nous pouvons tomber dans les plus grands péchés. C'est ainsi que Pierre lui-même, le chef de l'Eglise, commit une triple faute, qui nous épouvante toujours, qui nous instruit surtout. Mais revenu à lui-même, quand il eut senti le regard de Jésus qui lui pénétrait l'âme et lui traversait le cœur, il se réfugia dans une grotte auprès de Jérusalem et il pleura amèrement, il pleura toute sa vie...

C'était le souvenir du Thabor qui lui revenait et lui faisait comprendre, avec une acuité terrible, et son ingratitude et son péché. Il n'oublia jamais la scène grandiose et douce de la Transfiguration, et il dit aux premiers chrétiens dans sa seconde Epître : « Ce que je vous ai enseigné, ce ne sont pas des fables habilement composées. J'ai vu de mes yeux sa majesté divine. Il a reçu de Dieu le Père gloire et honneur, quand la gloire de majesté a fait entendre une voix qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le.* Et cette voix qui venait du ciel, nous l'avons entendue sur la sainte montagne. » (II Petr., I, 16-18). Et de quelle puissance devaient être aussi sur ses lecteurs ce souvenir et ce témoignage !

Il n'est personne de nous qui n'ait connu quelque chose des joies du Thabor. C'était dans notre enfance, quand nous avons commencé à connaître et à goûter Dieu, un jour de Première Communion, dans un moment où touchés par la grâce nous priions avec ferveur devant l'autel; offrant à Jésus-Christ notre vie, nos bons désirs, nos sacrifices, notre avenir. Il nous semblait que Jésus-Christ nous répondait, et nous prolongions les délices de cette conversation divine. Rien ne nous paraissait impossible pour servir Dieu, triompher de nos passions et des obstacles qui s'opposeraient à nos ardeurs confiantes. Ces heures bénies nous ne pouvons les oublier, même si nous nous éloignons de Dieu jusqu'à le renier. Elles nous reviennent, elles nous assiègent, elles nous crient que nous avons vu le bonheur, que nous en avons joui, et que nous n'avons pas voulu le garder. Alors viennent les regrets avec les remords. La grâce de Dieu parle à nos cœurs, elle les attendrit ; elle les change, elle les convertit, et ce sont les souvenirs du Thabor qui nous ramènent à Dieu, comme S. Pierre.

Tout cela, c'est l'œuvre de la miséricorde de Dieu qui nous sollicite sans cesse. Heureux si nous savons le comprendre, l'écouter, crier vers lui et lui dire comme l'Eglise nous le suggère dans la *Communion :*

« Entendez mes cris, Seigneur ! *Intellige clamorem meum.* Ecoutez la voix de ma prière, ô mon Roi et mon Dieu : car je ne prie plus que vous, Seigneur ! *Quoniam ad te orabo, Domine.* »

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

III

EN QUEL ÉTAT JÉSUS-CHRIST EST-IL PRÉSENT DANS LA SAINTE EUCHARISTIE ?

Dans l'instruction précédente nous avons montré que l'Eucharistie est une extension des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. C'est à la sainte messe, au moment de la consécration, lorsque le prêtre prononce ces paroles : *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang...*, que le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ. C'est ce que l'Eglise appelle *Transsubstantiation,* c'est-à-dire changement de toute la substance du pain au corps de Jésus-Christ, et de toute la substance du vin en son sang précieux.

Mais en quel état se trouve N.-S. Jésus-Christ, ainsi présent dans le Sacrement de son amour ? Y est-il dans l'état où il était pendant sa vie mortelle ? Ou bien son corps est-il couvert de plaies, comme au temps de sa Passion ? Ou enfin s'y trouve-t-il dans le même état qu'au ciel ?

A toutes ces questions, les théologiens répondent que les paroles de la consécration placent N.-S. Jésus-Christ au Saint-Sacrement dans l'état naturel où il est au moment où le prêtre les prononce. Or, Jésus-Christ, depuis sa résurrection, est vivant et glorieux : « Le Christ ressuscité d'entre les morts, dit S. Paul, ne meurt plus. » (Rom., VI, 9). La consécration se faisant donc au temps que

Jésus-Christ est dans la gloire du ciel, il s'ensuit que notre Sauveur dans la Sainte Eucharistie se trouve dans le même état de perfection et de félicité qu'au ciel.

Oui, le Dieu du Tabernacle, c'est Jésus-Christ ressuscité. Jésus est là ! Par la consécration, le corps adorable du Sauveur est sur l'autel, il y est à la manière des esprits, indépendant des lois de l'espace, tout entier dans toute l'hostie, tout entier dans chaque parcelle, comme l'âme est tout entière présente au corps et à chacune de ses parties. C'est un corps animé, vivifié par sa sainte âme et uni à la divinité dont le corps et l'âme du Sauveur sont inséparables. C'est donc Jésus-Christ tout entier, avec les qualités des corps glorieux : l'agilité, la clarté, la subtilité, l'impassibilité ; il est là, avec son Cœur sacré, avec toute sa bonté, toutes ses vertus, toutes ses perfections. C'est le Dieu du ciel, mais avec quelle incomparable manifestation d'amour ! Là-haut, il se manifeste dans sa gloire à ses anges et à ses élus ; ici, il cache sa présence sous le voile d'une hostie. Là-haut, il est dans son état naturel, dans cet état où l'a placé sa glorieuse résurrection ; ici, par un prodige de sa puissance, il est revêtu des apparences du pain et du vin : c'est son état *sacramentel,* et cet état sacramentel c'est le dernier abaissement du Fils de Dieu, le dernier mot de son amour.

Ces paroles : VERBUM CARO FACTUM EST, *le Verbe s'est fait chair !* ont vraiment de quoi jeter l'esprit humain dans l'étonnement et la stupéfaction. L'Apôtre lui-même s'écrie avec un sentiment profond d'admiration : « *Il s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave.* » (Phil., II, 7). Mais du moins, dans les abaissements de l'Incarnation, Jésus est visible, il peut user de son corps et agir selon sa nature corporelle ; dans l'Eucharistie, au contraire, le Sauveur perd toute faculté de produire les actes de la vie sensible ; il est là comme si, en réalité, il fût devenu un vrai pain, comme s'il se fût changé en aliment ; son humanité enchaînée aux saintes espèces est en quelque sorte livrée au bon plaisir des créatures, comme s'il était une chose morte, et lui-même sans mouvement, sans action sensible, est enseveli, comme un mort, dans le suaire des saintes espèces.

Par les paroles de la consécration, le prêtre place d'un côté le corps, de l'autre le sang de Jésus-Christ. Cette séparation mystique rappelle le Sacrifice du Calvaire, où le divin Rédempteur livra son corps et versa son sang ; mais indépendamment de cette séparation mystique, l'état sacramentel où le prêtre place Jésus-Christ, forme, d'après les théologiens les plus sûrs, l'essence même du Sacrifice. « Cet anéantissement ne vaut-il pas une mort ? dit à ce propos le R. P. Tesnière ; la victime égorgée dans les sacrifices anciens disparaissait-elle plus entièrement dans les cendres du bûcher que le Christ sous la poussière des accidents ? » O prêtre, peuvent dire les anges, tu l'as réduit au néant, notre Roi de gloire : il est moins vivant dans cet état que le ver de terre, et le brin d'herbe annonce sa présence au soleil avec plus d'éclat que lui.

O chrétiens, réveillez votre foi, et en entrant dans une église, fût-ce la plus pauvre et la plus délabrée, demandez-vous quel est Celui qui daigne habiter dans ce Tabernacle ? Votre foi vous dit que c'est Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, le Fils de la Vierge Marie ; c'est, vous dit-elle, le Verbe éternel, c'est-à-dire la Puissance qui peut tout, la Sagesse qui conduit tout, la Bonté qui donne tout ; c'est la Lumière, la Richesse, l'Immensité, la Vie ; c'est le même Jésus qui vit et règne à la droite du Père, dont la splendeur illumine les cieux et dont la présence fait la joie des élus. En même temps que par nature il est tout cela, dans son état sacramentel nous ne voyons en lui aucun vestige de divinité, il paraît sans éclat et sans beauté ; la moindre parcelle le renferme, et, captif des chaînes sacramentelles, il est livré sans défense aux hommes comme aux éléments. Dans les abaissements de sa vie mortelle, il n'avait rien perdu de sa divinité ; dans les anéantissements de sa vie sacramentelle, il conserve également toute la gloire de sa divinité, toute la perfection de son humanité glorifiée. C'est le pain des anges devenu la nourriture des pèlerins de la terre, c'est Dieu devenu l'aliment des mortels. Le Tabernacle est à la fois le Ciel et le Calvaire ! [1]

Chrétiens qui entrez dans les églises catholiques sans daigner vous mettre à genoux, vous semblez ignorer cette vérité. Oh ! si vous pouviez voir Notre-Seigneur dans l'état où il réside au Très Saint Sacrement ! Si vous pouviez comprendre toute la *longueur,* la *largeur,* la *profondeur* de l'amour de Jésus anéanti pour vous, comme votre cœur se fondrait en sa présence de reconnaissance et d'amour ! Quels seraient vos sentiments de respect et d'amour ! Devant ces incomparables anéantissements, en présence de cet état de mort où nous rencontrons le Sauveur, quel besoin de compassion, d'humilité, d'expiation !

* * *

Voici un fait qui confirme parfaitement ce que nous disons.

En 1263, un prêtre allemand, d'ailleurs plein de piété, était tenté par le démon au sujet de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Dieu daigna rassurer la foi de son serviteur par un prodige. Un jour que le prêtre offrait le saint sacrifice dans l'église de Bolséna, il arriva qu'au moment de l'élévation la Sainte Hostie parut couverte de sang et que ce sang se répandit en telle quantité qu'il imprégna le *corporal.* O double et inconcevable prodige ! chaque goutte portait l'empreinte d'une face humaine... Le prêtre n'eut pas la force d'achever le Sacrifice : il ouvre le Tabernacle, y place le corporal et se retire à moitié mort de terreur. Le pape Urbain IV était alors à Or-

[1] Nous ne faisons ici que résumer la doctrine du savant cardinal Franzelin et de l'abbé Buathier, dont nous empruntons les expressions.

viéto ; le prêtre court se jeter aux pieds du Pontife et lui demande l'absolution de son doute contre la foi, qui n'avait été qu'imparfaitement volontaire. Le Pape l'absout ; après quoi il ordonne qu'on apporte processionnellement à Orviéto le corporal miraculeux, et le fait déposer avec une grande pompe dans la cathédrale Sainte-Marie.

Avant cette translation, le Souverain Pontife avait chargé S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure, qui se trouvaient dans cette ville, de se rendre à Bolséna pour y faire une enquête canonique. La vérité du miracle fut reconnue et le corporal taché de sang fut déposé dans une bourse brodée d'or et d'argent et renfermée dans un tabernacle d'argent massif doré, où il est encore, de nos jours, l'objet de la vénération des fidèles.

En pensant aux anéantissements de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, nous pouvons nous écrier avec le prophète Isaïe : « En vérité, vous êtes un Dieu caché, ô Sauveur, Dieu d'Israël ! » (Is., XLV, 15).

Habituellement, à la fin de la messe, la sainte Eglise fait réciter par le célébrant le commencement de l'Evangile selon S. Jean, dans lequel l'apôtre bien-aimé parle de la génération éternelle du Verbe, le nomme le créateur de l'univers et la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Et rappelant son Incarnation il ajoute : « *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.* » Ces paroles de S. Jean peuvent s'appliquer à l'Eucharistie, considérée comme sacrement ou comme sacrifice, car ce sacrement est le mémorial abrégé de tous les mystères du Fils de Dieu fait homme. En effet la gloire de Jésus-Christ, lors même qu'elle est cachée sous les espèces sacramentelles, se révèle cependant aux yeux de la foi pour répandre la lumière et la vie de la grâce. Malheureusement beaucoup d'âmes ferment les yeux à cette lumière divine, elles aiment mieux vivre dans les ténèbres et les ombres de la mort, que de vivre de la vie que Jésus-Christ communique par le moyen de son Sacrement d'amour.

Pour qu'il n'en soit pas ainsi de nous, âmes chrétiennes, nous allons étudier, avec la grâce de Dieu, la vie de Jésus au Saint-Sacrement et, à notre grande édification, nous constaterons que Notre-Seigneur dans l'Eucharistie continue de reproduire, d'une manière secrète, les mystères de sa divine Enfance, de sa vie cachée à Nazareth, de sa vie publique, de sa douloureuse Passion et de sa glorieuse Résurrection.

PRIÈRE

O Jésus, je vous adore réellement présent dans la sainte Eucharistie, et je crois que vous y êtes dans le même état de gloire et de puissance qu'au ciel. Mes yeux ne vous voient pas, mes oreilles ne vous entendent pas, mais ma foi me donne la ferme assurance de votre divine présence. O mon Sauveur, je me prosterne en votre présence pour adorer et baiser les plaies de vos pieds, de ces pieds qui se sont fatigués à me chercher. Je baise aussi les plaies de vos divines mains, qui ne sont ouvertes que pour me faire du bien. Je baise enfin la plaie de votre côté adorable et je vous dis avec l'apôtre S. Thomas : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* »

O très doux Jésus, par ces sacrés stigmates conservés à votre corps glorieux, par l'intercession de votre sainte Mère, augmentez ma foi à votre présence réelle au Saint-Sacrement, dirigez toutes les affections de mon cœur, les actions de mes mains et les démarches de mes pieds à la plus grande gloire de votre Sacrement d'amour. Ainsi soit-il.

IV

LA CRÈCHE ET LE TABERNACLE

« En ce temps-là, dit S. Luc, parut un édit de César-Auguste prescrivant le recensement de toute la terre... Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être recensé avec Marie son épouse qui était enceinte. Or pendant qu'ils étaient en ce lieu, le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Quelques réflexions sur ces paroles de l'Evangile nous feront comprendre que Jésus-Christ est encore plus anéanti dans nos tabernacles qu'il ne l'était dans l'étable de Bethléem.

* * *

César-Auguste, en prescrivant le recensement de son vaste empire, n'avait en vue que d'en faire l'inventaire. Mais la Providence, qui dirige toutes choses, avait un autre dessein : elle voulait que l'Empereur, en forçant Joseph et Marie à se rendre à Bethléem pour se faire inscrire, contribuât à la réalisation de la prophétie de Michée : « Il sortira de toi, ô Bethléem, le Dominateur d'Israël, celui dont la naissance est éternelle. » (Mich., v, 2).

Joseph et Marie se mirent donc en route pour se rendre à Bethléem, en traversant la Galilée, la Samarie et les montagnes de la Judée. Après quatre ou cinq journées de marche, ils atteignirent Bethléem. Cette ville s'appelait primitivement *Ephrata*, « la féconde ». Un des fils de Caleb l'appela Bethléem, nom qui signifie « *maison du pain* ». C'est cette petite bourgade qui allait servir de berceau au Verbe fait chair, *au Pain vivant descendu du ciel !*

Marie et Joseph cherchent en vain un asile dans la cité de David ; ils s'adressent à quelques membres de leur famille, on refuse de les recevoir ; ils frappent à la porte de l'hôtellerie, elle est encombrée par les étrangers accourus pour le recensement. Devant ces refus, la tristesse envahit leur âme. Ils voudraient pouvoir assurer au Messie qui est sur le point de naître une demeure convenable. *Mais il n'y a point de place pour lui !*

Marie et Joseph sortent de la ville et trouvent une grotte creusée dans une colline. Au fond de

cette excavation, assez spacieuse, s'ouvre une autre grotte plus petite, réservée aux animaux ; il y avait là une crèche formée de pièces de bois. Tout cela est pauvre et misérable ; mais on peut s'y abriter. Ils y entrent pour y passer la nuit.

Les premières heures de la nuit se succèdent lentement ; minuit approche. Marie qui n'ignore rien du prodigieux mystère d'amour qui va avoir lieu, est en prière ; l'humble et doux Joseph aussi. « De même, dit Corneille de la Pierre, qu'elle conçut étant vierge, elle enfanta en restant vierge ; le Christ sortit de son sein comme le rayon du soleil traverse la vitre sans la briser. »

« Jésus-Christ, dit S. Grégoire, pénétra dans le Cénacle, les portes closes ; de même il sortit du sein de sa Mère sans porter atteinte à son intégrité. » La Sainte Vierge a révélé ce mystère de la Nativité à sainte Brigitte en ces termes : « J'ai enfanté mon Fils, comme tu me vois, à genoux, en priant seule dans l'étable ; je l'ai enfanté avec une grande joie sans ressentir aucune douleur. » Aussi l'Evangile nous montre Marie enveloppant elle-même de langes le divin Enfant et le couchant dans la crèche. « La Vierge Marie ne connut donc pas les faiblesses ni l'accablement de nos mères ; ayant conçu le Fils de Dieu dans sa virginité, elle l'enfanta dans la joie et le ravissement [1]. »

Ne nous étonnons plus si la Sainte Eglise, dans la nuit de Noël, chante avec enthousiasme cette antienne : « Une jeune Mère a enfanté le Roi dont le nom est éternel ; elle unit les joies de la mère à l'honneur de la virginité ; avant elle, ce prodige n'a pas été vu ; l'avenir ne le reverra jamais [2]. »

Marie adore avec amour et reconnaissance Celui qu'elle appelle son Seigneur et son Fils. Joseph s'unit aux adorations, aux prières et à l'amour de sa sainte épouse. Les anges adorent également le Verbe incarné, puisque S. Paul parlant de l'entrée du Fils de Dieu dans le monde dit que le Père commanda à tous les anges de l'adorer. (Hébr., I, 6).

Depuis plus de dix-huit siècles le monde chrétien vient contempler cette grotte de Bethléem où est né le Fils de Dieu. Les fidèles se font un devoir, dans la nuit de Noël, d'assister à l'Office. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas été ému au chant de la généalogie, ou du cantique populaire :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme Dieu descendit jusqu'à nous !

Dans sa crèche, le divin Enfant Jésus nous prêche le mépris des richesses, des honneurs et des plaisirs du monde. Heureux ceux qui comprennent et mettent en pratique ses salutaires enseignements !

* * *

Ames chrétiennes, qui êtes émues à la vue des anéantissements du Fils de Dieu dans l'étable de Bethléem, souvenez-vous que l'Eucharistie est une extension du mystère de l'Incarnation. Pour vous en convaincre, regardez pendant quelques instants l'autel sur lequel Jésus s'immole, et le tabernacle dans lequel il a établi sa demeure !

En ce moment nous pensons aux pauvres prêtres de la campagne et aux missionnaires des pays étrangers. Lorsqu'ils célèbrent la sainte messe dans une église en ruine ou dans une hutte, n'est-ce pas une nouvelle étable de Bethléem pour Jésus-Christ qui y devient présent au moment de la consécration ? Regardez le tabernacle de votre paroisse : là Jésus-Christ est-il moins pauvre, moins humilié et moins délaissé qu'il ne l'était dans sa crèche ? A Bethléem Jésus Enfant était visible ; dans l'Eucharistie, il est caché sous le voile d'une petite hostie ! A Bethléem, il était enveloppé de langes ; au tabernacle, il a pour vêtement des apparences sans substance. A Bethléem il avait pour adorateurs Marie et Joseph ; au Saint-Sacrement il est trop souvent seul ! Une lampe misérable, souvent mal entretenue, qui brûle devant son tabernacle, voilà l'unique hommage de reconnaissance qu'il reçoit des hommes pour le bienfait de sa présence réelle au milieu d'eux !

Nous avons connu un saint prêtre qui avait fait le pèlerinage des Lieux Saints. Il nous a fait part des pieuses impressions qu'il ressentit en célébrant la sainte messe à Bethléem dans la grotte de la Nativité. « Une étoile d'argent, nous disait-il, est fixée sous l'autel pour marquer la place où le Sauveur est né, et autour est gravée cette inscription : HIC, DE VIRGINE MARIA, JESUS CHRISTUS NATUS EST : *Ici, de la Vierge Marie, Jésus-Christ est né !* J'ai eu la faveur inestimable de célébrer la sainte messe, à minuit, à l'autel de la Nativité. Oh ! comme j'aurais voulu avoir la foi des Mages, l'amour simple des bergers et surtout l'incomparable pureté de Marie ! La sainte messe n'est-elle pas le renouvellement à travers les âges du mystère de l'Incarnation ? Le prêtre comme la Vierge n'enfante-t-il pas mystiquement le Verbe de Dieu, ne le produit-il pas sur l'autel ? Aussi avec quelle émotion je consacrai le corps de mon Dieu ! Je l'avais là véritablement présent sous mes yeux, c'était sa vraie chair, son vrai corps, le même que Marie avait enfanté et déposé sur la paille de la crèche. Je le voyais à travers les voiles eucharistiques comme Marie à travers les langes dont elle l'avait couvert. Je le tenais non seulement dans mes mains, mais je le recevais vivant dans ma poitrine. O sainte nuit de Bethléem, que ton souvenir m'est doux ! Puissé-je toujours célébrer le divin Sacrifice avec la même ferveur que dans l'étable, près du berceau de mon Sauveur ! [1] »

Ames chrétiennes, réveillons notre foi, et le tabernacle de notre église paroissiale nous sera aussi cher que la grotte de Bethléem. Jésus y est présent comme dans la crèche. La sainte Eglise nous le rappelle presque chaque fois qu'on expose le Saint-Sacrement : « AVE VERUM CORPUS NATUM DE MARIA VIRGINE. *Je vous salue, je vous adore, ô vrai corps né de la Vierge Marie !* » Le tabernacle, c'est la

Chanoine Blanloeil.

[1] Corneille de la Pierre, *in Luc.* II, 7.
[2] Antienne de Laudes : *Genuit puerpera, etc.*

demeure de Celui qui est appelé *Emmanuel*, c'est-à-dire « Dieu avec nous ! »

PRIÈRE

O Jésus, je vous adore réellement présent dans la sainte Eucharistie ! Je vous dis avec la sainte Eglise : « *Jesu, tibi sit gloria, qui natus es de Virgine.* Gloire soit à vous, ô Jésus, qui êtes né de la Vierge Marie » dans l'étable de Bethléem ! Ici, ô mon Sauveur, vous êtes plus pauvre, plus anéanti et plus délaissé que vous ne l'étiez dans la crèche. Je m'unis à Marie votre divine Mère et à S. Joseph, pour vous adorer, vous remercier et vous supplier de me bénir. Que ne puis-je, ô doux Jésus, vous faire connaître et aimer de tant d'âmes qui vous ignorent ! Envoyez de nouveau vos anges pour vous glorifier auprès de chaque tabernacle et redire leur cantique d'allégresse : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Gloire à Dieu, pour l'insigne bienfait de la présence de son Fils unique au milieu de nous ; et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté qui savent profiter de son Sacrement d'amour ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

II

LE CARMEL

Il n'est pas de scène plus émouvante que celle d'une prise d'habit au Carmel. Une jeune fille porte la robe blanche, avec une couronne au front, elle donne à ceux qu'elle va quitter l'illusion d'une fête. Puis, un instant après, tout change ; prosternée sur la pierre du temple, elle se dépouille des fleurs qui étaient sa parure et un drap noir la recouvre. Tandis que les religieuses, ses sœurs, l'entourent avec des cierges, dans le lointain, comme s'il sortait de quelque tombe entr'ouverte, un chant funèbre monte et baisse par degrés. C'est l'adieu sans retour.

Par une circonstance providentielle, Thérèse d'Avila, la grande réformatrice du Carmel, apparut au ciel de l'Eglise en même temps que Luther levait l'étendard de la révolte, et pour opposer aux blasphèmes de l'impiété toutes les réparations de l'amour divin.

I

La Carmélite, d'abord, se sanctifie.

Transformer la nature pour lui donner la vie de la grâce, la vie divine, en d'autres termes, pour la perfectionner, telle est la préoccupation première des filles de sainte Thérèse. Elles se forment à la sainteté dans la solitude et le recueillement « comme se forme sous l'eau des torrents, dans un travail silencieux, le cristal de roche. » Ames généreuses, dévouées, aimantes, ou âmes désillusionnées et meurtries par le contact du monde, tout leur soin est d'élever les sentiments de leur cœur au-dessus de ce qui est périssable.

Si la perfection consiste à se soumettre à une règle, derrière ces grilles de fer dont les charmes austères ont captivé son cœur innocent, la religieuse carmélite ne s'appartient plus. Son existence est réglée heure par heure. A chaque instant elle doit faire l'immolation de sa volonté ; de même qu'elle a couvert son front d'un voile éternel, pauvre ou privilégiée du monde, désormais les chaînes que les anges portent la retiendront captive.

Si la perfection consiste à lutter contre les sens par un effort sans relâche, à mener contre soi-même une guerre sans trêve, à discipliner l'âme par la chasteté, l'obéissance, l'humilité, la Carmélite s'y adonne à un rare degré. Elle ne cesse de s'étudier pour mieux connaître ses défauts, et, les connaissant, pour les mieux combattre. Quoiqu'elle n'ait plus rien à craindre du monde qu'elle a quitté et où elle pouvait être riche et heureuse, il lui faut toujours redouter sa propre nature. Pour cela elle ajoutera au sacrifice imposé le sacrifice volontaire, elle s'enivrera des joies et des ferveurs de la pénitence.

Si la perfection consiste dans le détachement des choses de la terre pour concentrer ses désirs sur celles de l'éternité, que ne fait pas la religieuse carmélite ? Close entre quatre murs, en attendant qu'elle le soit entre quatre planches, toutes ses affections sont offertes en holocauste. Autour d'elle, en dehors et au-dessus de sa cellule, les saisons se succèdent, les nuages volent, les oiseaux passent en chantant ; — mais son cœur reste impénétrable à tous les bruits.

Sainte Thérèse, la vierge d'Avila, restauratrice du Carmel, fut une des plus augustes images de la perfection religieuse. On peut en dire presque autant de chacune de ses filles. Anges de Dieu avec des corps mortels, dans la pauvre cellule qu'elles habitent, tout respire le surnaturel, la sérénité, le divin. Quelle leçon pour nous ! En s'arrachant à de multiples séductions et en foulant aux pieds toutes les vanités profanes, la Carmélite, héritière de l'esprit de sa fondatrice, fait toucher du doigt la grandeur et le prix de la vertu. Dans la chaste paix de ces cloîtres silencieux, vrais parvis de l'éternité, qui élèvent au milieu de nos villes leurs asiles recueillis et leurs saintes images, Dieu règne, et nul ne s'en approche, triste ou coupable, sans sentir son âme apaisée.

II

A l'exemple de la vertu la Carmélite unit le service de la prière.

Le grand hommage que les hommes doivent à Dieu est celui de la prière. Prier, c'est louer, et Dieu mérite la louange ; prier, c'est demander, et nous avons tous besoin d'implorer le ciel en notre faveur. Mais, dans le monde, où est la prière, surtout la prière pure et abondante ? Lorsqu'au milieu des agitations du monde la prière s'élève, elle est le plus souvent celle du pécheur, capable tout au plus de mériter pour lui une grâce de pardon. Jusque dans la ferveur du juste il manque à la prière une puissance qui est le privilège de l'âme consacrée à Dieu.

Au Carmel on prie. Dans leur solitude, et comme il sied aux âmes contemplatives, les Carmélites se répandent en intarissables supplications. A implo-

rer Dieu elles épuisent leur cœur, elles usent leur vie ; quelle que soit l'heure du jour où l'on passe devant leur humble chapelle, on entend monter une psalmodie tendre, pénétrante, qui n'est plus de la terre et qui a déjà l'accent céleste. Une partie même de la nuit est consacrée par les Carmélites à chanter les louanges divines. Sous le vêtement de bure qui les couvre, filles de rois comme Madame Louise de France, ou appartenant au dernier rang du peuple, elles prient, et nulle part ne monte vers le ciel un concert plus doux.

O prière des âmes vierges ! O supplications de l'innocence ! C'est bien à elles qu'il a été dit : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous l'obtiendrez... Vous obtiendrez tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans la mer. » Déjà, dans ces temps reculés où le vieil empire romain croulait sous le poids de ses crimes plus encore que sous celui des Barbares, au témoignage de S. Grégoire le Grand, Rome dut son salut à la prière des vierges du Carmel. Elle fut l'appui et l'espoir de l'Eglise au moment où gronda la tourmente luthérienne. Plus tard, sur les plages d'Alger, devant ses flottes et ses troupes dispersées par la tempête, Charles-Quint se consolera en pensant qu'on implorait le secours de Dieu dans tous les couvents d'Espagne.

A l'Eglise aujourd'hui menacée et à nos sociétés modernes amollies par le mal, la prière n'est pas moins utile. Mais semblables à ces aiguilles que nous plaçons au sommet de nos édifices pour les préserver de la foudre, les maisons du Carmel, élevées au milieu de nos villes, ont le privilège de prévenir les orages et d'éloigner le châtiment. Parce qu'une prière a été dite dans un cloître ignoré, à l'ombre mystérieux d'un tabernacle, tout à coup la face des choses change. Avec le Carmel, les dix justes qui auraient suffi pour sauver Sodome coupable et qu'on ne trouva point, sont là au sommet de la cité, jeûnant et veillant, priant pour ceux qui ne prient point ou qui insultent à la prière.

On se demande parfois pourquoi dans telle occasion on a été protégé, secouru. Il faut en voir la cause ici. Ce que la faiblesse de nos prières n'aurait pu obtenir, les oraisons et les larmes des religieuses dont je parle, l'ont mérité. Du fond de leurs solitudes bénies où se cachent tant de vertus surnaturelles, elles communiquent avec une foule d'âmes, qu'elles éclairent, consolent, encouragent, sur lesquelles elles font descendre mille rayons de lumière. Lorsque la rosée tombe sur nos champs ou une bonne pensée dans notre cœur, et sans motif apparent, elles sont venues de ces saintes montagnes. Cela ne se calcule pas, « pas plus qu'on ne calcule comment l'eau qui s'infiltre dans les entrailles de la terre la féconde et la fertilise », mais cela est indéniable.

III

Ange de la prière, la Carmélite est aussi l'ange de l'expiation.

S. Paul écrivait : « J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ » (Col., I, 24), affirmant ainsi la nécessité du sacrifice personnel et réparatoire. Parce que les bruits de l'impiété et du blasphème montent de toutes parts vers le ciel, et qu'aux bienfaits de Dieu l'on répond par des outrages répétés, il faut que l'expiation et l'amour pénitent fassent descendre la miséricorde. Parce que le monde multiplie ses trahisons et ses crimes, il faut que Dieu trouve des cœurs qui ne fléchissent pas devant Baal, gardent la foi jurée et s'élèvent à la pratique des plus sublimes vertus. Or l'expiation est rigoureusement pratiquée au Carmel.

Pour se rendre compte de la vie que l'on y mène et de sa ferveur réparatrice, il suffit de visiter une de ses pauvres cellules. Tout y est simple et comme dépouillé : une couche de paille, une table, deux chaises avec un crucifix et quelques images pieuses composent le mobilier. Pour sa nourriture, faite de pain et de légumes, la religieuse carmélite se contente du nécessaire, au dessous même des exigences de l'ouvrier le plus pauvre. Sous ses vêtements de laine se dérobent les glorieux instruments de l'immolation, corde ou cilice, dont elle se servira pour meurtrir parfois jusqu'au sang sa chair innocente. Pleurant et veillant dans sa chaste cellule, elle craindrait, si la moindre souillure effleurait son âme, que ses jeûnes et ses souffrances ne fussent plus capables de monter jusqu'à Dieu, ni assez purs pour lui être offerts. A vrai dire, quand on consulte le code pénal, le *Pénitentiel* des Carmélites, on est effrayé, en parcourant ces pages, du nombre et des rigueurs des expiations qu'il impose [1].

Mais, « si les roses du Carmel ont plus d'épines, elles ont aussi plus de parfums. » Pourquoi, en effet, une vie à ce point austère ? Afin d'expier les dettes de l'humanité pécheresse, de réparer par la ferveur de la charité les oublis de l'indifférence, les crimes d'une société jouisseuse. « Vraies forteresses spirituelles », les monastères du Carmel se dressent devant l'impiété moderne pour briser son effort et arrêter ses progrès. Pendant que les hommes envoient aux oreilles de Dieu l'écho de tous les blasphèmes, de leurs lèvres bénies les Carmélites, redoublant les supplications à mesure que se multiplient les outrages, font monter la voix qui sollicite le pardon et désarme la justice souveraine.

* * *

Telle est la mission du Carmel. Un siècle qui matérialise tout, jusqu'au sentiment, jusqu'à la pensée, ne saurait en comprendre la grandeur. Il n'en est pas moins avéré : ne serait-ce que les bienfaits de leurs prières, l'exemple de leur vie et le parfum des vertus qui s'échappent de leurs solitudes, la part des Carmélites reste glorieuse.

[1] Abbé Houssaye, *M. de Bérulle et les Carmélites de France*, 1878.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 31 januarii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant F FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 8 février 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LA PRIÈRE. — III. Les obstacles à son efficacité, 65.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XIV. *2e Dim. de Carême :* Les peines de l'enfer, 68. — XV. *3e Dimanche :* La parole de Dieu, 70.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — V. Les premiers adorateurs du Sauveur, 71. — VI. L'adoration des Mages, 73.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XVI. 3e Dimanche de Carême, 74. — XVII. 4e Dimanche, 76.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — III. Propagande luthérienne et calviniste, 78.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

III

LES OBSTACLES A L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

Petitis et non accipitis, eo quod male petatis.

Si vous priez sans rien obtenir, c'est que vous priez mal.

(Jac., IV, 3).

Mes bien chers frères,

Toute prière est efficace ! Pas un cri de nos lèvres, pas un soupir de notre âme, pas un désir de nos cœurs ne monte vers Dieu sans revenir vers nous chargé de ses bénédictions. — D'où vient donc qu'en réalité nous ne sommes pas exaucés chaque fois que nous prions ? Car voilà bien la grande objection, le reproche que nous faisons souvent : « J'ai prié, mais Dieu ne m'a pas exaucé ! »

Il est facile, certes, d'accuser Dieu d'indifférence, d'oubli, et même de cruauté, comme si ces imperfections étaient compatibles avec la nature divine. Pourquoi voulez-vous que Dieu, au moindre appel, soit là à vos ordres, prêt à les exécuter ? Vous renversez les rôles : Dieu n'est point votre serviteur, il est le Maître. Vous oubliez que s'il lui a plu de s'engager à tout accorder à la prière, il était bien libre de fixer aussi les conditions que cette prière devrait revêtir pour avoir quelque prix à ses yeux. La terre chaque année doit se couvrir de fleurs, de moissons, c'est l'ordre du Créateur ; mais est-ce la faute à Dieu et lui en ferez-vous un crime, si le champ du laboureur paresseux, au temps de la récolte, renferme plus de ronces et d'épines que d'épis pleins et de fruits mûrs ? Pour qu'une cause produise toujours son effet, pour qu'un moyen conduise toujours à son but, il faut que cette cause, que ce moyen réalise toutes les conditions voulues. C'est là une loi du monde physique et du monde moral. La prière n'y fait pas exception. Pour qu'elle ait accès auprès de Dieu, de qui seul lui viennent sa vertu et sa puissance, il faut qu'elle possède les qualités que dans la plénitude de son droit il a fixées lui-même. N'est-ce point justice et sagesse ?

Ce n'est donc pas Dieu qu'il faut accuser. Dieu est toujours disposé à nous exaucer. Mais, m. f., c'est au fond de votre conscience, c'est dans les replis de votre âme qu'il faut porter un regard scrutateur ; il faut vous demander si en réalité l'inefficacité de vos prières ne vient pas des obstacles que vous mettez à son essor vers Dieu, si elle ne vient pas des dispositions intimes de votre cœur qui sont comme autant d'entraves qui arrêtent son élan et réduisent sa vertu. Deux obstacles me paraissent s'opposer principalement à l'efficacité de notre prière : d'une part, notre manque de foi ; d'autre part, notre manque de sincérité dans nos rapports avec Dieu.

I. — *Notre manque de foi*

La prière n'est que l'expression, la traduction de la confiance que nous avons en la puissance et en la bonté de Dieu, à qui nous l'adressons.

Tout homme qui tend la main, tout homme qui se décide à solliciter le secours d'autrui a vu d'abord sa misère et sa faiblesse. Quand ses regards se lèvent pour chercher autour de lui le secours dont il a besoin, ils ne s'arrêtent que sur l'être humain plus fort et plus heureux que lui, en qui il sait devoir trouver puissance et bonté. Oui, m. f., si un pauvre vient demander à votre porte la charité, c'est qu'il est convaincu que vous pouvez la lui donner et que votre cœur est sensible à sa misère.

Au compagnon de son infortune, au miséreux en haillons qu'il rencontrera sur son chemin, il ne demandera rien ; et si vous-même vous le repoussez une fois du seuil de votre demeure, sa voix suppliante ne s'élèvera plus vers vous. Mais au riche qu'il sait généreux, vers qui sa main ne s'est jamais tendue en vain, le pauvre vient avec confiance, il demande tout, et pour dire ses besoins il a des mots vrais et un accent qui ne trompe pas.

Ainsi en est-il, m. f., dans nos rapports avec Dieu. Il est, lui, l'infiniment riche ; nous sommes les infiniment pauvres. Mais nous n'allons à lui avec confiance, nous ne lui parlons avec la simplicité qu'il recherche, nous ne trouvons pour lui dire nos désirs, nos aspirations et nos besoins, le mot toujours victorieux, véritable expression de toute notre âme, que dans la mesure où nous croyons pleinement en lui, que dans la mesure où nous croyons qu'il est notre Père, notre Père à nous, puissant de toute-puissance et nous aimant d'un amour qui ne refusera rien... Voilà la foi complète, la vraie foi qu'il nous faut pour prier, la foi qui donne à notre prière un accent victorieux et lui assure de notre côté sa pleine efficacité.

Eh bien ! mes frères, cette foi totale, l'avez-vous ? Croyez-vous de toute la force de votre âme, de toute l'énergie de votre intelligence, que Dieu est votre Père et que dans son amour infini il veut bien

mettre sa toute-puissance constamment à votre service ?

Je ne sais, mes frères ; mais il faut bien avouer qu'un vent de scepticisme a passé sur les âmes contemporaines, pour y atténuer l'idée sublime que nous avions de Dieu. Combien d'hommes se contentent de demander à la science, à la philosophie, ce qu'elles disent de Dieu ! Heureux encore s'ils s'adressent à la vraie science et à la vraie philosophie, car si minime qu'ait été la parcelle de vérité qu'elles ont pu leur donner, du moins était-ce une parcelle de vérité. Et combien, au lieu d'aller puiser la connaissance de Dieu à la vraie source, s'en tiennent encore à ce que leur disent des docteurs de rencontre et sans autorité, qui veulent faire de Dieu un être vague, imprécis, habitant dans un ciel lointain, où seul avec lui-même, heureux et jaloux de son bonheur, trouvant toute joie et toute perfection en lui, il vit de lui et uniquement pour lui, indifférent à l'œuvre sortie de ses mains, et laissant sa créature se débattre dans la vie, livrée à tous les hasards d'une existence qui n'a été réglée par lui que dans ses lignes générales ; un Dieu que n'atteignent ni nos hommages, ni nos supplications, bien peu sensible à nos misères et à nos besoins ; vis-à-vis duquel nous avons bien, comme créatures, quelques devoirs à remplir, mais qui, trop éloigné et trop grand pour prêter quelque attention à nos rébellions contre sa loi, trop bon pour les punir, réserve à tous les mêmes pardons et les mêmes récompenses !

Ai-je dit vrai, mes frères ? Alors, quel pouvoir et quel empire voulez-vous donc qu'un pareil Dieu exerce sur moi ? Comment voulez-vous que j'aille à lui avec confiance et que, prosterné à ses pieds, je lui dise, dans la douce intimité de l'abandon que réclame une confidence, ce dont je souffre, ce que je désire, ce dont j'ai besoin ! S'il est aussi loin de moi, si je ne lui suis rien ou presque rien à ce Dieu-là, comment voulez-vous que je le prie ? Il sortira peut-être de ma bouche des mots, des phrases, des formules ; mais tout cela sera sans vie, sans conviction, sans puissance. Il n'y aura jamais, et je vous défie qu'il y ait jamais, entre ce Dieu et mon âme, cette relation vraie, cette communication intime, cette communion que nous avons appelée la prière.

Ah ! pour que, dans un élan spontané et filial, mon âme s'élève vers Dieu, il me faut un autre Dieu que celui-là ! J'ai besoin, pour le prier, d'un Dieu vivant, agissant ; d'un Dieu aimant, qui s'intéresse à moi, qui s'occupe de moi jusque dans le détail de ma vie ; d'un Dieu qui prête l'oreille à la voix, si humble soit-elle, de sa créature. J'ai besoin d'un Dieu qui soit toute-puissance et qui soit tout amour. Alors seulement j'irai à lui et je lui parlerai ! Alors seulement ma parole, ou, si vous aimez mieux, ma prière, trouvant dans ma foi sa force et son élan, ira jusqu'au cœur de Dieu et en reviendra à mon cœur toujours exaucée !

Eh bien ! ce Dieu-là, ce Dieu que je cherche d'instinct, c'est le Dieu de l'Evangile, c'est celui que le Christ nous a révélé et que sous les apparences de l'homme, nous avons touché en Notre-Seigneur ! Lui, mes frères, il nous aime d'un amour infini, éternel ; il veut que nous l'aimions et le payons de retour. Il nous ordonne d'aimer nos semblables, nos frères par l'adoption divine. Il est la Providence dont la main toujours étendue nous protège et nous guide dans les sentiers de la vie : pas un cheveu de notre tête ne tombe sans sa permission. Il est le Père, père tendre et dévoué, plus dévoué qu'une mère : « Car, nous dit-il, alors même qu'une mère abandonnerait son enfant, moi je ne vous abandonnerai pas. » Il se présente à nous, pour gagner notre confiance, sous les traits du bon Pasteur qui rapporte au bercail, sur ses épaules, la brebis perdue. Il est le Dieu rémunérateur, à l'œil de qui rien n'échappe ; il promet, à ceux qui lui seront fidèles, le bonheur sans mesure et sans fin ; il se fera la récompense — et combien grande ! — de tous ceux qui sont passés dans la vie, doux, purs, pacifiques, pauvres et résignés, persécutés et confiants... Il est celui qui crie à tous les fils de la race humaine : « Venez à moi, vous qui êtes accablés d'un fardeau, et je vous soulagerai ! Venez : il n'est pas une blessure que je ne puisse et ne veuille guérir, un poids que je ne puisse et ne veuille alléger, une souillure enfin que je ne puisse et ne veuille purifier ! » Il est enfin le juste Juge, terrible dans ses représailles, exigeant dans la vengeance de ses droits méconnus et outragés, Celui dont on ne trompe pas la sagesse, dont on ne corrompt pas la droiture !

Voilà, mes frères, l'idée exacte et précise que la foi nous donne de Dieu.

Et maintenant, dites-moi, n'est-il pas vrai que devant cette grande, cette sublime figure de Dieu, n'est-il pas vrai qu'on se sent attiré, confiant et plein d'audace ? N'est-il pas vrai que sans effort on tombe à genoux, l'amour au cœur, la ferveur dans l'âme, la prière sur les lèvres, et quelle prière ! prière ardente, prière aimante, prière toujours victorieuse !

Et c'est parce qu'ils avaient compris cela, parce qu'ils croyaient en ce Dieu qui venait de leur être révélé, en ce Père que nous avons aux cieux, que les pauvres gens de la Palestine se jetaient aux pieds de celui qui se disait son Fils, le Verbe fait chair, le Christ et le Seigneur, et que sans hésiter ils lui demandaient la guérison de tous leurs maux. Et c'est parce qu'ils croyaient de foi vraie, que leur prière était toujours exaucée. « Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, disait le divin Maître, vous diriez à ce mûrier : « Déracine-toi et transplante-toi dans la mer, » et il vous obéirait. »

Et voilà pourquoi, pour nous bien affirmer que de notre côté ce qui rend la prière toute-puissante, c'est la vivacité et la profondeur de notre foi, il réclame, avant de répondre aux sollicitations qui lui sont adressées, il réclame un acte de foi. Aux aveugles qui implorent sa pitié et le prient de leur rendre la vue, il demande : « Croyez-vous à ma puissance ? — Assurément, Seigneur, » répondent-

ils, et devant cette affirmation, il touche leurs yeux en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » Aux possédés, aux paralytiques, au centurion, il demande de croire à sa filiation divine, à son amour infini pour les hommes, au Père qui l'a envoyé ; et c'est toujours à la foi vraie, profonde et sincère qu'il attribue l'efficacité de la prière : « Va en paix, répète-t-il souvent, ta foi t'a sauvé. »

Mes frères, si vous voulez vous approcher de Dieu, — et j'ai la conviction que c'est votre désir, — allez à lui avec une foi ardente. Prenez l'Evangile et remettez-vous devant les yeux cette grande révélation que le Christ Jésus a faite à la terre, du Père qui est aux cieux, de ce Dieu qui nous aime et peut tout. Renoncez aux mensonges qui ont obscurci dans votre âme sa vraie et séduisante image. Tombez alors à genoux et, si misérables que vous soyez, il vous écoutera et je vous affirme, moi, en son nom et de par son autorité qui m'a fait prêcheur de sa doctrine, que tout ce que vous lui demanderez vous sera accordé !

II. — *Notre manque de sincérité*

Ainsi, mes frères, le premier obstacle qui, de notre part, s'oppose à l'efficacité de notre prière, c'est le manque de foi.

Il est encore un autre obstacle sur lequel je veux attirer votre attention. Je l'ai nommé au début de cet entretien : c'est le manque de sincérité dans notre vie chrétienne ; et j'appelle ainsi l'opposition qu'il y a entre ce que nous disons à Dieu pour l'intéresser à nos besoins, et ce que nous faisons dans la réalité de notre vie. Croire, c'est bien ; croire en l'amour et en la puissance de celui à qui l'on s'adresse, c'est une première force sur lui. Mais quand on est l'homme dévoué, le serviteur fidèle, l'ami vrai de celui dont on réclame l'assistance, on a tout pouvoir sur lui.

Que diriez-vous, mes frères, du pauvre, — je maintiens ma comparaison, parce qu'elle dit bien ce que nous sommes vis-à-vis de Dieu, — que diriez-vous du pauvre qui viendrait solliciter votre charité, vous affirmant, pour toucher votre cœur, des sentiments que sa conduite et sa vie contrediraient ouvertement ? Que diriez-vous encore de l'homme votre égal qui vous demanderait un service, se répandant en protestations d'amitié, alors que mainte et mainte fois il aurait agi contre vous, contre vos intérêts et vos vues ? N'est-il pas vrai que vous resteriez défiants à son égard ? Et vous auriez raison.

Que notre ennemi se déclare ouvertement tel, soit ! Pour venir en aide à sa nécessité, nous nous rappellerons qu'il faut savoir faire du bien à ceux qui nous haïssent. Mais que pour surprendre la bonté de notre cœur il nous mente et nous affirme le contraire de ce qu'il pense et éprouve à notre endroit, oh ! alors nous le repousserons, car rien ne répugne et ne blesse comme l'hypocrisie et la fausseté du cœur. Or Dieu, mes frères, est la vérité même, il ne veut à son service que des âmes droites et loyales, et voilà pourquoi je vous affirme que le manque de sincérité dans nos rapports avec lui est un des grands obstacles à l'efficacité de notre prière.

Etes-vous, mes bien chers frères, de ces âmes sincères ? Etes-vous vrais dans vos paroles lorsque vous priez Dieu ? Pouvez-vous vous rendre cette justice de ne point agir contre lui ? Voyons : vous qui faites si souvent à Dieu le reproche de rester sourd à vos appels, descendez dans votre conscience et demandez-vous, sans hésitation comme sans faiblesse, si vraiment votre conduite répond à vos paroles, si les titres que vous donnez à Dieu pour vous rappeler à son souvenir et appuyer vos supplications, ne sont pas des mensonges sur vos lèvres ?

Je ne parle pas, mes frères, de perfection absolue. C'est à vous tous ici présents que je m'adresse, et je ne prétends pas que, pour lever les yeux vers Dieu, il faille avoir un cœur absolument pur, une âme sans péché. Non ! Ce serait l'idéal, c'est vrai ! mais j'aime trop à me redire que le pécheur n'est pas exempt de la loi de la prière et que si son triste état le rend sans pouvoir près de Dieu, l'humilité de son appel, l'aveu de sa misère peut attirer sur lui les regards de la miséricorde qui pardonne.

Ce que je prétends, c'est qu'avec Dieu il faut être sincère. Si vous êtes pécheurs, en toute simplicité dites-le à Dieu ; reconnaissez vos faiblesses, avouez vos défaillances coupables, et ne faites pas comme ces Pharisiens, maudits par le Maître, appelés par lui à cause de leurs iniquités « race de vipères, sépulcres blanchis, » et qui venaient au temple affirmer haut et fort devant Dieu et devant le peuple leurs bonnes œuvres, leurs vertus apparentes, leurs jeûnes et leurs aumônes. Vous pourriez ramener sur les lèvres divines le cri d'indignation : « Malheur à vous, hypocrites ! »

Quand vous venez à Dieu, vous l'appelez votre Père. Eh bien ! êtes-vous véritablement son enfant ? Et alors que votre bouche lui donne ce doux nom, votre cœur ne proteste-t-il pas, à cause du mal qui est en vous, à cause surtout des attaches que vous gardez au mal, que vous êtes son ennemi ? — Vous lui dites souvent : « Que votre nom soit sanctifié ! que votre règne arrive ! que votre volonté soit faite ! » Etes-vous sincères ? Mais alors, pourquoi entourez-vous de si peu de respect le nom trois fois saint de Dieu ? Ce nom qui est devenu le vôtre depuis que le baptême vous a fait enfant de Dieu et frère du Christ, êtes-vous vraiment fier de le porter ? ne rougissez-vous pas quelquefois d'être appelé chrétien ? Travaillez-vous à étendre et à affermir le règne de Dieu ? La volonté adorable dont vous demandez la réalisation, est-elle la loi de votre vie ? Vous soumettez-vous aux ordres qu'elle a portés ? N'en discutez-vous pas la sagesse, l'importance ou l'opportunité pour vous autoriser à en faire le moins possible, pour ne pas vous gêner, pour ne pas vous contrarier dans vos caprices ?

Poursuivez, mes frères, cet examen de conscience : il sera utile pour vos âmes... Vous deman-

dez à Dieu, à certaines heures, d'être délivrés du mal, de ne pas succomber à la tentation : c'est bien, et vous devez le faire. Mais le mal, cherchez-vous à l'éviter? La tentation, ne vous y exposez-vous pas de gaieté de cœur, sans crainte comme sans remords?

Enfin, plus souvent encore, oublieux de la recommandation de Notre-Seigneur : « Cherchez le royaume des cieux, et le reste vous sera donné par surcroît, » vous sollicitez de Dieu les joies et les biens de la terre. Mais dans quel but, avec quelles intentions plus ou moins avouées le faites-vous? Dieu voit tout, il sait tout, il connaît vos pensées les plus secrètes, comme vos désirs les plus lointains. Ne croyez pas le tromper!

Etonnez-vous après cela, mes frères, que tant de prières restent sans effet! Certes, il est loin de moi, loin de ma pensée, de diminuer en vous la confiance que vous avez en la bonté de Dieu et en l'amour qu'il vous porte ; mais je vous dois la vérité, et voulant vous aider à assurer près de lui l'efficacité de vos prières, il me faut vous dire quels en sont les vrais obstacles. Or ma foi et ma raison m'affirment que Dieu est juste et sage, et que si bon qu'il soit, si aimant que je puisse l'imaginer, il ne peut traiter avec une égale faveur le cœur droit et le cœur faux, l'âme généreuse et toujours fidèle et l'âme égoïste et ingrate.

N'en ai-je pas pour garant la parole même de Dieu? Combien de fois dans les saints Livres Dieu a-t-il dit qu'il haïssait les âmes fausses et ne traiterait pas avec elles! Combien de fois a-t-il dit que les trahisons de son peuple l'irritaient, que son manque de sincérité le portait à le détruire! Combien de fois dans les psaumes a-t-il certifié qu'il maudissait ceux qui cherchent à tromper, ceux qui mentent, et que jamais la prière des lèvres fallacieuses n'aurait accès auprès de lui! Ses bénédictions, ses miséricordes, ses faveurs, il les réserve pour les âmes simples et loyales, il les donne aux cœurs qui n'ont point de détour, mais qui sont vrais avec lui.

Et le Christ, mes frères, n'a pas exprimé d'autres sentiments. Il a été indulgent pour toutes les misères et toutes les chutes ; il a été accessible à tous les appels et miséricordieux pour toutes les souffrances. Il a eu des délicatesses inouïes, des pardons sans mesure pour toutes les Madeleines, pour toutes les Samaritaines, parce qu'il trouvait en elles un repentir vrai et une prière sincère; il est resté malgré tout le Père de l'enfant prodigue. Mais il n'a pas trouvé de paroles assez dures, assez sévères, pour stigmatiser la fourberie des Pharisiens. On dirait qu'à cette race de menteurs Dieu en veut, et s'il a des malédictions répétées, c'est pour eux!... Ne vous en étonnez pas, mes frères. Mentir à Dieu c'est le blesser au plus intime de lui-même, c'est douter de sa science, c'est vouloir surprendre sa justice et abuser de sa bonté. Dès lors, si le manque de sincérité dans nos rapports avec lui met en Dieu tant de dégoût, de colère et d'indignation, comment voulez-vous que la prière faite dans ces dispositions soit acceptée, que Dieu la trouve digne de lui et lui assure son efficacité?

Mes frères, soyez des âmes sincères! Soyez des fidèles enfants de Dieu ; travaillez dans la mesure du possible à assurer en vous la vie chrétienne dans son plein épanouissement ; Dieu verra votre bonne volonté, et parce que vous aurez été vrais dans vos paroles, vous serez forts en face de lui et votre prière sera toujours exaucée.

* * *

J'ai voulu vous convaincre, mes frères, que si vos prières, souvent, ne sont pas exaucées, ce n'est pas à Dieu qu'il faut adresser vos reproches. De son côté, je vous l'affirme à nouveau, il est toujours disposé à vous accorder ce que vous lui demandez d'utile, de raisonnable, de conforme à sa volonté. Si vos appels restent sans réponse, ne jetez donc plus la pierre à Dieu ; mettez la main sur votre cœur et vous constaterez ce que tant d'autres ont dû constater avant vous : que votre prière n'avait ni l'élan que donne une foi vraie, ni la force et la puissance que lui assure une parfaite sincérité de vie. Les saints ont pu dire, comme S. Dominique et sainte Thérèse, qu'ils n'avaient jamais rien demandé à Dieu sans l'avoir obtenu : c'est que les saints étaient des âmes pleines de foi et des cœurs sincères!

A l'œuvre donc, mes frères, à l'œuvre, je vous en supplie, pour assurer l'efficacité de votre prière, de cette prière dont vous avez tant besoin pour la joie et la consolation de votre vie, pour la paix de votre cœur et le salut de votre âme! Renouvelez-vous dans ces sentiments de foi ; étudiez Dieu, écartez de vous tout ce qui pourrait atténuer, diminuer en vous sa divine figure. Obéissez à ses lois ; quoi qu'il en coûte dans la pratique, soyez sincères avec lui. Alors, quand vous l'appellerez *Maître,* il reconnaîtra votre voix ; quand vous lui direz *Père,* il comprendra votre appel. Il se penchera vers vous, parce que, en toute vérité, vous aurez pu vous dire ses serviteurs et ses enfants. Ainsi soit-il!

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XIV

2e Dimanche de Carême

LES PEINES DE L'ENFER

Dolores inferni circumdederunt me.
Les douleurs de l'enfer m'ont enveloppé. (Ps., XVII, 6).

Mes frères,

La religion, qui a des vérités consolantes, enseigne aussi des vérités terribles, et la plus terrible de toutes est celle de l'enfer. S. Bernard souhaitait aux pécheurs de descendre souvent par la pensée en enfer et de s'éclairer à la lueur de ses flammes, afin de ne pas y tomber après la mort. Le souvenir

des peines de l'enfer nous troublerait-il dans nos désordres, ne craignons pas de nous y arrêter. Pensons plutôt que depuis longtemps nous serions ensevelis au fond de l'abîme éternel, si Dieu ne nous avait épargnés par une grâce spéciale.

I

Dans l'enfer d'abord, et c'est là son essence, les damnés ne verront pas Dieu.

Etre séparé de Dieu, être privé de tout droit à sa possession, sur la terre, au milieu du tourbillon des intérêts, nous ne comprenons pas bien pareil état. A l'orphelin qui pleure l'absence d'une mère bien-aimée, ce mot : « Vous ne la reverrez plus, » cause une tristesse indéfinissable ; toutefois ce n'est pas l'enfer. L'exilé à qui se dérobe le ciel de sa patrie, peut-être à mille lieues de distance, trouve dans la pensée de cet éloignement une étreinte, une angoisse ; ce n'est pas encore l'enfer. Nulle part la loi de la souffrance ne nous saisit mieux, et au plus intime de notre vie, que dans les deuils ; mais si les séparations humaines causent parfois des désolations voisines du désespoir, ô mon Dieu ! que sera-ce donc d'être séparé de vous ?

Perdre Dieu d'une manière définitive, irrévocable, telle est la première peine et la plus terrible de l'enfer. Par sa nature comme par ses aspirations, l'âme était faite pour voir Dieu. Dieu avait pris soin de tracer en elle sa propre image, il l'avait enrichie de tous ses dons, elle devait le posséder et trouver son bonheur en le possédant. Or entre Dieu et le damné s'élève un voile impénétrable, un mur d'éternelle division. L'enfer est avant tout l'absence de Dieu, c'est-à-dire ce que le pécheur a voulu obstinément et jusqu'au dernier soupir. Un impie, dit-on, qui ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, ayant perdu son fils unique, sa douleur fut telle qu'il se meurtrissait la tête contre le mur. C'est l'image d'une âme réprouvée : en perdant Dieu n'a-t-elle pas tout perdu ?

Un sentiment inséparable de notre être, depuis l'instant où nous ouvrons les yeux à la lumière jusqu'au jour où nous descendons dans la tombe, est le désir du bonheur. Hélas ! ce sentiment ne se réalisera jamais pour l'âme du damné. Impuissante à briser les chaînes qui s'opposent à l'expansion de ses désirs, son supplice a pour mesure exacte la violence de son élan. De tous côtés elle est malheureuse : malheureuse surtout d'être déchue de ses droits à l'héritage divin, par un sort qui dépendait de sa liberté et pour avoir fait de sa liberté un usage coupable. Le repentir devient alors pour elle le désespoir : « Montagnes, tombez sur nous ! Collines, ensevelissez-nous ! »

Ah ! ce Dieu, ce ciel, que ne peut-elle les oublier ! Au milieu des mensonges de la vie, l'illusion était facile. Elle pouvait distraire son esprit et s'aveugler ; elle gardait toujours l'espérance du repentir. Mais la mort, en l'ensevelissant dans ses ombres, l'a soudain jetée en présence de Dieu, le bandeau s'est déchiré, le prestige du monde a disparu. Dans le chaos ténébreux de l'enfer, cette âme a le jugement exact des choses, elle les voit au jour de l'éternité, comme elles sont réellement, *videbit et irascetur*. Elle sait enfin ce qu'elle perd : non pas que ce Dieu dont elle est privée ne soit plus son Dieu, mais il n'est plus le Dieu qui devait faire durant les siècles des siècles sa suprême félicité, il est le Juge qui la punit inexorablement.

II

En second lieu, les damnés dans l'enfer subiront le supplice du feu.

Les passions ont peine à s'arranger de cette doctrine, elles s'en irritent. Malgré tout, la parole de Jésus-Christ demeure. Nous aurions beau ne pas parler du feu de l'enfer et laisser à lui-même un monde distrait et frivole, ce feu n'en existerait pas moins. La Sainte Ecriture en répète l'expression jusqu'à trente fois, et l'autorité infaillible de l'Eglise l'impose à notre croyance.

Or, avons-nous jamais réfléchi aux inexprimables douleurs qui doivent être le partage de toute âme maudite ?

Feu de l'enfer, feu brûlant. Qu'un feu matériel puisse toucher l'âme, substance simple et spirituelle, nous ne le comprenons pas. Cependant nous ne saurions en douter, car Jésus-Christ ne met aucune différence entre le ver qui rongera les réprouvés et le feu qui les brûlera. En définitive, lorsque nous éprouvons une douleur, c'est moins notre corps qui souffre, la philosophie nous l'enseigne, que notre âme par l'intermédiaire de notre corps. Nous ne le comprenons pas davantage, cependant il en est ainsi.

Feu de l'enfer, feu intelligent. Il sait distinguer les sens les plus coupables et mesurer ses rigueurs aux fautes qu'il punit. Non seulement il court dans les veines des damnés, transperce la moelle de leurs os et parvient au plus intime de leur être, mais chaque puissance intellectuelle comme chaque organe corporel y trouve son tourment. Il concentre même ses ardeurs là où l'on a le plus péché. Cet esprit volontairement séduit par l'erreur, cette mémoire qui se repaissait d'images voluptueuses, cette bouche profanée par tant de blasphèmes, ces mains ouvertes à la fraude ou à l'injustice, auront un supplice proportionné à leurs œuvres.

Feu de l'enfer, feu immortel. « Le ver qui ronge les damnés ne peut pas mourir, dit le prophète. *Vermis eorum non morietur.* » (Is., LXVI, 24). Si seulement, au milieu de ces flammes vengeresses, le damné voyait luire un rayon, l'enfer cesserait d'exister pour lui. Mais l'enfer est un lieu où il n'y a plus d'espoir : loin de perdre de leur intensité, on dirait qu'à toute heure une force secrète et mystérieuse anime ses flammes ; entre ces murs désolés la souffrance s'ajoute à la souffrance, et les ténèbres s'ajoutent aux ténèbres « dans une nuit perpétuelle qui n'aura jamais plus d'aurore. »

N'en soyons pas étonnés. Dieu qui donne des couronnes à l'homme de bien, doit des supplices au méchant. S'il récompense d'une manière digne de lui, il punit de même, et l'enfer pour les ré-

prouvés est son œuvre comme le ciel pour les élus : celui-ci mystère de miséricorde, celui-là mystère de justice et de justice terrible. Laissez de côté ce qui peut être le fruit de l'imagination, faites un monceau de toutes les misères humaines, présentez-le à un damné, et demandez-lui si c'est là ce qu'il souffre ; il vous répondra : « Hélas ! tout cela n'est rien, comparé à mes souffrances ! »

* * *

La même foi qui nous dit : « Il y a un enfer où l'on brûle, » nous dit encore qu'un seul péché grave nous expose à ses rigueurs. On entend quelquefois ce mot : « Je n'ai rien à craindre, je n'ai ni tué ni volé. » Ne parlons pas ainsi. Il n'est pas nécessaire d'avoir tué ou volé pour aller en enfer. Il suffit d'ignorer volontairement les principaux mystères de la religion, d'avoir transgressé un commandement de Dieu ou de l'Eglise en matière grave, déchiré la réputation du prochain, manqué à la messe le dimanche ou au devoir pascal. De pareilles fautes ne sont pas rares. Quel serait donc notre remords si, Dieu nous ayant donné 60 ou 70 ans de vie, nous les avions employés à gagner l'enfer ! Qu'il n'en soit pas ainsi pour vous, mes bien chers frères !

XV

3e Dimanche de Carême

LA PAROLE DE DIEU

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.

Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. (Luc, XI, 28).

Mes frères,

Dieu nous a parlé autrefois par les prophètes, avec les temps nouveaux il nous a parlé par son propre Fils, et il nous parle aujourd'hui par son Eglise. Tous les dimanches, la parole divine nous est offerte, le plus souvent dans un langage simple, comme il convient pour que vous la compreniez bien. Puisse-t-elle toujours trouver en vous une bonne terre, des cœurs bien préparés et des esprits dociles !

I

Rien de noble sans doute comme la parole humaine. La parole humaine est belle, quand, retentissant dans le sanctuaire de la justice, elle y venge les droits de l'honneur, obtient la condamnation d'un coupable ou arrache à la mort un innocent. Elle est belle, quand elle discute dans nos assemblées parlementaires les intérêts d'un peuple et s'élève à la hauteur d'une vraie politique. Elle est belle encore, lorsque, tombant des lèvres d'un vaillant capitaine sur un champ de bataille, elle électrise toute une armée et la conduit à la victoire. La parole de l'homme a parfois de sublimes élans, des vibrations puissantes. Malgré sa noblesse cependant, bornée aux choses périssables du temps, son domaine est celui de ce monde, et l'on ne saurait établir une comparaison entre elle et la parole divine.

La parole divine représente la vérité éternelle, immuable ; qu'elle ait pour objet l'ordre naturel ou qu'elle enseigne le mystère, qu'elle ordonne ou qu'elle défende, elle est la vérité par essence : j'allais dire, elle est Dieu lui-même. En Dieu il y a trois personnes : le Père qui se connaît ; le Fils ou le Verbe, image substantielle du Père ; et l'Esprit-Saint qui procède de l'un et de l'autre. Or, pour comprendre toute la sainteté, toute la grandeur de la parole évangélique, il faut remonter jusque-là : elle est le Verbe de Dieu. S. Augustin, dans une page célèbre, a osé assimiler cette parole au corps et au sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. « La parole de Dieu, dit-il, et l'Eucharistie sont sous deux formes différentes une seule et même chose : ici, Jésus-Christ caché sous les humbles symboles du pain et du vin ; là, Jésus-Christ caché sous les sons matériels de la voix humaine. Nous ne devons pas en perdre un mot, pas plus que nous ne voudrions laisser perdre une parcelle de l'hostie sainte [1]. »

II

La parole divine, vous l'entendez chaque dimanche ; nous en sommes pour vous les organes, les interprètes : nous vous l'annonçons au nom de l'Eglise.

Il importe de la recevoir d'abord avec une foi attentive et respectueuse. De la chaire de vérité peuvent tomber des doctrines qui dépassent la portée de notre intelligence : nous devons y croire ; une morale austère, difficile, opposée à tous nos désirs de bien-être et de vie commode : nous devons l'accepter. Celui qui nous l'annonce ne saurait y ajouter ni en retrancher une syllabe. Et vouloir discuter la parole divine dans ses enseignements ou dans ses principes, c'est manquer à une grave obligation. Si Notre-Seigneur descendait lui-même du ciel pour nous instruire, il ne mériterait pas une docilité plus grande.

Aussi bien la parole évangélique est une parole de vie. Son but est d'inspirer à nos âmes un amour de Dieu ardent, un désir de sanctification sincère, une activité généreuse. De tous les moyens de salut dont nous disposons, elle forme le principal, supposé que nous l'accueillions avec zèle. Ordinairement, dans un sermon chacun trouve sa petite part, proportionnée à son état ou à ses besoins : une lumière sur tel défaut à corriger, un conseil pour telle difficulté, un encouragement devant telle épreuve. La parole divine nous indique le chemin qu'il faut suivre et celui qu'il faut éviter ; elle est un trésor incomparable où tous nous pouvons puiser selon la mesure de nos nécessités.

L'important est que nous mettions à l'entendre une habitude de cœur paisible, docile. Si l'on se rapproche de Dieu par une prière humble, atten-

[1] S. Augustin, *De doctrina christiana.*

tive, sa parole emprunte aux mêmes dispositions toute son efficacité.

III

Prêcher aujourd'hui, c'est perdre un peu son temps et sa peine. La parole sainte, faute de trouver des âmes soumises, ne produit guère les fruits de vertu qu'on devrait en attendre.

Beaucoup l'écoutent d'une oreille distraite ou se laissent aller, pendant que l'on prêche, à toutes sortes de pensées inutiles ; d'autres apportent en l'écoutant un esprit volage, curieux, enclin à la censure, la jugent plus ou moins bonne selon qu'elle revêt plus ou moins d'éclat, qu'elle jaillit d'une bouche plus ou moins savante. Abandonnée ainsi au vent de la légèreté et de l'irréflexion, la parole divine passe sans laisser la moindre trace. Elle tombe comme le grain du laboureur dans des sillons arides. Et, après l'avoir entendue, nous nous retrouvons comme auparavant avec la même indifférence, la même tiédeur.

Chose singulière ! on aime beaucoup à entendre sermonner les autres ; mais la prédication nous déplaît dès qu'elle touche à nos habitudes. On se dit avec une certaine joie : « Voilà bien le portrait d'un tel ; ceci regarde une personne que je connais ; si ma voisine était là, elle aurait son fait. » Applaudir la parole divine quand elle s'élève contre des défauts qui ne sont pas les nôtres, et la recevoir avec murmure quand elle en vient à des abus qui nous sont chers, c'est manquer de sérieux, c'est attacher une médiocre importance aux intérêts de son âme, c'est oublier le mot de S. Paul : « Seront justifiés, non pas ceux qui entendent la parole de Dieu, mais ceux qui l'accomplissent. » (Rom., II, 13).

Que dis-je ? Cette parole rencontrera parfois une résistance opiniâtre et des refus obstinés. Plus elle commande, plus on se raidit, plus on en méprise l'autorité. Si nous avons le devoir de vous prêcher et si tout prêtre peut redire avec l'apôtre : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile ! *Væ mihi si non evangelisavero !* » (I Cor., IX, 16), malheur aussi à nous, quand au lieu d'écouter la parole divine pour la rendre profitable et avec le dessein d'y conformer notre vie, nous la repoussons ! A l'heure du jugement, lorsqu'il faudra rendre compte, cette même parole s'élèvera contre nos oublis et réclamera vengeance.

* * *

Nous sommes tous les ouvriers du Seigneur. Le champ qu'il nous a confié, c'est notre âme, et sa parole est la semence qui doit y germer. Laissons donc tomber cette divine parole si bien appropriée à tous nos besoins, sur une bonne terre, sur une terre bien préparée. Un jour, après avoir grandi en fruits de mérites, elle nous vaudra pour l'éternité la plus abondante récolte. Ainsi soit-il.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

V

LES PREMIERS ADORATEURS DU SAUVEUR

« Aux alentours de la grotte de Bethléem, rapporte S. Luc (II, 8-19), des bergers veillaient, gardant leur troupeau pendant les heures de la nuit. Tout à coup l'ange du Seigneur [1] leur apparut, les environnant d'une éclatante lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : c'est un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

« Au même instant la multitude des esprits célestes se joignit à l'ange, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

« Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce prodige qui vient de s'accomplir et que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant couché dans la crèche. Après l'avoir vu, ils publièrent la révélation qui leur avait été faite au sujet de cet Enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration de ce que leur disaient les bergers. »

Dans cette instruction nous nous contenterons de méditer les paroles de l'Evangile que nous venons de citer ; et nous n'aurons pas de peine à reconnaître que, de nos jours, ce sont encore les pauvres, les humbles et les simples qui sont les plus fidèles adorateurs de Jésus-Hostie.

* * *

Devant les abaissements du Fils de Dieu dans l'étable, le ciel s'ouvre et les anges descendent sur la terre pour annoncer sa naissance et chanter ses louanges. Ils s'adressent non aux grands et aux puissants de la Judée, mais à de pauvres bergers qui veillent pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux.

A la vue de l'ange qui leur apparaît au milieu d'une clarté éblouissante, ces bergers éprouvent une grande frayeur. Vite l'ange les rassure en leur annonçant la naissance du Sauveur attendu. Il leur indique les signes auxquels ils pourront le reconnaître : c'est un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. « A cette marque singulière, dit Bossuet, d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnaîtrez celui qui est le Christ, le Seigneur. Allez dans la cour des rois : vous reconnaîtrez le prince nouveau-né par ses couvertures rehaussées d'or et par un superbe berceau dont on

[1] Cet ange, dit Ludolphe le Chartreux, était l'archange Gabriel.

voudrait bien faire un trône. Mais pour connaître le Christ qui vous est né, on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché et les pauvres langes où est enveloppée sa faible enfance ![1] »

« Au même instant la multitude des esprits célestes se joignit à l'ange pour louer Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

« Dans les campagnes de Bethléem, dit le P. Faber, les voix angéliques se firent entendre, puissantes et mélodieuses. Depuis la chute de l'homme elles s'étaient tues et l'humanité n'avait conservé que l'espérance et le désir du Sauveur. » Mais à la naissance de l'enfant de Bethléem les célestes mélodies retentissent de nouveau.

Ce cantique des anges, l'Eglise le répète à la sainte messe, qui nous rappelle à la fois la naissance du Sauveur et sa mort sur la Croix. Par l'auguste sacrifice de nos autels, Dieu est honoré d'une manière infinie, les anges sont réjouis et les hommes comblés de toutes sortes de grâces.

Pendant que les anges remontent au ciel, les bergers se disent les uns aux autres : « *Transeamus usque Bethleem.* Passons jusqu'à Bethléem et voyons le prodige qui vient de s'accomplir et que le Seigneur nous a fait connaître. » — « Pleins d'allégresse, dit la Vénérable Marie d'Agréda, les bergers partirent aussitôt et ne tardèrent pas d'arriver à l'étable. Ils y reconnurent l'Enfant-Dieu à la splendeur de son visage et à la douceur de son regard. Il accrut leur sainteté et les éclaira sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Aussi avec quelle dévotion ils se prosternèrent devant lui pour l'adorer comme leur Dieu fait homme ! La T. S. Vierge était attentive à tout ce qu'ils faisaient et pénétrait leurs sentiments. Elle les instruisit avec bonté et les exhorta à persévérer dans le service de Dieu. Avant de se retirer, ils offrirent à la Mère de Jésus quelques présents proportionnés à leur pauvreté [2]. »

Ames chrétiennes, vous enviez sans doute l'heureux sort des bergers de Bethléem. Qu'il nous soit permis de vous faire remarquer que vous êtes non moins favorisées qu'eux. N'entendez-vous pas souvent la sainte Eglise vous inviter vous-mêmes à aller à Bethléem ? Qu'a fait l'immortel Pie X, pendant les trop courtes années de son glorieux pontificat ? Il n'a cessé d'exhorter les chrétiens de toute classe et de toute condition à revenir à l'Eucharistie pour l'adorer et s'en nourrir.

Bethléem pour vous, chrétiens, c'est cette vieille basilique de votre ville où tant de générations sont venues s'agenouiller pour adorer Jésus présent dans l'Eucharistie ! Bethléem pour vous, habitants des campagnes, c'est la modeste église de votre village, où vous avez reçu le baptême et fait votre Première Communion ! « Au lieu d'envier le bonheur des bergers d'Israël, dit M. l'abbé Caron, imitons leur exemple. Quittons nos affaires, nos inutilités et allons nous agenouiller près de notre Sauveur. Après avoir franchi la porte du temple, peut-être rencontrerons-nous, pendant le temps de Noël, un simulacre de la crèche de Bethléem, avec son toit de paille, son excavation dans le rocher, Marie et Joseph qui adorent, les bergers qui regardent, joignent les mains et prient. Donnons un regard au pieux décor, mais ne nous arrêtons pas. Montons vers le sanctuaire, cherchons la petite lampe du tabernacle eucharistique. Là, agenouillons-nous ; si nous le pouvons, prosternons-nous sur la dalle. Car entre le Maître de l'univers et nous, la distance n'est plus que d'un pas ! Il nous voit, nous écoute, et, si notre foi le mérite, il nous bénit. Fermons nos yeux de chair qui ne sauraient nous apporter la vision du monde surnaturel. Que seule notre âme regarde ; que seule elle écoute. Elle aussi, comme les bergers d'autrefois, verra, entendra des choses qui ne s'oublient plus, parce qu'elles ne sont pas de la terre [1]. »

* * *

Enfin, ajoute le texte que nous méditons : « Après l'avoir vu, ils publièrent la révélation qui leur avait été faite au sujet de cet Enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration de ce que leur disaient les bergers. »

Il est facile de s'imaginer l'émotion causée à Bethléem par le récit des bergers. L'apparition d'un ange, le chant des esprits célestes, le mystérieux Enfant né dans une étable, tout cela était de nature à impressionner les habitants de la petite cité. Mais ne perdons pas de vue que Bethléem était alors envahie par les étrangers. Chacun était occupé de ses hôtes et cherchait peut-être à profiter de l'occasion pour réaliser du bénéfice.

Cependant quelques curieux durent prendre le chemin de la grotte. « Mais lorsqu'ils pénétrèrent dans l'étable, ajoute le pieux auteur que nous avons déjà cité, quel désenchantement ! Entre une timide jeune femme et un homme du peuple, repose sur un peu de paille un pauvre petit enfant en tout semblable aux autres. Quoi donc ? *Celui qui doit venir, — le Désiré des nations, — le Roi qui doit rétablir la puissance d'Israël, — l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous,* — c'est ce petit être, c'est l'enfant de ces pauvres gens ! Seuls des bergers ignorants ont pu admettre de telles invraisemblances. Aussi, à peine tous ces curieux ont-ils fait un pas dans la grotte, qu'ils se retirent pour laisser la place à d'autres qui ne croiront pas davantage et n'y resteront pas plus longtemps [2]. »

Ames chrétiennes, ne vous étonnez pas de la conduite des habitants de Bethléem. Beaucoup peut-être étaient dominés par un amour déréglé des richesses, des honneurs et des plaisirs défendus. Or, tous ceux qui ne savent pas résister à cette triple concupiscence et la combattre, ne comprennent rien aux leçons de pauvreté, d'humilité et de pénitence que Jésus naissant a données au monde. Cet aveuglement existe encore de nos jours

[1] *Elévations sur les mystères,* VIIIe Elév.
[2] *Vie de la Sainte Vierge,* p. 150.

[1] *Jésus-Enfant,* p. 62.
[2] *Op. cit.,* p. 68.

dans un grand nombre de chrétiens. Ils savent que Jésus-Christ a établi sa demeure dans tous les tabernacles du monde catholique. Conséquemment, il est tout près de leurs habitations, dans l'église de leur paroisse. Cette vérité, nous l'affirmons d'après les pages de l'Evangile et la doctrine infaillible de l'Eglise.

Dans la majorité des paroisses, il y a des âmes simples et droites, comme étaient les bergers de Bethléem, qui vont souvent adorer et recevoir leur Sauveur. Elles s'en retournent contentes et joyeuses. C'est dans l'Eucharistie qu'elles puisent le secret et la force de leur dévouement. Pourquoi, à côté de ces âmes d'élite, y en a-t-il tant d'autres que la présence de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement laisse indifférentes, qui communient rarement, ou ne communient plus? C'est parce que ces âmes sont dominées par l'amour des vanités de ce monde, qu'on appelle richesses, honneurs et plaisirs coupables. Qu'elles s'en détachent; alors elles éprouveront le besoin de venir adorer leur Sauveur dans son tabernacle et de s'unir à lui par la sainte Communion.

PRIÈRE

O Jésus, je me prosterne en votre présence pour vous adorer en union avec les saints anges et toutes les âmes fidèles. Du fond de votre tabernacle, comme de votre crèche, apprenez-moi à dédaigner tout ce qui pourrait m'éloigner de vous. Rendez-moi humble et détaché de tout, afin que je sois à même d'apprécier les avantages de votre présence et de recevoir vos divins enseignements. O doux Enfant de Bethléem, ô Fils de la Vierge Marie qui résidez dans l'Eucharistie, venez et naissez de plus en plus en moi par votre grâce, afin qu'après vous avoir connu et aimé dans le Sacrement de votre amour, je puisse vous voir et vous posséder dans la bienheureuse éternité! Ainsi soit-il.

VI

L'ADORATION DES MAGES

« Après la naissance de Jésus à Bethléem au temps du roi Hérode, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem. Ils disaient : « Où est né le roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons l'adorer. »

« A ces paroles, Hérode se troubla et tout Jérusalem avec lui. Il convoqua les princes des prêtres et les docteurs, et leur demanda où devait naître le Christ. Tous lui répondirent : « A Bethléem, ville de Juda. Car il est écrit : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda, puisque de toi sortira le Chef qui gouvernera mon peuple. » Alors Hérode fit appeler en secret les Mages, et s'informa du temps précis où l'étoile leur était apparue. Puis, les envoyant à Bethléem, il leur dit : « Allez, recherchez avec soin l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, annoncez-le-moi, afin que, moi aussi, j'aille l'adorer. »

« Après avoir entendu le roi, ils partirent. L'étoile qu'il avaient vue en Orient reparut. Ils eurent une grande joie en la revoyant. L'étoile les précédait : elle s'arrêta au-dessus du lieu où était l'Enfant. Ils entrèrent alors dans la maison, trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et se prosternant ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin. » (Mt., II, 1-12).

Méditons ces paroles de l'évangéliste S. Mathieu; nous y trouverons d'utiles enseignements pour nos visites et nos adorations du Saint-Sacrement.

⁂

Le Fils de Dieu est descendu du ciel pour sauver tous les hommes. Il veut que tous parviennent au salut, mais à la condition qu'ils voudront bien profiter des grâces qu'il leur a méritées. « Celui qui nous a créés sans nous, dit S. Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. »

Après avoir révélé sa naissance à des bergers simples et ignorants, par un ange du ciel, il appelle ensuite près de sa crèche les Mages de l'Orient, en faisant briller à leurs yeux une étoile merveilleuse. Dès que ces rois ont vu ce météore lumineux, ils quittent tout pour le suivre.

Cette étoile, nous disent les Saints Pères, est le symbole de la grâce qui nous éclaire et nous excite au bien. Dès que cette lumière céleste brille aux yeux de l'âme chrétienne, après s'être assurée que c'est la grâce de Dieu qui l'appelle, elle doit suivre cette inspiration. Si donc, à la suite d'une pieuse lecture, d'une instruction sur l'Eucharistie, elle est pressée intérieurement de visiter Notre-Seigneur dans le tabernacle, de communier plus souvent et d'assister à la Sainte Messe; si elle peut le faire sans manquer à ses devoirs d'état, qu'elle s'efforce de répondre à cette douce invitation de la grâce. Qu'elle dise comme les Mages : « *Vidimus et venimus*. Nous avons vu, et nous sommes venus. »

Les Mages, en arrivant à Jérusalem, s'attendaient à trouver cette ville en fête à l'occasion de la naissance de son Roi. Au contraire, tout y était dans le calme ordinaire. Les habitants sont étonnés lorsqu'ils entendent ces étrangers dire : « Où est né le Roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile et nous venons l'adorer. » A cette déclaration Hérode tremble et Jérusalem se trouble. Mais les Mages ne se laissent influencer ni par la crainte d'Hérode, ni par le trouble des habitants de Jérusalem. Ils ont entendu l'appel de Dieu, ils y ont répondu. Ils apprennent, par le témoignage des prêtres et des docteurs de la Synagogue, où doit naître le Messie : cela leur suffit.

Remarquons, en passant, âmes chrétiennes, l'aveuglement des Juifs. Ils attendaient depuis plusieurs milliers d'années le Sauveur, ils l'appelaient de tous leurs vœux. Sa naissance a été annoncée par une étoile miraculeuse aux Rois Mages, ils sont venus de loin pour l'adorer; ils demandent l'endroit où il doit naître; les Docteurs de la loi indiquent Bethléem : et personne ne daigne faire un pas pour aller l'adorer ! Cette indifférence coupable est le commencement de la perte du peuple juif !

Ames chrétiennes, encore une fois, si la grâce de Dieu vous attire près de Jésus au Saint-Sacrement, consultez un confesseur prudent et éclairé, suivez ses avis et allez sans crainte à Jésus-Hostie. Ne vous inquiétez pas si autour de vous il n'y a que froideur et indifférence pour Jésus dans le Sacrement de son amour. « Le Maître est là, et il

vous appelle » (Jo., XI, 28) ; allez l'adorer, le visiter, le recevoir et recueillir les fruits du Saint Sacrifice de la Messe.

*

Les Mages sortent de Jérusalem et l'étoile se montre à eux de nouveau, et les précède jusqu'à l'endroit où est l'Enfant.

Grand est leur étonnement à la vue de la pauvre grotte ; ils y entrent cependant et trouvent l'Enfant avec Marie sa Mère. « La T. S. Vierge, dit Marie d'Agréda, était ornée d'une modestie et d'une beauté incomparable. La splendeur du divin Enfant qu'elle tenait en ses bras était encore plus grande. » A cette vue les Mages se prosternent devant l'Enfant-Dieu, l'adorent comme le Sauveur du monde et, *ouvrant leurs trésors, ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe* : de l'or, parce qu'ils reconnaissent en sa personne le Roi des siècles ; de l'encens, parce qu'ils adorent en lui un Dieu caché ; et enfin de la myrrhe comme à un homme qui doit être immolé un jour pour le salut du monde.

Les personnes qui se font un devoir de visiter Jésus au Saint-Sacrement appartiennent à la classe laborieuse ou sont d'une condition aisée. Aux unes et aux autres, nous voudrions donner quelques conseils pratiques.

Les premières doivent s'efforcer, autant que leurs occupations le permettent, de visiter Jésus-Hostie. Qu'elles lui présentent l'or d'une vraie charité envers Dieu et envers le prochain, l'encens de leurs ferventes prières et la myrrhe des sacrifices qu'elles font chaque jour pour le servir avec fidélité. Marie, qui est toujours attentive à ce qui se passe devant le tabernacle où réside son divin Fils, ne manquera pas d'intercéder en leur faveur.

Quant aux secondes, nous empruntons le conseil du pieux auteur que nous avons déjà cité dans l'instruction précédente : « Vous qui possédez les richesses, qui donc vous empêche de les partager avec Jésus-Hostie, dont les humbles murailles de son église s'élèvent à l'ombre de votre riche demeure ? Vous venez souvent vous prosterner près de ce Dieu, qui est né dans une étable et que son amour a contraint de résider dans l'Eucharistie. Vous venez lui dire vos deuils pour qu'il les console, vos angoisses pour qu'il les secoure, vos fautes pour qu'il les pardonne, vos saints espoirs pour qu'un jour il les change en d'immortelles réalités.

« Mais vous voit-on souvent ouvrir vos trésors ? Savez-vous offrir à Jésus né à Bethléem, un peu de cet or, que si souvent vous prodiguez à vos inutilités, à vos caprices d'un jour, à vos plaisirs dangereux ?...

« Lorsque vous avez passé un quart d'heure en sa présence, heureux des joies que vous avez goûtées, des bénédictions que vous croyez avoir méritées, vous laissez Jésus dans la pauvre église où tout manque, et vous retournez à votre demeure où tout abonde (1). »

Ames chrétiennes, demandez-vous, devant Dieu, si vous avez quelques reproches à vous adresser relativement à ce que vous pourriez faire pour l'entretien convenable de la maison de Dieu. Consultez votre foi, elle vous dira ce que vous devrez faire pour la gloire de Jésus-Hostie.

(1) Abbé Caron, *Jésus-Enfant*, p. 132.

*

Enfin, dit l'Evangile, « les Mages ayant reçu durant leur sommeil l'avertissement de ne pas retourner vers Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin. » Sans nul doute, Dieu avait fait aux Rois Mages une grande grâce en les conduisant au berceau de l'Enfant-Dieu ; mais nous devons reconnaître également qu'ils firent de grands sacrifices pour répondre à l'appel divin. Ils firent preuve d'une grande foi en quittant leur patrie, d'un courage à toute épreuve en entreprenant un si long voyage, d'une confiance absolue en ne se laissant pas déconcerter par l'indifférence des habitants de Jérusalem et la pauvreté de l'étable. Mais Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, sut les récompenser de ce qu'ils avaient fait pour la gloire de son Fils incarné, en les faisant avertir de ne point revoir le cruel Hérode, mais de regagner leur pays par un autre chemin.

Il en coûte également aux bons chrétiens qui veulent honorer Jésus au Saint-Sacrement. Ils sont obligés de se gêner pour le visiter, pour communier et assister à la Sainte Messe. Et il n'est pas rare que leur piété soit tournée en ridicule par des personnes à l'esprit mondain et railleur. Leur conduite est observée, et souvent leurs moindres imperfections leur sont reprochées comme des crimes. Qu'ils ne se découragent pas, qu'ils restent des fidèles serviteurs de l'Eucharistie, et Celui qui sut échapper à la fureur d'Hérode, saura les mettre en garde contre les ennemis de son Sacrement d'amour.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez attiré les Mages auprès de votre crèche, en faisant briller devant eux une étoile miraculeuse, daignez m'éclairer de vos divines lumières, afin que je vous cherche sur la terre, là où vous avez établi votre demeure. Embrasez mon cœur de votre saint amour ; agréez mes humbles prières et daignez accepter tout ce que j'ai à souffrir pour vous rester fidèle. Que la grâce de votre Sacrement d'amour soit toujours ma lumière, ma force et ma vie, afin que, par son secours, je puisse parvenir à la gloire éternelle du ciel. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XVI

3e DIMANCHE DE CARÊME

Cette vie est une épreuve ; c'est pourquoi nous sommes tentés. La tentation est normale ; elle est notre état habituel ; c'est pourquoi Jésus a voulu être tenté, pour notre consolation et notre exemple.

De peur que nous ne nous découragions, Dieu nous multiplie les grâces les plus douces, afin que dans nos moments d'affliction et dans nos chutes nous nous souvenions des joies goûtées à prier, à faire notre devoir, à recevoir les sacrements, à converser avec un ami solide et éclairé qui nous maintient dans la vertu. Si tous nous sommes tentés, tous aussi nous avons joui des délices et des visions du Thabor, qui sont pour nous comme un avant-goût des jouissances du ciel. La mémoire de ces allégresses nous console parmi les [illegible]

de la vie et si elle ne nous préserve pas des rechutes, cependant, à l'heure de la grâce, elle nous ramène à Dieu, si nous ne sommes que faibles, et que nous ayons gardé la sincérité et la bonne volonté de l'âme.

Mais même quand nous sommes rentrés dans la bonne voie, même quand nous avons reconquis notre innocence et retrouvé les joies pures des sacrements, le bonheur de la conscience à laquelle Dieu a pardonné, il nous faut toujours redescendre du Thabor ; et quand nous sommes dans la plaine, voici le démon qui s'acharne sur nous, qui sème les embûches sous nos pas, qui soulève des doutes et des inquiétudes dans notre esprit, qui fait jouer tous les ressorts des passions malsaines pour nous ressaisir et nous faire tomber.

L'Eglise alors nous dit comment nous pourrons lui échapper : en tenant « nos yeux élevés vers le Seigneur, » *Oculi mei semper ad Dominum.* Car il est le Maître, « il dégagera », si nous le prions, « nos pieds des filets où ils sont pris ».

Qu'elle est touchante cette prière qu'elle nous met sur les lèvres : « Regardez-moi et ayez pitié de moi, car je suis seul, je suis pauvre ! *Unicus et pauper sum ego* ». Et comme Dieu exauce toujours les prières simples et ardentes de ses serviteurs, elle nous fait conclure par ces mots, toujours les mêmes, qui doivent attendrir le cœur de Dieu : « Seigneur, j'ai confiance en vous ! *Deus meus in te confido* ».

Mais l'Evangile de ce jour nous apprend que nous devrons lutter toujours et que le pouvoir de Satan est grand encore, quoique Jésus l'ait diminué et qu'il ait triomphé de lui sur le Calvaire. C'est une vérité à laquelle nous ne nous attachons pas assez. Satan est puissant, il nous hait, il rôde autour de nous comme un lion rugissant qui cherche une proie à dévorer ; et nous le traitons en quelque sorte comme une quantité négligeable. Que de chrétiens prennent la doctrine de l'Eglise sur le démon pour une pieuse allégorie, et n'ont pas une foi bien précise touchant l'existence et les tentations de Satan ! Et cependant c'est notre plus cruel et plus redoutable ennemi.

Cet Evangile fait ressortir toute sa malice, toutes ses ruses, et aussi toutes ses faiblesses.

⁂

Les miracles de Jésus soulevaient l'admiration des foules, au désespoir des Scribes qui voyaient ainsi grandir son influence.

1. Or le démon s'était emparé d'un homme, et il l'avait rendu muet. Jésus passait, il chassa le démon, et le muet parla. Aussitôt la multitude de glorifier le Sauveur à haute voix. Quelques Scribes, pour déprécier Jésus et le prodige, circulaient parmi la multitude en disant :

— C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons.

A la calomnie d'autres ajoutaient la raillerie et demandaient un signe dans le ciel. Ils avaient été témoins de merveilles incontestables, mais les miracles ne convertissent pas les cœurs obstinés dans le mal, ils voulaient rabaisser Jésus-Christ au rôle d'un vulgaire comédien.

Il dédaigne la raillerie, mais il répond à la calomnie, à l'aide de cette magnifique argumentation :

« Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et il tombera maison sur maison. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? Car vous dites que c'est par Béelzébub que je chasse les démons. » Mais comment Satan se ferait-il la guerre à lui-même, combattrait-il contre ses propres intérêts ?

Leçon précieuse qu'il convient de méditer. C'est l'union qui fait les nations fortes, union de pensées, de sentiments et de foi, unité de but et d'action. De même pour nos familles. « Soyons un », ainsi que Jésus nous l'a recommandé avant de mourir : seule l'union a des promesses de vie.

Puis, passant à l'attaque : « Si je chasse les démons par Béelzébub, ajoute-t-il, au nom de qui vos fils les chassent-ils ? »

S. Irénée nous apprend en effet que de son temps encore les Juifs exorcisaient les démons au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; et les démons s'enfuyaient. Les fils des Juifs, sachant au nom de qui eux-mêmes chassent les démons, seront sévères pour la perfidie et la mauvaise foi de leurs pères... La vérité, conclut Jésus, c'est que moi aussi je chasse les démons au nom de Dieu ; « alors le royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous. »

Oui, Jésus est venu leur annoncer le royaume de Dieu, et ils ne veulent pas le recevoir. Ils ne sauraient être dans la bonne foi : alors quelle culpabilité est la leur ! Ils ressemblent à ces incrédules qui sont témoins des œuvres de l'Eglise, de son enseignement qui respire la bonté, de son désintéressement, de toutes ses vertus, et qui la haïssent, travestissent ses meilleures actions, et représentent celle qui est le centre de tout bien comme une officine de mal. Les Scribes de tous les siècles sont également absurdes et méchants.

2. Jésus montre ensuite comment il est venu pour vaincre Satan.

Satan, c'est le fort armé qui garde sa maison, son royaume. Il le garde depuis qu'il a perdu Adam, et il a régné sur l'univers, sur les nations où il s'est fait adorer, sous des simulacres divers. Ah ! cette idolâtrie ! quel pouvoir elle a eu sur l'humanité ! Quelle humiliation pour l'esprit humain de s'être prosterné devant des dieux impudiques qui n'étaient que des mortels pervertis et pervers, devant des animaux, même devant des plantes ! Mais la fin de ce règne est arrivé ; Satan a trouvé plus fort que lui, il est vaincu, on lui a enlevé toutes ses armes, toutes les séductions en qui il se confiait pour perdre sûrement le genre humain, ses dépouilles ont été partagées. Les temples consacrés à Jupiter deviendront les sanctuaires du vrai Dieu ; les colonnes de marbre ou de porphyre qui ornaient les demeures de Vénus ou de Cybèle serviront à soutenir les basiliques chrétiennes : Satan est chassé de ses temples.

L'heure est venue où il faut que chacun se prononce pour le bien ou pour le mal, affirme sa foi, se range à droite ou à gauche, ainsi qu'il se fera au jugement dernier. Chacun garde sa liberté de conscience et d'action ; mais nous savons maintenant où est la vérité. Elle est dans Jésus-Christ. C'est à lui qu'il faut aller. Il n'est pas possible d'être neutre en face de la vérité, comme l'œil ne saurait être neutre pour le soleil. S'il ne voit pas le soleil, c'est qu'il est aveugle ; alors, qu'il ne se glorifie pas de cette triste infirmité. « Celui qui

n'est pas avec moi, dit le Sauveur, est contre moi. » Vous n'accueillez pas la vérité : vous êtes l'ennemi de la vérité ! « Qui n'amasse pas avec moi dissipe ». Il peut faire des œuvres qui paraissent bonnes; mais si elles sont inspirées par Satan, si l'intention qui les fait accomplir n'est pas pure, si elles viennent de l'orgueil ou du désir de se faire estimer des hommes, elles sont nulles : ce ne sont pas des gerbes de froment, mais des paquets d'ivraie.

3. Le démon est chassé, mais son pouvoir n'est pas détruit. Il a trouvé son maître, Jésus-Christ, et le jour où sur la Croix il a reconnu en lui le Fils de Dieu, il s'est enfui, la tête brisée. De même, quand il a été chassé d'une âme par la puissance de l'absolution, par la présence de Jésus-Christ dans cette âme repentante, il s'en va, traînant l'enfer avec lui dans sa tristesse incurable et sa rage impuissante. Il s'en va errant, il se retire dans les solitudes païennes où il y a des âmes qui lui appartiennent encore. Même là il ne trouve pas de repos, car voici les missionnaires du Christ qui viennent l'en chasser. Il regrette alors l'âme qu'il possédait et il se dit : « Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. » Quelle expression saisissante ! L'âme qui appartient au démon est la maison du démon ! Il y revient; mais comme elle est changée ! Cette demeure où il se plaisait parce qu'il y voyait son image est toute belle, toute pure, parée de vertus, rayonnante de la grâce de Dieu. Elle lui est fermée et il désespère de pouvoir jamais l'emporter d'assaut !

Alors il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et ensemble ils font le siège de cette âme. Ils emploient toutes les séductions, particulièrement celles de l'orgueil, de la volupté, de la jalousie, de l'esprit de vengeance, qui agissent le plus vivement sur la volonté; et ils se rendent maîtres de la place. La pauvre âme a cédé à leurs suggestions, quelquefois sans lutte; elle a abusé des dons de Dieu, abusé de la grâce, elle s'est crue forte, elle a cessé de prier, elle a pensé qu'elle pouvait se passer de Dieu; et les démons se sont emparés d'elle. Ils y entrent, avec quelle allégresse d'enfer ! et ils l'habitent désormais. Elle a chassé Jésus-Christ, et elle a maintenant pour hôtes les huit démons vainqueurs qui y exercent leurs ravages. On comprend sans peine que son état devient pire que le premier.

⁂

Comment douter de l'action, de la puissance du démon, après cette forte et exacte peinture ? Aussi la foule qui écoute est-elle transportée et elle ne retient pas son approbation charmée. Une femme élève la voix et exprimant les sentiments de tous, elle s'écrie : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! Heureux le sein qui vous a nourri de son lait ! »

Jésus est touché de cet hommage rendu à sa divine Mère; mais il veut élever plus haut encore les pensées de cette foule qui le comprend si bien, et lui montrer qu'il y a une autre maternité qui n'est pas moins précieuse : celle qui produit la vérité dans une âme.

Plus heureux encore, s'écrie-t-il, ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu !

« Marie, dit S. Augustin, n'eût pas été la mère parfaite si elle n'avait fait que porter Jésus-Christ dans son sein; elle le porta plus heureusement encore dans son cœur. » C'est cette maternité qui nous est dévolue quand nous appelons Jésus-Christ dans notre âme, quand nous méditons et goûtons ses paroles, quand nous appliquons sa doctrine dans notre vie, et que nous devenons ainsi d'autres Jésus-Christ.

C'est ce bonheur de l'âme unie à Dieu que l'Eglise chante dans la Communion : « Le passereau se trouve une retraite, et la tourterelle un nid pour déposer ses petits. Vos autels, Seigneur, sont ma retraite et mon nid ! C'est là que j'aime à me réfugier, comme dans un abri sûr et inaccessible où mon âme, faible comme le passereau, ne craint point le vautour, où comme la tourterelle elle peut vivre dans votre amour confiant, et vous dire : « Vous êtes mon Roi et mon Dieu ! *Rex meus et Deus meus !* »

« Heureux ceux qui habitent dans votre maison ! Ils vous loueront dans les siècles des siècles. » L'Eglise est ici-bas la maison de Dieu; ceux qui l'aiment, ceux qui se plaisent à y demeurer, l'échangeront pour le paradis, pour la demeure éternelle où retentissent les éternelles louanges.

Mais n'oublions pas les pensées maîtresses de l'Evangile que nous venons d'expliquer. Nous sommes sans cesse tentés par Satan, dont la puissance est réelle, formidable. Nous avons à choisir entre lui et Jésus-Christ. Il est impossible de rester neutre entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal; celui qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre lui.

XVII

Le DIMANCHE DE CARÊME

La Septuagésime, avons-nous dit, rappelle les soixante-dix années de la captivité de Babylone. Ces années elles-mêmes figurent la captivité des âmes prisonnières du péché qui attendent que le jour de Pâques leurs liens soient rompus et leurs fautes pardonnées. Ce temps approche, le temps où les exilés rentreront à Jérusalem, où les cœurs seront purifiés par la grâce divine; c'est pourquoi l'Eglise interrompt son deuil, sa pénitence, pour se réjouir, comme elle a fait au troisième dimanche de l'Avent, le dimanche *Gaudete*. Alors elle remplaçait la couleur violette par la couleur rose, en signe d'allégresse; de même dans ce dimanche *Lætare*, elle est dans la joie, et les orgues font entendre leur voix mélodieuse pour chanter l'approche de Pâques.

A Rome, la station se célèbre dans la basilique Sainte-Croix-en-Jérusalem, bâtie par Constantin, et enrichie par sainte Hélène des plus insignes reliques de la Vraie Croix qu'elle retrouva et qu'on y vénère, ainsi que le « Titre de la Croix » que Pilate fit placer au-dessus de la tête de Jésus-Christ mourant.

Ce dimanche est aussi appelé à Rome le *Dimanche de la Rose*, parce que le Souverain Pontife y bénit une Rose d'or qu'il envoie à quelque personnage qu'il veut honorer, pour sa foi, sa vertu ou son dévouement au Saint-Siège.

Tout nous parle donc de Jérusalem en ce jour, de cette cité qui est la Jérusalem du ciel, notre

« cité permanente ». C'est pourquoi l'Eglise chante dans l'*Introït* :

« Réjouis-toi, Jérusalem ! *Lætare Jerusalem.* Vous tous qui l'aimez, réjouissez-vous ! Soyez dans la joie, vous qui étiez dans la tristesse, rassasiez-vous des délices de la consolation ! »

Et après cette chaude exhortation, le chœur reprend tout d'une voix :

« Je me réjoui de cette parole qui m'a été dite : « Nous irons à la maison du Seigneur. »

Cette heureuse parole, en effet, interrompt un instant les cris de la pénitence. Pâques approche, la maison du Seigneur dépouillera tout deuil; nos âmes aussi, car elles seront pures, rayonnantes de lumière et de beauté; elles seront dignes de la Jérusalem céleste. Mais en attendant, il nous faudra encore continuer les exercices de la pénitence, généreusement, avec foi et courage. C'est à ce prix seulement qu'à Pâques notre joie sera complète.

Ce dimanche est encore appelé le *Dimanche des cinq pains*, parce que l'Evangile nous raconte la première multiplication des pains, à la suite de laquelle Jésus annonça au peuple l'institution de la Sainte Eucharistie : « Je suis le pain vivant descendu du ciel... Celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang n'aura pas la vie en lui. »

I

Jean-Baptiste venait de mourir. Une danseuse, Salomé avait demandé sa tête à Hérode, qui n'avait pas osé la lui refuser. Jésus attristé par cette mort éprouvait le besoin de la solitude et de la prière. Il était sur les bords du lac de Tibériade. Il dit à ses disciples :

— Venez seuls dans un lieu désert, et reposez-vous un peu.

Ils cherchèrent une barque et traversèrent le lac pour gagner la solitude. Mais la multitude, devinant ses intentions, s'embarqua aussi sur des nacelles, et il la retrouva de l'autre côté.

1. Jésus gravit une montagne, et il s'assied, entouré de ses disciples, à qui il continue son précieux enseignement. C'est à la fin de la deuxième année de son ministère public, aux approches de la fête de Pâques. Tout à coup il lève les yeux et aperçoit la foule qui se dirige vers lui et qui le cherche. Cette foule se grossit sans cesse de nouveaux arrivants, *multitudo maxima*. Elle lui apparaît confuse, incertaine, semblable « à des brebis qui n'ont point de pasteur. » (Mc., VI, 34). Il les laisse venir à lui et les accueille avec sa bonté infinie. Il les instruit aussi, il « leur parle du royaume de Dieu », et guérit les nombreux malades qu'on lui présente. Il guérissait les corps afin de s'ouvrir plus facilement le chemin des âmes. (Luc, IX, 11).

Or le soir était venu, le soleil baissait, la nuit les surprendrait et l'on était dans le désert, loin de tout village habité, sans provision ni ressources.

Les disciples s'en inquiètent et ils disent au Maître : « Renvoyez-les, afin qu'ils aillent dans les villages voisins pour y loger et y manger. — Donnez-leur vous-mêmes à manger », leur répondit-il. Et comme ils sont stupéfaits de cette demande :

— Où achèterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde ? dit-il à Philippe.

— Quand nous aurions deux cents deniers de pain, répondit l'Apôtre, cela ne suffirait pas pour que chacun en ait seulement un peu.

— Combien avez-vous de pains ? demande Jésus. Allez et voyez.

André découvre un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons.

— Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? dit-il tristement.

— Faites-les asseoir, commande le Sauveur.

Ils s'assoient par ordre dans l'herbe qui était grande et fleurie. Jésus rend grâces à Dieu, les yeux levés au ciel, bénit les pains, les rompt, les remet à ses disciples qui les distribuent au peuple; il fait de même des poissons, et les disciples en donnent à chacun autant que chacun en désire, jusqu'à ce que tous soient rassasiés. Puis pour faire à tous une leçon d'économie il ordonne à ses apôtres de ramasser les restes, et ils en remplirent douze corbeilles, chacun la sienne.

A la vue de ce miracle, la multitude s'écrie : « C'est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ! » Pour eux, c'était un autre Elie, mais avec un sceptre conquérant qui rétablirait la royauté de David. C'est pourquoi ils veulent le proclamer roi. Mais pour échapper à ce périlleux honneur et aux élans de reconnaissance, il s'enfuit seul sur la montagne.

Voilà ce que nous raconte l'Evangile de ce jour; mais ce n'est que le prélude du grand événement qui va suivre. Cette admirable multiplication des pains est en effet la figure de la Sainte Eucharistie que Jésus se propose d'instituer. Continuons donc la suite de ce récit.

II

Les Apôtres, qui partagent les idées du peuple, et qui sont plus ambitieux, sont mécontents de ce que Jésus, en se dérobant aux ovations de la foule, a refusé de se faire élire roi, mécontents aussi de ce qu'il les a forcés à s'embarquer pour Capharnaüm, tandis qu'il demeure dans la solitude. (Marc, VI, 45).

Ils lui obéissent toutefois et reprennent leur barque, mais la nuit est venue, une tempête s'abat sur le lac, les eaux soulevées s'enflent et pénètrent dans leur frêle embarcation. Ils sont à peine à mi-chemin, quoiqu'ils rament depuis des heures, et ils tremblent devant ces vagues en furie qui menacent de les submerger. Parmi la nuit noire, Jésus passe auprès d'eux, marchant sur les eaux, et S. Pierre le reconnaissant s'écrie : « Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux ! »

— Viens ! lui répondit le Sauveur.

Et l'apôtre s'élance de la barque sur les vagues. D'abord ses pieds marchent avec assurance, mais le grand vent l'ébranle, il prend peur et se sent enfoncer. Il s'écrie : « Seigneur, sauvez moi ! » Jésus étend la main et le soutient : « Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi as-tu douté ? »

Ils entrent dans la barque. Le vent s'apaise soudain et en un instant ils se trouvent au port de Capharnaüm.

1. Le lendemain matin, la foule restée de l'autre côté du lac a cherché en vain celui qui l'a nourrie si généreusement, et, ne le découvrant pas, elle s'embarque pour Capharnaüm où elle le rencontre. Elle ne peut dissimuler son étonnement :

— Maître, lui dit-elle, comment êtes-vous venu ici ?

Jésus a lu dans leurs intentions. Ils le cherchent, non point par amour, mais par intérêt. Il les a

nourris et ils espèrent un nouveau miracle. Le Sauveur leur dit avec quelque reproche :

— Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. Le Fils de l'Homme vous la donnera. Faites l'œuvre de Dieu. L'œuvre, la volonté de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.

La pensée du miracle de la veille leur revient alors. Jésus leur apparaît comme un autre Moïse qui leur a distribué sa manne. S'il voulait leur continuer ce bienfait ? Ils le lui disent naïvement :

— Nos pères ont mangé la manne au désert, comme il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. *Panem de cœlo.*

— C'est Dieu et non Moïse qui vous a donné le pain du ciel. Mais mon Père vous donnera le vrai pain du ciel qui donne la vie au monde.

Ils ne comprennent pas et s'imaginent que Jésus veut leur assurer pour toujours le pain matériel, comme Dieu a fait aux Israélites, refaire pour eux le miracle de la veille, et ils lui disent :

— Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là !

Alors il leur explique longuement et clairement quel est ce pain vivant dont le pain du désert, la veille, était la figure, comme la manne : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Celui qui mangera du pain que je lui donnerai vivra éternellement. Et ce pain, c'est ma chair pour le salut du monde. » (Jo., VI, 52).

2. C'est en vain que les protestants ont prétendu que Jésus parle ici en parabole et dans un sens allégorique, que manger et boire le sang du Fils de Dieu, c'est tout simplement croire en lui. Cette explication, arbitraire, et que rien n'autorise, est plus stupéfiante que le mystère même. Car Jésus insiste : « En vérité, en vérité, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Ma chair est vraiment nourriture et mon sang est vraiment breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Qui donc, de bonne foi, peut voir une allégorie, un symbole dans des paroles aussi claires, aussi évidentes que celles-ci ? Les Pharisiens qui les entendirent ne s'y trompaient point, car ils ne se retinrent pas de s'écrier : « Ce discours est dur, et qui peut l'entendre ? » Et ils s'éloignèrent, parce que leur esprit rebelle ne voulait pas se courber devant la parole de Jésus-Christ. Jésus les laisse partir ainsi que beaucoup de disciples, et il est disposé à se séparer même des Apôtres s'ils ne croient pas à la vérité qu'il enseigne. Parmi ceux-ci il y a Judas qui est un démon, dit-il. Ces disciples incrédules l'auraient-ils quitté s'il eût exigé seulement la foi en lui ? Ils s'en vont parce qu'il a dit : « Si vous ne mangez pas ma chair, si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous ! »

Sans doute cette vérité est difficile à croire, comme tous les mystères ; mais qui donc pourrait douter de la puissance de Jésus-Christ, qui s'unit ici à son infinie bonté ? Il le dit, il n'y a aucune contradiction dans ses paroles, rien non plus n'est impossible à son pouvoir. Il est la vérité même, donc nous devons le croire. Aussi bien, loin de nous séparer de lui, nous lui avons déjà dit du fond de nos cœurs, comme S. Pierre : « Vous quitter ? Mais à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! »

*

Nous terminerons cette instruction par un acte de foi fait du fond du cœur, et par la résolution de nous préparer dès maintenant à recevoir à Pâques le corps du Sauveur qui est une vraie nourriture, afin que nous ayons la vie en nous et que nous puissions continuer avec ardeur, pendant notre existence sur la terre, le chemin qui conduit à la Jérusalem du ciel.

Car c'est à cette pensée que nous ramène l'Eglise dans la Communion : « *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas.* » Jérusalem c'est une cité splendide « dont toutes les parties sont unies et liées ensemble ». L'unité fait la force de ses remparts ; toutes les pierres sont jointes si étroitement qu'elles ne forment qu'un bloc où rien ne se désagrège. C'est l'image de nos âmes unies dans la même foi et le même amour, croyant avec conviction les mêmes mystères, nourries de la même chair et du même sang du Christ, animées d'une vie intense, et marchant ensemble dans une ascension triomphale vers Jérusalem. Regardez en effet les tribus du Seigneur, les légions des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges qui y montent pour rendre hommage au nom du Seigneur : *ad confitendum nomini tuo, Domine.* Là elles s'assoient au banquet divin, et pendant toute l'éternité elles jouissent de Dieu, elles vivent de Dieu, elles le bénissent pour ses immenses bienfaits, particulièrement pour le bienfait de l'Eucharistie, figuré par la multiplication des pains. Chacune possède Dieu tout entier, et Dieu se communique à chacune d'elles et la remplit d'une joie indicible. Elle comprend alors que le bonheur de Jérusalem consiste dans la participation constante à une Eucharistie sans fin. Les voiles sont tombés, les apparences ont disparu, elle voit Dieu face à face, elle se nourrit de la divinité éternellement. *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.*

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

III

PROPAGANDE LUTHÉRIENNE ET CALVINISTE

On peut dire de l'Eglise ce que l'on dit du bien en général : *Bonum est sui diffusivum,* elle tend toujours à se répandre. Son caractère est le prosélytisme des âmes. Mais pour convertir les âmes, il lui faut des lèvres purifiées par le charbon ardent dont parle le prophète, c'est-à-dire des apôtres que l'esprit de sacrifice et de prière a préparés à leur tâche. Telle ne fut pas la manière des fondateurs du protestantisme, toute faite au contraire de violence et de haine. La route de l'Amérique aux Indes suivie par Magellan achevait le cycle des grandes découvertes et venait d'ouvrir à l'Eglise un immense champ à évangéliser, au moment même où éclatait la révolte de Luther. On sait quel fut alors le zèle d'un S. François-Xavier. Voyons les moyens de pro-

pagande employés dès l'origine par la prétendue Réforme.

I

Il s'agissait d'abord de discréditer l'Eglise.

C'est à la Wartbourg, vieille citadelle d'où le regard s'étend sur les splendides vallées de la Thuringe, semblable à celles que l'on rencontre sur les bords du Rhin, et entourée de même par un cercle bleuâtre de montagnes ; c'est au milieu de cette nature, belle et sauvage, autrefois habitée par sainte Elisabeth, que Luther écrit ses pamphlets contre l'Eglise, les évêques et les moines. A Genève, aussi bien, tout ce qui porte une robe de prêtre ou un froc de religieux est attaqué par les Calvinistes dans une satire fine et rieuse. Pour parler à l'intelligence du peuple, les fauteurs du désordre sauront donner à leur pensée les formes les plus diverses : brochures, journaux, almanachs, iront porter l'outrage et le mensonge dans les salons du riche comme sur le comptoir des marchands.

Les Huguenots propagent aussi leur œuvre de haine en se servant des peintres et des sculpteurs de l'époque. On verra dans tout Wittenberg une caricature odieuse du pape, gravée sur bois par Lucas Cranach, et suspendue au chevet du lit des pauvres paysans à la place de l'ancien bénitier ou des images de la Vierge consolatrice des affligés, et du saint patron de la paroisse. Beaucoup d'autres, non moins répugnantes, seront reproduites par la presse et exposées derrière les vitrines des libraires et des bouquinistes, sur l'étalage des échoppes d'Eisenach et de Francfort, et jusque dans les moindres tabagies allemandes ou génevoises. Le premier bout de planche venu, une estampe, de simples cartes représentent de gravures obscènes [1].

Le persiflage servira surtout au réformateur saxon comme moyen de dénigrer le catholicisme. Pour égayer la populace, Luther emprunte le mot railleur tantôt à l'idiome désordonné des halles, tantôt au vocabulaire des cabarets. Le cabaret est pour lui une chaire, une tribune. De l'année 1525 à 1540, chaque soir, l'auberge de l'Aigle-Noir à Wittenberg l'abritera d'une manière très fidèle jusqu'au moment où l'horloge du château sonnait dix heures. Luther profite de ces réunions, si fréquentées par les Allemands, pour insulter l'Eglise ; et il ne craindra pas de dire un jour dans ses *Propos de table :* « Les paroles décousues que je jetais à l'estaminet, en buvant de la bière avec Amsdorft, ébranlaient la papauté mieux que princes et empereurs n'auraient pu le faire avec leurs chevaliers bardés de fer [2]. »

Cependant, discréditer la vérité n'était pas suffisant, il fallait propager l'erreur.

Pour y réussir, pamphlets, anecdotes, libelles, seront les meilleurs agents de la propagande huguenote ; luthériens et calvinistes répandent à l'infini dans la masse du peuple de petites brochures, écrites en forme de dialogues : genre littéraire que depuis Erasme la polémique anti-religieuse avait adopté de préférence et en prenant à tâche d'y falsifier les textes de la Sainte Ecriture [1]. Au surplus, la presse, ses imprimeurs et ses typographes, souvent gens de lettres et érudits, soit par but intéressé et profits pécuniaires, soit par amour de prosélytisme, s'étaient mis au service de la Réforme. Les Estienne, Jean Ruelle, Froben, imprimeur à Bâle, le même qui avait donné la belle édition des œuvres de S. Jérôme, seront en particulier les hommes de Luther. Par leurs soins, les contes agrémentés de plaisanteries grivoises, les estampes à la mode et les premières nouveautés de la gravure en couleurs volaient d'un bout du royaume à l'autre et se glissaient partout [2].

Mais Luther et Calvin devaient surtout employer comme éléments de propagande : le premier, sa fameuse traduction de la Bible ; l'autre, son livre des *Institutions chrétiennes.*

En traduisant la Bible en langue vulgaire, le réformateur saxon jeta une auréole sur son nom d'humaniste, et composa, malgré bien des incorrections et bien des fautes, une œuvre remarquable. L'imprimerie la reproduisit avec une élégance et une pureté de types que l'on admire encore, tirant jusqu'à trois mille feuilles par jour. Une foule d'exemplaires avec couvertures en bois ornées de festons, d'arabesques et de fleurs, dont Albert Dürer fournissait souvent le dessin, inonda la Saxe. On lisait, on commentait la Bible de Luther. Les femmes elles-mêmes prenaient parti. Or cette lecture offrait un danger d'autant plus grave que, outre la corruption du texte scripturaire, il y avait en marge des notes pleines de poison.

Le livre des *Institutions chrétiennes*, écrit par Calvin avec un art admirable et dans cette belle langue française, claire et précise, qui faisait déjà pressentir la magnifique époque littéraire du XVII^e^ siècle, ne produisit pas un moindre mal parmi la classe savante et bourgeoise. Au même moment, et sous la même influence calviniste, la satire prenait peu à peu au théâtre la première place. « Les sarcasmes permirent alors aux adeptes de la Réforme d'attaquer les abus de la société ou de la religion qu'ils voulaient supprimer ou transformer. Leur morale nouvelle, qui devait remplacer l'ordre et les idées anciennement établis, fut exposée et exaltée dans des dialogues scéniques habilement rédigés [3]. »

II

Tout cela était, si l'on veut, le côté matériel de la propagande huguenote. Il y eut aussi le côté moral.

Flatteuse des plus basses passions : l'orgueil, la volupté, l'appât d'une liberté sans frein, nous voyons l'erreur acquérir tout de suite un succès im-

[1] Collection SCIENCE ET RELIGION : *L'Allemagne au temps de la Réforme*, ch. II, Luther (Paris, Bloud).

[2] Mgr Baudrillart, *L'Eglise catholique, etc.*, p. 125 et suiv.

[1] Voici quelques-unes de ces maximes : « Il est permis à chacun d'interpréter la Bible à sa manière. — Pourvu qu'on ait la foi, on peut pécher et pécher fortement. — L'homme est entraîné par une fatalité aveugle. — La messe et les indulgences sont des pratiques superstitieuses. »

[2] Hauser, *De l'Humanisme et de la Réforme en France (1512-1552)*, dans *Revue historique*, juillet-août 1897.

[3] G. Bapst, *Essai sur l'histoire du Théâtre*, 1900.

mense. En moins d'un demi siècle, elle envahit l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Suisse ; presque instantanément, la moitié de l'Europe, c'est-à-dire plus de cinquante millions de catholiques, furent ravis à l'Eglise.

Luther commence d'abord par prêcher au peuple de la rue l'indépendance et la révolte. Pour inspirer la haine des grands, il jettera au milieu des foules les paroles les plus enflammées : « Allons ! à l'assaut ! La classe laborieuse assemble les pierres d'un édifice où elle ne logera pas ; elle est ouvrière d'un temple qui peut-être lui aura coûté du sang et qui abritera des hôtes inconnus ! A chacun sa part ! » Dans les cabarets où ils s'attardent, les paysans saxons voient fixé à la muraille le portrait de Luther : il n'en faut pas davantage pour raviver leurs colères et leurs convoitises, tandis que d'autres, chevaliers de grands chemins, détrousseront les voyageurs, en annonçant le pur Evangile.

Dans les villes universitaires les écoliers embrasseront également la Réforme avec ardeur. Ne laissait-elle pas le frein libre aux appétits les plus désordonnés ? Grâce à la doctrine luthérienne, beaucoup sont heureux de pouvoir passer la nuit du jeudi dans les tavernes, faire gras le vendredi, et courir les rues quand bon leur semble, en criant : « Mort au papisme ! » Un jour même, s'il faut en croire Ranke, historien protestant et par le fait digne de foi dans la circonstance, ils ne reculèrent pas devant un acte de haute impiété. Luther venait de prêcher à Wittenberg contre la messe. Le lendemain, 3 décembre 1521, au moment où le saint sacrifice se célébrait dans l'église paroissiale, des jeunes gens de la bourgeoisie et des écoles se jettent, les uns sur les livres de prière qu'ils mutilent, les autres sur le prêtre qu'ils arrachent de l'autel [1].

Derrière le peuple et les humanistes viennent enfin les princes allemands, avides, cruels et débauchés, heureux de pouvoir avec la Réforme se partager les dépouilles de l'Eglise. C'était, parmi tant d'autres, l'électeur Jean de Saxe, un des hommes les plus gloutons de son siècle, dont l'estomac « chargé dès le matin de vin et de viande, avait besoin pour ne pas tomber d'être retenu par un cercle de fer. » C'étaient le margrave de Brandebourg et le landgrave de Hesse, adultère effronté. C'étaient encore le duc Conrad, cet avare qui altérait les poids et les mesures, et Wolfgang, comte d'Anhalt, d'une ignorance telle qu'il n'avait jamais su faire le signe de la croix. Au-dessus de tous ces personnages avilis une seule figure princière se détache, admirable d'ailleurs, celle du prince Georges de Saxe, qui demeura le défenseur éclairé et sincère de l'Eglise, et que Luther ne cesse d'outrager à chaque page de sa correspondance.

Le calvinisme français avait de même des partisans à la Cour, dans les Universités et les parlements. Calvin conquit en particulier à sa cause la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. Obligée de chercher un refuge en France, elle habitait le château de Montargis, dont les ruines sont encore aujourd'hui si imposantes, et de là entretenait avec le docteur de Genève un commerce épistolaire. Au reste, la tactique des protestants français pour combattre l'Eglise ne fut pas moins déshonorante que celle des allemands. Ils mirent en jeu tour à tour comme eux, et selon la diversité des circonstances, le mensonge, l'hypocrisie, la ruse, et surtout la violence. Sous leur impulsion la foi nouvelle s'impose par l'émeute, l'incendie et le pillage. On évangélise le peuple à coups de sabre. C'est au point que Voltaire nous représentera la Réforme « avec l'Evangile d'une main, l'épée de l'autre et le masque de la religion sur le visage. »

Le protestantisme essaya de pénétrer aussi en Espagne. Suivant le rapport de l'ambassadeur espagnol à Paris, on allait jusqu'à renfermer des écrits prohibés dans des tonneaux de vin de Champagne et de Bourgogne, et avec tant d'art que les douaniers n'y voyaient rien. Mais Philippe II empêcha l'erreur de contaminer ses Etats.

* * *

En fait d'apostolat, il y a une chose dont les protestants ne se sont jamais inspirés, le dévouement. En 1543, les ministres calvinistes se présentèrent au Conseil de Genève, « avouant que, malgré le devoir qui leur était imposé d'assister les pestiférés, ils manquaient de courage pour une telle besogne [1]. » Calvin lui-même sollicita alors de l'Etat une mission en pays étranger. S. Charles Borromée recommandait alors à son clergé, et dans de semblables circonstances, une tout autre façon d'agir. N'est-ce pas là, pour un esprit clairvoyant, le plus sûr critérium de vérité ?

[1] Ranke, *Histoire de la Papauté aux XVI^e et XVII^e siècles*, t. II, p. 15.

[1] Extraits des Registres du Conseil d'Etat de la République de Genève de 1535 à 1792.

En vente à nos Bureaux

OUVRAGES DE M. LE CHANOINE ROLLAND

Le Vestibule du Paradis, 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. Un vol. in-16 de XIV-426 p., 4 fr., *franco* 4 fr. 60 pour la France, 4 fr. 85 pour l'Etranger.

Le Paradis sur terre, 97 discours sur la Sainte Eucharistie. 15^e édition. 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

La Reine du Paradis, 123 discours sur la Sainte Vierge. 7^e édition. 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 februarii 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 15 février 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de sainte Colette. — Deux aspects de sa vie, 81.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XVI. *4e Dim. de Carême :* L'examen de conscience, 83.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — VII. La fuite en Egypte, 84. — VIII. Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des Docteurs, 86.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XVIII. Le Dimanche de la Passion, 88. — XIX. Le Dimanche des Rameaux, 90.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXV. La vertu de religion (adoration et prière), 92.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE COLETTE DE CORBIE

DEUX ASPECTS DE SA VIE [1]

Mes Révérendes Mères,
Mes bien chers frères,

Il est des saints, — il faut bien l'avouer, — devant lesquels nous passons avec une certaine indifférence, qui ne retiennent pas notre attention. Nous les honorons sans doute, mais discrètement, disons le mot, sans enthousiasme.

Il en est d'autres, au contraire, dont les détails de l'existence nous ont charmés, qui nous plaisent par telles circonstances de leur vie, par leur conception de la pénitence, de la prière ou de la sainteté. Nous les honorons, et nous faisons plus, nous les aimons, parlant d'eux volontiers à l'occasion, vantant leurs vertus héroïques, leur manière de voir, leur manière d'agir, cherchant près d'eux des conseils, des exemples, les implorant pour nous, pour les nôtres, comme des avocats que nous choisissons plus particulièrement parmi tous ceux qui au ciel peuvent plaider en notre faveur devant le tribunal de Dieu.

Vous aimez sainte Colette, mes Révérendes Mères, vous l'aimez avec une affection toute filiale et avec une reconnaissance fidèle et profonde, parce qu'elle est votre « Mère, » la grande aïeule spirituelle, la fondatrice de ce monastère, à qui vous êtes redevables encore aujourd'hui de tout un héritage de vertueux exemples et de religieuse perfection.

Et vous, mes bien chers frères, vous aimez sainte Colette, — vous, Tertiaires de S. François, à cause des liens de parenté spirituelle qui vous unissent à elle comme à tous les saints de cette belle famille religieuse, — vous, habitants de cette vieille cité, parce qu'elle est fille de votre terre picarde, et qu'elle honore par sa sainteté non seulement la ville qui l'a vu naître, mais tout ce pays où se sont déroulées ses premières années et dont elle a su se souvenir au soir de sa vie.

Pour moi, vous n'en serez point surpris, c'est ce même sentiment qui m'amène ici aujourd'hui à me joindre à vous pour lui rendre le légitime tribut de mon admiration et de ma reconnaissance. Quand je vous aurai, en un rapide tableau, retracé les temps troublés où elle a vécu, je vous dirai ce qu'a été sa vie, mise toute entière au service de l'Eglise et de la France, et pour cela je vous montrerai les deux aspects qui la caractérisent : vie de prière et de recueillement, vie aussi d'action apostolique.

I. — *L'Eglise et la France au début du XVe siècle*

Cette fin du moyen âge où, de 1381 à 1447, s'est déroulée la vie de sainte Colette de Corbie, fut dans l'histoire de l'Eglise comme dans l'histoire de la France une sombre et douloureuse époque.

L'Eglise ! La chrétienté ! Toute la vie en est paralysée par ce lamentable schisme d'Occident où nous voyons deux Papes se partager les suprêmes pouvoirs pontificaux et prétendre gouverner tous deux légitimement le monde catholique, l'un à Rome, l'autre à Avignon, chacun avec ses partisans, ses Etats, chacun trouvant à sa mort un collège de cardinaux pour lui donner un successeur.

Vous devinez, mes Révérendes Mères, et vous, mes frères, vous devinez quel profond désordre dans les âmes et dans les peuples, d'autant qu'à cet immense bouleversement moral s'ajoutent les fluctuations politiques des royaumes et des républiques.

Les savants des Universités discutent pendant des années, et ils ne trouvent pas de solutions pacifiques. Les guerres, pendant vingt ans, veulent résoudre le conflit par la force ; elles n'aboutissent pas davantage à un résultat.

Et quand la lassitude des peuples, leur besoin de paix et d'unité dans la foi amènera la délivrance et rétablira enfin l'Eglise dans sa hiérarchie et dans son ordre divin, il y aura un amoncellement de ruines à relever, toute une dévastation à réparer ; il y aura à rebâtir, pour ainsi parler, toutes les grandes institutions ébranlées par le cataclysme.

La France ! Nous sommes à l'époque de Jeanne d'Arc. C'est tout dire. Il y a grande pitié au royaume de France. Sous le règne de Charles VI, roi dément, deux factions politiques, les Bourguignons et les Armagnacs, se disputent le pouvoir. Notre sol est envahi. Par un traité honteux, une reine criminelle, Isabeau de Bavière, a déshérité son propre fils, marié sa fille à l'héritier du trône d'Angleterre et livré la France à l'étranger. C'est la guerre ! Nous avons été battus à Crécy, Poitiers, Azincourt, à Cravent, à Verneuil. L'ennemi occupe plusieurs villes de la vallée de la Loire. Il menace Blois, il menace Orléans. C'est la guerre ! c'est-à-dire partout le meurtre, l'incendie, le pillage, les villes conquises et mises à sac, les vil-

[1] Panégyrique prêché dans un monastère de Clarisses le 6 mars 1922.

lages brûlés et les champs dévastés. C'est la guerre ! c'est-à-dire dans toutes les âmes françaises, la honte, la douleur, l'effroi.

Pour sauver l'Eglise et pour sauver la France, les hommes ne peuvent plus rien. Dieu doit intervenir. Que va-t-il faire ? Dieu va faire des miracles vivants, il va susciter des saints.

Le monde, la chrétienté, l'Eglise a besoin de pénitence et de prières : Dieu suscite une sainte Lydwine de Schiedam, qui dans la maladie, dans la souffrance, sur le grabat de sa longue agonie, ne cesse de prier pour le salut du monde.

La France a besoin d'une grande victoire qui la délivre de l'envahisseur : Dieu suscite une sainte Jeanne d'Arc qui boute l'ennemi hors de France jusqu'au dernier.

Le monde, la France plus particulièrement, ont besoin d'un renouveau de vie religieuse où puissent se refaire les âmes chrétiennes et françaises : Dieu suscite une sainte Colette de Corbie, — et sur les ruines de cette époque bouleversée par quarante années de schisme et cent années de guerre, nous allons voir surgir des centres de prières ferventes, dont ce monastère continue encore en 1922 la séculaire tradition.

II. — *Vie de prière et de recueillement*

Voilà donc, mes Révérendes Mères, voilà donc, mes frères, la place de sainte Colette de Corbie dans le plan divin. Sa vie nous est un exemple frappant de l'action providentielle des saints sur les sociétés.

Refaire les âmes chrétiennes et françaises est une lourde tâche. Comment va-t-elle la réaliser ?

Par la prière d'abord !... Elle ignore encore sa mission, et déjà elle sent en elle le besoin d'une force surnaturelle, d'une grâce divine spéciale. Cette grâce, la prière seule peut l'obtenir, la prière dans le recueillement et dans le silence. Elle se fait donc recluse, comme c'était la fréquente coutume au moyen âge, et elle vit ainsi emmurée pendant quatre ans, au fond de la logette qu'on lui a bâtie dans les contreforts de l'antique église Notre-Dame de sa ville natale, priant et faisant pénitence, se gardant toujours dans l'intimité de Dieu jusqu'au jour où le Bienheureux Henri de la Baume vient, au nom du Très-Haut, l'appeler à la mission pour laquelle elle est née, pour laquelle elle a été choisie.

En quittant son réduit, elle emporte dans son âme cette habitude de ferveur qui tient tout son être en union constante avec Dieu.

C'est une âme de prière. Elle prie, non pas comme nous prions, hélas ! mes frères, nous qui ne parlons à Dieu que pour lui mendier les secours les plus urgents dont nous avons toujours besoin, que pour lui exprimer notre reconnaissance ou notre repentir. Elle prie comme savent prier les saints. Sa prière est un état d'âme. Sa conversation intime, dans le mystère de son cœur, n'est pas avec elle-même, mais avec Dieu, toujours là, toujours présent, — si bien qu'à certaines heures elle s'en va, loin des réalités terrestres, pour se perdre dans l'extase, exaltée par la lumière, la puissance, la perfection de l'Infini divin qu'elle entrevoit, du ciel que, selon sa propre expression, elle croyait toucher avec la main.

Elle prie ainsi, dans le calme de son monastère où un nouveau recueillement l'entoure, fidèle et attentive à la prière vocale, à la récitation des psaumes de son office, s'attardant aussi dans l'oraison mentale, émue de tendresse et de joie au saint sacrifice, ravie d'amour divin dans la sainte communion.

Elle prie ainsi, au milieu des vicissitudes de ses voyages multipliés à travers la France, trompant les longueurs de la route et oubliant les bruits du monde où elle va, par un incessant dialogue avec Dieu qui l'accompagne et qui la guide.

Tout son être est ainsi dirigé par une lumière et par une force divine. Nous avons là le secret de sa vie. Nous comprenons la sécurité de sa démarche, elle, pauvre et humble fille, à travers les difficultés de son existence et de son époque. Nous comprenons la fermeté de ses résolutions et toute la vérité du mot d'un de ses biographes : « Elle fut un esprit de force, de ressources et de persuasion. » Dieu était avec elle !

III. — *Vie d'action apostolique*

Pourquoi donc ? Parce que Dieu voulait que la vie de sainte Colette de Corbie fût une vie d'action apostolique, d'action continuelle, humble, oui, mais puissante et féconde.

Ce n'est pas nous, mes frères, qui choisissons notre destinée terrestre. Dieu nous mène par les chemins qu'il lui plaît. C'est à nous de nous laisser conduire, dociles à sa volonté et mettant à son service les meilleures lumières et toutes les forces de notre âme !

Sainte Colette, regardez-la ! C'est une fille de S. François d'Assise, de la lignée de sainte Claire, ouvrière du bon Dieu, cheminant du pas de sa mule ou d'un pauvre charroi, sur les routes de Flandre, de Bourgogne, d'Auxois, de Bourbonnais, de Picardie. Où va-t-elle ?

Il y a des ruines ; il faut rebâtir. Elle est fondatrice et réformatrice. Elle fonde des monastères et des monastères parfaits. Elle crée elle-même dix-sept couvents, dont celui d'Amiens en 1444, trois ans avant sa mort. Elle restaure dans leur perfection ceux qui se sont laissés déchoir. Elle impose même son zèle aux Ordres fondés par S. François, et avec eux, ramenés définitivement au vieil idéal un instant oublié, elle restaure l'esprit de prière, de mortification, de sacrifice, et fait ainsi renaître l'âme de France.

Il y a des désaccords, des luttes ; il faut pacifier, réconcilier. Elle est pacificatrice et médiatrice. Elle passe à travers les partis religieux ou politiques, sans se lier à aucun d'eux. Il y a schisme dans l'Eglise : elle adresse, d'accord avec S. Vincent Ferrier, une lettre restée célèbre aux prélats du concile de Constance, — ce concile d'où doit naître enfin l'unité, — et elle adjure le vieux duc Amédée

de Savoie de ne pas accepter la tiare que lui offrent les dissidents de Bâle. Il y a discorde dans les familles princières : elle supplie Jean-sans-Peur de cesser sa vie agitée et batailleuse ; elle sert d'intermédiaire entre le duc de Bourgogne et le duc de Savoie ; elle se mêle aux négociations laborieuses qui essaient de rapprocher les familles ennemies de Bourgogne et de Bourbon.

Il y a des esprits en déroute et des cœurs en deuil ; il faut guider, consoler. Elle est guide et consolatrice. Quand le roi de Naples, Jacques de Bourbon, dégoûté des gloires et des joies terrestres, « prend résolution d'attendre la mort au chemin de religieuse pénitence, » elle entreprend la rééducation morale de ce prince et le mène à la vie franciscaine. Quand Jean-sans-Peur est assassiné au Pont de Montereau, elle accourt près de Marguerite de Bourgogne, au château de Rouvres, et elle s'efforce de donner quelque surnaturelle espérance à l'infortunée princesse « qui ne se pouvait sâouler de ses larmes. »

C'est ainsi que la vie de sainte Colette, — vie d'action apostolique, — déborde d'œuvres, d'entreprises, de créations, et par tous ces traits cette grande Sainte nous apparaît dans toute la plénitude de son caractère et de son activité comme une personnalité providentielle, qui domine son époque et la grandit. C'est ainsi que toute âme qui s'élève, élève le monde.

* * *

On raconte qu'un jour sainte Colette était en extase. Ses compagnes effrayées allèrent chercher le médecin. Celui-ci, comprenant que ce qui se passait n'était pas de son domaine, se découvrit et se mit à genoux. En se relevant, il dit aux religieuses : « Vous êtes bien heureuses, vous qui avez une telle mère ! »

Je vous dirai de même, en terminant, mes Révérendes Mères : — Vous êtes bien heureuses d'avoir une telle Mère, non pas seulement à cause de l'honneur insigne que sa sainteté fait rejaillir sur votre monastère, mais à cause de la protection toute spéciale dont vous êtes l'objet de la part de votre sainte fondatrice. Au ciel, les vertus trouvent leur plein épanouissement, et les affections, les sentiments s'épurent et se sanctifient. Sainte Colette a aimé cette maison qu'elle a fondée, où elle a un instant vécu. Dans la béatitude éternelle où elle vit toujours, elle ne cesse pas de l'aimer. Elle est penchée sur vous, pour vous bénir dans vos prières, dans vos pénitences, dans vos générosités, dans votre foi et dans vos œuvres.

Et nous nous unissons à vous, mes Révérendes Mères, dans une même prière pour lui demander de nous bénir, nous aussi, nous qui venons cinq siècles après elle et qui voulons être, en ces temps de grands hasards et de bouleversement, comme elle, par la prière et par l'action, les grands travailleurs, les bons ouvriers de l'œuvre de Dieu. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XVI

4e Dimanche de Carême

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Mes frères,

Un philosophe païen, à la fin de chaque journée et avant de prendre son repos, se faisait cette question : « Quelle faute as-tu évitée aujourd'hui ? Sous quel rapport es-tu devenu meilleur ? » Tout chrétien doit agir de même. Mais c'est ce que nous devons faire surtout lorsque nous nous préparons à nous confesser, par l'examen de conscience.

I

L'examen de conscience avant la confession s'impose avec rigueur. Quand on veut juger un coupable, on appelle des témoins et on reçoit leurs dépositions, tout ce qui peut instruire son procès est soigneusement pesé. Ici, au tribunal de la pénitence, nous sommes nos propres accusateurs : la même loi qui nous oblige à confesser nos péchés nous oblige aussi à en rechercher le nombre et la gravité. D'après le texte du Concile de Trente, « on ne peut approcher du saint tribunal qu'après avoir scruté les plis et replis les plus cachés de son cœur[1]. »

Cet examen exige toute la réflexion voulue. Lorsqu'il s'agit d'une affaire d'intérêt, on l'étudie à fond ; non content d'y avoir pensé une fois, on y revient de mille manières ; il ne se passe pas de jour où l'on ne s'en occupe. Pourquoi ? Parce qu'il y va d'un profit ou d'une perte appréciables ; et ce serait pour soi-même un reproche perpétuel d'y avoir mis tant soit peu de légèreté ou de négligence. S'agit-il, au contraire, des choses de la conscience, il semble qu'on doive les expédier en quelques instants. Un simple coup d'œil, quelques points sur lesquels on s'arrête, sans s'inquiéter de certains doutes qui naissent ; une manière de procéder très rapide, au risque de faire une confession troublée, et peut-être sacrilège : voilà, pour beaucoup, la pratique habituelle. Quel manque de sagesse !... Si nous voulons que Dieu nous pardonne, une revue précipitée ne suffit pas : il faut apporter à notre examen de conscience une volonté droite et sincère, au moins ce degré d'attention que réclame une affaire importante.

Toutefois, étant donnée l'attention voulue, cet examen se fera avec le plus grand calme, sans préoccupations inutiles, sans scrupules. Dieu n'exige rien de nous au delà d'une diligence mesurée. Nous sommes allés jusqu'au fond de notre conscience par une vraie observation intérieure, c'est assez : des efforts répétés n'ajouteraient rien.

Malgré toute la bonne volonté et par suite de la fragilité humaine, quelques fautes, même mortelles, peuvent se dérober à notre souvenir. Ne

[1] Sess. XIV, ch. 5.

nous en tourmentons pas. Dieu, infiniment juste et miséricordieux, tiendra compte de notre faiblesse, et il suffira de les confesser le jour où elles nous reviendront à la mémoire.

II

La meilleure méthode à suivre pour un examen de conscience est indiquée dans nos livres de prières.

D'abord, il faut demander à Dieu de nous éclairer sur le nombre et la grièveté de nos fautes. Tout ce que nous avons accompli de mal et tout ce que nous avons omis de bien, il le sait : aucun de nos actes n'a pu mettre en défaut sa clairvoyance. Pour nous, dans ce tissu d'habitudes, combien de choses inaperçues ! Absorbés par mille soucis divers, nous oublions aisément et nous oublions vite. Dieu, lui, se souvient, et nous ne pouvons mieux faire, en commençant notre examen, que de redire ce que disait l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, faites que je voie ! *Domine, ut videam !* »

Vous avez bien prié pour obtenir la lumière désirable ; examinez-vous ensuite sur chaque commandement. Il n'est pas de méthode d'un usage plus sûr. En passant en revue l'un après l'autre tous les commandements, et en le faisant avec soin, aucun péché grave n'échappera à notre mémoire, notre confession aura toute l'intégrité nécessaire.

Si on le préfère, on peut encore, pour faciliter la recherche de ses fautes, tout en parcourant la matière d'examen indiquée, se rappeler les lieux où l'on est allé, les personnes que l'on a fréquentées, les choses auxquelles on s'est appliqué. C'était la manière de S. Charles Borromée.

Il n'est guère possible de fixer d'une manière générale le temps requis pour cet examen. Tout dépend de la fréquence de nos confessions et de la régularité de notre vie. Pour les personnes d'une existence calme, qui se confessent tous les quinze jours, il y faut mettre beaucoup moins de temps que pour les personnes d'une vie agitée, distraite, et ne se confessant qu'une fois ou deux par année. Dans un espace aussi long, les souvenirs s'étant effacés, notre tâche devient par le fait plus difficile et demande une discussion approfondie.

Quoi qu'il en soit, il convient toujours d'examiner notre âme à loisir, de l'interroger, de la scruter dans tous les sens. Au lieu de ces à-peu-près qui entraînent ordinairement des oublis coupables, nous évaluerons le nombre de nos péchés graves ; au moins, si le nombre échappe à notre mémoire, nous signalerons nos habitudes. En un mot, nous nous demanderons à nous-mêmes, sans aucun ménagement d'amour-propre, les comptes sévères qu'il faudra rendre au Souverain Juge ; nous discernerons nos iniquités aussi exactement, aussi parfaitement et avec la même rigueur que Dieu les discernera au dernier jour.

* * *

Une foule de personnes s'abusent sur l'état de leur âme. Elles s'arrangent intérieurement un monde d'illusions, ou bien ne donnent pas à leur examen de conscience tout le soin nécessaire. Qu'il n'en soit pas ainsi pour nous, mes frères. Avant de nous confesser, faisons dans notre âme une solitude où ne puissent arriver les bruits du dehors, et ne craignons pas d'en sonder les mystères les plus cachés. Ainsi soit-il.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

VII

LA FUITE EN EGYPTE

Hérode, déçu par la conduite des Mages, entra dans une grande colère et fit tuer à Bethléem et dans les environs tous les enfants de deux ans et au-dessous, d'après la date de la naissance de l'Enfant-Jésus, qu'il avait connue exactement par les Mages.

« Alors un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte, et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse ; car Hérode va rechercher l'Enfant pour le faire mourir. » Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère et se retira en Egypte. Et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode. » (Math., II, 13-15).

Ames chrétiennes, voilà dans son austère simplicité l'histoire de la première persécution subie par Jésus. Il vous sera très utile de la méditer, car vous n'aurez pas de peine à vous convaincre qu'elle se renouvelle souvent pour lui au Saint-Sacrement.

* * *

« Lève-toi, dit l'ange à Joseph, prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte, car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire mourir. » Que dites-vous, ange du Seigneur ? Jésus doit fuir la colère d'Hérode ? N'est-il pas le Fils du Très-Haut, et son divin Père ne peut-il pas le défendre ici par sa puissance ? Et sa Mère, qui a trouvé grâce devant Dieu, ne pourrait-elle pas être mise à l'abri des coups de ce roi cruel ? Pourquoi ne frappez-vous pas cet Hérode qui en veut à la vie de l'Emmanuel ? Pourquoi n'exterminez-vous pas cet odieux tyran qui s'apprête à faire massacrer tant d'innocents entre les bras de leurs mères désolées ?

Ce cri eût été celui de la nature. Mais ne perdons pas de vue que le Fils de Dieu est venu en ce monde pour expier nos péchés. Cette mission de Rédempteur, il doit l'accomplir à chacun des instants de sa vie. Sa sainte Mère est unie à toutes ses humiliations et à toutes ses souffrances, en sa qualité de corédemptrice. Joseph et Marie étaient trop soumis à la volonté de Dieu pour ne pas obéir immédiatement.

Depuis dix-neuf siècles il s'est trouvé des Hérodes pour poursuivre Jésus jusque dans ses tabernacles. Sans doute, il pouvait échapper à leurs persécu-

tions ; mais s'il prend la fuite devant eux, ce n'est que pour nous donner l'exemple de l'humilité et de la patience. Nous nous contenterons de rappeler seulement quelques faits à l'appui de notre assertion.

Pendant la durée des persécutions sanglantes, les chrétiens se réunissaient, pour assister aux saints mystères et communier, dans des souterrains appelés catacombes. Des diacres, des acolytes, des femmes et des enfants même portaient en secret l'Eucharistie aux chrétiens qui ne pouvaient assister à ces réunions, ainsi qu'aux prisonniers, afin qu'ils eussent la force de donner leur vie pour Jésus-Christ. Nous en avons un admirable exemple dans S. Tharcisius. Le pape S. Etienne l'avait chargé de porter la sainte communion aux chrétiens enfermés dans les prisons de Rome. A sa sortie des catacombes de St-Calixte, il fut aperçu par de jeunes païens lesquels le saisirent pour le forcer à montrer ce qu'il portait sous son manteau. Mais le jeune Saint ne voulut pas livrer les saintes Espèces à leurs profanations. Alors, ils le frappèrent tellement à coups de bâton et de pierres qu'il finit par succomber. Son corps inanimé étant renversé par terre, ils essayèrent de le fouiller, mais sans résultat. Ayant abandonné le cadavre, ils s'enfuirent remplis de terreur. Les chrétiens recueillirent le corps du martyr de l'Eucharistie et l'inhumèrent dans le cimetière de St-Calixte. Le pape S. Damase fit graver sur sa tombe une épitaphe dont voici la traduction :

Tharcisius enfant portait l'Eucharistie ;
Les païens y voulaient jeter un œil impie.
Il aima mieux mourir sous leurs coups déchiré,
Que de livrer du Christ le corps très vénéré.

Satan n'inspira jamais à Hérode et aux Juifs plus de haine et plus de fureur contre Jésus-Christ que les hérétiques n'en ont exercé contre lui dans l'Eucharistie. Avec quelle rage diabolique les protestants, en particulier, ont pillé les temples, démoli les églises, renversé les autels et brisé les tabernacles ! Dans leur haine pour l'Eucharistie ils ont osé porter leurs mains sacrilèges sur les ciboires, sur les hosties consacrées, et les ont foulées aux pieds !...

Que dire des horreurs dont Jésus-Hostie fut l'objet pendant la Révolution française ? Oh ! qu'elle fut triste et désolée cette fuite du Dieu de l'Eucharistie ! Il ne savait alors où se réfugier. C'était dans une maison particulière, dans la profondeur des bois, dans une grotte solitaire, sur un autel improvisé, qu'il fallait célébrer les saints mystères. Les pieux fidèles profitaient de l'obscurité de la nuit pour se réunir et se presser autour du divin Exilé. Souvent l'approche du danger, l'arrivée des persécuteurs précipitaient le sacrifice ! Jésus venait à peine de descendre sur l'autel, et le prêtre avait hâte de le soustraire aux méchants qui voulaient l'outrager. Souvent aussi, des chrétiens dévoués payaient de leur vie l'asile qu'ils avaient offert à Jésus et à son ministre ; d'autres, qui ne voulaient pas trahir la retraite de Jésus-Hostie et de son prêtre, étaient arrêtés et conduits à l'échafaud. C'étaient bien là des martyrs du Dieu de nos tabernacles !

* * *

Mais de notre temps, celui-ci est-il traité avec le respect qu'il mérite ?

Lorsqu'on visite certaines villes de France, on est attristé par la vue de tant d'églises désaffectées, de tant de maisons religieuses qui ont été transformées, les unes en palais de justice, les autres en halles, celles-ci en granges et celles-là en salles de spectacle ! Pendant des siècles Jésus a habité dans ces églises et ces chapelles ; l'impiété révolutionnaire l'a forcé de quitter ces sanctuaires aimés et de prendre la fuite !... Oh ! comme les bons chrétiens sont peinés à la vue de ces antiques lieux saints ! Comme ils voudraient pouvoir les rendre à Jésus et le faire glorifier de nouveau, dans tous les endroits d'où il a été indignement expulsé !

Le P. Faber nous dépeint en ces termes l'assaut donné par les impies à une chapelle catholique : « Le hideux esprit de révolte a rassemblé ces masses effrénées qui, dans ce moment, ont perdu leurs consciences individuelles pour se jeter dans la surexcitation de la multitude. Ils ont cerné une chapelle catholique : leurs gestes les font ressembler à des maniaques, et ils poussent des cris semblables aux hurlements frénétiques des sauvages. On chercherait en vain chez eux une trace d'éducation. L'esprit de ténèbres, qui est l'ennemi de Dieu, s'est emparé de leur cœur ; il possède leur âme ; il bouillonne dans leur sang ; il pense dans leur cerveau. Ils se jettent la hache et la torche à la main sur le sanctuaire de Dieu : ils brûlent de massacrer l'Innocent qui repose sur l'autel. Le prêtre de Dieu, timide et couvert d'un déguisement, cherche à se faire un passage à travers la foule. Il n'essaye pas d'arrêter cette populace fanatisée ; il ne dit pas un mot pour l'arrêter dans son horrible dessein. Son but est d'échapper à leur attention et de fuir avec Jésus qu'il porte contre sa poitrine [1]. » Ce qui se passe à cette heure de folie, se passait autrefois à Nazareth, lorsque ses habitants voulaient précipiter Jésus en bas du rocher sur lequel cette ville était bâtie : le divin Maître passa au milieu d'eux et s'en alla. (Luc, IV, 29-30).

Il est une autre fuite de Jésus-Hostie qui n'est pas assez remarquée. Dans nos grandes villes, dans lesquelles il n'est pas permis de porter ostensiblement le saint Viatique aux malades, le prêtre revêtu d'un surplis et d'une étole dissimulés sous son manteau, passe dans les rues, les yeux baissés, et se dirige, en portant Jésus sur sa poitrine, vers la demeure du malade qui désire faire la sainte Communion. Ce Jésus voilé sous la forme d'une petite hostie, pourrait d'un souffle anéantir tous ceux qui lui interdisent de paraître solennellement dans nos rues ; mais il est si doux et si patient qu'il préfère passer inaperçu, en se rendant au chevet du mourant dont il va adoucir l'agonie avant de l'intro-

[1] *Le Saint-Sacrement*, t. I, p. 209-210.

duire dans le ciel !... Oh ! quel admirable exemple d'humilité et de patience, qui est à peine remarqué de beaucoup de chrétiens !

* * *

S. Hyacinthe, de l'ordre de St-Dominique, prêchait avec un grand succès dans la ville de Kiew ; il se disposait à retourner en Pologne avec quelques-uns de ses religieux, où l'appelaient de nouveaux travaux apostoliques. Le jour même où il devait partir, il célébrait la sainte messe, quand le bruit se répandit soudain qu'une invasion de Tartares mettait la ville dans un péril imminent.

Les frères du couvent, frappés de terreur, accoururent auprès de S. Hyacinthe qui était encore à l'autel et s'écrient : « O bienheureux Père, c'en est fait de nous ; fuyons en toute hâte pour échapper aux violences des infidèles ! ils brisent déjà les portes du monastère ! » Le saint garde ses habits sacrés, tire du tabernacle le Très Saint Sacrement et prend la fuite avec ses frères. Comme il allait sortir de l'église, emportant son trésor, une statue de la Sainte Vierge en albâtre, très grande et très pesante, l'appelle d'une voix forte : « Hyacinthe, mon fils, c'est donc ainsi que tu fuis la fureur des Tartares et que tu m'abandonnes à leurs outrages et à leurs insultes ? » Et le saint religieux prétextant sa faiblesse pour porter une statue si lourde : « Prends-la toujours, car mon Fils que tu portes te rendra ce fardeau léger. »

Alors le saint, tenant d'une main le Corps sacré du Sauveur, prend de l'autre la statue de la Vierge qui lui semble aussi légère qu'un roseau. Et la troupe des serviteurs de Dieu, marchant à la suite de son bienheureux maître, traverse saine et sauve les hordes ennemies qui ravagent la ville. Arrivés sur les bords du Dnieper, ils ne trouvèrent point de barque. Sans hésiter, S. Hyacinthe bénit les flots avec les deux précieux gages qu'il portait, et les fugitifs traversèrent le fleuve en marchant sur les eaux. Par un miracle frappant, le Dnieper, malgré la rapidité de son cours, garda longtemps l'empreinte des pas du serviteur de Dieu : au moment de la canonisation de S. Hyacinthe, de nombreux témoins affirmèrent, sous la foi du serment, que le prodige durait encore.

La statue de Marie, que la vertu du divin Sacrement avait rendue si légère, reprit sa pesanteur primitive quand le Saint l'eut déposée dans son église de Cracovie, et, jusqu'à nos jours, elle est entourée d'une vénération souvent récompensée par des miracles [1].

PRIÈRE

Que de fois, ô mon Sauveur, depuis l'institution de votre Sacrement d'amour, vos ennemis vous ont indignement chassé des endroits où vous aviez établi votre demeure ! Pardon, ô Jésus, de tous les attentats et de tous les sacrilèges dont vous avez été l'objet dans la suite des siècles ! Oh ! que je voudrais pouvoir les réparer et vous dédommager de la peine qu'ils vous ont causée ! Pour suppléer à mon impuissance, je m'unis aux saints anges qui entourent vos tabernacles, et avec eux je vous redirai à la vie et à la mort : Gloire, amour, reconnaissance et honneur à Jésus qui daigne rester au milieu des hommes malgré l'ingratitude d'un grand nombre ! O Marie, ô Joseph, aidez-moi à remercier Jésus de son amour infini ! Ainsi soit-il...

[1] *Petits Bollandistes* au 16 août, t. IX, p. 610 et suiv.

VIII

JÉSUS RETROUVÉ DANS LE TEMPLE AU MILIEU DES DOCTEURS

C'était la coutume chez les Juifs d'aller chaque année dans le temple de Jérusalem, au temps de la fête de Pâques. Dès que Jésus eut atteint sa douzième année, il s'y rendit avec Marie sa Mère et Joseph son père nourricier. Les jours de la fête étant passés, ses parents reprirent le chemin de Nazareth, tandis qu'il resta à Jérusalem à leur insu. C'est seulement le soir de la première journée de marche qu'ils s'aperçurent de son absence. De suite ils retournèrent à Jérusalem, en s'informant de lui, mais personne ne l'avait vu. Ce ne fut que le troisième jour qu' « ils le trouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ... En le voyant, ils furent étonnés ; et sa Mère lui dit : *Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi nous vous cherchions tout affligés.* Et il leur répondit : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père?* » (Luc, II, 46-49).

La méditation de ces paroles de l'Evangile sera très utile, non seulement aux enfants, mais encore à toute sorte de personnes, spécialement à celles qui sont chargées de l'éducation de la jeunesse.

* * *

Pendant de trop nombreuses années, en France, on ne permettait aux enfants de faire leur première Communion que vers l'âge de 11 à 12 ans. Heureusement que le Décret libérateur du Pape Pie X, à la date du 7 août 1910, est venu renverser cette barrière élevée par le jansénisme entre l'enfant et Jésus-Hostie !

Dès qu'un enfant a l'usage de la raison, dès qu'il connaît les vérités dont la connaissance est nécessaire de nécessité de moyen et qu'il sait distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, il y a obligation pour lui de communier. Tous ceux qui sont chargés de son âme ont le devoir de veiller à ce qu'il s'acquitte de cette obligation selon que le comporte son âge. Les personnes qui par négligence, ou pour d'autres motifs, feraient retarder sans raison la première Communion d'un enfant pourraient facilement se rendre coupables de faute grave. Jésus-Christ du fond de son tabernacle répète les paroles qu'il disait autrefois : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas : c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume des cieux. » (Mc., x, 14).

* * *

C'est dans l'église que l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr aussi bien que la vieillesse doivent chercher Jésus. C'est là qu'il a établi sa demeure permanente. Inutile de chercher à le rencontrer au milieu du monde, ni sur les places publiques, car il ne s'y trouve pas. « Vous cherchez Jésus, disait Origène, cherchez-le dans le temple, vous le trouverez infailliblement. »

Que fait Notre-Seigneur dans son saint tabernacle ? — Il écoute et interroge ceux qui daignent le visiter. Il écoute tout ce qui lui est dit, soit pour le louer, ou le remercier, ou lui demander des faveurs. Il écoute le douloureux récit des âmes en détresse avant de répandre en elles le baume de ses divines consolations. Ames affligées, ne dites plus que vous n'avez personne à qui parler, personne qui vous comprenne ! Avez-vous donc oublié que Jésus en personne est dans le tabernacle de votre paroisse ? Pendant sa vie mortelle, des paroles qui manifestaient toute la tendresse de son divin Cœur se sont échappées de ses lèvres divines : « Venez à moi, vous tous qui peinez, et qui êtes surchargés, et je vous referai. » (Mt., XI, 28). Souvenez-vous de ces douces paroles si encourageantes et allez à lui, et il dissipera vos ennuis, il calmera vos souffrances et sèchera vos pleurs !

Il y a des personnes qui, pendant leurs visites au Saint-Sacrement, veulent toujours parler et qui écoutent rarement ce que Jésus voudrait leur dire. Qu'elles aient la sagesse de se taire et de dire avec le prophète Samuel : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. » (I Reg., III, 10). Le bon Maître répondra à leur désir en les instruisant à sa manière, tantôt par une parole intime, tantôt par un trait de lumière qui les embraseront d'amour pour lui. A cette âme généreuse, il dira comme à l'apôtre S. Pierre : « M'aimes-tu ? » Elle répondra avec humilité et amour : « Oui, ô Jésus, je vous aime par-dessus tout, et pour vous le prouver je ferai le sacrifice que vous me demandez depuis longtemps ! » A une autre, trop absorbée par des occupations extérieures, il dira : « Marthe, Marthe, tu te tourmentes de beaucoup de choses ! Une seule est nécessaire : sanctifier ton âme et la sauver. » A celle qui pleure la mort d'un père, d'une mère, d'un frère ou d'une sœur, il dira comme à la veuve de Naïm : « *Noli flere*. Ne pleure pas, car je suis la résurrection et la vie ! »

* * *

Jésus, en restant dans le temple à l'insu de Marie et de Joseph, fut pour eux l'occasion d'une épreuve bien méritoire. L'empressement qu'ils mirent à le chercher prouvait leur grand amour pour lui. De plus, la Mère du Sauveur étant destinée à devenir la consolatrice des affligés, devait connaître par expérience le malheur de ceux qui perdent Jésus. C'est à elle que doivent recourir tous ceux qui travaillent sans résultat apparent au salut du prochain.

Marie ayant trouvé Jésus dans le temple lui dit : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? » Et Jésus lui répond : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? »

Voilà la première parole de Notre-Seigneur qui nous est rapportée dans l'Evangile. Il importe, âmes chrétiennes, de la comprendre et de la mettre en pratique.

Pour Jésus, Dieu le Père était au-dessus de tout. Il avait singulièrement honoré Marie en la choisissant pour sa vraie Mère ; il avait également privilégié S. Joseph en l'acceptant comme son père nourricier ; mais il n'en restait pas moins le Fils éternel de son Père céleste. Il était descendu du ciel pour procurer sa gloire et sauver les hommes : il était donc nécessaire que Jésus-Christ commençât à manifester les trésors de sagesse qui étaient en lui. Aussi, durant son séjour dans le temple, en s'élevant au-dessus de tout ce qui est terrestre et humain, il se montre uniquement occupé des intérêts de son Père céleste. Dans cette circonstance, Jésus n'avait pas agi comme fils de Marie, mais comme Dieu, et sa réponse à la question maternelle était pleine de respect.

Dans la déclaration de Notre-Seigneur : « Il faut que je sois aux intérêts de mon Père, » il y a une importante instruction pour tous les hommes. Elle nous apprend que nous dépendons avant tout de Dieu et que nous devons lui obéir plutôt qu'aux créatures. Cependant, en obéissant aux pouvoirs établis par lui, soit dans la famille, soit dans la société, nous ne sommes les esclaves de personne, mais nous restons les sujets et les serviteurs du Créateur de l'univers.

Tout chrétien est obligé en conscience de s'occuper des choses qui regardent son Père adoptif du ciel. Or la volonté de Dieu sur nous, nous est clairement manifestée par sa sainte Ecriture : « La volonté de Dieu, dit S. Paul, est que vous soyez saints. » (I Thess., IV, 3). On le devient en croyant fermement toutes les vérités de la foi et en observant les préceptes de l'Evangile. Mais il ne suffit pas de travailler à notre sanctification personnelle, il faut encore que, selon notre vocation, nous nous intéressions au salut éternel de ceux qui nous entourent.

Les choses du Père céleste, pour le prêtre et le missionnaire, ce sont la prédication de la parole de Dieu, l'administration des sacrements et la direction des âmes vers leur fin éternelle. Pour des religieuses cloîtrées, ce sera la prière et la réparation. Pour les pères et mères de famille, ce sera d'élever chrétiennement leurs enfants et d'en faire de vrais disciples de Jésus-Christ. Pour la vierge chrétienne vivant dans le monde, ce sera d'enseigner le catéchisme à de pauvres enfants abandonnés, de visiter les malades et d'assister les mourants. Pour celle-ci, ce sera la croix à porter sans murmure, à travers les fatigues d'un travail incessant. Pour celle-là, l'œuvre de Dieu sera de souffrir, en son corps par la maladie, ou en son cœur par la calomnie et les abandons, ou en son âme par toutes sortes de tentations, de doutes et de délaissements. Pour tout chrétien, en un mot, c'est de souffrir avec patience

et résignation, en union avec Notre-Seigneur, les peines et les misères de cette vie, selon cette parole de S. Paul : « J'accomplis en ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. » (Col., I, 24).

* * *

Un jour sainte Thérèse traversait les cloîtres de son monastère d'Avila, l'âme toute remplie de l'amour de Jésus, dont elle venait peut-être de méditer le mystérieux séjour dans le temple. Tout à coup elle vit devant elle un jeune enfant d'une beauté ravissante qui la regardait et lui souriait en disant : « Comment t'appelles-tu ? — Je suis Thérèse de Jésus, » répondit la sainte. — Et l'adorable Enfant, en lui ouvrant ses bras, lui dit : « Moi, je suis le Jésus de Thérèse ! »

O chrétiens ! quelle que soit notre vocation, appliquons-nous, pendant notre passage en ce monde, à chercher Jésus là où il se trouve. Si nous savons aller à l'Eucharistie, la visiter et la recevoir toutes les fois que nous le pouvons, ce doux Sauveur nous aidera à nous sanctifier, et à exercer une salutaire influence sur les âmes qui nous entourent.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, » éclairez les mères chrétiennes afin qu'elles s'appliquent de bonne heure à vous faire connaître et aimer de leurs enfants. Inspirez-leur la pensée de les conduire près de votre tabernacle pour qu'ils puissent sentir vos divines influences et recevoir vos célestes bénédictions. Aidez-les à les élever chrétiennement et à les préparer à leur première Communion. O mon Sauveur, ayez pitié des parents qui ne s'inquiètent pas de vous conduire leurs enfants ! Suscitez, je vous en supplie, auprès de ces enfants abandonnés, des âmes de bonne volonté pour suppléer aux négligences de leurs pères et mères. Souvenez-vous que ces âmes ont été rachetées par votre sang précieux, et ne permettez pas qu'elles deviennent la proie de Satan. O Marie, priez pour les malheureux enfants que l'impiété éloigne de Jésus ! Obtenez-leur la grâce de le connaître, de l'aimer et de le servir ! Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XVIII

LE DIMANCHE DE LA PASSION

Le Carême nous prépare à la méditation des souffrances de Jésus-Christ, à ce drame de la Passion que nous revivons chaque année et qui élève nos âmes, les rappelle à la réalité, leur montre la gravité du péché, qui a causé les douleurs de l'Homme-Dieu, les tortures réparatrices du Calvaire. Depuis quatre semaines nous vivons de pensées graves, de pénitences, de jeûne, à l'exemple du Sauveur ; nous entrevoyons la croix qui se dresse sur le Golgotha, et vers laquelle nous avançons à genoux, dans l'amertume de nos réflexions et le repentir de nos fautes.

1. La vision de la croix se rapproche, et dès aujourd'hui nous nous écrions : « *O crux, ave, spes unica !* » Voici en effet les jours douloureux où les Juifs ont tramé le complot qui aboutit au plus grand forfait de tous les siècles, le crucifiement du Fils de Dieu. Jésus a ressuscité Lazare, mettant ainsi le couronnement à sa vie de miracles et de bienfaits. Lazare, que tout le monde connaît à Jérusalem, aux funérailles duquel de nombreux Pharisiens ont assisté, Lazare, après quatre jours, a apparu plein de vie à ceux qui l'avaient vu mort. Ce prodige eût dû les émouvoir, les toucher, les convertir à celui qui s'affirmait ainsi le Maître de la vie et de la mort, le Fils de Dieu lui-même ; au contraire, cela exaspère ces hommes de haine, de mauvaise foi et de mauvaise volonté, et ils se réunissent dans la villa de Caïphe, sur le mont du Mauvais Conseil, pour chercher les moyens efficaces de faire mourir celui dont la gloire et les miracles gênent leurs orgueilleuses personnalités, celui surtout dont la présence est pour eux un intolérable reproche : « Opprimons le juste, car il s'oppose à nos desseins, il condamne nos œuvres de méchanceté. *Contrarius est operibus nostris.* » (Sag., II, 12.

2. Ces souvenirs font la douleur de l'Eglise. Elle met aux croix et aux images un voile de deuil ; elle supprime même de ses chants le *Gloria Patri*, car le temps n'est pas aux pensées de gloire, même de la gloire de Dieu, mais uniquement aux pensées de deuil. C'est la lutte qui s'engage entre le bien et le mal, entre le Juste et ses mauvais juges, entre la victime et ses bourreaux, et dans l'*Introït* nous entendons la première plainte du Sauveur, qui adjure le Père de prononcer le jugement suprême qui cassera le jugement inique des hommes : — « Jugez-moi, Seigneur ! » puisque les hommes me condamnent. Ils peuvent étouffer le bien, empêcher l'œuvre de Dieu, créer des peuples impies ; le bien ne meurt pas, et l'œuvre de Dieu s'accomplira malgré eux !

Des figures criminelles se dressent devant nous : d'abord celle de Judas ; puis celle de Caïphe, l'homme qui n'a que l'intelligence du mal ; celle d'Anne plus cauteleux et plus perfide encore. « Seigneur, dit le Sauveur, arrachez-moi à l'homme inique et plein de malices calculées, *ab homine iniquo et doloso erue me.* »

Qu'elle est pénétrante, cette plainte éternelle du grand Persécuté, qui a été répétée par tous les persécutés de ce monde, mais accompagnée de cette espérance, de cette certitude consolatrice : « Vous m'exaucerez, parce que vous êtes mon Dieu, vous êtes ma force ! »

3. En nous mettant sous les yeux ces hautes vérités, l'Eglise n'entend pas provoquer en nous les effets d'une sensibilité inutile ou vaine, mais nous montrer, par une sorte de mise en acte des suprêmes combats du Sauveur, et l'horreur du péché et la méchanceté humaine qui se fait inhumaine

quand elle se soumet à Satan, qu'elle se laisse inspirer par lui. C'est avec horreur que nous voyons les ravages du mal dans une âme, les excès où elle se porte, et le châtiment mérité que subiront ceux qui, comme les Princes des prêtres, commettent le péché contre le Saint-Esprit.

L'Evangile nous révèle la perfidie qu'ils mettent à injurier Jésus-Christ. Il ne leur a fait que du bien, pourtant, il les a sollicités par sa parole charmeuse et douce qui eût attendri des tigres, il les a poursuivis de ses grâces, de ses attentions, de sa bonté, il les a couverts de ses bienfaits de lumière, de force et d'inépuisable patience. Dans Jésus-Christ si miséricordieux, si compatissant pour le peuple, et maltraité, flagellé, crucifié si indignement, comment ne pas voir l'image de l'Eglise, qui depuis dix-neuf siècles passe comme lui, au milieu du monde, en faisant le bien, et qui, comme lui, est opprimée, contredite et persécutée ?

II

Cet Evangile expose surtout trois choses : les injures des Juifs, les réponses à ces injures, et la raison des injures adressées à Jésus-Christ.

1. Parmi les Juifs qui écoutent Jésus, il y en a beaucoup qui ont été convertis par sa parole et qui croient. (Jo., VIII, 30). Il veut amener aussi les autres à la foi en lui, à la vérité « qui délivre », tandis que l'erreur met des chaînes à l'esprit et au cœur. Ils se glorifient d'être enfants d'Abraham, et ils cherchent à le faire mourir ! Et pourquoi ? Parce qu'il leur a dit la vérité, la vérité « qu'il a vue dans le Père » (38).

Jésus connaît leurs pensées perfides, et il les démasque. « Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham, » leur dit-il. Quand ils veulent le faire mourir, est-ce une œuvre d'Abraham ? Non, c'est une œuvre du démon, qui a été homicide dès le commencement, car il a tué l'âme d'Adam lorsqu'il l'a fait pécher ; c'est par lui que la mort est entrée dans le monde et qu'elle a passé, par le péché originel, dans tous les hommes. Voilà ce qu'a produit l'envie du démon, jaloux de l'homme, cette créature si belle qui lui rappelait sa beauté d'autrefois, et le bonheur dont il jouissait quand il ne s'était pas insurgé contre Dieu.

Aussi bien, qu'ont-ils à reprocher à Jésus ? Quel crime a-t-il commis pour mériter leurs outrages ? « Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Vous ne m'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

Il était là devant eux, avec sa vie sans tache, avec sa bonté inépuisable, son amour pour le peuple, ses miracles de bienfaisance, les malades qu'il avait guéris, les multitudes qu'il avait nourries. Son existence sans reproche, ses habitudes saintes, son intégrité, sa piété, sa générosité, tout le monde les connaissait, car toute sa vie se passait en plein jour. S'ils l'ont jamais trouvé en faute, qu'ils le disent !

Mais ils ne pouvaient rien alléguer contre lui, et comme ils sont mis en demeure de parler, ils se répandent en injures : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous avez un démon ? »

Un Samaritain, c'est-à-dire un schismatique, un apostat, car les Samaritains s'étaient séparés des Juifs qui gardaient la loi de Moïse ; et ils avaient apostasié en courant adorer les idoles de Jéroboam !... Ils ramassent en outre cette autre vieille calomnie « qu'il chasse les démons au nom du prince des démons » ; il serait donc non seulement un renégat, un impie, mais il serait lui-même un démon, un ennemi juré de Dieu, un allié de Lucifer, lui qui se dit le Fils de Dieu !

C'est une consolation pour les serviteurs du Christ de subir chaque jour les outrages des impies, pour l'Eglise d'être victime des plus odieuses accusations. Elle n'est pas au-dessus du Maître. Mais au moins elle peut se dresser devant ses ennemis et leur dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? » On invente une calomnie, on lance une injure ; mais on ne prouve pas, on ne convainc pas.

2. Jésus pousse son admirable condescendance jusqu'à leur répondre, et avec quelle mansuétude, quelle bonté ! Il est bien celui qui n'achève pas le roseau à demi brisé, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore. Il a cette charité qui espère toujours, et il voit dans ses contradicteurs des âmes encore chancelantes et qui peuvent être relevées.

— Non, leur dit-il, je n'ai pas de démon. J'honore mon Père, et vous voudriez me déshonorer par vos accusations. Moi je ne cherche pas ma gloire. Il est quelqu'un qui la cherche et qui prononcera le jugement.

Et comme s'il craignait que ces paroles ne fussent trop vives, il ajoute celles-ci d'une adorable suavité : « En vérité, je vous le dis : celui qui gardera ma parole ne mourra jamais. »

Le sens était bien clair : celui qui est fidèle à observer la parole de Dieu vivra éternellement, Dieu accueillera son âme et la prendra au ciel. Mais ils ont le parti pris de travestir les discours les plus élevés, les plus célestes, et de contester jusqu'à l'évidence : « Abraham est mort ainsi que les Prophètes ! lui crient-ils. Comment pouvez-vous dire que celui qui garde votre parole ne mourra pas ? Est-ce que vous êtes plus grand qu'Abraham ? »

Cette fois leur mauvaise foi, leur méchanceté excède toutes les bornes. Le Sauveur prend alors un ton de justicier : « Vous dites que le Père est votre Dieu, mais vous ne le connaissez même pas. Moi je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous ! » Ils mentent à leur conscience, ils mentent à la face du ciel et de la terre, ils mentent à leur passé, car ils ont entendu autrefois la voix de Dieu, ils l'ont aimé, ils l'ont servi, et maintenant ils le renient, ils couvrent de haine et d'injures celui qui parle

en son nom, qui se déclare le Fils de Dieu, et qui l'a prouvé par des signes éclatants.

La réponse est terrible : elle était nécessaire.

3. Mais quelle est la raison de ces injures ? Nous la découvrons dans la suite du récit évangélique.

Les Juifs ont voulu opposer Abraham à Jésus. Le Sauveur leur montre qu'Abraham a eu foi en lui, l'a attendu, désiré comme l'objet de ses vœux les plus chers : « Abraham votre père a tressailli de joie parce qu'il devait voir mon jour. Il l'a vu et il s'en est réjoui. » Et comme ils feignent de ne pas comprendre et qu'ils ricanent, le Sauveur ajoute : « En vérité, je vous le dis : avant qu'Abraham fût fait, je suis ! » Le sens était transparent. Dans le séjour des Limbes Abraham a vu le jour de Jésus-Christ et il s'en est réjoui avec les autres Justes de l'ancienne Loi, parce que les prophéties étaient enfin accomplies et qu'approchait son jour de délivrance ; mais Jésus affirme de plus qu'il était avant Abraham, c'est-à-dire qu'il est éternel, qu'il est le Fils de Dieu.

Alors les Juifs prennent des pierres pour le lapider. Pourquoi ? Parce qu'il s'est déclaré le Fils de Dieu. Pourquoi Caïphe et les Princes des prêtres trament-ils sa mort ? Parce qu'il a dit qu'il est le Fils de Dieu, et qu'il l'a prouvé par des témoignages tels qu'ils ne peuvent le nier. Alors ils ramassent des pierres : c'est aussi l'argument de ceux qui ne raisonnent pas, qui ne peuvent pas répondre aux raisons claires qu'on leur met sous les yeux.

Aussi Jésus leur dira-t-il bientôt : « J'ai fait parmi vous beaucoup de belles œuvres ; pour laquelle me lapidez-vous ? » Et ils répliqueront : « Ce n'est pas pour vos bonnes œuvres que nous vous lapidons, mais parce que, étant un homme, vous dites que vous êtes le Fils de Dieu. » (Jo., x, 33). L'aveu est complet. C'est au Fils de Dieu qu'ils en veulent. Ils portent dans leur cœur la haine de Dieu.

Cette haine se traduit aujourd'hui par la haine de l'Eglise, fille de Dieu. La même histoire, le même drame se renouvelle sans cesse devant nous : l'Eglise s'impose par sa doctrine de vérité et de bonté, par ses bienfaits envers les pauvres, les infirmes, les délaissés, envers le peuple. Nul ne saurait les méconnaître. Elle a élevé les nations, elle est la seule protectrice du droit, la seule qui aime ceux qu'on méprise et qu'on foule : et des ennemis impuissants à le nier, à lutter avec succès contre sa doctrine, lui lancent des injures à la face, prennent des pierres pour les lui jeter.

* * *

La Communion nous ramène à l'autre grande pensée de ce temps sacré, à nos Pâques que l'Eglise nous engage à faire avec la piété, la sincérité, la conviction qui convient : « Voici le corps qui sera livré pour vous ; voici le calice de mon sang, le calice de la nouvelle alliance. Toutes les fois que vous les recevrez, faites-le en mémoire de moi. »

Renouvelons donc notre foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, notre amour pour l'Eglise qui le représente ici-bas ; goûtons la doctrine de l'Evangile ; écoutons l'Eglise qui nous rappelle le devoir pascal ; voilà bien « la lumière et la vérité qui nous conduiront sur la montagne sainte, » c'est-à-dire au pied de l'autel et du saint tabernacle, *in tabernacula tua.*

XIX

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Dans l'office des Rameaux qui est un véritable drame, il y a en quelque sorte trois actes : la *bénédiction* des rameaux, la *procession* et la *messe.*

I

Jésus, outragé par les Sanhédrites, s'était retiré dans le désert d'Ephrem, et les Juifs n'entendaient plus parler de lui. Ils étaient anxieux, car Pâques approchait, et ils se demandaient : « Viendra-t-il à la fête ? » Ils apprirent soudain qu'il était revenu à Béthanie et ils se disposèrent à le recevoir, les uns avec joie, les autres dans des sentiments de haine irréductible.

Il quitte donc, le dimanche matin, la maison hospitalière de Marthe et de Marie, où il était arrivé le vendredi soir, et se dirige vers Jérusalem. A Bethphagé, sur un versant du mont des Oliviers, ses disciples lui amènent un ânon et une ânesse, ainsi que l'avait annoncé le prophète Zacharie. Tout était figuratif dans l'ancienne Loi. L'ânesse, disent les Pères, figurait le peuple juif qui portait depuis Moïse le joug de la Loi ; et l'ânon « qui n'avait pas été monté encore », c'était le peuple païen, la Gentilité qui ne se courbait pas encore sous l'autorité divine. En ce jour commence donc la grande œuvre du Sauveur qui vient appeler les Juifs et les Gentils au royaume de Dieu. Mais seuls les Gentils écouteront sa voix ; son peuple, le peuple choisi, le rejettera et le crucifiera.

Maintenant il s'avance vers Jérusalem ; les disciples, avec les fidèles de Béthanie, l'accompagnent ; ils jettent leurs burnous sur le chemin où il doit passer et forment ainsi comme un immense tapis pour son entrée triomphale. Ils dépouillent de leurs rameaux les figuiers et les oliviers, ils couvrent le chemin de ces branches vertes et tenant eux-mêmes ces tiges verdoyantes dans leurs mains ils crient : « Hosanna au Fils de David ! » Pendant ce temps, les nombreux pèlerins qui avaient passé la nuit sous leurs tentes, sur la montagne ou dans les vallons, ceux mêmes de Jérusalem, accouraient, mêlaient leurs voix à celles des Apôtres et répétaient : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

C'est en souvenir de ce mémorable événement, des seules heures de triomphe qu'ait connues le Sauveur durant sa rude existence, que l'Eglise chante aussi : *Hosanna filio David !* Elle lit ensuite l'évangile qui rapporte l'épisode de Bethphagé, la joie des disciples, l'enthousiasme de la multitude ; puis elle bénit des palmes ou rameaux

que les fidèles tiendront dans leurs mains pendant la procession et pendant l'office.

Elle nous dit ce que signifient ces palmes : « En les portant, nous allons au-devant du Christ par nos bonnes œuvres, *bonis actibus occurramus obviam Christo,* afin que, par lui, nous entrions dans la vie éternelle. » Les branches printanières, pleines d'une sève nouvelle et couvertes de fleurs, promettent en effet des fruits : ainsi nos bonnes pensées, nos ardents désirs d'obéir à Dieu en toutes choses, sont déjà comme des bonnes actions en fleurs qui s'épanouiront ensuite en fruits éternels.

Après cette explication du symbole des rameaux, on chante le *Sanctus,* comme si le prêtre allait offrir le saint sacrifice ; mais l'Eglise veut seulement nous montrer ce qu'a de solennel cette bénédiction, cette sanctification des palmes. Elles marquent la victoire du Christ qui a livré combat au « prince de la mort » et qui, par sa mort, produira la vie du monde, remportera une victoire d'autant plus éclatante que le démon a espéré sa défaite. Ces branches d'olivier nous annoncent ainsi le salut, comme la colombe de l'arche, qui apporta dans son bec un bourgeon d'olivier, annonçait la fin du déluge.

Ces rameaux sont sanctifiés ; tenons-les dans nos mains comme faisaient les enfants des Hébreux, *pueri Hebrœorum.* Ils les portaient au devant du Seigneur, ils étendaient leurs vêtements sur le chemin en criant : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Ces branches vertes, symbole aussi de l'immortalité, symbole de notre foi à la vie future et de notre amour fervent pour Jésus-Christ, nous les porterons sur les tombes de nos morts pour leur crier : « Nous espérons vous revoir un jour, quand votre vie comme la nôtre refleurira. » Nous les conserverons pieusement aussi dans nos maisons, afin qu'elles les embaument, qu'elles les sanctifient par leur parfum surnaturel et qu'elles les protègent contre les entreprises et la haine du démon, le grand vaincu, qui ne prend pas son parti de son irrémédiable défaite.

II

Le prêtre distribue ensuite les rameaux, puis la procession s'organise.

Nous supposerons que nous allons en procession, comme cela se faisait encore il y a deux siècles, de Bethphagé à Jérusalem. Le Père Gardien de la Terre Sainte, le successeur des Franciscains qui s'y étaient établis dès le XIVe siècle, revêtait les habits pontificaux, montait sur un ânon couvert de vêtements, et se dirigeait vers la Ville Sainte. Les religieux et tous les catholiques de Jérusalem l'accompagnaient, des palmes dans les mains, au chant des cantiques d'allégresse. Il entrait dans la cité qu'il traversait, et gagnait le Saint-Sépulcre, à la porte duquel il descendait, puis on célébrait la messe. Magnifique procession où l'on s'efforçait de reproduire le récit évangélique et qui fut interdite par les Turcs. On se plaît à penser que Jérusalem étant pour jamais délivrée, les chrétiens ont repris cette pieuse tradition, et qu'ils rouvriront la Porte Dorée par où Jésus a pénétré dans Jérusalem. Rien ne sera touchant comme ce cortège qui rappellera Jésus, « le roi plein de douceur, » qui est venu visiter sa ville, en cette fête triomphale qui fut l'unique moment de gloire qu'il ait voulu goûter dans sa vie.

Les chants de la procession, majestueux et graves, rappellent les incidents de l'arrivée du Sauveur, le peuple qui accourt, les apôtres empressés, les enfants qui viennent au-devant du Fils de Dieu, au grand scandale des Pharisiens qui demandent qu'on les fasse taire, et cette parole du Christ qui peint l'enthousiasme universel : « S'ils se taisaient, les pierres mêmes crieraient ! »

La procession sort de l'église, en chantant, et quand elle y veut rentrer, elle trouve les portes fermées. C'est un autre symbole rempli de suaves enseignements. Cette entrée à l'église figure l'entrée au ciel du Fils de Dieu accompagné des Patriarches de l'ancienne Loi, le jour de l'Ascension. Le péché d'Adam en avait fermé les portes. Alors Jésus arrive, Jésus le Roi de gloire, qui porte sa croix victorieuse, et les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Tous les Justes depuis Adam jusqu'au vieillard Siméon y entrent, pendant que les anges les accueillent par leurs chants célestes.

Ainsi à la porte de l'église qui reste fermée, le cortège qui accompagne le prêtre entend au-dedans les chants des douces voix d'enfants qui redisent : « Gloire, louange, honneur à vous, ô Christ Roi, Rédempteur ! *Gloria, laus et honor...* », une belle hymne composée par un évêque d'Orléans, Théodulphe, qui avait été jeté en prison par Louis le Débonnaire. Elle exprime bien le côté symbolique de la fête. « Les petits Hébreux saluaient le Christ qui allait souffrir, et nous, nous glorifions Celui qui règne dans les cieux. » Les chants du dedans répondent aux chants du dehors, la pensée de la Passion prochaine se mêle aux pensées de gloire, et pour le moment celles-ci l'emportent : « Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez passer le Roi de gloire. » Le sous-diacre ou le prêtre frappe en même temps la porte avec la hampe de la croix, elle s'ouvre et le chœur chante l'*Ingrediente Domino :*

« Quand le Sauveur entra dans la cité sainte, les enfants des Hébreux annoncèrent par avance la résurrection de Celui qui est la vie. Et le peuple ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, sortit au-devant de lui, des palmes dans les mains, en criant : Hosanna dans les hauteurs des cieux ! »

Mais ce sont les dernières joies du Sauveur sur cette terre. Voici maintenant les contradictions qui vont redoubler, les pièges, les mailles du complot qui se resserrent, les vains appels de Jésus au peuple, les malheurs prédits sur cette cité infortunée ; enfin, après les suprêmes douceurs de la Cène, la sueur de sang de Gethsémani. C'est la Passion qui commence, et l'Eglise à ce souvenir entre dans des sentiments d'angoisse qu'elle ne

cherche plus à dissiper. Aussi la messe n'est-elle qu'une longue suite de gémissements.

III

Elle débute par cette plainte que David met dans la bouche du Sauveur : « Seigneur, n'éloignez pas de moi votre secours ! *Ne longe facias auxilium tuum a me !* Délivrez-moi de la gueule du lion. » Ses ennemis, en effet, plus cruels que le lion, vont s'acharner sur leur victime ; de là ce cri : « O Dieu ! ô mon Dieu ! jetez un regard sur moi ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mes péchés ont éloigné de moi le salut. » Ce ne sont pas ses péchés à lui qui causent sa perte, mais les péchés de l'humanité qu'il a pris à sa charge. Déjà dans son esprit il se voit gravissant le Calvaire, écrasé sous le poids de sa croix, il se voit cloué sur l'instrument de son supplice, et par avance il profère sa plainte lamentable : « *Eli, Eli, lamma sabactani !* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'est le Dieu qui s'est humilié volontairement. L'Eglise nous engage dans l'oraison à imiter cette humilité donnée en exemple au genre humain, et l'Epître nous rappelle encore « qu'il s'est humilié et qu'il a été obéissant jusqu'à la mort. » Mais ses humiliations ont été le principe et la cause de son exaltation, de sa glorification : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. »

Quand ces paroles sont prononcées, l'Eglise nous demande de fléchir aussi le genou en signe d'adoration. Nous reconnaissons ainsi que Jésus est le Fils de Dieu et notre Dieu.

Dans cette émunération des angoisses et des douleurs du Sauveur sont donc mêlés des rayons d'espérance. Nous le voyons courbé sous la croix, ruisselant de sang à Gethsémani ; mais par avance aussi nous le contemplons au ciel dans la gloire de son nom, dont la vertu fait trembler l'enfer, dont la douceur remplit de joie la terre, dont la puissance et la beauté sont chantées par le chœur des anges. Cette vision console pour un instant le Sauveur qui rend grâces à Dieu dans la sainte liturgie : « Seigneur, vous m'avez tenu par la main droite, *tenuisti manum dexteram meam.* Vous m'avez conduit, vous m'avez glorifié ! » Puis ce cri d'allégresse : « Qu'il est bon le Dieu d'Israël à ceux qui ont le cœur droit ! *Quam bonus Israel Deus !* » Et ici nous apparaît une face nouvelle du Cœur de Jésus : il est non seulement aimable et plein d'amour, mais tous ses sentiments, ses entreprises, ses souffrances, ses battements d'amour sont inspirés par la droiture, qui consiste à adapter sa volonté à la volonté du Père, malgré tous les renoncements et toutes les tortures.

Mais c'est le dernier éclair de joie de ce splendide office des Rameaux.

Voici en effet que le chœur chante le psaume « *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti ?* Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » le chant du délaissement, de la plainte, de la souffrance, de l'humiliation, de la pitié, de la supplication. « Je ne suis qu'un ver de terre et non pas un homme, l'opprobre des hommes, l'abjection du peuple. Ceux qui me voient branlent la tête et m'injurient. Ils disent : Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre ! »

Ce dont le prophète avait eu une vision si pénétrante et si exacte, voici que l'Evangile de S. Matthieu va le raconter en exposant le drame de la Passion. La prophétie s'est accomplie à la lettre. Nous voyons en effet Jésus l'objet des outrages de la multitude. On partage ses vêtements, on tire sa robe au sort, et les puissants blasphèment en disant : « Il a espéré en Dieu, que Dieu le délivre donc s'il le veut, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu ! » Les deux Testaments sont en quelque sorte confrontés : les Prophètes ont dit ce qu'ils ont vu plusieurs siècles avant la venue du Sauveur, et la plume de l'Evangéliste, lequel a été témoin des faits, écrit : « Tout cela s'est vérifié jusqu'à un mot. Cela s'est fait pour que fût accomplie la parole du Prophète : Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort. »

* * *

L'office s'achève sur le cri angoissé de la Communion : « Père ! si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! *Fiat voluntas tua !* »

Toutes les prières du dimanche des Rameaux sont admirables, mais particulièrement la messe où tout est saisissant, vivant, d'un réalisme effrayant. Il est impossible de n'être pas touché, rempli de compassion et d'amour pour le Sauveur Jésus, si l'on suit attentivement cet office, si les formules sont prononcées en les faisant passer par l'esprit qui les médite, par l'imagination qui ressuscite les scènes de la Passion, par le cœur qui excite la piété, et qui nous fait savourer les douceurs et les grandeurs de la doctrine.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXV

LA JUSTICE ENVERS DIEU : LA VERTU DE RELIGION

Vere dignum et justum est,
æquum et salutare.
Vraiment, c'est mérité, juste, équitable et salutaire.
(Præfat. Missæ).

Vous reconnaissez cette parole.

L'Eglise la redit chaque jour, au cours des saints mystères, pour nous rappeler que le droit de Dieu à nos hommages et l'obligation où nous sommes de les lui rendre sont droit et devoir de justice. Non seulement ces hommages sont bien placés, et l'être auquel ils s'adressent les mérite ; non seulement

nous accomplissons, en les lui offrant, un acte de piété salutaire ; mais encore et surtout nous faisons là chose juste et équitable. C'est pourquoi il ne nous est pas possible d'étudier les exigences auxquelles nous soumet la vertu de justice sans faire, dans cette étude, une place à celles qui règlent nos rapports avec Dieu. C'est donc de la *justice envers Dieu* qu'il va être question entre nous.

Nos devoirs envers Dieu correspondent à ses droits. Or, les droits de Dieu sur nous sont très étendus. Dieu a le droit de nous donner des enseignements : nous avons le devoir de les accepter et d'y croire. Dieu a le droit de nous faire des commandements : nous avons le devoir de les observer. Dieu a droit à notre respect, à notre confiance et à notre amour : nous avons le devoir de le respecter, d'espérer en ses promesses et de l'aimer. — Nous avons déjà étudié longuement ces droits de Dieu et les devoirs qui en découlent. Mais il en est un dont nous ne nous sommes pas encore occupés et sur lequel la justice appelle tout spécialement notre attention. C'est celui des droits divins auquel satisfait une vertu dite *vertu de religion*.

Religion vient, d'après S. Augustin, d'un mot latin qui signifie *relier* [1]. — On appelle de ce nom, en lui donnant un sens large, l'ensemble des liens établis par les différents cultes entre les hommes et le Dieu qu'ils honorent. Ainsi disons-nous : la religion juive, la religion chrétienne, et ainsi des autres. — Dans un sens beaucoup plus étroit, nous appelons vertu de *religion* celle d'entre les vertus chrétiennes qui a pour objet précis de nous rattacher à Dieu.

Tout ce que nous pouvons faire pour Dieu constitue, à vrai dire, un lien avec lui. Si nous croyons en lui, si nous espérons en lui, si nous l'aimons : notre foi, nos espérances, notre amour nous rapprochent de lui. On doit en dire autant de tous les actes accomplis dans le but de lui obéir ou de lui plaire. Cependant, quand on parle de la vertu spéciale de *religion,* on entend tout particulièrement le *lien cultuel,* ou celui qui consiste à rendre à Dieu le culte auquel il a droit [2]. Les païens eux-mêmes avaient ainsi compris la religion ; et l'un d'eux écrivait : « La religion consiste dans le culte divin [3]. »

Nous appelons culte *l'ensemble des hommages dus à Dieu*. Or, ces hommages peuvent se ramener à quatre principaux, qui sont : l'*adoration,* la *prière*, l'*action de grâces* et la *pénitence*. Nous nous occuperons, dans cet entretien, des deux premières.

I

L'*adoration* est l'hommage le plus profond dont soit capable la personne humaine, celui qui reconnaît et glorifie, dans l'être auquel il s'adresse, la perfection suprême. L'adoration absorbe, pour ainsi dire, toute la puissance de vénération dont l'homme est pourvu. C'est pourquoi on ne peut l'offrir qu'au plus excellent de tous les êtres, c'est-à-dire à Dieu. Lui seul y a droit.

Pour le bien comprendre, il faut nous rappeler qui est Dieu et essayer de nous faire de lui une idée quelque peu conforme à la réalité. — Dieu se définit : l'*être infini*. *Infini* ressemble à *qui n'est pas fini,* c'est-à-dire qui n'a point de bornes, qui ne subit aucune limite.

L'homme est un être fini. Il tient peu de place en ce bas monde. Il n'y était pas hier, et demain il n'y sera plus. Ses forces et ses facultés, pour peu qu'elles se déploient, s'épuisent rapidement. Il en va de même des créatures au milieu desquelles il est placé. Elles sont toutes des êtres finis. L'univers lui-même a des limites. Parmi les astres dont il est peuplé, il en est qui marquent ses confins et au-delà desquels il n'y en a plus. — Dieu ne ressemble à aucun de ces êtres : il est *infini*.

L'infinité de Dieu est un dogme essentiel à la doctrine chrétienne. Tout ce qu'elle enseigne la suppose. Les saints Livres l'affirment. « *Dieu,* disent-ils, *est d'une grandeur qui n'a point de bornes* [1]. » — Et la raison veut qu'il en soit ainsi. Supposez que Dieu soit un être fini : par là-même qu'il est fini, il lui manque l'infini. Si l'infini lui manque, ce qu'il est n'est rien auprès de ce qu'il n'est pas, et les perfections qu'il a ne sont rien auprès de celles qu'il n'a point. Dieu est alors, comme tous les êtres finis, bien peu de chose. Or, ceci ne s'harmonise aucunement avec ce que la logique nous oblige à conclure de ses œuvres, de ses attributs et surtout de ce fait qu'il tient son existence de lui-même et ne l'a reçue de personne. C'est donc une nécessité que Dieu soit infini.

En quoi Dieu est-il infini ? — Le Concile du Vatican déclare qu'il est « *infini en toute perfection* [2]. » Expliquons cette affirmation.

La plus parfaite manière d'être n'est point d'être *corps* ou d'avoir un corps. Les corps sont tous faits d'une matière plus ou moins grossière. Ils sont pesants, faibles, accessibles à la douleur, sujets à se dissoudre et à se détruire. La meilleure manière d'être est d'être *esprit*. Or, Dieu est un esprit. Et non seulement c'est un esprit, mais c'est, sans comparaison, le plus noble, le plus excellent, le plus pur des purs esprits.

Il jouit aussi de proportions illimitées. Son immensité remplit l'univers et fait qu'il est encore infiniment au delà. Vous ne pouvez imaginer un point de l'espace où Dieu ne serait pas. — Pourtant sa présence ne ressemble aucunement à celle des corps. Les corps occupent, par les différentes parties de leur être, différentes parties de l'espace. L'être divin, lui, est à la fois tout entier dans chaque point et tout entier dans le tout.

Dieu est infini dans sa durée. Elle se nomme l'*éternité*. L'éternité de Dieu remplit tous les temps, comme son immensité remplit tous les lieux. Remon-

[1] A *religando* religio dicta perhibetur. (S. Aug., *De civit. Dei,* lib. X, c. 4).
[2] Religio... Dei cultum significare videtur. *(Ibid.,* c. 1).
[3] Religio Deum colit. (Sénèque, *De Clementia,* lib. II, c. 5).

[1] *Magnitudinis ejus non est finis.* (Ps. CXLIV, 3). — *Magnus et non habet finem.* (Bar., III, 25).
[2] Omni perfectione infinitum. (Decret. *De fide,* cap. 1).

tez, par la pensée, la longue série des siècles écoulés : vous ne rencontrerez jamais une date à laquelle vous puissiez dire : « A ce moment-là, Dieu n'était pas encore. » Sondez du regard les âges futurs : vous n'apercevrez aucun temps dont il vous soit permis de dire : « A ce moment-là, Dieu aura cessé d'exister. » Dieu n'a pas eu de commencement, parce qu'il a toujours été ; il n'aura point de fin, parce qu'il sera toujours. — Mais sa durée a ceci de particulier qu'elle ne se compose pas, comme la nôtre, d'un passé et d'un avenir séparés par un présent insaisissable. Elle n'a ni passé ni avenir ; c'est un présent qui dure toujours et ne cesse jamais.

Dieu possède à l'infini les perfections de l'*intelligence*. Toutes les vérités sont en lui, avec leurs raisons d'être ; et il les a toujours présentes à l'esprit. Aussi connaît-il éternellement et comprend-il parfaitement, sans que rien lui échappe, tous les principes et toutes les conclusions auxquelles ils peuvent conduire, toutes les théories et tous les faits, tous les êtres et tous leurs actes, tous les secrets des cœurs et des consciences. Il sait tout, et n'oublie jamais rien de ce qu'il sait.

Dieu possède toutes les *perfections morales*, c'est-à-dire toutes les vertus : sagesse, bonté, justice, et le reste. Chacune d'elles est infiniment parfaite. Nos vertus humaines sont, même chez les meilleurs, sujettes à certains défauts. Les unes tendent à s'exagérer, les autres sont exposées à dégénérer. Tantôt elles dépassent la mesure ; tantôt elles restent en deçà. Ainsi la bonté devient-elle souvent faiblesse ; la justice, dureté ; la prudence, pusillanimité ; et ainsi des autres. Rien de pareil dans les vertus divines. Elles se complètent l'une l'autre, se portent ensemble au degré suprême et se préservent mutuellement de toute altération. Dieu est d'une sainteté infinie et pure que ne dépare aucun alliage.

Dieu possède à l'infini toutes les *facultés* et toutes les *puissances*. Il peut tout ce qu'il veut. Sa puissance s'est révélée bien grande dans la création du monde, car elle y a réalisé d'innombrables merveilles. Cependant, la création du monde n'a été, pour elle, qu'un jeu. L'ange de l'Annonciation a eu raison de le dire : « *Rien ne lui est impossible.* » (Luc, I, 37). — Mais ne cherchez point, je vous prie, dans cette vérité que « Dieu ne peut pas faire le mal, » une objection contre sa toute-puissance ! Si Dieu ne peut pas faire le mal, ce n'est point défaut de puissance ; c'est défaut de volonté. Il pourrait, mais, dans sa parfaite sainteté, il ne veut pas...

Reconnaissons aussi à Dieu une *majesté*, une *beauté*, une *gloire*, une *félicité* qui, elles aussi, ne connaissent point de limites. Quand ces merveilles se montreront à nous, dans les splendeurs du Paradis, nous en serons jetés dans une extase éternelle.

Est-ce tout ? — Pas encore ! Les perfections dont je viens de faire mention sont celles que l'esprit humain connaît. A côté ou au-dessus de celles-là, il en est, sans doute, un grand nombre d'autres que nous ne connaissons point et dont nous n'avons pas même le soupçon. Dieu les possède comme les autres et au même degré, c'est-à-dire à l'infini. — Pour tout dire d'un mot : il faut, quand on parle de Dieu, s'inspirer toujours de l'optimisme le plus absolu.

Observez ici que les perfections divines ne sont pas, en réalité, distinctes de son être. — Les vertus d'un homme ne font aucunement partie de sa substance. Elles ne sont, pour lui, que des qualités. Aussi, quand il les perd, n'en conserve-t-il pas moins son être en toute intégrité. L'homme sage qui perd sa sagesse ne reste-t-il pas le même homme avec la même âme dans le même corps ? Il n'a point cessé d'être, en cessant d'être sage. En Dieu, il en va tout autrement. Ses perfections constituent son être lui-même. Aussi n'en pourrait-il perdre aucune sans perdre l'existence. Si, par exemple, il cessait d'être saint, ou juste, ou bon, ce ne serait plus lui, il ne serait plus Dieu. Voilà pourquoi, si nous voulions employer des expressions rigoureusement exactes, au lieu de dire que Dieu est sage, véridique, clément, nous devrions dire qu'il est la sagesse, la vérité, la clémence ; et ainsi de ses autres perfections.

Remarquons, en passant, que les trois personnes divines étant un seul et même Dieu et, par conséquent, parfaitement semblables l'une à l'autre, tout ce que nous venons de dire de Dieu est également vrai de chacune des trois personnes.

Et maintenant, toutes ces vérités une bonne fois reconnues, acceptées, entendues dans le sens le plus large, pouvons-nous penser que nous avons de Dieu une juste idée ? — Pas du tout ! Dieu est certainement tout ce que nous avons dit ; mais il est beaucoup plus que nous n'avons dit. Et puis, nous n'avons pas pu concevoir dans quelle mesure il l'est. Aucune intelligence finie n'est capable de se représenter les proportions infinies de l'être divin et de ses attributs. Vainement vous figureriez-vous un être aussi grand et aussi parfait qu'il vous serait possible de l'imaginer. Vainement épuiseriez-vous toutes vos facultés à l'agrandir encore et à le perfectionner. Vainement passeriez-vous, dans ce travail, des années et des siècles ! Vous auriez, je le reconnais, fait un beau rêve. Mais le résultat de ce beau rêve serait toujours chose finie. Ce serait donc, en face de Dieu, moins qu'un grain de poussière comparé à tous les soleils de l'univers. Car en multipliant les grains de poussière, j'arriverais à reconstituer tous les soleils, tandis que j'aurais beau développer vos fictions les plus grandioses, je ne réussirais jamais à produire un être capable d'égaler Dieu...

Cette théorie de l'être divin et des perfections divines est la plus féconde du Symbole chrétien. Elle donne lieu aux conséquences les plus variées ; elle se prête aux applications les plus nombreuses ; elle prétend avec raison inspirer tous nos rapports avec Dieu. Mais, en particulier, elle nous rappelle et nous démontre le devoir sacré de l'adoration et le droit que Dieu possède à recevoir de nous cet hommage. La justice nous commande, n'est-ce pas ? d'apprécier tous les êtres suivant leur valeur,

de mettre chacun d'eux à son rang et de lui témoigner la considération dont il est digne. C'est donc justice de reconnaître que Dieu est Dieu ; et, en conséquence, de proclamer sa supériorité infinie sur tous les êtres, de le glorifier par toutes les puissances de l'esprit et du cœur, en un mot, de *l'adorer*. J'ajouterai encore : respectez son saint nom ; observez les vœux et les promesses que vous lui faites ; tenez les serments par lesquels vous l'appelez en témoignage. Toutes ces pratiques sont des formes de l'adoration due à Dieu.

Si Dieu n'était pour nous qu'un étranger, le seul fait qu'il est Dieu lui mériterait tous ces hommages. Mais il s'en faut qu'il nous soit étranger ; il tient à nous, au contraire, par les liens les plus intimes et les plus puissants. C'est notre Créateur, notre Rédempteur, notre souverain Seigneur, notre fin dernière. Nous avons tout reçu de lui et il tient en sa main toutes nos destinées. Lors donc qu'il exige de nous, sous peine des plus redoutables châtiments, le tribut de l'adoration : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, *Deum tuum adorabis!* » (Math., IV, 10), la reconnaissance et l'intérêt s'unissent au droit pour nous presser d'obéir à ce grave précepte.

II

Le second acte du culte divin se nomme *la prière*.

Les saints docteurs ont donné de la prière deux définitions, l'une plus restreinte, l'autre plus large. Mais toutes les deux tendent à démontrer que l'homme doit à Dieu l'hommage de la prière.

1. — Dans son sens le plus étroit, la prière consiste *à solliciter de Dieu quelque bien*[1]. C'est simplement une demande : la demande des secours et des grâces qui nous sont utiles ou nécessaires.

Avons-nous le devoir d'adresser à Dieu cette demande ? — Je l'affirme pour les raisons suivantes.

L'homme est peut-être la plus nécessiteuse des créatures. Non seulement il naît et reste de longues années incapable de se procurer les moyens de vivre ; mais même quand il grandit, il ne se guérit jamais entièrement de cette douloureuse incapacité. Vous qui m'écoutez, êtes-vous assez maîtres de vos organes pour les soustraire aux maladies et aux souffrances dont ils sont affligés ou menacés ? Dépend-il de vous d'éviter les accidents, les revers de fortune, la perte de vos proches ? Disposez-vous à votre gré des éléments et des événements ? Que pouvez-vous pour échapper aux attaques des ennemis et aux trahisons des faux amis ? Et dans l'ordre moral, êtes-vous bien forts contre vos infirmités d'esprit, vos duretés ou vos faiblesses de cœur, les passions qui bouillonnent dans vos sens, vos défauts de caractère, les difficultés du devoir, les séductions du mal, les scandales du monde, les tentations de Satan, les tendances mauvaises qui résultent de vos fautes passées ? Sur tous ces points et d'autres encore, n'êtes-vous pas souvent d'une impuissance à peu près complète ? Vous voyez peut-être clairement ce qu'il faudrait faire, vous souhaitez même de l'accomplir ; mais cela dépasse vos facultés personnelles. Vous êtes donc contraints, par toutes vos impuissances, d'appeler de plus forts que vous à votre secours. Or, à qui adresserez-vous cet appel ? — « A d'autres hommes, » direz-vous. — Oui ! Mais rien n'est moins certain que leur dévouement à vos intérêts, et rien n'est plus certain que l'incapacité dont ils sont eux-mêmes affligés. — Que ferez-vous alors ? Il ne vous restera plus que le recours à la bonté divine. Vous serez obligés, par les nécessités qui vous étreignent, d'offrir à Dieu vos prières, je veux dire vos supplications.

Cette obligation qui résulte de vos besoins personnels, résulte aussi des dispositions de Dieu à votre égard. — D'abord, Dieu est tout disposé à vous venir en aide, si vous l'invoquez. L'Ancien Testament le représentait comme « *écoutant volontiers, d'au delà des nues, la prière de ceux qui l'adorent.* » (Eccli., XXXV, 20). Le Nouveau Testament ajoute, en termes formels, qu'il vous suffira « *de demander pour obtenir.* » (Mt., VII, 7). Dieu va plus loin. Non content d'accueillir avec bonté vos prières, il les désire. Il vous invite à recourir à lui dans vos besoins : « *Venez à moi,* vous dit-il, *vous qui souffrez, et je vous soulagerai,* » (Mt., XI, 28). Et sa volonté de vous venir en aide est tellement sincère qu'il s'offenserait si vous aviez recours à d'autres. Il est jaloux de vos prières. — Quand l'impie Ochozias, roi d'Israël, chargea, à la suite d'un accident, ses serviteurs d'invoquer le faux dieu d'Accaron, le prophète Elie vint à leur rencontre, par ordre divin, pour leur dire : « *N'y a-t-il pas de Dieu en Israël, que vous allez implorer le dieu d'Accaron ?* » Et Ochozias paya de sa vie la faute d'avoir voulu se passer du vrai Dieu. (IV Reg., I).

« Mais, dira quelqu'un, pourquoi Dieu exige-t-il de nous que nous sollicitions son secours ? Ne ferait-il pas mieux de nous accorder de lui-même ce dont nous avons besoin ? » Non ! Dieu a raison d'attendre de nous une prière. La prière est un acte d'espérance ; et sa bonté lui donne droit à cette espérance. La prière est un hommage rendu à sa puissance ; et sa puissance le rend digne de cet hommage. La prière est pour nous un acte d'humilité ; et nos misères nous contraignent à cet acte d'humilité. La prière est un moyen de mériter ce qu'elle demande ; et c'est juste qu'il nous faille mériter l'objet de nos prières. Le riche est-il tenu de faire l'aumône à l'indigent, quand celui-ci affecte de passer fièrement à côté de lui, sans rien lui demander ? Non, évidemment. Aussi bien, Dieu a-t-il raison de ne rien donner à qui refuse de le prier. Son droit à nos prières et notre devoir de les lui faire sont dans la nature des choses.

2. — Dans son sens le plus large, la prière se définit : « *Toute ascension de l'âme vers Dieu* [1], » quels que soient, d'ailleurs, le but et la forme de cette élévation.

Envisagée sous ce nouvel aspect, la prière est encore, pour nous, une nécessité. Oui, nos âmes

[1] Oratio est boni cujusdam petitio. (S. Basile, *Orat. in Julittam martyrem*).

[1] Oratio est mentis in Deum ascensus. (S. Joan. Damasc., *De fide orthod.*, III, 24).

ont besoin de s'élever de temps à autre, et même souvent, jusqu'à Dieu. En reprenant contact avec lui, elles s'éclaireront à sa lumière, se pénètreront de son esprit, se fortifieront de ses grâces, s'animeront de sa vie. Elles se préserveront ainsi de toute déchéance et se maintiendront à la hauteur de leur origine et de leur vocation.

Au surplus, Dieu semble n'avoir créé les âmes qu'en les appelant à remonter ainsi vers lui. — N'avez-vous jamais remarqué quels termes emploie l'Esprit-Saint pour raconter comment Dieu a créé l'âme du premier homme ? Il dit que Dieu a soufflé, sur le visage qu'il avait formé du limon de l'Eden, « *un esprit de vie* ». (Gen., II, 7). Il en fait autant pour toutes les âmes. Chacune d'elles est un *souffle divin*. Mais écoutez ce que ce mot signifie : « Ce n'est pas, dit Bossuet, que Dieu ait une bouche pour souffler à la façon des hommes ; mais c'est pour nous faire entendre qu'il estime cette âme et la tient chère comme une respiration de sa propre vie. Il est bien vrai qu'il l'a tirée du néant comme le reste des créatures ; mais l'Ecriture, en nous disant que c'est un souffle de sa poitrine, veut nous exprimer qu'il l'a produite avec une affection si particulière et si tendre que c'est comme s'il l'avait tirée de la région de son cœur. C'est comme si elle disait qu'elle procède de l'intérieur de Dieu ainsi que la respiration ; et que, comme le souffle ou la respiration n'est qu'une sortie ou une rentrée continuelle de l'air qui s'en va visiter le cœur, qui ne le quitte qu'un seul moment, et puis y retourne aussitôt pour le rafraîchir et pour lui conserver la vie : de même notre âme n'est sortie de Dieu que pour y rentrer. Il ne l'a respirée que pour l'aspirer de nouveau. Que si elle a comme soulagé son cœur quand elle en est sortie, il semble et qu'elle le rafraîchisse en quelque manière et qu'elle le console, quand elle retourne à lui par quelque aspiration amoureuse. Oh ! si nous savions ce que notre âme est au cœur de Dieu ! Elle ne saurait vivre sans lui, et il n'est pas content sans elle. C'est plus incomparablement que la respiration n'est à notre cœur. Qui m'empêcherait la respiration ferait étouffer mon cœur. Ne puis-je pas croire que je fais violence au cœur de Dieu, quand mon âme ne suit pas les divines inspirations qui l'attirent amoureusement à lui pour se reposer dans son sein ? [1] »

La prière est donc, comme le démontrent ces belles considérations, un besoin pour l'âme et pour Dieu. Dieu et l'âme, passez-moi le mot, bien que l'âme soit infiniment au-dessous de Dieu, sont faits l'un pour l'autre. La prière qui les unit, est de droit naturel.

* * *

Je ferai, en terminant, deux observations.

Premièrement, le culte divin revêt, parmi les hommes, deux formes différentes. Sous sa première forme, il est purement *intérieur ;* c'est l'œuvre des âmes. Sous sa seconde forme, il est *extérieur ;* c'est l'œuvre des corps. Dieu a droit à ces deux formes de culte. La raison en est qu'il a créé nos âmes et nos corps, les gouverne ensemble par sa Providence, leur fait souvent part des mêmes faveurs, les appelle à jouir les unes et les autres des gloires de son Paradis. — Les actes du culte intérieur, même quand le corps n'y entre pour rien ont toujours, quand ils sont accomplis correctement, une grande valeur. Ils mettent en œuvre les plus nobles facultés de la personne humaine, l'intelligence, le cœur, la volonté, et le concours de ces facultés leur confère un prix inestimable. Pour la raison contraire, les actes du culte extérieur seraient fort peu de chose, si l'âme n'y prenait aucune part.

Le culte intérieur peut donc se séparer du culte extérieur. Par contre, le culte extérieur doit toujours être en même temps intérieur. — Le culte extérieur oblige quand les lois ou les traditions chrétiennes exigent que le corps s'associe, par sa présence, son attitude, sa parole, ou par d'autres manifestations, aux actes du culte divin.

Deuxièmement, les sociétés humaines, et particulièrement les familles et les nations, doivent un culte à Dieu aussi bien que les individus. Nous avons déjà affirmé, expliqué, démontré cette vérité ; mais il ne sera pas inutile de la rappeler ici une fois de plus. Elle résulte de ce fait que les familles et les nations viennent de Dieu, relèvent de son autorité, dépendent de sa Providence, reçoivent de lui, suivant leurs mérites ou leurs démérites, récompenses ou châtiments. Peuvent-elles, dans ces conditions, ne rien devoir à Dieu ? Et n'offenseraient-elles point la justice, si elles refusaient de reconnaître sa souveraineté, d'implorer son secours, de lui demander pardon pour leurs fautes, de le remercier quand il a béni leurs entreprises ou donné à leurs armes la victoire sur leurs ennemis ?

Lorsque les chefs de la famille ou de l'Etat manquent à ces graves devoirs, il appartient aux chrétiens membres de ces sociétés de suppléer à leur abstention. Si, par leur intervention, ils obtiennent que Dieu ne punisse pas trop sévèrement l'athéisme criminel de leurs parents ou de leur nation, ils auront rendu à leurs groupements un service obscur, sans doute, méconnu peut-être et dont personne ne leur saura gré, mais qui n'en sera pas moins le plus précieux et le plus utile de tous les services. Car ils auront libéré le foyer ou le pays d'une dette importante et attiré sur lui de nouvelles bénédictions.

[1] Bossuet, Fragment sur l'excellence de l'âme. (Edit. Guérin, t. XI, p. 585-586).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 februarii 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 22 février-1er mars 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LA PRIÈRE. — IV. Ses bienfaits, 97. — V. La prière familiale, 100.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XVII. *Dimanche de la Passion :* La Croix, autel, chaire et trône, 104. — XVIII. *Dim. des Rameaux :* Un appel aux Pâques, 105. — XIX. *Jeudi Saint :* Le trésor de la communion, 106.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — IX. La vie cachée de Jésus à Nazareth, 107. — X. Jésus quitte Nazareth pour aller recevoir le baptême de S. Jean-Baptiste, 109. — XI. Jésus réunit ses premiers disciples, 111.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

IV

LES BIENFAITS DE LA PRIÈRE

Mes bien chers frères,

Au point où nous en sommes arrivés, nous savons que la prière est l'élévation de notre âme vers Dieu, l'entrée en communication avec lui, sans doute pour lui dire notre amour, pour lui offrir nos hommages, mais finalement toujours pour lui demander ses grâces, ses bénédictions, ses faveurs.

Sous ce double aspect la prière s'impose à nous, elle est un devoir pour tous, parce que, tous, nous sommes créatures de Dieu et que nous restons vis-à-vis de lui dans une complète dépendance.

Dieu d'ailleurs a fait de la prière une loi dont nul ici-bas n'est exempt, et pour nous inviter, pour nous forcer, dirais-je même, à ne jamais briser ces douces et faciles relations avec lui, il a tout promis à la prière bien faite ; nous laissant seuls responsables, si nous manquons de confiance ou de sincérité, de l'inefficacité de nos demandes.

La prière fait plus que cela encore : elle a non seulement puissance au ciel sur le cœur de celui à qui elle s'adresse ; mais encore, par un de ces retours bénis dus à la générosité divine, elle a une influence positive et toujours bienfaisante sur l'âme qui l'exprime et sur le cœur qui la vivifie. Que cette âme, que ce cœur, soient d'un individu isolé, pauvre être perdu dans l'immensité de la création ; que ce soit l'âme, le cœur de plusieurs êtres réunis par la nature ou par leur propre choix en une même communauté de vie ou d'intérêts surnaturels, famille ou société, confrérie ou paroisse : peu importe ! Pour l'individu comme pour la collectivité, la prière est une source de bienfaits. Et c'est de ces bienfaits de la prière que j'ai dessein de vous parler aujourd'hui.

Evidemment, m. f., ce n'est pas à la prière faite en passant, sans foi et sans amour, qu'il faut attribuer l'influence dont je vais vous parler, pas plus qu'il ne viendra à la pensée de personne d'attribuer aux rayons du soleil de mars, encore si froids et si rares, les belles moissons qui couvriront les champs à l'été prochain. Pour réchauffer la terre et lui faire produire une abondante récolte, il faut les chauds et persévérants rayons du soleil d'été. Pour transformer notre vie, la grandir, lui assurer honneur et dignité, force morale et joies qui demeurent, il faut aussi que notre âme soit réchauffée, fécondée par une prière fervente et habituelle.

C'est donc *à l'habitude de la prière* qu'il faudra reporter les bienfaits que je vais vous dire et que dès à présent je résume en deux mots :

La prière est principe de grandeur ;
La prière est source de force.

I. — *Principe de grandeur*

Les esprits qui n'ont plus la foi tiennent parfois des raisonnements bien étranges. Tel cet homme qui, dans un moment d'orgueil, prétendait que la vie chrétienne abaisse l'homme et l'amoindrit. « Cesse de te prosterner, écrivait Rousseau à l'un de ses amis, tu seras toujours assez petit. »

Ah ! je comprends, m. f., qu'il soit indigne d'un homme de se courber devant un autre homme, surtout si c'est par flatterie, par ambition, par servilité : oui, cela est indigne. Je comprends aussi que celui qui a occupé sur la terre une haute situation, qui a toujours été grand parmi les hommes, qui a vu tous les bonheurs lui sourire, qui a connu toutes les joies et tous les honneurs, jeté, par un de ces caprices soudains de la fortune ou, pour parler plus chrétiennement, par une permission de la Providence, dans l'épreuve et la ruine, je comprends qu'il lui soit pénible de s'abaisser et de servir à son tour. — Mais, direz-vous qu'il s'amoindrit en confiant ses peines et ses soucis à votre cœur charitable, en vous offrant ses sueurs et son travail pour faire face à ses besoins ? Depuis quand le pauvre, l'ouvrier, le serviteur s'abaisse-t-il, s'amoindrit-il en s'engageant au service d'un plus riche, d'un plus heureux que lui ?

Non ! Non ! m. f., s'il est vrai que c'est l'intention qui donne à un acte sa principale valeur, la vie que nous avons reçue de Dieu vaut bien la pièce d'argent ou le morceau de pain que nous sollicitons pour la conserver. Le pauvre, le mendiant quel qu'il soit, pressé par la misère et le besoin, est digne de respect. Il ne s'abaisse pas, il se grandit, il s'élève, lorsqu'il tend la main. Mendier à Dieu serait-ce moins grand, moins honorable, que de mendier aux hommes ?

Et puis, m. f., rappelez-vous ce que je vous ai dit de la prière : elle est premièrement et avant tout une élévation de notre âme vers Dieu. Une élévation : par conséquent ce n'est point un abaissement. S'élever, n'est-ce pas en quelque sorte se grandir ? Et de fait, c'est bien ce que nous faisons quand nous prions. Nous nous adressons à Dieu ; nous entrons en rapport avec Dieu ; par toutes les facultés de notre âme, nous prenons en quelque sorte possession de Dieu ; nous arrivons ainsi par

la prière à nous unir à lui, à ne faire qu'un avec lui.

Mais Dieu, qu'est-ce donc?... Ce n'est pas un être inférieur à nous, certes ! Ce n'est pas non plus notre égal, un être infirme et pauvre comme nous. Ce n'est même pas un être supérieur à nous d'une supériorité quelconque. Dieu, c'est l'être premier, infini, absolu, grand de toute grandeur, puissant de toute puissance, parfait de toute perfection ; celui qui a été, qui est et qui sera ; celui de qui tout vient, tout dépend et vers qui tout retourne ; Dieu, c'est la sagesse, la bonté, la justice, que sais-je encore ? Dieu, c'est tout !... Et c'est à ce sommet que la prière nous fait monter ! C'est en lui qu'elle nous fait entrer ! C'est à lui qu'elle nous unit : Dieu est en nous et nous sommes en lui !

Au reste, rappelez vos souvenirs, mes frères. Dieu n'a-t-il pas laissé transpirer visiblement parfois la réalité de sa présence en l'homme qui prie ? Moïse garda de ses conversations divines deux rayons de feu sur le front. La tradition, conservée par S. Denys, rappelait que, au milieu de la prière ardente qui sortait de son cœur si pur, les traits de la Vierge Marie devenaient étincelants. Que de fois les saints en prière apparaissaient aux yeux de leurs disciples, la tête auréolée d'une clarté divine ! Hélas ! il ne nous a pas été donné de voir la gloire de Dieu apparaître sur le front des saints prosternés dans la poussière : nous n'en étions pas dignes ! Mais qui de nous n'a connu de ces physionomies humaines que l'habitude de la prière avait transfigurées, de ces êtres de Dieu qui passaient près de nous, vieillards vénérables touchant à leur éternité, jeunes gens au cœur chaste, vierges consacrées à Dieu, dont les traits s'étaient comme imprégnés, dans la prière, de je ne sais quelle suavité divine ? Nous les avons vu se relever du prie-Dieu où ils s'étaient inclinés, et leur regard était plus lumineux, leur sourire plus doux, leur voix plus pénétrante. Tout en eux avait conservé quelque chose du contact de Dieu, de ce rapprochement intime que la prière avait fait entre Dieu et leur âme.

Mais pourquoi faire appel à ce que j'appellerai volontiers des généralités ? Descendez, m. f., dans votre propre vie... Vous êtes père, peut-être, mais vous avez près de vous, pour partager votre vie, vos peines et vos joies, une épouse croyante, une femme qui prie. N'avez-vous pas été saisi de respect pour elle, lorsque vous l'avez vue à genoux devant Dieu ? Pourquoi ? Parce que Dieu descendait en son âme !... Vous avez des enfants ? Quand ces petits anges, avant d'aller dormir, instinctivement, sur les genoux de leur mère, joignent leurs mains et élèvent leur cœur, pourquoi êtes-vous tout ému ? Parce qu'ils prient véritablement, parce qu'ils s'approchent de Dieu. Pourquoi encore, au jour de la Première Communion de votre fils, de votre fille, pourquoi vous, incrédule, homme sans foi comme sans prière, pourquoi avez-vous pleuré, à la dérobée, craignant d'être vu ? Pourquoi avez-vous embrassé votre enfant avec plus d'amour ? Pourquoi vous êtes-vous penché sur lui, et l'avez-vous serré sur votre cœur avec plus de respect ? Parce que ce petit être, qui s'éveillait à la vraie vie, vous l'avez senti plus grand que vous, plus pur que vous, plus digne d'honneur que vous. Et pourquoi cela ? Parce que Dieu, à sa prière, s'était approché de lui, était venu en lui et qu'il rayonnait de lui une beauté vraiment divine.

Voilà la vérité, m. f. ! Direz-vous encore que la prière amoindrit l'homme, qu'elle le diminue ? Non, n'est-ce pas ? et si tout être qui s'unit à un être supérieur, se grandit dans la mesure de cette union, la prière ne peut abaisser l'homme en l'unissant à Dieu. La prière, encore une fois, n'est pas un abaissement, c'est une élévation, et pour rappeler le mot d'un grand homme et d'un grand chrétien, je dirai : « L'être humain n'est vraiment grand que lorsqu'il est aux pieds de Dieu. »

II. — *Source de force*

La prière grandit l'homme en l'unissant à Dieu. L'estime vraie, profonde, que lui donne de lui-même le sentiment de cette grandeur, élève sa vie et la lui fait envisager comme un grand devoir qu'il faut remplir noblement et saintement. N'eût-elle d'autre vertu, n'exercerait-elle sur l'être humain que cette seule influence, la prière, il faut l'avouer, resterait chose sacrée et il serait nécessaire d'y attacher nos âmes. Mais là ne se borne pas son action !

Placés sur les hauteurs, nous devons nous y maintenir. Or, m. f., vous le savez comme moi, il n'est pas facile de vivre toujours sur les sommets. Les sommets sont étroits, disent ceux qui ont escaladé les montagnes. Si l'on ne se tient pas sur ses gardes, si l'on a trop de confiance en soi, si l'on est tant soit peu téméraire, on perd pied facilement, les pentes sont glissantes, les descentes rapides. Si haut que nous place la prière, si profonde que soit la conscience qui nous vient par elle de notre grandeur et de nos obligations, nous ne sommes pas pour cela à l'abri des tentations ou des découragements. L'esprit du mal rôde sans cesse autour de nous. Le monde garde pour nous ses attraits. Tous nous portons, en qualité de fils d'Adam, un fond de nature corrompue, viciée par le péché, dont nous ne pouvons nous défaire qu'en passant par la mort.

D'autre part encore, si près que nous soyons de Dieu, nous sentons aussi les difficultés, les sacrifices dont notre vie est semée, les tentations dont il faut nous défendre, les exigences du devoir qu'il faut accomplir. Tout cela devient comme autant de voix d'en bas qui nous appellent, nous qui sommes sur la montagne, et qui nous invitent à descendre vers les misères et les vulgarités de la vallée boueuse... Prêtez l'oreille et vous les entendrez, m. f. ! « C'est trop difficile, disent-elles ; Dieu n'est pas si exigeant ; on ne peut pas toujours monter, toujours se renoncer, toujours se sacrifier... Amusons-nous un peu ; le plaisir est pour tous, il n'empêche pas de faire son devoir... Quelques faiblesses, quelques lâchetés ne découronnent pas un front ! »

Et pourtant il faut se maintenir et ne pas déchoir. Où trouverons-nous donc, m. f., la force dont nous avons besoin pour rester dignes de Dieu et dignes de nous, pour nous maintenir où la prière nous a placés? Où trouverons-nous cette énergie d'âme, cette puissance nécessaire à l'homme qui ne veut pas capituler, qui ne veut pas se soustraire aux exigences de sa vocation terrestre pas plus qu'aux obligations de sa vocation surnaturelle?

Dans la prière, qui, versant en nous, avec la grâce divine qu'elle attire, quelque chose des énergies d'en haut, nous rend capable d'accomplir toujours et jusqu'au bout notre devoir, tout notre devoir d'homme et de chrétien. Oui, par sa bienheureuse et forte influence, la prière maintient l'âme haute, fidèle à ses devoirs et toujours près de Dieu !

Etes-vous bien convaincus, mes frères, que sans la grâce divine, sans l'aide de Dieu, en un mot sans la prière qui peut vous l'obtenir, vous êtes d'avance voués à toutes les défaillances, à toutes les chutes, à toutes les désertions? Certes, je voudrais graver cela au plus profond de votre âme : il n'y a ni âge ni condition qui nous mette à l'abri de n'importe quelle faiblesse. Qui que nous soyons, m. f., si près de Dieu soyons-nous, encore une fois, si digne qu'ait été notre vie, personne d'entre nous ne peut se dire : « J'en ai fini avec les misères de la terre. Je n'ai rien à craindre. Seul, je me maintiendrai. » L'heure qui entendrait prononcer de semblables paroles, ne s'achèverait pas qu'elle n'ait à enregistrer une lamentable chute. Quelle que soit votre bonne volonté présente, vos résolutions pour l'avenir, les garanties de votre passé, si vous ne priez pas, bien vite, — entendez-le bien, — vous capitulerez devant vos devoirs d'homme et de chrétien.

Tous, vous le savez, m. f., nous avons sur la terre une vocation humaine particulière. Dieu a marqué la place de chacun et c'est à cette place qu'il faut vivre. Or, chaque vocation impose un ensemble de devoirs et d'obligations auxquels on ne peut se soustraire. Il faut y être fidèle, et dans la mesure de notre fidélité nous serons grands devant Dieu et devant les hommes. Eh bien ! appuyé sur la raison, sur l'expérience et sur la foi, je dis que sans l'aide de Dieu, il nous est impossible de remplir tous ces devoirs, d'être fidèles à toutes ces obligations toujours et partout. Oui, réaliser notre vocation humaine, et cela sans jamais défaillir ; marcher dans la voie droite de l'honneur et de la dignité, sans jamais s'en écarter ; être un homme intègre et vertueux, et tout cela au point de vue humain, entendez-le bien : non, sans l'aide de Dieu, je le répète, c'est-à-dire sans la prière qui demande et obtient cette aide, nous ne le pouvons pas ! Pour rester tel, il est exigé trop de sacrifices, de renoncements, d'abnégations ; depuis le péché, notre nature humaine est trop tiraillée en tous sens, trop sensible aux choses de la terre, notre âme est trop distraite, notre cœur trop enclin à s'éprendre de tout ce qui passe, pour que toujours, en tout et partout, nous soyons attentifs, l'œil fixé sur le devoir, et la volonté énergiquement prête à le réaliser.

Ceux-là qui ont osé prétendre le contraire, qui ont dit que les mots : Honneur, Devoir, Vertu, que l'espoir des richesses, des dignités, des récompenses inspireraient assez de force, auraient assez de pouvoir pour maintenir l'homme dans la fidélité, ceux-là sont tombés !

A plus forte raison, m. f., je puis encore vous dire que sans la prière il vous sera impossible de réaliser votre vocation de chrétien, cette vocation d'enfant de Dieu qui implique la pratique de toutes les vertus à un degré plus élevé ; qui nous impose la sublime obligation de reproduire en nous ce qu'un grand théologien a appelé « les mœurs divines, » quelque chose de la très haute perfection du Père céleste.

Que d'illusions parmi nous sur ce point, m. f. ! La vertu ! il semble que nous n'ayons qu'à vouloir pour la pratiquer. N'a-t-on pas affirmé que c'était affaire de tempérament, d'éducation ou de caractère?

Pourtant, m. f., il y a quelqu'un qui a dit, — et celui-là, c'est celui qui a fait le cœur de l'homme, ses plis et ses replis, c'est la Vérité même — : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Je vous mets donc au défi, si Dieu n'est pas avec vous, de faire le plus petit acte de vertu surnaturelle, de rester pur, d'être juste, de pardonner les offenses, d'être bon et charitable envers tous ! Réfléchissez maintenant, mes frères : pratiquer ces vertus en vue de la fin éternelle, c'est agir surnaturellement ; et vous voudriez, vous, accomplir ces œuvres au-dessus de tout pouvoir humain avec vos propres forces naturelles? Mais autant vaudrait demander à l'insecte, à la fourmi que nous foulons aux pieds, de soulever nos fardeaux et de les transporter au loin !

Soyez sincères encore, m. f., descendez dans votre propre conscience, évoquez un passé que vous oubliez peut-être trop facilement. Que de fois vous avez voulu, après une bonne confession, une retraite, une communion, que sais-je? être généreux à l'égard de Dieu ! Et vous avez été vaincu par une toute petite tentation : un mot que vous n'avez pas su taire, une pensée que vous n'avez pas eu le courage de chasser, un regard que vous n'avez pas voulu détourner, un plaisir que vous n'avez pas eu l'énergie de vous refuser. Pourquoi tout cela, ces faiblesses, ces défaillances si humiliantes pour toute âme délicate? Parce que vous n'avez pas prié, et que Dieu dès lors n'était pas avec vous !

Pour pratiquer la vertu, pour rester l'enfant de Dieu, il faut prier. La prière nous obtient la grâce, et la grâce c'est la force divine, c'est la puissance de Dieu mise à notre service. Avec elle nous pouvons tout !

Un jour, m. f., une des plus grandes et des plus belles âmes que le monde ait connues, S. Paul, découragé, fatigué des tentations de l'ennemi, des séductions dont il était entouré, des appels d'en bas qui l'attristaient en l'invitant à descendre, conscient de sa faiblesse et craignant de succomber, demandait à Dieu d'être délivré de son corps,

qu'il appelait dans son langage magnifique « un corps de mort ! » Et le Seigneur lui répondit : « Ma grâce te suffit ! Avec elle tu triompheras de tout. » Et S. Paul, confiant en la parole de son Maître, défiait la terre et le ciel, la vie et la mort de le séparer du Christ. Il se redisait à lui-même : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

Ainsi la prière fait descendre du ciel la grâce et la répand dans nos âmes. En nous unissant à Dieu, elle nous livre quelque chose de lui, de sa puissance. Elle nous aide à nous maintenir ; elle nous maintient elle-même là où elle nous a placés, sur les hauteurs d'une vie sans défaillance.

Et si, parce que nous l'avons abandonnée, nous avons été faibles et avons fait quelques pas en arrière, c'est encore la prière, source de force, qui nous ramène vers Dieu et nous donne le courage de nous relever, de regagner le terrain perdu, de remonter là-haut, près de Dieu que nous n'aurions jamais dû quitter.

* * *

Nous vivons, m. f., à une époque difficile. Nous avons été, dans un passé récent, les témoins et parfois les acteurs d'un drame tragique qui n'a pas été sans bouleverser les âmes, les consciences et aussi les conditions d'existence des individus et de la société. L'avenir reste obscur, et quand nos regards se portent autour de nous, il nous semble que la grande flamme d'héroïsme qui pendant quatre années a illuminé notre histoire, s'est éteinte, et que nous rentrons dans la nuit sombre, comme après un spectacle de feu d'artifice. Nous ne trouvons plus que des égoïsmes, des désirs de luxe clinquant, de richesses vite acquises, de plaisirs tapageurs. Les âmes sont prises de vertige ou de folie...

Ne dites pas, m. f., comme d'autres, découragés ou pessimistes : « Où allons-nous ?... » La société moderne a besoin d'âmes grandes, d'âmes fortes, qui savent s'élever et qui savent vouloir, qui soient des hommes et des chrétiens.

La prière, je vous l'ai dit, est principe de grandeur et source de force. Par votre prière, soyez, m. f., dans la situation où Dieu vous a placés, soyez ces âmes grandes, ces âmes fortes, ces hommes et ces chrétiens ! Ainsi soit-il.

V

LA PRIÈRE FAMILIALE

Mes bien chers frères,

C'était autrefois un bien beau spectacle que la prière en commun dans nos familles chrétiennes. Matin et soir, la mère réunissait autour d'elle ses enfants ; le père, respectueux et croyant, venait s'agenouiller à côté de son épouse ; et tous ensemble, sous le regard béni du vieux Crucifix qui protégeait le foyer, on adressait à Dieu l'hommage d'une louange sincère. Les cœurs s'unissaient dans un même amour pour dire merci des biens reçus de la Providence et pour solliciter avec plus d'instance et de force les bénédictions qui devaient assurer le bonheur de tous et de chacun.

Oui, c'était un beau spectacle ; Dieu se penchait sur ces familles, et parce qu'il en était le Roi et le Maître, on y goûtait la paix, les joies durables, l'union des cœurs. Faut-il répéter avec le poète : « Que les temps sont changés ! » L'affaiblissement de l'esprit chrétien a tout désorganisé. Le jeune homme n'apporte plus, au foyer qu'il fonde, qu'une âme indifférente. La jeune fille, à qui l'on a répété que la piété était bonne, mais que pas trop n'en fallait, ne sent plus le besoin de mettre Dieu à la première place dans sa maison. Lorsque les enfants apparaissent en ce milieu, la mère n'en confie-t-elle pas la formation à des étrangères ?

Et puis, on s'est créé bien souvent ce qu'on est convenu d'appeler des « nécessités, » une vie factice toute remplie de fêtes, de divertissements, de plaisirs, toutes choses qui obligent à des couchers tardifs et à des levers plus tardifs encore... Où est la place de Dieu dans une telle vie ? Quel peut être le temps consacré à la prière, et surtout à la prière en famille ? On n'y pense même plus.

Seulement, il y a un contre-coup. En détruisant la cause, on a supprimé les effets. Dieu ne règne plus officiellement au sein de ces familles. C'est pourquoi, même et surtout au milieu des lambris dorés où tout semble pourtant assurer une vie heureuse et facile, il y a si souvent des larmes et des regrets, des cœurs divisés, des enfants sans amour et sans respect.

Ce sera faire œuvre d'apôtre que de vous rappeler, m. f., les hautes convenances de la prière en famille, et les influences bénies qu'elle peut avoir et qu'elle a en réalité sur le cœur des parents et sur l'âme des enfants.

I. — *Ses convenances*

Il est tout d'abord une vérité certaine : c'est que la famille doit prier.

La famille, m. f., n'est pas une création humaine : c'est Dieu qui en est l'auteur.

Dieu a créé l'homme à son image. Or Dieu ne vit pas solitaire ; il est triple et un tout à la fois. Il est Père, il est Fils, il est Esprit. Il est Père et il engendre un Fils semblable à lui, et de l'amour réciproque que se portent l'une à l'autre ces deux personnes infinies, il en naît une troisième, infinie comme celles dont elle procède et qui est appelée Amour ou Esprit-Saint. Entre ces trois personnes c'est la même nature, la même vie divine, et elles sont si intimement unies que bien que distinctes, il n'y a qu'une même intelligence, une même volonté, un même amour, il n'y a qu'un Dieu ! Mystère adorable, trop haut, trop divin pour être saisi par nos pauvres intelligences humaines, mais qui au fond servit en quelque sorte de modèle à Dieu pour créer cette trinité terrestre du père, de la mère et de l'enfant, qui s'appelle la famille.

Dieu ayant créé l'homme, a placé près de lui une aide semblable à lui, et les unissant sous sa bénédiction, il leur a donné le pouvoir de se re-

produire : « Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et soyez-en les maîtres. » La famille était fondée !

Et pour assurer à cette institution sa perpétuité féconde à travers les siècles, Dieu mit au cœur de l'homme le plus fort de tous les amours humains, plus puissant que celui même qu'il porterait à son père et à sa mère, un amour qui l'arracherait au foyer où il a reçu le jour, pour fonder à son tour un foyer où il donnerait la vie. « Ils seront deux dans une même chair, » pour marcher dans la vie en s'appuyant l'un sur l'autre, et supporter en les partageant à poids égal les peines et les joies. Ils seront deux dans une même chair pour transmettre la vie qu'ils ont reçue, pour accueillir et aimer les êtres qui naîtront d'eux. Ils seront deux dans une même chair pour être aimés et vénérés d'un même amour par les enfants qu'ils auront nourris et couverts de leur dévouement. Triple amour qui venait de jaillir du cœur du Créateur ; triple lien qui devait enserrer l'institution nouvelle et rendre indestructible l'union qui constitue la famille. Voilà l'œuvre de Dieu, m. f. Ce n'est pas l'homme qui a créé la famille ; c'est Dieu !

Or, si Dieu a créé la famille, il a le droit d'être béni par elle. Dieu, vous le savez, a tout fait pour sa gloire et nul être ici-bas n'est dispensé de la lui procurer. Nous l'avons vu en son temps, toute créature prie, c'est-à-dire que toute créature chante la louange de Dieu. Et alors, la famille, — cet être multiple et un à la fois, comme la Trinité sainte dont elle reste l'image, — la famille, institution divine, ne dirait pas elle aussi son mot d'adoration et de reconnaissance à Celui qui l'a fondée ? Peut-on concevoir qu'un père, qu'une mère, que des enfants qui en tant qu'ils sont père, mère et enfants tiennent tout de Dieu, leur être, leurs joies familiales et leurs biens domestiques, peut-on concevoir, dis-je, qu'ils ne s'agenouillent jamais ensemble devant Dieu pour dire merci et demander encore ?

D'autant que la famille ne peut se passer de Dieu, pas plus que l'individu. N'a-t-elle pas comme l'individu, comme la société même, sa vie propre, son but spécial ? Pour se maintenir dans la grandeur et la vérité de son institution, pour réaliser son but, il lui faut le secours d'en haut. Dieu seul peut bénir, sauvegarder et fortifier ce qu'il a créé. Il faut au cœur du père, de la mère, un dévouement continu et sans défaillance ; il faut au cœur des enfants la soumission et la confiance. Il faut des joies plus grandes pour aimer la vie et s'engager à travers ses difficultés. Il faut, au jour des épreuves, plus de courage et de résignation. Il faut dans cette vie commune une union plus parfaite, et pour la conserver, un caractère plus souple et une tendresse plus profonde. Il faut, m. f., — pourquoi taire ce détail ? — plus de pain quotidien, plus d'assurances matérielles pour l'avenir. Oui, il faut à la famille, en tant qu'elle est un être à part, un ensemble de biens sans lesquels elle ne pourra vivre comme elle doit vivre, ni se développer, ni être heureuse ; et tous ces biens-là, elle doit les demander à Dieu. C'est la prière en famille qui obtient les grâces nécessaires à la famille.

Sans doute l'homme est puissant sur le cœur de Dieu, je vous l'ai dit assez ; il est puissant pour lui, il l'est pour ceux qu'il aime. Mais il y a des bénédictions, il y a des faveurs que Dieu n'accorde qu'à la prière de ceux-là mêmes qui en ont besoin, parce qu'elles sont la récompense de l'hommage qu'il en reçoit et auquel il a droit. Le père de famille peut et doit prier pour lui-même, il doit prier pour son épouse et ses enfants ; c'est vrai, et Dieu ne restera pas insensible aux supplications de celui qu'il a couronné d'honneur en l'associant à sa paternité. La mère peut et doit prier pour elle, pour son époux, pour ceux que son sein a portés ; et vous savez, m. f., la puissance de la prière maternelle sur le Cœur de Dieu. L'enfant peut et doit prier pour lui ; mais il faut le faire prier aussi pour vous, pères et mères, car à cause de sa jeunesse et de son innocence il a près de Dieu le privilège d'être plus vite écouté. Mais ni la prière du père, ni la prière de la mère, ni la prière des enfants, si elles sont séparées, disjointes, n'obtiendront ces grâces spéciales, grâces d'union et de paix, de fidélité et de bonheur domestique, pour l'obtention desquelles il faut toute la force des cœurs réunis, toute la puissance des âmes confondues, tout le cri sincère et unanime du père, de la mère et des enfants.

Oui, Dieu veut voir la famille à ses pieds, et quand de toutes ces âmes qu'il a mises les unes à côté des autres, pour se pénétrer, s'entendre et ne faire qu'une âme, il monte l'expression d'un même désir, la même demande des biens dont on a besoin, oh alors ! la main du Dieu qui est Père et de qui découle toute paternité, la main du Dieu qui est Providence et qui nous aime plus que nos mères, la main du Dieu qui a pétri le cœur des enfants, cette main-là s'ouvre toute grande, puissante et large, infiniment bienfaisante pour laisser tomber sur ces êtres qui s'aiment et qui prient, toutes les grâces qui assurent la paix, l'union et le bonheur.

II. — *Ses influences*

La famille doit prier : parce qu'elle est d'origine divine, elle doit faire remonter jusqu'à son Auteur l'hommage de sa louange et de son amour. Elle doit prier pour obtenir et conserver les biens qui lui sont propres, qui assurent sa vie, son développement et la réalisation de son but.

Et voulez-vous savoir, m. f., quelle sera l'influence sur la famille elle-même de la prière en commun ? La voici. La prière en famille protège et garde l'union des cœurs. Elle maintient le respect dans l'âme des enfants en consacrant à leurs yeux l'autorité paternelle.

1. L'union des cœurs entre les époux, dans l'amour fidèle, pur et profond que l'on s'est promis, j'ose dire, m. f., que c'est dans la prière en famille qu'elle trouve son meilleur appui, et vous allez le comprendre.

Cette union des époux repose sur un amour

réciproque et sur le dévouement commun. Eh bien ! contre toutes les défaillances, les faiblesses et les surprises, qui tout d'abord protégera votre amour ? Cette fidélité mutuelle que les deux époux se sont jurée a devant elle aujourd'hui plus que jamais un ennemi terrible : l'esprit du monde dans lequel nous vivons. Il semble que le monde ait décidé la ruine de la famille, et pour y arriver plus sûrement il s'est attaqué à ce qui faisait la gloire et la force du mariage chrétien. Ce n'est plus seulement aujourd'hui la raillerie s'attaquant aux mariages honnêtes, la passion excusée, le libertinage cherchant une proie partout où il peut soupçonner quelque mésintelligence entre les époux ou quelque union mal assortie : ces dangers-là sont de tous les temps. Mais de nos jours la corruption va plus loin. Elle ne cherche plus d'excuse ; le monde affirme des droits ! Le droit pour l'homme et la femme d'être libres pendant le mariage comme avant le mariage ; le droit pour les époux séparés d'entrer dans de nouveaux foyers et de jouir de l'honneur là comme à leurs foyers légitimes ; en sorte qu'on ne doit plus distinguer le mariage régulier de l'union illégitime, la paternité d'aventure de la paternité consacrée par la religion et la loi, la maternité dont on s'honore de celle qui fait rougir. Voilà, m. f., et je n'ai rien exagéré, la société conjugale telle que les romans modernes et le théâtre la représentent, telle que certains hommes la rêvent, telle qu'on la voit dans nos grandes villes, où se rencontrent de nos jours des époux sans bénédiction nuptiale, des enfants sans baptême, des unions qui n'ont plus même la faible garantie de la loi civile !

Sans doute, m. f., de telles extrémités vous font horreur, à vous qui voulez rester honnêtes ; mais il n'en est pas moins vrai que de tels exemples sont une pierre d'achoppement pour la faiblesse humaine. Que de familles qui se disent encore chrétiennes et où ces idées, ces manières de voir sont très faiblement discutées, sont souvent même admises ! On ne voudrait pas agir de la sorte, mais on ne s'étonne pas que d'autres le fassent. Vous n'en ferez pas autant, certes ! mais sur qui comptez-vous donc pour préserver votre amour de toute atteinte et de toute flétrissure ? — Sur la morale naturelle ? Mais n'en appelle-t-on pas aux exigences brutales, irrésistibles de la nature pour se soustraire au devoir ? — Sur l'honneur ? Mais l'honneur, qu'est-ce que c'est pour celui qui n'est plus vraiment chrétien ? Un de ces mots élastiques qui s'accommodent à tous les préjugés. — Sur la loi ? Mais la loi prétend rompre le lien conjugal ! Mais la loi n'atteint que certains scandales ; elle punit l'inconduite qui s'étale au foyer, elle ferme les yeux sur les écarts du dehors. — Sur l'opinion enfin ? Mais n'est-elle pas pervertie, cette opinion ?

Non ! non ! ce ne sera ni l'opinion, ni la loi, ni l'honneur même, ni la morale naturelle qui sauveront votre cœur et préserveront votre amour. Non ! il n'y a qu'un gardien de l'union des cœurs et de l'amour des époux : c'est Dieu ! Dieu qui parle par la conscience, Dieu qui ne retranche rien de sa loi, Dieu qui donne la force de la persévérance et le courage des relèvements.

Mais Dieu, qui donc le rendra vivant à votre foyer ? qui l'approchera de vos âmes d'époux ? qui vous mettra face à face devant lui tous les deux pour recevoir la récompense de votre fidélité, ou le reproche de son regard ? La prière, m. f., la prière en famille.

Quand le soir, après le travail de la journée, l'époux et l'épouse se retrouvent tous deux au pied du Crucifix, sous les yeux de Celui qui a fait naître leur amour et béni leurs serments, et qu'ils redisent ensemble : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié par nous, que votre règne arrive en nous, que votre volonté soit faite ; gardez-nous, bénissez-nous ! » oui, quand d'une commune voix ils redisent cela ; n'est-il pas vrai qu'ils retrempent à sa source leur amour et qu'ils fortifient leurs cœurs ? N'est-il pas vrai qu'ils se sentent davantage l'un à l'autre, qu'ils éprouvent davantage le besoin de se dévouer l'un pour l'autre ? Et si malheureusement une de ces âmes n'est pas sans nuage, si l'affection y a subi quelque partage, dites-moi, à cet instant toujours solennel où elle repasse sous les regards du Père céleste les œuvres de la journée, n'est-il pas vrai qu'elle sent le besoin de demander pardon et de réparer par une fidélité plus grande, pour ne pas rougir devant celle qui fut plus fidèle ?

Oui, certes, ce moment de la prière en famille, c'est l'heure des réconciliations, c'est l'heure où l'union se fortifie en se renouvelant, où les cœurs se rajeunissent sous la bénédiction divine. Croyez-moi, m. f., les époux qui savent s'agenouiller ensemble et prier ensemble, sont plus forts et s'aiment plus fidèlement. Et puis, si derrière eux et à leurs côtés il y a tout un monde d'êtres chers à qui ils ont donné la vie, dont Dieu leur a confié la garde, n'est-il pas vrai qu'ils trouvent là encore une raison plus grande à la fidélité de leur amour ?

M. f., il est dur de travailler, de toujours travailler. Vous voulez laisser à vos enfants un nom respecté, une situation qui les mette à l'abri du besoin et les conserve au rang que vous occupez dans la société. Pour cela, il faut se donner du mal. Ah ! je sais bien que lorsque vous rentrez chez vous le soir, dans le baiser de vos enfants vous trouvez une première récompense, et comme un renouveau de force. Et pourtant, si vous n'aviez que cela, il arriverait certains jours où le découragement menacerait d'envahir vos âmes paternelles. Mais vous avez la prière en famille ; elle a sur votre cœur une toute-puissante influence. Lorsque près de Dieu, agenouillé vous-même, vous voyez vos enfants à genoux, lorsque vous sentez leur âme jeune, innocente, monter avec la vôtre jusqu'auprès de Dieu, lorsque vous redites avec eux votre *Pater*, cette prière des petits et des grands, vous reprenez la conviction que Dieu qui est Père plus que vous n'abandonne aucun des siens, qu'il bénira vos travaux, qu'il vous aidera à élever cette famille qu'il

vous a confiée et qu'il aime plus que vous. Oh ! alors, vous vous relevez plus courageux encore, n'est-ce pas ? Les peines, les sueurs, les préoccupations même sont oubliées, ou plutôt elles font place à la sécurité et à la confiance : vous vous relevez, dis-je, et enveloppant d'un regard plus paternel encore ceux en qui vous reconnaissez votre vie et votre image, vous vous sentez la force et la volonté généreuse de faire votre devoir de chef de famille jusqu'au bout et de vous dévouer pour eux jusqu'à la mort.

Voilà, m. f., ce que peut produire la prière en famille ; voilà l'influence importante que peut avoir sur le cœur des époux et sur leur dévouement cet acte religieux qui les ramène chaque soir aux pieds de Dieu.

2. J'ai dit aussi que la prière faite en famille consacrait l'autorité paternelle et lui assurait respect et soumission de la part des enfants.

De tous les maux qui nous affligent à cette heure, un des plus tristes, c'est l'indiscipline dans la famille. A qui la faute ? Sans doute à la mauvaise éducation, c'est-à-dire à vous, pères et mères de famille.

Pardonnez-moi de vous accuser ici, mais je vous dois la vérité. Oui, les chefs de famille ont oublié trop souvent leurs devoirs les plus sacrés. Vous étiez prêtres, m. f., à votre foyer domestique et vous deviez au regard de vos enfants redire Dieu et parler de lui dans toute votre vie. Qu'avez-vous fait ? Vous n'avez pas parlé de Dieu à vos enfants ; son nom même, combien de fois l'ont-ils recueilli sur vos lèvres ? De son autorité douce et ferme vous êtes-vous montrés à leurs yeux de vrais représentants ? Vous vous étonnez après cela que, le jour où l'enfant a cru qu'il était un homme, l'amour confiant et simple, le respect et la soumission soient devenus pour lui lettre morte ? Non, non, m. f. ! Le jour où l'enfant n'a plus besoin de son père et de sa mère, ce jour-là tous ces sentiments se sont écroulés parce qu'ils n'avaient ni fondement ni armature.

M. f., si vous supprimez Dieu de la vie de famille, si vous supprimez l'heure de la prière qui est l'heure de Dieu, si vos enfants ne vous voient jamais vous agenouiller avec eux : vous aurez beau les aimer, vous dévouer pour eux, vous sacrifier pour eux, — c'est triste à dire, mais les exemples sont nombreux qui confirment ma parole ! — c'est peine perdue. Ce qui maintient au cœur des enfants les sentiments de respect, de soumission, d'amour même, croyez-moi, m. f., c'est le caractère sacré que doit revêtir l'autorité du père. L'autorité est toujours difficile à supporter, et si on ne regarde que l'homme en celui qui commande, on n'obéit pas, ou on n'obéit que par force.

Au foyer domestique, pour que l'enfant accepte de son père les conseils, les ordres, les réprimandes, il faut plus que la tendresse et le dévouement paternel, il faut que le père apparaisse comme le représentant de Dieu. Eh bien ! m. f., apparaissez-vous à vos enfants le front marqué du signe de Dieu ? Quand donc peuvent-ils le voir, et où le verront-ils mieux que lorsqu'ils vous contempleront à genoux avec eux et à côté d'eux ? Un père qui ne prie pas, ou qui ne prie jamais devant ses enfants, devient bien vite à leurs yeux un homme comme tous les autres ; il n'y a plus rien en lui de sacré.

Il ne suffit donc pas de dire à vos enfants : « Mon fils, ma fille, va prier ! » Il faut aller plus loin et dire : « Allons prier ; unissons nos cœurs et joignons nos mains. Là-haut, il est un Dieu que j'adore moi-même, que je sers et à qui j'obéis. C'est le Dieu de mon père, c'est le Dieu que tes ancêtres ont aimé, adoré et béni. » Si vous faites cela, si vous dites cela, que se passera-t-il dans l'âme de vos enfants ? Je vais vous le dire : l'enfant ravi, étonné que celui qu'il appelle son père ait un Père dans les cieux ; touché de l'amour, de la confiance, du respect que son père témoigne à ce Père céleste, ramènera ses yeux vers la terre et regardera avec plus d'amour celui qui lui a appris ainsi à prier. Aux heures difficiles où la rébellion grondera dans son âme, il se rappellera les leçons de respect filial qu'il a reçues. Il se souviendra que, quelque soit son âge et sa situation, devant son père on est toujours et on ne doit être qu'un enfant.

Avez-vous compris, m. f., l'importance de la prière en famille, la toute-puissante influence qu'elle peut avoir sur votre cœur d'époux et sur l'âme de vos enfants ? Vous déciderez-vous à reprendre cette sainte habitude de nos familles chrétiennes ? Combien je bénirais Dieu si, vous inspirant cette résolution, il daignait récompenser mes efforts et vous en donner la pensée !

* * *

M. f., on a dit avec raison qu'au ciel on se reconnaît et que les familles de la terre se reconstituent sous le regard de Dieu. C'est là une bien douce espérance. Mais le lien qui demeure ainsi là-haut et qui prolonge dans l'avenir éternel les unions de la terre, n'est-ce pas ce lien surnaturel de la prière familiale, qui a uni les cœurs ici-bas dans un même amour de Dieu et dans une même action de grâces ?

Ah ! priez donc, m. f., priez ensemble, priez en famille ; établissez, maintenez, resserrez entre vos âmes d'époux, entre le cœur de vos enfants et le vôtre, ce lien indestructible, pour qu'au ciel rien ne soit changé. La mort viendra, oui, mais elle ne sera qu'une séparation momentanée. Un jour, vous vous retrouverez tous, pères, mères, enfants, auprès de Dieu pour l'aimer, l'adorer, le louer d'un commun accord comme vous l'aurez fait chaque jour sur la terre, et ce sera votre éternelle récompense ! Ainsi soit-il.

Ouvrages de M. le Ch. ROLLAND en vente à nos Bureaux

Le Paradis sur terre, 97 discours sur la Sainte Eucharistie. 15e édition. 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

La Reine du Paradis, 123 discours sur la Sainte Vierge. 7e édition. 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XVII

Dimanche de la Passion

LA CROIX AUTEL, CHAIRE ET TRÔNE

O Crux, ave, spes unica !
Je vous salue, ô Croix, mon unique espérance !

Mes frères,

Nous sommes au commencement du Temps de la Passion, de la Grande Quinzaine par excellence. Durant ces jours qui rappellent et que domine le grand souvenir du Calvaire, ne convient-il pas de parler de la croix ? S. Bernard, dans une de ses plus belles homélies, nous dit qu'elle est un autel sanglant, une chaire enseignante et un trône glorieux. Développons en quelques mots ces trois pensées.

I

La croix est un autel sanglant où Jésus-Christ s'immole, *ara sacrificantis*.

Levez les yeux vers elle et voyez s'il fut jamais immolation plus complète. Sur la croix, Jésus-Christ sacrifie tout ce qu'il a et tout ce qu'il est.

Il sacrifie ses biens, jusqu'à laisser déchirer ses vêtements et permettre aux bourreaux de faire de sa robe un usage sacrilège en la tirant au sort. Et cela pour expier notre attachement aux objets extérieurs, les fantaisies de notre luxe et nos vanités.

Il sacrifie ses membres. Sa chair délicate est meurtrie par la flagellation, ses lèvres imprégnées de fiel, tout son corps épuisé et livide. Chaque coup qui le frappe est une nouvelle plaie qui s'ajoute à tant d'autres et qu'il accepte avec une résignation adorable. Et cela pour expier la délicatesse de nos goûts et notre aversion pour la moindre gêne.

Il sacrifie sa gloire. Non seulement ceux qui passent s'arrêtent pour le charger d'injures, non seulement il entend malédictions sur malédictions et blasphèmes sur blasphèmes, mais il nous apparaît le visage souillé de crachats, dépouillé, anéanti ; et comme si ce n'était pas assez de ces outrages, on le crucifie entre deux voleurs. Cela enfin pour expier ce que S. Jean appelle « la vanité de la chair et l'orgueil de la vie, » cet orgueil avide de grandeur dont nous sommes tous plus ou moins malades.

Oh ! que la croix est bien un autel ! Si Jésus, la douce Victime qu'elle porte, abaisse de côté et d'autre ses regards, il voit partout des ennemis ou des étrangers, à part quelques cœurs fidèles et sa Mère, dont l'affliction redoublait la sienne. Il nous la donne aussi avec le dernier souffle de sa vie et les dernières gouttes de son sang. Et quand, à la fin, ce flot expiatoire coulait avec lenteur, que sa tête penchée ne se levait plus que sous l'effort de la plainte, il pensait toujours à nous, et s'immolait à Dieu pour le salut de nos âmes. Il lui eût suffi d'offrir pour les sauver une larme de ses yeux, un soupir de son cœur, et il donne tout son sang. En baisant mon crucifix et en songeant à ce qu'il me rappelle, je dois me dire : « Voilà à quel point un Dieu m'a aimé ! »

II

La croix est un autel où Jésus-Christ s'immole ; elle est une chaire où il nous instruit, *cathedra docentis*.

Nulle part le divin Sauveur ne nous a parlé d'une manière plus parfaite et plus touchante, nulle part il ne nous a laissé autant de leçons. La grandeur d'une miséricorde dépassant tout ce que l'on peut concevoir, la sévérité de la justice d'un Dieu qui hait souverainement le péché et qui pour le punir a permis la mort de son Fils, le prix de notre âme que pour un moment de plaisir nous exposons si facilement, l'esprit de sacrifice, le pardon des offenses : toutes ces vérités sont gravées en lettres de sang sur la croix du Calvaire. Nous y apprenons également, à l'exemple du bon Maître, à porter le fardeau de nos peines comme il a porté le sien jusqu'au bout, à être patients, charitables, indulgents. Qu'est-ce qu'une petite injure en comparaison des opprobres du Calvaire !

Cette croix qui écrase les épaules ensanglantées du Verbe, lit de douleur où il s'est reposé pour recevoir la mort, présente à qui veut seulement la regarder toute lumière et toute leçon. L'apôtre S. Paul se glorifiait de ne savoir que Jésus-Christ crucifié (I Cor., II, 2). Si S. Thomas a écrit tant de choses sublimes au point d'être appelé le « Docteur angélique, » c'est pour les avoir apprises dans la contemplation des mystères du Golgotha.

« Ce qui me porte à vous aimer et à vous suivre, ô mon Dieu, s'écriait sainte Thérèse, ce n'est point le ciel que vous m'avez promis ; ce qui me porte à vouloir ne plus vous offenser jamais, ce n'est point l'enfer tant redouté ; ce qui me touche, ô mon Dieu, c'est vous-même, c'est de vous voir tout ensanglanté, cloué à la croix ! » Puisse-t-il en être ainsi pour nous, et, chaque fois que nous fixons la croix, puisse son image éveiller dans nos cœurs une pensée de générosité !

III

Enfin la croix est un trône glorieux où règne Jésus-Christ, *thronus judicantis*.

Au milieu même de son agonie il dispose des esprits, fait servir à ses adorables desseins la conduite de ses ennemis, sanctifie le coupable qui est à ses côtés, convertit le bourreau qui pleure et se frappe la poitrine en descendant le Calvaire. Tout aussi bien, pour lui rendre hommage, la nature entière se trouble, s'enveloppe de tristesse comme si elle portait le deuil de son Maître. Les rochers se fendent, le voile du temple se déchire et les ombres de la nuit couvrent la terre.

Trône de puissance, la croix est plus encore un trône d'amour. Entre ses bras ensanglantés, le Sauveur laissera tomber ces paroles miséricordieuses : « Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Depuis, que d'aveux la croix n'a-t-elle pas entendus ! Que de causes ont été jugées devant elle ! Surtout dans ces jours où

l'Eglise nous appelle à la réconciliation de nos âmes avec Dieu, que de regrets seront répandus à ses pieds ! Que de pardons elle verra descendre ! L'amour divin éclate sur la croix avec tous ses tourments, toutes ses angoisses, et ne demande au pécheur pour le pardonner, malgré mille souillures, qu'un cri de repentir.

Il est bien vrai, malgré sa faiblesse apparente et malgré ses mains percées, Jésus-Christ règne. Il continuera à régner, quelles que soient les contradictions. A la fin du monde, sa croix lumineuse et triomphante sera encore le signe glorieux qui l'accompagnera au jugement dernier pour l'exaltation des justes et l'humiliation des pécheurs.

* * *

Dans le désert, quand les Hébreux eurent à souffrir de morsures venimeuses, il leur suffisait pour être guéris de jeter un regard sur le serpent d'airain. Celui-ci était l'emblème de la croix. Mais si le symbole fut à ce point efficace, que ne pourra la réalité ? Mettons notre confiance dans la croix : car en elle se trouve la vie, le salut, la résurrection, *in cruce vita, salus et resurrectio*. Tous ceux qui possèdent un fragment de la Vraie Croix l'enchâssent dans l'or et l'émail ; si nous n'avons pas le même bonheur, du moins aimons à porter sur nous l'image de Jésus crucifié. Elle nous inspirera de salutaires pensées, nous disposera à tous les sacrifices, apaisera par sa vertu consolatrice les gémissements de notre cœur et sera à l'heure de la mort notre plus douce espérance. Ainsi soit-il.

XVIII

Dimanche des Rameaux

UN APPEL AUX PAQUES

Mes frères,

Nous sommes au commencement de la Semaine Sainte. Tout en nous rappelant les mystères de la rédemption du monde, elle nous rappelle aussi une obligation impérieuse et sacrée, celle de la communion annuelle, le devoir le plus beau que l'homme ait à remplir : se réconcilier avec son Dieu et le porter dans son cœur.

I

Mais de ce grave devoir, il me semble que je n'ai pas à parler.

A ma place, c'est la voix du Sauveur qui vous dit : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas en vous la vie ! » Un jour, nous paraîtrons au tribunal du Juge suprême ; là, il nous sera demandé un compte exact de toutes nos œuvres, et, pour un oubli comme celui des Pâques, la foi elle-même nous l'enseigne, nous serons condamnés à d'éternels châtiments.

A ma place, c'est la voix de vos aïeux qui vous en supplie. Toute famille a ses traditions, ses exemples, ses souvenirs. Ces parents, dont la mémoire vous reste si chère, pour la plupart du moins étaient fidèles au devoir pascal. Si vous ne les imitez pas, si cette fidélité qui était l'honneur de leur vie n'est plus la vôtre, quelque chose comme un murmure s'élèvera de la tombe où ils reposent et où vous descendrez peut-être bientôt.

A ma place, c'est la voix de la mort qui vous avertit. Cette année, elle a passé plusieurs fois dans la paroisse, soudaine, imprévue, douloureuse. On a beau faire un pacte avec elle, selon l'expression du texte sacré : la mort, trompeuse, ne le garde pas. Beaucoup d'entre nous peuvent se dire : « A notre âge, le soir approche, et on ne sait pas quand la nuit viendra. » Pour prévenir les surprises qui accompagnent la mort et les mystères qui la suivent, mettons-nous en règle avec Dieu.

II

Aussi bien, l'obligation des Pâques atteint la famille tout entière, à commencer par le père qui en est le chef. C'est lui qui a reçu l'autorité, lui qui porte la responsabilité. Un père de famille qui ne prie plus, qui ne communie plus, a perdu quelque chose de l'auréole attachée à son caractère. Il ne répond ni aux exemples qu'on lui a donnés, ni à ceux qu'il doit. Il trahit sa mission et se prépare pour l'heure de la mort un jugement sévère.

Dans la famille, il y a la mère, gardienne et soutien de ses enfants. La plupart d'entre vous, Mesdames, grâce à Dieu, demeurent fidèles à leurs Pâques : le respect, l'affection, l'honneur embellissent le foyer qu'elles habitent, et elles se préparent dans le ciel une couronne de choix. Mais combien sont à plaindre tant d'autres pauvres mères, oublieuses d'une obligation aussi grave, et alors qu'elles auraient tant de choses à dire au Dieu du Jeudi Saint ! Condamnées à une existence sans idéal, elles étonnent leur époux et leurs enfants par cette indifférence coupable.

L'enfant, lui aussi, a besoin des enseignements, des conseils et des pratiques de la religion. Pour rester bon, vertueux, à un âge où l'illusion est facile et les dangers multiples, il lui faut se rapprocher de Dieu et communier. Tel est son devoir, et du jour où il s'en éloigne, tout est à craindre. La sainte communion est le signe auquel on distingue l'enfant qui persévère et l'enfant qui s'oublie.

III

Autrefois les Pâques unissaient dans la participation aux mêmes mystères tous les membres de la famille. Faisons revivre ces beaux exemples. Accomplissons notre devoir, non point parce qu'il y a à le faire une certaine convenance et dans la crainte que l'on ne nous montre du doigt, — une démarche à demi et pour la forme ne saurait du reste avoir aucune valeur, — mais accomplissons-le avec sincérité. Il est toujours redoutable de traiter un acte aussi grave avec négligence ou d'une manière sacrilège. Souvent même on ne porte pas jusqu'au bout de l'année un mensonge donné à Dieu, en retour de sa miséricorde outragée : car un cœur où le péché règne encore est un sanctuaire qu'il maudit.

De même, si, après vos Pâques, votre façon d'agir

doit être pareille, si vous n'avez pas l'intention formelle d'assister à la messe chaque dimanche, si vous gardez une vengeance, ou si vous refusez de réparer une injustice, vous aurez bien raison de ne point les faire. Dieu demande de vous une promesse sérieuse, réfléchie, ayant sur toutes vos habitudes une influence pratique. La communion pascale accomplie, donner au devoir la régularité de quelques semaines seulement, serait un crime de plus. Des Pâques ne sont vraies qu'autant qu'elles expriment des dispositions durables, un retour sincère, qu'elles sont le renouvellement ou le point de départ d'une vie meilleure et plus pure.

M. f., notre plus douce espérance est de penser que la famille, un instant brisée par la mort, se retrouvera au ciel. Soyons sur la terre les convives de la même table sainte, participons ensemble au divin Sacrement, et nous serons un jour les convives de l'éternel banquet. Ainsi soit-il.

XIX

Jeudi Saint

LE TRÉSOR DE LA COMMUNION

Ego sum panis vivus.
Je suis le pain de vie.
(Jo., VI, 48).

Mes frères,

Au soir du Jeudi Saint il n'est pas de visite plus aimée que celle qui se fait au reposoir. Jésus est là dans le silence du Sacrement, comme il était au tombeau, et notre âme se prosterne en sa présence pour lui dire sa fidélité, ses actions de grâces et sa confiance. Ne l'a-t-elle pas reçu ce matin même, en recevant pour ses Pâques l'hostie sacramentelle, où se trouve caché sous le voile du mystère le don par excellence, le plus précieux et le plus doux des trésors ?

I

Dans la sainte communion il y a d'abord une grâce de lumière.

Il est parfois plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir. Comment faire dans une circonstance donnée ? A quel parti nous résoudre ? L'infirmité de notre intelligence ne nous permet pas toujours de le distinguer nettement. La vie elle-même a ses obscurités : mille événements se passent autour de nous incompréhensibles. « Pourquoi telle chose ? Pourquoi telle épreuve ? » C'est la plainte qui revient souvent sur nos lèvres. Le jour et la nuit se succèdent sur l'âme comme sur les horizons de ce monde : à certaines heures, de quelque côté que nous nous tournions, il fait noir, une ombre perpétuelle s'étend sur nos pensées, et nous nous demandons, au milieu de nos incertitudes, où donc va la vie ?

Comment percer toutes ces ténèbres ? Par une bonne communion. Dans chaque église une petite lampe, la veilleuse du Saint-Sacrement, jette ses pâles rayons sur l'autel et le tabernacle. Elle est le symbole des lumières dont l'Eucharistie renferme la source. « Dieu de lumière, » c'était déjà la marque qui distinguait le Sauveur dans l'humilité de sa naissance, au moment où l'humanité, courbée sous le règne du paganisme, marchait à l'aventure, défaillante, enveloppée des plus épaisses ténèbres. Du fond de son tabernacle sa voix nous dit encore « Je suis la lumière venue en ce monde. *Ego sum lux mundi.* » (Jo., VIII, 12). Tout ce que nous avons de soucis et de pensées affligeantes, confions-les lui : il est le consolateur des jours obscurs. Par la sainte communion surtout, tandis qu'il habite dans nos cœurs, comme le soleil se lève après la nuit pour éclairer la nature, Jésus dissipe nos ténèbres, écarte nos illusions et nos mensonges, éclaire nos devoirs d'une manière toute nouvelle. Sa parole a des accents qui pénètrent ; elle a des mots pour ceux qui souffrent et pour ceux qui sont dans la joie. Nous lui parlons, il nous écoute : sa voix se traduit dans un langage intelligible par une lumière jaillissante et dont l'Hostie sainte est le foyer ; nous sommes en contact intime avec la pure vérité.

II

Dans la sainte communion repose aussi une grâce de force, la force et la vertu même de Dieu.

Il faut à l'âme de temps à autre, tout comme il faut à notre corps, une nourriture réparatrice. Le bien nous fatigue, presque au premier effort. La lutte cependant est nécessaire, si peu que nous ayons soif d'idéal, pour redresser ou vaincre notre malheureuse nature. Et puis, que de dangers à éviter ! que de bonnes résolutions à accomplir ! que de respects humains et de lâchetés à fouler aux pieds ! S. Pierre nous dépeint le démon comme un lion rugissant, rôdant sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Notre cœur lui-même reste ouvert à tous les souffles du mal, à des inclinations, à des habitudes qui nous entraînent. Et jusque dans nos fautes de tempérament et de fragilité, la tentation, hélas ! revient quelquefois si forte, si enivrante, si redoutable !

Quel est le moyen le plus sûr de persévérer dans la vertu ? La communion fréquente. Au temps des persécutions, on avait soin de donner l'Eucharistie à ceux qui allaient au martyre pour les fortifier contre les supplices. Jésus-Christ en passant dans leur âme y laissait un courage invincible. Il en est de même pour nous avec l'habitude de la communion. Non seulement cette pensée : « J'irai demain communier, » ou bien : « J'ai communié aujourd'hui, » cette pensée, ce souvenir suffira pour nous faire reprendre nos résolutions avec fermeté, accepter le sacrifice, le travail, l'effort quotidien ; mais Jésus-Christ, en unissant par la sainte communion ses divines énergies à nos faiblesses, rendra notre volonté plus courageuse : nous sentirons en nous un cœur plus vaillant, des idées plus pures, des sens moins rebelles.

Oui, pour que notre volonté ne défaille point à l'heure où le mal nous appelle, pour échapper chaque jour au naufrage de notre propre cœur, pour savoir nous résigner à une contrariété et

prendre patience parmi les durs sentiers où il nous faut cheminer, aimons à communier, communions avec foi et piété. Sous les fragiles espèces où se cache la chair immortelle du Sauveur, nous trouverons de quoi affermir notre courage. Chancelants sous le fardeau, c'est à cette coupe de force et d'amour que nous nous ranimerons ; au sortir de l'action de grâces, comblés de toutes les richesses et de toutes les bontés du Seigneur, avec le fortifiant divin de la sainte communion, nous marcherons d'un pas ferme par-dessus toutes les répugnances.

III

Enfin, il y a dans la sainte communion de chastes voluptés.

Déjà l'Esprit-Saint, en parlant de la manne dont les Hébreux se nourrissaient autrefois dans le désert, disait qu'elle était un pain du ciel, *panem de cœlo,* ayant en lui-même toute suavité et toute douceur, *omne delectamentum in se habentem.* L'Eucharistie, ce nouveau « pain du ciel » venant après la manne figurative, renferme aussi mille délices. Elle a pour l'âme qui s'en nourrit « une suavité divine, » dont le Corps et le Sang de Jésus-Christ est le gage. Lorsque les saints nous parlent du bonheur qu'ils éprouvaient en communiant, pour eux la communion était « un festin royal, la douceur des douceurs, *dulcedo dulcedinum,* un aliment de joie comme est la nourriture des anges, une chose ineffable dont on peut dire que plus on la goûte, plus on la désire. »

Au fait, quoi d'étonnant? L'Eucharistie n'est pas seulement un rayon de Dieu, un reflet de sa gloire : c'est Dieu lui-même, source de toute bonté, et la forme sous laquelle nous la recevons rend encore cette bonté plus sensible. L'âme, embaumée des parfums célestes de la communion, aime Jésus-Christ par le contact qu'elle prend avec sa chair adorable, est heureuse de l'aimer, rejette avec un dégoût souverain toutes les satisfactions d'ici-bas, jouit d'une félicité enivrante. Chaque fois qu'elle approche ses lèvres de la coupe divine, aux sacrifices les plus déchirants se mêle je ne sais quelle onction : elle y trouve un apaisement dans ses heures d'angoisses. Si autrefois le bord du vêtement de Jésus-Christ pouvait guérir les malades désespérés, quand Lui-même nous est substantiellement et étroitement uni, quel ne doit pas être notre espoir? L'âme qui vient de communier lui dit avec confiance : « Seigneur, je suis infirme, guérissez-moi ; je suis aveugle, éclairez-moi ; je suis faible, fortifiez-moi. » C'est pour elle une suprême joie de sentir plus présent, plus intime, un Dieu dont la plénitude est renfermée dans le sacrement de sa chair glorifiée. Le sentiment de l'infini l'envahit à cette heure bénie, et une douce paix rayonne encore en elle alors même que la présence réelle a cessé.

* * *

L'Eucharistie est comme le terme où Dieu et l'homme se rencontrent sur la route de la vie : Dieu avec toutes ses sollicitudes, toutes ses bontés, toutes ses tendresses ; l'homme avec toutes ses misères, ses ténèbres et ses devoirs. Rencontre opportune et consolante. Le peu de miel que prit Jonathas dans une marche où il était harassé de fatigue, donna à ses membres une vigueur inconnue. La sainte Eucharistie, elle, répare les défaillances de notre vie spirituelle : le même Dieu qui est le pain des anges dans le ciel se fait le nôtre sur la terre. Il suffit que nous le recevions avec une âme bien disposée. Ainsi soit il.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

IX

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS A NAZARETH

Depuis le voyage de Notre-Seigneur au temple, où il fut retrouvé par ses parents, tout ce que l'Evangile nous révèle de sa vie, jusqu'à l'âge de trente ans, tient dans ces quelques mots : « Alors il descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. » (Luc, II, 51).

Etudions aujourd'hui les dix-huit années de la vie cachée de Jésus et nous verrons que ce fut une vie de prière, de travail et d'obéissance. Cette vie mystérieuse et cachée, il la continue depuis dix-neuf siècles dans les tabernacles du monde catholique. Puisse la jeunesse de notre époque s'instruire à l'école de ce divin Maître et s'efforcer de l'imiter !

* * *

Si un homme eût été chargé de régler la conduite du Fils de Dieu fait homme, il nous aurait montré en lui un faiseur de miracles, un orateur soulevant les foules et un génie produisant partout des merveilles. Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes ; Jésus étant venu en ce monde pour réparer les injures faites à la gloire de Dieu et expier nos péchés, devait pendant toute sa vie s'anéantir devant son Père céleste et lui demander pardon des péchés du monde. C'est ce qu'il fit dès le premier instant de son Incarnation et ce qu'il continua pendant les dix-huit années de sa vie cachée à Nazareth. La prière de Jésus, ses actes d'adoration et de réparation étaient pour ainsi dire ininterrompus. Avec quelle humilité ce divin Adolescent adorait la Majesté divine, ses perfections infinies et ses œuvres sublimes ! Il pensait à nous dans ses entretiens intimes avec Dieu son Père ; il traitait avec lui de la grande affaire de notre salut et s'offrait comme notre victime de réconciliation.

Sa vie cachée à Nazareth était comme une sorte de préparation à sa vie eucharistique dans nos tabernacles. Le sacrement de l'Eucharistie est-il autre chose que le mémorial des œuvres qu'il a opérées en notre faveur ? Dans son Sacrement d'amour, Jésus adore Dieu comme il le faisait à Nazareth : « Une demie heure de vie sacramentelle en un seul tabernacle, dit le P. Faber, rend plus de gloire à Dieu que le culte de tous les anges et de tous les saints durant l'éternité ; car le Saint-Sacre-

ment c'est Jésus-Christ, le Dieu vivant. Les neuf chœurs angéliques réunis pour former des actes d'adoration, toutes les âmes des saints glorifiées et épurées par la grâce épuisant, pendant des âges sans fin, les efforts de leur intelligence et de leur amour, ne pourraient pas offrir à Dieu un hommage égal à celui que l'Hostie nouvellement consacrée lui a déjà offert, avant même que le prêtre l'ait élevée pour l'exposer à la vénération des fidèles prosternés [1]. »

On se plaint que la jeunesse perd à vue d'œil l'habitude de prier. Ne pourrait-on pas en attribuer la cause à ce que ceux qui en sont chargés ne l'instruisent pas assez sur la nécessité de prier pour faire son salut ? Il faudrait lui dire et redire sans cesse ces paroles de S. Alphonse : « *Celui qui prie se sauve ; celui qui ne prie pas se damne.* » Il faudrait lui rappeler l'exemple de Jésus priant à Nazareth et continuant ses supplications dans le tabernacle. Il faudrait surtout habituer les enfants à venir prier devant le Saint-Sacrement et leur faire répéter souvent cette invocation des apôtres : « *Domine, doce nos orare !* Seigneur, apprenez-nous à prier ! »

* * *

A Nazareth Jésus a travaillé de l'humble métier de charpentier. « Etait-ce là, dira-t-on, un emploi digne du Fils de Dieu ? » A cela nous répondons que le travail est une loi de notre création, loi que le péché originel est venu aggraver. A l'époque de Notre-Seigneur, le travail manuel était ordinairement réservé aux esclaves, on le considérait comme une humiliation, presque un déshonneur. Le Fils de Dieu fait homme a voulu réhabiliter le travail en réalisant dans sa personne ces paroles de David : « Je suis pauvre et travailleur dès ma jeunesse. » (Ps. LXXXVII, 16).

Chaque jour, Jésus entre dans l'atelier de S. Joseph, obéit à ses ordres, travaille avec lui, et cela pendant dix-huit ans ! On l'appelle à Nazareth *Filius fabri,* le Fils du charpentier !

Cette vie de travail il la continue au Saint-Sacrement. Il y est tout entier, comme nous l'avons déjà dit, avec son corps, son âme et sa divinité. Il y est vivant, donc il agit, puisque l'action est une des manifestations de la vie. Comprendrait-on pourquoi Notre-Seigneur n'agirait point, lui qui a dit pendant sa vie mortelle : « Mon Père agit jusqu'à présent : et moi aussi j'agis » ? (Jo., V, 17). Dans son tabernacle, Jésus fait ce qu'il faisait pendant sa vie cachée : il pense à nous, prie pour nous, nous offre ses grâces, nous console, nous soutient et nous sanctifie. A chaque instant il travaille à notre salut, afin qu'un jour il puisse nous rendre heureux au ciel.

« Jeunes gens, écrit l'abbé Caron, pour qui commencent et les responsabilités de la vie et les mérites et les démérites de l'éternité, venez surtout à Nazareth. Si le Verbe incarné y a travaillé dix-huit ans durant, c'est à vous plus qu'à tout autre qu'il a pensé, qu'il a voulu donner l'exemple. Voyez, au fond d'un modeste atelier, le corps de ce divin Apprenti plier sous les fatigues d'un travail manuel ! Emportez cette vision à travers les jours de votre vie, elle vous préservera du malheur de ne rien faire et de la honte de ne rien être ni devant Dieu ni devant les hommes [1]. » Et pour que vous ayez la force de lutter contre tous les obstacles qui vous empêcheraient d'être des étudiants sérieux, ou des ouvriers laborieux, allez chercher le courage dans la réception fréquente de l'Eucharistie, en vous souvenant de cette parole du Christ : « Celui qui me mange vivra par moi. » (Jo., VI, 57).

* * *

Enfin Jésus, en entrant dans le monde, a dit à Dieu son Père : « Voici que je viens pour faire votre volonté. » (Hébr., X, 7). Et S. Paul enseigne « *que le Christ a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.* » (Phil., II, 8). Il a obéi à sa sainte Mère et à S. Joseph : « *Erat subditus illis.* » En agissant ainsi, il a donné au monde l'exemple de la soumission, il a enseigné l'obéissance aux chrétiens de toutes les conditions. Il nous a appris la pratique de l'humilité et de la fidélité au devoir, sous le regard de Dieu, ce qui est le fondement de toute vertu chrétienne. Pendant sa vie cachée, il nous a donné l'enseignement le plus efficace : celui de l'exemple. Il a réparé ainsi par son humble obéissance l'excès de notre orgueil, toujours porté à se révolter contre ceux qui ont le droit et le devoir de nous commander.

Cette leçon d'obéissance aurait été bien vite oubliée si Jésus-Christ n'avait trouvé le moyen de la continuer dans l'adorable Sacrement de nos autels. Dans son Sacrement d'amour, il suit avec une admirable fidélité les règles qu'il a acceptées. Il a été décrété, dans le conseil de la Sainte Trinité, que le Verbe incarné sera réellement présent sous les espèces eucharistiques, chaque fois que les paroles sacramentelles auront été prononcées par un prêtre, sur un morceau de pain ou sur quelques gouttes de vin, pourvu qu'elles soient sensibles, et qu'il restera ainsi présent tant que les espèces elles-mêmes ne seront pas altérées. Il a été également décidé que Jésus-Hostie sera comme livré à la discrétion de ses prêtres et qu'il se tiendra à la disposition de tous les fidèles, soit pour se donner à eux dans la sainte Communion, soit pour recevoir leurs visites, ou pour aller les visiter lui-même sur leurs lits de douleurs. Or Notre-Seigneur se soumet à toutes les humiliations que demande son état d'anéantissement, il n'enfreint jamais ses règles sacramentelles, pas même pour se soustraire aux plus grands outrages.

On se plaint depuis longtemps du manque de soumission de la jeunesse, de son désir de se soustraire à l'autorité des parents, ou à celle des maîtres qui sont chargés de l'instruire et de la diriger. Pour remédier à ce mal, dont les conséquences sont si funestes aux familles et à la société, il faudrait la ramener à l'école de Jésus de Nazareth et lui mon-

[1] *Le Saint-Sacrement*, p. 116.

[1] *Jésus-Enfant*, p. 340.

trer l'exemple du Fils de Dieu, obéissant à Marie et à Joseph comme le plus humble des adolescents. Il faudrait l'instruire davantage sur l'obéissance que Notre-Seigneur pratique depuis des siècles au Saint-Sacrement. Il faudrait enfin réveiller la foi des pères et des mères, qui ne connaissent plus l'Evangile et qui oublient la présence de Notre-Seigneur dans le tabernacle de leur église.

* * *

« Le samedi dans l'octave du Saint-Sacrement, le 2 juin 1668, à sept heures du soir, dans la paroisse des Ulmes, au diocèse d'Angers, les fidèles étaient réunis à l'église paroissiale, et assistaient au salut. L'ostensoir portant l'Hostie consacrée était dans l'exposition, sur le tabernacle. Deux prêtres étaient à genoux l'un à côté de l'autre devant l'autel. Pendant que l'on chantait l'hymne *Pange lingua,* à la strophe : *Verbum caro, panem verum*, un grand prodige éclata. Notre-Seigneur se montra distinctement dans la sainte Eucharistie. Le curé ayant aperçu la figure miraculeuse, et n'osant croire au témoignage de ses yeux, demanda à son confrère s'il ne voyait rien dans l'hostie. Celui-ci répondit qu'il y voyait la figure d'un jeune homme. Alors le curé prenant le Saint-Sacrement dans l'exposition, le descendit sur l'autel, afin que les fidèles qui s'étaient approchés puissent voir facilement le prodige ; puis, se tournant vers eux, il leur dit à haute voix : « S'il y a quelque incrédule parmi vous, qui doute de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement : qu'il approche ; voilà Notre-Seigneur qui s'y fait voir manifestement. »

« A ces paroles, un grand nombre de personnes approchèrent de l'autel et virent très distinctement la figure du Sauveur, qui avait les traits d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Ce prodige extraordinaire dura plus d'un quart d'heure, et produisit une grande émotion dans toute l'assistance qui criait : Miracle ! Miracle ! L'authenticité de ce fait miraculeux fut reconnue et publiée par Mgr Arnault, évêque d'Angers [1]. »

PRIÈRE

O Jésus, qui m'avez donné l'exemple avant de m'enseigner ce que je dois faire, donnez-moi la grâce de vous connaître, de vous aimer et de vous imiter ! Apprenez-moi à prier et à adorer votre Père céleste en union avec vous au Saint-Sacrement. Faites que je me sanctifie par l'exacte observation de tous mes devoirs d'état. Vous-même, ô mon Sauveur, vous avez travaillé, peiné et sué dans un pauvre atelier. Comment oserais-je me plaindre d'être obligé de gagner mon pain de chaque jour à la sueur de mon front ? Tout Dieu que vous êtes, vous avez obéi pendant trente ans à deux de vos créatures ! Vous obéissez encore dans l'Eucharistie à tous vos prêtres ! Apprenez-moi, je vous en conjure, à obéir en tout et partout à ceux qui ont le pouvoir de me commander, et à redire sans cesse à votre exemple : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » Ainsi soit-il.

[1] *Miracles eucharistiques*, par le P. Couet.

X

JÉSUS QUITTE NAZARETH POUR ALLER RECEVOIR LE BAPTÊME DE S. JEAN-BAPTISTE

Jusqu'ici, nous avons étudié les mystères de la vie cachée de Notre-Seigneur et nous avons pu nous convaincre qu'il nous en représente les fruits au Saint-Sacrement. Nous allons méditer, dans les instructions suivantes, les principaux faits de la vie publique de Jésus-Christ et en montrer la reproduction dans sa vie eucharistique.

* * *

S. Mathieu rapporte ainsi le voyage de Notre-Seigneur au Jourdain : « Alors Jésus venant de Galilée, alla trouver Jean au Jourdain pour être baptisé par lui. » (Mt., III, 13). Quelle simplicité dans ce récit ! Dirait-on qu'il s'agit de l'entrée du Fils de Dieu fait homme dans sa vie publique ? Il est resté caché jusqu'à l'âge de trente ans dans l'atelier de Nazareth ; le moment de se manifester au monde est arrivé ; il quitte cette humble demeure, sans bruit, sans éclat, à la manière d'un ouvrier qui s'en va par le monde, modeste et inconnu !

S. Bonaventure dit qu'il fit ses adieux à sa divine Mère par ces paroles : « Il est temps que j'aille parmi les hommes, que je glorifie et fasse connaître mon Père, que je me fasse connaître au monde et que j'opère le salut des âmes. Car c'est pour cette œuvre que mon Père m'a envoyé ici-bas. Fortifiez donc votre courage, ma bonne Mère, car bientôt je vous reverrai. »

Ames chrétiennes, suivons Notre-Seigneur pendant cette marche de vingt-cinq lieues, distance qui sépare Nazareth de Béthanie, le gué du Jourdain où se trouvait Jean-Baptiste. Il nous est facile de supposer les sentiments qui animaient le Cœur de Jésus pendant cette longue marche.

Le premier, c'est le désir de glorifier son Père céleste. Tout ce qui touche aux intérêts de la gloire de Dieu fera l'objet de ses paroles, de ses enseignements et de ses prières. Il veut qu'on sache qu'il rapporte tout à l'honneur de son Père, et il ne craindra pas de dire que « *sa gloire à lui*, en tant qu'homme, *n'est rien*. » (Jo., VII, 54).

Le second sentiment qu'il éprouve, c'est une grande commisération pour les âmes qu'il vient sauver. Leur état était triste et affligeant, puisque l'apôtre S. Pierre nous dit que les foules ressemblaient à des brebis sans pasteur. (I Petr., II, 25). Si le doux Sauveur pleura à la vue de Jérusalem qui n'avait pas voulu le recevoir, pourquoi n'aurait-il pas été ému de compassion dès le début de sa vie apostolique, en se rendant de Nazareth au Jourdain ?

Lorsque Jésus-Hostie prend possession d'un nouveau tabernacle, dans une chapelle privée ou publique, dans une église ou dans la pauvre demeure d'un missionnaire, c'est toujours avec une modeste simplicité qui nous rappelle son voyage sur les bords du Jourdain. C'est encore le Fils de Dieu qui s'abaisse pour glorifier son Père et travailler au salut des âmes !

C'est au moment même où toute la Judée est ébranlée par la voix de celui qui crie dans le désert, que Jésus se présente pour recevoir le baptême de la pénitence. Aux yeux de cette foule qui ne juge que par les apparences, pourrait-il être autre chose qu'un grand pécheur ? Son attitude si humble, si pénitente, semble l'indiquer.

Jean-Baptiste reconnaissant Jésus-Christ, se défend en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Jésus lui répond : « Laissez faire maintenant, car il faut que nous accomplissions toute justice. » Puisque vous savez qui je suis, ne vous opposez pas à mes desseins ; le temps de manifester ma gloire n'est pas venu, mais bien celui de m'humilier.

« Après son baptême, Jésus sortit de l'eau et se mit en prière. Alors les cieux s'ouvrirent, il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe, se reposer sur lui et demeurer en lui ; en même temps une voix du ciel disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances.* » (Mt., III, 16-17).

La Trinité Sainte se manifeste dans le baptême de Notre-Seigneur. Le Père se manifeste dans la voix, le Fils dans la chair humaine qu'il a prise pour racheter l'humanité, et l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. Celui qui sort du Jourdain, après avoir sanctifié l'eau du baptême des chrétiens, ce n'est plus le jeune homme de Nazareth, le charpentier de Galilée : c'est le Messie, le Rédempteur du monde qui, avant de remonter au ciel, dira à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations,... baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Le mystère que nous venons de contempler se reproduit continuellement dans la vie de Jésus-Christ au Saint-Sacrement. A la sainte messe, lorsque le prêtre a fait à Dieu l'oblation du pain et du vin, il récite cette prière : « Venez, Esprit sanctificateur, Dieu tout-puissant et éternel, et bénissez ce sacrifice préparé pour la gloire de votre saint nom. » Cette prière s'adresse au Saint-Esprit, en vue de la consécration qui sera opérée par sa puissance. Les dons offerts ne peuvent recevoir une bénédiction plus haute que la transsubstantiation au corps et au sang de Jésus-Christ par la vertu du Saint-Esprit.

« L'Incarnation, dit un pieux auteur, se renouvelle en quelque sorte par l'Eucharistie, en plusieurs endroits à la fois et dans tous les temps. C'est pour cette raison qu'on attribue à l'opération du Saint-Esprit les merveilles de l'Incarnation et de la consécration. Dans le Symbole des Apôtres, nous professons que le Fils de Dieu a pris un corps et une âme dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit ; de même nous reconnaissons que ce même Esprit-Saint change, par sa toute-puissance, les éléments inertes du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. « Comment cela se fera-t-il ? » demande la Vierge. — L'archange Gabriel répond : « Le Saint-Esprit viendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » « Et maintenant vous me demandez, dit S. Jean Damascène, comment le pain devient le corps de Jésus-Christ, comment le vin et l'eau deviennent son sang. Je vous réponds : le Saint-Esprit descend et opère une merveille au-dessus de toute expression et de toute intelligence. » Le Saint-Esprit produit donc la présence du corps et du sang du Sauveur, pour le salut des fidèles, avec toute l'abondance des grâces pour les éclairer, les purifier et les sanctifier. Ce n'est donc pas sans une raison profonde que toutes les prières de la préparation du prêtre pour la messe, renfermées dans le Missel, invoquent l'Esprit-Saint [1]. »

* * *

A l'autel, comme sur les rives du Jourdain, Jésus est humilié et glorifié à peu près de la même manière. Le prêtre, à l'exemple de S. Jean-Baptiste, prêche, baptise, entend les confessions et remplit les devoirs du saint ministère. Mais lorsqu'il monte au saint autel et que le moment de la consécration approche, il sait que Jésus est sur le point de venir à lui. Dans son humilité il dit comme le Précurseur : « Je devrais être baptisé, purifié par vous, et vous venez à moi ! » O mon Sauveur, lors même que j'aurais la pureté de S. Jean-Baptiste, la sainteté des anges et de leur Reine, je serais indigne de m'approcher de vous, et vous venez à moi ! Oh ! je vous en supplie, rendez-moi moins indigne de vous tenir dans mes mains, de vous présenter à l'adoration des assistants, de vous recevoir et de vous donner aux fidèles qui communient !

Avant de donner la sainte Communion, le prêtre se retourne vers la table sainte et en élevant la sainte Hostie il répète les paroles de S. Jean-Baptiste quand il vit Jésus-Christ venir à lui : « *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde ! »

O chrétiens, si notre foi était plus vive, avec quelle humilité et quel amour nous adorerions Jésus-Christ qui daigne s'anéantir de la sorte pour atteindre notre bassesse ! Comme nous unirions nos faibles adorations à celles de toute la cour céleste, pendant que Dieu le Père redit de nouveau : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances !*

Ce n'est plus seulement sur les bords du Jourdain que les complaisances de Dieu le Père se concentrent ; elles se répandent sur tous les endroits de la terre où se trouve un tabernacle, partout où il y a un prêtre pour célébrer la sainte messe !

* * *

Baronius rapporte un trait relatif à la part du Saint-Esprit dans l'acte de la consécration. Dans la petite ville de Farnello, proche de Rome, vivait un Evêque remarquable par sa vertu et sa piété. Il avait la louable habitude de dire la sainte messe avec beaucoup de ferveur. Malgré cela, des personnes haineuses trouvèrent moyen de le discréditer et de le calomnier auprès du pape Agapit. Celui-ci, sans prendre d'autres informations, l'appela à Rome et le fit emprisonner. Quelques jours après

[1] Dr Gihr, *Le Saint Sacrifice de la Messe*, t. II, p. 185.

cette arrestation, le Pape eut un songe mystérieux ; un ange lui apparut et lui dit à trois reprises : « Aujourd'hui tu feras célébrer la sainte Messe par l'Evêque que tu as fait emprisonner. » A son réveil, Agapit appela aussitôt cet Evêque et lui commanda d'offrir les saints mystères en sa présence. L'accusé obéit ; après l'offertoire, à cette prière : « Venez, Esprit sanctificateur, Dieu tout-puissant et éternel, et bénissez ce sacrifice préparé pour la gloire de votre saint nom, » le Pape, aussi bien que le célébrant, virent descendre le Saint-Esprit qui les couvrit comme d'un nuage. Agapit reconnut l'innocence et la sainteté de cet Evêque, s'excusa de sa sévérité à son égard et se promit d'être à l'avenir moins crédule en face de telles imputations [1].

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit, avant de quitter ce monde : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » vous avez réalisé votre promesse en restant au milieu de nous dans la sainte Eucharistie. Faites que je m'unisse à vous pour louer, adorer et remercier la Sainte Trinité. C'est dans cet esprit que je redirai souvent, en votre présence : — Gloire au Père qui m'a créé, au Fils qui m'a racheté et au Saint-Esprit qui m'a sanctifié ! Ainsi soit-il.

XI

JÉSUS RÉUNIT SES PREMIERS DISCIPLES

Après son baptême, Notre-Seigneur se retira dans le désert où il jeûna pendant quarante jours. Ayant triomphé des tentations du démon, il revint sur les bords du Jourdain où, la veille, Jean-Baptiste lui avait rendu témoignage en disant : « *Celui-là est le Fils de Dieu.* »

« Un autre jour, Jean-Baptiste était arrêté avec deux de ses disciples, et voyant Jésus qui passait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus. Jésus s'étant retourné et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ? » Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils allèrent et virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là. Or il était environ la dixième heure » (environ 4 heures de l'après-midi). (Jo., I, 35-39).

Ces paroles de l'apôtre S. Jean devraient être méditées devant le tabernacle par les jeunes gens qui se destinent au sacerdoce et les jeunes filles qui aspirent à être religieuses. S. Jean-Baptiste voit passer Jésus et s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Il ne dit pas : Voici le Roi, le Conquérant ; mais : Voici l'Agneau de Dieu, c'est-à-dire, la victime expiatrice des péchés du monde ; celui qu'appelait Isaïe en disant : « Seigneur, envoyez l'agneau, l'agneau qui doit régner sur la terre. » (Is., XVI, 1).

« Les deux disciples l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus. » Quelle simplicité dans leur foi et quelle docilité à la grâce ! Ils allèrent à Jésus avec confiance, sans s'inquiéter de l'avenir. L'un était S. André et l'autre probablement S. Jean.

Et Jean-Baptiste, combien il est admirable dans sa conduite envers Notre-Seigneur ! Deux de ses plus chers disciples le quittent ; il ne dit rien, il les pousse plutôt vers lui... Quelle leçon pour les parents et pour tous ceux qui ont la charge d'élever la jeunesse ! Leur devoir n'est pas de déterminer la vocation de leurs subordonnés, mais de l'étudier et de les orienter vers l'état où ils sont vraiment appelés par la divine Providence.

« Qui cherchez-vous ? » dit Jésus aux deux disciples qui se présentent devant lui. Il leur fit cette question, afin de provoquer une réponse qui était déjà un acte de foi et d'amour. « Maître, répondirent-ils, où demeurez-vous ? » O Maître, semblent-ils dire, nous avons beaucoup de choses à apprendre de vous. Ce n'est pas sur la place publique que nous voulons vous parler, vous interroger et vous écouter ; dites-nous donc où vous demeurez, afin que nous puissions satisfaire l'ardent désir que nous avons de nous entretenir avec vous.

Il leur dit : « Venez et voyez. » Dans ces paroles, on remarque le respect de Notre-Seigneur pour la liberté humaine. La grâce divine éclaire et attire les âmes ; mais celles-ci doivent répondre à son appel librement et spontanément, car le Seigneur ne veut pas d'esclaves à son service.

Ici, nous nous adressons aux jeunes gens qui ont de l'attrait pour la vocation ecclésiastique ou religieuse. Si cet attrait est paisible et persévérant, si d'autre part ils ont l'aptitude requise, qu'ils n'hésitent pas à le suivre : car c'est Jésus qui les invite doucement et suavement à marcher à sa suite. Pour ne pas se tromper, ils ont deux moyens d'être éclairés. — Le premier, c'est d'aller à Jésus dans son tabernacle, par des visites fréquentes et par des communions ferventes, en suppliant ce divin Sauveur de leur faire connaître sa volonté. C'est dans ces entretiens intimes avec lui que les vues de Dieu sur eux leur seront manifestées, sinon d'une manière infaillible, du moins avec une rassurante probabilité. — Le second, c'est de consulter un confesseur prudent et éclairé, de se faire connaître à lui, et le ministre de Jésus leur dira ce qu'ils devront faire.

Nous nous adressons encore aux jeunes filles pieuses, qui ont un goût prononcé pour la vie religieuse. Qu'elles l'entretiennent soigneusement, en multipliant leurs visites au Saint-Sacrement, leurs communions, en demandant à Notre-Seigneur de leur faire connaître sa volonté. Il est impossible qu'en agissant ainsi et en consultant un directeur éclairé, elles ne connaissent pas la volonté de Dieu sur elles.

Que de vocations ecclésiastiques et religieuses se perdent, parce que ceux à qui Dieu les avait destinées négligent de prier, de recourir à Jésus au Saint-Sacrement et de consulter un prêtre capable de les conseiller sûrement ! Combien de parents, pour des motifs purement naturels, s'opposent à la vocation de leurs enfants au sacerdoce ou à la vie religieuse ! Il est de notre devoir de leur rappeler qu'ils outrepassent leurs droits et manquent à leurs devoirs, et de plus, qu'ils encourent devant Dieu une grande responsabilité ! En empêchant leurs enfants de suivre leur vocation, ils les exposent à

[1] *La Sainte Messe*, par le P. de Cochem, p. 169.

être malheureux en cette vie et peut-être dans l'éternité !

* * *

Le texte sacré continue : « Ils allèrent et ils virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là. » « Quel jour fortuné, s'écrie S. Augustin, quelle nuit délicieuse ils vécurent en compagnie de Notre-Seigneur ! » Que se passa-t-il dans ce premier entretien de Jésus avec Jean et André ? Quelle lumière, quelle douceur et quelle puissance dans les paroles qui leur furent adressées ! Comme ils étaient ravis de l'entendre parler de son Père qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique ! Leur fit-il confidence de sa tendresse, de son amour et de son zèle pour le salut des âmes ? On ne peut que le conjecturer. Tout ce que nous savons, c'est que Jean et André furent entièrement gagnés à la cause du Christ.

Et tout de suite ils cherchent à lui amener des disciples. André trouva peu après son frère Simon : « Nous avons fait la connaissance du Messie qu'on appelle le Christ, » lui apprend-il aussitôt. Et il l'amène à Jésus. En un seul verset, S. Jean nous raconte le premier tête-à-tête du Sauveur avec celui qui sera ici-bas son Vicaire. Jésus l'ayant regardé lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean ; désormais tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire Pierre. » Simon sortit de l'entrevue tout charmé par la bienveillance de l'accueil, et intrigué par le mystère du nouveau nom qui lui était donné.

Dès le lendemain Jésus rencontra Philippe, qui était de Bethsaïde comme Pierre et André ; il lui dit : « Suis-moi, » et aussitôt il se mit à sa suite. Philippe, enthousiasmé de suivre Jésus, fait une première recrue dans la personne de Nathanaël. Sans préambule il lui dit : « Celui dont Moïse et les prophètes ont écrit, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus de Nazareth. — De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » répliqua Nathanaël. Philippe se borne à lui répondre : « Viens et vois. »

Nathanaël, frappé de la parole de son ami et renonçant à sa boutade contre Nazareth, s'achemine vers l'endroit où était Jésus. « Voici un vrai Israélite, s'écrie Jésus dès qu'il l'aperçoit ; en lui point de duplicité. » — « D'où me connaissez-vous ? » répond Nathanaël, surpris du compliment qui lui est fait. Jésus lui répond : « Avant que Philippe vous apppelât, alors que vous étiez sous votre figuier, je vous ai vu. » Nathanaël comprend tout de suite que l'œil du Maître a pénétré au plus intime de son âme, et aussitôt il s'écrie : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. »

* * *

Dès que ces cinq disciples de Notre-Seigneur ont répondu à son appel, leur amour pour lui les excite à le faire connaître comme le Messie et le Sauveur d'Israël. C'est au zèle pour faire connaître et aimer Jésus que l'on reconnaît si on l'aime véritablement. Que le jeune aspirant au sacerdoce et la jeune fille qui désire être religieuse, s'efforcent d'exercer l'apostolat de la prière et surtout celui du bon exemple. Si le jeune lévite est fidèle à visiter le Saint-Sacrement, c'est pendant ces entretiens intimes avec Notre-Seigneur qu'il apprendra le secret de faire du bien aux jeunes gens de son âge. Il saura se dévouer pour en gagner quelques-uns à la défense de la bonne cause. Il se mettra à la disposition de son curé pour l'aider à faire du bien aux jeunes gens.

De même, la jeune fille qui aspire à la vie religieuse doit s'efforcer, autant que les circonstances le lui permettent, d'exercer une salutaire influence sur quelques-unes des compagnes de son âge. Elle voudra en gagner à l'amour de Jésus-Hostie en les invitant à le visiter et à communier plus souvent. Elle priera Notre-Seigneur de les bénir et de les attirer à lui, et ses humbles efforts ne resteront pas sans résultats.

Pendant le cours de notre ministère, nous avons connu un jeune homme qui faisait ses études secondaires en vue de se préparer à l'état ecclésiastique. Quelques mois avant de les terminer, il eut une grande tentation de découragement. Il nous en fit part en nous priant de lui trouver une place, parce qu'il renonçait à son premier projet. Notre réponse fut qu'il ne devait prendre aucune détermination avant d'avoir prié Notre-Seigneur au Saint-Sacrement de l'éclairer, et nous lui conseillâmes de méditer en sa présence ces paroles de S. Augustin : « *Celui qui prie bien, vit bien ; celui qui prie mal, vit mal.* » Il suivit notre conseil et pendant quinze jours, chaque fois qu'il allait à la chapelle du Petit Séminaire, les paroles du saint Docteur lui revenaient à l'esprit. Il suppliait Jésus-Hostie de l'éclairer et d'avoir pitié de lui. Quelque temps après, il nous informait que sa détermination était prise et qu'il voulait être religieux missionnaire. L'année suivante, malgré l'opposition de son père, il entrait dans la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Ordonné prêtre, il fut envoyé par ses supérieurs dans une mission de Sénégambie, où il fut un zélé missionnaire plus de quinze ans. Nommé à Dakar comme Vicaire Général, la mort vint le surprendre dans toute l'activité d'un fructueux apostolat. Plusieurs fois, de vive voix ou par lettre, il nous a rappelé que c'est en méditant devant le Saint-Sacrement les paroles citées plus haut, qu'il avait entendu l'appel de Notre-Seigneur, et qu'il était heureux d'y avoir répondu.

PRIÈRE

O Jésus, je n'ai pas besoin de vous demander où vous habitez ! Ma foi me dit que vous êtes réellement présent au Saint-Sacrement. Trop souvent, ô mon Sauveur, j'ai oublié que vous étiez si proche de moi ! Que de jours passés sans même penser à vous ! Pour moi, la parole de votre saint Précurseur n'est que trop vraie : « Il est quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. » Pardonnez-moi, ô Jésus, la négligence que j'ai mise à vous visiter, à vous prier, à vous consulter dans mes peines et mes ennuis ! Je veux désormais être plus fidèle à me souvenir de vous et à venir vous prier de m'éclairer dans mes doutes, de me soutenir dans la lutte que j'ai à livrer contre les ennemis de mon âme. Que ne puis-je dire à tous ceux qui ignorent où vous habitez : *Venez et voyez,* c'est dans ce tabernacle que Jésus a fixé sa demeure par amour pour vous ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 28 februarii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 8-15 mars 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LA PRIÈRE. — VI. La prière publique, 113.

Sermon pour le Jeudi Saint. — Le Sacrement d'amour, 116.

Sermon pour le Vendredi Saint. — *Christus passus est pro nobis*, 117.

Sermons pour la fête de Pâques. — I. *Mentita est iniquitas sibi*, 120. — II. L'espérance, 122.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XX. *Pâques :* L'immortalité de l'Eglise, 125.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XII. Jésus change l'eau en vin aux noces de Cana, 127.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

VI

LA PRIÈRE PUBLIQUE

Mes bien chers frères,

Je vous ai dit ce qu'était la prière, le besoin que nous en avions, sa souveraine efficacité sur le Cœur de Dieu et les conditions qu'elle devait remplir pour lui être agréable. Je vous ai marqué aussi la place importante que nous devions lui faire dans notre vie familiale, et les divines influences qu'elle exercerait sur nous et sur ceux que nous aimons. La suite de mon sujet m'amène à vous parler ce soir de la prière publique, et c'est par là que nous terminerons ces entretiens de Carême.

Dieu a-t-il droit à un hommage public, à une prière publique de la part des peuples, de la part de la société ? Je répondrai oui, et, de même que je vous ai indiqué les salutaires influences de la prière familiale, je vous montrerai les incontestables bienfaits de la prière publique pour la société chrétienne.

I. — *Le devoir de la prière publique*

Les peuples, comme les individus, comme les familles, doivent prier.

Qu'est-ce qu'un peuple, m. f. ? Un peuple, ce n'est pas le groupement de quelques individus ramassés par le hasard ; ce n'est pas un assemblage quelconque d'hommes venus des quatre bouts de l'univers, qui un jour se sont rencontrés et ont résolu de peiner et de travailler ensemble ; ce n'est pas non plus une société dont les membres n'ont de commun que le coin de terre qu'ils possèdent et les intérêts qu'ils poursuivent ou défendent. Un peuple, c'est tout cela et c'est plus que cela. Oui ! remontez plus haut ; au-dessus du hasard, au-dessus de la propriété commune, de la communauté des vues et des biens particuliers, voyez Dieu, Dieu notre Créateur, qui a mis dans l'âme de chacun des êtres humains qu'il a créés, des aptitudes, des goûts, des inspirations particulières ; qui a placé chacun de ces êtres ainsi doués, selon les prédestinations de sa très sage Providence, sous des cieux et des climats qui favoriseront le développement de ses dispositions originelles ; qui a poussé ces hommes ainsi préparés et placés côte à côte, à s'unir, à se pénétrer, à s'entendre pour travailler ensemble, sous de communes lois et dans une commune vie, au bien de tous et au bien de chacun.

Voilà, m. f., la part immense que Dieu a prise dans la formation de ces groupements d'hommes qu'on appelle des sociétés, des peuples ou des nations, et la part qui continue de lui revenir dans leur vie, leur développement et la réalisation du bien qu'elles poursuivent. Tous les peuples, toutes les nations comme les individus sont des créations de Dieu ; en vertu de la prédestination qui repose sur eux, comme les individus et les familles, ils marchent ici-bas sous son regard et demeurent dans sa main.

Dès lors, si Dieu est le Père des peuples, et reste leur vrai Roi et leur premier Maître, il ne saurait être un étranger pour eux. Oh ! je sais bien qu'il y a eu des esprits assez faux pour affirmer le contraire et prétendre que le peuple est à lui-même son propre Dieu ; que le hasard ou l'instinct de la sociabilité ont seuls présidé à la formation des sociétés et suffisent à les maintenir dans leur existence ; que le père et le maître de notre vie personnelle n'a rien à voir dans la vie d'une nation. N'a-t-on pas cru et ne croit-on pas encore que l'intelligence de ceux qui forment l'élite suffit pour créer des lois sages ; que la force matérielle d'une nation suffit pour la mettre à l'abri des désastres et des humiliations ; que le courage de ses fils suffit pour protéger ses frontières ; qu'en un mot, un peuple peut se passer de Dieu, que loin de lui et sans lui il peut être fort, grand, respecté, heureux, et que par conséquent il peut se passer d'adorer Dieu et de le prier par une prière publique ?

Non, m. f., un peuple ne peut pas se passer de Dieu ; un peuple doit prier.

Ouvrez l'histoire, et vous y lirez comme une longue protestation de vingt siècles contre les déclarations des sophistes de l'athéisme public. Je ne sais plus quel Père de l'Eglise affirmait de son temps qu'un peuple sans autel et sans Dieu ne s'était jamais vu. Aujourd'hui encore on peut maintenir semblable affirmation, car parmi les peuplades les plus primitives et les plus sauvages, on retrouve une adoration de la divinité, une prière et des actes religieux : tant est profondément inscrite au fond de la nature humaine la conviction que le Maître du ciel et de la terre est aussi le Dieu des peuples.

Ne nous faisons pas illusion, m. f. Si Dieu est le fondateur des peuples, il est aussi leur conservateur. Nul autre que Dieu, soyez-en sûrs, ne met au cœur et n'y maintient l'amour sacré de la patrie, l'ambitieuse et noble volonté de conserver son sol sans partage et sans flétrissures. Nul autre que lui ne donne au courage le succès, aux armes le triomphe. C'est lui encore qui impose le respect des

droits et des devoirs. Et de qui viennent donc, sinon de lui, ces inspirations de génie qui assurent le progrès, le renom et la richesse des peuples ? N'est-ce pas lui qui appelle à son tribunal les vertus et les crimes publics ? N'est-ce pas lui qui fait sortir de la tombe, des nations qui semblaient ensevelies à jamais ; et précipite dans des abîmes dont on ne remonte jamais, des peuples dont l'orgueilleuse puissance ne laissait pas présager la ruine ?

Un peuple, pour Dieu, c'est un être bien vivant, qui a une âme, une vie, une mission ; qui se doit à Dieu qui l'a fait naître, le dirige et le protège, au même titre que les individus dont il est composé. Tout peuple doit donc à Dieu l'expression collective de son adoration, de sa reconnaissance et de son amour, c'est-à-dire une prière publique. Malheur aux peuples qui méconnaissent ce devoir !

Ouvrez l'histoire, mettez en regard la prospérité et le bonheur des peuples avec leur fidélité à Dieu, et vous constaterez que ces deux choses sont subordonnées l'une à l'autre, que les nations grandissent ou décroissent dans la mesure de leur fidélité à Dieu et à ce devoir de lui rendre l'hommage public de la prière.

D'ailleurs, pourquoi nous en étonner ? Dieu ne manque pas à sa parole. Il a eu pour les peuples plus encore que pour les individus, des promesses magnifiques. Parce que les nations sont de la terre et qu'elles ne survivront pas à ce monde, il faut qu'il les récompense ici-bas de ce qu'elles font pour lui. C'est justice. Avec les âmes prises en particulier, Dieu peut être patient, car il a l'éternité pour récompenser les vertus et punir les iniquités. Il laisse souffrir les justes, parce qu'il tient en réserve de quoi les consoler. Il laisse rire les méchants, parce que les châtiments éternels le justifieront à l'heure du jugement vainqueur. Mais pour les peuples, il n'en est pas ainsi ; tout ce qui les concerne est borné par le temps et renfermé dans les limites étroites de ce monde. Dès lors, il faut que justice se fasse pour eux dès ici-bas, et voilà pourquoi Dieu se montre généreux pour ceux qui l'honorent et sans pitié pour ceux qui l'abandonnent.

Terrifiantes sont les menaces divines contenues dans l'Ecriture, contre les peuples impies. « S'ils ne m'écoutent pas, dit le Seigneur au Prophète, s'ils ne m'honorent pas, je les arracherai sans retour de la terre. » Ils essayeront de s'étourdir dans des fêtes bruyantes ; ils travailleront à leur bien-être matériel comme des géants ; ils lutteront pour le progrès comme des forcenés ; ils croiront à l'avènement du bonheur et de l'égalité pour tous ; ils célèbreront dans leurs écrits et dans leurs discours l'affranchissement, le plaisir, l'abondance pour tous les déshérités et tous les malheureux, et en réalité une pauvreté plus grande, un désespoir plus profond répondra à leurs affirmations. Ils chanteront leurs libertés, et ils ne seront que des esclaves. Ils se flatteront d'être affranchis de toute idée religieuse, et la superstition envahira toutes les âmes. Ils penseront avoir resserré les liens de la fraternité universelle, et non seulement il y aura parmi eux des haines et des divisions profondes, mais la famille elle-même tombera en poussière. « Je les disperserai, dit le Seigneur : l'homme luttera contre l'homme, le frère se séparera de son frère, le père se lèvera contre ses fils, les fils contre leur père ; et moi, le Seigneur, je serai sans pitié devant les douleurs de cette désunion. »

M. f., ouvrez les yeux et dites-moi si les annales contemporaines ne prouvent pas que ces menaces prophétiques continuent à se réaliser !

II. — *Son bienfait social*

Le peuple que Dieu garde, c'est le peuple qui prie. Pour faciliter l'accomplissement de ce grand devoir de la prière publique, Dieu a voulu qu'à certains jours tout travail soit suspendu, et que les peuples se tournent vers lui dans une commune pensée. « Souviens-toi, disait-il au peuple d'Israël par la bouche de Moïse, souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Pendant six jours tu travailleras, mais le septième est le repos de l'Eternel. Ce jour-là, tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ton bétail, ni l'étranger qui habite avec toi, car en six jours l'Eternel a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième. » Telle est la loi divine : promulguée au milieu des éclairs du Sinaï, et renouvelée par le Fils de Dieu venu sur terre, elle est entrée avec l'Eglise dans la législation chrétienne.

En effet, l'Eglise, interprète fidèle des volontés de son divin Maître, gardienne aussi et mère des peuples, l'Eglise a repris cette loi des premiers jours, et en vertu de son autorité elle a fixé que chaque dimanche serait pour les peuples le grand jour du service de Dieu, le jour de l'adoration et de la prière publiques.

Ah ! qu'elle était sublime, m. f., la pensée de l'Eglise, toute pénétrée de la volonté de Dieu, lorsqu'elle décidait ainsi qu'un jour chaque semaine, tous ses enfants en masse franchiraient la porte des temples et viendraient s'agenouiller devant leur Père ! Les intelligences attachées à la terre, à la poursuite du progrès et des biens matériels, se détacheraient un instant des réalités inférieures pour se tourner vers Dieu. Les regards penchés se relèveraient vers le ciel. Les volontés se ranimeraient au souvenir des biens futurs, oubliés peut-être au milieu des soucis d'ici-bas. Tous les bras s'arrêteraient pour se reposer d'un travail pénible et se tendre vers Dieu ; et les biens surnaturels, que la sueur des fronts ne peut pas procurer, seraient alors donnés par Celui-là seul qui les détient dans sa main toute-puissante !... Quel spectacle que celui d'un peuple en prière ! Que de grandeur et de puissance en un seul acte !...

Pourquoi donc la prière du dimanche, la prière publique, n'est-elle plus la prière que de quelques-uns ? Ah ! maudits soient ceux qui ont détourné le peuple de l'église, parce qu'ils l'ont détourné de son premier devoir et par là-même des grandes pensées, des grands souvenirs qui le grandissaient jusqu'à Dieu ! Malheur à vous, qui n'avez plus voulu

que le peuple priât ; à vous qui, sous prétexte d'intérêt, de commerce, d'industrie, l'avez attaché au labeur le jour où Dieu voulait qu'il se reposât ; à vous qui, sous prétexte aussi de le distraire, de l'amuser, l'avez arraché à son foyer, et l'avez entraîné loin du temple où Dieu lui donnait rendez-vous dans la plus douce et la plus réconfortante des fêtes ! Savez-vous ce que vous avez fait ? Vous avez travaillé et vous travaillez encore à cette lamentable lutte des classes qui a tant désolé notre époque. Car la fraternité chrétienne, où s'apprenait-elle mieux, où s'enseignait-elle davantage que dans cette prière publique qui ramenait devant les mêmes autels et devant le même Dieu tous les fils d'une même nation ? La fraternité chrétienne, mais n'est-elle pas inspirée par chacun des mots de la prière du Christ que d'une commune voix le peuple répétait : « Notre Père, donnez-nous, — non pas *à moi* en particulier, mais *à tous* ceux qui sont ici, vos enfants et mes frères, — donnez-nous notre pain quotidien, pardonnez-nous, délivrez-nous ! » La fraternité chrétienne, mais tout le peuple la chantait dans ce *Credo* si simple et si magnifique, que tous redisaient avec un même cœur et un même esprit ! La fraternité chrétienne, mais le prêtre, représentant de Dieu, ne la prêchait-il pas d'une voix autorisée à tout ce peuple réuni ?

Oui, et la même parole de vie qui s'adressait à tous, et le même sang rédempteur qui s'épanchait sur tous, et la même bénédiction qui descendait sur toutes les têtes inclinées dans une touchante égalité, tout redisait qu'enfants du même Père céleste, tous les hommes sont frères, unis dans une même foi, dans une même espérance, dans un même amour.

Voulez-vous savoir encore, m. f., une autre conséquence de cette disparition de la prière publique ? Ecoutez ; je serai bref.

Le dimanche, c'était le jour du rendez-vous entre Dieu et le peuple. Dieu convoquait tous ses enfants, et l'Eglise, pour cette rencontre, préparait une vraie fête : car le dimanche, le jour de la prière publique, était jour de fête pour le peuple, et ce jour revenait chaque semaine.

« Plus de Dieu, plus d'église, plus de prière ! » a-t-on dit. Soit ! mais dès lors plus de fêtes ! Et pourtant le peuple a besoin de distraction pour faire trêve au travail, il veut avoir sa fête. Eh bien ! il se fera à lui-même sa fête et ce sera à vos dépens, car le peuple pousse loin la logique du bon sens. Vous l'arrêtez sur le chemin de l'église : il ira au café, au cinéma, au théâtre, au dancing. Mais ces fêtes-là ne sont pas gratuites ; il faut de l'argent pour s'amuser... Et c'est bien un peu pour cela, m. f., que nous assistons à ce déplorable engouement de notre époque pour les plaisirs faciles, pour la vie frivole, et conséquemment à cette ambition désordonnée du gain qui permet de se les procurer.

Est-on plus heureux, je vous le demande ?... Autrefois, quand le peuple venait en foule dans les églises chaque dimanche, quand riches et pauvres se trouvaient là réunis côte à côte et priant avec la même foi le même Dieu : en haut, on était plus humain et on se penchait vers le pauvre avec plus de respect ; en bas, il y avait moins de jalousie et de haine, parce qu'il y avait plus de joie dans l'âme et de contentement au cœur. L'équilibre social était assuré ; aucune revendication brutale ne menaçait l'ordre établi par Dieu.

Ce sera faire acte de chrétien, m. f., ce sera faire œuvre de patriotisme aussi, que de travailler de toutes vos forces à ramener dans les mœurs populaires de notre pays la prière publique, l'observation sainte de la loi du dimanche. Vous tous qui êtes ici, vous avez une certaine action dans la société où vous vivez, et si étroite que soit la sphère où vous pouvez agir, vous devez vous y employer.

Sans doute, il est malheureusement impossible d'obtenir aujourd'hui une prière vraiment commune et constante de tout un peuple. Les âmes sont trop divisées, l'incrédulité a fait trop de victimes et soulève trop d'irréductibles révoltes contre Dieu et son Eglise. Nous n'avons donc pas l'espérance de revoir les masses compactes revenir dans nos cathédrales chanter d'une seule voix la miséricorde du Dieu des nations. Mais qu'importe ! travaillons à ramener des unités pour grossir le nombre de ceux qui prient encore.

Travaillons par l'exemple. Qu'on nous voie fidèles aux offices religieux du dimanche et que jamais, sous ces vains prétextes que le monde allègue, de plaisirs, de voyage ou de réunion quelconque, notre place à l'église ne reste vide !

Travaillons par la parole et encourageons les efforts, la bonne volonté, surtout de ceux sur lesquels nous avons l'autorité du sang, de la condition ou de l'amitié. Oui, m. f., travaillez autour de vous à raviver le culte et la pratique de la prière publique. Unissez-vous aux efforts de vos prêtres ; soyez la réserve sainte, et avec eux priez pour le peuple et au nom du peuple ! En priant ainsi, vous serez parmi les plus utiles citoyens de votre pays, car s'il est vrai que la pensée d'une nation est dans ses académies et dans ses universités, que sa justice est dans sa magistrature, que sa force est dans son armée, où est sa vertu ? M. f., sa vertu est dans l'âme de ceux qui prient, parce que la prière y fait descendre la lumière et la force de Dieu.

* * *

M. f., je suis arrivé au terme de ma tâche. J'ai achevé cette rapide étude de la prière chrétienne que je m'étais proposé de faire avec vous durant le saint temps du Carême. Je demande à Dieu de bénir mes efforts et de récompenser la religieuse attention avec laquelle vous m'avez suivi. Puissé-je avoir réussi à vous faire comprendre la prière, à vous en avoir donné une estime plus grande et un amour plus profond ! Maintenez-la dans votre vie personnelle ; qu'elle soit comme la respiration de votre âme. Maintenez-la ou introduisez-la dans votre vie de famille : elle sera la gardienne de vos foyers. Travaillez à la ramener dans notre vie sociale : elle y sera cause de prospérité et de bonheur. Ainsi soit-il !

SERMON POUR LE JEUDI SAINT

LE SACREMENT D'AMOUR

Dilexit me.
Il m'a aimé. (Galat., II, 20).

Mes frères,

Comment dire, comment vous expliquer, vous faire sentir l'amour de Jésus-Christ pour nous ? Comment faire passer dans vos âmes ce mot qui jetait les saints en extase : « *Dilexit me !* Il m'a aimé » ? J'essaierai pourtant, en ce Jeudi Saint, au souvenir de l'Eucharistie, de ce sacrement qu'on appelle si bien le Sacrement de l'amour ; et si ma parole est au-dessous d'un pareil sujet, si les mots me manquent, du moins vous avez votre cœur pour suppléer à ce que ma bouche ne saurait exprimer.

I

M. f., savez-vous bien ce qui me frappe, quand ayant fermé les yeux, et recueilli en moi-même, je cherche à comprendre, à saisir la puissance et la grandeur de l'amour de Jésus-Christ ? C'est qu'il me semble que Jésus-Christ a épousé l'humanité.

Et comment cela ? Quel est ce mystère ?

Mais regardez donc Jésus-Christ petit enfant, dans son berceau, entre les bras de la Vierge Marie. Qu'est-ce que nous enseigne la foi ? Qu'est-ce que nous révèle l'Evangile ? C'est un Dieu fait homme, c'est un Dieu qui a revêtu notre nature, qui a pris un corps, une âme semblables aux nôtres.

Et cette nature d'où lui vient-elle ? Sans doute, de la Vierge Marie très pure et très sainte, conçue sans péché, sans la tache originelle. Mais n'empêche que le Christ fils de Marie est aussi le fils d'Adam ; et ainsi l'on peut dire déjà qu'il a épousé l'humanité dans son Incarnation.

Mais sans insister davantage, le Jeudi Saint, Jésus-Christ l'a épousée d'une autre façon. Je ne parle pas seulement du pain qui devient sa chair, du vin qui devient son sang ; mais que va-t-il faire de ce pain, de ce vin ? Que va-t-il faire de sa personne adorable ?

Il a regardé l'humanité blessée, meurtrie, avec des plaies affreuses, et ce qu'il veut, c'est de s'unir à elle, vous l'entendez bien, s'unir à elle, et c'est le dernier terme de l'amour.

On a vu des saints, par un prodige de charité, qui ayant rencontré des lépreux les ont appelés « *leurs frères,* » qui leur ont tendu la main, qui les ont attirés dans leurs bras, qui se sont agenouillés devant eux, et puis les ont embrassés.

O charité héroïque ! Oui, ils les ont embrassés, avec leurs plaies hideuses, avec leurs chairs tuméfiées et qui tombaient en lambeaux. Mais ils ne les auraient pas épousés, ils n'auraient pas voulu mêler leur vie à la leur et réaliser le mot de nos saints Livres : *Duo in carne una,* deux dans une seule chair...

Mais, m. f., c'est ce que Jésus-Christ a fait, et il savait ce que nous sommes.

Ah ! ce que nous sommes ? Si nous étions tels que l'homme sorti des mains de Dieu, au jour lointain de la création, si nous étions tout rayonnants d'innocence, oui, je le comprendrais encore. Est-ce que Dieu et Adam n'étaient pas comme deux amis qui s'en allaient ensemble à travers les frais ombrages du paradis terrestre ?

Mais le péché est venu, il a pénétré notre chair, il s'est logé dans nos membres, et avec la tache originelle, c'est dans notre âme une foule je ne dis pas seulement d'imperfections, mais de fautes, d'iniquités voulues, consenties et souvent aimées. Est-ce que nous pourrions les compter ? Car les plus grands saints avouent qu'ils ont beaucoup offensé Dieu : *in multis offendimus omnes.*

Et remarquez-le bien, il ne s'agit pas d'une élite ; c'est l'humanité que je prends, que je regarde dans son ensemble, et si S. Pierre, un jour, a demandé à Jésus-Christ de s'éloigner de lui parce qu'il était un homme pécheur, si un philosophe du siècle dernier a pu dire : « Je connais l'intérieur d'un honnête homme, et il me fait horreur, » que faut-il penser, que faut-il dire de l'humanité ? Est-ce qu'avec tout ce qu'elle a de révoltes sacrilèges, de profanations indignes, d'homicides, de vols, d'impuretés, de haines, de lâchetés, de trahisons, et d'orgueil, est-ce qu'elle ne devrait pas faire horreur à Dieu ? Car nous, nous pouvons encore nous tromper sur ce que valent les hommes, nous pouvons nous en tenir aux apparences. Ah ! si nous savions, souvent !... Mais Dieu, lui, sait ce qu'il en est. A travers la pierre blanchie qui ferme les sépulcres, il aperçoit ce qu'elle cache, il aperçoit les cendres et les tristes débris des morts ; aussi bien, sous de brillants dehors, il aperçoit la lèpre qui dévore les âmes et qui les couvre des plaies les plus affreuses.

O mon Dieu ! voilà ce que vous apercevez !... N'allez-vous pas vous retirer dans la profondeur de votre ciel, nous abandonner à notre malheureux sort, nous rejeter comme on rejette un haillon sordide ?

Eh bien ! non, m. f. Parce que Jésus-Christ n'ignore rien de ce que nous sommes, il obéit à la pente de son cœur et il nous marque un amour infini.

II

S. Augustin qui avait dû méditer le sujet qui nous occupe s'est écrié : « Si Dieu n'aimait pas les pécheurs, il ne serait pas descendu du ciel sur la terre. *Si peccatores Deus non amaret, de cœlo ad terram non descenderet.* »

M. f., je reprends la parole du grand docteur et je dis : si Jésus-Christ n'aimait pas les pécheurs, il n'aurait pas institué l'Eucharistie.

Car l'Eucharistie, c'est le don de tout lui-même ; et à qui ? à des pécheurs !

Pécheur, le petit enfant qui vient pour la première fois, en tremblant, à la Table sainte.

Pécheur, l'adolescent qui déjà, à l'ombre du foyer domestique, et si bien gardé qu'il soit, subit les entraînements du mal.

Pécheurs, le jeune homme, la jeune fille qui s'enivrent des fleurs semées sous leurs pas et qui veulent, à tout prix, jouir des voluptés de la terre.

Pécheurs, les époux, les parents qui, négligents des devoirs de leur état, se chargent de tant de fautes, et parfois de tant de profanations.

Pécheur, le vieillard qui achève sa vie, et qui, à l'heure où ses pas fléchissent et où tout se détache de lui, trouve encore la force d'offenser Dieu.

Pécheurs, tous les âges, et aussi toutes les conditions.

Pécheur, l'artisan obscur, le travailleur des villes et des champs qui trop souvent ne se souvient de Dieu que pour le blasphémer.

Pécheurs, les maîtres et les serviteurs, les rois et les sujets qui n'ont point pour le Décalogue, pour l'Eglise, l'estime, le respect et l'obéissance qu'il faut avoir.

Pécheurs, les lettrés, les savants pleins d'orgueil et qui refusent à Dieu l'encens qu'ils réclament pour eux-mêmes.

Pécheurs, le religieux, la religieuse qui pourtant se sont sevrés des joies du monde.

Pécheurs, le prêtre, le pontife qui immolent le Christ, qui font couler son sang dans les coupes du sacrifice et qui ont la lourde charge, la grave mission de l'annoncer et de le donner aux foules.

Il n'y a donc, au banquet eucharistique, que des pécheurs : des pécheurs sans doute revêtus de la robe nuptiale et purifiés pour un moment de leurs fautes ; mais tout de même, des pécheurs, des pécheurs qui retomberont demain, qui reprendront trop souvent les sentiers du mal, préférant les jouissances de la terre aux vertus chrétiennes. Et c'est à ces pécheurs, à nous tous, m. f., que Jésus-Christ dit : — Allons, venez, je vous aime, mangez-moi !

Ah ! voilà le mot révélateur, voilà le mot qui nous ouvre le cœur du Christ : « *Mangez-moi,* et comme le pain nourrit le corps, ma chair nourrira votre âme, mon sang se mêlera au vôtre, et vous serez comme des dieux, *sicut dii eritis.* »

Dites-moi, m. f., se peut-il quelque chose de plus divin ? Est-ce qu'un homme aurait pu trouver cela, inventer cela ? Est-ce que surtout il aurait pu en venir là, à cette dernière extrémité de l'amour ?

Vous savez bien que non, et vous qui avez l'expérience de la vie, vous qui avez pesé plus d'une fois ce que vaut le cœur humain, vous savez bien que l'homme est égoïste et que livré à sa nature, c'est lui-même, et lui seul, jusque dans les passions qui le possèdent et qu'il ose bien appeler du nom sacré d'amour, c'est lui seul qu'il aime !

* * *

Je vais finir, m. f., mais en terminant, si Jésus-Christ a épousé l'humanité, en des noces divines et qui, plus loin que la terre, continueront dans le ciel, laissez-moi vous demander de voir en Jésus-Christ l'époux de vos âmes. N'aurez-vous pas pour lui au moins comme une flamme, et si c'est trop encore, une étincelle de l'amour qu'il a pour vous ? Lui infligerez-vous le supplice de vous aimer seul, et sans que rien de votre part réponde à son appel, à ses avances ?

M. f., sa voix est douce, plus douce que la brise du matin ; elle est attirante, elle a fait les délices de ses apôtres, de Madeleine et de tous les saints ; écoutez-la mieux que vous n'écoutez les mélodies de la terre.

Ses traits sont divins : c'est le plus beau des enfants des hommes ; ils reflètent la lumière et les rayons du ciel. Ah ! contemplez-les et tâchez de sentir que, près de lui, toutes les beautés d'ici-bas qui vous séduisent, pâlissent et s'effacent.

Son bras est fort et puissant, il a dominé les tempêtes et commandé à la mort, il a renversé la pierre du tombeau où il était enseveli. Eh bien ! appuyez-vous sur lui en lui disant la parole d'un saint qui craignait les occasions du mal : « Seigneur, tenez-moi bien ! » ou encore la parole de S. Paul qui s'écriait : « Je puis tout en Celui qui me fortifie, *omnia possum.* »

Son cœur est tout brûlant d'amour. Il vous aimait hier, il vous aime aujourd'hui, il vous aimera demain et toujours. C'est, comme on l'a si bien dit, l'*ami éternel,* l'ami qui ne change pas, l'ami des bons et des mauvais jours, l'ami qui se tient à la porte et qui frappe sans cesse, l'ami que rien ne rebute et qui, même trahi, même outragé dans son amour, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute, offre encore son pardon.

Vous vous rappelez, m. f., le mot fameux de Philippe de Valois, après la défaite de Crécy. Frappant à la porte d'un château, il disait : « Ouvrez, c'est la fortune de la France ! »

Eh bien ! quand Jésus-Christ frappe à la porte de votre cœur, empressez-vous de lui ouvrir. Ce n'est pas un vaincu, c'est un triomphateur, et il vous apporte plus qu'une fortune, si brillante qu'elle soit, il vous apporte « le royaume de Dieu. »

Ah ! puissiez-vous vous en souvenir, et si, à cette heure, ma parole vous a touchés, promettez-vous d'aimer de toutes vos forces le Christ Jésus qui vous a aimés le premier et dont l'amour, en soutenant le vôtre, vous vaudra les joies et les extases du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE VENDREDI SAINT

CHRISTUS PASSUS EST PRO NOBIS

Passus est pro nobis.
Il a pâti pour nous.
(I Petr., II, 21).

Mes frères,

Il y a des anniversaires douloureux, des anniversaires que l'on célèbre en famille, et qui, malgré les années écoulées, remuent l'âme encore jusque dans ses dernières profondeurs. C'est un père, c'est une mère, c'est un époux, un enfant, un frère, un ami qu'on a perdu... Ah ! on n'a rien oublié des derniers moments du cher disparu. On se recueille,

on se rappelle ses traits, le son de sa voix, ses adieux si touchants ; et puis on regarde son image, c'est bien lui ; on murmure son nom, les yeux se mouillent de larmes, et l'on paie ainsi à sa mémoire un juste tribut d'affection et de regrets.

Ce que je dis en ce moment, vous l'avez senti, vous l'avez éprouvé plus d'une fois, et quand je vous ai vus, pieusement agenouillés au pied des saints autels, pour une messe d'anniversaire, je me suis associé à votre deuil.

Eh bien ! m. f., aujourd'hui que l'Eglise, dans le monde entier, convie ses enfants au pied de la Croix, pour y commémorer la mort du Christ, je vous demande de regarder avec moi, un instant, le crucifix. *Passus est,* le Christ a pâti, et c'est ce que le crucifix nous dit avec une éloquence qui surpasse toutes les paroles.

I

Regardons le front du Christ. Le front est le siège de la pensée ; c'est là que s'est médité et résolu le salut et le rachat de l'humanité. Ah ! j'imagine que le front du Christ rayonnait de beauté, de grandeur et d'une noblesse toute divine. Qu'il était beau, alors qu'il parlait à la foule ou bien qu'il accomplissait quelqu'un de ses grands miracles ! Qu'il était beau, avec l'auréole d'une gloire, d'une lumière qui n'était pas de la terre !

Eh bien ! ce front où se révélait l'âme du Christ, si douce, si humble, si généreuse et si fière tout à la fois, qu'en a-t-on fait ?

Mais voyez-le donc ! On a tressé une couronne, mais une couronne de dérision et de haine, une couronne d'épines ; et comme si ce n'était pas assez de la lui poser sur le front, pour qu'il en fût blessé, on l'a enfoncée à grands coups, avec des rires inhumains et sacrilèges ; et pour mieux marquer l'outrage, pendant que le sang coulait à flots et inondait de sa pourpre le visage de Celui que nos Ecritures appellent « *le plus beau des enfants des hommes,* » on le saluait du titre de Roi des Juifs !... Roi des Juifs ! un roi qu'on bafoue, qu'on couvre de crachats ignobles, et qu'on déchire, qu'on met en sang, avec des épines !...

Regardons les bras du Christ. Depuis qu'il est au monde, il s'en est servi pour *bien faire, transiit benefaciendo*. Il s'en est servi pour travailler dans l'atelier de Joseph ; il s'en est servi pour bénir les petits enfants ; il s'en est servi pour ressusciter le jeune homme de Naïm et la fille de Jaïre ; il s'en est servi pour rendre la vue à l'aveugle-né. Il s'en est servi, ô prodige d'amour ! il s'en est servi pour l'Eucharistie : il a pris du pain, il a pris du vin, il les a bénits, et devenus sa chair et son sang, il les a distribués à ses apôtres.

Et ce sont ces bras-là, ces mains-là qu'on a étendus sur le bois de la Croix, et on les y a cloués. Quelle ingratitude, et quelle cruauté ! Mais, ô Juifs, ô bourreaux, si le sang jaillit, si les nerfs sont meurtris, si les doigts se crispent de douleur, du moins les bras étendus, les mains ouvertes du Christ semblent bien, du haut de la Croix, et pour jusqu'à la fin des siècles, bénir l'humanité rachetée !

Regardons les pieds du Christ. Ils se sont fatigués à porter la bonne nouvelle de l'Evangile dans toute la Judée, et dans la Samarie même où Jésus s'était assis auprès du puits de Jacob. Ils se sont fatigués à courir après les brebis perdues d'Israël, pour les réunir dans un même bercail.

Et ce sont ces pieds-là, les pieds que Madeleine avait inondés des larmes de son repentir, essuyés de ses cheveux et couverts de parfums, ce sont ces pieds-là dont l'Evangile relève d'un mot la beauté : *Quam speciosi pedes !...* ce sont ces pieds-là qu'on a cloués à la Croix. Quelle effroyable souffrance que celle d'un pareil supplice ! Les coups de marteau retentissent, il faut frapper, frapper encore, et toujours plus fort...

Est-ce donc, ô bourreaux, que vous voudriez fixer le Christ sur le Calvaire, et l'empêcher de parcourir le monde ? Mais c'est depuis que vous l'avez cloué ainsi qu'il a pris son essor, et qu'à pas de géant il a conquis tous les pays et tous les siècles. C'est depuis que vous l'avez cloué ainsi que l'humanité chrétienne, emportée par la foi et l'amour, s'est agenouillée devant lui, et a baisé ses pieds et ses mains, comme les pieds et les mains d'un Sauveur et d'un Dieu !

Regardons la chair meurtrie du Christ. C'est une chair innocente et pure, c'est une chair née de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie, c'est une chair qu'aucun souffle n'a ternie, qu'aucune passion n'a ravagée.

Et la voilà, comme le prophète l'avait prédit, la voilà tout en plaies, tout en sang, ainsi qu'un ver de terre qu'on écrase. Que de coups, grand Dieu ! que de fouets pendant toute une nuit de supplice ! Les Juifs l'avaient déjà outragée par des soufflets, Hérode l'avait affublée d'une robe de mépris comme on en mettait aux insensés, et les soldats de Pilate, livrés à eux-mêmes, abandonnés à leur férocité naturelle, avec des lanières que la violence rendait encore plus cruelles, y avaient creusé des sillons sanglants, et quand Pilate présenta le Christ à la foule et qu'il dit : « *Ecce Homo !* Voilà l'Homme ! » ah ! c'était bien l'homme des douleurs, *vir dolorum !* — Où donc trouver une place saine ? Des pieds à la tête, ce n'était plus qu'une plaie. N'était-ce donc pas assez ? N'était-ce pas déjà trop, même pour un coupable ? Et c'était un innocent, c'était un Dieu venu sur la terre !

Il fallait qu'il épuisât jusqu'à la lie le calice de toutes les douleurs, et sur le Calvaire c'est une chair meurtrie, en lambeaux, qu'on dépouille, qu'on met à nu, qu'on expose aux railleries, aux blasphèmes de la foule.

Mais taisez-vous donc, misérables, taisez-vous !... L'univers entier saura votre infamie, et, en voyant la chair profanée du Christ, il vous accusera d'avoir commis la plus grande iniquité qui puisse déshonorer un peuple, une race... Allez, vous serez toujours « les Juifs, » et vos descendants, où qu'ils

aillent, porteront à jamais sur leur front maudit les stigmates honteux de votre forfait !

Regardons le cœur du Christ. Le cœur est le foyer de l'amour. C'est là que naissent les grandes pensées, les dévouements héroïques et les sublimes sacrifices. Et quel cœur que celui du Christ ! Un cœur qui s'est apitoyé, qui a pleuré, un cœur qui a aimé à l'excès, infiniment, *in finem dilexit*. En présence du tombeau de Lazare, en voyant les pleurs du Christ, on se mit à dire : « Voyez donc comme il l'aimait, *ecce quomodo amabat eum !* » (Jo., XI, 36).

Mais sur la Croix, c'est un cœur percé, ouvert par la lance d'un soldat ; c'est un cœur qui verse du sang, c'est un cœur qui ne bat plus, la mort a fait son œuvre. Mais en présence de ce Cœur que l'amour consume encore, qu'il consumera toujours, en présence de ce Cœur immolé, mieux encore qu'au tombeau de Lazare, nous pouvons nous écrier, au milieu de nos gémissements, et dans le deuil d'un tel supplice : — Voyez donc, voyez donc comme il nous aimait !

II

Après cela, m. f., pour achever notre méditation, si nous essayons de pénétrer dans l'âme du Christ, qu'est-ce que nous y voyons ? Dans son agonie au jardin des Olives, il a été triste jusqu'à la mort. La justice de Dieu s'était emparée de lui, elle en avait fait sa victime, elle l'avait jeté par terre, broyé sous le fardeau terrible, monstrueux, de tous les péchés du monde, et elle l'avait obligé dans sa détresse, dans son effroi, à crier vers le ciel et à implorer la pitié de Dieu : « Mon Père, mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! *Transeat a me calix iste.* »

Mais non, c'était impossible, et sur la Croix c'est une torture qui passe toutes les autres. Il sent encore l'atroce brûlure du baiser de Judas qui le livrait aux Juifs et qui avait sans doute sur lui le prix de son infâme trahison. Mais du moins les autres apôtres, Pierre, le chef de son Eglise, où sont-ils ? Ils ont pris la fuite, *relicto eo fugerunt*, et Dieu, Dieu son Père, Dieu dont il a appris aux hommes l'infinie bonté, Dieu, que fait-il à cette heure ? Pourquoi ne confond-il pas les Juifs qui ricanent et qui mettent son Fils au défi de se sauver et de descendre de la croix ?

Mais il faut que le Christ goûte celle de toutes les douleurs qui peut être la plus sensible à son cœur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Cette fois, c'est fini, tout est consommé, les yeux du Christ se voilent, se ferment, son cœur s'éteint, sa tête s'incline, un dernier souffle, un dernier frisson, une dernière secousse... Le Christ est mort... Il a dû passer par toutes les tortures de l'âme et du corps qu'un homme soutenu par un Dieu peut endurer. Il est mort, — *passus est*, — et je voudrais, en vous disant ce mot, avoir des larmes, des sanglots pour les ajouter à ma parole et éveiller dans vos âmes la douleur qu'exige un pareil anniversaire.

Car, m. f., si Jésus-Christ a souffert et s'il est mort, pour qui donc sa Passion ?

Ce n'était pas pour lui : il était l'innocence infinie ; il avait pu dire aux Juifs qui lui tendaient des embûches et qui l'accusaient de commerce avec les démons : « Qui de vous me convaincra de péché ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* » Cela, ils avaient beau faire, ils ne le pouvaient pas.

Le Christ n'avait donc rien à expier pour lui-même. Est-ce que les femmes de Jérusalem, Véronique et les autres, l'accusaient ? Est-ce que le larron qui meurt à sa droite l'accuse ? Est-ce que le centurion qui a présidé à son supplice l'accuse ?... Mais en dehors de ses ennemis, des Scribes, des Pharisiens, en dehors de la foule égarée et dont on a payé les cris de mort féroces, il n'y a qu'une voix pour déclarer, pour affirmer qu'il était vraiment le Fils de Dieu.

Mais alors, pour qui donc le sang qu'il a versé ? Ecoutez l'apôtre S. Pierre qui écrit hardiment et d'une plume inspirée : « *Passus est pro nobis,* c'est pour nous qu'il a pâti. »

Pour nous, m. f., pour vous, pour moi, pour tous les hommes, pour l'humanité tout entière !

Ah ! essayez de comprendre ce mot qui nous met en face d'un grand mystère.

Adam a péché, il a perdu l'amitié de Dieu, il est chassé non seulement du paradis de la terre, mais encore du paradis du ciel, et ses fils, ses descendants infectés de son péché, vont plus loin encore que lui dans l'iniquité. Est-ce qu'on pourrait compter tout ce qu'il y a eu, tout ce qu'il y a maintenant, tout ce qu'il y aura encore dans le monde, jusqu'à la fin des siècles, d'impiétés, de blasphèmes, de forfaits, de trahisons, de meurtres, de débauches et d'infamies ? C'est impossible !

Et pour effacer tout cela, pour laver tout cela, comme dit S. Paul, pour satisfaire à la justice divine irritée, pour ouvrir le ciel et en forcer les portes, tout le sang des hommes, même des plus saints, ne suffisait pas ; il fallait un autre sang, un sang d'une autre vertu, il fallait le sang du Christ, il fallait le sang d'un Dieu fait homme.

Oh ! alors, je comprends, la lumière se fait à mes yeux et mon cœur palpite d'émotion.

Pro nobis ! Il s'agissait de nous racheter, de payer notre dette, une dette formidable, à la justice divine, et c'est ce que Jésus-Christ a fait.

Pro nobis ! Il s'agissait d'effacer la souillure de nos péchés et de purifier nos âmes, et c'est ce que Jésus-Christ a fait.

Pro nobis ! Il s'agissait de fonder l'Eglise et de mettre entre ses mains un sang assez efficace, assez pénétrant pour que les Sacrements fussent des sources de grâce et de vie, et c'est ce que Jésus-Christ a fait.

Pro nobis ! Il s'agissait d'établir un sacrifice qui supprimât, remplaçât tous les autres et qui, par toute la terre, serait un trait d'union entre Dieu et les hommes, et c'est ce que Jésus-Christ a fait.

Pro nobis ! Il s'agissait de donner aux hommes

un sang divin qui coulât sans cesse sur l'autel, un pain sacré qui les nourrît et qui fût en eux le germe de la vie éternelle, et c'est ce que Jésus-Christ a fait.

Pro nobis ! Il s'agissait de nous aimer, de nous aimer comme un Dieu sait aimer, sans limites et sans bornes, avec un cœur toujours ouvert pour nous y réfugier et toujours brûlant pour y trouver la chaleur et la vie... *Passus est pro nobis !*

* * *

O m. f., retenez bien ces deux mots, et quoi qu'il vous arrive, si pauvres, si déchus, si abandonnés que vous soyez, alors même que le poids de vos fautes vous ferait trembler, prenez votre crucifix, approchez-le de vos lèvres, baisez-en l'image sacrée et en vous-mêmes dites et répétez : « O Christ Jésus, merci, merci ! Je vous adore et je vous aime, parce que c'est pour moi que vous avez souffert et que vous êtes mort ! » Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LA FÊTE DE PAQUES

I

MENTITA EST INIQUITAS SIBI

Mes frères,

« *Mentita est iniquitas sibi.* L'iniquité s'est trompée elle-même ! » Telle est la parole de reconnaissance éperdue et de libération joyeuse que David laissait échapper de ses lèvres, quand il faisait, avant d'être sacré à Hébron, un retour sur son passé. (Ps. XXVI, 12).

Telle est la parole qui se présente à notre foi quand, en ce jour de Pâques, nous jetons un regard sur le complot infâme qui fut ourdi contre notre Christ, contre notre Jésus, contre notre Dieu, à jamais aimé, et qui l'amena, après des humiliations sans nombre et des souffrances indicibles, jusqu'à la mort de la Croix.

Telle est la parole qui sera éternellement vraie toutes les fois que l'impiété, dans sa démence inguérissable, recommencera ses entreprises de haine contre Dieu et contre son Eglise.

Semblables aux disciples apeurés qui lâchent pied au premier acte, et même dès la première scène du drame, nous nous écrions tout de suite : « Tout est fini ! » Et nous nous hâtons de verser des larmes sur nos illusions envolées et nos espérances perdues.

« Insensés, et cœurs lents à croire ! » comme disait le Christ ressuscité aux deux pèlerins d'Emmaüs, nous oublions que rien ne peut triompher de Dieu, et que l'impiété aura beau renouveler sans fin ses tentatives téméraires : elle est vouée d'avance à la faillite de tous ses projets ; chacun de ses assauts, quelque furieux et quelque soigneusement combiné qu'il soit, n'aboutira jamais qu'à faire redire la parole vengeresse : « *Mentita est iniquitas sibi.* L'iniquité s'est trompée elle-même ! »

Cette leçon, toujours capitale pour des âmes chrétiennes, est particulièrement opportune en ce moment. Notre foi et notre patriotisme y trouveront également leur compte.

I

La première vérité qui ressort de la fête de Pâques est que l'iniquité, en machinant ses complots, *ne fait que servir les desseins de Dieu.*

Voyez ce qui se passe à Jérusalem.

Le Messie est venu sur la terre pour sauver le monde, perdu par le péché d'Adam. Pour cela, la justice de son Père exige qu'il souffre et qu'il meure. Mais qui osera porter la main sur Lui ? Le plan de la miséricorde divine ne va-t-il pas être rendu impossible, faute de criminels assez insensés pour s'attaquer à Dieu même ?

La crainte que j'exprime est d'autant moins chimérique que Jésus est né et a vécu au milieu de ce peuple juif qui est, depuis quatre fois dix siècles, le dépositaire des prophéties ; non pas un dépositaire négligent, mais jaloux et fier du dépôt qui lui est confié, qui lit chaque jour les oracles divins et qui en vit. Comment ce peuple pourra-t-il se tromper, au point de prêter les mains au déicide qui est annoncé ?

Mais quel est ce conciliabule ténébreux qui se réunit le Mardi-Saint, au soir, dans le vestibule de Caïphe ? Il y a là les Pharisiens, les Sadducéens, les Prêtres, les Scribes, les Anciens du peuple, tous gens versés dans la science des Ecritures. Et quel est le but de leur réunion ? C'est de se saisir de Jésus par ruse et de le faire mourir.

Une crainte cependant les hante. Ont-ils peur de se tromper, en arrêtant le Messie depuis si longtemps attendu, ce Messie, qui est la seule raison d'être de leur nation ? Non. Ils n'y pensent même pas. Ce qu'ils redoutent, c'est le peuple ; le peuple, qui se précipite sur les pas de Jésus ; le peuple qui, avant-hier encore, lui a fait un triomphe tel que n'en connut jamais aucun César romain ; le peuple, qui pourrait se soulever, si l'on s'avisait de toucher à son idole. Pour éviter tout tumulte, remettons la chose après les fêtes de la Pâque.

Le plan est bien combiné. Le Christ, attiré dans un piège quand la foule des pèlerins aura regagné ses villages, disparaîtra obscurément, sans qu'on sache trop comment. De la sorte, il n'y aura pas d'éclat, ce qui est toujours fâcheux quand on fait une besogne malpropre.

Mais un incident, inattendu et favorable, change cet arrangement. Voilà qu'un individu se présente. C'est Judas, l'un des Douze. Lui aussi connaît bien les prophéties, puisque son Maître a annoncé devant lui qu'il serait crucifié, et qu'il ressusciterait après trois jours. Mais, pour l'instant, il ne voit qu'une bonne occasion de faire un marché avantageux. « Que voulez-vous me donner, dit-il aux Princes des Prêtres, et je vous le livrerai ? » L'offre parut on ne peut plus heureuse. « Combien veux-tu ?

— Cela vaut un bon prix. — Trente pièces d'argent ? — Entendu. »

Vous savez le reste et comment tout marcha ainsi qu'il était arrangé.

Arrangé par les Juifs ! Oui, sans doute. Mais arrangé de point en point, bien avant eux, par Dieu lui-même, ainsi que l'attestaient les prophéties.

« Les rois de la terre et les princes se sont ligués contre le Seigneur et son Christ. » (Ps. II, 2). Voilà, annoncée par David, l'alliance des Princes des Prêtres avec Pilate et Hérode.

« Des témoins d'iniquité se sont levés contre moi. » (Ps. XXVI, 12). Voilà les faux témoignages prédits par le même David.

« Ils pèseront trente pièces d'argent pour ma rançon. Et le Seigneur me dit : Allez jeter à l'ouvrier en argile cette belle somme à laquelle ils m'ont estimé, lorsqu'ils m'ont mis à prix ! » (Zach., XI, 12-13). Voilà, énoncé par Zacharie, le chiffre précis de la somme payée au traître Judas, et l'usage qu'on en fit, quand, désespéré de son crime, il se fut pendu.

« Frappe le pasteur et les brebis seront dispersées ! » (Zach., XIII, 7). Voilà la fuite des Apôtres décrite par le même Zacharie.

« Servons-nous du bois pour le faire mourir. » (Jér., XI, 19). Voilà le supplice de la croix prévu par Jérémie.

« Ils ont percé mes mains et mes pieds. On compterait tous mes os. Ils prennent plaisir à me considérer en cet état. Ils partagent mes vêtements. Ils tirent ma robe au sort. » (Ps. XXI, 17-19). Voilà comment le Psalmiste avait décrit par avance l'état dans lequel serait mis le Sauveur.

« J'ai cherché des consolations et je n'en ai pas trouvé. Pour ma nourriture, ils m'ont donné du fiel, et pour mon breuvage, dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre. » (Ps. LXVIII, 21-22). Voilà encore David annonçant les cruautés qui ont accompagné la fin de l'Homme-Dieu.

Est-ce assez clair ? Est-il assez évident que les complots des Juifs n'ont fait que servir les desseins de Dieu, et mettre le Christ à même d'accomplir sa mission rédemptrice ? Est-il assez démontré que les ennemis de Jésus, au moment où ils croyaient triompher de lui, ne faisaient pas autre chose que de préparer sa victoire ? Quelle preuve de la suprême puissance de Dieu ! Et quel espoir infini pour ceux qui, comme le Christ béni, sont en butte à la haine et aux agressions injustifiées de la méchanceté humaine ! Jésus était le Fils du Père très bon qui est dans les cieux. Mais ne sommes-nous pas ses enfants aussi ?

> Celui qui met un frein à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Telle est notre foi inébranlable, et aussi que si Celui-là permet que nous soyons éprouvés par les gens mauvais, cela ne peut pas être pour leur triomphe qui serait une insulte à la justice divine, mais pour notre salut éternel, à nous !

II

Il est une seconde vérité que nous enseigne la fête d'aujourd'hui : c'est que l'iniquité, en croyant vouer ses victimes à la haine, ne fait en réalité que *les signaler à l'amour*. En cela encore, elle se trompe elle-même : *Mentita est iniquitas sibi !*

Il fallait, à tout prix, abattre le prestige du Christ, éteindre cette auréole de bonté, de sainteté et de puissance surnaturelle qui rayonnait autour de son front. De là, toutes les insultes, tous les outrages, toutes les humiliations qui lui furent prodigués au cours de sa Passion.

Contre lui, on produit les accusations les plus infamantes : c'est un impie, un blasphémateur, un séducteur qui soulève la foule, un perturbateur de la paix publique. On le livre à la valetaille du prétoire et à la soldatesque d'un corps de garde ; on l'affuble, tour à tour, de la pourpre des Césars et de la robe des fous ; on le frappe ; on lui crache au visage ; on le déchire à coups de fouets ; on lui met sur la tête une couronne d'épines et à la main un sceptre de roseau ; mis en parallèle avec un bandit, c'est le bandit qui lui est préféré ; la foule, ameutée et payée, le hue ; on le condamne au supplice des esclaves ; on le crucifie entre deux malandrins ; et, quand il agonise, les passants ricanent et l'insultent : « Ah ! toi, disent-ils, qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même !.. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende donc maintenant de la croix, et nous croirons en lui ! »

En effet, à ce moment-là, ils pouvaient bien croire qu'ils en avaient fini avec Jésus de Nazareth. Leur haine, comme une contagion infernale, avait gagné la multitude et lui avait fait oublier bienfaits, miracles, acclamations enthousiastes, tout le passé ! Celui que naguère on suivait en foule mourait sur un gibet d'ignominie, après avoir épuisé, jusqu'à la dernière goutte, le calice amer de la douleur et de la honte... Décidément, Judas avait été un homme bien précieux ; est-ce que cette mort infamante ne valait pas mieux, pour en finir avec la doctrine nouvelle, qu'une mort obscure qui eût prêté à toutes les suppositions et à tous les mystères ?

Mentita est iniquitas sibi. Là encore, la haine s'est lourdement trompée !

Le grand jour des débats qui ont précédé la mort de notre Dieu a versé la lumière, premièrement sur toutes les infamies criantes qui furent mises en œuvre contre lui, toutes ces accusations mensongères, qui changeaient de nature toutes les fois qu'on changeait de tribunal, sans jamais changer de fausseté ; tous ces faux témoignages qui se contredisent et se détruisent eux-mêmes ; ce mépris de la légalité qui se retrouve à chaque pas ; et enfin cette condamnation capitale portée par un juge qui, à plusieurs reprises, publiquement, a reconnu l'innocence de l'accusé. Voilà déjà de quoi vouer à l'éternel opprobre la mémoire des bourreaux, et à l'éternelle sympathie celle de la victime.

Et puis, est-ce que le grand jour des débats n'a pas fait resplendir la vertu sublime du Christ ? Cette douceur inaltérable au milieu des pires outrages ; cette résignation que rien ne peut abattre ; cette majesté même qui lui interdit toute révolte et qui fait courber, devant lui enchaîné, devant lui flagellé, devant lui ruisselant de sang, la morgue hautaine des proconsuls romains. Tout est d'un Dieu ici, et voilà pourquoi la Passion de Jésus a converti plus d'âmes que tout le reste de ses enseignements, que tout le reste de ses miracles, que tout le reste de sa vie !

Enfin, ce qui resplendit d'un éclat qui éblouit, quand on lit la Passion, c'est que notre Dieu l'a subie parce qu'il l'a bien voulu. Il pouvait, il l'a bien montré, confondre et anéantir ses ennemis. Pourquoi donc a-t-il voulu tant souffrir ? Vous savez la réponse, la seule réponse : c'est parce qu'il nous aimait !

Quoi donc ! C'est pour moi, c'est à cause de moi, c'est pour me sauver !... C'est pour moi toutes ces injures !... tous ces outrages !... tous ces crachats !... tous ces coups !... toutes ces souffrances !... C'est pour moi, cette croix !... pour moi, cette agonie !... pour moi, cette mort !... Et je ne l'aimerais pas ?... Et je ne souffrirais pas un peu pour lui qui a tant souffert pour moi ?... Mais non, ce n'est pas possible !...

Non, il n'est pas possible, après la Passion, de ne pas aimer Celui qui nous a aimés jusqu'à en mourir ! Cela, l'humanité l'a compris avec son cœur. L'iniquité s'est trompée. L'être le plus aimé, le plus adoré, le plus passionnément servi, suivi, chanté, c'est Celui qu'elle a voulu et cru faire haïr, c'est Jésus-Christ !

III

M. F., un dernier trait reste à souligner, pour achever cette démonstration des défaites finales de l'iniquité : c'est que, après avoir servi malgré elle les desseins de Dieu, après l'avoir fait aimer quand elle voulait le faire haïr, *elle rend son triomphe plus éclatant*. Ce n'est pas la leçon la moins encourageante de la Passion.

Le matin du grand Sabbat de la Pâque, alors que le corps de Jésus était déjà, depuis plusieurs heures, dans le tombeau de Joseph d'Arimathie, les Juifs furent pris d'une crainte soudaine. Le Christ n'avait-il pas annoncé qu'il ressusciterait après trois jours ? Ce souvenir troubla la joie de leur triomphe, au point qu'au mépris des prescriptions légales ils décidèrent de venir trouver Pilate.

« Seigneur, lui dirent-ils, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, pendant qu'il vivait encore : « Après trois jours, je ressusciterai. » Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : « Il est ressuscité d'entre les morts. » Car la dernière erreur serait pire que la première. »

Pilate, qui avait assez de cette affaire, répondit, non sans ironie : « Vous avez des gardes ; allez, gardez-le comme vous savez le faire. »

Les Juifs ne perdirent ni un instant ni une précaution. En effet, ils étaient gens avisés. Ils allèrent au sépulcre, y mirent leur sceau et y placèrent des gardes auxquels, sans doute, ils donnèrent une consigne détaillée et sévère.

Et voilà que, le matin de Pâques, le tombeau du Christ est vide ; les soldats qui veillaient, épouvantés, se sont enfuis ; le corps du Crucifié n'est plus là ; lui-même, plein de vie, s'est montré à plusieurs témoins : il est ressuscité !

Ressuscité !... Mais, alors, toutes les précautions que les Juifs ont prises vont se retourner contre eux !... Comment expliquer maintenant que le corps ait disparu ?... Dire que les soldats se sont endormis, et que les disciples de Jésus, profitant de ce sommeil, ont dérobé ce corps divin, c'est un expédient piteux, auquel personne ne croira, ni les Juifs eux-mêmes, ni la postérité.

La postérité, en effet, ne sera pas sans voir paraître des gens que gênera la résurrection du Fils de Dieu ; ceux-là seront encore plus gênés par les gardes et par les scellés des Juifs. Grâce aux Juifs, grâce à leur haine, la résurrection du Christ est le plus certain des faits historiques ; grâce à eux, grâce à leur haine, son triomphe est plus éclatant que le soleil. *Mentita est iniquitas sibi !*

* * *

Non ! on ne triomphe pas de Dieu ! Telle est bien la conclusion qui ressort avec éclat de ce que nous venons de dire.

Quel encouragement pour nous qui avons lié notre cause à la sienne, notre sort au sien !

Q'importent les épreuves qui peuvent fondre sur nous ! L'histoire du Christ Jésus est là pour nous rassurer. La Passion durera peu pour nous, comme elle a peu duré pour lui. Et ensuite, ce sera Pâques pour nous comme pour lui ; Pâques, c'est-à-dire le triomphe éclatant, vengeur, éternel ! Ainsi soit-il.

II

L'ESPÉRANCE

Surrexit Christus spes mea.
Il est ressuscité, le Christ, mon espérance.
(Prose *Victimæ paschali*).

Mes frères,

Dans cette fête tout nous parle d'espérance. La nature s'est rajeunie, les arbres reverdissent, les oiseaux chantent en cherchant la place de leurs nids. Dieu nous a envoyé de belles Pâques fleuries, partout souffle une douce brise, comme parfumée d'espérance.

A ces harmonies naturelles l'Eglise ajoute les surnaturelles. Après avoir longtemps gémi sur les

douleurs de Jésus crucifié et sur le tombeau du Sauveur son Epoux, son Maître et son Fondateur, elle emprunte la parole de sainte Madeleine et s'écrie : « Le Christ est vraiment ressuscité, le Christ, mon espérance ! *Surrexit Christus spes mea.* » Et à ces mots, les cœurs tressaillent, les âmes se dilatent, toutes les voix intérieures se prennent à chanter.

C'est que l'espérance est la plus douce des choses d'ici-bas. Dieu l'a plantée dans le cœur de l'homme jusqu'au fond, afin qu'elle y demeure toujours, indéracinable, malgré les tempêtes de la vie, comme la suprême ressource dans le malheur, comme le baume le plus suave dans la félicité. C'est une compagne qui ne nous quitte jamais.

Bien qu'il soit naturel d'espérer, Dieu cependant *nous en fait encore un devoir*. De plus il nous ordonne de développer, *de cultiver l'espérance* dans nos âmes, dans nos familles, dans nos enfants.

I

Elles sont trop communes, hélas ! les doctrines qui nous prêchent le désespoir, l'incroyance, le nihilisme, et qui nous disent : « Il n'y a rien au-delà de ce monde. Ceux qui sont heureux ici-bas, tant mieux pour eux ! Ceux qui sont pauvres, tant pis ! Qu'ils se dédommagent comme ils pourront, mais ils n'ont rien à attendre d'une autre vie. »

Je dis que cette doctrine est *contre nature*, et que *rien n'est plus juste que l'espérance*.

1. Elle est contre nature. Il est incontestable en effet que Dieu nous a créés ; que s'il nous a donné la vie, cette chose inappréciablement bonne, il est bon, il est juste, il est plein de miséricorde. C'est donc chose absurde de ne pas mettre notre confiance dans un être aussi bon et aussi puissant. La doctrine de la désespérance ne peut être que le produit d'un cerveau malade qui ne raisonne pas, qui est devenu déséquilibré.

Est-ce que ce n'est pas l'espérance qui nous soutient toujours ? Est-ce que le laboureur, quand il sème, n'espère pas récolter ? Est-ce que l'ouvrier, quand il travaille, n'espère pas se procurer le bien-être, fonder sa maison, assurer de légitimes jouissances à sa famille ? Est-ce que le soldat, quand il va se battre, n'espère pas vaincre l'ennemi et revenir sauf ? Supprimez l'espérance, vous cassez les bras au laboureur et à l'ouvrier, et les armes tomberont d'elles-mêmes des mains du soldat. Il n'y a qu'un seul puissant mobile de nos actions, c'est celui-là. « Toute la vie des hommes consiste en espérances, dit Salvien. *Totum inter homines spebus agitur* [1]. » C'est tellement vrai que parmi vos peines, vos déceptions, vos angoisses, vous vous consolez toujours par ce mot : « Il faut vivre en espérance ! »

« L'espérance, dit S. Augustin, est l'âme de la vie humaine. Cette vie mortelle puise son principe vital dans l'espérance de la vie immortelle, *vita vitæ mortalis spes est vitæ immortalis* [2]. »

[1] *Adversus avaritiam*, l. XL, cap. 12.
[2] *Enarrat. in Ps. 103*, n° 17.

Et Bossuet ajoute qu'elle est « la main de l'âme » qui se tend vers le ciel, pour rencontrer cette autre main que Dieu nous présente avec tendresse afin de nous sauver. *Misit de cœlo et liberavit me.* (Ps. LVI, 4).

Ils sont donc bien coupables ceux qui enlèvent l'espérance aux âmes ; c'est comme s'ils leur supprimaient la source de la vie, comme s'ils coupaient cette main tendue vers Dieu, les laissant impuissants et mutilés. Ce sont, inconsciemment peut-être, mais en réalité, de grands malfaiteurs.

Bien à plaindre aussi sont leurs victimes. Ils traversent cette vie sans la comprendre, avec un cœur haineux et inassouvi, incapables de la porter car elle leur est trop lourde, d'en pénétrer les rouages et les mystères, car ils ne voient pas, ils ne connaissent pas le grand auteur de cette machine qui pour eux demeure inexpliquée et inexplicable. Aussi ils sont tristes. Dans leurs heures de réflexion solitaire où ils ne peuvent se fuir eux-mêmes, ils s'interrogent sur le redoutable problème de la vie, et ne trouvant pas de réponse certaine parce que la foi leur manque, ils se disent au fond d'eux-mêmes : « Ceux-là sont bien heureux qui croient et qui espèrent. Ils savent où ils vont, ce qu'ils font, ils connaissent le but ; la mort n'est pas pour eux une fin, mais le commencement d'une autre vie ! » Et ils maudissent ceux qui leur ont ravi la foi.

Je ne parle pas des conséquences sociales violentes des doctrines de désespérance. Le poète les a résumées dans un vers célèbre :

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte,

comme dans une famille, des enfants sans respect sont aussi des enfants sans cœur.

2. L'espérance est donc commandée par la nature. J'ajoute qu'elle est *juste*. Tout travail mérite salaire, toute victoire doit être couronnée. Si je travaille comme un bon soldat du Christ, je mérite ma récompense, et je suis sûr de l'obtenir parce que Dieu est juste. Autrement il ressemblerait à ce maître qui ne paie pas ses ouvriers et que l'Ecriture maudit, parce que le salaire de l'ouvrier est sacré. Or cette comparaison serait un blasphème.

Eh bien ! ce sentiment si naturel, si juste, si légitime, qui est incrusté au fond de nous-mêmes si profond qu'il est impossible de l'en extraire totalement ; ce sentiment si consolant qui est le ressort de notre vie, le bonheur de nos journées, qui est à notre âme ce que l'aile est à l'oiseau, non seulement Dieu l'encourage, mais il en fait une vertu, et « une vertu souverainement exigée [1]. » Il nous fait un devoir d'espérer, il exige que nous ayons confiance en lui. Douce exigence, heureuse contrainte, comme celle qui nous oblige à respirer un air pur, à sustenter nos forces par une saine nourriture, à respirer un parfum délicieux. C'est-à-dire qu'en nous commandant d'espérer, Dieu nous commande aussi de vivre et de vivre heureux.

[1] *Génie du Christianisme*, livr. II, ch. 3.

II

Dieu nous a mis au fond du cœur l'espérance, comme un rameau immortel arraché à l'antique arbre de vie, comme une fleur aux sucs fortifiants. Elle *nous donne la force*, nous devons donc *la cultiver*.

1. Le Créateur ne veut pas que sa créature soit écrasée par le malheur, les accidents, les infortunes de la vie. Il ne veut même pas que nous soyons heureux à demi. Il est notre Père, un père qui aime ses enfants, qui les suit pas à pas, qui ne les quitte jamais de son tendre et clairvoyant regard, mais qui leur laisse toutefois une pleine liberté d'action.

Père énergique d'ailleurs, qui entend que ses enfants lui ressemblent, soient dignes de lui, vaillants, laborieux, de bonne race, *ipsius genus sumus*. (Act., xvii, 28). C'est pourquoi il ne leur ménage point les peines qui développent l'initiative et le courage ; les difficultés qui les obligent à se débrouiller, à travailler ; les combats qui aguerrissent. Quand ils se sentent faiblir, ils crient vers Dieu, ils regardent le ciel, le séjour du Père, la patrie de l'espérance, et quand ils ont triomphé, leurs yeux s'élèvent encore du même côté pleins de reconnaissance.

Je disais tout à l'heure : Regardez ceux qui n'espèrent pas, ils sont tristes. — J'ajouterai : Regardez au contraire ceux qui espèrent, les chrétiens, leur visage respire le contentement, même dans l'épreuve et la lutte. En eux il y a toujours quelque chose qui fleurit et qui chante. Parmi les plus âpres inquiétudes, ils disent : « *O Crux ave, spes unica*. La Croix où mon Sauveur a souffert, voilà mon unique mais indéfectible espérance. » Parmi les joies de la famille et du travail, quand, les difficultés vaincues, le chrétien jouit de quelque félicité, il chante : « *Surrexit Christus, spes mea*. Il est ressuscité, le Christ mon espérance, et il m'appellera un jour à partager ses gloires et ses joies. » Et songeant aux peines de l'avenir, il se dit que tant qu'il aura l'espérance il sera fort.

Mais ne vous y trompez point : seule est pleinement efficace l'espérance chrétienne, fondée sur la bonté et la puissance de Dieu, l'amour et l'adoration de Jésus-Christ. L'autre, l'espérance purement naturelle, est bonne, mais elle n'entraîne pas avec elle la grâce ; aussi n'est-elle pas assez vivace pour nous soutenir et nous réconforter victorieusement. La Croix de notre Sauveur demeurera toujours « l'espérance unique, » la seule qui ne laisse jamais tomber, la seule qui relève l'âme brisée en lui disant : « Courage ! tu souffres beaucoup ; ton Maître ne l'en aime que plus, car tu lui ressembles davantage. Va, toi aussi, comme lui, tu ressusciteras à la vie, au bonheur, à la gloire. »

2. Puisqu'elle est si utile, qu'elle nous donne tant de force, nous devons donc *la cultiver*, en nous d'abord, afin que nous puissions la faire rayonner sur les autres et nous en nourrir, puis dans nos familles, dans nos enfants.

Vous vous souvenez de ce roi de France enfant dont on disait : « Il est beau comme l'espérance ! » Tels nous apparaissent aujourd'hui vos enfants dans cette fête pascale, qui est leur fête, car l'Eglise veut les voir et les bénir. Ils ressemblent à ces fleurs blanches et roses qui s'épanouissent sur nos arbres et nous promettent de beaux fruits. Mais ces fruits ne sont encore qu'en espérance. Un vent brûlant, une gelée peut, en une matinée, flétrir toutes ces espérances en fleur.

Quand je contemple les arbres pleins de promesses, je songe à ces jeunes arbres qui sont vos enfants. Sont-ils vivifiés par la sève de la foi, réchauffés par la vérité chrétienne ? Hélas ! trop souvent nous avons sous les yeux le triste spectacle de pauvres petites âmes gelées. On les ouvre, comme au lendemain du désastre on ouvre le calice d'une fleur ; au fond du calice vous apercevez un petit point noir et vous vous dites : « Cette fleur est perdue. » Au fond de l'âme aussi nous découvrons des tares, de petits points noirs d'impiété, d'inconduite, et nous pensons : « Voilà une âme bien compromise, elle n'a plus la vie de la grâce : elle est morte ! » Mais l'Eglise garde l'espoir de la ressusciter, car elle sait qu'il reste de puissants germes de vie, qu'à certaine heure décisive la foi se réveille, les sentiments religieux reviennent, admirablement rajeunis et chrétiens. Cependant vous avouerez qu'il n'est point naturel qu'au lieu des fruits attendus on ne trouve que des espérances incertaines et flétries.

Ah ! si vous vouliez ! si vous saviez élever vos enfants, leur inspirer la foi, l'amour de Jésus-Christ, leur parler comme à des âmes de haute valeur que Dieu vous a confiées, après les avoir faites à son image et à la vôtre, comme à des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ !

Si vous saviez empêcher votre cœur d'être faible, votre volonté de fléchir, vos lèvres de dire ce qu'ils ne doivent pas entendre, quand ils sont là et qu'ils écoutent !

Si vous saviez être doux et fermes à la fois : fermes pour corriger leurs défauts, les préparer à la vie qui ne les gâtera pas comme vous le faites ; doux pour faire entrer les convictions dans leurs cœurs comme une huile qui pénètre même le marbre ; si enfin vous leur donniez l'exemple de la piété et de la prière, quelle belle moisson de bonheur, de probité, de fierté chrétienne et de grâce divine vous récolteriez quelque jour ! Vous seriez fiers d'eux parce que, par l'espérance chrétienne, vous auriez élevé des hommes, des mères de famille droites et bonnes, des jeunes filles qui jusqu'à la fin et au delà vous aimeraient avec une tendresse qui n'est inépuisable que si elle s'abreuve aux sources de la grâce.

Et si parfois Dieu vous les enlève à la fleur de l'âge, moissonnant vos espérances qu'il trouve assez mûres, ce coup terrible même ne vous abattra pas. Près de la tombe ouverte qui va recevoir et enfermer ce que vous aimez le plus au monde, vous redirez cette parole d'un grand chrétien auprès du

cercueil de sa fille : « La tombe germe l'espérance ! »

Et vous ajouterez dans votre cœur soudain raffermi : « Elle ressuscitera et je la reverrai, car elle s'est endormie dans le Christ et il est ressuscité, lui, mon espérance. *Surrexit Christus spes mea.* »

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XX

Pâques

L'IMMORTALITÉ DE L'ÉGLISE

Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

(Matt., XVI, 18).

Mes frères,

Des chants de joie et des hymnes d'allégresse montent aujourd'hui à nos lèvres pour célébrer les gloires du tombeau de Jésus-Christ. Il s'est ouvert aux premiers rayons de l'aurore pour devenir la lumière de notre foi et le gage de nos espérances. Cependant je voudrais dans cette fête vous parler d'une autre immortalité : celle de l'Eglise. Représentante de Jésus-Christ, l'Eglise continue la vie de son Maître : comme lui, elle passe en faisant le bien, à travers toutes les amertumes et tous les triomphes, tantôt appuyée sur une croix, tantôt le front ceint d'une couronne, mais offrant toujours le spectacle d'une vitalité indéfectible.

I

De toutes les victoires qu'il soit donné de remporter ici-bas, il n'en est point de plus difficile que de vaincre le temps. Le temps est l'ennemi inévitable des choses et des hommes.

Les hommes meurent, et l'Eglise reste. Que la tombe d'un mortel soit environnée d'éclat et que de ses cendres refroidies s'échappe un reflet de gloire, ou bien qu'il repose ignoré dans un sillon obscur, sa vie a passé fugitive comme l'ombre. Après avoir fait un peu plus ou un peu moins de bruit, pour lui, au bout du chemin, c'est fini. Voltaire est au tombeau et Renan aussi.

Les familles meurent, et l'Eglise reste. Dans la condition ordinaire des familles, lorsqu'on veut compter par siècle leur durée, le nombre en est toujours limité. Heureuses celles qui laissent une mémoire honorée, et qui, en se transmettant un héritage pur, se transmettent le plus riche trésor de vertus ! Toutefois, les années renversent l'une après l'autre les familles : qu'elles s'abritent sous un humble toit ou qu'elles aient des palais pour demeures, l'oubli est l'écueil où elles viennent toutes se briser.

Les institutions meurent, et l'Eglise reste. Les institutions sont un jouet entre les mains des hommes, qui en disposent à plaisir dans un jour de caprice. Aujourd'hui respectées, demain bouleversées, elles s'en vont au gré de la foule. Que de sceptres en éclats, que de couronnes tombées dans la suite des âges ! Les événements qui viennent de se dérouler avec la guerre, semeuse de ruines, ont largement de quoi nous instruire à cet égard.

Les patries meurent, et l'Eglise reste. Voyez les nations antiques, si brillantes cependant, si lettrées, si polies : malgré tant d'éclat, elles sont mortes. Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle,* a tourné ses regards vers ces grandes plaines inanimées de l'Asie où les empires premiers-nés du monde, Assyriens, Mèdes, Perses, dorment leur dernier sommeil, sous un amoncellement de débris. Il en sera de même de tous les peuples.

Créations du génie, monuments des hommes, sceptres et diadèmes, tout passe, tout s'use sous la morsure des siècles. Dans la nature elle-même, les plantes germent, croissent, mûrissent et se fanent, et le ciel a des étoiles qui s'éteignent, parce que tout cela est l'œuvre du temps. Au contraire, pour l'Eglise, les années n'ont pu la vieillir. Dix-neuf fois séculaire, elle n'a rien perdu de sa beauté originelle : reine tranquille des siècles, elle les voit s'écouler comme d'autres voient s'écouler les jours et comme si, au milieu de tant d'éléments passagers et mobiles, elle reposait sur des assises de granit. Pourquoi ? Parce que l'Eglise est fondée sur Jésus-Christ, et que Jésus-Christ ressuscité a vaincu la mort.

II

Est-ce à dire que l'Eglise, dans le cours des âges, n'ait pas connu l'épreuve ? Non.

L'immortalité heureuse, tel ne fut pas le sens des promesses du Sauveur à son Eglise. Loin de là, il a voulu pour elle, dans les conseils de sa sagesse, le signe, l'auréole de l'épreuve : « *In mundo pressuram habebitis,* vous serez pressurés dans le monde. » (Jo., XVI, 33). Au fait, quel chemin de douleur que le chemin parcouru par l'Eglise depuis ses premières origines !

Rome commence la lutte. Des tyrans comme Néron, jaloux de leur pouvoir et plus encore de la liberté de leurs passions, essayent à maintes reprises d'anéantir l'Eglise. Pendant trois siècles, l'épée sanglante des Césars fauche des milliers de martyrs : depuis le pontife jusqu'au simple fidèle, tout ce qui porte un nom chrétien est impitoyablement poursuivi. Mais voici l'heure de Dieu, et à peine a-t-elle sonné que la Croix resplendit victorieuse sur le Capitole des Césars.

Après, l'Eglise se fait l'éducatrice des peuples barbares. Le sentiment de la liberté, l'honneur familial, l'amour de la justice, le respect de la faiblesse et de l'infortune, tout ce qui a donné à la civilisation européenne son prestige, nous le devons à l'Eglise. Mais, pour créer ces saintes choses, combien de menaces n'a-t-elle pas soulevées ! Combien de fois, pour les défendre, son front n'a-t-il pas été meurtri ! Mais les colères les plus vives s'apaisent sous sa main bonne et puissante, et, à une époque tourmentée, elle arrive, au prix de

mille sacrifices, à faire régner la douceur des mœurs modernes.

Un jour, un moine pour qui le fardeau de l'obéissance et de la vertu était devenu trop lourd, Luther, arbore l'étendard de la révolte et emploie sous le patronage de la force toutes les ressources de la ruse pour renverser l'œuvre du Christ. Dans cet espoir, l'hérésiarque, soutenu d'ailleurs par le pouvoir séculier, s'élèvera audacieusement contre elle et lui livrera assauts sur assauts... L'Eglise souffre avec patience, elle attend ; et, au moment voulu, Dieu, se faisant son vengeur opportun, *opportunus vindex,* impose une barrière infranchissable au prince des ténèbres.

A son tour, la Révolution, fruit de l'athéisme du XVIIIe siècle, se lève menaçante, destructive. Partout on voit des temples ruinés, des autels sans hosties et des fêtes sans honneur ; partout ce qui appartenait à la religion est proscrit : ses ministres, ses biens, les institutions, les usages, les noms mêmes qu'elle a consacrés. On eût dit le glas de l'Eglise qui sonnait. Mais, le grain de blé jeté en terre, lui aussi, ne le croirait-on pas perdu ? Laissez tomber la pluie, la neige, le vent, tous les frimas. Bientôt, après avoir germé en silence, il va devenir une tige, puis un épi, puis une moisson. Il en fut de même pour l'Eglise après la tourmente révolutionnaire.

Ainsi, chaque siècle, et on pourrait dire chaque peuple, a eu ses dates fatales qui nous montrent l'Eglise abandonnée aux mains de ses ennemis. Rien n'a manqué à son épreuve, ni la force brutale, ni la ruse hypocrite, ni les colères d'un pouvoir ombrageux, ni celles des multitudes abusées. Malgré tout, elle demeure. Si élevée que soit une chaîne de montagnes, le temps impitoyable finit toujours par en avoir raison. Un à un les matériaux descendent, entraînés par les avalanches, les glaciers et les eaux courantes, et vient l'heure où l'ancienne montagne fait place à une plaine monotone. L'Eglise, elle, résiste à toutes les tempêtes. En dépit des attaques les mieux combinées, nous la retrouvons au lendemain de la tourmente aussi ferme qu'au début, libre, debout, toute rayonnante de gloire sur le roc immobile où le Dieu de l'Evangile l'a placée.

III

Quand une société a donné de pareilles preuves dans le passé, et que, malgré les années et malgré les hommes, elle s'est maintenue dans une force grandissante, on ne saurait en douter, l'avenir doit encore lui ajouter un nouveau lustre.

L'avenir de l'Eglise, certes, paraît bien assombri ; s'il faut en juger à la lueur de quelques éclairs qui s'en échappent, il y a de quoi s'alarmer. A jeter sur le monde un regard attentif, c'est partout l'oubli des principes nécessaires : ceux qui gouvernent ne demandant plus conseil à la prière et les peuples égarés en révolte contre Dieu, la justice méconnue, la propriété mise en cause, l'âme de l'enfant, le caractère de la famille, les droits de la vertu foulés aux pieds. Le mal s'organise avec un zèle et une intelligence capables de nous faire rougir. Quelle mesure d'épreuves la Providence divine nous prépare-t-elle ? Je l'ignore. L'orage qui gronde a ceci de particulier qu'il gronde à peu près sur tous les points du globe, sous l'influence d'une même secte hostile, zélée persécutrice. L'ennemi ne prend plus la peine de déguiser le but qu'il poursuit : dans toutes les assemblées où fleurit l'acacia, on rêve d'en finir avec l'Eglise. Ecrivains dans leurs revues et professeurs dans leurs chaires considèrent l'Eglise comme une société mourante.

« Tout est perdu ! » disent peut-être même au fond de leur cœur une foule de chrétiens timides. — Non, tout n'est pas perdu. L'Eglise est accoutumée de vieille date à subir l'injustice et la violence sans que jamais elle ait fléchi. Faible comme une mère, ce qui porte ici-bas un gant de fer peut la frapper ; mais, à défaut d'armes, elle a pour se défendre les prières de millions d'âmes. Et sous cette égide elle continue tranquillement sa traversée dans le monde, malgré les flots en fureur et les vents déchaînés.

S'il entrait dans les desseins de Dieu que des jours plus mauvais encore se levassent pour l'Eglise, notre foi dans les promesses divines ne nous permettrait pas de douter d'un lendemain meilleur. « *Et portæ inferi non prævalebunt :* les portes de l'enfer ne prévaudront point. » Que l'Eglise aujourd'hui monte les degrés du Calvaire et qu'à l'image de son Maître adorable elle soit enveloppée de liens et de bandelettes, demain ou le troisième jour, à l'aube matinale, on la verra debout sur la pierre renversée du sépulcre qu'on lui avait préparé, prête à défier de nouveau la force dissolvante du temps et des passions.

Nous portons en nous le germe de la mort, tout corps social aussi ; il n'y a qu'une cité pour ne pas mourir, et c'est l'Eglise. Si elle se confond pour un moment avec les cités de la terre, elle ne saurait périr comme elles. Quand on la croit arrivée à son déclin, elle renaît en vertu de son origine surnaturelle, affirme victorieusement ses idées et reprend sa marche. C'est même quand les possibilités humaines s'évanouissent qu'elle prend plus nettement conscience des promesses de son Fondateur. Il y a évidemment au sein de l'Eglise une force intrinsèque, d'ordre supérieur. En la voyant, par un phénomène de stabilité sans exemple dans l'histoire, résister à des assauts auxquels succomberait toute autre institution, tout esprit sincère reconnaîtra le doigt de Dieu.

* * *

Ne craignons donc pas pour l'Eglise. Arbre divin, du fer même qui la frappe elle reçoit une nouvelle vigueur. Semblable au chêne, elle s'enracine davantage à chaque coup de vent. Astre radieux, chaque soir, elle va bien se coucher derrière la montagne, mais pour reparaître à l'autre versant, pleine de lumière et de vie. Vaisseau du ciel, elle a son pilote, son gouvernail et ses voiles, et c'est sous le souffle de l'Esprit-Saint qu'elle accomplit, et en toute assurance, sa navigation.

Qu'il nous plaise donc de redire avec Bossuet : « Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. *Si je t'oublie,* Eglise romaine, *puissè-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance* [1]. » Ainsi soit-il.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XII

JÉSUS CHANGE L'EAU ÉN VIN AUX NOCES DE CANA

Peu de jours après avoir groupé ses premiers disciples, Jésus fut invité avec eux et sa sainte Mère à des noces à Cana, bourgade à environ 6 kil. au nord-ouest de Nazareth, et patrie de Nathanaël. On croit communément que c'était dans une famille d'amis, ou de parents de la Sainte Vierge.

Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » — Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa Mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Il y avait là six urnes de pierre, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces urnes. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Et il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin. » Celui-ci trouva l'eau changée en vin, et il ne savait pas d'où venait ce vin. Jésus fit ainsi à Cana le premier de ses miracles et manifesta sa puissance, et ses disciples crurent en lui. (Jo., II, 1-11).

Les enseignements que l'on peut tirer du miracle opéré par Jésus aux noces de Cana, feront l'objet des deux instructions qui vont suivre. Aujourd'hui, nous verrons que Jésus a voulu honorer le mariage par un miracle, opéré à la demande de sa divine Mère, avant de l'élever à la dignité de sacrement. Ensuite nous étudierons les relations du sacrement de mariage avec l'Eucharistie. Que Jésus, la vraie lumière, daigne nous éclairer, afin que nous traitions ces deux questions d'une manière utile et édifiante pour les personnes qui sont appelées à l'état du mariage, et celles qui y sont déjà engagées !

* * *

La double présence de Jésus et de Marie à cette fête de famille, mérite de fixer notre attention sur un grand acte de la vie humaine, je veux dire le mariage. Autrefois, Dieu avait présidé lui-même à l'union d'Adam et d'Eve ; mais le mariage, dans la suite, avait perdu une grande partie de cet honneur dont Dieu l'avait entouré au commencement. A Cana, Jésus vient honorer le mariage avant de l'élever à la dignité de sacrement.

Il est là, avec sa sainte Mère, pour apprendre aux époux chrétiens que s'ils veulent recevoir les bénédictions célestes dans leur alliance, ils doivent prier Jésus et Marie de les éclairer et de les assister. A tout mariage vraiment chrétien, le Sauveur et sa sainte Mère doivent être présents. Présents quand les jeunes époux s'y préparent, afin que leurs intentions soient droites et pures et non point mondaines et charnelles, et qu'ils portent devant les saints autels, où ils contractent une union indissoluble, une conscience sans souillure. Présents le jour de leur mariage, afin que cette journée où ils reçoivent le « grand sacrement » qui symbolise l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, se passe comme il convient à des fidèles, sans excès, sans folles dissipations, mais avec décence et une joie modeste. Présents après que l'alliance est contractée, afin que la charité, la douceur, l'élévation des sentiments président toujours aux rapports mutuels des époux.

Cependant, un incident pénible menaçait de jeter un voile de tristesse sur cette fête. Soit pauvreté, soit affluence de convives, le vin allait manquer. La Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » — « Femme, répondit Jésus, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

Les protestants se sont servis de ces paroles de l'Evangile comme d'une arme contre le culte de Marie. Ils sont dans l'erreur. En effet, le mot *Femme*, dans la langue hébraïque, constitue un titre d'honneur qu'un fils peut très bien par respect donner à sa mère. Ce n'était donc pas un manque de respect de la part de Jésus. Il fait seulement remarquer à sa divine Mère que l'heure fixée par son Père pour imprimer à sa mission son caractère divin, n'est pas encore venue ; mais à sa demande, il est prêt à l'avancer. Marie, remarquant le regard de tendresse de Jésus, devine le sens transparent de sa réponse ; c'est pourquoi elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Jésus, pour prouver que la prière de sa Mère a été agréée, dit aux serviteurs : « Remplissez d'eau les urnes. » — Et ils les remplirent. — « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin. » A la voix du Christ, cette eau qui était dans les urnes a été changée en un vin délicieux. Voilà un miracle qui ne peut être révoqué en doute par l'incrédulité contemporaine, car il a été fait devant cinquante et peut-être cent personnes qui étaient présentes au festin nuptial. Aussi l'Evangile a-t-il soin de nous faire remarquer que ce fut le premier miracle de Jésus. « *Il manifesta ainsi sa gloire et ses disciples crurent en lui.* »

* * *

« Les saints Pères, dit Corneille de la Pierre, se sont appuyés sur le miracle opéré à Cana, à la demande de Marie, pour prouver le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ [1]. » Le P. Jeanjacquot, de la Compagnie de

[1] Sermon sur l'unité de l'Eglise, IIIe Point.

[1] *In Joan.*, II, 8.

Jésus, résume leur doctrine en ces termes : « Les miracles du Sauveur doivent être regardés comme étant en même temps une réalité et un signe : une réalité, en ce sens que l'effet sensible qui était l'objet de l'action miraculeuse a été réellement produit ; un signe, parce que sous le voile de cette action sensible, il y avait un mystère caché qu'elle servait à indiquer. Or, en particulier, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, tout en étant un secours temporel accordé aux jeunes époux dans leur besoin présent, était bien plus encore le signe et l'annonce d'un changement autrement merveilleux que Jésus devait opérer, celui du pain et du vin en son corps et en son sang pour notre nourriture spirituelle ; de même que la multiplication des pains a été le signe et l'annonce d'une multiplication plus merveilleuse, celle qui devait se faire de la présence réelle du Sauveur dans l'adorable Sacrement de nos autels. C'est là ce que nous font entendre assez les divers monuments de la tradition chrétienne. Et s'il en est ainsi, penserions-nous que la Sainte Vierge, qui a demandé ce miracle du changement de l'eau en vin, et à la prière de qui il a été accordé, n'a considéré dans ce qu'elle demandait que la chose naturelle elle-même, et qu'elle n'y a pas considéré encore plus cette autre merveille bien plus sublime, et d'une importance infiniment plus grande, dont la merveille sensible n'était que le signe et l'annonce ?

« Que tous les autres assistants n'aient vu dans ce miracle que le changement de l'eau en vin, c'est ce qui peut être affirmé sans hésitation. Pour le moment ils n'avaient pas besoin d'y voir autre chose, puisque cela suffisait pour les amener à croire à la mission divine du Sauveur. Mais il n'en était pas ainsi de sa divine Mère. Nous ne supposerons pas que sachant ce qu'elle allait obtenir, elle en ait ignoré la signification mystérieuse ; et qu'elle ne l'ait pas demandé bien plus encore pour la chose mystérieusement signifiée que pour la chose merveilleusement opérée ; bien plus encore pour subvenir aux besoins spirituels de sa future famille de toute la terre, que pour subvenir aux besoins matériels des nouveaux époux de la bourgade de Galilée. Nous pouvons donc, suivant le sens que plusieurs saints Docteurs donnent aux paroles qu'elle adresse à Notre-Seigneur : *Vinum non habent,* regarder cette prière comme renfermant principalement la demande de l'Eucharistie.

« Mais quand même ce ne serait pas sur sa demande, ce serait toujours moyennant son consentement et l'union de sa volonté avec celle de son divin Fils, que la charité du Cœur de Jésus se serait répandue sur nous d'une manière si merveilleuse par l'institution de cet adorable Sacrement. Le P. Salazar, dans son savant commentaire sur le livre des Proverbes (ch. IX, ℣ 5), explique très bien comment le don de l'Eucharistie nous a été fait par trois volontés réunies, les trois mêmes volontés qui ont produit l'Incarnation, la Rédemption et le Sacrifice du Calvaire : la volonté du Père céleste, la volonté de Notre-Seigneur et la volonté de la Vierge Mère. La raison en est que l'Eucharistie n'est rien autre chose, comme S. Thomas l'enseigne, que le complément de la donation divine, *divinæ donationis complementum.* Or, c'est cette donation divine toute entière, avec ce dernier complément, dont nous avons à dire, d'abord que le Père céleste a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils ; ensuite, que le Fils lui-même s'est donné et livré ; et enfin que, comme le Père céleste, la Vierge Mère nous a tellement aimés qu'elle aussi nous a donné son Fils, qui était son Bien et ne pouvait devenir notre Bien que moyennant son consentement.

« Ajoutons que le don que Notre-Seigneur nous fait de lui-même dans l'Eucharistie est la conséquence naturelle de la divine alliance des âmes avec lui ; et qu'à ce titre, il a dû être formellement renfermé dans le consentement que la Sainte Vierge avait à donner pour que cette alliance divine pût être accomplie. Nous sommes donc autorisés à dire qu'elle nous a donné son Fils non seulement pour qu'il fût, par son Sacrifice, le prix de notre rédemption, mais encore pour qu'il soit, par le Sacrement de son corps et de son sang, notre nourriture de tous les jours [1]. »

Nous avons suffisamment montré comment Notre-Seigneur a honoré le mariage, avant de l'élever à la dignité de sacrement, et comment à la prière de sa sainte Mère il l'a favorisé d'un miracle insigne, qui était un heureux présage de l'institution de l'Eucharistie. Nous traiterons, dans la prochaine instruction, des relations du sacrement de mariage avec l'auguste Sacrement de nos autels.

PRIÈRE

O Jésus, qui êtes venu en ce monde pour sauver tous les hommes, éclairez les jeunes gens et les jeunes filles qui sont destinés à l'état du mariage, afin qu'ils s'y préparent chrétiennement et reçoivent ce grand sacrement avec toutes les dispositions requises pour bénéficier des grâces que vous y avez attachées. Ayez pitié de la jeunesse que l'on trompe afin de la soustraire à votre douce autorité et à la salutaire influence de la sainte Eglise. O Marie, priez pour les jeunes gens et les jeunes filles que Dieu appelle à l'état du mariage ! Ainsi soit-il.

[1] *Coopération de la T. S. Vierge à l'œuvre de la Rédemption,* par le P. Jeanjacquot, p. 142-144 (Albanel, 1868).

En vente à nos bureaux

Le Grand Jour et ses apprêts (Retraite de Première Communion), par le R. P. Lambert. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* 3 f. 25, Etranger 3 f. 50.

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, *franco* 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

Le Chemin de croix à Jérusalem, par Un Pèlerin. — Une broch. in-12 de 72 p. Prix *franco :* France, 0,60 ; Etranger, 0,70.

Chemin de croix pour le Vendredi Saint, *suivi d'actes pour la communion des petits enfants,* par le chanoine Dormoy. — Une broch. in-12 de 23 p. Prix *franco :* France, 0,30 ; Etranger, 0,35.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 martii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 22 mars 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la fête de Pâques. — III. Le plus grand fait de l'histoire du monde, 129.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XX. Pâques, 132. — XXI. Dimanche de Quasimodo, 134. — XXII. 2e Dim. après Pâques, 136.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXI. *1er Dimanche après Pâques :* La prière du matin et du soir, 138. — XXII. *2e Dimanche :* La fidélité à la religion, 140.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XIII. Des relations entre le sacrement de mariage et l'Eucharistie, 141. — XIV. Jésus chasse les vendeurs du Temple, 142.

SERMONS POUR LA FÊTE DE PAQUES

III

LE PLUS GRAND FAIT DE L'HISTOIRE DU MONDE

Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea.

Voici le jour qu'a fait le Seigneur ; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.

Mes frères,

Pourquoi ces foules qui aujourd'hui, dans tout l'univers, envahissent les églises ?

Pourquoi ces cloches qui répandent dans les airs leurs carillons les plus joyeux, et qui, par leurs harmonies triomphales, émeuvent les plus indifférents eux-mêmes ?

Pourquoi ces chants de fête, cette allégresse répandue sur tous les visages et dans tous les cœurs, ces vêtements de joie, succédant tout à coup au deuil, aux accents lugubres, à la tristesse accablée d'hier et d'avant-hier ? Et cela, au moment où le soleil, vainqueur des frimas de l'hiver, se fait voir plus rayonnant, où la nature entière, se réveillant de sa torpeur, se reprend à vivre, avec une nouvelle grâce et une nouvelle vigueur ? Pourquoi, en un mot, tout cet ensemble : chants, fleurs, rayons, qui fait de Pâques le jour culminant de l'année et la fête des fêtes ?

C'est parce que ce jour a été établi par le Seigneur pour célébrer le souvenir de l'événement le plus extraordinaire, le plus certain et le plus considérable qui se soit jamais produit dans l'histoire du monde.

Écoutez plutôt !

I

Ce matin, dès la première aube, trois femmes : Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, sont parties de Jérusalem, pour apporter des parfums dans le tombeau où a été déposé le corps de Jésus. Une seule appréhension les inquiète : « Qui nous enlèvera la pierre du sépulcre ? » se disent-elles ; car cette pierre, assurent les Saints Evangiles, était fort grande et fort lourde.

Tout entières à cette préoccupation, elles s'approchent, et, ô stupeur ! s'aperçoivent que la pierre est écartée et le tombeau ouvert.

Que s'est-il donc passé ? Pas de doute : les ennemis du Christ l'ont poursuivi jusque dans la mort, ils ont violé sa sépulture et ils ont enlevé son corps. Marie-Madeleine, à cette vue, court à Jérusalem ; elle va trouver Pierre et Jean et leur dit : « Ils ont emporté le Seigneur du tombeau, et nous ne savons où ils l'ont mis ! »

Une profanation et un enlèvement inspirés par la haine, voilà donc tout ce que les amis de Jésus imaginent d'abord, pour expliquer la disparition de son corps.

Sans doute, tandis qu'il vivait, le Christ, Fils de Dieu, avait joui d'une puissance sans bornes. On l'avait vu commander à la nature, changer à son gré l'eau en vin, multiplier les pains au désert, marcher sur les flots, et d'un geste dominateur apaiser les tempêtes ; on l'avait vu commander à la maladie, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et le mouvement aux paralytiques ; on l'avait même vu commander à la mort et lui arracher ses victimes, en proie déjà à la corruption du tombeau.

Mais la mort, à son tour, l'avait terrassé ; elle avait glacé ses lèvres qui avaient fait entendre tant d'enseignements sublimes, ses mains qui avaient répandu tant de bienfaits, son cœur qui avait contenu tant d'amour. Tout un peuple l'avait vu agoniser sur une croix, en plein soleil, au sommet d'une montagne, et l'avait entendu rendre le dernier soupir, au milieu des ricanements et des cris de défi de ses adversaires triomphants. Et puisqu'il était mort, est-ce que tout n'était pas fini, son pouvoir comme le reste ? Désormais il ne restait plus de lui qu'un cadavre, semblable aux autres cadavres, dépouille inanimée et impuissante, sans regard, sans parole, sans mouvement et sans vie...

Sans doute encore, les Prophètes avaient annoncé que son tombeau serait glorieux. Jésus lui-même avait dit autrefois : « J'ai le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre. » Cette parole, il l'avait répétée à plusieurs reprises, précisant même qu'il reviendrait d'entre les morts le troisième jour. Mais qui se souvenait de ses prophéties, maintenant qu'il n'était plus ? Est-ce que la mort a l'habitude de lâcher sa proie ? On peut s'évader des prisons les mieux gardées, mais s'évader d'un tombeau, cela ne s'était jamais vu, et personne ne croyait que cela fût possible.

Personne : ni les Pharisiens, ni les amis de Jésus.

Les Pharisiens, eux, se sont souvenus des prophéties du Christ ; mais du moment qu'ils ont fait garder son tombeau et qu'ils y ont placé leurs scellés, ils sont tranquilles. Ils ont pu craindre une

supercherie des apôtres, mais une vraie résurrection, non pas !

D'ailleurs, ils avaient bien tort d'avoir peur que les disciples du crucifié ne fissent un coup de force pour enlever son corps. La bravoure de ces hommes n'avait pas brillé d'un bien vif éclat pendant la passion de leur Maître. Tout ce que leur hardiesse avait pu oser, c'avait été de réclamer la dépouille mortelle du Christ pour l'ensevelir. Quant à penser que Jésus reviendrait de lui-même à la vie, ils en sont bien loin. Nous avons vu comment Marie-Madeleine, en trouvant le tombeau ouvert, a cru à toute autre chose qu'à la résurrection ; elle va persister dans cet état d'esprit, et les autres comme elle.

Marie-Madeleine, après avoir prévenu Pierre et Jean que le corps du Christ n'est plus dans le tombeau, est revenue près de la chère sépulture. Elle y regarde en versant des larmes, et aperçoit deux anges vêtus de blanc, à l'endroit où était placée la dépouille mortelle de celui qu'elle pleurait. « Femme, lui demandent-ils, pourquoi pleures-tu ? — C'est, dit-elle, qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ! »

En disant ces mots, elle se retourne et aperçoit Jésus lui-même ressuscité qui lui demande, lui aussi : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Elle est si éloignée de penser à la résurrection qu'elle le prend pour le jardinier et qu'elle se met à l'implorer en ces termes : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. » Il faut que Jésus l'appelle par son nom, pour qu'elle le reconnaisse et tombe, transportée de joie, à ses pieds.

Marie-Madeleine, une seconde fois, va avertir les apôtres. Elle les trouve tous réunis, sauf Pierre et Jean. Mais c'est en vain qu'elle leur dit : « J'ai vu le Seigneur et voici ses paroles. » Ils refusent de la croire. Les autres Saintes Femmes n'ont pas plus de succès, car on leur dit, tout net, qu'elles délirent.

De même, les disciples d'Emmaüs, à qui Jésus est obligé de reprocher leur incrédulité.

De même, Thomas qui résiste au témoignage des autres apôtres, enfin convaincus, et qui répète avec obstination : « Si je ne mets mes doigts dans les trous de ses pieds et de ses mains, et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas ! »

Que signifie cet entêtement des amis de Jésus à repousser une nouvelle qui devait pourtant les combler d'allégresse ? Sinon que la résurrection de leur Maître était un prodige tellement extraordinaire qu'il dépassait, à leurs yeux, les limites de la vraisemblance, et qu'il ne méritait même pas un instant d'attention.

II

Cependant, cette chose extraordinaire, cette chose inouïe, d'un mort revenant à la vie par sa propre volonté et par sa seule puissance, est devenue le fait le plus prouvé, le plus indiscutable et le plus certain de l'histoire. Et à quoi devons-nous cette certitude éclatante qui défie toute contradiction ? Précisément à l'obstination incrédule des amis de Jésus.

Chose vraiment curieuse : les ennemis du Christ sont moins difficiles qu'eux à convaincre. Quand les gardes, postés par les Princes des Prêtres autour du sépulcre, viennent, remplis d'effroi, leur annoncer qu'ils ont vu un ange, éblouissant de lumière, descendre du ciel et renverser la pierre sur laquelle ils avaient apposé leurs sceaux, ils n'élèvent aucun doute sur leur récit ; ils se contentent de leur remettre une forte somme d'argent et de leur dire : « Racontez que pendant votre sommeil les disciples de Jésus sont venus, à la faveur de la nuit, et l'ont enlevé. Si le proconsul l'apprend, nous lui ferons entendre raison, et vous ne serez pas inquiétés. »

Supposez un instant que les disciples n'eussent pas montré plus de défiance que les Princes des Prêtres, quelle arme c'eût été entre les mains des incrédules ! On n'eût pas manqué de dire — et, en effet, Renan a eu l'audace de le prétendre — que les amis de Jésus, dans leur impatience de le revoir, se sont imaginé l'avoir revu. Il faut si peu de chose pour faire illusion à des esprits crédules et à des cœurs inconsolables, toujours portés à prendre leurs désirs pour la réalité !... Vous voyez d'ici toutes les variations qu'on peut broder sur ce thème.

Les tenaces hésitations des Apôtres ont, par avance, ruiné cette argumentation par trop fantaisiste. Pour les dissiper, le Sauveur a dû apparaître douze fois. Il s'est fait voir sept fois à Jérusalem, trois fois en Galilée, puis encore deux fois à Jérusalem. Dans chacune de ces apparitions, il s'est montré plein de vie, causant longuement avec ses disciples, leur offrant de toucher ses blessures et allant jusqu'à manger avec eux. A la neuvième apparition, sur une colline galiléenne, ce ne sont pas seulement les Onze qui le voient, mais cinq cents fidèles qui s'y trouvent rassemblés. Vraiment, après cela, il n'est guère possible de dire que les Apôtres ont été trompés !

Aussi, voyez-les, cinquante jours après la mort de Jésus, qui publient à haute voix dans les rues, sur les places publiques, en plein Sanhédrin, dans le temple même, la résurrection de leur Maître. On aura beau les frapper, les injurier, les mettre en prison ; ils répondront : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes... Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu... Nous avons mangé et bu avec lui après sa résurrection, ajoutera S. Pierre, et Dieu nous a ordonné de le prêcher au peuple. »

Et en effet, ils le prêchent sans peur et sans répit, à Jérusalem et dans toute la Judée. Bien plus, ils s'en vont à travers le monde. Athènes, Alexandrie, Rome entendent leur voix ; aux barbares comme aux nations civilisées, ils annoncent la même nouvelle : que leur Maître, après avoir été mis à mort par ses ennemis, est ressuscité. Rien ne les arrête : ni les océans, ni les montagnes, ni

les déserts. Ils n'ont peur de rien : ni de la faim, ni de la fatigue, ni de la souffrance. Les puissances du monde se soulèvent contre eux sans pouvoir arrêter leur élan. Si on les emprisonne, ils s'écrient avec S. Paul : « On n'enchaîne pas la parole de Dieu ! » et ils convertissent leurs geôliers. On les condamne à mort, et ils se réjouissent de signer de leur sang leur témoignage.

Une telle attitude est si invraisemblable chez des faussaires, qu'elle est la garantie indiscutable de leur sincérité. Comme l'a dit Pascal, dans sa langue concise et profonde : « Je crois les histoires dont les témoins se font égorger. » On ne meurt pas pour soutenir un mensonge.

III

Le plus certain de tous les événements, la résurrection de Jésus, est aussi le plus considérable.

Les savants ont imaginé que la terre tourne autour d'une ligne qui joint ses deux pôles. Avec plus d'exactitude encore, on peut dire que la vie morale de l'humanité tourne autour de cette résurrection.

Un jour, les scribes et les pharisiens vinrent dire à Notre-Seigneur : « Maître, nous voulons voir un prodige de vous. »

Il répondit : « Cette race mauvaise et perverse demande un prodige, et elle n'en aura pas, sinon celui du prophète Jonas. De même, en effet, que Jonas fut dans le ventre de la baleine pendant trois jours et trois nuits ; de même, le Fils de l'homme sera dans les entrailles de la terre pendant trois jours et trois nuits. »

Par ces paroles, Notre-Seigneur indiquait que, de tous ses miracles, c'était celui-là qui devait prouver sa divinité et celle de sa religion. Ainsi qu'il l'a dit lui-même, ses disciples pourront reproduire ses autres prodiges et même en opérer de plus grands ; mais il sera le seul qui ait pu se ressusciter lui-même ; jamais un autre que lui n'aura ni cette puissance ni cette gloire ; et ainsi, sa résurrection sera le principal fondement de notre foi.

En effet, si le Christ est ressuscité, c'est donc qu'il est mort ; s'il est mort, c'est donc qu'il est homme ; et dès lors il n'y a plus aucune difficulté pour croire toutes les vérités qui se rapportent à sa sainte humanité.

D'autre part, si le Christ s'est ressuscité, donc il est Dieu, comme il l'avait affirmé ; et dès lors il n'y a plus aucune difficulté pour croire ses miracles, les mystères qu'il a enseignés et toute sa doctrine. Tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a été, nous apparaît comme divin, et nous pouvons, sans hésiter, nous y attacher d'esprit, de cœur et de volonté.

S. Paul disait : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine et nous sommes plus malheureux que tous les autres hommes. » (I Cor., xv, 17). Mais il est vraiment ressuscité ; nous l'avons vu. Celui qui a vaincu la mort ne saurait rien avoir à craindre, ni pour lui, ni pour son œuvre.

Car ce n'est pas seulement pour lui qu'il a vaincu la Reine sinistre des tombeaux ; c'est aussi pour nous. Ecoutez plutôt cette parole qu'il disait, avant de ressusciter Lazare :

« Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il vient à mourir, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. » (Jo., xi, 25 26).

Nous aurons donc, nous aussi, notre résurrection. La mort, pour nous, ne saurait plus être la fin de tout, mais bien le commencement d'une existence nouvelle, pleine de clartés et de bonheurs. Après avoir partagé ici-bas la Passion de l'Homme-Dieu, après avoir souffert pour lui et avec lui, nous vivrons comme lui, dans le triomphe et dans la joie. Nous en sommes sûrs, parce que nous en avons pour garant Celui qui, en ce jour, a brisé, pour nous autant que pour lui, les portes scellées et gardées de son sépulcre.

Ils auront donc aussi, ceux que nous avons perdus et que nous aimions tant, ils auront leur résurrection. S'ils ont cru en Jésus, comme nous croyons en lui, ils vivront, puisque le Christ l'a dit. Ils vivront pour ne plus jamais mourir ; et quand notre tour viendra de ressusciter, comme Jésus et comme eux, nous les retrouverons en lui, pour ne plus jamais les perdre et pour recommencer auprès de Dieu, plus douces et plus profondes, à l'abri de toutes les inquiétudes, les délicieuses intimités de la terre !

Et à quoi devons-nous cela ? — A la résurrection de Jésus.

N'avais-je pas raison de dire que nous fêtons aujourd'hui l'événement le plus considérable qui se soit passé dans l'histoire du monde ?

* * *

Quand le Sauveur ressuscité eut dit à Thomas : « Mets tes doigts dans les trous de mes mains et ta main dans la plaie de mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle ! » l'apôtre tomba à genoux en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

O Jésus ! ce cri, c'est de tout notre cœur que nous le poussons, à vos pieds, en ce jour glorieux de votre Résurrection !

Oui, nous croyons et nous chantons avec l'Eglise que vous avez vaincu la mort ! Nous croyons et nous chantons que vous êtes la résurrection et la vie ! Nous croyons et nous chantons que votre tombeau, d'où s'échappent des torrents de lumière, est la pierre indestructible sur laquelle repose notre foi !

Et, dans toute l'allégresse de nos âmes, nous vous proclamons notre Seigneur et notre Dieu : *Dominus meus et Deus meus !* Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XX

PAQUES

Après cette Grande Semaine de tristesse et de deuil où nous avons suivi pas à pas Jésus-Christ durant sa Passion, écouté ses plaintes, compté en quelque sorte toutes ses angoisses et toutes ses douleurs, accompagné au tombeau son corps divin, nous assistons maintenant aux joies de la Résurrection. Aussi tout est à l'allégresse ; le joyeux *Alleluia* qui s'était enfui comme l'hirondelle quittant les pays glacés à la veille de l'hiver, est revenu comme l'hirondelle au printemps ; il chante sous les voûtes de nos temples ; l'Eglise ne se lasse pas de le redire. *Alleluia !* Tout se met en harmonie avec la félicité surnaturelle de nos mystères, tout ressuscite aussi dans la nature, les arbres sont verdoyants, les fleurs s'épanouissent, l'air se remplit de mélodies, comme si les oiseaux voulaient chanter aussi à leur manière l'*Alleluia*.

I

1. C'est que Jésus-Christ s'est levé de son tombeau, plein de gloire, sous les yeux des gardes épouvantés, et sa première parole est cette prière d'action de grâces à son Père : *Resurrexi, et adhuc tecum sum, alleluia.* Les hommes s'imaginaient qu'ils m'avaient enfermé dans une tombe à jamais scellée ; mais « vous avez étendu votre main sur moi, votre sagesse s'est montrée admirable, *mirabilis facta est scientia tua, alleluia.* »

L'épreuve est finie : *Domine, probasti me.* Dieu le Père bénit son Fils qui a fait sa volonté jusqu'à la mort, et maintenant il va l'exalter et le glorifier, *exaltavit illum.* Pourquoi Dieu a-t-il envoyé ces épreuves terribles à Jésus-Christ, sinon pour que dans les nôtres elles nous guident, nous encouragent, nous fassent espérer, sinon aussi parce qu'il veut savoir ce qu'il y a en nous, si nous lui sommes fidèles dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé, dans la tristesse comme dans le triomphe ! Heureux si Dieu nous a connus alors généreux, patients, pleins de foi et dignes de lui. *Domine, cognovisti me.*

2. Si le Sauveur Jésus rend des actions de grâces triomphales au Père, il n'a garde d'oublier sa sainte Mère. Elle l'a quitté après le Calvaire, après le tombeau, le soir de sa mort, et avec le disciple bien-aimé elle s'est rendue sur le mont Sion où elle s'est abandonnée librement à sa douleur, mais son affliction n'était pas sans espérance. Elle savait qu'il ressusciterait ; toutefois dans son âme bouleversée elle gardait l'impression des effroyables souffrances dont elle avait été au pied de la Croix le douloureux et compatissant témoin.

Soudain, Jésus lui apparaît dans son corps glorifié avec ses blessures d'où jaillit une lumière céleste, avec son doux sourire, sa voix suave qui lui raconte ses victoires, ses allégresses. Elle revoit son Fils, et qui pourrait dire sa félicité intime, sa tendresse, sa reconnaissance, la douceur de leur entretien, son bonheur qui approche de celui du Paradis ? Si l'on en croit sainte Thérèse, la divine Mère était tellement écrasée sous le poids de l'affliction, que lorsqu'elle revit Jésus elle serait morte de joie, si, avec une délicatesse et une tendresse infinies, il ne fût demeuré longtemps auprès d'elle pour qu'elle pût revenir complètement à elle-même, et que son âme se mît en harmonie avec cette céleste réalité.

Ensuite viendra l'apparition à Madeleine.

3. L'Eglise ne sait comment exprimer sa joie de ces événements merveilleux et si consolants. Elle les racontera dans l'Evangile, mais auparavant elle les chante dans cette hymne si populaire, le *Victimæ paschali* qui fait tressaillir toute âme chrétienne, hymne antique, remplie d'une foi simple, naïve et profonde, composée par la foi de nos pères, sortie de leur cœur de croyants, et qui émeut vivement le nôtre, car nous les retrouvons dans ces notes confiantes où ils semblent se survivre, où nous découvrons quelque chose de leur piété voyante et du bonheur surnaturel qu'ils goûtaient à les chanter : « A la Victime pascale, venez, chrétiens, immoler un sacrifice de louanges ! L'Agneau a racheté les brebis, le Christ innocent a réconcilié au Père les pécheurs. »

Puis c'est le récit de ce duel sublime entre la mort et la vie. La vie a tué la mort. Le Maître de la vie qui était mort est aujourd'hui vivant et il règne, *regnat vivus.*

Est-il vraiment vivant ? Est-ce bien une réalité ? Mais oui, puisque Madeleine l'a vu. « Dites-nous donc, Madeleine, ce que vous avez vu en chemin ? — J'ai vu, répond-elle, le tombeau du Christ, lequel était vivant. J'ai vu la gloire du ressuscité, j'ai vu les anges qui en étaient témoins, le suaire, les linceuls ! » Et s'adressant aux apôtres elle s'écrie : « Il est ressuscité, le Christ, mon espérance ! *Surrexit Christus spes mea.* Il vous précédera en Galilée ! »

Et tous les chrétiens, convaincus par ce témoignage, chantent : « Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts. Vous, ô Roi vainqueur, prenez pitié de nous ! *Amen ! Alleluia !* »

C'est simple et grand, comme l'*O Filii* des Vêpres, qui est aussi ancien, aussi populaire, avec une note plus naïve encore, et d'une allégresse plus débordante.

II

L'Evangile nous raconte la Résurrection de Jésus-Christ. C'est l'Evangile de S. Marc que l'Eglise a choisi parce que S. Marc étant le disciple de S. Pierre, son récit doit être plus précis encore que les autres, car le prince des Apôtres a raconté ce qu'il savait, ce qu'il avait vu.

1. Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques le Mineur, et Marie Salomé, mère de Jacques et de Jean, n'avaient pu acheter des parfums pour l'em-

baumement du corps de Jésus, le soir du crucifiement, car le grand Sabbat commençait. C'est seulement le lendemain soir, une fois le Sabbat terminé, qu'elles purent s'en pourvoir.

Elles passent la nuit dans la tristesse ; du moins elles auront accompli leur pieux devoir envers le corps de Jésus. Elles attendent impatiemment le jour, et il faisait encore nuit quand, debout de grand matin, elles quittent leur maison pour se diriger vers le jardin de Joseph d'Arimathie, en dehors de la ville, où se trouve le sépulcre de leur Maître bien-aimé. Quand elles sortent de la cité, le soleil se lève. En chemin elles s'entretiennent du grand événement et elles se disent avec inquiétude : « Qui roulera la pierre de l'entrée du sépulcre ? » Car cette pierre était grande et lourde.

Comme elles se posent cette question qui les préoccupe, soudain la terre tremble. L'Ange du Seigneur est descendu des cieux, il roule la pierre, mais Jésus a déjà quitté son tombeau, dès la première aurore. L'esprit céleste s'assied sur la pierre. Ses vêtements sont brillants comme la neige, son visage resplendit comme l'éclair, et les gardes épouvantés par cette vision, par le tremblement de terre, par l'éclat qui environne l'Ange, tombent comme morts, puis s'enfuient à Jérusalem.

Les Saintes Femmes ont entendu ce bruit qu'elles ne s'expliquent pas. Mais le calme a succédé à ces grondements souterrains, elles avancent moins hésitantes, elles franchissent la porte du jardin, elles sont auprès du tombeau.

Madeleine voit la pierre qui est écartée et le sépulcre ouvert. Pourquoi est-il ouvert ? Qui a ôté cette pierre énorme ? Elle n'entre pas dans le tombeau, car elle est possédée de cette idée qu'on a violé le sépulcre et donc qu'on a enlevé le corps de son bon Maître. Elle retourne à Jérusalem en courant, pour informer Pierre et Jean de ce qu'elle a vu.

2. Les deux autres femmes, Marie et Salomé, sont restées seules auprès du tombeau. Elles regardent, il est ouvert, elles entrent. Elles voient un jeune homme assis à droite, vêtu de blanc. Elles sont saisies de frayeur. Mais il les rassure, par la douce bonté qui règne sur son visage céleste et par ces paroles :

— Ne craignez pas, vous. Je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est pas ici. Venez et voyez le lieu où ils l'avaient mis. Hâtez-vous d'annoncer à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité. Il vous précédera en Galilée. C'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit. Je vous en avertis d'avance.

Ainsi qu'on l'a fait remarquer, ces paroles sont bien différentes de celles qu'on grave sur les sépultures humaines. Sur celles-ci on lit : « *Hic jacet.* C'est ici qu'il repose. » L'Ange au contraire dit à Marie et à Salomé : « Il n'est pas ici. *Non est hic.* » Le tombeau garde fidèlement les restes des ossements humains, qui retournent en poussière, suivant le décret prononcé à l'origine des temps, mais le Fils de Dieu n'a pas subi cette humiliante condamnation. Il est mort crucifié : c'est tout ce que les hommes pouvaient tenter et faire contre lui ; mais son corps ne restera pas la proie de la mort et ne connaîtra pas le ver du tombeau, car ce n'est pas le corps d'un homme, c'est le corps d'un Dieu !

Elles se rappelèrent alors ce que Jésus leur avait dit : que le Fils de l'homme devait être livré aux mains des Gentils, crucifié, et qu'il ressusciterait le troisième jour. (Luc, XXIV, 7). Alors saisies à la fois de joie et de frayeur, elles courent annoncer aux disciples ce qu'elles ont vu.

3. Cependant Madeleine a pu rencontrer Pierre et Jean, qui étaient aussi dans l'attente et plongés dans la tristesse. Elle leur dit qu'elle a vu le sépulcre ouvert, ils y courent. Elle les suit de loin. Jean, plus jeune, arrive le premier, *cucurrit Petro citius*. Il regarde dans l'intérieur du tombeau, en se courbant, *cum se inclinasset*, il voit le suaire et le linceul qui sont déposés à l'endroit d'où Jésus s'est levé, mais il n'entre pas. Il sait que Pierre est le chef, et il s'efface devant lui. Ainsi dès le premier jour s'affirme la hiérarchie. Pierre vient un instant après, il entre, de par le droit que lui confère son autorité de premier des Apôtres, il aperçoit les linges qui ont touché le corps de Jésus. Le suaire qui enveloppait sa tête est roulé à part dans un coin. Nulle trace de désordre. Le Sauveur s'était dressé sur sa pierre sépulcrale, et, sans empressement, laissant toute chose dans un ordre parfait, après avoir repris possession de sa vie par un acte de sa toute-puissance, il avait quitté son tombeau qui n'avait pu retenir son corps glorifié. Alors seulement, quand Pierre eut fait en quelque sorte sa visite de chef de l'Eglise, Jean pénétra dans le sépulcre. « Il vit et il crut. »

Pourquoi, direz-vous, cette abondance de détails où se complaisent les Evangélistes ? — C'est afin qu'il ne reste aux hommes de bonne foi aucun doute sur la vérité de la résurrection. Les Saintes Femmes ont vu l'Ange, Pierre et Jean ont vu le tombeau, ils en ont fait comme l'inventaire, enfin voici Madeleine qui verra aussi le Sauveur lui-même. Tous ces détails ont leur intérêt, tous concordent, réunis ensemble ils forment un bloc de certitude contre lequel aucune négation ne saurait prévaloir.

4. Les deux Apôtres sont repartis, silencieux et joyeux, pour annoncer à Marie ce qu'ils ont vu et ce qu'elle sait déjà. Alors Madeleine est arrivée, elle regarde le monument, elle se tient au dehors, elle pleure. C'est donc là qu'était le corps de son doux Sauveur ! Et il n'y est plus. Et elle se penche, ses yeux plongent dans l'intérieur, et elle voit deux Anges, l'un à la tête, l'autre au pied de la pierre où Jésus a reposé, et ils lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » — Pourquoi ? « Mais c'est parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, répond-elle tout en larmes, et que je ne sais pas où ils l'ont mis. »

Vous savez le reste, comment elle se retourna et vit un homme qu'elle prit pour le jardinier. A travers ses larmes elle distinguait mal les objets. Cet

homme lui dit : « Marie ! » Et elle s'écria, dans l'ardeur de son amour : « Maître ! » Et de son doigt divin Jésus toucha son front, qui garde encore aujourd'hui quelque chose de lumineux.

* * *

Jésus est ressuscité : c'est cette certitude qui fait notre gloire et notre grande espérance, dit S. Paul. Nous croyons cette vérité qui est inscrite dans notre *Credo*. C'est pourquoi aujourd'hui il y a tant de joie dans les âmes. Le printemps ne règne pas seulement dans la nature, il épanouit nos cœurs où fleurissent les actes de foi, les actes d'amour, les actes de vertu.

Mais le printemps demeurerait sans beauté, sans fleurs, sans brise parfumée, si nous n'écoutions, si nous n'appliquions ces paroles de la *Communion :* « Le Christ notre Pâque a été immolé ; faisons donc un festin, *itaque epulemur*. » Ce festin, beaucoup y ont pris part : c'est la sainte Eucharistie, qui réjouit, purifie et sanctifie les âmes. Sans elle les âmes demeurent mortes, car l'Eglise nous fait un précepte de nous asseoir à ce banquet, et désobéir à l'Eglise c'est désobéir à Dieu. Que ceux qui y ont pris part y reviennent souvent, car ils ont goûté la douceur du Seigneur et ils doivent avoir faim du pain de Dieu. Que ceux qui en sont demeurés éloignés s'empressent de venir au festin des « azymes de la sincérité et de la vérité. » Les azymes sont le symbole de la pureté de cœur que donne la sainte Eucharistie, avec la vie, avec le bonheur, aux âmes éprises de sincérité et de vérité.

XXI

DIMANCHE DE QUASIMODO

Dans la primitive Eglise, les fidèles étaient témoins, le Samedi Saint, d'une scène grandiose. L'évêque baptisait solennellement les néophytes, et quand leur âme avait été purifiée par le sacrement, il leur remettait une robe blanche en leur disant : « Recevez ce vêtement blanc, saint et immaculé, et portez-le au tribunal de Jésus-Christ, pour obtenir la vie éternelle. » Ce vêtement blanc, les nouveaux chrétiens le portaient huit jours, jusqu'au samedi suivant, et chaque soir ils venaient à la basilique pour remercier Dieu avec le Pontife, et pour jouir de la joie de leur innocence auprès du baptistère où ils avaient laissé leurs péchés et leur triste passé. Le samedi, ils y venaient pour la dernière fois ; l'évêque leur adressait un discours où il félicitait ces jeunes agneaux du Christ de leur pureté d'âme et de leur ferveur, et l'Eglise de ses nouvelles conquêtes, l'Eglise que S. Augustin comparait au printemps chargé de fleurs, car ces jeunes âmes étaient les fleurs surnaturelles qui venaient la réjouir. Il les exhortait ensuite à rester purs, fermes chrétiens, à résister au monde et au démon, à garder enfin leur blancheur d'âme qui les rendait si agréables à Dieu, semblables à des anges.

Alors ils se dépouillaient de leurs vêtements blancs, ils les rendaient à l'Eglise qui les leur avait donnés, et reprenaient leurs habits ordinaires. Puis l'évêque leur remettait, comme un précieux souvenir, l'image en cire de l'Agneau divin, symbole de l'Agneau pascal. Le lendemain dimanche ils reparaissaient à la basilique avec leurs vêtements habituels, *in albis depositis,* et l'Eglise chantait dans son Introït ces paroles de S. Pierre, auxquelles les circonstances donnaient une saveur singulièrement pieuse et douce : « Comme des enfants nouveau-nés, *Quasi modo geniti infantes,* aspirez désormais au lait pur et raisonnable de la doctrine sainte. » Ils étaient en effet régénérés, *renés* dans l'eau du baptême. Que devaient-ils faire, qu'aspirer à grandir en buvant comme les petits enfants le lait délicieux et fort que leur présentait l'Eglise ?

Ces paroles s'adressent aussi à tous les chrétiens au sortir des fêtes de Pâques, car leur âme est pure, ils ont reçu la Sainte Eucharistie, ils ont été inondés des faveurs divines ; maintenant donc, que, comme des enfants innocents, ils recherchent pour accroître en eux la grâce, la force, la beauté spirituelle, le lait pur et raisonnable de l'Eglise. Vous remarquez ce mot : « RAISONNABLE, *rationabile,* » qui est capital. Rien n'est raisonnable comme l'Evangile, qui est la parole de Jésus-Christ. Rien n'est raisonnable comme l'obéissance à l'Eglise, qui parle au nom de Jésus-Christ ; rien n'est raisonnable comme ses enseignements, et nous verrons que le rationalisme, qui va nous apparaître sous la forme de S. Thomas, est tout ce qu'il y a de plus déraisonnable.

C'est ce que nous apprend l'Evangile.

* * *

Le soir même de Pâques, les disciples étaient réunis dans le Cénacle, tous, sauf Thomas. Ils étaient tristes. En vain Pierre et Jean, en vain les Saintes Femmes leur avaient affirmé que le Christ était ressuscité ; ils demeuraient sous l'impression des événements terribles qui s'étaient passés deux jours auparavant et de la mort affreuse du Sauveur, qui leur avait été racontée par de nombreux témoins. Ils restaient consternés, et ils s'étaient enfermés ensemble, les portes bien closes, afin d'échanger leurs pensées lugubres et de parler de Lui.

1. Tout à coup il paraît au milieu d'eux. Comment avait-il pu pénétrer à travers ces portes qui devaient les protéger contre les inquisitions des Juifs ? Ils se le demandèrent d'abord, surpris et effrayés. (Luc, XXIV, 36). Mais Jésus est là, c'est bien lui qui leur parle et qui leur dit de sa douce voix : « Paix à vous ! *Pax vobis !* »

Il leur montre les plaies de ses mains et de son côté. Oui, c'est bien lui ! Aussi la joie remplace la terreur, ils jouissent de le voir. Et Jésus réitère son salut, le salut du Maître qui revoit ses disciples : « Paix à vous ! »

Et il ajoute sur un ton solennel : « Comme mon

Père m'a envoyé, moi je vous envoie ; » et il souffle sur eux en disant : « Recevez le Saint-Esprit. »

Où va-t-il les envoyer ? Il les en a prévenus déjà. Il va les envoyer dans le monde combattre le mal que les hommes aiment, c'est pourquoi ceux-ci les haïront ; combattre le péché qui est l'ennemi personnel de Dieu. Mais avec quelles armes ? Ecoutez ces grandes paroles :

« Les péchés seront remis à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à qui vous les retiendrez. »

C'est ainsi qu'il institue le sacrement de Pénitence, le plus merveilleux moyen pour arracher les âmes au mal, au monde et au démon. Nul sacrement n'est plus constamment efficace et consolateur que celui-là. Le baptême ne se reçoit qu'une fois ; si nous retombons dans le péché, que deviendrions-nous sans ce sacrement nouveau qui nous relève toujours, qui nous pardonne toujours ?

2. Or Thomas était absent. Quand il revint, il trouva les disciples tout joyeux qui lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur ! » Il ne les crut pas.

Thomas était cependant un apôtre ardent et qui aimait sincèrement Jésus-Christ. Quand celui-ci annonça que Lazare était mort et qu'il allait revenir à Béthanie, c'est-à-dire à la portée des Pharisiens ; à la merci de ses ennemis, à la mort, il s'écria : « Eh bien ! allons et mourons avec lui ! » (Jo., XI, 16). Mais Jésus était là, sa seule présence enflammait son courage. Maintenant Jésus n'etait plus là, et ses amis avaient beau lui dire : « Nous l'avons vu ! » l'apôtre persistait dans ses dénégations. Il ne croyait pas, et il ne croirait qu'à certaines conditions qu'il détermina hardiment : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt dans l'endroit des clous et ma main dans son côté, je ne croirai pas ! »

Et pendant huit jours, malgré l'affirmation et la joie des Apôtres, il demeura dans son incrédulité. Il se faisait une conscience, ou plutôt il violentait sa conscience pour persévérer dans sa négation. Il se disait en lui-même : « Il est mort ; des milliers de personnes l'ont vu maltraité sur le chemin du Calvaire, flagellé, crucifié et enfin rendant le dernier soupir sur sa croix, après avoir poussé un grand cri. Donc il est bien mort, et alors il n'a pas pu apparaître. Les apôtres prétendent qu'ils l'ont vu, c'est pure imagination. Dans leur tristesse, en proie au délire de la douleur, *deliramentum,* ils ont cru le voir, ils ont pris leur rêverie pour une réalité. »

3. Huit jours après, en ce dimanche de Quasimodo, les Apôtres étaient encore réunis au Cénacle, les portes toujours closes. Jésus paraît de nouveau parmi eux. Cette fois Thomas est là. Le Sauveur leur adresse son même amical salut : « Paix à vous ! » Puis il regarde l'apôtre incrédule qu'il aime toujours, car il sait tout ce qu'il y a de bonté, de courage, de sincérité dans cette âme. Mais il entend lui donner aussi une leçon, et une leçon sévère.

Thomas était-il donc coupable ?

On ne saurait en douter. — Il a vécu pendant trois ans dans l'intimité de Jésus, il le connaît, il l'aime, il lui a vu faire les plus grands miracles, comme celui de la résurrection de Lazare, et il hésite à croire le miracle de sa résurrection ! Il a entendu Jésus annoncer qu'il monte à Jérusalem où il sera pris par les Gentils, conspué, crucifié, et qu'il ressuscitera le troisième jour, et il ne croit pas à la parole du Maître ! Il a été prévenu, et il n'en tient pas compte !

Il a entendu Pierre et Jean qui lui ont dit : « Nous avons vu le tombeau vide ; » les Saintes Femmes qui lui ont dit : « Il nous est apparu ; » Madeleine qui lui a dit : « Mon front porte la marque de son doigt ; » les Apôtres du Cénacle qui lui ont dit : « Nous avons vu le Seigneur ! » Et il ne croit pas ! Il ne croit pas parce qu'il n'a pas vu, et pour croire il veut voir, il veut toucher, c'est-à-dire qu'il manque de foi, puisqu'il réclame l'évidence qui exclut la foi ! Qui oserait dire qu'il n'est pas coupable ?

C'est l'homme prudent, avisé et négatif que nous connaissons bien, volontiers crédule aux affirmations du monde, mais se cabrant quand il est question des mystères, des miracles, et élevant aussitôt avec passion mille objections, lui, chrétien, à la grande joie des impies. Il croira tout ce qu'on voudra, excepté le miracle, excepté le surnaturel, et il n'est pas loin d'avancer que les miracles de Lourdes font un grand tort à la religion, attendu qu'ils scandalisent la société contemporaine et sont un défi jeté à la libre-pensée ! Il faut respecter les opinions !

4. Thomas est coupable, il mérite donc un châtiment.

Jésus toutefois, dans sa condescendance divine, consent d'abord à remplir toutes les conditions que l'apôtre a imposées. Il va droit à lui, il lui fait toucher avec le doigt les plaies de ses mains, mettre la main dans son côté percé, et il ajoute avec sévérité : « Ne sois plus incrédule, mais fidèle ! »

L'apôtre a compris l'énormité de sa faute. Ce reproche ferme et calme l'éclaire et lui va au cœur. Quoi ! il a pu douter de la parole de son bon Maître qui est là, devant lui, et qui le regarde avec une bonté, une compassion mêlée de tristesse, qui lui fait voir ses plaies et sentir combien son incrédulité est coupable ! Il a douté du témoignage de Pierre, de Jean, de Madeleine ! La grandeur de son péché lui apparaît soudain, il en éprouve une vive douleur et il s'écrie spontanément : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Cette fois le rationaliste est mort en lui et c'est la foi qui parle. Il ne dit pas : « Mon Maître ! » Quel mérite aurait-il à s'incliner devant l'évidence ? car c'est bien le Maître qui lui parle. Sa foi lui montre que Jésus est le Fils de Dieu, comme elle l'a montré à Pierre dans les plaines de Césarée de Philippe, et il dit : « Mon Dieu ! ...Vous êtes mon Dieu ! » en cela plus généreux, plus voyant, plus convaincu que les autres Apôtres, Pierre et Jean exceptés ; car Jean aussi au tombeau a cru : *vidit et credidit.*

Cette explosion de foi console le cœur du Sauveur ; mais s'il est bon, il est juste, c'est pourquoi il insistera sur le reproche : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu ! » Où est ton mérite ?

* * *

Cette leçon est aussi pour chacun de nous. Nos préjugés, disait Bossuet, ne sont pas en faveur de la foi. Nous avons une défiance naturelle à nous incliner devant le surnaturel. Et cependant le surnaturel nous enveloppe, nous ne pouvons nous soustraire à son atmosphère ; Dieu nous apparaît partout, qui conduit les événements, sa main est visible dans la direction des peuples, dans les victoires et les défaites. Nous en convenons peut-être dans le silence de notre pensée, mais nous n'osons le dire tout haut, nous attribuons les faits les plus probants, les plus écrasants à tout un ensemble de petites causes, comme si nous prenions à tâche de diminuer l'œuvre de la Providence. Nous n'avons pas la disposition à croire. Et cependant qu'est-ce que le chrétien, sinon un homme de foi ? Car « le juste vit de la foi. » Aussi nous ne sommes pas heureux, car le Sauveur à ajouté dans son reproche à Thomas : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

Thomas, lui, a réparé aussitôt sa faute, il s'est écrié dans la douleur de son âme : « Vous êtes mon Dieu ! » Nous l'avons imité dans son incrédulité, imitons-le dans sa foi. Croyons noblement et généreusement en Jésus-Christ Fils de Dieu. Croyons qu'il a reçu les nations en héritage et qu'il les gouverne à son gré, qu'il est le Maître des Maîtres, qu'il sait, quand il le faut, prendre une verge de fer, *reges eos in virga ferrea,* et que ceux-là seuls sont bienheureux qui l'adorent, l'aiment, ont confiance en lui, *qui confidunt in eo.*

Dieu a permis l'incrédulité de Thomas pour affermir notre foi dans la résurrection du Sauveur, et pour nous enlever toute possibilité de doute. Ce n'est plus seulement Pierre ou Jean, ou les Saintes Femmes, ou Madeleine qui viennent nous apporter leur témoignage : c'est un apôtre qui ne croyait pas, qui n'avait pas voulu croire, qui pendant huit jours avait persisté dans son incrédulité, qui avait mis à son assentiment les conditions les plus rigoureuses ; c'est Thomas qui, vaincu par l'évidence, puis pénétré du plus vif repentir, reconnaît sa faute et proclame sa foi par ce cri qui s'échappe aussi de toutes les âmes chrétiennes, quand le Sauveur apparaît sur l'autel à la consécration : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

L'Eglise dans la *Communion* résume toutes les leçons de cette fête en nous faisant méditer les paroles du Christ à Thomas : « Porte ici ta main, et reconnais la place des clous, et ne sois plus incrédule, mais fidèle, *et noli esse incredulus, sed fidelis.* » C'est la pensée qui ne cessera plus de nous accompagner.

XXII

2e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Le cycle de l'année liturgique donne le plus beau traité de la perfection chrétienne qu'on puisse rêver, un traité en actes qui se déroulent sous nos yeux. Nous prenons part nous-mêmes à ces actes qui nous sont exposés, suggérés, expliqués, et nous avons pour guide Jésus-Christ lui-même qui est notre souverain modèle. Nous ne cessons de le voir, de le regarder, de le prier de nous inspirer de ses pensées, de ses exemples, de son esprit, et il nous est impossible, si nous sommes des âmes de bonne volonté, de ne pas faire de grands progrès dans la vie surnaturelle.

Au temps de l'Avent, nous étions dans la vie *purgative,* la vie de pénitence, et nous nous efforcions de nous préparer à la naissance de Jésus en nous. Le chrétien, c'est un autre Christ. C'est pourquoi nous reproduisons en nous la vie du Christ. Il nous accompagne partout, il nous instruit, il nous parle par la grâce, il nous transforme, il nous rend semblables à lui.

Nous naissons avec lui à Bethléem, nous l'adorons avec les bergers et avec les Mages, nous sommes tentés avec lui, nous triomphons avec lui le jour des Rameaux, nous nous inspirons de ses sentiments, nous vivons de sa vie. « Ce n'est plus moi qui vis, disait S. Paul, c'est le Christ qui vit en moi. »

Mais nous mourons aussi avec lui, et le même Apôtre nous apprend que le vieil homme, *vetus homo,* l'homme de péché et de convoitises, « a été attaché à la croix avec lui, enseveli dans le tombeau avec lui. » Et comme Jésus est ressuscité, qu'il est sorti glorieux du tombeau, renouvelé, brillant comme le soleil, incorruptible et désormais immortel, nous ressuscitons aussi avec lui, mais tout changés, hommes nouveaux, hommes spirituels, pour marcher dans une vie nouvelle, *in novitate vitæ.* (Rom., VI).

« Le Christ ressuscité ne meurt plus ; » de même, nous ne devons plus commettre le péché qui est la mort de l'âme, autrement nous détruirions notre ressemblance avec Jésus-Christ, nous perdrions cette vie surnaturelle qui fait notre gloire et notre beauté, nous redeviendrions la proie du démon et de nos passions. Au lieu de jouir de la vie éternelle et de la lumière de Jésus-Christ, nous serions à l'état de mort, exposés à la mort éternelle, à l'enfer, aux ténèbres où ne pénètre jamais un rayon d'espérance.

Nous garderons donc la grâce de renouvellement que Dieu a mise en nous, nous demeurerons dans les splendeurs de la vie *illuminative.* A la lumière de Jésus-Christ nous nous contemplons, et si nous voyons encore en nous beaucoup de taches, beaucoup de défauts, nous voyons aussi les moyens de les faire disparaître, nos bonnes intentions, nos fermes résolutions, nos progrès. Nous sommes transformés, nous aspirons à une vie plus parfaite,

afin de nous rapprocher de l'idéal qui est Jésus-Christ. Nous aimons davantage Dieu et le prochain, les âmes nous apparaissent meilleures, régénérées, inondées des joies pascales, et, à la vue de cette rénovation, nous nous écrions : « La terre est remplie de la miséricorde du Seigneur ! *Misericordia Domini plena est terra.* » La vieille loi égoïste, vindicative et terrestre a disparu, elle a été remplacée par une doctrine céleste, par la charité, par la loi d'amour. C'est bien le triomphe de la miséricorde de Dieu qui s'est accompli sur la croix où Jésus est mort pour nous, et au banquet divin de la Cène où il s'est donné à nous.

* * *

Jésus est ressuscité, mais c'est pour quitter la terre et remonter au ciel. Que deviendront les hommes alors ? Ne seront-ils pas orphelins ? Qui les guidera, les éclairera, les instruira, les remettra dans la bonne route s'ils viennent à s'égarer ? Qui les aimera ?

Le Sauveur y a pourvu. Dans sa sagesse et sa bonté, il ne pouvait abandonner ceux pour qui il avait versé jusqu'à la dernière goutte de son sang, puisque à l'heure où Longin lui ouvrit le côté avec sa lance, il en sortit du sang, puis de l'eau. Jésus témoignait ainsi qu'il nous avait donné toute sa vie et qu'il ne lui restait plus rien. Il nous a aimés jusqu'à la fin. Mais ce n'est pas en vain qu'il a dit à ses Apôtres : « Je ne vous laisserai pas orphelins. » Il tiendra toutes ses promesses.

Vous vous rappelez que dans les plaines de Césarée de Philippe, Jésus demanda aux apôtres ce qu'ils pensaient de lui. Ils se turent. Alors Pierre lui dit avec toute l'ardeur de sa foi : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant ! »

Jésus le récompensa aussitôt : « Tu es Pierre, lui dit-il, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Il voulait donc bâtir une Eglise, établir une société qui garderait sa doctrine inaltérée, qui vivrait de son souvenir et de son amour et qui aurait un chef, Pierre. Il savait que l'homme isolé ne peut se défendre, se conduire, se maintenir ; il est comme la brebis abandonnée seule dans le désert, loin du troupeau, loin du pasteur, et qui, la nuit suivante, sera la proie du loup.

Ce projet, le Sauveur ne le réalise pas tant qu'il est avec ses disciples. A quoi bon ? Le troupeau est en sûreté et se serre amoureusement autour de lui. Qui donc oserait les séparer du bon Pasteur ? C'est la Passion, ce sont les événements terribles qui bientôt les séparèrent. Pierre lui-même non seulement se sépara de Jésus, mais il le renia trois fois publiquement. Ils sentirent mieux encore alors combien ils étaient faibles, irrésolus, sans courage efficace, puisque leur chef même avait failli.

L'Eglise n'était pas encore fondée.

Après la Résurrection, sur le lac de Tibériade, Jésus leur apparut un matin, après qu'ils avaient travaillé toute la nuit sans prendre aucun poisson. Il n'était pas là pour leur prêter son aide. A sa voix ils jettent leurs filets « à droite » et font une pêche merveilleuse. Jésus leur prépare un repas mystérieux, et pose alors cette question à Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Il la lui pose trois fois, pour lui faire expier son triple reniement, et comme il voit son apôtre plein de repentir et de foi, il lui dit : « Pais mes agneaux ! Pais mes brebis ! »

Pierre a mérité ce choix par cette humble protestation : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime ! » Le voilà donc établi souverain pasteur des agneaux et des brebis, c'est-à-dire de tout le troupeau. (Jo., XXI).

Cette fois l'Eglise est fondée et elle a un chef qui est Pierre. Jésus peut remonter au ciel, son œuvre est assurée. Une société existe qui conservera sa doctrine, qui rappellera aux fidèles son enseignement, ses exemples, ses miracles, sa mort sur la croix. Cette société ne mourra pas. Ses membres disparaîtront, mais seront aussitôt remplacés par d'autres, si bien qu'après vingt siècles ce sera toujours la même société, gouvernée par le même Pasteur, Pierre, qui se survivra dans ses successeurs. Cette société enfin sera infaillible, car Jésus a dit à ses disciples : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je vous enverrai le Saint-Esprit qui vous enseignera et vous suggérera tout ce que je vous ai dit. » Et il envoya en effet le Saint-Esprit qui demeure sur l'Eglise, l'assiste et la gouverne. Le troupeau est sous bonne garde, aucune brebis ne se sent plus orpheline, elle sait qu'elle a dans Pierre un Chef sûr, un Père aimant, un Pasteur vigilant.

* * *

L'Evangile de ce jour nous redit les qualités, le dévouement, les prérogatives du Pasteur de l'Eglise ; c'est pourquoi ce dimanche s'appelle aussi le *Dimanche du Bon Pasteur*.

Le bon Pasteur c'est Jésus-Christ : il est le modèle que doivent imiter tous ceux qui, à quelque degré, conduisent l'Eglise. Plus l'imitation est parfaite, mieux sont conduites et défendues les brebis.

C'était en la fête des Tabernacles, quelques mois avant la mort du Sauveur. Il venait de guérir l'aveugle-né, et celui-ci avait été chassé de la synagogue par les Pharisiens, sous le vain prétexte qu'il avait été guéri le jour du sabbat. Jésus le consola en lui révélant qu'il était le Fils de Dieu. Aussitôt le miraculé se jeta à ses pieds et l'adora. (Jo., IX).

Les Pharisiens, ces mauvais bergers, méritaient une leçon. C'étaient des aveugles qui conduisaient d'autres aveugles ; mais ces conducteurs voulaient rester aveugles, et ils n'aimaient le troupeau que parce qu'ils l'exploitaient, qu'ils en vivaient, se nourrissant de sa chair, s'engraissant de ses biens. Jésus va faire leur portrait devant tout le peuple, qui observe et retient ses paroles.

Ils ne sont pas de bons pasteurs.

Le bon pasteur entre par la porte de la bergerie, le matin, afin de conduire son troupeau dans les

bons pâturages. Le portier lui ouvre, ses brebis écoutent sa voix, il les appelle chacune par son nom, les fait sortir, puis se place à leur tête, et elles le suivent joyeuses parce qu'elles connaissent sa voix.

Eux, ils n'entrent point par la porte : on ne leur ouvrirait pas. Ils se glissent dans l'ombre et pénètrent la nuit, en échappant à la surveillance des bergers et des chiens, dans la bergerie où ils volent, pillent, massacrent. Ils volent les convictions, ils pillent les bourses, ils massacrent les âmes. — C'est aussi le portrait des hérétiques, qui nient l'autorité de l'Eglise, travestissent la vérité, enseignent une doctrine facile, ont une morale très large, et parviennent ainsi à détacher du Christ beaucoup d'âmes simples, et beaucoup de nations aussi, qui depuis des siècles se sont séparées de Rome, de Pierre, le Pasteur suprême, et sont devenues la proie de princes ambitieux et sans scrupules, de fausses doctrines, la proie des loups, qui les dévorent.

« Moi, je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. *Ego sum pastor bonus.* »

Jésus en effet est mort pour nous sur la croix, il a donné sa vie pour ses brebis. Et il est allé à la mort volontairement, joyeusement, par amour pour nous. Il est ainsi l'exemple de tous les bons pasteurs, d'un S. Charles Borromée qui donnait les sacrements aux pestiférés, bravant la contagion, aspirant leur souffle qui recélait la mort ; de tant de nos prêtres qui se portaient sur les champs de bataille aux endroits les plus ravagés par la mitraille, parce qu'il y avait là des brebis exposées à la mort, des âmes à sauver, des courages à fortifier.

Il n'en va pas ainsi du mercenaire. Il n'est pas pasteur, le troupeau ne lui appartient pas. Aussi quand il voit arriver le loup, quand il sait qu'il y a du danger, il s'éloigne, il s'enfuit, il abandonne le troupeau, car cela lui importe peu. Ce qui lui importe, c'est l'argent, les honneurs, une existence facile, c'est avant tout la conservation de sa précieuse vie.

S. Pierre qui fut le premier des pasteurs et qui a entendu les leçons du Maître, les développe ainsi avec son autorité de Prince des Apôtres : « Pasteurs, faites paître le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré ; non dans un intérêt sordide, mais par dévouement ; non en dominateurs des Eglises, mais en vous montrant les modèles du troupeau. Et quand apparaîtra le Prince des Pasteurs vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit jamais. » (I Pet., v, 2-4). En résumé, le bon pasteur est l'homme de Dieu, du dévouement entier, l'homme du devoir jusqu'à la mort. Il ne doit pas craindre de signaler énergiquement les abus, de corriger les brebis indociles, de chasser avec vigueur, avec un zèle ardent les loups qui ravagent le troupeau, de flétrir les mauvaises mœurs et de dénoncer les doctrines malsaines.

* * *

Mais les brebis ont aussi leurs devoirs.

Elles doivent *s'éloigner du mauvais berger,* fuir l'étranger, l'intrus qui vient les perdre et qui se présente à elles avec des paroles mielleuses, un feint zèle, des protestations hypocrites et intéressées d'amour de la vérité. *Alienum non sequuntur.*

Elles doivent *connaître leur pasteur,* et pour le connaître, le voir, s'ouvrir à lui avec confiance. C'est seulement quand on se connaît que l'on peut s'aimer, et c'est seulement quand on aime le pasteur qu'on se laisse attirer par lui, afin qu'il vous conduise à Jésus-Christ. Pasteurs et brebis ne peuvent pas demeurer indifférents les uns pour les autres. *Cognoscunt me meæ.*

Elles doivent enfin *entendre sa voix*, se montrer dociles, accourir quand il les appelle à l'église, au devoir, aux bonnes œuvres, lui obéir avec joie parce qu'elles savent qu'il ne peut les mettre que sur le chemin de la vérité et du ciel. Obéissez ainsi à vos pasteurs pour les encourager à commander, à remplir leur pénible charge. *Et vocem meam audient.*

Il y a encore, de par le monde, beaucoup de peuples qui ne connaissent pas l'Evangile, beaucoup de païens et d'impies. Prions le Bon Pasteur de rassembler toutes ces brebis errantes, de les appeler avec toute la force de la grâce. Elles ne savent pas, elles ne connaissent pas la vérité. Quand elles la connaîtront, elles accourront et il n'y aura plus qu'une seule bergerie et qu'un seul Pasteur, Jésus-Christ.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXI

1er Dimanche après Pâques

LA PRIÈRE DU MATIN ET DU SOIR

Mes frères,

Il y a trois quarts de siècle, — c'était le samedi 19 septembre 1846, — la Sainte Vierge apparaissait sur les montagnes des Alpes à deux enfants, et, entre autres recommandations, elle leur disait : « Mes enfants, il faut bien faire votre prière. » La Vierge de la Salette parlait sans doute de toute prière en général, mais plus spécialement de celle que nous devons réciter matin et soir. Ce qu'elle disait à ces humbles enfants, elle le dit à chacun de nous, et je suis son interprète en vous répétant au lendemain des Pâques les mêmes paroles : « Il faut bien faire votre prière ! »

I

Dieu aime à recevoir les prémices des choses, et mieux encore celles de nos cœurs. Or, pour répondre à son plus intime désir et à la fois remplir

un grave devoir, il convient, à l'heure de notre lever et avant toute autre occupation, de nous mettre à genoux.

Si le sommeil est l'image de la mort, le réveil est l'image de la résurrection. Prévenus à chaque nouveau matin d'une grâce insigne, nous passons pour ainsi dire de la mort à la vie, en même temps que se renouvellent sous nos yeux, avec le premier rayon du soleil, les merveilles de la nature. Notre prière, en se mêlant aux harmonies de la création, rend à Dieu l'hommage qu'il mérite, l'hommage libre et volontaire qu'il nous demande.

Par cette prière aussi nous plaçons toutes les actions du jour sous l'influence d'une sainte pensée. En la faisant, c'est comme respirer un peu l'air pur du ciel. Parce que Dieu aura pris la première place dans notre cœur, il en demeurera le maître pendant les heures qui suivront. Nos habitudes, notre caractère, prendront des formes plus douces ; en nous livrant à notre tâche, nous la remplirons avec plus de patience ; elle nous servira à glorifier le Seigneur, apaiser sa justice et mériter son amour.

Nombreuses sont les grâces dont nous avons constamment besoin : celles-ci, pour éloigner les revers, les épreuves à travers un chemin semé de ronces et d'épines ; d'autres, pour nous prémunir contre le péché, en détournant nos sens de la vanité. Or la journée répond souvent à ce qu'a été notre prière matinale. Si par elle nous avons su réclamer l'assistance divine, nous serons prudents dans nos démarches, sages dans nos actions, fermes en face du danger, nous resterons en un mot fidèles à nous-mêmes.

Toutefois les bénédictions divines sont pour nous comme était pour les Israélites la manne du désert : elles tombent du ciel à la première aube avant que le soleil ne luise. Aussi devons-nous mettre un zèle empressé à dire au plus tôt notre prière du matin, à la faire avec ponctualité et surtout avec ferveur.

L'Evangile dit de sainte Marie-Madeleine que venant au tombeau de Jésus, elle y précéda tous les Apôtres et y arriva dès l'aurore, les mains pleines des plus riches parfums. L'exemple de Marie-Madeleine doit être suivi par une âme chrétienne, à qui Dieu demande de lui offrir « dès le matin un encens embaumé, » l'encens d'une sainte et confiante prière. Si notre prière se laisse surprendre par le courant des affaires, elle aura grand risque d'être mal faite. Il convient donc de la dire avant toute action capable de nous distraire.

II

La religion et la reconnaissance nous font une obligation, en nous éveillant, d'élever notre âme vers Dieu. C'est encore le même devoir qui nous est imposé à la chute du jour.

Par la prière du soir, et avant de prendre un repos bien gagné, nous remercions Dieu de tous ses dons. Si la journée s'est passée sans accident pour notre corps et sans péril pour notre âme, si elle a été riche, féconde, bénie, si nous avons reçu de la divine Providence mille attentions délicates, n'est-il pas juste de laisser monter vers elle la voix de notre gratitude et de lui dire merci ?

Dans le cours de notre prière du soir, nous ferons, — et elle nous y invite d'ailleurs, — un salutaire retour sur notre conscience. Nous penserons aux lieux où nous sommes allés, aux personnes à qui nous avons parlé, aux affaires que nous avons traitées. Une âme soucieuse de son éternité aime à consacrer chaque jour quelques instants à un examen sérieux, en particulier sur les fautes qui l'entraînent davantage. Or, il n'est pas de moment plus favorable.

La prière du soir met encore sur nos lèvres les vœux que nous devons exprimer pour nos parents, nos bienfaiteurs, nos amis et nos ennemis, pour ceux qui pleurent et pour ceux qui agonisent, pour ceux qui honorent Dieu et pour ceux qui l'outragent. Nul n'est oublié dans cette admirable prière. Elle étend même notre souvenir jusqu'aux absents, et jusqu'aux défunts en implorant en leur faveur la paix et le repos du ciel. Surtout, gardons-nous de dire, quand il s'agit de notre prière : « Je n'ai pas le temps » : pour ce qui vous plaît, vous trouvez des heures et des journées, et vous n'auriez pas deux ou trois minutes à donner à Dieu ? — « Je suis trop las » : ce serait perdre le mérite de votre travail et de vos peines, en oubliant de les sanctifier ; — ou bien encore : « A cela près pour une fois ! » Non, car vous vous privez d'une grâce qui ne reviendra plus. Et puis, combien s'endorment que les ténèbres de la nuit ne rendront pas à la lumière ! Il peut en être ainsi de nous. Dieu lui-même a pris soin de nous avertir : « Les jours de l'homme sont fragiles, ils se fanent comme une fleur, ils se dissipent comme l'ombre. » A chaque pulsation de notre cœur, la mort nous guette, et nous avons à craindre ses coups.

* * *

Une prière le matin avant de prendre l'outil pour nous rendre au sillon ou au chantier, une prière le soir après une journée laborieuse : c'est le moins que nous puissions faire. « Il ne faut pas que le soleil parle des grandeurs de Dieu avant que nous ne les ayons adorées, et il ne faut pas qu'il se couche sans ensevelir dans sa pourpre notre dernière prière [1]. »

En terminant notre prière du matin, que notre intention soit de gagner toutes les indulgences partielles ou plénières attachées à ce que nous ferons. Et pour le soir, avant de nous livrer au sommeil et d'imiter la nature fatiguée qui va s'endormir, demandons une dernière fois pardon à Dieu dans un bon acte de contrition. Ainsi soit-il.

[1] P. Monsabré, *Retraites pascales*, t. IV, La prière.

XXII

2e Dimanche après Pâques

LA FIDÉLITÉ A LA RELIGION

Esto fidelis usque ad mortem.
Soyez fidèle jusqu'à la mort. (Apoc., II, 10).

Mes frères,

Lorsqu'au siècle des martyrs le tyran demandait à un accusé : « Qui es-tu ? » l'accusé, fût-il de race patricienne ou consulaire, plus fier de sa noblesse surnaturelle que de ses gloires mondaines, répondait : « Je suis chrétien. » Puis, après des alternatives de menaces terribles ou de séduisantes promesses, le préteur l'obligeait à offrir à de misérables idoles un encens sacrilège, ou à mourir. Et le chrétien mourait.

Nous n'aurons pas à subir les mêmes épreuves ; mais pour l'honneur de la religion et pour le nôtre, notre devoir est de garder toujours au Dieu de nos Pâques une inviolable fidélité.

I

Si l'on juge d'un arbre par ses fruits, une existence régulière, des pensées et des actes nobles prouvent l'élévation du principe qui les inspire. De là, pour nous, l'obligation impérieuse d'honorer la religion par une conduite sans reproche. Déjà S. Paul recommandait aux premiers fidèles d'être irrépréhensibles dans leurs mœurs. « Pas un sujet de critique ! » leur disait-il, persuadé que le reflet d'une belle vie rejaillit toujours sur la religion, la fait mieux aimer et mieux apprécier. Pour cela encore, il les exhortait fréquemment à pratiquer le bien devant Dieu et devant les hommes, en mettant une application soutenue dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Sans doute, la religion n'attend pas que nous ajoutions un degré à sa sainteté : car, en elle-même et dans son origine, elle possède toute perfection. Mais ce que nous lui devons et ce qu'elle nous demande, c'est de la glorifier par le témoignage de nos œuvres. Une vie à l'abri de toute censure et d'une vertu éprouvée, comme Dieu permet qu'il y en ait pour la consolation de son Eglise, appelle nécessairement le respect. Faite à l'image des enseignements de Jésus-Christ, d'une charité discrète et d'une réserve prudente, même les plus indifférents ne peuvent lui refuser leur estime.

Bien mieux, cette influence cachée de la vertu devient souvent la cause des conversions les plus heureuses.

Au contraire, si nous méconnaissons nos devoirs, la religion en subit une grave injure. Le monde, par une erreur ordinaire, sans tenir compte de la liberté humaine, rend notre foi responsable de nos actes, et vous entendez souvent des paroles comme celle-ci : « Ce n'est pas la peine d'aller à l'église pour être si peu charitable, pour avoir une conduite si peu édifiante. » Ce que valent de tels reproches, je le sais : ceux qui les adressent, en thèse habituelle, auraient maintes raisons de se taire, et « ces gens comme il faut, » portés à la critique, sont sous beaucoup de rapports « comme il ne faudrait pas. »

Quelquefois, malheureusement, semblables récriminations s'imposent. On met un désaccord flagrant entre sa vie privée et ses croyances, on ne sait pas agir selon les principes de l'Evangile, le respect humain enchaîne et rend esclave. Qu'arrive-t-il ? Au lieu de couronner la religion d'estime, nous provoquons, par un mélange coupable de la piété et du mal, une critique amère sur nos plus saintes pratiques.

II

Professer la religion pour l'honneur de Dieu, et la professer aussi pour notre honneur.

Tout ce que commande la religion est bien, tout ce qu'elle défend est mal, et de l'observation de sa loi doit dépendre un jour notre salut éternel. Non seulement elle ne se contente pas d'un culte de surface ou d'un enthousiasme de première heure ; mais ses maximes ne sont pas davantage des vérités complaisantes que l'on peut prendre ou laisser à son gré. Une foule d'hommes, hélas ! rendent à leur foi certains hommages partiels et sans plus. On tremble pour eux quand on entend la parole du Sauveur : « *Nescio vos !* Je ne vous connais point ! » Non, il ne nous connaîtra pas, si nous avons vécu dans une insouciance coupable de notre destinée ou si nous avons fait un partage sacrilège de notre amour.

Une vraie fidélité emporte autre chose. Tous nous sommes liés sur ce point par de solennelles promesses. Promesses une première fois contractées au jour de notre baptême, quand d'autres ont fait en notre nom serment d'obéissance à l'Eglise ; promesses renouvelées, dans la plus douce fête de notre vie et dont le parfum demeure, lorsque, au soir de la Première Communion, honorant la vérité de notre propre témoignage, nous avons juré à Dieu de lui demeurer fidèles jusqu'à la mort. Chaque année encore, au moment des Pâques et dans la solennité d'une absolution reçue, le même serment nous enchaîne à Jésus-Christ par les plus tendres liens.

Ces souvenirs, il va de notre honneur de ne les oublier jamais. Cependant, combien les profanent chaque semaine, chaque dimanche ! Pourquoi ces défaillances ? Nous vivons à une époque où l'esprit humain est profondément troublé. Les âmes que le doute travaille sont nombreuses ; nombreuses aussi celles qui, par des écarts de conduite, sont arrivées aux doctrines désolantes de la libre-pensée ; plus nombreuses encore celles qui subissent le joug de l'opinion. Si vous doutez, instruisez-vous : souvent un peu de catéchisme suffira pour vous tirer d'embarras ; avec un acte de bonne volonté, certaines chaînes plus délicates se brisent aisément ; et il ne faut marcher qu'une fois sur le respect humain pour l'écraser.

Aujourd'hui surtout la religion demande la force, la fermeté du caractère. Un devoir s'impose : accomplissons-le sans crainte et sans nous inquiéter s'il y a un regard qui nous épie, fût-ce même sur le chemin de l'église. On se plaint de voir le chiffre des impies augmenter : peut-être ! Mais ce qui augmente, n'est-ce pas plutôt le nombre des chrétiens dont la fidélité et le courage fléchissent? Quels que soient les outrages de l'impiété et ses blasphèmes, malgré tout, le courant du bien serait encore le plus fort si on le voulait. Etre catholique pour soi-même et dans la vie privée, ce n'est pas assez. Nos croyances doivent nous accompagner et nous suivre dans la vie publique, dans nos relations sociales, partout où il y a un devoir à remplir et chaque fois que la conscience est en jeu. Le mal s'affirme hautement de nos jours ; ayons pour le bien une énergie à tout le moins égale.

* * *

S. Augustin ne parlait qu'avec un respect attendri de l'Eglise sa mère, *mater Ecclesia,* et sans effort il inclinait son génie devant les décisions dogmatiques qu'elle proclame. La religion de l'Evangile a satisfait l'intelligence de Bossuet et celle de Pascal. Elle a conquis et gardé l'admiration de savants tels que Le Verrier, Chevreul, Pasteur. Après de tels exemples, sachons mettre notre honneur à lui rester toujours dociles. Ainsi soit-il.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XIII

DES RELATIONS ENTRE LE SACREMENT DE MARIAGE ET L'EUCHARISTIE

En nous inspirant des enseignements du saint Concile de Trente, des paroles de S. Paul et de la liturgie, il nous est facile d'établir les relations qu'il y a entre le sacrement de mariage et l'Eucharistie.

Tout d'abord : « Le saint Concile exhorte les époux, avant qu'ils se marient,... à confesser avec fidélité tous leurs péchés et à s'approcher pieusement du Très Saint Sacrement de l'Eucharistie [1]. »

Jésus ayant honoré le mariage en assistant aux noces de Cana, l'ayant de plus élevé à la dignité de sacrement, l'Eglise désire qu'à tout mariage chrétien il soit présent.

« On pense assez peu en général, dit le P. Tesnière, à la relation qui existe entre le mariage et l'Eucharistie, et que le Concile de Trente rappelle. C'est une loi intime et secrète qui repose sur l'affinité de ces deux mystères d'union. S. Paul, en parlant du mariage, dit : « Ce mystère est grand : je veux dire dans le Christ et l'Eglise » (Eph., v, 32), nous montrant dans l'union du Christ et de l'Eglise l'idéal du mariage chrétien. Cette union de Jésus-Christ avec l'Eglise a été consommée par l'Incarnation. Mais l'Eucharistie reproduit, étend et perpétue l'union ineffable du Christ et de l'Eglise, en unissant le Verbe incarné à chaque âme qui se nourrit du Pain de vie ; c'est le même don, la même union d'amour, inspirée des mêmes motifs, nouée dans le même but. Comme le Christ a aimé l'Eglise son épouse et s'est livré pour elle sur la croix, afin de se la rendre belle, sans tache et sans ride, ainsi le Christ aime-t-il chacune de nos âmes et se livre-t-il pour elle dans la communion, afin de trouver en elle une épouse belle, sans souillure ni trace de décrépitude ; et comme l'Apôtre recommandait aux époux d'aimer leurs femmes de la même manière que le Christ aime l'Eglise, ainsi pouvons-nous dire aux époux chrétiens : Aimez-vous comme le Christ vous aime au Saint-Sacrement ; que votre union soit faite sur le modèle de vos communions ; aidez-vous, supportez-vous, dévouez-vous ; faites les œuvres et la volonté du Père, comme les accomplit le Christ que vous avez reçu, et que vous devez recevoir souvent, si vous voulez demeurer des époux chrétiens [1]. »

Il n'est permis à une jeune fille d'aller s'agenouiller devant l'autel où le Saint-Sacrement est exposé, ou pendant la sainte messe, que dans deux circonstances : à sa profession religieuse, ou à son mariage. En cette dernière, elle est dans le sanctuaire avec son époux ; après le *Pater*, elle s'agenouille avec lui devant l'autel, tandis que le prêtre, interrompant le saint sacrifice, se tient du côté de l'Epître, tourné vers les époux, et récite deux oraisons [2].

Pourquoi l'Eglise interrompt-elle ainsi le saint sacrifice à un moment si solennel ? Le Concile de Trente semble nous donner la réponse : « C'est Jésus-Christ, dit-il, l'auteur et le consommateur des vénérables sacrements, qui, par sa Passion, nous a mérité la grâce destinée à perfectionner l'amour naturel des époux, à affermir leur alliance et à les sanctifier eux-mêmes. »

Ne nous étonnons donc pas si la sainte Eglise, pleine de tendresse pour ses enfants, veut que les jeunes époux s'agenouillent devant l'autel où Jésus renouvelle d'une manière non sanglante le sacrifice du Calvaire, afin qu'ils puissent s'enrichir de ses mérites infinis et sanctifier leur union. Elle veut les mettre en contact direct avec la sainte Victime de nos autels, et, par la voix de son prêtre, elle demande pour eux à Notre-Seigneur toutes sortes de bénédictions.

Pour mieux faire ressortir l'union qu'il y a entre le mariage chrétien et l'Eucharistie, elle demande que le prêtre qui célèbre, après avoir pris le Précieux Sang, communie les époux [3]. Si ce pieux usage n'est pas observé partout, nous le regrettons ; mais là où il subsiste, nous ne pouvons qu'y applaudir, car il rappelle aux fidèles la relation étroite que

[1] Concil. Trid., Sess. XXIV, c. 1, *De Reform.*

[1] *Somme de la prédication eucharistique,* t. I, p. 507.
[2] Rubrique de la Messe de mariage.
[3] *Et postquam sumpserit Sanguinem, communicet sponsos.* (Ibid.).

Jésus-Christ a établie entre le sacrement de mariage et celui de l'Eucharistie.

* * *

Le Psalmiste [1] semble avoir prophétisé les rapports qui devraient exister entre les personnes mariées et la divine Eucharistie. L'Eglise emprunte ses paroles aussi bien pour la fête du Saint-Sacrement que pour la Messe de mariage. A cette dernière on lit : « Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies ! Ton épouse sera comme une vigne féconde dans le secret de ta maison. Tes enfants, comme de jeunes plants d'olivier, entoureront ta table. C'est ainsi que tout homme qui craint Dieu sera béni et verra les enfants de ses enfants. » L'Eglise, par ses paroles liturgiques, rappelle aux époux l'obligation d'observer les lois du Seigneur afin de mériter ses bénédictions ; elle souhaite à la jeune épouse une nombreuse prospérité, qu'elle devra élever dans la crainte de Dieu, dans la solitude du foyer familial. S'adressant à tous les deux, elle partage d'avance leur joie de voir leurs enfants, semblables à de jeunes oliviers toujours verts, entourer leur table. Mais de quelle table s'agit-il ici ? Est-ce de la table commune seulement ? Ne peut-on pas penser qu'il s'agit aussi de la table du Seigneur, où tous les membres de cette famille prennent leur nourriture spirituelle ? « C'est ainsi, ajoute la sainte Eglise, que tout homme qui craint Dieu, sera béni et verra les enfants de sès enfants. » Traduisez : toute famille vivant dans l'amour du Seigneur, se nourrissant de la divine Eucharistie, sera bénie de Dieu ; le père et la mère verront leur postérité marcher sur leurs traces dans la paix du Seigneur.

En méditant d'une part les enseignements de la sainte Eglise, et en considérant, de l'autre, combien d'époux chrétiens s'éloignent de l'Eucharistie, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un sentiment de profonde compassion. D'où vient donc que les personnes mariées s'éloignent de la communion ? Demandez-le à l'hérésie janséniste. Cette secte, comme le dit le Décret du 20 décembre 1905, « en vint à une sévérité telle, que des catégories entières de personnes, comme les marchands ou les gens mariés, furent exclus de la fréquentation de la sainte Table. » Cette erreur, condamnée par Innocent XI en 1679, l'a été de nouveau par le Pape Pie X, en ces termes : « La communion fréquente et quotidienne étant souverainement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise catholique, doit être rendue accessible à tous les fidèles, de quelque condition qu'ils soient, en sorte que nul, s'il est en état de grâce et s'il s'approche de la sainte Table avec une intention droite et pieuse, ne puisse en être écarté [2]. »

Que les époux chrétiens comprennent donc la portée de ce Décret libérateur, et qu'ils effacent dans leur conduite les derniers vestiges du jansénisme. Malheureusement, c'est sur la religion des personnes mariées que cette hérésie a jeté ses plus profondes racines ; c'est cette partie du domaine de l'Eglise qu'elle a le plus ravagée. Voilà une des grandes causes de la décadence religieuse de beaucoup de familles qui, autrefois chrétiennes, ne le sont plus aujourd'hui que de nom. C'est aux jeunes époux qui entrent dans le mariage à réagir contre cet abandon de la communion. Qu'ils ne se fassent plus illusion : le mariage ne peut être chrétien au sens vrai sans la communion. Sans elle il ne serait en effet que l'union de deux faiblesses, selon ces paroles de Notre-Seigneur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Nous ne craindrons pas de dire ici toute notre pensée. Est-ce un mariage apportant les garanties suffisantes, que celui d'une jeune fille habituée à communier fréquemment, avec un jeune homme qui est simplement honnête, ou qui fait à peine la communion pascale ? La femme qui se trouve engagée ainsi, doit avoir à cœur d'amener son époux à communier plusieurs fois par an : sans cela, il n'y aura pas dans la famille l'unité de vie, et l'éducation des enfants en souffrira.

On se plaint partout de la décadence des familles, de la dépopulation de la France, de la fréquence du divorce et du désaccord entre époux. On cherche les remèdes qu'il faudrait apporter à ces maux ; des rapports nombreux ont été publiés à ce sujet. Mais on n'obtiendra rien, tant que les époux n'auront pas compris la nécessité de recourir fréquemment aux sources de la grâce divine, c'est-à-dire aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Que les pères et les mères de famille qui veulent se sauver et travailler sérieusement à la régénération religieuse de la France, entendent l'appel du Pape ; qu'ils communient toutes les fois qu'ils le peuvent, et le salut ne sera pas éloigné.

PRIÈRE

O Jésus, jetez un regard de miséricorde sur tant de pères et de mères de famille qui oublient votre présence au Saint-Sacrement ! Beaucoup vivent dans votre disgrâce et négligent de recevoir le Sacrement que vous avez établi pour obtenir le pardon de leurs fautes et les fortifier dans leurs faiblesses. Beaucoup s'éloignent de votre divine Eucharistie et mènent une vie languissante et malheureuse. Ayez pitié d'eux et envoyez-leur des apôtres de l'Eucharistie, afin qu'ils les éclairent sur la nécessité de s'en nourrir pour se préserver du péché et vivre de votre vie. Eclairez-les, touchez-les, et ils reviendront nombreux au banquet céleste, établi pour refaire leurs forces et les aider à marcher plus sûrement à la conquête de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

XIV

JÉSUS CHASSE LES VENDEURS DU TEMPLE

Peu après les noces de Cana, Jésus se rendit à Jérusalem pour la fête de Pâque. « Il trouva dans le temple des vendeurs de bœufs, de brebis et de colombes, et des changeurs assis. Jésus, ayant fait un petit fouet avec des cordes, se mit à chasser les

[1] Au Psaume CXXVII.
[2] Décret de 1905, art. 1.

marchands avec leurs bœufs et leurs brebis, répandit à terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables. Puis il dit à ceux qui vendaient des colombes : « Enlevez tout cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Les disciples se souvinrent alors de ce qui est écrit : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » (Jo., II, 14-17).

Pour nous rendre compte de cette scène de l'Evangile, il est nécessaire de rappeler ce qu'était le temple de Jérusalem, et comment le désordre s'y était introduit. Le zèle que Jésus mit pour expulser les profanateurs du temple, doit exciter les chrétiens à respecter leurs églises et à les défendre lorsque l'impiété tente de les profaner.

* * *

Le temple de Jérusalem, écrit l'abbé Caron, ne ressemblait en rien à nos temples chrétiens. C'était une immense enceinte, — près de six mille mètres carrés, — garnie de murs, d'escaliers, de portiques, de pilastres, de colonnes, laissant presque partout le ciel à découvert. Cet amas prodigieux d'édifices, vu de loin, était superbe ; il avait l'aspect d'une forteresse, l'air d'un somptueux palais. A travers ce dédale de pierres, de marbres, de bois de cèdre,... l'Israélite pouvait s'avancer vers le lieu des sacrifices, à certains jours même pénétrer au delà de ce lieu.

Derrière l'autel se dressait la demeure de Jéhovah. Une porte à deux battants incrustés d'or et surmontés d'une vigne colossale en or en fermait l'entrée. L'intérieur se composait de deux grandes cellules carrées, divisées l'une de l'autre par un large rideau sur lequel se dessinaient des chérubins aux grandes ailes : c'était le voile du temple.

La cellule qui précédait le voile se nommait le *Lieu saint*. Elle contenait l'autel des parfums, la table des pains de proposition et le chandelier d'or à sept branches. Derrière le voile, la cellule appelée le *Saint des Saints* ne renfermait plus qu'une pierre appelée « fondement », austère symbole de Celui qui porte tout. On sait que l'arche d'alliance avait disparu au temps de la captivité de Babylone.

« Tel était le temple dans lequel Jésus vient d'entrer pour y célébrer la Pâque. Plusieurs fois, sans doute, le jeune charpentier de Nazareth était monté vers Jérusalem au temps pascal ; mais alors il n'y venait qu'en pieux Israélite. Son âme s'était profondément attristée au spectacle des profanations dont ce temple était le théâtre. Son indignation n'avait pas paru au dehors. Aujourd'hui, c'est en Maître, en Prophète, en Messie et comme Fils de Dieu qu'il vient visiter le palais de son Père.

« Or, que voit-il ? La maison de son Père est devenue une maison de trafic. Au lieu de tout un peuple incliné dans le recueillement, la prière et l'adoration, son regard n'aperçoit qu'une cohue de bœufs, de génisses, de brebis, son oreille n'entend que le cri des spéculateurs cupides, le tumulte des acheteurs et des vendeurs !...

« Ce spectacle indigne son âme et on le voit ramasser quelques cordes éparses sur le sol. Alors ses yeux s'animent d'un éclat extraordinaire ; sa voix prend un accent qu'aucun Prophète n'a connu ; sa main agite dans l'air le fouet improvisé.

« A ce moment, personne peut-être parmi ces acheteurs, ces vendeurs, parmi ce peuple innombrable, ne connaissait encore Jésus de Nazareth. Mais telle est la puissance de son regard et de sa parole, que nul ne songe à lui résister. Tous fuient vers les portes, éperdus, comme si la foudre grondait sur leurs têtes. Les animaux eux-mêmes brisent leurs liens et se sauvent, courant au hasard, et renversant tout sur leur passage. Aussi, en moins de temps que la parole n'en met à le raconter, les tables des changeurs, leur argent et leur or jonchent les dalles.

« La conscience humaine de tous les temps et de tous les pays a applaudi et applaudira toujours cet acte de Jésus-Christ. C'était dans un temple que ces choses se passaient, et par la faute des prêtres juifs. Sans doute, ils n'avaient pas eux-mêmes organisé ce trafic sacrilège, mais ils le voyaient et le laissaient faire, parce qu'ils y trouvaient profit. Longtemps en effet le petit nombre des victimes avait contrasté avec l'affluence des adorateurs, parce que les pèlerins venant de loin ne pouvaient amener avec eux les animaux nécessaires aux sacrifices. Peu à peu l'usage s'introduisit de vendre des animaux aux portes du temple, et puis ce trafic envahit l'enceinte sacrée. Le devoir des prêtres était de s'y opposer ; au contraire, dit S. Jérôme, ils le favorisèrent parce qu'ils en tiraient de nombreux profits [1]. »

Jésus savait quelle haine il allait soulever contre sa personne et sa mission. Les vendeurs fuiront sous la menace de son fouet et plus encore devant l'indignation de son regard. Mais tout le Sanhédrin va se lever contre lui et le poursuivre avec une rage infernale. Cette perspective ne l'empêche pas de chasser les profanateurs du temple au commencement de sa mission, comme le rapporte S. Jean, et quatre jours avant sa mort il les chassera de nouveau, selon le témoignage de S. Matthieu. (XXI, 12).

* * *

La sainte Eglise fait lire à la messe ce trait de l'Evangile trois fois dans le cours d'une année [2]. N'y a-t-il pas là une leçon pour tous les fidèles, et en particulier pour les parents, les éducateurs de la jeunesse et les prêtres ? Elle veut nous rappeler que l'église est la maison de Dieu et la porte du ciel, et que nous devons avoir pour elle un très profond respect.

Ames chrétiennes, interrogez votre foi : elle vous dira que votre église paroissiale est plus digne de votre amour que le temple de Jérusalem, car Jésus y a fixé depuis longtemps sa demeure. Regardez cet autel sur lequel il s'immole, la Table sainte où il se donne et le tabernacle dans lequel il réside,

[1] *Jésus Docteur*, p. 38-41.
[2] 3e férie après le 1er dimanche du Carême ; — 2e férie après le 4e dimanche du Carême ; — 9e dimanche après la Pentecôte.

et vous comprendrez l'étendue de vos devoirs envers lui. En entrant dans le lieu saint vous ferez pieusement le signe de la croix, vous ferez la génuflexion et un acte de foi à la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. Vous éviterez d'y parler inutilement et de vous laisser distraire. Vous souvenant que vous êtes dans la maison de prière, vous rendrez à Dieu vos devoirs d'adoration, d'action de grâce, vous demanderez pardon de vos péchés et vous solliciterez de sa bonté les grâces dont vous avez besoin.

Il est à souhaiter que les parents apportent leurs enfants à l'église dès l'âge le plus tendre ; et à mesure qu'ils grandissent, ils doivent leur inspirer un grand respect pour la maison de Dieu. Les éducateurs de la jeunesse doivent veiller avec soin à ce que leurs élèves entrent avec respect dans le lieu saint, qu'ils fassent la génuflexion et qu'ils suivent attentivement les saints offices. Rien de plus triste, de plus affligeant que de voir des enfants se dissiper à l'église, par suite du manque de surveillance de ceux qui en sont chargés.

C'est surtout au prêtre qu'il appartient de faire respecter la maison de Dieu. Il doit veiller à ce qu'elle soit entretenue convenablement. Rien de plus édifiant qu'une église propre où tout est en ordre, où les cérémonies sont bien faites, les chants bien exécutés. C'est souvent par là que commence et s'accomplit la réforme d'une paroisse. Si parfois il y a des abus et des irrévérences à l'occasion de certains mariages plus mondains que chrétiens, son zèle s'anime et le prêtre ne se tait que lorsque le temple du Seigneur est respecté.

S. Jean Chrysostome s'élevait avec force contre tous les manques de respect qui se commettaient dans la maison de Dieu, craignant, disait-il, que la foudre ne l'écrasât s'il ne les empêchait par tous les moyens en son pouvoir.

Mais c'est surtout lorsque l'impiété cherche à s'emparer de nos églises, à les dévaster et à les dépouiller de leurs biens, que les chrétiens doivent se lever pour défendre la maison de Dieu. Nous avons un exemple admirable de ce zèle dans le IIe livre des Machabées. Jérusalem jouissait d'une paix profonde et les lois divines y étaient religieusement observées, sous la direction du saint pontife Onias. La trahison d'un Juif, nommé Simon, qui commandait les gardes du temple et qui était jaloux de l'autorité d'Onias, mit un terme à cette tranquillité. Simon, pour gagner les bonnes grâces du roi Séleucus, dont le trésor était vide, lui fit dire que le temple de Jérusalem renfermait des sommes immenses qu'il était facile de faire entrer dans le trésor royal. Séleucus envoya aussitôt à Jérusalem Héliodore avec ordre de faire l'inventaire de ces richesses et de les verser ensuite au lieu indiqué. Malgré les représentations d'Onias, les supplications du peuple et les larmes des jeunes filles et des femmes, Héliodore entra dans le temple et pénétra avec ses gardes jusqu'à la salle du trésor. Mais Dieu lui fit sentir combien il est insensé d'aller braver la puissance divine jusque dans le lieu saint. Le sacrilège fut tout à coup arrêté par un homme superbement vêtu, monté sur un cheval qui le foula aux pieds, tandis que deux anges le frappaient à grands coups de verges. On l'emporta dans le temple, évanoui et à demi mort ; mais le grand-prêtre obtint de Dieu sa guérison. Héliodore, échappé à ce danger, alla rendre compte au roi de ce qui lui était arrivé. Et comme Séleucus lui demandait qui il pourrait encore envoyer à Jérusalem, il répondit : « Si vous avez quelque ennemi, ou quelque malveillant, envoyez-le là et vous le verrez battu de verges, si du moins il échappe à la mort, parce que dans ce lieu il y a vraiment une puissance divine. Car celui qui habite dans le ciel est le protecteur de ce lieu, et il frappe et fait périr ceux qui y viennent pour y faire du mal [1]. »

Plût à Dieu que ceux qui gouvernaient la France en 1905 se fussent rappelé ce récit de la Sainte Ecriture ! Peut-être n'auraient-ils jamais voté la loi de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, ordonné l'inventaire de nos églises et spolié les biens ecclésiastiques ! Huit ans après ce vol, la justice divine ne s'est-elle pas appesantie sur notre nation, et la guerre que nous avons subie ne fut-elle pas le châtiment de nos péchés ? Puisse le Seigneur nous faire miséricorde, par l'intercession de la Vierge Immaculée, en vue des mérites de Jésus-Christ et en considération des souffrances de tous ceux qui sont morts pour la France, des larmes des mères, des veuves, des sœurs et des orphelins !

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit : « Ma maison est appelée la maison de la prière et vous en faites une caverne de voleurs » (Mt., XXI, 13), faites-moi la grâce d'entrer toujours avec un grand respect et une foi profonde dans vos temples. Que mon unique occupation dans le lieu saint soit de vous adorer, de vous remercier, de vous demander pardon de mes péchés et de ceux de mes frères, et d'implorer le secours de votre grâce. Préservez-moi de tout péché commis dans le lieu saint. Plutôt la mort que d'avoir le malheur de vous offenser dans votre saint temple ! O Jésus, je veux aimer de plus en plus la splendeur de votre maison et y chercher tous les jours mon bonheur et ma consolation !

Pardon de mes tiédeurs et de mes négligences passées ! Pardon pour tant de chrétiens qui entrent sans respect dans vos églises et qui ne daignent pas même faire un acte de foi à votre présence réelle ! Pardon pour tous ceux qui vous offensent dans le lieu saint : distractions volontaires, conversations inutiles, messes mal entendues, communions sacrilèges, etc. ! Je voudrais pouvoir réparer tout ce mal et répéter à tous ceux qui entrent dans vos églises : Souvenez-vous que c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! Ainsi soit-il.

[1] II Machab., III.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 21 martii 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 29 mars 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Joseph. — Pourquoi Dieu l'a choisi pour être l'Epoux de Marie et le Père nourricier de Jésus, 145.

Plans de sermons pour l'Annonciation. — I. Les sacrifices de Marie, 147. — II. L'orgueil guéri par l'humilité, 148.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXIII. *3e Dim. après Pâques :* L'exemple des parents, 148. — XXIV. *4e Dimanche :* La médisance, 150.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XXIII. Le Patronage de S. Joseph, 151. — XXIV. 4e Dim. après Pâques, 153.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XV. Jésus multiplie les pains dans le désert, 156. — XVI. La manne comparée à l'Eucharistie, 157.

Allocutions de mariage. — I, 159. — II, 160.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

POURQUOI DIEU L'A CHOISI POUR ÊTRE L'ÉPOUX DE MARIE ET LE PÈRE NOURRICIER DE JÉSUS

Joseph, vir ejus, quum esset justus.

Joseph, époux de Marie, était un homme juste.

(Math., I, 19).

Mes bien chers frères,

Les pensées et les desseins du Seigneur, dans les événements qu'il prépare ou qu'il permet, sont enveloppés de mystère. Mais lorsque notre raison et surtout notre foi scrutent les moyens employés par la Providence pour atteindre son but, elles demeurent émerveillées à la vue de la profondeur de la sagesse divine et des leçons que celle-ci donne à la sagesse humaine.

La fête de S. Joseph que nous célébrons aujourd'hui, offre précisément à notre foi chrétienne l'occasion de rechercher les raisons du choix fait par le ciel, dans une circonstance si importante à l'accomplissement de ses desseins. Le Verbe éternel allait quitter les cieux, revêtir, sur la terre, la misérable livrée de notre nature humaine, en subir toutes les vicissitudes, afin de nous racheter et de nous prouver ainsi son amour. Il avait donc besoin d'une mère, elle était choisie et préparée ; mais à cette mère il fallait un tuteur, et à son enfance un nourricier, un protecteur. Quel sera l'heureux élu pour cette mission la plus haute, la plus sainte qui se puisse imaginer après celle qui a été dévolue à Marie ? A quel Raphaël, à quel chérubin va échoir l'incomparable et sublime honneur de garder, de nourrir l'Enfant-Dieu et sa mère ? Quelles mains le ciel va-t-il estimer assez pures pour leur confier le dépôt sacré qu'il n'a pas jugé à propos de remettre aux mains des anges ? Nous allons le dire en nous demandant *les raisons* de ce choix et en recueillant *les leçons* qui en découlent pour notre âme. Ce sera tout l'objet de cette instruction, que nous éclairerons des lumières de la foi, et que nous appuierons sur les paroles de l'Evangile.

I

Il ne manquait pas alors de princes, de rois ou d'empereurs qui se fussent tenus pour grandement honorés du ciel s'ils avaient été choisis. Avec quel bonheur ils eussent mis leurs palais et leurs richesses à la disposition du Roi des rois et de sa mère ! Avec quel soin jaloux ils eussent entouré le précieux berceau d'une garde puissante ! Oui, mais richesses, grandeurs, trônes et diadèmes ne pèsent guère dans la balance divine s'ils ne sont accompagnés de la vertu. Celle-ci seule compte aux yeux de Dieu. Aussi son choix se fixa-t-il sur un simple artisan, obscur et pauvre, nommé Joseph, descendant de David, c'est vrai, mais vivant sous le toit d'une humble chaumière. C'était un ouvrier charpentier, dénué de la science dont s'enorgueillit la vanité, mais il était vertueux, c'était un cœur droit et juste devant le Seigneur : *Joseph, vir ejus, quum esset justus.*

Un tel choix confond l'intelligence et déroute la sagesse humaine. « Seigneur, sans doute cet homme est un saint ; mais comment pourra-t-il, sans puissance, sans crédit ni fortune, protéger les jours si précieux de votre Verbe incarné ? Quelle autorité et quel prestige auprès des peuples confèrera à votre Fils une jeunesse écoulée sous un toit si pauvre et dans l'atelier d'un charpentier, où il trouvera à peine le morceau de pain quotidien ? »

A toutes ces questions de notre raison étonnée, Dieu ne répond qu'en nous montrant l'étable de Bethléem avec la paille de la crèche, l'humble demeure de Nazareth avec ses quelques outils et son mobilier pauvre, la croix du Golgotha avec l'ignominie du supplice des esclaves. Il fallait apprendre au monde que les pensées de Dieu ne sont point les pensées des hommes ; que les richesses et les vains honneurs qu'ils estiment et recherchent ne sont rien pour lui, qu'il n'en fait aucun cas. Il fallait encore lui montrer que c'est dans la pratique du bien et de la vertu qu'il faut chercher le moyen de plaire à Dieu et de mériter ses faveurs. Les mains couvertes de diamants ou de pierreries, chargées d'argent ou d'or, il les dédaigne ; c'est aux bras ornés de vertus qu'il confie son trésor, son Fils : *Joseph, vir ejus, quum esset justus.* Voilà le secret du choix du ciel : Joseph est le préféré parce qu'il était juste, c'est l'Evangile qui nous l'apprend. Et si vous voulez savoir en quoi consistait cette justice du saint charpentier, je vous répondrai, toujours d'après l'Evangile : c'était un homme de foi, un homme de généreuse obéissance à la volonté divine.

1. A trois reprises différentes, l'apôtre S. Paul écrivait aux premiers chrétiens que « l'homme juste vit de la foi [1], » c'est-à-dire, que nous devons en-

[1] Rom., I, 17 ; Galat., III, 11 ; Hébr., X, 38.

tendre par « homme juste » celui dont la vie est réglée, inspirée par la foi, conforme aux lumières et aux prescriptions de la foi.

Or le peu que l'Evangile nous raconte de la vie de S. Joseph nous le montre précisément homme de foi, agissant d'après les règles de sa foi religieuse, fidèle en tout aux ordonnances de la Loi de Moïse. Chaque année il se rend à Jérusalem, avec Marie, pour y manger l'agneau bénit dans le temple. à l'époque de la Pâque. Il ne manque point à ce devoir, malgré la longueur du voyage et la perte qu'il subit en fermant sa boutique et en interrompant son travail. Il monte au temple, à l'époque prescrite, pour accomplir les cérémonies de la Présentation de Jésus et de la Purification de Marie, quoiqu'il sache bien que ni sa virginale épouse ni l'Enfant-Dieu ne sont astreints à cette loi.

N'est-ce pas sa foi déjà qui lui avait fait accepter pour épouse Marie, qui portait l'enfant dont il n'était pas le père ? Cette foi qui le soutenait, dans les événements de Bethléem, dut être grande et profonde pour ne pas être ébranlée par le dénuement dans lequel le ciel laissait le Verbe éternel. Ce fut elle qui le guida lorsqu'il fallut fuir en Egypte ; elle encore qui arrêta le murmure sur ses lèvres quand il reçut l'ordre de reprendre le chemin de la Galilée ; elle enfin qui lui donnait courage et résignation, à Nazareth, durant sa vie aussi obscure et pauvre que laborieuse.

S. Joseph était un homme de foi : la préférence dont Dieu l'a honoré en lui confiant le poste sublime que tant de cœurs ont envié, ne suffirait-elle point, seule, à prouver que la foi du pauvre charpentier était, parmi tous les hommes de son temps, la plus vive, la plus désintéressée, la plus agréable aux yeux du Seigneur ?

2. *Joseph, vir ejus, quum esset justus*. Joseph était un homme juste parce que sa soumission, son obéissance à la volonté divine n'étaient pas moins profondes que sa foi d'où elles tiraient leur origine.

Cette obéissance fut mise plus d'une fois à l'épreuve. A Bethléem, il lui faut se lever au milieu de la nuit, prendre l'Enfant et sa mère et fuir en toute hâte dans un pays lointain, inconnu, étranger, sans savoir comment il y vivra. Il faut abandonner à eux-mêmes l'atelier et la maison de Nazareth, toute sa fortune, sans savoir quand il y pourra revenir. Que d'objections pourtant son obéissance aurait trouvées ! Puisque l'Enfant était le Fils de Dieu, Dieu lui-même, pourquoi cette fuite précipitée ? Les anges qui avaient chanté autour de l'étable et dans les champs de Bethléem, n'étaient-ils pas assez puissants pour retenir le bras d'Hérode et l'empêcher de nuire ?

Et dans cette Egypte, quelle dûre condition fut la sienne ! Ignorant la langue de cette contrée, forcé de se livrer aux rudes travaux réservés aux pauvres fellahs, pour gagner le morceau de pain qui faisait vivre Marie et Jésus. Il ne murmure point, il se soumet et il travaille. Enfin, de retour à Nazareth, il continue son existence obscure, toute de privations et de labeur. Il ne se demande point pourquoi le ciel continue à permettre un pareil dénuement quand celui que sa maison abrite sous son pauvre toit est le Fils du Dieu de toute richesse.

Joseph, vir ejus, quum esset justus. Joseph est un homme de foi et d'obéissance : quand Dieu a parlé, quand sa Providence ordonne, il ne raisonne point, il ne discute pas, il obéit. Soumis, les yeux fermés, à la volonté sainte du Seigneur, il l'accepte et accomplit généreusement sa tâche jusqu'au bout. Il meurt sans même avoir eu la consolation ou la récompense de voir Jésus commencer sa mission et susciter l'enthousiasme des foules par ses miracles et ses prédications.

II

Deux leçons découlent pour nous de ces réflexions sur la conduite de S. Joseph. C'est que, si nous voulons être agréables à Dieu et nous revêtir de la justice qui plaît au Seigneur, il nous faut être aussi des hommes de foi, et des chrétiens toujours prêts à nous soumettre à la volonté divine, quoi qu'elle ordonne ou dispose à notre égard.

Que nous sommes éloignés peut-être de posséder la foi vive et agissante du saint époux de Marie ! Sommes-nous des hommes de foi ? Notre foi chrétienne est-elle le mobile principal de notre vie, le grand ressort, si j'ose m'exprimer ainsi, qui donne leur direction à nos œuvres et les règle conformément à l'Evangile ? Avons-nous cette foi qui courbe toute notre existence sous les lois de Dieu et de sa sainte Eglise, sous l'accomplissement rigoureux du devoir pascal, de la sanctification du dimanche ? Notre foi se soumet-elle, sans calculer, sans marchander, à toutes les observances et prescriptions de l'Eglise ? Ou bien n'est-ce pas une foi qui compte, mesure ses sacrifices et dit : « J'irai jusqu'ici, jusque-là dans le service de Dieu, et pas plus loin ! » Ne nous y trompons point : « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, » c'est l'apôtre S. Paul qui le déclare. (Hébr., XI, 6).

Quel exemple aussi d'obéissance à la volonté divine, dans la vie de S. Joseph, et quel modèle de soumission aux adorables décrets ! Et nous, lorsque le ciel nous ordonne quelque chose qui contrarie notre repos, nos goûts, nos habitudes ; quand la main de la Providence sème sous nos pas les deuils, les revers, les épreuves, les peines ; lorsque notre foi exige le sacrifice de nos aises ou de quelque attache trop naturelle, nous murmurons. On nous entend gémir et nous plaindre que Dieu nous charge trop, qu'il nous oublie ou même qu'il n'est pas juste, car ce blasphème, hélas ! tombe parfois de lèvres chrétiennes. Nous nous dépitons, nous nous décourageons, nous en venons à abandonner le service du Seigneur.

Oh ! bénis et trois fois heureux les cœurs éprouvés qui s'efforcent d'atteindre à la justice dont S. Joseph nous offre le modèle ! Bénis et trois fois heureux les chrétiens qui acceptent en tout la

volonté du Seigneur et s'y soumettent avec une filiale et confiante obéissance ! Ils jouissent ici-bas, autant qu'il est possible, de la faveur enviable, accordée à S. Joseph, de vivre dans l'amitié de Jésus et de Marie, ils conversent avec eux, ils deviennent, à leur tour, pères nourriciers de Jésus dans leur âme.

* * *

Puisque la foi est un don du ciel, demandons-la aujourd'hui à Dieu, vive et soumise, par l'intercession de S. Joseph qui l'a possédée si parfaite. Armés de cette foi comme d'un bouclier, *in omnibus sumentes scutum fidei* (Eph., VI, 16), que toutes nos œuvres s'inspirent d'elle et reçoivent sa direction. Que la foi incline notre cœur et notre âme à obéir à la voix du Seigneur notre Dieu, *voci Domini Dei nostri obediemus* (Jér., XLII, 6) ; à observer en tout et partout, avec une humble soumission, les prescriptions de la sainte Eglise, *ad obediendum fidei in omnibus gentibus* (Rom., I, 5). Qu'ainsi elle nous rende tous « des hommes justes, » selon le Cœur de Dieu ; qu'elle nous procure la faveur de passer notre vie, comme S. Joseph, dans l'amitié de Jésus et de Marie, et la grâce, plus grande encore, de mourir, ainsi que lui, sur leur cœur et dans leurs bras. *Vir obediens loquetur victoriam.* (Prov., XXI, 28). Daigne ce bon et miséricordieux Saint nous obtenir à tous cette suprême victoire ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR L'ANNONCIATION

I

LES SACRIFICES DE MARIE

L'Ange apporte à la terre la bonne nouvelle du salut. Dieu va s'incarner dans le sein d'une Vierge ; mais il faut que cette Vierge y consente. Marie refuse de faire le sacrifice de sa virginité ; mais elle immolera et sacrifiera tout le reste. Aussi, dès que l'Ange lui a dit : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi,* dès que Marie apprend que rien ne ternira sa virginité, elle répond : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Examinons les sacrifices que Marie eut à faire en consentant à devenir la mère de Dieu. Elle donna à Dieu en sacrifice et son corps et sa volonté et son esprit.

I

Et d'abord elle donne à Dieu son corps et son sang. Il fallait cette goutte d'un sang virginal pour que Dieu se revêtît de notre nature. Il avait dit à son Père : *Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hébr., X, 5-7). Ce corps, c'est Marie qui l'a fourni, et c'est l'Esprit-Saint qui lui a uni une âme et qui a uni cette âme et ce corps à la personne du Fils de Dieu : *Incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine, et homo factus est.*

Hiram, roi de Tyr, fit une grande chose quand il donna à Salomon les cèdres du Liban pour construire le temple de Jérusalem. Marie a fait mieux, puisqu'elle a fourni cette humanité dans laquelle Dieu a habité personnellement : *in quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Col., II, 9).

Et Marie s'offre à Dieu avec humilité et avec courage.

Avec humilité : elle comprend cette dignité sublime de Mère de Dieu ; mais elle comprend aussi que vis-à-vis de Dieu elle ne sera jamais qu'une faible créature et elle dit : *Ecce ancilla Domini.*

Avec courage : son intelligence avait été illuminée dès le commencement par les dons de l'Esprit-Saint ; elle avait fait dans le temple ses délices de la lecture des saints Livres ; elle savait tout ce qui devait arriver au Christ Fils de Dieu et Rédempteur des hommes ; elle savait le mystère de sa naissance pauvre et obscure, de sa fuite en exil pour éviter la persécution, de sa vie laborieuse et difficile, de sa doctrine rejetée et méconnue, de sa prédication contredite, de sa Passion douloureuse...

Elle sait à quoi elle s'expose elle-même : elle sera soupçonnée par son époux ; elle pourra être lapidée d'après la loi juive, comme adultère ; et cependant elle ne recule pas. Samuel recevant de Dieu l'ordre d'aller sacrer David comme roi à la place de Saül, s'écrie : *Audiet hoc Saul et interficiet me* (I Reg., XVI, 2). Marie n'a pas de ces timidités et de ces défaillances. C'est Dieu qui parle et qui propose, elle accepte courageusement : *Ecce ancilla.*

II

En second lieu, elle a offert son cœur et sa volonté.

Dieu qui l'appelle à une dignité sublime et à une gloire suréminente, l'appelle par là-même à une vie de sacrifices et d'immolation. De même que le Christ devra boire au torrent de la douleur avant de relever sa tête dans la gloire du triomphe : *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput... Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?* (Luc, XXIV, 26)... *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens,... factus obediens usque ad mortem,... propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen...* (Phil., II, 7-9) ; Marie, qui doit être associée au triomphe éternel du Fils de Dieu, sera associée aussi à ses douleurs de la terre. — Le Cyrénéen n'a pas été le seul à porter la Croix jusqu'au Calvaire ; Marie l'a portée pendant les 33 années de la vie de Jésus. — Il était dit du temple de Salomon : *Malleus et securis et omne ferramentum non sunt audita in eo* (III Reg., VI, 7). Il n'en a pas été ainsi du temple de l'humanité du Sauveur, et les coups de fouet et les crachats et les coups de marteau ont retenti douloureusement au cœur de sa Mère. — Lorsque Agar renvoyée par Abraham eut pris le chemin du désert et vit que son fils Ismaël allait mourir, elle le déposa au pied d'un arbre et s'éloigna de quelques pas en disant : « Au moins je ne verrai pas mon fils mourir, *non videbo morientem puerum* » (Gen., XXI, 16). Marie savait devoir assister à ce douloureux spectacle : *Stabat Mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa, dum pendebat filius.*

III

Après le sacrifice de son corps et de son cœur, Marie a fait le sacrifice de son intelligence et de son esprit.

Quelque éclairée que fût Marie, elle n'en était pas moins une pure créature et par conséquent à une distance infinie de Dieu ; le mystère était donc pour elle une épreuve. Or, voyez comme elle supporte cette épreuve, comme sa foi a toujours été ferme et constante.

L'Ange lui dit : *Ne timeas, Maria... Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis...* — *Quomodo fiet istud ?* demande Marie. — *Spiritus sanctus superveniet in te.*

Nous voyons dans ces paroles de l'ange, les mystères les plus impénétrables. — Marie doit croire qu'il y a en Dieu trois personnes, puisque un Dieu doit se faire homme dans son sein et que Dieu son Père doit

lui donner un trône éternel, et que Dieu le Saint-Esprit doit descendre en elle. — Elle doit croire à sa maternité virginale, puisque c'est la condition de son acceptation : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* — Elle doit croire à l'Incarnation du Fils de Dieu : esprit immense, Dieu sera enfermé dans un corps humain ; éternel, il commencera à vivre dans le temps.

Salomon disait : *Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram? Si cœlum et cœli cœlorum non te capiunt, quanto magis domus ista, quam ædificavi?* (II Par., VI, 18). — Marie a cru tout d'une foi pleine et constante. Foi pleine : elle ne demande pas de preuves, elle croit. Foi constante : elle n'a jamais défailli, pas même pendant la Passion douloureuse de son Fils : *Relicto eo, omnes fugerunt... Stabat Mater...*

* * *

Voilà comment Marie a coopéré au mystère de l'Incarnation. S. Augustin dit : « O beata Maria, sæculum omne captivum tuum deprecatur assensum... Expectat Dei filius, cupiens salutem hæreditatis tibi donatæ; expectant angeli, desiderantes fratres pro amissis; expectant viventes in carcere dæmonis detenti; expectant in limbo patres. »

Marie a donné son consentement : *Ecce ancilla*, et nous l'en félicitons trois fois par jour. Sa parole a fait éclore le printemps de la grâce ; puisse son intercession nous faire arriver aux splendeurs de la gloire ! Ainsi soit-il.

II

L'ORGUEIL GUÉRI PAR L'HUMILITÉ [1]

S. Augustin nous fait admirer la Sainte Vierge le jour où l'ange Gabriel lui annonce qu'elle deviendra la Mère de Dieu : « Regardez, dit-il, cette chaste servante de Dieu, vierge et mère tout ensemble. C'est là que le Fils de Dieu a pris sa forme d'esclave. *Attende ancillam istam castam, et virginem et matrem. Ibi accepit formam servi.* » « Il fallait avant tout confondre l'orgueil qui est la plus grande plaie de notre nature. Pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaissé jusqu'à la forme d'un esclave ? »

1° L'orgueil en effet est le principe de notre ruine.

2° L'humilité, l'abaissement de Jésus-Christ, est le principe de notre relèvement.

I. — *L'orgueil est le principe de notre ruine*

1. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe a été comme le grand bâtiment qu'on jette par terre et qui en accable un moindre sur lequel il tombe. Il nous a rendus orgueilleux comme lui. L'orgueil est le vice le plus dangereux parce qu'il éloigne le plus la miséricorde. *Quid tam indignum misericordia,* ajoute S. Augustin, *quam superbus miser?* [2]

2. L'orgueil, c'est « une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur. »

Il y a des choses où Dieu permet de l'imiter et d'autres où il le défend.

Il nous a faits à son image, nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il est des attributs dans lesquels il nous commande de lui ressembler, comme sa miséricorde, sa patience, sa vérité, sa justice, sa sainteté. *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum.* (Lévit., XIX, 2). *Diligite inimicos vestros ut sitis filii Patris vestri...* (Matth., V, 45).

Mais il ne veut pas que nous lui ressemblions dans l'honneur de l'indépendance, « en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre volonté que sa volonté absolue. » Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa justice, de sa miséricorde toujours bienfaisante ; mais quand il s'agira de puissance, « tenons-nous dans les bornes d'une créature... »

Notre orgueil aveugle nous érige en petits dieux. O homme, viens apprendre à t'humilier par la méditation du mystère de l'Annonciation ! Abaisse ta volonté devant la volonté de Dieu ! « Homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même. Homme, quoi de plus infirme ? Pécheur, quoi de plus injuste ? Superbe, quoi de plus insensé ? »

II. — *L'humilité de Jésus-Christ est le principe de notre relèvement*

1. L'homme s'est attribué faussement la grandeur de Dieu ; alors Dieu a pris véritablement le néant de l'homme. Un homme se fait Dieu par orgueil ; un Dieu se fait homme par humilité.

2. Voici le nouveau secret de la miséricorde divine, Elle ne veut pas seulement confondre notre orgueil, elle veut le satisfaire en quelque chose.

L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine ; or la Majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais si nous ne pouvons pas ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, c'est lui qui nous ressemblera dans l'humilité, c'est lui qui, pour nous contenter, deviendra soumis. Cela, « afin que l'homme, qui méprise l'humilité, qui l'appelle simplicité ou bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaigne plus de la pratiquer quand il la voit dans un Dieu, » *ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei.* (S. Augustin, in Ps. 33).

3. Il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui était né souverain. Il descend encore un autre degré, il a pris la forme d'esclave. *Non veni ministrari sed ministrare* (Matth., XX, 28).

Il a même fait plus. Non seulement en venant au monde il déclare qu'il vient faire la volonté de Dieu (Hébr., X, 7), mais il consent à être livré comme victime à la volonté des pécheurs : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* (Luc, XXII, 53).

* * *

Après cet exemple de soumission, nous devons aimer à descendre et à chérir les dernières places. « Marie entre aujourd'hui dans ces sentiments. Quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère ; ç'a été l'humilité et l'obéisssance. Si Marie n'avait dit qu'elle était servante, en vain elle eût été vierge. » Apprenons donc en cette fête, si nous voulons être agréables à Dieu, à devenir humbles, soumis, serviteurs de Dieu, comme Marie qui a dit dans toute la sincérité et la simplicité de son cœur : *Ecce ancilla Domini.*

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXIII

3e Dimanche après Pâques

L'EXEMPLE DES PARENTS

Mes frères,

Lorsqu'un père porte dans son âme l'amour de ses enfants, peines, travail, fatigues, rien ne lui coûte. Chaque jour, il baigne la terre de ses sueurs pour conserver et embellir leur existence. En pensant que ceux qu'il aime auront à recueillir le fruit

[1] D'après Bossuet, 1er Sermon sur l'Annonciation, 1er point.
[2] De lib. arbitr., lib. III.

de ses labeurs, son courage grandit, la joie rayonne sur son front.

M. f., préparer l'avenir matériel de vos enfants, c'est bien, c'est très bien ; mais ce n'est pas assez. D'autres devoirs s'imposent à votre sollicitude, en particulier le devoir du bon exemple.

I

L'exemple exerce une force irrésistible : ce besoin d'émulation est une loi tellement absolue que, même sans nous en douter, nous vivons, nous pensons, nous nous formons des habitudes en rapport avec le milieu ambiant. De là, ce proverbe éminemment vrai et dont l'application se vérifie journellement : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » Mais si l'exemple agit avec un tel prestige sur un homme qui a des idées faites, des habitudes contractées, et qui pense par lui-même, quel empire ne doit-il pas exercer sur le jeune âge, au printemps de la vie, alors que l'enfant aspire à s'approprier et à recevoir ce qui lui vient de plus haut ?

Dans ses premières années, pour un enfant, la vie morale et la vie religieuse se développent par voie d'imitation. Il apprend sans efforts à parler, mais en répétant les mots que vous lui avez dits ; les mouvements spontanés de son cœur, il les puise dans les témoignages d'affection qu'il reçoit ; en vous voyant prier avec lui, il acquiert la connaisssance d'un Dieu et l'idée d'un monde surnaturel. N'en doutez pas, vous êtes les modèles de vos enfants, vous portez en vous la mesure de leurs destinées morales. « L'homme, a dit un observateur attentif du siècle dernier, l'homme, dans ce qu'il sera plus tard, est formé avant dix ans, et quand il ne l'a pas été sur les genoux et d'après les leçons d'une sainte mère, quand le foyer paternel n'a pas été pour lui une école de vertu et de respect, il faut infiniment le regretter. »

Sur ce point, rien ne peut remplacer le bon exemple : ni les encouragements, ni les conseils, ni les menaces. Vous voulez pour votre enfant une éducation qui lui fasse honneur. Encore faut-il prendre garde d'ébranler l'édifice par sa base. Cet enfant, peut-être, n'a jamais surpris une prière sur vos lèvres ; de son regard distrait il vous cherche vainement le dimanche à l'église ; le demi sourire que vous mêlez à vos excuses n'a pas échappé à son attention. Alors il raisonne, réfléchit, se demande ce que valent une doctrine et des pratiques avec lesquelles votre vie est en désaccord. « Cela est bon pour moi, se dit-il, et ne l'est plus pour mon père ou pour ma mère ? » et par une inflexible logique aussitôt un soupçon va traverser son esprit pour y porter l'obscurité.

Sans doute, ce serait déjà un mal immense si, par le contraste de vos discours, vous embarrassiez cette jeune conscience pour la troubler, et, en jetant le discrédit sur la religion, lui rendre ainsi la vérité incertaine, et la vertu douteuse. Mais si, à une parole coupable, imprudente, à une plaisanterie que vous croyez peu de chose et qui est beaucoup, vous avez le malheur de joindre l'exemple, l'enfant s'habituera à voir dans vos leçons des formules inutiles, sans conséquence : malgré tous les efforts de l'Eglise pour le fixer dans le bien, après une régularité apparente, comme il arrive souvent, le premier usage qu'il fera de sa liberté sera d'abandonner tout devoir et toute règle. Vous aurez beau instruire, exhorter, commander : un jour viendra où étonné que vous exigiez de lui ce que vous ne jugez pas à propos de remplir, cet enfant vous dira : « Et vous !... Eh bien ! oui ! Et vous !... »

Il y a donc, on ne saurait le nier, une influence décisive dans l'exemple des parents. La famille et tout ce qui s'y passe est le livre constamment ouvert où l'enfant va chercher la forme de sa vie, et les impressions qu'il en reçoit, bonnes ou mauvaises, sont indélébiles.

II

En parlant du bon exemple, j'ai touché non pas seulement à un devoir impérieux, mais à l'une des plaies profondes dont souffrent la plupart des familles.

Un homme célèbre disait : « Je ne me suis jamais trouvé dans une circonstance grave, sans me demander comment mon père aurait agi. » Quelle belle parole ! Si vous pouvez vous rendre témoignage d'avoir toujours prêté à la faiblesse de vos enfants la lumière du bon exemple, d'un exemple complet et soutenu, soyez-en bénis. La maison paternelle doit être pour la famille qui grandit, à la fois un sanctuaire religieux et une école de vertu : en respectant vous-mêmes les droits de Dieu et en appuyant votre autorité sur la sienne, vous vous préparez une vie entourée de joie, de respect et d'honneur.

Hélas ! tout autres sont les conditions dans lesquelles aujourd'hui l'enfant est élevé ! Le prêtre lui a appris qu'il faut adorer Dieu ; et à la maison il entend le blasphème. Le dimanche, en allant aux offices, sa mère qui l'a apprêté ne le suivra pas. Il a lu dans les pages de son catéchisme qu'à certains jours il est défendu d'user d'aliments gras, et celle qui devrait lui servir de modèle l'oblige à ne pas tenir compte du précepte de l'Eglise. En voyant peut-être son père tromper les clients par un commerce peu délicat, ne sera-t-il pas exposé à la tentation de l'imiter plus tard ? Il sait qu'il doit respecter ses lèvres, son regard et son cœur ; et à l'ombre même du foyer, il entend des paroles indiscrètes ; sur la table de la maison il trouve chaque matin une feuille, un journal empoisonné. En un mot, il se fait sous ses regards une perpétuelle infraction de la loi divine.

Oh ! pitié, je vous en conjure, pitié pour l'enfant ! Pas de ces contradictions formelles entre ce que vous ordonnez et ce que vous faites ! Avant de demander à votre enfant s'il a dit sa prière, posez-vous à vous-même cette question, et tout aussi bien pour les autres devoirs. Les exemples d'un père et d'une mère ont pour l'enfant, je le répète, une force de persuasion supérieure. « Il n'y a pas

d'encouragements comparables à ceux-là, et ils empruntent à la tendresse même un accent que n'aura jamais une voix étrangère [1]. »

Mais si les leçons familiales ont laissé dans l'âme d'un enfant des traces délétères, que de choses à craindre !... Quelle n'est pas d'ailleurs la punition réservée aux parents qui refusent d'être les bons anges de leurs familles ! Ils ont voulu semer le mauvais grain : à la fin ils recueillent une vieillesse abreuvée d'amertumes. Un bon conseil, ce n'est pas assez pour former chez un enfant l'esprit chrétien : si l'exemple fait défaut, le contre-coup de votre conduite détruira tout l'effet de vos discours.

Se renouvellera-t-elle jamais cette chaîne de traditions et de mœurs saintes, brisée maintenant dans la plupart des foyers ? Notre intérêt l'exige impérieusement. Il est nécessaire que la famille redevienne ce qu'elle était autrefois, un asile de religion et d'honneur, et qu'après les heures du jour données au travail et où peut-être il s'est trouvé en contact avec des influences contraires, l'enfant, le jeune homme ou la jeune fille, respire l'air pur d'un intérieur religieux et puise dans des habitudes sévères longuement contractées un préservatif et une force.

* * *

Les premières empreintes chez un enfant sont toujours les plus tenaces. Aimez à rappeler aux vôtres les vertus de leurs aïeux ; veillez pour qu'ils n'entendent au logis que des paroles honnêtes, pour qu'ils n'y voient que des images d'innocence et de bien ; avec cela, montrez-leur le chemin par vos exemples. Ils resteront alors des enfants dignes de vous, dignes de porter et de transmettre votre nom, dignes enfin de vous ensevelir un jour. Ainsi soit-il.

XXIV

4e Dimanche après Pâques

LA MÉDISANCE

Nolite detrahere alterutrum.
Ne dites pas de mal les uns des autres. (Jac., IV, 11).

Mes frères,

C'est une vérité confirmée par l'expérience, qu'il est plus difficile de se taire que de parler. Le silence procède d'une discrétion sage, d'une retenue modeste, d'une charité compatissante aux faiblesses d'autrui. En parlant, nous agissons plutôt sous l'influence d'un sentiment opposé. On parle pour décrier le prochain, relever ses travers ou noircir sa réputation, et on se rend ainsi coupable du péché de médisance.

La médisance consiste à s'entretenir sur le compte du prochain de fautes ou de défauts ignorés, sans motif légitime, rien que pour la satisfaction de s'en entretenir.

Je dis : de fautes et de défauts ignorés ; car pour des choses publiques il n'y a pas de médisance, bien qu'il soit souvent préférable de se taire. Et je dis également : sans motif légitime, sans nécessité ; car lorsque l'intérêt d'une famille ou le bien général sont en cause, nous avons le droit de dire et de savoir. Le renseignement confidentiel, donné avec loyauté, est un service inappréciable, et les méchants ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'il faut révéler leurs iniquités pour mettre en garde les bons. Ce n'est point là la médisance. Mais deux ou trois personnes se rencontrent, et, sans aucune raison valable, entament sur les défauts de leurs voisins une conversation en règle : voilà la médisance.

A bien examiner nos conversations, elles n'ont pas habituellement d'autre objet. La médisance est l'aliment obligé de tous les cercles, de toutes les assemblées oisives. On babille à tort et à travers, on empoisonne les choses ou on les interprète de la façon la plus défavorable. Un jour, pour cacher la pointe dans le velours, on ne fait que piquer discrètement ; une autre fois, l'attaque est silencieuse, par derrière, et non moins perfide, comme fait le serpent qui se glisse sous l'herbe. La manière importe peu ; mais une conversation devient insipide, si elle n'est pas assaisonnée du sel de la médisance.

Pour médire, je le sais, ni les prétextes ni les excuses ne manquent. — « Nous n'avons rien dit qui ne fût vrai ! » Mais quand ce serait la pure vérité, vous n'aviez pas le droit de la divulguer. Nous-mêmes, ne serions-nous pas gravement blessés, si l'on racontait à notre sujet tout ce qui est vrai ! Pourquoi ne pas suivre envers les autres la même ligne de conduite ? — « J'ai répété simplement ce que j'avais entendu. » Vous avez commis une faute en écoutant un discours indiscret ; était-il nécessaire d'en commettre une nouvelle en le répétant ? — « On ne voulait pas y apporter de méchanceté ! » Votre cœur ne ressentirait-il aucun sentiment d'aversion, vous ne pouvez pas ternir injustement et en son absence la réputation du prochain. Toutes ces excuses sans valeur ne diminuent en rien la gravité d'une parole imprudente ou d'une remarque odieuse.

La réputation est un bien inestimable. « *Melius est nomen bonum quam divitiæ multæ,* dit l'Ecriture. Un beau nom surpasse de multiples richesses » (Prov., XXII, 1) ; en d'autres termes, suivant le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Un homme vous pardonnera aisément la perte de quelques écus, il ne vous pardonnera pas la perte de son honneur. Or, que faites-vous en censurant sa conduite ou ses actes ? Vous portez atteinte à une chose précieuse pour lui. La médisance, même apparemment insignifiante, cache presque toujours une pensée préjudiciable. A plus forte raison si vous vous répandez en flots de paroles amères, envenimées, l'estime du prochain en sera-t-elle notablement, gravement diminuée.

[1] Mgr Freppel, *Œuvres pastorales et oratoires,* t. III, p. 332.

II

Lorsque nous avons commis une médisance, un aveu, une demande de pardon ne suffisent pas : il faut la réparer.

Les injustices dues à la médisance ne se comptent plus. C'est une famille blessée dans ses intérêts ou dans son prestige ; c'est un établissement compromis ; ce sont des voisins qui n'avaient aucun motif d'être mal et que l'on a brouillés pour toujours. Tous, plus ou moins, nous nous échappons en critiques, en soupçons injurieux, en murmures. Certains même ne se donnent aucun repos quand il s'agit de faire tort aux meilleures réputations ; ni vertu, ni bonheur ne les arrêtent ; sans prendre garde au dommage qu'ils vont causer, ils obéissent à toute l'intempérance de leur caractère. Bref, une réparation s'impose.

Il y a ici un des points les plus importants de la morale chrétienne. Prenons, si vous le voulez, quelques exemples. Telle personne est entourée de l'estime générale ; vous révélez sur son compte et avec une liberté excessive des faits que le public ignore ; votre devoir est de revenir sur vos paroles par une interprétation favorable. Un ouvrier accomplit son travail avec conscience ; soit jalousie, soit pour attirer de votre côté la pratique, les bénéfices, vous lui ôtez, en le dénigrant, le moyen de gagner sa vie ; il vous reste l'obligation stricte d'une juste compensation. Ou bien, on pratique le même commerce, et parce qu'un voisin prospère, on s'efforcera de lui enlever confiance et crédit ; c'est encore un tort qu'il faut effacer. Aussi, pour obtenir le pardon d'une médisance, n'est-ce pas assez d'en faire l'aveu en confession : votre péché ne peut être remis qu'autant que vous avez réparé ou que vous êtes dans l'intention de réparer au plus tôt les brèches faites par vous à la réputation ou aux intérêts du prochain.

La chose, sans doute, sera peut-être difficile. Rappeler une parole échappée n'est pas en notre pouvoir, et il ne dépend guère de nous d'en suspendre le cours. Une médisance passant de bouche en bouche va son chemin, un peu comme ces petits ruisseaux qui grossissent en roulant. Vous voulez rétablir l'honneur d'une personne dont vous avez mal parlé ; mais ceux avec qui vous vous êtes entretenus ont parlé après vous de la même personne et de la même façon ; comment effacer de leur mémoire la mésestime qu'elles ont conçue ? L'obligation n'en est pas moins rigoureuse. Si vous reteniez le bien de votre frère, vous vous feriez une conscience de le lui rendre. Or l'honneur représente le premier des biens ; vous êtes tout aussi redevables quand vous en avez terni l'éclat.

La piété nous défend même la médisance à l'égard des morts. Si le mur de la vie privée est toujours respectable, la pierre d'une sépulture reste une pierre sacrée qu'il ne faut pas soulever indiscrètement. Après la mort, cette mort fût-elle déjà lointaine, nous n'avons pas le droit de décrier un défunt, de fouiller ses cendres, de révéler des faits injurieux à sa mémoire et à son honneur.

* * *

Ne soyons pas médisants ; que nulle parole ne nous échappe sans avoir été soigneusement pesée. Ne soyons pas davantage les complices de la médisance, en lui prêtant une oreille hospitalière, ou en y apportant du nôtre. Méritons le plus bel éloge que l'on puisse faire de nous au sortir de cette vie : « Il n'a jamais dit de mal de personne. » Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXIII

LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

L'Eglise détourne un instant nos pensées des mystères du temps pascal pour les reporter sur S. Joseph, son illustre protecteur. Elle le fait pour introduire de la variété dans ses fêtes et pour ranimer notre foi, notre espérance, en nous montrant combien est puissant le patronage de S. Joseph.

Dès le XIIIe siècle elle disait : « Seigneur, le monde se refroidit ! » *frigescente mundo.* C'est elle qui est chargée de le réchauffer. Elle l'a fait en instituant la fête du Saint-Sacrement, et pendant plusieurs siècles cette dévotion a enflammé d'amour les âmes. Puis le monde s'est refroidi de plus en plus par l'introduction des doctrines glacées du protestantisme, par celles du jansénisme qui éloignaient les cœurs de la sainte Eucharistie, le foyer de l'amour. Nous gardons encore quelque chose de cette glace, qui nous rend insensibles aux souffrances de Jésus-Christ, à ses appels miséricordieux. C'est pourquoi l'Eglise nous a pressés d'adorer le Sacré-Cœur, de communier plus fréquemment, d'invoquer Marie Immaculée, la douce Vierge qui nous aime plus que la meilleure des mères n'a jamais aimé ses enfants.

Enfin, dans nos angoisses, dans nos tristesses, elle nous invite à contempler la figure sereine, aimante et bonne de S. Joseph, à qui elle a conféré solennellement le titre de PROTECTEUR DE L'EGLISE UNIVERSELLE.

Sans doute, c'est Dieu qui est notre aide et notre protection, *adjutor et protector noster est Dominus.* C'est en lui que « notre cœur se réjouit, en son nom que nous mettons notre souveraine espérance. » Mais il sait qu'il nous a donné la nature humaine, c'est-à-dire un cœur qui est sensible aux manifestations humaines, qui comprend mieux la créature que le Créateur ; alors il nous a montré S. Joseph, le doux patriarche, et il nous a dit : « Allez à lui, il vous conduira, vous conseillera, vous protégera. Je lui ai confié la charge de veiller sur vous, de vous aider. » Il est notre *Protecteur officiel,* et c'est un *Protecteur puissant*, plus puissant que tout autre saint, la Sainte Vierge exceptée.

I

Il est notre *Protecteur officiel.*

Tout ce que l'Eglise opère et décrète dans ce

monde, Dieu le ratifie au ciel. Or l'Eglise qui est uniquement préoccupée du salut de nos âmes, voyant qu'après les catastrophes de la Révolution les âmes étaient de plus en plus éloignées de Dieu, de plus en plus de glace pour les vérités éternelles, de plus en plus sur le chemin de la perdition, l'Eglise, dis-je, par deux décrets solennels du 10 septembre 1847, puis du 8 décembre 1870, a placé les fidèles sous le patronage de S. Joseph. Ce n'était pas une nouveauté, car S. Joseph a été honoré dans tous les temps, en Orient d'abord, puis en Occident; tous les âges ont imploré sa protection. Mais ce culte, cette protection, l'Eglise lui a donné un souverain éclat de notre temps, afin de ramener la joie dans les âmes tristes parce qu'elles ne voyaient plus Dieu.

S. Joseph a donc été établi par l'Eglise, et par Dieu qui ratifie ce que fait l'Eglise, Protecteur du monde catholique et de toutes les âmes rachetées par le sang du Christ. Tout cet immense domaine lui a été confié. Le Saint-Esprit gouverne, inspire et console l'Eglise; S. Joseph agit sous sa direction en quelque sorte comme son premier lieutenant pour conduire cette grande œuvre. Il protège l'Eglise enseignante, le Souverain Pontife, les évêques, chargés d'éclairer les esprits, de leur faire connaître et goûter la vérité qui sauve, l'amour, les vertus qui sanctifient les âmes et transforment le monde social. Il écarte d'elle les obstacles qui empêchent la lumière de pénétrer et de se répandre; il paralyse les efforts du démon qui s'acharne sur l'œuvre de la Rédemption, qui de son côté enseigne avec rage les doctrines du mal, lesquelles détournent les enfants de l'Eglise du chemin du devoir, du chemin du ciel.

Sa sollicitude s'étend à toutes les âmes, que Dieu veut sauver toutes, mais qui doivent se sauver librement et qui trouvent à la traverse le démon, le monde, les compagnies, les passions qui entreprennent sur leur liberté. Les unes sont la proie du péché, il vient les délivrer; d'autres sont tièdes, il les réchauffe; d'autres sont ferventes déjà, il les rend plus ferventes encore et plus parfaites; il les remplit de nouvelles grâces, les élève par des dons supérieurs presque jusqu'à l'état angélique, car il aime surtout les âmes pures et c'est à elles qu'il réserve les plus riches trésors spirituels.

Quelle vaste mission que la sienne, et qui suppose une vaste puissance! Dieu la lui a donnée, car c'est un principe que quand il confie une mission à quelqu'un, il lui donne en abondance les moyens de l'accomplir. Il a donc accordé à S. Joseph un pouvoir immense, dont nous bénéficions. Ne craignons pas de le rappeler au saint Patriarche, avec la même liberté que nous disons à la Sainte Vierge : « Souvenez-vous! »

C'est à sainte Thérèse surtout que fut révélée au XVIe siècle la puissance protectrice de S. Joseph. Elle raconte qu'elle le prit alors « pour avocat, pour protecteur, » se recommanda très instamment à lui, et que son secours éclata sur elle d'une manière efficace. Elle avait une santé chétive, il la raffermit. « Il m'a arrachée encore à d'autres périls plus grands et d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Il m'a toujours exaucée au-delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne m'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée et les dangers tant de l'âme que du corps dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux Saint! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints, pour nous secourir dans tel ou tel besoin, mais le bienheureux S. Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. »

La puissance de S. Joseph est donc universelle, reconnue officiellement par l'Eglise. Il nous reste à montrer sa grandeur, son efficacité.

II

Sainte Thérèse nous l'a dit : elle s'étend à tous. Mais d'où lui vient cette autorité, cette suprématie dans le bienfait que ne possède aucun autre saint? L'Evangile, puis la Communion de la messe, vont nous l'apprendre.

1. L'Evangile nous retrace la scène du baptême de Jésus. Jean venait de baptiser le Sauveur, et Jésus baptisé priait, *baptisato et orante*. « Alors le ciel s'ouvrit et l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme visible d'une colombe, et une voix du ciel parla disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Et S. Luc, qui rapporte le fait, ajoute : « Or Jésus allait commencer ses trente ans, et on le regardait comme le fils de Joseph. » (Luc, III, 21-23).

Les anges disaient : « C'est le Fils de Dieu! » et les hommes : « C'est le fils de Joseph! » Ceux-ci n'avaient point pénétré encore le mystère de l'Incarnation. Ils ne voyaient qu'une chose : c'est que Jésus était un homme accompli, doué de toutes les vertus, entouré de respect, de l'affection, de l'estime, de l'admiration universelle, car la vertu, même la plus cachée, rayonne toujours, et quel devait être à Nazareth le rayonnement de la personne du Sauveur! Eh bien! pour caractériser leur pensée touchant Jésus qui était l'honneur, le trésor, la gloire de leur cité, ils disaient : « C'est le fils de Joseph! » Ils reportaient ainsi sur Joseph tous les mérites, toutes les vertus de Jésus, qui provoquaient leur amour et leur vénération.

Quel homme était-ce donc que S. Joseph, pour qu'il pût soutenir la comparaison avec Jésus, et pour que la voix populaire le plaçât même au-dessus, comme on place naturellement le père au-dessus du fils!

Et la voix populaire ne se trompait point. Sans doute, S. Joseph n'était pas le père du Sauveur, mais celui-ci l'avait choisi pour son père nourricier, pour son gouverneur. C'est à Joseph qu'il obéissait, c'est à cet homme que se soumettait le Très-Haut! Et c'était juste. Car S. Joseph avait souffert pour

lui, dans l'attente du mystère qu'il ne comprenait pas, qu'il ne pouvait comprendre. S. Joseph avait été le témoin de sa naissance à Bethléem, l'avait nourri au prix de son travail, protégé pendant l'exil en Egypte, ramené enfant à Nazareth, continuant à travailler pour l'élever, comme vous travaillez pour élever vos enfants. Et Jésus lui obéissait, était pour lui plein de respect et d'amour.

Qui ne comprend aussi, maintenant, qu'au ciel il demeure pénétré de reconnaissance pour celui qui lui a donné du pain sur la terre, qui l'a arraché aux plus grands périls, simplement, toujours patient et fort, l'oreille dressée du côté du ciel pour entendre les avertissements de Dieu ; prêt à faire la volonté de Dieu, à partir, à souffrir, à revenir à l'appel divin ; ne songeant dans son cœur, dévoué jusqu'à mourir, dans son esprit réfléchi, avisé, plein de ressources, qu'à éviter les embûches d'Hérode et qu'à assurer à l'enfant dont il avait la charge, la sécurité, le pain et même les douceurs du lendemain ! En vérité Jésus peut-il trop faire pour Joseph qui a tant fait pour lui ?

C'est pourqui il se plaît au ciel à faire sa volonté, en exauçant toutes ses demandes. Et ainsi s'explique que S. Joseph ait un si grand pouvoir.

2. La *Communion* nous rappelle cette autre prérogative de S. Joseph : « Il fut l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ, *virum Mariæ.* »

Rappelons-nous l'éminente, l'incomparable dignité de la Sainte Vierge. C'est sur elle que reposait la grande œuvre de Dieu, l'œuvre des siècles du temps et des siècles éternels. Elle était nécessaire à Dieu pour qu'il pût accomplir ses desseins infinis d'amour. Mais à cette humble et faible femme, si grande devant le ciel, il fallait un protecteur sur la terre, un homme d'une vertu, d'une sainteté, d'une foi, d'un caractère et d'un courage éprouvés. A la force cet homme devait joindre l'humilité, car il eût pu concevoir de l'orgueil d'une si grande mission. Qui sera cet homme choisi dans toute la terre pour protéger Marie ? Ce sera S. Joseph qui devient son très chaste et son très dévoué époux, *virum Mariæ.*

Et voilà que cet homme accepte d'être le gardien de la vie, de l'honneur et de la virginité de Marie. Il connaît tous les secrets de la Sainte Vierge, dit S. Jérôme, et il ne se départ jamais envers elle d'un souverain respect égal à son sublime amour. Et de son côté, Marie lui est soumise, elle lui obéit comme à son Epoux, elle se confie toute à lui, si bien que cet homme extraordinaire est en ce monde le Supérieur de la Mère de Dieu, car il commande, et elle exécute ses ordres, et le Supérieur du Fils de Dieu, qu'il est chargé de conduire, de protéger et de gouverner sur cette terre.

Ce sont ces merveilleuses prérogatives qui ont orienté les âmes du côté de S. Joseph. Elles le savent puissant, car ni la Sainte Vierge, ni Jésus-Christ n'ont rien à lui refuser. Elles le savent bon, car il a beaucoup souffert. Et elles vont d'elles-mêmes à lui, car il est simple, compatissant, accueillant comme sont les grandes âmes. Or, quelle âme plus grande que celle à qui Dieu a confié sa Mère et son Fils ?

Voilà une dévotion douce, efficace et réchauffante.

* * *

Mais l'Eglise, après avoir rendu ses hommages à S. Joseph, se hâte de ramener nos pensées sur le temps pascal, par le dernier Evangile.

Jésus venait d'annoncer à ses Apôtres sa Résurrection. Il était avec eux, le soir, sur le chemin de Gethsémani, après la Cène, et il les préparait à la douloureuse séparation. Il leur disait : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, puis un peu de temps encore et vous me reverrez. » Mais ils ne comprenaient pas et se demandaient ce qu'il voulait dire.

Alors il leur déclara ouvertement : « En vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie. Vous serez dans une grande tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. »

Ce moment devait arriver dans quelques heures et ils ne s'en doutaient pas. Ils étaient si bien auprès du Maître, d'autant qu'ils venaient de recevoir son corps et son sang à la Cène ! Mais bientôt quelle angoisse va être la leur ! Jésus trahi par Judas et emmené chez Anne et Caïphe ; eux dispersés, après s'être enfuis dans toutes les directions, puis se recherchant, se retrouvant pour se communiquer les terribles nouvelles, le jugement, la mort du Sauveur sur la croix. Quelle tristesse pour eux, et chez les Pharisiens quelle joie !

Mais viendra la Résurrection, puis les douces Apparitions : « Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira. » Ainsi dans la vie nous subissons, chacun à notre heure, des épreuves très dures ou du moins que nous trouvons telles. Il semble que Dieu se retire de nous, nous ne le voyons plus, ou il nous apparaît avec un visage irrité. Le monde égoïste, lui, se réjouit. Ayons le courage d'attendre, de supporter, de prier. Alors la paix nous reviendra ; nous comprendrons le sens et le but de la vie, et notre cœur se remplira d'une joie surnaturelle que personne ne pourra plus nous ravir.

XXIV

4e DIMANCHE APRÈS PAQUES

L'Eglise continue à jouir des joies pascales, elle les chante dans un cantique nouveau. C'est toujours le même ; mais comme c'est un cri de reconnaissance, inspiré par un amour sans cesse renaissant, par une flamme de charité de plus en plus ardente, c'est un cantique toujours nouveau : *Cantate Domino canticum novum...*

Elle chante la grandeur de Dieu « qui a fait paraître sa justice à la face des nations, *alleluia !* » Les peuples sont évangélisés, ils savent ce que Dieu commande et ce qu'il défend ; les âmes savent

qu'en observant les préceptes divins, avec la grâce de Dieu, il leur est facile d'aller au ciel ; que la barrière qui en interdisait l'entrée a été enlevée par Jésus-Christ mourant pour nous ; qu'elles ont enfin échappé au naufrage, et elles s'écrient dans l'élan de leur joie : « Nous sommes sauvées ! Sa droite nous a sauvées ! *Salvavit sibi dextera ejus !* »

L'Evangile maintenant nous prépare déjà à la fête de la Pentecôte en nous reportant à la scène touchante qui s'est passée sur le chemin de Gethsémani, quand après l'institution de la sainte Eucharistie Jésus conduit ses disciples au jardin de douleurs où il suera sa sueur de sang, témoignage de ses angoisses surhumaines.

Il leur a recommandé de s'aimer les uns les autres, de rester unis, de ne pas craindre le monde qui les hait, ni les persécutions qui les attendent... C'est manifestement un discours d'adieux. Mais ils ne paraissent pas le comprendre. Ils écoutent, songeurs, silencieux. Il faut que Jésus leur dise sans ambages : « Je vais à Celui qui m'a envoyé et aucun de vous ne me demande : Où allez-vous ? »

Cette parole les tire de leur rêverie, et leur visage s'afflige. C'est donc vrai que leur bon Maître va les quitter ? Et ils ne le verront plus ! Et ils seront seuls ! Aussi bien, pourquoi les quitte-t-il ?

Voilà les questions qu'ils se posent en silence, dans leur âme accablée soudain. Alors Jésus, comme s'il entrait dans leur pensée, y répond avec une tendresse infinie ; il les éclaire, il leur explique les raisons, les avantages de son départ :

« Parce que je vous ai dit cela, la tristesse a rempli votre cœur. Mais je vous dis la vérité : il est bon pour vous que je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas en vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

Ils ne lui ont pas répondu, parce qu'ils étaient inquiets, tristes, qu'ils n'avaient pas la force de penser, et que leur cœur était en proie à un immense chagrin qu'ils ne se définissaient pas, mais qui pouvait se résumer en deux mots : « Qu'allons-nous devenir sans lui ? » Ils auront donc besoin d'un Consolateur. Jésus le leur enverra. Il faut qu'il s'en aille, lui. Mais leur éducation n'est pas achevée, leur âme n'est pas ouverte à toutes les lumières, n'est même pas capable de les recevoir. Il faut pour cela que le Saint-Esprit vienne, le Saint-Esprit qui les comblera des dons spirituels et qui les consolera de son départ, qui le remplacera auprès d'eux. Car désormais c'est lui qui dirigera, gouvernera, instruira, sanctifiera l'Eglise. La mission du Sauveur est terminée, maintenant commence celle du Saint-Esprit.

Jésus définit alors l'œuvre du Paraclet : 1° il jugera le monde, *arguet mundum ;* 2° il leur enseignera toute vérité, *docebit vos omnem veritatem.*

I

Qu'est-ce donc que le monde ?

Ce sont les incroyants, tous ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ.

Les uns sont indifférents, ils ne savent pas, ou ils prétendent ne pas savoir. Ils disent : « Vous nous parlez de Jésus-Christ, mais nous ne le connaissons pas. Cela ne nous dit rien, et nous ne souffrons pas de notre ignorance. »

Les autres sont hostiles ; le seul nom du Sauveur les fait bondir. Ce nom est pour eux un nom ennemi, un remords, une obsession, ils le haïssent. On leur dit que Jésus c'est la douceur, la bonté, la vérité ; mais ils savent que Jésus c'est aussi la justice, la chasteté, le renoncement, et ils se sentent condamnés, ils ne veulent pas entendre parler de lui, ils travaillent à le bannir de leur pensée, de leur cœur, du cœur de leurs enfants, de leur famille, de la société, de la terre.

Voilà le monde.

L'Esprit-Saint viendra et il le convaincra de *péché ;* il établira la *justice* que Jésus a prêchée ; enfin il *jugera* le monde.

1. Il convaincra le monde de *péché*, « parce que celui-ci n'a pas cru en Jésus. »

C'était son devoir de croire. Celui-là est donc coupable qui ne croit pas en Jésus-Christ. Qu'il ne dise pas : « Je ne savais pas ! » Il devait savoir.

N'a-t-il pas connu l'enseignement de l'Eglise ? Elle lui a appris que le Fils de Dieu est venu sur la terre pour sauver le monde. Il a prouvé qu'il était le Fils de Dieu par ses miracles, par sa vie admirable de bonté et de bienfaits, de miséricorde et de sacrifice. Ces miracles sont évidents, indiscutables pour tout homme de bonne foi. Pourquoi le monde n'a-t-il pas voulu croire ?

Et la doctrine de l'Evangile est si belle, si pure, si conforme aux meilleurs sentiments de notre âme, si élevée, douce et attirante ! Pourquoi ne s'est-il pas laissé attirer ? L'Esprit-Saint lui a multiplié les lumières, il a parlé à son cœur des milliers de fois, dans ses joies pour qu'il ne s'abandonne pas aux jouissances terrestres, oublieux du seul bonheur durable qui est au ciel ; dans ses épreuves, dans ses deuils, pour le rappeler aux espérances supérieures ; dans ses péchés mêmes, en éveillant le remords. Il n'a cessé de lui parler, de l'exhorter, de faire appel à la réflexion, à la raison, à ce qu'il y a de meilleur en lui ; mais le malheureux a fermé sa pensée, son cœur, sa conscience, son âme. Il se sentira alors coupable et sous le coup du péché, enfin inexcusable.

2. Ensuite, cette *justice* que Jésus est venu apporter sur la terre, l'Esprit-Saint l'y établira sous les yeux du monde toujours rebelle, mais qui sera bien forcé de reconnaître que l'ordre est préférable au désordre, la paix à la guerre, la tranquillité des nations aux révolutions qui désorganisent tout, qui font couler le sang et qui affament les peuples.

Il établira la justice dans les âmes par la grâce, par les sacrements. Les âmes changées, transfigurées, sanctifiées, seront infiniment agréables à Dieu qui retrouvera en elles son image, elles-mêmes seront heureuses d'accomplir toute justice, comme le Sauveur le disait à Jean-Baptiste, et la

perfection de la justice qui est la charité, l'amour parfait de Dieu, le dévouement parfait aux hommes.

Enfin, n'est-ce pas justice que le Sauveur remonte au ciel pour y jouir de la récompense de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort ? C'est pourquoi, dit-il, « je vais à mon Père et vous ne me verrez plus. »

Il apparaîtra aussi combien elle est fausse la *justice du monde* qui prétend se passer de Dieu : celle des Gentils qui adorent des divinités infâmes ; celle des Juifs qui espèrent purifier leurs âmes par les vaines cérémonies de la Loi et par des rites extérieurs ; celle enfin des philosophes qui enseignent une morale naturelle qui ne repose sur rien, et qui sont eux-mêmes des sépulcres blanchis.

3. L'Esprit-Saint *jugera* enfin le monde, et déjà le démon, le prince du monde est jugé.

Si son chef est jugé et condamné, le monde lui-même est donc aussi jugé et condamné. Les Apôtres font des miracles qui renversent la puissance de Satan, le frappent et condamnent les hommes voués au démon comme Simon le Magicien, ils chassent les démons et les refoulent en enfer.

Et non seulement les Apôtres sont vainqueurs du démon, dit S. Augustin, ce sont des hommes, même des femmes, même des enfants, qui triomphent de lui dans leur martyre. Le monde sera donc condamné pour s'être laissé séduire par un chef misérable et pervers, pour avoir écouté ses doctrines qui répugnent à la conscience, observé ses honteuses pratiques et s'être conduit en toute lâcheté. Pourquoi n'avons-nous pas eu l'énergie de dire comme S. Augustin : « Pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ont fait ceux-ci et celles-là, » ces enfants et ces femmes ?

II

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, poursuit Jésus, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. » Il leur fallait l'épreuve de la Passion et l'arrivée de l'Esprit-Saint. « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité, *docebit vos omnem veritatem.* »

1. Mais que sera cet enseignement, sinon la continuation de l'enseignement de Jésus ? Le Fils ne parle point de lui-même, il n'exprime que la pensée du Père, à qui il est identique en tout, sauf dans la paternité, qui est propre au Père. De même le Saint-Esprit ne parlera pas de lui-même, il ne dira, suivant le mot de S. Augustin, que ce qui lui est inspiré par le Père et le Fils : *spiratur a Patre et Filio.* « Il recevra, ou plutôt il reçoit de ce qui est à moi, » ajoute Jésus-Christ, parce qu'il est le même Dieu avec le Père et le Fils ; mais procédant du Père et du Fils, il reçoit tout du Père et du Fils, sauf la paternité et la filiation. Toutefois il est égal au Père et au Fils, ayant la même substance divine.

Et que dira-t-il ?

2. D'abord « il vous annoncera l'avenir, *quæ ventura sunt, annuntiabit vobis.* »

Maintes fois les Apôtres ont en effet parlé comme des prophètes ; ils lisaient dans les pensées des hommes, ils prédisaient ce qui devait arriver ; et leurs prédictions se réalisaient. Le prophète Agabus annonce la famine qui désola le monde romain sous le règne de Claude. (Act., XI, 28). S. Paul annonce aux prêtres de Milet qu'après son départ les loups pénétreront dans le troupeau et ne l'épargneront pas. (Act., XX, 29). Qui leur avait appris cela, sinon l'Esprit-Saint ?

Et qu'est-ce que l'Apocalypse, sinon un livre dicté par l'Esprit-Saint qui renferme les secrets de l'avenir et décrit les joies de la patrie céleste ?

3. Mais le Saint-Esprit aura encore une autre mission : il glorifiera Jésus, *ille me clarificabit.*

Il montrera que Jésus est vraiment le Fils de Dieu, le Messie, le Docteur, le Sauveur du monde. Comment le monde s'est-il converti ? Par la prédication des Apôtres, des prêtres, des disciples de Jésus-Christ, par leurs écrits, par les exemples et les témoignages des martyrs. Or, c'est le Saint-Esprit qui a guidé la plume des Evangélistes, qui a parlé par la bouche des Apôtres, qui a éclairé l'esprit des Pères de l'Eglise et mis sur les lèvres des martyrs de ces paroles triomphantes qui retournaient les volontés, touchaient les âmes, enflammaient les courages, au point que ceux qui les entendaient s'écriaient : « Moi aussi je suis chrétien ! » C'est pourquoi Jésus disait à ses disciples : « Lorsque vous comparaîtrez devant les juges, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz. L'Esprit-Saint vous inspirera ce que vous aurez à dire. » Et en effet il inspira des réponses sublimes à d'humbles hommes ou femmes du peuple, qui ignoraient l'éloquence.

L'histoire n'est pleine que de Jésus-Christ, de la diffusion miraculeuse de son nom et de sa doctrine par le Saint-Esprit, et il n'y a de bien sur la terre que ce qui se recommande de l'Evangile et qui est inspiré par lui.

Enfin, « il me glorifiera, dit S. Augustin, en répandant la charité dans les cœurs et en faisant des hommes spirituels, *spirituales faciendo.* » Voilà bien la grande merveille : le monde égoïste devient animé d'une immense charité, les hommes s'aiment, les païens qui ne connaissaient que la jouissance matérialiste sont saisis par la doctrine de l'Esprit, ils aiment le sacrifice, la mortification, ils regardent les pauvres, les esclaves comme des frères.

* * *

Et pour résumer tous ces enseignements, l'Eglise chante dans la *Communion :* « Lorsque sera venu le Paraclet, l'Esprit de vérité, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement, *alleluia, alleluia.* »

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XV

JÉSUS MULTIPLIE LES PAINS DANS LE DÉSERT

Depuis l'expulsion des vendeurs du temple jusqu'au miracle de la multiplication des pains, un an s'était écoulé. Pendant ce temps, Jésus avait choisi ses douze Apôtres, prouvé sa divinité par un grand nombre de miracles, et donné les principaux enseignements contenus dans l'Evangile. Maintenant, par le prodige de la multiplication des pains, il va préparer les apôtres et le peuple au plus grand prodige que sera l'institution de la sainte Eucharistie. Lisons le récit de S. Jean :

En ce temps-là Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade, et une grande multitude le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades. Il monta sur une montagne et il s'y assit avec ses disciples. Or la Pâque qui est la grande fête des Juifs était proche.

Jésus donc, levant les yeux, et voyant qu'une très grande multitude venait à lui, dit à Philippe : « Où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde ? » Il disait cela pour le mettre à l'épreuve : car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : « Quand on aurait du pain pour deux cents deniers, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun quelque peu. » Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Jésus dit : « Faites-les asseoir. » Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille.

Et Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis ; et pareillement des deux poissons, autant qu'ils en voulaient.

Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui sont restés, pour qu'ils ne se perdent pas. » Ils les recueillirent donc, et remplirent douze corbeilles des morceaux restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé.

Ces hommes, ayant donc vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : « Celui-ci est vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde. » Mais Jésus sachant qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit et se retira seul sur la montagne. (Jo., VI, 1-15).

En méditant cette page de l'Evangile, nous nous convaincrons de l'amour de Jésus pour le peuple qui est venu l'entendre dans le désert ; mais le miracle qu'il opère en leur faveur n'est que la figure de celui qui se reproduit chaque jour dans la sainte Eucharistie.

* * *

Jésus se retire dans le désert, mais il n'y trouve pas la solitude qu'il y était venu chercher. Une grande multitude le suit, à cause des miracles dont elle a été témoin.

S. Jean observe que la Pâque, la grande fête des Juifs, était proche. Il note cette particularité pour faire remarquer que Notre-Seigneur n'alla pas la célébrer à Jérusalem cette année-là. Il voulut la célébrer au désert en donnant à ce peuple un pain miraculeux, figure du pain céleste qu'il instituera bientôt.

La vue de ce peuple qui est venu l'entendre, et qui voulait encore l'entendre sans se préoccuper du repas du soir et du repos de la nuit, émeut le cœur du bon Maître, il en a pitié ! Il veut tout de suite pourvoir à leur besoin. C'est pourquoi il a interrogé Philippe. Celui-ci répond : « Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en ait un peu. » C'était dire à Jésus : « Renvoyez donc cette multitude, car nous sommes dans l'impossibilité absolue de nourrir tant de personnes. » C'est l'aveu que Notre-Seigneur désirait.

S'adressant ensuite aux disciples, il leur dit : « Combien avez-vous de pains ? » André, frère de Simon Pierre, vint dire : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Par ses questions répétées, Jésus confirme ses disciples dans le sentiment de leur impuissance et il les prépare à mieux comprendre la grandeur du prodige qu'il va opérer.

Alors Jésus leur dit : « Apportez-moi ces cinq pains et ces deux poissons, et faites asseoir le peuple par groupes sur le gazon. » Les disciples obéirent et la multitude s'assit sur l'herbe verdoyante par rangées de cent et de cinquante. Il y avait là environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, il leva les yeux au ciel et, après avoir rendu grâce à Dieu son Père, il bénit les pains, les rompit et les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent au peuple ; puis il partagea de même les deux poissons et en donna autant qu'on en voulait. Tous en mangèrent tant qu'ils voulurent, et furent rassasiés.

Que se passait-il dans l'âme des apôtres pendant que par leur ministère s'opérait une merveille si touchante ? Que se passait-il également dans l'esprit de tous ceux qui mangeaient de ce pain miraculeux ? De part et d'autre, c'était la joie, l'admiration et la reconnaissance envers Jésus dont la bonté se manifestait par un si grand prodige !

Par ce miracle, Jésus affermissait la foi de ses disciples, leur donnait une idée de sa puissance et les préparait à l'institution de la sainte Eucharistie. La Pâque étant proche, il était bon de leur mettre sous les yeux une image de cette Pâque chrétienne, où l'Agneau de Dieu immolé serait mangé sous la figure du pain. L'Eglise était sur le point d'être fondée et de se répandre par toute la terre. Elle devait être partagée en groupes divers, chacun sous la direction d'un Evêque et de plusieurs prêtres, et c'est par leur ministère que les fidèles devaient recevoir le pain céleste.

* * *

Ce prodige de la multiplication du pain eucharistique se renouvelle chaque jour, depuis dix-neuf siècles, dans l'Eglise catholique ; non plus en faveur de cinq mille personnes, mais pour la multitude innombrable de ses fidèles. Comptez sur la terre les millions de chrétiens qui s'approchent de

la sainte Table, non seulement au temps pascal, mais dans le cours d'une année. Et cette distribution qui a commencé après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres ne se terminera qu'à la fin du monde.

« Tous en mangèrent autant qu'ils voulurent et furent rassasiés. » Voilà l'effet du pain eucharistique, lorsqu'il est reçu avec de saintes dispositions : il rassasie, et l'âme qui s'en nourrit fréquemment ne recherche plus les plaisirs défendus. L'Eucharistie est aussi appelée le *pain des forts,* parce qu'elle fortifie l'âme et lui donne la puissance de résister aux attaques de ses ennemis. L'histoire du prophète Elie nous en donne un admirable exemple.

Ce prophète, obligé de fuir devant la colère de Jézabel, prit le chemin du désert et marcha sur le sable brûlant pendant une partie de la journée. Vaincu par la fatigue et le découragement, « il s'assit sous un genévrier et se mit à souhaiter la mort en disant à Dieu : « Seigneur, c'est assez ; retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Et il se jeta à terre, et il s'endormit à l'ombre du genévrier. Et voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange. » Elie regarda et vit auprès de lui un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea donc et but, et s'endormit encore. Et l'ange du Seigneur revint une seconde fois et le toucha en disant : « Lève-toi et mange, car il te reste à faire un long chemin. » Elie se leva, puis il but et mangea de nouveau ; et fortifié par cette nourriture, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne du Seigneur. » (III Reg., XIX, 4-8).

Dans son admiration, la foule que le Sauveur venait de rassasier d'une manière miraculeuse, voulait s'emparer de lui et le proclamer roi. Jésus se hâta de prévenir ce mouvement populaire, dont ses ennemis se fussent servis pour l'accuser. Il ordonna à ses disciples de se rembarquer et d'aller l'attendre de l'autre côté du lac de Tibériade, tandis qu'il congédia la foule. La nuit étant venue, il se retira seul sur la montagne pour prier.

En agissant ainsi, Notre-Seigneur voulait préserver ses apôtres contre une tentation de vanité à laquelle ils auraient pu succomber, en se figurant faussement que leur Maître allait rétablir le royaume d'Israël. Il donnait en outre aux prêtres et aux fidèles qui s'occupent de bonnes œuvres, une leçon d'humilité, en leur enseignant par son exemple à se dérober aux louanges et aux applaudissements des créatures.

Jésus se retire dans un endroit solitaire et il prie, c'est-à-dire que son âme se dégage de la vie extérieure pour s'entretenir avec Dieu son Père et l'Esprit-Saint. Dans sa contemplation d'amour, il se souvient de la multitude des hommes dont il veut faire sa famille. Là, dans le conseil de l'adorable Trinité, serait-il téméraire de penser et de dire qu'il prépare l'admirable invention de son amour, l'institution de la divine Eucharistie ?

Avant de choisir ses apôtres, il avait passé la nuit en prière ; sur le point de promettre l'établissement du Sacrement de son amour, il se retire seul sur la montagne pour prier.

PRIÈRE

O Jésus qui avez dit : « J'ai compassion de ce peuple, *Misereor super turbam,* car voilà trois jours qu'ils ne me quittent pas et ils n'ont rien à manger » (Mc., VIII, 2), ayez pitié aussi de ces chrétiens qui tombent de défaillance sur le chemin de la vie spirituelle parce qu'ils s'éloignent de la sainte Communion. Ramenez-les à la pratique de la Communion fréquente ; alors ils seront guéris de leurs langueurs et ils pourront marcher à la conquête du ciel à laquelle vous les conviez. Bon Pasteur, Pain véritable, ô Jésus, ayez pitié de nous ; soyez notre nourriture et notre soutien ; faites-nous jouir des véritables biens dans la terre des vivants ! Ainsi soit-il.

XVI

LA MANNE COMPARÉE A L'EUCHARISTIE

Le lendemain de la multiplication des pains, les Juifs qui avaient été rassasiés par ce pain miraculeux traversèrent sur des barques la mer de Tibériade et se rendirent à Capharnaüm, où était Jésus avec ses disciples.

« Maître, lui dirent-ils, quand êtes-vous venu ici ? » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera... » (Jo., VI, 24-27).

« Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. » (*Ibid.,* 48-51).

En nous inspirant de ces paroles de l'Evangile, nous allons rappeler ce que c'était que la manne, et la comparer à la divine Eucharistie dont elle était la figure.

* * *

Quelque temps après leur sortie d'Egypte, les Hébreux arrivèrent, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, dans le désert de Sin, lequel est situé entre la mer Rouge et le mont Sinaï. Ils étaient au nombre de deux millions et demi, en comptant les vieillards, les femmes et les enfants. Or les provisions qu'ils avaient emportées d'Egypte étaient sur le point d'être épuisées, et le désert ne leur offrait pas le moyen de se ravitailler. Alors ils commencèrent à murmurer contre Moïse et Aaron en disant : « Que ne sommes-nous morts en Egypte, lorsque nous étions assis devant des tables couvertes de viandes et que nous mangions du pain à satiété ! Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert pour nous y faire mourir de faim ? »

Alors le Seigneur, apparaissant à Moïse dans une

nuée, lui dit : « Je vais faire pleuvoir des pains du ciel ; le peuple ira chaque jour pour en ramasser autant qu'il lui en faudra pour sa subsistance ; vous en serez rassasiés et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu. » Et Moïse, se tournant vers le peuple, lui dit : « Vous verrez demain matin éclater la gloire du Seigneur, car il a entendu vos murmures et il a pitié de votre détresse. » Le lendemain, une rosée couvrit la terre autour du camp ; elle s'y étendit comme une vaste nappe blanche, et l'on vit paraître dessus une multitude de petits grains blancs, qu'on aurait dit pilés au mortier, assez semblables à des grains de grêle ou à du grésil, et de la grosseur de la graine de coriandre. A cette vue le peuple s'écria : « *Man hou ?* Qu'est-ce que cela ? » — « C'est, répondit Moïse, le pain que Dieu vous donne à manger. » Chacun n'en devait prendre que ce qu'il lui fallait pour la journée, c'est-à-dire la quantité d'un gomor [1] par personne. Les uns en prirent plus, les autres moins ; cependant, quand ils la mesurèrent, ils se trouvèrent n'en avoir tous qu'une même quantité. « Que personne, leur dit Moïse, n'en garde pour le lendemain. » Plusieurs, par esprit de défiance, en gardèrent une partie, mais en vain ; elle se couvrit de vers pendant la nuit et se décomposa. Cependant, la veille du sabbat, il était permis d'en prendre deux mesures : une pour ce jour-là et une pour le lendemain ; et la manne alors se conservait sans corruption, car ils ne devaient point en aller chercher le jour du Seigneur. Enfin, il fallait aller la recueillir dès l'aurore avant le lever du soleil : dès que le soleil avait lui, elle se fondait et disparaissait. (Exode, XVI).

Le Sage parle en ces termes de ce pain délicieux : « Vous avez rassasié votre peuple de la nourriture des anges. Vous leur avez envoyé du ciel un pain préparé sans aucun travail, qui renfermait en lui tout ce qu'il y a de délicieux, procurant toute jouissance et approprié à tous les goûts. Cette substance envoyée par vous montrait la douceur que vous avez pour vos enfants. Et ce pain, s'accommodant au désir de celui qui le mangeait, se changeait en ce qu'il voulait. » (Sag., XVI, 20-21).

Ce pain miraculeux fut donné aux Hébreux pendant les quarante ans qu'ils furent dans le désert.

Telle était la manne dont parle Notre-Seigneur dans les textes que nous avons cités plus haut : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain de vie... Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. » Par ses paroles Jésus nous enseignait qu'il y a deux sortes de manne : l'ancienne et la nouvelle, celle qui fut donnée dans le désert et celle qui se trouve sur l'autel catholique. Examinons les similitudes qu'il y a entre l'une et l'autre.

* * *

« La manne, dit le P. Tesnière, était une nourriture fournie surnaturellement et préparée par la main des anges, dans les hauteurs de l'atmosphère ; l'homme n'y avait point de part. Ainsi le pain eucharistique descend-il du ciel formé par la puissance de l'Esprit-Saint ; la parole humaine, le ministre, le rite du sacrifice, tout cela n'a de force que par l'Esprit-Saint, qui agit invisiblement ; le prêtre n'est, au sacrifice, que le ministre secondaire : le ministre principal de cette œuvre divine, c'est Jésus-Christ lui-même.

« Sa bonté nous donne sous les voiles du sacrement le Pain des anges, c'est-à-dire le Verbe dont ils se nourrissent dans la gloire ; c'est un même pain, là-haut lumineux, ici-bas couvert... Dieu nous admet à sa table, nous donne de son Pain supersubstantiel ; mais à cause de notre faiblesse, il nous le change en manne, en pain, comme la mère change le pain en lait pour le débile estomac de son enfant [1]. »

La manne tombait tous les jours, et chaque matin les Juifs allaient la recueillir. De même tous les jours Jésus-Christ descend du ciel sur nos autels pour être notre pain quotidien.

La manne devait se récolter dès l'aurore et avant le lever du soleil, pour faire entendre que si nous voulons profiter de l'Eucharistie, il faut user de diligence, nous lever dès le matin ; alors nous aurons le temps de la recevoir chaque jour et de vaquer à nos devoirs d'état.

La manne prenait les goûts les plus exquis pour ceux qui mettaient leur confiance dans les promesses du Seigneur. De même, pour les hommes de bonne volonté, la sainte Eucharistie, dit S. Bernard, a le goût de toutes les vertus : « Ceux qui sont fervents, y goûtent les douceurs de la charité ; ceux qui sont faibles, celles de la pénitence, qui est le souverain remède de toutes les maladies de l'âme ; ceux qui soupirent après le ciel, celles de l'espérance qui leur fait regarder le Fils de Dieu comme le terme et le compagnon de leur voyage ; ceux qui méprisent le monde, celles de la pauvreté dont Jésus-Christ est le Roi et le trésor. Et enfin quelque vertu que chaque fidèle désire acquérir, ce pain de vie la lui fait goûter. »

La manne tomba tant que les Juifs furent dans le désert, et elle cessa dès qu'ils furent entrés dans la Terre promise. Ainsi la sainte Eucharistie sera donnée aux hommes tant qu'ils seront dans le désert aride de ce monde, et elle cessera quand nous serons entrés dans la Terre promise du ciel, où nous verrons face à face ce même Christ que nous recevons maintenant sous les voiles d'une hostie.

Pourquoi faut-il que la manne eucharistique excite, comme celle du désert, l'incrédulité des uns et le dégoût des autres ? La sainte Communion est douce et bonne à l'âme qui s'en approche avec foi ; mais elle n'a aucun attrait pour celle qui vit dans la tiédeur et la dissipation. Il ne faut pas aller à la sainte Table pour y éprouver des consolations sensibles ; il faut s'en approcher pour y recueillir les

[1] Mesure de capacité hébraïque contenant plus de trois litres.

[1] *Somme de la Prédication eucharistique*, t. I, p. 273-274.

fruits salutaires que ne peut manquer de donner cet aliment divin. Souvent des âmes pieuses se plaignent de leurs communions ; elles trouvent qu'elles sont trop froides, trop sèches et trop arides. A cela nous répondons : Si vous êtes en état de grâce et si vous vous approchez de la sainte Table avec une intention droite et pieuse, ne craignez rien, car vous êtes dans les conditions requises pour que cet aliment divin vous soit profitable. « Bien qu'il soit très désirable, dit le Décret de Pie X sur la Communion fréquente, que ceux qui usent de la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et qu'ils n'y aient aucune affection, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucune faute mortelle, avec le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir : *étant donné ce ferme propos sincère de l'âme,* il n'est pas possible que ceux qui communient chaque jour ne se corrigent également des péchés véniels et peu à peu de leur affection à ces péchés [1]. »

A chaque instant la sainte Eglise nous rappelle que le prodige de la manne donnée aux Hébreux était la figure de la sainte Eucharistie. A tous les saluts du Saint-Sacrement elle chante ce verset tiré du livre de la Sagesse : « *Panem de cœlo præstitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* Vous leur avez donné le pain du ciel, ayant en lui toutes délices. » (Sag., XVI, 20). Le prêtre redit encore ces paroles chaque fois qu'il donne la sainte Communion en dehors de la messe, afin de nous rappeler que notre manne, à nous chrétiens, c'est l'Eucharistie, et qu'à l'exemple des Juifs, selon les désirs de Notre-Seigneur, nous devons nous en nourrir chaque jour.

Le R. P. Lemius rapporte le fait suivant : « Je prêchais une retraite chez les Pères du Saint-Sacrement aux associés de l'Adoration nocturne. Un vieillard de soixante-dix ans, bien connu par sa piété profonde et convaincue, vint me trouver au confessionnal ; après l'avoir entendu je ne trouvai pas matière à l'absolution. Pour m'éclairer et m'édifier, je lui demandai comment il pouvait marcher si fermement dans la voie de la perfection au milieu du monde. Il me répondit : « Mon Père, je n'ai pas toujours été ce que je suis. J'ai été un pécheur, un mécréant ; j'ai bu à tous les ruisseaux fangeux. Un jour, j'eus honte de moi, j'allai me confesser à un Père du Saint-Sacrement. Il me demanda depuis combien de temps je n'avais pas accompli le devoir pascal. — « Depuis dix-huit ans, lui dis-je. — Dix-huit ans ! répéta le confesseur. Comme pénitence vous ferez dix-huit communions. » Trois ou quatre jours après, j'étais complètement changé, renouvelé. Je fis les dix-huit communions. Il y a trente ans que je communie tous les jours, grâce à l'audace de ce prêtre du Saint-Sacrement. »

En pensant à cette transformation complète, nous nous souvenons de ces paroles de la sainte Eglise : « Qu'il est suave votre Esprit, ô Seigneur, qui, voulant montrer votre tendresse pour vos enfants, par un pain très doux venu du ciel comblez de biens ceux qui ont faim, renvoyant vides les riches dégoûtés ! »

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit : « Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle » ; ayez pitié de tant d'âmes qui s'éloignent de votre Table sainte, pour ne rechercher que les misérables satisfactions des sens ! Hélas ! depuis que l'hérésie janséniste les a éloignées de la Communion, l'impiété est encore venue leur faire oublier le chemin qui y conduit. Une communion faite à l'âge de 11 à 12 ans, voilà comment beaucoup de chrétiens de nos jours répondent à votre pressante invitation de se nourrir de votre pain céleste ! Est-il étonnant s'il n'y a en eux ni pensée élevée, ni désir de sauver leurs âmes, mais seulement un orgueil à satisfaire et des appétits à assouvir ! O mon Sauveur, ayez pitié de ces âmes, daignez les éclairer, les toucher et les ramener à la nourriture qui demeure pour la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Au moment de contracter un engagement solennel qui vous liera l'un à l'autre pour toute votre vie, vous avez souhaité ma présence et ma prière auprès de vous, et désiré qu'une parole plus autorisée et plus éloquente fût remplacée par la simple voix d'un parent et d'un ami. Ecoutez donc, avec l'attention et le recueillement qu'on doit aux choses saintes, écoutez ce que l'Eglise, dont je suis ici le représentant, me commande de vous rappeler.

Ce n'est pas, oh certes non ! que l'Eglise veuille vous accueillir « avec un front sévère. » Elle sourit à la confiance de votre jeunesse et de votre amour ; elle bénit l'anneau, symbole de votre alliance, et « jusqu'à ces pièces de monnaie, figure des prospérités temporelles qu'elle demande à Dieu pour vous [1]. » Mais en le faisant elle a de grandes pensées, et elle veut qu'à la joie de ce jour vienne se mêler le sentiment profond des devoirs mutuels et des réalités divines qui font, de l'engagement que vous allez contracter, une chose sainte et sacrée, un sacrement.

Oui, l'Eglise sait et vous rappelle que l'union des chrétiens dans le mariage est autre chose qu'un contrat éphémère, passé ou dénoncé au gré des contractants suivant les formes déterminées par des lois humaines. Institué par Dieu même comme la base de la famille et la cellule de toute société, ennobli par Jésus-Christ qui l'a désigné comme le symbole de son amour pour nous, le mariage des chrétiens est une chose sainte : c'est devant l'autel seulement qu'il peut être régulièrement contracté. Le pouvoir des lois ou des volontés humaines expire au seuil du sanctuaire, et nulle puissance au monde n'est qualifiée pour briser une œuvre divine, pour séparer ceux que Dieu a unis.

L'Eglise sait et vous rappelle encore que le but

[1] Article 3 du Décret de 1905.

[1] Mgr Dupanloup.

du mariage ne saurait être la recherche égoïste du plaisir personnel ; elle veut que les pensées de ses enfants soient plus hautes et plus nobles. S'oublier chacun soi-même, pour rendre heureux et meilleur celui ou celle qu'on aime et à qui l'on se donne ; se soutenir mutuellement dans la marche parfois enchanteresse, plus souvent pénible, sur les chemins de cette terre, et pénétrer ainsi, appuyés l'un sur l'autre, dans l'éternel bonheur : tel est l'idéal qu'elle vous propose.

Mais la pensée de l'Eglise ne s'arrête pas à vous seuls : elle se porte avec complaisance vers l'avenir ; elle souhaite, elle appelle par sa prière la fécondité de votre union ; elle sourit d'avance à l'espoir de pouvoir, grâce à votre générosité loyale et courageuse, offrir un jour à Dieu quelques élus de plus, qui soient au ciel sa gloire et votre couronne. Et c'est pourquoi elle vous redit en ce jour que l'un des devoirs des époux est de respecter, en vivant dans le mariage, les délicates et impérieuses exigences d'une vertu dont les degrés sont divers suivant les conditions humaines, dont l'expression la plus haute, agréée par Dieu même, se trouve dans le vœu de chasteté parfaite, mais dont une forme plus commune, celle qui convient à votre nouvel état, porte le beau nom de chasteté conjugale.

Pour tous ces grands devoirs, vous aurez la force de votre mutuel amour, qui ne fera que croître dans l'atmosphère de votre mutuel respect. Vous aurez les qualités solides et brillantes dont Dieu a gratifié vos âmes et qu'ont développées le milieu familial, l'éducation et l'expérience des longues années d'épreuves dont nous sortons avec tant de peine. Vous aurez aussi les conseils, mieux encore, l'exemple de vos parents : leur émotion égale à la vôtre, vous dit assez la profondeur de leur affection et l'ardente sincérité des souhaits qu'ils forment pour votre bonheur, comme les radieuses espérances qu'ils mettent en votre avenir. Vous aurez surtout les grâces divines, rassemblées par Jésus-Christ dans le sacrement que vous allez recevoir comme dans un trésor qui s'ouvrira tout grand pour sanctifier vos joies, soutenir vos cœurs à l'heure de l'épreuve, assurer votre mesure de bonheur ici-bas, et après des années que nous souhaitons longues et bénies, votre bonheur sans mesure au ciel.

Et maintenant, le regard intérieur fixé sur Dieu en qui vous mettez toutes vos espérances, répondez, dans la joie de vos cœurs et en toute confiance, aux questions qu'au nom de l'Eglise je vais vous adresser.

II

Mademoiselle,
Mon cher ami,

Dans le mariage, deux personnes s'unissent pour pouvoir plus facilement opérer la traversée de la vie. Comme ce pèlerinage terrestre est difficile et souvent fatal à bien des âmes, Dieu a voulu que la majorité de ses enfants le fasse à deux : à deux l'on est plus fort.

Vous venez donc unir vos destinées dans les liens sacrés du mariage, mais vous êtes convaincus que cette union ne peut être heureuse sans la grâce de Dieu et sans la bénédiction du prêtre ; et vous avez grandement raison. Aujourd'hui, le bonheur est plus rare que jamais au sein du foyer domestique, et Dieu seul peut répandre quelques joies au milieu des tribulations dont la vie des familles est sans cesse traversée. Le malheur frappe trop souvent à la porte de tous les cœurs comme à celles de toutes les maisons, et je ne connais qu'une puissance pour l'écarter : la puissance de Dieu ; je ne connais qu'un secours pour nous aider à supporter nos peines : c'est le secours de la religion. Et nous espérons que le bon Dieu, par la grâce de son sacrement, va couvrir comme d'un bouclier protecteur la nouvelle existence que vous commencez aujourd'hui.

Dieu vous bénira, parce que la main de Dieu protège ceux qui l'aiment. Trop de jeunes gens, une fois entrés dans le mariage, ne s'occupent plus ni de Dieu ni de leur âme. Ils ne pensent qu'à leurs plaisirs et à leurs intérêts temporels ; ils croient pouvoir se passer de Dieu, être assez riches, assez indépendants. Et alors surviennent ces déceptions, ces amertumes, quelquefois ces catastrophes envoyées du ciel pour rappeler aux imprudents, selon la parole de nos Saints Livres, que lorsque Dieu n'a pas la main à la construction d'un édifice, c'est en vain qu'on travaille : on ne peut s'attendre qu'à des ruines.

Nous n'avons pas, Mademoiselle, mon cher ami, nous n'avons pas de pareilles craintes pour votre avenir, parce que Dieu ne sera jamais oublié au milieu de vous. Il sera le premier maître dans votre maison, le meilleur conseiller dans vos entreprises, le régulateur souverain dans l'accomplissement de vos devoirs, le témoin appelé dans vos joies et aussi le consolateur empressé de vos peines. Oui, de vos peines, car malgré toutes les garanties de bonheur il y a encore des chagrins dans l'état de mariage, et dans ces chagrins les plus sûrs apaisements vous viendront certainement de Dieu.

Donc, vous serez heureux dans l'état de mariage parce que vous vivrez toujours sous le regard de Dieu. Cela dit tout et me dispense de rien ajouter pour vous faire connaître vos droits et vos devoirs dans ce saint état.

Je prie Dieu de vous bénir. Je joins mes vœux aux vœux de vos familles, aux vœux de tous ceux qui sont réunis ici dans l'espoir d'ajouter quelque chose à votre bonheur. Soyez heureux, heureux comme nous le désirons, heureux comme nous l'espérons, heureux pour le temps, heureux surtout pour l'éternité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 28 martii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGE*

Ami du Clergé du 5 avril 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame de Cléry.* — I. La statue, 161. — II. La basilique, 162. — *Notre-Dame de Sion.* — I. La colline et le sanctuaire, 163. — II. S. Gérard et la statue miraculeuse, 165.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XVII. Le manque de foi à l'amour de Jésus au St-Sacrement cause la perte de bien des âmes, 166. — XVIII. Des prétextes que l'on invoque pour s'éloigner de la Table sainte, 168.

Sujets de circonstance. — Pour la bénédiction d'un drapeau d'anciens combattants, 170.

Allocutions de mariage. — III, 172.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — IV. Intolérance luthérienne et inquisition génevoise, 173. — V. Les *Stanze* de Raphaël, 175.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

Notre-Dame de Cléry

I

LA STATUE

Un des premiers actes du Pape Pie XI a eu pour but d'accorder à la France une faveur signalée.

L'épiscopat français, à l'unanimité, avait demandé au Souverain Pontife Benoît XV « qu'il daignât proclamer Patronne principale de la nation française la Bienh. Vierge Marie, en la fête de l'Assomption ; et seconde Patronne céleste, sainte Jeanne, Pucelle d'Orléans. » C'est Mgr Touchet, l'évêque de Jeanne d'Arc, qui avait transmis au Pape Benoît XV cette supplique, signée par tous les évêques de France. Le grand Pontife, qui aimait tant la France, se préparait à exaucer leurs vœux quand il fut surpris par la mort.

A peine monté sur le siège de S. Pierre, Pie XI a repris le projet de son illustre prédécesseur, « qui avait eu profondément à cœur le bien spirituel de la France, » et il a voulu donner « à la nation justement appelée la fille aînée de l'Eglise, dit-il, à la nation noble entre toutes, » une preuve éclatante de sa grande affection.

Le 2 mars 1922, il a proclamé la Sainte Vierge « Patronne principale de la nation française. »

Ce patronage, la France le mérite, car la voix des siècles a nommé le royaume de France « le royaume de Marie. » Tous les saints docteurs de France, depuis S. Irénée jusqu'à S. Bernard, jusqu'à S. François de Sales, ont célébré la dévotion de nos aïeux pour la Sainte Vierge. Trente-quatre églises cathédrales sont consacrées à Marie, parmi lesquelles cette malheureuse cathédrale de Reims, qui se relève de ses ruines et commence déjà à abriter les fidèles qui y reviennent avec une invincible confiance.

Le peuple a confiance en la Sainte Vierge, « la Bonne Mère, » comme disent les Marseillais. Pendant la Grande Guerre sa foi en elle n'a pas défailli un seul instant. Il a espéré contre l'espérance. Il n'a pas pensé que la Sainte Vierge pût abandonner la France de Clovis, de Charlemagne, de S. Louis, la France que lui a consacrée Louis XIII, la France « dont les princes et les chefs de la nation se sont fait gloire longtemps d'affirmer et de défendre la dévotion envers Marie. »

Nos chefs d'armée, pendant la guerre, n'ont-ils pas été presque tous des dévots de la Sainte Vierge ? Et qui de nous, dans les heures les plus douloureuses, quand toute branche de salut semblait nous échapper, ne l'a pas invoquée comme notre plus éminente et notre plus puissante protectrice ?

Le Pape Pie XI nous a ensuite accordé Jeanne d'Arc « comme notre seconde Patronne céleste. » Cette double grâce nous donne foi dans l'avenir de la France.

* * *

Le sol de notre patrie est couvert de sanctuaires élevés en l'honneur de Marie. Marie a pris possession de notre terre de France. L'un des plus vénérés et des plus touchants est celui de Notre-Dame de Cléry, au diocèse d'Orléans, qui fait partie aussi de notre histoire nationale.

Il remonte à une époque lointaine et inconnue. Nos aïeux y venaient prier bien avant les Croisades. Or en 1280, tout proche de ce lieu de pèlerinage, un laboureur traçant ses sillons dans un champ, sa charrue heurta une statue de bois de chêne. Il la souleva avec respect et la dressa dans son champ. Les habitants accoururent pour la voir, pour la vénérer, et la transportèrent avec dévotion dans le sanctuaire voisin, qui devint bientôt célèbre. Les pèlerins vinrent et parmi eux des princes de race royale avec les plus grands personnages du temps.

Simon de Melun, seigneur de la Salle-lès-Cléry, maréchal de France, qui avait suivi S. Louis à la Croisade, voulut donner des gardiens à la pieuse image. C'est pourquoi il songea à créer une collégiale de Cléry. Il n'eut pas le temps d'accomplir son dessein, et ce fut sa veuve, Marie de la Salle, avec leur fils, Gilles de Melun, qui exécuta ses volontés après sa mort en 1301.

La statue a un mètre douze centimètres de haut. Elle est en bois et représente la Vierge assise qui tient dans ses mains abaissées l'Enfant Jésus et le présente au peuple. On la croirait parlante. Avec ses lèvres entr'ouvertes, son regard droit, impératif, ses mains qui poussent en avant l'Enfant Jésus, elle semble dire : « C'est mon Fils. Venez à lui ! » Son front très pur est empreint de bonté, mais dans ses traits accentués, c'est la volonté qui domine. Elle veut qu'on aime son Fils, qu'on l'accueille. Il vient d'ailleurs les mains chargées de bienfaits, qu'il veut répandre sur tous, et sur son visage il y a de l'empressement, de l'action, une vie étonnante. Sa bouche parle et sa parole est vivante, irrésistible.

La Vierge, l'Enfant et le siège sont sculptés dans le même morceau de chêne. Les deux têtes sont peintes. A quelle époque remonte cette sculpture ? La Société archéologique de France réunie en

Congrès à Orléans, le 23 juin 1893, s'est transportée à Cléry et elle a porté le jugement suivant :

« La statue de la Vierge de Cléry, objet du pèlerinage, est en bois, et représente la Mère de Dieu assise, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Cette statue offre une grande analogie avec les vierges recouvertes de plaques d'argent remontant au XII^e^ ou au XIII^e^ siècle, que l'on rencontre dans certaines églises du Centre, et notamment avec la Vierge de Beaulieu. »

Elle échappa aux ravages des Huguenots, qui, on le sait, s'acharnaient avec une fureur diabolique sur les statues et sur les saintes reliques. Le chanoine Sabatier, trésorier, apprenant qu'ils arrivaient de Beaugency et d'Orléans, la cacha avec soin et s'enfuit. Ils ne la découvrirent point, ni rien de précieux. Alors il brisèrent les monuments funèbres de l'église.

Est-ce à cause de ces sacrilèges qui épouvantèrent la France ? Le 26 mai 1670, lundi de la Pentecôte, il se produisit un miracle qui fit affluer les peuples à Cléry, pour réparer ces crimes publics. Pendant l'office des chanoines, on vit tout à coup le visage de la Vierge qui s'animait et changeait de couleur. On accourut, on s'approcha. La figure paraissait vivante, elle revêtait une expression douloureuse, les paupières se gonflaient, les traits de l'Enfant Jésus étaient empreints d'une profonde tristesse, comme ceux de Marie, et à plusieurs reprises des larmes tombèrent des yeux de la Mère et des yeux de l'Enfant. Ce phénomène émouvant dura deux heures et demie.

Quarante témoins oculaires vinrent déposer sous la foi du serment qu'ils avaient vu pleurer la Vierge et son Fils. Leur déposition est conservée dans les archives, et chaque année, jusqu'à la Révolution, une procession solennelle se fit à Cléry, le lundi de la Pentecôte, en souvenir et en reconnaissance du miracle.

Pendant la Révolution, la municipalité fit le 25 juillet 1793 cette importante déclaration touchant la statue de Cléry :

« C'est l'image ancienne, existant même avant l'église, qui fut alors bâtie pour recevoir ladite statue, pour laquelle de tous les temps les fidèles ont eu une grande vénération, et la ville de Cléry lui doit son existence. »

Soustraite de nouveau à toute profanation, elle reparut au grand jour, la tourmente passée, et M. Bernard, curé et chanoine, la replaça lui-même dans le sanctuaire, à la joie universelle. Le 8 septembre 1863, Mgr Dupanloup ordonna une grande fête pour le couronnement de la madone de Cléry, et la procession traditionnelle du lundi de la Pentecôte fut reprise en 1893.

II

LA BASILIQUE

La dévotion de Notre-Dame de Cléry avait attiré l'attention des rois de France, qui tous étaient des dévots de la Sainte Vierge.

La veuve de Simon de Melun avait construit une chapelle ; Philippe le Bel conçut le projet d'une magnifique église, mais il ne put bâtir qu'un porche et une tour. Philippe de Valois en 1330 posa la première pierre de la collégiale ; mais, moins d'un siècle après, le vandalisme anglais détruisit cette belle œuvre. Salisbury dévasta l'église en 1428, et, chargé d'un butin sacrilège, il se rendit à Orléans où, pendant le siège, il fut frappé de mort. On vit dans cette fin malheureuse un châtiment du ciel.

C'est Louis XI qui releva ces ruines et, à la suite d'un vœu, éleva la basilique actuelle qui est une merveille de grâce et de goût.

Un historien orléanais, Symphorien Guyon, raconte ainsi l'histoire du vœu :

« Lorsqu'il n'était encore que dauphin, Louis XI, étant allé faire la guerre en Normandie, assiégea la ville de Dieppe, tenue par les Anglais. Voulant attaquer la bastille très forte, il fut averti par Jean, comte de Dunois, de recourir à Dieu et à Notre-Dame de Cléry, et se tournant du côté ou était cette église, il voua à Dieu qu'il donnerait audit lieu son pesant d'argent, s'il plaisait à sa divine Majesté lui donner bon succès de son entreprise, et de faire cet assaut sans danger.

« Le vœu fait, la place fut attaquée et emportée avec peu de perte de nos gens, les Anglais furent chassés et la ville fut réduite à l'obéissance du Roy. »

Les Anglais ne gardaient plus que Calais, qu'ils durent enfin lâcher en 1558.

Louis XI était très brave et très patriote. On peut dire qu'il n'eut qu'une pensée dans sa vie, celle de faire une plus grande France. Son patriotisme était encore exalté par sa foi. Il n'eut garde d'être infidèle à son vœu. Les ennemis avaient débarrassé le sol français, il se devait donc à lui-même et il devait à sa reconnaissance de bâtir une église à Notre-Dame de Cléry. Il la fit très belle. Chose rare, il la bâtit d'un seul jet. Elle est dans le style flamboyant de l'époque avec trois portails. A l'intérieur on admire le symbolisme d'une grande croix de quatre-vingts mètres dont les bras ne s'étendent pas, mais restent levés vers le ciel, comme pour une ardente prière. Tout y est léger, simple, royal. Tout y est suppliant, dans les piliers, dans les immenses fenêtres, dans les nervures qui s'élancent sans chapiteaux, rapides et joyeuses jusqu'au faîte, à vingt-huit mètres sous clef. Tout y est lumière, dans les cinquante-quatre fenêtres qui y versent à profusion les rayons du soleil. Tout y est action de grâces pour célébrer la fin de cette désastreuse Guerre de Cent ans où, sans Marie et sans Jeanne d'Arc, la France aurait sombré.

Louis XI y repose avec son épouse, Charlotte de Savoie, et leur fils, Louis de France. A côté du roi dorment leur dernier sommeil Dunois, le compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, et Tanneguy du Chastel, grand-maître de l'artillerie. Charles VIII a confié son cœur à cette église, toute pleine de souvenirs de l'histoire de France.

Louis XI avait demandé qu'on le représentât agenouillé, dans un costume de chasse, le collier de S. Michel au cou, et son chapeau dans ses mains jointes. Les Huguenots détruisirent ce monument en 1562. Louis XIII le répara, mais si la statue est bien l'œuvre d'un sculpteur de grand talent, elle n'est pas un portrait du célèbre roi. Le monument repose sur des colonnes, quatre petits génies en occupent les quatre angles [1].

Il fut mutilé en 1793. La Restauration le répara, mais il ne fut rendu à sa splendeur première qu'en 1896. Mgr Touchet prononça alors à Cléry l'un de ses plus beaux discours.

Deux ans auparavant, en mai 1894, l'évêque d'Orléans avait organisé une grande fête pour l'érection de l'église de Cléry en Basilique mineure, et il remit dans son vrai cadre historique la noble figure de Louis XI, dénaturée à plaisir par les historiens contemporains.

Des miracles nombreux ont attesté la puissance et la bonté de Celle que Louis XI appelait « ma bonne Dame de Cléry. » L'Eglise n'a point fait d'information canonique à leur sujet, mais la voix populaire, qui ne se trompe guère, les a retenus.

C'est M. Sylvain Lemaigre, — l'aïeul de M. Alexandre Lemaigre longtemps maire de Cléry, — qui un jour faisant un voyage à cheval est soudain désarçonné. Son pied est pris dans l'étrier et il ne peut se dégager. Le cheval emporté le traîne ainsi l'espace d'une demi-lieue. Le malheureux se voit perdu ; il invoque Notre-Dame de Cléry et lui fait un vœu. Quand la monture s'arrête et qu'il peut se débarrasser, il constate qu'il n'a aucun mal.

Son petit-fils aimait à raconter ce fait extraordinaire.

Un enfant de quatre ans, Alexandre Neuvis, de la Corrèze, était atteint d'une fièvre pernicieuse. Le vendredi soir, 7 août 1874, il ne pouvait plus prendre aucun remède ni articuler aucune parole. C'était la mort à bref délai et la science humaine se trouvait sans ressource pour arrêter ce mal inexorable. Le médecin s'éloigne sans laisser d'espoir. Alors la mère se tourne vers Celle qui a tant souffert au pied de la croix, qui a compassion de ceux qui souffrent et qui n'abandonne personne. Elle a un frère prêtre et missionnaire à Orléans. Elle lui télégraphie de prier pour elle et avec elle. Il arrive à Cléry pour le 9 août, jour d'un grand pèlerinage. Il passe la nuit à entendre les confessions, puis monte à l'autel, dans la basilique, et célèbre la messe pour la guérison de son neveu. Pour intéresser davantage la Sainte Vierge en faveur de cet enfant, il le lui consacre, il veut qu'elle le regarde comme son fils, comme sa propriété bien-aimée.

[1] La Fontaine le décrit ainsi dans une lettre à sa femme, du 3 septembre 1663 :

« Le premier endroit où nous nous arrêtâmes après Orléans, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. On y voit Louis XI à genoux sur un tombeau, quatre enfants aux coins : ce seraient quatre anges et ce pourrait être quatre amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait le saint homme, et il est bien mieux pris que lorsque le Bourguignon le mena à Liège. »

En ce moment le jeune Alexandre sort de sa léthargie comme d'un rêve, il regarde autour de lui et voit des yeux qui pleurent, des visages affligés, il demande la cause de leurs larmes. Il les rassure aussitôt. Il a faim, il veut manger, il prend joyeux les mets qu'on lui présente, et le soir il se lève, en pleine convalescence.

Enfin, — car il faut se borner, — citons Palmyre Bois, de Beaugency, qui était atteinte d'une tumeur cérébrale depuis treize mois. Elle fut admise à l'hospice de cette ville avec le certificat suivant de son médecin, le docteur Saint-Edme Fougen, daté du 16 août 1882, et adressé à sœur Donatienne, la Supérieure de l'établissement :

« Je vous atteste que votre petite malade, Palmyre Bois, entrée à la salle des femmes, est atteinte depuis de longs mois d'une tumeur au cerveau dont le diagnostic est certain. Je vous déclare que cette petite malade *est incurable,* et que, ne pouvant rien attendre des secours de l'art, vous avez le droit de recourir à la miséricorde de Dieu. »

Le 8 septembre, la Supérieure la fit conduire à l'église de Notre-Dame de Cléry, et le docteur délivrait le 7 décembre suivant cet autre certificat :

« Je dois à la vérité de dire que *depuis ce moment* l'enfant ne souffre plus, et semble jouir d'une excellente santé. »

Marie s'intéresse ainsi maternellement à chacun de nous, et si nous y regardions bien nous verrions qu'elle intervient sans cesse en notre faveur, et que notre vie est pleine de miracles.

Notre-Dame de Sion

I

LA COLLINE ET LE SANCTUAIRE

Notre-Dame de Sion en Meurthe-et-Moselle, entre Nancy et Mirecourt, est l'un des plus touchants sanctuaires de France consacrés à la Sainte Vierge. On pourrait l'appeler *Notre-Dame de la Frontière*. La foi et le patriotisme s'unissent pour vous y faire éprouver les plus puissantes et les plus pures impressions d'espérance et de force. Vue du nord-est, la montagne de Sion vous rappelle en quelque chose Jérusalem. Elle a aussi trois collines : Vaudémont, Saxon et Sion. Avec son altitude de 495 mètres, elle domine toutes les contrées d'alentour. La tour de son église a 45 mètres de haut, et elle est surmontée d'une grande statue de la Sainte Vierge qui forme son magnifique couronnement. Marie regarde Toul, notre grande forteresse de l'Est, et semble lui dire : « Ne crains rien, je suis là et je veille nuit et jour. »

Quand les Allemands attaquèrent Verdun, de tous les points de l'horizon les yeux se tournaient vers Notre-Dame de Sion. On la priait, on l'implorait dans cet extrême danger, les cœurs lui criaient : « Montrez que vous êtes notre Mère ! *Monstra te esse matrem.* » Et elle écoutait toutes les prières, elle entendait toutes les plaintes, elle voyait toutes les souffrances, elle les adoucissait, les berçait maternellement. Quand nos soldats

tombaient, elle recueillait leur âme et la présentait à son Fils, avec les privations, les blessures, les sacrifices endurés ; et alors ils voyaient qu'elle est bien une mère, et la meilleure des mères.

Du haut de sa tour, la Vierge aperçoit à ses pieds Vézelise, avec sa flèche idéale de 65 mètres de haut ; dans le lointain, Nancy, la ville de résurrection avec ses belles et jeunes églises ; les ballons des Vosges, neigeux ou verdoyants, qui s'étendent de Saint-Dié à Remiremont, et la ligne bleue que nos soldats ont rougie de leur sang afin de rendre à la France maternelle ses deux provinces séparées.

Maintenant son visage est plus doux et plus heureux, elle regarde ses enfants qui travaillent dans les vallées du Madon et de la Moselle, répandus dans les champs fertiles ; elle écoute le bruit des usines laborieuses qui jouissent de la sécurité. C'est elle qui nous a ramené la paix et qui nous a fait triompher, ou plutôt c'est elle qui a triomphé, elle, douce comme l'aurore qui se lève, mais terrible aussi comme une armée rangée en bataille. Puisse-t-elle désormais n'être plus appelée que la « Reine de la paix ! »

Après avoir admiré la tour, entrons maintenant dans le sanctuaire pour la saluer. L'église est du style roman, pieuse et favorable à la prière par les mystères de l'ombre qui appellent le recueillement. La statue est debout, derrière le maître-autel. Elle porte une couronne sur la tête, et tient sur son bras gauche l'Enfant Jésus à qui elle présente une colombe, symbole de l'innocence, la colombe qui a servi à le racheter lorsqu'elle l'amena au temple, doux présent de la pauvreté au Dieu dont le Fils s'est fait pauvre pour nous. Des cœurs enflammés, une guirlande de figures d'anges souriants et adorateurs qui s'inclinent vers leur Reine avec amour, deux lis qui fleurissent la statue, tout respire la pureté, la tendresse et la piété. Aussi l'on s'attarde avec jouissance à prier là, aux pieds de Marie qui vous accueille et vous invite à rester.

Toutefois cette statue n'est pas l'antique statue miraculeuse : celle-ci fut détruite par la Révolution.

* * *

La montagne de Sion-Vaudémont était une position stratégique trop importante pour que les Romains, après la conquête de la Gaule, n'y établissent pas un camp. Elle commandait le pays leuquois qui avait pour capitale *Leucha* ou Toul, et le Saintois, *Segetensis pagus,* riche en moissons.

Les Romains l'appelaient *Semita Vademontis,* parce que de Vaudémont on y accédait par un sentier, *semita,* et non par une route. Le plateau avait en effet deux sommets : le sommet de l'ouest, que les Germains avaient consacré à leur dieu Wodan, d'où *Vaudémont ;* et le sommet du nord, très escarpé, où l'on ne parvenait que par un sentier étroit.

Les Romains y avaient établi l'une des quatorze stations militaires qui surveillaient l'est de la Gaule. De là les légionnaires se précipitaient sur les Germains, ces continuels agresseurs, puis rentraient dans leur camp inexpugnable. En cas d'échec, la station servait aussi de refuge aux populations, aux colons, qui s'y retiraient sous la garde des armes romaines et qui peu à peu bâtirent des maisons et des villages tout alentour pour être plus sûrement protégés.

Les camps romains étaient disposés sur le modèle de Rome, la grande cité. Ainsi les soldats qu'elle envoyait pour garder son territoire avaient toujours sous les yeux et dans l'esprit l'image visible et la pensée de la patrie lointaine. Le camp devint même une ville, peut-être une ville considérable, ainsi que l'attestent des restes de fortifications et de tours, les armures et les statuettes que l'on a découvertes. Les populations païennes y avaient leurs temples, car Rome tolérait tous les cultes sauf le culte chrétien. Les Leuques avaient leurs dieux, la déesse Rosmerta et Mercure. Ils gravissaient la montagne, et venaient se prosterner devant ces idoles.

Cependant, dès le IIIe siècle, le christianisme a envoyé ses apôtres à Trèves, ils remontent la vallée de la Moselle, et quelques petites églises apparaissent çà et là. Elles se cachent pendant les persécutions, mais elles subsistent, et peu à peu elles se développent, des diocèses s'organisent suivant les divisions et les provinces civiles. Le diocèse de Toul a déjà pris la configuration qu'il gardera jusqu'à la Révolution.

Un jour, l'Empire romain s'écroule, de nouveaux maîtres commandent dans ces territoires. Voici les Mérovingiens avec leur cortège d'évêques, de prédicateurs et d'apôtres, avec leurs moines surtout, fils de S. Martin de Tours ou de Colomban d'Irlande. Nous ignorons totalement leur œuvre, qui fut féconde là comme partout ailleurs. Peut-être S. Colomban a-t-il envoyé ses disciples à Vaudémont. Ils viennent avec leur chevelure tombante, leur demi-couronne de cheveux en forme de croissant, avec les Ecritures qu'ils emportent dans leur humble bagage. Ils travaillent, ils défrichent la forêt, ils se créent de modestes abris qui deviendront des monastères et des abbayes ; ils donnent l'exemple de toutes les vertus et, après avoir fait, ils enseignent. C'étaient des hommes généreux, d'un renoncement terrible, prêts pour toutes les immolations, obéissant à des chefs inexorables, qu'ils s'étaient librement donnés, les uns dans un esprit de sacrifice acharné, d'autres pour expier leurs crimes, et qui, dans leur rudesse, trouvaient l'Evangile trop doux.

La montagne de *Semita,* avec son âpre climat, est peut-être aussi habitée alors par des ermites, avides d'austérité et de solitude. Mais sûrement la hiérarchie règne dans la contrée, les évêques siègent à Toul : S. Gérard dont nous allons parler, qui succède à S. Gauzlin en 962, en est le 35e pontife. Les évêques étaient des hommes actifs et ardents. Ils façonnaient leurs diocèses, ils en connaissaient tous les points, et nous acceptons volontiers la tradition locale qui nous apprend qu'avant S. Gérard le culte des faux dieux avait disparu, et qu'une petite église s'élevait déjà sur ces hauteurs sanctifiées.

II

SAINT GÉRARD ET LA STATUE MIRACULEUSE

S. Gérard appartenait à une noble et pieuse famille de Cologne. Clerc régulier dans une communauté de prêtres de cette cité, il se faisait remarquer pour son zèle et sa sainteté. C'est ce qui attira sur lui les yeux de Brunon, archevêque de Trèves, qui le nomma évêque de Toul, à la mort de S. Gauzlin (962).

Le nouvel évêque était un grand prêcheur et un grand bâtisseur.

Il bâtit une église en l'honneur de S. Gengoulf, à Toul. S. Gengoulf, originaire de la Bourgogne, était un soldat des armées de Pépin le Bref. Pendant qu'il combattait pour la gloire des armes franques, sa femme vivait publiquement dans l'adultère. De ce chef renvoyée par son mari, elle le fit assassiner par son complice, parce qu'elle craignait de tomber sous le coup des justes lois. Gengoulf, qui avait tout fait pour la ramener au devoir, mourait donc martyr de la justice et de la chasteté conjugale. Il était d'ailleurs très brave et d'un exemple, d'une pureté irréprochables. Son corps fut enseveli à Varennes, dans la Haute-Marne, où il avait bâti une basilique à S. Pierre. Ses malheurs, sa noble figure et ses miracles l'avaient rendu très populaire.

Or Varennes appartenait alors au diocèse de Toul. Il s'y établit bientôt une abbaye, et comme ce pays est à proximité de Langres, Achard, évêque de Langres, réclama la possession de cette abbaye. S. Gauzlin la lui céda, et, par contre, l'évêque de Langres lui remit entre autres biens qui lui appartenaient, *Semita*-Vaudémont, qui devint ainsi la propriété de l'évêque de Toul.

Le successeur de S. Gauzlin regretta cet arrangement qui le privait du tombeau de S. Gengoulf ; c'est pourquoi il lui éleva une église magnifique à la porte de Toul, au midi. Il en confia le service à des clercs, vivant sous la règle de S. Chrodegand, évêque de Metz, laquelle se rapprochait beaucoup de la règle de S. Benoît, et il leur accorda les biens de *Semita*-Vaudémont, en 986.

C'est vers cette époque que S. Gérard songea à la montagne de Sion qui faisait partie de son diocèse. Elle était entièrement déserte et abandonnée ; il n'en restait que des ruines romaines séculaires, avec pourtant la petite chapelle qui avait été bâtie peut-être par des ermites, et qui sans doute était elle-même délaissée et délabrée.

Sion pouvait être le centre d'une paroisse pour desservir les villages environnants. Nous avons dit que S. Gérard était un évêque bâtisseur. L'évêque créa une paroisse à Sion ; le bâtisseur y construisit une église à la place de la chapelle, et dans cette église il plaça une image de la Sainte Vierge.

Pour étayer ces faits, nous n'avons pas de documents lapidaires. Nous savons seulement que cette église fut agrandie en 1324 par Henri III, comte de Vaudémont, et que derrière le chœur des religieux il grava une inscription établissant que l'église avait été bâtie par S. Gérard.

Ce qui n'est pas moins certain, c'est que celui-ci donna à cette église le titre d'église *paroissiale ;* plusieurs l'appellent même *église-mère.* On nommait ainsi l'église qui possédait les fonts baptismaux, celle où les habitants de tous les villages qui en dépendaient devaient faire baptiser leurs enfants et assister aux offices.

Mais il convient de ne pas dédaigner la tradition, surtout quand elle explique lumineusement et logiquement des faits qui, sans elle, demeurent dans une ombre épaisse, sinon dans la nuit.

Or la tradition nous raconte que la Sainte Vierge apparut à S. Gérard, et lui demanda de lui élever sur la montagne de Sion un sanctuaire où les peuples viendraient la prier. Il y placerait une statue de la Mère de Dieu, particulièrement maternelle, et elle répandrait ses grâces abondantes sur ceux qui imploreraient son secours.

C'est la seule explication plausible de la construction d'une église dans un désert, et de l'établissement d'une paroisse dans des lieux inaccessibles. Ce serait ainsi à la fois une paroisse et un lieu de pèlerinage. On s'y rendrait non seulement des villages environnants, mais de toute la région, et même des contrées éloignées. Enfin ces sommets qui avaient été profanés et souillés par les idoles impures et par les pratiques païennes seraient purifiés et retentiraient des hymnes saintes, des prières à Marie, des pieuses exhortations, des cris des âmes joyeuses et des accents de la pénitence. Une fois de plus la Sainte Vierge mettrait le pied sur la tête de Satan, elle s'établirait là comme la Reine de tous les pays d'alentour, qui, en apercevant sa demeure au-dessus de la montagne, lui enverraient, comme un encens parfumé, tout leur amour, toutes les saintes pensées, tous les élans des cœurs.

En construisant cette église, S. Gérard ne fit donc qu'obéir à une inspiration, sinon à un ordre de Marie. Cet édifice « n'occupait guère que l'emplacement de la nef actuelle, moins son prolongement d'une travée, 20 mètres de long sur 15 de large. De simples colonnes en bois sur deux rangs la partageaient en une nef principale de cinq mètres de haut, et en deux collatéraux de quatre mètres de hauteur. Les voûtes étaient lambrissées seulement. En avant d'une petite abside qui terminait la nef principale, était l'autel, en arrière duquel reposait la statue miraculeuse, probablement sur un socle, au fond de l'abside. Cette petite église était comme une miniature de basilique dont elle avait les caractères essentiels : la petite abside, les trois nefs, le plein-cintre et les fenêtres peu larges et peu élevées, également cintrées [1]. »

* * *

Mais le trésor le plus précieux de la Basilique c'était la statue de la Vierge-Mère. Elle a disparu, saccagée par des mains impies ; mais il nous en reste des gravures fidèles.

[1] On trouve ces détails dans un document manuscrit de 1686.

« La forme extérieure de l'image de Notre-Dame de Sion, dit le P. Ange Trouillot, qui l'a eue sous les yeux, a quelque chose de commun avec les autres images de la Sainte Vierge et quelque chose qui l'en distingue. Cette image est haute d'environ quatre pieds et debout : elle tient son Fils dans ses bras ; voilà ce qu'il y a de commun. Mais elle présente le sein à l'Enfant Jésus : voilà ce qui la distingue et lui donne un caractère particulier. »

La Vierge tient l'Enfant divin sur son bras droit, avec tendresse, avec respect, et lui il s'abreuve doucement à la coupe céleste qu'il saisit de sa petite main, *ubere de cœlo pleno*. Il semble se serrer contre sa mère pour mieux jouir de son bonheur et pour lui témoigner son amour, sa reconnaissance. Il jouit d'avoir une Mère aussi belle, aussi pure, aussi divine. Le visage de Marie est suave et plein d'extase ; elle abaisse son regard sur son petit enfant et dans ce regard qui le contemple avec une tendresse infinie, il y a de l'adoration, avec une félicité indicible. Les choses de la terre n'existent plus pour elle, c'est une scène du ciel. Son bras gauche retombe avec grâce, avec abandon ; sa lèvre esquisse un sourire que la contemplation arrête ; sur son front à demi voilé se reflètent ses pensées d'humilité et de gratitude ; elle demeure confondue des grandes choses que le Tout-Puissant a faites en elle.

« On ne pouvait s'approcher de cette image, disaient ceux qui l'avaient vue, sans une douce et profonde émotion. Elle paraissait toujours sourire. Plus on la regardait, plus on se sentait apaisé et plus on priait avec une confiance pleine de ferveur. »

L'imagier inconnu, s'il n'était pas un saint, avait au moins un ciseau inspiré. Il a pensé à l'hymne si pieuse : « *O gloriosa Virginum !* Ce petit enfant qui vous a créée, vous le nourrissez de votre lait, *lactente nutris ubere.* » Il a pensé aussi à l'exclamation de la Sainte Femme de l'Evangile : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité ! » (Luc, XI, 27), et il a voulu la représenter telle qu'il la voyait dans son âme, pieuse, recueillie, aimante, heureuse de nourrir le Fils de Dieu et son Fils de sa substance virginale, à la fois Mère très tendre et Vierge très pure. Nulle vierge ne fut plus vierge, plus immaculée, et nulle femme n'est mère autant qu'elle.

Voilà les principes de notre amour pour elle, de notre admiration et de notre confiance.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XVII

LE MANQUE DE FOI A L'AMOUR DE JÉSUS AU SAINT-SACREMENT CAUSE LA PERTE DE BIEN DES AMES

Dans notre deuxième instruction, nous avons parlé de la promesse que fit Jésus-Christ d'instituer le sacrement de l'Eucharistie ; mais il est une question que nous avons presque passée sous silence : c'est l'obstination des Juifs à ne vouloir pas croire que Notre-Seigneur pouvait leur donner sa chair en nourriture et son sang à boire.

Ce manque de foi à l'amour de Jésus fut la cause de leur apostasie, comme elle est également la ruine des chrétiens qui s'éloignent de la divine Eucharistie. Essayons de nous convaincre de cette triste vérité en nous appuyant sur quelques paroles de l'Evangile. (Jo., VI, 61-71).

Plusieurs disciples du Sauveur, devant son affirmation réitérée de leur donner sa chair à manger et son sang à boire, répondirent : « Cette parole est dure et sévère, et qui peut l'écouter ? » Qui peut accepter que Jésus soit descendu du ciel et qu'il faille manger sa chair et boire son sang, comme on prend un repas ordinaire ? Car c'est ainsi à la lettre que les Juifs l'entendaient.

Jésus, connaissant au dedans de lui-même ces murmures des disciples, leur dit : « Cela vous scandalise ? Mais que sera-ce, si vous voyez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant ? » L'Ascension de Jésus au ciel devait confirmer d'une manière décisive la vérité de sa doctrine eucharistique. En effet, si par sa propre vertu il peut élever sa chair au ciel, pourquoi ne pourrait-il pas la mettre sous la forme du pain et la donner en nourriture ?

« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » — La chair de Jésus-Christ n'est pas vivifiante par elle-même, elle ne l'est que par l'esprit, c'est-à-dire par la divinité qui lui est unie et qui se communique à ceux qui la mangent.

« Mes paroles sont esprit et vie. » — D'après S. Cyrille et S. Augustin, il faut les entendre de l'esprit qui vivifie, mais par la chair. Celle-ci prise séparément de la divinité ne sert de rien ; mais vivifiée par la divinité qui lui est unie, elle communique la vie. Il faut donc manger ma chair telle quelle, unie à l'esprit, la manger réellement, mais d'une manière spirituelle et sacramentelle.

« Mais, continua Jésus, il y en a quelques-uns qui ne croient pas. Car il connaissait dès le commencement ceux qui ne croyaient point et celui qui le trahirait. » — La foi à la présence réelle a toujours été la grande pierre de touche de la foi chrétienne. Dans ce mystère de foi, *mysterium fidei,* les sens ne voient rien, la raison ne comprend pas, et le cœur vicié ne peut admettre que l'amour de Jésus pour l'homme puisse le porter à devenir son aliment spirituel. « Nous croyons, dit S. Jean, à l'amour que Dieu a pour nous. » (I Jo., IV, 16). Toutes les hérésies relatives à l'Eucharistie ont toujours eu pour point de départ le manque de foi à l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. C'est cette incrédulité des Juifs qui fut la cause de leur perte, et Judas lui-même, le jour où Jésus promit d'établir l'Eucharistie, commença la trahison qu'il devait achever au moment où Notre-Seigneur instituait le divin Sacrement.

« C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut

venir à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père. » — Etre attiré de Dieu, est un don purement gratuit qui ne peut être mérité par ceux à qui il est fait. Il est présenté à tous, et voilà pourquoi tous ceux qui en sont privés sont coupables, parce qu'ils n'ont pas voulu l'accepter. En vain est-il offert, s'il n'est pas reçu. C'était le cas où se trouvaient la plupart de ceux à qui Jésus adressait la parole.

Hélas ! ce dernier avertissement de l'amour ne fut pas entendu : « A partir de ce moment, bon nombre de disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec lui. » Combien cette défection ne dut-elle pas affliger le Cœur de Jésus !... Et c'est à l'heure même où il révélait le grand mystère de son amour, qu'elle se produisit. On peut dire que dès cette heure l'Eucharistie devint la vie pour les bons et la mort pour les mauvais !

* * *

« Sur cela, Jésus dit aux Douze : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? — Maître, s'écria Pierre, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » — Pierre parle au nom des douze apôtres et, dans l'ardeur de sa foi, il se porte garant de la croyance de tous. Les apôtres ont commencé par croire à Jésus à la vue de ses miracles qui prouvaient sa mission ; ils croient qu'il est le Fils de Dieu. Cette foi produit leur soumission aux enseignements de leur divin Maître, et cette soumission leur en facilite de plus en plus l'intelligence. C'est pourquoi ils disent avec Pierre : « Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

La foi à la présence réelle commence dès que l'âme s'éveille à la raison, si toutefois l'enfant est élevé chrétiennement ; elle se développe à la première communion, et elle prend de nouveaux accroissements à mesure que le chrétien s'en nourrit plus fréquemment. Ceux qui s'approchent dignement et souvent de la Table sainte, *reconnaissant Jésus à la fraction du pain,* comme les disciples d'Emmaüs, répètent volontiers à tous ceux qui voudraient les éloigner de la divine Eucharistie les paroles de S. Pierre : « Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons et nous reconnaissons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

« Et Jésus leur répondit : Ne vous ai-je pas choisis tous les douze, et pourtant l'un de vous est un démon ! Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote, car c'était lui qui devait le trahir, bien qu'il fût l'un des douze. » — Jésus ne désigna pas le traître par son nom, et les apôtres ne voulurent point en ce moment sonder ce terrible mystère. Mais le perfide Judas dut bien se reconnaître. Comment, touché de la douleur qui accompagnait la réflexion de son divin Maître, ne tomba-t-il pas à genoux pour répéter avec humilité la profession de foi de S. Pierre ? Mystère étrange et terrible ! Judas devait être, l'année suivante, le traître livrant son Maître à l'heure même où Jésus instituait l'Eucharistie... Quel épouvantable désordre était donc celui de cette âme criminelle, de qui la première grande chute était un acte d'incrédulité au mystère de l'amour de Jésus dans la sainte Eucharistie ! Jésus avait lu dans le cœur de Judas sa déchéance et sa perfidie, et il ne put réprimer un gémissement de douleur et d'indignation. Il supportera encore ce traître pendant un an, il vivra dans son intimité : quel martyre et quelle patience !

L'abbé Caron établit une comparaison entre les chrétiens qui croient à la présence réelle, qui se nourrissent du pain céleste, et ceux qui dédaignent la divine Eucharistie. « Regardez, dit-il, ce jeune adolescent, qui depuis quelques années a pris le chemin de la Table sainte. Le bonheur qu'il y goûte, l'y amène souvent. Comme son front est pur, son regard limpide, ses traits éclairés d'une beauté qui lui vient du dedans ! Le ciel semble se refléter en son âme. Ce qui est beau et grand l'attire ; ce qui est laid, il n'en éprouve que de l'horreur. Cependant il y a le péché originel en lui comme en vous. Oui, mais son âme, sa chair même, tout en lui a été refait par l'eau du Baptême et complété par le froment de l'Eucharistie.

« Par contre, voyez l'adolescent qui n'a pas appris à s'agenouiller pour prier et qui s'est contenté de faire sa Première Communion, parce que c'est l'usage. Il y a encore en lui quelques grandeurs, grâce aux sacrements qu'il a reçus. Mais s'il ne paraît plus à la Table sainte, bientôt tout sera fini ! Rien ne le défendra contre les instincts mauvais qui bouillonnent en son cœur charnel. Pauvre enfant d'Adam, il retourne au péché originel par une pente fatale. Respect de soi-même, honneur de la famille, dignité de la vie, estime de ses semblables, position à conquérir, qu'est-ce que tout cela devant les passions qui parlent ? Il n'a pas dix-huit ans, pas quinze ans peut-être, et déjà, comme le ver est dans un fruit, le vice est dans son cœur.

« Après l'enfant, la famille. Arrêtez vos regards sur une famille où le père, la mère, les enfants prennent souvent le chemin de la Table sainte. Loin de nous la pensée d'affirmer que le bonheur y réside en permanence et que tout y est parfait ! L'Eucharistie ne supprime pas la nature, elle l'épure et la transforme peu à peu. Les saints eux-mêmes ne furent pas sans défauts, leur perfection ne s'est achevée qu'au jour de leur entrée dans le ciel. Mais en ces âmes, nourries du froment divin, il y a de la modération dans le bonheur, du courage dans l'adversité ; il y a de l'amour pour tout ce qui est noble, pur, élevé ; du dégoût pour tout ce qui est bas, malhonnête, vil et misérable ; il y a de la pitié pour ceux qui souffrent, des compassions pour ceux qui pleurent, des pardons pour ceux qui furent coupables ; il y a surtout des espérances supérieures qui font qu'on oublie tous les torts, qu'on brave tous les maux, qu'on traverse tous les deuils, parce que plus haut que la terre brillent les grandes récompenses de l'éternité.

« Au contraire, dans la famille où l'on ne communie plus, nulle pensée supérieure, nul espoir, nul idéal ne relève les cœurs. De l'orgueil à sa-

tisfaire et des appétits à assouvir, voilà toute la vie ! Que c'est peu ! L'affection elle-même n'y peut vivre longtemps. Pas de compassion pour la souffrance, pas de pitié pour les faiblesses, pas de pardon pour les fautes et pas d'indulgence pour les torts. Le divorce frappe bientôt à la porte, et quand il y entre, c'est pour tout entraîner dans une irréparable ruine [1]. »

Qui nous dira, âmes chrétiennes, les tristes conséquences pour les individus et les familles, du manque de foi à l'amour de Jésus dans l'Eucharistie ? C'est presque toujours par là que commence et se termine la perte de beaucoup d'âmes. Efforcez-vous donc d'enseigner, sinon par vos paroles, du moins par vos exemples, la foi et l'amour envers la divine Eucharistie, et vous ferez un bien réel autour de vous.

Une protestante entra un jour dans une église de Genève pour entendre un jeune prêtre d'une grande piété et qui devait être un jour le cardinal Mermillod. Ce jour-là, il parla de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. « Si c'était vrai, se disait-elle en l'écoutant, rien ne pourrait m'empêcher de me faire catholique ! » Le lendemain, vers le soir, elle revint dans cette église. Tout y était désert et silencieux. Mais en s'approchant de l'autel, elle vit le jeune prêtre agenouillé au seuil du sanctuaire. Les mains jointes, le front incliné, les yeux fermés, comme tout enveloppé de recueillement, il semblait être sorti de ce monde... Lorsqu'il se releva, la pauvre protestante bouleversée le suivit, et l'abordant au sortir de l'église elle lui dit : « Ce que votre parole avait commencé hier, votre exemple l'a achevé aujourd'hui. Je veux être catholique pour pouvoir venir, comme vous, prier, aimer, adorer, et recevoir Jésus-Christ. »

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit à un père de famille dont la foi était hésitante : *Tout est possible à celui qui croit,* accordez-moi la grâce de croire de plus en plus à votre présence au Saint-Sacrement et de ne jamais oublier que vous y êtes par amour pour moi ! Où pourrais-je trouver le bonheur ici-bas, sinon auprès de vous, qui avez les paroles de la vie éternelle ? « Oh ! faites donc que je vous croie toujours davantage et que je mette en vous toute mon espérance et mon amour [2]. » Ainsi soit-il.

XVIII

DES PRÉTEXTES QUE L'ON INVOQUE POUR S'ÉLOIGNER DE LA TABLE SAINTE

Jésus-Christ, dans la parabole des conviés au festin, fait connaître les motifs pour lesquels un grand nombre de chrétiens s'éloignent de la communion. « L'Eglise, dit Dom Guéranger, avait choisi cette parabole pour le deuxième dimanche après la Pentecôte, déjà longtemps avant l'institution de la fête du T. S. Sacrement. En la conservant pour le dimanche de l'octave de cette grande solennité, elle en fait l'application aux déserteurs de la sainte Table. »

[1] *Jésus dans ses Sacrements*, p. 273-275.
[2] Hymne *Adoro te.*

Dans la lettre adressée aux évêques du monde par ordre du pape Pie X au sujet des triduums eucharistiques [1], il est dit : « Le dimanche, dernier jour du triduum, on célébrera comme d'ordinaire la messe paroissiale, durant laquelle le curé fera une homélie sur l'Evangile du dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, qui se prête admirablement à l'explication du mystère eucharistique. » Pour répondre aux intentions du Souverain Pontife, qui désire que cette parabole soit commentée devant les fidèles le dernier jour du triduum eucharistique, nous allons l'étudier.

Il y a deux parties dans cette parabole. Quel est l'enseignement de la première ?

« Un homme, dit Jésus-Christ, prépara un grand festin, auquel il invita beaucoup de monde. Et, à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt. Mais tous unanimement se mirent à s'excuser.

« Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : Je viens de me marier, c'est pourquoi je ne saurais aller. » (Luc, XIV, 16-20).

Cette parabole est d'une facile application. Cet homme qui prépare un grand festin, *cœnam magnam,* c'est Jésus-Christ. Ce festin est grand par la dignité de celui qui invite : c'est plus qu'un roi, c'est un Dieu ; grand par le nombre de ceux qui s'y trouvent conviés : ce sont tous les hommes, du moins tous les fidèles ; grand par les mets qu'on y sert : car c'est le corps même et le sang de Jésus-Christ ; grand par les effets qu'il produit : il unit étroitement à Jésus et nous fait vivre de sa vie ; grand par le lieu où il est préparé : c'est toute l'Eglise ; grand enfin par sa durée : il ne finira qu'à la fin du monde.

Le serviteur chargé de porter l'invitation du maître, c'est l'Eglise ; dans chaque paroisse, c'est le prêtre. Les invités, ce sont tous les fidèles. On a beau leur dire : « Venez au festin eucharistique, tout est préparé. *Jam parata sunt omnia.* » Ecoutez les vains prétextes qu'ils mettent en avant pour s'excuser ; Jésus-Christ les a signalés dans cette parabole, et nous les retrouvons encore de nos jours dans la bouche des chrétiens.

*

« *Villam emi.* J'ai acheté une maison de campagne, il faut nécessairement que j'aille la voir. » Cette maison achetée, dit S. Augustin, « indique le désir de paraître, l'ambition » ; il veut la voir, se rendre compte de son acquisition et être salué du nom de propriétaire. Ce domaine qu'il a acquis ne vient pas de ses ancêtres, il n'y est pas né, il éprouve le besoin de s'y produire.

« J'ai acheté une maison de campagne » signifie encore la volonté d'arriver aux honneurs coûte que coûte, de parvenir à une position élevée par n'im-

[1] Lettre de la S. C. des Indulgences du 10 avril 1907 (*Ami* 1907, p. 458 et s.).

porte quelle capitulation de principes. Chaque jour nous en avons de déplorables exemples : les uns abandonnent les pratiques religieuses pour conserver une situation ; d'autres sont avec les impies afin d'obtenir une décoration ; ceux-ci méprisent les reproches de leur conscience pour ne pas déplaire à un personnage influent ; ceux-là enfin sont irrités contre tous ceux qui les supplantent.

Comment dire alors à ces vaniteux, à ces ambitieux : « Dieu vous a préparé un grand festin » ? Ont-ils le temps d'y aller ? Ils ont une obligation plus pressante : il faut produire son luxe, montrer ses richesses, étaler ses galons, prouver au public qu'enfin le mérite est récompensé. Mon Dieu, excusez-les. *Habe me excusatum.* Ces hommes ne sont pas méchants ; pour le moment, ils n'ont pas le loisir de répondre à votre invitation. Ce sera assez tôt pour eux de renoncer à leurs projets d'ambition lorsqu'ils seront sur le point de mourir ; alors peut-être ils seront de vos convives.

* * *

« *Juga boum quinque emi.* J'ai acheté cinq paires de bœufs. » Aujourd'hui même est le jour fixé pour en faire l'essai ; dites à votre maître qu'il veuille bien m'excuser.

La seconde concupiscence signalée ici est l'amour passionné des richesses, et surtout de l'argent. Dès que l'avarice domine le cœur de l'homme, s'il n'y prend garde, son âme perd le goût des choses de Dieu et s'animalise, suivant l'expression énergique de S. Paul. « L'homme qui a acheté les cinq paires de bœufs, dit S. Augustin, et qui va les essayer, c'est tout homme qui emploie ses cinq sens et toutes ses facultés à tout remuer, à tout bouleverser en ce monde pour s'enrichir, et qui n'a d'autre règle de ses volontés et de ses actions que l'intérêt. »

Comment parler à cet acheteur de bœufs, qui peut-être le dimanche, pendant les saints offices, les mène, les aiguillonne à grand bruit, tout en pensant dans sa tête au profit net qu'il pourra en tirer, soit en les revendant, soit en les employant à une vaste culture, soit en les engraissant, comment parler à ce matérialiste de cœur et d'esprit, du banquet céleste, des joies spirituelles, du bonheur de l'Eucharistie, de la Communion ? Il est incapable de vous comprendre, son âme est enlisée, étouffée par les préoccupations matérielles. Elle ne voit, elle n'entend, elle n'écoute rien ; elle ne s'émeut que pour le bénéfice tangible. Dites-lui avec l'émotion la plus profonde : « O mon frère, si vous connaissiez le don de Dieu et quel désir Jésus a de se donner à vous ! » ce langage lui est inintelligible. Il n'a d'yeux et d'oreilles que pour ce qui se met dans la bourse.

« Assurément, dit le P. Monsabré, Dieu ne défend pas de cultiver raisonnablement nos intérêts temporels ; mais combien se laissent prendre à cette glu qui embarrasse et finit par paralyser tous les mouvements de notre vie spirituelle ! On devrait se contenter du nécessaire, selon la position que la Providence nous a faite ; on veut avoir jusqu'à l'excès... Les préoccupations, les fatigues, les accablements qu'on invoque pour se dispenser de la Communion ne peuvent que tromper les hommes. Dieu sait à quoi s'en tenir sur la moralité des causes qui éloignent du banquet céleste les gens d'affaires et les manieurs d'argent [1]. »

* * *

« *Uxorem duxi.* Je me suis marié, » c'est pourquoi je ne puis répondre à votre invitation.

Le mariage est un sacrement établi par Jésus-Christ pour sanctifier l'union légitime des époux. S'il est reçu dignement, il confère à ceux qui contractent cette alliance les grâces nécessaires pour se sanctifier dans cet état. Que les époux chrétiens gardent la foi jurée au pied des saints autels ; qu'ils s'aiment en Dieu et pour Dieu ; qu'ils s'appliquent à faire de leurs enfants de vrais serviteurs de Jésus-Christ, et leur union ne sera pas un obstacle à la réception fréquente de la Communion. Aussi ce n'est pas dans un sens propre qu'il faut prendre ces mots de notre parabole : « Je me suis marié, » mais dans un sens figuré. Notre-Seigneur a désigné la concupiscence de la chair, c'est-à-dire l'impureté. Voilà la passion qui éloigne le plus de la Communion.

Aussi l'orgueilleux de la parabole qui monte en voiture pour visiter sa villa, l'avare qui est pressé d'essayer ses bœufs gardent encore dans leur refus une forme polie et savent colorer leur mauvaise volonté d'une apparence de regret : *Habe me excusatum.* Mais le dernier convié est brutal ; il ne paraît pas même remarquer l'honneur et l'amitié qu'on lui fait ; il en paraît plutôt contrarié. « Je me suis marié, répond-il. Donc, je ne pourrai aller. »

La passion impure, lors même qu'elle se présente sous des dehors gracieux, qu'elle s'épuise en expressions de tendresse, est souvent cruelle et sanguinaire : les feuilles publiques en donnent chaque jour trop de preuves. Il ne faut donc pas s'étonner si dans notre parabole elle se montre grossière et ingrate.

L'impureté fait encore un autre ravage dans l'homme qu'elle domine : souvent elle est en lui la cause de la perte de la foi. Pour légitimer son inconduite, l'esclave du vice fait des théories, des raisonnements et même des objections : la vérité est que son cœur est rivé, comme dit S. Augustin, à cette chaîne de fer, *catena ferrea,* qui l'attache à l'objet de sa passion. L'impureté, voilà le grand ennemi du banquet eucharistique. Pourquoi cette jeune fille, autrefois si fidèle à communier souvent, déserte-t-elle la Table sainte ? Parce qu'elle a cessé d'être pure dans ses pensées, ses désirs, ses paroles et peut-être dans ses actes. Pourquoi ce jeune homme ne fait-il plus que la Communion pascale, en attendant qu'il ne paraisse plus au banquet eucharistique ? Parce que le ver rongeur de l'impureté a pénétré dans son cœur. La cause de la haine des impies envers les chrétiens pratiquants, c'est l'impureté. La parole du Livre de la Sagesse continue de se réaliser : « Opprimons le juste qui est pauvre, n'ayons nul égard pour les cheveux blancs du vieil-

[1] *Carême* de 1884.

lard chargé d'années. Traquons donc le juste, puisqu'il nous est inutile, et qu'il est contraire à notre manière d'agir. Dans sa pensée, nous sommes d'impures scories ; il évite comme une souillure notre manière de vivre ; il proclame heureux le sort final des justes. » (Sag., II, 10 et s.).

* * *

Tels sont les vains motifs qui éloignent de la sainte Table un grand nombre de chrétiens. Les invités de ce grand festin n'ont point allégué des raisons extraordinaires pour se dispenser d'y aller : des choses communes leur ont suffi. Ils comptent bien que le Maître qui leur a fait l'honneur de les inviter acceptera leurs excuses.

Pauvre nature humaine ! Pourquoi faut-il si peu pour l'aveugler ? Ah ! malheureux chrétiens, qui faites la sourde oreille lorsque les ministres de Jésus-Christ vous invitent et vous pressent de venir au banquet eucharistique, n'aimez-vous donc plus votre Sauveur qui voudrait se donner à vous ? Pourquoi vous priver de la réception de son corps et de son sang précieux pour courir après une misérable fumée d'honneur, un vil intérêt, un plaisir honteux ?... Et vous supposez que la douceur de cet Agneau de Dieu ne se changera pas en la colère du Lion de la tribu de Juda ? A la voix de la dernière des sirènes, vous vous précipitez pour boire à la source empoisonnée du vice, et vous êtes sourds à l'appel de l'Eglise, votre Mère, qui vous invite à venir vous désaltérer à la source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle !...

Nous vous dirons dans l'instruction suivante, en continuant d'expliquer notre parabole, le sort réservé à ceux qui s'éloignent obstinément de la Table sainte.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez eu pitié du pauvre aveugle sur le chemin de Jéricho et qui avez daigné lui demander ce qu'il voulait : « *Domine, ut videam !* » ayez pitié de tant de chrétiens qui ont des yeux et qui cependant ne voient point ! Ils ont des yeux grands ouverts pour poursuivre les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde, et ils sont aveugles quand il s'agit de rechercher les biens véritables. O Jésus, je vous en supplie, envoyez-leur des ministres zélés pour les guérir de leur cécité ! Faites que ces pauvres aveugles voient et qu'ils comprennent la grandeur et l'excellence de votre Sacrement d'amour et qu'ils y reviennent. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN DRAPEAU D'ANCIENS COMBATTANTS

Mes bien chers frères,

A l'occasion de la touchante cérémonie qui nous réunit ce matin dans cette église, je voudrais vous dire quelques mots du drapeau et vous montrer ce qu'il est, afin d'augmenter encore, si c'était nécessaire, votre estime et votre amour pour lui.

I

Le drapeau, m. b. c. f., c'est l'emblème choisi par un pays pour le représenter devant ses habitants comme aussi devant les nations étrangères. En d'autres termes, c'est l'image de la Patrie. Aussi, voyez de quel respect et de quelle affection on l'entoure chez tous les peuples du monde. Quand il paraît dans les rues ou sur les places publiques, chacun le salue bien bas, toutes les têtes, même celles des chefs de la nation, se découvrent et s'inclinent devant lui. A l'armée, on lui rend les honneurs par une batterie de tambour ou une sonnerie de clairon. En garnison, il est déposé chez le chef de corps ou dans la salle d'honneur du régiment. « Honneur et Patrie ! » telle est sa devise ordinaire. Au reste, de l'aveu de tous et chez tous les peuples, honorer le drapeau, c'est honorer la Patrie ; le déshonorer, l'insulter, l'abandonner, c'est déshonorer, insulter, abandonner la Patrie elle-même. Sur les champs de bataille, il arrive souvent que celui qui le porte est frappé d'un coup mortel. Alors, le drapeau passe aux mains d'un camarade, et si ce dernier tombe à son tour, le précieux dépôt est recueilli par un autre, et ainsi de suite, aussi longtemps qu'il reste un homme pour le porter, chaque soldat étant bien résolu à mourir plutôt que de l'abandonner à l'ennemi.

D'ailleurs, il est associé aux joies et aux tristesses de la nation. S'agit-il pour celle-ci de fêter un événement heureux, vous voyez le drapeau déployé claquer joyeusement au vent. Est-il question, au contraire, de célébrer un événement malheureux, de commémorer un douloureux anniversaire, le drapeau est mis en berne, il est lié à sa hampe et cravaté de crêpe noir, il est triste, il semble pleurer avec la Patrie en deuil.

Et s'il faut que le pays se défende contre un injuste agresseur, s'il faut qu'il se décide à la guerre, sous peine de subir la honte des lâches ou de succomber à d'iniques traitements, que fera-t-il alors ? Ah ! vous ne le savez que trop, m. f., pour l'avoir constaté vous-mêmes de vos propres yeux. Quand, il y a près de neuf ans, une invasion formidable menaça l'existence même de notre chère Patrie, que fit alors la France attaquée à l'improviste et de la façon la plus injuste ? Elle rassembla ses régiments, et, avant tout, elle eut soin de donner à chacun d'eux un drapeau comme signe de ralliement, comme si elle leur avait dit : « Regardez bien cet emblème : c'est moi-même qu'il représente. Groupés autour de lui, ne faites plus qu'un cœur et qu'une âme dans l'amour sacré du Pays en danger ; gardez-le fidèlement dans la défaite comme dans la victoire ; vivez et mourez pour lui. »

Ah ! que le drapeau est donc un noble et précieux symbole !

II

Mais surtout, quand ce drapeau est le drapeau de la France, quand on sait que ses plis victorieux ont flotté sur toutes les plages du monde ; qu'il est chargé de gloire et de loyaux services ; qu'il représente toutes les nobles et justes causes qui ont fait vibrer, à travers les siècles, l'âme de la Patrie

française ; quand on songe à toutes les nations malheureuses dont il a été le soutien, à tous les crimes et à toutes les injustices dont il a été le vengeur, oh ! alors, on est fier d'être abrité sous ses plis, alors on éprouve pour lui un invincible sentiment de vénération et d'amour, et facilement l'on conçoit le geste si beau et si touchant du pape Pie X baisant avec respect, devant une foule de nos compatriotes, le drapeau de la France !

Et, vraiment, qu'il était beau, qu'il était ravissant de jeunesse et de vaillance, le drapeau de notre pays, quand, porté par Jeanne d'Arc, le jour de la délivrance d'Orléans, il représentait la France d'alors, malheureusement déchirée par des haines fratricides, rançonnée sans pitié par l'Anglais, et luttant quand même de toutes ses forces pour refouler l'envahisseur !... Car, il faut bien en convenir, cette bannière fleurdelisée que Jeanne d'Arc avait adoptée, sur l'avis de ses conseillers célestes, S. Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, et sur laquelle étaient inscrits les noms sacrés de Jésus et de Marie ; cette bannière que la sainte héroïne regardait comme la principale pièce de son équipement et dont elle disait un jour : « Je l'aimais quarante fois plus que mon épée, » elle était en toute vérité, cette bannière, à ce moment-là, le drapeau de la France.

Mais surtout, qu'il était rayonnant de gloire, qu'il était resplendissant, ce même étendard, quand, au cours de l'auguste cérémonie du sacre de Charles VII, le dimanche 17 juillet 1429, dans la cathédrale de Reims, aujourd'hui la cathédrale martyre, notre grande héroïne nationale, la sainte de la Patrie, le tenait entre ses mains virginales et qu'elle disait de lui : « Il a été à la peine, n'est-il pas juste qu'il soit à l'honneur ? »

Qu'il était splendide et plein de force attirante, qu'il était séduisant, le drapeau de notre bien-aimée Patrie, quand, le 17 novembre 1796, Bonaparte, déjà resplendissant de tout l'éclat de la victoire et du génie, le tenait à la main, à la tête de ses soldats, alors que, pour battre les Autrichiens, il fallait, coûte que coûte, enlever le pont d'Arcole !

Mais peut-être vous semblera-t-il plus glorieux encore et surtout plus vénérable et plus sacré, si je vous le montre maintenant aux mains de nos guerriers, au cours de ces combats de géants qui s'appellent les batailles de la Marne, de l'Yser, de Champagne, d'Artois, de Verdun et de la Somme, au moment où nos vaillants soldats, dont quelques-uns sans doute sont présents ici-même, l'arrosaient de leur sang, et où un si grand nombre d'entre eux, parmi lesquels plusieurs enfants de cette paroisse, mouraient courageusement pour sa défense.

Enfin, voici venir pour nos chers combattants l'heure du succès continu, sans mélange de revers, et, pour la France, le commencement de la libération. C'est l'heure où celui qui devait être un peu plus tard le maréchal Foch est chargé de la haute direction des armées alliées. A partir du 18 juillet 1918, notre drapeau national aux mains de nos glorieux soldats de la grande guerre, devait voler désormais de victoire en victoire jusqu'au triomphe définitif, poursuivant dans leur retraite nos ennemis consternés, qui mettaient dans leur fuite une ardeur au moins égale à celle qu'ils avaient déployée dans l'envahissement et la destruction de nos chères provinces.

Ce triomphe définitif avait abouti à un armistice glorieux pour nos armes. Mais, hélas ! cette paix si chèrement acquise est loin encore d'avoir donné tous ses fruits. Victimes de la fourberie et de la déloyauté d'adversaires qui ne connaissent que le droit du plus fort et qui, en ce moment même, se croient encore invaincus, nous attendons toujours les réparations et les indemnités qui nous sont dues. Aussi, n'est-il pas vrai, tous les patriotes sincères, tous les vrais amis de notre pays ont-ils appris avec joie, il y a quelques semaines, que le drapeau de la France flottait dans la Ruhr, où il sera pour nous, nous pouvons l'espérer, la plus sûre garantie de nos droits et de nos légitimes revendications. Et ainsi ce même drapeau tricolore qui, à travers les innombrables péripéties de la grande guerre, conduisit à la victoire finale nos vaillants soldats, sera encore le gage le plus certain de la paix définitive et glorieuse si ardemment souhaitée, depuis plus de quatre ans, par tous les Français.

III

Chers Associés de la Vallée de ..., vous avez compris, avant même que je vous le dise, le rôle si important du drapeau au sein d'une nation, l'estime incomparable qu'il mérite, et c'est pourquoi vous avez voulu procurer à votre belle Société cet emblème sacré de la Patrie. — Vous avez fait plus : vous avez voulu pour votre cher drapeau les bénédictions de l'Eglise. Honneur à vous ! car vous avez compris que le véritable patriotisme s'appuie sur la religion, et que plus on est fidèle à son Dieu, plus aussi l'on est fidèle à son pays. Cette vérité, dont vous êtes convaincus, je vous demande maintenant de la réaliser dans la pratique de votre vie.

Vous, les jeunes gens, qui êtes les hommes de demain ; vous surtout, les pères de famille, dont l'influence est décisive, soyez fidèles à vos obligations de chrétiens comme vous avez été fidèles à vos obligations de soldats pendant cette guerre où plusieurs d'entre vous ont contracté des blessures ou des infirmités glorieuses. Plus heureux que les chers et regrettés enfants de Z... et des communes voisines qui ont laissé leur vie sur le champ de bataille ou sur un lit d'hôpital, vous êtes sortis vivants de la fournaise, vous avez retrouvé vos familles, vos foyers, vos amis. Or, à qui, je vous le demande, devez-vous votre salut, sinon à la divine Providence qui vous a délivrés des périls mortels de cette lutte mondiale dont les victimes se chiffrent par millions ? Ah ! je vous en conjure donc, au nom de la reconnaissance que vous devez au Dieu des armées, ne laissez pas cette paroisse de Z..., qui eut autrefois un si bon renom, qui fut si sincèrement religieuse et pratiquante, tomber par

votre faute au rang de ces paroisses où ne circule plus la sève religieuse et où le sens chrétien n'existe plus. Soyez pour vos fils et vos filles des exemples vivants de la prière fidèlement pratiquée chaque matin et chaque soir, du dimanche exactement sanctifié, du devoir pascal fidèlement accompli. Veillez à ce que vos enfants bien-aimés observent ponctuellement eux-mêmes le devoir de la prière, de l'assistance à la messe et aux vêpres chaque dimanche et aux fêtes d'obligation, de la communion aux grandes fêtes de l'année, de la fréquentation des catéchismes, y compris le catéchisme de persévérance, dont l'importance est particulièrement grave et auquel un certain nombre d'enfants, trop tôt émancipés, n'assistent même plus.

Enfin, tous, qui que nous soyons, n'oublions jamais que tout catholique a deux drapeaux : celui de la Patrie et celui de son divin Maître, dont l'étendard est la Croix. Servons-les fidèlement tous les deux, aimons-les sincèrement tous les deux, et soyons prêts, s'il le fallait, à mourir pour les défendre ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

III

Mademoiselle, Mon cher ami,

Dans quelques instants, sous le regard de Dieu, va s'accomplir un acte qui engagera votre vie tout entière. En acceptant de bénir votre union, mon cher ami, avec la toute gracieuse autorisation du digne pasteur de cette paroisse, j'ai pensé vous donner à vous et à vos parents bien-aimés un témoignage de ma haute estime. D'ailleurs, un prêtre ne saurait laisser passer l'occasion d'acquitter une dette de reconnaissance ; et dès la première heure votre famille m'a accueilli à la façon des francœurs de notre Bourgogne. Et puis, mon cher ami, c'est une joie pour moi de représenter en ce jour le corps professoral de l'Ecole des Frères, puisque vous comptez parmi ses anciens élèves qui, fidèles à leurs convictions, font le plus grand honneur aux méthodes d'éducation de l'un de nos meilleurs établissements religieux.

Quant à vous, Mademoiselle, bien que je n'aie pas l'honneur de connaître personnellement votre famille, je puis vous dire que je me suis grandement réjoui du choix de votre fiancé, en apprenant que vous comptiez au nombre des jeunes filles les plus chrétiennes de la paroisse, et que vos chers parents avaient, par leur conception de la vie religieuse, mérité l'estime dont ils jouissent dans toute la région.

Même foi, même idéal ! Quelle plus sûre garantie de bonheur au foyer conjugal ?

Avant de vous inviter l'un et l'autre à prononcer la formule rituelle qui va lier vos deux vies d'un lien que le Christ lui-même a proclamé indissoluble, je veux vous rappeler vos mutuelles obligations. Je me bornerai à deux conseils : aimez-vous chrétiennement et vivez en Dieu. Votre foi, votre conscience, les exemples que vous ont donnés vos parents compléteront ces conseils.

En premier lieu, vous aimer chrétiennement. L'amour, n'est-ce pas le plus naturel comme le plus fort des sentiments humains ? Quelle méprise, de la part de certains, de s'être imaginé que la religion veut supprimer ce sentiment ! L'amour que l'Eglise réprouve est celui qui n'a d'autre objet que la jouissance et d'autre règle que le caprice. Tout autre est l'amour chrétien. Deux créatures de Dieu se rencontrent ; de cette rencontre naît et se développe une mutuelle sympathie d'abord, en se découvrant mêmes pensées, mêmes goûts. Puis insensiblement un sentiment plus fort s'enracine au plus intime de l'être, on aime alors, et devant Dieu les deux cœurs se donnent et entendent n'être plus jamais séparés. Aimez-vous ainsi, mes chers amis.

Toutefois, gardez-vous de vaines illusions : les mots *toujours*, *tout*, l'expérience de la vie nous les révèle si disproportionnés à ce que nous sommes ! L'abbé Perreyve a dit : « Le christianisme a fait une grande merveille en mettant Dieu entre les âmes qui s'aiment. L'amour conjugal a besoin d'être surélevé : il lui faut la grâce de Dieu, force mystérieuse qui perfectionne, sanctifie dans les cœurs l'élément humain et fait ainsi, à mesure qu'on vieillit, descendre la nature et monter les âmes. » Pour réaliser cette ascension à deux, prenez pour devise, mes chers amis, la belle maxime de notre divin Modèle : « Le plus grand amour est de sacrifier sa vie pour ceux qu'on aime. » — Le sacrifice ! voilà une langue que je peux vous parler, mon cher ami, à vous qui avez eu sous les yeux l'exemple d'un père qui doit à toute une vie de labeur intense d'avoir été choisi par ses concitoyens pour gérer les intérêts de la Commune, à vous qui avez connu les périls, les fatigues et les souffrances de la Grande Guerre. — Le sacrifice, Mademoiselle, consistera pour l'épouse que vous rêvez d'être, dans l'acceptation et l'éducation des enfants qui seront la bénédiction de votre foyer, comme ils l'ont été au foyer de vos chers parents. Ne soyez jamais de ces timides et de ces inconscientes qui se refusent à l'honneur de la maternité. Une mère chrétienne, c'est l'être qui se donne constamment à ses enfants... Je n'insiste pas, Mademoiselle, car je sais que vous avez motif d'être fière de votre mère : à son école vous avez appris récemment quelle peut être la grandeur d'âme d'une mère au milieu des épreuves les plus cruelles.

Je ne doute pas que tous deux vous ne fassiez de l'éducation de vos enfants la préoccupation dominante de votre vie. De vos enfants faites des hommes et des chrétiens : des hommes, je veux dire des caractères, de ces caractères robustes et sains dont la France a tant besoin pour se relever de ses blessures ; des chrétiens, de véritables chrétiens, en méditant ce mot d'un observateur : « Sur cent âmes baptisées qui se perdent, y en aurait-il dix si tous les pères et toutes les mères étaient à la hauteur de leur sainte vocation ? »

Ainsi, vous vous aimerez chrétiennement.

J'ai ajouté : vivez en Dieu.

Dans un instant, en échangeant vos serments, vous vous direz tout bas l'un à l'autre : « Rien ne me séparera désormais de toi, ni le temps, ni l'éternité. » L'éternité, la vieille chanson des siècles passés, n'est point périmée à vos yeux. Vous avez appris que l'amour conjugal n'est pas seulement le lien de deux corps voués à la tombe, mais qu'il est aussi et surtout le lien de deux âmes qui entendent s'aimer par delà les limites de la mort. Amour immortel, oui, mes chers amis ; mais à condition que Dieu soit l'hôte permanent de votre foyer. Dieu vous aime, aimez-le. Il vous bénit, bénissez-le. Que de grâces vous attireriez sur votre foyer, mon cher ami, si chaque soir, au déclin d'une journée bien remplie, vous aviez la noblesse de vous agenouiller au pied de votre crucifix, ayant à vos côtés votre dévouée compagne et les chers petits êtres que Dieu vous accordera ! Ensemble aux pieds de votre crucifix, ensemble chaque dimanche à la sainte messe, ensemble souvent, comme hier, à la sainte Table, sans respect humain, pour rester indéfectiblement unis dans vos peines comme dans vos joies !

Et maintenant, donnez-vous l'un à l'autre, sous le regard ému de vos parents bien-aimés et de tous ceux qui sont venus vous témoigner leur affection et leur estime.

Et que la grâce de Dieu soit toujours avec vous : avec vous pour garder vos cœurs, avec vous pour vous donner courage dans l'épreuve, avec vous enfin à l'heure suprême, pour éclairer vos derniers instants d'espérance et de paix. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

IV

INTOLÉRANCE LUTHÉRIENNE ET INQUISITION GÉNEVOISE

L'Eglise annonce un Dieu de paix et d'amour par les voies de la persuasion et de la douceur. Telle ne fut pas la méthode d'apostolat du protestantisme. Hier encore, dans une guerre haineuse, l'Allemagne en se ruant sur la France se reconnaissait une mission divine « contre les amis de Satan. » Ce n'était là d'ailleurs, avec ces excès de barbarie dont nous avons été victimes, que le développement de la mentalité de Luther, qui voulut imposer sa doctrine par le fer et par le sang.

I

L'esprit sectaire chez les Luthériens puisait sa source dans l'enseignement primordial de la Réforme, c'est-à-dire dans l'autorité de la parole individuelle.

Luther, en s'érigeant comme docteur du protestantisme, permet bien de lire la Bible, mais à condition de ne pas y découvrir autre chose que ce que lui-même y avait trouvé. Il s'arrogeait par le fait l'infaillibilité réservée au Pape et à l'Eglise. Quiconque, parmi ses adeptes, prenant la Bible pour l'interpréter, s'avise de changer, ne serait-ce qu'une syllable, à la traduction qu'il en a faite, est anathématisé et condamné à mendier son pain sur la grand'route. Zwingle, Œcolampade et Carlstadt se damnent également sans miséricorde les uns les autres. Munzer meurt sur l'échafaud, victime de la même intolérance. Les Anabaptistes marchent au supplice en maudissant la tyrannie du réformateur saxon.

L'intolérance huguenote aura surtout pour objet le catholicisme. Une vieille chronique, imprimée à Torgau en 1524, nous rapporte le récit d'une expédition nocturne contre le couvent des Franciscains et parle des moines rebelles que plusieurs jeunes gens de la ville jetèrent par la fenêtre. Munzer ne devait-il pas dire : « Il faut du sang pour féconder la parole, du sang de nobles et de prêtres ! » Et le sang coule à flots. En Suisse, Zwingle prêche contre les catholiques une croisade d'extermination. Les montagnards d'Interlaken s'étant réunis pour protéger leur foi, on en fait, s'il faut en croire l'historien Haller, un affreux massacre [1].

On connaît le sac de Rome par le connétable de Bourbon et ses sbires. Lorsque l'armée luthérienne fut arrivée devant les murs de la Ville éternelle, le 5 avril 1527, le connétable harangua du haut du Pincio ses soldats, tous hommes de meurtres et de pillage. « Les splendides édifices, leur dit-il, qui se dressent sous vos regards, ces églises qui étincellent de pierreries et d'or, ces palais, ces villas remplis de meubles précieux sont à vous. » Après une résistance héroïque qui leur fut opposée par l'armée pontificale, les lansquenets luthériens se livrent aux plus horribles excès, prenant dans les églises tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et se servant de ciboires et de calices en guise de coupes. La magnifique Bibliothèque Vaticane, commencée par Nicolas V et enrichie d'un grand nombre de manuscrits grecs, latins, hébreux, syriaques, devient le jouet d'aventuriers qui allument le feu des bivouacs avec leurs feuillets déchirés et arrachent, pour les vendre sur la place Saint-Pierre, leurs reliures de soie.

Pendant trois mois la capitale du monde chrétien sera en proie à ces hordes sauvages. On brise les statues, on lacère les tableaux, on fait fondre les chefs-d'œuvre d'orfévrerie. Depuis la venue des Barbares, Rome n'avait pas souffert pareilles horreurs. Rien n'est épargné. On va jusqu'à transformer en écurie la basilique de Saint-Jean de Latran. Sainte-Marie Majeure est profanée par les archers du prince d'Orange. On verra même cette soldatesque hideuse descendre dans les caveaux mortuaires, voler au pape Jules II son anneau et à d'autres cadavres leur croix et leur couronne.

De religieuse qu'elle fut d'abord, la tyrannie luthérienne se fit bientôt sociale.

[1] Mgr Freppel, *Etude sur le Protestantisme*, Paris, Bray et Retaux, 1883.

La Bible à la main, Luther tantôt ameute les princes contre le peuple, tantôt soulève le peuple contre les princes.

Quelle funèbre image et quelles lugubres scènes les champs de la Thuringe, de la Souabe, de la Westphalie et de l'Alsace ne rappellent-ils pas ? Sans doute, le joug seigneurial était pesant : il fallait payer de lourds impôts et subir parfois un traitement cruel. Mais, pour exaspérer la colère du peuple, Luther noircit de beaucoup une telle situation. Ce fut dans la Forêt-Noire, près des sources du Danube, qu'éclata le premier mouvement insurrectionnel. Le 24 août 1524, un pâtre, Hans Muller, de Bulgenback, se mettant à la tête d'une troupe nombreuse de paysans, précédés eux-mêmes d'un drapeau aux trois couleurs rouge, noire et blanche, annonce qu'il vient au nom du ciel abolir l'esclavage. La révolte gagne bientôt les comtés de Werdemberg, de Reichenau, de Constance. « Si les seigneurs, disent les paysans, ne veulent pas nous rendre justice de bonne volonté, nous l'obtiendrons de force. » C'est déjà le souffle précurseur de nos tempêtes socialistes.

En un instant, toute l'Allemagne est en feu. On pille les châteaux et les abbayes. Luther, et avec lui Munzer, homme radical et violent, ne cessent d'enflammer les émeutiers par des invectives passionnées : « Aux armes donc ! Hors de vos champs ! Israël, à vos tentes ! Voici le jour du combat : tombent les tyrans et leurs châteaux ! » — Le prophète saxon descend pour y prêcher dans les mines de Mansfeld : « Réveillez-vous, réveillez-vous, vous qui dormez ! prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins ; frappez à coups redoublés !... Employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines !... Que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées ! » Bientôt la Thuringe, la Saxe, l'Alsace, la Lorraine sont encombrées de ruines.

Cependant Luther, craignant pour son avenir, n'hésite pas à faire un pas en arrière. Il se proclame donc, et avec la même facilité, l'apôtre du despotisme. Hier le peuple était pour lui un opprimé digne de compassion ; aujourd'hui, c'est un rebelle. « A ces rustres de Thuringe, de la paille ; s'ils murmurent, une houssine ; et s'ils crient par trop fort, allons, mes princes, faites siffler les balles. » Poursuivis comme des bêtes fauves dans les forêts de la Germanie, quand on ne massacre pas les paysans on leur coupe la main droite ou les oreilles. Dans les deux années que dura la révolte, 100.000 hommes furent tués, 1000 monastères rasés, 300 églises incendiées, et d'inappréciables trésors de peinture et de sculpture anéantis.

Partout où règnera la Réforme luthérienne, les mêmes désordres éclateront. Des femmes suédoises coupables de s'être converties au catholicisme sont exilées de leur patrie ; d'autres meurent sur la roue. En Hollande, au dire de l'historien Maizeray, on emploie le soufre et les flammes pour brûler les pieds des catholiques ; on les enfonce dans la terre tout vifs, jusqu'au cou, puis on s'en fait un but pour le jeu de boules. Christian II de Danemark méritera d'être appelé pour sa barbarie « le Néron du Nord. » Quiconque, sous son règne, avait une foi différente de Luther, était emprisonné, torturé, exilé. Il ordonna également à ses troupes de mitrailler les habitants de l'Islande, alors province danoise [1].

II

A l'exemple de Luther, Calvin prétend « avoir entendu la voix qui parlait à Moïse sur le mont Sinaï et qui renversait Paul sur le chemin de Damas, la voix de Dieu. » S'il daigne s'entourer d'un consistoire où l'Eglise est représentée par des laïcs ou d'anciens clercs en habits bourgeois, lui seul siégera sur la chaire doctorale, imposera des Symboles ou dressera des Formulaires. Il faut, sous peine de damnation, croire ce qu'il enseigne. On avait bien placé sur les murs de l'hôtel de ville de Genève une table de cuivre proclamant en belles lettres d'or la liberté de conscience ; mais c'était un mensonge. La prédestination calvinienne est un dogme que l'on doit accepter sous peine de mort. Avec une pareille doctrine, on le conçoit, le champ restait libre pour la tyrannie.

Le régime de Calvin, comme celui de Knox en Ecosse, en soumettant l'individu à une surveillance étroite, tracassière, jalouse, jusque dans sa vie privée, fut celui d'une farouche inquisition. Des délateurs subalternes, payés par l'Etat et moyennant un tarif établi d'avance, peuvent s'introduire une fois par semaine dans le sanctuaire de la famille pour rendre compte au tribunal de ce qu'ils y ont surpris ou deviné. A ceux qui ne veulent pas suivre Calvin, on refuse toute permission de moudre au moulin ou d'acheter au marché de la ville. On ne pouvait pas même s'abstenir de manger gras le vendredi sans être passible de prison. Toute offense aux ministres, tout propos contre les réfugiés français, — la plupart cependant banqueroutiers et marchands filous, et au surplus, ne devaient-ils pas ourdir la conspiration d'Amboise ? — était puni d'amendes. La nuit, on fait la chasse des presbytères. On jette au feu les cantiques, les images de la Madone et le catéchisme, où se trouvait résumée en langue vulgaire toute la doctrine de l'Eglise depuis S. Pierre jusqu'à Clément VII.

Ce n'est pas assez. Calvin institue pour les suspects un tribunal connu dans l'histoire sous le nom de *Chambre ardente*. Il suffit de consulter les archives de Genève pour savoir le nombre de personnes qui y furent condamnées à l'exil ou à l'échafaud. Tout prévenu est enseveli dans un cachot étroit, obscur, où il souffre le froid, la faim, l'humidité, la vermine. Si le crime est considéré comme grave, — et il ne faut pour cela « que parler mal de M. Calvin, » — on emploie les bûchers, la potence ou la déportation. Calvin condamnera aux flammes Michel Servet pour ne pas avoir accepté sa doctrine sur le dogme de la Trinité, et Mélanchthon qualifiera ce meurtre de *pium*

[1] Collection Science et religion, *L'Allemagne au temps de la Réforme*, ch. III, La conquête luthérienne (Paris, Bloud).

ac memorabile ad omnem posteritatem exemplum.

Le calvinisme n'ensanglantera pas moins la France. Des scènes hideuses, qui rappellent la cruauté païenne, sont présidées par Coligny. A Montpellier et à Nîmes on massacre par centaines des prêtres et des religieux. Après avoir arraché les entrailles à un prêtre du Mans, les Huguenots remplissent son ventre d'avoine et en font une mangeoire pour leurs chevaux [1]. Des flots de sang coulent en Normandie, dans le Languedoc, le Dauphiné, en Provence. Et Calvin, du fond de sa retraite, ose applaudir à ces orgies sans nom. « Elles faisaient, écrit-il dans sa Préface au *Commentaire de Daniel*, sa consolation, sa joie, son bonheur. » Près d'Orléans, au village de Fat, en 1562, les protestants brûlent dans le clocher 25 catholiques dont plusieurs enfants. La même année, à Angoulême, « ils massacrent des prêtres, s'attaquent aux reliques des saints, à leurs images, aux sépultures des évêques, aux titres de propriété des abbayes et du Chapitre, à leurs bibliothèques qu'ils incendient [2]. » En 1566, les Flandres et l'Artois voient en trois jours 400 églises dévastées. A Pau, en 1569, le jour de la fête de S. Michel (d'où le nom de *Michelade* donné au massacre), ces mêmes huguenots tuent sept heures durant nombre de catholiques qu'ils avaient enfermés dans les souterrains d'une église. Tout cela, disons-le bien haut, précéda la Saint-Barthélemy, qui fut d'ailleurs un crime politique et dont la responsabilité retombe sur Catherine de Médicis et non sur l'Eglise.

En lisant les gestes de la Réforme en Suisse, en Allemagne, en France, on se croirait transporté sous le proconsulat de Verrès, ou à ces temps affreux que nous rappelle Tacite en parlant des Césars romains. « L'histoire officielle semble chez nous avoir pris à tâche de représenter les premiers réformés comme les champions exclusifs de la liberté de conscience, et de soutenir que les tortionnaires et les bourreaux étaient tous au service du catholicisme. Quand elle a maudit Philippe II, Marie Tudor et la Saint-Barthélemy, elle s'arrête comme à bout d'anathèmes et ne trouve plus que des couleurs très atténuées, sinon favorables, pour peindre les princes et les chefs protestants. » Nous venons de voir ce qu'il en faut penser. Telle année dans les annales de la Réforme a vu verser plus de sang qu'il n'en a coulé pendant toute l'Inquisition.

* * *

Mélanchthon, se penchant sur l'Elbe, disait : « Toutes ces eaux ne suffiraient pas pour pleurer le grand schisme du XVIe siècle. » Il y aurait lieu aujourd'hui encore de redire les mêmes paroles. La persécution trois fois séculaire que la protestante Angleterre a fait peser sur l'Irlande, les lois effroyables qui existaient contre les catholiques en Suède et en Norvège jusqu'en ces derniers temps, la tyrannie des principautés allemandes, l'histoire toute récente du Kulturkampf prussien et suisse sont de terribles témoins à charge du protestantisme et continuent à prouver son esprit d'intolérance.

[1] Mgr Baudrillart, *L'Eglise catholique, la Renaissance, le Protestantisme*, p. 288-290.

[2] *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, v° *Angoulême*, t. III, col. 251 (Paris, 1920).

V

LES *Stanze* DE RAPHAEL

Raphaël naquit le jour du Vendredi-Saint 1483, à Urbino, dans une famille où le culte de l'art était héréditaire. Il étudia successivement à l'école du Pérugin et à celle de Léonard de Vinci : deux maîtres qui étaient alors dans toute la puissance de leur talent et tout l'éclat de leur gloire. Raphaël devait unir dans ses œuvres la tradition spiritualiste et chrétienne de l'un au réalisme de l'autre. Présenté à Jules II par Bramante, lorsque déjà il s'était acquis par son pinceau une brillante renommée, le Pontife, protecteur éclairé des arts, lui offrit d'embellir le Palais du Vatican.

Les *Stanze* ou *Chambres* de Raphaël partagent avec le tableau de la *Transfiguration* et la coupole de la Basilique de St-Pierre la gloire artistique de la Renaissance.

I

Les *Stanze* forment sur la cour du Belvédère le splendide décor de l'appartement pontifical. Elles sont au nombre de quatre ; mais l'artiste n'a pu peindre entièrement de sa main que la première, c'est-à-dire la Chambre *de la Signature*. On doit les autres, dont il fournit d'ailleurs l'esquisse, au travail de ses élèves.

A son tour, la Chambre *de la Signature* ou de l'*Ecole d'Athènes*, un véritable chef-d'œuvre, comprend quatre grandes fresques, représentant la science sous ses principaux aspects : la Poésie, qui élève l'âme à la contemplation du beau ; la Justice, qui lui fait pratiquer le bien ; la Philosophie et la Théologie, qui se disputent l'honneur de lui enseigner le vrai.

La Théologie, une femme dont la tête est ceinte d'un bandeau et couronnée de lauriers, porte dans ses vêtements les trois couleurs des vertus théologales : le voile blanc de la foi, le manteau vert de l'espérance et la robe de flamme de la charité. D'une part elle tient un livre fermé, de l'autre elle montre le Saint-Sacrement exposé sur l'autel et semble dire à tous les philosophes anciens, si divisés d'opinions et de systèmes : « Tout est là ! [1] »

C'est sur cette dernière œuvre, connue sous le nom de *Dispute du St-Sacrement*, que nous voulons arrêter un instant notre regard.

II

Dans la partie supérieure du tableau, par un coin du ciel entr'ouvert, on aperçoit Dieu le Père sous la figure d'un vieillard, Dieu le Fils revêtu de son humanité et Dieu le St-Esprit sous la forme d'une colombe aux ailes déployées. Dieu le

[1] Ch. Blanc, *Ecoles ombrienne et romaine, Raphaël Sanzio*, p. 8.

Père porte le globe du monde. Les mains de Dieu le Fils, étendues vers la terre, étalent le sang qui découle de leurs plaies. A droite du Christ, la Vierge toute brillante d'or et toute illuminée de gloire, dans une attitude suppliante; à gauche, Jean-Baptiste, le Précurseur.

Derrière la Sainte Trinité, Raphaël a groupé sur des nuages transparents et dans un ordre admirable les plus célèbres personnages de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance : David, lisant dans le livre de Jean tout ce que celui-ci a chanté, et Jean écoutant sur la lyre de David l'histoire messianique dont le prophète royal fut le témoin ; Jacques et Moïse montrant du doigt la Loi ancienne qui rend témoignage à la Loi nouvelle ; et S. Pierre faisant face à S. Paul, avec toute une cour d'élite parsemée d'anges.

L'ostensoir est placé sur l'autel de la Nouvelle Alliance, avec pour auréole l'Eglise militante, c'est-à-dire les Pères de l'Eglise, les Saints Docteurs, les évêques, les chefs des écoles théologiques, le peuple chrétien.

A droite, les personnages ou les chantres les mieux inspirés de l'Eucharistie : S. Ambroise, qui donna à la liturgie ses plus belles hymnes ; S. Augustin, dictant à un de ses disciples le livre de la *Cité de Dieu ;* Innocent III, S. Thomas en costume monacal et le front rayonnant d'un cercle de lumière, S. Bonaventure. Puis les plus belles illustrations des arts et des lettres : le Dante, tout couronné de lauriers, Savonarole, le Pérugin.

A gauche, S. Jérôme, absorbé dans la lecture des Livres sacrés ; S. Grégoire le Grand, coiffé de la tiare et élevant les yeux vers le ciel ; enfin, les évêques et la foule.

La pensée de Raphaël, lorsqu'il composa son travail, était de laisser les galeries du Vatican ouvertes, et de fait elles le restèrent fort longtemps. Le Pape, tout en se promenant au milieu des plus beaux chefs-d'œuvre, avait ainsi sous les regards sa chère ville de Rome. Depuis, et pour protéger ces peintures contre les intempéries, on ferma les galeries. Mais, telles qu'elles subsistent, elles n'en inspirent pas moins la plus haute admiration.

III

A vrai dire, l'art, pas plus que la littérature et la science, n'avait pas besoin de renaître au XVIe siècle. La voie du progrès largement tracée par les travaux antérieurs, il ne s'agissait que d'avancer. L'antiquité classique n'avait jamais été abandonnée ; et avant que la Renaissance ne vint, les langues modernes s'étaient déjà immortalisées par de multiples productions. Rome, qui fut toujours la protectrice généreuse des lettres et des arts, dirigea ce mouvement vers le bien. Mais, en dépit de ses efforts, un courant pernicieux tout imprégné de paganisme devait aussi se manifester.

Raphaël eut le privilège de glorifier à la fois par ses fresques l'œuvre intellectuelle du moyen âge et celle de la Renaissance. Elève du Pérugin, il fut le fondateur de l'Ecole Romaine, en donnant à son pinceau d'unir le naturel à la grâce et la science à l'éclat des couleurs. On a comparé la *Dispute du St-Sacrement* à la *Divine Comédie* de Dante et à la *Somme* de S. Thomas. L'œuvre de Raphaël célèbre en effet le triomphe et la splendeur de l'idée chrétienne, comme les ouvrages des théologiens dans leurs pages savantes et comme la cathédrale médiévale, depuis le seuil du portique jusqu'aux verrières de l'abside, offrent son exposition la plus glorieuse [1].

Cependant, a dit avec raison Montalembert, l'*Ecole d'Athènes* marque bien une date dans la vie de Raphaël : « C'est la foi au paganisme. » Il faut surtout voir dans la *Dispute du St-Sacrement* une œuvre de transition. Dans la partie supérieure de la scène, les personnages se montrent groupés suivant les procédés de l'école mystique et en deux rangées symétriques ; mais dans la partie inférieure où le pinceau de l'artiste semble avoir cédé à la liberté nouvelle, les attitudes sont plus variées, il y a plus de mouvement et plus d'art pour la pose et les draperies. Tout respire bien encore le calme et la piété, mais tout est brillant de jeunesse et de fraîcheur ; c'est la beauté purement humaine. On sent que Raphaël est sur le point d'abandonner les conceptions graves et austères du génie chrétien pour sacrifier au culte de la forme, et en faire son étude préférée.

* * *

L'œuvre de Raphaël n'en reste pas moins, vis-à-vis de la Réforme et dans l'atmosphère froide et sèche que le protestantisme allait développer, une œuvre inspirée. Tandis que nous assistons avec le schisme à l'appauvrissement et à la déchéance des arts, livrés à la fantaisie de chacun, Raphaël et après lui Michel-Ange et Bramante continuent la vraie mission de l'art, en exprimant dans leurs ouvrages la pensée de la cité chrétienne.

[1] Abbé Sagette, *Essai sur l'art chrétien,* chap. III, Du moyen âge et de la Renaissance.

En vente à nos bureaux

Le Grand Jour et ses apprêts (Retraite de Première Communion), par le R. P. Lambert. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* 3 f. 25, Etranger 3 f. 50.

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, *franco* 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

La Reine du Paradis (123 discours sur la Ste Vierge), par M. le chanoine Rolland. — 9e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 aprilis 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGE*

Ami du Clergé du 12-19 avril 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame de Sion.* — III. N.-D. de Sion et les comtes de Vaudémont, 177. — IV. Les Vaudémont-Lorraine, 178. — V. Les ducs de Lorraine, 179. — VI. Le duc Charles IV et N.-D. de Sion, 181. — VII. Les derniers ducs de Lorraine, 182. — VIII. Le roi Stanislas, 184. — IX. La Révolution, 185.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XXV. 5e Dimanche après Pâques, 186. — XXVI. Le Dimanche dans l'Octave de l'Ascension, 189.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XIX. Des châtiments dont sont menacés ceux qui s'éloignent de la communion, 191.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

III

N.-D. DE SION ET LES COMTES DE VAUDÉMONT

L'évêque de Toul, S. Gérard, mourut en 993. Pendant ses dernières années, puis au XIe siècle, la Lorraine fut ravagée par toutes sortes de fléaux, peste, famine, guerres de prince à prince, qui éprouvaient surtout le peuple. Aussi est-ce le peuple d'abord qui gravit la sainte Montagne pour y invoquer le secours de Marie devant son image. Prières ardentes qui s'élevaient des cœurs angoissés ! Les princes y vinrent ensuite comme les Mages vinrent à la crèche après les Bergers. Gérard d'Alsace obtint en 1048 le titre de duc de Lorraine. Il laissa son apanage à ses deux fils ; l'aîné, Thierry, devint duc de Lorraine, et c'est au cadet, Gérard Ier, qu'échut Vaudémont avec le lieu du pèlerinage (1070-1120).

C'est le premier des comtes de Vaudémont, cadets de la maison de Lorraine. Sur ce point élevé qui domine toute la région, il bâtit un château, ou plutôt un nid d'aigle qu'il préfère à Vézelise, sa capitale, parce que cette forteresse est inexpugnable. Prince violent, batailleur, peu aimé, il eut heureusement une pieuse femme, Hadwide de Dabsbourg, nièce du saint pape Léon IX. Cette douce et persistante influence et ses malheurs le convertirent enfin ; il vint apporter son repentir et ses regrets au pied de l'image qu'on pouvait appeler déjà miraculeuse, car les miracles abondaient ; il se proclama publiquement le serviteur et le vassal de la Sainte Vierge et lui consacra sa personne, sa famille et ses sujets, la déclarant ainsi souveraine de cette partie de la Lorraine.

Son fils Hugues Ier (1120-1157) fut fidèle aux engagements paternels, et plus heureux que Gérard qui n'avait pu se joindre à Godefroy de Bouillon pour la conquête de Jérusalem, il accompagna Louis le Jeune à la seconde croisade, avec son parent Henri de Lorraine, évêque de Toul. Peut-être fut-il frappé de la ressemblance du site de Jérusalem avec celui de *Semita*-Vaudémont ; ce qui est sûr, c'est que depuis cette époque la sainte Montagne de Marie s'appela *Notre-Dame de Sion*[1].

Les Vaudémont étaient des princes justes et vaillants, très dévots à la Sainte Vierge ; dans cette noble famille pourtant il y eut deux hommes qui firent tache, fils indignes des Gérard et des Hugues. Ce furent Henri Ier et Henri II, fils et petit-fils de Hugues III. Henri Ier se signala par son inconduite, ses rapines, son impiété et sa tyrannie. Il osa porter la main sur les trésors de Notre-Dame de Sion que la pieuse générosité des fidèles y avait accumulés pendant trois siècles. L'un et l'autre, chassés de leurs Etats, finirent misérablement, le premier au siège de Lucérie, l'autre dans les flots de la mer de Sicile.

* * *

Henri III de Vaudémont (1296-1335), fils de Henri II, fut au contraire un prince pieux et craignant Dieu, dévoué au culte de Notre-Dame de Sion, juste et bon pour ses sujets. Il s'appliqua pendant près de quarante ans à réparer les scandales, les hontes, les injustices et les ruines qui avaient désolé sa belle province.

Il épousa Isabelle de Lorraine, fille du duc de Lorraine Ferry III, vertueuse et bonne comme lui. Les églises étaient dépouillées, les peuples aigris ; les nobles révoltés supportaient en regimbant le joug des comtes. Ensemble les deux époux s'appliquèrent à connaître, puis à adoucir les misères et les mécontentements. Le peuple fut sensible à leur compatissance et à leur bonté, la noblesse à leur prévenance et à leur affection, tous à leur esprit de justice réparatrice. Ils rendirent aux églises les biens qui leur avaient été enlevés, et le culte reprit sa splendeur. Partout renaissait rapidement la confiance. On retrouvait en eux la droiture, l'aménité et la sollicitude paternelle des aïeux.

De leur château de Vaudémont ils avaient sous les yeux l'église de Notre-Dame de Sion, profanée et pillée. Elle eut une de leurs premières visites. Ils y vinrent prier devant l'image miraculeuse, délaissée et sans honneur depuis cinquante ans. On lui avait ravi toutes ses richesses, toute sa parure, tout ce qui faisait son ornement et sa gloire. La vieille église de S. Gérard avait perdu sa beauté et menaçait de s'effondrer. Rien n'était lamentable comme ces ruines honteuses qui suaient l'impiété. La Vierge semblait pleurer dans ce délabrement.

Ils firent amende honorable à Marie pour les crimes et la cupidité sacrilège de leurs ancêtres, implorèrent son pardon, et se placèrent sous sa

[1] D'autres prétendent que Sion ne serait qu'une corruption du nom du village de Saxon, et ils en apportent des raisons plausibles. « Le nom de Sion, disent-ils, vient plutôt du nom du village de Saxon par la disparition de l'*x*, que le peuple prononçait tantôt *Sachon, Sahon, Saïon, Séon,* d'où *Seïon, Syon.* » Mais les deux explications ne font peut-être que se confirmer l'une et l'autre : la piété du peuple ne fit sans doute que choisir définitivement le nom populaire qui lui rappelait Sion et qui fut adopté d'enthousiasme, d'autant que Jérusalem était aussi le lieu de naissance de Marie, à qui l'on avait élevé une église sur le mont Sion. C'est pourquoi, lorsque Hugues III de Vaudémont partit pour la Palestine en 1237 avec Thibaut de Champagne, il mit son voyage sous la protection de Notre-Dame de Sion.

protection. Elle voyait la sincérité de leur cœur qui se manifesta bientôt par des actes.

Ils réparèrent l'œuvre de S. Gérard, et, par respect pour les murailles qu'il avait bâties, ils laissèrent la basilique intacte après l'avoir consolidée ; mais ils agrandirent le sanctuaire, à l'aide de deux arcades qui soutenaient à la fois la voûte du chœur, servaient d'ornement et répandaient la lumière à profusion. « Le sanctuaire était éclairé de trois grandes fenêtres, dit le P. Ange Trouillot, sur l'une desquelles on voyait l'écusson de Lorraine réuni à celui de Vaudémont. Ils firent aussi ériger un autel sur lequel fut posée la sainte statue de Notre-Dame de Sion, de sorte qu'elle était en pleine lumière, recevant le jour des trois grandes fenêtres. Le tout achevé, le comte et la comtesse firent consacrer cette église et supplièrent Marie d'agréer ce faible témoignage de leur vénération [1]. »

C'était en 1324. L'église de S. Gérard fut reconstruite en 1741 par les Pères Tiercelins, mais l'œuvre du comte Henri III est encore debout. Elle servait de chœur aux religieux avant la Révolution.

Le comte ne laissa pas son entreprise inachevée, il pourvut la basilique de riches ornements ; Isabelle de Lorraine plaça sur la tête de la statue miraculeuse une belle couronne, et sur ses épaules un manteau ducal, proclamant ainsi Marie reine et duchesse du pays lorrain.

En même temps Henri III fonda la collégiale de Vaudémont avec six chanoines d'abord, et plus tard il y en eut douze. Un vicaire perpétuel desservait Notre-Dame de Sion ; quand il y avait affluence de pèlerins, il faisait appel aux chanoines de la collégiale qui était à deux pas. Le culte de la Sainte Vierge reçut ainsi sa digne et définitive organisation.

Les deux nobles époux furent récompensés de leur piété. Ils jouirent des pèlerinages, du culte restauré, ils eurent des enfants pieux et vertueux comme eux, et ils moururent saintement. Ils furent inhumés dans leur collégiale. Henri III reçut de ses sujets les noms mérités de *juste* et de *vaillant*. On peut aussi l'appeler le second fondateur de Notre-Dame de Sion ; sa gloire égale celle de S. Gérard, et c'est par Isabelle, princesse de Lorraine, que la Sainte Vierge devint la patronne de la Lorraine.

Henri IV leur fils marcha sur leurs pieuses traces ; mais il fut tué à la bataille de Crécy sans laisser de postérité ; le comté de Vaudémont devint donc l'apanage de sa sœur Marguerite de Vaudémont, qui épousa Anselme de Joinville.

Leur fils Henri V mourut sans enfants, et leur fille aînée, une autre Marguerite de Vaudémont, héritière du comté, épousa Ferry de Lorraine, frère cadet de Charles, duc de Lorraine, à qui Jeanne d'Arc fit de si sévères représentations. Notre-Dame de Sion va donc appartenir à la seconde branche cadette des Vaudémont-Lorraine, dont Ferry Ier est le chef (1393-1415).

[1] *Histoire de l'Image miraculeuse*, ch. IX.

IV

LES VAUDÉMONT-LORRAINE

La noble famille des Vaudémont-Lorraine se signale aussi par une grande dévotion pour Notre-Dame de Sion. Le comte Ferry institue la *Confrérie des Chevaliers de Notre-Dame de Sion*. Il s'y inscrit lui-même avec sa femme, Marguerite de Joinville ou de Vaudémont, et ils signent aussi pour leur jeune fils Antoine.

Les membres devaient être gentilshommes ou francs-bourgeois, et être acceptés par tous les confrères. Ils s'engageaient à honorer publiquement Notre-Dame de Sion et à vivre entre eux en bonne intelligence et bonne amitié. Ils se réunissaient à certaines fêtes sur la sainte Montagne, aux pieds de Marie, ils priaient ensemble et leurs prières mutuelles les suivaient au-delà du tombeau. Quand un confrère venait à mourir, la Confrérie faisait chanter à son intention trois messes pour le repos de son âme, une messe du Saint-Esprit, une de Notre-Dame, et une de *Requiem*. De plus chaque confrère en faisait célébrer une où il voulait.

Trente seigneurs et trente-six dames ou demoiselles prirent ces engagements, qui furent revêtus des quatorze sceaux des principaux chevaliers. Les querelles fratricides n'avaient pas été toutes apaisées par la *Trêve de Dieu*, et d'ailleurs sévissait alors la terrible guerre de Cent ans. Pour travailler à rétablir la concorde, Notre-Dame de Sion apportait la *Trêve de Marie :* elle se déclarait « la Reine de la paix. » Cette nouvelle institution porta ses fruits de justice et de charité.

Le comte Ferry Ier était fier de se dire le premier chevalier de Notre-Dame, et durant tout son règne il se montra vraiment le père de ses sujets (1393-1415). Il fut tué à Azincourt, comme Henri IV l'avait été à Crécy, aux côtés du roi de France.

Son fils Antoine « le Victorieux » fut un chrétien et un guerrier (1415-1447). Il se posa en prétendant à la couronne ducale de Lorraine contre René d'Anjou, le bon roi René, qui avait épousé Isabelle de Lorraine. Il le vainquit et le fit prisonnier. Par un traité de 1440 avec la noblesse lorraine, il obtint que son fils Ferry II épousât Yolande, fille aînée du bon roi René, et ce mariage supprima les causes de guerre. Antoine de Vaudémont mourut pieusement comme ses aïeux.

Dans le testament de Ferry II (1447-1470), on trouve cette clause touchante qui montre sa dévotion profonde à Notre-Dame de Sion :

« Veux et ordonne que mon très cher et aimé fils, René de Lorraine, fasse en sa personne deux voyages par moi promis à Notre-Dame de Sion-les-Vaudémont ; il les fera du lieu de Vézelise, à pieds, l'un nu, l'autre chaussé. Je veux et ordonne qu'en l'hermitage de ladite église de Sion soit distribuée, pour la réfection, ornementation (emparement) et entretien d'*iceux* (de l'hermitage et de l'église), la somme de cent francs, monnaie du comté. »

Il y avait donc un hermitage, c'est-à-dire une hôtellerie pour les pèlerins, sur la montagne de

Notre-Dame de Sion. On voit le bon duc René II sortir de Vézelise sa capitale pour se rendre pieds nus sur la montagne escarpée, parmi les chemins raboteux de Sion. Ses sujets le regardent, édifiés, et nul doute que plusieurs ne se mettent à sa suite pour accomplir aussi leur pèlerinage et prier auprès de la Vierge miraculeuse, qui les accueille par son doux sourire et remplit leur âme de sentiments de justice et d'amour, les seuls qui forment une société civilisée, c'est-à-dire où l'on s'aime, et où l'on jouit d'un vrai bonheur social et fraternel.

* * *

La statue vénérée multiplie ses faveurs aux pèlerins, et ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui apportent avec leurs actions de grâces, de l'or, des pierres précieuses, des trésors. Cela excite la cupidité des malfaiteurs. Deux d'entre eux s'introduisent dans la chapelle de Sion pour la piller, raconte le P. Vincent, mais la Sainte Vierge défend elle-même son bien, comme on va le voir par l'histoire suivante.

L'un des bandits a formé le dessein sacrilège de s'emparer des bijoux qui ornent la statue, et des vases sacrés. Il essaie de forcer la porte du sanctuaire, la nuit, mais elle résiste. Alors il pratique une ouverture dans la muraille, accomplit son crime à la hâte, et, chargé de son butin, revient à l'ouverture de la muraille pour s'échapper. Mais une main invisible l'arrête et le repousse. Il s'épuise toute la nuit en tentatives toujours infructueuses ; il gagne les fenêtres pour s'évader : la main mystérieuse l'écarte toujours. Il est en proie à une terreur indicible, sous l'étreinte de cette main qui le poursuit. Le jour paraît enfin ; il demeure prisonnier, en face de l'ouverture fatale, qu'il ne peut franchir. Les prêtres, les pèlerins arrivent. Ils voient la statue sainte pillée, les trésors saccagés, et dans la basilique un homme, les yeux hagards, les traits empreints de désespoir et de folie, qui court à la recherche d'une issue. Il se précipite vers la porte ouverte ; la main inexorable l'empêche de sortir. Il se retourne avec fureur contre la statue pour la renverser. Alors on s'empare de sa personne, on le livre à la justice humaine qui le condamne, et il meurt, sans repentir, de la mort des réprouvés.

Notre-Dame de Sion défend aussi les âmes qui se sont consacrées à elle, et qui sont ses plus précieux trésors.

Au temps du comte Antoine, un chevalier félon s'était épris d'une princesse de Vaudémont, une jeune fille aussi pure que pieuse. Pour la gagner, il eut recours aux promesses, aux menaces, à toutes les séductions habituelles, profitant de l'absence de son père. Un jour elle revenait à cheval, par le plateau, du sanctuaire de Sion où elle était venue prier Marie immaculée de protéger sa vertu qu'elle savait exposée. Elle aperçoit son séducteur qui vient à elle de toute la vitesse de son coursier. Elle est seule, l'endroit est solitaire, elle est perdue. Elle s'élance au galop pour fuir le misérable. Mais il la suit de près, il gagne du terrain, il va l'atteindre. Elle ne peut d'ailleurs poursuivre sa course : elle est au bord du précipice.

Elle crie vers la Sainte Vierge par une courte mais fervente prière et s'élance dans l'abîme. Mais ce n'est pas en vain qu'elle a imploré Marie : elle se sent descendre doucement, comme portée par une main tendre et protectrice, et se retrouve au pied de la montagne, où son cheval s'est arrêté sur une large pierre plate qui porte, profonde, la marque de ses fers. Elle est sauvée.

Son persécuteur l'a suivie, inconscient peut-être du danger ou aveuglé par sa passion, et il vient s'abattre à ses côtés dans une chute effroyable, meurtri, broyé, expirant. On ne relève que de misérables lambeaux sanglants et hideux. On a vu longtemps l'empreinte des fers du cheval sur la pierre, et cet endroit s'appelait le Saut de la Pucelle.

De tels exemples laissaient parmi le peuple une impression de terreur et d'admiration, remplissaient les cœurs d'amour et de confiance. L'innocence se sentant protégée par Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain, la foi s'affermissait et les pèlerins accouraient de plus en plus nombreux devant la sainte Image au sourire victorieux, et près du précipice où Marie avait sauvé sa pure et virginale enfant.

Les comtes de Vaudémont-Lorraine étaient les premiers à rendre leurs hommages à Notre-Dame de Sion, d'autant que c'était une de leurs filles qui avait été ainsi miraculeusement préservée. Leurs sujets imitaient pieusement leur exemple, ils étaient d'ailleurs heureux sous ces règnes chrétiens. L'époque était cependant troublée par les invasions anglaises. C'est sous le règne d'Antoine que Jeanne d'Arc sauva la France et la royauté. Nous savons qu'elle vint en 1429 de Vaucouleurs à Saint-Nicolas-du-Port en pèlerinage, et qu'elle fut mandée par le duc Charles de Lorraine, frère aîné de Ferry Ier. Mais alla-t-elle prier la Vierge miraculeuse de Sion pour la France, aucun document historique ne nous le révèle. Toutefois, depuis Toul, elle ne manqua pas de tourner ses yeux et son cœur vers Notre-Dame de Sion.

V

LES DUCS DE LORRAINE

René de Vaudémont, fils de Ferry II et d'Yolande d'Anjou, avait hérité des droits de sa mère sur la Lorraine. Il devint ainsi duc de Lorraine sous le nom de René II. C'est lui que son père avait chargé par testament d'accomplir pour lui deux pèlerinages à Notre-Dame de Sion. Il fut protégé par la Sainte Vierge, car il eut à défendre ses États contre Charles le Téméraire, et il remporta sur lui la victoire de Nancy du 5 janvier 1477, où le duc de Bourgogne trouva la mort. Le duc René avait fait porter devant lui au combat une riche bannière où l'on voyait Marie recevant la visite de l'Ange Gabriel, avec ces mots : *Ave Maria*. Il attribua sa victoire à Notre-Dame de Sion, à qui il avait con-

sacré sa personne et son peuple, et il fit construire à Nancy, en reconnaissance, le sanctuaire de Bon-Secours.

Prince aussi pieux que vaillant, il transmit sa foi et son amour de la Sainte Vierge à son fils aîné, Antoine le Bon (1508-1544), à qui il répétait, enfant, les paroles de Blanche de Castille à S. Louis : « Beau fils, Dieu sait combien je vous aime. Eh bien ! j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel. » Antoine fut le premier des princes catholiques à prendre les armes contre les hérétiques luthériens, qui attaquaient l'honneur et le culte de Marie. Son frère, Louis de Vaudémont, qui combattit avec lui courut de grands dangers, auxquels il n'échappa que grâce à la protection de Notre-Dame de Sion, ainsi qu'il se plaisait à le reconnaître.

La dévotion à Marie semblait faire partie de l'apanage de la maison de Lorraine, dont les chefs furent de grands princes, apparentés à la maison royale de France par Louise de Vaudémont qui épousa Henri III, et apporta sur le trône une tendre piété pour Notre-Dame de Sion. Charles III, le petit-fils d'Antoine (1545-1608), mérita le nom de *Grand,* parce qu'il embellit Nancy et opposa par ses armes, et par la fondation de l'Université de Pont-à-Mousson, une barrière aux protestants et à leurs erreurs. Sur son lit de mort il disait à son fils Henri ces paroles qu'on croirait sorties de la bouche de S. Louis :

« Mon fils, je vais entrer dans la voie de toute chair. Aimez et craignez Dieu sur toutes choses. Conservez la concorde entre vos frères et les princes de votre maison, la paix avec vos voisins. Je vous laisse un Etat tranquille que je vous recommande, ainsi que mon pauvre peuple. »

Avec de tels princes, la dévotion à Notre-Dame de Sion va sans cesse s'accroissant, et des miracles nouveaux sont la récompense de la confiance populaire. Une enfant de trois ans, Anne de Vroncourt, est sur le point de mourir ; sa mère la porte moribonde aux pieds de Notre-Dame de Sion ; la petite fille est guérie soudain et son visage devient aussitôt « frais et vermeil » (1603).

Il y a aussi des miracles terribles, comme celui de cet autre voleur qui pille la sainte image, puis se cache dans les broussailles, et ne peut s'enfuir, repoussé qu'il est par « une force invisible. » La justice alors met la main sur lui.

Mais arrêtons-nous plutôt à ce miracle de miséricorde, rapporté par le P. Vincent.

Sous le règne de Charles III, un prince hérétique d'Orange-Nassau se porte par une invasion subite sur le sanctuaire de Notre-Dame de Sion pour le dépouiller et détruire la Sainte Image. On n'avait pas eu le temps de la cacher en terre, comme on faisait au temps des guerres qui n'épargnent rien. Le prince entre audacieusement dans l'église comme dans un lieu profane, s'approche avec insolence et mépris de la statue, et va donner des ordres pour l'abattre. Mais auparavant il la regarde : il s'arrête, sa colère tombe, sa physionomie s'adoucit, il semble fasciné, ravi par un charme inconnu, par une force invincible, une majesté, une bonté indéfinissable qui rayonne du visage de Marie. Il se retourne vers ses hommes surpris, et au lieu de leur commander de la briser :

— Mettez bas vos armes, dit-il. Je vous défends de toucher à quoi que ce soit et de vous livrer à aucun désordre dans ce sanctuaire.

Et il s'en va par le même chemin qu'il était venu.

De tels faits, on le pense, faisaient aimer et craindre Notre-Dame de Sion. Elle était bonne, mais elle était puissante aussi, et redoutable.

* * *

Henri II (1608-1624) fut digne de son père. Il consacra ses seize années de règne à maintenir la paix et à rendre son peuple heureux. Aussi l'appelait-on *le bon duc Henri.* « Il était si dévot à la Sainte Vierge de Sion, dit le P. Vincent, qu'il jeûnait tous les samedis en son honneur ; il allait souvent sur la sainte Montagne pour l'honorer, et ses fréquentes visites étaient presque toujours l'occasion de quelques dons pour l'embellissement du sanctuaire. Il ne désirait rien tant que de voir ses sujets imiter son zèle et suivre ses exemples [1]. »

Sa femme, Marguerite de Gonzague, nièce de Marie de Médicis, partageait sa dévotion. Elle allait souvent au sanctuaire de Notre-Dame de Sion, elle ornait la sainte Image, et elle fit élever sur le chemin de Vaudémont à Sion une belle croix, aux armes de Lorraine et de Gonzague, qu'on appelait « la croix Sainte Marguerite. » Que de saintes pensées furent semées sur ce chemin et au pied de cette croix, où la pieuse duchesse aimait à faire sa halte spirituelle !

Henri II mourut ne laissant que deux filles, *Nicole* et *Claude.* Il voulut léguer le duché de Lorraine à Nicole, mais son frère cadet, François de Vaudémont, excipa du testament de René II qui excluait l'hérédité féminine. Or cette pièce était introuvable. Il s'adressa à Notre-Dame de Sion et fit vœu, s'il la retrouvait, de bâtir un couvent à Sion et d'y établir des religieux qui seraient chargés du pèlerinage. Il fut exaucé et présenta le testament aux principaux de Lorraine. Ceux-ci le reconnurent pour leur duc, et deux jours après il remit la couronne ducale à son fils aîné Charles IV (1625-1675).

De concert avec son fils, le duc François voulut aussitôt tenir ses engagements. Il y avait à Paris une Congrégation du Tiers-Ordre de S. François, dont le siège était au quartier Picpus, c'est pourquoi les religieux s'appelaient Picpuciens. Le P. Vincent Mussard y avait introduit la réforme, et c'était un Ordre sévère. Ils observaient un régime austère, jeûnaient fréquemment, gardaient le silence et priaient beaucoup. Ils se levaient la nuit et psalmodiaient le grand office. Dans leur extérieur tout inspirait le respect et prêchait la pénitence : leur robe brune de drap grossier, leur scapulaire retenu à la ceinture par une corde de

[1] *Histoire de l'Image miraculeuse,* ch. XII.

crins, leur manteau sombre de même couleur que la robe, leurs pieds nus dans des sandales de bois, on eût dit des anachorètes d'autrefois ressuscités au XVIIe siècle. Ils couchaient sur la dure et mangeaient leur pauvre nourriture dans une vaisselle de bois. Ils avaient adopté des armes parlantes. On y voyait sur fond d'or une couronne d'épines, avec, au milieu, un lis sans tige, des larmes d'argent, et sur l'écu la couronne ducale entrelacée d'une nouvelle couronne d'épines, avec cette devise : *Pœnitentia coronat,* « C'est la pénitence qui couronne. » Dans ces symboles éloquents, tout prêchait la souffrance, la pureté, la contrition avec larmes, la pénitence dont l'Evangile est rempli, et l'espérance céleste, la couronne de gloire qui récompense le sacrifice.

Le P. Vincent Mussard était en vénération auprès des comtes de Vaudémont et des ducs de Lorraine. C'est pourquoi François II et son fils Charles IV lui demandèrent des religieux du Tiers-Ordre, qui furent appelés pour cela *Tiercelins,* et le 14 septembre 1626, ils commencèrent la construction du couvent de Sion. Le 27 septembre, Charles IV étant absent, le duc François, assisté de son autre fils, le cardinal François de Lorraine, dont nous aurons à reparler, en posait la première pierre. Les bâtiments s'élevaient rapidement, quand un orage les renversa le 7 décembre 1627. On les releva vite et plus solides, en tenant compte des tempêtes qui sont quelquefois terribles sur la montagne.

Les Tiercelins en prirent possession deux ans après. Charles IV les dota et pourvut à leur subsistance. Le monastère devait compter dix religieux qui se consacreraient surtout aux pèlerins et « qui célébreraient et psalmodieraient l'office divin la nuit et le jour. » La *laus perennis* était instituée sur la montagne de Sion, dont les sommets retentiraient sans cesse désormais des saints cantiques liturgiques.

VI

LE DUC CHARLES IV ET N.-D. DE SION

Le duc Charles IV, prince par ailleurs religieux et doué de talents militaires, manquait absolument de sens politique. S. Pierre Fourier lui avait recommandé de rester strictement neutre entre la France et l'Alsace, pendant la terrible guerre de Trente ans. C'était l'avis éclairé d'un bon Lorrain, très dévoué à sa patrie lorraine. Le duc n'en tint nul compte, et il semble qu'il se soit appliqué à mécontenter Louis XIII et Richelieu. Il offrit un asile au rebelle Gaston d'Orléans, frère du roi, et favorisa son mariage avec sa propre sœur, Marguerite de Lorraine. Aussitôt les troupes françaises envahissent la Lorraine et le duc est contraint de signer le traité de Vic, qui livre ses places fortes au roi de France (16 janvier 1632). Puis il viole bientôt ce désastreux traité. Nouvelle invasion, suivie du traité de Liverdun, plus désastreux encore (26 juin 1632).

Nouvelle révolte. Alors Louis XIII entre en personne à Nancy (1633).

François II était mort le 14 octobre 1632, assisté par S. Pierre Fourier. Pour Charles IV, chassé de Nancy, la situation était intolérable. Il se retira à Mirecourt. La Lorraine était perdue pour lui, et bientôt sans doute elle deviendrait une province française. Or elle était très attachée à ses ducs et à sa propre nationalité. Aussi bien Charles IV, qui avait épousé sa cousine germaine Nicole, fille d'Henri II, n'avait pas d'enfants : Richelieu profiterait de cette circonstance pour s'emparer de la Lorraine.

Le malheureux duc manda S. Pierre Fourier à Mirecourt pour l'entretenir de la situation (6 janvier 1634). L'entretien dura sept heures et rien n'en a transpiré, mais les événements en ont indiqué les conclusions.

On se souvient que François II de Vaudémont, père de Charles IV, avait un autre fils, Nicolas-François, cardinal de Lorraine ; et qu'Henri II avait, avec Nicole, une seconde fille, Claude.

Le cardinal n'était pas engagé dans les ordres sacrés. Pour sauver la Lorraine, Charles IV se démit de ses Etats en faveur de son frère Nicolas-François de Vaudémont le cardinal, qui, avec les dispenses nécessaires, épousa (17 février 1634) sa cousine Claude, dont il eut un fils, Charles V. Cette fois encore la Lorraine était sauvée. Richelieu dut ainsi renoncer à ses projets sur cette province. Il ne le pardonna pas à S. Pierre Fourier, qu'il soupçonna d'avoir conduit l'affaire.

* * *

Le règne de Charles IV débuta pour la Lorraine par des malheurs inouïs. « Les Suédois commencèrent la tragédie, dit le P. Ange Trouillot, et portèrent partout l'épouvante. Ils ne voulaient rien moins que la destruction du pays par le pillage, le meurtre, l'incendie et la profanation des choses saintes. Sur leurs étendards ils avaient représenté une figure humaine coupée en deux, environnée de soldats un flambeau à la main, et au bas de laquelle était écrit ce mot : *La Lorraine.* D'autres troupes, les troupes françaises, qui leur succédèrent, mirent le comble à la désolation dans cette infortunée province. A ces maux se joignirent la peste et la famine, suite de la guerre [1]. » Cela dura dix ans. Le duc, chassé de ses Etats par Louis XIII, put y rentrer en 1641. Ses sujets le virent avec douleur reprendre presque aussitôt le chemin de l'exil, et comme ils tenaient beaucoup à sa personne, ils multipliaient les pèlerinages à Notre-Dame de Sion pour son retour. Il leur semblait que la paix, la douce paix lorraine, serait assurée par sa présence. Mais lui, il continuait les imprudences. Un moment il parut comprendre que son intérêt l'obligeait à embrasser le parti de Louis XIV, qui était partout triomphant, et par le traité de Montmartre, en 1661, il fit du roi de France son seul héritier.

[1] *Histoire de l'Image miraculeuse,* ch. XVI.

« Les peuples de Nancy » vinrent solennellement en procession à Notre-Dame de Sion, le 2 octobre 1663, et y laissèrent la touchante inscription qui suit (nous la traduisons du latin) :

« Pendant que le Sérénissime Charles IV souffrait chez des étrangers inhumains et que toute la patrie était plongée dans la désolation, les peuples dans l'anxiété crièrent avec larmes vers l'auguste Vierge, et, pour être exaucés d'elle, lui vouèrent leurs cœurs et leurs présents. »

Nancy avait fait don à Notre-Dame de Sion d'une lampe d'argent de mille francs barrois. Les Lorrains furent exaucés : le duc revint en 1663, et « l'on ne vit partout que des feux de joie dans le pays, mais on n'oublia pas d'en remercier Notre-Dame de Sion, sous le titre de Notre-Dame de la Paix. Car on ne doutait pas qu'elle n'eût procuré cet heureux retour, qui brisait les chaînes de l'oppression étrangère, par ses sollicitations auprès de son divin Fils. » Maintenant on la salue surtout comme « Cause de notre joie, » et l'on s'empresse vers la sainte Montagne en actions de grâce. On fait alors de nombreuses fondations, et la Vierge de Sion y répond par de nombreux miracles.

Mais le versatile Charles IV ne sut pas se maintenir en grâce auprès de Louis XIV. De nouveau il se rallia aux ennemis de la France. Le grand roi chargea aussitôt le marquis de Fourille de s'emparer de Nancy et de faire le duc prisonnier. Dans cet extrême péril, Charles IV cria vers Notre-Dame de Sion et lui adressa le 12 janvier 1669 une lettre, avec cette suscription :

« A la Sainte Vierge, glorieuse Mère de Dieu, Notre-Dame de Sion, Souveraine de la couronne, des ducs, des princes et princesses, de tous les sujets et biens de la Lorraine, au mont Sion, en Lorraine. »

A l'intérieur, à la page, cette autre suscription : « A Marie, Mère de Dieu, suprême princesse de Lorraine. » Puis le *Sub tuum*.

Cet usage d'écrire à Notre-Dame de Sion paraît avoir été alors assez répandu. Henri de Lorraine, marquis de Mouy, cousin du duc, atteint d'une grave maladie, rendue plus dangereuse encore par son grand âge, écrivait à la Sainte Vierge le 26 septembre 1672, en ces termes : « A la Mère de Dieu sur le mont Sion, Mère très bonne et protectrice des princes lorrains et de leurs sujets. » Cette lettre se terminait par ces mots : « Son serviteur très humble, et son très aimant client, Henri de Lorraine. » Marie exauça cette supplication, Henri de Lorraine vit arriver la mort avec courage et soumission. Il mourut dans des sentiments d'une vive piété, visiblement protégé par Celle dont il se déclarait « le très humble client. »

Dans les miracles qu'elle opère alors, la Sainte Vierge semble montrer ses préférences pour les enfants. Les mères les apportent aux pieds de la sainte statue, les couchent sur une toile, leur appliquent sur les yeux, s'ils sont aveugles, une image ou un linge qui a touché l'Image miraculeuse, alors leurs yeux s'ouvrent. Ils sont guéris aussi de la petite vérole ou des fièvres malignes.

* * *

Charles IV avait les qualités d'un grand prince ; mais sa mobilité d'esprit et ses passions le perdirent. On sait que n'ayant pas d'enfants de sa cousine la princesse Nicole il la répudia et épousa, malgré S. Pierre Fourier, Béatrix de Cusance. La cour de Rome cassa le mariage en 1654. Le duc continua sa vie aventureuse, et par suite de ses démêlés avec les Espagnols, il fut arrêté à Bruxelles et interné à Tolède. Quand il sortit de prison, Nicole était morte, mais il ne voulut plus de Béatrix. Elle obtint pourtant de devenir son épouse *in extremis* le 20 mai 1663. Il mourut en 1675, au camp de Birkenfeld, après avoir combattu constamment Lous XIV et lutté non sans succès contre Turenne même et Créqui.

Mais malgré ses erreurs il demeura fidèle à sa dévotion pour Notre-Dame de Sion. Cette dévotion était sincère. Il faisait de fréquentes visites au sanctuaire, et il avait construit sur la montagne une maison pour lui ainsi que pour les seigneurs de sa cour, afin d'y pouvoir séjourner. Souvent, depuis Mirecourt, il venait passer la nuit en prières aux pieds de la sainte statue. Il avait même songé à reconnaître Notre-Dame de Sion comme souveraine de la Lorraine et à lui payer un tribut. Il n'exécuta pas ce projet. Mais il aimait, il favorisait les pèlerinages, et lui qui fut toute sa vie un pèlerin douloureux et inquiet, il ne trouva un peu de repos qu'auprès de l'Image miraculeuse, qui dut enfin lui ouvrir la patrie où seulement il trouva la paix.

VII

LES DERNIERS DUCS DE LORRAINE

Charles V, fils de Nicolas-François et de la princesse Claude, succéda à son oncle Charles IV. Il était né à Vienne le 3 avril 1643. Les traités qui lui enlevaient la Lorraine le constituaient l'ennemi de Louis XIV. Il se rendit en Autriche à dix-neuf ans, et combattit brillamment dans les campagnes de Hongrie et du Rhin. Il prit aux Musulmans des drapeaux qui sont déposés à Nancy dans l'église de Bon-Secours. Quand il mourut, en 1690, Louis XIV dit : « C'était le plus grand, le plus sage, le plus généreux de mes ennemis. »

C'était aussi un dévot de Notre-Dame de Sion ; mais l'exil ne lui permit pas de revenir prier dans ce cher sanctuaire. Il avait épousé Eléonore-Marie, sœur de l'empereur Léopold, et il eut quatre fils, dont Léopold de Lorraine, qui lui succéda en mai 1698.

Celui-ci était ainsi le neveu de l'empereur d'Autriche par sa mère. Il devint aussi, en octobre 1698, le neveu du roi de France par son mariage avec Elisabeth-Charlotte d'Orléans, fille de Philippe de France. La famille de Lorraine se rapprochait ainsi de deux trônes. Elle obtiendra bientôt celui d'Autriche par François III, le fils de Léopold de Lorraine. Ses malheurs seront ainsi récompensés.

Le duc Léopold put rentrer en Lorraine grâce au

traité de Ryswick. « La joie fut si universelle, dit le P. Ange Trouillot, qu'on se croyait dans un monde nouveau. C'était le siècle d'or tant vanté par les anciens. » On avait tellement prié Notre-Dame de Sion qu'on lui attribua cette grâce. Le duc Léopold vint en personne faire hommage de sa couronne à l'Image miraculeuse, le 2 octobre 1702. Il fit son entrée à l'église à huit heures du soir, et pendant tout le chant du *Te Deum*, il demeura agenouillé devant la pieuse statue, rendant à Dieu et à Marie de ferventes actions de grâces. Le lendemain, il se confessa à son aumônier et communia. Puis il assista à la grand'messe avec toute sa cour, au milieu d'une nombreuse affluence de peuples, « d'officiers du bailliage, de la gruerie et de la police. » Les Pères Tiercelins lui offrirent à dîner dans leur réfectoire d'été, et les nombreux convives, prêtres, religieux, hommes de cour, ne pouvaient contenir leur allégresse. Tous étaient charmés de la distinction et de la grande bonté du prince : on croyait assister à la résurrection de la Lorraine. Avant de partir, il se fit inscrire dans la Confrérie du Saint-Sacrement, et promit de revenir avec la duchesse.

Il tint parole ; il revint souvent avec Elisabeth-Charlotte d'Orléans, ramené au pieux sanctuaire par un doux et puissant attrait. Celle-ci y arrivait encore en 1736 avec sa fille aînée Elisabeth-Thérèse, épouse de Charles-Emmanuel de Savoie, et la princesse Charlotte, son autre fille, chanoinesse de Remiremont. Elle venait aussi remercier la Vierge de Sion d'avoir protégé ses deux fils, François III et Charles, pendant la guerre contre les Turcs. Mais alors Léopold n'était plus, il était mort dans les sentiments d'une piété profonde, le 27 mars 1729, après avoir rendu son peuple heureux pendant trente ans. Avant de mourir il prononça ces paroles empreintes d'une foi où se révèle sa belle âme :

— Je ne regrette que de n'avoir pas servi Dieu avec autant de fidélité que je le devais, et de n'avoir pas travaillé au bonheur de mon peuple avec autant de soin que je le pouvais.

On se demande, en étudiant l'histoire, pourquoi la Lorraine ne parut se donner qu'à regret à la France. C'est qu'elle avait été dévastée, ruinée pendant la guerre de Trente ans par les armées françaises, et par les armées suédoises au service de Richelieu. C'est aussi parce que pendant sept siècles, depuis Gérard d'Alsace, elle avait été gouvernée par des princes à peu près tous justes, vaillants, aimant leurs peuples, exceptionnellement bons et recherchant, procurant la prospérité du pays. Tous, sauf deux, que nous avons mentionnés, avaient un culte plein d'amour pour Notre-Dame de Sion et venaient à ses pieds prier pour le bonheur de leurs peuples, recevoir ses grâces et s'inspirer de ses intimes conseils. Cette continuité dans le bien, dans les traditions chrétiennes entretenues avec soin, dans la piété envers la Sainte Vierge, a peut-être fait de la Lorraine la province la plus heureuse d'Europe pendant ces sept siècles, traversés de tant d'invasions et de calamités.

Ce bonheur calme touche à sa fin. Une ère douloureuse va commencer qui se terminera toutefois par une gloire plus universelle et plus grande. Après diverses épreuves la Lorraine appartiendra à la France, mais elle occupera dans le pays une place à part : elle sera le garde du corps de la patrie française, la citadelle de l'Est.

* * *

François III était à Vienne quand il apprit la mort de son père, Léopold. Il revint aussitôt, mais ses campagnes contre les Turcs l'occupèrent jusqu'en 1732. La duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans, sa mère, pendant ce temps exerça la régence avec sagesse et clairvoyance. Hélas ! en 1733, la guerre éclate entre la France et l'Autriche au sujet de la succession de la Pologne. Les Français envahissent la Lorraine ; l'empereur Charles VI, impuissant à la défendre, est contraint de la céder à Stanislas Ier, roi de Pologne, beau-père de Louis XV, à la condition qu'elle retournerait à la France après sa mort. En échange, on accordait à François III le grand-duché de Toscane.

Alors, pour sauvegarder son empire, Charles VI, par une Pragmatique Sanction, assure sa succession à sa fille aînée Marie-Thérèse, à qui il fait épouser François III de Lorraine (1736).

Le duc de Lorraine devint donc empereur d'Autriche en 1740, à la mort de son beau-père. En attendant il demeurait dans son grand-duché de Toscane. Toutefois, parmi les négociations il n'avait pas oublié sa mère, à qui il avait réservé la principauté de Commercy.

Ce fut un deuil pour la Lorraine, quand la duchesse quitta son palais de Lunéville pour se rendre à Commercy. Le peuple accourut pour la saluer au départ, il se jeta à genoux devant le carrosse, qui ne put avancer. C'était un spectacle déchirant. Chacun sentait que la Lorraine perdait ses bons protecteurs et que ses destinées heureuses pendant des siècles devenaient incertaines. On allait à l'inconnu. Le peuple faisait corps avec ses princes qui l'aimaient, qui partageaient ses convictions et sa foi, avec qui il se retrouvait dans une commune prière aux pieds de Notre-Dame de Sion.

La princesse Charlotte, la sœur de François III, la future abbesse de Remiremont, vint faire ses adieux, au nom de sa famille désormais dispersée, à la sainte Montagne. Un religieux Tiercelin lui adressa la parole quand elle quitta Sion : « Auguste princesse, lui dit-il, dernier objet de notre amour, vous partez ! Emportez nos cœurs, nous gardons nos regrets ! » Et il rappela les bienfaits répandus par la famille de Vaudémont-Lorraine, depuis Gérard d'Alsace, sur le pays et sur le sanctuaire.

C'est en effet aux ducs de Lorraine que Notre-Dame de Sion avait dû sa splendeur. Grâce à eux, les pèlerinages affluaient, et ils étaient eux-mêmes les premiers pèlerins. Ils donnaient l'exemple, ils étaient généreux, ils multipliaient les dons et les fondations, grâce auxquels pendant les années de disette les Pères Tiercelins avaient pu procurer du pain aux populations affamées. Car aucun pays

n'avait subi des dévastations comparables à celles qui ruinèrent la Lorraine pendant la guerre de Trente ans. C'est S. Vincent de Paul qui la sauva de la famine et de l'extrême misère, en lui faisant distribuer environ quarante millions qu'il puisa dans les ressources inépuisables de la charité française. Les Tiercelins l'aidèrent dans la mesure de leurs moyens.

Plus les temps étaient mauvais, plus les pèlerins étaient nombreux, qui venaient prier Marie avec une confiance touchante. Elle continuait à guérir les malades et à distribuer du pain par l'entremise de ses fidèles serviteurs. Mais l'homme ne vit pas seulement du pain qui sustente le corps, il ne souffre pas seulement des maladies physiques ; les âmes venaient aussi à Sion pour recevoir le pain de la consolation et de la force, elles y laissaient leurs infirmités spirituelles, et s'en retournaient heureuses, purifiées, pleines de courage et d'espérance.

VIII

LE ROI STANISLAS

Si quelqu'un eût pu faire oublier les ducs de Lorraine, c'eût été le roi Stanislas (1737-1766). Il marcha suivant leurs traditions et ne heurta point leurs souvenirs. Il visita ses nouveaux sujets, se montrant bon, affable, et travailla à faire aimer la France qui, dans les fureurs de la guerre, n'avait pas été douce pour la Lorraine. S. Vincent de Paul du moins avait fait apprécier la générosité française.

Stanislas hérita de la dévotion des ducs de Lorraine pour Notre-Dame de Sion, où, parce qu'il n'oubliait pas ses chers et infortunés Polonais, il venait souvent prier la Consolatrice des affligés.

L'église de Sion avait subi les injures des siècles ; elle ne suffisait plus à recevoir le nombre des pèlerins, et la nef du sanctuaire menaçait ruine. Le P. Josaphat Comte, gardien du monastère, résolut de la rebâtir en 1741, et, connaissant la piété de Stanislas, il le pria de poser la première pierre. Le prince accepta et vint pour cette cérémonie avec plusieurs personnages de sa cour, qui, tous, se firent inscrire avec lui dans la Confrérie du Saint-Sacrement.

On ne toucha pas au chœur et au sanctuaire bâti par Henri III en 1324 ; on releva seulement la nef de S. Gérard, en harmonisant le style avec celui du chœur. C'est au siècle suivant qu'on ajouta une travée, avec la haute tour qui supporte la statue de la Sainte Vierge. « Le maître autel à la Romaine, » suivant le mot du P. Trouillot, n'a pas changé, mais il a repris sa place au fond de l'abside.

« Au-dessus du tabernacle, ainsi que le décrit le même religieux, on voit un rétable à jour, très proprement sculpté et doré, au milieu duquel est placée l'image de la Sainte Vierge, et derrière l'autel est le chœur des religieux, très bien boisé et orné de stalles. »

Rétable et statue ont été détruits par la Révolution.

Mgr Bégon, évêque de Toul, fit en 1759 la consécration de l'église, et les pèlerinages reprirent avec une ardente foi. Ni le jansénisme, ni le philosophisme n'eurent prise sur la piété lorraine. On ne vit plus à Sion les princes de la maison de Lorraine, mais l'affluence du peuple fut plus grande encore qu'auparavant. Les Lorrains, malgré la bonté de Stanislas, sentaient leur situation précaire et leur avenir douteux. Peut-être aussi, devenus à demi Français, se rendaient-ils compte que les idées philosophiques et les théories démoralisantes des Voltaire et des Diderot préparaient d'épouvantables cataclysmes sociaux. En tout cas ils paraissaient s'empresser avec une ferveur mêlée d'inquiétude au sanctuaire de l'Image miraculeuse. Pour seconder ce pieux mouvement, le P. Ange Trouillot réédita (1757), en lui donnant une forme nouvelle, l'histoire de Notre-Dame de Sion, composée en 1698 par le P. Vincent. Cet ouvrage se répandit dans la Meurthe, les Vosges et jusqu'en Alsace. Dans les pieux foyers, qui étaient nombreux alors, on récitait le soir les litanies de Notre-Dame de Sion ; et le nom de « la Bonne Mère » de la sainte Montagne devint si populaire qu'il jaillissait comme naturellement de toutes les lèvres. On le prononçait comme une oraison jaculatoire, c'était un nom spontané, une prière rapide qui montait du cœur dans les moments heureux ou pénibles, comme un acte de reconnaissance et d'amour, ou comme une invocation protectrice.

Quand sévissait la sécheresse ou que la pluie, la gelée, la grêle menaçaient de ravager les récoltes, les bourgeois de Vézelise ou des villages voisins se rendaient en procession à Notre-Dame de Sion. Certaines municipalités même en faisaient une obligation sous peine d'amende ; et l'amende s'élevait parfois jusqu'à vingt-cinq livres. Mais l'Eglise réprouva toujours cette entreprise sur la liberté, elle voulait que les cœurs n'obéissent qu'à la piété, à la confiance en Marie. On partait vers six ou sept heures du matin, la bannière déployée et flottant au vent, au chant des litanies et des cantiques. On assistait à une messe solennelle devant la statue miraculeuse ; l'on offrait au sanctuaire, pour le luminaire, huit cierges de cire blanche du poids d'une demie-livre ; puis on redescendait, la conscience satisfaite, l'âme soulagée, parce qu'on avait accompli un devoir et que la Sainte Vierge si bonne était devenue comme la débitrice de son peuple.

Les religieux enregistraient les pèlerinages et les faveurs obtenues, mais ces précieuses archives furent détruites en 1793. Les ennemis de Dieu espéraient enfouir ainsi dans l'oubli les bienfaits de Marie. Toutefois la tradition a gardé le souvenir de quelques-unes de ces grâces, qui demeurent dans la mémoire des peuples.

Vers 1760, un prêtre, curé d'une paroisse des environs de Sion, se rendait à cheval dans sa famille, à Charmes. Son neveu, un jeune homme de quinze ans, François Buquet, qui l'attendait, vient

au devant de lui. Le prêtre descend de cheval et lui confie sa monture, afin de gagner Charmes à pied en disant son bréviaire. Le jeune homme monte sur le cheval et l'excite, la bête s'emporte, ne se sentant plus gouvernée, car le cavalier était inexpérimenté, et le désarçonne. Un des pieds du malheureux reste engagé dans l'étrier, et le jeune homme est ainsi traîné près d'un kilomètre sur les chemins raboteux et sur les cailloux. Il heurte alors un tas de pierres et son pied se dégage. Une femme accourt qui travaillait dans les vignes et le relève meurtri, baigné dans son sang. Son état était désespéré, il dut subir l'opération du trépan. Pourtant il guérit, mais d'une manière si merveilleuse qu'on attribua son salut à Notre-Dame de Sion. Ses parents placèrent en *ex-voto* dans le sanctuaire un tableau qu'on y voit encore et qui représente le jeune homme traîné par un cheval emballé, pendant qu'en haut la Sainte Vierge étend sur lui sa main maternelle.

En 1756, Benoît XIV accorda une indulgence plénière à ceux qui visiteraient le sanctuaire le jour de la Commémoraison des défunts : Notre-Dame de Sion était donc connue jusqu'à Rome.

* * *

Le roi Stanislas, duc de Lorraine, mourut à Lunéville, le 23 février 1766, après un règne heureux de 29 ans. Il avait couvert Nancy de monuments magnifiques. Il se souvenait toujours de sa chère Pologne ; car il fit bâtir à Bon-Secours un beau mausolée à sa noble épouse, Catherine Opalinska, et il accueillait avec affection ses anciens sujets dispersés par le monde. Il avait 88 ans. Le peuple l'aimait et, sous son gouvernement paternel, il semblait que la Lorraine eût gardé son autonomie comme au temps des Antoine et des Charles III. Maintenant c'en était fini du vieux duché de Lorraine, qui allait se perdre dans le royaume de France. C'est un grand honneur d'appartenir à une grande nation, mais la Lorraine eût préféré garder sa liberté et ses privilèges de petite province, gouvernée depuis sept cents ans par une famille qu'elle connaissait, à laquelle elle était très attachée, parce que ses princes lui avaient donné un bonheur modeste mais très apprécié et très doux, comme un bonheur de famille. Ses destinées seraient plus glorieuses, plus périlleuses aussi. Elle deviendrait une province frontière, un champ de bataille, un enjeu des guerres. Cependant elle augurait bien de l'avenir, parce que le roi de France, avec une suprême habileté, avait préparé les voies par le gouvernement ordonné de Stanislas, si bien que le changement se fit, sinon sans regrets, au moins sans secousses.

Moins de dix ans après, en 1775, le grand-aumônier de France notifia au Chapitre de Toul que Louis XVI voulait établir deux nouveaux évêchés en Lorraine, à Nancy et à Saint-Dié, et qu'il attendait son consentement. Le Pape adopta les projets du roi. Il nomma en 1777 Mgr de la Tour-Montauban premier évêque de Nancy, et en 1778 Mgr de la Galaizière premier évêque de Saint-Dié. Mgr des Michels du Champorcin restait évêque de Toul et Notre-Dame de Sion demeurait sous sa juridiction. C'était sa plus grande consolation devant l'amoindrissement de son antique et vaste diocèse.

IX

LA RÉVOLUTION

Vinrent les mauvais jours de la Révolution. Notre-Dame de Sion n'échappa point à l'iniquité universelle.

Le 2 novembre 1789, les biens de l'Eglise sont mis à la disposition de la nation. Le sanctuaire de Sion est contraint de livrer ses vases sacrés, ses chandeliers d'argent, tous ses ornements précieux, tous ses trésors. Tout doit être converti en argent monnayé.

Il y avait alors à Sion sept religieux et trois frères convers. On leur laisse le choix de rester en communauté ou de sortir du cloître. A ceux-ci on promet une pension de l'Etat. Ils délibèrent. Plusieurs se disent qu'on les fera sortir de force, et ils s'en vont. D'autres attendent la décision de l'Eglise. L'Etat les met d'accord en les chassant tous de la maison qui est devenue la propriété de la nation. Cependant la loi avait ordonné qu'il y eût un lieu de retraite pour les religieux de tous Ordres, un seul dans chaque localité. Or on entassa 92 religieux dans le monastère des Tiercelins.

En 1792 on impose aux Tiercelins le serment schismatique. Alors ils quittent leur cher couvent, la mort dans l'âme, et prennent le chemin de l'exil. Il y a cent cinquante ans qu'ils occupaient la sainte Montagne, où sont venus tant de milliers de pèlerins, où ils ont rendu la paix à tant de milliers d'âmes, où ils ont prié avec tant de ferveur devant la douce image, et il faut qu'ils abandonnent ce sanctuaire, ces lieux consacrés par tant d'austérités et de sacrifices, tous ces heureux souvenirs. Quelle souffrance et quelle épreuve ! L'un d'eux, le P. Apollinaire Hussenot, est jeté dans les prisons de Nancy, puis déporté à Rochefort, et meurt pour la foi à l'île d'Aix, le 14 août 1794. Le P. Barnabé Grandmaire subit le même sort dans la même île. Les autres se réfugient en Allemagne.

Le couvent est vendu pour 4.000 francs au citoyen Joseph Marne, qui le partage en plusieurs lots et fait ainsi une bonne affaire.

Tant que les religieux étaient là, leur seule présence retenait les pillards et les démolisseurs. Ceux-ci, après leur départ, se ruent sur le sanctuaire et achèvent de le dépouiller. Il y avait deux trésors, une relique de la Sainte Couronne d'épines, et la statue miraculeuse. Celle-ci on l'avait heureusement mise en lieu sûr : elle avait été cachée dans une des caves du monastère. Quant à la Sainte Couronne, un habitant de Vézelise s'en empara pour la préserver et la garda pieusement dans sa maison jusqu'à ce que le culte fût rétabli. Alors il la rendit à l'église de sa paroisse. Cette sainte relique qu'il avait sauvée fut pour lui une source de bénédictions.

* * *

Mais quand le couvent passa aux mains profanes de Joseph Marne, l'image miraculeuse ne fut plus en sûreté. On eût mieux fait sans doute de la laisser enfouie en terre, elle n'eût pas été découverte. On jugea qu'il était préférable de l'enlever d'une demeure où plus rien n'était sacré, et on la transporta en secret chez une femme pieuse de Saxon, Mme Rouyer. Cette femme avait un mari craintif, sans caractère ni convictions, un de ces hommes que la peur rend capables de tous les crimes. Elle cacha, à son insu, la statue dans son armoire à linge ; et elle venait faire ses dévotions devant l'image miraculeuse. Son mari la surprit. Il envisagea avec terreur sa situation. Si la statue était découverte, les révolutionnaires exerceraient sur lui et sur sa maison des représailles terribles ; ils le condamneraient à mort, car des crimes moindres étaient expiés sur l'échafaud. Si au contraire il leur livrait la statue, il obtiendrait leurs faveurs.

Il pesa ces tristes raisons et se résigna à livrer la statue de Marie, comme Judas avait livré son Maître. On ne dit pas s'il reçut trente pièces d'argent. Sa lâcheté aurait donc été plus grande encore que sa cupidité. Il leur révéla la cachette de l'armoire pendant la moisson de 1793.

Transportés d'une joie féroce à cette nouvelle, trois municipaux de Vézelise, et parmi eux un étranger, Petitjean, un impie forcené, se rendent à Saxon, s'emparent de la statue et la jettent sur un char de laboureur. Puis ils se dirigent vers un bois entre Chaouilley et Vézelise. Par un reste de pudeur, ils cherchent l'ombre d'une forêt pour accomplir leur forfait. Les habitants consternés les regardent partir avec cette statue vénérée qui était la gloire de leur pays et devant laquelle ils avaient si souvent prié, alors qu'elle les regardait avec bonté, dans son cadre d'ornements d'or et de fleurs. C'est leur bienfaitrice qui s'en va et qu'on emmène comme au supplice. Les cœurs sont serrés, mais les bouches se taisent, fermées par la peur. Un homme pourtant proteste avec force, et délivre sa conscience. Les autres consciences lui font écho ; mais les bouches demeurent muettes, l'effroi les paralyse. Toutefois les cœurs gémissent et se répandent en prières éplorées.

Les bourreaux se hâtent, sentant peser sur eux la réprobation universelle. Ils sont maintenant en pleine forêt. Tout à coup les chevaux s'arrêtent, Petitjean les cingle de furieux coups de fouet, ils s'obstinent à ne plus avancer. La Sainte Vierge a sans doute choisi là le lieu de la sacrilège exécution.

Petitjean, au paroxysme de la fureur, crie, blasphème, écume. Il saisit la statue, la frappe à coups de sabre, et la décapite. Ses atroces compagnons, en proie à la même frénésie, la brisent à coups de marteau et en répandent les débris sur le sol, en proférant les plus odieuses paroles : « Si tu as du pouvoir, s'écrie l'un d'eux, hors de lui, fais-le voir ! » C'est une possession diabolique. Les Juifs ennemis du Sauveur lui parlaient ainsi quand il mourait sur la croix. Jésus se taisait. Comme son Fils, Marie les laissait faire. Une mère ne maudit pas ses enfants, ne se venge pas d'eux, et Marie moins que toute autre mère ; car elle aime plus que toute autre mère, même ses enfants dénaturés.

Mais Dieu n'oublie point les injures qui atteignent sa sainte Mère. Ceux qui se livrèrent à ces indignités eurent une fin misérable. Petitjean et un autre étranger comme lui, Fondreton, périrent d'une mort qui rappelle celle de Judas, l'un à Saint-Nicolas du Port, l'autre à Paris. L'un et l'autre portèrent toute leur vie, au regard de ceux qui les avaient vus à l'œuvre, le signe de Caïn.

Le crime accompli, les habitants se rendirent dans la forêt, et recueillirent pieusement, comme des reliques, les débris et la poussière de la statue vénérée qui furent conservés dans les familles comme des gages de protection. M. Guérard, de Praye, se procura à prix d'or, auprès des enfants qui l'avaient ramassé, le visage auguste et toujours souriant de la Vierge, depuis le menton jusqu'à la base du front, et le plaça dans un cadre de fleurs. On le portait à Praye dans les maisons auprès des mourants, et cette douce présence les réconfortait.

On se rendait souvent au bois où s'était consommé cet attentat impie, on s'agenouillait à l'endroit, on y priait, on y demandait pardon à Dieu, à Marie, de ce crime inexpiable. Plus tard on y planta une croix. Alors une famille chrétienne, la famille Contal, de Vézelise, acheta cette propriété, la fit défricher et y bâtit une élégante chapelle expiatoire où les pèlerins aiment à venir s'agenouiller.

Ils n'y retrouvent plus l'Image miraculeuse que des mains indignes et possédées ont réduite en poussière. Mais ils se rappellent la Vierge de Sion, si puissante et si bonne, demeurée toute miséricordieuse, malgré les outrages ; ils se sentent pressés eux-mêmes d'expier, d'être meilleurs et plus fervents ; ils conçoivent une horreur indicible de ces attentats sans excuse, et inexplicables, si l'on n'y voit la main haineuse du démon ; et ils demandent à Marie de délivrer notre siècle de la maladie diabolique de l'impiété.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXV

5e DIMANCHE APRÈS PAQUES

L'Introït de ce dimanche est emprunté au livre d'Isaïe : « *Vocem jucunditatis annuntiate... Liberavit Dominus populum suum.* Annoncez cette grande joie : Le Seigneur a racheté son peuple. » (Is., XLVIII, 20). Le peuple juif était menacé de destruction par la puissante Babylone ; tous les cœurs étaient saisis d'effroi. Dieu révèle à son prophète qu'il sauvera les enfants d'Abraham et de Jacob, et Isaïe s'écrie : « Annoncez cette grande joie, annoncez-la jusqu'aux extrémités de la terre. Dites : Le Seigneur a délivré son peuple ! »

Le peuple d'Israël était la figure de l'Eglise. C'est pourquoi, ce cantique d'allégresse, l'Eglise se l'applique à elle-même. Jésus-Christ, par sa mort, a délivré les hommes de la servitude du démon, plus cruelle que celle de Babylone, et, dans ces fêtes pascales, toutes les âmes ont été rajeunies et purifiées.

Et après cette antienne enthousiaste, on chantait autrefois un psaume dont nous n'avons conservé ici que les premiers mots : « Vous tous, habitants de la terre, témoignez à Dieu vos transports d'allégresse, chantez un psaume à la gloire de son nom. *Jubilate Deo omnis terra.* » (Ps. LXV).

Ce dimanche est donc *le jour de la joie parfaite*. Les âmes sont pures, les consciences légères, les cœurs remplis d'amour et de reconnaissance. Mais ces heureuses dispositions dureront-elles ? L'Eglise s'en inquiète, avec sa sollicitude maternelle, et elle nous donne le moyen de les entretenir, le secret de garder cette douce et surnaturelle félicité.

C'est la prière. Demandez à Dieu de vous maintenir à cette hauteur spirituelle, à ce degré éminent de ferveur et de vertu. Vous sentez-vous faiblir ? Etes-vous envahis par la tentation ? Priez, afin d'obtenir la force, afin de résister avec énergie. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » C'est le thème de l'Evangile de ce dimanche.

I

L'Eglise continue à nous faire méditer le discours d'adieu de Jésus-Christ à ses Apôtres, avant d'entrer au jardin de Gethsémani. Les disciples sont tristes. Ils ne pénètrent pas le sens de toutes les paroles du Maître, et il reste dans leur esprit quelque chose de vague qui leur dérobe la réalité effroyable du lendemain. Il les rassure en leur parlant de la joie qu'ils auront de le revoir. « En ce jour-là vous ne m'interrogerez plus sur rien. » Pourquoi ? C'est qu'ils verront clairement toutes choses. En attendant, il leur recommande de *prier le Père en son nom*. Ils seront exaucés, ajoute-t-il, *car le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé*.

1. Qu'est-ce que « demander au nom du Père » ? C'est demander ce qui est conforme à la volonté du Père.

Qu'est-ce que veut le Père pour nous ? Il veut notre salut, et par conséquent ce qui procure notre salut, donc les vertus chrétiennes, la fuite du mal et l'ardeur dans le bien.

Comme la volonté du Père est aussi la volonté de Jésus-Christ, demander au nom du Père c'est donc demander tout ce que Jésus-Christ désire pour nous.

Qu'est-ce qu'il désire pour nous ? La perfection de la vie chrétienne.

Jésus-Christ nous regarde, il nous connaît, il voit ce que nous pourrions être si nous étions vraiment chrétiens, si nous écoutions sa voix qui nous parle sans cesse par sa grâce. Que nous sommes beaux dans sa pensée, dans ses désirs ! Quel magnifique idéal il se fait de nous ! Et c'est un idéal qui peut se réaliser, car les moyens sont à notre portée : nous pouvons nous appuyer sur son aide toute-puissante. Il nous prend par la main, il nous soulève, et il nous dit : « Marchez ! » Dans sa pensée, nous sommes remplis d'amour de Dieu, généreux, dévoués à nos frères, attachés à notre devoir ; nous marchons dans la piété, la pureté, la charité, les yeux fixés au ciel où nous allons, le cœur joyeux, l'âme reconnaissante, la volonté forte, afin de dominer les épreuves qui sont inséparables de notre existence. Cela, c'est le bonheur dès cette vie, car si nous sommes accablés par la maladie, par les revers, si le corps est écrasé, l'âme demeure vigoureuse, aimante, relevée par l'espérance, fortifiée par la foi.

Envisageons souvent cet idéal qui est dans le Cœur de Jésus ; rougissons d'avoir fait si peu pour l'atteindre, et mettons-nous à l'œuvre, afin de répondre à la volonté du Père, afin de consoler le Cœur du Sauveur que nous avons attristé.

Prions aussi pour que nos frères réalisent l'idéal divin, qu'ils fassent ce que Jésus désire d'eux, qu'ils demandent au nom du Père. La prière pour le prochain s'élève plus haut que la prière pour nous-mêmes parce qu'elle est portée jusqu'à Dieu sur les ailes de la charité toute pure, sans alliage d'égoïsme.

2. Mais comment faut-il prier ?

Le catéchisme nous rappelle les conditions nécessaires pour une bonne prière.

Priez avec *attention*. Songez à qui vous parlez, à Dieu qui est infiniment grand, et qui daigne vous écouter. Que votre pensée soit toute à lui, et à lui seul. Vous êtes ici à l'église, c'est pour vous unir à Dieu par des actes d'adoration, de soumission et d'amour. Il faut que ces actes soient réfléchis, voulus, aimants, il faut que vous soyez tout pénétrés de la présence de Dieu.

« Vous êtes dans la maison de Jésus, dit S. Grégoire, vous venez y chercher Jésus. Est-ce que vous le cherchez vraiment si, dans ce temple de l'Eternel, vous ne priez que pour les choses temporelles ? Dans sa prière, l'un demande une femme ; un autre pense à ses terres ; celui-ci désire de beaux vêtements, celui-là songe aux jouissances de la table. Réfléchissez donc à ce que vous demandez, voyez si vous demandez au nom de Jésus, c'est-à-dire si vous sollicitez les joies du salut éternel. »

Priez avec *humilité*. Il ne sied pas au mendiant d'être orgueilleux. Ayez le sentiment de votre indignité, de votre misère. Voyez comme vous êtes loin de l'idéal que Dieu veut que vous réalisiez. Quelle confusion vous éprouverez alors ! Que votre prière soit celle du publicain : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur ! » Et, comme lui, vous descendrez dans votre maison pardonné.

Priez avec *confiance*. Est-ce que Dieu n'est pas tout-puissant ? Il peut donc vous accorder ce que vous lui demandez. Est-ce qu'il n'est pas infiniment bon ? Donc il le veut. S'il vous refuse, c'est que votre demande va contre les fins de salut qu'il se propose pour vous, ou bien qu'il diffère, afin de vous l'accorder en temps propice. Mais demandez avec foi, sans hésiter, *nihil hæsitans*, dit S. Jac-

ques. Est-ce qu'un enfant hésite à demander à sa mère une chose bonne, raisonnable, qu'elle peut lui accorder ? Ce serait faire injure au cœur maternel et lui témoigner une défiance injuste.

Priez avec *persévérance*. La prière nous donne des droits sur Dieu, puisqu'il nous a promis de nous exaucer. Rappelons-lui ses promesses avec instance. Soyons cet homme qui frappe à la porte de son ami jusqu'à ce que celui-ci lui ait ouvert. Cette violence est agréable à Dieu, dit Tertullien. *Hæc vis grata Deo.*

Enfin priez *au nom des mérites de Jésus-Christ*. Dieu pourrait nous rejeter pour notre indignité, mais nous lui disons : « Jetez les yeux sur la face de votre Christ. *Respice in faciem Christi tui.* » Nous ne méritons pas que vous nous écoutiez, mais Lui ! Il a souffert pour nous, il a été obéissant jusqu'à la mort, il a effacé nos péchés, il est notre répondant. Est-ce que vous pouvez refuser ce que nous vous demandons par son entremise ?

C'est pourquoi l'Eglise termine toutes ses oraisons par ces paroles : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

3. Le Sauveur conclut par ces mots décisifs : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » Ce n'est pas un reproche qu'il adresse à ses Apôtres. Ils n'ont rien demandé à Dieu parce qu'ils s'adressaient à leur bon Maître qui leur obtenait tout. Mais maintenant qu'il les quitte, qu'il ne sera plus auprès d'eux, ils devront prier le Père en son nom, et le Père les exaucera. Remarquez cette affirmation impérative : « Demandez et vous recevrez. » Ils auront besoin de s'en souvenir quand ils prêcheront l'Evangile, parmi les difficultés de tout genre et les persécutions. Sur la parole de Jésus, ils prieront, ils obtiendront, et, même au sein des tribulations, leur joie sera complète.

II

Les Apôtres écoutaient, charmés, cet enseignement doux et consolant. Ils ne comprenaient pas tout. Pour se mettre à leur portée, pour qu'ils puissent mieux saisir sa doctrine, Jésus leur avait parlé par figures, par comparaisons, comme on fait aux enfants du catéchisme. Maintenant leur esprit est ouvert, ils pourront tout entendre, tout s'assimiler. C'est pourquoi le Sauveur ajoute : « Jusqu'ici je vous ai parlé en paraboles ; mais l'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles. Je vous parlerai ouvertement du Père. »

Les paraboles étaient nécessaires aussi pour envelopper sa pensée que les Pharisiens dénaturaient et tournaient à scandale. L'heure venait où, par sa mort, par sa résurrection, il échapperait à leurs tentatives perfides, à leurs calomnies, à leur malveillance. Alors il montrera à ses Apôtres, pendant les quarante jours de ses apparitions, la vérité évangélique dans toute sa pureté, dans toute sa beauté, il leur révèlera « le sens des Ecritures. » Enfin le Saint-Esprit descendra en eux qui leur expliquera toutes choses.

« En ce jour-là vous demanderez en mon nom. Ai-je besoin de dire que je prierai le Père pour vous ? Le Père vous aime parce que vous m'avez aimé, et parce que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. »

En effet, Jésus remonté au ciel peut-il oublier ses disciples, ses fidèles de la terre ? Il est toujours intercédant pour nous devant Dieu. Mais le Père aime tous ceux qui aiment son Fils, et il les exaucera.

Il en est qui disent : « Puisque Dieu nous aime, à quoi bon le prier ? Ne sait-il pas tout ce dont nous avons besoin ? »

Oui, il sait ce qui nous manque. Il connaît nos besoins et nos peines. Mais il veut que nous les lui exposions. C'est une forme d'adoration que de reconnaître que nous avons besoin de lui, de sa bonté, de sa puissance. C'est aussi une manière de lui exprimer notre amour. Or il veut que nous l'aimions, que nous le lui disions, que nous causions avec lui, en quelque sorte, que nous lui témoignions ainsi notre confiance toute filiale. Est-ce qu'un fils bien élevé, aimant et respectueux, demeure auprès de son père sans lui rien dire ? « Si nous profitons beaucoup, dit S. Jean Chrysostome, de la conversation habituelle avec un homme éminent, combien plus nous avons à gagner à la conversation de Dieu ! » Que de lumière, de force, d'énergie, de confiance et de joie nous y puiserons !

Penser que « le Père nous aime » : comme ce sentiment est réconfortant ! Penser qu'il nous aime, parce que nous aimons Jésus-Christ, et que nous croyons en lui : comme cela nous excite à aimer davantage le Dieu qui nous a aimés jusqu'à monter pour nous au Calvaire ! Comme cela fortifie notre foi en Lui !

« Je suis sorti du Père pour venir dans ce monde ; je quitte ce monde pour retourner à mon Père ! »

Jésus leur redit l'annonce de ce grand événement qui les avait d'abord consternés, son départ. Ils sont maintenant familiarisés avec cette idée si nettement exprimée, la parole du Sauveur est pour eux pleine de clartés, et ils le lui disent : « Maintenant vous parlez ouvertement, et non plus en paraboles. Maintenant nous savons que vous savez tout. Plus n'est besoin qu'on vous interroge, car vous nous avez révélé tout. Nous croyons donc que vous êtes venu de Dieu ! »

Que la foi des Apôtres ranime la nôtre. Comprenons comme eux la nécessité de prier. Prions avec foi, avec amour. Sachons que le Père nous aime, croyons à son amour et à l'amour de Jésus-Christ, et notre joie sera complète. Nous avons besoin de mille choses pour revêtir la pauvreté de nos âmes ; demandons au nom de Jésus-Christ et nous recevrons.

* * *

Dans la *Communion* l'Eglise se réjouit de la douceur de cette doctrine pascale : « Chantez le Seigneur, *alleluia !* Chantez le Seigneur et bénissez son nom, *alleluia !* Annoncez partout ses bienfaits, *alleluia !* »

Son nom ! Demandons en son nom et nous serons exaucés !

XXVI

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« *Quæsivi vultum tuum ; vultum tuum, Domine, requiram.* J'ai cherché votre visage, Seigneur. Votre visage, je veux le voir ! » (Ps. XXVI). Qu'avons-nous fait depuis Pâques que de chercher à voir le visage de Dieu ? Pendant la Passion nous avons adoré la face de Jésus-Christ, souillée et humiliée. Non seulement la divinité mais l'humanité elle-même se cachait. Il n'avait plus une face d'homme, *non est ei species, neque decor*. Mais Jésus est ressuscité, il s'est montré à ses Apôtres, dans son corps spiritualisé ; il a longuement conversé avec eux, il leur a montré ses mains et ses pieds percés, son cœur rempli d'amour, et ils étaient ravis. Enfin il les a conduits sur la montagne des Oliviers et sous leurs yeux il est monté au ciel plein de gloire. Ils ne pouvaient détacher leurs regards, qui avaient contemplé sa face divine, du chemin qu'il avait suivi, et il fallut que « deux hommes vêtus de blanc, » deux anges descendissent du ciel pour leur dire : « Hommes de Galilée, pourquoi regardez vous ainsi au ciel ? Ce Jésus qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, il en viendra un jour de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (Act., I, 11).

Et nous, par la pensée, par l'amour, nous avons accompagné le Sauveur sur la montagne de l'Ascension. Moins heureux que les Apôtres, nous n'avons pas contemplé ses traits glorieux, et cependant que nous serions heureux de les regarder ! C'est pourquoi l'Eglise nous fait dire dans l'*Introït* cette ardente prière : « Seigneur, écoutez ma voix qui crie vers vous. Mon cœur vous dit : J'ai cherché votre visage ! Oui, votre visage, je veux le voir ! *Vultum tuum, Domine, requiram !* »

Que d'ascensions du cœur depuis le temps de l'Avent ! Après avoir goûté les joies de Noël, nous avons débarrassé notre conscience de ses fautes, nôtre âme de ses vices, de ses défauts, de ses imperfections, dans les sévérités de la vie purgative. Les ténèbres ont disparu, avec les incertitudes et les doutes. Nous avons joui des joies et des lumières pascales, figurées par le cierge qui a brûlé constamment à la droite de l'autel, *a latere dextro*. Nous sommes dans les douceurs de la vie illuminative. La lumière nous a donné la sécurité, la force. Nous savons où nous allons, au ciel, à la suite de Jésus-Christ. Nous rencontrerons des obstacles, des tentations, des contradictions, des revers ; mais nous n'avons pas peur. Aussi chantons-nous avec l'Eglise : « Le Seigneur est ma lumière, qui pourrais-je craindre ? *Quem timebo ?* »

L'Evangile n'est que le développement de cette pensée. Car dans chaque messe on rencontre un tout unique ; c'est un drame, un poème de piété où tout se tient, une source inépuisable de réflexions et de prières qui convergent vers le même but. La messe d'aujourd'hui peut se résumer dans deux mots : « Qui craindrais-je ? *Quem timebo ?* »

Pourquoi craindre ? *Le Saint-Esprit vous aidera* dans votre rude labeur. Ne vous découragez donc pas *si vous êtes sous le pressoir des persécutions.*

Telles sont les deux idées qui résument cet Evangile.

I

1. Nous sommes toujours sur le chemin de Gethsémani. Jésus continue ses divins épanchements. Il parle à ses Apôtres avec une tendresse infinie, mais il ne leur déguise rien de l'avenir pour lequel il les a préparés. Le monde le hait, sans cause, et les haïra de même, car le serviteur n'est pas plus grand que le maître. Mais dans leur détresse il leur enverra un Consolateur.

« Lorsque le Consolateur que je vous enverrai du sein du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi.

« Et vous aussi vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. »

Leur œuvre, c'est donc de le prêcher, de le faire connaître, de changer et de refaire le monde par l'Evangile. Mais comment s'emparer des âmes, agir sur elles, les convaincre ? Quelle autorité auront-ils sur elles ? Quel témoignage assez puissant pour emporter leur assentiment ? Quelle action pourront-ils exercer sur les Juifs prévenus, sur les païens orgueilleux et méprisants ?

Ce sont les questions qu'ils se posent avec inquiétude. Jésus y répond par la promesse du Consolateur.

« Je vous enverrai le Consolateur qui procède du Père. » De cette parole, les Grecs ont conclu que le Saint-Esprit ne procède que du Père : ce qui est manifestement faux, et démenti par ces paroles mêmes. En effet « aucune personne, dit S. Augustin, n'est envoyée que par celle de qui elle procède. Ainsi le Père envoie le Fils, et n'est pas envoyé. Puisque le Fils envoie le Saint-Esprit, c'est donc que le Saint-Esprit procède du Fils. » C'est une vérité qui a toujours été crue dans l'Eglise et qui a été précisée par l'addition du mot *Filioque* au *Credo,* au Concile de Florence.

Le Saint-Esprit c'est l'Esprit de vérité. Quand il viendra, il rendra témoignage de la vérité. La grande vérité dont il faudra convaincre le monde, c'est que Jésus est le Fils de Dieu. Or qui mieux que l'Esprit-Saint peut l'attester, lui qui procède du Père et du Fils et qui connaît les profonds mystères, les adorables secrets de la Sainte Trinité ? Il l'attestera par d'innombrables miracles qui sont les effets de sa puissance. Mais les miracles ne suffisent pas pour courber les esprits rebelles. Ils voient et continuent à douter, se forgeant mille objections sans valeur, qui ne sont que le produit de leur mauvaise foi. Il faut l'adhésion sincère à la doctrine que confirment les miracles. Ceci est l'œuvre de la volonté qui veut connaître la vérité et la cherche en toute simplicité ; c'est l'œuvre avant tout de l'Esprit-Saint qui éclaire, inspire, persuade, et nous fait apparaître la vérité dans sa rayonnante beauté. Alors nous l'acceptons dans notre esprit qui la saisit, dans notre cœur qui l'aime et l'adore. L'Esprit-Saint couronne ainsi ses

propres dons et notre bonne volonté, et c'est avec bonheur que nous appliquons cette doctrine à notre vie, dont elle devient le guide et la douceur.

2. Mais les Apôtres aussi rendront témoignage à Jésus-Christ et proclameront qu'il est le Fils de Dieu, inspirés et fortifiés par le Saint-Esprit.

Avant de les quitter, Jésus leur a dit : « Vous serez mes témoins. *Eritis mihi testes.* » Ce qui est requis d'un témoin c'est qu'il sache, qu'il soit d'une honnêteté parfaite, et qu'il parle avec autorité. Les Apôtres savaient, « car ils avaient été avec Jésus dès le commencement ; » ils connaissaient sa vie admirablement pure, ils avaient entendu sa doctrine, vu ses miracles, ils pouvaient parler. C'étaient de plus des témoins sincères, des hommes simples et droits, incapables d'inventer et de soutenir des mensonges. Leur probité de vie était garante de la vérité qu'ils enseignaient. Quelle autorité aussi que celle d'un homme qui vient vous dire : « J'ai vu, j'étais là ! » qui appuie par des miracles ce qu'il avance et qui est prêt à y mettre sa tête !

Après que Jésus est remonté au ciel, dès le jour même de la Pentecôte, Pierre affirme devant la foule immense, attirée par le prodige des langues, la résurrection du Sauveur : « Ce Jésus, dit-il, Dieu l'a ressuscité des morts, et nous en sommes tous témoins, *cujus omnes nos testes sumus.* » (Act., II, 32).

Quelques jours après, Pierre et Jean montaient au temple. Un homme qui était boiteux de naissance leur demande l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Et cet homme se dresse sur ses pieds, il marche. Dans sa joie, il se met à courir sous les yeux du peuple qui l'avait vu pendant des années sur son pauvre grabat, à la porte Speciosa ; et plein d'allégresse, il se met à louer Dieu à haute voix. Pierre alors leur fait un discours où il déclare que cela a été fait non par sa propre puissance, mais par la vertu du nom de Jésus ! « Jésus, dit-il, le Saint, le Juste que vous avez renié, livré à Pilate et condamné, alors que Pilate voulait le renvoyer parce qu'il le jugeait innocent ! Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité des morts et nous en sommes témoins. » Etaient-ils assez fidèles à l'ordre du Sauveur : « Vous rendrez témoignage de moi, parce que vous avez été avec moi depuis le commencement ! »

Conduits devant le tribunal d'Anne et de Caïphe, qui avaient condamné Jésus, on leur défend d'enseigner désormais au nom de Jésus. Ils répondent :

— Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.

On les menace, mais le peuple était là dont la colère grondait. Force est de les renvoyer pour cette fois, mais après qu'on les a flagellés durement. Mais ils s'en vont heureux d'avoir souffert quelque chose pour le nom de Jésus.

Qui ne s'inclinerait devant le témoignage de tels témoins qui sont prêts à se faire égorger pour attester la vérité ?

II

Mais l'épreuve sera grande et lourde, c'est pourquoi Jésus veut les en prévenir d'avance, « afin qu'ils ne soient pas scandalisés, » ni découragés, ni tentés de croire que Dieu les abandonne.

« Ils vous chasseront de leurs synagogues. » Ce fut pour les Apôtres le procédé le plus cruel, car ainsi ils étaient excommuniés, reniés par leurs frères, comme le fut l'aveugle-né qui avait professé sa foi en Jésus-Christ Fils de Dieu. Mais ce qui suit est encore d'une dureté plus incroyable : « L'heure vient où celui qui vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu, servir sa cause, faire acte de religion. » Ce sera le procédé des païens.

Tous les malheurs qui arrivaient, grêle, incendies, peste, famine, guerres, ils en chargeaient les chrétiens, et le peuple, crédule au mal, considérait ceux-ci comme des êtres maudits et malfaisants, dont la vie n'était qu'un tissu d'horreurs. On les accusait de commettre les crimes les plus affreux dans leurs assemblées. La puissance de la calomnie persistante est telle que le peuple y ajoutait foi et qu'ils étaient devenus, au dire de Tacite, qui enregistre le fait comme une chose avérée, un objet d'exécration pour le genre humain.

Puisqu'on les regardait comme les pires des scélérats, couverts des crimes les plus monstrueux, comme des impies forcenés, les païens croyaient faire acte de justice et, comme il s'agissait de leurs dieux, acte de religion, en les faisant mourir. Ce qui soutenait alors les chrétiens, c'était cette parole du Sauveur. Jésus-Christ le leur avait prédit, ils ne pouvaient donc s'étonner ni se scandaliser.

Aussi quand éclata la persécution de Lyon en 77, quand le sang ruisselait sur les places publiques, les chrétiens se consolèrent en relisant ce texte révélateur. S. Pothin, sainte Blandine, Sanctus, furent martyrisés dans l'amphithéâtre. La tourmente passée, ceux qui avaient échappé au supplice et notamment S. Irénée adressèrent aux Eglises le récit du martyre des chrétiens et ils écrivaient : « Nous avons vu alors s'accomplir cet oracle du Christ : Le temps viendra où celui qui vous tuera croira offrir à Dieu un juste hommage. »

Toutefois les persécuteurs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, ne pouvaient arguer de leur bonne foi, ni se prétendre innocents. « Ils feront cela, ajoute le Sauveur, parce qu'ils n'ont connu ni mon Père ni moi. » Mais leur devoir c'était de chercher à connaître Jésus-Christ et sa religion. Ils avaient sous les yeux des miracles éclatants, la voix populaire elle-même proclamait que des hommes comme S. Pothin, des vierges comme sainte Blandine, étaient la bonté, la pureté, la vertu, l'honorabilité même et l'honneur de l'humanité. Beaucoup avaient lu les livres des chrétiens. Leur conscience condamnait donc ces attentats contre les plus honnêtes, les plus irréprochables des citoyens ; ils étaient donc grandement coupables devant Dieu.

Les persécutés n'ont rien à craindre. Ils ont Dieu qui les protège, et les hommes qui les haïssent contribuent malgré eux à leur félicité. *Dominus salus mea, quem timebo ?*

Nous avons enfin pour assurer notre salut la prière même de Jésus-Christ à son Père que reproduit en abrégé la *Communion :*

« Père, quand j'étais avec eux, je gardais ceux que vous m'avez donnés. Maintenant je viens à vous. Je ne vous demande pas de les enlever de ce monde, mais de les garder contre le mal. »

* * *

Cherchons donc à voir Dieu dans ce monde, *vultum tuum, Domine.* Nous le voyons quand nous avons accompli sa volonté. Nous le voyons dans notre âme, il nous parle, il nous rend témoignage que c'est bien, *quoniam bene.* Alors, marchons sans crainte avec les clartés du Saint-Esprit. Qui pourrait nous arrêter ? Qui pourrions-nous craindre ? Les persécutions du monde ? Nous savons qu'elles tourneront à notre salut. Nous savons que Jésus veille sur nous, comme il veillait sur ses Apôtres, et que maintenant qu'il est remonté au ciel, il prie pour nous. S'il nous laisse dans ce monde, c'est afin que notre couronne de gloire soit plus brillante, notre félicité plus complète.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XIX

DES CHATIMENTS DONT SONT MENACÉS CEUX QUI S'ÉLOIGNENT DE LA COMMUNION

La première partie de cette parabole nous a fait connaître les trois grandes causes pour lesquelles on s'éloigne de la sainte communion : un sot orgueil, un sordide intérêt, une joie éphémère. La dernière partie nous apprendra le malheureux sort réservé à ceux qui méprisent la douce invitation de Notre-Seigneur en refusant de communier.

« Le serviteur étant de retour, continue le texte sacré, rendit compte à son maître. Alors le père de famille irrité, dit à son serviteur : « Va promptement sur les places et dans les rues de la ville, et amène-moi ici les pauvres et les infirmes, les aveugles et les boiteux. — Seigneur, dit le serviteur, j'ai fait ce que vous avez commandé, et il y a encore de la place. » Et le maître dit au serviteur : « Va le long des chemins et des haies, et presse-les d'entrer, afin que ma maison se remplisse. Car, je le déclare, aucun de ces hommes qui étaient invités ne goûtera mon festin. » (Luc, XIV, 21-24).

* * *

Le père de famille, voyant son invitation méprisée, entre en colère : *Tunc iratus.* Rien n'est plus à craindre, âmes chrétiennes, que la colère qui procède d'un amour méprisé. Hé quoi ! le Fils de Dieu descend du ciel, naît dans une étable, passe trente-trois ans sur cette terre et meurt sur un gibet. Alors qu'il remonte vers son Père, il trouve dans son amour le moyen de rester au milieu des hommes dans la Sainte Eucharistie. Il est le compagnon de leur exil, leur viatique durant le voyage du temps à l'éternité, leur victime de propitiation au Saint Sacrifice ! Et les hommes seraient libres de ne pas aimer ce Dieu de bonté ? Ils pourraient refuser impunément la pressante invitation de leur Sauveur qui veut les nourrir de son corps et de son sang précieux ? Non, cela ne se peut.

Le père de famille est fâché contre ceux qui ont refusé son invitation, et aussitôt il porte son affection sur d'autres. — Va promptement, dit-il à son serviteur, dans les rues et les places publiques, et amène-moi les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Amène-moi les premiers venus : s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses ; s'ils sont infirmes, je les guérirai ; s'ils sont aveugles, je les éclairerai ; s'ils sont boiteux, je les redresserai. Pour vous, les heureux de ce monde, saturez-vous de la vaine fumée des honneurs, possédez et administrez vos richesses, et jouissez de vos plaisirs d'un moment. Vous n'avez pas voulu de mon festin eucharistique, vous n'aurez point de part non plus à mon banquet céleste.

« Maître, répond le serviteur, j'ai exécuté vos ordres : les pauvres, les estropiés, les malades, les aveugles et les sourds sont là ; mais il reste encore de la place. — Va sur les grands chemins, longe les haies, fouille les taillis, et amène-moi tous ceux que tu trouveras ; il faut que ma maison se remplisse. Si quelques-uns font résistance, force-les d'entrer, *compelle intrare.* »

A voir les ordres successifs donnés par le père de famille dans le but de réunir un grand nombre de convives, on sent son indignation contre ceux qui n'ont pas répondu à son appel ; mais si son serviteur, après une démarche infructueuse auprès des premiers, avait refusé d'aller ensuite porter l'invitation de son maître sur les places publiques et ailleurs, celui-ci l'eût impitoyablement chassé de chez lui.

Quelle responsabilité doit peser sur la conscience de ceux qui ont la mission de ramener les âmes à la Table sainte et qui se découragent parce que leurs premiers efforts n'ont point été couronnés de succès ! Assurément, Notre-Seigneur n'exige pas la réussite dans tout ce qui est entrepris pour gagner les âmes à la cause de la communion fréquente. Ce qu'il attend des curés, des confesseurs et des prédicateurs, c'est qu'ils mettent un grand zèle pour instruire et exhorter les fidèles à s'approcher de la communion toutes les fois qu'ils le peuvent.

Si tous ceux qui ont charge d'âmes doivent favoriser le retour des chrétiens vers la communion fréquente, les simples fidèles doivent également prêter leur concours afin que les désirs de Notre-Seigneur et de la sainte Eglise puissent se réaliser. De là il ressort, pour les parents chrétiens, le devoir d'exhorter leurs enfants à communier fréquemment ; pour les maîtres, de donner à leurs serviteurs la liberté de communier chaque fois qu'ils le désirent ; pour les supérieurs des maisons d'éducation, de favoriser le pieux usage de la communion quotidienne, ou de l'établir dans le cas où il n'existerait pas.

* * *

Cette incidente posée, revenons à notre parabole. L'amour méprisé se change en fureur contre celui

qui l'a rebuté, et s'il rencontre un cœur sensible qui réponde à son amour, alors il jouit et il se met en frais de générosité pour le combler de ses faveurs les plus précieuses. Ainsi fait Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Lorsqu'il se voit méprisé, oublié, rejeté par des âmes qu'il avait favorisées du côté de la fortune, de l'intelligence, de l'éducation chrétienne, etc., par des âmes qui devraient se consumer d'amour et de reconnaissance pour lui au Saint-Sacrement, que fait-il ? Il les abandonne à leurs propres forces et reporte sur d'autres les grâces qui leur étaient destinées.

Ce seront des ignorants, des pauvres, des orphelins, des orphelines, des ouvriers, des ouvrières, des bergers, des bergères, d'humbles mères de famille qui prendront leur place à la Table sainte. Ceux-ci deviendront les préférés du Sauveur, quelquefois même il leur révélera les secrets qu'il cache aux grands et aux puissants. « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. » (Math., XI, 25).

Le père de famille envoie son serviteur vers ceux qui languissent sur le bord des grands chemins, qui sont étendus le long des haies ou qui sont réfugiés dans les bois ; tous ces miséreux sont invités au grand festin qu'il a préparé ; tous doivent venir, et si quelques-uns résistent, ordre est donné de les forcer d'entrer : « *Compelle intrare*. Il faut que ma maison se remplisse », c'est-à-dire il faut que les communiants soient nombreux chaque jour à la sainte Table.

Notre-Seigneur le veut, l'Eglise le demande, les prêtres ne cessent de le rappeler aux fidèles ; c'est à ceux-ci à répondre à l'invitation céleste. — Vous comptez, dit le P. Monsabré, en s'adressant à ceux qui s'éloignent de la communion, vous comptez peut-être revenir plus tard sur votre refus de communier ? Eh bien ! écoutez ce que dit le divin Maître : « Aucun de ces hommes que j'ai invités ne goûtera mon festin. » Jésus-Christ ne les repoussera pas s'ils se présentent, mais il y a tout lieu de craindre qu'ils ne se présentent pas. Car la faute de ceux qui s'éloignent volontairement de la communion se tournera contre eux en châtiment. La privation de la manne céleste sera la juste punition de l'avoir méprisée, peine d'autant plus terrible qu'ils ne la sentiront pas. Pour avoir été insensibles à ses pressantes invitations, Dieu les frappera d'insensibilité ; ils perdront tous les biens dont l'Eucharistie est le principe fécond, et ils ne les regretteront pas.

Ils n'auront pas la vie en eux, et ils ne la désireront pas. Ils seront morts à la grâce divine, et ils ne s'en apercevront pas. Ils auront perdu tout droit au ciel, et ils ne s'en affligeront pas. Leur âme, dépourvue de l'aliment qui devait la soutenir, sera tombée dans une léthargie dont elle ne cherchera pas à sortir ; elle n'en sera retirée que par les convulsions du dernier moment !

Pour ces âmes infortunées, la mort sera le triste écho de leur vie. La colère et les menaces du père de famille font craindre pour leur salut. Sur le point de quitter ce monde, elles désireront peut-être recevoir le saint Viatique, mais cette grâce leur sera-t-elle accordée ? Dieu ne les punira-t-il pas de leur longue et criminelle indifférence à s'approcher de la Table sainte ? Au moment où elles voudront communier, auront-elles un prêtre pour leur donner la sainte Eucharistie ? Ne feront-elles pas entendre à cette extrémité le cri du prodigue : « *Hic fame pereo !* Je meurs de faim ! »

Bossuet commentant la parabole que nous venons de méditer, s'écrie : « L'occupation des affaires les plus innocentes suffit pour nous assourdir, pour nous aveugler, pour nous enchanter. Les conviés de l'Evangile n'allèguent pas non plus les grandes affaires, les grands emplois, les grandes charges : les soins les plus ordinaires suffisent pour nous étourdir et nous ôter tout le loisir de penser à nous ; et la mort vient toujours imprévue ; et pendant qu'à la manière de ces oiseaux niais, nous nous repaissons de ce qu'on présente pour nous amuser, le lacet vient tout à coup, nous sommes pris et il n'y a plus moyen d'échapper. O pauvre nature humaine, ne faut-il qu'un si faible appât pour t'amuser ? Ne faut-il qu'une chose si faible pour t'endormir, une si faible occupation pour t'aveugler et t'ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements ? « Aucun de ceux qui étaient invités ne goûtera mon festin », c'est la sentence du juge. Si peu de chose les a détournés et déçus ! Où trouverons-nous assez de larmes pour déplorer notre aveuglement et notre faiblesse ? [1] »

A la fin de cette méditation sur la parabole des conviés au festin, nous comprenons mieux cette parole de Notre-Seigneur à une sainte âme : « Ma fille, il faut ramener les âmes à la communion, et à la communion bien faite. »

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit avant d'expirer sur la croix : « *Sitio*, j'ai soif », pour faire comprendre aux âmes que vous embrassiez dans votre Rédemption combien vous désiriez être aimé ; vous qui disiez encore seize siècles plus tard à sainte Marguerite-Marie : « J'ai une soif ardente d'être aimé des âmes au Saint-Sacrement, et je ne trouve presque personne qui veuille me désaltérer en usant envers moi de quelque retour », écoutez la prière que je vous adresse à la fin de cette méditation. Envoyez de nouveau vos serviteurs inviter les âmes à votre banquet eucharistique. Elles se perdent en grand nombre parce qu'elles ne se nourrissent pas assez du pain que vous leur avez préparé. Ranimez le zèle de vos ministres, afin qu'ils ne perdent pas courage devant l'opposition qu'ils rencontrent pour ramener les âmes à la Table sainte. Suscitez dans votre Eglise de nouveaux apôtres de l'Eucharistie, afin qu'ils aillent par toute la terre porter votre invitation au festin céleste. Votre Vicaire a parlé ; faites que sa voix soit entendue des prêtres et des fidèles : des prêtres, par le zèle qu'ils mettront à exhorter les âmes à la communion fréquente ; des fidèles, par l'empressement qu'ils auront à vous recevoir chaque jour s'il leur est possible. Ainsi, divin Sauveur, votre soif d'être aimé des hommes sera satisfaite et votre Cœur sacré se dilatera en leur faveur et les comblera de bénédictions. Ainsi soit-il.

[1] *Méditations sur l'Evangile*, La dernière Semaine, XXXIe jour.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 18 aprilis 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 26 avril 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Ascension. — I. Le désir du ciel, 193. — II. L'avant-goût du ciel, 196.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXV. *5e Dim. après Pâques :* La perfection chrétienne, 198. — XXVI. *Ascension :* Le ciel, récompense du mérite, 199. — XXVII. *Fête de sainte Jeanne d'Arc :* La Pucelle de Domremy, 201.

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame de Sion.* — X. Le schisme, 202. — XI. « Ce name po tôjo, » 204. — XII. « Ce n'ato me po tôjo, » 205.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XX. Le chrétien doit désirer communier souvent, 206.

SERMONS POUR L'ASCENSION

I

LE DÉSIR DU CIEL

Quid statis, aspicientes in cœlum ?
Pourquoi restez-vous là, les yeux élevés vers le ciel ?
(Act., I, 11).

Mes frères,

N.-S. Jésus-Christ venait de remonter dans les cieux. Il s'était élevé, plein de gloire et de majesté, porté par sa vertu divine. Les apôtres, émerveillés, l'avaient suivi du regard, d'un regard si long et si rempli d'émotion qu'il ne finissait pas. Leur Maître avait déjà disparu par delà les nuées qu'ils regardaient encore... Soudain, deux hommes vêtus de blanc se trouvèrent à leurs côtés, qui leur dirent : « *Pourquoi restez-vous là, les yeux fixés vers le ciel* » ?

Pourquoi ? — Mais il est facile de le deviner. C'est qu'ils aiment, de toute la puissance de leur cœur, Celui qui vient de remonter là-haut. C'est qu'ils voudraient s'envoler avec lui. C'est que la terre, dont sa présence avait fait pour eux, depuis trois ans, une douce patrie, reprend, à leur sens, toutes les amertumes de l'exil. C'est que leurs aspirations se portent et désormais se porteront, avec une énergie destinée à grandir tous les jours, vers les gloires éternelles. Leur regard s'est fixé vers le ciel, parce qu'ils ont et n'auront plus d'autre désir que le désir du ciel.

Le désir du ciel : voilà, ce me semble, le sentiment qu'éveilla dans l'âme des apôtres et des disciples l'Ascension du Sauveur. — Voilà, aussi bien, celui qu'au souvenir de cette Ascension glorieuse nous devrions éprouver. Le désir du ciel a toujours occupé une large place dans l'âme des vrais chrétiens. Ils auraient cru manquer de foi aux gloires du Paradis, aux espérances d'outre-tombe, s'ils n'avaient eu pour elles que des aspirations froides et passagères. — Pourtant le désir du ciel s'est fait bien rare et, quand il existe, bien superficiel, parmi les fidèles d'aujourd'hui... Vous accepterez donc, n'est-ce pas ? que j'essaie aujourd'hui de vous rendre ces nobles et salutaires aspirations.

J'expliquerai rapidement 1° *les raisons d'être de ce désir du ciel,* et 2° *son utilité dans la vie spirituelle.*

I

Nous en faisions la remarque tout à l'heure : toutes les croyances chrétiennes nous conduisent au désir du ciel. C'est bien vrai : qu'elles nous parlent le langage de la raison, ou celui du cœur, ou celui des intérêts, invariablement elles aboutissent au désir du ciel, comme à leur conclusion la plus logique et la plus prochaine.

1. La foi nous affirme que nous sommes ici-bas seulement en passant. Cette vie courte et rapide doit être suivie d'une autre vie, qui ne connaîtra plus la mort. C'est dans cette vie future, et non dans la vie présente, que sont nos destinées et notre avenir. La vie future a plusieurs demeures ; mais parmi ces demeures, il en est une à laquelle Dieu nous invite, une seule d'ailleurs que nous puissions accepter : c'est la demeure du ciel. — Ceci posé, je vous demande : est-ce raisonnable de fixer nos désirs dans la vie présente, qui passe et ne doit pas durer ; où ne faut-il pas plutôt les porter vers la vie à venir, qui doit durer toujours ? Nous sommes des voyageurs : arrêtons-nous le moins possible le long de la route, et pensons surtout au terme du voyage. Nous traversons la vie comme on descend un fleuve : ne nous attardons pas aux mille fleurs qui s'étalent sur la rive ; ayons plutôt l'œil fixé sur le but auquel nous allons et que, d'ailleurs, il ne dépend pas de nous d'éviter. En d'autres termes : puisque notre destinée nous appelle au ciel, pensons au ciel et fixons en lui nos désirs.

2. La foi nous affirme que Dieu est notre père. Après nous avoir créés, il lui a plu de nous adopter pour enfants. Or, les enfants n'ont pas d'autre foyer que le foyer paternel, d'autre patrie que le pays de leur père. *Patrie* vient de *Père ;* là où est le père, là est la patrie. — Mais où donc est votre père ? — Vous lui dites chaque jour : « *Notre Père, qui êtes au ciel...* » L'avez-vous compris, quand vous l'avez dit ? Dieu est votre père, et ce père est au ciel. C'est donc au ciel, et non pas sur la terre, qu'est votre patrie. D'autant mieux que dans ce ciel, se trouve, avec le Père, la grande partie de votre famille : là est Jésus, votre frère ; là est Marie, votre mère ; là sont les anges et les saints, tous ceux de vos aïeux et de vos amis que leurs vertus ont conduits dans les gloires éternelles. Comprenez-vous, maintenant, que le ciel soit votre patrie ?

Le désir du ciel jaillit spontanément de cette seconde vérité. Car un vrai fils, un bon fils, ne peut être heureux loin de son père et loin de sa famille, pas plus qu'un ami de la patrie ne peut être heureux en exil. Son cœur pleure, saigne loin du foyer, loin du pays qui sont les siens. Il aspire de toutes ses forces à y rentrer. — Aussi bien, toute âme éprise de Dieu, le Père qui est au ciel, et des frères qui y sont avec lui, désire aller à eux. L'amour,

dit-on, est une force qui tend à l'union. Quand on aime Dieu, quand on aime J.-C., quand on aime la Sainte Vierge Marie, quand on aime les anges et les saints, quand on aime les élus de même race et de même sang, on se sent pressé, par cet amour même, de les rejoindre, et, pour les rejoindre, on aspire à monter au ciel.

3. La foi nous affirme que le vrai bonheur est au ciel et que nous l'y trouverons.

Comment pourrai-je bien vous faire comprendre le bonheur du ciel ? — Permettez-moi, pour cela, de recourir à quelques comparaisons.

L'on voit ici-bas de beaux spectacles. — J'ai vu, par des nuits tranquilles et lumineuses, le firmament tout parsemé d'étoiles. Ces gigantesques et innombrables soleils parcouraient leurs orbites avec une majesté et un ordre merveilleux. La nature entière semblait plongée dans le silence et l'extase. Et l'âme du croyant, soulevée par l'éloquente quoique muette prédication des cieux racontant la gloire de Dieu (Ps. XVIII, 2), se sentait transportée au milieu des choses divines... — J'ai vu, du haut des falaises, l'immensité des océans : spectacle toujours le même et cependant toujours nouveau, où se reconnaît, comme dans l'immensité des cieux, une admirable image de l'immensité divine... — J'ai vu, du sommet des hautes montagnes, de vastes contrées où la nature étalait, dans toute leur beauté, ses charmes incomparables... — J'ai vu de superbes fêtes religieuses ou nationales. Tout un peuple y rendait grâces à Dieu, au milieu des pompes du culte chrétien, ou célébrait quelque grand événement par le splendide mais pacifique déploiement de ses forces militaires et par une féerie de décorations et de lumières... — J'ai vu des œuvres d'art, inimitables créations du génie humain, qu'on ne pouvait contempler sans en être remué et attendri... — Pouvons-nous, par toutes ces beautés, juger des beautés que l'on voit au Paradis ?... Non, répond S. Paul : « *Rien de ce que l'œil voit ne saurait en donner une idée.* » (I Cor., II, 9).

L'on entend ici-bas de bien belles choses. — Harmonies savantes et grandioses, où nos sentiments s'expriment avec tant de bonheur et d'intensité que nous en sommes jetés dans une émotion profonde. — Discours puissants et sublimes, qui passionnent les multitudes. — Prédications apostoliques, dans lesquelles un cœur épris des choses d'en haut parle d'elles avec des accents surhumains. — Livres (je parle ici du livre, parce qu'il est aussi une parole), livres aux grandes pensées et au style magique, qui ravissent leurs lecteurs et leur font couler des heures si nobles et si douces. — Pouvons-nous, par toutes ces choses, juger de ce que l'on entend au Paradis ?... Non, répond S. Paul : « *Rien de ce que l'oreille entend ne saurait en donner une idée.* »

L'on éprouve quelquefois ici-bas de bien douces joies. — C'est l'allégresse du vainqueur quand il voit ses ennemis abattus et partage leurs dépouilles. — C'est le sentiment de triomphe de l'homme altéré de fortune ou d'honneurs, voyant se réaliser tous ses rêves. — C'est l'ivresse d'un cœur tendre et affectueux, qui aime et se sent aimé. — C'est le transport du savant ou du sage, qui arrachent à la nature un de ses secrets ou voient apparaître à leurs yeux, dans toute sa splendeur, une vérité longtemps cherchée. — C'est, ce qui vaut mieux encore, la paix ineffable d'une conscience pure et le ravissement de l'âme vertueuse et pieuse, quand Dieu lui-même vient à elle avec l'effusion de sa grâce. — Pouvons-nous, par toutes ces joies, juger des joies du Paradis ?... Non, répond encore S. Paul : « *Rien de ce qui entre dans nos cœurs ne saurait en donner une idée.* »

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce donc que le ciel, et par quel terme de comparaison pourrai-je l'expliquer à mes auditeurs ?

Pour apprécier justement la félicité des habitants du ciel, il faut la mettre en regard de celle de Dieu lui-même. Elle est de même ordre et de même nature ; car elle consiste en ce que Dieu se donne aux élus. « *Je serai,* leur a-t-il promis, *votre récompense.* » (Gen., XV, 1). Il réalise sa promesse, en les associant à sa propre béatitude. Sans doute, le bonheur de Dieu, qui est infini, ne peut pas se donner dans son intégrité à un être fini. Mais les élus le partagent dans toute la mesure fixée par leurs vertus et leurs mérites. « *Ils entrent,* suivant le mot de l'Evangile (Math., XXV, 21), *dans la joie de leur Seigneur,* » comme dans une joie plus grande qu'ils ne sont grands ; mais quand ils y sont entrés, ils en prennent toute la part dont ils sont capables. Dieu se fait pour eux, comme dit l'Apôtre, « *tout en tous* » (I Cor., XV, 28) : c'est-à-dire qu'il leur communique, dans les proportions qui sont les leurs, tous les éléments de sa propre félicité. Sa science infinie devient leur science ; sa beauté infinie leur beauté ; sa gloire infinie leur gloire ; sa vie leur vie ; son bonheur infini leur bonheur ; son éternité leur éternité. Car, — et voilà le dernier trait qui achève le tableau, — non seulement les joies du ciel sont les plus pures, les plus nobles, les plus grandes, des joies vraiment divines ; non seulement elles ne supportent aucun alliage de peine ou de privation ; non seulement elles satisfont et dépassent toutes les aspirations ; mais encore, elles sont éternelles et ne doivent finir jamais...

Est-il possible, je vous le demande, de croire au ciel sans le désirer ? Est-il possible de nous savoir destinés à le posséder, de le croire proposé à nos efforts, sans aspirer de toutes nos forces à nous en rendre dignes ? Trouverez-vous donc sur la terre une félicité capable de vous faire oublier et négliger celle-là ? — Bien au contraire, la vie présente ne vous offre guère que des amertumes et ne vous fait guère entendre que des menaces. Tout à l'heure, nous parlions de ses beautés et de ses joies. Mais ce côté favorable de l'existence terrestre tient peu de place dans la pratique, et, par ailleurs, il s'y joint des mélanges qui le gâtent et le restreignent à de bien étroites limites. La plupart des plaisirs d'ici-bas ne flattent les sens qu'en dégradant les âmes ; et ceux qui plaisent à la conscience exigent presque

toujours l'immolation de la chair. Il est rare aussi que nous soyons longtemps heureux et qu'à défaut de la mort, des deuils ou des revers ne viennent pas nous faire expier, comme si c'était un crime, la prospérité passée. Les sages de tous les siècles ont tenu, et avec raison, les félicités de ce monde pour des félicités trompeuses. La terre leur semblait méprisable, quand ils regardaient le ciel. — Et si tel était le sentiment des sages du passé, que doivent penser les sages du présent? Car enfin, il ne faut pas nous le dissimuler, la vie sur notre globe devient plus triste que jamais. Au temps où nous sommes, qui n'en a fait la remarque? les éléments se révoltent avec une violence inouïe ; les catastrophes les plus effroyables se multiplient ; la terre tremble sous nos pieds et s'agite dans des convulsions qui ruinent des provinces entières ; les peuples semblent saisis de vertige et se précipitent en aveugles vers les pires cataclysmes ; à tous les points de l'horizon, nous n'apercevons que des nuages chargés de foudre ; et, comme on dit parfois au milieu de nous, il ne fait plus bon vivre et le monde devient plus inhabitable que jamais...

Comprenons donc que si la vie présente repousse de toute part nos désirs et ne nous offre plus rien à quoi nos cœurs puissent se fixer, l'heure est venue, et bien venue, de les tourner vers le ciel. Reprenez, puisque tout vous y contraint, les sentiments de S. Paul. Fixez là-haut vos aspirations et vos espérances. Et si quelqu'un vous demande : « Pourquoi ces regards et ces désirs? » vous lui répondrez : « Nous regardons là-haut parce qu'ici-bas nous sommes en exil et que cet exil nous devient trop dur ; nous désirons le ciel, parce que le ciel est notre destinée, parce que le ciel est notre patrie, parce que le ciel nous promet un bonheur que la terre ne nous donne pas, bonheur parfait et qui ne finira jamais... »

II

J'ai dit, dès mes premières paroles, que si le désir du ciel est fondé en raison, il est aussi chose utile et facilite au plus haut point la vie chrétienne.

Permettez-moi de démontrer en quelques mots cette autre vérité.

1. D'abord, le désir du ciel plaît à Dieu et mérite sa faveur.

Lorsque le Père qui est là-haut nous a préparé ce paradis dont nous avons esquissé les splendeurs, il nous a fait la plus belle de toutes les destinées. Sa toute-puissance elle-même ne réussirait point à faire rien de plus parfait. — Cette destinée, vous vous l'expliquez aisément, nous devons l'apprécier comme elle le mérite, l'estimer hautement, et, par suite, y aspirer avec ardeur. L'oublier, n'en avoir aucun désir, serait en faire peu de cas. Et cette sorte de mépris rejaillirait sur Celui qui nous y appelle.

Dieu avait ménagé aux enfants d'Israël, dans la Terre promise, un magnifique héritage. Quand ceux-ci semblaient y renoncer, n'y point tenir et préférer les viandes et les oignons d'Egypte, Dieu s'en offensait et les punissait. « *Ils ont tenu pour néant,* disait-il, *une terre digne de tous les désirs.* » (Ps. cv, 24). — Nous devons en dire autant, et dans une plus large mesure, de l'oubli du paradis. Notre ciel est vraiment digne de tous les désirs. C'est une faute de le tenir pour néant, ou d'agir comme si on le tenait pour néant. Au contraire, l'estimer, le souhaiter, l'appeler de tous les vœux, se déclarer prêt à tout pour s'en assurer la possession, c'est un hommage rendu au Dieu qui l'a fait si beau et qui nous y appelle. C'est mériter, par là même, son concours et sa bénédiction.

2. En second lieu, le désir du ciel constitue, dans toutes les situations où peuvent nous faire passer les hasards de la vie, un encouragement puissant et sûr, par l'effet duquel nous resterons fidèles à tous les devoirs.

Il nous console dans nos peines. — Il nous rappelle qu'elles ne doivent pas durer toujours, mais qu'un temps viendra où elles prendront fin et où Dieu lui-même, de sa main divine, essuiera les larmes dont elles auront rempli nos yeux. Il nous engage aussi à les sanctifier, et, par là, à les rendre méritoires et à en faire sortir, pour l'éternité, un surcroît de bonheur. — Dites-vous ces choses-là, vous qui souffrez : elles vous rendront l'espérance et l'énergie. Rien ne fortifie une âme crucifiée à côté de Jésus-Christ, comme de lui entendre dire : « *Aujourd'hui,* — où demain, — *vous serez avec moi dans le paradis.* » (Luc, XXIII, 43).

Le désir du ciel aide à vaincre les tentations. — D'où vient la puissance de séduction des tentations?... Du plaisir qu'elles promettent. — Mais ce plaisir ne perdrait-il pas de ses attraits, si le regard se portait vers les joies du paradis? Celles-ci sont plus dignes de l'homme, puisqu'elles sont plus nobles et plus pures. Elles sont aussi beaucoup mieux dans ses intérêts, puisqu'elles sont plus grandes et plus durables. Il suffirait donc à l'âme tentée, de mettre en parallèle les grossières satisfactions du vice et les divines récompenses de la vertu, pour s'assurer la victoire. — Ce que je dis des plaisirs, entendez-le des honneurs et de la fortune : la pensée du ciel, où les honneurs sont plus grands et la fortune mieux assise, neutralisera toutes leurs séductions. Elle a toujours aidé ceux qui l'ont eue à mépriser les promesses par lesquelles on s'efforçait de les détourner des sentiers de la vertu et de l'honneur. — Moïse avait raison quand il préférait, aux trésors des Egyptiens, l'humilité du Christ ; mais, dit S. Paul, c'est qu' « *il regardait la récompense.* » (Hébr., XI, 26).

Enfin, le désir du ciel donne la force de pratiquer toutes les vertus. Il promet à toutes un salaire infiniment supérieur aux sacrifices qu'elles imposent. Il promet à la foi des clartés, à l'humilité une gloire, à l'obéissance une royauté, à la probité une opulence, au travail un repos, à la pureté une allégresse, à la sobriété des jouissances, à la piété des extases, à la vie chrétienne une béatitude, qui dépassent tous les rêves. Fallût-il, pour les observer, s'élever jusqu'à l'héroïsme, subir la persécution, donner sa vie et verser son sang : le souvenir du ciel en

rendrait capable, parce que le ciel a de quoi payer surabondamment tout cela. — Le dernier des sept frères dont le livre des Macchabées raconte l'histoire, le jeune Symphorien d'Autun, et bien d'autres encore, n'étaient que des enfants. Tous pourtant eurent le courage de livrer aux bourreaux leurs membres et leur tête. C'est qu'une pieuse mère leur avait dit : « *Mon fils, regarde le ciel !* » (II Mach., VII, 28). Ils avaient regardé le ciel ; et ils avaient pris dans ce regard le courage du martyre...

* * *

Je m'arrête ici.

Mais, avant de finir, laissez-moi vous exhorter à vous corriger de l'oubli du ciel, à vous le rappeler souvent, à le désirer de toute l'ardeur dont vous êtes capables. Il mérite tout cela ; et rien ne vous aidera, comme ce souvenir, à vaincre les séductions du vice, à triompher des épreuves de la vie et à pratiquer la vertu.

Moïse, dans son cantique, dit que les aigles aiment à déployer leurs ailes en présence de leurs aiglons et à voler au-dessus d'eux, afin de leur apprendre à voler. Dieu, ajoute-t-il, en a fait autant. (Deut., XXXII, 11). — Jamais Dieu, si je ne me trompe, n'a aussi vraiment déployé ses ailes devant les hommes et ne s'est envolé au-dessus d'eux comme au jour de l'Ascension. Et il l'a fait, lui aussi, comme les aigles, pour apprendre à ses enfants leurs propres ailes et à s'envoler à leur tour... Profitons, pour notre part, de cette solennelle et magnifique leçon. Je veux dire : en ce jour anniversaire de celui où l'Aigle divin, celui dont nous sommes les aiglons, s'est envolé vers le ciel, prenons notre vol, nous aussi, vers ce monde supérieur où il nous a précédés. Apprenons de son exemple à déployer les ailes de notre esprit et de notre cœur, la foi et le désir, et rendons-nous par là capables de reprendre, quand il nous y appellera, le lumineux et royal chemin qu'il a suivi pour remonter vers son Père. Ainsi soit-il !

II

L'AVANT-GOUT DU CIEL

Vado parare vobis locum.
Je vais vous préparer une place. (Jo., XIV, 2).

Mes frères,

Ces paroles de N.-S. Jésus-Christ furent dites par lui aux Apôtres aussitôt après la dernière Cène, quelques instants seulement avant la Passion. Elles illuminent le mystère de l'Ascension de la même clarté qui enveloppe toute la vie du Sauveur. S'il a pris un corps humain, s'il a travaillé longtemps dans le silence, s'il a prêché, s'il a accompli des miracles, s'il a souffert, s'il est mort, s'il est ressuscité, tout cela est pour nous ; et de même, s'il monte aujourd'hui au ciel, par un dernier prodige de sa puissance, ce n'est pas seulement pour recevoir de son Père, à la vue et aux acclamations des anges et des justes, le trône auquel il a droit, mais c'est aussi pour nous ouvrir les portes de l'éternelle félicité.

Cependant, ce n'est pas du ciel que je voudrais vous entretenir aujourd'hui. Je voudrais vous dire que Jésus, dans sa hâte de nous rendre heureux, veut que notre existence ici-bas soit un avant-goût du paradis. Oui, il dépend de nous que notre âme, malgré les luttes et les tristesses de la terre, goûte un bonheur sans mélange. Et comment cela ? Tout simplement en étant chrétiens, vraiment chrétiens, et en aimant le bon Dieu de tout notre cœur.

Telle est la vérité que je vais développer devant vous. Ce n'est pas seulement l'*espérance* d'une béatitude sans fin que la fête de l'Ascension nous apporte, c'est la *possession* d'une félicité anticipée qu'elle nous offre. A nous de le comprendre et d'en tirer des conclusions pratiques pour la direction de notre vie.

I

Commençons par une simple constatation.

La théologie nous enseigne qu'il n'y a pas de différence essentielle entre la grâce et la gloire. Dans l'une comme dans l'autre, c'est Dieu qui se donne à nous, qui nous admet à l'honneur de son amitié, et qui veut combler tous nos désirs. C'est bien ce que nous enseigne Notre-Seigneur lui-même quand il nous dit ces paroles si claires : « Si quelqu'un mange ma chair et boit mon sang, il a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI, 55).

Vous remarquez bien que Jésus ne dit pas : « Il aura », mais « il a dès maintenant la vie éternelle » ; autrement dit : « celui-là commence dès à présent son paradis. »

Bossuet, avec son habituelle précision, formule cette doctrine si consolante quand il dit : « La vie de la grâce et la vie de la gloire est la même ; d'autant qu'il n'y a d'autre différence entre l'une et l'autre, que celle qui se rencontre entre l'adolescence et la force de l'âge. Là elle est consommée ; ici elle est en état de se perfectionner ; mais c'est la même vie... d'autant que cette gloire n'est autre chose qu'une certaine découverte qui se fait de notre vie cachée en ce monde, mais qui se fera paraître tout entière en l'autre [1]. »

La conséquence de cette vérité est facile à déduire : la vie de la grâce que nous devons mener ici-bas est exactement la même que la vie de la gloire que nous aurons au ciel ; donc, notre paradis peut commencer sur la terre. Quelques réflexions nous aideront à le comprendre encore mieux.

Où se trouve le siège de notre bonheur ? Evidemment, c'est dans notre cœur. Eussions-nous à notre disposition tous les honneurs, toutes les richesses, toutes les satisfactions, tous les plaisirs que la terre peut nous offrir, si notre cœur n'est pas content, tout cela ne fera que nous importuner au lieu de nous réjouir. « Le bonheur n'habite pas toujours sous les lambris dorés », me disait un jour une grande dame. Combien elle avait tristement raison !

Que faut-il donc pour que le cœur humain soit heureux ? Oh ! peu de chose, mais peu de chose qui

[1] 2e Sermon pour la fête de tous les Saints.

est beaucoup, et qui est tout pour lui : il faut qu'il aime et qu'il soit aimé.

Prenez l'être le plus délaissé, le plus éprouvé, le plus malheureux qu'il soit possible d'imaginer : apportez lui un peu d'affection, et aussitôt sa peine lui deviendra moins amère ; donnez-lui un amour grand, et beau, et pur, et non seulement il oubliera sa peine, mais encore il la bénira, si c'est elle qui lui aura valu de ne plus être seul et d'être aimé comme il avait soif de l'être.

S'il en est ainsi de l'amour humain si faible, si imparfait, si inconstant, si imprégné d'égoïsme, qu'en sera-t-il de l'amour de notre Dieu ? Ici tout est pur, tout est généreux, tout est sage, tout est puissant, tout est fidèle. Avec lui, pas de supercherie à craindre, car cet amour a fait ses preuves à Bethléem, à Nazareth, sur tous les chemins de la Judée, sur la Croix, sur tous les autels du monde. Avec lui, pas de refus à craindre, parce qu'il n'aspire qu'à se donner. Avec lui, pas d'égarements à craindre, car il est la voie qu'il faut suivre, la vérité qu'il faut croire et la vie qu'il faut vivre.

Mais pourquoi faire des comparaisons ? Est-ce que les aspirations de notre cœur ne sont pas infinies ? Est-ce qu'il est jamais complètement rassasié par les joies qu'il rencontre ici-bas ? A des besoins infinis, il faut des satisfactions infinies, et seul l'amour de Dieu peut les donner, et les donne en effet.

Enfin une dernière remarque s'impose que S. Augustin formule ainsi : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Voyez l'aiguille aimantée : elle est faite pour se diriger vers le nord, et elle est inquiète, elle s'agite, elle se démène, on dirait qu'elle souffre tant qu'elle ne l'a pas trouvé. Mais quand elle l'a rencontré, elle s'apaise, elle se fixe, elle se repose, elle est heureuse.

Heureuse de même, l'âme humaine, quand elle s'est fixée en Dieu. C'est bien ce que chante notre beau cantique sur la vie du vrai chrétien :

Chéri de celui qu'il adore,
Son bonheur le suit en tout lieu.
Que peut-il désirer encore
Quand il est l'ami de son Dieu ?

II

Voilà, mes f., ce que nous dit la raison éclairée par la foi. La même doctrine nous sera enseignée par les paroles et les exemples des saints. Aussi bien ont-ils leur mot à dire en ceci, eux qui ont si bien pratiqué cette vie pour Dieu, qui est l'avant-goût du ciel.

Ecoutons-les parler.

S. Paul d'abord : « Nous savons, dit-il, que tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Rom., VIII, 28). Quelle parole ! Ainsi, quand on aime le bon Dieu, il n'y a rien qui ne puisse contribuer à notre bien, et par conséquent à notre bonheur.

Rien ! « pas même nos péchés, » ajoute S. Augustin. En effet, nos fautes, quand nous en avons le repentir sincère, nous mettent dans l'humilité, nous engagent à nous tenir sur nos gardes en nous avertissant de notre faiblesse en face des occasions mauvaises, nous rendent indulgents pour les fautes de nos frères, et enfin nous stimulent pour que, par nos efforts et notre pénitence, nous réparions le tort que nous avons fait à la gloire de Dieu.

Aussi le même S. Paul a-t-il pu dire : « La piété est utile à tout, car elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. » (I Tim., IV, 8).

Quoi donc ? Est-ce que la vie chrétienne est un préservatif assuré contre la souffrance ? Hélas, non ! La terre a été pour les saints comme pour nous, un lieu d'épreuves et une vallée de larmes. Mais l'âme fidèle sait que si elle souffre, ce n'est point par l'effet d'une aveugle fatalité, mais par la permission d'un Dieu qui est la bonté même, d'un Dieu qui a souffert pour nous plus que nous ne pourrons jamais souffrir pour lui ; d'un Dieu qui nous offre par la tribulation le moyen d'expier nos fautes, de ressembler davantage à notre Sauveur et de gagner le ciel. Jésus nous a aimés en souffrant pour nous ; nous l'aimons en souffrant pour lui, et ainsi s'explique le cri surhumain que poussait S. Paul quand il disait : « Je surabonde de joie dans toutes mes peines ! » (II Cor., VII, 4).

J'ai connu, pour ma part, une femme chrétienne qui avait compris ces choses, et qui ne craignait pas de m'écrire ces mots qui ne peuvent être compris que par les belles âmes : « Je n'ai jamais été si heureuse que depuis que je suis si malheureuse. »

Après cela, comme on trouve justes les paroles de l'*Imitation :* « Avec Jésus, la vie est un doux paradis ; sans Jésus, c'est un horrible enfer ! » (Liv. II, ch. VIII, n. 2).

S. Philippe de Néri était parfois tellement rempli de bonheur qu'il s'écriait : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ! » Quand il fut, à l'âge de quatre-vingts ans, sur le point de mourir, on lui apporta le saint Viatique ; alors il se souleva sur sa couche et s'écria : « Voici celui qui fait toute ma joie, voici mon amour et mes délices ! Donnez-moi celui que j'aime, donnez-le-moi vite ! » Est-ce que la mort elle-même, avec de tels sentiments, est encore cruelle ?

III

J'entends bien votre objection. « Ce sont là, dites-vous peut-être, des exemples et des paroles d'âmes saintes, c'est-à-dire d'âmes héroïques dans leurs efforts et sublimes dans leurs sentiments. Hélas ! l'héroïsme et la sublimité ne sont pas le partage du grand nombre, de ce grand nombre dont nous faisons partie. »

Admettons cela. Récusez, si vous voulez, les exemples et les paroles des saints. Récuserez-vous de même les preuves que je vais trouver dans votre vie à vous ?

Il vous est arrivé certainement de rencontrer des personnes vraiment chrétiennes, consciences humbles et droites à la fois, vivant sans bruit dans l'accomplissement fidèle de leurs devoirs de piété, de leurs devoirs de famille et de leurs devoirs d'état. Epouses ou mères, maîtresses ou servantes, commerçantes ou ouvrières, employées ou patronnes, elles sont fidèles à leurs obligations envers Dieu,

envers le prochain, envers elles-mêmes. Parce qu'elles sont justes, on les estime ; parce qu'elles sont bonnes, on les aime. Bien plus, on les envie, parce qu'elles sont heureuses. En les voyant toujours rayonnantes d'une paix intérieure, les âmes tourmentées viennent les trouver pour avoir le secret de leur sérénité, et ainsi, sans attirer l'attention, rien que par leur exemple, elles exercent le doux apostolat du bonheur.

Mais pourquoi vous parler des autres ? Est-ce que votre propre expérience ne vous amène pas à la même conclusion ? Dites-moi, cherchez dans votre vie les jours où vous vous êtes sentis le plus parfaitement heureux : est-ce que ce ne sont pas les jours où votre cœur, rempli d'amour pour Dieu, jouissait délicieusement de sa présence et se donnait entièrement à lui ?

Autre question :

Avez-vous pu jamais commettre une faute, même légère, une résistance à la grâce, sans sentir aussitôt votre joie intime ébranlée ? Et quand c'était, par malheur, un péché grave, n'était-ce pas un écroulement qui se produisait en vous ? A la lumière succédait la nuit ; au calme, la lutte ; à la paix, le remords. L'esprit mauvais qui vous avait pris au piège de ses appâts perfides, vous faisait durément subir sa loi infâme. Votre bonheur était parti.

Au contraire, est-ce que tous vos efforts pour le bien n'ont pas été immédiatement suivis d'un accroissement de joie ? Vous eussiez cru qu'une voix très amie, la voix même de Dieu, venait murmurer à votre oreille ces mots si doux à entendre : « Mon enfant, je suis content de toi ! »

Non, la vie chrétienne que certains représentent comme chagrine et pénible à cause de ses préceptes, ne mérite pas leurs sarcasmes. Méprisons leurs railleries et leurs rires qui sonnent faux, et prêtons plutôt notre confiance à cet écrivain peu suspect, à Montesquieu, qui a laissé échapper cet aveu : « Chose admirable ! la Religion chrétienne qui semble ne pas avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ! »

* * *

O mon Dieu, il est bien vrai, d'après tout cela, que « votre joug est doux et votre fardeau léger ! »

Vous ne voulez que notre bonheur, puisque, non content de nous réserver une béatitude ineffable pendant l'éternité, vous voulez encore nous en faire goûter les prémices pendant cette vie.

Comment pourrions-nous être assez oublieux de nos plus chers intérêts en même temps que de nos devoirs les plus sacrés ?

Comment pourrions-nous être assez insensés que de repousser les avances de votre divine bonté ?

Il n'en sera plus ainsi, ô mon Dieu, et puisque notre bonheur ici-bas et là-haut dépend uniquement de notre fidélité à vous appartenir, nous nous donnons à vous, tout entiers, de tout notre cœur, et pour toujours ! Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXV

5e Dimanche après Pâques

LA PERFECTION CHRÉTIENNE

Estote ergo vos perfecti.
Travaillez à votre perfection. (Matth., v, 48).

Mes frères,

Dieu impose à toute créature humaine une perfection spéciale. Chaque âme doit avoir sa sainteté à elle, comme chaque visage a sa physionomie. La vie nous a été donnée pour accomplir cette grande œuvre, et quand, par un effort journalier, nous aurons atteint le degré de vertu auquel nous sommes appelés, le ciel sera notre récompense.

I

Lorsqu'on se propose quelque idéal, avant tout, il faut y mettre une volonté déterminée. Quelle est pour nous la vertu la plus nécessaire ? De même que Dieu destine certaines terres à une production plutôt qu'à une autre, et pour cela les rend favorables à telle ou telle semence, toute âme a reçu de sa bonté des inclinations à une vertu plutôt qu'à une autre. Mais, à réfléchir tant soit peu, étant donnés les habitudes qui nous sont familières, le milieu et les circonstances où la divine Providence nous a placés, les devoirs qu'elle nous prescrit, il nous est facile dans l'ordre des vertus de faire notre choix. Et lorsque notre choix sera fait, nous apporterons chaque jour un effort soutenu à en poursuivre la pratique.

Dans les choses morales la volonté joue le premier rôle. Si le désir reste faible, on marche avec pesanteur, et pour la moindre difficulté on abandonne son dessein. Au contraire, si le désir est vif, la résolution ferme, on court dans la voie du bien, on a ce qu'il faut pour réussir, du moins avec la grâce de Dieu : car nous pouvons déblayer le sol, mais nous ne pouvons pas, sans le secours divin, faire éclore la vertu, pas plus que le jardinier qui émonde et greffe ne saurait amener l'éclosion sans la sève intérieure. La grâce, du reste, est à notre disposition : Dieu la distribue à l'âme de bonne volonté dans une mesure plus ou moins abondante, selon l'intensité de ses désirs.

II

Dans cette œuvre de perfection, où se rencontrent de multiples obstacles, nous devons prendre garde à la lassitude, au découragement. Pourquoi trouve-t-on si peu de personnes véritablement et excellemment vertueuses ? Le courage leur manque en face des sacrifices demandés. On voudrait être humble sans humiliations, pénitent sans douleurs, patient sans mépris, pauvre sans privations. C'est vouloir l'impossible. La vertu, en effet, a ses exigences ; le chemin par où elle nous mène n'est pas toujours semé de fleurs, et pour le suivre il faut savoir fouler aux pieds les oppositions et les plaintes de

la nature. Le marbre dont un sculpteur veut faire une belle statue doit être taillé et creusé très longtemps avant d'être achevé. Que de coups de ciseaux à donner pour faire un objet d'art, un chef-d'œuvre ! Le même effort s'impose à qui veut imprimer à la vertu sa forme parfaite ; nous n'y parvenons qu'après avoir brisé toutes les résistances que lui oppose notre nature déchue.

Notre vertu s'appliquera surtout à lutter contre les défauts contraires : à réagir par l'humilité contre des impressions d'orgueil, par la patience contre des mouvements de colère. Beaucoup observent la douceur, tandis que rien ne les contrarie, et d'autres l'humilité, pourvu qu'on ne les froisse jamais ; leur vertu est toute en apparence, ils ont de l'humilité et de la douceur simplement l'image. Une pierre de touche qui ne trompe pas sur la vraie valeur d'une vertu, c'est de voir si vous en pratiquez avec facilité les œuvres. La vertu n'est pas comme ces arbres de simple floraison et sans fruits ; de sa nature elle est active, se transforme chaque jour en habitudes et a son influence dans le détail de notre tâche quotidienne.

III

Pour arriver sous ce rapport à un résultat désirable, il convient de procéder non pas au hasard, mais avec méthode. Nous nous demanderons, le soir venu, par une courte réflexion, où nous en sommes dans la pratique de la vertu dont nous avons fait choix ; nous verrons les circonstances dans lesquelles notre volonté a su triompher et celles où nous avons cédé. Cela fait, nous reprendrons notre résolution avec une sollicitude plus courageuse et plus ferme encore, s'il est possible. Les créatures inanimées, ou purement sensitives, ne sont pas soumises à la loi du progrès, elles n'ont pas à se perfectionner ; pour nous, créatures intelligentes et libres, nous devons mener une vie progressive, être meilleurs demain qu'aujourd'hui et monter toujours plus haut sur l'échelle de la perfection.

Notre récompense sera le ciel. La plupart, souvent après de longs travaux, ne recueillent qu'une maigre moisson, quelques rares épis ; et parfois même, au lieu d'une récolte, c'est la ruine. Ici, et rien ne saurait mieux stimuler notre énergie, la récompense est certaine, et elle sera riche. A la fin de la journée, nous recevrons du Père de famille le salaire convenu, proportionnel au nombre et à la perfection de nos œuvres. « Vous nous l'avez promis, Seigneur ; et vous êtes fidèle dans vos promesses ! » Cette formule, que nous récitons matin et soir, doit nous inspirer toute confiance : « Vous nous l'avez promis, Seigneur ; et vous êtes fidèle dans vos promesses ! »

* * *

Il ne faut pas dire : « Je veux être saint. » Il faut dire : « Je veux avoir telle vertu. » A cette tâche mettons-nous de bonne heure. Il n'est plus temps de commencer à bien vivre quand la mort approche. Travailler à notre progrès spirituel sans un retour sur nous-mêmes, faire de notre vie un hymne à la gloire de Dieu, aller dans le bien jusqu'à l'idéal : voilà notre devoir. Si Dieu a voulu placer le ciel au-dessus de nous et à une grande hauteur, c'est pour nous apprendre qu'une âme ne peut y parvenir qu'en s'élevant aux cimes de la vertu. Que telle soit notre ambition de chaque jour ! Ainsi soit-il.

XXVI

Ascension

LE CIEL, RÉCOMPENSE DU MÉRITE

Reddet unicuique secundum opera ejus.
Dieu donnera à chacun selon ses œuvres. (Rom., II, 6).

Mes frères,

Il y a dans la religion des vérités qui demandent à être raisonnées : ce sont les dogmes sévères. En retour, quand il s'agit du ciel, notre esprit et notre cœur se mettent aisément d'accord avec notre foi : la foi nous devient naturelle comme le désir du bonheur, comme le sentiment de l'espérance. C'est vers le ciel que s'élèvent aujourd'hui nos regards. « Je m'en vais, disait le Sauveur à ses disciples dans un adieu suprême, je vais prendre possession de la gloire qui m'est réservée et vous préparer une place. » Oui, nous avons tous notre place au ciel. Mais, il importe de ne pas l'oublier, le ciel sera exclusivement la récompense du mérite.

I

Dieu, maître souverain de ses richesses, pouvait nous les donner gratuitement. Il pouvait, ne consultant que sa bonté, nous appeler à la gloire sans aucun effort personnel. Il ne l'a pas voulu, et le partage du ciel doit être pour nous le prix du mérite, à l'exclusion de tout autre titre.

Dans les récompenses du monde, fragiles, éphémères, que de choses opposées à la sincérité et à la justice ! On les obtient par crédit ou par flatterie ; le hasard, la bonne fortune quelquefois, et le plus souvent l'iniquité en décident. On cherche à surprendre dans le monde les dispensateurs de la gloire, et ceux-ci pour la plupart en distribuent les profits, non pas selon le degré de leur estime, mais selon l'importance de leur intérêt. Ainsi vont les choses humaines, et nous ne saurions espérer qu'elles prennent un autre cours.

Tout différemment se règlent les choses divines. S. Paul n'appelle-t-il pas le ciel une couronne de justice, *corona justitiæ,* une couronne de vertu, *corona virtutis?*

Cette couronne sera donnée suivant les règles d'une équité rigoureuse, sans aucun égard pour les personnes ou pour le rang. Que l'on porte une épée ou une houlette, que l'on manie un pinceau ou une plume, que l'on tienne un compas ou une pioche, peu importe : avantages de la fortune, distinctions sociales, qualités de l'esprit, rien de tout cela ne pèse dans la balance éternelle. Pour nous couronner, Dieu ne s'inquiétera pas si nous

avons jeté plus ou moins d'éclat en passant dans le monde, mais il nous demandera seulement les vertus que nous aurons pratiquées. Devoir rude et obscur, ou devoir éclatant, il additionnera tout ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas, en tenant compte simplement du mérite.

L'ouvrier qui travaille avec honneur pour faire vivre sa famille et l'homme qui met sa fortune au service de la charité méritent également. Vous qui donnez l'exemple du support courageux et constant des difficultés de la vie ; vous qui connaissez l'injustice et l'ingratitude des hommes ; vous qui pleurez en silence sous le regard de Dieu et dont les jours sont un long martyre, vous méritez. Pour le soldat mort sur le champ de bataille dans un sillon ignoré, et pour le soldat heureux que la patrie récompense, c'est encore le mérite. Le laboureur qui conduit sa charrue ou lie ses gerbes et le général qui mène son armée au combat, la pauvre mère qui raccommode les vêtements de ses fils à la lumière d'une lampe fumeuse et le diplomate qui traite du sort des peuples, méritent au même titre.

A emprunter le langage de l'Ecriture, le ciel est pour ceux dont le cœur aura thésaurisé l'or de l'amour parfait (Mat., VI, 20), pour ceux dont la foi, comme un argent sans alliage, sera demeurée à l'abri de la rouille (Jac., V, 3), pour ceux dont les orages de la vie et l'épreuve auront embelli la vertu. Nous servons un maître économe qui ne laisse rien perdre, pas même une goutte de nos sueurs, pourvu que nous apportions à le servir une conscience sans tache. Une journée de labeur, le verre d'eau froide de la charité, les deux deniers de la veuve, une larme versée nous vaudront un degré de gloire et attacheront un diamant de plus à notre couronne. Ce qui est le résultat de la faveur peut être un privilège, si vous le voulez, ce ne sera jamais un droit : car la faveur n'est pas le mérite ; tandis que, pour le ciel, Dieu pèsera nos actes dans la balance de son sanctuaire, et le mérite seul, mis à l'épreuve de son jugement, fera la décision de notre sort.

II

Le mérite, je le sais, évoque une idée d'abnégation et de dévouement ; à cause de cela, il n'est pas rare d'entendre, même sur des lèvres chrétiennes, des paroles comme celles-ci : « Oh ! combien le ciel coûte cher ! » On oublie qu'en multipliant les sacrifices sur la terre, on multiplie pour le ciel ses richesses.

Dans le monde encore on voit la médiocrité l'emporter sur la valeur. L'éclat du mérite n'est pas là où il plaît au monde de le placer, et nous en sommes journellement témoins. Dieu permet qu'il en soit ainsi pour montrer le peu de discernement des hommes, et pour nous faire désirer davantage, en nous détachant de la terre, le royaume du ciel.

Si nous ne pouvons posséder le ciel sans l'avoir mérité, la jouissance en sera d'autant plus douce que nos mérites auront été plus parfaits. La mesure de notre désintéressement sera celle de notre salaire ; cinq talents de mérite produiront cinq talents de gloire, et, suivant les lois de la justice distributive, nous serons plus ou moins élevés selon que nous aurons plus ou moins travaillé. Aux âmes médiocres, éprises d'elles-mêmes jusque dans la pratique du bien, un bonheur ordinaire ; aux âmes héroïques, un bonheur complet.

Lorsqu'on étudie le firmament, il est facile de voir que toutes les étoiles n'ont pas la même clarté. Il y a des étoiles de première grandeur, et il y en a d'autres de seconde et de troisième grandeur. Ainsi, ajoute l'apôtre S. Paul, pour les élus, il y aura des degrés de gloire et des places marquées. Une auréole de lumière spéciale entourera les Docteurs ou les amis de la science ; pour ceux qui se présenteront au banquet éternel avec la blanche parure de la robe nuptiale, il y aura aussi une gloire à part ; mais dans l'ordre des préséances divines, la couronne du martyre surpassera en éclat toutes les autres.

Chacun recevra un bonheur proportionné à son travail et à sa fidélité. C'est le même Dieu que les élus verront, mais ils le verront diversement. Plus intime aura été leur amour, plus vif sera pour eux le rayonnement de la vision béatifique.

Courage donc ! Si sur la terre le temps efface le mérite, au delà du temps, dans ce nouvel ordre de choses qui commence avec l'éternité, ce que nous faisons pour Dieu, jusqu'à la moindre parcelle, du moment que nous l'avons fait, est écrit dans le livre de vie et en caractères ineffaçables. Mais courage surtout : car la félicité du ciel où tout se paie « jusqu'au dernier centime, dit l'Evangile, *usque ad ultimum quadrantem,* » nous sera d'autant plus largement donnée que nous l'aurons achetée avec plus de patience, d'efforts et de sacrifices. Quand le laboureur confie le grain au sillon qu'il vient de creuser, il ne compte pour rien la fatigue, sachant qu'il moissonnera des gerbes abondantes là où il aura abondamment semé. Quand le soldat s'expose aux hasards de la guerre, l'image et les souvenirs de sa patrie raniment son ardeur. Nous aussi, nous avons une patrie à gagner : le ciel, où des millions et des millions d'années passeront avant que notre bonheur soit à peine à son aurore.

Prenons garde de nous laisser émouvoir par le spectacle de la prospérité des méchants ou des épreuves des justes. Un jour, enfin, aura lieu le partage du mérite. Alors, quelle humiliation pour ces hommes, lorsqu'après avoir occupé des emplois, des dignités élevées, et reçu, malgré leurs crimes, tous les applaudissements, il leur faudra subir le sort assigné par une exacte justice ! Quelle gloire au contraire pour les âmes fidèles, méconnues, dont les sacrifices furent à la fois si méritoires et si obscurs ! Dieu, se souvenant de leurs vertus et de leurs œuvres, les appellera à la première place. Sachons nous pénétrer de cet enseignement, et il n'y aura pas de fardeau que la pensée du ciel ne rende léger, pas de tristesse qu'elle ne parvienne à dissiper, pas d'amertume qu'elle ne puisse changer en douceur.

* * *

David, pressentant la gloire, les harmonies du ciel, disait : « Qui donc, Seigneur, pourra habiter dans vos parvis ? » Et le Saint-Esprit lui inspirait cette réponse : « Celui dont la vie est sans tache et dont la justice règle les actions. *Innocens manibus et mundo corde.* » (Ps. XXIII, 4). O mon Dieu, si ceux-là seulement qui vous auront aimé ici-bas vous verront au ciel, combien, malgré peut-être les apparences d'une vie chrétienne, à qui le ciel sera fermé ! Au lieu de nous laisser éblouir par le mirage de la fortune ou de l'ambition, élevons nos âmes au-dessus de notre tâche quotidienne, travaillons avec courage pour le ciel et travaillons jusqu'à la fin. C'est à la fin de la journée que Dieu paie ses ouvriers, et ne l'oublions pas, le salaire sera toujours proportionné au labeur accompli, le degré de béatitude au degré de vertu. Ainsi soit-il.

XXVII

Fête de sainte Jeanne d'Arc

LA PUCELLE DE DOMREMY

Mes frères,

Depuis Neufchâteau jusqu'à Vaucouleurs, la Meuse, venue du plateau de Langres, coule entre deux longues chaînes de collines, l'une et l'autre tapissées de vignes et couronnées de bois. Des collines aux rives du fleuve s'étend une magnifique prairie, tout émaillée, à chaque printemps, de mille fleurs. C'est « l'exquise vallée serpentante où les peupliers frissonnent. » Çà et là, des villages apparaissent sur les rives du fleuve ou au flanc des coteaux qui le dominent. Le plus humble et le plus illustre à la fois est Domremy-la-Pucelle.

I

Lorsque vous entrez à Domremy, vous dirigez vos pas vers une modeste demeure, au toit incliné et aux murailles vieillies, et en y pénétrant il vous semble pénétrer dans un sanctuaire.

C'est là que, le 6 janvier 1412, en la fête des Rois, naquit la Libératrice de la France. Son père, Jacques d'Arc, originaire de Ceffonds, était champenois, et sa mère, Isabelle Romée, originaire de Vouthon, près de Gondrecourt, était lorraine. Aussi bien, dit un vieil historien, « devait-on retrouver en Jeanne d'Arc, avec la douceur champenoise, la naïveté mêlée de sens et de finesse qu'on admire dans Joinville. »

Entre ces murs, toute petite encore, elle apprit sur les genoux de sa mère à joindre pieusement ses mains pour la prière, et à réciter l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres. Elle apprit aussi à filer et à coudre ; et si bien, disait-elle, « qu'elle ne craignait pas les meilleures ménagères. » Tout parle dans cette humble demeure, jusqu'à ce morceau de bois destiné à soutenir la pauvre lampe qui le soir éclairait le travail de Jeanne d'Arc et de sa mère.

Mais rien ne parle davantage que la chambre où la Pucelle a laissé l'empreinte de ses genoux et le parfum de ses vertus. C'est là qu'elle entendit souvent, dans le silence et le recueillement de la prière, les voix des anges et des saintes, de S. Michel, de sainte Catherine, de sainte Marguerite. Et « ses voix » lui disaient : « Jeanne, Jeanne, sois bonne et pieuse, va souvent à l'église. » Elles lui disaient encore en syllabes bien distinctes : « Va, va, fille de Dieu ! » se faisant de plus en plus pressantes pour l'appeler au salut de la France, alors si menacée, et qu'elle chérissait d'ailleurs d'un amour tendre et profond.

La vie de son petit village plaisait à Jeanne d'Arc. Elle en aimait la solitude, l'air pur, le ciel plus découvert. Active, soumise, laborieuse, ses compatriotes l'appelaient « la petite bergère. » En été elle conduisait le troupeau de son père à l'ombre des grands arbres du Bois Chenu, ou sur la colline voisine, près de la chapelle dédiée à Notre-Dame de Bermont. Quelquefois elle aidera son père dans les durs travaux de la culture, maniant, s'il faut en croire les dépositions de ses contemporains, la bêche et le hoyau, comme l'aiguille et la quenouille.

Au milieu de ce calme paysage, Jeanne grandissait parmi les siens et parmi les fleurs des champs, simple et pure comme elles. Dès la plus tendre enfance, elle partageait volontiers son pain avec les pauvres et les mendiants. Ses compagnes la respectaient presque à l'égal d'un ange. Nimbée de toutes les beautés et de toutes les vertus, « l'exquise sensibilité de son cœur ne s'épancha jamais que sur des objets innocents ou sacrés, comme ces fontaines qui n'égarent jamais hors de leur lit leurs ondes limpides. »

II

De la maison de Jeanne d'Arc à l'église paroissiale, il n'y a qu'un pas.

Dans ce modeste sanctuaire, le regard ne rencontre aucune richesse d'art ; mais comme il parle à l'âme et au cœur du pèlerin, et que de choses il évoque !

Malgré les transformations que l'église de Domremy a subies depuis l'époque de Jeanne d'Arc, quelques souvenirs demeurent. C'est encore le bénitier où elle prenait l'eau sainte en entrant ; ce sont les fonts baptismaux où elle reçut, avec le caractère du baptême, le nom que tant d'autres après elle devaient porter avec bonheur ; c'est même un débris de la Table sainte où elle fit sa Première Communion ; et ce sont encore quelques vieilles images ou statuettes qu'elle a vues et invoquées.

Sa présence dans cette église est pour ainsi dire réelle, et en y pénétrant, on croirait encore la voir.

Le son de ses cloches lui plaisait. Au foyer paternel, dans les travaux des champs, au milieu des pâtures où elle conduit son troupeau, à l'heure de l'*Angelus,* quand la cloche de Domremy enveloppe de prière la vallée de la Meuse, Jeanne tourne un regard attendri vers la chère église qui abrite

son Dieu, et elle s'agenouille pour offrir à la Vierge le salut de l'ange.

Chaque jour elle assiste à la messe et le plus souvent communie. A l'élévation, la vue de l'Hostie sainte la faisait pleurer. Mais sa joie est de recevoir Jésus et de se nourrir de lui. « Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô Seigneur ! » pouvait-elle dire avec le prophète. Et dans les célestes entretiens qui suivent son action de grâces, que de larmes de paix et d'amour tombent de ses yeux !

A l'église du village, comme à la demeure de famille, aux petits sanctuaires champêtres ou à l'orée des bois, et durant l'espace de six années, « ses voix » l'appelleront, lui parlant « de la grande pitié qui est au royaume de France. » Elle les écoutait telle que la statue de Chapu nous la montre, à demi agenouillée et les yeux profonds, les mains jointes tombant le long du corps. Plus tard, elle dira à ses juges : « Il ne s'est pas passé de jour que je n'aie entendu mes voix. » D'ailleurs, ne devait-elle pas soutenir la vérité de ses apparitions jusqu'au milieu des flammes du bûcher ?

Dans la paix du soir, elle revenait encore à l'église pour y répandre aux pieds de la Madone avec sa prière ingénue les brassées de fleurs qu'elle rapportait des champs, ou les couronnes qu'elle y avait tressées avec ses compagnes. Et, avant de prendre son repos, du fond de sa chambrette, à travers les vitraux du sanctuaire et à la lueur de la petite lampe eucharistique, son âme virginale se portait une dernière fois vers le tabernacle.

Telle fut Jeanne d'Arc à Domremy, humble et pieuse, mais admirée de Dieu et de ses anges. « Innocence de la vie pastorale, paix, silence des vallons, douceur du toit paternel, air embaumé de la maison de Dieu, parfums des campagnes, saintes joies de son matin, vous ne sembliez guère annoncer les pleurs du soir douloureux de sa vie. La bonté divine aime à ménager le jeune âge, elle ne jette pas d'ordinaire sur le front de l'aurore, sur ses teintes gracieuses, les noirs nuages de la tempête. Prévoyant un soir si orageux, Dieu prit en pitié Jeanne, sa douce petite créature, et répandit la paix sur son enfance, sur les premières heures du jour de sa vie, par une touchante compensation que le cœur rencontre presque toujours comme une loi providentielle qui le console [1]. »

* *

C'est par ces mains si belles et si pures que Dieu se préparait à sauver la France. « J'aurais mieux aimé, disait la pieuse enfant, filer auprès de ma pauvre mère, mais il faut que je parte, de par le Roy du ciel, mon droiturier et souverain Seigneur. » Après maintes prières, équipée à Vaucouleurs par le sire de Baudricourt, « simple petite paysanne, à l'âme fraîche et fleurie comme les champs où elle menait paître ses brebis, » elle dira adieu à sa chaumière, à son clocher, à tous les souvenirs de son enfance, et elle partira trouver le Dauphin et sauver la France. A toutes ses couronnes, l'Eglise vient d'ajouter l'auréole des Saints. Nous pouvons donc l'invoquer avec une filiale confiance : *Sancta Johanna, ora pro nobis !* Sainte Jeanne, priez pour nous ! Ainsi soit-il.

[1] Mgr Pie, *Discours et instructions pastorales*, t. I, p. 14-15.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

X

LE SCHISME

Pendant dix ans le sanctuaire fut désert et abandonné.

Le Concordat supprima l'évêché de Toul et N.-D. de Sion tomba sous la juridiction de Mgr d'Osmond, évêque de Nancy, qui l'érigea en succursale, avec Chaouilley pour annexe. L'abbé Henri, curé de Vaudémont, la desservit jusqu'en 1816. Il trouva sur l'autel de la Sainte Vierge de Vaudémont une statue de Marie haute de 90 centimètres qu'il plaça au fond de l'abside de Notre-Dame de Sion. C'est la Vierge à la colombe qu'on y vénère aujourd'hui. Il répara autant qu'il put les ruines de la Révolution, et les pèlerinages reprirent discrètement, jusqu'à la visite de Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, en 1825. Plus de dix mille pèlerins accoururent pour entendre sa vibrante parole de missionnaire.

Il avait séjourné à Jérusalem et Notre-Dame de Sion lui rappelait la Ville sainte. Il résolut d'y établir un Calvaire comme il avait fait au mont Valérien. Ce beau projet ne se réalisa que plus tard, mais il eut du moins la gloire de rendre aux pèlerinages leur splendeur d'autrefois. On revenait à Sion, comme le général Gérard, d'Haroué, pour remercier la Sainte Vierge de grâces signalées, ou pour accomplir des vœux faits pendant la tourmente.

Mais pour donner au pèlerinage une vitalité constante, pour réveiller et entretenir la foi, il fallait une communauté de prêtres, comme celle des anciens chanoines. Un bénédictin, dom Freschard, avait fondé à Vézelise la Congrégation des Frères de la doctrine chrétienne de Nancy. En 1837, le poids des années l'obligea à se démettre de ses fonctions de supérieur, et Mgr Donnet, coadjuteur de Mgr de Forbin-Janson, nomma à sa place l'abbé Léopold Baillard, curé de Favières.

Celui-ci transporta à Sion le siège de la Congrégation. Dès l'année précédente il avait acheté les maisons des Tiercelins. Il prit pour collaborateurs ses deux frères, prêtres comme lui, François et Quirin, répara les bâtiments, et y installa le noviciat avec un pensionnat. Les fêtes furent célébrées avec pompe au sanctuaire, les pèlerins affluèrent aux grandes fêtes, les chemins de Sion cessèrent de pleurer, les chants y retentirent, et les pèlerins charmés racontaient partout les merveilles de cette résurrection. Les Lorrains y accouraient par lon-

gues processions, surtout au mois de mai, dont les fêtes gracieuses enchantaient et rajeunissaient les âmes. Mgr Menjaud y vint en 1839, il donna la confirmation aux élèves du pensionnat et à quelques novices, et il fut touché de la ferveur de la communauté comme de la foi des populations.

Six ans se passèrent. Les frères Baillard avaient reçu de la charité des fidèles des sommes importantes. L'administration diocésaine estima qu'il était de son devoir de leur en demander l'emploi, car on lui signalait un manque d'ordre. Il y avait aussi manque d'unité dans la direction de la maison. Léopold Baillard chercha des faux fuyants, traîna les choses en longueur ; alors l'évêque de Nancy, justement mécontent, lui enleva sa charge de Supérieur. Les Frères le quittèrent et revinrent à Vézelise à leur berceau, où ils vécurent en toute soumission sous la direction du nouveau supérieur, M. Gridel, nommé par Mgr Menjaud.

Les trois frères Baillard demeurèrent à Sion dans leur maison, en état de rébellion. Leur évêque les interdit ; ils se soumirent en apparence en 1849, mais loin de renoncer à leurs errements, ils s'engagèrent dans l'hérésie, en s'affiliant à la secte de Vintras.

* * *

Léopold jouissait d'une grande autorité personnelle ; il avait du zèle, une parole remarquable, un prestige acquis par douze années de travaux et d'apostolat. Ses anciens paroissiens ne voyaient en lui que le curé qui les avait instruits, que l'apôtre de Notre-Dame de Sion et le gardien du sanctuaire. Ils ne se doutaient pas que son esprit avait été aigri par l'orgueil et perverti par de fausses doctrines. C'est seulement le 8 septembre 1850 qu'il enseigna publiquement ses erreurs et se constitua le chef d'une petite Eglise.

Aussitôt Mgr Menjaud lance contre Léopold une sentence provisoire d'interdit (12 septembre 1850), et charge M. le curé de Chaouilley du service de Sion. Le prêtre frappé répond à son évêque par une lettre insolente, et demeure à son poste, visite ses paroissiens, les endoctrine par sa parole fascinatrice, se déclare sacré Pontife par Jésus-Christ même, célèbre la messe en français dans son couvent et montre à ses fidèles des hosties teintes de sang, comme preuve évidente que sa mission vient de Dieu. La population écoute avec stupeur, quelques-uns avec admiration. Les femmes surtout se laissent gagner. Le curé de Chaouilley, impuissant à résister à ce torrent d'impiété, à ce courant de fanatisme, prévient son évêque, qui envoie, le 11 novembre, deux Oblats de Marie de la maison de Nancy pour combattre l'ennemi à Sion même. Les Pères Soullier et Conrard s'y succèdent de mois en mois, installés dans une humble ferme de Saxon. Mais ils prêchent au sanctuaire et dans les maisons, ils éclairent les paroissiens, montrent les frères schismatiques, enseignant sans mission, sans mandat, propageant les plus fausses doctrines. Ils catéchisent à l'église, reçoivent les pèlerins, reprennent les beaux mois de Marie où les fidèles retrouvent leurs chants traditionnels, des instructions qui leur font aimer et prier la Sainte Vierge, connaître la pure et sainte vérité catholique.

Marie bénit leur ministère, la grâce éclaira et toucha les cœurs ; pour les Pâques de 1851 presque tous les adhérents de Léopold revinrent à l'Eglise catholique, les abjurations commencèrent et le mois de mai acheva les conversions.

D'ailleurs les trois frères s'étaient déconsidérés par leurs manœuvres déloyales. Pour payer leurs dettes, ils durent vendre leur couvent qui tomba en des mains sûres. Leurs adeptes se divisèrent, on jetait à la face des trois frères le pillage de l'église, les aumônes dilapidées, leur gestion douteuse, si bien que, quand les Oblats revinrent à Nancy le 29 juin 1851, après avoir pacifié la paroisse, ils emportaient la reconnaissance et l'affection de toute la population, et leur Evêque heureux les combla de ses bénédictions.

Un prêtre voisin, M. l'abbé Noël, curé de Praye, fut chargé de la paroisse et du pèlerinage en attendant qu'on y plaçât un prêtre résidant. En avril 1852 il fit un rapport à Mgr Menjaud sur la situation religieuse de la paroisse : la secte y comptait encore quinze filles, sept femmes, sept garçons et sept hommes.

L'évêque de Nancy, par une ordonnance lue au prône le 13 juin 1852 par l'abbé Noël, défendit aux frères Baillard de porter l'habit ecclésiastique. Ils se retirèrent dans une maison de Saxon où ils célébraient leurs offices devant une quinzaine d'adeptes obstinés ; mais l'autorité judiciaire mit fin à ce culte clandestin, aidée énergiquement par le maire. Ce groupe schismatique fut dispersé le jour de la Pentecôte. François Baillard se défendit et frappa le maire ; de ce chef il fut emprisonné à Nancy. Léopold et ses adhérents disparurent. Ainsi finit ce malheureux schisme qui avait divisé tant de familles.

Mgr Menjaud plaça à la tête de la paroisse le P. Conrard, qui par sa piété et sa prudente vigueur avait extirpé l'hérésie. Les pèlerinages reprirent leur essor, les enfants de la Première Communion revinrent comme autrefois consacrer à Marie leurs pieuses résolutions, et à l'occasion du choléra de 1854, on vint de partout prier Notre-Dame de Sion d'écarter le fléau. Un jour, plus de trente paroisses s'y donnèrent rendez-vous.

Cette même année fut proclamé le dogme de l'Immaculée Conception, ce qui redoubla la dévotion envers la Vierge de Sion. En juin 1856, Mgr Menjaud y vint accomplir son pèlerinage, accompagné de Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur des Oblats, qui avait tenu aussi à visiter ses fils et à les féliciter.

Le schisme servit ainsi à produire un renouveau de foi, à provoquer une dévotion plus intense et plus démonstrative pour la Vierge de Sion, protectrice et patronne de la Lorraine.

XI

« CE NAME PO TÔJO »

Le P. Soullier, Supérieur des Oblats de Nancy, conçut alors le projet d'ériger sur la montagne de Sion un monument en l'honneur de Marie Immaculée : on agrandirait l'église d'une travée, et l'on élèverait devant l'église une belle tour, très haute, couronnée d'une statue de la Sainte Vierge.

Mgr Menjaud approuve ce magnifique plan, et, le 10 juin 1858, il pose la première pierre du monument. Un enfant du pays, M. Simon, de Praye, curé de St-Epvre de Nancy, lui apporte son aide généreuse.

Tous les évêques de Nancy favorisent chaudement cette entreprise.

C'est Mgr Darboy qui, avec son esprit pratique, rectifie le plan dont les proportions apparaissent exagérées, et qui, en octobre 1861, allait lui-même à Notre-Dame de Sion en pèlerinage et adressait à deux mille pèlerins une de ces allocutions enflammées qui allaient si bien à son genre d'éloquence. Quand il quitta Nancy en 1863, il n'y avait plus que deux adhérents au schisme des Baillard, encore n'était-ce plus affaire de doctrine pour eux, mais de rancune butée. La travée était achevée et la tour atteignait déjà la hauteur de dix-neuf mètres.

Mgr Lavigerie poursuivit l'œuvre avec l'ardeur qu'il apportait à toutes choses. Il couronna Notre-Dame de Bon-Secours, patronne de Nancy, et il se proposait de procéder aussi en 1867 au couronnement de Notre-Dame de Sion, patronne de la Lorraine, pour célébrer l'anniversaire séculaire de l'annexion de la Lorraine à la France. Mais il dut dire adieu à Nancy et prendre possession du siège d'Alger cette année là-même, le 10 mai. Toutefois avant de partir il confia officiellement l'achèvement de la basilique au P. Michaux, Oblat de Marie, dont le zèle et les aptitudes furent si bien reconnus qu'on le surnomma « le chevalier de Notre-Dame de Sion. » Mgr Foulon ratifia cet heureux choix, et il hérita de la vive dévotion de ses prédécesseurs pour Notre-Dame de Sion. Chaque année il venait faire une retraite sur la sainte Montagne. Son Mandement pour le couronnement de la Vierge de Sion est une œuvre d'érudition, de piété et d'éloquence qui obtint un vaste retentissement. Les aumônes affluèrent, toutes les bourses s'ouvrirent, les riches y prirent des offrandes généreuses, les pauvres leur modeste et précieuse obole. La construction de la tour monta rapidement et la dernière pierre en fut scellée le 19 novembre 1869. La statue fut commandée à M. Martin Pierson, de Vaucouleurs. On disposa des échafaudages solides pour l'élever jusqu'au sommet de la tour, car son poids était de 8.000 kilos et sa hauteur de sept mètres. Tous étaient dans l'allégresse ; le zèle infatigable du P. Michaux avait fait des merveilles ; le jour de l'inauguration était proche, tout était à l'espérance, quand la guerre avec l'Allemagne éclata le 19 juillet 1870.

Alors tout fut à la consternation. Les défaites se succédèrent, et une paix désastreuse fut conclue qui donnait aux Allemands une partie de la Lorraine.

L'évêque de Nancy ne se découragea point. Il fit reprendre les travaux. La statue arriva le 26 avril 1871. C'est le 9 septembre seulement que les ouvriers, après avoir assisté à la messe, procédèrent au montage. Le soir, la pieuse statue était installée à soixante mètres de haut, au-dessus de la tour, majestueuse et gracieuse à la fois, et les trois cloches de l'*Angelus,* baptisées le 22 août par Mgr Foulon, firent saluer par tous les villages d'alentour au soleil couchant Celle que l'Eglise déclare *electa ut sol.* Ce fut aussi pour les cœurs angoissés par la séparation brutale, par l'amputation de nos provinces, un signe et un commencement d'espérance. On allait traverser la nuit, puis brillerait enfin l'aurore de la délivrance. Car cet espoir n'abandonna jamais les cœurs lorrains, qui attendirent avec plus de certitude l'heure de la victoire et de la justice.

Marie regardait Toul, devenu le rempart de la France à l'Est, les paroisses qui travaillent et prient à ses pieds, elle les encourageait, elle les fortifiait, elle les bénissait, elle protégeait la Lorraine.

A quarante kilomètres elle pouvait apercevoir les pays qu'une politique rapace avait arrachés à la mère-patrie. Par son attitude calme et douce elle commandait la patience.

* * *

Le sanctuaire avait récupéré ses plus beaux trésors, parmi lesquels une relique de la Vraie Croix, avec quatre épines. Le duc Charles IV en avait fait présent aux Tiercelins. Pendant la Révolution un fidèle chrétien l'avait sauvée et remise à Vézelise. Mgr Foulon la partagea entre Vézelise et Sion. Il avait aussi installé à Sion en 1869 une partie considérable du Voile de la Sainte Vierge, pourvu de son authentique régulier.

D'autres reliques de S. Gengoulf et de S. Gérard, le fondateur du pèlerinage, renouaient le présent éprouvé à neuf siècles de gloire.

Les jours de deuil n'empêchèrent point la fête du couronnement de Notre-Dame de Sion, qui eut lieu le 10 septembre 1873. On avait besoin d'espérance. Mgr Grandin, Oblat de Marie, évêque de Saint-Albert au Canada, reçut dans la maison des Oblats les sept évêques qui vinrent apporter à Sion l'éclat de leur présence. Le dimanche 7 septembre il se rendit avec de nombreux fidèles à la chapelle de Villars, à l'endroit où la statue de Marie avait été brisée en 1793 ; ce fut une touchante procession expiatoire. La fête fut présidée par le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon ; et M. l'abbé Besson, le futur évêque de Nîmes, prononça le panégyrique. Toute la Lorraine avait été convoquée et l'on compta près de quarante mille pèlerins. On remarquait surtout les évêques de Strasbourg et de Metz, Roess et Dupont des Loges, qui

venaient affirmer leur confiance dans la Vierge de Sion et leur foi dans les destinées de la France. L'après-midi se déroula sur la montagne une immense procession au chant des cantiques. Les bannières défilèrent joyeuses, avec leurs devises pieuses qui faisaient prier et espérer. Mais celles de Strasbourg et de Metz, de Phalsbourg et de Château-Salins, et les autres des pays annexés, étaient voilées de crêpe ; on les regardait avec tristesse, avec amour, avec espoir. Les âmes étaient pleines de prière et les yeux pleins de larmes. C'était une fête religieuse mais aussi une fête nationale ; l'église de Notre-Dame de Sion était devenue le sanctuaire de la patrie française, qui criait justice vers le ciel et gardait ses invincibles espérances.

Ce qui attirait surtout les regards, c'était dans l'église, à l'entrée, à gauche, une plaque de marbre noir qui portait, encadrée d'immortelles, une couronne blanche avec une croix de Lorraine brisée, et, au-dessus, cette inscription en patois lorrain : « *Ce name po tôjo*. Ce n'est pas pour toujours ! » Cette vision de deuil et d'espérance arrachait des larmes. C'était le cri des « annexés » qui ne voulaient pas se résigner. Ils l'avaient offerte comme une protestation digne et ferme du droit qui ne s'abandonne pas contre la violence insolente.

Au retour de la procession, les sept évêques montèrent sur l'estrade où la messe avait été célébrée. La statue était placée sur un piédestal élevé ; le cardinal reçut la couronne des mains du P. Soulier et la déposa pieusement sur la tête de la Vierge de Sion. Alors la foule poussa des acclamations et le *Magnificat* retentit, portant au loin les louanges de Marie.

Les bannières demeurèrent suspendues aux voûtes de la basilique, bannières d'exilés qui attendaient le retour dans la patrie.

Chaque année on célébra de nouveau l'anniversaire glorieux quoique toujours attristé du Couronnement, et Mgr Foulon tenait à honneur de présider cette cérémonie religieuse et patriotique où se pressaient de nombreux pèlerins. Ainsi s'entretenait dans les cœurs la foi, l'amour de la Sainte Vierge, avec l'espoir des jours meilleurs [1].

XII

« CE N'ATO ME PO TÔJO »

Une des plus grandes iniquités contemporaines fut l'expulsion des religieux en 1903. Pareil fait ne s'était pas vu depuis l'expulsion des Jésuites en 1762 ; mais alors il ne s'agissait que d'un seul Ordre ; cette fois ce furent tous les Ordres religieux qui furent victimes d'une loi d'autant plus inexcusable qu'on ne cessait de célébrer la liberté. La haine s'abritait sous l'hypocrisie.

Les Oblats de Marie partirent de Sion ; ils furent chassés du couvent qu'ils avaient bâti ou restauré de leurs mains, et leurs biens furent pillés légalement, ce qui ne fait qu'augmenter le crime. Ces bâtiments toutefois servirent à recueillir le Petit Séminaire de Pont-à-Mousson, d'où les élèves furent expulsés à leur tour trois ans après, en vertu d'une interprétation brutale de la loi de Séparation. Le sanctuaire du moins retentit des chants d'une brillante maîtrise. Mgr Turinaz ne l'abandonna pas : « l'évêque de la frontière, » comme il aimait à s'appeler, ne pouvait négliger la Gardienne de la frontière. Il amena chaque année sur la sainte Montagne des milliers de pèlerins qu'il électrisait de sa voix éclatante, à chaque Notre-Dame de septembre.

Le pèlerinage ne souffrit point de ces violences légales. Mais dans le nombre des pèlerins on remarquait des figures allemandes qui venaient pour regarder la « Trouée de Charmes, » le passage naturel de l'invasion, et qui souriaient de pitié en lisant l'inscription de la plaque : « *Ce name po tôjo*. »

Un écrivain lorrain distingué, Maurice Barrès, vint aussi, en curieux, à Notre-Dame de Sion. Il n'était pas chrétien, mais ardent patriote, et souvent la foi et le patriotisme parlent le même langage. Il fut frappé du site et de la beauté du lieu, de ce hardi promontoire qui s'élevait en face de la frontière factice tracée en 1871. Son âme française en conçut une grande douleur, mêlée d'une grande espérance. Il exprima ses sentiments d'espoir et d'angoisse dans plusieurs de ses livres [1]. Il fit parler son patriotisme, il fut saisi par la poésie, par le charme de Notre-Dame de Sion, qui se dressait protectrice, inspirée et inspiratrice, à deux pas des pays annexés ; et il trouva des accents qui remuèrent les âmes, et les tournèrent vers la puissante et douce Vierge de Sion. Nombre de pèlerins vinrent la prier, sur la foi de l'écrivain-poète qui l'avait admirée, et qui, dans l'âme lorraine, réveillait, avec le patriotisme français, les sentiments de foi qui devaient faire germer les héros.

* * *

L'année suivante en effet la guerre éclatait. L'ennemi envahissait la Belgique puis la France, comme une trombe dévastatrice. Le 24 août 1914, du haut de la « Colline inspirée, » on pouvait apercevoir les Allemands à vingt-quatre kilomètres, menaçants et triomphants, se croyant assurés de conquérir ce sanctuaire, au-dessus duquel la Vierge de Sion se dressait souriante et priait.

Les populations accouraient auprès d'elle, alarmées, sondant l'horizon grondant et embrasé, et répandaient à ses pieds leurs supplications, où leurs larmes n'éteignaient point leur confiance. Elles entendaient les batteries d'Amance et celles du Grand Couronné de Nancy. La France se défen-

[1] Voir *Notre-Dame de Sion*, par le P. Gustave Simonin, du diocèse de Nancy, O. M. I.

[1] *Amori et dolori sacrum ; — Le 2 novembre en Lorraine ; — Amitiés françaises* ; — enfin dans la *Colline inspirée* qui parut en 1913. Ce dernier ouvrage raconte l'épisode du schisme des frères Baillard. L'auteur eût pu choisir un sujet plus chrétien, il n'en manquait pas ; mais chez lui la fibre chrétienne ne chantait pas encore. Le moment viendra, nous l'espérons, où la foi dans le Christ la fera vibrer. Alors nous entendrons les plus pénétrants et les plus touchants des cantiques.

dait désespérément par les armes ; elle se défendait aussi par ses prières : les grondements sourds des canons soulignaient les invocations ardentes des Litanies qui éclataient, éplorées, au sanctuaire de Sion : *Virgo potens, Stella matutina...*

Toute la France aussi était à genoux, mais nulle part les supplications ne furent plus pressantes qu'à Sion, là, en face du danger prochain. La Sainte Vierge se laissa toucher, ou plutôt elle toucha le cœur de son Fils irrité par tant de profanations, de sacrilèges et d'indignes persécutions. Le 10 septembre, jour anniversaire du Couronnement de Notre-Dame de Sion, les Allemands arrêtés sur la Marne, sur la Meurthe, la Mortagne et devant Nancy, puis refoulés vigoureusement, opéraient leur retraite en désordre, et s'éloignaient peu à peu de Sion, comme s'ils voulaient échapper aux regards et au bras de la « Vierge puissante. »

Pendant quatre ans encore pourtant, du haut de la « Colline » dont les pèlerins continuaient à gravir les pentes, le chapelet à la main, on entendait encore à cinquante kilomètres le bruit sourd ou éclatant des pièces de canon, l'on percevait la lumière des projecteurs qui fouillaient les vallons et inspectaient les coteaux. Ces années furent longues, mais l'espoir revenait ; la confiance qui avait toujours soutenu les cœurs s'affermissait, et c'est avec un sentiment de joie inexprimable qu'un jour les populations virent sur la plaque de 1873 ces mots patois écrits à la craie par les chapelains du sanctuaire : « *Ça po binto.* C'est pour bientôt. » Il leur semblait que c'était la réponse d'en haut, et qu'après l'effroyable tempête, l'arc en ciel se projetait radieux sur l'horizon.

Dès 1917, dans leur foi intrépide, les chapelains, dit M. l'abbé Eugène Martin, escomptant le triomphe, avaient fait exécuter, pour la messe pontificale du *Te Deum*, un ornement complet, où figureraient les armoiries de toutes les villes et chefs-lieux de canton de l'une et l'autre Lorraines.

« Et cet « ornement de la victoire » put enfin être revêtu ; et alors les deux Lorraines de nouveau n'en formaient qu'une, tressaillant de la même allégresse patriotique, communiant dans la même gratitude envers la « Reine de la paix, » la « Protectrice, » le « Trésor du pays ! [1] »

La victoire fut célébrée par une admirable manifestation, le 24 juin 1920. Les quatre évêques des diocèses lorrains s'étaient réunis. Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, lorrain de naissance, et alsacien d'adoption ; Mgr Nommesch, évêque de Luxembourg, qui avait voulu partager la joie des Lorrains ; Maurice Barrès et les parlementaires lorrains étaient là, jouissant de la victoire chèrement achetée, mais si glorieuse. Vingt mille pèlerins s'étaient rassemblés autour du sanctuaire pour remercier Dieu. L'allégresse était calme. La France était sauvée ; les chrétiens attribuaient le salut à Notre-Dame de Sion, qui avait dit à l'ennemi : « On ne passe pas ! » Nos soldats avaient bien bataillé, mais ils avaient rougi de leur sang les immenses champs de bataille, et Dieu leur avait donné la victoire parce qu'ils défendaient le droit, la justice, la France, la civilisation chrétienne. A ces souvenirs l'allégresse s'endeuillait de tristesse. Mais Dieu avait sûrement récompensé ceux qui étaient morts pour de si nobles causes, et la joie, une joie profonde, épanouissait doucement les âmes.

On apporta les deux fragments de la Croix de Lorraine réunis par une palmette d'or offerte par les dames de Vézelise ; on la transporta au fond de l'abside, et les quatre évêques lorrains de Nancy, de Metz, de Saint-Dié et de Verdun, la fixèrent au rétable d'un autel offert à Notre-Dame de Sion par la Lorraine reconnaissante.

Au-dessous de la Croix de Lorraine gracieusement restaurée on lisait cette émouvante inscription : « *Ce n'ato me po tôjo.* Ce n'était pas pour toujours ! »

C'était l'inscription qui convenait. Sobre, rédigée dans la langue du peuple, elle exprimait les sentiments du peuple avec plus de vérité, de saveur et de simplicité que toute autre, car elle était sortie du cœur du peuple lorrain.

[1] M. Eugène Martin, *Croix* du 21 juillet 1922.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XX

LE CHRÉTIEN DOIT DÉSIRER COMMUNIER SOUVENT

La méditation de la parabole des conviés au festin nous a fait connaître les obstacles qui s'opposent à la communion et les châtiments réservés à ceux qui s'en éloignent. L'âme chrétienne doit entretenir en elle une grande estime de la communion et le désir de s'en approcher souvent : « Comme le cerf, dit le Psalmiste, soupire après les sources d'eaux vives, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu. Mon âme a soif du Dieu vivant. » (Ps. XLI, 2-3). « Si vous connaissiez le don de Dieu, disait le Sauveur à la Samaritaine, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous-même lui en auriez fait la demande, et il vous aurait donné de l'eau vive, de l'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. » (Jo., IV, 10, 14). Cette eau divine dont il est ici question, c'est la grâce de Dieu, qui est communiquée à nos âmes par le moyen des sacrements, et en particulier par l'Eucharistie. C'est ce qui nous a été annoncé par le prophète Isaïe en ces termes : « Vous puiserez avec joie les eaux aux fontaines du Sauveur. » (Is., XII, 3). Mais il ne suffit pas que cette source de la grâce coule tout près de nous, il faut encore y puiser, afin de nous désaltérer.

D'où vient donc que la plupart des chrétiens, connaissant les admirables effets de la communion fréquente, communient si rarement ? Cela provient de cette habitude qu'ils ont de considérer les questions religieuses d'une manière purement spéculative, sans s'occuper de la pratique ; et cela vient aussi du manque de réflexion sur la nécessité de la

communion pour conserver en eux la vie de la grâce et vivre d'une vie surnaturelle.

A ce mal, qui est une conséquence du naturalisme contemporain, nous devons appliquer un remède énergique : il faut exciter dans notre âme un grand désir de la communion fréquente. Quels doivent être les motifs de ce désir ? Le besoin de notre âme faible et languissante ; les avantages qu'elle retire de la communion et les forces qu'elle y trouve.

1. « Comme il est évident, est-il dit au nº 6 du Décret du 20 décembre 1905, que la communion fréquente et quotidienne augmente l'union avec Jésus-Christ, alimente avec plus de force la vie spirituelle, embellit l'âme des plus abondantes vertus et nous donne un gage encore plus ferme de la vie éternelle, les curés, les confesseurs, les prédicateurs, suivant la doctrine approuvée du Catéchisme romain, devront exhorter, dans de fréquents avis et avec un zèle empressé, le peuple chrétien à cette pratique si pieuse et si salutaire. »

« Le salut du monde est dans l'Hostie, disait un rapporteur [1] au Congrès eucharistique de Jérusalem. *O salutaris Hostia !* O Hostie de salut. On le chante partout, et presque partout, hélas ! on agit comme si l'on n'y croyait pas. Tout effort pour régénérer le peuple restera sans effet qui n'aura point l'Eucharistie comme moyen et comme but. »

« Que de fois, ajoute le P. Lintelo, l'expérience des curés les plus dévoués a donné raison à ce pronostic ! Ils avaient tout essayé, patronages, cercles ouvriers, propagande de la presse, conférences apologétiques ; ils n'avaient oublié qu'une chose : c'était de nourrir les âmes du pain de vie, de leur en donner le désir ! Et pourtant, à moins de réduire la communion à un rouage inutile, ou de changer les conditions mêmes de son institution, la parole du Maître reste éternellement : Celui qui ne mange pas ma chair n'aura pas la vie en lui [2]. »

Enfin, dans la Lettre adressée aux évêques au nom de S. S. Pie X [3], il est dit : « Dans l'affaiblissement général de la piété, il est clair qu'on ne peut concevoir de remède plus efficace pour guérir la langueur des âmes et les exciter plus vivement à aimer Dieu en retour, que la pratique de la communion fréquente et même quotidienne, où est reçu Celui qui est la source de la charité infinie. »

De ces paroles dont on ne peut contester l'autorité, il ressort qu'il est du devoir des curés, des confesseurs et des prédicateurs d'instruire les chrétiens sur les avantages de la communion fréquente ; que les fidèles doivent méditer leur enseignement et s'exciter ainsi au désir de communier souvent. En effet, tout chrétien doit s'efforcer de vivre en union avec Jésus-Christ, puisque c'est en lui qu'il trouve sa nourriture, sa force, sa consolation, son espérance, toutes les lumières et tous les secours qui lui sont nécessaires pour marcher dans la voie du salut. Or, le moyen qui l'unit réellement, intimement, substantiellement à Jésus-Christ, c'est la communion : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui. » (Jo., VI, 57). « Union si singulière, dit Bourdaloue, qu'elle ne peut être suppléée en ce monde par nul autre sacrement ; de là cette maxime universelle des Pères que, par rapport à ce lieu d'exil où nous sommes, et pendant que nous y sommes, le plus grand mal que nous ayons à craindre est d'être séparé du corps de notre Dieu, comme notre plus grand bien est de le recevoir [1]. »

Remarquez, âmes pieuses, que ce ne sont pas seulement les chrétiens en état de grâce qui doivent désirer communier souvent, mais encore ceux qui sont séparés de Dieu par le péché. Il est vrai qu'ils ne peuvent s'approcher de la Table sainte la conscience souillée du péché mortel, mais il leur est demandé de se réconcilier avec Dieu afin de pouvoir être admis à la sainte Table. Ils doivent dire avec l'enfant prodigue : « Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance ! Et moi je meurs ici de faim. *Ego autem hic fame pereo.* » (Luc, XV, 17). Qu'ils se lèvent donc pour aller se jeter aux pieds d'un confesseur, lui faire l'humble aveu de leurs fautes, lui montrer la sincérité de leur repentir, et ensuite qu'ils aillent avec la robe nuptiale recevoir Celui qui n'a pas dédaigné de descendre chez Zachée. Qu'un chrétien soit digne ou non de la communion, il convient toujours de la désirer. S'il est digne, le désir fera qu'il sera plus digne ; s'il ne l'est pas, le désir le préservera de l'endurcissement et sera une ressource pour lui.

« Il y a plus encore, dit Bourdaloue, je soutiens même que plus un homme est pécheur, plus il doit désirer la communion, et la preuve en est convaincante ; parce que plus il est pécheur, plus il est malade, plus il est faible, plus il est éloigné de Dieu ; or, plus il est malade, plus il doit désirer ce qui peut le remettre dans une santé parfaite ; plus il est faible, plus il doit désirer ce qui peut réparer ses forces perdues ; plus il est éloigné de Dieu, plus il doit soupirer après Dieu pour le retrouver et pour se rejoindre à lui. Dès lors que la communion est le remède le plus efficace dont nous puissions user, dès lors que c'est contre nos faiblesses le secours le plus puissant que nous puissions employer, dès lors que c'est le sceau de notre réunion avec Dieu, plus nos plaies sont profondes et nos maladies dangereuses, plus devons-nous avoir d'ardeur pour approcher du médecin dont nous attendons notre guérison ; et plus nous nous trouvons loin de Dieu, plus nous devons aspirer vers l'autel où il veut bien encore se communiquer à nous et nous réconcilier avec lui. »

2. Le désir de la communion fréquente est très avantageux pour l'âme, car il prouve son estime pour l'auguste Sacrement de nos autels, en même temps qu'il indique ses dispositions à en profiter. En effet, la communion nous est présentée par Notre-Seigneur comme une nourriture, un breu-

[1] M. l'abbé Buléon.
[2] Congrès eucharistique de Metz, 1907.
[3] Le 20 avril 1907.

[1] Sermon pour le XXIIIe dimanche après la Pentecôte.

vage divin : « Ma chair est vraiment une nourriture, mon sang est véritablement un breuvage. ». Or, de même qu'un aliment, une boisson profitent à celui qui les prend à proportion de son besoin, ainsi la sainte communion nourrit l'âme qui la reçoit en raison de la sainte avidité avec laquelle elle s'en approche, ou du moins la désire. — Il est vrai que le degré de grâce produit par la communion dépend de la volonté de Dieu ; néanmoins, on ne peut nier que le désir ardent de communier ne soit agréable à Notre-Seigneur et ne l'incline à donner sa grâce avec plus d'abondance, puisqu'il a dit : « Celui qui se sent pressé par la soif, qu'il vienne à moi. » (Jo., VII, 37).

Ce besoin de l'Eucharistie, ce désir de la recevoir fréquemment, est un hommage qui plaît à Notre-Seigneur, puisqu'il le récompense quelquefois par des prodiges. Tel fut l'heureux sort de sainte Julienne à son lit de mort et de la bienheureuse Imelda à sa première communion. Entre mille traits de ce genre, nous pouvons citer les paroles de Jésus-Christ à sainte Marguerite-Marie, languissante de la faim de la communion : « Ma fille, j'ai ouï tes gémissements, et les désirs de ton cœur me sont si agréables que si je n'avais pas institué mon divin sacrement d'amour, je l'instituerais pour l'amour de toi, pour avoir le plaisir de loger dans ton âme... »

Autre avantage du désir de la communion fréquente : c'est que le chrétien qui veut communier souvent cherche ordinairement à s'en rendre digne. Celui qui veut la fin veut aussi les moyens, dit un adage. Rien n'est plus vrai relativement au désir qui pousse l'âme à s'approcher fréquemment de la sainte Eucharistie. Par suite de l'ardent désir de s'unir à Notre-Seigneur, elle voudra éviter les moindres fautes volontaires, se détacher des choses de ce monde, vaincre sa sensualité et dominer son orgueil, afin de ressembler à Celui qui se donne à elle tout entier. Elle voudra dire avec l'Apôtre : « Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Oh ! qu'il serait à souhaiter que ce désir de la communion fréquente fût plus commun parmi les fidèles ! Alors on les verrait accourir en foule à la Table sainte, et ils considéreraient comme une grande privation de ne pouvoir communier tous les jours. Fasse le ciel que tous les curés, les confesseurs et les prédicateurs, répondant au désir du Pape Pie X, travaillent de toutes leurs forces, *omnem impendant operam,* à instruire les âmes sur les avantages de la communion quotidienne et fréquente, afin d'exciter en elles le désir de communier souvent.

* * *

Ce désir de la communion fréquente, comme la communion elle-même, est soumis aux règles de l'Eglise. Au nº 5 du Décret de 1905 on lit : « Afin que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et un plus grand mérite, il importe de demander conseil à son confesseur. Que les confesseurs, cependant, se gardent de priver de la communion fréquente et quotidienne une personne qui est en état de grâce et qui s'en approche avec une intention droite. » Les fidèles doivent donc prendre l'avis de leur confesseur avant de communier chaque jour, et cela pour deux raisons, dit le P. Tesnière : « la première par prudence, afin que l'ignorance, l'illusion, la vanité, la mode ne portent pas à communier sans discernement, au détriment de l'âme, des personnes incapables de porter sur elles-mêmes un jugement éclairé et consciencieux ; la seconde, par un motif d'humilité qui porte à faire un acte d'obéissance en demandant à son confesseur la permission de communier et à s'en tenir à sa décision. »

« Que les confesseurs, dit le Décret, se gardent bien de refuser la communion fréquente ou quotidienne à aucun fidèle qui, étant en état de grâce, voudrait communier avec une intention droite. »

« Si cette règle est bien suivie, ajoute le même auteur, on verra beaucoup d'âmes s'approcher chaque jour de la communion. Autrefois, de parti pris, on écartait de la communion fréquente les gens de négoce, les gens mariés, les hommes, les femmes du peuple, les serviteurs et les servantes, les ouvriers, les jeunes gens et les enfants. Quelles qu'aient pu être autrefois les raisons de penser et d'agir ainsi, désormais l'Eglise le défend formellement, et elle ordonne aux confesseurs de ne jamais interdire la communion quotidienne à quiconque se présente avec les deux seules conditions nécessaires : l'état de grâce et l'intention droite et pieuse[1]. »

Maintenant, âmes chrétiennes, que vous connaissez l'utilité, les avantages du désir de la communion fréquente et la manière de le régler, vous vous efforcerez de l'exciter en vous ; alors vous répondrez à l'amour de votre Sauveur qui désire ardemment se donner à vous chaque jour.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit à vos Apôtres avant d'instituer votre sacrement d'amour : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous » (Luc, XXII, 15), donnez à vos prêtres et à vos fidèles la grâce de comprendre que ce désir de vous unir aux âmes dans la sainte communion est toujours le même. Faites que vos ministres, répondant à votre appel et à celui de votre Eglise, déploient tout leur zèle à instruire les fidèles sur les immenses avantages de la communion. Faites également que les âmes, étant plus éclairées sur la nécessité de la communion, désirent ardemment communier tous les jours quand il leur est possible. Ainsi, ô divin Sauveur, vous serez glorifié par le zèle de ceux que vous avez établis les dispensateurs de vos saints mystères, et réjoui par l'amour des âmes qui viendront vous recevoir fréquemment dans la sainte communion. Ainsi soit-il.

[1] *Commentaire du Décret.*

IMPRIMATUR
Lingonis, die 25 aprilis 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGE*

Ami du Clergé du 3 mai 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — I. La Patronne de la France, 209. — II. Le principe intérieur de sa sainteté, 212.

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame du Perpétuel-Secours.* — I. La sainte Image transportée de Crète à Rome, 214. — II. Perdue et retrouvée, 215. — III. Réinaugurée et couronnée, 217. — IV. La sainte Image, 218. — V. La sainte Image à Paris, 219.

Allocutions de mariage. — IV, 221.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXI. Le chrétien doit combattre le dégoût de la communion, 222.

POUR LA FÊTE DE SAINTE JEANNE D'ARC

I

LA PATRONNE DE LA FRANCE [1]

Excellence [2],
Messeigneurs,
Mes frères,

En cette veille de l'anniversaire de notre délivrance, ce n'est pas, certes non, un discours que je vous apporte : le discours, — l'éloge de notre sainte et immortelle Libératrice, — sera prononcé demain devant vous par un maître de la parole sacrée. Je suis seulement en ce jour et ici, de par l'autorité du premier Pasteur de ce diocèse, le messager public de la grande et heureuse nouvelle.

La sainte Eglise romaine, mes frères, dans la personne de notre auguste Père, le pape Pie XI, par un bref du 2 mars dernier, a proclamé sainte Jeanne d'Arc Patronne de notre Pays.

Voilà la grande et heureuse nouvelle dont je suis le messager, et que je publie, comme j'en ai reçu la mission, du haut de cette chaire illustre où, depuis des siècles, l'éloquence unit ces deux noms éternellement inséparables : Jeanne d'Arc et la France.

Je dois le dire : au-dessus de notre sainte héroïne, cette même Eglise élève, au titre de première Patronne de la France, la Vierge Marie, Mère de Jésus-Christ, Puissance triomphante supérieure à l'ordinaire humanité, Pureté, Vertu, Beauté, Grâce souveraine dont le ciel même est ébloui ; la Vierge Marie que notre Pays, son Royaume, *Regnum Galliæ, regnum Mariæ,* depuis ses plus lointaines origines, — l'histoire l'atteste, — n'a cessé d'aimer d'amour, et que, sous le nom de Notre-Dame, il présente aux Français dans plus de vingt cathédrales et sur les autels de toutes ses églises. Cette primauté est trop juste, et un autre vous le démontrera quand le temps sera venu.

Pour moi, je n'ai ce soir, — et je m'en tiendrai là, — qu'à préciser dans une brève allocution le sens de l'acte du Saint-Siège, et à vous faire voir la merveille des desseins du Dieu qui mène tout en ce monde, dans la concession magnifique qu'il vient de faire à notre Patrie.

Ces deux pensées, vous le constaterez si je me fais bien entendre, sont assez fécondes. Il m'est interdit d'être long ; je tâcherai d'être court.

Excellence,

En interprétant les desseins de Dieu sur nous, je vais dire du bien de mon Pays, mais je me garderai de m'en excuser devant vous. Nous savons tous, dans cette assemblée, que vous avez parcouru le monde et qu'en dehors de votre belle Italie natale, plus d'un pays vous est cher : le Mexique, les Etats-Unis, la Nouvelle-Zélande, ont gardé une part de votre cœur. Mais nous savons qu'elle vous est chère aussi, notre France, que nul ne la comprend mieux que vous ni ne l'estime plus sincèrement, et que vous n'êtes pas seulement pour elle l'hôte de passage, mais, — vous le montrez chaque jour, — l'ami sensible, dévoué et à jamais fidèle.

I

Vous le savez, mes frères, l'Eglise qui a le pouvoir — et par conséquent le droit — de canoniser les saints, a aussi le pouvoir — et par conséquent le droit — de choisir, parmi les saints qu'elle canonise, des protecteurs pour les nations. Fille de Dieu, épouse de Jésus-Christ et continuatrice ici-bas de son action divine, les décrets qu'elle porte sont ratifiés là-haut. « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel » : ce sont les propres paroles du Fils de Dieu, son fondateur. Par l'institution d'un Patronat, que fait-elle donc ? Elle lie une nation de la terre à un saint ou une sainte du ciel, et parce qu'elle a le pouvoir et le droit de lier, il résulte de sa volonté de les lier, que la nation et le saint ou la sainte, moralement et religieusement sont en toute réalité unis et solidaires pour toujours ! Une alliance est contractée et consacrée qui est toute au profit du peuple et qui durera autant que lui.

Convaincues de cette vérité, les nations catholiques ont, de tout temps, demandé à l'Eglise ce service de leur donner un protecteur ou une protectrice céleste. Toutes, de fait, ont un patron ou patronne : apôtre, roi, reine, jeune prince, vieil évêque héroïque et légendaire, martyr, soldat qui a trouvé le moyen d'être un saint, parfois une jeune vierge au nom embaumé, comme cette Rose de Lima dont la mystique figure préside aux terres et aux îles américaines.

C'est que, mes frères, il n'est pas de peuple qui, à un moment ou à un autre de son histoire, n'ait pas besoin d'une force plus grande que celle de sa politique, de ses richesses, de ses armes ou de son génie. Un saint protecteur dans le ciel, c'est pour un peuple, dans le cours ordinaire des choses, un

[1] Discours prononcé en 1922 par M. le chanoine Barbier dans la cathédrale d'Orléans la veille du 8 mai, fête locale de sainte Jeanne d'Arc.

[2] Mgr Cerretti, Nonce apostolique.

appui et une sécurité ; dans l'épreuve, c'est l'espérance persistante, le bon moral, l'obstination à braver la mauvaise fortune, car alors qu'on ne peut plus rien humainement, le Saint est toujours là qui veille et peut tout sauver quand tout est perdu. Celui-là ne connaîtrait rien au jeu du monde qui penserait que c'est là peu de chose. Non, on ne saurait dire que cela n'est rien. Mais ce n'est pas tout : si la prière est sincère, ardente et universelle, c'est plus qu'un secours moral que le peuple obtiendra : — Orléans l'a éprouvé en 1429, alors que toute la cité implorait S. Aignan et S. Euverte en son atroce détresse ; — c'est l'intervention entière, le miracle, le prodige d'un secours foudroyant, quelque chose comme l'arrivée d'une Jeanne d'Arc, au soir de ce jour, à la Porte Bourgogne ; c'est la victoire et c'est le salut !

Tous les peuples ont donc leur patron ou leur patronne, et voici que nous, Français, après avoir eu des protecteurs de dynasties, de régions et de villes, nous avons enfin une Patronne nationale. Et quelle patronne Dieu et l'Eglise ont-ils donnée à la France ? Celle qu'il fallait à la France : une jeune fille qui est née aux marches lorraines, vers notre frontière de l'Est ; celle qui a sauvé la France, parce qu'elle fut sa conscience, son âme, son cœur, sa foi ; celle qui, résumant en elle ses plus beaux traits, est sa vivante et immortelle image, son vivant et immortel idéal ; grande sainte et grande patriote, celle qu'il fallait — et combien l'heure est opportune ! — à un peuple dont l'esprit commençait à être obscurci par les nuées de l'incroyance et qui reste épuisé et pantelant après le plus étonnant sursaut d'énergie qui ait jamais redressé une nation ; celle qu'il faut à un peuple toujours menacé et qui le sera toujours ; celle que Dieu, — rien n'est plus visible, — devait choisir, dans ses vues éternelles, pour être la Patronne incomparable d'une incomparable Patrie : sainte Jeanne d'Arc, une jeune fille, française, toute chrétienne et toute catholique, apôtre, paysanne, guerrière, chef de guerre, libératrice victorieuse et martyre d'un idéal sacré. Tous ces titres appartiennent à sainte Jeanne, et tous ces titres appartiennent à la France. C'est la merveille. Mes frères, laissez-moi, en quelques mots, vous montrer ces mystérieux et providentiels rapports. Vous constaterez du même coup à quel point Dieu et l'Eglise aiment la France.

II

Oui, je vous le dis : la Patronne que Dieu et l'Eglise donnent à la France est bien celle qu'il fallait à la France.

C'est une jeune fille française. Qui dit jeune fille, dit la fleur de l'humanité : c'est la fraîcheur, la grâce, la vie qui sommeille encore et qui pourtant s'élance, l'ardeur dans la modestie et la réserve, et surtout le mystère troublant et captivant des fécondités futures. Quant à la jeune fille française, celle qui est conforme à la race et à la tradition, c'est tout cela, et c'est de plus l'enfant sérieuse et rieuse, grave et éveillée, spontanée, sensible, spirituelle, vaillante. Et voilà bien, au naturel, le portrait de notre sainte Jeanne d'Arc. Elle n'est pas, notre Patronne, comme la Protectrice de la Grèce antique, une impassible Pallas-Athéné, personnification de la froide sagesse, une entité mythologique, moins qu'une ombre : non, non, c'est une vraie jeune fille, qui a vécu, qui fut charmante et joyeuse et brave, et qui, elle aussi, porta en elle un mystérieux avenir : l'avenir même de son Pays. Ah ! Dieu qui aimez les Francs, comme vous l'avez bien faite pour nous ! Ne le sentez-vous pas, mes frères ? A un peuple aimable, alerte, joyeux, vaillant, en un mot toujours jeune, il faut pour Patronne une jeunesse du Paradis !

Je sais qu'une propagande odieuse fait courir à l'étranger le bruit que nous sommes vieillis, décrépits, usés, finis. Laissons dire. Un jour, — on l'a vu, et il n'y a pas longtemps, — cette nation vieillie, décrépite, usée, finie, se lève ; elle apparaît debout au milieu des nations de la terre, et l'univers s'étonne de la voir telle qu'elle fut dans ses plus beaux siècles, les yeux limpides et frais, sans une ride, ardente et vaillante, enthousiaste et pourtant équilibrée et sage, le corps robuste et le cœur chaud, légère et joyeuse jusque sous la menace des pires dangers, prête à tout devant la vie et devant la mort, belle de la beauté et de la vigueur d'une jeunesse que rien, ni le temps ni les malheurs, n'ont flétrie, et portant en elle toujours, comme la jeune Sainte, les possibilités magnifiques de nouveaux et splendides destins... C'est bien cette sainte jeune fille qu'il fallait pour Patronne à notre France toujours jeune.

Et prenez-y garde, mes frères : cette jeune fille est une simple jeune fille, mais non pas une jeune fille quelconque ; elle est toute chrétienne, chrétienne jusqu'aux moelles, jusqu'au cœur de son cœur. Jamais on ne vit, à Domremy ni ailleurs, une enfant plus croyante, plus pieuse, plus pure, plus vertueuse, plus amoureuse de Dieu : il faut dire le mot, à jamais consacré par la plus haute autorité qui soit au monde, plus *sainte*. Et c'est bien là encore la Patronne qu'il fallait à la France. La France est une nation chrétienne. Un baptistère fut son berceau. En dépit de certaines apparences, chrétienne, elle l'a toujours été ; elle l'est encore. Pie X a dit de la France : « C'est la nation des saints ! » Il faut bien tout de même qu'il y ait des chrétiens dans la nation qui a mérité un pareil titre ! Certes, il y a des Français qui ne croient pas. Où est le pays qui n'ait pas d'incroyants ? Mais combien y en a-t-il, sur la masse, chez nous, qui ne sont pas baptisés ? La grande multitude, pénétrée de la vieille civilisation chrétienne, demeure foncièrement attachée au christianisme, et ceux qui, chez nous, sont des croyants, ont de la foi à revendre ; ils en ont pour les autres !... Je l'affirme, Dieu a encore sa place dans l'âme de la France, Jésus-Christ y est encore adoré, et si l'on parle de piété, de vertus et d'esprit de sacrifice, qui niera qu'on les trouve jusque dans les rangs

du plus humble peuple ? Sainte Jeanne, ton Pays a gardé ta foi, et s'il faut la raviver, cette foi, c'est bien encore toi qu'il fallait pour Patronne à la France !

Et sainte Jeanne est toute catholique. Elle a été élevée par une mère catholique, cette Isabelle qu'on appela Romée, parce qu'elle voulut aller voir le Pape, à Rome. Elle a été instruite par un curé catholique dont elle n'oublia jamais les leçons, et quand elle fut odieusement condamnée par des hommes d'Eglise vendus à l'Angleterre, elle en appela à l'Eglise tout court, et au suprême Pontife. Elle a cru à l'Eglise, elle a aimé l'Eglise, elle a été soumise à l'Eglise. Et la France ? Officiellement, pas toujours ; en réalité, toujours. Catholique, elle l'est de naissance, enfantée, bercée, élevée par des évêques catholiques. Catholique, elle l'est parce que ces vieux évêques lui ont fait une âme catholique, humaine, idéaliste, préoccupée des intérêts universels. Catholique, elle l'est parce qu'elle aime l'Eglise et lui revient toujours. Voyez, mes frères, après maints orages, le calme est revenu et voici son représentant parmi nous ! La France n'a pu se passer de l'Eglise ; l'Eglise ne peut se passer de la France ; la mère et la fille se sont jetées une fois de plus dans les bras l'une de l'autre !... Sainte Jeanne, ta Patrie, au fond, est restée catholique comme toi, et c'est bien encore toi qu'il fallait pour Patronne à la France !

Ce n'est pas tout : sainte Jeanne est apôtre. Elle prêche Messire Dieu, Jésus-Christ et Notre-Dame à la France du xv^e^ siècle et à ses soldats. Elle les a convertis, ces rudes routiers de la guerre de Cent ans ! Et la France ? On l'a dit depuis longtemps : la France est la nation-apôtre. Prêtres, religieux et religieuses, elle a 80.000 missionnaires de l'Evangile aux quatre coins du monde ! C'est donc encore un apôtre qu'il fallait pour Patronne à la France !

Et voici un détail singulièrement significatif. Sainte Jeanne d'Arc est une Paysanne. Je vous revois, large prairie des bords de la Meuse, champs au flanc de la colline de Bermont, vignes au pied du bois Chenu, et je te vois toi-même, petite sainte Jeanne, ici, gardeuse de troupeaux ; là, conduisant par la bride le cheval du père d'Arc qui laboure, butant aux mottes des sillons inégaux ; là, vendangeant les raisins de Lorraine ! Eh bien ! mes frères, cela encore, il le fallait ! Nous sommes de la ville, nous, des citadins ; et nous avons nos qualités, peut-être aussi nos vertus. Sans doute, la vraie France est à la ville comme à la campagne. Mais la France profonde, la France vivante, foncière, c'est la France paysanne. Ce sont les paysans qui font pousser et moissonnent les blés qui nourrissent la France ; ce sont les paysans qui cultivent la vigne et abreuvent la France des bons vins de France ; ce sont les paysans dont le bon sens un peu terre à terre bride l'essor souvent trop hardi de nos rêves ; ce sont les paysans qui maintiennent le plus fortement l'idée de la Patrie, parce qu'ils sont enracinés plus profondément à son sol ; ce sont les paysans qui fournissent le plus fort contingent à nos armées : 80 °/₀ dans les tranchées de 1914 à 1918, soldats calmes et intrépides, infatigables à la lutte contre l'ennemi comme ils le sont dans leurs rudes combats contre la terre... Ah ! sainte Jeanne, c'est bien toi qu'il fallait pour Patronne à ce peuple admirable de paysans !

Est-ce tout, cette fois ? Non. Sainte Jeanne est une Guerrière. Armée, casquée, elle se rue aux mêlées avec les hommes d'armes. Image sublime de la France ! Certes, je le dis hardiment, la France n'est pas un peuple de proie, *impérialiste* comme on dit aujourd'hui. Elle hait la guerre, comme Jeanne la haïssait, et si on tue la guerre, elle sera la première à s'en réjouir et à en jouir ! Mais son bon sens lui dit qu'on n'anéantit point par des décrets ou des traités les lois irréformables de la nature, et que le monstre sanglant peut surgir un jour brusquement du sein même de la paix... Comme sainte Jeanne, elle veut dormir armée... Une sainte guerrière, c'est donc bien encore la Patronne qu'il fallait à la France !

Une guerrière ? Jeanne n'est pas seulement une guerrière ; c'est un Chef de guerre. Il en faut de ces chefs, dans un pays toujours menacé par l'invasion. La France les a trouvés, depuis Clovis et Charles Martel, toutes les fois qu'elle a été forcée de se battre, et l'on en trouvera toujours dans le pays des Turenne et des Condé, des Napoléon, des Joffre et des Foch (je puis nommer ceux-là : ils sont entrés dans l'histoire). Mais à nos chefs futurs, il faut un modèle, et c'est toi, sainte Jeanne, l'éternel modèle des sauveurs de la Patrie ! Il est donc juste que tu sois la Patronne de la France !

Enfin, sainte Jeanne est une Libératrice victorieuse et une Martyre, et ce sont là encore deux traits de la France. Victorieuse, la France l'a été cent fois au cours des siècles ; elle vient de l'être encore. Hélas ! martyre aussi. Pas un peuple n'a été plus souvent envahi ; pas un peuple n'a versé tant de sang, ni de larmes : nous pleurons un million cinq cent mille hommes à cette heure, et une partie de notre Pays n'est que ruine. Vous êtes allé naguère à Reims, Excellence ; vous avez vu nos régions dévastées, brûlées, anéanties pour avoir servi de remparts aux armées de la civilisation, et, nous le savons, vous avez été ému par le spectacle de tant de blessures et, ce sont vos propres paroles, vous avez *fait des vœux pour cette France qui a tant souffert pour la justice*. Nous vous en remercions. Mais que ressort-il de toute cette gloire et de toute cette infortune, sinon qu'il fallait bien à la France pour Patronne une victorieuse et une martyre ?

* * *

Je vous l'ai démontré, mes frères, jamais on ne vit dans la concession d'un Patronat national ni un pareil symbolisme ni une pareille opportunité !

Le doigt de Dieu est là !

Aussi laissez que notre reconnaissance éclate.

Dieu des Francs et de la France, ô Jésus-Christ, merci d'avoir donné à la France pour sa Patronne

nationale, cette sainte de France, image de la Patrie et son idéal éternel !

Merci, sainte Eglise ! merci, Pontife trop tôt enseveli dans la mort et dans la gloire ![1] Merci, Père que l'Esprit-Saint a élevé sur la chaire divine et qui nous avez légué ce précieux héritage ![2] Merci, au nom d'Orléans ; merci, au nom de ce peuple ; merci, au nom de tout le Pays ! Vous ne pouviez nous donner une preuve plus marquée de votre intelligent amour pour nous ! Ce nom qui chante et crie la foi, ce nom de victoire et de sacrifice, cette splendide vision au-dessus de nous, c'est une force incomparable qui nous échoit, et c'est pour nous une garantie de vie et de durée.

Levez-vous, jeunes gens et jeunes filles : allez jeter au pied de la Protectrice de la France vos bouquets et vos couronnes. Avenir de la nation et son espoir, portez-lui, sous ces symboles, l'amour et la prière de tout un peuple !

Ah ! Jeanne, sainte Jeanne, née sur le sol de France, Libératrice de la France et sa Protectrice du haut du ciel, ô notre Sainte, te voilà maintenant encore plus proche de nous ; la France est désormais trois fois ta patrie ! Prie pour elle, veille sur elle, garde-la jeune, chrétienne, catholique et apôtre ; bénis ses paysans, tes frères, et tout le peuple ; bénis ses soldats et leurs chefs ; bénis et féconde sa victoire, et, bonne sainte Jeanne, guéris les blessures de son récent martyre !

A sainte Jeanne d'Arc, Patronne de la France, gloire, honneur et bénédiction à jamais !

II

LE PRINCIPE INTÉRIEUR DE SA SAINTETÉ

Mes frères

En cette fête de notre sainte libératrice nationale, il ne me semble pas déplacé, il me paraît même opportun d'unir le souvenir de la Vierge Marie au souvenir de la Vierge de Domremy. Aussi bien, le Pape Pie XI n'a-t-il pas rapproché lui-même les deux noms de la Mère de Dieu et de la Libératrice de la patrie en proclamant Marie patronne principale, et Jeanne, patronne secondaire de la France ? Ce rapprochement, m. f., est profondément juste. J'en trouverais facilement une première justification dans la ressemblance qui existe entre la bienveillance que la Sainte Vierge a toujours témoignée à notre pays et le salut que Jeanne d'Arc est venue lui apporter au XV^e^ siècle. Mais ce ne serait là considérer la double mission de Marie et de Jeanne que par le côté purement extérieur. La vérité est bien plus profonde. Ces deux missions ne sont point parallèles ; elles se superposent l'une à l'autre ; elles ne se rencontrent pas seulement, l'une est la cause, l'autre est l'effet. La France ne fut sauvée par Jeanne que parce que Marie fut la première et la principale inspiratrice de ce salut. Il n'est donc pas hors de propos, en cette fête de sainte Jeanne d'Arc, de remercier la Sainte Vierge de tous les bienfaits qu'elle nous a, par Jeanne, si libéralement accordés, et de tirer les conclusions pratiques qu'implique une telle reconnaissance.

[1] Benoît XV.
[2] Pie XI.

I

Lorsque nous étudions la vie d'un saint dont les œuvres extérieures ont tenu du prodige, — et c'est le cas de sainte Jeanne d'Arc, — nous avons souvent le tort de nous attacher presque uniquement à ces œuvres extérieures et de négliger le principe intérieur de leur sainteté. Ainsi, en Jeanne d'Arc, nous mettons en relief l'épopée merveilleuse qui va de Vaucouleurs à Chinon, d'Orléans à Reims, de Compiègne à Rouen. Nous admirons la vaillante jeune fille, par la main de laquelle Dieu a opéré des merveilles ; nous plaignons l'infortunée guerrière, si malencontreusement tombée au pouvoir d'implacables adversaires ; nous pleurons la martyre de la patrie, qui a payé par une mort horrible son attachement à la cause du roi légitime. Certes, m. f., tous ces sentiments sont justes, et c'est en eux que tous les bons Français, sans distinction d'opinion et de religion, peuvent communier en Jeanne d'Arc.

Mais nous, catholiques, nous devons nous rappeler que, dans la vie des saints, les œuvres extérieures sont, en réalité, peu de chose. Sans doute, une mission miraculeuse, humainement inexplicable, comme celle de sainte Jeanne d'Arc, oblige l'incrédulité elle-même à se demander quelle force invincible en est la raison suprême et le premier principe, et, malgré elle, vers le ciel il lui faut lever les yeux. Mais, encore une fois, même inspirés, voulus et dirigés par Dieu, les miracles d'une telle mission ne sont pas les marques authentiques de la sainteté. L'instrument humain dont Dieu se sert pour les produire, n'acquiert par eux aucune valeur morale, aucune perfection intérieure ; il ne sert qu'à manifester la puissance divine qui l'anime, le soutient et le fait agir. La Sainte Vierge, qui pendant sa vie mortelle, à cause même de sa maternité divine, a dû dépasser en sainteté n'importe quelle créature, humaine ou angélique, n'a cependant accompli par elle-même aucun miracle. Et donc, si nous voulons bien comprendre sainte Jeanne d'Arc, dans ce qui fait sa sainteté personnelle, ce n'est pas à sa mission extérieure de libératrice du territoire qu'il faut nous arrêter : c'est au principe surnaturel de vie intérieure qui l'animait et qui l'a disposée à se rendre digne de la mission extraordinaire qu'il a plu à Dieu de lui confier. Et, à ce point de vue de la vie intérieure qui fait la sainteté, le supplice de Rouen, si patiemment enduré, les humiliations de Compiègne, si généreusement acceptées, les gloires de Reims, si humblement accueillies, les triomphes d'Orléans, si simplement remportés, ne peuvent s'expliquer que par la piété tranquille et recueillie de Domremy.

Or, m. f., la vraie piété s'oriente nécessairement dans la voie de la vérité. Des âmes simples, igno-

rantes de toute science humaine, quand elles sont touchées par la grâce de Dieu et qu'elles sont fidèles aux mouvements de cette grâce, s'engagent spontanément dans ces voies surnaturelles et y font des progrès incomparables. Telle s'est révélée l'âme de la petite Jeanne à Domremy. Instinctivement elle a trouvé la perfection chrétienne, que la théologie propose aux âmes d'élite.

La perfection chrétienne, m. f., consiste à orienter toute notre vie, toutes nos actions, si banales et si ordinaires soient-elles, vers Dieu. Jeanne, obéissante et laborieuse, fidèle à tous ses devoirs, ne se montrait pas moins empressée aux soins du ménage, à la garde du bétail, aux travaux des champs et de la maison, qu'exacte dans l'accomplissement de ses obligations religieuses. La pensée chrétienne dominait toute sa vie, orientée vers Jésus-Christ, et par là Jeanne se révélait déjà comme une sainte.

II

Mais la théologie nous affirme que, dans l'économie actuelle de la divine Providence, la Sainte Vierge Marie est inséparable de son Fils. Elle lui est unie indissolublement dans l'œuvre de notre salut. Prédestinée par Dieu à devenir la Mère du Sauveur, sa conception est, par là-même, à l'abri de toute souillure du péché ; sa naissance est saluée par tous comme le principe de notre rédemption. Elle nous donne Jésus au jour de Noël. Elle nous le garde et le conserve au temps de l'épreuve, lors du massacre d'Hérode et de la fuite en Egypte. Elle veille sur son adolescence dans l'atelier de Nazareth. Elle le suit dans sa vie publique, mêlée aux saintes femmes qui assurent la subsistance de la petite troupe évangélique. Mais c'est surtout dans le mystère de notre rachat que l'union de Jésus et de Marie apparaît plus intime. Jésus se sacrifie pour qu'existe la rédemption ; Marie est debout, près de la croix, offrant son Fils en sacrifice, s'offrant elle-même avec lui, afin que la rédemption des hommes s'accomplisse selon toutes les convenances propres à notre état de pécheurs. De même, en effet, qu'à l'instigation de la première femme, Eve, le premier homme, Adam, avait fait entrer dans le monde le péché, et par le péché la mort, de même il était convenable que près du nouvel Adam, Jésus, la nouvelle Eve, Marie, offrît avec lui et par lui le sacrifice de l'expiation et procurât aux hommes, par la mort de son Fils, le salut et la vie.

Mais ce n'est pas encore tout.

La distribution des grâces, la sainteté concédée aux hommes est le fruit de la rédemption du Christ. Et parce que la Sainte Vierge Marie est la corédemptrice du genre humain, elle ne peut être séparée de son divin Fils dans la distribution des grâces, dans la communication de la sainteté. Elle est maintenant, elle sera toujours, comme elle le fut au pied de la Croix, en union avec Jésus, la distributrice et, comme nous le disons dans les litanies, la *Mère de la divine grâce ;* elle est maintenant, elle sera toujours, comme elle le fut au pied de la Croix, en union avec Jésus, l'inspiratrice et l'instigatrice de toute sainteté.

Quelle lumière éblouissante ces données de la théologie catholique ne projettent-elles pas sur l'enfance sainte et la formation intérieure de notre Jeanne d'Arc ! Précisément, parce que Jeanne était, dès Domremy, une grande sainte, elle a trouvé instinctivement et pratiquement la voie de la sainteté et elle s'y est avancée à pas rapides. Tout était accompli, par elle, pour l'amour de Jésus ; mais tout aussi, par elle, était fait pour l'amour de Marie. Elle ne séparait point le Fils de la Mère, et selon la belle formule proposée plus tard par le B. Grignion de Montfort, elle allait « à Jésus par Marie. » Il me suffira de jeter quelques noms et de rappeler quelques faits pour démontrer la vérité de ce que j'avance. Ses pèlerinages hebdomadaires au sanctuaire de Bermont ; sa tendre dévotion envers N.-D. de Domremy, c'est-à-dire envers la Vierge vénérée dans la petite église de son village ; sa fidélité à réciter l'*Angelus* au son de la cloche ou à redire l'*Ave Maria :* voilà les signes évidents de sa piété envers la Mère de Dieu. Ses confessions et ses communions fréquentes, son amour du travail et de la simplicité, son empressement à fuir les jeux dangereux de ses camarades d'enfance et jusqu'à l'apparence même du péché : voilà les marques incontestables de son amour pour Jésus, et pour Jésus crucifié. Et cette piété et cet amour vont de pair, comme le veut la théologie de la sainteté ; et la vie chrétienne de Jeanne se résumera tout entière en ces deux mots, gravés sur l'anneau que lui donna sa mère et, plus tard, sur son étendard : *Jhesus, Maria!*

Vous comprenez par là, m. f., comment la Sainte Vierge fut, avec Dieu, et, pour ainsi dire, par une action commune, l'instigatrice et l'inspiratrice de la sainteté de Jeanne. Mais, puisque toute grâce nous vient de Jésus par Marie, il s'ensuit logiquement que la Sainte Vierge fut aussi, avec Dieu, et par une action commune, l'instigatrice et l'inspiratrice de la mission extraordinaire de la Libératrice de la France. S. Michel, sainte Marguerite, sainte Catherine, dont les apparitions ont embaumé et sanctifié le sol de Domremy, ne sont que les mandataires de la Vierge et de Dieu. Jeanne ne nous l'a affirmé explicitement que pour Dieu ; mais ses fréquentes démarches à la chapelle de Bermont semblent bien indiquer que la mission extraordinaire de Jeanne d'Arc est encore un bienfait de Celle dont la France fut toujours le royaume de prédilection.

* * *

Quelle leçon pour nous, m. f., pour nous qui, dans notre vie quotidienne, et dans l'accomplissement des devoirs de notre vocation, nous laissons diriger trop souvent par des considérations purement humaines et par le souci de nos intérêts temporels ! La sainte Eglise nous rappelle constamment, par la voix de ses prédicateurs, par les enseignements de sa liturgie, que notre vie vient

de Dieu pour retourner à Dieu, et que nos efforts pour vivre chrétiennement, c'est-à-dire d'une façon digne du Christ, notre Dieu, seront vains, si leur principe n'est pas l'amour de Jésus et la confiance en Marie. Mais à côté de cette voix et de ces enseignements, l'enfance de Jeanne d'Arc devrait nous rappeler éloquemment cette vérité fondamentale, sur laquelle doit s'édifier toute vie sérieusement chrétienne. Dieu ne nous demandera pas, pour nous placer plus tard en son paradis, d'avoir accompli des merveilles comparables à celles que réalisa sainte Jeanne dans sa vie extérieure; mais il requerra de nous l'exercice des vertus dont la pieuse enfant, dans sa vie intérieure, nous a, dès Domremy, donné l'exemple. Et pour pratiquer ces vertus, à l'exemple de Jeanne, il nous suffit, mais il est nécessaire, de diriger toute notre vie, toutes nos occupations vers Dieu, dans l'amour de Jésus, l'auteur de notre salut, et dans l'amour de Marie, notre Mère et notre corédemptrice. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

Notre-Dame du Perpétuel-Secours

I

LA SAINTE IMAGE TRANSPORTÉE DE CRÈTE A ROME

Dans un grand nombre d'églises, on voit l'image touchante de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

La Vierge Marie tient sur son bras gauche l'Enfant Jésus. Celui-ci rejette la tête un peu en arrière, et fixe un objet qui lui inspire de l'effroi : c'est la croix que lui présente un ange. Alors de ses deux petites mains il saisit vivement la main droite de sa mère, comme pour implorer sa protection. Sur le visage de la Vierge, aucune trace d'effroi, mais une grande tristesse. Elle songe à cet enfant qu'elle aime tant, et qui sera pour elle une source d'incroyables douleurs, ainsi que le lui a prédit le vieillard Siméon ; elle songe à l'ingratitude humaine qui ne voudra pas le connaître, et ses yeux sont comme noyés de larmes.

C'est « la Mère douloureuse » qu'on ne peut regarder sans émotion.

Cette image a son histoire, authentique et attachante.

Au xve siècle, elle était très honorée en Crète. Mais quand les armées chrétiennes durent reculer devant l'islamisme qui les pressait, plusieurs Crétois, pour échapper à la barbarie turque, s'embarquèrent, laissant leur patrie et leurs biens,, et firent voile pour l'Italie. Un pieux marchand s'empara de l'Image vénérée pour la sauver de la profanation turque et gagner un pays chrétien.

Pendant la traversée, une tempête affreuse se déchaîne, soulève les flots et menace d'engloutir le navire. L'équipage renonce même à le sauver ; les passagers se savent voués à une mort certaine. Alors le pieux marchand prend la sainte Image et s'écrie : « C'est elle qui nous sauvera ! A genoux ! Implorons la Mère de Dieu ! » Tous alors invoquent avec foi, avec ferveur, l'Etoile de la mer. Soudain la tempête s'apaise, leurs cris de désespoir se changent en clameurs de joie, la sérénité règne sur les flots, la mer se fait tranquille et le vaisseau vogue doucement sur les vagues calmées.

Quelques journées après, il entrait dans le *Porto Romano,* près d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, et les passagers se rendaient à Rome, l'âme pleine d'actions de grâces.

Le marchand emportait avec lui son tableau sauveur. Son intention était de poursuivre sa route, mais auparavant il voulait se reposer quelques jours. Dieu avait décrété sans doute que la sainte Image demeurerait à Rome et n'en sortirait plus, car le pieux Crétois tomba malade si gravement qu'après peu de jours il se vit aux portes de la mort.

Alors il manda son hôte, qui était devenu son ami, et lui dit :

— Je vous confie cette image, mon plus cher trésor. Mais promettez-moi que vous ferez des démarches afin qu'elle soit publiquement exposée et honorée dans une des églises de Rome.

L'hôte en prit l'engagement solennel, et le dévot serviteur de Marie s'endormit avec une douce joie, dans la paix du Seigneur.

Après sa mort, le Romain considéra le tableau, il le trouva si beau qu'il résolut de le garder. Sa femme d'ailleurs ne voulait à aucun prix se séparer de cette remarquable peinture. Il oublia donc volontairement son serment.

La Sainte Vierge le lui rappela en songe à trois reprises différentes. Elle lui apparaissait avec un visage irrité, et des paroles de reproches. Il y demeura insensible. Une quatrième fois, elle lui dit sévèrement :

— Pour que je puisse sortir de ta maison, il faudra donc que tu en sortes le premier !

Il résista de nouveau à cette grâce impérative, et quelques jours après il mourait.

Cette mort foudroyante n'éclaira point sa femme, plus opiniâtre encore que lui. Dans cette obstination, il n'y avait sans doute pas d'impiété, mais seulement le désir très vif de conserver cette image bien-aimée. Pour la vaincre, la Sainte Vierge se servit de la petite fille de cette femme, une pure enfant de cinq ans, à qui elle apparut. Elle lui dit :

— Va trouver ta mère et ton aïeul, et redis-leur que Notre-Dame du Perpétuel-Secours veut que son image soit vénérée dans une église de Rome.

Très impressionnée par cette révélation, la veuve allait céder quand une voisine l'en détourna : « Il ne faut pas croire, dit celle-ci, à ces rêveries d'une enfant de cinq ans. » Cette mauvaise conseillère fut aussitôt punie. Une tumeur charbonneuse lui gonfla soudain le bras, et, se voyant menacée de mourir, elle réclama à grands cris qu'on lui apportât la sainte Image... A peine l'eut-elle touchée qu'elle fut guérie. La veuve ne pouvait plus s'opposer à la volonté formelle de la Reine du ciel.

* * *

Marie avait elle-même déclaré qu'elle prenait le beau nom de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Mais dans quelle église voulait-elle être invoquée ?

Elle le révéla dans une seconde apparition à l'enfant :

— Je veux être placée, dit-elle, entre ma chère église de Sainte-Marie-Majeure et celle de mon bien-aimé fils adoptif, Jean-de-Latran.

Or entre les deux basiliques, sur le mont Esquilin, près des jardins de Mécène et des thermes de Philippe, s'élevait, sur l'emplacement de la maison paternelle de S. Clet, une antique église dédiée à S. Matthieu. Le pape Sixte IV, en 1477, en avait confié la garde aux Ermites de St-Augustin.

Le 27 mars 1499, une joyeuse procession parcourait les rues de Rome au chant des cantiques. Toute la ville était en fête à cause de la translation solennelle de la Madone nouvelle dans l'église de Saint-Matthieu. Une femme qui avait depuis longtemps un bras paralysé s'approcha de la sainte Image, la toucha avec foi et fut guérie. Les acclamations éclatèrent. C'était le premier miracle public de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. On exposa le tableau vénéré au-dessus du maître-autel ; les foules affluèrent et le sanctuaire de Saint-Matthieu devint bientôt si célèbre que le pape Léon X lui rendit le titre cardinalice dont il avait été honoré autrefois. Les faveurs obtenues devinrent si nombreuses qu'en 1600 Panziroli pouvait écrire : « L'église de Saint-Matthieu possède une image de Notre-Dame, qui, *par les miracles opérés* et les grâces accordées, est mise au nombre des Vierges miraculeuses. »

On accourait de partout pour prier devant « la Vierge d'Orient, » comme on l'appelait. Pas un pèlerin, pas un prince, pas un évêque qui ne vînt se prosterner devant la douce image dont la seule vue inspirait la compassion et le repentir. Son nom, sa vue attiraient les cœurs. Dans les temps tourmentés du XVIe siècle où l'on avait tant besoin d'espérer, tant besoin de l'aide divine, on se réfugiait aux pieds de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, parce qu'on sentait que sa protection ne manquerait jamais et serait toujours efficace. Elle était puissante, « la Toute-Puissance qui supplie, » elle était bonne, et ses yeux qui regardaient à travers ses larmes amenaient les pécheurs à pleurer leurs fautes. Le cardinal Nerli, titulaire de l'église de Saint-Matthieu, voulut avoir son tombeau devant « la Bienheureuse Mère de Dieu, la Vierge des miracles, » sous « son ombre glorieuse ».

Les miracles, les faveurs spirituelles, les conversions d'âmes ne furent point interrompus pendant plus de trois siècles, de 1499 à 1812. Le sanctuaire de Saint-Matthieu était l'un des plus pieux et des plus fréquentés de Rome. Un doux attrait amenait et retenait les foules auprès de la céleste image. Elle ouvrait les consciences et touchait les cœurs.

Tout à coup la Révolution éclata et bouleversa l'Europe. En 1812 les troupes françaises envahirent Rome. Sous le vain prétexte de la nécessité stratégique on ordonna la démolition de l'église de Saint-Matthieu. Cela servait trop bien les desseins du démon pour qu'il ne l'ait pas inspiré. Les religieux Augustins emportèrent avec eux la sainte Image dans l'oratoire privé du couvent de Sainte-Marie *in Posterula,* que le pape Pie VII leur avait gracieusement accordé. Les événements tragiques absorbèrent l'attention, si bien que pendant cinquante ans l'oubli enveloppa comme d'un linceul la pieuse image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

II

PERDUE ET RETROUVÉE

L'église de Saint-Matthieu *in Merulana* n'existait plus. A sa place les Rédemptoristes avaient construit un couvent qu'ils appelaient la « villa Caserta, » avec une église dédiée à S. Alphonse de Liguori. Mais personne ne se souvenait de la sainte Image. La communauté des Augustins ne se composait que d'Irlandais qui venaient à Rome pour achever leurs études et s'en retournaient ensuite ; la tradition n'avait donc pu se transmettre que bien faiblement. L'image de la Madone était chez eux, dans leur oratoire de Sainte-Marie *in Posterula,* mais elle n'était l'objet d'aucun culte public. Les esprits d'ailleurs étaient uniquement préoccupés des graves événements contemporains depuis le retour de Pie VII : les deux révolutions de 1830 et de 1848, le départ de Pie IX pour Gaète, sa rentrée à Rome sous la protection des troupes françaises.

Il y eut enfin une accalmie vers 1863.

Or un soir, dans la villa Caserta, après une journée de pieux labeur, un religieux Rédemptoriste qui faisait des recherches historiques sur la villa, racontait à la communauté ses découvertes touchant le passé :

— Ici, dit-il, s'élevait, à côté d'un couvent de religieux Augustins, une très ancienne église dédiée à S. Matthieu. Dans cette église, on a vénéré pendant des siècles une Madone qui était invoquée sous le nom de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Elle était célèbre par ses miracles. Les foules venaient prier devant un antique tableau qui a disparu avec le sanctuaire lui-même, sans qu'on sache ce qu'il est devenu, ni même s'il existe encore.

La communauté écoutait avec une avide et anxieuse attention. Un Père alors se leva et dit :

— Cette Madone miraculeuse existe. Je l'ai vue bien des fois, et je sais où elle est cachée.

Ce religieux s'appelait Michel Marchi et il était Romain de naissance. On l'entoure, on le presse de parler, de dire ce qu'il sait, et il fait le récit suivant :

— « J'étais bien jeune et presque enfant quand je connus au couvent des Augustins de Sainte-Marie *in Posterula* un vieux Frère du nom d'Orsetti. Il m'avait pris en affection, et il aimait à s'entretenir avec moi.

« Devenu presque aveugle, il se faisait transporter à la vigne du monastère, et, chemin faisant, il me racontait qu'avant d'habiter Sainte-Marie, il

avait demeuré au couvent de Saint-Matthieu *in Merulana*.

« D'autres fois, il me conduisait à l'oratoire de son couvent et, me montrant une belle image de la Sainte Vierge, il me disait : « Regarde cette Madone, elle s'appelle la Vierge du Perpétuel-Secours. Elle fut en grande vénération dans notre ancienne église de Saint-Matthieu, et chaque année on célébrait une fête très solennelle en son honneur. »

« Et il me racontait des choses merveilleuses sur la sainte Image, les prodiges opérés par elle, les processions magnifiques, les fêtes splendides, les pèlerinages nombreux et continuels. Puis, avec une certaine solennité, il ajoutait : « N'oublie pas, Michel, que la Madone si longtemps vénérée à Saint-Matthieu est bien celle-ci. Ne l'oublie pas ! » Et pour frapper davantage mon esprit, il reprenait avec une insistance presque inquiète : « M'as-tu bien compris ? Ce que je t'ai dit est certain. Oui, c'est la sainte Image, c'est vraiment Notre-Dame du Perpétuel-Secours ! »

« En 1853 le bon Frère Orsetti mourut ; il était âgé de 86 ans. Malgré ses pressantes recommandations, je dois avouer à ma confusion que, depuis, je n'ai jamais pensé au tableau miraculeux. En ce moment le souvenir m'en vient pour la première fois. Que de fois pourtant il m'a dit : « Elle était très miraculeuse. *Ah ! era molto miracolosa.* »

Tous écoutaient avec émotion, avec le désir très vif de voir enfin ce tableau qui représentait Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Ce désir était aussi celui de tous ceux qui avaient une vraie dévotion à la Sainte Vierge.

Une allocution au *Gesù* du P. Blosi vint intéresser à cette affaire le grand public romain. Le pieux Jésuite raconta l'histoire de la Madone et la volonté expresse de la Sainte Vierge d'être honorée dans une église entre Sainte-Marie-Majeure et St-Jean de Latran, puis il ajouta :

« Plaise à Dieu que parmi mes auditeurs il s'en trouve un qui connaisse l'endroit où la sainte Image est cachée ! Qu'il dise alors à ceux qui la retiennent dans un injuste oubli que Marie veut être exposée à la vénération des fidèles. J'ose croire qu'ils reconnaîtront leur erreur et qu'ils replaceront le merveilleux tableau dans une des nombreuses églises placées entre l'Esquilin et le Cœlius... Qui sait si Marie, qui s'est nommée elle-même la Vierge du Perpétuel-Secours, n'a pas attaché à la restauration de son culte la paix du monde et le salut des peuples ? Heureux donc celui que Dieu a choisi pour être l'instrument de cette œuvre sublime ! »

* * *

L'opinion romaine s'émut de cette révélation, qui ne surprit point le P. Marchi. Il s'assura que la pieuse image était bien conservée au couvent de Sainte-Marie *in Posterula*, chez les Augustins. Elle n'était donc pas à l'endroit déterminé par la Sainte Vierge. Ne devait-on pas la ramener dans son ancienne église ? Sans doute, l'église de Saint-Matthieu avait été démolie, mais n'avait-elle pas été remplacée par l'église de St-Alphonse, bâtie par les Rédemptoristes ? Ceux-ci n'avaient-ils pas sur le tableau, enfin découvert, un certain droit de propriété ? En venant s'établir parmi eux, la Sainte Vierge ne voudrait-elle pas accorder une juste récompense au grand saint qui, mieux que tout autre, S. Bernard excepté, avait chanté ses gloires ?

Les Rédemptoristes étaient frappés de ces hautes raisons ; mais pour bien connaître la volonté de Marie, ils lui adressèrent pendant deux ans de nombreuses et ferventes prières. Ils savaient que les œuvres de Dieu ne s'accomplissent qu'avec une lenteur voulue par la Providence, et qu'elles exigent la maturité du temps. Ils savaient aussi que seul le Souverain Pontife pouvait prendre la suprême décision à laquelle tous se conformeraient.

Ce temps écoulé, après avoir beaucoup prié et réfléchi, le 11 décembre 1865, le P. Mauron, supérieur général des Rédemptoristes, sollicita une audience du Pape, à qui il exposa l'histoire de la Madone miraculeuse, avec les circonstances qui, après cinquante ans, l'avaient fait découvrir. Et il demanda pour son Ordre le précieux tableau ; S. Alphonse s'en réjouirait au ciel et ses enfants s'appliqueraient à faire aimer dans leurs prédications universelles le culte de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Pie IX écouta avec bienveillance, reçut des mains du P. Mauron la supplique qu'il relut, puis il prit sa plume, et, de sa propre main, il traça l'ordre suivant :

« Le cardinal Préfet de la Propagande fera connaître au Supérieur de la Communauté de Sainte-Marie *in Posterula* Notre volonté qui est de voir replacer entre Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure l'image de la T. S. Vierge dont il est question dans la supplique. »

Le 19 janvier 1866, le P. Marchi, accompagné d'un autre Père Rédemptoriste, se présentait au couvent de Ste-Marie *in Posterula* pour prendre possession de la sainte Image. Le Prieur des Augustins les reçut avec bonté, puis les conduisant dans la chapelle intérieure il leur montra l'antique et vénéré tableau. Ils contemplèrent longuement, des larmes dans les yeux, le triste et doux visage de la Sainte Vierge, les traits angoissés de l'enfant Jésus, tous ces détails symboliques qui rappellent la Passion, les souffrances du Fils et de la Mère, et ils emportèrent avec joie le précieux tableau.

Désormais il appartient aux Pères Rédemptoristes, à l'Ordre dont son fondateur a dit : « La Congrégation du Saint-Rédempteur est née et se maintient par la protection de la Vierge Immaculée. » Elle fut chargée de faire connaître l'amour, la sollicitude, la puissance de Celle qui nous aime comme ses enfants et qui s'est engagée à être, dans toutes nos peines, nos tristesses et nos périls, notre « Perpétuel Secours. [1] »

[1] Voir *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, par le P. Dunoyer (in-12, 1898) ; — *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, Etude présentée au Congrès Marial de Fribourg (1902), par le P. J. Favre, Rédemptoriste.

III

RÉINAUGURÉE ET COURONNÉE

Il fallait maintenant apprendre à la Ville et au monde qu'elle était retrouvée, la sainte Madone que les chrétiens avait priée trois siècles durant, donner un nouvel essor à cette dévotion exhumée de l'oubli, et lui rendre une nouvelle jeunesse. Le Cardinal-Vicaire annonça ainsi ce grand événement qui causa à Rome une très vive allégresse :

Cher peuple romain !

L'antique et miraculeuse image de la Très Sainte Vierge, dite du Perpétuel-Secours, qui pendant trois siècles fut si vénérée de vos ancêtres en l'église St-Matthieu, sera bientôt rendue au culte public...

Sa Sainteté le Pape Pie IX, glorieusement régnant, a tracé de sa main l'ordre suivant : La Madone du Perpétuel-Secours retournera sur l'Esquilin, entre la basilique de Latran et la basilique Libérienne. Désormais elle sera exposée à la vénération du peuple dans l'église St-Alphonse, qui appartient à la Congrégation du Très Saint Rédempteur, et qui est située précisément dans l'enceinte où se trouvait autrefois l'église St-Matthieu...

Par reconnaissance envers Marie, qui choisit leur église pour sa demeure et eux-mêmes pour gardiens de sa précieuse image, les Pères Rédemptoristes célébreront un *Triduum* solennel pour inaugurer la restauration du culte de la Madone. La veille de cette solennité, c'est-à-dire le 26 avril, dans l'après-midi, la Sainte Image sera portée processionnellement dans les rues de Rome, et ensuite placée sur le maître-autel dans l'église de St-Alphonse.

Romains, montrez-vous les vrais enfants de Marie. Vos ancêtres se distinguèrent par leur dévotion envers Notre-Dame du Perpétuel-Secours : marchez sur leurs traces...

Cet éloquent appel fut entendu, et le 26 avril 1866, dans l'après-midi, s'organisa une procession solennelle. Elle sort du couvent des Rédemptoristes, et parcourt les rues de la cité. Les curés des paroisses limitrophes s'y adjoignent, ainsi que les prêtres séculiers de tous les quartiers de la ville et les représentants des Ordres religieux. La Sainte Image s'avance sous un dais magnifique ; la Vierge passe au milieu de ses enfants qu'elle regarde avec miséricorde, avec amour. Un évêque porte une relique de Marie. A mesure, le flot du peuple grossit ; l'air est plein de cantiques coupés d'exclamations de foi et d'allégresse ; c'est un des spectacles les plus heureux et les plus ravissants qu'il soit donné à l'homme de contempler sur la terre.

Les rues sont traversées par de vastes guirlandes fleuries, les maisons disparaissent sous les tentures et les riches tapisseries, le sol est jonché de fleurs, de feuilles de myrte et de laurier. Tous les yeux sont fixés sur l'Image miraculeuse. La Vierge ne veut-elle pas témoigner à son bon peuple son contentement par quelque faveur signalée, par quelque don magnifique de joyeux avènement ?

Une mère priait auprès du berceau de son enfant, qui se mourait d'une fièvre cérébrale. Quand le cortège pieux passe devant sa maison, en chantant les louanges de Marie, elle prend son enfant dans ses bras, le porte à la fenêtre ouverte, et s'adressant à la Sainte Image avec un accent de foi intraduisible, jailli de son cœur douloureux et aimant :

— Bonne Mère, s'écrie-t-elle, guérissez-le ou prenez-le avec vous en Paradis !

L'enfant ressent un mieux soudain, et quelques jours après, l'heureuse mère venait, un cierge à la main, remercier avec son enfant guéri la bonne Vierge qui n'avait pu résister au cri de sa douleur.

La procession poursuit sa marche, émue et triomphale. Plus loin, c'est une autre mère qui présente à Marie sa petite fille de huit ans qui a perdu depuis quatre ans l'usage de ses jambes. Elle implore avec la foi qui transporte les montagnes, avec larmes, la Vierge toute-puissante et toute bonne. La petite percluse éprouve dans tout son être une vive secousse, et recouvre en partie la liberté de ses membres. Mais la mère n'est pas satisfaite encore de ce demi-miracle, elle porte bientôt son enfant dans l'église des Rédemptoristes, la dépose devant la sainte Image et s'écrie : « O Marie, achevez ce que vous avez commencé ! » Et la petite fille se lève, se tient debout sur ses jambes et se met à marcher avec facilité.

La Sainte Image rentra, acclamée, dans l'église de St-Alphonse, où elle prit la place d'honneur qui lui avait été réservée au-dessus du maître-autel. Le *Triduum* fit accourir tout Rome à ses pieds. Prélats, nobles, gens du peuple, vinrent prier avec ferveur Notre-Dame du Perpétuel-Secours. On ne se lassait pas de la regarder. Après une longue absence, la Mère était revenue parmi ses enfants, et dans toute la cité, où Marie est si honorée, ce fut comme une joie de famille, une réjouissance universelle. Pie IX vint l'implorer comme un simple fidèle. Très préoccupé des événements qui le menaçaient dans ses Etats sur le point d'être envahis et dans son existence même, il disait :

— J'ai appris que Notre-Dame du Perpétuel-Secours accorde des grâces qui tiennent du prodige. Elle devrait bien user de sa puissance en faveur du pauvre Pape !

* * *

Cette dévotion devint bientôt si populaire que, sur le désir formellement exprimé des Romains, l'année suivante, on résolut de procéder au couronnement de la Sainte Image. C'est une ancienne coutume, à Rome, de donner un diadème d'or aux Madones les plus vénérées. On demanda cette distinction pour la Vierge de St-Alphonse ; le Chapitre de St-Pierre lui vota une couronne d'or et délégua son doyen, Mgr Mastei, pour présider la fête, qui fut fixée au 23 juin 1867.

Le Cardinal-Vicaire y invita de nouveau tous les Romains, et la fête fut célébrée avec un éclat inouï. Cinq cents évêques étaient venus de toutes les parties du monde pour le centenaire de S. Pierre ; une multitude de prêtres les avaient accompagnés ; et jamais peut-être pareil enthousiasme

n'avait transporté la Ville Eternelle. Après la messe pontificale, le prélat officiant prit deux couronnes d'or dans ses mains, l'une pour la Mère, l'autre pour l'Enfant Jésus, il monta les degrés de l'autel et les couronna. Le peuple chantait le *Regina cœli*, il semblait que la Reine du ciel se penchait vers ses enfants de la terre pour répandre sur eux ses grâces et les remercier de leur foi, de leur amour. Ensuite le *Te Deum* retentit sous les voûtes de l'église et fut repris au dehors par des milliers de voix ; le canon du fort Saint-Ange tonna, les cloches de toutes les basiliques s'ébranlèrent et publièrent la nouvelle gloire de Marie. Ce jour-là Rome n'était plus une cité terrestre, mais comme une cité divine, embaumée de parfums surnaturels, la cité de Marie, où chantait l'allégresse avec l'espérance, où tous à l'envi affirmaient leur confiance en elle et redisaient ses bienfaits.

Pie IX donna l'exemple. Il vint lui aussi se prosterner dans l'église de St-Alphonse, et contemplant la merveilleuse image, il s'écria :

— Oh ! qu'elle est belle !

Il voulait être le premier Serviteur de la Vierge du Perpétuel-Secours, et son premier Apôtre. Il plaça son image dans son oratoire privé, et chaque jour il l'invoquait. L'évêque de Candie ayant mis son diocèse sous la protection de cette Madone, qui s'était échappée de Crète pour venir à Rome, il le félicita et l'encouragea à mettre en elle toute son espérance. Il distribuait des images, des médailles de la douce Vierge. Les zouaves pontificaux installèrent dans leurs chambrées le tableau de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, et la confiance en elle redoubla quand en octobre 1867 l'Esquilin fut préservé du choléra qui sévissait à Rome.

Vint l'heure néfaste où la Révolution apparut en armes autour de la cité. Pie IX ne s'abandonna point, il invita le peuple à prier les trente Madones les plus vénérées de Rome; Notre-Dame du Perpétuel-Secours fut de ce nombre, et désormais le 22 de chaque mois le peuple fidèle vint la prier dans l'église de St-Alphonse. En 1871, le cardinal Patrizzi érigea l'Association de N.-D. du Perpétuel-Secours et de S. Alphonse en archiconfrérie, et deux mois après, le Saint-Siège accordait à la Congrégation du Saint-Rédempteur une messe et un office propres en l'honneur de la Madone qu'avait retrouvée le P. Marchi.

Aucune dévotion à Marie n'est donc plus approuvée, plus solide, plus romaine. Aucune image non plus n'est plus pieuse et plus féconde en leçons doctrinales : nous le verrons demain.

IV

LA SAINTE IMAGE

Donnons maintenant quelques explications sur le tableau qui représente la Vierge du Perpétuel-Secours.

Cette image peut remonter aux premiers siècles de l'Eglise, mais on y retrouve surtout les principes de la primitive école byzantine. Le P. Antoine Mariscal prétend qu'elle serait une copie fidèle de la célèbre *Odiguitria* (Conductrice) des Grecs, peinte par S. Luc et détruite par les Turcs à la prise de Constantinople. On en avait fait de nombreuses copies ; l'une des plus célèbres est la *Strastnaïa*, image de la Passion, si populaire en Russie, avec laquelle la Vierge des Rédemptoristes a de si nombreux traits de ressemblance.

C'est une peinture sur bois de 54 centimètres de haut sur 43 de large. Dans un ciel d'or apparaît la Vierge Marie portant sur son bras gauche l'Enfant Jésus. Une grande et saisissante tristesse règne sur son visage et dans ses yeux. Un voile bleu-foncé couvre sa tête, au milieu duquel brille, à côté d'une croix, une étoile, l'étoile de l'Espérance parmi la tempête de douleurs qui bouleversent l'âme maternelle de Marie. Ce voile ne laisse entrevoir que la bordure du bandeau qui entoure son front virginal. Autour de la tête une large auréole ornée de riches et artistiques dessins. Le bandeau serre le front et cache les yeux.

Le voile tombant sur la poitrine s'entr'ouvre pour laisser voir une tunique rouge aux ourlets brodés d'or. Des filets d'or font ressortir les ombres et les plis byzantins.

Au-dessus de la Vierge, quatre lettres grecques ΜΡ ΘΥ, qui forment le monogramme de deux mots grecs signifiant *Mère de Dieu*. Ce tableau est donc bien d'origine orientale, car en Orient, au-dessus des tableaux religieux, se voit toujours un titre qui en indique le sujet.

On se complaît à regarder ce visage si pur, le long nez grec, l'ovale harmonieux des traits, les yeux qui contemplent à l'intérieur des mystères de douleur profonds, les lèvres gracieuses qui se ferment pour ne pas laisser éclater la plainte, et cette expression de tristesse infinie qui ne veut ni ne peut être consolée.

Le regard de Notre-Dame est vague et ne fixe rien, mais il voit le petit enfant qui se serre contre elle et qui est son unique pensée. Car l'Enfant Jésus saisit de ses deux petites mains le pouce de la main droite de sa mère aux longs doigts effilés, il s'y cramponne en quelque sorte, comme à une branche de salut dans le danger dont il se sent menacé. Il est vêtu d'une robe verte, retenue par une ceinture rouge cachée en partie dans un grand manteau jaune-foncé. Autour de sa tête une auréole, mais moins large et moins ornée que celle de sa sainte Mère ; et au-dessus de son épaule gauche ces lettres : IC *Jesus* XC *Christus*.

L'Enfant-Dieu est visiblement effrayé, il se prend à la main de Marie qui se fait forte pour le soutenir, pour le rassurer. Mais d'où vient son effroi ? C'est qu'en tournant la tête il a aperçu l'ange Gabriel qui lui présente la croix avec quatre clous, la croix qui l'attend quand dans la plénitude de la force et de l'âge il y sera attaché pour sauver les hommes, et que ses pieds et ses mains seront per-

cés par ces horribles clous. C'est bien l'ange Gabriel, car il est désigné par ces lettres O. A. Γ., l'Ange de l'Annonciation qui sera aussi l'Ange de l'Agonie, l'Ange de la Passion. Il le réconfortera dans les affres de la terreur, de l'effroi, de la tristesse, de l'ennui et du dégoût qui ravageront son âme à la grotte de Gethsémani.

Et pendant que l'ange Gabriel lui montre la croix, de l'autre côté S. Michel apparaît, désigné par les lettres O. A. M. et portant un vase d'où s'élèvent la lance et le roseau, surmonté de l'éponge, les autres instruments de la Passion.

L'enfant est saisi de crainte, il s'agite, et dans ses mouvements de frayeur la sandale de son pied gauche se détache et n'est plus retenue que par une courroie. Ses yeux éperdus s'ouvrent largement et deviennent fixes, sa bouche va parler pour exprimer sa peine, sa surprise douloureuse. Il semble que pour la première fois il envisage l'étendue et les faces effrayantes de son terrible sacrifice. Jusque-là il l'avait vu de loin, dans l'auréole de la mystérieuse beauté de la souffrance, mais soudain c'est la réalité, l'affreuse réalité qui se découvre à lui. Alors c'est à sa mère qu'il recourt et ses petites mains s'attachent à ses mains.

L'ensemble du tableau est d'une incomparable grandeur. C'est la Sainte Vierge surtout qui retient l'attention. Elle a senti frémir le cœur de son Fils. Elle a tout vu, tout deviné, tout compris. Une immense tristesse l'a envahie, car elle sait tout ce que Jésus doit souffrir ; elle ne peut s'en distraire et ses traits en gardent la marque douloureuse. Mais regardez-la bien : elle ne tremble pas. Quelle fermeté dans son attitude, quelle décision, quelle énergie ! Elle se redresse pour faire face à l'épreuve, car elle doit résister non seulement pour elle, mais pour son Fils, pour l'encourager, pour le soutenir. Un jour tout lui manquera, le ciel même paraîtra l'abandonner ; mais il lui restera sa Mère, il pourra s'appuyer sur elle sans qu'elle ploie jamais. Cette forte main qui occupe le centre du tableau, solide comme la tour de David, ne connaîtra jamais la défaillance. L'Enfant Jésus en a la certitude, car ses mains s'attachant à la main puissante de Marie s'y reposent, et déjà la confiance reparaît sur son visage, dans ses yeux qui s'habituent à la vue de la croix.

* * *

Dans le tableau de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, nous trouvons aussi l'image de notre vie. Comme à l'Enfant divin, notre bon ange nous présente la croix. Elle nous accompagne partout, depuis l'enfance ; et de fait, au regard de Dieu nous sommes toujours comme des enfants. Notre route est semée de tentations, d'épreuves, de chutes, de découragements. Nous subissons les coups de tous les instruments de la Passion ; les clous de la douleur s'enfoncent, non dans nos pieds et dans nos mains, mais dans notre cœur. Et comme l'Enfant Jésus, à leur vue nous nous retournons vivement, surpris, effrayés. Nous rêvions de bonheur, tout nous souriait dans la vie ; dans l'enthousiasme et l'inexpérience de la jeunesse nous nous figurions que la vie était une joie, une jouissance perpétuelle. Nous nous laissions aller à ces pensées, qui n'étaient pas toujours innocentes, et nous vivions des jours qui n'étaient pas toujours sans péché.

L'heure vient où les yeux se dessillent, où la réalité nous apparaît. Soudain notre conscience se réveille, elle souffre, elle est mal à l'aise ; elle proteste contre le péché, car elle se sent coupable. Parfois, parce que nous la faisons taire et que nous n'écoutons pas ses plaintes, nous nous enfonçons davantage dans le mal et notre culpabilité s'accroît. La grâce cependant ne nous manque jamais. Elle nous sollicite, elle nous montre notre état, elle nous presse de revenir à Dieu. C'est pour nous un moment de luttes terribles, comme celui où S. Augustin déjà converti hésitait pourtant à parfaire en lui l'œuvre divine, à avancer jusqu'au baptême, parce que ses passions le retenaient par sa robe de chair.

Qui nous décidera ? Qui nous fera triompher ? Marie qui nous regarde et que nous n'osons regarder encore, car nous craignons que son front, ses yeux, ses lèvres ne soient chargés de reproches.

N'hésitons pas, allons à elle avec confiance. Son visage est triste, c'est vrai, parce que nous avons offensé Dieu et que notre âme a perdu sa pure beauté ; mais il respire aussi la bonté, la tendresse, la compassion. Elle nous dit : « Venez à moi, je vous conduirai à mon Fils Jésus. Ces croix, ces sacrifices que vous redoutez sont les jalons qui marquent la route du ciel. Je vous aiderai, moi qui suis *le Perpétuel Secours.* Je ne me lasserai point, car une mère ne se lasse pas de courir après son enfant qui s'égare, elle veut le sauver à tout prix. »

« Au milieu de nos perpétuelles misères, dit le P. Dunoyer, il est si consolant d'apprendre qu'il existe un perpétuel secours ! »

Cette pensée est la plus douce, ce mot est le plus suave au cœur. Marie s'engage à nous secourir aujourd'hui, demain, toujours : pendant notre vie, à la mort, après la mort, au purgatoire. Elle nous le promet et elle tient toutes ses promesses. Elle est aussi puissante que bonne. Invoquons donc toujours, dans nos tristesses et dans nos joies, dans nos travaux et nos maladies, dans nos peines et nos désespoirs, Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

V

LA SAINTE IMAGE A PARIS

L'abbé Maurice d'Hulst, qui devait être plus tard Mgr d'Hulst, venait de recevoir en 1865 l'onction sacerdotale des mains de Mgr Darboy, à Paris. C'était déjà un prêtre très distingué, une âme vaillante, dévorée des ardeurs de l'apostolat. Il savait le prix des âmes et il les aimait.

Le lendemain de l'ordination, sa mère qui était

une noble et sainte chrétienne, le conduisit chez son archevêque, à qui elle dit :

— Monseigneur, je vous demande une faveur pour mon fils. Donnez-lui un poste, je vous en prie, non pas dans un des riches quartiers de la capitale, mais dans une paroisse pauvre des quartiers excentriques.

Mgr Darboy accueillit cette humble requête et nomma le jeune prêtre vicaire de St-Ambroise, en plein quartier populaire.

Le nouveau vicaire voulait aller au cœur du peuple. Il vit bientôt combien le peuple était abandonné dans ces grandes paroisses, trop considérables pour qu'on pût l'atteindre, et combien il avait besoin d'être éclairé. Il faillit être victime de la Commune, comme son archevêque, qui avant de tomber sous les balles criminelles des insurgés eut à redire la parole du Maître sur la croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Et tout après les massacres, sur le théâtre même des luttes les plus acharnées, il bâtit, en face du Père-Lachaise, à Ménilmontant, une chapelle de secours dédiée à S. Hippolyte, le patron du nouvel archevêque de Paris, le cardinal Guibert. Cette chapelle fut bénite le 19 février 1872.

Il prit avec lui deux ouvriers apostoliques, zélés comme lui, enflammés comme lui de la charité divine et de l'amour des âmes, et ils se mirent à l'œuvre, œuvre de prière et de labeur. Ils firent le catéchisme aux enfants, prêchèrent le dimanche, firent des visites pendant la semaine, et les fidèles vinrent, bientôt même ils affluèrent. En général ils étaient ignorants des vérités chrétiennes. Ils écoutèrent, ils prièrent, ils comprirent. Ils étaient gagnés aussi par le dévouement désintéressé de ces hommes de Dieu qui se dépensaient, avec une générosité qui les surprenait, pour des inconnus, des hommes qu'ils n'avaient jamais vus, sans espoir de lucre ou de reconnaissance. Partout il y a des âmes de choix qui désirent connaître la vérité et qui attendent l'heure de la grâce. C'est là que se voit surtout l'action de la Providence, qui « veut sauver tous les hommes, » et qui emploie dans ce but ses moyens vainqueurs. Peu à peu la vérité se faisait jour dans les esprits, la foi les pénétrait, les cœurs étaient touchés, l'instinct religieux se réveillait, et les fidèles venaient si nombreux que les trois prêtres ne pouvaient plus suffire au ministère sacré. Il fallait faire appel à de nouveaux ouvriers. Mais où les trouver ? Car le clergé était insuffisant même à accomplir le travail des paroisses.

* * *

L'abbé d'Hulst se souvint que tout enfant il avait assisté à une mission prêchée par des Rédemptoristes. Il se rappelait même qu'il avait servi la messe à l'un d'eux. Il les pria donc de venir prêcher dans la chapelle une retraite pascale. Leur parole populaire, simple et entraînante, obtint un très grand succès. Alors il leur dit :

— Veuillez consentir à accepter le ministère de cette chapelle où votre parole a éclairé tant d'âmes et à continuer les œuvres que j'y ai créées. C'est une pensée qui m'est venue pendant la sainte messe. Elle est sûrement de Dieu.

Ils se dirent que la Congrégation de S. Alphonse est surtout « envoyée pour évangéliser les pauvres, » et ils acceptèrent. Il n'y avait nulle part plus de pauvres ni plus de dévoyés que dans ces quartiers du Père-Lachaise, de la Roquette et de la rue Haxo, tout sanglants encore des horreurs de la Commune. Les hommes demeuraient irrités, révoltés, ils gardaient toujours une plaie saignante au cœur. La chapelle fut remise entre les mains des Rédemptoristes le 2 août 1874, en la fête de S. Alphonse de Liguori, et le 8 novembre suivant ils y installèrent solennellement l'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Mgr d'Hulst était devenu vicaire général du cardinal Guibert. Ce fut lui qui prit la parole devant une foule très recueillie parmi laquelle on comptait déjà nombre d'âmes converties et ferventes.

Il raconta la découverte de la Sainte Image, puis il développa les idées suivantes : L'homme est par nature faible et porté au mal, et sa grande indigence native est encore aggravée et multipliée par nos fautes constantes, par le péché. L'histoire de notre race humaine pourrait donc s'appeler l'histoire de la *perpétuelle misère*. Quelle consolation pour nous de rencontrer aussi un *perpétuel secours*, garanti par Dieu lui-même qui nous aime et nous multiplie aussi ses grâces ! Il pourrait nous punir, lui, parce que nous l'avons offensé, mais il veut nous pardonner. C'est pourquoi il a confié ce « perpétuel secours, » qui nous est nécessaire, à des mains maternelles qui ne s'ouvrent jamais que pour bénir et guérir. Elles sont étrangères par vocation aux œuvres de la divine justice et ne servent d'instrument tout-puissant qu'à la divine miséricorde.

Dans sa pensée, le ministère des Rédemptoristes à Ménilmontant devait prendre le caractère d'une mission permanente. Et il en fut ainsi. Dans l'humble chapelle, la parole de Dieu est annoncée plusieurs fois par semaine. Le dimanche il y a jusqu'à cinq prédications en plusieurs langues. Les nombreux confessionnaux sont toujours occupés par des pénitents qui viennent de tous les coins de Paris et même de la province ; les communions s'y distribuent par milliers. Aussi vingt ans plus tard, le fondateur, qui aimait à revenir dans la petite chaire de sa chapelle après avoir prêché dans les chaires les plus illustres, déclarait-il, dans un moment d'aimable épanchement, que de toutes ses œuvres c'était celle de Ménilmontant qui lui paraissait la plus féconde et qui lui laissait le plus consolant souvenir. Il était lui-même « un grand chasseur d'âmes, » et il appréciait le zèle des Pères qui ne se bornaient pas à évangéliser ce quartier populaire, mais se répandaient dans toutes les grandes paroisses de Paris, à St-Sulpice, St-Germain-des-Prés, St-Pierre de Chaillot ou Notre-Dame des Champs. Les Rédemptoristes ont ainsi évangélisé la capitale, puis les plus grandes villes de

France et jusqu'aux plus humbles campagnes, sous la protection et avec l'aide de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

En 1876, son archiconfrérie fut érigée à Ménilmontant, le 3 septembre ; c'est la première qui ait été affiliée à celle de Rome, dont elle est ainsi la fille aînée. Les membres se réunissent tous les dimanches à huit heures du soir à la chapelle. A cette œuvre se sont adjointes celles des *Retraites*, de la *Sainte Famille*, de la *Visite des malades*, l'*Œuvre des mariages* pour les régulariser, des baptêmes d'adultes, des premières Communions tardives, des retraites privées. On ne saurait énumérer tout le bien opéré, sans éclat et sans bruit, par Notre-Dame du Perpétuel-Secours seulement à Paris. Dieu conduit ainsi son œuvre, dans une obscurité propice, où aiment à se réfugier les âmes et où elles trouvent des lumières intimes qui leur montrent que le grand but de la vie c'est l'amour de Dieu, c'est le ciel. A quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?

L'Image Sainte fait partout des miracles innombrables. A l'incendie du Bazar de la Charité en 1897, un jeune homme est préservé par une médaille du Perpétuel-Secours que sa sœur lui a placée le matin dans son chapeau. Une poutre enflammée lui tomba sur la tête, écrasa le chapeau, sans que le jeune homme eût le moindre mal. Au même incendie, une dame cherchait une issue ; elle se trouva au pied d'une clôture haute de plusieurs mètres. Elle entend distinctement dans son âme ces paroles : « Notre-Dame du Perpétuel-Secours est toute-puissante ! » Elle se sent revêtue d'une force surhumaine, elle invoque la Sainte Vierge, grimpe le long des planches, et, sans aucune peine, parvient au sommet d'où elle se laisse glisser de l'autre côté. Notre-Dame du Perpétuel-Secours l'avait sauvée comme tant d'autres, et elle ne se lassait pas de le proclamer.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IV

Mon cher ami, chère Camille,

Votre union me rappelle par plusieurs de ses circonstances le mariage d'Isaac et de Rébecca. La Bible en effet raconte, vous vous en souvenez, qu'Abraham avait depuis longtemps quitté le pays de sa naissance pour aller planter sa tente en Chanaan. Durant sa longue carrière, il avait toujours marché dans les voies du Seigneur, et, selon l'expression du texte sacré, le Seigneur l'avait béni en toutes choses. Comme il songeait à donner à son fils Isaac une épouse qui partageât leur foi religieuse et leurs mœurs patriarcales : « Je ne veux point, dit-il à son serviteur Eliézer, des jeunes filles de cette contrée, mais va choisir parmi mes proches de Mésopotamie une femme vertueuse. » Eliézer s'acquitta heureusement de sa mission. Vous savez comment, assisté d'En-Haut, il trouva Rébecca dont les parents ne purent que s'écrier : « C'est le Seigneur qui a parlé en cette rencontre. Notre enfant est entre vos mains. Prenez-la et emmenez-la. » Il en coûtait cependant au père et à la mère de Rébecca de se séparer d'elle si vite. Mais Eliézer représenta qu'il était attendu chez son maître avec impatience. Alors ils demandèrent à leur fille si elle voulait partir de suite avec cet homme. « Oui, » répondit-elle simplement, et sa mère et ses frères lui donnèrent le baiser d'adieu, non sans souhaiter à leur sœur, dit l'Ecriture, toutes sortes de prospérités. Et Isaac la prit pour épouse et lui rendit amour pour amour. (Gen., XXIV).

Il y a quelque soixante ans, un jeune ouvrier, poussé par la destinée, s'éloignait le cœur bien gros de son pays natal et de sa famille. Diverses pérégrinations l'amenèrent dans notre Provence. Ses ressources étaient modiques, mais il était riche d'espérances, il possédait des trésors de vertus. Avec le secours de la Providence en qui il se confiait, au prix d'un long et patient labeur, par une vie réglée et probe, il vint à bout de tous les obstacles, surmonta toutes les difficultés, et on peut dire de lui comme du patriarche Abraham qu'il a été béni en toutes choses. Il a été béni dans ses années, puisqu'il est encore là pour s'associer de loin à notre fête ; il a été béni dans son travail, témoin l'industrie prospère qu'il a remise aux mains de ses fils ; il a été béni dans sa postérité, car autour de lui, comme de nombreux rejetons autour d'un arbre vénérable, se pressent une vingtaine d'enfants et de petits-enfants, et il a eu l'honneur d'en donner deux au cloître. Un de ses fils restait encore pour lequel il désirait une compagne, prise non point dans son pays d'adoption, mais ici, au berceau de sa famille. Et ce fils, suivant d'ailleurs sa propre impulsion, a tourné les yeux vers ceux que déjà de doux liens unissaient à sa maison. La Providence a tout mené, et les parents de sa fiancée peuvent emprunter le langage de ceux de Rébecca : « C'est le Seigneur qui a parlé en cette rencontre. Notre enfant est entre vos mains. Prenez-la et emmenez-la. » Ils voudraient à la fois la donner et la retenir, car ils l'aiment ; mais sa place est marquée sous le ciel du midi. Là-bas il y a un bon vieillard à qui il tarde de la presser dans ses bras en pleurant de joie, et moi son frère, à l'exemple des frères de Rébecca, je n'ai qu'à lui dire du fond du cœur : « Allez, ma chère sœur, je vous souhaite tous les bonheurs possibles. Que Dieu bénisse votre foyer ! »

* * *

A ce vœu fraternel j'ajouterai des accents plus austères, une parole sacerdotale, afin de vous retracer, cher ami et chère Camille, quelques-uns de vos devoirs de chrétiens et d'époux.

Emportez cette parole comme un talisman, gardez-la, faites-la passer dans votre vie ; votre bonheur en dépend.

Parmi vos devoirs de chrétiens, il en est deux qui

méritent d'être inculqués plus fortement que les autres.

Une jeune enfant, l'une de vos petites nièces, se trouvant naguère en voyage, arrivait dans un hôtel. De ses petits yeux inquiets elle chercha vainement à découvrir autour d'elle quelque emblème religieux, et alors sa surprise et sa peine se trahirent dans cette exclamation naïve : « Je ne vois pas le Bon Dieu ! »

Il faut que Dieu se voie dans votre foyer et dans votre vie. Vous lui donnerez chez vous la place d'honneur. Vous conserverez comme une tradition de famille, comme un précieux patrimoine, vos convictions religieuses, vos habitudes chrétiennes ; par votre zèle de catholiques vous ferez l'édification de votre paroisse, la consolation de votre pasteur. Vous allez associer vos travaux, vos joies et vos peines ; mettez aussi vos prières en commun. La coutume de prier ensemble dans les maisons tend de plus en plus à disparaître ; faites revivre pour votre compte ce pieux usage qui attirera sur votre foyer les grâces de Dieu.

Dieu bénit ceux qui l'honorent par la pratique de ses commandements. Ayez à cœur le précepte : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. » Vos parents vous ont été conservés jusqu'à ce jour, mais ils sont au déclin de leurs forces. Leur vie, si bien remplie, n'a pas été exempte de maux ; ils ont travaillé, ils ont souffert pour vous, et en souvenir de leurs bienfaits, vous devez adoucir leur vieillesse, en les entourant de soins prévenants, en ayant des égards pour leurs cheveux blancs, en ne les laissant manquer de rien après qu'ils se sont sacrifiés et dépouillés pour vous. Comme leur prière montera reconnaissante vers le ciel, qui alors vous récompensera abondamment de votre piété filiale !

Quant à vos devoirs d'époux, je me bornerai aux conseils que Raguel et sa femme donnèrent à leur fille Sara partant avec le jeune Tobie. « Ils exhortèrent Sara, dit l'Ecriture, à honorer ses beaux-parents, à aimer son mari, à bien régler sa famille, à bien gouverner sa maison, à être irréprochable. » (Tob., x, 13).

Oui, ma chère Camille, vos beaux-parents seront pour vous comme un second père et comme une nouvelle mère. Vous les entourerez de respect, de dévouement et d'affection.

Soyez une vraie compagne pour celui qui unit sa vie à la vôtre par des liens indissolubles. Ses joies deviendront vos joies, ses épreuves vos épreuves. Il faut que dans la mauvaise comme dans la bonne fortune vous vous teniez fidèlement à ses côtés.

Imitez ces maîtresses de maison qui par la simplicité de leurs goûts, par leurs habitudes d'ordre et d'économie, par leur prudence, par leur douce fermeté, assurent la prospérité de leur ménage.

Si Dieu, comme nous en avons l'espérance, vous confie des jeunes âmes à élever, veillez à leur formation chrétienne ; ce sera vous épargner pour plus tard des regrets, ce sera vous préparer une abondance de joies et de consolations.

En un mot, soyez irréprochable aux yeux du monde, et surtout aux yeux de Dieu qui, en établissant le mariage, a voulu que les époux s'y sanctifient.

Ce que je dis à ma sœur vous regarde aussi, mon cher ami. Je vous adresse des conseils analogues ; semblables devoirs vous incombent. La grâce du Sacrement que vous allez recevoir vous aidera l'un et l'autre à remplir vos obligations.

Vous avez choisi pour la célébration de votre mariage le beau mois de mai. Que la Vierge Marie vous garde et vous protège !... Vous avez demandé au chef aimé de cette paroisse qu'il offrît le saint sacrifice pour le bonheur de votre union. Ses prières appelleront sur vos jeunes fronts les faveurs d'En-Haut. Nos parents, nos amis, cette sympathique assistance joignent leurs vœux ardents aux siens et aux miens. Ces vœux, je les résume de toute mon âme dans ces mots : Que cette journée soit une journée bénie ! Ensemble vivez longtemps ! Ensemble vivez heureux !

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXI

LE CHRÉTIEN DOIT COMBATTRE LE DÉGOUT DE LA COMMUNION

Il semble que le désir de Jésus-Christ de nous voir communier souvent, les pressantes invitations de la sainte Eglise nous appelant au banquet céleste, devraient nous toucher et nous décider à recevoir fréquemment cet aliment divin. Hélas ! peu de chrétiens se mettent en peine de communier souvent.

O douleur ! nous pouvons redire avec l'Apôtre bien-aimé : « Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. » (Jo., I, 11). Oui, Jésus est présent dans tous les tabernacles, prêt à se donner à ses fidèles : le grand nombre le dédaigne et les cœurs se ferment devant lui ! Volontiers ces chrétiens matérialisés répéteraient les paroles des Hébreux au sujet de la manne : « Notre âme a pris en dégoût cette nourriture. » (Num., XXI, 5).

C'est ce dégoût de la communion que nous voulons combattre, en vous montrant son origine, ses suites funestes et les remèdes qu'il faut lui opposer.

* * *

On rencontre quelquefois des âmes très chrétiennes qui ont une répugnance à s'approcher fréquemment de la sainte Table, parce qu'elles n'éprouvent plus dans leurs communions les consolations qu'elles y goûtaient autrefois. Si elles n'ont rien de grave à se reprocher, qu'elles se rassurent, car c'est une épreuve à laquelle Dieu les soumet, afin de leur donner l'occasion de lui prouver qu'elles l'aiment purement pour lui et non pour ses dons.

Parfois le dégoût de la communion provient de

certaines infidélités volontaires dans le service de Dieu. Ordinairement, Notre-Seigneur punit les âmes de ces fautes par la soustraction de ses grâces sensibles qu'il leur faisait éprouver. Que doivent-elles faire?... Qu'elles ne se découragent pas; au contraire, qu'elles redoublent de ferveur, et ce commencement de dégoût de la communion ne tardera pas à disparaître. — Ce n'est pas de ce dégoût qui est une épreuve de Dieu, ou une punition passagère de sa part, à l'égard de ces âmes qui communient souvent, dont nous voulons parler ici; mais du dégoût de la communion si commun parmi les chrétiens de notre époque.

D'où vient ce dégoût de l'Eucharistie, le peu d'empressement que l'on met à la recevoir? N'en cherchez pas la cause ailleurs que dans le naturalisme qui domine les âmes de nos jours. On perd de vue la foi surnaturelle, on vit, on agit comme si tout se terminait avec la vie et s'il n'y avait ni ciel ni enfer. L'unique préoccupation du grand nombre est de jouir de la vie présente sans s'occuper de l'éternité. La conséquence immédiate de cette mentalité est un sensualisme effréné qui veut jouir à tout prix. De là la diminution de la foi et le peu d'estime que l'on fait des sacrements établis par Jésus-Christ pour sanctifier les âmes. C'est ce qui nous explique pourquoi des parents autrefois chrétiens ne font plus baptiser leurs enfants, ne s'inquiètent nullement de faire préparer à la première Communion ceux d'entre eux qui ont reçu le baptême. C'est aussi la raison pour laquelle des jeunes gens, des jeunes filles ne communient pas même à Pâques. C'est pourquoi, enfin, tant de chrétiens et de chrétiennes se contentent de communier à des intervalles de plusieurs années.

Ce dégoût prononcé dans la masse des fidèles pour la communion est l'indice d'une grave maladie qui atteint les âmes. Il est plus que temps de la signaler à l'attention des chrétiens.

Lorsqu'un malade n'éprouve plus de goût pour aucune nourriture, l'on peut affirmer qu'il est atteint gravement et qu'il y a dans son corps un principe de désorganisation auquel l'art médical doit remédier, sans quoi ce serait la mort à brève échéance. Raisonnons de même à l'égard de l'Eucharistie, l'aliment divin dont l'âme a besoin pour se préserver du péché et conserver sa vie surnaturelle. « Perdre le goût de la communion, dit Bourdaloue, c'est un des signes les plus à craindre pour nous; n'être point touché de se voir dans ce dégoût, y vivre sans inquiétude, c'est le comble de l'endurcissement et le témoignage certain d'une conscience déréglée ou sur le point de tomber dans le dérèglement et de se perdre... On peut quelquefois recouvrer la santé du corps en le privant de nourriture : mais il en va tout autrement à l'égard de l'âme. Moins on communie, moins on a de grâces, moins on a de force, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même et de zèle pour son salut; et, par conséquent, moins on communie, plus on tombe dans le relâchement et dans l'oubli de Dieu. Remarquez bien tout ce que je dis. Moins on communie, moins on a de grâces, parce que nulle part ailleurs Jésus-Christ ne les distribue avec tant d'abondance que dans son sacrement d'amour. Moins on communie, moins on a de force, parce que le soutien de l'âme c'est la communion, qui est son pain et son aliment. Moins on communie, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même et de zèle pour son salut, parce qu'on n'a plus le frein le plus puissant pour nous arrêter, l'aiguillon le plus piquant pour nous réveiller, le motif le plus pressant pour nous exciter à sauver notre âme, qui est la pensée d'une communion prochaine [1]. »

Dès que l'âme abandonne la communion et qu'elle l'a en dégoût, nous pouvons dire que Jésus s'éloigne d'elle et que le démon prend sa place. Cette âme, qui donnait de si belles espérances durant les années de sa jeunesse, pourquoi est-elle dominée maintenant par ses inclinations vicieuses? Pourquoi, au lieu de pratiquer la vertu, ne produit-elle, comme une terre inculte, que des ronces et des épines? Parce qu'elle s'est éloignée volontairement du principal moteur de la vie chrétienne, la sainte Eucharistie. La parole de Notre-Seigneur se réalise pour elle dans toute son étendue : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » (Jo., VI, 54).

Lorsque la contagion se déclare dans une contrée, l'administration publique des pays voisins s'émeut : aussitôt elle prescrit les mesures de précaution, de crainte que le mal ne se répande et ne multiplie les victimes. En cela, elle mérite la reconnaissance de ses administrés. Ceux-ci, de leur côté, doivent prendre soigneusement les précautions indiquées pour se prémunir contre le fléau.

Un mal non moins dangereux menace la vie surnaturelle des âmes : c'est l'éloignement, le dégoût de l'Eucharistie. Voilà pourquoi Léon XIII, en 1902, et Pie X, en 1905, se sont adressés à l'épiscopat et au clergé catholique pour les inviter à user de tous les moyens qu'un zèle prudent et éclairé peut leur suggérer, afin de ramener les âmes à la source de la vie surnaturelle, l'Eucharistie, et les empêcher de tomber dans la lutte qu'elles ont à soutenir contre les ennemis du salut. Si la voix des pasteurs de l'Eglise est entendue, comme il y a lieu de l'espérer, on verra disparaître peu à peu du milieu des fidèles le dégoût de la communion : alors les âmes reviendront nombreuses chercher la lumière, la force et la vie de la grâce, là où Jésus-Christ l'a mise à leur portée, c'est-à-dire dans la communion aussi fréquente que possible.

Pour le moment, âmes chrétiennes, il s'agit de combattre en vous le dégoût de la communion, si toutefois vous en êtes atteintes, et voici les moyens que vous emploierez.

* * *

Le premier remède à ce dégoût, c'est de réveiller votre foi à la présence réelle et de vous rappeler

[1] XXIIIe dim. après la Pentecôte.

tout ce que la sainte Eglise vous enseigne sur les effets de la sainte communion. En méditant sérieusement ces vérités, vous sentirez renaître en vous l'amour de la sainte Eucharistie et vous éprouverez le besoin de la recevoir souvent.

Le second remède à opposer à ce dégoût de la communion, c'est de le surmonter. Quand un malade n'a aucun goût pour la nourriture qu'on lui présente, il fait des efforts pour la prendre quand même, et peu à peu son estomac s'habitue à la recevoir, et bientôt il voit ses forces renaître. Vous devez agir ainsi à l'égard de la communion, lors même que vous n'y auriez aucun goût ; vous devez la recevoir aussi souvent qu'un confesseur prudent et éclairé vous le conseille. Tant que votre âme est en état de grâce et que vous vous approchez de la sainte Table avec une intention droite et pieuse, votre répugnance ne signifie rien et vos communions vous sont profitables. Notre-Seigneur, touché de la bonne volonté que vous mettez pour venir à lui, fera descendre sur votre âme la douce rosée de sa grâce, et vous ne tarderez pas à goûter, comme le chante la sainte Eglise, « combien il est suave dans la douceur qu'il montre à ses enfants en leur donnant le pain du ciel, qui comble de biens tous ceux qui en ont faim ».

Enfin, le troisième remède au dégoût de la communion, c'est la prière. Apprécier la sainte communion, désirer la faire souvent, c'est une grâce de Dieu, et, si on ne l'a pas, il faut la demander avec instance à Notre-Seigneur. « Personne, dit-il, ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. » (Jo., VI, 44). Si donc, âmes chrétiennes, vous ne vous sentez pas attirées vers la communion fréquente, priez Dieu de vous y attirer. Peut-être que le dégoût de la communion est une suite et une punition de votre négligence à la recevoir plus souvent dans le passé. Quelle qu'en soit la cause, ne vous découragez pas. Imitez la Chananéenne, qui disait à Jésus avec de grands cris : « Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David ; ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Jésus ne lui répondit pas une parole. « Renvoyez-la, disaient les apôtres, car elle nous poursuit de ses cris. » Il répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Elle cependant vint et l'adora, disant : « Seigneur, secourez-moi. » Jésus lui répondit : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. »

Elle lui dit : « Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Alors Jésus lui répondit : « O femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le veux. » Et sa fille fut guérie à l'heure même. (Mt., XV, 22-28).

Imitez la foi de la Chananéenne, et faites instance au Cœur de Notre-Seigneur pour qu'il ait pitié de votre pauvre âme affaiblie, malade, parce qu'elle s'est éloignée volontairement de la Table sainte. Dites-lui qu'ayant eu jusqu'ici le malheur de vivre d'une vie trop naturelle, vous désirez désormais vivre pour lui. En conséquence, vous le suppliez de vous accorder non des dons extraordinaires, mais seulement de vous donner le désir de le recevoir plus souvent dans son sacrement d'amour. Cette prière touchera le Cœur de Jésus, car elle est conforme à son ardent désir de se donner aux âmes dans la sainte communion. Prévenus par sa grâce, vous comprendrez mieux le prix inestimable de ce don du Sauveur, et vous voudrez en profiter le plus souvent possible.

S. Thomas, faisant allusion, dans la prose *Lauda Sion*, à ce fait de l'Evangile, s'écrie : « Voici le pain des anges devenu la nourriture de l'homme voyageur ici-bas : c'est vraiment le pain des enfants, qui ne doit pas être jeté aux chiens. »

Oui, l'Eucharistie, le pain des anges, est devenue la nourriture de l'homme voyageur ici-bas. Tant que dure son voyage, il doit s'en nourrir. Malheur à lui s'il s'en dégoûte, s'il refuse de la prendre ! car il s'expose à tomber dans le péché. Si une chute grave arrive, alors il n'est plus digne de recevoir cet aliment divin, et c'est dans ce sens que le Docteur angélique nous dit que « le pain des enfants de Dieu ne doit pas être jeté aux chiens, » c'est-à-dire aux âmes coupables du péché mortel.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit dans l'Evangile : « Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle que le Fils de l'homme vous donnera » (Jo., VI, 27), réveillez la foi de vos fidèles afin qu'ils apprécient davantage votre divine Eucharistie et qu'ils désirent s'en nourrir fréquemment. Beaucoup se consument de fatigues à la recherche d'une nourriture qui périt, et peu travaillent à se procurer l'aliment divin qui demeure pour la vie éternelle. Eclairez-les, touchez-les, afin qu'ils puissent comprendre, sentir, goûter toute la suavité de la sainte communion. Alors, dégoûtés des vains plaisirs de ce monde, ils cesseront de les poursuivre et de se fatiguer à leur recherche, pour revenir à votre banquet divin où vous les conviez tous afin de les sauver. Ainsi soit-il.

La collection de la PRÉDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1922 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas, l'*Ami du Clergé* n'ayant point paru pendant la guerre. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Prix de chaque année, en fascicules : jusqu'à 1913 inclus, et 1920, 8 fr. ; 1914-1919, 14 fr. ; 1921 et 1922, 10 fr. Le port est en sus.

En vente à nos bureaux

POUR CADEAUX A DES JEUNES FILLES CHRÉTIENNES : Abbé Eug. Martin, **La Chambre de la jeune fille.** In-12 carré de 240 p., *franco* 2 f. 75. Etranger, 3 f.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 maii 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGE*

Ami du Clergé du 10 mai 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la Pentecôte. — La dévotion au Saint-Esprit, 225.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXVIII. *Pentecôte :* Le courage chrétien, 227. — XXIX. *Trinité :* Le mystère de la Sainte Trinité, 228.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — XXVII. La Pentecôte, 230. — XXVIII. La Sainte Trinité, 232.

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame du Perpétuel-Secours.* — VI. Médiatrice et Corédemptrice, 234. — VII. La Patronne des missions, 235. — VIII. « Faites-la connaître au monde, » 237. — IX. L'action sociale par N.-D. du Perpétuel-Secours, 238.

Sujets de circonstance. — Allocution du curé lors d'une première visite épiscopale, 239.

SERMON POUR LA PENTECOTE

LA DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT

Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed dilectionis.

Dieu nous a donné non pas un esprit de crainte, mais un esprit d'amour. (II Tim., I, 7).

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la solennité de la Pentecôte, c'est-à-dire l'anniversaire du jour où l'Esprit-Saint est descendu sur les apôtres. Je voudrais, à cette occasion, vous exhorter à concevoir et à pratiquer une filiale dévotion envers ce divin Esprit. Pour vous y déterminer, je vous ferai entendre, si vous le voulez bien, une modeste leçon de catéchisme. Malgré sa simplicité, cette leçon vous parlera de ce qu'il y a de plus élevé dans la doctrine catholique et des mystères les plus profonds de la vie de Dieu lui-même. C'est pourquoi je vous prie de lui prêter toute votre attention.

Elle vous expliquera d'abord *ce qu'est personnellement l'Esprit-Saint,* et puis *quel rôle lui réservent, dans leurs propres œuvres, les deux autres personnes divines.*

I

Il n'y a, vous le savez, qu'un seul Dieu, et il ne peut y en avoir plusieurs. Mais ce Dieu unique comprend trois personnes. La première de ces personnes existe par elle-même, et les deux autres tiennent l'existence de la première. Voici comment la théologie catholique, s'inspirant des révélations divines, explique leur origine.

La première des personnes divines, ai-je dit, existe par elle-même. C'est un pur esprit, éternel, immense, d'une perfection infinie, doué, dans une mesure qui ne connaît aucune limite, de toutes les facultés. Parmi ces facultés, je distingue, comme propres aux esprits, la *faculté de connaître* et la *faculté d'aimer.* Retenez bien leurs noms : car c'est par elles que la première des personnes divines produit les deux autres.

J'ai nommé la *faculté de connaître.* C'est celle par laquelle l'intelligence saisit la vérité, la comprend, l'apprécie. Elle connaît ainsi de nombreuses vérités et peut connaître tout ce que nous appelons, parce qu'il est susceptible d'être connu, un *objet de connaissance.* Dieu jouit de cette intelligence à un degré infini. — Mais en même temps qu'il possède la faculté de connaître, il constitue l'objet de connaissance le plus excellent; car il est essentiellement le vrai, le beau et le bien. Il n'est pas possible de concevoir qu'à aucun instant de son existence cette souveraine faculté de connaître ait été en présence de ce parfait objet de connaissance sans l'avoir connu. Comme la mise en présence de l'une et de l'autre est éternelle, la connaissance que la première des personnes divines a d'elle-même est pareillement éternelle. — Or, toute connaissance produit, dans l'être qui connaît, une image de l'être connu. Quand je connais une chose quelconque, son image se trace dans mon esprit. Aussi bien, quand la première des divines personnes se connaît elle-même, cette connaissance produit en elle une image dans laquelle elle se reproduit. Et, parce que l'intelligence de Dieu est assez puissante pour connaître parfaitement ce qu'elle connaît, l'image produite par la connaissance qu'il a de lui-même jouit d'une ressemblance absolue. Elle le reproduit ainsi tel qu'il est. C'est dire qu'elle constitue, elle aussi, une personne divine, un Dieu : rien qu'un Dieu, rien qu'une personne divine ne pouvait ressembler parfaitement à Dieu. — Cette seconde personne divine naissant d'un acte intellectuel, Dieu l'a appelée *son Verbe* ou *sa Parole,* c'est-à-dire l'expression de sa pensée. Il l'a appelée aussi *son Fils,* parce que cette seconde personne étant son image, il lui convenait de voir dans l'acte qui lui a donné l'existence une véritable génération. C'est, en effet, le propre de toute génération de produire des fils semblables à leurs pères. En même temps, la première des divines personnes prenait elle-même, et à juste titre, le nom de *Père.*

Voilà comment le Père éternel a un Fils, comment il existe en Dieu une seconde personne. Voici comment, de ces deux personnes, procède la troisième.

Tout à l'heure, parmi les facultés de Dieu, j'ai distingué avec la faculté de connaître, la *faculté d'aimer.* Cette faculté a pour objet tout ce qui mérite d'être aimé. Or, Dieu est infiniment aimable. Chacune de ses perfections est une amabilité. Comme il les possède toutes, et toutes à l'infini, il constitue un objet d'amour souverainement attrayant. Aussi bien, Dieu est infiniment capable d'amour. Sa faculté d'aimer, telle qu'il la tient de lui-même, telle qu'il l'a communiquée à son Fils en lui donnant sa parfaite ressemblance, ne subit aucune limite. Il est donc impossible qu'à aucun instant de leur éternité, ce Père et ce Fils, à la fois souverainement aimables et infiniment aimants, ne se soient pas aimés. Aussi leur amour est-il

éternel comme eux. Et parce qu'il est digne des personnes aimantes, qui sont aussi les personnes aimées, il est infini comme elles et constitue une troisième personne divine. Cette troisième personne, Dieu lui a donné le nom d'*Esprit*, c'est-à-dire *souffle* ou *soupir*. L'Esprit-Saint est comme le *soupir* dans lequel s'exhale ou s'exprime l'amour que les deux premières personnes divines éprouvent l'une pour l'autre.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont également éternels ; car ils n'ont jamais été l'un sans l'autre. Ils sont doués des mêmes attributs et possèdent en commun, dans une unique substance, la nature divine. Ce sont trois personnes dans un seul Dieu. — Malgré cette unité et cette ressemblance, chacune d'elles tient de son origine un caractère distinctif. La première, qui ne vient d'aucune autre, a pour caractère d'exister par elle-même. La seconde, née d'un acte intellectuel, peut être appelée l'intelligence du Père. La troisième, qui procède du Père et du Fils par voie d'amour, reçoit de cet amour même son caractère particulier. Les auteurs sacrés et l'Eglise avec eux s'inspirent de cette idée, quand ils attribuent à l'une ou à l'autre telle ou telle des œuvres divines. C'est un principe de théologie que tout ce que Dieu fait en dehors de lui-même, il le fait par le concours simultané de ses trois personnes. Néanmoins, l'Ecriture ou la Tradition parlent des actes où paraît surtout la puissance divine, comme s'ils étaient l'œuvre du Père. Nous disons : « Je crois en Dieu le Père, créateur du ciel et de la terre, » et le Sage dit à Dieu : « *Ta Providence, ô Père, gouverne toutes choses.* » (Sag., XIV, 3). Elles parlent des œuvres où brille la sagesse éternelle, comme ayant pour auteur la personne du Verbe ; et des bienfaits de Dieu comme venant de l'Esprit-Saint. Ainsi disons-nous que Notre-Seigneur a été *conçu du Saint-Esprit ;* qu'il s'est immolé *par le Saint-Esprit* (Hébr., IX, 4) ; que la sainte Eucharistie se consacre avec la bénédiction du Saint-Esprit [1], et que les péchés nous sont remis par sa vertu (Jo., XX, 22-23).

Nous sommes donc autorisés à voir dans l'Esprit-Saint la personnification de la bonté divine et, en conséquence, l'auteur de toutes les grâces dont nous avons été l'objet. C'est par lui que les autres personnes divines nous ont aimés. C'est lui qui leur a inspiré leur amour pour nous. C'est lui qui leur a proposé et suggéré les bontés dont elles nous ont comblés. C'est lui qui les a déterminées à nous les accorder. C'est lui qui les a aidées à les réaliser. Amour dont s'aiment les deux autres personnes divines, il est aussi l'amour dont elles nous aiment. Je dirais donc volontiers qu'il remplit en Dieu le rôle du cœur et, comme nous appelons le Verbe *intelligence du Père,* je me plairais à appeler l'Esprit-Saint *le cœur de Dieu*...

Il y a là pour nous, ce me semble, un premier motif de l'aimer d'une affection toute particulière et de concevoir, envers lui, la plus sincère et la plus tendre des dévotions.

[1] Veni, sanctificator... Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto Nomini præparatum. Ordin. Missæ.

II

L'autre motif de dévotion que j'ai allégué se trouve dans la mission que les deux premières personnes divines réservent à l'Esprit-Saint dans leurs propres œuvres.

Cette mission l'invite à intervenir dans ces œuvres pour leur donner la perfection suprême et le dernier achèvement.

Ainsi, quand au début des temps le Père céleste a tiré du néant l'immense masse de matière dont il devait former un jour le monde des corps, il lui plut de la créer à l'état de chaos. Puis, il laissa à l'Esprit-Saint le soin de le préparer, par une sorte d'incubation, à recevoir l'ordre, la beauté, la vie enfin que nous lui voyons aujourd'hui. « *L'Esprit de Dieu,* dit l'auteur sacré, *planait sur cette masse informe.* » (Gen., I, 2).

Le Fils de Dieu en a fait autant dans l'établissement du christianisme. — Quand il eut, par trois années de leçons et d'exemples assidus, formé ses apôtres ; quand il leur eut conféré les sublimes pouvoirs du sacerdoce ; quand il leur eut acheté par ses souffrances et sa mort toutes les grâces dont ils devaient avoir besoin : ces hommes n'étaient-ils pas entièrement préparés à leur ministère ? Notre-Seigneur ne l'a pas cru. Il a jugé que, malgré ses efforts et ses soins, il leur manquait une chose : chose si essentielle qu'il ne leur permit de faire, sans elle, aucun acte d'apostolat. Il leur manquait le concours du Saint-Esprit. Il fallait que cet Esprit leur fût donné, pour achever leur préparation, porter au degré suprême leurs vertus et leurs clartés, faire d'eux ces héros dont nous admirons la bravoure : héros capables de toutes les audaces et de tous les sacrifices. L'avènement du Saint-Esprit a donc complété l'œuvre du Christ. Il marque même la date à laquelle l'Ancien Testament a pris fin, la date à laquelle s'est inauguré le Testament Nouveau, la date à laquelle ont commencé la promulgation de l'Evangile et l'établissement du christianisme.

Ce qui s'est fait pour les Apôtres se renouvelle pour tous les chrétiens. — Un enfant vient au monde. Dès le lendemain de sa naissance, le sacrement de Baptême le relève de la déchéance originelle, le fait entrer dans la famille de Dieu, lui confère cette innocence absolue que nous appelons l'innocence baptismale. Bientôt, l'Eglise l'initiera à la science des saints et à la pratique de la vie chrétienne ; puis, le conduira à ce banquet sacré, où Dieu lui-même lui servira de nourriture et l'associera à sa propre vie. Que peut-il désirer de plus ? N'a-t-il pas atteint le sommet le plus élevé auquel puisse parvenir un chrétien ? — Non ! Il lui reste à recevoir le sacrement qui fait les parfaits chrétiens. Et quel est ce sacrement ? Si vous le demandez à l'élève du catéchisme, il vous dira que le sacrement où l'on devient parfait chrétien n'est ni celui du Baptême, ni même celui de l'Eucharistie, mais celui de la Confirmation. Et si, poursuivant vos interrogations, vous lui faites dire comment la Confirmation produit les parfaits chrétiens, il vous répondra qu'elle les perfectionne en leur donnant le

Saint-Esprit avec l'abondance de ses dons : c'est-à-dire avec ces forces suprêmes qui dépassent en excellence et en puissance toutes les vertus surnaturelles et constituent l'effusion la plus complète des énergies divines en des personnes humaines. C'est donc encore l'Esprit-Saint qui, en chacun de nous, conduit l'œuvre de la grâce à la perfection.

Et après la Confirmation, c'est encore l'Esprit-Saint qui, par ses lumières et ses secours, vient en aide aux chrétiens dans les circonstances difficiles. L'Eglise n'entreprend rien d'important, sans l'avoir tout d'abord invoqué. Elle presse les fidèles d'imiter cet exemple. Et ainsi, rien de grand ne se fait parmi nous, soit dans la vie générale de la Communauté chrétienne, soit dans la vie spirituelle des individus, si ce n'est avec l'assistance et le concours du Saint-Esprit.

* * *

Combien ce rôle de l'Esprit divin, s'ajoutant au caractère qu'il tient de son origine, devrait nous le rendre cher ! Quel amour mérite cet Esprit, en qui se personnifie la bonté divine, sans lequel Dieu lui-même n'achève aucune de ses œuvres et à qui il réserve la mission de les rendre parfaites !... Prenons donc aujourd'hui, pour l'Esprit-Saint, une vive et tendre dévotion ! Apprenons à l'estimer et à l'aimer comme l'inspirateur suprême et le souverain réalisateur des bontés divines ! Soyons-lui profondément reconnaissants de tout ce qu'il a fait, dans le passé, pour notre race, pour l'Eglise et pour nous ! Enfin, prenons l'habitude de recourir à lui quand nous avons besoin des faveurs divines ! C'est dans la personne du Père que nous trouverons la puissance de Dieu ; c'est dans la personne du Verbe que nous rencontrerons la sagesse de Dieu ; mais c'est dans la personne du Saint-Esprit que nous découvrirons, avec toutes ses générosités et toutes ses tendresses, le *cœur* de Dieu. Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXVIII

Pentecôte

LE COURAGE CHRÉTIEN

Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis.
Dieu nous a donné non pas un esprit de crainte, mais un esprit de courage. (II Tim., I, 7).

Mes frères,

Lorsqu'on veut changer le fer en acier, resserrer, pour ainsi dire, ses molécules et ses fibres, on le trempe. Il en est de même du caractère de l'homme ; plus on l'engage dans la lutte, plus il s'accoutume à vaincre. Sa force grandit au milieu des difficultés et il acquiert un courage plein de décision. Le courage entre comme un élément nécessaire dans la vie, surtout dans une vie chrétienne. Comme les Apôtres au jour de la Pentecôte, nous devons en faire abondante provision, et à la même source qu'eux.

I

Le courage, qui a pour marque distinctive la force, revêt des manifestations diverses.

Il y a le courage domestique, et sa plus belle image est dans la famille. Le devoir qui s'impose à un père, à une mère, les charges et les responsabilités qu'entraîne leur rôle, demandent une énergie peu commune. Si modeste une position soit-elle, pour donner à sa conduite de chaque jour une direction ferme, la probité fière, l'effort intelligent, pour reprendre chaque jour aussi sans lassitude ni faiblesse le travail interrompu la veille, et pour supporter les épreuves auxquelles nous soumet la justice divine, il faut du courage. Même la résignation est un acte viril. Mais, à force de vouloir, on veut plus fortement : dans une lutte renouvelée, la volonté prend ce souverain empire qui finit par dominer la vie tout entière.

Il y a le courage professionnel. Chaque profession exige un labeur et des sacrifices dont le fardeau pèsera sur les trois quarts de l'existence. Voyez Pasteur aux prises avec les secrets les plus redoutables de la nature. Il recueille en des tubes fragiles et avec une sorte de piété la salive des animaux atteints de rage. Penché sur cette écume empoisonnée dont un atome suffirait à donner la mort, il l'étudie, la tourne et la retourne afin d'en pénétrer l'essence et les caractères. Il oublie qu'il a une famille, des affections, des intérêts : bravant tout pour le bien général. Voilà jusqu'où mène le devoir professionnel, — non moins admirable, d'ailleurs, dans le magistrat qui veille sans faiblir au maintien des lois protectrices de la société, ou dans le médecin dont la profession unit étroitement deux choses sublimes : la culture de la science et le don de soi-même.

Il y a le courage guerrier. L'amour de la patrie demande les plus nobles immolations. Sur le socle de la statue de Fabert, devant la cathédrale de Metz, on lit ces belles paroles : « Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir des ennemis, il fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et mon bien, je ne balancerais pas un instant à le faire. » C'est le courage militaire. Le soldat qui brave la mort sur le champ de bataille avec une audace intrépide, ou le marin qui, pour l'amour de la patrie, ne craint pas d'affronter les grandes traversées, les tempêtes et les abordages, méritent la même admiration.

Il faut rendre un égal hommage aux explorateurs hardis des régions polaires ou du Centre africain, s'en allant, ceux-ci sous un ciel de feu, ceux-là au milieu des glaces et des rafales, planter définitivement l'étendard de la civilisation sur un sol barbare. Nous devons nous incliner devant ces dévouements et ces générosités incomparables : car ils supposent une volonté à toute épreuve.

II

Lorsque l'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte, il leur donna, « non pas un esprit de crainte, mais un esprit de force. » De

fait, une forme de courage et qui en constitue la plus haute expression, c'est le courage chrétien.

Porter dignement l'honneur de son baptême, n'avoir d'autre règle de conduite que celle de l'Evangile, mettre son effort au service de la vérité et de la vertu, marcher toujours d'un même pas et suivre la même route : tel s'offre à nous le courage chrétien. Son désintéressement est complet, au moins pour ce qui touche à la terre ; il s'isole de toute idée de récompense ou de gloire et puise toutes ses inspirations dans le devoir pur.

De par notre baptême et en vertu d'un droit de propriété inaliénable, nous appartenons à Jésus-Christ. Nous sommes ses serviteurs et il met notre fidélité à l'épreuve de sa loi. Or, chacun des préceptes qu'elle nous impose, appelle le renoncement, le sacrifice, toute l'énergie du bien. N'est-ce pas un fait expérimental ? Si peu que nous donnions d'attachement au devoir, nous en savons les exigences austères.

Sans doute, il serait plus facile de lâcher la bride à tous les désirs de la nature mauvaise ; mais, pour un vrai chrétien, les instincts de la chair et du sang ont beau murmurer, il sait garder l'empire sur lui-même et faire de sa foi le mobile constant de ses pensées. Que l'orage encore gronde plus fort : son âme restera pure et chaste, et en présence du danger, il n'hésitera pas à prendre les fermes résolutions. Encore faut-il, pour conserver intact le trésor de son cœur, au lieu de le traîner dans la fange comme le prodigue, une force d'âme éprouvée, de l'effort, de l'élan, du courage.

Mais nous sommes aussi les fils de l'Eglise, société parfaite, qui à ce titre nous commande des actes publics : tels l'assistance à la messe ou le devoir pascal. Parmi les catholiques, beaucoup en portent simplement le nom ; d'autres se contentent de l'être à demi ; d'autres, par je ne sais quelle crainte pusillanime, laissent leur religion en disponibilité. En face des obligations de la foi, non seulement un vrai chrétien n'en omet aucune, mais il parle et il agit comme il pense, sans aucun souci de l'intérêt personnel et sans aucune préoccupation de respect humain.

Nombreux sont aujourd'hui « ces tyrans de vingtième ordre, détenteurs du travail ou du salaire, aux champs, à l'usine, à l'atelier, qui font de l'apostasie des pauvres gens rivés à leur service l'enjeu de leur bienveillance ou de leur sévérité. C'est le morceau de pain qu'ils disputent ainsi à la conscience de leurs subordonnés. Eh bien ! à ces malheureux, de toute l'énergie de ma foi, je dis la vieille devise française : Courage ! advienne que pourra ! [1] »

Pendant la grande Révolution, un paysan vendéen, rencontré par un détachement de soldats, est saisi. On trouve sur lui son catéchisme, et, après qu'on l'a jeté à terre, il reçoit l'ordre de marcher dessus. Le Vendéen ramasse le livre qui contient les principes de la foi et le baise malgré les menaces. Nous n'aurons pas à donner pareille preuve de fidélité. Quoi qu'il en soit, dans un temps comme le nôtre tout chrétien doit être un peu soldat, et Jésus, en nous ralliant sous l'étendard sacré de son Eglise, nous crie : « Quiconque n'est pas pour moi est contre moi ! » *Qui non est mecum contra me est* (Luc, XI, 22), condamnant par là tant de défaillances et d'abdications coupables.

On a beau dire : « Cela, je l'ai fait la mort dans l'âme ! » Vous ne deviez pas le faire, et si vous aviez été courageux, vous ne l'auriez pas fait. Aujourd'hui l'Eglise est attaquée de toutes parts et de toutes manières : il semble, à voir les choses, que nous assistons à un suprême effort de l'enfer contre elle. Nous devons, malgré les négations audacieuses et les sarcasmes de l'impiété, lui demeurer fidèles. « Quand, dans une nuit d'orage et sous les coups d'une mer agitée, un vaisseau se débat entre la vie et la mort à travers les vertiges et les tourbillons, chacun est à son poste. De même, restons, à cette heure de danger, inviolablement attachés à l'Eglise et ne soyons pas de ceux qui, au premier péril, désertent la cause de la vérité et du droit, ont pour tout le courage du silence et s'inclinent devant le mal comme au souffle du vent s'incline le roseau [1]. »

* * *

Chrétien fier et courageux, voilà ce qu'il faut toujours être. Pour cela, il suffit de nous souvenir de qui nous tenons. Louis Veuillot le proclamait un jour dans une parole fameuse en répondant à un discours haineux de Dupin : « Nous sommes les successeurs des martyrs et nous ne tremblerons pas devant les successeurs de Julien l'apostat ; nous sommes les fils des Croisés et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire. » Ainsi soit-il.

[1] Abbé Planus, *Pages d'Evangile*, t. III, p. 241.

[1] Mgr Gibier, *Objections contemporaines*, t. III.

XXIX

Trinité

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

Gratias tibi, Deus, o beata Trinitas !
O bienheureuse Trinité, grâces vous soient rendues !
(Office de la fête).

Mes frères,

Un seul Dieu en trois personnes, c'est la première vérité de la religion et le premier de nos mystères. Nous touchons ici à l'essence de la vie divine, c'est-à-dire à ce qu'il y a pour nous de plus incompréhensible et de plus voilé. En l'honneur de ce mystère ineffable, l'Eglise a établi la fête que nous célébrons aujourd'hui. Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, voyons ce que la foi nous apprend et ce que la piété nous impose à l'égard de la Très Sainte Trinité.

I

Au ciel les élus connaissent l'adorable Trinité par la lumière de la gloire, ils la voient face à

face, ils en contemplent la majesté, ils en découvrent les grandeurs. Pour nous, en ce bas monde, nous ne pouvons saisir le mystère qu'à l'aide de la foi ; mais notre certitude n'en est pas moins absolue : car elle s'appuie sur la parole de Dieu.

Ouvrons la Bible. Ce qui fut révélé au peuple hébreu quand Dieu dit au commencement : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; » ce qu'Abraham reconnut sur le chemin de Sodome, lorsque dans les trois anges qui l'accompagnaient il adora un seul Seigneur ; les chants et les louanges dont le prophète Isaïe recueillit les échos et que la cour céleste répétait : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées » : tout déjà, dans l'ancienne Alliance, annonçait, glorifiait l'auguste Trinité. Avec l'Evangile le mystère se dessine davantage ; nous voyons même la présence des trois personnes au baptême de Jésus-Christ dans les eaux du Jourdain, quand du ciel on entendit la voix du Père disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le, » tandis que le Saint-Esprit descendait sur lui sous la forme d'une colombe. Il n'est donc pas dans notre foi de vérité plus assurée.

Avec quel soin d'ailleurs l'Eglise nous en rappelle sans cesse la mémoire ! Si nous sommes régénérés dans le baptême, c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; si nous sommes fortifiés par la grâce de la Confirmation, c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; si nos péchés nous sont remis par la vertu du sacrement de Pénitence, c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tous les psaumes de la liturgie chrétienne finissent par ce beau verset : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ! » Nous ne pouvons pas dire une prière ni tracer sur notre front un signe de croix sans penser à ce mystère ineffable. Il entre dans tous les actes de notre vie ; celle-ci est placée à chaque instant sous la protection de son souvenir.

Un Dieu en trois personnes possédant les mêmes perfections et la même grandeur dans une seule et indivisible nature : nous ne comprenons pas cela. Le monde aussi bien renferme tant de choses qui défient notre intelligence ! La Sainte Trinité est un mystère, comme le grain de sable est un mystère pour le physicien qui prétend l'analyser, comme l'épi de blé est un mystère pour le naturaliste qui veut en étudier la formation, comme la vie est un mystère pour le médecin qui cherche à en surprendre le principe. A chaque pas, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la science, nous heurtons l'incompréhensible. Pourquoi s'étonner du mystère de la Trinité ? Si nous ne le comprenons pas, il n'en existe pas moins, et la parole révélée nous tient lieu de toute preuve.

II

Tel est le rôle de la foi relativement au mystère de la Sainte Trinité ; il nous reste à dire celui de la piété.

Lorsque nous avons été portés sur les fonts baptismaux, on nous a demandé dans la personne de nos parrain et marraine : « Croyez-vous en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ? » Et nous avons répondu : « J'y crois. » — « Croyez-vous en Jésus-Christ, son Fils unique qui a souffert et qui est mort ? » Et nous avons répondu : « J'y crois. » — « Croyez-vous au Saint-Esprit qui est un même Dieu avec le Père et le Fils ? » Et nous avons répondu : « J'y crois. » Après ces promesses formelles, l'eau sainte a coulé sur notre front, et a effacé en nous toute souillure. Notre premier devoir par conséquent est de garder une humble soumission au mystère des trois personnes divines.

« Gloire à vous, Seigneur ! A vous seul, honneur, bénédiction, louange et amour ! » C'est au ciel le chant des anges et des bienheureux. Eblouis par l'éclat de l'auguste Trinité, ils se prosternent devant elle dans l'attitude de l'adoration la plus anéantie, ils la bénissent, ils l'exaltent. Pour les imiter, nous offrirons aux trois personnes divines avec la soumission de notre esprit l'hommage de nos lèvres et de notre cœur. Le Père nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique, le Fils nous a aimés jusqu'à se livrer à la mort pour notre salut, le Saint-Esprit nous a aimés jusqu'à vouloir faire de chacune de nos âmes sa demeure. Notre reconnaissance se traduira en rapportant tout à leur gloire, ce que nous sommes et ce que nous faisons, et elle se traduira par une ardente charité envers nos frères.

Notre-Seigneur disait à ses apôtres, un peu avant de mourir : « Imitez-moi dans votre amour les uns pour les autres, » comme s'il avait voulu indiquer ainsi le dernier terme, la perfection dernière de la charité, et qui fut pour lui le Calvaire. Toutefois, voici quelque chose de plus élevé encore : pour notre prochain nous devons avoir l'amour même des trois personnes divines, une charité mutuelle aussi parfaite, aussi intime. *Sint unum sicut et nos :* telle fut la prière suprême du Sauveur. Nous devons être par imitation ce que les personnes divines sont entre elles, *sicut et nos :* comme le Père et le Fils n'ont avec le Saint-Esprit qu'une même volonté, nous devons vivre unis de cœur et d'intelligence avec nos frères et former, à l'image de l'adorable Trinité, une seule et même famille.

*

Notre piété s'adresse rarement à l'auguste Trinité. Nous honorons la Vierge, les anges, les saints ; mais nous pensons peu à la T. S. Trinité. Elle est cependant l'objet le plus digne de nos adorations et de notre confiance. Que nos prières montent donc souvent vers les trois personnes divines, comme à la source intarissable de toute grâce et de toute vertu. C'est l'habitude que je vous souhaite de prendre, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXVII

LA PENTECÔTE

Cinquante jours après que les Hébreux furent sortis de la terre d'Egypte, le peuple de Dieu se trouvait rangé au pied du mont Sinaï, et Dieu lui donnait sa Loi par les mains de Moïse au bruit du tonnerre et des trompettes, dans l'appareil le plus imposant qu'on puisse se figurer.

Les Juifs célébraient ce grand souvenir par la plus solennelle de leurs fêtes après celle de Pâques. C'était la fête de la Pentecôte.

Dans la loi chrétienne, Pâques rappelle les plus augustes souvenirs. Ce n'est plus seulement la liberté rendue à un peuple, mais à toutes les âmes. Jésus est ressuscité glorieux, il est sorti du tombeau, et sa vue réjouit ses disciples plongés dans la plus profonde douleur. La Pentecôte chrétienne est de même illustrée par un événement plus grandiose encore que la remise au peuple juif de la Loi gravée sur deux tables de pierre. C'est l'Esprit-Saint qui descend en forme de langues de feu sur les Apôtres, et qui promulgue la loi nouvelle qu'ils devront prêcher.

I

Rappelons-nous ce spectacle incomparable, unique dans le monde. Le soir même de l'Ascension, les Apôtres et les disciples, sur l'ordre du Sauveur, se réunissent dans le Cénacle. Ils prient, ils se préparent par une retraite de dix jours à recevoir le Saint-Esprit. Marie est au milieu d'eux, qui les excite par ses paroles et son exemple. Quelle ferveur est la leur ! Quelle piété, quelle volonté de faire ce que l'Esprit-Saint leur suggérera ! Ils commencent à bien comprendre les paroles de Jésus-Christ, ils voient le vaste champ qui s'ouvre devant eux, les moissons blanchissantes qui leur ont été montrées au puits de Jacob : ils sont prêts, mais ils attendent « d'être revêtus de la force d'en haut. »

Tout à coup, le matin de la Pentecôte, un grand vent ébranle les murailles du Cénacle, et le Saint-Esprit descend en forme de langues de feu sur la Sainte Vierge et sur chacun des disciples.

C'est pourquoi l'Eglise chante dans l'Introït : « L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers, et celui qui contient tout, sait tout ce qui se dit, voit tout, entend toutes les voix des cœurs, *scientiam habet vocis.* » (Sag., I, 7). C'est le Saint-Esprit qui arrive triomphant, brisant tous les obstacles, éclairant les esprits, révélant le fond des cœurs, et changeant la face du monde. Aussi, après cette antienne victorieuse, l'Eglise ajoute le chant du psaume *Exurgat :* « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ! Qu'ils fuient devant sa face, ceux qui le haïssent ! » (Ps., LXVII, 2).

Pour figurer le mystère de la Résurrection, l'Eglise se sert dans ses offices de la couleur blanche, car c'est le mystère de la lumière éternelle qui ne garde ni ombre ni tache. Pour la Pentecôte elle a choisi le rouge, symbole de la charité apportée par l'Esprit-Saint sous l'emblème des langues de feu, qui éclairent et purifient les âmes. Les cinquante jours du Temps pascal sont passés, figure de l'éternité bienheureuse. Elles ont passé rapidement les sept semaines symboliques, qui forment comme les sommets les plus élevés et les plus radieux de la vie *illuminative ;* par la descente du Saint-Esprit dans nos âmes, commencent les douceurs célestes de la vie *unitive.*

Avant de nous faire pénétrer dans ces mystères nouveaux par la méditation de l'Evangile de la Pentecôte, l'Eglise invoque le Saint-Esprit, elle le supplie de venir dans nos âmes pour s'emparer d'elles, pour les embaumer de ses dons, pour les embraser de son amour.

Rien n'est plus pur, élevé, doctrinal et d'une piété plus touchante que la prose *Veni, Sancte Spiritus.* Il faut en méditer chaque mot, chaque phrase, il en jaillit des sources de lumière, de vérité, de douceur, de consolation :

« Consolateur très bon, doux hôte de l'âme, *dulcis hospes animæ ;*

« Sans vous il n'y a rien dans l'homme, rien d'innocent.

« Lavez ce qui est impur, arrosez ce qui est aride, guérissez le cœur qui est blessé.

« Donnez à vos fidèles qui ont confiance en vous vos sept dons précieux. Donnez-nous le mérite de la vertu, donnez-nous le salut final, donnez-nous la joie éternelle. *Amen, Alleluia.* »

II

Qu'est-ce donc que le Saint-Esprit produit dans nos âmes ?

L'Evangile de la Pentecôte nous enseigne qu'il y produit surtout l'*amour* et la *paix.*

1. C'était tout après la Cène, dans le Cénacle même, alors que les cœurs des Apôtres étaient tout embrasés d'amour, mais inquiets en face de l'inconnu qu'ils pressentaient terrible. Jésus les exhortait à la confiance : « Que votre cœur ne se trouble pas et qu'il ne craigne point. *Non turbetur cor vestrum neque formidet.* » Et il les entretenait de « l'autre Paraclet, » de l'autre Consolateur qu'il leur enverrait pour les encourager dans leur grande tristesse. Lui, il était un Consolateur si doux ! « L'autre » le remplacerait et ils ne seraient pas orphelins. Lui-même reviendrait les voir et il se manifesterait à eux, et non au monde. Jamais l'humanité n'avait entendu des accents aussi touchants.

Mais qui est-il donc, ce Paraclet ? C'est le Saint-Esprit.

De toute éternité Dieu le Père, intelligence infinie, engendre sa pensée qui est le Verbe, le Fils. La filiation divine s'est faite par voie de connaissance. Mais le Père et le Fils se connaissant infiniment bons, beaux, parfaits, ils s'aiment, et le Saint-Esprit est le terme substantiel de cet amour. Le Saint-Esprit procède donc du Père et du Fils, et cette procession s'est faite par voie d'amour. C'est

pourquoi le Saint-Esprit c'est l'Esprit d'amour qui, sortant du sein miséricordieux de la Sainte Trinité, s'est répandu sur la terre.

Le Sauveur en parlant du Saint-Esprit, du Paraclet, est donc amené à parler de l'amour. C'est l'amour qui a présidé à son Incarnation, *conceptus est de Spiritu Sancto*. C'est l'amour qui l'a conduit dans ce monde pour y prêcher, pour se sacrifier, pour souffrir dans sa Passion et mourir sur la croix. Aussi comme il mérite d'être aimé ! Comment reconnaîtra-t-on ceux qui l'aiment ?

« Si quelqu'un m'aime, dit-il, il gardera ma parole. Alors nous viendrons en lui, et nous y établirons notre demeure. »

« Celui qui m'aime gardera ma parole. » Non seulement il observera les préceptes qui étaient déjà imposés par l'ancienne loi, et par la conscience, mais tout ce que Jésus a dit, ses avis, ses conseils de perfection. Notre amour pour Jésus-Christ est en proportion de notre zèle à observer sa parole, toute sa parole.

Lorsque nous écoutons les conseils du monde et du démon, lorsque nous nous laissons entraîner au mal, au vice, aux mauvaises lectures, aux compagnies où l'on dédaigne, où l'on méprise l'Eglise, nous n'aimons pas Jésus-Christ.

Il y a deux conseils en particulier qui sont comme la pierre de touche de notre amour pour Jésus-Christ :

Il nous a dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, » qui vous veulent et vous font du mal. Si vous n'aimez que vos amis, vous faites comme les païens qui aiment aussi leurs amis ; mais vous n'êtes pas chrétiens, vous n'aimez pas Jésus-Christ !

Il nous a dit : « Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même, porter sa croix et me suivre. »

Ne semble-il pas que rien ne soit si peu observé et pratiqué aujourd'hui que cette doctrine ? Non seulement on s'abandonne à ses désirs de vengeance et de jalousie, mais on se précipite avec fureur dans les plaisirs, on se plonge dans les voluptés dont l'on s'écartait autrefois avec dégoût. Depuis la guerre, il y a un relâchement étrange dans les mœurs, dans les modes, dans la dignité humaine. Il semble que tout soit permis, et l'on se permet tout. On invente des raffinements qui jadis eussent déshonoré et fait bannir du monde bien élevé. Qui donc aujourd'hui se renonce, se prive de quelque chose, et porte sa croix ? Et alors qui donc aime Jésus-Christ ?... Est-ce ainsi que nous devions traduire notre reconnaissance pour les immenses bienfaits que nous avons reçus, pour la magnifique victoire que Dieu nous a accordée, lui qui tient en ses mains la balance des destinées des peuples et qui l'a fait pencher en notre faveur ?

Revenons à la foi, à l'Evangile, au bon sens, à la dignité chrétienne. Observons la parole de Jésus-Christ, montrons que nous l'aimons, par nos sacrifices, notre bonne volonté, notre renoncement aux choses, aux pratiques du monde qui sont flétrissantes, et les trois personnes de la Sainte Trinité viendront en nous, elles y établiront leur demeure. Le Saint-Esprit deviendra l'hôte de notre âme, *dulcis hospes,* nous serons ses temples très purs, temples consacrés que nous ne permettrons plus jamais de profaner. Nous écouterons ses inspirations, alors nous aurons la paix, la précieuse paix.

2. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non pas la paix comme le monde la donne. » Vous connaissez cette paix du monde qui est si profondément troublée. Il cherche la paix dans la réalisation de ses ambitions, dans la jouissance, et il ne trouve que le remords. Il s'étourdit et ne parvient pas à échapper « à cet inexorable ennui qui fait le fond de toute vie humaine, » mais qui chez les vrais chrétiens réveille le désir du ciel, et chez les hommes sans foi, sans horizon, ne produit que le désespoir.

La paix que Jésus nous laisse, c'est « la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment » ; il l'appelle « ma paix, » parce que lui seul peut la donner.

Rien n'est doux comme cette paix qui consiste d'abord dans l'*amitié de Dieu,* amitié qui se fait quelquefois sensible et qui nous confère une joie profonde. Telle l'éprouvaient ces deux jeunes officiers dont parle S. Augustin qui rencontrèrent aux environs de Milan des cellules de solitaires. Cela les fit réfléchir sur la vanité de la gloire et des faveurs humaines, et ils s'entredirent : « Nous pouvons perdre les bonnes grâces de César, mais si nous voulons être amis de Dieu, nous le sommes. » Et ils se retirèrent du monde, malgré leurs attaches au monde, car ils avaient des fiancées, afin de goûter cette sainte amitié de Dieu que nul ne peut nous enlever.

Cette paix nous donne en outre le *calme de l'âme,* la tranquillité d'esprit parmi les peines et les tentations, la sérénité du cœur parmi les persécutions des hommes. Dieu est avec moi, que puis-je redouter ?

Enfin elle nous *fait jouir de l'amour de nos frères,* de la concorde mutuelle qui est notre douceur et notre force, et qui vaut bien, pour que nous la gardions, que nous fassions quelques sacrifices.

« Si vous m'aimiez, dit Jésus en terminant cet entretien avant de prendre le chemin de Gethsémani, vous vous réjouiriez, parce que je vais à mon Père, » vous vous réjouiriez de mon bonheur. « Moi je l'aime et je fais ce qu'il m'ordonne, » je vous donne l'exemple. *Diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi, sic facio.*

* * *

Et pour rappeler à la fois ces beaux enseignements et l'histoire de la Pentecôte ainsi que ses fruits, l'Eglise chante dans la *Communion :*

« Il se fit soudain un grand bruit, comme celui d'un vent violent, dans la maison où ils étaient ; et ils furent remplis du Saint-Esprit, et ils parlaient, racontant les merveilles de Dieu, *loquentes magnalia Dei, alleluia.* »

Ce sont les merveilles du Saint-Esprit. Il paraît sous la forme de langues de feu, il embrase les

âmes, il fait parler dans toutes les langues. Autour du Cénacle sont réunis des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel, car les Juifs étaient accourus de partout, pour célébrer au temple la fête de la Pentecôte, et ils sont stupéfaits d'entendre les Apôtres parler dans toutes les langues. Alors Pierre, qui ne savait point parler suivant les règles de l'éloquence humaine, fait un discours entraînant, où il invoque le témoignage de l'Ecriture Sainte. Ce n'est pas lui qui parle, mais l'Esprit-Saint qui l'inspire, et trois mille hommes se convertissent à sa voix. Ainsi l'Eglise est fondée dès le premier jour par la vertu du Saint-Esprit. C'est le commencement de la prédication de ces douze ignorants selon le monde, de ces douze illettrés qui s'en vont annoncer l'Evangile aux princes, aux savants, aux philosophes, qui, par orgueil, refusèrent de se laisser convaincre, puis aux peuples qui se convertirent dans tout l'univers à leur parole simple et sincère de témoins qui affirment ce qu'ils ont vu. Voilà les merveilles du Saint-Esprit, de la Pentecôte.

XXVIII

LA SAINTE TRINITÉ

L'homme a pu, par les seules lumières de sa raison, connaître l'existence de Dieu, et c'est pour cela, dit S. Paul, que la colère de Dieu s'est révélée contre l'impiété et contre l'injustice des philosophes anciens qui retenaient la vérité captive. Ils connaissaient Dieu, ils l'avaient vu clairement à travers ses créatures ; leur raison leur disait que ces magnifiques effets, que cette beauté suprême de l'univers, avaient une cause, un Créateur, ils étaient forcés de reconnaître son éternelle puissance et sa divinité ; mais ils ne l'adoraient pas ; ils n'obéissaient pas à leur conscience qu'il avait placée au centre de leur âme comme une lumière impérative et indestructible. « Ils sont donc inexcusables, ajoute l'Apôtre, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu grâces. » (Rom., I, 18-22 ; Sag., XIII, 1-6).

I

Ils ont commis deux grands péchés. Ils ont connu Dieu, et ne l'ont pas glorifié dans leur conduite ; ils ont vécu comme si Dieu n'existait pas. Ensuite ils ont connu Dieu, et ne l'ont pas fait connaître. Tout homme qui a le bonheur de connaître la vérité doit s'en faire l'apôtre et l'enseigner à ses frères ; autrement il est coupable parce qu'il retient captive dans son intelligence cette vérité qui est faite pour tous et qui veut se répandre partout.

Notre raison nous apprend donc d'une manière certaine qu'il existe un Dieu, créateur de toutes choses, infiniment bon, juste et puissant ; mais elle ne nous apprend que cela. Elle nous fait voir Dieu du dehors, en quelque sorte, dans ses œuvres ; mais elle ne nous fait pas pénétrer dans ce qu'on peut appeler l'intimité de la famille divine. C'est la foi qui nous apprend ce qui existe au sein de Dieu, et comme ce sont des choses qui surpassent infiniment les forces de notre faible esprit, nécessairement nous nous heurtons à des mystères insondables, incompréhensibles.

Mais c'est une grande grâce déjà que de les connaître, et si nous ne les comprenons pas, nous en avons au moins quelque idée, et nous y trouvons d'adorables convenances. Nous savons que de toute éternité le Père a engendré le Fils, comme l'intelligence produit sa pensée ; que de toute éternité le Père et le Fils ont produit l'amour substantiel qui les unit, et que cet amour c'est le Saint-Esprit. Nous savons que dans l'intimité divine il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont également éternels et puissants, d'une bonté et d'une justice infinies, et que, pour répandre au dehors les effets de leur puissance et de leur amour, ils ont créé les anges, ce magnifique univers, et enfin l'homme, cette créature privilégiée qui porte en elle-même les rayons, la marque, l'empreinte de la Sainte Trinité. Nous savons que malgré les fautes de l'homme, malgré sa chute originelle, la Sainte Trinité ne l'a pas abandonné, puisque le Père l'a tant aimé qu'il lui a donné son Fils, que le Fils s'est fait homme afin de vivre, de souffrir, de mourir pour sa créature, et qu'enfin le Saint-Esprit ne cesse de veiller sur nous, de gouverner notre vie, de nous inonder de ses grâces.

Jusqu'ici l'Eglise a célébré dans ses offices les gloires du Père et du Fils, car toutes les fêtes de Jésus-Christ sont les fêtes du Père. Nous avons remarqué en effet que Jésus-Christ ne se sépare jamais du Père : il obéit à son Père, il n'a d'autre but, d'autre préoccupation, en quelque sorte, que de faire la volonté du Père : « Moi et mon Père nous sommes un, » dit-il. Tous les honneurs rendus au Fils sont donc aussi rendus au Père. — L'Eglise a de plus institué une fête pour glorifier le Saint-Esprit, c'est la fête de la Pentecôte. N'était-il pas naturel et nécessaire d'adorer dans une solennité particulière la Sainte Trinité tout entière, puisque c'est d'elle que nous recevons toutes les grâces, toutes les faveurs ?

La fête de ce jour a donc pour objet d'adorer la Sainte Trinité, les trois personnes, de les embrasser à la fois dans le même culte et le même amour.

De bonne heure l'Eglise composa la doxologie, c'est-à-dire la prière « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, » prière qui est devenue universelle, et tellement populaire qu'elle sert de conclusion à tous les psaumes que nous récitons. Le culte de la Sainte Trinité n'a donc jamais été négligé. Comme d'ordinaire, ce furent les Eglises particulières qui, les premières, donnèrent à ce culte la solennité d'une messe. Rome laissait faire, ne désapprouvant point cette pieuse liberté, jusqu'au jour où, au XIVe siècle, après l'épreuve du temps, elle adopta cette fête et l'étendit à toute l'Eglise.

L'Introït est un cri de foi et d'adoration : « Bénie soit la Sainte Trinité et l'indivisible Unité ! Nous la glorifierons, parce qu'elle a fait éclater sur nous sa miséricorde. » (Tob., XII, 6).

Le Père en effet nous a créés, le Fils nous a ra-

chetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés : voilà la grande miséricorde du ciel sur la terre, et qui s'achèvera dans la félicité éternelle, auprès du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Et le chœur chante le psaume : « Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable dans toute la terre ! » Puis la doxologie : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit ! »

II

L'Evangile complète et développe cet enseignement.

Avant de remonter au ciel, Jésus voulut se manifester à tous ses disciples, pour achever de les convaincre de sa résurrection et leur donner solennellement leur mission d'évangéliser le monde. Il les réunit sur une montagne de Galilée, peut-être sur le Thabor, mais ni S. Matthieu ni S. Marc ne la désignent. Le jour même de sa Résurrection, il avait chargé les Saintes Femmes de ce message : « Allez, annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. » Elles durent s'en acquitter fidèlement, car, au témoignage de S. Paul, cinq cents disciples se trouvèrent rassemblés. (Matth., XXVIII, 10 ; I Cor., XV, 6).

Jésus leur apparut dans sa douce majesté. Les onze apôtres tombèrent à ses pieds et l'adorèrent dans toute la ferveur de leur foi. Mais dans la foule la plupart ne l'avaient pas vu encore avec son corps glorifié, et quelques-uns doutèrent, *quidam dubitaverunt*. Le Sauveur se montre sévère pour eux, et il leur reproche leur incrédulité. Ils avaient commis le même péché que Thomas, avec moins d'éclat toutefois, et Jésus les blâme, comme il avait fait de Thomas, de ce qu'ils n'avaient pas cru au témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité. Cette incrédulité en effet était sans excuse. La foi repose sur le témoignage, et si l'on récuse la parole d'un témoin honnête, qui affirme ce qu'il a vu, qui n'a pas pu être trompé ni se tromper, et qui ne peut pas vouloir tromper les autres, étant connu son caractère, son intégrité, son honorabilité : non seulement il n'y a plus d'Eglise, mais il n'y a pas de société humaine possible.

Cette leçon donnée, leçon nécessaire pour les disciples présents et pour les siècles à venir, Jésus reprend sa douceur de visage. Peut-être ajouta-t-il le reproche qu'il avait fait à Thomas : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui croient ! » Puis, regardant la foule de ses disciples, qui maintenant ne doutaient plus, et qui du fond du cœur imploraient leur pardon, il s'avança avec autorité vers ses apôtres et leur dit :

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Voilà le baptême institué au nom de la Sainte Trinité. Jusqu'à la fin des siècles le baptême sera conféré aux chrétiens au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et il ne sera valide que s'il est donné au nom de la Sainte Trinité.

S. Marc nous apprend que Jésus ordonna aux apôtres de prêcher l'Evangile aussi à toute créature, *omni creaturæ*. Toute créature en effet était déchue par le péché d'Adam ; la prédication apostolique va la changer, la régénérer, la ramener, par les apôtres, à ce qu'elle était quand l'homme vivait dans l'état d'innocence. Les prédicateurs de l'Evangile feront fuir les démons, ils parleront des langues nouvelles, et ainsi se perpétuera le miracle de la Pentecôte. Ils prendront les serpents sans craindre leur venin ; ils boiront le poison et le poison ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris.

« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. » Jésus ne dit pas : « Celui qui ne sera pas baptisé sera condamné, » mais : « Celui qui ne croira pas, » car la foi peut remplacer le baptême.

« Aprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., XXVIII, 16-20 ; Marc, XVI, 14-19).

III

C'est donc au nom de la Sainte Trinité que l'Eglise enseigne, qu'elle baptise, qu'elle convertit et sauve les âmes, qu'elle transforme les esprits, les cœurs, les nations, qu'elle rend la terre habitable et sainte. Mais de plus, l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de la Sainte Trinité, doit se former sur ce divin modèle.

1. Au ciel en effet « nous serons semblables à Dieu, *similes ei erimus*. » Si donc en ce monde nous travaillons à être semblables à lui, nous faisons de la terre un avant-goût du paradis.

Jésus-Christ nous avertit de ressembler à Dieu particulièrement en deux choses : la *sainteté* et l'*union*.

« Soyez parfaits, dit-il, comme le Père céleste est parfait. » (Matth., V, 48). « Faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les fils de votre Père qui est au ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et les injustes. » (*Ibid.*, 45).

La sainteté, la perfection consiste surtout dans la bonté, dans l'oubli des injures, dans la persévérance « à vaincre le mal par le bien. »

2. Mais le Sauveur nous recommande avant tout l'*union*, c'est-à-dire la charité, qui est le principe de toute sainteté. Cette union, il la demande instamment au Père :

« Je vous demande qu'ils soient sanctifiés dans la vérité. Qu'ils soient tous un, comme vous êtes en moi, ô Père, et moi en vous ; qu'ils soient un en nous ; qu'ils soient consommés dans l'unité. » (Jo., XVII, 19-24).

L'union, l'amour : « C'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » (Jo., XIII, 35). C'est le commandement nouveau de la nouvelle loi ; nouveau, car les hommes ne s'aimaient pas avant que Jésus vînt et leur fît connaître la Sainte Trinité, où les trois personnes ne font qu'un seul Dieu et s'aiment d'un amour infini.

« Que demandez-vous de mieux, ô divin Maître, dit S. Augustin, sinon que nous soyons parfaitement unis de cœur et de volonté? Vous voulez que nous devenions, par grâce et par imitation, ce que les trois personnes divines sont par la nature de leur être infini. Tout est commun en elles, de même la charité doit faire que tout soit commun entre nous, et que nous vivions dépouillés de tout intérêt personnel qui divise. »

* * *

Telles sont les leçons que nous donne la Sainte Trinité. Nous serons plus parfaits, plus unis, nous nous aimerons davantage. Nous serons moins attachés « au tien et au mien, » ces froides appellations qui glacent les cœurs. Nous n'oublierons pas que la Sainte Trinité est le principe, le but, le centre de tout; aussi nous ferons toutes nos actions « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Les trois personnes divines rayonneront sur notre âme, sur notre vie, pour les échauffer de la charité qui règne en elles et dans le ciel, parce que le bonheur parfait c'est la charité, et nous les glorifierons sans cesse. C'est la pensée de l'Eglise qui redit dans la *Communion* comme un pieux refrain : « Nous bénissons le Dieu du ciel, et nous le glorifierons devant tous les vivants, parce qu'il nous a fait miséricorde. »

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

VI

MÉDIATRICE ET CORÉDEMPTRICE

Le titre de « Mère de Dieu » gravé au-dessus de la sainte Image nous explique pourquoi Marie a voulu s'appeler « Notre-Dame du Perpétuel-Secours. »

Mère de Dieu, en effet, elle est devenue notre *Médiatrice,* comme la mère est médiatrice dans la famille, et notre *Corédemptrice.*

* * *

Quand Dieu envoya l'ange Gabriel à Marie, à Nazareth, pour lui demander de devenir la Mère du Sauveur, et qu'elle y eut consenti, il lui donna aussitôt toutes les prérogatives, toute la puissance qu'exigeait cette dignité incomparable de Mère de Dieu et de Mère de tous les enfants de son Fils, de toutes les âmes qui seraient rachetées par son sang. Elle était pleine de grâce, ainsi que le lui déclara l'Ange; elle en fut comblée. A partir de ce jour, dit S. Bernardin de Sienne, « elle eut un droit spécial sur toutes les grâces distribuées aux âmes par le Saint-Esprit, si bien que désormais personne ne reçut de Dieu aucune grâce sinon par l'entremise de cette bonne et tendre Mère. »

C'est une des théories favorites de ce saint que Dieu accorde à chacun de nous toutes les grâces, tous les dons nécessaires pour accomplir notre mission. Quels dons précieux, infinis, quelle bonté de cœur, quelle puissance d'action ne dut-il pas accorder à la Sainte Vierge pour qu'elle pût conduire son Fils, être digne de lui, et conduire aussi sa nouvelle et immense famille?

Quand la paix est troublée dans une maison, quand les enfants ont gravement offensé leur père et que son courroux va éclater, la mère intercède pour eux; elle explique, elle excuse, elle promet, elle répond pour eux. Ainsi Marie est notre Médiatrice, mais Médiatrice universelle et toute-puissante. Nul ne lui conteste ce beau titre de Médiatrice, et le jour n'est peut-être pas éloigné où l'Eglise le sanctionnera par une définition solennelle, comme elle a fait pour l'Immaculée Conception.

« Il est juste en effet, dit S. Alphonse de Liguori dans les *Gloires de Marie* (v, 1), il est juste et raisonnable d'affirmer que Dieu veut faire passer par les mains de Marie et dispenser par Elle toutes les grâces de la Rédemption, afin de glorifier cette sublime créature qu'il a choisie pour être la Mère de son Fils, notre commun Rédempteur. »

Il ne nous est pas indifférent que tel livre, telle image, tel cadeau nous ait été transmis par une main qui nous est chère. Cela nous en rend le souvenir plus précieux. En les prenant, en les regardant, nous songeons à la personne qui nous les a remis, qui a pensé à nous, qui a eu cette attention qui nous touche; notre cœur s'attendrit et nous bénissons sa mémoire. Ce sont ces dons, même très humbles, qui donnent du prix et du charme à la vie; cela nous relève à nos propres yeux par la pensée que ceux qui nous les ont laissés, nous ont aimés, et que sans doute nous méritions en quelque chose d'être aimés. Mais se dire que la Sainte Vierge nous aime, n'est-ce pas que cela nous inspire une sorte de fierté, avec une grande confiance? Et penser que les grâces qui nous sauveront nous viendront par elle, n'est-ce pas pour nous une forte raison d'espérer, avec la certitude qu'Elle ne nous abandonnera jamais?

C'est aussi une profonde jouissance de l'âme. C'est pourquoi S. Bernardin de Sienne, dont la dévotion à Marie était si filiale et si débordante, disait encore : « Si Dieu me donnait le choix, ou que ses faveurs m'arrivent directement, ou qu'elles me soient distribuées par l'intermédiaire de Marie, je supplierais humblement le Seigneur de me laisser ce céleste aqueduc, ce canal béni, cette échelle mystérieuse par laquelle mon Dieu est descendu jusqu'à moi, et par laquelle je puis monter jusqu'à lui. »

Sans doute il convient de ne pas oublier qu'il n'y a qu'un Médiateur souverain, Jésus-Christ; que Dieu considère avant tout les mérites infinis de son Fils, que c'est par ces mérites prévus que Marie a été créée si belle, si pure, si agréable à la Sainte Trinité. Mais Dieu peut-il aussi ne pas considérer les mérites de la Sainte Vierge, qui n'a connu aucune tache, aucune défaillance, et qui est la créature la plus accomplie, la plus sainte, la plus parfaite qui soit sortie de la pensée divine et des mains du Créateur? Elle est notre médiatrice parce qu'elle est de notre chair et de notre sang, notre Sœur et notre Mère, que Dieu l'a choisie pour

sa coopératrice et qu'elle nous a rachetés concurremment avec son Fils.

* * *

Il n'est point téméraire d'affirmer que les très éminentes vertus de Marie attirèrent les regards du Verbe de Dieu, déterminèrent et même lui méritèrent en quelque chose la démarche de l'Ange et l'Incarnation. Le jour de l'Annonciation, où elle consentit à devenir la mère du Rédempteur, elle devint aussi notre Corédemptrice. Elle aida à la Rédemption, dit Albert le Grand : *Adjutrix Redemptionis* [1].

Comment y aida-t-elle ?

Elle y aida par *sa prière* d'abord, par sa prière constante et toujours écoutée de Dieu. Toute sa vie était prière et union avec Dieu, et comme elle connaissait toute l'étendue de sa mission, comme elle savait qu'elle devait travailler, souffrir, coopérer, racheter avec son Fils, sans cesse elle s'en entretenait avec Dieu, sans cesse elle le suppliait d'ajouter de nouvelles grâces, pour qu'elle pût accomplir parfaitement sa volonté. Elle ne perdait aucune parcelle de temps, elle ne consacrait à autre chose aucune parcelle de sa pensée. Chaque minute lui apportait de nouvelles grâces et de nouveaux mérites qui servaient efficacement à l'œuvre de la Rédemption.

Elle y aida par le *sacrifice de son Fils* qu'elle offrait à Dieu tous les jours. Car elle savait que Jésus mourrait sur la croix. Le vieillard Siméon lui avait découvert quelque chose des douleurs qui l'attendaient. Son âme fut transpercée dès ce jour-là, où elle venait si heureuse au temple, où elle y reçut au cœur une blessure mortelle.

Cependant elle ne regimba point, elle ne se plaignit pas, elle accepta tout le calice, et dans le transport de sa foi elle dit à Dieu : « Puisqu'il doit mourir victime pour la Rédemption des hommes, je veux vous l'offrir moi-même, car ma volonté est et sera toujours la vôtre. »

Ainsi se passa toute sa vie. Elle avait accepté l'épreuve, le sacrifice, lorsqu'elle dit : « Voici la servante du Seigneur ! » Jamais elle n'eut la pensée de retirer sa parole ; jamais elle n'eut un regret. Elle suit son Fils au Calvaire, elle le rencontre sur la Voie douloureuse, son corps défaille un instant, mais non son âme, et elle reprend aussitôt ses forces pour accomplir avec lui le suprême sacrifice.

Jésus est cloué sur sa croix, et élevé de terre ; mais quand son regard s'abaisse il voit sa Mère, Marie, debout, en proie sans doute à une immense douleur, mais généreuse, acceptant toute la volonté de Dieu et le présentant à son Père en disant du fond du cœur : « Je vous le donne, je vous l'offre en sacrifice pour le salut du monde. Je m'offre moi-même avec lui, je m'immole pour que les âmes vivent. »

De là, suivant S. Bernard, ce mot de Jésus à S. Jean, c'est-à-dire à toute l'humanité : « Voilà ta mère ! » Elle est bien ta mère, ô humanité ! car elle t'a donné la vie en immolant la sienne.

[1] *Super Missus*, 29, 3.

C'est ainsi que la Sainte Vierge est devenue corédemptrice avec son Fils, elle a souffert avec lui et dans les mêmes intentions, en l'offrant à Dieu en sacrifice elle a rempli les fonctions de prêtre, *Maria sacerdos*. Ses mérites douloureux unis à ceux de son Fils nous ont rachetés, elle nous en a fait à tous et à chacun l'application ; vous et moi nous avons été rachetés par elle.

* * *

Tous ces enseignements, toutes ces vérités qui nous transportent d'amour et de reconnaissance, la sainte Image nous les rappelle avec une vivacité de souvenirs qui nous touche toujours. Nous y voyons la Mère de Dieu, et la nôtre, Médiatrice parce qu'elle est mère, médiatrice toute-puissante parce que Dieu l'a comblée de toutes les grâces, de tous les mérites ; Corédemptrice, parce qu'elle souffre avec son Fils pour nous, la Mère compatissante, qui nous aime, qui connaît tous nos besoins, toutes nos misères, qui sait qu'il faut toujours qu'on nous relève, qui s'attriste de nos fautes, mais qui est toujours là ; c'est pourquoi elle s'appelle Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

VII

LA PATRONNE DES MISSIONS

« Les Missions, dit S. Alphonse de Liguori, ne sont pas autre chose que la Rédemption continuée. »

Toutes les âmes ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ sur le Calvaire, par ses mérites, ses prières et ses labeurs apostoliques ; mais la plupart, soit par faiblesse, soit par perversité, ont perdu les fruits de la Rédemption, et sont venues se replacer sous le joug du démon. Elles vivent en grand nombre en état de péché, et si nous pouvions les voir de nos yeux de chair, nous serions effrayés de leur laideur, de leur déchéance, nous serions épouvantés surtout des périls que court leur salut éternel.

Ce qui échappe à nos yeux et que nous ne pouvons que soupçonner, Marie le voit clairement, et n'était la vision béatifique qui la plonge dans une félicité parfaite, son éternité en serait troublée ; car ce sont ses enfants qui sont souillés du péché, et qui vivent parmi d'effroyables dangers.

Comme son Fils, elle veut qu'ils se convertissent. Quand elle était sur la terre, elle accompagnait Jésus dans ses courses apostoliques, dans ses missions. L'Evangile ne nous laisse qu'entrevoir sa puissante action et l'affection dont l'entouraient les multitudes. Un jour, c'est une sainte femme qui ne peut se défendre de l'exalter, et qui s'écrie, après une prédication du Sauveur : « Heureux le sein qui vous a porté, heureuse votre Mère ! » Car il était impossible que le rayonnement de Marie, en dépit de son humilité, ne se répandît point parmi la foule évangélisée. Elle amenait les pécheurs à Jésus, on se la montrait avec amour, avec vénération. Et tout après l'Ascension, elle réunit les disciples au Cénacle, pour les préparer à recevoir le Saint-Esprit. Tous se rassem-

blent, empressés autour d'elle, ils persévèrent d'un cœur et d'une voix unanime dans la prière, « avec les saintes femmes, avec Marie, mère de Jésus, *cum Maria matre Jesu.* » (Act., I, 14).

Depuis qu'elle est au ciel, son zèle se serait-il donc refroidi, son amour pour ses enfants amoindri ? Ce serait un sacrilège de le penser. Elle n'a cessé depuis des siècles de faire en quelque sorte de nouvelles inventions pour prendre les âmes, de jeter de nouveaux filets afin de les capturer pour le ciel. La sainte Image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours est une de ces inventions-là, c'est un filet puissant qu'elle a jeté pour sauver les âmes qui veulent échapper à la Rédemption. Corédemptrice, elle continue à les racheter par les missions, où tant de pécheurs viennent demander le pardon de leurs fautes, et repartent, allégés, fortifiés pour le combat de la vie. Ils pourront retomber dans leurs péchés, ils savent du moins où est le Perpétuel Secours, et ils reviendront l'implorer.

L'inauguration de la sainte Image à Rome a été accompagnée de conversions et de faits miraculeux. Il en a été de même à Paris, à Ménilmontant, dans le quartier qu'on regardait comme particulièrement hostile à la religion et révolutionnaire. Parmi le peuple qui paraît le plus perverti, Dieu a choisi ses élus : des âmes sincères, qui étaient ignorantes et qui ont accouru quand elles ont vu la vérité de l'Evangile ; des cœurs qui rêvaient de pureté, de sacrifice et qui souffraient de ne pouvoir suivre leurs généreux élans. L'erreur, la colère, les théories malsaines n'ont qu'un temps, comme les orages. Au fond de toute âme il reste de la bonté, de la foi, quelque chose de la petite fleur bleue du baptême. Pour que celle-ci se relève, s'épanouisse, retrouve son parfum et sa beauté, que faut-il ? Un rayon de soleil, une goutte de rosée, le souffle de la grâce, une atmosphère plus calme où l'on puisse se recueillir.

Tout cela, on le trouve dans une mission.

Mais il s'est obtenu tant de faveurs extraordinaires, il s'est accompli tant de prodiges surnaturels par l'entremise et l'intercession de Notre-Dame du Perpétuel-Secours pendant les missions, que l'Eglise en a été frappée et qu'elle y a vu, à l'évidence, l'intervention divine. C'est pourquoi Pie IX a donné aux missionnaires Rédemptoristes Notre-Dame du Perpétuel-Secours comme Patronne de leurs missions. « C'était leur assurer, dit le P. Favre, un gage certain de puissance apostolique sur les âmes. » Mais si la sainte Image appartient plus spécialement aux fils de S. Alphonse, ils ne prétendent cependant pas l'accaparer. Marie est l'Apôtre universel. Elle aime toutes les Congrégations qui, pour elle, ne sont que des instruments du salut des âmes. Elle aime tous les missionnaires, religieux et séculiers, et tous peuvent placer leurs missions sous la protection de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Ils le doivent même, s'ils veulent s'assurer une plus grande abondance de grâces.

* * *

On sait comment procèdent les Pères Rédemptoristes. Ils exposent d'abord le tableau du Perpétuel-Secours dans les églises et les chapelles où ils donnent leurs pieux exercices. Ils consacrent leurs travaux à Marie, qui, placée officiellement dans les temples, sous les regards des fidèles, devient le chef, l'inspiratrice de la Mission, l'Apôtre de son Fils, chargée de faire son œuvre et de convertir les pécheurs. Ils invitent, ils engagent les fidèles à la regarder, à prier devant la sainte Image qu'ils leur montrent toute douloureuse et toute miséricordieuse. Des grâces particulières sont attachées au touchant tableau. Le visage de Marie est tout empreint de tristesse et de bonté maternelle. Ces lèvres qui respirent la peine, le chagrin, ne demandent qu'à sourire. Elles souriront doucement à l'âme pécheresse qui s'est repentie, qui s'est reconciliée avec Jésus-Christ. Le cœur de la Mère se dilate et bat plus heureusement, elle aime avec plus de tendresse cette âme, qui lui appartient maintenant, qui est pure et qu'elle peut appeler sa fille.

La prière, la méditation devant la sainte Image, — prière individuelle fortifiée par la prière en commun ; méditation intime et féconde où l'on soupire après l'heure bénie qui nous rendra l'amitié de Dieu, — établit dans les âmes, dans une paroisse, un courant de piété, de sainteté, qui s'empare de tous. On vit dans une autre atmosphère purifiée, spirituelle, recueillie, que l'on ne connaissait pas, et qui est l'atmosphère vraie de l'âme chrétienne, où elle se complaît, où elle prie comme naturellement, en contemplant la douce Image, où elle est heureuse. Les âmes pieuses prient, les pécheurs prient, Marie prie ; qui donc résisterait à ces flots de grâces ? Car en même temps la prédication retentit dans la chaire chrétienne, éclaire les esprits, ébranle les consciences, fait réfléchir, craindre, espérer, touche les âmes jusqu'au fond. « La racine de foi qui ne sèche jamais » reprend vigueur ; la bonté que Dieu a mise premièrement dans le cœur de l'homme, y refleurit et s'épanouit ; la charité en reprend possession, les animosités cessent, les familles divisées redeviennent unies, on pardonne à tous parce que Dieu a pardonné à tous. N'est-ce pas là un spectacle admirable aux yeux du ciel, et comme un commencement de paradis sur terre ? Au point de vue social, peut-on se figurer un plus grand bienfait ? et une société ainsi changée, convertie, animée d'un tel esprit chrétien, ne serait-elle pas pleinement heureuse ? Sachons-le bien, le bonheur social n'est que là, parce que l'union, l'amour, l'esprit de sacrifice n'est que là, dans ces âmes, dans ces groupes qui vivent désormais de la vie de l'Evangile, de la vie où l'on s'aime.

Tout cela est l'œuvre de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, de Marie qui, au dire de S. Bernard, est « la ravisseuse des cœurs. »

Voilà ce que produit la confession, la communion qui termine une mission : la paix, la joie intime, la félicité sociale.

La paroisse est ensuite consacrée solennellement à Notre-Dame du Perpétuel-Secours, qui demeurera dans l'église comme un souvenir de ces jours

radieux pour les âmes, peut-être aussi plus tard comme un reproche, comme un remords. Les lèvres de la sainte Image alors ne nous souriraient plus, et le petit Enfant Jésus prendrait une expression plus sévère.

La pieuse Image ne restera pas seulement à l'église, les fidèles l'emporteront aussi dans leurs maisons où ils lui donneront la place d'honneur. Ils garderont sur eux la médaille de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Images et médailles seront un souvenir qui parlera toujours ; elles seront la protection des âmes et la bénédiction de la famille.

VIII

« FAITES-LA CONNAÎTRE AU MONDE »

Quoique la sainte Image ait été connue bien avant la Révolution, elle n'était guère honorée qu'à Rome. C'est seulement depuis qu'elle fut réinstallée dans l'église de St-Alphonse, le 26 avril 1866, que son culte se répandit dans l'univers catholique. Pie IX avait dit au Supérieur des Rédemptoristes : « Faites-la connaître au monde ! » Il fut obéi et la diffusion de cette dévotion se fit avec une rapidité qui tient du prodige.

La France, nous l'avons vu, fut la première à s'affilier à l'Archiconfrérie de Rome. L'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, placée aussitôt dans toutes les églises des diocèses de Bordeaux et de La Rochelle, est maintenant vénérée dans plus de douze mille églises ou chapelles publiques.

En Belgique, lors de la loi impie contre l'enseignement religieux, elle fut placée dans toutes les écoles libres. En Suisse, on la trouve dans presque toutes les familles catholiques ; en Hollande, dans tous les lieux de pèlerinages. L'Espagne a une dévotion particulière pour la Vierge miraculeuse parce qu'elle a découvert dans ses temples de très anciennes images du Perpétuel-Secours, dont celles d'Almeria et d'Astorga remontent au IXe siècle. Le roi d'Espagne enfant fut guéri deux fois d'une maladie grave par l'intercession de la Vierge du Perpétuel-Secours, et plusieurs prélats en ont été les apôtres zélés, comme l'archevêque de Tolède, les évêques de Cadix, Santander, Malaga, Salamanque.

Dans le Tyrol, en Galicie et en Bohême, la plupart des maisons possèdent une image de la Madone ornée d'un cadre doré et mise en bonne place. On la regarde comme la Maîtresse de la demeure, et les mères donnent en dot à leurs filles un de ses pieux tableaux comme la pièce la plus précieuse de leur premier mobilier. A Munster, en Westphalie, l'évêque Mgr Hermann Dingelstadt, touché de voir pendant ses visites pastorales la sainte Image dans presque toutes les églises, et de nombreux fidèles agenouillés devant elle, introduisit sa fête dans son diocèse.

Aux pays de langue allemande ou slave, puis en Irlande, en Angleterre, en Ecosse, en Pologne, même en Danemark, cette dévotion consolatrice est en grand honneur. En Angleterre on invoque la Vierge miraculeuse pour la conversion des anglicans, et, à Londres, la petite église de Clapham reçoit chaque année environ onze cents abjurations.

Aux Etats-Unis elle est peut-être plus honorée encore. Mgr Gross, évêque Rédemptoriste de Savannah, écrit : « Partout où s'établit une maison de Rédemptoristes, la dévotion à Notre-Dame du Perpétuel-Secours est enseignée, comprise et pratiquée avec une piété et un enthousiasme vraiment miraculeux. Dans nos grandes villes du Nord et de l'Ouest, à New-York, Boston, Saint-Louis, Chicago, Cincinnati, Philadelphie, Baltimore, la Nouvelle-Orléans, San Francisco, cette dévotion est aussi connue et aimée qu'à Naples ou dans toute autre ville d'Italie. Elle n'est point restreinte à une seule nationalité, mais elle se propage également avec les plus beaux résultats parmi les Irlandais, les Allemands, les descendants français et les Américains convertis. »

Il y a là un fait extraordinaire qui frappe beaucoup les protestants, d'autant que cette dévotion s'accompagne quelquefois de miracles. Ainsi, en juin 1891, deux aveugles et quatre paralytiques furent guéris devant la pieuse image, dans l'église de Boston, en présence du peuple qui priait. On lui a aussi attribué la conversion du célèbre Spaulding.

On rencontre la sainte Image dans toute l'Amérique du Nord, mais on la trouve mieux encore dans l'Amérique du Sud, à l'Equateur, au Pérou, au Chili, en Colombie, dans la République Argentine. Mgr Casanova, évêque de Santiago du Chili, écrivait : « Les foules sont enthousiasmées par Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Je viens de faire une tournée pastorale, et je n'ai presque pas trouvé une église ou chapelle où je n'aie vu l'image de cette Madone. La plupart des églises lui ont dédié un autel. Pendant la guerre du Chili et du Pérou, beaucoup d'officiers chiliens portaient une médaille de la Vierge miraculeuse suspendue à leur épée, et des milliers de soldats l'avaient en évidence sur leurs poitrines. »

Elle est honorée avec ferveur en Australie et surtout au Canada. Les missionnaires et les filles de la Croix ou de la Charité l'ont introduite aux Indes Orientales, en Chine, au Japon, en Egypte, au Congo. Il y aurait un beau livre à écrire sur cette merveilleuse diffusion, on aurait ainsi quelque idée du bien immense qu'elle a opéré dans les âmes.

* * *

Le nombre des tableaux, des images, des médailles fabriquées est de nature à consoler et à rassurer ceux qui prétendent que la religion diminue ou s'affaiblit dans l'univers. Ils y verront comment l'Eglise, avec des ressources très restreintes, continue son œuvre de salut et obtient des résultats considérables.

C'est la peinture qui s'est emparée d'abord de la sainte Image. Les artistes romains ont fait quantité de copies soignées, de la dimension exacte du tableau. Elles sont peintes à l'huile, la plupart sur panneau d'acajou, bénites par le Pape, et portant

l'attestation du Supérieur général des Rédemptoristes qu'elles sont conformes à l'original. Chaque année on en expédie de la Villa Caserta de 130 à 140, qui vont en France d'abord, — Mgr d'Hulst en plaça une dans la chapelle de l'Institut catholique, à Paris, — en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Russie, dans l'Amérique centrale et méridionale, puis, en moindre quantité, en Italie, en Belgique, en Espagne, en Hollande.

Outre ces tableaux authentiques, les peintres en ont exécuté un très grand nombre sur bois, sur cuivre, sur toile. Mais les reproductions sur papier sont innombrables. La maison Pustet, de Ratisbonne, en a placé 36.000 exemplaires in-folio, dimension de l'original, et un million de formats ordinaires. La maison Saudinos-Ritouret, de Paris, en a écoulé plus de deux millions. D'autres maisons, à Prague, à Vienne, à Einsiedeln, en produisent par centaines de milliers, sans parler des petites images miniatures destinées spécialement aux malades. En 1901 il est sorti de celles-ci plus de 500.000 images, seulement de Madrid. Les guérisons opérées ne se comptent plus.

Les métiers Jacquard, de Saint-Etienne, en ont tissé en soie noire et blanche des milliers qui sont d'une fidélité et d'un fini achevés.

Puis ce sont les statues, surtout en Espagne, de grandes proportions ; et enfin des médailles dont le nombre est bien supérieur à celui des images. En 1877 un seul graveur de Paris, M. Robineau, en a frappé plus de cinq millions. M. Penin de Lyon en avait écoulé en 1902 environ cinquante millions de tous les modèles. Les graveurs des principales villes des deux mondes en fabriquent et en répandent chaque année par centaines de milliers. « Aussi n'est-ce pas une exagération de dire, conclut le R. P. Favre, que le nombre de ces petites messagères de la Vierge du Perpétuel-Secours n'est guère inférieur à celui des catholiques du monde entier. »

Que de cathédrales, d'églises, de chapelles ont été placées sous le vocable de Notre-Dame du Perpétuel-Secours ! Ces tableaux, ces médailles, ces temples sont autant de témoins des bienfaits de la Sainte Vierge, des prodiges opérés par la sainte Image. Ils attestent surtout deux choses : combien cette dévotion est populaire, et combien grande est la reconnaissance des chrétiens pour Celle qui est toujours prête à leur prodiguer les grâces et les secours.

« Il n'y a point, dit le B. Grignion de Montfort, il n'y aura jamais créature où Dieu soit plus grand que dans la divine Marie, sans exception ni des Bienheureux, ni des Chérubins, ni des plus hauts Séraphins. Dans le paradis même Marie est le paradis de Dieu. Il a fait un monde pour l'homme voyageur ; c'est celui que nous habitons. Il a fait un monde pour l'homme bienheureux ; c'est le ciel. Mais il en a fait un autre pour lui, auquel il a donné le nom de Marie : monde inconnu à presque tous les mortels ici-bas et incompréhensible à tous les anges, à tous les bienheureux. »

Nous ne le connaîtrons ni ne le comprendrons jamais pleinement ; mais du moins des études comme celle-ci soulèvent un peu le voile de vérité et d'amour qui, comme le voile du Saint des Saints, recouvre l'entrée de ce paradis que Dieu se réserve.

IX

L'ACTION SOCIALE PAR N.-D. DU PERPÉTUEL-SECOURS

Dans la sainte Image nous apercevons l'Enfant Jésus effrayé qui se jette dans les bras de sa Mère. Cette attitude nous fait réfléchir sur nous-mêmes et sur la situation actuelle.

Que voyons-nous depuis des années ? Les nations n'ont à la bouche que le mot menteur de paix. On a fait des Congrès de la paix, et bien qu'ils aient abouti à la plus effroyable des guerres, on les continue avec la même candeur et les mêmes résultats. Les événements n'ont rien appris.

Pendant qu'au dehors on n'entend que des bruits de guerre, nous avons au dedans la guerre des esprits, la guerre des idées, la guerre des appétits surtout, qui menace de changer l'univers en une immense Russie, où l'on s'entretue, où l'on meurt de la famine ou de la peste.

Et à y regarder de près, tout cela est rigoureusement logique.

L'univers a commis un grand crime contre Dieu. Il a voulu l'exiler, le chasser de son sein, des lois, des âmes, des consciences. Il a méprisé sa doctrine et ses commandements. Jésus-Christ a dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu... Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? » Une doctrine nouvelle a répondu : « Il n'y a pas de royaume de Dieu ; il n'y a pas d'âme. » Je me trompe en disant qu'elle est nouvelle : elle est vieille comme l'impiété, comme les hommes du déluge, comme Caïn jaloux de son frère ; mais jamais elle ne s'est affirmée avec tant d'effronterie et d'insolence.

Puisqu'il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas de paradis après cette vie, jouissons de l'existence et faisons notre paradis sur terre. Supprimons tout ce qui nous empêche de jouir. Nous avons droit à tous les biens de la terre ; ceux qui les détiennent sont donc des usurpateurs ; eh bien ! nous les leur prendrons par la force. La force brutale, la violence constitueront la société nouvelle.

Ce qui caractérise cette doctrine, c'est l'absence totale de probité et de charité. Les premiers socialistes songeaient aux autres, au bonheur du prochain, ils déploraient qu'il y eût des pauvres, ils prenaient parti pour la misère. Les socialistes actuels ne pensent qu'à eux, qu'à satisfaire leurs instincts ; ils ne font, ils ne prêchent la révolution que pour eux, et si la société se défend contre eux, ils décrètent la grève universelle pour affamer la société. En vertu de cette doctrine, des bandits, parce qu'ils ne possèdent rien et qu'ils sont sevrés de jouissances, assassinent ceux qui ont des portefeuilles bien pourvus ; ils tuent, afin d'assouvir leurs appétits par le produit de leurs meurtres.

Alors, plus d'ordre, plus de propriété, plus de

respect pour la vie humaine, plus de sécurité. Ce n'est plus le paradis, mais l'enfer sur terre, comme dans la malheureuse Russie. Et comme il y a des pauvres à l'infini, le socialisme fait des multitudes d'adeptes dont le nombre ne peut que s'accroître, car c'est la crainte des jugements de Dieu qui empêche seule les massacres, la rapine ; et ils ne croient pas en Dieu, parce que des législateurs insensés ont nié Dieu et ont enlevé des lois le seul principe qui leur donnait de la force et de l'efficacité, plus coupables en cela que les meurtriers et les voleurs qu'ils mettent en prison. Car ces meurtriers et ces voleurs, ce sont eux qui les ont élevés, et ces misérables n'ont fait qu'appliquer leurs doctrines. Car ils se sont dit : « Il n'y a pas de Dieu, nous n'avons donc rien à craindre. Nous n'avons pas d'âme immortelle ; qui nous empêche de prendre le bien d'autrui et d'en jouir ? Les riches sont bienheureux, il ne tient qu'à nous d'être riches. »

Telle est la doctrine, la grande hérésie du jour, l'hérésie socialiste, et loin de foncer les couleurs, nous les adoucissons, nous n'entrons pas dans les détails les plus révoltants. Tout ce qui reste d'honnête parmi nos contemporains en est épouvanté, et ceux qui sont chrétiens esquissent le geste de l'Enfant Jésus qui se serre avec effroi contre sa Mère.

Ils ont raison de craindre, mais plus raison encore d'espérer : car avec Marie aucune cause n'est désespérée et perdue. L'Eglise la loue d'avoir tué toutes les hérésies dans le monde entier, *cunctas hæreses*, elle tuera encore l'hérésie socialiste. Mais elle demande des auxiliaires, des soldats qui combattent sous ses ordres.

* * *

Il faut donc sauver les âmes qui sont entraînées, sauver la société, sauver la liberté même, car le socialisme prépare le plus dur des esclavages. Le pape Léon XIII a prodigué les avertissements au peuple, à la classe ouvrière. Tous les torts ne sont pas du côté de celle-ci, puisque le grand Pape a déclaré que souvent elle est « victime d'une misère imméritée ; » mais on ne saurait méconnaître qu'elle n'ait trop complaisamment écouté les doctrines impies et révolutionnaires.

L'Église travaille à la restauration sociale, elle crée des œuvres de charité à l'infini, et ce n'est pas dans un but égoïste qu'elle travaille, c'est uniquement pour ramener la paix dans les âmes, dans les foyers, dans la société, pour semer d'un peu de bonheur, de sécurité et d'amour cette terre désolée et ravagée. La dévotion à la Sainte Vierge et particulièrement à Notre-Dame du Perpétuel-Secours est précieuse pour atteindre ce but désiré et nécessaire.

D'abord elle sanctifie les individus, ensuite elle crée des associations, des groupes d'élite qui peuvent procurer un immense bien social.

A quoi s'engagent les dévots de la sainte Image ? A pratiquer leur religion avec conviction, avec ferveur ; à rendre à la Sainte Vierge un culte plus filial ; et à suivre les inspirations de la charité, la plus grande et la plus féconde des vertus. La charité c'est l'activité ! Elle ne s'endort pas, elle ne se confine pas dans sa maison, les portes bien fermées pour que personne n'entre. Elle cherche ceux qui souffrent, elle les attire, elle les raisonne, elle les console, elle les accueille. La charité, c'est le dévouement. Elle s'oublie elle-même pour les autres et n'est satisfaite que quand elle peut se dire qu'elle a éclairé une âme, qu'elle lui a fait regarder le ciel et aimer Jésus-Christ ; que cette âme est plus résignée, plus heureuse, plus chrétienne, qu'elle comprend enfin la vie qui est un passage, une marche pénible vers un terme de félicité éternelle.

Quand une âme est ainsi sanctifiée par l'amour de la Sainte Vierge, elle peut s'élancer dans le champ des œuvres. Tout d'abord elle remarque qu'elle n'est qu'une petite unité, et que, par elle-même, elle ne peut guère. Elle s'aperçoit aussi bientôt que ses efforts unis à d'autres efforts peuvent beaucoup ; elle s'associe alors à d'autres, des groupes se forment, groupes d'élite qui s'allient à d'autres groupes d'élite, et bientôt il s'établit une puissante organisation. Ce sont les idées qui mènent le monde, mais il faut que ces idées prennent possession des esprits. Quand les convictions se sont faites, on travaille ensemble, on lutte ensemble et l'on triomphe ensemble.

C'est cette organisation qui a maintenu en Belgique la religion, et avec la religion le patriotisme, l'ordre, la sécurité, le bien-être dans la classe ouvrière, la fraternité par l'intelligence et la force morale. Or les groupes de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours sont établis pour unir en faisceaux puissants les idées, les esprits, les catholiques ; c'est une armature, ce sont des cadres tout préparés pour former une vaillante et magnifique armée. Armature et cadres nécessaires, car nous aurons beau vouloir la paix, nous n'échapperons à la guerre qu'en demeurant constamment armés, unis, équipés en quelque sorte, et prêts pour la lutte. Mais avant tout il faut se convaincre que c'est la doctrine catholique seule qui peut sauver le monde. Il faut ensuite la connaître, l'étudier, dans des cercles d'études, dans les livres, devenir des apôtres qui l'expliquent, la pratiquent, l'exposent et en pénètrent les esprits.

Dans vos réunions vous fortifierez vos âmes par la prière, vous éclairerez votre intelligence par l'étude et la réflexion. Comme l'Enfant-Jésus vous vous jetterez dans les bras de Marie, et vous chanterez le beau et réconfortant cantique de Notre-Dame du Perpétuel-Secours :

Salut, Image sainte, Image d'espérance ;
Tu nous as protégés, protège-nous toujours !

SUJETS DE CIRCONSTANCE

ALLOCUTION DU CURÉ LORS D'UNE PREMIÈRE VISITE ÉPISCOPALE

Monseigneur,

Lorsque le divin Maître entrait en triomphe à Jérusalem, les populations accourues à sa rencontre chantaient : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Dans le transport de notre joie, c'est le

même chant d'allégresse qui éclate sur nos lèvres aujourd'hui, alors que pour la première fois nous saluons en votre personne notre nouvel et bien-aimé Evêque : « Béni soit celui qui vient nous bénir au nom de N.-S. Jésus-Christ, l'Evêque invisible de l'Eglise ! »

Dès le premier jour de votre gouvernement, vous pouvez, Monseigneur, répéter les paroles du divin Pasteur : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. » Oui, nous connaissons déjà votre exquise bonté, votre prudence, votre sagesse, votre science dans la direction des âmes. Nous savons à quelle école de vertu vous avez été formé. Et vous, Monseigneur, dès vos premiers pas parmi nous, vous avez pu voir tout ce que vous êtes en droit d'attendre de vos chers diocésains, je ne dis pas seulement d'amour filial, mais d'obéissance et de dévouement.

Et en ce moment, Monseigneur, — cette belle et sympathique assemblée qui vous fait cortège ne me démentira pas, — tous les cœurs de mes chers paroissiens battent à l'unisson, et, se tournant vers vous, vous témoignent leur entière confiance, leur profonde vénération, et leur filiale affection.

Curé, prêtres, fidèles de cette paroisse, tous nous sommes dans la joie de vous posséder en ce grand jour.

Oubliez donc un instant dans ce sanctuaire les tristesses de l'heure présente. Vous y êtes accueilli comme un père bien-aimé.

* * *

Et maintenant, Monseigneur, il me semble qu'en ce moment votre voix vigilante me demande comme autrefois au prophète : « *Custos, quid de nocte?...* » J'aime trop ma paroisse, Monseigneur, pour ne pas vous en dire beaucoup de bien ; mais hélas ! je dois l'avouer, la nuit de l'indifférence envahit beaucoup d'âmes, les vérités sont amoindries, la foi est faible et languissante, et une partie de la jeunesse échappe à notre influence.

Toutefois, Monseigneur, à côté des tristesses, le Pasteur a aussi ses joies, et, partant, ses espérances. S'il est vrai que trois amours, l'amour de l'église paroissiale, l'amour du Pasteur et l'amour du Bon Dieu font les bonnes paroisses, j'ose vous affirmer que vous êtes au milieu d'une population amie, sympathique au prêtre et à la religion. Mes paroissiens n'ont pas oublié le chemin de l'église : ils la remplissent aux grandes fêtes, s'intéressent à sa beauté, et contribuent généreusement à l'œuvre du Denier du culte.

Mes joies, c'est cette magnifique église, une des plus belles de votre diocèse, et digne du Dieu qui l'habite ; c'est notre école libre, fondée par mon prédécesseur, et qui, sous la direction de maîtresses intelligentes et dévouées, vit et prospère, grâce à la générosité d'insignes bienfaiteurs.

Mes joies et mes espérances, c'est le Patronage des jeunes filles, confié à la pieuse direction des religieuses de Saint-Charles ; c'est cette petite phalange d'enfants qui chaque dimanche nous apporte, avec ses chants, l'exemple gracieux d'une piété souriante ; ce sont les communions de plus en plus nombreuses du Premier Vendredi, communions d'enfants qui sortent de nos catéchismes principalement et qui attirent sur ma paroisse les bénédictions du Cœur de Jésus.

Mes joies, c'est la Congrégation des Dames chrétiennes et l'Association des Pères de famille, sur lesquelles je fonde les plus belles espérances pour la rénovation de cette paroisse et la sauvegarde de la jeunesse et de l'enfance. Je dois aussi une mention à la Ligue Patriotique des Françaises. J'ose vous prier, Monseigneur, de rappeler nos Ligueuses au double devoir de la prière et de l'action. Un encouragement de Votre Grandeur communiquera à cette œuvre une vigoureuse impulsion et lui donnera, dans cette paroisse, un renouveau de vitalité.

Mes joies enfin, s'il m'est permis de le dire, c'est qu'ici, grâce à Dieu, curé, prêtres et fidèles marchent la main dans la main dans l'union la plus parfaite : « *Ambulavimus cum consensu.* » Tous les cœurs et toutes les âmes vibrent ensemble au souffle généreux des grandes et nobles causes.

Pour nous aider dans notre tâche nous avons d'excellents fabriciens, j'allais dire pour moi d'excellents amis. Le dire serait trop osé, mais je le pense.

Nous avons aussi les Sœurs de Charité de Saint-Charles qui justifient si pleinement le beau nom qu'elles portent : « *Mensuram nominis implent.* » En soignant les corps, elles sauvent les âmes.

Nous avons enfin ici, comme dans les premiers jours de l'Eglise, nos diaconesses, nos coopératrices, ces femmes de zèle, modestes, charitables, qui dépensent leur temps à travailler pour le divin Pauvre du Tabernacle, ou pour instruire de pauvres enfants qui ne sont pas instruits ailleurs et qu'elles préparent à nos catéchismes. Aux unes et aux autres je dois le salut de la plus respectueuse reconnaissance.

* * *

Pardonnez-moi, Monseigneur, de m'attarder si longtemps à l'énumération des œuvres établies dans cette paroisse. J'éprouve une bien douce satisfaction de parcourir ainsi le champ que je dois fertiliser.

Aussi, j'appelle sur lui la bénédiction de Votre Grandeur. Elle sera comme une rosée bienfaisante qui développera ces germes de bien et ces bonnes volontés et leur fera produire des fruits de salut et de vie.

Nous la recevrons avec la plus vive reconnaissance, et soyez assuré, Monseigneur, qu'elle descendra sur des cœurs fidèles, obéissants, et n'ayant pas de plus cher désir que de vous servir et de vous plaire. Avec vous, nous ne ferons qu'un cœur et qu'une âme pour partager vos sollicitudes, et toute notre ambition sera de contribuer, par notre zèle, à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à la résurrection de notre cher pays.

Daigne la divine Providence, Monseigneur, vous conserver de longs jours à la tête de ce diocèse, et nous accorder à nous-mêmes la grâce d'être dignes de livrer, sous votre haute et paternelle direction, les bons combats que réclame la cause sacrée pour laquelle vous allez enrôler des soldats !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 maii 1923.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 17 24 mai 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dogmatiques sur la dévotion au Sacré-Cœur. — I. L'objet du culte du Sacré-Cœur, 241. — II. Les fins du culte du Sacré-Cœur, 243. — III. Caractère traditionnel et catholique du culte du Sacré-Cœur, 245.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXX. *Fête-Dieu :* L'Eucharistie, mystère de puissance, 247. — XXXI. *Fête du Sacré-Cœur :* Le divin Prisonnier, 249.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXIX. La Fête-Dieu, 250. — XXX. La fête du Sacré-Cœur, 252.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXII. La communion de Marie à la Cène, 254.

Sujets de circonstance. — Remerciements aux missionnaires à la clôture d'une mission, 256.

INSTRUCTIONS DOGMATIQUES SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR [1]

I

L'OBJET DU CULTE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Le culte du Cœur Sacré de Jésus a pris dans l'Eglise catholique une telle et si légitime extension, qu'il devient de plus en plus nécessaire de nous instruire des mystères de cette dévotion. Mystères, dis-je, car le Cœur de Jésus n'est-il pas en dernière analyse l'abîme insondable de l'amour de Dieu pour nous, amour dont l'incarnation du Verbe est l'expression la plus parfaite?

La connaissance des mystères du Sacré-Cœur est d'autant plus nécessaire que, mieux connue, la dévotion au Cœur de Jésus nous apparaîtra de plus en plus comme le centre de tout le culte chrétien, comme le résumé de notre vie surnaturelle.

Mais il faut commencer par les principes, et le premier de tous les principes est ici de définir le culte du Sacré-Cœur. Qu'est-ce donc, m. f., que ce culte? Et, puisque la définition exacte d'un acte religieux comme l'acte du culte ne peut être donnée qu'en fonction de son objet, il nous faut, en ce premier entretien, rechercher *quel est l'objet du culte du Sacré-Cœur* et, après l'avoir défini, *le justifier*.

I

Rappelez-vous tout d'abord, mes frères, que le culte appartient à la vertu de religion, vertu morale, se rattachant à la justice, laquelle nous obligeant à rendre à chacun ce qui lui est dû, nous oblige par là-même à exprimer à Dieu notre reconnaissance de son souverain domaine sur nous et sur toutes les créatures, et aux saints nos sentiments de déférence et de vénération auxquels leur gloire et leur puissance près de Dieu leur donnent droit.

Quand on parle de « l'objet » d'un culte, il s'agit donc de la personne à laquelle ce culte est rendu, personne dont l'excellence justifie la nature et le caractère des hommages qu'on lui adresse par le culte. A Dieu, et à Dieu seul, est dû le culte de l'adoration, parce que Dieu seul est le créateur et le souverain Seigneur de toutes choses, Maître infiniment parfait et tout-puissant, de qui nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons.

Or, la deuxième personne de la Sainte Trinité s'est faite homme dans l'Incarnation. Mais, en prenant la nature humaine, le Verbe de Dieu n'a formé ni une nouvelle personne, ni une nouvelle nature. C'est toujours la personne même du Fils de Dieu qui subsiste en deux natures aussi indissolublement unies que vraiment distinctes.

Considérez maintenant, m. f., que le culte, l'hommage, l'honneur rendus vont toujours à la personne elle-même. Si nous baisons avec respect la main d'un homme, ce n'est pas la main que nous vénérons, mais l'homme lui-même, dont nous ne séparons pas la main lorsque nous la baisons. Ainsi en est-il du culte, de l'hommage rendu au Cœur charnel de N.-S. Jésus-Christ. C'est à la personne même du Fils de Dieu incarné que va notre adoration, à la personne divine qui s'est uni substantiellement la nature humaine et cette partie de la nature, le cœur, auquel vont nos hommages pour atteindre Celui que nous voulons adorer tout entier. — Cette nécessité d'unir la personne tout entière de Jésus-Christ à son cœur de chair dans notre culte envers le Sacré-Cœur est bien marquée par la décision du St-Office, en date du 26 août 1891, n'acceptant dans les églises, pour y être exposées à la vénération publique des fidèles, que les images représentant le Cœur de Jésus sur la personne tout entière, et ne tolérant que pour la seule dévotion privée la représentation des cœurs séparés et détachés du reste de l'humanité du Sauveur.

Mais, me direz-vous, si notre adoration doit nécessairement se terminer à la personne tout entière de Jésus-Christ, la dévotion au Cœur de Jésus se trouve réduite à bien peu de chose : n'est-ce pas, en effet, supprimer dans cette dévotion ce qui en fait le caractère spécial et qui la distingue de la dévotion à la personne même du Rédempteur? — Nullement, vous répondrai-je, car, dans le culte du Sacré-Cœur, nous adorons le Verbe Incarné, mais *le Verbe incarné considéré spécialement dans son cœur*. Le mystère de l'Incarnation, en effet, nous oblige à reconnaître que la personne même du Fils de Dieu se trouve unie à la moindre partie de son humanité comme à l'humanité elle-même. C'est donc bien au cœur de Jésus que vont nos hommages, et c'est par ce cœur que nous atteignons la personne entière du divin Maître.

Mais, vous me presserez d'une nouvelle question : — Pourquoi ne pas adorer purement et simplement la personne même du Fils de Dieu fait homme? Pourquoi instituer une adoration d'un

[1] On s'est inspiré, dans ces dix instructions, de l'ouvrage du P. Terrien, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*.

caractère particulier ? — Je vous répondrai d'abord, d'une manière générale, en vous rappelant que nos hommages au Verbe Incarné empruntent toujours un caractère particulier à un mystère, à un état, à une action de l'humanité sainte de notre Sauveur. A cet égard, le culte du Sacré-Cœur n'est pas plus particulier que le culte du Verbe Incarné considéré ou dans sa conception, à la fête de l'Annonciation, ou dans sa naissance, au jour de Noël, ou dans sa résurrection, en la solennité de Pâques, ou dans son Eucharistie, à la Fête-Dieu, ou dans ses plaies sacrées, ses souffrances et sa mort, au Vendredi Saint. Tout culte de Jésus considéré dans l'un des mystères de sa vie mortelle, dans l'une de ses actions, dans l'un de ses états, dans l'une des parties de son humanité, est légitime et agréé par l'Eglise, dès lors que ce mystère, cet état, cette action, cette partie de l'humanité manifeste d'une manière spéciale l'excellence de la divinité par rapport aux hommages qu'elle a le droit de recevoir de nous.

Or, je dis que le cœur charnel de Jésus manifeste d'une manière très spéciale cette excellence : l'excellence du Verbe Incarné méritant nos hommages en raison de l'amour infini qu'il nous a témoigné, et dont son cœur charnel est, sinon l'organe, du moins le symbole.

Et c'est par là, m. f., que j'entends justifier devant vous l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

II

L'amour de Notre-Seigneur pour les hommes est, certes, un motif puissant pour nous d'adresser nos adorations à Celui qui a si bien mérité de nous et qui, après nous avoir créés, nous a rachetés et sauvés dans son sang.

Or, cet amour de N.-S. Jésus-Christ était l'amour d'un Dieu, c'est vrai, mais l'amour d'un Dieu fait homme, et, pour venir jusqu'à nous, il a dû passer, comme un effluve de la divinité, à travers le cœur humain du Christ, et ce cœur humain, fait de chair comme le nôtre, a été le moyen par lequel s'est manifestée cette immense charité qui, selon la belle figure de S. Denys l'Aréopagite, « a incliné Dieu vers l'homme dans une longue extase d'amour [1]. »

Entrons plus avant, m. f., dans la considération de cette vérité, et voyons les quatre raisons pour lesquelles le Cœur de Jésus doit être considéré comme le moyen spécial choisi par Dieu pour nous montrer son amour.

La première de ces raisons est toute générale, et vous l'avez déjà pressentie. De tout temps, chez tous les peuples, on a considéré le cœur, sinon comme l'organe, du moins comme le symbole de l'amour. C'est ainsi qu'il le faut considérer en Notre-Seigneur : organe ou tout au moins symbole de cet amour qui a fait descendre le Fils de Dieu sur la terre et l'a contraint ensuite de monter sur la croix pour nous racheter.

Le second motif pour lequel le cœur charnel du Sauveur rend témoignage de l'amour de l'Homme-Dieu pour nous, c'est qu'il lui a été nécessaire pour souffrir de nos souffrances et prendre part à nos misères. Si le Fils de Dieu l'avait voulu, il aurait pu s'associer la nature angélique pour accomplir l'œuvre du rachat de l'humanité. Mais dans cette nature spirituelle et impassible, il lui aurait été impossible de *compatir* (pesez bien, m. f., toute la valeur de cette expression) à nos souffrances, pour les avoir connues et partagées. Et c'est parce qu'il a voulu souffrir avec nous et comme nous, par amour pour nous, qu'il a pris ce cœur compatissant avec lequel notre Dieu *est venu nous visiter, vraiment revêtu des entrailles de sa miséricorde.* (Luc, I, 78).

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous indique la troisième raison pour laquelle son cœur rend témoignage de l'amour de Dieu pour nous. En permettant que ce cœur fût transpercé sur la croix par la lance du soldat, il voulait que la blessure visible de ce cœur fût le symbole de toutes les blessures invisibles qu'il prétend faire en nos cœurs par les traits de son amour. Et le coup de lance, visiblement dirigé par la main du soldat, était invisiblement dirigé par Dieu qui voulait ainsi imprimer dans le cœur charnel de son Fils le sceau, la marque, le témoignage de son amour pour nous.

Enfin, de ce cœur transpercé, coulèrent le sang et l'eau : le sang, image de la Passion qui doit se répandre sur tous les hommes en fruits de miséricorde et de pardon ; l'eau, qui symbolise les grâces et les sacrements que l'Eglise, continuatrice sur terre de l'œuvre du Christ, doit nous donner en son nom. N'est-ce pas là encore le plus beau témoignage de l'amour de Dieu pour nous ? Et ce témoignage nous vient encore du cœur charnel de Jésus.

Il est donc vrai que ce Cœur manifeste d'une manière toute particulière l'excellence de la bonté et de la miséricorde de Dieu à notre égard. A ce titre, il justifie pleinement le culte qui lui est rendu.

* * *

Ainsi, m. f., vous comprenez maintenant quel est l'objet du culte du Sacré-Cœur.

L'objet *matériel,* comme disent les théologiens, c'est *le cœur charnel* lui-même de Jésus, considéré comme *uni à la personne du Fils de Dieu* et par là bien digne de recevoir nos adorations.

L'objet *formel,* c'est-à-dire le motif spécial justifiant le culte du cœur charnel de Jésus, c'est l'*amour de Dieu pour les hommes.* Et cet amour de Dieu, c'est déjà, sans doute, l'amour incréé et divin de la Trinité, mais c'est aussi l'amour humain et créé de Jésus, double amour qui s'est manifesté d'une façon sensible depuis la Crèche jusqu'au Calvaire ! Et ainsi, à la lumière de la raison et de la foi, le culte du Sacré-Cœur doit être défini : *l'hommage rendu au Cœur charnel du Fils de Dieu en raison même de l'amour divin et humain dont ce Cœur est le symbole.*

O Cœur Sacré de Jésus, accordez-nous de comprendre de plus en plus toutes les manifestations

[1] *De div. nomin.*, c. 4.

de votre amour à l'égard des hommes, que vous avez tant aimés, afin que, connaissant mieux le motif du culte que nous vous devons, nous nous attachions tous les jours davantage à vous honorer comme vous méritez de l'être ! Ainsi soit-il.

I

LES FINS DU CULTE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Le culte du Sacré-Cœur étant essentiellement le culte du Verbe incarné, il est clair que la fin substantielle de ce culte ne peut être que l'hommage et l'adoration dus au cœur humain substantiellement uni à la personne même du Verbe. Mais, nous l'avons vu dans notre première instruction, c'est l'excellence de l'amour de Dieu pour nous qui donne au culte du Sacré-Cœur son caractère particulier. Il est donc dans la logique qu'en fonction de cet amour, raison de notre culte au Cœur de Jésus, nos hommages revêtent certaines formes qui les harmonisent davantage à l'amour divin dont le Cœur de Jésus est le symbole vivant. N'est-il pas naturel que nos hommages deviennent l'expression de sentiments plus particuliers, qui répondent plus directement aux manifestations d'amour de notre Dieu ? C'est donc comme un retour d'amour, c'est donc une imitation de toutes les vertus dont Jésus fut le modèle parfait, que Dieu nous demande instamment dans notre dévotion au Sacré-Cœur.

Lors donc que nous parlons de la fin spéciale de la dévotion au Sacré-Cœur, il faut comprendre dans cette fin les actes que commande en nous le culte de ce divin Cœur. Or, nous pouvons les ramener à deux principaux, l'*amour* et la *réparation*, le second ne faisant que compléter le premier et marquer davantage l'aspect particulier qu'il doit nécessairement revêtir en notre état présent de déchéance spirituelle.

I

La fin essentielle du culte du Sacré-Cœur est l'*amour rendu à l'amour*. Dans la liturgie de la fête du Sacré-Cœur, l'Eglise nous le déclare expressément. A l'hymne des Laudes, elle nous offre le Cœur de Jésus dans son vivant symbole et pousse cette exclamation bien digne de l'épouse du Christ : « *Sous ce symbole de l'amour, qui ne lui rendrait amour pour amour !* » Quand Pie IX étendit le culte du Sacré-Cœur à l'Eglise universelle, il voulut « donner à tous les fidèles de nouveaux stimulants pour qu'ils rendissent amour pour amour à Celui qui nous a aimés et lavés dans son sang. » Mais voici Léon XIII : élevant la fête à un rite supérieur, il accentue encore les déclarations de Pie IX : « Il importe souverainement, écrit-il, que tous les chrétiens croissent dans la grâce et la connaissance de N.-S. Jésus-Christ, et qu'ils sachent son incompréhensible amour. Ainsi leur cœur sera fait participant de l'immense charité qui consumait le Sacré Cœur de Jésus. En vérité, le désir le plus ardent de notre Sauveur, c'est de voir naître et grandir chez les fidèles le feu d'amour dont son propre Cœur est dévoré... Allons donc à Celui qui ne nous demande comme prix de sa charité que la réciprocité de l'amour, et dans son Cœur, blessé tout à la fois par l'amour et par le fer de la lance, cherchons le refuge qu'il a daigné nous préparer [1]. »

D'ailleurs, m. f., Jésus-Christ ne nous l'a-t-il pas expressément déclaré dans l'Evangile : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume ? » (Luc, XII, 49). Et S. Jean l'Evangéliste, lui aussi, savait bien que rien ne provoque l'amour comme l'amour, lorsqu'il écrivait : « Nous donc, aimons notre Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier. » (I Jo., IV, 19). Et encore : « Ce qui nous a fait connaître l'amour de notre Dieu, c'est qu'il a donné sa vie pour nous... En présence de ce Dieu, nous persuaderons à nos cœurs » de l'aimer. (I Jo., III, 16, 19).

Rappelons-nous toutefois, chrétiens, que l'amour que nous demande Jésus-Christ a reçu sa définition dans l'Evangile. « Si vous m'aimez, dit le Christ, observez mes commandements. » (Jo., XIV, 15). — « Celui qui a mes commandements et les observe, celui-là m'aime. » (Id., 21). — « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. » (Id., 23) — « Observer les commandements, dit à ce propos le grand théologien de l'Eglise catholique, S. Thomas d'Aquin, voilà le signe manifeste de l'amour [2]. »

Ne considérez donc pas, m. f., que vous avez suffisamment honoré le Cœur de Jésus, lorsque vous avez arboré son image, communié en son honneur, mis sous sa protection vos familles, votre personne, vos entreprises et vos maisons. Tout cela est fort bien. Mais il faut faire davantage. Interrogez votre conscience. Chaque jour marque-t-il pour vous un progrès dans la vertu ? Vos communions guérissent-elles votre tiédeur ? Etes-vous plus juste et plus équitable envers autrui ? Manifestez-vous plus de bonté et plus de douceur à l'égard de vos proches et surtout de vos inférieurs ? Constatez-vous une diminution réelle dans votre amour-propre, dans votre désir de plaire au monde, dans votre sollicitude pour les vanités de la mode, dans votre recherche des louanges et des applaudissements humains ? Tout est là. Si votre conscience ne peut répondre affirmativement, l'emblème du Cœur de Jésus que vous placez sur votre poitrine ou dans votre salon, vous accusera lui-même de mensonge et de duplicité ; car vous n'aimez pas encore l'amour qui vous a tant aimés !

II

A cette fin principale de l'amour rendu à l'amour, se rapporte *le culte de réparation*, fin plus particulière qui ne se distingue du culte d'amour que comme la partie se distingue du tout qui la contient. Certains prédicateurs, parlant de la dévotion au Sacré-Cœur, paraissent n'y voir que la répara-

[1] Lettre apost. du 25 juin 1889.
[2] *Comment. in h. l.*

tion ; d'autres, au contraire, regardent la réparation comme un accessoire de moindre importance. La vérité se trouve entre ces deux extrêmes. Et s'il est juste d'affirmer que la fin principale de notre culte envers le Sacré-Cœur est la divine charité dont Jésus possède la plénitude, et qu'il veut imprimer dans le cœur des fidèles, il n'est pas moins exact de dire que cet amour ne peut exister s'il n'est marqué du désir de réparer.

Dans l'amour d'amitié, nous dit la théologie, chacun des amis regarde comme siens les biens et les maux de celui qu'il aime. Aussi le caractère propre de l'amitié est de vouloir les mêmes choses et de partager joies et tristesses. Or, Notre-Seigneur n'est pas venu vers une humanité parfaite, sanctifiée et vivant dans la vie surnaturelle de la grâce ; il est venu vers une humanité déchue, souillée par le péché, éloignée à tout jamais de la vie divine pour laquelle cependant elle avait été créée. Le moyen de restaurer l'humanité ? C'est la réparation. « Tous ont péché, nous déclare S. Paul, et sont privés de la gloire de Dieu ; tous sont justifiés gratuitement par la grâce et par la rédemption, qui est en Jésus-Christ. C'est Lui que Dieu a destiné pour être victime de propitiation par son sang. » (Rom., III, 23-24). A cette réparation offerte par l'Homme-Dieu, seule capable de constituer une rançon suffisante pour nos fautes, doit s'ajouter notre propre réparation : « Je me réjouis de souffrir, dit encore S. Paul, et j'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » (Col., I, 24). Paroles admirables, qu'il ne faut pas entendre comme si la réparation de Jésus n'était pas suffisante, mais qui marquent pour des adultes pécheurs — et nous sommes tous, hélas ! de ce nombre — la nécessité d'offrir des œuvres de pénitence et de satisfaction à la divine justice, afin que les fruits de la rédemption du Christ puissent nous être appliqués. Cette nécessité de la réparation personnelle repose, m. f., sur le dogme catholique de la justification, laquelle ne peut s'opérer en nos âmes que par un retour sincère de notre volonté vers le souverain bien qui est Dieu, retour dont la pénitence est la condition absolue : le Maître ne l'a-t-il pas expressément affirmé : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! » (Luc, XIII, 5).

Hé donc ! parce que nous sommes pécheurs, des pécheurs que Jésus est venu sauver par amour, nous devons à Jésus un amour saturé du désir de réparer pour nos fautes, et cherchant effectivement à réparer. Vous êtes trop chrétiens, m. f., pour ignorer comment toutes nos œuvres, nos peines, nos contrariétés, nos prières, nos souffrances, nos luttes de chaque jour, peuvent, avec la grâce de Dieu, devenir d'excellents moyens de réparation.

Si nous voulons aimer le Sacré-Cœur comme il nous aime, nous nous efforcerons de le consoler des ingratitudes et des crimes des hommes, en prenant nous-mêmes notre croix, et en réparant avec lui. — Mais qu'ai-je dit ? Consoler le cœur de Jésus ? Mais n'est-il pas dans la joie souveraine de la vision de Dieu, dans la possession du bonheur parfait ? Qu'a-t-il besoin de nos consolations ?... Oui, certes, Jésus est parfaitement heureux et les crimes actuels des hommes ne sauraient le plonger dans la tristesse. Mais au moment même de sa Passion, au moment où s'exerçait la divine réparation, tous les outrages, toutes les ingratitudes, tous les crimes des hommes étaient présents aux regards du divin Martyr ; et aussi tous les efforts, toutes les souffrances, toutes les satisfactions que les amis du Cœur de Jésus voulaient lui offrir. En réparant aujourd'hui, nous consolons le Cœur de Jésus qui souffrait à Gethsémani et qui était abreuvé d'amertume par les fautes des pécheurs. Mais, bien plus, notre réparation apporte encore à ce Cœur glorieux et béatifié dans le ciel, un surcroît actuel de joie véritable. Car la gloire essentielle des élus n'empêche pas l'accroissement de leur gloire et de leur bonheur accidentels et, si minime que soit le bonheur accidentel qu'apporte à Jésus notre correspondance à ses invitations au sacrifice et à l'amour réparateur, ce bonheur existe et témoigne au divin Maître de notre désir de lui rendre, dans le culte de son Cœur, amour pour amour.

* * *

Aimer, réparer, telles sont donc les deux fins ou plutôt telle est donc l'unique fin du culte du Sacré-Cœur. Mais qui ne voit immédiatement que cette fin embrasse toute notre vie chrétienne, calquée sur le modèle des vertus pratiquées par Notre-Seigneur lui-même ?

Rien donc, dans notre vie, ne doit échapper à l'emprise de l'amour réparateur qui anime l'essence même de notre dévotion au Sacré-Cœur. Il est d'ailleurs de la nature de la vertu de charité de commander aux autres vertus et de les ordonner, selon leur hiérarchie et dans l'ordre même où elles se perfectionnent les unes les autres, vers Dieu, notre fin dernière et surnaturelle. « C'est une des propriétés de l'amitié, dit excellemment S. François de Sales, qu'elle rend agréable l'ami et tout ce qui est en lui de bon et d'honnête ; l'amitié répand sa grâce et sa faveur sur toutes les actions de celui qu'on aime, pour peu qu'elles en soient susceptibles : les aigreurs des amis sont des douceurs ; les douceurs des ennemis sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur ami sont dédiées à Dieu ; car le cœur qui s'est donné soi-même, comment ne donnerait-il pas tout ce qui dépend de lui-même ? [1] »

Mais il y a un ordre à observer dans les vertus. « Il y a, comme le dit encore le saint évêque de Genève, il y a des vertus que la présence du divin amour relève à une plus haute excellence que les autres, celles qui, à raison de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la précieuse influence de l'amour sacré ; telles sont la foi et l'espérance, qui, avec la charité, regardent immédiatement Dieu, et la religion avec la pénitence et la

[1] *Traité de l'Amour de Dieu*, l. XI, c. 2.

dévotion, qui s'emploient à l'honneur de sa divine majesté [1]. » En plus de ces hautes vertus chrétiennes, il ne nous est pas défendu d'envelopper dans l'atmosphère de l'amour divin le souci légitime de nos biens terrestres et la prospérité temporelle de nos affaires. Mais, de même que dans l'ordre des vertus ce souci ne vient que dans un degré très inférieur de l'échelle de notre perfection, de même aussi, vis-à-vis de l'amour réparateur qui est la fin du culte du Sacré-Cœur, les biens de ce monde ne possèdent qu'un rapport fort éloigné, celui du bon usage que nous en ferons pour notre salut éternel.

C'est sous cet angle de la vérité éternelle qu'il faut comprendre et expliquer les promesses de réussite dans nos entreprises, de protection sur nos personnes et nos biens, que l'on rattache, parfois avec une insistance déplacée, au culte du Sacré-Cœur. La grande entreprise à laquelle seule se rattachent infailliblement les promesses du secours divin et, si nous le voulons, du succès final, c'est l'entreprise de notre salut. Quant aux biens temporels, Dieu nous les donnera par surcroît, si toutefois leur possession est avantageuse pour notre âme. Cherchons donc avant tout, dans le culte du Sacré-Cœur qui résume la vie chrétienne, cherchons le royaume de Dieu, ce royaume qui, sur la terre, ne saurait exister sans l'amour et sans la pénitence. Ainsi soit-il.

III

CARACTÈRE TRADITIONNEL ET CATHOLIQUE DU CULTE DU SACRÉ-CŒUR

De nos précédents entretiens, nous avons retenu, m. f., que le culte du Sacré-Cœur a pour motif l'amour immense que Dieu nous a manifesté, et pour objet le cœur charnel et humain de Jésus, symbole de cet amour. Nous avons également compris que, pour s'harmoniser avec un tel objet et un tel motif, notre culte doit être un culte d'amour et de réparation, amour et réparation se compénétrant mutuellement dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, orientées vers Dieu par la vertu de charité.

Mais, qui ne le voit aussitôt ? la dévotion envers le Cœur de Jésus caractérisée par l'amour, l'amour de Dieu donnant aux hommes, l'amour des hommes rendant à Dieu, appartient à l'essence même de la religion catholique, dans laquelle l'amour est le centre de tout. Et j'entends une objection : Si la dévotion au Cœur de Jésus appartient à l'essence même du culte catholique, comment cette dévotion ne s'est-elle propagée qu'après le XVIIe siècle ? Aurait-on ignoré pendant plus de seize cents ans la religion de l'amour ? Ou bien faut-il dire que les révélations faites par Notre-Seigneur dans ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, sont le point de départ et la base du culte du Sacré-Cœur ? Mais, en ce cas, ne serait-ce pas nier le caractère catholique de la dévotion au Cœur de Jésus, puisque des révélations d'ordre privé ne sauraient s'imposer à la foi des fidèles et échappent même au jugement infaillible de l'Eglise ?

Cette difficulté pourra paraître subtile aux esprits superficiels. Elle ne peut que frapper les esprits réfléchis, facilement tentés de considérer comme purement accessoire une dévotion d'origine récente et fondée sur des révélations privées. En vous rappelant aujourd'hui que les révélations faites par Notre-Seigneur à Marguerite-Marie Alacoque ont été, non pas le *fondement* de la dévotion au Sacré-Cœur, mais la simple *occasion* de son épanouissement parmi les fidèles, j'aurai résolu le problème délicat et difficile du caractère traditionnel et catholique de la dévotion au Sacré-Cœur.

I

Notre religion, m. f., n'est pas une religion morte, ou tout au moins stagnante ; elle est essentiellement vie et progrès.

Cette vie et ce progrès s'affirment dans le dogme tout d'abord. Sans doute, à la mort du dernier des Apôtres, l'Esprit-Saint avait achevé toute l'œuvre de la révélation. Mais tandis que certains dogmes, dont la connaissance explicite est nécessaire au salut, avaient été dès l'origine proposés en termes suffisamment nets et précis pour être accessibles à tous les esprits, d'autres vérités n'ont été, au début du christianisme, proposées à la foi des fidèles que d'une manière plus générale. Et ce n'est que plus tard, lorsque les erreurs ou tout au moins les controverses en ont fourni l'occasion, que ces vérités ont été mises en lumière, définies et imposées comme des articles de foi. Ainsi le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, primitivement contenu dans le dogme plus général de la sainteté parfaite de la Mère de Dieu, a été successivement dégagé de toutes les obscurités dont l'ignorance humaine l'avait entouré, et promulgué solennellement par la voix infaillible de Pie IX.

Ce qui est vrai, m. f., dans le domaine de la vérité dogmatique, l'est aussi dans le domaine du culte, et très particulièrement du culte dû à la personne adorable de N.-S. Jésus-Christ. Je vais donc vous rappeler comment le culte du Sacré-Cœur est fondé sur la révélation contenue dans les saints Evangiles, sans toutefois s'y présenter sous la forme explicite qu'il revêt aujourd'hui, — et qu'il a fallu le travail des siècles pour l'en dégager ; — qu'enfin les révélations faites par Notre-Seigneur, au XVIIe siècle, ont été l'occasion providentiellement préparée et ménagée pour permettre à l'Eglise de donner officiellement au culte du Sacré-Cœur sa forme définitive et parfaite.

En premier lieu, le culte du Sacré-Cœur est fondé sur la révélation contenue dans les saints Evangiles.

Nous avons vu, dans nos précédentes instructions, que cette dévotion plonge ses racines dans

[1] *Ibid.*, c. 3.

le dogme de l'union de notre nature humaine à la personne du Fils de Dieu dans le mystère de l'Incarnation. Si nous adorons le cœur charnel de Jésus, c'est parce que ce cœur, symbole de l'amour de notre Dieu, est uni lui-même substantiellement à la divinité, qui seule mérite nos adorations. Or, l'Evangile n'est que le récit de la vie et des enseignements du Verbe fait chair. Il nous montre le Fils de Dieu fait homme, conversant avec les hommes, mourant pour eux sur la Croix. Mais cette incarnation, mais la naissance à Bethléem, mais les travaux obscurs de l'enfance et de la vie cachée, mais les prédications et les miracles de la vie publique, mais la souffrance, l'agonie, la passion et la mort, tout cela nous est montré dans le saint Evangile comme autant de témoignages de l'amour de Dieu pour les hommes : *Sic Deus dilexit mundum,* Dieu a aimé le monde, dit l'apôtre S. Jean, au point de lui donner son Fils unique (Jo., III, 16). Sans doute, l'objet matériel de la dévotion au Sacré-Cœur, le cœur humain et charnel de Jésus, n'est pas dégagé par l'Evangile de la personne entière du Verbe incarné ; mais à toutes les pages de l'admirable livre, le Cœur de Jésus se laisse deviner, entrevoir, découvrir. Les premiers fidèles, héritiers des leçons de l'Evangile, aimeront et adoreront Jésus et retiendront des apôtres, de S. Jean et de S. Paul surtout, que si Jésus doit être adoré et aimé, c'est principalement parce que Dieu, par lui, a manifesté son amour aux hommes.

La pensée d'une adoration particulière due à un Dieu qui nous a tant aimés s'affirmera chaque jour davantage dans l'Eglise, et voici que dès les premiers siècles commencera à s'opérer le travail de dégagement d'un culte plus spécial au Cœur de Jésus.

Sans doute, les Pères de l'Eglise, jusqu'au VIIIe siècle, ne parlent pas encore explicitement du Cœur de Jésus ; mais déjà ils nous remettent fréquemment en esprit le souvenir de sa poitrine, cette poitrine sur laquelle S. Jean appuya sa tête ; — de son côté, ce côté transpercé par la lance ; — de sa blessure, cette blessure d'où s'écoulèrent les sacrements et l'Eglise ; — et par là, ils préparent les voies et, à leur insu, acheminent les âmes vers le Cœur lui-même. La blessure du côté et la blessure du cœur se confondent ; c'est une seule et même blessure ; la piété ne pouvait s'arrêter indéfiniment à la porte ; elle devait, tôt ou tard, pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire et, suivant le chemin ouvert par la lance, arriver jusqu'au cœur, qui, mieux que tout le reste, symbolise l'amour de Dieu pour nous.

Déjà, au VIIIe siècle, S. Bède le Vénérable voit dans le cœur blessé de Jésus la grandeur de l'amour que l'Epoux a pour l'Eglise. Mais c'est vers la fin du XIe siècle que commence l'évolution définitive, favorable à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. La plaie entr'ouverte du Sauveur laisse deviner son cœur transpercé par la lance et par l'amour. S. Bernard le premier formule le symbolisme admirable du cœur charnel de Jésus. Et désormais la voie est ouverte, le chemin est tracé. Les XIIIe et XIVe siècles ne feront qu'accentuer l'évolution. Faut-il rappeler les noms de S. Bonaventure, de S. Antoine de Padoue, de S. Bernardin de Sienne, grands prédicateurs, dans leurs écrits ou dans leurs sermons, de la dévotion au Cœur de Jésus brûlant d'amour pour nous ?

II

Lors donc qu'au XVIIe siècle Jésus-Christ daigna apparaître à Marguerite-Marie Alacoque, le terrain était depuis longtemps préparé. Les révélations accordées à la sainte ne firent que mettre en relief un culte que l'Eglise possédait déjà, et qui obtint par là son dernier et plein épanouissement. Et je dis que, quelles qu'aient été les controverses suscitées par la promulgation définitive du culte du Sacré-Cœur considéré dans son dernier épanouissement, les révélations privées dont fut favorisée à son endroit Marguerite-Marie ont été simplement l'occasion et non la cause des décisions de l'Eglise.

Pour bien comprendre la valeur simplement occasionnelle de ces révélations, considérons, une fois encore, le progrès dogmatique que nous ayons tout à l'heure constaté dans l'Eglise. Les définitions conciliaires n'ont pas été faites par les apôtres, bien que la révélation ait été déjà complète avec eux. Ce n'est qu'au cours des siècles que l'Eglise a défini ses dogmes, pour les mieux préciser en regard des exigences de la piété chrétienne, ou les mieux défendre contre les attaques de l'incrédulité ou de l'impiété. Ainsi, l'hérésie d'Arius provoqua la définition du concile de Nicée touchant la consubstantialité du Père et du Fils dans la Trinité ; ainsi la dévotion des fidèles envers la Mère de Dieu non moins que l'impiété de Nestorius nécessitèrent les anathèmes des conciles d'Ephèse, relativement au mystère de l'Incarnation ; ainsi encore, au XVIe siècle, les prétentions des protestants obligèrent le concile de Trente à formuler d'une façon très précise la doctrine catholique touchant l'Eglise, le Pape, les sacrements et notre justification. Direz-vous, m. f., que les hérétiques de ces époques diverses furent des causes de notre foi ou du progrès de notre foi ? Non, certes ; ils ne furent que des occasions d'une étude plus intime, plus approfondie, plus complète des vérités révélées. Mais ni la véhémence des attaques, ni l'ardeur des défenses catholiques n'apportèrent un élément nouveau à ce que l'Eglise avait reçu des apôtres et, par les apôtres, du Christ. L'hérésie obligea la théologie catholique à mettre en un meilleur relief les vérités déjà possédées, mais encore imparfaitement comprises ou formulées. Direz-vous que la piété des fidèles au temps de Nestorius ait ajouté quoi que ce soit au dogme de la maternité divine, fondement de toutes les autres prérogatives de la Vierge Marie ? Non certes, elle ne fut qu'une occasion d'étudier avec plus de précision les points de contact de la Vierge Mère avec le Verbe incarné et l'œuvre sanctificatrice de ce Fils bien-aimé ; mais elle n'apporta pas un élément nouveau à ce que

l'Eglise a reçu des apôtres et, par les apôtres, du Christ lui-même.

De même, m. f., le culte progresse. Et souvent, le dernier perfectionnement lui est apporté par l'Eglise à la suite d'une révélation d'ordre privé. Je n'en veux prendre ici qu'un exemple, bien oublié aujourd'hui, mais dont l'oubli précisément témoigne en faveur de la vérité que je vous prêche.

Qui d'entre vous connaît les origines du culte du Saint-Sacrement ? La Fête-Dieu ne date, m. f., que du XIIIe siècle. Elle fut instituée par ordre d'Urbain IV, à l'instigation d'une sainte de Belgique, sainte Julienne de Liège, à qui Notre-Seigneur avait fait, dans une apparition dont cette sainte fut favorisée, la demande de cette solennité. Et l'institution de cette fête donna lieu dans l'Eglise aux mêmes difficultés et controverses que plus tard devait susciter l'institution de la fête du Sacré-Cœur. Et cependant l'Eucharistie existait depuis toujours, depuis que Jésus, à la dernière Cène, avait pris le pain et l'avait rompu à ses apôtres. Mais le culte dû à Jésus-Eucharistie était encore pour ainsi dire à l'état latent et se confondait avec le sacrifice de la messe. Direz-vous que sainte Julienne est l'auteur du culte qu'aujourd'hui, avec l'Eglise universelle, nous rendons à l'Eucharistie ? A une telle affirmation, vous répondriez par un sourire, et d'instinct votre souvenir se reporterait à la dernière Cène, où Jésus instruisit ses apôtres du mystère des mystères. — Ne dites donc pas, m. f., que si la fête, si le culte du Sacré-Cœur ont été officiellement établis dans l'Eglise à la suite des révélations dont sainte Marguerite-Marie fut favorisée, ne dites pas que cette sainte a été l'auteur et l'inspiratrice de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Non; certes, elle n'en fut que l'occasion, et votre souvenir doit se reporter au Calvaire, où Jésus nous dévoila les mystères d'amour dont son Cœur était rempli, au moment même où il permit à la lance du soldat de le transpercer.

Assurément la dévotion au Sacré-Cœur, telle que la propose et propage l'Eglise, est bien celle que Notre-Seigneur a demandée à sa servante; mais si l'Eglise reçoit, approuve, encourage cette dévotion, c'est parce que sa légitimité lui apparaît évidente en regard du fondement traditionnel et catholique que posent les Evangiles, les écrits apostoliques et la tradition des Pères : vérité si évidente, que la S. C. des Rites, approuvant en 1765 la dévotion au Sacré-Cœur, ne voulut pas tenir compte, à cette époque, des révélations de Marguerite-Marie, lesquelles ne furent accueillies par l'Eglise qn'au moment de la béatification, en 1864, c'est-à-dire un siècle après l'introduction officielle du culte du Sacré-Cœur dans le monde catholique.

* * *

Dévotion essentielle au christianisme, dévotion traditionnelle et catholique, dévotion évangélique, voilà donc, m. f., les caractères indiscutables du culte du Sacré-Cœur. Quelle tranquillité, quelle sécurité pour nos âmes ! En adorant et en aimant le Sacré-Cœur, nous ne sommes pas livrés aux caprices d'une dévotion passagère et, si j'ose employer cette expression, d'un snobisme religieux destiné à disparaître. Nous sommes, au contraire, dans le sillon droit et toujours semblable à lui-même que les Pères de l'Eglise ont creusé après les Apôtres, et que Jésus lui-même avait commencé de tracer. Le Jésus que nous adorons et que nous aimons, n'est pas une contrefaçon sentimentale du Jésus de l'Evangile : c'est toujours notre divin Rédempteur, celui-là même qui est mort sur la croix, en entr'ouvrant volontairement son Cœur pour nous y laisser voir les trésors de son amour infini. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXX

Fête-Dieu

L'EUCHARISTIE, MYSTÈRE DE PUISSANCE

Hoc est corpus meum.
Ceci est mon corps.
(Luc, XXII, 19).

Mes frères,

Il y a dans la vie des grands artistes un jour célèbre entre tous. Alors, plus saisis que d'habitude par l'inspiration, ils rassemblent sur un ouvrage toutes les ressources de leur génie, toute l'habileté de leur main, toute la force de leur âme, pour réaliser, dans un chef-d'œuvre qui fixera l'admiration des siècles, l'idéal entrevu. Jésus-Christ a voulu de même laisser à la terre son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre non seulement de son amour, mais de sa puissance ; et il l'a fait en se donnant au monde et en perpétuant sa présence dans l'Eucharistie.

I

Mystère étrange, mais admirable, que le mystère de la sainte Eucharistie : car de tous côtés l'esprit y découvre le miracle.

Il s'agissait pour Notre-Seigneur de mettre, là où les Apôtres ne voyaient que du pain et du vin, son Corps et son Sang adorables. Or, à la première Cène, — et le même prodige se renouvelle quand, chaque matin, le prêtre prend dans ses mains l'hostie et le calice du sacrifice, — ce qui devient présent, réellement et substantiellement présent, par la force des paroles consécratoires, c'est, comme nous le chantons dans une antienne inspirée, le vrai corps du Sauveur né de la Vierge Marie,

Verum corpus natum
De Maria Virgine,

qui a souffert et a été immolé sur la croix pour le salut des hommes,

Vere passum, immolatum
In cruce pro homine.

Miracle dans l'acte sacramentel, miracle aussi dans l'état sacramentel.

Jésus-Christ repose en personne partout où se

célèbrent les divins mystères et partout où s'élève un tabernacle, mais à la manière des esprits. De même que notre âme réside tout entière dans chaque partie de notre corps, ainsi Jésus-Christ sous le voile de l'hostie sainte, en ajoutant à son existence multiple l'état de la gloire. L'Eucharistie n'est pas, en effet, le sépulcre d'un corps inanimé, le vase funéraire qui recueillit un jour le sang du Sauveur ; mais sa présence y demeure vivante, immortelle, ornée de toutes les prérogatives dont le Verbe de Dieu jouit au ciel et dans la splendeur même où les anges le contemplent.

II

S. Thomas d'Aquin, si justement appelé le chantre et le Docteur de l'Eucharistie, n'a pas craint de dire : « Elle est la plus étonnante des merveilles, *miraculorum maximum.* »

Lorsque vous voyez le Sauveur aux noces de Cana changer en vin, par un acte de sa seule volonté, l'eau puisée à la fontaine voisine, vous dites : « C'est un miracle ! » En fait, une substance ordinaire s'est transformée en une autre substance plus excellente et qui a perdu son apparence première. Sur la table du Cénacle, en instituant la sainte Eucharistie, Jésus-Christ fait plus, et il fait mieux : car par la puissance de sa parole, le pain et le vin, tout en conservant leurs propriétés natives, sont changés au corps et au sang d'un Dieu.

Un jour, dans le désert, Jésus-Christ nourrit une foule immense avec cinq pains et deux petits poissons, et, après que tous se furent rassasiés, il resta douze corbeilles pleines. En lisant la page évangélique qui relate cette merveille, vous dites : « C'est un miracle ! » Oui, mais miracle moins prodigieux que le mystère de la Cène. « Prenez et mangez : ceci est mon corps. » Et le prêtre, en redisant de ses lèvres consacrées les mêmes mots, engendre la même chose sublime. Le pain eucharistique se multiplie entre ses mains pour devenir l'aliment de la vie surnaturelle des âmes qui le reçoivent.

Quand, aux portes de la ville de Naïm ou près du tombeau de Lazare, le Sauveur commandait à la mort, et qu'à sa voix on vit un cadavre se ranimer soudain, secouer les bandelettes qui l'enveloppaient et rouvrir les yeux à la lumière, c'était encore un miracle. Toutefois, notre corps en ressuscitant redevient ce qu'il était, tandis qu'au saint autel comme au Cénacle, une substance inanimée, le pain et le vin, se transforme en ce qu'elle n'a jamais été, au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ.

L'Eucharistie est donc bien la merveille des merveilles, digne de toute adoration et de tout honneur.

III

Au commencement, lorsque Dieu créa toutes choses, sur une simple parole, le ciel et la terre avec leur ensemble merveilleux jaillirent du néant pour composer ce vaste et magnifique univers. Une telle puissance est admirable, sans doute ; l'acte consécrateur qui accompagne le mystère du Corps et du Sang de Jésus-Christ égale, dépasse même l'œuvre de la création.

Au commencement Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut. Sur la pierre sacrée de l'autel, le prêtre parle, et d'un mot il façonne non plus cette boue détrempée qu'on nomme le monde, non plus cet être fragile et pauvre qu'on appelle l'homme ; mais il donne à Dieu, si j'ose m'exprimer de la sorte, un nouveau mode d'existence.

Le prêtre parle, il dit, et à l'instant la nature du pain et celle du vin disparaissent ; sous la même figure et sans aucune apparence nouvelle, à la place du pain et du vin, c'est le Verbe de Dieu en personne, avec son être infini, et dont les cieux racontent la gloire.

Le prêtre parle, il dit, et par une division au-dessus de l'ordre naturel et que l'esprit humain ne pouvait concevoir, de faibles accidents : goût, forme et couleur du pain et du vin, conservent leur essence et leurs qualités grâce à une vertu divine qui les soutient.

Le prêtre parle, il dit, et la personne entière de Jésus-Christ, cachée sous les symboles du sacrement, repose dans l'hostie comme dans le calice, dans chaque parcelle de l'hostie comme dans chaque goutte du calice. Ce n'est ni son corps ni son sang que l'on partage en partageant les espèces, ni son corps ni son sang qui se dissolvent, quand les espèces viennent à se dissoudre ; mais l'un et l'autre y gardent leur intégrité et leur unité parfaite.

L'acte par lequel le plus humble des prêtres consacre ne peut pas être égalé sur la terre. Pour mesurer la grandeur de ce prodige, Bossuet ne trouve aucun terme de comparaison en dehors de l'acte créateur, et encore, nous venons de le voir, il le dépasse en faisant descendre un Dieu jusqu'aux minces proportions de l'homme et aux proportions plus humbles encore d'une parcelle de pain ou d'une coupe de vin. « Etre le Tout-Puissant, au témoignage de S. Grégoire de Nysse, et paraître tout-puissant comme pour l'œuvre de la création, c'est peu ; mais être le Tout-Puissant et se réduire à de simples apparences comme pour l'Eucharistie, c'est le comble de la puissance. »

* * *

Ce Dieu de puissance et d'amour a abaissé les cieux pour venir jusqu'à nous. Confions-lui notre vie. A la fois Dieu caché et Dieu révélé, près du tabernacle où il habite dans sa chair immolée, venons chercher toute grâce, et en joignant nos sacrifices à celui qu'il offre chaque matin sur nos autels, méritons de le contempler un jour dans la lumière de sa gloire. Ainsi soit-il.

XXXI

Fête du Sacré-Cœur

LE DIVIN PRISONNIER

Sic Deus dilexit mundum.
C'est ainsi que Dieu a aimé le monde. (Jo., III, 16).

Mes frères,

Il n'y a pas l'ombre possible d'une souffrance dans l'Eucharistie. Depuis que Jésus-Christ est remonté au ciel, les facultés de son âme aussi bien que sa chair glorifiée jouissent de l'impassibilité. Toutefois, à voir dans le mystère du sacrement de l'Eucharistie l'état où il se trouve et les abandons qu'il accepte, c'est au moins, à défaut de la réalité, les apparences les plus manifestes de la souffrance. Puissions-nous en cela mieux comprendre encore la grandeur de son amour !

I

Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie semble réduit à l'impuissance.

Le ciel avec sa magnifique et immense étendue est son trône ; toutes les créatures ont reçu de lui le mouvement et la force ; pas une intelligence qui use de ses facultés, pas un cœur qui batte, pas un membre qui se meuve sans qu'il donne l'impulsion. Jésus est la vie, et il la communique à tout être créé. Cependant peut-on imaginer impuissance comparable à l'impuissance volontairement acceptée dans la prison du tabernacle ? Est-ce que jamais captif gémit dans une cellule aussi étroite que cet humble vase d'or appelé le ciboire ? Fut-il jamais faiblesse, pauvreté, humiliations aussi complètes ? Jésus est la lumière, et on ne peut l'apercevoir ; il est la beauté, et il a moins d'éclat que la plus humble fleur de nos jardins ; il est la vie, et les apparences eucharistiques sont comme un linceul qui l'enveloppe.

Le malade, sur son lit de douleur, est libre de ses mouvements et trouve quelque relâche dans l'intervalle de la souffrance. Du moins, le malade voit autour de lui des cœurs qui l'aiment et des mains qui le soignent. Jésus, hélas ! est condamné sur nos autels à l'isolement, captif de son amour ou abandonné à la discrétion d'une main qui le porte comme s'il était mort.

Au ciel, jour et nuit, les anges chantent ses grandeurs. Lorsqu'il vivait sur la terre, les foules l'acclamaient, le bénissaient ; au désert même on vit les bêtes sauvages venir lui rendre hommage à leur manière, tandis que dans nos églises où il perpétue sa présence, le plus souvent il est seul. Les hommes passent et repassent, allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, sans penser au Maître divin qui cache là sa présence ; et le seul tribut d'honneur qu'il reçoive est la lumière vacillante de la petite lampe du sanctuaire.

II

Jésus dans l'Eucharistie connaît l'ingratitude des hommes.

Si le Sauveur a daigné faire de lui-même un prisonnier dans l'obscurité du mystère, c'est pour la consolation de nos âmes. En retour il nous supplie de l'aimer un peu. Nous ne pouvons pas honorer ce Dieu humilié autant qu'il mérite de l'être : les âmes les plus saintes et les plus pures en sont elles-mêmes incapables. Pourvu seulement que notre culte à son égard soit fervent, notre piété filiale et confiante, il n'en demande pas davantage ; qu'au moins nous venions quelquefois fixer sur l'autel un regard silencieux : le regard de la prière qui adore et qui aime, il n'en demande pas davantage ; mais il le demande comme si le misérable lambeau de notre amour avait un prix à ses yeux.

Tout au contraire, quel n'est pas l'oubli des hommes pour le Dieu de l'Eucharistie ? Les uns le blessent par leur abandon, en refusant de venir quand il les appelle. « Eh quoi ! vous ne pouvez veiller une heure avec moi ! » disait-il à ses Apôtres endormis au jardin des Olives. C'est encore la plainte qu'il nous fait entendre, le jour où nous nous éloignons. D'autres, en venant sans être appelés, le reçoivent dans une âme souillée. Lorsque Jésus confia à Judas le partage de sa mission, il savait que cet apôtre lui serait infidèle ; en suivant à travers les rudes cailloux le chemin du Calvaire, il savait combien peu le monde lui témoignerait de reconnaissance ; de même, tous les oublis, toutes les ingratitudes dont les hommes devaient se rendre coupables à son égard lui étaient présents dans la soirée du Jeudi-Saint. Malgré cela, il s'est donné, et à chaque messe il continue à se donner.

III

Jésus dans l'Eucharistie est abreuvé d'outrages.

Pourquoi ce Dieu s'est-il livré à nous sous ces ombres miraculeuses et au milieu d'humiliations dont le spectacle excite notre étonnement ? Pourquoi, dans ce mystérieux sacrement, sa sagesse et sa puissance ont-elles revêtu des apparences si chétives, presque voisines du néant ? Pourquoi a-t-il soigneusement banni de sa personne tout ce qui était capable de lui concilier le respect ? Pourquoi, en un mot, toutes ces choses et toute cette abjection, sinon afin de satisfaire son amour et qu'il pût se donner d'une manière plus complète, avec un sacrifice plus parfait ?

Mais, aux invitations de l'amour divin l'homme répond souvent par l'outrage. Il y avait autour de la croix des persécuteurs déclarés. Au moment même où la prière du Sauveur montait vers le ciel pour eux, ils résistaient au zèle et à la force de son intercession et se plaisaient à ajouter par leurs dérisions aux ignominies de son supplice. Les mêmes profanateurs sacrilèges se rencontrent aujourd'hui. S'il nous était donné de recueillir pour un seul jour ce que l'on dit et ce que l'on imprime d'insultes contre Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, nous serions effrayés. Les plus indignes profanations se commettent, on entend des blasphèmes que la langue de l'enfer n'avait pas encore essayés.

* * *

Notre devoir est de consoler le Sauveur par des témoignages répétés de respect et d'amour. Au pied du tabernacle où il repose dans l'hostie sacramentelle, ou près de l'ostensoir d'or rayonnant parmi les lumières et les fleurs, aimons à le dédommager de ce que tant d'autres lui refusent. Sans rien ajouter à notre vie, nous pouvons tant faire en faveur d'un Dieu oublié, offensé ! S'il accepte lui-même le verre d'eau froide donné en son nom, même à un ingrat, avec quelle joie n'agréera-t-il pas nos réparations et nos sacrifices ! Il les a demandés ; ne les refusons pas. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXIX

LA FÊTE-DIEU

La fête d'aujourd'hui, à la fois la plus solennelle et la plus gracieuse des fêtes, a été instituée par un pape français, Jacques Pantaléon de Troyes, qui devint le pape Urbain IV, au XIIIe siècle.

Il y avait alors à Liège, en Belgique, une religieuse hospitalière nommée Julienne qui habitait un monastère au mont Cornillon, aux portes de la ville.

Elle avait une très grande dévotion au Saint-Sacrement et, quand elle s'appliquait à l'oraison, il lui semblait voir une lune pleine, très brillante, mais avec une tache. Cette vision l'obsédait, et elle pria avec ferveur pour en savoir la signification. Il lui fut révélé que la lune brillante c'était l'Eglise, *pulchra ut luna,* et la tache, une fête qui manquait à son cycle liturgique, une fête en l'honneur du Saint-Sacrement.

Comme c'était une âme très humble, elle n'osait confier à aucun docteur autorisé le secret de cette vision, estimant qu'elle n'était pas digne de recevoir du ciel une aussi grande faveur. Cependant, à la fin elle se sentit pressée de s'en ouvrir à un chanoine d'une haute vertu, qui à son tour consulta Jacques Pantaléon, alors archidiacre de Liège. Celui-ci examina la chose avec plusieurs docteurs savants et pieux ; quelques-uns objectèrent que chaque jour à la messe les prêtres renouvellent la mémoire de l'institution de la sainte Eucharistie, et qu'il n'était pas nécessaire d'établir une fête particulière dans ce but ; mais bientôt tous furent d'avis, après examen sérieux, que cette fête s'imposait à la piété des fidèles. Un office fut composé, et l'évêque de Liège, Robert de Thourotte, qui avait été transféré du siège de Langres en 1240, ordonna, par une lettre à son clergé en 1246, qu'une fête du Saint-Sacrement serait célébrée tous les ans dans son diocèse le jeudi après l'Octave de la Pentecôte.

Mais toute œuvre chrétienne féconde doit porter le sceau de la persécution. L'évêque de Liège mourut quelques mois après, et la Bienh. Julienne eut des ennemis acharnés qui l'obligèrent à sortir de la ville. Elle mourut à son tour en 1258, mais non sans avoir laissé à une humble recluse, nommée Eve, le soin d'accomplir l'œuvre qui avait été la pensée de toute sa vie. Car la fête n'avait été célébrée qu'une fois à Liège, puis interrompue. Or il fallait qu'elle fût célébrée dans tout l'univers catholique. C'est alors qu'en 1260 Jacques Pantaléon devint le pape Urbain IV. Eve lui fit écrire. Il la connaissait, il avait connu Julienne, il se souvint de l'œuvre qu'il avait commencée à Liège, et il ordonna, le 8 septembre 1264, la célébration de la fête du Saint-Sacrement dans toute l'Eglise. Il disait :

« Le Seigneur a dit à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi, » désirant que le grand et vénérable sacrement de l'Eucharistie fût le principal et le plus insigne mémorial de l'excellent amour qu'il nous avait toujours porté. » Mais « ce mémorial si doux ne suffit pas à la piété des chrétiens. » Et rappelant les révélations de Liège, il ajoutait ces mots qui respirent, avec la foi du Pontife, une ardeur toute française :

« Nous avons donc ordonné que, pour l'affermissement et l'exaltation de la foi catholique, outre la mémoire qui se fait tous les jours d'un si grand Sacrement, l'on en fît encore chaque année une plus particulière et plus solennelle, le jeudi après l'Octave de la Pentecôte. Qu'en ce jour les pieuses troupes des fidèles s'assemblent dans les temples avec un grand concours et une ferveur extraordinaire, et que le clergé et le peuple témoignent leur allégresse par des cantiques de louanges. Que tous chantent des hymnes et des airs sacrés, non seulement d'esprit et de cœur, mais des lèvres et de la bouche. Que la foi s'épanche en bénédictions, l'espérance en joie, la charité en chants suaves, que l'assemblée des saints soit remplie d'une douceur spirituelle pénétrante, que chacun accoure avec un esprit joyeux et une volonté pleine d'amour ! »

Il avait d'ailleurs été fortifié dans son dessein par le célèbre miracle de Bolsena, quand un prêtre qui disait la messe, pris de doute touchant la présence réelle, vit tout à coup jaillir des flots de sang de la sainte Hostie. Alors il fit composer par S. Thomas d'Aquin l'office du Saint-Sacrement que nous récitons dans le bréviaire, et que les fidèles chantent à la messe. Sa bulle et cet office, par une attention touchante, il les envoya à Eve la sainte recluse, qui en éprouva la plus grande joie de sa vie.

S. Thomas a emprunté l'antienne de l'*Introït* au psaume LXXX où le Prophète raconte les miracles par lesquels Dieu a tiré les Hébreux de la servitude et les a sauvés de la faim dans le désert : « Il les a nourris du plus pur froment et les a rassasiés du miel sorti de la pierre. *Cibavit eos...* »

Nous traversons, nous aussi, le désert de la vie, nous sommes exténués, languissants, à bout de forces ; Jésus-Christ nous nourrit du pain merveilleux qui est changé en son corps, et du miel de la doctrine.

Ensuite l'Eglise entonne le psaume : « Réjouissez-vous en Dieu notre protecteur, chantez les louanges

du Dieu de Jacob. *Exultate Deo adjutori nostro...* »

* * *

L'office composé par S. Thomas est vraiment digne d'une si grande fête. L'idée qui y règne, c'est Jésus-Christ devenu notre nourriture : *Cibavit eos.*

1. L'Epître nous raconte l'institution de la sainte Eucharistie. Récit authentique fait par S. Paul, qui a recueilli les traditions touchant cet acte auguste. Puis, c'est le *Lauda Sion,* le poème de la foi enthousiaste, qui est aussi le poème théologique de l'Eucharistie. En effet, l'enthousiasme y déborde : *Sit laus plena, sit sonora ;* et la doctrine y est exprimée dans un rythme exact comme une thèse de théologie, dans un langage, des strophes, des rimes, une mesure qui soulignent la pensée, la font ressortir et la gravent dans la mémoire. Le poème se poursuit en montrant l'Eucharistie, le pain des Anges devenu le pain des enfants de Dieu, la nourriture des voyageurs en marche vers le ciel ; et il s'achève sur une prière inspirée par la plus tendre piété : *Bone Pastor, Panis vere.* Le chant s'adapte merveilleusement au poème. Il s'élève, devient solennel, puis plein de douceur ; il prend le ton du maître pour enseigner, *dogma datur Christianis ;* il prie, il affirme, il expose, il exulte avec la poésie, il fait corps avec elle, si bien qu'on ne peut les séparer.

Lisez bien le *Lauda Sion,* méditez-en chaque parole, pesez chaque mot ; les strophes sont des sources de vérité et de piété ; chaque mot est un éclair, chaque vers une lumière. Puis écoutez la mélodie tour à tour suave et triomphante : vous ne vous défendrez pas d'y entendre des accents qui paraissent venir de voix célestes.

2. Puis voici l'Evangile.

Jésus vient de faire le miracle de Bethsaïde, au-delà du lac ; avec cinq pains d'orge et deux poissons, il a nourri cinq mille hommes. La foule reconnaissante l'a cherché pour l'acclamer ; mais pendant la nuit il a repassé le lac. Le lendemain elle le retrouve à Capharnaüm enseignant le peuple. Elle lui dit :

— Maître, quand êtes-vous venu ici ?

Le Sauveur connaît le fond de leurs cœurs, il voit qu'ils sont affamés des biens terrestres, et il leur dit simplement :

— Vous me cherchez à cause du pain dont je vous ai rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle.

Et il saisit cette circonstance pour leur annoncer l'institution de l'Eucharistie, qu'il accomplira à la Pâque suivante. Avant de quitter ce monde, il leur laissera le pain qui les soutiendra, qui les nourrira, qui sera jusqu'à la fin des siècles la nourriture des chrétiens, et ainsi il demeurera au milieu d'eux.

« Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair qui sera pour la vie du monde. »

Ils ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre. Après l'éclatant miracle de la veille, ils devaient abaisser leur orgueil devant sa puissance souveraine, et s'ils trouvaient cette doctrine « dure à entendre, » la pensée s'imposait à eux qu'il fallait prendre en considération une parole qui revêtait une si imposante autorité et qui avait fait ses preuves.

Aussi, bien que leur mauvaise foi se cabre, Jésus affirme sa doctrine qu'il résume en deux points essentiels : 1° Ma chair est une vraie nourriture ; 2° Je suis le pain vivant descendu du ciel.

Sa chair est une vraie nourriture, son sang un vrai breuvage, nourriture et breuvage qui donnent la vie à l'âme. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. » Il s'établit, entre Jésus-Christ et le chrétien qui communie, une union parfaite que S. Cyrille compare à l'union de deux cires qui sont fondues ensemble. Nous ne faisons qu'un avec Jésus-Christ. Mais, ainsi que le fait remarquer S. Augustin, c'est la partie la plus noble qui entraîne l'autre ; c'est Jésus-Christ qui nous attire à lui par son attraction toute-puissante. Ce n'est donc pas lui qui se change en nous, c'est nous qui nous changeons en lui. Il ne devient pas un homme comme nous, avec l'infirmité humaine ; c'est nous qui devenons d'autres Jésus-Christ et qui portons en nous la divinité.

La divinité demeure donc en nous. Les saintes espèces disparaissent, mais le Fils de Dieu reste dans notre âme avec sa pureté, sa sainteté, sa force, tous les dons magnifiques de sa divinité, avec sa vie qu'il nous communique.

Et quelle est cette vie ? Il nous l'explique en des termes saisissants :

Ma vie divine, dit-il, je la tiens de mon Père. Eh bien ! c'est cette vie que je communique au chrétien qui communie. « Comme je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. » Ce n'est donc pas une exagération, mais une vérité exacte de dire que par la sainte Eucharistie nous devenons semblables à Dieu. Dieu est en nous, il demeure en nous, et il y demeure tant que nous ne le chassons point par le péché. Aussi quelle est notre force, lorsque Dieu est en nous et avec nous ! S. Jean Chrysostome nous peint alors comme des lions qui lancent la flamme et auxquels rien ne saurait résister ; le démon, nos passions, les ennemis de notre âme, qui pourrait tenir devant Jésus-Christ ?

Il est aussi *le pain vivant* qui est descendu du ciel. La manne était bien tombée du ciel, mais elle n'était pas le pain vivant, puisque les Hébreux qui s'en sont nourris sont tous morts dans le désert. Elle n'était que la figure, l'ombre de la sainte Eucharistie, qui est le pain véritable. Aussi « celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Or chaque jour il tombe du ciel, comme la manne, il descend du ciel sur l'autel, à la parole du prêtre. Combien nous sommes imprudents ou coupables de ne pas nous en nourrir ! Nous ressemblons à l'Israélite nonchalant et paresseux qui n'allait pas recueillir la manne le matin et la laissait fondre aux rayons du soleil, il se privait lui-même ainsi de sa nourriture nécessaire.

* * *

Si nous voulons être forts, avoir la vie divine, vivre en un mot, et non végéter dans une vie languissante, nourrissons-nous de la chair du Fils de Dieu et du pain de vie, du pain du ciel. La *Communion* toutefois nous avertit que nous devons nous approcher de la sainte Table avec respect, avec une grande piété de l'âme et une grande pureté de conscience : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » La messe en effet est la continuelle répétition de la sainte Cène où Jésus-Christ sachant qu'il devait mourir le lendemain, dit à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. » La messe est le mémorial auguste de la Passion de Jésus-Christ, elle nous rappelle la Cène, elle nous rappelle aussi le Calvaire où Jésus-Christ a offert le sacrifice sanglant qu'elle reproduit d'une manière non sanglante, mais dans l'exacte réalité.

« C'est pourquoi celui qui mange le pain et qui boit le calice du Seigneur indignement est coupable d'avoir profané le corps et le sang du Sauveur. » Et alors, au lieu d'aller à la vie, nous irions à la mort.

Mais nous aurons soin de purifier nos âmes par la confession, par la pénitence, par la contrition, et de les embraser de la charité. Alors c'est la vie, une vie abondante, la vie divine, qui donnera à nos âmes la force et la joie.

XXX

LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

Le Sacré-Cœur est le réservoir des miséricordes divines. « C'est la fontaine très pure, dit S. Augustin, qui jaillit au milieu du paradis et arrose toute la terre. » Le premier apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur fut S. Jean, qui vit le côté de Jésus ouvert par la lance du centurion et qui aperçut ce cœur divin dont les mystères d'amour lui furent révélés. Ce n'est donc pas une dévotion nouvelle, car on en trouve des traces éclatantes dans tous les écrits des Pères, et dans nombre de révélations privées approuvées par l'Eglise. Cependant on peut dire qu'elle n'a pris son magnifique accroissement que dans les temps modernes.

Sainte Gertrude demandait un jour à S. Jean pourquoi lui, qui avait reposé sur la poitrine du Sauveur, qui avait senti les battements de son Cœur, ne nous a cependant rien appris des secrets de ce Cœur adorable. L'Apôtre lui répondit que Dieu s'était réservé de les faire connaître plus tard, dans des temps de grand refroidissement, et qu'il gardait ces merveilles pour ranimer la flamme de la charité parmi les chrétiens, quand elle serait sur le point de s'éteindre.

Ce refroidissement apparut au XVII[e] siècle avec les doctrines jansénistes, qui écartaient les chrétiens de la sainte Eucharistie. C'est alors, le 16 juin 1675, que Jésus apparut à sainte Marguerite-Marie et lui dit en lui découvrant son Cœur :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. »

Ces paroles sont bien remarquables, parce qu'elles précisent l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

L'objet *matériel et sensible* de cette dévotion, c'est le Cœur matériel et sensible du Sauveur : « Voilà, nous dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » Rien n'est plus clair. Nous adorons l'humanité sainte de Jésus-Christ, qui par l'union hypostatique est devenue l'humanité, le corps d'un Dieu. Nous adorons de même le cœur de Jésus qui est le cœur d'un Dieu, et nous l'adorons d'une manière toute particulière parce que le cœur est l'organe de l'amour. Le cœur est en nous l'organe, le siège propre des affections de l'âme, il éprouve la joie, la tristesse, l'amour. Elles le font battre heureusement ou douloureusement, les allégresses, les espérances, ou les peines, les craintes, les terreurs. C'est par le cœur qu'on aime. C'est par le Cœur de Jésus que nous avons été infiniment aimés. C'est ce Cœur divin que nos prières, nos saintes actions, nos générosités, nos renoncements réjouissent, et qu'attristent au contraire nos péchés, nos chutes, nos indifférences, nos blasphèmes ou nos dédains.

Mais l'objet *spirituel et principal* de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, amour immense qui l'a porté à verser son sang pour nous, tout son sang jusqu'à la dernière goutte, puisque, le sang épuisé, de son côté divin il sortit de l'eau. Les paroles de Notre-Seigneur déterminent nettement cet objet spirituel : « Ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour... Et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. »

D'ailleurs, les deux objets de la dévotion au Sacré-Cœur sont inséparables. Peut-on supposer en effet l'amour sans le cœur ? C'est l'amour qui fait tressaillir le cœur de joie ou de douleur, le cœur, cet instrument si délicat, si sensible, qu'une pensée, une imagination, une impression, un rien, le fait vibrer, l'épanouit ou le resserre, et qu'une émotion trop forte peut le tuer.

Dans la révélation du 16 juin 1675, faite à sainte Marguerite-Marie à genoux devant la grille du chœur, les yeux ardemment fixés sur le tabernacle, le Sauveur lui demandait aussi une chose importante, qui était la conséquence de la plainte qu'il venait de formuler : il lui demandait de faire établir une fête particulière, le premier vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, pour honorer son Cœur et pour le consoler.

Voilà donc deux fêtes que Jésus a voulu faire instituer dans son Eglise : la fête du Saint-Sacrement et la fête du Sacré-Cœur ; et, pour réaliser son auguste désir, il s'adresse, non pas à un prince de l'Eglise, à un grand Pape, comme Innocent III, ou à un homme de génie, qui était aussi un homme

d'une haute piété, comme Bossuet, mais à deux humbles femmes, à deux petites religieuses, sainte Julienne et sainte Marguerite-Marie. C'est que devant Dieu elles étaient très grandes, et qu'il demeure fidèle à ses admirables procédés que nous a révélés S. Paul : il choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, et c'est avec les plus infirmes instruments qu'il exécute ses plus merveilleux desseins. (I Cor., I, 27).

Il demande donc à la sainte religieuse de Paray-le-Monial de faire établir une fête pour honorer et consoler son divin Cœur. Il détermine le jour, le but, les pratiques à accomplir en cette fête : — On honorera mon Cœur « en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. »

Tels sont les sentiments, les pensées qui ont inspiré la messe du Sacré-Cœur.

* * *

1. L'*Introït* est un cri de confiance : « Il aura pitié de nous suivant l'immensité de ses miséricordes. » Elles sont infinies, en effet, les miséricordes du Cœur de Jésus. C'est pourquoi « il ne nous a pas rejetés de son cœur, il aime toujours les enfants des hommes. » Puis cette parole touchante de Jérémie, qui, sur les ruines de Jérusalem, malgré sa tristesse, s'écrie : « Il est bon, le Seigneur, pour ceux qui espèrent en lui ! Il est bon pour l'âme qui le cherche ! »

Ne désespérons jamais, même dans l'affliction la plus profonde. Dieu nous voit, et il nous aime, et il est tout-puissant. Soyons toujours cette « âme qui le cherche, » et ne cherche que lui, et reposons tranquillement sur son sein, comme Jean dans son angoisse, car il était tourmenté par les plus horribles pressentiments, reposait doucement sur la poitrine de Jésus.

Voilà les sentiments que nous fait goûter l'Introït de la messe du Sacré-Cœur. Il se termine par l'hymne de louanges, *Alleluia,* et se poursuit par cette explosion d'espérance : « Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur ! *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

2. L'*Evangile* nous raconte ensuite comment l'apôtre bien-aimé vit couler le sang et l'eau du côté percé du Sauveur.

Jésus venait de mourir vers la neuvième heure, mais les deux larrons suppliciés à ses côtés vivaient encore : ils n'avaient pas subi les mêmes tortures que lui, qui, depuis la veille au soir, dans le palais d'Anne et de Caïphe, puis au prétoire, avait épuisé tous les tourments. Flagellé, couronné d'épines, chargé d'une lourde croix, il avait atteint péniblement le sommet du Calvaire. Aussi les Pharisiens craignaient-ils qu'il ne mourût en chemin. C'est pourquoi ils avaient forcé Simon le Cyrénéen à porter sa croix, pour l'alléger et ménager ses forces. Car à tout prix il fallait qu'il fût crucifié, exposé en spectacle, dans l'humiliation et la honte, à cette foule qu'il avait nourrie, guérie, entraînée à sa suite par ses miracles, par sa bonté.

Or la loi prescrivait de ne pas laisser plus d'un jour les condamnés sur le gibet, et en outre, le lendemain, c'était la grande fête de Pâques. Cette fête devait être sans nuages, toute en allégresse. Il fallait donc enlever les corps des suppliciés, et surtout le corps du Sauveur. Car il gardait ses partisans, ses amis passionnés qui se cachaient en ce moment, mais qui reviendraient le lendemain auprès du Calvaire, qui exciteraient la pitié du peuple et pourraient provoquer du tumulte, une émeute peut-être.

Le plus sage était de faire disparaître toutes les traces du supplice. Ainsi la grande fête se passerait dans la joie, et la foule ne se souviendrait plus de celui qu'elle écoutait avec transport et qui l'avait comblée de bienfaits. Le bienfait se perd vite dans la mémoire du cœur. Alors commencerait pour Jésus l'oubli, le grand oubli nécessaire aussi pour calmer les remords de ses bourreaux.

Les Pharisiens vont donc trouver Pilate et lui demandent de faire rompre les jambes des condamnés, afin d'enlever ceux-ci au plus tôt. Car eux-mêmes ne pouvaient donner aucun ordre sans la permission du procurateur. Ils obtiennent ce qu'ils sollicitent, et Pilate envoie de nouveaux soldats au Calvaire. Ils arrivent. Les deux larrons respiraient encore ; ils leur rompent les jambes pour les achever. Mais quand ils en viennent à Jésus, ils voient qu'il est mort, il était donc inutile de lui rompre les jambes. Mais l'un des soldats, pour bien s'assurer que toute trace de vie avait disparu, lui enfonça profondément sa lance dans le côté droit, et il en sortit du sang et de l'eau. S. Jean était là et il dit, en parlant de lui-même : « Celui qui l'a vu en a rendu témoignage et son témoignage est véritable. Et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. » (Jo., XIX, 35).

Tout cela s'est fait ainsi pour que les Ecritures fussent accomplies. Car on ne devait pas briser les os de l'Agneau pascal, figure de Jésus-Christ, qui est notre véritable agneau pascal. Et ailleurs l'Ecriture dit encore : « Ils ont regardé celui qu'ils ont percé. » (Zach., XII, 10).

La lance entra dans son cœur et le transperça, au dire de sainte Brigitte [1], et S. Augustin, dont l'interprétation est si pénétrante, s'écrie : « De quel mot expressif s'est servi l'Evangéliste ! Il dit en effet : un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance, *aperuit*. Il ne dit pas : le soldat le frappa, *percussit,* ou le blessa, *vulneravit*. Le côté du Sauveur fut donc largement ouvert, la porte de la vie s'ouvrit, d'où s'épanchèrent sur le monde les sacrements, sans lesquels nul ne peut entrer dans la vraie vie. »

L'eau représente le baptême, disent les Pères, le sang l'Eucharistie. Ce sont les deux principaux sacrements. Toutes les grâces nous viennent du Cœur de Jésus. Et ils font remarquer aussi que c'est en souvenir de cette eau et de ce sang que le prêtre à l'offertoire mêle un peu d'eau au vin dans le calice.

3. Cet Evangile nous reporte d'une manière frappante à la révélation faite à sainte Marguerite-

[1] *Révél.*, II, 2.

Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » Nous l'avons vu avec S. Jean, nous avons pénétré dans l'intérieur de ce Cœur divin et nous l'avons trouvé rempli de miséricordes infinies : *Miserebitur*. La *Communion* exprime la plainte renfermée dans la seconde partie de la révélation du 16 juin 1675 :

« Mon cœur s'est préparé à toutes sortes d'opprobres et de misères. Et j'ai attendu que quelqu'un vînt partager ma tristesse, et nul n'est venu ; que quelqu'un vînt me consoler, et je n'ai trouvé personne. » (Ps. LXVIII, 21).

Ce sont presque les expressions que Jésus emploie pour exposer à la Sainte les ingratitudes des hommes, « leurs irrévérences et leurs sacrilèges, leurs froideurs et leur mépris envers le Sacrement d'amour. »

Ce qu'il demandait toutefois, il l'a obtenu. Par les soins d'une humble religieuse, une fête particulière a été instituée en l'honneur du Sacré-Cœur, le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Chaque premier vendredi du mois, des milliers et des milliers de chrétiens viennent communier, afin de faire réparation et amende honorable pour les offenses faites au Sauveur dans la sainte Eucharistie. A Paris, dans le temple érigé à Montmartre au Sacré-Cœur par « la France pénitente et fidèle, » l'adoration ne cesse ni jour ni nuit. Il y vient des chrétiens de tout l'univers, heureux de consacrer une nuit à prier devant l'ostensoir où Jésus-Christ réside avec la multitude de ses miséricordes.

Nous avons conscience que c'est Lui qui nous a protégés, aidés, sauvés, que c'est à Lui que nous devons la victoire et la paix. La prière est toute-puissante quand elle passe par le Cœur de Jésus. Nous lui témoignerons notre reconnaissance par une plus grande piété. Les offenses ne cessent pas, nous continuerons à les expier, et nous serions le plus ingrat des peuples si nous oubliions les bienfaits signalés de son amour pour nous. Nous redirons donc avec conviction ces paroles de la messe du Sacré-Cœur : « Oui, le Seigneur est bon pour ceux qui espèrent en lui, il est bon pour l'âme qui le cherche, *animæ quærenti illum, Alleluia !* »

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXII

LA COMMUNION DE MARIE A LA CÈNE

« Quand, l'Evangile à la main, dit le P. Tesnière, on a contemplé du regard de l'âme la communion de Jésus et des Apôtres, quand le cœur s'est attristé sur la tendresse du Sauveur si cruellement méconnue par Judas, un sentiment indéfinissable, un secret besoin de l'âme porte à rechercher Marie, que l'on est habitué à voir toujours à côté de son Jésus, et l'on est invinciblement amené à se demander si elle n'a pas communié à la Cène, le soir même que le Saint Sacrement fut institué. Nous quittons ici le terrain purement théologique pour entrer dans la contrée de la dévotion : qu'on nous le permette un instant pour l'amour de notre sainte Mère. »

Les révélations de quelques saints affirment, dit le P. Faber, que Marie a communié à la Cène [1]. La Vén. Marie d'Agréda rapporte que la Sainte Vierge demanda cette permission à son divin Fils le matin du Jeudi Saint : « Je ne suis pas digne, ô mon Fils, dit-elle, de ce que je souhaite, mais vous êtes l'appui de mon espérance. Si c'est votre bon plaisir, je vous supplie de me donner part au Sacrement ineffable de votre sacré Corps et de votre précieux Sang que vous avez résolu d'instituer. Je sais bien qu'aucune créature ne peut mériter un bienfait si excessif, et je ne saurais vous présenter que vos propres mérites. Si cependant j'ai quelque droit à faire valoir, puisque vous avez pris dans mon sein votre très sainte Humanité, je n'entends en user que pour être à vous par cette nouvelle possession qui me rendra votre douce compagnie. J'ai appliqué mes œuvres, comme mes désirs, à cette divine communion, depuis que vous m'avez communiqué votre volonté de demeurer dans l'Eglise sous les espèces du pain et du vin consacrés. Revenez donc, Seigneur, à la première habitation de votre Mère et de votre servante. » Son Fils lui répondit avec la plus suave affection, et l'assura qu'elle jouirait de la faveur demandée lorsqu'il célébrerait l'institution de l'adorable Sacrement. Et dès lors elle se prépara à la communion qui était si proche avec autant d'humble reconnaissance que de respectueux amour [2].

Indépendamment des révélations qui ont une autorité plus ou moins considérable, le titre de Mère de Jésus et de Reine des apôtres, sa coopération au sacrifice sanglant, sa mission dans l'Eglise, tout semble appeler Marie au Cénacle. Malgré le silence de l'Evangile, nous inclinons à croire, avec plusieurs saints et plusieurs théologiens, que la Mère de Jésus a communié le Jeudi Saint.

« Le silence des Evangélistes, ajoute le P. Tesnière, n'est pas un argument sans réplique contre cette pieuse croyance : il est des actions importantes du Sauveur qu'ils ne mentionnent point ; et à l'égard de Marie surtout, on a remarqué qu'ils sont d'une extrême sobriété...

« Objecterait-on que la Cène ayant eu pour but de créer le sacerdoce nouveau, le sexe de Marie l'en excluait ? Cette raison ne nous semble pas péremptoire. Les paroles qui instituaient le sacerdoce chrétien s'adressaient à ceux qui étaient capables de les recevoir ; Marie pouvait les entendre ; sachant qu'elles n'étaient pas dites pour elle, elle n'en profita que pour concevoir un plus tendre amour, mêlé d'un plus profond respect, pour ces élus qui, tout en restant ses enfants, devaient être les médiateurs de sa religion envers Dieu, et ses coopérateurs dans la formation de l'Eglise. Nous devrions ne jamais oublier que Marie occupe une place à part dans le plan de l'Incarnation, et qu'il est impossible qu'un rapport privilégié avec n'importe lequel des mystères de son Fils paraisse incon-

[1] *Le Saint-Sacrement*, t. II, p. 243 et suiv.
[2] *Vie de la Sainte Vierge*, p. 233.

venant, quand on se souvient de la part qu'elle eut au premier de tous et à celui qui fonda tous les autres, je veux dire le mystère de l'Incarnation. Au contraire, il serait difficile d'accorder l'absence de Marie à la Cène avec sa participation aux autres mystères de Jésus, d'autant qu'aucun n'est plus intimement lié au mystère de sa conception où il prit sa chair et son sang, que celui par lequel il offrit l'un et l'autre en nourriture à ses Apôtres et par eux au monde entier.

« Et véritablement, celle qui depuis longtemps savait que son Fils se ferait Pain de vie pour nourrir les âmes,... pouvait-elle être remise à cinquante jours par lui qui connaissait ses désirs, et, les partageant, était à même de les satisfaire ? L'Eucharistie comme l'Incarnation, comme la Rédemption, Jésus la faisait d'abord pour Marie : à elle seule elle contribuait plus que les fidèles de tous les temps futurs à le fixer sous la tente des blanches espèces : cette source de vie pouvait-elle, à l'heure où elle jaillissait du Cœur de Jésus, ne pas pénétrer en Marie ?

« Jésus avait cru nécessaire de se fortifier pour les grands travaux de sa Passion par la réception de son Sacrement : mais qui donc devait autant l'aider dans cette rude tâche, boire davantage à la coupe de ses amertumes, porter plus généreusement sa croix et être plus crucifié avec lui, que Marie ? Et Jésus eût négligé de donner ce confort à sa Mère ?...

« Il prit congé de tous ceux qu'il aimait avant d'aller à sa Passion : son baiser d'adieu fut, pour les Apôtres, l'Eucharistie qu'il imprima comme un sceau d'impérissable souvenir au plus intime de leurs âmes : et Marie, si digne de ce dernier baiser, Jésus l'en eût privée ? Pour nier la communion de Marie à la Cène, il faut mettre totalement de côté le Cœur de Jésus, ce Cœur de fils le plus tendre pourtant et le plus aimant que Dieu ait façonné pour aimer une mère !

« Non, rien n'excluait Marie de la première communion eucharistique ; tout l'y appelait au contraire : son titre de Mère de Jésus et de Reine des apôtres ; sa coopération à la Passion ; sa mission dans l'Eglise. Les Apôtres représentaient à la Cène les prêtres du nouveau testament ; mais le peuple fidèle, qui reçoit et ne consacre pas, quel autre pouvait le représenter sinon Marie, qui le portait en son sein et allait l'enfanter le lendemain au milieu d'angoisses dont le douloureux écho remplit les siècles ?

« ... De plus, l'honneur du Sacrement demandait la communion de Marie. Jésus, le recevant le premier, lui apportait sans doute la perfection totale des dispositions que requiert son adorable sainteté ; mais il était Dieu en même temps qu'homme ; ne fallait-il pas qu'une simple créature le reçût en cette première effusion avec toutes les dispositions que pourra jamais y apporter qui n'est pas Dieu ? Les Apôtres étaient insuffisants à cette tâche ; Marie l'accomplit ; et comme tous les sacrilèges ont leur type repoussant dans le traître Judas, ainsi toutes les âmes fidèles, humbles et purifiées, trouvent en Marie leur doux modèle, leur attrayant exemplaire...

« Concluons donc avec un vieil auteur : « Si cette cause de la communion de Marie à la Cène doit se décider au tribunal de l'amour, il est évident qu'elle est gagnée ; et d'ailleurs la plus froide raison peut accepter cette décision sans aucun risque pour sa gravité naturelle [1]. »

* * *

Terminons cet entretien par les paroles que la Sainte Vierge adressait à la Vén. Marie d'Agréda : « O ma fille, que les catholiques seraient heureux si, affranchis des affections de la terre et de la tyrannie des passions, ils profitaient des bienfaits inestimables de la sainte Eucharistie ! Par elle ils possèdent au milieu d'eux leur divin Sauveur : ils peuvent le visiter et le recevoir. Avec lui ils n'ont plus rien à désirer ni rien à craindre en leur exil, car il a institué ce Sacrement ineffable pour être le remède de leurs infirmités, le soutien de leur faiblesse, la consolation de leurs peines, leur victoire dans les tentations, leur vie, leur joie et leur salut. La grande faute des fidèles est donc de ne pas recourir à lui dans leurs besoins, puisqu'il est leur ressource universelle.

« Aussi les démons s'efforcent-ils de les en détourner. Malgré les tourments qu'ils éprouvent en sa présence, ils ne laissent pas d'entrer dans les églises pour y exciter aux irrévérences et à d'autres péchés, car ils comprennent combien est grande l'injure que l'on fait alors à la Majesté du Seigneur... Mais quelle n'est pas contre eux la puissance de ceux qui se nourrissent de ce pain céleste avec autant de ferveur que de pureté, en se maintenant dans cette disposition d'une communion à l'autre !

« ... Ma fille, combien il importe de se préparer convenablement à la communion ! Bien que je fusse comblée de grâces et de privilèges, bien que j'eusse toujours travaillé et souffert pour le service de Dieu, je crus avoir obtenu une magnifique récompense en recevant une seule fois le corps de mon Fils dans l'Eucharistie. Regardez donc vos œuvres comme bien insignifiantes, vos mérites comme bien mesquins, vos peines comme bien légères et votre reconnaissance comme bien insuffisante pour un tel bienfait. S'il ne vous est pas possible de rendre à mon divin Fils un juste retour pour cette faveur inappréciable, du moins préparez-vous toujours à le recevoir avec un profond sentiment d'humilité [2]. »

PRIÈRE

O Marie, qui avez mis tant de soin à préparer votre âme pour recevoir votre divin Fils dans l'Eucharistie, le jour même où il instituait le Sacrement de son amour, obtenez-moi la grâce d'apprécier de plus en plus les grands bienfaits de la Présence réelle, de la Communion et de la sainte Messe. Oh ! que je voudrais avoir un cœur aussi pur et aussi aimant que le vôtre, pour l'offrir à Jésus chaque fois que j'ai le bonheur de le recevoir ! Je m'unirai donc à vos saintes dispositions avant de me présenter à la Table sainte, et votre divin Fils aura pitié de moi. O Marie, vous la première, vous nous avez donné l'exemple de la communion réparatrice. Faites qu'à votre exemple je pleure pieusement sur l'indifférence, l'ingratitude, les mépris et les sacrilèges dont votre divin Fils est trop souvent l'objet au Saint-Sacrement ! O bonne Mère, aidez-moi à aimer Jésus pour tous ceux qui l'outragent et ne l'aiment pas ! Ainsi soit-il.

[1] *Somme de la prédication eucharistique*, t. I, p. 548-551.
[2] *Op. cit.*, p. 240-241.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

REMERCIEMENTS AUX MISSIONNAIRES A LA CLOTURE D'UNE MISSION

Mes vénérés Pères,

Des jours de bénédiction et de salut, des jours de sainte joie comme ceux que, grâce à Dieu et à vous, nous venons de vivre, ne devraient jamais prendre fin... « Je voudrais que la Mission dure toujours ! » Ce cri spontanément jailli du cœur de l'un de vos auditeurs, au sortir d'une de ces prédications où le feu de vos âmes savait si bien se communiquer à toutes les âmes, ce cri est bien le cri de tous les cœurs ; il traduit les sentiments non pas d'un seul, mais de tous ceux qui, dans cette paroisse, furent vos fidèles auditeurs pendant cette sainte quinzaine et tinrent à honneur et à devoir de vraiment « faire leur Mission ».

Aussi, mes Pères, laissez-moi vous le dire, c'est d'un cœur ému d'une vraie tristesse que, me faisant en ce moment l'interprète de tous, je salue votre présence pour la dernière fois parmi nous, d'une parole d'affectueux et religieux *regret*.

* * *

D'une parole aussi d'affectueuse et religieuse *reconnaissance*... Et combien elle est profonde, combien elle est vive, cette reconnaissance, Dieu seul le sait ! C'est pourquoi je m'en tairais volontiers, dans mon impuissance à vous l'exprimer dignement, et sachant que votre modestie me saurait gré elle aussi de mon silence. Mais ce silence, mes chers paroissiens ne me le pardonneraient point, et moi-même je ne me le pardonnerais pas.

Eh bien ! donc, mes vénérés Pères, au nom de mes bien-aimés paroissiens et en mon propre nom, merci ! dix fois merci ! cent fois, mille fois merci !... Merci de vous être dépensés pour nous sans compter, pendant ces quinze jours bénis ! Merci de vos salutaires instructions, où vous trouviez la véritable éloquence en ne la cherchant pas, en la fuyant même, pour faire votre parole toute à tous dans sa noble simplicité ! Merci des cérémonies si pieusement et si savamment organisées par vous, avec cet art que pouvait seule inspirer la passion des âmes, que vous vouliez attirer à l'église pour les gagner à Dieu ! Merci de vos prières, de vos sacrifices, de vos fatigues ! Merci de votre zèle ! Merci d'avoir pris manifestement au milieu de nous, comme déjà dans tant d'autres paroisses, d'avoir pris pour votre devise celle de S. Paul : « *Libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus.* Tout donner pour les âmes et se donner soi-même ! » (II Cor., XII, 15).

Et pour tout résumer d'un mot, merci, mes vénérés Pères, de tout le bien que vous nous avez fait !... Le bien que vous avez opéré ici, me permettrez-vous de l'exprimer au moyen d'une comparaison tirée de l'Evangile ? Car je me souviens d'une parole de Notre-Seigneur à ses Apôtres, un jour qu'ils rentraient de Mission, eux aussi, et tout heureux de raconter l'empire exercé par eux, au cours de leur Mission, sur les démons mêmes : « Oui, leur répond le divin Maître, je voyais Satan précipité d'en haut comme la foudre qui tombe du ciel. » (Luc, X, 18). Vous aussi, mes vénérés Pères, vous avez, j'en ai la douce assurance après les communions de ces derniers jours, vous avez précipité Satan, au cours de votre Mission parmi nous, de plus d'une âme où il avait orgueilleusement dressé son trône ; et si vous étiez moins humbles, vous pourriez, je n'en doute pas, vous rendre le joyeux témoignage que se rendaient les Apôtres, d'avoir triomphé du démon dans mainte âme qui gémissait sous son joug et qui, grâce à vous, a maintenant retrouvé la liberté et la joie, dans la paix de la conscience réconciliée avec le Bon Dieu. De cela donc, merci à vous, encore et encore, après le premier et le grand merci à Dieu !

* * *

Mais je n'oublie pas que Satan, hélas ! est un redoutable et tenace adversaire. Chassé d'une âme, nous dit le divin Maître, il cherche à y rentrer, et à y rentrer en force, et à exercer sur elle une tyrannie sept fois pire que la première. Aussi je vous supplie, mes chers et vénérés Pères, de ne point considérer votre Mission comme terminée parmi nous, malgré votre départ. Restez avec nous par le souvenir et la *prière ;* quoique de loin, combattez avec nous et affermissez les conquêtes que vous avez faites sur Satan dans cette paroisse. La prière, c'est la véritable arme à longue, à très longue portée, et faite non pour la destruction et la mort, comme celles dont nous avons gardé de la Grande Guerre le terrifiant souvenir, mais pour le salut et la vie. Ah ! usez et, s'il se pouvait, abusez de cette arme bienfaisante en faveur de ces nouveaux enfants spirituels que Dieu vous a donnés en nous ; et après le bienfait du retour à Dieu, le Père des pères, assurez, par votre quotidienne intercession, le bienfait de la persévérance aux nouveaux enfants prodigues réconciliés par vos soins !... Priez aussi, mes bons et vénérés Pères, pour ceux qui sont restés, hélas ! des prodigues obstinés. Puissent-ils ne pas rester toujours les ennemis d'eux-mêmes, de leur âme, de leurs destinées éternelles, et ne pas se condamner à se voir exclus à jamais du vrai bonheur et livrés aux éternels supplices !

Est-il besoin de vous dire que de notre côté, mes chers Pères, nous garderons précieusement et fidèlement devant Dieu votre souvenir ? D'abord nous espérons vous revoir dans quelque temps et vous posséder encore quelques jours au milieu de nous, pour ce qu'on appelle un « retour de Mission ». Mais dussions-nous même n'avoir pas ce bonheur, vous n'en resterez pas moins toujours des nôtres ; votre souvenir demeurera en bénédiction dans cette paroisse, et il y aura entre vos cœurs et nos cœurs, — n'est-il pas vrai, mes chers paroissiens ? et n'est-il pas vrai, mes vénérés Pères ? — un persévérant échange de surnaturelle et bien douce affection, et un persévérant échange de prières, en attendant cet inéffable échange qui se fait, là-haut, dans la maison du commun Père, entre les âmes à jamais heureuses du bonheur les unes des autres. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 maii 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGE*

Ami du Clergé du 31 mai 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dogmatiques sur la dévotion au Sacré-Cœur. — IV. Opportunité de cette dévotion, 257. — V. Le Sacré-Cœur et le Crucifix, 259.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXII. *4e Dim. après la Pentecôte :* Le dimanche et la santé, 261. — XXXIII. *5e Dimanche :* La religion et le problème social, 262.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXI. 3e Dimanche après la Pentecôte, 264. — XXXII. 4e Dimanche, 266.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXIII. Le saint sacrifice de la messe est le mémorial du sacrifice de la Croix, 269. — XXIV. Par le saint sacrifice de la messe, nous reconnaissons avec Jésus-Christ et par lui le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, 271.

INSTRUCTIONS DOGMATIQUES SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

IV

OPPORTUNITÉ DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Les évêques du monde catholique, réunis à Rome en 1870 pour le concile du Vatican, dans une supplique presque universelle, conjurèrent le Pape Pie IX d'encourager parmi les fidèles la dévotion au Sacré Cœur de N.-S. Jésus-Christ. « Le culte du Sacré-Cœur, disaient-ils, est le souverain remède préparé par la bonté divine pour guérir les maux sans nombre qui travaillent la société humaine. »

La Providence divine, m. f., dans la marche et le progrès que suit l'Eglise catholique, avec sa foi et son culte, à travers les siècles, a ses desseins miséricordieusement tracés d'avance. Si le culte du Sacré-Cœur n'a eu son développement et son épanouissement qu'au XVIIe siècle, ce n'est point, croyez-le, effet du pur hasard. Dieu l'a voulu ainsi parce que, comme l'indiquaient les évêques dans leur supplique à Pie IX, ce culte est « le souverain remède préparé par la bonté divine pour guérir les maux sans nombre qui travaillent la société » contemporaine.

C'est cette pensée que je voudrais développer aujourd'hui, en vous rappelant l'opportunité du culte du Sacré-Cœur *en regard des nécessités présentes*. Et par nécessités présentes, j'entends, m. f., les nécessités de la société chrétienne depuis trois siècles, c'est-à-dire depuis qu'il a plu à N.-S. de se manifester à sa servante Marguerite-Marie et de provoquer ainsi, dans son Eglise, le plein épanouissement de la dévotion à son divin Cœur.

I

Reportons-nous, m. f., à cette deuxième moitié du XVIIe siècle, à l'époque où N.-S. révèle ses intentions à sainte Marguerite-Marie. Sans doute, la religion catholique est officiellement protégée et propagée dans les nations de l'occident de l'Europe ; mais une hérésie, terrible et dangereuse entre toutes, en raison même du caractère pieux et austère qu'elle revêt, tend à détruire la vraie notion de la religion enseignée par le Christ, doux et humble de cœur. Le jansénisme a gangrené jusqu'à certains évêques. Ce que prêche le jansénisme, avec ses doctrines desséchantes, c'est un Dieu sans entrailles et sans cœur. Et voici que Jésus vient nous montrer son Cœur : « Voilà, dit-il, ce Cœur qui a *tant* aimé les hommes, qu'il s'est consumé pour leur amour. » C'est comme s'il venait dire : « N'écoutez pas ces désespérants sectaires. Non, je ne suis pas le Dieu dur et terrible qu'ils vous annoncent ; non, je ne répands pas ma grâce avec une telle parcimonie qu'elle vous fait défaut pour accomplir mes commandements ; non, je ne suis pas mort seulement pour un certain nombre de privilégiés ; non, je n'abandonne pas les autres sur le chemin de l'éternelle damnation ; non, je ne refuse pas le pardon aux coupables repentants, si grands et si nombreux que soient leurs crimes ; non, je ne refuse pas le sacrement de mon corps aux infirmes, aux imparfaits. Et la preuve, vous la voyez, je vous la donne éclatante, en me montrant tel que je suis dans le symbole de mon cœur, c'est-à-dire, *tout amour*. »

Au XVIIIe siècle, siècle de l'approbation définitive du culte du Sacré-Cœur par Clément XIII, règne dans le monde instruit et dans les classes dirigeantes le froid déisme, philosophie sans cœur, prêchant un Dieu qui n'a rien du Père, une Providence oublieuse de l'homme et des intérêts de l'homme, avec des oreilles fermées à toutes nos prières et des mains qui ne savent ni se lever pour bénir, ni s'abaisser pour répandre les bienfaits. Et le culte du Sacré-Cœur apparaît encore dans ce désert, vide du Dieu clément et bon, pour nous rappeler, que dis-je ? pour nous montrer avec une évidence incomparable que nous avons un Père, le plus aimant et le plus bienfaisant de tous les pères.

Mais ne nous attardons pas à ces temps qui ne sont plus, et jetons nos regards sur les nécessités de l'époque où nous vivons. Ici encore, nous constaterons combien opportunément les Pontifes Romains, depuis Pie IX, ont propagé la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dans le monde chrétien, apportant par elle le remède, le vrai remède, le remède seul efficacement agissant, aux maux dont nous souffrons, et principalement aux maux de l'incrédulité, de l'oubli des biens surnaturels, de l'esprit de révolte et de division, de la recherche effrénée des jouissances sensuelles. L'admirable antidote que la dévotion au divin Cœur contre ces mortels poisons !

II

Et d'abord, la société actuelle souffre du mal de *l'incrédulité*. Or, la dévotion au Sacré-Cœur s'oppose victorieusement aux ravages de l'indifférence dogmatique et de l'incrédulité. Professer le culte du Sacré-Cœur, c'est par là-même affirmer toutes

les vérités fondamentales du christianisme. — C'est affirmer la consubstantialité des personnes de la Sainte Trinité : le divin Cœur serait-il adorable, si le Fils n'était pas de la même nature que le Père ? — C'est affirmer le mystère de l'Incarnation, l'unité de personne en Jésus dans la dualité des natures : comment adorer le Cœur de Jésus, s'il n'est pas le cœur d'un Dieu ? et comment pourrait-il l'être, si l'homme, en Jésus, n'est pas la personne même du Verbe ? — C'est affirmer la ressemblance parfaite de l'humanité de Jésus à notre propre humanité : Jésus est homme comme nous, tout en étant Dieu ; il pense, veut, agit comme nous, puisque l'objet du culte du Cœur de Jésus est à la fois l'amour créé et l'amour incréé, représentés dans un même symbole, le cœur.

Ensuite, la société actuelle souffre du mal qu'est l'oubli des biens surnaturels, c'est-à-dire du mal du *naturalisme*. Le naturalisme aime à nier le mystère de la rédemption, l'ordre surnaturel de la grâce et l'amitié de Dieu pour l'homme, commencée dès ce monde et consommée dans l'éternelle béatitude. A ces négations, le Sacré-Cœur oppose le plus éclatant des démentis. Si Jésus nous a donné son Cœur, c'est qu'il veut que nous soyons non plus de simples serviteurs, comme le demandait la condition de notre nature, mais *ses amis :* ses amis, par la communication de ses secrets les plus intimes ; ses amis, par l'inhabitation personnelle qu'il veut établir en nos âmes ; ses amis, par l'effusion de la grâce divine, germe de l'immortalité bienheureuse. Cette dignité d'enfants adoptifs de Dieu, de frères de Jésus-Christ, qui semblait inaccessible, devient toute naturelle à qui comprend les ressources de l'amour divin. Qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait voulu souffrir et mourir sur une croix : pour ceux qui ignorent ce qu'est l'amour de ce Dieu, c'est scandale et c'est folie. Que ce même Dieu, remontant vers son Père, ait voulu rester au milieu des hommes, leur laisser son corps et son sang pour être leur nourriture et leur breuvage ; qu'il soit là, dans nos tabernacles, parfois seul et délaissé, toujours captif volontaire : est-ce vraiment croyable pour qui ne connaît pas l'amour de ce Dieu ? Que ce grand Dieu s'occupe de sa pauvre créature, comme un père de son enfant ; qu'il multiplie, pour la rendre souverainement heureuse, toutes les inventions de son infinie sagesse et tous les efforts de sa puissance ; qu'il ouvre ses bras pour recevoir à pénitence les ingrats et les rebelles ; qu'il se courbe en quelque sorte vers notre néant pour écouter nos prières et les exaucer : cela, dira encore celui qui ignore la force de l'amour divin, cela convient-il à cette Majesté suprême ?

Mais, pour qui contemple le Cœur de Jésus, plus de scandale, plus de folie, plus d'impossibilité. Car, si Dieu nous aime ; si, pour nous aimer de toutes les manières possibles et jusqu'à l'excès, il a pris un cœur semblable à notre cœur, rien de tout cela ne doit ni nous troubler ni nous effrayer. Croyant à la charité de mon Dieu, j'entre avec une pleine foi dans tous ces mystères. « *Et nos credidimus caritati quam habet Deus in nobis,* nous avons cru à l'amour de Dieu pour nous, » faut-il répéter après S. Jean (I Jo., IV, 16). Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, a dit Pascal. Avec tout autant de vérité, S. Paul de la Croix avait coutume de répéter : « Le sophisme a tellement perverti l'intelligence, qu'il faut s'adresser désormais au cœur de l'homme. » C'est donc au cœur de l'homme que s'adresse le cœur de notre Dieu afin de convertir ceux que les meilleurs arguments de l'intelligence laisseraient froids et insensibles. A ce point de vue, la dévotion au Sacré-Cœur répond merveilleusement aux besoins de notre génération, et si la vérité doit encore régner sur bon nombre d'intelligences, c'est au Cœur de Jésus qu'il appartiendra de l'y ramener triomphante.

La société contemporaine souffre encore d'un autre mal : *la division des esprits et des cœurs*, fille de l'orgueil, de la cupidité et de l'égoïsme. Ramener l'union, la concorde, la paix par l'exercice de la charité et de l'abnégation personnelle, voilà la nécessité pressante. Or, de tous les moyens pour atteindre ce résultat, le plus efficace sans contredit est la vraie dévotion au Sacré-Cœur. Pour opérer l'union des âmes et des cœurs, il faut un centre unique dans lequel ils viennent se rencontrer et comme se fondre. Quel centre d'attraction comparable au Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs ? Il est doux, il est humble, il est le modèle et la source du renoncement ; il veut rendre nos cœurs semblables au sien et faire tomber tous les obstacles qui s'opposent au règne de la charité dans le monde. Il est le remède le plus sûr pour effacer, entre les nations, les dissentiments et les froissements issus de la guerre, et, dans chaque pays, pour atténuer et supprimer cette abominable lutte des classes qui dresse les uns contre les autres les citoyens d'une même patrie ; pour guérir les plaies morales dont souffre aujourd'hui la famille, sur laquelle se fonde la société. « Mes bien-aimés, disait S. Jean (I Jo., IV, 11), si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres. » C'est l'amour du Sacré-Cœur, inspirant à nos âmes l'esprit de sacrifice et de dévouement, qui deviendra la sauvegarde et la tutelle des nations, des familles et des individus.

Il sera aussi, — et c'est là la dernière marque de l'opportunité du culte du Cœur de Jésus, — il sera, cet amour renoncé et mortifié, le remède à cette autre plaie du monde moderne : *la mollesse des mœurs et la recherche des jouissances matérielles*. A vrai dire, cette plaie est aussi vieille que le monde ; mais par suite de l'affaiblissement de la foi, elle va sans cesse s'élargissant et s'envenimant. C'est encore à la dévotion au Sacré-Cœur qu'il appartiendra d'en arrêter les progrès et de la guérir, autant que le permet l'humaine faiblesse. Car cette dévotion, pour peu qu'elle ait plongé ses racines dans une âme, y produit deux effets diamétralement opposés au mal que nous signalons : elle fait aimer par-dessus tout Jésus crucifié par amour pour nous, et, comme une conséquence nécessaire, elle fait préférer ce qu'il a préféré et

répudier ce qu'il a répudié. Quand on aime vraiment le Cœur de Jésus, comment mener encore une vie lâche, sensuelle, et fuir le sacrifice et la croix ?

* * *

A la Crèche, une première fois Jésus-Christ s'est manifesté au monde qu'il venait racheter et sauver. Pauvres et riches, juifs et païens, figurés par les bergers et par les mages, tous sont admis à la participation du mystère de lumière et de vérité que révèle l'incarnation du Fils de Dieu. Le mystère du Sacré-Cœur est la suite du mystère de l'Incarnation, et la manifestation dans l'Eglise du culte du Sacré-Cœur est une nouvelle épiphanie, destinée à faire rayonner sur tous les hommes le mystère d'amour et de grâce dont le Cœur de notre Dieu est la source profonde et intarissable.

O Jésus, manifestez-vous donc de plus en plus aux hommes de bonne volonté ! Manifestez-vous dans l'attrait vainqueur de votre amour pour eux. Si l'humilité de votre crèche à Bethléem déconcerte notre orgueil, si les souffrances de votre corps au Golgotha scandalisent notre faiblesse, les ardeurs saintes de votre amour sauront vaincre notre incrédulité et nous aider à surmonter les répugnances de notre nature. En votre Cœur, ô Jésus, nous trouverons le prolongement et la raison suprême de notre foi, c'est-à-dire tous les trésors de la sagesse et de la science surnaturelles. Apprenez-nous, ô divin Maître, à former notre cœur à cette sagesse et à nourrir notre esprit de cette science, afin que vous soyez en toute vérité, ô Cœur de Jésus, la source de toute notre consolation, notre vie, notre résurrection, notre paix et notre réconciliation ! Ainsi soit-il.

V

LE SACRÉ-CŒUR ET LE CRUCIFIX

Mes frères,

Par là-même que toute la religion se résume en deux termes : l'amour de Dieu pour les hommes, l'amour des hommes pour Dieu, le culte du Sacré-Cœur qui se fonde sur ces deux amours, est tellement uni à la religion même du Christ qu'on peut dire avec le grand cardinal Pie qu'il est « la quintessence du christianisme, l'abrégé et le sommaire substantiel de toute la religion ».

Toutefois, si universelle qu'elle nous apparaisse dans son motif, la dévotion au Sacré-Cœur n'absorbe pas les autres dévotions, pas plus que la Fête de tous les Saints ne nous empêche de célébrer chaque fête particulière à son jour propre ; pas plus que le commandement de l'amour de Dieu, inscrit en tête du Décalogue, ne supprime les autres commandements qui en dérivent ou s'y rattachent. Ainsi la dévotion au Sacré-Cœur, loin d'absorber les autres dévotions et de les supprimer, doit avoir pour effet de les fortifier, de les mettre en un meilleur relief en s'harmonisant parfaitement avec elles.

Cette harmonie de la dévotion au Sacré-Cœur avec les autres dévotions envers N.-S. J.-C., nous la constaterons aujourd'hui très spécialement par rapport au crucifix, et nous verrons que le mystère de l'amour et le mystère de la Passion s'unissent dans l'objet de nos adorations, Jésus-Christ, pour composer un ensemble vraiment divin.

I

L'une des objections les plus considérables apportées autrefois par les Jansénistes contre la dévotion naissante au Sacré-Cœur, c'est que cette dévotion, nous portant vers Jésus à cause de l'amour dont il nous a donné et nous donne encore tant de témoignages, aurait pour effet de détourner nos regards de la Passion, des souffrances, des renoncements de Jésus crucifié. Et par là, l'austérité et la pénitence qui doivent être le fond même de la morale catholique et qui constituent la voie étroite par laquelle on va au ciel, risquent bien d'être effacées du code de la vie chrétienne.

Et comme pour faire écho à ces critiques d'hier, n'entendons-nous pas, aujourd'hui, certains propagateurs plus zélés qu'instruits de la dévotion au Sacré-Cœur, déclarer sans ambages qu'à notre société trop délicate pour accueillir encore les austérités du Calvaire, il faut un nouveau symbole de ralliement religieux, moins sévère que le crucifix, et que le Sacré-Cœur est ce symbole nouveau, providentiellement préparé pour rallier les caractères peu trempés de notre époque ?

Sans doute, m. f., ainsi que je vous l'ai expliqué dans notre dernière instruction, c'est très providentiellement que le culte du Sacré-Cœur a été suscité par Dieu à l'époque actuelle, afin d'atteindre plus sûrement le cœur de ceux dont la raison est pervertie ou dont la chair est tremblante et faible. Mais, certes, ce moyen souverainement efficace de persuader les incrédules et de convertir les sensuels, Dieu ne l'a voulu et l'Eglise ne l'emploie que pour ramener ces pécheurs à la voie véritable du salut, voie qui conduit au ciel par la pénitence et le renoncement, à la lumière de la foi.

Ah ! m. f., si la dévotion au Sacré Cœur de Jésus devait avoir pour effet de nous faire oublier les leçons de la Passion du Sauveur, si elle ne devait ramener les pécheurs à Dieu qu'au prix de l'abandon des conditions de la pénitence vraie et sincère, si, en un mot, le Sacré-Cœur devait supprimer le crucifix, je comprendrais qu'on le repousse comme dangereux pour les vrais principes de la vie chrétienne. Mais rien n'est plus contraire à la vérité que de telles accusations. Nous, catholiques, nous adorons le mystère de la Croix et le mystère de l'amour, et si nous joignons le culte du divin Cœur au culte du crucifix, c'est que l'un complète l'autre et que, loin de s'exclure, l'un appelle l'autre invinciblement.

Il ne me sera pas difficile, d'ailleurs, de vous démontrer clairement la vérité de mon assertion. Le culte parfait du crucifix comprend trois choses : la *connaissance* du divin Crucifié, l'*amour* de ses souffrances, et l'*imitation* de son sacrifice. Or, la dévotion au Cœur sacré du Sauveur mène très efficacement à ce triple but : par elle, nous

connaissons mieux, nous aimons mieux, nous imitons mieux Jésus-Christ souffrant et mourant sur la croix.

II

1. Certes, s'il y a un livre qu'il importe de méditer et de connaître à fond, c'est bien le livre du crucifix : « Je n'ai pas cru savoir quelque chose parmi vous, disait S. Paul aux Corinthiens, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (I Cor., II, 2). La science du crucifix est bien la science initiale de tout le christianisme, puisque c'est par la croix que Jésus a fondé la nouvelle alliance.

Mais pour arriver à la science intime du crucifix, c'est-à-dire à la science des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, il faut remonter jusqu'à la cause où ces souffrances ont pris naissance, où cette mort a été résolue. Et cette cause, quelle est-elle ? — La haine des Juifs ? Mais pourquoi Dieu l'a-t-il permise ? — Ma délivrance et mon salut ? Oui, sans doute ; mais pourquoi vouloir me délivrer et me sauver ? Pourquoi surtout vouloir verser tant de sang, quand il aurait suffi d'une goutte ; que dis-je, quand le plus simple hommage du Verbe incarné pouvait réparer surabondamment toutes nos iniquités et toutes nos ruines ? Encore une fois, pourquoi cette vie du Christ, qui fut un martyre ? pourquoi cette mort, abîme sans fond d'ignominie, de tristesses et de douleurs ? Tant que nous ignorerons cette cause suprême, notre science du crucifix demeurera une connaissance incomplète et superficielle.

Le secret du mystère, S. Paul nous le révèle en nous dévoilant un des aspects du motif même de la dévotion au Sacré-Cœur. Si Jésus, pour nous laver de nos crimes, nous arrose de son sang, c'est par amour qu'il le fait ; s'il souffre, s'il meurt pour nous, c'est par l'excès de son amour pour nous : *propter nimiam caritatem suam qua dilexit nos.* (Eph., II, 4). Sans doute, c'est le Père qui livre le Fils à la mort ; mais, comme le remarque S. Thomas d'Aquin, en lui donnant le précepte de mourir, il lui inspire la volonté de mourir pour nous, et c'est l'amour qui fit accepter à Jésus la mort... A la vérité, je puis lire cet amour de Jésus dans ses plaies adorables, et le crucifix seul pourrait suffire à m'en répéter la leçon. Cependant, si les plaies du divin Crucifié me manifestent l'amour, elles ne m'en montrent pas la source interne et profonde. Seul, le Cœur de Jésus tel qu'il est en lui-même, tel qu'il s'est révélé à sainte Marguerite-Marie, est la source profonde de cet amour, et seul le culte du Sacré-Cœur nous fait pleinement connaître cette source.

2. Par le culte du Sacré-Cœur, nous *aimerons* mieux Jésus-Christ crucifié.

Jésus, crucifié par amour, nous presse par son amour : *caritas Christi urget nos.* (II Cor., V, 14). L'amour du Christ nous presse, dit S. Paul aux Corinthiens. Il ne dit pas : les tourments du Christ ou ses ignominies ou sa mort ; il dit : son amour. Pourquoi ? Parce que ce n'est que par cet amour que les tourments, les ignominies et la mort nous touchent véritablement ; parce que tout ce qu'il a souffert vient de son amour, et qu'il entend bien que nous répondions à ses souffrances amoureusement consenties par notre amour. « O amoureux Cœur de N.-S. Jésus-Christ, s'écrie sainte Marguerite-Marie, ô Cœur qui blessez les cœurs plus durs que la pierre, qui échauffez les esprits plus froids que la glace... blessez donc, ô mon aimable Sauveur, blessez mon cœur par vos plaies sacrées et enivrez mon âme de votre sang, en sorte que, de quelque côté que je me tourne, je ne puisse rien voir que mon divin Crucifié et que tout ce que je regarde me paraisse teint de votre sang ! [1] » Quel amour, m. f., pour les plaies et le sang de Jésus ! Mais c'est le Cœur qu'invoque la Sainte, c'est dans le Cœur qu'elle les contemple, et c'est par le Cœur qu'elle les aime...

3. Par le culte du Sacré-Cœur, nous *imiterons* mieux Jésus-Christ crucifié. « Le Christ, nous dit S. Pierre, a souffert pour nous, nous donnant l'exemple, pour que nous suivions ses traces. » (I Pet., II, 21). Faire des imitateurs de Jésus et de Jésus crucifié, c'est là le triomphe de la vraie dévotion au Sacré-Cœur, parce que c'est le triomphe de l'amour.

L'imitation parfaite du Cœur de Jésus souffrant par amour pour nous, n'est-ce pas la recherche de la souffrance par amour pour lui ? Par amour pour lui, dis-je : car la souffrance n'est pas aimable par elle-même, et si notre imitation du divin Crucifié doit trouver une raison d'être, c'est bien dans le Cœur de Jésus et seulement dans ce Cœur. Sans doute, avec la grâce de Dieu, on se soumet à la peine, on se mortifie même par esprit de pénitence, pour affaiblir en son corps la loi du péché, pour acquitter sa dette envers la justice divine. Mais là n'est pas l'imitation parfaite : « Un amour crucifié, a dit sainte Marguerite-Marie, demande des crucifiés d'amour. » Ces crucifiés, il appartient à la dévotion au divin Cœur de les former et de les montrer au monde ; car elle rend aimable le sacrifice que notre pauvre nature abhorre, en nous l'offrant identifié, pour ainsi dire, avec Jésus-Christ, notre unique amour. Présentée de sa main, disons mieux, de son Cœur, la croix acquiert des charmes, inconnus à ceux qui n'aiment pas le divin Sauveur. L'amour fait la ressemblance, et ici la ressemblance demande la souffrance...

Et c'est ainsi que la dévotion au Sacré-Cœur, loin d'être un obstacle au culte du divin Crucifié, en est le perfectionnement et la consommation. Grande est l'erreur de ceux qui ne voudraient voir dans le culte du Cœur de Jésus qu'une dévotion de tendresse, d'affection pieuse ou de sentimentalité. Le présenter ainsi, c'est le calomnier ; en ramener là toute la pratique, c'est, pour ne rien dire de plus, n'en saisir que l'ombre et se parer d'un faux nom.

* * *

Aussi bien, m. f., la liturgie de l'Eglise suffirait, à elle seule, à nous faire comprendre les affinités du Crucifix et du Cœur de Jésus. Est-ce que le sou-

[1] *Aspirations d'une âme qui désire ardemment la sainte communion : Vie et Œuvres,* t. II, p. 483.

venir de la Passion et de la mort du Sauveur n'est pas à toutes les pages de l'office du Sacré-Cœur ? Le jour choisi pour honorer le Cœur de Jésus n'est-il pas le jour même où le divin Maître a offert son suprême sacrifice ? La messe du Sacré-Cœur n'emprunte-t-elle pas la préface du temps de la Passion ? Ah ! m. f., tant d'indications précises ne nous permettent pas de nous tromper : la grande leçon que nous donne le Cœur de Jésus et qu'il nous faut apprendre et traduire en acte, sous peine de contrister une fois de plus ce divin Cœur, c'est la leçon de la pénitence, cette leçon donnée jadis sur le Calvaire par le Sauveur crucifié. Rien n'est changé dans la règle tracée par le Maître. L'Evangile est immuable, et le Sacré-Cœur nous répète aujourd'hui encore les paroles sévères de Jésus : « Si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous. » (Luc, XIII, 3-4). Sachons, m. f., comprendre cette leçon, toujours opportune, toujours d'actualité ; sachons surtout la mettre en pratique : le salut est à ce prix. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXII

4e Dimanche après la Pentecôte

LE DIMANCHE ET LA SANTÉ

Et requievit die septimo.
Et Dieu se reposa le septième jour. (Gen., II, 2).

Mes frères,

Il est malheureusement assez ordinaire durant la période des grands travaux, c'est-à-dire à l'heure où nous aurions le plus besoin que le ciel bénisse nos efforts, d'abandonner l'église et de manquer aux offices. En cela, il y a tout à perdre pour nous : car la loi du dimanche n'est pas seulement un précepte religieux, elle est aussi une loi naturelle que l'on ne saurait méconnaître impunément, même sous le rapport de la santé.

I

Vous le savez mieux que personne, le repos est indispensable au travailleur. Quand nous avons donné au labeur des champs des journées comme les nôtres, qui comptent douze ou quinze heures de peines, surtout dans la période des fenaisons et des moissons, après un tel effort, supporté sous le feu d'un soleil brûlant, nous éprouvons, nous sentons le besoin de nous délasser. Notre corps n'est pas une machine de fer ou d'acier qui puisse marcher toujours : à force de servir, il s'use.

Cela est encore plus vrai à l'égard des enfants qui déjà partagent nos fatigues. Nombre de parents sont obligés de se faire aider le plus tôt possible pour élever et nourrir leur famille. Cependant, à ces enfants, prenons garde de demander des fruits à la saison des fleurs, par un travail prématuré, trop fatigant ou trop prolongé.

Vous le sentez, il y a impuissance dans les forces humaines pour un labeur ininterrompu, et vouloir en dépasser les limites, c'est fatalement compromettre sa santé. Le cultivateur qui travaille sans relâche creuse son tombeau en traçant ses sillons ; l'ouvrier qui n'a pas voulu se reposer contracte des infirmités graves, des maladies chroniques, il a des muscles débiles, appauvris, avant d'avoir dépassé le milieu de la vie. Hélas ! combien d'hommes fatigués, vieillis, sur qui a pesé une tâche trop lourde, parce que pour eux le dimanche n'a pas compté !

II

Nul ne connaît son ouvrage comme l'ouvrier. La mesure d'action au-delà de laquelle le mécanisme d'une machine se brisera nécessairement, l'artisan qui en a calculé les ressorts peut seul l'apprécier. L'horloger sait, sans crainte d'erreur, quand il faut remonter l'instrument sorti de ses mains. De même, Dieu qui connaît nos forces pour les avoir créées, en limitant leur puissance à six jours de labeur consécutif, a voulu pour nous un jour de repos pris à intervalles réglés, c'est-à-dire chaque dimanche.

Ici, d'ailleurs, la sagesse divine est en harmonie parfaite avec l'expérience pratique. « Diminuez la semaine de 24 heures, dit un économiste éminent, le travail est insuffisant ; augmentez-la de la même quantité, il devient excessif. Etablissez tous les trois jours une demie journée de relâche, vous multipliez la perte du temps ; accordez au contraire 48 heures de repos après 12 jours de labeur, vous tuez l'homme par l'inertie après l'avoir épuisé par l'effort. » Le dimanche, au contraire, en mettant entre le travail et le repos une juste proportion, offre un délassement réparateur, où le corps se rafraîchit pour une nouvelle activité.

Aussi bien, c'est là un fait d'observation médicale. Si nous voulons partager la semaine autrement que Dieu, notre tempérament, notre santé s'altérera. Quand même certaines natures plus robustes pourraient soutenir une fatigue prolongée au-delà du terme marqué par la religion, l'habitude de violer le dimanche n'en serait pas moins ruineuse pour le corps. Un de nos médecins les plus célèbres le constatait, il y a quelques années, dans un remarquable rapport présenté au Parlement. « La somme des forces de l'homme, disait-il, est nécessairement limitée ; qu'il respecte les bornes imposées par le Créateur et déterminées chaque semaine, s'il ne veut pas que les maladies et les infirmités pèsent sur lui de bonne heure. » Ces paroles s'adressent à tous les profanateurs du dimanche.

III

Au surplus, le repos du dimanche, pour avoir toute son efficacité, toute sa vertu, doit être pris, comme Dieu le demande, dans le calme de la prière, dans l'accomplissement parfait de nos devoirs religieux. Quand Dieu eut fini de créer le monde, il voulut donner une bénédiction spéciale au septième jour. C'est pourquoi il le sanctifia, il le déclara sacré : *Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum* (Gen., II, 3), il en fit son jour, *dies Domini*. Nous devons nous-mêmes consacrer

le dimanche à la prière, à l'adoration, aux exercices du culte : de la sorte nous en goûterons tout le bonheur et tous les délassements.

Mais le dimanche n'est plus un jour de repos, s'il se passe dans le désordre ou si l'on y dépense ce qui devait être une réserve pour la semaine. Avec cela la faim et la misère viennent s'asseoir au foyer, les fatigues se font sentir avant l'âge, et on se prépare une mort prématurée. En retour, si vous respectez le dimanche, si vous le consacrez à la prière, le lendemain, après une trêve bienfaisante, votre volonté aura retrouvé toute son énergie, et vos bras leur courage. Au lieu de vous réveiller avec des remords troublants ou des malaises, vous reprendrez avec joie la tâche accoutumée, votre vie s'écoulera reposée, tranquille, forte, comme celle de ces vieillards qui, pour avoir sanctifié le jour du Seigneur, conservent une santé florissante sous une belle couronne de cheveux blancs.

On vante le tempérament des hommes d'autrefois. Leur labeur cependant était aussi pénible que le nôtre : ils avaient le même soleil à supporter, les mêmes champs à cultiver, la même famille, et parfois une famille beaucoup plus nombreuse, à entretenir. D'autre part, ils ne possédaient pas ces machines industrielles ou agricoles perfectionnées qui rendent le travail expéditif et facile. Malgré tout, leur santé n'en souffrait pas. Pourquoi ? Parce que le dimanche était pour eux un vrai jour de repos. On voyait alors dans les champs du laboureur la charrue arrêtée au milieu du sillon, la planche demi-sciée sur l'établi du menuisier et la pierre demi-taillée dans les chantiers du manœuvre.

* * *

Lorsqu'il faisait ses tournées pastorales à travers les villages de la Brie, presque au lendemain du jour où il avait prononcé l'Oraison funèbre de Condé, Bossuet prêchait aux gens de la campagne l'observation du dimanche. Que cette loi divine soit toujours respectée parmi nous ! En labourant la terre, nous déposons dans son sein, avec la semence qui fructifiera, une portion de nos forces et de notre vie ; pour rétablir l'équilibre dans notre existence, le repos dominical est nécessaire. C'est Dieu qui l'a prescrit, et comme c'est lui qui nous a faits, il sait bien ce qu'il nous faut. Consacrons le dimanche à la joie du repos et au culte du Bon Dieu. Ainsi soit-il.

XXXIII

5e Dimanche après la Pentecôte

LA RELIGION ET LE PROBLÈME SOCIAL

Misereor super turbam.
J'ai pitié de la foule.
(Mc., VIII, 2).

Mes frères,

Une des Encycliques les plus remarquables de Léon XIII traite « de la condition des ouvriers. » Emu de compassion pour la classe laborieuse et frappé des injustices qui pèsent sur elle, l'illustre Pontife y proclame ses droits et rappelle aux maîtres du travail leurs devoirs envers les petits et les faibles. « Ce fut dans l'histoire du monde, a dit M. de Mun, une heure comparable à celle où l'Eglise accueillit les barbares en face de l'empire épuisé[1]. » L'Eglise, par la voix de Léon XIII, continuait ainsi son rôle de bienfaitrice de l'humanité, en donnant au problème social une solution que l'on demanderait en vain aux théories des philosophes ou des économistes.

I

Il existe entre les hommes des inégalités inévitables, qui renaissent le lendemain du jour où un rêve généreux avait cru les abolir.

Quoi que l'on fasse et malgré les efforts les plus louables, il y aura toujours des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, des patrons et des ouvriers. Les causes en sont-elles dues, comme beaucoup se l'imaginent, au hasard ? ou bien cela tient-il à un ordre inhérent au monde et voulu par Celui qui a fait le monde ? « Des esclaves et des riches » : c'était la théorie de la société antique ; alors le pauvre était foulé aux pieds, considéré comme une chose, même aux yeux des représentants les plus graves de la pensée. Aujourd'hui où le monde va au rebours du sens commun, on dit au contraire : « Plus de maîtres ! Plus de patrons ! Plus de pauvres ! » Prenons garde à certaines doctrines mensongères qui sous un noble drapeau cachent des instincts destructeurs ; et encore moins, ne nous mettons pas au service d'une main ambitieuse, capable de nous mener à la ruine. Quand la Révolution aura passé, le pauvre sera le lendemain aussi malheureux que la veille. Il ne faut rien attendre d'une démocratie jalouse, inquiète, qui voudrait tout abaisser à son niveau ; pour l'union des diverses classes de la société la religion seule peut intervenir efficacement.

L'Eglise, sans doute, ne peut pas supprimer l'inégalité des conditions. Si la sève se modifie selon les arbres et si l'on n'a jamais vu deux arbres égaux dans le même sol ni même deux feuilles égales sur la même tige, Dieu a semé plus de variétés encore parmi les hommes. Il y a des corps vigoureux et des corps débiles, des esprits éveillés et des intelligences endormies. Vous ne pouvez pas assimiler l'homme habile, courageux, dévoué, à l'homme incapable et paresseux. La supériorité créée par le travail amène de force une supériorité de rang, de situation et de fortune. Toutefois, aux yeux de l'Eglise, des liens étroits unissent les hommes dans une même noblesse.

C'est pour eux d'abord une origine commune. Quel que soit notre sort, nous sommes tous frères en Dieu qui nous a créés, et en Jésus-Christ qui nous a rachetés. Ceux que l'insuffisance de leurs ressources oblige à se placer sous notre dépendance, partagent avec nous les prérogatives de la personne humaine et chrétienne.

[1] Réponse de M. le comte de Mun au discours de réception de M. Henri de Régnier à l'Académie française, le 18 janvier 1912.

A l'égalité d'origine, l'Eglise ajoute celle du mérite. Tous nous avons une vocation à remplir, et en remplissant le rôle, si humble soit-il, que Dieu nous a donné dans les choses de ce monde, nous nous honorons. Quand un soldat tombe sur le champ de bataille en défendant sa patrie, il a concouru à la victoire, sinon avec autant d'éclat, du moins avec autant de mérite que le général. On élèvera à l'un une statue, et l'autre aura seulement pour linceul quelques pelletées de terre : peu importe ; ils ont droit au même respect, à la même admiration.

Notre destinée, enfin, est pareille. L'ouvrier travaille, souffre, mais il a devant lui la glorieuse perspective d'un avenir éternel. Déjà sur la terre se réalise entre nous une égalité sublime, à la Table sainte où toutes les distinctions s'effacent et où le même Dieu se donne. « Transportez-vous un matin de Pâques à Notre-Dame de Paris, vous y verrez communier ensemble quatre ou cinq mille hommes appartenant à toutes les classes sociales, du premier au dernier degré. Et ces chrétiens venus des antipodes du rang et de la fortune, convives d'un même banquet, rompant un même pain, murmurant une même prière, palpitant d'une même espérance, forment dans cette rencontre inoubliable le plus beau spectacle de fraternité que le cœur humain puisse rêver [1]. » Il y aura surtout après la terre l'incomparable égalité du ciel où chacun recevra selon ses œuvres.

II

Cependant, si l'Eglise réhabilite la personne humaine, elle laisse subsister l'inégalité des conditions.

L'inégalité des conditions est un des graves problèmes qui tourmentent l'intelligence. Pourquoi des riches et des pauvres? Toute la misère d'un côté et tout le bonheur de l'autre ; d'un côté, les plaisirs de la vie facile, et de l'autre, le travail, les devoirs austères ; ici la pourpre, et là les haillons ! Pourquoi des hommes qui par le fait de leur naissance, de leur famille, se trouvent entourés des ressources du bien-être, tandis que d'autres passent leur vie dans la souffrance et la gêne ? Tel est le problème ; comment le résoudre ?

Deux solutions ont été données : la solution des sages selon le monde et la solution de l'Evangile.

Nous l'avons déjà remarqué, l'antiquité grecque et romaine partageait l'humanité en deux camps : les esclaves et les maîtres. Alors le plus grand nombre se trouvait écrasé sans pitié par le petit nombre ; ce n'était pas la paix, sinon celle d'un bras désarmé, tout chargé de liens et de fers, et qui se soulevait de temps à autre pour transformer la société en une arène sanglante. « Vous êtes pauvres ? Restez pauvres ! » avait dit le paganisme sous sa forme antique. Il dit aujourd'hui sous sa forme nouvelle et dans un sens opposé : « Vous êtes pauvres ? Enrichissez-vous ! Le bonheur est en rapport avec la fortune, prenez la fortune ! »

Cette théorie, on la répand dans des livres mis à la portée de toutes les bourses et de tous les esprits. Là-dessus, le peuple pris d'un sentiment amer et meurtri par l'effort, fatigué d'ailleurs de voir si rapprochés de sa misère des châteaux, des palais et de l'or, pousse ce cri : « Partageons ! » — Faites le partage si vous le voulez ; mais vous n'empêcherez pas qu'il y ait toujours des riches et des pauvres, « comme il y aura toujours des contrées fertiles et des landes arides. » La doctrine du partage est celle des meneurs. Tout ce que propose le socialisme, depuis le socialisme mitigé jusqu'au socialisme absolu, depuis Henri George jusqu'à Karl Marx et autres utopistes extravagants, constitue un défi à la réalité et au bon sens. Ces belles promesses ressemblent « à ces montagnes volcaniques dont la base est couverte de fleurs et de verdure, et le sommet de laves et de flammes. » Non : des mots qui sonnent un peu plus fort ne peuvent pas changer une situation, et le socialisme, sous couleur d'accroître la félicité des masses, ne saurait qu'en propager la misère.

Supprimer les inégalités sociales, ce que l'on nomme « les classes, » l'Eglise ne le prétend pas. Certaines fortunes héréditaires sont le produit d'une longue suite d'efforts et de plusieurs générations. Aussi bien, il suffit quelquefois d'une affaire bien conduite, d'un événement heureux, pour élever en un clin d'œil au faîte de la prospérité. Il y aura toujours des riches et il y aura toujours des pauvres. Chaque année, nous célébrons la fête de sainte Marie-Madeleine, prodiguant les parfums sur les pieds de Jésus. Or quand la pécheresse repentie eut fini, aux reproches que lui adressaient les Juifs de sa prodigalité, Notre-Seigneur se contenta de répondre : « Vous aurez toujours des pauvres ; mais, moi, vous ne m'aurez pas toujours. » (Jo., XII, 8). Il faut, bon gré mal gré, que les trois quarts et demi des gens se contentent d'une position inférieure, et jamais on ne pourra écarter devant nos pas toutes les épines de la route. L'inégalité des conditions est une loi de nature, un fait providentiel.

III

L'Eglise n'a pas été fondée pour résoudre les problèmes économiques, ce n'est pas proprement son rôle. Son rôle consiste à faire l'éducation morale des peuples et à les diriger vers leurs destinées éternelles. Toutefois, quel n'est pas l'appui de sa doctrine pour fournir une solution juste à la question sociale ! Elle prêche aux classes possédantes la justice et la charité : la justice, qui donne à l'ouvrier le salaire convenu dans les relations du travail, et la charité qui verse dans le sein du pauvre le superflu de la richesse. D'autre part, aux classes laborieuses elle enseigne l'épargne, la sobriété, la résignation, la prévoyance. Les salaires fussent-ils doublés, la misère n'en subsisterait pas moins. Mais avez-vous réussi à rendre le maître plus équitable, plus humain, et à rendre l'ouvrier plus sobre, plus économe, meilleur époux et meilleur père de famille, tout est gagné.

[1] P. Caussette, *Dieu et les malheurs de la France*, p. 412.

Sans vouloir chercher si de multiples douleurs ne se cachent pas dans ces maisons dorées auxquelles on porte envie, et sans vouloir chercher si la gêne de l'ouvrier n'est pas souvent le résultat d'un manque d'ordre et de conduite, — supposé les choses telles que vous les pensez, il faut encore le dire bien haut : la religion seule peut éloigner tout conflit, rapprocher même avec amour la richesse de la pauvreté, en mettant la vertu dans le cœur du pauvre et dans le cœur du riche, et en expliquant le sens et le prix du travail. « Revenez, leur dit-elle, au catéchisme et à ses enseignements, il est le livre des patrons et des ouvriers, des producteurs et des consommateurs. »

L'Eglise désire ardemment l'amélioration de la vie ouvrière. Messagère de la paix, à diverses reprises dans notre siècle, grâce à son intervention, que d'amertumes et de défiances se sont évanouies entre patrons et serviteurs ! Aujourd'hui même, dans les quelques cités du travail où l'Evangile inspire ouvriers et maîtres, ne voit-on pas régner la concorde, les bonnes mœurs et l'épargne ?

L'Eglise fait davantage : si une idée nouvelle de justice plus parfaite s'élève dans le monde, de suite elle lui manifeste sa sympathie, encourageant toutes les initiatives généreuses, associations d'intérêts, syndicats, coopératives, pourvu qu'elles restent dans les limites de l'équité. Adhérer, non pas à des organisations ouvrières telles que les Syndicats socialistes et la Confédération générale du travail, qui blasphèment la religion, portent atteinte au droit de propriété et prêchent la lutte des classes, du prolétaire contre le patron, du travail contre le capital ; mais se grouper dans des Syndicats catholiques, formés par catégories de professions similaires, et s'inspirant dans leurs idées et leurs revendications des enseignements de l'Evangile, c'est à quoi nous convie la sainte Eglise. Les diverses améliorations sociales réalisées dans notre siècle, et il n'est aucun esprit sensé qui n'en convienne, sont même une application des doctrines du catholicisme.

Mais pour un peuple qui souffre et qui peine, une augmentation de salaire, une diminution des heures de travail, une pension dérisoire, ce n'est pas assez. Il lui faut un supplément et d'un ordre plus élevé. Otez Dieu et la vie future, vous arrivez fatalement à la révolution sociale. Il n'y a qu'une solution possible, et elle se trouve dans ces paroles du Sermon sur la Montagne : « Heureux les pauvres, *Beati pauperes !* Heureux les miséricordieux, *Beati misericordes !...* parce qu'ils verront Dieu, *quoniam Deum videbunt.* »

S'il fut jamais une doctrine désespérante, c'est celle qui, réduisant notre nature à un pur assemblage d'éléments matériels, dit aux hommes, condamnés pour la plupart à de durs et continuels travaux, à l'indigence, aux privations de toute espèce : « Vous souffrez, c'est votre partage, et vous n'avez rien à attendre dans un autre monde. » Tout au contraire, l'immortalité personnelle avec l'assurance d'un bonheur sans fin : voilà ce que l'Eglise nous montre au terme de nos destinées. Dans le lot du pauvre qui peine, comme dans le lot du riche qui exerce la charité, l'Eglise jette la certitude d'un avenir éternel. Qu'importe que vous possédiez ou que vous ne possédiez pas ? « Les choses de la terre ont le destin de la fleur ; un rayon de soleil peut faire éclore une fortune, un souffle de tempête peut en renverser une autre. » Mais prenez patience : pour le riche comme pour le pauvre il existe un monde à venir où sera complètement réparé tout ce qui peut nous choquer dans le monde présent.

* * *

Le P. Félix, prêchant du haut de la chaire de Notre-Dame, résolvait déjà le problème social en ce sens ; et, chose remarquable ! les déductions religieuses de l'orateur arrivent au même résultat que les études expérimentales de M. Le Play. L'un et l'autre, et comme M. Bazin aussi dans *Le Blé qui lève,* invoquent le Décalogue comme la meilleure base de la société. Soyons-lui donc toujours fidèles. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXI

3e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

La Pentecôte nous a fait entrer dans la vie unitive, vie d'union avec Dieu, où l'âme s'oublie elle-même, dans ses élans d'amour, pour n'avoir plus d'autre pensée, plus d'autre volonté que la pensée, la volonté de Dieu. Mais elle demeure sur la terre, toutefois, et elle reste soumise aux tribulations de la terre, aux luttes de la chair contre l'esprit, aux découragements et aux défaillances.

La messe de ce 3e dimanche après la Pentecôte exprime *ces tristesses et ces plaintes* de l'âme qui souffre de ses combats et de son exil. Mais l'Eglise la relève aussitôt par la pensée de la bonté de Dieu, de *l'amour de Dieu pour le pécheur,* pensée exprimée dans l'Evangile. A la tristesse succède alors la confiance.

I

Il y a une ressemblance entre l'état actuel de notre âme et ses sentiments au début de l'Avent. C'est le commencement de deux grandes époques : l'une où l'âme va s'épurer par la prière et la pénitence, l'autre où elle jouit des biens spirituels qu'elle a acquis et de son union avec Dieu, mais demeure inquiète cependant sur la possession de ces grâces très douces. Saura-t-elle les garder ? Se maintiendra-t-elle dans l'amour de Dieu ?

C'est pourquoi sa prière aujourd'hui rappelle celle qu'elle faisait le premier dimanche de l'Avent : « Seigneur, jetez un regard sur moi et ayez pitié de moi. Car je suis seule et pauvre. Voyez comme je suis humiliée et accablée, et pardonnez-moi mes péchés. *Respice in me... Vide humilitatem meam et laborem meum.* »

Qui n'a connu ces états d'âme où l'on se sent seul, abandonné, sans forces et sans ressources ? On regarde le ciel et le ciel paraît fermé. Dieu se cache. Rien n'est pesant comme cette solitude de l'âme privée d'appui et de lumière. Elle regarde en elle-même et elle n'y voit que misère, que péché, humiliation et accablement. Sur la terre tout lui est pénible, tout la repousse. Alors elle implore le pardon de ses péchés et se tourne résolument vers Dieu : « Seigneur, dit-elle, je me suis élevée vers vous. Mon Dieu, j'ai confiance en vous. Je n'aurai pas à rougir. *Ad te, Domine, levavi animam meam.* »

II

L'Evangile vient confirmer cette légitime espérance.

Jésus était en Pérée, toujours épié, poursuivi par les Pharisiens et les Scribes qui cherchaient à le prendre dans ses paroles ou dans ses actions. Pour lui, il parlait au peuple, il l'enseignait, il lui adressait de ces mots de bonté qui lui étaient coutumiers, et tous accouraient, écoutaient, l'acclamaient.

1. Ceux qui venaient surtout, c'étaient « les publicains et les pécheurs. » Les publicains étaient des païens, des Romains ordinairement, occupés à lever les impôts. Le peuple ne les aimait pas, parce qu'ils étaient durs pour lui ; les Pharisiens les écartaient, parce qu'ils étaient des fonctionnaires de Rome et leur rappelaient que la Judée était devenue tributaire de l'étranger. Mais plusieurs avaient des âmes droites, consciencieuses, ceux par exemple qui venaient consulter Jean-Baptiste et à qui il disait : « N'exigez du peuple que ce qui est dû. » Beaucoup d'entre eux étaient accessibles aux sentiments de justice et d'humanité, et comme quelques-uns étaient cultivés et épris de vérité, comme S. Matthieu et Zachée, ils venaient avec la foule pour entendre le Maître dont la parole ouvrait tous les cœurs.

Il y avait aussi les pécheurs qui, touchés de la grâce, avaient honte de leurs péchés et se sentaient pressés de revenir à une vie honnête et pure. Mais ils se heurtaient à l'orgueil et à la dureté des Pharisiens. Ceux-ci affectaient des dehors intègres, ils visaient à l'irréprochabilité extérieure, ils faisaient de longues prières en public, lorsqu'ils se savaient observés ; en eux l'abord était austère et grave, mais l'intérieur était plein d'immondices, c'est pourquoi Jésus les comparait à des sépulcres blanchis. Surtout ils professaient un mépris profond pour ceux qui ne déguisaient point qu'ils étaient dans la mauvaise voie, ou qui, comme la femme adultère, avaient commis un péché public. Rejetés par les Pharisiens qui les écrasaient de leur dédain, ces pécheurs allaient à Jésus-Christ, qui ne les repoussait point, mais les accueillait, quand il reconnaissait en eux des âmes de bonne volonté. Il était compatissant pour la faiblesse humaine : n'était-ce point pour la soutenir, pour la relever, qu'il était venu ?

Comme les publicains et les pécheurs se pressaient autour de lui, les Scribes et les Pharisiens murmuraient en disant : « Il reçoit les pécheurs et mange avec eux. » Il avait en effet mangé chez Zachée, un chef de publicains, il s'était même invité chez lui. Il avait bien assisté aussi à des banquets chez des Pharisiens de la Pérée, mais il avait humilié leur orgueil en leur donnant des leçons de convenance, en les invitant à prendre les dernières places dans les festins ; et, ce qui se pardonne moins encore, il avait humilié leur esprit en leur montrant l'absurdité de leur conduite dans la stricte observation du sabbat : « Qui d'entre vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire aussitôt, même le jour du sabbat ? » « Et ils ne pouvaient lui répondre, » dit S. Luc (XIV, 5). Ils s'avouaient ainsi vaincus, devant la foule.

2. Dans toute sa conduite Jésus affirmait donc sa prédilection pour les pauvres, pour les petits, les pécheurs, et comme les Pharisiens s'en indignaient, il voulut les éclairer enfin et leur apprendre combien sont précieuses devant Dieu les âmes pécheresses.

« Quel est parmi vous, leur dit-il, l'homme qui ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert et ne court chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et quand il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules avec joie. Et venant à la maison, il appelle ses amis et ses voisins et il leur dit : — Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis perdue. »

Il aime à se comparer au bon pasteur qui connaît et qui aime ses brebis, parce qu'elles sont siennes, qu'il les a élevées et nourries. Il veille sur elles, il les compte, il les a toutes dans la mémoire du cœur. Tout à coup il s'aperçoit que l'une d'elles manque. Où est-elle ? Il est vivement inquiet et laisse les autres sous la garde de ses chiens, puis il la cherche dans le désert.

Chacun de ces détails est symbolique. Comme ils peignent et la douleur du bon Pasteur, et la détresse de la brebis ! Le bon Pasteur, c'est le Sauveur. Il s'empresse, il sait que l'âme qui s'est égarée est trop faible pour pouvoir revenir d'elle-même, trop découragée aussi et honteuse de ses fautes. L'âme en effet perd toute force quand elle s'éloigne de Dieu, elle n'a plus la grâce sanctifiante qui la fortifie et la soutienne. D'autre part, elle ne peut se déprendre de ses passions, des épines qui la retiennent et l'enserrent. Le bon Pasteur sait tout cela. Puisqu'elle ne peut ou ne veut pas revenir, il ira lui-même à sa recherche. O bonheur ! il la retrouve, mais dans quel état ! Blessée par les épines et tout en sang, fatiguée de la route parmi les aspérités du désert, elle n'a plus la force de marcher. La grâce fortifiante, la vie s'est retirée d'elle, elle est impuissante à fournir la course qui la ramène au troupeau.

Alors le bon Pasteur « la charge sur ses épaules avec joie. » Il ne songe pas à la châtier, à lui reprocher d'avoir été ainsi infidèle ; il est assez heureux qu'elle n'ait pas été la proie des chacals, et c'est

plein d'allégresse qu'il la met sur ses épaules et revient auprès des autres brebis en la caressant.

De là il se rend à la maison et son bonheur est si grand qu'il veut le faire partager à ses amis, à ses voisins. Il les appelle, il les réunit et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, j'ai retrouvé ma brebis perdue. »

« Ainsi, conclut le Sauveur, je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel sur un pécheur qui fait pénitence que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Joie immense, d'abord *pour le pécheur*.

Rentré au bercail, il se souvient des dangers qui ont failli le perdre. Que serait-il devenu sans la condescendance, le dévouement, la compatissance du bon Pasteur ? Dans le désert il serait mort d'inanition, ou il serait devenu la victime du démon qui rôde toujours en quête d'une proie à dévorer. Maintenant il est au bercail de l'Eglise où le bon Pasteur l'a rapporté sur ses épaules divines, il est purifié par la pénitence, il a la conscience déchargée, légère, il regarde au fond de son cœur et il voit Dieu qui lui sourit ; il est heureux.

Joie au ciel *parmi les anges*, car ils aiment les hommes, et, à l'image de Dieu, ils aiment les pécheurs. Ce pécheur converti leur ressemble maintenant : il est pur comme eux, il est appelé à occuper une place au ciel à côté d'eux ; il est devenu leur frère, et ils le chérissent comme un frère. Les âmes justes ne sont pas en danger, ils n'ont pas d'inquiétude sur elles, tandis que ce pécheur était perdu, et le voilà sauvé. A leur grande joie, ils ont retrouvé un frère.

Joie *pour Dieu*, pour Jésus-Christ, car il aime infiniment les âmes. C'est pour les sauver qu'il est venu sur la terre. Dans une vision célèbre il a montré à l'un de ses serviteurs qu'il désire tellement la conversion d'un seul pécheur, qu'il est prêt pour lui à se faire crucifier de nouveau et à mourir.

3. Cette parabole si tendre, si expressive, devait toucher la foule, plus sensible, plus accessible aux sentiments généreux ; mais les Pharisiens, dont l'esprit était si affiné, avaient des cœurs d'acier. Jésus, qui aime aussi leurs âmes et qui voudrait les ramener à Dieu, va se servir d'une autre parabole qui les frappera davantage, car il s'agit d'argent, et ils sont avares :

« Quelle est la femme, leur dit-il, qui ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne la cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et quand elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, disant : « Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. » Ainsi je vous le dis, il y aura de la joie devant les anges de Dieu pour un pécheur qui fait pénitence. »

La drachme était une petite pièce d'argent où était gravée l'effigie du souverain, de César. Jésus-Christ compare à une drachme notre âme, parce que celle-ci est faite à la ressemblance de Dieu, et porte en elle-même l'image divine. Gardons cette image bien pure, dans sa première splendeur. Le péché la souille et la ternit ; alors Dieu ne se reconnaît plus en elle, il éprouve pour elle une sorte d'horreur, jusqu'à ce que par le repentir elle ait recouvré toute sa beauté.

Cette femme possède dix drachmes, comme dix perles, dix vertus qui donnent à l'âme sa valeur et rehaussent sa grâce. Elle perd l'une d'elles, et vous la voyez aussitôt, inquiète, à la recherche de l'objet précieux qu'elle a égaré. En Orient les maisons sont basses, éclairées seulement par de petites ouvertures, c'est pourquoi elle allume sa lampe, elle explore sous les meubles et dans les coins, elle balaie partout, elle cherche partout. C'est ainsi que nous devons procéder à l'examen de notre conscience, pour rechercher non plus la drachme de valeur, mais nos péchés qui font perdre à notre âme la gloire de l'innocence. Allumons la lampe de notre conscience, apportons-y les lumières de l'Esprit-Saint que nous avons invoqué, cherchons dans les replis les plus cachés où d'ordinaire, par négligence, ou bien par crainte de voir des manquements qui nous sont chers, nous ne pénétrons pas. Nous nous complaisons à demeurer dans le doute ou l'ignorance, nous imaginant qu'il n'y a pas de péché quand on ne sait pas. Nous oublions qu'on ne doit jamais demeurer dans le doute, et que l'ignorance volontaire est coupable.

Enfin, à force de recherches, cette femme trouve sa drachme. L'Eglise retrouve l'âme perdue. Elle se réjouit avec ses amies et ses voisines, c'est-à-dire avec les saintes âmes qui prient pour la conversion des pécheurs, et avec les anges du ciel, les anges gardiens de ces âmes, les archanges et les séraphins qui voient s'étendre les conquêtes du Christ et qui déjà pensent à ce jour bienheureux où cette âme, convertie sincèrement, entrera triomphante au ciel.

C'est toujours l'idée de miséricorde qui règne dans cette parabole, avec l'allégresse du ciel et de la terre. Aussi la *Communion* résume-t-elle heureusement ces sentiments délicieux en chantant :

« Je vous le dis, *dico vobis*, il y a une grande joie chez les anges de Dieu quand un pécheur fait pénitence. »

XXXII

4e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le souci constant de l'Eglise est de nous rendre la confiance et de mettre un peu de joie dans nos âmes, parce que cette vie est désolée et triste.

Nous avons trouvé ce réconfort dans l'office de dimanche dernier qui nous a fait comprendre l'amour immense du Pasteur divin pour sa brebis qui s'égare. La parabole du Sauveur nous a rendu l'espérance, une espérance en quelque sorte rajeunie et enthousiaste. C'est pourquoi dans l'*Introït* d'aujourd'hui nous nous écrions : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre ? »

Ce psaume XXVI, *Dominus illuminatio mea*, revient souvent dans nos offices, parce que nous avons

toujours besoin de nous rassurer. Les épreuves nous assaillent, et, même quand elles sont légères, elles nous apparaissent lourdes, car l'imagination les grossit. Mais souvent elles sont vraiment accablantes. Sachons alors résister, réagir. Rien n'est plus dangereux que la tristesse, que cette maladie de notre temps qu'on appelle le pessimisme, maladie accrue encore par les événements terribles que nous avons subis. Elle nous constitue en réalité dans un état de blasphème habituel de la Providence ; nous vivons alors dans ce monde comme s'il était abandonné à une force aveugle, invincible, comme si nous étions réduits à nos seuls moyens pour diriger notre vie individuelle et la vie nationale; nous vivons, en un mot, comme si Dieu n'existait pas, qui dirige toutes choses « d'une manière souveraine et digne de lui. » C'est de l'athéisme pratique qui nous conduit au fatalisme et nous supprime toute force, tout courage, toute confiance.

Remercions l'Eglise qui nous relève, qui nous fait espérer en nous faisant réfléchir. Elle nous rappelle que Dieu est le Maître, et non les hommes, si puissants qu'ils soient. Nous sommes dans la nuit des événements, nous ne voyons rien ; le présent est sombre, rien ne nous révèle ce que sera l'avenir ; regardons au ciel : « Le Seigneur est notre lumière. » Nous vivons dans la terreur : « Il est notre salut. Qui pourrions-nous craindre ? *Quem timebo?* »

Sachons donc attendre et prier. Après quelque temps, regardez : ceux qui nous menaçaient, nous tourmentaient, et qui étaient si forts, leur puissance est brisée, ils gisent à terre, ils sont tombés, *et ceciderunt.*

Voilà ce que nous avons vu pour nos ennemis du dehors, pour les ennemis de notre âme aussi. Non, désormais mon cœur ne s'épouvantera plus, *non timebit cor meum.*

* * *

Les Apôtres aussi ont éprouvé ces craintes. Ils ont longtemps hésité à suivre Jésus-Christ. Simon Pierre était particulièrement perplexe pour mille raisons. L'Evangile d'aujourd'hui nous expose et ses *perplexités* et sa courageuse *décision.*

1. Une première fois Jésus l'avait vu. C'était André qui le lui avait amené. Et le Sauveur ayant regardé jusqu'au fond de l'âme, *intuitus,* celui qui serait le chef de son Eglise, lui avait dit : « Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre. » (Jo., I, 42).

Pierre était retourné à ses filets, songeur, remué profondément par cette parole impérative et douce qui l'avait subjugué. Quelque temps après, comme il pêchait dans le lac de Génésareth avec André, Jésus passa auprès d'eux et il leur dit : « Venez avec moi, *venite post me*, je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. » Jacques et Jean pêchaient aussi, à peu de distance : il les appela également. Pierre et André abandonnèrent leurs filets, Jacques et Jean dirent adieu à leur père, et tous suivirent Jésus. (Marc, I, 16-21).

C'étaient des âmes droites et dociles, telles que les voulait Jésus pour son œuvre. Il ne choisissait pas des puissants, des lettrés, des hommes éloquents : il entendait fonder son Eglise sur les bases les plus humbles, afin d'affirmer à la face des siècles que la fondation est divine. Il n'appelle pas des hommes comme Platon ou Cicéron, Platon qu'on nommait « le divin, » et Cicéron, l'orateur, le philosophe le plus prestigieux de Rome ; les hommes eussent imputé la grandeur de l'Eglise au génie humain, ils l'eussent regardée comme d'institution humaine, et l'œuvre divine eût disparu. Il appelle de pauvres pêcheurs, sans instruction et sans influence, afin qu'apparaisse seule la vertu divine.

Toutefois il les éprouve, il les étudie, il les élève, car le miracle ne doit pas être la loi permanente dans la vie de l'Eglise. Il les a choisis, mais il ne se les est pas encore attachés. D'ailleurs leur conviction n'est pas nettement affermie. Leur situation est pleine de mystères, ils ne savent pas quelle est la volonté précise du Maître et ils entrevoient mille difficultés. Tout en suivant Jésus, qui s'était établi à Capharnaüm, ils allaient pêcher pour subvenir à leurs besoins, car nous savons que Pierre était alors avec sa belle-mère dans cette cité. (Luc, IV, 38).

2. Or, un jour Jésus prêchait aux foules qui se précipitaient à sa suite pour entendre la parole de Dieu. Cet empressement des foules nous apprend avec quel zèle nous devons venir à l'église pour écouter l'enseignement chrétien. Celui qui prêche, qui catéchise, n'a pas sans doute la parole enflammée et attirante du Sauveur : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme, » disaient les Juifs, prévenus cependant contre lui. Mais c'est la même parole, la même doctrine divine.

Les auditeurs de Jésus s'approchent tout près de lui, le pressent, *irruerent.* Comment trouver un endroit d'où il puisse se faire entendre à tous ? Il regarde et aperçoit deux barques amarrées au rivage, pendant que les pêcheurs lavaient leurs filets. L'une de ces barques était celle de Simon Pierre. Jésus y monte et il demande qu'on s'éloigne un peu de terre. Assis sur cette chaire improvisée, en face de la multitude qui couvre le rivage, il parle, il enseigne.

Vous avez remarqué que Jésus a choisi la barque de Pierre pour parler à son vaste auditoire populaire. C'est que cette barque est le symbole de l'Eglise, qui instruit et enseigne. Personne ne peut être sauvé hors de l'Eglise, mais l'Eglise est là où est Pierre. Jésus a parlé d'abord dans cette barque, il y a donné ses douces exhortations, son enseignement infaillible ; mais quand il est remonté au ciel, c'est Pierre qui prend sa place, Pierre qu'il faut écouter, Pierre qui est infaillible. Ayons donc le plus grand respect pour toute parole, pour tout avis même, qui nous vient du Chef de l'Eglise, et apportons à les entendre notre assentiment joyeux.

Du fond de sa barque Pierre écoutait le discours du Maître. Nul doute qu'il ne songeât à l'appel qu'il avait entendu peu de temps auparavant. Il

réfléchissait à tout ce qui passait sous ses yeux, et dans son cœur qui aimait Jésus il se demandait ce qu'il devait faire. Jésus lui avait dit, ainsi qu'à ses compagnons : « Viens avec moi. » Où voulait-il les conduire ? Il se sentait bien prêt à faire tout ce que le Maître voudrait, mais de quoi était-il capable ? Et il se comparait en lui-même, lui chétif, ignorant, à Jésus si grand, si éloquent, si bon, qui exerçait sur les foules une autorité souveraine et qui se faisait aimer de tous. Qui était-il auprès de Jésus que le peuple célébrait et acclamait ?

3. Voilà que Jésus a cessé de parler, et la foule silencieuse écoute toujours. Il se tourne vers Simon et lui dit : « Va en plein lac et jetez vos filets. »

— Maître, répond Pierre, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris ; mais sur votre parole, je jetterai mes filets.

Son expérience de vieux pêcheur lui disait que la pêche serait mauvaise. Ils n'avaient rien pris pendant la nuit et rien n'était changé dans le vent, la température ni le lac. Un autre aurait pensé : « Le Maître est bien savant, mais il ne connaît pas comme nous les secrets de notre métier ! » Cette idée ne lui vient même pas à l'esprit, tant il est persuadé de la supériorité universelle de Jésus. Il se borne à faire remarquer l'inutilité de leurs efforts la nuit dernière, et aussitôt, « sur la parole du Maître, » il obéit.

A peine a-t-il jeté ses filets qu'ils se remplissent de poissons tellement que, quand il les retire, ils se rompent par endroits, et qu'il est obligé d'appeler ses compagnons Jacques et Jean qui étaient dans une autre barque. Ils accourent et les deux nacelles sont remplies des poissons capturés.

C'est que la nuit Pierre avait travaillé seul, et que maintenant il travaille avec Jésus, sous ses ordres. Il en est ainsi de nos efforts purement humains. Nous travaillons avec énergie, mais surtout nous avons une grande confiance en nous, et nous prétendons aboutir seuls au but, conduire notre vie à notre gré, sans le secours d'en haut, sans les préceptes et malgré les avertissements de l'Eglise, nous faire notre religion à nous, parce que, dans notre orgueil, nous voulons nous passer de tout le monde. Nous croyons que nos lumières nous suffisent. Nous oublions la leçon de cet Evangile, nous oublions cette grande parole du Sauveur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Il ne dit pas, fait observer S. Augustin : « Sans moi, vous ne pouvez faire que peu de chose, » mais : « vous ne pouvez *rien* faire, » rien sans mon appui, rien sans ma lumière, rien sans ma grâce. Avant tout, il nous faut donc beaucoup prier, pour obtenir cette grâce nécessaire.

A la vue de ce miracle, Simon Pierre est confondu, et de plus en plus il est envahi par ses doutes, ses perplexités. Il conçoit de lui-même, de son propre mérite, l'idée la plus basse, la plus désavantageuse. Qui est-il pour devenir le compagnon de Jésus, pour vivre ainsi dans le miracle éblouissant, parmi ces réalités qui l'écrasent ? Alors il se jette aux pieds de Jésus et lui dit d'une voix tremblante :

— Eloignez-vous de moi, car je suis un homme pécheur, Seigneur !

Tous était pleins de stupeur, *stupor circumdederat eum et omnes qui cum illo erant*. Jacques et Jean était saisis de crainte, d'inquiétude, d'étonnement et d'amour ; tous les nobles sentiments d'humilité, de joie, de reconnaissance remplissaient ces âmes simples et droites. Mais Jésus qui lit dans le fond des cœurs juge que ces beaux sentiments éclatent plus sincères, plus admirables encore dans l'âme de Pierre ; aussi c'est à lui qu'il s'adresse, à lui seul, parce que son humilité le constitue devant Dieu supérieur à tous ses compagnons, et il lui dit :

— Sois sans crainte, désormais tu seras pêcheur d'hommes.

4. Ces paroles prononcées avec autorité, mais avec amour, le relèvent. Elles sont pour lui une lumière, à la clarté de laquelle il voit son devoir, la volonté de Dieu exprimée par cet ordre qui lui laisse pourtant toute sa liberté. Il cesse de craindre, ses doutes s'évanouissent. Ni lui ni ses compagnons ne répondent, mais ils ramènent leurs barques à terre, abandonnent tout et suivent Jésus, *relictis omnibus*. Sans doute Pierre abandonne peu de chose, sa barque qui peut-être même ne lui appartenait pas, ses rames, ses agrès, ses filets ; mais ce peu lui était précieux, c'était son gagne-pain, c'était tout son avoir. Et il suit Jésus, sans se demander où Jésus le conduit.

Tous les jours Jésus-Christ nous parle, nous avertit, nous instruit par la bouche de son Eglise, par les grâces actuelles qui nous réveillent de notre torpeur spirituelle. C'est une réflexion que nous entendons, un ami qui nous dit un mot révélateur, une impression qui nous pénétre l'âme ; c'est notre conscience qui nous montre la voie à suivre et se fait impérative. C'est toujours Dieu qui nous parle. Obéissons avec la foi, la générosité des Apôtres.

Il est un moment dans la vie où la voix divine se fait plus pressante, plus précise : c'est dans la jeunesse, quand il s'agit de prendre une orientation définitive, une décision qui engage. L'avenir se dresse devant nous avec ses terreurs, ses obscurités, ses incertitudes. Comme Pierre, nous sommes effrayés ; la responsabilité nous épouvante et nous disons : « Seigneur, éloignez-vous de moi, je ne suis qu'un pauvre pécheur. Je ne saurais pas accomplir la tâche que vous m'imposez ! » Surtout quand Dieu nous veut à son service, soit pour monter à l'autel et parler aux âmes, soit pour le prier dans la solitude du cloître ou le servir dans la personne de ses pauvres, nos perplexités deviennent poignantes, le sentiment de notre faiblesse nous accable. Mais écoutons sa voix qui insiste, et obéissons. Un jour nous recueillerons les fruits de notre obéissance et de nos sacrifices. Nous quitterons peu de chose, mais nous quitterons tout, et pour nos yeux encore fascinés par le monde, c'est beaucoup. Il nous faudra une grande énergie, et notre cœur plus d'une fois sera broyé.

Mais ce n'est pas en nous que nous plaçons notre

confiance. La *Communion* nous rappelle que nous devons la placer en Dieu seul : « Le Seigneur est ma fermeté, et mon refuge, et mon libérateur. Il est mon Dieu et mon secours, *Deus meus adjutor meus.* »

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXIII

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE EST LE MÉMORIAL DU SACRIFICE DE LA CROIX

Nous avons considéré jusqu'ici l'Eucharistie comme *sacrement,* et nous avons pu nous convaincre qu'elle est vraiment une admirable extension de l'Incarnation. En effet, dans son sacrement d'amour, Jésus renouvelle les mystères de sa sainte Enfance, de sa fuite en Egypte et de sa vie cachée à Nazareth. Du fond des tabernacles où il a établi sa demeure, il continue d'une manière secrète, invisible, l'apostolat qu'il exerça pendant les trois années de sa vie publique. L'Eucharistie, c'est donc Jésus en personne continuant de faire du bien aux âmes qu'il a rachetées et qu'il voudrait sauver.

Maintenant nous allons étudier l'Eucharistie comme *sacrifice,* et nous n'aurons pas de peine à nous persuader qu'à ce titre elle est également une extension du grand mystère de la Rédemption. Aujourd'hui nous verrons que la sainte Messe est vraiment le mémorial de la Passion du Sauveur, et de plus qu'elle est un vrai sacrifice.

* * *

Au commencement de ces entretiens, en parlant de l'institution de la sainte Eucharistie, nous avons cité les paroles de l'Evangile ; ici nous empruntons ce que S. Paul a écrit aux Corinthiens d'après une révélation directe du Seigneur.

Dans la nuit même où il fut livré, le Seigneur Jésus prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Et pareillement, après le souper, il prit le calice, disant : « Ce calice est le nouveau testament dans mon sang ; faites ceci, toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » (I Cor., XI, 23-26).

Méditons mot par mot ces paroles de l'Apôtre, elles nous feront connaître l'amour de notre divin Maître.

« *Dans la nuit même où il fut livré.* » C'est à l'heure où Judas s'apprête à le livrer aux Juifs que Jésus se livre aux hommes dans la sainte Eucharistie. Le traître le vend, Lui se donne.

En cette nuit de trahison, « *Jésus prit du pain, et après avoir rendu grâces...* » Avant de le consacrer, il rend grâces à Dieu son Père, de ce qu'au moment où il va mourir pour les hommes, il est d'accord avec Lui et l'Esprit-Saint pour rester au milieu d'eux jusqu'à la fin des siècles. Par le moyen de l'Eucharistie, il conservera non seulement le souvenir, l'image, mais la réalité vivante de son Incarnation sur la terre et de sa Rédemption sur la Croix ! Quelle tendresse dans cette action de grâces du Cœur de Jésus ! Il bénit son Père, il le remercie à la seule pensée de ne pas quitter ceux qu'il va racheter.

Aussi, il se hâte d'accomplir ce mystère. Il rompt le pain, *fregit,* voulant nous dire qu'il est prêt à se donner à tous ; voulant nous indiquer que ce n'est pas dans sa gloire qu'il reste parmi nous, mais dans son état d'immolation, et que le corps dont il va à jamais nourrir les âmes, est un corps rompu, meurtri et brisé, un corps « *livré pour nous.* »

« *Prenez et mangez.* » Prenez-le donc, âme chrétienne, adorez-le ; mais ce n'est point assez : mangez-le. Etre près de nous, être à nous ne suffit pas à Jésus ; il veut être en nous et ne faire plus qu'un avec nous !

Pour que ce grand bienfait ne vienne pas à manquer aux générations futures, il crée sans tarder le sacerdoce catholique auquel il confère le pouvoir divin de le perpétuer ici-bas : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » — « Qu'est-ce à dire, écrit l'abbé Buathier, sinon que le sacrifice eucharistique devra être un mémorial ? Et quelle impatience de le proclamer ! Il n'attend pas la consécration du vin ; plus tard il réitèrera ce pouvoir avec cet ordre, mais il le donne dès maintenant, tant il brûle du désir de ne pas nous abandonner !

« Puis, pour que le sacrifice soit complet, pour que Jésus apparaisse bien sous cette figure de mort qui devait être la sanglante réalité du lendemain, bien qu'il soit déjà tout entier sous l'espèce du pain, il prend le calice, — non pas la coupe en usage à pareil jour chez les Juifs et qu'il avait fait circuler au commencement de la cène pascale, — mais un calice particulier, *postquam cœnavit,* est-il dit : « Ceci est le Nouveau Testament dans mon sang. » C'est le signe, plus que cela, c'est l'instrument authentique de la nouvelle alliance scellée du sang de la Victime.

« Et de nouveau, il confère le pouvoir et adresse l'invitation de tout à l'heure : « Chaque fois que vous boirez ce calice, faites-le en mémoire de moi. » Car, continue-t-il en unissant les deux espèces dans un même sacrifice, « toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » « Quoi de plus clair ? quoi de plus formel ? Désormais, et tant que ce monde durera, nulle messe ne pourra être célébrée, nulle communion ne pourra être faite sans que du même coup soit annoncée la mort du Seigneur, sans que soit rappelée son immolation sanglante [1]. »

Aussi l'Eglise a-t-elle soin de mettre sur les lèvres de ses prêtres ce commandement du divin Maître, et de le faire suivre d'un acte d'adhésion. « Toutes les fois que vous ferez ce que je viens de faire, faites-le en mémoire de moi » : ainsi se terminent les paroles de la consécration. Peu après, le prêtre

[1] *Le Sacrifice,* p. 108-110.

ajoute : « Oui, Seigneur, nous nous souvenons, nous vos serviteurs, et tout votre peuple sanctifié, nous nous souvenons de vous et surtout de votre bienheureuse Passion, *tam beatæ Passionis,* » bienheureuse pour nous alors qu'elle a été si douloureuse pour vous.

* * *

La sainte messe est non seulement un mémorial de la Passion du Sauveur, elle est de plus un vrai sacrifice.

Le Concile de Trente, en parlant de la sainte messe, dit qu'elle est un sacrifice véritable et un sacrifice proprement dit [1]. La messe n'est donc pas simplement une cérémonie commémorative, ni une prière plus solennelle que les autres ; elle est plus que cela, elle est une vraie immolation de Jésus sur nos autels.

Ame chrétienne, ne perdez jamais de vue que la messe se rapporte étroitement à la Passion du Sauveur, et l'autel à la croix. Le sacrifice du Calvaire et le saint sacrifice de la messe sont en union inséparable. C'est la doctrine expresse de l'Eglise catholique, qui enseigne que le saint sacrifice de la messe n'a été institué « qu'afin de représenter celui qui a été une fois accompli sur la croix, d'en perpétuer la mémoire jusqu'à la fin des siècles, et de nous en appliquer la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours [2]. » Le saint sacrifice de la messe est substantiellement le même que celui de la croix ; dans l'un et l'autre cas, c'est le même prêtre et la même victime. Il n'y a de différence, dit le Concile de Trente, que dans la manière dont se fait l'offrande. « Cette différence consiste en ce que Jésus-Christ s'est offert lui-même sur la croix d'une manière sanglante, comme une victime mortelle, au lieu que sans cesser d'être immortel, il s'offre dans l'Eucharistie d'une manière non sanglante, sous les espèces du pain et du vin [3]. »

L'immolation du Calvaire est mystiquement représentée sur l'autel par la consécration distincte du pain et du vin et par la séparation des deux espèces. Jésus est présent sur l'autel non pas vivant et glorieux, mais comme une victime immolée et anéantie. Ecoutons ce qu'en dit le cardinal de Lugo :

« Bien que, par la consécration, le Christ ne soit pas détruit substantiellement, il l'est cependant d'une certaine manière, en ce sens qu'il est réduit à un état inférieur, à un état qui le rend à la fois incapable d'user de son corps comme en usent les hommes et apte à servir de nourriture. Humainement parlant, il est donc là comme si en réalité il fût devenu un vrai pain, comme s'il se fût changé en aliment. Et ce changement suffit à constituer un sacrifice véritable ; car être homme et devenir comestible, le devenir à tel point qu'on ne puisse servir à aucun autre usage que celui d'aliment, c'est un changement plus considérable que les modifications ordinaires réclamées par le sentiment commun pour l'essence d'un sacrifice. Aussi S. Grégoire de Nysse déclare-t-il qu'au Cénacle, lorsque Notre-Seigneur se donna lui-même en nourriture à ses apôtres, il y eut un véritable sacrifice offert ; car le corps de la victime étant impropre à être mangé tant qu'il est vivant, le réduire à l'état d'aliment, c'était en quelque sorte lui donner la mort, non pas physiquement sans doute, mais moralement [1]. »

Jésus-Christ est donc réellement immolé à la sainte messe par cela seul qu'il se fait sacrement et qu'il accepte le mode, les conditions et les conséquences de l'existence sacramentelle. Etre réduit à la forme de pain et de vin, constitue pour le Christ glorieux un tel anéantissement qu'il suffit pour prouver la vérité du sacrifice eucharistique.

Ame chrétienne, voilà dans quel abîme d'humiliation les paroles de la consécration placent Jésus-Christ sur l'autel. Si vous vous rappelez que le saint sacrifice de la messe est non seulement un mémorial de sa Passion, mais qu'il est encore le renouvellement, d'une manière non sanglante, du sacrifice de la croix, chaque autel sera pour vous comme un nouveau Calvaire sur lequel est planté l'étendard de la Croix, et vous serez excitée à dire avec un pieux auteur : « Ah ! mon aimable Jésus, je voudrais vous adresser une demande. Dites-moi, doux Seigneur, quelle utilité il y a dans la sainte messe ? Est-il nécessaire que tous les jours on renouvelle votre mort ? N'avez-vous pas assez fait pour le monde au jour du grand Vendredi Saint ? Y aurait-il mille mondes, vous auriez satisfait pour eux tous en ce jour. » Et Jésus-Christ répond : « Je l'ai fait par suite de mon grand amour. C'est lui qui m'a inspiré ce moyen délicieux de rester près des hommes. Leur faiblesse est telle que tous les jours ils en ont besoin, selon les paroles de S. Thomas : Tous les fruits mérités par le Fils de Dieu le jour de sa mort, se trouvent tous les jours dans chaque messe, et cette grâce est reçue par tout homme juste qui reçoit dignement le corps précieux du Seigneur. — Tout homme doit se porter avec une avidité intérieure à toutes les messes ; nous devons désirer avec ardeur ce saint sacrement et y unir tous ceux à qui nous pouvons penser avec affection, qu'ils soient morts ou vivants. Non seulement nous avons part aux messes que nous entendons, mais à toutes celles qui se célèbrent dans l'univers entier [2]. »

PRIÈRE

O Jésus, je vous remercie de vous être offert à la justice de votre Père céleste pour racheter le monde, et je vous rends grâces de la bonté infinie avec laquelle vous avez sacrifié votre vie pour moi sur la Croix ! O Dieu, n'était-ce pas assez d'une seule effusion de votre sang précieux ? Fallait-il renouveler sans cesse sur nos autels le sacrifice du Calvaire ?... O Jésus, perpétuellement immolé, j'ai deux prières à vous adresser et je vous supplie de les exaucer. Donnez à tous vos prêtres la grâce de comprendre la grandeur et l'excellence du saint sacrifice de nos autels. Donnez aux fidèles qui y assistent une grande foi aux mérites infinis de ce divin

[1] Si quis dixerit in Missa non offerri verum et proprium sacrificium, anathema sit. (Sess. XXII, c. 1).
[2] Concil. Trid., Ses. XXII, cap. 1.
[3] *Ibid.*, cap. 2.

[1] *De Euchar.*, Disput. XIX, sect. V.
[2] Tauler.

sacrifice. Que ne puis-je, ô mon doux Sauveur, ramener auprès de vos autels où vous vous immolez chaque jour, tant de chrétiens qui ne daignent pas même entendre la messe le dimanche !... O Marie qui avez offert au Père Eternel le sang précieux de votre divin Fils pendant qu'il était attaché à la Croix, obtenez-moi la grâce de profiter, pour mon salut, de ce même sang divin chaque fois que j'assiste à la sainte messe ! Ainsi soit-il.

XXIV

PAR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE NOUS RECONNAISSONS AVEC JÉSUS-CHRIST ET PAR LUI LE SOUVERAIN DOMAINE DE DIEU SUR TOUTES LES CRÉATURES

Avant sa chute, l'homme n'avait que deux sortes de devoirs à remplir envers Dieu. Il devait l'adorer comme l'Etre souverain, infini et éternel, duquel tout dépend et auquel tout doit être soumis. Il devait le remercier du bienfait de la création, de sa conservation, ainsi que de toutes les autres faveurs dont il avait été comblé. L'*adoration* et l'*action de grâces* auraient dû être notre unique occupation, si notre premier père eût conservé l'innocence dans laquelle il avait été créé. Car alors, dit S. Augustin, les hommes étant purs et sans souillure du péché se seraient offerts à Dieu comme des hosties saintes et sans tache.

Mais, hélas ! depuis la révolte de nos premiers parents, deux nouvelles obligations sont venues se joindre à celles dont nous venons de parler : il faut apaiser la justice de Dieu irritée par nos péchés ; il faut demander les secours qui nous sont nécessaires pour observer la loi de Dieu et nous sauver.

Or, c'est précisément pour faciliter aux hommes l'accomplissement de ces quatre devoirs que Jésus-Christ a établi le saint sacrifice de la messe, et c'est aussi à ces mêmes intentions que la sainte Eglise offre le sacrifice de nos autels. Ces différentes fins sont de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, de le remercier de ses bienfaits, d'obtenir la rémission de nos péchés, et enfin de solliciter les grâces qui nous sont nécessaires. Dans cet entretien il ne sera question que de la première.

Au milieu du Paradis terrestre se trouvait l'arbre de vie ; ses fruits devaient donner à l'homme une jeunesse et une force inaltérables. C'était la figure du véritable arbre de vie qui s'élève au milieu de l'Eglise catholique. C'est d'abord la croix de Jésus-Christ ; c'est aussi le saint sacrifice de la messe, qui donne à tous ceux qui le désirent la vie céleste et impérissable. Cet arbre de vie, planté par Jésus-Christ dans le jardin de son Eglise, porte sa tête jusque dans le ciel et étend ses rameaux bienfaisants sur toute la terre. C'est du saint sacrifice de la messe que découle la rosée céleste des grâces qui se répandent dans les âmes. C'est de nos autels où s'immole la sainte Victime, que monte sans cesse vers Dieu l'encens de l'adoration. « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* » Ce cantique des anges, entendu pour la première fois à la naissance de Jésus-Christ dans les campagnes de Bethléem, continue à retentir à travers les siècles, et trouve son accomplissement le plus éclatant dans la sainte messe, qui est d'abord un sacrifice d'adoration.

N'oublions pas que Dieu a tout fait pour lui-même et qu'il a tout créé pour sa gloire. Aussi la fin de tous les êtres est-elle de glorifier Dieu et de lui offrir l'hommage de leur adoration. Les créatures qui refusent de le glorifier par leur amour et leur soumission le privent, autant qu'il est en elles, de l'honneur auquel il a droit. Tel est le crime des anges rebelles et des hommes pécheurs. Sans l'Incarnation du Verbe, Dieu n'aurait pu tirer de ces infidèles d'autre gloire que celle d'une juste vengeance. Car, quoi qu'elle fasse, la créature doit reconnaître le souverain domaine de Dieu sur elle : si elle obéit, Dieu est glorifié par cette obéissance ; si elle se révolte, Dieu est glorifié par le châtiment de la rébellion. Dans l'un et l'autre cas il apparaît également comme le Maître souverain, le Maître universel que la créature, bon gré mal gré, confessera éternellement.

Heureusement que le Fils de Dieu s'est fait homme pour réparer l'injure que le péché fait à Dieu et satisfaire à la justice divine. Cet acte d'adoration réparatrice, Jésus l'a commencé au moment de son Incarnation pour le continuer jusqu'à sa mort sur la croix. Et pour nous fournir le moyen de rendre à Dieu le culte d'adoration que nous lui devons, il a établi le saint sacrifice de la messe, qui est de sa nature un sacrifice d'adoration ; en d'autres termes, la reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures.

En effet, plus le sacrifice est parfait, plus grand est l'honneur que Dieu en retire. La sainte messe étant un sacrifice d'une valeur infinie, contient donc un acte d'adoration digne de Dieu. Sur l'autel, ce n'est pas un homme qui s'offre, ni un ange qui est offert ; c'est le Fils de Dieu fait homme, en tout égal à son Père. La majesté de Dieu d'une part, la dépendance de toutes les créatures d'autre part, pouvaient-elles être mieux reconnues que par l'anéantissement et l'immolation du corps du Fils de Dieu, caché sous les espèces du pain et du vin ?

De plus, la sainte messe est la représentation du sacrifice de la Croix. L'honneur que Dieu le Père a reçu sur le Calvaire, lui est rendu de nouveau par l'immolation non sanglante de son divin Fils. Pour le glorifier il descendit dans le dernier degré de l'abaissement. La vie de Jésus toute entière se passa dans une perpétuelle adoration de Dieu son Père. A la sainte messe il lui offre de nouveau tous les travaux, les prières, les peines de sa vie humiliée, de sa douloureuse passion et de sa mort. Or, comment le Père céleste ne les accepterait-il pas comme un sacrifice d'adoration qui l'honore et le glorifie d'une manière infinie ?

En outre, le saint sacrifice de la messe met à la disposition de l'Eglise et des fidèles tout ce qu'il faut pour qu'ils soient en état d'honorer Dieu parfaitement et de l'adorer en esprit et en vérité. Le

saint sacrifice de la messe est la propriété de l'Eglise, elle l'offre par les mains du prêtre pour rendre à Dieu au nom de tous ses enfants le culte qui lui est dû. Jamais nous ne remercierons assez Notre-Seigneur de nous avoir donné le moyen de rendre à Dieu un culte d'adoration infiniment parfaite et égale à sa grandeur. « Supposez, dit le P. Martin de Cochem, qu'on organise une procession en l'honneur de la Sainte Trinité. La T. S. Vierge marche en tête, suivie des neuf chœurs des anges et des troupes innombrables des saints et des bienheureux ; Dieu en serait certainement honoré. Mais supposez qu'en même temps l'Eglise militante envoie un seul prêtre pour terminer cette auguste procession par le saint sacrifice de la messe. En vérité, ce pauvre prêtre, par l'unique messe qu'il célèbrerait, rendrait à Dieu un hommage infiniment plus grand que celui qui résulterait d'une si touchante procession céleste [1]. »

N'oublions pas que par l'offrande du saint sacrifice de la messe nous présentons à la Majesté divine un hommage d'une égalité parfaite avec son souverain domaine. La seule pensée de pouvoir adorer Dieu comme il le demande et comme il le mérite, devrait nous transporter de joie. Le Bienh. Henri Suso exprimait en ces termes le besoin qu'il avait d'adorer Dieu et de le louer : « Hélas ! ô mon Dieu, qui donnera à mon cœur, avant ma mort, de satisfaire pleinement son désir de vous adorer et de vous louer ? Qui me donnera d'honorer dignement pendant ma vie ce Seigneur que mon âme aime tant ? Ah ! très doux Seigneur, si je ne suis pas digne de vous louer, du moins mon âme désire ardemment que le ciel vous loue, lorsque sa ravissante beauté resplendit de l'éclat du soleil et de la multitude innombrable des étoiles brillantes ; je désire que les prairies vous louent, lorsque, dans les splendeurs de l'été, elles déploient leurs parures de fleurs variées. Ah ! soyez loué par toutes les pensées pieuses et les désirs ardents qu'un cœur pur et aimant put jamais concevoir de vous, lorsqu'il était entouré de la chaleur vivifiante de votre Esprit illuminateur ! »

La sainte Eglise nous invite également à la reconnaissance lorsqu'elle chante dans un religieux enthousiasme ces paroles dues à la plume du Docteur angélique : « Louez votre Sauveur, ô Sion, louez votre Chef et votre Pasteur dans vos hymnes et dans vos cantiques ! Publiez sa gloire autant que vous le pouvez ; car il est au-dessus de toute louange, et jamais vous ne pourrez le louer assez. L'objet particulier de notre louange est aujourd'hui le Pain vivant qui donne la vie. Que notre louange soit sans bornes, qu'elle soit éclatante ; que les accents de nos cœurs soient doux et magnifiques [2]. »

Dans ces paroles de la sainte liturgie que nous venons de citer, il est question de l'Eucharistie comme sacrement et comme sacrifice. Il est peut-être utile de rappeler qu'elle est un sacrifice avant d'être un sacrement, puisque le sacrement n'est produit que par le sacrifice dont elle est le fruit immédiat.

Les âmes vraiment chrétiennes ne se contentent pas de remercier Notre-Seigneur d'avoir institué le saint sacrifice de la messe par lequel, en union avec la sainte Victime, elles peuvent adorer Dieu et reconnaître son souverain domaine ; mais, à la pensée de l'oubli, du mépris que le monde fait de Dieu, en lui refusant l'hommage de l'adoration, elles sont puissamment excitées à réparer ces offenses en assistant à la sainte messe en esprit de réparation pour tant de chrétiens qui manquent au grand devoir d'adorer Dieu.

S. Louis, roi de France, persuadé que la sainte messe est le grand moyen d'adorer Dieu comme il le demande et comme il le mérite, s'efforçait d'y assister tous les jours. Ayant appris que quelques-uns de ses courtisans le blâmaient de donner à l'audition de la messe un temps qu'il eût été nécessaire de consacrer, selon eux, aux affaires de son royaume, il se contenta d'y opposer cette réponse : « Voyez jusqu'où va la sollicitude de ces messieurs ! Assurément, si je passais le double de ce temps-là à la chasse ou au jeu, aucun d'eux ne ferait entendre la moindre parole de blâme. »

Combien de personnes qui se disent chrétiennes, mériteraient la même réponse, à propos de leurs critiques à l'égard des pieux fidèles qui assistent chaque jour à la sainte messe !

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit à la Samaritaine : « Dieu est esprit et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et en vérité » (Jo., IV, 24), faites-moi la grâce de comprendre et de remplir fidèlement ce grand devoir de l'adoration. Divin Sauveur, vous m'avez donné l'exemple dès le premier instant de votre Incarnation, et toute votre vie n'a été qu'une continuelle adoration de votre Père céleste ; en mourant sur la Croix vous l'avez adoré d'une manière infinie, et sur nos autels vous ne cessez de lui rendre l'honneur et les hommages qu'il mérite.

O Jésus, dans mon impuissance à rendre à Dieu ce premier devoir de l'adoration, je veux unir mes humbles adorations aux vôtres, surtout lorsque j'entendrai la sainte messe. En le faisant, je pourrai me rendre ce témoignage que j'adore votre Père céleste en esprit et en vérité, puisque je l'adorerai par Vous, avec Vous et en Vous. *Per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso !* Ainsi soit-il.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1922 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas, l'*Ami du Clergé* n'ayant point paru pendant la guerre. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Prix de chaque année, en fascicules : jusqu'à 1913 inclus, et 1920, 8 fr. ; 1914-1919, 14 fr. ; 1921 et 1922, 10 fr. Le port est en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 maii 1923.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

[1] *La Sainte Messe*, p. 127.
[2] Prose *Lauda Sion*.

Ami du Clergé du 7-14 juin 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dogmatiques sur la dévotion au Sacré-Cœur. — VI. Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, 273. — VII. Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, 275.

Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Un Saint de l'ancienne et de la nouvelle Loi, 277.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXIV. *Pour la fête de S. Pierre et S. Paul :* L'infaillibilité pontificale, 281.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXIII. 5e Dimanche après la Pentecôte, 283.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXV. Par le saint sacrifice de la messe, nous remercions Dieu, avec Jésus-Christ et par lui, de tous ses bienfaits, 285. — XXVI. Par le saint sacrifice de la messe, nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés, 287.

INSTRUCTIONS DOGMATIQUES SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

VI

LE SACRÉ-CŒUR ET L'EUCHARISTIE

Mes frères,

L'Eglise, se conformant au désir exprimé par Notre-Seigneur lui-même à sainte Marguerite-Marie, a fixé la fête du Sacré-Cœur au lendemain du jour octave de la fête du St-Sacrement. Cette juxtaposition des deux fêtes semble exigée par la nature même des choses. Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie sont intimement unis. Comment comprendre le don du corps sacré du Sauveur, si l'on ignore son amour pour nous ? Et dès l'instant qu'on a scruté les profondeurs infinies de l'amour du Cœur de Jésus, on ne s'étonne plus du miracle permanent de la sainte Cène.

Si les harmonies du Sacré-Cœur et du Crucifix sont admirables, il faut avouer que les harmonies du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie les surpassent encore. Que nous considérions l'objet matériel ou l'objet formel de la dévotion au Cœur de Jésus, j'entends le cœur humain du Christ et l'amour que ce cœur symbolise ; que nous nous arrêtions aux deux fins de cette sublime dévotion, fin de l'amour et fin de la réparation, nous apercevons sans peine que l'Eucharistie ne se comprend pas parfaitement sans le Sacré-Cœur. En méditant une vérité si suave et si féconde pour notre piété, nous nous convaincrons une fois de plus des relations étroites qui relient le Sacré-Cœur et l'Eucharistie dans le culte catholique et autorisent la dévotion plus spéciale au Cœur eucharistique de Jésus ; et nous y trouverons le moyen pratique de rendre moins imparfaite et plus fructueuse la réception fréquente de la sainte Eucharistie.

I

1. Je dis tout d'abord que la dévotion au Sacré-Cœur, considérée dans son objet matériel, — j'entends le cœur charnel et humain de Jésus, — nous conduit à mieux connaître, à mieux goûter l'Eucharistie.

Dans le culte du Sacré-Cœur, j'adore le cœur de mon Sauveur, ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui, malgré mes ingratitudes et mes fautes, continue de tant m'aimer. Comme l'apôtre bien-aimé à la dernière Cène, je voudrais, aux heures de recueillement, reposer ma tête sur la poitrine sacrée où bat ce cœur. Or, où le trouverai-je plus près de moi, le cœur de mon Dieu, sinon dans le tabernacle, où, sous les apparences de l'hostie, j'adore le corps même du Rédempteur et, uni à ce corps dont il fait partie intégrante, son cœur vivant et toujours aimant ? Car, ne l'oublions pas, m. f., le Cœur de Jésus est dans le tabernacle, non plus seulement dans la représentation morte d'une image peinte ou sculptée, mais dans sa réalité vivante ; il est là, comme le cœur d'un père, d'un ami, d'un frère ; il est là, dans sa fonction d'aimer et faisant uniquement œuvre d'amour.

Mais ce n'est pas seulement vers l'autel et près du tabernacle que le culte du Sacré-Cœur me conduit. Il m'amène jusqu'à la Table sainte, où je reçois mon Dieu dans la communion. J'enviais tout à l'heure le sort du disciple bien-aimé qui reposa sa tête sur votre cœur, ô Jésus ! Mais en communiant, je vais avoir ce cœur encore plus rapproché du mien. C'est au contact même de votre cœur tout ardent et tout brûlant que je vais réchauffer, dans l'Eucharistie, mon cœur tiède et sans flamme. Vous me donnez littéralement votre cœur en me donnant votre corps. « David disait : « J'ai retrouvé mon cœur pour invoquer mon Dieu. » Et moi j'ai trouvé le Cœur de mon roi, de mon frère, de mon très doux ami Jésus. Et ce cœur qui est le vôtre, ô très doux Jésus, est devenu le mien. » Ces paroles, tombées des lèvres de S. Bonaventure et insérées dans l'office du Sacré-Cœur [1], qui peut mieux se les approprier que le fidèle à qui Jésus vient de se donner dans la communion ?

Je dis également que le culte du Sacré-Cœur, considéré dans son objet formel, — j'entends l'amour dont ce cœur est le symbole, — nous fait comprendre la raison profonde et éternelle du don de l'Eucharistie. L'Eucharistie n'est-elle pas l'acte d'amour suprême par lequel notre bon Sauveur nous a ouvert et départi tous les trésors de son Cœur ? Sacrement de l'amour, l'Eucharistie nous vient du plus incompréhensible excès d'amour. Elle est, à travers le temps comme à travers l'espace, le prolongement sans cesse renouvelé des œuvres capitales de l'amour du Verbe incarné, je veux dire son incarnation et son sacrifice sur la croix. Or, retrouver l'amour à l'origine de ces mystères, qu'est-ce, sinon arriver au Cœur de Jésus, son plus admirable et son parfait symbole ? Et c'est ainsi que le culte de l'Eucharistie s'en va, comme par une pente nécessaire, à la dévotion au Sacré-Cœur, son terme final, son naturel complément, tout comme l'Eucharistie elle-même suppose l'amour infini et éternel du Verbe incarné, amour qui seul peut nous en donner l'explication dernière et sublime.

[1] *Matines*, Ve leçon.

2. Je dis ensuite que, par sa double fin, le culte du Sacré-Cœur nous ramène encore à l'Eucharistie.

Quelle est la première fin du culte du Sacré-Cœur ? N'est-ce pas l'amour et le progrès toujours croissant de cet amour en nos âmes ? Or, qui ne sait que le fruit principal, l'effet propre de l'Eucharistie, c'est de vivifier, c'est d'augmenter en nous la sainte charité ? C'est la doctrine de toute la tradition catholique, reprise et authentiquement promulguée par l'Eglise aux saints conciles de Florence et de Trente. L'Eucharistie, disent les Pères de Trente, est le sacrement dans lequel notre Sauveur a pour ainsi dire versé sur les hommes toutes les richesses de son amour divin. « Son effet, dit Eugène IV au concile de Florence, c'est, dans les âmes bien disposées, d'unir l'homme au Christ. L'homme s'unit au Christ et devient l'un de ses membres par la grâce : c'est donc, en conséquence, un accroissement de grâce que ce sacrement doit produire en ceux qui le reçoivent dignement. » Or, m. f., la grâce est inséparable de l'amour qui rend notre cœur plus ardent et le délivre des tiédeurs du péché véniel. Par la nature même de sa fin principale, la dévotion au Sacré-Cœur appelle donc l'Eucharistie.

Elle ne nous y ramène pas moins directement, si nous en considérons la fin secondaire. Quelle est cette fin ? C'est, nous l'avons dit, la réparation des injures faites à l'amour du Sauveur. Et par conséquent, la fin secondaire de la dévotion au Sacré-Cœur est de réparer très particulièrement les injures faites à Dieu dans le sacrement de son amour, la sainte Eucharistie. N'est-ce pas là un nouveau trait d'union, d'autant plus fort, d'autant plus nécessaire, que le premier, le plus puissant moyen de réparation, divinement inspiré par Notre-Seigneur et consacré par la pratique de l'Eglise, c'est la participation au sacrifice de la messe, c'est-à-dire à l'Eucharistie ?

II

Reconnaissons donc, m. f., l'intime union qui existe entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur. Le culte de l'un nous conduit au culte de l'autre, et réciproquement, le second nous ramène au premier. Aussi, parmi toutes les formes que peut revêtir la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, l'une des plus recommandables est certainement *la dévotion au Cœur Eucharistique*.

Celle-ci n'est pas et ne doit pas être, à proprement parler, une dévotion distincte de la dévotion au Sacré-Cœur ; elle ne peut être réputée plus parfaite que la dévotion à l'Eucharistie : l'Eglise nous interdit de diviser la dévotion au Sacré-Cœur ou de mésestimer le culte de l'Eucharistie. Le culte du Cœur Eucharistique ne doit donc être envisagé que comme un aspect plus particulier de la dévotion générale au Sacré-Cœur. Il possède, en effet, le même objet et se justifie par le même motif. L'objet du culte du Cœur Eucharistique, n'est-ce pas le cœur de Jésus vivant, interpellant et suppliant pour nous dans le sacrement de l'Eucharistie, où l'humanité sainte du Sauveur, unie à sa divinité, est réellement présente ? Le motif de ce culte, n'est-ce pas l'amour de Jésus instituant son sacrement d'amour et le perpétuant en notre faveur jusqu'à la consommation des siècles ? Mais cette réserve faite, nous avons le droit, pour honorer le Cœur de Jésus dans une des plus excellentes manifestations de son amour pour nous, d'unir la dévotion au Cœur de Jésus et la dévotion à l'Eucharistie. Et n'est-ce pas Jésus lui-même qui semble nous y inviter en nous demandant, par sainte Marguerite-Marie, de communier chaque premier vendredi du mois en l'honneur de son Sacré-Cœur ?

Sans nous attarder à ces considérations théoriques, utiles et nécessaires cependant à la bonne direction de notre piété, il faut nous attacher à une conclusion pratique, qui s'impose à nous à la suite de ces considérations sur les harmonies de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, et qui nous permettra de recueillir tous les fruits désirables de notre dévotion envers le Cœur Eucharistique de Jésus. Cette conclusion, c'est la nécessité d'unir à la faiblesse et à la tiédeur de nos sentiments dans la sainte communion, l'ardeur et la force des sentiments du Cœur de Jésus.

Les théologiens se sont longtemps demandé si la tiédeur de la vie, c'est-à-dire l'affection habituelle au péché véniel, devait être considérée comme un obstacle à la communion fréquente et quotidienne. Le Pape Pie X, de sainte mémoire, a dirimé toutes les controverses sur ce point et mis en lumière une vérité qu'un reste de jansénisme peut-être nous empêchait de percevoir nettement. L'affection au péché véniel, la tiédeur de la vie, voilà le mal que doit précisément guérir la communion fréquente et quotidienne. Loin donc d'être un obstacle à la réception fréquente de la communion, cette tiédeur marque bien plutôt, à ceux qui sincèrement veulent le progrès de leur vie spirituelle, l'obstacle qu'il s'agit de renverser, l'ennemi qu'il faut abattre, avec le secours de la communion elle-même. Et parce que l'effet spécial de la communion bien reçue est d'exciter et de développer en nos âmes la ferveur de la charité, il faut, de toute nécessité, qu'au bout d'un certain temps, notre tiédeur de vie, notre affection au péché véniel disparaissent et fassent place à une charité de plus en plus parfaite.

Il faut, ai-je dit, et cela de toute nécessité, que se produise cet effet salutaire. Faute de quoi, nous trouvons en notre tiédeur persévérante la preuve évidente de l'insuffisance et de l'imperfection de nos dispositions dans la réception quotidienne de l'Eucharistie. Or, m. f., beaucoup de chrétiens, qui se croient autorisés par la décision de Pie X à pratiquer la communion fréquente et même quotidienne, devront reconnaître, s'ils sont sincères, que la tiédeur de leur vie persiste, et qu'eux-mêmes ne se dégagent pas de leur affection au péché véniel : ils gardent leurs habitudes de paresse, de sensualité, d'égoïsme, de médisance, d'orgueil, de susceptibilité ; et la communion qu'ils reçoivent chaque matin ne fait que couvrir d'une apparence de piété et de ferveur une existence en réalité fort peu surnaturelle et toute faite de tiédeur.

Où est la source du mal ? Elle n'est pas ailleurs,

m. f., que dans l'insuffisance des préparations et dans le peu de ferveur des actions de grâces. On se figure que parce que le sacrement agit toujours par lui-même et produit, dans l'âme exempte de péché mortel, un certain accroissement de grâce sanctifiante, on se figure que toute communion, même hâtivement préparée et reçue en un cœur à peine touché par la reconnaissance et par l'amour, apporte néanmoins un profit réel pour la vie spirituelle. Erreur profonde, m. f., et contre laquelle on ne saurait trop mettre en garde les bons chrétiens que l'illusion, en pareille matière, aveugle facilement. Sans doute, par le fait que notre cœur n'est pas souillé de péché mortel, et dès là que notre communion n'est pas sacrilège, il y a toujours, d'un côté, accroissement de grâce sanctifiante en nos âmes. Mais calculez ce que, d'un autre côté, ces communions hâtives et tièdes comportent d'irrévérences à l'endroit de Notre-Seigneur ! Et ces irrévérences, ces péchés véniels, pour les appeler par leur nom, multipliés chaque jour, et à l'occasion même de la communion, nous causent en définitive un préjudice spirituel fort considérable, et l'accroissement de grâce sanctifiante ne saurait compenser ce préjudice, parce que précisément les irrévérences commises dans la réception même de l'Eucharistie, font que le Sacrement d'où devrait sortir la ferveur n'est employé que pour nous fixer davantage et nous alanguir dans notre tiédeur !

Résultat déplorable et trop fréquent, hélas ! d'une pratique en soi excellente, mais que notre lâcheté empêche de produire ses fruits.

Comment conjurer le mal ? — Il n'y a pas d'autre remède que dans une préparation sérieuse de la sainte communion et dans des actions de grâces ferventes.

Tout d'abord, un vrai chrétien ne fera jamais de ces communions hâtives, où, à peine arrivé à l'église, on court se présenter à la Table sainte, ni de ces actions de grâces trop écourtées, où l'on ne prend même pas le temps de profiter de la présence sacramentelle.

Mais ensuite et surtout, pour suppléer à sa faiblesse, à son inconstance, à sa légèreté, le vrai chrétien demandera au Cœur de Jésus, présent dans l'Eucharistie, de lui prêter ses propres sentiments, ses affections, ses ardeurs, afin de rendre plus parfaite la réception du sacrement de l'Eucharistie. Ah ! m. f., si nous étions seuls pour désirer et pour aimer, je comprendrais dans une certaine mesure la persistance de notre tiédeur, même et jusque dans la communion ; mais nous ne sommes pas seuls : nous avons avec nous, près de nous, en nous, le Cœur de Jésus, ce Cœur dont les désirs sont de flamme, dont l'amour est de feu ! Et c'est à ce Cœur que nous devons demander le remède à notre insuffisance. C'est à lui qu'il faut adresser l'humble et ardente supplication de S. Thomas d'Aquin avant la communion :

« Voici que je m'approche du sacrement de votre corps,... je m'en approche, comme un infirme s'approche du médecin de la vie, comme un impur de la source de miséricorde, comme un aveugle de la lumière des clartés éternelles, comme un pauvre dénué de tout du Maître du ciel et de la terre. Je vous supplie donc de daigner déverser sur moi l'abondance de vos largesses : guérissez mon infirmité, purifiez ma souillure, éclairez ma cécité, enrichissez ma pauvreté, couvrez ma nudité, afin que je reçoive le Pain des anges, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, avec tant de respect, tant de pureté et tant de foi, tant de résolution et tant de bonnes intentions, que ma communion soit utile au salut de mon âme. Ainsi soit-il. »

VII

LE CŒUR DE JÉSUS ET LE CŒUR DE MARIE

Mes frères,

Dès la promesse faite par Dieu à Adam pécheur d'un Rédempteur futur, la Sainte Vierge apparaît, dans les divins desseins, indissolublement unie à Celui qu'elle devait avoir le grand honneur de donner aux hommes. Jésus est le nouvel Adam, Marie sera la nouvelle Eve. Et de même que le premier Adam et la première Eve sont unis indissolublement dans l'œuvre de la perdition du genre humain, de même il est impossible de séparer, dans l'œuvre de la réparation, Jésus de sa divine Mère.

Cette union du Fils et de la Mère se retrouve dans le culte du Sacré-Cœur. Parallèlement à la dévotion envers le Cœur de Jésus s'est formée parmi les fidèles, puis a été sanctionnée par l'Eglise, la dévotion envers le Cœur très pur de Marie, dont l'office fut approuvé, en 1853, par le Pape Pie IX. Nous ne pouvons passer sous silence ce culte du Saint Cœur de Marie et n'en pas montrer les harmonies profondes avec le culte du Cœur de Jésus. Et, pour circonscrire notre sujet et le ramener à des proportions convenables, il nous suffira d'établir la légitimité du culte du Cœur très pur de la Bienh. Vierge en le rapprochant, quant à *son objet* et quant à *sa fin*, du culte du Cœur de Jésus.

I

Si nous pouvons adorer très particulièrement le Cœur de Jésus, symbole de l'amour de notre Sauveur pour nous, en raison même de l'excellence de cet amour dont le cœur est le symbole, parallèlement nous pouvons vénérer le Cœur de Marie, pris dans sa réalité vivante, parce qu'il est le symbole de l'amour immense et vraiment singulier qui consumait et consume encore la T. S. Vierge.

Toute votre attention, m. f., doit ici se porter sur l'excellence et le caractère très singulier de l'amour dont le cœur de Marie est le symbole.

Déjà, si nous considérons la perfection même que Dieu communiqua, en le créant, au cœur de celle qui devait devenir sa mère, nous n'éprouverons aucune difficulté à constater que Marie a dû, dès sa vie mortelle, surpasser dans son amour de Dieu toute autre créature humaine. Préservée de la souillure originelle, exempte des révoltes de la chair, remplie des dons de la grâce, attentive et fidèle à ne jamais commettre un seul péché, même véniel, Marie n'a pu parvenir à ce degré éminent

de sainteté que parce que son cœur était brûlant de la plus ardente charité. — Et si la perfection de notre amour pour Dieu se manifeste par la conformité de notre volonté à la volonté divine, que dirons-nous de la perfection de l'amour de celle qui, pendant toute sa vie, et dans la pleine acception du mot, fut « la servante du Seigneur » ? (Luc, I, 38). — Et jusque dans la mort de Marie, nous trouvons une preuve saisissante de la perfection de son amour pour Dieu. Car, vous le savez, ce ne sont ni les infirmités ni l'âge qui ont causé la mort de la Sainte Vierge, mais, selon la belle doctrine de S. François de Sales, c'est de l'amour de Dieu que vint le coup qui trancha les liens par où son âme se rattachait à son corps, ou, pour mieux dire, qui les dénoua pour un temps. Quelle fut donc la force d'un amour capable de briser les liens substantiels de l'âme et du corps ! Ah ! sans doute, ce miracle n'a rien d'impossible ; un S. Stanislas Kostka était obligé de tempérer par une eau glaciale le feu divin qui brûlait sa poitrine ; une sainte Thérèse se mourait de ne pouvoir mourir, et finalement fut emportée moins par la violence de la maladie que par l'intolérable incendie du divin amour. Que devrons-nous penser de l'amour de la Sainte Vierge, qui dépassait en intensité l'amour de ces créatures pourtant privilégiées, autant qu'un incendie l'emporte sur de simples étincelles !

Mais la perfection du Cœur de Marie n'est pas le seul, ni surtout le véritable aspect sous lequel il faut considérer l'excellence de l'amour dont ce cœur fut le parfait symbole. Car cette perfection, vis-à-vis des autres créatures moins élevées en grâce, mais brûlant elles aussi des ardeurs de la charité, n'accuse encore qu'une différence de degré, dans laquelle on ne saurait peut-être pas trouver la justification d'un culte spécial. Ce qui fait le caractère vraiment singulier et la véritable excellence de l'amour dont la Vierge Marie était consumée, c'est que cet amour était l'*amour d'une Vierge-Mère pour son Dieu, devenu son Fils ;* c'est que cet amour était l'*amour de la Mère de Dieu, devenue,* en raison même de sa maternité divine, *la mère spirituelle de tous les hommes.* Et ces deux caractères de l'amour de Marie, ne se rencontrant dans aucun autre amour humain, communiquent au Cœur très pur de la Sainte Vierge un symbolisme exceptionnel qui justifie pleinement le culte spécial que nous lui adressons.

II

1. Le cœur de Marie est tout d'abord le symbole de l'amour de la Vierge-Mère pour son Fils, le Verbe incarné.

Comment pourrons-nous décrire l'excellence de cet amour, vraiment unique au monde, puisque pour Marie c'est une seule et même chose d'aimer son Fils et d'aimer son Dieu ? Elle aime son Fils, plus ardemment et plus parfaitement qu'aucune mère n'aime son enfant : elle l'emporte, en effet, sur toute autre mère en cela qu'elle a été faite uniquement pour être sa mère ; cet enfant est le sien, tout entier le sien, exclusivement le sien. Partout ailleurs, à côté de l'amour maternel il y a l'amour paternel et tous deux restent distincts en se complétant. Mais ici, point de partage entre le père et la mère ; tout l'amour se concentre dans le cœur de Marie, parce qu'elle est Vierge et que Jésus n'a sur la terre qu'elle seule pour auteur. Et le cœur de Marie, Vierge-Mère, devait être façonné à cet amour envers son Fils d'une manière exceptionnelle, puisque ce fruit de ses entrailles lui avait été donné par le Saint-Esprit, c'est-à-dire par l'Amour éternel et personnel.

Et pourtant, ce n'est pas encore assez, car Jésus n'est pas seulement homme : il est Dieu, et la Vierge sa mère, instruite par l'Esprit-Saint, croyait de toutes les forces de son intelligence et de son cœur que cet enfant, né de ses entrailles, était le Fils éternel de Dieu, Dieu comme son Père, et consubstantiel à Lui. Son amour maternel ne pouvait s'arrêter à l'homme ; dans son Fils, Marie voyait, aimait son Dieu. Si, à cause de sa dignité, notre âme est plus aimable que notre corps, que dirons-nous de la divinité en comparaison de l'humanité ?... O Marie, vous avez aimé l'humanité de votre Fils Jésus, et en cela vous aimiez plus excellemment que toutes les mères, parce que vous êtes la Vierge-Mère ; mais vous aimiez plus encore sa divinité, car c'est par la divinité que Jésus est la source infiniment féconde de toute bonté, de toute grandeur, de tout amour. Et, comme Dieu le Père, vous pouviez dire de votre Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (Luc, III, 22).

2. L'amour maternel de Marie pour Jésus l'unit indissolublement au Sauveur, non seulement dans l'Incarnation, parce que Marie donna au Verbe l'humanité dont il se revêtit pour venir jusqu'à nous, mais encore dans la Rédemption, parce que Marie participa aux souffrances du Sauveur en vue de nous délivrer du péché et de nous sauver. Et par sa compassion, Marie a mérité de devenir, jusqu'à la fin des temps, la Mère des hommes dans l'ordre spirituel. Et c'est ici, m. f., un aspect nouveau et pour ainsi dire inattendu du mystère du Cœur de Marie, aspect par lequel ce mystère se rattache intimement au mystère du Cœur de Jésus.

Après avoir enfanté l'innocent dans la joie, à Bethléem, il fallait que Marie enfantât, sur le Calvaire, les pécheurs dans la souffrance et dans les tourments. Et, comme le dit notre grand Bossuet, à qui j'emprunte cette doctrine du double enfantement de Marie, « puisque les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel et des souffrances de son cher Fils, afin que la divine Marie fût la mère d'un peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car, n'était-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam ? [1] » Ainsi, pour devenir féconde de sa maternité spirituelle, c'est-à-dire pour nous engendrer avec Jésus à la vie de la grâce, Marie dut participer, par amour pour nous, aux

[1] *Sermon pour la Fête du Rosaire,* 2e point, éd. Outhenin-Chalandre, t. II, p. 240. — Cf. *Sermon pour la Fête de la Compassion de la Sainte Vierge,* 3e point, éd. Lebarq, t. II, p. 483.

souffrances de son Fils. Si son cœur est transpercé d'un glaive de douleur, c'est sans doute par compassion pour les souffrances de son Fils ; mais c'est encore et surtout par amour pour nous, qui ne pouvions devenir les fils de Marie qu'à la condition que Marie devînt notre Mère dans la douleur et le sacrifice.

Et cet amour de la Mère pour ses fils spirituels ne s'est pas ralenti depuis que la Vierge Marie est montée au ciel. Du haut de sa gloire, la Mère de Dieu et la Mère des hommes tient perpétuellement ses regards abaissés vers nous. N'est-ce pas le désir d'une mère de connaître tous les pas, toutes les démarches, tous les sentiments, tous les besoins d'un enfant bien-aimé, surtout quand ce fils peut constamment avoir besoin de son assistance ? Or, nous sommes les enfants de Marie, et Marie a pour nous le cœur de la plus tendre des mères...

Ainsi donc, dans l'excellence même de l'amour de la Vierge, — amour pour son Fils selon la chair, Jésus ; amour pour les hommes, ses fils selon l'esprit, — se trouve justifiée la dévotion au Cœur de Marie, tout comme le culte du Sacré Cœur de Jésus est justifié par l'amour dont notre Rédempteur nous a donné des marques sans nombre.

III

Je me suis étendu, m. f., sur l'analogie frappante qui existe entre l'objet et le motif de chacun de ces deux cultes. Je veux retracer plus brièvement les harmonies qui unissent les fins de ces deux admirables dévotions.

La fin de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus est l'amour dans la réparation. Notre dévotion envers le Saint Cœur de Marie se rapproche ici jusqu'à l'identification du culte du Sacré-Cœur : elle aussi, en effet, doit exciter en nos âmes les sentiments d'un amour d'expiation. Ah ! sans doute, la fin générale de notre dévotion au Cœur très pur de la B. V. Marie, la Sainte Eglise et la nature même des choses nous l'apprennent, c'est de faire croître en nous l'amour de Marie, notre Mère : amour d'admiration, de complaisance, de confiance, de reconnaissance, d'imitation ; en un mot, c'est de nous porter à lui donner notre cœur. Mais ce cœur, qu'en fera-t-elle ? Pourquoi veut-elle en être la maîtresse ? C'est pour le donner au Cœur de Jésus et le plonger avec le sien dans cette fournaise du pur amour.

En vénérant le Cœur de Marie, nous mettons nos sentiments à l'unisson des sentiments de Marie ; mais précisément, par là, nous entrons dans la voie de l'amour d'expiation où Marie nous convie avec elle à la suite de Jésus. Et il est naturel que de toute l'ardeur de son amour maternel, Marie convie spécialement les pécheurs, c'est-à-dire ceux qui, pour être pleinement pardonnés, ont le plus besoin d'aimer et de réparer. C'est de cette pensée d'amour et de réparation qu'est née, à Paris, dans le sanctuaire de N.-D. des Victoires, l'Archiconfrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs.

Mais, direz-vous, le Cœur de Jésus ne suffit donc plus à nous convier à l'amour et à la réparation ? — Ah ! m. f., les trésors de puissance et de bonté du Cœur sacré du Rédempteur sont infinis. Mais de même que dans la rédemption, Jésus qui aurait pu souffrir seul et seul nous racheter, a voulu néanmoins associer sa Mère à ses souffrances, afin que le mystère du salut fût la contre-partie exacte du mystère de la chute ; ainsi, dans l'appel des pécheurs à l'amour et à l'expiation, le Cœur de Jésus ne veut pas être seul, et il s'associe le Cœur de Marie, intermédiaire tout désigné entre sa sainteté divine et l'indignité des pécheurs. Ainsi, pour reprendre une expression d'un des confidents les plus intimes des pensées de sainte Marguerite-Marie, le P. Croiset, « les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie sont trop unis pour que nous ayons l'entrée de l'un sans avoir l'entrée de l'autre, mais avec cette différence que le Cœur de Jésus ne souffre que des âmes extrêmement pures, et que le Cœur de Marie purifie, par les grâces qu'elle leur obtient, celles qui ne le sont pas et les met en état d'être reçues dans le Sacré Cœur de Jésus [1]. »

* * *

Allons donc, m. f., allons avec confiance au Cœur de Jésus par le Cœur de Marie ; c'est-à-dire comprenons l'immense amour de notre Sauveur par l'immense amour de sa Mère ; c'est-à-dire encore, aimons Jésus infiniment aimable en aimant, comme elle est digne d'être aimée, sa Mère devenue notre propre mère. Les saints n'ont jamais séparé le culte du Fils du culte de la Mère. Mais quand on considère ce double culte sous l'aspect de l'amour, il semble plus impossible encore de séparer les dévotions aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. O saint Cœur de Marie, refuge assuré des pécheurs, « *nous vous prions de nous offrir au Cœur de Jésus, nous et tout ce que nous sommes ! O notre très douce espérance, faites-nous sentir votre pouvoir envers cet aimable Cœur de Jésus et employez votre crédit pour nous y loger pour toujours* [2]. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE

UN SAINT DE L'ANCIENNE ET DE LA NOUVELLE LOI

Major inter natos mulierum propheta Joanne Baptista nemo est ; qui autem minor est in regno Dei, major est illo.

De prophète plus grand que Jean-Baptiste il n'en a point paru encore parmi les enfants des hommes ; mais l'un des moindres dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. (Luc, VII, 28).

Mes frères,

Voilà le jugement porté par l'Homme-Dieu lui-même sur son saint Précurseur. La première affirmation n'a rien qui doive nous surprendre ; aussi bien ne ferons-nous, dans la première partie de cette instruction, que nous en édifier. Par contre, dans la seconde partie du témoignage du Christ,

[1] *De la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, ch. IV, § 5.
[2] D'après sainte Marguerite-Marie, *Vie et Œuvres* (1re édition), t. II, p. 478.

ce brevet de supériorité décerné au moindre des chrétiens sur S. Jean-Baptiste a bien de quoi provoquer de prime abord notre étonnement. Mais encore faut-il réfléchir à ce qu'est un chrétien vraiment digne de ce nom : c'est ce que nous ferons dans notre seconde partie. Alors tout étonnement tombera pour faire place, je l'espère, à une salutaire confusion et résolution de vie meilleure et plus chrétienne.

I. — *Jean-Baptiste aussi grand que pas un dans l'Ancien Testament*

Si nous comparons S. Jean-Baptiste aux plus grands prophètes, — ce qui signifie du même coup aux plus grands saints de l'Ancien Testament, — nous trouvons que rien ne lui manque de ce qui leur a été accordé par privilège. Jérémie fut sanctifié dès le sein de sa mère ; Isaïe le fut au cours d'une apparition fameuse où, la majesté du Seigneur se révélant à lui dans le temple au milieu d'une troupe de séraphins, un mortel effroi le saisit d'avoir contemplé, lui profane, lui souillé, la face du Dieu très saint. Mais alors un des séraphins vola vers lui, un charbon ardent à la main, et de ce charbon il lui toucha les lèvres en disant : « Voici que tes lèvres sont pures à présent et qu'en toi toute iniquité est consumée. » (Is., VI, 1-7). Or un prodige du même genre s'est opéré, m. f., en S. Jean-Baptiste. Comme Jérémie, S. Jean-Baptiste a été, d'après la constante tradition de l'Eglise, tradition fondée sur l'Ecriture même, a été sanctifié dès le sein de sa mère. Et l'instrument, l'agent de cette sanctification, ce n'est pas seulement, comme pour Isaïe, un charbon embrasé porté par la main d'un ange ; c'est le Fils même de Dieu qui, porté par sa très sainte Mère, la Reine de tous les anges et de tous les séraphins, vient en personne visiter et sanctifier de sa présence son Précurseur. Et c'est par un bond de toute divine joie que ce dernier témoigne, encore dans les entrailles maternelles, de l'étonnant prodige qui vient de s'accomplir en lui. (Luc, I, 41).

Edifions-nous, m. f., de ces grands et merveilleux spectacles, de ces prodiges de grâce opérés dans les saints, dans notre grand S. Jean-Baptiste en particulier. — Je dis : édifions-nous-en ; car il en est, le croirait-on ? qui s'en scandalisent, ou peu s'en faut. Oui, il est, même parmi les croyants, des esprits plutôt mal tournés et moroses qui, en face de ces opérations exceptionnelles de la grâce divine dans certaines âmes de très grands saints, se prennent à dire d'un ton de vrai mécontentement : « Que nous veut-on avec de pareils exemples ? Ce n'est pas difficile d'être des saints avec des grâces semblables ! » Ou bien avec quelque variante : « Qu'on nous donne donc des saints de chair et d'os comme nous, et qu'on ne nous décourage pas d'avance avec la vie de ces saints qui, pour être saints en effet, n'ont pris la peine que de naître ! »

Mais, m. f., est-ce que les saints sont suscités de Dieu uniquement pour être imités ? Est-ce qu'il n'en est pas d'eux un peu comme de ces génies de guerre qui, d'espace en espace dans l'histoire, viennent, d'un coup fulgurant de leur épée, transformer la face et la carte du monde ? Transformer, renouveler, en partie du moins, la face du monde : voilà bien, mais oui, la fonction de ces foudres de sainteté que Dieu, dans les desseins de sa miséricordieuse Providence, donne de temps en temps au monde. Et donc si ces saints, les saints à la façon d'un Jean-Baptiste, sont avantagés de grâces que le commun des hommes n'est point appelé à partager, ils ne les reçoivent, ces grâces exceptionnelles, que pour accomplir une œuvre pareillement exceptionnelle. Ce sont là ces grâces *gratis datæ* dont parle la théologie et que tous vous connaissez au moins de nom. *Gratis datæ,* c'est-à-dire conférées, par un privilège tout gratuit de Dieu, à une âme qui ne les a pas plus méritées que d'autres âmes ne pouvaient les mériter, et qui doit en user pour sa sanctification personnelle sans doute, mais aussi, mais surtout pour la plus grande utilité de l'Eglise et de la société tout entière. Et, puisqu'il faut le dire, grâces redoutables, sous le poids desquelles un Moïse, un Elie, un Isaïe, un Jérémie se sentaient parfois défaillir et criaient à Dieu leur détresse douloureuse ; oui, grâces écrasantes, sous lesquelles se sentait près de succomber elle-même l'âme humaine de Jésus, quand il jetait à Gethsémani son lamentable : *Pater mi, Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste !* — Et aussi bien, où mènent-elles ces grâces insignes, ces grâces « de faveur » ? Elles mènent à la croix du Calvaire ; elles mènent à la scie sous la dent de laquelle Isaïe, nous dit la tradition, et maint autre prophète, nous dit S. Paul, ont affreusement fini leur vie. (Hébr., XI, 36-37). Elles mènent au fer homicide qui trancha les jours de Jérémie, au glaive impur et sacrilège qui trancha la tête de Jean-Baptiste. Ou, si ce n'est pas toujours à un martyre sanglant qu'elles aboutissent, ces grâces d'exception, c'est à un martyre intérieur bien plus long et plus cruel encore.

Sachons donc lire la vie de nos grands saints ! Et, au lieu de chercher en quelque sorte querelle à Dieu de ces miracles d'éclatante sainteté qu'il opère de temps à autre au milieu de notre pauvre humanité infirme et pécheresse, prions-le, de tout ce que nous avons de ferveur au cœur, de susciter de nos jours encore quelqu'un de ces géants de sainteté, taillés sur le patron de S. Jean-Baptiste ; notre siècle aurait si grand besoin d'un saint de cette taille pour ne pas sombrer entièrement dans un nouveau paganisme pire que celui d'autrefois !

D'ailleurs, m. f., ces privilégiés de la grâce divine qui défient en un sens notre imitation, ne laissent pas pourtant de s'imposer encore de quelque façon à notre imitation. Leur héroïsme à correspondre à l'effrayante somme de grâces reçues par eux, doit nous rappeler la générosité avec laquelle nous-mêmes nous avons à correspondre à la mesure plus modique des grâces reçues par nous. Le talent à eux confié valait mille et dix mille fois celui dont nous avons été nous-mêmes gratifiés ; mais la fidélité à faire valoir le talent reçu doit être égale de part et d'autre. Ainsi l'entend le Maître des talents. Comme les saints, donc, nous devons veiller, comme eux nous devons prier,

comme eux nous devons gémir devant Dieu, comme eux exercer notre talent à la sueur de notre front ; comme eux nous devons vivre et comme eux être prêts à mourir, s'il le faut, pour le triomphe de l'adorable volonté de Dieu sur nous en toutes choses.

Egal aux plus grands prophètes de l'Ancien Testament par le merveilleux de sa vocation, égal aux plus grands — nous l'avons vu aussi — par son glorieux martyre, S. Jean-Baptiste fut également grand à l'envi des plus grands par tout l'ensemble de sa vie. La vie des plus saints d'entre les prophètes d'Israël se consumait à deux choses : pratiquer la pénitence pour eux-mêmes, en rappeler aux hommes l'obligation et les leçons. Pénitents, l'Epître aux Hébreux nous les montre se préparant aux glaives et aux scies et aux pierres de la lapidation, en errant, couverts de peaux d'animaux et manquant de tout, à travers les déserts et les montagnes, cherchant l'abri des cavernes, eux dont le monde n'était pas digne. (Hébr., XI, 37-38). — Or, ne reconnaissez-vous pas ici, m. f., trait pour trait, la puissante figure ascétique du saint Précurseur ? Il n'est encore qu'un enfant, et déjà il va se perdre au désert, au plus affreux des déserts, celui de Juda, à l'ouest de la Mer Morte. Là, par les surhumaines austérités de sa vie, cet enfant s'élève d'un bond au rang des plus fiers athlètes de la pénitence. Il arrive ainsi à l'âge d'homme, et l'heure sonne pour lui d'aller apprendre aux hommes pécheurs à préparer les voies du Seigneur par la pénitence. Eh bien ! voici qu'ici encore il apparaît, dès le premier jour, le digne émule, l'égal des plus intrépides messagers de la parole d'en-haut. On sait la rude franchise des vieux prophètes d'Israël. « Dites-nous des choses agréables : *Loquimini nobis placentia* » (Is., XXX, 10), ne cessaient de réclamer les Juifs. Mais ce n'est point ainsi que l'entendaient les prophètes. Les diminutions de la vérité et de la morale éternelles n'étaient aucunement dans leur programme. Quelquefois, avant d'accepter de parler, ils se débattaient, tel Moïse, tel Jérémie, contre le Seigneur qui les envoyait, porteurs de ses messages, près des peuples ou près des rois. « *A, a, a, nescio loqui !* » (Jér., I, 6), gémissaient-ils en suppliant. Mais si le Très-Haut maintenaït son appel, oh ! alors, ces timides agneaux devenaient comme des lions, dont les rugissements tour à tour frappaient les foules et retentissaient jusqu'aux palais des rois. Or, m. f., ne l'entendez-vous pas rugir de même, notre lion du désert de Juda ? rugir devant les foules, rugir devant les chefs du peuple, rugir devant les rois ? C'est à tous, c'est aux grands, c'est aux savants, c'est aux riches, c'est aux porte-glaive, comme c'est aux gens du petit peuple, qu'il dit, qu'il crie, qu'il rugit avec la plus magnifique intransigeance : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la divine colère en marche contre vous ? » (Mt., III, 7). Et c'est à un roi qu'il ose dire en face : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » (Mt., XIV, 4).

Et maintenant, nous, m. f., en face de tels exemples, qu'avons-nous à faire ? N'allons-nous pas frapper notre poitrine, nous accuser, devant notre conscience et devant Dieu, de nos vies immortifiées et de nos cœurs incirconcis ? N'allons-nous pas rompre enfin avec le Juif, avide des « choses qui plaisent » et des vérités amoindries, qui sommeille au fond de chacun de nous, et nous ranger décidément aux côtés de ces Juifs de bonne volonté qui demandaient au Baptiste : « *Quid ergo faciemus?* » (Luc, III, 10). « Faites de dignes fruits de pénitence, » nous répondra, à nous comme à eux, le plus grand des prophètes de l'Ancien Testament. Car, m. f., ne nous y trompons pas, la pénitence fait partie du code de l'Evangile, comme auparavant du code de la Loi. Notre-Seigneur ne cesse de nous y exhorter ; les saints dans l'Eglise ne savent non plus que répéter encore et encore : « Pénitence ! Pénitence ! » La Mère de Dieu elle-même, à la Salette, à Lourdes, partout où elle daigne se montrer d'une présence bien avérée aux regards des chrétiens, ne laisse pas tomber de ses lèvres, gémissantes ou souriantes, un autre langage. Donc, vraiment pénitents, commençons par être déjà au moins de bons Juifs, je veux dire, de dignes disciples du dernier et du plus grand des prophètes, nous qui, par notre profession de chrétiens, sommes appelés à dépasser tout ce qu'il y eut de grand et de saint parmi les prophètes de l'Ancien Testament. Et ceci m'amène à mon second point.

II. — « *Et pourtant l'un des moindres dans le royaume de Dieu est plus grand que Jean-Baptiste.* »

M. f., après la somme exceptionnelle de grâce conférée à S. Jean-Baptiste et qui fit de lui, nous l'avons vu, un vrai géant de sainteté, comment comprenons-nous qu'il soit dit — et par la voix du divin Maître — inférieur au moindre des enfants de l'Eglise ? Je dis : de l'Eglise ; car, à n'en pas douter, ici, comme la plupart du temps dans l'Evangile, le royaume de Dieu c'est l'Eglise.

J'entends d'aucuns commentateurs de l'Evangile expliquer qu'il s'agit en cet endroit non pas d'une comparaison individuelle entre la personne même de Jean-Baptiste et celle de l'un ou l'autre des chrétiens enfants de l'Eglise, mais d'une comparaison générale entre la Synagogue et l'Eglise. Je dois l'avouer, cette explication ne me suffit pas. Car, dans la première partie du témoignage de Notre-Seigneur, c'est bien la personne de S. Jean-Baptiste qui est mise en parallèle avec celle des autres saints prophètes de l'Ancien Testament ; pourquoi alors, dans la seconde partie du témoignage divin, ne serait-ce pas la personne du saint Précurseur qui serait mise en parallèle avec celle de « l'un des moindres dans le royaume de Dieu » ?

Et qu'aurait donc de si invraisemblable ce parallèle pris à la lettre ? Oublie-t-on la suréminente dignité du chrétien dans l'économie de la grâce divine ? Oublie-t-on cette définition que les saints docteurs donnent du chrétien : *Christianus alter Christus,* le chrétien est un autre Christ ? Oublie-t-on que, enté en Jésus-Christ par le baptême, le

chrétien, le vrai chrétien, agissant comme tel et se tenant vraiment uni au Christ, opère des œuvres d'une vertu toute divine, les mérites infinis du Christ Jésus se communiquant aux actions du chrétien, quand elles sont produites avec une intention surnaturelle et dans l'état de grâce? Jésus-Christ est le cep, et nous sommes les branches de ce cep. Pourvu que véritablement unis au cep divin et vivant de sa sève, nos fruits, nos œuvres participent de l'infinie valeur des œuvres de l'Homme-Dieu ! Et alors il se peut que, au point de vue du mérite naturel et humain, les œuvres des grands saints de l'Ancien Testament et les œuvres de certains païens eux-mêmes dépassent les nôtres, de toute la hauteur du Sinaï [1] ou du Liban [2] au-dessus du rocher du Calvaire. Il n'en reste pas moins vrai que ces œuvres ne sont point comme les nôtres, les œuvres du Christ lui-même, et que, de ce point de vue, les nôtres les distancent incomparablement. Il en est, en une certaine mesure, de nos actions et de leurs actions, comme des sacrifices anciens et du Sacrifice chrétien. Les premiers consistaient en victimes de choix et de prix, et offertes en nombre considérable; sous ce rapport ils l'emportaient de beaucoup sur notre sacrifice à nous chrétiens, dont un peu de pain et de vin suffit à faire tous les frais. Mais, sous le rapport de l'efficacité, quelle distance du Sacrifice chrétien à tous les sacrifices juifs ou païens ! — Je dirai encore : il en est de nos œuvres et de leurs œuvres comme du baptême de Jean-Baptiste et du baptême chrétien. Celui-ci, c'est dans le feu et l'Esprit-Saint, au témoignage du saint Précurseur lui-même (Mt., III, 11), qu'il s'administre ; celui de Jean-Baptiste au contraire n'est qu'un baptême d'eau, et le Saint-Esprit, que Jésus-Christ n'avait point encore mérité au monde, en est absent.

Ne nous étonnons donc pas outre mesure des paroles du Christ. Après tout, Jean-Baptiste ne fut que l'ami de l'Epoux (Jo., III, 29) ; et nous, nous sommes les enfants de la maison ; et il y a de lui à nous toute la différence qu'il y a entre des amis, encore que si dévoués et si appréciés, et des enfants uniquement chéris. Seulement, m. f. !... Oui, il y a un *seulement* et un terrible *seulement !*

Il y a qu'il nous faut être bien et réellement « du royaume de Dieu ; » ce qui signifie beaucoup plus que généralement on ne pense. Il ne suffit pas en effet de faire partie du corps de l'Eglise par le baptême ; il faut encore faire partie de son âme par la foi chrétienne, l'espérance chrétienne, la charité chrétienne exercée comme le Christ l'entend. Combien il y a de ces branches mortes qui tiennent encore au cep divin, mais n'en reçoivent plus la sève ! « *Nomen habes quod vivas et mortuus es :* on te croit vivant et tu es mort, » faisait dire le Seigneur Jésus au préposé de l'église de Sardes (Apoc., III, 1). A combien de prétendus chrétiens pourrait-il le faire dire de même ! Car, « si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des tout petits, comme ces tout petits qui croient en moi, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, » a dit et redit toujours le divin Maître. (Mt., XVIII, 3, 6).

Une foi bien humble et bien naïve d'enfants, voilà ce que réclame de nous Notre-Seigneur. L'enfant, voyez donc comme il croit : conscient de sa complète ignorance, et pleinement confiant dans la science et la bonté de ceux qui l'entourent, il accorde une foi sans réserve à toutes les réponses faites à ses questions. Ainsi devons-nous être vis-à-vis de Dieu. Nous bien dire que nos lumières ne sont que ténèbres en face de l'infinie sagesse du Très-Haut, et toute notre science qu'ignorance. Nous bien dire que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées : « *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, dicit Dominus* » (Is., LV, 8) ; que, d'autre part, Dieu est l'infinie bonté et ne saurait permettre que nous errions, en suivant les enseignements de l'Eglise établie par Lui pour conduire l'humanité à ses éternelles destinées ; que, conséquemment, nous devons adhérer sans réserve, avec, oui, avec une foi naïve d'enfants, à toutes les vérités proposées par l'Eglise à notre foi. — Or, aujourd'hui, sont-ils rares les soi-disant chrétiens (je ne parle pas ici, qu'on le note bien, de ceux, en foule innombrable, qui n'ont plus rien de chrétien, mais de ceux qui prétendent encore à passer pour chrétiens, pour enfants de l'Eglise), sont-ils rares ceux d'entre ces derniers, qui en prennent à leur aise avec les dogmes sacrés de l'Eglise, qui sourient quand on leur parle de l'enfer éternel, par exemple, qui discutent, critiquent, raisonnent de tout, comme si Notre-Seigneur n'avait pas chargé l'Eglise de nous enseigner en son nom ?

Le Christ a dit encore et ne cesse de redire : « Si quelqu'un prétend venir à moi et ne hait pas — c'est-à-dire (d'après S. Matthieu, X, 37) aime mieux que moi-même — son père, sa mère, etc., et sa vie même, celui-là ne peut pas être mon disciple. Et celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas de la sorte après moi, celui-là ne peut pas être mon disciple. » (Luc, XIV, 26-27). — Pareillement, le Maître exclut du royaume des cieux (Mt., XIX, 24) le riche qui use en égoïste et en vaniteux de ses richesses ; il veut que la richesse soit sanctifiée, rachetée de l'anathème, par le saint usage à en faire. — De même encore, le Sauveur fait de la guerre, d'une guerre sans répit, conduite contre la chair, une condition de l'entrée au royaume des cieux : « Si ton œil te scandalise, arrache-le ; si ton pied, si ta main droite te scandalisent, coupe-les : il vaut mieux pour toi entrer borgne, boiteux ou manchot dans le royaume des cieux, que d'être jeté avec tous tes membres à la géhenne de feu. » (Mc., IX, 42-46). En ces termes énergiques et en d'autres encore du même genre, c'est l'espérance chrétienne que le divin Maître exige de nous tous ; l'espérance chrétienne, c'est-à-dire les biens éternels mis au-dessus de tout dans notre estime ; l'espérance chrétienne, c'est-à-dire le ciel à conquérir à tout prix ; l'espérance chrétienne, c'est-à-dire donc tous les moyens employés pour cela, tous les sacrifices consentis, toutes les occasions de péché

[1] 2400 mètres.
[2] Environ même hauteur.

soigneusement évitées, toutes les passions vigoureusement réprimées et tenues sous le joug, tous les plaisirs malsains ou dangereux proscrits de notre vie ; l'espérance chrétienne, c'est-à-dire encore la vigilance sur nous-mêmes et sur ceux de qui la responsabilité nous incombe ; la prière employée à demander avant tout les biens de l'âme et de l'éternité, la prière fréquente, la prière assidue ; le dimanche vraiment sanctifié par la prière et les bonnes œuvres, et non pas subtilisé à Dieu sous couleur de je ne sais quoi, par de pauvres chrétiens qui en arrivent à faire du saint jour de Dieu le jour où le bon Dieu est le plus offensé ; l'espérance chrétienne, c'est-à-dire enfin la persévérance fidèle dans le service de Dieu : « *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei ;* personne de ceux qui mettent la main à la charrue, puis regardent en arrière, n'est bon pour le royaume de Dieu. » (Luc, IX, 62). Ah ! m. f., que nous avons grand besoin de méditer tout cela ! Et, prenant bien au sérieux les paroles de Celui qui nous jugera non pas d'après nos vaines et lâches et prétentieuses idées à nous, mais d'après ses enseignements à lui, que nous ferions sagement de nous demander une bonne fois, bien sérieusement, bien sincèrement, où nous en sommes de la pratique de l'Evangile et de notre qualité de chrétiens !

Et puis la charité ! la charité ! !... Justement le commandement nouveau propre à la Loi chrétienne, celui que notre bon Sauveur appelle *son* commandement !... Ne semble-t-il pas être effacé de l'Evangile de la plupart des chrétiens ? « Voyez comme ils s'aiment ! » s'écriaient les païens, dans leur admiration de la fraternelle charité qui régnait entre les premiers chrétiens. Ce « Voyez comme ils s'aiment ! » on l'entend, on le lit encore, à notre adresse, sur les lèvres ou sous la plume des ennemis de notre foi. Mais c'est l'ironie du mépris qui le dicte aujourd'hui, à la vue des discordes, des haines si fréquentes, si irréconciliables entre chrétiens. Qui aime aujourd'hui ses ennemis ? Je dis : qui les aime ? Car il nous est ordonné non pas seulement de ne pas haïr, mais d'aimer positivement et formellement, de souhaiter sincèrement, dans notre cœur, du bien à nos ennemis, de nous affliger de leur affliction, de nous réjouir de leurs joies, de prier de bon cœur pour eux comme pour nous-mêmes. Mais, loin d'aimer ses ennemis, on ne sait même plus aimer chrétiennement, surnaturellement, ses amis, à notre triste époque. On pense à soi, rien qu'à soi. On garde son amitié au prochain, tant qu'il n'a aucun sacrifice un peu coûteux à solliciter de nous, tant que ses intérêts, ses sympathies, ses manières ne heurtent, ne contrarient en rien les nôtres. Autrement, voilà toute l'amitié en déroute, parce que cette amitié n'a presque jamais rien de la charité chrétienne. — Et le bon Dieu lui-même, notre Père, notre Rédempteur, qui a de la charité pour Lui ? qui prend ses intérêts à cœur ? qui s'afflige pour Lui de le voir tant outragé ? Je dis : *pour Lui ;* car trop souvent, quand il nous arrive de gémir sur les progrès de l'irréligion, c'est pour nous-mêmes que nous en gémissons ; nous sentons pour nous-mêmes je ne sais quel vague danger dans cet état de choses, nous entendons gronder je ne sais quels bruits sourds de foudre vengeresse, et nous sommes pris d'angoisse ; mais sommes-nous tristes pour le bon Dieu lui-même de ce débordement effroyable d'athéisme, d'impiété et d'immoralité ?

* * *

Je me résume, m. f. Notre-Seigneur dit plus grand que Jean-Baptiste l'un des moindres du royaume de Dieu. Mais encore faut-il être un enfant de ce royaume. Ah ! prions S. Jean-Baptiste de nous aider lui-même à devenir de ces plus grands que lui, parce qu'ils seront au moins parmi les moindres dans le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXIV

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul

L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE

Ego autem rogavi pro te,
ut non deficiat fides tua.
J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point.
(Luc, XXII, 32).

Mes frères,

Dieu nous devait la vérité absolue, soit pour la sauvegarde de notre intelligence au milieu de ce pêle-mêle d'opinions et d'erreurs dont le monde est rempli, soit pour l'accomplissement de notre fin. Mais la vérité absolue ne saurait exister sans une expression sensible qui la manifeste, sans une magistrature qui en garde le dépôt et nous la transmette indiscutable. Cette magistrature repose, on le sait, et en vertu d'une assistance surnaturelle, dans la personne du Pape, organe et interprète infaillible de la révélation.

I

L'infaillibilité du pape est d'abord un fait nécessaire.

Nous avons une destinée à accomplir. Cela étant, il importe que nous sachions avec certitude ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer pour l'atteindre. Dieu, notre âme, ses devoirs, sa fin : autant de questions sur lesquelles un à-peu-près ne suffit pas. Or la vérité, dogmatique ou morale, où irons-nous la chercher ? à qui la demander ?

A la presse ? La presse affirme la vérité et elle affirme l'erreur, selon l'intérêt du moment. La même plume, après avoir écrit les pages que vous lisez et qui ont pour vous l'autorité de l'Evangile, demain écrira l'opposé, s'il doit en résulter un salaire plus riche. La presse n'est pas la source infaillible de la vérité ; trop souvent, au contraire, elle se fait la messagère du mensonge.

La vérité absolue, est-ce dans le recueil des lois qu'elle se trouve ? Les plus belles intelligences ont travaillé à élever le monument de nos lois et mis

en commun leurs lumières pour cette œuvre grandiose. Mais le code législatif, outre son côté défectueux, a subi maintes variations : les lois d'aujourd'hui ne sont plus les lois d'hier. Il peut même arriver qu'elles commandent des choses opposées à la conscience ou capables de la troubler. Il y a bien, dans l'ordre judiciaire, un tribunal en dernier ressort, dont la décision s'identifie avec le droit et ne souffre aucun appel. Ce n'est pas néanmoins la justice indéfectible.

A son tour la philosophie est-elle capable de nous donner une solution définitive? Non, encore. Les esprits d'élite qui s'appliquent à la recherche de la vérité sans faire appel aux clartés de la foi, arrivent pour tout au doute, à une obscurité désolante. Malgré des efforts multiples sur ces problèmes fondamentaux de Dieu et de l'âme, qui ont pour nous une importance capitale, leur réponse est incertaine. Du reste, on ne cite pas une œuvre humaine au souvenir de laquelle ne se rattache quelque erreur.

Ainsi, en dehors de l'Eglise tout est soumis aux divergences des temps et des situations, et l'on va sur tous les chemins sans rencontrer nulle part la certitude. Cependant une vérité intégrale s'impose. Notre salut est attaché à sa connaissance et nous devons même être prêts à sacrifier pour elle notre vie. Encore faut-il qu'elle soit la vérité infaillible. Donc, rien de plus rationnel qu'un privilège dont l'objet est de nous en affirmer le caractère.

II

L'infaillibilité pontificale est un fait nécessaire. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle est un fait certain.

Un jour, sous le beau ciel de la Judée et sur les bords de ce lac de Génésareth dont l'Evangile nous parle si souvent, Jésus conversait avec ses disciples. — « Que disent les hommes de moi? leur demanda-t-il, que pensent-ils à mon sujet? » Et les disciples de répondre : « Maître, les uns affirment que vous êtes Elie, les autres Jérémie. » — « Mais vous, reprit le Sauveur, quelle est votre pensée? » Et aussitôt Pierre s'empressa de témoigner, au nom de tous, qu'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus fit alors à son Apôtre les plus solennelles promesses : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Et la veille de sa mort il lui dit : « Pierre, j'ai prié pour toi, afin que la pureté de ta foi ne connaisse pas de défaillance, et quand tu te seras relevé de ta chute, affermis tes frères, *confirma fratres tuos.* » (Luc, XXII, 32).

Ces paroles adressées à Pierre et à ses successeurs exprimaient le privilège de l'infaillibilité. Or, remarquons-en bien la portée. Ce n'est pas le Chef des Apôtres qui s'est arrogé le droit de pouvoir enseigner sans erreur ; ce n'est pas davantage la volonté du monde catholique qui le lui a concédé : toutes les volontés humaines réunies y eussent été impuissantes. Jésus-Christ lui-même a dit à Pierre : « Vous parlerez en mon nom et vous ne vous tromperez pas, vous et tous ceux qui vous succèderont jusqu'à la fin des siècles. » Cette prérogative, la raison orgueilleuse ne saurait la détruire sans déchirer l'Evangile. Que par l'organe de la papauté l'Eglise enseigne la vérité qui console ou la vérité qui effraye, la vérité naturelle ou la vérité mystérieuse, ou que, traçant les limites du devoir, elle apprécie la valeur morale de nos actes, elle est infaillible.

Ici, d'ailleurs, le témoignage de l'histoire vient à l'appui de la révélation. Au sortir même du Cénacle, Pierre affirme le pouvoir doctrinal dont il est investi : c'est lui qui prêche le premier. Toute la croyance des premiers siècles se résume dans la célèbre formule de S. Augustin : « Rome a parlé, la cause est entendue. *Roma locuta est, causa finita est.* » A mesure que l'on avance, les plus grands génies s'inclinent devant l'autorité pontificale comme devant une autorité infaillible, gardienne de la vérité et dépositaire de la foi. Si, dans l'Eglise, il y eut des heures où la discipline fut moins fidèlement observée, il faut s'en prendre à la faiblesse de notre nature ; mais entre les mains du pape, la doctrine a toujours gardé sa pureté virginale. Aucun pape, de par une prérogative surnaturelle, ne s'est trompé sur la foi depuis vingt siècles, et cette assistance providentielle est plus parlante que des textes et des témoignages.

III

Il nous reste à dire jusqu'où s'étend pour le pape le privilège de l'infaillibilité.

D'aucuns s'imaginent que l'infaillibilité pontificale a pour objet l'ensemble des connaissances humaines. Non ! En matière profane ou scientifique, dans les arts comme dans les lettres, le pape est sujet à l'erreur. Quand il parle ou qu'il écrit sur des questions de science, rien ne le garantit absolument : il est laissé aux seules ressources de son génie personnel. N'attendez donc pas de l'Eglise un jugement défini sur les secrets de la nature : ce sont là choses livrées aux disputes de notre esprit et bornées aux limites du temps.

L'infaillibilité pontificale regarde exclusivement le domaine religieux : dans le dogme, les vérités spéculatives qui doivent régler nos idées, et dans la morale, les vérités pratiques qui doivent régler notre vie ; en d'autres termes, tout ce qui constitue le dépôt de la révélation divine. Le pape est infaillible pour interpréter l'Ecriture dans son vrai sens, infaillible pour garder la tradition apostolique transmise par les conciles et par les Pères, infaillible pour nous dire : « Cela est permis, et cela est défendu, » ou pour nous dire : « Ne lisez pas ce livre ; la pureté de votre cœur ou celle de votre foi y serait exposée. » Voilà en quoi consiste le privilège de l'infaillibilité.

Encore, convient-il de distinguer sur ce terrain si le Pape parle comme Docteur suprême ou comme théologien privé. Sans doute, étant données ses lumières, même dans le cas où le Pape exprimerait une opinion personnelle, il y aurait témérité à le contredire ; mais on n'encourrait point pour ce fait la note d'hérésie : il n'est pas alors infaillible. Au

contraire, lorsque, du haut de sa chaire apostolique et comme Docteur officiel, le pape définit un point de doctrine intéressant la foi ou les mœurs ; lorsque, dans la plénitude de sa puissance et la liberté de son action, il édicte une loi pour le gouvernement général de l'Eglise, sa parole « soutenue par une assistance divine » devient indéfectible. Ce sont les termes mêmes dont le concile du Vatican s'est servi pour proclamer le privilège de l'infaillibilité [1]. Dans ce cas, le Pape ne saurait partager avec aucun autre l'autorité qu'il tient de Dieu. Si les décrets conciliaires ajoutent une plus grande solennité à ses décisions, celles-ci exigent de par elles-mêmes une soumission sans réserve.

* * *

Lorsqu'un vaisseau fait voile durant la nuit, le pilote a soin, pour éviter les écueils, d'interroger le phare placé sur le rivage. Dans la nuit de ce monde et au milieu des ombres et des erreurs qui nous enveloppent de toutes parts, voulons-nous ne pas nous égarer et marcher sûrement au port, c'est-à-dire arriver au ciel ? Prenons l'Eglise pour guide dans la personne du Pape. Avec le Pape infaillible nous avons l'étoile directrice. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXIII

5e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Plus l'âme est chrétienne, plus elle est assiégée en quelque sorte par la pensée de Dieu. Elle voit Dieu partout, elle le prie partout, elle l'implore toujours, et elle éprouve je ne sais quelle tristesse qui lui vient comme d'une nostalgie de Dieu. Elle redoute de le perdre, et comme elle se voit environnée de périls, d'ennemis, de tentations qui peuvent la faire tomber et lui ravir le ciel, elle craint toujours et elle appelle Dieu à son secours : « Seigneur, exaucez ma voix qui crie vers vous ! *Exaudi, Domine, vocem meam.* Soyez mon soutien, ne m'abandonnez pas ! *Ne derelinquas me.* Ne me méprisez pas, ô Dieu, mon salut ! »

Une des tentations les plus terribles, et le démon ne nous la ménage pas, nous vient d'un excès d'humilité, ou plutôt d'une humilité mal comprise. Afin de vaincre notre orgueil, l'Eglise nous fait méditer sur notre infirmité, notre misère, sur le peu que nous sommes devant Dieu. Ce sont là des vérités saisissantes et salutaires. Mais nous sommes amenés alors à conclure que, n'étant rien devant Dieu, il nous méprise, il dédaigne sa chétive créature, en un mot, qu'il ne nous aime pas.

C'est là un piège habilement dressé par l'ennemi de notre âme, afin de produire en nous le découragement et de nous faire sombrer dans le désespoir.

Nous sommes en effet une bien pauvre créature, sans consistance, sans volonté affermie ; nous sentons en nous-même, nous touchons des abîmes de mal. Cependant nous devons garder une haute idée de notre valeur.

N'est-elle donc rien, cette pauvre créature que Dieu a faite à son image, qu'il a aimée jusqu'à abandonner son ciel pour la racheter au prix de ses souffrances et de son sang versé ? S'il ne nous tenait pas en haut prix, est-ce qu'il eût revêtu nos misères humaines, un corps, une âme, afin de nous voir, de nous parler, de nous instruire, de converser avec nous ; afin, en un mot, de nous rendre de nouveau semblables à lui et de nous remettre sur le bon chemin, pauvres dévoyés que nous étions ?

Dieu nous estime, Dieu nous aime. Quand nous nous égarons, il court après nous pour nous ramener. Sachons cela. Ce sont les pensées que nous suggère l'Eglise, et nous pouvons bien alors reprendre les paroles de dimanche dernier, qu'elle remet aujourd'hui sur nos lèvres, comme des paroles de lumière et de vie : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre ? *Dominus illuminatio mea, quem timebo ?* »

* * *

Ce dimanche s'appelle aussi « le Dimanche de la perfection de la loi, » parce que l'évangile nous enseigne en effet à prendre l'esprit parfait de la loi. Il est tiré du célèbre Sermon sur la Montagne, qui forme le fond de l'enseignement de N.-S. Jésus-Christ. Dans ses nombreuses allocutions aux foules, il en développa chaque point avec un attrait, une vigueur et une douceur dont l'Evangile ne nous donne qu'une faible idée. Il parlait sans cesse, et sa parole, appuyée par ses miracles constants, remuait, ébranlait, subjuguait les âmes les plus endurcies. Seuls lui résistaient les Scribes et les Pharisiens orgueilleux, qui dédaignaient ce prédicateur qu'ils n'avaient vu assis aux pieds d'aucun maître, qui n'avait fréquenté aucune grande école, et qui attirait pourtant les multitudes à sa suite.

1. Cette fois, sur la montagne des Béatitudes d'où l'on aperçoit tout proche les eaux du lac de Capharnaüm ou de Génésareth qui reluisent au soleil, une foule considérable l'avait suivi. Il va lui exposer l'ensemble de sa doctrine. Cette montagne de Kourn Hattin, — ainsi appelée parce qu'elle forme comme deux cornes, deux pics distincts, — c'est le Sinaï de la Loi nouvelle, mais le Sinaï sans ses éclairs et ses tonnerres qui glacent les cœurs d'effroi. De cette hauteur, l'horizon apparaissait vaste et clément, avec des plaines fertiles et des montagnes dans le lointain.

C'est là, devant une multitude attentive, avide de l'entendre, et recueillant affectueusement ses paroles, que Jésus-Christ parle avec des accents que la terre ne connaissait pas : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! »

Après avoir exposé sa noble et sainte doctrine, il la compare à la loi ancienne qui était tout extérieure, tout en façade en quelque sorte. Ainsi du moins la comprenaient et l'enseignaient les Scribes et les Pharisiens. Ils observaient la lettre, — en-

[1] Concil. Vatic., Const. *Pastor æternus*, c. IV.

core l'avaient-ils travestie par mille prescriptions humaines qui juraient avec la loi, — et ils n'en cherchaient point l'esprit. C'est pourquoi Jésus dit au peuple : « Si votre justice ne surpasse pas celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Mt., v, 20-24).

Les Pharisiens, — mot qui signifiait *séparés,* — étaient, à l'origine, des croyants qui se séparaient du vulgaire par une vie plus retirée, par une connaissance plus approfondie de la Loi. Ils avaient lutté pour la liberté juive, lutté aussi pour maintenir les saines interprétations de la Loi. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à la résurrection des corps, contrairement aux Saducéens, aux récompenses et aux peines de l'autre vie. Mais peu à peu leur doctrine s'altéra, à la Loi même ils préférèrent la tradition, et à celle-ci ils mêlèrent des prescriptions extravagantes. Ils n'eurent plus d'estime que pour les observances extérieures, et de la sainteté primitive ils n'eurent plus que les dehors. Leur austérité apparente n'était qu'un voile qui recouvrait la haine, l'envie, la colère, l'avarice. Ils embarrassaient la Loi de règles minutieuses et d'entraves qui la rendaient insupportable. Orgueilleux, affamés d'honneurs, méprisants, ils haïssaient Jésus qui démasquait leur hypocrisie.

La plupart des Scribes ou Docteurs de la loi appartenaient à la secte des Pharisiens. Mais leur fonction consistait à interpréter la Loi. A toute heure on pouvait les entendre sous les portiques du temple, discourant, enseignant, expliquant les difficultés de la Loi. C'étaient des hommes instruits parmi lesquels se rencontraient des personnalités considérables pour leur science et leur vertu, comme Gamaliel et Nicodème, mais ceux-ci formaient l'exception. Les autres étaient arrogants, hautains, cupides et vicieux comme les Pharisiens ; toutefois pour leur science et leurs pratiques extérieures le peuple les tenait en haute considération.

Leur justice n'était que sur leurs lèvres, et dans leur pompeux dehors. C'est pourquoi Jésus déclare qu'elle ne saurait conduire « au royaume des cieux. »

2. Il montre ensuite la *différence des deux lois :* la loi de Moïse, sévère, réglant surtout l'extérieur ; et l'Evangile qui règle l'intérieur et compénètre l'âme de charité.

« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point, et celui qui tuera méritera d'être puni par les juges. » Et moi je vous dis : Celui qui se met en colère contre son frère, mérite d'être puni par les juges. »

Il ne défend donc pas seulement le meurtre, mais même les sentiments de haine ; comme il condamnera non seulement l'adultère, comme faisait Moïse, mais même la pensée et le regard impurs. Dans le chrétien tout doit concorder et former un ensemble clair, beau, harmonieux, avec des détails de perfection.

Chez les Juifs il y avait deux sortes de tribunaux : le tribunal ordinaire ou les juges de chaque cité, et le Grand Conseil ou Sanhédrin.

Le tribunal ordinaire se composait de sept membres. Il jugeait sans appel les fautes légères. Il jugeait aussi les causes graves et condamnait à la mort par le glaive, mais le condamné pouvait en appeler au Grand Conseil.

Le Grand Conseil ou Sanhédrin comptait soixante et onze membres, pris dans les trois classes des Princes des prêtres, des Scribes et des Anciens. Il tenait ses séances dans une grande salle près du temple. Les juges avaient le visage tourné vers le sanctuaire, afin de se rappeler mieux les règles impérieuses de la justice. Ils pouvaient condamner au supplice de la lapidation, et, quand c'étaient de grands criminels, à la géhenne du feu, c'est-à-dire à être brûlé vif.

Il y a donc des degrés dans les tribunaux et dans les supplices comme il y a des degrés dans les crimes. La simple colère est le premier degré : c'est l'offense légère qui était jugée par le tribunal inférieur.

« Celui qui dit à son frère : *Raca,* mérite d'être puni par le Conseil. » Il s'agit ici d'une injure plus grande. « *Raca,* tête vide, » c'est une parole de haine et de mépris, un emportement condamnable qui attire une sentence semblable à celle qui est portée par un tribunal plus élevé.

« Celui qui dit à son frère : *Fou !* sera digne de la géhenne du feu. » La seconde injure peut n'être pas d'une haute gravité, car le tribunal du Grand Conseil ne condamnait pas toujours à la lapidation ; il jugeait, étudiait la cause et souvent renvoyait l'accusé, estimant que sa faute ne méritait pas un grand châtiment. Mais ici l'injure est grave, la faute est mortelle. Pour les Juifs, la sagesse c'était la piété, la vertu. Appeler quelqu'un *fou,* c'était l'accuser d'impiété, lui attribuer tous les vices, le considérer comme un scélérat, lui refuser jusqu'à sa qualité d'homme doué de raison, l'assimiler à l'animal, par conséquent le couvrir de calomnies et d'opprobre, sciemment, par haine. — C'est l'insulte gratuite, c'est la calomnie qui est condamnée par cette parole de Jésus, et l'on ne saurait la condamner trop sévèrement. Elle flétrit, elle souille, elle accable un innocent. Le Sauveur la compare avec raison à l'abomination de la Géhenne, cette vallée sinistre qui entoure Jérusalem au midi et au couchant, où les cadavres des suppliciés étaient abandonnés sans sépulture, où avaient été allumés les infâmes bûchers en l'honneur de Moloch.

Ayons horreur de toute pensée, de tout sentiment de haine, mais surtout de toute parole calomnieuse qui est meurtrière, car elle tue la réputation du prochain, elle tue aussi l'âme qui la conçoit, la bouche qui la profère. Dieu ne pardonne pas la haine, lui qui est tout amour et qui veut que nous nous aimions comme de bons frères.

3. Jésus a précisé la différence qui existe entre les deux lois. L'une dit : « Tu ne tueras point ; » l'autre : « Tu ne haïras point, tu ne garderas pas de rancune contre ton frère. » Il va illustrer sa doctrine d'un exemple délicieux.

Il nous peint un Juif de bonne foi et de bonne volonté qui se rend au temple pour y porter son

offrande. Il pénètre dans le parvis des Israélites, et il attend que le prêtre s'approche pour la recevoir. Debout auprès de la grille qui le sépare du parvis des prêtres, il réfléchit, il descend dans sa conscience et dans son cœur. Soudain il se souvient que son frère lui en veut, l'harmonie est rompue entre eux, et il en souffre. Que doit-il faire ? Offrira-t-il son don à l'autel dans cet état d'âme ? Lui il n'a rien à se reprocher, mais son frère lui reproche quelque chose, « a quelque chose contre lui. » Et il ne sait à quoi se résoudre.

Le Sauveur tranche la difficulté dans le sens de la bonté : « Laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère. Ensuite, viens et présente ton offrande. »

Voilà la vraie charité, la délicatesse exquise de la bonté. Ce qui nous arrête toujours dans les misérables querelles qui nous divisent, c'est une prétendue question de dignité qui n'est qu'un raffinement d'amour-propre ou d'orgueil. On s'en veut, et on en souffre ; mais personne ne veut faire le premier pas. Et vous êtes des chrétiens ! Et vous venez à l'église ! Hâtez-vous donc, en sortant de cette église où vous avez déposé vos colères et vos rancunes, d'aller trouver votre ami que vous savez blessé, prévenu contre vous. Vous ne vous doutez pas combien il est facile de pardonner et doux de se réconcilier. Cette douceur, vous la goûterez surtout quand vous reviendrez à l'église prier, adorer Dieu d'un cœur infiniment heureux de sa bonne action.

* * *

C'est à l'église que l'on comprend, que l'on goûte surtout les leçons de la charité. C'est pourquoi dans la *Communion* nous chantons avec le Prophète : « Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et je ne désire qu'elle : c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie. » (Ps. XXVI, 4). C'est là, devant Jésus-Christ que nous implorons et qui nous voit, c'est là que nous sommes à la source des bonnes pensées et que nous prenons, dans l'allégresse de nos cœurs, de généreuses résolutions de charité et de pardon.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXV

PAR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE NOUS REMERCIONS DIEU, AVEC JÉSUS-CHRIST ET PAR LUI, DE TOUS SES BIENFAITS

En adorant Dieu par Jésus-Christ et avec Lui durant la sainte messe, nous reconnaissons le souverain domaine de Dieu sur nous et sur toutes les créatures. A ce premier hommage il faut ajouter celui de notre gratitude pour tous les bienfaits que nous avons reçus de sa bonté. Pour nous exciter à remplir ce second devoir, nous rappellerons ce que Dieu a fait pour nous dans l'ordre de la nature et de la grâce, notre impuissance à le remercier, et comment, au moyen du saint sacrifice de la messe, nous pouvons lui rendre grâce de tous ses bienfaits.

* * *

Ame chrétienne, ne perdez jamais de vue que Dieu est votre créateur : tout ce que vous avez, soit pour le corps, soit pour l'âme, vous le tenez de sa main libérale. « Qu'avez-vous, dit S. Paul, que vous n'ayez reçu ? » (I Cor., IV, 7). Si vous jouissez de l'usage de tous vos sens, si votre santé est florissante, c'est à Dieu que vous en êtes redevable. Si vous possédez des richesses, si vous occupez une situation honorable, c'est encore grâce à lui. Si vous avez un esprit cultivé, une volonté ferme, un cœur sensible, c'est encore lui qui vous les a donnés. « Reconnaissez, dit le saint roi David, que le Seigneur est Dieu : c'est lui qui nous a faits et nous lui appartenons. » (Ps. XCIX, 2). — Et non seulement Dieu nous a créés par un pur acte de sa bonté, mais il nous conserve encore la vie. Chaque pulsation de notre cœur, chacune des respirations de nos poitrines est un bienfait de sa part.

En nous créant à son image, Dieu ne s'est pas contenté de nous départir des dons purement naturels, mais il a daigné, dans sa miséricorde infinie, nous appeler à la vie surnaturelle de la grâce. « Voyez, dit S. Jean, quel amour Dieu le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu. » (I Jo., III, 1). Par le saint Baptême nous sommes devenus les enfants adoptifs du Père céleste, les frères de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. L'amour de Dieu pour nous est allé si loin, dit S. Paul, « qu'il n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré à la mort pour nous tous. Comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses ? » (Rom., VIII, 32).

Nous devons reconnaître que notre vie toute entière n'est qu'un composé des bienfaits de Dieu à notre égard. Ils découlent directement de son grand amour pour nous. « Je vous ai aimés, dit le Seigneur, d'un amour éternel ; c'est pourquoi je vous ai continué ma faveur. » (Jér., XXXI, 3). Que de fois Dieu a eu compassion de nous, malgré nos nombreuses infidélités ! Que de fois il nous a pardonné nos péchés, secourus dans le danger et préservés de bien des malheurs !

Lorsque le jeune Tobie fut revenu de son voyage de Ragès, il dit à son père : « Quelle récompense pourrait-on donner à celui qui m'a conduit et m'a ramené sain et sauf au milieu de vous ? Il a recouvré l'argent que Gabelus vous devait ; il m'a préservé de la gueule d'un poisson monstrueux ; il m'a indiqué une épouse fidèle et il vous a rendu la vue. Je vous demande, ô mon père, que vous le priiez d'accepter la moitié de nos biens. » Lorsque l'ange Raphaël se fit connaître, Tobie et son fils se prosternèrent à genoux pendant trois heures pour bénir Dieu, selon la recommandation de l'envoyé céleste.

Ce n'est pas durant notre vie sur la terre que nous pouvons nous rendre compte des bienfaits de Dieu à notre égard, c'est seulement pendant l'éternité que nous serons capables de les apprécier. Tout ce que nous pouvons dire maintenant, c'est de répéter les paroles de Jérémie : « C'est à la miséricorde du

Seigneur que nous devons de ne pas être anéantis. » (Thren., III, 22).

* * *

Malheureusement, nous sommes impuissants à témoigner à Dieu notre reconnaissance pour toutes les faveurs dont il ne cesse de nous combler. Nous lui offririons tous nos biens et même notre vie : tout cela est infiniment au-dessous du moindre de ses dons. De plus, nous ne sommes que de pauvres et misérables pécheurs et toutes nos actions de grâces sont indignes d'être reçues par la Majesté divine. Serons-nous donc dans la triste nécessité d'être des ingrats envers Dieu ?... Rassurez-vous, âme chrétienne, car Jésus a trouvé le moyen de suppléer à notre impuissance par le saint sacrifice de la messe, qui est appelé le *sacrifice eucharistique,* c'est-à-dire sacrifice d'action de grâces.

Notre-Seigneur nous a montré combien il est sensible au témoignage de la reconnaissance que nous offrons à Dieu. Il venait de guérir dix lépreux, et l'un d'entre eux vint le remercier en se prosternant à ses pieds la face contre terre. « Est-ce que les dix autres n'ont pas été guéris ? demanda le divin Maître. Où sont donc les neuf autres ? Il n'y a que cet étranger qui soit venu rendre gloire à Dieu. » (Luc, XVII, 12-18). — Du reste, le Sauveur a eu soin de nous donner lui-même l'exemple de la reconnaissance que nous devons à Dieu. Il rend grâce à Dieu son Père avant de multiplier les pains dans le désert, avant de ressusciter Lazare, avant d'instituer la sainte Eucharistie.

Or, les sentiments de reconnaissance qui animaient le Cœur de Jésus pendant sa vie et à la Cène, il les a encore sur nos autels où il s'immole. Le don qu'il présente à Dieu son Père en action de grâces de tous les bienfaits accordés au genre humain, c'est son corps très pur et son sang très précieux. La sainte messe est donc le sacrifice d'action de grâce par excellence, par lequel Jésus-Christ supplée aux imperfections de notre reconnaissance.

Dans les prières et dans les chants liturgiques établis par l'Eglise pour la sainte messe, ces sentiments de joyeuse reconnaissance se manifestent à plusieurs reprises. A la préface, le prêtre nous invite à rendre grâce au Seigneur : *Gratias agamus Domino Deo nostro*. Nous répondons qu'il est digne et juste de le faire : *Dignum et justum est*. Puis le célébrant ajoute, en s'adressant à Dieu au nom de tous les assistants : « *Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus*. Oui, vraiment, il est digne, juste, raisonnable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel ! »

Enfin le célébrant, avant de prendre le Précieux Sang qui est dans le calice, se demande avec le saint roi David : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. » C'est-à-dire : Dans mon impuissance à remercier Dieu de la grâce qu'il vient de me faire en me permettant de lui offrir la sainte Victime et de me nourrir de sa chair divine, je lui offrirai comme action de grâce le sang divin qui est dans ce calice, afin que Jésus mon Sauveur « rende de dignes actions de grâces au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation. » (II Cor., I, 3).

* * *

Ah ! si les chrétiens avaient la foi, ils sauraient mieux apprécier la sainte messe ; ils se montreraient plus empressés pour y assister non seulement tous les dimanches et fêtes d'obligation, mais encore les jours ordinaires. Et par ce moyen du saint sacrifice de la messe ils rendraient à Dieu de dignes actions de grâces pour tous ses bienfaits et mériteraient de nouvelles faveurs... Hélas ! nous pouvons le dire en gémissant, la reconnaissance envers Dieu n'est pas la vertu dominante des chrétiens de notre époque. Ils respirent l'air empesté du laïcisme à outrance qui veut se passer de Dieu. L'ingratitude, l'indifférence et quelquefois le mépris des dons divins : voilà trop souvent comment le monde paie les bienfaits du Seigneur !

Ames pieuses et ferventes, que l'ingratitude de certains chrétiens envers Dieu soit pour vous un nouveau motif de le remercier avec plus de zèle que par le passé. Vous devez d'abord lui rendre grâces de toutes les faveurs qu'il vous a accordées jusqu'à ce jour, et le moyen de lui offrir un témoignage de reconnaissance égal à ses dons, c'est d'entendre pieusement la sainte messe. Vous passeriez votre vie à remercier le Seigneur, vous feriez moins qu'en entendant une seule messe ! La raison est facile à comprendre : en assistant au saint sacrifice, vous n'êtes plus seules pour rendre grâces à Dieu, mais vous êtes unies à Jésus-Christ, et c'est par Lui et avec Lui que vous exprimez à Dieu votre reconnaissance.

En outre, ne vous contentez pas de gémir sur l'ingratitude de ceux qui négligent de remercier Dieu de ses bienfaits et qui se montrent ingrats envers lui. Efforcez-vous de réparer autant que vous le pouvez les offenses que le Seigneur reçoit de la part de ceux qu'il favorise de ses dons sans en recevoir le moindre témoignage de reconnaissance. Pour cela, entendez quelquefois la sainte messe en action de grâces pour remercier Dieu à la place de ceux qui manquent à ce grand devoir.

Nous terminons cet entretien en citant ces paroles du P. Segneri : « Pieux chrétiens, considérez combien nous sommes redevables à Jésus-Christ de l'institution de la sainte messe, puisque sans elle nous n'aurions pas le moyen de remercier Dieu dignement. Puissions-nous assez estimer notre bonheur ! Au saint sacrifice de la messe, Jésus devient notre propriété, avec lui nous possédons ses mérites, si bien qu'en union avec lui nous pouvons les offrir au Père céleste et payer toute la dette de notre reconnaissance. »

PRIÈRE

O Jésus, qui avez rendu grâces à votre Père céleste avant d'instituer le Sacrement de votre amour, éclairez-moi de vos divines lumières afin que chaque fois que j'assiste à la sainte messe et que je communie, je vous remercie d'avoir établi le saint sacrifice de la messe.

O mon Sauveur, si j'avais su mieux apprécier jusqu'ici ce don ineffable de votre bonté, j'en aurais profité pour acquitter ma dette de reconnaissance envers Dieu. Pardonnez-moi mes négligences passées ! Désormais je m'unirai à Vous pour adorer votre divin Père et le remercier de ses innombrables bienfaits. Ainsi soit-il.

XXVI

PAR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE NOUS POUVONS OBTENIR LE PARDON DE NOS PÉCHÉS

Dans les entretiens précédents nous avons étudié les deux premières fins du saint sacrifice de la messe, qui sont d'adorer Dieu et de le remercier de tous ses bienfaits. Ici nous allons le considérer comme *sacrifice expiatoire* par lequel nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés. Pour nous en convaincre, nous rappellerons brièvement : l'état malheureux de l'homme après sa chute, comment Jésus-Christ a satisfait à sa place, et comment les fruits de sa rédemption nous sont appliqués à la sainte messe.

* * *

Le péché d'Adam avait mis un mur de séparation entre Dieu et l'homme. Privé de la grâce sanctifiante, celui-ci n'avait plus le droit d'aspirer à la gloire du ciel. Une majesté infinie avait été offensée ; pour qu'il y eût une juste réparation, elle ne pouvait être opérée que par une personne d'une dignité infinie.

Heureusement Dieu eut pitié de l'homme en lui promettant un Rédempteur. S. Paul nous l'enseigne en ces termes : « Il n'y a qu'un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même qui s'est livré pour la rédemption de tous. » (I Tim., II, 5-6). Pour opérer l'œuvre de notre rédemption, le Fils de Dieu est descendu sur cette terre, il a pris une nature comme la nôtre, sujette à la souffrance et à la mort. Dès le premier instant de sa vie humaine, il a offert à Dieu son Père toutes les peines de son esprit, toutes les affections de son cœur, toutes les souffrances de son corps, et il a consommé ce long sacrifice invisible par son immolation sanglante du Calvaire. Tandis que les bourreaux le crucifiaient, il laissait échapper de ses lèvres divines ces paroles de pardon : « *Pater, ignosce illis... Mon Père, pardonnez-leur !* » Sur la croix où il allait expirer, il s'écria : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » — « Pendant ce délaissement, dit Bossuet, Dieu était opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés ; en même temps qu'il frappait, il ouvrait les bras aux hommes ; il rejetait son Fils et il nous ouvrait ses bras ; il le regardait en colère et il jetait sur nous un regard de miséricorde : *Pater*, pour nous, *dimitte ; Deus*, pour lui. Sa colère se passait en se déchargeant ; il frappait son Fils innocent [1]. »

Ainsi pardonné, « l'homme, dit S. Paul, devenait une nouvelle créature en Jésus-Christ, toutes les misères et les hontes de son état antérieur disparaissaient, tout était renouvelé en lui. » (II Cor., v, 17).

Par sa mort sur la croix, Jésus-Christ rendait à Dieu une gloire infinie. L'offense avait été mesurée sur la dignité de Dieu offensé, l'expiation doit être mesurée également sur la dignité de l'Homme-Dieu immolé. L'infini étant des deux côtés, la justice était parfaite. L'homme racheté par Jésus-Christ peut s'écrier avec David : « Dans le Seigneur est la miséricorde et avec lui une abondante rédemption. » (Ps. CXXIX, 7).

* * *

Ame chrétienne, le Christ ne s'est pas contenté de mourir sur la croix pour expier nos péchés ; il a de plus établi le saint sacrifice de la messe pour reproduire, continuer le sacrifice de la Croix et nous en appliquer les mérites. Ecoutons sur ce sujet les enseignements du Concile de Trente : « Notre Dieu et Seigneur Jésus devait s'offrir une fois à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la croix pour y opérer la rédemption éternelle. Mais parce que son sacerdoce ne devait pas s'éteindre par la mort, dans la dernière Cène, la nuit même qu'il fut livré, il voulut laisser à l'Eglise, sa chère Epouse, un sacrifice visible, tel que la nature des hommes le demande, et par lequel le sacrifice sanglant qui devait s'opérer sur la croix fût représenté, tel aussi que la mémoire s'en perpétuât jusqu'à la fin des siècles, et que *sa vertu salutaire en fût appliquée pour la rémission de nos péchés de chaque jour...*

« Parce que dans le divin sacrifice qui s'accomplit à la messe, le même Jésus-Christ qui s'immola d'une manière sanglante une seule fois sur la Croix est contenu et immolé d'une manière non sanglante, le saint Concile enseigne que ce sacrifice est vraiment propitiatoire et que par lui nous obtenons miséricorde et trouvons grâce dans le temps opportun, si nous approchons de Dieu contrits et pénitents, avec un cœur sincère, avec une vraie foi, et dans un esprit de crainte et de respect. *Car le Seigneur, apaisé par cette oblation et accordant la grâce et le don de pénitence, remet les crimes et les péchés, même les plus grands* [1]. »

D'après les paroles du Concile de Trente, il est de foi que par les mérites du saint sacrifice de la messe on peut obtenir le pardon des péchés mortels et véniels et même la remise des peines temporelles dues aux péchés déjà pardonnés. Donnons à ce sujet quelques explications.

1. La sainte messe ne peut effacer directement le péché mortel, elle ne peut qu'y contribuer indirectement. Le chrétien coupable d'une faute grave ne peut être justifié que par la digne réception du sacrement de Pénitence, ou par un acte de contrition parfaite joint au désir de recevoir ce sacrement. « La sainte messe, dit l'abbé Gihr, contribue indirectement au pardon des péchés en ce qu'elle est un moyen très puissant d'obtenir la grâce du repentir et d'une conversion sincère, dans sa double propriété de sacrifice expiatoire et impétratoire. L'expiation et la prière s'unissent, se soutiennent,

[1] 1er Sermon pour le Vendredi-Saint, 3e point.

[1] Concil. Trid., Sess. XXII, cap. 2.

se complètent, afin de faire descendre sur l'homme des grâces de lumière et de force ; ces grâces le portent à se tourner vers Dieu par la foi, l'espérance, la charité, la contrition ; à recevoir dignement les sacrements par lesquels il retrouvera la sainteté et redeviendra enfant de Dieu. Tel est le sens des paroles du Concile de Trente : « *Apaisé par l'offrande de ce sacrifice, le Seigneur accorde la grâce et le don de la pénitence, et remet les péchés et les crimes, même les plus grands* [1]. »

Il faut d'abord que la justice de Dieu soit apaisée, car les péchés, surtout s'ils sont nombreux, appellent les châtiments de la justice divine. Cet apaisement se fait par le moyen de l'offrande à Dieu des mérites infinis de la sainte messe. Cet obstacle éloigné, la miséricorde divine est déterminée, par les mérites et l'intercession du Sauveur, à accorder au pécheur la grâce de la conversion. Mais quelque puissant que soit le saint sacrifice de la messe pour obtenir des grâces extraordinaires, la vraie conversion et le retour à Dieu peuvent toujours être perdus par la faute de l'homme. C'est du reste ce qu'enseigne le saint Concile : « Ce sacrifice est vraiment propitiatoire, par lui nous obtenons de Dieu grâce et miséricorde en temps opportun, *pourvu que nous nous approchions de Dieu avec un cœur sincère et une foi droite, avec crainte et respect, contrits et repentants.* »

2. Un autre effet de la sainte messe est que « sa vertu salutaire nous est appliquée pour la rémission des péchés que nous commettons chaque jour. » Ces fautes quotidiennes sont évidemment, d'après l'enseignement de l'Eglise, les péchés véniels. L'âme chrétienne doit s'efforcer d'éviter tout péché véniel volontaire. Cependant la nature humaine est si fragile qu'il est difficile de s'en préserver complètement. Or, nous avons plusieurs moyens d'en obtenir le pardon, comme la prière, le jeûne, l'aumône, etc. Mais le moyen le plus efficace, c'est d'assister pieusement à la sainte messe. Assurément, sans contrition, aucun péché, même véniel, n'est pardonné. Mais le chrétien qui assiste au saint sacrifice avec le désir d'être purifié de ses fautes légères, semble avoir la contrition suffisante pour en obtenir la rémission. « Jésus-Christ, dit Suarez, a institué le saint sacrifice de la messe et lui a approprié les mérites de sa mort, afin qu'en vertu de ses mérites, nos péchés quotidiens nous soient pardonnés. »

3. Enfin par la sainte messe nous pouvons obtenir la rémission de la peine temporelle due à nos péchés. « Si quelqu'un dit que le sacrifice de la messe... ne doit pas être offert pour les vivants et pour les morts, pour les péchés, *les peines, les satisfactions* et les autres nécessités, qu'il soit anathème [2]. »

Les peines temporelles que nous avons à subir pour expier nos péchés peuvent être remises de deux manières : 1° Par la satisfaction proprement dite, consistant en prières, en bonnes œuvres, en actes de pénitence, en souffrances supportées avec patience, en gagnant des indulgences, etc. Tout chrétien en état de grâce peut satisfaire de cette manière. 2° S'il s'agit d'une âme du purgatoire, comme elle n'a plus la possibilité de mériter et de satisfaire à la justice divine, il ne lui reste qu'à subir la peine due à ses péchés, à moins que des âmes charitables prient pour elles, offrent à Dieu des actes satisfactoires et fassent célébrer la sainte messe à son intention. L'Eglise semble indiquer cette différence en disant que la sainte messe est offerte *pour les peines et les satisfactions*. La puissance propitiatoire de la sainte messe remplace pour les défunts la peine qu'ils ont à subir, et pour les vivants, la satisfaction qu'ils ont à faire. Les mérites satisfactoires du saint sacrifice de la messe écartent donc pour les vivants et pour les morts le dernier obstacle qui s'oppose à leur entrée dans le ciel.

Dans quelle proportion ces mérites satisfactoires sont-ils appliqués aux vivants et aux défunts ? C'est le secret de Dieu. C'est pourquoi il est bon d'assister souvent et pieusement à la sainte messe, soit à notre intention, soit pour le soulagement des âmes du purgatoire. De plus, il est très prudent de faire offrir le saint sacrifice autant qu'on le peut, pour nous, pour la conversion des pécheurs et pour les défunts. L'Eglise en autorisant des fondations de messes à perpétuité semble nous tracer à cet égard une ligne de conduite.

Terminons cet entretien par une réflexion très importante. On s'étonne de ce que la justice divine ne frappe pas les pécheurs, qui sont si nombreux. Pourquoi la terre ne s'entr'ouvre-t-elle pas pour engloutir tout vivants les blasphémateurs, les impies et les orgueilleux qui voudraient supprimer Dieu ? S. Léonard de Port-Maurice a donné cette réponse : « Je crois, dit-il, que si la sainte messe n'existait pas, le monde aurait déjà péri, parce qu'il n'aurait pu porter plus longtemps le poids de tant de péchés. »

PRIÈRE

Respice, Domine, in faciem Christi tui. O Père éternel, je vous dis avec la sainte Eglise : Regardez la face adorable de Jésus crucifié, de Jésus immolé perpétuellement sur nos autels ! Ne regardez ni moi, ni mes péchés, ni ceux de mes frères ! Par les mérites infinis de sa mort sur la croix, grâce et miséricorde pour moi et pour le monde coupable ! Entendez de nouveau la voix de Jésus crucifié vous dire : « *Pater, ignosce illis.* Mon Père, pardonnez-leur !... Pardonnez aux incrédules qui vous outragent ! Pardonnez à ceux qui blasphèment votre nom trois fois saint ! Pardonnez à ces aveugles qui rejettent les vérités de mon Evangile pour admettre les erreurs les plus grossières ! Pardonnez à tous les pécheurs ! *Nesciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

O Marie, Mère des douleurs et Refuge des pécheurs, intercédez pour nous auprès de votre divin Fils ! Ainsi soit-il.

[1] *Le Saint Sacrifice de la Messe*, t. I, p. 167.
[2] Concil. Trident., Sess. XXII, can. 3.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 13 junii 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 21 juin 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dogmatiques sur la dévotion au Sacré-Cœur. — VIII. Les promesses du Sacré-Cœur, 289. — IX. La Grande Promesse du Sacré-Cœur, 291. — X. Le règne social du Sacré-Cœur, 294.

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — Emules l'un de l'autre dans la foi et la charité, 295.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXV. *7e Dimanche après la Pentecôte :* Le précepte de l'aumône, 299.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXIV. 6e Dim. après la Pentecôte, 301.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXVII. Par le saint sacrifice de la messe, nous pouvons obtenir toutes les grâces qui nous sont nécessaires, 303.

INSTRUCTIONS DOGMATIQUES SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

VIII

LES PROMESSES DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Vous connaissez certainement le petit recueil des onze promesses faites par N.-S. Jésus-Christ à sainte Marguerite-Marie, dans les diverses apparitions dont elle fut favorisée. Ces promesses, d'ordre général, ne sont pas extraites textuellement des écrits de la voyante ; mais elles rendent exactement sa pensée et répondent à ses dires. Rappelons-les, si vous le voulez bien, sous la forme brève qu'on a coutume de leur donner.

Parlant de ses fidèles serviteurs, le Sacré-Cœur s'est exprimé ainsi :

1° Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.
2° Je mettrai la paix dans leurs familles.
3° Je les consolerai dans toutes leurs peines.
4° Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à l'heure de la mort.
5° Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.
6° Les pécheurs trouveront dans mon cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.
7° Les âmes tièdes deviendront ferventes.
8° Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.
9° Je bénirai les maisons où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée.
10° Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.
11° Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans mon cœur, et il n'en sera jamais effacé.

Bien que ces promesses, transmises par sainte Marguerite-Marie, n'appartiennent pas à l'enseignement officiel de l'Eglise, nous ne pouvons pas, dans cette série d'instructions sur le culte du Sacré-Cœur, les passer sous silence. Elles tiennent trop de place dans la dévotion des fidèles, pour que le devoir des prédicateurs ne soit pas de rappeler quelques principes à leur sujet. *Quelle autorité* devons-nous leur accorder ; quelle doit être *la règle de notre interprétation* relativement à leur contenu ; telles sont, m. f., les deux notions fondamentales que j'essaierai ce soir de vous préciser, en vous en faisant tirer quelques conclusions opportunes.

I

Quelle autorité devons-nous accorder aux promesses attribuées au Sacré-Cœur par sainte Marguerite-Marie ?

Ce serait tout d'abord un excès regrettable d'accorder aux révélations privées la foi que nous devons expressément réserver aux vérités communiquées par Dieu aux hommes et authentiquement proposées par le magistère infaillible de l'Eglise. Le dépôt de la révélation publique, de cette révélation qui s'impose à tous et dont l'Eglise catholique est l'interprète autorisée, ne peut ni diminuer, ni s'accroître. Tel les Apôtres l'ont reçu de Jésus-Christ ou de son divin Esprit, tel leurs successeurs le transmettent, immuable et toujours le même, malgré son progrès, dans la suite des siècles. Cette révélation publique toutefois n'exclut pas les révélations privées accordées par Dieu à certaines âmes privilégiées, soit pour leur utilité personnelle, soit pour le bien spirituel et la direction des autres. Toutefois, parce que ces révélations particulières n'entrent pas dans l'objet de la foi dont l'Eglise a le dépôt sacré, l'Eglise n'a pas reçu de Dieu mission de les promulguer, de les authentiquer ou de les imposer à notre croyance. Donc, même en approuvant les écrits d'un saint personnage, écrits où seraient relatées des visions et des révélations de ce genre, l'Eglise n'entend pas, elle ne peut prétendre nous en garantir l'authenticité et la vérité absolues.

D'autre part, ce serait un excès tout aussi déplorable et non exempt de témérité, que de mépriser, de négliger, de tenir systématiquement pour nulles et non avenues les révélations d'ordre privé. Si, en effet, l'Eglise ne peut les déclarer authentiques et vraies, elle tient cependant, en les approuvant, à nous assurer (et cette assurance est pleinement de son ressort) qu'elles ne contiennent rien de contraire à la foi ou aux mœurs, et que, vu la sincérité et la sainteté du personnage qui s'en est déclaré favorisé, elles ont un degré de probabilité suffisant pour que l'on puisse, sans imprudence ni superstition, y adhérer d'une foi toute humaine, et les lire avec édification. Une telle approbation, plutôt négative, ne doit jamais cependant nous faire perdre de vue la remarque opportune de S. Thomas d'Aquin : en ces sortes de révélations, il faut redouter, au moins dans les détails, le mélange inconscient, toujours possible, de l'esprit humain avec l'Esprit de Dieu [1].

L'authenticité des révélations faites à la voyante de Paray-le-Monial semble si bien démontrée que l'Eglise n'hésite pas à y faire d'évidentes allusions, soit dans l'office de sainte Marguerite-Marie, soit

[1] *Sum. Theol.*, IIa IIæ, q. CLXXI, a. 5.

par la voix de Léon XIII dans les *Lettres apostoliques* du 28 juin 1889 : « Afin, dit le Pontife, que les hommes répondent avec plus d'empressement au désir d'être aimé dont brûle le divin Sauveur, il a daigné mêler à ses invitations les promesses d'admirables récompenses. » Nous devons donc recevoir ces promesses avec respect, avec confiance, avec reconnaissance ; et, sans leur accorder l'autorité divine qui est l'apanage de la révélation publique, infailliblement garantie par l'Eglise, nous devons leur accorder au moins l'autorité humaine, celle qui s'attache à la personne même de la Sainte, canonisée par l'Eglise, et dont les affirmations ne sauraient sans témérité et sans irrévérence être révoquées en doute ou négligées de parti-pris.

II

Cette première précision nous conduit à en formuler une seconde, relative à la règle qu'il convient de suivre dans l'interprétation des promesses du Sacré-Cœur, pour en approfondir le sens exact.

Cette règle, la voici : — Tout enseignement religieux, déclaré par l'Eglise inoffensif au point de vue de la foi et des mœurs, doit être toujours compris par ceux qui le reçoivent, selon l'analogie de la foi catholique, c'est-à-dire en l'interprétant d'après les enseignements officiels de l'Eglise.

Cette affirmation, m. f., n'est que l'expression même de la vérité et du simple bon sens. Ce n'est pas, en effet, la doctrine absolument certaine et infailliblement enseignée qui doit se plier et être ramenée aux exigences apparentes des révélations privées, si respectables soient-elles ; ce sont, au contraire, les révélations privées qu'il faut rapprocher de l'Evangile, de la tradition, des conciles, pour en pénétrer le sens acceptable. S. Paul ne disait-il pas déjà aux Galates : « Si nous-même, ou un ange du ciel, vous évangélisait autrement que nous vous avons évangélisés, qu'il soit anathème ! » (I, 8).

C'est donc suivant l'analogie de la foi qu'il nous faudra chercher et comprendre la signification véritable des promesses du Sacré-Cœur. C'est dans l'enseignement de l'Evangile qu'il convient d'en retrouver la substance et les fondements. C'est à Jésus-Christ lui-même, prêchant la vérité aux apôtres et aux premiers disciples, que nous demanderons les éclaircissements parfois nécessaires pour bien entendre les enseignements que la fidèle servante du Sacré-Cœur nous a transmis en son nom. C'est enfin à la tradition des Pères, aux saints conciles, organes et interprètes autorisés de la révélation chrétienne, qu'il nous faudra recourir, s'il nous faut encore un supplément de lumière. Et ainsi l'autorité humaine des révélations privées se trouvera comme renforcée et transformée par l'autorité divine de la révélation publique, et la piété des fidèles y trouvera un appui plus solide et une nourriture plus substantielle.

III

Or, en recourant à l'analogie de la foi comme à la règle sûre d'interprétation des révélations privées, nous devons poser *trois principes* qui nous aideront grandement à bien comprendre les promesses du Sacré-Cœur.

1. Le *premier* principe, si souvent rappelé dans l'Evangile par le divin Maître, à l'occasion surtout de l'hypocrisie et du formalisme des Pharisiens, c'est que le culte que nous devons à Dieu, pour lui être agréable, doit extérieurement exprimer les sentiments *intérieurs* de notre âme. Les rites extérieurs ne valent, en effet, que dans la mesure où ils témoignent de la sincérité de nos sentiments cachés. Avant tout, il faut « adorer Dieu en esprit et en vérité. » (Jo., IV, 23). Donc, avant toute autre chose, il faut poser en principe que les promesses du Sacré-Cœur ne concernent qu'une dévotion sincère et intérieure. S'en tenir à un formalisme tout extérieur, se contenter des pratiques visibles sans se mettre en peine de répondre à l'amour du divin Maître, et se flatter néanmoins qu'à ce prix on obtiendra les faveurs incomparables que nous promet Jésus, c'est illusion pure et irrévérence véritable à l'égard du Cœur Sacré de notre Sauveur.

Et remarquez, m. f., que sainte Marguerite-Marie n'a pas omis de signaler cette condition essentielle à la réalisation des promesses du Sacré-Cœur. S'agit-il des prêtres ? Leurs succès dans la conversion des âmes dépendent de leur tendre dévotion au Sacré-Cœur. S'agit-il de la protection promise à l'heure de la mort à ceux qui se sont consacrés au divin Cœur ? Elle ne leur sera accordée que s'ils vivent conformément aux maximes de ce Cœur sacré. S'agit-il des bénédictions promises à ceux qui honorent les images du Cœur de Jésus ? Nous sommes avertis que Jésus ne bénira que les cœurs vides d'affections terrestres, les esprits humbles et soumis. Tout ce que promet le bon Maître, en dehors de cette condition essentielle d'une dévotion sincère et intérieure, c'est de donner lui-même les dispositions nécessaires ; mais ici encore, il faut que l'on soit « une âme de bonne volonté. » Et c'est uniquement à ce titre que les pécheurs auront, eux aussi, leur part aux promesses, dont l'effet ne se réalisera en eux que dans la mesure où ils s'approcheront avec des sentiments de sincère pénitence et de grande confiance du trône de la miséricorde.

2. L'Evangile met encore en relief un *second* principe : c'est que le fruit des promesses divines est avant tout et principalement un fruit *spirituel* et d'ordre *surnaturel*.

La dévotion au Sacré-Cœur, avons-nous dit, appartient à l'essence même du christianisme ; sa fin, c'est l'amour de Dieu dans la réparation de nos péchés. Or, m. f., l'Eglise a les promesses de la vie éternelle, mais non pas l'espérance des biens d'ici-bas. L'amour de Dieu et la réparation des fautes supposent le renoncement, l'humilité, l'abnégation, la pénitence, vertus dont l'exercice se concilie mal avec la recherche des biens temporels et la satisfaction de nos désirs terrestres. D'ailleurs, les promesses de bénédictions et de succès faites par le Sacré-Cœur à ses fidèles serviteurs, ne concernent guère, dans la pensée de Marguerite-Marie, l'ordre

temporel. La sainte voyante nous en avertit expressément : « Je ne crois pas, écrit-elle, que ces grâces et bénédictions consistent dans l'abondance de choses temporelles, car Il dit que c'est ce qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour, et c'est de quoi il veut enrichir vos âmes et vos cœurs [1]. »

3. Si toutefois on insiste sur certaines promesses, notamment les promesses de bénédictions pour les entreprises ou sur les maisons, il faudra, m. f., nous souvenir d'un *troisième* principe, nettement marqué dans l'Evangile. Qu'il s'agisse des richesses matérielles ou du bonheur naturel, Jésus ne nous interdit pas de demander à Dieu et de rechercher dans une mesure convenable ces sortes de biens, pourvu que l'usage que nous entendons en faire soit conforme aux exigences de notre fin dernière surnaturelle. C'est en ce sens qu'il nous a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (Matth., VI, 33). Mais il peut arriver certaines circonstances où le bonheur éternel d'un homme sera mieux assuré par la tribulation que par la prospérité ; où les privations temporelles seront le seul chemin du salut. Si donc l'usage des biens temporels doit être conditionné par la recherche de notre salut éternel, Dieu, dans sa bonté même, devra laisser cet homme aux prises avec l'épreuve salutaire. Manquera-t-il par là à sa promesse ? Nullement. Ecoutez plutôt, m. f., sur ce point, l'enseignement du grand docteur S. Augustin : « Le divin Médecin, à qui une fois pour toutes nous nous sommes entièrement confiés, et de qui nous tenons les promesses de la vie présente et de la vie future, ce divin Médecin seul sait quand les biens temporels nous sont d'un réel secours ; il nous les accorde, il nous les refuse, selon qu'il le juge expédient pour notre consolation ou notre épreuve, en cette vie, en vue de nous diriger et de nous établir, en l'autre, dans l'éternel repos [2]. »

Ainsi Jésus, par Marguerite-Marie, peut nous dire en toute vérité : « Je mettrai la paix dans vos familles ; je vous consolerai dans toutes vos peines ; je répandrai d'abondantes bénédictions sur vos entreprises ; je bénirai vos maisons » ; il reste toujours sous-entendu que si la persécution, le chagrin, l'adversité, la ruine même, sont, dans les vues de la Providence, préférables ou même nécessaires au salut éternel d'une âme, quelle que soit la dévotion de cette âme au Cœur sacré de Jésus, le divin Cœur ne peut vouloir que ce qui est profitable et nécessaire à cette âme pour son salut, et par amour, il lui réservera la contradiction et l'épreuve.

* * *

Nous souvenons-nous toujours, m. f., de ces vérités fondamentales et si nécessaires ? N'avons-nous pas parfois transformé la belle et surnaturelle dévotion au Sacré-Cœur en une pratique où l'égoïsme avait plus de part que l'amour véritable ? N'avons-nous pas souvent exagéré, déformé le sens et la portée des promesses faites à Marguerite-Marie ? Nous avions peut-être fondé tant d'espoir en la protection du Sacré-Cœur en ce qui concerne la bonne marche de nos affaires, la vie de nos parents et de nos amis ! Et nous avons peut-être été si cruellement déçus !

Ah ! m. f., ne rapetissons pas une dévotion sublime ! Si Dieu, jadis, pour retenir les Juifs frémissant sous le joug de sa Loi, leur multipliait les promesses de biens temporels, n'oublions pas que la loi de crainte a fait place à la loi d'amour. Nos regards maintenant doivent se porter vers les régions du bonheur céleste et surnaturel. Aux disciples du Cœur de Jésus, il me semble que S. Paul adresse, aujourd'hui encore, les pressantes exhortations qu'il faisait jadis aux fidèles de Colosses (III, 1-3) : « Puisque vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu. Aimez les choses du ciel et non celles de la terre, car vous êtes morts au monde et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Ainsi soit-il.

IX

LA GRANDE PROMESSE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Parmi les promesses du Sacré-Cœur, il en est une qui mérite de retenir plus particulièrement notre attention. Sans doute, sainte Marguerite-Marie et les premiers zélateurs du culte du Sacré-Cœur n'y ont point insisté d'une manière spéciale (et c'est peut-être là une indication qu'ils n'en pressaient pas les termes outre mesure) ; mais la piété contemporaine en fait un tel cas, que nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. Il s'agit, m. f., de la « grande promesse, » par laquelle N.-S. s'engage à accorder « à tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale avec la réception des derniers sacrements. »

Par elle-même, cette promesse, entendue en son sens strict, intéresserait au plus haut point notre salut éternel. Il n'y a donc rien de surprenant que la piété des fidèles s'en soit fréquemment nourrie. Toutefois, si solennelle et si explicite qu'elle nous paraisse, elle n'est, — il faut bien nous en souvenir dès le début de cette instruction, — qu'une promesse contenue dans une révélation privée. Donc, conformément aux principes rappelés dans notre dernier entretien, nous devrons chercher à en pénétrer le sens, moins en nous arrêtant à la signification apparente des paroles attribuées à Jésus-Christ, qu'en recourant à l'analogie de la foi. Or, il se trouve précisément que l'enseignement de l'Eglise relativement à l'*incertitude de notre persévérance finale* et de notre prédestination est formel et ne saurait être révoqué en doute sans encourir la faute d'hérésie. C'est donc en partant de cette doctrine de foi qu'il conviendra de nous arrêter aux *différentes explications données de la grande promesse,* avant de chercher à en préciser *la portée exacte d'après les enseignements de l'Evangile lui-même.*

[1] *Vie et Œuvres,* t. II, lettre 44.
[2] *De sermone Domini in monte,* II, c. 16.

I

L'incertitude de notre persévérance finale et de notre prédestination, tout au moins en ce qui concerne la connaissance que nous en pouvons avoir, est un dogme de la foi catholique, solennellement défini par le concile de Trente contre les présomptueuses assertions de Calvin. « Personne, nous déclare le saint Concile, personne, tant qu'il se trouve en cette vie mortelle, ne doit avoir la présomption de pouvoir pénétrer le mystère de sa prédestination au point de pouvoir affirmer avec certitude qu'il est du nombre des élus, comme s'il était vrai que l'homme une fois justifié ou bien ne peut plus pécher, ou bien, s'il vient à pécher, est assuré de venir à résipiscence. Personne, en dehors d'une révélation spéciale, ne peut connaître ceux que Dieu a élus [1]. »

La révélation spéciale dont parle ici le concile de Trente ne peut s'entendre que d'une révélation personnellement faite à celui qui serait l'objet du choix divin. Or, la promesse générale contenue dans la révélation privée faite à sainte Marguerite-Marie, ne peut être appelée une révélation spéciale au sens du concile de Trente.

Qui ne voit immédiatement, dans le dogme de l'incertitude de notre salut, une grave difficulté touchant la vérité de la promesse du Sacré-Cœur ? D'un côté, en effet, l'Eglise nous affirme que nous ne pouvons, tant que nous vivrons, être absolument assurés de notre salut ; et d'un autre côté, Notre-Seigneur semble s'engager à concéder à tout homme qui aura satisfait à la pratique des neuf premiers vendredis, la grâce incomparable de la persévérance finale et de la prédestination. Il ne suffit pas, pour résoudre cette difficulté, de la passer sous silence ou de la proclamer inexistante. J'estime, pour ma part, que l'intérêt même de la dévotion au Cœur de Jésus exige que les prédicateurs abordent de front devant les fidèles cette grave question et en parlent avec toute la netteté désirable.

II

Je m'empresse de vous déclarer, m. f., que si les théologiens catholiques sont unanimes à proclamer, même en face de la grande promesse, la doctrine définie par le concile de Trente, ils ne se trouvent point en pareil accord sur le sens à donner à la promesse faite par Jésus-Christ à Marguerite-Marie.

Les uns, en effet, affirment que les communions des neuf premiers vendredis produiront infailliblement les effets mentionnés dans la promesse. Mais ils s'empressent de faire remarquer que si l'effet de cette pratique pieuse est infaillible, solon la promesse du Sauveur, nous n'aurons jamais, quant à nous, la certitude absolue que nos communions ont été conformes au désir de Notre-Seigneur, c'est-à-dire reçues avec des dispositions aussi parfaites que l'exige la vraie dévotion au Sacré-Cœur. De sorte que, si la promesse est infaillible, l'accomplissement de la condition exigée par Jésus reste toujours soumis à quelque incertitude, incertitude, certes, insuffisante pour nous jeter dans le trouble ou dans l'anxiété, mais suffisante cependant pour nous éloigner de la téméraire présomption dont veut nous préserver le concile de Trente.

D'autres théologiens interprètent différemment la grande promesse. Les neuf communions auraient une efficacité particulière, ajoutée par N.-S. à l'efficacité qu'elles auraient en des conditions ordinaires ; mais cette efficacité ne va pas jusqu'à garantir au communiant la réalisation infaillible de la promesse. Celle-ci, en effet, ne peut être que subordonnée à l'accomplissement des œuvres, de toutes les œuvres exigées par Dieu pour le salut. Mais les neuf communions aideraient puissamment à l'accomplissement de ces œuvres, par les grâces plus spéciales dont elles seraient le principe.

Enfin, m. f., une troisième opinion tient que les neuf communions du premier vendredi n'ont pas une efficacité plus particulière que d'autres communions, faites à n'importe quel jour. Mais parce que neuf bonnes communions faites à intervalles réguliers sont, en soi, un excellent moyen d'inspirer à une âme l'amour de Dieu, la fuite du péché, l'attrait de la vertu, on est en droit de conclure que celui qui communie ainsi s'engage si résolument sur la voie du salut, que son salut est pour ainsi dire assuré.

Aucune de ces opinions, remarquez-le, m. f., ne suppose que le ciel sera ouvert à ceux qui ne l'auront pas mérité, soit par l'innocence de leur vie, soit par leur pénitence à l'heure de la mort ; mais elles prétendent que cette innocence ou cette pénitence seront le fruit des communions faites conformément au désir de N.-S. Ainsi donc, le pécheur présomptueux, qui communierait neuf fois de suite pour assurer son salut, et pouvoir pécher plus librement, cette assurance une fois prise, ce pécheur très certainement n'entrerait pas dans les vues de Notre-Seigneur. Sa neuvaine de communions ne lui ouvrirait pas le ciel, pas plus que le scapulaire du Mont-Carmel porté par un indigne, dont le cœur resterait obstinément fermé aux grâces du ciel, ne préserverait cet indigne de l'enfer. Notre religion exige plus de convictions que de pratiques, et il faut nous défier des prétendus miracles de conversion, obtenus par des moyens vraiment trop simples et tout extérieurs, et que l'on colporte trop facilement en des récits dépourvus de tout sens critique.

Aussi, m. f., quel que soit le sens à donner à la promesse de N.-S., deux choses sont certaines et doivent inspirer notre conduite. En premier lieu, nous ne devons jamais, même après avoir communié selon le désir du Sacré-Cœur, nous laisser aller à la présomption. En second lieu, il faut nous souvenir, d'après l'enseignement même de Jésus dans l'Evangile, que le paradis sera pour nous le fruit de notre pénitence : « *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.* » (Luc, XIII, 5).

[1] Sess. VI, chap. 12. Cf. canons 15-16.

III

Au milieu des hésitations des théologiens, est-il permis de nous faire à nous-mêmes une opinion, à la lumière des enseignements de l'Evangile ?

Je crois, m. f., la chose possible ; je suis même convaincu qu'il sera grandement utile, pour réprimer toute exagération dans l'intelligence de la grande promesse du Sacré-Cœur, de recourir à l'Evangile, et même nous aurons la surprise d'y retrouver cette promesse, formulée en termes presque identiques.

J'ai fait allusion tout à l'heure au privilège du scapulaire du Mont-Carmel, privilège qui présente tant d'analogie avec la promesse du Sacré-Cœur. Le pape Benoît XIV faisait cette remarque pleine d'à-propos relativement à ce privilège : « D'après les expressions de la sainte Ecriture, le salut et la vie éternelle sont promis parfois à des pratiques qui aident, à la vérité, à atteindre le bonheur des élus, mais qui, à elles seules, ne suffisent pas à sauver un homme, s'il n'emploie pas en même temps les autres moyens de salut [1] ». Nous avons, de la vérité de cette assertion, un exemple frappant dans la scène du jugement dernier. « Venez, les bénis de mon Père, dit Notre-Seigneur, possédez le royaume préparé pour vous depuis la formation du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli. » (Mt., xxv, 34-35). Vous l'entendez, m. f., dans la sentence solennelle du souverain Juge, le ciel est donné en récompense des œuvres de miséricorde. Direz-vous qu'en conséquence, seules les œuvres de miséricorde sont nécessaires pour gagner le ciel ? Non, certes. Ainsi en est-il de la persévérance finale : elle est accordée à la pratique des neuf premiers vendredis, mais elle suppose également l'accomplissement de toutes les autres œuvres et la fidélité aux grâces, dont dépend, dans les desseins miséricordieux de Dieu, notre persévérance finale.

Mais, à quoi bon chercher de simples analogies dans la scène du jugement dernier, quand nous trouvons en propres termes, dans l'Evangile, la promesse de la persévérance finale et du salut faite par Jésus lui-même à propose de la réception de la sainte Eucharistie ? Relisez, m. f., le chapitre VIe de l'Evangile de S. Jean : « Je suis le pain de vie, dit Notre-Seigneur,... je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour » (51-52 ; 55). Est-il jamais venu à votre esprit, en lisant ce passage, d'affirmer qu'il suffit de communier pour avoir la vie éternelle et la résurrection glorieuse du dernier jour ? Non, certes. Par sa promesse solennelle, Jésus veut simplement nous inculquer le précepte divin de la communion et la nécessité de l'Eucharistie pour le salut éternel ; mais il sous-entend certainement la nécessité des autres œuvres exigées par le salut.

De même aussi, le Sacré-Cœur attache la promesse de la persévérance finale aux neuf communions, marquant par là que celui-là assurera bien mieux son salut, qui communiera plus fréquemment et plus pieusement en son honneur ; mais il sous-entend certainement la nécessité des œuvres, de toutes les œuvres que le souci de notre salut nous impose. « Souvent la sainte Ecriture, dit le grand théologien Bellarmin, que l'Eglise vient d'élever sur les autels, attribue à différents moyens la vertu de justifier une âme, ou même de lui assurer le salut. Cela ne veut pas dire que ces moyens puissent à eux seuls justifier et sauver quelqu'un ; mais seulement qu'ils ont la vertu de contribuer à la justification et à la vie éternelle, pourvu qu'ils soient accompagnés des autres moyens de salut, comme sont la foi, l'état de grâce, l'observation des commandements [1]. » Or, ce qui est vrai d'une parole de la sainte Ecriture, est incomparablement plus vrai d'un texte de révélation privée, dont l'Eglise, même en l'approuvant, n'entend pas nous garantir l'authenticité absolue.

* * *

M. f., en communiant aux premiers vendredis du mois, vous accomplirez, certes, une œuvre pieuse, très agréable au Cœur de Jésus, permise par l'Eglise, encouragée par les plus prudents directeurs, particulièrement avantageuse pour ceux qui la pratiquent. De cette dévotion, vous retirerez d'abondants fruits de salut, d'une haute et exceptionnelle valeur. Même s'il fallait entendre la grande promesse simplement en ce sens que Dieu attache à la pratique des neuf premiers vendredis des grâces particulièrement abondantes, et qu'avec l'aide de ces grâces nous pouvons plus facilement observer les commandements et arriver au ciel, même encore sous cette forme très adoucie, la grande promesse comporterait pour nous un avantage plus que suffisant pour nous rendre chère la pratique des neuf premiers vendredis et nous inciter à la propager autour de nous.

Mais rappelons-nous encore une fois qu'il s'agit bien plus de communier avec piété que de faire une neuvaine de communions ; que les communions faites avec piété doivent être pour nous un moyen de pratiquer d'abord toutes les œuvres requises pour notre salut, avant d'assurer ce salut lui-même. C'est dans ces sentiments aussi raisonnables que surnaturels que l'Eglise vous autorise à communier en l'honneur du Sacré-Cœur, supposant que vous comprendrez sainement les choses et que vous interpréterez correctement les promesses de salut que sainte Marguerite-Marie nous a transmises au nom du Cœur adorable de Jésus. Ainsi soit-il.

[1] Cité par le P. Le Bachelet, *Etudes*, 25 juillet 1901.

[1] Controverses, *De Pœnitentia*, lib. II, c. 7.

X

LE RÈGNE SOCIAL DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

La dévotion au Cœur de Jésus tend de plus en plus, et dans la direction que lui imprime l'Eglise, et dans l'élan de la piété des fidèles, à revêtir un caractère social. N'entendons-nous pas parler autour de nous du règne social, du culte social du Sacré-Cœur ? Ces expressions n'offrent peut-être pas à tous les esprits un sens bien net et bien défini. Elles signifient en réalité une chose d'ailleurs fort simple et très naturelle : c'est qu'il faut restituer à Jésus-Christ, que nous appelons ici le Sacré-Cœur, la place qui lui revient dans le monde, et lui faire rendre par la société les honneurs souverains auxquels lui donne droit son double titre de Fils de Dieu et de Rédempteur des hommes.

Qu'est-ce que *la royauté du Sacré-Cœur ?* Comment doit-elle *s'affirmer dans la société,* c'est-à-dire dans la *famille,* dans l'*Etat,* dans le *monde entier ?* Tel sera, m. f., le sujet de notre dernier entretien.

I

La puissance royale existe en N.-S. Jésus-Christ par le fait même qu'il est le Fils de Dieu et Dieu lui-même. Elle se confond avec la souveraine majesté que Dieu possède par essence, avec la puissance infinie et le domaine suprême qu'il exerce à l'endroit de toute créature. Jésus-Christ est donc le roi tout d'abord de ceux dont, par sa Passion miséricordieuse et réparatrice, il est devenu le chef, la tête, et qui, unis à lui dans le même corps mystique, reçoivent de plein gré et avec reconnaissance l'influence de son gouvernement divin. Mais il est aussi le roi de tous ceux dont il ne peut être le chef, mais qui, comme toute créature, lui sont soumis essentiellement ; de ceux qui, sur terre, ne reçoivent en fait peut-être aucune influence bienfaisante de la grâce ; de ceux qui, éloignés à tout jamais de Dieu dans l'enfer par leur obstination dans le mal, sont très certainement incapables de sentir, autrement que par l'effet de la justice, l'influence de la souveraineté divine.

Telle est la royauté du Christ, royauté absolue, souveraine, universelle. Telle est donc aussi la royauté du Sacré-Cœur, puisque le Sacré-Cœur n'est autre que Jésus-Christ se manifestant à nous par l'amour. Mais précisément parce que le Sacré-Cœur est tout amour pour nous, il convient que sa royauté s'établisse partout où il sera possible par l'exercice de l'amour en vue du salut des hommes. Ah ! sans doute, m. f., ceux qui à tout jamais sont irrévocablement perdus ne pourront pas sentir l'influence souverainement douce d'une telle royauté ; mais, sur la terre, il faut que nous élargissions le plus possible les limites du royaume de l'amour. C'est l'univers entier qu'il faut convier au service du Sacré-Cœur, son aimable souverain.

II

Nous convierons tout d'abord la famille. Si Jésus, infiniment aimant, a un droit incontestable aux hommages des particuliers, il possède un droit tout aussi incontestable aux hommages de la société. En affirmant avec toute la théologie ce principe incontestable, nous réagissons contre le sophisme si accrédité à notre époque, d'après lequel la religion serait une affaire exclusivement privée. Et parce que la famille est la cellule-mère de toute société, le culte social du Sacré-Cœur doit commencer dans la famille.

L'intronisation du Sacré-Cœur dans les foyers, telle qu'on la pratique depuis plusieurs années, pour répandre le culte familial du Sacré-Cœur, comprend essentiellement trois choses : la consécration de la famille au Sacré-Cœur, l'installation de l'image du Sacré-Cœur à une place d'honneur au foyer domestique, et l'application des membres qui composent ce foyer à mener une vie profondément chrétienne, qui réponde au désir de Notre-Seigneur. De ces trois éléments, le dernier est de beaucoup le plus important. La consécration serait peu de chose, l'installation de l'image compterait pour rien, si à ces actes extérieurs ne répondait pas une vie sincèrement et foncièrement religieuse. C'est, en effet, pour réagir contre le travail de démoralisation et de déchristianisation de la famille, qu'on s'efforce de propager le culte familial du Sacré-Cœur. On est convaincu qu'il contribuera puissamment à maintenir au sein des familles les idées de foi et les habitudes religieuses qui sont la meilleure sauvegarde des vertus domestiques. Mais si l'on veut que ce résultat soit obtenu, il ne suffit pas d'exposer et de vénérer une image du Sacré-Cœur dans les demeures privées ; il faut que ceux qui les habitent s'appliquent à connaître la doctrine du Sacré-Cœur et la traduisent en actes. Ce qui importe, c'est de mettre sa vie de tous les jours en harmonie avec sa foi ; et il n'y a qu'une manière sérieuse d'aimer Notre-Seigneur, c'est de garder ses commandements. « Ce n'est pas assez, écrivait à ce sujet Benoît XV, de vénérée mémoire, de suivre le Christ avec le vague sentiment d'une religiosité qui émeut les cœurs tendres et sensibles et fait verser quelques petits pleurs, tout en laissant les vices intacts. Il faut le suivre avec une foi vive et ferme, qui discipline et qui dirige l'esprit, le cœur et les actes [1]. »

III

Jésus n'est pas seulement le roi de la famille ; il doit être aussi le souverain Seigneur et Maître des nations. Les nations, pas plus que les familles et les individus, ne sont libres de lui refuser ou de lui accorder à leur gré les hommages auxquels sa suprême souveraineté lui donne droit ; en tant que corps sociaux, elles sont tenues de lui rendre des devoirs et de faire acte de dépendance.

Cette autorité souveraine sur les peuples, Jésus la possède à un double titre : Fils de Dieu, son Père lui a donné les nations en héritage (Ps. II, 8) ; Rédempteur des hommes, Jésus a acquis des droits réels sur ces hommes qu'il a arrachés à la puissance des ténèbres (Col. I, 13). Cette autorité su-

[1] *Acta Apost. Sedis,* 6 mai 1915, p. 204.

prême de Jésus-Christ sur les peuples est niée ou méconnue de nos jours. Le naturalisme politique et social est devenu un dogme public, la loi des Etats et comme un principe régulateur du monde contemporain. Au sein de nos sociétés, jadis chrétiennes, Jésus-Christ est le grand absent : les mœurs et encore plus les institutions et les lois sont vides de lui. Voilà le mal. Qui le guérira, sinon le culte du Sacré-Cœur, providentiellement destiné à ramener vers Jésus quiconque l'oublie et le méconnaît ; destiné à resserrer, à renouer, s'il le faut, les liens relâchés ou rompus de l'amitié divine ?

Ne le voyez-vous pas immédiatement ? L'intronisation nationale du Sacré-Cœur est bien autre chose que l'apposition de son image sur le drapeau national ! Il s'agit avant tout de faire publiquement proclamer la divinité et les droits de N.-S. Jésus-Christ ; de mettre fin à une apostasie officielle, qui est une grave injure pour Dieu ; d'imprégner de son esprit la vie publique devenue totalement païenne ; de faire rentrer dans les lois l'esprit chrétien qu'on a voulu en chasser ; de réconcilier en un mot les Etats et la religion et par là, d'assurer aux peuples les bénédictions divines. Encore une fois et conformément aux principes rappelés à l'occasion des promesses du Sacré-Cœur, ces bénédictions accordées aux nations ne sont pas nécessairement et toujours des bénédictions temporelles ; mais toujours ces bénédictions divines aideront les sociétés à atteindre le but pour lequel elles sont instituées : la paix et la sécurité de leurs membres.

IV

Mais, m. f., par delà les peuples formés de chrétiens, dont les citoyens, en tant que baptisés, appartiennent plus spécialement à Jésus-Christ, il y a l'immense multitude des peuples non baptisés, ignorant le culte du vrai Dieu. Eh bien ! même sur ces peuples doit s'affirmer la royauté souveraine du Cœur de Jésus.

Mais comment étendre effectivement jusque-là le règne du Sacré-Cœur ? Ah ! sans doute, nous proclamons avec la théologie et avec le pape Léon XIII que le pouvoir du Christ s'étend sur tous ceux qui vivent en dehors de la foi chrétienne ; et nous reconnaissons pour une vérité incontestable que tout le genre humain est sous la dépendance du Christ. Mais le règne de Jésus par l'amour n'existe pas encore, effectivement réalisé, chez ces peuples infidèles. Et c'est l'Eglise catholique qui, dans la mesure du possible, le réalisera, en envoyant ses missionnaires vers ceux qu'il s'agit d'instruire et d'amener reconnaissants sous le joug suave et léger du Sauveur. Mais, en attendant que soit accomplie l'œuvre de miséricordieuse évangélisation, il appartient à l'Eglise tout entière, au pape, aux évêques et même aux fidèles, de se consacrer à Jésus, avec leur vie et leur personne, d'offrir à Jésus la vie et les personnes de ceux que l'ignorance ou les préjugés tiennent éloignés de lui. Ainsi, la royauté universelle du Sacré-Cœur sera proclamée et promulguée et, tout au moins dans notre désir et dans notre pieuse affection, réalisée parmi les hommes.

* * *

Très doux Jésus, rédempteur du genre humain, jetez un regard sur nous qui sommes humblement prosternés devant votre autel. Nous sommes à vous, et, afin de vous être plus fermement unis, voici que, en ce jour, chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré-Cœur. Beaucoup ne vous ont jamais connu, beaucoup ont méprisé vos commandements et vous ont reniés. Miséricordieux Jésus, ayez pitié des uns et des autres et ramenez-les tous à votre Sacré-Cœur.

Seigneur, soyez le roi non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodigues qui vous ont abandonné. Faites qu'ils rentrent bientôt dans la maison paternelle pour qu'ils ne périssent pas de misère et de faim. Soyez le roi de ceux que de fausses opinions ont trompés et de ceux que l'esprit d'insubordination a séparés de l'Eglise ; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Soyez enfin le roi de tous ceux qui sont encore attachés aux anciennes superstitions païennes, et ne refusez pas de les arracher aux ténèbres pour les conduire à la lumière et au royaume de Dieu. Accordez, Seigneur, à votre Eglise une liberté tranquille et sans entraves ; accordez à tous les peuples l'ordre et la paix. Faites que d'un pôle du monde à l'autre, tous les hommes, d'une commune voix répètent : — Loué soit le divin Cœur, qui nous a acquis le salut, à lui gloire et honneur dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

ÉMULES L'UN DE L'AUTRE DANS LA FOI ET LA CHARITÉ

Æmulamini charismata meliora.
C'est pour des dons meilleurs qu'il faut lutter d'émulation.
(I Cor., XII, 31).

Mes frères,

Dans ses vaines attaques contre l'Eglise, l'incrédulité avait un moment rêvé d'un stratagème singulier : elle prétendait opposer l'un à l'autre nos deux grands apôtres S. Pierre et S. Paul, et jouer du second contre le premier, comme d'un rival en matière de doctrine. La science a fait bonne et prompte justice d'une aussi ridicule prétention. Et de rivalité entre les deux Apôtres célébrés aujourd'hui par les chants de toute la terre, l'histoire ne connaît que la sainte et à jamais glorieuse rivalité dans l'exercice de ces deux grandes vertus qui sont la *foi* et la *charité*.

I. — *Emules dans la foi*

La foi d'un S. Pierre, la foi d'un S. Paul, qui voudrait, m. f., prétendre à exprimer dignement ces deux merveilles de la grâce et de la nature tout ensemble? à établir entre elles des degrés? Tout ce que nous pouvons, c'est de recueillir quelques-uns des cris de foi également admirables sortis des profondeurs de l'âme de l'un et de l'autre, et de rassurer et stimuler notre propre foi au spectacle de la leur.

1. « Que disent les hommes que je suis? » demande un jour le Fils de l'homme à ses apôtres. Eux de répondre : « Les uns vous prennent pour Jean-Baptiste, les autres pour Elie ; etc. » Mais Jésus de reprendre : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Alors S. Pierre, devant tous les autres : « Vous êtes, » s'écrie-t-il de tout ce qu'il a d'ardeur et de conviction, « vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant! » Et c'était là, chez Pierre, tellement le cri du cœur, cela procédait d'une foi si admirable, que le divin Maître lui-même en est ravi : « Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jean, s'écrie-t-il à son tour ; car ce n'est point la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » Tu as dit qui je suis ; eh bien! « moi je te dis de mon côté que tu es Pierre et que sur la pierre que tu es je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » (Mt., XVI, 16-19).

Et nous maintenant, m. f.!... A notre époque, tout comme au temps de S. Pierre, les opinions se partagent au sujet du Christ. Les uns le tiennent pour un grand homme, pour un insigne bienfaiteur de l'humanité ; les autres le tiennent pour un rêveur, pour un illuminé ; on va jusqu'à faire de lui le premier des révolutionnaires, l'ancêtre du socialisme, du communisme. Nous, mes frères, sans nous laisser un instant déconcerter par ce mélange confus de louanges et de blasphèmes, proclamons résolument avec S. Pierre que Jésus est tout uniment le Fils de Dieu, auteur d'une doctrine divine qu'il faut croire tout entière, auteur d'une morale divine qu'il faut pratiquer intégralement, auteur de divins sacrements auxquels il faut recourir assidûment, si l'on désire vraiment le bonheur en ce monde et en l'autre. Oui, plus que Jean-Baptiste, plus qu'Elie, plus qu'un prophète, plus qu'un grand homme et un grand bienfaiteur du genre humain, Jésus est plus, infiniment plus que tout cela ; il est le Dieu qu'il faut adorer et confesser de tout son esprit, de toute son âme, avec la splendide vivacité de S. Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant! »

2. Ce n'est pas, — comme bien vous pouvez penser, — en une circonstance seulement que Pierre a ainsi confessé sa foi en N.-S. Jésus-Christ. Il l'a fait à mainte reprise, et toujours avec la même ardeur : le jour, par exemple, où Jésus vient de promettre aux Juifs la sainte Eucharistie. Cette promesse de sa chair donnée à manger, de son sang donné à boire aux hommes, a révolté contre Jésus la foule des Juifs attendant en vain que le Maître s'explique, qu'il déclare : « Vous m'avez mal compris ; ce n'est pas de ma vraie chair qu'il s'agit, ce n'est pas d'une vraie manducation que je parle. » Jésus au contraire insiste sur ce point de sa vraie chair à donner en nourriture, de son vrai sang à donner en breuvage ; et donc les Juifs de se scandaliser : « Voilà qui est trop fort, s'écrient-ils, et qui peut entendre des choses pareilles? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* » (Jo., VI, 61). Il n'est pas jusqu'à un grand nombre des disciples eux-mêmes qui ne fassent chorus avec les Juifs. Ce que voyant, Jésus se retournant vers les Douze : « Est-ce que vous aussi, leur demande-t-il, vous voulez me quitter? » Mais le Maître n'a pas sitôt fait de parler que Pierre élève cette magnifique protestation : « Nous, Seigneur, vous quitter? Mais à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ Fils de Dieu! *Et credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.* » (Jo., VI, 68-70).

M. f., doute-t-il un instant, celui-là, de son Maître et de sa foi? Ah! l'admirable foi! Comment s'étonner alors que, de préférence à tous, de préférence au disciple bien-aimé lui-même, l'Homme-Dieu l'ait choisi pour son successeur et vicaire, pour le chef de son Eglise? Mais, m. f., ne faisons pas qu'admirer la foi de S. Pierre ; imitons-la. Au milieu d'un monde qui, à propos de tous nos dogmes, à propos de l'adorable Eucharistie tout particulièrement, ne sait que répéter le mot des Juifs et des disciples infidèles : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* nous avons besoin d'une foi qui ignore l'hésitation et le doute, d'une foi sûre d'elle-même, et dont la réponse toujours toute prête soit celle de Pierre : « Mais à qui irions-nous en dehors de vous, ô Jésus, notre divin Maître? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

3. Ce n'est, du reste, pas à l'aveugle que Pierre croit en Jésus et à Jésus. Il le dira plus tard dans une lettre aux fidèles par lui précédemment évangélisés. Dans cette encyclique, — la seconde du premier des papes, — il écrit : « Ce n'est pas sur la foi de doctes fables que nous avons prêché la toute-puissance divine de N.-S. J.-C. et son futur avènement ; mais c'est pour avoir été témoins nous-mêmes de sa grandeur. » Et il en appelle au miracle de la transfiguration sur le Thabor. (II Pet., I, 16-18). Non, Pierre n'était pas de ceux qui croient à la légère ; sa conduite au matin de la Résurrection le prouve assez. Le témoignage des saintes femmes ne lui suffit pas à lui pas plus qu'aux autres ; d'avoir vu ensuite, en compagnie de Jean, le tombeau vide et les linges de l'ensevelissement restés seuls dans la grotte, cela non plus ne lui suffit pas encore ; et S. Luc nous le dépeint qui s'en retourne de la grotte, songeur et « s'étonnant de ce qui avait bien pu arriver : *et abiit, secum mirans quod factum fuerat.* » (Luc, XXIV, 12). Il lui faut voir de ses propres yeux le Maître,

et recevoir ses affectueux reproches, pour se rendre enfin à la réalité de la résurrection. Il ne croit donc qu'à bon escient, ce modèle des croyants, et sa foi est aussi prudente et réfléchie et exigeante à ses débuts qu'elle sera, une fois sûre de son fait, vive, ardente, inébranlable, telle en un mot que nous l'avons admirée tout à l'heure.

Et ainsi encore doit-il en être de notre foi. C'est d'ailleurs S. Pierre lui-même qui nous le dit, et dans presque les mêmes termes que le faisait de son côté S. Paul. « *Rationabile obsequium vestrum*, que votre soumission aux enseignements de la foi soit raisonnable, » écrivait ce dernier. (Rom., XII, 1). « *Sicut modo geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite,* » écrit à son tour S. Pierre ; ce qui signifie : « Comme des enfants nouveau-nés, buvez avidement le lait, le lait raisonnable et non falsifié de la doctrine. » (I Pet., II, 2). Appuyons notre foi sur la raison. Sachons pourquoi nous croyons, de manière à être « toujours prêts, » c'est encore S. Pierre qui parle, « toujours prêts à rendre raison de notre foi, si riche d'immortelles espérances, à quiconque nous interrogera : *parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea, quæ in vobis est, spe.* » (I Pet., III, 15). Notre foi, laissez-moi, m. f., vous le rappeler en deux mots, notre foi repose, comme celle de S. Pierre, sur des faits bien constatés et dans leur réalité historique et dans leur caractère surnaturel et divin. Elle repose sur les miracles du Sauveur venant confirmer les prophéties, et attestés par des témoins qui se sont fait égorger, les apôtres. Ils sont attestés de plus, ces miracles divins de la vie et de la résurrection du Christ, par un témoin immortel qui est l'Eglise, au sein de laquelle le miracle est à l'état permanent. Comptez en effet, si vous le pouvez, les milliers de saints qu'elle a inscrits à son calendrier, et dites-vous qu'elle ne proclame Saint ou Bienheureux l'un de ses enfants, qu'après avoir exigé de lui plusieurs miracles au-dessus de toute contestation. Dites-vous bien cela, à l'heure du doute pouvant surgir dans votre esprit ; et dites bien cela à quiconque vous chercherait querelle sur vos croyances. Puis passez outre, sans vous arrêter à des objections de détail désormais sans importance.

4. Nous n'avons guère parlé jusqu'ici que de la foi de S. Pierre. Mais tout ce que nous avons pu en dire s'applique pareillement à la foi de S. Paul. Digne émule du Pierre si prompt à confesser en Jésus « le Christ Fils de Dieu, » S. Paul n'est pas plus tôt sur pied, après la terrible commotion du chemin de Damas, que le voilà de courir dans les synagogues de cette ville et d'y prêcher que Jésus est le Fils de Dieu : « *Et continuo in synagogis prædicabat Jesum, quoniam hic est Filius Dei.* » (Act., IX, 20). — Pierre ne s'était pas scandalisé de cette folie d'amour qu'est l'Eucharistie ; Paul ne se scandalisera pas davantage de cette autre folie d'amour qu'est la croix du Sauveur, le corps sanglant d'un Dieu crucifié. Dans ce que les Juifs et les disciples infidèles qualifiaient de « langage insensé et trop dur à entendre, » Pierre reconnaissait « les paroles de la vie éternelle ; » par l'effet d'une foi non moins vive, Paul saluera avec enthousiasme dans la croix de Jésus, dans cette croix scandale des Juifs et folie pour les Gentils, il y saluera la Vertu même de Dieu : « *Verbum crucis, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitia, Dei virtus est.* » (I Cor., I, 18, 23). — Et le « *non doctas fabulas secuti* » de Pierre ne se retrouve-t-il pas, non moins convaincu, non moins passionné, dans cette magnifique clameur de foi poussée par Paul au soir de son existence : « *Scio cui credidi, et certus sum :* je sais à qui j'ai cru, et je suis certain de n'avoir pas cru en vain ! » (II Tim., I, 12). La foi, m. f., mais Paul n'a pour ainsi dire que cette seule parole à la bouche ; sans cesse et sans cesse il revient à exalter la merveilleuse vertu de foi, à en redire la nécessité, à en réclamer des fidèles la pratique assidue : « Le juste vit de la foi, » voilà une de ses maximes favorites ; il l'écrit aux Romains (I, 17), il la dit aux Galates (III, 11), il la redit aux Hébreux (X, 38). « *Ex fide in fidem,* de la foi à la foi, à une foi toujours plus grande, toujours plus profonde, toujours plus féconde, » c'est encore là une de ses formules (Rom., I, 17). La foi coule à pleins bords dans les écrits de l'Apôtre des nations ; et si la foi de S. Pierre peut se comparer au roc inébranlable signifié par son nom de Pierre, la foi de S. Paul peut se comparer à un fleuve impétueux qui voudrait tout entraîner avec lui vers cet Océan de vérité qui est Dieu.

O saints apôtres Pierre et Paul, dignes émules l'un de l'autre dans la foi, obtenez-nous, par votre intercession, la noble ambition de rivaliser nous-mêmes avec vous, encore que de loin, dans l'estime et la pratique de la vertu de foi ! Enseignez-nous à la désirer, cette vertu si nécessaire et plus précieuse que tout ici-bas, à la demander à Dieu de qui elle est le plus beau des dons, à nous y exercer, à être de ces justes qui vivent de la foi, qui vivent leur foi, et qui réalisent en eux la féconde devise : « *Ex fide in fidem,* de la foi à la foi. »

Mais aller de la foi à la foi, m. f., mais vivre de la foi, vivre sa foi, cela ne se peut que par la charité. J'arrive à ma seconde partie.

II. — *Emules dans la charité*

Sans la foi, m. f., pas de charité, la foi étant la racine sur laquelle germent et croissent toutes les autres vertus surnaturelles, et parmi celles-ci leur reine, la charité. Là au contraire où est la foi, la vraie foi, la foi qui vit, là est aussi la charité ; car la charité est le signe vital de la foi, elle en est l'épanouissement, la fleur, le fruit tout naturel. Ne nous étonnons donc point de retrouver, entre nos deux apôtres, la même sainte émulation dans la charité que tout à l'heure dans la foi. Et, sans prétendre d'ailleurs décider à qui des deux décerner la palme, voyons-les lutter entre eux d'un incomparable amour pour Dieu et pour les âmes.

1. S. Pierre d'abord. Avant la résurrection du divin Maître il aime déjà celui-ci d'un amour pas-

sionné qui se trahit à tout instant en impétueuses saillies. Au premier appel de Jésus, il quitte tout pour suivre le bon Maître. (Mt., IV, 18, 20). — Après une courte absence de Jésus, Pierre voit soudain le Maître réapparaître au petit matin sur les flots ; pour le rejoindre plus vite, il voudrait courir sur les flots lui aussi et dans son amour qui ne doute de rien, il demande à Jésus un miracle : « *Jube me venire ad te super aquas ;* dites-moi, Seigneur, de venir à vous sur les eaux. » Et Jésus accorde à l'amour ce miracle qu'il eût sans doute refusé en toute autre circonstance. Seulement, ce jour-là, l'amour de Simon Pierre se trouva être plus grand que sa foi elle-même. En pleine marche sur les eaux, il se prit tout à coup à douter ; et, le pied commençant à lui manquer : « Seigneur, sauvez-moi ! » s'écria-t-il. Mais déjà Jésus était près de lui et lui tendait affectueusement la main. Ah ! qu'une telle scène suppose d'amour mutuel au cœur du Maître et au cœur du disciple ! (Mt., XIV, 28-30). — Une autre fois, l'attachement de S. Pierre pour le divin Maître se fait jour de façon si fougueuse que Jésus est obligé de le modérer. Le Sauveur expose aux disciples qu'il lui faut monter à Jérusalem, et là, souffrir beaucoup de la part des Scribes et des Princes des prêtres et être mis à mort. (Mt., XVI, 21). Mais Pierre ne peut entendre parler de souffrances et d'humiliations pour son Maître adoré. Il saisit vivement celui-ci, et se met à protester contre ce qu'il vient de dire : « Loin de vous de pareilles choses, Seigneur ! Non, rien de tout cela pour vous ! *Absit a te, Domine ; non erit tibi hoc.* » L'amour le rend comme fou, et N.-S. est obligé de le rappeler presque durement au silence. — C'est ce même amour encore qui, plus grand que ses forces, lui fait jurer de mourir avec son Maître plutôt que de l'abandonner. Témérité sans doute, de la part de Pierre, que cet « *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor,* » et que cet « *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* » (Mt., XXVI, 33, 35). Mais malgré tout, il y a dans cette double protestation un tel accent de passionné dévouement, qu'à bien la méditer, cette amoureuse protestation à laquelle les événements donneront un si cruel démenti, les larmes vous viennent aux yeux. — Et le « *flevit amare* » de l'historien sacré (Mt., XXVI, 75), est-il à son tour assez éloquent sur l'amour éperdu de Pierre pour la personne du Maître ! Pauvre Pierre ! le Maître l'a regardé d'un regard de tendre reproche après son reniement, et le voilà qui sort précipitamment de cette maudite cour du Grand-Prêtre où il a été assez malheureux pour rougir du Maître, le voilà de pleurer amèrement. Ah ! ce n'est pas la confusion qui tire de sa poitrine ces sanglots et ces larmes ; la confusion fait baisser les yeux et rougir, et c'est tout. L'amour seul fait pleurer de ces « larmes amères » dont parle l'Evangéliste. Ah ! amères et brûlantes, elles devaient l'être singulièrement, ces larmes versées par Pierre, pour que l'historien sacré éprouvât le besoin de les qualifier lui-même de ce terme ; car d'ordinaire l'Evangile ignore les qualificatifs.

Après tout cela, m. f., je ne m'étonne point que le Christ ressuscité apprenne au monde que Pierre est, de tous les apôtres, celui dont il est le plus aimé : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci, que mes autres apôtres ? » demande le divin Maître. Pierre sans doute se garde de répondre qu'il aime son Maître et son Dieu plus que les autres. Il se souvient du jour où une semblable parole sortie de ses lèvres avait été punie d'un démenti si douloureux. Mais ce qu'il ne dit point, Jésus le dit pour lui : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* » (Jo., XXI, 15-17). Oui, c'est comme si Jésus disait : « Je te demande si tu m'aimes plus que ceux-ci. Tu n'oses l'affirmer. Mais moi je sais que tu m'aimes plus que les autres, et c'est pourquoi je te dis : Pais mes agneaux, pais mes brebis. » — « Jean, remarque à ce propos S. Augustin, Jean aimait peut-être plus tendrement, mais Pierre aimait plus fortement. La charité de Jean était plus affectueuse, celle de Pierre plus généreuse. De vrai, il n'y avait point d'amant de Jésus plus prompt et plus profond que Pierre [1]. »

2. C'est en dehors des Douze qu'il faut chercher un cœur d'apôtre brûlant de la même ardeur d'amour à l'égard du Maître. Ce cœur, c'est celui d'où sont sorties tant de protestations enflammées — confirmées d'ailleurs par les faits — dans le genre de celle-ci : « Qui nous séparera de la charité du Christ ? tribulations ? angoisses ? faim ? froid et nudité ? dangers ? persécutions ? glaive ? Non, non, nous triomphons de tout cela à cause de celui qui le premier nous a tant aimés. » (Rom., VIII, 35-37). Et, comme s'il n'avait point encore assez dit, il reprend : « Ah ! je sens, je sais, je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni principauté, ni vertu, ni présent, ni avenir, ni force, ni grandeur, ni abîme, rien enfin d'entre les créatures ne saurait nous arracher à la charité divine dans le Christ Jésus ! » (Rom., VIII, 38-39). — C'est de ce même cœur encore, du cœur de Paul, qu'a jailli ce cri brûlant d'amour par lequel se termine l'une de ses épîtres : « Si quelqu'un n'aime pas N.-S. J.-C., qu'il soit anathème ! » (I Cor., XVI, 22). — Et vous savez, m. f., cette magnifique profession de foi ou plutôt d'amour tombée un autre jour des lèvres de Paul : « Quand je parlerais toutes les langues humaines et même la langue des anges, si je n'avais pas la charité, je ne serais qu'un misérable airain sonnant ou une cymbale retentissante. Et quand même j'aurais le don de prophétie, et pénétrerais tous les mystères, et posséderais toute science et toute foi, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un vil néant. Et quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres et livrerais mon corps à la mort par le feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sera d'aucune utilité. » (I Cor., XIII, 1-3).

J'aimerais, m. f., à multiplier ces citations où se révèle le cœur de feu du grand apôtre. Permettez-m'en une dernière encore, bien significative et bien instructive pour nous, qui trop souvent ne savons

[1] Dans Corn. a Lap., *in Joann.* XXI, 15.

pas souffrir parce que nous ne savons pas aimer. S. Paul rappelle d'un mot aux Corinthiens : « *Foris pugnæ, intus timores,* combats au dehors, angoisses au dedans » (II Cor., VII, 5), les souffrances de son apostolat, souffrances dont ailleurs il leur fait tout au long l'effrayant tableau : « *In laboribus plurimis, etc.* » (II Cor., XI, 23-33). Or, est-ce une plainte, est-ce même un soupir, que lui arrache la pensée de cet incessant martyre ? Ah ! m. f., bien au contraire : c'est un indicible tressaillement de joie : « *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra,* je surabonde de joie au milieu de toutes ces tribulations. » Reconnaissez-vous là l'amour, m. f ? Oui, l'amour seul, et un amour sans bornes, pouvait ainsi changer en surabondantes délices les labeurs incessants, *in laboribus plurimis,* les prisons répétées, *in carceribus abundantius,* les coups sans nombre ni mesure, *in plagis supra modum,* les affres de la mort à tout instant menaçante, *in mortibus frequenter ;* et le reste. Comme seul aussi l'amour, et un amour sans bornes, pouvait mettre sur les lèvres du grand apôtre, à l'adresse de ses persécuteurs les plus cruels et les plus acharnés, les Juifs, ce vœu presque insensé : « Je voudrais être moi-même anathème et séparé du Christ pour eux mes frères selon la chair ! *Optabam ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis... secundum carnem.* » (Rom., IX, 3). Nos cœurs égoïstes ne comprennent point peut-être un tel langage ; il ne nous en montre que mieux ce qu'était la charité au cœur de S. Paul, et quel digne émule avait en lui, sous ce rapport, l'apôtre à la charité de qui le Bon Pasteur crut pouvoir confier ses agneaux et ses brebis bien-aimés.

* * *

Il me semble maintenant, m. f., entendre ces deux émules par-dessus tous glorieux, nous dire par la bouche de l'un d'eux : « *Imitatores nostri estote sicut et nos Christi.* Soyez nos imitateurs comme nous l'avons été du Christ. » Oui, m. f., à l'imitation d'un S. Pierre et d'un S. Paul, aimons !

Aimons de tout notre cœur Dieu d'abord, les hommes nos frères ensuite. Aimons d'un amour généreux qui sache tout quitter pour s'attacher au bon Maître et lui rester fidèle ; d'un amour confiant qui ne doute en quelque sorte de rien ; d'un amour compatissant, qui ne puisse prendre son parti des outrages infligés à notre Dieu par des méchants et des ingrats ; d'un amour repentant qui connaisse les larmes amères et brûlantes versées sur nos infidélités ; d'un amour jaloux et saintement ambitieux de se placer au premier rang parmi ceux qui aiment plus que tous les autres ; d'un amour plus fort que tous les obstacles, et que les difficultés ne fassent que surexciter encore ; oui, d'un amour joyeux qui transforme en délices toutes les souffrances de ce monde ; d'un amour total enfin qui, de Dieu aimé par-dessus tout, passe au prochain passionnément aimé à son tour, parce que aimé en Dieu, pour Dieu et selon Dieu.

Ah ! m. f., entendons-le, cet *Imitatores nostri estote* que nous adressent aujourd'hui nos deux saints apôtres ! De la sorte nous mériterons d'entendre un jour celui qui a les clefs du royaume des cieux nous dire ces autres paroles : « *Et vos imitatores nostri facti estis.* (I Thess., I, 6). Vous vous êtes faits nos imitateurs ; entrez donc avec nous dans le royaume du Maître, dans son éternelle gloire et sa joie éternelle. » Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXV

7e Dimanche après la Pentecôte

LE PRÉCEPTE DE L'AUMÔNE

Frange esurienti panem tuum.
Partagez votre pain avec le pauvre. (Isaïe, LVIII, 7).

Mes frères,

Nous devons aimer Dieu, c'est le premier précepte du Décalogue. Le second, semblable au premier, nous ordonne d'aimer notre prochain, et de l'aimer « non pas seulement en paroles et de langue, mais en vérité et par les œuvres. » (I Jo., III, 18). Or l'œuvre charitable entre toutes est l'aumône. Parler de l'aumône, n'est-ce pas répondre à la fête de S. Vincent de Paul que nous allons honorer dans quelques jours et dont le souvenir nous rappelle une charité portée jusqu'à l'idéal !

I

Il est difficile de plaider la cause du pauvre : car le pauvre qui préfère au travail une vie d'oisiveté, n'est pas toujours digne de compassion. Beaucoup ne comprennent pas la honte de mendier quand on pourrait être un bon ouvrier. D'autres, et le nombre en est grand, s'ils avaient travaillé quand ils en avaient l'âge, ne souffriraient pas la misère. Cependant, en général, la plupart de ceux qui nous tendent la main ont besoin de l'aumône qu'ils sollicitent, et, il faut en convenir, la misère, suite inévitable d'un accident, d'un malheur, peut se rencontrer sans qu'il y ait faute de celui qui la subit.

Au fait, donner lorsqu'on en a les moyens, ne représente pas un simple conseil, une chose facultative, volontaire, mais une obligation rigoureuse. « Je vous ordonne, dit le Seigneur, d'avoir le cœur ouvert aux besoins de vos frères et de répandre l'aumône assez abondamment pour que dans le lieu de votre séjour on ne voie aucune personne en souffrance... Ne dites donc pas au pauvre : Allez, je vous assisterai demain ; si cela est nécessaire aujourd'hui même, partagez avec lui votre nourriture. » (Deut., XV, 4). Dans les recommandations que Tobie faisait à son fils, il y avait celle-ci : « Soyez charitable, selon vos ressources ; l'aumône que vous répandrez intercédera en votre faveur auprès du Juge suprême. » (Tob., IV, 7-11). Voilà pour l'Ancien Testament. Si nous consultons le Nouveau, sa doctrine n'est pas moins formelle. « Amassez, dit Notre-Seigneur, par vos largesses et vos libéralités, des trésors qui n'auront pas à craindre les voleurs : car

quiconque aura donné au pauvre pour l'amour de moi, serait-ce seulement un verre d'eau froide, trouvera sa récompense. » (Mt., x, 42). S. Paul ordonnera à son disciple Timothée d'enseigner aux fidèles d'Ephèse la même doctrine. (I Tim., vi, 17).

Dans la nécessité ordinaire, — et la nécessité commence pour le pauvre le jour où il a faim et où il est sans vêtement, — nous devons l'assister. De nos biens nous sommes, à proprement parler, les économes, les dispensateurs. Dieu, Maître suprême, a droit par le fait d'en recevoir le tribut et l'hommage. Or au lieu d'exiger pour lui-même une portion de ces biens, chose qui ne conviendrait pas à sa grandeur, Dieu reporte son droit sur la personne du pauvre : sa volonté est que nous donnions au pauvre ce que ne réclame pas l'entretien honnête de notre condition, et Dieu le veut sous peine de transporter à des mains plus soumises un trésor que nous nous refuserions à partager.

D'ailleurs la voix de la nature dans ceux qui implorent l'aumône, fussent-ils parfois des importuns, montre des hommes comme nous, pétris de la même poussière : à moins de renoncer à ce qui est de l'homme, notre devoir est de les secourir. « Nous ne laissons pas, dit S. Ambroise, les chiens tourner autour de notre table sans leur abandonner quelques miettes de pain, et nous laisserions jeûner un malheureux ! » — Mais la religion, elle, nous enseigne davantage. Lorsqu'un mendiant, un estropié, un infirme, sollicite la charité en passant, selon les principes de la foi, Jésus-Christ même dans l'humilité de ce malheureux nous sollicite : la main « où nous mettons une obole est la main du Sauveur percée de l'un des clous du Golgotha. »

Cette vérité, nous la voyons au cours des siècles se réaliser d'une façon charmante. Par un soir d'hiver, lorsqu'aux portes d'Amiens S. Martin donna la moitié de son manteau à un pauvre, Jésus-Christ lui apparut dans la personne de ce pauvre. Une autre fois S. Jean de Dieu recevra pareille faveur sous la figure d'un malade délaissé, et c'est en lui lavant les pieds qu'il reconnut les cicatrices et les plaies du Calvaire. Oui, tout ce que nous accordons ou tout ce que nous refusons à la misère pleurante, à une famille nécessiteuse, à des artisans sans ouvrage, nous l'accordons ou nous le refusons à Jésus-Christ. L'Evangile ne laisse aucun doute à cet égard : il n'y a pas de différence entre donner à un pauvre et donner à Jésus-Christ.

II

Voilà le précepte de l'aumône ; voyons dans quelle mesure il nous oblige.

La règle qui s'impose ici nous est encore tracée par l'Esprit-Saint : « Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez une part du peu que vous avez. » (Tob., iv, 9). En d'autres termes, l'aumône nous oblige dans la mesure où nous pouvons la pratiquer.

Etes-vous dans l'abondance ? Etes-vous fortunés ? Donnez largement. Parmi ceux qui ont le privilège de la fortune, — maîtres d'usine, industriels, commerçants, — quelques-uns en font un usage généreux par la création d'œuvres de secours et de bienfaisance. Malheureusement, l'exemple n'est pas général. Dans les villes surtout, pour tenir au milieu du monde la première place, on ne rêve que profits, acquêts sur acquêts, titres sur titres ; du pauvre on ne s'inquiète pas, ou on lui laisse à peine les restes d'un luxe somptueux. Agir de la sorte, c'est oublier le droit de Dieu et briser un lien d'amour entre deux classes. En cédant de votre superflu aux pauvres, vous arrêterez sur leurs lèvres le murmure et vous refoulerez dans leur cœur des colères prêtes à éclater.

Etes-vous dans la situation d'une famille qui travaille ? Ordinairement, là où un travail rémunérateur s'unit à une sage économie, dans ces campagnes laborieuses comme les nôtres où la fortune s'amasse lentement par un effort de chaque jour, le pauvre est aimé, on a pitié de son sort, on s'intéresse à ses besoins. Que cette charité traditionnelle nous reste chère. Tout en nous appliquant à conserver et même à augmenter une position acquise, il nous sera facile de faire la part de l'aumône... L'essentiel est de ne pas nous imposer des habitudes qui soient au-dessus de notre rang ou de nos moyens. Si nous avons des enfants à élever, prenons que c'en soit un de plus dans la personne du pauvre. C'est S. Augustin qui nous donne ce conseil.

Etes-vous soumis à l'indigence ? Rappelez-vous dans l'Evangile l'histoire de cette pieuse veuve qui vient apporter au temple son obole et qui est louée pour sa générosité. (Luc, xxi, 2-4). Nous ne sommes pas plus pauvres qu'elle. A son exemple, nous trouverons dans une épargne péniblement amassée, de quoi être un peu charitables. Un morceau de pain, quelques centimes, si nous ne pouvons donner que cela : donnons-le de bon cœur et pour l'amour de Dieu. Il nous sera rendu un jour au centuple. Que tel pauvre nous plaise, que tel autre nous déplaise, serait-ce même un ennemi, donnons sans hésiter. Dieu ne fait-il pas tomber la pluie sur le champ du juste qui le bénit et sur celui du méchant qui l'outrage ? Notre-Seigneur n'a-t-il pas lavé les pieds à S. Pierre et au disciple infidèle ?

* * *

Autrefois il était recommandé aux Hébreux de laisser sur le champ moissonné l'épi du pauvre. (Lév., xxiii, 22). Cette forme si intéressante de la charité a passé en désuétude, mais il est facile d'y suppléer. Il y a un demi-siècle à peine, on montrait dans chaque village la maison qui servait de refuge aux malheureux. Ce fut celle des parents du curé d'Ars à Dardilly. Les pauvres s'y donnaient rendez-vous à la nuit tombante, et il n'était pas rare que l'humble grange en reçût jusqu'à vingt à la fois. S. Benoît Labre y coucha un jour. Si cette coutume encore a disparu, faisons-la revivre. Du moins, quelle que soit la manière de notre aumône, ne l'oublions pas, les familles fleurissent à mesure qu'elles sont charitables. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR
SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXIV

6e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Dans les *Introïts* des dimanches précédents, nous avons entendu la prière de l'âme qui se sent seule, abandonnée, et qui du fond de sa tristesse, à la vue des dangers et des ennemis qui la menacent, crie vers Dieu : *Ne derelinquas me !* Et Dieu l'exauce, il l'éclaire, il lui rend la confiance, et toute rassurée elle dit : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui craindrais-je maintenant ? *Quem timebo ?* Il protège ma vie ; devant qui tremblerais-je ? *A quo trepidabo ?* »

L'âme fidèle, réconfortée par la prière, marche maintenant sans peur, parce qu'elle s'efforce d'être sans reproche.

Mais un autre sujet de tristesse pour elle, ce sont les épreuves de l'Eglise, ce sont aussi les périls de la patrie. C'est à peine si la longue et terrible guerre qui pendant quatre ans et demi nous a tenus dans les plus poignantes angoisses est finie, et déjà nous avons la perspective d'autres guerres qui ne seraient pas moins sanglantes et barbares. Cette perspective nous glace d'effroi. L'histoire nous montre aussi que les épreuves de l'Eglise sont toujours intimement liées à celles de la France ; c'est pourquoi, dans notre sollicitude et nos prières, nous ne séparons pas l'une de l'autre.

I

1. La prière liturgique nous expose aujourd'hui *nos motifs d'espérance :* « Le Seigneur est la force de son peuple. *Dominus fortitudo plebis suæ.* Il est le protecteur et le sauveur de son Christ. »

La force invincible du peuple chrétien, c'est Dieu. Il nous sauvera en nous gardant son Christ.

Comme ce texte est actuel et révélateur pour nous ! Une grande conspiration s'est ourdie pour perdre notre patrie, pour perdre le peuple chrétien ; et le grand moyen de destruction, c'est de nous arracher Jésus-Christ, de l'arracher de nos lois, de nos mains, de l'âme de nos enfants, de nos cœurs.

C'est à la fois une monstrueuse ingratitude et une monstrueuse folie.

Qui donc a fait la patrie française ? Qui l'a rendue si douce, si généreuse qu'elle est universellement aimée ? Qui nous a donné cette civilisation aimable, cette obligeance nationale qui repose sur un constant esprit de sacrifice ? Qui, en des temps plus heureux, a fait fleurir parmi nous la paix et la prospérité ?

C'est Jésus-Christ, c'est son esprit dont nos aïeux étaient compénétrés, son Evangile dont ils s'inspiraient, la méditation émue de ses souffrances, et l'adoration de sa divinité, de sa croix sur laquelle il a voulu mourir pour nous. Nos aïeux croyaient, ils disaient au Sauveur chaque fois qu'ils pensaient à sa personnalité divine, chaque fois qu'ils entraient à l'église, ils lui disaient comme S. Pierre : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Cette foi était leur force, *fortitudo plebis.*

Ils ne vivaient que pour le Christ, et longtemps l'acclamation nationale fut celle-ci : « Vive le Christ qui aime les Francs ! *Vivat Christus qui diligit Francos!* »

2. Que Dieu nous garde son Christ, et nous pourrons défier les événements. Mais pour que le Christ nous aime, il faut aussi que nous l'aimions. Aimons-le non seulement des lèvres, mais du fond du cœur, non seulement en paroles, mais en actes. Un trop grand nombre de chrétiens gémissent sur la perversité contemporaine, sur les vices qui s'affichent, sur les mœurs perdues, sur l'honnêteté décroissante, et ils bornent là leur action. Ces gémissements ne servent qu'à les décourager eux-mêmes, à leur enlever le peu de force qu'ils gardaient encore et à démoraliser les autres. En face de l'ennemi le soldat ne gémit pas, il marche, il se bat, il fait le coup de feu, il n'est appliqué qu'à vaincre. Ne gémissons pas, agissons et combattons.

Gardez Jésus-Christ dans vos familles, dans l'âme de vos enfants, donnez-leur l'exemple chrétien, conduisez-les avec vous à l'église, expliquez-leur les enseignements qu'ils entendent ; que ces enseignements deviennent le fond, le principe de leur conduite. Conduisez-les vous-mêmes comme par la main dans la vie où ils font leurs premiers pas, et ils seront des enfants honnêtes, aimables, chrétiens, en attendant qu'ils soient des hommes, des hommes de bien qui règleront leur vie sur l'Evangile de Jésus-Christ. Ils seront votre fierté, votre consolation, parce qu'en eux vous aurez gardé Jésus-Christ.

« Seigneur, sauvez votre peuple, bénissez la France qui est votre héritage, conduisez et exaltez l'Eglise, *et rege eos et extolle illos usque in æternum.* »

Tel est le cri, la prière que nous ne cesserons de répéter. *Ad te, Domine, clamabo.*

II

Nos motifs d'espérance, nous les trouvons encore dans l'évangile. Dieu nous aime, il voit nos misères, notre faiblesse, et il a une grande compassion pour son peuple. *Misereor super turbam.*

1. C'est la troisième année de la vie publique de Jésus. Il venait d'évangéliser les populations païennes des environs de Tyr et de Sidon, et de guérir la fille de la Chananéenne. De là il passa dans la Décapole, ainsi appelée parce qu'elle formait une confédération de dix villes libres demeurées à demi païennes, car les Juifs, après leur retour de la captivité, n'avaient pu les soumettre. Le Sauveur y avait fait des miracles, il y était populaire. On lui amène un sourd-muet qu'il guérit. Le peuple alors veut le porter en triomphe ; mais il se dérobe à ses acclamations, et se retire dans une région déserte auprès du lac de Génésareth, au levant, sur une colline. Mais c'est en vain qu'il veut se soustraire aux démonstrations populaires, on le cherche et il voit venir à lui de grandes foules qui

lui amènent des muets, des aveugles, des infirmes, venus de toutes parts. Touché de leur foi, Jésus guérit tous ces malades ; les muets parlent, les boiteux marchent, les aveugles voient, et ces païens de la Décapole, dans leur admiration, « glorifient à haute voix le Dieu d'Israël. »

Cependant voici d'autres foules qui arrivent le jour, le lendemain, le surlendemain. Elles viennent, attirées par le renom du Sauveur, par sa bonté, par ses miracles, par sa parole ; elles ont tout oublié pour le suivre, jusqu'aux soucis du boire et du manger, et les voilà réunies dans le désert au nombre de quatre mille hommes sans compter les femmes et les enfants. Bientôt ils sont sans ressources, sans pain, réduits à une extrême détresse dans ce lieu désert éloigné de toute ville et de tout village.

2. Jésus sait qu'ils ont faim. Alors il appelle ses Apôtres et leur dit : « J'ai compassion de cette foule, parce qu'il y a trois jours qu'ils demeurent avec moi, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie ainsi dans leurs maisons, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs sont venus de loin. »

Les Apôtres alarmés lui répondent : « Comment trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier cette multitude ? »

« J'ai compassion de cette foule ! » Jamais parole plus tendre que celle-ci n'a été prononcée, qui est sortie du Cœur de Jésus. Il aurait pu dire : « Cette foule a été imprévoyante, pourquoi n'a-t-elle pas apporté avec elle des vivres ? Car elle n'ignorait pas qu'elle n'en trouverait point dans ce désert. » Mais il ne pouvait la condamner de l'avoir suivi, d'avoir eu confiance en lui, de s'être laissé entraîner par sa parole, par sa bonté.

« J'ai compassion de cette foule ! » Et quand il dit cela à ses Apôtres, ils paraissent embarrassés. Aucun d'eux, semble-t-il, ne se souvient qu'il a nourri, quelques mois auparavant, cinq mille hommes auprès de Bethsaïde, tant la mémoire du bienfait disparaît vite ! Aucun ne lui dit : « Maître, vous savez comment on leur donne du pain. Avec cinq pains d'orge et deux poissons vous avez rassasié toute une multitude. »

Cette foule est l'image du peuple, et même du meilleur peuple. L'ouvrier se laisse attirer non point par les paroles de Jésus-Christ, qui lui inspireront l'amour de Dieu, l'amour du travail, l'espérance de gagner sa vie en ce monde, d'élever avec son salaire sa famille, ses enfants, et d'obtenir enfin la récompense accordée à ceux qui accomplissent leur devoir chrétien de labeur et de confiance en Dieu ; mais par des promesses malsaines de bonheur en ce monde, d'un plus grand nombre d'heures oisives, d'un travail moindre et d'un gain plus considérable.

Les idées sont faussées et la société tremble sur ses bases, depuis qu'on a enlevé la foi chrétienne du cœur du peuple.

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte,

a dit le poète. Un peuple qui ne croit plus en Dieu est prêt pour toutes les révolutions, et le pays qu'il habite se couvrira tôt ou tard de ruines et de terreur. Alors ce sera la famine universelle avec l'accompagnement obligé de tous les fléaux et de toutes les cruautés.

Non, l'homme n'est pas fait pour être heureux dans ce monde. Sur cette terre il doit gagner son pain à la sueur de son front, et ce n'est que dans le travail qu'il trouvera du bonheur, un bonheur profond si son travail est soutenu par la foi et l'amour de Dieu, mais un bonheur toujours incomplet, parce que Dieu ne le lui destine parfait, infini, qu'au ciel. Tel est l'ordre que Dieu a établi dès le commencement et qui ne changera pas.

Non, le bonheur n'est pas dans l'argent, dans la satiété. Avez-vous jamais rencontré un homme heureux ? Celui que vous croyez heureux, parce que vous le voyez riche, a d'autres soucis graves, d'autres devoirs que vous ne soupçonnez pas, et souvent il envie le sort du travailleur honnête qui gagne, la conscience joyeuse, avec la force de ses bras son pain de chaque jour pour lui et les siens.

Notre paradis n'est pas ici-bas, et ceux-là sont de grands coupables qui le promettent au peuple sur terre, car ils savent que c'est une promesse mensongère, irréalisable et démoralisante.

Je ne veux pas dire qu'il ne faut pas chercher pour le peuple un plus grand bien-être, lui procurer plus d'avantages matériels, une maison où il vive dans l'aisance avec sa famille ; loin de là. C'est le but que doit se proposer toute société civilisée, car l'homme qui est fait pour le travail n'est pas fait pour la misère. C'était le rêve d'un de nos meilleurs rois, la poule au pot tous les dimanches. Mais les doctrines nouvelles sont le plus grand obstacle à sa réalisation, parce qu'elles n'excitent en lui que la haine, la haine de ceux qui possèdent, l'envie méchante et inutile, la paresse, tous les appétits malsains.

L'Eglise vit de l'esprit de Jésus-Christ, elle s'inspire de sa généreuse parole, elle a compassion du peuple ; compassion de ses peines, de ses détresses qu'elle veut soulager, compassion de son âme qu'elle veut saine, sainte et heureuse.

3. Les Apôtres avaient peut-être encore une arrière-pensée. Cette multitude n'était composée que de païens : ceux-ci méritaient-ils la faveur du Maître comme les Juifs qu'il avait nourris dans le désert de Bethsaïde ? Jésus se contente de leur demander : « Combien avez-vous de pains ? — Sept, répondirent-ils, et quelques petits poissons. — Faites-les asseoir. »

Alors il rendit grâces, rompit les pains et les poissons, les leur donna et ils les distribuèrent au peuple. Et les quatre mille hommes, les femmes et les enfants furent rassasiés. Et les Apôtres remplirent sept grandes corbeilles des morceaux qui restaient.

Ainsi se réalisait pour ce peuple docile la grande parole du Sauveur : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera surajouté. » Ils avaient cherché Jésus-Christ

jusque dans le désert, uniquement pour lui, pour le voir, l'écouter ; Jésus les avait récompensés.

Alors il les congédie, et ils s'en vont, plus dociles que les Juifs de la première multiplication des pains, ils s'en vont heureux et contents. Le secret du bonheur pour le peuple, pour chaque chrétien, c'est de chercher Dieu en toutes choses premièrement. Dieu n'est pas ingrat, il ajoute le reste.

* * *

C'est ainsi que Dieu conduit le peuple chrétien. Il est sa force, *fortitudo plebis ;* il lui garde son Christ qui sauve les âmes et les peuples ; il a compassion de lui, il le nourrit de sa parole, il le nourrit de la sainte Eucharistie. Tous ceux qui le suivent avec persévérance, il les accueille, il les console et il ne les renvoie pas à jeun, dût-il pour cela faire des miracles.

C'est ce qui fait la joie de l'Eglise. Elle est dans une constante épreuve, mais Jésus-Christ est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, il souffre avec elle, il lui dit comme aux Apôtres pendant la tempête : « Que craignez-vous, hommes de foi timide ? Je suis là ! » C'est pourquoi dans ses temples « elle immole un sacrifice de jubilation et de louange, » elle chante, elle redit dans la *Communion* un psaume en l'honneur du Seigneur : *Cantabo et psalmum dicam Domino.* (Ps. XXVI, 6).

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXVII

PAR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE NOUS POUVONS OBTENIR TOUTES LES GRACES QUI NOUS SONT NÉCESSAIRES

Jésus-Christ mourant sur la Croix a adoré son Père d'une manière infinie, il lui a rendu grâces de tous ses bienfaits, il a expié les péchés du monde et il a prié pour le salut de tous les hommes. A la sainte messe, où il s'offre d'une manière non sanglante, il ne cesse d'exercer son suprême sacerdoce, en représentant, en perpétuant son sacrifice du Calvaire, afin de nous en appliquer les fruits.

Nous avons étudié les trois premières fins du saint sacrifice de la messe ; il nous reste à le considérer comme *sacrifice impétratoire* par lequel nous pouvons obtenir de Dieu toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Dans ce but nous rappellerons : 1° l'obligation où nous sommes de prier, de prier au nom de Jésus-Christ et en vue de ses mérités ; 2° que la sainte messe est le plus sûr moyen d'obtenir ce que nous demandons à Dieu. De là, nous conclurons que dans tous nos besoins spirituels et temporels nous devons recourir à la sainte messe.

* * *

Tous les théologiens sont unanimes à dire que la prière, pour le chrétien à partir de l'âge de raison, est de nécessité de précepte et de nécessité de moyen.

Jésus-Christ dans l'Evangile nous fait un précepte formel de prier : « Demandez, dit-il, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe. » (Mt., VII, 7-8). Non seulement il nous a recommandé de prier, mais il nous a encore enseigné la manière de le faire : « *Sic orabitis : Pater noster, qui es in cœlis.* C'est ainsi que vous prierez : Notre Père qui êtes aux cieux, etc. » (Mt., VI, 9).

Nécessaire de nécessité de précepte, la prière l'est encore de nécessité de moyen, c'est-à-dire qu'elle est indispensable à tout adulte pour opérer son salut. La raison en est que pour faire le bien d'une manière surnaturelle, vaincre certaines tentations, triompher des séductions du monde, en un mot pour observer la loi divine, il nous faut la grâce de Dieu. Or ce secours, Dieu ne l'accorde ordinairement qu'à celui qui prie, selon cette parole de l'Evangile : « *Petite et accipietis.* Demandez et vous recevrez. »

Ame chrétienne, gardez-vous de croire que vos prières toutes seules puissent être agréables à Dieu et favorablement accueillies. L'homme n'est que néant devant Dieu, comment oserait-il réclamer ses faveurs ? Cependant nous devons nous rassurer, car si nos prières n'ont aucune valeur par elles-mêmes, nous avons à notre disposition un moyen de leur donner un grand prix et de les rendre efficaces auprès de Dieu. Ce moyen est de prier au nom de Jésus-Christ et en vue de ses mérites. Notre-Seigneur nous dit, dans l'Evangile, que « personne ne va au Père que par lui. » (Jo., XIV, 6). S. Paul en donne la raison : « Dieu a voulu que toute sa plénitude habitât en lui ; et il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix dans le sang de sa croix. » (Col., I, 19-20). De plus, il s'est engagé formellement à exaucer les prières faites en son nom : « En vérité, en vérité je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Jo., XVI, 23). Au seul nom de Jésus tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Or, comment Dieu le Père n'exaucerait-il pas une prière qui lui est adressée au nom de son divin Fils et en vue de ses mérites infinis ? La sainte Eglise le sait et voilà pourquoi elle termine toutes ses oraisons par cette invariable formule : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* »

* * *

Des vérités que nous venons de rappeler, il est facile de conclure que le grand moyen à prendre pour que nos prières soient exaucées, c'est l'assistance à la sainte messe. Là, nous ne serons plus seuls pour prier, mais avec Jésus-Christ et nous prierons en union avec Lui et par Lui. Sur l'autel où il s'immole de nouveau, il offre à Dieu son Père les mérites de sa vie divine et humaine, son sang, ses blessures, en un mot tous les mérites qu'il a acquis depuis la Crèche jusqu'au Calvaire. Or, comment Dieu resterait-il insensible aux prières de

son Fils qui a payé si cher notre rédemption ? « Lui, qui dans les jours de sa chair, ayant avec de grands cris et avec larmes offert des prières et des supplications et qui fut exaucé à cause du respect qu'il mérite... De là vient aussi, ajoute S. Paul, qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur. » (Hébr., v, 7 ; vii, 25).

Oh ! que de grâces l'âme chrétienne reçoit à la sainte messe, si elle sait s'unir au prêtre qui célèbre pour offrir à Dieu la Victime qui a sauvé le monde !

Ame pieuse et fervente, il peut arriver que vous fassiez célébrer la sainte messe ou que vous l'entendiez à une intention particulière sans être exaucée : dans ce cas vous ne seriez pas autorisée à conclure que le saint sacrifice de la messe a été sans fruit. Ce serait pour vous l'occasion de vous appliquer ces paroles de S. Bernard : « Ou bien Dieu nous accorde ce que nous lui demandons, ou bien il nous donne une chose plus utile. » Ainsi, une personne fait dire une messe pour demander à Dieu de recouvrer la santé ; au lieu de la guérir, le Seigneur lui accorde la grâce de souffrir avec patience et de se détacher des choses terrestres : n'est-ce pas un bienfait plus appréciable pour le salut de son âme ?

Pour vous exciter, âme chrétienne, à recourir au saint sacrifice de la messe dans tous vos besoins spirituels et temporels, nous vous invitons à méditer attentivement ces paroles de S. Alphonse : « Considérez, dit-il, comme Dieu exauce plus facilement les prières du prêtre à la sainte messe que celles faites autrement. Sans doute, en tout temps il accorde ses grâces, lorsqu'on les demande par les mérites de Jésus-Christ ; mais, dit S. Jean Chrysostome, à la sainte messe il les distribue avec bien plus d'abondance. Alors nos prières sont accompagnées des prières de Jésus-Christ, elles en sont soutenues et obtiennent ainsi une force incomparablement plus grande : car Jésus-Christ est le grand Prêtre qui s'offre lui-même dans ce sacrifice pour nous obtenir des bienfaits. Le temps de la sainte messe est, d'après le Concile de Trente, précisément celui où il est assis sur le trône de la grâce et où nous devons nous approcher de lui, suivant l'avis de l'Apôtre, pour obtenir miséricorde et secours dans tous nos besoins. Les anges eux-mêmes, au dire de S. Jean Chrysostome, attendent le moment de la sainte messe pour présenter alors leurs demandes pour nous avec plus de force et d'efficacité. Et ce que l'on n'obtient pas alors, on l'obtiendra difficilement dans un autre temps [1]. »

Autrefois les fidèles savaient apprécier l'efficacité des prières de la sainte messe : aussitôt qu'ils avaient une grâce spéciale à demander, ils faisaient offrir la sainte messe à leur intention. L'Eglise approuve cette manière d'agir, puisque dans le Missel romain il y a des messes particulières pour les différents besoins dans lesquels on peut se trouver. Ainsi il y a la Messe pour la rémission des péchés, les malades, le temps d'épidémie, la paix, la guerre, les pèlerins et les voyageurs, pour ceux qui se marient, pour demander la grâce d'une bonne mort et pour les défunts. Oh ! qu'il est à souhaiter que les chrétiens de notre époque aient recours plus souvent à l'offrande ou à l'audition de la sainte messe dans leurs épreuves de tous genres !

Deux amies de pension se rencontraient après plusieurs années de séparation. L'une d'elles était pâle, maigre, et tenait dans ses bras un enfant rachitique ; bref, tout son extérieur indiquait la misère. L'autre était vêtue avec modestie et propreté, et un air de bonheur était répandu sur toute sa personne. « Que vous me paraissez heureuse ! lui dit la première ; pour moi rien ne réussit. J'ai beau économiser, je ne parviens pas à nouer les deux bouts. Obligée sans cesse de gronder, je fais fuir mon mari de la maison, il s'en va dépenser le soir ce qu'il a gagné dans la journée, les créanciers sont sans cesse à notre porte, et nous manquons de tout. » Sa surprise fut grande, quand elle connut le peu de ressources avec lesquelles son amie faisait régner chez elle la paix et l'abondance. « Je voudrais connaître votre secret ; vraiment votre sort me fait envie. » — « Rien de plus simple que de vous le communiquer : pour cela venez me trouver demain au point du jour. » La malheureuse mère fut fidèle au rendez-vous ; son amie la mena avec elle à la messe, et ainsi pendant plusieurs jours de suite, sans satisfaire la curiosité de sa compagne.

Celle-ci impatientée s'écria à la fin qu'elle était ennuyée de ce manège et qu'elle venait la trouver pour recevoir la confidence de son secret et non pour passer son temps à l'église. « Eh quoi ! vous ne devinez pas ! s'écria l'amie. Vous ne voyez pas que c'est Celui que je vais prier tous les jours qui répand sa bénédiction sur mon humble ménage ! Voilà mon seul secret, je n'en ai pas d'autre. »

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera, » réveillez ma foi à la véracité de cette promesse. Si j'étais bien persuadé que toute prière faite en votre nom et en vue de vos mérites infinis est agréable à votre Père céleste, avec quelle confiance je me recommanderais de votre nom adorable dans toutes mes prières ! Avec quelle foi j'assisterais à la sainte messe, car jamais je n'ai mieux l'occasion de prier en votre nom et en vue de vos mérites que pendant votre immolation sur nos autels ! O mon Sauveur, je vous en supplie, accordez-moi la grâce de comprendre combien il m'est avantageux d'assister souvent et pieusement au saint sacrifice de la messe pour obtenir de votre miséricorde toutes les grâces dont j'ai besoin pour me sanctifier et me sauver ! O Marie, vous êtes ma médiatrice et mon avocate auprès de Jésus votre divin Fils, présentez-lui mon humble prière, elle sera plus favorablement accueillie. Ainsi soit-il.

[1] *Préparation à la sainte Messe,* VIe considération.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 20 junii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 28 juin 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une fête des Combattants. — Le Foyer, le Drapeau et la Croix, 305.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXVI. *8e Dimanche après la Pentecôte :* La sanctification du travail, 308. — XXXVII. *9e Dimanche :* Le malheur de l'incrédule, 310.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXV. 7e Dim. après la Pentecôte, 311. — XXXVI. 8e Dimanche, 314.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VI. La Réforme anglicane, 316.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXVIII. Les fruits du saint sacrifice de la messe dans l'Eglise triomphante, dans l'Eglise militante et dans l'Eglise souffrante, 318.

POUR UNE FÊTE DES COMBATTANTS

LE FOYER, LE DRAPEAU ET LA CROIX

Messieurs,

Ce n'est plus l'heure des longs discours, je le sens : vous avez un programme à suivre, et je serais indiscret d'en entraver le déroulement normal. Il faut pourtant, dans une cérémonie religieuse, une parole religieuse. Je vous l'apporte donc, puisque l'honneur m'en est offert ; je vous l'apporte, simple et brève, et avec d'autant plus de bonheur que je doute, en vérité, Messieurs, qu'il se soit jamais célébré dans ce village une solennité plus émouvante et d'une signification plus élevée.

Trois grandes pensées s'affirment ici, en effet, dans les splendeurs de ce jour, et je découvre trois fêtes dans votre fête. Je vois d'abord dans cette enceinte le groupe des Anciens Combattants, c'est-à-dire des citoyens qui ont payé leur dette au Pays et qui sont revenus se fixer là où la Providence avait placé leur berceau, s'y établir et y fonder une famille : c'est *la fête du Foyer*. Je vois ensuite, à la place d'honneur, nos glorieuses couleurs nationales, ces couleurs qu'ils ont vu flotter en tête de leurs régiments, qu'ils ont défendues dans la guerre, qu'ils ont servies dans la paix : c'est *la fête du Drapeau*. Et je vous vois tous enfin réunis dans le temple de Jésus-Christ, à l'ombre du signe sacré de notre salut : c'est *la fête de la Croix*. Or, il n'y a rien de plus auguste au monde que ces trois choses : Foyer, Drapeau et Croix, ces symboles de la Famille, de la Patrie et de la Religion ! Ce sont les trois piliers sur lesquels, de par la volonté de Dieu, toute la société repose, c'est le trépied d'airain qui soutient notre vie d'ici-bas. Qu'on renverse le foyer : plus de famille ; qu'on déchire le drapeau : plus de patrie ; qu'on brise ou qu'on exile la croix : plus de religion, et tout tombe en ruines. Cette solennité, Messieurs, évoque donc devant les yeux de l'esprit les idées les plus hautes et les plus nécessaires, et c'est parce que je le sens que je vous le dis : jamais peut-être votre village n'en a célébré de plus belle !

Vous-mêmes, Messieurs, vous l'avez compris comme moi. Vous l'avez compris, Monsieur le Député, et par votre présence, vous montrez quel prix vous attachez à ces causes qu'il faut faire triompher si l'on veut que la nation vive ; vous l'avez compris, Monsieur le Commandant, et vous montrez par votre présence que le drapeau, en n'importe quel lieu qu'il se déploie, exerce toujours sur vous le même attrait irrésistible ; vous l'avez compris, Monsieur le Président, et vous tous qui êtes à la tête de cette vaillante population par votre position, votre nom ou votre fortune ; toute cette foule l'a compris, et c'est parce qu'elle l'a compris qu'elle est accourue de toutes parts à cette cérémonie grandiose, manifestant par là son traditionnel et invincible amour pour ces trois symboles dont la vue a toujours fait battre les cœurs vraiment français : le Foyer, le Drapeau et la Croix !

Laissez-moi donc, Messieurs, vous féliciter tous et vous encourager à garder toujours le même culte à ces emblèmes des plus nobles réalités qui existent !

Aimez le Foyer.

Aimez le Drapeau.

Aimez la Croix.

I

Oui, Messieurs, aimez le Foyer. — L'amour du foyer est un sentiment naturel, et par conséquent voulu de Dieu même. Malgré nous, ce foyer nous tient au cœur ; nous y poussons nos racines et rien jamais ne peut nous en détacher complètement. Tout nous le rappelle, rien ne nous le fait oublier ; plus nous nous en éloignons, plus il nous attire, et c'est quand nous en sommes privés qu'il nous est le plus cher. Comme l'aiguille de la boussole se tourne toujours vers le nord, notre cœur se tourne toujours vers le petit coin de terre où le ciel nous a fait naître.

Souvenez-vous, Messieurs les Anciens Combattants, puisque c'est vous les héros de cette fête, souvenez-vous de ce jour déjà lointain où vous l'avez quitté pour la première fois. Vous aviez vingt ans. Le front orné de rubans multicolores, vous alliez bras dessus bras dessous, chantant le refrain héroïque, devenu populaire dans nos campagnes de France :

Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

et vous étiez prêts, semblait-il, à toutes les séparations et à tous les sacrifices. Vous étiez prêts à tout, en effet, car vous étiez d'une race qui, depuis sa lointaine origine, est une race de soldats dans l'âme. Mais quand il fallut embrasser votre vieux père et votre vieille mère, déjà votre cœur se troubla,... et quand, derrière les bois et les collines, vous vîtes disparaître tour à tour la maison natale, le village et le clocher de l'église, il vous fut impossible de retenir une larme. Messieurs, c'était votre amour du foyer qui pleurait !

Plus tard, au régiment, vous vous exerciez au maniement des armes avec patience et courage ; vous vous prépariez, dans les loisirs laborieux de la paix, au jeu terrible de la guerre et vous étiez

fiers de porter le sabre au côté et le fusil sur l'épaule. Mais parfois, que ce fût sur quelque rive perdue de notre domaine colonial ou dans quelqu'une des grandes villes de la mère-Patrie, vous vous sentiez pris d'une mélancolie vague et pourtant profonde ; vous revoyiez en pensée tout ce qui nous entoure à cette heure : ces longues routes bordées de taillis et d'arbres puissants près desquels, de distance en distance, fleurit un bouquet d'églantines ; ces noires sapinières sur les coteaux, cette lente rivière dans la vallée ; tout ce paysage si vert et si doux de la Sologne, et ce gracieux village caché dans les bois, et votre petite maison dans le bourg ou à l'orée de la forêt, — et insensiblement vous étiez gagnés par une émotion dont vous n'étiez pas maîtres. — Messieurs, c'était votre amour du foyer qui se souvenait !

Souvenez-vous, vous qui avez connu (il en est ici) les enivrements de nos anciennes luttes guerrières, vous qui avez promené votre courage malheureux sur nos champs de bataille de 1870, ou qui avez combattu glorieusement en Chine, au Dahomey, à Madagascar, ne vous êtes-vous pas endormis parfois, un soir de combat, le corps brisé et l'âme peut-être aussi, avec des espérances de tranquillité et des songes d'avenir ? Messieurs, en pleine guerre, quand, ayant fait votre devoir, vous vous endormiez près de votre fusil encore chaud des explosions de la poudre, dans ces espérances et dans ces songes, c'était votre amour du foyer qui se réveillait !

Vous surtout souvenez-vous, soldats de la Grande Guerre, vous que la cloche et le tambour appelèrent aux armes un jour de 1914, vous qui fûtes arrachés, par cet appel de la Patrie, comme par la plus violente des rafales, et jetés dans les plus grands, dans les plus effrayants, dans les plus sanglants combats qui aient jamais fait trembler la terre, rougi ses sillons, fait couler les larmes de l'angoisse, de l'épouvante et du deuil ; vous, les survivants de ces terrifiantes hécatombes, que de fois, sous le tonnerre des bombes et l'éclatement des obus, dans les tranchées boueuses et les cagnas humides et sombres, sur les champs de bataille et dans les ambulances, à l'hôpital et dans les camps de captivité, que de fois vous vous êtes dit : « Reverrai-je jamais ceux que j'aime ? Te reverrai-je, toi, fiancée à qui j'ai rêvé d'unir mon sort ? Te reverrai-je, femme si chère et si vaillante, et vous, chair de ma chair et sang de mon sang, enfants dont la séparation m'a brisé le cœur ? » Vous vous disiez cela, dans l'incessant vacarme et dans le silence tragique des nuits de garde coupées d'alertes, et en même temps se levait devant les yeux de votre esprit l'image des visages chéris, de la maison, de la ferme et du village et de ces horizons qui vous furent familiers depuis l'enfance. C'était, Messieurs, le foyer qui vous apparaissait, comme parfois, durant les nuits d'été, le paysage qui nous entoure, aux brusques clartés de la foudre !

Souvenez-vous, vainqueurs du Maroc, des jours de lutte ardente sous le soleil de feu, des nuits étoilées dans le bled ou dans les gorges des montagnes. Souvenez-vous des surprises, des attaques et des ripostes. Comme la France vous semblait loin, loin votre village, loin votre famille et tout ce que vous aimez ! « Encore un peu de temps, disiez-vous, et je retournerai chez moi ! » C'était, Messieurs, votre foyer qui, de loin, vous faisait signe.

Et quand après avoir vaincu l'ennemi des guerres coloniales, après avoir chassé l'Allemand abattu, morfondu, réduit comme une bête aux abois, vous êtes revenus au pays ; quand votre pied reconnut au contact cette terre maternelle où vous avez ouvert les yeux à la lumière du jour ; quand vous les avez revues, ces longues routes bordées de taillis et d'arbres puissants près desquels, de distance en distance, fleurit un bouquet d'églantines, ces noires sapinières sur les coteaux, cette lente rivière dans la vallée ; quand vous l'avez retrouvé, ce paysage familier à vos premiers ans ; quand vous l'avez franchi, ce seuil de la maison natale qui se dresse dans le bourg ou à l'orée de la forêt, n'avez-vous pas senti votre être tout entier se fondre dans une joie immense ? Messieurs, c'était votre amour du foyer qui exultait et qui triomphait !...

Cédez sans remords à ce sentiment, Messieurs : il est légitime et il est saint ; légitime, car dans l'état actuel de la société, l'homme ne doit être ni un nomade ni un cosmopolite ; saint, car c'est le foyer qui est la première cellule de ce grand organisme qu'on appelle la Patrie ! Plus que cela : remerciez Dieu de vous avoir permis de revenir, quand tant d'autres, vos camarades, sont restés ; de jouir encore de la vie, quand tant d'autres, vos camarades, sont morts, héros frappés en pleine jeunesse dont les ossements sont entassés dans les cimetières du front, ou qui gisent abandonnés et inconnus dans ces plaines tragiques où ils sont tombés pour ne plus se relever, sinon au jour du suprême réveil. Et puisqu'enfin Dieu vous a laissé la vie, vivez dans la paix comme vous l'avez fait dans la guerre : pour l'honneur ! Comme jadis les soldats de César après leurs exploits immortels, cultivez avec vos bras vaillants les champs qui entourent votre foyer, et en accroissant votre bien-être, enrichissez votre pays. Puis, ne craignez pas d'agrandir le cercle de votre famille ; croissez et multipliez-vous, comme le commande le Souverain Maître, afin que le jour où ce pays menacé aura besoin de nouveaux défenseurs, il en puisse trouver chez vous d'aussi braves que vous !

Aimez le Foyer, Messieurs ! Mais permettez-moi de l'ajouter : aimez encore plus le Drapeau !

II

Oui, Messieurs, aimez le Drapeau ! — J'ignore, à la vérité, s'il existe un signe plus simple que cette bande d'étoffe attachée au bout d'une hampe ou d'une pique ; mais j'affirme bien haut que rien au monde n'a jamais fait battre plus fortement le cœur de l'homme. C'est que le drapeau porte dans ses plis tout un trésor : une noble idée, de grands souvenirs et une chère espérance.

L'idée qu'il représente est l'idée même de la Patrie, c'est-à-dire l'idée d'une collectivité solidaire,

unie par le sang, la langue, les traditions ; l'idée d'hommes d'une même race, liés par le même amour du même sol et si entièrement fondus les uns avec les autres qu'ils portent un même nom dans le monde et dans l'histoire. C'est pour cela, Messieurs, qu'il y a autant de drapeaux que de nations. L'idée qui est exprimée par ce drapeau que vous voyez s'ériger près de l'autel, c'est donc l'idée de la France, et le nom qu'il proclame est le nom de Français. Ce drapeau, c'est nous ! Là où il paraît, c'est la France et les Français qui paraissent ; là où il est respecté et aimé, c'est la France et les Français qu'on respecte et qu'on aime ; là où il est haï, c'est la France et les Français qu'on abhorre ; là où l'on oserait l'insulter, c'est à la France et aux Français qu'on jetterait l'insulte. Il porte dans son tissu flottant, teinté d'azur, de blancheur et de pourpre, le bleu de notre ciel, la pureté de notre gloire qui veut être sans tache, et le rouge de notre sang, — nos plus nobles orgueils, notre plus pur honneur, l'âme même du grand peuple que nous avons été et que nous sommes encore. Cette idée l'anime et en fait comme un être vivant, grand et sacré comme l'est la Patrie, et pour lequel il est doux de vivre et de mourir !

Voilà l'idée que le drapeau représente.

Les souvenirs qu'il rappelle, ce sont nos plus héroïques souvenirs. C'est le souvenir des combats opiniâtres soutenus depuis Tolbiac, pour la plus chère et la plus sainte des libertés, la liberté du territoire ; le souvenir de quatorze cents ans d'efforts et de sang versé pour défendre la France contre les barbares, contre l'Islam, contre l'Anglais. C'est le souvenir de nos fantastiques chevauchées à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique, pour la sauvegarde de la civilisation, alors que nos aïeux, chevaliers du droit et de la justice, s'en allaient gaiement mourir dans leur cuirasse éblouissante, sous les murs d'Antioche, de St-Jean-d'Acre, de Jérusalem et de Tunis ! C'est le souvenir des luttes gigantesques et prolongées entreprises par nos vieux rois pour que le Pays trouve enfin ses nouvelles frontières. Et s'il s'agit de ce drapeau tricolore, — que je salue avec vous, Messieurs, — c'est le souvenir de la Révolution française, alors que, généreuse et encore pure, elle arrêtait la Prusse à Valmy, et opposait la victoire à la coalition ; c'est le souvenir de cette épopée napoléonienne qui éblouit encore nos générations après les longs silences de plus d'un siècle ; le souvenir de nos prouesses modernes en Algérie, en Crimée, en Italie, au Mexique ; le souvenir de cette année terrible où tout fut perdu sauf l'honneur, et pendant laquelle, abattu cent fois, le drapeau se releva cent fois sous les mitrailles sans vouloir s'avouer vaincu ; le souvenir de toutes ces guerres coloniales, auxquelles vous avez pris une part glorieuse, Messieurs, qui ont relevé notre prestige par tant de victoires et qui, grâce à vous, ont montré que nous avions encore une épée dans les mains et que nous n'avions pas oublié l'art de nous en servir ; le souvenir enfin de la guerre victorieuse qui a abattu l'Allemand, vengé le Droit, sauvé la Civilisation, et dans laquelle les soldats de France se sont montrés les premiers soldats du monde !

Voilà les souvenirs que le drapeau rappelle.

L'espérance qu'il nous souffle au cœur, enfin, j'ai à peine besoin de l'exprimer : c'est que l'avenir répondra au passé ; c'est que, si notre Pays était encore menacé, ce glorieux Drapeau groupe encore sous ses plis le peuple unanime et conduise nos enfants, pour le salut de notre Patrie immortelle, à de nouvelles et salutaires victoires !

Voilà l'espérance que le drapeau nous souffle au cœur !

Idée auguste, souvenirs sacrés, espérance immortellement chère, ces braves gens ne vous perdront jamais de vue ; ils n'oublieront ni la Patrie, ni son histoire, ni ses malheurs, et pour tout ce qu'il dit de juste, de fier et de réconfortant, jusqu'au dernier soupir, ils seront fidèles au Drapeau !...

Messieurs, aimez le Drapeau !

III

Enfin, Messieurs, avec le Drapeau, aimez la Croix ! — Aimez-la, car si vous êtes des citoyens et des Français, vous êtes des chrétiens aussi : je n'en veux pour preuve que votre présence dans le temple en un tel jour. Aimez-la d'un amour d'autant plus résolu que, à l'époque si étrangement troublée que nous traversons, elle reste notre unique espoir, *Spes unica.*

Je n'affirme ici rien de bien nouveau ni de bien original, et cependant je l'affirme, parce qu'il faut qu'on s'en souvienne, il en est temps : la Croix n'est pas moins nécessaire à notre peuple que le Foyer et le Drapeau. Le Foyer est le symbole de la famille ; le Drapeau est le symbole de la patrie ; la Croix est le symbole de la religion, — et nous ne pouvons pas plus vivre sans religion que nous ne pouvons vivre sans famille et sans patrie.

Nous ne pouvons vivre sans religion : l'histoire le prouve en nous montrant la décadence et la ruine des nations intimement liée à la décadence et à la ruine de leur foi religieuse. Ce serait l'occasion d'instituer sur ce sujet une thèse en règle, et vous verriez que les conclusions en seraient terriblement impressionnantes. Les loisirs nous manquent : que les exemples les plus célèbres vous suffisent, Messieurs.

Vous avez entendu parler de la Grèce ? Quand la Grèce devenue sceptique aux jeux d'esprit de ses philosophes et de ses sophistes, eut abandonné ses antiques autels, elle tomba sous la tyrannie de ses despotes, et son peuple, le plus artiste et le plus spirituel du monde, ne compta plus dans le monde !

Vous avez entendu parler de la vieille Rome et de sa gloire ? Quand Rome, reine de l'univers, eut renié son culte séculaire, Rome perdit sa force et ne fut plus qu'un grand nom. Finie, la Rome républicaine ; finie, la Rome impériale ; mortes, la puissance et la gloire ! et jusqu'à ce que la Papauté la relève, son enceinte illustre n'est plus qu'un illustre tombeau !

Quand les Barbares, nations errantes, tombèrent sur l'Europe et l'envahirent, ils prirent la place

des peuples anciens. Bientôt, ils se convertissent au christianisme. Ils doivent pour cela renier leurs dieux. Ils firent bien, mais c'en fut assez pour qu'ils perdissent du même coup leur personnalité ethnique. Ils perdirent jusqu'à leur nom de Goths, de Visigoths, de Vandales, et ils formèrent d'autres peuples, les peuples de l'Europe moderne. Tant il est vrai, Messieurs, que la religion est le plus fort des liens qui constituent les hommes en nationalités !

Par contre, la Pologne a gardé sa religion au milieu de tous ses malheurs : aujourd'hui elle revit. L'Irlande a gardé sa religion malgré des siècles de persécutions ; elle s'agite, aux prises avec une révolution terrible, mais elle a gardé le sens national, et elle s'achemine vers l'autonomie.

Encore une fois, vous le voyez par cette contre-épreuve, la religion est le ciment des âmes et la sauvegarde des nations. Historiquement, Messieurs, la religion est le lien le plus solide des peuples, la garantie suprême de leur autonomie et le dernier asile de leur liberté.

La raison, au surplus, confirme l'histoire. Comment un peuple sans religion pourrait-il vivre ? Un peuple sans religion est un peuple sans foi ; un peuple sans foi est un peuple sans loi ; et un peuple sans loi est un peuple qui doit fatalement se dissoudre dans l'anarchie.

Nous qui vivons en un temps où la religion nationale subit de si formidables assauts, nous en sommes donc réduits à ce dilemme : ou la France gardera sa religion et elle vivra ; ou elle abandonnera sa religion et elle mourra !

A nous voir vivre, je me demande parfois, Messieurs, si ce n'est pas que nous sommes décidés à mourir... Le voulons-nous, réellement ?

Eh bien ! non, nous ne voulons pas mourir ; nous ne voulons pas être affaiblis, partagés, annexés, réduits à l'esclavage. Français, nous prétendons garder notre nom, notre territoire, et notre liberté, — et c'est pourquoi, tous tant que nous sommes ici, nous jurons de garder nos croyances, sachant qu'elles nous sont deux fois nécessaires, et parce qu'elles sont la vérité, et parce qu'elles sont la condition même de l'existence de la Patrie. Que le signe de la Religion soit donc partout respecté, béni et adoré ; que Celui qui est mort sur le bois pour la rédemption des hommes et des peuples, et qui depuis quatorze siècles est le Dieu des Francs, soit toujours le Dieu de la France, et puisqu'elle incarne en elle l'idée même de la Divinité, que la Croix nous soit chère autant et plus encore que le Foyer et le Drapeau ! Messieurs, aimons la Croix !

* * *

J'ai ouï dire, Messieurs, que dans ces batailles auxquelles presque tous vous avez pris part, si les balles et les obus font dans les régiments des brèches trop profondes ou trop larges, les chefs rallient les combattants par ce cri, toujours le même, qui sonne infatigablement, mêlé aux fanfares du cuivre, aux cliquetis du fer et aux grondements du bronze : « Serrez les rangs ! »

C'est le cri que j'ose vous adresser en ce jour. Ai-je besoin de vous le dire ? Etes-vous, dans vos bois de Sologne, si complètement isolés du reste du monde, que vous n'entendiez quelquefois le frémissement des passions et le bruit des luttes ? Au commencement de ce XX^e^ siècle, toutes les bases de la société sont attaquées simultanément, avec un ensemble formidable et une rage féroce !

On attaque la famille ; on veut détruire le foyer. Pourquoi ? Comment ? Si vous le savez, rappelez-vous-le ; si vous l'ignorez, devinez-le ! Toujours est-il que le foyer se vide et que la famille se dissout. Bientôt la France périra, faute de Français. Que d'autres tarissent les sources de la vie et travaillent criminellement à l'épuisement de la race ; vous, Messieurs, serrez les rangs !

On attaque la Patrie. Il y en a, parmi nos contemporains, qui n'y croient plus et qui se font les apôtres de l'internationalisme, d'un pacifisme imprévoyant et de la suppression des frontières. Ils ne voient pas, les imprudents, qu'ils font le jeu de nos ennemis, qu'ils nous préparent la honte et qu'ils nous forgent des chaînes ! Laissez ces traîtres inconscients à leur pitoyable erreur ; vous, Messieurs, pour la défense de l'idée de la Patrie, serrez les rangs !

On attaque la Religion, on fait tout pour l'arracher du cœur du peuple et des enfants du peuple. Plus d'Eglise ; plus de Christ ; plus de Dieu ! Les athées rêvent de faire de nous un peuple d'athées !... Vous laisserez-vous arracher les seuls biens qui ne périssent pas, et des sectaires obtus auront-ils raison de vous ? Permettrez-vous qu'elle disparaisse du milieu de vous, la Religion sainte qui a été celle de vos pères ?... Pour la défense de la Religion de la France, Messieurs, serrez les rangs !

Tous, autour du Foyer ; tous, à l'abri du Drapeau ; tous, au pied de la Croix ! C'est le devoir aujourd'hui ; ce sera la victoire demain ; et dans l'éternité, ce sera le salut certain, car, Messieurs, aimer la Famille, servir la Patrie et pratiquer la Religion, c'est tout l'homme, et Dieu ne vous demande rien de plus...

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXVI

8^e^ Dimanche après la Pentecôte

LA SANCTIFICATION DU TRAVAIL

Homo nascitur ad laborem.
L'homme est né pour le travail. (Job, v, 7).

Mes frères,

Notre vie n'est qu'une journée de travail. Le travail, avant d'être un châtiment, fut pour l'homme, même au paradis terrestre, une loi, une condition de son bonheur. Les astres donnent leurs lueurs, les oiseaux leurs chants. L'homme est né pour le travail : *Homo nascitur ad laborem ;* et, au soir de la vie, chacun de nous recevra le salaire, la récompense qu'il aura méritée par ses labeurs.

I

La volonté divine a fait du travail une loi universelle.

On peut varier les formes du travail, mais on ne peut pas en supprimer la nécessité. Que nous nous servions des bras de notre corps ou des facultés de notre esprit, sous une forme ou sous une autre, c'est le travail : le travail absorbe la majeure partie de notre existence. Le savant qui invente et calcule ces merveilleuses machines dont notre siècle se fait gloire, l'ingénieur qui construit les ponts et les routes, le sculpteur qui manie le ciseau, le juge qui maintient le règne des lois, le mineur qui passe sa vie sous terre : tous nous sommes des ouvriers, tous nous devons manger notre pain à la sueur de notre front. Appliquer son esprit au milieu des trésors des bibliothèques pour élargir les limites de la pensée humaine, ou donner ses efforts à une administration utile, honnête, ou employer son temps à soulager les misères des autres par l'exercice de la charité : autant de terrains hérissés de ronces et d'épines et où chaque sillon se trace péniblement.

Il y a cependant une profession plus laborieuse : c'est la vôtre. Dans la distribution du travail, vous avez été largement partagés ; mieux que personne vous connaissez la loi dont l'humanité porte le fardeau, et il ne faut pas demander ce qu'est le travail à des hommes qui devancent le lever du soleil pour peiner dans un atelier ou cultiver la terre, et cela, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, ou plutôt, depuis le commencement jusqu'à la fin de la vie. — Ne nous en plaignons pas. L'homme dont l'existence inutile se passe dans l'oisiveté est seul à plaindre. « Dieu, disait Ozanam, ne m'ayant pas donné la force de conduire une charrue, il faut pourtant que j'accomplisse ma tâche, et que je fasse ma journée. » Ouvrier de la pensée ou manieur de l'outil, même quand on serait pourvu des biens de la fortune, on doit s'occuper.

Le travail, d'ailleurs, est une noble chose. Jésus-Christ lui-même ne nous a-t-il pas donné l'exemple de la soumission à sa loi, et durant trente années ? Les apôtres n'étaient-ils pas de simples pêcheurs, vivant du produit de leurs barques et de leurs filets ? La main du religieux n'a-t-elle pas honoré et sanctifié tous les genres de labeurs, manié la charrue, la cognée et la lime ? Après de tels exemples, tant que l'on doive avoir d'estime pour ce qu'on est convenu d'appeler « les classes libérales, » la condition du travailleur, elle aussi, a sa noblesse et sa dignité. Non seulement il ne faut pas d'antagonisme entre les deux facteurs du travail : la plume et l'outil ; mais il est nécessaire qu'ils se comprennent, qu'ils s'apprécient, car ils sont solidaires. Le savant ne pourrait pas effectuer ses recherches de laboratoire, si le labeur manuel ne lui en avait pas préparé les éléments. Et l'ouvrier de la terre ne peut pas oublier que sans les découvertes du savant, il n'aurait pas ses machines agricoles. Il n'est pas jusqu'à notre complaisante brouette dont nous devons l'usage à un penseur qui ne maniait ni le marteau ni la bêche et qui s'appelait Pascal.

Quoi qu'il en soit, l'homme n'abandonne rien de sa grandeur, en dépensant ses efforts dans un atelier ou aux champs. Du reste, aucune société comme l'Eglise n'a su apprécier le travail et s'intéresser aux classes laborieuses. Si aujourd'hui, avec nos mœurs modernes, le prestige de la fortune a besoin d'être soutenu par une certaine valeur personnelle, cette tendance louable vient encore de l'idée chrétienne.

II

Dieu a fait du travail une loi universelle ; mais beaucoup méconnaissent la raison, le motif, du travail.

Les uns luttent avec courage, mais sans élever plus haut que la terre la pensée de leurs efforts. D'autres, en portant le fardeau du labeur journalier, y voient simplement une source de bien-être. Si nous sommes chrétiens, nous nous laisserons diriger par l'idéal vrai, nous ferons de notre travail une œuvre sainte.

Une œuvre d'*expiation* d'abord. Pour réparer le péché il faut des peines, et il n'en est pas de meilleure que le travail. Le travail des mains, humble et pénible, l'application de nos forces aux usages et aux services les plus vulgaires, tout cela est bon, tout cela est réparateur. En acceptant le poids de notre tâche, non pas comme une fatalité à laquelle nous ne saurions nous soustraire, mais avec une âme soumise et qui garde le trésor de la grâce, nous y trouvons un moyen facile d'expier nos fautes ; et le soir venu, quand la journée a été pénible, lourde, soyons assurés qu'elle compte grandement dans la balance divine.

Travailler, c'est expier ; travailler, c'est *mériter*. Dans une vie comme la nôtre, il y a ample matière de mérites : soit qu'on remue la bêche ou qu'on pousse la charrue, soit qu'on creuse le sillon ou qu'on émonde la vigne, l'effort du travail est pénible. Les travaux agricoles se poursuivent bien sous la voûte aérée du ciel qui donne au laboureur, en échange de ses fatigues, son atmosphère pure, ses chants d'oiseaux et ses rayons. Mais les fatigues n'en existent pas moins. Or si nous savions donner à Dieu la part qui lui revient, si, chaque matin, devant l'image adorée du divin Travailleur et par une bonne prière, nous prenions soin d'orienter nos œuvres vers le ciel, aucune de ces gouttes de sueur qui perlent sur notre front et tombent l'une après l'autre sur le sol ne serait perdue.

Demain, cette semaine, nous allons reprendre nos travaux. Ne l'oublions pas, le travail qui n'est pas le fruit d'une inspiration surnaturelle manque de grandeur : entre la tâche de l'homme ainsi abaissée et celle de la bête il n'y a plus de différence. Le travail de l'homme irréligieux, c'est le travail de l'esclave, rien ne l'ennoblit, il reste sans élévation comme il est sans espoir. Le travail chrétien non seulement trouve sa juste récompense

dans les fruits de la terre, mais il se transformera en un principe de gloire pour l'éternité.

* * *

La terre ne produit le grain qu'autant qu'elle est labourée, ensemencée. De même, pour notre âme, si nous voulons la rendre fertile en œuvres saintes, il faut y mettre l'effort persévérant. Labourons, ensemençons, moissonnons tous les jours et moissonnons sans nous lasser, moissonnons jusqu'à la fin de notre vie : car ce sont souvent les dernières gerbes coupées qui rapportent le plus. Ainsi soit-il.

XXXVII

9e Dimanche après la Pentecôte

LE MALHEUR DE L'INCRÉDULE

Non est pax impiis.
Il n'y a pas de paix pour l'impie.
(Is., XLVIII, 22).

Mes frères,

La société de nos jours est arrivée à méconnaître étrangement la vérité religieuse. Beaucoup ne croient plus aux réalités futures, ou vivent comme s'ils avaient absolument perdu la foi. Encore si l'incrédule, en trahissant sa raison, sa conscience, pouvait goûter le bonheur, et trouver dans cette vie passagère où il borne ses désirs une joie qui le dédommage ; sans être plus excusable, il serait peut-être moins à plaindre. Mais non ; son incrédulité, en le privant de toute espérance, ne lui laisse pour partage que des remords et des amertumes.

I

L'incrédule n'est pas heureux. Réunissez en sa faveur tous les biens dont on peut jouir ici-bas, une fortune sans revers et des plaisirs sans mécomptes, faites-lui une destinée au gré de ce qu'il souhaite : aucun de ces avantages, si la religion ne les accompagne, ne pourra lui donner le bonheur ; car le bonheur repose avant tout dans la paix de la conscience, dans le repos et la satisfaction de l'âme.

L'homme, en effet, n'a pas d'ennemi plus dangereux que lui-même. Quand il se livre à ses penchants désordonnés, il en devient à bref délai la victime : c'est l'orgueil, c'est l'ambition, c'est la jalousie ; dans son âme, travaillée par de perfides impulsions, si notre regard pouvait y pénétrer, nous verrions une succession continuelle de désirs, de chagrins cuisants, de folles pensées, qui le tourmentent et le brisent. Dieu choisit un jour un pareil châtiment, lorsqu'il voulut punir la sagesse hautaine des philosophes païens. « Il les livra, dit S. Paul, non à la cruauté des tyrans ou à celle des bêtes, mais aux hontes et aux ignominies de leur propre cœur. *Tradidit illos in passiones ignominiæ.* » (Rom., I, 26).

Telle est aussi la punition de nos libres-penseurs modernes. Ils ont cherché le bonheur dans les choses d'ici-bas, la terre, l'or et le plaisir, ne regardant ni plus haut ni plus loin. Malgré toutes les ivresses et avec tous les signes extérieurs de la félicité, à la place du bonheur est venu le remords. Le remords, « cette voix sainte qui rappelle au bien » toute conscience ulcérée, reste le tourment de l'incrédule. « S'il pouvait redevenir bon ! redevenir pur ! » Et devant l'inquiétude des choses éternelles sa tête s'appesantit, brûlante, dans ses mains. Nous pouvons en croire les aveux et les plaintes qui s'échappent de certains écrits, quelquefois même pour en composer les plus belles pages.

Un exemple, entre tous, est celui de Jouffroy, philosophe fameux, mort il y a quatre-vingts ans. Parti des montagnes du Doubs avec la foi chrétienne et ses saintes pratiques, Jouffroy goûte d'abord aux joies que donne la religion. L'avenir lui apparaît sans nuage. Petit à petit, sous l'influence d'une lecture téméraire, il laisse la prière reculer sur ses lèvres déjà orgueilleuses ; avide des applaudissements que lui ménagent ses succès littéraires, les fumées de la vaine gloire l'enivrent pendant de longues années. Enfin, au soir de la vie, il revient vers ses chères montagnes, dans son humble village. « Tout y était comme autrefois, dit-il, excepté moi-même. Cette église, on y célébrait encore les mystères divins avec recueillement ; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir ; mes frères, mes sœurs, versaient toujours leurs prières et leurs larmes sur la tombe de nos parents bien-aimés : tout avait le même cœur, la même âme, le même espoir ; moi seul, j'avais changé ; moi seul, j'étais malheureux. » Le XIXe siècle a retenti cent fois de ces tristes gémissements, et l'on a pu écrire un livre entier sur *le Doute et ses victimes.*

Hélas ! que d'hommes on aura vus, qui, après avoir voué leur vie à la science, « ingénieurs et pionniers, sondant et jalonnant avec effort la route de l'avenir, » âmes droites et élevées, n'ont pas trouvé la paix intellectuelle en face des problèmes dont la foi seule peut éclairer la profondeur, et « comme des lampes d'or dans la nuit d'un tombeau, » lueurs éphémères, s'avouaient leurs déceptions à une heure plus recueillie, en se disant que la vie peut-être n'est qu'un mirage !

Mais, pourquoi aller chercher ailleurs, quand l'incrédule se trouve à notre foyer dans la personne d'un père, d'un époux, d'un ami, infidèles à leur devoir, et dont nous pleurons les égarements ?... Interrogez cet ami dans une conversation confiante, demandez-lui : « Etes-vous heureux ? » Il vous dira : « Non, je ne suis pas heureux ! — Cependant, rien ne vous manque, ni la santé, ni les honneurs, ni les affections. » — Et, au lieu de vous répondre, cet homme dont le visage préoccupé vous fait facilement deviner le trouble, mettra la main sur son cœur pour avouer ce que vous savez déjà. Raisonner contre un mal qui le déchire et opposer le mensonge à des douleurs trop réelles, à quoi bon ? Mécontent, malgré tous les avantages, rongé de soucis au sein de l'abondance, il n'a pas de repos. Le passé se dresse devant lui comme un spectre vengeur, et l'avenir le tourmente.

De fait, si loin qu'il soit allé dans le champ des négations religieuses, l'incrédule souffre. Après avoir laissé aux ronces du chemin mille illusions, il tombe de lassitude avec l'arrière-goût de la vanité de toutes choses : « O mes jours de paix, où êtes-vous ? O souvenirs de mon enfance pieuse et pure, qu'êtes-vous devenus ? » C'est le cri de douleur poussé par les âmes transfuges de leurs croyances. Tant il est vrai qu'on ne quitte jamais sans amertume les autels où s'est prosternée notre jeunesse. L'incrédule a beau ne pas croire : de multiples inquiétudes étendent une ombre sur ses plaisirs ; il a beau s'étourdir dans une ivresse coupable : la joie qu'il affecte dissimule mal ses anxiétés, et l'angoisse du problème de l'au-delà se mêle à toutes ses pensées.

II

Malheureux en lui-même, l'incrédule ne l'est pas moins dans les circonstances extérieures de la vie.

Malgré ses négations, il est exposé comme les autres aux mécomptes, aux revers, aux épreuves. Vous avez perdu la foi. Hélas ! mille raisons secrètes poussent l'homme à dire dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu. *Non est Deus,* » et l'incrédulité souvent ne laisse pas de faire son chemin dans une foule d'intelligences et de volontés intéressées à l'accueillir. — Mais, de ce que vous n'avez plus la foi, vous n'êtes pas, pour cela, à l'abri des coups de l'infortune : votre prospérité d'aujourd'hui, un rien peut la faire disparaître. Il y a des épreuves pour les autres et il y en a pour vous.

Toutefois, quelle différence entre un incrédule et un chrétien !

L'homme qui a gardé la foi, considère l'existence comme un temps de mérites où il doit à force de sacrifices et de combats acheter le ciel. Il voit dans ses maux un moyen d'expier ses fautes. Soutenu par cette pensée que les rigueurs du travail, en purifiant son âme, la rendront plus agréable à Dieu, sa tâche lui paraît légère ; il trouve dans une foi solide le soutien de tous ses devoirs, et même, habitué à considérer les choses par leur côté surnaturel, changeant ses afflictions en actions de grâces, il bénira la main qui le frappe.

Au contraire, pour l'incrédule à la merci des sophismes et des passions, que tout vienne à manquer, qu'une catastrophe donne le change à sa fortune, qu'il soit cloué sur un lit de douleur : où ira-t-il chercher un rayon d'espoir ? Si ses lèvres n'ont jamais dit : *Mon Dieu !* dans les jours heureux, comment pourraient-elles le dire en face des déceptions les plus cruelles ? L'incrédule en est réduit, sous les étreintes du malheur ou devant les injustices des hommes, à une révolte amère ou à un irrémédiable abattement. Que faudrait-il cependant pour retrouver la foi ? Une résolution sincère, un effort généreux ; et même, pour abréger la longueur du chemin, Dieu viendra à sa rencontre.

Ah ! soyons compatissants envers des maux dont nous sommes peut-être témoins ; car l'irréligion pénètre l'humble foyer, la maison ouvrière aussi bien que les demeures opulentes ; et demandons à Dieu sans nous lasser, pour telle ou telle âme plus chère, de secouer la cendre qui cache encore une étincelle de foi.

Il y a surtout dans la vie une épreuve suprême : c'est le jour où la mort vient mettre notre cœur en lambeaux. Déjà, au cours de la vie, nos parents, nos amis ont disparu ; à peine arrivés à mi-côte, nous nous trouvons seuls ou presque seuls...

Auprès d'une tombe entr'ouverte, source intarissable de larmes, l'impiété désespérée se contente de maudire. Sur la route d'automne où il promène ses derniers pas, l'incrédule se tourne et retourne dans un cercle d'agitations stériles, sans pouvoir trouver le repos : ne voyant dans la vie que le côté matérialiste et dans le ciel qu'un espace vide, le cercueil même de sa mère le laisse presque insensible.

Pour nous, chrétiens, la religion est l'amie des jours de deuil. Elle nous dit, au moment où nous sommes blessés dans nos affections les plus pures, de garder l'espérance ferme ; et sous sa lumière, nos yeux s'élèvent confiants vers le ciel et vers le Dieu qui y réside. Tandis que l'incrédule prend le chemin du cimetière avec un cœur froid, pour nous, derrière le voile de la tombe se projettent les douces clartés d'une vie immortelle, où la famille un instant décomposée se reformera.

* * *

L'incrédulité, au fond, n'a pas de doctrine ; elle se réduit simplement à une négation, et, il faut bien en convenir, à une souffrance. « Après la mort, vais-je trouver un juge ? » C'est la question qui se pose souvent à l'esprit de l'incrédule. Tel qu'un aveugle palpe autour de soi la muraille, heurte en plein midi contre les obstacles et porte de tous côtés ses regards incertains comme s'il errait chancelant au milieu des ombres de la nuit, l'incrédule est à la merci de toutes les illusions et de tous les dangers. Ayons pour lui un souvenir dans nos prières : c'est une charité que Dieu bénira. Et redisons pour nous-mêmes la prière des Apôtres : « Seigneur, augmentez notre foi ! » (Luc, XVII, 5). Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXV

7e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

L'*Introït* d'aujourd'hui est comme une réplique à la prière de l'*Introït* de dimanche dernier : « *Salvum fac populum tuum, Domine.* Seigneur, sauvez votre peuple ! » David l'a proclamé : le Seigneur est la force du peuple, *Dominus fortitudo plebis.* Jésus-Christ a sauvé son peuple ; de là ce chant d'action de grâces des nations reconnaissantes : « Peuples, applaudissez, battez des mains. *Omnes gentes, plaudite manibus.* Réjouissez-vous en Dieu avec des voix d'allégresse, *in voce exultationis.* »

Nous ne pouvons nous défendre de penser aux

périls où nous avons failli sombrer dans cette guerre récente dont les générations garderont l'épouvantable souvenir. Dieu a montré alors qu'il est le Très-Haut, *excelsus*, et qu'il est terrible dans ses justes avertissements, *terribilis*. Il est sur la terre le seul grand Roi, *Rex magnus super omnem terram*. (Ps. XLVI, 2-3).

Ces paroles du Psalmiste, chantées quand l'arche était reconduite triomphalement à Jérusalem sur le mont Sion, nous élèvent plus haut que les événements contemporains et nous montrent *les triomphes de Jésus-Christ* dans ce monde.

1. Il a triomphé *dans les âmes*. Quand il est venu sur la terre, les âmes se sont cabrées devant la vérité qu'il apportait, et il n'a implanté sa doctrine qu'au prix de ses souffrances et de son sang. Sa mort sur le Golgotha ne lui a pas ouvert pourtant des âmes obstinément fermées comme celles des Pharisiens et des Princes des prêtres, qui l'avaient fait condamner au supplice de la croix. Malgré les miracles, malgré les bienfaits, malgré l'évidence, ils refusent de regarder et poursuivent de leur haine les disciples du Christ, ils les jettent en prison, ils lapident S. Etienne, et pendant que les pierres tombent sur le premier martyr, un jeune homme nommé Saul garde les vêtements de ceux qui l'assassinent, « consentant ainsi à sa mort. » (Act., VII, 60).

Ce jeune homme était instruit, ardent pour la défense de la Loi, il haïssait Jésus-Christ qu'il croyait l'adversaire de Moïse, et, « respirant les menaces et le carnage, » il pénétrait dans le troupeau fidèle des chrétiens comme un loup féroce, *lupus rapax*. Mais un jour, sur le chemin de Damas, Jésus lui apparaît et lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Saul est saisi par cette voix pleine de reproches, mais pleine d'amour; il voit Jésus-Christ, il converse avec lui, il écoute ses leçons pendant trois ans dans la solitude, il est changé, tous ses préjugés disparaissent, toutes les attaches de ses anciennes erreurs sont brisées. Jésus a triomphé de cette âme qui deviendra la plus ardente, la plus dévouée, la plus déterminée pour porter dans tout le monde romain le nom et la doctrine de Jésus-Christ.

Qui a vu Jésus-Christ une seule fois dans sa prière, dans sa pensée, dans ses travaux, dans la sainte Communion, ne peut se soustraire à sa beauté, à sa lumière, à son amour, à son victorieux empire.

2. Il a triomphé des *persécutions*, sanglantes pendant trois siècles, violentes et aiguës toujours. Des édits ordonnent de renoncer à Jésus-Christ, et de sacrifier aux idoles ; les tortures sont prêtes pour faire exécuter les édits, les chrétiens sont déférés par milliers aux tribunaux, hommes, femmes, jeunes filles, enfants. Ils subissent les plus terribles tourments. Une sainte Agnès est livrée à son bourreau qui doit lui trancher la tête, mais ce n'est pas elle qui tremble, c'est le bourreau ; une sainte Blandine, dans l'amphithéâtre, fait l'admiration même des païens. Qui leur donne la force de souffrir, de braver le glaive ou les dents des bêtes féroces ? C'est Jésus-Christ que les martyrs ont senti en eux-mêmes, Jésus-Christ qui souffrait avec eux, ainsi que le déclarait sainte Félicité, Jésus-Christ qui leur apparaissait parfois et qui les remplissait d'un amour tel que, pour lui, pour le voir, pour être auprès de lui, ils bravaient les juges, les exécuteurs, et les tortures raffinées. Jésus-Christ a triomphé par eux, et par eux il a relevé la liberté, la conscience humaine et produit ces actes immortels qui ont le plus honoré l'humanité.

3. Il a triomphé *des nations*. Elles étaient païennes et barbares, il les a faites chrétiennes et civilisées. Il les a converties malgré elles, par la parole de ses saints, de ses apôtres, de ses prédicateurs, par sa doctrine divine, mais si raisonnable, si humaine ! par l'exemple de ses moines. S. Martin renverse les temples des idoles, mais devant ses miracles les païens se taisent et réfléchissent. Les disciples de S. Benoît remettent au guerrier grossier et paresseux une bêche, au lieu de son épée devenue oisive, et ils lui disent : « Voilà ! Travaille ! *Ecce, labora*. » Et ils font prier ce barbare qui demain sera un saint. C'est ainsi que l'Eglise a défriché les terres, défriché les âmes, au nom de Jésus-Christ. C'est ainsi que les nations se sont formées et transformées. Les peuplades sont devenues des peuples. L'Evangile a produit parmi ceux-ci des mœurs plus pures, des pensées détachées de la terre, des procédés, des dévouements inspirés par la charité. Sur ce sol couvert de sang, bouleversé par des guerres sauvages pendant des siècles, la paix s'est établie, des fleurs surnaturelles ont poussé qui l'ont embaumé de leur parfum, il est devenu habitable, il y a fait bon vivre, la civilisation s'y est épanouie. Les nations modernes ont été ainsi créées, les nations chrétiennes, et elles seront civilisées en proportion qu'elles auront plus écouté, plus aimé Jésus-Christ, dont les préceptes sont devenus les lois du pays.

Nous pouvons bien chanter dans l'*Introït* : « Peuples, applaudissez, battez des mains, réjouissez-vous en Dieu ! »

* * *

Cependant la vérité, le Sauveur, l'Eglise, ont *des ennemis*. Jésus-Christ nous les dénonce dans l'Evangile de ce jour, qui est tiré du Sermon sur la montagne.

1. « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups rapaces. »

Ailleurs Jésus a flétri Hérode, « ce renard, » et les Pharisiens méprisants, orgueilleux, hautains. Cette fois il signale comme plus dangereux les faux prophètes qui revêtent des dehors hypocrites, qui ont des apparences séduisantes, une langue dorée, des paroles douces sous lesquelles ils cachent l'infamie de leurs pensées.

Ecoutez-les : ils respectent Jésus-Christ, mais pour eux Jésus-Christ n'est qu'un homme ; ils s'inclinent devant l'Eglise, mais ce n'est qu'une institution comme une autre, qui n'oublie point ses intérêts terrestres. Son royaume n'est pas de ce

monde, mais elle ne dédaigne pas les bonnes choses de ce monde. Elle sait trouver des accommodements avec le ciel. D'ailleurs, ils reconnaissent que sa morale est très belle, mais ils ne la pratiquent pas.

Ils persiflent aussi, ils parlent avec une feinte modération, ils se déclarent impartiaux, n'étant ni des amis ni des ennemis ; et ils démoralisent, ils jettent le doute dans les âmes simples, la perversité dans les cœurs qui aiment le plaisir, et l'incrédulité dans l'esprit de ceux qui ont intérêt à faire taire leur conscience. Ces prétendues brebis, ce sont des loups cruels.

2. Mais, avec ces dehors trompeurs, comment les reconnaître ? — « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. »

Les doctrines, ce sont les fruits de l'arbre de l'impiété ou de l'hérésie, et ces doctrines ne changent guère : elles vont toutes à permettre à l'homme tous les péchés, l'assouvissement de toutes ses passions.

Ce sont les Manichéens, qui exposent cette doctrine : — Il y a en l'homme deux créatures, deux principes opposés, le principe du bien et le principe du mal. L'homme est bon ou mauvais suivant qu'il écoute l'un de ces principes ; mais s'il fait le mal, il n'est pas coupable, il l'a fait fatalement, il n'était pas libre. Il n'y a donc pas de péché.

Les Pélagiens, que S. Augustin a réfutés avec éclat, disaient au contraire : — Le péché originel n'existe pas. L'homme naît bon. S'il est bon, il ne peut faire que des œuvres bonnes. Il n'y a donc pas de péché ! Tout est permis.

Les chefs des Protestants ont professé des doctrines analogues, qui aboutissent toujours au même but : « Tout est permis. » En effet Luther aussi prétendait que l'homme n'a pas son libre arbitre. S'il pèche, c'est qu'il obéit à une aveugle nécessité. Donc il n'y a pas de péché. D'ailleurs, pour être justifié devant Dieu, il suffit de croire. La foi efface tout, les bonnes œuvres mêmes ne nous acquièrent aucun mérite. Péchez fortement : pourvu que vous ayez une foi plus forte, vous êtes sauvé.

Pour Calvin, Dieu est l'auteur du mal : c'est la doctrine manichéenne. L'homme n'a pas son libre arbitre, il n'est donc pas coupable. Mais il ajoute que pour établir la foi tous les moyens sont bons, les meurtres, la spoliation, l'exil, les incendies, les profanations, les persécutions. Qu'on s'étonne que ces doctrines aient ensanglanté l'Europe, détruit les églises, saccagé les maisons religieuses où Dieu était principalement honoré, jeté au vent les reliques des saints !

Le martyr anglais Jean Fisher résumait la doctrine et les prétentions hérétiques en ces deux mots sanglants : « La débauche est la mère de l'hérésie ; elle en est aussi la fille. *Libido est mater hæreseos, æque ac filia.* »

Voilà les fruits, jugez de l'arbre.

La grande hérésie de notre temps qui les a connues toutes, c'est *le naturalisme* ou *rationalisme*. Il repousse la religion surnaturelle, la révélation, les miracles, l'Evangile, Jésus-Christ. Cela s'appelle encore le *laïcisme*. Que toute trace chrétienne disparaisse des constitutions et des lois, que le nom de Jésus-Christ ne soit plus prononcé en public, dans les décrets, dans les jugements, dans les serments, ni à l'école devant les enfants. L'affirmation de la foi pourrait gêner les incroyants et il faut respecter leur impiété. Pour eux, ils peuvent tant qu'ils veulent outrager l'Evangile et Jésus-Christ, braver les fidèles : ils usent de leur liberté. On est autorisé ainsi à blasphémer dans les écoles, mais le maître qui parlerait de Dieu serait répréhensible. Voilà le fait.

Tout d'abord le naturalisme reconnaissait l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la vie future ; c'est ce qu'on appelait la religion naturelle. Mais celle-ci même a vécu. On ne voit pas Dieu, on ne voit pas l'âme, et l'on a professé qu'il n'y a de certain que ce qu'on voit, que ce qui est démontré géométriquement. Ainsi la secte nouvelle a supprimé aussi le raisonnement, car Dieu nous apparaît dans ses œuvres, comme le peintre dans son tableau ; l'âme nous apparaît par ses manifestations, par ses actes, par sa pensée qui nous apporte la plus grande certitude : « Je pense, donc je suis. » Si bien que seuls les catholiques, et les gens profondément religieux des autres confessions, observent encore la religion naturelle.

Otez Jésus-Christ, vous supprimez Dieu, vous supprimez la raison qui n'a plus le droit de penser et de raisonner ; vous supprimez toutes les lois, car elles ne reposent plus alors sur aucune base autre que la force, c'est-à-dire qu'elles ne reposent plus sur rien. Et vous aboutissez toujours au but poursuivi par toutes les hérésies : Il n'y a plus ni bien ni mal. Il n'y a plus de famille, plus de mariage consacré, plus de propriété, plus d'héritage, plus de loi. L'inconduite, le vol, le brigandage, tout est permis. Cette doctrine d'ailleurs a été mise en forme, en système, elle est ouvertement soutenue et propagée, et elle s'appelle le *socialisme*. Nous en avons vu les fruits, en Russie, et le monde en demeure épouvanté.

Voilà le mauvais arbre qui produit les pires des fruits, et qu'il faut couper et jeter au feu si nous voulons que ce monde soit encore habitable.

C'est ainsi que seule la doctrine de l'Evangile est éminemment sociale et seule peut préserver les sociétés.

3. Notre Evangile se termine par la glorification des œuvres, qui ont été attaquées par les hérétiques : « Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. »

Des œuvres, des œuvres solides et non des paroles qui passent, des résolutions changeantes ! Quand nous voulons traiter une affaire, est-ce que nous nous contentons de paroles, de promesses ? De même, dans la grande affaire de notre salut, Dieu ne se contente pas d'une vaine prière qui n'est que

sur le bout des lèvres, il veut des actes. Autrement le ciel nous demeure fermé.

* * *

Redisons en terminant les paroles de la *Communion :* « Penchez vers nous votre oreille, Seigneur ; hâtez-vous de nous délivrer ! *Accelera ut eripias me.* » Jésus-Christ demeure le maître de nos âmes et le Roi des nations ; mais âmes et nations sont menacées par les faux prophètes et par les doctrines les plus pernicieuses. Gardons-le dans notre cœur, que les peuples le gardent dans leurs constitutions, alors son triomphe sera notre salut, car seul « il est la force du peuple, » *Dominus fortitudo plebis.*

XXXVI

8e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

La messe de ce dimanche est une messe d'action de grâces.

David, après s'être vu en grand péril, environné d'ennemis puissants et acharnés, eut le bonheur d'en triompher et avec éclat. Alors il composa le psaume XLVII pour célébrer sa victoire, et surtout pour glorifier Dieu : « Nous avons éprouvé votre miséricorde, et nous la chantons dans votre temple. Comme votre nom est grand, votre gloire est répandue dans tout l'univers. Votre droite est pleine de justice, *justitia plena est dextera tua.* »

L'Eglise reprend ces paroles pour célébrer les bienfaits de Dieu, et nous les redisons avec elle. Comme David, Dieu nous a comblés de ses grâces. Nous n'étions rien, nous n'existions pas, il nous a tirés du néant, nous a donné la vie du corps, la vie de l'âme ; il a fait de nous une créature privilégiée, placée seulement un peu au-dessous des anges, élevée à l'ordre surnaturel, participant à la vie divine ; et même dans l'ordre temporel, depuis que nous sommes au monde, sa Providence a veillé sur nous avec une sollicitude constante.

C'est dans ce sanctuaire que nous avons reçu les plus précieuses miséricordes, le baptême, l'instruction chrétienne, le pardon de nos péchés, la Sainte Eucharistie, *in medio templi tui.* Nous y avons passé les plus douces heures de notre vie. Aussi l'Eglise conclut-elle cette antienne par ces paroles du Psaume : « Le Seigneur est grand et digne de toute louange, dans la cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte. *Magnus Dominus et laudabilis nimis.* »

Après ces effusions, elle retient surtout l'idée de justice : « Votre droite, Seigneur, est *pleine de justice.* » Le jour viendra où Dieu nous demandera compte de tous les dons qu'il nous a libéralement octroyés, de tous nos actes, de toutes nos paroles, de toutes nos pensées, en un mot, de la gestion de toute notre vie.

C'est pourquoi elle nous fait méditer l'Evangile suivant.

* * *

Jésus expose aux Pharisiens la parabole — ou peut-être l'histoire — de l'intendant infidèle :

Il y avait un homme riche qui avait un intendant. Or celui-ci fut accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens.

Il l'appela et lui dit : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez compte de votre administration, car désormais vous ne pourrez plus administrer mes biens. »

L'intendant se dit en lui-même : « Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de ses biens ? Je n'ai pas la force de travailler la terre, et j'ai honte de mendier. »

Et après réflexion : « Je sais ce que je ferai, dit-il, afin que, lorsque je n'aurai plus ma charge, il y ait des maisons qui me reçoivent. »

Ayant donc appelé les débiteurs de son maître, il dit au premier : « Combien devez-vous à mon maître ? » Et cet homme lui répondit : « Cent barils d'huile. » Et l'intendant lui dit : « Reprenez votre billet, asseyez-vous vite, et écrivez : Cinquante. »

Il dit ensuite à un autre : « Et vous, combien devez-vous ? » Celui-ci dit : « Cent mesures de froment. » — « Reprenez votre billet, dit l'intendant, et écrivez : Quatre-vingts. »

Et le maître loua cet intendant inique de ce qu'il avait agi prudemment. Car les enfants du siècle sont plus avisés entre eux que les enfants de lumière. (Luc, XVI).

1. Cet intendant était à coup sûr un malhonnête homme : il avait dissipé les biens de son maître. Cependant il ne s'était pas enrichi par ses malversations. C'était un jouisseur prodigue. Mais quand il se voit sur le point d'être renvoyé, il cherche à se créer des ressources en volant son maître jusqu'au bout, par des procédés malhonnêtes, mais habiles. Quand son maître les connut, il en loua l'habileté, mais non la malhonnêteté. C'est une leçon pour les enfants de lumière. Ils seraient parfaits s'ils apportaient à leurs intérêts spirituels les mêmes soins que les enfants du siècle apportent à leurs intérêts matériels, s'ils étaient aussi prudents et aussi avisés pour conquérir le ciel que les enfants de ténèbres le sont pour acquérir des richesses.

Les Pharisiens, qui étaient riches et qui aimaient les richesses, écoutaient avec attention et malveillance. L'amour de l'argent était peut-être encore la plus grande passion de ces hommes profondément vicieux. Ils attendaient la conclusion de cette parabole touchant l'emploi des richesses. Jésus la donne avec d'autant plus d'énergie et de clarté qu'il a horreur des biens de ce monde et que sa première béatitude est celle qui glorifie l'esprit de pauvreté :

« Eh bien ! moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous quitterez la vie, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Que les riches donc se ménagent l'amitié des pauvres, qui sont puissants devant Dieu. L'aumône, dit un Père, est le plus heureux des échanges, car par elle on échange les biens temporels contre des biens éternels. Les pauvres sont comme les portiers du ciel, puisque le ciel est leur récompense, *ipsorum est regnum cœlorum,* et que ce sont eux qui reçoivent dans les tabernacles éternels ceux qui, sur terre, les ont aidés avec « les richesses d'iniquité. »

2. Ce mot est dur. Jésus l'emploie parce qu'il s'adresse aux Pharisiens dont on pouvait dire avec

S. Jérôme : « Tout riche est injuste ou héritier de gens injustes, *omnis hæres aut iniquus aut iniqui hæres.* » L'origine des fortunes est souvent un problème troublant qu'il ne faut pas chercher à résoudre. Ceux qui possèdent la fortune s'en souviendront utilement, et ils concluront peut-être que l'aumône est salutaire pour purifier des origines douteuses. Mais ceci demeure dans le domaine de la conscience privée. Au point de vue social, l'héritage est sacré.

L'héritage, en effet, c'est le produit du travail et des sueurs des aïeux. La famille se prolonge dans les enfants ; elle ne meurt pas. Ceux-ci par conséquent ont droit à la richesse amassée par leur père, par leurs ancêtres, parce qu'elle a été amassée pour eux. Les lois qui ne respectent pas les héritages sont entachées de spoliation. L'Etat a le droit de prélever quelque chose sur les héritages, afin d'assurer le service social et la défense de la patrie, du sol ; mais il est des limites morales qu'il ne doit point franchir parce qu'il s'emparerait ainsi d'un bien qui ne lui appartient pas. Les aïeux ont travaillé pour qu'il garantisse et conserve aux enfants le fruit de leur labeur, et ce qu'il prélève est légitime parce que c'est le prix de sa peine, de sa mission sociale et familiale ; mais il est clair qu'ils ont travaillé avant tout pour leurs descendants. Dans toute société civilisée on doit respecter la volonté des morts, surtout dans toute société chrétienne.

3. Mais si l'héritage est sacré, aux riches incombent deux grands devoirs : ils doivent être ici-bas *la Providence des pauvres* et *faire l'aumône.*

On a comparé la vie à un banquet, mais suivant le mot du poète :

Tous n'y sont point assis également à l'aise ;

tous n'ont pas la même chance, tous ne savent pas conduire leur vie, tous n'ont pas la même intelligence et ne sont pas également servis par les circonstances. Il en est à qui tout réussit. D'autres sont nés, comme on dit, sous une mauvaise étoile. Pour des raisons à nous inconnues, ils travaillent, ils sont habiles, ils sont honnêtes, et pendant que les autres prospèrent, qui ne sont pas plus laborieux ni meilleurs, ils sont victimes de revers, de pertes, de malheurs qu'on ne s'explique pas. On les plaint, on leur témoigne de la sympathie, mais on ne peut les arrêter sur le chemin de la ruine. Nous serions tentés de crier à l'injustice du sort, comme disent les mondains, si la foi ne nous apprenait que ces revers, ces pertes contristantes, Dieu les a permises pour le bien de leurs âmes. Les amis de Job déraisonnaient quand ils lui imputaient ses malheurs, et Dieu s'est chargé de proclamer l'innocence et la vertu de son serviteur. Quand nous voyons un honnête homme en proie à une grande infortune, ne le condamnons pas ; songeons plutôt que Dieu a de hautes vues sur lui.

Mais ce qui n'est que trop vrai, c'est que les infortunes subsistent, et que le monde est plein de malheureux, très éprouvés par la vie. Or Dieu ne les a pas abandonnés. Il s'est choisi sur terre des intendants qui le remplacent, qui jouent parmi nous le rôle de la Providence. Ce sont les riches, qu'il a ainsi grandement honorés.

On a parlé de « l'éminente dignité du pauvre, » parce que Jésus-Christ a dit : « J'ai eu faim, » s'identifiant ainsi avec le pauvre ; mais n'oublions pas l'éminente dignité du riche, intendant de la Providence.

Celui-ci est propriétaire de ses biens, il n'en doit compte qu'à Dieu, qui est le souverain propriétaire de toutes choses. Il a un droit réel et absolu sur tout ce qu'il possède. Mais le pauvre, lui, a droit à la vie, il a donc un droit général aussi sur tous les biens qui entretiennent la vie, et qui sont le patrimoine commun de l'humanité. Sa vie est infiniment précieuse, car c'est la vie d'un homme créé à l'image de Dieu et racheté par le sang de Jésus-Christ. Cependant, sauf en cas d'absolue nécessité, il ne doit pas toucher à ce qui vous appartient. Mais c'est vous qui avez le devoir de subvenir à sa vie fléchissante, c'est vous qui, plus habile, plus prévoyant peut-être, à coup sûr plus fortuné, c'est vous qui devez puiser libéralement dans vos trésors pour aider les malheureux et leur donner du pain.

4. L'aumône est un devoir pour tout chrétien, « car le christianisme n'existe pas sans la charité, et la distinction fondamentale entre la justice et la charité, dit Mgr Pie, c'est que la dette de justice est celle qui peut être exigée, ou par le recours aux lois ou par le recours à la force, selon les circonstances, tandis que la dette de la charité ne peut être commandée par aucun tribunal que celui de Dieu et de la conscience. »

N'est-ce point parce que ce devoir a été méconnu que des agitateurs se sont mis à la tête de l'armée des pauvres et des mécontents, et ont provoqué ce mouvement puissant du socialisme qui menace d'enlever toutes les barrières et de faire litière de toutes les lois ? Qui dit que le moment ne viendra pas où la marée montante des appétits renversera tout et emportera comme un fétu de paille les vieilles institutions qui faisaient la force du pays, Dieu, la religion, la patrie, la propriété ?

Ce serait le châtiment d'une société qui n'a plus compris ni pratiqué le devoir sacré et préservateur de l'aumône.

Toutes ces idées se trouvent dans les paroles de Jésus-Christ : « Faites-vous des amis avec cet argent d'iniquité. »

Les premiers chrétiens avaient bien compris le danger des richesses qui vous attachent, et le devoir de l'aumône, car ils n'avaient qu'une bourse, comme ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Ils avaient mis tous leurs biens en commun, et « il n'y avait pas de pauvres parmi eux, *neque quisquam egens erat inter illos.* » (Act., IV, 34).

N'oublions pas que nous serons jugés, comme l'intendant infidèle, et que « la droite de Dieu est pleine de justice. »

La *Communion* nous ramène aux joies religieuses et à la miséricorde : « Goûtez et voyez com-

bien le Seigneur est doux. *Gustate et videte.* Bienheureux ceux qui espèrent en lui. » Cette joie, nous la goûtons à la table eucharistique où Jésus se donne à tous les chrétiens, où il n'y a ni riches ni pauvres, rien que des âmes fidèles, embaumées et conduites par la charité.

C'est là que les esclaves autrefois se sont réconciliés avec leurs maîtres ; c'est là que dans l'avenir se résoudra la question sociale, par la charité.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VI

LA RÉFORME ANGLICANE

L'histoire du Protestantisme en Angleterre porte une origine souillée. L'opprobre qui s'attache au nom d'Henri VIII n'est un mystère pour personne. Or Henri VIII fut l'initiateur de la Réforme anglicane. Celle-ci d'ailleurs, à l'exemple du Luthéranisme en Allemagne et du Calvinisme en France, devait revêtir les caractères qui accompagnent invariablement le schisme, en ajoutant le désordre moral au désordre intellectuel. L'étude suivante va nous le prouver amplement.

I

La Réforme anglicane fut premièrement une œuvre d'apostasie.

Pendant dix siècles, l'Angleterre avait vécu fidèle à l'unité catholique. Depuis le jour où Augustin et Columba, « assis à la proue de leur barque d'osier et naviguant à travers l'archipel brumeuse et les lacs étroits [1], » étaient venus l'évangéliser, elle avait eu ses héros, ses martyrs, ses chrétientés florissantes. Ses moines, dont on rencontre encore souvent dans nos bibliothèques les pieuses homélies, en avaient fait une nation studieuse. Elle se glorifiait même dans l'histoire du beau nom d' « île des Saints. » Mais toutes ces splendeurs devaient s'évanouir sous l'action délétère du schisme où l'Angleterre fut entraînée par un de ses rois, Henri VIII.

Henri VIII avait d'abord montré un grand zèle pour la religion et mis à profit ses études théologiques, en composant une réfutation des erreurs de Luther qui lui valut les louanges de Léon X. Il aimait à citer dans ce livre, non seulement la Bible qu'il savait par cœur, mais les Pères grecs et latins. Le pape, en récompense, lui accorda par une lettre autographe le titre de « Défenseur de la Sainte Eglise Romaine, » inscrit du reste sur les médailles de l'époque, et qu'il justifia pendant quelque temps. Un édit royal, affiché à la porte de chaque sanctuaire, ordonnait de brûler les ouvrages du réformateur saxon ; toutes les mesures étaient prises pour sauvegarder la foi. Malheureusement, Henri VIII se laissa bientôt entraîner par les passions qui perdirent Salomon. Malgré la défense de Rome et malgré la loi de l'Evangile, il voulut répudier son épouse légitime, Catherine d'Aragon, pour contracter un second mariage avec Anne de Boleyn.

Catherine d'Aragon défendit ses droits avec un courage admirable, refusant le titre et l'apanage de douairière qu'Henri VIII lui offrait, comme plus tard Napoléon Ier pour Joséphine de Beauharnais. Délaissée, enfermée au château de Bugden, son infortune émut toute l'Europe. Elle avait donné au sein des grandeurs l'exemple d'une rare modestie, elle donna dans son exil celui d'une patience angélique. Le front appuyé sur une petite fenêtre d'où l'on voyait la chapelle du bourg, elle ne cessait de prier et de pleurer. Quelquefois, pour consoler les heures de sa prison, elle faisait de la tapisserie ou tournait le fuseau. Ses lettres, écrites d'une main tremblante et en caractères presque illisibles, étaient toutes trempées de larmes. Henri VIII ne devait pas même lui laisser avant de mourir la joie d'embrasser sa fille.

Cependant le crime royal était un fait accompli. Le 20 mars 1534, un bill du Parlement déclarait nul le premier mariage d'Henri VIII et légalisait son union avec Anne de Boleyn. Aussitôt Rome lança une sentence d'excommunication contre la personne du monarque, qui, par vengeance, entraîna toute l'Angleterre dans le schisme. Par ses ordres on efface le nom du pape des livres de messe et des calendriers. Le Parlement fait de sa suprématie spirituelle un dogme que tout fidèle doit accepter sous la foi du serment. Maintes estampes représentent la figure du prince apostat avec cette inscription en forme de nimbe lumineux : « Henri VIII, roi d'Angleterre et d'Hybernie, et Chef suprême de l'Eglise du Christ. » Le Symbole de la nouvelle Eglise, rédigé par Cromwell, l'ami du fameux duc de Bourbon, réduisait à trois le nombre des sacrements : le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie. Désormais plus de jeûnes, ni de purgatoire. Enfin, à la grande satisfaction d'Henri VIII, devenu de l'aveu même des historiens anglais le plus débauché des hommes, « une espèce de satrape oriental, » le divorce était déclaré légal.

Dans de telles conditions on devine ce que devait être l'Eglise anglicane. Au lieu de cette société divine fondée par Jésus-Christ, ayant sa vie propre, le droit de se régir et de fixer sa doctrine, l' « Eglise établie » n'apparaissait plus que comme une création de l'Etat, avec ses évêques et ses prêtres nommés par le prince, ses lois et ses dogmes définis par le Parlement, et ses contestations intérieures jugées par les tribunaux civils. Pareille servitude d'ailleurs a continué jusqu'à nos jours. Il y a quelques années à peine, les Chambres anglaises ne décidaient-elles pas dans quel sens le prêtre doit se tourner à l'autel et quels ornements il doit porter sous peine de révocation ? Chose bizarre : George V gouverne en ce moment deux confessions rivales : il lui faut tour à tour admettre avec les Anglicans que l'épiscopat est le fondement de la société chrétienne, et admettre avec les Presbytériens le contraire de cette doctrine. En été pour l'une ; en hiver pour l'autre !

[1] Montalembert, *Les Moines d'Occident,* Leçon IX, c. 7.

II

La Réforme anglicane fut en second lieu une œuvre de spoliation.

Si le pouvoir hostile commença par ruiner l'influence spirituelle de l'Eglise, c'était dans l'espoir de la mieux dépouiller. Comme en France il y a vingt ans, on fit briller le milliard des Congrégations, c'est-à-dire les richesses des couvents, que souverain et princes convoitaient pour soutenir l'éclat de leur couronne, et le luxe de leurs débauches. Sous prétexte de réformes on se livre donc à un pillage en règle. Cromwell, âme sombre, avide, sanguinaire, « un de ces hommes enfin capables à un moment de se servir de la vertu, si la vertu donnait des dignités et de la fortune, » Cromwell sera le grand exécuteur de ces hautes œuvres. Aucune abbaye n'est épargnée. Dès qu'ils ont pris possession d'une église ou d'un couvent, les agents de la couronne en brisent les sceaux et en partagent le butin, après avoir réservé pour le roi la part du lion.

Au surplus, voici un inventaire signé de la main d'Henri VIII et qui va nous donner une idée de ses convoitises : « Délivré à Sa Majesté une patène en or, du poids de 9 onces. *Item :* 28 vieux nobles et trois petites pièces d'or, de la valeur de 12 schel. *Item :* une statuette de S. Erkenwald avec sa mitre et sa crosse dorée, du poids de 50 onces. *Item :* une crosse d'argent garnie d'émeraudes, de onze rubis et de deux saphirs. *Item :* un soleil d'argent avec des perles fausses. *Item :* deux paires de burettes en vermeil, etc., etc. » Audin à qui nous empruntons ces détails ajoute : Les *Item* montent et descendent ainsi sur un grand nombre de pages, chacun suivi de la même signature [1].

Au roi revenaient aussi, de par le droit de la couronne, les images d'argent ciselé, les calices, les gloires, les pierreries, les livres d'église aux plaques rehaussées d'or. Lorsque le bois des missels ou des crucifix était enrichi de matières précieuses, on brûlait le bois pour enlever plus facilement le métal. Dans l'espace de quelques années Henri VIII supprima de la sorte par cupidité 645 monastères, dont 28 avaient des abbés siégeant au Parlement. Il fit en outre démolir 90 collèges et 110 hôpitaux qui étaient de magnifiques monuments d'architecture.

Tout vassal, du reste, s'ingénie à profiter de la dépouille des églises. A chaque pillage de monastère, celui-ci gagne un pré, celui-là une vigne. Pour se payer de ses peines, Cromwell, le premier, s'adjugera sans scrupule l'or, les pierreries, les bijoux qu'il oublie de mettre sur l'inventaire général. C'est au point qu'il put, avec toutes les spoliations dont il se rendit coupable, acheter et payer au comptant le plus riche comté d'Angleterre [2]. M. Guizot lui-même en a fait la remarque : la plupart des grandes fortunes anglaises sortent du pillage des abbayes, et les acquéreurs des biens ecclésiastiques furent les premiers adeptes de la Réforme. Pour le peuple, il n'en sera ni plus heureux ni plus riche. S'il intervient parfois, c'est pour emporter ou acheter à vil prix quelques misérables fenêtres ou de mauvaises serrures, abandonnées par les commissaires royaux. Au surplus, il n'éleva jamais aucune plainte contre les moines.

De toutes ces vieilles et saintes abbayes quelques-unes sont affectées aujourd'hui à des usages profanes. Mais beaucoup demeurent encore debout comme les témoins du passé, et qui sait ? peut-être comme une espérance pour l'avenir !

[1] Audin, *Histoire d'Henri VIII*, p. 257 et s.
[2] Cf. Leslie Stepheen, *Dictionnary of national biography*, Cromwell.

III

Enfin la Réforme anglicane fut une œuvre de cruauté.

Soupçonneux, fantasque, violent, Henri VIII, après avoir consommé son apostasie, dépassera en fait de persécution toutes les limites. On poursuit quiconque n'accepte pas le Symbole prescrit par l'autorité civile, et la nouvelle religion s'établit avec l'appui déshonorant de la force et du fer. L'*Histoire des Variations* de Bossuet a mis ce fait dans la dernière évidence.

La majeure partie des prêtres et des religieux contraints de prendre le chemin de l'exil, viennent en France, en Espagne, en Italie, et surtout dans les Flandres, « terre qui fut toujours miséricordieusement ouverte aux proscrits. » Parmi ceux qui restèrent en Grande-Bretagne, si un trop grand nombre malheureusement cédèrent aux menaces de Cromwell, beaucoup aussi firent preuve d'une fidélité exemplaire à la foi de S. Dunstan et de S. Anselme.

Quels traits de courage nous aurions ici à rappeler ! Plus de cinquante prêtres enfermés à la Tour de Londres meurent de faim et de froid. On renouvelle pour d'autres les noyades du temps de Calvin. « Peu nous importe, dit l'une de ces victimes, que vous nous fassiez jeter dans la Tamise ! Le chemin pour aller au ciel est aussi court par eau que par terre. » Trois Chartreux du couvent de la Visitation montent à l'échafaud en récitant ce verset du Psalmiste : *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.* Fisher, évêque de Rochester, dont la tête blanchit durant les jours de sa captivité, reçoit du pape Paul III, étant encore prisonnier, la pourpre cardinalice. Il mourut également sur le gibet de Tyburn, où tant d'autres vies furent immolées. L'Ordre des Franciscains de la stricte observance et les religieux de Sion fournirent de même à la persécution leur glorieux contingent.

Le peuple cependant demeurait ferme. En consultant les bibliothèques particulières, si nombreuses dans le pays de Galles, on est frappé de sa ténacité à repousser la révolution religieuse du XVIe siècle. Mais des raffinements de barbarie, imités de la Rome des Césars, seront employés contre les catholiques fidèles. On leur enfonce des aiguilles sous les ongles des pieds et des mains, des enfants sont étranglés sous les regards et avec les cheveux de leurs mères. S'il faut en croire les détails fournis par William Cobbett, historien pro-

testant et digne de foi, on arrache les entrailles à tout soi-disant rebelle, on écartèle quiconque ose nier même confidentiellement la souveraineté spirituelle d'Henri VIII [1].

D'ailleurs, que de victimes choisies ! Dernier rejeton des Plantagenets, la comtesse de Salisbury, mère du cardinal Polus, un des plus beaux noms littéraires du XVIe siècle, est enfermée à la Tour, à l'âge de 70 ans, et, après de longs mois de souffrances, reçoit l'ordre de se préparer à mourir. En apprenant son supplice, le cardinal s'écria : « Ma mère priera pour moi : je suis le fils d'une martyre. » Le chancelier Thomas More, dont nous rappellerons le souvenir dans une page spéciale, fait par son courage l'admiration de toute l'Europe. Le jeune comte de Surrey, charmant poète, sera décapité pour avoir introduit dans ses armes celles de son ancêtre, S. Edouard le Confesseur.

Seul, le Pape protesta. On avait vu, au récit des profanations exercées par les Maures contre le Saint Sépulcre, les nations chrétiennes se soulever. Dans ces nouvelles et douloureuses conjonctures l'Europe ne poussa pas un gémissement.

Après Henri VIII, la lutte continuera entre Marie Stuart d'Ecosse et Elisabeth d'Angleterre, l'une catholique dévouée et offrant un admirable mélange de toutes les vertus, l'autre « demi-anglicane et demi-huguenote, dissimulée, perfide, d'un orgueil farouche, en un mot, un des plus tristes caractères qui déshonorent l'histoire moderne [2]. » Fille du roi d'Ecosse et de Marie de Lorraine, Marie Stuart avait épousé en 1558 le Dauphin de France, qui, l'année suivante, ceignit la couronne sous le nom de François II. Et même, quelque temps après, « le 25 septembre 1559, les cloches des paroisses de Bar sonnaient à toute volée, lorsque François II et Marie Stuart vinrent visiter le duc de Lorraine au château de la ville. Marie de Médicis les accompagnait. A leur arrivée, un *Te Deum* et un *Salve Regina* furent chantés dans la chapelle ducale de la Collégiale de Saint-Maxe. Les hôtes illustres passèrent trois semaines à Bar et allèrent aux premiers jours d'octobre ouvrir le ban des vendanges dans les vignes de la côte Notre-Dame [3]. » Marie Stuart retournée en Ecosse après son veuvage, on sait la longue carrière de malheurs qu'elle y parcourut pour rester fidèle à sa foi. S. Pie V adressa à la reine prisonnière, captive d'Elisabeth pendant dix-huit ans, les angéliques conseils de la résignation et de la douceur chrétienne. Enfin, Marie Stuart mourut, l'âme purifiée par l'épreuve, calme et souriante en face de l'échafaud, soutenant jusqu'au bout la grandeur de son caractère et la noblesse de sa naissance.

Aussi bien, la persécution avait pris sous le règne d'Elisabeth une forme générale. De simples objets bénits par le pape sont des objets pernicieux. On écrase les paysans catholiques d'impôts et d'amendes ; ils sont battus de verges et marqués au fer rouge pour ne pas fréquenter les temples ou jetés en prison. Mais bientôt les prisons regorgent à tel point qu'on prit le parti d'exporter en masse les catholiques dans l'Amérique du Nord. On ne punissait pas moins de la peine capitale : de 300 missionnaires qui vinrent à cette époque évangéliser l'Angleterre, la moitié périt sur le gibet, et il en fut de même pour un grand nombre de simples fidèles [1].

* * *

Le 1er novembre 1892, l'empereur d'Allemagne célébrait à Vittenberg la restauration de la chapelle du château, sur les portes duquel Luther, moine apostat, avait placardé ses thèses. Le duc d'York représentait l'Anglicanisme, le prince royal de Suède l'Eglise luthérienne scandinave, le grand-duc de Hesse et le duc de Saxe-Meiningen rappelaient les noms des premiers protecteurs de la Réforme huguenote. Le but était d'arriver à ménager une entente commune. Mais ce fut sans aucun succès.

Il y a lieu d'espérer, au contraire, un retour de l'Angleterre à l'Eglise romaine. Depuis le mouvement d'Oxford, nombre d'érudits exhumant les origines ne cessent de rendre hommage par l'étude comparée à la tradition catholique. D'éclatantes conversions comme celles de Newman et de Manning s'opèrent chaque année et sont un signe pour l'avenir. Hier encore, le 15 mai 1921, à l'occasion du jubilé épiscopal du cardinal Bourne, le *Daily Telegraph* écrivait : « Jamais depuis trois cents ans l'Eglise romaine n'eut une plus forte position en ce pays qu'aujourd'hui, jamais elle n'a fait de progrès plus rapides en aucune période qu'au cours des dix-huit années passées par le cardinal Bourne sur le siège de Westminster. »

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXVIII

LES FRUITS DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE DANS L'EGLISE TRIOMPHANTE, DANS L'EGLISE MILITANTE ET DANS L'EGLISE SOUFFRANTE

Le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, parlant du saint sacrifice de la messe, dit ces belles paroles : « *Quand le prêtre célèbre le saint sacrifice, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Eglise, il va au secours des vivants et il procure le repos aux morts* [2]. » Ces paroles admirables ont été pieusement commentées par le R. P. Giraud, missionnaire de la Salette ; et dans cet entretien nous ne ferons que résumer ce qu'en dit ce saint religieux [3].

* * *

« Quand le prêtre célèbre, *il honore Dieu*. Tout l'honneur que Dieu reçoit en ce monde lui vient et

[1] *Lettres sur l'histoire de la Réforme protestante en Angleterre et en Irlande*, 1826.
[2] Mgr Baudrillart, *L'Eglise catholique, la Renaissance et le Protestantisme*.
[3] *La Collégiale de Saint-Maxe*, par l'abbé Aimond, 1912.

[1] *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, art. *L'Angleterre au XVIe siècle*, par M. l'abbé Constant, professeur d'histoire à l'Institut catholique de Paris, 1922.
[2] Livre IV, ch. v, *in fine*.
[3] *Prêtre et Hostie*, tome I, ch. VIII.

ne peut lui venir que de son Fils, le Verbe incarné, de Jésus-Hostie sur l'autel du sacrifice et au saint tabernacle ; voilà véritablement ici-bas toute la gloire de Dieu le Père. Mais cet état d'Hostie, de qui Jésus le reçoit-il ? L'être sacramentel dont il a absolument besoin (ayant voulu qu'il en fût ainsi) pour être Victime devant Dieu, dans son Eglise de la terre, cet être, de qui le tient-il ? Il est certain qu'il le tient uniquement de la volonté de ses prêtres. Si, par une hypothèse impossible, tous les prêtres s'entendaient pour ne plus consacrer, Jésus, à moins d'un miracle qui le ferait sortir du plan qu'il a lui-même établi, ne serait plus en état de sacrifice sur la terre ; et, par conséquent, la gloire à laquelle la Trinité sainte a droit, la seule qu'elle aime, la seule qu'elle cherche et qu'elle veut trouver en ce monde, cette gloire lui serait refusée. Mais, il ne se peut que cette gloire lui fasse défaut. Le Tout-Puissant veut l'avoir ; or, parce qu'il ne peut réellement l'avoir (toujours conformément aux desseins libres mais stables de son adorable sagesse) que par le concours du prêtre, il est vrai de dire, en un certain sens, que Dieu lui-même est tourné vers le prêtre, comme si le prêtre (qu'on nous pardonne cette étrange manière de parler) était pour Dieu un centre duquel procède et dérive cette gloire dont il ne veut pas être privé. Car c'est du prêtre qu'il attend que son Fils soit immolé sur l'autel, comme Victime de louange, d'adoration, d'action de grâces, de réparation, et que cette oblation s'élève vers sa divine Majesté...

« Oh ! que cette considération si simple et si grande doit nous faire estimer le sacerdoce, et déterminer le prêtre à ne jamais manquer de célébrer chaque jour la sainte messe, et à la dire saintement ! »

* * *

« *Le prêtre réjouit les anges.* Toute la joie des anges est de contempler N.-S. Jésus-Christ. Dès qu'ils le virent à Bethléem, entre les mains de Marie, ils éclatèrent en cantiques d'allégresse. Son sacerdoce et sa vie de Victime sont leur perpétuelle occupation. Aussi apparaissent-ils dans le récit des évangélistes, partout où son état d'Hostie est plus sensible : à la Crèche, au désert, à Gethsémani, à la Résurrection. Le saint sacrifice de la messe est pour eux tout un monde de merveilles ravissantes. La vue de l'Hostie fait leur béatitude. Or, c'est le prêtre qui leur donne tant de joie ; c'est son ministère à l'autel qui est la cause de leurs ravissements.

« C'est pourquoi il est naturel de penser qu'un grand nombre de ces esprits bienheureux environnent les prêtres, constamment, afin qu'ils n'omettent pas d'offrir le saint sacrifice. Leurs plus pressantes inspirations ont pour but de les déterminer à toujours faire et à faire toujours saintement cette action. Comme ils pressent tendrement les prêtres qui célèbrent ! Que de biens ils espèrent, ils attendent du Mystère dont les prêtres sont les seuls ministres !

« Nous apprenons par la sainte liturgie elle-même qu'un ange, l'ange qui préside aux prières des saints, porte l'oblation qui se fait sur l'autel de la terre, jusque sur l'autel sublime qui, dans le ciel, est devant la Majesté même de Dieu ! Tout cela est très touchant. Il est vraiment admirable ce spectacle des anges assistant au saint sacrifice de la messe et environnant les prêtres de tant d'honneur ! O saints anges ! O glorieux esprits, si humbles et si ardents en amour ! Que sont donc les prêtres pour que vous soyez si empressés autour d'eux ?...

« Ah ! c'est qu'en vérité ils ont le pouvoir de changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ. Ce Dieu victime du ciel et de la terre est là entre leurs mains par la vertu de leur sacerdoce ; et ce Dieu est votre Tout ! Quand sera-ce donc que nos yeux s'ouvriront, et que nous comprendrons, comme vous, le miracle ineffable de l'amour de notre Dieu, et que nous serons, comme vous, tout consumés du feu du saint amour ? »

* * *

« *Quand le prêtre célèbre, il édifie l'Eglise.* L'édification dont il s'agit ici est cette grande et sainte œuvre dont parle S. Paul dans ses épîtres. L'Eglise est un temple saint. Son fondement, sa pierre angulaire, c'est Jésus-Christ ; son couronnement, sa consommation, telle qu'elle est possible ici-bas, c'est Jésus-Christ, c'est-à-dire la grâce de Jésus-Christ, la vie de Jésus-Christ. Nous disons en peu de mots un grand mystère. L'Eglise est le temple saint de Dieu, chaque âme aussi ; et la grande solli-citude de l'Eglise est que chacun de ses enfants soit « une demeure de Dieu où l'Esprit-Saint se complaise » (Eph., II, 22). La construction spirituelle commence avec le Baptême, c'est la première vie de Jésus-Christ dans l'âme. L'édifice monte, il s'accroît, il se fortifie, quand l'âme de l'enfant peut se nourrir du pain des forts, du froment des élus, du vin qui fait germer les vierges. Si l'édifice, sous les coups de la tentation, chancelle, et si même il tombe en ruine, il est toujours réparable, il se relève, il s'affermit et finalement il reçoit une stabilité qui annonce ce qu'il sera éternellement. C'est l'âme du pécheur qui, tombée, se relève et demeure constante ; c'est l'âme du juste toujours plus vivante de la vie du Christ...

« Or, vers qui se retournera l'Eglise pour l'édification de chacun de ses enfants ? Vers le prêtre et vers le prêtre seul : car c'est par lui que « le Christ donne la vie aux âmes dans l'Eglise, dit un saint Evêque, et c'est le prêtre qui consacre et qui distribue le pain qui donne la vie éternelle. »

« Ainsi le prêtre à l'autel édifie l'Eglise militante. Montons plus haut. C'est aussi le prêtre qui édifie l'Eglise triomphante, ou, pour dire plus exactement, qui achève de l'édifier. Quand la construction qui s'y fait sans interruption sera terminée, le monde finira, parce qu'il n'aura plus raison d'être. A mesure qu'un enfant de Dieu quitte parfaitement pur l'assemblée de l'Eglise de la terre, ou bien celle du purgatoire, pour monter à elle, sa joie est grande, parce que cet élu est une pierre nouvelle, une pierre vivante ajoutée au glorieux édifice de Dieu.

« L'Eglise triomphante attend son édification. Or, de qui l'attend-elle ? Vers qui son cœur, son regard, ses désirs sont-ils tournés pour que ce bien qui semble lui faire défaut lui soit donné ? Elle est tournée vers le prêtre, parce que c'est lui qui doit, par vocation et par mission, préparer les pierres choisies de l'édifice : c'est lui qui les fait s'élever au ciel, soit qu'il les prenne sur la terre, soit qu'il les tire par la vertu du saint sacrifice de la messe des flammes du purgatoire. »

* * *

« *Le prêtre qui célèbre porte secours aux vivants.* Tous les vivants, pauvres, infirmes, affligés, ignorants, riches, savants, heureux du monde, tous ont besoin de faire réussir la plus importante et vraiment l'unique affaire dans la vie présente. Or, c'est le prêtre à l'autel qui est leur grand auxiliaire, puisque toutes les fois qu'il en monte les degrés, l'œuvre de notre salut s'accomplit. Le prêtre est alors debout entre Dieu et les hommes, portant à Dieu les prières des hommes et transmettant aux hommes les bienfaits de Dieu. L'Esprit-Saint parle de ce mystère de grâce et d'amour de la part de Dieu en faveur des hommes, quand il dit ces paroles si glorieuses pour les prêtres : « Je verserai une plénitude de bénédiction dans l'âme des prêtres ; ils en seront dans de saints transports, et mon peuple, recevant de cette plénitude, sera comblé de bien. » (Jér., XXXI, 14).

« *Il procure le repos aux morts.* C'est un autre touchant mystère. Le prêtre est constamment tourné vers les saintes âmes du purgatoire. Il sent qu'il leur appartient : aussi veut-il leur porter sans cesse d'efficaces secours. En même temps, il s'unit à elles, à leur religion, à tous les hommages qu'elles rendent à Dieu ; et ces âmes bénies deviennent alors comme son supplément. Mais s'il se porte ainsi vers elles, ces âmes affligées se tournent aussi vers lui. Car, le sacrifice qu'il offre est leur meilleure et plus sûre espérance. Que ne perdent-elles pas, s'il n'est pas offert ! Quel immense rafraîchissement leur en revient au milieu des flammes dévorantes, si le sang adorable coule sur l'autel ! Aussi est-ce avec d'inexprimables désirs qu'elles attendent l'heure de la divine immolation. C'est pourquoi le prêtre qui doit la faire est l'objet de leur plus tendre amour, et quand le soulagement si vivement attendu leur est donné, il est l'objet de leur plus humble et plus vive reconnaissance. A leurs yeux, aucun bienfaiteur ne peut lui être comparé. Elles sont prisonnières, et il les visite par des consolations ineffables ; elles sont chargées de chaînes, et il soulève avec compassion ces chaînes pesantes, souvent même il les brise ; elles sont dans la disgrâce, et il leur donne des arrhes les plus touchantes du pardon qui leur est assuré ; elles soupirent sans cesse vers la patrie céleste, et il semble leur faire entrevoir les béatifiques clartés ! Le sang qu'il vient de consacrer sur l'autel de l'Eglise militante leur est une assurance que bientôt elles entreront dans l'Eglise triomphante.

« Oh ! que la sainte messe est aimée des saintes âmes du purgatoire ! Mais, parce que la ferveur du prêtre qui offre le divin sacrifice a aussi son efficacité particulière et puissante pour leur soulagement et leur délivrance, elles prient avec de saintes ardeurs pour qu'il soit saint. Que de soupirs, que de larmes elles veulent offrir à Notre-Seigneur, pour ce bienfaiteur tant aimé ! Et en cela, c'est autant leur reconnaissance qu'elles expriment envers le prêtre que le désir qui les consume de voir la face de Dieu au plus tôt. »

* * *

Ame chrétienne, après avoir entendu ces pages admirables du P. Giraud, les deux conclusions suivantes s'imposent :

1° Nous devons avoir pour le prêtre un très profond respect à cause de la dignité insigne à laquelle Dieu l'a élevé, et des pouvoirs tout divins qui lui ont été accordés. Si l'Eglise qui triomphe au ciel et qui expie au purgatoire a ses regards tournés vers le prêtre, pourquoi les fidèles qui combattent sur la terre ne se tourneraient-ils pas vers celui que les saints ont appelé UN AUTRE CHRIST ! *Sacerdos alter Christus.*

2° Lorsque nous entendons la sainte messe, nous devons nous unir au prêtre qui célèbre et offrir en union avec lui la sainte Victime de nos autels. En le faisant, nous honorerons Dieu avec lui, nous réjouirons les anges, nous contribuerons à l'édification de l'Eglise, nous irons au secours des vivants, nous procurerons le repos aux morts et nous attirerons sur nous d'abondantes bénédictions.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez prié, après avoir institué le saint sacrifice de la messe et le sacrement de l'Eucharistie, en disant : « Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, puisque vous lui avez donné autorité sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la vie éternelle. Or la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous, seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jo., XVII, 1-3), accordez-moi la grâce de m'unir pieusement à vos prêtres qui célèbrent le saint sacrifice, afin que je puisse avec Vous glorifier votre Père céleste, contribuer à réjouir les anges et les saints du ciel, aider à l'édification de l'Eglise militante et triomphante et procurer du soulagement aux âmes du purgatoire. O mon Sauveur, que de trésors de grâces vous avez accumulés dans la sainte messe ! Comment ai-je fait jusqu'ici d'en profiter si peu ? Pardonnez-moi mes négligences passées ! Avec le secours de votre grâce, je veux désormais entendre la sainte messe avec plus d'attention, dans le but d'adorer Dieu, de le remercier de ses dons, de lui demander pardon de mes péchés et de ceux de mes frères. Je veux l'entendre avec piété, afin d'obtenir pour moi, pour les vivants et pour les morts, secours et soulagement. O Marie, qui avez pleuré au pied de la Croix et qui avez assisté à la sainte messe célébrée par S. Jean, avec votre cœur de Vierge et de Mère de Jésus, obtenez-moi la grâce d'y assister toujours avec une grande foi et un ardent amour ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 junii 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 5 juillet 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

A l'occasion de la Fête nationale. — La Patrie, 321.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXVIII. *10e Dimanche après la Pentecôte :* La formation de la conscience enfantine, 323.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXVII. 9e Dim. après la Pentecôte, 325.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXIX. Jésus est la résurrection et la vie, 327. — XXX. La bonté de Jésus ressuscité pour les deux disciples d'Emmaüs, 329. — XXXI. Le nouvel Arbre de vie, 330.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VII. Le Concile de Trente, 332. — VIII. Les variations protestantes, 334.

A L'OCCASION DE LA FÊTE NATIONALE

LA PATRIE

Exhortatus suos ut fortiter dimicarent, et usque ad mortem pro legibus, templo, civitate, patria et civibus starent.

Judas Machabée excita les siens à combattre en héros, et à tenir jusqu'à la mort pour défendre les lois, le temple, la ville sainte, la patrie et leurs concitoyens.

(II Mac., XIII, 14).

Mes frères,

Qu'est-ce donc que la patrie, pour qu'on lui sacrifie ainsi sa famille, ses plus chères affections, et pour qu'elle exige que ses enfants la défendent au prix de leur vie, au prix de leur sang ? Est-ce seulement une illusion, un préjugé, une vérité de convention ?

Non !... On ne meurt pas pour un préjugé ; et la patrie nous fait un devoir de mourir pour elle, pour la sauver, quand l'ennemi la menace, l'envahit, quand il foule d'un pied sanglant et sacrilège son sol sacré.

La patrie, c'est une mère : *nous lui devons donc un amour sans bornes,* que nous commandent également la voix de la nature et la voix de la raison. Et non seulement nous devons aimer la patrie, mais *nous devons respecter le gouvernement du pays,* et travailler avec lui à la rendre glorieuse et prospère.

I

La voix de la nature nous commande d'aimer la patrie.

1. La patrie, en effet, c'est le bonheur autant qu'on peut le rencontrer sur la terre. Pour nous, la patrie, c'est ce coin de terre si souvent arrosé de nos sueurs et de nos larmes, cet horizon dont l'image demeure peinte dans notre mémoire, cette colline verdoyante où nous avons promené nos projets et nos pensées ; cette grande route bordée d'arbres qui nous ont prêté leur ombrage un jour d'été ; ces champs où nous avons travaillé, prié, souffert ; cette maison qui nous a vus naître et grandir ; ce foyer qui a connu nos ancêtres, où tout enfants notre mère nous a bercés en chantant ; ces mille objets qui ont les premiers frappé nos sens, et qui nous sont chers parce qu'ils ont été témoins de nos jeunes ébats, de nos fautes, de nos punitions, de nos jeux ; c'est enfin cette terre aimée qui a reçu nos aïeux et qui nous ouvrira un jour son sein afin que nous y dormions en paix à côté de nos pères.

Cet amour, je l'avoue, comme tout amour, repose d'abord sur le sentiment. Mais le sentiment, le cœur ne tient-il pas la plus grande place dans notre vie ? L'homme peut-il passer comme un étranger au milieu de ce monde, sans s'attacher à rien ? Il faudrait le plaindre alors, car, s'il ne s'attache à rien, s'il n'aime rien, il n'est pas aimé, il ne vit pas, mais il est je ne sais quel être sans cœur, dépaysé dans la création. Rien ne le touche ni ne lui parle. Il ne poursuit que la jouissance égoïste, et il ne sait pas, lui, qu'on s'attache surtout aux lieux où l'on a souffert, parce que quelque chose nous dit que la nature insensible souffre elle-même avec nous. Il ne sait pas que ces souffrances, adoucies par le souvenir et par le temps, nous deviennent chères et forment plus tard les plus pures de nos joies, ces joies sereines qui mêlées d'une tristesse salutaire nous rapprochent du ciel, la vraie et grande patrie.

Voulez-vous savoir le prix de la patrie ? Demandez-le à l'exilé. Rien ne le reconnaît, ne l'accueille ni ne lui sourit. Partout il est étranger ; partout il passe indifférent. Si parfois quelque frais vallon arrête ses yeux, c'est qu'il y voit l'image du vallon où il a grandi. Demandez à l'Irlandais que la misère, qu'une injuste législation a contraint d'émigrer au Nouveau-Monde, ce qui adoucit son amertume et sa douleur : il vous dira que c'est le souvenir de son pays, et surtout ces quelques mottes de terre qu'il a emportées avec lui et qu'il conserve précieusement, parce que c'est la terre de la patrie...

2. Oui, oublier sa patrie, c'est s'oublier soi-même, oublier son passé, ses souvenirs, oublier sa propre raison.

A qui devons-nous en effet la paix, la civilisation, tous les biens que la société confère à l'individu, tous les avantages de la vie sociale ? N'est-ce pas à la patrie qui nous élève, nous nourrit des fruits de son sol, nous instruit, et, comme une mère, veille à tous nos besoins ? Si elle rencontre dans son sein des hommes d'élite à qui Dieu a départi le talent ou le génie, elle les cultive, les développe, les aide et facilite leurs travaux. S'ils font une découverte, s'ils créent une machine utile à tous, s'ils trouvent comme Pasteur un remède efficace à quelque maladie, elle en fait bénéficier tous ses enfants. Otez la main tutélaire de la patrie : plus d'arts, plus de sciences, plus d'inventions, plus de commerce, plus de relations faciles de peuple à peuple, et donc plus de bien-être matériel.

C'est elle qui veille sur nos biens, qui protège nos

intérêts et fait respecter notre liberté. L'ennemi vient-il nous déclarer une guerre injuste, et cherche-t-il à envahir notre pays ? Ses frontières sont encore là pour nous défendre : elle fait appel à ses enfants, et ses enfants accourent, lui font un rempart de leurs corps, chassent l'envahisseur du territoire et rétablissent la sécurité. Sans elle, pas de tranquillité matérielle ni morale.

Pour nous qui habitons une terre privilégiée, « le plus beau royaume après celui du ciel, » nous devons à notre patrie un amour encore plus filial. Notre enfance a été nourrie de cet amour : nous avons lu avec enthousiasme le récit des exploits de nos pères, de Clovis, de Charlemagne et des preux du moyen âge. Ils sont tellement entrés dans notre esprit qu'ils sont devenus des souvenirs personnels. Nous avons assisté au baptême de Clovis, nous avons vu S. Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes, Jeanne d'Arc délivrant Orléans et faisant sacrer le roi à Reims. Tout cela a développé en nous la fibre patriotique et l'amour national. Aussi n'est-ce pas à nous qu'il faut demander si nous tenons à notre pays, si nous aimons la France !

3. Je sais bien qu'il y a des doctrines détestables qui ont nié la patrie. Il est à remarquer que ceux qui enseignent qu'il n'y a point de patrie ici-bas sont aussi ceux qui déclarent qu'il n'y a point de patrie au ciel. Ils sont logiques, car la patrie d'ici-bas est l'image de l'autre. Et ils ont ajouté ce mot sacrilège : « La patrie, c'est là où l'on est bien. *Patria ubi bene.* » Mais ces doctrines monstrueuses, nous les avons repoussées du pied.

La patrie, c'est souvent là où l'on est mal. Nous l'avons senti au moment de l'invasion dévastatrice, et si nous en avons subi la honte et les douleurs, nous n'en avons aimé que davantage notre pays, parce qu'il souffrait. On aime sa mère surtout quand on la voit gravement malade, et qu'on redoute la suprême séparation. Pensez à ce que serait la France si elle était la proie de l'étranger ! Pensez à ce que nous serions si nous n'avions plus de patrie !

Nous l'avons senti quand dans la mère-patrie même, les catholiques se sont vus persécutés, mis hors la loi, victimes de lois d'exception qui persistent encore. L'invasion est terrible, affreuse, mais ce sont des ennemis, des étrangers qui vous frappent. Ce qui est poignant et douloureux, c'est quand vous êtes frappés par des frères...

J'aime mon pays, mais cela ne me suffit pas ; je veux être fier de lui, fier de sa prospérité, de sa force, de sa grandeur, de sa paix extérieure ; mais je veux être fier aussi de son esprit de liberté et de justice, de sa paix intérieure. La France serait le plus beau pays de l'univers, si elle obéissait à sa mission, à ses aspirations. Elle a une mission civilisatrice, une mission chrétienne, et des aspirations à la fraternité, à la bonté et à l'amour. Or nous avons senti qu'à certaines époques d'aberration, elle était dirigée par la haine. Cela ne peut pas être. La France ne sera heureuse que le jour où tous ses enfants s'entendront, vivront ensemble comme des frères, à l'ombre de son drapeau glorieux et honoré.

Et ce que je dis de la grande patrie, je le dis aussi de cette petite patrie qui est la commune, qui est aussi la famille. Les divisions, c'est le malaise et la ruine. Elles sont directement opposées à l'esprit de l'Evangile, car Jésus-Christ a recommandé avec insistance à ses disciples l'union : *ut sint unum.*

Alors nous serons forts, la patrie sera aussi le pays où l'on est bien, où l'on est heureux de vivre, le pays le plus aimable et le plus aimé.

II

Mais si nous devons aimer la patrie, je dirai hardiment qu'il faut aimer aussi le gouvernement de son pays.

L'Eglise est indifférente à la forme des gouvernements, et elle s'accommode également des différentes sortes de monarchies et des différentes sortes de républiques. Elle a eu à se louer et à se plaindre de toutes. Pour elle-même, elle est à la fois républicaine et monarchique dans sa constitution. Elle est républicaine, parce qu'elle élit son chef ; aussi les Pères l'appellent-ils la République chrétienne. Elle est monarchique, parce que son chef est revêtu d'une autorité souveraine, et elle réalise ainsi l'idéal d'Homère : « Qu'un seul commande ! » Mais elle unit dans de sages proportions l'autorité et la liberté. Le Pape garde l'unité de commandement et de direction ; mais il est élu par le libre suffrage des cardinaux, et pour qu'il soit élu, il lui faut les deux tiers des voix. L'élection est faite devant le Saint-Sacrement, par soixante-dix hommes qui sont à la fois les princes du savoir et les princes de l'Eglise. Peut-on rencontrer un vote plus consciencieux et plus éclairé ? En outre, le Pape s'entoure des Congrégations romaines, composées des hommes les plus intègres et les plus instruits, qui étudient avec soin les questions à trancher, les décisions à prendre ; et c'est lui qui juge, qui prononce en dernier ressort. A coup sûr, cette constitution, qui est divine, même au seul point de vue humain est empreinte de la plus haute justice et de la plus haute sagesse.

Mais l'Eglise ne l'impose pas, et, suivant la parole de S. Paul, elle respecte et fait respecter les puissances établies, et professe que leur pouvoir vient de Dieu ; c'est pourquoi on doit leur obéir. Elle-même, aussi bien, a toujours vécu en paix avec tous les gouvernements qui ne l'ont pas persécutée, ou qui n'ont pas usurpé ses droits, entrepris sur sa liberté. L'Etat s'occupe surtout des corps, du bien-être matériel ; l'Eglise, surtout des âmes, du bien spirituel, des mœurs ; elle modère les passions qui, lorsqu'elles n'ont plus de frein, troublent la paix sociale et font éclater les révolutions. Leur domaine est différent ; et cependant l'Eglise et l'Etat ne peuvent pas s'ignorer, pas plus que le corps ne peut ignorer l'âme, et l'âme le corps. Ils ont des rapports nécessaires ; qu'ils le veuillent ou

non, ils travaillent ensemble, et l'on a eu beau proclamer chez nous la Séparation, l'Etat s'est convaincu que, pour l'union du pays, l'Eglise est son meilleur agent et son plus ferme soutien.

Je ne saurais cacher ce que l'univers entier a su : c'est qu'une législation malheureuse, opposée à la liberté, à l'égalité et à la fraternité, c'est-à-dire à l'essence même de la République, a opprimé les catholiques et divisé la France. La patrie était partagée en deux camps. Mais l'invasion est venue qui a réuni les deux camps, et tous à l'envi ont combattu pour la délivrance de la patrie. Alors les frères qui s'ignoraient se sont reconnus, ils se sont embrassés sur les champs de bataille, comme s'embrassent des frères séparés par de mesquines querelles, et qui ne se sont pas vus depuis longtemps. Les querelles ont paru misérables et l'on s'est efforcé de les oublier.

Mais il y avait eu des temps pénibles où régnait la guerre civile des esprits, des temps de persécution. Quelle avait été alors l'attitude de l'Eglise ? Avait-elle prêché la haine du gouvernement qui la traitait en ennemie ? Pouvait-elle d'autre part accepter des lois injustes ?

La situation était délicate. Le gouvernement sans doute n'est pas la patrie, mais il la représente devant l'univers, et il est élu par le suffrage du pays. Ce suffrage est peut-être plus ou moins éclairé, mais c'est une question secondaire, et le gouvernement est toujours le gouvernement, il détient le pouvoir, et, en fait, il incarne la France.

C'est le pape Léon XIII qui donna le mot lumineux de la situation, le mot d'ordre, qui définit et précisa la doctrine : « Adhérez à la forme de gouvernement, dit-il, obéissez aux puissances établies, mais combattez la législation si elle est inique. » Ainsi il sauvegardait les droits de l'Etat, à qui il faut obéir parce qu'il a reçu le pouvoir de Dieu ; et il maintenait les droits de la vérité, de la justice et de la liberté. Les lois qui divisent ne sont pas des lois, elles tomberont un jour ou l'autre ; tandis que l'Etat demeure.

L'Eglise nous ordonne en particulier de respecter le chef de l'Etat et ceux qui ne font qu'un avec lui. « On n'attaque jamais tant le corps, dit Bossuet, que quand on l'attaque dans la tête. » La distinction qui nous a été indiquée par le Pape nous met à l'aise. Nous respectons le gouvernement, nous lui venons en aide, nous sommes ses plus dévoués sujets ; il le sait bien, et il nous estime, parce qu'il ne nous a jamais vus avec ceux qui troublent l'ordre social et fomentent les révolutions. Il a confiance en nous, parce qu'il peut compter sur nous, le jour où la France serait ébranlée par les ennemis de la société. Mais s'il commet des erreurs, s'il organisait une campagne de calomnies et des mesures persécutrices contre nous, si lui-même donnait la main à la Révolution qui affaiblirait ou détruirait la France, notre devoir c'est de lui montrer le péril et de lui signaler ses fautes. La plus grande preuve de dévouement, c'est de dire la vérité.

Aussi, même alors, nous gardons le respect qui est dû à l'Etat et aux hommes d'Etat ; car en les avertissant, nous défendons leur propre intérêt, nous veillons sur leur propre réputation. Nous n'injurions pas, nous ne haïssons pas. Ce n'est pas nous qui dirons jamais : « Notre ennemi c'est notre maître ! » Cette doctrine se rapproche trop de celle qui a pour devise : « Ni Dieu ni maître ! » et elle est condamnée par l'Evangile. Ce n'est pas nous qui nous servirons de cette puissance redoutable qui est la presse, pour dénigrer, calomnier ceux qui conduisent les destinées du pays, pour leur prêter, sans raison aucune, des intentions déshonorantes. Cela est contre la conscience et d'un mauvais exemple. La liberté illimitée de la presse est un mal, car lorsqu'on laisse au peuple la liberté de tout dire, il prend bientôt la liberté de tout faire, et les pierres injurieuses que vous jetez ou que vous laissez jeter à toute autorité, briseront un jour vos fenêtres.

Il est donc impossible de séparer la patrie de son gouvernement, comme il est impossible de séparer l'Eglise de l'Etat. Toute séparation est une diminution, qui, si elle était complète, causerait d'irrémédiables désastres. Qu'est-ce en effet que la mort, sinon la séparation de l'âme et du corps ? Un ancien disait que les chrétiens sont l'âme du monde, l'âme de la société ; ils sont aussi l'âme de la patrie. Sans doute, on peut être patriote sans être chrétien ; mais le christianisme apporte au patriotisme une vie, une puissance, une force nouvelle, une augmentation de conviction, de vitalité et d'énergie. Les catholiques ont fait leurs preuves pendant la guerre, ils ont fait leur devoir. D'autres aussi ont fait leur devoir. Que doivent-ils faire maintenant les uns et les autres, sinon de travailler ensemble à faire la paix comme ils ont fait la guerre, à travailler à rendre la France heureuse, prospère et forte, à aider le gouvernement du pays, à le guider, à l'aimer, parce que l'aide ne va guère sans l'amour, et à se séparer nettement des partis qui conspirent pour l'affaiblissement et la ruine de la Patrie ! Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXVIII

10e Dimanche après la Pentecôte

LA FORMATION DE LA CONSCIENCE ENFANTINE

Conscientiam habentes bonam.
Qu'ils aient une bonne conscience. (I Petr., III, 16).

Mes frères,

Lorsque nous récitons les dix commandements de Dieu, une chose nous frappe : il y a un commandement exprès qui impose aux enfants des devoirs envers leurs parents, et le Décalogue se tait sur les devoirs des parents envers leurs enfants. Pourquoi ce silence ? C'est que Dieu, ayant fait le cœur des fils et le cœur des mères, savait

que si dans le cœur des fils les oublis, les ingratitudes peuvent trouver place, ils n'en trouveraient pas dans un cœur maternel. Or, de toutes nos obligations à l'égard d'un enfant, l'une des plus graves est de former sa conscience.

I

La conscience est le guide qui nous a été donné par Dieu pour éclairer et diriger notre vie. Quand on a dit de quelqu'un : « C'est un homme de droite conscience », on a beaucoup dit, on a dit presque tout. On a fait de lui le meilleur éloge. Aussi le principal soin des parents doit-il être, en formant la conscience de leurs enfants, de la rendre droite. Nous vivons dans un temps où les choses ont pris des noms qui ne leur appartiennent guère. Le mérite et la vertu ne reçoivent plus aucun hommage, tandis que les faits les plus contraires à la saine morale seront applaudis. Il faut donc accoutumer de bonne heure la conscience de l'enfant à la droiture.

Vous êtes les premiers éducateurs de vos enfants, leur premier conseil. Sans doute, dans cette œuvre grave, vous pouvez être aidés par des maîtres qu'une vocation supérieure et de choix associe à votre autorité, à votre sollicitude, j'allais dire à votre affection. Vous pouvez encore recevoir notre appui : car un des côtés importants de la mission du prêtre est d'inspirer aux enfants l'amour de la vertu, de les habituer à la discipline du devoir. Toutefois, leur formation morale vous appartient en propre et, dans cette œuvre, il convient d'inculquer d'abord des notions justes et précises.

Chez un enfant l'idée d'honnêteté primitive, élémentaire, s'éveille dès l'âge le plus tendre. Il sait quand il fait bien, il se cache quand il veut accomplir le mal ; la voix du remords résonne dans son âme avant qu'il en connaisse le nom. Il est toujours mal, — ne vous lassez pas de le lui dire, — de ne pas aimer Dieu, de désobéir à ses parents, de se laisser aller aux inclinations de la colère, de manquer aux lois de la probité, de prendre plaisir à ce qui dégrade le cœur. Il est toujours bien, au contraire, — ne vous lassez pas de le lui dire, — de garder à Dieu une âme pure, d'unir au respect de Dieu le respect de son père et de sa mère, d'être modeste, d'avoir le goût du travail, de ne jamais se permettre le moindre vol, même pour se procurer un fruit savoureux.

Dès les premiers instants de sa vie consciente, habituez l'enfant à ces principes invariables. Quoi que l'on fasse, un coupable reste un coupable, tant que sa faute n'est pas réparée ; de même tous les préjugés et toutes les critiques du monde ne sauraient diminuer un honnête homme. Ce sont là les maximes d'après lesquelles des parents éclairés doivent régler la conduite de leurs enfants.

II

En second lieu, formez dans vos enfants une conscience ferme.

Les dangers qui entourent les enfants, les exemples qu'ils reçoivent, les pièges que l'on multiplie autour d'eux, tant de conversations et de lectures souillées, tant de conseils perfides : mille choses tendent à perdre et à flétrir leur vie morale. Sans parler des défauts dont ils sont abondamment pourvus, il y a pour les enfants, dans les tristes jours où nous sommes, un appel au désordre qui effraye les esprits attentifs. Les inquiétudes sont telles, en voyant la jeune génération qui se lève, dissipée, turbulente, avide de liberté et de plaisirs, que l'on se demande avec peine ce qu'il adviendra des familles futures.

Tout est-il perdu ? — Non, si, par des soins dévoués, nous savons imprégner la conscience de nos enfants de fermeté et de force. Il ne suffit pas qu'ils discernent nettement le bien, il faut qu'ils soient assez courageux pour le mettre en pratique. Aller tout droit et sans rien craindre, préférer être puni plutôt que de se dérober au châtiment par un mensonge, savoir plier à la règle la volonté rebelle : en les instruisant de la sorte, nous arriverons au développement complet, normal et harmonieux, de leurs facultés ; nous leur donnerons un esprit exercé, une raison saine, un cœur sensible et pur.

Pour cela, il sera peut-être nécessaire de refuser à un enfant des choses qu'il désire. N'hésitons pas à le faire : ainsi formée, sa volonté restera impérissable au milieu du tumulte des erreurs et jusque dans l'ivresse des passions. Pourquoi, après la crise du mal, voit-on des jeunes gens revenir au devoir simplement et courageusement ? Parce qu'une conscience bien réglée, un jour ou l'autre a repris le dessus. Certains souvenirs, quelques marques à demi effacées de délicatesse et de vertu, restaient encore à travers toutes les profanations, et elles ont suffi.

Quelquefois, une ombre passe sur votre front, en songeant à l'avenir de votre enfant. Soyez sans inquiétude, si de bonne heure vous avez su lui inspirer le goût de la prière, le prix du travail, le respect de la discipline. Quand un enfant a grandi dans une atmosphère de foi, sous l'œil vigilant d'une mère attachée à tous ses devoirs et ne s'épargnant aucune sollicitude, il traversera sans fléchir l'heure du péril, ou, s'il s'égare, les exemples dont il aura été témoin à l'ombre du foyer lui donneront la force nécessaire pour rentrer dans la bonne voie.

* * *

Tous ceux qui ont mis la main à cette œuvre incomparable de l'éducation, savent combien elle est difficile. Il y faut une bonté, une vigilance, qui ont toujours fait de l'amour maternel un sentiment d'ordre particulier. La fleur croît et se développe sous la rosée du ciel et grâce aux soins du jardinier qui la cultive ; de même, pour faire fleurir dans l'âme de vos enfants une conscience éclairée et ferme, vous devez employer tout ce que Dieu vous a donné de dévouement. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXVII

9e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

David avait délivré du joug des Philistins la ville de Céila. Il entra dans la cité et s'y établit. A cette nouvelle, son ennemi Saül accourut avec son armée pour le surprendre et s'emparer de lui. Alors David s'enfuit dans le désert de Zeph, où il se cacha avec ses compagnons. Mais les Zéphéens découvrirent sa retraite à Saül. C'en était fait de lui. Environné de toutes parts il allait tomber dans les mains de son mortel ennemi quand celui-ci reçut un message qui lui disait : « Hâte-toi de venir, car les Philistins ravagent ton royaume. » (I Reg., XXIII).

C'est ainsi que David fut délivré. Alors il composa ce beau psaume où il chante : « Voici que Dieu vient à mon aide. *Ecce Deus adjuvat me.* Le Seigneur a protégé ma vie. O Dieu ! faites retomber les maux sur mes ennemis, et exterminez-les, selon votre fidèle parole, ô vous, mon protecteur, *protector meus, Domine.* » (Ps. LIII).

Ce psaume, l'Eglise l'applique à ses enfants dans l'*Introït* de ce jour. Chaque dimanche elle nous apporte ainsi sa note d'espérance.

Nous avons en effet, comme David, beaucoup d'ennemis. Le monde nous poursuit, nous tend des pièges pour perdre notre âme, pour nous entraîner au mal. Même ceux que nous avons obligés, comme les Zéphéens, nous dénoncent et nous livrent. Il nous semble parfois que nous ne pourrons échapper, car nous sentons notre volonté chancelante et notre cœur défaillant. Alors Dieu se montre, il vient à notre secours. *Ecce Deus adjuvat me.*

Mais cette note d'espérance va faire place aux plus graves avertissements. L'Eglise nous rappelle en effet que Dieu nous envoie des châtiments pour nous punir du mépris de sa loi, de notre impiété, de notre mauvais vouloir et de nos mauvaises mœurs. C'est ainsi qu'il a puni dans le désert les Israélites tombés dans l'idolâtrie et l'impureté. Et l'Evangile nous montre Jésus pleurant sur Jérusalem, figure de l'âme ingrate et perfide, qui l'a sans cesse dédaigné, renié et repoussé.

C'est sur cet Evangile surtout que nous allons méditer.

* * *

Voyons d'abord *les malheurs de Jérusalem,* qui sont des châtiments ; ensuite *les châtiments des âmes* qui se sont endurcies dans l'infidélité.

1. C'était le matin des Rameaux. Jésus qui a passé la nuit dans la maison de Marthe et de Marie, quitte Béthanie et se dirige vers Jérusalem où il veut faire son entrée triomphante. Il n'ignorait point que la semaine ne se terminerait pas sans que les acclamations joyeuses fussent remplacées par des cris de mort au prétoire et sur la montée du Calvaire. Sa mort sur la croix achèverait de rendre inexcusable cette cité homicide, et la justice de Dieu prononcerait ce jour-là son châtiment.

Il prend non pas la route des caravanes, mais un sentier qui gravit la montagne des Oliviers. Il se fait amener à Bethphagé une ânesse avec son ânon, suivant la prophétie de Zacharie : « Réjouis-toi, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi. Il est humble et doux : il t'apporte le salut ; il est pauvre et il est monté sur une ânesse et son ânon. » (Zach., IX, 9). C'était en effet la monture des rois comme la monture du pauvre. Aujourd'hui encore dans la plus humble maison de Palestine on rencontre l'âne, l'habituel et nécessaire compagnon de voyage.

Les figuiers et les oliviers étaient en fleurs, les Apôtres prennent des branches d'oliviers sur la montagne et les portent dans leurs mains, en signe de la paix que vient répandre dans le monde le roi de la Paix. Bientôt on atteint par une pente facile le sommet de la montagne. Jésus s'arrête en face de Jérusalem, magnifique avec ses tours et ses remparts, ses belles constructions, ses palais qui lui forment comme un splendide diadème, surtout son temple aux toits couverts d'or, éblouissants aux rayons du soleil qui monte.

Devant ce spectacle, les Apôtres et la foule qui grossit à mesure, laissent éclater leur allégresse et ils répètent : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna, paix, gloire au plus haut des cieux ! »

Jésus s'est arrêté, il regarde, silencieux, cette cité où il va pour mourir. Il écoute les acclamations, mais elles ne le touchent pas, il se sent envahi par une immense tristesse. Cette Jérusalem, il a tant fait pour elle, il l'a tant aimée ! Et elle s'est montrée si ingrate ! Et maintenant ses chefs préparent contre lui le plus épouvantable des forfaits.

Et il pleure sur elle et s'écrie :

— « Ah ! si tu savais ! Si tu savais, au moins dans ce jour qui t'est encore accordé, ce qui peut te donner la paix ! Mais tout cela est caché à tes yeux... Car viendront pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, et ils te cerneront, et ils te presseront de toutes parts ; et ils te renverseront à terre, toi et tes enfants qui seront en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Jérusalem signifie « fondation de la paix ; » c'est pourquoi Jésus pleure parce qu'elle n'aura plus jamais la paix, la cité de la paix, et cela parce qu'elle n'a pas su, c'est-à-dire pas voulu savoir que Jésus venait pour la sauver, parce qu'elle a rejeté le Prince de la Paix. Par une juste punition de son endurcissement, cela demeure caché à ses yeux et le jour du châtiment approche.

Les paroles du Sauveur sont la plus exacte description du siège de Jérusalem par Titus. On voit les Romains qui, à peine quarante ans après, creusent leur fossé profond, élèvent leur mur de circonvallation, suivant la méthode de leurs

grands capitaines, puis renversent, détruisent la ville dans le sein de laquelle onze cents mille de ses enfants trouvent la mort. De ce temple splendide, l'orgueil des Juifs, « il ne restera pas pierre sur pierre, » il ne restera que des cendres.

Pourquoi ce châtiment terrible ? C'est que le Fils de Dieu a visité cette cité, il lui a parlé, il l'a enseignée, il a fait des miracles éclatants pour l'éclairer, comme la guérison publique de l'aveuglené, la résurrection de Lazare, et elle n'a pas voulu se rendre, l'accueillir, le recevoir. Elle l'a repoussé, ses chefs l'ont injurié, maudit, appelé Samaritain.

L'Evangile ajoute que Jésus descendit ensuite de la montagne, entra à Jérusalem parmi les cris d'allégresse d'une multitude immense composée surtout d'étrangers, et que de là il vint au temple. Il le trouva profané par la présence d'hommes cupides qui en avaient transformé les parvis en marché. Alors il chassa les vendeurs et les acheteurs en leur disant : « Il est écrit que ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. » Et, toujours humble et doux, espérant contre toute espérance, il se mit à enseigner dans le temple ainsi purifié.

2. L'histoire de Jérusalem est la nôtre. A cette belle et ingrate cité Jésus pouvait faire de graves reproches. Il l'avait aimée parce que c'était la cité choisie de Dieu, le siège du temple, la cité où son aïeul David avait transporté l'arche et bâti son palais ; il l'aimait aussi parce que c'était la ville qui incarnait sa patrie, et qu'il avait un amour profond pour son pays. Dès l'âge de douze ans il y était venu pour adorer le Père, la majesté de Dieu qui reposait sur l'arche : c'était le centre de ses pensées et de son amour. Avec quelle joie il y venait célébrer la Pâque ! Une seule fois il ne parut pas à la fête parce que déjà ses ennemis cherchaient à le perdre. Mais il profitait de cette solennité, où il venait des Juifs de partout, pour enseigner dans le temple et pour y faire de ces miracles retentissants qui faisaient réfléchir le peuple et étaient acclamés des foules. C'est à Jérusalem qu'il travaillait le mieux à l'avènement du règne de Dieu, car, son enseignement, ses auditeurs l'emportaient avec eux dans tous les pays où ils avaient fondé des colonies. Le peuple l'écoutait avec bonheur, mais les Pharisiens s'appliquaient à détruire aussitôt l'effet de sa parole, par leurs menées hostiles, leurs persécutions sourdes et leurs calomnies.

C'est pourquoi, peu auparavant, il avait déjà exhalé cette plainte contre Jérusalem divisée et malveillante : « Combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! »

C'était toujours la cité qui tue ses prophètes et qui lapide ceux qui lui annoncent la vérité, en attendant qu'elle le fasse mourir et qu'elle lapide ses disciples comme S. Etienne ou qu'elle les frappe du glaive comme S. Jacques le Majeur.

Jésus aime aussi notre âme, comme il a aimé Jérusalem, et il nous a donné mille marques de son amour.

Il l'a fait renaître par le baptême, et lui a donné abondamment la vie de la grâce qui la rendait si belle aux yeux de Dieu. Les Anges la saluaient comme leur sœur, ils adoraient Jésus-Christ en elle, les jours de communion, et ils l'aidaient à marcher, joyeuse, sur le chemin du ciel.

Comment a-t-elle été dépouillée de cette pure gloire ? Comment a-t-elle perdu son innocence et s'est-elle retournée soudain sur sa route pour prendre une direction opposée ? Ce sont les mystères du mal, les mystères de l'enfer. Elle s'en est allée loin, comme le prodigue ; loin du bon Pasteur qui la suivait toujours, qui lui multipliait les visites, comme à Jérusalem, *tempus visitationis*. En elle il excitait des remords, il lui rappelait les jours heureux où elle lui parlait librement, où elle se plaisait à converser avec lui, dans sa pensée, ou bien à l'église, quand elle se fondait en amour devant l'autel. Et Jésus lui répondait, la guidait, lui exprimait son amour, et elle se laissait avec bonheur aimer et guider.

Mais ces « visites » ne la touchaient plus, elle n'en savait plus le prix, elle n'en goûtait plus la douceur, elle laissait passer le temps de la grâce, elle ne connaissait plus, elle ne voyait plus. Les lumières divines, les avertissements secrets, la bonté de Jésus-Christ pour elle, tout cela était caché à ses yeux, *abscondita*.

C'est qu'elle n'appartenait plus à Jésus-Christ. Le démon voulait la posséder. Il avait commencé par lui faire déserter l'église, ou si elle y venait encore, elle s'y trouvait comme une étrangère. Elle avait écouté les suggestions du monde, vécu parmi des compagnies de perdition, des livres qui l'éloignaient de Dieu, livres pervers, livres impies, livres corrompus. Le démon faisait le siège de cette âme et il l'enfermait dans un cercle d'enfer d'où elle ne pouvait plus s'échapper. Il la renverse enfin, comme une forteresse démantelée qu'on ne peut plus défendre et de laquelle les assaillants ne laissent pas pierre sur pierre. Dans cette pauvre âme il ne reste plus conviction sur conviction.

Alors Jésus la regarde et il pleure sur elle. Et il redit sa plainte touchant Jérusalem : « Ah ! si tu savais, si tu savais au moins dans ce jour qui t'est encore accordé, ce qui peut te donner la paix ! » Si tu le savais, tu ne périrais pas, tu serais sauvée !

Profitez donc de cette heure qui vous est accordée, comme une suprême miséricorde, pour revenir à Dieu, pour retrouver cette paix que vous avez perdue et que vous sentez qui vous manque. Sans elle vous êtes malheureux et vous resterez malheureux, tandis qu'il vous est si facile de la recouvrer ! Mais n'attendez pas un jour de plus, vous seriez l'ennemi de votre âme. Ne dites pas : « Je me convertirai plus tard. Dieu me laissera bien le temps de me reconnaître ! » Et s'il ne vous le laissait pas ? Que valent d'ailleurs ces retours à Dieu quand on est sur le point de mourir ? S. Vincent Ferrier disait qu'une bonne mort après une mauvaise vie est un plus grand miracle que la résurrection d'un mort. Dieu fera-t-il pour vous ce

miracle ? Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver, dit le Prophète, et craignez que ne se redise pour vous la parole terrible de Jésus aux Juifs : « Le temps viendra où vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché ! » (Jo., VIII, 21 ; VII, 34). Votre âme ressemble au temple souillé où Jésus entre et qu'il débarrasse de ses immondices. Laissez pénétrer en vous le Sauveur, ouvrez-lui les portes toutes grandes, il vous apportera l'air salubre, le pardon et la paix.

* * *

C'est ce que l'Eglise nous rappelle dans la *Communion :* « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui, dit le Seigneur. »

L'âme cesse d'être forte quand elle se prive de la nourriture des forts, du pain céleste. Alors elle commence à s'éloigner de Jésus-Christ, de l'église de son baptême, des enseignements de son catéchisme. Pour rester ferme dans la foi, pour prévenir les écarts de conduite, il n'y a qu'un moyen : c'est la sainte Communion. Vous demeurez alors en Jésus-Christ, c'est-à-dire sous bonne garde, et il demeure en vous, comme une protection inexpugnable.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXIX

JÉSUS EST LA RÉSURRECTION ET LA VIE

Au commencement de ces entretiens, nous avons dit que l'Eucharistie pouvait être considérée comme sacrement et comme sacrifice. En l'étudiant comme *sacrement,* nous avons établi que Notre-Seigneur y renouvelle sans cesse les mystères de sa divine Enfance, de sa vie cachée et de sa vie publique. En la considérant comme *sacrifice,* nous avons dû nous convaincre que la sainte messe est le mémorial de la Passion du Sauveur, le renouvellement, d'une manière non sanglante, du sacrifice de la Croix, ayant pour fins : de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, de le remercier de ses bienfaits, d'obtenir le pardon des péchés et de demander les grâces nécessaires au salut.

Il nous reste à méditer sur la sainte Eucharistie comme mémorial de la Résurrection et de l'Ascension de Notre-Seigneur [1]. Dans la Passion, l'Agneau divin fut immolé ; dans la Résurrection il fut glorifié, et dans l'Ascension il alla s'asseoir à la droite de son Père. Il nous sera facile de prouver que Jésus, dans l'Eucharistie, continue sa vie glorieuse, dès que nous aurons établi qu'il est Lui-même la résurrection et la vie.

[1] Dans la prière *Suscipe Sancta Trinitas,* le prêtre dit : « Nous offrons cette oblation, en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ. »

* * *

Il y avait un homme malade appelé Lazare, demeurant à Béthanie. Ses sœurs envoyèrent dire au Sauveur : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. — Cette maladie, répondit Jésus, n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Deux jours après, le Sauveur dit à ses disciples : « Lazare notre ami dort ; mais je vais le réveiller de son sommeil. » Peu après il ajouta : « Lazare est mort. »

Il y avait quatre jours que ce dernier était au tombeau, lorsque Jésus arriva à Béthanie. Dès qu'elle l'aperçut, Marthe lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Je sais que tout ce que vous demandez à Dieu, il vous le donne. » — Jésus répondit : « Votre frère ressuscitera. — Je le sais, répondit Marthe, il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour. » — Jésus lui dit : « *Je suis la résurrection et la vie. Quiconque croit en moi, fût-il mort, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours.* Le croyez-vous ? — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. »

Après ces paroles, Marthe alla dire à Marie, sa sœur : « Le Maître est là, il t'appelle. » A ces mots elle se dirigea aussitôt vers Jésus et lui répéta les paroles que lui avait dites Marthe. Voyant Marie-Madeleine pleurer, Notre-Seigneur fut ému et demanda où Lazare avait été mis. — « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura. Les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait ! » Jésus se rendit au sépulcre et dit : « Otez la pierre ! » puis il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Et aussitôt le mort sortit et fut rendu vivant à ses sœurs.

La résurrection de Lazare, âme chrétienne, est le symbole de la résurrection spirituelle que Jésus accomplit tous les jours par son Eglise. Elle symbolise également la résurrection qui aura lieu à la fin du monde. N'oubliez pas que l'homme a deux vies : la vie du corps uni à l'âme, et la vie de l'âme unie à Dieu par la grâce sanctifiante. A cette double vie, mise dans l'homme par le Créateur, a succédé, par la faute d'Adam, une double mort : celle de l'âme séparée de Dieu par le péché, celle du corps condamné à être séparé de l'âme à cause du péché. Jésus est venu réparer ce désastre, et c'est ce qu'il affirmait à Marthe en disant : « *Je suis la résurrection et la vie ; quiconque croit en moi, fût-il mort, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra pas à jamais.* »

L'Evangile parle de trois résurrections opérées par Jésus-Christ pendant sa vie : toutes les trois elles figurent la réalisation de sa promesse quant à la résurrection spirituelle des âmes ; elles garantissent également la réalisation de la même promesse quant à la résurrection des corps.

« La fille de Jaïre, dit le P. Corne, le jeune homme de Naïm et Lazare n'ont pas été les seuls tirés de la mort par le Seigneur. Mais parmi les nombreux ressuscités, l'Evangile ne signale que ces trois,

parce qu'ils suffisent à marquer les trois grandes classes de pécheurs, ou de morts à la grâce, et les trois genres de conversions ou de résurrections spirituelles que la parole de Jésus ne cesse d'opérer dans les âmes. La fille de Jaïre, à peine morte et encore à la maison paternelle, figure le péché caché ; le jeune homme de Naïm, déjà porté au tombeau, représente celui qui a fait le mal extérieurement ; Lazare au sépulcre depuis quatre jours et déjà en putréfaction, c'est le pécheur dans l'habitude du péché et qui répand la corruption et le scandale [1]. »

En présence de ces victimes de la mort, Jésus dit avec son autorité divine : « *Je suis la résurrection et la vie,* » c'est-à-dire : Je suis la cause de la résurrection et de la vie, de telle sorte que tous ressusciteront par moi et que personne ne peut ressusciter sans moi. Par ma mort j'ai mérité la résurrection de tous ; comme type de cette résurrection générale, je donne ma propre résurrection. Car tous les fidèles ressusciteront afin qu'ils soient conformes à ma gloire de ressuscité et qu'ils me glorifient éternellement.

« *Quiconque croit en moi, fût-il mort, vivra,* » c'est-à-dire : Celui qui croit en moi d'une foi vive et qui a la charité, lors même qu'il serait mort de corps, son âme vit toujours de la vie de la grâce, qui lui est une assurance de la vie glorieuse du ciel ; si son corps est mort, par moi il ressuscitera au jour du jugement, pour la vie éternelle.

« *Quiconque vit et croit en moi ne mourra pas à jamais,* » c'est-à-dire : De même que je ressusciterai les fidèles qui sont morts dans mon amour, pour les admettre à la vie éternelle ; de même aussi pour ceux qui vivent encore et qui croient en moi, je les conserverai pour la vie éternelle et je ferai qu'ils ne se perdent pas pour l'éternité. C'est pourquoi je suis la résurrection et la vie de mes fidèles morts ou vivants, car par la résurrection je donnerai à tous mes élus la vie éternelle [2].

* * *

Cette assurance de la possession du ciel et de la résurrection au dernier jour avait déjà été donnée par Notre-Seigneur lorsqu'il promettait d'instituer la sainte Eucharistie : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang,* disait-il, a la vie éternelle *et je le ressusciterai au dernier jour.* » C'est-à-dire, celui qui communie dignement, conserve cette vie surnaturelle. Par la communion, la grâce sanctifiante qui est en lui s'alimente, se développe, son âme se purifie des fautes légères et se préserve du péché mortel qui est sa mort. Or, celui qui vit et meurt dans l'amitié de Dieu est assuré de posséder la vie éternelle. En conséquence, l'âme qui se nourrit de la divine Eucharistie, reçoit Celui qui est l'auteur de la résurrection ; et de même qu'il donne à l'âme pure la gloire du ciel, de même aussi il confèrera le même privilège à son corps : car une âme dans la gloire du ciel demande que son corps soit glorifié, afin que l'homme tout entier soit heureux. L'Evangile nous dit que « *les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur* » ressuscité. (Jo., xx, 20). Ce sentiment, nous devons l'éprouver en pensant que ce même Jésus, vainqueur de la mort, sorti vivant du tombeau dans lequel les Juifs l'avaient enfermé, reste au milieu de nous au Saint-Sacrement. Ce qu'il fit pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, il le fait encore d'une manière secrète dans la divine Eucharistie. Nous en avons eu des preuves dans les grands miracles eucharistiques qui se sont opérés à Lourdes depuis 1888. Citons-en un rapporté par un religieux digne de foi.

« Il y a quelques années, un médecin de Versailles, venu avec un compagnon de voyage, se rendit à l'esplanade du Rosaire. Les malades étendus tout autour attendaient le passage du Saint-Sacrement.

« Lui plaisantait sur ce spectacle. Il ne croyait pas au miracle. Néanmoins, apercevant une personne qui respirait à peine, et qui portait dans ses yeux éteints les indices d'une mort prochaine, il voulut l'examiner de plus près et dit à son compagnon : « En voilà une qui n'en a pas pour longtemps ! Ah ! si celle-là guérissait ?... Mais il n'y a pas de danger ! »

« Le Saint-Sacrement approche ; les invocations retentissent, tout le monde prie les bras en croix et s'écrie : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir !* Et tous répètent trois fois la même supplication.

« Un haussement d'épaules et un sourire témoignent que notre médecin persiste dans son doute incrédule. Mais à peine l'Hostie est-elle passée, voici que, tout à coup, la moribonde se dresse sur son séant ! Elle veut marcher. On s'empresse de la couvrir de châles, on a presque peine à la rejoindre ; elle est déjà derrière le dais et le suit, alors que depuis longtemps elle n'avait pu quitter son grabat.

« Notre médecin devenu blême, la regarde attentivement, la suit des yeux aussi loin qu'il peut. Visiblement troublé, il dit à son ami : « Ne restons pas ici, allons à l'hôtel. » Arrivé dans sa chambre, il tombe sur une chaise, prend sa tête dans ses mains, se met à pleurer à chaudes larmes : « Mon ami, dit-il, va me chercher un prêtre, je veux me confesser [1]. »

PRIÈRE

O Jésus qui avez dit : « *Celui qui croit en moi ne mourra point pour toujours,* » accordez-moi la grâce, je vous en supplie, de croire à votre ardent amour pour moi dans l'Eucharistie ! En croyant à votre amour, je serai pressé de vous aimer en retour : alors je serai assuré de conserver dans mon âme le trésor de la grâce sanctifiante et de parvenir au ciel. En vous recevant fréquemment dans la sainte communion, j'aurai la certitude qu'un jour vous ressusciterez mon corps pour le réunir à mon âme dans la béatitude éternelle. Oh ! faites donc, encore une fois, que je vous croie toujours davantage et que je mette en vous toute mon espérance et mon amour ! Ainsi soit-il.

[1] *Le Mystère de N.-S. J.-C.*, t. III, p. 385.
[2] Le commentaire de ces paroles : *Je suis la résurrection et la vie, etc.*, est tiré de Corneille de la Pierre, *in Joan.*, XI, 25-26.

[1] R. P. Bailly, *Retraite du Pèlerinage national à Lourdes*, p. 125.

XXX

LA BONTÉ DE JÉSUS RESSUSCITÉ POUR LES DEUX DISCIPLES D'EMMAÜS

Pendant sa vie mortelle, Jésus s'était montré bon et compatissant envers tous. La gloire et la félicité de sa résurrection ne le changèrent pas. Dès qu'il fut ressuscité, il apparut à Marie sa sainte Mère, à Marie-Madeleine, à S. Pierre, aux saintes Femmes, et, sur le soir du même jour, à deux de ses disciples qui se rendaient de Jérusalem à Emmaüs.

Ces deux hommes cheminaient tristement sur la route qui conduisait à la petite bourgade. A leur extérieur abattu, on pouvait juger qu'ils étaient sous le poids d'une grande déception.

« Or, dit le saint Evangile, pendant qu'ils parlaient et raisonnaient ensemble, Jésus lui-même vint les rejoindre et se mit à marcher avec eux. « De quoi vous entretenez-vous, leur dit-il, et pourquoi êtes-vous tristes ? » L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : « Etes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? — Quoi donc ? » leur dit-il. Ils lui répondirent : « Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et de quelle manière les princes des prêtres et nos magistrats l'ont fait condamner à mort et l'ont crucifié. Or nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël ; mais voici le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques-unes des femmes qui étaient avec nous nous ont effrayés ; car, étant allées avant le jour à son sépulcre et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur étaient apparus, leur annonçant qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés aussi au sépulcre, et ont trouvé toutes choses comme ces femmes l'avaient rapporté ; mais lui, ils ne l'ont point trouvé. »

« Alors Jésus leur dit : « O insensés, et cœurs lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Ensuite, commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur expliquait ce qui avait été prédit de lui dans toutes les Ecritures.

« Quand ils approchèrent du bourg où ils allaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le supplièrent de s'arrêter, lui disant : « Demeurez avec nous, car il se fait tard et déjà le jour baisse. » Il entra donc avec eux. Comme il était à table, il prit le pain, le bénit, et, l'ayant rompu, il le leur présenta. En cet instant, leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il avait disparu à leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait durant le chemin et nous ouvrait le sens des Ecritures ? » (Luc, XXIV, 13-32).

* * *

Ces deux disciples connaissaient et aimaient Jésus ; on le sent à la tristesse qui accable leur âme et à la manière dont ils parlent de lui. Ils étaient ses disciples pendant qu'il vivait ; mais la mort honteuse de ce Maître, en qui ils avaient cru, leur a causé une désolation aussi amère que profonde. Ils sont humiliés d'avoir suivi cet homme qui n'était pas ce qu'ils avaient pensé. Cependant ils ont vu ses miracles, ils ont entendu son incomparable parole. Aussi le tiennent-ils pour *un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et tout le peuple*. Ils avaient fondé sur lui l'espoir de la rédemption d'Israël. Mais hélas ! les Juifs l'ont crucifié, et depuis trois jours déjà son corps détaché de la croix gît, sanglant et inanimé, au fond d'un sépulcre. Cependant il est vrai que des femmes prétendent que ce sépulcre est vide ; elles affirment même avoir vu des anges qui leur ont annoncé que *Jésus est vivant*. Plusieurs des disciples sont allés voir ; et ils ont trouvé toutes choses comme les femmes l'ont raconté. Mais Jésus, ils ne l'ont pas vu ressuscité !...

« *O insensés,* s'écrie alors le divin Voyageur, *et cœurs lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?* » Jésus daigne leur rappeler que la loi de notre rédemption c'est la souffrance, et qu'on ne peut parvenir à la gloire du ciel que par le travail et la douleur. Cela est vrai pour les apôtres, les martyrs, les confesseurs et pour tous les saints, car « c'est par beaucoup de tribulations qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu. » (Act., XIV, 21).

Ames pieuses, que nos pensées sont encore terrestres et humaines ! Nous voudrions voir Jésus continuellement sur le Thabor, et jamais sur le Calvaire. Nous voudrions un Christ vainqueur de tous ses ennemis et tous les peuples en adoration devant lui. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi... Jésus est aujourd'hui ce qu'il était il y a dix-neuf siècles. Ses ennemis le poursuivent encore avec le même acharnement, et s'ils pouvaient le crucifier de nouveau, ils le feraient !... Pour nous, chrétiens, cette parole de Notre-Seigneur est toujours pleine d'actualité : « *Vous serez en haine à tous à cause de moi.* » (Luc, XXI, 17). Donc, pour ne pas être déçus, attendons-nous à subir la calomnie, l'injustice et la persécution !

Le divin Sauveur ressuscité fait aux deux disciples un magnifique commentaire de tous les prophètes qui ont parlé de lui. Arrivé au bourg d'Emmaüs, Jésus veut continuer sa route ; Cléophas et son compagnon le supplient de rester avec eux : *car il se fait tard et le jour baisse*. Notre-Seigneur se rend avec bonté à leur désir et daigne s'asseoir à table avec eux. *Comme il était à table avec eux,* dit S. Luc, *il prit le pain, le bénit et l'ayant rompu, il le leur présenta.*

Le P. Corneille de la Pierre donne en ces termes le commentaire de ce texte : « Il le bénit en changeant le pain en son corps, comme cela se fait dans la consécration de l'Eucharistie. Car le Christ a vraiment consacré, lors même que quelques-uns le nient ainsi que Jansénius. Il s'est servi des mêmes

termes que ceux qui sont cités par S. Matthieu, S. Marc et S. Luc en parlant de l'institution de la sainte Eucharistie. Cette bénédiction n'eut pas lieu au commencement du repas, car le Christ voulut manger avec eux pour leur prouver qu'il n'était pas un fantôme. Cette bénédiction se fit à la fin du souper, non comme une bénédiction commune, mais comme une consécration eucharistique. »

Ce qui semble établir qu'il y eut *consécration sacramentelle,* ce qui le fait croire, c'est qu'à peine les deux disciples eurent-ils porté ce fragment de pain à leur bouche, qu'aussitôt leurs yeux s'ouvrirent et reconnurent Jésus. Ils se levèrent pour se jeter à ses pieds, mais le Sauveur avait déjà disparu... Ils se disent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous lorsqu'il nous parlait durant le chemin et qu'il nous ouvrait le sens des Ecritures ? » Cet amour divin qui embrasait leurs cœurs était un signe nouveau et certain de la résurrection du Christ. Les paroles du Sauveur ont cela de particulier, qu'elles enflamment les âmes qui les entendent. Jésus n'a-t-il pas dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désirai-je, sinon qu'il s'allume ? » Est-il surprenant qu'il ait rempli de son amour les deux disciples d'Emmaüs auxquels il avait daigné apparaître ?

« Cette histoire est bien la nôtre, écrit l'abbé Caron. N'est-ce pas ainsi qu'à certains jours, après avoir longtemps marché notre chemin tristes et découragés, nous entrons dans cette hôtellerie que maintenant on appelle une église ? Nous nous y asseyons, les yeux bien obscurcis et le cœur bien las !

« Mais lorsque le prêtre, qui tient la place de Jésus-Christ, a bénit le pain, recevons-en un fragment. Dès que ce fragment divin aura touché nos lèvres — oh ! quiconque mange de ce pain le sait ! — nos yeux s'ouvriront, notre cœur revivra et nous aussi nous reconnaîtrons notre Dieu...

« Ce ne sera là, toutefois, qu'un éclair céleste dans notre vie d'ici-bas. Jésus est rentré dans sa gloire ; nous, nous sommes dans le monde, où sans cesse *il se fait tard,* où si souvent *le jour baisse.* Quand nous croirons le posséder, le voir, et enfin goûter près de lui un peu de bonheur, déjà il sera évanoui dans le mystère. Mais comme Cléophas et son compagnon, nous ne garderons pas moins de cette rencontre un souvenir que ni les joies, ni les tristesses, ni les choses, ni les hommes ne sauraient ravir à notre âme [1]. »

Ames pieuses et ferventes, rappelez-vous que Jésus dans sa vie glorieuse est aussi bon et aussi compatissant qu'il l'était durant sa vie mortelle. Son Cœur divin a toujours pitié de ceux qui souffrent et de ceux qui pleurent. Et c'est pour nous consoler dans nos peines, nous soutenir dans le combat de cette vie, nous fortifier contre nos ennemis, qu'il est resté au milieu de nous dans la sainte Eucharistie.

A tous les affligés, à ceux qui sont abattus et découragés, Jésus-Christ présent au Saint-Sacrement renouvelle son invitation : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes surchargés, et je vous referai. » (Mt., XI, 28).

[1] *Jésus dans sa gloire,* p. 87.

PRIÈRE

O Jésus, laissez-moi vous dire, avec les disciples d'Emmaüs : « Restez avec moi, car il se fait tard et le jour baisse ! » Restez avec moi, car avec Vous c'est la paix, la joie, la confiance et l'amour ! Sans Vous, ce monde est si sombre, si triste et si ténébreux ! Que deviendrai-je, si vous me quittez ? Je ne puis que m'égarer. Oh ! je vous en supplie, restez avec moi, car il se fait tard pour ma pauvre vie, et j'approche du terme qui décidera de mon salut éternel. Mes forces s'affaiblissent, mon ardeur diminue et le jour baisse. O Jésus, restez donc avec moi, parlez à mon cœur, éclairez mon intelligence, afin que je comprenne et mette en pratique vos divins enseignements. Que votre divine Eucharistie soit pour mon âme une lumière et une force. Alors je marcherai avec ardeur dans la voie de vos commandements, jusqu'au jour où il me sera donné de vous voir et de vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.

XXXI

LE NOUVEL ARBRE DE VIE

Au IIe chapitre de la Genèse il est écrit que « dès le principe le Seigneur avait créé un paradis de délices, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Et de son sol fécond le Seigneur Dieu produisit tous les arbres dont l'aspect est agréable et dont les fruits sont doux ; au milieu du paradis, il produisit *l'arbre de vie* et l'arbre de la science du bien et du mal. » (Gen., II, 8-9).

C'est en ces termes, âme chrétienne, que Moïse rapporte le fait si important de la création d'un arbre destiné à conserver la vie et qui porte pour cela le nom d'*arbre de vie*. Qu'était-ce que cet arbre de vie ? Quelle était sa vertu ? C'est ce que nous allons rappeler, en citant les paroles des interprètes autorisés de la Sainte Ecriture. Ensuite nous établirons que, pour nous fidèles, le nouvel *Arbre de vie* c'est la divine Eucharistie.

* * *

Corneille de la Pierre dit que l'arbre de vie était un arbre naturel et véritable ; ce serait dénaturer le langage si précis de l'historien sacré, que de voir dans son récit une allégorie, un arbre symbolique destiné simplement à signifier l'immortelle vie donnée à Adam par le Créateur. Cet *arbre de vie* avait la merveilleuse propriété de prolonger la vie de ceux qui mangeraient de son fruit ; de la prolonger fort longtemps ; de la garder robuste et vigoureuse, dans la jouissance d'une santé florissante, qui ne connût ni les assauts de la maladie, ni les défaillances de la vieillesse ; enfin de la maintenir vaillante, pleine de joie et d'ardeur, à l'abri de la tristesse, de la mélancolie et de toutes les passions qui assombrissent l'existence. Cette efficacité était naturelle à cet arbre, et sa vertu propre était à la fois nutritive et médicinale.

Parlant de l'homme à l'état d'innocence, S. Augustin dit : « L'homme avait alors, pour satisfaire sa faim et apaiser sa soif, l'usage quotidien de tout ce que contenait le paradis terrestre ; mais de plus, contre la corruption inhérente à tout être créé, contre les décrépitudes de la vieillesse, il avait le

fruit de l'*arbre de vie*. Ce fruit était un remède qui rétablissait toutes les forces du corps humain dans l'état parfait. Enfin, dit-il ailleurs, tous les fruits du paradis terrestre étaient un aliment ; le fruit de vie était un sacrement [1]. »

Quelle bonté de la part du Créateur à l'égard de nos premiers parents ! S'ils étaient restés fidèles au Seigneur, grâce à la manducation du fruit de l'*arbre de vie* ils auraient pu prolonger leur existance pendant des siècles, à l'abri de la faiblesse, de la maladie et de la vieillesse, jusqu'au jour où Dieu, voulant récompenser leur fidélité, les aurait transplantés dans le ciel sans les soumettre à la mort.

Malheureusement Adam et Eve ne surent pas apprécier les faveurs insignes que Dieu leur avait accordées et qu'ils devaient transmettre à leurs descendants. Comme épreuve, le Seigneur leur avait défendu de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; et de plus, ils devaient croire que s'ils mangeaient de son fruit ils mourraient. Eve, trompée par le démon caché sous la forme d'un serpent, se laissa séduire, mangea du fruit défendu et en présenta à Adam qui l'imita dans sa désobéissance. Chacun sait quelles furent les tristes suites de cette révolte contre Dieu, tant pour nos premiers parents que pour leur postérité. Privés de l'amitié du Seigneur, condamnés à la mort et aux misères de la vie, ils furent expulsés du paradis terrestre, à l'entrée duquel Dieu plaça un chérubin armé d'un glaive de feu pour en défendre l'accès.

* * *

La faute originelle pèse encore de tout son poids sur la partie de l'humanité qui ignore que le Seigneur, dans sa miséricorde, a donné au monde son Fils unique pour le racheter. La sainte Eglise chante avec des transports de joie cette admirable rédemption : « *O excès incompréhensible de votre charité : pour racheter l'esclave vous avez livré le Fils ! O nécessité du péché d'Adam qui devait être effacé par la mort du Christ ! O heureuse faute, à qui il a fallu un tel et un si grand Rédempteur !* [2] » — « Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui avez attaché à la croix le salut du genre humain, afin que la vie nous fût rendue au moyen de ce qui nous avait donné la mort, et que celui qui par le bois avait triomphé, fût, par le bois, vaincu à son tour, par Jésus-Christ Notre-Seigneur [3]. » — « Le Christ qui a été immolé est notre Pâque ; car il est le véritable Agneau qui a ôté les péchés du monde. C'est lui qui par sa mort a détruit notre mort, et qui par sa résurrection a rétabli notre vie [4]. »

De ces paroles de la sainte liturgie, il ressort clairement que l'Eglise catholique est un nouveau paradis terrestre, plus beau et plus fertile, au point de vue surnaturel, que celui d'où nos premiers parents furent expulsés. Un nouvel *Arbre de vie* y a été planté par Jésus-Christ : c'est la croix sur laquelle il est mort pour satisfaire à la justice divine, nous arracher à la puissance des ténèbres et nous mériter le ciel. Ce nouvel *Arbre de vie*, c'est l'adorable sacrement de l'Eucharistie, que S. Thomas appelle « *le mémorial de la mort du Seigneur, le pain vivant qui donne la vie à l'homme.* »

Ici, comme toujours, la réalité l'emporte sur la figure. L'arbre de vie du paradis terrestre conservait la vie du corps ; l'Eucharistie alimente celle de l'âme. Le fruit de celui-là n'était qu'une créature ; le fruit du sacrement de nos autels, c'est le Créateur lui-même. Le fruit de l'arbre de vie ne communiquait sa vertu qu'à ceux qui le mangeaient ; le Pain des anges profite non seulement à ceux qui le reçoivent, mais encore à tous ceux qui le visitent, le regardent et l'adorent avec foi !

« Aussitôt qu'Adam eut violé le commandement du Seigneur, dit le P. Nouet, il fut chassé du paradis terrestre ; et de peur qu'il n'y rentrât, un chérubin armé d'une épée flamboyante fut chargé d'en garder l'entrée. Le Fils de Dieu n'use pas de cette rigueur à notre égard. Il est vrai qu'il est défendu, à celui qui est coupable d'un péché mortel, de recevoir l'Eucharistie sans avoir obtenu son pardon par la réception du sacrement de Pénitence. Mais il n'est pas interdit au pécheur de se prosterner au pied de l'autel où se trouve cet *Arbre de vie*, pour l'arroser de ses larmes et y trouver un asile contre la justice divine. Ames chrétiennes, levez-vous, allez à l'autel qui porte l'Arbre de la vie céleste et divine. Ne craignez pas l'épée du chérubin qui le garde, elle ne tranchera que les liens qui vous retiennent éloignées de Jésus. Bien loin de vous en défendre l'accès, l'ange qui veille près du tabernacle vous apprendra ce que vous devrez faire pour vous rendre dignes de goûter la douceur du fruit du nouvel *Arbre de vie* [1]. »

Le jeune Stanislas Kostka traversant un village non loin d'Augsbourg, vit une église ouverte et remplie de fidèles. Il y entra avec l'intention d'entendre la messe et de se présenter à la Table sainte. Après avoir prié pendant quelque temps, il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une assemblée catholique, n'était qu'une réunion luthérienne.

Grande fut sa douleur de voir les monuments sacrés du catholicisme profanés par la présence de l'hérésie, et aussi de se trouver privé de la nourriture eucharistique. Il ne put retenir ses larmes. Mais Dieu daigna le consoler. Une troupe d'anges lui apparut ; lui seul les vit. Ils étaient si beaux qu'il était impossible de ne pas les prendre pour des habitants du ciel. Ces esprits célestes acccompagnaient un autre ange plus majestueux qu'eux tous et plus brillant. Ils étaient rangés en demi cercle autour de lui, dans l'attitude de l'adoration. Mais bientôt cet ange, qui tenait dans ses mains une hostie consacrée, fit quelque pas pour joindre Stanislas et lui donna la sainte communion. Et toute la troupe angélique remonta au ciel, laissant

[1] *De civit. Dei*, lib. XIII, cap. xx.
[2] Office du Samedi Saint : paroles tirées de l'*Exultet*.
[3] Préface de la Passion.
[4] Préface du Temps pascal.

[1] Nouet, *Méditations* (sur l'Arbre de vie).

le bienheureux jeune homme fortifié par l'aliment divin.

Peu après, Stanislas Kostka entrait dans la Compagnie de Jésus, où il devint un saint.

* * *

Après avoir rappelé ce qu'était l'Arbre de vie du paradis terrestre, sa vertu pour la conservation de la vie de l'homme, et montré que le nouvel *Arbre de vie*, pour nous chrétiens, c'est la sainte Eucharistie, il est nécessaire maintenant de traiter des fruits merveilleux qu'elle opère dans ceux qui la reçoivent dignement. Les théologiens enseignent que l'Eucharistie augmente la grâce sanctifiante, donne à l'âme la joie spirituelle, la purifie du péché véniel, la préserve du péché mortel, et qu'elle est pour elle un gage de la vie éternelle et pour son corps une assurance de sa résurrection glorieuse. Nous avons parlé longuement ailleurs [1] de l'augmentation de la grâce sanctifiante ; nous ne parlerons donc ici que des cinq derniers effets que nous venons de rappeler.

PRIÈRE

O Jésus qui avez dit : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et une vie plus abondante, » faites-moi la grâce d'apprécier comme elle le mérite, la vie surnaturelle que vous m'avez donnée au baptême. Vous savez que j'ai eu le malheur de la perdre. Que serais-je devenu, ô mon Sauveur, si la mort m'avait frappé lorsque j'étais séparé de vous par le péché ? O Jésus, je vous demande de nouveau pardon de tous les péchés que j'ai commis. Purifiez mon âme de toutes ses souillures, afin qu'elle soit à même de bien profiter de la sainte communion. Ayez pitié de tant d'âmes qui sont mortes à la vie de la grâce. Elles sont tombées parce qu'elles se sont éloignées volontairement du Sacrement de vie. Eclairez-les, touchez-les, afin qu'elles reviennent bientôt à Vous qui êtes la voie, la vérité et la vie.

O Marie, vous qui êtes appelée le *Salut des infirmes* et le *Refuge des pécheurs*, intercédez en faveur de ces âmes qui tombent parce qu'elles s'éloignent obstinément de la Table sainte ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VII

LE CONCILE DE TRENTE

« Trente, dit un vieil historien du XVIe siècle, est située entre l'Italie et l'Allemagne, aux pieds des Alpes, dans une plaine agréable. D'un côté, ses murs sont baignés par l'Adige ; de l'autre, elle est protégée par d'anciens remparts fort élevés. Son territoire fertile abonde en vins, en fruits, en céréales. La cathédrale est consacrée à S. Vigile, qui fut évêque de la cité et mourut martyr. L'air y est tempéré, et tout y repose l'esprit : l'aménité des vallées, la beauté des montagnes, le charme et la fraîcheur de la plaine. » C'est dans ce cadre harmonieux que l'Eglise devait tenir les assises solennelles du XIXe Concile œcuménique.

[1] Dans notre ouvrage intitulé : *Nos devoirs envers la sainte Eucharistie*, et dans *Le Zélateur de la confession et de la communion fréquente*.

I

Chaque concile a eu son œuvre à accomplir. On peut dire cependant que celui de Trente occupe le premier rang par son importance, sa longue durée et la gravité des questions discutées.

L'assemblée conciliaire développa ses sessions, qui furent au nombre de 25, de l'année 1545 à 1563, sous les pontificats de Paul III, de Jules III et de Pie IV. Son nom reste donc désormais associé à l'illustration de la famille Farnèse.

La bulle de convocation, « grande page d'histoire comme savent en écrire les Pontifes romains, » fut expédiée, le 22 mai 1542, à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques, ainsi qu'à tous les chefs des puissances catholiques. Elle indiquait en même temps le but poursuivi : maintenir au milieu de tant de secousses causées par la Réforme l'unité chrétienne, extirper l'erreur, et pourvoir à la discipline des mœurs.

L'ouverture du Concile eut lieu le 13 décembre 1545. Paul III aurait désiré le présider en personne, mais sa santé chancelante s'y opposa. Trois légats furent choisis parmi les représentants du Sacré-Collège.

Rien ne manqua à cette fameuse réunion, ni la sainteté ni la science. Trois cents évêques avaient répondu à l'appel du Pape. Quelques généraux d'Ordres, des Ermites de St-Augustin, des Carmes et des Conventuels furent également convoqués ; et un certain nombre de théologiens, d'un savoir éminent et qui devaient préparer l'étude des questions à traiter, accompagnaient les Pères du Concile.

Entre autres célébrités, on remarquait le cardinal Polus, dernier rejeton par sa mère de la race des Plantagenets ; le dominicain Melchior Cano, qui représentait l'Université de Salamanque. Il faut aussi nommer en qualité de docteurs en théologie : le P. Salmeron, Jésuite, Canisius de Pologne, Jacques Laynez, Dominique Soto, procureur de l'Ordre de St-Dominique, Ange Justiniani, le même qui devint évêque de Genève et devait donner le sacrement de confirmation à S. François de Sales.

Les représentants des puissances rehaussaient par leur présence l'éclat du Concile, mais sans prendre aucune part aux discussions. On voyait là tout ce que l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Espagne, la Hongrie, la Bohême, l'Angleterre, l'Irlande, le Portugal, la Pologne, la Suède, la Belgique, la Moravie, l'Illyrie et la Grèce avaient de plus noble. Jacques Amyot, secrétaire d'ambassade au nom du roi de France Henri II, d'ailleurs hostile au Concile à cause de ses luttes avec l'empereur des Romains, présenta une lettre qui fut lue dans l'assemblée. Le pauvre abbé de Bellosane, n'ayant point de caractère public, ne savait donc comment s'y prendre ; il puisa dans la culture de son esprit le moyen de remplir au mieux sa mission. « Et ne scavois, raconte-t-il bonnement, qui j'étais, ni comment je devais m'appeler. Car jamais homme ne fut mieux envoyé en matterat désem-

penné, comme l'on dit que je fus alors... Je filais le plus doux que je pouvais, me sentant si mal, et assez pour me faire mettre en prison, si j'eusse un peu trop avant parlé. »

A plusieurs reprises, le pape adressa aux protestants l'invitation la plus paternelle ; mais ils refusèrent constamment d'assister au Concile.

Le cardinal del Monte, premier légat, célébra la messe. Après la messe célébrée et le chant du *Veni Creator*, les Pères du Concile prirent les sièges qui leur étaient destinés et les travaux commencèrent. La charge d'abréviateur, destinée à transcrire les commandements de la cour pontificale, fut confiée à Ugo Buoncompagni, qui deviendra Grégoire XIII. Angelo Massarelli occupa celle de secrétaire.

Sur une table préparée au milieu de la salle où siégeaient les Pères on avait déposé les Saintes Ecritures, les Bulles des papes, et la *Somme* de S. Thomas d'Aquin. Le Concile plaçait ainsi l'œuvre capitale du Docteur Angélique à côté de l'Evangile, comme si elle en eût été le complément inspiré ou l'infaillible commentaire.

II

Nous ne pouvons pas entrer dans les phases diverses que le Concile a traversées, dire la solennité de chaque session, la translation de l'assemblée à Bologne par suite de l'épidémie de peste qui sévit, son retour à Trente, sa longue durée, les savantes discussions des Pères, les difficultés et les intrigues qui surgirent et que Dieu permit pour mener à bonne fin l'œuvre commencée.

Qu'il nous suffise d'en résumer brièvement les heureux résultats.

Le protestantisme apportait avec le libre examen un principe destructeur de toute foi positive. Le libre examen permet, en effet, à chacun d'interpréter la Bible à sa manière. Même pour des lecteurs d'élite et pour la foi savante, la Bible renferme des pages difficiles, susceptibles d'interprétations diverses : avec le libre examen l'on était autorisé à suivre son sentiment personnel et par suite ses erreurs, sans tenir aucun compte de la tradition. Livrée à la merci d'opinions individuelles, la doctrine devait fatalement se dissoudre dans un chaos de systèmes philosophiques. De fait, on la vit bientôt à l'état de débris, avec ces multiples sectes méthodistes, unitaires, piétistes, anabaptistes, aussi embarrassées l'une que l'autre de s'expliquer sur ce qu'elles croient ou sur ce qu'elles ne croient pas.

En face du principe dissolvant du libre examen, l'Eglise affirme le principe d'autorité. C'est par la voix du pape et au nom même de Jésus-Christ qu'elle parle. Non seulement elle condamne l'erreur protestante par une définition nette et précise, mais elle revendique ses droits, son caractère, sa hiérarchie. L'infaillibilité pontificale est mise en lumière, ainsi que l'autorité de la tradition apostolique, soit pour interpréter les Saintes Ecritures, soit pour condamner les écarts de la pensée humaine. De tous les points de doctrine niés par la Réforme, — la constitution de l'Eglise, le salut par les œuvres, la prescience divine, l'efficacité de la prière, la présence réelle de l'Eucharistie, l'intercession des saints, les indulgences, le purgatoire, — le Concile de Trente fait une admirable synthèse. Et c'est en s'attachant à cette dogmatique qu'un peu plus tard Bossuet composera pour les protestants son *Exposition de la foi catholique,* dont l'influence fut si considérable [1].

A l'heure où le protestantisme parut, une réforme s'imposait pour la société chrétienne. Le protestantisme crut y satisfaire en s'établissant par la violence, en abolissant les vœux religieux, et en laissant aux instincts de la chair, par la négation de la liberté humaine, la prépondérance sur l'esprit. Il avait proclamé l'inutilité des œuvres pour le salut : à son sens, la foi seule était suffisante. En enseignant qu'une nécessité inéluctable nous porte à agir pour l'observation de la loi naturelle comme de la loi divine, il tarissait la source du vrai mérite. D'ailleurs, pour Luther, toutes les œuvres de l'homme, fussent-elles accomplies en état de sainteté et de grâce, sont mauvaises. « Si l'homme opère le bien ou le mal, ce n'est pas de par sa volonté, car il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan tiennent la bride. Pourvu qu'on ait la foi, on peut pécher et pécher fortement. » A vrai dire, cette vieille erreur traînait depuis des siècles parmi les cahiers des hérétiques. Aussi que voyons-nous dans le camp de la Réforme ? Toutes les hontes et tous les désordres. Celle-ci n'avait été qu'une parodie orgueilleuse et impie, et qui, de suite, se traduisit par une émancipation scandaleuse des plus abjectes convoitises.

A cela, l'Eglise oppose la vraie mystique, c'est-à-dire la sainteté qui se traduit par la pratique des commandements de Dieu et par les œuvres. Mais en même temps l'Eglise rend à l'effort individuel sa part, en proclamant l'idée de liberté. Elle prêche et encourage l'esprit de sacrifice sous sa forme la plus absolue, tel que le conçoivent et s'efforcent de le pratiquer les Ordres religieux. Aussi toute sa sollicitude est-elle, dès l'avènement du protestantisme, de réformer les Ordres anciens et de créer des Ordres nouveaux. On assiste à la fondation des Clercs Réguliers ou Théatins de S. Gaëtan en 1524. La réforme franciscaine des Capucins et celle du Carmel avec sainte Thérèse ont lieu, l'une en 1528, l'autre en 1582. S. Jean de la Croix fait refleurir l'ascétisme chrétien, et S. Philippe de Néri sera le fondateur de l'Oratoire. L'année même où Luther poussa un cri de révolte contre l'Eglise à la diète de Worms, S. Ignace se convertit à Loyola, comme S. Augustin avait apparu le même jour que Pélage ; or on sait quel grand rôle les Jésuites devaient jouer dans la défense du catholicisme contre les attaques de la Réforme. Sous l'impulsion de S. Charles Borromée le clergé séculier retrouve son ancien lustre. Les Missions prennent un développement extraordinaire ; non seulement tous

[1] Abbé Mathieu, *Pages d'Histoire de l'Eglise,* t. III, Renaissance et Réforme, p. 179 et suiv.

les pays infestés par l'erreur sont évangélisés, mais des missionnaires s'avancent dans le Nouveau Monde sur les pas des savants et des explorateurs [1].

En ce qui concerne le culte, avec la Réforme, tout à peu près avait disparu. Le baptême, en général, chez les huguenots n'est plus qu'un rite, de forme altérée et qui avait perdu son sens divin. Ils enlèvent à la messe son caractère de sacrifice, et ils n'ont plus les belles prières qui consolent l'agonie. Ne voyant dans le mariage qu'un contrat civil, ils brisent pour un simple caprice l'unité conjugale. La main de Luther, on le sait, quand plutôt elle eût dû se dessécher, signa l'acte scandaleux du divorce du landgrave de Hesse. Ce n'était donc pas la réforme dans le sens des lois constitutionnelles données par le Christ à son Eglise, mais bien son antithèse la plus complète. Chose curieuse : en lisant les pamphlets des révolutionnaires de 93 contre le célibat des prêtres et des moines, on y retrouve les idées et jusqu'aux expressions de Calvin.

Il suffit aux Pères du Concile de Trente, pour convaincre la Réforme d'erreur, d'ouvrir une des liturgies des Eglises d'Orient ou d'Occident, celles que l'on connaissait sous le nom de S. Marc ou de S. Jacques, fondateurs des chrétientés de Jérusalem et d'Alexandrie. Dans ces antiques monuments de la foi catholique, la messe était bien considérée comme un sacrifice et le mariage comme un sacrement. Si Luther osa déchirer le voile sacré des Vierges consacrées au Seigneur, les Pères du Concile opposent à cette doctrine sacrilège les pages admirables de S. Cyprien, de S. Ambroise et de S. Jérôme sur le sublime honneur de la virginité chrétienne.

III

La 25e et dernière session fut célébrée sous le pontificat de Pie IV, les 3 et 4 décembre 1563. « Jamais, ajoute Darras, un jour plus beau ne s'était levé : il éclairait enfin les derniers travaux des Pères, et illustrait de sa splendeur le résultat de leurs efforts. » Lorsque toutes les opérations conciliaires furent terminées, le cardinal Morone appela les bénédictions du ciel sur l'assemblée et dit : « Révérendissimes Pères, après avoir rendu des actions de grâces à Dieu, allez en paix. » Puis, au milieu de l'allégresse générale, le cardinal de Lorraine fit les acclamations qui avaient coutume de clore les anciens conciles :

Le cardinal de Lorraine : Au très saint pape Pie, notre Seigneur et Pontife de la sainte Eglise universelle, longues années et mémoire éternelle !

Les Pères : Seigneur Dieu, conservez pendant de longues années le très saint Père à votre Eglise !

Le cardinal : Paix du Seigneur, gloire éternelle et félicité dans la lumière des saints aux âmes des bienheureux Souverains Pontifes Paul III et Jules III, par l'autorité desquels a été commencé ce saint concile général.

Les Pères : Que leur mémoire soit en bénédiction !

Le cardinal : Aux Légats du Siège apostolique romain et présidents de ce concile, aux révérendissimes Cardinaux et aux illustres Ambassadeurs, aux très saints évêques, actions de grâces et longues années !

Les Pères : Actions de grâces et longues années !

Le cardinal : Du saint et sacré concile œcuménique de Trente conservons la foi, observons-en toujours les décrets.

Les Pères : Confessons-la à jamais, gardons-les toujours !

Le cardinal : Nous croyons tous ainsi, nous pensons tous de même, nous y souscrivons tous d'un commun accord, d'une même affection.

Les Pères : Ainsi nous croyons, ainsi nous pensons, ainsi nous souscrivons.

Le cardinal : Attachons-nous à ces décrets et rendons-nous dignes des miséricordes et de la grâce du Prêtre souverain Jésus-Christ, Dieu, par l'intercession de Notre-Dame, la sainte Mère de Dieu, toujours Vierge, et de tous les saints !

Les Pères : Qu'il en soit ainsi ! Qu'il en soit ainsi ! *Amen ! Amen !*

Le cardinal : Anathème à tous les hérétiques !

Les Pères : Anathème ! Anathème !

Tel était l'enthousiasme et la splendeur de l'assemblée qu'un témoin oculaire a pu écrire : « Si vous aviez vu les Pères répondre par leurs larmes, leurs paroles, et par leurs regards étincelants au chant triomphal des acclamations, vous vous en seriez cru transporté dans le séjour des bienheureux. »

Les Pères souscrivirent ensuite toute la teneur des décrets, puis regagnèrent leurs diocèses.

Le 26 janvier 1564, le pape Pie IV sanctionna le concile de Trente par la Bulle *Benedictus Deus* qui en résume la doctrine, et que le monde catholique accueillit avec respect.

* * *

De cette grande assemblée l'on a dit qu'elle fut « le temple de la vérité révélée. » De fait, les Pères du Concile, après avoir commencé leurs sessions par la profession de foi de Nicée, ne firent par leurs décrets que confirmer l'enseignement séculaire de l'Eglise. Les novateurs avaient tout attaqué : doctrine, culte et discipline. Le concile de Trente raffermit tout sur les bases inébranlables de l'Ecriture Sainte et de la tradition.

VIII

LES VARIATIONS PROTESTANTES

Le signe de la vérité, c'est l'unité. La vérité, venant de Dieu, ne change pas. Ce qu'elle est aujourd'hui, elle l'était hier, elle le sera demain. L'erreur, au contraire, a pour note caractéristique la variation. Issue de la pensée humaine, livrée au hasard des conceptions personnelles, elle en a toute la mobilité et toute la faiblesse. Or, le protestantisme qui est l'erreur n'a pas échappé, et dès son origine même, à cette loi, par une interprétation arbitraire du dogme révélé.

I

On a donné au protestantisme le nom de *Réforme ;* il eût été mieux de lui donner celui de *Révolte :* car il a été la révolte contre l'autorité

1. Ranke, *Histoire des Papes au XVIe et au XVIIe siècle,* p. 459.

disciplinaire et doctrinale de l'Eglise, avec ses plus funestes conséquences. En fait, les premiers ouvriers qui ont élevé cette tour de Babel, à commencer par ses fondateurs Luther et Calvin, ayant perdu l'appui d'une règle infaillible, connurent tous les égarements.

De Luther on a dit qu' « il changeait d'opinion du lever au coucher du soleil, parlant le matin comme Emser, et à la nuit tombante comme Wiclef. » Après s'être prétendu inspiré pour donner une version nouvelle de la Bible, il efface de son travail avec les années un grand nombre de fautes et ajoute à chaque édition des notes rétractatives qu'il met sur le compte de l'Esprit-Saint. Les erreurs et les contre-sens qu'elle renferme enlèvent aujourd'hui à cette œuvre, en dépit de son art littéraire, toute autorité.

Au catéchisme qui civilisa le monde Luther veut en opposer un autre, mais qu'il faut raturer sans cesse. Le point central de sa théologie est le principe fameux de la justification par la foi seule et de l'inutilité des œuvres pour le salut, comme si S. Paul n'avait pas dit : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. *Reddet unicuique secundum opera ejus.* » (Rom., II, 6). Il condamne également le jeûne, l'abstinence, l'aumône, dont l'Evangile glorifie si fréquemment le mérite.

La dogmatique saxonne se transforme perpétuellement. Après avoir admis la hiérarchie pontificale, Luther la repousse, combat la primauté romaine et préconise une Eglise d'Etat. Contre les catholiques il rejette le principe d'autorité et fait appel à l'Ecriture exclusivement ; et lorsqu'il s'adresse à des adversaires protestants, il ne craint pas d'invoquer le témoignage des martyrs et des Docteurs. Sur la question du pouvoir de juridiction sacerdotale, Dœllinger fait remarquer que la pensée de Luther varia quatorze fois. Il disait le tenir, tantôt du magistrat de Wittenberg, tantôt de sa dignité de docteur [1]. Si dans ses premières thèses il maintient l'intégralité des sacrements, un peu plus tard, dans une lettre à Mélanchthon, il les réduit à deux ou trois.

Nous retrouvons les mêmes changements chez Calvin et sous l'influence du même principe. A son avis, chacun a pour seul guide sa conscience. Le sens intime ou le Saint-Esprit parlant au fond de l'âme dicte ce que l'on doit faire et ce que l'on doit croire. Sous une apparence d'érudition et de savoir, Monsieur de Genève modifie sans cesse et de mille manières le symbole de sa foi. Après avoir admis la prière et le culte des morts, il les condamne avec violence. Il dénature sur la Sainte Eucharistie toutes les acceptions du langage humain pour faire triompher le sens figuré, et par les données les plus contradictoires.

Au surplus, Luther et Calvin ne firent que copier les hérétiques antérieurs. Vous ouvrez un des livres qu'ils nous ont laissés, c'est Arius ; vous tournez la page, c'est Manès ; vous prenez une autre page, c'est Jean Huss. Ils recueillent ou laissent dans les Saintes Lettres au gré de leur tournure d'esprit ou de leurs impressions. En les lisant, c'est partout comme les fils d'un écheveau embrouillé.

[1] Dœllinger, *La Réforme*, t. I, p. 205.

II

Les chefs de la Réforme se sont contredits personnellement, et leurs disciples se sont contredits entre eux.

Que le vent emporte au-delà des mers un feuillet de notre catéchisme, le voyageur en le ramassant dira : « Ceci est un fragment d'un livre catholique. » Mais si l'Eglise romaine reste immuable dans sa doctrine, il en va tout autrement pour la Réforme. Elle ressemble, a-t-on dit, à ces eaux du lac Léman qui, chaque jour, passent par cinq nuances différentes. De son temps déjà, Bossuet, dans un recueil célèbre, œuvre de science et de génie, regardée par M. Cousin comme le plus bel ouvrage de la langue française, énumérait les variations doctrinales des protestants, non pas avec des documents quelconques, mais en se servant de leurs propres symboles et professions de foi, en se bornant à opposer les sectes les unes aux autres. Ainsi en est-il de la pensée humaine, lorsqu'elle n'a plus ce point d'appui qui est l'autorité de l'Eglise, juge suprême et infaillible des controverses.

Aux côtés mêmes de Luther et de Calvin surgissent mille écoles nouvelles qui mettent leur dogmatique en lambeaux. Carlstadt, Münzer, Zwingle, Œcolampade représentent des systèmes absolument divers. Chacun s'érigeant en maître et enseignant à sa mode, ce n'est plus qu'un assemblage de communautés sans hiérarchie et d'individus aux croyances les plus disparates, même sur les points essentiels, fondamentaux. De toutes ces sectes séparées, aucune d'ailleurs n'est demeurée fidèle à elle-même ni à son fondateur. Il nous suffira de citer quelques exemples.

D'après la version grecque et d'après la Vulgate dont l'authenticité est officiellement reconnue, nous savons le sens précis de ces paroles : *Ave gratia plena,* adressées à la Vierge de Nazareth. Dans le camp de la Réforme, tout docteur en appelle sur ce point à la fantaisie de son jugement personnel. *Ave gratis dilecta,* dit Théodore de Bèze. *Ave gratiam consecuta,* vous qui êtes reçue en grâce, dit Osiandre. *Ave gratiosa,* dit J. Agricola, successeur de Martin Luther dans l'église de Wittenberg. — A propos du texte de l'Eucharistie : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang, » Luther, il est vrai, garda constamment la doctrine de l'Eglise, du reste « si remplie de clarté à ses yeux qu'un enfant de sept ans ne lui donnerait pas une autre interprétation. » Mais ses disciples seront loin de l'imiter. « Ceci signifie mon Corps, » dit Carlstadt. « Du Christ dans la Cène il n'y a qu'une présence figurative, » prétendent Œcolampade et Zwingle. « Il y est dans sa chair véritable, » riposte Mélanchthon. En 1527, Luther comptait huit explications divergentes des paroles consécratoires ; trente ans après, elles étaient au nombre de 85.

Sur la tombe à peine fermée des Réformateurs,

Anabaptistes, Zwingliens, Sacramentaires, Mélanchthoniens déchirent leur enseignement. Chaque école huguenote a sa Bible comme son catéchisme. On vend la Bible de Wittenberg, la Bible de Genève, la Bible de Zurich, la Bible de Bâle. Le catéchisme de Zurich ne ressemble pas à celui de Neuchâtel, et le catéchisme de Neuchâtel à celui de Genève. La ville de Strasbourg est tour à tour luthérienne, anabaptiste, zwinglienne. Bref, autant de nuances diverses, non seulement qu'il y a d'individus, mais de degrés dans le développement du génie.

L'esprit de système et la fantaisie se donneront libre cours jusque chez les intelligences les plus élevées. Il faut lire sur les variations de Jurieu et sur les points de vue successifs qu'il adopta pour exposer la doctrine de la Réforme, la thèse remarquable de doctorat de M. Alfred Rebelliau [1]. Grotius trouve le repos de son âme dans un changement perpétuel d'opinions. Le hollandais Spinoza, né dans le judaïsme, traversera le calvinisme pour finir dans le panthéisme. Aussi bien, que de fois, quand les divergences portaient sur l'objet même des dogmes, sur la question de la prédestination ou celle de la grâce, l'entremise conciliante de l'Etat n'était-elle pas obligée de suppléer à la bonne entente des colloques !

III

S. Hilaire disait aux Ariens : « Vous ne faites que bâtir et démolir. Il y a maintenant chez vous une aussi grande variété dans la doctrine que dans les modes. Chaque année, chaque mois, en voit éclore une nouvelle. » On doit appliquer les mêmes reproches aux hérétiques du XVIe siècle. Théodore de Bèze ne craindra pas d'écrire en parlant de ses coreligionnaires : « Ils se laissent emporter à tout vent de doctrine, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; si on peut connaître aujourd'hui leur sentiment en matière de religion, on ne peut jamais être assuré de ceux qu'ils auront demain. » C'était le résultat de l'individualisme. Avec le jugement privé, Muncer découvre dans l'Eglise que la propriété est une usurpation impie, et Jean de Leyde que les lois sont chose opposée à la liberté.

Mélanchthon, égaré, mais confus des errements dont souffrait la Réforme, se rappelait l'image de son vieux père, l'armurier si chrétien, et cette suprême prière de sa mère qui couchée sur son lit de mort, avait joint les mains pour lui dire : « Mon fils, c'est la dernière fois que tu vois ta mère. Je vais quitter ce monde ; tu mourras aussi et tu viendras rendre compte au Souverain Juge de tes actions. Tu sais que j'étais catholique et que tu m'as fait abandonner la religion de mes aïeux. Eh bien ! je t'en conjure par le Dieu vivant : déclare à ta mère, sans rien lui cacher, dans quelle foi il me faut mourir? » A quoi Mélanchthon aurait répondu : « Ma mère, la nouvelle doctrine est plus commode, l'autre est plus sûre. »

L'histoire de l'erreur sera toujours l'histoire des variations, et, après trois siècles, le protestantisme nous offre encore le même spectacle, le même trouble. Pour se faire une idée de la dissection de la doctrine huguenote à l'heure actuelle, il n'est pas d'image plus saisissante que le cadavre peint par Rembrandt à la Haye. D'innombrables sectes, et les plus opposées, fourmillent dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, dans certains cantons suisses et aux Etats-Unis. Les protestants d'Ecosse n'ont pas la même foi que ceux d'Angleterre ou de Prusse, et ceux-ci diffèrent profondément des protestants de Genève ou de New-York. On va jusqu'à enseigner, la Bible à la main, le pour et le contre, le oui et le non, avec une confiance imperturbable.

Bien plus, aujourd'hui les dogmes luthériens et calvinistes sont traités par la majorité protestante de « choses vaines. » Le Dr Paulus, professeur à Heidelberg, nie publiquement la divinité de Jésus-Christ. Nombre d'allocutions pastorales seraient dignes d'être prononcées dans une synagogue ou dans une mosquée. Il y a dix ans, on élevait sur la place de Wittenberg une belle statue à Luther, mais pas un ouvrier ne croyait à ce que le réformateur saxon enseigna. Les murs de la Wartbourg ont beau porter gravé ce distique :

Gottes Wort, Lutheri Lehr,
Vergehet nun noch nimmer mehr,

« La parole de Dieu et la doctrine de Luther ne s'évanouiront jamais, » tout dans le protestantisme contemporain se disperse comme les feuilles détachées par le vent d'automne. Depuis la base jusqu'au faîte, depuis le temple rural jusqu'aux facultés de théologie, non seulement le monde des lettres, non seulement les travailleurs des villes, mais des fractions considérables de paysans ne croient plus à rien.

* * *

Avec le protestantisme, vous le voyez, il reste pour tout quelques vestiges de religion. « A peu près, dit Mgr Baunard, ce qui restait dans le sépulcre du Christ ressuscité : des bandelettes, un suaire. Et l'âme chrétienne s'en va disant comme Madeleine éplorée : Ils ont enlevé mon Maître, et je ne sais ce qu'ils en ont fait [1]. »

Dans la profession de foi présentée par Zwingle à François Ier, le chef de la Réforme helvétique plaçait au ciel, à côté de Jésus-Christ et des Apôtres, Socrate, Antigone, les Caton, les Scipion, et même Hercule et Thésée. Actuellement, sous l'influence du régime dissolvant qui en forme l'essence, le protestantisme a cessé d'exister ; il n'a plus aucun dogme propre, aucun caractère positif, aucune économie, rien, en un mot, de ce qui est nécessaire pour constituer un être vivant.

[1] Rebelliau, *Bossuet historien du Protestantisme*, Paris, Hachette, 1892.

[1] Mgr Baunard, *Le Vieillard*, p. 145 ; Paris, de Gigord, 1913.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 julii 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 12 juillet 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Madeleine. — Déchéance, relèvement et sainteté, 337.

Pour la fête de sainte Marthe. — L'hospitalité chrétienne, 342.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXVIII. 10e Dim. après la Pentecôte, 345.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — IX. Bossuet et Turenne, 347. — X. Le martyre de l'Irlande, 349. — XI. Le chancelier Thomas More, 350.

Allocutions de mariage. — V, 352.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE

DÉCHÉANCE, RELÈVEMENT ET SAINTETÉ

Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus.

En vérité je vous le dis : partout où cet Evangile sera prêché dans l'univers, ce que cette femme vient d'accomplir sera raconté à sa louange.

(Marc, XIV, 9).

Mes frères,

Cette aimable ville [1], par une dévotion qui ne s'est jamais démentie, par le vocable qu'elle a choisi pour sa grandiose église, par la splendeur de cette fête annuelle, réalise pour sa part depuis des siècles cette prophétie de gloire que Jésus-Christ fit un jour en montrant Marie-Madeleine aux convives d'un festin fameux. De fait, comme le Maître l'a annoncé, Marie-Madeleine est connue par tout l'univers ; elle est célèbre partout, partout elle est populaire ; mais, je le dirai à votre honneur, m. f., nulle part plus populaire qu'ici. Montargis l'a toujours aimée et vénérée, Montargis l'aime et la vénère encore, peut-être parce que cette vieille cité à l'âme ardente et combative, sent qu'il existe entre elle et sa Sainte quelque affinité secrète. Tout ici parle d'elle, jusqu'à cette musique effrénée que j'entendais hier soir retentir sous les beaux arbres de votre Pâtis ; jusqu'aux rugissements des lions, surpris ce matin, alors qu'ils avaient rêvé sans doute de se réveiller dans la jungle ou dans les solitudes du désert, de se retrouver dans la cage de fer d'une ménagerie [2]. Tout est à la joie, parce que c'est sa fête, et vous voulez que sa louange — la louange prédite — éclate partout, mais surtout dans ce temple, son temple ! Eh bien ! me voici, et je veux louer pour vous et avec vous la femme admirable et sublime en qui vous honorez votre Patronne !

[1] Montargis.

[2] Pendant quinze jours, une foire, la foire de la Madeleine, sévit brusquement sur la grande place du Pâtis. Toutes les attractions connues s'y rencontrent, jusqu'à une ménagerie dont les fauves font trembler, jour et nuit, toute la ville de leurs sourds grondements.

Humaine, trop humaine ! Pécheresse publique !... Jésus l'aima d'un amour qui serait incompréhensible, si nous ne connaissions son infinie miséricorde et si nous ne voyions, dans cette fille perdue que sa pure tendresse arrache au plus profond déshonneur et élève ensuite aux plus hauts sommets de la vertu, l'image vivante et poignante de l'humanité elle-même. Ce qui l'attira vers l'humanité, ce qui le décida à s'incarner, à venir à son secours, à souffrir, à mourir pour elle, ce fut son avilissement désespéré ; et de même, ce qui l'attira vers Madeleine, ce furent ses fautes. Dans un cas comme dans l'autre, émus jusqu'au fond du cœur, si nous savons comprendre, nous constatons que s'affirme ici, avec un éclat splendide, ce que S. Paul appelle « la grande pitié et la grande douceur du Sauveur, notre Dieu ! » (Tit., III, 4).

Telle Marie-Madeleine m'apparaît dès le début de ce discours, m. f., telle elle va vous apparaître dans la suite. Après de longs jours d'erreurs elle secoue tout à coup, conquise par un regard à l'amour éternel, la lourde chaîne de ses vices, et elle la brise ; et une fois frappée de ce coup de foudre, elle s'élève par le repentir, sur les ruines de la nature vaincue, à cette grandeur douloureuse et achevée qui n'attend plus que la mort pour se transformer en indicible gloire.

Nous suivrons pas à pas cette prenante histoire. Je vous dirai comment Marie-Madeleine s'égara dans sa jeunesse, comment elle se convertit, comment tout se consomma pour elle dans la plus héroïque pénitence. Je vous dirai sa déchéance, son relèvement et sa sainteté, et, dans le développement de ces trois mots, toute cette vie enfin qui, profanée par l'amour, se purifie et se transforme dans l'amour !

Tout cela est divinement beau, m. f., et voilà un sujet palpitant s'il en fût, sujet d'un intérêt et d'une actualité impérissables, car il touche, et vous le sentez, à ce qu'il y a de plus intime et de plus émouvant dans la vie des âmes.

Que Dieu me soit en aide ; que tout à la fois il mette une garde à mes lèvres et leur donne l'accent profond qui éveille tous les échos de la conscience ; et puissiez-vous, m. f., tous, mais vous surtout, âmes blessées, âmes malades, âmes perdues, s'il en est dans cette assemblée, tout briser enfin des liens qui vous attachent au mal, et, à votre tour, vous donner à Dieu tout entières et pour jamais !

I

Jamais enfant, m. f., ne naquit sous de meilleurs auspices. Dieu, en effet, plaça le berceau de Marie-Madeleine au sein de son peuple choisi, dans une famille riche, honorée, vertueuse, et dans laquelle vivait, avec la fidélité aux lois mosaïques, la sainte espérance du Messie attendu. Si de bonne heure il lui enleva son père et sa mère, il laissa du moins près d'elle, avec Marthe et Lazare, un frère et une sœur dignes de les remplacer. Fleur charmante, elle grandit dans ce milieu béni, comme ce lys de la vallée, qui est dans nos Ecritures le

chaste emblème de la beauté sans tache. Souvenez-vous, Mesdames, souvenez-vous, Messieurs, de votre matin si ingénu et si joyeux ! O jours sacrés de l'enfance, aurore trop rapide, mais toujours si pure, où la pensée ne connaît encore ni doute ni troubles, où la chair dort encore son frais sommeil, où le cœur qui s'ignore n'a que des battements réguliers, où la vie en plein élan ne soupçonne même pas la possibilité des chutes ! C'est par cet enchantement que commencent toutes les existences, les plus coupables elles-mêmes ; c'est par cette innocence que commença celle de Madeleine.

Mais un jour la fleur se trouva pleinement épanouie, l'enfant se réveilla jeune fille.

Intelligente mais légère et vaniteuse, passionnée, elle regarda le monde, et elle l'aima. Le monde à son tour l'eut à peine vue, qu'il s'éprit de sa grâce et de sa jeunesse vivante. Il fit briller devant ses yeux encore naïfs le mirage de ses folies qu'il appelle des plaisirs et des succès, de ces vulgaires ivresses qu'il appelle le bonheur ! Elle se donna à lui, l'imprudente ! Il ne la lâchera pas qu'il n'ait fait d'elle ce qu'il fait de toutes ou de presque toutes, je veux dire une esclave avilie, sept fois flétrie dans son corps et dans son âme...

Connut-elle, à cette époque, ces sourdes inquiétudes d'une conscience neuve, alarmée par les premières apparitions du mal ? Connut-elle ces luttes dans lesquelles combattent si tragiquement l'impérieux attrait du plaisir et l'irréductible sentiment du devoir ? C'est possible ; c'est probable. Mais si elle hésita sur le seuil, ce ne fut pas longtemps. Bientôt nous la trouvons dans le tourbillon des fêtes, haletante, éperdue, enivrée. Les sept démons dont parle S. Luc se sont installés dans son cœur.

Alors, elle peut savourer à son aise les plaisirs qu'elle aime. — « Roulez et battez, tympanons et tambourins ! Vibrez, cithares, lyres à dix cordes et psaltérions ! Enlacez-vous, jeunesse, et sautez aux rythmes de la danse ! Accourez tous : je suis Marie de Magdala, et je vous appelle ! » — « Reviens à nous, Marie ! » supplient Marthe et Lazare... Est-ce qu'elle les entend ? La fièvre de son sang la brûle et l'emporte ! Jouir ! Jouir !

O folle, ô pauvre enfant !... Elle croit à la joie éternelle, mais son cœur qui s'ouvre aux passions s'ouvre en même temps à la douleur. (Peut-être fut-ce pour plus d'un et plus d'une de vous la même histoire, m. f.). Elle connaît, l'infortunée, l'indicible et mortel tourment des liaisons criminelles, les langueurs énervantes, les appels désespérés, les jalousies, les angoisses soudaines qui arrêtent les battements du cœur, les chutes irréparables et les longs remords ; en un mot, cet enfer terrestre des âmes mondaines, et toutes ces intimes souffrances, punition du vice qui n'a pas perdu conscience de son opprobre. Ah ! elle souffre ; mais, habitude ou vanité, elle ne veut pas briser ce qu'elle appelle sa vie !

Il y en a qui voyant, quoiqu'un peu tard, que le monde ne donne rien de ce qu'il promet, et que c'est être dupe que de chercher le bonheur dans les plaisirs, s'arrêtent tout à coup au milieu de la voie de perdition, et prenant un autre chemin, vont demander à la vertu cette paix du cœur et des sens qui, seule ici-bas, renferme un commencement de vraie félicité. Mais il y en a d'autres qui, plus passionnés ou plus faibles, ne peuvent pas se retenir ainsi à mi-côte de l'abîme. Ceux-là vont jusqu'au fond, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ne peuvent plus descendre.

Telle fut Madeleine.

Le cœur gonflé d'orgueil, la chair avide de sensations, toujours en quête d'émotions, et suivant cette pente fatale sur laquelle le pécheur roule de chute en chute, elle en vint à ce dernier degré de l'abjection où l'on dirait la conscience morte ; où, ayant perdu la notion du bien et du mal et jusqu'au respect de soi-même, on se pare de sa honte comme d'un manteau d'honneur ; où l'on se fait gloire de braver l'opinion ; où l'on porte haut devant tous un front chargé d'ignominie ; où l'on devient la fable de toute une ville. — « Regardez donc, disait-on, c'est la pécherese qui passe ! »

Voilà, m. f., à quelles extrémités le vice a conduit cette enfant que nous voyions tout à l'heure pure comme une fleur et radieuse comme un ange. Voilà ce que deviennent les lys eux-mêmes sous l'haleine empestée du libertinage ; voilà ce que fait le péché des anges ! Voilà dans quel abîme s'est jetée Madeleine : vous précédant, âmes voluptueuses de ce siècle et de tous les siècles, sur les sentiers battus et rebattus du péché et de la douleur !

Ici je m'inquiète. Peut-on se relever quand on est tombé si bas ? Peut-on remonter à l'honneur, quand on a perdu jusqu'à l'intelligence même de ce beau nom ? Y a-t-il encore une rencontre possible entre le Dieu de toute pureté et cette créature souillée que la vertu humaine accable de ses plus hautains mépris ?

Eh bien ! oui, mes frères. Il est, dans les montagnes, des abîmes si profonds que ceux qui y tombent sont condamnés à n'en jamais sortir : ils y meurent, ils s'y décomposent lentement, dans la froide nuit sans soleil. Mais grâce à la bénignité du Christ, ces abîmes n'existent pas dans le monde moral : il n'en est pas de si profond que son bras tout-puissant ne nous en retire. Il semble même qu'un mystérieux attrait pousse notre Dieu vers les faiblesses les plus incurables et les abjections les plus désespérées. Cet attrait s'appelle la miséricorde, et c'est elle qui intervient en dernier ressort pour tout sauver quand tout est perdu... O Dieu, c'est votre heure ! Il faut à cette humanité dont Madeleine est le symbole, que le monde attire, que la chair accable, que les sept démons tourmentent, il faut, Seigneur, un grand, un étonnant exemple de relèvement ; il faut qu'elle sente qu'elle peut encore lever les yeux vers le ciel, vous prier et être entendue, vous aimer et toucher votre cœur ! Accomplissez cette œuvre, ô Seigneur Jésus !... Quand vous aurez converti et réhabilité une Madeleine, il n'y aura plus sur la terre une seule âme qui n'ait encore et toujours des raisons d'espérer...

II

Entraînement insensible, résistance molle aux désirs du cœur, abandon de soi-même, remords, telle est la marche ordinaire de la passion.

Le remords était dans l'âme de Madeleine : il est impossible que cette âme profonde, au milieu des déportements que j'ai essayé de dépeindre, ne sentît pas le vide de ses joies, le néant de sa vie, et surtout l'ignominieux abaissement où elle gisait.

C'était un pas vers la conversion, mais ce n'était pas encore la conversion elle-même. Le remords, de sa nature, est insuffisant et stérile. Pour qu'il lave une âme et lui rende la sainteté perdue, il faut qu'un élément meilleur et plus beau s'y ajoute et le féconde : l'amour, ou pour parler la langue chrétienne, la charité !

Vienne donc l'amour, ce soleil qui fait tout germer et refleurir, et la pécheresse va sortir de son abjection, belle de cette seconde innocence dont la première innocence elle-même égale à peine le charme mystérieux.

L'amour vint, m. f., et il vint des deux côtés à la fois : du cœur de Madeleine et du Cœur du divin Maître.

Un peintre illustre a représenté la pécheresse au moment où elle voit Jésus-Christ pour la première fois. Le Maître passe, entouré de ses disciples, dans cette grande majesté qui, sans cacher l'homme, annonçait le Dieu. Elle, surprise en plein désordre, le regarde, et, pour la première fois depuis longtemps, sent renaître en elle le sentiment de la pudeur. Elle est étonnée, elle est ravie déjà par cette chaste beauté qu'elle ne connaissait pas, et tel est son trouble que, pour ne pas tomber foudroyée par cette vision, elle est forcée de s'appuyer au mur...

Belle idée, car le premier mouvement du pécheur, quand le Christ lui apparaît pour la première fois, c'est d'être ravi et de trembler.

J'imagine qu'après cette première rencontre l'infortunée dut rentrer en elle-même, qu'elle sentit plus profondément sa souillure, et tout ensemble l'incurable vanité des plaisirs frivoles auxquels elle avait stupidement livré sa vie. Elle déplora sa jeunesse flétrie, sa dignité perdue. Mais elle sentit en même temps que son cœur qui l'avait égarée pouvait la sauver aussi, et laissant là tout ce qu'elle croyait ne pouvoir quitter, tout ce qui la charmait et désolait son âme : luxe, festins, riches vêtements, compagnies divertissantes ou brutales ivresses, — ayant deviné que Jésus-Christ est le Dieu qui pardonne, elle s'élança sur ses pas, résolue à s'humilier devant lui si bas qu'il fût forcé de la regarder et de la prendre en pitié !

D'un premier bond, Madeleine s'était élevée au sommet de la charité. Désormais, rien ne l'arrêtera. Elle n'aura plus qu'une seule pensée : Jésus-Christ ; qu'un seul bonheur : le suivre, l'entendre, l'admirer, l'adorer, vivre de Lui !

Et Jésus, m. f., que va-t-il faire ? Va-t-il repousser du pied cette souillure, rebut du monde et de la vie ? Que vous le connaissez peu ! Il sait qu'elle vient à lui ; il l'attend, son grand Cœur largement ouvert pour recevoir le cœur d'une malheureuse qui veut vraiment refaire sa vie, celle-là, et qui se reprend au monde pour se donner à Dieu.

Un jour, pendant qu'il est à la table de Simon le Pharisien, au village de Béthanie, soudain la porte s'ouvre, une femme se précipite tout échevelée aux pieds du Maître, et, les arrosant à la fois du parfum qu'elle a, sous son manteau, apporté dans un vase d'albâtre, et de ses larmes qu'elle répand à flots, elle les baise avec respect et les essuie hardiment avec les longues tresses de ses cheveux. Le Pharisien murmure ; il ne comprend rien à ce geste, et soupçonne presque une complicité. Mais Jésus lui ferme la bouche : « Beaucoup de péchés, dit-il, lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ! » Puis se tournant vers la femme : « Vos péchés vous sont remis, allez en paix ! » (Luc, VII, 47-50).

Quelle scène, m. f. ! et le voyez-vous, le miracle de la tendresse divine ? Le cœur de la créature coupable et le Cœur du Créateur miséricordieux se sont rencontrés, et le pardon est né de leur rencontre. Qu'a-t-il fallu pour cela ? Madeleine a pleuré. Elle n'a rien dit, pas un mot : elle a pleuré. Larmes amères et douces, larmes pleines et fécondes, larmes à torrent qui baignent les pieds divins et qui la lavent elle-même, larmes d'un orage où la passion n'est plus pour rien, larmes dont la source est un cœur brisé, larmes courageuses, larmes de regret et d'amour, larmes saintes ! Madeleine a pleuré, et le Christ a tressailli, et le mot qui sauve est tombé de ses lèvres : « Vos péchés vous sont pardonnés ! »

Ah ! Merci pour elle et pour nous, Dieu de miséricorde ! Merci pour l'humanité tombée, trop faible pour se relever toute seule ! Tu tends la main à notre misère ; tu remets notre âme, si je puis m'exprimer ainsi, sur ses pieds ; elle était morte : d'un regard et d'un mot tu la fais revivre, merci ! Et toi, salut, ô Repentie, ô Régénérée ! Pécheresse désormais sans tache, je ne veux plus me souvenir des fautes que tu commettais naguère encore. Le feu du ciel, l'amour, est tombé sur toi, et du même coup a purifié ton âme et ta chair.

Désormais, m. f., une intimité sacrée s'établit entre le Fils de Dieu et Marie-Madeleine. Il lui permet de s'unir aux saintes femmes qui l'assistent, de le suivre et le servir avec elles dans ses courses apostoliques. Il aime à se reposer dans sa compagnie, près de Marthe et de Lazare, dans ce Béthanie dont le nom évoque tous les charmes de la vie contemplative et mystique. A son appel, il accourt devant le tombeau de son frère, mort depuis quatre jours, et frémissant d'un long frisson et pleurant des pleurs divins, arrache le mort à la tombe et le rend aux siens, vivant ! Enfin, à la veille de mourir lui-même, une dernière fois, dans la maison de Simon le Lépreux, il lui permet de l'approcher, et d'oindre pour la mort ce front auguste qui sera bientôt couronné d'épines !

Et comme Madeleine répond à cette sainte dilection !

C'est dans le malheur, m. f., que la fidélité s'affirme. C'est de même en ces jours tragiques de la

Passion du Sauveur, que Marie-Madeleine montra la sincérité de sa conversion et l'héroïque générosité de son amour. Plus courageuse que la plupart des apôtres, elle se trouva, elle, sur le chemin du Calvaire. Elle fit plus : elle en gravit la pente ensanglantée et voulut suivre jusqu'au bout le grand Martyr ! Pendant qu'on le cloue sur la croix, elle est là ; pendant qu'on élève dans l'air le Fils de Dieu suspendu sur ses plaies, elle est là ; quand le divin Moribond jette à la nuit ce cri suprême qui émeut tous les mondes, elle est là ; elle est là, sous l'arbre, la pécheresse sublime, baignée par le sang rédempteur qui, goutte à goutte, tombe sur elle !

Et quand tout est fini, elle reste encore là, jusqu'à ce qu'on descende du gibet le corps méconnaissable de Celui qui n'est plus, et c'est elle qui l'enveloppe dans le suaire après l'avoir embaumé dans les aromates ! A grand'peine peut-on l'arracher de ces lieux funèbres où son cœur semble l'enchaîner. Elle en rêve, et sa témérité ne connaît pas d'obstacles ! Elle rôde autour du sépulcre, sans crainte des soldats qui le gardent. Elle ne s'en va que pour revenir. Le soleil du troisième jour n'est pas encore levé qu'elle est déjà debout, et qu'elle se hâte sur le chemin... Hâte-toi, Madeleine ; le Dieu a soulevé la lourde pierre, et le mort immortel revit !... Elle arrive, éperdue, elle erre autour du tombeau vide, redemandant son Seigneur aux anges vêtus de blanc, et remplissant la solitude de ses cris. Sublime femme ! elle voit un homme dans le jardin, elle court à lui, et sans penser à la sainte folie de ses paroles : « Oh ! s'écrie-t-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai ! » Et elle allait cherchant. Tout à coup une voix l'appelle : « Marie ! » Au son de cette voix adorée, elle se retourne, tend les bras et tombe à genoux avec ce cri : « Mon Maître ! »

Encore quelques jours et elle le verra, dans un triomphe plus magnifique encore, disparaître de nouveau pour ne le revoir que dans l'éternité. Mais c'est fini ; elle l'a dit : Jésus est son Maître, et après la séparation, c'est encore pour lui que, dans les longues douleurs de l'interminable attente, elle vivra, elle souffrira, elle s'élèvera toujours plus haut, vers la sainteté parfaite.

III

L'âme qui a connu Jésus-Christ, m. f., qui, après avoir dit adieu au péché, l'a contemplé dans les ravissements du cœur et s'est donnée à lui sans retour, cette âme, on peut la dire déjà sainte. La sainteté, au fond, n'est que le complet attachement à Dieu dans le complet détachement de soi ; autrement dit, l'amour absolu. Toutefois, il faut qu'intervienne un autre élément : l'immolation ou l'expiation volontaire, d'où l'âme tire sa grandeur héroïque et ce quelque chose d'achevé que le sacrifice ajoute au sentiment et à la vertu. Dans la dernière partie de sa vie, Marie-Madeleine va donc être une Pénitente.

Elle s'est abandonnée aux unions illégitimes : il faut qu'elle les expie par les souffrances de la séparation.

Elle voulut être aimée du monde : il faut qu'elle expie cette passion orgueilleuse, en étant haïe et rejetée du monde, donc une persécutée.

Elle voulut jouir dans sa chair : il faut qu'elle expie sa sensualité dans des austérités compensatrices.

Rien d'impur n'entre dans le ciel : avant de l'appeler à Lui, Jésus, son Dieu, va lui donner tous ces moyens de se purifier.

Elle souffre d'abord de la séparation d'avec Lui.

Je vous l'ai dit : Jésus est remonté près de son Père, Jésus n'est plus ici-bas, Jésus a disparu. Ce n'est pas la mort, c'est la gloire ; mais c'est tout de même l'absence. « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien ! » Ce mot célèbre, Madeleine aurait pu le dire. Qu'était cette terre pour elle maintenant ? L'exil douloureux : la vallée des larmes. Avoir connu le Christ, avoir vu le rayonnement de la Divinité — et tout le ciel — dans ses yeux et sur son front, l'avoir suivi, l'avoir aimé, avoir été aimée de Lui, et puis, tout à coup, le perdre sans savoir quand finira la séparation : je ne crois pas, m. f., qu'on puisse imaginer un plus cruel martyre pour une âme mystique et passionnée comme la sienne. Cette seule souffrance eût suffi, semble-t-il, à expier les fautes inoubliées de son ancienne vie.

Mais ce n'est pas assez ; il faut qu'elle expie aussi son amour du monde : il faut qu'elle soit persécutée.

Peu après l'Ascension, la persécution éclate contre les disciples du Christ. Premier martyr de la foi, le diacre Etienne expire, écrasé sous les pierres et baigné dans son sang. L'apôtre Jacques est précipité du pinacle du Temple. Le persécuteur est féroce : quand il ne tue pas, il emprisonne ; quand il n'emprisonne pas, il exile. Bientôt les Juifs déicides ont découvert la sainte amante du Fils de Dieu. Ils la jettent avec Marthe et Lazare sur une mauvaise barque sans voiles ni gouvernail, qu'ils livrent aux caprices redoutables des vents et des flots. Du moins, ils ne verront plus cet homme sorti de la tombe, revenant tragique, dont la vie prêche le Christ ! Ils ne verront plus ces deux femmes illustres, dont la renommée perpétue sa grande mémoire ! Leur présence en Judée est une prédication trop éloquente : qu'ils partent, et puisse la mer les engloutir !...

Voilà donc les amis de Jésus perdus sur les plaines de cette Méditerranée qui est bien la plus belle des mers, mais aussi la plus perfide et la plus terrible dans ses colères. Que vont-ils devenir ?... Ne craignez rien. Le Christ glorifié veille sur ses amis. Il appelle la brise, et la brise répondant à son appel, pousse les bannis sur les rives de la Provence, jusqu'à cet antique port de Massilie, notre Marseille moderne.

Certes, m. f., je sais que nous ne sommes plus ici sur le terrain solide de l'Evangile, et qu'en vous racontant cette histoire, je ne suis que l'interprète de notre Midi, de ce Midi où l'esprit prend souvent pour la vérité l'illusion d'un beau songe. Mais si cette histoire est une légende, la légende est trop

belle et, d'ailleurs, elle est soutenue par des arguments trop sérieux pour que nous l'abandonnions de gaieté de cœur [1] !

Donc, Madeleine aborde à Marseille, Madeleine se donne à cette Gaule qui deviendra la France, Madeleine sera Française. Mais, hélas ! elle ne vient sur notre sol que pour y souffrir : elle ne nous demande que l'hospitalité d'une caverne et d'un tombeau.

Elle vient chez nous expier dans sa chair les péchés de sa chair... Après une telle vie et de tels brisements, ce qu'il fallait à une telle âme, c'était la solitude. Là, du moins, elle pourrait pleurer, prier, aimer à l'aise. Elle s'arrêta quelque temps aux Aiglades, mais cette retraite ne lui sembla pas encore assez profonde. Elle prit le sentier des montagnes, et sans doute pour être plus près de ce Jésus qu'elle avait vu disparaître dans le ciel, elle monta jusqu'à cette fameuse grotte de la Sainte-Baume, où, encore aujourd'hui, les pieux pèlerins vont respirer le souffle de sa grande âme. C'était la solitude complète, grandiose et désolée, haute comme son amour et triste comme sa vie. Elle y resta trente ans, pendant lesquels elle attendit, tendant son âme, ouvrant son cœur et ses bras au Bien-Aimé ! Trente ans pendant lesquels dans les macérations, les jeûnes et les veilles, ce corps jadis si radieux qui avait fait le ravissement des mondains de la Judée, s'était amaigri et usé au point de n'être plus que le vase transparent et la prison légère d'un esprit sublime !

Alors l'expiation fut consommée.

Jésus, cependant, la laissa attendre et languir quelque temps encore. Mais parfois, pour la consoler, il lui envoyait ses anges, et ses anges la prenaient sur leurs ailes et, sept fois le jour, l'élevaient au-dessus de la montagne.

Enfin l'heure sonna où la pécheresse pénitente fut assez pure pour symboliser l'humanité rachetée, où Madeleine fut jugée digne par l'inflexible justice de Dieu de monter au ciel à son tour et de revoir Jésus-Christ. Les mêmes anges l'emportèrent à Aix, dans l'oratoire de S. Maximin. Là, elle reçut le viatique, et, dans le baiser sacré de l'Eucharistie, elle rendit le dernier soupir et s'envola vers le séjour bienheureux qui, pour elle, était moins celui de la gloire que celui de l'amour !

* * *

J'ai fini, mes frères, cette palpitante histoire de votre illustre Patronne. Nous avons été témoins des débordements de sa jeunesse, nous avons salué sa conversion, et, autant que possible, glorifié sa sainteté. Que nous reste-t-il à faire ?

Laissez-moi vous le dire librement : il nous reste à profiter des grandes et toujours opportunes leçons qu'une telle vie renferme.

Vous, jeunes gens et jeunes filles, le monde vous appelle ou il vous appellera demain : voyez, par un déplorable exemple, où peut vous conduire une première faiblesse, et à quel aboutissement de douleur et de honte mène infailliblement une vie mal engagée.

Et maintenant, je me tourne vers toi, Cité de Madeleine, ville souriante, ville charmante, si voluptueusement assise entre ton château sur la colline et la sombre forêt, si doucement baignée par tes canaux endormis et ta belle rivière, si bien voilée et cachée dans ta riche verdure. O Cité, qui es-tu ? Es-tu la Pécheresse ? Es-tu la Sainte ?

Certes, il y a sûrement ici des âmes qui furent toujours fidèles ; mais n'y a-t-il pas aussi quelques malheureuses victimes du monde, quelques âmes passionnées pour le plaisir, quelques cœurs profanés par le mal, torturés par le remords ?... Eh bien ! âmes éprises des vanités terrestres, affranchissez-vous ! Si vous voulez retrouver l'honneur de la vie, la paix de la conscience, un amour sans ombre et sans souillure, attachez-vous à Celui qui seul mérite d'être aimé !

Il est trop tard ?... Non, jamais !... Jésus a accueilli le repentir de Madeleine ; il a fait de cette femme tombée plus bas que les plus coupables d'entre nous, son Amie !... Il vous fera la même grâce. Reprenez-vous ! Conversion ! Pénitence !

Tous, mes frères, comme Madeleine, allez à Jésus-Christ. Prenez dans vos mains le vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux — votre cœur — et portez-le à ses pieds. Il contient vos générosités : répandez-les en aumônes et en œuvres de bienfaisance et de zèle. Il contient vos regrets et vos larmes : versez-les ; c'est le baume qui plaît à Dieu !

Lève-toi tout entière, Cité, lève-toi, et va vers Celui qui guérit et qui relève ! En haut les cœurs, au-dessus des passions humiliantes et torturantes, au-dessus des joies coupables qui ne sauraient engendrer que le dégoût et la douleur ! En haut, dans l'amour divin qui seul béatifie !

Pour nous, mes frères, comme pour Marie-Madeleine, les portes éternelles, un jour, s'ouvriront. Alors, à notre tour, quelles qu'aient été nos erreurs et nos fautes, purifiés et sauvés, nous jouirons des félicités dont jouit votre sainte Patronne, près de ce Maître adoré qui l'a pardonnée et sanctifiée, parce qu'elle a beaucoup aimé ! Ainsi soit-il !

[1] On sait que la venue et le séjour de la sainte famille de Béthanie sur nos rives méditerranéennes ont été regardés, par maints critiques de renom, comme une pure légende. La preuve de leur assertion est-elle établie ? J'avoue que j'en doute. Il est rare qu'une tradition orale soit entièrement fausse, et il arrive souvent que des recherches nouvelles rendent, à cette sorte de témoignages, l'autorité que lui avait enlevée un premier examen. Au surplus, quand on sait quel trafic se faisait au Ier siècle entre l'Asie et les Gaules, et que tous les jours, à cette époque, arrivaient par mer, à Fréjus et à Marseille, des nuées de voyageurs, marchands, soldats, fonctionnaires romains, on ne s'étonne pas le moins du monde que Lazare, Marthe et Marie, fuyant la persécution, aient abordé à nos rivages. Le fait n'est pas consigné dans les documents écrits ? Tant qu'on voudra ; il est fort possible tout de même que le Midi, qui s'obstine à garder sa croyance, ait raison contre la critique.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARTHE

L'HOSPITALITÉ CHRÉTIENNE

Et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum suam.

Et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison.

(Luc, x, 38).

Mes frères,

J'aperçois et je salue avec joie, dans cette assemblée, un certain nombre de fidèles étrangers mêlés aux fidèles de la paroisse. La présence de ces pieux étrangers, vos hôtes, m. f., me rappelle et me donne occasion de vous rappeler à vous-mêmes que la fête patronale est en quelque façon la fête de l'hospitalité chrétienne ; surtout quand la sainte patronne du lieu est une sainte Marthe, celle qui eut la gloire d'exercer envers le Christ lui-même l'hospitalité. — Laissez-moi donc vous parler aujourd'hui de la vertu d'hospitalité. Car 1° oui, *c'est bien là une vertu,* m. f. ; et cette vertu, 2° nous apprendrons de sainte Marthe à *la pratiquer envers qui il se doit et de la façon qu'il se doit.*

I. — *L'hospitalité est une vertu*

Nous savons par l'Evangile que, n'ayant pas à lui une pierre où reposer sa tête, l'Homme-Dieu, dans ses courses « apostoliques, » usait assez fréquemment de l'hospitalité de ses amis. Et lorsque sa mission divine l'amenait dans la région de Jérusalem, c'était à Béthanie, dans la maison de Marthe et de Marie, qu'il logeait de préférence. Cela ne l'empêchait pas d'accepter l'hospitalité de quelque côté qu'elle s'offrît à lui ; il acceptait les invitations des Pharisiens, celle par exemple de Simon le lépreux (Luc, VII, 36) ; il acceptait, dussent ses ennemis s'en scandaliser hypocritement, les invitations des publicains et des pécheurs (Mt., IX, 11). Il faisait mieux qu'accepter les invitations : parfois il les provoquait, il s'invitait lui-même chez celui-ci, chez celui-là : « *Zachæe, festinans descende : quia hodie in domo tua oportet me manere.* Zachée, hâte-toi de descendre, car aujourd'hui il me faut demeurer dans ta maison. » (Luc, XIX, 5). « *Magister dicit : Apud te facio Pascha cum discipulis meis.* Allez dans la ville vers un tel et dites-lui : Le Maître dit que c'est chez toi qu'il fera la Pâque avec ses disciples. » (Mt., XXVI, 18).

Si le Christ, m. f., en usait de la sorte, c'est qu'il savait que l'hospitalité est une grâce pour celui qui la pratique, qu'elle est une vertu. Du reste, il s'en explique clairement dans le cas de Zachée : « *Hodie salus domui huic facta est.* Aujourd'hui la grâce du salut a été faite à cette maison. » (Luc, XIX, 9). Il m'a reçu dans sa maison, et moi je le recevrai dans mon ciel. — Pour bien montrer d'ailleurs que ce n'est pas l'hospitalité envers sa seule et adorable personne qui est une vertu, mais l'hospitalité envers tous, Jésus proclamera un jour très solennellement : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume à vous préparé depuis l'établissement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, *hospes eram,* et vous m'avez ouvert votre porte, *et collegistis me.* » (Mt., XXV, 34-35). Et les justes de répondre : « Seigneur, quand donc ? » Et le Seigneur : « En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous avez fait cela au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Après ces paroles du Christ, qui s'étonnera d'entendre les Apôtres à leur tour insister sur la pratique de l'hospitalité ? « *Hospitalitatem sectantes :* soyez des zélés de l'hospitalité, » dira S. Paul aux Romains (XII, 13). — « Et n'oubliez pas l'hospitalité : *et hospitalitatem nolite oblivisci,* » répètera-t-il aux Hébreux (XIII, 2). — Et si son disciple Timothée, à Ephèse, ou son disciple Tite, en Crète, nomment des évêques, S. Paul exigera de ceux-ci, entre autres qualités, ou mieux entre autres vertus, qu'ils soient hospitaliers : « *Oportet ergo episcopum... esse... hospitalem.* (I Tim., III, 2). *Oportet enim episcopum sine crimine esse..., sed hospitalem.* » (Tit., I, 7-8). Pareillement, les disciples-vicaires de Paul dans les églises fondées par lui n'admettront au rang des veuves diaconesses, que la chrétienne connue pour ses bonnes œuvres, à savoir, connue pour exercer l'hospitalité, pour laver les pieds des fidèles en voyage : *in operibus bonis testimonium habens : si... hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit.* (I Tim., V, 10). — S. Pierre lui aussi tient à ce que ses chrétiens soient hospitaliers les uns pour les autres, et cela de tout cœur, sans rechigner ni murmurer : *hospitales invicem sine murmuratione.* (I Pet., IV, 9). — Et de même S. Jean, dans sa 3e Epître, loue son très cher Gaïus de sa large hospitalité envers les frères étrangers : *Fideliter facis quidquid operaris in fratres et hoc in peregrinos ;* et il s'indigne contre un certain Diotréphès qui, se posant en chef de la communauté chrétienne dont faisait partie Gaïus, ni ne recevait lui-même les chrétiens étrangers, ni ne voulait permettre à personne de la communauté de les recevoir : *neque ipse suscipit fratres, et eos qui suscipiunt prohibet* (5 et 10).

Tout cela nous montre, m. f., qu'aux yeux des Apôtres comme aux yeux du divin Maître, l'hospitalité est une vertu, une grande vertu, d'une importance notable dans la vie chrétienne. On se tromperait d'ailleurs à ne comprendre ceci que de l'hospitalité à exercer envers les étrangers. Saint Pierre, dans le passage que je vous ai cité de sa 1re Epître, parle de l'hospitalité à exercer envers tous ; car il en a, dans ce passage et ce qui le précède, à la mutuelle charité à pratiquer continuellement, habituellement si l'on aime mieux, entre membres d'une même communauté : *mutuam in vobismetipsis caritatem continuam habentes.* (I Pet., IV, 8). — Semblablement, les invitations faites à Notre-Seigneur réunissent à une même table avec lui quantité de personnes de l'endroit même. Quand, par exemple, le publicain Lévi, en voie de devenir S. Matthieu, offre à Jésus un grand

repas dans sa maison (Luc, v, 29), il y a, à table avec eux, toute une multitude de publicains et d'autres gens de l'endroit. Et Notre-Seigneur approuve implicitement par sa présence ce grand festin de l'hospitalité. Il l'approuve même explicitement et formellement, car il prend sa défense contre les récriminations des Pharisiens, lesquels murmuraient de ce que le Maître mangeait et buvait avec les publicains et les gens de rien : « Ceux qui sont bien portants, leur répond Jésus, n'ont pas besoin du médecin, mais bien ceux qui sont malades. » (Luc, v, 31). Et il continuera d'assister aux repas que les publicains et les pécheurs s'offriront l'un à l'autre en y invitant le divin Médecin ; au risque de faire dire de lui par les Pharisiens et les Scribes : « Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux » (Luc, xv, 2), ou : « Le voilà, le glouton et l'ami du vin, des publicains et des pécheurs ! *Ecce homo devorator et bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum.* » (Luc, vii, 34).

C'est que, m. f., nous venons de l'entendre quelque peu déjà de la bouche du Maître, ces festins de l'hospitalité sont de nature à produire de grands biens, s'accompagnent de grandes grâces, bien entendu quand ils sont compris de la bonne façon, de la façon que nous dirons dans un instant. Ils sont, oui, pour le divin Médecin, l'occasion de maintes guérisons. Ou encore, pour reprendre le langage du grand Apôtre, par eux, par cet exercice de l'hospitalité, quelques-uns, je dirai même *beaucoup,* ont reçu chez eux des anges, sans le savoir : *Et hospitalitatem nolite oblivisci ; per hanc enim latuerunt quidam, angelis hospitio receptis.* » (Hébr., xiii, 2). Sans doute, dans certains festins qui n'ont plus rien de chrétien, où nulle règle n'est observée, nulle limite respectée, ce sont les anges mauvais, les anges de la colère, du crime, qui s'introduisent dans la salle. Mais par contre, combien de fois l'ange de la paix n'a-t-il pas fait sentir sa douce et bénie influence ! Dans ce que l'on a appelé et ce que, vous le savez, on peut bien appeler la chaleur communicative du banquet, mais du banquet chrétiennement ordonné, que de réconciliations se sont opérées ! Je parle surtout ici de ces agapes que l'on s'offrait communément autrefois entre membres de la même famille, et auxquelles présidait vraiment l'esprit de famille, qui est un esprit essentiellement chrétien, né de la religion et de la charité, et qui disparaît, hélas ! là d'où s'en va la religion avec la charité. Que de cœurs désunis se sont, à la faveur de ces réunions de famille, rapprochés, parce que mieux compris ! Que de glaces se sont fondues ! Que de haines se sont laissées désarmer !

Et qui dira aussi ce que cette forme de l'hospitalité a remis en bon chemin d'esprits égarés, a mis de réconfort dans d'aucunes âmes près de sombrer dans l'ennui, le découragement, le désespoir même ! Ce n'est nul autre que l'Esprit-Saint lui-même qui a dit : « Donnez la liqueur fermentée aux affligés, versez le vin à ceux dont le cœur est dans l'amertume » (Prov., xxxi, 6) ; après avoir dit ailleurs : « *Væ soli !* Malheur à l'homme seul ! » (Eccle., iv, 10).

Ces repas que l'on peut s'offrir les uns aux autres, en de certaines occasions, répondent donc bien, au témoignage même de l'Esprit divin, tout à la fois de vérité et de sainteté, ils répondent, dis-je, à une vraie nécessité de la nature humaine. Notre-Seigneur les acceptait et nous pouvons les accepter ; et il n'y a que des esprits mal faits et plus ou moins pharisaïques pour les condamner et s'en scandaliser. Et vous me permettrez bien, m. f., de vous demander, à ce propos, de n'être pas de ces pharisiens d'aujourd'hui, qui ne peuvent voir trois ou quatre prêtres se réunir ensemble sans crier au scandale ! Vos prêtres, m. f., ont besoin de chercher l'un près de l'autre réconfort, lumière et consolation ; ils ont besoin d'un peu de joie puisée en des agapes fraternelles, pour s'encourager à persévérer dans l'exercice d'un ministère dont vous ne sauriez soupçonner, — ou plutôt dont vous devez bien soupçonner un peu, si vous savez réfléchir, — les amertumes et les difficultés de toute sorte.

Ceci dit, j'en viens à examiner, m. f., *envers qui et de quelle façon doit se pratiquer l'hospitalité chrétienne.*

II

1. En tant que vertu chrétienne, l'hospitalité doit être prête à s'exercer envers tous, nous l'avons dit ou insinué incidemment déjà dans notre première partie. Fille de la charité, elle doit, comme la charité elle-même, n'exclure personne de ceux qui pourraient faire appel à son assistance au nom d'une vraie nécessité. « Ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait, » a dit le Christ. Or, en épousant notre humanité, c'est chacun des hommes que Jésus-Christ s'est donné pour frère. Nous exercerons donc envers tous les hommes, selon les circonstances et les besoins, cette œuvre de miséricorde à la fois corporelle — et spirituelle, je l'ai prouvé, — qui s'appelle l'hospitalité.

Mais, si nous voulons qu'au jugement le Juge nous dise : *Hospes eram et collegistis me,* recevons vraiment tous nos hôtes au nom de Jésus-Christ, pour l'amour de Jésus-Christ, comme d'autres Jésus-Christ. N'importe qui nous recevions, que ce soit toujours, à l'exemple de sainte Marthe, Jésus que nous hébergions et traitions. Car de même qu'il y a charité et charité ou, si vous préférez, aumône et aumône, il y a hospitalité et hospitalité. Il y a l'aumône du pharisien, faite en vue de l'estime des hommes, et qui n'aura pas d'autre récompense que cette vaine et mensongère estime : « *Receperunt mercedem suam,* » dit le Christ (Mt., vi, 2), « *vani vanam.* A vaniteuse action vaine rétribution, » ajoute S. Augustin. — Il y a de même l'hospitalité du mondain, offerte ou consentie pour des motifs purement mondains : celle-là non plus ne saurait prétendre en rien au « Venez, les bénis de mon Père. » Le divin Maître ne veut laisser subsister aucun doute à ce sujet. Aussi il précise :

« Celui qui reçoit un prophète en tant que prophète, *in nomine prophetæ,* c'est-à-dire en considération de celui dont il est le prophète, celui-là recevra la récompense même du prophète ; et celui qui reçoit un juste en tant que juste, *in nomine justi,* celui-là recevra la récompense même du juste. Et quiconque aura donné ne serait-ce qu'un verre d'eau froide à boire au moindre de mes disciples, parce qu'il est mon disciple, *in nomine discipuli,* celui-là, je vous le dis, ne perdra pas sa récompense. » (Mt., x, 41-42). En d'autres termes, m. f., c'est Jésus que nous devons voir, que nous devons recevoir dans chacun de nos hôtes. Quel que soit cet hôte, bon ou mauvais, chrétien ou mécréant, il est toujours, dans une certaine mesure, le frère du Dieu miséricordieux qui s'est fait chair pour racheter toute chair et donner à tous les hommes le droit de l'appeler leur frère. Habituons-nous à cette façon surnaturelle, la seule vraie, la seule sérieusement utile et profitable, de pratiquer l'hospitalité. Partageons avec sainte Marthe, notre glorieuse patronne, l'honneur d'avoir pour hôte Jésus lui-même. Et Jésus lui-même nous mettra en garde, comme il fit pour sainte Marthe la première, contre certains abus à éviter en matière d'hospitalité.

2. « *Martha, Martha, sollicita es erga plurima; porro unum est necessarium.* Marthe, tu te mets en peine de beaucoup de choses, or une seule chose est nécessaire. » (Luc, x, 41-42). Un certain nombre de commentateurs voient, dans ces paroles de Jésus à sainte Marthe, un avertissement de ne pas multiplier outre mesure les apprêts de la table, et de se contenter d'un seul mets pour le repas du Maître. Je ne pense point, pour mon compte, qu'il faille limiter à ce seul sens, qui est bien un peu terre à terre, les paroles du Sauveur ; mais il ne faut peut-être pas non plus l'exclure totalement de la pensée de l'hôte de Béthanie. Assez souvent, dans ses paraboles, Jésus savait donner ainsi à ses paroles un double sens, un sens matériel d'abord, ensuite un sens moral pour l'instruction de ses auditeurs de bonne volonté. Il doit en être de même ici. Eh bien ! donc, fidèles imitateurs de sainte Marthe dans la pratique de l'hospitalité à l'égard de Jésus, nous le serons encore dans la mise en pratique des avertissements de l'Hôte divin. Nous éviterons de dépasser certaines limites dans les dépenses à faire pour bien traiter nos hôtes. Il est dit de S. François de Sales que, lui arrivait-il de faire des invitations ou de recevoir à sa table des gens de qualité, il ne se refusait pas alors et même s'imposait comme règle un certain *extra.* Nous pouvons, sans scrupule aucun, agir de même, et il faut être, quand on le peut, large et généreux envers ceux qui partagent notre table.

Mais *extra,* m. f., ne veut aucunement dire *excès.* Sachons nous tenir dans un juste milieu entre la ladrerie ou le sans-gêne et la prodigalité. Mettons tous nos soins à procurer à nos hôtes, à notre table, avec ce qui peut satisfaire à leurs besoins, ce encore qui peut dilater leur cœur dans le sentiment d'un certain bien-être ; mais respectons-les assez pour ne pas les humilier par l'étalage d'un luxe de mauvais aloi dans la dépense, et ne pas les mettre dans un état qui les force à rougir d'eux-mêmes le lendemain. Pour admettre et même approuver une certaine bienséance, la morale chrétienne ne perd nullement le droit de condamner, et de condamner sévèrement, ces folles dépenses que l'on se permet parfois sous couleur d'hospitalité. Jésus n'est plus de ces repas où se gaspille sans aucune utilité, où se gaspille pour le désordre, un argent qui se devrait à l'entretien ordinaire du ménage, au soulagement des pauvres et — qui sait ? — peut-être au paiement de dettes criardes.

3. « *Martha, Martha, sollicita es erga plurima, porro unum est necessarium.* » Si l'unique nécessaire était un peu et accessoirement, dans la pensée de Jésus, l'unique mets dont celui-ci se serait volontiers contenté à table, il était surtout, m. f., la part que s'était choisie, dans la circonstance, Marie, la sœur de sainte Marthe, en s'asseyant aux pieds de Jésus pour entendre les paroles de la vie éternelle. Le soin des choses qui ne passent pas, voilà ce que Marie faisait passer avant le soin des choses d'un moment, avant les apprêts d'un repas matériel, avant les questions de table et d'ornementation. Nul doute que sainte Marthe elle-même, sur le reproche si délicatement affectueux du bon Maître, n'en soit restée là de son « remue-ménage, » et n'ait donné à l'Hôte adoré, avec un repas moins minutieusement préparé, meilleure part désormais de son souci et de son temps.

Ah ! m. f., celle qu'il nous faut imiter ici, c'est la Marthe d'après le repas, non celle d'avant le repas. Est-ce bien là ce que nous faisons ? Permettez-moi de descendre à quelques détails pratiques.

Un enfant vous est né. Le bon Dieu, la T. S. Vierge, l'ange gardien de ce petit, le ciel tout entier a hâte de voir cet enfant, né de parents chrétiens, devenir au plus tôt chrétien lui-même, frère de Jésus-Christ, héritier du ciel et de ses délices éternelles. C'est bien là, vous en conviendrez tous, m. f., c'est bien là pour l'enfant, et pour des parents chrétiens par rapport à l'enfant, l'unique nécessaire. Eh bien ! qu'arrive-t-il ? Neuf fois sur dix, hélas ! l'unique nécessaire est tenu en échec par le souci d'un repas à préparer. On veut fêter comme il faut le baptême ; on se préoccupe d'y avoir tout son monde, à ce repas de baptême qui absorbe toutes les pensées, tous les calculs, toutes les sollicitudes ; et comme les combinaisons se trouvent sans cesse dérangées, comme d'avoir tout son monde pour le baptême nécessite d'attendre des semaines et des mois, il s'écoule des semaines et des mois avant que l'on se décide à faire du petit nouveau-né un enfant de Dieu, à assurer à cet être si frêle qu'un rien peut tuer, le bénéfice de l'*unum necessarium.* Voyons, m. f., est-ce raisonnable, cela ? Ah ! ce n'est ni raisonnable, ni chrétien ; mais c'est bel et bien une chose à faire frémir, c'est, pour l'appeler par son nom, un crime contre l'âme des pauvres petits. Demandez à sainte Marthe, m. f., de vous le faire bien sentir et comprendre !

L'enfant est enfin baptisé, il a grandi, il est en

âge de faire sa Communion solennelle. L'unique nécessaire pour lui à ce moment est une excellente communion, faite dans toute la ferveur de l'esprit et du cœur, et de nature à laisser dans son âme une impression ineffaçable. Or, cet unique nécessaire, y pense-t-on autour de lui, y pense-t-on le moins du monde, y pense-t-on du moins suffisamment? On s'agite, dans l'entourage de l'enfant, pour une foule de choses et l'on mêle à cette agitation le pauvre enfant, peut-être bien disposé, si ce n'était cela, à se préparer de son mieux. Détails de toilette, détails de table, détails d'invitations à lancer, de cadeaux à recevoir, détails de mille sortes, voilà de quoi avant tout l'on se préoccupe et l'on préoccupe l'esprit du jeune communiant, de la jeune communiante. Et l'unique nécessaire devient, dans tout cela, ce qu'il peut; c'est-à-dire qu'il cesse pratiquement d'exister et que les fruits que l'Eglise aimerait à se promettre de la Communion solennelle des enfants chrétiens, sont trop souvent anéantis à l'avance et qu'il n'en reste à peu près rien.

Aux cérémonies d'enterrement elles-mêmes ne commence-t-on pas à prendre l'habitude (étrange, sacrilège, païenne) d'oublier l'*unum necessarium*, dans la préoccupation où l'on est de préparer une vraie noce, une fois achevées les funérailles? La seule chose qui presse, en semblable douloureuse circonstance, c'est de prier, c'est de pleurer, c'est de se souvenir devant Dieu de celui ou de celle qui se débat dans l'instant même avec la justice redoutable, terrible, écrasante du Dieu très saint, qui sait une à une toutes nos fautes et en exige de nous un châtiment rigoureux, si nous n'en avons pas fait une vraie et sévère pénitence avant la mort. De grâce, m. f., pensez-y, et ne cédez point à ces modes sans cœur et sans foi qui, sous prétexte d'hospitalité, sont une insulte aux morts, une véritable profanation.

Et enfin le mariage chrétien! Consiste-t-il, lui aussi, purement et simplement en ces séances interminables que vous savez autour de tables richement garnies? Est-ce donc là tout le mariage chrétien? en est-ce même le principal?... Le principal, m. f., l'unique nécessaire, en matière de mariage entre chrétiens, c'est le Sacrement bien reçu, ce sont les grâces du Sacrement appelées en abondance sur la tête des jeunes époux, c'est la bénédiction de Dieu sollicitée avec instance et par les prières du nouveau couple et par celles de tous les assistants, leurs invités; c'est le bonheur assuré par là, et en ce monde et en l'autre, à ceux que guettent, dans leur nouvel état, tant de dangers, tant de difficultés, tant d'épreuves, dont seule la grâce divine les fera triompher.

* * *

O vous, notre bien-aimée Patronne, vous, la Marthe de l'Evangile, qui êtes devenue la sainte Marthe du ciel, une fois que vous eûtes bien compris la parole du Maître et l'*unum necessarium*, obtenez à tous ceux qui se réclament ici de votre bienveillant patronage, la grâce de bien comprendre à leur tour, et en toutes circonstances, l'*unum necessarium* ici-bas, afin de pouvoir arriver à l'*unum necessarium* du ciel et de l'éternité! Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXVIII

10e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Les premiers chrétiens, vous le savez, commençaient toujours la messe par un psaume de David. Cela pour deux raisons. La première, c'est que les psaumes sont la prière que l'Eglise a adoptée parce qu'il n'y en a pas de plus belle, sauf le *Pater;* aucune prière ne prie comme les psaumes. La seconde, c'est parce que David était la figure de Jésus-Christ, et que ses malheurs, ses plaintes rappellent le plus parfaitement possible les malheurs, les plaintes, les douleurs de Jésus-Christ.

Dans ce Ps. LIV, David déplore la trahison de son fils Absalon et de ses meilleurs amis. Son fils l'a obligé à fuir dans le désert au-delà du Jourdain, et rien n'est navrant comme le départ du vieux roi qui gravit la montagne des Oliviers et s'éloigne par une fuite rapide.

Là, il attend Celui qui doit le sauver, et qui fortifie son âme, son caractère, son esprit abattu. Et il crie vers Dieu; il le supplie de le délivrer de ses ennemis « qui approchent. » Et Dieu écoute sa voix. « Celui qui est avant tous les siècles et qui demeure éternellement les a humiliés, » *humiliavit eos*. Lui, il reste loin de la bataille parce qu'il ne veut pas combattre contre son fils, mais Dieu s'est chargé de venger cette odieuse rébellion. Absalon est tué et David trouve pour le pleurer les accents les plus touchants peut-être qui soient sortis d'un cœur de père.

Et David conclut son psaume, sa prière, par ces paroles qui s'adressent à tous ceux qui souffrent, qui éprouvent de grandes peines comme les siennes : « Jette ta pensée, ton âme dans le Seigneur, *jacta cogitatum tuum in Domino*. » Il ne se dérobera pas, lui, il ne te trahira pas comme les hommes, « il te nourrira » quand tu seras défaillant, « il ne permettra pas que le juste soit perpétuellement agité, comme une épave que se renvoient les flots. »

La pensée maîtresse de ce psaume et de cet *Introït*, c'est que Dieu humilie les superbes et relève les humbles, *humiliavit eos*. L'Evangile développe cette pensée dans sa parabole du pharisien et du publicain : « Celui qui s'élève sera humilié, *qui se exaltat humiliabitur*. »

C'est pourquoi ce dimanche a été appelé « le Dimanche de l'humilité. »

* * *

Expliquons cet évangile où Jésus met en scène d'une manière saisissante le pharisien et le publicain; spectacle que ses auditeurs avaient eu souvent sous leurs yeux, à coup sûr.

1. C'était après la résurrection de Lazare. La Pâque était proche. Caïphe était épouvanté par ce miracle dont tout Jérusalem avait été témoin, car les Scribes, les Anciens avaient assisté aux funérailles du défunt, et un grand nombre des Docteurs de la loi qui étaient venus consoler Marthe et Marie, étaient là quand Jésus dit : « Lazare, viens dehors, *veni foras !* » Il réunit les Sanhédrites sur le mont du Mauvais Conseil, dans sa villa, et leur expose les malheurs que Jésus prépare à Jérusalem : « Tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront notre ville et notre nation ! » Et il prononce cet oracle : « Il vaut mieux qu'un homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas. » (Jo., XI, 47-53).

C'était la condamnation à mort du Sauveur.

Alors celui-ci se décida à quitter Jérusalem pour quelques jours, afin de laisser l'opinion se calmer et les colères tomber.

Il se dirige près des frontières de Samarie, à Ephrem, puis il remonte vers le nord, traversant la Samarie et la Galilée, comme s'il voulait faire ses adieux à ces contrées qu'il avait tant évangélisées. Il continue son œuvre de miracles en guérissant les dix lépreux. En même temps il prêche la prière et l'humilité : la prière persévérante, comme celle de la veuve qui insiste auprès du juge prévaricateur ; l'humilité que ses disciples ne comprenaient pas, ne pratiquaient pas, et surtout que les Pharisiens voulaient totalement ignorer.

2. Il y avait là des Pharisiens de Galilée. Il leur dit cette parabole : « Deux hommes montèrent au temple pour y prier ; l'un était pharisien, l'autre publicain. »

On sait ce qu'étaient les publicains aux yeux du peuple : des exacteurs cruels, des hommes injustes et violents, armés de la force publique pour recouvrer ou plutôt extorquer des impôts exagérés, par rapine ; des gens au service de la domination étrangère odieuse, étrangers eux-mêmes. Les Juifs n'étaient pas pays conquis mais pays tributaire, ce que dans leur âme patriote ils ne pouvaient supporter, et les publicains se sentant haïs, mettaient plus de dureté encore à prélever le tribut.

Les Pharisiens au contraire avaient toujours lutté contre l'influence romaine, et ils avaient gardé dans leur cœur un patriotisme outrancier. Seule la haine de Jésus-Christ leur fera s'écrier pendant la Passion : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » Aussi le peuple, qui subissait avec peine le joug romain, les admirait, se reposait sur eux de la défense des intérêts nationaux, avait confiance en eux, parce que jamais ils ne s'étaient courbés devant Rome.

D'autre part, avec la vie séparée qu'ils menaient, avec leurs habitudes d'austérité extérieure, leurs longues prières au coin des rues, les phylactères sur lesquels étaient écrits des textes de la Loi qu'ils portaient sur leurs vêtements, ils se conciliaient le respect populaire et même l'admiration fanatique de plusieurs. Cependant ils n'attiraient pas la sympathie, parce qu'ils étaient méprisants, altiers. Des soupçons pesaient sur eux. On les disait cupides, sans pitié, dépouillant les orphelins, s'emparant des biens des veuves, sous prétexte de les gérer ; et quand on soulevait quelque coin du voile de leur vie privée, on voyait apparaître des vices repoussants. Mais, en public, ils reprenaient aussitôt leur attitude compassée et sévère d'hommes uniquement préoccupés de faire observer la Loi et de la prêcher par leur exemple.

Quand Jésus les met en scène les uns et les autres, toutes ces considérations viennent aussitôt à l'esprit des auditeurs et retiennent leur attention.

Le pharisien entre dans le temple. On le voit s'avancer jusqu'à l'autel, et, « debout, il prie ainsi en lui-même » : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, tel qu'est aussi ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tout ce que je possède. »

Il est debout, *stans,* dans son orgueilleuse tenue, plein de confiance en lui et dans ses mérites dont il fait étalage, il veut que Dieu lui-même les reconnaisse. Il est au premier rang, il s'est mis à la place d'honneur et là, le visage fièrement levé vers le ciel, il en attend, il en exige sa récompense.

Il prie non pas devant Dieu, mais « en lui-même, » gonflé de ses bonnes œuvres et s'admirant, au lieu d'abord d'adorer Dieu.

« Cherchez ce qu'il demande à Dieu, pesez ses paroles, dit S. Augustin, vous ne trouverez rien. Il est monté au temple pour y prier, mais il n'a rien voulu demander à Dieu, il ne veut que se louer. Et c'est peu encore de ne rien demander et de se louer, il insulte le publicain qui prie [1]. »

« Il rend grâces, ajoute S. Bernard, non de ce qu'il est bon, mais de ce qu'il est seul bon, et non pas tant du bien qui est en lui que du mal qu'il voit dans les autres [2]. » Et il énumère complaisamment leurs vices : « ils sont voleurs, injustes, adultères, » et il se hâte de flageller de son mépris ce pauvre publicain.

« Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres. » Il éprouve un contentement profond de ne pas leur ressembler, de se placer au-dessus d'eux dans son esprit et de les mépriser. L'idée ne lui vient pas de descendre dans sa propre conscience et d'examiner ses défauts. Il n'en a pas ; Dieu lui-même doit s'incliner devant une si grande perfection. Ne jeûne-t-il pas deux fois la semaine ? Ne donne-t-il pas au temple la dîme de ses moissons, de ses troupeaux, des herbes qu'il récolte, en un mot de tous ses biens ? En vérité, c'est Dieu qui lui est redevable, car, pour lui, il est le seul juste, tous les autres sont des scélérats.

Et c'est pour cela que Jésus le blâme et le reprend, parce que ce pharisien estime qu'on ne peut rien ajouter à sa vertu ni à ses mérites, tandis qu'en réalité devant Dieu il est pauvre, misérable, couvert de péchés et de vices.

3. Combien différents sont les sentiments, l'attitude du Publicain !

Lui, il se tient loin de l'autel, *a longe stans,* il

[1] *In verbis Domini sec. Lucam,* 36.
[2] *De gradu humilitatis.*

n'ose approcher de la majesté de Dieu, car il se sait coupable ; il n'ose même pas lever les yeux vers le ciel, où Dieu réside, car il se dit qu'il pourrait rencontrer les regards du Maître souverain irrité contre lui. Ce beau ciel n'est pas fait pour lui : il a trop offensé le Père céleste. Et il se frappe la poitrine, en signe de contrition et de pénitence. Il reconnaît ainsi publiquement qu'il n'est qu'un misérable pécheur.

Il ne songe guère à se comparer au Pharisien superbe, qui lui paraît au contraire l'image vivante du juste ; et s'il entend les paroles de cet orgueilleux qui jeûne deux fois la semaine, qui donne la dîme de ses biens aux pauvres ou au temple, il pense qu'il est bien loin, lui, de cette perfection et de cette générosité ; car il n'a à son actif aucune bonne œuvre, aucune bonne pensée. Et quand le Pharisien a pour lui cette parole de mépris : « Je ne suis pas comme ce publicain, » il ne s'en blesse point, il a conscience que c'est la vérité, qu'il n'a rien de la vertu ni de la science de ce Docteur de la loi, et il se frappe la poitrine de nouveau avec plus de force en disant :

— O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur !

Prière admirable de repentir et d'humilité, qui touche le cœur de Dieu. Car ce publicain a beau être coupable, il est toujours la créature de Dieu, faite à son image. Dieu aime toujours son âme qu'il veut sauver, qui est précieuse, et qui doit briller un jour comme une belle étoile au paradis. Et il lui pardonne, car son repentir est sincère, sa contrition profonde, son humilité sans arrière-pensée.

— En vérité, ajoute Jésus, celui-ci est descendu justifié dans sa maison, et non pas l'autre.

4. Les péchés du publicain lui sont remis, car il se repent, et son âme est pleine de bonnes et efficaces résolutions. Comme Zachée, s'il a fait tort à quelqu'un, il est prêt à réparer largement, et quand il revient du temple, sa conscience est soulagée, son cœur inondé des rayons de la charité. Il est plein de reconnaissance envers Dieu, qui s'est montré si clément pour lui et qui lui a fait sentir par l'action pénétrante de sa grâce qu'il est pardonné. Rien ne saurait peindre sa joie intérieure, son bonheur, l'allégresse pure dont son âme déborde.

Le Pharisien au contraire revient dans sa maison avec un péché d'orgueil de plus. C'est en vain qu'il s'est glorifié devant les hommes pour ses bonnes œuvres, et qu'il a exhalé son dédain pour les autres hommes ; sa conscience dément ses paroles et lui fait des reproches qu'il ne veut pas écouter, mais qui le troublent. Il éprouve un malaise profond, et rendu à lui-même, quand il ne pose plus pour le public, il est malheureux.

« Car celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté. »

Ainsi furent exaltés les Apôtres, qui, après avoir été de pauvres pêcheurs, sans lettres, sans éclat, sont devenus « les vraies lumières du monde. » Ainsi fut exaltée la Sainte Vierge, la plus élevée des créatures parce qu'elle fut la plus humble. Comment pouvait-elle être humble, elle qui se savait si grande ? C'est qu'elle savait aussi que devant Dieu toute créature, même la mieux douée, n'est que néant. C'est aussi que, voyant les dons immenses dont Dieu l'avait comblée, elle était convaincue qu'elle n'en avait pas fait l'usage qui plaisait à Dieu, qu'une autre eût fait mieux qu'elle, et que considérant l'idéal qu'elle voulait atteindre, elle se trouvait toujours inférieure à l'éminente mission qu'elle avait reçue.

* * *

La *Communion* nous donne la conclusion pratique de tous ces enseignements : « Alors, Seigneur, vous accepterez le sacrifice de justice, *sacrificium justitiæ*. » Quand nous sommes humbles, nous sommes justifiés, comme le publicain. Nous pouvons offrir alors le sacrifice de nos cœurs purs, de notre bonne volonté, il sera agréé ; mais l'orgueil sera toujours rejeté, car « c'est le sacrifice de l'injustice. » Le Pharisien est injuste et il insulte la justice de Dieu à laquelle il se compare ; l'humilité au contraire, c'est la justice et la vérité.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

IX

BOSSUET ET TURENNE

Le XVIIe siècle fut pour l'Eglise un siècle de triomphe. C'est à elle que reviennent toutes les gloires contemporaines : Bossuet et Fénelon, Turenne et Condé, Pascal, Racine et Corneille, S. Vincent de Paul et le cardinal de Bérulle, Baronius et Mabillon. On vit alors le plus bel épanouissement de l'esprit humain, la plus magnifique floraison de vertu, de science, de sainteté et d'apostolat. Dans ce tableau et au milieu de toutes ces splendeurs, nous voulons seulement détacher un fait : la conversion de Turenne par Bossuet.

I

La conversion de Turenne nous rappelle un des événements les plus fameux du XVIIe siècle.

Appartenant à la famille princière d'Auvergne, d'Albret et de Bouillon, Turenne partageait avec Condé la gloire militaire de la France, en même temps qu'il occupait dans le camp de la Réforme une place importante. Jusqu'au milieu des soucis de la guerre et du tumulte des armées, la question religieuse préoccupait sa haute intelligence, avide de vérité. Son âme était tourmentée par le doute, et déjà, tout en suivant les offices du culte protestant dans le temple de Charenton, il se rapprochait par la pensée de l'Eglise romaine.

Quelles difficultés d'ailleurs ne devait-il pas vaincre pour triompher des obstacles qui l'entouraient ! La correspondance qu'il échangea à plusieurs reprises avec sa femme, lorsqu'il était aux camps, montre celle-ci essayant par tous les moyens de le maintenir dans le protestantisme. On voit

également par ses lettres les durs combats qu'il eut à soutenir contre ses deux sœurs, la duchesse de Trémoille et Mlle de Bouillon, « l'une et l'autre calvinistes intransigeantes. » Comprenant l'étendue de la perte qu'ils pouvaient faire, les pasteurs de la Réforme unissaient leurs efforts aux influences familiales pour convaincre Turenne.

On assistait à cette lutte admirable que nous verrons se renouveler au XIXe siècle et que suscita le mouvement d'Oxford, avec Newman et Pusey. Malgré tout, dût-il attrister sa mère, ses sœurs et ses meilleurs amis, Turenne, sans tenir compte d'aucune influence, voulut aller jusqu'au bout dans la recherche de la lumière. Rien d'intéressant comme l'évolution religieuse et morale qui s'accomplit en son âme durant huit années. Il y allait, du reste, pour lui, non pas d'une affaire de calcul, mais bien de conscience. Et quand, un jour, Mazarin crut devoir lui offrir la dignité de connétable, à condition qu'il devînt catholique, Turenne refusa.

II

Au surplus, Turenne ne devait se convertir qu'après mûres réflexions et des études approfondies.

Il fut d'abord frappé des divisions profondes qui se produisaient dans le protestantisme, en France comme en Angleterre, et du peu de solidité de ses preuves. Son esprit ne tarda pas à en saisir les causes : l'absence d'une autorité doctrinale et le libre examen qui permettait à chacun d'interpréter à sa guise la Sainte Ecriture.

Turenne commence par étudier le Concile de Trente, où il se rend compte du culte rendu par l'Eglise aux images et aux saints et qui était simplement un culte d'honneur. « L'Eglise, écrivait-il, ordonne de rendre hommage et vénération aux images, non pas qu'il y ait en elles aucune déité ni vertu pour laquelle il faille les honorer, invoquer ou y mettre la confiance... J'en vois qui enfoncent leur chapeau quand ils passent devant une croix ; j'aimerais beaucoup mieux l'ôter. »

C'est à Port-Royal que Turenne s'instruisit sur la doctrine de l'Eucharistie. Il écrivait encore le 11 juin 1660 à un de ses coreligionnaires : « J'ai lu ce matin un livre que je trouvai hier chez M. du Plessis (secrétaire d'Etat) ; c'est un recueil en français fait au Port-Royal de ce que les Pères des premiers siècles ont dit de l'Eucharistie. Il y a des passages entiers depuis S. Ignace d'Antioche jusqu'à S. Bernard, avec les discours qui les précèdent et ceux qui les suivent, et rien de l'auteur du livre. Si cela n'est pas vrai, on peut le contredire ; mais je vous assure que ce n'est pas ce que nous disons. » Cette lecture fit une profonde impression sur son esprit [1].

Les premiers entretiens de Turenne avec Bossuet devaient avoir lieu la même année 1660. Turenne avait entendu Bossuet prêcher, au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, le sermon de vêture de sa nièce Mlle de Bouillon. Diverses entrevues lui furent dès lors ménagées avec l'évêque de Meaux. Celui-ci, à la demande de l'illustre soldat désirant achever son instruction religieuse, écrivit pour lui son *Exposition de la foi catholique*. Bossuet fit preuve dans ce travail d'un tact admirable, s'efforçant, toute orthodoxie sauvegardée, de réduire au minimum les divergences qui séparaient protestants et catholiques. Il insistait avec complaisance sur les questions qui avaient déjà profondément pénétré Turenne : l'Eucharistie, l'autorité de l'Eglise, les sacrements, le miracle, « le tout avec une très grande modération de ton, sans violences ni subtilités, à l'opposé des allures qui déplaisaient si fort à Turenne dans les controverses des ministres protestants. » Cette œuvre magistrale, qui fut aussitôt traduite dans toutes les langues de l'Europe, devait par ailleurs ramener à l'Eglise un grand nombre de protestants. L'émule de Condé y trouva la lumière.

III

Quelques années de réflexion plus soutenue encore s'écoulèrent, et ce fut seulement le 23 octobre 1668 que M. de Péréfixe, archevêque de Paris, recevait l'abjuration de Turenne. Celui-ci se rendit ensuite à Notre-Dame pour y entendre la messe et communier.

Il n'y eut qu'une voix pour louer la sincérité de la conversion de l'illustre capitaine. L'ambassadeur de Savoie écrivait à son souverain : « Tous les honnêtes gens l'approuvent, parce qu'elle procède d'un pur mouvement de piété. » Et celui de Venise mandait à Sa Seigneurie « que c'était la grâce céleste qui avait chassé du cœur de Turenne les ténèbres de l'erreur. » Au fait, cet événement devait avoir le plus grand retentissement, autant pour l'hommage éclatant qui en résultait pour l'Eglise et sa doctrine, que pour la perte irréparable qu'en subissait la Réforme. Les ambassadeurs de Venise et de Savoie en font aussi la remarque. Louis XIV voulut même envoyer à Rome un exprès pour informer le pape de la conversion de Turenne.

Après sa conversion, Turenne se soumit avec une fidélité exemplaire à tous les préceptes et à toutes les pratiques de l'Eglise. Souvent on le voyait allant prier dans la chapelle des Carmélites. Et c'est bien la pensée commune que Mme de Sévigné exprimait dans une de ses lettres : « On ne pouvait ni aimer M. de Turenne, ni être touché de son mérite sans en être plus honnête homme, et jamais homme n'a été si près d'être parfait [1]. » Turenne était resté l'ami et l'admirateur de Bossuet, après avoir été son disciple. Si Bossuet, longtemps inconsolable de la mort du plus vaillant soldat de l'Europe, ne fut pas appelé à rendre à la mémoire de Turenne les derniers honneurs, il l'exalta peut-être mieux encore, lorsqu'en présence même du cercueil du grand Condé, il établit entre ces deux capitaines ce beau parallèle qui laissera la postérité toujours indécise sur la prééminence qu'elle doit accorder à l'un ou à l'autre.

[1] C.-G. Picavet, *Les dernières années de Turenne, 1660-1675*, in-8, Paris, 1919, Calmann-Lévy.

[1] *Histoire de Bossuet*, par le Card. de Bausset, p. 128.

Une sorte d'intimité s'était établie entre Bossuet et le vainqueur de Rocroy. C'est à Chantilly, dans cette noble retraite embellie à la fois par l'image de la gloire et les merveilles de l'art, « au bruit de ces eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit », qu'ils aimaient à s'entretenir longuement sur la religion, la philosophie et les lettres. Bossuet prononça dans l'église Notre-Dame de Paris l'Oraison funèbre du prince de Condé, si digne d'être admirée, nous venons de le dire, et en rapprochant les deux plus grandes illustrations militaires d'un siècle qui en connaissait tant d'autres, il se plut à exalter dans la personne de Turenne le génie et la vertu.

* * *

C'était l'époque où le siècle de Louis XIV était dans toute sa splendeur. Dans les cloîtres comme dans les armées, dans les lettres comme dans la magistrature, brillaient les noms les plus fameux. Mais le plus fameux de tous n'était-il pas l'orateur sublime qui en a célébré les gloires : Bossuet ? Bossuet, noble et grande figure qui, dans sa vieillesse, tel que Rigaud l'a peint, conservait encore un si vif éclat ; Bossuet, « cet homme, a dit Massillon, à qui il ne manquait que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse ; » Bossuet, enfin, ce pontife incomparable, à qui l'admiration de ses contemporains décerna, de son vivant même, le titre de *Père de l'Eglise*.

X

LE MARTYRE DE L'IRLANDE

Il y a deux noms, deux peuples, qu'il est difficile de séparer : l'Irlande et la Pologne. Sœurs par la religion et par la foi, elles le furent aussi par la persécution et le malheur ; mais l'une et l'autre ont conservé le même espoir courageux, la même fidélité invincible. L'histoire n'a guère de spectacle plus émouvant et plus salutaire au milieu de ce que la scène politique offre de tumultueux. Il a toujours éveillé la pitié des âmes élevées, et l'on aime à s'y attarder avec une douloureuse admiration.

* * *

Aux siècles les plus lointains, quand presque toute l'Europe était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie, l'Irlande avait déjà reçu le bienfait de la civilisation chrétienne. La vie monastique y fleurissait sous l'inspiration de S. Patrice. Dans de vastes abbayes, comme celle de Bangor, plus de 3.000 religieux se livrent à la culture des lettres, au défrichement des forêts et à l'éducation de la jeunesse. De ces pieuses retraites, à la voix de S. Columban et de ses disciples, des missionnaires s'en vont propager au loin l'Evangile et conquérir à Dieu, jusque dans nos pays de Lorraine et des Vosges, cent peuples infidèles. L'Irlande restera de même, pendant toute la période médiévale, un foyer d'apostolat et de sainteté.

Aussi lorsque la Réforme anglicane éclata, quel ne fut pas son héroïsme ! Quelles ne seront pas surtout, pendant trois siècles, pour garder l'intégrité de ses croyances, les douleurs de son martyre ! Sacrifié aux intérêts d'une puissance tyrannique et inquisitoriale, c'est un peuple tout entier que nous allons voir souffrir dans son indépendance civile et religieuse.

On emploie contre lui, sous le règne d'Henri VIII, les proscriptions sanglantes, la confiscation en masse, la famine, l'expropriation. Non seulement les biens des couvents et des abbayes sont déclarés propriétés de la couronne, mais on arrache aux catholiques les dix onzièmes du sol irlandais pour en faire le partage aux Puritains. Le fils aîné qui dans une famille embrasse la Réforme, devient propriétaire de tout le domaine patrimonial ; ses frères en conservent seulement l'usufruit. L'histoire à la main, on suit page par page les traces des larmes et du sang que fit répandre dans cette malheureuse province la tyrannie de Cromwell, homme astucieux et cruel dont Bossuet nous a laissé en traits si énergiques l'inimitable portrait. Tout prêtre fidèle était obligé de quitter sa patrie pour échapper à la mort.

S'il faut en croire les historiens anglais, tel que Godwin Smith, la barbarie exercée contre l'Irlande sous le règne d'Elisabeth Tudor fut encore plus atroce. De par ses ordres, on massacre les vieillards, les aveugles, les malades. Les soldats puritains achèvent de se partager la terre irlandaise. Des femmes, des enfants sont vendus aux planteurs, et les débris de la population qui n'a pas émigré vivent parqués en Connaught avec défense sous peine de mort de chercher un asile ailleurs. Mille cruautés exercées rappellent les plus sanglantes annales des Turcs. On rassemble les habitants dans des granges, puis on y met le feu ; on brûle les moissons, et en moins de six mois, dans le Munster et l'Ulster, 30.000 personnes meurent de faim. A ceux qui survivent la religion anglicane est imposée par force, en rendant obligatoires les offices protestants.

Au XVII^e^ siècle, sous la main barbare qui cherchait à lui ravir ses libertés et sa foi, l'Irlande ne souffrira pas moins. Le système d'oppression territoriale que Cromwell et Elisabeth avait essayé Jacques I^er^ le met en vigueur sur toute la surface du pays. On morcelle le sol irlandais, et en portions peu considérables, afin d'en faciliter l'achat aux milords huguenots. Un catholique ne peut siéger dans la magistrature, ni être membre d'aucune corporation municipale, ni avoir de grade militaire. Tout commerce entre l'Irlande et les colonies britanniques est interdit ; les marchandises mêmes du pays doivent être le monopole des commerçants anglais. Peu à peu les familles irlandaises, sans excepter les plus fortunées, sont réduites à l'état de servage. Beaucoup, telles que les Macdonald, les Mac-Mahon, les O'Neil, les Lally-Tollendal, adoptent la France comme seconde patrie après le triomphe des armes de Guillaume d'Orange. Leurs descendants formeront ces régiments irlandais qui devaient s'immortaliser sur

tous les champs de bataille, et en particulier charger à Fontenoy.

L'Irlande nous apparaît ainsi tout enveloppée de l'auréole du malheur. C'est en pensant à cette douce patrie qu'un de ses enfants, illustre poète dont les gracieuses mélodies se répètent encore d'un bout du pays à l'autre, dira : « O ma chère Irlande ! L'étranger a recueilli de loin tes gémissements. Tes maîtres eux-mêmes, en serrant les chaînes qui te meurtrissent, se sont plus d'une fois arrêtés à la voix de leur captive et ont pleuré sur elle... Irlande, me souvenir de toi ! Ah ! tant qu'il y aura de la vie dans mon cœur, il ne t'oubliera pas !... Quand tu serais tout ce que je désire, grande, glorieuse et libre, première fleur de la terre, première perle de l'Océan, je pourrais te saluer avec plus de joie et d'orgueil, mais pourrais-je t'aimer davantage ? Non : tes chaînes qui se rouillent ne font que te rendre plus chère à mon âme, et tes fils comme les petits du pélican du désert boivent l'amour dans chaque goutte de sang qui tombe de ton cœur [1]. »

La couronne d'épines ira toujours s'enfonçant plus douloureuse sur le front de l'Irlande. L'Irlande deviendra, selon le mot de Lacordaire, « comme une gerbe de blé foulée sous le fléau du laboureur, » mais conservera malgré tout ses deux trésors les plus précieux, c'est-à-dire sa nationalité et sa foi. Amour du sol natal, croyances héréditaires, traditions et coutumes, traits du caractère et de la race, toutes ces saintes choses, les Irlandais les garderont fidèlement, malgré une oppression trois fois séculaire.

* * *

Tandis qu'en Angleterre la foi s'en est allée, selon le mot de Bossuet, « au gré des vents et des rois, » trois siècles de persécution n'ont pu affaiblir son essor en Irlande, et l'Irlande mérite toujours d'être appelée « l'Ile Vierge. » Sa population vouée au malheur ne cessera pas d'avoir des cantiques d'actions de grâce pour louer Dieu, pas plus qu'elle n'a jamais cessé de revendiquer sa liberté et ses droits.

XI

LE CHANCELIER THOMAS MORE

Aux premiers jours de l'Eglise, parmi les persécuteurs des chrétiens, beaucoup passaient de la haine à la pitié et de la pitié à l'admiration avant la fin du spectacle. Après avoir assisté au supplice des martyrs comme à une fête populaire, le soir, dans leurs demeures, quand les lions du cirque et les flammes du bûcher avaient achevé leur œuvre, ils se disaient l'un à l'autre : « Vraiment ces hommes viennent de Dieu ! » On peut appliquer la même parole à l'une des plus nobles victimes tombées pour la cause de l'Eglise dans sa lutte contre l'anglicanisme au XVIe siècle, le chancelier Thomas More, dont le courage et la mort restent une leçon toujours vivante et toujours opportune.

[1] Thomas Moore, *Mélodies irlandaises*.

I

La vie de Thomas More fut entièrement dominée par l'idée du devoir. La prière lui était habituelle : il en faisait la première et la dernière occupation de chaque jour. Naturellement incliné vers ceux qui souffrent, sa demeure était ouverte aux ouvriers sans travail, aux artistes dont le pinceau ne pouvait plus assurer l'existence, à tous les exilés et à tous les proscrits ; les pauvres étaient sûrs d'y trouver du pain et un vêtement, et on l'avait surnommée « la maison du bon Dieu. » Quand elle fut insuffisante pour recevoir le grand nombre des malheureux qui venaient y frapper, son maître fit pour eux construire un hospice.

Elevé aux plus hautes dignités civiles, Thomas More se montra, dans les diverses charges qui lui furent confiées, d'une probité irréprochable. « Si le diable que je hais souverainement, et mon père que j'aime bien, disait-il un jour, se présentaient pour me demander justice et que le diable eût raison, je condamnerais sans pitié mon père. » L'illustre chancelier représentait au surplus une des gloires littéraires de la Renaissance. Humaniste fameux, esprit délicat et orné, amateur intelligent de manuscrits, de tableaux, de collections de tous genres, son bonheur était d'étudier la langue, les lois, la philosophie et les monuments des civilisations grecque et romaine.

Thomas More avait admirablement élevé sa famille. On pensait alors en Angleterre que savoir coudre, faire la cuisine, repasser et filer, lire dans un livre d'heures, était la plus riche dot qu'une jeune fiancée pût apporter à son époux. Les trois filles du chancelier d'Angleterre savaient cela ; elles avaient reçu en outre une instruction très étendue. Marguerite, l'aînée, entendait à merveille Homère, Virgile, et écrivait des lettres latines qui faisaient l'admiration d'Erasme. Matin et soir, on priait en commun dans la petite chapelle de Chelsea que leur père avait fait bâtir. Pendant le repas de midi on lisait quelques pages d'un livre d'histoire ou l'une de ces belles méditations chrétiennes composées par More lui-même à l'usage de ses enfants.

Tant de vertus, tant de mérites importunèrent Henri VIII. Exaspéré contre Rome qui ne voulut point sanctionner son divorce, Henri VIII avait fait voter par le Parlement, pour reconnaître sa suprématie en matière religieuse, un bill auquel tout sujet devait souscrire. Thomas More s'était toujours montré serviteur loyal et fidèle. Mais ici, sa conscience lui faisant un devoir de repousser le serment demandé, il refusa de se prêter à la volonté royale. Accusé par le fait du crime de haute trahison, il fut immédiatement incarcéré à la Tour de Londres.

II

« Ce n'était pas seulement la vie, dit M. Audin, que Thomas More perdait en refusant le serment, mais tout ce qui en peut faire le charme : l'intérieur le plus doux qu'un père ait jamais rêvé, une famille très unie, une femme pleine de dévouement, trois

enfants qu'il adorait et dont il avait pris soin de former l'esprit et le cœur, une bibliothèque composée de livres rares qu'il avait amassés dans ses voyages sur le continent, une maison dont il avait été l'architecte, une chapelle qu'il aimait, un jardin qu'il avait planté de sa main, des amis nombreux et des pauvres plus nombreux encore, l'éclat des plus hautes dignités séculières : voilà ce que More abandonnait en suivant son geôlier à la Tour de Londres [1]. »

Dans sa chambre de prisonnier, il n'y avait ni écritoire ni plumes. Heureusement deux ou trois charbons restaient dans l'âtre de la cheminée. Après les avoir émoussés contre la muraille, More se mit à crayonner sur un mauvais feuillet diverses pensées tirées des Psaumes. Cependant, à force d'instances, Marguerite, sa fille aînée, obtient la permission d'entrer à la Tour ; mais elle ne peut voir son père qu'en présence d'un gardien. Dans ses visites elle l'inonde de larmes, et le supplie vainement de se soumettre en prêtant le serment exigé. Un jour, entre autres, qu'elle retournait à la prison, elle rencontra Andley, le nouveau chancelier, qui lui dit : « Votre père est bien coupable. Fisher est devenu plus sage, il a prêté serment. — En êtes-vous sûr, Mylord ? — Si j'en suis sûr ? Je le crois bien : Fisher est chez le roi. » Dans une nouvelle entrevue avec son père, Marguerite s'empresse de lui dire : « Mylord de Rochester a prêté serment ! — Taisez-vous, ma fille, réplique More d'un ton de surprise, cela n'est pas possible ! [2] — C'est le Chancelier qui vient de me l'affirmer. — Sortez, vous êtes folle ! » Après une dernière tentative, succombant enfin dans cette lutte entre l'amour filial et le devoir, Marguerite se réjouit au milieu de ses larmes de la constance de son père. Si seulement elle avait pu prendre la place de ce pauvre valet qui balayait la chambre du prisonnier !

D'autres résistances encore devaient être opposées à Thomas More. Sa femme, à son tour, vient le voir. « Que faites-vous donc, lui dit-elle, dans ce misérable taudis, quand, pour rentrer à la cour, il vous suffirait de consentir à imiter les évêques et les grands du royaume ? A Chelsea, toutes les douceurs de la vie vous étaient acquises... A quoi pensez-vous ? » Lorsqu'elle eut fini : « Je voudrais, reprit More, vous adresser une question. Dites-moi si ce cachot n'est pas plus près du ciel que notre maison de Chelsea ? — Vous voilà toujours avec votre langage ordinaire ! — Non pas, répondez ! Si notre maison de Chelsea n'est pas plus près du ciel que la Tour, pourquoi changer ?... Encore une question : Combien pensez-vous qu'il me reste de temps à vivre ? — Au moins vingt ans ! — Vraiment ! Et quand vous auriez dit cent, je m'entends trop en affaires pour risquer l'éternité au prix d'un siècle ! » Elle sortit tout en pleurs.

Thomas More demeurait inflexible. Les instances mêmes de Cromwell n'eurent pas meilleur succès. Sa captivité dès lors devint de plus en plus dure. La seule consolation qui lui restât, en attendant la mort, était la présence de son geôlier Kingston, une bonne âme, animée des meilleurs sentiments. Souvent, sans qu'on le vît, il portait au prisonnier quelque plat de douceurs, tout en se plaignant un jour de lui faire si maigre chère. « Merci, mon cher Kingston, lui disait le Chancelier, merci ! Mais je suis fort content de mon ordinaire. Du reste, si je murmure jamais, ne vous gênez pas, mettez-moi à la porte. » Affaibli par les privations (sa captivité durait depuis quinze mois), ruiné par la maladie et la douleur, le glorieux confesseur de la foi ne pouvait plus se tenir debout qu'appuyé sur un bâton. L'heure du sacrifice suprême approchait.

[1] Audin, *Histoire d'Henri VIII ;* et Destombes, *La persécution religieuse en Angleterre sous Elisabeth et les premiers Stuart,* t. I, p. 243-252.

[2] C'était faux en effet (cf. p. 317).

III

Le 1er juin 1535, Thomas More parut une dernière fois devant ses juges. Quand on lui demanda s'il persévérait dans son refus de soumission au roi, il répondit : « Oui, et jusqu'à la mort ! » Puis, sa condamnation prononcée, il rendit un magnifique témoignage à la suprématie du Pape. « Vous l'entendez ? s'écria l'assesseur ; c'est lui-même qui prononce sa condamnation. » — « C'est à Dieu que j'en appelle, » reprit l'accusé. — « N'avez-vous plus rien à ajouter ? — Plus rien... Un mot encore pourtant. S. Paul, vous le savez, Mylords, était parmi ceux qui se partagèrent les vêtements de S. Etienne, le premier martyr, et tous deux jouissent dans l'éternité de la vue de Dieu. J'espère aussi, c'est mon ardente prière, que Vos Seigneuries un jour se retrouveront avec moi au ciel. » Le bourreau levant ensuite sa hache, en tourna le tranchant vers le condamné, qui salua l'assemblée.

Marguerite, la fille de Thomas More, attendait le cortège près du quai de la Tour. Aussitôt elle écarte la foule et se précipite à travers les hallebardes aux pieds de son père qu'elle étreint dans ses bras en répétant : « Mon père ! Mon père ! » L'escorte s'étant arrêtée, More, les deux mains étendues sur cette tête chérie : « Ma bonne fille, mon enfant, murmura-t-il d'une voix étouffée, je te bénis. Je suis innocent et je vais mourir : c'est la volonté de Dieu. Pardonne à ceux qui m'ont condamné. » Un instant après, il ajoutait : « L'odeur de mon enfant est comme l'odeur d'un champ de blé que le Seigneur a béni. *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus.* » (Gen., XXVII, 27).

More passa encore quatre jours dans sa prison. La veille de sa mort, ayant demandé de l'encre pour écrire à sa famille, il ne put en obtenir. A force de chercher dans l'âtre de la cheminée il y trouva un dernier morceau de charbon et un lambeau de papier sur lequel il traça ses adieux avec ces deux mots : « Au revoir, dans le ciel ! » Le 6 juillet, l'illustre condamné reçut la visite de sir Thomas Pope, un de ses vieux amis. « Sa Majesté désire, lui dit Pope, que vous n'adressiez, avant de mourir, aucune parole au peuple. — J'obéirai ; mais je voudrais, par une faveur dont je serais reconnaissant au roi, que ma fille Marguerite pût ensevelir mes restes. — Vous mourrez par la hache, ajouta Pope. Sa Majesté, par égard pour les grandes charges

que vous avez occupées, a daigné commuer votre peine. — Merci, dit en souriant le captif ; toutefois, que Dieu préserve mes enfants et mes amis de la clémence de Sa Majesté ! » — Lorsque Pope voulut se retirer, More, voyant qu'il fondait en larmes, le rappela et lui dit : « Ne pleurez pas : nous nous retrouverons là-haut. »

Le jour suivant, dans la matinée, les portes de la prison s'ouvrirent, et le Chancelier descendit les degrés en tenant en main un crucifix de bois. Comme on lui présentait un verre de vin pour le réconforter, il refusa d'en approcher ses lèvres : « C'est du fiel, dit-il, et non du vin, que le Christ but sur le Golgotha. » Tandis qu'il se dirigeait vers Tyburn, lieu de l'exécution, un homme le poursuivit en l'accablant d'injures et en lui reprochant un déni de justice dont il prétendait avoir été victime durant sa magistrature. « Je me rappelle votre affaire, lui dit More, et si j'étais encore sur le siège du Chancelier, ma sentence serait la même. » Arrivé au pied de l'échafaud, il pria un des valets du bourreau de l'aider : « Donnez-moi le bras pour monter, je descendrai bien seul ! » Il se mit ensuite à genoux et récita le *Miserere*, puis il se banda lui-même les yeux, et un instant après, sa tête tombait.

* * *

De la demeure de More, où Holbein vécut et travailla, rien ne reste plus maintenant que les murs de la cour du jardin. Mais le cardinal Manning, qui avait voué un culte à la mémoire du grand martyr, a installé une maison religieuse sur son emplacement. Nombreuses sont les âmes en Angleterre dont on doit le retour à une influence surnaturelle puisée aux mêmes souvenirs. Ainsi en est-il des saints : leur mémoire reste en bénédiction, et ils exercent un prestige toujours grandissant.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

V

Mademoiselle, Monsieur,

Le mariage est un état saint, et l'engagement réciproque qui en forme les liens est un acte essentiellement religieux : les païens eux-mêmes le reconnaissaient et comprenaient que la divinité doit présider à une institution qui est la base et le principe de la famille et de la société.

En effet, l'auteur du mariage c'est Dieu, qui dès l'origine du monde voulut donner à Adam une compagne tirée du côté de l'homme lui-même, par un prodige plein de signification mystérieuse. Ainsi l'union conjugale portait gravée dans son principe même la double et très noble empreinte de l'unité etde l'indissolubilité. Elle figurait l'union du Verbe avec la nature humaine, et plus expressément encore l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise.

Cependant, cette forme du mariage si excellente, si magnifique, s'altéra et se dégrada peu à peu par lacorruption et la dureté des cœurs. Mais les vices dont ces mariages étaient souillés trouvèrent en Dieu le remède et le relèvement. Notre-Seigneur dès le commencement de sa vie publique ennoblit par sa présence les noces de Cana, où il fit son premier miracle en changeant l'eau en vin, pour annoncer qu'il venait transformer les choses humaines en les divinisant. Et en effet, il rétablit le mariage dans sa pureté primitive, en proscrivant la pluralité des épouses et en défendant à l'homme de séparer ce que Dieu avait uni, condamnant ainsi le divorce d'une façon formelle. Ensuite, par un bienfait beaucoup plus grand de sa miséricorde, le divin Sauveur éleva le mariage à la dignité de sacrement, voulant par là que les époux puisent dans le mariage même les grâces de sanctification dont ils ont besoin pour garder la pureté de l'âme et remplir dignement les graves obligations qu'ils contractent.

Aussi l'apôtre S. Paul nous dit que l'alliance des époux est un grand sacrement, puisque c'est dans Jésus-Christ et dans l'Eglise que nous en voyons le type et l'exemplaire, et il ajoute comme conséquence : « Epoux, aimez vos épouses comme J.-C. aima son Eglise et se sacrifia pour elle afin de la sanctifier. L'homme est le chef de la femme comme J.-C. est le chef de l'Eglise. De même que l'Eglise est soumise au Christ, ainsi la femme doit être soumise à son mari, » non plus à la façon d'une esclave, mais d'une compagne, puisque celui qui commande est l'image du Christ et celle qui obéit l'image de l'Eglise ; la charité divine règle les devoirs mutuels en gardant à tous deux l'honneur et la dignité.

La fin aussi bien que la perfection du mariage se trouve admirablement relevée ; l'antique bénédiction : « Croissez et multipliez-vous, » fait place à une bénédiction meilleure : Formez dans l'Eglise des enfants qui soient les concitoyens des saints et les familiers de Dieu, afin qu'un peuple saint soit élevé pour le culte et la religion du vrai Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ.

Vous comprenez par cette instruction quelle est la dignité surnaturelle que vous devez à ce sacrement, mais aussi quelle est la grandeur des devoirs qu'il vous impose. Recevez-le avec un vif esprit de foi, un profond respect, une entière confiance dans les mérites et la miséricorde de Jésus-Christ, afin que par sa grâce vous vous aidiez mutuellement à supporter avec courage les épreuves de la vie, à conserver la patience et la paix, à remplir tous vos devoirs d'époux chrétiens, et qu'après avoir achevé votre course ici-bas en gardant la foi et en combattant le bon combat, vous puissiez recevoir au ciel la couronne d'immortalité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 11 julii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 19-26 juillet 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre ès-liens. — Confiance en Dieu malgré le mystère des voies de Dieu, 353.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXIX. *11e Dimanche après la Pentecôte :* L'indifférence religieuse, 356. — XL. *12e Dimanche :* Le bon Samaritain, 357.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XXXIX. 11e Dim. après la Pentecôte, 359. — XL. 12e Dimanche, 361.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXXII. La sainte communion réjouit l'âme, 363. — XXXIII. Elle efface les fautes vénielles, 365.

Discours de circonstance. — La Bienh. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 366.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ÈS-LIENS

CONFIANCE EN DIEU MALGRÉ LE MYSTÈRE DES VOIES DE DIEU

Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum et liberavit me.

A présent, je sais de façon certaine que c'est Dieu qui a envoyé son ange et m'a délivré.

(Act., XII, 11).

Mes frères,

Dieu veut nous conduire tous, à la condition pourtant que nous n'y mettions pas obstacle nous-mêmes, à la félicité des cieux. Mais, à moins de révélation spéciale, nous ne savons pas à l'avance par quels chemins il entend nous faire passer. Cela doit rester pour nous un mystère, et la plupart du temps les voies de Dieu se trouveront tout autres que nous les imaginions. Ce n'est qu'une fois délivrés des liens du corps que nous pourrons, comme S. Pierre délivré de ses liens, nous écrier avec transport : « Ah ! maintenant je sais, je comprends ! »

Arrêtons-nous un instant aujourd'hui 1° à méditer en lui-même ce *mystère des voies de Dieu ;* et ensuite 2° nous en retirerons *quelques leçons pratiques*.

I. — *Caractère mystérieux des voies de Dieu*

La divine Sagesse a pris soin de nous en avertir elle-même : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, ni vos voies mes voies, » dit le Seigneur dans Isaïe (LV, 8). Cela veut dire que le Très-Haut gouverne le monde d'une façon qui déroute bien souvent nos idées à nous. — Le monde matériel, tout d'abord : ainsi les savants en sont encore à se demander pourquoi, par exemple, des 9 satellites de la planète Jupiter, deux, le 8e et le 9e, circulent à l'inverse des sept autres, comme du reste à l'inverse de toutes les planètes du système solaire [1].

[1] Moreux, *Eléments de Cosmographie,* 2e édit., p. 43.

— Le monde des âmes aussi et surtout. Repassons ensemble l'Epître du jour. Hérode, y est-il raconté, fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean ; et voyant que de telles exécutions plaisaient aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre pendant la Pâque, se proposant de le mettre à mort tout aussitôt la fête passée. Mais Dieu ne le permit pas, et envoya son ange délivrer l'apôtre de la façon la plus miraculeuse. Voilà les faits.

Maintenant, m. f., beaucoup se demandent : « Pourquoi Dieu a-t-il purement et simplement laissé tomber la tête de S. Jacques le Majeur sous le glaive du tyran, sans rien faire pour le sauver ; et a-t-il au contraire opéré les prodiges les plus divers pour arracher, dans les mêmes circonstances, S. Pierre à la mort ? » — On peut se demander de même pourquoi, quelque vingt-cinq ans après, Pierre sortant de Rome, au témoignage de S. Ambroise [1] et d'Hégésippe [2], pour fuir la persécution et la mort, y fut ramené cette fois par le divin Maître lui apparaissant en chemin. « Seigneur, où allez-vous ? *Domine, quo vadis ?* » interroge l'Apôtre. — « Je vais à Rome, pour y être crucifié à ta place, » répond Jésus. Pierre comprend que Celui qui l'a délivré autrefois des mains d'Hérode, veut le livrer à présent aux mains de Néron, et il reprend le chemin de la Ville aux sept Collines, le chemin de la prison, le chemin du supplice. Pourquoi était-ce à présent l'heure de Dieu pour S. Pierre, et non pas vingt-cinq ans auparavant, comme pour S. Jacques ?

Sortons, m. f., de notre récit, sans toutefois sortir des Livres Saints et du cercle des apôtres. Entre autres « pourquoi » qui peuvent ici s'offrir à nous, n'y a-t-il pas ce pourquoi, le plus formidable de tous, relatif à Judas le traître ? De ce dernier, Jésus a dit : « Malheur à celui par qui sera livré le Fils de l'Homme ! il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né. » (Mt., XXVI, 24). Mais alors, pourquoi Jésus l'avait-il choisi pour le mettre au nombre des Douze ? Et pourquoi lui, le Tout-Puissant, n'a-t-il pas, d'un regard, percé de repentir le cœur de Judas, comme il percera dans un instant le cœur de Pierre renégat ? Pourquoi encore l'a-t-il appelé à l'existence, puisqu'il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né ? Nous répondrons tout à l'heure, m. f., à ces pourquoi.

Pour l'instant, constatons que comme l'histoire apostolique, l'histoire de l'humanité en général et celle de chaque homme en particulier en est pleine.

L'histoire de l'humanité, hélas ! qu'elle est triste à parcourir ! qu'elle est déconcertante en nombre de ses pages ! Nommons au hasard, dans les temps plus proches de nous, l'Irlande catholique asservie pendant plus de trois siècles sous le joug le plus barbare, par sa voisine protestante ! — la pieuse Pologne dépecée entre trois nations de proie ! — Louis XVI, le plus saint de nos rois après S. Louis, payant de sa tête les fautes de ses prédécesseurs ! Notre-Seigneur a demandé, par l'organe de sainte

[1] Ep. XXXIII.
[2] *De excidio Jerus.,* III, 2.

Marguerite-Marie, que son Sacré-Cœur fût représenté sur l'étendard de nos rois. Les plus abondantes bénédictions, même temporelles, étaient promises au roi de France s'il consentait à réaliser ce désir du divin Cœur. Louis XIV, Louis XV ont opposé une fin de non-recevoir à ce désir du Roi des rois : et ils sont morts sur leur trône ! Louis XVI, lui, fait le vœu, dans sa prison du Temple, de réaliser pleinement toutes les demandes du Sacré-Cœur ; il consacre à ce Divin Cœur sa personne, sa famille, son royaume ; il est prêt à être le roi selon le Cœur de Jésus : et il meurt sur l'échafaud ! — Le Vendredi Saint 1918, de pieuses femmes avec leurs enfants font, à 3 heures du soir, dans une église de Paris, l'église St-Gervais, le Chemin de la croix, en souvenir attendri et reconnaissant de la mort de l'Homme-Dieu ; et voilà que, en réponse à leur piété, un obus allemand ensevelit sous les décombres de l'église 77 de ces femmes et de ces enfants ! — Pourquoi Dieu permet-il de ces choses ? Comme aussi pourquoi, dans la vie de chaque jour, tant d'accidents, de revers, de deuils qui semblent se tromper d'adresse, car ils tombent sur ce que le bon Dieu a encore de plus fidèles serviteurs parmi nous ?... Convenons-en, m. f., voilà, oui, voilà bien des pourquoi, et parfois bien douloureux, bien angoissants. Y connaissons-nous du moins une réponse ?

La réponse, m. f., mais je l'ai donnée d'avance, dès le début de cette instruction. Ou plutôt c'est Dieu qui, par avance et dès les temps anciens, a voulu répondre une bonne fois pour toutes à nos pourquoi. « Vos pensées ne sont pas mes pensées, ni vos voies mes voies, dit le Seigneur. Mais aussi haut que le ciel s'élève au-dessus de la terre, aussi haut mes voies s'élèvent au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées. » (Is., LV, 8-9). Voilà : de notre petite intelligence humaine, finie et bornée, nous prétendons embrasser l'infini même, c'est-à-dire ce qui se cache dans les secrets les plus reculés de l'intelligence divine, infinie par essence. N'est-ce pas de la déraison et le comble de la déraison, pour notre raison, que de prétendre s'égaler à celle de Dieu ? C'est une merveille sans doute que la raison de l'homme, comme c'est une merveille que l'œil de l'homme, surtout quand il est servi par les puissants instruments d'optique que lui fournit la science. Mais le rayon visuel de l'homme, même multiplié d'acuité et de puissance par les machines les plus perfectionnées, ne saurait dépasser certaines limites dans l'espace. Après avoir exploré de vastes cieux et découvert à des distances prodigieuses des millions d'astres et de mondes, il lui faut expirer enfin au seuil de mondes nouveaux et d'autres cieux innombrables qu'il ne peut que soupçonner. — Ainsi en est-il de notre intelligence. Le champ où elle projette son rayon lumineux est d'une étendue admirable, mais il a des limites, et au-delà c'est le mystère, le grand mystère, l'insondable mystère que nous ne percerons qu'une fois entrés par la mort dans l'éternel infini. Dites-moi, m. f., ce globe géant qui verse à flots sur notre terre chaleur et lumière, croyez-vous qu'au delà de son monde solaire il fasse encore sentir sa chaleur et briller sa lumière ? Mais non. La science nous affirme, au nom de ses calculs les plus sûrs, que, de l'étoile la plus rapprochée de nous, le soleil ne paraît plus lui-même que comme une toute petite étoile, d'une chaleur nulle et à la lumière mourante ; et si l'on recule encore la distance, notre soleil disparaît au regard. Image exacte de notre intelligence : d'une puissance merveilleuse dans son champ propre d'action, mais perdant toute puissance, toute lumière quand elle voudrait s'exercer dans le domaine réservé à l'indéfectible lumière de la toute-science divine.

Qu'avons-nous donc à faire en conséquence ? C'est, m. f., ce qu'il me reste à vous exposer.

II. — *Quelques conclusions pratiques*

1. La première conclusion à tirer de ce que nous venons de dire, c'est de rester dans un juste milieu par rapport aux voies de Dieu : ne point prétendre, par une présomption condamnable, les connaître d'avance dans le détail et les dicter en quelque sorte à Dieu, mais ne point non plus verser dans le découragement et le fatalisme, sous prétexte qu'il n'y a rien à comprendre aux voies de Dieu, et donc rien à tenter pour y conformer nos propres voies.

Il ne faut point, dis-je, prétendre à dicter dans le détail ses voies au bon Dieu ; or c'est ce que nous faisons trop souvent dans nos prières. Celles-ci, qui devraient être simplement naïves et confiantes, sont fréquemment impertinentes. C'est telle chose que Dieu doit nous accorder et non pas telle autre ; cette telle autre chose est peut-être celle que Dieu, dans son infinie sagesse, sait être la meilleure pour nous, tandis que celle que nous réclamons ne nous vaudrait rien ou nous serait nuisible. N'importe ! nous ne laissons pas à Dieu lui-même le choix ; c'est *ceci* que nous voulons et qu'il doit nous accorder, et non pas *cela*. Il a à marcher par la voie que nous lui traçons et non point par ses voies à lui. Ce n'est plus lui qui sait mieux que nous, c'est nous qui savons mieux que lui ce qui est bien et ce qui est mal. Et nous murmurons, et nous nous scandalisons, et de la présomption nous tombons, par le cours très naturel des choses, dans le découragement, le doute, parfois même dans la perte de toute foi. Que de personnes par exemple, au cours de l'effroyable guerre, ont perdu ou ont déclaré perdre la foi ! Et cela parce qu'elles avaient voulu être plus sages que Dieu ; parce que, ayant prié, fait dire des messes, brûlé quantité de cierges devant les autels, elles s'étaient cru par là des droits à imposer au Maître tout-puissant et tout sage leurs voies à elles, leurs volontés à elles, et n'avaient pas supposé un instant que les voies de l'éternelle Sagesse et Bonté pussent être différentes des leurs. A cause de cela, c'est-à-dire parce que les voies de Dieu se sont révélées autres que les leurs, à cause de cela, dis-je, « de bon Dieu il n'y en a plus ; » à

cause de cela « la prière c'est une sottise, la religion c'est une farce. » Et tel est le triste aboutissement de l'orgueil de la petite raison humaine, quand elle veut égaler et diriger l'infiniment parfaite raison divine.

La présomption qui prétend ne tenir aucun compte du mystère des voies de Dieu est, vous le voyez, un bien dangereux excès. Mais c'en serait un autre de s'exagérer ce mystère comme à plaisir, et de s'en autoriser pour ne rien faire du tout, pour ne pas même prier. « Puisque nous ne savons jamais si ce que sollicitent nos prières est pour nous bon ou mauvais, à quoi bon prier ? Dieu seul sait ce qui peut nous être avantageux ; abandonnons-lui donc le soin de nous le procurer, sans l'importuner de nos aveugles et indiscrètes prières. » Tel est le langage d'un certain fatalisme qui fait consister la piété à justement ne rien demander à Dieu. Ainsi ne l'entend pas Notre-Seigneur et Dieu, m. f. Car croyez-vous que, s'il eût voulu se passer de nos prières, il eût pris la peine de nous enseigner lui-même à prier ? « Quand vous prierez, vous direz : Notre Père qui êtes aux cieux, etc. » (Luc, XI, 2). Et quand, selon Lui, devons-nous prier ? « Il faut toujours prier et ne jamais se décourager. *Oportet semper orare et non deficere.* » (Luc, XVIII, 1). Sans doute, nous ne savons jamais si ce que nous demandons là en détail est le meilleur pour nous ; mais nous savons que, si *oui,* le bon Dieu nous l'accordera ; que, si *non,* il nous octroiera autre chose qui sera pour nous le meilleur ; nous savons que notre prière, si elle est digne de ce nom, ne frappera jamais en vain à la porte du cœur de notre Dieu. Nous savons d'autre part que Dieu se fait pour l'ordinaire une règle d'attendre nos prières : « *Petite et dabitur vobis,* demandez et il vous sera donné » (Mt., VII, 7) ; et que quiconque dédaigne de demander se rend par là-même indigne de recevoir.

Mais, m. f., vous reconnaîtrez bien que c'est encore assez souvent que le Père des miséricordes nous accorde cela même que nous lui demandons. Voyez les fidèles de l'Eglise de Jérusalem en prière : ils réclament du ciel, par des supplications incessantes, la délivrance du chef des Apôtres ; et celle-ci s'opère dans des conditions tout particulièrement miraculeuses. De même, que de guérisons ou de faveurs même temporelles accordées à la prière des saints et des fidèles ! Et, aux Roches Massabielle, — nous sommes justement dans le mois des grands pèlerinages vers ces Roches bénies, — aux Roches Massabielle, que de milliers de malades déjà ont reçu ce que précisément ils demandaient : la guérison de maladies obstinément rebelles à tout remède humain ! A la vérité, la plupart des malades reviennent de Lourdes, corporellement aussi mal en point qu'ils y étaient venus ; est-ce à dire pour cela qu'ils auront prié en vain ? Ah ! m. f., entendez-les donc vous parler de la douce résignation qu'à défaut de guérison corporelle ils ont rapportée de leur visite au pays de l'Immaculée, des délicieuses consolations et précieuses grâces spirituelles qui ont récompensé leur foi ; et vous comprendrez ce que signifie cet axiome de l'ascétisme catholique : « Dieu ne semble nous refuser l'objet de notre prière que pour nous donner bien mieux, incomparablement mieux. »

Aussi, m. f., dans nos prières, comme du reste dans toute notre conduite, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'imiter S. Pierre lui-même dans sa prison. N'avez-vous pas été frappés de ce mot étonnant du texte sacré ? « *Erat dormiens,* il dormait. » Le lendemain même il devait être, au petit matin, tiré de prison et conduit au supplice, il ne pouvait pas l'ignorer ; et pourtant il dormait ; et il dormait entre les deux sbires qui lui servaient de gardes et à chacun desquels le reliait une chaîne. L'Eglise tout entière priait pour lui ; mais lui, il dormait, paisiblement, comme si de rien n'était. Sa prière à lui, dit je ne sais plus quel Père, c'était son sommeil même, sommeil tout d'abandon entre les mains de Dieu. Eh bien ! m. f., voilà l'un des caractères que devra revêtir notre prière à nous. Elle devra être assurément déjà la prière des fidèles de Jérusalem, instante, persévérante ; mais elle devra être en même temps le sommeil de Pierre, le parfait abandon entre les mains du Père tout-puissant. Etant cela, elle sera toujours récompensée ; et même elle sera déjà à elle-même sa propre récompense, ne pouvant manquer d'être en effet une source de consolations et de délices intérieures.

Vous l'aurez d'ailleurs remarqué de vous-mêmes, j'en suis sûr : ce que je viens de dire de la prière s'applique pareillement à tout l'ensemble des actes de notre vie. Le vrai chrétien, habitué au mystère des voies de Dieu, ne s'étonne de rien en ce monde. Dieu peut le faire passer par les sentiers les plus durs et les plus difficiles ; il ne se rebute pas pour cela. Il ne cesse pas un instant de mettre en Dieu tout son espoir, de se dire que le chemin où il marche ainsi est le plus court et le plus sûr pour atteindre au ciel, de répéter avec le psalmiste : « A cause des leçons tombées de vos lèvres, Seigneur, j'ai suivi de durs chemins ; affermissez mes pas dans ces chemins de votre choix, pour que mes pieds ne fléchissent pas. *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras...* » (Ps. XVI, 4-5).

2. Voilà une première conclusion à tirer du grand mystère des voies de Dieu. Mettons que ce soit la principale. Il en est pourtant une autre encore, que je me reprocherais de ne pas vous signaler tout au moins : ce serait de nous exercer à tirer du mystère toute la somme de lumière et d'instruction qu'il comporte. Un mystère a son côté d'ombre impénétrable en ce monde, et devant ce côté du mystère il faut se prosterner et adorer. Mais il a aussi son côté lumineux, qu'il sied d'approfondir, pour enrichir notre esprit des clartés qui se dégagent de la nébuleuse divine. Le mystère de la vocation de Judas, par exemple, jette d'étonnantes clartés sur le respect de Dieu pour la liberté de l'homme, et sur le dogme de l'enfer. Dieu a orné l'homme du

plus beau des dons après l'intelligence, la liberté. Avec sa liberté, l'homme est en mesure de conquérir le ciel ; oui, il peut faire siennes à jamais, s'il le veut, les infinies délices du ciel, cela ne tient qu'à lui ; mais s'il s'y refuse, au lieu du ciel éternel de délices, c'est l'enfer éternel de tortures qui l'attend. Cela étant, Dieu aide de toutes les manières imaginables la liberté humaine à prendre le bon parti, il l'aide, mais il ne la violente pas : il respecte trop ce don qu'il nous a fait pour attenter à son exercice. Il multipliera donc les sollicitations et les lumières, et les menaces et les attraits, mais il ne forcera jamais la volonté de l'homme dans les derniers retranchements de sa liberté. Il fera pour la volonté humaine quelque chose de ce qu'il fit pour Pierre prisonnier. Il fera tomber ses chaînes, il paralysera les mouvements de ses geôliers, il ouvrira devant elle les portes de fer, il écartera les obstacles, il lui facilitera et permettra l'évasion, mais il ne la jettera pas malgré elle hors de sa prison. Pierre délivré de ses chaînes et ayant devant lui toutes les portes ouvertes, pourra, s'il lui plaît, rester en prison. Mais alors, à qui la faute si le lendemain l'Hérode infernal envoie ses sicaires et donne la mort — ici la mort éternelle — à cet insensé qui aura choisi, au lieu de la vie, la mort ?

C'est bien là ce qui s'est passé pour Judas. Jusqu'au dernier instant, Jésus, dans son adorable bonté, lui fournit les moyens de s'évader du piège fatal où il est tombé. Il essaie de la douceur : il rappelle à Judas les liens de tendre amitié entre le Maître et le disciple : « C'est un de ceux qui partagent ma table qui me trahira ! » Il essaie de la menace : « Le Fils de l'Homme, lui, va où il doit aller. Mais malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera livré ! il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né ! »

Croyez-vous qu'après cela, m. f., Judas était encore excusable de se jeter tête baissée dans l'abîme ? Eh bien ! dites-vous qu'il en est ainsi, toute proportion gardée, de quiconque est damné. C'est de lui-même qu'il se jette dans l'abîme.

* * *

Mais Dieu, lui, m. f., reste à jamais digne de toutes nos bénédictions, à jamais adorable dans toutes ses voies. Amis et ennemis le reconnaîtront un jour. « Nous nous sommes donc trompés ! *Ergo erravimus !* » (Sag., v, 6), s'écrieront les damnés. — « *Nunc scio vere,* nous savons maintenant ! » exulteront les élus ; nous savons maintenant que toutes les voies de Dieu étaient des voies d'amour et de miséricorde. A lui soient louanges et bénédictions et actions de grâces dans les siècles des siècles ! *Amen.*

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXIX

11e Dimanche après la Pentecôte

L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

Mes frères,

Il y a un mot qui caractérise chez un homme l'absence de toute pratique religieuse. On dit : « C'est un indifférent. » L'esprit a ses écarts, le cœur a ses faiblesses ; les lumières de l'un et la droiture de l'autre ne nous prémunissent pas toujours contre l'illusion. En fait, de toutes les affaires celle qui nous occupe le moins est le salut de notre âme, et, au milieu d'une société incrédule et railleuse, nous en arrivons dans la vie à perdre le sens religieux et jusqu'à l'idée de Dieu.

I

On voit de nos jours un certain nombre d'hommes franchement et ouvertement opposés à la religion. Ces hommes toutefois ne forment qu'une minorité, et étant donné le degré aigu auquel leur hostilité s'élève, ce ne sont pas eux qui nous alarment le plus : l'exagération même des sentiments qu'ils professent et la brutalité des préventions qui les dominent, rendent leur influence à peu près nulle. Les impies déclarés sont rares. Ce qui nous inquiète davantage, c'est le nombre toujours grandissant des indifférents. On n'est pas hostile, mais on laisse la religion de côté ; on ne blâme pas ceux qui la pratiquent, mais pour soi-même on vit dans une insouciance déplorable. Combien ne fléchissent plus le genou devant Dieu ! Combien ne tiennent plus à leur baptême que par un souvenir !

Les uns travaillent à agrandir leur domaine par des achats nouveaux et à posséder quelques mètres en plus de cette pauvre terre ; les autres passent leur temps à s'amuser et s'estiment suffisamment heureux s'ils coulent de longs jours dans le luxe et la jouissance. Celui-ci n'a de pensées que pour sa culture : les récoltes ont-elles été abondantes, peu importe les soins à donner à son âme. Celui-là ne songe qu'à son commerce, à ses intérêts, à expédier ses affaires courantes, et voilà tout. Sans doute, gagner le pain de ses enfants, préparer leur avenir et à force de labeur leur laisser un champ plus étendu et une aisance plus large, cela est louable. Le mal est que beaucoup, se laissant absorber totalement par le côté matériel, n'ont pas d'autres préoccupations.

L'indifférent agit, pour ainsi dire, comme s'il n'y avait pas de Dieu et comme s'il n'avait pas d'âme. Il remplira peut-être quelques devoirs faciles, parce que le monde les a rangés parmi les bienséances ou ces choses à demi-sérieuses dont on s'inquiète aux heures de loisir. Sa religion se réduit à une sorte de respect stérile ; des actes qu'elle commande il ne garde presque rien, il a tout oublié : le signe de la croix, la prière du soir, la messe du dimanche ; les autels, à peine sait-il

s'il en existe encore ; et lorsqu'il entre dans un temple, à l'occasion d'un enterrement ou d'un mariage, il se contente de regarder les cérémonies et les assistants. Il aura même je ne sais quelle complaisance pusillanime pour les maximes et les exemples d'un monde apostat.

Et bien ! passer sa vie de cette façon, il ne faut pas nous le dissimuler, c'est non seulement passer une vie inutile, quel que soit le mérite extérieur et les vertus naturelles dont elle puisse se réclamer ; mais c'est passer une vie coupable. Nous sommes au monde pour glorifier Dieu et sauver notre âme, et si nous ne remplissons pas ce double but, il en sera de nous un jour comme de l'arbre stérile, coupé et jeté au feu.

II

Quelles sont donc les causes de l'indifférence ?

La première repose dans le défaut de réflexion. Pour arriver à la connaissance de la vérité, comme pour revenir à la pratique du bien quand on a eu le malheur de s'en écarter, la condition indispensable, après la prière, est une attention réfléchie, une application paisible de ses facultés intellectuelles. Or beaucoup ne sont plus chrétiens, — et le prophète en a fait depuis longtemps la remarque, — parce qu'ils ne veulent plus réfléchir : *Nullus est qui recogitet corde.* (Jér., XII, 11). Habitués au langage plus conciliant des vérités amoindries, ils ont étouffé dans leur âme jusqu'à la notion même du devoir, pour ne plus s'en ressouvenir peut-être, et encore ! qu'à l'heure tardive et imprévue de la mort.

Notre âme, nous le savons, image de l'intelligence infinie, est faite pour connaître Dieu, vérité souveraine, hors duquel on ne trouve que mensonge et déceptions amères. L'existence pour nous n'aboutit pas à un néant absolu. Pourquoi ne pas y penser ? Pourquoi se résoudre à l'oubli, sans se poser une seule fois en face de ses destinées et de son avenir, flottant à tout vent de doctrine, comme une barque abandonnée, qui n'a plus ni gouvernail, ni voile ? Vous êtes indifférents : étudiez, lisez quelque bon livre de philosophie ou d'apologétique ; imitez cet écrivain célèbre qui, ramené à la foi après de longs égarements et par la leçon du malheur, nous a laissé cet aveu : « J'ai examiné et j'ai cru ; examinez comme moi et vous croirez. »

Mais il ne faut pas oublier qu'il y a une liaison étroite entre l'aveuglement de l'esprit et les égarements du cœur. Chose surprenante ! on arrive aujourd'hui à n'établir plus aucune distinction entre la vérité et l'erreur ; tout, sous l'influence des passions, devient affaire d'opinion libre et de fantaisie. En fait, lorsqu'un cœur est pur, réglé, l'indifférence n'y trouve aucune place, et il garde au bien une fidélité exemplaire. Au contraire, à partir du jour où l'on a cherché la paix dans le sacrifice de la vertu, les préceptes de la morale s'obscurcissent, l'âme se ferme à toutes les idées du monde surnaturel.

Il est dit dans les Saints Livres que les dieux de bois et de pierre commencèrent pour les hommes à l'époque où leur cœur commença à se dépraver. Le cœur humain n'a pas changé. Voluptueux ou utilitaire, l'indifférent ne s'inquiète pas de savoir si le chemin mène au but ; et il accorde à ses devoirs religieux moins d'attention qu'à la pluie et au beau temps. Peu importe que les années s'écoulent et que les cheveux blanchissent : bornant son espoir au terme où l'existence s'arrête et se brise, la vieillesse est encore pour lui une dernière étape de jouissances.

Hélas ! oui, « des hommes se rencontrent que tout intéresse, hormis leur sort éternel. Ils n'ont pas, disent-ils, le temps d'y songer, mais ils en ont abondamment dès qu'il s'agit de satisfaire les plus frivoles fantaisies. Ils ont du temps pour les affaires, du temps pour les plaisirs, et ils n'en ont pas pour examiner s'il y a un ciel ou un enfer. Ils ont du temps pour s'instruire des plus vaines futilités de ce monde, où ils ne passeront qu'un jour, et ils n'en ont pas pour s'assurer s'il existe un autre monde qu'ils doivent, heureux ou malheureux, habiter éternellement. Ils ont du temps pour soigner un corps qui va se dissoudre, et ils n'en ont pas pour s'informer s'il renferme une âme immortelle [1]. »

* * *

C'est en vain qu'à nos heures d'indifférence et d'égoïsme nous éloignons le souvenir de Dieu et de nos devoirs ; un jour, ramenés par les déceptions, brisés peut-être par le malheur, il faut bien appeler Dieu à notre secours. N'attendons pas une telle extrémité. Ce signe de la croix que nous n'avons pas fait depuis longtemps, reprenons-le ; cette prière que nous avons oubliée, laissons-la revenir sur nos lèvres ; gardons au moins la charité au degré nécessaire pour justifier notre âme. Ainsi soit-il.

XL

12e Dimanche après la Pentecôte

LE BON SAMARITAIN

Et videns eum, misericordia motus est.
En le voyant, il fut touché de compassion.
(Luc, x, 33).

Mes frères,

La doctrine de Jésus-Christ est la plus sainte et la plus féconde qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Chacun y trouve un enseignement approprié. Elle éclaire, elle encourage, elle console. C'est pour nous qu'il composait ses paraboles, qu'il racontait le figuier stérile, la drachme perdue, la brebis retrouvée, le bon Samaritain. De la parabole du bon Samaritain, leçon vivante de charité chrétienne, appliquons-nous un instant à recueillir les fruits.

[1] Lamennais, *Essai...*, t. I, p. 201-202.

I

Le bon Samaritain allait un jour de Jérusalem à Jéricho, quand il fit la rencontre d'un homme à demi-mort, laissé sur le chemin et que des voleurs venaient de dépouiller. Un sacrificateur juif d'abord, puis un lévite, passant là s'étaient contentés de jeter vers lui un regard de compassion stérile. Ils étaient pourtant tous deux ses compatriotes. Ils avaient lu dans la Loi : « Si vous rencontrez un bœuf égaré ou succombant sous le fardeau, vous le ramènerez à son maître. » (Deut., XXII, 1-4). Et ils ne font pas pour un homme ce qu'ils auraient dû faire pour une bête. A son tour, passe un Samaritain. C'était même un Juif de nation, *natione Judæus ;* et Juifs et Samaritains nourrissaient alors entre eux la plus vive antipathie, élevaient autel contre autel. Mais qu'importe ! à la vue de ce malheureux, il se sent touché d'une miséricordieuse pitié, *misericordia motus est.*

Ce récit symbolise parfaitement les rapports de Jésus-Christ avec l'humanité. A cette voyageuse infortunée, malade, étendue sur le chemin, les anges des ténèbres, comme des voleurs, avaient enlevé par le péché la parure de la grâce. L'humanité blessée appelait vainement à son secours. Prêtres et philosophes païens passent avec mépris auprès d'elle ; la plupart s'éloignent, insensibles à sa misère, et pour quelques-uns qui tentent de porter remède à ses maux, ils ne font que les irriter davantage. Il devait en être ainsi jusqu'au jour où Jésus-Christ descendit de Jérusalem à Jéricho, c'est-à-dire de la cité du ciel à la cité de la terre, accepta, avec notre nature, les livrées de l'indigence et de la douleur, et, pour mieux nous consoler, prit la réalité de nos misères et jusqu'à l'apparence de nos crimes.

A nous aussi d'être envers nos frères ce qu'a été le bon Samaritain de l'Evangile, miséricordieux, compatissants, charitables. La vraie charité n'est pas seulement cette inclination naturelle que nous ressentons les uns pour les autres ; elle découle moins encore de la conformité des habitudes ou d'intérêts communs ; mais elle puise en Dieu son principe et sa règle. Nous devons nous aimer, non pas, comme il arrive trop souvent dans le monde, pour des motifs vulgaires, fragiles, que la prospérité fait naître et que le malheur détruit : Dieu étant l'indissoluble lien de notre charité, nous devons voir dans tous les hommes autant de frères, plus encore dans ceux qui souffrent et ressemblent à l'infortuné dont nous parle l'Evangile d'aujourd'hui.

II

Le bon Samaritain, ému de pitié pour le malheureux voyageur, s'approche, le relève doucement, et, après quelques paroles consolantes, lave ses pieds avec du vin et de l'huile, *infundens vinum et oleum,* façonne des bandelettes pour lier ses plaies, *et alligavit vulnera ejus,* puis le place de son mieux sur sa monture. Arrivés, non sans peine, l'un et l'autre à l'hôtellerie la plus voisine, le pauvre blessé reçoit tout ce qui était capable de le soulager : une chambre, des vêtements, une fortifiante nourriture. Enfin, à l'aube du jour suivant, avant de partir, le bon Samaritain appelle le maître de la maison et lui dit : « Je vous recommande cet homme, prenez-en soin comme si c'était moi-même. Voici déjà deux deniers ; et s'il faut dépenser davantage pour sa guérison, soyez sans crainte, je vous dédommagerai à mon retour. »

Quel admirable tableau ! Douceur, désintéressement, sacrifices, toutes les nuances que la charité prend dans une âme s'y retrouvent. La charité ne se contente pas seulement de paroles : elle est active, laborieuse, capable, s'il le faut, des plus coûteux efforts. Dans son activité même, elle se multiplie et devient cette bonté patiente et de longue haleine qui ne se décourage jamais. Lorsque le prochain surtout est blessé, a des plaies, la charité sait faire succéder le vin à l'huile ou plutôt les mêler ensemble. L'huile seule ne produirait aucun bien efficace, le vin seul rendrait le mal plus aigu ; il faut pour le soulagement du prochain, de préférence quand il s'agit de certaines blessures vives, douloureuses, que nous versions ensemble ces deux liqueurs : la douceur et la force.

Mais, ici encore, Jésus-Christ a voulu nous donner de ses rapports avec l'humanité coupable une peinture fidèle, qui exprime toute la tendresse, toute la sollicitude de son amour. Il adoucit nos amertumes avec le baume de l'Evangile et l'onction mystérieuse de la grâce ; pour nous purifier et nous guérir, il nous donne son sang sur la croix, son sang sur l'autel, son cœur et son sang dans la sainte Communion. Afin que nos plaies ne s'ouvrent plus et dans la crainte qu'elles ne viennent à s'envenimer, non content de verser sur elles l'huile et le baume, il les ferme d'une main délicate par le pardon de la Pénitence, et il dispose une hôtellerie, son Eglise, où nous puissions trouver assistance et secours.

De fait, tant qu'il y aura sur terre un pécheur à convertir, un affligé à consoler, une faiblesse à protéger, une ignorance à instruire, on verra surgir sous l'inspiration de la sainte Eglise une foule d'âmes éprises de sacrifice, se donnant à l'enfant, au pauvre, au malade, fondant et dirigeant des dispensaires, des orphelinats, des ouvroirs et des écoles. La promesse du Maître qui a dit : « Tout ce que vous dépenserez pour ce voyageur blessé, je vous le donnerai à mon retour, » cette promesse leur suffit.

* * *

Il reste toujours à prendre dans les pages de l'Evangile, quand on sait les méditer. La parabole du bon Samaritain que nous venons de commenter est éminemment instructive. Puisse-t-elle surtout développer en nos cœurs, et de plus en plus, l'esprit de charité ! Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XXXIX

11e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le psaume LXVII dont nous lisons un fragment dans l'*Introït* est un psaume triomphal où règnent la joie de la victoire, la confiance et la charité. David dut le composer quand, après une grande victoire, il ramena l'arche au temple à Jérusalem, l'arche suivie des captifs faits dans la bataille, accompagnée d'un immense concours de peuple en fête, de chants et d'instruments de musique. Ce triomphe, nous dit S. Paul, figurait l'Ascension de Jésus-Christ montant au ciel avec le cortège des Justes de l'Ancienne loi qu'il délivrait de la captivité des Limbes. (Eph., IV, 8).

« Dieu est dans son lieu saint, » *Deus in loco sancto suo.* Dieu était dans son temple; sa majesté reposait sur l'arche. Jésus-Christ est mieux encore dans nos églises où il demeure au tabernacle, avec son corps, son âme et sa divinité. Il nous appelle dans sa maison, où il veut que tous nous ayons le même esprit, *unanimes,* comme les premiers chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. C'est la pensée qui resplendit dans toute cette messe : unis entre nous, unis avec Dieu, dans une adoration profonde qui se traduit par la générosité envers lui, envers l'Eglise. « *Honora Dominum de tua substantia.* Honorez le Seigneur en lui donnant sa part de vos richesses, » ainsi que l'Eglise nous le demande dans la *Communion.*

Si nous avons cette *unanimité* de sentiments, Dieu donnera à son peuple la vertu et la force. Nous revenons toujours à cette pensée rassurante que Dieu est la force de son peuple : *Dominus fortitudo plebis suæ.*

Telle est l'Antienne de l'*Introït.* Vient ensuite le Psaume : *Exsurgat Deus!* « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ! Qu'ils s'enfuient, ceux qui le haïssent ! » C'étaient les paroles que Moïse prononçait quand il levait le camp pour la marche des Israélites dans le désert. (Num., x, 35).

En résumé, si nous nous aimons en Dieu, si nous demeurons unis, nous serons forts contre nos ennemis.

Nous retrouvons cette pensée dans l'Evangile.

I

1. Jésus venait de Tyr et de Sidon, comme nous l'avons raconté le 6e dimanche, et se rendait dans la Décapole. Persécuté par les Juifs, il cherchait une retraite, des pays calmes où il pût goûter un peu de repos, parce que son heure n'était pas venue. Il lui restait beaucoup d'œuvres à accomplir, il lui fallait achever l'éducation de ses Apôtres surtout, avant qu'il retournât vers son Père. C'est pourquoi dans le miracle du sourd et muet il exigera une si grande discrétion.

Ceux de la Décapole étaient pour la plupart des païens, mais ils le connaissaient pour des miracles qu'il avait faits chez eux : il avait guéri les possédés de Gergésa. Aussi à peine ont-ils appris son arrivée qu'ils lui amènent un sourd et muet, et ils le supplient de lui imposer les mains et de le guérir.

Jésus l'entraîne hors de la foule, il lui met ses doigts dans les oreilles comme pour les ouvrir, puis il prend un peu de salive et en touche sa langue.

Alors il lève les yeux au ciel, « pousse un soupir de gémissement et dit : *Ephphetha,* c'est-à-dire : « Ouvrez-vous. »

Et aussitôt les oreilles de l'infirme furent ouvertes et le lien qui retenait sa langue fut délié et le muet parla parfaitement, *recte.* (Marc, VII, 35).

2. Le Sauveur aurait pu le guérir d'une seule parole, comme il fit pour le lépreux, en disant : « Je le veux, sois guéri. » Il entoura au contraire cette guérison de signes particuliers qui nous font comprendre qu'il faut un grand miracle pour guérir la *surdité spirituelle d'abord.* Car tous les miracles de Jésus ont aussi un côté symbolique.

Il n'est pire sourd, dit-on, que ceux qui ne veulent pas entendre. Comment faire entendre la voix de Dieu à ceux qui se bouchent les oreilles de l'entendement ? Dieu vous rappelle à la foi, au devoir chrétien ; mais ses avertissements glissent sans pénétrer, et si parfois ces paroles intimes éveillent un écho passager, vous vous hâtez de penser à autre chose, et vous revenez à vos affaires dissipantes, à vos amis, sourds comme vous à la grâce.

C'est pourquoi Jésus entraîne le sourd-muet hors de la foule.

Pour réfléchir, il faut la solitude, la retraite, une heure passée à l'église, seul à regarder dans son âme, à examiner sa conscience, à se convaincre de sa surdité. Car Dieu n'aime pas le bruit, la dissipation, les plaisirs qui absorbent et tirent hors de soi ; il ne parle à l'âme que dans le silence. Sa voix est couverte par les clameurs du monde, et nous ne pouvons l'entendre parce que nous sommes sourds ou assourdis.

Pour que nous l'entendions, il nous ouvre les oreilles qui sont fermées aux choses de l'âme, aux vérités du salut, aux espérances du ciel. Elles ne se plaisaient qu'à entendre les discours de vanité, les conversations légères ; seules les paroles impies ou risquées les rendaient attentives. Mais un jour, par une grâce particulière, voici qu'un mot, un souvenir, une cérémonie religieuse les frappe. C'est Jésus qui a passé et qui a dit : « Ouvrez-vous ! » Il a regardé cette âme qu'il aime et qu'il avait beau appeler, elle n'écoutait pas ou elle fuyait. Il a levé les yeux au ciel, à ce beau ciel qu'elle ne regarde jamais, il a poussé un soupir de gémissement sur elle et sur tant d'autres âmes qui lui ressemblent, et soudain elle a entendu, et ç'a été pour elle une bienheureuse surprise, un ravissement.

Qu'est-ce en effet que les discours du monde, frivoles, ternes, sans essor, sans aperçus élevés, sans joie et sans vérité, si on les compare à la

parole intime de Jésus-Christ, lumineuse et douce, qui vous montre le néant des choses terrestres, et vous porte sur ses ailes jusqu'aux sommets d'où l'on voit Dieu, la patrie céleste, et, en bas, cette chose méprisable, la terre, qui voudrait nous retenir dans ses obscurités, ses misères, ses fanges !

En même temps Jésus touchait la langue du sourd-muet avec ses divines saveurs qui réveillaient en elle le goût, le goût des choses spirituelles, le goût de la vérité. Et ce pécheur entendait et il parlait bien : *et loquebatur recte.*

Mais quel travail qu'une conversion d'âme ! La guérison du sourd-muet est faite pour nous en donner encore seulement une faible idée. Quel travail de la grâce il faut pour obtenir que l'âme pécheresse consente à entendre parler de Dieu, de Jésus-Christ, à laisser approcher d'elle ceux qui ont reçu la grâce de la parole divine, et qui seuls peuvent lui faire du bien ! Car ces enseignements la condamnent, à leur lumière elle se voit coupable ; elle voit aussi à combien de choses qui lui paraissent douces, nécessaires, il lui faudra renoncer.

Alors le Sauveur la voyant si sourde, si aveugle, si faible, a levé les yeux au ciel, il a prié son Père, et sa prière est toujours exaucée. Et cette pauvre âme a entendu, elle a vu, elle a béni Dieu et entonné un chant de reconnaissance : *et loquebatur recte.* Et combien lui apparaissent amères les choses qu'elle croyait si douces, faciles à surmonter les obstacles qu'elle croyait insurmontables ! C'est la paix, la joie, la lumière, l'action de grâces.

3. Quand ils virent que le sourd-muet était guéri, les habitants de la Décapole ne purent retenir leur admiration. « Jésus leur ordonna de ne parler à personne de ce miracle. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, et plus ils témoignaient leur admiration en disant : « Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets. » (Marc, VII, 37).

Jésus en ce moment recherchait la solitude, le calme, loin des persécutions méchantes des Pharisiens ; mais il obéissait aussi à ces sentiments d'humilité qui le caractérisaient au point qu'il disait : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Comment pouvait-il être humble, lui qui était le Fils de Dieu ? C'est qu'en lui il y avait aussi l'humanité, si petite en face de la divinité, l'humanité dans laquelle « il s'humilia lui-même et devint obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, » l'humanité, cette tenue d'esclave, cette humble livrée qu'il avait prise pour être semblable à nous.

Cependant quand les foules célèbrent ce bienfait du sourd-muet guéri, s'il leur défend de le publier, il ne leur fait point une obligation de s'en taire, car il ne pouvait empêcher les élans de la reconnaissance. C'est pourquoi ils crient si haut : « Il a bien fait toutes choses ! » Et il les laisse faire, parce qu'il faisaient bien. S'il les avait empêchés, n'eût-il point paru favoriser l'ingratitude ? Or c'est un devoir pour nous de dire sans cesse à Dieu : « Merci ! »

II

L'Eglise nous demande d'avoir le même esprit, des sentiments *unanimes.* Ce qui empêche cette unanimité, c'est qu'il y a parmi nous beaucoup de sourds-muets spirituels. Alors on ne s'entend pas, on ne se comprend pas, on ne parle pas, ou l'on ne parle pas la même langue. Nous allons vers Babel.

1. La vérité s'impose, mais il faut la chercher. Elle est dans l'Eglise catholique, mais il faut interroger l'Eglise catholique. Ayez des sentiments catholiques et vous vous entendrez. Ce sera l'*unanimité* comme l'avaient les premiers chrétiens ; ce sera le bonheur, la paix, ainsi que les possèdent ceux qui habitent la même maison et qui ont même pensée, même foi, même amour.

C'est parce que dans les familles ne se trouve pas la même foi que la fidélité n'y règne pas. Le mari ne croit pas et ne va pas à l'église ; la femme croit, elle est même parfois très pieuse, elle emmène avec elle ses enfants le dimanche à la messe. Ceux-ci regardent leur père qui s'abstient, qui dénigre même parfois la religion, qui sourit de leur mère qui fait pieusement ses prières et qui les leur fait réciter. Ils ne comprennent pas. Ils grandiront et ils se porteront plutôt du côté du père qui leur apparaît supérieur par la volonté, le caractère, la science ; ils comprendront de moins en moins et grossiront ainsi l'armée des sourds, contribueront à la division de la famille. Nulle part nous ne voyons l'unanimité. Je veux qu'en famille on continue à s'aimer, mais il est interdit d'aborder les choses de l'esprit, de parler de Dieu, de l'âme, de la vie future, car les pensées diffèrent, il y aurait des batailles entre les intelligences, batailles qui ne laissent pas de bons souvenirs et qui ne convertissent jamais, car c'est l'orgueil au fond qui commande à l'esprit.

2. Voilà donc quantité de choses dont on doit se taire. Ainsi les sourds deviennent aussi muets. Ne trouvez-vous pas que le nombre de ces muets est immense ? C'est une infirmité qui gagne, qui s'impose, qui est commandée par les lois. En fait, il est interdit de parler aux enfants officiellement de Dieu qui a créé ce magnifique univers et qui les a créés ; de Jésus-Christ qui les a rachetés, du Fils de Dieu qui s'est fait petit enfant comme eux, et qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » Le silence est ordonné, un silence hostile qu'on appelle hypocritement de la neutralité.

Le Sauveur regarde le ciel et il gémit. Puisse-t-il dire : *Ephphetha !* Puisse-t-il ouvrir les oreilles et délier les langues, afin que celles-là entendent, et que celles-ci parlent librement pour instruire, pour chanter les louanges de Dieu, pour rendre des actions de grâces à Jésus-Christ !

3. L'union ne peut exister entre les hommes que s'ils sont unis d'abord avec Dieu. C'est l'amour de Dieu qui nous fait aimer nos frères. Et si les hom-

mes ne s'aiment pas, que deviendront-ils, sinon des bêtes féroces intelligentes et égoïstes, uniquement occupées à se faire la guerre !

C'est l'Eglise qui entretient parmi nous la charité, l'amour de Dieu et des hommes, c'est elle qui fait sur la terre l'œuvre de Dieu. Qui donne à l'Eglise pour accomplir sa mission, donne à Dieu. C'est pourquoi la *Communion* nous rappelle le devoir de la générosité : « Honorez le Seigneur en lui donnant sa part de vos biens. » Aidez l'Eglise en lui apportant « les prémices de vos fruits, *de primitiis frugum tuarum.* » S. Paul disait : « Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, nous sommes contents. » Mais encore faut-il que les prêtres aient des aliments et des vêtements. Vous apporterez donc au Denier du culte, non seulement des ressources en argent, mais des dons en nature, *de primitiis frugum.* C'est un devoir de conscience qui devient doux à ceux qui entendent et qui agissent, qui ne sont ni sourds ni muets. L'Ecriture leur promet que leurs greniers seront remplis, et que le vin abondera dans leurs pressoirs (Prov., III, 9-10), c'est-à-dire qu'ils seront récompensés dans l'autre monde et dans celui-ci.

XL

12e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Tant que nous sommes sur la terre, nous nous sentons environnés de périls ; « combats au dehors, craintes au dedans : *foris pugnæ, intus timores ;* » surtout nous nous sentons faibles et nous le sommes. « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » nous dit Jésus-Christ. Par nous-mêmes, ajoute S. Paul, nous ne sommes pas capables d'avoir une bonne pensée. C'est pourquoi nous implorons toujours l'aide de Dieu, et dans l'*Introït* de ce jour nous crions vers Dieu : « Au secours ! *Deus, in adjutorium meum intende.* » C'est pour nous maintenir dans le sentiment de notre faiblesse que l'Eglise nous fait redire ces paroles au commencement de toutes les Heures du Bréviaire.

« Hâtez-vous d'accourir à mon aide, Seigneur ! *Domine, ad adjuvandum me festina.* Qu'ils soient confondus et saisis d'effroi ceux qui cherchent mon âme ! »

Le démon et le monde qui est à son service n'ont qu'un but : c'est de nous prendre notre âme, notre unique bien ; notre âme faite pour l'immortalité, le bonheur ou le malheur éternel. Ils la cherchent comme une proie à dévorer, *qui quærunt animam meam.* Mais si Dieu la défend, qui oserait l'attaquer ?

L'âme se sauve aussi par la charité envers le prochain, et c'est ce que l'Eglise nous enseigne en nous remettant sous les yeux la parabole du bon Samaritain. C'est pourquoi ce dimanche s'appelle « le Dimanche du bon Samaritain. »

Nous allons dire d'abord comment fut amenée cette parabole ; et ensuite nous expliquerons la parabole elle-même.

I

C'était dans la troisième année de son ministère, près de Capharnaüm ; Jésus, pour achever l'éducation de ses disciples et les former à la prédication, à l'apostolat, envoya devant lui, deux à deux, soixante-douze Galiléens dans toute ville ou toute bourgade qu'il devait évangéliser. Ils s'en vont avec l'ardeur qu'enflammait leur zèle juvénile, et quelques jours après Jésus les voit revenir pleins de joie.

« Maître, lui disent-ils, les démons eux-mêmes nous sont soumis, en votre nom. »

Il leur répond : « Je voyais en effet Satan qui tombait du ciel comme un éclair. Toutefois, ne vous réjouissez pas de ce que les mauvais esprits vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. » Et considérant son œuvre divine, et par quels humbles instruments elle allait s'accomplir, il remercie Dieu son Père « qui a caché ces grandes choses aux prudents et aux sages du siècle et qui les a révélées aux petits. » Il était heureux du succès de ses disciples, heureux de l'accueil qu'ils avaient reçu, heureux que pour les moissons blanchissantes que son âme contemplait il y eût déjà de vaillants moissonneurs.

Alors, embrassant de son coup d'œil compatissant et appelant à lui toutes les âmes de bonne volonté, il prononça ces adorables paroles : « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes chargés, et moi je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et apprenez que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Jamais l'humanité n'avait entendu des paroles aussi pénétrantes, tendres et attirantes. Si l'on avait rencontré des expressions pareilles dans les discours de Platon ou de quelque autre philosophe de l'antiquité, on les eût écrites en lettres d'or dans leurs écoles ou leurs académies. Mais ils ne pouvaient les concevoir, parce qu'elles portent le cachet divin, elles expriment l'amour infiniment suave et puissant de Dieu pour les hommes.

Ensuite Jésus se tournant vers ses disciples ajouta : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Je vous le dis : beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. » (Mt., XI, 28 ; Luc, X).

Or il se trouvait là un docteur de la loi qui écoutait, sans vouloir comprendre. Il avait contre Jésus toutes les préventions, toutes les haines des Pharisiens, et nul doute qu'il n'ait été blessé par cette grande place que le Sauveur faisait aux petits, non moins que par les paroles prononcées à l'adresse « des sages et des prudents du siècle. » C'était une âme orgueilleuse, elle ne pouvait comprendre l'humilité du cœur ; un homme plein de lui-même et qui voulait se faire valoir ; un esprit superbe qui était scandalisé d'une doctrine où les lettrés, les savants hautains étaient placés au-dessous du peuple ignorant ou simple. Dans cette doctrine,

pensait-il, dans ces paroles qui touchaient l'âme populaire, il n'y avait rien pour lui. Et cependant l'homme instruit, le juste, parmi cette multitude méprisée, c'était lui ! Il était même le seul juste, car seul il observait les traditions, les jeûnes, la stricte interprétation de l'Ecriture, la dîme exacte, tous les signes de la justice extérieure ; et le Maître n'en avait nul souci. Toutes ses prévenances, tous ses soins étaient pour ces gens du peuple !

Alors il se leva, il sortit des rangs, il interrogea Jésus, non pour s'instruire, mais pour le tenter, *tentans illum,* pour l'attirer dans quelque piège, et pour recueillir lui-même quelque éloge au sujet de sa vie irréprochable.

— Maître, dit-il, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ?

Jésus comprit qu'il voulait faire parade de sa vertu pharisaïque. Il se contenta de lui rappeler les préceptes de Moïse :

— Qu'est-ce qui est écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ?

Le scribe répondit par ces mots qui résumaient l'enseignement des docteurs :

— Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.

Il dit cela avec le faste et la suffisance qui caractérisaient ces hommes superbes, heureux de montrer qu'il était très versé dans la Loi.

— Vous avez bien répondu, fit Jésus doucement. Faites cela et vous vivrez.

La conversation se fût terminée ainsi avec tout autre. Mais le scribe n'était pas satisfait. Il voulait tenter le Sauveur et se mettre en évidence. Il voulait se justifier lui-même, *volens justificare seipsum,* montrer « qu'il possédait la vie éternelle » au sujet de laquelle il interrogeait le Sauveur, que ses actions étaient justes et que sa vie, comme celle de tout Pharisien, était pleine de bonnes œuvres. Il voulait enfin discuter et faire ressortir sa science devant ceux qui l'écoutaient. C'est pourquoi il ajouta :

« Et qui est mon prochain ? »

La question portait bien, car pour les Juifs il n'y avait pas d'autre prochain que les Juifs. Les étrangers, les païens, qui n'étaient pas de la race d'Abraham, ils les méprisaient profondément. Cette simple demande engageait tout l'Evangile, qui est universel, et professe l'égalité de toutes les âmes devant Dieu. Jésus n'avait-il pas dit à la Chananéenne, cette païenne dédaignée même par les disciples : « O femme, votre foi est grande ! » et déclaré qu'il viendrait de l'Orient et de l'Occident des hommes qui n'étaient pas Juifs, et qui s'assoiraient au banquet du royaume de Dieu, d'où seraient exclus « des fils du royaume » ? Jésus avait donc l'occasion d'exposer sa doctrine de fraternité universelle ; il la saisit.

II

Entre Jérusalem et Jéricho se trouve une contrée mal famée où les brigands arrêtaient souvent les voyageurs. C'est un lieu désert, éloigné de toute demeure humaine, une gorge entre des collines élevées, abruptes, stériles, des montagnes de pierres brutes, tourmentées et qui inspirent l'effroi. Les bandits peuvent en toute sécurité s'y acharner sur les pauvres passants : les cris des victimes ne seront pas entendus. Cependant il y avait des relations nombreuses entre la cité sainte et Jéricho, ville sacerdotale ; c'est pourquoi des prêtres et des lévites y passaient fréquemment, en hâtant le pas.

Ce que Jésus va raconter était probablement une histoire qu'il ne faisait que rappeler et dont le souvenir faisait encore frissonner ses auditeurs.

1. Donc un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il était seul, sans armes. Il tomba entre les mains des voleurs, qui le frappèrent, le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et le laissèrent sur le chemin, à demi-mort.

Un prêtre juif qui descendait aussi de Jérusalem aperçut le blessé, mais il prit l'autre côté de la route et continua son chemin.

Vint ensuite un lévite. Il s'arrêta, regarda le malheureux et passa outre.

Un troisième voyageur suivit. C'était un Samaritain. Il était à cheval. Il vit le blessé, fut touché de compassion, s'approcha de lui avec bonté, pansa les plaies en y versant de l'huile et du vin et les banda. Ensuite il plaça l'infortuné sur son cheval, le conduisit à l'hôtellerie la plus voisine, tira deux deniers de sa bourse et dit à l'hôte : « Prenez soin de lui, et tout ce que vous dépenserez en plus, je vous le rendrai à mon retour. »

Le bon Samaritain avait sans doute l'intention de repasser deux jours après. Non seulement il avait secouru le blessé, mais il avait eu souci pour lui du lendemain et de sa guérison. Quelle belle âme et quel bon cœur !

Cette histoire racontée par Jésus-Christ produisait une grande impression sur les auditeurs juifs. Ce prêtre juif, ce lévite qui se hâtaient de passer en voyant ce pauvre blessé, leur faisaient honte, et le docteur de la loi était fort gêné. Ces Juifs si durs, et ce Samaritain si généreux ! Ce Samaritain qu'ils méprisaient, qu'ils haïssaient, avec qui ils n'auraient pas voulu avoir la moindre relation, *non coutuntur,* c'est lui qui donnait cette haute leçon d'humanité. Et si c'était une leçon véritable connue de tous, comme le Scribe devait se repentir d'avoir posé la question qui avait amené cette réplique ! Maintenant il ne faisait plus parade de sa science, de sa vertu, de sa justice. Il se taisait, humilié, mais non soumis.

Jésus alors lui adresse la parole afin de l'obliger à faire connaître sa pensée :

« Lequel des trois s'est conduit comme le prochain de cet homme tombé aux mains des voleurs, à votre avis ? »

Mais le scribe est trop orgueilleux pour glorifier le Samaritain. Il ne prononce même pas son nom. La vérité s'impose pourtant. Alors il cherche une manière, un artifice qui lui permette de ne pas louer le Samaritain lui-même, sans paraître cependant trop injuste :

— C'est celui qui a été compatissant pour lui, dit-il.

— Allez et faites de même, conclut Jésus-Christ.

Et le docteur de la loi, confus, s'évanouit dans la foule.

2. L'homme blessé par les voleurs, disent les Pères, c'est Adam, et chacun de ses enfants. L'humanité gisait à demi-morte, couverte de plaies : plaies de l'intelligence qui ne voyait plus, plaies de la volonté affaiblie, incapable d'avoir par elle-même une pensée, de faire un acte méritoire. Alors le Fils de Dieu se fit homme pour guérir, pour racheter l'homme. Il ramassa le blessé impuissant et malheureux, il le guérit par la vertu de son sang et le confia aux soins de l'Eglise. Il fut le bon Samaritain.

Soyons, nous aussi, envers tous ceux qui sont abandonnés et qui souffrent, — et ils sont nombreux aujourd'hui, — soyons le bon Samaritain. Soulageons les misères, relevons les défaillances, donnons le pain du corps et le pain de l'âme, le vin qui réconforte, ainsi que les paroles affectueuses de la charité signifiées par l'huile. Tous les malheureux sont notre prochain ; nous devons les aimer comme des frères et nous conduire en frères avec eux. C'est parce qu'on n'a pas appliqué cette parabole dans la vie pratique que tant de haine s'est amassée dans le corps social. Le bon Samaritain n'était pas un croyant, mais nul doute que sa charité ne l'ait conduit à la foi, c'est-à-dire au salut.

* * *

Car la *Communion* nous apprend que les bonnes œuvres sont aussi récompensées dans ce monde : « La terre, Seigneur, est rassasiée du fruit de vos œuvres. Vous tirez le pain de la terre, et le vin qui réjouit le cœur de l'homme. L'huile lui donne une douce allégresse et le pain affermit son cœur, *et panis cor hominis confirmet.* » (Ps. CIII, 13-16). Le vin du Samaritain est l'image de la Sainte Eucharistie, du sang de Jésus-Christ que nous recevons à la Sainte Communion avec le pain céleste. C'est la conclusion chrétienne de la Messe.

Mais Dieu, qui est juste, donne au Samaritain, même incroyant, en abondance les fruits de la terre comme récompense de sa bonne action et de son travail. De plus, la bonté appelle la grâce, et Dieu qui est grand la donne grandement. Aux bons Samaritains il réserve non seulement les jouissances légitimes de la terre, mais les joies éternelles de la charité, au ciel.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXXII

LA SAINTE COMMUNION RÉJOUIT L'AME

« L'effet de l'Eucharistie, dit S. Thomas, n'est pas seulement d'augmenter la grâce habituelle, mais de refaire l'âme spirituellement, en lui faisant goûter des délices spirituelles et en l'enivrant, pour ainsi dire, de la douceur de la bonté divine [1]. » Et Suarez ajoute : « Ce sacrement a par lui-même la propriété d'exciter la dévotion et la ferveur de l'amour dans celui qui le reçoit, en lui faisant goûter d'une manière spéciale les douceurs et les joies spirituelles. »

N'oubliez pas, âme chrétienne, que la joie spirituelle est un secours nécessaire, indispensable à celui qui veut servir Dieu avec fidélité. « La joie du cœur, dit l'Esprit-Saint, est la vie de l'homme et un trésor incomparable de sainteté. » (Eccli., XXX, 23). En effet, quoi de plus opposé à la piété que la tristesse ? Une âme qui est dominée par elle est sans ardeur pour remplir ses devoirs, sans courage pour résister au démon et sans force pour dominer ses passions. Le cœur de l'homme, dit S. Grégoire, ne peut se passer de jouissance ; *s'il ne les trouve pas en haut, il les cherche en bas.*

Il faut que la tristesse soit un grand obstacle au salut, puisque l'Eglise ne cesse de demander avec instance que nous soyons délivrés de la tristesse présente et que nous jouissions de la joie éternelle : *A præsenti liberari tristitia et æterna perfrui lætitia.* Aussi Notre-Seigneur nous a-t-il recommandé de combattre la tristesse et de nous livrer à la joie des enfants de Dieu.

Sa naissance a été annoncée aux hommes comme étant la cause d'une grande joie. Sa prédication a débuté par la promesse de la béatitude aux pauvres d'esprit, aux affligés, à ceux qui pleurent et à ceux qui sont persécutés pour la justice. Et dans son discours après la Cène, avec quelle tendresse il a éloigné la tristesse du cœur de ses Apôtres et leur a recommandé la joie ! « Parce que je vous ai dit que je devais m'en aller, la tristesse a rempli votre cœur ; mais c'est pour votre bien que je m'en vais. Je vous enverrai le Consolateur qui vous donnera la joie de connaître toute vérité ; enfin, je ne vous laisserai pas orphelins. Je vous dis ces choses pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. » Jésus venait d'instituer le Sacrement de son amour et de se donner tout entier à ses apôtres ; bien plus, il les avait investis du pouvoir sacerdotal pour reproduire la merveille qu'il venait d'opérer. Il leur livrait ainsi le secret de sa puissance, pour donner aux âmes le pain du ciel renfermant en lui toutes les délices.

* * *

La sainte Eucharistie nous est présentée dans l'Ecriture sous deux aspects : celui d'un *banquet* et celui d'un *festin nuptial*. A ces deux titres la communion est inséparable de l'idée de joie.

« Manger et boire ensemble, dit Bossuet, est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication ; on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis ; il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans eux. *Mangez, buvez, mes amis,* c'est-à-dire

[1] *Summa Theol.*, III, quæst. LXXIX, art. 1, ad 2.

réjouissez-vous, *mes très chers,* disait l'Epoux à ses amis. Et la Sagesse, pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attrayant, qu'un repas qu'elle nous prépare : *Venez, mes amis, mangez mon pain, buvez le vin que je vous présente...*

« Fréquentons donc ce sacré repas de l'Eucharistie, et vivons en union avec nos frères ; fréquentons-le, et nourrissons-nous de l'espérance de la joie céleste ; mangeons ce pain qui soutient l'homme ; buvons ce vin qui lui doit réjouir le cœur, et disons avec un saint transport : *Ah ! que mon calice enivrant est exquis !*

« Jésus-Christ s'est servi de pain et de vin pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'Eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport ; et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devions tous les jours non seulement soutenir, mais encore échauffer notre cœur ; non seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits dès cette vie l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité [1]. »

De plus, l'Evangile nous présente l'Eucharistie sous la figure d'un festin nuptial : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces. » (Mt., XXII, 2). Ce roi, c'est Dieu le Père ; son Fils incarné est l'Epoux dont l'Epouse est l'Eglise. Les noces ont commencé à l'Incarnation du Verbe ; en s'unissant hypostatiquement à la nature humaine, le Fils de Dieu a épousé l'Eglise, et par elle les âmes fidèles. « Par ces noces, dit Origène, entendez encore l'union de Notre-Seigneur avec l'âme en état de grâce. » Le baiser du céleste Epoux, c'est la communion.

De cette comparaison, âme chrétienne, il est facile de conclure que la sainte communion donne la joie à l'âme. De toutes les fêtes de la terre, c'est le festin des noces qui symbolise le plus la joie. Eh bien ! les transports de l'amour humain surnaturalisés par la grâce du sacrement de mariage, ne sont qu'une image imparfaite de l'allégresse produite par la sainte communion dans l'âme qui la reçoit dignement.

« La joie, dit S. Thomas, naît de l'amour, de l'amour satisfait, contenté soit par la possession de l'être aimé, soit par la vue du bonheur dont il jouit lui-même. » Appliquons cette belle définition de la joie à la communion, et nous comprendrons le bonheur que Jésus apporte avec lui en entrant dans une âme. Si l'âme sait ouvrir son cœur aux douces influences de la grâce, elle tressaillera d'allégresse, en chantant un cantique d'amour et de reconnaissance à son céleste Ami ! Les miséricordieuses tendresses du Sauveur lui apparaîtront dans leur vrai jour, elle éprouvera une joie ineffable de se sentir si tendrement aimée !

Elle dira avec l'auteur de l'*Imitation :* « Oh ! qu'il est grand, le Seigneur que je reçois ! Qu'il est aimable, l'hôte que je possède ! Que le compagnon, l'ami qui se donne à moi est fidèle ! Que l'Epoux que j'embrasse est beau ! Qu'il est noble et digne d'être aimé par-dessus tout ce qu'on peut aimer et tout ce qu'il y a de plus aimable ! [1] »

* * *

Il n'est pas nécessaire de nous étendre davantage pour établir une vérité que tout bon chrétien a expérimentée. La joie apportée à l'âme par le Dieu de l'Eucharistie, elle est visible sur la figure des premiers communiants, des jeunes filles, des jeunes gens et des personnes de tout âge qui s'approchent avec ferveur du banquet céleste. Nulle part ailleurs elle ne se manifeste aussi visiblement que chez les personnes consacrées à Dieu : prêtres, religieux et religieuses. Privés des affections de la famille, ils n'en ressentent nullement le vide, car Jésus dans l'Eucharistie leur suffit ; en sa douce compagnie, sous son inspiration, ils sont à même de consoler la douleur, d'essuyer bien des larmes, sans partager les joies de personne.

Un fait tiré de la vie du Bienh. Cottolengo prouve d'une manière admirable l'efficacité de la communion pour réjouir l'âme.

Ce serviteur de Dieu avait établi à Turin la *Piccola Casa,* ou la « Petite maison de la Providence ». Là, il avait réuni plusieurs centaines de malheureux : invalides, idiots, épileptiques, aveugles, orphelins et malades de toute espèce. Sa grande préoccupation était de les rendre heureux et contents. Et sa méthode était bien simple : il soignait à la fois l'âme et le corps de ces infortunés avec la patience d'une mère.

Cottolengo était un apôtre fervent de la communion fréquente. En chaire et au confessionnal, il ne cessait d'exhorter sa famille spirituelle à s'approcher du divin Consolateur. Ses efforts furent couronnés d'un tel succès que les étrangers qui venaient à la messe dans cet asile de toutes les misères ne pouvaient s'empêcher de dire : « Mais il y a donc ici communion générale tous les jours ? »

C'était un spectacle saisissant de voir cette multitude bigarrée se dirigeant vers la sainte Table : vieillards et infirmes armés de béquilles ou de bâtons, aveugles conduits par les Frères ou les Sœurs de la maison, paralytiques portés à la communion sur un brancard, tous participaient au même banquet pour y trouver la consolation et la joie. On demandait un jour à un pauvre vieillard s'il était heureux dans sa nouvelle demeure : « Comment voulez-vous, répondit-il, que nous soyons malheureux, quand le bon Dieu vient nous voir si souvent ! » Belle et touchante réflexion qui nous indique la source de la vraie joie spirituelle.

PRIÈRE

Combien est grande, ô mon Dieu, l'abondance de douceur que vous avez réservée à ceux qui vous craignent ! Quand je viens à considérer avec quel désir et quel amour quelques âmes fidèles s'approchent, Seigneur, de votre Sacrement, alors je me confonds souvent en moi-même et je rougis de me présenter à votre autel

[1] La Cène, 52e jour.

[1] Livre IV, ch. IV.

et à la Table sacrée de la communion avec tant de froideur et de sécheresse, d'y porter un cœur si aride, si tiède, et de ne point ressentir cet attrait puissant, cette ardeur qu'éprouvent quelques-uns de vos serviteurs, qui, en se disposant à vous recevoir, ne sauraient retenir leurs larmes, tant le désir qui les presse est grand et leur émotion profonde ! Soyez-moi propice, ô mon Jésus, et faites que j'éprouve au moins quelquefois, dans la sainte communion, quelques mouvements de cet amour qui embrase tout le cœur et le comble de joie ! Ainsi soit-il [1].

XXXIII

LA SAINTE COMMUNION EFFACE LES FAUTES VÉNIELLES

Dans le décret du 20 décembre 1905, on lit ces paroles : « Le désir de Jésus-Christ et de l'Eglise de voir tous les fidèles s'approcher chaque jour du banquet céleste vise surtout ce résultat : *que les fidèles, en s'unissant à Dieu par le Sacrement, y puisent la force de modérer en eux la convoitise coupable et d'effacer les fautes vénielles de chaque jour.* »

Le grand obstacle au développement de la vie surnaturelle dans l'âme est le péché véniel. Il ne détruit pas la grâce sanctifiante, il y fait une tache, une blessure. Comparé au péché mortel, le péché véniel est une désobéissance légère qui n'entraîne pas la rupture avec Dieu, puisque l'âme reste toujours orientée vers sa fin dernière ; mais c'est un arrêt momentané, qui incline l'âme vers les choses créées et la retarde dans sa marche vers Dieu, son centre et sa fin. Le péché véniel a cela de particulier qu'il diminue l'activité surnaturelle de l'âme ; au lieu de diriger nos facultés vers Dieu, il les porte vers la créature, non sans doute pour s'y complaire au point de sacrifier l'amitié divine, mais pour en jouir outre mesure, malgré la défense du Seigneur.

Quand le péché véniel volontaire devient une habitude, il produit dans l'âme la tiédeur, c'est-à-dire un état de langueur spirituelle qui dégoûte l'âme du service de Dieu.

Alors, tous les ressorts de cette âme sont comme paralysés, elle est sans ardeur pour observer la loi de Dieu. Le Saint-Esprit nous a tracé le tableau de l'âme tiède en ces termes : « Il serait à souhaiter, nous dit-il, que vous fussiez froid ou chaud. Mais, parce que vous êtes tiède,... je suis sur le point de vous vomir de ma bouche. Vous dites que vous êtes riche et que vous nagez dans l'opulence. Erreur ! Car vous êtes misérable, pauvre, aveugle et nu. » (Apoc., III, 15-17).

Aussi l'Esprit-Saint invite-t-il l'âme tiède à secouer sa torpeur ; il lui indique le remède qu'exige le mal : « C'est d'acheter de l'or éprouvé par le feu. » (*Ibid.*, 18). Cet or en fusion, dit Corneille de la Pierre, c'est le Christ souffrant par amour pour nous. Or, le mémorial par excellence de la Passion du Sauveur est l'Eucharistie. « Voici que je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je mangerai chez lui et lui avec moi. » (*Ibid.*, 20). Le même auteur ajoute qu'il s'agit ici de la communion, qui apporte à l'âme des secours capables de réchauffer son amour languissant.

Le Concile de Trente enseigne que la communion « est comme un antidote qui nous délivre de nos fautes quotidiennes [1]. »

« Que l'Eucharistie, dit le Catéchisme du saint Concile, remette et pardonne les péchés légers que l'on appelle véniels, on ne saurait en douter. Tout ce que l'ardeur de la concupiscence fait perdre à l'âme par les fautes légères dans lesquelles elle l'entraîne, l'Eucharistie le lui rend en effaçant ces petites fautes elles-mêmes, semblable encore, pour ne point sortir de notre comparaison, à la nourriture naturelle qui répare peu à peu et nous rend ce que la chaleur détruit et enlève tous les jours. C'est ce qui a fait dire si justement à S. Ambroise, en parlant de ce céleste sacrement : « Ce pain se prend chaque jour pour réparer nos infirmités de chaque jour [2]. »

On peut demander si la communion, pour effacer les péchés véniels, n'exige pas des conditions spéciales de la part du communiant ? Le P. Tesnière répond, en citant Suarez : « Il ne faut pas de disposition extraordinaire pour cela. Ce qui est requis, après l'état de grâce, c'est de n'avoir, de ne garder sciemment aucune affection actuelle à tel ou tel péché véniel. Il est clair que d'être dans la complaisance de l'avoir commis sans que son souvenir présent nous cause aucun regret ; il est clair que d'être dans la volonté actuelle de le commettre encore, ce qui est, dans les deux cas, l'aimer actuellement, lui garder une affection déterminée, il est clair que cela empêchera la communion de l'effacer.

« Mais en dehors de cette affection actuelle à exclure, aucune disposition particulière n'est requise pour obtenir de la communion la destruction de tous nos péchés véniels. Qu'on les déteste implicitement et en masse ; que cette détestation soit elle-même implicitement renfermée dans l'acte d'amour de Dieu par lequel nous nous disposons à le recevoir, et la réception de son très saint Corps produira en notre âme la délivrance totale, en même temps qu'elle versera en nous le trésor de sa grâce sacramentelle [3]. »

* * *

Ce que nous venons de dire à propos de la rémission des péchés véniels dans la communion, pourra sembler étrange à certaines âmes timides qui connaissent la sainte Ecriture, et en particulier les paroles suivantes : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » (I Jo., I, 8). S. Thomas répond que la parole de S. Jean est bien vraie en réalité, mais qu'il faut l'entendre dans son juste sens ; or ce sens est que demeurer toute une vie sans commettre un péché véniel, c'est impossible aux saints eux-mêmes ; mais prétendre qu'on ne

[1] *Imitation*, livre IV, ch. XIV.

[1] *Sess.* XIII, ch. 2.
[2] *De l'Eucharistie*, n° 53.
[3] *Somme de la Prédic. euchar.*, t. III, p. 529 et s.

puisse être jamais, même une heure, sans péché actuel, c'est faux. Du reste, le concile de Trente a condamné l'erreur de ceux qui osaient dire que le chrétien en état de grâce ne peut jamais faire une œuvre de tout point exempte de péché véniel. Savoir qu'avec la grâce on peut espérer; à certaines époques privilégiées de notre vie, être exempt de péché devant Dieu, n'est-ce pas une consolation sans pareille pour une âme chrétienne ?[1] C'est donc aux heures bénies de nos communions que nous devons nous efforcer de faire des actes d'amour de Dieu, lui exprimer notre regret de l'avoir offensé ; alors notre cœur uni au Cœur de Jésus pourra espérer un pardon complet.

« Sainte Hyacinthe de Mariscotti, religieuse du Tiers Ordre de S. François, à Viterbe, mettait un grand zèle pour amener les jeunes filles à la pratique de la communion fréquente. Un jour une de ses enfants lui dit avec une simplicité charmante : « Mais, ma Mère, comment oserai-je m'approcher si souvent de la Table sainte, étant si faible et si remplie de défauts ? — Mon enfant, lui répondit la sainte, l'Eucharistie est un feu qui purifie et consume toutes nos misères et imperfections ; faites ce que vous pourrez, et puis ce feu divin fera le reste. »

La sainte communion est donc le grand moyen de nous purifier des fautes vénielles et même de les rendre de plus en plus rares pour l'avenir. Pour nous en convaincre il suffit de lire attentivement l'article 3 du décret du 20 décembre 1905 : « Bien qu'il soit très désirable que ceux qui usent de la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels au moins pleinement délibérés et qu'ils n'y aient aucune affection, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucune faute mortelle, avec le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir : étant donné ce ferme propos sincère de l'âme, il n'est pas possible que ceux qui communient chaque jour ne se corrigent pas également des péchés véniels et peu à peu de leur affection au péché. »

Que les enfants, les jeunes filles, les jeunes gens, les pères et mères de famille, s'approchent plus souvent de la sainte Table : ils y trouveront le pardon de leurs péchés véniels et la guérison de leur langueur spirituelle. Grâce à cette nourriture céleste, ils pourront mener une vie sainte et mériter la récompense éternelle.

PRIÈRE

O Jésus, daignez répandre sur toutes les âmes votre divin Esprit, afin qu'elles comprennent que l'Eucharistie est le remède à toutes leurs misères spirituelles et à toutes leurs faiblesses. Montrez à celles qui languissent dans le chemin de la tiédeur que la communion fréquente serait pour elles le moyen de se purifier de leurs fautes quotidiennes et de redevenir ferventes à votre service. Attirez à vous tant d'âmes qui vous sont unies par la charité, et qui cependant vous reçoivent trop rarement. Faites-leur comprendre que celui qui mange votre pain céleste vivra éternellement. Ainsi soit-il.

[1] Corneille de la Pierre affirme que l'homme juste peut être pendant un certain temps sans aucun péché : lorsqu'il reçoit le baptême, lorsqu'il a la contrition parfaite et qu'il se confesse, quand il gagne une indulgence plénière, etc.

DISCOURS DE CIRCONSTANCE

LA BIENH. SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Gratia Dei in me vacua non fuit.
La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi.
(I Cor., xv, 10).

Mes frères,

Je vous ai promis de vous dire quelque chose de la Bienh. Thérèse de l'Enfant-Jésus ; je vais donc, ce soir, tenir ma parole, et je suis sûr de répondre ainsi aux pieux désirs qui sont dans vos cœurs.

Quand le Souverain Pontife Pie XI, le 29 avril dernier, fit l'éloge de la Sœur Thérèse, il la qualifia à plusieurs reprises de « *gracieuse.* » C'est le mot que j'ai retenu et qui m'aidera à la louer à mon tour.

Gracieuse, elle le fut pendant sa vie si courte, mais si embaumée de l'amour de Dieu. *Gracieuse,* elle l'est restée depuis sa mort par des prodiges où elle se révèle tout entière. Et c'est ce que nous allons voir.

I

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus naquit à Alençon le 2 janvier 1873 ; son père et sa mère étaient de grands chrétiens, et ils la firent baptiser presque tout aussitôt. Ils voulaient que leur enfant devînt sans tarder l'enfant aussi du Bon Dieu, et la sœur des anges.

Ah ! j'imagine que ce jour-là, dans cette petite âme née à la grâce, le Saint-Esprit répandit ses dons les plus précieux. Mais entre ses dons, il y en a un qui devait surpasser les autres. C'était celui d'une flamme céleste, d'un feu ardent qui, comme un incendie d'amour, brûlerait sans cesse le cœur de Thérèse.

S. Paul disait, avec un accent où débordait son âme : « La grâce de Dieu n'a pas été vaine, stérile en moi ; c'est elle qui m'a fait ce que je suis. *Gratia Dei sum id quod sum.* » On peut dire la même chose de la jeune Thérèse.

Elle était vive, enjouée, mais avec cela si douce, si aimante qu'elle faisait le charme de ses parents. A trois ans, elle connaît déjà si bien le Bon Dieu, elle est déjà si attirée vers lui, qu'elle a pu écrire que dès ce moment-là elle ne lui a jamais rien refusé.

C'est une fleur ravissante qui grandit au foyer paternel, et les étrangers eux-mêmes ne pouvaient la voir sans l'admirer.

Elle avait 4 ans et demi, quand la maison fut soumise à une dure et cruelle épreuve : ce fut la mort de sa bonne et tendre mère. Ah ! quel chagrin ! que de larmes ! Son pauvre père en reçut un coup dont il ne se releva jamais. A l'exception de ses enfants, la terre n'était plus rien pour lui. Il quitta Alençon pour se retirer à Lisieux, son pays natal, et dès lors la petite Thérèse, avec une exquise délicatesse, s'appliqua si bien à le conso-

ler, à adoucir sa peine, qu'il l'appelait sa « petite reine. »

Et c'était bien en effet une reine qui répandait autour d'elle les parfums de l'amour divin.

Oh ! qu'elle est gracieuse jusque dans la maladie ! La voilà, dans sa chambrette, sur son petit lit, où l'on craint à tout instant qu'elle ne s'éteigne... Mais il y a là une statue de la Vierge immaculée... Ses sœurs, à genoux, invoquent Marie ; la mourante elle-même ajoute sa prière à la leur ; et la statue semble s'animer, et la Vierge sourit à l'enfant d'un sourire ineffable qu'elle ne devait jamais oublier.

Oh ! qu'elle est gracieuse dans les fêtes et les cérémonies de l'Eglise ! Autour d'elle, on murmure : « C'est une petite sainte ! » Ses yeux se fixent sur l'autel où est son Bien-Aimé ; son front si pur rayonne d'une douce lumière ; et quand c'est la procession du Saint-Sacrement, elle est la première à jeter des fleurs, et de préférence des roses effeuillées, au passage de Jésus-Hostie.

Vient le grand jour, le jour de sa Première Communion. Depuis si longtemps elle soupirait après cet instant sacré ! Oh ! qu'elle est gracieuse dans sa blanche parure ! Elle ne semble plus être de la terre ; la foi la soulève, l'amour l'emporte : « O Jésus ! vous voici donc !... » Elle a parlé de ce qui alors s'est passé dans son âme. « *Il y avait longtemps,* dit-elle, *que Jésus et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris.* » Enfin, ils se rencontraient dans un baiser divin, et ce fut entre eux une union, ou plutôt, pour employer son mot, « une fusion » que rien ne saurait peindre.

Oui, mais cette communion sous les voiles eucharistiques, dans l'ombre d'un mystère sacré, en appelait une autre. Et comment vivre dans le monde, comment y respirer quand elle s'était donnée tout entière à Jésus ? Aussi aspire-t-elle à gravir les pentes du Carmel pour y trouver Celui qu'elle aime et n'être plus qu'un avec lui...

Elle s'en ouvre à son père. C'était un jour de Pentecôte. Oh ! quelle effusion de tendresse entre le père et la fille ! Et il s'agissait pour eux de se quitter. Quoi ! le pauvre père ne verrait plus l'angélique visage de son enfant ! Il n'entendrait plus le son de sa voix, il ne sentirait plus ses caresses, il ne la presserait plus dans ses bras, sur son cœur !... Oh ! quel sacrifice ! Leurs larmes se mêlent... Mais le père qui ne veut rien refuser à Dieu, lui aussi, se résigne au départ de sa « petite reine ».

Et voilà Thérèse qui s'en va en hâte vers le Carmel de Lisieux. Mais là on l'arrête. Comment la recevoir ? Ce n'est encore qu'une enfant, elle n'a pas quinze ans.

« Non, non, pas maintenant ! » répond-on à toutes ses supplications.

Elle est trop jeune... Trop jeune ? Eh bien ! elle ira au Pape, s'il le faut... Elle y va dans un pèlerinage, rien ne la retient, ni la timidité de son âge, ni les défenses faites, ni la majesté du Pontife suprême. Elle se jette à ses pieds et, transfigurée par l'amour, avec un accent qui n'était pas de la terre, elle le conjure de lui ouvrir les portes du cloître...

Léon XIII eut sans doute l'impression qu'une petite sainte, une fleur du Bon Dieu l'avait approchée, et il la bénit, sans pourtant rien lui promettre.

Rentrée à Lisieux, elle tente de nouvelles démarches, de nouvelles prières, mais c'est en vain : le Carmel lui reste obstinément fermé...

Trop jeune ! trop jeune !... Mais est-ce que la grâce attend le nombre des années ? Est-ce que Dieu ne l'appelle pas ? Est-ce qu'il ne lui dit pas chaque jour, à toute heure : « Viens ! » Elle le sait bien, et si elle obéit à Dieu qui l'invite, qui la presse, qui donc aurait le cœur de retarder encore son sacrifice ?

La réponse vint enfin du vieil évêque de Bayeux, Mgr Hugonin : — Oui, tout de suite, Thérèse pouvait être admise... O joie profonde ! ô larmes plus douces que la rosée qui tombe dans le calice des fleurs ! Pourtant, le Carmel ne s'ouvrit pour elle que le 9 avril 1888, la veille du jour de Pâques.

Ah ! qu'elle est gracieuse, avec ses quinze ans, la jeune fiancée du Christ ! Un jour, à Trouville, du haut d'un rocher, elle avait promené ses regards d'azur sur les vagues de l'Océan. Puis, d'un bond, son âme s'était élevée vers Celui qui commande aux flots de la mer. Et voilà qu'elle quittait le monde, ses orages, ses tempêtes... « Adieu, père bien-aimé !... Adieu, maison de mon enfance ! Adieu, chères reliques du passé ! C'est à Jésus que je vais. »

Et le Carmel se referma sur la pure jeune fille. Puis vint le jour de sa profession religieuse ; sous sa couronne, ses voiles, et dans sa riche parure d'épousée, elle tendit la main au Christ pour qu'il y mît l'anneau des noces éternelles...

C'était fait. Une autre communion qui prenait cette fois son cœur, son âme, et jusqu'à sa chair virginale elle-même, la consacrait à jamais au Christ, en faisait, si je puis dire, la chose du Christ, et Thérèse n'était plus Thérèse, son nom se confondait avec celui de l'Enfant Jésus.

Oh ! qu'elle fut gracieuse dans le cloître ! Gracieuse par sa foi si candide, gracieuse par son obéissance si humble, gracieuse par ses renoncements à elle-même pour ne songer jamais qu'aux autres, gracieuse par ses conseils si suaves aux novices, gracieuse par ses élans poétiques, gracieuse par les soins si tendres qu'elle donnait aux fleurs du couvent, aux rosiers qu'elle eût voulus toujours couverts de roses parfumées, gracieuse par sa douceur à tout supporter et à regarder la souffrance comme une amie. N'en vint-elle pas à s'offrir en holocauste *à l'amour miséricordieux du Bon Dieu,* comme si elle avait voulu par sa propre immolation, par tous les traits qui la transperceraient d'une douleur divine, non seulement compatir à la Passion du Sauveur, mais encore consoler toutes les détresses, calmer toutes les désolations, essuyer

toutes les larmes, et ramener la paix dans les âmes qui ne la connaissaient plus ?

Mais les jours de la pure colombe étaient comptés !... Pouvait-elle, au point d'amour où elle en était arrivée, vivre davantage, même parmi les lis et les roses du Carmel ? Dieu eut pitié d'elle, et il vint la prendre le 30 septembre 1897, à 7 heures du soir, après une cruelle agonie, mais aussi dans une extase où l'on put voir tout à coup son visage s'illuminer des clartés du ciel... O la bienheureuse mort ! O mort précieuse des saints !...

Et encore, m. f., puis-je dire que c'était une mort ? Mais non, car c'est de ce jour-là que la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a pris une vie étonnante, une vie qui remplit le monde tout entier de ses bienfaits, et je vous le disais en commençant, elle est restée *gracieuse depuis sa mort*.

II

Elle avait dit : « *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre, je ferai tomber une pluie de roses.* » Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué qu'elle s'est éteinte la veille du Rosaire de Marie, la veille du mois où l'Eglise compose à la louange de la Reine du ciel une gerbe où les roses d'or se mêlent aux roses blanches et rouges.

Une pluie de roses ! Quoi de plus gracieux ? Et c'est vrai, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a pas manqué à sa parole.

Le soir même de sa mort, un parfum de fleurs se fit sentir dans le monastère, et chaque fois qu'eut lieu au cimetière de Lisieux l'exhumation de ses restes mortels, les assistants perçurent des parfums de roses fraîchement épanouies.

La Sœur Thérèse avait dit : « Il ne restera de mon corps que la poussière des morts. » Oui, elle avait subi la loi commune, mais la palme déposée dans son cercueil avait encore la fraîcheur du premier jour ; mais le ruban de soie blanche où l'on avait écrit en lettres d'or : « *Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre, après ma mort je ferai tomber une pluie de roses,* » ce ruban était intact, et il proclamait ainsi la vérité d'une prophétie qui ne pouvait venir que de Dieu.

Une pluie de roses ! Depuis vingt-cinq ans, en effet, par l'intercession de la Sœur Thérèse, que de grâces ont été obtenues ! Que de conversions ! Que de secours de toute nature ! Que de guérisons ! Que de cœurs apaisés ! Que de larmes adoucies ! Que d'âmes détachées du monde, et gagnées par un attrait mystérieux soit aux pénitences du cloître, soit au service des autels !

Une pluie de roses ! Est-ce que pendant la guerre, des milliers et des milliers de soldats, non pas seulement de France, mais de tous les pays alliés, ne sont pas allés sur sa tombe lui porter des prières et des fleurs ? — Et combien ne lui ont-ils pas attribué leur vie sauvée, leurs blessures fermées, leur foi retrouvée ? Combien ne lui ont-ils pas offert comme un magnifique hommage de leur piété reconnaisante, ce qu'ils avaient pourtant de plus cher, les croix teintes de leur sang qu'ils avaient gagnées sur les champs de bataille ? Et le pape Benoît XV, en lisant avec émotion les lettres que lui écrivaient ces soldats héroïques, ne pouvait s'empêcher d'y voir la preuve éclatante de la sainteté de la Sœur Thérèse...

Une pluie de roses ! Et où cette pluie n'est-elle pas tombée ? Où n'a-t-elle pas laissé des parfums ? Sans doute il n'y a pas d'âge ni de condition qui n'en ait bénéficié ; mais ce sont surtout les petits, les humbles, les déshérités d'ici-bas... Et quand je vous ai conviés à cette réunion où vous êtes accourus en si grand nombre, est-ce que ce n'est pas pour avoir, vous aussi, ne serait-ce qu'une goutte embaumée de cette rosée du ciel ? Est-ce que ce n'est pas pour dire à votre façon la confiance que vous avez dans l'humble et gracieuse Carmélite ? Est-ce que ce n'est pas pour emporter avec vous, avec la bénédiction du Christ Jésus, une étincelle de l'amour qui brûlait, qui consumait son cœur ?

Elle est morte, la chère petite sainte, mais elle est plus vivante que jamais. Je me rappelle avoir rencontré un jour le prêtre qui lui administra les derniers sacrements, le prêtre qui recueillit de ses lèvres mourantes cette suprême parole qui était le dernier cri de son cœur : « *Mon Dieu, je vous aime !* » J'avais envie de lui baiser les mains, j'aurais bien fait : il me serait venu ainsi comme une vertu puissante de ces mains qui avaient touché une Sainte...

* * *

Je m'arrête, mes frères. L'histoire de la B. Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est point terminée, bien des chapitres saisissants de grâces et de prodiges y seront ajoutés. Je vous citerai, en terminant, le mot de Pie X, un saint pape qui, je l'espère, sera bientôt, lui aussi, sur les autels : « *C'est un beau lis en fleur, qui a répandu une odeur suave et produit des fruits de grâce.* »

Est-il une plus belle louange, venue d'une telle bouche ? Ah ! non, nous nous y associons tous, en ce moment, nous la faisons nôtre...

O Thérèse, ô Bienheureuse ! Si j'ai parlé de vous, si tous les cœurs qui m'entendent ont tressailli à votre nom, veuillez nous faire une part dans vos largesses, laissez tomber sur nous quelques pétales des roses du ciel. Nous nous réjouissons de votre gloire ; et s'il est un souhait, parmi tous ceux qui peuvent vous être adressés, s'il est un souhait que nous vous exprimions, c'est que nous aussi nous aimions *l'amour miséricordieux du Bon Dieu* et qu'au soir de notre vie, endormis dans la grâce divine, ce soient les bras de Jésus, les bras de son amour, qui nous portent au ciel. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 25 julii 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 août 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — I. Les souvenirs de ce jour, 369. — II. Marie est la femme forte, 371.
Pour la fête de S. Laurent. — L'aumône : son obligation et son mode, 373.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLI. *Assomption :* Marie, Reine de la terre, 377.
Allocutions de mariage. — VI. Pour le mariage d'un frère, 378.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XII. Le temple protestant, 380. — XIII. La Pologne, 381. — XIV. Le paupérisme protestant, 382.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

LES SOUVENIRS DE CE JOUR

Mes frères,

Comment la Vierge Marie a-t-elle pu vivre encore sur la terre après l'Ascension de Jésus ? Son Fils, son Dieu qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore comme personne ne pourrait l'aimer jamais, était monté au ciel, sans l'emmener avec lui. Faudra-t-il donc qu'elle soit privée, pendant de longues années, de le voir, de l'entendre, de l'avoir près d'elle ? Où sont-elles les journées, pourtant si pénibles, de Bethléem ? Où sont-elles les années, pourtant si austères, de Nazareth ? Où sont-elles les heures, pourtant si douloureuses, du Calvaire ? Mais qu'importaient la peine, la gêne, la souffrance même ? Elle avait Jésus, et maintenant elle ne l'a plus !

Son désir de rejoindre son Fils est si ardent qu'il faut un miracle pour qu'elle puisse le supporter ; mais ce miracle, Dieu le fait, parce que Marie est nécessaire à l'Eglise naissante. Il faut que par ses conseils, ses encouragements, ses prières, ses exemples, sa présence seule, elle soutienne le zèle des apôtres, anime la ferveur des fidèles, et remplisse de courage l'âme des martyrs. Cette mission maternelle, elle l'accomplira pendant plus de quinze années, et c'est seulement après ce long exil qu'elle entendra enfin l'appel libérateur : « Venez, ô mère du Christ, et recevez la couronne que Dieu vous a préparée pour toute l'éternité ! »

I

1. Mais comment la Vierge Marie quittera-t-elle la terre ? Sera-ce sans passer par la mort, comme ce prophète de l'ancienne Loi qui fut, sous les yeux de son disciple préféré, enlevé par un char de feu ?

Il serait assez naturel qu'il en fût ainsi. « La mort, a dit S. Paul, est le châtiment du péché. » Comment atteindrait-elle la seule créature qui, avec le Christ Jésus, n'a jamais commis le péché ? Préservée de la mort surnaturelle par le miracle de son immaculée conception, ne devait-elle point, par voie de conséquence tout indiquée, être également préservée de la mort naturelle ?

Mais non ! Il fallait que Marie jusqu'au bout ressemblât à Jésus ; elle qui l'avait accompagné à la Croix, devait l'accompagner dans le tombeau. Le Sauveur, qui était la sainteté même, a accepté de mourir ; quelque sainte qu'elle fût, il eût manqué quelque chose à sa mère si elle eût été exemptée de la mort. Et puis, ne fallait-il pas qu'elle fût notre modèle en cela comme en tout le reste ? Son exemple, à chaque pas dans la vie, est là pour nous montrer le chemin. Il sera là aussi pour nous montrer comment mourir, et ainsi elle accomplira jusqu'au bout sa mission surnaturelle. Ressembler à Notre-Seigneur et nous aider à lui ressembler, tels sont les deux grands désirs de la Sainte Vierge ; telles sont les deux grandes raisons de sa mort.

2. Aussi ne vous étonnez pas que cette mort ait été la plus sainte, la plus heureuse, la plus douce de toutes les morts.

Il y a quelques mois, dans cette ville, mourait une jeune fille chrétienne. Elle savait qu'elle n'avait plus que quelques instants à vivre, et elle avait fait ses adieux à ceux qu'elle aimait. Autour d'elle sa famille versait des larmes. Mais elle, d'une voix très affectueuse, disait : « Pourquoi pleurez-vous, puisque vous savez que je vais vers le bonheur infini ?... Remerciez plutôt le bon Dieu avec moi ! »

Si tels sont les sentiments des âmes pures, quels devaient être les transports de Celle qui était la pureté même ! Elle ne mourait ni de maladie ni de vieillesse ; elle mourait d'amour. Si S. Paul pouvait dire : « Je soupire après l'instant où mon corps tombera en dissolution et où je pourrai être avec le Christ, » avec quelle ardeur la mère de Dieu désirait-elle être avec son Fils, avec ce Jésus qu'elle aimait uniquement, et dont elle avait été depuis si longtemps séparée !

Et voici que ce Fils, ce Jésus, venait enfin lui dire comme à l'heureuse Epouse des Cantiques : « Levez-vous, ma bien-aimée, hâtez-vous et venez ! » C'était le moment impatiemment attendu, c'était la réunion définitive ; ce n'était pas la mort : c'était la vie !

Et la preuve que c'était bien la vie, c'était cette beauté rayonnante qui transfigura alors le visage de la Vierge et qui fit succéder, dans l'âme des premiers chrétiens, l'admiration à la douleur.

Puisse notre fin à nous, être amenée par les mêmes causes et entourée des mêmes consolations ! Marie nous apprend le secret de mourir sans peine : c'est de vivre sans plaisir ; — de mourir sans crainte : c'est de vivre sans péché ; — de mourir sans regret : c'est de vivre sans égoïsme.

Triple leçon que nous ne saurions trop méditer. La quiétude de nos derniers moments en dépend.

II

Mais puisque, pour ressembler plus parfaitement à Jésus, la Sainte Vierge a dû passer par la porte

austère de la mort, est-ce que sa patience durant son long exil et sa soumission à l'arrêt fatal qui frappe tous les enfants d'Adam, ne lui vaudront pas d'avoir, comme Jésus, la gloire d'une prompte résurrection ?

Oui, il en sera ainsi.

Sans doute, il n'est pas de foi que Marie soit ressuscitée ; mais cette vérité n'en est pas moins certaine. Sur ce point la tradition chrétienne est unanime. De tout temps on a cru et l'on croit encore que la Sainte Vierge, peu de temps après sa mort, est sortie, comme son Fils, vivante et glorieuse du tombeau ; et l'Eglise, en instituant la fête de l'Assomption, si chère à nos âmes, a consacré officiellement la tradition.

Cette preuve n'est pas la seule, car ici la *raison*, la *piété* et le *cœur* se réunissent pour proclamer que Marie n'a pas dû, n'a pas pu connaître l'humiliante dissolution qui attend notre chair après la sépulture.

Où sont les reliques de son corps virginal ?... Quand on sait de quelle vénération les premiers chrétiens entouraient les restes des saints, quand on se rappelle que les Eglises naissantes les regardaient comme les plus précieuses de leurs richesses, comment expliquer que les fidèles de Jérusalem, qui avaient entouré la vieillesse de leur mère d'une telle piété et qui avaient versé tant de larmes à sa mort, aient pu ne pas conserver avec un soin jaloux ce qui leur restait d'elle ? Comment ! pour arracher aux bourreaux les corps sanglants des martyrs, ils s'exposaient aux plus cruels supplices, et ils n'auraient pas veillé avec toute leur sollicitude sur la plus chère et la plus sainte de toutes les reliques, sur les cendres augustes de la Vierge des vierges ? En vérité, une telle supposition est révoltante, et si nous ne possédons rien, nulle part, de ces cendres vénérées, la seule explication possible à cela, c'est que Marie est ressuscitée, et que rien d'elle n'est resté dans son tombeau.

Non moins révoltante pour la piété est la pensée que la chair très pure de la Vierge Marie ait pu être sujette à la honte de la décomposition. « Bienheureuses, s'écriait la femme dont parle l'Evangile, les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri ! » Marie avait été le temple de Dieu lui-même, le sanctuaire où il avait bien voulu résider. Et Dieu qui a formulé de si terribles menaces contre ceux qui manquent de respect envers les demeures qui lui sont consacrées, aurait pu consentir à ce que fût flétri dans le tombeau le sanctuaire qu'il s'était lui-même préparé ? Non, m. f., cela n'était pas possible !

De même qu'il n'était pas possible que Jésus, qui avait toujours entouré sa mère de tant de respect, de tant de dévouement et de tant d'amour, renonçât à l'avoir tout entière près de lui. Le désir qu'éprouvait la Sainte Vierge de lui être à jamais réunie, il l'éprouvait encore plus qu'elle ; et puisqu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle fût glorifiée dans son corps comme dans son âme, notre cœur nous crie que ce mot, il l'a dit !

III

Et maintenant, ouvrez-vous, portes éternelles ! Et vous, princes du ciel, abaissez vos portiques ! Voici que va faire son entrée la Reine de gloire qui vous est donnée !

Ou plutôt, multitudes angéliques, cohortes lumineuses qui entourez sans cesse le trône du Très-Haut, accourez au-devant de la ressuscitée ! Prenez sur vos ailes son corps aussi pur que vous, et portez-la par un chemin de triomphe, au milieu de vos cantiques d'allégresse, jusqu'au plus haut des cieux !

Voyez-la qui se prosterne devant l'adorable Trinité, devant Dieu le Père dont elle est la fille privilégiée, devant Dieu le Fils dont elle est la mère éternellement aimée, devant Dieu le Saint-Esprit dont elle est l'épouse virginale et immaculée. Entendez la voix du Tout-Puissant lui redire les paroles que le Cantique des Cantiques a écrites pour elle : « L'hiver est passé ; les jours de douleur et de larmes ne sont plus ; les fleurs apparaissent ; le printemps éternel est venu... Viens du Liban, viens pour être couronnée ! »

Qu'elle est donc belle cette couronne que Dieu place sur le front de la Vierge ressuscitée !

C'est un diadème de *sainteté*, car tout ce qui n'est pas Dieu est moins saint qu'elle. Comme autant de perles étincelantes, les élus y contemplent toutes les vertus que Marie a pratiquées jusqu'à l'extrême limite des possibilités humaines : son humilité qui lui fait prendre le nom de « servante » quand l'Ange vient lui offrir le titre de Mère ; sa pureté incomparable qu'aucune tache n'a jamais flétrie ; son obéissance qui la fait se soumettre entièrement dès que Dieu a parlé, son amour enfin pour Jésus, qui remplira toute sa vie et qui lui fera accepter les douleurs les plus cruelles qui aient jamais déchiré le cœur d'une mère. Elle est sainte, et tellement sainte qu'elle sera le modèle de toutes les âmes à venir, et que les siècles futurs pourront méditer ses exemples sans jamais parvenir à en épuiser la beauté.

C'est un diadème de *gloire*, car désormais le ciel et la terre s'uniront pour chanter ses grandeurs. Elle est la créature unique qui puisse dire au Verbe de Dieu : « Vous êtes mon Fils. » Elle est l'Eve nouvelle qui, bien plus justement que la première, peut s'appeler la Mère des vivants. Aucune femme illustre de l'histoire n'a attaché son nom à une œuvre aussi considérable que celle à laquelle elle a coopéré. Ce n'est pas seulement un peuple ni une époque qui lui doit le salut : c'est l'humanité tout entière depuis un pôle jusqu'à l'autre, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles. Pendant qu'elle règne au plus haut des cieux, n'ayant que Dieu au-dessus d'elle, la terre épuise le génie de ses savants, de ses poètes, de ses artistes pour la célébrer. On pare ses autels de fleurs et de lumières ; on lui parle à genoux ; elle vivra à jamais dans les cœurs de ses sujets qui la servent comme une Reine et qui l'aiment comme une Mère !

C'est un diadème de *puissance,* car l'humble Vierge de Juda a gardé tout son pouvoir sur le cœur de son Fils, et son Fils est tout-puissant. Au ciel, sur la terre et dans les enfers elle commande en souveraine. D'un mot elle fléchit le juste courroux de Dieu irrité par les crimes des hommes. Les fléaux, les calamités, les maladies s'arrêtent quand elle a prié. Les démons eux-mêmes s'enfuient avec épouvante quand elle a levé son sceptre royal. C'est par elle que nous viennent toutes les grâces, par elle que les apôtres convertissent l'univers, par elle que les martyrs bravent les supplices, par elle que les vierges gardent leur pureté, par elle que les saints entrent en possession du royaume qui leur est promis. En sorte que la terre ne cesse de faire écho aux hymnes célestes qui font retentir sans fin les voûtes éternelles de cette acclamation : « A la Mère douloureuse de l'Agneau immolé, gloire, honneur, puissance, dans les siècles des siècles ! *Amen ! Amen !* »

* * *

Réjouissons-nous donc tous en ce jour, si cher à notre piété et si doux pour nos cœurs. *Gaudeamus omnes !* Réjouissons-nous de ce bonheur immense qui remplit à jamais l'âme de notre Mère, et que nos humbles louanges s'unissent à celles des Bienheureux pour chanter sa gloire !

Mais, en même temps, souvenons-nous qu'il serait bien inutile d'admirer ses grandeurs si nous ne cherchions pas à imiter ses vertus. Le chemin qu'elle a suivi pour parvenir jusqu'à son trône s'ouvre devant nous. Comme elle, soyons humbles, obéissants, fidèles. Comme elle, sachons souffrir pour Dieu. Comme elle, aimons Jésus. Comme elle, vivons pour lui. C'est ainsi que nous mériterons, après l'avoir chantée ici-bas, de la chanter avec les anges et avec les saints, pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

II

MARIE EST LA FEMME FORTE

Mulierem fortem quis inveniet ?
Qui trouvera la femme forte ? (Prov., XXXI, 10).

Mes frères,

C'est ainsi que Salomon débute dans cet admirable portrait de la femme forte que l'antiquité n'a point réalisé, mais que Marie a dépassé, et à sa suite toutes les femmes chrétiennes qui ont marché sur ses traces.

Oui, cette femme forte jadis « introuvable, » nous l'avons découverte, vue et admirée. Les anges l'ont contemplée au ciel et proclamée leur Reine ; Dieu lui-même, ravi de ce chef-d'œuvre d'innocence et de pureté, de grandeur et de modestie, a pu lui dire : « Vous êtes ma mère ! » et Marie a pu lui répondre : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, comme vous êtes le Fils éternel du Père ! »

Voilà la femme forte. Regardons-la pour reproduire en nous-mêmes ses augustes traits. Elle est la grâce et la beauté, la bonté et la puissance, la mère de Dieu et la mère des hommes, la Vierge immaculée, le chef-d'œuvre de la grâce divine, la femme prédestinée par excellence, la Reine glorieuse du ciel, la maîtresse de tous les mondes et la gardienne de tous les avenirs. Marie est un sujet inépuisable.

Je veux seulement vous montrer aujourd'hui qu'elle fut la *femme forte sur la terre,* parce que nul ne porta aussi vaillamment l'épreuve ; et qu'elle est restée la *femme forte au ciel,* parce qu'elle nous aide efficacement à porter la nôtre.

L'humanité a toujours eu un culte pour la force, parce que l'homme réduit à ses propres ressources est faible et qu'il a besoin de soutien. Mais elle a oublié trop souvent que la vraie force réside dans le droit et la justice. C'est pourquoi la force brutale a si longtemps et si persévéramment régné dans le monde, et elle continuera à le gouverner si les nations n'ont pas la vraie notion de la force. La force c'est le droit, c'est la conscience, c'est l'honnêteté, c'est la sainteté, c'est la résistance au mal.

Telle fut la force de Marie parmi les circonstances diverses et terribles où l'a conduite la main de Dieu. Nous nous plaignons des peines, des maladies, des adversités qui nous accablent, nous qui sommes pécheurs et qui avons mille fois offensé Dieu. Or Marie, restée sans péché, innocente, immaculée, a souffert infiniment plus que toute âme humaine n'a pu souffrir, et loin de se plaindre, elle adorait la justice de Dieu, elle ouvrait son âme toute grande afin de recevoir encore plus de douleur, et sans jamais dire : « C'est assez ! » Elle est vraiment, et seule, la femme forte.

Méditons quelques-unes des circonstances les plus poignantes de sa vie ; nous verrons qu'elle était toujours soumise à la volonté de Dieu, que sa force grandissait en proportion de l'épreuve et qu'ainsi toute sa vie demeure la vie idéale de toute âme chrétienne.

Après les joies de la maternité, tout heureuse de consacrer à Dieu son enfant, elle se présente à Jérusalem sous les portiques du temple. Un vieillard au regard prophétique l'arrête sur le seuil, il prend avec amour le petit Jésus dans ses bras, puis il dit à Marie : « Vous êtes mère, et à cause de ce beau titre, un jour un glaive de douleur transpercera votre âme. »

La vie de Marie c'est bien la nôtre. Etre mère et souffrir, ces deux choses vont toujours de pair. Les souffrances du corps sont vite oubliées ; d'autres douleurs succèdent qui percent le cœur et qu'on n'oublie jamais. C'est l'ingratitude d'un enfant qu'on a élevé avec trop de faiblesse ; c'est l'inconduite née d'une trop grande liberté ; la légèreté, les lectures, les compagnies qui étouffent les convictions et les idées religieuses ; des liaisons inavouées et inavouables ; la désertion du foyer, un avenir compromis, la paix de la maison troublée pour jamais... Avoir des enfants et sentir un

jour qu'on ne pense plus comme eux, ou plutôt qu'ils ne pensent plus comme vous, qu'ils n'ont plus la même foi que vous leur aviez inculquée ; sentir qu'ils n'aiment plus ce que vous aimez, parce qu'ils ne croient plus les choses que vous croyez, parce que leur esprit s'est égaré à la suite du cœur... Voilà les vraies souffrances maternelles !

Et ces souffrances, vous aurez à les subir si vous n'exercez pas les devoirs sévères de la maternité par une vigilance absolue, si vous ne protégez pas leurs convictions par les pratiques religieuses, par vos prières et vos exemples. Gardez leur foi, afin que s'ils s'éloignent, emportés par leurs passions, ils reviennent, l'orage passé, les pauvres prodigues, quand dans le silence de leur âme la réflexion laissera parler leur foi et votre amour.

La prophétie de Siméon ne tarda pas à s'accomplir. Une nuit, l'Ange appelle Joseph : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte. » La première douleur de Marie, après celle du temple, c'est celle de l'exil, loin des parents et des amis, loin de Jérusalem où elle est née, où elle a été élevée, loin de son pays dont elle emporte l'image dans son cœur. Elle part, attristée, mais elle est forte. Elle demeure sans ressources, mais elle s'appuie sur S. Joseph, elle vivra de son travail, elle travaillera elle-même pour nourrir le Dieu fait homme, et dans cette extrême épreuve son courage ne faiblira pas, son âme ne ploiera pas sous le fardeau du sacrifice.

Un jour, elle conduit à Jérusalem Jésus âgé de douze ans pour la fête de Pâques. Un instant l'Enfant-Dieu échappe volontairement à sa surveillance afin de la soumettre à une autre épreuve, l'épreuve du délaissement, afin peut-être aussi de formuler un doux reproche à l'adresse des mères de famille trop confiantes. Elle le cherche et ne le trouve pas ! Quelles angoisses pendant trois jours ! Elle se fait un crime de sa négligence, comme si elle était coupable. Elle se dit qu'elle a failli à sa mission, compromis l'œuvre de Dieu dont son indignité était chargée. Enfin Dieu le rend à son amour, parce qu'elle l'a cherché sans relâche, sans répit, dans sa sollicitude douloureuse : elle le retrouva au temple.

Toutes les épreuves de Marie se renouvellent pour nous. Elles nous éclairent, elles nous instruisent. Si vos enfants s'égarent par leur faute ou par la vôtre, comme Marie, courez à leur recherche jusqu'à ce que vous les ayez rencontrés. Vous ne les retrouverez pas au temple ; mais si vous avez des âmes chrétiennes, vous les y reconduirez, et leur conduite irréprochable dans l'avenir sera la récompense de votre amour, de vos efforts. Ainsi vous les aurez ramenés au devoir, c'est-à-dire à Dieu.

Les années s'écoulent ensuite pour Marie, sans bruit, dans sa maison de Nazareth, dans la vie intime du foyer, vie obscure mais bénie de Dieu. Marie se prépare aux autres douleurs qui lui ont été annoncées. C'est S. Joseph qui meurt, comme le juste, plein de mérites, sa mission remplie. Il n'a point d'histoire, il n'a pas fait d'actes éclatants, sa vie s'est passée dans l'accomplissement modeste de toutes les vertus humaines, mais combien elle a été grande et féconde devant Dieu !

Sa mort fut encore une très grande épreuve pour Marie, car ils s'aimaient d'un amour céleste et il était son grand soutien. Elle se consola par ses espérances profondes, puis elle continua à vivre dans la retraite et la prière. Mais voici que commence pour Jésus la vie publique, les foules se pressent sur ses pas. Elle n'assiste guère à ses triomphes. Elle n'est point à ses côtés au Thabor, elle n'entend point l'*Hosanna* répété par une multitude enthousiaste le jour des Rameaux. Mais elle est au pied de la croix, debout, quoique en larmes, et supportant avec une dignité presque divine la plus cruelle des douleurs. C'est là que je l'admire et que je la déclare véritablement la femme forte, car elle a épuisé le calice de l'amertume et elle a été plus forte que la douleur.

II

La femme forte a monté au ciel. L'épreuve est finie pour elle, mais sa puissance a grandi encore. Un des caractères de la force, c'est la durée. Marie du haut des cieux étend sur nous son bras protecteur. Ses enfants se sont levés, *surrexerunt filii*, et l'ont proclamée bienheureuse, sa gloire s'affirme avec sa puissance. Elle protège la foi, elle protège la vertu, elle protège l'Eglise, elle nous soutient par l'exemple de sa vie.

Elle protège la foi, la vérité chrétienne dont elle a allumé le flambeau. Devant elle disparaît l'hérésie, et l'Eglise la glorifie de ce qu'elle a partout extirpé l'erreur dans le monde : *cunctas hæreses interemisti*. L'hérésie s'est acharnée sur elle, et a voulu lui ravir son titre incomparable de Mère de Dieu. Mais l'histoire nous montre que les peuples qui ont chassé Marie de leur culte ont aussi bientôt chassé le Christ. Ils ont perdu Jésus-Christ et avec lui la vérité. Car la vérité chrétienne livrée à leurs discussions stériles et sans fin s'est bien vite altérée. Semblables à un vaisseau sans boussole ni gouvernail, ils se sont égarés, ils n'ont plus vu, ils n'ont plus compris Jésus-Christ. Ils ont nié la Mère, et le Fils les a abandonnés. Depuis bientôt quatre siècles leurs esprits flottent dans une immense confusion, sans qu'ils puissent rien arrêter ni définir, pas même un seul article dans leur vague *Credo*. Quand le Christ s'éloigne, c'est la tour de Babel qui commence.

Marie protège la vertu. Quelques esprits superficiels peuvent se demander pourquoi la jeunesse se réfugie au pied de ses autels, pourquoi elle se nourrit avec empressement de l'aimable dévotion à la Sainte Vierge. C'est qu'elle veut rester pure. Quand elle déserte ses autels, nous savons qu'elle n'est pas loin de déserter la vertu. Aussi tous les dévouements, toutes les grandes entreprises pour le salut des âmes se placent sous son patronage. Le missionnaire qui évangélise les nations assises encore à l'ombre de la mort emporte son image, et quand il arrive sur ce sol qu'il arrosera peut-

être de son sang, il y élève une croix, puis il consacre à Marie cette terre inhospitalière où bientôt il fera fleurir de jeunes églises. La religieuse s'agenouille au pied de sa statue avant de se rendre au chevet des malades et des vieillards ; puis elle marche d'un pas tranquille et joyeux dans la voie d'un héroïsme qui lui devient habituel. Courage, vertu, religion demeureront fermes et inaltérables, car Marie les garde, les prend à sa charge et sous sa responsabilité. Telle est la doctrine de S. Bernard, que l'Eglise a faite sienne. C'est pourquoi, dans nos moments d'angoisse, nous venons nous abriter à l'ombre de ses autels.

Elle nous soutient par l'exemple de sa vie. Marie, la femme forte, a travaillé, elle a filé, avec son fuseau, la laine et le lin. Elle nous enseigne jusqu'à l'économie domestique : elle mettait de l'ordre dans sa maison, sa tenue même était irréprochable, en elle tout était force et beauté, *fortitudo et decor*. Ses mains étaient ouvertes au pauvre et laissaient échapper l'aumône, comme son cœur laissait échapper des flots de sagesse et de bonté. Sa parole était douce et miséricordieuse, conduite par l'indulgence, la charité, la loi de clémence, *lex clementiæ in lingua ejus*. Elle était laborieuse, elle ne mangeait pas son pain dans l'oisiveté. Et tous ces trésors de tendresse, de prévoyance, de travail et de bonté, où les puisait-elle ? Dans sa piété, son amour et sa crainte de Dieu. La pensée de Dieu était pour elle un aliment nécessaire, le parfum de sa vie. Elle voyait Dieu partout, elle l'aimait et le lui disait sans cesse. Sa vie n'était qu'une heureuse et constante conversation avec lui, *mulier timens Deum*.

Enfin elle protège l'Eglise dont elle est la Mère et la Reine. Elle la dirige et la conduit parmi les écueils des événements, elle ramène à elle les âmes, et les âmes le savent bien, car elles proclament leur amour et leur reconnaissance. Elle protège la France. Parcourez nos sanctuaires privilégiés élevés à la Sainte Vierge, vous verrez les murs qui disparaissent sous la mosaïque des *ex-voto*. Ils chantent les louanges de Celle qui se signale chaque jour par des bienfaits sans mesure.

Partout cependant s'étale la haine de l'Eglise, la haine des œuvres de l'Eglise, la haine du prêtre ou du religieux qui représentent l'Eglise. C'est la lutte acharnée qui se poursuit entre les deux principes, le principe du bien et celui du mal. La crise a été tellement aiguë souvent que les impies ont annoncé les funérailles prochaines de l'Eglise. Ils comptaient sans Marie qui la garde du haut du ciel, qui lui maintient une vitalité qui surprend et consterne ses ennemis. Ayons confiance, Marie aussi a vaincu le monde et elle arme ses enfants de courage, de vie, de force et d'invincible espérance.

POUR LA FÊTE DE S. LAURENT

L'AUMÔNE : SON OBLIGATION ET SON MODE

Qui parce seminat, parce et metet, et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.

Qui sème chichement moissonnera chichement, et qui sème abondamment moissonnera abondamment.

(Capitule de la fête : II Cor., IX, 6).

Mes frères,

La guerre a en partie révolutionné les fortunes. L'aisance en bien des cas a fait place à la gêne, parfois même à la misère. Par contre, de grandes fortunes se sont édifiées, comme par enchantement, du jour au lendemain ; et il ne semble pas que, au sein de cette société en perturbation, les idées de charité soient en progrès, bien au contraire. Si j'en crois en effet des voix gémissantes ou accusatrices montant de toutes parts, notre société d'après-guerre porterait, plus que toute autre, le signe du Veau d'or. Nous, m. f., restons de la religion du Christ, et ne passons pas au culte idolâtrique du Veau d'or ou de Mammon. On ne peut servir à la fois Jésus-Christ et Mammon, vous le savez bien.

La fête de notre glorieux patron S. Laurent va nous être une magnifique occasion de renouveler et revivifier en nous cette grande vérité, en nous rappelant *le bon usage à faire de la richesse* et l'obligation de servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres, ou, si vous voulez, *l'obligation de l'aumône ;* et pour en venir à la pratique, nous dirons un mot de *la façon de s'y prendre dans l'exercice de l'aumône.*

I. — *Bon usage de la richesse et obligation de l'aumône*

Au mois d'août 258 ou 260, à Rome, dans la salle du prétoire impérial, se trouvaient en présence deux hommes qui personnifiaient les deux grands systèmes qui se partagent le monde touchant la manière de concevoir la richesse et le rôle de l'argent : ces deux hommes étaient, d'une part, S. Laurent, archidiacre de Rome, et d'autre part Nigellus, préfet de la garde prétorienne et président du tribunal de l'empereur. « Votre Eglise est riche, disait à S. Laurent Nigellus, on parle de vases d'or pour servir à vos sacrifices, de chandeliers d'or et d'argent pour éclairer vos cérémonies souterraines ou nocturnes, de sommes considérables offertes journellement par vos chrétiens, lesquels vendent leurs héritages et en déposent le produit à vos pieds. Livrez-moi tout cela. J'en aurai ma part, et le reste sera remis à notre auguste empereur Valérien ; car convient-il que quelqu'un dans l'Empire puisse se dire plus riche que l'empereur ? » — A cela le saint diacre de répondre : « Dans trois jours je vous livrerai toutes les richesses de notre Eglise. » Et ces trois jours écoulés, le voilà de présenter à Nigellus tout ce que la Rome chrétienne comptait de pauvres, d'aveugles, d'estropiés, de boiteux et

d'infirmes, rangés en troupe presque innombrable sous l'une des vastes galeries publiques de la Rome impériale. « Les vases d'or de notre Eglise, les voilà ! » dit-il. « Et quant à l'argent versé chaque jour entre nos mains par la charité de nos fidèles, il a servi et il sert chaque jour à donner du pain et des remèdes à tous ces indigents et à tous ces malades que tu as sous les yeux. C'est là que passent les richesses de notre Eglise qui excitent ta convoitise : sans cesse les mains des pauvres sont occupées à les verser dans les trésors célestes. *Facultates Ecclesiæ quas requiris in cœlestes thesauros manus pauperum deportaverunt.* »

Oui, m. f., nous avons ici les deux façons de comprendre l'argent : la manière païenne et la façon chrétienne.

Et d'abord disons-le : pas plus que le paganisme ou le mammonisme, le christianisme ne réprouve la richesse, n'anathématise l'argent. S. Laurent, chef du collège des sept diacres de l'Eglise romaine d'alors, ouvre toutes larges chaque matin ses mains et celles de ses collègues pour recevoir les dons des fidèles. Sans nul doute aussi, il multiplie ses exhortations aux fidèles, pour que ce trésor dont il est dépositaire ne fasse que s'accroître du fait de leurs largesses incessamment renouvelées. Il veut être riche, toujours plus riche ; et je l'entends d'ici répéter, après le grand Apôtre, ces paroles que je vous citais au commencement, et les autres qui suivent : « Celui qui sème chichement moissonnera chichement, et celui qui sème largement moissonnera aussi largement. Que chacun donc fasse son offrande de bon cœur,... car Dieu aime celui qui donne avec joie. » (II Cor., IX, 6-7). Donc, m. f., que ce soit une chose bien entendue : l'Eglise n'a contre l'argent en lui-même pas le moindre anathème ; l'Eglise fait à l'argent des appels amis, des appels répétés, des appels constants. Elle fait cela maintenant, vous le savez assez, vous ne le savez que trop peut-être au gré de votre bourse. Mais ce qu'elle fait maintenant, elle l'a fait toujours ; elle l'a fait quand elle était encore cette « primitive Eglise » que certains esprits mal tournés et mal informés invoquent parfois pour condamner l'Eglise soi-disant dégénérée d'aujourd'hui. Elle l'a fait, quand elle n'avait à sa tête d'autre chef visible que le Christ lui-même, le divin « Va-nu-pieds » : déjà alors elle vivait sur un pied parfait d'alliance et d'amitié avec l'Argent : elle avait une bourse qui s'alimentait des dons des fidèles et que portait Judas. Trêve donc, m. f., aux déclamations, ignorantes autant que malveillantes, contre l'Eglise d'aujourd'hui au nom de l'Eglise d'autrefois ; et voyons plutôt en quoi l'Eglise — qui ne condamne pas plus la richesse en elle-même que le monde ne la condamne, — diffère cependant du monde dans sa manière de comprendre la richesse et d'en user.

Le monde, lui, — et sous ce rapport, hélas ! trop d'enfants de l'Eglise sont bel et bien des enfants du monde ! — le monde ne reconnaît à la richesse d'autre obligation que celle qu'elle veut bien s'imposer bénévolement à elle-même ; le monde réclame pour l'argent le droit de se gouverner comme bon lui semble ; il réclame pour Mammon comme pour toutes les idoles de ses passions, la liberté la plus absolue. Autrement dit, le riche a le droit d'user et d'abuser à son entière guise de ce qu'il possède, il n'est responsable à personne qu'à son Livre-journal des milliers, millions ou milliards qui composent son avoir. Le riche selon le monde est ce riche de l'Evangile qui, à la vue de ses opulentes moissons, s'écrie : « Je ne sais plus où emmagasiner mes récoltes... Eh bien ! voici ce que je ferai : Je détruirai mes greniers et j'en ferai de plus vastes, et je rassemblerai là tout ce que je puis posséder, et je dirai à mon âme : « Mon âme, j'ai du bien pour une longue suite d'années : reposons-nous, mangeons, buvons, jouissons. » (Luc, XII, 16-19).

Tel est le riche selon le monde, ne pensant à être riche que pour lui-même, ne songeant à user de la richesse que selon son caprice et aux fins de sa jouissance personnelle. Tout différent est le riche selon l'Evangile, ou, comme s'exprime d'un mot si frappant l'évangéliste S. Luc, « celui qui est riche pour Dieu, *in Deum dives* » (XII, 21). Etre riche pour Dieu c'est, comme le saint diacre Laurent notre patron, c'est être riche pour le bien des hommes nos frères, pour le soulagement de leurs misères, pour le plus de consolation et de joie possible à répandre autour de soi ; pour le plus de jour et d'horizon possible à ouvrir sur le ciel à tant de malheureux ; car combien de fois la misère physique, la souffrance du corps dresse devant l'âme elle-même comme une haute et sombre muraille qui lui dérobe la vue du ciel !

Et d'être riche ainsi, ce n'est pas une chose facultative, une perfection à laquelle on reste libre de renoncer, un honneur auquel il soit loisible de ne pas aspirer. Car quel sens aurait donc alors le « *Væ divitibus !* Malheur aux riches ! » (Luc, VI, 24), qui retentit en coup de foudre dans l'Evangile, où habituellement pourtant tout est à la mansuétude et à la miséricorde ? Je l'ai dit tout à l'heure et je le redis ici : l'Evangile n'a pas de foudres pour la richesse elle-même ; mais il en a contre les riches. Contre quels riches ? Contre tous les riches ? Non pas, certes ; car autrement il lui faudrait fulminer contre la richesse elle-même ; et d'ailleurs, des riches convertis à Notre-Seigneur, plus d'un, tel un Joseph d'Arimathie, tel un Zachée, telle une Marie-Madeleine, sont demeurés riches après leur conversion, riches et en même temps des meilleurs amis du Sauveur.

Alors donc, à quels riches en avait N.-S. avec son terrible *Væ vobis divitibus ?* Il n'a pas laissé de nous le dire lui-même : « *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram !* » Malheur à vous, les riches qui avez et précisément parce que vous avez dès ici-bas votre consolation et ne prenez point votre part de la commune misère, en vous privant de quelque chose pour la soulager. — « *Væ vobis,* continue le divin Maître, malheur à vous ! » et ici encore pourquoi ? Toujours pour la même cause : « *Væ vobis, qui saturati estis, quia esurietis.* »

Votre crime, celui pour lequel je prononce contre vous le *Væ* de l'anathème, votre crime c'est d'être des rassasiés, alors que vos frères manquent des choses nécessaires ; c'est de ne point vouloir comprendre que votre richesse n'est pas à vous, mais à Dieu, que vous n'en êtes que les dépositaires, les administrateurs ; que vous avez le droit sans doute d'en user déjà pour vous-mêmes dans une certaine mesure, mesure du reste assez large, mais que vous n'avez aucunement le droit d'en user pour vous seuls.

J'aurais voulu vous rappeler ici, m. f., les enseignements de la théologie concernant cette mesure, paternellement libérale, consentie par Dieu aux riches dans l'usage qu'ils peuvent faire pour eux-mêmes de leur fortune. Je m'aperçois que cela m'entraînerait trop loin. Je me demande d'ailleurs s'il est bon, dans le service de Dieu et la pratique de la religion, de tant user de la règle et du cordeau, et d'avoir toujours l'air de marchander avec Dieu. Qu'il vaut bien mieux nous tenir toujours bien en face des grands principes de la morale éternelle, des grandes maximes évangéliques, et nous en inspirer largement dans la pratique ! Etre riche pour Dieu : *in Deum dives !* Faire pour autrui ce que nous voudrions, si nous étions malheureux et indigents, que l'on fît pour nous ! Semer abondamment afin de moissonner abondamment et surabondamment ! Etre le serviteur fidèle et prévoyant, — oui, prévoyant, c'est-à-dire qui voit un peu plus loin que les si courts horizons de cette terre où nous passons comme des ombres, — être donc ce serviteur fidèle et prévoyant que le Seigneur a établi pour veiller et subvenir aux besoins de sa famille, les pauvres, leur donner le blé, le pain, les secours réclamés par leurs nécessités de chaque jour [1] : voilà, m. f., les devises tirées du livre de la divine Sagesse, qui doivent sans cesse retentir aux oreilles de notre âme et diriger toute notre vie. Ou encore ces immortelles paroles du grand Apôtre : « *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* Portez le fardeau l'un de l'autre et ainsi vous accomplirez la loi du Christ. » (Gal., VI, 2). Car toute la loi tient en cette seule parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Gal., V, 14).

Ah ! m. f., une fois bien pénétrés de ces grandes maximes et comme nourris de leur moelle, nous n'en serons plus à couper des cheveux en quatre pour peser la somme obligatoire de nos aumônes ; nous ne perdrons plus notre temps et celui des ministres de l'Evangile à discuter, avec des raffinements de mauvais géomètres, les détails mesquins d'un abornage toujours très pénible, entre le champ du superflu soumis à l'obligation de l'aumône, et le champ du nécessaire soustrait à l'impôt de la charité. Est-ce que la vraie charité connaît tous ces calculs ? Sans doute, charité bien ordonnée commence par soi-même. Mais, est-ce de la charité, n'est-ce pas plutôt de la cruauté envers soi-même, que de se passer une foule de caprices dont il faudra rendre à Dieu un compte rigoureux, que de se payer quantité de choses pour le moins inutiles, et de rogner d'autant sur le budget de ses charités ? Ne croyons-nous donc plus, m. f., à une éternité où le moindre de nos sacrifices d'ici-bas nous sera payé d'un poids infini de félicité et de gloire ? Ne croyons-nous donc pas ou croyons-nous si peu au *Qui parce seminat, parce et metet ?*... O S. Laurent, priez pour nous, hommes de si peu de foi, et obtenez-nous de Dieu l'intelligence de la vraie charité, avec une sainte avidité de ces trésors célestes en lesquels se transforment les quelques retranchements que s'impose ici-bas le surnaturel amour des malheureux !

[1] Fidelis servus et prudens quem constituit dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore (Mt., XXIV, 45) ;... in tempore tritici mensuram (Luc, XII, 42).

II. — *Des diverses façons de faire l'aumône*

Ne craignez rien, m. f., je ne mettrai pas aujourd'hui votre bienveillante attention à une épreuve excessive, en vous rappelant une fois de plus ce qui tant de fois déjà vous a été dit des multiples façons de faire l'aumône. Je m'en tiendrai ici à quelques-unes seulement, et examinées d'un point de vue particulier.

1. Et d'abord, est-ce une bonne, une vraie façon de faire l'aumône, que — je vais vous étonner peut-être ! — que de se livrer à tous les raffinements du luxe, sous prétexte que par là, on procure du travail aux classes ouvrières ? J'ai nommé les nouveaux riches au début de cette allocution ; je les ai nommés, mais sans plus l'intention de les condamner en bloc, que Notre-Seigneur n'a eu l'intention de condamner en bloc les riches de son temps ou mieux les riches de tous les temps. Seulement il y a, il faut bien en convenir, il y a parmi les nouveaux riches une particulière inexpérience dans le maniement de la richesse, et la tentation assez naturelle de se signaler à l'attention du public, de percer, par une somptuosité hors de propos, hors de mesure. « Mais ce n'est pas de l'argent perdu, répondent-ils. C'est notre façon à nous de faire l'aumône, façon nouvelle qui vaut bien l'ancienne. Car d'abord le pauvre aujourd'hui ne veut plus de l'aumône si humiliante d'autrefois ; ensuite, cela diminue le nombre des sans-travail. Notre luxe est donc parfaitement en règle avec les exigences de la loi morale, de la charité et de l'aumône. »

Cette réponse de la richesse, nouvelle ou ancienne n'importe, vous l'avez entendue ; vous l'avez formulée vous-mêmes, peut-être... Eh bien ! apprenez ce qu'on en doit penser du triple point de vue de la religion, de la raison, et de l'expérience.

La religion d'abord ne l'admet pas, cette réponse. Car, quand bien même le luxe du riche ferait vivre le pauvre, il n'a pas le droit en tout cas, ce luxe mondain si contraire à l'esprit évangélique, de tuer le riche lui-même tout le premier. Je dis de le *tuer* dans son âme ; car, on l'oublie et on le méconnaît peut-être, mais on ne devrait ni l'oublier ni le méconnaître, c'est pour le riche comme pour le pauvre que N.-S. a dit : « Faites pénitence ! Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même,

qu'il prenne sa croix sur ses épaules et qu'il me suive. » Un riche qui ne veut pas prendre au sérieux ces déclarations de l'Evangile et tant d'autres du même genre qui justement forment la trame de l'Evangile, un tel riche me semble bel et bien être de ceux sur lesquels gémissait le Sauveur quand il disait : « En vérité, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Et de nouveau je vous le dis : il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'au riche d'entrer dans le royaume des cieux. » (Mt., XIX, 23-24). Cela, je le sais, sonne mal à certaines oreilles ; cela, du reste, comme le dogme, à jamais immuable lui aussi, d'un enfer éternel, comme tout ce qui humilie l'orgueilleuse raison humaine, tout ce qui effraie la lâche mollesse humaine, tout ce qui frappe au front ou sur la joue le vieil homme avec son monde de concupiscences charnelles. Mais cela, m. f., c'est la vérité ; cela, c'est ce qui demeurera alors qu'auront pris fin pour nous les vains bruits de ce monde ; cela, c'est ce sur quoi nous serons jugés... Bref, le luxe met en grand, en extrême danger de perdition l'âme du riche, et c'en est plus qu'assez déjà pour le répudier absolument comme une forme de l'aumône.

La raison à son tour condamne une forme d'aumône qui ne profite à quelques ouvriers qu'au détriment du grand nombre. Employez votre argent à donner du travail et par là-même du pain à la foule indigente, très bien : c'est là, en effet, une excellente façon de faire l'aumône. Mais votre luxe, votre argent consumé en des inutilités des plus coûteuses, savez-vous à qui il profite ? A quelques individualités de la masse ouvrière, individualités que votre luxe habituera elles-mêmes à un luxe de mauvais aloi plutôt qu'elle ne leur donnera du pain ; et en tout cas, pour 10 ou 20 ouvriers qui vivront de votre luxe, il y en aura des centaines que votre argent, dépensé à de plus utiles travaux, aurait mis à même de gagner leur vie, et que votre luxe laisse sans travail et sans secours.

Aussi l'expérience et les statistiques dressées par les hommes les plus compétents en matière d'économie politique et sociale, aboutissent à cette conclusion : « Là où vivraient dix millions d'hommes dans l'égalité du bien-être, là descend bientôt d'un quart ou d'un tiers le chiffre de la population, pour peu qu'un luxe inintelligent et aveugle vienne soustraire aux industries nécessaires et d'utilité générale un argent dépensé à des fantaisies d'un coût exorbitant. »

2. Il n'en reste pas moins vrai, m. f., j'y reviens et j'y insiste, qu'une des meilleures manières de faire l'aumône, c'est de donner du travail à ceux qui en manqueraient sans manquer pour cela des forces et de la santé nécessaires. Par là on évite de favoriser la fainéantise et le désordre ; par là on s'évite à soi-même le danger de découragement dans la pratique de la charité : car combien souvent l'aumône finit par se tarir entre des mains chrétiennes, à la suite d'expériences que l'on a faites et refaites d'aumônes mal placées !

Et quant à ceux qui sont dans une réelle incapacité de gagner leur vie par le travail, envers ceux-là encore, m. f., il est bon d'user d'une juste discrétion. L'Evangile ne défend pas, en effet, il commande même de bien placer ses dons, n'étant nullement partisan des pierres précieuses jetées devant les pourceaux : *Neque mittatis margaritas vestras ante porcos.* (Mt., VII, 6). Cela ne signifie pas pourtant qu'il faille laisser sans secours ceux qui réellement ont besoin de secours ; mais cela signifie qu'il faut s'y prendre de telle manière que l'aumône arrive vraiment aux indigents sous forme de nourriture, vêtements et autres objets nécessaires à la vie, sans risquer de se volatiliser entre leurs mains en choses ne servant qu'à la satisfaction du vice et des plus tristes passions. — Cette précaution prise, ne regardons pas, m. f., à ce que sont les pauvres que nous secourons. Qu'ils soient plus ou moins reconnaissants, plus ou moins intéressants, qu'ils soient malheureux par leur faute ou qu'ils soient d'innocentes victimes des accidents de la vie, qu'ils soient bons ou mauvais, peu importe ! Ils sont malheureux, cela suffit ; et nous n'avons qu'à imiter notre Père céleste, qui fait lever son soleil sur tous, bons et mauvais, et verse sur tous, justes et injustes, les pluies fécondantes de son ciel. (Mt., V, 45).

* * *

On parlait tout à l'heure d'aumône humiliante pour les pauvres. Eh bien ! non, l'aumône ne doit jamais être faite d'une façon humiliante. Il se peut que, malgré tout, celui qui la reçoit s'en trouve humilié : la race des pauvres orgueilleux n'est malheureusement pas un mythe ! Mais de la part du donateur, il ne faut jamais rien qui soit de nature à humilier, à offenser. Cela revient à dire que l'aumône doit venir non pas seulement de la main, mais du cœur ; elle ne doit pas être simplement le morceau de pain ou la pièce de monnaie jetée dans la main d'un étranger, mais elle doit être le don du cœur et de ses trésors de compatissante tendresse fait à un frère.

S. Laurent lavait et baisait les pieds de ces dégueillés, de ces estropiés, de ces infirmes, qu'il nourrissait et secourait des trésors de l'Eglise ; il leur donnait son cœur avant de leur donner son or ou son argent. Le mot *aumône* signifie, dans la langue grecque d'où il est tiré, compassion, pitié du cœur, amour. Il signifiait cela pour notre illustre Patron ; il doit signifier cela pour nous aussi. S. Laurent voyait, dans chacun des malheureux, Jésus-Christ lui-même ; voyons de même Jésus-Christ dans chacun de nos frères souffrants ou indigents. D'elle-même alors notre aumône sera ce qu'elle doit être, et il ne saurait y manquer ni le respect, ni la piété, ni la générosité, ni rien de ce qui fait de l'aumône, selon le beau mot de Bourdaloue, un baptême qui purifie tout, une toute-puissance à laquelle rien ne résiste ni sur la terre ni dans les cieux [1]. Ainsi soit-il.

[1] Bourdaloue : Sermon sur l'Aumône ; 8e dimanche ap. la Pentecôte.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLI

Assomption

MARIE, REINE DE LA TERRE

Veni, coronaberis.
Venez : voici votre couronne.
(Cant., IV, 8).

Mes frères,

Ces paroles, Dieu s'en servit lorsqu'il déposa sur le front de Marie un diadème radieux. Nous n'essayerons pas de pénétrer dans les mystères de ce triomphe pour en exposer les grandeurs : si la gloire du moindre des élus est chose inaccessible à la pensée humaine, comment peindre l'auréole qui embellit la Vierge des vierges? Il suffit de savoir, pour notre consolation, que la Reine des anges et des saints est aussi la Reine de la terre.

I

On peut dire, toute proportion gardée, que Marie règne dans le monde à l'égal de Dieu et partage avec lui d'universels hommages.

Mille sanctuaires s'élèvent en son honneur : les uns, plus riches, où brillent le marbre et l'or, incomparables demeures dont chaque pierre est un témoignage de reconnaissance et de piété ; les autres, plus modestes, simples chapelles, où l'œil n'aperçoit aucune des ressources de l'art, mais offrant à Celle dont elles abritent la virginale image le même tribut de gloire. Ici, un autel étincelant de pierreries, auprès duquel la présence de la Vierge se manifeste ; là, une statue séculaire qui a reçu les vœux d'une longue suite de générations. L'image de Marie se rencontre, entourée de fleurs et de prières, à chaque détour de rue, en pleine forêt, dans la masure du pauvre comme au seuil des demeures somptueuses. La terre, en autant de provinces qu'elle se divise, est couverte de monuments consacrés à son souvenir ; partout où vous trouvez un autel du vrai Dieu, vous trouvez l'autel de Marie.

Chose admirable ! un attrait mystérieux a toujours porté vers Marie les plus nobles cœurs. Je ne parle pas seulement de ces essaims de religieuses, Sœurs vouées à la contemplation et à la prière, ou Sœurs de charité, mères des petits enfants et des vieillards, infirmières des malades, formant la garde d'honneur perpétuelle de la Reine des cieux, et hier encore la plus belle parure de la France. Mais il y a dans le monde une foule d'âmes, choisies, qui pour rester dans le monde n'en sont pas moins les temples vivants de l'Esprit-Saint, soucieuses avant tout de bénir et d'imiter la Sainte Vierge, et, en l'imitant, d'élever leur vie jusqu'à l'idéal. Que dis-je? Sur l'étendue entière du globe, des chants d'admiration retentissent à la gloire de la Reine des anges. Tout chrétien l'invoque, la révère et l'aime comme une Mère : vers elle, pour ceux-ci, c'est l'hymne de la gratitude ; pour ceux-là, c'est l'invocation du repentir ; pour tous, c'est le cantique de l'amour. Le diadème qui brille sur son front immaculé est le symbole de la vivante couronne des cœurs dont elle goûte l'affection.

Faut-il parler des jours consacrés au souvenir de Marie? Nombreuses sont les solennités établies pour honorer ses privilèges et à chacune desquelles l'Eglise nous invite à lui offrir l'hommage de notre filiale tendresse. — Mais sa fête de Reine est bien l'Assomption. Reine assez grande pour qu'on s'agenouille devant elle et qu'on la prie, sa grandeur éclate encore davantage dans le triomphe dont elle est aujourd'hui l'objet. Non contente d'être bénie auprès de ses autels, elle parcourt aujourd'hui ses états, visite son domaine ; elle a son trône que nos mains lui ont préparé, et, en passant devant chacune de nos maisons, son bonheur est d'y recueillir les marques de notre amour. Créature sublime élevée au-dessus de l'humanité par les dons de la nature et au-dessus des anges par les dons de la grâce, elle est si grande qu'à l'adoration près, nos louanges les plus pures ne sont pas dignes de son mérite.

II

Marie règne par le culte d'honneur dont nous l'entourons ; elle règne aussi par le prestige de sa bonté.

L'admiration passe ; la bonté seule résiste à l'inconstance et à la mobilité du cœur humain. L'action du temps use tout, renverse tout, à l'exception du cœur qui nous a aimés et de la main qui s'est tendue vers nous dans un jour de larmes. Or la bonté est le plus riche fleuron de la couronne de Marie. N'a-t-elle pas éminemment participé à cette diffusion d'amour, faite du Cœur de Jésus sur la croix, lorsque, avant de mourir, le Sauveur versa son âme dans la sienne, la choisissant pour être notre Mère à tous, et, pour qu'elle le fût avec excellence, lui donnant de puiser à la source même de la charité !

Si l'esprit se trouble quand il veut exalter les gloires de Marie, le cœur lui-même, bien qu'il en ait goûté maintes fois les douceurs, n'est pas moins impuissant à redire sa bonté. — La bonté, c'est le secours donné. Or, il n'est pas une industrie dont la Sainte Vierge ne se serve pour nous aider ; si nous portons dans des vases fragiles une âme plus faible encore, ses attentions vigilantes s'emploient à nous préserver de tout péril. — La bonté, c'est la pitié. Mais, aux heures plus douloureuses, Marie est la consolatrice inlassable, toujours empressée à nous faire, dans cette vallée de larmes, un abri de sa tendresse. — La bonté, c'est le pardon. Mais, jusqu'au milieu de ses égarements, quel que soit le jour où revienne un enfant coupable et prodigue, il retrouve dans son cœur la même place.

Bonne d'une bonté indicible, voilà bien ce que chantent à l'honneur de la Sainte Vierge tant de sanctuaires, tant d'inscriptions, tant d'archives précieuses. « Vous êtes notre bonne Mère ! » ce mot si habituel à nos lèvres conserve toujours un charme égal. La bonté de Marie à notre égard se symbolise dans cette médaille attachée à notre cou

le matin de notre première communion, ou dans ce chapelet dont chaque grain nous rappelle une grâce. Nous gardons dans l'intime de notre cœur des souvenirs ineffaçables et qui nous disent un danger évité, une santé conservée, un pardon obtenu, mille choses plus délicates encore, à la pensée desquelles nos regards s'élèvent d'eux-mêmes vers la Madone. Quelquefois sa bonté, plus attirée par nos supplications, deviendra miraculeuse, et chaque miracle est encore une pierre nouvelle sertie à son diadème.

A un tel excès d'amour ne soyons pas insensibles. En ce jour, glorieux anniversaire de son triomphe, nous louerons cette Mère chérie. Si pour la louer les champs n'ont pas assez de fleurs, nos voix n'auront jamais assez de cantiques. Nous l'invoquerons avec le sentiment tout particulier du besoin de son assistance. Il fait si bon être de ceux qui placent en elle leur espoir, cherchent un refuge auprès de ses autels, et la prennent pour leur conseil ! A vrai dire, la loi qui nous oblige à la prier est trop douce pour que nous tentions de nous y soustraire.

Avec le pieux hommage de notre gratitude, nous laisserons surtout à Marie la promesse de garder à son culte une fidélité inviolable. Un jour, des jeunes filles vendéennes furent livrées à la mort pour n'avoir pas voulu enlever les lis et les roses dont elles paraient l'autel de la Madone. Pareil sacrifice ne nous sera pas imposé, et le serait-il que nous devrions l'accepter sans une minute d'hésitation. Marie nous demande seulement de rester dignes d'elle et de savoir, pour lui plaire, fouler aux pieds tous les attraits du monde. Si elle nous apparaît aujourd'hui dans un rayonnement de grâce et de bonté, avec toute sa splendeur virginale, portant la plus noble des couronnes qui puisse ceindre le front d'une créature, c'est pour disposer nos cœurs aux meilleures influences de la piété.

* * *

Il y a au musée du Louvre, entre autres, un incomparable tableau de Raphaël. On y voit la Vierge-Mère se pencher sur le berceau de l'Enfant Jésus, pendant que celui-ci se soulève et lui tend les bras. Pour nous, ce n'est pas d'un berceau, c'est de la couche de nos misères et de nos douleurs que nous nous tournons vers Marie. Mais ce spectacle, si bien fait pour ouvrir les bras de la Sainte Vierge, nous ouvre plus tendrement encore son cœur. Que notre prière soit donc confiante : nous ne l'invoquerons jamais en vain. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VI

POUR LE MARIAGE D'UN FRÈRE

Mon bien cher frère,
Ma bien chère sœur,

La plus douce joie pour l'affection est d'assister ceux que l'on aime au moment où ils font une démarche d'où dépend le bonheur de leur avenir. Vous vous trouvez aujourd'hui dans une de ces circonstances solennelles. Tout à l'heure, au pied de cet autel où repose le Dieu de l'Eucharistie, en présence de vos parents émus, de cette nombreuse et sympathique couronne d'amis, devant ces prêtres représentants de Dieu qui seront les témoins de vos solennels engagements, vous allez prononcer une parole qui liera pour toujours l'une à l'autre vos deux existences et les prendra dans un nœud indissoluble. Dans un instant, vos deux âmes seront unies par un contrat sacramentel irrévocable, si bien que désormais, suivant les énergiques expressions des Saintes Ecritures, vous serez deux dans une seule chair, vous serez deux pour vous aimer, pour vous soutenir, vous entr'aider, afin de faire plus facilement le rude chemin de la vie.

C'est donc une démarche grave et décisive entre toutes, celle que vous faites à cette heure. Sans doute, les sentiments de foi qu'une éducation profondément chrétienne a déposés dans vos cœurs, vous en ont déjà fait comprendre toute l'importance ; permettez cependant à quelqu'un qui vous aime doublement, puisqu'il aime en vous des frères et des amis du Seigneur Jésus, permettez à mon affection fraternelle et sacerdotale de vous dire quelque chose de ces grands devoirs, de ces devoirs réciproques et sacrés qui deviennent les vôtres.

* * *

En entrant dans le mariage, les époux s'engagent à une conduite plus réfléchie et plus austère. L'époux devient un homme dans toute l'acception du mot ; il doit donc apporter dans sa vie cet esprit d'ordre et de sérieux qui l'aidera à faire passer le devoir avant le plaisir ; il doit faire régner dans la maison qu'il fonde, la paix et le bonheur, plus encore par la douceur qui attire que par l'autorité qui commande. De son côté, l'épouse devient la femme chrétienne ; après le service de Dieu, elle ne doit rien avoir tant à cœur que de plaire à son mari ; elle doit veiller au bon ordre de la maison, et, plus encore que par le passé, aimer les humbles travaux de chaque jour.

Pour tout résumer d'un mot, tous deux doivent s'aimer, s'aimer sans mesure ni partage, s'aimer non d'un amour passager, mais de cet amour chrétien qui dure autant que la vie. Qu'est-ce à dire encore, s'aimer ? Aimer, c'est être rempli d'indulgence jusqu'à excuser les défauts, jusqu'à pardonner les torts. Aimer, c'est vouloir du bien à un autre comme à soi-même, du bien dans son corps, dans son esprit, dans son âme. L'être aimé souffre-t-il ? Nous souffrons plus que lui. Pleure-t-il ? Nous pleurons avec lui. Est-il dans la joie ? Nous sommes joyeux nous-mêmes. Chaque émotion de son cœur a une répercussion dans le nôtre, et notre bonheur suprême est de voir ceux que nous aimons devenir chaque jour plus purs, plus parfaits, plus amis de Dieu. N'est-ce pas que c'est ainsi que vous vous aimerez toujours ?

Mais c'est surtout quand le ciel a béni leur union que les époux ont de graves devoirs à remplir. Au foyer domestique ils doivent être apôtres, se souvenant que tout permettre aux enfants est une triste façon de les aimer ; ils doivent de bonne heure les former à l'obéissance et à la vertu, les prémunir contre le mauvais exemple, les élever dans la crainte de Dieu. Pour vous encourager dans cette tâche souvent ingrate, vous ne manquerez pas, mon cher ami, de vous rappeler ce mot sublime dans sa simplicité, le dernier qui soit tombé des lèvres mourantes du père que nous avons tant pleuré : « Elève bien tes enfants, fais-en de bons chrétiens. » Je n'ai pas à vous dire ici avec quel soin religieux cette parole fut recueillie, mise en pratique et jamais oubliée ! Qui sait même si ce n'est point à cette suprême recommandation que vous devez votre bonheur présent ?... Qu'elle devienne donc aussi pour vous et pour votre compagne un mot d'ordre ; qu'elle soit un legs sacré et inviolablement gardé...

Tels sont, mes chers amis, vos nouveaux devoirs ; il m'est doux de vous les rappeler à cette heure, car, je le sais, dès longtemps vous avez mûrement réfléchi à leur importance, et surtout vous êtes bien résolus d'y rester toujours fidèles.

Pour vous, mon cher frère, j'en ai la douce confiance, vous saurez accomplir vaillamment tous ces devoirs. Vous en puiserez l'énergie à la source sacrée de la foi chrétienne : seule, croyez-le, elle vous donnera la force de continuer la vie laborieuse qui depuis longtemps est la vôtre. Et puis, vous inspirant des exemples que vous avez eus sous les yeux, vous ferez régner autour de vous l'ordre et la paix par l'exemple d'une autorité affectueuse et bienveillante. En sentant que vous ne travaillez plus seulement pour vous, mais aussi pour celle qui se donne à vous en ce moment, vous aurez au cœur plus de courage pour accepter cette pénible loi du travail qu'une mère qui vous aima virilement vous a si bien enseignée. J'ai dit *une mère ;* c'est qu'en effet il manque quelqu'un à votre bonheur. Il passa un jour dans le ciel de nos existences un nuage funèbre et plein de larmes qui nous ravit le père dont la place reste vide... Mais pourquoi m'en plaindre ? Cette chère âme trépassée ne plane-t-elle pas aujourd'hui sur vous comme une muette bénédiction ? L'amour maternel lui aussi n'a-t-il pas grandi en proportion de la tâche que lui imposait un prématuré et douloureux veuvage ? Les orphelins enfin ne restèrent point sans soutiens : en votre nom, en notre nom à tous, il me plaît de remercier ces fidèles amis des mauvais jours, et si j'ai un regret, c'est de ne les point voir tous ici afin de leur exprimer publiquement notre reconnaissance aussi profonde qu'inaltérable. Vous voudrez, mon cher frère, mériter toujours par votre bonne conduite ces marques si honorables de sympathique intérêt, mériter surtout que Dieu continue de vous protéger et de vous bénir. Aujourd'hui ne met-il pas le comble à ses bienfaits en vous permettant d'entrer dans une famille riche d'honneur et de vertu, et en vous donnant une épouse telle que vous et nous la souhaitions ? Vous la connaissez déjà par les témoignages les plus autorisés et les plus flatteurs, bientôt vous apprécierez mieux encore cette âme qui n'aura plus de secrets pour vous.

C'est qu'en effet, Mademoiselle, vous avez été élevée dans un de ces jardins de plaisance qu'on appelle une famille chrétienne ; des mains habiles ont cultivé votre âme avec un tendre amour et l'ont pétrie de foi, de cette foi robuste qui fait la femme forte. Et vous, mettant à profit ces soins affectueux, vous avez commencé de longue date à pratiquer ces vertus maternelles : le culte du devoir, l'amour du travail et cette piété modeste qui est d'autant plus précieuse qu'elle devient plus rare aujourd'hui. Enfin, pour qu'il ne manquât rien à votre formation, Dieu vous mit aussi à l'école du malheur. Trop tôt, un deuil douloureux vint attrister le foyer paternel, une âme bien chère s'en alla. Bien jeune encore, vous avez ressenti toute l'amertume de cette séparation et compris quel vide immense elle faisait. Heureusement Dieu, dans sa bonté, plaça tout à côté de vous un second père ; quelle joie pour vous de sentir ainsi près de votre chère et pieuse mère cet appui qui ne lui fit jamais défaut et contribua quelque peu à adoucir sa douleur !... Sans vous priver de l'affection et des conseils de tous ces êtres aimés, voilà que la Providence vous donne une seconde mère qui désormais vous aimera comme sa fille, elle vous donne des sœurs pour vous chérir, des frères qui ne se lasseront point au saint autel de prier pour vous. Dans ces conditions il vous sera facile, n'est-ce pas ? de remplir tous vos devoirs. Et les exemples si précieux de la famille aidant, vous vous appliquerez à faire de votre maison une maison chrétienne, une maison où votre mari, rentrant fatigué le soir, sera toujours sûr de trouver la joie et la paix. Ainsi vous serez l'aide, le soutien, je dirai mieux, le bon ange de celui dont vous allez bientôt porter le nom.

* * *

Ces devoirs, mes chers amis, pourraient, je le sais, effrayer les meilleures bonnes volontés. Les vôtres ne se laisseront point abattre. C'est que, pour les remplir, vous ne serez pas seuls. Vous avez compris le besoin que vous avez de Dieu ; voilà pourquoi hier vous l'avez reçu dans la sainte communion. Fortifiés et soutenus par Lui, bénis par sa sainte Mère qui aura assisté à votre mariage comme elle assista aux noces de Cana, vous marcherez d'un pas plus léger, votre fardeau sera moins lourd. Continuez à le prier avec confiance, faites-le régner toujours dans vos cœurs à tous deux, qu'il ait sa place à votre foyer comme il l'avait à celui de Nazareth, qu'il soit toujours le premier aimé, le premier servi, et soyez-en sûrs, son secours ne vous fera jamais défaut.

S'il en est ainsi, toute votre vie ne sera que la reproduction du merveilleux tableau qu'un auteur des premiers siècles de l'Eglise trace du mariage

chrétien : « Qu'elle est belle, disait-il, cette alliance de deux chrétiens animés de la même foi et réunis dans une même espérance ! Ils prient ensemble, ensemble ils vont au temple entendre la parole de Dieu, le recevoir lui-même au banquet sacré. Les biens et les maux, les consolations et les peines, ils mettent tout en commun, ils partagent tout également : la main dans la main, ils s'en vont cheminant vers le ciel et ne formant qu'un seul esprit et un même cœur. »

Qu'il en soit toujours ainsi pour vous, mes chers amis. Oh ! oui, et je l'en prie du fond de l'âme, que Dieu écarte de votre chemin les épines qui pourraient vous blesser ; qu'il borde votre route de ces joies chrétiennes, austères parfois, mais si réconfortantes. Que la prospérité, la santé, le bonheur accompagnent toujours votre union. Enfin, dernier et meilleur souhait qui résume tous les autres et dont le saint sacrifice célébré pour vous va faire une réalité, que Notre-Seigneur vous ait en sainte garde, qu'il vous bénisse et vous protège, qu'il fasse de vous des époux chrétiens, afin que vous soyez aussi des élus et des saints. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XII

LE TEMPLE PROTESTANT

S. Jean, dans l'Apocalypse, en faisant la description de la gloire éternelle, semble avoir tracé la forme et le plan de nos églises. Il parle d'un trône sur lequel est assis le président de l'assemblée ou l'évêque, de sièges rangés des deux côtés pour vingt-quatre vieillards ou prêtres : c'est le chœur. Au milieu et devant le trône il y a un autel sur lequel on voit un agneau à l'état de victime ; sous l'autel sont les reliques des martyrs, et par devant un ange offre à Dieu sous le symbole de l'encens les prières des saints ou des fidèles. Un peu plus loin, une source d'eau qui donne la vie, indique le baptistère [1]. Telle fut la forme des premières églises chrétiennes ; mais tel n'est plus le temple de la Réforme.

I

La première chose qui frappe, lorsqu'on entre dans le vieux temple huguenot, c'est sa nudité.

Le temple protestant, vide, glacé, ne dit rien à l'intelligence ni au cœur : une impression de mort envahit l'âme en y pénétrant. Le regard y cherche en vain une fresque, un tableau, une de ces pieuses Madones aux pieds desquelles on aime à se consoler. Il n'y a pour ainsi dire que les murs. En Saxe même, lors de la guerre faite aux images par Carlstadt, on coupa la tête aux saints qui ornaient les livres d'heures et les antiques psautiers et antiphonaires.

Sous ces voûtes désolées, aux premiers jours de la Réforme, on voyait pour toute décoration à l'intérieur les portraits des anciens bourgmestres ou l'image de Luther, comme on la voit encore frappée sur les médailles du temps avec ces diverses appellations de « second Samuel, de troisième Elie, de *divus et sanctus Luther.* » Souvent, dans ces merveilleuses cathédrales dont la Réforme s'est emparée, les peintures murales ont disparu sous des enduits et sont remplacées par des paysages ou d'autres scènes profanes.

L'hérésie a dépouillé la maison de Dieu de toute parure, de tout ornement. Dans ses temples d'une froideur désolante, le long des bas côtés, une longue théorie de pierres tombales, aux admirables figures couchées et les mains jointes, d'évêques ou de moines, sont au cours de la journée les seuls fidèles en prière. La lampe, toujours allumée dans nos églises et qui veille auprès du T. S. Sacrement, y est éteinte. Bref, ce n'est plus qu'une maison vide, presque un caveau, dont le mobilier a été vendu à l'encan pour enrichir nos musées, fermée quand le soleil se couche et quand le soleil se lève, à l'exception du dimanche.

II

Le titre de *pasteur* que prend le ministre protestant ne lui appartient pas : car il n'a reçu aucune onction, aucun pouvoir sacerdotal.

Lorsqu'au moment des persécutions huguenotes les curés légitimes furent chassés de leurs paroisses, on les remplaça par des prêtres flétris, des humanistes libertins, des ouvriers ignorants : maçons, tailleurs, maréchaux, menuisiers, boulangers, etc. Celui-ci, au dire de Luther, ne savait pas les commandements de Dieu ; celui-là avait oublié ses prières ; un autre trouvait le *Pater* trop long pour l'apprendre. Les Registres de Genève nous révèlent même dans les premiers temples calvinistes la présence de misérables histrions, comme si l'iniquité et l'erreur avaient voulu rendre témoignage contre elles.

Au surplus, nommés au bon plaisir du prince, ils n'avaient en fait de pouvoirs et de droits que ceux que le prince leur conférait. Impuissants à effacer la tache de leur origine et la date de leur usurpation, ils venaient de Luther et de Calvin. Entre eux aucun lien proprement dit, à peine l'apparence d'une hiérarchie. Lorsque, en 1557, Bernard Palissy groupa autour de lui une dizaine d'artisans, il fut convenu que chacun à tour de rôle ferait l'office de pasteur, c'est-à-dire baptiserait et prêcherait. En réalité, le ministre protestant n'est-il pas encore, à l'heure actuelle, un simple orateur, prenant la parole devant un auditoire sans autre droit que celui qu'il puise dans son éloquence et dans son inspiration privée ?

A l'époque de la Réforme, le ministre ne portait ni surplis ni étole, mais un simple habit noir. En France, les calvinistes adoptèrent « la robe à la bourgeoise, avec manches pendantes et coupées, et le bonnet de mante... Quand Lafaye venait prêcher chez Madame, sœur du roi Henri III, il avait

[1] *Apoc.*, IV. Cf. Bergier, *Dict. de Théologie*, t. II, p. 83.

l'épée au côté, un manteau violet avec pourpoint, et des chausses de chamois jaunes [1]. » Les catholiques se demandaient, non sans une amère ironie, si c'était bien là le vêtement des prêtres de la primitive Eglise.

III

Le dimanche hérétique est triste, morne, sans vie sacramentelle.

Avant Luther, on chantait dans les églises saxonnes les proses de S. Ambroise, les hymnes de S. Thomas, le *Dies iræ,* les Lamentations de la Semaine Sainte, le *Stabat mater* et une foule de cantiques et de noëls que le peuple aimait. Au lieu de ces mélodies chrétiennes, si pieuses et si douces, on n'entend plus dans le temple huguenot que des cantiques allemands ou le chant des psaumes traduits par Marot et par Théodore de Bèze, deux poètes licencieux. Cette absence des vieilles harmonies attriste le cœur comme le temple dépouillé attriste lui-même le regard.

Après la prière et le chant, le ministre lit une page de la Bible, seule source de la parole divine selon les protestants, celle-ci livrée d'ailleurs à l'interprétation individuelle. Aussi quel enseignement confus ! quel christianisme diminué, fragmentaire ! L'esprit, ne connaissant plus aucune règle doctrinale, se transforme du jour au lendemain, et l'on voit autant de croyances, autant de doctrines, que de volontés et de caprices. Il y a la foi saxonne, la foi helvétique, la foi génevoise ; mais aucune d'elles n'est la foi des Apôtres et des saints Docteurs. Ici un pasteur, en guise de prêche, se contentera d'interpréter une scène de Schiller. Quelquefois, pendant l'office, des fidèles iront jusqu'à faire circuler des bocks de bière au milieu des disputes et des propos les plus indécents. Bref, s'il faut en croire les actes officiels, l'église ou la maison de la prière était changée en taverne [2].

Dans nos antiques cathédrales, depuis quinze siècles, on célébrait la messe, et nous avons encore, nous, un autel, *habemus altare* (Hébr., XIII, 10), où coule intarissable le Sang rédempteur. Pour les protestants il n'y a plus ni autel, ni sacrifice, ni ciboire, ni calice du salut, ni encens, ni chaire pontificale. Tout se réduit à une vaine cérémonie. Si, à l'office de la Cène, on dépose sur une table de bois un peu de pain et un peu de vin, avant de les distribuer, le ministre vous avertit que ce pain est toujours du pain, que ce vin est toujours du vin. La Synagogue avait la figure de l'Eucharistie ; les sectes dissidentes en ont seulement le souvenir ; seule, l'Eglise catholique en possède la réalité toujours vivante. En fait, « d'une doctrine indigente ne pouvait naître qu'un culte indigent comme elle. Les liturgies sont aux symboles à peu près ce que les mots sont aux idées : quand les idées se perdent, les mots disparaissent ; de même, moins une secte a conservé de dogmes, moins son culte a de vie et de grandeur [3]. »

[1] Audin, *Vie de Calvin*, t. I, p. 356.
[2] Janssen, *Histoire du peuple allemand depuis le moyen âge*, t. III, p. 76-77.
[3] Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 317.

* * *

A Londres, sur le tympan de la cathédrale anglicane, on voit gravé le phénix symbolique avec ce mot : *Resurgam*. C'est là un mensonge : car du Christ il n'y a plus que l'ombre. La vie a disparu avec le sacrifice, le chant, les fêtes, pour faire place à la tristesse du tombeau et au froid de la mort. Aujourd'hui même, dans ce qu'il reste encore du culte officiel, tout s'accomplit sans dignité et sans éclat. Gladstone a avoué que ce spectacle était pour lui une humiliation. Aussi un grand nombre de protestants, en présence de cette aridité, aiment-ils mieux, quand ils sont en pays catholiques, aller le dimanche à la messe qu'à un office huguenot.

XIII

LA POLOGNE

Il y a des peuples que l'on dirait associés d'une façon providentielle à l'œuvre rédemptrice du monde. Il faut nommer entre autres l'Irlande et la Pologne. A l'image de l'Irlande, sa sœur la Pologne fut une nation martyre. Dès l'origine, la Pologne, heureuse de pouvoir se glorifier de la virginité de sa foi et de ses traditions d'honneur, avait eu, au même titre que l'Irlande, ses héros et ses saints. Elle devait également donner à la religion le plus glorieux témoignage.

I

Je relisais, cette semaine, l'histoire émouvante de la mort du Bienh. André Bobola [1], et, en la lisant, il me semblait, à mesure que se développait le récit, voir dans ces pages l'histoire de la Pologne elle-même, sa patrie, symbolisée en traits expressifs. Ecoutez plutôt :

Le B. André étant tombé au pouvoir des Cosaques, le supplice qu'il endura fut épouvantable. Après avoir tracé avec un couteau un cercle sur la tête du martyr, les Cosaques lui arrachent les cheveux ; de ses mains qui ne s'étaient jamais levées que pour bénir, ils détachent les muscles et coupent les articulations ; ils couvrent son corps de plaies et sèment sur ses larges blessures des brins de paille hachée. Ils lui mutilent les lèvres, puis taillant des éclats de bois de pin, ils les lui enfoncent sous les ongles des pieds. Le martyr cependant avait encore assez de force pour invoquer la miséricorde divine en faveur de ses bourreaux. Les Cosaques terminent alors son supplice en le frappant d'un coup de sabre.

C'est toute l'histoire de la Pologne.

Intimement liée au Saint-Siège par ses traditions religieuses, la Pologne, au XVIe siècle, sauvegardait la liberté de l'Eglise. Placée aux avant-postes de la chrétienté et la couvrant de son épée à l'heure du péril, elle représentait le boulevard de l'Europe contre le Mahométisme. N'était-ce pas assez pour attirer sur sa tête toutes les colères, toutes les haines huguenotes ? Aussi la voyons-nous, dès

[1] Jésuite, † le 16 mai 1657.

l'aurore de la Réforme, soumise à la plus odieuse persécution, saccagée, mutilée, obligée de choisir entre l'apostasie et la misère. Mais si la royauté fléchit dans sa foi, excepté sous le règne de Sigismond II, et si, en général, la noblesse libre-penseuse, avide et jalouse des biens de l'Eglise, accueillit l'erreur, le peuple polonais demeura fidèle à son antique devise et à ses croyances.

Un peu plus tard, le partage de la Pologne entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, sera le grand scandale politique de l'Europe. Pour écraser l'Irlande, l'Angleterre avait eu la cruauté de convertir ses terres labourables en pâturages : abaissant ainsi la population au tiers de ce que le pays pouvait nourrir, elle forçait le surplus des habitants à émigrer ou à mourir, sans crainte de blesser, et au premier chef, les droits de l'humanité. A l'égard de la Pologne, on ira plus loin : on la mutilera, on la foulera aux pieds, on la mettra en morceaux.

On a dit très justement : « Le vol des nations doit être flétri aussi bien que celui des individus : car il n'y a pas dans le sanctuaire deux poids et deux mesures. Les traités passés entre les peuples sont des contrats aussi sacrés que ceux qui lient les citoyens entre eux. Les rivières et les montagnes qui forment la limite de deux pays sont des bornes au moins aussi dignes de respect que celles plantées par l'arpenteur entre deux domaines, et l'autorité de l'histoire vaut bien l'inscription du cadastre [1]. » L'Autriche, la Prusse et la Russie, en se partageant la malheureuse Pologne, ont donc commis un attentat.

Cette participation criminelle brisera jusqu'à la fin de sa vie l'impératrice Marie-Thérèse. Dans ses derniers jours elle disait encore à l'ambassadeur de Suède à Vienne : « Croyez-vous que je puisse être tranquille en pensant au jugement que je vais subir sur le partage de la Pologne? » Et l'ambassadeur de lui répondre en courtisan : « Les rois n'ont de compte à rendre qu'à Dieu. — C'est précisément ce compte que je redoute, » reprit Marie-Thérèse. En fait, on peut le dire, le partage de la Pologne fut le vol le plus odieux qui ait été commis dans l'histoire des nationalités.

Mais si la Pologne perdit son autonomie, elle garda sa foi, ses traditions, son honneur.

Parmi les amours que la Providence a placées dans le cœur de l'homme et qui font palpiter généreusement son âme, le plus noble et le plus puissant est l'amour de la religion. Il en est de même pour un peuple. Avant tout, la Pologne entend conserver sa foi. A la cathédrale de Posen, par-dessus leurs tombeaux, dans les chapelles latérales, des évêques de marbre sont couchés sur le flanc : ils reposent comme dans une sorte d'assoupissement, la tête baissée, demi-tombante, retenant comme un dernier souffle de vie. C'est la Pologne. Chez elle, la haine allemande et la brutalité moscovite ont changé les sanctuaires en prisons et renouvelé les horreurs de la barbarie musulmane ; ou plutôt, la persécution de Dioclétien seule peut donner une idée de ce que, à un certain moment, ont subi en Pologne les catholiques exilés, emprisonnés, traînés en Sibérie. Mais un siècle et demi de martyre, physique et moral, n'a pu entamer ni le courage ni la confiance de la Pologne [1].

Aussi bien, en Pologne, l'Eglise et le peuple, continuant à ne faire qu'un, partageaient les mêmes regrets et les mêmes espoirs. Un culte surtout gardé par la Pologne avec une admirable ferveur, est celui de la Vierge Marie. A l'exemple de toutes les races persécutées et malheureuses, la Pologne s'est serrée contre son cœur, elle l'a invoquée comme sa mère aux heures de luttes, aux heures sombres. Et aujourd'hui à Iasma-Gora, dans un pèlerinage qui est une vraie manifestation nationale, polonais russes, polonais autrichiens et polonais allemands se réunissent autour de Notre-Dame pour chanter la résurrection de la patrie. La Sainte Vierge et Rome : voilà les deux grandes protectrices de la Pologne opprimée.

* * *

Je vous disais que le symbole touchant de la Pologne reposait dans l'histoire d'un de ses martyrs, André Bobola. Non seulement sa mort, mais la conservation miraculeuse des restes du Bienheureux, — un corps horriblement défiguré et néanmoins incorruptible, et laissant échapper de son linceul en dissolution une odeur suave, — offre l'image vive et naturelle du peuple polonais, toujours torturé et toujours debout, de cette nation qu'on dirait embaumée de son sang et dont les blessures ont exhalé pendant deux siècles un parfum de vitalité et de triomphe.

Quand les Polonais remirent au pape Pie V les étendards qu'ils avaient pris aux Musulmans et demandèrent en échange le don de quelques reliques, le Saint-Père leur répondit : « Pourquoi me demandez-vous des reliques ? Ramassez un peu de votre terre, elle n'a pas une parcelle qui ne soit la relique d'un martyr. »

Disons-le bien haut, en finissant : l'histoire de la Pologne montre que Dieu prépare toujours aux peuples persécutés une résurrection glorieuse.

XIV

LE PAUPÉRISME PROTESTANT

Il y a dans le langage une expression que l'on doit à la Réforme : *le paupérisme*. Elle nous rappelle le sort lamentable qui pesa sur la classe populaire sous l'influence des doctrines nouvelles. Notre-Seigneur avait bien dit : « Vous aurez toujours des pauvres ; » et d'ailleurs, rien de beau comme la pauvreté glorifiée par l'Evangile. Mais le paupérisme, loin d'être la pauvreté supportée avec résignation et avec espoir, représente la misère, l'abandon, l'immoralité et l'ignorance. Or, tel fut le fruit naturel de la Réforme.

[1] Mgr Besson, *Œuvres oratoires*, t. VI, p. 235.

[1] Il faut lire surtout les belles pages que son poète national, Sienkiewicz, a consacrées aux souffrances de son pays.

I

Pour bien comprendre la plaie du paupérisme, il est nécessaire de jeter d'abord un coup d'œil sur la situation que l'Eglise avait faite à l'ouvrier au commencement du XVIe siècle.

Guidée par les principes de l'Evangile, l'Eglise s'était efforcée d'inspirer aux classes élevées, en faveur du peuple, des habitudes de respect, de dévouement et de sacrifices. Avant la Réforme, l'ouvrier n'était pas, comme on l'a dit, une simple expression historique. Il existait, il agissait, il jouait un rôle. Les détails que Janssen donne sur sa situation économique et sociale sont extrêmement curieux et concluants. Le paysan prenait part à la vie publique, il assistait aux assemblées des communes et à celles du district ; la meilleure preuve de l'importance de son rôle, c'est que la littérature contemporaine s'en est occupée.

De fait, en lisant les écrivains du XVIe siècle on y trouve établi comme une chose indubitable le droit du peuple à être traité avec justice, soit pour le salaire de son travail, soit pour la répartition des impôts. Se recrutant elle-même, depuis les grandes invasions, et d'une manière presque exclusive, dans les classes inférieures, l'Eglise est la première à s'opposer au régime des castes, à l'accaparement des honneurs et des richesses. M. Guizot, historien protestant, n'a pas hésité à lui rendre hommage à cet égard. Les colons héréditaires constituaient alors la majeure partie de la population agricole : en payant une redevance souvent très modique, ils étaient maîtres absolus sur la terre seigneuriale.

Armée d'une puissance morale et de ressources pécuniaires considérables, l'Eglise avait pris à tâche de porter son influence jusqu'aux dernières couches sociales. Pour le développement du bien-être et de la civilisation chez les masses ouvrières, elle avait multiplié les maîtrises, les corporations, fondé des banques populaires, favorisé les progrès de l'industrie et du commerce. L'ouvrier, qui gagnait au XVe siècle plus que de nos jours, pouvait placer son épargne à 8 ou 10 °/₀ et parvenait assez vite à se constituer un revenu. Il y a là, disons-le, un fait trop peu remarqué par les économistes contemporains.

Les Ordres hospitaliers et les Ordres mendiants que l'Eglise avait fondés en si grand nombre, étaient en même temps pour le peuple d'un secours précieux. A la vue de ces moines marchant nu-pieds, ne possédant que leur robe de bure, et au spectacle de leur vie si pure, si active, si austère, le peuple acceptait plus facilement le fardeau de l'existence.

II

En face de cette œuvre réalisée par l'Eglise, qu'a fait la Réforme protestante ?

Substituant à la charité le plus vil égoïsme et détruisant les principes qui avaient engendré les plus beaux exemples de vertu pendant le moyen âge, le protestantisme consacre la réhabilitation des appétits matériels et place en première ligne les richesses et les jouissances. Aussi, tout de suite, que voyons-nous chez les nations envahies par le schisme ? L'affreuse plaie du paupérisme : au sommet de la société, une classe opulente, avide, gorgée d'or, enrichie des dépouilles de l'Eglise depuis que l'on a transformé les couvents en châteaux, enivrée de luxe et de plaisirs ; et, en bas, un peuple vivant dans la détresse, exploité, opprimé.

En Allemagne, sous le règne de la Réforme, d'après les relations des écrivains de l'époque, la masse populaire est livrée à des travaux publics sans trêve ni merci. Pour mieux servir la somptuosité des hautes classes, ouvriers et villageois protestants ne connaissent aucun repos, mangent du pain de seigle et dorment sur un lit de paille. Aussi bien, le commerce est dévoré par l'usure et les spéculations coupables. Du reste, c'est encore actuellement le sort de la plupart des familles ouvrières, malgré les apparences d'une grande prospérité industrielle. Dans les mines et houillères allemandes, des multitudes abruties subissent presque les hontes de l'esclavage antique ! Berlin a des quartiers repoussants, les plus grandes laideurs de nos cités catholiques ne sont rien à côté de ce qu'on y aperçoit. Le paupérisme, un peu mitigé ici et là, se retrouve encore tout entier dans les centres industriels de la Saxe et de l'Ouest, parmi les tisserands silésiens ou les mineurs de Freiberg.

Dans aucun autre pays comme en Angleterre, à partir de la Réforme, on n'a poursuivi plus froidement et d'une façon calculée la disparition des petites fermes et des petites propriétés agraires, pour y substituer des parcs, de vastes pâturages et quelquefois des chasses très étendues. Avant Henri VIII, selon M. Th. Rogers, savant professeur d'Oxford, le niveau du salaire de l'ouvrier était très élevé, mais tout aussitôt il s'amoindrit considérablement. Par ailleurs, la disparition des couvents anglais fut pour le pauvre la suppression d'une hospitalité sans limites, de l'enseignement populaire gratuit, de banques de crédit qui avançaient au cultivateur dans le besoin de l'argent et des semences. Des biens de la plus riche valeur, d'immenses forêts sont partagés entre les grands seigneurs. Sous le règne d'Elisabeth il faudra déjà, pour remédier au fléau du paupérisme, établir la taxe des pauvres [1].

Le mal persévère de même et sous l'influence des mêmes principes en Angleterre et en Ecosse. A Londres, à côté des boulevards les plus fastueux de Regent Street ou d'Oxford Street, ce sont les quartiers de Withe-Chapel, de Southwark où s'entassent des miséreux qui logent à la semaine dans des caves et des tanières. On se croirait toujours au temps dont nous parle Taine « quand il visitait ces ruelles étroites auxquelles un rideau de fumée âcre dérobe ce dernier bien des malheureux qu'on

[1] Dom Gasquet, *Henri VIII et les monastères anglais ;* et Balmès, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme,* t. II, chap. 3.

nomme la lumière du ciel,... où sèchent des haillons, où grouillent des troupeaux d'enfants, pieds nus dans la boue noire et froide, à la figure pâle, avec des guenilles trouées et des cheveux en désordre. » Le cardinal Manning disait : « Pendant cinquante ans j'ai vécu au milieu du peuple, parmi les laboureurs et les bergers de Sussex : nulle part richesse et pauvreté ne sont aussi extrêmes. »

Pareil spectacle se reproduit dans les Etats-Unis. Ceux-ci offrent sans doute un grand exemple de liberté. Le peuple qu'ils abritent est encore jeune, plein d'activité et de sève ; la main-d'œuvre y opère des merveilles. Cependant, pour tout regard attentif, sous ce voile d'une civilisation libre se cache l'affreuse plaie de l'industrialisme, concentrant d'immenses fortunes sur une même tête et ne tenant pas plus compte de la vie humaine que de celle des animaux. A New-York, à Liverpool comme à Londres, dans ces multiples agglomérations ouvrières livrées au travail des machines, c'est vis-à-vis du faste et de l'opulence le plus triste dénuement et une dégradation sans pareille [1].

III

Nous l'avons vu, l'Eglise s'était efforcée par tous les moyens de travailler au bonheur du peuple. On peut même dire qu'au commencement du XVIe siècle le peuple était déjà ce qu'il pouvait être, eu égard au cours ordinaire des choses. Tout progressait, la liberté civile, la vie communale, le mouvement intellectuel. Ce qui a donné le plus grand effort à la démocratie moderne, en diminuant la prépondérance des classes aristocratiques, fut le développement de l'industrie et du commerce. Or ce développement, tous les historiens en conviennent, s'est fait à l'ombre et sous la protection des institutions catholiques, non seulement en France, mais en Allemagne, en Italie, chez les républiques de Venise, de Florence et de Gênes. On doit ajouter que sans la Réforme, et c'est la pensée de Donoso Cortès, l'Eglise serait arrivée à établir quelque système général de bienfaisance, organisé sur une grande échelle, mieux approprié aux nécessités communes, et capable de prévenir la plaie du paupérisme [2].

Malheureusement, l'Eglise ayant été entravée dans son œuvre, le paupérisme, « ce cancer des peuples modernes, » n'a pas cessé de grandir. Aujourd'hui même il offre, n'hésitons pas à le redire, dans les provinces ravagées par le schisme, le spectacle le plus repoussant. Malgré la charité légale et malgré la taxe obligatoire, l'Angleterre n'a fait qu'augmenter le nombre de ses indigents. M. Jules Simon, passant un jour à Manchester, a pu plonger ses regards dans les caves, les cachots sombres, les galetas obscurs où meurent lentement les pauvres de la première cité industrielle, décimés par l'ivrognerie et le libertinage. Et c'est pour signaler cette infortune à la pitié publique et en indiquer le remède qu'il a composé ses beaux livres du *Travail* et de l'*Ouvrière*. Les visites de Paul Bourget aux quartiers pauvres de Londres attestent le même fait, et pareille détresse s'étale à Berlin, à New-York, et dans cent autres villes qui se proclament les reines de la civilisation et qui n'en exhalent pas moins une odeur de misère concentrée.

En Suisse protestante, le canton d'Argovie qui a le mieux pillé les couvents, regorge de pauvres [1].

On avait pensé « que par la multiplication de la mécanique, et avec le développement du travail, au moins les principaux objets nécessaires à la vie deviendraient chose facile pour tous. En fait, avec le règne des machines on est arrivé à produire 100 et 1000 fois plus que l'homme. L'industrie a-t-elle résolu par là le mystère de la pauvreté, le mystère de la misère ? Non, et même, chose étrange, tous les pays où il y a le plus d'industrie sont ceux où il y a le plus de pauvres. »

Malgré la taxe des pauvres et l'Armée du Salut, le problème de la misère n'a pas encore trouvé sa solution. Le seul remède est un retour aux principes de l'Evangile, à l'idée et à la charité chrétiennes. Dans ces vastes cités où le faste de l'opulence est encore surpassé par les horreurs de la faim, il faudrait, pour le relèvement de la classe populaire, l'influence et le règne de l'Eglise avec ses œuvres multiples, sa Petite Sœur des Pauvres et sa Petite Sœur de l'Ouvrier, l'Eglise, enfin, avec tout son amour et tout son dévouement.

* * *

Depuis longtemps déjà, l'Eglise s'est mise à l'œuvre pour améliorer le sort des classes populaires jusque dans les pays protestants. Une classe moyenne florissante commence à se lever en Angleterre et en Allemagne, grâce aux *Trade Unions* et à ces sociétés coopératives auxquelles le cardinal Manning et l'abbé Kolping ont donné un si merveilleux développement.

Le paupérisme, malgré tout, persévère dans de multiples contrées avec le manque absolu de religion. Aussi bien, l'industrialisme, en écrasant l'homme sous la machine, a armé l'un contre l'autre le travail et le capital. Si donc l'idée chrétienne n'arrive pas à prévaloir dans les rapports entre maîtres et ouvriers, c'est à bref délai le règne du socialisme.

[1] *Etudes Religieuses*, mai 1890.
[2] Mgr Delassus, *Vérités sociales et erreurs démocratiques*, chap. VIII : Ce que la charité chrétienne est devenue aux mains de l'hérésie et du philosophisme (Lille, Desclée, 1911).

[1] M. Rubichon, *De l'action du clergé dans les sociétés modernes*, 1920.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 1 augusti 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 9 août 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLII. *13e Dim. après la Pentecôte :* La perte de la foi, 385. — XLIII. *14e Dimanche :* Le vol, 386.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XLI. 13e Dimanche après la Pentecôte, 388. — XLII. 14e Dimanche, 390.

Allocutions de mariage. — VII. Pour le mariage d'un frère, 392. — VIII, 394.

Discours de circonstance. — Allocution à des Cheminots catholiques avant la communion, 395.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XV. Ruines artistiques et littéraires de la Réforme, 396. — XVI. S. Vincent de Paul et la Lorraine, 397. — XVII. Le moine Bénédictin, 399.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLII

13e Dimanche après la Pentecôte

LA PERTE DE LA FOI

Mes frères,

Il y a de nos jours une diminution de la foi, tout au moins dans les campagnes. Le fait est facile à constater ; on dirait presque que nous touchons au temps prédit par le Sauveur et où l'on se demandera s'il reste encore une étincelle de vie religieuse dans le monde. La foi, trésor déposé dans notre âme avec la grâce du baptême, demande de notre part, pour ne pas se perdre, une vigilance continuelle.

I

La foi est une vertu par laquelle nous croyons toutes les vérités révélées et que l'Eglise nous enseigne. Or, comme toute autre vertu ou don surnaturel, on peut perdre la foi.

S'il m'était donné de me trouver en face d'un incrédule, ou au moins d'un homme qui paraît tel, je lui demanderais simplement : « Pourquoi ne croyez-vous plus ? Auriez-vous, après un examen sérieux, reconnu dans l'enseignement de l'Eglise quelque erreur ? Une découverte inattendue aurait-elle démontré la fausseté de certaines vérités révélées ? La foi, enfin, aurait-elle changé dans ce qu'elle impose à notre croyance ? » Nullement : la foi reste avec ses lumières et ses certitudes. Jusqu'ici — et Dieu sait tous les efforts tentés ! — ses ennemis n'ont pu y trouver l'ombre même d'une erreur ou d'un changement. Ouvrez votre catéchisme : il renferme ce que vous avez appris, et rien de plus.

Quel secret travail s'opère donc à un moment ou à l'autre de la vie, dans un certain nombre de chrétiens ? A peu d'exceptions près, on commence à ne plus croire, le jour où l'on a cessé de prier. La foi est surtout une vertu active : ce n'est pas une vertu morte, elle ne saurait l'être ; mais si vous ne l'entretenez par la prière, elle s'affaiblit bientôt et disparaît. Remontez au jour où, aimant le désordre, vous avez abandonné la prière : il correspond avec celui où la foi a diminué dans votre cœur. Quand les passions sont en révolte contre l'esprit, on achète la paix aux dépens de la vérité, on se résout à ne plus croire parce que la foi nous condamne.

Vous êtes étonné de ce qu'un homme abandonne sa ligne de conduite, de ce que parfois une famille garde tout au plus un débris de ses croyances : voyez encore si dans cette maison, cette famille, on n'a pas imprudemment ouvert la porte à un apôtre de l'incrédulité ; petit à petit on s'est plu à l'entendre ; sur sa parole on a accepté, argent comptant, tous les préjugés qui courent le monde ; puis, pour quelques phrases creuses tombées de sa bouche, la foi s'en est allée. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'abandon de l'église dans certaines familles : le contact momentané avec un esprit fort ou l'influence d'un mauvais journal.

La feuille mauvaise qui s'étale chaque jour sur votre table vous offre chaque jour aussi sa potion vénéneuse. Dans ces pages où l'insulte est répandue à profusion et toutes sortes de faussetés inventées à plaisir, on tourne en ridicule la doctrine et la morale de l'Eglise, on ne s'arrête même pas devant la divine figure de Jésus-Christ. Le mauvais journal, chaque matin, frappe à toutes les portes, de préférence à celle de l'atelier, pour y semer le poison de ses doctrines ; et sur un article qui conclut par le doute ou la négation, notre foi vacille ou fait naufrage.

II

Au surplus, la foi peut se perdre à tous les âges, si l'on ne sait pas se prémunir contre de malsaines influences.

Certes, les exemples ne manquent pas de ruines causées par l'impiété. Des enfants de quinze ans sont déjà devenus des enfants irréligieux. A un âge où la religion devrait tenir une si large place, on l'abandonne, et ce fait inouï tend de plus en plus à se généraliser. Sous l'action d'un enseignement officiel rationaliste, et souvent au sortir même de l'école, on dirait que par un certificat d'études primaires on a acquis le droit de ne plus croire. Si la foi est un don précieux, elle est surtout un don fragile ; de très bonne heure on peut arriver à le perdre, faute d'une sauvegarde nécessaire ; et à voir la jeune génération qui se lève troublée, inquiète, il y a de quoi se préoccuper pour l'avenir.

Les parents eux-mêmes ont à veiller sur le trésor de leur foi. Quelle tristesse de voir sombrer des croyances, l'honneur et la force de la vie, dans l'âme d'une épouse ou d'une mère ! Hélas ! un tel désordre est loin d'être rare aujourd'hui. Une personne qui manque habituellement à la messe, qui profane le dimanche, qui omet ses Pâques, sans aucun souci de ses responsabilités et de ses devoirs, a perdu la foi, ou au moins son usage habituel. Non seulement elle ne se préoccupe plus de la piété

de ses enfants ni du salut de leur âme, mais elle les porte au mal par son exemple et par ses oublis.

Lorsque celle qui devrait être dans la famille la gardienne et l'inspiratrice du bien méconnaît ainsi ses devoirs, quoi d'étonnant si le père de famille, trop mal protégé déjà par les conseils du dehors, succombe ! Vous ne pouvez pas ignorer à l'heure actuelle l'apostolat actif du mal, et comment par tous moyens, fussent-ils les plus inavouables, on cherche à arracher la foi aux hommes demeurés fidèles. Or, à force d'entendre l'objection se multiplier sous cent formes diverses, on se laisse séduire, on accepte l'erreur, et des esprits que l'on croyait fermes se laissent entamer.

* * *

Soyons-en persuadés, nous n'avons rien à gagner avec les semeurs de l'impiété. Si notre foi n'est plus exposée à la violence des persécutions, elle a d'autres ennemis et je viens de les nommer. La foi est un bienfait inestimable. C'est à sa lumière que la vie emprunte toutes ses inspirations, tout son courage, tout son prestige. Gardons notre foi, toute l'intégrité de notre foi : après avoir été pour nous une consolatrice, elle sera le gage le plus assuré d'une sainte mort. Ainsi soit-il.

XLIII

14e Dimanche après la Pentecôte

LE VOL

Statera dolosa, abominatio est apud Dominum.

La balance trompeuse est en abomination au Seigneur.

(Prov., XI, 1).

Mes frères,

La propriété est de droit naturel ; inhérente à l'état social où les hommes sont appelés à vivre, notre esprit en conçoit nécessairement l'idée. Aussi bien, toute propriété est susceptible de transactions. Or, la base sur laquelle repose la sûreté d'un acte transactionnel ou commercial, c'est la loyauté, le respect de la justice ; et par contre, ce qui en rompt l'équilibre vient de l'iniquité et du vol.

I

Le vol, chose particulièrement odieuse, est un acte par lequel on dérobe au prochain contre sa volonté un objet quelconque.

Le vol s'appelle *larcin* quand on ravit secrètement, et les formes en sont aussi variées qu'ingénieuses.

Le vol s'appelle *rapine,* lorsqu'on prend par force ou par violence.

Si l'on trompe sur la marchandise ou dans le travail, le vol prend le nom de *fraude.*

Si un fonctionnaire profite de sa situation pour réaliser dans le maniement des deniers publics des bénéfices illégitimes, le vol s'appelle *concussion.*

Il s'appelle *usure,* lorsqu'on exige d'un emprunteur des intérêts excessifs, que l'on ne se contente pas d'un taux légal ou d'un taux de commerce.

Enfin, le vol se nomme *sacrilège,* lorsqu'il a pour objet une chose sacrée, qu'il est commis dans un lieu saint, qu'il regarde les biens ou la propriété de l'Eglise.

Toutefois, de toutes les espèces de vol, la plus ordinaire est la *fraude.* Tromper dans les affaires ou sur les marchés, exécuter mal un ouvrage, ou ne pas travailler pendant le temps convenu, vendre pour bonnes des marchandises de mauvaise qualité, donner comme sûres des valeurs douteuses prônées par des prospectus menteurs, se servir de faux poids ou de fausses mesures, abuser de la nécessité où se trouve l'acheteur pour lui faire un prix de beaucoup supérieur au prix courant : tout cela, c'est pratiquer la fraude. Du moment que la justice est par vous outragée, que vous réalisez des profits défendus, vous n'êtes plus honnête ; même pour un vol caché et adroit échappant aux atteintes du tribunal, vous êtes tout autant voleur.

A côté du vol, on doit placer le *dommage,* qui, au fond, en est encore une autre manière.

Le dommage peut être causé soit par imprudence coupable, soit par méchanceté. Vous foulez un champ ensemencé : si, à l'époque de la moisson, la récolte est moins abondante, vous avez porté dommage. Il n'est pas d'année où l'on n'apprenne qu'un jardin, des arbres ont été dévastés ; il en résulte donc une perte plus ou moins importante. Le domestique ou le manœuvre qui néglige le bien du maître ou qui en mal use, se rend coupable d'un vrai dommage. Chacun est responsable du dommage qu'il occasionne, non seulement par son fait, négligence ou imprudence, mais encore par le fait des personnes dont il doit répondre ou des choses confiées à sa garde.

Il y a surtout un genre de dommages fréquent et auquel on ne prête pas attention : il vient de la médisance et de la calomnie. Si par une médisance ou une calomnie vous privez un ouvrier de sa situation, un négociant de son crédit, un employé de sa place, vous êtes redevable à leur égard. Tout mensonge entraîne non seulement une responsabilité morale, mais, dans maintes circonstances, un préjudice dont il est difficile souvent de calculer la gravité.

II

A vrai dire, on a perdu de nos jours, hélas ! trop souvent, le sens de ce qui est juste.

Vous voyez de ces fautes discrètes accomplies sur l'étalage ou sur le comptoir et dont on ne se prive pas, comme si c'était une règle de la profession. Le mouillage, qui constitue un véritable vol sur la marchandise vendue, paraît une opération bel et bien inoffensive. On a fait telle ou telle dépense : et parce qu'on a payé en fausse monnaie, on se croit quitte, quand il n'en est rien. Vous avez des dettes, et vous ne vous mettez pas en peine de les acquitter : vous volez. Il s'agit d'une affaire commerciale, vous vous entendez entre marchands pour que l'offre ne dépasse pas tel prix, et un prix nullement proportionné à la valeur de la chose : le bénéfice partagé est évidemment coupable. La situation qui vous est acquise vous per-

met de réaliser des bénéfices sur le compte de la communauté : quand même on ne s'en apercevrait pas, vous péchez contre la justice.

Dieu me garde de contrister personne ! Il y a dans les voies qui conduisent à la richesse des habiletés permises, et dans les chances de la fortune des hasards heureux. La spéculation elle-même a son côté légitime, et l'homme intelligent peut y recueillir, sans forfaire à l'honneur, le bénéfice de son travail ; quand on serait un enrichi d'hier, on peut être d'une honnêteté parfaite. Mais les choses ne se passent pas toujours ainsi. Aujourd'hui, de multiples affaires de Bourse ou de commerce se font par la publication de fausses nouvelles ou autres manœuvres. C'est une mine imaginaire, un canal n'existant que sur le papier, où l'on enfouit l'argent des souscripteurs ; c'est une banque véreuse qui, avec l'aide des journaux, attire par centaines de millions les économies de l'ouvrier, du domestique, du modeste employé ; c'est une spéculation téméraire, perfide, une entreprise hypothétique, ou une chute habilement calculée. Toutes ces entreprises inavouables, plus ou moins dissimulées, non seulement témoignent de l'oblitération complète du sens moral, mais constituent un véritable vol.

On est arrivé, de nos jours, à mettre l'argent par-dessus tout et à croire que le crime s'amoindrit quand on en a beaucoup. Notre époque a ses criminels de distinction, dont les tables de la statistique ne parlent jamais : producteurs pour qui il importe peu que l'alcool soit un poison, s'il rapporte de gros revenus, ou agioteurs qui s'entendent à faire tomber par des coups inattendus la valeur des choses et la fortune des hommes. On n'en finirait pas à énumérer toutes les indélicatesses avec lesquelles se familiarise la conscience endurcie des gens d'affaires. S'enrichir par une longue épargne et par un travail assidu, c'était l'ancienne route que l'on suivait jadis ; mais actuellement on a trouvé des chemins raccourcis et plus commodes.

L'Ecriture, dans son langage imagé, nous dit qu' « édifier sa maison avec les matériaux d'autrui, c'est extraire des pierres par un temps de gelée et bâtir en hiver. » (Eccli., XXI, 9). L'argent injustement acquis dessèche dans une maison les sources de l'honneur et ruine ses fondements. De fait, les trésors de l'injustice passent rarement à la seconde et à la troisième génération : il est toujours dangereux d'être l'enfant d'un usurier. Surtout quand l'heure viendra de régler ses comptes avec Dieu, le créancier suprême que l'on ne peut ni évincer ni tromper, il n'est pas de nœuds difficiles à rompre comme ces liens inextricables de l'injustice et de la mauvaise foi dans le commerce !

III

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de restitution s'impose rigoureusement. Vous avez dérobé au prochain ce qui lui appartenait, ou vous lui avez causé du dommage : il faut restituer, il faut réparer.

Ouvrez les pages des Codes civils, qu'y lisez-vous ? « Toute chose volée doit être rendue à son propriétaire, et supposé qu'elle ait été détruite, on en remettra la valeur. » Mais, à défaut de la loi positive, la conscience prescrit le même devoir. Si nous gardons un bien mal acquis, ou si nous restons vis-à-vis du prochain redevables d'injustices graves, sa voix s'élève pour nous condamner. On s'illusionnerait de croire que sur ce point il suffise de nous confesser : pour que le sacrement produise son effet, la réparation de toute injustice commise est exigée comme une condition de salut, ou il faut au moins la volonté sincère d'y pourvoir le plus tôt possible. Et S. Augustin a prononcé à cet égard une parole nette et précise : « *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Sans restitution, pas de pardon. »

Je le sais, les prétextes ici ne manquent pas pour se dégager. — « Restituer ? dit-on ; mais on est sans ressources. » Diminuez en premier lieu un superflu coûteux, supprimez un peu de ce luxe inutile, imitez la délicatesse de certaines familles où l'on travaille dix ou vingt ans pour reconquérir un nom sans tache et ne pas laisser impayé un seul créancier. — On dit encore : « Ce sera pour plus tard. » Mais, remettre d'année en année une restitution, quand on peut agir autrement, est-ce de la justice ? Plus on diffère, au contraire, plus on augmente le mal, en privant le prochain d'un profit légitime. — Vous entendez aussi cette excuse : « J'ai fait tort, il est vrai, mais mes aumônes ont tout compensé. » Comme si la charité pouvait être substituée à la justice ! Non, vous devez rendre, et tout repentir qui ne va pas jusque-là est un mensonge. — Autre prétexte : « Mes enfants restitueront pour moi. » D'abord, quand vous serez sur le point de mourir, aurez-vous le courage de leur dire : « J'ai entre les mains telles choses, une somme, un champ, qui ne sont pas à nous. Je vous laisse le soin d'y pourvoir » ? Et puis, supposé que la mort ne vous surprenne pas et que vous puissiez le faire, l'expression de votre volonté sera-t-elle écoutée ? Restituez vous-même, cela est de beaucoup le plus sage parti. — Enfin, quelquefois, on invoquera la prescription et l'on dira à son créancier : « Il est trop tard. Je ne vous dois rien, la loi me dispense de payer. » On ne prescrit jamais contre sa conscience une dette que l'on a contractée, des profits injustes réalisés dans le maniement des affaires, une fortune agrandie par une longue usure. L'honnêteté la plus élémentaire s'y oppose.

* * *

Avec l'entraînement des mœurs modernes, on ne sait plus mettre assez de différence entre ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas. Prenons garde ! Lorsqu'une conscience n'est plus réglée par la loi divine, elle devient un guide infidèle et peut nous conduire où nous ne voudrions pas aller. Nos pères bâtissaient leur fortune lentement, mais solidement, mais honorablement. Imitons-les ; et surtout, que jamais parcelle de notre fortune ne nous fasse rejeter du royaume des cieux. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XLI

13e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

1. Le Psalmiste nous retrace, dans l'*Introït*, des temps de persécution et de malheur. Les ennemis triomphent, leurs étendards flottent sur les remparts de la Cité sainte ; le sanctuaire a été ravagé par le feu, et comme ils sont aussi les ennemis de Dieu, ils s'écrient : « Faisons cesser sur la terre tous les jours de fête consacrés au Seigneur. »

La lutte contre l'Eglise n'a pas d'autre but que celui-là : faire cesser sur la terre la louange de Dieu. C'est la grande raison qui a fait persécuter et bannir ces hommes de Dieu qui, dans leurs cloîtres, entretenaient la prière perpétuelle, la nuit et le jour, comme un feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre. En quoi il est clair que la main de Satan, l'antique ennemi, se trouve dans toutes les persécutions dirigées contre les chrétiens.

L'Eglise alors a recours à la prière. On a beau outrager Dieu, proclamer qu'on ne croit pas en lui et qu'il n'existe pas : il est là qui regarde les événements et qui les gouverne ; il reste le Maître. Il se rit des efforts impuissants de ceux qui le haïssent, sans qu'ils puissent formuler la raison de leur haine, attendu qu'ils jouissent des bienfaits de Dieu. L'ingratitude en effet n'est pas une raison, et c'est la pensée qui domine tout l'office de ce dimanche.

2. Seigneur, disons-nous, rappelez-vous votre alliance, l'alliance que vous avez contractée avec nos âmes par le baptême, par les grâces dont vous nous avez comblés ; *respice in testamentum tuum*. Ecoutez la voix de ceux qui vous cherchent. *Ne obliviscaris voces quærentium te.*

« Chercher Dieu » : quelle belle parole ! Aussi revient-elle souvent dans l'Evangile et sur les lèvres de l'Eglise. Telle doit être notre grande préoccupation dans ce monde. « Il n'est pas loin de chacun de nous, » dit S. Paul, il est tout près, il est en nous, dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre âme ; mais notre pensée est loin de lui, et il nous sollicite de songer à lui et de l'aimer. Lui, il nous recherche sans cesse, et c'est nous qui le fuyons, puisque nous ne lui obéissons pas, puisqu'en nous son souvenir est rare et froid.

Mais nous pensons à lui quand nous sommes dans la peine, dans la tristesse ; alors notre voix s'élève vers lui et nous le cherchons comme le plus sûr des appuis, comme l'amour qui ne défaille jamais. Et nous le trouvons, et il nous écoute.

* * *

Surtout ne nous montrons pas ingrats. C'est la haute leçon qui se dégage de l'*Evangile* du jour.

1. Vous vous souvenez que Jésus, après la résurrection de Lazare, s'éloigna de Jérusalem et se retira à Ephrem sur les frontières de Samarie. Là il goûtait un peu de calme, loin des persécutions des Pharisiens. Il avait décidé qu'il reviendrait à Jérusalem seulement pour la fête de Pâques, afin d'instituer la Sainte Eucharistie, qui assurerait sa permanence dans ce monde parmi les fidèles, et afin de mourir pour nous sur la croix.

Sans doute il pouvait rester en Judée et déjouer tous les complots de ses ennemis. Il n'arrivait que ce qu'il permettait, lui qui est le maître de la vie et de la mort. Mais chacune de ses actions, de ses démarches, devait servir d'enseignement aux chrétiens. Ceux-ci, dans leurs perplexités, dans leurs angoisses, reliraient l'Evangile pour y trouver des lumières. Quand ils seraient persécutés, par exemple, que devraient-ils faire ? Ils y trouveraient les règles de leur conduite. Jésus avait dit : « Quand vous êtes chassés d'une ville, fuyez dans une autre. » Et lui-même, lorsque ses ennemis cherchaient à le mettre à mort, il s'éloignait afin d'être hors de leurs atteintes. Il eût pu faire un miracle pour leur échapper, mais le miracle ne conduit pas la vie : il n'est qu'une exception. La règle, c'est la prudence.

Quand les colères des Princes des prêtres et des Pharisiens furent apaisées, Jésus quitta sa retraite momentanée et reprit le chemin de Jérusalem.

2. « Il passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée. » Comme il allait entrer dans une bourgade, voici que dix lépreux qui vivaient ensemble accoururent ; mais ils s'arrêtèrent à une certaine distance, n'osant approcher, car les prescriptions de la loi étaient dures pour eux. Mais du moins ils pouvaient crier leur misère. Ils élevèrent donc la voix pour cette ardente supplication : — Jésus, notre maître, ayez pitié de nous !

Dès que Jésus les vit, il leur dit ; — « Allez, montrez-vous aux prêtres. » Et pendant qu'ils allaient, ils furent guéris. (Luc, XVII, 11-14).

On sait quelle horrible maladie est la lèpre. Ceux qui voyagent en Orient la retrouvent encore, et rien n'est affreux comme ces humains au visage répoussant dont les membres rongés par l'horrible mal qui gagne, peu à peu se séparent et tombent. Ils vivent ensemble, réunis par leur commun malheur, ils se choisissent même des chefs : ils forment une corporation, qui, rejetée de la société, vit de sa vie propre, et pourvoit aux besoins de ses membres. Quand vous les voyez se tenant à distance et implorant une aumône, vous vous rappelez ces dix lépreux de l'Evangile.

Ceux-ci avaient admis parmi eux un Samaritain. Leur maladie commune les avait rapprochés, leur faisant oublier les haines traditionnelles. Jésus les envoie tous, même le Samaritain, « aux prêtres successeurs d'Aaron, dit Bossuet, comme à la source de la religion et des sacrements. » Ceux-ci, d'après la loi, devaient constater leur guérison par une absolution qui permettait aux lépreux exclus de la société d'y rentrer officiellement.

Les dix lépreux obéissent à Jésus, et leur obéissance est méritoire ; car ils ne sont pas guéris encore, et ils vont faire certifier leur guérison. Leur foi est sincère et elle est aussitôt récompensée.

Mais la nature humaine est inconstante et ou-

blieuse des bienfaits. A peine guéris, les lépreux s'abandonnent aux transports de leur joie, et ils ne pensent plus au Médecin divin qui leur a rendu un sang neuf et qui a fait disparaître de leur visage les traces du mal hideux qui les dévorait.

« L'un d'eux cependant, lorsqu'il se vit purifié, revint aussitôt auprès de Jésus et il louait Dieu à haute voix, *cum magna voce.* »

Il accourt, il se prosterne aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or c'était le Samaritain. Jésus est douloureusement ému de le voir revenir seul, et quoiqu'il soit habitué à l'ingratitude humaine, il ne se défend pas de dire :

— Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'en est point trouvé qui revînt rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger !

Et il dit au Samaritain, qui dans son humble reconnaissance demeurait prosterné : « Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé. »

3. Nous avons vu dimanche le bon Samaritain qui soigne avec une tendre et efficace compassion le malheureux laissé pour mort par les voleurs. Aujourd'hui c'est un autre Samaritain qui revient, l'âme pleine de gratitude, remercier Jésus-Christ qui l'a guéri. L'observance brutale de la lettre de la loi, les traditions humaines qui la compliquaient et la déshonoraient, lui avaient enlevé tout esprit de charité. Ce n'était plus la loi de Moïse, qui prêchait l'amour de Dieu et du prochain, mais un ensemble de prescriptions dures et égoïstes qui attachaient le salut non plus aux sentiments du cœur qui croit, qui aime, qui se repent, mais à des observances purement extérieures. Le bon Samaritain, lui, comprend et applique les principes de la loi naturelle, il est bon pour ceux qui souffrent, il se montre reconnaissant pour le bienfait, et c'est ce qui lui assure une grande supériorité sur les Pharisiens.

Nul doute que le Samaritain guéri de la lèpre ne soit devenu un disciple fidèle de Jésus-Christ. Quand il entendit cette parole : « Lève-toi, va ! » il se leva avec joie et se mit avec amour à la suite du Sauveur. Les autres ne se souvinrent plus de leur triste infirmité, et le Sauveur devint tout de suite pour eux un étranger. Ils avaient élevé la voix bien haut, pour le supplier d'avoir pitié d'eux ; mais une fois guéris, quand le Samaritain les engagea à retourner sur leurs pas avec lui pour remercier Jésus, ils reprirent leurs préventions contre les Samaritains et méprisèrent l'heureux avis de leur compagnon. Ils étaient délivrés de la lèpre du corps, mais ils gardaient la lèpre de l'âme.

4. Recueillons seulement deux enseignements de cette histoire des dix lépreux : 1° *purifions-nous de la lèpre de l'âme,* et 2° *soyons reconnaissants à Dieu* de la grâce purifiante du pardon.

a) Le péché c'est une lèpre bien plus dangereuse, plus horrible que celle du corps, car il souille l'âme, la rend un objet de répulsion pour le ciel et la perd à jamais. Le lépreux peut avoir une belle âme, comme était celle du Samaritain ; s'il vient à mourir, la lèpre tombe et l'âme revêt une gloire éternelle.

Nous savons comment on se guérit de la lèpre de l'âme. Le Sauveur nous l'a dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Il a institué un sacrement particulièrement purificateur : c'est le sacrement de Pénitence. Allez donc trouver le prêtre du Seigneur, découvrez-lui vos plaies, il possède le remède qui les guérit, le vin qui les nettoie, l'huile qui calme les souffrances ; et quand vous serez pardonnés, hâtez-vous de remercier Dieu, comme le Samaritain, et comme lui devenez de fidèles disciples marchant dans la clarté d'une vie nouvelle.

Dieu nous accorde alors un bonheur intime qui nous vient de la certitude que nous sommes rentrés en grâce avec lui ; nous sentons une plus grande ferveur, une joie plus expansive, nous aimons mieux ceux qui nous entourent, les objets même changent de couleur ; il y a du ciel dans notre cœur, dans nos pensées, dans les choses ; nous éprouvons une aversion profonde pour le péché qui nous a entraînés, pour les livres ou les compagnies qui nous ont perdus. Gardons alors précieusement cette félicité de l'enfant prodigue qui est revenu à son père. Ne soyons pas ingrats comme les neuf autres qui n'ont pas même retourné pour remercier Jésus-Christ de leur guérison.

b) « L'ingratitude, dit S. Bernard, est l'ennemie de l'âme, elle nous dépouille de nos mérites, elle disperse nos vertus, elle fait perdre le fruit des bienfaits. C'est un vent brûlant qui dessèche la fontaine de la piété, la rosée de la miséricorde, la source des grâces. Rien ne déplaît à Dieu comme l'ingratitude. Quand elle est dans une âme, la grâce n'y a plus accès, elle n'y trouve plus sa place [1]. »

Le Samaritain représentait les Gentils qui devaient croire en Jésus-Christ, ces Gentils méprisés des Juifs et qui devaient remplir l'Eglise de Dieu, âmes simples, spontanées, droites, pleines de foi, qui ont conscience de leurs fautes, de la lèpre qui les souille et les déshonore. Nous sommes les fils de ce Samaritain. Allons nous montrer aux prêtres, et quand nous sommes guéris, revenons à Jésus-Christ en actions de grâces. Il nous dira aussi : « Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvés ! » Nous deviendrons désormais ses disciples fervents, nous nous attacherons au Maître et nous ne le quitterons plus.

* * *

L'Eglise dans la *Communion* nous rappelle que le sacrement de Pénitence ne nous apporte pas la conversion complète. Il purifie l'âme, qui devient agréable à Dieu, comme le lépreux avec ses belles couleurs de santé était un objet d'admiration pour ceux qui l'avaient connu hideux et repoussant. Il faut maintenant que nous vivions de la vie unitive, que nous restions unis à Dieu de telle sorte que nous ne fassions plus qu'un avec lui par la sainte communion :

« Seigneur, vous nous avez donné le pain du ciel qui nous réjouit pleinement, en qui l'on trouve la

[1] Sermo 51 *in Cant.*

plus suave saveur. » *Panem de cœlo dedisti nobis, Domine.*

Elles sont bien douces les joies du pardon. Rien ne nous sépare plus de Dieu, nous regardons le ciel avec confiance. Au ciel, comme dans notre cœur, nous voyons resplendir l'image divine qui nous sourit. Nous sommes les enfants prodigues rentrés au sein de la famille, où nous avons été accueillis avec une indicible bonté quand nous avons dit : « Père, nous avons péché contre le ciel et contre vous ! » Le ciel a désarmé et le Père nous a rendu notre robe d'innocence. Mais elles sont plus douces encore, les joies de la sainte communion, quand nous possédons Jésus-Christ dans notre âme. Ce sont des joies du Paradis.

XLII

14e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

David fuyait devant Absalon. Il s'enfuit jusqu'au delà du Jourdain et là il s'arrête. Ce qui le préoccupe, c'est sans doute la trahison de son fils, mais il a confiance dans la Providence, qui fera triompher sa juste cause : « O vous qui êtes notre protecteur, jetez les yeux sur le visage de celui que vous avez sacré roi. *Protector noster, aspice, Deus.* » Et cette prière lui rend l'espérance. Pourquoi se troublerait-il, puisque sa cause est entre les mains de Dieu ?

Mais le chagrin qu'il ne peut dominer, c'est d'être loin de Jérusalem, loin du temple où Dieu réside. Le temple, c'est la patrie de son âme « qui tressaille à la pensée du Dieu vivant. » Le passereau a trouvé son nid pour lui et pour ses petits ; lui, il n'a pas d'endroit où se reposer, car le seul lieu de son repos, « ce sont vos autels, ô Seigneur des armées ! » Et il souffre d'en être éloigné : « Un seul jour passé dans votre temple vaut mieux que mille autres jours. *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* »

L'Eglise fait siennes ces paroles brûlantes, pour témoigner sa confiance en Dieu et pour lui redire son amour. Qu'était-ce en effet que le temple de Jérusalem, comparé à nos églises où Jésus-Christ daigne demeurer dans le saint tabernacle, en personne, dans la vérité, la réalité de son corps, de son âme et de sa divinité ? C'est là que nous venons tous les dimanches nous réunir pour lui exprimer nos vœux, notre adoration, nos besoins. Il est si doux de nous y rencontrer, d'y prier ensemble ! Ce sont les seules bonnes heures de la vie.

Après avoir chanté dans une belle antienne sa confiance en Dieu, son bonheur de s'agenouiller ici pour converser avec Jésus-Christ qui nous écoute, qui nous regarde avec amour, l'Eglise entonne alors le psaume : « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des armées ! *Quam dilecta tabernacula tua !* »

Le Dieu des armées nous a exaucés, il nous a donné la victoire et la paix, comme à David ; nous devons donc lui témoigner notre reconnaissance par un plus grand amour, par une religion plus convaincue et plus fidèle.

* * *

Ce dimanche est appelé le « Dimanche de la Providence, » parce que la Providence y éclate partout. Dans l'*Introït* elle fait triompher David ; dans l'*Evangile*, Jésus nous apprend que de vrais chrétiens doivent tout attendre d'elle, et ne servir qu'elle. Et il nous donne des raisons fortes et gracieuses de ne pas nous inquiéter du lendemain. Aurons-nous seulement ce lendemain qui nous tourmente ? Est-ce que chaque jour d'ailleurs n'a pas sa peine, avec la grâce qui nous aide à la porter ?

Personne ne peut servir deux maîtres. — Si vous servez Dieu, reposez-vous sur sa Providence. — Telles sont les deux pensées de cet Evangile.

1. « Personne ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et il aimera l'autre, ou il défendra l'un et méprisera l'autre. »

L'Evangile abonde en ces raisonnements lumineux qui vous frappent par leur clarté et leur simplicité. Il est bien évident qu'un homme ne peut être à la fois au service de deux maîtres : il y en aura toujours un qui sera sacrifié ; et si ces deux maîtres sont ennemis, tout accord dans le service est impossible.

Jésus précise aussitôt sa pensée : « Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent. »

Ce sont en effet deux maîtres opposés et exigeants, absolus, dont les ordres sont contradictoires.

Dieu a le droit de nous commander, et ses commandements sont rigoureux. Il a droit à toutes nos pensées, à tous nos actes. Nous ne vivons que pour lui. Tout ce que nous gardons pour nous, ce que nous consacrons à d'autres choses du temps qui lui est dû uniquement, est un vol. Et il nous en demandera compte, car tout vol doit être réparé.

Jésus-Christ toutefois ne dit pas : « Vous ne pouvez à la fois être à Dieu et posséder des richesses ; » mais vous ne pouvez à la fois *servir* Dieu et l'argent. Servir ici signifie adorer. Tout s'inclinait alors devant ce que Juvénal appelait « la très sainte majesté des richesses, » et la vertu était sacrifiée à l'argent, elle venait en seconde ligne, elle ne comptait pas : *Virtus post nummos.*

« Servir l'argent. » L'argent est un dur maître qui ne vous donne que des satisfactions égoïstes, et qui accapare tout l'homme. C'est un maître qui se dit et qui se croit puissant, parce que, avec l'argent, on peut tout se procurer : de belles propriétés, des jouissances, des châteaux, tous les agréments du monde. Tout s'achète, même des hommes. C'est parce qu'il se sait puissant que l'argent est si impérieux.

Et cependant regardez-y bien : l'argent ne sert guère qu'à l'amusement, à l'égoïsme ; il est donc stérile. Les seules œuvres fécondes et qui durent, ce sont les œuvres de la charité. Ceux qu'on appelle aujourd'hui « des milliardaires » le quittent, cet argent immense qu'ils ont amassé, et ils n'en laissent

que peu de traces, tandis que le pauvre S. Vincent de Paul, qui ne possédait rien, nourrissait deux provinces affamées par la guerre, et il a laissé ses œuvres immortelles, ses Filles de la Charité, ses Conférences qui continuent partout à nourrir des légions de pauvres à qui elles distribuent le pain du corps, le pain du cœur aussi, et le pain de l'âme.

L'argent ne vaut que quand il est au service du devoir et de la charité, comme l'héritage qui transmet aux enfants le produit des sueurs des aïeux, comme l'aumône qui va réjouir le foyer de l'indigent. Mais cet argent, qui est au service de la famille, au service de ceux qui n'ont pas le pain quotidien, est ainsi au service de Dieu qui commande l'amour, la charité, et à ce titre il est sacré.

L'autre, l'argent du plaisir, l'argent de la débauche ou de l'orgueil : voilà celui que Dieu réprouve et qui est incompatible avec l'Evangile.

2. C'est donc Dieu, Dieu seul, que nous devons servir et adorer, Dieu qui est notre créateur et notre père, et qui nous aime comme ses enfants. Mais si à notre tour nous l'aimons comme notre Père, comme notre Père tout-puissant et tout bon, pourquoi songer avec tant de sollicitude au lendemain ? Pourquoi passer quelquefois des nuits sans sommeil, dans l'appréhension de l'avenir ?

« Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ou, pour votre corps, de quoi vous vous vêtirez. Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? »

Tels sont en effet nos grands soucis. Aurons-nous du pain pour nous et pour les nôtres ? Récoltera-t-on du vin ? Pourrons-nous acheter des vêtements ?

Ces soucis cependant sont-ils condamnables ? Jésus-Christ ne le dit pas. Il ne blâme que l'état d'esprit de ceux qui vivent sans tenir compte de l'action de la Providence sur chacun de nous.

La vérité, c'est que nous n'avons pas l'intelligence de la vie.

Vous êtes des travailleurs. Levés de bon matin, vous ne trouvez jamais la journée assez longue, et le soleil couchant vous voit encore courbés sur vos sillons, regrettant de n'avoir pas fourni une tâche plus féconde. Vous travaillez pour nourrir votre famille, pour amasser de l'aisance ou de la fortune ; vous conduisez votre vie pour qu'elle produise le plus possible et que, parvenus à la vieillesse, vous n'ayez pas à compter avec les soucis matériels. Y a-t-il donc dans tout cela quelque chose de blâmable ?

Oui. Votre travail est sans doute chose fort respectable. Votre but est de procurer du pain, du vin, des vêtements à vous et aux vôtres. Mais dans ce travail, par ailleurs honnête, consciencieux, acharné, je ne vois pas la pensée de Dieu. Vous songez à vos affaires pour les bien diriger, à vos enfants pour qu'ils ne manquent de rien, vous leur préparez un nid agréable où ils puissent être heureux à leur tour, vous êtes très prévoyants pour tous les détails de votre maison, — vous pensez à tout, excepté à Dieu.

C'est-à-dire que vous prétendez conduire vous-mêmes votre vie, être à vous-mêmes votre Providence, et que vous vivez comme si Dieu n'existait pas. Est-ce chrétien ? Est-ce même raisonnable ? Ne voyez-vous pas que votre vie est un athéisme pratique ?

Vous vous croyez maîtres du jour et maîtres du lendemain ; mais vous ne l'êtes pas. Il arrive en effet que vos plans sont dérangés ; vous avez semé beaucoup et vous avez mal récolté ; les revers sont venus, les maladies, des catastrophes même. Alors seulement vous pensez à la Providence ; mais c'est pour vous plaindre d'elle ! Quand les choses allaient bien, vous pensiez que c'est parce que vous saviez les gouverner, parce que vos soins étaient assidus et éclairés ; vous vous en rapportiez toute la gloire. Maintenant qu'elles vont mal, c'est la faute à la Providence !

Or, savez-vous pourquoi Dieu vous envoie cette épreuve ? C'est pour vous rappeler à la réalité et à la raison. Vous l'oubliiez, il vous montre qu'il est là, que lui seul dirige souverainement les événements, les maisons, les récoltes, comme les peuples, comme la guerre ou la paix.

Vous rappelez-vous, pendant la dernière guerre, quelles furent vos angoisses et vos désespérances ? Nombre d'entre vous croyaient tout perdu et décourageaient les autres qui voulaient espérer toujours. D'après vos calculs, qui ne manquaient pas de justesse, la France devait sombrer et disparaître de la face des nations. Vous comptiez sans la Providence, dont les calculs étaient meilleurs que les vôtres parce qu'ils portaient plus loin, sans la Providence qui est la maîtresse des choses, des volontés et des batailles.

3. Ayez souci de vos familles, de votre avenir, sachez prévoir, travaillez ; mais n'oubliez pas Dieu. Que sont les prévoyances humaines, courtes et incertaines, à côté des prévoyances divines, profondes et infaillibles ? Qu'est-ce que notre humble labeur si Dieu ne le bénit pas ? Travaillons sous le regard de Dieu et ayons foi en lui. L'homme s'agite, il marche, il avance, il conçoit mille projets qu'il s'essaie à exécuter ; mais chez lui que d'erreurs et d'ignorances ! Quand il a foi en Dieu, la Providence intervient pour les corriger et les réparer. Elle est continuellement occupée à empêcher les justes conséquences de nos fautes. Voilà ce qu'il faut savoir, afin que notre vie soit plus heureuse par notre confiance en Dieu. Il nous donnera la nourriture et le vêtement.

« Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent, ni ne recueillent en leurs greniers, et votre Père céleste les nourrit. » Et nous qui semons, parce que Dieu veut que nous travaillions, la Providence voudra que nous moissonnions afin que nous ayons du pain.

« Qui de nous, en s'agitant, peut ajouter un instant de durée à sa vie ?

« Quant aux vêtements, pourquoi vous inquié-

ter ? Voyez les fleurs des champs, comment elles croissent. Elles ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon, dans toute sa gloire, n'était point vêtu comme l'une d'elles. »

Jamais en effet vos vêtements n'atteindront l'éclat vif, l'admirable coloris de ces fleurs, quoique vous vous appliquiez à les imiter.

« Ne vous troublez donc pas en disant : « Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? » Ce sont les païens qui recherchent ces choses, mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. »

Les païens avaient des dieux cruels, qui les faisaient trembler, en qui ils ne pouvaient avoir confiance. Ils ne connaissaient pas « le bon Dieu. » C'est Jésus-Christ qui nous l'a fait connaître. Alors, n'ayant aucun espoir dans leurs divinités qui n'étaient que des démons malfaisants, ils s'inquiétaient beaucoup. Mais nous, nous savons que Dieu est bon, qu'il a pitié de sa créature, qu'il l'aime, et nous nous défierions de lui ?

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Matth., VI, 24-34).

* * *

C'est la conclusion de tous les enseignements de Jésus-Christ. La *Communion* la redit, la chante, la proclame. Cherchons Dieu, mettons-nous sur le chemin du ciel ; que la justice préside à notre vie, à tous nos actes, et nous recevrons en abondance « le reste, » c'est-à-dire les biens temporels nécessaires. Dieu en effet nous a créés pour que nous jouissions au ciel d'un bonheur infini, mais il ne veut pas que ses enfants soient malheureux ici-bas s'ils ont foi en lui.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VII

POUR LE MARIAGE D'UN FRÈRE

Mon cher frère, Ma chère sœur,

Je ne puis m'empêcher, en vous adressant la parole en cette solennité nuptiale, de jeter tout d'abord vers le Seigneur un cri de reconnaissance et d'amour. C'est à lui, en effet, que je dois ce bonheur, un des plus doux de ma vie, de bénir cette union si belle aux yeux du prêtre, si chère au cœur du frère, si honorable pour notre famille et si pleine d'espérance pour notre Patrie [1]. Oui, remercions ensemble, fiancés chrétiens, le Dieu qui a sanctifié le mariage et en a fait ce sacrement auguste que vous allez recevoir. Il est bien juste, en effet, que nos chants de joie aillent tout d'abord vers Celui qui est le principe et l'auteur de cette joie.

J'ai dit que vous alliez recevoir un sacrement. Ce sacrement, S. Paul l'appelle *grand* et il l'est en effet, puisqu'il est la figure de l'union mystique du divin époux, Jésus-Christ, avec l'Eglise, son épouse bien-aimée. Il est grand encore parce que, selon la parole de Tertulien, « l'Eglise en forme les nœuds, l'offrande de notre auguste sacrifice les confirme, la bénédiction du prêtre y met le sceau, les anges en sont les témoins et le Père céleste les ratifie [1]. »

Oh ! heureux êtes-vous d'avoir compris la grandeur toute divine du mariage chrétien et de vous y être préparés tous deux comme Dieu et l'Eglise vous le demandaient, en vous unissant d'abord dans le festin eucharistique où Jésus-Christ lui-même a voulu être le lien sacré qui réunit vos cœurs. Vous avez puisé, j'en suis sûr, dans le sein du même Dieu la force et l'amour nécessaires pour remplir toujours, sans jamais y faillir, les devoirs et les obligations de votre vie nouvelle.

* * *

Ils sont bien importants, ces devoirs ! Elles sont bien grandes, ces obligations ! Mais la tâche n'est pas au-dessus de vos forces.

N'êtes-vous pas, ma nouvelle et déjà bien chère sœur, d'une famille où les vertus domestiques et la piété sont héréditaires, comme le sont la bravoure et l'honneur militaire dans cette noble famille de B. à laquelle vous rattachent les liens de l'affection et du sang ? Ne savons-nous pas que vous avez rehaussé encore en votre personne ces qualités précieuses de dévouement, d'honneur et de vertu qui sont de tradition chez les vôtres ? Je n'en veux pour preuve que ces années de veuvage passées avec un frère digne de vous par l'intelligence et par le dévouement, qui a brisé, après un grand deuil, une carrière que tout présageait devoir être très brillante, afin de consoler et de soutenir par ses conseils, sa présence et son affection une sœur bien-aimée et à si juste titre ?

Pour vous, bien cher frère, il ne m'appartient pas de faire votre éloge, car en le faisant j'aurais l'air de vouloir louer ma propre famille. Qu'il me soit permis cependant de le dire, car il me semble que ce n'est que justice : j'ose espérer que vous saurez remplir toutes les obligations de votre nouvelle existence. J'en ai pour garants les sentiments religieux que je vous connais. Vous avez compris, et vous comprendrez toujours, je l'espère, ce que doit être un époux chrétien. Vous en aurez le dévouement et les saintes affections, comme aussi la grandeur et la dignité. Jusqu'à présent vous aviez cherché à réaliser dans votre vie une vieille devise de nos anciens chevaliers. Mais jusqu'ici cette devise était restée incomplète. Votre âme sans doute était à Dieu qui vous l'a donnée. Votre sang était bien à votre patrie, et vous l'eussiez volontiers répandu pour elle. Mais là s'arrêtait l'horizon de votre amour et de vos sacrifices. Complétez maintenant, achevez la devise et dites avec les chevaliers antiques : « Mon âme à Dieu, mon sang à ma patrie, ma foy à ma Dame. » C'est là l'objet de votre bonheur ; c'est là aussi le premier de vos devoirs.

Je vous dirai donc, fiancés chrétiens : Aimez Dieu et soyez-vous fidèles !

[1] Le fiancé était capitaine de cavalerie.

[1] *Ad Uxor.*, lib. II.

Aimez Dieu, et pour cela vous n'avez, j'en suis sûr, qu'à suivre la pente naturelle de votre cœur. Aimez Dieu, car c'est à lui que vous devez le bonheur dont vous jouissez maintenant. Lui seul a conduit les événements qui ont mis en présence vos deux cœurs si bien faits pour se comprendre. C'est donc justice de lui rendre, en l'aimant de tout votre cœur et de toute votre âme, le tribut de reconnaissance que vous lui devez.

A cet amour de Dieu vous en joindrez un autre : celui que vous devez vous porter mutuellement.

Vous d'abord, bien-aimé frère, aimez celle qui sera devenue votre épouse. Cette recommandation peut paraître superflue en un jour pareil ; mais l'Eglise, toujours sage et vigilante, m'invite pourtant à vous l'adresser. Oui, vous aimerez celle qui va devenir la compagne de votre existence, vous l'aimerez de cet amour dont parle S. Paul, amour profond, pur, exquis, inaltérable, poussé, s'il le fallait, comme celui de Jésus-Christ, jusqu'au plus grand sacrifice. Vous l'aimerez de cet amour chrétien, je dirai presque divin, qui est la source des joies les plus nobles et les plus vraies. Vous n'aurez pour cela qu'à conserver toujours purs et vivants les sentiments qui remplissent votre âme en ce moment solennel.

Et vous, bien chère sœur, comment répondre à l'amour de votre époux ? Empruntant encore la voix de la liturgie catholique, je vous dirai d'être cette épouse parfaite dont nos Saints Livres offrent tant d'exemples. Vous vous éludierez à plaire à celui dont votre cœur, conduit par un sentiment qui ne l'a point trompé, a si volontiers accepté la main. Vous serez, comme le demande S. Paul, douce et prévenante, soumise et empressée à lui plaire. Ces vertus que vous avez jusqu'ici constamment pratiquées ne cesseront point, j'en suis sûr, de briller en vous. Leur parfum embaumera tous ceux qui approcheront de vous, et votre époux, jouissant d'elles, vous verra de plus en plus aussi aimable que Rachel, aussi sage que Rébecca, aussi fidèle que Sara.

Enfin, chers fiancés, il est un dernier devoir que je tiens à vous recommander parce que, malheureusement, on l'oublie trop de nos jours, quand on ne va pas jusqu'à le méconnaître entièrement.

On parle de tout aux enfants. On leur parle des plaisirs, des richesses, des honneurs, de la gloire. Certes, loin de moi la pensée de critiquer ce mode d'éducation qui consiste à faire aimer aux enfants les grandes et belles choses, surtout cette gloire militaire acquise au service du pays ou sur les champs de bataille. Si j'osais le faire, ces galons d'or qui brillent dans cette assistance, ce général, glorieux serviteur de la France [1], et ces officiers d'élite venus pour prendre part au bonheur d'un parent, d'un ami et d'un de leurs frères d'armes, toutes ces gloires nobles et pures comme leur principe protesteraient contre mes paroles. Mais je dis qu'il ne suffit pas d'apprendre aux enfants les buts plus ou moins grands de la vie, il faut surtout leur apprendre le moyen de les atteindre. Ce moyen, c'est de leur faire connaître et pratiquer l'amour du bien, du beau et du vrai, réalisé dans l'amour de la perfection infinie qui est Dieu.

C'est ce que vous ferez, époux chrétiens. Si, bien cher frère, le glorieux fardeau de la paternité vous est imposé, si, bien chère sœur, la belle mais pénible couronne de la maternité orne votre front, veillez à faire de ces petits êtres qui réjouiront votre foyer de vaillants et de vrais chrétiens. Montrez-leur dans leur enfance, pour me servir des charmantes expressions d'un poète qui malheureusement n'a pas su rester toujours ce qu'il était alors, montrez-leur

> la Bible et les belles images,
> Les saints d'or, le ciel bleu, les saintes à genoux,
> L'Enfant-Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages,
> Et lisez-leur du doigt dans le milieu des pages
> Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous ! [1]

Puis, à mesure que leur raison se développera, expliquez-leur les mystères de notre sainte religion : « L'âme humaine est naturellement chrétienne, » a dit Tertullien. Ces petites âmes d'enfants comprendront vos leçons familiales, et en même temps que vous en aurez fait des hommes ou des femmes de caractère, vous en aurez fait aussi, ce qui vaut mieux encore, de véritables chrétiens. Car vos enseignements et vos conseils, appuyés sur vos exemples, ne pourront avoir que de magnifiques résultats.

Voilà vos devoirs d'époux chrétiens. Vous les connaissez et vous entendez bien y être fidèles. Les serments que je vais recevoir en sont le témoignage.

* * *

Il ne me reste donc plus qu'une chose à faire : demander pour vous les bénédictions célestes. Sans doute, je ne le sais que trop, quelle que soit la sincérité et l'affection qui les anime, mes prières sont bien faibles et bien impuissantes. Heureusement que, malgré mon peu de mérite, j'ai été élevé, il y a juste un mois aujourd'hui, à la dignité incomparable du sacerdoce et que j'ai reçu le merveilleux pouvoir de faire descendre Jésus-Christ sur la terre. Ce pouvoir dont vous fêtiez naguère la belle et joyeuse origine, je vais en user en votre faveur. Dans quelques instants le Rédempteur des hommes s'immolera entre mes mains. Je l'offrirai à Dieu son Père et il intercédera pour vous de son intercession toute-puissante. Les parents et les amis qui vous entourent et qui forment autour de vous une si belle couronne, joindront aux miennes leurs supplications les plus ferventes. Et comme il a plu à Dieu (étonnante disposition de sa Providence !) d'unir à l'avance dans le malheur ceux qu'il devait unir un jour dans les joies du mariage, ceux que vous avez perdus et qui du sein de Dieu vous contemplent avec émotion en ce moment, s'uniront aussi à nous pour implorer sur vous les bénédictions divines. L'offrande de la Sainte Victime sera dès lors favorablement accueillie. Dieu répandra

[1] Le général de B., oncle de la mariée.

[1] V. Hugo, *Odes et Ballades,* La Grand'Mère.

sur vous des grâces abondantes, et ainsi se réaliseront pour vous, je l'espère, les vœux de l'Eglise :

« Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous et qu'il répande sur vous sa bénédiction, afin que vous voyez les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, et que vous possédiez ensuite la vie éternelle, par N.-S. Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

VIII

Mademoiselle, Monsieur,

Lorsque Dieu créateur et père eut installé dans le jardin de délices que nous appelons avec la Bible le paradis terrestre, le premier de ses fils adoptifs, il vit que son œuvre n'était pas achevée ; il se dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Eh non ! la solitude n'est pas bonne : elle ouvre trop aisément la porte à l'égoïsme, elle se peuple souvent de fantômes troublants, d'ordinaire elle ignore les vertus les plus hautes et les plus douces. C'est pourquoi Dieu voulut que l'homme accomplît à deux sur la terre le pèlerinage du ciel. Sitôt après la création d'Adam, nous entendons cette parole : « Faisons-lui une aide qui lui ressemble. » Et ces deux êtres d'une beauté et d'une grâce incomparables, innocents et saints, créés tout exprès l'un pour l'autre, Dieu lui-même se fait le ministre de leur union. De sa main divine il unit les mains de ces premiers époux, il leur inspire un amour très pur et très fort, il leur donne la grande mission de le glorifier sur la terre et de peupler de saints le royaume du ciel. Les anges furent les témoins de ce contrat sublime : quels cantiques ils durent chanter, chants de joie et de reconnaissance !

Ce premier mariage est l'idéal vers lequel l'Eglise s'efforce de tourner les aspirations de tous ceux de ses enfants qui sont appelés à ce noble état. Plus ils approcheront de ce modèle, plus ils seront heureux.

Heureux !... Aujourd'hui, tout est fête autour de vous, tout est fête surtout dans vos cœurs, et il vous semble que le don de vous-mêmes l'un à l'autre est le gage d'un bonheur qui ne saurait avoir de déclin.

Ils l'ont eu aussi quelque temps, le bonheur, ces pauvres jeunes gens qui ont pensé pouvoir se passer de Dieu et des bénédictions de son Eglise dans l'acte que vous accomplissez ce matin ; ils ont méprisé l'avertissement de l'Esprit-Saint au livre des Proverbes : « La maison des gens sans Dieu, sans religion, ne tiendra pas, ne réussira pas, finira mal. » Et dans ces pauvres foyers, malgré le succès et la fortune peut-être, on a pu dire souvent avec trop de raison : « Quel enfer que cette maison ! »

Pour vous, vous avez été mieux avisés ; vous avez compris que malgré l'adversité même, c'est un paradis qu'une famille vraiment chrétienne, et c'est un foyer bien chrétien que vous avez voulu fonder : voilà pourquoi vous avez invité Jésus à vos noces. Il n'y a pas sur la terre de roses sans épines, pas de champs si bien cultivés où ne poussent quelques herbes folles, pas de ciel si serein où ne passe quelque nuage. Comme à Cana de Galilée le vin des consolations peut manquer un jour ou l'autre dans votre ménage. Comme il sera bon alors d'avoir Jésus et de pouvoir se tourner vers lui ! Restez-lui bien fidèles. — Le dimanche, Mademoiselle, vous aimiez venir embellir nos offices de vos plus beaux chants : chaque dimanche, venez à deux aux offices de l'église. — Au foyer domestique, tous deux vous avez vu, grâces à Dieu, des exemples bien chrétiens : que le Christ de votre nouveau foyer vous voie aussi chaque jour, matin et soir, agenouillés devant lui. — A Pâques au moins, cher ami, plusieurs fois l'année, Mademoiselle, gardez la bonne habitude de venir recevoir Jésus à la Table eucharistique où il vous attend. Et alors vous verrez combien l'on s'aime quand on est chrétiens ensemble.

Et l'on est heureux ici-bas dans la mesure où l'on s'aime. Aujourd'hui, rien ne vous paraît plus simple ni plus facile ; pourtant, il ne faut pas vous y tromper, l'amour conjugal est moins une fête qu'un devoir continuel. Aimer, c'est servir, c'est se dévouer, se dépenser, s'oublier soi-même pour ne penser qu'à un autre. Aimer, c'est sacrifier ses inclinations, ses aises, ses préférences. Aimer, c'est se gêner, c'est souffrir. Quand ils s'aiment ainsi, rien ne peut troubler la paix ni l'affection des époux ; c'est entre eux une constante émulation de généreux dévouement. Viennent les contrariétés, les épreuves inséparables de toute vie humaine : elles ne feront que les rendre plus chers l'un à l'autre, et volontiers chacun d'eux répéterait avec le plus délicat de nos poètes contemporains :

> Et le chagrin qu'un jour vous pourrez me donner,
> J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.

Que ce soient là vos sentiments : aimez-vous en mettant chacun votre bonheur à faire le bonheur de l'autre. Et chaque jour de votre vie, au lieu de briser une de vos espérances, ajoutera un anneau de plus à la chaîne si douce qui doit vous unir. Jamais de choc, jamais de bruit, jamais de froissement : toujours une harmonie plus bienfaisante, une tendresse plus suave.

C'est la grâce que je vais demander pour vous au saint sacrifice. Vous la demanderez avec moi. Ils prieront avec nous, tous vos chers parents et invités. Ils prieront davantage encore, vos chers disparus, — je ne crains pas d'évoquer ici cette tristesse, car un jour de mariage, s'il y a de la joie et des sourires, il y a aussi des mélancolies intimes et parfois des larmes prêtes à couler. De là-haut donc surtout, les deux absents qui devraient encore être là, prieront. Et vous serez heureux aujourd'hui, demain, toujours, ici-bas, et puis après une vie bien chrétienne, au ciel, n'est-ce pas ? Ainsi soit-il.

DISCOURS DE CIRCONSTANCE

ALLOCUTION A DES CHEMINOTS CATHOLIQUES AVANT LA COMMUNION

Mes chers amis,

En vous voyant si nombreux, si résolus autour de vos drapeaux dans cette église qui s'est parée de ses plus beaux ornements pour vous recevoir, pour vous souhaiter la bienvenue, je ne puis me défendre d'une profonde émotion ; et si vous m'avez demandé de vous adresser quelques mots, — quoique vous eussiez parmi vous de plus dignes que moi, les prêtres éminents qui vous dirigent et dont vous appréciez tant les conseils si sages, et toute la générosité d'une amitié, d'un dévouement qui a sa source même dans le cœur du Christ, — je tiens à répondre à votre attente et à vous donner ainsi un gage de l'estime que j'ai pour votre groupement si florissant.

Ah ! je n'irai pas chercher bien loin le sujet de cette allocution. Je le trouve en vous-mêmes. Vous êtes des Français et des catholiques ; eh bien ! soyez dignes de la France et de l'Eglise !

* * *

Soyez dignes de la France. — Vous le savez bien, et il en est parmi vous qui ont été mêlés à la grande guerre, notre pays porte encore d'affreuses blessures, et s'il n'y a plus de combats meurtriers, pourtant la paix n'est pas faite. Il y a chez nous un malaise qui dure et qui risque, en s'envenimant davantage, de provoquer des calamités, des catastrophes dont nous serons tous victimes.

Et que faut-il donc à l'heure actuelle ? Il faut des hommes d'ordre, de discipline, de devoir, des hommes qui par un idéal très noble, très élevé, tiennent la chose publique, l'intérêt du pays pour quelque chose de sacré. On a dit, on a répété : *l'autel de la patrie*... Ce n'est pas un vain mot. Il faut souvent, en esprit du moins et par le cœur, monter à cet autel-là et y retremper son courage et ses forces.

Tout autour de vous il y a des revendications dont l'égoïsme et l'intransigeance peuvent être criminels, et il y a des menées révolutionnaires où la violence du langage, un jour ou l'autre, peut déchaîner une autre violence, celle des actes, et ainsi achever notre ruine.

Ah ! je vous le dis, à vous qui formez par vos rangs serrés un si beau, un si puissant groupement d'honnêtes gens et de bons Français : soyez contre l'anarchie, contre la grève quelle qu'elle soit, aussi bien celle des bras croisés que celle de la désertion du travail, soyez l'armée de l'ordre. Pendant la guerre, à certains moments plus critiques, pour renouveler notre courage, nous nous répétions le mot que nos héroïques soldats soulignaient de leur sang, à l'adresse de nos ennemis : « On ne passe pas ! »

On ne passe pas ! Je ne sais pas de consigne plus belle, plus patriotique, et en la faisant vôtre, en l'arborant en quelque sorte publiquement avec les drapeaux dont vous êtes si fiers et que nous saluons tous, soyez-en sûrs, vous mériterez bien de la France, et après avoir été les facteurs de la victoire, vous serez les artisans de notre relèvement économique et social.

* * *

Et j'ajoute, mes chers amis : — Soyez dignes de l'Eglise. Tous, vous avez l'âme pétrie de foi et d'amour de Dieu. Le baptême n'est pas seulement pour vous un acte religieux de votre enfance ; c'est un engagement qui prend votre vie tout entière, et certes ! votre présence ici, la messe à laquelle vous assistez et qui vous met en présence du Christ lui-même, la communion que vous allez faire, votre attitude, vos genoux qui se plient, vos lèvres qui s'ouvrent, vos cœurs qui se dilatent, qu'est-ce que c'est donc que tout cela ? Ah ! je vous entends bien, et c'est un chant qui vous est familier, c'est un chant qui atteste, qui publie votre foi : *Je suis chrétien !*

Vous êtes chrétiens, mes chers amis, non pas seulement de naissance, mais par votre libre choix, et je vous en félicite... Il me revient à la pensée un mot que S. Cyprien disait aux chrétiens de son temps : « Songez-y, le ciel et la terre vous regardent ! » Eh bien ! vous aussi, cheminots catholiques, on vous regarde... Le monde veut savoir si vous êtes fidèles à vos principes, si vous restez toujours, sans déraillement possible, sur la voie que la religion et l'honneur vous ont tracée...

On vous regarde ! Avec le drapeau de la France, il y en a un autre que vous portez avec une égale fierté : c'est la Croix, la Croix de Celui qui a dit : « Suivez-moi, je suis la vérité, la voie et la vie ! *Via, veritas et vita..* »

Mes chers amis, votre passé répond de vous, et demain comme aujourd'hui vous montrerez au monde que vous n'avez pas peur, et que s'il y a une crainte qui entre dans votre cœur, c'est celle dont parlait notre grand Racine, dans ce vers fameux : « Je crains Dieu... et n'ai pas d'autre crainte ! »

* * *

J'ai fini, mes chers amis. Tout à l'heure vous vous agenouillerez pour un acte sacré entre tous, pour prendre en vous et avoir dans votre poitrine le Pain des forts, la chair immolée du Christ.

Un admirable général, aussi grand par son héroïsme que par sa foi, disait : « Quand on a Dieu dans le cœur, on ne capitule jamais. » Et vous non plus, mes chers amis, vous ne capitulerez pas. Toujours debout, et dédaigneux des séductions ou des menaces qu'on pourrait tenter contre votre conscience, vous resterez ce que vous êtes, dignes de la France et de l'Eglise.

Je ne veux pas terminer, sans exprimer un vœu que je supplie Dieu d'exaucer. Vous avez tous une mission délicate, difficile, et parfois périlleuse à remplir. Il vous faut veiller à la vie des voyageurs qui se confient à vous, et vous avez à veiller à la vôtre... Ah ! que Dieu vous protège, qu'il vous accompagne sur les routes de fer que vous sillon-

nez sans cesse ; qu'il vous conduise et qu'il vous ramène sains et saufs pour la joie des vôtres et la paix de votre foyer ; et un jour, après avoir achevé votre carrière, arrivés à cette dernière station qui est le terme de la vie, puissiez-vous entendre tous le Christ votre Dieu vous dire : « C'est bien ! Vous m'avez servi, glorifié en hommes de cœur ; entrez maintenant dans ma joie et prenez place dans mon royaume éternel ! » Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XV

RUINES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA RÉFORME

Il n'y a pas eu dans l'histoire d'événement plus douloureux pour l'Eglise que celui de la Réforme. La Réforme fut féconde en ruines religieuses : presque la moitié de l'Europe n'a-t-elle pas été ravie à l'unité catholique sous l'influence des doctrines luthériennes et calvinistes ? Elle fut féconde aussi en ruines morales : car on a reconnu ne pouvoir publier que dans une langue morte les scandales du protestantisme. Nous voulons montrer aujourd'hui l'influence désastreuse de la Réforme au point de vue simplement artistique et littéraire.

I

L'Eglise, pour qui l'art constitue une forme de l'apostolat, s'est toujours plu à en favoriser les œuvres. Au moyen âge, grâce à ses encouragements, l'Europe avait été dotée de richesses artistiques incomparables. Pour l'Allemagne et la France spécialement, la statuaire et la peinture, inspirées au soleil d'Italie, étaient arrivées à un rare degré de perfection. Tout au contraire, les prétendus Réformateurs considéraient les œuvres d'art, du moins à l'intérieur des églises, « comme un filet perfide jeté par l'Antechrist pour la perte des pauvres âmes, et qu'on devait mettre au même rang que les idoles du paganisme. » Là-dessus, et sans plus tarder, les Huguenots se firent partout vandales.

En Allemagne, Carlstadt, suivi de quelques hommes du peuple fanatisés par ses prédications, brise, avec les tombes des anciens évêques, les tableaux, les statues, les images du culte vénérées depuis des siècles. Lorsqu'en 1535 les Anabaptistes furent maîtres de Munster, un édit ordonna de raser toutes les églises ; aussitôt, toute une multitude se ruant sur les temples en démolit les portes à coups de haches, incendie les orgues et les chaires, met en pièces d'admirables verrières coloriées, et jette au vent les os des vieux martyrs.

Une bande d'ouvriers mineurs, armés de marteaux et de torches, s'attaqueront de même aux belles églises de Franconie. Des reliquaires couverts des plus rares pierreries, sont profanés ; les vases saints qui servaient à la célébration des mystères passent sur la table de certains Electeurs en guise de coupes. Les ornements sacrés s'étalent en des mascarades sacrilèges sur le dos des soldats, et certains reîtres se taillent un pourpoint dans les chasubles brodées d'or et de soie. On aime à visiter les bords du Rhin pour leurs paysages merveilleux et leurs souvenirs ; mais ces splendides églises qui se mirent dans les eaux du fleuve ont perdu leurs flèches gothiques, leurs beaux cloîtres sont également tombés sous la hache des démolisseurs, et à l'intérieur vous ne voyez plus aucun ornement.

Quand la Saxe eut apostasié, les Juifs achetèrent à vil prix les trésors de ses temples, tant de rares et précieuses collections picturales, pour les revendre ensuite fort cher. Elles enrichissent aujourd'hui tous les musées d'Allemagne. Des cathédrales comme celle d'Ulm dans le Wurtemberg furent si ignominieusement souillées qu'elles porteront à jamais la trace de ces abominables excès. Du reste, à partir de Luther, on n'élèvera plus d'églises : les pierres amassées à cet effet en plusieurs endroits, serviront à bâtir des châteaux et des demeures princières.

Si de l'Allemagne nous passons en Suisse, le spectacle est identique. Genève, avant la Réforme, était une ville d'art et de charité, ouverte aux pauvres et aux savants. Ses évêques avaient souvent accueilli dans leurs palais peintres allemands et artistes italiens : ceux-ci traversant la Suisse pour venir visiter la France, ceux-là allant en pèlerinage à Rome. Mais artistes et peintres payaient toujours leur hospitalité par quelque chef-d'œuvre. Or, toutes ces merveilles : Christs en ivoire, Madones peintes sur toile, tapisseries, bannières, etc., deviennent la proie de la fureur calviniste. A Bâle, en 1526, dans la journée néfaste du mardi gras, plusieurs toiles d'Holbein sont saccagées. On passe à la chaux les admirables fresques de l'abbaye de St-Gall. A Zurich, un paysan brise le célèbre Christ en bois élevé aux portes de la ville. Ailleurs on va même jusqu'à brûler quelques dessins de Raphaël. Le vandalisme huguenot ne respectait ni les plus belles ni les plus chères images.

Certaines provinces de la France ne devaient pas être plus épargnées. Dans l'abbaye de Cluny l'on voit encore des statues, des arabesques et autres merveilles de l'art que la lance d'un soldat a mutilées. Mille chefs-d'œuvre de richesse et de patience accumulés par les siècles catholiques : ciboires d'or et d'argent, chaires sculptées, tableaux sur bois, sont autant de trésors perdus. On livre au pillage les chapelles et les monastères du Lyonnais et du Forez. La cathédrale de Montauban est incendiée. S'il faut en croire les pages écrites par l'historien Maizeray, toute la Provence et le Languedoc sont mis à feu et à sang. De son côté, Coligny renversa plus de 300 églises dans la Beauce sous l'influence de la même rage destructive. Le jour de leur entrée à Bourges, 27 mai 1562, les arquebusiers de Montgomery cribleront de coups le portail de St-Etienne, où se développe la scène du Jugement dernier. Les églises et les collégiales

de l'Orléanais furent surtout particulièrement éprouvées et il en résulta une perte inappréciable pour les arts.

Les sépultures elles-mêmes ne seront pas respectées. A Craon, les Huguenots brisent l'urne où étaient déposées les entrailles d'Anne de la Trémouille, et les répandent sur le pavé. Au Mans, ils arrachent du cercueil le cadavre d'un cardinal de Luxembourg. Ils brûlent à Orléans le cœur de François II. A Bourges, ils profanent la tombe de Jeanne de France, et à Vendôme celles des Bourbons [1].

II

M. Janssen, l'historien de l'Allemagne à la fin du XVe siècle, nous raconte à quel point de développement intellectuel on était arrivé à cette époque. Le mouvement, venu de Rome sous le pontificat de Jules II, avait traversé les Alpes pour se partager aux pieds des montagnes en deux courants, dont l'un gagna la Germanie et l'autre la France. Tout ce que ces deux nations avaient de savoir, leurs universités et leurs collèges, elles les devaient au catholicisme. On a justement remarqué que les plus hautes intelligences du XVIe siècle étaient sorties des écoles presbytérales ou écoles populaires alors si nombreuses [2].

Qu'arriva-t-il au milieu des luttes sociales de la Réforme? Luther et Calvin, il est vrai, cultivèrent les lettres avec distinction. Luther fut le créateur de la langue nationale allemande, et Calvin donna à la langue française quelque chose de la clarté et de la précision de la phrase moderne. Mais, après eux, tout essor pour les travaux de l'esprit est comprimé. Ce n'est pas seulement des toiles et des marbres que l'on mutile : on livre aux flammes des manuscrits recopiés par dix générations de moines dans la solitude des cloîtres. Archives précieuses, livres d'heures enluminés, antiphonaires imagés, missels historiés étincelants d'or et de cimabre, tout ce qui a un caractère religieux est déchiré, saccagé, foulé aux pieds. C'est à qui, parmi les Huguenots, détruira avec le plus de rage.

Les ouvrages purement intellectuels ne sont pas mieux respectés par les fauteurs de la Réforme. Dans les lettres comme dans les arts ne voyaient-ils pas, du reste, autant de pièges du démon? Un rescrit affiché par Jean de Leyde en 1535, décida qu'un seul livre était nécessaire au salut : la Bible, et qu'il fallait brûler tous les autres comme inutiles ou dangereux. Deux heures après, disparaissait dans les flammes la bibliothèque de Rodolphe Lange, composée de nombreux ouvrages grecs et latins. Les Huguenots, dans leur folie destructive, agissaient de concert avec les Gueux des mers, comme on appelait les pirates des Pays-Bas, et avec tous les aventuriers. On peut leur reprocher l'incendie des plus riches collections intellectuelles dont la France, l'Angleterre et la Suisse étaient dotées.

[1] Lavisse, *Histoire de France*, t. VI, p. 64-65.
[2] Lodiel, *Nos raisons de croire*, chap. V.

Au surplus, les fortes études sont abandonnées. Les disciples mêmes de Luther se plaignent du délaissement des lettres provoqué par tant de luttes sanglantes. Dans les écoles primaires, les maîtres n'ont pas d'écoliers, et même il n'y a plus d'écoles. L'école qui ouvre l'intelligence de l'enfant, l'université qui verse la science à flots, l'hospice qui reçoit et console le malade, l'asile qui abrite le délaissé, tous ces monuments élevés sous la main épiscopale, disparaissent en grande partie, en même temps que la vie commerciale et industrielle, auparavant si florissante. Depuis l'arrivée de Calvin à Genève, les célèbres foires qui s'y tenaient furent transportées à Beaucaire.

* * *

L'œuvre de ruines devait être consommée par la Révolution, digne fille de la Réforme. La Convention, dans sa séance du 14 juillet 1793, ayant décrété l'abolition de tous les insignes de la royauté et de la noblesse, des ouvriers envahissant aussitôt le Louvre mutilèrent les boiseries des portes et des appartements, arrachèrent les tapisseries semées de fleurs de lis. On n'épargna pas davantage les musées ni les bibliothèques. Des tableaux de Rigaud et de Lebrun furent souillés, et de précieux manuscrits livrés aux flammes.

XVI

S. VINCENT DE PAUL ET LA LORRAINE

Le nom de S. Vincent de Paul restera jusqu'à la fin des siècles le symbole de la charité. Les bienfaits qu'il a répandus sont aussi nombreux que variés. En fait d'initiatives charitables, on peut même l'affirmer, rien de nouveau n'a été créé depuis S. Vincent de Paul. Aujourd'hui nous voudrions dire ce dont la Lorraine, à une époque douloureuse de son histoire, lui fut particulièrement redevable.

I

On voit dans la vie des peuples comme dans celle des familles, des heures de détresse. Il en fut ainsi pour la Lorraine sous le règne du duc Charles IV.

Avant-coureur, cette fois, de la guerre, la peste, partie d'Orient, après avoir ravagé l'Allemagne à la faveur des luttes dont la Hongrie venait d'être le théâtre, envahit les marches lorraines. Pendant dix années, de 1630 à 1640, elle y fit des irruptions presque périodiques. Nancy, Pont-à-Mousson, Ligny et la plupart des villages environnants furent surtout cruellement éprouvés.

Bientôt la famine s'ajouta à la peste. La mauvaise récolte de 1632 fit monter le blé à un prix excessif. Aussi les registres de l'année sont-ils remplis de demandes pour la remise des impôts. En 1635, où la famine devint extrême, le pain se vendait un franc la livre ; il n'y avait ni récoltes ni semailles dans les campagnes, foulées aux pieds par les soldats, et le peuple mourait de faim. La disette de 1642 fut aussi très meurtrière.

Il ne manquait plus que la guerre. Elle éclata

entre Louis XIII et Charles IV à l'instigation de Richelieu, et malgré les conseils de S. Pierre Fourier, alors curé de Mattaincourt. Dans cette lutte pour la liberté et l'indépendance de leur patrie, le peuple et la noblesse lorrains déployèrent un admirable courage. La France n'avait même pas craint, pour se ménager un triomphe facile, de s'unir aux bandes luthériennes de Gustave-Adolphe.

En présence de ces trois fléaux, la peste, la famine et la guerre, je vous laisse à penser quelle fut la misère générale.

S'il faut en croire les détails émouvants fournis par les archives communales, les diverses classes de la société, familles paysannes et familles bourgeoises, étaient réduites à l'indigence. Moissons détruites par l'ennemi, blés fauchés en vert, arbres fruitiers abattus, maisons brûlées : tel est le spectacle qui s'offre de toutes parts. En Lorraine spécialement, on rencontre à chaque pas, le long des rues et le long des haies, des malades et des mourants. D'autres conservent à peine un souffle de vie dans un corps épuisé, semblables plutôt à des fantômes qu'à des hommes. A St-Mihiel, plus de 300 personnes, pour apaiser ou mieux pour tromper leur faim, sont obligées de se nourrir de l'herbe des champs et de l'écorce des arbres. Ailleurs, des malheureux ramassent ce que les chiens ne voulaient pas manger, ou fouillent la terre dans l'espoir d'y trouver quelques racines. Le pain, quand on peut s'en procurer une once, n'est le plus souvent qu'un pain de fougère. Les gentilshommes eux-mêmes mendient. On vit d'herbes ou de morceaux de bêtes gisantes dans les campagnes. Du fait des armées françaises et par des bandes d'aventuriers qui la sillonnent en tous sens, la Lorraine est livrée au pillage. A Frouard, il reste à peine cinq ou six pauvres habitants ; Ars-sur-Moselle se voit réduit à quelques familles ; Metz est envahi par des animaux sauvages. On cite même un hameau d'Alsace où un curé s'attela un jour à la charrue avec ses paroissiens, parce qu'il n'y avait plus de bêtes de trait [1].

Le souvenir de ces misères a survécu jusqu'à nos jours : car on désigne encore sous le nom de *Champs des Suédois* certains lieux plus douloureusement éprouvés où le village, à supposer qu'il n'ait pas entièrement disparu, est représenté par une simple ferme ou un moulin. A vrai dire, on assistait alors à des temps de grande désolation, et un historien de l'époque a pu écrire que pour s'en faire une idée il fallait remonter au siège de Jérusalem.

II

C'est au milieu de ces angoisses dont la Lorraine était accablée que S. Vincent de Paul apparaît.

Se faisant l'écho de la voix des malheureux et des pauvres, il excite la pitié du royaume par le tableau saisissant de leurs misères. A son appel, Anne d'Autriche oublie son caractère de reine pour se souvenir uniquement de ses obligations de chrétienne. Un jour entre autres que Vincent de Paul était plus pressé par le besoin de ses pauvres, il se rend à la cour et traverse les salons avec sa soutane usée. Arrivé jusqu'à la reine, somptueusement parée pour une grande fête, il lui parle en termes émus des malheureux qui mouraient de faim. Anne d'Autriche, grande et sensible, au récit de ces misères, rougit de son luxe, puis détachant les pierreries de son front et les bracelets de ses bras, elle les jette dans la main de l'humble prêtre. La duchesse d'Aiguillon devient la trésorière des indigents et elle est imitée dans sa charité par Mlle de Longueville. De tous côtés les aumônes affluent. Grâce à tant de générosités, Vincent de Paul parvient à secourir mille et mille infortunes, et fait bénir son nom, et les principales villes de Lorraine gardent les impérissables souvenirs de sa charité et de son zèle.

Si la cathédrale de Verdun montre un autel consacré à S. Vincent de Paul, c'est que, d'après les registres de l'Hôtel de Ville, il y donna pendant trois ans du pain et souvent du potage à plus de 400 pauvres. Un prêtre de la Mission, le P. de Mondevit, mourut à Bar-le-Duc victime de son héroïsme envers les pestiférés ; près de 600 pauvres assistèrent à ses funérailles dans la chapelle des Jésuites où il fut inhumé. Saint-Mihiel, Nancy, Lunéville, bénéficièrent du même dévouement. On peut dire que Vincent de Paul renouvela pour la Lorraine et le duché de Bar le miracle de la multiplication des pains. Il ne restait pas un champ où l'on n'ait porté le fer et la flamme, pas une maison qui ne fût pillée ou incendiée, pas une famille sans souffrance. Vincent de Paul pourvoit aux besoins de tous, distribue remèdes, vivres et vêtements, et par là conserve la vie à un nombre de personnes incalculable.

Sa charité s'étend jusqu'aux abbayes, réduites d'ailleurs et tout aussi bien à la plus complète indigence. Les Visitandines de Nancy, les Carmélites de Neufchâteau, les Annonciades de Vaucouleurs, les Bénédictines de St-Mihiel où se trouvait alors Catherine de Bar, en religion Sœur Mechtilde, — la même qui eut la pieuse pensée d'établir en 1652 l'Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement, — éprouvèrent les bienfaits de sa générosité. Il faut porter, a-t-on dit, au total de huit millions de notre monnaie ce que S. Vincent de Paul distribua en Lorraine.

Il avait le génie, l'instinct de la charité. Le même Dieu qui change la poussière en or dans le sein de la terre et qui produit chaque année des moissons est celui que les saints invoquent. Apparemment, toutes ses richesses semblaient mises à la disposition de Vincent de Paul. Il n'est pas, en effet, une institution de bienfaisance qu'il n'ait restaurée ou agrandie. « De l'Hôtel-Dieu qu'il transforme à la Salpêtrière qu'il érige, des malades qu'il soulage aux pauvres qu'il nourrit, des vieillards qu'il recueille aux enfants trouvés qu'il sauve, des forçats qu'il délivre aux captifs qu'il rachète, à travers les établissements qu'il fonde, les asiles qu'il ouvre,

[1] *Vie de S. Vincent de Paul,* par l'abbé Maynard, t. III, chap. VII.

les hôpitaux qu'il crée, pendant tout un demi-siècle, le monde suit avec étonnement les prodiges de son activité [1]. » A vrai dire, ce n'étaient pas les libéralités d'un simple prêtre, ni les effets d'une munificence royale : c'était bien avec lui la Providence elle-même descendue sur la terre.

* * *

Dans son cœur tout imprégné de l'amour divin, S. Vincent de Paul avait puisé jusqu'à l'héroïsme la ferveur de la charité. C'est à la même source qu'il faut alimenter la nôtre. Ne l'oublions pas, d'ailleurs : le seul vrai bonheur sur la terre est celui de faire du bien, et la joie que l'on goûte est toujours en rapport avec le bien que l'on fait.

XVII

LE MOINE BÉNÉDICTIN

Un jour, c'était au début de l'année 1685, l'archevêque de Reims, Le Tellier, et l'évêque de Meaux, Bossuet, traversant les galeries du château de Versailles, conduisaient au roi Louis XIV, encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la gloire, un simple religieux, revêtu de la robe noire de l'Ordre de St-Benoît. « Sire, dit l'archevêque de Reims, j'ai l'honneur de vous présenter l'homme le plus savant de votre royaume. — Et le plus humble, » ajouta aussitôt Bossuet. Ce moine n'était autre que Mabillon.

Partant de ce fait, je voudrais dire le rôle, la mission des Bénédictins aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

I

Les Bénédictins, surtout les Bénédictins français, par les principes de critique qu'ils furent les premiers à poser, ont donné naissance à notre école moderne d'érudition. En étudiant les chartes et les vieux documents du passé, en les classant et en les publiant, ils ont marqué une date dans l'histoire littéraire et dans la rénovation des études historiques.

Dès l'origine, le labeur intellectuel avait eu une place choisie dans la règle de S. Benoît. Les mêmes moines qui défrichaient les forêts, labouraient la terre, sillonnaient de routes les Gaules et la Germanie, cultivaient avec une ardeur égale les lettres et les arts. On sait d'ailleurs avec quel éclat ! Depuis, par suite de l'influence séculière et, plus encore, des bouleversements amenés par les Guerres de religion, les grands monastères bénédictins étaient tombés en décadence. Mais, au XVII^e^ siècle, une réforme s'accomplit en France avec la Congrégation de Saint-Maur, et, en Lorraine, avec celle de Saint-Vanne, fondée par Didier de la Cour. Cette réforme fut un retour à l'austérité primitive des anciennes constitutions de S. Benoît pour les vœux et pour la prière solennelle. Ce qui donnait surtout à la règle restaurée son caractère propre, son originalité, c'est que le moine bénédictin s'engageait à consacrer sa vie à la défense de la vérité chrétienne, spécialement sur le terrain de la science historique documentaire.

Tout aussitôt se lève une phalange de travailleurs acharnés : des écoles surgissent d'un bout à l'autre de la France. L'érudition était le champ nouveau sur lequel incrédules et protestants appelaient l'Eglise. Le moine bénédictin emploiera ses efforts à reconstituer, pièce par pièce et au prix d'un travail opiniâtre, l'édifice historique de la religion. Sa cellule est pauvre, telle que M. de Broglie l'a décrite dans une très belle page : une chaise, une table, une couchette, un grand crucifix, quelques images de piété, voilà tout ce qu'elle renferme. Mais à côté se trouvait, avec une chapelle somptueuse, la plus riche bibliothèque.

Sur les rayons de cette bibliothèque, gloire de l'abbaye, « les vieux in-folio des Pères de l'Eglise, les vieilles chroniques étaient rangés et classés avec soin auprès d'ouvrages plus récents que l'imprimerie commençait à multiplier. On y voyait des manuscrits enluminés, des copies d'auteurs anciens, des chartes, des baux, des rôles de redevances, etc. » Les splendides collections du Bec, de St-Bénigne de Dijon, de St-Faron de Metz, constituaient une mine inépuisable. Tous ces travaux, nous le concevons, avaient demandé une patience et une continuité d'efforts dont on a peine à se faire quelque idée.

II

Chercher la vérité sous la poussière des parchemins pour répondre aux négations de la Réforme, dépouiller les archives et les chartriers, passer ses veilles à déchiffrer sous la lampe les manuscrits antiques pour remettre en honneur nos origines nationales et religieuses : ce fut la tâche des Bénédictins. Mais dans cette phalange ouvrière, quels beaux noms reviennent à la mémoire !

Mabillon, que nous avons déjà cité, vraie figure à la fois d'érudit et de moine, travaillait avec la ténacité et l'énergie du paysan champenois. Le 25 janvier 1908, l'Institut de France, en assistant au service funèbre célébré à propos du deuxième centenaire de cet illustre religieux, voulut rendre à ses labeurs un hommage mérité.

Augustin Thierry sera précédé dans la voie de rénovation des études historiques par Bernard de Montfaucon, de l'abbaye de St-Germain-des-Prés. Déjà vieillard plus que septuagénaire, Montfaucon entreprit d'écrire l'*Histoire de France* en remontant aux sources, aux documents originaux : édifices, gravures, peintures, manuscrits, miniatures, tapisseries, estampes, etc., rien n'échappait à ses savantes investigations.

Dom Calmet, notre compatriote, né à Ménil-la-Horgne, a jeté sur son nom par nombre de travaux littéraires un vrai lustre. Courbé du matin au soir sur les livres, l'abbé de Senones compulsait les archives, relevait les manuscrits, comparait les textes, préparant ainsi, durant un demi-siècle, dans la paisible solitude des Vosges, une œuvre de

[1] P. Caussette, *Œuvres oratoires*, t. II, p. 25.

premier ordre. Il achevait son *Histoire de la Lorraine* au moment où la politique de nos rois venait de rattacher à la couronne de France ce magnifique fleuron. Son épitaphe qu'il composa lui-même résume toute son existence en trois mots aussi simples que profonds : *Legi, scripsi, oravi. Utinam bene !*

Tous ces hommes, et on pourrait en mentionner combien d'autres ! ont apporté une égale ardeur au travail, la même passion pour le triomphe de la vérité.

Chose remarquable : le labeur intellectuel prend alors entre les différentes abbayes bénédictines de France un caractère commun. Les informations et les recherches se font pour une synthèse générale. Après que partout on a collationné, déchiffré des inscriptions, les résultats sont envoyés au religieux qui met en œuvre les documents ainsi réunis. Les frontières mêmes, pourtant hérissées de tant de barrières, n'interrompaient pas les relations de fraternité dans l'étude. Du fond de l'Autriche, les moines de Mælks aussi bien que ceux de Reichenau dans le pays de Bade, de St-Gall et d'Einsiedeln en Suisse, comme ceux du Mont-Cassin en Campanie, travaillent de concert avec les Bénédictins français [1].

III

Au surplus, tous les champs de l'érudition sacrée ont été ensemencés par les fils de S. Benoît : chroniques, annales, lettres ou diplômes. La science historique leur doit surtout les innombrables travaux qu'ils ont laissés derrière eux. « Depuis les grandes collections de documents dont quelques-unes ont été reprises ou achevées de nos jours par l'Académie des Inscriptions, jusqu'aux monographies particulières des lieux célèbres ou des couvents renommés, partout, lorsqu'on travaille, on trouve la trace de l'activité littéraire de l'Ordre de St-Benoît. » Un simple regard jeté sur une bibliothèque bénédictine révèle l'effort immense dont elle a été la source. On y voit, et en très grand nombre, des livres imprimés, dont les éditions sont encore aujourd'hui fort recherchées.

Qu'il nous suffise de citer entre autres : la *Gallia christiana*, commencée au XVII^e^ siècle, et qui contient la nomenclature des archevêques et évêques de France ;

L'*Histoire littéraire de la France*, œuvre monumentale qui restera l'honneur de l'érudition pour la richesse de ses documents, et que continuent de nos jours les membres de l'Académie des Inscriptions ;

L'*Histoire des Provinces*, ne comprenant pas moins de huit cents volumes in-folio, et conservée en majeure partie à la Bibliothèque nationale.

Ces ouvrages immortels, appelés à donner tant de relief à l'érudition et à la critique religieuse, glorifieront à jamais l'Eglise, presque au même titre que nos plus merveilleuses cathédrales.

[1] *Studien und Mitteilung der Bened. und Cisterc. Orden* (Brünn, 1880).

Avec les ouvrages imprimés, il nous reste aussi des Bénédictins, comme travaux manuscrits, de vastes répertoires et toute une collection de notes précieuses sur l'archéologie, l'étude comparative des langues, la paléographie, la numismatique, l'épigraphie, et mille autres trésors dont l'ingratitude s'est quelquefois servie contre eux.

IV

Tel fut, pendant près de deux siècles, le rôle des Bénédictins en France, et voilà ce que leur doit cette science historique moderne dont nous sommes si fiers. Malgré de tels services, et après avoir profité de leurs travaux, Voltaire les a lâchement insultés. Ils se livraient encore à leur tâche laborieuse et étaient en pleine activité littéraire, lorsque la Révolution les chassa. La liste des œuvres en cours d'exécution et subitement interrompues en 1789 est là pour montrer jusqu'au dernier jour leur fécondité.

Les abbayes bénédictines furent alors fermées ou transformées. En particulier, l'antique monastère de St-Germain devint un corps de garde, puis une prison, puis un magasin de salpêtre. Le 21 août 1794 un incendie le détruisit presque entièrement. Une partie de la bibliothèque seulement put être sauvée, grâce au zèle d'un de ses derniers religieux, Dom Poirier. On voit encore sur tous les points de la France les ruines de maintes vieilles abbayes semblables, oubliées et cachées sous les ronces.

Toutes ces richesses intellectuelles, ce que la Révolution en a épargné ou ce que l'on a pu soustraire à sa fureur destructive, toutes ces épaves, ont été disséminées, çà et là, dans les bibliothèques de nos provinces et de nos villes. Quelques-unes, conservées à la Bibliothèque nationale, offrent des pages encore toutes noircies et effrangées par les flammes. Elles n'en restent pas moins un témoignage éloquent en faveur des magnifiques efforts accomplis par les religieux de S. Benoît.

* * *

Nous venons d'entrevoir une nouvelle fois la vie savante et méditative des moines. Hier encore, à Solesmes, avant qu'ils n'en fussent expulsés, Dom Guéranger et Dom Pitra, rappelant l'un et l'autre les grands abbés de Cluny et de Cîteaux, imprimaient par leurs œuvres le plus riche mouvement à la science et à la piété chrétienne. Et aujourd'hui les communautés bénédictines continuent dans l'exil, en dehors des agitations du siècle, leurs traditions de labeur sincère.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 8 augusti 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 16 août 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXVI. La vertu de religion (l'action de grâces), 401.

Panégyrique de S. Augustin. — Victime et triomphateur de l'égarement de l'esprit et de l'esclavage des sens, 405.

Pour une bénédiction de cloches. — Trois circonstances où elles sonnent, 408.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — XXXIV. La sainte communion est l'antidote du péché mortel, 410. — XXXV. Elle est un gage de la vie éternelle, 412. — XXXVI. Elle est pour le corps un gage de la résurrection glorieuse, 413.

Allocutions de mariage. — IX. A des fiancés très chrétiens, 415.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXVI

LA VERTU DE RELIGION

L'action de grâces

Gratias agite : hæc est enim voluntas Dei.

Rendez grâces : c'est la volonté de Dieu. (I Thess., v, 18).

L'*adoration* et la *prière* sont les deux premiers liens par lesquels la vertu de Religion nous rattache à Dieu. Nous avons vu [1] quelles sont leurs raisons d'être : l'*adoration* répond aux grandeurs infinies de Dieu ; la *prière* se justifie par ses miséricordes et par nos besoins. Nous avons dit aussi en quoi ils consistent : l'*adoration* rend hommage à Dieu, et la *prière* le conjure de nous porter secours.

A ces deux premiers liens, la vertu de Religion en ajoute un troisième. Celui-ci s'impose à nous au nom des bontés de Dieu pour nous et consiste à l'en remercier. Il se nomme *l'action de grâces*. Je vais lui consacrer l'entretien qui commence.

L'action de grâces n'est pas autre chose qu'*un témoignage de reconnaissance rendu à Dieu pour ses bienfaits*. Quand la reconnaissance s'adresse aux hommes, elle conserve son nom de *reconnaissance*. Quand elle s'adresse à Dieu, on l'appelle de préférence *action de grâces*.

La reconnaissance se doit souvent aux hommes. Mais elle n'est plus aujourd'hui cette vertu pratiquée du plus grand nombre qu'elle était autrefois. Elle devient plutôt une rareté. C'est pourquoi il ne faut jamais manquer l'occasion d'en rappeler l'obligation. Cette occasion s'offre à moi, car nos entretiens roulent en ce moment sur la vertu de justice, et la reconnaissance est une des formes de la justice. Permettez-moi donc d'élargir mon sujet, et de vous parler non seulement de la reconnaissance due à Dieu, mais aussi de la reconnaissance due à tout bienfaiteur et pour tout bienfait.

Deux réflexions se partageront notre entretien. La première dira *ce qu'est la reconnaissance*. La seconde expliquera *à quel degré nous la devons à Dieu*.

I

Reconnaissance veut dire : l'*acte de reconnaître*. On appelle de ce nom *la vertu qui nous fait reconnaître les bienfaits reçus et nous presse de les payer de retour*.

Cette vertu n'est point facultative. Aussi l'ai-je appelée tout à l'heure une des formes de la justice. La justice au nom de laquelle elle s'impose, n'est point cette justice vulgaire et je dirais presque triviale qui nous défend de dérober le bien d'autrui ou nous commande de lui rendre ce qu'il nous a prêté. C'est une justice d'ordre supérieur. Elle sanctionne des droits immatériels. Elle s'adresse moins à la conscience qu'au sentiment. Ses lois ne font partie d'aucun de nos codes et nos tribunaux ne contraindraient personne à leur donner satisfaction. Mais elles commandent au nom d'une autorité supérieure à toutes les législations humaines et que l'âme populaire a toujours reconnue. L'opinion publique n'a jamais cessé de voir, dans les dettes de reconnaissance, des dettes de cœur, par conséquent des dettes sacrées entre toutes. Elle croit si bien à l'obligation, pour quiconque reçoit un bienfait, de le payer de retour, que dans notre langue elle l'appelle un *obligé*. Il est, disons-nous, l'*obligé* de son bienfaiteur. Et si cet obligé a sollicité le secours de ce bienfaiteur, il s'est peut-être appliqué lui-même cette appellation. Il lui a dit : « Vous *m'obligerez*, si vous faites ce que je vous demande. » C'est comme s'il avait dit : « Vous m'imposerez, par votre bienfait, l'obligation de vous être reconnaissant. »

La reconnaissance est un sentiment tellement naturel qu'on le retrouve chez les animaux eux-mêmes. N'avez-vous point remarqué comment ceux que vous admettez à l'honneur d'habiter sous votre toit et de ramasser les miettes tombées de votre table, vous en témoignent de la gratitude ? Ils s'attachent à vous ; ils vous aiment. Ils s'associent, comme ils le peuvent, à vos joies et à vos souffrances. Ils vous défendraient, si quelqu'un vous attaquait ; et si l'on vous faisait du mal, ils vous vengeraient. L'histoire parle même de bêtes féroces qui se sont montrées sensibles à des marques de bienveillance et, malgré leur cruauté instinctive, ont épargné les personnes dont elles les avaient reçues.

L'homme grossier et dépourvu d'entrailles méconnaîtra peut-être sans scrupules le devoir sacré de la reconnaissance. Mais l'homme aux pensées élevées et aux sentiments délicats tiendra au plus haut point à s'en acquitter. Il paie volontiers et avec scrupule, vous le savez, le prix de ses emplettes ; mais il paiera de retour plus volontiers encore et avec une profonde gratitude les bons offices dont il a été l'objet. En quoi il aura raison. Car les vendeurs dont il a acheté les marchandises n'ont géné-

[1] *Prédication* du 15 février, p. 92.

ralement point fait de leurs marchés avec lui des actes d'amour. Au contraire, ses bienfaiteurs ont mis de l'amour dans le bien qu'ils lui ont fait et dans les services qu'ils lui ont rendus.

La reconnaissance est donc une vertu *naturelle*. C'est aussi une vertu *surnaturelle*, une vertu chrétienne.

Si Dieu n'a pas inséré dans son Décalogue de précepte l'imposant en termes formels, c'est qu'il a cru mieux faire de nous laisser le plaisir et la gloire de suivre en cette matière, spontanément et sans contrainte, les inspirations de notre cœur. D'ailleurs, le Décalogue suppose, en plus d'un endroit, la pratique de la reconnaissance. Il l'exige des enfants à l'égard de leurs parents. N'est-ce pas insinuer aux hommes qu'ils doivent de la gratitude à quiconque leur témoigne une bienveillance quasi paternelle ? Et quand il nous ordonne d'aimer tous nos semblables, même nos ennemis, ne nous fait-il pas comprendre que notre amour se devra à titre plus rigoureux encore à ceux que leurs bontés pour nous auront placés au premier rang de nos amis ? Telle est, n'en doutons pas, la pensée divine. Nous en avons la preuve dans ces nombreuses sentences par lesquelles les Livres saints, commentaires authentiques de la loi divine, nous recommandent la reconnaissance et flétrissent l'ingratitude. J'en citerai seulement deux ; mais elles me paraissent décisives. « *Dieu,* dit la première, *fixe un regard satisfait sur l'obligé reconnaissant ; il se souviendra de lui dans l'avenir et lui fera trouver de solides appuis dans les jours malheureux.* » (Eccli., III, 34). La seconde ajoute, à l'adresse de l'ingrat, cette malédiction : « *Il rend le mal pour le bien : le malheur ne sortira point de sa maison.* » (Prov., XVII, 13). Enfin l'Eglise, par son exemple, nous enseigne la reconnaissance. Elle fait, dans ses prières solennelles, une place aux bienfaiteurs, et pendant leur vie et après leur mort [1] ; et quand elle évoque le souvenir de ceux qui ne sont plus, elle les associe de très près aux parents : « *fratres, propinquos et benefactores* [2]. »

Il est donc établi que tout bienfait crée à la fois un *droit* et un *devoir*. Le *droit* appartient à l'auteur du bienfait : c'est le droit moral, mais rigoureux, d'être payé de retour. Le *devoir* s'impose au bénéficiaire du bienfait : c'est un devoir de reconnaissance. Personne ne peut méconnaître ce droit et manquer à ce devoir sans commettre une faute : faute dont s'offense sinon la conscience, tout au moins le cœur ; faute honteuse, déshonorante, méprisable, et que tout homme de bon sens regarde comme digne de toutes les flétrissures.

— Mais, direz-vous, comment devons-nous payer de retour les bienfaits reçus ?

— A ce point de vue, on peut distinguer plusieurs sortes de reconnaissance. Je vais les énumérer. Et pour les caractériser plus nettement, je les opposerai aux procédés dont usent généralement les ingrats.

Je nommerai d'abord la reconnaissance du *souvenir*. — L'ingrat oublie très vite les bienfaits. On peut rattacher à cet oubli le soin qu'il prend, dans ses réflexions personnelles, de diminuer et même de ruiner la valeur des services qu'on lui a rendus. Il se persuade que ses bienfaiteurs y ont poursuivi leur intérêt personnel, qu'ils lui devaient ce qu'ils ont fait pour lui ; enfin, qu'il ne leur doit rien. Au contraire, l'homme reconnaissant conserve toujours la mémoire des bontés dont il a été l'objet. Loin de lui être désagréable, ce souvenir lui plaît. Jusqu'à sa mort, il aimera à se rappeler et à payer sa dette de sincère et religieuse gratitude.

Après la reconnaissance du souvenir, nommons la reconnaissance *du cœur*. — Les ingrats affectent souvent l'indifférence vis-à-vis de leurs bienfaiteurs. Ils deviennent même assez volontiers et sous le moindre prétexte, leurs ennemis. Les cœurs reconnaissants font tout autrement. Ils s'attachent à quiconque s'est montré bon pour eux, et lui rendent sincèrement les sympathies, la bienveillance, l'amour qu'ils en ont reçu.

Vient ensuite la reconnaissance *des paroles*. — Si je mentionne cette autre forme de gratitude, ce n'est aucunement pour vous engager à vanter avec fracas la générosité de vos bienfaiteurs ou à signaler leurs bienfaits à l'admiration des multitudes. Mais c'est pour vous faire comprendre qu'il ne faut pas refuser de leur dire, à l'occasion, discrètement sans doute, mais sincèrement, un affectueux merci. Les ingrats s'en dispensent : un remerciement humilierait leur orgueil. Pourtant, il y a de la gloire à se montrer reconnaissant ; car c'est toujours chose honorable de témoigner qu'on possède un bon cœur.

Il faut rappeler enfin la reconnaissance *des œuvres*. — Nous la mettons en pratique si, quand nous le pouvons, nous rendons service à nos bienfaiteurs, nous leur venons en aide, nous faisons pour eux ce qu'ils ont fait pour nous. Et voilà encore une manière d'agir que les ingrats ne connaissent pas. Ils aiment, au contraire, à rendre le mal pour le bien. — Ici, vous ferez peut-être cette réflexion que vous n'avez ni les moyens ni l'occasion de rendre à vos bienfaiteurs ce que vous en avez reçu. — Il est, vous répondrai-je, il est quelqu'un dont ils ont tous besoin et qui peut beaucoup pour eux. Ce quelqu'un vous le connaissez : c'est Dieu. Ayez donc recours à lui ; offrez-lui, pour qu'il acquitte lui-même votre dette, de fréquentes et ferventes prières. Intercédez pour vos bienfaiteurs avant et après leur mort : c'est le meilleur moyen que vous ayez de les payer de retour.

La reconnaissance est donc, vous le constatez par ce rapide exposé, une des plus belles et des plus nobles formes de la justice. Elle honore à la fois les hommes de cœur qui la pratiquent et les personnes bienfaisantes auxquelles elle rend hommage. Elle servirait encore, si elle se généralisait de nouveau parmi nous, les intérêts de la société. Car, en faisant apprécier et payer les bienfaits d'un juste retour, elle encouragerait les bienfaiteurs à multiplier leurs bons offices. Ces bons offices renouvelés donneraient lieu, de leur côté, à

[1] Litanies des Saints.
[2] Messe quotid. des défunts, 2ª *Oratio*.

de nouvelles manifestations de gratitude. Et la reconnaissance d'en bas s'unissant aux faveurs venues d'en haut, il s'établirait entre les différentes parties de la nation des liens étroits et puissants, puisque ce seraient des liens de cœur. La paix et la concorde règneraient alors entre toutes les classes sociales. Au contraire, l'ingratitude, en faisant regretter d'avoir fait du bien, tarit la source des bienfaits, favorise les haines entre concitoyens et prépare pour l'avenir d'effroyables catastrophes.

Hélas ! Pourquoi la reconnaissance devient-elle aujourd'hui si rare et l'ingratitude si commune ? Pourquoi s'est-il acclimaté parmi nous, ce proverbe honteux et atroce qu'en faisant du bien à quelqu'un, on se prépare habituellement un ennemi ? Pourquoi le grand nombre en vient-il si facilement à méconnaître les services rendus les plus précieux : les élèves oubliant le dévouement de leurs maîtres, les fidèles oubliant les soins de leurs pasteurs, les enfants eux-mêmes oubliant tout ce qu'ils ont coûté à leurs parents ? Il y a là, l'Ecriture l'affirme, un signe de la fin des temps : « Alors, dit-elle, les hommes seront ingrats, *erunt homines ingrati.* » (II Tim., III, 2).

Conjurons, nous chrétiens, ces tristes pronostics ! Détestons et évitons l'ingratitude ! Aimons et pratiquons la reconnaissance envers tous nos bienfaiteurs !... Mais surtout, payons d'un retour généreux et empressé les bontés divines ! Ici, en effet, et je vais en donner la preuve, la reconnaissance s'impose plus rigoureusement que partout ailleurs.

II

Les bienfaits ne méritent pas tous une égale reconnaissance. Cela résulte de ce fait évident qu'ils n'ont pas tous la même valeur. Il convient donc, pour fixer la mesure de gratitude méritée par chacun d'eux, d'étudier sa valeur.

De quels éléments d'appréciation cette étude doit-elle tenir compte ? Je vais l'expliquer en quelques mots.

Celui qui veut estimer avec exactitude le prix d'un bienfait fixera d'abord son regard sur *la personne même du bienfaiteur*. Il considérera : d'une part, son excellence, son rang, sa dignité ; et d'autre part, l'amour dont elle s'inspire en accordant ses faveurs. — J'ai dit : son excellence, son rang, sa dignité ; car plus une marque de bienveillance descend de haut, plus aussi elle mérite d'être appréciée. Ce serait mal d'être indifférent aux bons offices d'un inférieur. Ceux d'un égal nous toucheront davantage. Nous serons profondément attendris et nous nous sentirons honorés des bontés d'un supérieur. Celles d'un roi nous jetteraient dans une sorte d'extase. — J'ai nommé aussi l'amour dont les bienfaiteurs s'inspirent : c'est que les sentiments dont leurs bienfaits nous apportent le témoignage, doivent nous y rendre plus sensibles.

Or, à ce double point de vue, Dieu est incontestablement le premier des bienfaiteurs. Ni sur la terre, ni dans les cieux, aucun ne peut lui être comparé. Sa divinité, ses perfections sans limites, le fait qu'il a créé tout ce qui existe, avec la souveraineté absolue dont ce fait est la cause, l'élèvent infiniment au-dessus de tous les autres. L'un de nos auteurs sacrés s'étonne, tant les hommes sont peu de chose auprès de Dieu, qu'il se fasse connaître d'eux et qu'il ait pour eux un souvenir[1]. Or, non seulement il se souvient d'eux et se révèle à eux, mais il les comble de ses grâces. Et dans chacune d'elles il met un amour qui dépasse de beaucoup celui de nos pères et celui de nos mères. Il le mesure, en effet, plutôt sur sa propre bonté que sur nos mérites et même sur nos besoins. Il nous aime comme un Dieu peut aimer.

En second lieu, les bienfaits doivent s'apprécier *d'après leur objet ou leur matière*. Il faut, pour en préciser la valeur, se rendre compte de ce qu'ils donnent, en mesurer l'importance et l'utilité. — Leur importance. Le verre d'eau dont parle l'Evangile est bien quelque chose, puisque Dieu promet de le récompenser un jour (Mt., x, 42). C'est pourtant fort peu, en comparaison de beaucoup d'autres dons. — Leur utilité : plus ils apportent d'avantages et peuvent rendre de services, plus aussi leurs proportions doivent grandir à nos yeux. De bontés stériles, ou à peu près, nous pourrions faire peu de cas. Nous estimerions tout autrement celles qui nous préserveraient de maux redoutables, nous mettraient en possession de biens très précieux, transformeraient heureusement nos destinées.

Rien qu'à entendre ces dernières paroles, vous avez prévu quelle application je vais en faire aux dons qui nous viennent de Dieu. Ces dons sont d'une importance sans égale. C'est le don de l'existence : le plus essentiel de tous, celui sans lequel nous n'en pourrions recevoir aucun autre. C'est le don de toutes les facultés et de tous les biens dont nous jouissons. Ce sont les dons innombrables de la nature et les dons plus excellents encore de la grâce. Ce sont les grands mystères chrétiens : l'Incarnation, la Rédemption, l'Evangile, les Sacrements, spécialement l'Eucharistie, et toutes les industries pleines d'amour et de délicatesse par lesquelles, après s'être donné à tous en général, Dieu se donne à chacun de nous en particulier. Et ces bontés sont pour nous d'une utilité qui l'emporte sur tous nos rêves. Elles nous apportent, ici-bas, une gloire et des douceurs incomparables ; et elles nous offrent le moyen de nous faire, là-haut, des destinées toutes divines.

Troisièmement, il faut faire état, pour estimer la valeur des bienfaits, de *ce qu'ils ont coûté* à la personne dont on les reçoit. Ne lui eussent-ils demandé qu'un sentiment de bienveillance et un mouvement de cœur, l'obligé devrait y être sensible. Mais combien plus sera-t-il tenu de se montrer reconnaissant, s'ils ont exigé de leur auteur des démarches fatigantes et multipliées, un travail personnel considérable, des dépenses importantes, enfin des sacrifices plus ou moins douloureux !

A ce nouveau point de vue comme aux deux

[1] *Quid est homo, quia innotuisti ei, aut filius hominis, quia reputas eum ?* (Ps. CXLIII, 3).

premiers, les bienfaits venus de Dieu l'emportent, sans comparaison, sur tous les autres. Car ces bienfaits ont coûté très cher à celui à qui nous les devons. Nous les devons, sans doute, aux trois personnes divines, car chacune d'elles y a concouru à sa manière ; mais nous les devons surtout, et d'une manière toute particulière, à celle d'entre elles qui, après la déchéance de notre race, s'est consacrée à l'œuvre douloureuse et héroïque de notre rédemption.

Le Père céleste avait résolu, dans ses premiers desseins, de nous accorder gratuitement, et après une épreuve facile à subir, toutes ses grâces. La chute d'Adam, que devait suivre l'innombrable série de nos fautes personnelles, fit échouer ce plan généreux. Le Verbe divin prit alors, afin de nous rendre les faveurs divines, le parti de se faire homme et d'offrir au Père sa médiation. Mais, après le péché, les bontés divines ne pouvaient plus être gratuites. Il fallait, pour les obtenir, satisfaire aux exigences de l'infinie justice. Or, celle-ci voulait, d'une part, que la faute d'Adam et les nôtres fussent réparées par une expiation proportionnée à leur gravité ; d'autre part, que les grâces de Dieu fussent achetées, avant de nous être données, par des mérites proportionnés à leur excellence. N.-S. Jésus-Christ dut se soumettre à ces deux conditions de l'expiation et du mérite.

Le Christ est une personne divine, et, à ce titre, ses moindres actes jouissent d'une valeur infinie. Il aurait donc pu expier toutes les iniquités et acheter toutes les grâces par un seul acte de repentir ou par un mot de prière, par un soupir de son cœur ou par une larme de ses yeux. Mais, avec notre manière superficielle de tout juger d'après les apparences, nous n'aurions point compris les grandeurs d'une médiation aussi peu coûteuse. Il a donc été décidé, dans les conseils divins, que l'Homme-Dieu devrait, pour nous rendre les biens que nous avions perdus, passer trente-trois ans sur cette terre dans la pratique des plus laborieuses vertus, puis souffrir et mourir comme vous savez qu'il a souffert et qu'il est mort. Suivez-le, je vous prie, dans les oraisons, les travaux, les humiliations de sa vie mortelle, dans les tortures et les agonies de ses dernières heures : voilà le prix avec lequel il a payé les grâces dont il vous comble... Regardez-les de près, et avec attention, je vous en prie, quand elles viennent à vous ! Si vous avez de la foi et si vous voyez clair, chacune d'elles vous semblera encore humide de ses larmes et empourprée de son sang...

Soupçonnez-vous maintenant combien les bienfaits venus de Dieu l'emportent sur tous les autres ? Ils viennent de plus haut et s'inspirent d'un amour plus tendre et plus généreux. Ils vous donnent des biens de plus haute excellence et de plus grande utilité. Enfin, ils ont coûté beaucoup plus cher à Celui qui a dû les acheter avant de vous les accorder. Ces supériorités qui dépassent toute mesure, les élèvent au-dessus de toute comparaison. Aussi l'obligation de les payer de retour s'impose-t-elle à nous avec une rigueur que nous ne retrouverons nulle part. Tout bienfait mérite de la reconnaissance ; mais aucun n'en mérite autant que les bienfaits divins.

C'est donc surtout ici que nous devons avoir la reconnaissance du souvenir, la reconnaissance du cœur, la reconnaissance des paroles, la reconnaissance des œuvres. Nous aurons beau leur donner tout l'élan et toute la générosité dont nous sommes capables : jamais nous ne leur ferons atteindre le degré voulu par la justice. La justice commande de proportionner la reconnaissance aux bienfaits : « *Rendez au Très-Haut,* dit-elle, *autant qu'il vous a donné.* » (Eccli., XXXV, 12). Mais nous ne pouvons rien rendre à Dieu qui égale ce que nous en avons reçu.

* * *

J'ai dit, en terminant notre dernier entretien, que les sociétés humaines doivent à Dieu, comme les individus, le double hommage de l'adoration et de la prière. Puis, prévoyant le cas, si fréquent aujourd'hui, où leurs chefs refuseraient d'accomplir ce devoir, j'ai engagé avec instances leurs associés chrétiens à réparer ouvertement, par une intervention personnelle, cette regrettable omission.

Je dois maintenant en dire tout autant de l'action de grâces due à Dieu pour les bienfaits que les sociétés reçoivent de lui.

Oui ! les sociétés doivent, elles aussi, payer de retour les bontés divines. L'athéisme est toujours une erreur grossière ; mais il devient plus odieux que jamais quand il revêt la forme particulièrement répugnante de l'ingratitude. Il y a longtemps que l'humanité a constaté, d'une part, son impuissance à conduire les événements, et, d'autre part, la sagesse supérieure à laquelle ils obéissent : sagesse qui les rend, suivant de justes desseins, favorables à ceux-ci, défavorables à ceux-là. Elle en a conclu avec raison que la prospérité des nations leur vient d'en haut et résulte d'une bénédiction divine. C'est pourquoi tous les peuples, les païens comme les chrétiens, les sauvages comme les civilisés, se sont toujours fait un devoir de rendre grâces à Dieu de leurs grandeurs et de leurs victoires. Si donc aujourd'hui, après des événements au cours desquels l'intervention providentielle s'est peut-être cent fois manifestée en sa faveur, une nation affecte, contrairement à toutes les traditions, d'ignorer Dieu ; si ses chefs s'interdisent d'offrir à Celui qui leur a donné de remporter les succès les plus inespérés et peut-être la plus improbable des victoires, un seul mot de reconnaissance officielle, elle donne au monde le spectacle d'un aveuglement intellectuel et d'une déchéance morale dont la conscience universelle ne peut être que gravement offensée. Dieu, le bienfaiteur méconnu, s'en offense plus encore que les hommes ; et aucun croyant ne saurait penser sans frémir aux châtiments par lesquels il peut punir ces écœurantes manifestations d'impiété...

Oui ! en pareil cas, il appartient aux catholiques d'offrir à Dieu, au lieu et place des pouvoirs publics défaillants, l'expression de la reconnaissance natio-

nale. Qu'ils se rassemblent donc au pied de leurs autels ! Qu'ils y viennent, non seulement à titre de chrétiens, mais à titre de citoyens et comme représentants, pour leur part, du corps social ! Qu'à ce titre, ils proclament et chantent bien haut et bien fort leurs actions de grâces ! Qu'ils supplient l'infinie justice d'oublier l'absence de ceux qui devraient être à leur tête ! Qu'ils fassent à Dieu les promesses de fidélité les plus sincères ! Enfin, qu'ils le prient avec ardeur de continuer au peuple dont ils font partie ses meilleures bénédictions ! Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE DE S. AUGUSTIN

VICTIME ET TRIOMPHATEUR DE L'ÉGAREMENT DE L'ESPRIT ET DE L'ESCLAVAGE DES SENS

Gratia Dei in me vacua non fuit.
La grâce de Dieu n'a pas été inutile et inefficace en moi.
(I Cor., xv, 10).

Mes frères,

Si après S. Paul quelqu'un a eu le droit de répéter ces paroles, c'est bien l'illustre converti et le grand évêque que nous honorons aujourd'hui. La grâce, à laquelle il résista, pourtant, pendant de longues années, a triomphé de lui par un de ces miracles qui étonnent les anges eux-mêmes. Ce n'est pas en le terrassant subitement, comme S. Paul, sur un chemin de Damas, mais en domptant peu à peu cette nature supérieure quoique rebelle, que la lumière d'en haut transforma Augustin. Mais le résultat fut identique. D'un grand pécheur, dans l'un et l'autre cas, Dieu fit un grand saint et une gloire de son Eglise. Etonnant prodige, m. f., que nous ne saurions trop admirer, et dont surtout nous ne saurions trop méditer les profondes et utiles leçons !

J'ai pensé que l'exemple d'Augustin, grand pécheur en idées et en conduite, mais ensuite grand converti, ne manquait pas d'actualité ni surtout d'utilité à notre époque si semblable à la sienne par la mentalité religieuse et par les mœurs. Voilà pourquoi j'ai l'intention de vous montrer ce soir en S. Augustin les ravages épouvantables que peuvent faire et que font en réalité dans les âmes l'intellectualisme sans Dieu dans l'instruction et le sensualisme sans frein dans l'éducation, conséquences inévitables des deux grandes erreurs de la France officielle : le modernisme dans les idées et le matérialisme dans les mœurs. Nous verrons ensuite que ce mal est tel et si irréparable que seul un miracle put y soustraire l'âme si grande d'Augustin.

I

L'ensemble des idées d'un homme, ou, pour parler le langage actuel, sa « mentalité » découle le plus ordinairement, pour ne pas dire toujours, du milieu où il s'est élevé et des premières impressions intellectuelles qu'il a reçues, autrement dit, de sa première instruction. S. Augustin lui-même, tout grand génie qu'il fut, n'échappa point à cette loi.

Né à Thagaste, en Afrique, le 13 novembre 354, d'un père païen, nommé Patricius, et de cette mère admirable qui s'appelait Monique et qui précéda son fils au ciel comme sur les autels, Augustin était ce qu'on appelle aujourd'hui un fils de famille. Non pas qu'il fût l'unique enfant de Patricius et de Monique. Ceux-ci en avaient eu deux autres auparavant : un garçon, nommé Navigius, et une fille dont nous ignorons le nom, mais qui mourut religieuse plus tard dans un des monastères de femmes fondés par son illustre frère. Sans être riche, loin de là, le père d'Augustin occupait une situation en vue. Il était *curial* de la ville de Thagaste, ce qui équivalait à peu près à conseiller municipal d'aujourd'hui. A quelque mise en scène et représentation ce titre oblige. Aussi le père d'Augustin voulant que son fils, en qui l'on remarqua de bonne heure de brillantes facultés intellectuelles, lui fît honneur, ne négligea rien pour son instruction.

Les premières études d'Augustin, ses études primaires, dirions-nous aujourd'hui, se firent à l'école publique de Thagaste, sa ville natale. Dans cette école le fouet était un moyen d'éducation pour des enfants aussi indisciplinés que l'était, d'après son propre aveu, Augustin lui-même. Celui-ci reconnaît en effet dans ses *Confessions* qu'il n'aimait pas aller à l'école et que sa prière habituelle était celle-ci : « Mon Dieu, faites que je ne sois pas fouetté. »

Après ces premières leçons et dès qu'il fut en âge de se passer un peu de la famille, on l'envoya étudier à Madaure, ville peu éloignée de Thagaste. Là, Augustin fit connaissance avec la littérature et la philosophie païennes, qui lui devinrent familières, mais qui, en ornant son esprit de notions et d'images profanes, commencèrent à lui pervertir le cœur. S'il garda, comme il l'avoue plus tard, le nom du Christ toujours inscrit dans son âme, il n'en garda que le nom. Ses idées se paganisèrent et de cette école, *laïque* s'il en fût, Augustin sortit brillant humaniste, mais ayant perdu la foi et aussi à peu près les mœurs.

Ah ! mes frères, vous avez ri peut-être de vos prêtres et même, ce qui est plus grave encore, de vos évêques, quand, il y a quelques années, ils dénonçaient à la France le péril de l'école laïque et s'élevaient de toute leur énergie apostolique contre les écoles sans Dieu et les maîtres athées. Vous prétendiez, et vous prétendez peut-être encore, que vos enfants n'ont rien à craindre de l'enseignement purement laïque et neutre, et qu'ils n'en valent pas moins que les autres pour cela. Pauvres parents aveugles ou inconscients ! Je voudrais bien vous croire, mais je ne le puis. Je ne puis supposer que tous ces enfants qu'on jette en pâture à l'école laïque ont le génie indépendant et clairvoyant d'Augustin, qui le mit en garde contre bien des exagérations de l'erreur. Je ne puis, même avec toute la charité possible, voir en des mères assez peu chrétiennes pour sourire des exhortations épiscopales, d'autres saintes Moniques. Je ne puis croire que Dieu renouvellera pour éviter la ruine de toutes ces jeunes âmes

le miracle éclatant de la conversion d'Augustin. Et d'ailleurs, ni le génie de l'illustre étudiant de Madaure, ni la sainteté et les prières de son admirable mère ne purent empêcher la catastrophe de la foi et de la vertu d'Augustin.

Avez-vous donc le droit, ô parents coupables et présomptueux, de risquer le salut de vos enfants sur une intervention miraculeuse et par conséquent problématique de la grâce divine ? Avez-vous surtout le droit d'accepter par avance pour vos enfants toutes les erreurs scandaleuses et toutes les ignominies où se vautra le jeune élève des écoles très laïques et très païennes aussi de Thagaste, de Madaure et plus tard de Carthage ? Réfléchissez donc à la gravité de votre erreur et de votre conduite, et concluez avec moi, et avec l'expérience des siècles que confirme le cas d'Augustin, qu'on doit à l'enfance le maximum de respect pour ses croyances et pour sa vertu si fragile, et que par conséquent il ne faut l'exposer à aucun danger sur ces deux points essentiels. Ce serait une folie et un crime, car ce serait tenter Dieu en sacrifiant vos enfants.

Augustin revint donc de Madaure perverti dans ses idées et tout imbu de la philosophie épicurienne ou même déliquescente des auteurs païens dont il avait fait ses auteurs favoris, comme Virgile, Ovide et Catulle. Aussi avoue-t-il lui-même, dans ses *Confessions*, que les vacances qui suivirent son retour à la maison paternelle furent absolument déplorables au point de vue des mœurs.

Sa mère, si vigilante et si pieuse (les mères, surtout quand la religion les éclaire, savent si bien lire dans le cœur de leurs enfants !), sa mère comprit qu'il fallait un aliment plus complet et supérieur à cette nature exubérante et devenue si passionnée pour l'étude. Au prix des plus grands sacrifices, car les parents d'Augustin, nous l'avons dit, n'étaient pas riches, on envoya le jeune homme étudier à Carthage, alors la rivale de Rome pour la splendeur littéraire. Monique, toute sainte qu'elle devait être un jour, car elle ne l'était point sans doute encore, fut bien mal inspirée en cette circonstance. En voulant faire la fortune terrestre de son fils, elle faillit compromettre à tout jamais son salut éternel et lui faire perdre le ciel. Carthage, en effet, n'était pas seulement la rivale de Rome par l'étude des sciences, des belles-lettres et des arts. Elle l'était aussi, et dépassait même la Reine du monde, dit-on, par une effroyable corruption dont l'on peut à peine aujourd'hui, en notre siècle pourtant si corrompu, se faire une idée. Aussi le résultat du séjour dans cette ville infâme ne se fit pas attendre pour Augustin. Il acheva d'y perdre le peu d'honnêteté morale qui lui restait ; et les neuf années qu'il passa à Carthage furent des années de désordre, puisque ce fut à cette époque qu'il eut un fils nommé Adéodat, qu'il appelle lui-même dans ses *Confessions* « le fils de son péché, *natum carnaliter de peccato meo.* » Mais ce fut sa foi chrétienne surtout qui acheva de sombrer dans le naufrage de ses mœurs. Il fit à Carthage la connaissance d'un manichéen ardent qui le fit affilier à cette secte, dont les francs-maçons de nos jours peuvent nous donner une idée, car ils en ont adopté toutes les erreurs et pratiqué toutes les impiétés. Un futur Docteur de l'Eglise membre d'une pareille secte ! En vérité, Augustin pouvait-il descendre plus bas ?

Sa conduite et son irréligion froide et raisonnée désolèrent tellement se pauvre mère qu'un jour Monique alla, tout en larmes, confier ses angoisses et sa honte à un bon évêque des environs et le supplia d'entrer en controverse avec Augustin et d'essayer de le ramener à Dieu et à la foi catholique. Le sage évêque ne voulut point se charger d'une mission aussi délicate auprès d'un personnage aussi peu facile à terrasser dans une discussion savante. Mais, prenant en pitié cette mère éplorée, il la réconforta par ses paroles, la bénit et la renvoya en lui adressant cette phrase prophétique, que l'événement devait si bien justifier : « Allez en paix, ma fille ! Il est impossible que le fils de telles larmes périsse à jamais. *Fieri non potest ut filius istarum lacrymarum pereat.* »

Nous avons vu jusqu'ici, m. f., le mal que les deux grandes erreurs de son temps, l'impiété manichéenne et païenne et le sensualisme oriental, ont fait à Augustin. Cette double catastrophe intellectuelle et morale a failli perdre ce grand génie et l'empêcher de donner toute sa mesure. « La sagesse, en effet, nous dit la Sainte Ecriture, n'habite pas dans une âme dévoyée ni dans un corps soumis au péché. » Augustin en faisait la triste expérience ; et la preuve, c'est que la raison qui lui fit quitter l'Afrique pour l'Italie où eut lieu sa conversion, ce fut l'insuccès d'un de ses ouvrages et son peu de réussite dans le métier d'avocat qu'il avait entrepris. Mais Dieu veillait, grâce aux prières de Monique, sur les destinées d'Augustin ; et celui-ci, après avoir reconquis par son triomphe sur l'erreur la rectitude dans les idées, va reconquérir, par son triomphe sur les sens, la rectitude dans les mœurs et même la sainteté éminente qui le placera un jour sur nos autels. Suivons-le donc maintenant à Rome d'abord, puis à Milan, où vont s'accomplir, sous le regard consolé de sa mère presque mourante, ce double prodige et cette mémorable conversion.

II

Si les neuf années passées à Carthage furent pour Augustin un temps de folies et de plaisirs coupables, elles furent aussi un temps de rudes épreuves morales. Les plus pénibles peut-être furent celles qui lui vinrent des difficultés matérielles dans lesquelles il dut se débattre, la mort de son père l'ayant laissé, lui et sa mère, dans un état voisin de la pauvreté. Mais à cette angoisse financière il s'en ajoutait une autre, bien cruelle aussi, mais qu'Augustin ne comprit bien que plus tard. C'était le silence de Dieu qui pesait si lourdement sur son âme et qu'augmentaient chaque jour ses erreurs et ses vices. « Vous vous taisiez, mon Dieu, pendant ce temps ! » s'écriera-t-il un jour, en se remémorant ce triste passé. A la fin et n'y tenant plus, il résolut d'aller chercher la consécration de son talent, et par cela même, la fortune, à Rome, la capitale du monde civilisé, l'arbitre des lettres et des arts.

Trompant par un odieux stratagème qu'il se reprocha toute sa vie la vigilante tendresse de sa mère, il s'embarqua de nuit pour la Ville Eternelle. « Celui qui partait en rhéteur, pour vendre plus cher ses paroles, devait revenir un jour en apôtre pour conquérir les âmes [1]. »

A peine arrivé à Rome, Augustin tomba gravement malade. Il n'échappa à la mort que par un miracle qu'il attribuera plus tard aux prières de sa sainte mère, qui de loin le suivait par la pensée et suppliait Dieu pour lui. Remis de sa maladie, Augustin se mit à donner des leçons pour vivre et eut la chance de retrouver son ami Alypius, qui l'avait précédé à Rome. Alypius, qu'Augustin avait eu le malheur de convertir au manichéisme, devait être, à son insu, l'auxiliaire de la Providence dans la conversion du futur évêque d'Hippone. Appartenant à une famille riche et considérée de Thagaste, Alypius avait réussi à occuper à Rome une place importante dans l'administration, ce qui lui permit de rendre de très grands services à Augustin. Ce fut sans doute grâce à l'intervention de son ami qu'Augustin, que la question d'argent préoccupait de plus en plus, car ses élèves étaient peu nombreux et le payaient mal, quitta Rome pour aller occuper à Milan la chaire de rhétorique. Il y fut nommé au concours par le préfet Symmaque, sans doute à cause de son mérite, mais aussi parce que le préfet, païen très hostile au catholicisme, croyait trouver dans ce professeur réputé manichéen, un partisan de ses propres idées. Quelle ironie des choses !

Une fois à Milan, Augustin, que certains déboires avaient déjà fortement éloigné de la secte manichéenne, se sépara d'eux ouvertement et fit profession du scepticisme le plus complet. Néanmoins Monique, sa mère, qui était venue le rejoindre, pensant avoir plus d'influence sur lui de près que de loin, Monique obtint qu'il allât voir et entendre prêcher S. Ambroise, alors archevêque de Milan. De ces rencontres avec ce grand Docteur, dont il devait devenir l'émule en sainteté et en science, il résulta pour Augustin un nouvel état d'âme, une nouvelle mentalité. Aux grossières erreurs du manichéisme, au doute orgueilleux du scepticisme succédèrent d'abord les belles envolées de la philosophie platonicienne, et bientôt après, enfin, les idées résolument chrétiennes. Et quand la grâce divine, qu'avaient implorée et obtenue pour Augustin les larmes de sainte Monique et les prières aussi de S. Ambroise, eut achevé de préparer l'esprit du futur docteur de l'Eglise au grand miracle de sa conversion, la crise finale et décisive commença. Elle fut terrible, et S. Augustin nous en fait, au livre huitième de ses *Confessions,* un récit aussi poignant que véridique.

La lecture des Epîtres de S. Paul, qu'il fit vers cette époque mémorable de sa vie, fut le principe et le début de cette tempête morale. Lorsque, cédant aux exhortations du grand Apôtre, il essaya de conformer sa vie aux nouvelles doctrines, — les vraies cette fois, — qui avaient séduit son esprit, « alors, raconte-t-il lui-même, mes anciennes passions, ces vieilles amies, accouraient pour me supplier de n'en rien faire. Elles me tiraient par le vêtement de ma chair et elles murmuraient à mon oreille : « Est-ce que tu nous quittes ? Quoi ! serons-nous séparés pour l'éternité ? » Et son âme, prise entre ces tentations et l'ordre impérieux de sa conscience, se désespérait de ne pouvoir se décider et en finir avec le passé. Un jour enfin, après une lecture pieuse, plus tourmenté, je puis même dire, sans exagération, plus torturé que jamais, Augustin se lève brusquement, saisit le bras de son ami Alypius avec qui il se trouvait en ce moment et l'entraîne dans le jardin entourant sa maison. Là, dans une agonie intérieure, qui fut courte mais qui dut être horrible, toute sa vie et toutes ses fautes repassèrent devant son esprit. Brisé par cette lutte intime, il tombe à genoux sous un figuier, la face contre terre, et éclate en sanglots : « Demain ! demain ! » s'écrie-t-il. Puis, cédant à la voix intérieure qui le presse : « Pourquoi pas tout de suite ? » Et ses sanglots redoublent. A ce moment solennel une voix d'enfant se fait entendre comme venant d'une maison voisine. Elle chantait en cadence : « Prends et lis ! Prends et lis ! *Tolle, lege ! Tolle, lege !* » Croyant que c'est son ami Alypius, qu'il a laissé à l'écart au fond du jardin, qui lui parle, il court vers lui, mais le trouve tranquillement assis à la place où il l'avait quitté. Sans rien lui dire il saisit fébrilement le livre des Epîtres de S. Paul qu'il lisait au début de cette scène, l'ouvre à la première page venue et tombe sur ce verset qui s'accordait si bien avec son état d'âme et qui renferme en substance tout le catholicisme : « Revêtez-vous du Seigneur Jésus et ne cherchez point à contenter les désirs de la chair. » (Rom., XIII, 14).

Augustin ferme le livre. Ses angoisses ont cessé. Le miracle est accompli. C'est fini : il est converti et pour toujours. Il était tombé à genoux pécheur et il se relève saint et grand saint. Son visage a repris soudain toute sa sérénité, il raconte à Alypius tout ce qu'il vient d'éprouver, puis il va épancher sa joie de nouveau converti près de Monique. Le fils des larmes d'une telle mère n'était plus perdu, mais ressuscité à la vie de la grâce. Monique désormais pouvait mourir : tous ses vœux étaient accomplis. Augustin, son fils bien-aimé, après avoir triomphé de l'erreur et reconquis sa foi, grâce à l'influence, aux mérites et aux prières de sa sainte mère, venait aussi de triompher de l'esclavage des sens, et de briser à jamais en son âme l'idole du sensualisme.

* * *

Quelles grandes et salutaires leçons se dégagent de cette extraordinaire conversion, mes bien chers frères !... Nous apprenons d'abord par l'exemple d'Augustin que les chutes humaines et les lamentables désordres du péché sont bien, hélas ! notre œuvre et notre fait, car elles sont dues aux erreurs volontaires de notre esprit et de nos sens. Les grands relèvements, au contraire, et les conversions définitives sont dues avant tout à la grâce de Dieu

[1] Louis Bertrand, *S. Augustin*, p. 170.

et au concours de notre bonne volonté excitée par cette grâce divine. Mais ces sublimes restaurations d'âmes ont aussi une autre cause qu'il ne faut pas oublier et dont Dieu se sert pour réaliser en nous ses desseins miséricordieux. Cette cause, trop méconnue par les éducateurs modernes, ce sont les saines et puissantes mentalités que donne la foi, transmise par une formation vraiment chrétienne et appuyée sur les exemples et les prières de ces nouvelles Moniques que devraient être toutes nos femmes et mères françaises. Ah ! souvenez-vous, m. f., de ces beaux vers de notre poète Lamartine :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
Qui peut douter sur son tombeau ?

O mon Dieu ! écoutez ma suprême prière et mon dernier mot avant de descendre de cette chaire. En échange des larmes et du sang qu'elle a répandu à flots dans les jours désolés de la dernière guerre, donnez à notre chère France des saintes Moniques et à leurs enfants des enseignements et des maîtres chrétiens ! Nous n'aurons plus alors à pleurer sur une enfance sans foi et sans principes, ni sur une jeunesse sans morale et sans pudeur. Mais, du sein de nos écoles comme des foyers de nos familles, sortira une génération composée de ces âmes mâles et fortes dont la vigueur physique jointe à la beauté morale a fait dire à l'écrivain sacré du livre de la Sagesse, qu'elle brille d'une splendeur et d'une gloire immortelles comme l'illustre converti que nous fêtons aujourd'hui. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !...* (Sap., IV, 1). Ainsi soit-il.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES [1]

TROIS CIRCONSTANCES OU ELLES SONNENT

Monseigneur [2],
Mes frères,

Le jour où en septembre 1918 le bruit des canons alliés ou ennemis cessa autour d'Apremont, la belle plaine de la Woëvre apparut comme un désert : Vigneulles incendié, d'une part, Xivray, Marvoisin et cent autres villages rasés, d'autre part, le Montsec éventré, partout des ruines de pierres et des amas informes de fils barbelés, de matériel ferroviaire ou de casemates. Plus une cloche : l'ennemi, selon son habitude, les avait emportées ; et sur ce désert planait le silence...

Il fallut bien essayer de remettre progressivement un peu d'ordre dans ce désordre. Dieu a mis dans les racines du cœur humain l'idée de patrie et l'amour du sol natal ; et les Meusiens épars étaient hantés de l'idée de revoir bientôt les doux horizons des Côtes ou des Hauts-de-Meuse, et la belle courbe qui s'incline de Gironville à Loupmont. Pauvres compatriotes au brave cœur, nous les avons suivis avec une affectueuse compassion ! Leurs habitations furent d'abord de chétives baraques, pour devenir des villages provisoires, et enfin, remployant les vieux moellons entassés, des maisons de pierre que par piété filiale plusieurs voulurent au même endroit et dans les dimensions exactes des anciennes.

Mais, comme dit le saint Evangile, l'homme ne peut vivre seulement de pain, il lui faut la parole de Dieu, l'âme a faim comme le corps, et douze baraques n'étaient pas groupées que les pétitions et les démarches affluaient à S. G. Mgr l'Evêque de la glorieuse Verdun pour obtenir d'être desservi au point de vue religieux, et, si possible, d'avoir au village un de ces hommes, un de ces prêtres dont Jésus-Christ a dit de sa bouche infaillible : « Vous êtes la lumière et le sel de la terre. » L'Evêque disait bien haut qu'il revenait toujours fort édifié de ses tournées dans les régions libérées ; il fit tout ce qu'il put avec son personnel réduit et ses traitements de dévouement, demandant à des prêtres âgés et souffrants de renoncer à une retraite conseillée, en chargeant d'autres de 3, 4, 5, 6, 7 paroisses, quitte parfois en toute justice à priver de pasteurs des villages où l'esprit était resté d'une étroitesse indigne de la grande époque où nous vivons. Des œuvres admirables surgirent comme par enchantement pour fournir aux baraques-chapelles l'indispensable du culte, et les curés s'ingénièrent de leurs mains consacrées à embellir la maison de Dieu.

Mais il restait la question des CLOCHES.

Evidemment, dans un certain sens, elles ne sont pas nécessaires, et ce ne serait point agir avec discernement que de faire passer l'accessoire avant l'essentiel. Mais cependant on les désirait tant, partout, qu'on finit par les obtenir de générosités particulières ou en souvenir du sang ou plutôt de la voix d'un héros défunt.

Et si vous me demandez pourquoi l'on désire tant des cloches, je ne vois pas bien ce que je vous répondrais si je ne me plaçais qu'au point de vue humain : comme signal, une sirène ou un sifflet suffirait et coûterait moins. Mais, par contre, je sais bien que répondre si je me place au point de vue chrétien et paroissial. Il est remarquable qu'en grand nombre les envahis nous racontent que ce qui les peinait le plus dans le pillage de leurs villages, c'est quand ils voyaient l'ennemi descendre leurs cloches de leurs beffrois et les emporter avec des sarcasmes ; ils nous disent dans leur simplicité : « Vous ne pouvez pas savoir l'effet que cela nous faisait, » ce qui revient à dire : « C'était une partie de notre cœur qu'on emportait ! Nous aimions tant les cloches qui faisaient partie de notre vie, qui avaient sonné notre baptême, notre Première Communion et la mort de nos parents ; et du jour où elles sont parties, ce fut sur le village la tristesse du Vendredi Saint. Par contre, le jour où l'on nous rend des cloches, c'est notre vie paroissiale qui reprend et l'animation qui renaît. »

A ceux qui regarderaient cela comme une vulgaire question de sentiments, je dirais qu'une âme doit être complète, et que si nous aimons les âmes laborieuses, nous enseignons que le travail, l'in-

[1] Les cloches d'Apremont-la-Forêt, près de St-Mihiel, données par des Américains.
[2] Mgr Ginisty, évêque de Verdun.

dustrie, le progrès ne doivent pas nuire à une certaine émotivité nécessaire dans une âme équilibrée, et que nous désirons des âmes sensibles qui vibrent devant un drapeau qui claque, devant un tableau de maître, devant un harmonieux concert, devant une belle volée de cloches, comme elles vibreront d'indignation devant un paysage dévasté, devant une injustice, un passe-droit, un gaspillage.

Et que font-elles vibrer, qu'éveillent-elles en nous, ces cloches de nos églises ? Trois choses, correspondant aux trois circonstances où elles sonnent :

Elles sonnent tous les jours le matin et le soir ; elles sonnent plus joyeuses le dimanche ; elles sonnent plus joyeuses encore aux fêtes.

Et dans ces trois circonstances, je veux saluer l'Amérique qui, dignement représentée ici, est la cause et comme l'occasion de cette fête.

* * *

1. *Nos cloches sonnent tous les jours le matin et le soir.* L'homme n'est pas et ne sera jamais une machine humaine, qui se remet en train le matin et qui s'arrête le soir ; l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, possède une âme qui doit s'élever au réveil et au coucher vers la famille du ciel, vers son Père, Créateur et Maître, vers sa Mère Marie, vers ses frères les Anges et les Saints, qui doit se rappeler tous les jours l'émouvante histoire de la Rédemption dont il est le bénéficiaire, et le vrai but de la vie auquel il doit de bon gré parvenir.

Mais puisque la chair est faible et que les soucis de la vie l'attirent en bas, la cloche matutinale et vespérale retentira, de par l'ordre de l'Eglise, au-dessus de toute paroisse, pour prendre son esprit, et à ce signal béni l'attirer dans les hauteurs.

La prière recueillie, l'élévation de l'âme vers Dieu !... Nous nous rappelons tous la prescription, étrange en ce xx^e^ siècle, du président de la grande République Transatlantique décrétant qu'au jour d'actions de grâces, à midi précis, tout citoyen, à quelque confession qu'il appartînt et quelque opinion qu'il professât, devra faire hommage à Dieu ; et que dans ce pays d'hommes d'affaires par excellence, tous s'arrêteront deux minutes, le ministre à sa table de travail, le banquier à son bureau, le mécanicien à son volant, le marchand dans son magasin, le crieur de journaux dans la rue : *ils prieront.* Deux minutes où l'Amérique nous apparaît plus particulièrement belle et puissante ; deux minutes que nous, les catholiques, nous rappellerons volontiers quand cette cloche, dressée aux frais de l'Amérique, sonnera midi, le milieu d'un jour que le Créateur aura donné et préparé.

2. *Nos cloches sonnent plus joyeuses le dimanche,* et nous rappellent le repos, le jour où pour tous l'esprit doit être plus actif que les muscles ; elles nous rappellent le formidable effort fourni par l'Eglise pour libérer les esclaves et en faire, au moins un jour sur sept, des hommes libres, des hommes à âme et à conscience humaines comme leurs maîtres ; elles nous rappellent surtout que Dieu s'est réservé ce jour, que c'est celui de la grande fraternité chrétienne où tous se doivent retrouver dans l'acte du culte public, puis dans les réunions de famille.

Et là aussi je salue l'Amérique parce qu'elle a le culte du repos dominical, parce qu'elle tient la main à ce qu'il soit observé dans la plus large mesure possible, et parce que, quand ses personnages voyagent en France ou ailleurs, quelque chargé que soit leur programme et importantes leurs affaires, le dimanche matin est réservé, et que, à Notre-Dame ou à l'oratoire selon le cas, ils entendent, et y répondent, la voix argentine des cloches qui chantent le dimanche et le jour de Dieu.

3. *Elles sonnent plus joyeuses encore aux fêtes,* à ces jours bénis où l'âme se dilate dans les grands souvenirs d'il y a 1900 ans, à ces jours qui pour tous, au moins par les cloches, conservent les restes de la vieille foi assoupie. — C'est Noël et ses carillons dans la nuit : c'est l'Enfant Dieu né pour moi dans la crèche, honoré des bergers et adoré par les mages, princes de la science. — C'est Pâques et ses volées printanières : c'est Jésus-Christ affirmant sa divinité par sa Résurrection, prémices de la nôtre. — C'est la Fête-Dieu avec ses sonneries multipliées pendant que le Christ vivant dans l'Hostie va bénir les rues et les demeures de ses enfants. — C'est la Toussaint avec ses sonorités d'automne et ses longs glas funèbres, qui nous remémorent le but, la brièveté de la vie et la couronne qui attend les méritants.

Et une troisième fois je rappelle l'Amérique qui célèbre si brillamment, dans une belle unanimité, et le Christmas de Noël et les souvenirs de la Semaine Sainte ; qui a vu, dans ce pays de liberté, la plus belle procession du monde au Congrès de Montréal ; qui nous offre le modèle d'un si beau et si simple statut légal dans son Eglise personnifiée par les Evêques ; qui a fait récemment, sous l'impulsion d'un français Mgr Friry, un saut qui l'a placée au premier rang de cette œuvre de la Propagation de la Foi qui sème, avec les missionnaires, les cloches catholiques sur toutes les plages et les îles du monde.

* * *

Ah ! cloches des Etats-Unis d'Amérique, cloches de St-Patrice de New-York dans l'Ouest, qui avez salué le maréchal Foch et la France ; cloches de la nouvelle cathédrale de St-Louis dans le Centre, qui sonnez le patron de votre ville, notre grand roi de France ; cloches de San-Francisco dans l'Est, où vous appelez à l'église française de N.-D. des Victoires nos compatriotes : nous vous saluons à l'occasion du don que les Etats-Unis viennent encore de nous offrir, et grâce auquel les cloches françaises encore humides de leur baptême, à St-Maurice, à Vigneulles, à Buxières et ailleurs, veulent faire résonner la ligne des Côtes de Voëvre et les âmes meusiennes toutes vibrantes de foi, de patriotisme et de reconnaissance ! Ainsi soit il.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXXIV

LA SAINTE COMMUNION EST L'ANTIDOTE DU PÉCHÉ MORTEL

Jésus-Christ a institué la sainte Eucharistie, dit le concile de Trente, « *pour être le préservatif contre le péché mortel* [1]. » En nous appuyant sur cet enseignement nous allons établir : 1° que la communion est le moyen par excellence de conserver la grâce sanctifiante ; 2° que la communion fréquemment reçue guérit des suites du péché mortel et empêche d'y retomber.

* * *

Il est de foi que la communion préserve du péché mortel. Pour nous en convaincre, il suffit de nous rappeler les paroles de Notre-Seigneur : « Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : car le pain que je donnerai c'est ma chair pour le salut du monde. » Ces paroles si claires et si affirmatives se complètent par celles-ci : « En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » (Jo., VI).

Il est évident que Jésus-Christ parle ici de la mort spirituelle et non de la mort corporelle. Or, il affirme que sa chair sacrée, prise en nourriture, a la vertu d'écarter la mort de l'âme, et par conséquent, de la maintenir dans la vie surnaturelle. Empêcher la mort ou conserver la vie, c'est tout un.

Notre-Seigneur insiste : « Quiconque mange de ce pain, ne meurt pas, » et il ajoute : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, » comme pour faire mieux ressortir la vertu merveilleuse de l'Eucharistie pour conserver l'état de grâce.

Le premier effet de toute nourriture, c'est d'entretenir la vie. De là cette maxime populaire : *Il faut manger pour vivre.* Ce qui est vrai du corps est vrai de l'âme ; la conservation de la grâce sanctifiante, qui seule est sa vie, est régulièrement attachée à la nourriture eucharistique. Notre-Seigneur le déclare en disant : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Cela doit s'entendre pour les âmes qui ont conservé l'innocence du baptême, ainsi que pour celles qui l'ont recouvrée par le sacrement de Pénitence.

Pour les premières, il est facile de comprendre pourquoi l'Eglise, par le concile de Trente, oblige les enfants à communier à partir de l'âge de discrétion. « *Si quelqu'un nie que tous les chrétiens et chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe soient tenus, lorsqu'ils ont atteint l'âge de discrétion, à communier chaque année au moins à Pâques, conformément au précepte de la sainte Eglise, qu'il soit anathème* [1]. » Donc, en vertu de ce précepte toujours en vigueur, tous les fidèles, y compris les enfants à partir de l'âge de discrétion, sont obligés de s'approcher au moins une fois l'an de la sainte Table. Et l'immortel Pie X, par son décret du 8 août 1910, fixant l'âge de l'admission des enfants à la première communion, n'a fait que remettre en vigueur la pratique séculaire de la sainte Eglise touchant la communion des enfants [2].

Qu'il nous soit permis d'adresser un appel aux pères, aux mères, aux maîtres et aux maîtresses qui ont la charge d'élever de jeunes enfants. Qu'ils sachent que c'est pour eux un grave devoir de conscience de veiller à ce que ces petits enfants innocents s'approchent de la sainte Table, dès qu'ils connaissent les vérités nécessaires de nécessité de moyen et qu'ils sont à même de distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire. Qu'ils les conduisent à leurs pasteurs respectifs, et ceux-ci n'hésiteront pas, après s'être assurés de leurs bonnes dispositions, à leur donner le Pain des anges, l'antidote qui les mettra à l'abri du péché mortel.

On se plaint, de nos jours, de la rareté des vocations religieuses et sacerdotales. Le moyen de les faire surgir, c'est d'obéir au Vicaire de Jésus-Christ. Le Souverain Pontife invite les enfants ainsi que tous les fidèles de toutes conditions à communier tous les jours, si cela leur est possible, pourvu qu'ils soient en état de grâce et qu'ils communient avec une intention droite. Que les communions de petits enfants se multiplient de plus en plus, et l'Eucharistie, le grand moteur de la vie surnaturelle, ne tardera pas à faire germer de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses. De plus, on constatera un renouvellement de vie chrétienne chez les jeunes gens et les jeunes filles destinés à rester dans le monde, car l'Eucharistie, ne l'oublions pas, « c'est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. » (Zach., IX, 17).

* * *

Si la communion conserve l'innocence, elle est aussi l'antidote contre la rechute dans le péché mortel. S. Thomas traite cette dernière question, en s'appuyant sur l'analogie qui existe entre l'ordre de la nature et celui de la grâce.

Qu'est-ce que le péché ? se demande le Docteur angélique. Une sorte de mort spirituelle, puisqu'il fait perdre à l'âme la vie divine qu'elle possédait. On l'écartera donc également par les moyens généraux avec lesquels on écarte la mort corporelle. Contre celle-ci, on emploie deux sortes de préservatifs : les uns fortifient directement la nature, neutralisant ainsi les germes intérieurs qui se disputent la proie du corps ; les autres nous protègent contre les attaques des ennemis extérieurs qui vou-

[1] « Sumi voluit... tanquam antidotum quo... a peccatis mortalibus præservemur. » (Sess. XIII, cap. 2).

[1] Sess. XIII, can. 9.

[2] Nous avons parlé du Décret *Quam singulari* dans trois chapitres de notre ouvrage intitulé : *Le Zélateur de la confession et de la communion fréquente ;* en vente à la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris ; franco 3 f. 95.

draient nous ôter la vie. La première catégorie comprend la nourriture, qui entretient la santé, et les remèdes qui la rétablissent ; la seconde comprend les armes défensives. Or, l'Eucharistie est tout cela à la fois, contre cette mort redoutable qui s'appelle le péché. C'est un fortifiant et un remède quand il s'agit de la concupiscence et des suites du péché en général ; c'est une arme défensive quand il s'agit du démon [1].

Le premier ennemi qui conspire contre notre vie surnaturelle, c'est la concupiscence, c'est-à-dire ces tendances mauvaises qui sont une suite du péché originel. Le Baptême qui nous rend enfants de Dieu n'ôte pas le germe de corruption, et le sacrement de Pénitence qui nous fait recouvrer la grâce sanctifiante ne le fait pas davantage disparaître. En son principe, l'avarice reste, pour porter à la recherche passionnée de la richesse ; l'orgueil, pour porter à l'estime de soi et au mépris des autres ; l'impureté, pour porter aux plaisirs mauvais et aux satisfactions coupables.

Où est le remède à la triple concupiscence ?

Dans la réception fréquente de la communion.

Rappelons-nous que Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est à l'état de victime ; il y est avec ses deux natures et les mérites infinis de sa vie et de sa mort. En se donnant à nous, il comble notre âme de ses grâces. Or, quel est l'effet de la grâce divine ? D'élever l'homme au-dessus de sa nature et de lui faire accomplir des actes de vertu qu'il serait impuissant à produire par ses forces naturelles.

Or, Jésus, qui se donne à l'âme, a été, pendant sa vie, une victime dépouillée de tout pour expier le péché d'avarice ; une victime froissée et humiliée pour réparer le péché d'orgueil ; une victime pure et sans tache pour effacer le péché impur. Le véhicule direct de la grâce eucharistique, nous disent les théologiens, est le corps adorable et le sang précieux du Sauveur. Il descend donc dans l'âme qui le reçoit avec tous les trésors de grâces qu'il a mérités par sa pauvreté, son humilité, sa pureté, et il lui fait sentir le parfum de ses vertus.

Une âme est-elle portée à s'attacher aux biens de ce monde : Jésus lui en fait voir la misère et le néant ; il l'excite à chercher les richesses impérissables. Une autre est-elle éprise d'elle-même au point d'oublier qu'elle a tout reçu de Dieu : Jésus-Eucharistie découvre à cette âme ses prodigieux abaissements pour se donner à elle sous les voiles de l'Hostie. Il s'est fait si petit pour l'atteindre, comment oserait-elle encore chercher à paraître ? Une autre enfin est-elle tourmentée par la convoitise de la chair, cette terrible ennemie de la vie spirituelle qui voudrait ravaler l'homme au niveau de l'animal : Jésus, par les plaies de sa chair sacrée, l'abreuve du sang qui fait germer les vierges. Au contact de son corps adorable, il n'est pas possible que son inclination au mal ne soit diminuée et son amour pour la pureté augmenté.

« Jésus-Christ et l'Eglise désirent que tous les fidèles s'approchent chaque jour du banquet sacré, surtout afin qu'étant unis à Dieu par ce sacrement, ils reçoivent la force de réprimer leurs passions [1]. » A la salutaire influence de l'Eucharistie qui calme les mauvaises inclinations vient s'ajouter le frein qui les domine. On connaît généralement la puissance du frein : telle est la vertu de la sainte communion pour retenir l'âme sur la pente du vice.

Les directeurs d'âmes en font souvent l'expérience. Il n'y a rien de plus émouvant pour un cœur sacerdotal que d'assister aux luttes de la chasteté contre la passion. Le frein pour maîtriser cette funeste tendance, c'est l'Eucharistie. Si l'âme qui traverse cette crise redouble de bonne volonté et communie souvent, c'est pour elle la victoire. Si elle rend ses communions moins fréquentes, la défaite est à craindre. Si elle les abandonne, c'est la ruine. « Une expérience de vingt-cinq ans, disait S. François de Sales, m'a fait toucher du bout du doigt la toute-puissante vertu de ce divin Sacrement pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, en un mot les diviniser en ce monde, pourvu qu'il soit fréquenté avec la foi, la pureté et la dévotion convenables. »

Enfin, dit S. Thomas, l'Eucharistie est une arme défensive contre les tentations du démon. « Vous avez dressé devant moi, disait David, une table en face des ennemis qui m'affligent. » (Ps., XXII, 5). Le grand adversaire de la grâce sanctifiante, c'est Satan ; il met tout en œuvre pour la faire perdre en poussant au péché. Rassurons-nous cependant, car Jésus-Christ nous a laissé dans son Sacrement d'amour un puissant moyen de le combattre. Nous savons, par l'apôtre S. Paul, qu' « il n'y a rien de commun entre le Christ et Bélial. » (II Cor., VI, 15). Nous connaissons également, par l'Evangile, la terreur que Jésus inspirait au démon, et comment il délivrait de ce redoutable ennemi les malheureux possédés. Nous savons enfin, par le grand apôtre, comment Jésus-Christ nous a arrachés à la puissance des ténèbres par l'effusion de son sang. (Col., I, 13). C'est ce même Jésus qui vient à nous dans la communion ; il vient à l'état de victime, dans lequel il s'est constitué pour renouveler d'une manière non sanglante le sacrifice du Calvaire. En entrant dans une âme en état de grâce, Jésus détruit le péché, triomphe de Satan et le réduit à l'impuissance. S. Jean Chrysostome ne craint pas d'affirmer « qu'au sortir de la Table sainte nous inpirons la terreur au démon, comme des lions respirant la flamme, parce que nous avons dans notre cœur Celui qui est notre chef et qui nous témoigne son amour [2]. »

* * *

De tout ce que nous venons de dire, âmes pieuses, il faut conclure que Jésus-Christ a fait de l'Eucharistie le pain de vie qui soutient la vie surnaturelle, qui fait triompher de nos passions et du démon. « Vous cherchez la vie, dit le P. Monsabré. Ne me dites pas : *Je vis,* si vous vous tenez éloigné de la Table sainte ; il me serait trop facile de vous prou-

[1] III P., q. LXXIX, art. 6.

[1] Décret du 20 décembre 1905.
[2] Homélie XLV *in Joan.*

ver que depuis longtemps vous êtes mort. Je crois moins au témoignage orgueilleux que vous vous rendez à vous-même qu'à l'humble aveu des pénitents qui m'ont dit tant de fois : « Mon Père, depuis que j'ai quitté la communion, je ne vis plus. » Mais surtout je crois à cette parole de mon Dieu : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous [1]. »

PRIÈRE

O Jésus, qui êtes venu dans le monde pour donner aux âmes la vie de votre grâce et qui, pour la conserver en elles, vous offrez chaque jour dans le sacrement de l'Eucharistie, comme le Pain de vie destiné à les soutenir dans leur lutte contre leurs passions et le démon ; faites, je vous en supplie, qu'elles viennent nombreuses tous les jours à votre Table sainte. Qu'elles y trouvent le remède à la concupiscence. O bon Maître, faites comprendre aux âmes qui négligent de vous recevoir chaque jour, quand elles le peuvent, le tort qu'elles se font à elles-mêmes en s'éloignant de vous, qui êtes le Pain vivant descendu du ciel. Ramenez-les à la communion quotidienne, afin qu'elles conservent en elles la vie de votre grâce et méritent ainsi de parvenir à la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

XXXV

LA SAINTE COMMUNION EST UN GAGE DE LA VIE ÉTERNELLE

Précédemment nous avons rappelé comment l'Eucharistie réjouit l'âme, la purifie du péché véniel et la préserve du péché mortel. Aujourd'hui nous voulons considérer la communion comme gage de la vie éternelle, en nous appuyant sur ces paroles de Notre-Seigneur : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang possède la vie éternelle. » (Jo., VI, 55).

C'est à la lettre, âme pieuse, qu'il faut prendre ces paroles de Jésus-Christ. Car vivre éternellement, c'est jouir du bonheur du ciel. La gloire éternelle, à ne considérer que ces paroles du Sauveur, est une conséquence de la réception de l'Eucharistie. « Jésus-Christ, dit le cardinal de Lugo, restera dans l'Eucharistie tant qu'il y aura sur la terre une âme à nourrir et à conduire au ciel. C'est pour cela aussi qu'il nous donne dans le Sacrement son corps, son sang, son âme et sa divinité, voulant nous montrer que s'étant donné ici-bas si réellement, si pleinement, bien que sous des voiles, il ne saurait refuser de se donner un jour dans sa gloire. C'est plus qu'une promesse, c'est un gage : la possession du Christ eucharistique nous assure la possession du Christ glorieux. » L'Eglise nous l'enseigne par ces paroles : « Faites, Seigneur, que nous arrivions à posséder éternellement votre divinité dans la pleine jouissance qui nous est figurée ici-bas par la réception temporelle de votre Corps et de votre Sang précieux [2]. »

* * *

S. Thomas se demande « si l'acquisition de la gloire éternelle est un effet du sacrement de l'Eucharistie ? » Il répond affirmativement. « La vie de la gloire, ajoute-t-il, n'est autre chose que la vie éternelle ; le Christ dit que celui qui le mange possède la vie éternelle ; donc l'acquisition, la mise en possession de la gloire est un effet de la communion [1]. » Voici les deux principales preuves sur lesquelles il appuie son affirmation : la communion nous donne la personne du Christ, Roi de gloire, qu'elle contient ; elle nous donne la Passion du Christ, prix de la gloire qu'elle représente.

Elle nous donne d'abord Jésus-Christ en personne. *Ipse Christus contentus*. Nous n'avons qu'un seul Christ, dit le P. Tesnière ; il peut passer par des phases d'existence diverses : être à l'état d'enfance, à l'état de victime, à l'état de ressuscité, à l'état glorieux et à l'état sacramentel. C'est pourtant le même et unique Fils de Dieu, avec la même dignité, la même puissance et les mêmes droits.

Le Christ contenu dans les espèces sacramentelles est le même que celui qui règne dans le ciel assis à la droite de son Père. Jésus glorifié prépare dans le royaume céleste des places d'honneur à ses compagnons fidèles. Dans sa demeure obscure des tabernacles terrestres, il travaille à la sanctification des fidèles qui se nourrissent de son Eucharistie. C'est par ce sacrement d'amour qu'il les fortifie, les soutient et les excite à suivre ses exemples, à conformer leur vie à la sienne.

« L'union que le Christ contracte avec l'homme dans la sainte communion est modelée sur celle que le Verbe contracta avec son humanité. Comme il la prit, l'anima, la sanctifia et la rendant vivante de sa propre vie divine, lui conféra par là-même l'immortalité,... ainsi vient-il s'unir nos âmes dans la communion, pour les vivifier de sa vie, les sanctifier de sa sainteté, et après l'épreuve, les associer à sa gloire et à son bonheur. Si le Verbe est le chef de son humanité, lui communiquant sa vie glorieuse comme toutes les autres perfections, il est aussi le chef des chrétiens qui le reçoivent ; il ne s'unit à eux dans le temps par le moyen du Sacrement que pour se les unir dans le ciel par la lumière de la gloire. La vie qu'il nous donne est la vie qu'il reçoit de son Père : elle est, de sa nature, éternelle et glorieuse : « Celui qui me mange vivra de moi et comme moi. » (Jo., VI, 58).

« Ainsi le Christ lui-même, le Christ conquérant du ciel et premier-né de la gloire, parce qu'il se donne en personne à l'homme dans le sacrement, voilà le premier titre de la Communion, le premier fondement de sa puissance à acquérir le ciel, à assurer la gloire à tous ceux qui la reçoivent assidûment. Notre-Seigneur déclarait cet effet de son Sacrement quand il disait à ses apôtres le soir de la Cène : « Lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi avec moi » [2].

La seconde raison invoquée par S. Thomas pour prouver que la communion est le gage de la vie éternelle, c'est qu'elle représente la Passion de Notre-Seigneur, par laquelle il nous a ouvert l'entrée du ciel. En instituant l'Eucharistie, Jésus a eu

[1] P. Monsabré, 71e conférence.
[2] Postcommunion de la fête du St-Sacrement.

[1] IIIa P., Q. LXXIX, art. 2.
[2] P. Tesnière, 32e conférence.

soin de nous dire : *Faites ceci en mémoire de moi,* c'est-à-dire, souvenez-vous de ce que j'ai fait et souffert pour vous. S. Paul ajoute : « Chaque fois que vous mangerez de ce pain, ou que vous boirez à ce calice, vous rappellerez, vous réitérerez le souvenir de la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » Ailleurs, le grand Apôtre dit aux Hébreux : « Il est le médiateur du Nouveau Testament, de sorte que, sa mort intervenant, ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel promis. » En effet, Jésus, par sa Passion, a offert à la justice de son Père une réparation plus que suffisante pour expier tous les péchés du monde. C'est par ses souffrances que le ciel nous a été rouvert, et c'est encore par elles que les hommes ont été réconciliés avec Dieu. Ce que la Passion du Sauveur a opéré une première fois en faveur du monde, dit S. Thomas, la Communion, son signe vivant, sa reproduction universelle, le fait dans l'homme qui la reçoit.

Cela ressort encore des paroles de *l'institution de l'Eucharistie* que le prêtre répète chaque fois qu'il consacre sous l'espèce du vin : « Ceci est le calice de mon sang, du nouveau et éternel Testament. *Hic est calix sanguinis mei, novi et æterni Testamenti.* » D'où nous pouvons conclure que le chrétien qui communie dignement possède le gage de la vie éternelle, puisqu'il reçoit Jésus-Christ son Sauveur, avec les mérites infinis de sa rédemption.

Cela ne veut pas dire que tous ceux qui communient sont mis de suite en possession du ciel, pas plus que la Passion de Notre-Seigneur qui a sauvé tous les hommes ne les a mis aussitôt dans l'éternel bonheur. Dans l'œuvre du salut, il faut la coopération de l'homme, et pour jouir avec Jésus-Christ de la gloire céleste, il faut avoir souffert avec lui. Or, le sacrement moralement indispensable pour lui rester fidèle malgré les épreuves de cette vie ou les souffrances de la persécution, c'est l'Eucharistie.

* * *

La sainte Eucharistie est si bien le gage de la vie éternelle qu'il y a un précepte divin de la recevoir lorsqu'on est en danger de mort. Suarez enseigne que si ces paroles de Notre-Seigneur : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous », ne s'appliquent pas au temps de la mort, elles ne peuvent regarder non plus un temps quelconque de la vie. C'est là que cette parole est urgente, puisque c'est là que la mort éternelle est vaincue et la vie éternelle acquise. Il fait donc un péché mortel celui qui omet volontairement de recevoir le saint Viatique, car la matière est grave, puisqu'il s'agit d'une chose touchant de près au salut [1].

L'Eglise donne à ses enfants le saint Viatique au terme de leur voyage ici-bas, pour les aider à franchir le redoutable passage du temps à l'éternité. Et pour mieux nous montrer que la communion des mourants est pour eux le gage de la vie éternelle, elle se sert de cette formule : *Reçois, ô mon frère* (ou *ma sœur*), *le Viatique du Corps de N.-S. Jésus-Christ ; qu'il te défende de l'ennemi méchant et te conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.*

La sollicitude de la sainte Eglise à l'égard de ses enfants n'est jamais plus grande que pendant la persécution. Le moyen efficace qu'elle leur a toujours recommandé pour être à même de confesser la foi de Jésus-Christ, c'est la sainte communion. Lorsque les prisonniers, les confesseurs de la foi ne pouvaient assister aux saints mystères, des diacres, des acolytes, des femmes et même des enfants leur portaient en secret l'Eucharistie, afin qu'ils eussent la force de donner leur vie pour Jésus-Christ.

S. Cyprien, écrivant au pape S. Corneille au nom des évêques d'Afrique, disait : « Nous regardons comme un devoir d'admettre à la communion ceux que nous exhortons à la lutte, afin qu'ils ne soient pas désarmés, ni exposés aux traits de l'ennemi ; nous voulons qu'ils soient protégés par le corps et le sang du Christ... Pourrions-nous les engager à confesser le nom chrétien au péril de leur vie, si nous leur refusions le sang du Christ avant la bataille ? [1] »

Sainte Julienne de Falconieri souffrait d'un mal d'estomac qui ne lui permettait de prendre aucune nourriture ; se trouvant ainsi privée de recevoir le saint Viatique, elle pria le prêtre de lui apporter le Pain eucharistique et de l'approcher au moins de sa poitrine. Le prêtre se rendit à sa demande, et alors, par un prodige inouï, tandis qu'il tenait la sainte Hostie, elle s'échappa de ses mains pour pénétrer dans le corps de Julienne. Celle-ci expira le 19 juin 1340, portant sur sa figure la joie et la sérénité. Quand on rendit à son corps les devoirs accoutumés, on trouva la preuve de ce qui auparavant avait paru incroyable, car, au côté gauche de sa poitrine, on aperçut, imprimée sur sa chair, la forme d'une petite hostie, représentant l'image de Jésus crucifié. L'Eglise rappelle ce prodige en nous faisant invoquer cette sainte pour obtenir, par son intercession et ses mérites, la grâce d'être, au moment de la mort, encouragés et fortifiés par la récepion du saint Viatique.

PRIÈRE

O Jésus qui avez dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle », faites que je reçoive souvent et toujours dignement ce Pain céleste, afin qu'il soit pour mon âme un principe de force pour persévérer dans votre grâce jusqu'à mon dernier soupir. Vous êtes, ô mon Sauveur, *la résurrection et la vie ;* ceux qui croient en vous et se nourrissent fréquemment de votre divine Eucharistie posséderont la vie éternelle. Accordez-moi la grâce de répondre fidèlement au désir que vous avez de vous unir à mon âme. Que toutes mes communions, ô mon doux Jésus, me soient un gage de la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

XXXVI

LA SAINTE COMMUNION EST POUR LE CORPS UN GAGE DE LA RÉSURRECTION GLORIEUSE

L'assurance d'une résurrection glorieuse pour le corps nous a été donnée par Jésus-Christ lors-

[1] Quæst. LXXX, art. 9, Disput. LXIX, 1 et 3.

[1] Epist. LIV *ad Cornel.*

qu'il disait : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, *et je le ressusciterai au dernier jour.* » (Jo., VI, 55). L'Eglise est si persuadée de cette vérité, que dans sa liturgie elle nous fait entrevoir la perspective de la résurrection glorieuse comme une conséquence de la réception de la sainte Eucharistie. Ainsi, à la messe quotidienne des défunts, elle fait lire ou chanter solennellement à l'Evangile les paroles de Notre-Seigneur que nous venons de citer. Dans un enterrement, à la fin de la cérémonie, devant la dépouille qui va descendre dans la tombe, elle affirme plus haut que jamais ses espérances immortelles. Et au milieu des pleurs et des regrets qui accompagnent le défunt à sa dernière demeure, elle entonne un cantique qui est comme un défi jeté à la mort pour la sommer de rendre à la vie la proie qu'elle a saisie ; « *Ego sum resurrectio et vita... Qui vivit et credit in me non morietur in æternum.* Je suis la résurrection et la vie ; quiconque croit et vit en moi ne mourra pas pour toujours. » (Jo., XI, 25-26).

Les deux textes de l'Evangile selon S. Jean que nous venons de rappeler, nous les avons déjà expliqués au chapitre XXIX ; mais l'affaire est trop importante pour que nous n'insistions pas davantage pour montrer que la communion est un gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse.

* * *

« Les bons reçoivent l'Eucharistie, dit S. Thomas, et les méchants aussi ; mais par un partage bien différent, les uns y trouvent la vie, les autres la mort [1]. » Les âmes qui s'approchent de la sainte Table en état de grâce, y puisent la vie ; celles, au contraire, qui osent s'y présenter avec une conscience coupable, mangent et boivent leur propre condamnation.

Il y aura une résurrection glorieuse comme aussi une résurrection pleine de confusion et de désespoir. Qui obtiendra sûrement la première ? Les chrétiens mourant en état de grâce et ceux qui se seront nourris du Pain de vie. Qui n'évitera pas la seconde ? Ceux qui seront morts dans l'état du péché en s'éloignant volontairement du sacrement de l'Eucharistie.

Comment la sainte communion est-elle un gage de la résurrection glorieuse ?

Le cardinal Franzelin enseigne que « Jésus-Christ veut bien considérer comme sienne, par une affinité spéciale, la chair de ceux qui le reçoivent dignement, et qu'il a comme consacrée par le contact de son propre corps. Sans doute, quand nous avons le bonheur d'être en état de grâce, nous sommes les temples du Saint-Esprit, et nos membres, dit S. Paul, sont les membres du Christ. Mais cette union mystique de notre chair avec celle du divin Sauveur n'atteint tout son développement, n'obtient toute sa plénitude et ne reçoit sa consécration sacramentelle que par l'Eucharistie. La communion imprime dans nos membres un sceau de parenté avec le corps de Jésus-Christ, et elle constitue ainsi un titre spécial à la résurrection glorieuse. Cette chair qui le touche de si près, Notre-Seigneur ne voudrait pas l'abandonner pour toujours à la corruption du tombeau [1]. »

« L'Eucharistie, dit Corneille de la Pierre, est la cause instrumentale de la résurrection glorieuse. Elle produit cet effet d'une valeur infinie, à la manière des causes morales d'abord. Et voici comment. Quand les espèces sacramentelles sont consumées dans l'estomac, le Christ cesse d'être substantiellement présent en nous. Mais il arrive qu'en vertu de son union et de son contact avec nous, la vie spirituelle de l'âme continue d'être nourrie, fortifiée et conservée par une grâce spéciale et qui découle de l'Eucharistie jusqu'à l'éternité. Le corps, de son côté, reçoit une semence morale de résurrection, c'est-à-dire un titre particulier à être amené à la vie de la gloire. Comme toute bonne œuvre laisse derrière elle un mérite qui est comme la semence de la gloire et la raison de la récompense que reçoit celui qui l'a accomplie, ainsi la communion de l'Eucharistie laisse-t-elle en nous un droit nouveau à la vie éternelle, droit fondé sur elle seule : et c'est cela que nous appelons *le germe de la gloire*. Le Christ assigne ce droit à ceux qui communient, en l'honneur de sa chair vivifiante qui s'est laissée toucher et manger même par eux : il est de toute raison et de toute convenance qu'à ceux à qui il s'est donné lui-même dans l'Eucharistie, le Sauveur donne aussi la gloire. « Oui, il était nécessaire, dit S. Cyrille, que non seulement l'âme vivifiée par l'Esprit-Saint fût élevée à la vie éternelle, mais que cette rude et grossière enveloppe du corps, ayant été enrichie de l'aliment du corps et du sang de Jésus-Christ, dût à cette manducation l'immortalité. » L'Eucharistie est donc *la cause morale* de la résurrection glorieuse.

« Voulez-vous, ajoute le pieux auteur, que nous osions davantage ? Eh bien ! nous prétendons que l'Eucharistie en est aussi *la cause physique et immédiate :* et c'est par le moyen de la divinité de Jésus, qu'elle nous donne en nourriture en même temps que son humanité. *Deitas Christi in Eucharistia est causa physica resurrectionis.*

« Vous admettrez facilement cette assertion si vous vous souvenez que le Christ continue de demeurer en nous par sa divinité, en vertu de la grâce reçue dans la sainte communion, même après que son humanité a disparu avec les espèces consumées par l'action naturelle de l'alimentation ; il y demeure par sa divinité, non comme un Dieu dans son temple, mais comme l'aliment dans l'estomac : car le propre de la grâce sanctifiante est de s'introduire en nous comme le maître de notre sanctuaire intérieur ; le propre de la communion est de nous donner Dieu comme aliment. Cet aliment étant de sa nature immortel et incorruptible, il continue ses opérations nourrissantes, tant qu'il demeure dans l'âme qui l'a reçu ; et c'est dans ce sens que le Sauveur dit ici : « *Celui qui me mange demeure en moi et je demeure en lui.* »

« La divinité de Jésus demeure en l'âme comme son aliment, continuant de la sustenter, et l'âme

[1] Prose *Lauda Sion* : « Sumunt boni, sumunt mali, etc. »

[1] Franzelin, *De Eucharistia*, Thesis XIX.

demeure dans la divinité de Jésus, plongée dans cet aliment immortel et vivificateur. Bien plus, elle demeure plongée dans la vie même, qui la nourrit sans interruption des sucs de la grâce sanctifiante, puis, à certains moments opportuns, lui donne des grâces actuelles de lumière, de force, qui la transforment peu à peu et la rendent sainte. Nous gardons en nous la divinité reçue à la communion, comme un fruit dérobé à l'arbre de vie ; et au jour marqué par Dieu pour la résurrection, ce fruit divin nous communiquera son immortalité, sa béatitude, sa propre vie éternelle.

« La divinité reçue autrefois dans le corps et dans l'âme, continuera de vivifier l'âme dans le ciel, elle étendra son action jusqu'au corps perdu dans sa poussière, elle le réveillera, elle le reconstituera, et l'unissant à l'âme bienheureuse, elle investira l'homme tout entier de la vie glorieuse. Et ainsi la divinité du Christ eucharistique sera la cause physique et immédiate de notre résurrection, comme sa chair en sera la cause morale. La divinité nous ressuscitera à cause de l'union que notre chair aura autrefois contractée avec sa chair [1]. »

* * *

Ah ! si les vérités que nous venons de rappeler étaient connues des fidèles, s'ils savaient apprécier les trésors renfermés dans la sainte Eucharistie, on les verrait plus empressés à s'approcher fréquemment de la sainte Table. Efforcez-vous, âme chrétienne, de vous en pénétrer davantage : alors vous n'hésiterez plus à vous nourrir tous les jours, si vous le pouvez, de ce pain céleste. Vous ne vous en tiendrez pas là : par amour pour Jésus, vous voudrez encore devenir, dans votre sphère d'action, un apôtre de l'Eucharistie, en travaillant à ramener à la sainte Table les âmes qui s'en éloignent.

PRIÈRE

O Jésus, je me prosterne devant vous, pour vous dire avec la sainte Eglise :

Bone Pastor, panis vere,
Jesu, nostri miserere :
Tu nos pasce, nos tuere,
Tu nos bona fac videre
In terra viventium.

Bon Pasteur, qui, par amour pour nous, daignez devenir l'aliment de nos âmes, le Pain vivant destiné à les soutenir, ayez pitié de tant de chrétiens qui ne savent pas apprécier votre bonté. Nourrissez ceux qui s'approchent de votre sainte Table et défendez-les contre la fureur de leurs ennemis ; donnez-leur de vous contempler et de vous posséder dans la terre des vivants.

Tu, qui cuncta scis et vales,
Qui nos pascis hic mortales :
Tuos ibi commensales,
Cohæredes et sodales
Fac sanctorum civium.

Vous qui savez et pouvez tout, dans l'excès de votre bonté vous daignez nous nourrir pendant notre passage en ce monde ; après nous avoir faits vos commensaux sur cette terre, accordez-nous d'être les cohéritiers et les compagnons de ceux que vous admettez dans la cité du ciel ! Ainsi soit-il.

[1] Tiré des commentaires sur le chap. VI de S. Jean.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IX

A DES FIANCÉS TRÈS CHRÉTIENS

Mes chers amis,

Vous n'êtes pas de ceux à qui l'on ait à expliquer ce qu'est le mariage : votre éducation et votre piété nous demandent de nous élever jusqu'à Dieu d'où le mariage émane et tire son exemplaire et sa vertu. Je prendrai trois des perfections de Dieu que tout mariage doit de loin reproduire, et je vous dirai : Dieu vous veut, à son image, des cœurs aimants, des cœurs unis et des cœurs larges !

Dieu *vous veut des cœurs aimants*. Dieu est tout amour. Il a un immense besoin de donner, de faire du bien, de rendre heureux, et notre sainte religion nous enseigne que pour en arriver là, il s'est donné lui-même. Tout, dans ce qu'il a fait, rappelle surtout l'amour : la création est une œuvre d'amour ; la Rédemption est une œuvre d'amour ; — et vous avez déjà, certes, entendu maints orateurs dire en termes aussi magnifiques qu'embrasés, vous avez peut-être lu des poèmes comme ceux de S. François d'Assise ou de la B. Sœur Thérèse exaltant, autant que permettent de s'élever la pensée et la parole humaines, exaltant l'amour qui est descendu du ciel sur la terre, que rien ne retarde, que rien ne rebute.

Jésus-Christ a voulu que ce sentiment soit le caractère distinctif de ses disciples : « Mon précepte, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Les premiers chrétiens recueillant dans leur plénitude et mettant en pratique les mots sacrés du Maître, faisaient dire aux païens étonnés : « Voyez comme ils s'aiment ! » et l'histoire de l'Eglise n'est qu'une longue suite d'actes d'amour : des saints fondateurs d'Ordres ou de Congrégations, des prêtres se dévouant aux âmes, des laïques se consacrant au bien et aux œuvres ; et tout ce qui veut aimer réellement se rapproche par là de l'Eglise catholique et en prend l'esprit.

Mais si Dieu veut que tous les êtres s'aiment, il veut d'une façon très particulière et pressante que les époux s'aiment entre eux, qu'il y ait entre leurs deux cœurs une impulsion, une affinité, une attirance, un amour honnête et pur, nullement allumé à des flammes maudites dont on ne doit pas prononcer le nom, un amour qui soit le frère du grand amour surnaturel dont Dieu lui-même est le foyer, un humble degré de cette divine échelle de feu dont la base est dans les cœurs mortels et dont le sommet repose sur le cœur même de Dieu ; qui fait répéter à chaque absence le mot de S. Paul pour son fidèle disciple : « Il n'y a pour moi ni joie ni consolation tant que nous ne sommes pas réunis ; » amour indépendant de l'âge, des épreuves, des situations, des vicissitudes de la vie ; amour qui éclipse et réunit tous les autres, et qui engendre le bonheur parce que tout est dans l'ordre et à la place que Dieu veut.

Ah ! qu'ils soient maudits, ces blasés qui, incapables de s'élever et de se donner, voudraient voir

dans cet amour chrétien une sorte de naïveté archaïque dont il faut s'émanciper, pour le remplacer par l'égoïsme de notre civilisation dégradée, — et bénis soient ceux qui viennent à ce grand Sacrement avec le désir qu'il produise en eux tous ses fruits, dont le premier est l'amour humain élevé à un degré surnaturel : on s'aime comme le Christ a aimé son Eglise, on s'est donné sans réticence et sans réserve.

Dieu *vous veut des cœurs unis*. Et cette union, Dieu qui désire là aussi ses créatures à sa ressemblance, la veut si belle qu'elle sera un reflet de l'union divine. Union des trois personnes dans la nature divine, union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, union de Jésus avec l'Eglise qu'il a fondée et arrosée de son sang et qu'il inspire et qu'il anime, union de l'Esprit-Saint avec l'âme fidèle par la grâce : ce sont ces unions-là que la Sainte Ecriture énonce aux fiancés. S. Paul n'a pas trouvé dans la nature de comparaisons assez fortes pour s'exprimer, et il écrit : « *Erunt duo in carne una.* Ils seront deux en un. » Au jour du mariage les autres liens sont presque rompus. La fiancée doit quitter sa famille, quitter ses relations, ses habitudes, sa demeure, jusqu'à son nom et ses titres honorifiques si elle en a, et reporter tout cela sur un lien nouveau unique : adhérer à son mari, s'attacher à son époux. Et Dieu qui a semé l'harmonie et la dépendance dans tout ce qu'il a fait, dans les systèmes solaire et planétaires comme dans les trois règnes de la nature, comme dans la périodicité des saisons et des marées, comme dans le développement des animaux et des plantes, Dieu veut aussi l'ordre et l'harmonie dans l'union des époux, et c'est pourquoi il se penche du ciel pour nouer lui-même les liens du sacrement de mariage, pour les serrer dans une union assez forte pour qu'elle crée le désir de faire ensemble la prière familiale, d'aller ensemble à l'église le dimanche, d'accomplir ensemble le devoir des Pâques ; union assez forte pour qu'elle crée le désir de prendre ensemble les délassements, les promenades et les voyages ; union assez forte pour qu'on aime de régler ensemble les détails de la vie domestique et l'éducation des enfants ; union assez forte pour que la séparation soit une épreuve, et non pas une libération ; union assez forte pour que devant elle s'efface aussitôt tout dissentiment, tout froissement d'amour-propre ; union assez forte, enfin, pour qu'elle se continue même au-delà de la tombe, parce qu'on voudra conserver très pieusement le souvenir l'un de l'autre et reposer dans la tombe l'un près de l'autre !...

Ah ! que maudits soient-ils, dans le sens où le doux Jésus de l'Evangile maudissait les Pharisiens et les mercenaires, et les loups vêtus de peaux d'agneaux, que maudits soient-ils tous ceux qui voudraient détendre et même briser les liens formés par Dieu lui-même, — et qu'ils soient bénis ceux qui ambitionnent comme la meilleure des louanges celle-ci : « C'est un ménage modèle et parfaitement uni, » parce qu'ils savent que sur ce point aussi Dieu les veut à son image et ressemblance.

Dieu *vous veut des cœurs larges*. Tout ce qu'il fait, il le fait avec une ampleur, une prévoyance, une providence d'avenir bien faciles à constater. Nous savons que des millions d'anges peuplent le ciel, et sur la terre quelle luxuriante variété de fleurs et de fruits, d'animaux terrestres ou aquatiques, de visages, d'attitudes et de langages ! Quelle puissance de reproduction et d'extension dans la moindre graine, dans la reine des abeilles comme dans les races des géants ! Tout est prévu et organisé pour que toute créature, une fois l'impulsion première venue de Dieu, s'élargisse elle-même au point, dit l'ordre donné dans l'Ecriture, de remplir la terre. Mais ce que Dieu semble désirer surtout, c'est la multiplication des êtres supérieurs et les plus parfaits, — de l'homme, en particulier, seul doué d'intelligence et de liberté, seul, par conséquent, capable de rendre au Créateur l'hommage volontaire de son adoration et de son obéissance ; — c'est que les parents, en vertu de leur noble rôle, lui préparent les éléments voulus pour qu'il puisse créer des âmes qui recevront la Rédemption et peupleront son ciel ; c'est que, s'il le faut, l'on ait confiance en la parole divine : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît ; » c'est que l'on n'oublie pas l'assurance évangélique : « Le Père céleste, qui prend soin des lys des champs et des oiseaux du ciel, sait ce qui vous est nécessaire. »

Cette largeur, mes chers amis, vous l'aurez, et pour multiplier la vie, et pour tout ce que vous pourrez faire de bien autour de vous, aux pauvres, aux œuvres catholiques, à l'Eglise. Un ménage qui sait faire large la part à Dieu, reçoit au centuple, il est entouré de gratitude, il prend le plus sûr moyen d'être heureux et honoré.

Et là encore, maudits ceux qui ont lancé dans notre cher pays de France, où elles n'ont que trop pris, les doctrines diaboliques qui tronquent l'œuvre de la création divine, découronnent les foyers, et ont changé l'aspect des familles gaies, belles et prospères d'autrefois en foyers ternes, égoïstes, et souvent criminels !... Mais bénis ceux qui, arbres vigoureux au milieu de bois rabougris ou ébranchés, conservent les traditions les plus pures et les plus bienfaisantes de l'Eglise et de la vieille race française !

* * *

Entrez dans votre nouvelle vie, mes chers amis, avec ce triple mot d'ordre et cette triple beauté de cœurs aimants, de cœurs unis, de cœurs larges ; et que le Cœur sacré de Jésus puisse redire sur vous : « Je ne vous appellerai pas mes serviteurs, mais mes amis ! » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 15 augusti 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 23 août 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions pour une Retraite fermée à des jeunes filles. — *Instruction d'ouverture :* Qu'est-ce qu'une Retraite, et conditions d'une bonne Retraite, 417. — Premier Jour. Méditation sur la mort, 418. Instruction sur l'enfer (ou la parabole du Mauvais Riche), 419.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLIV. *15e Dim. après la Pentecôte :* Affliction du juste et prospérité du pécheur, 420. — XLV. *Nativité de la Sainte Vierge :* Marie notre bonne Mère, 421.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XLIII. 15e Dim. après la Pentecôte, 422. — XLIV. 16e Dimanche, 424.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie *(fin).* — XXXVII. L'Ascension et l'Eucharistie, 426.

Allocutions de mariage. — X, 428.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XVIII. La piraterie musulmane aux XVIIe et XVIIIe siècles, 429. — XIX. S. Jean-Baptiste de la Salle et l'école chrétienne, 431.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE FERMÉE A DES JEUNES FILLES

Instruction d'ouverture

QU'EST-CE QU'UNE RETRAITE, ET CONDITIONS D'UNE BONNE RETRAITE

I. — *Qu'est-ce qu'une Retraite ?*

C'est un temps de *réflexion,* de *prière,* de *conversion.*

1° Temps de réflexion.

Temps d'arrêt dans la fièvre du travail matériel, dans le va-et-vient de la vie terrestre ; temps de recueillement où l'esprit se pose ces trois questions et y répond avec les lumières de la saine raison éclairée par la foi :

Qui suis-je ? = *Nature*
D'où viens-je ? = *Origine* } de l'homme.
Où vais-je ? = *Destinée*

Nous sommes trop enclins à ne prêter d'attention qu'à ce qui frappe nos sens, qu'aux choses visibles, matérielles, temporelles, et à y attacher démesurément notre cœur : le corps, la terre, les biens et les plaisirs de la terre, la vie temporelle.

a) Qui suis-je ?

L'homme n'a pas qu'un *corps :* il a une *âme.* Il ne doit pas flatter son corps ; il doit sauver son âme. Ce n'est pas le corps qui doit commander, c'est l'âme.

Qu'est-ce que le corps ? De la poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris...* Qu'est-ce que l'âme ? Un souffle divin, l'image de Dieu.

Quid superbis, terra et cinis ? Voilà ce qu'il faut dire au corps... Mais que c'est beau, une âme ! Et combien nous devons protéger cette beauté morale surnaturelle de l'âme !

b) D'où viens-je ?

L'homme n'est pas venu en ce monde par *hasard,* — ni uniquement par une loi de la *nature* (cause seconde) ; — il y est venu par la volonté de *Dieu* (cause première) : c'est Dieu qui l'a créé. Du fait de cette origine, des liens se sont établis entre Dieu et lui :

Droits de Dieu, souverain Maître et Seigneur ;
Devoirs de l'homme, créature dépendante.

Donc : Dieu premier servi ; — la terre, ses biens, ses plaisirs ne doivent pas détourner l'homme de la pensée et de l'amour de son divin Auteur.

c) Où vais-je ?

L'homme n'est pas venu en ce monde pour rester en ce monde. Il n'a pas été créé pour la *terre,* mais pour le *ciel.* Donc, ne pas s'installer en cette vie, ne pas vivre sa vie comme si, après elle, tout était fini ; mais viser le ciel, travailler pour le ciel.

2° Temps de prière.

Mais l'ennemi de Dieu et de nous-mêmes, le *démon,* s'appuyant sur le monde et sur la nature humaine déchue, — jaloux de notre destinée et de notre bonheur futur, — s'efforce de nous « entôler » dans le terre-à-terre, de nous y retenir, de nous y déprimer pour que nous perdions de vue : et notre nature (âme), et notre origine (céleste), et notre destinée (céleste).

Voilà pourquoi il nous faut *le secours de Dieu.*

Or c'est la prière qui nous l'obtient : lumières et grâces de force nous viennent par la prière. L'âme s'élève vers Dieu, du fond de ses ténèbres, pour lui crier son indigence et Dieu s'incline vers l'âme pour subvenir à ses nécessités.

Il faut que cette relation devienne particulièrement intensive et soit constamment entretenue durant les jours de la Retraite.

3° Temps de conversion.

La conversion est le *but de la Retraite.*

Nous avons *tous besoin de conversion.* Car nous ne devons pas rester stationnaires dans la vertu, dans la sainteté ; nous y devons progresser sans arrêt : *Non progredi est regredi.*

Donc nous aurons à passer soit de l'état de péché à l'état de grâce, — soit du bien au mieux, — soit du mieux au parfait : c'est la conversion.

Pratiquement, durant les jours de la Retraite, appliquons-nous à voir les chutes, les défectuosités, les lacunes du passé ; et prenons les résolutions appropriées.

II. — *Conditions d'une bonne Retraite*

Ce que nous venons de dire sur la nature de la Retraite indique les dispositions que nous devons avoir en y entrant pour en assurer le succès, et celles que nous devons garder pendant toute sa durée. S. Bernard les résume ainsi : *Ingredere totus, — Remane solus, — Egredere alius.*

1° Il faut y entrer tout entier, c'est-à-dire avec toute son âme, toutes ses facultés.

a) Y appliquer son esprit, ne l'appliquer qu'à cela.

S'y établir avec toute son intelligence *éclairée par la foi.*

Couper court aux pensées étrangères au but de la Retraite, — aux pensées troublantes, — aux doutes contre la foi.

b) Y apporter tout son *cœur :* son cœur *détaché* de toute liaison coupable ; *purifié* par la confession : se confesser *quamprimum.*

c) Y mettre toute sa *volonté.* Car à quoi servirait de connaître la vérité par l'intelligence, — d'attacher son cœur à un idéal, — si nous n'avions pas le courage de régler notre conduite sur la vérité et de prendre pratiquement la route de l'idéal ? Il ne suffit pas de dire : *Video, sitio ;* il faut ajouter : *Volo, volo fortiter.*

2º Il faut Y RESTER SEUL.

Sans doute, il y a une solitude impossible à pratiquer : vous n'êtes pas comme l'ermite au désert.

Mais il y a une solitude possible et nécessaire :

a) La solitude *de l'esprit :* faire le vide pour ne plus penser qu'à Dieu, à votre salut, à votre âme.

b) La solitude *du cœur :* faire le vide pour n'avoir plus en vos affections que celles de Jésus, l'amour de Dieu. Seul avec Dieu seul !

3º Il faut EN SORTIR TOUT AUTRE, CONVERTI.

Encore une fois, c'est le but de la Retraite.

Dès maintenant nous devons prévoir, préparer, arrêter nos *résolutions* pour mieux remplir notre programme de vie, nos devoirs *par rapport à Dieu, à nous-mêmes, à nos semblables.*

Voici, dans leurs grandes lignes, les résolutions que vous serez amenées à prendre :

a) Par rapport à Dieu :

1. Plus fidèles : chutes, lâchetés, reprises égoïstes de plus en plus rares.
2. Plus pieuses.
3. Plus généreuses.
4. Plus zélées.

b) Par rapport à vous-mêmes :

Plus détachées. Deux sortes d'attaches : l'emprise du moi sur l'intelligence : orgueil ; — l'emprise du moi sur le cœur : sensualité. D'où le détachement entraîne :

1. L'humilité,
2. La pureté.

c) Par rapport à vos semblables :

1. Plus justes.
2. Plus charitables.
3. Plus dévouées.

Premier Jour

MÉDITATION SUR LA MORT

Pulvis es et in pulverem revertéris.

Nous sommes des condamnés à mort.

L'Eglise nous le rappelle chaque année...

Elle a raison. Car nous nous familiarisons avec la mort des autres jusqu'au point de perdre de vue la nôtre : les hommes jouent aux cartes quoique les cercueils défilent sous leurs yeux, observait Pascal.

Considérons donc, sous le regard de Dieu, *notre mort, — ce que détruira pour nous la mort, — ce que nous laissera la mort.*

I. — *Notre mort*

Nous sommes sur un lit où les infirmités, la maladie nous ont cloué...

Le prêtre est venu nous administrer les derniers sacrements...

Nos parents, nos amis versent des larmes...

Nous entrons en agonie...

Nous mourons...

Mais cette mort est ce que j'appellerais volontiers *la mort en beauté :* sous notre toit, au milieu des soins, avec tous les secours de la religion, parmi les témoignages d'affection des nôtres.

Aurons-nous un toit, une chambre, un lit pour mourir ?...

Des parents et des amis autour de nous ?...

Laisserons-nous des regrets ?...

Versera-t-on des larmes sur nous ?...

Recevrons-nous les secours de la religion ?...

Mystères !

II. — *Ce que détruira pour nous la mort*

1. — *Notre corps,* sa force, sa beauté, ses charmes. La maladie, puis la corruption fera bientôt son œuvre. La mort n'épargne que les chastes et les purs : telle une Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus sur son lit de mort : un ineffable sourire animait son visage du 30 septembre au 4 octobre où eut lieu sa sépulture ; — telle une Bernadette Soubirous devenue Sœur Marie-Bernard, dont on a trouvé le corps préservé de la corruption du tombeau. — Et encore c'est une exception à la règle commune.

Mais les autres, que deviennent-ils ?... Que sont-ils devenus ?...

2. — *Nos richesses, nos biens,* parfois si péniblement, si avidement amassés. « Ils creusaient la terre avec acharnement à la recherche du trésor, et c'est le sépulcre qu'ils ont trouvé. » (Job, III, 21-22).

3. — *Nos plaisirs*... L'antiquité a gravé cette épitaphe sur la tombe d'une danseuse : « SALTAVIT, PLACUIT, OBIIT. Elle a dansé, elle a plu, elle est morte. »

4. — *Notre renom, notre souvenir même.*

Nous cherchons parfois à nous survivre ici-bas : le temps efface tout.

On nous promet des regrets éternels : promesses mensongères ou présomptueuses.

On les grave sur le marbre : précautions vaines.

Au bout d'un temps plus ou moins court, plus ou moins long, c'est l'oubli.

III. — *Ce que nous laissera la mort*

Nos œuvres devant Dieu, c'est-à-dire nos mérites ou nos fautes.

Nos œuvres nous suivent au tribunal de Dieu : *Opera enim illorum sequuntur illos.* (Apoc., XIV, 13).

Nos mérites, c'est pour le ciel.

Nos fautes, si elles sont graves, n'y en eût-il qu'une seule qui fût grave, c'est pour l'enfer.

Les bons alors se réjouiront : *Venite, benedicti.* (Mt., xxv, 34).

Les méchants frémiront, seront plongés dans l'éternel désespoir : *Discedite a me, maledicti.* (Mt., xxv, 41).

Horrendum est incidere in manus Dei viventis. (Hébr., x, 31).

Alors, que nous servirait d'avoir flatté notre corps ?... d'avoir amassé beaucoup de biens ?... d'avoir recherché le plaisir ?... d'avoir été estimé, honoré, adulé, flatté par les hommes ici-bas ?...

« Insensé, dirait le Souverain Juge irrité, je vais te redemander ton âme que tu as sacrifiée à ton corps...

« Je vais te demander compte des talents que je t'avais confiés pour les faire fructifier, ces biens célestes que tu as sacrifiés aux faux biens de la terre...

« Je vais te demander comment tu as marché à ma suite, porté la croix, mortifié tes passions, fait pénitence...

« Je vais te demander quel cas tu as fait de mon amour... »

Au fond, tout se ramène à l'amour ou se tourne contre lui, si bien que ce que nous laissera la mort, ce sera *la haine ou l'amour :*

« Au soir de votre vie, vous serez jugés sur l'amour. » (Bienh. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus).

INSTRUCTION SUR L'ENFER

ou *la Parabole du Mauvais Riche*

(S. Luc, xvi)

Cette parabole souligne le contraste saisissant d'outre-tombe avec la terre : les heureux et les malheureux de ce monde deviennent les malheureux et les heureux de l'autre monde.

1er Tableau : Le Riche et le Pauvre

Ce tableau, image de la vie présente, déconcerte les esprits superficiels et les âmes de peu de foi. Ni les uns ni les autres ne se résignent à voir une partie des humains dans le bonheur, un bonheur immérité, et l'autre partie dans la tribulation, et cette seconde portion de l'humanité est pourtant la plus vertueuse et la plus sainte. Mais ce tableau est suivi d'autres qui le justifieront.

Deux personnages :

Le premier :

Homo quidam erat dives : la fortune.

Qui induebatur purpura et bysso : le faste, le luxe, l'orgueil.

Et epulabatur quotidie splendide : la bonne chère, le plaisir.

Le second :

Et erat quidam mendicus : la pauvreté.

Qui jacebat ad januam ejus : l'extrême indigence.

Ulceribus plenus : la maladie, la souffrance.

Cupiens saturari de micis... et nemo illi dabat : le délaissement, le mépris.

Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus : l'opprobre.

2e Tableau : Leur mort

Ils meurent tous les deux.

La mort du riche dans son palais est un événement qui fait sensation.

La mort du pauvre sur les chemins passe inaperçue.

Mais au fond, ils ont le même sort : car, si les circonstances varient, le fait est le même et entraîne pour l'un et l'autre la même conséquence : la disparition de la scène de ce monde.

3e Tableau : Leur sort d'outre-tombe

Mais combien leur sort est différent après la mort ! Quel contraste avec le passé !

1. — Après sa mort, le pauvre est porté par les anges « dans le sein d'Abraham. »

Tandis que le riche « est enseveli dans l'enfer. »

2. — Le riche souffre dans cet enfer : « *Crucior in hac flamma* » et demande un allégement à sa souffrance : « *Mitte Lazarum... ut refrigeret linguam meam.* »

Mais sa demande est rejetée avec une justification motivée de son état présent : « *Quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* »

3. — Et, comble du désespoir, pas de relations possibles entre le ciel et l'enfer, et impossibilité absolue de sortir de cette prison. Donc elle est :

Sans adoucissement : « *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.* »

Sans fin : « *Neque inde huc transmeare.* »

4e Tableau : La prière du réprouvé en faveur des méchants de la terre est rejetée

1. — *La prière du réprouvé :* « Je vous en prie, envoyez Lazare dans la maison de mon père, j'y ai laissé cinq frères (qui vivaient comme moi), (faites-les prévenir par Lazare) afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourments. »

2. — *Rejet de la prière :* « Ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils les écoutent. »

En effet, ce ne sont pas les moyens de s'instruire qui leur manquent : *Habent...* Ils ont la Sainte Ecriture ; ils ont les enseignements de l'Eglise et de ses prêtres...

Mais ce qui leur manque, c'est la bonne volonté qui les ferait écouter : *Qui declinat aures suas ne audiat legem.* (Prov., xxviii, 9). *Noluit intelligere ut bene ageret.* (Ps. xxxv, 4). *Audiant illos !*

3. — *Nouvelle prière du réprouvé.* Il demande un miracle, un fait inaccoutumé qui, plus que les moyens ordinaires, frappera ses anciens amis d'iniquité et les convertira : que Lazare leur apparaisse et leur raconte ce qui se passe outre-tombe ! *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.*

4. — *Rejet de cette seconde prière.*

Erreur, erreur profonde : ce n'est pas la clarté, l'évidence même des vérités éternelles qui leur fait défaut :

Jésus-Christ est venu, il a enseigné et confirmé ses enseignements par la sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles.

Les prophètes sont venus : depuis de longs siècles ils enseignent, et leur enseignement est approuvé par la saine raison, il a produit des fruits de salut.

Ce qui leur manque, encore une fois, c'est la bonne volonté : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Leur esprit est volontairement aveuglé ;

Leur cœur est volontairement endurci :

Deux signes avant-coureurs de l'impénitence finale.

* * *

Ne les imitons pas : écoutons Jésus-Christ et ses prêtres. Convertissons-nous.

N'imitons pas le mauvais riche : pensons à nos fins dernières, convertissons-nous avant la mort, et comme nous ne savons pas l'heure de notre mort, convertissons-nous tout de suite.

Ainsi nous vivrons comme Lazare, et nous aurons après la mort le sort de Lazare.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLIV

15e Dimanche après la Pentecôte

AFFLICTION DU JUSTE ET PROSPÉRITÉ DU PÉCHEUR

Neque dicas coram angelo : Non est providentia.

Ne dites jamais : « Il n'y a pas de Providence. » (Eccl., v, 5).

Mes frères,

La disposition des choses humaines, au premier abord, paraît confuse, inégale. La foi nous enseigne bien une Providence bonne qui dirige tout par un conseil de miséricorde. Et cependant, jusque dans le cercle que la main de Dieu a placé autour de nous, certains faits nous choquent et alarment notre foi. Avec une Providence bonne, équitable, entre tous les contrastes que le monde offre, nous avons peine à concevoir l'affliction du juste et la prospérité du pécheur.

I

Il y a pour le juste des épreuves. Que voit-on en effet dans le monde? Ici, la vertu cachée et un travail sans gloire ; là, le dévouement proscrit, exilé ; ici, pour tous les sacrifices et les labeurs d'un bon père, tant d'ingratitudes ! là, sur la sainte et austère couronne d'une bonne mère, tant d'épines !... Les afflictions du juste sur la terre seraient-elles un mystère incompréhensible que nous devrions encore y adhérer comme pour les autres mystères : car la religion nous enseigne une Providence, directrice suprême des choses. Mais quels que soient les maux dont le juste puisse souffrir, les raisons qui éclairent notre foi sont suffisantes pour en comprendre le sens, la valeur.

Nous nous demandons pourquoi le juste souffre ? Lorsque Dieu s'est choisi une âme, il agit comme ferait un maître prudent à l'égard de son serviteur : il l'interroge, il l'éprouve, en laissant tomber sur elle des rigueurs imméritées. Dieu semble dire à l'âme juste : « Je ne sais pas encore si vous êtes à moi ; vous m'en avez bien assuré tant que vous étiez heureuse, mais un tel témoignage manque de prix. Maintenant que le revers vous accable, je puis vous croire. » De fait, il n'y a pas de preuve plus vraie de la fidélité malgré tout. A l'heure où nous sommes abandonnés aux disgrâces, aux traverses, à une vie lourde, Dieu nous éprouve, comme on fait pour un métal précieux dans la fournaise : il sait alors ce que nous valons.

Pourquoi encore les afflictions du juste ? Le plus souvent, pour donner à sa vertu un surcroît de mérite. Si les prospérités matérielles étaient attachées à la pratique du devoir, le devoir serait le fruit d'un intérêt immédiat. Au lieu de cette affection mercenaire, Dieu nous demande une affection pure, sans aucun retour personnel, qui voit dans le délaissement et les peines de la vie un mérite de plus. Il ne tombe pas inutilement sur la terre une seule goutte de pluie : de même, soyons-en persuadés, il n'est aucune souffrance humble, résignée, aucun sacrifice si ignoré soit-il, qui n'ait sa valeur surnaturelle.

Dieu, en affligeant le juste, lui témoigne surtout son amour. Combien se sauvent dans les peines et que la prospérité aurait aveuglés ! Si le monde n'avait eu pour eux que des plaisirs, ils se seraient irrémédiablement perdus ; l'épreuve au contraire les a attachés à la vertu par un lien plus fort. Avec un discernement tout paternel, Dieu, en nous éprouvant, agit dans notre intérêt. A bien examiner les choses, il dispose tout pour le mieux en faveur du juste qu'il aime, et sa bonté, en cachant à nos yeux les secrets de l'avenir, reste infiniment miséricordieuse.

II

En regard des afflictions du juste, on peut placer le tableau de la prospérité des méchants.

Des familles qui offensent Dieu paraissent heureuses et vivent dans l'abondance ; et à d'autres, malgré une fidélité éprouvée, tout semble faire défaut. Un jour, lorsqu'on écrira l'histoire de ce siècle, on sera étonné de notre égarement du sens moral. Que de couronnes, de louanges, de suffrages donnés à des hommes sans honneur ! Combien sont applaudis quand ils mériteraient le blâme !

Cependant rien en cela qui doive nous surprendre. Si Jésus-Christ a fait à ses Apôtres le reproche de ne pas avoir assez de foi, lorsque les flots de la mer menaçaient d'un naufrage leur barque de pêcheurs, nous tomberions sous le même reproche en laissant notre âme s'alarmer au spectacle de la prospérité des méchants.

Prospérité des méchants, prospérité peu enviable. Avec quoi n'a-t-elle pas été achetée le plus souvent ? Les morsures du remords qui déchirent le pécheur sont assez significatives et nous le disent hautement. Hélas ! il y a des dates qui pèsent si lourdement sur une vie !

Prospérité des méchants, bonheur de surface. Nous ne savons pas ce qui se passe au plus intime d'une conscience coupable. Le regard de l'impie a peine à dissimuler les mystères de tristesse amère et les sombres chagrins qui l'agitent. Ne suffit-il pas à Dieu, pour exercer sa justice, d'abandonner l'impie à son propre cœur?

Prospérité des méchants, prospérité éphémère. Vous avez lu dans la Bible l'histoire de ce roi sacrilège, profanant les vases sacrés du temple. Mais tandis qu'il les tenait à la main en guise de coupes, il vit sur la muraille le doigt de Dieu écrire son arrêt. De même, dans la vie des pécheurs, il y a souvent, sous un ciel qui semble pur, des coups de tonnerre imprévus, redoutables.

Oui, il en coûte toujours de briser le joug du Seigneur et de lui dire : « Je ne vous obéirai pas ! » A considérer le sort de certaines familles, un œil attentif suit sans peine la trace adorable où se dessine l'œuvre de Dieu ; sa justice se dégage des événements et donne des réponses qui n'ont rien de commun avec nos faibles prévisions.

Mais, supposé tout pour le mieux dans la vie du pécheur, les jours de prospérité dont il jouit ne doivent pas encore nous émouvoir. Peut-être le méchant s'est-il dit, dans l'ivresse de son orgueil : « Qu'il y ait au sommet des choses un pouvoir juste et sage, non, cela n'est pas, car depuis longtemps je serais frappé comme je le mérite. » Insensé ! Dieu est patient parce qu'éternel, *patiens quia æternus*. Le pécheur abandonné par Dieu et jouissant de la vie avec ivresse ! Mais ne voyons-nous pas tous les jours le médecin éviter de fatiguer par des remèdes inutiles un malade sans espoir ? « Laissez-le, dit-il en se retirant, amusez-le, donnez-lui tout ce qu'il demandera. » Voilà la manière de Dieu envers le pécheur endurci.

En tout état de cause, si, pendant le cours des siècles, sa Providence est enveloppée de mystères insondables que nous devons adorer, et s'il abandonne parfois le pécheur à son repos, l'heure viendra où tout sera réparé et mis en place. Nous n'avons ici-bas qu'un épisode de la vie, et le moindre : au lieu de nous borner à cet horizon étroit, il faut porter nos regards vers l'éternité, où les choses seront rétablies dans l'ordre. Nous comprendrons alors facilement que le plus grand malheur pour un ennemi de Dieu, c'est de mourir « dans le manteau de sa gloire et de sa prospérité sacrilège. »

* * *

Ainsi devons-nous juger de la vie, non par rapport au temps où nous sommes et qui passe, mais par rapport à l'éternité où nous entrerons un jour. Laissons Dieu nous traiter maintenant comme il lui plaît, et en attendant la justice de l'avenir, plaçons toute notre joie dans l'accomplissement de sa sainte volonté. Ainsi soit-il.

XLV

Nativité de la Sainte Vierge

MARIE, NOTRE BONNE MÈRE

Ecce mater tua.
Voilà votre mère.
(Jo., XIX, 27).

Mes frères,

Un jour, on demandait à un enfant pourquoi il aimait tant la Sainte Vierge. « Pourquoi ? dit-il en regardant le ciel et avec un visage où se peignait le céleste épanouissement de son amour. La mère de Dieu n'est-elle pas ma mère? *Mater Dei, mater mea !* » Nous-mêmes, que de fois nous avons appelé Marie *notre mère !* Que de fois nous l'avons invoquée à ce titre et avec la plus filiale confiance ! Aujourd'hui encore dans cette fête de la Nativité, tournant nos regards et nos cœurs vers sa douce figure, nous aimons à lui redire : « Vous êtes notre mère ! » *Mater Dei, mater mea.*

I

Il serait difficile de dire l'amour d'une mère.

Rappelons-nous les longues veilles autour de notre berceau, tous les sacrifices qui entourèrent nos jeunes années, les dangers écartés, les conseils qui ont soutenu notre faiblesse. Une immolation quotidienne et un dévouement inlassable, mille choses, mille délicatesses infinies nous parlent de cette créature sublime que Dieu seul a pu créer : une mère. L'affection d'une mère est à la fois ce qu'il y a de plus profond et de plus tendre ; en elle les forces intellectuelles peut-être moins développées sont compensées par la générosité du cœur ; son nom, symbole de bonté, est un nom que l'on n'oublie jamais ; l'empreinte de son image, ineffaçablement gravée dans notre souvenir, apparaît toujours au-dessus de notre vie comme l'image de Dieu.

S'il en est ainsi de chacune de nos mères, que penser de la T. S. Vierge ? Quand Dieu créa l'âme de Marie, non seulement elle reçut en partage une nature plus délicate et plus pure, mais il y mit à un degré exceptionnel la bonté, avec ce que la bonté a d'impressionnable, de vif, de miséricordieux. Outre cela, dans les plis de son cœur, déjà si naturellement riche en amour, une parcelle même de charité divine a été greffée. Sur la croix Jésus-Christ nous avait tout donné : sa gloire anéantie, sa personne, son sang. De sa chair épuisée la dernière goutte de sang avait coulé. Un seul trésor lui restait : sa mère ; et il nous l'offre, non pas de la main : ses mains étaient alors attachées et clouées, mais de son regard le plus aimant, après lui avoir permis de puiser abondamment à la source entr'ouverte de son Cœur déchiré, afin qu'elle fût pour nous une mère divinement bonne.

II

D'une bonté sans mesure, Marie est aussi une mère secourable.

Sur la terre, si parfaites que soient nos mères, elles ne nous suffisent pas. Malgré un dévouement de tous les jours, la plupart des dangers qui nous

environnent échappent à leur clairvoyance. Elles n'assistent pas à ces luttes intimes où l'âme se débat seule sous le regard de Dieu ; par le fait, leur sollicitude, même la plus active, demeure impuissante. Encore une heure vient-elle où la meilleure des mères, frappée par la mort, doit abandonner sa famille.

Un jour, on trouvait au fond d'une pauvre mansarde une femme et un enfant. L'enfant vivait encore, mais la mère était morte, et un morceau de pain échappé de ses mains défaillantes disait pour qui avaient été le suprême effort de sa vie et sa dernière pensée.

Si, ici-bas, une mère ne saurait faire davantage, nous avons au ciel une autre Mère plus puissante. Ange du bon conseil, elle nous suit par tous les chemins, avec les grâces les mieux appropriées. Protectrice fidèle, nous pouvons nous confier à son amour pour qu'il nous dirige et conserve à notre caractère la fermeté du bien. Elle partage des mères toutes les délicatesses, toutes les inquiétudes, toutes les angoisses. Notre vie représente, à chacune de ses périodes, une suite continuelle de ses bontés ; nos peines ont trouvé toujours un écho dans son cœur ; et, à mesure que les deuils nous privaient des affections les plus chères, sa sollicitude à notre égard prenait une douceur et une force nouvelles.

III

Mais, direz-vous, comment, moi pécheur, puis-je appeler la Sainte Vierge ma mère ?

Ne dites pas cela, ce serait méconnaître le plus beau privilège qui l'honore. De fait, la grandeur d'une mère revêt surtout son éclat quand elle est au sanctuaire de la famille l'ange de la paix, la messagère du pardon. Un enfant devient-il oublieux des leçons données, sa sollicitude s'alarme : entre lui et son père elle s'interposera pour demander grâce. Dans le plus profond de l'âme d'une mère Dieu a caché une puissance mystérieuse, et s'il faut tomber à genoux pour un prodigue, un ingrat, elle n'hésitera pas à le faire. Ne doit-on pas en dire autant et plus de la Sainte Vierge ?

Vous êtes pécheur ! Ayez confiance : Marie s'appelle la toute-puissance suppliante, la toute-puissance à genoux. Elle a voulu être le dernier refuge des pécheurs, surtout de ceux qui reviennent de loin et ont lassé davantage les poursuites de la miséricorde divine. Pour le pécheur elle intercède sans cesse avec les instances d'une prière affligée. D'une part, elle retient le bras de Dieu, prêt à s'appesantir sur un coupable qui a abusé de ses bienfaits ; et d'autre part, elle éveille dans un enfant égaré le repentir et les bonnes résolutions.

Combien sont revenus à Dieu en étendant leurs mains vers Marie ! Combien lui doivent leur pardon et dont elle a exaucé la prière lorsqu'ils répandaient à ses pieds leurs regrets ! De même pour nous, si le péché avais mis entre le ciel et notre âme un nuage, elle nous laisse encore le droit d'être appelés ses enfants. Comme la mère dans la famille excuse et protège le fils prodigue contre les sévérités du père, ne l'aurions-nous implorée qu'une seule fois, mais avec confiance, son affection industrieuse nous rapprochera de Dieu : car rien ne résiste à ses douces prières.

* * *

On aime à garder toute sa vie l'image de sa mère. Quand une mère n'est plus, si, autour de soi, on retrouve dans ses frères et sœurs quelques traces même lointaines de cette chère image évanouie, on ne se lasse pas de les contempler. Pour être vraiment les fils de Marie, cherchons à reproduire en nous un peu son souvenir, en faisant de chacune de nos âmes le temple immaculé de l'Esprit-Saint. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XLIII

15e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Chaque dimanche, c'est une effusion nouvelle de l'âme dans le cœur de Dieu ; mais les dimanches après la Pentecôte, ces effusions sont particulièrement tendres, parce que l'âme est plus unie à Dieu. Elle chante d'abord Dieu qui est « sa lumière et son salut, » c'est pourquoi elle ne craint pas ; puis le Seigneur qui est la force de son peuple, *Dominus fortitudo plebis*. Elle excite sa confiance en lui, *jacta cogitatum tuum in Domino ;* elle le cherche, elle l'appelle pour s'unir à lui. Chercher Dieu, c'est la grande chose, et quand elle l'a trouvé, elle jouit de le voir dans son sanctuaire où il fait si bon prier : « Un jour passé dans vos parvis, ô mon Dieu, vaut mieux que mille passés sous les tentes des pécheurs. »

C'est la *vie unitive*. Et l'âme continue ses confiantes effusions : « Seigneur, inclinez vers moi votre oreille, écoutez-moi. Sauvez votre serviteur qui espère en vous. Ayez pitié de moi, Seigneur, car tout le jour j'ai crié vers vous ! »

Y a-t-il prière plus pénétrante que celle des Psaumes, voix plus émue que celle de David ? C'est un voyant, un prophète comme Isaïe ; c'est aussi un pénitent comme Madeleine ; c'est pourquoi ses accents vont droit à nos cœurs qui ont péché, droit au cœur de Dieu qui pardonne.

L'*Introït* de ce dimanche est un cri vers le Seigneur : *clamavi*. Ce cri a été entendu, alors l'Eglise chante : « Seigneur, réjouissez l'âme de votre serviteur, car j'ai élevé mon âme vers vous. *Lætifica animam servi tui.* »

C'est ainsi que criait la veuve de Naïm, et le Seigneur Jésus l'a réjouie par la plus grande des grâces, en lui rendant son fils.

* * *

Jésus venait de guérir à Capharnaüm le serviteur du centurion. De là il part pour Naïm, Naïm la belle, une petite ville mollement couchée sur le penchant d'une colline qui regarde la plaine de l'Esdrelon et les sommets arrondis du Thabor.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade, où l'on a construit toutefois une gracieuse église en souvenir du miracle qu'y accomplit le Sauveur.

Il n'était pas seul, mais avec ses disciples marchait une foule nombreuse, soutenue par sa parole et sa bonté. C'était pendant la seconde année de sa vie publique, les Pharisiens n'avaient pas encore attisé les haines populaires, la joie et la gloire suivaient ses pas.

Comme il approchait des portes de la ville, voilà qu'on portait un défunt à son tombeau, creusé hors de la cité. Le cadavre enveloppé de bandelettes était placé dans un cercueil à découvert. Autour de la litière, des joueurs de flûtes jouaient des airs funèbres, des pleureuses se lamentaient, se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux, suivant la coutume de l'Orient. Mais la douleur était réelle et profonde, car le défunt était un jeune homme, « le fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve. »

Les funérailles d'un jeune homme sont toujours émouvantes, parce qu'il n'est point naturel que l'on meure à la fleur de l'âge. Ici elles étaient plus tristes encore que de coutume, peut-être parce que le défunt appartenait à une famille très considérée, et surtout parce que c'était un fils unique. Sa mère suivait, éplorée, entourée de ses amies, et sa vue fendait l'âme ; car désormais elle serait seule au monde. Son deuil était aussi comme le deuil de toute la cité ; c'est pourquoi une foule considérable formait le triste convoi, *turba civitatis multa cum illa.*

Jésus aperçoit cette mère en pleurs. Son cœur s'émeut de compassion ; il va droit à elle et il lui dit : « Ne pleurez pas ! » Et il s'approche et touche le cercueil.

Les porteurs comprirent, à ce geste souverain du Sauveur, que quelque chose de grave allait se passer, et ils s'arrêtèrent. Toute la foule fit silence.

Et Jésus dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi ! »

Et celui qui était mort se mit sur son séant et il commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.

Ainsi le Sauveur affirmait sa suprême puissance sur la vie et sur la mort. Il agissait en Dieu, avec le calme et la miséricorde qui conviennent à Dieu.

Quand Elie ressuscitait le fils de la veuve de Sarepta, ou Elisée l'enfant de la Sunamite, l'un et l'autre font des efforts pénibles pour les réchauffer, rappeler en eux la vie qui s'est enfuie. Elie s'y reprend à trois fois et « il crie vers le Seigneur » et il dit : « Seigneur mon Dieu, je vous en supplie, que l'âme de cet enfant revienne dans son corps ! » (III Reg., XVII, 21). Jésus, lui, parle en Maître, avec la simplicité impérative de Celui à qui rien ne résiste : « Je te le dis, lève-toi ! *Tibi dico, surge.* » Comme aux premiers jours du monde il dit : « *Fiat lux !* » et la lumière se fit, de même ici le jeune homme se leva.

S. Luc nous laisse deviner quelle fut la joie de Jésus, dans ces mots : « Et il le remit à sa mère, *et dedit illum matri suæ.* » Tout d'abord le Sauveur dont le cœur est si bon n'a pu retenir sa compassion, et cette compassion est devenue aussitôt agissante. Il ordonne, et le jeune homme se lève, il parle. Que dit-il, sinon des paroles d'action de grâces et d'adoration, comme Adam sortant des mains du Créateur ? Et quel bonheur que celui de la pauvre mère, tout à l'heure si triste et maintenant si heureuse !

La simplicité de cette scène, l'autorité avec laquelle Jésus a parlé au jeune homme qui était mort et qui a obéi à sa voix, tout cela a saisi la foule, qui regarde frappée d'étonnement et de crainte : *accepit autem omnes timor.* Et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » (Luc, VII, 11-17).

* * *

1. Cette mère en pleurs qui suit le cercueil de son fils unique, *c'est l'Eglise* qui regarde avec tristesse ses enfants dont l'âme est morte parce que le péché mortel l'a tuée. Pour elle, tous ses enfants sont comme des fils uniques, parce qu'elle les aime tous avec un égal et immense amour, et parce que chacun d'eux n'a qu'une âme à sauver ou à perdre. Elle a la charge de leur âme et elle emploie pour la guérir, pour la maintenir, tous les moyens que lui suggère sa tendresse maternelle. Mais elle a beau faire, ils lui échappent en grand nombre, ils se séparent d'elle, ils s'en vont, frappés à mort, et elle les suit du regard, afin d'être là, tout près, pour leur porter secours.

Mais ils ne s'inquiètent pas de sa douleur, ils oublient leur mère, souvent ils la méprisent. Que peut-elle faire alors que de pleurer, que de prier, afin que Jésus vienne et les ressuscite ?

Elle prie, et Jésus l'entend ; il passe, il voit cette pauvre âme morte et il dit à l'Eglise : « Ne pleurez pas ! » Il sait comment se laissent toucher les cœurs les plus endurcis. Il s'approche de l'âme insensible qui ne veut plus le connaître ; il touche le cercueil, il parle par sa grâce, il réveille les fibres de l'amour, des plus chers souvenirs, de la conscience, des enseignements les plus profonds. Un combat s'engage dans cette âme. Elle voit tout ce qu'elle a perdu, elle voit aussi tout ce à quoi elle devra renoncer si elle se convertit ; elle hésite, elle ne sait pas vouloir. Alors Jésus ordonne d'un ton décisif, d'une voix souveraine : « Lève-toi, je te le commande ! » Et elle se soulève, elle ressemble à ce jeune homme qui est dans son cercueil, lié de bandelettes. Jésus les brise, elle commence à parler, c'est pour entonner un cantique de reconnaissance. Elle voit maintenant, elle sait, elle veut, elle revient heureuse à l'Eglise sa mère à qui Jésus la conduit.

Le jeune homme ressuscité devint sûrement un disciple fervent du Sauveur, il le suivit et ne le quitta plus. De même cette âme ressuscitée s'attachera à Jésus, à l'Eglise et deviendra plus fervente qu'elle n'était même dans ses meilleurs jours, car elle connaît sa faiblesse, et la mémoire de son passé de péché la pénètre de douleur et de gratitude.

2. L'Eglise nous fait lire cet Evangile en la fête

de sainte Monique. Celle-ci était en proie à une immense douleur parce que son fils Augustin s'était égaré dans les doctrines manichéennes, qui lui promettaient de tout lui apprendre, de tout expliquer à sa raison avide de savoir. Et non seulement l'esprit s'était perverti, mais surtout le cœur était atteint, gâté. Il avait perdu jusqu'à sa loyauté naturelle, puisque une nuit il la trompe et s'embarque pour l'Italie, après lui avoir promis de ne point partir. Mais elle le suit, la mère généreuse, comme la veuve de Naïm suit le cercueil de son enfant; elle le retrouve à Milan, enseignant dans une chaire de l'Etat, plus épris de science et plus éloigné que jamais. Alors elle le conduit au pied de la chaire de S. Ambroise ; il est saisi par la vision claire de la vérité. Restaient les passions qui le retenaient « par sa robe de chair, » et qui lui disaient : « Pourrais-tu te passer de nous dans l'avenir, si tu te fais chrétien ? » Jésus intervient par la voix d'un enfant, voix très douce mais bien impérative aussi, qui chante : « *Tolle, lege !* Prends, lis ! » Augustin ouvre le livre des Epîtres de S. Paul qui gisait à ses pieds, il lit le premier passage qui lui tombe sous les yeux, il est renversé, ébloui, transformé.

Il se lève et il commence à parler. Il parle à ses disciples, à ses intimes, il les convertit, et il ne cessera de parler à ses fidèles, aux chrétiens, aux hérétiques, à ses contemporains, à tous les siècles qui liront avec attrait, avec jouissance, ses écrits pleins de lumière et de charité.

Jésus l'avait rendu à sa mère, et nulle mère ne fut plus heureuse ; et les chrétiens ont toujours considéré sa conversion, la résurrection de son âme, comme un miracle par lequel Jésus-Christ, le grand prophète, a visité son peuple.

3. La veuve de Naïm que nous voyons auprès du cercueil de son fils unique, c'est aussi l'Eglise qui accompagne ses enfants à leur dernière demeure. Quand vous assistez à des funérailles chrétiennes, n'oubliez pas de réfléchir aux cérémonies qui se passent sous vos yeux et de suivre la messe. Je ne saurais qu'en donner un rapide aperçu.

L'Eglise va chercher dans sa maison le corps de son enfant, pendant que les cloches répandent les pleurs de leur glas. Elle récite le *De profundis* sur le cercueil : c'est l'âme qui du fond de ce monde nouveau où elle vient d'entrer, du fond du purgatoire, crie vers le Seigneur. Les fidèles entendent ces cris, ils s'unissent à cette prière, ils accompagnent le défunt à l'église en priant, en pensant que le jour vient où l'on versera sur leur corps les mêmes bénédictions, les mêmes supplications, les mêmes espérances.

Puis ce sont des chants. L'homme chante ses douleurs comme ses joies : « *Requiem æternam dona eis, Domine !* Seigneur, donnez-lui le repos éternel ! » Un jour ce défunt est entré à l'église, il venait de naître, on le portait joyeusement au baptême. C'est dans cette église qu'a commencé et que finit sa carrière chrétienne ; elle réunit les deux termes, la grâce du baptême et la gloire du ciel. Mais avant que cette âme prenne possession de la gloire, il faut la délivrer des obstacles qui l'arrêtent. Elle ressemble au jeune homme de Naïm maintenu dans son cercueil ; il faut briser le cercueil, enlever tout ce qui la retient sur le chemin du ciel.

Voici le *Dies iræ* qui raconte l'histoire, les terreurs, les sentiments de cette âme qui semble élever la voix pour implorer Jésus-Christ : « Vous m'avez rachetée en souffrant sur la croix. Ah ! qu'un si grand labeur ne soit pas sans fruit ! »

La messe se poursuit : « *Pie Jesu !* Miséricordieux Seigneur Jésus, donnez-lui le repos éternel ! » Et l'âme continue à supplier, la messe terminée : « *Libera me, Domine, de morte æterna.* Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle ! »

Et l'Eglise voit déjà sa prière exaucée quand elle chante au départ : « *In paradisum deducant te Angeli.* Que les Anges te conduisent au paradis. Que les Martyrs viennent au-devant de toi et t'accompagnent dans la sainte cité de Jérusalem. Que le chœur des Anges te reçoive, et puisses-tu goûter le repos éternel auprès de Lazare qui fut pauvre autrefois. »

La tendresse de l'Eglise nous suit ainsi jusqu'à la tombe. Notre départ la laisse veuve et privée de ses enfants, comme la veuve de Naïm, c'est pourquoi dans ses chants il y a tant de larmes. Mais ils respirent aussi une invincible espérance. Par ses ardentes prières elle nous procure le repos éternel, le bonheur infini au ciel, jusqu'au jour où Jésus passera sur nos tombeaux et nous dira : « Levez-vous, je vous l'ordonne ! » Tous nous nous lèverons, et ce sera le grand jour de la Résurrection.

XLIV

16e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Chaque dimanche, l'Eglise nous donne dans les *Introïts* des modèles de prière. Ecoutez celle-ci, comme elle est touchante :

« Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que j'ai crié vers vous tout le jour.

« Ayez pitié de moi, car vous êtes suave et bon, et votre miséricorde est abondante sur tous ceux qui vous invoquent. »

Comment Dieu qui est « suave et bon » résisterait-il à une telle supplication, si tendre et si confiante ? Comment sa miséricorde ne se répandrait-elle pas abondamment sur ceux qui le prient avec cet accent de misère et d'humilité ?

Puis le Psaume : « Inclinez, Seigneur, votre oreille vers moi, parce que je suis indigent et pauvre. »

Voilà la vraie prière, persévérante et humble.

« *J'ai crié vers vous tout le jour !* » sans me lasser, parce que je vous sais bon. Vous m'entendrez ! — Dieu aime qu'on redouble ses supplications, qu'on fasse violence à son amour. Chaque cri nouveau est une preuve de confiance. Si l'on cessait de prier, c'est qu'on serait découragé, c'est qu'on se défierait de sa miséricorde. C'est pourquoi la *persévérance* est une condition essentielle de la prière.

Une autre, c'est l'*humilité*. Voyez, Seigneur,

disons-nous, « je suis indigent et pauvre, » indigent de mérites, pauvre de vertus.

Redites avec piété, ferveur, conviction, ces prières inspirées par le Saint-Esprit, et Dieu vous exaucera, car, pour lui parler, vous vous servez des paroles mêmes qu'il a suggérées ; et l'Evangile que nous allons expliquer nous rappelle aussi qu'il élève les humbles : *Qui se humiliat exaltabitur.*

* * *

1. Jésus avait célébré la Dédicace au Temple, — la dernière, — où les Juifs avaient voulu le lapider parce qu'il avait affirmé qu'il était le Fils de Dieu. (Jo., x). Après avoir pleuré sur Jérusalem « qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés, » il ajouta : « Je vous le dis, vous ne me reverrez plus avant que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Luc, XIII, 35). Et il se retira au-delà du Jourdain dans la Pérée. Là il pouvait goûter un peu de repos en attendant son suprême voyage dans la Ville Sainte, parce que le peuple l'aimait, l'écoutait, et que les Pharisiens de Pérée étaient moins acharnés contre lui.

L'un d'eux en effet, un des principaux, l'invita « à manger le pain chez lui. » Peut-être par cette expression, *manducare panem,* l'Evangile veut-il souligner la sobriété extrême du Sauveur. Ce Pharisien avait aussi invité des amis, qui, malgré leurs préventions contre Jésus, étaient fiers de se trouver dans sa compagnie. Ils gardaient de la défiance, mais pas d'animosité, semble-t-il.

Jésus accepta avec sa bonté habituelle. Sans doute il se plaisait mieux avec le peuple qui le suivait dans le désert et qu'il nourrissait « de peur qu'ils ne tombassent d'inanition en chemin ; » mais il aimait toutes les âmes, même celles des Pharisiens. Elles aussi étaient faites pour des destinées éternelles, et il s'appliquait à les attirer, à les éclairer.

C'est pour cela qu'il prenait son repas avec eux, parce qu'à table les conversations sont plus amicales, plus abandonnées. Ce n'est pas en vain qu'on rompt le même pain, qu'on boit à la même coupe.

Or c'était le jour du Sabbat.

Tout à coup on introduit devant lui un malade, un hydropique.

Jusque-là on l'observait, *ipsi observabant eum ;* mais alors tous les regards se concentrent sur lui, regards de curiosité plutôt que d'hostilité. Que ferait-il ? Guérirait-il cet homme, comme il avait déjà fait ? Ou le renverrait-il pour ne pas violer le jour du Sabbat ? Car les absurdes traditions pharisaïques prétendaient que guérir quelqu'un, c'était faire œuvre servile.

Le silence s'est établi. On regarde toujours le Sauveur. Mais lui, il regarde au fond de leur esprit, et bien que personne n'ait rien dit, il répond, *respondens,* il répond à leurs questions intimes :

— Est-il permis de guérir le jour du Sabbat ? leur demande-t-il.

Mais ils se taisent prudemment. Sans attendre, il prend le malade, le guérit et le renvoie.

Ils se taisaient toujours, mais en l'âme de plusieurs grondaient la colère et le dépit, dans une tempête de pensées mauvaises. C'est pourquoi il leur répond de nouveau, *respondens ad illos,* et leur dit : « Qui de vous, s'il voit son âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt, même le jour du Sabbat ? » Et ils ne pouvaient lui répondre.

Le ton que prend Jésus est plutôt paternel, et révèle que les Docteurs de la loi et les Pharisiens à qui il s'adresse n'étaient pas ses ennemis jurés. Il ne les appelle pas « Hypocrites » ou « Sépulcres blanchis, » comme il fera de ceux de Jérusalem. Il les instruit doucement par un exemple frappant, un argument sans réplique, et l'on peut penser que plusieurs furent éclairés, s'ils étaient de bonne foi. Si grande est la puissance des préjugés, qu'il faut se garder de condamner sans preuves certaines. Tels sont les préjugés d'éducation, les préjugés de milieu. Ils vous fabriquent des idées fausses que vous prenez pour vraies, ils vous obscurcissent l'intelligence, ils vous transportent dans un monde étrange où ne pénètre jamais la vérité pure, loyale, ils rendent toute discussion impossible, et pour dissiper ces nuages il ne faut pas moins qu'un miracle dans l'ordre spirituel.

2. La guérison de l'hydropique eut lieu sans doute tout avant le commencement du repas. Le malade renvoyé, les invités se pressaient pour occuper les premières places. On sait comment se disposaient les convives : la table était entourée de lits sur lesquels trois personnes prenaient place ; la place d'honneur était celle du milieu. Les convives y couraient, et les plus audacieux étaient les moins dignes. Jésus s'adresse à eux et leur donne une leçon d'humilité :

« Quand tu seras invité à des noces, ne prends pas la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités un homme plus considéré que toi, et que celui qui vous a invités l'un et l'autre ne vienne te dire : « Cède-lui ta place, » et qu'alors tu n'ailles avec confusion occuper la dernière place. Mais lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, et quand viendra celui qui t'a invité, il te dira : « Mon ami, monte plus haut. » Et ce sera pour toi un honneur devant tous les convives, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (Luc, XIV, 1-12).

Jésus s'adresse à des esprits grossiers et charnels que ne toucheraient point les arguments surnaturels. C'est pourquoi il ne leur dit pas : « Placez-vous au dernier rang parce que c'est le rang qui vous convient et qu'ainsi vous serez agréables à Dieu. » Ils n'auraient pas compris. Mais : « Mettez-vous à la dernière place pour vous épargner de la confusion et vous attirer un plus grand honneur devant tous les convives. » Cette considération était plus saisissante pour eux, qui étaient des orgueilleux. Toutefois ce qu'il voulait enseigner à tous les chrétiens à venir, c'était l'humilité, la plus sociale des vertus. C'est pourquoi il conclut : « Qui s'élève sera humilié, et qui s'abaisse sera élevé. »

3. Aucune vertu n'est plus raisonnable ni plus facile à acquérir que l'humilité. Pour être humble, il suffit de se connaître. Que sommes-nous devant

Dieu ? Rien... Pénétrons-nous bien de cette pensée et nous serons humbles. Et s'il nous arrive de considérer nos qualités, notre travail, nos succès, pour nous enorgueillir, rappelons-nous la parole de l'Apôtre : « Qu'est-ce que tu as que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, comment peux-tu t'en glorifier ? » (I Cor., IV, 7). Nous n'avons rien par nous-mêmes. Et si nous avons fait fructifier l'humble talent que Dieu nous a confié, c'est encore par une grâce d'en-haut qui ne vient pas de nous. Dieu nous a constamment aidés. Dans nos hésitations, nos tristesses, nos découragements, il était là, qui nous relevait, nous éclairait, nous donnait des forces. Que serions-nous devenus si sa Providence nous avait abandonnés à nos propres moyens ?

Surtout, ne nous comparons pas aux autres. S'ils ont reçu moins que nous, il est naturel qu'ils donnent moins. Nous enorgueillirons-nous de nos dons comme le mendiant qui se prévaudrait d'un beau vêtement qu'il n'a pas acheté et qu'il doit à une généreuse libéralité ?

Quand on le veut bien, dit S. Bernard, rien n'est plus facile que de s'humilier. Nous en trouvons mille occasions. « Si je veux m'abaisser, ajoute-t-il, personne ne s'y oppose. Mais si je veux m'élever, je trouve aussitôt mille obstacles. » Le monde en effet n'aime pas ceux qui entendent dominer, et il s'applique avec persistance à les rabaisser par ses mépris, ses railleries, ses dénigrements, ses calomnies. Vous avez beau faire, cela vous trouble toujours ; tandis que si vous restez à votre place, où vous faites sans bruit l'œuvre de Dieu, vous avez la paix avec Dieu et même avec le monde. Ainsi l'humilité est le principe de la paix, du repos ; l'orgueil au contraire est la source de toutes nos déceptions, de tous nos chagrins.

4. Ces règles si sages, posées par Jésus-Christ, ont pénétré dans la société et l'ont transformée. L'humilité est devenue la grande vertu sociale. Instinctivement, tout homme qui a ce qu'on appelle du savoir-vivre va se mettre à la dernière place. La leçon donnée par Jésus-Christ a profité. Ce n'est peut-être qu'une humilité extérieure, mais quel progrès déjà si l'on compare notre peuple chrétien au peuple juif à qui le Sauveur enseignait les convenances, et surtout au peuple païen, égoïste et cruel, qui ne pensait qu'à lui, qu'à son plaisir ou à sa gloire ! Jésus est venu nous dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » et le monde lui-même est devenu sévère pour celui qui s'exalte et se met au premier rang. Il flétrit cette conduite comme une inconvenance.

Jésus nous a dit de plus : « Aimez votre prochain comme vous-même. » Sa charité s'est répandue aussitôt dans l'univers, dans les âmes, elle nous a appris à nous occuper du prochain, à compatir à toutes ses misères, à soulager ses souffrances, à le nourrir, à le soigner, à le considérer comme une image de Jésus-Christ d'autant plus parfaite qu'il est plus éprouvé, à nous oublier nous-mêmes pour lui. Et soudain les sentiments ont changé, la langue elle-même s'est transformée.

La langue païenne disait : « Moi et vous ! » La langue chrétienne a dit : « Vous et moi ! » Parler autrement serait blâmé et censuré. Voilà ce qu'a produit la charité combinée avec l'humilité. Peut-être ces sentiments ne sont-ils souvent que dans la parole, dans les mots qui les expriment. N'est-ce pas déjà un résultat immense que l'égoïsme, si naturel à l'homme, soit devenu impopulaire et qu'il soit de bon ton de penser aux autres d'abord, et à soi en dernier lieu ?

Quand l'humilité est sur les lèvres, il est plus facile de la faire pénétrer dans le cœur. Dans notre société christianisée, pour atteindre la perfection, il suffit que les apparences qui commandent les convenances deviennent des réalités.

Jamais nous n'aurons assez d'actions de grâces pour Jésus-Christ qui par son enseignement divin et par son sang répandu pour tous les hommes, nous a fait cette société policée, civilisée, tout imprégnée d'humilité et de bonté, où l'homme goûte d'autant plus de bonheur qu'il pratique mieux la vertu.

* * *

De cet évangile nous garderons deux pensées.

La première, c'est qu'il faut nous montrer humbles et bons les uns envers les autres. Ce sont ces qualités, ces procédés qui donnent le plus doux charme à la vie.

La seconde, c'est qu'il ne faut pas travailler le dimanche. Dieu nous a donné six jours pour travailler, mais il s'est réservé le septième. Notre corps, du reste, ne pourrait supporter un plus grand labeur, et plus continuel, sans qu'il en souffre. Le travail du dimanche retranche sur nos forces et sur la durée de notre vie. Dans la loi nouvelle il y a des tempéraments au précepte : nous pouvons vaquer à quantité de soins ordinaires sans enfreindre l'esprit de la loi ; nous ne sommes pas emprisonnés dans les étroites observances pharisaïques et nous avons la liberté de nos mouvements. Mais le précepte reste, avec la défense de travailler, et la douce obligation d'aller à la messe. Observons ce précepte, faisons reposer notre corps, et faisons reposer aussi notre âme. Préoccupée toute la semaine des soins compliqués de la vie, elle a besoin de se reposer à son tour, et elle se repose, elle se fortifie par la prière, la pensée de ses hautes destinées, le silence religieux pendant lequel Dieu lui parle, l'instruit et la console.

LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST CONTINUÉE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

XXXVII

L'ASCENSION ET L'EUCHARISTIE

S. Luc nous apprend, au livre des *Actes des Apôtres*, que « Jésus se montra à ses disciples, plein de vie, en leur donnant des preuves nombreuses de sa Résurrection, leur apparaissant pendant quarante jours, et les entretenant du royaume de Dieu. » « Le royaume de Dieu, dit Corneille de la Pierre, c'est le ciel dont la mort de Jésus nous a rouvert

l'entrée ; c'est aussi l'Eglise militante dans laquelle Dieu règne par la foi et par sa grâce. Or comme les apôtres allaient devenir les fondateurs de l'Eglise, Jésus-Christ devait les instruire de ce qui a trait à sa constitution, à son gouvernement et à ses conditions d'existence. Il devait leur enseigner la matière, la forme, le rite des sacrements et, en particulier, leur montrer que l'Eucharistie n'était pas seulement un sacrement, mais encore un sacrifice qui devait être offert chaque jour pour les vivants et pour les morts [1]. »

Quarante jours après la résurrection de Notre-Seigneur, les apôtres se trouvaient réunis au Cénacle avec Marie et une centaine d'autres disciples. Tout à coup Jésus ressuscité se présenta au milieu de cette assemblée, et il poussa la condescendance jusqu'à s'asseoir à un dernier festin. Dans un entretien d'une douce autorité, il « reprocha à ses apôtres l'incrédulité avec laquelle ils avaient accueilli la nouvelle de sa résurrection. » (Mc., XVI, 14). Puis il renouvela la promesse qu'il leur avait faite d'envoyer le Saint-Esprit : « Toute puissance, leur dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations ;... apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai prescrit. *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* » (Mt., XXVIII, 18-20). Peu après Jésus sortit du Cénacle, avec sa divine Mère, les apôtres, les disciples et les saintes femmes. On pense que cent vingt personnes au moins formaient le cortège qui accompagnait Notre-Seigneur lorsqu'il gravissait une dernière fois la montagne des Oliviers.

Alors le Sauveur, portant sur l'assistance un regard de tendresse qui dut s'arrêter avec une complaisance filiale sur sa divine Mère, éleva les mains et les bénit tous. A ce moment, ses pieds se détachèrent de la terre, après y avoir laissé leur empreinte, et Jésus s'éleva au ciel. Les assistants le suivaient d'un regard ému ; mais bientôt il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. La présence visible du divin Maître était désormais ravie à la terre.

Immobiles, silencieux, les yeux fixés sur le point du ciel où il avait disparu, les disciples continuaient de stationner sur le mont des Oliviers. Alors deux anges, sous la figure de jeunes gens, les abordèrent au nom de Jésus et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel ? Ce même Jésus qui vient de vous être enlevé pour remonter au ciel, en reviendra un jour tel que vous l'avez vu y monter. » (Act., I, 4-11).

* * *

Dès que Jésus eut disparu aux regards de ce monde, il entra dans les sphères célestes. Là, il fut entouré par toutes les âmes des justes qui avaient été retenues dans les limbes en attendant leur délivrance. En lui faisant un cortège triomphal, elles redisaient ces paroles que David avait chantées sur sa lyre prophétique : « Ouvrez-vous, portes ; levez-vous, portes éternelles, car le Roi de gloire va entrer ! » Et les anges de répondre : « Quel est ce Roi de gloire ? » Ils le savent, mais c'est la gloire du Christ et leur bonheur de l'entendre sans cesse répéter : « Ce Roi de gloire, c'est le Seigneur fort et puissant dans les combats. Ouvrez-vous donc, portes éternelles. Livrez passage au Roi de gloire ! » (Ps., XXIII).

Alors une voix incomparable, la voix du Père éternel, se fit entendre : « O mon Fils, vous m'avez glorifié en faisant ma volonté, en manifestant mon nom aux hommes ; je veux vous glorifier à mon tour en vous faisant asseoir à ma droite et en vous établissant le Roi du ciel, le Roi de l'univers. » Dès lors, la sainte humanité de Jésus-Christ fut établie au-dessus de tous les anges et de tous les saints, et le Christ fut acclamé et adoré par toute la cour céleste, comme le Roi du monde visible et invisible dont le règne n'aura pas de fin ! *Cujus regni non erit finis.*

* * *

Lorsque Jésus-Christ, le soir du Jeudi-Saint, annonça à ses apôtres qu'il était sur le point de les quitter, ils en furent profondément attristés. Mais ce doux Sauveur daigna les consoler en leur disant : « *Je ne vous laisserai pas orphelins.* » (Jo., XIV, 18). Oh ! quelle bonté de la part de Notre-Seigneur, de considérer toutes les âmes qu'il a rachetées comme ses véritables enfants ! Sur le point de monter au ciel, il disait encore à ses chers disciples : « *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles.* » Jésus a tenu fidèlement ses deux promesses depuis dix-neuf siècles, et il les tiendra encore jusqu'à la fin du monde.

« Le Christ, dit Corneille de la Pierre, est continuellement avec son Eglise par l'Esprit-Saint, qui l'instruit, la gouverne et la défend contre ses ennemis. Il est de plus avec elle par le moyen de la très sainte Eucharistie. »

Comptez, si vous le pouvez, âme chrétienne, le nombre d'églises et de chapelles qui possèdent le Saint-Sacrement et vous saurez dans combien d'endroits Jésus est en personne sur la terre ! Dans le ciel il est adoré par les anges et les saints ; sur la terre, Notre-Seigneur, quoique caché sous les espèces eucharistiques, est adoré, aimé et glorifié par les fidèles. Dans le ciel Jésus fait le bonheur et la joie de tous les élus ; dans l'Eucharistie il est sans cesse occupé d'intercéder en faveur des âmes qu'il veut sauver. C'est dans ce but qu'il renouvelle sans interruption, d'une manière non sanglante, le sacrifice du Calvaire. En effet, pendant que, selon une expression de nos Livres saints (Ps., XVIII, 6), le soleil matériel s'élance chaque matin comme un géant dans la voie que le Créateur lui a tracée, et que dans sa course rapide il distribue à toutes les nations du globe terrestre ses rayons bienfaisants, le soleil eucharistique de la messe, lui aussi, fait chaque jour le tour de la terre. A toute heure du jour et de la nuit, nous pouvons dire : « En ce moment, un prêtre est à l'autel et tient élevé vers le ciel Celui qui a dit : *Je suis la lumière du monde.* »

A un grand nombre des messes qui se célèbrent chaque jour dans l'univers catholique, il y a des

[1] *In* Act., I, 3.

communions. Que dit le prêtre en donnant la sainte Hostie ? « *Que le Corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle !* » Tous les jours, et dans plusieurs endroits à la fois, le saint Viatique est porté aux malades. Quelle formule emploie le ministre de Jésus-Christ, en communiant un fidèle en danger de mort ? « *Reçois, ô mon frère* (ou *ma sœur), le viatique du Corps de N.-S. Jésus-Christ, afin qu'il te défende contre l'ennemi méchant et te conduise à la vie éternelle !* »

Très souvent le saint sacrifice de la messe est offert à Dieu pour un ou plusieurs défunts, et grâce à ses mérites infinis, les âmes du purgatoire sont soulagées et souvent délivrées de leurs tourments.

Tous les jours, l'éternité commence pour quatre-vingt mille âmes ! Pour plusieurs, c'est l'éternité bienheureuse, grâce à l'innocence du baptême conservée, ou recouvrée dans le sacrement de Pénitence, et surtout nourrie et entretenue par la réception de la sainte Eucharistie.

O mystère incompréhensible de l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes ! Qui pourra jamais en mesurer toute la longueur, la largeur et la profondeur ?

Du haut du ciel où vous régnez, ô doux Sauveur, vous êtes encore sans cesse occupé sur la terre à renouveler les mystères de votre vie rédemptrice, afin de sanctifier les âmes et de les rendre dignes de vous posséder dans l'éternité ! Vraiment on pourrait graver sur toutes les portes des tabernacles, où vous daignez fixer votre demeure, ces paroles que vous disiez à sainte Marguerite-Marie : « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes !* »

Un vertueux gentilhomme, nous raconte S. Bernardin de Sienne, avait depuis son enfance la plus tendre dévotion envers Jésus-Christ, et désirait, en conséquence, visiter les Lieux saints, qui semblaient avoir quelque chose de ravissant pour lui. Ayant trouvé une occasion favorable pour réaliser son désir, il se prépara à ce voyage lointain par une bonne confession et une fervente communion. Il visita successivement tous les principaux endroits sanctifiés par la présence de Dieu. D'abord Nazareth, où s'était accompli le mystère de l'incarnation du Verbe divin ; il lui sembla voir l'archange Gabriel descendant du ciel et saluant l'épouse virginale de Joseph. Ensuite Bethléem, où il se prosterna devant la crèche qui avait servi de berceau au Sauveur du monde, et examina l'étable qui fut le palais où il naquit. De là il se rendit aux bords du Jourdain, où Jésus-Christ reçut le baptême ; parcourut le désert où le divin Sauveur fut tenté trois fois par le démon ; visita le Saint-Sépulcre et les autres lieux saints, et enfin gravit la montagne des Oliviers, qu'il arrosa de ses larmes et où il exhala cette fervente prière : « O mon bon Sauveur, j'ai été dans tous les lieux que vous avez sanctifiés par votre présence ; tous mes souhaits sont comblés ; nul pays ne pourra désormais me plaire encore ; je n'ai plus qu'un désir, c'est de venir à vous. Arrachez donc mon âme à la prison de mon corps, afin que de cette montagne je m'élance vers vous et jouisse pendant toute l'éternité de votre douce présence ! » Et le pieux pèlerin, les genoux en terre et les mains levées au ciel, rendit en cet endroit son âme, qui s'envola dans le sein de Dieu.

Ames chrétiennes, vous enviez assurément le sort de cet heureux pèlerin. Il ne tient qu'à vous de partager son bonheur. Pour cela, il n'est pas nécessaire de quitter votre pays, ni de traverser les mers ; car Jésus est tout près de vous, dans l'église de votre ville ou de votre village.

Allez dans le lieu saint, et vous y trouverez le divin Enfant de Bethléem, Celui qui fut adoré par les bergers et visité par les rois Mages. L'Hôte du tabernacle, c'est l'Exilé de l'Egypte, l'Ouvrier de Nazareth, le Prédicateur de l'Evangile, le Faiseur de miracles, le Jésus du Cénacle, le Crucifié du Calvaire, le divin Ressuscité, le Roi de gloire qui est monté au ciel pour vous y préparer une place, à la condition que vous l'aimerez d'un amour ardent dans la sainte Eucharistie, où il continue de vivre d'amour pour vous !

PRIÈRE

O Jésus, j'ai médité à loisir tous les mystères de votre vie d'anéantissement, de pauvreté et de travail ; je vous ai contemplé prêchant l'Evangile, consolant les affligés, guérissant les malades, convertissant les pécheurs et ressuscitant les morts ; je vous ai adoré instituant votre Sacrement d'amour et mourant sur la croix ; je me suis réjoui de votre glorieuse Résurrection et de votre triomphante Ascension !

Après avoir tout considéré à la lumière de la foi, je suis persuadé que votre vie eucharistique n'est que l'extension de vos mystères de l'Incarnation et de la Rédemption

O mon Sauveur, je vous remercie de toutes les lumières et de toutes les grâces que vous m'avez accordées, tandis que je méditais les merveilles de votre vie divine au Saint-Sacrement. Je voudrais pouvoir vous faire connaître et aimer de toutes les âmes qui vous ignorent et ne vous aiment pas. C'est dans cette intention que j'ai écrit ce modeste ouvrage. Daignez le bénir afin qu'il éclaire, touche et gagne à votre amour, au Saint-Sacrement, tous ceux qui le liront !

O Marie, qui avez été associée à tous les mystères de la vie de votre divin Fils, vous qui avez su apprécier à sa juste valeur le don ineffable de l'Eucharistie, intercédez auprès de Jésus, afin qu'il suscite un plus grand nombre d'apôtres de l'Eucharistie. A votre demande, les miracles eucharistiques de Lourdes se sont multipliés ; que par votre intercession, des missionnaires de Jésus-Hostie nous soient également donnés ! Ainsi soit-il.

FIN

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

X

Bien chers Epoux [1],

L'indisposition, heureusement peu grave, je l'espère, mais regrettable pour nous tous et à tous points de vue, de l'aimable confrère qui devait bénir votre union, me vaut l'honneur et le plaisir, mais aussi la mission délicate, de vous adresser en ce jour les graves exhortations de l'Eglise au sujet du grand Sacrement que vous venez de recevoir.

[1] Il est d'usage, en certains diocèses, de ne prononcer l'allocution qu'après l'échange des consentements.

Que vous dire à ce sujet que vous ne sachiez déjà, chers Epoux, en excellents chrétiens que vous êtes ? Vous avez donné ce matin une preuve de ces sentiments de foi profonde qui vous animent en appelant, comme les heureux époux de Cana, Jésus-Christ à bénir vos noces. Nul doute que le divin Sauveur n'ait répondu à votre pieuse invitation, et s'il ne renouvelle pas pour vous le grand miracle de jadis, parce que d'ailleurs il n'est point nécessaire, il en a fait un autre plus désirable et, j'en suis sûr, plus aimable encore à vos cœurs : celui de rapprocher par un concours assez imprévu de circonstances heureuses, vos deux jeunes âmes si bien faites pour se comprendre.

Et maintenant que les serments solennels ont été échangés, que vos deux existences sont liées indissolublement l'une à l'autre, quels sont donc les devoirs nouveaux qui résultent pour vous de ce grand acte que vous venez d'accomplir ? Permettez-moi de vous en signaler deux surtout, qui vous seront particulièrement agréables à remplir : le *dévouement* et l'*amour*.

Nous sommes, chers Epoux, à une heure terrible de notre histoire, en dépit des triomphes et de la victoire d'hier. Comme pour la Jérusalem antique, les prophètes pleurent sur des ruines, les voies de Sion sont presque solitaires, les traditions s'en vont, les vieux foyers sont ébranlés quand ils ne sont pas déserts. Cherchez la raison profonde de tous ces désastres : elle tient en un seul mot : l'*égoïsme*. Un égoïsme ambitieux et effréné chez les conducteurs des peuples, dont nous avons vu l'un des plus maudits déchaîner, pour sa satisfaction personnelle, une hécatombe mondiale ; un égoïsme à visées moins vastes, mais non moins dangereuses, chez la plupart des membres des diverses classes sociales. Et la famille, hélas ! n'a pas échappé à l'action de ce redoutable fléau contemporain. L'égoïsme l'a pénétrée aussi ; il a envahi ce sanctuaire d'où il semblait devoir être essentiellement exclu. Et le mariage, de nos jours, a une tendance funeste à devenir un égoïsme *à deux*, quand ce n'est pas, hélas ! ce qui est pire encore, la lutte entre deux égoïsmes... Ah ! ce n'est pas vous, chers Epoux, qui irez augmenter le nombre de ces mariages antisociaux et surtout antichrétiens. Votre passé me répond de l'avenir. Vous, Madame et désormais chère Cousine, vos sentiments exquis de délicatesse et de piété chrétienne, joints aux dons de l'esprit et du cœur que vous tenez de votre vaillant aïeul et de vos parents, me sont un sûr garant que vous échapperez à cette emprise de l'égoïsme actuel par cette vertu du *dévouement* familial que l'Eglise vous recommande et même vous prescrit comme un des premiers devoirs de votre nouvelle vie. Dévouée, vous le serez pour votre mari à tous les instants de votre commune existence. Et porté ainsi à deux cœurs plus encore qu'à deux mains, le joug conjugal sera un peu comme celui dont parle Notre-Seigneur dans l'Evangile et qui est le sien : un joug bien doux et un fardeau bien léger !

Au dévouement vous joindrez, chers Epoux, la pratique d'un second devoir non moins grave, mais non moins facile à remplir quand on a votre esprit de foi et vos vertus : je veux dire l'*amour*.

Ce devoir, si agréable qu'il paraisse au premier abord, peut avoir quelquefois ses côtés austères ; mais vos qualités réciproques lui enlèveront, j'en suis certain, même l'apparence d'un devoir et n'en laisseront subsister que le plaisir. Vous n'aurez pour vous aimer qu'à continuer de vous apprécier mutuellement. Vous, mon cher René, vous resterez époux ce que vous avez été jeune homme, et vous garderez intactes ces qualités que vous tenez de votre excellent père et de votre pieuse mère, cette chère disparue qui fut mon amie d'enfance et qui, de là-haut, vous bénit tous les deux en ce moment, j'en suis sûr : un cœur d'or et une âme généreuse, prête à souffrir, s'il le faut, dans le travail et dans la peine pour assurer le bonheur d'une épouse bien-aimée. Votre sœur, — dont votre épouse, avec le même nom qu'elle porte, tiendra désormais la place, et mieux que cela encore, dans votre cœur et à votre foyer, — votre sœur vous a appris, par l'héroïsme de sa consécration à Dieu, jusqu'où peut aller l'amour divin dans une âme. Vous, vous apprendrez, je l'espère, à votre épouse jusqu'où peut aller dans un cœur d'homme, et surtout de chrétien, l'amour conjugal. Et ainsi en ce qui vous concerne, ma chère Cousine, vous n'aurez qu'à suivre tout naturellement la pente de vos tendresses intimes, si pures et si profondes, pour être à votre tour une épouse aussi parfaitement aimante qu'admirablement dévouée.

Je m'arrête, bien chers Epoux, car il est des sujets si doux et si agréables à traiter qu'on dépasserait facilement, avant de les épuiser, les limites permises d'une pareille cérémonie. Mais avant de vous donner une dernière bénédiction, au nom et place de votre cousin absent et en mon nom personnel, je vous invite à ne pas quitter cette église sans jeter vers Dieu, dans un élan de votre cœur et de vos âmes, ce cri de votre reconnaissance émue : « Pour tant de bonheur et pour tant de grâces, merci, mon Dieu ! merci ! » Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XVIII

LA PIRATERIE MUSULMANE AUX XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES

Les gouvernements de Louis XIII et de Louis XIV avaient essayé à plusieurs reprises d'anéantir les nids de pirates posés sur la côte africaine de la Méditerranée. Leurs tentatives furent impuissantes. Mais la charité plus que la force devait vider peu à peu les bagnes des villes musulmanes. Et nous avons à redire une nouvelle fois, en parlant du sort lamentable des races indigènes, les trésors de dévouement que l'Eglise, qui de par sa mission divine est consolatrice de toute infortune, a dépensés en leur faveur.

I

M. Albert Savine vient d'éditer sous ce titre *Dans les fers du Moghrèb* quelques « récits de chrétiens esclaves au Maroc » pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles [1]. Nous y voyons la peinture de l'état misérable où, sur toutes les rives africaines d'ailleurs, vivaient ces infortunés. La main sanguinaire du maître barbare exerce contre eux des cruautés indicibles. Sans aucun souci de leur vie, comme pour de vils animaux, on les massacre à coups de lances, on les donne en pâture aux lions, on les jette dans des fours à chaux. Parmi ceux qui sont épargnés, les uns creusent la terre, d'autres travaillent dans des carrières, d'autres scient le marbre. Ils ont beau être meurtris, estropiés, malades, porter la mort sur leur visage : cela ne les dispense pas des plus durs labeurs. Pour toute nourriture on leur donne de l'eau et du pain noir. Encore sont-ils obligés de faire comme les Juifs du temps de Néhémie : travailler d'une main, tandis que de l'autre ils mettaient un méchant morceau dans leur bouche. Leur vie représentait une succession perpétuelle de misères.

C'était à l'égard des pauvres captifs le paganisme dans toute sa dureté. Quelquefois, on les tenait enchaînés, de peur qu'ils n'échappassent, ou on les marquait au visage. L'esclave se montrait-il réfractaire au travail, les coups répétés du fouet traçaient sur son corps les plus douloureuses cicatrices. Quand l'un d'entre ces malheureux vieillissait ou devenait infirme, on le livrait sans pitié à la dent des animaux immondes et rapaces. En cas d'achat, ils payaient à la douane le même tarif que les chevaux et les mules. On observait pour les prisonniers esclaves le conseil donné jadis par Caton au père de famille économe, « de vendre au plus tôt les vieux bœufs, les vieilles voitures, les vieilles ferrailles, le vieil esclave ou l'esclave malade. »

II

Au XVII^e^ siècle, l'œuvre du rachat des captifs se rattache au nom de S. Vincent de Paul. Reprenant la tâche des Pères de la Trinité et de la Merci, S. Vincent de Paul s'efforça de faire revivre leur dévouement dans la personne de ses missionnaires.

Qu'il nous suffise de citer quelques faits.

La mission de Tunis nous rappelle en particulier le souvenir de Julien Guérin et de Jean Le Vacher [2]. Julien Guérin était un prêtre de grande vertu, qui avait beaucoup prêché en Lorraine. Arrivé à Tunis en novembre 1645, il peut, grâce à la protection des consuls et à la bienveillance du Dey, célébrer les divins mystères, dimanches et fêtes, dans les pauvres chapelles du bagne, en présence d'une foule couverte de fers et de haillons.

Au moment où la région tunisienne était désolée à la fois par la famine et par la peste, en 1648, Jean Le Vacher se fait le consolateur de 5 ou 6.000 esclaves entassés dans les galères et jusque dans les étables. Il achète de leurs maîtres inhumains la liberté de déchaîner ces malheureux pour qu'ils puissent entendre la messe. Il plaide en leur faveur, il les soigne, et, en les soignant, il est atteint lui-même du fléau de la peste qui le conduit aux portes de la mort.

A la mission d'Alger, les prisonniers des corsaires au nombre de 25 à 30.000, et pour la plupart français, subissaient d'égales infortunes. Le premier missionnaire lazariste, le P. Nouëli, écrivait à S. Vincent de Paul, un peu après son arrivée : « Il y va du feu, lorsqu'un prêtre est surpris chez un Turc dans l'exercice de sa religion. » Sur cette terre infidèle le Dieu de l'Eucharistie était deux fois le Dieu caché : quand on portait le saint Viatique aux malades, il fallait dérober sa marche à tout regard profane, un peu du reste comme aujourd'hui en plein Paris, après tant de siècles de christianisme. Le P. Nouëli mourut au bout d'une année d'apostolat, en assistant les pestiférés. Ses funérailles furent célébrées dans la chapelle du bagne, et sa mort pleurée par les Musulmans eux-mêmes.

Au surplus, à côté du missionnaire, on voyait d'humbles esclaves souffrir et mourir pour Jésus-Christ avec autant d'héroïsme que les martyrs des premiers âges. En voici la preuve sublime : « O mon Dieu ! ô mon Dieu ! » disait une captive française, tandis qu'on lui déchiquetait les bras. — « Je suis chrétien et ne serai jamais autre, » répétait un enfant au milieu de ses tortures : jeune anglais de onze ans qui, pour embrasser la vraie foi, avait préféré garder ses chaînes plutôt que de retourner dans sa patrie protestante.

A cette œuvre admirable de la rédemption des captifs, S. Vincent de Paul consacra à peu près un million de livres. Elle continuera après sa mort avec le concours de la duchesse d'Aiguillon. Mais il convient de ne point passer sous silence la mort héroïque de Jean Le Vacher. Après avoir consumé 37 ans de sa vie à faire du bien, à Tunis et à Alger, aux pauvres chrétiens esclaves, pendant le bombardement d'Alger, le 26 juillet 1682, il fut mis par les Turcs, chose digne des temps barbares, à la bouche d'un canon de sept mètres, qui défendait l'entrée du port, et la moitié de son corps fut projetée dans la mer. La pièce creva en donnant la mort au missionnaire; prise par les Français en 1830, on la voit aujourd'hui érigée en guise de colonne à l'entrée du port de Brest [1].

III

Un des grands scandales du XVIII^e^ siècle, parmi beaucoup d'autres, fut la traite des nègres.

Espagnols et Portugais concluent des marchés pour l'importation de la race noire en Amérique, avec des aventuriers européens. On réduisait ainsi en esclavage des milliers d'indigènes, que l'on destinait à la culture du sucre et du tabac. L'Angleterre négocia de même directement avec la couronne d'Espagne pour la fourniture des nègres. Nations catholiques et nations protestantes recour-

[1] Paris, Louis Michaud, 1912.
[2] Voir la Vie de ce dernier, par le P. Raymond Gleizes, in-12 de XVI-294 p., Paris, Gabalda, 1914.

[1] Gleizes, *op. cit.*, p. 250-258.

ront à ce trafic honteux dans l'intérêt de leurs propres colonies. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les noirs, enlevés ou achetés en Afrique, seront transportés par milliers dans les îles, en Amérique ou dans les Grandes-Indes. La traite, on doit le dire, dépassait alors et de beaucoup le mal que produisait au même moment la main-morte. Quoi qu'il en soit, tout en tonnant contre les abus de celle-ci, d'ailleurs fort exagérés, Voltaire prenait des parts dans une société coloniale, et Beaumarchais, son émule, élaborait les statuts d'une nouvelle Compagnie d'accapareurs.

Aussi bien, il y avait l'entrepreneur indigène. Nous citerons un nom seulement, celui de Moulay-Ismaïl, marchand fameux pour la traite des nègres au Maroc vers le milieu du XVIIIe siècle, et que la plume d'Addison a immortalisé. N'usait-il pas de la sueur et du sang des esclaves pour délayer le ciment de ses constructions?... Infortunées victimes! mauvais traitements, travaux forcés malgré la faim et la maladie, privations de mille sortes, on renouvelait pour elles toutes les horreurs de la servitude antique.

L'Eglise ne cessa de protester contre une pareille inhumanité. Impuissante à faire disparaître tout d'un coup l'esclavage des noirs, que la loi admettait, elle en prépara peu à peu l'abolition dans nos colonies, en adoucissant leur sort, en les formant à l'état social, en cultivant avec soin dans ces enfants tardifs les facultés et les vertus dont le développement annoncerait pour eux l'âge de majorité. La religion, non plus que la nature, ne fait rien brusquement ; elle amène de loin les changements désirables et les opère par des voies douces et des degrés insensibles [1]. Avant de la briser, l'Eglise commença ainsi par soulever la chaîne de tant d'infortunés, arrachés au pays de leur naissance et vendus comme un vil bétail.

* * *

En 1830, lorsqu'Alger succomba devant la dernière expédition française, il y restait encore de 8 à 10.000 esclaves. Les Lazaristes et les Filles de la Charité continuèrent en leur faveur, et avec un admirable dévouement, les traditions de l'apostolat catholique. Les lettres de Grégoire XVI, publiées à Rome le 3 nov. 1839, contre la traite des nègres, couronnent par le fait magnifiquement l'ensemble des efforts de l'Eglise tentés au cours des siècles pour l'abolition de l'esclavage. Ces mêmes efforts seront repris, et avec zèle, sous les pontificats de Pie IX et de Léon XIII. C'est ainsi que nous arrivons au jour où se fera entendre la grande voix du cardinal Lavigerie plaidant la cause des pauvres noirs.

XIX

S. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE ET L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

Le 2 juin 1875, on inaugurait à Rouen, sur la place St-Sever, un monument à l'honneur de J.-B. de la Salle. La statue du Bienheureux, représenté debout, exprime bien toute son œuvre. La main gauche s'appuie d'une façon affectueuse sur l'épaule d'un enfant aussi debout et attentif. A la droite du saint, un autre de ses disciples, assis à ses pieds, étudie. Aux quatre angles du piédestal, de gracieuses statuettes représentent les quatre parties du monde sur lesquelles l'Institut étend ses bienfaits. S. Jean-Baptiste de la Salle fut, en effet, le bienfaiteur insigne de l'enfance chrétienne.

I

Lorsque J.-B. de la Salle reçut de la part de Dieu la mission qui devait faire de lui l'apôtre de l'enseignement populaire, les écoles se trouvaient, après une longue prospérité, en pleine décadence. Tandis qu'au XVe siècle, dans beaucoup de provinces, on comptait au témoignage de Gerson autant d'écoles que de paroisses, la première moitié du XVIIe siècle avait vu l'ignorance reprendre possession des campagnes. Les longues guerres, la famine, la misère, tout en couvrant l'Europe de sang et de ruines, s'étaient acharnées sur les institutions du passé. L'esprit de l'enfant, abandonné à son essor naturel, sans culture et sans lettres, était devenu comme une terre en friches.

Alarmé d'une pareille détresse et touché par la grâce divine, un gentilhomme du comté de Champagne, de la Salle, se fait prêtre, puis abandonne sa prébende de chanoine de Reims et distribue aux pauvres son patrimoine, pour se livrer tout entier à l'œuvre modeste de l'enseignement primaire. Lui-même, « ce contemporain de Bossuet et de Fénelon, ne dédaigne pas de rédiger et de corriger des alphabets, des catéchismes, des manuels de civilité, les plus petits et les plus humbles classiques des enfants du pauvre. » Pour fonder son entreprise, pas de sacrifice qu'il n'accepte, pas de fardeau qu'il ne porte, pas d'amer calice auquel il ne goûte, mais avec une résignation sublime. C'est à travers mille contradictions incessantes qu'il s'appliquera à relever d'abord les écoles tombées.

Il lui fallait nécessairement des auxiliaires. Non content de se consacrer en personne et sans réserve à l'éducation des enfants, J.-B. de la Salle recrutera çà et là, pour y réussir, des hommes de bonne volonté, et créera l'*Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*. C'étaient autant et plus que les écoles les maîtres qui faisaient défaut. Du moins on en avait fort peu, et encore la plupart mercenaires et presque illettrés. Au milieu de toutes les épreuves, de la Salle forme un corps enseignant de maîtres chrétiens. Mais que de fois les pauvres maîtres dont il s'entoure, arrivant au réfectoire et après avoir dit le *Benedicite*, trouvaient à partager pour tout quelques chétifs morceaux de pain noir, obtenus à grand'peine et par charité!

Ainsi, peu à peu, sous l'influence du nouvel Institut, l'instruction primaire se réorganise en France. Des salles d'école sont aménagées où se donnent les premiers éléments du savoir et où les maîtres, comme le voulait S. Pierre Fourier au siècle précédent, enseignent sans aucun salaire,

[1] Lamennais, *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 370, note.

« pour le seul amour de Dieu. » A la même époque, et en même temps que les Ursulines, les Sœurs de l'Enfant-Jésus, qui durent à S. J.-B. de la Salle leur organisation définitive, préparent, en vraies institutrices éclairées et dévouées, la jeune fille à ses devoirs.

II

Il manquait surtout aux écoles enfantines une bonne méthode, la science pédagogique. Sur ce point, S. J.-B. de la Salle ne se montre pas moins un précurseur avisé, un admirable éducateur.

Jusque-là, l'usage voulait que les enfants apprissent à lire « en latin et non en français. » Le premier, il rend à l'instruction populaire sa langue naturelle et abandonne le latin, qui était l'idiome des érudits et des clercs, au profit de la langue nationale. Aujourd'hui encore, on le sait, il est défendu aux Frères d'enseigner la langue latine.

Sous son inspiration une nouvelle méthode pédagogique, simple et claire, à laquelle l'expérience de plus d'un siècle a donné raison, est mise en pratique. Trois choses en constituent le caractère : l'enseignement simultané, l'enseignement mutuel, et la classification.

L'enseignement simultané est l'exercice en commun ou le travail collectif. La lecture, la récitation, les diverses occupations scolaires ne sont plus des actes isolés, personnels, mais exigent le concours formel de tous les écoliers, dont l'attention est sans cesse éveillée. La netteté des signes, l'ensemble et la preuve des opérations à l'aide du tableau noir, concentrent l'esprit de chaque enfant sur une seule pensée. Il y a même une part de surveillance confiée aux meilleurs élèves. La faute commise en lisant n'est plus relevée par le maître, mais par un des compagnons de celui à qui elle a échappé. Au surplus, — et c'est la partie réellement parfaite de la méthode salésienne, — toute école doit avoir trois classes : la première qui ébauche, la seconde qui développe, la troisième qui perfectionne. Les élèves sont partagés selon leurs forces et leur mérite, sans que le pas plus lent de l'un arrête le pas plus rapide de l'autre. Ils avancent chaque année d'une classe, grâce à des compositions et à des concours, comme ceux que nous faisions nous-mêmes sur les bancs scolaires.

Le système d'enseignement qu'imagina S. J.-B. de la Salle suffit pour assurer à son auteur une place parmi les illustrations de son siècle. On a loué maintes fois, et dans des rapports très intéressants, les avantages de la méthode salésienne. En fait, toutes les écoles populaires qui couvrent aujourd'hui l'Europe sont modelées sur elle.

III

Du reste, le programme des Ecoles chrétiennes, fort sagement conçu, présentait déjà la réalisation de ce que notre loi de 1833 a sanctionné.

Avec la lecture et l'écriture on enseignait à l'enfant la grammaire française, l'arithmétique, la géographie, le dessin. Des exercices de *dictées* lui étaient imposés pour former sa main à l'orthographe. Chaque jour il apprenait aussi de mémoire quelques versets des Saintes Lettres, afin de garder à l'enseignement élémentaire son caractère religieux traditionnel. D'ailleurs, Rollin raconte dans son *Traité des Etudes* que l'Université de Paris en imposait autant à ses élèves, « les autres études étant par là comme assaisonnées d'un suc divin. » On pourrait signaler ce trait à l'attention des Inspecteurs d'Académie qui se lamentent sur l'insuccès de l'enseignement moral des écoles sans Dieu. Dans les Ecoles chrétiennes le maître a surtout soin d'éliminer les éléments vieillis, pour adapter les leçons aux besoins de la classe populaire. Sans négliger la mémoire, il visera de préférence chez l'enfant le développement raisonné de l'intelligence.

On voyait en outre, dans ces écoles, toutes les applications du savoir professionnel. L'enfant est initié à ce qui pourra lui être utile pour l'avenir. On l'habitue à rédiger les actes usuels : quittances, promesses, baux, récépissés « pour marchandises vendues ou pour argent prêté. » La preuve en est abondamment fournie par les vieux actes administratifs de nos communes et par les rapports des dépenses et recettes générales que chaque villageois était appelé à tour de rôle à établir annuellement. Par le fait, on donnait déjà cet enseignement spécial qu'on prétend avoir découvert de nos jours.

Enfin, pour ne pas laisser à l'abandon l'enfant des classes laborieuses après les années scolaires, S. J.-B. de la Salle, « par ses écoles dominicales » ouvertes aux apprentis, tente un premier essai de cours d'adultes. M. Duruy a reconnu qu'il avait devancé d'un siècle l'organisation de cet enseignement qui, à la veille même de la Révolution, florissait encore dans de multiples villages. Ces idées qu'on est généralement disposé à croire nouvelles et dont on n'a pas hésité à faire honneur à des contemporains, appartiennent, il faut bien le reconnaître, à la méthode salésienne.

* * *

Jamais fondateur comme S. J.-B. de la Salle n'avait semé parmi plus de larmes et de contradictions ; jamais aussi, dès le lendemain de sa mort et sur sa tombe à peine refermée, moisson plus belle et plus abondante ne se leva. Dès le début, nous voyons, dans le diocèse de Reims spécialement, tout un réseau d'écoles. Bientôt celles-ci se multiplièrent à Paris et dans la plupart de nos cités.

On doit donc conclure une dernière fois et avec un illustre protestant converti plus tard au catholicisme : « Seuls les esprits superficiels qui n'ont pas étudié les documents ou qui sont aveuglés par leur haine systématique, peuvent accuser l'Eglise d'avoir favorisé l'ignorance [1]. »

[1] F. Hurter, *Histoire d'Innocent III,* Introduction.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 22 augusti 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 30 août 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions pour une Retraite fermée à des jeunes filles. — Premier Jour *(suite)*. Conférence sur la vigilance, 433. Instruction sur la prière, 434. — Deuxième Jour. Méditation sur la conversion (Marie-Madeleine), 435. Instruction sur la miséricorde de Jésus (résurrection de la fille de Jaïre), 436. Conférence sur la vocation, 437. Instruction sur la pénitence, 438.

Pour un pèlerinage en l'honneur de la T. S. Vierge. — La protection de Marie à l'heure de la mort, 439.

Allocutions de mariage. — XI, 441.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XX. Voltaire et Rousseau, 443. — XXI. La condition du peuple en 1789, 445. — XXII. L'instruction en 1789, 447.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE FERMÉE A DES JEUNES FILLES

Premier Jour *(suite)*

CONFÉRENCE SUR LA VIGILANCE

I. — *Sa nécessité*

1. — Pour faire une bonne mort (mort dans l'amour de Dieu), — pour éviter l'enfer (où nous conduirait l'amour des créatures), — nous devons préférer le Créateur à la créature, sacrifier celle-ci à Dieu.

Cela n'est pas facile : cette vie de préférence et de sacrifice divin est austère, dure, répugnante à notre nature déchue, qui s'écrie : *Quam arcta est via quæ ducit ad vitam !* (Mt., VII, 14).

Aussi les âmes généreuses doivent-elles réprimer ces cris et ces révoltes de la nature déchue pour suivre ce programme de vie et gagner ainsi le ciel : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (Mt., XI, 12).

Cette conduite suppose un renoncement à soi-même, je veux dire à la partie basse, dégradée de notre être : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam.* (Mt., XVI, 24).

2. — *La créature ne l'entend pas ainsi ;* et, loin de respecter la liberté de notre âme, elle la pousse à la révolte contre le Créateur en s'efforçant de se substituer à lui dans nos pensées et nos affections.

C'est *le corps,* la partie inférieure de notre être, dont gémissait S. Paul : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom., VII, 24).

C'est *la raison* elle-même qui s'exalte par l'orgueil et pousse le cri de la rébellion contre l'autorité : « *Non serviam.* » Depuis la chute originelle, il y a du serpent dans tout homme.

Ce sont *les biens de la terre,* tentations de l'âge mûr et de la vieillesse...

Ce sont *les plaisirs,* tentations de la jeunesse...

3. — Donc *veillez,* — pour ne pas dévier du chemin du ciel, — pour ne pas vous laisser surprendre et terrasser par la créature.

Spiritus quidem promptus est. (Mt., XXVI, 41). L'esprit humain, celui des jeunes filles surtout, des jeunes filles sérieuses et pieuses, est prompt à se porter vers l'idéal, vers le ciel...

Mais la chair est faible : *Caro autem infirma,* surtout, peut-on dire, celle de la femme, qui n'a qu'à remonter à son origine (chute d'Eve) pour comprendre le terme de « sexe faible » dont on qualifie communément le sien. — La chair, c'est-à-dire la concupiscence aux trois faces décrites par S. Jean : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* (I Jo., II, 16).

II. — *Son champ d'action*

C'est *tout notre être* et *tous les êtres qui nous environnent.*

1° Tout notre être.

a) Les facultés de notre âme :

1. L'*intelligence :* ses actes intérieurs : les pensées ; — ses actes extérieurs : les lectures.

2. L'*imagination :* « la folle du logis. »

3. Le *cœur :* ses affections qui sont le produit des pensées, — ou des anciennes attaches ou habitudes.

b) Les sens de notre corps :

1. La *vue :* nos yeux sont « les fenêtres de l'âme » et la mort nous envahit souvent par le regard : *Mors ascendit per fenestras nostras.* (Jér., IX, 21).

2. L'*ouïe :* les conversations autour de nous.

3. La *langue :* nos propres paroles.

4. Le *toucher :* toutes les mollesses...

5. Le *goût :* la gourmandise.

2° Tous les êtres qui nous environnent... depuis le parfum qui vous grise jusqu'au jeune homme qui vous recherche pour vous perdre ;... depuis l'image qui trouble jusqu'au livre qui ravage l'innocence ;... depuis l'assemblée des fidèles réunis au pied des autels du Seigneur, où il faut venir pour prier et non pas pour paraître, jusqu'aux assemblées franchement mauvaises, gravement prohibées par la morale du Décalogue, dont il faut s'abstenir toujours, au moins par mesure de simple prudence et pour éviter le scandale.

III. — *Ses qualités*

La vigilance doit être :

1° Constante, *sans cesse renouvelée.* Sinon, la tentation se glisse par la fissure de *l'objet non surveillé* ou du *temps où l'on s'endort :* « Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint, et sema de l'ivraie au milieu du froment. » (Mt., XIII, 25).

2° Loyale. La vigilance doit s'exercer sous le regard de Dieu et la main sur la conscience.

Nous ne devons pas veiller avec notre regard trop humain, c'est-à-dire intéressé à nous aveugler ou à nous illusionner, avec ce regard qui permet

le mal sous couleur de bien, ouvrant ainsi la brèche dans l'édifice moral et faisant crouler la place forte de notre sainteté.

Nous ne devons pas veiller non plus en étouffant la voix de notre conscience, ni en travaillant à la fausser : le résultat serait le même, et l'ivraie alors n'aurait pas été jetée parmi le bon grain par l'étranger, mais par nous-mêmes.

3° CONFIANTE :

a) En la *grâce de Dieu* qui ne nous manquera pas, — même au temps de la tentation, — des obscurités, des sécheresses.

b) Dans les *auxiliaires célestes :*

1. *Jésus : — Cor meum vigilat* (Cant. v, 2) : Ne craignez pas. — *Qui manet in me et ego in eo* (Jo., XV, 5) : Restez en Lui. — *Qui manducat meam carnem... in me manet, et ego in illo* (Jo., VI, 57) : Appuyez-vous sur Lui et restez en Lui, surtout en recourant à l'Eucharistie.

2. *Marie : votre Reine,* couronnée par Jésus ; — *votre Mère,* après avoir été la sienne et tout en restant la Mère du Fils de Dieu.

3. L'*ange gardien :* « Il vous a confié au soin de ses anges pour que vous ne heurtiez pas votre pied contre la pierre du chemin. » (Ps., XC, 11).

4. La *sainte patronne :* elle veille sur vous, elle aussi : c'est l'enseignement de l'Eglise.

4° HUMBLE et AMOUREUSE.

Veiller de façon à éviter les chutes :

1° *Non pas pour satisfaire notre orgueil...* Des chutes, parfois bien lourdes ou très fréquentes, sont permises par Dieu pour nous humilier, pour nous vider de nous-mêmes.

Ne nous en décourageons pas... Ne nous en attristons pas... Ce serait de l'orgueil dans les deux cas.

Mais disons-nous, en nous frappant la poitrine : « Voilà mon œuvre, voilà ce que je puis faire sans Dieu. Mon Dieu, ayez pitié de ma misère, je la reconnais. »

2° Veiller, éviter les chutes *pour plaire à Dieu,* pour lui prouver notre amour par notre fidélité.

INSTRUCTION SUR LA PRIÈRE

Pour échapper aux embûches de la créature et rester unis à Dieu par l'amour que traduiront nos actes, nous devons exercer sur nous et autour de nous une constante vigilance. Nous devons aussi nous armer du puissant bouclier de la prière : *Vigilate et orate.* (Mc., XIV, 38). La nécessité de cette double précaution morale, tant recommandée par le divin Maître à ses Apôtres, sera mise en pleine lumière quand nous aurons rappelé ce soir 1° l'*origine,* les *racines,* le *fondement* de la prière, 2° son *essence* ou sa nature, et 3° ses *qualités.*

I. — *Origine, fondement, racines*

Elle naît d'une *double connaissance* ou *conviction avouée :*

1° Nous NE SOMMES RIEN, nous NE POUVONS RIEN, nous NE VALONS RIEN.

a) Nous ne sommes rien : Substantia mea tanquam nihilum ante te, gémit le psalmiste. (Ps., XXXVIII, 6).

Beaucoup de gens, de chrétiens, se croient quelque chose, se disent riches comme cette âme tiède dont parle l'Apocalypse, et en réalité s'aveuglent sur leur misère et leur néant : *Quia dicis : Quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo ; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus.* (Apoc., III, 17).

b) Nous ne pouvons rien. Nous ne pouvons :

Ni savoir : *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis.* (II Cor., III, 5).

Ni agir : *Quia sine me nihil potestis facere.* (Jo., XV, 5). Aussi sainte Thérèse disait : « Thérèse sans Dieu, ce n'est rien. »

c) Nous ne valons rien. Nous sommes nés dans le péché originel : *In peccatis concepit me mater mea.* (Ps., L, 7). — Et nous avons commis le péché tant de fois depuis le plein éveil de notre raison que nous pouvons gémir avec David : *Et peccatum meum contra me est semper.* (Ps., L, 5).

2° DIEU EST TOUTE-PUISSANCE ET TOUTE BONTÉ.

a) Dieu est toute-puissance : Si vis, potes..., disait le lépreux (Mt., VIII, 2). — Et S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil., IV, 13). — Et sainte Thérèse : « Thérèse avec Dieu, c'est tout. »

b) Dieu est toute bonté. — Il est l'amour par essence : *Deus charitas est.* (I Jo., IV, 16).

Il est l'amour éternel, c'est-à-dire sans déclin comme sans origine ; c'est-à-dire sans ombre, malgré nos ingratitudes et nos révoltes : *In charitate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te, miserans.* (Jér., XXXI, 3).

Il est l'amour manifesté dans le temps : par l'Incarnation : *Sic nos amantem ;* — par la Rédemption : *Ego sum Pastor bonus. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (Jo., X, 11) ; — par l'Eucharistie : *In finem dilexit eos* (Jo., XIII, 1).

II. — *Son essence, sa nature*

En vertu de cette double conviction, la prière doit être à la fois *adoration* et *demande ;* en d'autres termes : une élévation de l'âme qui rend hommage à la toute-puissance et à la toute bonté de Dieu, — et qui l'implore.

Si nous voulions exprimer la nature de la prière par une image saisissante, nous dirions que la prière ce sont *deux mains tendues vers Dieu,* l'une pour lui offrir le grain d'encens, l'autre pour lui demander la charité.

Toute prière doit être cela. Selon les besoins, les circonstances ou les dispositions de l'âme, l'on fera plus large mesure à l'adoration ou à la demande.

Toute prière doit être cela. Jésus ne l'a-t-il pas exprimé assez clairement quand Il a enseigné à ses Apôtres la belle formule du *Pater,* divin modèle de toute autre prière ? « Vous prierez donc ainsi : *Pater noster...* » (Mt., VI, 9). De quoi se compose le *Pater,* sinon de trois actes d'adoration et de quatre supplications ?

III. — *Ses qualités*

Toute prière doit être :

1° Vraie, sincère, intérieure, en un mot *cordiale.*

a) Pas du pur formalisme : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (Is., XXIX, 13). Notre-Seigneur a appelé ce peuple un peuple d' « hypocrites. » (Mt., XV, 7).

b) Mais de l'amour : comme les Saints, par exemple la Bienh. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qui répondit un jour à l'une de ses compagnes lui demandant ce qu'elle disait à Jésus : « Je ne lui dis rien, je l'aime. » (Cf. sa *Vie,* p. 302).

Oui, de l'amour, puisque nous savons Dieu si bon, si aimable et si digne d'être aimé : *Sic nos amantem quis non redamaret ?* L'amour appelle l'amour.

2° *Humble.* Puisque nous savons aussi Dieu si grand et nous si petits, notre prière sera humble... Autrement, elle ne serait pas vraie...

D'ailleurs nous aurons tout à gagner : Dieu en effet résiste aux orgueilleux, *superbis resistit* (Prov., III, 34), mais il comble de sa grâce les âmes vraiment humbles : *Humilibus autem dat gratiam.*

3° *Confiante.* Puisque enfin nous savons Dieu si puissant et si bon, ce serait faire injure à ses infinies perfections, les mettre en doute, les tenir en suspicion que de lui refuser notre confiance.

4° *Persévérante.* Notre-Seigneur nous recommande cette qualité de la prière dans la parabole de l'ami importun (Luc, XI), qu'il conclut en ces termes : « Et moi je vous dis : Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et on vous ouvrira. »

5° *Continuelle.* C'est encore le divin Maître qui nous recommande cette qualité de la prière : *Oportet semper orare et non deficere.* (Luc, XVIII, 1).

Bien entendu, il n'est pas question ici de la prière actuelle, mais de la prière habituelle, c'est-à-dire de la sanctification de tous nos actes quotidiens, même des plus indifférents, par l'offrande à Dieu ou par le sentiment de la présence de Dieu, sous le regard de qui nous aimons agir, lutter, souffrir, vivre.

C'est bien cette prière habituelle, cette vie de prière continuelle que l'apôtre S. Paul recommandait en ces termes aux Corinthiens : *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (I Cor., X, 31).

Deuxième Jour

MÉDITATION SUR LA CONVERSION

Marie-Madeleine

Il suffit d'un regard pour tomber en enfer, — mais il suffit d'un regard pour remonter au ciel. Nous allons nous pénétrer de cette vérité consolante en méditant sur la conversion de Marie-Madeleine.

I. — *Avant la rencontre de Jésus*

Qu'était Marie-Madeleine ?... Une *pécheresse publique, — scandalisant* une région entière par ses amours coupables, — se servant de sa beauté, de sa chevelure en particulier, pour charrier le péché, pour séduire... Elle vivait *dans la fange...*

Elle a peut-être tué des âmes qui devaient tant coûter à Jésus... Sur ce point l'imagination peut se donner libre champ : car quels ravages ne fait pas le scandale chez les faibles..., et les charmes de la femme mis au service du péché, de la débauche ?...

II. — *La rencontre*

Jésus rencontre Madeleine...

1° *Le regard de Jésus :* plein de doux reproche,... de miséricorde et de bonté,... de tendresse...

2° *Le regard de Madeleine...* Plein de trouble : comment eût-elle pu supporter un regard si pur, elle si pervertie ?...

Plein de repentir : comment eût-elle pu rester insensible à tant de pitié manifestée par tant de miséricorde ?...

Plein d'amour : elle se convertit, quitte la créature, suit Jésus... C'est bien la marque du véritable amour, de celui qui s'attache à l'objet aimé : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* (Cant., III, 4).

III. — *Après la rencontre*

Marie-Madeleine apparaît *convertie* dans la mesure où elle s'était pervertie. Car sa conversion est :

1° TOTALE. Elle quitte tout... Elle suit Jésus partout, malgré tout (les railleries), contre tous (surtout les Pharisiens scandalisés), — même au Calvaire.

2° DÉFINITIVE. Elle ne s'est pas reprise pour retourner à ses plaisirs coupables...

3° GÉNÉREUSE. Cette générosité apparaît dans plusieurs circonstances :

a) Dans la salle du festin de Simon le Pharisien où :

Elle affronte le qu'en dira-t-on : elle devinait par avance ce qu'on y penserait et ce qu'on y dirait de sa démarche pleine de hardiesse...

Elle s'humilie : elle se prosterne aux pieds de Jésus devant tous les convives...

Elle accepte l'humiliation : elle entend les chuchotements, puis les protestations...

b) Au pied de la Croix, sur le Calvaire, où :

Elle accepte les railleries de la populace et de la soldatesque qui la connaissait bien...

Elle partage l'opprobre de Jésus...

Elle se tient dans une attitude humiliée et contrite : Marie Mère de Jésus est debout ; Jean le disciple bien-aimé est debout ; Madeleine est prosternée, abîmée dans les larmes du repentir et les amers souvenirs d'un passé honteux, pour l'expiation duquel Jésus va mourir, après avoir déjà tant souffert : aussi elle étreint la Croix et mêle ses larmes au sang rédempteur...

Elle reste fidèle à Jésus parmi l'abandon presque total de la foule et des disciples...

c) Après la mort de Jésus et sa mise au tombeau. Son amour éclairé, soutenu par la foi, supporte l'épreuve de la mort et du tombeau : elle reste au Calvaire,... elle va au tombeau...

d) Dans la dernière période de sa vie, dans la solitude et la pénitence de la Sainte-Baume.

Ayant perdu Jésus visible sur la terre, elle va le chercher dans cette solitude de la Sainte-Baume, et l'y trouve parmi les austérités de la pénitence.

Elle a fui, elle a brûlé tout ce qu'elle avait convoité, cherché, adoré au temps de sa vie coupable : les regards des hommes, — les plaisirs du monde, — les enivrements de la passion déréglée.

Elle s'applique maintenant à mortifier sa chair, ses sens, ses facultés — pour réparer le passé, — pour plaire à Jésus, — servir Jésus, — aimer Jésus d'un amour d'immolation et de réciprocité.

* * *

Pécheresse comme Madeleine, peut-être autant et plus que Madeleine, — car le péché ne se mesure pas seulement à son objet, mais au mépris des grâces reçues, et j'avais peut-être reçu plus de lumière et plus de force que Madeleine quand j'offensais mon Dieu,...

Je m'appliquerai à devenir contrite et pénitente, convertie comme Madeleine...

Je prendrai des résolutions appropriées à mes misères passées, à mes actuels besoins d'âme, aux dangers qui m'attendent dans le monde au sortir de cette Retraite. Car je veux, moi aussi, une conversion totale... définitive... généreuse...

INSTRUCTION SUR LA MISÉRICORDE DE JÉSUS

Résurrection de la fille de Jaïre

(Luc, VIII, 41-56)

I. — *Le fait évangélique*

Jésus revient d'une tournée apostolique, entouré d'une foule nombreuse.

Jaïre, le chef de l'une des Synagogues de Capharnaüm, vient à lui, se jette à ses genoux, et lui fait cette prière : « J'ai une fille, une fille unique, elle a à peine douze ans, elle se meurt ; de grâce, venez chez moi, imposez-lui les mains, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive. »

Et Jésus suit cet homme.

Il approche de la maison, quand un serviteur en sort et vient annoncer à Jaïre : « Votre fille est morte, ne dérangez pas le prophète. »

Jésus entend cette parole, et, se tournant vers Jaïre, il lui dit : « Ne craignez pas, croyez seulement et elle sera sauvée. »

Il entre dans la maison. Déjà la foule des pleureuses et des joueurs de flûte était rassemblée.

Il fait retirer cette foule : « Elle n'est pas morte, dit-il, mais elle dort ; retirez-vous. »

La foule se moque de lui, car tout le monde sait bien qu'elle est morte.

Mais Jésus pénètre dans la chambre mortuaire, s'approche du lit, prend l'enfant par la main et lui commande de se lever : *Puella, surge.*

Et l'esprit, la vie revient chez l'enfant : *reversus est spiritus ejus.*

Et elle se lève aussitôt.

Et Jésus ordonne de lui donner à manger.

II. — *Applications*

1. — L'*Eglise,* Mère commune des chrétiens, *va trouver Jésus* et lui dit :

« *J'ai une fille*... depuis son Baptême... depuis sa Première Communion...

« Une fille *unique,* — non pas que je n'en aie pas d'autres, mais unique dans ce sens que je l'aime comme si elle était seule, je l'aime d'un amour infini...

« Elle a *douze ans,* treize ans... quinze ans... l'époque de la crise de la jeunesse...

« *Elle se meurt :* les passions se sont éveillées dans son cœur, — sa foi s'obscurcit, — le plaisir, la créature l'enchante, — elle va perdre la vie de la grâce... »

2. — Et *Jésus vient* à la prière de son Eglise pour sauver cette âme...

Chemin faisant, *l'état de cette âme empire...*

Les serviteurs, le prêtre, les amies de cette âme accourent auprès de Jésus, se lamentent à ses genoux, lui disent : « *C'est fini, elle est morte !* Plus d'espoir ! Elle a perdu la foi, la piété, la vie ! C'est fini ! »

Mais Jésus les console, les rassure : « Confiance ! Confiance ! *Tout est possible à Dieu.* La foi est un don de Dieu... La grâce est un don de Dieu... Dieu sait toucher les cœurs les plus endurcis... »

3. — Et *il vient auprès de cette pauvre âme.*

En quel état, hélas ! *il la trouve !*

Elle est bien morte,... et le *monde est là* avec son tumulte, ses cris tapageurs pour l'étourdir, pour l'empêcher de rouvrir les yeux, de regretter la vie perdue... ce qu'elle comportait de joies pures et sereines...

Jésus *écarte cette foule bruyante* des mondains, *fait cesser ce tumulte...*

Il aborde l'enfant, *la touche, la prend par la main...*

Il lui *commande de se lever...*

A ce contact divin, à cet appel divin, troublée, émue, vaincue par ce geste, par cette voix pleine de *tendresse* et de *miséricorde,* la jeune fille se lève...

Et Jésus commande qu'on lui donne à manger : après la résurrection du confessionnal ce sera l'alimentation de la *Table sainte...*

* * *

Que *Jésus* est puissant et qu'il est bon !

Puissant, il fait recouvrer la vie spirituelle à l'âme pécheresse qui avait perdu et pour qui ses amies avaient perdu tout espoir de conversion.

Bon, il prononce les paroles qui chassent l'infirmité et la mort, il fait les gestes qui guérissent et qui sauvent...

Que l'*âme pécheresse* serait pervertie et ingrate si elle résistait à tant de puissance, — si elle lassait tant de bonté !...

Mais *nous* saurons répondre à la miséricorde

infinie de Jésus envers nous, et comme la fille de Jaïre, nous nous lèverons, nous marcherons, nous reprendrons notre course momentanément entravée, arrêtée par le péché; et fortifiés par l'aliment eucharistique, nous ferons de rapides progrès dans la vie de la grâce retrouvée, sur le chemin du ciel...

CONFÉRENCE SUR LA VOCATION

I. — *Existence de la vocation*

Nous avons tous une vocation. Qu'est-ce à dire? Les considérations suivantes vont éclairer cette affirmation et indiquer les conséquences qui en découlent pratiquement pour notre vie intérieure.

1. — Par *vocation,* nous entendons l'appel de Dieu fixant à chacun l'état de vie qu'il doit embrasser ici-bas.

2. — Dieu nous a créés, — non pas pour nous abandonner au gré du hasard ou du caprice, — mais pour faire sa volonté.

Il se doit donc à lui-même, et il nous doit à nous, ses créatures, de nous diriger par ses lumières et ses grâces vers la réalisation de cette volonté divine.

Il nous dirige vers ce but précis, personnel, en nous donnant des goûts, un caractère personnel : ayant marqué, de toute éternité, notre place en ce monde, notre rôle à y jouer, notre mission à y remplir, il nous a ménagé pour cette fin les qualités naturelles et surnaturelles nécessaires.

3. — C'est pourquoi nous devons étudier, chercher notre vocation et la suivre.

Si nous ne la suivions pas, nous nous priverions des secours et des grâces que Dieu nous réservait dans cet état, — et non préparés, non munis par la divine Providence pour une autre vocation, nous risquerions d'y échouer misérablement et de nous y perdre. Ne pas suivre sa vocation, c'est rendre son salut beaucoup plus difficile et s'exposer même au péril de la damnation éternelle.

II. — *Moyens de la connaître*

Comment connaîtrons-nous notre vocation?

Principalement par trois moyens qui sont : *la réflexion, la prière, la direction.*

1° *La réflexion.* — Elle consiste à nous scruter, à nous analyser, à examiner nos attraits, — notre caractère, — nos aptitudes naturelles et surnaturelles.

2° *La prière.* — Car nos propres lumières ne nous suffisent pas en une matière aussi grave; nous pourrions au surplus nous illusionner.

Il nous faut donc les lumières de Dieu, et Dieu les répand sur les âmes qui implorent, abîmées dans le sentiment de leur indigence ou de leur insuffisance.

3° *La direction.* — Après avoir réfléchi, prié, il nous faudra encore consulter des guides sûrs, éclairés, expérimentés.

En effet, généralement, Dieu ne nous illumine pas directement, immédiatement, à l'intérieur de nous-mêmes, — mais indirectement, médiatement, extérieurement par son ministre, le prêtre...

III. — *Quelle sera votre vocation?*

En appliquant les principes rappelés au début de cette conférence et en vous servant des moyens proposés ensuite, vous n'aurez pas de peine à découvrir votre vocation qui sera : ou bien la *voie commune du mariage,* — ou bien la *voie privilégiée de la vie religieuse.*

Il y a bien une situation intermédiaire : celle du *célibat* en dehors de la vie religieuse proprement dite. Il y a les « vieilles filles. » Soyons, à leur égard, plus charitables que le commun des mortels : car, s'il y a des vieilles filles d'une originalité insupportable, il y en a beaucoup d'autres, admirables de piété, de dévouement et de zèle chrétien, et il est désirable qu'il s'en trouve au moins une dans chacune de nos paroisses, si déshéritées sous ce rapport.

A) Le mariage

Afin de savoir si, vraiment, vous êtes destinées à la voie commune du mariage et comment fixer votre choix, il importe de pouvoir répondre avec l'enseignement de l'Eglise aux quatre questions suivantes :

1° QU'EST-CE QUE LE MARIAGE?

1. — *Le mariage n'est pas ce que pense le monde...* Ce n'est pas un placement.

On ne dit plus maintenant : « Je vais marier ma fille; » mais : « Je vais placer ma fille. » On travaille à réunir deux bourses, des hectares de champs... — Ce n'est plus le mariage!...

2. — Le mariage, c'est *l'union de deux êtres humains,* donc : *de deux âmes,* de deux mêmes tendances et inclinations; — de deux *cœurs*... Donc, pour le mariage, il faut mêmes pensées, mêmes sentiments, même idéal.

De plus, Jésus-Christ a élevé cette union à la dignité de *sacrement.* Donc, si des chrétiens veulent recevoir ce sacrement, ils doivent s'unir dans la communauté des pensées chrétiennes, des sentiments chrétiens, de l'idéal chrétien...

2° QUELLE EST LA FIN PRINCIPALE DU MARIAGE?

Le mariage a pour fin principale de *donner à l'Eglise et à la société de nouveaux enfants.*

Ce n'est pas là encore ce que pense le monde, qui ne voit dans le mariage que la *fin secondaire,* les *plaisirs de la vie conjugale :* une « lune de miel » qui durerait toujours... Aussi, finie la « lune de miel, » on divorce!...

Les jeunes gens vraiment chrétiens ont vu tout autre chose... En particulier, la jeune fille chrétienne a entrevu les *devoirs,* les responsabilités, les fardeaux, lourds parfois, de l'*épouse* (support mutuel) et de la *mère* de famille (maternité, éducation), et devant eux elle n'a pas reculé.

3° Et maintenant, QUEL EST CELUI QUI VOUS EST DESTINÉ, à vous, jeunes filles chrétiennes?

1. — Certainement, *ce n'est pas un impie...*

L'impie pourrait vous être imposé par d'autres... Refusez.

2. — *Encore moins un débauché...*

Le débauché cherchera peut-être à vous séduire... Des jeunes filles légères sont faciles à gagner... Repoussez-le.

3. — C'est *un bon jeune homme, chrétien convaincu...*

4º Comment le rencontrerez-vous ?

1. — *Pas en vous produisant à l'excès au dehors.*

Pourtant il y a des mères de famille et des jeunes filles qui le croient...

Erreur profonde...

2. — C'est *en attendant* patiemment et *en vous préparant* par la réflexion, la prière et la direction.

B) La vie religieuse

Si vous vous croyez appelées à la vie religieuse, sachez bien d'abord ce qu'est cette vie et quels sont les vrais signes d'une vocation à cet état privilégié.

1º Qu'est-ce que la vie religieuse ?

La vie religieuse est *celle que l'on mène* en dehors du monde *pour Jésus seul, libre de toute autre attache.*

Vie parfaite dont S. Bernard résume ainsi les avantages : « C'est la vie où l'on vit plus purement, où l'on tombe plus rarement, où l'on se relève plus promptement, où l'on reçoit la grâce plus abondamment, où l'on meurt plus saintement, où l'on est récompensé plus largement. »

2º Quels sont les signes d'une vraie vocation religieuse ?

Ce sont l'*attrait,* — l'*aptitude,* — les *motifs surnaturels* qui nous guident.

1. — L'*attrait* est l'inclination intérieure que l'on ressent pour la vie religieuse. Il vient d'En-Haut. Il est nécessaire : « Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire, » a dit Jésus. (Jo., vi, 44).

2. — L'*aptitude* est l'ensemble des qualités du corps et de l'esprit requises pour bien supporter la vie religieuse et en remplir les obligations : une bonne santé, — une intelligence suffisante, — un caractère docile, — une grande droiture, — l'esprit de piété et de régularité.

3. — *Les motifs surnaturels.*

a) Ne doivent pas entrer en ligne de compte des *motifs purement naturels,* tels que : la fuite des soucis de la vie de famille, — les charmes d'une vie qu'on croit agréable, — un repos assuré pour les jours de la vieillesse, — le dépit causé par un chagrin quelconque.

b) Des motifs surnaturels doivent inspirer la postulante, comme : le désir sincère de sauver son âme plus sûrement, — la volonté ferme et constante de servir Dieu plus parfaitement, — de se dévouer à sa gloire ou au bien du prochain dans les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle.

INSTRUCTION SUR LA PÉNITENCE

La *vigilance* et la *prière* sont deux moyens indispensables pour assurer notre victoire contre la tentation, pour nous prémunir contre les rechutes, pour nous maintenir dans la vertu, la ferveur, l'amour de Dieu.

Pourtant ils ne suffisent pas toujours, quelque efficaces qu'ils soient dans les tentations. Il y a une espèce de tentations contre lesquelles nous devons être mieux armés encore, et la nouvelle arme dont nous devons nous servir, c'est *la pénitence.* Le divin Maître l'a dit : *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium.* (Mt., xvii, 20). Parlons donc maintenant de ce nouveau moyen de salut, et voyons sa *nécessité* et sa *pratique.*

I. — *Nécessité de la pénitence*

La pénitence est nécessaire comme *moyen* d'expiation et de salut, — et nécessaire encore en vertu d'un *précepte divin.*

1º Elle est nécessaire comme moyen d'expiation et de salut.

Cette double nécessité naît de la *faute originelle* et de ses *conséquences :* la concupiscence ou les mauvais penchants.

1. — Il y a eu *faute,* — donc *offense* de Dieu par l'homme ; — donc l'homme doit subir une peine, et Dieu sera apaisé : *Deus qui culpa offenderis, pœnitentia placaris.*

A cause de la faute originelle, de ce désordre, de cette révolte, nous voyons que de fait la peine envahit le monde entier : toute la nature paie le crime de l'homme, même les êtres sans raison ; depuis l'Eden fermé, une malédiction pèse sur la terre entière, sur les animaux eux-mêmes qui souffrent... Ce serait une monstruosité que le coupable seul n'expiât pas et cherchât à se dérober à la loi commune de la pénitence.

2. — Il y a des *conséquences de la faute :* la concupiscence ou les *mauvais penchants.*

Nécessité de lutter contre eux, de les étouffer, de les remplacer par les bons penchants...

En d'autres termes, nécessité de *mortifier* la nature viciée par le péché et de la remplacer par la nouvelle nature que le divin Rédempteur nous a communiquée par sa croix et que nous avons reçue au baptême. S. Paul recommande ce dépouillement et ce revêtement surnaturel aux premiers chrétiens : *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum.* (Col., iii, 9-10).

Mais cette double opération suppose le renoncement, l'immolation, le sacrifice. Qu'est-ce que cela, sinon la pénitence ?

2º La pénitence est nécessaire en vertu d'un précepte divin.

1. — Ce précepte divin a été *amorcé dès la sortie du Paradis terrestre :* « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (Gen., iii, 19), toi et ta race.

2. — Il a été *ébauché par le Précurseur,* qui prêchait un baptême de pénitence pour la rémission des péchés : « Une voix crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux deviendront droits,

les chemins raboteux seront aplanis. » (Luc, III, 4-5).

En un mot, étouffement des diverses concupiscences, apparition de l'homme nouveau que le Sauveur va faire naître dans la justice originelle restaurée.

3. — Il a été *promulgué solennellement par le divin Rédempteur* : « *Si pœnitentiam non egeritis, omnes... peribitis.* » (Luc, XIII, 5).

4. — Il a été *codifié par l'Eglise* qui a prescrit en particulier le mode et le temps de la pénitence (loi de l'abstinence, loi du jeûne).

5. — Il a été *rappelé, au cours des siècles, par les envoyés du ciel...* Chez nous, en France, en particulier, par la Très Sainte Vierge : à la Salette, elle dit : « Pénitence ! » — à Lourdes, elle répète par trois fois : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

II. — *Pratique de la pénitence*

Il y a la *pénitence obligatoire* et la *pénitence volontaire.*

1° La PÉNITENCE OBLIGATOIRE.

1. — *La pénitence que nous impose la fidélité au devoir et la poursuite de la vertu...* Ronces et épines de la vie chrétienne...

2. — *Les épreuves de la vie présente,* voulues ou permises par la divine Providence,... d'autant plus méritoires que non choisies par nous et qu'elles nous répugnent : *Alius te cinget et ducet quo tu non vis.* (Jo., XXI, 18).

Ne pas murmurer contre elles...

Mais les accepter, — sinon le sourire aux lèvres et la joie au cœur : tels Jésus, *Bajulans sibi crucem* (Jo., XIX, 17), — et à sa suite les grands saints, un S. André qui s'écrie en voyant l'instrument de son supplice : *O bona Crux !* une sainte Thérèse qui vivait sa devise sublime de générosité et d'amour : « *Ou souffrir ou mourir !* »

Du moins les accepter avec résignation : *Fiat...*

3. — *Les pénitences prescrites par l'Eglise,* notre Mère : l'abstinence et le jeûne. — Pas de lâcheté sur ce point. — Pas de négligence non plus. — Pas de vains ni de futiles prétextes. — Consulter, dans les cas douteux, le directeur de conscience.

2° La PÉNITENCE VOLONTAIRE.

On peut la résumer d'un mot qui renferme beaucoup de choses : *le jeûne.* Car le jeûne est multiple.

1. — Il n'y a pas que *le jeûne de l'estomac...*

2. — Il y a encore *celui des sens,* particulièrement :

Du regard : curiosité malsaine...

Des oreilles : curiosité excessive...

De la langue : discrétion... charité... réserve et pudeur...

3. — Il y a aussi le *jeûne de l'esprit,* le jeûne des pensées...

4. — Il y a enfin le *jeûne du cœur,* le jeûne des affections...

POUR UN PÈLERINAGE EN L'HONNEUR DE LA T. S. VIERGE

LA PROTECTION DE MARIE A L'HEURE DE LA MORT

Ora pro nobis... nunc et in hora mortis nostræ.

Mes bien chers frères,

Vous êtes venus ici, quittant vos occupations habituelles, dans l'intention d'implorer, aux pieds de la statue plusieurs fois séculaire de Notre-Dame, la protection de la Vierge toute-puissante et toute bonne sur vous et sur les vôtres, sur vos affaires spirituelles et temporelles. Laissez-moi, — au risque de vous sembler avoir choisi un sujet bien austère pour ce jour de fête, — laissez-moi vous rappeler, pour développer encore votre dévotion à Marie, que la protection de la Sainte Vierge n'est pas seulement efficace pendant la vie ; elle l'est encore et surtout à l'heure de la mort. Ainsi, dans l'invocation que nous lui répétons si souvent avec la sainte Eglise, nous lui disons : « Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Cette confiance en Marie pour l'instant suprême, cette espérance en sa protection toute-puissante, nous en trouvons le fondement et la base dans la croyance chrétienne qu'un vrai serviteur de Marie ne saurait être condamné à l'enfer. De là, en effet, découle la persuasion que la protection de la T. S. Vierge saura nous obtenir, à l'heure de la mort, la grâce de la persévérance finale, que nous sommes par nous-mêmes dans l'incertitude de posséder.

I

Rien n'est plus mystérieux, rien n'est plus incertain que cette grâce de la persévérance finale. Sans entrer dans tout le détail des questions soulevées par les théologiens au sujet de la persévérance finale, le simple bon sens nous montre dans cette grâce vraiment extraordinaire une *coïncidence* nécessaire et qui ne dépend pas absolument de notre volonté. La persévérance finale, c'est, en effet, *la mort reçue en état de grâce.* L'instant de la mort doit donc être aussi l'instant de la justice et de l'innocence : telle est la coïncidence, tels sont les deux éléments qui constituent la persévérance finale.

Cette coïncidence, cette coexistence des deux éléments nécessaires à la persévérance, c'est vraiment mystère et incertitude. Mystère tout d'abord, parce que l'avenir nous échappe et que nous ne sommes pas libres de fixer l'heure de notre mort. Incertitude aussi, et incertitude d'autant plus grande que notre faiblesse morale nous empêche de compter absolument sur une amitié perpétuelle de Dieu. L'expérience du passé est là pour nous faire craindre les chutes de l'avenir. Et si l'instant de la mort devait être pour nous l'instant d'une chute nouvelle, qu'adviendrait-il de notre salut ?

Non, m. f., si nous avons une certaine part, — la part de notre volonté libre coopérant aux grâces de Dieu, — dans ce bienfait précieux de la persévérance finale, une part bien plus grande revient

à Dieu, seul maître de nos destinées, à Dieu qui de toute éternité a porté son libre choix sur ceux qui doivent être ses élus. Aussi la grâce de notre persévérance finale reste aussi mystérieuse que l'heure de notre mort, aussi incertaine que notre fidélité de chaque instant à la grâce d'En-Haut.

Néanmoins, nous pouvons espérer avec confiance et attendre de Dieu ce bienfait inestimable ; et l'une des marques les plus encourageantes que nous l'obtiendrons, c'est précisément notre dévotion envers la T. S. Vierge. « Il est impossible, dit S. Alphonse de Liguori, qu'un serviteur de Marie se damne, pourvu qu'il la serve fidèlement et se recommande à sa maternelle protection. »

L'Eglise encourage cette croyance par sa doctrine et par sa liturgie. Entendez plutôt les textes de l'Office de la Sainte Vierge, où le sens littéral nous montre notre salut dans la Sagesse de Dieu, mais où ce sens lui-même, par l'application qu'en fait l'Eglise, doit être pareillement entendu de la Sainte Vierge. Ainsi du reste l'ont pensé les Pères, les Saints, tous les auteurs de théologie ascétique et les maîtres de la vie spirituelle : « De même, ô bienheureuse Vierge, dit S. Anselme, qu'il périra nécessairement celui qui s'éloigne de vous et que vous abandonnez, ainsi est-il impossible que celui-là périsse qui se tourne vers vous et que vous prenez sous votre garde. » Et S. Antonin, archevêque de Florence, cite, en les approuvant, les paroles du bienheureux Anselme : « Il est nécessaire que ceux-là soient justifiés et glorifiés, vers qui la divine Vierge aura tourné les yeux et pour qui elle aura prié. » Et sainte Catherine de Sienne, dans ses *Dialogues,* nous assure que « tout homme, juste ou pécheur, se réfugiant près de Marie, touché d'un amour respectueux, ne pourra jamais devenir la proie du monstre infernal. »

II

Telle était, m. f., la croyance universelle des fidèles, lorsque le jansénisme vint y porter des coups redoutables, et comme les objections du jansénisme se retrouvent sur bien des lèvres, je voudrais ce soir y répondre, afin d'augmenter en vos cœurs la confiance en Marie.

La grande objection autour de laquelle gravitent toutes les autres, est celle-ci : « Le culte envers la Sainte Vierge n'est pas un gage de salut, parce que le vrai gage du salut, c'est une vie pure et remplie de bonnes œuvres. La dévotion envers Marie, si excellente soit-elle, n'est qu'un accessoire assez indifférent pour le salut final. Ou sinon, vous faites du culte de la Sainte Vierge un encouragement au mal ; à quoi bon se gêner, si pour quelques pratiques de piété envers Marie nous sommes sûrs d'aller au ciel ? »

Tout d'abord, il n'est pas juste de dire que la dévotion envers la Sainte Vierge n'est pas un gage de salut pour les justes, parce que cette dévotion ne serait qu'un accessoire en regard de la vie d'innocence et de bonnes œuvres absolument nécessaire pour aller au ciel. Ce serait bien mal comprendre le christianisme que de mettre ainsi d'un côté le culte de la Sainte Vierge, de l'autre, les actions méritoires du ciel, et de réduire ce culte à quelques pratiques de dévotion extérieure plus ou moins accessoires. Non ! m. f., une véritable dévotion envers l'un des membres quelconques de l'Eglise triomphante doit, pour être digne du nom de dévotion, être *un moyen efficace* de pratiquer la grande dévotion, l'unique dévotion, c'est-à-dire le service de Dieu par l'obéissance à ses commandements et à ceux de l'Eglise. Vouloir donc séparer une dévotion quelconque du service de Dieu, c'est chimère et mensonge. Or, m. f., ce qui est vrai de la dévotion envers n'importe quel saint, l'est, à plus forte raison, de la dévotion envers Marie, et je dis que cette dévotion tient tellement à l'essence même de la religion catholique qu'elle est absolument nécessaire pour demeurer dans la grâce et le service de Dieu.

Cette affirmation découle naturellement de la place que tient la Sainte Vierge dans le christianisme. Si Marie n'avait été qu'une personne étrangère à l'œuvre de notre Rédemption, je n'attaquerais pas ceux qui feraient de son culte un heureux accessoire pour aller au ciel. Mais puisque Dieu en a fait la nouvelle Eve, médiatrice entre le ciel et nous ; puisque Marie nous a donné le Rédempteur son Fils ; puisqu'elle-même par ses souffrances, son intercession, ses mérites, a eu part à l'œuvre de la rédemption des hommes ; puisqu'elle est établie, par son divin Fils, dispensatrice de toutes les grâces, — je dis que son culte est essentiel dans l'Eglise catholique, et que quiconque n'est pas un fidèle serviteur de Marie, ne sera pas davantage un fidèle serviteur de Dieu. Loin donc d'être un accessoire, le culte envers la Sainte Vierge devient pour les chrétiens le moyen nécessaire pour demeurer fidèles à Dieu et assurer leur salut éternel.

C'est donc à leur dévotion envers la Sainte Vierge que les justes tout d'abord devront les grâces de choix qui assureront leur persévérance, qui les relèveront de leurs chutes, qui les conduiront finalement à la bienheureuse éternité.

Mais les pécheurs ? L'objection des jansénistes, en ce qui concerne les pécheurs, ne garde-t-elle pas toute sa force ? N'est-ce pas exciter le pécheur à pécher encore, ou tout au moins à ne point faire pénitence, que de lui promettre le ciel par l'intercession de la Sainte Vierge ? Et sous le nom d'*espérance*, n'est-ce pas en réalité de la *présomption* qu'on suscite dans l'âme pécheresse à qui, en retour de la dévotion envers la T. S. Vierge, on promet le paradis ?

Ah ! m. f., ne commettons pas de confusion et n'accordons pas le ciel au péché qui ne se répare pas ! Que disons-nous donc en promettant le ciel au pécheur qui honore Marie ? Nous disons simplement que cette dévotion sera le moyen dont Dieu se servira pour amener le pécheur tout d'abord à la pénitence et à la réparation, et ensuite au salut. Et nous disons que ce moyen aboutira infailliblement.

Il ne s'agit pas, disons-le bien haut, de donner le ciel à un pécheur, au moment même où il est

dans son péché, ni de retirer de l'enfer l'âme souillée par une faute grave et qui paraît ainsi au jugement de Dieu. Mais nous affirmons simplement, et la sainte Eglise le pense avec nous, qu'une dévotion sincère envers la Sainte Vierge portera infailliblement le pécheur au ferme propos et au repentir et lui obtiendra infailliblement les moyens nécessaires pour se corriger de ses défauts, réparer ses fautes et rentrer en grâce avec Dieu, tout au moins à l'instant même de la mort.

Qui donc pourrait s'opposer à cette transformation de l'âme du pécheur ?

Serait-ce la Sainte Vierge ? Mais elle est la Mère des miséricordes et ne saurait abandonner un pécheur qui l'invoque avec confiance.

Serait-ce N.-S. Jésus-Christ ? Mais le divin Maître ne peut qu'accueillir favorablement la prière de sa Mère et envoyer à ce pauvre pécheur, fidèle dévot, malgré tout, de la Mère de Dieu, les grâces qui appelleront sa conversion.

Serait-ce donc le pécheur lui-même, qui, par son obstination, rendrait inutiles les supplications de la Mère et les miséricordes du Fils ? Mais non, puisque nous supposons que ce pécheur gémit sur son malheureux état et crie pitié et miséricorde du fond même des misères dont il voudrait sortir, mais où sa faiblesse le fait sans cesse retomber.

Ah ! sans doute, même encouragé par cette doctrine consolante et vraie, le pécheur devra toujours trembler, tant qu'il demeurera dans son péché. Car il peut, il doit toujours lui rester un doute sur la sincérité de sa dévotion envers la Mère de Dieu, tant que cette dévotion ne l'a pas effectivement amené à rompre les liens qui le font l'esclave du démon.

* * *

Et c'est à cause de cette crainte fondée du pécheur, que je conclurai, m. f., en vous mettant en garde contre la fausse dévotion envers la Sainte Vierge, principe d'une fausse sécurité et source d'une présomption coupable.

Autant il faut avoir confiance, si notre dévotion est sincère et profonde, autant il faut nous défier, si notre dévotion ne sert qu'à nous encourager dans le mal. Sans doute, le bon Dieu permet parfois qu'à l'occasion d'un acte de dévotion extérieure envers Marie, le pécheur trouve au dernier moment le temps de se convertir ; et les traits de ce genre abondent, car la miséricorde de Dieu est infinie. Mais gardons-nous de prendre les voies extraordinaires de la Providence pour des routes où nous pouvons marcher à pas assurés. Dieu ne fait pas des miracles tous les jours, et sa Providence laisse aller souvent les choses selon leur cours normal. Non, la dévotion envers la T. S. Vierge ne sera un gage certain de salut qu'à la condition d'être une dévotion sincère, c'est-à-dire pratique, corrigeant les défauts de notre vie, nous tenant constamment en haleine par rapport à la pénitence de nos fautes et au mérite du ciel. Dans la mesure où elle produira ces effets, — et elle les doit produire, si elle est sincère, — elle sera la mesure de la certitude de notre salut. Soyons donc, m. f., dévots envers la Sainte Vierge, mais cherchons dans notre dévotion même la source et le principe d'une vie de plus en plus exempte de fautes, de plus en plus pure et orientée vers Dieu, vie sainte, prélude de la sainte mort qui nous ouvrira les portes du ciel. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XI

Mademoiselle,
Mon cher ami,

Deux autres fiancés, — et non pas vous, — viendraient, en ce solennel instant, me demander de bénir leur union que, vraisemblablement, je me croirais obligé à un assez long discours.

Je m'appliquerais à mettre en un relief convenable la sainteté d'un sacrement que l'Apôtre a déclaré être grand entre tous.

J'en dirais l'indissolubilité sacrée, attaquée de nos jours par l'imprévoyance et la sottise, mais toujours aussi nécessaire, parce qu'elle est réclamée par la Religion et par la Nature elle-même.

J'en marquerais les devoirs impérieux, inconnus de plusieurs, méconnus par beaucoup.

Indiquant le but d'une institution qui remonte au berceau du monde, j'en mentionnerais enfin l'importance sociale et nationale.

Par ce rappel des vieilles vérités chrétiennes, j'essaierais de soulever des âmes un peu lourdes, d'éclairer des âmes un peu obscures, d'élever, ou plutôt d'enlever vers l'idéal des âmes trop terrestres pour voir ce qu'il y a, dans le mariage, de supérieurement humain, de divin presque, en tous cas, de surnaturel et d'éternel.

Oui, voilà ce que je dirais, Mademoiselle, Mon cher ami, si j'avais devant moi, en ce solennel instant, deux autres fiancés, — et non pas vous.

Mais c'est vous que je vois au pied de cet autel ; je juge dès lors qu'évoquer ces idées serait prendre un soin inutile. Ne les avez-vous pas, si je puis ainsi parler, depuis toujours ? Entrées en vous à la faveur d'une éducation profondément religieuse, confirmées par les hauts exemples que vous avez recueillis tous deux dans vos familles respectives, ne sont-elles pas aujourd'hui la lumière même qui vous guide ?

Laissant donc de côté toute autre considération, je me contenterai de vous féliciter et d'appeler sur vous toutes les bénédictions du Dieu que vous venez prendre, ici, comme témoin de la sincérité de vos serments et de l'infrangible solidité du lien qui va vous attacher pour jamais !

* * *

Je vous félicite, d'abord, de vous être *rencontrés*. Il semblait bien, en effet, que cette rencontre dût être à jamais impossible. Vous, mon cher ami, retiré dans votre château de la Perrière, occupé tout entier à en administrer le domaine, vous ne sortiez guère de ce nid de verdure établi par votre noble et regretté père, au milieu des vignes qui couvrent les coteaux de notre Loire et à la limite

de la grande plaine beauceronne qui commence au mur de votre parc. Vous, Mademoiselle, vous habitiez tour à tour, avec votre digne famille, les bords du lac de Genève, Nice et Paris ; vous voyagiez beaucoup ; mais la résidence dont je viens d'esquisser la silhouette n'était pas sur votre route, et rien n'annonçait qu'un jour allait venir où vous en seriez la châtelaine. Il a fallu, pour renverser tant d'obstacles, une intervention de la Providence. Cette intervention s'est manifestée sous la forme gracieuse de deux jeunes filles, dont l'une, singulièrement vive et active, sera dans quelques instants votre brillante sœur à tous les deux, et dont l'autre, son amie, est si douce, si bonne et si dévouée que ses protégés innombrables, — Jean des Tourelles, ici présent, peut l'attester, — se plaisent à voir en elle un vrai ange du bon Dieu. Leur commune et aimable diplomatie vous a mis en présence et, tout de suite, — ce dont il est juste que je vous félicite encore, — vous vous êtes sentis faits l'un pour l'autre.

A vrai dire, si l'éloignement semblait rendre votre union impossible, bien des choses vous rapprochaient secrètement qui formaient d'avance entre vos deux vies et vos deux personnes une sorte d'harmonie préétablie. Vos familles, anciennes toutes deux, toutes deux honorables et honorées, fécondes également en bons et loyaux serviteurs de la Patrie, étaient de celles qui peuvent s'unir parce qu'elles sont sur le même plan social. Quand vous avez agréé M. de X., Mademoiselle, vous ignoriez que son père avait été un des héros de Reischoffen, que sa mère était fille d'un haut magistrat, que sa famille a de belles alliances jusqu'en Belgique et que, si haut que l'on remonte dans le passé, et quelle que soit la ligne d'ascendants que l'on choisisse, on ne trouve, à côté de femmes charmantes et graves, que des hommes d'intelligence, de cœur et d'action. Et vous, mon cher ami, quand vous avez demandé la main de Mlle de Z., vous n'ignoriez pas que son père, ancien officier du Corps d'Etat-Major, grand-officier de la Légion d'honneur, était l'un des administrateurs les plus distingués de notre armée, et vous n'avez pas tardé à remarquer l'aimable et parfaite distinction de la compagne de sa vie. Mais vous ignoriez que lui, il sort d'une vieille et noble famille de la vallée d'Aoste, dont les membres, officiers au service de leur souverain, ont honoré leur épée, — abbés ou prêtres, ont honoré le sacerdoce, — savants, ont honoré la science ; — qu'elle, elle appartient à la solide noblesse bourguignonne, que ses ancêtres ont de temps immémorial occupé les plus hauts postes, que plus d'un, parmi eux, a ramassé la Croix d'honneur sur les champs de bataille, et que, soldats, préfets, administrateurs des Domaines, eux aussi servirent leur Pays avec un courage, un dévouement et une fidélité qui font leur honneur.

Vous ignoriez ces rapports et ces harmonies ; mais, sans les connaître, vous les sentiez : le vieux sang a parlé en vous, vous a poussé l'un vers l'autre, et c'est pourquoi votre acceptation a été rapide et joyeuse, comme un acte attendu et voulu de la nature elle-même.

Bien d'autres affinités vous prédisposaient à cette entente sympathique qui va se consommer aujourd'hui dans la plus intime et la plus profonde des unions. Tous deux, vous avez grandi dans un milieu plutôt sévère, mêlés au monde, mais non absorbés par lui, étrangers à ses plaisirs et, par votre tenue morale, gardant l'estime de vous-mêmes et vos droits à l'estime de tous. Tous deux, vous avez conservé intactes les convictions religieuses qui sont de tradition dans vos familles ; l'éducation les a développées, vos réflexions les ont affermies, et elles font de vous, à un égal degré, des croyants sans peur comme sans reproche. Il ne se pouvait pas que vous ne sentiez aussi, et tout de suite, cette nouvelle et précieuse harmonie. Il vous a suffi de quelques causeries : vous avez constaté l'identité de vos pensées, de vos goûts et de vos aspirations, et, une fois de plus, la révélation vous a été faite de votre destinée. La route s'ouvrait devant vous, droite et lumineuse. Une voix alors vous a murmuré l'espoir fondé du bonheur ; vous n'avez plus hésité et vous avez échangé, dans la sincérité et l'allégresse, cette bague des fiançailles dont l'or, pour deux êtres tels que vous, a déjà toute la force du diamant.

Sans même me donner la peine de chercher beaucoup, je trouverais, n'en doutez pas, bien d'autres rapprochements non moins significatifs. Mais, à quoi bon ? Les secrets et profonds accords que nous venons de constater constituent le meilleur terrain d'entente entre deux jeunes âmes et c'en est assez pour nous faire envisager votre avenir avec un réel sentiment de sécurité. Vous vous êtes compris dès le premier instant ; vous vous comprendrez jusqu'à la dernière heure ; vous continuerez à penser l'un comme l'autre, à sentir de même, à agir de concert ; et nous savons tous que cette parfaite concordance des âmes est la première condition du bonheur.

* * *

Ce bonheur, Mademoiselle, vous le trouverez dans l'existence simple et charmante de la Perrière. Quand vous vous y installerez, le printemps sera proche. Vous y verrez les lilas fleurir, et vous ferez votre nid en même temps que les oiseaux que la belle saison nous ramène. Vous connaîtrez la musique des ramures, la fraîcheur des ombrages, l'éclat des fleurs, l'intérêt des labeurs agricoles, l'attrait puissant d'une solitude sur laquelle les beaux jours répandent comme un enchantement. Vous respirerez là un air aussi salubre que celui des Alpes ou de la Méditerranée, l'air vif et parfumé de nos plaines fécondes. Même après les vendanges, quand les vieux cèdres de la cour d'honneur commencent à murmurer un peu tristement, vous ne serez pas triste comme les vieux cèdres ; vous resterez heureuse, parce que vous aurez avec vous, près de vous, un homme loyal et dévoué dont l'affection vaudra, pour vous, toutes les beautés et toutes les douceurs du monde.

Ce bonheur, mon cher ami, vous le trouverez aussi dans cette maison de famille qui vous fut toujours chère, et dont vous allez être le gardien.

Vous y mènerez la même vie qu'autrefois, avec cette différence que vous n'aurez plus près de vous cette mère si tendre, cette sœur si joyeuse, dont vous ne vous êtes jamais séparé. Mais, en revanche, votre vie sera embellie et consolée par une présence nouvelle, et vous savez déjà qu'avec cette compagne dont vous m'avez vous-même vanté la bonté aimante, le poids des jours vous sera léger.

Oui, mes vœux d'ami se réaliseront, comme ils se sont réalisés pour le jeune et aimable couple dont je bénissais le mariage, il y a huit ans, dans la petite église d'Anché, aux rives de la Vienne. Vous serez heureux.

Vous serez heureux, Mademoiselle, Mon cher ami, tout nous le dit, nous le souhaitons tous, et tous, nous allons le demander à Dieu, pendant le sacrifice auguste qu'un prêtre d'intelligence et de cœur, soutien des vôtres aux jours des deuils cruels, va offrir pour vous deux.

Que ce Dieu très bon répande sur vous ses plus hautes et ses plus abondantes bénédictions ;

Qu'il allume au fond de vos deux cœurs les inextinguibles feux des légitimes et fidèles amours ;

Qu'il infuse en votre sang sa force créatrice pour que nous voyions, un jour, croître et se multiplier, par votre entremise, deux nobles races, et que votre vénérable et exquise grand'mère se voie revivre, encore une fois, dans une génération digne d'elle ;

Qu'il vous accorde le courage d'accomplir les devoirs nombreux qui incombent à ceux qui, comme vous, ont des responsabilités sociales ;

Qu'il vous arme contre les épreuves inhérentes à la vie commune et à la condition humaine ;

Qu'il vous accorde, avec une générosité infinie, toutes les grâces qu'il a renfermées dans son sacrement ;

Et puissiez-vous, enfin, après de longs et heureux jours, ayant rempli votre mission ici-bas, vous trouver réunis de nouveau au séjour des félicités éternelles ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XX

VOLTAIRE ET ROUSSEAU

Le principe païen, depuis la Renaissance et la Réforme, avait sourdement miné la société, et nous sommes arrivés à l'époque où il va prévaloir. Telle « la vague de fond ne peut manquer d'accourir, quand l'ébranlement de l'atmosphère et le long balancement du flot l'ont préparée de loin et projeté violemment sa masse. » Au milieu d'un immense désordre de pensées et de mœurs publiques, et sous l'influence d'une philosophie saturée d'orgueil, et spécialement représentée par Voltaire et Rousseau, au droit de commander qui vient de Dieu allait succéder le règne de la force.

I

L'impiété, longuement contenue, attendait un homme où elle pût s'incarner, et qui résumât par son génie la légèreté et la corruption de son siècle. Elle le trouva dans Voltaire. Le but de Voltaire sera de détrôner le christianisme que l'on vénérait depuis dix-huit cents ans. Il s'entoure, pour y réussir, de tout ce qu'on voyait de viveurs, d'épicuriens, d'esprits frivoles, et à cette société flétrie qui avait son rendez-vous au Palais-Royal, il donne comme mot d'ordre : *Ecrasons l'Infâme*. C'était l'Eglise, c'était Jésus-Christ même qu'il entendait par ce mot et qui devait être l'objet de ses attaques. La pensée d'une telle entreprise amenait continuellement sur ses lèvres un infernal sourire.

Génie très varié, Voltaire a touché à tous les genres de littérature : roman, drame, contes, épîtres, satires et discours, histoire, critique, mais pour les imprégner d'athéisme. La raillerie fut son arme de prédilection. Obéissant à un instinct de perversion profonde, il porte au cœur une double haine : la haine de Dieu et celle de son Eglise. Digne successeur de Luther, il fut un des faux prophètes qui essaieront sur l'œuvre de Dieu ce que n'avait pu le protestantisme, pour en faire une Eglise sans culte et sans religion. Si les pamphlets et les libelles, les pièces licencieuses et satiriques publiées à cette époque furent en nombre considérable, Voltaire, toujours prêt à mettre son pied dans le ruisseau pour éclabousser une croyance ou une vertu, ouvrit la série des impiétés et des blasphèmes qu'on vit alors éclore.

Le même venin d'impiété et de mal circule dans toutes ses œuvres et jusque dans sa volumineuse correspondance. Il écrivait un jour à un ami : « Le mensonge est un vice quand il fait du mal ; c'est une très grande vertu quand il fait le bien. Il faut mentir hardiment. » Sous le couvert d'une science aujourd'hui tout au rebut et du reste sans loyauté, il ne cesse de répandre l'irréligion et de corrompre la littérature. Son audace ne recule devant aucun des moyens que procurent l'intrigue et l'hypocrisie. On le verra même, pour mieux réussir, assister parfois à la messe, et, s'il faut en croire quelques historiens, des communions sacrilèges comptèrent parmi ses artifices de séduction.

Voltaire n'était pas un meilleur Français. Menant train de grand seigneur avec 80.000 livres de rentes, il n'a jamais pensé au bien-être du peuple, et malheur aux pauvres délinquants qui glanaient des épaves de bois mort dans ses forêts ! Le peuple, à son avis, n'avait pas besoin d'écoles : on devait le laisser vivre (ce que nos manuels primaires passent volontiers sous silence) dans la misère et l'ignorance. On sait aussi que Voltaire souilla la plus pure gloire de la France, Jeanne d'Arc, et qu'il fut l'ami intime de Frédéric II, roi de Prusse, chez qui il vécut jusqu'au moment où l'on se brouilla pour affaires d'intérêts.

II

L'influence de Voltaire pour pervertir son siècle devait être complétée par celle de Rousseau. Ils professaient, du reste, l'un pour l'autre, pour leur personne comme pour leurs écrits, le plus profond mépris, tout en poursuivant le même but.

Nous nous bornerons à extraire quelques sophismes des œuvres du philosophe de Genève.

« Les plus grandes idées de Dieu nous viennent par la raison seule. » La souveraineté de la raison humaine en matière de foi, dogme fondamental du protestantisme, est aussi le fondement du déisme. Mais il n'y a jamais eu de culte purement naturel. Tous les peuples se sont attachés à des religions positives qu'ils croyaient révélées, même les peuples païens. Au surplus, une religion naturelle laissant à chacun pleine et entière liberté ne peut être qu'imaginaire.

« Un fils, dit J.-J. Rousseau, n'a jamais tort de suivre la religion de son père. » Ainsi, la naissance décide de tout. La foi doit changer avec les climats, varier selon les degrés de latitude. Chrétien en Europe, musulman dans la Perse, on sera idolâtre au Congo, et sur les bords du Gange on rendra les honneurs divins à Vichnou. Peut-on porter plus loin l'inconséquence et la folie?

Au dire de Rousseau, « notre intérêt le mieux entendu est le principe de toutes nos obligations morales. » Ainsi, le fripon qui croit, en me trompant, bien servir son intérêt, loin de mériter qu'on le blâme, fait au contraire une action louable. D'ailleurs, pour le philosophe de Genève, la morale est, comme le dogme, chose subjective et peut subir maintes modifications.

Rousseau dira encore : « La loi est l'expression de la volonté générale, et la volonté générale étant toujours droite, les lois sont toujours justes. Le peuple crée la justice, de même qu'il crée la loi. » Avec une pareille doctrine, tous les forfaits sont permis. A peine la loi pourra-t-elle conserver une apparence d'ordre extérieur. On revient de la sorte à la société païenne. Du moment qu'une législation n'émane plus de Dieu, principe éternel de l'ordre, il y a pour tout, dans la société, des esclaves et des tyrans.

La société rêvée par Rousseau et fondée sur un pacte libre, en lui donnant pour base l'utilité particulière, n'est pas moins un pur sophisme. La volonté de l'homme n'est pas obligatoire pour lui-même ; comment le serait-elle pour autrui ? Celui qui cède sa souveraineté ou l'exercice de sa souveraineté, au fond ne cède rien, puisqu'il peut reprendre dès qu'il voudra ce qu'il a cédé. Il ne faut voir ici qu'un déplacement de force. Si le peuple se sent maître, il renversera le souverain aussitôt qu'il en aura la liberté ; si la force, au contraire, est du côté du souverain, il aggravera les liens du peuple au gré de ses caprices. Le *contrat social* de Rousseau se réduit donc à un conflit de volontés arbitraires. Réduire son principe à l'intérêt individuel, c'est transformer la société en une vaste arène et laisser libre essor au trouble, à la révolution. La force est la puissance de contraindre, l'autorité est le droit d'ordonner. Il y a l'infini entre ces deux notions.

Voilà Rousseau. Lorsqu'on dépouille son enseignement d'un certain prestige littéraire, il n'offre plus qu'un affreux assemblage d'incohérences, d'absurdités et de contradictions [1].

[1] Cf. H. Beaudouin, *La Vie et les œuvres de J.-J. Rousseau*, 2 vol. in-8 (1892).

III

Voltaire et Rousseau furent les précurseurs de la Révolution. C'est de leurs œuvres que sont nés les scélérats de 93 : Marat, Danton et Robespierre, tous ces hommes rouges qui, à l'exemple des Césars de Rome païenne, se sont enivrés du sang des chrétiens.

Ils ont jeté l'un et l'autre, celui-ci par ses sarcasmes, celui-là par sa doctrine, la base des législations despotiques et des exécutions sanglantes qui signalèrent la fin du XVIII[e] siècle. L'Eglise ne devant pas, au dire de Voltaire, constituer dans l'Etat un corps indépendant, l'Etat, tout en ménageant à l'Eglise une vie salariée, aura l'administration des biens ecclésiastiques. C'est la théorie révolutionnaire que Mirabeau fera prévaloir un peu plus tard, en décrétant qu'en échange de ces biens on assurera un traitement aux ministres du culte. — Le déisme, d'après Rousseau, étant la seule religion publique autorisée, son culte sera réglé par des lois de police dont l'infraction pouvait entraîner la peine de mort. C'est en vertu de ce concept que pendant la Terreur Robespierre arriva, après avoir proclamé l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme, à se faire reconnaître comme le pontife de la religion nationale ; et c'est en s'appuyant sur les dernières conséquences d'une pareille doctrine qu'il condamnera à la guillotine Chaumette et Anacharsis Cloots. On a eu la singulière idée de nous représenter Rousseau dans son caveau du Panthéon, la porte entr' ouverte et avançant la main avec une torche enflammée. Quel emblème significatif cependant ! L'artiste voulait nous montrer Rousseau éclairant le monde, même après sa mort ; mais la torche n'est-elle pas aussi — et La Harpe en a fait la remarque à propos du philosophe genevois — l'attribut de l'incendiaire ?

D'ailleurs, l'œuvre de destruction et de haine voulue par Voltaire et Rousseau se continue à l'heure actuelle sous l'impulsion de la franc-maçonnerie. « Notre but final, rapporte l'*Instruction secrète* de la *Vente suprême*, est celui de Voltaire et de la Révolution française : l'anéantissement à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne. L'existence divine de l'Eglise, voilà ce qu'il faut anéantir. Tant qu'il y aura sur la terre, dans un palais ou dans un cachot, un homme que deux cent millions d'hommes reconnaîtront comme le représentant de Dieu, la Révolution poursuivra l'Eglise dans cet homme pour reconstruire l'ordre social du paganisme. » C'était déjà sous l'influence franc-maçonne qu'une admiration aveugle, aux jours mêmes de la Terreur, se manifestait pour tout ce qui était romain ou grec. Il semblait aux philosophes de cette époque que l'idéal politique fût parvenu à son plus haut degré chez les anciens, qu'en religion les fables et les fêtes de l'antiquité étaient mille fois préférables au dogme et au culte du christianisme. A leurs yeux le ciel de l'Apocalypse ne pouvait supporter le parallèle avec celui des Champs-Elysées. Le même courant d'idées

ne se manifeste-t-il pas encore actuellement chez certaines classes ? [1]

* * *

La France religieuse, depuis le commencement du siècle dernier, se débat contre le poison qui fut versé dans ses veines par la philosophie voltairienne. Les journaux et les livres, les théâtres et les arts, la science, le pouvoir conspirent à loisir la ruine de l'Eglise. Mais, une fois de plus, nous allons voir l'Eglise passer sur la tombe de ses persécuteurs, ou ne s'arrêter auprès d'elle que pour y verser ses vœux et ses prières, gardant « au milieu des plus violentes secousses, comme l'axe sur lequel tourne le monde, une stabilité invincible. »

XXI

LA CONDITION DU PEUPLE EN 1789

La question de la vie populaire avant 1789 a été diversement appréciée. Beaucoup croient avoir tout dit, sans chercher plus loin, en rappelant certains textes devenus classiques, spécialement un passage de La Bruyère sur les moissonneurs de la banlieue parisienne. La Bruyère, allant en voiture somptueuse de Chantilly à Versailles, nous montre le paysan de l'Ancien Régime « en guenilles et pieds nus, tout brûlé de soleil et attaché à la terre qu'il travaille avec une opiniâtreté invincible, vivant de pain noir, d'eau et de racines, et épargnant aux autres hommes la peine de semer et de labourer [2]. » Les choses, au dire de la vraie science, se passaient bien différemment.

I

Depuis un demi-siècle surtout, pour écrire l'histoire, on a recours aux documents officiels, on remue la poussière des archives, on interroge les papiers de famille, on fouille mille et mille trésors oubliés ou dédaignés, dans l'espoir d'y trouver la lumière. C'est à l'aide des mêmes sources, baux, quittances de fermages, titres de propriété, constitutions de rentes, qu'on est arrivé à établir la vie des populations rurales en 1789. Qui veut connaître sérieusement une époque, n'est-ce pas justice d'ailleurs ? doit interroger non pas les poètes ou les satiriques, mais les historiens qui ont écrit avec le seul souci de la vérité et se sont livrés à des recherches laborieuses, documentées, impartiales.

Or, à s'en rapporter aux sources officielles, avant la Révolution le paysan possédait presque toujours sa maison, où l'on voyait souvent au fond de la grande cheminée la vieille plaque de fonte, ornée de fleurs de lys, d'armoiries seigneuriales ou de motifs empruntés aux fables de La Fontaine. Le vêtement de toile ou de laine était à peu près le seul dont il faisait usage. S'il ne cuisait pas lui-même son pain, il le portait au four de la communauté. En 1741, en Bretagne comme en Lorraine, « le beau pain » coûtait un sol la livre, la viande deux sols et demi, la bouteille de cidre six deniers, et le reste à proportion. On mangeait le pain blanc, et on buvait le bon vin « clairet. » Qui ne sait la charmante anecdote racontée par Jean-Jacques Rousseau dans ses *Confessions,* lorsqu'au milieu d'un voyage il tomba à l'improviste chez un pauvre villageois ? Le paysan, surpris et craignant un piège, lui donne d'abord un pain grossier, rempli de son ; puis, l'amabilité de son visiteur bientôt l'ayant enhardi, il s'empresse d'aller lui chercher dans une cachette de quoi déjeuner copieusement.

La vie intérieure villageoise était généralement sobre, mais large et facile dans sa simplicité. Les nombreuses redevances de « gélines » qui revenaient au seigneur pour la location de ses champs, prouvent l'existence de basses-cours rurales abondamment pourvues. Ce serait une erreur de penser que tous leurs produits fussent pour le château. L'esprit de famille, si caractérisé dans l'ancien temps, rendait habituelles les réunions intimes, au moins le dimanche. Et celles-ci ne se passaient pas sans que parmi cette florissante volaille on ait fait une ou deux victimes. Qu'il soit gros fermier ou petit propriétaire, de multiples inventaires de granges et de maisons agricoles en rendent témoignage, le paysan mangeait de la viande et faisait ses quatre repas par jour. Il avait même quelquefois, surtout en Bretagne, un culte assez prononcé pour les dons de la vigne, et Mme de Sévigné pouvait écrire des Rochers à sa fille : « J'aime nos Bretons ; ils sentent bien un peu le vin ; mais votre fleur d'orange ne cache pas de si bons cœurs. »

II

Michelet, dans son *Histoire de la Révolution française,* reconnaît que « depuis le plus profond moyen âge l'achat de la terre se faisait par celui qui la labourait [1]. » Ses études sur la classe ouvrière l'ont également amené à constater « un accroissement continu de la petite propriété. » M. Taine, un de ces historiens qui n'avancent aucune assertion sans l'appuyer sur une foule de pièces originales et qui poussent jusqu'au scrupule le souci de l'exactitude, partage le même sentiment. « Antérieurement à la Révolution, écrit-il, à part le château et la petite ferme attenante, tout le reste de la terre appartenait au paysan. » D'autres écrivains diront « les deux tiers, » et ajouteront que la Révolution n'était pas nécessaire pour faire progresser ce mouvement.

En effet, le paysan, en 1789, était bien propriétaire, soit en toute franchise, soit le plus souvent à titre censitif et moyennant une légère redevance seigneuriale. L'étude particulière de chaque province, les monographies paroissiales dressées en si grand nombre depuis un demi-siècle, ont établi le fait avec certitude. Pour le bail à long terme comme pour le bail perpétuel ou *censive* qui équivalait presque à la propriété, le tenancier disposait de la terre, la vendait, la léguait à son gré. Si la majorité des cultivateurs étaient des « censitaires, » à côté de la propriété paysanne chargée de redevances féodales, on voyait souvent, surtout dans

[1] Deschamps, *Les Sociétés secrètes et la Société,* p. 260 et suiv. ; — Taine, *Origines de la France contemporaine,* L'Ancien Régime, t. I, Liv. IV (Paris, Hachette, 1899).

[2] La Bruyère, *Caractères.*

[1] Michelet, *Histoire de la Révolution française,* t. II, p. 5. — Cf. *Un village barrois sous l'Ancien Régime. Velaines 1264-1789,* IIIe Partie, Ch. Ier, Etat des personnes et des biens, par l'abbé L. Mathieu, Bar-le-Duc, 1899.

les pays de droit écrit, la propriété franche, le franc-alleu. Cette condition heureuse, l'agriculteur français la devait à ses épargnes, à son esprit de sobriété, à son amour du travail. Dès la première moitié du XVIIIe siècle, la petite noblesse et les anoblis, malgré des fiefs immenses, vivaient en général dans la gêne : le cultivateur rural en profita pour leur acheter à bas prix, souvent même avec le montant d'une simple redevance, prés, terres et bois, surtout en Lorraine.

On a dit : « La Révolution a rendu la terre aux paysans. » Publicistes et économistes sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître l'inexactitude de cette observation. Avant la Révolution, l'ensemble des propriétés villageoises formait la plus grande partie du royaume de France. Au contraire, à l'heure actuelle, selon les uns, le paysan ne possède plus qu'un huitième, d'autres prétendent un dixième, de la propriété foncière [1]. Sous l'Ancien Régime, il était à la fois cultivateur et ouvrier. Son labour fini, il allait travailler sur la réserve du seigneur, mettre en état ses vignes ou faucher ses prés, charrier son bois et ses pierres.

Si pour les petites parcelles le cultivateur se suffit à lui-même, il trouve, pour les surfaces plus étendues, dans l'association une force admirable et dont il se sert. Rien de plus curieux que cette extension des « frérages » ou « affrairements, » constatés alors en Provence, en Anjou, dans le Maine et l'Orléanais, et en Nivernais où les derniers ont survécu jusqu'au XIXe siècle. Deux familles ou les membres d'une même famille s'unissaient pour cultiver une terre, soit affermée, soit censive. C'était l'indivision des biens comme la communauté de vie : même habitation, même table, même partage des gains et des pertes. Nul ne pouvait acheter, vendre, disposer, sans le consentement des autres. Ce collectivisme familial, très puissant, ne contribua pas seulement à assurer sur une foule de terres la permanence de la culture, il réussit encore à défendre la propriété paysanne contre le morcellement successoral et les partages qui émiettaient à l'infini entre les mains des agriculteurs la possession du sol.

Du reste, il était facile au petit laboureur, sous l'Ancien Régime, de se rendre acquéreur : car à son titre de propriétaire il unissait souvent celui de « rentier. »

En 1789, le peuple des communes fut invité à faire parvenir au roi ses doléances. Si l'on consulte les cahiers du Tiers-Etat, fort précieux d'ailleurs pour l'étude de la période révolutionnaire, on verra que presque tous réclament des peines sévères contre les banqueroutiers, dont le nombre allait grossissant. Le peuple était donc intéressé dans ces faillites frauduleuses. « Le paysan, dit encore M. Taine, vivait d'épargnes et de privations ; chaque année quelques menues pièces blanches allaient rejoindre son petit tas d'écus enterré au coin le plus secret de sa cave [2]. » De leur cachette cependant, ces petites pièces sortaient maintes fois, soit pour être confiées à un homme d'affaires, soit plus souvent pour l'achat d'une parcelle « en beaux deniers payée, comptés et nombrés sur le champ. » M. Rey a pu suivre l'histoire d'une famille agricole ayant à peine vers 1730 trois arpents de terre, et qui possédait en 1782 trois maisons et vingt-cinq pièces labourables [1]. Des faits semblables sont signalés dans la plupart de nos monographies paroissiales.

Au surplus, la situation aisée des familles rurales, leur prospérité au moins relative n'était pas incompatible dans la seconde moitié du XVIIIe siècle avec les taxes d'impositions. M. Taine évalue ces impôts, tout compris, à 80 °/₀, et M. Rey à 34 °/₀. Cette différence énorme d'appréciation, entre deux historiens également dignes de foi, vient de ce que le premier se base sur le produit net, et le second sur le rapport administratif. Les paysans dissimulaient facilement les revenus de leurs terres et leurs épargnes pour ne pas être surchargés. De là, un écart aussi sensible entre le produit franc et les revenus déclarés.

Longtemps avant 1789, la corvée personnelle avait disparu ou s'était transformée en s'allégeant. On faisait d'une manière plus régulière et plus légale la levée de la taille et des gabelles. L'impôt des successions n'existait pas. Les droits de timbre et d'enregistrement étaient minimes. Les boissons payaient sous le nom d'*aides,* sauf dans certaines localités, des droits fort légers, en sorte que l'on pouvait avoir du bon vin et à bon marché. Aussi bien l'on constate, d'après les rôles des cultivateurs de villages, de fréquentes remises d'impôts. Enfin les droits féodaux, soit annuels, soit éventuels, presque tombés en désuétude, à la veille de la Révolution se réduisaient à 4 °/₀.

En principe, la *dîme* variait entre 8 et 15 °/₀. Mais le plus souvent curés et vicaires traitaient de gré à gré avec leurs paroissiens et se contentaient de ce que ceux-ci pouvaient et voulaient donner. On rapporte même à ce sujet une aventure plaisante. Un curé, pour la provision de son année, avait demandé à titre de dîme seulement deux litres de vin par famille. C'était d'ailleurs de quoi combler son fût vide. Or, après que tous eurent versé leur part, ledit fût se trouva rempli non de vin, mais d'eau. Chacun avait escompté que, les autres apportant du vin, sa substitution passerait inaperçue. Le bon curé se contenta d'en rire, et on remit du vin à la place de l'eau.

Malgré tout, malgré même les mauvaises années et les mauvaises récoltes, — et, de l'aveu des propriétaires, on en comptait au moins une sur trois, — le fonds de la richesse n'était pas atteint. Le peuple menait une vie facile ; il pouvait non seulement joindre les deux bouts, mais encore augmenter son avoir. On verra même des familles, comme il arriva au XVIe siècle pour celle de S. François Régis, s'élever de condition agricole à la bour-

[1] *Questions rurales,* par F. Moustier, p. 295 ; Paris, Rondelet, 1898.
[2] Taine, *L'Ancien Régime,* p. 451.

[1] M. Rey, *Notes sur mon village. Les cahiers de Saint-Prix et de la subdélégation d'Enghien,* p. 153-154; Paris, Champion, 1892.

geoisie et de la bourgeoisie à la noblesse par une lente et progressive ascension.

III

Il y avait surtout pour le paysan des avantages généraux précieux qui favorisaient son bien-être.

Ici, il convient de rendre un hommage mérité à la bienfaisance de l'Eglise et des évêques du XVIIIe siècle. Ces évêques n'avaient pas oublié le rôle antique de *Defensores civitatis* que leurs prédécesseurs remplirent avec tant d'éclat sous la décadence de l'Empire romain. L'histoire particulière de chaque province nous montre en eux, au cours des vingt dernières années qui précédèrent la Révolution française, des initiateurs dévoués de toutes les œuvres sociales, de tous les progrès. Mettant à profit leur situation de seigneurs temporels et de présidents des Etats, ils s'efforcèrent d'appliquer pour le bonheur du peuple les théories que les économistes avaient formulées.

Le cardinal de Bernis, archevêque d'Albi, s'occupe d'améliorer les procédés de culture, d'introduire des assolements nouveaux, et fonde de véritables Comices agricoles. Dans un coin obscur de la Provence, l'évêque de Sisteron fait creuser un canal d'irrigation qui change une plaine inculte en une campagne couverte de prairies et de jardins. Toulouse doit également à un de ses évêques le *canal de Brienne*. Mgr de Boisgelin signale son passage sur le siège de Lavaur par la construction sur l'Agout d'un pont dont l'architecture hardie allait plus tard servir de modèle à des travaux analogues. Son prédécesseur, M. de Fontanes, avait essayé dans la même ville d'une fabrication de soie au moyen de procédés mécaniques, inventés et mis en œuvre par le célèbre Vaucanson. Le cardinal de Talleyrand-Périgord, archevêque de Paris, établit de ses deniers un Mont de Piété dont les avances étaient consenties à titre gratuit, et sous le titre de « Caisse des incendies, » une sorte de banque qui avait pour objet de diminuer les sinistres en remplaçant la toiture en chaume par la tuile. Mgr du Barral, évêque de Castres, fonde une manufacture de coton, et, avant Turgot, crée des ateliers de charité. Il est à la fois ingénieur, industriel et agronome. Dans une contrée où le travail des mines de charbon et de métal était à l'état quasi embryonnaire, l'abbé de Salignac-Fénelon, prieur de St-Sernin du Bois au diocèse d'Autun et martyr des échafauds de la Terreur, s'applique à développer cette industrie sur les terres de son prieuré et jusque dans le bassin du Creusot.

La création de nouvelles routes était surtout, à cette époque de relations difficiles entre villes et villages, un service signalé. Or les procès-verbaux des assemblées provinciales renferment de nombreux rapports écrits avec une grande compétence par des évêques et des abbés sur l'établissement des chemins. Mgr du Barral encore, imité en cela par beaucoup d'autres prélats, fait passer des routes à travers les forêts, les ravins, les roches granitiques de la Montagne Noire, dessine lui-même les plans, surveille les travaux et intéresse les Etats du Languedoc à cette œuvre [1]. Les routes du diocèse d'Auxerre, un pays perdu, seront réparées par l'évêque d'Autun Marbœuf.

Les évêques du XVIIIe siècle profitent ainsi de leur situation de famille — ne représentaient-ils pas alors tout l'armorial de France ? — et plus encore de leur rôle politique, pour favoriser la prospérité des campagnes. D'autres établiront des caisses de secours, créeront des ateliers de charité, construiront des hôpitaux « vastes, aérés, salubres, » fonderont des bibliothèques publiques. D'autres publieront des mémoires et des livres sur la production, la circulation et la consommation des richesses [2]. On voit même alors « de nombreux curés de village qui groupent les mendiants en petites ruches industrielles ou agricoles. Un curé percheron crée des prix d'agriculture et d'élevage ; un curé du pays de Labour obtient de l'Etat 2.000 arpents pour les défricheurs [3]. »

* * *

Il faut donc en rabattre sur tout ce que nous disent nos manuels d'instruction primaire touchant le sort de la classe rurale avant la Révolution. La Révolution, au lieu de hâter les réformes sociales les plus utiles, en a plutôt retardé l'essor, en enrayant le cours naturel des idées de liberté et de justice. Le peuple sous l'Ancien Régime vivait heureux, « demi-bourgeois, demi-manant, » comme le jardinier de La Fontaine.

Le sort de l'ouvrier serait-il aujourd'hui préférable ? Peut-être. Mais « si les conditions économiques de notre époque s'offrent meilleures à certains égards, cela est dû au progrès des sciences naturelles, aux inventions et aux découvertes de l'industrie, à l'application de la vapeur et de l'électricité pour les diverses formes du travail, à une plus grande facilité dans les moyens de communication, au mouvement général de l'art et de la pensée. Toutefois cela n'a rien de commun avec les doctrines de la Révolution française. Et la preuve, c'est que dans les pays les plus réfractaires à ces doctrines, comme l'Angleterre, par exemple, le progrès économique est à tout le moins aussi considérable que dans le nôtre [4]. »

XXII

L'INSTRUCTION EN 1789

A entendre les prôneurs de la Révolution, celle-ci aurait créé l'instruction primaire, régénéré l'instruction secondaire et organisé l'instruction supérieure. L'histoire nous dit au contraire qu'au moment où la Révolution éclata, de nombreux établissements scolaires s'élevaient sur le sol de la France, et pour la plupart florissants. C'est encore un point sur lequel il serait bon de corriger certaines pages de nos manuels primaires.

I

La Convention, en décrétant qu'il y aurait une

[1] Abbé Sicard, *L'Ancien clergé de France*.
[2] Lavisse, *Histoire de France*, t. IX, p. 166 et sq.
[3] G. Hanotaux, *Histoire de la Nation française*, t. VI, *Histoire religieuse*, par Georges Goyau, p. 491.
[4] *Œuvres oratoires* de Mgr Freppel : La question ouvrière, t. X, p. 8.

école primaire dans chaque commune, se garde bien de dire qu'elle existait déjà. De fait, à moins de fermer les yeux à l'évidence, il faut reconnaître sous l'Ancien Régime le développement de l'instruction primaire dans les campagnes. Les statistiques les plus autorisées ne comptent pas moins de 60.000 écoles en France. Chaque village avait ses groupes scolaires, chaque paroisse rurale avait son *magister ;* jusque dans les moindres hameaux, le clergé, secondé par des maîtres d'écoles privés, distribuait l'instruction et obtenait les meilleurs résultats. Les dépenses de l'enseignement primaire ne figuraient pas au budget de l'Etat, et rarement dans les budgets communaux. Généralement l'école était entretenue par la paroisse ou par des fondations pieuses. Tous les efforts étaient faits pour apprendre aux enfants du peuple agricole ou industriel au moins les éléments de l'écriture et du calcul. Le maître enseignait à l'écolier les premiers éléments de la langue maternelle, formait ses lèvres à en reproduire les sons, ses doigts à en retracer les mots. Il mettait le fils du laboureur et de l'artisan en état de tenir lui-même la comptabilité de sa culture et de son commerce, il lui inculquait les principes de la grammaire et les premières notions de l'histoire. C'était tout, et c'était suffisant, sauf pour quelques sujets mieux doués auxquels on donnait des connaissances plus étendues. Aussi n'est-il pas rare de voir le paysan d'autrefois, avec de l'intelligence et du travail, devenir prêtre, instituteur, notaire, officier.

On comptait en France avant la Révolution 562 collèges avec 72.747 élèves. La plupart s'élevaient dans les villes, et les enfants des cultivateurs plus fortunés s'y mêlaient à ceux de la bourgeoisie. Dans l'école secondaire que les Oratoriens fondèrent à Dieppe et où bénéficiaient de l'instruction 500 ou 600 élèves, « pour un enfant de la ville, écrivent les eschevins, il y en avait trente de la campagne [1]. » Mais souvent, sous l'Ancien Régime, même de simples villages avaient leurs petits collèges consacrés à l'enseignement des lettres classiques. Dans les collèges, plus de la moitié des élèves recevaient entièrement ou partiellement l'instruction gratuite, ainsi qu'en témoignent leurs statuts.

Nous avons d'ailleurs sur l'état de l'enseignement à tous les degrés avant la Révolution les témoignages les plus décisifs.

Hérault de Séchelles affirma un jour à la tribune de l'Assemblée Législative « que dans beaucoup de localités, à la veille de la Révolution, le curé seul savait lire. » Michelet a repris cette assertion pour son compte, et, son imagination aidant, il a gravement écrit « que partout en France, sauf dans les villes, l'ignorance était complète. »

Ce sont là des mensonges historiques. Les statistiques les plus autorisées nous apprennent au contraire qu'il n'y avait pas en France une paroisse sans son maître et sa maison d'école.

M. Taine a écrit : « Tout esprit sincère doit reconnaître que, sous l'Ancien Régime, l'instruction populaire était fort répandue. » Et il ajoute ailleurs : « La proportion des illettrés était moins grande à la veille de la Révolution que celle qui existait avant 1850. » Elle était assurément moins grande qu'aujourd'hui.

Au dire de Brunetière, « on doit toute reconnaissance à l'Eglise pour le dévouement qu'elle apporta à répandre l'instruction dans les campagnes. »

M. Edmond Biré nous montre, preuves en main, que l'instruction publique populaire, si négligée par la Révolution et l'Empire, fut une des formes préférées de la charité de l'ancien clergé français [1]. C'était même l'instruction non seulement gratuite, mais obligatoire. Chaque année aux approches des Pâques, ainsi que mention en est faite dans un recueil de sermons aux habitants des campagnes, tout curé rappelait aux parents « le devoir d'instruire leurs enfants et de les envoyer à l'école sous peine de péché. »

II

De l'organisation de l'enseignement en France, qu'est-ce que la Révolution a fait ? Toutes les écoles ont été anéanties par le décret du 22 août 1792 qui interdisait l'enseignement public aux Congrégations, et par celui du 10 mars 1793 sur les biens des établissements scolaires. D'après le rapport des conseillers d'Etat envoyés en mission dans les départements, « l'instruction est nulle, les écoles sont vides, les générations nouvelles croupissent dans l'ignorance. » Ils ajoutent dans leur enquête : « Il n'y a pas le dixième de la population qui sache lire. » La même conclusion est affirmée dans un projet sur l'instruction publique présenté par Chaptal en 1801. L'illustre grammairien déplore en particulier les ruines causées par la Révolution pour l'enseignement primaire [2].

Il convient d'ajouter que les villes universitaires françaises avant 1789 se chiffraient au nombre de 23. Or ces Universités, on le sait, étaient catholiques, car celles de l'Etat n'existaient pas encore, puisque Napoléon Ier en fut le fondateur.

Il n'est donc pas permis de dire, comme certains critiques n'ont pas craint de le faire sans avoir ouvert un livre d'histoire et sans avoir feuilleté un registre de nos archives : « Avant 1789 l'instruction n'existait pas. »

* * *

Il nous est agréable de constater, pour finir, que le maître de nos anciennes écoles avait une situation considérée. « La mort du maître d'école, cet homme de bien, écrit M. Lucien Merlet, ancien archiviste d'Eure-et-Loir, était un deuil public ; sa tombe avait, comme celle du pasteur, un emplacement réservé dans le cimetière ou même dans l'église, et nous avons trouvé dans les actes de sépultures de véritables oraisons funèbres qu'on ne peut lire sans émotion. »

[1] P. Allard, *Paysans et petits nobles sous l'Ancien Régime.*

[1] *Causeries historiques* (1898).

[2] Cf. E. Allain, *L'instruction primaire avant la Révolution*, p. 118 (Paris, 1896).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 29 augusti 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 6 septembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions pour une Retraite fermée à des jeunes filles. — Troisième Jour. Méditation sur le don de Dieu (la Samaritaine), 449. Instruction sur la générosité au service de Dieu (le voile de Véronique), 450. Conférence sur l'église, 450. Instruction sur l'amour de Dieu, 452. — Quatrième Jour. Méditation sur le Grand Festin, 452. Instruction sur la communion fréquente, 453. Sermon de clôture : *Salve, Regina*, 454.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLVI. *16e Dim. après la Pentecôte :* Les séparations de la mort, 456. — XLVII. *17e Dimanche :* La morale sans Dieu, 457.

Allocutions de mariage. — XII, 459.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XLV. 17e Dim. après la Pentecôte, 460. — XLVI. 18e Dimanche, 462.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE FERMÉE A DES JEUNES FILLES

Troisième Jour

MÉDITATION SUR LE DON DE DIEU

La Samaritaine (Jo., IV)

I. — *Jésus et la Samaritaine*

1. — Jésus va à la poursuite des âmes, — et surtout des âmes pécheresses : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Matt., IX, 13). — « Je ne suis pas venu pour les bien portants, mais pour ceux qui ont besoin de médecin. » (Luc, V, 31). — « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » (Matt., XV, 24).

Fatigué de cette poursuite, il se repose : *Fatigatus ex itinere, sedebat...*

2. — Mais s'il se repose, c'est encore pour les âmes, pour une âme qu'il attend...

Cette âme, la voici qui vient : c'est une femme, c'est une pécheresse : *Venit mulier de Samaria. Non coutuntur Judæi Samaritanis.* Les Samaritains ont abandonné le culte du vrai Dieu... Idolâtre, cette femme vit dans le concubinage : *Quem habes non est tuus vir.*

Cette âme, c'est peut-être la mienne... N'ai-je pas été idolâtre, non pas à la façon grossière des Samaritains, mais à la façon déguisée des mondains, des gens du siècle, des chrétiens qui sacrifient à la créature la part qui revient au Créateur ?...

N'ai-je pas été infidèle à mon Dieu, légère dans mes relations, folâtre dans mes pensées, mes désirs, mes affections ?... *Ibat post amatores suos et mei obliviscebatur.* (Osée, II, 13).

3. — Jésus demande à boire à cette femme : *Da mihi bibere...*

Jésus a soif... Il a soif des âmes... des âmes pécheresses... de la mienne...

4. — Si je me donne à lui, il me donnera son don... le don de Dieu... Il me l'offre pour m'ébranler, pour me vivifier, étancher ma soif... *Si scires donum Dei !*... Quel est ce don ?

II. — *Le don de Dieu*

Le don de Dieu c'est :

1° L'ÉTAT DE GRACE ou *le Saint-Esprit en moi...*

a) Quel don !... Altissimi donum Dei... fons vivus... ignis... charitas...

b) En moi depuis mon baptême. « Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit et que vous ne vous appartenez plus ? » (I Cor., VIII, 19). — Et le Saint-Esprit est en moi inséparable de la Sainte Trinité : *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* (Jo., XIV, 23). J'ai donc aussi Dieu le Père qui est aux cieux, en moi... J'ai donc aussi Dieu le Fils mon Rédempteur, en moi... Je possède Dieu tout entier et un Dieu vivant : *Vos estis templum Dei vivi.* (II Cor., VI, 16).

c) Quel don ! Les mondains ne le connaissent pas, ils le méprisent et le rejettent... Mais ils ne sont pas heureux... mais ils n'ont pas la paix... mais ils vivent dans l'inquiétude, l'angoisse, le remords... Ils vont puiser leur eau à des fontaines empoisonnées... trop agitées... Cette eau ne saurait étancher leur soif : *Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum.* Tandis que celui qui boira de l'eau vive du Saint-Esprit, qu'a fait jaillir le Christ Rédempteur, n'aura plus soif.

2° L'EUCHARISTIE. Quel don !...

Le pain des anges devient le pain des hommes : *Panis angelicus fit panis hominum...*

L'homme même est mieux nourri que l'ange : Jésus n'a pas donné l'Eucharistie aux anges. Et l'âme chrétienne peut dire à son ange gardien :

> Toi qui vois Dieu plus brillant que le jour...
> L'humble pain que j'adore et je mange,
> L'as-tu goûté ?

Le pain du ciel, *panis cœlicus,* nourrit les âmes affamées de la terre... et les engraisse pour la vie éternelle...

Si scires donum Dei !...

— Mon Dieu, faites-moi *connaître,* apprécier votre don afin que je l'aime...

Je le connaîtrai, non pas par les seules lumières de mon intelligence, mais par les lumières vives de la foi...

Mon Dieu, donnez-moi la foi, augmentez ma foi, venez au secours de ma foi...

— Mon Dieu, faites-moi *chercher* et garder votre don... Donnez-moi votre grâce... votre chair, ô Jésus... votre amour... Faites que je vous trouve comme un trésor : *Qui invenit illum, invenit thesaurum.* (Eccli., VI, 14)... Faites que je vous *garde* comme une perle précieuse, avec le même soin, avec les mêmes précautions contre les voleurs, avec le même amour que le vôtre : « Le royaume des cieux est semblable à une perle. » (Matt., XIII, 45)... Et ce royaume des cieux est en moi : *Ecce enim regnum Dei intra vos est.* (Luc, XVII, 21).

INSTRUCTION SUR
LA GÉNÉROSITÉ AU SERVICE DE DIEU

Le voile de Véronique

I. — *La Sainte Face de Jésus couverte de sueurs, de sang et de crachats*

I. Les sueurs de Jésus.

1° *Sueurs de la vie cachée* dans le labeur quotidien du métier de charpentier : il a travaillé comme nous... Les premiers chrétiens se montraient les jougs façonnés par les mains de Jésus de Nazareth... Ses contemporains ne virent longtemps en lui qu'un ouvrier fils d'ouvrier : *Nonne hic est faber?* (Mc., VI, 3). *Nonne hic est fabri filius ?* (Matt., XIII, 55).

2° *Sueurs de la vie publique,* des courses apostoliques nombreuses, de l'évangélisation des foules durant de longs jours, de l'explication aux Apôtres, si grossiers et si peu cultivés, des mystères du Royaume des cieux, des entretiens avec les docteurs d'Israël (Nicodème), des controverses avec les Scribes et les Pharisiens ses ennemis, ses espions...

3° *Sueurs de la Passion* depuis l'agonie de Gethsémani jusqu'au portement de la croix : Jésus est déjà bien épuisé, et la croix est si lourde !...

II. Le sang de Jésus.

1° Il a coulé déjà durant son *agonie* longue et cruelle, et il a rougi la poussière du Jardin des Oliviers...

2° Il a coulé sous les coups de la *flagellation*...

3° Il a coulé sous les *soufflets* de la soldatesque meurtrissant son visage...

4° Il a coulé quand la *couronne d'épines* fut brutalement enfoncée sur son front...

III. Les crachats sur la Face de Jésus.

1° Le prophète l'avait annoncé : les bourreaux de Jésus iraient jusqu'à ce point du mépris suprême : *Ipsi autem spreverunt me.* (Is., I, 2).

2° La prophétie se réalisa à la lettre dans la cour du prétoire où Jésus devint, entre les mains d'âmes basses et vulgaires, un objet de dérision, une pauvre victime de la brutalité sans frein : *Et percutiebant caput ejus arundine, et conspuebant eum...* (Marc, XV, 19).

— Qu'est devenue la Face adorable de Jésus ?

Hier, il était le plus beau des enfants des hommes : Fils de Dieu, l'Etre Parfait... Fils de Marie, la Toute-Belle !

Et maintenant !... *Ecce Homo !* (Jo., XIX, 5).

Il a perdu sa beauté : *Non est ei species neque decor.* (Is., LIII, 2).

Il en est devenu méconnaissable : *Et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum.*

II. — *Le voile de Véronique*

1° A cette vue, une pieuse femme est émue, remplie de compassion. Et n'écoutant que son cœur, *Véronique* fend la foule, s'approche de Jésus sous les huées, *essuie son visage* défiguré.

Et Jésus, pour récompenser cet acte généreux, héroïque, *imprime les traits de sa face* adorable sur le voile de Véronique.

2° *Soyez d'autres Véroniques.*

1. Effacez les sueurs de Jésus *par vos sueurs.* — Acceptez avec générosité le labeur quotidien... — Faites surtout large part au grand travail qui doit passer avant tout autre, celui de votre sanctification et de votre salut : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus...* (Matt., VI, 33).

2. Effacez son sang *par votre sang.* — Le sang des sacrifices nécessaires pour rester vertueuses, chastes, pieuses, agréables à Dieu... — Le sang de la douleur, de la grande tribulation qui viendra bientôt vous visiter : car toute vie bénie de Dieu amène avec elle son Calvaire...

3. Effacez les crachats du mépris *par l'amour ardent* de vos cœurs.

a) L'amour incarné, rédempteur, eucharistique de Jésus n'est pas aimé...

b) Vous, aimez-le : — d'un amour pratique, effectif... d'un amour de réparation... d'un amour d'action de grâces et de reconnaissance... d'un amour défiant l'épreuve du temps...

* * *

Et alors Jésus vous récompensera comme il récompensa Véronique. Dès cette vie, — avant le *facie ad faciem* de l'éternité bienheureuse, — il marquera les traits de sa Face adorable sur votre âme, vous aurez Jésus en vous ; vous n'aurez plus qu'à le garder par la constance de votre générosité : *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam.* (Cant., III, 4).

CONFÉRENCE SUR L'ÉGLISE

Parmi toutes nos demeures, il y a une demeure destinée à nous faciliter le détachement de la créature, de la terre, et l'ascension vers le Créateur, vers le ciel. Si bien qu'on peut dire que celui qui déserte le chemin de cette demeure, se perd, — et que celui qui le fréquente avec régularité et assiduité, se sauve... C'est *l'église.*

Je veux vous prêcher maintenant l'*amour* de votre église, le *dévouement* à votre église, la *visite fréquente* de votre église.

I. — *L'amour de votre église*

I. — L'amour est plus que le respect. Aussi je ne m'attarderai pas à vous rappeler le respect dû à l'église, et la nécessité d'y éviter tout ce qui dénoterait un manque d'égards pour cette demeure bénie : les conversations... les jeux... les attitudes inconvenantes... même les distractions volontaires, les curiosités vaines... Une jeune fille pieuse ne se permet pas ces légèretés... *Pavete ad sanctuarium meum. Ego Dominus.* (Lévit., XXVI, 2). Dès l'ancienne Loi, Dieu prohibait sévèrement les irrévérences dans le Lieu Saint ; et, comme nous allons le voir bientôt, notre église est infiniment plus respectable que le temple des Juifs et que le Saint des Saints...

Ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo. (Matt., XXI, 2). Jésus chassa les vendeurs et les acheteurs du temple de Jérusalem, en disant :

« Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. » Et cependant ce trafic n'avait lieu que sous les portiques du temple... Que ne dirait-il pas, et que ne ferait-il pas, s'il venait dans nos églises, à certains jours (solennités des mariages, par exemple) où non seulement des impies, mais des chrétiens se tiennent si irrespectueusement et si bruyamment même aux pieds de son autel ?... Mais encore une fois, je n'insiste pas, devant des jeunes filles pieuses, sur le respect dû aux églises.

II. — Je vous prêche l'AMOUR de votre église... Aimez votre église :

1° A cause de *ce qu'elle est :*

a) Maison de Dieu : Non est hic aliud nisi domus Dei. (Gen., XXVIII, 17). On doit le dire de votre église avec plus de raison que le patriarche Jacob ne le dit du lieu où il vit en songe l'échelle mystérieuse qui reliait la terre au ciel et portait les anges.

Ponam tabernaculum meum in medio vestri. (Lévit., XXVI, 11). Dieu a fixé sa tente parmi nous d'une façon plus parfaite que parmi le peuple de la promesse. Alors, ce n'était que la figure ; nous avons, nous chrétiens, la réalité : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis.* (Apoc., XXI, 3). C'est le ciel sur la terre. Aussi votre église est

b) Porte du ciel : Et porta cœli. (Gen., XXVIII, 17). En l'anniversaire de la dédicace de nos temples chrétiens, la sainte Liturgie les confond dans une même louange avec le temple éternel du ciel... Hymne *Cœlestis urbs Jerusalem...*

c) Maison de la prière : Domus mea, domus orationis est, dicit Dominus...

2° A cause de *ses origines :*

Elle a été bâtie par la foi et par l'amour de vos pères, qui, sous la direction des « maîtres de l'œuvre », en apportèrent les matériaux, au prix de longs efforts, au chant des cantiques, et les édifièrent pierre par pierre, souvent sans autre profit que le salut de leur âme...

3° A cause de *son histoire :*

Combien de baptêmes y ont été administrés ! combien de chrétiens y sont nés !...

Combien d'enfants y ont été admis à la Table sainte !...

Combien de jeunes gens et de jeunes filles y ont consacré leur union !...

Combien d'absolutions données au confessionnal !...

Combien de paroles de vie tombées de la chaire de vérité !...

Combien de larmes séchées... de détresses secourues !...

L'histoire de votre église, n'est-ce pas l'histoire de votre paroisse ?... de votre famille ?... votre propre histoire ?...

II. — *Le dévouement à votre église*

Il s'agit d'un dévouement effectif, qui assurera l'*entretien* et l'*ornementation* de votre église.

I. SON ENTRETIEN.

1° Que d'églises *en ruines*... ou du moins dans un état de pauvreté lamentable !... En quel état est la vôtre ?...

2° *Sacrifiez-vous* pour votre église, dans la mesure de vos ressources. Ne la laissez pas tomber en ruines... ou relevez ses ruines... Que de chrétiens s'en désintéressent maintenant ! Ils ont des demeures très confortables, parfois somptueuses, tandis que la maison de leur Dieu est dans le dénuement...

II. SON ORNEMENTATION.

1° D'abord, veillez à la *propreté* de votre église, autant qu'il dépendra de vous... surtout là où il n'y a plus de curé résidant...

2° *Ornez* votre église... les autels... d'une façon habituelle... surtout pour les grandes solennités chrétiennes... Offrez votre concours... *Dilexi decorem domus tuæ.* (Ps. XXV, 8).

3° *Confectionnez des ornements* d'autel... *Cultivez des fleurs pour l'autel...* Quelle pitié de voir certaines jeunes filles perdre un temps précieux pour leur toilette, alors que nos sacristies manquent parfois du nécessaire !... Ou encore de voir sur nos autels des fleurs artificielles défraîchies, couvertes de poussière, et de si belles fleurs dans les jardins de nos paroissiennes !...

Pas tant de parures pour vous-mêmes : *Cum verecundia et sobrietate ornantes se.* (I Tim., II, 9). Plus de zèle pour les parures des autels : *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus.* (Ps. LXXXIII, 4). Apportez-nous des fleurs, symboles de votre piété et de votre vertu : *Florete flores, quasi lilium... date odorem, et frondete in gratiam.* (Eccli., XXXIX, 19).

4° Entretenez la *lampe du sanctuaire.*

Dans des paroisses sans curé résidant, le Tabernacle est vide, parce que personne ne s'est trouvé pour se charger de l'entretien de cette lampe... Quelle désolation !...

Cette lampe a pourtant une grande signification : elle symbolise la pensée et l'amour de l'âme chrétienne qui veille auprès de Jésus-Eucharistie...

Entretenez cette lampe... Le soin que vous prendrez d'elle vous stimulera dans l'entretien de votre lampe intérieure, votre âme, votre cœur : *Et ornaverunt lampades suas.* (Matt., XXV, 7 : Parabole des vierges sages).

III. — *La visite de votre église*

I. — La visiter EFFECTIVEMENT :

1° D'abord les visites *obligatoires* du *dimanche :* Messe... Vêpres...

2° Les visites *surérogatoires* de la semaine : messes du matin...

3° La *visite du soir,* la *visite au Saint-Sacrement*... Et pourquoi ne pas faire en sorte que Jésus-Eucharistie ait, chaque soir, au moins une visite dans votre paroisse ?... Vous entendre pour cela avec vos compagnes, là où la chose est possible avec un peu d'apostolat intelligent et discret...

4° *La visite en passant* près de l'église, si le temps et le travail le permettent...

II. — La visiter AFFECTIVEMENT :

1° En passant auprès d'elle... comme on salue ses amis...

2° En apercevant le clocher... qui nous rappelle le ciel...

3° En entendant la cloche : — qui annonce la messe du matin... s'unir au prêtre qui célèbre... communier spirituellement à Jésus-Hostie ; — qui sonne l'*Angelus,* le matin... à midi... le soir...

INSTRUCTION SUR L'AMOUR DE DIEU

Au soir de notre vie nous serons jugés sur l'amour. Notre vigilance, nos prières, nos sacrifices ne serviraient à rien s'ils n'étaient pas vivifiés par l'amour. Et d'ailleurs ils ne vaudraient rien sans l'amour. Il faut donc aimer le Bon Dieu. Je voudrais vous dire ce soir *comment il faut aimer le Bon Dieu,* et comment l'amour de Dieu se résout dans l'*amour de Jésus.*

I. — *Comment il faut aimer le Bon Dieu*

1° *Il ne faut pas l'aimer d'un amour abstrait.*

a) Ainsi les philosophes païens ont aimé le Bien, le Vrai, la Beauté... Ils s'attachaient ainsi à des idées métaphysiques...

b) Mais *Dieu n'est pas une abstraction ;* il est un Etre personnel : *Ego sum qui sum,* dit-il à Moïse. (Ex., III, 14).

Un être qui se manifeste à l'homme... qui lui parle... qui lui transmet des commandements... qui le loue ou le blâme suivant qu'il l'a servi ou offensé ; — donc un être qui a des sentiments et qui les révèle... un être qui s'occupe de nous, nous dirige, nous éclaire, nous fait du bien...

Donc 2° *il faut aimer Dieu d'un amour concret ou personnel :* comme le serviteur aime son maître... comme le protégé aime son bienfaiteur... comme l'enfant aime son père ou sa mère...

II. — *L'amour de Jésus*

I. Mais DIEU N'EST PAS SEULEMENT LE TRÈS-HAUT dont la Majesté est suprême, dont la Grandeur nous surpasse au-delà de toute imagination...

Ce Dieu dont le nom seul jetait les Juifs dans la crainte... ;

Ce Dieu dont la puissance fait trembler les méchants... ;

Ce Dieu ne pourrait que nous courber dans une crainte révérentielle : l'homme si petit, si misérable ne pourrait monter jusqu'à lui, n'oserait affronter la sérénité, la splendeur de sa face...

II. Mais DIEU S'EST FAIT HOMME. Il est descendu jusqu'à nous, il s'est rapetissé, pourrait-on dire, à notre taille : *Et Verbum caro factum est.* (Jo., I, 14).

Qu'est-ce à dire ?... C'est-à-dire que :

1° *Il a partagé nos infirmités et nos besoins corporels.*

1. — Il a eu *froid :* Crèche...

2. — Il a eu *faim :* après son jeûne de quarante jours... à table chez Simon le Pharisien... chez ses amis de Béthanie...

3. — Il a eu *soif :* « Donne-moi à boire, » dit-il à la Samaritaine. (Jo., IV, 7). — « J'ai soif, » gémit-il du haut de sa croix. (Jo., XIX, 28).

4. — Il a eu *sommeil :* le petit Jésus dans l'étable... dans les bras de sa Mère, sur le chemin de l'exil, durant la fuite en Egypte... Jésus dormant dans la barque d'un si profond sommeil que la tempête ne le réveille pas. (Mt., VIII, 24).

5. — Il a eu le corps *harassé de fatigue :* aux portes de Samarie (Jo., IV, 6)... sur le chemin du Calvaire où il tomba trois fois...

2° *Il a partagé nos sentiments humains.*

1. — Il a eu *pitié, compassion : Misereor super turbam,* la foule affamée (Marc, VIII, 2). — *Misericordia motus super eam,* la veuve pleurant son fils unique. (Luc, VII, 13).

2. — Il a été *ému,* et parfois jusqu'aux *larmes : Infremuit spiritu, et turbavit seipsum.* (Jo., XI, 33). — *Lacrymatus est,* sur Lazare enseveli. — *Flevit super illam,* sur Jérusalem. (Luc, XIX, 4).

3. — Il a été *triste : Tristis est anima mea usque ad mortem,* pendant l'agonie de Gethsémani. (Matt., XXVI, 38).

4. — Il s'est *réjoui : Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* pendant la dernière Cène. (Luc, XXII, 15).

5. — Il a *aimé :* l'innocence... les âmes vierges... les pécheurs... les petits enfants... etc... Il a eu des amis : l'on a écrit tout un gros livre sur « les amitiés de Jésus [1]. »

III. AIMONS JÉSUS.

1° Puisque, du fait de ce rapprochement de Dieu vers l'homme, l'accès de la divinité nous est rendu si facile, aimons Dieu en Jésus : *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis.* (Deut., IV, 7). Profitons-en... Il est venu jusqu'à nous, allons jusqu'à lui...

2° Oui, il reste notre Dieu, et nous l'adorerons...

3° Mais, puisqu'il s'est fait notre Ami, notre Frère, notre Compagnon d'exil, nous viendrons à lui, nous vivrons avec lui comme avec un ami, un frère, un compagnon...

Quatrième Jour

MÉDITATION SUR LE GRAND FESTIN

La grandeur du Festin eucharistique m'apparaît si je considère :

I. — *Celui qui le prépare et y invite*

Homo fecit cœnam magnam et vocavit multos. (Luc, XIV, 16)... C'est *l'Homme-Dieu :*

Celui que le Précurseur montrait à la foule en disant : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi* (Jo., I, 29) ;

Celui dont la foule, enthousiaste du miracle,

[1] Par le P. Ollivier, O. P. (Paris, Lethielleux).

disait : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple » (Luc, VII, 16) ;

Celui que d'autres foules portaient en triomphe à Jérusalem et acclamaient à l'envi : « Hosanna, Hosanna au Fils de David ! » (Matt., XXI, 9) ;

Celui que les Juifs voulaient sacrer roi, et qui affirma solennellement sa royauté devant Pilate, le représentant du grand empereur de Rome : « *Ergo rex es tu ? — Respondit Jesus : Tu dicis, quia rex sum ego* » (Jo., XVIII, 37) ;

Celui dont Pierre a confessé la divinité : *Tu es Christus Filius Dei vivi* (Jo., XI, 27) ;

Celui dont la divinité éclate même sur la Croix, où le Centurion la voit : *Vere hic homo Filius Dei erat* (Marc, XV, 39) ;

Celui dont la divinité resplendit surtout après le grand miracle de la résurrection, si bien que même l'incrédule Thomas la confesse en public : *Dominus meus et Deus meus* (Jo., XX, 28) ;

Celui que les anges et les saints adorent dans les cieux, dont ils chantent la sainteté infinie : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth. Hosanna in excelsis !*

Celui en qui Dieu le Père se complaît : *Tu es Filius meus dilectus, in te complacui.* (Marc, I, 11).

II. — *La nourriture offerte*

C'est *la chair de l'Homme-Dieu.*

C'est certain. Cela découle :

1° Des paroles de LA PROMESSE de l'Eucharistie : « Le pain que je vous donnerai à manger, ce ne sera plus la manne, mais ma chair que je donnerai pour la vie du monde. » (Jo., VI, 52).

En entendant ces paroles, la plupart des auditeurs s'éloignent en niant que cela puisse se faire : *Durus est hic sermo. Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro et jam non cum illo ambulabant.* Ils ont donc compris du moins que Jésus parlait au sens propre ou littéral.

Alors le divin Maître se tourne vers ceux qui sont restés à ses côtés et leur demande : *Numquid et vos vultis abire ?*

Simon Pierre répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

— Jésus se tourne aussi vers moi et me pose la même question. Je veux y répondre comme l'apôtre : « Oh ! non, Seigneur, je ne m'en irai pas, je reste avec vous, vous avez les paroles de vie, je crois en vous, en votre Eucharistie... »

Acte de foi :

Credo quidquid dixit Dei Filius ;
Nil hoc veritatis verbo verius.

Je crois, Seigneur, mais comme la foi est un don de Dieu, conservez-moi la foi, soutenez ma foi, augmentez ma foi...

2° Des paroles de L'INSTITUTION de l'Eucharistie.

Jésus a dit : *Hoc est corpus meum.* C'est clair... Il n'a pas dit : « Ceci est la figure, le symbole de mon corps, » mais il a dit : « Ceci *est* mon corps »... Oh ! je comprends que l'hérésiarque Luther se soit avoué vaincu par la clarté de cette parole...

— Je crois, Seigneur, je crois que vous êtes réellement dans le T. S. Sacrement de l'autel, et que je vais vous y recevoir tout entier, votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité... *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur...*

III. — *Le nombre et la qualité des conviés*

1° LE NOMBRE : tous, *omnes : Venite ad me omnes* (Matt., XI, 28)... Quelle magnificence dans la charité du Cœur de Jésus !...

2° LA QUALITÉ :

a) Tous les indigents, les nécessiteux, les malheureux : *Omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos... Et pauperes, ac debiles, et cæcos, et claudos introduc huc* (Luc, XIV, 21).

L'Eucharistie n'est donc pas un banquet royal réservé aux seules grandeurs de ce monde... Non, c'est un banquet divin offert aux plus petits, aux plus humbles comme aux plus grands et aux plus puissants. La voilà bien l'égalité réalisée mieux que par des paroles vaines et trop souvent mensongères...

b) Et Jésus n'accepte pas ces rebuts de l'humanité la main forcée ; non, il les reçoit la main largement tendue, le cœur grand ouvert ; il les presse même d'entrer : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* Quelle magnificence dans la miséricorde du Cœur de Jésus !...

* * *

O Jésus, je m'approcherai donc de la Table de ce grand Festin...

Je n'imiterai pas la foule qui hélas ! s'en écarte !... Elle n'a pas la foi !... Elle n'a plus la foi !... Elle ne croit pas à la réalité de l'Eucharistie !...

Seigneur, je crois à sa *réalité.* Quand vous avez dit : « Ceci est mon corps, » vous avez prononcé une parole de vérité et de vie éternelle...

Seigneur, je crois à ses *effets* salutaires. Quand vous avez dit : « Venez à moi, vous qui êtes accablés par le fardeau de la vie, et je vous soulagerai, » vous nous avez fait une promesse que votre toute-puissance peut accomplir et que votre toute bonté veut réaliser... J'y crois...

INSTRUCTION SUR LA COMMUNION FRÉQUENTE

La plus haute autorité qui soit dans l'Eglise, le Souverain Pontife Pie X, publiait le 20 déc. 1905 un Décret sur la réception quotidienne de la Sainte Eucharistie. Il manifestait ainsi solennellement le désir constant de Jésus-Christ et de son Eglise.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les fidèles communiaient fréquemment, et ne séparaient guère la communion de l'assistance à la messe. Ce fut en particulier la pratique des chrétiens persécutés par les tyrans romains et réfugiés aux Catacombes.

Après les persécutions, la foi et la piété s'étant relâchées, les communions s'étaient peu à peu raréfiées dans l'assemblée des « Saints. » Le Concile

de Latran prescrivit, au XIIIe siècle, la communion annuelle sous peine de péché grave. Mais ce n'était qu'un minimum.

Au XVIe siècle le Concile de Trente renouvela cette prescription, et il émit le vœu de voir les fidèles communier toutes les fois qu'ils assisteraient à la messe.

A la fin de son Pontificat, le pape Léon XIII exhortait en ces termes à la Communion fréquente : « Il faut surtout travailler à faire revivre la réception fréquente de l'Eucharistie, et abolir entièrement les préjugés contraires, les vaines craintes et les prétextes spécieux de s'en abstenir. » (Encycl. *Mirœ caritatis* du 28 mai 1902).

Pie X continuait donc la tradition de l'Eglise en publiant son Décret pour exhorter tous les fidèles à s'approcher de la Sainte Table tous les jours. Et dans ce Décret il donne les *motifs* et les *conditions* de la communion fréquente.

I. — *Ses motifs*

Ce sont 1° le *désir marqué de Notre-Seigneur* et 2° *les besoins pressants de notre âme.*

I. Le désir marqué de Notre-Seigneur.

1° Notre-Seigneur compare l'Eucharistie à la manne dont les Hébreux se nourrissaient chaque jour...

2° Il l'appelle le pain vivant, et dans le *Pater,* le pain quotidien...

3° De fait, il l'institue sous la forme du pain...

II. Les besoins pressants de notre ame.

1° Nous devons étouffer en nous la concupiscence et instaurer sur ses ruines la vie de la grâce, l'homme nouveau créé dans la justice et la sainteté, nous revêtir de Jésus-Christ. *Quel moyen plus excellent* pour réaliser ce programme d'action et de vie que l'Eucharistie, qui nous donne Jésus-Christ, nous assimile à lui, nous infuse sa vie et sa sainteté? *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Gal., II, 20).

2° C'est non seulement le moyen le plus excellent, mais c'est *le moyen nécessaire.* N.-S. l'a dit lui-même, avec la solennité du serment : *Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vilam in vobis.* (Jo., VI, 54).

3° Voilà pourquoi les premiers chrétiens faisaient de grands sacrifices pour se procurer les avantages spirituels de l'Eucharistie : la fréquentation des Catacombes...

Et l'Eglise fait tout pour nous en faciliter la réception : la sainte Réserve conservée dans toutes les églises...

II. — *Ses conditions*

Deux conditions seulement sont requises pour communier fréquemment : 1° l'*intention droite* et 2° l'*état de grâce.*

I. L'intention droite.

1° Cette intention droite « consiste à s'approcher de la sainte Table non pas par habitude, ou par vanité, ou pour des raisons humaines, mais pour satisfaire à la volonté de Dieu, s'unir à Lui plus intimement par la charité et, grâce à ce divin remède, combattre ses défauts et ses infirmités. » (Texte du Décret de Pie X).

2° Cette intention droite n'est nécessaire qu'au moment de la communion... Si, par exemple, on s'est décidé à communier par des vues et des intentions naturelles, mais qu'on les répudie au moment de la communion pour se guider d'après des vues et des intentions surnaturelles, on est alors dans la disposition voulue pour bien communier...

3° Si des motifs humains (indifférents ou même mauvais) sont joints à d'autres vraiment surnaturels, l'intention, bien que plus ou moins viciée et entachée, peut demeurer droite néanmoins et permettre la communion, bien que le profit de cette communion soit diminué d'autant...

II. L'état de grace.

1° Avoir la robe nuptiale...

2° Mais il suffit de l'avoir au moment de la communion... C'est-à-dire que la sainte communion n'est pas refusée à ceux qui commettent le péché grave, même fréquemment ; il suffit que ces pauvres pécheurs en obtiennent le pardon chaque fois avant de communier : par une confession sincère des actes, désirs, pensées mauvaises... et par une sincère contrition qui bannit l'attache actuelle et future à ces mêmes fautes...

3° Le péché véniel ni même l'attache au péché véniel ne sont un obstacle à la communion fréquente : « Bien qu'il soit *très désirable* que ceux qui usent de la Communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et qu'ils n'y aient aucune affection, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucune faute mortelle, avec le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir » (Texte du Décret)... Et pourquoi cette largeur et cette indulgence? Mais parce que « étant donné ce ferme propos sincère de l'âme, il n'est pas possible que ceux qui communient chaque jour ne se corrigent pas également des péchés véniels et, peu à peu, de leur affection à ces péchés. »

* * *

Ne considérez donc pas la communion comme une *récompense.*

Vous n'en êtes pas digne ?... Qui en sera jamais digne?... C'est le don de Dieu par excellence, c'est le corps du Christ, c'est Dieu lui-même...

— Mais comme *un secours, un remède* à tous vos maux : c'est pour cela qu'elle a été instituée : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Mt., XI, 28)...

Sermon de clôture

A MARIE

Salve, Regina

Salve! Je vous salue :

Comme l'archange Gabriel salua l'humble Vierge de Nazareth...

Comme sainte Elisabeth salua la Mère du Verbe Incarné...

Comme l'apôtre bien-aimé salua la Mère de douleurs en la recevant dans sa maison : *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua.* (Jo., XIX, 27)...

Comme la petite voyante Bernadette salua la Belle Dame de Massabielle...

— *Salve, Regina !* Marie est Reine :

Reine du ciel et de la terre, Reine des anges et des hommes... Reine de toutes les nations : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc, I, 48)...

Mais surtout Reine de la France *a)* qui s'est vouée à elle et l'a choisie pour sa Patronne : *Regnum Galliæ regnum Mariæ*... qui lui a consacré ses plus belles cathédrales... qui lui a érigé des autels dans les plus humbles églises des plus modestes villages... *b)* Reine de la France qu'elle a choisie comme le théâtre privilégié de ses faveurs les plus remarquables : La Salette... Pontmain... Lourdes...

— *Mater.* Marie est une Mère. A la majesté de la reine Dieu unit en elle la tendresse de la mère :

Mère de Jésus, du Verbe Incarné depuis le message angélique...

Mère des hommes depuis le Calvaire : *Ecce filius tuus* (Jo., XIX, 26)...

— *Mater misericordiæ.* Nous aimera-t-elle, nous pauvres pécheurs, qui sommes si distants de la sainteté de Jésus ?... Oui, car elle est pleine de miséricorde : son cœur est façonné sur celui de son divin Fils qui, nous l'avons vu, aime tant les pécheurs ;... son cœur aime les âmes rachetées par le sang de son divin Fils...

— *Vita.* Elle est la Vie *a)* parce qu'elle nous a donné Jésus, l'auteur de la Vie... ; *b)* parce qu'elle a coopéré à notre rédemption... ; *c)* parce qu'elle nous communique la grâce, principe de vie surnaturelle : *Omnia Deus voluit nos habere per Mariam*...

— *Dulcedo.* Le nom, le souvenir de Marie est une douceur qui apaise ou guérit. A sa vue, à sa pensée le blasphémateur se tait... l'impie se sent troublé et souvent s'apaise... l'âme endolorie se soumet à l'épreuve, l'accepte...

— *Et spes nostra, salve !* Marie est notre espérance parmi les flots de la mer agitée de ce monde, parmi l'orage des tentations... Elle est l'étoile qui guide le nautonier... l'ancre de salut qui empêche notre faible esquif d'échouer sur les écueils... *Respice stellam, voca Mariam*...

— *Ad te clamamus, exsules filii Evæ.* Marie entend chaque jour la longue et incessante clameur des fils d'Eve exilés du Paradis terrestre...

Fils d'Eve, fils du péché, portant en nous les tristes conséquences de la faute originelle : ténèbres... concupiscence...

Fils d'Eve exilés du séjour de l'innocence et du bonheur...

— *Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.* La terre est une vallée de larmes... La douleur prend l'homme au berceau et ne le quitte qu'à la tombe... Nul n'échappe à la loi universelle de la douleur. Toute vie est traversée par la douleur... Il est remarquable même que les vies les plus saintes sont les plus crucifiées, que les familles les plus chrétiennes sont les plus éprouvées...

Alors l'âme se réfugie dans les bras de Celle qui est vraiment la « Consolatrice des affligés » et qui sait porter secours à tous nos maux de l'esprit et du corps... *Consolatrix afflictorum... Concede nos perpetua mentis et corporis sanitate gaudere...*

— *Eia ergo, advocata nostra !* Marie est notre avocate. Médiatrice entre ciel et terre, entre Dieu offensé et l'homme coupable... Elle fléchit le courroux du ciel, elle nous obtient des grâces de lumière, de repentir et de pardon... Comme elle disait jadis à son divin Fils : *Vinum non habent,* pour obtenir au profit d'une famille pauvre le changement de l'eau en vin, elle lui dit aussi : « Ils n'ont plus la foi, ils n'ont plus la grâce... » pour obtenir au profit des égarés, des endurcis même, le changement des esprits et des cœurs...

— *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte !* O Marie, regardez-nous de ce regard de tendresse dont vous regardiez Jésus... de ce regard souriant dont vous regardiez Bernadette... de ce regard de pitié dont vous regardiez les petits bergers de la Salette...

Mais, puisque, hélas ! nous n'avons pas la sainteté de Jésus, ni l'innocence de Bernadette, ni même celle de Maximin et Mélanie, puisque nous sommes des pécheurs... regardez-nous du même regard miséricordieux que Jésus fit tomber sur Madeleine, sur Pierre...

— *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende.* Voir Jésus après l'exil, c'est le but de la vie terrestre, c'est le face à face éternel, c'est le ciel... Soyez pour nous, ô Marie, l'heureuse porte qui nous ouvrira le ciel : *Felix cœli porta*...

— *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria...* Le cœur de la jeune fille chrétienne, pieuse, dévouée à Marie, éprouve le besoin de redire à sa céleste Mère, comme la plume du grand moine S. Bernard, combien il compte sur sa clémence, sur sa piété et sur sa douceur...

* * *

Renouvelez-vous dans la dévotion à Marie. Vous avez l'Eucharistie comme aliment de votre âme... Mais vous avez aussi Marie comme guide dans les sentiers de cette vie. Si vous la suivez, vous ne dévierez pas : *Ipsam sequens non devias.* (S. Bernard). Si vous l'invoquez, vous ne vous perdrez pas : « Un serviteur de Marie ne saurait périr. » (S. Alphonse de Liguori).

FIN

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLVI

16e Dimanche après la Pentecôte

LES SÉPARATIONS DE LA MORT

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.
Vanité et vanité, tout n'est que vanité. (Eccl., I, 2).

Mes frères,

Les journées d'automne ont déjà commencé. Vos champs et vos prés sont dépouillés, et déjà sur nos chemins les feuilles tombent. La jeunesse n'y fait guère attention, comptant bien qu'elle verra refleurir de nombreux printemps. Mais quand on est arrivé à l'automne de la vie, l'automne de l'année vous invite à réfléchir, à vous poser la question inévitable :

Qu'est-ce donc que la vie ?

La vie est comparée tour à tour par la Sainte Ecriture à la fleur qui se fane, à l'herbe qui se dessèche, à la fumée des toits de nos demeures qui se dissipe dans les airs, au sillage si vite effacé du vaisseau sur la mer, à la trace imperceptible de l'oiseau qui s'envole. Dieu a mesuré nos jours de la même mesure qu'il mesura les cieux. Mais, quand l'heure voulue par lui aura sonné, la mort viendra, comme elle était venue pour ce jeune homme dont nous parlait dimanche dernier l'Evangile. Alors il nous faudra abandonner absolument tout en ce monde... *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

I

La mort nous sépare, en premier lieu, des choses d'ici-bas.

L'heure qui doit terminer une vie est arrivée. Tandis que l'affection ou au moins la charité veille près de sa couche de douleur, le mourant se voit privé de tout. La maison qu'il habitait, il ne la reverra plus ; des champs qu'il a cultivés et des arbres qu'il a plantés, aucun ne le suivra. Des trésors qu'il a amassés, il n'emportera rien. Aux clartés funèbres de la mort, ces choses diverses ne sont plus rien : à peine comparables à de légers nuages, comme on en voit flotter sur l'horizon pour disparaître avec le soleil couchant.

A l'instant même où s'ouvre la demeure de son éternité, le mourant se rappelle peut-être les fêtes d'autrefois : tous leurs plaisirs, toutes leurs ivresses. Regrets superflus ! Dans la nudité du cercueil, les plaisirs de la vie et les vanités qui les accompagnent ne reviendront plus.

La gloire elle-même, quand la fosse est creusée, a perdu son charme. On aura beau mêler à la tristesse de nos obsèques l'illustration de nos titres, étaler sur notre cercueil les insignes que nous avons portés : une croix, un uniforme, une épée ; ces insignes, tout ce cortège de gloire dont la vanité humaine se repaît, tout disparaîtra. Notre place, un autre l'occupera, puis un autre, et après nos funérailles, les hommes iront à leurs affaires comme auparavant. Entre quatre planches « où, sauf le linceul et le crucifix, tout le reste peut gêner, » il n'y aura plus de monde pour nous, parce que la figure du monde se sera évanouie.

Est-ce donc la peine de nous y attacher ? Si nous sommes privés des biens de la terre, ne nous en plaignons pas ; si, au contraire, ils sont notre partage, prenons garde de nous laisser prendre à leurs appâts. Riche ou pauvre, pour finir, viendra le moment où je serai couché dans la tombe et sans autre parure qu'un suaire. Par le fait, le mieux n'est-il pas d'oublier ce qui passe pour reporter notre affection vers ce qui reste, usant, selon le conseil de l'Apôtre, des choses de ce monde avec un esprit sage, et méprisant les frivolités d'une vie éphémère pour se former dans les cieux un trésor qui soit à l'abri de tout dommage ?

II

Avec la séparation des choses il y aura celle des personnes.

Si, déjà, il est difficile d'abandonner certains objets, que penser de la rupture des plus chères affections ? Sans doute, la mort n'a pas la puissance d'emporter tout entiers nos parents, nos amis ; mais du moins elle nous en sépare. Ils nous laisseront leur portrait, triste présent des derniers adieux, et c'est tout. Non seulement des affections qui sont égoïstes et coupables, mais les plus saintes et les plus pures, celles qui touchent le plus intimement à notre cœur, la mort les glacera. « Quoi ! dit le mourant à sa famille éplorée, je vous quitte ! » et tandis qu'il murmure une dernière parole, la mort le saisit et lui prend son dernier souffle.

En ce monde même, quand il s'agit d'un départ momentané, d'une absence, surtout si celle-ci doit être périlleuse, nos âmes s'émeuvent malgré l'espérance de se revoir. Que sera-ce à l'heure de la mort ? A chaque détour du chemin nous avons laissé celui-ci ou celui-là, et nos souvenirs sont à l'état de débris. « Comme le voyageur qui a franchi dans une longue marche colline sur colline, arrivé au sommet d'une montagne, regarde et aperçoit dans la vallée des arbres brisés par la tempête : ainsi en est-il au faîte de la vie : nos regards ne rencontrent plus que l'isolement, et, le cœur attristé, nous montons lentement les derniers sommets de l'existence [1]. »

Il convient, on le voit, de régler nos affections. S'il est permis, si même nous devons donner à la famille sa part, la prudence chrétienne nous oblige à mettre avant tout le devoir, fallût-il sacrifier au devoir des affections légitimes. Derrière nos parents qui sont partis, nous marchons, d'ailleurs à petite distance, dans le sentier qui s'est dérobé sous leurs pas, et où ils n'ont fait que passer. Surtout, s'il s'agit de liens qui nous inspireraient au dernier moment des regrets ou des remords, n'hésitons pas à les briser sans retard.

[1] Lacordaire, *Sermons*, p. 469.

III

Enfin, il faudra nous séparer de nous-mêmes.

Au fond, ce que nous aimons le mieux c'est encore nous. Nous n'avons jamais assez ni de soins ni de délicatesses pour notre corps. La passion qui nous domine est l'égoïsme. On ne pense qu'à soi, on ne vit que pour soi. Tout, chez le plus grand nombre, consiste à varier ses distractions et ses plaisirs, sans réfléchir à ce que renferme de vain et de fragile l'ensemble des choses dont notre corps se réclame et auxquelles il demande le bonheur.

Pourquoi ces empressements exagérés, pourquoi tant de recherches et de parures inutiles? A peine le dernier soupir rendu, dès qu'on nous aura enseveli, notre corps deviendra une chair immobile, froide, dont la mort va dissocier les éléments. La terre recueillera ce qu'il en reste. Et si après quelques années vous soulevez la pierre ou le marbre qui abrite ce misérable reste, tout se réduit à une poignée de poussière.

Encore si la justice divine se contentait de réduire en poussière, d'anéantir notre corps ; mais il faut que cet anéantissement soit ignominieux. Suivant une énergique expression du Saint-Esprit, « la corruption et les vers attendent cette dépouille comme leur part d'héritage. » (Eccli., XIX, 3). Pour suivre la marche des décompositions de la mort, il suffit d'observer du regard le corps humain dans le tombeau. Pendant quelque temps, c'est un cadavre et le cadavre a un nom ; puis, la parole humaine s'embarrasse pour dire ce que c'est ; il n'y a plus de cadavre, mais seulement je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue... Un linceul pourri, et dans ce linceul un peu de boue, voilà tout ! Aussi bien, par-dessus la terre où nous dormirons l'herbe poussera comme pour effacer même notre souvenir.

Dès lors, pourquoi nous attacher à un amas de poussière? N'est-il pas plus raisonnable d'en retirer peu à peu notre cœur, et à mesure qu'il s'en dégage, de le consacrer à la vertu, au devoir, c'est-à-dire au service de Dieu ?

* * *

Bossuet était sur son lit de douleur. Un personnage qui le visitait crut le consoler en lui parlant de la gloire qu'il laisserait sur la terre. A ce mot de gloire, Bossuet se soulevant avec peine : « Ne me parlez pas de cela, dit-il avec une sainte indignation, mais demandez à Dieu pardon pour un pauvre pécheur. »

Il est bien vrai, les couronnes et les fleurs placées sur notre cercueil disparaîtront ; mais ce qui, malgré la mort, ne disparaîtra point, ce sont nos bonnes œuvres. Que la mort soit donc pour nous la conclusion d'une vie sanctifiée, consacrée au détachement, à la vertu et au devoir ! Ainsi soit-il.

XLVII

17e Dimanche après la Pentecôte

LA MORALE SANS DIEU

Leges populorum vanæ sunt.
Les lois des peuples, sans Dieu ne valent rien.
(Jér., x, 3).

Mes frères,

Il était réservé à notre temps de prétendre séparer la religion de la morale, comme si l'homme pouvait trouver en lui-même, dans sa volonté ou dans sa conscience, la règle de sa conduite. Les morales sans Dieu ne se comptent plus. Les unes s'appellent morale de la science, morale de la solidarité, morale du progrès ; d'autres, morale utilitaire, morale de l'économie politique ; d'autres encore, morale du devoir ou de l'honneur. Mais toute cette belle variété n'empêche pas la vertu de disparaître et la corruption de monter. Nous en sommes, hélas ! trop souvent les témoins attristés.

I

Il faut, pour la formation de l'âme, des principes arrêtés, capables de donner à l'esprit une direction ferme et une impulsion décisive. Or on demanderait en vain cette assurance à la morale sans Dieu.

Mettrez-vous à la base de votre morale la raison ? Avec la simple raison, la règle des mœurs perd sa clarté, sa stabilité ; elle reste vague, incertaine, indécise. Dans bien des cas, de par nous-mêmes, nous ne saurions porter un jugement sur la bonté de tel ou tel acte, et maintes applications de la loi naturelle demeurent obscures pour notre esprit. Au surplus, une différence marquante sépare les vérités de l'ordre purement intellectuel des vérités de l'ordre moral. Lorsque vous dites : « Le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, » l'esprit donne tout de suite son adhésion ; mais quand il s'agit de nous prononcer sur la pratique du devoir, il hésite et se trouble. C'est ce qui a fait écrire à Leibniz : « Si la géométrie s'opposait autant à nos passions et à nos intérêts présents que la loi des mœurs, nous ne la contesterions et la violerions guère moins. »

A la morale sans Dieu vous ne pouvez pas davantage donner pour guide la conscience. La conscience ne fait pas la règle de nos actes, son rôle est seulement d'en poursuivre l'application. Elle la fait si peu que souvent elle ne se gêne pas pour l'enfreindre, si le plaisir ou l'intérêt l'exige. Il appartenait à notre époque, je le sais, de modifier les conditions de la vertu. Tel personnage, habile à dénigrer ses concurrents ou qui réalise sur sa clientèle des profits illicites, se dira en paix avec sa conscience. Cependant l'opinion, aujourd'hui si indulgente, aura beau admirer un homme parce qu'il s'enrichit sur le compte des autres, vous n'êtes pas forcés de croire à son honnêteté. Vouloir fixer pour base à la morale le respect de soi-même ou le sentiment intime du devoir, c'est oublier que le monde est plein d'une infinité de gens qui n'ont

pas le sentiment du devoir, ou qui mettent une foule de choses au-dessus du respect d'eux-mêmes.

Ferez-vous appel à la science pour donner un principe à la loi morale ? La science en elle-même est un bienfait, et l'on ne saurait trop la répandre. Toutefois, discipliner le cœur n'est pas son affaire : il n'y a pas de relation voulue entre la grammaire et la moralité. Un élève n'est pas meilleur qu'un autre parce qu'il sera plus habile à résoudre une équation algébrique ou à raconter la guerre de Cent ans. « Quand je saurais l'algèbre, la géométrie, la façon exacte dont se forment les nuages, en quoi voulez-vous que j'en devienne plus sage ? Ce n'est ni l'arithmétique, ni l'histoire qui pourront empêcher l'enfant de mal agir. Il aura beau apprendre la règle de trois, les caps de Hollande et les lacs d'Amérique, ses penchants n'en seront pas modifiés. » L'homme qui a dit cela est M. Fouillée, de l'Académie des Sciences morales, un libre-penseur. Non, l'école, fût-elle neutre, n'arme pas l'enfant contre les entraînements des passions : ce n'est pas en plaçant, comme on l'a décrété, quelques-uns de nos lycées sous le patronage de Voltaire, que l'éducation sera plus élevée, plus moralisante.

Pour asseoir la morale sur une base indestructible, ne nous y trompons pas, il faut y mettre Dieu : car en Dieu seul repose la source du devoir. Vouloir abandonner l'enfant à sa seule raison, lorsqu'il aura une décision à prendre, c'est lui demander ce qui n'est pas à la portée de son âge. Sa volonté devenue un peu plus tard celle du jeune homme, laissée de même sans appui, n'aura aucune force pour les résolutions viriles et les durs combats de la vertu. De l'école primaire on a chassé Dieu, on a supprimé son nom jusque dans les livres de lecture, un cours de grammaire où se trouve la conjugaison du verbe *prier* est proscrit ; les *Fables* de La Fontaine, ces chefs-d'œuvre inimitables, ne sont même pas épargnées si elles parlent de Dieu. Mais ces murs d'où l'on a décroché l'image du crucifix bénissant les enfants, ce pavé où il n'est plus permis de plier le genou, sont bien froids. Votre morale laïque, sans influence sur le cœur, sera toujours à l'usage de ceux qui n'en ont point ou qui n'en veulent pas avoir : en prétendant dégager la pratique du devoir de toute idée et de toute croyance religieuse, vous en avez ruiné la base. Le mieux ne serait-il pas de revenir « à ces bonnes petites écoles d'autrefois, placées sur le chemin de l'église, où le maître, pour les former au bien, apprenait à lire aux enfants dans l'Evangile et le catéchisme ? »

II

D'ailleurs, il convient de juger de l'arbre par ses fruits.

Ici, ce sont des témoignages et des chiffres que je veux apporter.

« Vous, professeurs, disait un homme d'Etat et non des moindres, M. Guizot, vous enseignez dans le désert quand vous éloignez la religion ; votre école n'a plus de valeur morale : elle devient même un péril de plus. » M. Lavisse a écrit dans le *Journal des Débats* les lignes suivantes : « Nous avons rédigé bien des programmes, institué bien des examens et des concours ; mais enseigner, examiner, ce n'est pas de l'éducation. Toute notre machine est organisée pour fabriquer des diplômes, depuis l'enfant à qui nous offrons des certificats primaires jusqu'au jeune homme qui brigue un titre de bachelier ou de docteur. Mais l'école ni le collège ne sont un milieu moral. » Nombre de membres de l'Université ont constaté le même fait dans leurs rapports officiels : à mesure que s'est élevé en France le niveau général de l'instruction par l'école neutre, l'état de démoralisation a grandi. Octave Feuillet en particulier nous présente sous les couleurs les plus vives les tristes conséquences de l'éducation sans Dieu : « Sur le chemin du crime, nous dit-il, la loi où n'est pas inscrit le nom du législateur suprême n'arrêtera pas plus que n'arrête une toile d'araignée. » *(La Morte,* 1885).

Interrogez les magistrats, la conclusion est identique à celle des hommes de lettres. Le 16 octobre 1901, à la rentrée de la Cour de cassation, l'avocat-général dans un discours sur *la Magistrature et les lois protectrices de l'enfance*, disait : « Longtemps les meilleurs esprits avaient espéré voir l'instruction, pour laquelle le gouvernement accepte tant de sacrifices, moraliser l'enfance ; il n'en a rien été. » On a bâti des écoles, et l'on a bien fait. Chaque année encore augmente le nombre des décrets, des circulaires, des règlements en faveur de l'instruction et des maîtres laïcs. Le niveau moral s'est-il élevé en même temps ? Hélas ! non : nos progrès scientifiques n'ont pas créé des progrès analogues dans les mœurs, et les annales judiciaires relatives à la jeunesse sont lamentables. Il faut lire surtout l'admirable livre de M. Georges Goyau : *L'Ecole d'aujourd'hui ;* c'est effrayant de vérité. Un fait seulement. En 1907, un jeune homme du Cercle catholique de Passy était assailli et tué par des apaches. Or, au jugement de cette affaire, dans les débats qui eurent lieu au Palais de Justice à Paris, l'avocat-général Peysonnie, représentant le ministère public, nous a dépeint la jeunesse des écoles modernes, accomplissant le mal non pas seulement par intérêt, mais par haine. Une phrase de son réquisitoire surtout est à retenir : « J'ai été de ceux qui ont cru que toutes les fois qu'on ouvrait une école, on fermait une prison. Quelle erreur, et que nous sommes loin de compte ! »

Outre ces témoignages, voici des chiffres.

La statistique a pour but de relever le nombre et la progression des crimes. Les résultats sur ce point infligent encore aux laïcisateurs un sanglant démenti. Si l'on compare les Tables de criminalité fournies par le ministère de la Justice et les Tables données par le ministère de l'Instruction publique, on observe que la série des départements les plus moraux coïncide, sauf de rares exceptions, avec la

série des départements les moins lettrés. Pour qui prend la peine de consulter les livres d'écrou du bagne et de la prison, leurs nouvelles recrues sortent pour la plupart des écoles prétendues neutres où le manuel de Paul Bert a remplacé la vieille *Histoire Sainte*.

Il y a plus : nous sommes en présence d'une crue inouïe et soudaine de la criminalité enfantine, devant laquelle le moraliste s'arrête interdit. A l'heure actuelle, l'armée des coupables se recrute surtout parmi la jeunesse, et au point de préoccuper à juste titre tout homme soucieux de l'avenir du pays. Que d'exemples tristement révélateurs ! Des enfants de 10 à 12 ans font fleurir comme une mauvaise herbe le vol et la corruption entre les pavés de nos rues. Le nombre des prévenus, à cet âge, ne cesse de s'aggraver et beaucoup déjà sont entrés dans nos colonies pénitentiaires. Non seulement le crime est commis par de jeunes mains dans des proportions alarmantes, mais il se reproduit dans certaines individualités comme par habitude, finit par constituer en quelque sorte la trame de la vie, et donne lieu à un casier judiciaire des plus variés [1]. Il y a même des associations de jeunes malfaiteurs.

Non ! la science, il faut le répéter, ne peut pas remplacer la religion. Séparée de la morale religieuse, même la science supérieure sera toujours impuissante contre le flot montant du crime. Que dis-je ? Si chez un homme un esprit éclairé se joint à une volonté perverse, plus cet homme sera intelligent, plus il aura de connaissances, mieux il saura accomplir le mal. L'anarchiste Emile Henry ne se réclamait-il pas naguère [2], devant les tribunaux, de la doctrine de l'évolutionnisme où tout se réduit à la matière et au mouvement ! Si vous ne donnez pas à la morale et à la vertu Dieu comme principe et comme récompense, il en sera toujours de la sorte. « Quand on aura appris aux hommes qu'ils ne sont qu'un peu de poussière organisée, et qu'il n'y a rien, absolument rien, après cette vie, que nous restera-t-il ? Des magistrats qui vendront la justice, des officiers qui livreront leurs plans, des banquiers et des industriels qui n'auront d'autre ambition que de sauver leur vie et leur caisse [3]. » La chronique des journaux ne nous laisse aucun doute à cet égard.

* * *

Voilà où l'on aboutit, lorsqu'on prétend former la morale en dehors de tout rapport avec Dieu. Livré aux séductions d'une règle facile, chacun agit suivant le besoin ou l'impression du moment, sans autre préoccupation que celle de son égoïsme et sans autre crainte que celle des jalousies voisines. En tout état de cause, avec une morale sans Dieu, vous aurez au plus un ensemble de déductions logiques, fruit d'une raison individuelle, que l'on peut défaire par un travail inverse et qui n'ont aucune valeur en dehors de l'esprit qui les a conçues.

[1] Henri Joly, de l'Institut, *L'Enfance coupable*, Paris, Lecoffre, 1903.

[2] Exécuté le 22 mai 1894. — C'est le 22 novembre précédent que Jaurès disait à la Chambre : « Vous avez proclamé, en décrétant l'instruction purement rationnelle, que la seule raison suffisait à tous les hommes pour la conduite de la vie... Vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine, et la misère humaine s'est réveillée avec des cris... »

[3] Mgr Gibier, *Objections contemporaines*, t. II, p. 25.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XII

Ma chère enfant,
Mon cher ami,

J'ai dit souvent, en des circonstances semblables à celle qui nous rassemble aujourd'hui, que je prenais ma part de l'allégresse de tous et que j'y remplissais mon rôle avec la plus grande joie. J'étais sincère : c'était vrai. Mais je puis dire avec une égale sincérité, à cette heure, que jamais ma joie ne fut plus vive et que jamais je n'ai béni l'union de deux chrétiens avec un plus réel bonheur. C'est que de vous deux, je connais tout, pour ainsi m'exprimer, *à fond :* les familles, l'éducation, les caractères, les convictions religieuses, et qu'en bénissant votre mariage, je sens que j'agis avec une complète et parfaite sécurité.

Au surplus, toutes ces raisons qui motivent ma sécurité garantissent votre futur bonheur, et il se trouve ainsi que, par une rencontre qui ne peut être que providentielle et voulue de Dieu, je suis en droit avec tous les vôtres d'envisager pour vous le meilleur et le plus bel avenir.

* * *

Vos familles sont des familles de laborieux et de modestes qui se sont élevés peu à peu, par le travail, à la situation qu'ils occupent.

Pour l'un de vous, c'est un père, disparu trop tôt et toujours pleuré, qui sut conquérir et garder l'estime et la confiance de tous ceux qui l'ont connu ; et aussi une mère qui, accablée par le malheur, a su, malgré tout, rester égale à sa tâche, qui s'est vouée tout entière au seul bien qui lui demeurât, son fils, et qui a trouvé, dans son bon sens et dans sa foi, l'art d'en faire *un homme*, au sens profond du mot.

Pour l'autre, c'est un grand-père très bon, d'esprit très libre et courageusement dévoué à la bonne cause, et une grand'mère très tendre et très bienfaisante, femme de tête et de bon conseil, — et c'est aussi un père et une mère qui pourraient faire graver sur le linteau de leur porte la devise qu'on lit au-dessus de la porte des parents de Jeanne d'Arc : VIVE LABEUR, et dont le foyer respecté n'a jamais offert aux yeux d'une jeune fille que de bons exemples.

Par là, mes chers enfants, vos deux vies semblent être sorties d'une même source : la source des honnêtes gens !

Je découvre un rapport pareil dans votre éducation. Tous les deux, vous avez été élèves de ces religieux et de ces religieuses, que l'école d'Etat, si bien défendue qu'elle soit, — les Français commencent à le comprendre, — ne remplacera jamais. Vous, chère Thérèse, vous avez passé les années de votre enfance et de votre jeunesse sous la direction

de ces dames Ursulines, aujourd'hui exilées, qui ont laissé parmi nous un si vivant et si doux souvenir. Et quant à vous, mon cher ami, vous avez grandi dans ce St-Euverte fameux où je vous connus, et où les Frères des Ecoles chrétiennes, — des exilés encore, — ont formé tant de générations de jeunes gens comme vous, qui sont des hommes sérieux et utiles, et de bons Français.

Et ainsi, la religion a guidé vos premiers pas à tous les deux ; elle a formé vos âmes ; elle les a harmonisées ; elle vous a préparés l'un pour l'autre à votre insu, vous donnant le même idéal, pour que d'une entente parfaite, un jour, résultât pour vous du bonheur.

* * *

De fait, cette parfaite entente existera, j'en suis sûr, car deux choses la font naître que vous possédez également : un bon caractère et l'identité des convictions religieuses. Vous avez les mêmes goûts de simplicité et de paix ; enfants de travailleurs, vous aimez l'un et l'autre le travail ; vous vous rencontrez dans le même désir du bien. Comment, avec des natures si semblables, comment se pourrait-il faire que vous ne soyiez pas toujours d'accord ? — De cet accord, du reste, votre foi vous fait un devoir, et quand on est profondément religieux comme vous l'êtes, cela suffit pour assurer l'heureuse union des âmes. Je n'ai pas à craindre que l'un de vous tyrannise l'autre dans ses idées, comme je l'ai vu faire quelquefois avec une secrète indignation, dans cette ville même. Vous pensez de même sur les grands problèmes de la vie ; vous penserez de même sur toutes choses, et vous aurez le même courage pour accomplir les devoirs qui vous incombent dans l'état que vous avez choisi.

De ces devoirs, je ne vous dirai qu'un mot : c'est qu'ils sont graves, — graves devant Dieu, graves devant la patrie, graves devant votre conscience. Il s'agit pour vous de remplir la première des fonctions humaines, qui est de multiplier la race, de perpétuer vos familles, de donner des hommes à l'humanité, des chrétiens à l'Eglise et des serviteurs utiles à notre pays de France. Mais vous êtes trop instruits pour que j'y insiste ; vous venez engager vos serments au pied des autels du Christ, pour faire la volonté du Christ, et vous n'êtes pas de ceux qui reculent devant les sérieuses responsabilités de la vie.

Fasse le ciel que vos deux vies, qui désormais n'en feront plus qu'une seule, soient fécondes ; fasse-t-il aussi qu'elles soient heureuses ! C'est le vœu de ces parents, père et mère, vieux grand-père et vieille grand'mère, qui n'avaient qu'une fille et qui vont la voir partir, cher ami, appuyée sur votre bras loyal. C'est le vœu de tous ceux qui sont ici, et qui vous aiment à divers titres. C'est enfin mon vœu à moi-même, mon vœu d'ancien maître, mon vœu d'ancien curé de cette paroisse, fidèle aux amitiés du passé, mon vœu de ministre de Dieu appelé à vous bénir, et qui va vous bénir en effet de tout son cœur, pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XLV

17e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

En ce dimanche, l'Eglise nous fait méditer sur *la justice de Dieu :* « Seigneur, vous êtes juste et votre jugement est droit. » Toute notre vie passera au crible de cette justice qui sait tout et qu'on ne trompe pas.

C'est ce qui nous fait trembler, et nous en appelons aussitôt à la miséricorde divine. Que deviendrons-nous si Dieu tient un compte rigoureux de toutes nos actions, de tous nos manquements, de toutes nos pensées ? « Traitez votre serviteur selon votre miséricorde, *fac cum servo tuo secundum misericordiam tuam.* »

Et nous repassons dans notre esprit, dans notre conscience, toutes nos erreurs passées ; nous ne pouvons les enlever, faire qu'elles n'aient pas existé ; nous ne pouvons que nous en repentir. Ah ! que nous serions heureux si jamais notre âme n'avait perdu sa blancheur, si nous avions gardé l'innocence de notre baptême ! C'est pourquoi nous redisons ensuite ces paroles où perce un regret : « Heureux ceux qui sont restés immaculés dans leur voie, qui marchent dans la loi de Dieu ! *Beati immaculati in via...* »

Pourquoi avons-nous péché ? C'est que nous avons oublié les deux grands commandements de la loi que nous rappelle notre Evangile.

* * *

1. Le mardi de la Grande Semaine, Jésus donna au peuple et aux Pharisiens, dans le temple, ses suprêmes enseignements. Pharisiens, docteurs de la loi, Hérodiens et Saducéens se prêtaient secours pour essayer de le confondre, et pour diminuer son crédit devant le peuple. Le Sauveur venait de réduire au silence les Saducéens à propos de la résurrection des morts ; les Pharisiens alors entrèrent en lice et ils députèrent un des leurs pour le tenter. Mais celui-ci était un homme de bonne foi qui interrogea le Maître afin de s'instruire. Il vint donc respectueusement auprès de lui et lui dit :

— Maître, quel est le grand commandement de la loi ?

Cette question qui nous paraît si simple avait été embrouillée à plaisir par les Pharisiens, qui l'avaient noyée dans mille prescriptions, dans mille subtilités. Pour eux le grand commandement c'était d'atteindre la perfection, la justice. Mais en quoi résidait la justice ? Pour la plupart, elle consistait à faire de longues prières et à jeûner, afin que les hommes se disent : « Voyez comme ils prient, comme ils jeûnent ! Comme leurs visages portent les traces de leurs privations ! Voyez comme ils sont vertueux ! »

La justice consistait encore à faire maintes ablutions avant les repas ; c'est pourquoi ils blâmaient les Apôtres qui ne se lavaient pas les mains avant

de manger. Elle consistait aussi dans les franges de leurs vêtements, et dans les phylactères qu'ils chargeaient de sentences de la loi, de textes des livres saints. C'était de longues bandes de parchemin qu'ils portaient autour de leurs bras et sur leur front. Ceux qui observaient le mieux ces coutumes pharisaïques étaient les plus parfaits. Mais de toutes ces prescriptions, quelle était la meilleure, celle qui était la plus conforme à la loi ?

Voilà ce que ce Pharisien demandait à Jésus-Christ.

Le Sauveur voyant sa bonne foi, sa sincérité, lui rappelle simplement ce texte de la loi, écrit sans doute sur le phylactère qui ceignait sa tête :

« Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces. Voilà le premier et plus grand commandement. » (Mt., XXII, 37 ; Mc., XII, 30).

A mesure que Jésus prononçait ces paroles, c'est comme si l'on avait enlevé un voile des yeux du Pharisien ; le peuple écoutait et comprenait. Jamais on ne lui avait parlé un langage si clair pour l'esprit, si doux pour le cœur. Aimer Dieu de tout son cœur, Dieu qui est au-dessus de tout, et qui nous a créés, quoi de plus vrai ?

Jésus poursuivit : « Voici le second commandement qui est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont renfermés toute la loi et les Prophètes. »

2. Ce Scribe n'avait point ainsi compris la loi. Jamais on ne lui avait dit cela ! Et cependant c'était si simple, si lumineux ! N'est-il pas évident que pour faire son salut il faut aimer Dieu par dessus toute chose ? car rien ne peut lui être comparé. Il faut l'aimer de tout son cœur, car il est infiniment aimable et il a droit à tout notre amour. Il faut l'aimer de toute son âme, car toutes les puissances de l'âme lui appartiennent, c'est lui qui a créé l'âme ; de tout son esprit, car notre esprit le voit, il en comprend ce que l'homme peut en comprendre, il sait qu'il est infiniment bon, puissant et beau ; de toutes ses forces, car nous ne l'aimerons jamais assez, jamais comme il mérite d'être aimé. Cela, tout le monde le comprend, l'homme du peuple comme le Pharisien, l'ignorant comme le savant, et tous peuvent ainsi accomplir toute justice, être sauvés ; le pauvre et le riche sont égaux devant Dieu ; il n'y a donc pas de préférence pour les grands au détriment des petits. Dieu regarde le cœur, l'âme, et non les longues stations de prières au coin des rues ni les phylactères.

A la parole limpide de Jésus cet homme avait vu tout cela, et il en était à la fois étonné et ravi. Tout cela était bien dans la loi, comme le disait le Sauveur, dans les prophètes aussi, mais il ne l'y avait jamais découvert.

De même pour l'amour du prochain. On doit l'aimer comme soi-même, or on s'aime beaucoup. Ce commandement est semblable au premier et il découle du premier. Nous devons aimer le prochain non pas pour lui-même, car il n'est pas toujours aimable, et quand même il l'est, ce n'est que d'une amabilité relative ; nous devons l'aimer parce que Dieu nous l'ordonne, parce qu'il est l'image de Dieu, comme nous : et en cela nous revenons toujours à Dieu, c'est Dieu que nous aimons en lui.

« Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là » (Mc., XII, 31), avait conclu Jésus-Christ. Le Scribe est tout transporté de ces paroles révélatrices, et il s'écrie, résumant ainsi toutes ses pensées : « Maître, vous avez bien dit. C'est bien la vérité. Il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que lui ! Et il faut l'aimer de tout son cœur et de tout son esprit, et de toute son âme et de toutes ses forces. Et aimer le prochain comme soi-même, est plus que tous les holocaustes et les sacrifices. »

Il répétait avec jouissance chacune des paroles du Sauveur, et à mesure qu'il les redisait, il lui semblait y trouver encore de nouvelles lumières et de nouveaux enseignements. Il comprenait enfin ce qu'est la vraie justice, et qu'elle réside dans l'amour de Dieu et des hommes, et il ne déguisait point son bonheur.

Jésus admire sa droiture, sa candeur d'âme et lui dit : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu ! »

3. Les Pharisiens écoutaient confondus. Ils s'attendaient à de savantes discussions sur leurs prescriptions, leurs traditions étroites et multipliées touchant l'observation de la loi, et Jésus se contentait d'ouvrir sous leurs yeux la Loi, la vraie loi de Moïse dont ils ne connaissaient que les à-côté, les vrais prophètes, Moïse surtout. Il les avait mis en lumière d'un mot, et ils étaient ébranlés, intimidés surtout par cette parole souveraine qui tranchait ainsi avec une telle clarté les plus hautes questions. « Et personne n'osait plus l'interroger. » *(Ibid.*, 34).

S'ils ne se convertissent pas, ils sont inexcusables. Quant au Scribe, il dut suivre Jésus-Christ. C'était un homme instruit, comme tous les docteurs de la loi ; mais de plus c'était « un sage. » Sa pénétrante sagesse apparaît dans sa réponse : « Aimer le prochain plus que soi-même est plus que tous les holocaustes et les sacrifices. » C'était une citation indirecte des prophéties d'Osée : « J'ai voulu la miséricorde plus que le sacrifice, et la science de Dieu plus que les holocaustes. » (VI, 6). On voit avec quel soin il avait étudié la loi, « la science de Dieu, » on voit surtout que c'était un homme de bonne volonté. C'est pourquoi, « n'étant pas loin du royaume de Dieu, » il dut y entrer.

Cet Evangile nous apprend qu'on n'y entre que par la charité.

4. Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, par-dessus toutes les créatures, et lui sacrifier tout ce qui rappelle en nous l'égoïsme.

Trois choses surtout sont révélatrices en nous de l'amour de Dieu, et si elles ne se trouvent pas dans notre cœur, dans notre conduite, c'est que l'amour de Dieu est absent. C'est la douceur, l'humilité, et la résignation.

Il n'est point rare de rencontrer des chrétiens qui font profession d'aimer Dieu, et qui se signa-

lent surtout par leurs manières bourrues, leurs accès de mauvaise humeur, leurs procédés hautains. Pour un rien, ils éclatent, ils s'emportent en paroles dures et qui sentent l'orgueil. Peut-être à l'intérieur sont-ils meilleurs qu'ils ne paraissent au dehors, mais nous ne sommes pas juges de leurs dispositions intérieures. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils manquent d'amabilité, qu'ils n'attirent pas, et qu'ils ne réalisent point l'idéal que nous a proposé Jésus-Christ par ces paroles : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Ils ne font pas aimer Dieu, et l'on peut conclure qu'ils ne l'aiment pas, car il y a trop d'égoïsme et de hauteur dans leurs manières.

Celui qui aime vraiment Dieu se met à la place de l'humilité : il est doux pour les autres, il se montre disposé à leur rendre service ; il est souriant et son visage respire la joie. Il aime le prochain parce qu'il aime Dieu, et il lutte contre ses impatiences, ses colères, ses chagrins, ses souffrances mêmes, afin d'être bon pour tous et de ne scandaliser personne.

Il n'est pas exempt de peines ni d'épreuves. Mais il s'élève plus haut que les tristesses et les sévérités de l'heure présente. Il sait que les ennuis, les disgrâces, les adversités nous viennent de la main de Dieu, et que c'est une main paternelle. Il est facile d'aimer Dieu quand tout va selon vos désirs, quand tout vous réussit, que le bonheur réside sous votre toit et que l'avenir vous paraît assuré. Vous vous fondez alors en actions de grâces, et c'est un acte chrétien, qui plaît à Dieu parce que vous lui témoignez de la reconnaissance. Mais votre mérite est léger, puisque vous êtes heureux et que tout vous sourit. Le grand mérite c'est quand viennent les revers, les maladies, les deuils, et que vous dites à Dieu : « Vous m'aviez donné les biens, il est juste que vous me donniez les maux. Soyez béni, mais accordez-moi la résignation ! » Voilà la grande preuve de l'amour de Dieu.

* * *

Nous avons laissé les Pharisiens confondus, déconcertés, n'osant plus interroger le Sauveur. Ils sont réunis à part, méditant de nouveaux complots. Jésus va droit à eux et les interroge à son tour, au sujet du texte d'un psaume que les Scribes interprétaient du Messie, Fils de David :

— Que vous semble du Christ ? leur demande-t-il. De qui est-il fils ?

— De David, répondent-ils.

— Alors comment David, divinement inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur ?

Et il leur cite le texte de David : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. »

Puis il conclut : « Si David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? »

S'ils avaient été sincères, ils auraient répondu : « Le Christ est fils de David selon la chair ; mais il est aussi le Fils du Père, le Fils de Dieu, et c'est ainsi qu'il est le Seigneur de David. »

Mais c'est précisément la divinité de Jésus qu'ils refusaient de reconnaître, malgré ses miracles, malgré les Ecritures. La haine les aveuglait, ils ne répondirent point. Et ce fut fini, désormais ils n'osèrent plus l'interroger, car ses réponses étaient victorieuses. La foule au contraire, *multa turba,* était heureuse de l'entendre, *eum libenter audivit.* (Mc., XII, 37).

Les Pharisiens péchaient contre la justice, ils devaient être châtiés.

C'est ce que nous enseigne la *Communion :* « Faites des vœux au Seigneur, et acquittez-vous de ces vœux, vous qui environnez son autel pour lui offrir des présents. Faites des vœux à Dieu qui est terrible, et qui enlève l'esprit aux princes. » (Ps. LXXV, 13).

A ceux qui ne cherchent pas la vérité de bonne foi, qui n'ont pas voulu voir malgré l'évidence, Dieu enlève enfin le don d'intelligence dont ils ont refusé de se servir.

Comment seraient-ils sauvés ? Ils n'aiment pas Dieu ; ils n'aiment pas le prochain ; Jésus-Christ s'est montré à eux et ils n'ont pas voulu reconnaître qu'il est le Fils de Dieu. Or le salut n'est que dans la foi en lui, en sa divinité. *Non est in alio aliquo salus.* (Act., IV, 12).

XLVI

18e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

C'est aujourd'hui le dimanche de *la paix*. L'Introït la demande pour nous, et l'Evangile nous apprend comment on recouvre la paix quand on l'a perdue : Jésus-Christ a institué pour nous la rendre le sacrement de Pénitence.

I

Pour les Juifs en captivité, la paix c'était la liberté. Ils soupiraient après le jour où il leur serait enfin accordé de retourner dans leur patrie, de rebâtir leur temple en ruines, et ils disaient à Dieu : « Donnez-nous la paix, la liberté, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles. » Ceux-ci en effet leur avaient annoncé la fin de leurs maux, mais les exilés trouvaient longues les années qui se succédaient sans leur apporter la paix promise, et ils continuaient de prier dans leur douleur : « Exaucez, Seigneur, les prières de votre serviteur et de tout votre peuple d'Israël. »

Et quand paraît l'édit de Cyrus qui leur permet de retourner à Jérusalem, ils chantent le psaume *Lætatus sum :* « Je me suis réjoui quand il m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. »

C'est aussi la prière que font les chrétiens qui souffrent des tristesses de la vie et particulièrement du péché, ou des souvenirs, des incertitudes que leur laisse le péché, et qui les tourmentent. *Da pacem !* Et quand ils ont reçu la grâce du pardon, quelle joie pour eux de retourner à l'église de leur baptême, de leur Première Communion, à la maison de Dieu où ils reçoivent le Pain des forts !

C'est alors la paix complète, le bonheur le plus grand que l'on puisse goûter en ce monde.

Nous retrouvons ces pensées dans l'Evangile.

II

Jésus avait déjà choisi ses Apôtres et il venait d'accomplir sa première mission en Galilée. Il traverse alors le lac de Génésareth et vient « dans sa ville, » l'accueillante cité de Capharnaüm. C'était une grande joie pour tous quand on l'y voyait revenir. On sait que S. Pierre y avait sa demeure, et sans doute que le Sauveur descendait dans cette maison, — une maison d'humble pêcheur, — car il avait guéri la belle-mère de son premier Apôtre.

1. A peine Jésus est-il arrivé que la nouvelle s'en répand partout : la foule accourt, ses amis, ceux qui ont été l'objet de ses bienfaits, et même les Pharisiens, avides de le voir, de l'entendre surtout. Nous ne pouvons nous figurer la séduction qu'il exerçait autour de lui, et comme il était aimé, surtout dans cette première année de son ministère, où les haines profondes n'étaient pas nées encore, où seules quelques préventions se faisaient jour dans les esprits ombrageux des principaux Pharisiens, orgueilleux et défiants, craignant toujours qu'on ne vînt les rabaisser ou diminuer leur autorité.

La maison de Pierre est bientôt remplie. Aux premiers rangs on voyait les Docteurs de la loi, accourus de Judée et de Galilée. Au dehors, la foule assiégeait la porte et personne ne pouvait plus entrer. Jésus enseigne à son ordinaire, et tous écoutent avec une attention que trouble à peine le bruit du dehors, car ceux qui sont sur la porte commandent le silence aux autres.

Tout à coup la plateforme qui sert de toit à la maison s'entr'ouvre par le déplacement des tuiles. La maison est basse, comme la plupart des maisons d'Orient. Des hommes qui ne pouvaient pénétrer par la porte sont montés sur le toit, peut-être par un escalier extérieur, ils portent un paralytique qu'ils descendent sur son grabat devant Jésus.

Ils ne disent rien, mais Jésus « a vu leur foi, » et il dit au paralytique : — Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis.

Peut-être cet homme subissait-il cette infirmité en châtiment de ses fautes. Le regard du Sauveur va jusqu'au fond de cette âme pécheresse, et il y réveille des sentiments de foi et de repentir. Ce malheureux, en un clin d'œil, voit toute la misère de son âme et la bonté de celui qui l'accueille avec tant de miséricorde, il jette un cri de l'âme vers Dieu qu'il a offensé, et la parole de Jésus le rassure en lui déclarant que ses péchés lui sont remis, qu'il est pardonné.

C'est ici un des mystères les plus consolants de la grâce. Ce paralytique doit aussi son pardon à la foi de ceux qui l'ont déposé aux pieds du Fils de Dieu, *videns fidem illorum,* et qui sans doute sont des amis dévoués et compatissants. Cela nous montre combien notre prière est puissante devant Dieu quand elle l'implore pour le salut des pécheurs. La prière alors est mieux exaucée parce qu'elle est plus désintéressée et inspirée par « le grand commandement de l'amour du prochain. »

2. Les Scribes qui entourent Jésus et qui jusque-là écoutaient avec une heureuse attention son enseignement, sont scandalisés de ces paroles : « Tes péchés te sont remis. » Ils se taisent, mais leur front s'assombrit, leurs yeux étincellent de colère, et, dans le silence mauvais de leur âme indignée, ils se disent : « Il blasphème. *Hic blasphemat.* »

Ils ne croyaient pas à la divinité de Jésus-Christ, et ils se faisaient en eux-mêmes ce raisonnement : « Il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés. Il usurpe donc l'autorité divine ; il prétend ainsi qu'il est Dieu. Quel blasphème ! » (Mc., II, 6-7).

Peut-être jusque-là étaient-ils excusables : Jésus avait pardonné au paralytique, dont l'âme était désormais agréable à Dieu, mais c'était un mystère d'ordre intérieur qu'ils ne pouvaient apercevoir. — Bientôt ils ne le seront plus.

Cependant le Sauveur veut les instruire afin d'enlever tout prétexte à leur incrédulité. « Il voit leurs pensées intimes, » leurs révoltes, et il leur dit : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? »

Cette parole aurait dû les éclairer, car Dieu seul peut lire dans le secret des cœurs. Ils sont plutôt irrités, parce qu'ils ont été devinés. Il ajoute alors :

— Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : « Tes péchés te sont remis, » ou de lui dire : « Lève-toi, prends ton grabat et va-t-en dans ta maison » ?

Ce sont en effet deux miracles, mais d'un ordre différent. Le premier est le plus grand, car il est de l'ordre surnaturel ; mais il est moins frappant, car il ne touche pas les sens.

3. Les Scribes ne répondent point à cette question qui leur est si nettement posée. Ce silence est de mauvais augure. Ils craignent en effet que Jésus ne fasse un miracle qui les obligerait à croire qu'il est Dieu, puisqu'il accomplit une œuvre que Dieu se réserve à lui seul. Ce miracle serait bien la preuve qu'il peut remettre les péchés, chose que Dieu seul peut faire, et donc qu'il est Dieu.

Ici leur mauvaise foi devient indubitable ; Jésus va la rendre inexcusable.

« Or, ajoute-t-il, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, — et il se tourne vers le paralytique, — je te le dis, lève-toi, prends ton lit et va-t-en dans ta maison. »

Et cet homme se leva, il prit son grabat, traversa la foule qui s'ouvrit pour le laisser passer, et retourna chez lui en glorifiant Dieu. (Luc, v, 25).

Ici Jésus a parlé en Dieu : « Je te le dis, lève-toi ! » Ce n'est plus ici le miracle intérieur qui ne se perçoit pas avec les yeux de la chair, c'est le miracle éclatant, que personne ne peut nier, car ce paralytique qui était incapable de se mouvoir, se redresse ; il prend son grabat, il l'enlève, il marche, il s'en va dans sa maison, accompagné de l'admiration et des bénédictions de la foule.

Seuls les Docteurs de la loi ne s'associent pas à l'allégresse universelle; ils sont consternés de ce miracle qui les accuse et ne les convainc pas.

4. Pourquoi refusent-ils de se convertir? Pourquoi ne disent-ils pas tout haut comme le centurion : « Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu! » Pourquoi ne croient-ils pas? C'est que la foi est une grâce de Dieu, et que pour l'obtenir il faut la demander, la désirer. Or ils ne la désirent pas. Au contraire, ils sont contristés de ce miracle qui inflige un démenti à leur orgueil; car ils ont bien décidé dans leur esprit que Jésus n'est pas, ne peut pas être le Fils de Dieu. Pourquoi? Parce qu'ils l'ont décidé ainsi et qu'on ne doit pas revenir sur une décision prise, sur une opinion arrêtée. Ce Jésus, ils l'estiment, ils l'honorent, ils le reçoivent à leur table avec empressement, ils reconnaissent que sa parole, ses enseignements sont admirables, qu'il est l'idole du peuple. Mais c'est précisément ce qui les éloigne de lui et qui remplit leur cœur de jalousie. « Tout le monde court après lui, » et on les délaisse; devant lui ils perdent tout leur relief, on ne parle que de lui. Et qui est-il, après tout? Où a-t-il appris les lettres? On ne l'a vu fréquenter aucune école officielle, il ne s'est pas assis aux pieds de Gamaliel ni d'aucun maître. Mais ses miracles? Les Scribes les tiennent pour non avenus, ils ne les examinent pas, ne les étudient pas; ils en détourneront leur pensée, leur attention, de peur d'être obligés de conclure : « Il n'y a que Dieu qui puisse rendre le mouvement et la santé à un paralytique, donc celui-ci est l'envoyé de Dieu, donc nous devons l'écouter et devenir ses disciples. »

Les Scribes de Capharnaüm ont eu des imitateurs orgueilleux partout. Dans tous les siècles Dieu a fait des miracles. Les miraculés vivent au milieu de nous, dans nos familles; on se les montre, on s'entredit : « Un tel était condamné par la science, il est guéri. Une telle avait des ulcères incurables, ils ont disparu. » Rien n'est plus facile que de s'assurer du fait, mais les Scribes du vingtième siècle ne veulent pas non plus regarder. Ils se bornent à dire : « Le miracle est impossible. » Et pourtant le fait est là. Sont-ils, peuvent-ils être de bonne foi? et ne doit-on pas leur appliquer la parole de l'Ecriture : « Ils n'ont pas voulu comprendre, de peur d'être obligés à bien faire. *Noluit intelligere ut bene ageret.* » (Ps. XXXV, 4).

Le peuple, lui, y va plus simplement et plus droitement. Ceux qui virent marcher le paralytique que quatre hommes avaient apporté languissant sur son pauvre grabat, s'écriaient : « Nous avons vu des merveilles aujourd'hui, on n'a jamais vu cela! » Et « ils glorifiaient Dieu qui a donné une si grande puissance aux hommes. »

* * *

Quand Jésus guérissait des malades, il commençait par leur guérir l'âme; c'est pourquoi il dit tout d'abord au paralytique : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. » Car à ses yeux l'âme était plus précieuse que le corps. Ainsi quand cet homme s'en va emportant son grabat, ses membres ont retrouvé toute leur force, toute leur souplesse, et son âme est en paix.

Le Sauveur n'a pas laissé à ses prêtres la faculté de faire marcher les boiteux ni voir les aveugles, car les miracles sont l'exception, ils ne sauraient être la règle, l'ordre; mais il leur a donné le pouvoir de rendre aux âmes l'innocence et la paix.

La paix, le plus grand de tous les biens, la paix qui est troublée par le péché et par les souvenirs du péché, la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment : il n'y a pas au monde de plus grand bienfait que la possession de cette paix. C'est pourquoi, afin que tous puissent en jouir, Jésus-Christ a institué le sacrement de Pénitence. Il l'institue tout de suite, le jour même de la Résurrection, le soir, parce qu'il estime que c'est la chose la plus importante, la prérogative la plus éclatante et la plus douce dont il veut orner et couronner son Eglise.

Tous les Apôtres sont réunis au Cénacle, sauf Thomas, dont l'absence sera un si puissant argument contre les incrédules. Il leur dit par deux fois : « Paix à vous! *Pax vobis!* » Puis il ajoute : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Et il souffle sur eux et prononce ces étonnantes paroles : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » (Jo., XX).

Où donc le Père l'a-t-il envoyé? Il l'a envoyé combattre, détruire dans le monde le péché, dénouer les liens des âmes paralysées et leur rendre la paix, le salut. Cet immense et divin pouvoir que le Sauveur transmet aux Apôtres, les continuateurs de son œuvre, a-t-il au moins des limites? Y a-t-il des péchés qui ne puissent être pardonnés? Car leur nombre est incalculable et parfois leur gravité inouïe. Le Sauveur n'a rien réservé. Il a dit : « Les péchés seront remis! »

Quelle œuvre, quelle puissance et quelle grâce!... Ames chargées des chaînes du péché, hâtez-vous donc de vous en débarrasser, de goûter le bonheur de la liberté et les douceurs de la paix! Que tardez-vous? Quelle réconciliation plus facile et plus douce suivie aussitôt d'un plus grand bonheur?

L'Eglise alors pourra chanter ce cantique de la *Communion :* « Apportez des victimes et entrez dans les parvis sacrés. Adorez le Seigneur devant son tabernacle. *Tollite hostias.* » (Ps. XCV, 9). Là, à l'église, vous sentirez que vous êtes vraiment de la maison, et Jésus vous sourira du fond de son tabernacle, parce que votre âme paralytique est délivrée de ses liens, et qu'elle marche joyeuse dans les voies de l'Evangile.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 5 septembris 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 13 septembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXVII. La vertu de pénitence, 465.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLVIII. *18e Dim. après la Pentecôte :* Les charges de la famille, 469.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XLVII. 19e Dim. après la Pentecôte, 470. — XLVIII. 20e Dimanche, 472.
Allocutions de mariage. — XIII, 474.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXIII. La Constitution civile du clergé, 476. — XXIV. Les prisonniers du Temple, 478.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXVII

LA VERTU DE PÉNITENCE

Pœnitentiam agite.
Faites pénitence.
(Math., IV, 17).

Nous nous entretiendrons aujourd'hui d'une vertu bien austère et dont le nom seul fait éprouver aux hommes sensuels un vif sentiment d'antipathie et comme une impression de révolte. L'Evangile, cependant, ne cesse de la recommander. Elle inspirait autrefois tous les discours du Précurseur. S. Mathieu les résume en ce seul mot : « *Faites pénitence !* » Ce mot passait bientôt des lèvres de Jean sur celles du Sauveur. « *Quand il commença de prêcher,* continue l'Evangéliste, *ce fut pour dire à son tour : Faites pénitence !* » (Mt., IV, 17). Les Apôtres n'ont pas désavoué ce langage. Lorsqu'ils voulaient caractériser la céleste doctrine dont ils étaient les messagers et le but dans lequel Dieu leur ordonnait de la prêcher, ils employaient encore les mêmes expressions : « *Dieu,* disaient-ils, *invite maintenant les hommes à faire tous et partout pénitence.* » (Act., XVII, 30).

C'est cette invitation à la pénitence que je me propose en ce moment de rappeler à votre souvenir. J'y suis amené par la suite des matières que nous traitons ; car la pénitence est une des formes de la justice envers Dieu. J'obéis aussi à une pensée d'opportunité. Si le Sage conseille de parler aux hommes des vertus qui leur manquent le plus, « *à l'impie de la sainteté, à l'injuste de la justice, à l'ingrat de la reconnaissance* » (Eccli., XXXVII, 12), et ainsi du reste, dans un siècle où règnent l'amour du bien-être et la fièvre du plaisir, ne convient-il pas de prêcher la pénitence ?

Je dirai donc : premièrement *pourquoi,* deuxièmement *suivant quelles règles,* et troisièmement *par quels moyens* il nous faut faire pénitence.

I

Le mot *pénitence* vient du latin. Il rattache l'une à l'autre deux expressions qui, ensemble, signifient *avoir de la peine* ou *porter la peine* [1]. La peine dont il s'agit est celle du péché. La pénitence consiste donc : d'une part, à avoir de la peine du péché, c'est-à-dire à le regretter ; et d'autre part, à s'imposer la peine du péché, c'est-à-dire à l'expier. Ainsi, la pénitence peut se définir : *la vertu qui fait regretter et expier les péchés commis.* Le *regret* y est nécessaire, parce que, sans regret, l'expiation ne serait point sincère. L'*expiation* doit se joindre au regret, parce que, sans elle, il resterait stérile et inefficace. — J'ajoute qu'ils s'appliquent aux péchés *commis,* parce que les péchés commis sont toute la raison d'être de la pénitence.

On peut le conclure de ces derniers mots : la pénitence n'existerait point parmi les hommes, s'ils avaient su conserver l'innocence dans laquelle Dieu les avait créés. Adam et Eve lui ont ouvert la porte par leur premier péché. Et à mesure que, dans nos vies individuelles, d'autres fautes viennent s'ajouter à celle-là, la pénitence acquiert sur nous des droits plus rigoureux et plus étendus.

C'est qu'en effet, nul ne peut offenser Dieu sans contracter envers lui une véritable dette. Dieu n'est-il pas le maître suprême de toutes les créatures ? Rien ne lui manque de ce qui peut l'élever au-dessus d'elles, les soumettre à son autorité, lui conférer sur elles une souveraineté absolue. Il a donc, au plus haut degré, le droit de leur imposer des commandements, et quand il le fait, d'être docilement obéi. Celles qui se révoltent contre ses lois lui refusent un hommage dû en toute rigueur. Elles font à sa gloire un tort que l'équité les oblige à réparer, à peu près comme elle oblige les voleurs à restituer ce qu'ils ont pris. De là ce que S. Grégoire le Grand appelle « la dette pour le péché [2]. »

De toutes les dettes, celle-ci est la plus rigoureuse. Il faut qu'elle soit payée. Quand et comment le sera-t-elle ? Nous l'ignorons. Elle le sera peut-être dans la vie présente, peut-être dans la vie future ; peut-être de bon gré, peut-être par contrainte. Mais elle le sera certainement. La loi en vertu de laquelle tout péché doit être réparé ne supporte aucune exception. — Et je le comprends. Ne convient-il pas que la victoire finale appartienne, non pas au désordre, mais à l'ordre ? S'il pouvait y avoir un désordre qui ne fût point puni, celui-là triompherait des lois divines et de Dieu lui-même. L'éternelle justice en serait offensée et vaincue. Pour lui épargner cette injure et cette défaite, toute faute doit être frappée d'une peine. Cette peine assure la victoire de l'ordre et, comme dit Bossuet, « rectifie le désordre [3]. »

Une question se pose ici : Lequel est préférable, pour les pécheurs, de payer volontairement et au plus tôt la dette de leurs fautes, ou d'attendre que Dieu les punisse ? — Quiconque jouit de quelque bon sens donnera, sans hésiter, ses préférences à l'expiation spontanée et faite sans délai.

[1] Pœnitentia est pœnam tenere. (S. Augustin, *De vera et falsa pœnit.,* cap. 19).
[2] Debitum pro peccato. (Lib. III in I Regum, cap. 4, sup. *Tibi soli peccavi*).
[3] *Médit. sur l'Evangile,* Serm. sur la montagne, 11e Jour.

D'abord, celle-ci sera plus douce. La main de Dieu, si nous attendions ses coups, serait, pour nous, plus dure que ne peut l'être notre propre main. Celle-ci nous ménagera toujours quelque peu ; si celle-là nous frappait, elle nous imposerait bien d'autres souffrances. « *C'est horrible,* dit l'Ecriture, *de tomber entre les mains du Dieu vivant.* » (Hébr., x, 31). — Et puis, les punitions volontaires répareront les péchés commis beaucoup plus vite que ne le feraient les châtiments envoyés d'en haut. Tout en réparant nos fautes, elles nous donneront l'occasion de pratiquer des vertus de toute espèce et d'acquérir toute sorte de mérites. Jésus-Christ, de son côté, les associera de plus près et plus largement à ses propres expiations. Tout cela leur donnera plus d'efficacité et leur permettra de durer moins longtemps. — Enfin, en nous réconciliant promptement avec Dieu, une expiation hâtive attirera ses bénédictions sur un avenir qui, si l'expiation se faisait tardive, devrait s'écouler dans des conditions beaucoup moins favorables.

Nous avons donc avantage à réparer nos fautes de notre propre gré et aussitôt que possible. Et ainsi l'obligation de payer la *dette pour le péché* n'est point la seule raison qui nous presse de faire pénitence ; notre bonheur personnel nous le commande comme l'honneur de Dieu. Ici encore, l'intérêt bien entendu se joint au devoir.

II

J'en viens aux règles suivant lesquelles il faut faire pénitence.

La principale de ces règles, celle qui domine et résume toutes les autres, a été formulée par S. Jean-Baptiste quand il a dit : « *Faites de dignes fruits de pénitence.* » (Luc, III, 8). Que signifie cette parole ? — Elle signifie, si je ne me trompe, que la pénitence doit être proportionnée aux fautes dont elle fait réparation. Ce principe était déjà écrit dans l'Ancien Testament. Le divin auteur de la loi judaïque voulait que les sacrifices expiatoires fussent en rapport « *avec la mesure et l'estimation du péché.* » (Lév., v, 18). La pénitence est un sacrifice expiatoire ; qu'elle s'harmonise donc, elle aussi, avec les offenses pour lesquelles elle prétend satisfaire.

Ce principe d'une proportion entre le péché et l'expiation entraîne des conséquences de plus d'une sorte. Signalons les principales.

1. Premièrement, la pénitence doit être d'autant plus sévère et d'autant plus longue que les fautes commises ont été plus graves et plus nombreuses. « Autant l'on a péché, dit S. Cyprien, autant l'on doit pleurer ! [1] » Le vrai moyen d'apprécier le degré auquel doit s'élever la pénitence et le temps qu'elle doit durer c'est donc de compter les manquements à réparer et de les peser.

Voulez-vous esquisser avec moi ce calcul ?

Au premier rang des fautes à expier, nous mettrons, n'est-ce pas ? nos fautes personnelles. — Les vies actuelles sont, généralement, beaucoup moins innocentes et beaucoup plus souillées que les vies d'autrefois. La raison en est dans ce multiple fait que les croyances sont moins fortes et les caractères plus faibles ; qu'on veille moins sur soi-même et qu'on emploie plus rarement ou qu'on exploite moins activement les moyens de persévérance ; que les mœurs publiques sont devenues moins sévères et les séductions plus puissantes et plus nombreuses. Qui n'est tombé, sinon dans un passé immédiat, du moins dans un passé éloigné, en de graves défaillances encore inexpiées, ou que les expiations accomplies sont loin d'avoir égalées ? Quant aux fautes légères, elles remplissent, personne ne le contestera, la plupart de nos existences. Par leur multiplicité, elles feraient contracter à celui qui n'en aurait jamais commis d'autres une dette formidable. Et qui pense à les réparer ?

Il nous faut expier aussi les péchés commis dans les milieux où nous vivons ; je veux dire : ceux de la famille, ceux de la cité, ceux de la nation. — Pourquoi ? demanderez-vous. — C'est que les habitants des mêmes milieux sont unis par une solidarité de fait, en vertu de laquelle ils partagent les uns avec les autres récompenses et châtiments. Si les justes sont assez nombreux pour attirer les bénédictions divines, les pécheurs en recevront une part. Si les méchants viennent à prévaloir, les fléaux dont ils seront punis atteindront les plus purs et les plus vertueux : le mélange, et je dirais volontiers le pêle-mêle, dans lequel tous vivent ensemble, ne permettant pas qu'il en soit autrement. Quand un désastre vient frapper une maison, quand la grêle ou la gelée dévastent une contrée, quand la guerre ou la peste s'abattent sur un peuple, distinguent-ils et peuvent-ils distinguer entre les innocents et les coupables ? Est-ce que tous les membres du groupement n'en portent pas également le fardeau ? C'est pourquoi le Roi-prophète avait peur du voisinage des pécheurs : « *Retirez-vous de moi !* » leur criait-il. (Ps. CXVIII, 115). On ne peut pas toujours s'éloigner des méchants, ni les éloigner de soi. Que faire donc ? Il faut conjurer les malédictions qu'ils attirent, et, pour cela, expier leurs crimes, en ajoutant à la pénitence qu'on fait pour ses propres péchés la pénitence pour les péchés d'autrui. — Cette nécessité bien comprise, comptez et pesez les fautes commises dans les milieux auxquels vous appartenez !... C'est l'abandon croissant des croyances chrétiennes ; c'est la violation chaque jour plus générale des devoirs religieux ; c'est le progrès de l'immoralité ; ce sont peut-être d'odieux attentats contre l'Eglise et contre la religion ; et le reste, que je ne prends pas le temps de signaler. Ne vous contentez point de flétrir et de regretter ces crimes ! Il faut encore en offrir réparation à l'éternelle justice, si vous voulez que ses coups s'éloignent de vous, malgré ce qui les attire. — Il le faut d'autant plus, dans certains pays, que les expiations et les intercessions dont le crédit les protégeait ont diminué davantage. Il y avait là, il

[1] Quam magna deliquimus, tam grandia defleamus. *(De Lapsis).*

y a quelques années, des associations consacrées à la prière, à la pénitence, à toutes les œuvres capables d'obtenir miséricorde. Ces associations ont disparu, pour la plupart. On leur a fait un crime de leurs vertus. Elles ont été forcées de s'expatrier. Et celles qui sont restées ont perdu, sous les coups de la mort et en raison des difficultés apportées à leur recrutement, une grande partie de leur personnel. C'est, passez-moi l'expression, autant de paratonnerres dont certains peuples ont dépouillé leur pays, ou dont ils ont diminué la puissance. Ils doivent les remplacer, s'ils veulent écarter la foudre. Et comment les remplaceront-ils, si ce n'est par un surcroît d'expiations personnelles ?

2. Deuxièmement, le péché doit être puni dans les facultés et les organes au moyen desquels il a été commis. — Qu'on fasse donc servir à l'expiation ce qui a servi à l'iniquité ! Que l'imagination, le cœur, la volonté, les passions se mortifient pour expier leurs écarts ! Que le jeûne, l'abstinence, les veilles, la modestie du regard, la discrétion du langage, la modération dans les parures, la fuite des plaisirs dangereux, châtient dans les sens les fautes dont les sens se sont rendus coupables ! Qu'on accorde à la piété et à ses exercices une plus grande place dans les vies que l'oubli de Dieu a si souvent attiédies ! Enfin qu'on s'efforce, au moyen de généreuses aumônes, de convertir en bienfaits cet or qui a si vivement excité les convoitises, servi à les assouvir et rendu possibles tant de scandales !

3. Troisièmement enfin, l'on tiendra compte, pour établir un juste rapport entre la faute et la réparation, du caractère particulier du coupable, de son degré d'instruction, de ses engagements, de ce que Dieu a fait pour lui. Tout cela peut aggraver le péché, et par conséquent rendre le devoir de l'expiation plus rigoureux et plus sévère. — On raconte qu'au moyen âge, quand un chevalier s'oubliait au point de faire tort au prochain, on le condamnait à payer deux fois. Ce n'était pas trop, pensait-on, pour un homme voué par profession au culte de l'honneur et qui s'était déshonoré. Il en va des chrétiens, et plus encore des chrétiens pieux, quand ils pèchent, comme des chevaliers quand ils volent. Leur faute est doublement grave. Ils doivent donc, eux aussi, payer double. — Voilà sans doute pourquoi les saints se sont toujours crus tenus à des expiations si austères et si prolongées. Ils se traitaient, à cause des promesses qu'ils avaient faites à Dieu et des grâces insignes qu'ils en avaient reçues, comme les plus coupables des hommes. « Ils tenaient pour rien, dit l'un deux, toutes leurs expiations. Toujours mécontents d'eux-mêmes, ils s'étudiaient à se faire souffrir chaque jour davantage. Enfin, leur pénitence ne finissait qu'avec la vie [1]. »

III

Disons maintenant comment et par quelles pratiques nous pouvons faire pénitence.

Nous avons expliqué, quand nous avons défini la pénitence, qu'elle unit ensemble le *regret* et l'*expiation* du péché. Nous devons donc, à la fois, *regretter* et *expier* les fautes dont nous voulons faire pénitence.

Le *regret* du péché, surtout le regret un peu vif et profond, est un sentiment assez rare, même parmi les meilleurs. Nous ne comprenons plus combien c'est mal d'offenser Dieu, ni quelles malédictions attire, sur lui-même et sur son entourage, celui qui s'en rend coupable. Ainsi avons-nous le triste courage d'être parfois, sans en éprouver de révolte, mais en demeurant tranquilles et souriants, témoins de crimes très graves dont nous devrions être profondément affligés et violemment irrités. — Il faut nous corriger de cette inconscience où se révèle la faiblesse de nos croyances. Il faut nous faire une idée plus exacte de la malice et des dangers du péché. Il faut prendre, non seulement pour nos fautes à nous, mais encore, comme je l'ai dit tout à l'heure, pour celles de la famille, de la cité, de la nation, les sentiments d'horreur et de regret dont elles sont dignes. Ce regret, oui, comme on l'appelle souvent, cette contrition, constitue l'élément le plus essentiel et le plus nécessaire de la pénitence. Aucun péché ne peut être pardonné sans contrition, ni dans une mesure plus large que la mesure de la contrition.

Au regret doit se joindre *la réparation*. En quoi consistera-t-elle ? Voici à cet égard quelques conseils.

Avant toutes autres expiations, je vous recommanderai celles qui accompagnent le plus souvent l'accomplissement du devoir. — Nos devoirs sont nombreux. Les commandements de Dieu nous en imposent à tous quelques-uns ; et à ces devoirs prescrits à tous, s'ajoutent, pour chacun de nous, des devoirs particuliers : les devoirs d'état. Or, il est excessivement rare que tous ces devoirs soient agréables à remplir. La plupart du temps, ils demandent un effort plus ou moins coûteux, vont contre l'un ou l'autre de nos instincts, exigent un sacrifice. La journée au cours de laquelle un chrétien remplirait exactement tous ses devoirs, surtout s'il voulait le faire de bon cœur et avec belle humeur, serait une véritable journée d'immolation. — Voilà la meilleure des pénitences. Elle expie, puisqu'elle fait souffrir. Et tout en réparant les fautes du passé, elle offre l'immense avantage d'en préserver le présent.

Une seconde catégorie d'expiations comprend celles que l'Eglise prescrit par ses lois sur le jeûne et l'abstinence. On oublie trop aisément, aujourd'hui, que ces lois obligent, et sous peine de faute grave, quiconque a l'âge d'y être soumis et peut les observer. On oublie aussi que toute dispense, même obtenue, si elle a été demandée pour des motifs insuffisants à la justifier, est nulle de plein droit. Qu'on observe donc ces lois, quand rien de sérieux ne vient en affranchir ! Comme cette fidélité aux lois de l'Eglise associe l'obéissance à la mortification, elle jouit, pour réparer le péché, d'une efficacité particulière.

1 Pœnitens omnes fructus suæ pœnitentiæ parvos habeat ; semper doleat et dolorem cum vita finiat. (S. August., *De pœnitent.*)

Le troisième moyen d'expiation dont je conseillerai l'emploi consiste à sanctifier les peines que Dieu envoie ou permet ; je veux dire : les maladies, les infortunes, les dénis de justice, les tentations, les deuils eux-mêmes. Ces douleurs s'imposent à nous, puisque nous ne pouvons pas les écarter. Si, bon gré mal gré, nous devons les subir, pourquoi ne chercherions-nous pas à les rendre utiles, en les acceptant et en les offrant à Dieu dans une intention de pénitence ? Pourquoi ne ferions-nous point de nécessité vertu ? Il y aurait là, vis-à-vis de nos intérêts spirituels, un acte de gestion industrieuse et sage.

Au quatrième rang je placerai les expiations volontaires, celles qu'on s'impose par libre choix et qui ne font partie ni des devoirs à remplir, ni des préceptes de l'Eglise, ni des peines envoyées ou permises par la divine Providence. Tels sont les efforts vers les hautes vertus, les privations ou humiliations facultatives, les aumônes volontaires, les travaux qui n'obligent pas, et ces mille moyens de soumettre soit l'amour-propre, soit l'imagination, soit les sens, au joug de la foi et de la raison. Les saints allaient très loin en cette matière. Ils faisaient surtout grand usage des austérités corporelles. La piété contemporaine ne les imite guère ; elle a abandonné la plupart des instruments de pénitence dont ils se servaient. Vous demanderai-je de les reprendre ? Vous n'en êtes guère tentés. Et de mon côté j'accepterais que vous me le refusiez, si, à défaut de la mortification de la chair, dont vous ne voulez pas, vous me promettiez d'employer activement les mortifications d'ordre moral, c'est-à-dire la lutte contre vos passions mauvaises et vos instincts pervers. Les expiations de cette nature ménageront ces membres que vous craignez tant de faire souffrir. Vous n'en éprouverez aucune douleur ; votre santé n'en souffrira point. Mais elles vous apprendront à mener une vie plus vertueuse et plus méritoire. Tout en réparant vos fautes, vous avancerez vers la perfection chrétienne.

Enfin, vous pouvez réparer par le facile moyen des *indulgences*. — Notre-Seigneur, durant sa vie et spécialement dans sa Passion et sa mort, a souffert infiniment plus que ne l'exigeait la rédemption du monde. La Très Sainte Vierge n'a jamais péché, mais elle a beaucoup expié. Les Saints ont, pour la plupart, très largement dépassé, dans leurs pénitences, la mesure de leurs fautes personnelles. De toutes ces surabondances il s'est formé, en vertu de ce que nous appelons la *Communion des Saints*, un trésor inépuisable d'expiations dont l'Eglise a la clef et dans lequel elle peut puiser pour aider les pécheurs à payer leurs dettes. Elle y puise, en effet, par le moyen des indulgences. Vous avez là, qui ne le comprend ? une ressource féconde et, comme je viens de le dire, d'emploi facile. Elle vous offre des expiations toutes faites et qui ne vous demandent aucune souffrance. Informez-vous donc avec soin des indulgences que vous pouvez gagner ; et faites exactement tout ce qu'il faut pour vous en assurer le bénéfice. Par là, vous vous acquitterez aisément envers la justice divine, et vous hâterez aussi la délivrance des âmes que vous pouvez avoir au lieu de l'expiation.

* * *

Je voudrais terminer cet entretien par une parole d'encouragement. Elle me sera fournie, cette parole, par une doctrine bien consolante en effet : la doctrine relative à l'efficacité de la pénitence.

Oui, la pénitence jouit d'une grande puissance pour réparer le péché, purifier les consciences, réconcilier les âmes avec Dieu. Les livres saints sont remplis de textes et l'histoire sainte est remplie de faits capables de le démontrer. On ne citerait pas un pécheur à qui une sincère pénitence n'ait point obtenu son pardon. Si Sodome avait fait pénitence, Dieu l'aurait épargnée comme il a épargné Ninive. Si Judas avait fait pénitence, Jésus-Christ aurait été miséricordieux pour lui comme il l'a été pour S. Pierre. Souvent le pardon, — sinon celui qui remet toute la peine, du moins celui qui efface la faute, — se donne avant l'expiation, c'est-à-dire, dès qu'il y a repentir suffisant ou contrition parfaite. Et pour payer la peine, les simples larmes, quand elles coulent sous la pression du regret, jouissent, même sans autre souffrance, d'un crédit considérable. — Je viens de nommer les larmes. Ce mot me rappelle un fait raconté dans les écrits de S. Anastase et par lequel je termine.

Un bandit, coupable de toute sorte de crimes, se convertit peu avant sa mort. Se voyant au moment de subir les jugements de Dieu et ne jouissant d'aucun délai pour faire pénitence, il se met à pleurer ses péchés avec un sentiment de très vive contrition. Il verse tant de larmes que le linge avec lequel il les essuie en est littéralement tout trempé. Puis il meurt. Certains démons, paraît-il, poursuivent les âmes des pécheurs jusqu'au tribunal de Dieu. Ils réclament ces âmes ; et pour appuyer leurs exigences, ils entassent, sur l'un des plateaux de la balance qui sert à peser les mérites et les démérites des hommes, les forfaits que les défunts ont commis. Ainsi faisaient-ils pour celui dont je rappelle la mort. Les anges protecteurs de ce malheureux n'avaient rien à mettre sur l'autre plateau. Faute de mieux, ils prirent sur sa couche funèbre le linge trempé de larmes qu'il y avait laissé et le jetèrent sur le plateau vide. Le poids de ses larmes, dit S. Anastase, l'emporta sur le poids de ses crimes. Et le scélérat fut sauvé [1].

Voilà un trait dont il faut nous souvenir. Nous avons trop peur de la souffrance pour nous faire subir à nous-mêmes la peine de nos fautes ; eh bien ! sachons tout au moins les regretter et les pleurer. Nous nous ménageons trop pour les laver dans notre sang ; ayons la franchise et le courage de les laver dans nos larmes. Si ces larmes viennent du cœur, elles nous obtiendront miséricorde. Ainsi soit-il.

[1] *Vie des Pères des déserts d'Orient*, par Marin, t. VI, 62-63.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLVIII

18e Dimanche après la Pentecôte

LES CHARGES DE LA FAMILLE

Mes frères,

Nous connaissons le mot de S. Paul : « Aidez-vous les uns les autres à porter le fardeau de la vie. *Alter alterius onera portate.* » (Gal., VI, 2). Au fait, c'est bien dire de la vie ce qu'elle est en l'appelant « un fardeau. » A quinze ans, on ne le croit pas ; à vingt-cinq on en rit ; et à quarante on commence à s'en apercevoir. A mesure que le chemin s'élargit, si peu qu'on ait de philosophie et de religion, on ne regrette rien du passé. Dans la vie il y a des charges et des responsabilités. Je voudrais parler surtout de celles qui regardent la famille.

I

Charges matérielles d'abord.

Voulez-vous donner à votre foyer la paix, l'aisance ? Prenez votre part dans la tâche commune, dans le travail. Que de fois il nous a été donné d'en juger : si l'homme seul peine, si à côté de lui il y a une femme qui dépense ou qui se repose, malgré mille et mille fatigues il n'arrivera à aucun résultat ! Voyez au contraire une famille où le père et la mère portent ensemble le joug du travail : tout va bien, l'édifice de la fortune s'élève d'année en année, on jouit avec bonheur de ce que l'on amasse par une activité commune, par des efforts réunis, et on n'en est que plus attaché l'un à l'autre.

Il faut dans la vie domestique nous attendre à rencontrer l'épreuve, les disgrâces, les revers. Vous le savez, les épreuves sont pour tout le monde et nul ne peut se flatter d'y échapper, même parmi les plus riches et les plus honorés. Vous aviez mis votre espoir sur une position agréable, lucrative, méritée peut-être, et vous ne l'obtenez pas ; ou bien, après l'avoir obtenue, il suffit d'un souffle pour la renverser. Vous formiez des entreprises qui, selon votre manière de voir, devaient réussir de tous points, et elles ont échoué. Vous comptiez sur la reconnaissance des services rendus : autre illusion ! Plus vous avez rendu de services, plus vous avez rencontré d'ingrats. Encore faut-il pour soutenir tous ces déboires, rencontrer une famille où l'on s'aime !

Aussi bien dans les maladies, les infirmités, si deux époux ne savent pas avoir l'un pour l'autre un vrai dévouement, qui les aidera ? Les voisins, les amis ? Dans les relations du monde les mieux établies on se tient quitte avec sa conscience par une visite, par un souvenir, en prenant de vos nouvelles. Vous pouvez trouver des amis dans la joie, vous en chercherez inutilement dans les revers. Surtout n'attendez pas d'eux une compassion durable pour les douleurs de votre foyer. Rien ne se lasse vite comme la pitié, excepté quand elle repose dans le cœur d'un père, d'un époux, d'un enfant chrétien.

II

La famille a aussi ses charges morales.

Que l'époux estime et respecte son épouse. S'il est établi « le chef de la femme, » selon le mot de S. Paul, puisse-t-il ne pas l'oublier, son autorité a des bornes imposées par la conscience. De même, que l'épouse estime et respecte son époux, comme l'Eglise le lui a intimé au jour de son mariage, et sous la forme la plus grave. De la sorte tout ira bien. Dans une vie ainsi faite, vous vous aimerez d'une affection sincère, dévouée ; une délicatesse exquise de sentiments animera tous vos rapports ; il n'y aura ni cette défiance perfide qui a cru voir ce qu'elle ne voyait pas ou entendre ce qu'elle n'entendait pas, ni ces récriminations, ces reproches, qui ruinent parfois le bonheur d'une famille.

Deux époux, quelque sympathie qu'ils aient l'un pour l'autre, diffèrent par le caractère ; cela se rencontre dans tous les ménages. On peut adoucir, améliorer, corriger certaines habitudes, mais le fond reste, et la seule chose à faire est de savoir se supporter, se tolérer. Chacun apportant dans la vie commune ses imperfections, un peu plus tôt, un peu plus tard, des divergences se produisent. Il faut donc, pour la paix, se passer beaucoup, se taire à propos et accepter ce que l'on ne peut pas empêcher. Supprimez le support mutuel : c'est un état de tension, de froissement continuel ; on s'irrite, on éclate pour le moindre mot, ou bien l'on va se confier à une oreille trop complaisante qui envenime le mal.

Dans les familles surtout où règnent les privations, la pauvreté, la vertu de patience et le renoncement sont choses nécessaires. Si votre mari juge, comme il en a le droit et peut-être le devoir, que plus d'ordre et d'économie siérait mieux à votre maison, et moins de luxe à votre personne, il faut en faire le sacrifice et supprimer toute superfluité. Quand on agit de la sorte, les concessions mutuelles auxquelles on se prête sont une source de vrai bonheur ; elles resserrent les liens du mariage, elles en rendent le joug plus agréable et font sentir à des époux tout le prix de l'affection qu'ils se donnent.

III

Il y a enfin les charges religieuses.

L'Ecriture dit expressément : « Dieu nous a confié le soin de sauver notre prochain, *mandavit unicuique de proximo suo* » (Eccli., XVII, 12), et l'expérience nous apprend que personne ne saurait se perdre ou se sauver seul. Si nous ne nous entraînons pas les uns les autres vers le ciel, nous nous entraînons vers l'abîme. Cela est surtout vrai pour le cercle de la famille. Plus nos relations sont devenues habituelles, étroites, plus graves sont devenues nos responsabilités, et il n'en est pas d'une importance égale à celles du foyer.

Vous avez charge d'âmes, d'abord, parce que vous êtes époux. Dans un contrat passé devant Dieu, en mettant en commun vos biens, votre

volonté, votre vie, peut-être avez-vous songé seulement à amasser un peu de fortune, à agrandir l'humble domaine rural. Tout cela est louable, mais ne constitue pas l'essentiel. Un intérêt d'une gravité supérieure doit vous guider, celui de votre éternité. Des époux chrétiens apporteront à l'œuvre de leur salut mutuel une sollicitude attentive et se faciliteront les moyens de l'accomplir.

Vous avez encore charge d'âmes, parce que vous êtes parents. Former vos enfants à la piété et à la vertu, habituer leurs lèvres à la prière, mettre leur conscience à l'abri du vice, diriger leur âme vers la mesure et leur apprendre à penser juste, c'est à quoi doivent tendre de bons parents. L'orientation morale de leur vie est entre vos mains. Pour répondre à ce devoir, vous les surveillerez, vous les corrigerez, vous leur donnerez le bon exemple. A coup sûr, les exhortations des parents ont une tout autre efficacité, s'ils font eux-mêmes ce qu'ils prescrivent et s'ils pratiquent les devoirs que l'Eglise leur commande.

Dans la vie des époux, la cause de l'un reste toujours la cause de l'autre. On pleure et on se console ensemble. Les enfants sont aussi un bien commun, l'objet d'une tendresse partagée. Vous serez non seulement l'un pour l'autre une édification, mais vous garderez avec soin, comme on garde un trésor, l'âme de vos enfants. Au moins, chaque soir, en rentrant à votre foyer après le travail, vous y trouverez une affection dévouée qui vous consolera, et je ne sache pas joie plus douce et plus pure pour des parents que d'avoir élevé leurs enfants dans la crainte de Dieu et la pratique du bien.

* * *

Il existe entre l'homme et la femme, entre l'époux et l'épouse, une solidarité d'honneur qui tient à la solidarité du nom. L'épouse prend le nom de l'époux, et à partir de ce jour elle porte son honneur. C'est là, Mesdames, votre richesse et en même temps votre responsabilité. Soyons fidèles à toutes les charges que le culte du devoir nous impose : nous donnerons ainsi à notre vie sa vraie grandeur morale. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR
SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XLVII

19e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« *Salus populi ego sum.* Je suis le salut du peuple. » Ainsi débute, d'une façon bien consolante, l'Introït de ce dimanche, où Dieu nous promet de nous sauver, nous son peuple choisi. « Quelle que soit leur tribulation, dit-il, s'ils crient vers moi, je les écouterai et je serai toujours leur Dieu, » *de quacumque tribulatione clamaverint ad me.*

Cependant il ajoute cet avertissement qui paraît être une condition : « Ecoutez ma loi, ô mon peuple, prêtez une oreille attentive aux paroles de ma bouche. » (Ps. LXXVII, 1).

Il nous exaucera donc, il sera toujours pour nous un Dieu bon et clément si nous observons sa loi, sa loi pure et douce qui charme et convertit les âmes et donne la paix aux consciences.

Pour nous faire apprécier le charme et la douceur de cette loi, l'Eglise nous met sous les yeux un Evangile qui compare la loi divine à un banquet où Dieu, le roi suprême, nous invite tous et nous fait presser de venir.

* * *

C'est encore le Mardi Saint que Jésus propose cette parabole aux Scribes qui résistent à son enseignement et cherchent à le faire mourir. Ils ne sont retenus que par la crainte du peuple, et non par leur conscience.

Cette parabole est un petit drame en trois actes. Le roi invite aux noces de son fils, et les invités ne veulent pas venir. Alors il en amène d'autres, pris de partout, qui occupent la place des premiers. Mais l'un d'eux arrive sans avoir la robe nuptiale, et il est chassé de la salle du festin.

1. Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait les noces de son fils. Il envoie ses serviteurs chercher les invités, qui refusent de venir. Il envoie encore d'autres serviteurs pour leur dire : « J'ai préparé mon festin, on a tué mes bœufs et mes animaux engraissés, tout est prêt, venez aux noces. »

Mais ils s'en allèrent l'un à son champ, l'autre à son négoce. Les autres se saisirent des serviteurs et, après les avoir injuriés, les tuèrent.

Le roi, c'est Dieu ; son fils, c'est Jésus-Christ qui veut s'unir à chacune de nos âmes rachetées par son sang.

Dieu nous a préparé un banquet *naturel,* ces cieux matériels, cette terre qu'il a parée pour nous et qui est notre nourricière ; et un banquet *surnaturel,* ces cieux immatériels où il se réserve, dit S. Grégoire, de nous enivrer de douceurs éternelles. Sur cette terre déjà il ouvre nos âmes à la beauté de la doctrine évangélique, et il nous prépare, pour la route, le pain des forts, la Sainte Eucharistie. Il envoie ses serviteurs, les prêtres, les Apôtres, pour nous dire de venir ; mais tous refusent, *et nolebant venire.*

Alors il envoie d'autres serviteurs, d'autres apôtres pour insister : « Voyez tout ce que j'ai préparé pour vous ! Quelle félicité vous trouverez au banquet de la vérité, dans les enseignements de l'Eglise, dans les paroles sorties de la bouche de Jésus-Christ, dans l'accomplissement du devoir ! Enfin quel poids éternel de gloire au ciel, si vous avez vécu d'une vie pleinement chrétienne ! »

Mais ils s'en allèrent l'un dans sa villa, dans sa terre, l'autre à ses affaires.

Que de chrétiens sont ainsi attachés à leur terre ! Ils ne voient, ils n'apprécient que cela, et ils en oublient le but élevé de leur vie.

Certes, elle a bien des charmes, cette terre, et ce n'est pas moi qui viendrai la déprécier. Je vous dirai au contraire : — Aimez-la de toutes vos forces, attachez-vous à cette sainte glèbe que votre travail a ameublie et fécondée ; faites-la aimer à vos enfants, afin qu'ils s'y attachent à leur tour, qu'ils la cultivent après vous, quand vous ne serez plus ; que dans les sillons qu'ils continueront de creuser, pour accomplir la loi du travail, la première loi que Dieu a posée, ils retrouvent la trace de vos pas, et que leur cœur s'émeuve à votre pieux souvenir. Aimez-la et ne la quittez jamais. Elle seule est vraiment hospitalière ; partout ailleurs on demeure étranger. Aimez-la, travaillez-la comme ont fait vos aïeux. Vous irez un jour les retrouver et leurs ossements tressailleront à votre contact filial. Vous dormirez ensemble dans cette terre sacrée qui vous ouvrira son sein miséricordieux où vous reposerez en paix. Vous ressusciterez ensemble au soleil de l'éternité, et vos yeux se rouvrant contempleront tout d'abord ces vallons connus, ces collines, ces champs qui furent les témoins de votre vie et les auxiliaires de votre salut.

Oui, aimez-la cette douce terre que vous arrosez de vos sueurs ; mais n'y mettez pas votre fin dernière. Vous êtes les maîtres de vos biens ; n'en devenez pas les esclaves. Surtout, ne la profanez point par un travail sacrilège, le dimanche. Elle protesterait parce que vous la feriez servir à votre jouissance, à votre cupidité, à votre vanité, malgré elle : *Vanitati subjecta est creatura, non volens* (Rom., VIII, 20), et Dieu ne bénirait pas vos travaux.

C'est parce qu'ils étaient trop attachés à leur terre, trop occupés de leurs affaires, que plusieurs conviés refusèrent de venir aux noces. D'autres, plus méchants, s'emparèrent des serviteurs, les chargèrent d'outrages et les firent mourir.

Ici Jésus s'adressait aux Juifs qui avaient été les meurtriers des prophètes, et qui un jour tueraient les Apôtres. C'est pourquoi il ajoute ces paroles prophétiques : « Le roi envoya ses armées, il perdit ces homicides et il brûla leur ville, » allusion évidente à la prise de Jérusalem par Titus. Ils s'en souvinrent plus tard, quand ils virent les armées romaines qui cernaient la cité.

2. Les premiers invités ayant refusé de venir au banquet, le roi fit venir de nouveau ses serviteurs et leur dit : « Le festin des noces était prêt, mais ceux qui y étaient invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. » Les serviteurs se répandirent par les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives. (Matth., XXII, 8-10).

Les premiers invités au banquet de la vérité, ce furent les Juifs. Quand le Verbe de Dieu conçut le dessein miséricordieux de relever l'homme déchu, d'unir la nature divine à la nature humaine et d'épouser en quelque sorte l'humanité fidèle, il se choisit un peuple qui sera son peuple particulier, où il aura ses aïeux : c'est le peuple juif. Celui-ci recevra le dépôt de la révélation, il connaîtra par avance les mystères de Dieu, il sera seul appelé au festin des noces qui commence le jour où le Sauveur vient au monde à Bethléem.

Nous savons avec quelle persistance, avec quelle bonté inlassable Jésus appela à lui ses frères, enfants d'Abraham comme lui. Les meilleurs s'éloignèrent, avec de pitoyables excuses ; les autres le firent mourir sur le Calvaire et chargèrent d'outrages les Apôtres. Dieu tira d'eux une juste et terrible vengeance. Mais le festin des noces était prêt. Les Juifs n'avaient pas été dignes d'y prendre place ; alors Jésus envoie ses serviteurs, ses Apôtres, pour y convier tout le monde. « Puisque les Juifs nous repoussent, dira S. Paul, nous nous tournons vers les Gentils. » Et il fut le grand Apôtre des Gentils.

Tous sont donc appelés, dans toutes les nations, « les bons et les mauvais ; » les bons pour qu'ils deviennent meilleurs ; les mauvais pour qu'ils deviennent bons, car personne ne peut s'approcher de Jésus, goûter la clarté de sa doctrine, la douceur de sa divine personne, la beauté de son Evangile, sans que son âme devienne pure, sans que son cœur soit transformé.

3. Mais la présence de Jésus exige le respect. Il appelle les âmes afin qu'elles le connaissent, qu'elles l'aiment, qu'elles jouissent de la vérité et qu'elles la pratiquent dans leur vie. Quand il les fait venir, elles peuvent être souillées, couvertes de péchés, victimes des passions humaines ; mais il les appelle pour les relever, les purifier, les rendre dignes de lui. Au banquet, bientôt toutes les places sont occupées, et tout y est devenu pieux, décent et saint. Les anges du ciel qui voient les âmes, les admirent parce qu'elles sont sur le chemin du ciel et revêtues de la robe nuptiale.

Quand les monarques de l'Orient donnaient, comme Assuérus, de magnifiques banquets pour célébrer leurs noces, ils envoyaient à chaque convié un riche vêtement avec lequel celui-ci se présentait au festin royal. Sa présence, ce vêtement était la preuve de la munificence du prince qu'il proclamait ainsi. Paraître au festin de noces sans cette robe nuptiale, c'était afficher son mépris pour le roi ; y venir dans un vêtement pauvre, sordide, c'était déshonorer et le roi et l'assemblée.

A coup sûr c'était un beau spectacle que celui d'une réunion de convives joyeux, pleins de reconnaissance pour celui qui les avait conviés, et magnifiquement vêtus.

Le roi entra pour jouir de ce spectacle. Il vit un homme qui n'était point vêtu de la robe nuptiale et lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir ta robe de noces ? » Et cet homme resta muet.

Alors le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » (Matth., XXII, 11-14).

La robe nuptiale, c'est la grâce sanctifiante. Ne

nous approchons pas du banquet céleste de la Sainte Eucharistie sans en être revêtus, car c'est le vrai festin de noces dont parle la parabole. Purifions notre conscience par le sacrement de pénitence et par un repentir sincère de nos péchés ; autrement Dieu nous apparaîtrait avec un visage irrité, nous adresserait des paroles sévères ; et, comme ce malheureux convive, nous resterions muets, n'ayant rien à répondre. Quelle excuse en effet à notre conduite, à notre négligence, à l'audace sacrilège de notre démarche?

Cependant les reproches du roi respirent avec la tristesse une immense bonté. Il dit à cet homme qui se présente dans cette pauvreté indigne de la table royale : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir ta robe de noces ? » C'était un ami, s'il l'eût voulu, la faveur du roi lui était acquise ; mais il a méprisé la bonté, la générosité de son souverain ; par orgueil il n'a pas voulu revêtir sa livrée. C'est ainsi que Jésus dira à Judas au jardin de Gethsémani : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? *Amice, ad quid venisti?* » (Mt., XXVI, 50). Il n'a pas de haine pour son disciple qui le trahit. Il tente même une fois encore de le ramener à son devoir, de l'attendrir, de le retirer de la voie sacrilège où il s'est engagé, et il lui dit : « Mon ami ! » comme il avait dit à ses Apôtres à la Cène : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis. » Mais Judas ferme son cœur à la grâce, et il consomme son forfait. Quelle tristesse ce fut pour le Sauveur, de voir que cet Apôtre à qui il avait prodigué les trésors de ses enseignements et de sa tendresse, avait la volonté de lui échapper, et qu'il se précipitait dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans la damnation éternelle ! Les ténèbres intérieures, dit S. Grégoire, c'est l'aveuglement du cœur, *cœcitas cordis*. Elles sont l'antichambre de l'enfer, où il y a des pleurs qui n'expient pas, et des grincements de dents qui sont des malédictions.

Jésus termine sa parabole par ces mots qui impressionnent toujours : « Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Ce n'est pas la conclusion de la parabole, mais la conclusion de sa pensée intime. En effet, au festin tous avaient été admis, et tous y restèrent, pleins de joie, sauf cet infortuné. Mais le Sauveur pense à ceux qui l'écoutent, à ces Scribes acharnés, à ces Pharisiens au cœur dur, qui de propos délibéré refusent de le reconnaître pour le Fils de Dieu et trament sa perte. Il regarde autour de lui les âmes. Combien sont-ils, ceux qui suivront sa parole et s'attacheront à lui ? Il ne voit parmi cette tourbe haineuse et homicide que deux hommes de bonne volonté, Nicodème et Joseph d'Arimathie. Il peut dire en toute vérité et avec un profond chagrin : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

* * *

La *Communion* nous donne le moyen d'être toujours dignes de participer au banquet divin : c'est d'observer les commandements, et de travailler sans cesse à devenir de plus en plus justes et saints : « Seigneur, vous nous avez ordonné de garder vos préceptes avec soin. *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis.* Puissent nos voies se diriger toujours vers vous, vers l'accomplissement de votre volonté et de vos désirs qui seront pour nous le chemin de la sainteté ! *Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas !* »

XLVIII

20e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Daniel et ses trois compagnons avaient été jetés dans une fournaise ardente, parce qu'ils avaient refusé d'adorer la statue d'or de Nabuchodonosor. Ils furent préservés des flammes par un miracle divin ; mais loin d'accuser Dieu qui a permis pour eux cet horrible supplice, ils s'inclinent sous sa main qui les frappe, et l'un d'eux, Azarias, fait cette belle prière : « Seigneur, tout ce que vous nous avez fait, tout ce qui nous est arrivé est vraiment juste, car nous avons péché contre vous, *quia peccavimus tibi,* et nous n'avons pas obéi à vos commandements, *et non obedivimus.* »

Celui qui parlait ainsi était cependant un juste, un martyr qui avait affirmé ses convictions, son amour de Dieu, sa fidélité profonde. Mais sa foi lui montre la cause des malheurs qui frappent son peuple, et quoiqu'il soit lui-même innocent, quoiqu'il ait obéi jusqu'à la fournaise, il dit humblement : « Seigneur, nous avons péché contre vous, nous vous avons désobéi. » Il ne sépare pas sa cause de celle de son peuple.

C'est qu'il n'ignorait pas que dans une nation tous les citoyens sont solidaires. Si la nation a prévariqué, ce sont tous ses enfants qui sont punis, les justes comme les pécheurs, les innocents comme les scélérats. Et Azarias déclare que c'est parfaitement juste. Un peuple en effet a ses entraînements dans le mal comme dans le bien, la justice exige qu'il reçoive sa récompense ou son châtiment. Cette récompense ou ce châtiment, Dieu les donne ou les inflige dans ce monde, et il ne saurait attendre toujours. Car il n'en est pas des nations comme des âmes ; elles meurent, elles se transforment, elles disparaissent, tandis que les âmes sont immortelles, et Dieu a l'éternité pour exercer sur elles sa justice. Pour les nations il n'a que le temps, et c'est dans le temps qu'il leur donne la prospérité ou leur envoie les catastrophes qu'elles méritent.

Il ne distingue point alors entre les justes et les coupables, parce que nous avons tous notre responsabilité dans les fautes ou les crimes de notre nation. Avons-nous fait, nous qui nous prétendons innocents, tout ce que nous devions pour les empêcher ? Avons-nous parlé, averti, exercé l'action sociale qui eût pu sauver le pays? Ne nous sommes-nous pas facilement résignés au mal ?

Enfin, supposez que nous soyons vraiment innocents et que nous ayons rempli tout notre devoir,

nous serons de ceux qui ont retenu la main de Dieu prête à nous châtier, rendu les malheurs moins grands, tempéré la justice par la miséricorde, et Dieu nous récompensera, dans le royaume où il accomplit toute justice, des souffrances que nous avons endurées en son nom. Mais il aura tiré sa gloire des fautes nationales, il aura manifesté avec éclat sa Providence souveraine, sa sagesse, sa justice et sa bonté. *Da gloriam nomini tuo.*

Voilà ce que nous enseigne la foi. C'est pourquoi dans cet *Introït* l'Eglise chante le bonheur des innocents, même quand ils ont été éprouvés pour des péchés qu'ils n'avaient pas commis : *Beati immaculati in via.*

Sans la foi nous ne pouvons rien comprendre des événements, rien de notre vie. « Le juste vit de la foi, » Dieu l'exige de chacun de nous, et dans le miracle que nous raconte l'Evangile, c'est encore la foi que le Sauveur requiert de l'officier d'Hérode.

* * *

1. Jésus venait de Nazareth où il avait été mal reçu par ses compatriotes. C'était un jour de sabbat. Invité à prendre la parole dans la synagogue, il ouvrit le livre d'Isaïe, et il lut ces paroles : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle à ceux qui sont doux. Il m'a envoyé pour guérir les cœurs brisés, annoncer la liberté aux captifs, donner aux prisonniers de revoir la lumière et proclamer l'an de pardon du Seigneur. » C'est bien le portrait du Messie qu'avait tracé le prophète, portrait de bonté tendre, de zèle et de douceur : « Cette prophétie est accomplie aujourd'hui, » dit Jésus.

Parmi les Nazaréthains qui l'écoutaient, beaucoup étaient ravis de ses discours ; mais d'autres disaient avec jalousie et mépris : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Plusieurs lui reprochaient de ne pas faire autant de miracles chez eux qu'il en faisait à Capharnaüm. Jésus ne put se défendre de leur dire : « Un prophète n'est pas reçu dans sa patrie, » et d'insister sur leur peu de foi.

« Au temps d'Elie, dit-il, il y avait plusieurs veuves en Israël, pendant la grande famine, et Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une femme veuve de Sarepta, ville des Sidoniens. » — Ils sont indignés que le Sauveur les compare, eux les fils d'Abraham, à une simple païenne, et ils le conduisent à l'extrémité de la montagne pour le précipiter dans un abîme. Arrivé au-dessus du précipice, il se retourne, écarte d'un geste la multitude furieuse qui s'apaise soudain, et il s'en va sans que personne ose mettre la main sur lui. (Luc, IV, 16-30).

Il s'éloigne, triste, jetant un long regard d'adieu sur cette petite cité où il a passé son enfance et sa jeunesse, où il a laissé les meilleurs souvenirs, la réputation la plus parfaite, et qui le rejette, lui, le meilleur et le plus honoré de ses fils, sans cause autre qu'une basse envie et que la haine instinctive du mal pour le bien. Voilà donc les hommes qu'il est venu sauver ! Ce jour-là, il éprouva sûrement quelque chose des angoisses de Gethsémani, mais par avance il dit à son Père : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Et il s'achemine vers Cana, où il a fait son premier miracle.

2. Ceux de Capharnaüm du moins lui restent fidèles. Ils s'inquiètent de ne pas le voir revenir parmi eux ; ils s'informent, ils apprennent qu'il est à Cana, en marche vers leur cité, et ils lui préparent ce doux accueil qu'il aime et qui fait qu'il appelle cette cité « sa cité. »

Or il y avait dans cette ville un officier d'Hérode dont le fils était mourant.

Cet homme, sachant que Jésus est à Cana et qu'il arrive, n'attend pas qu'il vienne, car son enfant peut mourir d'un jour à l'autre. Il court à Cana et prie Jésus de descendre afin de guérir son fils qui est déjà à l'agonie.

Le Sauveur écoute sa prière avec sa bonté habituelle. Il compatit à la douleur de ce père éploré, mais dans cette âme il ne voit pas la pureté d'intention, ni surtout la confiance qu'il exige de ceux qui viennent à lui. Cet homme est brisé par la douleur, mais il n'a pas la foi. Or Jésus ne refuse pas de guérir cet enfant qui se meurt, mais il veut avant tout guérir cette âme qui ne le connaît pas et qui vit dans le péché. Nous savons qu'il tient d'abord à purifier les âmes.

L'officier royal est devant lui qui lui expose sa peine. Jésus se garde de lui faire un reproche ; dans le soin des âmes il apporte toujours une infinie délicatesse. Il se borne à lui dire, en faisant allusion à l'incrédulité des Juifs :

— Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, vous ne croyez point.

Il ne repoussait point la demande de ce malheureux père, mais il essayait de verser un peu de lumière dans cette âme, toute à la douleur, et avec la lumière un peu de consolation. Cet homme ne répond pas à ce reproche déguisé. Il regarde le Maître, si compatissant ; dans son accent il trouve une douceur qu'il n'a jamais rencontrée ; il est saisi par cette parole qui pénètre dans son cœur. Comment ne croirait-il pas, en face de tant de bonté ? Mais la pensée de son enfant mourant l'absorbe tout entier, car c'est pour lui la grande chose, et il dit sur un ton suppliant : « Seigneur, descendez, avant que mon fils meure ! »

Sa foi sans doute est encore imparfaite, puisqu'il s'imagine que pour guérir son fils la présence de Jésus est nécessaire et qu'il insiste : « Seigneur, descendez ! » Mais il y a chez lui tant de bonne volonté, et même tant de foi déjà ! Le Sauveur lit dans cette âme, il voit qu'elle ne sait pas. Elle ne sait pas qu'il est le maître de la vie et de la mort et qu'il peut guérir ce pauvre malade sans intervenir auprès de lui comme un médecin ordinaire. Il va l'éclairer :

— Va, dit-il, ton fils est vivant.

Cette parole, cette assurance, ce geste, a révélé à l'officier royal la divinité du Sauveur. Il croit,

credidit homo sermoni quem dixit Jesus, et il s'en va à Capharnaüm consolé et confiant.

C'était à la septième heure du jour, une heure de l'après-midi. Il y a six heures de marche de Cana à Capharnaüm. Peut-être cet homme eût-il pu revenir chez lui le soir ; mais sa foi lui donnait la certitude que son fils était guéri : Jésus l'avait dit. Il passa donc la nuit dans quelque auberge de la route et ne rentra chez lui que le lendemain. Comme il descendait, ses serviteurs l'aperçurent, coururent au-devant de lui et lui dirent : « Votre fils va bien. » Il leur demanda à quelle heure l'enfant s'était trouvé mieux. Ils répondirent : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. » Il reconnut que c'était à ce moment même que Jésus lui avait dit : « Votre fils est vivant. » Et il crut, lui et toute sa famille. (Jo., IV, 46-53).

L'officier royal avait entendu la voix de la grâce qui l'appelait à croire et il l'avait écoutée. La douleur aussi l'aidait à croire, car elle lui faisait sentir qu'il était sous la main de Dieu. Dieu lui apparut alors sous la figure douce et bonne du Sauveur qui le sollicitait à croire en sa divinité. Et c'est parce qu'il crut que son fils recouvra la santé. Il avait été fidèle à la grâce, et Dieu couronnait avec éclat sa fidélité.

3. Chaque jour aussi Dieu nous parle par sa grâce ; il nous appelle à lui et nous entendons parfois distinctement sa voix. Que devons-nous faire, sinon obéir ?

Il nous demande d'être plus chrétiens, d'observer en conscience ses commandements et ceux de son Eglise, de venir à la messe le dimanche, de garder les jours d'abstinence, de grandir chaque jour en charité. Rejetons loin de nous le respect humain qui nous fait rougir de lui, comme s'il n'était pas le seul bon, le seul juste, le seul souverain, le seul maître de nos destinées. Faisons simplement et grandement notre devoir, comme de grands chrétiens ; faisons-le joyeusement, comme des enfants qui se montrent heureux d'obéir à leur père qu'ils aiment.

Il nous demande de renoncer à des plaisirs coupables, à tel livre qui ternirait la pureté de notre cœur et défllorerait nos convictions, à telle parure, à telle compagnie, à tel attachement, à telle animosité. Pourrions-nous refuser quelque chose à Jésus-Christ qui nous a consacré toute sa vie et donné tout son sang ? N'est-ce pas un grand honneur pour nous que Jésus nous supplie de lui faire tel sacrifice, de renoncer pour lui à telle action qui nous diminuerait à ses yeux et aux nôtres ? Qu'un ami nous demande un service, nous nous empressons de le lui rendre. Et quand c'est Jésus qui nous demande de le préférer aux créatures et de l'aimer, nous lui fermerions notre cœur ? Que nous serions ingrats alors ! et comment pourrions-nous espérer de nouvelles grâces ?

L'officier de Capharnaüm n'avait qu'une foi hésitante ; mais quand Jésus lui dit : « Va, ton fils va bien ! » il croit, parce que Jésus lui ordonne de croire. Cette parole produit aussitôt deux effets merveilleux : elle met la foi dans son âme et elle guérit la fièvre du jeune homme. La foi du père lui a mérité la santé de son fils, car Dieu n'est jamais en reste avec nous. Quand pour lui nous nous privons d'un amusement, d'une futilité, quand pour lui nous pardonnons à ceux qui nous ont fait du mal, il nous le rend aussitôt au centuple par la joie de notre conscience et même par des bienfaits matériels. Il guérit la fièvre de nos passions, il fortifie notre espérance, il nous donne le bonheur intime qui est infiniment supérieur aux richesses et aux joies du monde.

* * *

La *Communion* résume tous ces enseignements : « Souvenez-vous, Seigneur, de votre parole à votre serviteur. Par elle vous m'avez donné l'espérance, *in quo mihi spem dedisti.* » C'est la parole de Jésus à l'officier royal qui lui a rendu l'espoir : « Va, ton fils va bien ! » Il en est ainsi de tous les enseignements de l'Eglise et de toute parole que Dieu nous dit au fond de l'âme pour réveiller en nous la foi et pour nous relever. C'est là aussi la grande consolation que nous goûtons dans nos épreuves et nos abaissements : *Hæc me consolata est in humilitate mea.*

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XIII

Bien chers époux,

La main du frère qui vient de bénir votre union, — main plus glorieuse que la mienne, puisque, outre l'onction sacrée du sacerdoce, elle a reçu celle du sang versé pour la Patrie, à l'une des heures les plus critiques et les plus décisives de la dernière guerre, — cette main, aussi habile, d'ailleurs, à manier la plume que la grenade ou le fusil dans les batailles, cette main aurait dû également composer le discours d'usage en pareille circonstance... A la place du frère, c'est l'oncle qui vient vous adresser la parole, et pour être un peu moins étroitement uni à vous par les liens du sang, il ne l'est pas moins, soyez-en sûrs, par l'affection profonde qu'il vous porte. Aussi est-ce avec une émotion bien douce, mais très intime et très réelle, ma nouvelle et déjà bien chère nièce, que je salue votre entrée dans notre famille, et que je viens au nom de l'Eglise dont je ne suis ici que l'humble mandataire, vous rappeler, ainsi qu'à mon cher neveu, *ce qu'est* le grand sacrement que vous venez de recevoir et *les obligations* sacrées qu'il vous impose.

* * *

Que le sacrement de mariage soit un *grand* sacrement, comme le dit S. Paul, c'est une vérité dont un catholique ne saurait même douter un instant, puisqu'elle est affirmée par le grand Apôtre au nom de Dieu lui-même. Vous n'en doutez certes pas, chers Epoux, vous dont la foi et la piété sont si

profondes et ne sont si bien connues. Mais peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de vous rappeler, en quelques mots, la sublime théologie du mariage catholique, ne fût-ce que pour mieux vous faire apprécier la beauté de cette fête nuptiale et vous en faire mieux savourer les douceurs.

Vous avez entendu dire sans doute, et peut-être avez-vous cru vous-mêmes jusqu'à ce jour, que le mariage n'était qu'un simple contrat humain élevé par N.-S. J.-C à la dignité sacramentelle. Cela peut se dire à la rigueur, mais à la condition, cependant, de ne pas faire consister l'essence même du mariage dans cette chose vulgaire et purement humaine qu'est un contrat entre deux personnes, si honorables soient-elles. La remarque est d'importance, car si l'union conjugale n'était qu'une simple convention entre deux personnes comme l'est tout contrat humain, il suivrait de là que le mariage purement civil serait un véritable mariage, et que le mariage, en lui-même, ne serait plus indissoluble : car toute convention entre deux personnes peut être rompue par une autre convention contraire, faite d'un commun accord entre ces deux mêmes personnes.

Ce qui est l'essence même du sacrement de mariage, d'après le Catéchisme Romain du Concile de Trente, ce n'est pas le contrat lui-même, qui est en soi un acte purement humain ; mais *son effet,* c'est-à-dire *le lien conjugal,* formé et noué par le concours de deux puissances, de deux volontés : la volonté *humaine,* exprimée par le contrat et le *oui* sacramentel, et la volonté *divine,* consacrant ce lien et lui donnant sa véritable existence et son immortelle efficacité. Ce lien, déjà sacré par lui-même, — puisque Dieu y intervient dès l'origine, par son action mystérieuse mais réelle, — ce lien devient plus sacré encore, et doué de vertus et de grâces spéciales par son élévation au rang de sacrement de la Loi nouvelle, élévation voulue et accomplie par Jésus-Christ lui-même et continuée en son nom par l'Eglise catholique.

Et savez-vous, chers Epoux, en quoi consiste ce lien, ainsi surnaturalisé et transformé par la grâce divine du sacrement ? Ce lien, c'est la pénétration de deux vies pour n'en faire qu'une ; c'est le mutuel perfectionnement de ces deux vies l'une par l'autre ; c'est une intelligence se fondant dans une autre intelligence, un cœur dans un autre cœur, *cor unum et anima una ;* ce sont des qualités se tempérant et s'équilibrant l'une par l'autre, des vertus se communiquant entre elles des nuances harmonieuses. Et à l'enfantement matériel qui doit être la fin naturelle et providentielle du mariage, il ajoute un enfantement plus noble : celui de l'unité morale et religieuse entre les deux époux. Oui, elle est bien vraie et bien belle aussi aux yeux de la foi, l'énergique définition du mariage inspirée par Dieu lui-même à Adam : « L'homme quittera son père et sa mère pour mieux s'attacher à son épouse, et ils seront deux ne faisant plus qu'un dans une seule et même chair. *Et erunt duo in carne una.* »

Voilà, chers Epoux, la véritable notion du mariage catholique. Oh ! que S. Paul avait donc raison de l'appeler un *grand* sacrement !

* * *

Mais ce sacrement, en même temps qu'il vous confère une grandeur et une dignité surhumaines, réclame aussi de vous certaines vertus et vous impose par là-même certaines obligations. « Noblesse oblige ! » dit un proverbe de notre vieille France, et quoi de plus noble qu'un mariage vraiment chrétien comme le vôtre ? Vous n'attendez donc, pour remplir vos nouveaux devoirs, que de les bien connaître. L'Eglise justement m'ordonne, dans son Rituel du mariage, de vous les rappeler brièvement. C'est ce que je vais essayer de faire en les résumant tous en un seul : *l'amour.*

Mais entendez bien ce mot et comprenez-en tout le sens profond.

L'amour que Dieu exige des époux comme devoir essentiel du mariage n'est point seulement ce que le monde désigne ordinairement par ce mot. Cet amour qui ne réside que dans la sensibilité, Dieu ne le proscrit pas certainement du mariage, car il est un élément qui facilite l'accomplissement du but essentiel de l'union conjugale : « *Crescite et multiplicamini,* croissez et multipliez-vous. » Mais l'homme n'est pas seulement un être corporel. Il a une âme, et c'est l'âme qui doit, dans le mariage comme en tout le reste, jouer le rôle principal et rester « maîtresse du corps qu'elle anime, » selon la belle expression de Bossuet. Et c'est par l'amour aussi que se fera l'union conjugale des âmes des deux époux, mais un amour qui sera d'une espèce supérieure et qui devra avoir les deux qualités suivantes : il sera *fidèle* et il sera *dévoué.*

Il sera *fidèle* d'abord. J'ai vu, chers Epoux, et vous avez vu sans doute aussi vous-mêmes, « des unions bénies comme je veux que soit la vôtre où l'amour pur et fidèle entretient le respect de la dignité humaine et des surnaturelles prérogatives dont Dieu l'a embellie. Là, point d'inquiétudes ni de soupçons. Les cœurs sont si bien liés l'un à l'autre qu'ils se pénètrent d'une mutuelle confiance. L'absence même ne les sépare pas. Ils se cherchent de loin, ils évoquent par le souvenir la chère image de ceux qu'ils aiment, et c'est assez pour couvrir d'un voile impénétrable toutes les séductions ennemies de leur fidélité. Ils attendent avec impatience les joyeux retours qui les font s'aimer davantage. Ils voient sans tristesse et sans regrets s'évanouir les charmes qui ne parlent qu'aux sens, parce que la beauté immatérielle qui les attache l'un à l'autre croît avec les années et avec la grâce de Dieu. Les cruelles blessures de la mort elle-même ne triomphent pas de leur amoureuse et opiniâtre fidélité. Soumis en vrais chrétiens à la volonté divine qui condamne l'un d'eux à rester sur la terre, ils gardent le culte de celui qui est parti et l'encens de ce culte n'est autre que le doux espoir de se retrouver bientôt dans l'éternité [1]. »

[1] Cf. Monsabré, *Retraite Pascale* de 1887 sur le Mariage : 1re Conférence. L'amour pur et fidèle (Lundi Saint).

A l'amour fidèle, les époux chrétiens doivent joindre aussi l'amour *dévoué*.

« Sous le rapport du dévouement, a dit un orateur célèbre, il faut l'avouer à la honte de notre sexe, l'homme est inférieur à la femme. » Ce n'est peut-être pas toujours vrai et s'il était question, par exemple, de dévouement filial, je pourrais, mon cher Joseph, esquisser ici le portrait d'un jeune homme qui, après avoir été la consolation des derniers jours de son vieux père, a rempli auprès de sa mère accablée par tant d'infortunes et d'épreuves tous les devoirs du meilleur et du plus dévoué des fils avec une générosité parfois presque héroïque, surtout pendant la grande guerre. Mais je me suis promis, contrairement à un usage trop mondain, de ne pas faire aujourd'hui, dans mon discours, l'éloge des époux, et s'il prenait fantaisie à quelqu'un de vous reconnaître dans ce jeune homme, je serais obligé, pour ne pas manquer à ma promesse, de désavouer la trop grande fidélité de mes pinceaux.

En tout cas, ce dont je suis bien sûr d'avance, c'est que ma nouvelle et chère nièce appréciera beaucoup, pour des raisons analogues, le tableau suivant de l'épouse vraiment *dévouée,* tableau que j'emprunte au grand orateur que je citais tout à l'heure, le R. P. Monsabré, dans ses immortelles conférences sur le Mariage.

« La femme dévouée prend au sérieux le rôle d'auxiliaire que la Providence lui a assigné dans la vie conjugale. Elle n'est point de ces idoles glorieuses qui perdent leur temps à s'orner et ne demandent qu'à être adorées. Sa gloire est de servir le maître bien-aimé qu'elle s'est donné et qui représente auprès d'elle la sainte et douce autorité du Christ. Elle cherche à deviner ses pensées et à prévenir ses désirs. Elle lui sacrifie volontiers ses plaisirs et ses goûts. Elle ne se pare que pour lui plaire ; elle se prive pour que rien ne lui manque. Elle sait vaincre sa faiblesse et ses répugnances pour se livrer avec assiduité et courage à ce travail d'intérieur, qui fait d'une maison bien ordonnée un lieu plein d'agrément où l'homme aime à se reposer des préoccupations et des fatigues de la vie extérieure. Voit-elle une ombre sur le front de celui qu'elle aime ? elle veut avoir sa part de tous ses chagrins et pouvoir dire à celui dont elle est l'auxiliaire : « Appuie-toi sur mon cœur. » Et lui peut compter sur elle, car c'est la femme forte, digne soutien d'un cœur viril : *Confidit in ea cor viri sui.* Viennent, ce qu'à Dieu ne plaise, les jours lugubres de la maladie et de l'infirmité, elle ne veut pas confier à d'autres le soin de veiller sur une existence qui lui est plus chère que sa propre vie. Elle surmonte héroïquement toutes les fatigues et tous les accablements, pour qu'on voie bien que dans son cœur l'amour chrétien, selon la parole de nos Saints Livres, est fort comme la mort : *Fortis est ut mors dilectio.* »

Voilà, si je ne me trompe, et tracé de main de maître, le ravissant idéal de l'épouse parfaite. Ai-je trop présumé de la force et de l'exquise délicatesse de votre amour, ma bien chère nièce, en vous jugeant capable de le réaliser en tous points ? Je ne le crois pas, car si je m'en rapporte au témoignage de ceux qui vous connaissent de longue date et même à ma propre conviction, le passé autorise tous les charmants espoirs de l'avenir. D'ailleurs, je vous le disais tout à l'heure : *Noblesse oblige,* et la noblesse de votre nom, si bien portée qu'elle soit dans votre famille, n'est rien, je le sais, à côté de celle de vos sentiments et de votre cœur.

* * *

Dans quelques instants, chers Epoux, le Rédempteur des hommes, l'Epoux mystique et divin des âmes, va s'immoler sur l'autel entre les mains du prêtre. Il s'offrira à Dieu son Père et il intercédera pour vous de son intercession toute-puissante par ces sublimes interpellations dont parle S. Paul : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hébr., VII, 25). Les parents et les amis qui forment autour de vous une si aimable et si gracieuse couronne nuptiale, feront monter, eux aussi, vers le ciel leurs supplications les plus ferventes, etc. (comme à la fin du nº VII, p. 393).

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXIII

LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ

La Révolution, après avoir dépouillé l'Eglise de France de ses biens, voulut porter atteinte à son dogme et à sa discipline. Effrayé de voir les évêques échanger avec bonheur leur croix d'or contre la croix de bois rédemptrice du monde, Mirabeau avait dit : « Avant tout, il faut décatholiciser la France. » Pour réaliser cette entreprise et préparer le schisme, un comité ecclésiastique nommé par l'Assemblée, et de couleur à la fois protestante, janséniste et révolutionnaire, élabora la fameuse *Constitution civile du clergé.*

I

La *Constitution civile,* en assignant une nouvelle circonscription aux diocèses, surtout en attribuant aux fidèles l'élection des évêques et des curés par voie de scrutin et à la pluralité absolue des suffrages, sans qu'il soit même besoin pour les évêques de demander au Pape confirmation de leurs pouvoirs, attentait aux droits les plus sacrés de l'Eglise. Mépris des saints canons et de la discipline religieuse, suppression de la hiérarchie, indépendance à l'égard du Saint-Siège, c'est à quoi se résumait le décret qui allait fournir tant de martyrs à l'échafaud, tant de captifs aux prisons, tant d'âmes généreuses à l'exil. En fait, on voulait établir le schisme en France.

Parmi les orateurs de la Révolution qui défendirent la *Constitution civile* il faut citer en particulier Robespierre, alors simple député de la cir-

conscription d'Arras [1]. Mais le projet schismatique trouva de nombreux adversaires dans les rangs du clergé, entre autres l'archevêque d'Aix. D'ailleurs, il était facile d'y contredire : car ce n'est ni à Hérode ni à Tibère, mais à Simon-Pierre que Jésus-Christ avait dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Or, d'après la fameuse *Constitution,* l'élection des curés venait du peuple seul, sans le concours de l'évêque, et on appliquait le même principe aux nominations épiscopales, dont le Chef suprême de l'Eglise était écarté.

Louis XVI écrivit à Rome pour faire connaître au Souverain Pontife les dangers qui menaçaient l'Eglise de France. Dans sa réponse du 10 juillet 1790, Pie VI condamna la *Constitution civile* comme schismatique. On avait beau déclarer qu'elle ne touchait pas aux choses spirituelles, et s'efforcer de faire prévaloir cette idée dans de petites feuilles volantes distribuées au peuple, qu'elle n'avait aboli aucun sacrement, supprimé aucune cérémonie, ni la messe, ni les vêpres, ni les processions, ni même « l'offrande du pain bénit » : elle n'était pas moins l'erreur. Malheureusement, Louis XVI, poussé par les exigences de la Révolution, ne craignit point d'apposer, quoique d'une main tremblante, sa signature au bas de l'acte fatal. Aussitôt le Pape protesta avec douleur et enjoignit à l'épiscopat français de rester fidèle à l'unité catholique.

L'Assemblée nationale, après avoir obtenu la sanction du roi, ordonna à tous les membres du clergé de France de prêter serment d'obéissance à ses décrets sacrilèges, sous peine d'être privés de leurs charges et bénéfices. Alors s'engagea entre l'Eglise et la Révolution ce noble combat qui devait se terminer par l'exil ou l'échafaud.

II

L'épiscopat et le clergé français remplirent admirablement leur devoir.

Il y eut d'abord la fameuse séance du 27 octobre 1790, à jamais mémorable dans les annales chrétiennes. Après sommation faite aux ecclésiastiques, membres de l'Assemblée, de prêter en face du Corps législatif le serment de maintenir la *Constitution civile,* — ou plutôt de renoncer aux vrais principes de la foi catholique, — trois seulement se levèrent : le curé d'Embermesnil, connu sous le nom d'abbé Grégoire, qui le premier prononça, à la grande joie des protestants et des voltairiens, la formule d'apostasie ; Talleyrand, évêque d'Autun, entré dans les Ordres sans vocation ; et Loménie de Brienne, cardinal-archevêque de Sens.

« Personne ne se présente-t-il plus ? » dit le président, en promenant ses regards sur les bancs de l'Assemblée. La seule réponse à cet appel fut un long silence, tandis qu'au dehors retentissaient de toutes parts les cris de mort d'une populace ivre de haine : « A la lanterne, les évêques et les prêtres ! » L'attente durait depuis un quart d'heure, quand un vieillard, se levant, gravit la tribune. C'était M. de Sainte-Aulaire, évêque de Poitiers. « J'ai 70 ans, dit-il, j'en ai passé 35 dans l'épiscopat ; je ne souillerai pas mes cheveux blancs par le serment que vous me demandez : je ne jurerai pas. » Non moins admirable fut la fermeté de M. de Bonnac, évêque d'Agen : « Les sacrifices de la fortune me coûtent peu. Mais il en est un que je ne saurais faire, celui de votre estime et de ma foi. Je serais trop sûr de perdre l'une et l'autre, si je prêtais le serment que vous exigez. » Avec la simplicité des premiers chrétiens, M. Fournel, curé du même diocèse d'Agen, s'exprima ainsi : « Je me fais gloire de marcher sur les traces de mon évêque, comme S. Laurent marcha sur celles de S. Xyste : je le suivrai jusqu'au martyre. » Tous témoignèrent de leur foi avec une fermeté apostolique. Aussi quand, après ce noble refus, évêques et prêtres sortirent de l'Assemblée où ils ne devaient plus reparaître, furent-ils accueillis par les clameurs d'une foule en délire. Le pillage des églises et des monastères ne tarda pas à suivre. C'était le commencement de la Révolution.

L'Assemblée constituante mit ensuite en demeure tout le clergé du royaume, séculier et régulier, de prêter le même serment sous peine d'exil ou de mort. Le Pape, par deux lettres nouvelles, venait de déclarer la *Constitution civile* opposée au dogme catholique. En apprenant ce fait, la populace ne craignit point de le brûler en effigie dans le jardin du Palais-Royal.

Demander le serment à des prêtres, c'était, nous l'avons dit, leur imposer le schisme et le parjure. Le plus grand nombre refusa avec énergie. On montre encore aux Archives nationales une vieille pièce datée de 1791 qui atteste la fidélité de toute une communauté religieuse composée de 22 membres. Un vieillard essaye de tracer son nom et d'une plume incertaine dessine quelques traits. Mais au bas on avait mis une note constatant sa foi invincible, et l'acte se terminait par ces paroles : « S'il le faut, nous sacrifierons notre vie aux lois et au bonheur de la patrie, mais nous nous arrêtons là où le péché commence. » La Lorraine, l'Alsace, la Bretagne, la Vendée se distinguèrent entre toutes les autres provinces par leur courage.

Parmi les prêtres qui jurèrent, beaucoup le firent avec des restrictions équivalentes à un refus, ou en s'en remettant, « pour tout ce qui touche aux croyances et à la discipline ecclésiastique, » au jugement de l'Eglise. Beaucoup aussi se rétractèrent le jour où ils virent qu'ils avaient été indignement trompés. Enfin, une faible partie seulement persévéra dans le schisme. Nous aurons bientôt l'occasion de dire tout ce que les prêtres fidèles souffrirent pour la religion, et comment durant plus de dix années la France chrétienne fut persécutée avec la dernière violence.

* * *

La même tentative de schisme a eu lieu en France en 1905 avec la loi de Séparation. Entre la

[1] C'est l'évêque d'Arras, M. de Conzié, qui l'avait fait élever gratuitement, en l'envoyant comme boursier au collège Louis-le-Grand.

conception huguenote qui est essentiellement la négation de la hiérarchie catholique et la fameuse loi de Séparation, il y a un rapport très étroit. En substituant l'ingérence laïque du président de l'association cultuelle à l'exercice de l'autorité spirituelle de l'évêque et du curé, on voulait pratiquement imposer à l'Eglise de France le protestantisme.

XXIV

LES PRISONNIERS DU TEMPLE

Chateaubriand écrivait au commencement du siècle dernier : « Personne ne sait les flots de larmes que Dieu a mis dans les yeux des rois. » Les scènes du Temple prouvent abondamment la vérité de cette parole. Entraîné par la faiblesse de sa nature, Louis XVI n'avait pas eu la force de réprimer l'émeute. Il avait même fléchi dans ses croyances religieuses en signant la Constitution civile du clergé et en assistant avec la reine à la messe du curé assermenté de St-Germain-l'Auxerrois. Résolu enfin à quitter les Tuileries pour les frontières de la Lorraine, son projet était sur le point d'aboutir, lorsqu'il fut arrêté à Varennes, le 21 juin 1791. A partir de ce jour, toutes les fureurs de l'anarchie se déchaînèrent contre la famille royale.

I

Suivons-la d'abord à la prison du Temple, le 10 août 1792.

A la prison du Temple où ils se rendirent, escortés par une foule d'hommes hideux, tels que Paris en fournissait aux heures sinistres, les illustres captifs sont relégués dans une Tour qui servait jadis de dépôt aux archives de l'Ordre de Malte. L'appartement du roi se composait d'une chambre pourvue de trois chaises et d'un mauvais lit ; une couche épaisse de poussière en recouvrait les murs. La reine, Marie-Antoinette, occupait le troisième étage avec ses enfants, et elle avait pour tout vêtement une simple robe noire. Mme Elisabeth de France, sœur du roi, appelée « l'ange de la cour » à cause de sa piété et qui avait voulu partager les malheurs de son frère, habitait une ancienne cuisine avec pour meubles seulement un lit de sangle et une chaise. Au rez-de-chaussée se trouvaient les gardes. Un large fossé avait été creusé aux pieds de la Tour afin d'en rendre les abords impossibles et des abat-jour garnissaient toutes les croisées, en sorte que les captifs pouvaient à peine voir le ciel. S'il faut en croire les détails relatés dans les *Mémoires* de Cléry, serviteur fidèle de Louis XVI, les augustes prisonniers étaient obligés de demander à la pitié de leurs bourreaux les choses les plus nécessaires.

Cependant il restait encore à la famille royale la liberté de s'entretenir à l'heure des repas. Ensemble on épanchait ses peines et l'on priait. Louis XVI profitait de ces courts instants pour instruire son fils avec quelques livres et quelques cartes géographiques, empruntés à la bibliothèque du Temple. Après le souper, quand par hasard les municipaux étaient un peu éloignés, à la hâte, tout bas, Marie-Antoinette faisait dire une prière au Dauphin et à la Dauphine.

Mais bientôt une séparation complète fut imposée. Le roi est transféré dans la grande Tour, où on lui soustrait papier, encre et plume, tout ce qui pouvait servir à exprimer ou à transmettre sa pensée. On enlève même le jeune Dauphin à l'affection de sa mère. C'était le 3 juillet 1793, à 10 h. du soir. La reine et Mme Elisabeth reprisaient leurs vêtements de famille, assises près du lit du pauvre enfant endormi, lorsque des municipaux vinrent notifier avec brutalité à Marie-Antoinette leur message. « Au nom du ciel, leur dit-elle, n'exigez pas de moi cette séparation ! » Malgré ses cris de douleur, les barbares saisirent le Dauphin, dont les plaintes firent retentir de leurs échos le noir donjon où il allait trouver une mort lente et cruelle. Nulle bouche humaine ne saurait dire ce qu'a souffert Marie-Antoinette, outragée dans la plus sainte de ses affections, au bruit des mauvais traitements dont les geôliers de la Commune abreuvèrent son enfant. Sous les fenêtres du donjon cruel, dont les murs pesaient comme le couvercle d'un tombeau sur les prisonnières en haillons, autrefois si exaltées, sont criés et vendus des estampes immondes, des pamphlets écrits contre elles avec la boue des ruisseaux.

Pauvre reine ! Pauvre mère ! Hélas ! la couronne d'or qui avait ceint le front de Marie-Antoinette s'était changée si tôt en couronne d'épines ! Une seule nuit l'avait fait blanchir... Mais la foi restait la douce consolatrice de sa dure captivité, et elle portait constamment sur elle l'image du Sacré-Cœur, dont la dévotion, du reste, devait être si fervente parmi les victimes de la Terreur. Pour fortifier son courage, Mme Elisabeth récitera l'office de la Sainte Vierge chaque jour avec la Dauphine.

Elle avait aussi composé entre les murs de sa prison cette belle prière : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ! Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous ne l'ayez prévu, réglé et ordonné de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit ! J'adore vos desseins éternels et impénétrables, et je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous ! » Cette angélique créature, dit Mme de Staël, « faite de tendresse et d'abnégation, paraissait comme un être déjà sanctifié, n'ayant rien de commun avec la terre [1]. »

II

Après la prison, le jugement.

Appelé à la barre de la Convention, Louis XVI se justifia avec une tranquillité d'âme admirable. Dans les visites que ses défenseurs, Malesherbes et de Sèze, lui avaient précédemment rendues, il leur dit un jour : « Depuis deux heures, je suis occupé à rechercher si dans le cours de mon règne j'ai pu mériter de mes sujets le plus léger reproche.

[1] *Considérations sur les principaux événements de la Révolution.*

Eh bien! je vous le jure en toute vérité, comme un homme qui va paraître devant Dieu, j'ai constamment voulu le bonheur de mon peuple. » Son interrogatoire dura toute une demie journée, et, malgré la plus noble défense, la peine de mort fut prononcée.

Séparée du Dauphin dès le mois de juillet 1793, la reine avait été, le 5 août suivant, arrachée aux larmes de sa fille et de Mme Elisabeth. A la Conciergerie où elle fut conduite, prison sombre et froide placée au-dessous du niveau de la Seine, sa chambre ne recevait un peu d'air que par une croisée garnie d'épais barreaux. Du moins avait-elle l'avantage de toucher la chapelle de la prison. Tous ceux qui ont approché Marie-Antoinette captive : le concierge, un garçon d'office, un gendarme, un balayeur, ont vu l'infortunée reine de France entre ces murs désolés et nus, telle que le pinceau de Paul Delaroche l'a représentée, comme l'image même de la douleur : roulée dans son pauvre châle, les tempes blanchies par le chagrin et presque aveuglée par les larmes. Des gendarmes, installés dans sa chambre, tiennent en sa présence librement leurs propos de soldats, l'observent du matin au soir et lui soufflent dans la figure la fumée de leur tabac. A la barre du tribunal, Fouquier-Tinville ne prendra même pas le temps de lui faire subir un interrogatoire préliminaire. Aussitôt l'acte d'accusation est dressé. Mise en présence de ses juges, Marie-Antoinette garde sans défaillance cette noble fierté qui trahissait toujours le sang des rois, et laisse passer tout un flot d'injures. Mais quand le procureur de la Commune, Hébert, l'accuse d'avoir corrompu son fils, pour la première fois dans l'agonie de l'audience les larmes coulent de ses joues et elle répond avec la majesté de l'innocence et de l'indignation : « J'en appelle à toutes les mères ici présentes ! » Paroles sublimes, qui, hélas ! ne purent la soustraire à l'échafaud.

L'audience avait duré vingt heures, avec un seul moment de relâche. Rentrée à la Conciergerie après l'arrêt fatal et ayant pu obtenir pour la première fois de l'encre et du papier, la reine écrivit à Mme Elisabeth « la lettre si calme, si élevée de pensée, si tranquille de cœur, qui, depuis un siècle et plus, fait encore pleurer d'admiration et de respect [1]. »

A la Tour du Temple, Louis XVI avait laissé une sœur qui devait également expier sa naissance sur le gibet révolutionnaire. Sublime d'abandon, Mme Elisabeth achevait de former l'esprit et le cœur de la royale orpheline Marie-Thérèse. Divers interrogatoires se succèdent pour elle, humiliants, douloureux. Le 9 mai 1794, on voulut la séparer de sa nièce. « Où la conduisez-vous ? » s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir. Puis, pressant une dernière fois sur son cœur la pauvre orpheline, elle lui dit : « Mon enfant, ayez du courage, espérez toujours en Dieu, soyez fidèle aux dernières recommandations de votre père et de votre mère. » Et à mesure qu'elle s'éloignait, elle lui laissa avec un regard suprême ce dernier mot : « Pensez à Dieu, mon enfant ! » Amenée devant ses juges, Mme Elisabeth a la même attitude, grande et noble, que la reine, le même langage résigné. Toutes ses pensées sont pour le ciel. Comme on l'avait accusée de conspiration, son défenseur d'office termina ainsi son plaidoyer : « Celle qui s'est montrée à la Cour le plus parfait modèle de vertu, ne peut pas être l'ennemie des Français. » Mais la condamnation de la douce et sainte princesse n'était-elle pas décidée d'avance ? Elle entendit son arrêt de mort avec une parfaite sérénité [1].

III

Il nous reste à assister au dernier acte de ce drame sanglant.

Lorsque les révolutionnaires vinrent annoncer au roi qu'il fallait mourir, Louis XVI demanda à voir sa famille et un confesseur. Les membres de la Commune acquiescèrent à son désir. Aucune plume ne saurait peindre ce que la dernière entrevue de la famille royale eut de déchirant. Ce fut, a-t-on dit, la plus grande douleur peut-être dont Dieu ait infligé le spectacle à des hommes. Pendant une demie heure on pleura sans pouvoir dire un mot. Après avoir épanché son âme, — c'est la Dauphine elle-même qui nous le raconte dans sa correspondance, — Louis XVI fit promettre à ses enfants de ne jamais se venger. Le roi reçut aussi les consolations d'un prêtre catholique, M. Edgeworth de Firmont, d'origine irlandaise. Celui-ci put célébrer, le matin du 21 janvier, dans la chambre même de la prison, la sainte messe, pour laquelle on emprunta des ornements à l'église St-François-d'Assise. Ce fut Cléry, le bon serviteur, qui la servit ; comme il ne savait pas de mémoire les répons, le roi les lui chercha dans un livre d'heures. Louis XVI entendit la messe à genoux et communia.

A 8 heures, Santerre apporte le message fatal. Louis XVI, après avoir imploré de l'abbé Edgeworth une suprême bénédiction, traverse la cour et jette à plusieurs reprises ses regards vers la Tour du Temple pour dire un suprême adieu à ce qu'il avait de plus cher au monde. Dans la voiture où il monte escorté de deux gendarmes, il récite avec son aumônier le psaume *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me ?* si bien approprié aux circonstances et qui l'émeut jusqu'aux larmes. Arrivé à la place Louis XV, aujourd'hui place de la Concorde, au moment où le bourreau voulut lui lier les mains, il se tourna vers le prêtre comme pour lui demander conseil. « Sire, lui dit M. de Firmont, dans ce nouvel outrage je vois un dernier trait entre votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense. » Le roi, levant alors les yeux au ciel avec une expression de douleur résignée : « Faites ce que vous voudrez, dit-il au bourreau ; je boirai

[1] Funck-Brentano, *La mort de la Reine*, Paris, Hachette, 1902.

[1] Louis XVI fut exécuté le 21 janvier 1793, Marie-Antoinette le 16 octobre, et Mme Elisabeth le 10 mai 1794.

le calice jusqu'à la lie. » Il ajouta, en montant à l'échafaud, ces mémorables paroles : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute. Je pardonne aux auteurs de ma mort, et je prie Dieu pour que le sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France. » — « Fils de S. Louis, montez au ciel ! » murmura l'abbé Edgeworth. Un instant après, la tête qui avait porté le plus beau diadème du monde tombait.

C'était le 21 janvier 1793 à 10 h. ½ du matin. Aussitôt une multitude de gens en guenilles se mit à pousser des hurlements de joie féroce et à profaner le sang royal. Ce sang profané et cependant si pur, d'autres mains, celles-là pieuses et dévouées, le recueillirent avec des linges comme faisaient les premiers chrétiens sur l'arène du Colisée. Le bourreau, de son côté, éprouva un remords si profond d'un pareil crime qu'il en mourut au bout de quelques mois, et ordonna, par disposition testamentaire, qu'une messe expiatoire fût célébrée à ses frais tous les ans, le 21 janvier, pour le repos de l'âme de Louis XVI. Ce crime avait soulevé dans l'Europe entière un long cri d'horreur.

La mort du roi devait être suivie à brève échéance de celle de Marie-Antoinette. Depuis le commencement de la Révolution, successivement transférée et par autant de routes funèbres, de Versailles aux Tuileries, des Tuileries à la Tour du Temple et du Temple à la Conciergerie, Marie-Antoinette ne cessa de montrer un courage héroïque. A la Conciergerie où il était lui-même détenu, elle avait pu communier plusieurs fois, en secret, de la main de M. Emery. Dans une dernière lettre, écrite quelques heures avant de mourir, elle bénit ses enfants, pardonne à ses ennemis et fait une profession de foi toute chrétienne. Quand le moment fut venu de gravir les degrés de l'échafaud, le 16 octobre au matin, le président lui ayant demandé si elle avait quelque chose à ajouter, elle répondit : « Pour ma défense, rien ; pour vos remords, beaucoup. J'étais reine, et vous m'avez détrônée ; j'étais épouse, et vous avez versé le sang de mon époux ; j'étais mère, et vous m'avez arraché mon enfant. » Ce furent ses *novissima verba*.

Mme Elisabeth de France, cet ange de l'amour fraternel, porta avec la même sérénité sa tête virginale sur l'échafaud révolutionnaire. Elle en monta les marches après vingt-trois autres, parmi lesquelles Mesdames de Lamoignon et de Montmorin : toutes ces nobles victimes, en passant devant elle, s'inclinèrent profondément. Telle était le prestige de sa vertu que les Jacobins l'appelaient la « Geneviève de Paris. »

IV

De toute la famille royale deux enfants seuls survivaient : le Dauphin et sa sœur [1].

Jeune roi de huit ans proclamé sur une terre étrangère par des princes exilés, Louis XVII, depuis qu'on l'avait éloigné de sa mère, subissait un martyre sans exemple dans l'histoire. Livré aux mains du cordonnier Simon que Marat avait désigné pour cet office, il supporta toutes les violences. Ses lèvres se décolorent, son visage est ravagé par la faim. Le cordonnier jacobin se plaît à souiller le front si beau de la royale victime d'un ignoble bonnet rouge. Ses cheveux et ses vêtements sont couverts de vermine, et il n'a pour dormir qu'un misérable grabat. C'est dans cet état misérable que M. Harmand, de la Meuse, visita Louis XVII le 28 février 1795. Un jour, pris d'une tristesse plus douloureuse, il conduira son geôlier jusqu'à la porte de sa chambre, en laissant tomber tout bas cette parole : « Ma mère ! ma mère ! » ignorant que celle-ci l'avait déjà précédé au ciel. Il mourut le 8 juin 1795 [1].

Dans le funèbre séjour du Temple restait la Dauphine. Si jeune encore et déjà abreuvée de tant d'amertumes, Marie-Thérèse fut une des plus ressemblantes images de la Vierge sur le Calvaire. Elle avait connu tous les abandons. Dans cet affreux cachot, sans feu, sans lumière, réduite à cacher ses pieds sous sa robe trop courte, l'enfant tombée des splendeurs de Versailles au sein de la dernière amertume, ne maudit personne. Echangée en décembre 1795 avec l'Autriche contre des prisonniers français, avant de sortir, elle crayonnera sur les murs de sa prison ces mots touchants : « O mon Dieu, pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parents ! O mon père, veillez sur moi du haut du ciel ! [2] » Devenue plus tard la duchesse d'Angoulême, on sait que sa vie fut une longue suite de deuils et de larmes. Les malheurs de sa jeunesse avaient jeté sur sa figure une teinte mélancolique, et, à Saint-Cloud, elle passait quelquefois des heures entières la tête entre les mains, comme ensevelie dans les ombres du passé.

* * *

Il m'a été donné de visiter un jour la Conciergerie. Quand la lourde porte de fer se referma, j'étais seul avec le guichetier qui me conduisait. Après avoir traversé la salle des gardes de S. Louis, d'une architecture si harmonieuse, j'entrai comme dans un sanctuaire dans la cellule où la reine avait souffert. Tout porte à le croire, Mme Elisabeth sera un jour élevée sur les autels. Aussi bien, Louis XVI — et c'est le mot de Pie VI — « n'a laissé cette couronne périssable de la royauté et ses lis sitôt flétris que pour en recevoir une immortelle, tissée de la main des anges. »

[1] Elle était née en 1778, le Dauphin en 1785.

[1] Du moins on l'a cru longtemps. Aujourd'hui il est démontré que Louis XVII n'est pas mort au Temple. (Cf. Lenôtre ; *Ami* 1920, p. 295-301, et 1921, p. 47).

[2] *Correspondant* du 10 août 1892.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 12 septembris 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 20 septembre 1923.

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Rosaire. — I. L'histoire du Rosaire, 481. — II. Avant la distribution des roses, 483.
Triduum en l'honneur de sainte Thérèse. — I. Sa vocation, 484.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLIX. *19e Dim. après la Pentecôte :* La lecture de l'Evangile, 488. — L. *Solennité du Rosaire :* L' « Ave Maria », 489.
Allocutions de mariage. — XIV, 490.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXV. Les prêtres émigrés, 491. — XXVI. Le règne de la Terreur en 1793, 492.

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

I

L'HISTOIRE DU ROSAIRE

Je vous salue, Marie.

Mes frères,

Origine. — Lorsque l'archange Gabriel fut envoyé de Dieu à la Vierge Marie pour lui annoncer l'Incarnation, il la salua en ces termes : « *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* » Ces paroles, les plus heureuses qu'aucune créature humaine ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens et, du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire : « *Je vous salue, Marie.* » Les hiérarchies du ciel avaient député un de leurs chefs pour adresser à l'humble fille de David cette éloquente salutation ; et aujourd'hui c'est le genre humain qui recueille la parole de l'ange et renvoie à Celle qui trône au-dessus de tous les chœurs célestes cette salutation angélique : « *Je vous salue, Marie.* »

Telle est l'origine des paroles du Rosaire. Il n'en est pas de plus auguste. Le Rosaire se compose essentiellement du *Notre Père* et du *Je vous salue, Marie.* Or c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous a appris le *Notre Père.* Et c'est un ange qui le premier a dit : « *Je vous salue, Marie !* »

Voulez-vous suivre un instant le développement historique de cette dévotion du Rosaire que célèbre la solennité d'aujourd'hui ?

* * *

Institution. — Comme les chrétiens connaissaient les paroles de la salutation de l'ange, puisqu'elles étaient consignées dans l'Evangile de S. Luc, bien souvent sans doute ils durent s'en servir, suivant l'élan privé de leur dévotion, pour honorer la Sainte Vierge.

Mais ce n'est qu'au XIIIe siècle qu'à la voix d'un grand remueur d'âmes, S. Dominique, les paroles de l'Ange, celles de sainte Elisabeth, et l'invocation de l'Eglise : « Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort » ; puis, avec l'*Ave,* le *Pater,* le *Gloria,* le *Credo ;* toutes ces prières d'inspiration divine, éparses jusque-là, sont organisées et réunies dans le puissant faisceau d'une prière commune.

La *brièveté* même des paroles de l'Ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme ces *Vivat,* ces *Hourra,* acclamations uniformes que la reconnaissance des peuples jette sur le passage des souverains.

Mais la *répétition* pouvait engendrer la monotonie et la distraction. S. Dominique y pourvut en attachant à chaque dizaine la méditation d'un des mystères de la Rédemption. Cinq mystères furent pris dans la vie cachée du Sauveur, cinq dans les douleurs de sa Passion, cinq dans les gloires de sa Résurrection.

Ainsi fut constituée cette prière qui fut appelée d'un nom poétique et fleuri : le *Rosaire,* c'est-à-dire la *Couronne de roses.* Car si chaque *Pater* de cette chaîne est une perle, chaque *Ave* de cette guirlande est une rose, rose blanche qui rappelle l'Enfance de Jésus, rose rouge empourprée du sang de sa Passion, rose d'or resplendissante de la gloire du Christ ressuscité.

* * *

Expansion et excellence. — Le Rosaire renfermait tant de poésie, il offrait à la foi des peuples, à la prière des humbles, un aliment si facile et en même temps si excellent, que son succès fut immense. Non seulement le moine le récitait avec bonheur dans le silence du cloître, mais la femme du peuple agenouillée près du berceau de ses enfants oublia ses peines en priant la meilleure des mères, puis peu à peu tous les fidèles des conditions les plus diverses, les savants comme les simples, se firent une douce et pieuse habitude d'effeuiller les roses mystiques de ces guirlandes d'*Ave.* Le Rosaire entier était réservé aux personnes faisant profession de piété ; moines et religieuses le portaient à leur ceinture. Mais cette longue guirlande fut partagée en trois, trois couronnes de roses. C'est le nom qui fut donné à cette portion du Rosaire : en latin *corona ;* en français, du vieux mot *chapel* qui veut dire couronne, on eut le *chapelet.*

Vous savez combien le chapelet est répandu et populaire.

Il n'est pas de maison où l'on ne retrouve un chapelet : souvenir d'une Première Communion dont la pensée reste chère, souvenir d'une aïeule dont les doigts et les lèvres en ont usé les grains. Bien rares sont les chrétiens, même fort négligents, qui ne savent pas réciter leur chapelet et dans les grandes circonstances, sous l'épreuve, devant la mort, ne retrouvent pas sur leurs lèvres déshabituées les paroles jadis familières du *Je vous salue, Marie.*

On a appelé le Rosaire « le bréviaire des ignorants. » Cette prière est si facile en effet qu'elle est à la portée des plus humbles. Mais sa simplicité est

cependant si riche d'enseignements qu'on y trouve tout l'abrégé de la doctrine catholique.

En 1840, des missionnaires français abordaient au Japon, terre qui avait été évangélisée au XVIe siècle et arrosée par le sang des martyrs, mais où depuis plus de deux siècles pas un prêtre n'avait pénétré. Quelles ne furent pas l'émotion, la surprise des missionnaires lorsqu'ils se trouvèrent en présence de chrétiens suffisamment instruits de la religion catholique ! Comment ces familles éparses, vivant dans une société complètement païenne, sans prêtres, sans livres, avaient-elles pu se transmettre de génération en génération la pure doctrine catholique ? — Par le chapelet. Une femme de soixante-dix ans, entre autres, les étonna par sa connaissance précise de la religion, quoique n'ayant conversé avec aucun catéchiste depuis son baptême à l'âge de douze ans. Mais elle récitait et méditait son Rosaire tous les jours. Aussi connaissait-elle le mystère de l'Incarnation et de la vie du Fils de Dieu fait homme, le mystère de sa mort sur la croix pour racheter le monde, le mystère du ciel, toutes les vérités essentielles de la religion.

* * *

Exemples. — Qu'on ne dise donc pas que le chapelet n'est qu'une dévotion de bonnes femmes ! Il serait facile de citer des exemples d'hommes célèbres par le rang ou par la science, dont les mains vaillantes ont tenu le glaive des batailles, dont les mains intelligentes ont écrit des pages immortelles et qui n'ont pas cru déroger en remuant avant nous les grains d'un chapelet.

Michel-Ange était un puissant génie : on montre à Florence le rosaire qu'il avait coutume d'emporter dans ses voyages.

Descartes était un profond penseur : il allait à Notre-Dame de Lorette en pèlerinage en récitant son rosaire.

O'Connell, l'un des premiers libérateurs de l'Irlande, disait son chapelet à la Chambre des Communes, et il avait plus de confiance dans ses *Ave Maria* que dans ses discours, si redoutés pourtant de ses adversaires.

Mallinckrodt, le fondateur du Centre allemand, l'adversaire de Bismarck, qui triompha du Chancelier de fer dans le conflit religieux du Kulturkampf, disait tous les jours son chapelet et mourut en le récitant.

Chez nous, Ozanam a raconté la profonde impression que fit sur lui, jeune étudiant lyonnais arrivant à Paris et entrant dans une église, la vue de l'illustre mathématicien et savant Ampère récitant son chapelet, humblement agenouillé.

On cite ces exemples parce qu'ils sont intéressants, impressionnants, édifiants. On aime à savoir, quand on récite son chapelet, qu'on n'a pas à en rougir, qu'on peut défier les moqueries des sots, qu'on est en bonne compagnie. Mais à quoi bon aller chercher dans le passé d'illustres exemples ?

Aujourd'hui la dévotion au chapelet est universellement répandue, accueillie, acceptée, pratiquée dans tous les milieux. Ozanam ne s'étonnerait plus de voir son maître dire son chapelet à genoux, aujourd'hui où les professeurs catholiques de l'Université sont groupés par centaines, où les élèves des grandes écoles, Ecole Normale et Ecole des Mines, Polytechnique, Centrale et Saint-Cyr, vont par milliers, coude à coude, s'agenouiller à la sainte Table et approfondir leur vie chrétienne dans les retraites fermées. Le pèlerin de Lourdes ne pense plus que le chapelet est bon pour les femmes, quand il a entendu les brancardiers le réciter à haute voix avec leurs malades dans les rues de Lourdes, quand il a vu les hommes prier à genoux, le chapelet en main, les bras en croix, avec une foi, un mépris du respect humain qui laissent un souvenir inoubliable.

Le 6 juin dernier, parmi les pèlerins, on vit Mgr Schœpfer, évêque de Lourdes, s'avancer vers la Grotte, accompagné d'un général, amputé du bras droit. C'était le général Gouraud. « A la première dizaine, commencée par le prélat, je vis, rapporte un témoin, le glorieux amputé fouiller dans la poche de son pantalon ; avec peine, de sa main gauche, la seule existante, il en tire un gros chapelet, et le voilà avec son aide de camp, répondant à haute voix à l'évêque. Quel bel exemple ! »

Ces exemples sont fréquents. Le 28 juin, le maréchal Foch disait à son tour le chapelet devant la Vierge de Lourdes. Pendant la guerre, ces exemples étaient quotidiens. Combien de pauvres soldats demandaient à l'aumônier, dans les réunions du soir, un chapelet ! Combien prenaient ce chapelet, ou celui qu'une épouse, qu'une fiancée leur avait remis lors du dernier adieu, pour le réciter dans la tranchée, au long des heures de garde ! Combien s'associaient pour former le *Rosaire vivant*, pieux groupements qui existaient dans tous les régiments, presque dans chaque bataillon et parfois dans chaque compagnie ! Quinze soldats s'engageant à dire chacun une dizaine de chapelet quotidienne, voilà un Rosaire récité tout entier, un Rosaire vivant qui ajoute au mérite de la prière ordinaire celui de la prière en commun, de l'édification mutuelle et de l'entraînement fraternel à bien faire. Car, le plus souvent, le Rosaire vivant n'a pas été une simple pratique pieuse, mais sous l'impulsion d'un prêtre, d'un séminariste, de jeunes gens ardents et zélés, il est devenu une institution vivante, agissante et bienfaisante.

* * *

Facilité et efficacité. — Que ces exemples nous encouragent à prendre, nous aussi, notre chapelet et à le réciter chaque jour. De tous les exercices de piété, c'est le plus commode et le plus facile, le seul qu'on ait toujours à sa portée, qui dure ce que l'on veut, le temps qu'on a de disponible, que l'on peut interrompre et reprendre, allonger ou raccourcir à volonté. En allant à l'ouvrage ou au moment de prendre votre repos, entre deux occupations, aux champs, en voyage, il est si facile de prendre son chapelet et de commencer à s'entre-

tenir avec la Sainte Vierge ! « Quand je viens de voir un malade qui m'inquiète, disait le Dr Récamier, j'ai besoin de demander une consultation à plus habile que moi. Alors je vais à la porte de la Sainte Vierge. Il y a toujours du monde, mais jamais on ne fait antichambre. Je tire le cordon, — le docteur montrait son chapelet, — et nous entrons en conversation. »

Rien de plus efficace que cette prière si facile. La prière bien faite est toujours efficace. Quand le bon Dieu voit l'homme joindre les mains, lever les yeux, fléchir les genoux, s'humilier et prier, cela le touche, l'émeut, le dispose au pardon, à la miséricorde et à la bonté. Mais surtout quand cette prière lui est présentée par sa Mère « dont la supplication est toute-puissante, » il ne résiste pas, il nous exauce.

Comment quelques paroles balbutiées sur cet objet modeste, un chapelet, comment cet acte si simple peut-il être une puissance ? Il y a là un de ces prodiges surnaturels qui dépassent le domaine des choses constatées par nos sens, mais qui n'est pas plus surprenant que les prodiges d'ordre naturel qui s'accomplissent quotidiennement sous nos yeux. Est-ce que vous ne semez pas, en ce moment, les miracles à pleines mains avec le blé de vos champs ? Car comment ces quelques grains peuvent-ils se multiplier au centuple pour produire l'an prochain les gerbes d'une abondante moisson ? La science n'explique pas l'énigme de la vie. Eh bien ! nous semons des *Ave* avec les grains de nos chapelets, et nous récoltons les bienfaits divins les plus précieux. La prière que nous avons jetée vers le ciel retombe en pluie de grâces. Ce n'est pas plus étonnant. C'est la même œuvre divine de puissance et de bonté. Celui qui fait pousser le blé pour nourrir notre corps écoute aussi le cri de nos cœurs, il y est sensible et il l'exauce. Voilà pourquoi la prière est une puissance, impondérable, mais d'une réalité, d'une efficacité aussi évidente que merveilleuse.

* * *

A l'heure de la mort. — Prenez donc votre chapelet. Tirez le cordon à la porte de la Sainte Vierge, pour que la bonne Mère écoute vos requêtes et vous protège pendant la vie. Et à votre dernière heure, la prière confiante à Marie sera encore votre meilleur réconfort. Combien d'agonies ont été consolées par la récitation du chapelet !

Grièvement blessé devant Tahure le 8 décembre 1915, le maréchal des logis C..., jeune breton de vingt ans, conduit à une ambulance de La Croix-en-Champagne, dut être amputé d'une jambe. Il demanda à se confesser, se prépara à communier, et tout heureux, faisant joyeusement son sacrifice, demanda à embrasser l'aumônier. On espérait le sauver. Mais avec la nuit, le pouls faiblit. Avec autant d'intelligence que de dévouement, l'infirmier Maurice A... qui le veille lui fait des injections de sérum pour remplacer le sang perdu, d'huile camphrée, de caféine pour remonter le cœur. Le pouls fléchit encore. « Je te remercie, dit le blessé. Tu as fait tout ce que tu as pu... Mais je sens que je m'en vais... Veux-tu me rendre encore un service ? Dis le « *Je vous salue, Marie* » avec moi. — Oh ! moi ! dit l'infirmier. Non; veux-tu que j'aille chercher l'aumônier ? — Pas la peine. Je l'ai vu. Dis avec moi... » Et d'une voix affaiblie, il commença « *Je vous salue, Marie* » que son compagnon continua, les larmes aux yeux. Après une ou deux dizaines de chapelet, le mourant ouvrit les yeux, et dans un dernier souffle : « Merci ! Je me souviendrai de toi... pas dans ce monde-ci... de l'autre côté... » Et il mourut, bercé par la prière divinement douce et consolante : « Priez pour nous... maintenant et à l'heure de notre mort. »

Ceux qui prient ainsi en mourant, c'est ordinairement qu'ils ont bien prié pendant leur vie. N'attendez pas la dernière heure pour vous montrer bons serviteurs de la Sainte Vierge. Priez-la, servez-la dès maintenant. Et Marie, Consolatrice des affligés, Refuge des pécheurs, Mère de miséricorde, ne vous oubliera pas à l'heure de votre mort. Ainsi soit-il.

II

AVANT LA DISTRIBUTION DES ROSES

Mes frères,

Nous sommes dans le mois et la fête du Rosaire. Tandis que la pluie et les frimas naissants effeuillent et jettent aux vents les dernières fleurs de nos rosiers, vous cueillez à pleines mains dans le jardin de votre piété les roses fraîches et embaumées des *Ave Maria* que vous offrez à la Reine des cieux ; vous les tressez en guirlandes pour orner son front, disaient nos pères, comme d'un *chapel* de pieux *Ave :* c'est l'origine du mot *chapelet ;* et ces multiples guirlandes d'*Ave,* ces chapelets répétés vont tresser une belle couronne de roses, — LE ROSAIRE, — que nous présenterons à notre céleste Reine.

C'est pour vous rappeler le symbolisme du Rosaire, couronne de roses offerte à Marie, que nous allons vous distribuer des roses de couleurs variées. Prenez et gardez pieusement ces roses blanches, rouges ou dorées, dont les nuances diverses évoquent les mystères joyeux, douloureux et glorieux. Piquée au coin de votre étagère, cette chétive fleur en papier embaumera votre demeure et votre vie de son parfum discret, si vous savez comprendre et retenir son langage symbolique :

« Petite rose *blanche,* je rappelle aux âmes pieuses la pureté de Marie en l'Annonciation et la Purification, la candeur de l'Enfant Jésus, l'allégresse de la Visitation et de la Nativité. Mais si je suis un souvenir, je suis aussi un symbole et un enseignement, symbole de pureté et d'innocence, leçon et signe des joies qu'entraîne la vertu ; ce n'est que dans une âme pure et blanche que se rencontrent la joie et la paix véritables.

« Petite rose *rouge,* mes pétales s'empourprent du sang versé par Jésus, dans l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de

croix et le Crucifiement. « Sans effusion de sang, pas de rémission. » C'est la grande loi de la souffrance que rappellent mes nuances, depuis le rose pâle jusqu'au rouge vif et incarnat : ainsi les souffrances ont tous les degrés, depuis les contrariétés quotidiennes jusqu'aux plus douloureuses tortures du corps ou de l'âme.

« Petite rose *jaune et orange*, j'ai la couleur de l'or et les reflets de l'aurore, j'ai fleuri sur les pieds de la Vierge qui foula l'églantier du rocher de Massabielle. Moi aussi je suis un souvenir : celui de la gloire de Jésus ressuscité et de Marie triomphante. Moi aussi je suis un symbole : le symbole du trésor de la grâce sanctifiante ici-bas et de l'auréole céleste qui en sera là-haut la récompense. Moi aussi j'apporte un enseignement : celui de mépriser l'or et les biens terrestres pour ne rechercher que les richesses impérissables du ciel. »

* * *

O Reine du très saint Rosaire, en vous offrant les roses de nos *Ave*, tour à tour blanches comme vos joies, rouges comme vos douleurs et dorées comme vos gloires, nous vous demandons en retour de faire tomber sur nous des célestes parterres « une pluie de roses. » Répandez à pleines mains sur nos âmes les roses blanches de l'innocence et de la pureté ; joignez-y les roses rouges du martyre et de la croix, en nous donnant la grâce de la patience dans les épreuves, de l'acceptation résignée et joyeuse des souffrances qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer ; et qu'ainsi nous méritions de recevoir un jour, déposée par vos mains sur nos fronts radieux, la couronne de roses dorées qui s'épanouira au printemps éternel ! Ainsi soit-il.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE

I

SA VOCATION

Mes vénérées et très chères Sœurs,

Quand l'une de vous, s'autorisant de son affection maternelle, m'a demandé une première fois de louer votre sainte Thérèse en ces jours de son Centenaire [1], je me suis d'abord récusé : « Non, ai-je dit ; c'est impossible. Sainte Thérèse n'est pas une sainte ordinaire : c'est une âme choisie entre les âmes choisies ; c'est une des grandes Réformatrices de nos Ordres religieux, c'est la plus féconde des Fondatrices ; c'est une contemplatrice et une mystique de premier vol ; c'est de plus un des grands écrivains de l'Espagne et, toute femme qu'elle est, par la hauteur et la sûreté de sa doctrine, une sorte de Docteur de l'Eglise. Ne l'a-t-on pas représentée, dans maints tableaux, avec le bonnet de Docteur à ses pieds ? Parler dignement d'une sainte si exceptionnelle, exigerait des études que je ne puis faire en ce moment, et des loisirs que je n'ai pas ! » Mais qui donc a dit que l'on n'a jamais le dernier mot avec les bonnes religieuses ? Votre désir obstiné et trop indulgent, mes chères Sœurs, est revenu à la charge. Je me suis dit alors, me répétant à moi-même le proverbe bien connu : « Puisqu'elles le veulent, c'est que Dieu le veut ! » Et cette fois, j'ai cédé.

Mais comme c'est dommage ! Il y a tant de prédicateurs qui, ayant à exploiter ce magnifique sujet, vous auraient instruites et édifiées cent fois mieux que ma très réelle incapacité ne saurait le faire !

Je vais donc malgré tout, ces trois jours, vous parler de sainte Thérèse d'Avila, Vierge admirable, « astre brûlant, comme s'exprime un de nos plus grands écrivains, étoile des bergers et des rois de Castille, honneur du ciel espagnol, » Mère féconde du Carmel réformé, l'honneur de son pays et de la Catholicité.

Seulement, je n'irai pas chercher quelque plan compliqué où il serait facile de faire entrer tout un monde d'actions et d'idées plus curieuses qu'utiles. J'envisagerai seulement en elle :

L'enfant et la jeune fille appelée à la vie religieuse, ou *sa vocation ;*

La religieuse à son œuvre, ou *ses épreuves ;*

Sa vie intime et sanctifiée, ou *sa physionomie morale.*

Nous parlerons aujourd'hui de la vocation.

Les anciens disaient, et croyaient, d'après les astrologues, que l'homme naît sous une bonne ou sous une mauvaise étoile. C'était dire qu'un déterminisme absolu et aveugle s'impose à l'homme dès sa naissance, et qu'il n'a plus, une fois sur cette terre, qu'à suivre et à subir son destin. Cette conception de la vie, reprise sous une autre forme par quelques philosophes de notre temps, est évidemment fausse. Nous sommes libres, et notre vie, c'est notre liberté qui la fait. Il y a cependant quelque chose de vrai dans cette vue des anciens. Nous n'avons rien à faire avec les étoiles, c'est entendu, sinon à les regarder d'en bas et à les admirer, en adorant le Dieu tout-puissant qui a semé dans les espaces illimités ces globes prodigieux, avec leurs clartés resplendissantes et divines. Mais si un déterminisme absolu et aveugle, venu des étoiles, ne s'empare pas de nous à notre naissance, nous n'en avons pas moins une destinée naturelle et surnaturelle, prévue et voulue par Dieu en vue de l'ordre du monde et de notre salut éternel. Le tout pour nous consiste à connaître cette volonté de Dieu et à l'accomplir.

Cette volonté, Thérèse l'a connue et elle l'a accomplie. Née pour être religieuse, elle sera une religieuse. Dès son plus jeune âge elle entend l'appel d'en haut, elle lutte quelque temps comme Jacob contre l'ange, mais elle ne tarde pas à se rendre et à entrer résolument dans sa voie.

[1] Le centenaire de sa canonisation. Elle fut élevée aux honneurs des autels le 22 mars 1622 par le pape Grégoire XV, en même temps que S. Ignace de Loyola, S. Philippe de Néri et S. Isidore le Laboureur. Le Calendrier ayant été réformé au moment de sa mort (le soir du 4 oct. 1582), et de ce fait dix jours s'étant trouvés supprimés (le 5 octobre devint le 15), c'est à cette date du 15 que fut reportée sa fête.

Le plus lointain *appel*, la *lutte*, l'*acquiescement* au vouloir divin, c'est là ce que je me bornerai à vous montrer aujourd'hui.

I

Je n'imiterai, mes chères Sœurs et Mesdames, ni les hagiographes ni les prédicateurs qui s'étendent longuement sur l'origine des saints dont ils font le panégyrique. Je ne vous dirai ni la généalogie de sainte Thérèse, ni sa parenté : cela nous entraînerait trop loin. Je ne vous dirai pas davantage qu'elle était noble : en Espagne tous les noms sont précédés et ornés de la particule, et tout le monde est noble. Noblesse ou roture, cela n'a du reste aucune importance. Sa famille était chrétienne, catholique, profondément croyante : voilà l'important. C'est la première bénédiction de Dieu sur Thérèse : Thérèse, par hérédité et par grâce, sera chrétienne, catholique, profondément croyante, et, sa raison à peine éveillée, vous la verrez apporter aux choses de la foi tout le sérieux, toute l'ardeur et toute la fougue d'une âme espagnole.

Un exemple symptomatique de cette ardeur et de cette fougue s'offre à nous dès les premières pages de son histoire, une action vraiment extraordinaire où je ne puis m'empêcher de voir un présage : l'annonce lointaine de ce qu'elle sera un jour.

Voici ce que nous racontent ses biographes, d'après ses souvenirs d'enfance. Elle avait sept ans. Avec son jeune frère Rodrigue, un peu plus âgé qu'elle, elle lisait la *Vie des Saints*. Lecture attachante, lecture passionnante. Quelles visions pour une enfant à l'imagination vive, que ces Pères du désert dans les brûlantes solitudes de la Thébaïde ; ces ermites ensevelis dans les antres au fond des bois ; surtout ces martyrs baignés de sang, déchirés par les crocs des bêtes, brûlés par le feu ou par l'huile bouillante, rompus par les roues, décapités par la hache ou par l'épée, et qu'une heure de torture envoyait au plus haut du ciel !... Devant ces pathétiques tableaux Thérèse s'enflamme d'enthousiasme pour la sainteté ; elle veut, elle aussi, être une sainte, et même, parce que c'est plus beau et peut-être aussi plus court, une martyre !

L'histoire est connue, mais elle demeure si joliment naïve qu'il faut que je vous la redise.

La petite fille de sept ans prétend aller tout de suite au ciel. « Ah ! là, songe-t-elle, on est heureux avec le Bon Dieu pour toujours, pour toujours ! Or, ceux qui vont au ciel le plus certainement et le plus vite, ce sont les martyrs. Donc il me faut trouver le moyen d'être martyre ! »

Ayant fait ces réflexions, elle s'adresse au petit frère : « — Petit frère, quittons tout ; partons et faisons-nous martyriser ! — Mais où irons-nous, dit l'enfant, pour nous faire martyriser ? — Chez les Maures, tiens ! Le ciel est plein de martyrs qu'ils ont torturés et tués en Espagne et dans toute la chrétienté. Allons chez les Maures : chez eux notre affaire est sûre !... »

Le garçon, — les petits garçons sont moins dégourdis que les petites filles, — ne trouva aucune objection à opposer à une proposition si raisonnable. L'expédition fut décidée.

Les deux enfants préparent en cachette tout ce qu'ils croient nécessaire pour un long voyage, et un beau jour ils partent, sans rien dire à leurs parents, — cela va de soi, — pour ce pays des Maures, où l'on est sûr de cueillir la palme sanglante du martyre.

Ils ne savaient guère le chemin, ces deux petits, et il est tout à fait possible que la route où ils s'engagèrent leur fit tourner le dos au pays inconnu où ils voulaient aller. Mais pour des enfants, est-ce donc si important de prendre une route ou l'autre ?

Ils marchèrent quelque temps, le cœur débordant d'espérance et de joie. Ils ne se retournaient même pas pour dire un dernier adieu à la maison paternelle, à la ville, aux clochers d'Avila. Leurs petits pieds se hâtaient, se hâtaient, quand tout à coup ils se sentent brusquement arrêtés. Un domestique de la maison est là, devant eux. L'homme les prend par la main et les ramène plus vite encore qu'ils n'étaient partis.

— Pourquoi as-tu fait cela, Rodrigue ? interroge le père.

— C'est la petite qui m'a entraîné !

— Et toi, Thérèse ?

— Je suis partie, parce que je voulais voir le Seigneur, et que pour le voir il faut d'abord mourir !

Réponse sublime sur les lèvres d'une enfant de sept ans. En l'entendant, ses parents auraient pu se demander comme ceux de S. Jean-Baptiste : « *Quid puer iste erit ?* Que pourra bien être une pareille enfant ? »

Pesez ces paroles lourdes de sens, mes Sœurs et Mesdames.

Thérèse « veut voir le Seigneur. » Pourquoi ? Parce qu'elle croit en lui, parce qu'elle espère en lui et veut jouir du bonheur qu'il a promis à ceux qui l'aiment ; parce qu'elle l'aime enfin de toute l'ardeur de son petit cœur de future femme et d'espagnole. Elle l'aime, et rien ne l'arrêtera pour aller à lui. Dans cette réponse et dans la fugue puérile qui l'a précédée, toute sa destinée s'est dévoilée d'un coup. Une telle âme sera à Dieu, tout entière, absolument, — et comme, pour une femme, être à Dieu tout entière, absolument, c'est être religieuse, Thérèse sera religieuse.

L'indice est faible, direz-vous. — Non, vous allez voir bientôt que l'avenir qu'il pronostiquait va se réaliser.

Mais Thérèse est encore trop petite pour entrer en religion ; il faut qu'elle grandisse ; surtout il faut que l'idée qui dort en elle s'éveille, se précise et soit mise à l'épreuve. L'épreuve ne tardera guère.

II

Thérèse d'Avila, dès son plus jeune âge, aime Dieu, ou plutôt, elle comprend qu'il est l'unique source du bonheur, et pour le voir et être heureuse avec lui, elle va au-devant de la mort, dans un mouvement d'âme à la fois puéril et héroïque. Ce

désir passionné, né si tôt dans son cœur, vous verrez qu'elle le poursuivra toute sa vie, jusqu'à ce que la plus amoureuse et la plus sainte des morts vienne le réaliser enfin.

Mais vous pensez bien que la mauvaise nature et le mauvais esprit, — l'un et l'autre ont prise sur les meilleures et les plus belles âmes, — vont le combattre, et c'est bien ce qui arrive.

Après la plus pieuse des enfances, Thérèse qui a grandi, s'est développée et s'est formée avec la rapidité accoutumée aux pays du soleil : elle est devenue une jeune fille. Troublée, moins pieuse, elle se relâche. C'est la crise qui attend toute femme au seuil de la jeunesse nubile, crise qui décide généralement de sa destinée...

Un malheur survient qui aggrave la crise.

A treize ans, elle a la douleur de perdre sa mère, une bonne catholique, pleine de foi, un peu romanesque peut-être, en tout cas passionnée, semble-t-il, pour ces romans de chevalerie et d'amour qui paraissaient alors aussi bien en Espagne qu'en France, et qui faisaient les délices des belles dames. Dans son désarroi, l'enfant alla se jeter aux pieds d'une statue de la Vierge, et, à genoux, la supplia au milieu de ses larmes, puisqu'elle n'avait plus sa maman, de lui servir de mère. Sans doute sentait-elle sa faiblesse, et combien elle avait besoin d'un appui... Vous serez son autre mère, ô Vierge sainte, vous veillerez sur elle ; mais vous ne la dispenserez pas de la tentation, car il faut qu'elle la connaisse pour en mesurer le danger et, par un recul violent, en s'arrachant à ses étreintes, courir se réfugier dans les bras, dans l'amour de ce Dieu qui la veut toute à lui.

Sa première tentation fut cette forme de la vanité qu'on appelle la coquetterie. Dieu, son Créateur, s'était appliqué au corps de cette élue comme à son âme. Ribera, l'un de ses historiens, nous a laissé son portrait de jeune fille. La taille élancée, un front large, très beau, couronné d'une abondante chevelure noire et bouclée, qui avivait par contraste la blancheur rose de son visage ovale ; des yeux noirs un peu enfoncés, comme deux étoiles sombres et fixes ; des lèvres ouvertes pour le sourire, de belles dents, des mains blanches et fines ; une démarche souple, aisée et digne, une distinction innée, enfin une majesté voilée de tant de charmes, qu'on ne pouvait la regarder sans être attiré vers elle par une impétueuse et irrésistible sympathie : c'est avec tous ces agréments et toutes ces séductions qu'elle apparaissait alors à ceux qui la fréquentaient ou seulement la voyaient.

Comment s'en aperçut-elle ? Fut-ce par l'admiration dont elle remarqua qu'elle était l'objet de la part de ceux qui la regardaient dans la rue, à l'église ou ailleurs ? Vous sentez si bien, Mesdames, qu'un regard se pose sur vous, ou que ce regard vous cherche ! Quelqu'un osa-t-il le lui dire ? Le miroir se mit-il un jour à parler ?... Tout conspira sans doute à la tirer de son innocente ignorance. Ce qui est certain, c'est que Thérèse sut qu'elle était belle. Dangereuse découverte, même quand elle est, comme c'est l'ordinaire, une pure illusion. Belle, elle voulut être plus belle encore : elle se para. En même temps, elle prit goût à la parure. Elle soignait ses mains, c'est elle qui le dit, ses cheveux, et pour embaumer comme les autres fleurs, cette fleur d'humaine jeunesse appelait à son aide les parfums.

Sa seconde tentation fut cette autre forme de la vanité qui s'apparente à l'orgueil, parce qu'elle n'a plus seulement pour objet les formes corporelles, mais les facultés de l'âme.

Comment s'en aperçut-elle ? Fut-ce encore par l'admiration qu'elle sentait bien qu'elle excitait en ceux avec qui il lui arrivait de converser ? Quelqu'un encore le lui dit-il aimablement ? Découvrit-elle elle-même cette nouvelle supériorité ?... Je ne sais, personne ne sait ; mais ce qui est sûr, c'est qu'elle connut un jour qu'elle avait de l'esprit, une intelligence plus vive que celle du commun, un entrain extraordinaire dans la conversation, et un agrément qui avait toute la puissance d'un charme.

Sa troisième tentation fut la curiosité de l'esprit. Elle se prit à lire les romans laissés à la maison par sa défunte mère. Ces vaines fictions la ravissaient, et elle en vint à les lire en cachette, le jour et même la nuit, jusqu'à ce que ses yeux se ferment de fatigue, invinciblement clos par le sommeil.

Sa quatrième tentation enfin fut l'amitié toute naturelle. Elle se lia avec une mondaine dont, quelque temps, elle partage avec bonheur la mondanité, les goûts légers et les conversations frivoles !

Vanité d'être belle, vanité d'être intelligente et spirituelle, lectures excitantes pour l'imagination et pour le cœur, amitiés mal placées, combien d'âmes de jeunes filles et de femmes ces tentations n'ont-elles pas perdues !

Thérèse les traversa pourtant sans trop grand dommage, grâce à une nature droite, éprise d'honneur, pour qui le mal en lui-même n'avait aucun attrait. Elle fit des fautes, elle s'en confessa avec une humilité profonde, profondément sincère, on le sent ; mais sûrement elle en exagère la culpabilité. Elle fut frivole, elle ne fut jamais gravement coupable.

Et puis, la foi demeurait vivante dans son jeune cœur tourmenté, et la Vierge, sa mère d'adoption, et Notre-Seigneur étaient là. La tentation ne dura que trois mois. Un jour, son père ouvrit les yeux. Il comprit qu'il fallait arracher cette âme ardente à un milieu qui pouvait lui être funeste, et il l'envoya dans un couvent d'Augustines.

La crise était finie. Maintenant, l'enfant va entendre l'appel de sa destinée et fixer son choix.

III

Y eut-il jamais une jeune fille, amie du monde et aimée de lui, qui, enfermée dans un couvent contre sa volonté, s'y soit trouvée heureuse ? Plus de liberté, plus de théâtre où se produire, plus de

plaisirs, plus de distractions ! Aucune de ces occasions qu'on appelle et qu'on recherche. De hauts murs comme des murs de prison ; pas d'autre compagnie que celle des bonnes Sœurs dont la gaîté pieuse paraît morne et fade ; aucune de ces surprises qui font battre le cœur ! Avec cela, une vie de prières et de cantiques, réglée, qui ne laisse aucune place au caprice et d'une monotonie désespérante !... C'est bien là ce que sentait nôtre Thérèse en entrant dans la maison des Augustines. De plus, elle était humiliée que son père eût pris contre elle une pareille mesure. Avait-elle donc failli à l'honneur ? Non ! Alors ? Et qu'est-ce qu'on allait penser d'elle dans la société qu'elle fréquentait ? Sa fierté, grande, protestait ; son orgueil se révoltait ; et c'était dans son cœur ulcéré le grondement sourd d'un continuel orage.

Mais, ô admirable mobilité de la jeunesse ! cet orage dura, devinez combien de temps ?... Huit jours, pas plus.

Au bout de huit jours, Thérèse était aussi heureuse au couvent qu'elle y avait été d'abord malheureuse.

Que s'était-il donc passé ?

Un premier bonheur : elle avait trouvé une amie, une bonne religieuse, femme supérieure, fine, sympathique, qui sut, le plus agréablement du monde, lui montrer les avantages de sa nouvelle vie, en même temps qu'elle lui faisait sentir les dangers de l'ancienne. Elle lui rendit le goût de la piété et, du même coup, la paix de l'âme. Par dessus tout, elle donna un aliment à ce jeune cœur affamé d'amour et que Jésus-Christ n'avait pas encore pris tout entier.

Un second bonheur, ce fut que le milieu lui plut. Ces religieuses Augustines étaient, — Thérèse leur rend elle-même ce témoignage, — « d'excellentes personnes. » Elle se mêle à leurs exercices ; elle y prend goût et voilà que, dans le silence du couvent et dans l'atmosphère qui l'entoure, elle se met à réfléchir sur son passé et sur son avenir. Son passé, elle le trouve coupable. Quel danger n'y a-t-elle pas couru ? Où allait-elle ? Vers quel abîme ? Elle en frémit de crainte et d'horreur, et remercie Dieu avec des larmes d'avoir permis qu'elle lui échappât ! Donc, maintenant, il lui faut, si elle veut se sauver, prendre et suivre le chemin opposé. Où le trouver, ce chemin ? C'est celui que suivent toutes ces religieuses dont l'existence est si pure et si calme...

L'appel a retenti puissamment dans l'âme de Thérèse ; elle se dit alors en elle-même : « Je serai religieuse ! »

Ce fut, mes Sœurs et Mesdames, un moment solennel, celui où cette jeune fille sentit naître en elle cette pensée et se former cette résolution. Elle sera religieuse en effet, — qui pourrait arrêter cette volonté ? — et la plus grande, sans aucun doute possible, de celles que le Christ et l'Eglise aient jamais eues à leur service.

Elle avait seize ans et demi, et peut-être eût-elle mis son projet à exécution tout de suite ; mais Dieu a sur elle d'autres desseins. Elle tombe malade et doit revenir à la maison paternelle.

C'est le commencement d'une épreuve qui durera quarante ans. Sa vocation va-t-elle donc être si longtemps entravée par la maladie ?

Non pas. Elle souffrira, mais elle ira où Dieu la veut, avec une sorte d'énergie implacable. Elle brisera son cœur, son corps même s'il le faut, mais elle obéira à l'APPEL. Dans le monde où la voilà revenue par nécessité, et où elle donne les exemples de la bonté, de la charité, de la simplicité, de l'humilité, de toutes les vertus, elle se confirme dans son idée, et bien que toujours malade, un beau jour, à l'insu de son père qui lui refuse son consentement, elle part et entre au monastère du Carmel d'Avila (2 nov. 1533).

Cette fois tout est consommé ; elle ne regardera jamais en arrière ; elle est religieuse, elle le sera jusque dans la mort et dans l'éternité !

* * *

Je vous ai dit ce soir, mes très chères Sœurs, ainsi qu'à vous, Mesdames, les commencements d'une vie qui a laissé dans le monde des âmes, et même dans le monde tout court, une trace profonde.

Je vous ai montré une enfant pleine de foi et de désir du ciel, déjà portée à l'action et d'un caractère étrangement décidé, — une adolescente éprise du monde et en proie quelque temps à cette vanité, plus périlleuse qu'on ne pense, qui fait qu'on s'admire soit dans son corps, soit dans son esprit, — une jeune fille qui risque son innocence et son bon sens dans les lectures les plus romanesques, qui s'attache imprudemment à une compagne dont les paroles et les exemples peuvent la perdre, — enfin une jeune convertie qui prend la résolution d'être toute à Dieu : à Dieu avec son corps qu'elle lui immolera, avec son esprit qu'elle lui consacrera, avec toutes ses forces qu'elle lui sacrifiera, et qui réalise cette résolution en entrant chez les Carmélites de sa ville natale.

Que de souvenirs pour vous, mes Sœurs, et que de leçons pour vous, Mesdames, dans ces premières pages d'une histoire illustre !

Ces commencements de sainte Thérèse, mes Sœurs, sont sans doute aussi les vôtres, en partie du moins. Votre enfance fut aussi ardente et généreuse, votre adolescence inquiète et tentée. Mais, comme Thérèse, avec le secours de Jésus et de sa divine Mère, vous avez vaincu la tentation, et vous voici dans cette maison sainte, à l'abri des périls du monde, et tout à Dieu. Fasse le Seigneur, par sa grâce, que vous lui soyez aussi fidèles que le modèle incomparable que, pendant trois jours, nous allons avoir sous les yeux !

Vous, Mesdames, restées dans le monde, vous demeurez exposées à ses dangers. Soyez prudentes et fermes. Evitez les pièges où une Thérèse faillit tomber. Triomphez de votre vanité. La vanité est une tendance innée dans la femme. On me dit qu'il en faut un peu à celles qui vivent dans le

siècle : alors, c'est bien peu, car il est sûrement un point où elle devient ridicule et coupable. Surveillez vos lectures ; les romans modernes sont mille fois plus nocifs que les romans de chevalerie du seizième siècle. Gardez-vous aussi des affections désordonnées ; votre cœur, qui que vous soyez, doit appartenir d'abord et toujours à votre Dieu.

Etre à Dieu, toute à Dieu, ce fut le rêve, le désir, la résolution de la jeune Castillane appelée à tant de gloire ici-bas et là-haut. Que ce soit aussi votre principale, votre unique ambition.

Ce conseil, Mesdames, ce n'est pas moi qui vous le donne ; c'est sainte Thérèse elle-même. Ecoutez-la !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLIX

19e Dimanche après la Pentecôte

LA LECTURE DE L'EVANGILE

Mes frères,

L'Evangile est le livre par excellence. « Lorsque j'en parcours les pages, disait un saint, il se produit en moi une impression comme si je portais mon regard vers le ciel. » On ne saurait mieux exprimer le respect, la confiance, que mérite l'Evangile. Chaque dimanche, à la sainte messe, nous en lisons quelque fragment ; faisons-le toujours avec une pieuse foi.

I

L'Evangile nous offre la parole immédiate de Dieu. En effet, s'il n'a pas été écrit par Dieu en personne, les Apôtres l'ont rédigé sous sa sauvegarde. Du commencement à la fin, pas un récit, pas un miracle, pas une ligne qui ne soit inspirée. Nous aurions eu le bonheur de converser avec Dieu, notre conversation eût été ce que nous trouvons dans ces pages adorables. L'Evangile est une sorte de sacrement ; et S. Augustin a osé écrire : « Celui qui mépriserait une seule de ces paroles sacrées ne serait pas moins coupable que s'il laissait tomber à terre par négligence une parcelle de l'Eucharistie ; je répète : que s'il laissait tomber par négligence une parcelle de l'Eucharistie ou du corps et du sang de Jésus-Christ. »

Au surplus, l'Evangile porte en lui-même toutes les marques de son origine surnaturelle. A le feuilleter, vous ne pouvez vous défendre du caractère frappant, inimitable, de vérité qui s'y rencontre ; la vérité s'impose à votre esprit, il ne vous vient même pas le moindre doute. En lisant un autre livre on peut dire : « Comme cela est savant ! » En lisant l'Evangile on dit : « Comme cela est beau, digne d'admiration ! » Le discours sur la montagne, la conversation avec la Samaritaine, les adieux de Béthanie sont des scènes d'un charme inexprimable, devant lesquelles pâlissent nos plus magnifiques chefs-d'œuvre. « De telles paroles, a dit Lacordaire, viennent de l'éternité, et elles y ramènent : quiconque les entend a tout entendu. » Aussi quel respect ne devons-nous pas avoir pour le livre des Evangiles !

Dans l'Eglise primitive, chaque chrétien veut en posséder un exemplaire ; quelques-uns le gardent sous leurs vêtements pour s'en servir comme d'une force aux jours mauvais de la persécution. « Je le porte toujours sur mon cœur, » disait sainte Cécile à ses juges. Elle le portait sur son cœur, en même temps que sous sa robe tissée de soie et d'or elle cachait un cilice. Les martyrs en savaient de mémoire de longs passages qu'ils récitaient à leurs bourreaux ; et, quand on ouvre leur tombe après quinze siècles, il n'est pas rare d'y trouver quelques feuillets de S. Marc ou de S. Jean. De même, prenez en main les premiers ouvrages composés pour la défense de l'Eglise, vous en verrez la prose toute émaillée de citations empruntées aux auteurs sacrés : c'est au point que si par impossible ceux-ci venaient à se perdre, on les reformerait mot pour mot avec les écrits des Pères apostoliques.

Je voudrais pouvoir suivre la série des siècles et montrer la vénération que l'Evangile a toujours inspirée aux intelligences d'élite. Bossuet a lu jusqu'à cent fois certains chapitres. Dans les prisons de la Terreur, La Harpe consolait son âme par la méditation des saintes pages. Aujourd'hui encore nombre de savants, et non des moindres, laissent leur intelligence s'éprendre de la beauté des mêmes récits.

II

Par un privilège exclusif, l'Evangile est fait pour tous : pour le religieux comme pour la personne du monde, pour le riche comme pour l'indigent, pour le juste comme pour le pécheur. L'enfant y puise un enseignement proportionné à son âge, et il a des secrets pour les esprits les plus graves. Les rapprochements qu'il éveille avec les personnages dont il nous a gardé le souvenir sont autant de leçons : ici, un modèle de prière ou de patience, là un modèle de repentir ou de dévouement ; pas une figure où il n'y ait un trait à prendre, pas une circonstance de notre vie pour laquelle nous n'y trouvions des règles et des conseils. Plus vous lisez l'Evangile, plus vous y voyez de choses, plus vous y découvrez ce que vous n'y aviez pas encore vu.

Evidemment, à parcourir l'Evangile à la manière d'un ouvrage profane, pour se distraire et chercher une diversion, ce serait l'ennui : nous ne terminerions pas la première page de ce livre d'or sans le fermer aussitôt. Une intention droite, une âme tranquille, un cœur simple et confiant, un vrai désir de plaire à Dieu, de connaître son esprit, ses perfections, son amour : telles sont les dispositions qu'il faut apporter dans cette étude. « L'abeille et la guêpe sucent au même calice, mais toutes deux ne savent pas y puiser le miel : l'une ne fait qu'effleurer et l'autre recueille [1]. » C'est un peu comme cela pour nous. L'Evangile n'a pas une parole qui

[1] S. François de Sales, *Lettre à Mme de Chantal.*

n'ait fait un saint ou qui ne soit appelée à susciter une vertu. L'important est de la saisir avec l'intelligence du cœur, *mente cordis sui,* selon le mot de S. Luc.

Vous souffrez de ne pas avoir la foi ou une foi assez vive ? Que l'Evangile soit votre lecture familière, et vous deviendrez chrétien, si vous ne l'êtes pas ; vous le deviendrez davantage, si vous l'êtes déjà. Un peu plus de courage et de patience vous serait nécessaire ? Lisez chaque jour cinq ou six versets de l'Evangile : à son école on apprend à être résigné, plein de confiance. Vous avez besoin d'une direction ? Vous êtes dans la peine ? Hélas ! nous sommes si peu accoutumés à voir les hommes et les événements nous sourire ! Prenez encore l'Evangile ; à l'endroit même où vous l'aurez ouvert par hasard, vous trouverez des lumières abondantes et consolatrices : il a une réponse pour toutes les angoisses de l'âme.

S. Grégoire le Grand atteste que dans les premiers siècles on plaçait l'Evangile dans des écrins précieux ornés de pierreries. Il y a quelque chose de meilleur pour témoigner notre dévotion envers l'Evangile : c'est de le lire, de le méditer, en un mot, de le placer dans l'écrin de notre cœur. L'Evangile est bien le livre des livres : le livre de ceux qui prient et de ceux qui ne prient pas, de ceux qui croient et de ceux qui ont le malheur de ne plus croire, de ceux qui n'ont jamais failli au devoir et de ceux qui se sont laissés tomber sur le chemin de la vie. En le lisant, les uns se relèveront, les autres resteront debout ; nous marcherons tous d'un pas ferme dans la voie qui conduit à la bienheureuse immortalité.

* * *

S'il est doux de pénétrer dans l'intérieur d'une belle âme, l'âme d'un saint, par exemple, une jouissance beaucoup plus pure est celle de contempler l'âme du Fils de Dieu, le Saint des saints. L'Evangile, en nous la révélant, place sous nos regards l'idéal que nous devons reproduire. Puissions-nous faire de l'Evangile l'inspirateur de tous nos actes, notre conseiller fidèle ! Nous y apprendrons à voir les choses comme Jésus-Christ les voyait, à parler de tout comme il en parlait, à juger de tout comme il en jugeait. Ainsi soit-il.

L

Solennité du Rosaire

L'AVE MARIA

Ave, gratia plena.
Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâce.
(Luc, I, 28).

Mes frères,

La plus excellente des prières que l'Eglise adresse à la T. S. Vierge est l'*Ave Maria.* Cette prière, quand on l'a sue une première fois, on ne l'oublie jamais : supposé même qu'on oublie tout le reste, le cœur en garde fidèlement la mémoire.

Au retour du mois du Rosaire, c'est encore l'*Ave Maria,* sainte et douce prière, que l'Eglise nous demande de redire avec elle pour implorer le secours d'En-Haut.

I

Ave, je vous salue, je m'incline avec joie devant vous ! *Ave Maria,* je vous salue, ô Marie ! Tel est l'hommage dont elle fut saluée par un ange du ciel comme ayant la plénitude de la grâce. Nous pouvons à notre gré la saluer de même, en lui redisant ce nom, le plus saint et le plus beau qui puisse être porté par une fille de la terre : *Ave, Maria.*

Dans sa première partie l'*Ave Maria* est une louange : *Ave, gratia plena.* Lorsque la Sainte Vierge fut élevée à la dignité de Mère de Dieu, elle accepta bien cet incomparable honneur, mais à la condition de ne rien perdre du trésor de grâce et de pureté dont son cœur était le sanctuaire. A nous la grâce est conférée avec mesure : Marie en a reçu la plénitude. Son âme, sa vie, son sang, elle a tout sacrifié au Seigneur ; en retour, Dieu lui a donné une candeur virginale, il en a fait par excellence la créature parfaite et pure, en la préservant de la tache commune à tous les enfants des hommes. « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. »

L'ange continue son salut : « *Dominus tecum,* le Seigneur est avec vous. » Ces paroles, les plus heureuses que l'humanité ait jamais entendues, rappellent à Marie les complaisances de la Sainte Trinité à son égard, et le choix que le Verbe fit d'elle pour être sa mère bien-aimée. Dieu pouvait lui donner une sainteté plus grande encore ; lui conférer une dignité plus haute, il ne le pouvait pas. Par sa maternité divine, Marie forme un ordre à part, une création merveilleuse dont rien n'approche : le regard a beau chercher une élévation pareille, il ne la rencontre point. C'est que le Seigneur est avec elle, non pas comme avec les justes ordinaires, mais comme avec sa mère, c'est-à-dire de la façon la plus intime et la plus complète.

Dès lors, faut-il s'étonner si la Sainte Vierge a reçu toutes les louanges et toutes les bénédictions de la terre ? *Benedicta tu in mulieribus.* Pour avoir porté Jésus dans le temple immaculé de son cœur, l'un après l'autre les siècles déposent à ses pieds le respect, le souvenir, l'affection. Mille voix, et les mieux inspirées par le génie catholique, l'exaltent dans un admirable concert. Aujourd'hui encore, partout où brille son image, elle est glorifiée ; pas un coin de la patrie, de la mer aux montagnes et de la plaine aux vallées, qui n'ait son sanctuaire aimé, et, comme elle le disait dans la simplicité de sa reconnaissance, jusqu'à la fin du monde on la proclamera bienheureuse !

II

Louange incomparable, l'*Ave Maria* est aussi une supplication confiante.

Après avoir redit à la Sainte Vierge son plus beau titre, le dernier mot de sa grandeur, *Sancta Maria, mater Dei,* nous lui demandons d'intercéder pour nous auprès de Dieu. De son crédit au ciel nous ne pouvons pas douter, et de sa bonté encore moins. Sans doute, il n'y a qu'un seul

médiateur de rédemption, mais l'Eglise reconnaît des médiateurs d'intercession, et elle place à leur tête la T. S. Vierge. Toute puissante et toute bonne, sa mission au ciel est d'être l'avocate des pauvres pécheurs, — notre avocate : car pécheurs nous le sommes tous, et la seule différence qu'il y ait entre l'un et l'autre repose dans un abus plus ou moins fréquent des grâces divines.

Qu'elle prie pour nous maintenant, aujourd'hui même, *ora pro nobis nunc*. Du matin jusqu'au soir nous traversons des épreuves, des périls, des combats. Il suffit que notre prière le lui dise. Si elle n'a pas senti comme nous les attraits du mal, elle a senti comme nous le choc de la vie, et au milieu des événements dont la nôtre est semée, nous pouvons nous reposer sur son cœur avec un abandon filial. A notre appel, son amour éploré s'empressera, et au moment même où nous l'appelons : *Ora pro nobis nunc,* aujourd'hui, dans les circonstances, parce que c'est le temps du péril. C'est la mer orageuse, semée d'écueils où notre frêle nacelle peut mille fois se briser avant de toucher au port ; c'est la vallée des larmes, toute remplie de misères.

Qu'elle prie pour nous maintenant, qu'elle prie pour nous à l'heure de la mort, *nunc et in hora mortis nostræ*. Cette heure suprême et incertaine fixera sans retour notre sort éternel. A ce moment où les liens de l'existence vont se déchirer, quand la mort viendra et le jugement aussi, à qui recourir sinon à Marie? Si nous l'invoquons dans ce redoutable passage du temps à l'éternité, elle nous protégera, rendra notre espérance plus ferme et fera briller au milieu des tristesses de notre agonie les clartés consolantes du ciel. N'est-elle pas Notre-Dame de la bonne mort ? *Et in hora mortis nostræ.* Heureux celui dont elle assiste les derniers combats ! Heureux qui expire entre ses bras maternels, les yeux attachés sur son image et son nom béni sur les lèvres ! Ce n'est pas la mort, c'est le repos, ou du moins, si pour un instant nous goûtons la mort, il n'en est pas de plus consolée.

Admirable et douce prière, l'*Ave Maria* ne s'élève jamais de nos cœurs vers le cœur de Marie sans qu'elle y réponde par un témoignage de bonté. Au ciel seulement nous saurons en quel langage les anges célèbrent la gloire de leur Souveraine ; en attendant, nous n'avons rien de mieux à lui offrir que l'*Ave Maria*.

* * *

Sur la tombe d'un pauvre fol, au milieu des bruyères bretonnes, on vit s'élever un jour un lis merveilleux, portant écrits sur son enveloppe les premiers mots de l'*Ave Maria*, la prière qu'il avait murmurée toute sa vie [1]. Nous aussi,

Nous, lorsque de l'*Ave* nous disons les paroles,
Songeons qu'à notre lèvre éclosent des corolles ;
Nous murmurons des fleurs... Et l'on conta jadis
Qu'en des corbeilles d'or au ciel on les recueille,
Et quand la Vierge passe, un ange les effeuille
Dans les sentiers du Paradis [2].

[1] Voir *Ami du Clergé*, 1922, p. 264.
[2] R. P. Delaporte, *Récits et Légendes*, t. I, La légende des trois barons.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XIV

Mademoiselle, Monsieur,

« La piété est utile à tout, dit l'apôtre S. Paul, elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. » La piété dont il parle ici est une manifestation, une efflorescence des sentiments religieux. De même que Dieu est notre unique fin, de même la religion doit présider à tous les actes de notre vie ; la religion n'est pas une affaire de formalité, un objet de luxe dont on use à volonté : c'est l'âme de notre vie.

Voilà pourquoi, sur le point de contracter un engagement qui vous unit pour toujours, vous venez au pied des autels offrir vos promesses à Dieu et le prier de les bénir... Autour de vous, je vois les représentants de deux familles honorables qui viennent vous donner une marque de leur affection en priant pour le bonheur de votre union. De mon côté, j'ai répondu avec empressement à l'invitation qui m'a été faite, pour vous témoigner à cette occasion toutes mes sympathies. D'ici quelques années, je l'espère, une de ces familles aura donné un prêtre à l'Eglise : puisse cet honneur être en même temps une bénédiction pour vous !

Jusqu'ici, chers époux, vous avez mérité les faveurs du ciel par votre conduite exemplaire et vos sentiments chrétiens. Le vœu que nous formons pour vous en ce jour d'espérance, c'est que vous demeuriez fidèles à Dieu dans votre nouvel état de vie.

Le mariage n'est pas pour vous, comme pour tant d'autres, l'union de deux fortunes ; ce n'est pas seulement le moyen établi par la Providence pour perpétuer la famille ; c'est encore l'union de deux cœurs qui veulent se consoler et s'entr'aider dans les luttes de la vie ; c'est enfin le symbole et la figure de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, et c'est en ce sens que ce contrat est élevé à la dignité de Sacrement sous la loi nouvelle.

Vous, cher Monsieur, vous représentez N.-S. au foyer domestique. Comme lui, vous serez le chef ; mais, comme lui aussi, vous commanderez plus par la tendresse que par l'autorité. Par vos sentiments, par vos paroles, par votre conduite, imitateur de Celui que vous avez l'honneur de représenter, vous voudrez être un modèle pour votre épouse.

Elle, de son côté, au souvenir de l'Eglise si docile à la voix de Jésus-Christ, elle vous sera soumise, et elle ne suivra que son inclination en se conformant toujours à son devoir.

Ainsi votre union sera une société sainte où l'on unit ses joies et ses peines, ses prières et ses vertus, où l'on s'édifie, où l'on se console, où l'on s'anime au bien, enfin une société qui a pour base le respect, le support et l'affection mutuelle sanctifiée par la religion.

Et si Dieu rend votre union féconde, par une

éducation sage et chrétienne vous aurez à votre foyer les joies de la famille et vous donnerez à la patrie de fermes soutiens, de fidèles enfants à l'Eglise, et plus tard des élus au ciel. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXV

LES PRÊTRES ÉMIGRÉS

Le décret révolutionnaire du 26 août 1792 portait « que tous les prêtres qui n'avaient pas prêté serment, seraient tenus de sortir sous huit jours hors des limites du district et du département de leur résidence, et dans quinzaine hors du royaume. » Après ce délai, et à défaut de passeports, ils étaient passibles de la déportation à la Guyane. 40.000 prêtres prirent le chemin de l'exil, et cet exil dura de 1792 à 1802.

I

Les dangers et les misères qu'endurèrent les prêtres français durant cette triste période sont connus des anges seuls. Après une dernière messe et après avoir recommandé à leurs ouailles de rester fidèles à la foi, ils étaient partis, laissant le tabernacle vide. Parvenus sur la terre de l'exil et dépouillés de tout, ils eurent à supporter privations sur privations ; mais se souvenant qu'ils étaient les ministres d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix, ils acceptèrent sans murmurer le calice de fiel et d'amertume.

Le départ de ces prêtres, de ces évêques, quittant leurs paroisses et leurs diocèses, avait quelque chose de très émouvant. Souvent les municipalités ne voulaient pas délivrer les passeports nécessaires. Pour s'expatrier il fallait entreprendre un voyage difficile, suivre des routes mal tracées à travers les campagnes et les bois. Mgr Dulau, archevêque de Chambéry, traverse avec la plus grande peine le Petit-St-Bernard pour gagner la vallée d'Aoste, et Mgr d'Aviau, archevêque de Vienne, affronte les rochers et les précipices du Simplon, tous deux très satisfaits, au surplus, « d'avoir mis les Alpes entre leur personne et la régénération française. »

Ces voyages se répétaient par toute la France. Vingt fois les proscrits furent en danger de mort avant d'avoir atteint la frontière ou le rivage. Plusieurs furent poursuivis et tués sur les routes. Les prêtres bannis, qui étaient sous la surveillance du gouvernement, recevaient une légère rétribution quotidienne, mais à la frontière on les dépouillait des faibles ressources qu'ils devaient à la générosité des fidèles. Quelquefois on les liait deux à deux, avec de grosses cordes, comme des malfaiteurs que l'on conduisait au bagne [1].

[1] *Revue des Questions historiques,* janvier 1896.

II

Il convient de rendre hommage à l'hospitalité si généreuse des nations européennes pour le clergé catholique français.

En Angleterre, où se réfugièrent surtout les prêtres de la Normandie et de la Bretagne et les plus hauts dignitaires de l'épiscopat, les familles seigneuriales et bourgeoises mettent leurs ressources à la disposition des émigrés. On compta jusqu'à 8.000 prêtres déportés sur ce sol hospitalier. D'après les Mémoires du temps, on fit en leur faveur, jusque dans les temples protestants, des souscriptions qui s'élevèrent à des sommes considérables. Burke plaidera leur cause avec une grande éloquence à la tribune parlementaire. Les émigrés ont à Londres leur chapelle de King's-Street, aujourd'hui chapelle de l'ambassade française, fréquentée par les princes et princesses de la maison royale exilée, dont M. de Boisgelin fut le prédicateur ordinaire, et un prêtre de St-Sulpice, l'abbé Bourret, le premier curé. L'émigration devint un immense bienfait pour l'Angleterre et y produisit de nombreux retours à la foi chrétienne.

La Suisse ne fut pas moins admirable envers les prêtres de la Franche-Comté et du Jura. Les habitants de ses montagnes allaient attendre sur les routes les pauvres prêtres que la France rejetait de son sein. Ils leur offraient un logement et les invitaient à reposer leurs têtes proscrites sous l'humble toit de leur chalet. Le canton de Fribourg recueillit près de 4.000 prêtres français durant la Terreur. La plupart des familles partageaient leur pain avec l'un d'entre eux. Les villes de Lausanne et de Genève, cette dernière cependant d'où était parti avec J.-J. Rousseau le premier souffle révolutionnaire, se distinguèrent par leur humanité.

Dans les Pays-Bas autrichiens et la Hollande, on vit des souscriptions s'ouvrir en faveur des prêtres déportés, et des ateliers se former pour les pourvoir de linge. Des dames de la haute société consacrèrent même à cette œuvre le travail de leurs mains.

Beaucoup d'exilés passèrent de Belgique en Allemagne, qui les accueillit avec bonté. Le prince-évêque de Munster, frère de Marie-Antoinette, donna l'hospitalité au cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen. Sur les frontières opposées de l'Allemagne, Constance reçut dans ses murs des milliers de prêtres français, dont Mgr de Juigné, archevêque de Paris, fut la providence.

La position géographique de l'Espagne rendit son accès facile aux prêtres du Quercy, de la Guyenne, du Gévaudan, du Limousin. L'Espagne était en 1792 la seule nation qui gardât avec la France des relations diplomatiques. Aussi trouvons-nous dans la correspondance de nos ambassadeurs à Madrid pendant la période révolutionnaire une source d'informations précieuses. Si le gouvernement espagnol, avec le vieux comte d'Aranda, l'ancien proscripteur des Jésuites et l'un des fondateurs de la franc-maçonnerie dans

le royaume de Castille, se montra sévère à l'égard des proscrits, ce fut parmi le peuple et le clergé une lutte de générosité pour venir à leur secours. L'arrivée des prêtres réfugiés excita la plus tendre pitié. Dépouillés en partant de tout numéraire par les agents de la République, ils étaient dans une détresse absolue. Beaucoup, embarqués à Bordeaux, puis déposés sur les côtes basques, devaient gagner l'intérieur des terres à travers mille hasards, sans savoir le matin où ils coucheraient le soir. D'autres, venus du Béarn, du Languedoc, du Roussillon, franchissaient à pied les Pyrénées, encore tout baignés des larmes de leurs paroissiens qui les avaient accompagnés de nuit jusqu'à la dernière borne-frontière.

L'Espagne recueillit à peu près 15.000 prêtres et religieux. L'évêque d'Orenze, Mgr Pierre de Quevedo, s'acquit une réputation de bienfaisance et de charité que les événements de la Révolution ont rendue européenne. L'évêque de Valence et l'archevêque de Tolède nourrissaient plus de 700 curés réfractaires dans leur palais. Lorsqu'après la mort de Louis XVI la guerre éclata entre la France et l'Espagne, les prêtres qui s'étaient établis en Catalogne, le moins loin possible de la France, s'éloignent jusque dans les deux Castilles et même jusqu'aux îles Baléares, où d'ailleurs ils sont fort bien accueillis par les populations. Partout, on les servait comme on aurait servi les Apôtres. Pour eux les religieux ouvraient leurs couvents, les évêques leurs palais, les riches leurs châteaux, les pauvres leurs chaumières. Malgré la mauvaise volonté du gouvernement, le roi lui-même leur fit distribuer une somme de 270.000 livres.

Une grande partie du clergé enfin avait fui vers Rome. Pie VI reçut avec empressement « ces illustres confesseurs de la foi » et fournit aux frais de l'entretien de 4.000 prêtres et de 24 évêques. On sait de quelle sollicitude paternelle il les entoura et quelles admirables lettres il écrivit en leur faveur [1].

III

Malgré tout, la terre étrangère était souvent pour les proscrits une terre de douleurs. M. de la Marche, évêque de St-Pol de Léon, se trouvait logé à Londres « dans une chambre où il n'y avait qu'un grabat, une table, une chaise et un crucifix. » Pour diminuer leurs frais, la plupart des émigrés vivaient à une table commune, souvent présidée par les plus grands seigneurs de l'Eglise de France, tels que M. de la Ferronnays ou M. de Clermont-Tonnerre, qui vendit jusqu'à sa croix pectorale.

Nombre de prêtres, pour se procurer du pain, travaillent à l'exemple de S. Paul qui fabriquait des tentes, et cherchent à vivre de leurs talents, de leur industrie. Les uns s'adonnent aux labeurs agricoles. Près de 3.000 dirigent une ferme dans l'île de Jersey. En Suisse, ils se mêlent aux ouvriers des cantons catholiques. A Fribourg, d'autres s'appliquent à la broderie pour des marchands de Lyon. On avait aussi transformé en maison d'industrie pour ces prêtres infortunés le château royal de Winchester. A Londres, M. de Grimaldi, évêque de Noyon, s'assure quelques ressources par son talent de miniaturiste.

Leurs douleurs étaient encore augmentées par les tristes nouvelles qui venaient de France. « Assis sur les bords de Babylone, l'évêque du Puy pleure au souvenir de Sion et de son épouse chérie. » Certains, tout en se livrant à l'étude de la littérature espagnole, en traduisant sainte Thérèse et les grands ascétiques de la même époque, restent dans la mesure du possible en communication avec leurs ouailles. Pendant que Carrier ensanglantait sa malheureuse cité, l'évêque de Nantes envoie à ses fidèles une lettre que l'on croirait empruntée à S. Cyprien, au moment où l'Eglise de Carthage dispersée revivait dans les carrières de marbre de Numidie. M. de Montagnac, évêque de Tarbes, réfugié dans le Val d'Aran, continue d'administrer son diocèse, grâce à des émissaires courageux et zélés qui, au péril de leur vie, font passer ses instructions. Des battues sont organisées le long des frontières pyrénéennes contre les curés du Roussillon et de la Navarre française cachés dans les villages espagnols les plus proches, où ils recevaient leurs anciens paroissiens et administraient les sacrements.

*
* *

L'émigration dura dix ans, pendant lesquels beaucoup de prêtres moururent de tristesse et de misère. Les autres reviennent après l'épreuve, et après avoir fait l'admiration du monde par leur vie de travail et la constance de leur courage, heureux de retrouver leur église bien-aimée, mais pauvres, avec des vêtements en lambeaux, tels que Chateaubriand les a vus dans les rues de Lyon.

« Quand, dans une longue lutte entre deux partis, écrit M. de Maistre, vous voyez tomber d'un côté des victimes précieuses, soyez assuré que la victoire définitive sera pour ce parti, malgré toutes les apparences contraires [1]. » C'était le spectacle qui venait de s'offrir une nouvelle fois. Le clergé proscrit, les prêtres réfractaires obligés de chercher un refuge dans les bois et les cavernes, les temples profanés, tous les trésors d'art et de foi amassés par les siècles, jetés pêle-mêle dans des fourgons ou foulés aux pieds : on eût dit la vieille Eglise gallicane ramenée en quelque sorte aux Catacombes. Et voici qu'à l'aurore du nouveau siècle elle réapparaît vivante, riche de vertus et de foi, avec ces pasteurs vénérables revenus de l'exil, blanchis par l'âge, et dont le front portait la double auréole de la fidélité et du malheur.

XXVI

LE RÈGNE DE LA TERREUR EN 1793

On a donné le nom de *Terreur* à la période de la Révolution qui s'écoula de 1792 à 1795. Ineffa-

[1] *Correspondant*, avril et mai 1899 : *Sur les chemins de l'exil*, par l'abbé Sicard, curé de St-Médard.

[1] De Maistre, *Principe générateur, etc.*, Préface.

çable déshonneur de la France, elle nous rappelle les plus lâches faiblesses, les fureurs les plus destructives. Son éclat brille encore d'une manière sinistre, et le temps, à mesure qu'il passe, n'a rien effacé de ces pages écrites pendant l'orgie révolutionnaire et que l'on voudrait pouvoir supprimer des annales de notre histoire.

I

Avant d'exposer les scènes de barbarie qui ensanglantèrent les jours de la Terreur, il faut d'abord faire connaissance avec les hommes qui en furent les ouvriers.

Robespierre mérite d'être cité en premier lieu. Emule, au collège Louis-le-Grand, de La Périe, ce pieux jeune homme connu dans toute la France sous le nom d'*écolier vertueux*, Robespierre travaillait avec une activité dévorante. Très vaniteux, d'une toilette irréprochable au sujet de laquelle il avait souvent maille à partir avec ses fournisseurs pour les faux plis de ses vêtements, caractère ombrageux, dissimulé, il craignait toujours qu'on ne surprît le secret de sa pensée. Il fut le Néron de la fin du XVIIIe siècle.

Marat et Danton ont laissé l'un et l'autre la plus sombre mémoire. Le visage de Marat était livide et crispé par la fièvre; celui de Danton, brouillé de petite vérole et d'une laideur terrible, tenait à la fois du lion et du dogue.

Au dire de M. Taine, Saint-Just offrait l'aspect « d'un jeune monstre au visage calme et beau, sorte de Sylla précoce à l'imagination hantée par les souvenirs sanglants de la Grèce et de Rome. »

Hébert, l'un des coryphées les plus ignobles du parti jacobin, rédigeait dans le langage des halles et des tavernes une feuille ordurière, le *Père Duchesne*.

Fouquier-Tinville, que la débauche ruina au point qu'il fallut vendre ses meubles à l'encan, était une âme basse et féroce.

A voir l'œil injecté de fiel de Carrier et sa lèvre inférieure pendante, pareille à celle d'une bête altérée, avec une sorte de mousse bilieuse, on devinait trop bien ce que le personnage recélait d'appétits sanguinaires.

Joseph Lebon, oratorien défroqué, avait jeté sa soutane aux orties pour se coiffer du bonnet rouge, et versait le sang comme on verse l'eau, avec une fureur sauvage.

Mille autres noms seraient encore à citer non moins hideux : Collot d'Herbois, Chaumette, Mallarmé, Tallien, etc., — empruntés à la lie impure des hommes sans religion et sans mœurs, et presque tous faisant partie du club des Jacobins.

Pareille nomenclature nous donne déjà une idée de l'œuvre qu'allaient accomplir d'aussi épouvantables monstres.

II

Le souvenir de la Terreur remémore ces scènes affreuses qui firent toucher à une foule d'âmes le fond même de la douleur humaine.

On vit alors une police tracassière organisée dans toute la France. Alimentée par la populace cordelière et jacobine, sa mission était de faire appliquer avec rigueur la *loi des suspects*, comme aux plus mauvais jours de l'inquisition genevoise. Robespierre et Saint-Just avaient même un système de fiches dont les indications ressemblent bel et bien à celles qu'on a publiées il y a dix-neuf ans. On dénonce, on condamne les faits les plus inoffensifs : celui-ci pour porter un insigne du Sacré-Cœur, surmonté d'une couronne d'épines avec cette inscription : *Cor Jesu, miserere nobis ;* tel autre « pour avoir continué à encenser pendant les offices les prêtres et les chantres, contrairement au principe d'égalité. » Une fleur de lys sur un cachet, un simple objet d'art trouvé dans une maison, le profil de Louis XVI sur une médaille, un rien, c'est assez pour vous perdre. Surtout, il fallait vivre d'expédients. Afin d'échapper au reproche d'aristocratie, on affectera des allures négligées, on prendra un langage libre. Un marchand de portraits d'hommes illustres fera sa fortune à vendre des images de Marat et les *suspects* en achèteront à profusion [1].

Chaque demeure devait porter sur une affiche le nombre de ses habitants et leur état. A peine osait-on signer ses lettres, même les plus indifférentes. Partout les saints mystères se célébraient dans les bois, au fond des caves, dans une ferme isolée. Lorsque le curé d'Ars fit sa Première Communion au moment de la Terreur, on passait l'époque des fauchaisons, et il nous dit lui-même que la porte du hangar qui servait de chapelle était encombrée de chars de foin, sans doute pour donner le change et prévenir une invasion. Lamennais, encore enfant, nourri de la vieille foi bretonne, monta bien des fois la garde pendant les messes dites furtivement dans la maison de son père. Paris, en particulier, offrait un calme sinistre; le moindre bruit excitait chez les plus honnêtes citoyens des frémissements d'effroi, comme si le moment d'une éternelle séparation allait sonner.

De fait, à une vie pleine d'incertitudes succédaient souvent les douleurs de la prison. Un époux, un frère, un fils avaient-ils été saisis, défense était faite de pleurer leur départ. Sur les routes une longue suite de tombereaux traînaient aux cachots les plus voisins des nobles, des magistrats, des généraux, des femmes, des enfants, emmenés sans motif. Les prisonniers mangeaient à peine ce qui est absolument nécessaire pour vivre. On ne pouvait pas, même pour de l'argent, procurer des médicaments aux malades. Quand, de temps à autre, la triste voiture arrivait, amenant les huissiers du tribunal révolutionnaire, les mains remplies d'actes d'accusation, chacun croyait sa dernière heure venue. On se quittait sans savoir si l'on se reverrait ; on apprenait tout à coup l'arrestation et le procès de ceux qu'on avait rencontrés quelques heures auparavant.

C'est dans les prisons de la Terreur et c'est en y lisant l'*Imitation* que La Harpe retrouva la foi de

[1] Robert Launay, *La délation sous la Terreur. (Correspondant* du 25 mars 1906).

son enfance. Parmi les prêtres incarcérés, plusieurs cachaient sur eux au moment de leur arrestation, entre les plis d'un corporal ou dans une bourse de soie, des hosties consacrées, qu'ils destinaient à leurs compagnons de captivité. Des femmes, des jeunes filles, sous prétexte d'apporter des provisions ou du linge aux détenus, pénétraient auprès d'eux après avoir assisté le matin à une messe secrète, et leur confiaient un reliquaire contenant les divines espèces. Une jeune Alsacienne, en particulier, Mlle Louise Humann, sœur d'un évêque de Mayence et d'un député du Haut-Rhin qui fut ministre des Finances sous le gouvernement de Juillet, fit preuve d'un dévouement admirable pour les prêtres de la province de Metz. Sorte de ciboire vivant, elle gardait sur son cœur dans un étui d'or des hosties saintes, et souvent ses mains de vierge, sous la menace même de l'échafaud, déposaient le Pain des anges sur les lèvres des chrétiens prisonniers ou fugitifs. Après la Révolution, en Alsace, on aimait beaucoup à recourir aux lumières de cette revenante des Catacombes qui rappelait les mystiques inspirées du moyen âge et à laquelle le P. Gratry a consacré dans ses *Souvenirs* les plus belles pages [1]. Le même rôle de « gardienne de l'Eucharistie » devait être rempli au même moment par la Bienh. Marie-Madeleine Postel à Barfleur. D'autres exposaient clandestinement l'hostie chez elles, « comme le fit près de la Conciergerie, pour la Fête-Dieu de 1794, Mme Bergeron, la quincaillière de la cité [2]. »

D'ailleurs, le plus souvent, on ne quittait la prison que pour être traduit devant le Tribunal révolutionnaire. Les membres de cet affreux tribunal se réunissaient chaque semaine et jugeaient en dernier ressort. Là, dans une vaste salle tapissée de faisceaux, des juges, ignobles et violents, tout brûlés d'eau de vie, discutaient, après un somptueux dîner, les listes d'écrou. A Paris, la plupart des victimes étaient amenées dans la maudite charrette qui accomplissait vingt fois par jour le trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution. L'accusateur public du tribunal, Fouquier-Tinville, qui signa plus de 16.000 condamnations capitales, se faisait un jeu horrible, suivant son expression, des *feux de file*, et aimait à envoyer à la mort de préférence les dames les plus célèbres. Nous citerons entre autres les maréchales de Mouchy et de Noailles, celle-ci déjà infirme et presque mourante lorsqu'elle fut incarcérée, Mme de Saint-Servan, Mme de Choiseul, la comtesse de Duras qui avait été dame de Charité à Saint-Sulpice. Pour beaucoup, représentantes des vieilles familles parlementaires ou féodales, on trouve dans les interrogatoires de ces admirables femmes les fières réponses des premiers martyrs. Toutes montèrent les degrés de l'échafaud, les mains chargées de chaînes, « avec le même calme qu'elles montaient l'escalier de marbre du château de Versailles. »

L'échafaud, du reste, fonctionnait du matin au soir. Tout autour s'agitait une foule de créatures en guenilles connues sous le nom de *tricoteuses de la guillotine*. On sait, au surplus, le rôle joué aux grandes journées de la Révolution par les clubs féminins. Il y avait même près du gibet sanglant une tribune où des musiciens exécutaient quelques symphonies patriotiques, « afin de charmer les derniers moments des aristocrates que l'on envoyait dans l'autre monde. » C'était le temps en France où la bénédiction de Dieu donnée par la main d'un prêtre était regardée comme un crime d'Etat. Dumont fait exécuter trois citoyens convaincus d'avoir scié un arbre de la liberté. Une jeune fille de 18 ans est condamnée à mort « pour avoir craché sous forme de mépris, lorsqu'elle assistait aux cérémonies de l'évêque constitutionnel » ; une autre, « pour avoir manqué de respect à la Constitution et à ses augustes représentants [1]. » Les chiens venaient jusqu'aux marches de l'échafaud, sur la place de la Révolution, pour lécher le sang des victimes.

Cependant Carrier, trouvant la guillotine peu expéditive, invente une nouvelle manière de donner la mort et qui depuis attacha à son nom une marque d'infamie : les *noyades*. La première eut lieu sur la Loire et engloutit 90 prêtres, presque tous sexagénaires et infirmes. Des malheureux, enchaînés deux à deux, étaient amenés durant la nuit sur un bateau à soupape, puis précipités dans la mer. Quelques-uns, s'élançant à l'eau, s'accrochaient aux barques où se trouvaient les exécuteurs, mais on leur coupait les poignets, et à coups de rames et de crocs on assommait ceux qui paraissaient assez forts pour échapper à la mort en nageant. C'est ce que Carrier appelait « exécuter verticalement les décrets de la Convention [2]. » On se demande si Carrier n'a pas seulement dépassé Caligula et Néron, mais tous les bourreaux couronnés qui désolèrent le monde. Il serait difficile de se faire une idée de la somme de barbarie que l'enfer avait déposée dans l'âme de ce monstre. Michelet admet au moins sept noyades ordonnées par lui. Un jour, huit cents personnes sont submergées sous ses yeux ; une autre fois, c'est le tour de quatre cents enfants, dont quelques-uns au maillot. Le nombre des cadavres que le flux ramenait à Nantes fut si considérable qu'on afficha une ordonnance défendant de boire de l'eau de la Loire et de manger de son poisson. En récompense la Convention vota à Carrier une couronne civique.

On eut aussi sous l'affreux régime de la Terreur les *fusillades nocturnes*. La chasse aux citoyens suspects était organisée dans tout Paris. L'ambassadeur des Etats-Unis raconte que, logeant chez le maître d'hôtel Meurier, il lui demanda s'il avait été heureux dans ses poursuites de la nuit précédente. « Milord, dit-il, infiniment ! notre bataillon a attrapé quatre prêtres ! » M. Taine, rapportant le fait, ajoute : « Il n'aurait pas été plus fier s'il avait pris le duc de Brunswick ! » On faisait tirer à mitraille sur les victimes, ou bien on les envoyait

[1] Voir sa *Vie* par Mme Paul Fliche (*Ami* 1921, p. 476).
[2] G. Goyau, *Histoire religieuse*, p. 523.

[1] Lenôtre, *Vieilles maisons, Vieux papiers*, 4e Série, p. 275.
[2] Extrait du procès de Carrier.

au supplice par bandes, par divisions, suivant le mot de Collot d'Herbois, sans aucun interrogatoire ni jugement. Des vieillards, des femmes, des enfants mêmes, coupables « d'avoir conspiré contre la République une et indivisible, » étaient traités avec une férocité inouïe.

Le même spectacle de mort s'offrait partout où s'était déchaîné l'orage révolutionnaire.

A Moulins, Fouché, disciple de Chaumette, préside de vraies saturnales, fait briser croix et statues, jette aux flammes les ornements sacrés ; sa signature est encore visible au bas des arrêtés les plus atroces. Le maire d'Annecy sera fusillé pour n'avoir pas voulu livrer à la profanation les reliques de S. François de Sales. Dans la Somme, le conventionnel André Dumont, que Taine qualifie « de rongeur obscur et répugnant, » prononce en chaire des prônes républicains, et se chauffe en guise de bûches avec « les statues saintes [1] ». Tallien lançait des chiens de bouchers sur les proscrits et les traquait comme des bêtes fauves. Duquesnoy promène la Terreur dans Cambrai. A Nancy, Mallarmé fait tomber sous la hache du bourreau la tête d'un vieillard aveugle et celle de la jeune fille qui le conduisait. A Rennes, sur les ordres de Dubois-Crancé, des vieillards sont fusillés par des enfants de douze ans. A Toulon, dans un massacre, lorsque déjà une première décharge avait couché par terre plus de cent malheureux, on assiste à une scène d'une cruauté sans précédent. La voix du représentant retentit : « Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent ! » Confiants, les blessés qui le peuvent se redressent, mais des soldats les mitraillent de nouveau, pour les achever ensuite à coups de baïonnette. A Lyon, Collot d'Herbois fait marcher processionnellement un groupe de prêtres au supplice, et tous montent à l'échafaud en chantant le cantique de l'action de grâces. Marseille, Orange, Bordeaux, la plupart des grands centres furent témoins des mêmes débauches. L'aïeul de Victor de Laprade venait d'être guillotiné : son fils, caché dans les montagnes du Forez, vit blanchir dans une nuit ses cheveux pour avoir appris brusquement la mort de son père. Souvent, de par la volonté de quelque proconsul de bas étage, les annales du petit hameau seront souillées de crimes horribles. Jamais pareilles scènes n'avaient épouvanté le monde.

III

Voilà ce que la philosophie voltairienne avait fait de la France sous la dictature de Robespierre. Personne n'est épargné : nobles, prêtres, négociants, financiers, artisans, publicistes, guerriers, gentilshommes, grandes dames et paysannes, châtelaines et ouvrières, depuis la reine Marie-Antoinette et la maréchale de Biron jusqu'aux innocentes filles de Verdun et jusqu'à la bouquetière Eglé, depuis les plus hauts représentants de la magistrature et de l'armée jusqu'au plus simple travailleur des champs et de l'atelier, jusqu'aux plus humbles Frères voués à l'éducation des enfants pauvres, quiconque honore la vertu, console le malheur, soulage la misère, celui-là devient suspect.

Le sang coulait à flots, tandis que la famine régnait partout et que le peuple grondait aux portes des boulangeries. Les denrées, en effet, étaient hors de prix, le pain valait à certains jours jusqu'à dix sous la livre. Il n'y avait plus ni industrie, ni commerce ; et, pour comble d'infortune, la plaie des assignats qui devait sa création au vol sacrilège des biens du clergé, grandissait outre mesure. Mais qu'importe la misère ! L'échafaud révolutionnaire n'en fonctionne pas moins sans relâche.

Les plus belles illustrations littéraires ne seront pas épargnées. Un fils de Buffon, pour se justifier devant ses juges, rappelle le souvenir de son père. « Et que nous fait votre père ? » se contente de répondre le représentant de la Commune. La fille du peintre Vernet ne fut pas mieux protégée par la gloire de sa famille. Le 2 mai 1794, Lavoisier appelé comme fermier général devant le tribunal révolutionnaire, se verra refuser, malgré un rapport favorable, quelques jours de sursis pour achever une expérience. Boucher, l'auteur des *Saisons*, est condamné à la peine capitale le 25 juillet 1794 en même temps qu'André Chénier. Le bon abbé Lhomond, dont la mémoire est restée en bénédiction parmi l'enfance, surpris au milieu de ses modestes fonctions d'instituteur, aurait probablement porté sa tête sur l'échafaud comme tant d'autres si un de ses anciens élèves ne l'avait rendu à la liberté.

L'Eglise surtout devait payer un large tribut à la Révolution, depuis l'évêque, le vicaire général, le chanoine et le religieux jusqu'au simple curé de campagne. Nous avons vu le courage dont le clergé fit preuve, lorsqu'il eut à repousser le serment schismatique exigé par la Constituante. 2150 prêtres martyrs tissèrent à l'Eglise de France, en mourant au cours de la tourmente, « un glorieux manteau de pourpre. » Spectacle digne des anges, l'abbé Noël Pinot, d'Angers, fut conduit à la mort en habits sacerdotaux, avec l'aube, l'étole, la chasuble, tenant à la main un calice couvert de son voile, et donnant ainsi à sa mort « un aspect de sacrifice liturgique. »

Le même reflet s'attache au souvenir des communautés religieuses. Nous rappellerons un trait entre mille. Lorsque, le 23 octobre 1794, les onze Ursulines de Valenciennes, vraies émules des Carmélites de Compiègne, furent appelées par la voix du geôlier pour se rendre au tribunal : « Nous n'avons pas récité nos Vêpres, » dit l'une. — « Nous les chanterons au ciel, » répondit une autre.

IV

On a composé des volumes pour énumérer les crimes de la Terreur, et chaque jour amène de nouvelles découvertes qui épouvantent l'iniquité elle-même. N'avons-nous pas, pour la plupart, à compter dans nos souvenirs domestiques quelque victime ? Du moins, nos vieilles familles ont vécu anxieuses,

[1] Cf. *Correspondant* du 25 avril 1910 : *Le Conventionnel André Dumont.*

groupées autour du foyer à demi éteint, dans le silence des longues soirées, craignant toujours d'entendre le pas lourd et aviné des sicaires de la section. A vrai dire, le malheur des temps avait ramené l'Eglise au régime des Catacombes.

L'orgie sanglante se poursuivit pendant dix années, d'émeute en émeute, de massacre en massacre, de guerre civile en guerre étrangère, jusqu'au jour où apparut César.

On ne devait pas davantage, sous le règne de la Terreur, respecter les morts. Tous les documents de l'époque nous montrent la croix brisée jusque sur les tombes, et les trépassés livrés « à d'impurs fossoyeurs. » Lorsqu'en 1800 Cambon fut chargé par l'administration centrale de la Seine de faire un rapport sur l'état des sépultures à Paris, il ne crut pouvoir le publier qu'en latin, « la langue française n'ayant pas de termes pour raconter pareilles saturnales funèbres. »

Toutes ces scènes d'horreur, répétons-le, étaient le triste fruit des idées philosophiques du XVIIIe siècle. « La bonté naturelle de l'homme, » vantée par Rousseau et les Encyclopédistes, a été mise en pratique par les bourreaux de la Terreur. On n'efface pas l'histoire. Alors, dit Lamennais dans une page inspirée, « sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements des prêtres et des souverains commença le règne de la force, le règne de la haine... Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélange de proscriptions et de fêtes ignobles, ces cris de blasphèmes, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe,... ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendres, et le meurtre et la volupté, et les pleurs et le sang, il faudrait emprunter à l'enfer sa langue [1]. »

Quoi d'étonnant si les acteurs eux-mêmes en aient ressenti parfois une impression indélébile, comme ce terroriste qui gardait dans sa mémoire le cantique chanté par ses victimes sur le chemin de l'échafaud et qui malgré lui le répétait tous les jours !

* * *

Un portraitiste célèbre de Nancy, Jean-Baptiste Isabey, étant à Paris en 1793, offrit ses pinceaux, moitié par compassion, moitié par nécessité, à ceux qui partaient pour l'étranger ou pour le Tribunal révolutionnaire. Une petite boîte de couleurs dans sa poche avec quelques feuilles de papier, il allait, certain de rencontrer à l'Abbaye, à la Conciergerie ou au Châtelet, un être heureux de laisser aux siens une image de lui-même. « Tantôt, écrit-il dans le journal où il a consigné ses notes, une mère voulait en émigrant rassembler dans un médaillon les traits chéris de ses enfants. Souvent aussi entre les murs de la prison, dans une courte séance, un double souvenir s'échangeait : que de fois j'assistais à ce don mutuel suivi d'une cruelle séparation ! L'absence ne devait durer qu'un mois, disait-on. Hélas ! n'était-ce pas souvent d'éternels adieux ? Et quelle était mon émotion, lorsque le hasard me faisait trouver dans les listes d'exécutions le nom d'une de ces têtes adorables dont la veille j'avais essayé de reproduire la beauté ! [1] »

Les anges travaillaient encore mieux que l'artiste nancéen. Ils offraient à Dieu le sang de tant de nobles victimes immolées en haine de la foi chrétienne, pour qu'il purifiât la France des souillures dont le libertinage et l'impiété voltairienne l'avaient couverte. C'est l'idée qu'exprime, dans l'église St-Louis des Français à Rome, le touchant mausolée de Pauline de Beaumont. Cette jeune femme a pleuré sur tous les siens, victimes de la tourmente révolutionnaire. Elle est là maintenant couchée sur son lit de marbre. Au dessus sont gravés les mots du prophète : *Quia non sunt*. Et elle-même, inconsolable, montre les ombres aimées qui passent et s'envolent vers le ciel en un essaim funèbre.

[1] *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 337.

[1] *Les Contemporains.*

Pour le Mois du Rosaire

En vente à nos Bureaux

La Reine du Paradis (123 discours sur la Ste Vierge), par M. le chanoine Rolland. — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco* : 10 fr., Etranger 11 fr.

Réflexions pour la récitation du Saint Rosaire. Brochure in-32 de 68 p., *franco* 0 fr. 30 (Remises par nombre : 7 pour 6, 15 pour 12, 35 pour 25, 90 pour 50).

COURS DE PRÉDICATION

Au moment où vont reprendre les Cours de prédication, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs que nous avons publié dans les années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial)* qui sont encore en vente à nos bureaux (excepté l'année 1897, épuisée) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un Curé de campagne. — La première partie, LE DOGME (48 instructions), se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, LA MORALE (34 instructions), en 1901 ; la troisième, LES SACREMENTS (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques :** le SYMBOLE DES APÔTRES (37 prônes) en 1897 et 1898 ; la GRACE (9 prônes) et les SACREMENTS (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le DÉCALOGUE (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **Instructions pour chaque dimanche,** plus particulièrement inspirées de l'évangile, par un Curé de campagne, en 1903 et 1904.

4° De 1909 (inclus) à 1912 (inclus), 60 **Prônes sur le Symbole.**

5° En 1908 et 1909, 39 **Instructions sur les péchés capitaux.**

6° En 1909, 1910 et 1911, 48 instructions **Aux jeunes gens d'un Patronage.**

7° En 1912, une **Retraite à des jeunes filles.**

8° En 1913, deux **Retraites à des jeunes gens.**

Chaque année (en fascicules) est en vente à nos bureaux aux mêmes conditions qu'avant la guerre, 8 fr. net, sans majoration, port en sus. — Nous ne pouvons pas nous charger de faire exécuter la reliure, qui coûte des prix exorbitants.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 septembris 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 27 septembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Triduum en l'honneur de sainte Thérèse. — II. Ses épreuves, 497.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LI. *20e Dim. après la Pentecôte :* Les mauvaises lectures et la foi, 501. — LII. *21e Dimanche :* Le pardon des injures, 503.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — XLIX. 21e Dim. après la Pentecôte, 504. — L. 22e Dimanche, 506.

Allocutions de mariage. — XV, 508. — XVI, 509.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXVII. Les massacres de Septembre, 510.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE

II

SES ÉPREUVES

Mes vénérées et chères Sœurs,
Mesdames,

Les Ordres religieux et les Congrégations religieuses sont si nombreux dans l'Eglise, qu'il serait trop long de les énumérer ici. Mais celles-ci et ceux-là se ramènent à quelques types caractérisés faciles à définir.

Il y a, pour ne parler que des religieuses, les religieuses enseignantes qui, se souvenant des paroles de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants, » se consacrent à l'instruction, à l'éducation et à la formation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse. Mission d'une utilité souveraine en tout temps, mais surtout aux époques d'ignorance religieuse et d'immoralité.

Il y a les religieuses infirmières et hospitalières qui, se souvenant des paroles de Jésus : « J'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité, » et se rappelant qu'il a ajouté : « Toutes les fois que vous faites du bien au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le faites, » se sont consacrées au soin de toutes les infortunes, au relèvement de toutes les misères, à la consolation de toutes les douleurs. Belle vocation encore, divine et si profondément humaine !

Enfin, il y a les contemplatives qui, elles, ont entendu la parole de Jésus à sainte Marthe : « Une seule chose est nécessaire... Marie a choisi la meilleure part. » Leur rêve, c'est de demeurer toute leur vie aux pieds du divin Maître, et de passer leurs jours à répandre sur sa tête adorée le parfum de leur inépuisable amour. Vocation de prière, de méditation, d'oraison, d'union à Dieu, — aux yeux du monde, la moins utile au monde ; en réalité, la plus élevée qu'on puisse concevoir, et par son rayonnement la plus profitable à l'humanité.

Je vous l'ai dit hier : c'est cette dernière voie que Thérèse d'Avila a choisie ; c'était celle qu'appelait sa nature, la seule qui pût satisfaire ce cœur de feu. On s'imagine que cette vocation est la plus douce : quoi de plus facile et quoi de plus doux que de prier, de chanter, d'aimer dans l'imperturbable paix d'un monastère ? Mais on se trompe ! La contemplative est une immolée, toujours ; et combien c'est vrai, nous allons le voir, au moins pour ce qui concerne notre Sainte. Sa vie de religieuse fut une longue et cruelle épreuve. Sans compter les souffrances spirituelles dont je vous dirai un mot demain, Thérèse religieuse eut à souffrir la maladie dont elle fut atteinte si jeune et dont en somme elle ne guérit jamais, ses angoisses et ses travaux de Réformatrice, et, comme Fondatrice, bien qu'on ne dût pas s'y attendre, la persécution.

Soutenue par sa foi et son amour pour Notre-Seigneur, elle supporta ces trois épreuves sans faiblir, avec une énergie et un courage plus que stoïques et avec une patience de martyr.

Ah ! Martyre ! Toute enfant, elle voulait l'être. Sans répandre son sang, elle le fut comme elle l'avait désiré.

Je vous invite, ce soir, mes Sœurs vénérées, et vous, Mesdames, à contempler avec moi ce spectacle d'une grande âme qui n'a cessé de vivre dans la tourmente et que la tourmente n'a jamais pu abattre.

I

Thérèse a dépeint le bonheur qu'elle éprouva dès qu'elle fut au couvent. Elle était venue avec élan et elle avait donné tout son cœur à sa nouvelle vie. Cette fois, elle aimait ; elle aimait Jésus-Christ d'un amour fervent, jeune, puissant, total. Elle était à lui, enfin !

Tout lui était doux ; balayer les chambres, les corridors et les cours lui semblait une volupté. « Autrefois, — se disait-elle, en poussant devant, à droite et à gauche, l'instrument de son humble travail, — autrefois, à cette heure, je me parais, je me parfumais, je me divertissais. Qu'il est meilleur d'être délivrée de ces folies ! » Et elle ne savait, ajoute-t-elle, « d'où tant de joie pouvait lui venir. » Nous le savons : elle venait d'une conscience pure et, par-dessus tout, de ce sentiment profond qu'elle était bien à sa place : là où Dieu la voulait.

Et puis, elle était déjà une religieuse quasi parfaite. Elle suivait la règle, pas très dure il est vrai ; elle soignait les malades de la communauté avec une attention et une délicatesse exquises ; elle raccommodait en toute simplicité aimable les manteaux de ses compagnes. Elle se livrait au surplus, dans ses moments de loisirs, à de pieuses et solides lectures. Dans une vie ainsi occupée, il n'y avait pas place pour l'ennui.

Ainsi, elle priait et elle agissait, et pourtant elle était malade, toujours malade, cruellement malade. Le mal qui l'avait forcée de sortir de chez les Augustines ne s'était pas guéri. Il la torturait de nouveau sans lui laisser de répit.

Elle prononça ses vœux solennels dans cet état, mais elle était à bout de forces. Elle dut retourner

une fois de plus dans sa famille pour s'y soigner et s'y rétablir, si c'était possible.

On s'est demandé quelle pouvait être cette maladie tenace, qui la crucifiera toute sa vie, sans la faire mourir.

Nos psychiâtres contemporains ont prétendu et prétendent encore que c'est tout simplement l'hystérie, — cette maladie qui affole certaines femmes, qui trouble à la fois leur organisme et leur esprit, qui leur souffle l'égoïsme et qui engendre en elles l'indifférence, la perversion de la sensibilité, l'irrésolution absurde et l'entêtement puéril, qui les secoue de sanglots, de soupirs et de convulsions, tout cela au milieu de frissons nerveux et d'attitudes clowniques toujours ridicules et quelquefois tragiques.

C'est là une erreur certaine, due aux préjugés de quelques savants encore plus irréligieux que savants. Ceux qui voient dans sainte Thérèse une hystérique ne la connaissent pas. Ils n'ont pas lu sa vie ; ils n'ont pas lu ses écrits. Aucun de ces symptômes ne se révèle dans la maladie dont souffre notre Sainte. Thérèse a connu certains désordres organiques, mais l'extrême violence de ses souffrances les explique. Thérèse n'a jamais été troublée dans son esprit ; Thérèse n'est pas égoïste ; Thérèse n'est pas indifférente ; Thérèse n'est pas pervertie dans sa sensibilité ; Thérèse n'est pas entêtée ; elle souffre, mais jamais on ne remarque en elle ni ces sanglots, ni ces soupirs, ni ces convulsions risibles ou terribles. Torturée dans sa chair au point qu'il lui arrive, pour ne pas crier, de se mordre la langue jusqu'au sang, son équilibre mental demeure admirable, son bon sens imperturbable, sa volonté inaccessible à toutes suggestions, son attitude, celle d'une femme enfin qui souffre, mais non d'une névrosée incapable de dominer ses nerfs.

Il faut renoncer à assimiler sainte Thérèse aux clients de défunt le docteur Charcot !

D'autres disent : C'est une épreuve que Dieu lui a envoyée pour multiplier la somme de ses mérites. — Une pareille vue relève d'une théologie bien suspecte. *Deus intentator malorum est,* Dieu ne nous tente pas en nous envoyant le mal, que ce soit le péché ou la maladie. Il ne fait rien de plus que de laisser agir les causes naturelles selon les lois qu'il a posées. Dieu permet la maladie comme il permet le mal, et l'on n'a pas le droit, sans preuve certaine, de lui attribuer l'une plus que l'autre.

Quoi qu'il en soit, ce fut là une épreuve aussi dure que longue. Elle dura, pour cette fois, plus de huit mois, encore aggravée par les soins d'un médecin empirique qui, croyant et voulant la guérir, faillit la tuer tout à fait !... Elle rentra alors au Carmel, mais pendant trois ans elle n'en put suivre les exercices qu'en se traînant sur les genoux et en s'appuyant sur les mains.

O Thérèse, tu n'as encore qu'un peu plus de vingt ans ! Où est maintenant cette beauté dont tu étais si fière ? Qu'est devenu ce corps charmant que tu parais avec tant de soin ? Tes membres sont contractés ; ton corps est courbé ; ton visage est pâle et flétri ; tes yeux, tes beaux yeux qu'on disait semblables à des étoiles, sont battus et languissants !

Supposez une jeune fille mondaine dans cet état, quelle humiliation ! quel chagrin ! quel désespoir ! Elle, que lui importe aujourd'hui ? Souffrir, pour ressembler à Celui qu'elle aime uniquement, c'est ce qu'elle veut : sa souffrance lui est chère. Elle l'a dit elle-même : « J'étais si avide des biens éternels que je me sentais résolue à les acquérir à quelque prix que ce fût. »

Pourtant, il lui semblait que, si elle était guérie, elle servirait son Dieu avec plus de ferveur. Ses médecins ne pouvaient rien pour elle ; elle s'adresse à un saint qu'elle aima toujours d'une dilection très tendre : à S. Joseph. Elle fait dire une messe en son honneur : elle est guérie soudainement. Elle se lève, son corps se redresse, ses membres redeviennent souples, la marche aisée. Elle éclate alors en transports de joie et se met à l'œuvre de sa sanctification avec l'ardeur de ces âmes enflammées et vibrantes qui visent toujours à une perfection plus haute !

Est-elle délivrée de la maladie pour toujours ? Non ; souvent, très souvent même elle réapparaîtra, aussi douloureuse ; mais Thérèse la vaincra toujours à force de volonté et d'esprit de sacrifice ; toujours elle s'en servira comme d'un tremplin pour s'élever plus haut dans la perfection et dans l'amour. Que dis-je ? la souffrance lui deviendra comme une nécessité, comme un pain quotidien sans lequel on ne peut vivre. « Mon Dieu, ou souffrir ou mourir ! » s'écriera-t-elle un jour. Elle ne mourra pas, du moins tout de suite, mais elle est exaucée ; elle souffrira, et les souffrances du corps seront les moins dures.

Laissez-moi vous la montrer sur le nouveau calvaire où elle va monter à la suite du Maître.

II

Les souffrances nouvelles qui attendent notre sainte religieuse du Carmel d'Avila, ce sont ses angoisses et ses travaux de Réformatrice. Comme tous ceux qui ont fait quelque chose de grand dans le monde, comme le Fils de Dieu lui-même, elle va payer l'honneur d'être utile à l'humanité de tourments et de douleurs terriblement cruelles.

Thérèse, dans son couvent des Carmélites de la Résurrection, se trouvait heureuse, je vous l'ai dit. Et pourtant quelque chose lui manquait qu'elle sentait bien qu'elle ne trouverait jamais là.

J'ai qualifié son âme d'âme enflammée et vibrante ; j'étais au-dessous de la vérité. La vérité, c'est qu'elle avait une âme avide, dévorante, insatiable, une de ces âmes qui ne sont satisfaites que dans l'absolu.

Il y en a qui se contentent d'une piété ordinaire, d'une vertu ordinaire, de sacrifices ordinaires ; elle, jamais. Elle s'était donnée à Jésus-Christ tout entière, avec un amour total, qui n'avait rien réservé pour la nature. Ah ! Christ, tu nous as aimés jusqu'au bout, jusqu'à la croix et jusqu'à la mort. C'est ainsi qu'elle veut t'aimer, et son rêve d'enfant lui revient : être martyre pour toi !

Or, il faut le dire : le milieu où elle vivait était loin d'être favorable à cette vie de don absolu de soi-même à laquelle elle aspirait.

Les Carmels au XVIe siècle, mes chères Sœurs, ne ressemblaient guère au vôtre. Il en était du reste à peu près de même de tous les couvents, et cela à peu près dans toute l'Europe. En Espagne, en particulier, les plus ascétiques et les plus fermés ne l'étaient qu'à peine. Les maisons, pas toujours, mais assez souvent, étaient riches ; les chapelles, les réfectoires, les salles capitulaires, étaient ornés de peintures et de sculptures dues au pinceau ou à l'ébauchoir des plus illustres, des plus merveilleux artistes. Vous y auriez admiré aussi des tapisseries, des orfèvreries, des marqueteries de toute beauté[1]. Ces chefs-d'œuvre appelaient naturellement les visiteurs, qui, à vrai dire, seraient venus quand même sans cet attrait. Les personnes du monde qui avaient des parentes au monastère ou seulement des amies, s'y donnaient rendez-vous. Parfois quelque grand personnage de la cour, le roi en personne et la reine elle-même, s'y venaient distraire. Les parloirs, les corridors et les jardins bruissaient des conversations mondaines. On goûtait, on dînait : les religieuses possédaient des recettes de friandises exquises. On raconte même que chez certaines *Déchaussées royales,* il y eut des bals masqués et parés qui firent époque et dont on parla des années. Chez les Carmélites d'Ávila on n'allait pas jusqu'à ces excès sans doute ; mais la règle qu'on suivait alors était la règle mitigée, règle qui laissait la porte ouverte à bien des libertés. Pas de clôture : sortait qui voulait, entrait qui voulait !... Vous devinez aisément quel désordre et quel relâchement devait résulter de ces facilités, dans un monastère qui comptait 180 religieuses.

Thérèse se sentit emportée malgré elle dans le tourbillon. Elle se dit : « Jamais je ne me sanctifierai dans un pareil milieu. Les autres non plus. Il faut revenir à la règle primitive. Il faut réformer le Carmel. » Cette idée ne la quitta plus, et ce lui fut la cause d'infinis tourments.

Déjà elle avait été favorisée de grâces surnaturelles merveilleuses, quand, un jour de 1559-1560, elle eut une vision extraordinaire. Un ange était devant elle, tenant entre ses mains un dard d'or dont la pointe était de fer et l'extrême pointe de feu. L'ange enfonça ce dard dans le cœur de Thérèse d'un coup si violent qu'il sembla à la sainte qu'il l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Il la frappa plusieurs fois, et à chaque fois elle sentit, au milieu d'une douleur indicible, son âme s'enflammer d'un plus ardent amour. Il s'ensuivit entre elle et son Dieu des épanchements de tendresse d'une douceur ineffable[2].

[1] Nos soldats, en revenant de la malheureuse guerre d'Espagne, en ont rapporté un grand nombre qui font depuis lors l'ornement de nos musées ou des collections particulières. Il y a un de ces tableaux de couvent dans la sacristie de notre cathédrale (Orléans) : un admirable *Christ portant la Croix,* de Zurbaran.

[2] Lorsque après sa mort on retira de la poitrine le cœur de la Sainte pour l'exposer aux hommages des fidèles, une large cicatrice apparut, une estafilade qui le traversait de part en part. On vénère encore aujourd'hui, au monastère d'Albe, l'empreinte du dard angélique.

Comment ne pas tout donner et tout affronter pour un Dieu qui vous donne dès ici-bas les prémices du Paradis ?

Sa résolution s'affermit donc, et c'est alors qu'elle la mit à exécution.

Aussitôt le bruit de son projet se répandit comme une traînée de poudre dans le monastère et dans la ville, et aussitôt elle devint l'objet des moqueries de ses sœurs et la risée du public.

Son confesseur et son directeur firent chorus avec la cabale et se mirent eux-mêmes à la désapprouver.

Partout et par tous, elle était traitée d'orgueilleuse et de folle.

On a beau, mes Sœurs et Mesdames, avoir tout donné, tout sacrifié de sa personne à Dieu ; il y a toujours, même dans le cœur des saints, un point où la personne se réfugie et qu'on ne peut toucher sans éveiller une douleur. Thérèse fut touchée à ce point sensible, et elle souffrit. Elle souffrit de se sentir éloignée de ses sœurs ; elle souffrit qu'on parlât mal d'elle dans le public ; elle souffrit surtout de la désapprobation de ceux qui avaient la charge de son âme... Elle souffrit, mais elle ne se découragea pas.

On la menaça de l'Inquisition, si elle s'obstinait dans son dessein ; elle s'obstina, et laissa faire et dire... Ah ! elle souffrit, encore une fois ; mais elle triompha.

Un jour enfin, avec l'approbation du P. Gaspard de Salazar, recteur du Collège des Jésuites, elle fit acheter une sorte de masure, et le 24 août 1564, en la fête de saint Barthélemy, apôtre, avec quatre orphelines sans dot, elle fonda la communauté de son rêve. Saluez, mes Sœurs, cette masure : c'est le monastère de St-Joseph, premier de la Réforme !

Chère petite maison, aussi pauvre, aussi nue que l'étable de Bethléem, oui, salut ! Salut, berceau d'un Ordre magnifique, l'un des plus saints de la sainte Eglise ! Sous ton humble toit, Thérèse va former ses petites sœurs selon l'idéal qu'elle s'est fait sous le regard du divin Maître. Le *but* qu'elle leur demandera de viser et d'atteindre, ce sera de consoler le Cœur de Jésus des infidélités des chrétiens par un amour sans réserve, et de travailler par la pénitence à la conversion des pécheurs et au triomphe de l'Église. Le *moyen ?* On sera pauvre, on n'aura dans sa cellule qu'une paillasse, un escabeau et une cruche en terre, et pour ornement, rien de plus qu'une croix de bois sur la muraille blanchie à la chaux, une image peinte sur du papier, et, pour y verser l'eau bénite, une coquille marine. On se lèvera à 5 h. du matin, et l'on passera la plus longue partie de son temps dans sa cellule. On ne quittera cette solitude que pour les exercices de la communauté. Entre temps, on travaillera à des travaux manuels, et chacune devra gagner son pain. On obéira en tout à une règle sévère.

Tel était le règlement nouveau des nouvelles religieuses. Obéissance, humilité, mortification, silence, prière, recueillement intérieur, se mêlaient

dans la vie de ces saintes filles, empressées à imiter leur Mère, leur modèle en toutes choses.

Ces jours de St-Joseph furent des jours enchantés.

« La femme, a dit Notre-Seigneur, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. » (Jo., XVI, 21).

Cette joie de la mère qui a donné la vie, Thérèse l'éprouve dans sa petite maison de St-Joseph. Mais elle n'est pas au bout de sa fécondité, et parce que, au sens spirituel, elle doit enfanter encore, il faut qu'elle souffre encore.

Cette fois, c'est dans la main de la Fondatrice que Dieu va mettre la coupe des douleurs. Grand spectacle, que je vous demande la permission de placer encore sous vos yeux.

III

Après la fondation de St-Joseph, le zèle de Mère Thérèse ne s'est naturellement pas arrêté. Elle a consulté Dieu dans l'oraison : Dieu lui a dit de marcher de l'avant. Elle marche de l'avant.

De toutes les villes d'Espagne, on l'appelle. « Nous voulons, lui intiment des autorités de toute sorte, que vous établissiez ici une communauté semblable à la vôtre. » Comment refuserait-elle ? Ne travaille-t-elle pas pour les trois plus belles causes qui soient au monde : Dieu, les âmes, l'Eglise ?

Pendant vingt-quatre ans, de 1567 à 1582, elle va battre les chemins de l'Espagne et fonder, comme on le lui demande, d'autres couvents semblables à son *St-Joseph* d'Avila. Rien ne l'arrête, ni les mauvais chemins, ni les ardeurs des brûlants soleils d'été, ni les âpres froids de l'hiver espagnol, ni les rivières débordées. Elle s'en va, dans quelque chariot rustique couvert d'une bâche, cloître ambulant où elle suit la règle comme dans un monastère. Quelques sœurs l'accompagnent, et un bon religieux qui dit la messe, le matin, dans les villages. Aux heures des exercices, une clochette sonne, tout fait silence, et l'on se met en prière.

Ce n'est pas le cloître, bien sûr, et on le regrette ; mais on fait ce qu'on peut. La vie religieuse est sauve, c'est tout ce qu'il faut...

Partout, les hôtelleries, où l'on est forcé de passer la nuit, sont plus ou moins sales et mal fréquentées. L'hiver, on y gèle ; l'été, on y étouffe. Point ou peu de vivres ; il faut se contenter de quelques figues sèches.

Mère Thérèse est accablée de fatigue : n'importe ; poursuivez la route.

Mère Thérèse est malade : n'importe ; poursuivez la route.

Mère Thérèse est presque mourante ; elle ne sait même pas si elle pourra atteindre la prochaine étape : n'importe ; poursuivez la route.

On arrivait alors dans la ville où devait être établie la nouvelle fondation. Le plus souvent, pas de maison, pas d'argent. Il fallait tout trouver, tout créer sur place. Alors, c'était des démarches sans fin, des lettres à écrire, des procès à soutenir, une incroyable somme d'énergie à dépenser.

De pareilles entreprises paraissent folles ; elles réussissaient malgré tout. Les plus dures volontés cédaient à la fin au courage de Thérèse, à son habileté, à son calme, à sa douceur, et aussi à la noble dignité, à la parfaite distinction de cette femme extraordinaire [1]. Au bout de peu de temps un monastère nouveau était mis sur pied, pauvre, mais vivant de la vie la plus pure, la plus ardente et la plus profonde.

Cependant la souffrance était venue ou allait venir... Des difficultés surgissaient tout à coup : protestations des couvents déjà établis qui voyaient dans les pauvres Carmélites de redoutables concurrentes ; plaintes des religieux, du clergé séculier, de certaines autorités locales. Il y avait de quoi accabler des épaules plus fortes que celles d'une pauvre femme. Mais non, elle soutient le fardeau ; c'est sa croix, à elle, et elle dote son pays de dix-sept maisons que son esprit inspire, — cet esprit qui passera en France et dans tout l'univers.

Mais j'y reviens. Quiconque, que ce soit dans le monde ou dans l'Eglise, veut fonder quelque œuvre utile, surtout si cette œuvre contrarie les passions humaines, ou les intérêts particuliers ou collectifs, immanquablement devra s'attendre à être persécuté. Tout enfantement est douloureux ; l'enfantement des œuvres de salut est quelquefois atroce.

Déjà nous avons vu Thérèse persécutée dans son couvent du Carmel et dans sa ville natale. Cette fois, ce fut bien autre chose. Vous avez entendu parler des cyclones terribles qui ont fait, cette année, de si formidables ravages : les maisons renversées, les arbres brisés, les moissons et les vignes arrachées ; la ruine enfin comme résultat d'un coup de vent ! Ce fut quelque chose comme cela, du moins quant à la violence.

Dès le premier jour les Carmes mitigés, naturellement hostiles à la réforme, avaient vu d'un mauvais œil l'entreprise de sœur Thérèse. Quand ils virent que non seulement les femmes, mais encore les hommes, leurs frères, subissaient l'influence de la Réformatrice et la suivaient, pour tout dire qu'un certain nombre des religieux de leur Ordre les abandonnaient pour une vie plus austère, leur animosité devint une fureur aveugle. Le Père Gratien, son directeur et son aide dans l'œuvre de la Réforme, est déféré à Rome ; Thérèse elle-même est dénoncée à l'Inquisition. Au Chapitre général de l'Ordre, elle est traitée de *coureuse*, de *vagabonde*, de *femme intrigante, désobéissante et ambitieuse*, et on lui ordonne de se retirer à

[1] « Son extérieur respirait (alors) la vigueur et la fermeté. Grande, corpulente, le front large, le cou puissant, l'air digne et majestueux, elle en imposait à tous. On l'eût prise pour une princesse de sang ou une matrone romaine, si la tendresse et l'humilité chrétienne n'avaient adouci l'expression de ses traits et tempéré de grâce son énergie native. Son écriture elle-même, bien qu'il ne faille pas donner trop d'importance à de tels indices, dessine en quelque sorte et met sous nos yeux la forme de son caractère : elle est grande, droite et ferme, comme l'esprit qui dirigeait la main. » (Abbé H. Morice, *Sainte Thérèse*).

Tolède, dans l'une de ses maisons, et de n'en plus sortir. C'était la prison et quelque chose, en somme, comme la détention à perpétuité !

Ce n'est pas ici le lieu de raconter dans le détail toutes les péripéties d'une persécution que l'ardeur des âmes espagnoles rendit si violente, si implacable et si cruelle. Mais ce que je puis et dois dire, c'est que ces jours de lutte furent pour votre sainte Mère, mes Vénérables Sœurs, de véritables jours d'agonie et de mort. Avoir voulu, dans le dessein très pur d'élever et de sauver les âmes, de servir l'Eglise et de glorifier Dieu, ramener son Ordre à son austérité primitive, y avoir réussi, avoir fait monter à une perfection plus haute, non seulement les filles du Carmel, mais leurs frères eux-mêmes, les religieux Carmes, entrés dans son armée pénitente, avoir fondé des couvents réformés dans les villes les plus illustres de l'illustre Espagne, et se voir l'objet de la réprobation, du mépris, et, pourquoi ne pas le dire ? de la haine de ceux qui devraient vous comprendre, vous estimer et vous soutenir ; plus que cela, voir son œuvre tellement ébranlée par les assauts furieux de la plus folle tempête qu'humainement parlant il est impossible qu'elle ne s'écroule pas, maisons sur maisons, ruines sur ruines, eût-on l'âme d'une Thérèse d'Avila, il ne se peut pas qu'au milieu d'une telle épreuve on n'ait pas le cœur brisé. Aussi fut-ce son Calvaire, le point culminant que, dans ce cœur douloureux, atteignit la douleur.

Ah ! grande religieuse, cette fois tu ressemblais bien, comme tu l'avais souhaité tant de fois, à ton Maître bien-aimé ! Comme lui sur la croix, moqué, insulté, dépouillé de tout, n'ayant plus auprès de lui que de pauvres femmes qui pleurent, te voilà abandonnée, et ton œuvre, comme la sienne, paraît manquée. Pourrais-tu te plaindre, ô sainte amante du Fils de Dieu, de lui ressembler trop ?

Non, non, elle ne se plaint pas. Elle souffre, mais elle espère, et déjà même elle triomphe dans son cœur. Elle sait bien que ces vents déchaînés, ces flots soulevés, une main divine les calmera, comme jadis sur le lac de Tibériade.

Et voici, en effet, que la main se lève : c'est celle du représentant du Christ ; le pape Grégoire XIII déclare que les monastères réformés par Thérèse formeront une province séparée de l'Ordre du Carmel. L'heure de la liberté avait sonné.

Il n'y avait plus de contestations ni luttes possibles ; c'était le salut et c'était la paix. C'était surtout le plein et complet succès de l'œuvre admirable entreprise par la Sainte. Maintenant elle n'avait plus qu'à mourir.

Elle fonde encore quelques maisons, à Villeneuve de Xarat, à Grenade, à Burgos. Elle allait en fonder une au cœur même de l'Espagne, à Madrid, quand elle tomba mortellement malade à Albe. Là, dans la maison qui avait été la première de ses fondations, elle se confesse avec une humilité poignante dans une telle femme ; elle demande pardon à ses Sœurs de « ses mauvais exemples, » elle leur recommande la fidélité à leurs règles et constitutions. On lui apporte le Saint-Sacrement, son visage s'enflamme et se transfigure et rayonne tout à coup d'une beauté incomparable. Un cri s'échappe de ses lèvres et de son âme : — « O mon Seigneur, ô mon Epoux bien-aimé ! Elle est venue, l'heure tant désirée ! Il est temps de nous voir ! » Elle reçut ainsi l'extrême-onction. Le lendemain, son agonie commença, « paisible et radieuse comme une extase. » Vers le soir, elle poussa un soupir et expira.

On peut dire qu'avec et après Marie-Madeleine, aucune femme n'a autant aimé Jésus-Christ que cette humble et magnifique religieuse ; et qu'après la propre Mère du Fils de Dieu, aucune femme n'a plus souffert pour lui !

* * *

Telle fut, en résumé, la vie de sainte Thérèse religieuse, Réformatrice et Fondatrice.

Elle a souffert du travail et des tourments que lui imposa l'œuvre entreprise. Elle a souffert la persécution que je viens de vous décrire. Au milieu de toutes ces peines physiques et morales, elle garda le calme des âmes fortes, confiantes en Dieu et unies à Dieu, contente de souffrir parce que, vraie bénédiction des entreprises chrétiennes, seule, la souffrance est féconde.

Imitons-la, mes Sœurs et Mesdames.

Sommes-nous éprouvés dans notre santé ? Ne murmurons pas ; c'est peine perdue. Unissons-nous plutôt, comme sainte Thérèse, au Christ douloureux du Calvaire, son Maître et le nôtre.

Sommes-nous accablés de peines morales, soucis, contradictions, hostilités, déceptions ? Comme sainte Thérèse, mettons notre confiance en Dieu. Celui qui espère en lui ne sera jamais confondu.

Sommes-nous enfin persécutés ? (Cela s'est vu de notre temps ; cela pourra se voir encore). Réjouissons-nous comme elle. N'est-il pas écrit : « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice ; le royaume des cieux est à eux » ?

Et puis, aimons. C'est l'amour persistant dans les épreuves qui fait les grandes vies ; il faut dire plus : les vies heureuses en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LI

20e Dimanche après la Pentecôte

LES MAUVAISES LECTURES ET LA FOI

Mes frères,

Les dangers qui menacent aujourd'hui notre foi sont nombreux. Les uns tiennent à des causes intimes et nous en portons en nous-mêmes la source ; d'autres sont dus à des préjugés ; d'autres, à des influences extérieures, spécialement à cette lutte systématique, obstinée et perfide, menée dans le monde contre la religion. Toutefois, il n'est rien pour alarmer la Sainte Eglise autant que la mauvaise presse, les mauvais livres.

I

Le caractère dangereux d'un livre ne vient pas, évidemment, de l'idée politique qu'il représente : sur ce point, à part certaines doctrines antisociales, nous avons la liberté de lire ce qui nous plaît. Il n'est pas davantage dans le style ou le genre de composition littéraire adopté par un auteur : un auteur fait valoir ses talents comme il le juge utile. Mais le caractère dangereux d'un livre, d'un écrit quelconque, se manifeste quand, au lieu de propager et de répandre la vérité, il propage et répand l'erreur, attaque les principes de la foi, jette le discrédit sur les croyances religieuses. « Une lecture a-t-elle le don de vous élever l'esprit, de vous inspirer des sentiments nobles et courageux ? Ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. » Cette parole de La Bruyère porte la réprobation d'une foule d'ouvrages contemporains.

De nos jours, en effet, les œuvres mauvaises, impies, se sont multipliées sous toutes les formes. C'est le livre d'apparence scientifique et au fond irréligieux, qui s'étale aux vitrines de nos librairies et se glisse dans les moindres bibliothèques populaires. C'est la revue ou la brochure, éditées avec tout le perfectionnement de l'art. C'est le journal, aussi bien les grands journaux incrédules et révolutionnaires de Paris que les feuilles infimes des provinces. Le prospectus et l'almanach récréatif, colportés de foyer en foyer, ne servent pas moins à étouffer les germes de la foi. Outrager, discréditer la religion, ces productions, de nature et de format divers, n'ont pas d'autre but.

II

Il y a dans la religion un ensemble de vérités qu'il faut croire : celles-ci mystérieuses, celles-là accessibles à notre intelligence. Aucune n'est épargnée par ces écrivains sans conscience.

Leurs écrits affirment que Dieu n'existe pas ou qu'il ne s'occupe point de nous. Son action sur le monde, la possibilité du miracle, l'efficacité de la prière, tous ces dogmes y sont niés, raillés, blasphémés ou critiqués en termes agressifs qui troublent notre foi ou la font chanceler.

Dans des pages mensongères, où la haine le dispute à la calomnie, on insulte l'Eglise, malgré les longs siècles de gloire et de bienfaits qu'elle compte derrière elle. Ses institutions, sa hiérarchie, ses œuvres y sont odieusement travesties, livrées à la risée publique. On y renouvelle pour le Pape, comme pour le Christ aux jours du Calvaire, les génuflexions dérisoires des prétoriens, et l'on y couvre de honte le prêtre afin de lui ravir l'estime et la confiance populaires.

Une littérature perfide attaque de même, et avec une audace surprenante, les principes qui sont la règle de notre vie. Pour elle, l'âme est une résultante des impressions du cerveau, le devoir un préjugé, la conscience un poids importun, la mort un anéantissement définitif. On n'hésite pas, dans les mensonges intéressés de certaines histoires ou dans les nouveautés séduisantes d'une philosophie nuisible, à effacer les notions mêmes de la justice et de la moralité.

Ce sera le caractère de notre époque d'avoir ainsi rendu le blasphème presque universel. Des erreurs cent fois réfutées et dont un esprit sérieux n'ose plus parler, on les réimprime sur de simples feuilles ; le blasphème, chassé de la bibliothèque, trouve sa place au foyer, à l'atelier. On paie des colporteurs pour le vendre au rabais, pour le donner s'il le faut, et par cet apostolat d'un nouveau genre, le mensonge se répand à pleines mains dans toutes les classes.

III

Chose étonnante ! ces calomniateurs effrontés qu'un chrétien ne saurait lire sans blesser sa conscience et sans offenser Dieu, nous les lisons, au risque de perdre notre foi.

Voyez plutôt ce jeune homme. Depuis qu'une curiosité coupable lui a fait ouvrir un mauvais livre, de la religion il ne s'inquiète plus, sinon pour la maudire ; l'autorité, celle des parents ou celle des maîtres, est devenue pour lui un joug insupportable ; et sur ses lèvres, je ne sais quel langage impie a remplacé l'honnête conversation. — Où donc cette jeune fille a-t-elle désappris la prière, le devoir, le respect et l'amour de sa famille ? Elle a lu les romans nouveaux et les livres du jour ; non seulement, dans cette lecture indiscrète, elle a gaspillé son temps, mais elle y a laissé sa foi et perdu en une heure tout ce qui dans l'âme d'un enfant est jeune, matinal et pur. Pour nombre de jeunes gens et de jeunes filles, si l'on ne trouve plus chez eux que des principes affaiblis et une croyance diminuée, la cause en est au mauvais livre qu'ils ont peut-être encore entre les mains.

Non, cette feuille pleine d'outrages et d'impiété ne vient pas impunément, chaque matin ou chaque semaine, se poser sous les yeux de vos enfants, ni, soyez-en persuadés, sous les vôtres. « Chacun de nous, a dit un observateur, doit reconnaître qu'il n'aurait pas été tout à fait le même, s'il n'avait lu tel ou tel ouvrage, poésie ou roman, morceau d'histoire ou de philosophie [1]. » Hélas ! à un âge où l'expérience devrait être formée, pourquoi tant d'hommes abandonnent-ils la pratique religieuse et vivent-ils comme s'ils n'avaient pas d'âme ? Un jour, un article hostile à la religion est tombé sous leurs regards, et de cette religion qui a paru si admirable aux génies de tous les siècles, ils ont trahi les devoirs, sur la foi d'un écrit menteur ou sur les affirmations d'une impiété en délire.

IV

S'il en est ainsi, quelle grave obligation s'impose à toute famille chrétienne ! Sans doute, ceux qui composent, vendent ou distribuent ce poison de l'âme, le mauvais livre ou le mauvais journal, auront à leur dernière heure une pesante mémoire

1 Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 5.

à porter et un dur jugement à subir. Malheureusement, auteurs et propagateurs de tant d'œuvres meurtrières ne sont pas les seuls coupables. Dans le monde où on lit, beaucoup paient de leurs suffrages et de leur argent des feuilles libertines et sacrilèges. « Les pages en sont bien écrites, » dites-vous. Mais, qu'importe qu'un breuvage plaise, s'il est empoisonné ? Certains livres ou journaux outragent la religion et la morale ouvertement et avec violence ; d'autres, tout en poursuivant le même but, dissimulent et cachent leur dessein. Il vous est interdit de lire ceux-ci aussi bien que ceux-là, sous peine de refus d'absolution.

Vous surtout, pères et mères, à qui le ciel a confié le soin d'une famille, votre devoir est d'en être les gardiens vigilants. Vous ne pouvez pas toujours donner à vos enfants la fortune, et Dieu ne vous en fait point une obligation. Vous ne pouvez pas non plus leur consacrer indéfiniment votre tendresse, puisqu'un jour votre cœur cessera de battre et n'aura plus le mouvement nécessaire pour aimer. Du moins il dépend de vous de leur laisser ces convictions religieuses dont rien ne saurait remplacer l'absence. Pour cela, qu'aucune feuille, qu'aucun livre, qu'aucun journal hostile à la foi ne franchisse jamais le seuil de votre maison !

* * *

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la grandeur du mal causé par la mauvaise presse. La presse à notre époque est trop souvent l'auxiliaire docile de l'esprit de mensonge et d'iniquité. Faisons donc, et pour notre intérêt, et pour l'intérêt de nos familles, un choix judicieux de lectures. C'est le devoir qui nous est imposé par la loi divine, accomplissons-le. Ainsi soit-il.

LII

21e Dimanche après la Pentecôte

LE PARDON DES INJURES

Mes frères,

La vertu de charité, pour être vraiment pratiquée, impose des sacrifices. Notre-Seigneur le savait. Aussi a-t-il voulu, dans les demandes du *Pater*, mettre celle qui est la formule et la mesure du pardon : « Pardonnez-nous nos offenses, *dimitte nobis debita nostra,* COMME nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, *sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* » C'est une convention passée entre Dieu et nous, ratifiée, acceptée de part et d'autre. Si dans les outrages que nous avons reçus nous ne savons point pardonner libéralement, Dieu nous traitera de même : *Sic et Pater vester faciet vobis.* (Mt., XVIII, 35).

I

« Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons. » Ces saintes paroles, deux fois tous les jours et plus souvent peut-être, reviennent sur nos lèvres. Pour bien des âmes encore, il faut l'espérer, elles sont l'expression d'un sentiment sincère.

L'offense, nul ne l'ignore, est presque un mal inévitable : car de la manière dont nous sommes faits, avec nos défauts, nos habitudes, vrai cortège de misères, une foule de choses se rencontrent dans la vie qui nous choquent et dont nous sommes rebutés. Beaucoup semblent mettre leur plaisir à chagriner les autres : leurs façons de parler et d'agir sont autant de rebuts fâcheux. La contrariété nous vient même du côté où nous l'attendons le moins, et jusque dans nos rapports de famille il faut journellement plus ou moins souffrir.

Or, que fait une âme chrétienne ? Au souvenir de ce qu'elle a dit à Dieu le matin dans sa prière : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons, » elle réfléchit. Pour un instant de repentir, elle le sait, Dieu nous traite avec la même bonté, les mêmes égards, que si nous ne l'avions jamais contristé. A cette pensée, « on m'a blessé, se dit-elle, et bien injustement ; mais je pardonne de bon cœur la peine qui m'a été faite. Si j'ai des ennemis, je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir, sinon pour les obliger davantage. » Voilà la vraie charité. Entre la personne offensée et l'offensante, Dieu s'est interposé. Dans la suite, les dispositions de la première ne seront pas moins empreintes de cordialité ; elle sera heureuse de se montrer en toutes circonstances indulgente, affable, prévenante.

Alors, avec quelle confiance cette âme n'aimera-t-elle pas à répéter : « Seigneur, pardonnez-moi comme je pardonne » ; et avec quel empressement Dieu ne répondra-t-il pas à sa prière ! Elle n'a laissé aucune place au sentiment de l'animosité, de l'aversion : le cœur de Dieu lui sera ouvert avec une miséricorde sans limites. Oublieuse de l'injure qu'elle a reçue, elle éloigne même tout retour d'aigreur : si grandes, si nombreuses que puissent être les fautes dont elle s'est rendue coupable, Dieu la bénira par un pardon immédiat et complet. Ah ! sachons penser au nombre infini de péchés que Dieu nous a pardonnés, et il nous sera facile de compter pour rien toutes les peines, toutes les offenses que nous avons à supporter.

II

« Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons. » Si ces paroles sont quelquefois l'expression de la vérité, il faut convenir qu'elles condamnent aussi bien souvent ceux qui les prononcent.

Nous pardonnons, mais simplement du bout des lèvres. Qu'une occasion se présente : c'est de notre part la même antipathie, les mêmes ressentiments, la même facilité à jeter la première pierre. — Nous pardonnons, mais tout en gardant je ne sais quelle amertume. Sous l'impression d'une inimitié discrète, plus ou moins voilée, qui renferme en elle-même son mécontentement, on essaiera de nuire par derrière. — Nous pardonnons, mais nous ne saluerons pas ou nous détournerons la tête dans une rencontre. Ce que nous faisons pour les autres semble toujours beaucoup, et ce qu'ils font pour

nous n'est rien. Il est si rare d'avouer ses torts avec simplicité et d'être assez noble pour agir en conséquence ! On voit des personnes qui disent dévotement leur chapelet, qui fréquentent les sacrements, et ne savent ni ne veulent pardonner.

Cela n'est pas la charité. La charité chrétienne ne saurait se contenter d'un pardon à demi et tout de surface. Elle peut encore moins s'harmoniser avec l'esprit de rancune. Lorsqu'on s'adresse à Dieu avec de semblables habitudes, c'est comme si l'on disait : « Seigneur, j'éprouve à l'égard de telle personne une aversion que je ne veux pas abandonner ; traitez-moi sur le même pied. A aucun prix je ne veux ni la voir ni qu'elle me voie ; ne souffrez pas également que je vous contemple et que je vous possède au ciel. » Tel est l'état où se trouvent nombre d'âmes quand elles implorent la miséricorde divine : elles pensent d'une manière et elles prient de l'autre.

Encore une fois, dans ces conditions, que signifie cette prière : « Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons » ? Vous obligez Dieu à ne vous remettre aucune offense, vous lui demandez même de reporter sur vous l'animosité que vous éprouvez à l'égard du prochain. A réfléchir un instant, nous n'oserions pas formuler pareille demande ; les mots s'arrêteraient sur nos lèvres dans la crainte qu'elle ne vienne à être exaucée. En effet, la règle tracée par l'Evangile sera appliquée dans toute sa rigueur, un peu comme la loi du talion : la mesure où nous aurons eu pitié des autres sera celle où Dieu aura pitié de nous. Nous voulons être pardonnés : ne nous bornons pas à une réconciliation de pure forme ; mais soyons fidèles à une religion qui nous enseigne à tendre la joue gauche, lorsque la droite a été frappée.

* * *

On se dit quelquefois dans l'inquiétude de son âme : « Puis-je avoir confiance ? Dieu a-t-il oublié mes fautes ? Dieu m'a-t-il rendu son amour ?... » Eh bien ! la réponse à cette inquiétude, nous la trouvons dans la pratique de l'oubli des injures. *Pardonnez, et il vous sera pardonné* (Luc, VI, 37) : c'est la parole de l'Evangile. Si vous avez des ennemis et que vous leur pardonniez sincèrement, la miséricorde divine vous est acquise. *Dimittite et dimittemini,* c'est la promesse même de Notre-Seigneur. Les meilleures indulgences à gagner, le plus court chemin du ciel, c'est d'avoir maintes et maintes gens qui nous en veulent et de les aimer de tout notre cœur. *Dimittite et dimittemini.* Si nous pardonnons peu, il nous sera pardonné peu ; si nous pardonnons beaucoup, il nous sera beaucoup pardonné. La mesure de la miséricorde divine envers nous sera telle qu'aura été la mesure de notre miséricorde envers le prochain. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

XLIX

21e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Vous connaissez l'histoire d'Esther, à laquelle est emprunté l'*Introït* de ce dimanche. Elle était Juive et nièce de Mardochée, un homme de bien et un patriote, uniquement préoccupé de ses frères les Juifs et de l'avenir de sa nation, dont un favori tout-puissant sur le cœur du monarque Assuérus avait juré la perte. Ce favori s'appelait Aman. Pour perdre ses ennemis, il eut recours aux procédés ordinaires : les accusations fausses, les calomnies.

Il accusait les Juifs de haïr le genre humain, — c'est l'accusation qui pèsera un jour sur les premiers chrétiens, — d'obéir à des lois perverses, *perversis uti legibus,* — de mépriser les ordres du prince et de troubler la paix de l'empire, *turbare provinciarum pacem et concordiam.*

Les ennemis de Jésus-Christ et de l'Eglise n'ont jamais trouvé d'autres griefs. Les catholiques ont leurs lois qu'ils placent au-dessus de tout, au-dessus des prescriptions changeantes des gouvernements changeants, au-dessus des ordres tyranniques et des violences humaines, — parce que leurs lois sont les lois de Dieu, et que, suivant le précepte des Apôtres, « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Et comme ils refusent d'incliner les droits de Dieu devant une législation d'occasion, injuste et passionnée, on prétend qu'ils troublent la paix du pays.

Cependant Aman avait obtenu du roi un édit qui condamnait à mort tous les enfants d'Israël, afin que par la disparition de ces scélérats, *nefarii homines,* « fût enfin rendue à l'empire cette paix qu'ils avaient troublée, *pacem quam turbaverant.* » L'édit était rendu, publié, promulgué ; le jour du massacre était fixé : c'était le quatorzième jour du douzième mois, le mois d'Adar.

Esther et Mardochée se mirent en prière. Dans cette extrémité, Mardochée disait à Dieu avec larmes, mais avec confiance : « Seigneur, tout est soumis à votre volonté et il n'est personne qui puisse lui résister. C'est vous qui avez fait le ciel, la terre, tout ce que les cieux renferment. Vous êtes le maître universel, *Dominus universorum tu es.* » Et une fois de plus Dieu montra qu'en effet il est le maître : Aman fut pendu et les Juifs sauvés.

L'Eglise nous met aujourd'hui cette prière sur les lèvres, et dans les événements que nous traversons, ces paroles revêtent je ne sais quelle formidable actualité. Nous sentons qu'il faut que nous continuions à prier, que Dieu seul demeure le maître, et nous avons confiance aussi qu'il nous exaucera, si nos âmes sont sincères et pures. C'est pourquoi la liturgie sacrée nous rappelle encore ce verset du psaume : *Beati immaculati in via.* Ceux dont la conscience est pure, gardent leur bonheur intime même parmi les plus rudes épreuves.

Nous savons comment purifier nos âmes : par la contrition, par le sacrement de pénitence. L'Evan-

gile de ce jour nous remet aussi sous les yeux cette demande du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Pardonnons et Dieu nous pardonnera.

* * *

1. En redescendant du Thabor avec Pierre, Jacques et Jean, Jésus revint à Capharnaüm, et pour entretenir dans leur âme le feu de l'amour divin qui les avait embrasés sur la sainte montagne, il leur prêchait la charité, la paix, la concorde, la fraternité, l'oubli des injures. Pour la première fois il fait intervenir l'Eglise dans leurs différends. C'est elle qui doit les terminer, elle qui doit leur servir d'arbitre (Matth., XVIII) :

« Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère.

« S'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes, afin que toute la cause se décide sur l'autorité de deux ou trois témoins.

« S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas non plus l'Eglise, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain. »

Dieu au ciel ratifiera ce qu'aura décidé l'Eglise, « car tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

La volonté de l'Eglise est la volonté de Dieu.

Et la puissance de la fraternité chrétienne est telle que « si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. »

Dieu jette un regard sur la terre, il voit les âmes qui s'aiment, et ce spectacle lui est si agréable que si elles lui demandent une grâce, il la leur accorde toujours.

Un autre spectacle qui touche le Sauveur, c'est celui d'une assemblée, même peu considérable, réunie au nom du Christ : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Telle est la puissance de l'amour, la puissance de l'Eglise sur le cœur de Jésus, la puissance de la prière faite en commun.

Pierre a écouté, tout songeur, cette doctrine de l'amour et du pardon. Il réfléchit. On ne doit pas garder dans son cœur d'animosité contre son frère. Il faut tout faire au monde pour se réconcilier, et même user de l'autorité de l'Eglise pour terminer les différends. Le pardon doit enfin se faire du fond du cœur. Mais les différends sont si nombreux, et nos frères nous offensent si souvent qu'il arrive un moment où le pardon n'est sûrement plus possible !

Il s'avance donc, un peu troublé, vers le Maître et lui dit :

— Seigneur, si mon frère pèche contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ?

Les rabbins enseignaient que pardonner trois fois, c'est faire montre de beaucoup de magnanimité. Pierre croit qu'en pardonnant sept fois on va jusqu'à l'extrême limite de l'indulgence. Mais Jésus le reprend vivement :

— Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois.

C'est-à-dire qu'il faut pardonner toujours.

Et pour donner plus de relief à cette doctrine, Jésus va se servir d'une parabole qui était saisissante surtout pour les pays d'Orient, qui étaient remplis encore du souvenir de la chute éclatante de favoris arrogants, comme Aman.

2. « C'est pourquoi, » ajoute-t-il, *ideo*, continuant ainsi l'enseignement qu'il a donné à Pierre, « c'est pourquoi le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. »

Pour commencer, on lui en amène un qui lui devait dix mille talents, soit cinquante-cinq millions de notre monnaie. C'était sans doute un de ses grands ministres, un intendant de ses finances qui avait exploité les peuples à son profit, et qui devait une somme énorme à la caisse du souverain. Il ne pouvait la payer. Alors le roi, conformément au droit païen, ordonne qu'il soit vendu, lui, sa femme et ses enfants, pour acquitter sa dette.

Le malheureux se jette à ses pieds. Il voit déjà sa femme et ses enfants esclaves, et il s'écrie, afin d'émouvoir son maître :

— Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout !

Le roi est saisi de compassion devant cette douleur sincère, et non seulement il prend patience, mais il remet toute sa dette à son ministre.

Celui-ci s'en va, tout heureux d'avoir échappé au châtiment et recouvré sa liberté. Le bonheur, le souvenir de la bonté du maître auraient dû le rendre indulgent ; mais si sa terreur avait été profonde, son cœur restait mauvais.

A peine sorti, il rencontre un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, un peu moins de quatre-vingts francs. Il se jette sur lui, le prend à la gorge, et l'étouffe en lui criant :

— Paie ce que tu dois !

L'infortuné débiteur se jette aussi à ses pieds et lui dit :

— Aie patience envers moi, et je te rendrai tout.

Ce sont les mêmes paroles que le ministre adressait à son roi, et qui lui valurent le pardon et la remise de sa dette. Tout autre en eût été touché et, en souvenir des bienfaits du souverain, eût pardonné, eût renoncé même à cette petite dette, ou s'il l'eût exigée, il eût accordé le délai demandé. Il n'en allait pas de cette somme minime, facile à rendre, comme des dix mille talents, qui n'eussent jamais pu être payés.

Mais cet homme sans cœur ne voulut rien entendre, et il fit jeter en prison son débiteur jusqu'à ce qu'il se fût acquitté de sa dette.

Les autres serviteurs, témoins de cette cruauté, en furent tout contristés et ils vinrent raconter à leur maître ce qui s'était passé.

Le roi indigné fit venir son ministre, pour qui il avait été si généreux : — « Serviteur méchant, lui dit-il, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi ? »

Et il le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette ; c'est-à-dire que celui-ci expia sa dureté de cœur et qu'il demeura toute sa vie en prison.

Le châtiment est rigoureux, mais il était autorisé même par la loi romaine, qui permettait au créancier de vendre son débiteur comme esclave, de le charger de chaînes, et même de se payer sur sa chair. La conclusion est grave et ferme :

« Ainsi vous traitera le Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. » (Matth., XVIII, 35).

3. Dans cette page de l'Evangile nous trouvons tout le code social de la charité.

Votre frère a péché contre vous : que devez-vous faire ? Attendre qu'il vienne s'excuser et qu'il se repente ? Non ; allez le premier vers lui. C'est plus chrétien. Il convient pourtant de s'assurer que la démarche sera bien accueillie. Alors, reprenez-le doucement « entre vous et lui. » S'il y a en lui de la sincérité et de la charité, il sera touché, et « vous aurez gagné votre frère. » Vous l'aurez ramené dans le bon chemin, et peut-être que de lui vous vous ferez un ami.

S'il ne vous écoute pas, prenez deux ou trois personnes et que l'affaire se termine ainsi entre vous. Cette pratique peut nous paraître difficile, au moins délicate ; c'est parce que notre société superbe, égoïste et ombrageuse, a cessé d'être chrétienne. Mais entre chrétiens qui lisent le même Evangile, qui adorent le même Jésus-Christ d'où nous viennent ces avis, rien ne doit paraître plus naturel et rien ne serait plus efficace.

Quant à l'autorité de l'Eglise, est-ce que S. Paul ne voulait pas que les chrétiens qu'il avait évangélisés ne réglassent leurs différends qu'entre eux, par le ministère des chefs de l'Eglise ? Et il s'indignait qu'on en appelât à l'autorité des infidèles. N'est-ce pas à l'Eglise à prononcer entre ses enfants ? (I Cor., VI).

Enfin, sachons nous pardonner. Seul notre orgueil se met en travers. Quand nos sentiments chrétiens nous poussent à courir à notre frère pour lui dire que nous avons oublié ses offenses et ses torts, il invoque je ne sais quelle dignité qui a été blessée, je ne sais quels droits qui ont été méconnus. Regardez donc Jésus-Christ sur sa croix ! De quelles injures, de quelles tortures n'a-t-il pas été l'objet ? Que sont les misérables torts du prochain à votre endroit, si vous les comparez aux insultes que lui prodiguent ses ennemis, aux tourments que lui infligent ses bourreaux ? Et cependant il pardonne, et il supplie son Père de pardonner.

Le moyen le plus facile d'assurer notre salut, c'est d'appliquer la sainte doctrine du pardon. Nous sommes certains alors que Dieu nous pardonnera, ainsi qu'il l'a promis. Mais il nous déclare aussi qu'il nous traitera comme nous aurons traité nos frères, et donc que si nous sommes durs pour eux, il sera sévère pour nous.

* * *

Dans la *Communion* l'Eglise revient à la pensée qu'elle a exprimée dans l'*Introït*. Aman persécute toujours le peuple de Dieu, par ses édits, par ses lois, par ses décrets. La persécution prend des formes diverses suivant les temps, mais elle ne cesse jamais. C'est pourquoi l'Eglise crie à Dieu sa douleur et son espérance.

Elle possède la vérité, elle en jouit, elle sait que le Sauveur finira toujours par triompher : « Seigneur, j'ai espéré dans votre parole, dit-elle, *in verbum tuum speravi.* » Mais l'espérance ne supprime pas la crainte pour le présent, ni les souffrances. Or la grande appréhension de l'Eglise, c'est que l'épreuve ne détourne d'elle les âmes, car si la persécution fait jaillir des dévouements admirables dans l'élite, les faibles succombent en masse. Disons donc aussi du fond de nos cœurs : « Seigneur, quand jugerez-vous donc ceux qui me persécutent ? Aidez-moi dans ma peine. *Adjuva me, Domine Deus meus.* »

L

22e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

L'*Introït* de ce matin débute par un verset du psaume *De profundis* : « *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?* Si vous regardez nos iniquités, Seigneur, qui subsistera devant vous ? » Ce psaume est la prière d'une âme, d'un peuple profondément affligé et qui crie vers Dieu. Peut-être fut-il chanté par les Juifs captifs au bord des fleuves de Babylone. Il respire la tristesse, mais la confiance ; la crainte des jugements de Dieu, mais l'assurance que Dieu est infiniment miséricordieux : *quia apud Dominum misericordia.* Il convient aux chrétiens qui souffrent, qui sont éprouvés, qui ont lutté pour la loi de Dieu, pour faire triompher ses droits sur la terre.

Il convient aussi aux âmes du purgatoire, âmes exilées qui ne songent qu'à la patrie et qui soupirent après le jour où l'ange du Seigneur viendra leur dire : « Le temps de votre exil est terminé, venez, montez au ciel ! » Elles doivent le redire au sein de leurs souffrances, et l'Eglise emprunte leur voix pour l'adresser à Dieu quand elle prie pour ses défunts. Rien n'est pénétrant comme cette voix d'outre-tombe qui monte vers Dieu : *De profundis clamavi ad te, Domine.*

Récitons-la du fond du cœur en pensant que les âmes du purgatoire sollicitent nos prières, et qu'un jour aussi nous aurons besoin qu'on prie pour nous. L'Evangile se plaît à nous rappeler qu'on se servira pour nous de la mesure dont nous nous serons servis pour les autres. Et cela est juste.

Prions beaucoup pour elles, et il sera beaucoup prié pour nous. N'oublions pas, aussi bien, que les âmes du purgatoire sont puissantes par leurs prières sur le cœur de Dieu et qu'elles sont puissamment reconnaissantes. Par pitié pour elles et par intérêt pour nous, chaque jour nous dirons donc pour elles le *De profundis*.

* * *

L'Evangile de ce jour nous ramène au Mardi Saint où Jésus essaya pour la dernière fois, dans de longs entretiens, de convertir ses ennemis à la

vérité, au bon sens et à la bonne foi. Mais ils s'obstinaient dans la haine.

1. La parabole des conviés paraît avoir exaspéré les Pharisiens. (Matth., XXII, 15).

Ils s'éloignent aussitôt et tiennent conseil avec les Hérodiens, leurs ennemis, mais la haine du Sauveur les a rapprochés. Les Hérodiens ou partisans d'Hérode acceptaient la situation politique, le joug des Romains, le tribut donné à César, et leur vie était peu édifiante. Impies et matérialistes comme les Saducéens, ils donnaient la main aux païens dont ils professaient les mœurs. Cette absence de patriotisme et ces habitudes jouisseuses indignaient les Pharisiens fidèles à leur patrie, qui ne prenaient point leur parti de l'intrusion étrangère dans leurs affaires religieuses ou civiles, et qui affichaient une grande rigidité de caractère et de conduite. Mais, pour perdre Jésus, ils oubliaient tous leurs principes, leurs fermes traditions, toute leur histoire.

Comment prendraient-ils Jésus dans ses discours ? Ils délibèrent. Ils lui poseront une question dont la solution mécontentera sûrement les uns ou les autres, une question politique toute brûlante. Les Pharisiens lui députent donc quelques-uns de leurs disciples, mêlés à des Hérodiens. Ces disciples étaient choisis parmi les moins connus, pour ne pas éveiller l'attention du Maître, et les plus habiles, les plus perfides. Ce sont des hypocrites, qui posent pour la justice, et qui feignent d'être embarrassés par un grave cas de conscience.

Ils se présentent donc à Jésus avec les Hérodiens ; ils affectent pour lui un très grand respect, ils lui parlent avec une confiance entière, comme à un arbitre qu'ils ont choisi pour les départager, attendu qu'ils étaient en vive discussion et ne parvenaient pas à s'entendre.

« Maître, lui disent les émissaires des Pharisiens, nous savons que vous êtes vrai et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans souci de personne, et que vous ne regardez pas à la condition des hommes. »

Ces paroles étaient flatteuses, et pourtant se gardaient de l'exagération. Ils reconnaissaient la droiture de Jésus, son esprit de vérité et d'impartialité, et ils espéraient bien le surprendre en cachant sous ces témoignages de déférence la noirceur de leurs desseins.

Après cet exorde habile, conciliant, ils en viennent brusquement à la question qu'ils ont préparée avec soin :

— Nous est-il permis de payer le tribut à César, ou non ?

Si Jésus répondait : « Cela vous est permis, » aussitôt toute la meute des Pharisiens qui, dans le voisinage, épiaient ses paroles, auraient crié au scandale et désigné hautement le Sauveur au peuple comme un ennemi de la patrie juive. Cela pouvait amener l'émeute désirée et peut-être eût-il été lapidé. — S'il déclarait que ce n'était pas permis, c'étaient les Romains, avertis par les Hérodiens, qui le traitaient de rebelle, de séditieux, et le faisaient jeter dans les prisons d'Hérode.

Jésus vit aussitôt leur méchanceté :

— Hypocrites, dit-il aux Pharisiens, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut.

Aucun d'eux sans doute ne possédait sur lui cette monnaie, revêtue de signes idolâtriques ; mais il y avait des tables de changeurs au Temple. Ils lui présentèrent donc un denier romain qui portait la figure de Tibère avec ces mots : « Tibère César, fils du divin Auguste. »

Ils acceptaient donc la monnaie romaine avec l'effigie de l'empereur, et par là-même, suivant l'usage reçu, ils reconnaissaient Tibère César pour leur souverain légitime. Aussi Jésus ne discute-t-il pas longtemps avec eux, il se borne à leur poser une question :

— De qui est cette image et cette inscription ?

— De César, dirent-ils.

Cette monnaie, ils la connaissaient bien, ils s'en servaient pour leurs contrats, pour leur commerce, pour leurs impôts. Cette monnaie les protégeait, les plaçait sous le sceptre de César et leur assurait aussi le secours de son épée. Quelle dérision de poser cette question du tribut qu'eux-mêmes résolvaient tous les jours en pratique, dans leurs marchés, ou dans leurs rares aumônes ! C'est pourquoi Jésus leur dit avec autorité :

— Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Tout le peuple, qui observait cette scène, admira cette réponse, et la députation perfide s'éloigna. (Matth., XXII, 22).

Ainsi en deux mots frappants, lumineux, Jésus définissait le domaine spirituel et le domaine temporel, les rapports de l'Eglise et de l'Etat. « A César, dit Tertullien, l'image de César, c'est-à-dire l'or qui paie l'impôt et consacre l'obéissance ; à Dieu, l'image de Dieu, c'est-à-dire l'âme qu'il a faite à sa ressemblance. » Les pouvoirs sont nettement déterminés.

Un jour, à Milan, le jeune empereur Valentinien, sur les suggestions de sa mère, l'impératrice Justine, exigea qu'on lui livrât une église catholique pour les Ariens. S. Ambroise lui rappela cette grande parole : « Ne t'entête pas, ô empereur, et ne te figure pas que tu as un droit impérial sur les choses divines. Dépose tout orgueil, et si tu veux régner plus longtemps, sois soumis à Dieu ; car il est écrit : *A Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César*. A l'empereur les palais, à l'évêque les églises. Tu as droit sur la cité, sur les choses civiles, mais non sur les choses sacrées [1]. »

2. C'est parce que l'Eglise n'a cessé de rappeler qu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, qu'elle a été accusée de rébellion envers le pouvoir, et qu'on lui a reproché de faire de la politique.

Comment serait-elle rebelle envers le pouvoir, elle qui enseigne qu'il faut obéir aux puissances, qu'il faut payer le tribut, et qui donne l'exemple ? Les chrétiens se sont toujours signalés par leur soumission même aux empereurs qui les persécutaient. Jamais on ne les a trouvés mêlés à aucune

[1] *Epist. 33 ad Marcellinum.*

sédition, armés d'un poignard pour frapper leurs oppresseurs. Ils faisaient des vœux pour ceux qui les persécutaient, ils priaient pour eux, ils avaient à cœur de se montrer les meilleurs citoyens ; mais quand on entreprenait sur les droits de leur conscience, c'est-à-dire sur les droits de Dieu, ils se redressaient, ils protestaient, ils ne reculaient ni devant la prison, ni devant le martyre. Jésus-Christ est venu pour nous rendre la liberté des enfants de Dieu, la liberté de conscience; jamais un chrétien, un catholique, ne consentira à devenir esclave.

L'Eglise en outre ne fait pas de politique dans le sens propre du mot. Ses préférences ne vont à aucun régime politique ; elle ne demande qu'à vivre en paix avec tous les gouvernements, république, empire ou royauté, qu'à les aider de son influence et de sa doctrine, qu'à leur communiquer ses lumières sur la science difficile de conduire les peuples et les sociétés. Sa doctrine condamne toute révolution, s'oppose à tout désordre, enseigne la justice et la charité. Si cette doctrine était pratiquée, les peuples seraient paisibles et heureux. Ce n'est pas nous qui excitons à la lutte des classes ni qui fomentons des grèves, ni qui arrêtons la vie, le mouvement de tout un pays, au risque des plus terribles catastrophes. Nous sommes avant tout des pacifiques.

C'est donc une calomnie de prétendre que l'Eglise favorise un régime plutôt qu'un autre : elle accepte partout le régime établi. Elle ne défend pas à ses enfants d'avoir leurs préférences individuelles; mais elle n'a pas, pour elle, de doctrine là-dessus. Dans son enseignement sur ce point, on ne trouve que des opinions.

Mais elle entend qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu. Le gouvernement qu'elle préfère, qu'elle désire, c'est celui qui rend un peuple heureux et qui respecte les droits de Dieu. C'est pourquoi elle fait un devoir à ses enfants de voter pour des hommes intègres, justes, capables d'assurer la grandeur et la prospérité du pays, d'y établir la paix religieuse et de donner à l'Eglise ses justes libertés.

3. Pour elle, le vote n'est pas chose indifférente, car du vote dépend le bonheur du pays et le salut des âmes.

Si les ennemis de l'Eglise sont au pouvoir, les écoles deviennent ennemies de Dieu, les enfants sont élevés sans instruction religieuse, sans amour de Dieu, sans foi. Or, un peuple sans foi est bientôt un peuple sans loi ; alors c'est, sinon la révolution immédiate, au moins la marche vers la révolution. Dans les hospices, les Filles de la charité dont l'univers reconnaît le dévouement, les soins admirables et éclairés, sont remplacées par des mercenaires sans vocation, qui se désintéressent des malades ; le nombre des prêtres diminue, les populations n'ont personne qui les instruise, qui les relève, les console ; les âmes ne connaissent plus Dieu, et personne, au moment de la mort, pour les réconcilier avec le ciel et les faire espérer. Plus de prêtres, plus d'églises !... C'est ainsi qu'un pays s'achemine vers sa ruine, et que peu à peu Dieu en est banni, Jésus-Christ est chassé de ces âmes pour lesquelles il a versé tout son sang. Que deviennent alors les droits de Dieu sur ce monde qui est son œuvre, dans les cœurs des hommes qu'il a créés ?

De bonne foi, l'Eglise peut-elle accepter une telle situation en silence, et n'est-ce pas une chose monstrueuse de l'accuser de faire de la politique, quand elle veut simplement, comme elle en a mission, faire rentrer Dieu dans une nation, et la rendre prospère, parce qu'en y faisant rentrer Dieu elle y fait rentrer la paix, le travail, la sécurité ?

Comprenez-vous maintenant qu'elle enseigne que voter est un devoir social essentiel, que s'abstenir est une faute, et que voter pour des hommes qui professent des doctrines impies et antisociales vous fait encourir une grave responsabilité devant Dieu et devant les hommes ?

Le vote est aujourd'hui la manière principale de faire rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

* * *

Remarquez-vous comme les antiques offices de l'Eglise sont toujours actuels, et nous suggèrent des idées nouvelles, nous révèlent notre situation présente? L'*Introït* nous peignait un peuple affligé, submergé par le malheur, une âme qui supplie Dieu, du fond de sa misère, d'être indulgent pour elle, qui lui exprime sa confiance en l'infinie miséricorde. Dans la *Communion* l'âme expose les raisons de sa confiance : « J'ai crié vers vous, ô Dieu, parce que vous m'avez toujours exaucé. *Ego clamavi, quoniam exaudisti me.* » Quelle puissance que celle de la prière ! Elle touche toujours le cœur de Dieu, toujours attentif d'ailleurs à écouter la plainte de sa créature. Prions donc et ne nous lassons pas de prier.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XV

Mademoiselle, Monsieur,

C'est le secret de la religion, c'est son glorieux privilège de donner aux événements de notre vie, quand elle s'y mêle, un caractère de grandeur incomparable. Elle est maternelle quand elle accueille l'homme à sa naissance et lui donne la vie surnaturelle au baptême. Elle est belle et touchante quand elle invite l'enfant à prendre part au festin des Anges, au banquet eucharistique. Elle est compatissante quand elle prie sur les restes mortels de nos chers défunts et qu'elle fait entendre ces chants qui consolent les vivants et soulagent les morts. Elle est admirable quand elle amène au pied de ses autels les jeunes gens qui vont fonder un foyer, et qu'elle reçoit leurs serments pour les rendre inviolables et sanctifier leur alliance.

C'est précisément pour cela que vous êtes ici. Ce que se propose la religion, c'est tout d'abord de recevoir vos serments. L'homme se lie par la

parole ; mais combien cette parole est plus grave et plus solennelle quand elle est donnée devant les autels, dans la maison de Dieu, au milieu de la prière, en présence d'une assistance sympathique et recueillie !

Ce que la religion se propose ensuite à votre égard, c'est de sanctifier votre union, figurée par cette alliance d'or qu'elle va bénir dans quelques instants, emblème du plus noble, du plus fort, du plus beau des sentiments qui doit vous animer : l'affection conjugale ; touchant symbole du lien irrévocable qui va vous unir et que seule la mort peut rompre, quoi que dise et prétende le monde impie.

Le mariage est une chose sainte et grande, dont la Sainte Ecriture parle en des termes qui provoquent et imposent un religieux respect. En vous donnant ce sacrement, l'Eglise appelle sur vous les grâces et la protection de Dieu, pour vous aider à en remplir les devoirs et à en supporter chrétiennement les charges.

Puisse votre union être toujours bénie du ciel ! Contractée en présence du Dieu du tabernacle, qu'elle demeure toujours digne du Dieu qui vous a créés à son image. Puisse-t-elle assurer votre bonheur en ce monde et dans l'autre ! C'est le vœu de vos parents, de vos amis, de tous ceux qui sont ici. C'est le vœu de celui qui va bénir votre union et qui fait de ce vœu l'expression publique de ses remerciements pour les services que, Mademoiselle, vous avez rendus à la paroisse depuis si longtemps et avec tant de dévouement. C'est enfin le désir le plus ardent de l'Eglise, qui va demander pour vous toutes les grâces célestes pendant le saint sacrifice de la messe.

XVI

Bien chers Epoux,

La Providence divine a des attentions vraiment charmantes pour ceux qui se confient en elle. Vous devez le comprendre mieux que jamais, ma chère cousine, à cette heure solennelle de votre vie où votre destinée s'épanouit et se fixe en un bonheur que partagent tous ceux qui vous sont unis par les liens du sang et d'une respectueuse affection. Pour mon propre compte, je serais bien ingrat si je ne remerciais pas le bon Dieu de la très grande joie qu'il m'accorde en me permettant de bénir, chers Epoux, l'union que vous venez de contracter.

A cette union, rien ne semble manquer, en effet, pour qu'elle soit complètement heureuse, sinon, hélas ! la présence d'un père aussi profondément chrétien que l'était le vôtre, mon cher cousin, et d'une mère aussi dévouée à tous ses devoirs que fut, ma chère cousine, celle qu'une mort prématurée a trop tôt ravie à votre affection de jeune fille et à celle d'un époux si digne d'elle par ses qualités familiales, et surtout par son amour et son dévouement admirable pour ses enfants. Du haut du ciel où ils reçoivent l'un et l'autre, ayons-en la douce confiance, la récompense de leur foi et de leurs vertus, ils président et sourient à cette fête de famille, et c'est pourquoi je n'ai pas cru attrister cette cérémonie en rappelant leur aimable quoique douloureux souvenir.

D'ailleurs, je devais ce rappel à leur mémoire, car, après tout, par votre mariage, c'est leur famille et leurs traditions que vous allez continuer. Pieuse et chrétienne famille et nobles traditions, chers Epoux ! Et je vais trouver là tout le sujet de cette allocution où mon cœur et surtout ma foi de prêtre parleront plus encore que les liens du sang et de l'affection qui m'unissent à vous.

* * *

Oui, chers Epoux, tout le programme de vos nouveaux devoirs et de votre vie conjugale tient dans ces deux mots : *famille* et *traditions*. En vous unissant aujourd'hui, vous fondez une *famille*, et à cette famille votre devoir vous impose de créer désormais de chrétiennes et de saines *traditions*.

Le Catéchisme Romain, en parlant des époux, a une bien belle expression dont la traduction française est loin de rendre toute la force. Il les appelle « les vivantes représentations du Dieu immortel, *immortalis Dei quasi quædam simulacra*. » Or, en Dieu, il y a comme une sorte de famille sacrée que nous nommons la Sainte Trinité et qui se compose de trois personnes : le Père, le Fils et le St-Esprit, autrement dit la *Vie*, la *Parole* et l'*Amour*.

Vous aussi, chers Epoux, vous aurez, pour fonder votre famille, — et ce sera votre sublime grandeur, — à reproduire ces trois actes de la Trinité divine.

Il faudra d'abord vous perpétuer en donnant *la vie* et en la donnant non pas d'une manière parcimonieuse et par là-même coupable, mais comme Dieu la communique lui-même suivant la parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : *abundantius*, c'est-à-dire largement, afin d'obéir à l'ordre formel de Dieu quand il créa le premier couple humain : « *Crescite et multiplicamini*, croissez et multipliez-vous. »

Et quand vous serez ainsi devenus les chefs d'une nombreuse et, je l'espère, charmante famille, il faudra alors recourir au *verbe*, à *la parole* qui bâtit les foyers, à la parole créatrice faite de vos exemples et de vos vertus. Et c'est ici qu'il faudra vous souvenir que le mariage n'est pas une partie de plaisir à deux, destinée à occuper le temps de votre vie terrestre, mais qu'il est un sacrement et même un grand sacrement, comme l'appelle S. Paul, imposant à ceux qui l'ont reçu des obligations sacrées. Vous vous rappellerez que les époux doivent vivre dans une triple communauté : celle des *croyances*, celle des *actes* et celle des *cœurs*.

Celle des *croyances* d'abord. Et là, je le sais, vous êtes déjà heureusement et pleinement d'accord. Qu'il s'agisse de vous, mon cher Charles, ou de vous, ma chère Solange, on peut vous appliquer sans crainte le mot du grand Apôtre : *unus Dominus, una fides, unum baptisma*. (Eph., IV, 5). Vous croyez tous les deux, et de toute votre âme, non seulement en théorie mais aussi en pratique, au même Christ, à la même foi et au même baptême qui vous a fait des âmes si chrétiennes. Là donc, j'en suis certain, l'union sera complète. Et dans

votre demeure, sur le berceau de vos enfants qui rêveront aux anges, on n'entendra point de ces blasphèmes qui nous écœurent, mais seulement le doux et harmonieux *Credo* de vos ancêtres et de vos âmes, qui montera là-haut comme un encens et comme une prière en faveur de ces chères existences, de ces tout petits qui plus tard, quand ils seront devenus grands, auront, grâce à Dieu et grâce à vous, des nobles âmes de chrétiens et des cœurs de vrais Français.

A la communauté des croyances, vous joindrez celle des *actes*. Quand on a les mêmes principes et les mêmes pensées, comment ne pas agir dans l'harmonie la plus complète et ne point pratiquer cette entente conjugale si nécessaire au bonheur du foyer domestique et à l'éducation morale des enfants ? Si jamais le *cor unum* et l'*anima una* que le Saint-Esprit a vanté chez les premiers chrétiens, si jamais ce seul cœur et cette âme unique ont été nécessaires, c'est bien dans le mariage et dans son épanouissement normal : la famille. Vous mettrez donc tout en commun, chers Epoux, dans votre vie quotidienne. Les désirs de l'un seront les désirs de l'autre, les peines de l'un seront partagées par l'autre. Vos joies seront semblables comme vos douleurs. Vous ignorerez toujours ce divorce des volontés qui, pour être moins criminel que l'autre, n'en est pas moins un fâcheux élément de désordre dans la famille et scandalise toujours plus ou moins les enfants qui en sont souvent l'objet et parfois même les victimes. Vous vous rappellerez que dans le plan divin, l'homme, selon la parole de S. Paul, est la tête, le chef de la femme, *vir caput est mulieris*, et que dans les cas douteux c'est sa volonté qui doit prédominer et faire la loi familiale. La femme, elle, c'est comme on l'a dit de la T. S. Vierge, quoique dans un autre sens : la toute-puissance suppliante. Son sceptre c'est une fleur, et cette fleur, c'est celle qui complète et couronne les deux autres vertus conjugales. C'est la communauté des *cœurs*, c'est l'*amour !*

Ah ! je n'ai point peur de prononcer ce mot même dans cette église et devant Dieu qui m'écoute, ni surtout en cette circonstance ; car si les hommes l'ont souillé, Dieu l'a purifié et même sanctifié en le mettant à la base de ce grand sacrement du mariage que vous venez de recevoir. L'amour ! il était noble et grand dans le cœur tout jeune de notre premier père, et il peut l'être encore dans le cœur de ceux qui, comme nos premiers parents, s'épousent sous l'œil de Dieu. C'est, en effet, le grand devoir conjugal, le ciment de la famille et l'honneur des sociétés humaines. « On ne peut s'expliquer honnêtement, a dit un grand orateur, la donation totale que se font l'un à l'autre de leur personne deux êtres humains, sans en chercher la cause dans ce profond et puissant sentiment qui s'appelle l'amour. »

Ce beau cantique de l'amour vous l'avez entonné, chers Epoux, avant moi et mieux que moi. Vos cœurs, attirés par un aimant réciproque, se sont donnés l'un à l'autre sans réserve et sans retour. — Vous, mon cher Charles, vous avez su discerner ces qualités moins brillantes peut-être que d'autres aux yeux du monde frivole, mais plus sérieuses et plus solides, qui s'appellent la piété, le dévouement filial, la modestie, la vaillance au travail, l'ordre et l'économie, en un mot, tout cet ensemble harmonieux qu'on nomme si justement « les vertus d'intérieur. » Vous avez compris que celle qui, après la mort de sa mère et le départ de sa sœur aînée pour la vie religieuse, sut, malgré sa jeunesse, remplacer si bien auprès de son père tant d'affections brisées, avait par là-même tout ce qu'il fallait pour réaliser l'idéal de l'épouse modèle qu'on chérit chaque jour davantage à mesure qu'on la connaît mieux. — Et vous, ma chère Solange, en voyant dans mon nouveau cousin, votre époux, un jeune homme chrétien, bien élevé par une mère à tous points de vue admirable, laborieux, actif, ayant noblement accompli depuis son enfance tous ses devoirs de fils, de frère et même de Français pendant la dernière guerre, en voyant, dis-je, ce jeune homme rechercher votre alliance parce qu'il avait mieux apprécié que d'autres vos humbles mais réelles vertus, vous avez compris que c'était bien là le compagnon idéal du grand voyage de la vie pour une femme qui tient, avant tout, au bonheur et à l'honneur de son foyer. Et c'est avec une confiance pleine d'amour que vous avez mis votre main dans celle qui vous était si loyalement tendue.

Et ce serment, à la fois doux et fort, que vous échangeâtes plus encore avec votre cœur qu'avec vos lèvres, le jour où vos deux mains se sont unies pour la première fois, je viens de le sceller avec bonheur au nom de Dieu et de l'Eglise, parce que je le sais tendre, inviolable et immortel.

* * *

A genoux, maintenant, chers Epoux, et vous, parents et amis qui formez à ce jeune couple une si charmante couronne de sympathie et de tendresse, à genoux devant la divine Victime qui va s'immoler pour vous sur l'autel par les mains du pasteur vénéré de cette paroisse, qui a bien voulu me céder si aimablement ses droits à un honneur qu'il avait bien quelques raisons de m'envier. Tous ensemble, demandons au Dieu de l'éternel Amour qu'il daigne répandre d'abondantes bénédictions sur ceux qu'il vient d'unir à jamais, et que les rayonnantes clartés des joies légitimes de cette terre charment et illuminent l'existence de ces jeunes époux, jusqu'au jour splendide où, après un saint et heureux voyage ici-bas, ils verront, sur les rives de la céleste patrie, se lever pour eux le divin soleil de l'éternité. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXVII

LES MASSACRES DE SEPTEMBRE

Dans une séance de la Convention, un soir, au moment où la salle n'était encore que faiblement éclairée, Danton occupait la tribune. Il y vantait

les services qu'il avait, disait-il, rendus à la patrie. Il parlait, tour à tour, de raison, de justice et d'humanité. A peine avait-il prononcé ce dernier mot que du coin de la salle le plus obscur, une voix forte proféra lentement : « Septembre ! » Chacun frémit et Danton lui-même ne put cacher son émotion [1]. De fait, Danton [2], ce fils d'un procureur champenois, devenu ministre de la Justice, fut, avec l'appui des Loges maçonniques, le véritable auteur des massacres de Septembre 1792.

I

On en était arrivé à défendre sous peine de mort la pratique de la foi chrétienne. C'était un crime pour un fidèle de prier, d'assister à la messe, et pour un prêtre d'administrer les sacrements. Il y allait de l'exil, de la prison ou de l'échafaud. La fureur de la Révolution se concentrait alors dans la Commune de Paris. De par la loi, de hideuses cohortes de gens en guenilles, coiffés du bonnet rouge, font un peu partout la chasse aux fidèles et aux prêtres. Ces défenseurs de la patrie entrent de force dans les maisons désignées comme recevant des prêtres assermentés, puis ramènent ceux-ci à travers les rues, au milieu des cris d'une populace en délire qui les couvre de boue et de malédictions, leur crache au visage et demande leur vie. On eût dit le renouvellement des scènes du Calvaire. Pendant plusieurs jours, il y eut de la part de ces limiers « une battue » dans tout Paris : c'est M. Taine qui s'exprime de la sorte. Les ponts, les places, les rues regorgent d'une plèbe ignoble dont la main armée mutile tout ce qu'elle rencontre, sans épargner nos plus beaux monuments. On conserve même encore un acte signé des magistrats révolutionnaires et conçu en ces termes : « Il est ordonné au trésorier de Paris de payer aux quatre porteurs la somme de douze livres chacun pour l'expédition des prêtres à Saint-Firmin. »

Durant le cours du mois d'août, une foule de prêtres sont saisis, et, sans autre forme de procès, jetés en prison : aux Carmes, à St-Firmin, à l'Abbaye, à la Conciergerie, à la Force, à la Salpêtrière. On comptait dans ces sombres demeures près de 8.000 victimes, appartenant d'ailleurs à toutes les classes de la société : nobles, ouvriers, soldats, magistrats, prêtres, évêques. Tout ce que la religion, la gloire, la vertu, la naissance offrait de plus illustre, s'y trouvait confondu. L'état des prisonniers dans les locaux qui leur furent réservés était lamentable. Un des prêtres entre autres, du Séminaire d'Issy, que les bourreaux avaient tout meurtri en le poussant avec la crosse de leur fusil, se soutenait à peine. Plusieurs, arrêtés avant leur repas, passèrent la première journée sans manger. Il leur était défendu de se mettre à genoux pour prier. Les gardes profèrent devant eux toutes sortes de blasphèmes et d'obscénités, parodient les cérémonies saintes ou chantent la messe des morts. Quelquefois on les faisait comparaître devant un tribunal improvisé, pour y subir un simulacre d'interrogatoire ; mais au lieu du prétoire romain où siégeait le consul entouré de ses licteurs, on voyait ici, autour d'une table couverte de papiers, de verres et de bouteilles, des hommes à demi-ivres, la manche retroussée jusqu'aux coudes, avec le tablier des bouchers. Du moins, la réponse des prisonniers était la même qu'aux jours des persécutions d'autrefois, aussi touchante, aussi courageuse, aussi sublime. Ils ne se faisaient pas illusion sur le sort qui leur était réservé. Les *Actes des Martyrs* leur servait de lecture habituelle, et, sachant que la Commune avait irrévocablement fixé leur sort, ils se confessèrent mutuellement.

II

Il y a un passage de l'Evangile dont le souvenir revient naturellement à la mémoire en parlant des victimes de la Révolution. Un jour, Notre-Seigneur s'adressant à ses Apôtres leur disait : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. *Persecuti sunt me, et vos persequentur.* » (Jo., xv, 20).

Si quelques prisonniers échappèrent au massacre : tels l'abbé Sicard, instituteur des sourds et muets ; M. de Sombreuil, qui fut sauvé par le sublime dévouement de sa fille [1] ; M. Emery, qui, au milieu de ses heures de solitude à la Conciergerie, annota la *Somme* de S. Thomas d'Aquin,— la plupart étaient destinés à la mort. On n'oserait pas dire ce qui se passa dans les prisons de Paris, les 2 et 3 sept. 1792, si ces horribles scènes n'étaient entrées dans le domaine de l'histoire. Nous avons ici deux relations indépendantes l'une de l'autre, émanées également de deux témoins oculaires : la relation de Méhée de Latouche, secrétaire de la Commune, et celle de l'abbé Sicard [2].

Les massacres, vraies scènes de sauvagerie, eurent lieu partout à la fois. Quelles journées et quelles nuits ! Dans les prisons, des centaines de prêtres et de fidèles attendaient la mort avec le calme et le courage des martyrs. Au signal donné par le tocsin, les bourreaux se mettent à frapper, à droite et à gauche, chaque prisonnier qu'ils rencontrent.

A l'Abbaye, Maillard, assis sur une mauvaise chaise de bois, un registre teint de sang à la main, livre indifféremment ses victimes à dix ou douze hommes du peuple dont les vêtements sont en lambeaux. « Deux ou trois des nôtres, dit l'abbé Sicard, qui tentèrent de s'évader, furent aussitôt massacrés par une multitude armée de piques, de sabres et d'épées. » Il était 5 heures du soir ; et quand arriva Billaud-Varenne, substitut du procureur de la Commune, il fut obligé de marcher sur les cadavres.

A la Salpêtrière, on immole surtout des femmes, des jeunes filles et des enfants.

Le nombre des victimes fut tellement considé-

[1] *Croix illustrée* du 10 sept. 1911 : *Les Massacres de Septembre à Versailles.*
[2] Voir *Ami* du 4 sept. 1919, p. 1041-51.

[1] Voir le *Correspondant* des 10 et 25 sept. 1922.
[2] Il faut ajouter les *Souvenirs d'un prêtre échappé au massacre de 1792,* M. l'abbé Claude Laurent, curé de St-Leu, à Paris.

rable au Châtelet que les assassins, trop peu nombreux pour tant d'ouvrage, délivrèrent des voleurs afin d'être aidés par eux.

C'est à la Force que mourut, avec 160 autres martyrs, la princesse de Lamballe, l'amie de l'infortunée reine de France. Elle était alors âgée de 43 ans. La douleur plus que les années avait sillonné son front de rides. Après un interrogatoire émouvant où elle se montra si noble et si grande, l'illustre princesse laissa échapper ces mots : « Je suis innocente. Mourir un peu plus tôt, un peu plus tard, cela m'est indifférent. Je suis toute préparée. » Et sur-le-champ elle est frappée d'un coup de sabre. Le carnage dura toute la nuit à la lueur sinistre des flambeaux, jusqu'au point de joncher de cadavres la cour des prisonniers. On promit aux bourreaux pour cette lugubre besogne 24 livres. — « Ça ne fait pas seulement un sou par tête, » grommela l'un d'eux.

Soixante-dix-sept prêtres moururent au Séminaire de St-Firmin, entre autres l'abbé Carnus, du Rouergue, un précurseur de l'aviation par ses fameux essais d'ascension en montgolfière. Il fut précipité avec quelques autres par les fenêtres des étages supérieurs et assommé par la foule.

Hélas ! il y avait des curieux et des curieuses à ces scènes, bandes échevelées n'ayant plus d'humain que la figure. Dans ces jours de ténèbres et d'horreur, « la populace était descendue au-dessous du loup dans les basses couches du règne animal [1]. »

III

Le premier acte du drame sanglant mérite surtout d'attirer notre admiration et notre pitié, celui qui se passa le dimanche 2 septembre à la chapelle des Carmes, où il y avait alors 180 prêtres.

Depuis six jours ils avaient dû coucher sur le pavé du temple. La prière alternait avec les conversations saintes et les heures de promenade autorisée dans le jardin. A 2 heures, les prisonniers reçoivent l'ordre de se rendre à leur promenade quotidienne, même les vieillards et les malades. « Nous nous retirâmes, dit l'un d'entre eux, tout au fond, derrière une charmille. D'autres se réfugièrent dans un petit oratoire placé à un angle du jardin où ils se mirent à réciter leurs Vêpres. » Tout à coup des cris se font entendre : c'est la bande de Maillard qui fait irruption aux Carmes, pour la plupart jeunes gens recrutés dans les écoles de la débauche et les clubs.

Les massacreurs abattent d'abord à coups de sabre l'abbé Salins, absorbé dans la lecture de son bréviaire que l'on conserve encore aujourd'hui précieusement. Nous avons tous lu quelque part la mort émouvante du saint archevêque d'Arles, Mgr Dulau. Il se tenait près de la chapelle en compagnie de plusieurs amis. « Où est l'archevêque d'Arles ? » s'écrièrent les bourreaux en avançant. Et aussitôt l'un d'eux lui déchargea un premier, puis un second coup de sabre sur la tête. Le prélat, sans rien dire, se contenta de porter la main sur ses blessures ; mais après un troisième coup il chancela, et les bourreaux le foulèrent aux pieds.

Tout aussitôt, une véritable chasse est organisée dans le jardin. Un bon nombre de prisonniers pénètrent dans l'église et se rangent autour de l'autel, où ils se donnent l'absolution les uns aux autres et récitent les prières des mourants. C'est au pied de l'autel qu'ils expireront, au milieu des hurlements de la foule et après avoir refusé de prêter un serment sacrilège. Une balle atteignit Mgr de Beauvais à la jambe et le fit tomber parmi les blessés près de son frère, l'évêque de Saintes, qui était déjà mort. Il avait écrit dans son testament depuis quelques semaines : « J'institue le bureau des pauvres de la ville de Beauvais mon légataire universel. » Cent vingt prêtres perdirent alors la vie, parmi lesquels il faut citer encore Dom Chevreuse, dernier Supérieur de la Congrégation de St-Maur. Quelques-uns cependant avaient pu échapper au massacre en franchissant le mur de clôture du jardin.

Si nous étions tentés de ne pas croire à pareille cruauté, allons à Paris dans la chapelle des Carmes où furent recueillis les ossements des victimes de Septembre et qui rappelle de loin les Catacombes, nous y verrons sur les parois des murs les traces des balles. Lorsque Mgr Dupanloup célébra sa première messe dans cette chapelle, elle était encore teinte du sang des martyrs. De fait, si la prison de l'Abbaye a aujourd'hui complètement disparu, le couvent des Carmes existe encore, « vrai monument de l'Eglise de France, » avec son église, le jardin où la plupart des victimes furent massacrées, l'oratoire où tomba le vénérable archevêque d'Arles, la crypte ou chapelle souterraine où se trouvent les tombeaux des confesseurs.

* * *

Au lendemain de la Révolution, dans le clos ensanglanté des Carmes, la Mère de Soyecourt installa un Carmel. Le même couvent est aujourd'hui l'Institut catholique de Paris. Lorsque Lacordaire en prit possession en 1849 pour y ouvrir une école, il évoqua tous les souvenirs qu'il rappelait et rendit hommage à la foi et au clergé de France pendant la Révolution. A vrai dire, l'élite de la nation s'était montrée digne de son passé par ses traditions chrétiennes, malgré la décadence causée par l'esprit frivole et sceptique du XVIIIe siècle. Pour le clergé en particulier, s'il y avait eu quelques taches dans son ensemble, elles disparaissaient derrière le manteau empourpré du sang des martyrs, et l'Eglise de France méritait toujours le beau nom de *Gallia purpurata*.

[1] *Etudes religieuses*, 20 oct. 1905 : *Une victime des journées de Septembre, le P. Charles Lanfant.*

IMPRIMATUR
Lingonis, die 26 septembris 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 4 octobre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — I. En route vers la Terre promise, 513.

Triduum en l'honneur de sainte Thérèse. — III. Sa physionomie morale, 515.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXVIII. Les Carmélites de Compiègne, 520. — XXIX. Les prêtres sur les pontons, 523.

Sujets de circonstance. — Sermon de charité au profit des Petites Sœurs des Pauvres, 524.

Allocutions de mariage. — XVII, 528.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

I

EN ROUTE VERS LA TERRE PROMISE

Mes frères,

C'est une des choses les plus merveilleuses de la religion du Christ Jésus, que tous ses dogmes, tous ses rites, tous ses mystères, aient été annoncés et préparés par l'histoire du peuple juif. Cette nation extraordinaire semble n'exister, se mouvoir, s'agiter, que pour l'avenir. *Omnia,* dit S. Paul, *in figura contingebant illis.* (I Cor., x, 11). Tout ce qui lui arrivait était une figure : figure de la vie et de la mort de notre divin Sauveur, figure des destinées, des luttes et des triomphes de l'Eglise.

Voulez-vous que nous fassions l'application de ce principe à la fête de la Toussaint ? Cela nous sera facile, car le peuple juif en marche vers la Terre promise est l'image frappante, et singulièrement instructive pour nous, du peuple chrétien, dont tous les pas doivent se diriger vers le ciel.

I

Que de prodiges Dieu n'a-t-il pas opérés, pour que sa nation choisie, Israël, pût arriver et s'établir à jamais dans cette contrée bénie et fertile qui lui avait été assignée !

Rien ne peut nous donner une idée de l'oppression qui écrasait les Hébreux en Egypte. Réduits en esclavage par les Pharaons, il leur fallait s'épuiser tout le jour en de rudes travaux, et comme cette persécution savante n'arrivait pas assez vite à les faire périr, on avait porté contre eux cette loi impitoyablement barbare, que tous leurs enfants mâles seraient tués, au moment même de leur naissance.

Mais Dieu veillait sur la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il lui envoya un libérateur armé d'un pouvoir miraculeux, Moïse. A la voix de cet homme, tout le peuple se lève, pour quitter la terre d'exil et pour gagner la région où devaient couler pour lui des ruisseaux de lait et de miel. A son approche, les flots de la mer se séparent et lui livrent un passage de prodige. Arrivé dans le désert, il est nourri par un aliment merveilleux qui, tous les matins, lui tombe du ciel. Une nuée, obscure pendant le jour et lumineuse pendant la nuit, le précède et lui montre le chemin. Les rochers, pour étancher sa soif, se changent en fontaines. Les montagnes s'embrasent pour lui faire connaître les commandements de Dieu ; et tous les ennemis qui se présentent pour lui barrer le passage, sont vaincus en de telles circonstances qu'il ne peut pas ne pas reconnaître l'intervention divine.

Et maintenant, m. f., dites-moi, est-ce l'histoire des Juifs que je viens de raconter, ou la nôtre ?

Nous aussi, nous sommes issus d'une race esclave, esclave non pas d'un Pharaon plus ou moins cruel, mais du tyran le plus impitoyable, du prince même du mal, de Satan. Nous aussi, nous étions en naissant des condamnés à mort, non pas condamnés à une mort temporelle, mais à la mort de l'âme, à la mort éternelle. Nous aussi, nous avons un libérateur envoyé par Dieu, et Dieu lui-même : c'est Jésus-Christ, notre Sauveur. Son pouvoir à lui, il ne l'a pas reçu, il le tient de sa propre divinité, et il vient à nous, plein de grâce et de vérité, pour nous introduire à sa suite dans la vraie patrie dont il nous ouvre l'accès, le ciel.

Sans doute, il nous faudra, comme il le fallut aux Israélites, parcourir un long chemin, surmonter bien des obstacles, affronter bien des luttes ; mais que de miracles sur notre route !

Devant nous il y avait, dès l'origine, une barrière infranchissable, autrement redoutable que la mer Rouge : c'était la malédiction de Dieu, frappant, depuis la faute d'Adam, tout être humain qui naît à la vie. Mais nous avons passé par l'eau du baptême, et nous avons été libérés de la servitude cruelle du démon vaincu.

Qui nous guidera, à travers les dédales de la vie, vers le terme bienheureux qui nous est assigné ? Ce sera Jésus. Il a dit : « Je suis la vie. » Et encore : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. » Ses enseignements et ses exemples nous tracent le chemin, et, plus éclatante que la nuée de feu, la foi, qui nous est venue par les leçons de nos mères et de l'Eglise, la foi ne cesse jamais d'éclairer nos pas.

Nous avons faim, et voici que nous tombe du ciel, — tous les matins, si nous voulons, — une nourriture qui, comme la manne, renferme en elle toute suavité. C'est la chair et le sang mêmes de notre Dieu, et ils laissent bien loin derrière eux le pain des Hébreux, car, dit Jésus aux Juifs : « Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts, tandis que celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, vivra éternellement ! »

Les rochers, pour nous, ne se changent pas en fontaines ; mais ce sont les objets les plus ordinaires, les choses les plus matérielles, l'eau, le pain, le vin, l'huile, qui, par un miracle beaucoup plus surprenant, se changent en sources de grâces, en devenant l'élément béni des sacrements.

Enfin, si nous sommes attaqués par des ennemis nombreux et acharnés, nous avons pour nous le secours invincible de Dieu. Celui qui a dit : « Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde ! » est avec nous, en nous, pour nous donner la force qui nous rendra terribles au démon.

Vous le voyez : les miracles qui ont jalonné la route des Hébreux dans le désert se reproduisent pour nous tout le long du chemin de la vie, plus fréquents encore, plus encourageants, plus merveilleux.

II

Comment les Juifs répondirent-ils aux avances divines ? Ce fut en offensant Celui qui multipliait les prodiges devant leurs pas.

D'abord, ils doutent. Dieu a beau leur donner à tout instant des preuves de sa puissance ; à tout instant aussi, ils parlent comme s'il les avait déçus. « Le Seigneur nous hait, disent-ils, et il nous a fait sortir de l'Egypte pour nous livrer aux Amorrhéens et nous exterminer. » Moïse lui-même doute, quand Dieu lui ordonne de frapper le rocher pour en faire jaillir l'eau qui doit sauver son peuple.

Ensuite, ils murmurent : « Plût à Dieu, disent-ils à leur libérateur, que nous fussions morts en Egypte, quand nous étions assis devant des plats pleins de viande et que nous mangions du pain à satiété ! Pourquoi nous avoir amenés dans ce désert, pour que tout notre peuple y meure de faim ? »

Enfin, ils seront infidèles. Quand Moïse tarde à descendre du Sinaï, ils disent à Aaron : « Faites-nous donc des dieux qui marchent devant nous, car nous ne savons pas ce qui est arrivé à l'homme qui nous a fait sortir d'Egypte. » Aaron leur fait un veau d'or, et ils s'écrient : « Voici tes dieux, ô Israël, les dieux qui t'ont tiré de l'Egypte ! »

Ne sont-ce pas, là aussi, nos péchés ?

Jésus a beau être la vérité même et la clarté qui illumine tout homme venant en ce monde ; il a eu beau dire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ; » il a eu beau dire : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; » — à tout instant, nous doutons. Nous vivons et nous pensons comme s'il n'avait point parlé. Nous doutons de l'efficacité de la prière, de la nécessité de la religion, du pouvoir divin de l'Eglise. Nous n'étudions pas les enseignements de l'Evangile, et nous prêtons une oreille complaisante aux sophismes qui tendent à détruire en nous la foi, cette lumière divine sans laquelle nous ne marcherons jamais que dans les ténèbres.

Et le murmure, comme il est fréquent sur nos lèvres ! Nous savons que nous sommes sur la terre de l'exil, et nous nous plaignons amèrement de ne pas y trouver toutes nos aises. Qu'une épreuve nous survienne : au lieu de penser qu'elle est nécessaire pour nous faire expier nos fautes et pour mériter le ciel, on nous entend dire avec âpreté : « Je suis accablé au-dessus de mes forces. Rien ne me réussit... Ceux qui ne sont pas chrétiens sont bien plus heureux ; ils n'ont que des joies, et moi je n'ai que des peines ! » Comme si la vie sans Dieu était un gage de bonheur, et la vie avec Dieu une cause de larmes ! Comme si Dieu ne nous offrait pas sa grâce pour supporter nos inévitables chagrins, et son paradis pour nous récompenser de notre patience ! Comme si, en même temps, il ne nous accordait pas beaucoup de bienfaits auxquels nous ne daignons même pas faire attention !

A plus forte raison, nous récriminons contre Moïse, c'est-à-dire, contre le guide que Dieu nous a donné et qui porte sur ses épaules fléchissantes le lourd fardeau de nos âmes. Quand le Pape se tait, nous trouvons qu'il devrait parler. Quand il parle, il ne dit pas ce qu'il faudrait... Aaron y passe comme Moïse, c'est-à-dire que nos évêques et nos prêtres ne trouvent pas plus que le Souverain Pontife grâce devant nos yeux ; et nous oublions cette parole si nette du Christ Jésus : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise ! »

Et l'infidélité ! Est-ce qu'elle n'est pas aussi fréquente et encore plus coupable que chez les Juifs ? Est-ce que le veau d'or n'est pas toujours debout ? Est-ce qu'on ne cherche pas à s'enrichir le plus vite et le plus largement possible, par n'importe quels moyens ? « Que voulez-vous ! Les affaires sont les affaires ! Tant pis pour le repos du dimanche ! Tant pis pour le septième commandement ! Tant pis pour la charité ! Tant pis pour le salut éternel !... Gagnons beaucoup d'argent, gagnons-en encore, gagnons-en le plus possible ! Il n'y a que cela qui compte ! Le reste viendra après, si on a le temps ! »

Si seulement le veau d'or était le seul dieu qu'on adore ! Mais, après les empereurs romains, on érige sur le sommet du Calvaire un temple à Jupiter, le dieu de l'orgueil, et un autre à Adonis, le dieu du plaisir. C'est un vertige de folie qui s'empare des âmes, et qui les entraîne, dans une sarabande effrénée, au péché et à la mort !

III

Car il y a toujours un moment où les voyages les plus longs finissent. Quand les Israélites, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, arrivèrent en vue de la terre qui leur était promise, combien y entrèrent, de ceux qui, à 20 ans, avaient murmuré contre le Seigneur ? Aucun n'y fut admis. Deux seulement eurent cette joie : Caleb et Josué. Les autres périrent avant d'arriver au Jourdain. Moïse lui-même, parce qu'il avait douté de la parole de Dieu, ne put que jeter un regard sur le pays de ses désirs, et il mourut. Sa faute n'avait duré qu'un instant : elle avait suffi pour le rendre indigne d'introduire son peuple dans la région à jamais bénie où devait naître le Messie.

Qu'on se représente la désolation de ce vieillard, et de tous ceux qui l'avaient précédé dans la tombe avant d'avoir pu pénétrer dans cette terre de bénédiction vers laquelle allaient tous leurs vœux ! Et quels regrets devaient s'emparer de leur âme, à la pensée qu'ils s'étaient eux-mêmes privés de cette joie immense, et cela à cause de leurs fautes !

Désolation et regrets qui ne sont rien auprès du désespoir et des remords qui torturent et qui tortureront à jamais les âmes coupables, quand, paraissant devant Dieu, elles se voient pour toujours exclues du paradis !

Qu'était-ce que la Terre promise auprès du séjour de bonheur que Dieu s'est engagé à donner à ceux qui l'auront bien servi sur la terre ? Voir Dieu, Jésus, la Vierge Marie, les anges et les élus ! Les contempler dans toute la splendeur de leur gloire et dans tout l'éclat de leur puissance ! Vision qui, tout imparfaite et toute rapide qu'elle fût, jetait l'âme d'une sainte Thérèse dans une extase qui l'aurait fait mourir de bonheur si Dieu ne l'avait soutenue, et qui sera notre partage pendant l'éternité !

Non seulement le contempler, mais admirer sa sagesse et sa providence, apprendre pourquoi il a permis telle ou telle circonstance de notre vie, et comment il conduit tous les événements de la terre, pour sa gloire et pour notre bien ; discerner à quels dangers il nous a arrachés, et de quels bienfaits il nous a comblés, alors même que nous n'en savions rien !

Et surtout, l'avoir à nous et le posséder sans réserve, ce Dieu pour qui nous sommes faits, et qui veut bien être notre bonheur ineffable, infini et éternel !

C'est cela qu'une multitude innombrable de saints, parmi lesquels nous pourrions reconnaître beaucoup de nos parents et de nos amis, ont obtenu par leur foi, leur confiance et leur amour. C'est cela que nous pouvons obtenir, nous aussi, si nous suivons leurs exemples... C'est cela que nous nous exposons à perdre, si, comme les Juifs dans le désert, nous nous livrons au doute, à la révolte et à l'infidélité.

Si les Israélites avaient pensé plus souvent, et avec plus de confiance, à la Terre promise, ils n'auraient pas trouvé que leurs épreuves étaient trop dures ; ils auraient songé que ce séjour si beau valait bien quelque peine, et qu'après un peu de patience ils seraient amplement dédommagés de leurs souffrances. Leurs fautes vinrent de ce qu'*ils oublièrent le but* enchanté vers lequel ils marchaient. N'imitons pas leur irréflexion. Souvenons-nous souvent du Ciel. Les efforts que nous avons à faire sont bien peu de chose auprès de la récompense qui nous est montrée. Chacun de nos actes de vertu est un gage du bonheur à venir, bonheur si grand que S. Paul a pu dire : « Ce que nous avons à supporter est bien léger et bien court, et cela nous vaut un trésor éternel dans le paradis. » (II Cor., IV, 17).

* * *

Quand nous nous engageons dans un tunnel, nous sommes effrayés de marcher dans la nuit, et nous trouvons le chemin bien désagréable. Mais si, levant les yeux, nous apercevons, tout au bout, le petit point lumineux qui annonce le jour, tout de suite nos pas deviennent plus rapides et plus fermes. Faisons de même pour ce tunnel ténébreux qu'est la vie. Regardons au bout. Voyons le Ciel qui s'approche toujours davantage, et nous sentirons une force nouvelle entrer dans nos âmes. Ainsi soit-il.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE

III

SA PHYSIONOMIE MORALE

Mes vénérées Sœurs,
Mesdames,

Après vous avoir montré, ces deux derniers jours, l'enfance si ardemment croyante de sainte Thérèse, sa jeunesse un moment si passionnée et si combattue, son entrée en religion par une sorte de coup de tête héroïque, ses souffrances de malade, ses angoisses devant la réalisation d'un plus haut idéal monastique, ses travaux de Réformatrice et de Fondatrice et les persécutions dont ils furent accompagnés et bénis, je voudrais ce soir rassembler nos impressions et les concentrer dans une sorte de portrait de cette grande âme.

Un jour, le frère Jean de la Misère, des Carmes réformés de Tolède, sans doute un ancien élève des académies de peinture de son pays, à la demande des religieux ou plutôt des religieuses du Carmel, — cela me paraît être une idée de femme, — pria la sainte Mère de poser devant lui. Elle consentit par bonté ; elle posa plusieurs fois, longuement. Le Frère brossa un tableau où il crut l'avoir représentée au vif. Quand l'ouvrage fut fini : — « Dieu vous pardonne, mon bon frère Jean ! s'écria en riant sainte Thérèse. Vous m'avez fait souffrir ce que Dieu sait, et à la fin, que vous m'avez faite laide ! » C'est que le peintre sans doute était loin d'être un grand artiste ; mais c'est aussi que rien ne devait être plus difficile que de traduire sur la toile la finesse et l'expression de ce visage creusé par la maladie, les soucis et l'ascétisme, ce front lumineux maintenant ridé, ces yeux profonds où flambait la double flamme du génie et de la sainteté.

Autre Jean de la Misère, — un Jean d'une plus grande misère, — j'aurai plus de difficulté encore à traduire en paroles cette puissante personnalité. Je veux essayer pourtant cette œuvre quasi impossible. Je le veux, non pour le plaisir de placer devant vous une des plus belles figures de l'histoire religieuse du monde, mais pour sa gloire et pour votre intérêt, mes Sœurs et Mesdames : en mettant en relief les traits de cette âme, je m'imagine que je vous donnerai un moyen sûr de l'imiter en ce qu'elle est imitable.

Je me demande donc : — Quels ont été, dans la vie et dans l'âme de Thérèse, les éléments purement naturels ? Quels, les éléments ajoutés à la nature par la grâce ? Quels, enfin, les dons et les faveurs surnaturelles dont furent récompensés, dès ici-bas, son amour de Jésus-Christ et ses vertus ?

La réponse à ces questions nous donnera la physionomie qu'il est si intéressant de connaître.

Bossuet appelle sainte Thérèse « un ange terrestre, » et voit en elle « une créature qui a vécu sur la terre comme si elle eût été dans le ciel, et qui, étant composée de matière, ne s'est guère moins appliquée à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle [1]. »

Ces belles paroles n'ont rien d'exagéré. Un ange terrestre, c'est bien le mot qui définit notre sainte ! Ange terrestre par les dons naturels les plus rares et les plus élevés ; Ange terrestre par ses vertus ; Ange terrestre par une vie au-dessus de l'humanité.

I

Il ne faut pas mépriser les dons de la nature, mes très chères Sœurs et Mesdames. D'abord, parce que ces dons nous viennent de Dieu qui les dispense à qui il lui plaît ; et ensuite, parce que la nature est la base sur laquelle le surnaturel se pose et s'établit. Une âme naturellement médiocre n'aura jamais que des vertus médiocres comme elle ; riche de tous les dons de la nature, elle pourra arriver, au contraire, à la sainteté la plus éminente et la plus féconde. Si l'on voulait éclairer ce principe par l'étude de la vie des saints, on trouverait, j'en suis sûr, que tous ceux et que toutes celles qui ont illustré l'Eglise par leur sainteté et la beauté puissante des œuvres, ont été supérieurement doués. Je m'empresse d'ajouter que bien peu, dans le nombre, l'ont été à l'égal de notre Sainte.

Dieu lui donna d'abord un esprit singulièrement vif, un de ces esprits qui saisissent du premier coup, et comme avec la rapidité de l'éclair, tout ce que les yeux voient, tout ce que les oreilles entendent, et qui devinent même ce que les yeux ne voient pas et ce que les oreilles n'entendent pas, un esprit ouvert et réceptif, une intelligence claire et profonde, lumineuse, qui porte la clarté jusque dans les entrailles des idées, des gens et des choses.

Cela, c'est déjà un don admirable ; mais il en est un autre qui, pour être peut-être moins brillant, est néanmoins encore plus précieux. Il s'appelle d'un nom modeste ; c'est *le bon sens :* le bon sens qui est un ferme équilibre des facultés, dont aucune ne domine ni n'entraîne l'autre ; le bon sens qui trouve tout de suite, et comme d'inspiration, la vraie vérité et la vraie voie à suivre ; le bon sens qui rend presque infaillibles ceux qui le possèdent ; le bon sens, la grande originalité, parce qu'il est la faculté la plus rare. Thérèse a ce bon sens à un degré qu'on ne dépasse pas.

Au point de vue intellectuel, vivacité, profondeur et rectitude, ce sont là les trois dons essentiels. Quiconque en jouit est, dans l'humanité, au-dessus du vulgaire, et appartient naturellement à l'élite. C'est le cas de sainte Thérèse. Aussi, son existence a beau être aussi agitée qu'une existence humaine peut l'être, elle est toujours à la hauteur des circonstances. Psychologue de premier ordre, elle lit dans les âmes comme dans un livre, et elle les conduit d'une main ferme et sûre. Politique habile, elle traite avec les plus fins politiques et les amène à ce qu'elle veut. Obligée comme Fondatrice de s'occuper des biens de ses communautés, elle est, pardonnez-moi l'expression, « un homme d'affaires » éminent, hors ligne, capable d'en remontrer à tous les procureurs, notaires et huissiers du roi d'Espagne. Lisez l'histoire si touffue et parfois si amusante de ses dix-sept fondations : vous verrez avec quelle étonnante aisance et quelle plus étonnante habileté elle négocie, lutte, tourne ou renverse les obstacles, et avec quelle sagesse, quelle entente du détail et quelle largeur de vues elle gouverne ensuite les communautés qu'elle a créées et sauvées ! Il y a en elle l'étoffe d'un homme d'Etat. Elle est plus encore : elle a pénétré les plus hautes et les plus abstraites questions de la Théologie. Sainte Thérèse est considérée dans l'Eglise comme un Docteur.

Voilà ce qu'était sainte Thérèse au point de vue des dons naturels de l'esprit.

A un autre point de vue, un autre don de la nature, c'est son caractère. Cette âme ardente, toute d'élan, toute de feu, exerce sur elle-même une maîtrise absolue. Devant les situations les plus délicates et les plus douloureuses, en présence des actes les plus révoltants, jamais elle ne perd son calme imperturbable. Avec cela, bonne, indulgente, bienveillante, accueillante, jeune de cœur, simple et gaie, charmante.

Ce caractère, me dites-vous, c'est ce qu'on nomme un *bon caractère ;* mais *le caractère* c'est autre chose. — Oui, je sais, un caractère, c'est une volonté. Eh bien ! la nature qui a donné à Thérèse la bonté, lui a donné aussi la volonté. Elle veut ce qu'elle veut, avec une énergie et une suite inexorables. Sa volonté, on l'a dit et l'on n'a pas exagéré, est « une volonté de fer. » Ce n'est pas tout : cette volonté (vrai miracle dans une femme) est droite, loyale à faire envie à beaucoup d'hommes. Point d'expédients, jamais de dissimulation ; la pensée et l'action en pleine lumière ; la rectitude des justes.

A ce point de vue des qualités morales, jamais femme ni homme ne fut mieux servi que Thérèse.

Enfin, à un dernier point de vue, cette femme d'intelligence vive, claire, profonde et droite, cette femme de bon caractère et de caractère tout simplement, a le don d'exprimer ses pensées avec une aisance, et une netteté, et une simplicité, et une couleur incomparables. Elle a le don si rare de style, lequel n'est méprisé que par ceux qui n'en connaissent ou n'en comprennent ni le charme ni la puissance. Non pas, certes, qu'elle soit ce qu'on appelle aujourd'hui une *intellectuelle* ou une *femme de lettres*. Elle ne cherche ni à poser ni à se poser ; elle n'a aucun goût d'éblouir. Elle écrit naturellement ; et il se trouve qu'elle écrit comme les plus grands écrivains de son pays, dont elle devient l'égale. Nous aussi, en France, nous

[1] *Panégyrique de sainte Thérèse,* Exorde.

avons une femme que la postérité a mise au rang des plus grands classiques : c'est Mme de Sévigné. La plume à la main, cette femme-là aussi est délicieuse. Mais comme sainte Thérèse la dépasse ! Comme elle est plus souple et surtout plus profonde ! Bien des lettres écrites au courant de la plume, au milieu d'affaires pressantes, entre un visiteur qui la réclame et la cloche qui l'appelle à l'office, n'en sont pas moins l'immortel monument d'une sagesse qui tient du génie, trésors inépuisables d'avis appropriés à toutes les situations, de maximes, de règles où éclate, avec l'art de gouverner, une science consommée du cœur humain, « recueil peut-être sans rival, a-t-on dit, pour le charme du style, et la profondeur de la pensée [1]. »

Et comme s'il était écrit qu'elle dût avoir tous les talents, pour tout achever et couronner, elle est encore poète. Tantôt elle chante, torturée par le désir de Dieu, l'affreuse solitude où elle languit :

O ciel ! que longue est cette vie !
Exil, que tes maux sont amers !
Quelle prison ! Je meurs d'envie
De voir enfin briser mes fers !
Mais, ô déchirante pensée !
Cet exil est loin de finir !
De quel glaive je suis percée !
Je me meurs de ne point mourir ! [2]

Tantôt elle chante les douceurs surnaturelles dont elle est inondée, l'*alleluia* de son allégresse intérieure, le cantique spontané de son amour comblé et triomphant. D'ailleurs, sa prose elle-même est souvent poésie. Mouvements passionnés, figures et symboles, images saisissantes, alliances harmonieuses de mots, grâce, fraîcheur, nouveautés de l'idée et du verbe, elle possède, sans y prendre de peine, tous les secrets des grands lyriques.

Voyez-vous maintenant à quel point la nature a été prodigue envers cette âme ? Elle me fait penser, cette âme, à ces terres fertiles dans le sein desquelles dorment silencieusement toutes les puissances de la fécondité. Qu'on les laboure, qu'on y sème le grain qu'on voudra, et que le ciel pleuve sur les sillons et que le soleil les échauffe : vous y ferez des moissons telles que vous n'aurez pas assez de granges pour y entasser les gerbes, pas assez de greniers pour y entasser les sacs !

Thérèse est une de ces terres opulentes. Elle présente son âme à Dieu, comme la terre offre ses flancs au ciel. Dieu fera pleuvoir sur elle sa grâce ; il éclairera cet esprit lumineux ; il trempera et adoucira encore ce caractère si fort et si doux ; il échauffera encore ce cœur naturellement déjà si chaud ; et toutes les vertus vont pousser, fleurir et mûrir, moisson vraiment superbe.

Si l'on met de côté les quelques mois où, encore jeune, elle céda quelque peu à la mondanité, et qu'elle a toute sa vie regrettés et pleurés, jamais elle n'a cessé d'occuper son vif esprit, son intelligence profonde, son infaillible bon sens, de Dieu et des choses de Dieu ; jamais elle n'a cessé de mettre sa volonté en conformité avec la volonté de Dieu ; jamais elle n'a cessé, par le charme et la vigueur de son caractère, d'attirer et de pousser les âmes à Dieu ; et son génial talent d'écrivain, jamais elle n'a cessé de le faire servir à la cause de Dieu. Et c'est ainsi que de cette union, ou plutôt de cette collaboration d'une nature incomparablement douée et riche avec la grâce, est résultée une vie incomparable, toutes les vertus et une sainteté exceptionnelle.

C'est ce qu'il me faut vous mettre maintenant sous les yeux, au moins en raccourci.

II

Les vertus de sainte Thérèse, les dons surnaturels que la grâce sème dans sa riche nature pour l'élever au-dessus de la nature, ce sont d'abord les vertus de Foi, d'Espérance et de Charité, et avec et par celles-là, toutes les autres.

Jamais je n'ai mieux senti ni compris, je vous l'avoue, qu'en lisant la vie de sainte Thérèse, à quel point ces trois vertus théologales sont fécondes, et combien il est vrai que toutes les vertus surnaturelles en procèdent et en dérivent, comme l'eau de la source, comme l'effet de la cause.

Dès ses premiers ans, Thérèse a une foi ardente, totale, absolue ; une espérance ferme, éclairée, absolue ; une charité tendre et vivante, absolue. C'est parce qu'elle croit en Dieu et au ciel, qu'à sept ans elle s'en va, avec son petit frère Rodrigue, vers le pays des Maures et vers le martyre. C'est parce qu'elle espère que Dieu lui donnera le bonheur céleste pour prix de son sang, qu'elle est décidée à affronter la mort. C'est enfin parce qu'elle aime Dieu, qu'elle est prête à subir tous les tourments. Elle le dit, du reste, dans la réponse naïve qu'elle fait à son père qui l'interroge et que je vous citais avant-hier : « Je suis partie, parce que je veux voir le Seigneur, et que pour le voir, il faut mourir ! » Désirerait-elle le voir, et à un tel prix, si elle ne croyait en lui, si elle n'espérait en lui, si elle ne se sentait au cœur un grand amour pour lui ?

Au cours de sa vie de religieuse, chez les Augustines, chez les Carmélites mitigées, à St-Joseph surtout, ces trois vertus grandissent et s'épanouissent étonnamment. — Notre foi, à nous, n'est qu'une perception confuse et un mol assentiment aux mystères divins et aux vérités éternelles. Grâce à l'oraison qu'elle poursuit sans cesse, sa foi embrasse et étreint tout le cycle de la doctrine, les mystères de profondeur, de joie et de douleur, sans trouble et dans une lumière toujours plus éclatante. — Notre espérance n'est qu'un regard vague vers un avenir dont nous oublions souvent la route et le terme bienheureux. Son espérance a toute la clarté et la force d'une certitude. — Notre amour n'est qu'un feu de berger, à l'automne, dans un champ désolé d'herbes sèches ; moins que cela : la flamme sans chaleur d'une luciole dans un buisson. Son amour, à elle, généreux, intrépide, tendre et solide, ardent, pratique et fidèle, est un incendie intérieur qui la dévore et qui rayonne au dehors comme le

[1] Mgr Freppel.
[2] *Cantique*, 2e strophe.

feu d'une fournaise... Toutes ses grandes et hautes facultés naturelles sont soumises à la Foi, à l'Espérance et à la Charité, et elle les vit, ou plutôt elles sont sa vie.

Sa foi ? « Moins je comprends, plus je crois, » disait-elle, et cette parole sur ses lèvres n'était pas un paradoxe.

Son espérance ? « O mort, ô mort, s'écrie-t-elle, peut-on te craindre, puisque c'est en toi que nous trouvons la vie ! »

Son amour ? « Seigneur, s'écrie-t-elle encore, que d'autres vous servent mieux que moi, et que vous leur réserviez au ciel plus de bonheur, je le veux bien ; mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, cela, je ne sais si je pourrais le supporter ! »

Il faudrait citer ici toutes ses paroles, fortes et belles comme l'éloquence même, car elle a exprimé sa Foi, son Espérance et son Amour des centaines de fois dans ses livres et dans ses lettres. Je ne puis : ni le temps dont je dispose, ni ma mémoire n'y suffiraient. Mais vous pouvez m'en croire et au besoin vous reporter à ses écrits et à son histoire. Vous constaterez alors que cette âme est toute pénétrée de foi, d'espérance et de charité, et, comme je l'ai fait moi-même, vous constaterez autre chose encore, si vous y faites attention : c'est que toutes ses autres vertus viennent, jaillissent de cette triple source.

Sa première vertu est l'application à la prière. Tout le jour, toute la nuit souvent, elle médite, elle prie, elle adore ; elle pousse vers son Dieu des cris accompagnés d'effusions et de tendresses brûlantes, et parfois elle gémit, tout en larmes, parce que son âme, loin du Bien-Aimé, est ici-bas en exil. Dans les temps de sécheresse spirituelle, elle l'appelle, éperdue, si triste de ne plus sentir son amour. Tout cela, pourquoi ? Parce qu'elle croit en vous, ô mon Dieu, parce qu'elle espère en vous, et parce qu'elle vous aime !

Une seconde vertu que je remarque en elle, c'est son amour de Jésus-Eucharistie. Elle passe des heures devant le Saint-Sacrement ; elle veut que, dans ses monastères, l'autel soit entretenu avec un soin jaloux ; aux yeux de cette religieuse qui ne possède rien, il n'y a rien de trop riche, ornements ou parfums, pour le service du sanctuaire ; elle communie chaque jour, faveur rarement accordée à son époque, et elle dit : « Pour aller à Notre-Seigneur, si l'on dressait des lances devant moi, je passerai outre ! » Tout cela, pourquoi ? Parce qu'elle croit en vous, ô Jésus, parce qu'elle espère en vous, et qu'elle vous aime !

Une troisième vertu, c'est sa fidélité délicate et constante à ses vœux de religieuse. Jusqu'au dernier soupir, elle est pauvre, obéissante et chaste, et jusqu'au dernier soupir, elle pratique sa Règle avec une rigueur implacable. Elle, si faible et presque toujours malade, jamais elle n'oubliera son but de pénitence et d'expiation pour les pécheurs du monde. Elle embrassera avec une sorte de passion les rudes exercices du cloître, les jeûnes, les veilles, les macérations de toutes sortes. Pourquoi ? Demandez-le-lui : c'est parce qu'elle croit, qu'elle espère et qu'elle aime !

Une autre de ses vertus, c'est son zèle pour le salut des âmes. Il y a du S. Paul dans cette femme. Elle ne parcourt pas le monde, comme l'Apôtre, mais elle sillonne son pays du nord au midi, de l'est à l'ouest, pendant vingt-quatre ans, fondant des monastères, visitant ses filles, nuit et jour, dans son chariot couvert d'une bâche, sous les soleils étouffants, dans le vent glacé des plateaux et des gorges au cœur des sierras, malade, mourante et toujours infatigable. Pourquoi cette ardeur et ces épuisants efforts ? Pour enflammer l'âme de ses enfants de la foi, de l'espérance et de l'amour qui la possèdent et qu'elle voudrait faire partager à l'univers ; pour impressionner et entraîner les foules par le spectacle des vertus de ses filles : « Je souffrirais volontiers mille morts, disait-elle, pour qu'un seul chrétien aimât Dieu davantage ! »

Thérèse est plus humble que la plus humble de ses sœurs. Un jour, quelqu'un ose lui dire qu'on la regarde comme une sainte partout et universellement. Elle répond : « Mon fils, quand j'étais jeune, on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru ; plus tard on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai encore cru trop facilement : aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là. Quant à ce que l'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait illusion au point de le croire. »

Et elle était sincère. Elle s'abaisse toujours ; elle cherche les humiliations, et quand elles se présentent, elle les accepte avec reconnaissance. Tout cela, pourquoi ? Parce que sa foi, son espérance et son amour lui proclament son néant en face du Dieu en qui elle croit, en qui elle espère et qu'elle aime.

Toutes ses vertus s'alimentent au même triple foyer.

Elle est indulgente et bonne, secourable aux pauvres et aux affligés, toujours d'humeur égale et joyeuse, la plus austère et en même temps la plus aimable des femmes. Pourquoi ? Parce que c'est sa nature ? Sans doute. Mais croyez-vous qu'elle eût poussé ces vertus à une si haute perfection, si sa foi, son espérance et sa charité ne l'eussent soutenue et ne lui avaient donné des ailes ? Pour moi, j'en suis sûr, ce sont ces trois vertus primordiales et fondamentales qui, s'ajoutant à des dons naturels exceptionnels, ont fait de Thérèse d'Avila la Sainte admirable que nous vénérons avec toute l'Eglise.

Et maintenant, je vous le demande, comment Dieu, comment ce Jésus, son Epoux bien-aimé, comme elle l'appelait dans son langage ardent, n'aurait-il pas aimé et favorisé de ses dons les plus rares et les plus exquis cette âme si aimante, si dévouée, si absolument à son service ? Il devait la payer de retour. Il l'a fait. Il me reste à vous le montrer brièvement.

III

Je vous ai dit hier que, parmi les différentes formes de la vie religieuse, sainte Thérèse avait

choisi la vie contemplative. On nomme ainsi, vous le savez, la vie des âmes qui se livrent principalement à la prière par l'oraison, ou mieux, par la contemplation. Que faut-il entendre par là ?

De la contemplation, il y a autant de définitions que de théologiens mystiques. Celle de S. Thomas me paraît la plus simple, la plus profonde et la plus vraie. C'est, nous dit-il, « une vue simple de la vérité se terminant par un mouvement affectif. » C'est sec, mais c'est bien cela. Le contemplatif s'entoure de solitude et de silence, il applique son esprit aux vérités révélées, aux mystères de la foi, aux choses éternelles ; il les regarde de ses yeux intérieurs, et comme rien n'est plus beau que ces spectacles divins, toute son âme s'illumine des irradiations de ce qu'il voit, et son cœur s'enflamme et s'embrase. D'où il suit qu'il nage dans l'admiration, dans l'amour et dans la joie. Au bout, c'est l'union à Dieu dans la plus haute extase.

Seuls, les purs et les parfaits arrivent à cet état de vision béatifiante où l'on participe à la nature divine, non en ce sens, bien entendu, qu'on se fond en elle et que l'on se confond avec elle, mais en ce sens qu'elle vous pénètre de sa mystérieuse vie. Seulement, que de peine pour en arriver là !

Sainte Thérèse prit la peine et goûta le résultat merveilleux. Pas une âme n'a pris vers Dieu un plus prodigieux essor ; pas une âme, dans son ascension, n'a connu de plus étonnants états mystiques. On peut dire qu'elle a gravi jusqu'au faîte la mystérieuse échelle de Jacob, dont le pied repose sur la terre, mais dont les derniers échelons se perdent dans le ciel même.

Appliquée à la contemplation, elle languit d'abord dans la plus désolante sécheresse pendant de longues, pendant d'interminables années : dix-huit ans, avoue-t-elle. Qui définira ce supplice ? Un religieux qui connut cette épreuve, me disait un jour : « Seul dans ma cellule, j'appelais Dieu ; Dieu ne me répondait pas ; je me sentais devenir fou ! » Sainte Thérèse, pendant ces longues, ces interminables années, éprouva quelque chose comme cela. Ah ! aimer, et ne rien sentir ! ne pas même savoir qu'on vous aime !...

C'est qu'il fallait qu'elle passât, avant d'arriver à l'union que rêvent tous les mystiques, par ce que S. Jean de la Croix appelle « la nuit obscure, » nuit des sens, nuit de l'esprit, nuit d'agonie de l'amour.

Un jour enfin le ciel, jusque-là d'airain, s'ouvre, et les grâces extraordinaires pleuvent en cataractes sur cette âme qui les avait si rarement goûtées et qui les attendait depuis si longtemps. Ses sens se sont purifiés, son esprit est purifié ; elle est dégagée des biens sensibles et des imperfections intérieures ; elle est mûre pour la vie surnaturelle la plus élevée.

De temps en temps, elle entend une douce voix qui lui parle dans son cœur. Cette voix est distincte, nette, d'un accent unique. Cette voix la reprend quelquefois, souvent elle l'encourage, et Thérèse sent bien qu'elle ne se trompe pas : c'est Notre-Seigneur, c'est Lui !

D'autres fois elle sent Notre-Seigneur près d'elle, sans le voir. Elle sent à ses côtés sa présence invisible. Elle marche, il la suit ; elle tombe à genoux, il est là : c'est Lui !

D'autres fois, elle le voit des yeux de l'esprit, et elle le voit si beau, environné d'une telle lumière, que, même avec toutes les ressources de son style, elle ne peut parvenir à le dépeindre. Mais c'est bien Lui, c'est Lui !

D'autres fois, elle le voit dans l'Hostie et elle est éblouie par sa splendeur. Il lui apparaît tel qu'il était au Thabor et après sa Résurrection, revêtu d'une robe d'une blancheur éblouissante, dans un état de gloire indicible. C'est toujours Lui !

D'autres fois, elle voit un malheureux dans un jardin, accablé par sa détresse, suant le sang. Et c'est Lui !

D'autres fois, elle voit ce même malheureux courbé sous la croix, son visage souillé de crachats et de sang, puis élevé en croix sur la montagne. Et c'est Lui !

Elle le voit, elle l'entretient, il lui répond avec une douceur infinie ; il lui dit des mots ineffables, intraduisibles dans la langue des hommes. Alors elle tombe en extase et dans une sorte d'anéantissement délicieux. Lui toujours, toujours Lui !

On lui fait entendre que ce sont là prestiges des démons ou contrefaçons diaboliques, et qu'à chaque apparition elle doit se signer, pour éloigner le Mauvais. Mais c'est bien Jésus qui vient à elle, et Jésus demeure avec elle : « Console-toi, ma fille ; tu fais bien d'obéir ; moi, je ferai connaître la vérité ! » Et jusqu'à la mort de la Sainte, il lui est fidèle.

Pas une vie de saint ou de sainte n'existe peut-être qui soit plus riche en faits surnaturels. Les visions imaginatives et intellectuelles, ayant pour objet Dieu, Jésus-Christ, la Vierge, les Anges, les Bienheureux, les âmes du Purgatoire, les damnés et les démons eux-mêmes, sont innombrables. Innombrables pareillement, les paroles surnaturelles qu'elle entend, ainsi que les révélations qui lui sont faites.

Elle est l'objet, avec S. Jean de la Croix, de l'étrange phénomène de la lévitation. Son corps momentanément spiritualisé n'a plus de poids, ses pieds ne touchent plus la terre, elle s'élève et plane dans l'air avec une agilité inexplicable.

Elle prophétise ; à un an de distance, elle prédit la mort de S. Pierre d'Alcantara.

Enfin, elle a le don des miracles. Plusieurs malades ont été guéris soudainement par elle, de son vivant, et la mort elle-même n'a pas anéanti cette puissance : ses vêtements et son tombeau ont été l'occasion de prodiges semblables.

Tous ces prodiges ont été niés ou expliqués naturellement, je le sais, par les psychiâtres de notre temps. Vaines négations, vaines explications. Depuis les temps lointains où j'étudiais la *Mystique divine distinguée des Analogies humaines et des Contrefaçons diaboliques* avec mon vénéré maître, M. l'abbé Ribet, dont je suis

si heureux de rappeler le nom ici, j'ai appris, certes, que bien des faits prétendument surnaturels ne sont pas surnaturels du tout. Mais quand il s'agit d'une sainte Thérèse, comment douter ? Jamais cette sainte-là ne perd la tête, fût-ce dans ses extases ; elle analyse les phénomènes surnaturels avec une lucidité et une netteté géniale ; elle promène « l'œil du Maître sur le visible et sur l'invisible. » Son bon sens ne nous sauvegarde-t-il pas de toute illusion ? Et tout ce qu'il y a de mystérieux et d'extraordinaire dans sa vie mystique ne s'explique-t-il point par la grandeur de sa sainteté et l'immensité de son amour ?

* * *

Mais je m'arrête, mes chères Sœurs et Mesdames, confus d'avoir si mal parlé de cette sainte Mère qui fit de si grandes choses et qui, elle, parla si bien dans ses livres, le *Château de l'âme* et le *Commentaire du Cantique des Cantiques*, par exemple, et dans ses lettres, ces chefs-d'œuvre de la littérature de son pays.

Puisse du moins mon imparfaite évocation de cette âme si pure et si forte, de son amour pour Dieu, de sa tendresse pour Notre-Seigneur, de son dévouement à l'Eglise, de sa foi triomphante, de son espérance invincible, de son amour incomparable, vous avoir édifiées quelque peu !

Vous demanderai-je, en terminant, de hausser votre courage jusqu'à l'imiter ?... Non !

Devenir une sainte Thérèse, je doute qu'aucune de vous y puisse parvenir. Il n'y a qu'une sainte Thérèse dans l'histoire, comme il n'y a qu'une sainte Madeleine et une sainte Jeanne d'Arc. Vraisemblablement, il n'y en aura jamais deux. La nature et la grâce ont fait en elle une rencontre unique.

Mais ne pouvons-nous pas la suivre de loin ?

Vous, mes Sœurs, vous ses filles fidèles et très chères, vous qu'elle regarde du haut du ciel avec une si maternelle tendresse, suivez courageusement la Règle qu'elle a instituée pour vous, et imitez sa vie d'oraison, de pénitence, d'humilité et d'amour.

Pour vous, Mesdames, pratiquez généreusement dans le monde les vertus dont elle nous a donné l'exemple dans le cloître. Cultivez surtout, avivez en vous, augmentez par les bons désirs et par la prière, la Foi, l'Espérance et la Charité, triple source, comme je vous l'ai dit, de toutes les autres vertus chrétiennes.

A mes yeux, tout est là : l'explication de la médiocrité des meilleures âmes comme de la perversion des autres. On ne croit plus du tout, ou l'on ne croit plus assez ; on n'espère plus rien au delà de la vie, ou l'on n'espère plus assez ; on n'aime plus Dieu du tout, ou on ne l'aime plus assez. Comment voulez-vous qu'on évite le mal et qu'on fasse le bien, si l'on ne croit pas, ou si l'on ne croit pas assez ; si l'on n'espère rien, ou si l'on n'espère pas assez ; si l'on n'aime pas Dieu, ou si on ne l'aime pas assez ? Pour quoi, pour qui tant d'efforts et si rudes ?... Restaurez dans la société les trois vertus maîtresses ; elle sera immédiatement restaurée dans le Christ.

Beau rêve ! dites-vous.

Sans doute. Mais ce rêve, réalisons-le d'abord en nous-mêmes, Mesdames. Sainte Thérèse nous l'apprend par sa vie et par ses œuvres : il y a une foi qui transporte les montagnes, une espérance qui est la principale force dans l'action, un amour qui est une flamme et qui incendierait le monde, si elle brûlait dans nos cœurs.

Ah ! bonne et grande Sainte, Sainte immortelle, immortellement bénie, obtenez-nous de Dieu une foi aussi ferme que la vôtre, une espérance aussi assurée que la vôtre, un amour aussi pur et aussi ardent que le vôtre ! Le reste nous sera accordé par surcroît ; je veux dire toutes les autres vertus qui en découlent, et, comme récompense, — au défaut des faveurs surnaturelles dont vous avez joui dès ici-bas, — un éternel partage des félicités du ciel avec vous ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXVIII

LES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE

La Constitution civile du clergé, la suppression des Congrégations religieuses et l'exil des prêtres avaient déjà donné à la Révolution son vrai caractère. Cependant tout cela ne suffisait pas à la haine des persécuteurs : il leur fallait du sang. Des scènes de la Terreur précédemment esquissées nous voulons aujourd'hui détacher un nouvel épisode : le martyre des Carmélites de Compiègne.

I

Le couvent des Carmélites de Compiègne, maison non moins célèbre par la grandeur de ses souvenirs que par l'éclat de ses vertus et de ses austérités, ne devait pas échapper aux poursuites révolutionnaires. La communauté avait alors pour prieure Sœur Thérèse de St-Augustin, femme d'un caractère énergique, qui avait été élevée à St-Denis avec sœur Louise de France. Ses filles étaient au nombre de quinze, parmi lesquelles une petite-nièce de Colbert, née Marie-Françoise de Croissy, et en religion Sœur Henriette de Jésus. La reine Marie Leczinska avait assisté à sa prise de voile, et elle était maîtresse des novices.

Lorsque déjà la Terreur battait son plein, les agents de la Commune se présentent à la porte du couvent et font aux Carmélites la promesse de ne pas les inquiéter si elles acceptent d'abandonner la vie monastique. D'après une mention que porte encore inscrite le registre officiel, leur réponse fut unanime : « Nous voulons vivre et mourir dans cette maison, que nous avons choisie ; c'est le vœu de notre cœur. » Trois sœurs converses, après avoir déclaré ne pas savoir signer, rendirent le même

témoignage. L'interrogatoire avait eu lieu le 5 août 1790. Toutefois, sur les conseils de leur directeur, les seize Carmélites prêtèrent le serment d'égalité et de liberté.

A partir de ce moment, la prieure donna à ses Sœurs les plus fortes instructions, où l'on retrouve, pour ainsi dire, l'âme de sainte Thérèse. Malgré le serment prêté, le 14 septembre 1792, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, les religieuses de Compiègne sont contraintes de quitter leur chère solitude, la chapelle où elles avaient tant de fois psalmodié, le préau et le cloître où elles devaient reposer après leur mort. Elles acceptèrent ce sacrifice « comme une part du calice de Gethsémani, » tout en restant fidèles à leurs règles dans les diverses demeures de la ville qui les accueillirent, et tout en gardant leur robe de bure et le manteau de chœur, dont elles se feront une gloire d'être revêtues pour marcher au supplice.

Cette situation devait se prolonger. D'après une lettre de la sous-prieure, du 30 sept. 1792, « sur l'idéal de la vie religieuse en dispersion, » quoique isolées dans ce nouvel état, « soumises à la volonté adorable et très sainte du Seigneur, » elles accomplissaient quotidiennement et à l'heure voulue leurs exercices de piété. Un jour même nous les voyons se réunir avec la prieure dans la forêt de Compiègne. Une autre fois, le 15 juillet 1793, une petite fête intime eut lieu chez la maîtresse des novices, Mère Henriette de Croissy, qui reçut de la communauté à cette occasion un charmant pastel. Le sujet représente un cœur percé d'une épée ; d'un côté sont des pensées, et de l'autre une branche de rosiers toute hérissée d'épines ; au-dessous du cœur, un médaillon surmonté du croissant de la lune et renfermant un pélican sur ses œufs dans une corbeille transpercée d'un serpent. Au bas, à droite et à gauche, quatre colombes portent chacune un rameau au bec, symbole des quatre novices. Et tout près de la couvée du pélican, une hyène s'enfuit en rampant. L'allégorie était ingénieuse. « Quel bonheur, dit la maîtresse des novices en exprimant sa reconnaissance, quel bonheur si le ciel me jugeait digne de donner ma vie pour la cause de notre sainte religion ! » Elle alla jusqu'à prononcer dans la conversation le mot de « martyre. » Ainsi, déjà, la pensée de la couronne sanglante se mêlait aux fleurs des bouquets de fête.

En fait, il y avait autour des religieuses un véritable service de délation et d'espionnage. Des comités de surveillance, organisés sur tous les points, remplissaient les prisons des provinces et de la capitale de milliers de suspects. Paris en comptait déjà 6000. La moindre parole, la moindre ligne suffisait pour envoyer une victime à l'échafaud. La prieure de Compiègne, obligée de se séparer de ses Sœurs pour aller à Paris « voir une dernière fois sa vieille mère et recueillir ses adieux, » partit le 22 prairial 1794 (vendredi 13 juin) « avec la vision du martyre. » Elle eut, du reste, la douleur, en traversant la place de la Bastille, d'assister de très près à une exécution. Aussi toutes ses lettres ont-elles pour objet de familiariser ses filles à l'idée d'une mort prochaine.

Malheureusement cette correspondance fit naître les soupçons des agents révolutionnaires. A la suite d'une perquisition sommaire opérée dans leurs trois maisons le 22 juin, les religieuses, que la prieure avait rejointes, sont emprisonnées dans la maison d'arrêt de Compiègne. Leur premier soin, après en avoir franchi le seuil, fut de rétracter le serment de liberté et d'égalité reconnu illicite qu'elles avaient antérieurement prêté, et « afin de garder à la religion catholique, apostolique et romaine, une fidélité inviolable. » C'était bien, en réalité, pour la foi qu'elles souffraient. Dans leur froide prison, voisine de celle où étaient incarcérées vingt et une Bénédictines anglaises de Cambrai, elles continueront autant que possible les pratiques de la vie monastique. Nourries au pain et à l'eau, elles occupaient leurs loisirs à copier des cantiques avec du charbon.

Après trois semaines seulement de détention à Compiègne, sur un ordre du Tribunal révolutionnaire, le transfert à Paris des religieuses Carmélites eut lieu le samedi 12 juillet, à 2 h. de l'après-midi : les prisonnières achevaient de laver leur linge et n'avaient pas encore mangé, il fallut partir quand même. En quittant la maison d'arrêt, elles abandonnèrent aux Bénédictines anglaises quelques vêtements et divers autres objets. A leur sortie les Bénédictines les suivirent du regard jusqu'au seuil de la prison en leur adressant par gestes un dernier adieu. Elles montèrent dans deux charrettes au milieu des injures d'une foule en guenilles et composée entre autres de femmes qu'elles avaient secourues. Mais avant d'arriver à Paris, elles devront faire une route de plus de vingt lieues, les mains liées derrière le dos par des cordes, et vêtues de leurs habits encore humides.

Plus heureuses, les Bénédictines anglaises regagnèrent leur patrie. Aujourd'hui encore le couvent de Stanbrook (Vorcester) garde précieusement plusieurs fragments d'étoffe venus des Carmélites françaises. On y conserve en particulier la lettre d'une Bénédictine rendant hommage à la mémoire de ses compagnes de captivité, dont la noble et courageuse attitude fut digne des premiers temps.

II

Le Calvaire approchait [1].

On ne parvint à Paris que dans la soirée du dimanche 13 juillet. Les seize Carmélites furent écrouées à la Conciergerie. En descendant de voiture, par une brutalité sans nom, les bourreaux jetèrent sur le sol « comme un misérable fardeau » une pauvre religieuse octogénaire, à demi paralysée, et l'ensanglantèrent.

Quatre jours après, le 17 juillet, toutes sont appelées à comparaître devant le Tribunal révolu-

[1] Trois religieuses qui faisaient partie de la communauté quand éclata la Révolution, se trouvèrent, par suite de circonstances diverses, séparées de leurs compagnes avant l'heure suprême. L'une d'elles, Sœur Marie de l'Incarnation, devint plus tard la première historienne de celles dont elle regretta toujours de ne pas avoir partagé le supplice.

tionnaire. Le président désigné était Toussaint Scellier, le frère même du maire de Compiègne, un arriviste sans scrupule, qui dès la semaine suivante fut nommé secrétaire de la Société des Jacobins. Fouquier-Tinville occupait le ministère public. On accuse les prévenues d'avoir correspondu avec les émigrés et recélé des armes à leur usage. On leur reproche aussi d'avoir exposé le Saint-Sacrement, les jours de fêtes, sous un pavillon qui avait la forme d'un dais royal. Un mot de réponse dissipe bientôt ces vaines accusations. Mais le vrai, le seul motif de leur arrestation était l'attachement qu'elles professaient pour la religion catholique.

« Pendant qu'on prononçait l'arrêt, une scène très touchante et très belle se passa. La Sœur Henriette de la Providence avait entendu, dans le texte du jugement, le mot *fanatique*. Et, — mue par une inspiration providentielle, — elle insista pour en savoir le sens, feignant de ne le point comprendre : « J'entends par là, répondit Scellier, votre attachement à ces croyances puériles, vos sottes pratiques de religion. » — L'aveu était bon à enregistrer, et la Sœur Henriette n'y manqua point. Elle se tourna vers la Mère prieure et s'écria : « Ma chère Mère et mes Sœurs, vous venez d'entendre l'accusateur nous déclarer que c'est pour notre attachement à notre sainte religion... Toutes, nous désirions cet aveu, nous l'avons obtenu. Grâces immortelles en soient rendues à Celui qui, le premier, nous a frayé la route du Calvaire ! Oh ! quel bonheur, quel bonheur de mourir pour son Dieu ! [1] »

L'arrêt de mort prononcé, le juge ordonna que l'exécution aurait lieu dans les vingt-quatre heures. Une heure après l'arrêt, de la Conciergerie à la place *du Trône renversé*, les Carmélites furent transportées dans une de ces charrettes si bien appelées par le peuple « des tombeaux roulants. » Elles étaient vêtues de robes brunes et de leurs blancs manteaux de chœur, avec je ne sais quel reflet de joie radieuse sur le visage. Cette fois, le peuple montra pour elles un silence respectueux. Dans le trajet, le long de ces rues qui avaient souvent retenti des chants révolutionnaires, elles psalmodièrent le *Miserere*, le *Salve Regina* et le *Te Deum*, et cela d'une voix tranquille et fervente, « comme si elles eussent fait une procession dans leur cloître. » L'une d'elles jeta même son livre d'offices à une sainte fille, entrevue dans la foule, Thérèse Binart, la future Mère Euphrasie, fondatrice du couvent des Oiseaux.

Arrivées à la barrière du Trône, elles entonnèrent au pied de l'échafaud le *Veni Creator ;* puis, préludant à leur martyre par un acte de fidélité publique, elles renouvelèrent à haute voix leurs promesses de baptême et leurs vœux de religion. La prieure, Sœur Thérèse de St-Augustin, demanda et obtint de mourir la dernière, « pour ne quitter ses filles qu'après les avoir toutes soutenues dans leur suprême combat. » La plus jeune, Sœur Constance, se présentant la première, s'agenouilla devant elle, et, par une touchante inspiration de l'obéissance religieuse, implora « avec la permission de mourir, une bénédiction ultime. » Aussitôt, elle se releva pour monter les degrés de l'échafaud, en entonnant le Ps. *Laudate Dominum omnes gentes*, « et d'un pas si léger qu'on eût dit une reine allant recevoir son diadème. »

Quinze fois, au milieu des hymnes de l'Eglise, la même scène se renouvela dans la même paix, la même sérénité triomphante. Toutes « ces roses du Carmel » tombèrent l'une après l'autre. Pendant la durée de l'exécution les chants et les invocations à la Reine des martyrs n'avaient pas cessé de retentir « jusqu'à ce que le couteau fatal eût brisé la dernière voix. » Après que ces chastes amantes de la Croix eurent gravi les marches sanglantes, la Prieure ferma le défilé. Un tel spectacle rappelait d'une façon saisissante celui de sainte Félicité et de ses fils. Aussi bien, à l'exemple des tyrans de Rome, onze jours plus tard, le lendemain du 9 Thermidor, Robespierre recevait le châtiment de ses forfaits, et à son tour, quelques mois après, Fouquier-Tinville montait sur l'échafaud (18 mai 1795).

Il convient de rapprocher de cette admirable scène celles que fournirent à la même époque les Filles de la Charité d'Arras, qui vont à la mort couronnées de leur chapelet ; les treize Sacramentines de Bollène [1], à quelques kilomètres d'Orange ; et les onze Ursulines de Valenciennes où elles dirigeaient un pensionnat très florissant.

L'exécution des Ursulines eut lieu sur la place du Grand-Marché, le 27 sept. 1794. La prieure, Clotilde Paillot, gravit la première les marches fatales, et « avec autant de recueillement que si elle allait communier. » Ses filles, l'une après l'autre, étendirent ensuite leur corps sur l'échafaud, « simplement, raconte leur historien, comme les premiers disciples étendaient leurs vêtements sous les pas de Jésus. »

D'ailleurs, presque toutes les dernières abbesses du XVIIIe siècle — Mme de Montmorin, Mme de Chamboran, Mme de Montmorency-Laval ; et il y aurait là une superbe page à écrire, — périrent sous la hache des Septembriseurs. Avec leur disparition la prière se tut dans maintes abbayes où depuis tant de siècles elle était montée vers le ciel si pure et si fervente. Le vandalisme révolutionnaire se plut même souvent à détruire des monuments qui faisaient la splendide parure du sol français.

* * *

Un seul portrait nous est resté des seize Carmélites de Compiègne, celui de Sœur Charlotte de la

[1] *Les Seize Carmélites de Compiègne*, par Dom Louis David, p. 115-116 (in-12 de 164 p., Paris, Oudin, 1906).

[1] Les Sacramentines, jeunes novices ou religieuses blanchies depuis de longues années dans la paix du cloître, furent guillotinées par groupes le 26 juillet 1794. Elles avaient préféré mourir plutôt que de prononcer le serment défendu. En entendant sa sentence de mort, l'une, Sœur Augustin, tirant une boîte de dragées : « Tenez, dit-elle à ses juges, prenez-en : ce sont les dragées de nos noces. » Toutes, intrépides, montèrent à l'échafaud avec une résignation souriante et des invocations enflammées.

Résurrection, qui dans le monde s'appelait Madeleine Thouret, native de Mouy, près de Beauvais [1]. Mais nous avons de cette glorieuse phalange moissonnée par la faux de la Révolution une image autrement chère : celle des vertus dont elles ont donné le sublime exemple.

Les Carmélites de Compiègne furent béatifiées par Pie X le 27 mai 1906 ; les Ursulines de Valenciennes et les Filles de la Charité d'Arras par Benoît XV le 13 juin 1920. Nous pouvons donc implorer avec confiance leur protection.

XXIX

LES PRÊTRES SUR LES PONTONS

Une loi de déportation avait été portée le 26 août 1792 contre les prêtres qui refusaient le serment du 26 décembre 1790, solennellement interdit par le Souverain Pontife. Pour donner à la persécution une couleur de vraisemblance, on accusait le clergé de troubles et de complots. A vrai dire, c'est la religion que l'on poursuivait. Si l'on avait pu jeter un coup d'œil sur la France, on aurait vu par toutes les routes des prêtres conduits vers nos villes maritimes pour être dirigés dans une colonie. Evêques, moines, curés, marchaient par bandes, enchaînés comme des criminels et insultés, après avoir regardé une dernière fois leurs églises désolées et devenues la proie de pasteurs mercenaires.

I

Avant de partir pour la Guyane française ou pour les côtes de l'Afrique, nombre de prêtres réfractaires devaient passer de longs mois sur les vaisseaux mouillés dans les rades de Bordeaux, de Toulon, de Brest et de Rochefort. Chaque navire en comptait de 350 à 400. Hélas ! quelle ne fut pas leur détresse !

La journée se passait sur le pont, gardé par deux canons chargés à mitraille et par quatre couleuvrines. Exposés à toutes les intempéries et n'ayant la faculté d'occuper que les deux tiers du pont à peu près, ces malheureux vivaient entassés les uns sur les autres. Une trentaine, tout au plus, pouvaient s'asseoir sur les mâts ; la plupart, très affaiblis et se soutenant à peine, demeuraient debout, en proie à une fatigue indicible. Leur principale occupation consistait à laver ou à raccommoder des vêtements qui tombaient en guenilles.

Ils recevaient assez de nourriture pour ne pas mourir de faim. Encore, le plus souvent, se composait-elle de viande salée et de biscuits moisis ou à demi rongés par les vers, quelquefois de misérables poissons secs et autres salaisons qui allumaient dans leurs entrailles une soif brûlante. Leur boisson était une sorte d'eau rougie, presque toujours diminuée par les gens de l'équipage, quand ils ne se plaisaient pas à la corrompre. Pour avoir refusé une nourriture répugnante, quatre prêtres furent condamnés à passer la nuit aux fers. « Le lendemain, le froid et les fers avaient amené une telle enflûre qu'on eut mille peines à délivrer leurs pieds des entraves, et ils devinrent pour la vie incapables de marcher [1]. »

Après avoir été exposés tout le jour aux ardeurs du soleil ou à la violence de la pluie, ces malheureux prêtres, le soir venu, regagnaient au premier coup de sifflet la cale ou l'entrepont du navire. Si quelques-uns étaient empêchés par leur faiblesse de descendre les échelles aussi vite que les officiers l'exigeaient, on les frappait à plat de sabre, comme on eût fait pour un troupeau de bêtes lorsqu'il ne rentre pas assez vite à l'étable.

La cale du navire était d'une élévation moyenne de cinq pieds seulement et partagée en deux étages ; on ne pouvait s'y tenir ni assis ni droit, mais à peine courbé en s'appuyant sur l'épaisseur de la planche. Là, des centaines de pauvres prêtres passaient chaque jour treize ou quatorze heures, suivant le caprice de l'officier de garde. L'air que l'on y respirait était d'une chaleur insupportable, surtout pendant les mois de juillet et d'août 1794. Un chirurgien de Rochefort, commis pour visiter les détenus, déclara que si l'on eût mis un chien dans pareil cachot, dès le lendemain on l'aurait trouvé mort ou enragé. « Brûlés au dedans et au dehors, dit un témoin, par un feu qui nous pénétrait, nous nous serions crus, pour ainsi dire, en enfer, si soutenus par la force de la grâce et l'espoir du ciel, nous n'eussions gardé la plus parfaite tranquillité d'âme. Tous les matins on faisait brûler dans notre basse cellule trois seaux de goudron qui répandaient une fumée âcre et épaisse, et achevaient de nous abattre par les secousses d'une toux violente. Lorsqu'on ouvrait la porte, chacun se traînait comme il pouvait vers l'écoutille, garnie d'un treillage épais, et faisait tous ses efforts pour ne pas retarder le moment de respirer un peu [2]. »

On doit ajouter à tant de douleurs le mouvement continuel du tangage et le supplice d'être dévoré par la vermine. Au surplus, une surveillance rigoureuse était exercée contre les prisonniers. Le moindre mot, le propos le plus innocent était relevé, dénaturé, et pour des minuties on infligeait le fouet ou les fers. Un prêtre fut condamné à trois semaines de fers pour avoir inséré dans une lettre à ses parents un passage des Psaumes. A la vérité, ce sombre cachot avec son atmosphère pestilentielle, ses couches de paille moisie et ses cruautés, ressemblait bien aux geôles de Vienne et de Lyon où les Césars jetaient les premiers chrétiens.

II

A côté des souffrances physiques, il y avait aussi les souffrances morales.

Pour le prêtre, une douleur incomparable est celle de ne plus avoir la liberté de la prière. Aux

[1] Ce portrait appartient aujourd'hui à M. le comte d'Elbée.

[1] Abbé Voignier, *Vie de M. Michel, confesseur de la foi*, p. 110 ; Nancy, 1861.
[2] *Ibid.*, p. 119 et suiv.

malheureux entassés sur les pontons on interdisait tout signe extérieur de religion. L'un d'eux fut ainsi traité avec la dernière violence pour avoir caché un chapelet. Quand de leur bréviaire déchiré ils pouvaient retrouver un feuillet, un lambeau, sur lequel restaient quelques lignes de la Sainte Ecriture ou des Pères, c'était pour eux une joie incomparable. Mais la plupart de leurs livres de piété avaient été jetés à la mer.

Du moins, si on les empêchait de prier à genoux, le pouvoir des bourreaux ne s'étendait pas jusqu'à étouffer en eux la voix de la conscience et du cœur. De leur cœur, comme d'un sanctuaire embaumé de souffrance et d'amour, la prière s'élevait vers le ciel, pure, éplorée, généreuse, implorant tout ce que peut demander de miséricorde et de pardon une âme sacerdotale. Ils priaient et ils pleuraient à la pensée de leurs chères églises abandonnées, livrées à la profanation, mais dont l'image restait si profondément gravée dans leur cœur. Comme les prêtres de Sion sur la rive des fleuves de Babylone, ils reportaient vers elles leur âme affligée, et se plaisaient à y rassembler par le souvenir le troupeau chéri que la persécution avait dispersé.

Au milieu de toutes ces tristesses, il fallait encore entendre jour et nuit les blasphèmes de leurs gardiens ou plutôt de leurs geôliers. De fait, commandants et soldats des équipages étaient des monstres de cruauté, ayant sans cesse à la bouche les insultes les plus grossières, surtout lorsqu'ils distribuaient aux prisonniers quelques aliments rares et gâtés ou un peu d'eau croupissante. Etres ignobles, tels qu'on en retrouve toujours aux heures troublées, et dont on voudrait pouvoir effacer la mémoire, pour l'honneur de la France.

L'histoire restera impuissante à nous peindre avec des couleurs assez fortes les mauvais traitements infligés aux prêtres insermentés sur les pontons de nos cités maritimes. Malgré cela, le bonheur rayonnait sur leur visage. Quelques parcelles de la Vraie Croix échappées à la rigueur des fouilles, d'autres saintes reliques, une pierre consacrée pour les mystères de l'autel, formaient leur trésor caché. Plusieurs même avaient la joie de porter sur leur cœur l'Hostie divine. C'était presque l'Hostie des Catacombes. Elle en avait la sainteté ; la même foi, les mêmes douceurs en accompagnaient la réception ; elle apportait les mêmes assurances consolatrices.

* * *

Entre les îles de Ré et d'Oléron se trouve une portion de terre d'environ trois quarts de lieue de tour, appelée l'île d'Aix. On y voit une dizaine de maisons, avec un fort pour défendre l'entrée de la rade. C'est là, dans un champ transformé en ossuaire, que furent inhumés 210 prêtres morts à Rochefort, comme beaucoup d'autres devaient l'être à l'île Madame et sur les rives de la Charente. Il est devenu de nos jours un pèlerinage. Or, dans le nombre des prêtres qui y reposent, 80 appartenaient au diocèse de Verdun [1]. Par devoir autant que par piété, nous voudrions pouvoir entreprendre un jour le même pèlerinage.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

SERMON DE CHARITÉ AU PROFIT DES PETITES SŒURS DES PAUVRES

Mes frères,

Je me présente devant vous, ce soir, pour la quatrième fois au moins depuis trente ans, avec la mission de vous recommander l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres.

Cette œuvre fut toujours chère au cœur de cette cité ; vos pères et vous-mêmes, vous l'avez soutenue jusqu'à ce jour avec une générosité dont, je le dis hautement, on ne trouverait l'égale dans aucune ville de France. Vous l'avez soutenue à ses origines qui furent difficiles et rudes ; vous l'avez soutenue dans les temps de paix et de prospérité ; vous l'avez soutenue dans les circonstances les plus tragiques, pendant l'invasion de 1870, pendant la dernière guerre qui nous a tous tant appauvris. J'ai la certitude que vous la soutiendrez encore et que, pour rien au monde, vous ne consentirez à la laisser péricliter ou même simplement souffrir.

Il y a, dans cette grande maison blanche que vous connaissez bien, des religieuses dignes de la plus haute estime, — que dis-je ? de la plus haute admiration, — et sous leur garde, des vieux et des vieilles, de pauvres vieux et de pauvres vieilles qui attendent tout de la charité. Encore une fois, les abandonner à leur détresse, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas, vous ne le voudrez pas.

En vous parlant ainsi, je me sens fort contre vous et contre votre bourse, mes frères, car j'ai pour moi et avec moi vos traditions, votre conscience et votre cœur : — vos traditions, celles d'une ville économe et réservée, mais qui, dans son élite profondément chrétienne, mérite toujours le beau nom que lui donna un jour Mgr Dupanloup : « La cité aux générosités inépuisables ! » — votre conscience avertie et délicate ; — votre cœur, que je connais depuis si longtemps.

Ma cause est donc gagnée d'avance. Mais bien que je plaide, en somme, une cause gagnée, écoutez-moi cependant. Je viens ici en prédicateur de la doctrine de Dieu et en avocat d'une cause sainte.

Prédicateur de la doctrine de Dieu, je vous montrerai que la charité est un devoir pressant, un commandement de la nature et de Jésus-Christ.

Avocat des Petites Sœurs des Pauvres, je vous dirai les raisons particulières qui plaident en faveur des saintes femmes et des pauvres vieillards qui ont voulu être mes clients.

[1] M. l'abbé Gillant, curé d'Auzéville, *Recherches biographiques sur le clergé du diocèse de Verdun pendant la Révolution.* — Pour le diocèse de Langres, voir le chanoine A. Bresson, *Les prêtres de la Hte-Marne déportés sous la Convention et le Directoire* (*Ami* 1913, p. 934).

Mon geste final sera de vous tendre la main pour eux. Votre geste final à vous, sera de remplir jusqu'au bord les bourses qui vous seront présentées par ces nobles dames.

I

Tout d'abord, mes frères, écoutez le prédicateur : l'avocat doit lui céder le pas, n'est-il pas vrai ? D'ailleurs celui-ci parlera à son tour.

Comme prédicateur donc, je viens vous dire : la charité est un devoir pressant ; non pas seulement, entendez-le bien, une simple convenance, une obligation morale plus ou moins lâche, un geste libre, qu'on peut faire ou ne pas faire. Non, c'est un *devoir*, c'est-à-dire au fond une dette.

Rappelez-vous la doctrine ; vous constaterez que rien n'est plus vrai.

Le commandement de la charité prend sa racine dans la nature et dans l'Evangile. Ce sont là ses deux sources éternelles et saintes.

1. Quand je dis *la nature*, je ne parle pas évidemment du *cosmos*, de la nature astronomique, soleil, étoiles, système du monde, ensemble des lois physiques et mécaniques qui le régissent. Cette nature-là démontre et chante le Seigneur, mais elle ne fait que cela ; elle ne nous commande rien.

Je ne parle pas non plus de cette terre, avec ses mers, ses montagnes, ses vallées, ses fleuves, ses forêts, ses champs où pullule la vie. Non ! Dans ses lois perceptibles, cette nature-là glorifie aussi le Seigneur ; mais à certains points de vue, dans le monde vivant surtout, elle apparaît comme amorale et même immorale, parce que le fort y opprime le faible, le gros y dévore le petit, et parce qu'elle ne connaît que la force. Cette nature-là, non plus, ne nous commande rien ; elle nous suggérerait plutôt l'injustice et la dureté.

Quand je dis *la nature*, je parle de la nature humaine, des tendances, des forces latentes et secrètes, des instincts puissants qui nous poussent sourdement, mais invinciblement, à l'accomplissement de notre destinée. N'avez-vous jamais entendu une voix qui s'élevait de votre cœur et de vos entrailles mêmes, et qui vous poussait à agir pour le bien ? Ah ! je la connais, moi ! Que de fois je l'ai entendue et sans même l'avoir interrogée ! Voix qui me troubles, voix qui me pousses, voix profonde, voix éloquente, voix obstinée, qui es-tu ?... C'est la voix de notre Auteur, mes frères, voix qui résonne toujours aux profondeurs de l'être qu'il a créé, voix de la nature, voix de Dieu.

Et que vous dit-elle, cette voix ?

Elle vous dit qu'appartenant à la race humaine, rien d'humain ne doit vous rester étranger :

Homo sum ; humani nihil a me alienum puto.

Vieille maxime usée à force d'avoir passé sur les lèvres des moralistes, des orateurs et des prédicateurs ; mais maxime jeune et belle toujours, parce qu'elle est l'expression simple et vraie de notre plus profonde tendance.

Elle vous dit qu'il y a entre vous et le plus misérable des hommes une parenté de l'âme et de la pensée ; plus que cela : une fraternité du sang.

Elle vous dit que la parole de Caïn : « Qu'ai-je à m'occuper de mon frère ? » est une parole monstrueuse et impie.

Elle vous dit, et vous le sentez vous-mêmes, que la nature a mis dans votre cœur un sentiment de pitié et de bonté pour vos semblables et que, lorsque votre cœur se trouble en présence de la souffrance humaine, quand il s'élance de lui-même vers la détresse de ceux que le malheur a broyés ou seulement touchés, vous devez obéir à cette impulsion, parce que cette impulsion est sacrée.

Sous toutes ses formes, le précepte de la charité s'impose à vous naturellement ; la nature l'a inscrit dans vos cœurs en caractères indélébiles, que seul un égoïsme féroce peut effacer.

C'est la première racine ou la première source de vos obligations.

2. La seconde est dans *l'Evangile*, et c'est heureux, car si on peut étouffer la voix de la nature, et les générations l'ont étouffée en effet bien des fois, il n'est plus possible d'étouffer la voix de l'Evangile. Son esprit a pénétré les nations, et la sainte et divine Eglise, au surplus, répète incessamment en écho au monde toujours près de les oublier, les paroles inscrites au saint Livre.

Or, voici ce que l'Evangile et l'Eglise répètent à ce monde oublieux. Par l'un et par l'autre c'est Jésus-Christ qui nous parle.

Il nous dit : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes. »

Il nous dit : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes. »

Il nous dit : « Un homme a été dévalisé, blessé, à moitié assassiné par des brigands. Il gît sur la route. Passent des gens, dont un prêtre juif. Personne ne s'arrête pour secourir le malheureux. Hommes sans humanité. Survient un Samaritain. Il le relève, lui ; il verse sur ses plaies l'huile et le vin, il le transporte à l'hôtellerie, paie les soins qu'on lui donnera, promet qu'il reviendra et acquittera le surplus. » Parabole sublime, en conclusion de laquelle Jésus ajoute : « Allez, et faites de même. »

Cela, c'est un commandement ; mais il y a, dans l'Evangile, des paroles plus pressantes encore. Jésus s'identifie avec le malheureux.

Il dit : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le ferez. »

Il dit : « Le pain que vous donnez aux pauvres, c'est à moi-même que vous le donnez. — Le verre d'eau que vous donnez au pauvre, c'est à moi-même que vous le donnez. — L'habit que vous donnez au pauvre, c'est à moi-même que vous le donnez. — Le soulagement que vous donnez au pauvre, la liberté que vous rendez à l'esclave, prisonnier des fers ou de la misère, c'est à moi-même que vous les procurez, et c'est sur votre conduite envers les infortunés, *qui sont moi*, que vous serez jugés au dernier jour. »

Ainsi, Jésus-Christ est présent dans le pauvre. Il

jette sur lui son manteau, et de même qu'il a pris notre chair et qu'il a dit : « Je suis l'Homme, » il assume la misère du pauvre, et il dit : « Je suis le Pauvre ! »

Voilà, mes frères, les lois de la nature et de l'Evangile. Elles sont générales et absolues ; elles ne comportent pas d'exception. En ces temps difficiles de vie chère et de pénurie d'argent, cette doctrine vous paraît, dans sa teneur rigoureuse, sévère et impraticable, et vous vous retournez contre moi, je le sens. Vous dites : « O prédicateur, tu ne sais donc pas ce qui se passe ? Tu ne sais donc pas le prix du sucre, le prix du charbon, le prix des denrées alimentaires qui a plus que doublé ? Tu ne sais donc pas le prix des loyers follement exagéré ? Tu ne sais donc pas que nous sommes accablés d'impôts directs et indirects, et qu'à ce compte les plus riches deviennent pauvres ?... » Vous vous trompez ! Il n'est pas de penseur ni de rêveur enfermé dans sa tour d'ivoire ou emporté dans l'idéal, que la réalité ne secoue brutalement, à qui elle ne casse les aîles ; pas d'hommes sensés qui ne voient et ne sentent que la vie au beau pays de France devient de plus en plus dure. N'importe ; ce n'est pas moi qui ai dicté la loi de la nature ; ce n'est pas moi qui ai inspiré l'Evangile. La loi est là, le précepte subsiste et il faut bien, malgré tout, l'accomplir.

— Mais nous ne sommes pas seuls ; nous avons des enfants, des parents...

— Il est juste de penser à eux et aussi à vous-mêmes. Mais si, vos devoirs de famille et de situation remplis, il vous reste un surplus quelconque, — et il vous restera toujours un surplus, si vous avez l'esprit d'économie et de sacrifice, — vous devez le donnez à plus pauvre que vous. Le geste n'en sera que plus beau, plus méritoire et plus agréable à Dieu.

Obéissez donc à la nature et à Jésus-Christ.

Tels sont, encore une fois, mes frères, les principes sur lesquels repose le précepte de la charité. Et maintenant, fort de ces principes indiscutables sur lesquels je m'appuie invinciblement, j'aborde ma tâche d'avocat, et je vous dis : — Les Petites Sœurs et leurs « bons vieux » ont besoin de votre assistance : vous ne pouvez leur refuser l'aide et le secours qu'ils implorent de vous par mon ministère.

II

1. Comme avocat d'une sainte cause, je viens vous dire d'abord, mes frères : — Faites un effort de générosité ; ouvrez votre bourse à mon appel, parce que celles qui vous demandent des secours par mon entremise, ce sont les Petites Sœurs des Pauvres !

Vous les connaissez. Depuis soixante-huit ou dix ans, cette ville les voit et les admire. Chaque jour, vous-mêmes, vous voyez leur voiture, autrefois traînée par un âne, *benoîte créature* (cette expression est de l'un de nos plus charmants poètes régionalistes), aujourd'hui traînée par un cheval pacifique et vénérable, et conduite par un vieil homme. Elle passe dans nos rues, s'arrête devant les casernes, les hôtels, les collèges ; vous voyez les Petites Sœurs elles-mêmes descendre dans un modeste envolement de leur manteau noir, entrer dans les cours et dans les maisons, revenir chargées de leurs lourds seaux de fer blanc luisants comme de l'argent neuf, repartir pour s'arrêter encore et prendre un nouveau butin : sombres et vives abeilles, infatigables lorsqu'il s'agit d'apporter la nourriture journalière à la grande ruche où tant de bouches affamées les attendent !

Vous les connaissez et vous les appréciez, parce que vous estimez les incontestables services qu'elles rendent à la société. Ces services ne sont-ils pas visibles à tous les yeux ?

Il y a des religieuses qui vivent enfermées dans des monastères, séparées du monde pour la vie, recluses volontaires, qu'on ne voit plus dehors, quand une fois elles y sont entrées.

Elles méditent, elles prient, elles se sacrifient dans des travaux et dans des pénitences qui effraient notre mollesse, elles expient les péchés du monde. L'utilité de ces saintes, le monde ne la comprend pas ; mais où sont ceux qui ne comprennent pas l'utilité sociale des Petites Sœurs des Pauvres ?

Tout le monde sait qu'elles ont quitté leur famille, l'espoir d'un foyer, quelquefois une vie aisée et la fortune même, pour se faire les servantes des vieillards abandonnés ; qu'elles les soignent avec une attention et un dévouement sans limite, qu'elles les assistent dans la vie et dans la mort comme si elles étaient les propres filles de ces miséreux et de ces miséreuses ; qu'elles travaillent sans répit ni repos de 4 heures du matin à 9 heures du soir, et qu'elles passent souvent les nuits au chevet de leurs vieux malades, et qu'elles ne mangent que lorsque leurs vieux ont mangé. Toutes leurs forces, toutes leurs tendresses sont consacrées à ces débris d'humanité, à ces blessés de la vie dont les plaies sont plus affreuses que celles des blessés de la guerre, parce qu'elles sont le plus souvent répugnantes et sans remèdes. Et tout cela sans autre salaire que celui qu'elles attendent du Bon Dieu !

Comment ne pas estimer, comment ne pas admirer ces saintes ?

On les apprécie et on les admire si bien que l'impiété la plus impie, à l'époque où elle régnait en France, n'a pas osé, n'a pas voulu les chasser, comme d'autres, de la société et de la Patrie. Elles sont trop utiles à la société et à la Patrie !

A cause de leurs mérites, à cause de leurs vertus et de leurs services, et parce qu'ayant tout abandonné, elles ne possèdent rien qu'un incompréhensible et sublime amour pour leur prochain le plus éprouvé, vous ne devez pas, mes frères, vous ne pouvez pas les repousser quand, par ma parole, elles réclament de vous aide et secours.

2. Au surplus, ce n'est pas pour elles-mêmes qu'elles implorent votre charité, c'est pour les vieillards dont elles ont pris la charge.

De ces vieillards, hommes et femmes, elles en ont, dans leur maison immense, près de quatre cents.

Ce sont des vieillards abandonnés, je veux dire de pauvres vieux et de pauvres vieilles qui n'ont plus de famille, ou qui, s'il leur en reste une, ne peuvent compter sur elle, parce qu'elle est pauvre elle-même. Pas de foyer, pas de place pour eux au foyer de leurs enfants. Pas de pain, et l'impuissance à gagner ce pain de chaque jour. Pas de vêtements. Par-dessus tout et le plus souvent, pas d'affection !

Et ce sont des vieillards, c'est-à-dire des créatures humaines, affaiblies physiquement, moralement, intellectuellement, arrivées qu'elles sont aux limites de l'âge et aux frontières de la vie.

Cela ne vous dit-il rien ?... Il y a de belles vieillesses et de vertes vieillesses : vieillesse des hommes et des femmes qui ont conservé leur vigueur et leurs facultés. Il y a des vieillesses majestueuses et augustes : vieillesse de l'artiste et du penseur qui finissent dans le calme, dans la sérénité, dans la méditation, dans les joies de l'esprit, comme un beau jour dans l'illumination de son couchant. Ces vieillesses-là sont inconnues chez nos Petites Sœurs. Ceux qui ont échoué chez elles ont trop travaillé, trop peiné, trop souffert ; leur corps est usé ; leur esprit, qui n'a connu que les soucis matériels, n'a aucune ouverture du côté des idées. Combien même n'ont pas la foi, quand ils y entrent ! Ce sont des épaves, des êtres brisés par la tempête, que la vie a rejetés sur ses bords.

Allez les voir défiler, un jour de sortie. Les vieux, les Petites Sœurs les ont faits beaux ; les vieilles, les Petites Sœurs les ont faites belles. Tous sont proprement, chaudement vêtus. Mais voyez-les s'avancer à pas lents, courbés, tordus comme les ceps de vigne qu'ils cultivaient peut-être hier encore. Il semble que les ressorts de leur corps soient rompus ; ce sont des ruines qui marchent... N'y a-t-il pas dans ce misérable état, mes frères, même en nos temps douloureux, de quoi exciter votre pitié ?

Vous ai-je dit tout, enfin ?... Non ! Ces vieillards abandonnés, ces vies finissantes, ces hommes et ces femmes, ils constituent votre prochain le plus proche, car ils ne sont pas des étrangers... Ils ne sont pas d'une autre race ; ils ne sont pas d'une autre province. Ils sont de votre arrondissement, de votre ville, quelques-uns sûrement de votre paroisse et peut-être même de votre rue.

De plus, étant de votre race, ils sont des Français. Parmi ces vieux hommes, il y en a dont les enfants et les petits-enfants ont été tués dans les batailles de la dernière guerre et qui sont morts pour la France, c'est-à-dire pour vous. Laisserez-vous dans le besoin ces vieux parents de ceux qui vous ont sauvés ?

Enfin, les temps sont durs, et la dureté des temps a son retentissement dans la maison des Pauvres. On leur donne moins. Ne faut-il pas que vous, vous donniez plus ?

* * *

Pour toutes ces raisons, mes frères, vous allez faire l'effort de générosité que, par ma voix, les Petites Sœurs vous demandent humblement, mais ardemment.

Que vous demandent-elles ?

De l'argent, cela va de soi ; il en faut pour acheter du pain, de la viande au moins un peu, du vin pour remonter les plus faibles, car le vin est le lait des vieillards, du charbon, des vêtements, du linge, et aussi pour les réparations urgentes et sans cesse renaissantes d'un immense immeuble. Catholiques, il y a dans cette ville des hôteliers, des marchands, et chaque matin, sous nos halles, des paysans même, qui, tous les jours ou presque, donnent quelque chose aux quêteuses que je remplace ici. Ces gens-là sont de braves gens qui obéissent à leur cœur, et il faut les en louer, et je les en loue. Sont-ils des chrétiens ? Quelques-uns, oui ; la plupart, non. Quelle leçon pour vous !...

Vous qui avez la science de vos devoirs et la foi, ne ferez-vous pas autant, plus qu'eux ?

Je vous le dis hardiment : vous le devez, — et je vous adjure de secourir nos vieux pauvres, je vous en adjure, oui, au nom de la nature, au nom de l'Evangile, au nom de votre vieux et fidèle dévouement à une œuvre qui honore la Cité, au nom de votre admiration pour des religieuses incomparables, au nom des vieillards qu'elles ont adoptés et qu'elles veulent servir jusqu'à la mort !

Ah ! la belle, la noble, la sainte action que vous allez faire !

Votre générosité va apporter la vie dans une maison où quatre cents vieillards attendent en priant que votre geste les tire de la misère, et de plus, elle attirera sur vous et sur votre famille les bénédictions du Dieu des pauvres.

Mais je le vois, ce Dieu de la charité !... Regardez, mes frères, du côté de l'autel. Ne le voyez-vous pas, vous aussi, des yeux de la foi, ô chrétiens qui croyez en Lui ? Il est debout sur le seuil du Tabernacle, dans sa robe de gloire si resplendissante qu'on ne peut la décrire. Il est debout et il vous regarde. Et chose extraordinaire : son visage a deux expressions opposées.

Pour vous qui, pouvant donner beaucoup ou du moins quelque chose à ses pauvres, et qui ne donnerez rien, ses yeux sont durs, ses traits sévères et menaçants et j'entends sa plainte irritée : « J'ai faim, et vous ne me donnez pas à manger ; j'ai soif, et vous ne me donnez pas à boire ; je suis sans asile, et vous ne voulez pas me recueillir ; je suis nu, et vous ne voulez pas me vêtir ; je suis prisonnier de tous les maux, et vous ne voulez pas me soulager !... Prenez garde ; nous nous retrouverons au dernier jour ! »

Mais il vous sourit, et de quel sourire ! à vous qui allez céder à votre foi et à votre cœur, et remplir les bourses qui vous seront tendues. Il vous sourit, et il vous dit ces paroles que vous entendrez plus clairement à la fin du monde, à l'heure du grand et triomphant réveil : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais

malade, et vous m'avez visité ; j'étais prisonnier de tous les maux, et vous êtes venu vers moi ! C'est pour vous, les charitables et les généreux, c'est pour vous qui m'avez aidé et servi dans mes pauvres, c'est pour vous, les bénis de mon Père, que le royaume du ciel a été préparé depuis la fondation de l'univers. » Divine promesse qui pour vous, mes frères, deviendra un jour une divine réalité ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XVII

Mademoiselle, Monsieur,

La religion seule sait donner aux événements de notre vie leur véritable grandeur.

Il fut un jour déjà, où parés comme aujourd'hui d'habits de fête, vous êtes venus vous agenouiller au pied de l'autel. Alors votre âme d'enfant était pure, et elle fut heureuse ; ses désirs étaient grands, et ils furent comblés ; vos parents, vos amis vous entouraient comme aujourd'hui, et leur tendre sollicitude pouvait se lire sur leurs visages. C'était le jour inoubliable de votre Première Communion.

Depuis, les années ont passé, parfois heureuses, parfois tristes, toujours rapides. La divine Providence qui vous gardait l'un à l'autre a veillé sur vous, elle a ménagé les circonstances qui vous ont rapprochés, et vous voici de nouveau au pied de l'autel. Ce sont les mêmes apprêts de fête, et votre âme purifiée vient demander à Dieu ses bénédictions pour entrer dans la vie du mariage et en remplir les austères devoirs. Encore aujourd'hui, vos parents, vos amis vous accompagnent et font des vœux pour votre bonheur.

C'est que l'avenir n'est pas sans appréhension : il en est ainsi dans les choses humaines, et c'est pourquoi nous avons toujours besoin du secours de Dieu. J'ose dire que personnellement vous avez des garanties spéciales de réussite et de bonheur. Ne faut-il pas compter sur les bons exemples et les traditions chrétiennes en honneur dans vos deux familles ? Ne faut-il pas compter aussi sur les sentiments affectueux et dévoués qui vous lient déjà l'un à l'autre, sur les qualités naturelles que chacun se plaît à reconnaître en vous et qui vous ont acquis l'estime de tous ceux qui vous connaissent ? Ne faut-il pas compter sur votre foi, sur votre piété, sur votre désir de continuer à aimer Dieu et à le servir ?

L'Evangile rapporte un trait bien touchant de la vie du Sauveur. Invité à des noces qui se célébraient à Cana, N.-S. s'y rendit avec la Sainte Vierge et quelques disciples. A la fin du repas le vin manqua, et Jésus à la prière de Marie fit son premier miracle pour tirer d'embarras les jeunes époux, tout confus de l'incident : il changea en excellent vin l'eau que contenaient six grands vases de pierre.

Vous aussi, Monsieur et Mademoiselle, vous avez invité N.-S. à vos noces. Cette cérémonie religieuse n'est pas pour vous une vaine formalité ; ce n'est pas une simple conformité aux usages reçus qui vous amène dans cette église. Vous êtes chrétiens, vous savez que les engagements que vous allez prendre sont irrévocables, et, conscients de votre faiblesse, vous venez humblement, mais avec confiance, demander à Dieu de qui tout dépend, de vous assister et de vous bénir.

Cette démarche vous honore et vous assure la protection divine. Aussi à la prière de la Sainte Vierge N.-S. va renouveler d'une façon mystique le miracle de Cana. Vos bons désirs, vos résolutions, vos sentiments d'affection mutuelle qui remplissent vos cœurs, si profonds soient-ils, ont besoin d'être fortifiés, ennoblis, transformés par la grâce divine. N.-S. va faire cette merveille, et votre affection sera forte autant que suave, profonde et durable, parce qu'elle sera fondée non sur des avantages que le temps fait disparaître, mais sur l'estime réciproque de vos vertus et de votre dignité d'enfants de Dieu.

Et ce divin Sauveur qui aura formé des liens si doux présidera désormais à tous les événements de votre vie commune. Ayez confiance en lui, aimez-le toute votre vie, servez-le fidèlement, et il vous bénira toujours. Ainsi soit-il.

En vente à nos Bureaux

Ch. ROLLAND : **Le Vestibule du Paradis,** 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. Un vol. in-16 de XIV-426 p., 4 fr., *franco* 4 fr. 60 pour la France, 4 fr. 85 pour l'Etranger.

COURS DE PRÉDICATION

Au moment où vont reprendre les Cours de prédication, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs que nous avons publié dans les années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial)* qui sont encore en vente à nos bureaux (excepté l'année 1897, épuisée) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un Curé de campagne. — La première partie, LE DOGME (48 instructions), se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, LA MORALE (34 instructions), en 1901 ; la troisième, LES SACREMENTS (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques :** le SYMBOLE DES APÔTRES (37 prônes) en 1897 et 1898 ; la GRACE (9 prônes) et les SACREMENTS (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le DÉCALOGUE (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **Instructions pour chaque dimanche,** plus particulièrement inspirées de l'évangile, par un Curé de campagne, en 1903 et 1904.

4° De 1909 (inclus) à 1912 (inclus), 60 **Prônes sur le Symbole.**

5° En 1908 et 1909, 39 **Instructions sur les péchés capitaux.**

6° En 1909, 1910 et 1911, 48 instructions **Aux jeunes gens d'un Patronage.**

7° En 1912, une **Retraite à des jeunes filles.**

8° En 1913, deux **Retraites à des jeunes gens.**

Chaque année (en fascicules) est en vente à nos bureaux aux mêmes conditions qu'avant la guerre, 8 fr. net, sans majoration, port en sus. — Nous ne pouvons pas nous charger de faire exécuter la reliure, qui coûte des prix exorbitants.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 3 octobris 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 octobre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — II. Le grand nombre des Elus, 529.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — LIII. *22e Dim. après la Pentecôte :* La piété chrétienne, 533. — LIV. *23e Dimanche :* La confession fréquente, 534. — LV. *Toussaint :* La sainteté de l'Eglise, 535.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — LI. 23e Dimanche après la Pentecôte, 537.
Pour la fête de S. Simon et S. Jude. — Vieux enseignements toujours actuels, 539.
Allocutions de mariage. — XVIII, 543. — XIX, 544.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

II

LE GRAND NOMBRE DES ÉLUS

Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus, et populis et linguis.

Je vis une foule, une foule immense. Personne ne pouvait la dénombrer, et il y avait là des gens de toutes les races, de toutes les tribus, de tous les peuples et de toutes les langues ! (Apoc., VII, 9).

Monseigneur, Mes frères,

L'an dernier, à pareil jour, — je me permets de vous le rappeler, parce que je sais que les paroles et les idées elles-mêmes volent, et le plus souvent ne laissent pas plus de traces dans les esprits que les oiseaux dans l'air, — j'ai évoqué devant vous les grands Saints du ciel ; j'entends les Saints historiques, ceux qui ont reproduit, aux yeux du monde, le Christ pour ainsi dire traits pour traits, qui ont reflété dans leur âme quelques rayons, tout au moins, de son âme divinement parfaite, et qui, par l'effet de leur intime union avec Lui, ont participé à sa puissance ; Saints prodigieux, Saints à miracles, Saints à auréoles, éternel honneur de l'Eglise dont ils sont les glorieux enfants [1].

Mais, je me le demande ce soir : Ne fêtons-nous, en ce jour, que ces héros triomphants de notre foi ?

Je réponds tout de suite : Non ! Il y a d'autres élus. Le ciel, comme la terre, est soumis à la loi de l'inégalité, loi qui tient à l'essence des choses. Il y a au ciel, comme sur la terre, une aristocratie et une plèbe, avec cette différence toutefois que l'aristocratie du ciel ne doit rien au hasard ni à la faveur aveugle, et que la plèbe n'y est la plèbe que parce qu'elle n'a pas voulu monter plus haut. Au-dessus donc, les Saints historiques et illustres ; mais au-dessous, les Saints obscurs et inconnus.

Parce qu'elle a sa part de gloire et de bonheur dans le Royaume du Christ et que la Toussaint (le mot veut dire : fête de tous les Saints) est aussi sa fête, c'est de cette humble et heureuse plèbe des élus obscurs que je veux vous parler aujourd'hui. C'est son tour. Je vous montrerai qu'elle constitue une foule immense, et qu'elle renferme dans son sein des âmes de tous les temps et de toutes les catégories ethniques et sociales.

J'estime qu'en présence de certains préjugés et de certaines erreurs, c'est là une doctrine bonne à entendre ; vous en conviendrez, je l'espère, quand vous l'aurez entendue. Au reste, je ne ferai que suivre pas à pas, en le commentant, le texte de S. Jean, que l'Eglise jette comme un cri d'allégresse dès la 1re antienne des 1res Vêpres de cette solennité, que vous-mêmes vous avez lu ce matin à la messe, et que j'ai cité au début de ce discours : « *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus, et populis et linguis.* J'ai vu une foule immense. Personne ne pouvait la dénombrer, et il y avait là des âmes de toutes les races, de toutes les tribus, de tous les pays et de toutes les langues. »

Vous épiez, Messieurs les Théologiens, j'en suis sûr, ma pensée encore à peine dessinée, et vous vous demandez si je m'apprête à édifier et défendre la thèse fameuse et trop discutée du plus grand nombre des Elus. Non, je n'apporte pas une thèse à un auditoire qui n'a que faire d'une thèse ; je lui apporte une vérité authentique, assurée, indiscutable, appuyée sur la révélation la plus certaine. Je viens vous dire à tous simplement ceci : — Si c'est le plus grand nombre des hommes qui est sauvé ou perdu, je ne le sais pas ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a au ciel une multitude innombrable de Bienheureux. D'un mot, je prêche ce soir non *le plus grand* nombre des élus, mais *le grand* nombre des élus.

Bénissez-moi encore, Monseigneur, et appelez l'Esprit-Saint sur moi : je veux exciter dans ce peuple, votre peuple, cette confiance en ses destinées éternelles que tant d'âmes de notre temps ont perdue et qui leur manque si cruellement.

I

Il en est, m. f., parmi les fidèles, et — j'oserai le dire — même parmi les conducteurs d'âmes, qui, abusant d'une parole du Sauveur, d'ailleurs redoutable, je l'avoue, font la porte du ciel si basse et si étroite que presque personne n'y passe plus. D'autre part, révoltés par la dureté de ces implacables, des incrédules accusent l'Eglise catholique d'être une marâtre farouche qui dit à ceux qui franchissent le seuil de ses temples : « Vous serez tous damnés ! » et proclament la double faillite de Dieu dans la Création et dans la Rédemption.

Les uns, pour obtenir de nous un effort désespéré et des vertus qu'ils provoquent à coups de fouet, outrent la vérité jusqu'à la rendre odieuse ; les autres visent à nous détourner de la foi par le découragement et par le doute.

Eh bien ! l'Eglise répond aujourd'hui aux uns et aux autres. — Non, dit-elle, la porte du ciel n'est pas si basse ni si étroite que personne ne puisse entrer ; non, le ciel n'est pas un désert ; non, je ne prêche pas à ceux qui franchissent le seuil de mes

[1] Voir la *Prédication* du 19 octobre 1922, p. 545 et suiv.

temples l'effroyable certitude de la damnation ; non, le Dieu Créateur n'a pas manqué son œuvre ; non, le Dieu Rédempteur n'a pas gaspillé son sang !... Ma doctrine, c'est celle que j'ai publiée moi-même devant l'univers ce matin et plusieurs fois dans cette journée, au cours de mes offices ; c'est celle de S. Jean. Ecoutez-la, et ne perdez pas l'espérance !

Jean est un témoin oculaire, m. f. Devant ses yeux les voiles qui cachent les mystères de l'au-delà ont été déchirés : il a vu les abîmes et le ciel où Paul avait été transporté avant lui, mais dont, dans le ravissement effaré de son âme, il n'a rien su nous dire. Lui, Jean, il l'a exploré et il en a parlé nettement, clairement, en rapporteur fidèle. « *Vidi,* » j'ai vu, dit-il.

Qu'a-t-il vu ?

Vidi turbam ; j'ai vu une foule dans le ciel. Et cette simple expression est déjà significative, vous l'avouerez ; car la foule, c'est autre chose que la troupe ou l'attroupement, autre chose que l'assemblée et le rassemblement ; ce sont les têtes se touchant comme les épis dans un champ de blé ; les corps pressés les uns contre les autres, et remplissant le lieu où ils se trouvent à en faire craquer les murailles ; c'est une fourmilière humaine sur une place qu'elle déborde et où il n'est pas un pavé qui ne sente le poids d'un homme ; c'est un cortège qui s'allonge dans les rues d'une ville, roulant à pleins bords, les flots poussant les flots comme sur la mer... Voilà la foule. Or, si c'est là la foule dans un édifice, sur une place ou dans les rues d'une ville, pour qu'elle mérite vraiment son nom, quelle sera-t-elle, je vous le demande, dans ce ciel sans limites qui est la demeure du Dieu infini ?

Déjà, par ce seul mot, une *foule,* l'Apôtre-Voyant nous donne donc une idée de ce qu'est la population du ciel ; mais il sent tout de suite qu'il n'a pas épuisé sa pensée par ce mot ; il ajoute : *magnam.* « La foule que j'ai vue, dit-il, était une *grande foule.* » Etait-ce, ô Voyant, une foule comme celle que nous avons vu s'étendre et rouler dans cette ville au jour inoubliable du dernier triomphe de notre Jeanne, alors que tout un peuple acclamait nos Pontifes et que les bravos tombaient des balcons, comme une pluie de fleurs, sur celui qui a élevé à la Sainte de la Patrie un piédestal éternel ?... Etait-ce une foule comme celle qui rassembla la France, l'Europe et le monde pour voir passer, sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, les soldats survivants de la Grande Guerre et des grandes hécatombes, les héros du droit et de la liberté ?... — « Ces foules ne sont rien, comparées à celle que j'ai vue. » Ces foules-là, on a pu les compter. Les feuilles publiques vous ont dit combien d'étrangers sont venus à Orléans pour nos fêtes ; combien de témoins enthousiastes faisaient la haie sur le passage de nos héros. Ici, la foule désespère le calcul : « Celle que j'ai vue, dit S. Jean, c'est une multitude telle que personne ne peut la dénombrer. *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.* »

C'est le dernier trait, et combien éloquent !

Vous entendez, m. f., *personne !* Ni lui, Jean, l'inspiré, ni les grands Saints du ciel, ni les Anges, ni les Archanges, Esprits de lumière qui pourtant doivent savoir compter. Disons tout ce qu'une telle expression signifie : Dieu seul peut compter le nombre de ses Elus !

Une foule, immense, que personne ne peut dénombrer, voilà la vérité. Vérité consolante ; vérité vengeresse.

Oui, *consolante,* car s'il était vrai que le ciel fût inabordable, nous devrions pleurer deux fois nos morts : les pleurer, parce qu'ils nous ont quittés, laissant nos cœurs meurtris et vides ; les pleurer, parce que nous devrions renoncer à les revoir pour la plupart dans l'au-delà. Que dis-je ? Nous devrions pleurer sur nous-mêmes, car quelles chances aurions-nous d'arriver au salut, nous si faibles, nous pécheurs, si presque personne n'était assez heureux ou assez courageux pour y parvenir ? Mais non, l'Eglise nous le dit par la bouche du plus divinement illuminé de ses Apôtres : la foule des Elus est immense ! Donc, espérons pour nos morts et pour nous-mêmes : ils ont pu, en grand nombre, être sauvés ; nous pouvons l'être comme eux : il y a des chances qu'on se reverra !

Oui, vérité *vengeresse :* on ne pourra plus dire que, d'après la doctrine de l'Eglise, Dieu Créateur a manqué son but en créant l'humanité ; que Dieu Rédempteur a manqué son but dans son sublime effort pour la racheter et la sauver.

Les pensées qui viennent aux incrédules, parfois viennent aussi aux chrétiens, et j'en ai aussi entendu le murmure en mon âme.

— Si Dieu a créé les hommes, me disais-je, étant l'Etre souverainement bon et parfait, ce ne peut être que pour sa gloire et leur bonheur : « Sortez du néant, venez à la vie, âmes humaines ! Sur la terre et dans le ciel, j'ai mis tant de bonheur, tant de joie ici-bas et tant de félicité là-haut, que vous ne les épuiserez jamais ! » Il dit, et depuis le commencement, il les appelle à l'existence chaque jour, à toute minute, à toute seconde, par milliers, par millions ; et elles arrivent, chaque jour, à toute minute, à toute seconde, dans le gémissement ininterrompu des mères, par milliers, par millions, ignorantes de ce qui les attend, mais avec, inné, enraciné au fond d'elles-mêmes, l'instinctif et invincible espoir du bonheur...

Se pourrait-il, ô mon Dieu, que vous appeliez à la vie et au bonheur tant d'âmes, et que vous manquiez votre but à ce point qu'un tout petit nombre, sur des milliards et des milliards de créatures humaines, atteignent leur fin, et que toutes les autres, après avoir souffert ici-bas, souffrent encore, exilées, malheureuses à jamais, dans l'autre vie ? Les âmes sont créées libres, je le sais. Mais leur Créateur savait quel usage elles feraient de ce don dangereux de la liberté. Aurait-il eu la dureté, — car c'en serait une, — de les tirer de l'insondable sommeil du néant, où, après tout, elles n'étaient pas si mal, puisqu'elles n'étaient pas ! pour les jeter presque toutes à la douleur ? Non,

Dieu de bonté, vous avez prévu que des âmes se perdraient, et c'est tant pis pour elles : elles l'auront voulu ; mais pour justifier à vos propres yeux l'indénombrable création des âmes, il a fallu que vous ayez prévu aussi qu'une partie notable de l'humanité arriverait à sa fin qui est le bonheur éternel...

Pourquoi te troubles-tu, mon âme ? Pourquoi vous troublez-vous, chrétiens ? L'Eglise, par la parole de S. Jean, vous apporte aujourd'hui la réponse au problème : « *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat.* J'ai vu une foule, foule immense, telle que personne ne pouvait la dénombrer ! »

— Je ne puis m'expliquer le mystère de l'Incarnation, me disais-je encore, concevoir le terrible, le sanglant mystère de la Rédemption, que si la venue du Christ sur la terre et sa mort sur la Croix ont vraiment sauvé une partie considérable du genre humain. Sauver l'humanité, l'arracher à ses misères, à ses péchés, lui donner le pardon et lui rendre la paix, être pour elle la lumière, attacher à son dos de chair les deux ailes de l'espérance et de l'amour, voilà un projet digne de l'ambition d'un Dieu ; et bien qu'une telle démarche me confonde, je comprends que s'étant fait homme, il y ait mis son sang, il y ait mis sa vie !... Mais si c'est un tout petit nombre qui doit profiter de l'humiliation, des douleurs, du sang et de la mort du divin Crucifié, j'admire sa générosité et son dévouement, mais je m'étonne, car je ne puis pas ne pas remarquer que le résultat n'est pas en rapport avec le prodigieux effort du Fils de Dieu, et qu'en somme le but grandiose, sublime, divin, est manqué.

Je sais que l'on dit qu'une âme sauvée est si belle, et que si grande est la gloire que Dieu retire de sa louange, qu'une seule âme eût suffi à motiver tous les sacrifices de Jésus-Christ. Je ne dis pas non, je veux bien, quoiqu'il me semble que la louange de millions d'âmes soit tout de même plus glorieuse pour Dieu que la louange d'une seule. Mais je dis que Jésus-Christ nous a tous aimés : et cela c'est le dogme ; — qu'il a voulu nous sauver tous : et c'est encore le dogme ; — qu'il a embrassé toute l'humanité, d'Adam au dernier des hommes, dans un dessein de salut, que ses douleurs étaient les douleurs d'un Dieu, que son sang était le sang d'un Dieu, et qu'il ne se peut pas que Celui qui s'appelait le Sauveur et qui est venu pour sauver, ait presque totalement échoué dans sa divine entreprise : semeur qui sème tout son grain et qui, la moisson venue, ne peut remplir sa grange !

Pourquoi te troubles-tu, mon âme ? Pourquoi vous troublez-vous, chrétiens ? L'Eglise, par la bouche de S. Jean, vous apporte la réponse au problème, ou plutôt le supprime : « *Vidi turbam magnam,* nous dit-elle, *quam dinumerare nemo poterat.* J'ai vu une foule, foule immense, telle que personne ne pouvait la dénombrer. »

Dans ces trois mots, d'une fécondité magnifique : *la foule, immense, indénombrable,* il y a l'attestation révélée de la victoire du Créateur et du Rédempteur et la justification de toutes nos espérances.

Ah ! Je te vois, foule immense, assemblée sans rives, Cité sans murailles, Cité aux demeures innombrables, toujours agrandie, près de laquelle les plus grandes villes du monde, les Paris, les Londres, les New-York et les Chicago ne sont qu'à peine des hameaux ! Je te vois, cortège sans fin, en marche, au-dessus des Voies lactées, sur les chemins de l'infini ! Je te vois, Océan des âmes sauvées ! Passez, Apôtres et Martyrs ; passez, Confesseurs et Vierges ! Nous vous louons au passage, car vous êtes les Saints illustres, les Princes et les Princesses du ciel ! Mais laissez-nous saluer aussi ceux du cortège qui nous touchent de plus près. Nous, nous sommes des pécheurs et des petites gens : tant de gloire nous écraserait ! Nous n'avons rien fait pour briller ainsi. Ces couronnes sont trop lourdes pour nos fronts, ces palmes, trop lourdes pour nos mains ! C'est vers toi que monte aujourd'hui notre principale louange, ô multitude des Elus anonymes !

Salut, heureuse plèbe de là-haut : tu nous ouvriras un jour tes rangs, nous en avons l'espoir, et à notre tour nous serons heureux dans ton sein du bonheur dont tu jouis pour l'éternité, par la seule vertu de notre Dieu !

II

Le nombre des Elus dans le ciel est donc immense ; pour mieux dire, il est incalculable : *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.* Mais d'où viennent ces multitudes d'âmes sauvées ? Ont-elles été recueillies par l'ange de la mort seulement dans quelque peuple choisi, comme les Juifs d'avant Jésus-Christ, ou comme les catholiques qui sont les fidèles enfants de son Eglise ?

L'Eglise, avec S. Jean, va encore nous le dire. Elles viennent, ces âmes, disent ensemble l'Eglise et le Voyant, *ex omnibus gentibus,* de toutes les races.

Elles viennent *ex omnibus tribubus,* de toutes les tribus.

Elles viennent *ex omnibus populis,* de tous les peuples.

Elles viennent *ex omnibus linguis,* de toutes les régions où l'on parle une langue, quelle qu'elle soit.

Si cette accumulation de termes si savamment gradués a un sens, — et elle en a un sûrement, — elle ne peut signifier qu'une chose : c'est qu'il y a au ciel des Elus de toutes les conditions ethniques et sociales.

Pressons chacun de ces mots, et faisons-en jaillir la substance.

1. *Ex omnibus gentibus.*

Gens, c'est la souche, la race. Ces foules, elles viennent donc de toutes les races, c'est-à-dire de tous les sangs, de toutes les branches de l'unique et multiple humanité. Toutes les races, c'est-à-dire la blanche, la noire, la jaune, la rouge. Il n'y a pas de race exclue du ciel, pas de race maudite, pas de race proscrite. La couleur de la peau, la structure du visage, un nez plus ou moins fin ou épaté, des yeux droits ou en amande, des lèvres minces ou épaisses, ces caractéristiques des races,

qui ne sont que des accidents, n'importent pas à Dieu. Dans l'humanité une et diverse, Dieu voit sa fille, et dans l'homme, il voit son souffle, et il le ramène à soi. Ces âmes qu'il rappelle à soi ne sont ni blanches, ni noires, ni jaunes, ni rouges ; elles sont justes ou injustes, innocentes ou pécheresses, impures ou purifiées et sanctifiées. Il ne voit que cela. Justes, innocentes, purifiées et sanctifiées, il les prend, il les accueille et il les introduit dans sa demeure. De ces âmes-là, il y en a de toutes les races, *ex omnibus gentibus.*

2. *Ex omnibus tribubus.*

Les tribus, c'est-à-dire ces organisations sociales primitives et rudimentaires, qui précèdent les civilisations et les gouvernements savants et réguliers, et qui groupent les familles autour d'un chef, comme le troupeau autour du berger. Quand, aux origines, les familles se furent multipliées, pour se mieux défendre contre les bêtes monstrueuses et contre les hommes eux-mêmes, au sein des solitudes traîtresses d'une terre encore peu habitée, et pour mieux assurer leur vie, elles s'organisent en tribus. Encore de nos jours, dans les pays sauvages, les familles s'organisent en tribus. Reculez de quarante siècles, ou bien transportez-vous dans les régions où la civilisation n'a pas encore pénétré. Voici une plaine qui s'étend, sans bornes, sous vos yeux. Voici le désert et ses oasis. Voici la lande. Voici la brousse. Des tentes de peaux de chèvres sont dressées dans ces immensités vides. Des fumées s'élèvent, des enfants jouent près des portes flottantes, demi-nus ; des femmes allaitent leurs derniers-nés. Des hommes passent, armés d'arcs et de flèches ou de harpons. Un vieillard passe, grave, majestueux, respecté. C'est la tribu, et c'est le patriarche, son chef. Là, vous ne trouverez pas de savants, pas d'artistes, pas de fonctionnaires, pas de gouvernements parlementaires ; vous ne trouverez que des hommes ignorants, parfois grossiers, mais ces hommes ont des âmes : c'en est assez pour que Dieu se penche vers elles et les sauve. *Ex omnibus tribubus :* il y a, ne vous déplaise, des primitifs et des sauvages dans le ciel !

3. *Ex omnibus populis.*

Il y en a, de même, de tous les peuples. Qui dit peuple dit organisation sociale et politique, qui réunit et fusionne toutes les familles et toutes les tribus d'un grand territoire sous un gouvernement régulier. Quant à présent (je dis *quant à présent :* n'y en a-t-il pas qui prédisent que l'humanité ne fera un jour qu'un seul peuple ? et qui sait si, en effet, nous ne marchons pas vers cette unification qu'annoncent ou semblent annoncer tant de symptômes d'ordre scientifique et politique ?), quant à présent, dis-je, l'organisation de l'humanité en peuples est le dernier stade de l'évolution sociale.

Après les tribus, les peuples. Peuples de l'antiquité et peuples modernes, peuples barbares et peuples civilisés, peuples faibles et peuples forts, peuples ennemis et peuples amis, peuples païens et peuples chrétiens, peuples chrétiens hétérodoxes et peuples catholiques, peuples disparus, peuples nés ou à naître, voilà le vaste réservoir des âmes. Dans tous ces peuples, selon une proportion que Lui seul connaît, Dieu a puisé, puise et puisera pour constituer son peuple du ciel. *Ex omnibus populis :* il y a dans le ciel des Elus de toutes les nations.

4. *Ex omnibus linguis.*

Enfin, il y a dans le ciel des Elus de toutes les langues. Au premier abord, cette mention est singulière, car s'il y a des Elus de toutes les races, de toutes les tribus, et de tous les peuples, forcément, nécessairement, fatalement, il y en a de toutes les langues. Mais la pensée de l'écrivain sacré est plus profonde : il exprime deux idées magnifiques : l'égalité et l'universelle fraternité célestes.

Comme chaque peuple a sa langue, comme chaque région a son dialecte et quelquefois son patois, chaque classe de la société a son idiome, manière de parler qui lui est propre et qui lui sert à traduire ses pensées particulières. Le savant a sa langue, le médecin a sa langue, le prêtre a sa langue, le poète a sa langue, le marchand a sa langue, le soldat a sa langue, l'aristocrate a sa langue et le plébéien a sa langue, l'ouvrier a sa langue et il y a même autant de langues dans la foule des travailleurs qu'il y a de corps de métiers ; toutes les conditions humaines ont leur langue. Eh bien ! langues, dialectes, patois, vocabulaires de castes et de métiers sont représentés ici ; l'idiome n'y fait rien, pourvu que la pensée de l'homme ait volé vers Dieu et que son cœur lui ait appartenu. Que vous parliez une langue ou une autre, bien ou mal, venez, entrez, ô mes Elus ! Viens, savant ; viens, prêtre ; viens, soldat ; viens, charpentier, menuisier ou savetier ; viens, pauvre femme de ménage : tu m'as aimé et servi ; ma porte est ouverte à tous les états, à tous les rangs et à toutes les conditions. *Ex omnibus linguis.* Cela, c'est l'égalité du ciel. Mais il y a autre chose.

Ce qui sépare ici-bas les peuples et aussi les hommes, c'est la langue qu'ils parlent. Ils peuvent être séparés déjà par les coutumes, les mœurs, la culture, la religion ; mais rien ne les rend plus étrangers les uns aux autres que la langue. Rappelez-vous votre embarras, quand pendant la guerre vous vous trouviez en face d'un Anglais, d'un Américain ou d'un Hindou. Au ciel, cette importune barrière tombe. Pas d'acception de personnes. C'est l'union en Dieu. Il ne doit plus, il ne peut plus exister de séparation. Donc, s'il y a des Elus de toutes les langues, tous ne parlent plus qu'une langue, connue de tous, comprise par tous, la langue fraternelle et universelle, la langue de la suprême et définitive Patrie !

Et ainsi est fondée la société la plus nombreuse et la plus unie qui se puisse concevoir. Société indénombrable, formée d'individus de toutes les races, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues. Travailleurs, vous rêvez et vous parlez sans cesse d'une Internationale ouvrière qui réunirait dans son vaste sein, en une solidarité fraternelle, tous les travailleurs du monde, dressés

contre le capital. Levez les yeux : la vraie Internationale, la voilà, plus large que la vôtre, puisqu'elle contient des âmes de tous les temps, et de toutes les conditions ; plus fraternelle que la vôtre, puisqu'elle est de tous les lieux ; meilleure enfin, puisqu'elle est réalisée non dans la haine des classes, mais dans l'amour de Dieu et de l'Humanité !

* * *

Telle est, mes frères, la vision de S. Jean ; tel est l'enseignement que l'Eglise nous rappelle officiellement en ce jour.

Ni S. Jean, ni l'Eglise ne nous disent qu'il n'y a pas d'enfer : ils disent le contraire. S. Jean a vu l'abîme béant et son inextinguible et indescriptible incendie ; l'Eglise de son côté nous avertit que des âmes se perdent.

Ni S. Jean ni l'Eglise ne nous disent que le chemin du ciel est facile : ils disent le contraire, et prêchant à la fois la confiance et la crainte, ils professent que pour aller au ciel, il faut le mériter.

Mais S. Jean dans sa vision, et notre foi dans son dogme, proclament aussi que, si le corps de l'Eglise a des limites, son âme n'en a pas plus que la miséricorde de Dieu ; qu'un courant de grâces invisible saisit et emporte l'Humanité, au moins une grande partie de l'Humanité, vers les destins de bonheur pour lesquels Dieu l'a créée, pour lesquels le Fils de Dieu l'a rachetée, que le ciel enfin est accessible et qu'il accueille d'immenses, d'innombrables multitudes.

Espérons donc, mes frères ! Cette fête qui nous montre là-haut, au-dessus des Saints historiques et illustres, tant d'Elus obscurs et inconnus, c'est la fête de l'Espérance.

Oui, nous espérons pour vous, morts chéris, que nous avons pleurés, que nous pleurons toujours ! Nous voulons croire que Dieu a eu pitié de vos faiblesses, et que, en se souvenant qu'il est notre Père, et en regardant les plaies de son Fils, il vous a dit : « Venez ! »

Oui, nous espérons pour nous-mêmes, si faibles et si pécheurs que nous soyons. L'effort de vertu que vous nous demandez, Seigneur, pour nous ouvrir la porte d'or du Royaume, nous le ferons courageusement, vaillamment, jusqu'au bout. Et nous verrons votre Face, et nous retrouverons là-haut nos aimés. Grâce à votre infinie bonté, les adieux d'ici-bas ne sont ni éternels ni sans espoir.

Et, avec S. Jean, le prodigieux inspiré, dont les yeux ont vu les mystères de l'au-delà, avec tous nos frères, avec toutes nos sœurs de là-haut, avec tous les Saints, nous chanterons le cantique sans fin : *Salus Deo nostro, qui sedet super thronum, et Agno.* Salut, reconnaissance à notre Dieu qui préside sur son trône la multitude assemblée des Saints, et à l'Agneau immolé au Calvaire, crucifié pour nous, mais dont le sang a jailli, en tombant, dans toutes les directions des horizons du monde, sur toutes les races, sur toutes les tribus, sur tous les peuples, sur toutes les conditions humaines !... Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LIII

22e Dimanche après la Pentecôte

LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

Exerce autem teipsum ad pietatem.
Exercez-vous à la piété.
(I Tim., IV, 7).

Mes frères,

Le conseil que S. Paul donnait à son disciple Timothée, s'applique également à chacun de nous. La piété doit être l'âme de notre vie, le mobile de nos œuvres. Si la fleur se dessèche quand on lui enlève sa racine, il en est de même de la vertu chrétienne : dans une âme où le sentiment de la piété a disparu, toute inspiration surnaturelle disparaît aussi.

I

La piété est un don de l'Esprit-Saint qui nous fait trouver dans l'accomplissement de la volonté divine une facilité, une douceur.

Prenons garde ici de nous illusionner et de prendre pour la piété sa contrefaçon. La piété ne consiste pas nécessairement dans des prières multipliées, moins encore si ces prières se disent au détriment de nos obligations d'état ou de famille. Elle n'est pas davantage une ferveur qui s'allierait avec tous les défauts d'un caractère difficile ou d'un esprit peu charitable. La vraie piété demande d'abord l'accomplissement fidèle, réglé, généreux, de ces devoirs modestes et pénibles que chaque jour notre vocation nous impose.

Une âme pieuse évitera un manquement, une faute même légère. Elle sera toute attentive à plaire à Dieu, et, pour lui plaire, sanctifiera par une pensée surnaturelle chacun de ses instants. N'eût-elle à se reprocher que des imperfections ordinaires, elle comprendra mieux son ingratitude.

Une âme pieuse agit avec Dieu comme un enfant avec son père. Si la chaîne qui l'attache à lui est lourde parfois, si Dieu l'appelle à travers des sentiers un peu plus rudes, elle ne se plaint pas : « Cela ne fait rien, dit-elle, je le puis. » Et dans une prière humble elle trouve des forces qui soutiennent et renouvellent son courage.

Donnez de la piété à une âme : le bon plaisir de Dieu aura pour elle un charme indéfinissable. Dieu permet tel événement, tel résultat : elle ne va pas plus loin et se jette entre les bras de sa providence paternelle. Voyant tout sous la lumière du ciel, ce qui arrive ne peut jamais l'émouvoir outre mesure.

Si la piété se présente avec des dehors austères, en nous portant à l'imitation de la vie et des vertus du Sauveur, elle n'en est pas moins, — le Sauveur lui-même nous l'affirme, — un joug rempli de douceur, *jugum suave,* un fardeau léger, *onus leve.* Encore que ses premiers essais soient pénibles, surtout au lendemain du jour où l'on veut briser avec des habitudes mondaines, une piété éclairée est une source de vrai bonheur. Avec elle on

éprouve pour Dieu plus que le respect, plus même que l'adoration : il y a la confiance, l'amour, et de ce sentiment de confiance et d'amour naît une joie inexprimable.

II

Beaucoup regardent la piété comme « une fleur des cloîtres, » un ordre de choses réservé aux personnes consacrées à Dieu. Non : la piété est une loi commune, car tous nous sommes appelés à aimer et à servir Dieu filialement.

Sans doute, la piété est le privilège du jeune âge. Elle trouve alors plus facilement les qualités qui la distinguent, d'être franche, généreuse, épanouie ; et je ne sache pas plus noble parure pour un enfant. Rien ne vaut cette vertu : tous les avantages de la terre sont bien peu quand un enfant ne la possède plus, et, par le fait, perd tout contact avec Dieu, la beauté infinie. Mais une aussi glorieuse auréole exige un complet éloignement des vanités mondaines. La piété refuse de se mêler à des réunions où le plaisir seul appelle, et l'on ne saurait, sans la voir disparaître, essayer de l'accommoder à des libertés coupables.

Au lieu de disparaître, la piété doit au contraire grandir avec le temps, avec les années, et gagner en mérite ce que peut-être elle aura perdu en sensibilité. Dieu merci ! les exemples de vie régulière et fidèle sont encore nombreux. Tout en restant dans le monde et en gardant avec lui des rapports obligés, sans rien perdre même de l'intelligence de leurs affaires, des personnes offrent par leur conduite le modèle d'une piété bien entendue. Pour elles le devoir passe avant tout ; elles trouvent dans leur foi une patience qui ferme le cœur au découragement. Leur vie est paisible, recueillie. Surtout dans les relations qu'elles entretiennent avec le prochain, quelle douceur, quel silence, quel parfum de charité ! Humbles, indulgentes, la piété s'épanouit chez elles en fruits de vertu et renouvelle chaque jour son essor.

Evidemment, une âme pieuse peut encore avoir ses défauts. Si la piété dépasse la vertu de religion, si elle forme comme le second degré qui nous élève vers Dieu, elle n'est pas encore la sainteté ; aurions-nous même le bonheur de vivre avec un saint que nous trouverions en lui maintes petites faiblesses. Il y a des défauts chez les âmes pieuses, mais elles les combattent, et en les combattant, elles donnent à Dieu la meilleure preuve qu'elles l'aiment.

* * *

La vraie piété est un trésor. Pour nous le ravir, un jour ou l'autre, le démon fera briller à nos yeux de séduisantes vanités. Une sage défiance doit donc nous tenir en garde. Aussi bien, venons souvent chercher dans la sainte communion la vie mystérieuse qui fortifiera notre amour et le rendra plus parfait. L'arche du Seigneur était toute d'or, au dedans et au dehors : notre âme prendra le même éclat en recevant Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

LIV

23e Dimanche après la Pentecôte

LA CONFESSION FRÉQUENTE

Mes frères,

On entreprend parfois, dans l'espoir de guérir une infirmité, les voyages les plus longs et les plus coûteux. De tous côtés les foules accourent vers les montagnes des Pyrénées, ou d'Auvergne, ou des Alpes, pour demander la santé aux eaux qui en découlent. Mais, hélas ! là où l'on était venu chercher la santé, il n'est pas rare de trouver la mort... Nous avons, nous chrétiens, dans le sacrement de pénitence une source de vie autrement précieuse. Dans ses eaux salutaires, c'est même toujours la guérison, si l'on a soin d'en user abondamment.

I

La confession fréquente est d'abord un moyen puissant pour détruire en nous les principes du péché.

Les principes du péché, ce sont ces inclinations avec lesquelles nous sommes nés, qui nous dominent et nous entraînent vers le mal : l'orgueil, la concupiscence, l'intérêt. Ce sont ces habitudes, ces attachements coupables qui nous captivent, toutes ces négligences et ces infidélités dont nous avons à nous accuser journellement. Sans doute, à prendre la chose absolument, une seule confession faite avec les dispositions convenables pourrait avoir la vertu de nous fortifier contre les rechutes. D'ordinaire cependant, après le pardon obtenu, quand l'empreinte du mal a été effacée, tout n'est pas fini. Il nous reste encore les mêmes ennemis à combattre ; dans notre âme purifiée subsistent des tendances fâcheuses ; les plaies que nous avons reçues sont toujours prêtes à se rouvrir, et nous devons nous attendre de la part du démon à de nouvelles attaques, quelquefois plus dangereuses.

Quel remède employer ? La confession fréquente. Si nous mettons entre une confession et une autre un long intervalle, le mal reprend sa force : il y a même lieu de craindre que la gangrène ne s'y glisse et qu'il ne devienne incurable, comme pour une blessure négligée, privée de soins. Le seul moyen de guérison est de venir régulièrement et fréquemment nous confesser. Par la confession habituelle, on se met plus souvent en présence de ses devoirs et de ses défauts, on surveille mieux sa manière d'agir, pour tempérer ce qu'elle peut avoir d'excessif ou de défectueux, le venin du mal n'a pas le temps de s'infiltrer ni de causer ses ravages. Enfin, à force de se reprocher ses écarts et de renouveler devant Dieu ses meilleures promesses, il n'est pas de disposition acquise, si invétérée soit-elle, que l'on ne surmonte.

II

La confession fréquente n'est pas moins utile au juste qu'au pécheur.

« Que celui qui est saint, dit l'Ecriture, se sanctifie encore davantage ! » Pour cela, rien ne vaut

la confession fréquente, détaillée, précise. Plus une personne se confesse souvent et sérieusement, mieux elle se connaît, plus elle voit ce qui lui manque, jusqu'aux moindres taches. Il y a dans le livre du cœur bien des pages obscures, confuses : la connaissance approfondie de vos défauts, que vous ne pouvez pas obtenir en jetant sur votre conscience, de loin en loin, un coup d'œil distrait, vous l'obtiendrez par un examen minutieux, et tous vos efforts tendront à les faire disparaître.

Aussi bien, la piété même fervente a besoin, pour se maintenir, d'être souvent ranimée. Supposé une confession simplement annuelle ou espacée de six mois en six mois : on lâche les rênes à sa volonté, le découragement prend le dessus et l'on abandonne son devoir. Un péché commis est presque toujours le commencement d'un autre péché. Au contraire, l'habitude de s'approcher régulièrement du saint tribunal soutient notre fidélité et notre ferveur. Cette pensée : « Je me confesserai demain, » ou : « Je me suis confessé hier, » est très efficace pour nous affermir dans l'état de grâce.

Il y a plus : la confession fréquente sera pour nous le moyen infaillible de mener une vie progressive, éclairée, de suivre dans la vertu une marche ascendante. Dans un discours entendu au pied de la chaire, chacun en prend ou en laisse à son aise, et l'amour-propre est là souvent pour nous en ravir le meilleur profit. Au confessionnal, les conseils qui nous sont donnés, en nous faisant toucher du doigt notre péché dominant, ont une utilité immédiate. Ce péché d'habitude, toutes les fois que nous en dressons l'examen, nous le retrouvons, nous en faisons l'aveu toutes les fois que nous nous confessons. On nous met en garde contre lui par des avertissements réitérés, et peu à peu, sous l'influence de la grâce et de notre bonne volonté, il finit par mourir.

III

Ce double effet de la confession : encourager au bien et préserver du mal, est chose facile à concevoir.

Le sacrement de pénitence ne renferme pas seulement des grâces communes, générales, mais des grâces de réserve et de choix. A cette source salutaire il se fait une effusion abondante du sang de Jésus-Christ et de ses mérites infinis. L'âme y trouve une lumière pour toutes les difficultés, un appui contre toute faiblesse, le signalement de chaque écueil. Le mal est ainsi arrêté dès son origine ; et la volonté prévenue dès la première négligence, trouve une énergie victorieuse, quelquefois de ces élans de générosité et de courage qui rachètent en un jour des années entières.

Encore faut-il prendre garde ici aux pièges du démon. Tantôt il s'efforcera de dessécher cette source féconde en faisant naître les occasions qui nous en détournent, tantôt il l'empoisonnera par un mauvais usage. Or, nous le savons, si une crainte coupable arrêtait sur nos lèvres un aveu nécessaire, ce serait tourner en sacrilège le sacrement du pardon. Mais en le recevant avec les dispositions requises, pas de nature si rebelle que l'on ne puisse redresser, ni de penchants si ingrats dont on ne puisse triompher, ni de devoirs si difficiles auxquels on ne veuille répondre.

Ne serait-ce que pour nous soumettre à la volonté de Dieu, — et nombreuses sont les âmes à qui Dieu n'en demande pas davantage, — la confession fréquente recèle un secours puissant. Attendre l'heure de Dieu quand même elle ne serait pas la nôtre, répéter souvent la parole de la résignation : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » cette preuve d'amour acquiert d'autant plus de force et de mérite qu'elle coûte davantage à la nature, aux sens, aux inclinations les plus chères. Eh bien ! voulons-nous déterminer notre âme et aller jusque-là ? Confessons-nous toujours pieusement et confessons-nous fréquemment.

* * *

Nous sommes à la veille de la Toussaint, et cette solennité, chère entre toutes, nous voudrons la célébrer en nous confessant et en communiant. Souvenons-nous qu'aucune de nos misères morales n'était étrangère aux Saints. Mais s'ils en ont dominé les entraînements, c'est qu'ils venaient souvent demander au tribunal de la pénitence et dans un humble aveu, la force surnaturelle nécessaire pour triompher d'eux-mêmes. Imitons-les. Ainsi soit-il.

LV

Toussaint

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

Credo in unam sanctam Ecclesiam.
Je crois à la sainte Eglise catholique.

Mes frères,

La sainteté ! ce mot comprend l'ensemble de toutes les vertus, vertus naturelles et vertus surnaturelles, portées à leur perfection suprême. En fait la sainteté ne repose qu'en Dieu, Dieu étant l'idéal absolu. Descendue un jour sur la terre sous le voile d'une forme visible, lorsque le Verbe prit notre chair, aujourd'hui son image resplendit dans une société qui est l'extension du Verbe lui-même : l'Eglise, la sainte Eglise catholique, *sanctam Ecclesiam catholicam.*

I

Une œuvre sainte sort toujours d'un principe vrai. Or, de même que l'Eglise est la gardienne de la vérité, elle est aussi la dépositaire de la sainteté.

Le modèle proposé par l'Eglise à notre culte est Jésus-Christ, dont l'élévation morale n'a aucun précédent et ne souffre aucune ombre. « Qui de vous me convaincra de péché ? disait le Maître aux Pharisiens. *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* » (Jo., VIII, 46). Ce défi n'a jamais été relevé, ni par les Pharisiens d'autrefois ni par les Pharisiens de nos jours. Quand, après avoir étudié la vie du Sauveur, ses vertus et ses actes, nous essayons de rendre

notre impression, nous ne disons pas : « C'est un saint, » mais : « C'est la sainteté. » La sainteté est sa couronne impérissable : il en a formulé la loi par ses exemples et par sa doctrine.

Les mystères de notre foi, en effet, sont des mystères de perfection. En adorant l'auguste Trinité, vous songez à l'infinie charité qui unit les trois personnes divines ; agenouillé aux pieds de la crèche, vous apprenez à devenir plus humble ; la croix, elle aussi, a ses leçons d'obéissance et de sacrifice. Pas une vertu que l'Evangile n'encourage, pas un devoir qu'il ne commande, pas un crime qu'il ne réprouve. Sa morale sublime va jusqu'à dire : « Aimez vos ennemis,... faites du bien à ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » Elle condamne même la pensée, si elle est une pensée de mal.

Quelle beauté dans la morale évangélique ! Quelle pureté et quelle profondeur dans ses préceptes ! Quelle douceur dans la simplicité de ses maximes ! Il y a la sainteté ordinaire qui est pour tous une condition nécessaire de salut et représente la vie chrétienne. Mais les règles tracées par l'Eglise placent au delà du précepte le conseil.

L'Eglise veut, lorsque nous faisons l'aumône, que notre main gauche ignore ce que fait notre main droite ; elle veut que tout en gardant la fierté de la vertu, notre âme soit patiente, et que, malgré des forces, une activité généreuse dépensées pour la gloire de Dieu, nous sachions nous regarder comme des serviteurs inutiles. En un mot, ce qu'elle ordonne et ce qu'elle défend a pour but de nous faire pratiquer le bien dans sa perfection.

Peut-être notre nature infirme va-t-elle se récrier et dire : « Cela n'est pas possible ! » Il serait permis à la nature de parler de la sorte, si l'Eglise, gardienne de la divine présence de Jésus-Christ au tabernacle, ne nous offrait dans la prière et les sacrements les secours dont nous avons besoin. A la prière il a été dit : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira, *pulsate et aperietur*. » Or, cette promesse, l'Evangile nous en fournit de multiples exemples, ne se réalise jamais mieux que lorsque nous sollicitons une grâce. De même, chaque sacrement renferme un principe de sainteté d'essence divine, et devient un canal d'une richesse inépuisable par lequel la grâce s'épanche sur la terre.

En est-il de la sorte pour l'hérésie ? Quand on étudie l'histoire des fausses doctrines luthériennes ou calvinistes, qu'aperçoit-on ? Ou elles cachent dans leur origine quelque désordre, ou elles aboutissent à la négation d'un devoir. Non seulement elles ont tari les sources de la sainteté : car dans les temples de la Réforme on ne se confesse plus, on ne communie plus ; mais, pris à la lettre, leurs principes : négation du libre arbitre, inutilité des bonnes œuvres pour le salut, justification poussée jusqu'au fatalisme, en sont la contradiction formelle. « La morale, a dit Lacordaire, ne peut atteindre son développement complet que sous la garde sévère d'une vérité sans tache. » Au contraire, avec l'hérésie, à chacun de croire ce qui lui plaît et de vivre comme bon lui semble. Un homme dont les actes s'inspirent d'une telle doctrine ne sera jamais un saint : ce qu'il y a d'honnête en lui tient à l'effort individuel, non à l'influence de la grâce.

II

Dépositaire des sources de la sainteté, l'Eglise, corps mystique de Jésus-Christ, a toujours produit des saints.

Je vous le disais en commençant, la sainteté est la vertu portée jusqu'à l'héroïsme. Avoir la noble ambition de pratiquer le bien, immoler à cette ambition toutes les résistances des penchants coupables, s'abandonner sans réserve aux plus austères exigences de la grâce, obéir à l'appel mystérieux d'une voix qui crie sans cesse : « Plus haut ! Plus haut ! » c'est être saint. Un saint rend transparente l'invisible perfection de Dieu, et en lui nous pouvons presque, comme l'Apôtre, toucher de nos mains le Verbe fait homme.

Si jamais vous avez visité une de nos grandes bibliothèques, toute une collection d'ouvrages s'est offerte à votre regard, racontant en détail, pour chacun des jours de l'année, la vie d'une foule de héros élevés aux honneurs des autels. Cette collection, rédigée par une longue suite de savants et connue sous le nom de *Bollandistes*, comprend soixante-cinq volumes in-folio ; c'est-à-dire beaucoup plus qu'un homme ne saurait lire dans le cours de son existence. Telles sont les annales de la sainteté : la robe de l'Eglise en est en quelque sorte tissée.

Saints de tous les siècles. Sainte Lucie, sainte Agnès et mille autres apparaissent au milieu de la corruption de l'empire romain. Sainte Geneviève, sainte Radegonde, sainte Clotilde furent les conseillères de nos premiers rois. Le IVe siècle est illustré par S. Augustin, S. Ambroise, S. Jérome. Les disciples de S. Benoît et de S. Colomban ont défriché nos plaines des Vosges et du Jura. Au XIIe siècle, c'est toute une germination miraculeuse de saintes femmes : Julienne de Liège, Edwige de Pologne, Rose de Viterbe. Nous passons S. Bernard, abbé et fondateur de Clairvaux. S. Thomas et S. Bonaventure éclairent le haut moyen âge. Au moment où Luther se révolte contre son autorité, l'Eglise forme une Thérèse d'Avila. Sainte Rose de Lima fleurit dans les forêts vierges de l'Amérique. La douceur de S. François de Sales et la charité de S. Vincent de Paul embellissent le monde moderne.

Saints de toutes les conditions. L'Eglise les a semés à pleines mains, dans les cloîtres et dans les camps, dans les chaumières et dans les palais, dans les chancelleries et dans les prétoires, dans le champ du laboureur et dans l'atelier du forgeron. On a vu la sainteté mêler sa splendeur à celle du trône, et il y a des existences d'une vertu élevée qui s'achèvent au fond d'un village. L'Eglise environnera de gloire tous les corps de métiers en plaçant sur ses autels des artisans et des laboureurs à côté des pontifes et des princes. S. Louis était roi et Benoît Labre était mendiant ; Elisabeth, princesse de Hongrie, et Germaine, bergère de

Pibrac ; Jeanne d'Arc, guerrière, et Blandine, pauvre esclave ; Pie V, pape, et Jean-Baptiste Vianney, humble curé de campagne. Cependant sur leurs fronts la même couronne resplendit.

Saints de toutes les auréoles. Ici, la phalange des Apôtres, propagateurs intrépides de la vérité sous des climats divers ; là, la nuée des Martyrs, qui de leur sang ont signé chaque partie du *Credo* catholique ; là, encore, le cortège des Vierges, depuis sainte Cécile jusqu'à sainte Claire d'Assise et sainte Adélaïde de France. « Autant de joyaux péniblement taillés, sertis dans l'or de leurs mérites. » Il y a même dans l'Eglise une profession, des familles vouées à la sainteté, dont les membres s'engagent à la pratique des conseils évangéliques : ce sont les Ordres religieux.

On le voit, le jardin de l'Eglise a ses mille fleurs comme la nature a les siennes : c'est pour l'une et pour l'autre une égale profusion d'ornements.

Non pas que les jours où nous sommes aient à envier l'éclat des jours et des siècles passés. Si l'Eglise a connu autrefois, en face des épidémies, les Borromée et les Belzunce, elle entendra sous le feu meurtrier de nos discordes civiles la voix d'un évêque contemporain disant : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Chaque année, dans les pays sauvages que le missionnaire aborde et où sévit la persécution, des vies sont encore immolées par centaines. Saintes austérités du devoir, splendeurs du sacrifice, chastes attraits de la vertu morale, toutes ces choses ne disparaîtront jamais du ciel de l'Eglise.

Quand un enseignement reste dans le domaine de la théorie, il peut être plus ou moins beau, paraître plus ou moins vrai ; mais avec le domaine des faits il subit l'épreuve décisive. Aux sectes qui nous envient tant de héros nous pouvons donc demander : « Où sont les vôtres ? » Dieu me garde de méconnaître des vertus sincères ! Si Luther a été le moine apostat, et Calvin l'époux sacrilège, il y a des protestants et des incrédules dont les vertus familiales sont dignes d'admiration. Ces exemples sont à l'honneur de la nature humaine, ou bien il faut y voir un dernier vestige de christianisme. Quoi qu'il en soit, non seulement l'hérésie ne possède aucun élément générateur de sainteté, mais elle a supprimé les trois plus belles fleurs de la vie surnaturelle : l'humilité, la virginité et le sacrifice. Rameau détaché de l'unité catholique et stérile, l'hérésie, et il faut en dire autant de la libre-pensée, n'a jamais produit le cœur d'un saint, le dévouement d'un saint, l'héroïsme d'un saint. Ces fruits appartiennent exclusivement à l'Eglise romaine : ailleurs ne luit point le soleil et ne tombe pas la rosée qui les font mûrir.

* * *

S. Cyprien disait de son Eglise de Carthage, en la comparant à un parterre où Dieu s'est complu à semer les plus riches couleurs : « Ni les roses, ni les lis ne lui manquent, *nec rosæ, nec lilia desunt.* » A notre époque, les saints fleurissent tout autant, et sont comme autrefois pour le monde les perpétuels témoins de Dieu. A nous de réaliser le même témoignage par l'exemple de notre vie. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » : voilà le commandement de l'Evangile. En y appliquant nos efforts, nous ferons de mieux en mieux resplendir la marque divine de l'Eglise, et, tout à la fois, nous accomplirons avec certitude notre destinée. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR
SUR LA MESSE DU DIMANCHE

LI

23e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« *Dicit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis.* Le Seigneur dit : J'ai des pensées de paix. » Ces paroles sont tirées des prophéties de Jérémie. Le prophète s'adresse aux tribus captives d'Israël. Il leur annonce au nom de Dieu que leur captivité finira après soixante-dix ans, car alors le Seigneur les visitera. Après les avoir punies, il n'a plus pour elles que des sentiments de paix. Il leur a montré qu'il était le Maître, il va leur prouver qu'il est toujours le Père : « Vous m'invoquerez et je vous exaucerai, je ferai cesser votre captivité, et je vous ramènerai de toutes les nations du monde. »

Comme les Juifs, nous sommes captifs, exilés, mais notre exil aura un terme. Nous travaillons sans cesse à nous unir à Dieu, et la vie unitive se poursuit, s'établit par la grâce. Nous vivons ici-bas de la vie surnaturelle, de la vie divine, mais l'union ne saurait être parfaite qu'au ciel. C'est pourquoi Dieu songe à nous y conduire. La soixante-dixième année approche, celle où il nous visitera. Heureuse année, où il se manifestera à nous et nous ramènera dans notre patrie. C'est pourquoi l'Eglise entonne ce cantique : « Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité, *avertisti captivitatem Jacob.* » (Ps. LXXXIV, 2).

La résurrection de la fille de Jaïre est le symbole de notre résurrection, qui sera le terme définitif de notre exil, de notre captivité, puisque jusque-là nos corps ne seront pas délivrés des liens de la mort, n'auront pas pris encore leur part des félicités de l'âme, leur immortelle associée.

* * *

1. S. Matthieu donnait un grand festin, à Capharnaüm, en l'honneur de Jésus, peut-être afin de le remercier de l'avoir choisi pour apôtre. Il y avait là des Pharisiens, mais aussi des publicains, amis de S. Matthieu et ses collègues comme employés de la douane. Comme toujours, les premiers se scandalisaient de voir « des publicains et des pécheurs manger avec Jésus, » et ils s'en plaignaient, non pas à lui, mais à ses disciples ; car ils n'auraient osé le blâmer directement. Il les entendit et répondit par cette adorable parole : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Car ce ne sont point les hommes en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais les malades. »

En ces quelques mots il définit l'esprit de l'Evangile et la mission de l'Eglise. Le nombre des pécheurs est plus grand que celui des justes, et, à coup sûr, Jésus aime mieux ceux-ci que ceux-là. Mais est-ce que la bonté divine a des bornes ? Est-ce que Dieu n'aime pas toutes ses créatures et ne veut pas les sauver toutes ? Et ces justes eux-mêmes, qui se montrent si méprisants, méritent-ils d'être appelés justes ? Les orgueilleux et les envieux sont-ils des justes ? Et cependant Jésus les épargne, il consent même à les appeler justes, mais est-ce qu'il n'est pas venu aussi pour sauver les pécheurs ? Est-ce que les hommes bien portants doivent empêcher le médecin de visiter ses malades pour leur rendre la santé ?

Le Sauveur développe ces idées avec des précautions infinies, pour ne blesser personne, mais il établit nettement la doctrine de la miséricorde.

2. Comme il parlait ainsi, et que tous l'écoutaient, attentifs, soudain le chef de la synagogue, Jaïre, entre dans la salle du festin, se prosterne à ses pieds, et d'une voix entrecoupée par des sanglots comprimés, il s'écrie : « Seigneur ! mon enfant, ma fille unique est à toute extrémité ! Venez, imposez-lui les mains et elle vivra ! » Jésus regarde cet homme que la douleur, le désespoir égarent, et, pris d'une grande compassion pour lui, il se lève et le suit.

Les Apôtres l'accompagnent, puis les pharisiens, les publicains, toute la foule. Dans la rue on a remarqué la douleur de Jaïre, on sait que sa fille est mourante, morte peut-être, et bientôt c'est une multitude qui se dirige vers la maison du chef de la synagogue ; car Jaïre était très estimé et sa peine devient la peine de tous.

Or, dans cette multitude, il se trouvait une femme qui était malade d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait traîné son infirmité chez tous les médecins sans parvenir à la guérir, bien qu'elle y eût dépensé tout son bien. C'était, parmi les filles d'Israël, une infirmité humiliante et qui tenait à l'écart celles qui en étaient atteintes. Cette femme avait une grande foi. Jésus était si bon ! sûrement il pourrait la guérir. Mais elle n'osait se présenter devant lui et lui exposer sa misère. Et elle se disait en elle-même :

— Si je pouvais seulement toucher la frange de son vêtement, je serais guérie.

Et se glissant à travers la foule, elle finit par atteindre le Sauveur, et alors elle toucha cette frange qui formait l'ornement principal du vêtement chez les Juifs. Soudain elle fut guérie. Elle était tout heureuse, elle remercia Dieu intérieurement, dans toute l'allégresse de son âme, et se perdit de nouveau parmi la foule.

Mais Jésus s'arrêta, et regardant autour de lui, il demanda : « Qui a touché mes vêtements ? »

— Quoi ! lui dit Pierre, tout le peuple s'empresse et vous touche et vous demandez : « Qui est-ce qui m'a touché ? »

— J'ai senti une vertu qui sortait de moi, reprit le Sauveur. Quelqu'un m'a touché.

Et il continua à regarder dans la foule. Il aperçut cette femme, qui, se voyant devinée, vint, confuse et tremblante, à ses pieds. Devant tous elle avoua la vérité et dit comment elle avait été guérie.

De nombreuses personnes avaient touché Jésus, parmi le peuple qui le pressait ; mais une seule l'avait touché avec une foi implorante, avec respect, avec confiance, avec adoration. Jésus l'avait sentie, il avait regardé jusqu'au fond de son cœur, et il y avait vu tant d'amour, de désir de bien, puis tant de reconnaissance, qu'il lui dit :

— Ma fille, ayez confiance, allez en paix, votre foi vous a sauvée.

Telle est la puissance de la prière et de la foi. Ne craignons pas de parler à Jésus, de l'importuner, de lui demander sans cesse ; si nos prières sont ardentes, sincères et humbles, il les distinguera de celles de la multitude qui le prie en beaucoup de paroles, mais avec l'indifférence de cette foule qui le pressait, et il les exaucera.

Le peuple s'était arrêté, écoutant, réfléchissant sur ce fait, méditant les paroles du Maître et s'associant au bonheur de cette femme. Le malheureux Jaïre s'était arrêté aussi. Il ne murmurait pas, il ne pressait pas le Sauveur de se hâter, il se disait au contraire que si Jésus avait guéri cette femme, il pourrait aussi guérir sa fille. Il mettait dans sa douleur toute la confiance, toute la délicatesse de sa foi. Ceux qui sont grandement éprouvés savent ainsi attendre et se résigner.

3. Comme le Sauveur continuait à l'hémorroïsse ses affectueux avis, tout à coup arrivent des amis de Jaïre, venant de sa maison, qui lui disent : « Ne tourmentez pas le Maître ; votre fille est morte. » Il jette un regard chargé d'affliction, mais non de reproches, sur Jésus qui se tourne vers lui et lui dit : « Ne crains pas, crois seulement, et elle sera sauvée. »

Et ils se remettent en marche. Quand ils arrivent à la maison, ils trouvent les pleureuses qui s'acquittent déjà de leur lugubre devoir. D'autres femmes préparaient les bandelettes et le linceul. Le corps de la jeune fille reposait inanimé sur le lit. Elle était bien morte, et les joueurs de flûte avaient déjà commencé leurs airs funèbres. Jésus dit aux pleureuses en passant : « Ne pleurez pas, l'enfant n'est pas morte, elle dort. » Ces paroles sont accueillies par des railleries et des gestes de dérision. Mais il les fait sortir de la chambre de la jeune fille, et reste seul avec le père et la mère, et les trois apôtres qu'il conduira un jour sur le Thabor, et qui seront aussi témoins de son agonie à Gethsémani, Pierre, Jacques et Jean.

Alors il prend la main de la jeune fille et commande :

— Jeune fille, lève-toi ! *Puella, surge.* (Luc, VIII, 54).

Elle se leva aussitôt et se mit à marcher, *et ambulabat.* (Marc, V, 42). Son âme qui avait quitté le corps revint en elle. Les parents étaient dans la stupeur, et dans une joie indicible. Jésus ordonne qu'on lui donne à manger. Elle avait douze ans et elle était l'espoir, l'allégresse et l'ornement de la maison.

Fidèle à son habitude de ne point provoquer l'enthousiasme des foules et les manifestations populaires, Jésus défendit qu'on publiât ce miracle. Mais comment empêcher la multitude, qui attendait frémissante au dehors, de le connaître ? Il ne réussit qu'à empêcher l'éclat, car bientôt le bruit s'en répandit dans toute la contrée et personne n'en fut surpris. Ce n'était qu'une merveille de plus ajoutée à tant d'autres.

Dans cette journée, Jésus avait fait deux miracles dus à la foi et de l'hémorroïsse et de Jaïre. La première renferme sa foi dans son cœur, mais que celle-ci est profonde ! Aussi le Sauveur lui dit-il : « Votre foi vous a sauvée. » L'*Evangile de Nicodème* lui donne le nom de Véronique. On dit qu'elle était de Césarée de Philippe, et qu'elle éleva dans cette ville un monument de bronze qui la représentait aux pieds de Jésus. Eusèbe vit encore ce monument, qui fut détruit par Julien l'Apostat. On raconte qu'une plante poussait auprès de la statue de Jésus ; quand elle s'élevait jusqu'à la frange et la touchait, elle guérissait les maladies. Ce n'est sans doute qu'une pieuse légende, mais combien touchante ! Cette plante était le symbole de la foi de cette sainte femme, foi qui lui faisait penser : « Si je touche seulement la frange de son vêtement, je serai guérie. »

La foi de Jaïre n'est pas moins admirable. Elle le pousse à venir chez S. Matthieu, au milieu du festin, à se prosterner devant Jésus et à lui faire la plus humble et la plus suppliante des prières : « Ma fille se meurt ! Venez, elle vivra ! » Et comme il souffre de l'encombrement de la foule qui empêche le Sauveur d'avancer, du retard qu'apporte encore l'hémorroïsse ! Pendant ce temps il a le pressentiment que sa fille est morte. Des amis viennent en effet lui confirmer l'affreuse nouvelle. Quelle épreuve, qui l'ébranle, le renverse !... Le Maître devine cette défaillance intérieure et il lui dit doucement, comme à mi-voix : « Ne crains pas, aie seulement la foi, et ta fille sera sauvée ! » Cette parole et le regard de Jésus le relèvent, il croit puissamment, il croit qu'il est bien le Fils de Dieu, celui qui lui donne cette assurance, et qui vient de guérir une pauvre femme qui souffrait depuis douze ans.

A la maison, quand tous raillent Jésus qui arrive trop tard, le chef de la Synagogue a gardé sa confiance en lui. Puisqu'il est le Fils de Dieu, qu'importe que son enfant soit morte ? Est-ce qu'il n'est pas maître de la vie et de la mort ? Alors Jésus parle, et avec quelle autorité ! Dieu seul ose parler ainsi. Dieu seul en effet peut commander à l'âme de revenir à son corps, *et reversus est spiritus ejus.* (Luc, VIII, 55).

4. Jésus ressuscita trois morts : cette jeune fille, le jeune homme de Naïm, et Lazare qui était depuis quatre jours dans le sépulcre. S. Augustin nous fait remarquer qu'à côté de ces résurrections visibles, il y en a des milliers qui sont invisibles et qui n'exigent pas moins de puissance. La fille de Jaïre, ce sont ceux qui tombent dans le péché par suite de la fragilité humaine ; ils reviennent facilement. Le ressuscité de Naïm est la figure de ceux qui sont tombés souvent et qui ont presque l'habitude du péché ; ils se convertissent avec plus de peine ; il leur faut une plus grande grâce. Jésus prend la jeune fille par la main et elle se relève ; mais, à Naïm, il fait arrêter les porteurs, puis il commande impérieusement : *Adolescens, tibi dico, surge !* Lazare, c'est le pécheur endurci dans son péché. En le voyant mort depuis quatre jours, Jésus frémit, il pleure sur lui et crie d'une voix forte : *Lazare, veni foras !* Et Lazare paraît, pâle, enveloppé de ses bandelettes qui le tiennent et le serrent, symbole des péchés qui s'attachent et auxquels on est attaché, si bien que le retour complet d'un vieux pécheur à Dieu est un grand miracle de la grâce.

* * *

Mais la *Communion* nous rappelle qu'il est une force plus puissante que le péché le plus invétéré : c'est la prière. L'hémorroïsse souffrait depuis douze ans de son infirmité, elle désespérait d'être jamais guérie, mais elle prie avec une foi ardente, elle touche la frange du vêtement du Sauveur, et soudain elle est délivrée. Telles les âmes qui sont éloignées de Dieu depuis des années et qui, sentant leur misère, malheureuses dans leur triste état, prient, se repentent et viennent faire l'aveu de leurs fautes avec humilité et douleur au confessionnal. Pendant que l'absolution descend sur elles, tout à coup elles sont pardonnées et leur pénitence, leur foi réjouit le ciel tout entier. « En vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez par la prière, croyez que vous le recevrez et que Dieu vous l'accordera, *et fiet vobis.* »

POUR LA FÊTE DE S. SIMON ET S. JUDE

VIEUX ENSEIGNEMENTS TOUJOURS ACTUELS

Quæcumque ignorant, blasphemant.
Ils lancent l'injure à toutes les choses qu'ils ignorent. (Jude, 10).

Mes frères,

L'un des deux saints Apôtres que nous fêtons aujourd'hui même, S. Jude, nous a laissé une épître adressée aux fidèles de son temps. Pour être vieille de dix-neuf siècles bientôt, cette épître n'a rien perdu de son actualité. Les faux docteurs contre lesquels elle met en garde les chrétiens d'alors, se retrouvent les mêmes, à très peu de chose près, à notre époque. Aussi j'ai pensé ne pouvoir mieux faire, en ce jour, que de commenter devant vous cette lettre, dont un Père de l'Eglise a dit « qu'elle a peu de lignes, mais est remplie de choses vigoureuses [1]. » Elle nous montrera, m. f., que nos modernes faux docteurs ou, si vous le voulez, nos modernistes, soi-disant gens de progrès, en sont bien vraiment encore et *aux erreurs* des premiers temps du christianisme, et *aux mêmes procédés vains, menteurs et funestes.*

[1] Origène, *De Princ.*, III, 2, 1.

I. — *Erreurs modernes vieilles déjà de dix-neuf siècles*

M. f., si les machines de guerre dont on essaie de battre aujourd'hui les murs de cette citadelle toujours inébranlable qu'est l'Eglise, étaient vraiment d'aujourd'hui, si les doctrines modernes en insurrection contre notre vieux *Credo* étaient réellement modernes, si elles dataient des merveilleux progrès dans les sciences dont notre siècle est justement fier, nous pourrions à la rigueur nous prendre, en face d'elles, de quelque hésitation, de quelque inquiétude ; encore que notre religion repose sur des fondements contre lesquels aucune science et aucun progrès dans la science ne peut quoi que ce soit, à aucune époque. — Mais, bien au contraire, rien de plus archaïque, rien de plus vieillot que le modernisme. La lettre de notre apôtre, ou plutôt de nos deux apôtres S. Simon et S. Jude, va nous le montrer. Je dis : *de nos deux apôtres ;* car, pour le rappeler en passant, les deux hérauts de l'Evangile par nous célébrés en cette fête, évangélisèrent ensemble le vaste empire de la Perse, y engendrèrent à Jésus-Christ d'innombrables enfants et demeurèrent associés pour cette œuvre glorieuse, jusqu'à ce qu'un même martyre vint les associer à jamais dans la gloire des cieux. On peut donc penser que, semblablement, l'Epître dite de S. Jude fut l'œuvre commune des deux apôtres, bien que de la main du seul apôtre Jude, frère de S. Jacques le Mineur.

Et maintenant donc, que nous apprend cette Epître, relativement aux erreurs actuelles ? Elle nous apprend que déjà en l'an 60 de notre ère, c'est-à-dire à une époque où la science moderne était encore à naître tout entière, où la nature devait dérober à l'homme, pour des siècles et des siècles encore, le secret de ses lois et de ses forces, oui, que déjà alors il y avait de faux docteurs, pour enseigner qu'il n'y a rien d'immuable dans les dogmes chrétiens ; que le dogme de demain pourra fort bien contredire le dogme d'aujourd'hui, le détrôner, le supplanter, pour se conformer à l'esprit du jour ; en un mot, que le dogme ou le *Credo* doit sans cesse se modifier avec le cours du temps et des opinions humaines, afin d'être toujours « moderne. » N'est-ce pas là, m. f., le modernisme dans son essence ?

Or, que ce modernisme ait existé, ait sévi dès ces temps de non-civilisation, de non-progrès, de non-science, c'est ce que nous prouve la pressante exhortation de nos saints Jude et Simon à leurs fidèles, de combattre avec une extrême énergie pour la foi qui leur a été *une fois pour toutes* transmise. Entendons les paroles mêmes du frère de S. Jacques : « *Necesse habui scribere vobis, etc.* Je me suis vu dans la nécessité de vous écrire, pour vous presser, vous supplier de lutter de toutes vos forces, *supercertari,* pour la foi qui a été *une fois pour toutes* transmise aux saints : *semel traditæ sanctis fidei.* Car il s'est glissé parmi vous certains hommes, désignés d'avance pour la damnation, impies qui en arrivent à renier notre seul Maître (Dieu) et Notre-Seigneur Jésus-Christ. » — Voilà donc les fausses doctrines, modernistes de fait, contre lesquelles l'apôtre de la Perse se voyait obligé de mettre en garde les fidèles d'alors, en leur rappelant que le *Credo* qui leur avait été enseigné par les apôtres valait une fois pour toutes, qu'il n'y fallait et n'y faudrait jamais rien changer, et que les Saints, c'est-à-dire les vrais enfants de l'Eglise, devaient être prêts à lutter jusqu'au dernier souffle, pour cette profession de foi à jamais immuable. Pour n'avoir pas voulu comprendre et admettre cela, les modernistes d'autour de l'an 60 en étaient vite arrivés, comme les modernistes de notre XX^e^ siècle, à nier la divinité de N.-S. J.-C. Ils se réclamaient toujours du nom de Jésus-Christ, prétendaient être toujours chrétiens ; mais c'était à la manière dont un Loisy de nos jours — tous vous avez pu entendre parler de ce chef du modernisme en France, voilà pourquoi je n'hésite pas à prononcer ici son nom — prétend ou plutôt prétendait, lui aussi, rester prêtre et chrétien, tout en refusant de croire à la divinité de l'Eglise et de son Fondateur.

« Ils méprisent l'autorité, poursuit S. Jude, et insultent ceux qui sont élevés en dignité : *dominationem autem spernunt, majestatem autem blasphemant.* » Autre trait, m. f., commun aux modernistes de tous les siècles. Ceux d'aujourd'hui semblent seulement un peu plus habiles dans leur façon de mépriser l'autorité enseignante. Ils se donnent l'air de respecter l'Eglise, de reconnaître à ses dogmes « du moment » un certain caractère d'utilité pratique, une certaine raison d'être, vu qu'autour de ces dogmes de l'Eglise se fait pour un temps l'unité et qu'ils sont, du reste, l'expression, la traduction de l'opinion régnante à un certain point de la durée. Mais, — et voici, m. f., où le prétendu respect se montre bien ce qu'en réalité il est, c.-à-d. le plus parfait mépris, — mais, ces dogmes de l'Eglise, il faudra qu'ils fassent place à d'autres, même opposés, même contradictoires, du jour où la mentalité publique se sera orientée dans une direction nouvelle et contraire. Et s'ils s'obstinaient à vouloir vivre encore, ces vieux dogmes condamnés par l'opinion dominante, par l'esprit public, si l'Eglise s'obstinait à vouloir nous les imposer encore, ces dogmes qui ont fait leur temps, oh ! alors tant pis pour l'Eglise, tant pis pour la vieille dogmatique ! On peut leur tourner bien poliment le dos et leur dénier désormais toute autorité pour régir les esprits, et tout naturellement aussi — ceci découle de cela — pour régir les cœurs. Autrement dit, on a le droit de planter là l'Eglise avec non seulement sa dogmatique, mais encore sa morale.

Car, — c'est là encore un des côtés douloureux qu'a touchés le doigt inspiré de notre Apôtre, — l'erreur, à une époque comme à l'autre, pousse fatalement sa révolte contre le vrai jusqu'à la révolte contre le bien. « Comme Sodome et Gomorrhe, » poursuit S. Jude, « et comme les villes voisines qui se livrèrent à l'impureté..., de même aussi ces hommes souillent leur chair. » Et un peu

plus loin : « Les choses qu'ils ignorent (c'est-à-dire les choses révélées), ils les insultent; quant à celles qu'ils connaissent naturellement (c.-à-d. les choses de la conscience, les règles de la morale naturelle), ils s'y corrompent, comme les animaux sans raison. »

Ah ! sans doute, m. f., je ne prétends pas, pour ce qui est des modernistes de notre temps, qu'il faille leur appliquer sans distinction aucune cette sévère appréciation de l'Apôtre. Ils ont, sur ceux que S. Jude avait sous les yeux, l'avantage d'être les héritiers de vingt siècles de christianisme, les fils d'une société dont les fondements tout au moins sont encore à base de ciment évangélique ; les contemporains de l'Apôtre, au contraire, sortaient à peine du paganisme ou d'un judaïsme plus ou moins païen, et étaient tout prêts à se replonger dans tous ses excès et désordres, dès qu'ils apostasiaient la foi chrétienne. — De plus, les docteurs du modernisme actuel sont en quelque sorte armés, par leur orgueil même, contre les turpitudes du vice. « Pures comme des anges, orgueilleuses comme des démons, » a-t-on pu dire au XVIIe siècle de certaines religieuses à qui le Jansénisme avait tourné la tête. Un phénomène analogue peut se reproduire, pour un temps et jusqu'à une certaine mesure, chez les intellectuels du modernisme.

Mais si l'on étudie cette hérésie « qui résume en elle toutes les autres, » si on l'étudie dans la masse de ceux qui s'en trouvent gangrenés, sans trop le savoir peut-être, dans la masse des prétendus chrétiens qui vivent de l'air qu'elle a vicié, oh ! alors, quel spectacle ! quelle dégradation du sens moral ! La conscience faussée jusqu'à ne plus savoir ou vouloir distinguer le bien du mal, jusqu'à trouver toutes naturelles et toutes permises les pires horreurs ! Des mères dites chrétiennes s'étonnant des trop justes sévérités de l'Eglise contre des danses aussi infâmes que le tango et compagnie ! Des chrétiens, des chrétiennes réclamant, pour un *oui* ou pour un *non,* le divorce devant les tribunaux civils, et n'en revenant pas d'apprendre que l'Eglise s'inquiète, souffre et gémit profondément de ces mœurs et pratiques nouvelles et vraiment toutes modernes, de ce scandale enfin, pour appeler les choses par leur nom. On ne comprend pas que ces divorces soi-disant purement civils sont une porte large ouverte au divorce complet et aux « remariages » sacrilèges, avec toute leur suite de désordres sans nom et sans nombre. — Et ainsi du reste, m. f... Que c'est bien là ce que dénonçait d'un style si énergique notre vieil Apôtre : « Quant aux choses qu'ils connaissent — ou devraient connaître — naturellement, ils s'y corrompent, comme les animaux sans raison ! »

Vous du moins, m. f., n'ayez jamais rien de commun avec ce modernisme, soit doctrinal, soit moral ou plutôt immoral, qui, s'il venait à triompher, ne serait rien moins que la ruine totale du christianisme. Et, pour achever de vous mettre en garde contre ses dangers et ses ravages, laissez-moi vous dire maintenant, toujours avec S. Jude et S. Simon, les procédés dont usent ses fauteurs.

II. — *Les procédés du modernisme dans tous les temps*

Les Apôtres, eux, avaient vu et connu Notre-Seigneur, ils avaient été témoins de ses œuvres divines, des miracles qu'il opérait, non pas comme les prophètes d'avant lui en invoquant le nom de Dieu, mais en son propre nom, et comme ayant de lui-même autorité et toute-puissance sur la nature. Ils l'avaient vu mourir sans doute, mais ensuite ils l'avaient vu ressuscité et remontant triomphalement au ciel, confirmant, par ces prodiges plus divins encore, si je puis dire, que tous les autres, ce titre de *Fils de Dieu* qu'aux heures solennelles de sa vie il avait affirmé lui appartenir en propre. Mieux que personne donc les Apôtres savaient ce qu'il fallait penser du Christ, ne se scandalisant pas plus de ses abaissements d'Homme d'infirmité et de douleur, qu'ils ne s'étonnaient de son exaltation au-dessus de tous les cieux ; et cela, parce qu'il s'était montré et prouvé à eux Dieu et homme tout ensemble. Aussi pouvaient-ils s'écrier hardiment, avec et comme S. Pierre leur chef : « Ce n'est pas sur la foi de savantes fables et imaginations que nous vous enseignons la toute-puissance de N.-S. J.-C. et son futur second avènement ; mais c'est pour avoir été nous-mêmes les témoins de sa grandeur. » (II Pet., I, 16).

Eh bien ! nos nouveaux docteurs, eux, sur la foi et au nom de quoi enseignent-ils ? — Sur la foi de leurs convoitises et de leur orgueil, et au nom de leur ignorance même, nous répond notre apôtre : « *secundum desideria sua ambulantes, os eorum loquitur superba,* » et : « *quæcumque ignorant, blasphemant.* » Eux, ils n'ont rien vu, et ils osent contredire l'enseignement de ceux qui ont vu, de ces apôtres témoins du Christ, et témoins prêts chaque jour à se faire égorger, en garantie de la réalité de ce qu'ils affirment. Ils n'ont rien vu et ils ne veulent rien voir ! Il n'y a pas si longtemps que le Christ ressuscité s'est fait voir à quantité d'hommes ayant bon œil et cerveau sain ; un jour entre autres, « il a été vu par plus de cinq cents frères à la fois, dont beaucoup vivent encore, » observe S. Paul lui-même dans une Epître de même date que celle de S. Jude (I Cor., XV, 6). Et, du récit minutieux que S. Luc nous a laissé de l'Ascension, il appert que Jésus est remonté au ciel devant 120 apôtres ou disciples, réfugiés ensuite dans la maison du Cénacle pour y attendre le Saint-Esprit : « *Erat autem turba hominum simul fere centum viginti.* » (Act., I, 15). Ces témoins de la Résurrection, et de l'Ascension, et de la Pentecôte, c.-à-d. des trois preuves les plus manifestes de la divinité de Jésus-Christ, les novateurs, les modernistes de l'an 60 pourraient les voir, les interroger. — Il est en outre par le monde, à ce moment-là même, un homme de qui il est bruit partout ; qui, d'abord persécuteur haineux et acharné comme pas un du nom chrétien, est devenu, en un instant, le plus zélé, le plus intrépide des prédicateurs de l'Evangile, l'ami, l'amant passionné de ce Jésus, dont le nom seul auparavant

provoquait sa fureur. Cet homme extraordinaire, ce Paul converti par un coup foudroyant de la grâce divine parcourt en tous sens le nouveau monde chrétien, multipliant, ainsi d'ailleurs que les autres apôtres, les miracles, et vivant miracle lui-même. Quoi de plus facile pour les novateurs que de se mettre à sa recherche, ou plutôt à sa rencontre, de le voir, de l'entendre rendre, et par sa parole, et par ses actes, et par sa personne tout entière, témoignage de la divinité du Christ ? Mais c'est là justement ce de quoi les nouveaux docteurs ne se mettent aucunement en peine. « *Doctas fabulas secuti* » : ils ont leurs idées toutes faites, ils ont leur système plus ou moins savamment organisé, ils ont en tête leur roman plus ou moins philosophique du Christ : c'est d'après ces idées, c'est d'après ce système, c'est d'après leurs imaginations qu'ils jugeront du Christ, qu'ils jugeront le Christ, et qu'ils le condamneront à n'être qu'un homme ou qu'un *éon* quelconque, comme on disait alors ; et cela, sans tenir compte des faits, sans tenir compte des témoignages vivants de ceux qui ont vu, de ceux qui savent et non pas rêvent je ne sais quel rêve de sophiste ou d'illuminé.

Voilà, m. f., l'histoire des modernistes d'il y a dix-neuf cents ans et de leurs procédés. Mais ne pourrait-on pas s'y tromper, et croire que c'est des modernistes de notre temps qu'il vient d'être parlé ? Car eux aussi partent d'un système qu'ils se sont composé à eux-mêmes d'après leur tempérament et leur tournure d'esprit, partent d'idées toutes faites, pour juger du christianisme et de son auteur, sans vouloir comprendre que le christianisme relève du tribunal non pas de la philosophie et des idées d'un chacun, mais de l'histoire et des faits qu'elle enregistre comme bien avérés. Avant de prendre tel ou tel verset de l'Evangile, telle ou telle parole du Christ, et de raisonner sur cette parole ou ce verset avec les idées particulières que nous avons pu nous faire, il y aurait à nous demander d'abord, n'est-il point vrai, m. f. ? ce que l'histoire nous dit et nous prouve concernant le Christ et l'Evangile ; à nous demander d'abord si le Christ fait bien vraiment figure dans l'histoire comme pas un homme avant lui, comme pas un homme après lui ; si les témoins de la vie du Christ l'ont bien vraiment confessé comme leur Dieu et prêché comme tel à toutes les nations, au péril sans cesse renaissant de leur vie et finalement au prix de leur sang, et cela dès le lendemain même du jour où ils l'avaient vu mourir cloué au gibet d'infamie. Voilà ce que déjà il s'agit de savoir : or, cela, on le sait. — Il s'agit de savoir encore si vraiment la petite pierre détachée de la montagne a fait crouler les formidables colosses d'or, d'airain ou de fer, qui se dressaient sur le monde pour l'asservir ; si, en d'autres termes, l'Eglise de Jésus-Christ, fondée sur l'infirmité et la folie de la Croix, a assis son empire sur les ruines d'empires en apparence indestructibles, et trône, elle-même indestructible et immortelle, sur le monde depuis des siècles, sans cesse décrétée de mort par ses ennemis et sans cesse triomphante, plus resplendissante de jeunesse, de beauté, de force et de vie aujourd'hui que jamais ; en un mot, miracle de pérennité, de perpétuité dans un monde où tout meurt. — Il s'agit de savoir encore si, au sein de ce vivant miracle qu'est l'Eglise, les miracles particuliers ne sont pas de tous les jours, et en tel nombre que de les raconter tous durerait des années, et si manifestement surnaturels que les impies eux-mêmes sont obligés de confesser, comme pour les miracles de Lourdes, par exemple, qu'ils n'y comprennent rien, que cela dépasse les forces connues de la nature. — Voilà, m. f., oui, voilà les faits, bien attestés par l'histoire, en face desquels il faudrait commencer par se mettre ; et, si l'on n'a pas des yeux pour ne point voir, comme les impies dont je viens de parler, on se sent en face du divin, on jette d'instinct un cri de foi, on confesse que l'Eglise est divine, que Jésus-Christ, son fondateur, est Dieu. C'est le moment alors, mais alors seulement, d'étudier un à un les textes de l'Evangile qui peuvent sembler offrir des difficultés particulières ; et alors on constate que ces textes eux aussi rendent un son divin, qu'ils trouvent d'eux-mêmes leur explication dans le sens de la divinité de Jésus-Christ.

Que de fois, m. f., il arrive qu'une même chose, dite par deux personnes différentes, nous semble une banalité, une niaiserie, dans la bouche de la première personne, que rien ne recommande à notre particulière attention ; tandis que, dans la bouche de la seconde, connue de nous pour être fort spirituelle, le même propos se révèle à nous comme réellement plein de finesse et de charme ! Ainsi de certaines paroles de l'Evangile lui-même. Si, négligeant les faits les plus patents de l'histoire qui nous obligent à reconnaître en Jésus-Christ un Dieu, nous prétendons ne nous en rapporter qu'au vêtement évangélique de la parole du Christ pour prononcer pour ou contre la divinité de celui-ci, nous ressemblons à qui prétendrait reconnaître la qualité des gens par leur seul vêtement. Quand, à Chinon, notre Jeanne d'Arc parut à la cour du Dauphin, elle se fût bien trompée si elle eût salué de ce titre de Dauphin et de Roi celui qui en portait ce jour-là les insignes. C'est par ailleurs qu'elle connaissait Charles pour être le gentil Dauphin de France, et le costume de simple chevalier dont Charles VII était pour la circonstance revêtu, n'abusa pas un instant la Pucelle inspirée.

Vous savez maintenant, m. f., ce qu'a de faux la façon de procéder du modernisme, laissez-moi dire de l'hérésie, de l'erreur religieuse en général ; car la méthode est bien toujours la même chez tous les docteurs du mensonge : c'est au nom de leurs idées particulières qu'ils jugent de tout, et les faits sur lesquels s'édifient l'histoire et la révélation ne comptent pas ou que si peu, si peu ! Faut-il s'étonner alors qu'ils aient le verbe si haut et fassent assaut d'assurance et d'audace ? Rien ne comptant pour eux que leurs idées, ils ne s'inquiètent de rien, ils ne doutent de rien, et parlent d'un ton qui en impose. Mais rassurez-vous, m. f. : ceci non

plus n'est point nouveau, ceci non plus n'a rien qui soit propre à notre siècle de science et de découvertes, car déjà notre apôtre S. Jude constate ce caractère de vanité suffisante, je dirai, comme on dit aujourd'hui, ce bagout endiablé chez les commis-voyageurs de l'erreur à son époque. Un jour, nous dit-il, que l'archange Michel discutait avec Satan au sujet du corps de Moïse, il n'osa pas décréter de mensonge son adversaire, mais se contenta de dire : « Que le Seigneur t'impose silence ! » Ainsi, lui, l'Ange de lumière et de vérité, il n'avait pas osé formuler une accusation de mensonge contre le père du mensonge et des ténèbres. « Mais, reprend S. Jude, mais eux, les hérétiques, ils blasphèment tout ce qu'ils ignorent. » D'ignorer, cela ne les arrête pas, cela ne les embarrasse pas, cela ne les rend pas réservés, tout au contraire. Et, tandis que ceux qui savent, que les enfants de lumière et de vérité connaissent les saintes pudeurs que donne la crainte de dire un mot de trop, un mot qui risquerait d'excéder en quelque chose les limites de la stricte vérité, les autres au contraire, affranchis de ce scrupule, discutent à grand renfort de grands mots sur tous sujets possibles et impossibles ; et leur verbeuse assurance, je l'ai dit, en impose parfois. Pas à vous, m. f., je l'espère, car vous voilà bien et dûment avertis du vide et de la vanité des procédés de l'erreur.

Et enfin, m. f., l'aboutissement de tout ce verbiage et de tout ce tapage ? « Malheur à eux ! répond l'apôtre Jude, car ils ont suivi la voie de Caïn ! *Væ illis, quia in via Cain abierunt !* » Oui, la voie de Caïn. Le métier qu'ils font, parfois avec tant de gaieté de cœur, c'est un métier d'assassins ! Assassins, non des corps peut-être, mais des âmes ! Se peut-il concevoir rien de plus affreux, rien de plus funeste ? — Ah ! m. f., pitié pour ceux qu'ils assassinent ; et avant tout pitié pour vous-mêmes, afin de n'être pas de leurs tristes victimes ! Au feu leurs écrits quels qu'ils soient ! Au feu les livres ou journaux qui se font les organes ou les échos de leurs prédications délétères ! — Pitié aussi pour ces aveugles qui croient pouvoir conduire les autres, alors qu'ils courent eux-mêmes à l'abîme ! Ce sont encore nos glorieux apôtres Simon et Jude qui nous en conjurent : « *Illos vero salvate, de igne rapientes,* sauvez-les eux-mêmes, si possible, sauvez-les des flammes éternelles ! » Toutefois, c'est avec une extrême prudence qu'il faut entreprendre cette œuvre de pitié : « *aliis autem miseremini in timore,* » de crainte de contracter à leur contact la lèpre de l'erreur et du péché : « *odientes et eam quæ carnalis est maculatam tunicam.* »

* * *

Mais un moyen de salut, de sauvetage, que l'on peut toujours employer sans crainte et sans danger, c'est la prière. Oui, prions, prions beaucoup, prions plus que nous ne le faisons. Prions tout particulièrement Celle que, pendant ce mois qui s'achève, nous avons dû prier avec une abondance et une ferveur nouvelle ; le mois du Rosaire une fois terminé, ne cessons point pour cela de nous recommander à elle tous les jours, fréquemment, instamment. — Prions les Saints, nos frères du ciel ; oh ! le jour de la Toussaint, comme nous allons les invoquer, n'est-il pas vrai ? appeler toute l'Eglise triomphante au secours de l'Eglise militante, au secours de l'Eglise souffrante ! Oh ! le beau jour que ce jour de la Toussaint, le beau jour tout à la fois de célestes joies et de saintes tristesses ; et tout cela dans la prière ! Eh bien ! que nos glorieux apôtres d'aujourd'hui, S. Simon et S. Jude, nous apprennent, nous aident à la bien célébrer, la Toussaint de la terre, la Toussaint de l'Eglise militante, afin qu'il nous soit donné de prendre part un jour à celle de l'Eglise triomphante dans l'allégresse et la gloire du ciel. *Amen.*

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XVIII

Mademoiselle, Monsieur,

A cette heure solennelle où vous allez vous donner sans réserve l'un à l'autre, où vous allez contracter une union si intime qu'elle devra sans cesse faire de vos deux âmes une seule âme, de vos deux cœurs un seul cœur, vous avez compris que Dieu était le meilleur témoin de vos promesses et que, échangés en sa présence, vos engagements seraient plus sacrés et plus inviolables. Au moment de prendre sur vos épaules les charges et les devoirs du mariage, vous avez compris qu'il fallait demander, pour vous aider à les porter, ces grâces de choix que Dieu ne refuse jamais à ceux qui l'implorent. C'est là vraiment le motif de votre présence dans cette église, au pied de cet autel d'où sont descendues déjà tant de bénédictions célestes. Avant de bénir votre union, permettez-moi de vous dire quelques mots des cérémonies que vous allez accomplir : vous en verrez mieux le sens profond, et elles resteront à jamais gravées dans votre esprit comme un avertissement toujours présent de vos devoirs réciproques.

Dans quelques instants je vous demanderai, au nom de l'Eglise, votre consentement mutuel à cette union. Il sera irrévocable ; car vous l'aurez pris, non seulement devant vos parents et vos amis, mais en face du saint autel, devant Dieu et ses anges, et aucune puissance humaine, malgré les prétentions des impies, ne saurait anéantir un serment que le ciel lui-même aura ratifié.

Après un engagement aussi sérieux, aussi décisif, je comprends pourquoi l'Eglise demande pour les nouveaux époux le secours d'En-Haut. Ne faut-il pas, en effet, implorer l'assistance divine sans laquelle notre force n'est que faiblesse ?... Je comprends pourquoi ces mains unies et enlacées : elles nous rappellent que les époux se doivent une entière confiance et un mutuel appui. Ah ! marchez longtemps, marchez jusqu'à la fin, la main dans la main, vous rappelant, vous, Monsieur, que vous êtes le soutien, le protecteur de votre épouse,

et vous, Mademoiselle, que vous devez soumission et confiance à votre époux.

Une autre cérémonie nous offre encore de grandes et utiles leçons : le prêtre bénit un anneau d'or, et vous le prenez, Monsieur, et vous le mettez au doigt de votre épouse. Cet anneau, n'est-il pas vrai ? est le touchant symbole des liens qui vont vous unir. Toujours il restera au doigt de votre épouse pour marquer que la fidélité est le premier et le plus essentiel de vos devoirs. C'est un anneau d'or, et ce métal précieux entre tous est l'emblème du plus fort, du plus beau, du plus noble sentiment qui doit animer les époux, l'affection conjugale. C'est un anneau bénit, pour vous rappeler que cette affection, pour être légitime, doit s'épanouir sous l'œil de Dieu et rester toujours pure et sans tache.

Telle est en quelques mots la signification de la démarche que vous faites en ce moment et des cérémonies qui vont s'accomplir. Vous en voyez maintenant toute la portée, toute la gravité : engagement irrévocable, soumission et confiance sans limite en échange d'une protection douce et toujours assurée, fidélité inviolable, affection mutuelle et inaltérable, voilà vos promesses. Faites-les de grand cœur et soyez-y fidèles, vous assurerez ainsi votre bonheur.

Vivez saintement afin de vivre heureux, aimez Dieu, servez-le fidèlement, et vous saurez par expérience ce que tant d'autres se sont plu à proclamer : que la religion est le chemin du bonheur en ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il.

XIX

Mademoiselle, Monsieur,

Vous venez demander à la sainte Eglise votre mère d'être témoin de vos serments et de bénir votre union. L'Eglise répond de tout cœur à votre appel, et je suis doublement heureux d'être en ce moment près de vous son interprète : vous connaissez la gravité des promesses que vous allez faire, et vous savez quels doux et nobles devoirs vous imposera dès aujourd'hui l'union que vous allez contracter.

Le mariage, en effet, n'est pas d'institution humaine : c'est Dieu lui-même qui l'a institué. Il faut donc le prendre comme Dieu l'a fait : la paix et le bonheur de votre vie sont à ce prix. Dieu l'a fait pour le charme de votre existence, pour votre consolation, pour votre soutien mutuel, et aussi, ne l'oubliez jamais, pour son honneur et sa gloire à lui. Il l'a fait un, saint et indissoluble, c'est-à-dire que vous serez désormais l'un et l'autre tirés en quelque sorte du milieu de la foule pour vous dévouer l'un à l'autre, vous aimer exclusivement l'un l'autre, vous sacrifier l'un pour l'autre ; en un mot, pour former à vous deux une nouvelle famille où devront se concentrer toutes vos joies, toutes vos peines, toutes vos inquiétudes, toutes vos espérances. Et cela pour toujours : non pas seulement aujourd'hui ni demain, ni pendant ces premiers jours où l'amour dans toute sa fraîcheur et sa touchante inexpérience, rêve d'un ciel sans nuage et se croit capable de tous les dévouements. Non, ce n'est pas seulement à ces débuts que vous devrez ainsi vivre l'un pour l'autre, liés aux mêmes devoirs, n'ayant qu'une même pensée, partageant les mêmes désirs ; ce sera toujours, toujours, jusqu'à la mort, qui seule aura le droit de briser le lien dont je vais sceller votre union.

Cependant, sans crainte donnez-vous joyeusement l'un à l'autre. C'est bien la Providence qui a ménagé votre rencontre sur le même chemin : elle vous a mis en quelque sorte la main dans la main, vous ne l'avez ni contrariée ni violentée, et je constate avec plaisir que vous vous présentez au pied de l'autel comme l'Eglise voudrait qu'on le fît toujours : l'honneur au front, pour former une union pleine de joies et d'espérances.

Et alors, puisque c'est Dieu qui a préparé et voulu votre union, c'est lui qui en sera le garant et le soutien. Il vous donnera la force, la santé, le bon accord, la paix, qui sont le charme de la famille. Il éloignera de vous, je l'en conjure, le péril et la trop grande souffrance. Et enfin il laissera tomber sur vous cette bénédiction suprême d'animer et réjouir votre vie par ces anges du foyer sans lesquels la vie à deux est sans but : doux et terrible mais nécessaire et providentiel fardeau, qui, par les alarmes qu'il cause et le dévouement continuel qu'il exige, resserre chaque jour plus étroitement l'union des époux, et faisant disparaître la monotonie et l'égoïsme, maintient dans la famille le vrai amour et le vrai bonheur.

Je demande donc à Dieu pour chacun de vous une bénédiction toute spéciale. De votre côté, donnez à Dieu la première place dans votre maison. Qu'il y soit toujours aimé et servi ; il est le Maître de l'univers, nous ne tenons rien que de lui, nous ne vivons que par lui ; c'est justice que nous ramenions tout à lui. En ce pauvre monde, tout change et se renouvelle ; Dieu seul demeure toujours, et ce n'est pas seulement un devoir, c'est encore la plus grande habileté, de l'aimer et de s'employer noblement, généreusement, à son service : nous avons tout à y gagner ici-bas, et là-haut une couronne immortelle. Ainsi soit-il.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1922 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas, l'*Ami du Clergé* n'ayant point paru pendant la guerre. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Prix de chaque année, en fascicules : jusqu'à 1913 inclus, et 1920, 8 fr. ; 1914-1919, 14 fr. ; 1921 et 1922, 10 fr. Le port est en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 octobris 1923.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 18-25 octobre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — III. Ce que furent les Saints, 545.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LVI. *Pour le soir de la Toussaint :* La dévotion aux âmes du Purgatoire, 547. — LVII. *4e Dim. après l'Epiphanie :* L'orage apaisé, 548.

Allocutions de mariage. — XX, 549. — XXI, 551.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXX. Le culte sous la Terreur, 552. — XXXI. Déisme et athéisme révolutionnaires, 554.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXVIII. La justice envers soi-même : L'humilité, 556.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

III

CE QUE FURENT LES SAINTS

Filii sanctorum sumus.
Nous sommes les fils des saints. (Tob., II, 18).

Mes frères,

Quand Tobie fut devenu aveugle, à la suite de ses œuvres de charité, ses proches, loin de le consoler, lui reprochaient sa vie passée à faire le bien, et lui disaient : « Où est ton espérance ? Car c'est parce que tu espérais en Dieu que tu répandais tes aumônes et que tu ensevelissais les morts. »

Mais il leur répondait vivement : « Ne parlez pas ainsi, car nous sommes les fils des saints, et nous attendons cette autre vie que Dieu donnera à ceux dont la foi en lui n'a jamais défailli. » Fortes paroles, qu'il convient de méditer aujourd'hui, dans cette fête qui nous rappelle que la vie est une épreuve constante et que nous devons nous montrer dignes de nos pères. Or, ils ont su travailler et souffrir avec foi, avec espérance, avec la certitude qu'ils seraient récompensés par le bon Maître, qui est infiniment juste. Nous sommes leurs fils, *les fils des Saints*.

Je voudrais vous montrer d'abord *ce qu'étaient les Saints :* la fleur de l'humanité, les amis de Dieu et l'honneur de la terre ; — vous montrer ensuite, que *c'est une nécessité pour nous de devenir des saints,* pour participer à leur vie et jouir de leur bonheur.

I

Un jour, un Docteur de la loi demandait à Jésus : « Que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » c'est-à-dire, « comment pourrai-je devenir saint ? » Jésus lui répondit : « Que lisez-vous dans la loi ? Qu'est-ce qui y est écrit ? »

Le docteur dit aussitôt : — « Il est écrit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit ; et le prochain comme toi-même. »

« — Tu as bien répondu, fit Jésus. Fais cela et tu auras la vie. » (Luc, x).

Les Saints sont donc des hommes qui aiment Dieu de tout leur cœur, et le prochain comme eux-mêmes, c'est-à-dire beaucoup. Ce sont des *hommes de Dieu,* qui appartiennent à Dieu seul ; et des hommes du prochain, c'est-à-dire des *hommes du peuple,* qui ont consacré toute leur vie au prochain pour l'amour de Dieu.

1. Le monde lui-même les appelle « des hommes de Dieu, » parce qu'ils sont bons, parce que toute leur vie, tous leurs actes resplendissent du reflet de la miséricorde de Dieu, et qu'ils sont l'image la plus parfaite de Dieu sur la terre.

Ils croyaient en Dieu, ils le voyaient partout, ils s'oubliaient totalement pour ne songer qu'à lui, accomplir ses ordres, et répondre à sa voix.

Pour eux, en effet, la volonté divine se faisait visible, elle était la règle adorable de leur vie. Dieu qui a créé l'univers, qui l'éclaire de son soleil, qui est bon, qui répand sa pluie sur le champ du juste comme sur celui du méchant ; Dieu qui a créé les âmes par un acte d'amour ; Jésus-Christ qui s'est fait pauvre pour nous, afin de nous inspirer l'esprit de détachement ; qui a souffert pour nous, afin de nous faire aimer la souffrance et le sacrifice ; qui est mort pour sauver les hommes, afin de faire la volonté de son Père : tels étaient les objets habituels de leurs méditations, de leur foi et de leur amour.

« Puisque Dieu est si bon, puisque Jésus-Christ nous a tant aimés, se disaient-ils, que devons-nous faire que de l'aimer de toutes les forces, de toute l'étendue de notre cœur ? » — Et ils mettaient Dieu partout en première ligne, ils le plaçaient avant les pères, les mères, les frères, les sœurs, les épouses, les enfants.

Pour lui, ils s'oubliaient eux-mêmes ; ils ne vivaient que de son amour, de sa volonté, de ses ordres, de sa parole, comme Abraham, comme Moïse, comme S. Pierre ou S. Jean. Parfois ils semblaient le voir distinctement, le contempler lui-même. Ils le voyaient rayonner dans ses œuvres et ils lui parlaient. Ils voyaient Jésus-Christ qui leur tendait les bras du haut de la croix, comme S. Paul, S. François d'Assise, sainte Thérèse... Quant à eux-mêmes, à leur misérable humanité, ils n'y pensaient que pour demander à Dieu d'en être délivrés, et ils disaient avec l'Apôtre : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Mais s'ils s'oublient, ces hommes de Dieu, Dieu les glorifie. Il demeure en eux et ils demeurent en lui ; il les compénètre de son esprit, de sa science, de sa toute-puissance, de sa vie, il les divinise en quelque sorte, ils ne font plus qu'un avec lui. Rien d'étonnant donc qu'il leur communique quelque chose des secrets de l'avenir, et de son empire sur les éléments, sur la nature, sur la mort ; qu'il leur ait accordé le pouvoir de ressusciter les corps comme les âmes, et qu'il les ait sacrés, à la face du monde, prophètes et thaumaturges. Il ne refuse

rien à ceux qui se sont donnés tout à lui et qui lui ont tout donné.

2. Nos Saints n'étaient pas seulement les « hommes de Dieu ; » ils voulaient être aussi et ils étaient les hommes du prochain, du peuple, de la nation.

Nous les voyons au berceau de toutes les sociétés, particulièrement au berceau de la France. Ils ont fait le monde civilisé, défriché le sol couvert de forêts, défriché les âmes, fait reculer la barbarie. C'est S. Martin qui renverse les idoles qu'adoraient nos pères ; S. Remi qui par le baptême, et avec sainte Clotilde, adoucit Clovis, le guerrier farouche ; S. Léon qui arrête Attila, frappé de sa majesté haute et imposante, qui semble maîtresse du présent et de l'avenir. Désormais les nations peuvent se fonder, les villes prospérer, la sécurité s'établir enfin, et, avec les bienfaits de la paix, les sciences, les lettres, les arts, fleurir dans les monastères d'abord, puis dans toute la nation. Et si les fléaux sévissent, si la peste envahit une contrée, si les pauvres se multiplient, nos Saints paraissent ; ils bravent la mort, relèvent les caractères, pansent les plaies, combattent les maladies, créent des hospices pour les malheureux, s'assoient au chevet du pestiféré dont ils adoucissent les souffrances, et qui meurt résigné parce qu'ils lui ont murmuré à l'âme une parole d'espérance.

Grâce à eux, les mœurs s'épurent, la joie habite la cité, la famille s'élève, donne de puissants rejetons et se sanctifie.

Le peuple, qu'on dit volontiers ingrat, ne sait comment leur montrer sa reconnaissance. Il les proclame ses meilleurs amis, il les vénère, il donne leurs noms à ses villes, à ses villages, à ses hameaux, à ses enfants ; il les regarde comme des modèles parfaits, comme l'idéal de la bonté et de la vertu. Quand il veut désigner une femme pieuse qui vit plus au ciel que sur la terre, il dit : « C'est une Sainte Thérèse ; » un homme généreux, qui est sensible à toute misère, qui ouvre sa bourse aux pauvres, qui ne se laisse rien, il dit : « C'est un S. Vincent de Paul ! » un prêtre austère et doux, qui vit de rien, qui se mortifie pour sauver les âmes et qui porte un rayon du ciel sur sa figure émaciée, il dit : « C'est un Curé d'Ars ! »

Voilà ce qu'étaient nos Saints ; voilà ce qu'ils ont fait, les uns avec plus d'éclat, d'autres dans un cadre plus modeste, chacun suivant ses moyens, dans les palais ou dans les chaumières, tous aimés, tous grands. Car ce sont les grands cœurs qui font les grands Saints ; et de cette richesse-là, Dieu, qui a fait l'âme humaine si précieuse, si élevée, ne s'est montré avare envers personne.

II

Puisque l'on ne peut « entrer en la vie éternelle » sans être saint, il faut donc que *nous devenions des saints*.

Et *la sainteté est facile,* car il y a beaucoup de saints.

Seule elle nous donne la *sécurité, la paix de l'âme.*

Enfin, nous *sommes inexcusables* de ne pas devenir des saints.

1. Ne croyez pas, en effet, que les Saints soient des exceptions. Ils sont innombrables, nous dit l'Eglise, on ne peut les compter : *turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.* Elle n'appelle pas Saints seulement ceux qui ont reçu la consécration du miracle. Ceux-ci même ne sont peut-être pas les plus grands. Au jour suprême des justices, quand Dieu assignera à chacun son rang, la place qu'il a méritée, les plus grands seront les plus humbles, ceux que le monde n'a pas connus, qui ont vécu dans le devoir obscur, constamment, héroïquement accompli. Ceux-là sont les vrais hommes de Dieu, car ils n'ont travaillé que pour lui ; et ils recevront au ciel la plus belle récompense, car ils n'ont aspiré sur la terre qu'à être pleinement oubliés. Aussi bien, souvent Dieu leur a accordé comme une grâce de choix, suivant leur désir, le mépris des hommes.

Tous ceux qui sont agréables à Dieu sur la terre sont des saints, et pour être agréable à Dieu il suffit de le vouloir, d'être une âme de bonne volonté. Les Saints sont donc nombreux.

2. Quelle paix alors, quelle sécurité morale pour ceux qui sont tels !

Qu'est-ce qui nous tourmente, en fait ? C'est notre dernière heure.

Quel est celui qui voudrait mourir dans l'état où il se trouve maintenant, sans mettre un ordre définitif à sa conscience, sans jeter vers Dieu un suprême regard d'amour et de regret ? Si vous descendez en effet au fond de vous-mêmes, vous surtout qui ne pratiquez pas, vous y trouverez encore des croyances qui vous font trembler. Vous avez pu subir des orages, votre foi y a résisté. Et dans un jour de réflexion, comme celui-ci, vous vous arrêtez et vous vous dites : « J'avais une âme, pourtant ; qu'en ai-je fait ? Ne l'ai-je pas oubliée dans le tumulte de la vie ? Et que répondrai-je quand Dieu me la redemandera ? »

3. Vous avez beau vous rappeler les vieilles objections, vides et nulles, que vous avez entendues ; vous sentez bien que vous avez une âme, une âme immortelle, une âme qui vous demande en vain sa nourriture, comme vous la donnez à votre corps : la prière de chaque jour, la messe de chaque dimanche, l'Eucharistie de chaque devoir pascal. Cette âme pleure sur ses égarements ; que répondrez-vous à ses plaintes ?

« Que vous ne pouvez pas rompre avec vos erreurs et devenir des saints ? » — Mais qu'est-ce donc qui est au-dessus des forces de l'homme aidé par la grâce ? Votre langage est celui du paresseux en face d'un travail d'ailleurs facile, mais qui l'épouvante et le trouve lâche. Est-il donc, en effet, si difficile de faire tous les jours une prière, de venir à la messe tous les dimanches, d'obéir aux paroles maternelles de l'Eglise ? Mais les Saints dont vous êtes les fils déposeront eux-mêmes contre vous ! Ils vous accuseront devant Dieu, et un jour devant les hommes. Ils vous diront : « Nous avons

connu bien d'autres périls, subi de plus grandes épreuves, suivi des chemins plus rudes parmi des pierres plus dures, et nous avons marché, nous avons passé ! »

On est chrétien, on est saint, quand on veut.

Que répondrez-vous encore ? « Que vous n'avez pas le temps ? » — Ce n'est pas le temps qui vous manque, mais la volonté. Or le ciel n'est ouvert qu'aux hommes de volonté.

Ce temps qui vous manque, dites-vous, vous le consacrez à vos amis, à des indifférents même, à toute œuvre qui vous plaît, même mauvaise, à tout le monde, sauf à Dieu. Or, votre temps, vous ne le devez qu'à Dieu, qui en échange vous donnera son éternité. Si vous ne lui donnez pas votre temps, il ne vous donnera pas son éternité ; c'est de toute justice. Vous êtes donc inexcusables.

Apprenez à connaître le vrai bonheur, qui est dans l'obéissance à votre conscience, à votre foi, à l'Eglise. Les Saints étaient les plus heureux des hommes. Si nous les imitons, nous jouirons, au terme de notre carrière, d'une Toussaint perpétuelle, d'une fête qui ne finira pas, au ciel. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LVI

Pour le soir de la Toussaint

LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE

Facta est super me manus Domini.
La main du Seigneur m'a touché. (Ezéch., XL, 1).

Mes frères,

Il y a dans la sollicitude de l'Eglise pour les âmes du purgatoire quelque chose de maternel. A peine un de ses enfants a-t-il exhalé le dernier soupir qu'elle étend sur son corps l'image de la croix, elle l'ensevelit dans une terre consacrée, et, chaque jour, elle porte à l'autel le souvenir de son âme. Dans cette Octave [1] où tout nous rappelle nos chers défunts : les vêtements de deuil que nous portons, nos visites plus longues au cimetière, et jusqu'aux notes funèbres des cloches, notre pitié se tourne vers leurs douleurs. Elle ne saurait, du reste, avoir d'objet plus méritoire.

I

« Délivrer une âme du purgatoire, c'est faire œuvre agréable à Dieu, un peu comme si on la rachetait soi-même. » Cette parole d'un saint est d'une rigoureuse exactitude. Dieu aime les âmes du purgatoire, parce qu'elles sont pures, parce qu'elles reflètent les traits de son infinie beauté, et en aucune manière ne contristeront plus son cœur. Sa bonté voudrait les délivrer, mais sa justice tient leur bonheur en suspens et réclame jusqu'à la dernière obole. Elles souffrent pour de légères fautes venues de la poussière de ce monde ; mais dans les flammes où elles pleurent, elles se résignent, bénissent Dieu et l'adorent. Pauvres âmes ! qui donc pourra payer la rançon qu'elles doivent ? Qui donc voudra être leur médiateur ? Nous-mêmes, m. f., si nous savons offrir en faveur de ces exilées une prière, une immolation, un sacrifice. Quand toute une famille agenouillée implore Dieu avec larmes pour tant de chers disparus, Dieu l'écoute ; par nos saintes importunités, en lui arrachant la délivrance d'une âme, nous avons répondu à ses vœux, et il nous devra la gloire que va chanter pour lui et durant des siècles sans fin cette nouvelle élue.

En intercédant en faveur du purgatoire, vous faites aussi une œuvre charitable. Ces âmes souffrent d'une soif dévorante, et nous épanchons sur elles, nous jetons à travers leurs flammes la goutte d'eau vive qui désaltère pour l'éternité ; nous les dépouillons de leur vêtement de feu pour les revêtir de la robe de la gloire ; nous les visitons dans le séjour de leurs invisibles douleurs, et, par nos prières, nous brisons les chaînes qui les retiennent captives, nous soulevons les liens qui les meurtrissent, ou, tout au moins, nous en diminuons la pesanteur. Est-il charité plus méritoire ? Est-il infortune plus digne de pitié ?

Chaque infortune ici-bas a son secret pour exciter la compassion. Le mendiant étale devant nous sa misère, le malade verse des pleurs et laisse échapper des plaintes qui nous déchirent. Mais, dites-moi, connaissez-vous une misère pareille à la misère des âmes du purgatoire ? « Seigneur, disent-elles, ne détournez pas de nous votre face adorable, *ne avertas faciem tuam a me*... Faites-nous, Seigneur, dès la prochaine aurore, entendre votre miséricorde, parce que nous avons mis en vous toute notre confiance, *quia in te speravi.* » Quand même la scène se passerait à distance, elle n'en est pas moins réelle. Pour ces infortunées, la nuit est venue où rien ne peut plus germer. Si loin du ciel et si loin de la terre ! c'est bien la douleur incomparable, et il semble que l'on entende là-bas, toujours, dans les longues et interminables heures du purgatoire, les plaintes délaissées du Calvaire : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

II

Salutaire aux âmes du purgatoire, cette dévotion nous offre également de multiples avantages personnels.

Dans nos deuils, les sympathies humaines, les paroles du monde, sont froides. A la vérité, on nous donne bien l'assurance que l'on souffre avec nous, que l'on partage notre peine ; mais cela ne suffit pas. Tous les efforts de l'amitié sont impuissants pour tempérer la douleur qui nous oppresse : souvent même, en nous rappelant des épreuves récentes et dont la mort a été la cruelle ouvrière, ils font monter plus vite encore le flot de nos

[1] Pour sermons de l'Octave des Morts, on aura un très riche répertoire (cinquante-six sermons, distribués en sept Octaves) dans ROLLAND, *Le Vestibule du Paradis*, in-16 de XIV-426 p., en vente aux bureaux de l'*Ami du Clergé*, franco 4 f. 60 (4 f. 85 pour l'Etranger).

larmes ou les rendent plus amères. En retour, combien la foi chrétienne est consolante ! Les âmes d'élite qui sortent de ce monde sans rien devoir à la justice de Dieu, forment le petit nombre ; après que la miséricorde divine a daigné couvrir le péché de son pardon, il reste, pour l'ordinaire, nombre de petites dettes à expier. Mais, quelle douce joie de pouvoir nous interposer entre la justice de Dieu et nos frères défunts ! Lorsqu'on a bien prié sur une tombe, on se relève consolé ; notre cœur, au souvenir de ceux qui nous ont quitté et qui souffrent, trouve dans sa piété filiale une force nouvelle ; un rayon de lumière vient éclairer notre deuil, en même temps que nous nous ménageons un mérite de plus. En abandonnant aux âmes du purgatoire la vertu expiatrice ajoutée à notre prière, un mérite spécial, personnel, nous est acquis, qui nous obtient sur la terre une augmentation de grâces, qui nous vaudra dans le ciel un surcroît de gloire.

Il faut voir dans certaines dévotions une vraie marque de salut, entre autres la dévotion à la Sainte Vierge et celle au Sacré-Cœur. La piété envers les morts est aussi de ce nombre. « Oui, dit un orateur toujours grave dans ce qu'il avance, on doit regarder la piété envers les défunts comme un signe de prédestination. N'est-elle pas l'œuvre de miséricorde par excellence ? » Nous savons la promesse de l'Evangile : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire... Venez, les bénis de mon Père. » Or, parmi ceux qui ont faim et qui ont soif de la justice et de Dieu, il convient de placer les âmes du purgatoire. Nous méritons, en intercédant pour elles, la récompense qu'elles demandent pour nous.

Au purgatoire, en effet, on ne connaît pas l'oubli et encore moins l'ingratitude. Si, pendant la vie, nous avons compati à leurs souffrances, ces âmes devenues nos médiatrices obligées feront monter vers Dieu, même avant de pouvoir en contempler les splendeurs, leurs ardentes supplications ; du jour surtout où elles seront délivrées, un lien d'éternelle reconnaissance les attachera à notre sort, et quand, pour nous, instruments de leur délivrance, viendra l'heure de la mort, elles seront les auxiliatrices de nos derniers combats.

* * *

La cause que je viens de plaider est depuis longtemps une cause gagnée : car c'est chaque jour qu'entre vous et vos défunts il se fait un échange de pensées et de souvenirs. Si, cependant, nous étions portés à nous tranquilliser sur leur sort, en songeant aux vertus qu'ils ont pratiquées, souvenons-nous de S. Augustin qui, longtemps après la mort de sa mère, — et sa mère était sainte Monique, — prononçait encore son nom à l'autel. Imitons cet exemple ; que notre prière pour les âmes du purgatoire soit inlassable, usons en leur faveur de tous les moyens que l'Eglise met à notre disposition. Ainsi soit-il.

LVII

4e Dimanche après l'Epiphanie

L'ORAGE APAISÉ

Domine, salva nos, perimus.
Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !
(Matth., VIII, 25).

Mes frères,

Les Apôtres, accompagnés de Notre-Seigneur, traversaient une fois le lac de Génésareth, et voilà que tout à coup une violente tempête s'éleva. C'était pendant l'obscurité d'une sombre nuit : à tout moment leur frêle nacelle pouvait faire naufrage ou se briser contre les rochers. Cependant le Maître, placé à l'arrière de l'embarcation, dormait. Les Apôtres, après avoir tenté inutilement les derniers efforts, le réveillèrent à grands cris : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! *Domine, salva nos, perimus.* »

I

Dans l'orage qui menaçait les Apôtres, il faut voir d'abord l'image de tous les dangers dont nous sommes environnés.

Nous portons en nous un principe de mal. De même que les vents agitent la mer et en troublent la surface par la violence de leur souffle, de même les passions de la colère, de l'orgueil, de la jalousie troublent notre âme et en font disparaître la tranquillité. Au surplus, Dieu a donné au démon le pouvoir d'agiter par mille et mille suggestions la nacelle de notre pauvre cœur : tantôt, il nous attaque à découvert ; tantôt, il sème sous nos pas les pièges les plus redoutables. S. Paul le disait déjà aux Ephésiens : « Nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais contre les puissances infernales. » (VI, 12). Le monde, de son côté, mer sombre et orageuse, est à notre égard un danger perpétuel : livre, gravure, journal, il se sert de tout pour nous perdre, et là où nous en soupçonnons le moins, il y a encore des périls ; si bien qu'à chaque heure les violents tourbillons qui menaçaient la barque des Apôtres viennent agiter notre vie. *Et facta est procella magni venti.*

Au milieu de tant d'alarmes, que faire ? Ce que faisaient les Apôtres. A leur exemple, sitôt que le vent de la tentation gronde, nous devons dire : « Seigneur, au secours, sauvez-nous, nous périssons ! » Si l'orage devient plus menaçant, nous appellerons Jésus plus fort ; notre prière répétée, sainte et pure, le réveillera pour qu'il calme nos craintes et nous donne le courage des bons combats. Une parole de Jésus a suffi pour apaiser la tempête sur le lac de la Judée : qu'il abaisse seulement sur nous, à l'heure du péril, son regard divin, et, malgré tous les efforts du mal, dussent-ils se renouveler sans cesse, nous resterons victorieux.

II

La tempête qui assaillit les Apôtres est aussi le symbole des peines de la vie.

Pas n'est besoin de le dire, car vous en avez fait maintes fois l'expérience : les sources de la douleur sont nombreuses et abondantes. Nous souffrons dans notre chair par les fatigues du travail et les atteintes de la maladie ; nous souffrons dans notre âme par les sacrifices de la vertu ; nous souffrons pour nous-mêmes et nous souffrons en voyant souffrir les autres. A bien prendre, notre vie, dans la traversée de ce monde, subit comme une frêle barque la secousse des eaux où elle s'avance : un jour, ce n'est qu'un mouvement de surface ; un autre jour, c'est une agitation extrême. Entre toutes nos peines, quelques-unes même sont si délicates qu'on ose à peine y toucher, dans la crainte de les rendre plus sensibles.

Ici encore, la prière est le seul remède efficace. Vous avez des inquiétudes, priez ; vous souffrez, priez ; vous pleurez, priez : il n'est pas de privations, de misères, de duretés qui puissent résister à la prière. Notre âme serait-elle au point d'être submergée comme la barque des Apôtres par tous les flots, la prière sera notre refuge assuré. A genoux, devant l'autel, il suffit que nous disions : « Dieu est là dans sa chair mystérieusement voilée ; il m'entend, il m'écoute, il me bénit ; il est là pour me soutenir et me consoler, quand je fixe sur lui les longs et ardents regards de la douleur. » Si la prière ne réussit pas à faire oublier tout de suite tant de peines, à la longue elle les adoucit. Les choses qui nous avaient paru les plus insupportables, elle nous les fait supporter ; et ce qu'elle nous a d'abord fait supporter, elle finit par nous le faire aimer.

III

L'Evangile ajoute que la tempête du lac arriva à la fin du jour, *cum sero esset factum*.

Pour nous, la mort sera aussi la fin du jour, le dernier orage de la vie et le plus redoutable. Justes ou pécheurs, riches ou pauvres, pontifes ou rois, tous nous devons mourir : c'est l'expérience quotidienne. Nous venons au monde pour mourir, et les langes dont on nous enveloppe en naissant sont le présage assuré du suaire qui nous recouvrira. Aurions-nous assez de bonheur et de santé pour arriver jusqu'à l'extrême vieillesse, Dieu a mesuré le nombre de nos années : impossible d'aller au delà. Du moins, soyons prêts, et, avant que la tourmente ne mugisse, aimons comme les Apôtres à mettre Jésus dans la nacelle qui nous porte.

Quand les Apôtres entrèrent dans leur barque, familiarisés qu'ils étaient par leur métier de pêcheurs avec les orages du lac, ils n'avaient pas la moindre pensée d'un danger si prochain, d'une tempête si subite et si violente. *Et ecce motus factus est magnus*. Hélas ! un coup de vent de plus, et ils seront engloutis... De même, la mort arrivera pour nous inopinément. Au moment le moins attendu, à l'heure où nous n'y penserons pas, elle viendra frapper à notre porte. Aussi Jésus-Christ a-t-il pris soin de nous dire : « Ayez toujours des lampes allumées entre vos mains, et soyez comme un serviteur qui attend son maître, prêt à le recevoir à la troisième ou à la quatrième veille de la nuit, peu importe. »

* * *

L'Evangile de la tempête apaisée a séduit le talent d'Eugène Delacroix. Avec quelles vives couleurs il nous peint le ciel sombre, les flots déchaînés et qu'on croit entendre gronder, le désespoir des Apôtres, désolés, perdus, se tournant pour l'éveiller vers le Sauveur endormi, au milieu des vagues en furie ! Cette toile est fort instructive. Si la vie a ses peines, ses tourmentes, Dieu reste notre secours. Voilà ce qu'elle nous rappelle, et à ne pas l'oublier, malgré les plus violentes tempêtes, le calme renaîtra bientôt sur la surface ridée de notre âme. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XX

Monsieur, Mademoiselle,

Vous ne vous engagez pas dans le mariage sans savoir qu'il est chose sainte.

Le mariage est saint dans son origine : le premier, contracté entre Adam et Eve, fut l'œuvre de Dieu même.

Il est saint dans son but : il ne tend à rien moins qu'à faire de deux créatures, unies entre elles pour la vie, les instruments dociles du Créateur.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que N.-S. Jésus-Christ l'ait élevé à la dignité de sacrement, tout comme le baptême, qui fait les chrétiens, tout comme l'ordre, qui fait les prêtres. Et je ne suis pas surpris de lire la comparaison, osée à première vue, que l'Apôtre établit entre l'union de l'homme avec la femme et celle du Christ avec l'Église (Eph., v, 22-32).

* * *

Il dépendait de Dieu que le mariage fût saint en soi ; qu'il le demeure dans son exercice, cela dépend, Monsieur et Mademoiselle, de ceux qui le contractent.

Il faut qu'il le demeure ! La Société, en tout temps, et maintenant plus que jamais, a besoin de foyers chez qui le devoir reste en honneur ; le devoir ne se sépare pas de la conscience, et la conscience exige la religion. Parce qu'on a chassé Dieu de partout, parce qu'on a voulu, à coups de persécutions et de calomnies, étouffer le sentiment religieux, les hommes et les femmes de conscience deviennent de plus en plus rares. Voilà pourquoi l'avenir est si sombre ; voilà pourquoi si l'on ne consent pas — et ceci à bref délai — à redonner à Dieu la place qui lui revient en chaque foyer, c'est-à-dire la première, disons-le sans phrases, nous sommes perdus. Il est des aveugles qui ne le veulent point voir ; mais justement, c'est parce que le peuple de France a été assez sot pour choisir ses

guides parmi les aveugles, qu'il vit actuellement dans le chaos et court à l'anarchie !

La France aurait besoin de familles intimement unies, pour s'asseoir elle-même sur une base solide. Or, qu'arrive-t-il ? Le mariage devient pour beaucoup le voile qui cache des vilenies ; le jeune homme et la jeune fille s'unissent afin de pouvoir librement se livrer aux passions les plus basses ; on ne recherche guère un cœur à aimer et dont on sera aimé, mais un complice. Aussi ces deux êtres, que ni l'affection vraie ni le dévouement réciproque n'attiraient l'un vers l'autre, ces deux êtres que la conscience ne retiendra pas, le divorce impie et sacrilège viendra vite les séparer : c'est par milliers, et plus encore, qu'on doit compter ces infamantes atteintes au plus sacré des liens.

Aussi avons-nous vu, — spectacle bien triste, mais fatal, — des épouses oublier dans les divertissements, les plaisirs et la débauche, l'époux qui souffrait dans la tranchée en attendant la mort ; des veuves supporter plutôt allégrement ce que d'autres eussent appelé un chagrin et ce qui, pour celles-là, semblait bien être une délivrance, ou étaler un deuil dont la fausse élégance ou l'immodestie du déshabillé décelait trop une sincérité bien douteuse.

La France aurait besoin de berceaux innombrables pour compenser d'innombrables tombes. Mais, pour peu que dure le mal, la France disparaîtra faute de Français ; elle deviendra la proie d'un voisin rapace qui convoite toujours nos plaines et nos coteaux pour y loger et y enrichir le trop-plein de sa population... Dieu, auteur du mariage, avait ordonné : « Croissez et multipliez-vous » ; les apôtres modernes vous crient : « Voulez-vous être heureux ? Alors, oui, la passion, tant que vous voudrez ; mais surtout pas d'enfant ! » Ah ! pour élever une famille nombreuse il faudrait consentir une foule de sacrifices ; on ne veut plus du sacrifice ! Et c'est cet égoïsme criminel qui, établissant l'homicide à l'état de coutume, perd les âmes et tue la Patrie.

La France aurait besoin de fils dignes d'elle, pour la refaire elle-même. Mais comment les former — les *élever* — sans loi morale ? Or, point de loi morale sans le Décalogue : et l'on a déchiré le Décalogue ! Quoi qu'elle fasse, la fameuse « morale laïque » sera toujours impuissante : elle ne remplacera jamais la vieille morale religieuse. Elle pourra former, — je veux être indulgent, — elle pourra former, dis-je, des hypocrites ; des honnêtes gens, non ! à plus forte raison, des hommes de valeur, cette élite après laquelle aspire la France. Quand on refuse d'admettre ce précepte : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement, » il est tout simplement logique de rejeter les autres, et, par exemple : « Tes père et mère honoreras. — Homicide... — Luxurieux point ne seras. — Le bien d'autrui tu ne prendras... » — « Ni Dieu, ni maître, » voilà la devise ; le parricide, l'assassinat, la débauche, le vol..., voilà la pratique. L'expérience prouve, hélas ! que je n'exagère pas !

* * *

J'ai dépeint le mal, Monsieur et Mademoiselle, afin que vous le haïssiez d'abord, et que vous preniez ensuite, en ce qui vous concerne, les mesures nécessaires pour y remédier.

Les mesures ? Il n'y en a qu'*une*, et c'est d'être chrétien : chrétien dans la force du terme ! Chrétien, pas de baptême, mais de pratique ; pas de nom, mais de vie ! C'est, selon le mot de la Sainte nationale, vouloir, en tout, toujours, partout, « Dieu premier servi ! »

Vous le savez ; vous êtes décidés, l'un et l'autre, à le réaliser.

J'en suis sûr, Monsieur. Ne refusez pas l'éloge, sous prétexte qu'il vient de quelqu'un qui ne vous connaît pas assez pour être votre panégyriste. Je vous connais, mieux que vous ne pensez. Ce que je sais, je le dis : le curé de votre paroisse regrette votre départ, parce que vous êtes un homme de foi et que vous avez le courage — si rare aujourd'hui ! — de mettre votre vie en harmonie avec vos convictions : vous êtes un catholique pratiquant. Celle qui va devenir votre épouse me permettra-t-elle de trahir une confidence, et d'ajouter que c'est mue par ce motif, que, finalement, elle a consenti à unir à la vôtre sa destinée ?

Et c'est le plus bel éloge que je puisse faire de vous, Mademoiselle. Aussi bien, en ce qui vous regarde, je n'ai pas besoin d'interroger la renommée. Oh ! que votre modestie se rassure ! Le désir que j'en pourrais avoir ne suffit pas pour qu'il me soit permis de vous décerner un brevet de perfection : la perfection n'est pas de ce monde. Quelqu'un le regrettera-t-il, au point de faire de son regret une critique ? S'il est sans défaut, si jamais il n'a commis de faute, qu'il vous jette la première pierre ! Pour moi, Mademoiselle, je n'oublierai jamais que si Clam... a eu le bonheur, refusé à tant d'autres villages pendant la guerre, d'avoir un prêtre résident, il le doit, après Dieu, à la bienveillance de vos chers parents. Je n'ai plus qualité pour les en remercier au nom de la paroisse ; je les prie seulement d'agréer l'expression de ma gratitude personnelle : elle sera de si peu de valeur, au reste, après le tribut de reconnaissance que leur a porté lui-même le Chef du diocèse !

Quant à vous, Mademoiselle, je vous ai vue à l'œuvre. J'ai apprécié votre dévouement, qu'il s'agît d'exécuter de délicats travaux pour cette église, d'accompagner le chant à l'harmonium, d'orner les autels, ou de garnir de fleurs le souvenir dédié à nos grands morts.

Hier, Monsieur et Mademoiselle, m'est un garant de demain ; votre passé me rassure sur votre avenir.

Persuadés, avec raison, que vous ne pourrez rencontrer le vrai bonheur que dans la communauté intégrale de la foi et des pratiques chrétiennes, vous voudrez que Dieu préside à votre foyer. Ensemble, vous le prierez ; ensemble, vous le servirez ; ensemble, vous l'aimerez. Vous lui offrirez votre félicité, pour qu'il la sanctifie ; vous lui

ferez part de vos sacrifices, pour qu'il vous aide. Sa loi sainte sera votre règle : vous n'en connaîtrez pas d'autres.

* * *

Je ne finirai pas sans vous remercier, Mademoiselle, de l'honneur que vous me procurez. J'aurais eu mauvaise grâce à le décliner, d'autant plus qu'il s'y mêle une joie réelle : celle de présider à l'éclosion de votre bonheur sur terre ; et qu'il m'apporte une grande faveur : celle, Monsieur, de compter un ami de plus !

Que Dieu vous unisse ; que Dieu vous bénisse ; que Dieu vous garde toujours ; que Dieu vous rende heureux et vous entoure d'enfants à qui vous transmettrez votre foi et votre idéal.

Voilà ce que demandent pour vous, là-haut, ceux et celles que vous aimeriez à voir à vos côtés en ce moment, mais qui vous sourient du ciel, où ils jouissent, sans doute, de la récompense réservée aux fidèles serviteurs. Voilà ce que nous allons, nous aussi, demander avec vous, Monsieur et Mademoiselle, nous tous, vos parents, vos amis, et plus que nous, et mieux que nous, le grand, le seul, le véritable Ami, Notre-Seigneur Jésus-Christ !

XXI

Mademoiselle, Mon cher ami,

Dieu est bon !... Il envoie parfois des joies bien grandes, dont, de tout cœur, on le remercie. Votre union, l'union qu'il a souhaitée si ardemment, l'union qu'il va bénir, sur laquelle il fera descendre, dans un instant, la bienfaisante rosée du ciel, est pour le prêtre qui vous parle, une de ces joies-là !...

Ah ! joie bien douce d'être ici en ce moment, de remplir cette fonction, de recevoir votre consentement mutuel, et de pouvoir vous dire qu'il est heureux de votre bonheur. De vous le dire, et de vous prier de le croire sur parole : car il est des sentiments qui sont bien vifs dans l'âme, mais pour la peinture desquels il n'y a de mots dans aucune langue.

Mon âme, je veux tout simplement la mettre à l'unisson des vôtres, afin d'en tirer les paroles d'édification que je vous dois.

* * *

Commencerai-je, ainsi que l'exigerait l'usage, par des compliments ?... Je le voudrais, certes, et je ne pourrais être embarrassé que par la nécessité de choisir ! Mais je me souviens, en ce qui vous concerne, Mademoiselle, — dirai-je : de la « défense » que vous m'avez infligée ? — je puis dire, au moins, du désir très pressant que vous m'avez exprimé. Je connais trop, j'apprécie trop votre modestie pour être étonné et ne point obéir. Au reste, qu'ai-je besoin de dire ici ce que tout le monde sait ? Qu'ai-je besoin de rappeler, devant tous ceux qui vous entourent, ce qui, à mon sens, constitue votre plus grand mérite et votre plus haute vertu : votre fidélité constante à répondre à l'éducation si solide, si intelligente, parce que si chrétienne, d'une mère dont la tendresse et le dévouement, sans cesse, s'appuyaient sur l'amour de Dieu et s'éclairaient à la lumière d'une foi très profonde...

Vous y avez été fidèle... C'est pourquoi, Mademoiselle, lorsque s'est posé pour vous le grave problème d'élire le compagnon de votre vie, vous n'êtes pas allée le chercher parmi les amusements malsains où l'on perd son âme avec son innocence ; vous n'avez voulu obéir au caprice pas plus qu'à la passion : vous vouliez un cœur qui, *vraiment*, — et vous savez que je mets dans cet adverbe tout ce que vous y mettez vous-même, — *vraiment* répondît à l'affection du vôtre, une âme qui partageât votre foi, quelqu'un enfin qui fût au temporel et au spirituel, à la maison de famille et dans la maison de Dieu, votre « compagnon de vie. » Et vous n'avez pas osé choisir vous-même : vous vous en êtes remise avec confiance, décidée à suivre leurs indications, à ceux qui, auprès de vous, représentent Dieu... Vous avez bien fait...

Elle a bien fait, mon cher ami, et puisque c'est vous qui avez été choisi, je pourrais me contenter de ce mot-là pour y condenser tout le bien que je pense de vous. Cependant je dois saisir cette occasion, pour vous remercier sincèrement, au nom de cette paroisse et au mien, non seulement de l'exemple que vous donnez, mais de votre dévouement, qu'il s'agisse de prêter à nos cérémonies religieuses le concours de votre chère et belle fanfare, ou d'y prendre, aux grandes fêtes, la direction de notre chorale. Je vous en félicite, je vous en remercie, mais je ne m'en étonne pas : vous êtes de si chrétienne lignée !...

Cher Monsieur le Maire, soyez fier de votre fils : vous lui avez donné naguère l'exemple du zèle pour la bonne Cause, en un temps où, pour la soutenir, il fallait plus que du dévouement ; et maintenant la paroisse, qui a été bien inspirée en vous gardant sa confiance, vous doit la paix dans la véritable « Union Sacrée. » Soyez fier de votre fils : il est digne de vous.

Il a aujourd'hui sa récompense, puisque la Sainte Ecriture nous affirme que le don le plus excellent que Dieu puisse faire à l'homme, pour prix de ses mérites, *pro factis bonis*, c'est une épouse pieuse et accomplie : *Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata.* (Eccli., xxvi, 19).

Mademoiselle et mon cher ami, vous étiez faits l'un pour l'autre ; c'est la Providence qui vous a réunis ; ayez confiance, enlacez vos deux mains, l'avenir est à vous !

* * *

J'en suis sûr, parce que vous ne marcherez jamais que dans la voie tracée par Dieu aux époux.

Ce n'est pas à vous que je dois rappeler ce qu'est le mariage : non pas une « amusette, » mais une chose sainte, mais un sacrement. Il a été institué par Dieu même et consacré par N.-S. Jésus-Christ. Le mariage n'existe et ne lie véritablement deux

cœurs et deux vies, que s'il est contracté en présence de Dieu. Les époux ne fondent un foyer solide, que s'ils l'établissent sur la foi et sur la grâce de Dieu.

Ah ! des foyers *chrétiens*, comme il nous en faudrait beaucoup, et comme ils nous manquent !

Nous vivons à une époque troublée, où l'anarchie dispute la place à l'impiété et à l'immoralité; notre pauvre Société est à bout, il lui faut — promptement — un sauveur. Le sauveur, c'est toujours le même; le Sauveur, c'est N.-S. Jésus-Christ. Lui, « la voie, la vérité, la vie, » Lui, avec son Evangile et sa Croix : son Evangile qui éclaire le monde et l'empêche de se perdre dans les ténèbres; sa Croix, qui lui offre, avec le salut, le courage et la force de supporter l'épreuve « inévitable. »

Or le monde, c'est la Société, et la Société est faite des familles; tant vaudront les familles et tant vaudra la Société. Ou bien les familles resteront éloignées du Christ, et alors la Société courra aux abîmes; ou bien les familles redeviendront franchement chrétiennes, et alors la Société sera sauvée. Il n'y a pas de milieu.

Les conditions? Être chrétiens, vivre en chrétiens. N'avoir pour règle de vie que la Loi de Dieu. Ne mettre son espérance qu'en Dieu. N'attendre le secours, dans les moments difficiles, que de Dieu. S'aimer en Dieu...

Vous serez heureux, de la sorte, et, de la sorte, vous serez vraiment utiles à la Société, qui a le droit de compter sur vous. Vous lui serez utiles, parce que vous vous montrerez citoyens accomplis; parce que, comprenant votre devoir, *tout* votre devoir, et vous souvenant que le Créateur vous associe à sa paternité, vous donnerez de la vie, et, pour votre part, vous compenserez par des berceaux nombreux d'innombrables tombes; vous lui serez utiles, parce que ces enfants, nés de vous, vous en ferez, non pas des « poupées, » mais des hommes et des femmes conscients de leurs devoirs et de leurs responsabilités, qui, venus de Dieu, voudront appartenir à Dieu.

* * *

Daigne Jésus vous bénir ! Je l'en prie de tout cœur; je l'en prie en union avec vous, vos familles, vos amis; en union aussi avec les êtres chers qui, des noces éternelles, assistent à vos noces temporelles : les petits anges, Mademoiselle, que retrouvait votre père, il y a quelques années; la sainte sœur, mon cher ami, qui, avec sur les lèvres le nom de Jésus, mourut en « prédestinée, » et dont on a pu écrire qu'elle était une fleur de choix transplantée, de la vallée de larmes, dans le parterre des vierges célestes. Comme elle doit être heureuse aujourd'hui ! Comme elle doit chanter, là-haut, elle qui se réjouissait de pouvoir, au paradis, mieux chanter que sur la terre ! Et comme elle doit prier pour vous, ah ! comme elle doit prier pour vous, elle qui vous chérissait tant !...

Qu'elle prie pour vous, Mademoiselle et mon cher ami !... Avec la Bienh. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour qui elle ressentait une si tendre dévotion, en la compagnie de qui, désormais, nous voulons le croire, elle vit, auprès de Dieu, pour l'Eternité, qu'elle fasse, sur votre foyer naissant, descendre une pluie de roses !...

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXX

LE CULTE SOUS LA TERREUR

A jeter un regard sur la France aux jours de la Terreur, on aurait vu partout des temples dépouillés et des tabernacles vides. Un grand nombre d'églises étaient fermées; d'autres transformées en casernes, en arsenaux, en magasins d'habillements ou de vivres. Le son des cloches avait cessé; les plus belles fêtes passaient sans honneur. Il semble qu'on était revenu aux temps de Jérusalem durant la captivité de Babylone, quand l'herbe recouvrait les murailles de la Ville sainte ! Non seulement la liberté de conscience était entravée, mais, pour les prêtres réfractaires, toute fonction religieuse, même privée, devenait un prétexte légal de condamnation et de mort.

I

Malgré la loi du 26 août 1792 qui les exilait, malgré les lois de 1793 qui les punissaient de mort, nombre de prêtres insermentés vivaient dans le voisinage de leur ancienne paroisse. Quelquefois un puits desséché, une meule de foin, une grotte perdue dans les montagnes leur servaient de retraite. Au surplus, la surveillance des comités de *Salut public* et la crainte des délateurs rendaient l'existence de ces apôtres de la charité aussi agitée que celle des missionnaires sur les côtes du Japon ou de la Cochinchine. En fait, beaucoup de fidèles sont montés sur l'échafaud pour avoir donné asile à des prêtres qui n'avaient pas « juré. »

Dans ces conditions, on le conçoit, les saints mystères ne pouvaient être célébrés qu'au prix des plus graves périls.

D'abord, quel lieu choisir pour en faire un oratoire ? Parfois, la grange, la cave, la mansarde discrète d'une honnête famille. Le prêtre y apportait le pain et le vin du sacrifice. Riches et pauvres ouvraient en secret leurs demeures à la religion proscrite. On montre encore dans bien des villages la maison, depuis lors particulièrement bénie, où le culte fut célébré sous la Terreur, comme on cite dans chaque contrée le nom des familles qui se distinguèrent à la même époque par leur dévouement envers l'Eglise.

Mais souvent, hélas ! la pauvre chapelle est envahie, profanée, ensanglantée : dans le hallier où le prêtre offre la sainte Victime, au milieu d'une foule prosternée, retentit le coup de feu qui mêle son sang au vin du calice. Un vieillard,

arrêté de la sorte quand il célébrait, est traîné par les cheveux dans les rues de Tours. A Montpellier, le 3 mars 1793, jour des Cendres, on pousse la fureur jusqu'à tuer à coups de fusils un prêtre et onze personnes surprises à entendre la messe.

Maintes fois aussi, pour tromper la vigilance de leurs ennemis, prêtre et fidèles choisissaient comme lieu de réunion une humble cabane de charbonnier, une mine abandonnée, quelque grotte mystérieuse comme une chapelle des Catacombes. Les bois de la Vendée prêtèrent ainsi l'ombre de leurs chênes à cent autels rustiques, entourés de tout un peuple de laboureurs, qui, agenouillés devant l'Hostie sainte, priaient le Dieu des armées en tenant le fusil d'une main et le chapelet de l'autre. Partout Notre-Seigneur était obligé de chercher d'autres voiles que ceux du Sacrement. Au moins, les cryptes primitives des martyrs étaient-elles çà et là revêtues de marbres précieux; sur leurs parois et sur leurs voûtes, les plus touchantes peintures faisaient briller l'espérance aux regards désolés des premiers chrétiens. Ici, dans les chapelles improvisées de la Révolution, tout est pauvre, aucune parure, aucune splendeur ; à peine osait-on dans l'ombre allumer un cierge, murmurer à voix basse une prière. Devant l'autel cependant un prêtre se préparait au martyre, une vierge prosternée sur la pierre nue se consacrait à Dieu. C'étaient les mystères et c'étaient les vertus de la primitive Eglise.

Dans les pays voisins de la mer, où il n'y avait ni métairie écartée ni grange pour abriter le saint sacrifice, les fidèles demandaient un refuge à l'Océan. Emile Souvestre a poétiquement décrit cette messe nocturne célébrée au milieu des vagues : « Minuit sonne ; une lueur vacillante brille au loin sur l'Océan ; on entend le tintement d'une cloche à demi perdu dans le grand murmure des flots. Aussitôt de tous les rochers, de toutes les anfractuosités du rivage surgissent de petites taches noires glissant sur l'eau. Ce sont des barques de pêcheurs chargées d'hommes, d'enfants, de femmes, de vieillards, qui se dirigent vers la haute mer : toutes cinglent vers le même point. Déjà le son de la cloche se fait entendre de plus près, la lueur lointaine devient plus distincte, c'est une nacelle sur laquelle un prêtre est debout, prêt à célébrer la messe. Sûr de n'avoir là que Dieu pour témoin, il a convoqué les paroisses à cette solennité, et tous les fidèles sont venus, tous sont à genoux entre la mer qui gronde menaçante et le ciel tout sombre de nuages [1]. »

II

Dans la campagne, on se réunissait ordinairement une heure ou deux avant les premières teintes de l'aube.

Aux abords du lieu destiné à la célébration des adorables mystères, de vigilantes sentinelles, comparables aux héroïnes qui autrefois recueillaient sur l'arène de l'amphithéâtre les restes des martyrs, sont chargées de donner l'alerte en cas de péril. Aussi bien, si elles doivent être surprises dans leur mission, ces nobles femmes du Velay ou de la Bretagne en particulier, ne craindront pas d'opposer aux menaces de leurs bourreaux la fière réponse des vierges romaines : « Je suis chrétienne ! »

Les avenues vigilamment gardées, on procède aux apprêts de la messe. Une table recouverte d'un linge blanc sert d'autel ; les municipalités s'étant emparées des calices en argent ou en vermeil, le calice du proscrit sera en étain ou simplement en verre. Enfin le prêtre commence la messe dans la demie lueur d'une cave profonde. « Tel souterrain, tel cachot a reçu ainsi, en quelque sorte, du passage de la divinité et de ses martyrs, la consécration des tabernacles [1]. » Une alerte venait-elle interrompre le sacrifice commencé, aussitôt le célébrant disparaissait, les cierges s'éteignaient, les fidèles se dispersaient.

Dans ces chapelles de la Révolution les petits enfants recevaient le baptême, d'autres y faisaient leur première communion. Quelquefois un évêque venait y confirmer. On y donnait le sacrement de mariage. Mais de quelles précautions minutieuses ne fallait-il pas s'entourer ! Le pasteur versait l'eau sainte ou prononçait les paroles sacramentelles au péril même de sa vie et sous la menace constante d'une arrestation. On ne priait qu'en tremblant. Un peu partout en France, au même moment, des bandes ivres de haine et de vin promenaient la terreur. C'était cependant une heure désirée que celle de l'assemblée chrétienne. Après les exhortations données par le prêtre proscrit dans le silence de ces réunions nocturnes, le troupeau si souvent dispersé trouvait un nouveau courage et priait avec une angélique ferveur.

Sa mission finie, le prêtre se réfugiait sur la montagne ou dans les bois, errant d'asile en asile. Quelquefois un champ de blé, les ajoncs d'un étang ou les cavernes d'un rocher lui prêtaient un abri. Beaucoup dans les villes, surtout à Paris, vivaient du travail de leurs mains ou de la charité des fidèles. Quelques-uns se faisaient porteurs d'eau. D'autres accouraient dès l'aube du jour sur les bords de la Seine pour transporter les bois de flotte et se mêler aux hommes des chantiers. D'autres encore, pour ne pas abandonner leurs chers malades, n'hésiteront pas à se cacher dans l'uniforme d'un garde national à la tête de la patrouille qui les cherche, dans le médecin, dans le portefaix, dans le chanteur des rues, dans le colporteur, dans le mendiant qui de porte en porte implore l'aumône, dans le domestique de ferme. Parfois le prêtre avait une serpe à la main et un fagot sur l'épaule, à la mode des bûcherons de la contrée, tout en portant sur sa poitrine les Saintes Espèces dont il allait nourrir un infirme. Mais malheur à qui se laisse surprendre ! Il est aussitôt massacré à coups de sabre ou déporté à la Guyane.

[1] Emile Souvestre, *Les derniers Bretons*, t. I, p. 216.

[1] Trévaux, *Histoire de la persécution révolutionnaire en Bretagne*, t. I, p. 95 (1892).

On devine facilement la gravité des périls qu'entraînait l'exercice du ministère. Les instructions suivantes adressées, vers la fin de 1794, par un vicaire général à des prêtres savoyards, rentrés en France secrètement et par zèle pour le salut des âmes, en fournissent une preuve nouvelle : « Vous n'aurez ni bréviaire, ni papiers, ni rien qui puisse déceler un ecclésiastique ; vous ne direz pas votre nom sans nécessité ; vous ne ferez connaître ni le lieu d'où vous devenez, ni celui où vous allez... Vous pourrez, si vous le jugez prudent, vous présenter comme un petit marchand forain ou comme un ouvrier qui demande du travail... Vous tâcherez d'avoir dans chaque paroisse l'indication d'une maison sûre... Vous ne cheminerez que la nuit, et par des sentiers détournés... Vous logerez de préférence chez des personnes pauvres... Vous ne demeurerez auprès des malades que le temps nécessaire pour leur administrer les sacrements. Pour célébrer la sainte messe il faudra nécessairement avoir un petit autel portatif, un calice, une patène et du pain azyme ; mais vous pourrez au besoin vous passer de servant en répondant vous-mêmes. »

* * *

Je finis par un trait qui est un admirable témoignage de la protection divine dans ces jours d'infortune.

Au moment de la Terreur, un jeune prêtre des environs de Paris, M. Chambel, poursuivi par les révolutionnaires, arrivait presque mourant aux portes de Besançon. Découvert dans une maison d'humbles ouvriers où il avait reçu l'hospitalité, on s'empara d'une bourse de soie qu'il portait et qui renfermait plusieurs hosties consacrées. Cette bourse, considérée comme instrument de délit et pièce à conviction, fut classée par le tribunal du Salut public. Elle dormait sous une couche épaisse de poussière, aucune main n'en ayant délié les attaches depuis un demi siècle et plus, quand, en 1859, un érudit qui compulsait les archives de la Justice criminelle, la retrouva. Les hosties consacrées demeuraient intactes. Un chanoine fut appelé pour les recueillir, et le cardinal de Besançon fit reposer « ce monument auguste de notre foi persécutée » dans un vase de prix, où il atteste aujourd'hui encore, par son état d'intégrité, la vitalité de la sainte Eglise et l'éternelle assistance de son Fondateur.

XXXI

DÉISME ET ATHÉISME RÉVOLUTIONNAIRES

Sous l'influence de la tyrannie révolutionnaire les lampes du sanctuaire s'étaient éteintes. Pour sauvegarder son antique discipline et les droits inaliénables de la liberté évangélique, l'Eglise avait accepté la pauvreté, l'exil, la mort. Cependant, il était impossible que le peuple se passât de religion, tellement le sentiment religieux imprègne son âme. Dans ces jours de tumulte et de sang, la Révolution voulut répondre à cet intime désir, en instituant un culte nouveau.

I

Il fallait d'abord au nouveau culte un clergé.

Le clergé de la Révolution se recruta nécessairement parmi les prêtres constitutionnels, appelés encore assermentés ou jureurs, qui, à la suite du fameux abbé Grégoire, curé d'Emberménil, et à la grande joie des protestants et des philosophes incrédules, avaient prononcé la formule d'apostasie. Quelques-uns, abdiquant tout sentiment de dignité personnelle, avaient livré leurs lettres d'ordination à la flamme du bûcher et coiffé leur front du hideux bonnet rouge. D'autres, égarés par la passion politique, s'étaient mis à la tête de bandes révolutionnaires. D'autres encore, non contents de se déshonorer dans la fange du libertinage, poussèrent l'impiété au dernier point ; l'un d'eux alla même jusqu'à renoncer à son nom de famille pour prendre celui d'Apostat.

L'Eglise eut la douleur de compter parmi ces malheureux trois évêques : Talleyrand, Gobel et Loménie de Brienne. Un certain nombre de prêtres assermentés acceptèrent également, et pour occuper les sièges laissés vides par les évêques proscrits, le titre d'*évêques départementaux :* tous, d'ailleurs, hommes de la Révolution dont ils avaient emprunté les allures et les haines, et la plupart fort médiocres.

Les prêtres jureurs avaient pour auxiliaires les habitués des clubs et une forte partie du corps professoral. On avait décidé, en 1791, que dans chaque village ou hameau important l'instituteur serait tenu d'ouvrir, une fois par semaine, une conférence publique de morale. Cette leçon, dont le texte ordinaire était emprunté aux principes de la nature, devait compléter le prône du curé et l'enseignement des vérités religieuses. L'histoire nous apprend que les clergés constitutionnels se sont toujours avilis, en se séparant du Saint-Siège pour devenir les mercenaires de l'Etat. Celui de la Révolution n'a pas échappé à cette règle. Dépouillé de sa plus glorieuse auréole par l'abandon des vœux et des promesses religieuses, il avait perdu toute confiance et tout prestige aux regards des populations. A peine était-il entouré de quelques adeptes.

II

Deux courants principaux se dessinaient alors, issus l'un et l'autre de Voltaire et de Rousseau, autrement dit, des principes de la philosophie du XVIIIe siècle : le courant de la *religion naturelle* et celui de l'*athéisme*.

La Constitution civile gardait encore le dogme et la morale évangéliques, le sacerdoce et l'épiscopat. Elle demandait qu'on entourât de respect les temples avec leurs antiques décorations. Ses adeptes, partisans de la religion naturelle, emprunteront de même à l'Eglise leurs cérémonies, leurs rites et leurs fêtes, au risque d'en faire un usage sacrilège. La première fête constitutionnelle eut lieu le 14 juillet 1790, au Champ-de-Mars. Talleyrand pontifia sur l'*autel de la Patrie* au milieu d'une foule immense, entouré de 300 prêtres revê-

tus d'aubes blanches et ceints d'un large ruban tricolore. L'année suivante, on verra Gobel conduire au club des Jacobins une troupe d'enfants qu'il avait le matin même admis à la Table sainte et que l'on oblige à réciter des vers en l'honneur de Voltaire.

Pour combattre les fauteurs de l'athéisme, Robespierre ordonne de proclamer par un décret l'existence de l'Etre suprême et de l'immortalité de l'âme. La religion de Robespierre, assurément, n'emportait pas une théorie bien compliquée. Aucune prière n'était prescrite. Pour la pratique, on s'en tenait à un certain nombre de solennités nationales, consacrées au Genre humain, au Peuple français, à la Patrie, au Courage, à la Famille, à l'Agriculture, etc. Des fêtes, en particulier, rappelaient les grandes journées de la République, c'est-à-dire la prise de la Bastille, la chute du trône, la mort de Louis XVI et le triomphe de la Montagne sur les Girondins.

La fête de l'Etre suprême fut célébrée pour la première fois le 20 prairial an II (8 juin 1794), selon le programme dressé par David et approuvé par l'Assemblée nationale. Pour orner la ville on avait pris aux jardins leurs parfums et leurs couleurs. Les murs de chaque maison étaient parés de brillantes couronnes de chêne et de laurier mêlées de fleurs. Au-dessus de chaque portail flottait le drapeau national. « L'ensemble, dit un témoin, une jeune anglaise, miss Williams, était ordonné avec cette grâce, légère et facile, qui caractérise le goût parisien. »

A l'heure fixée, une foule immense se rend au Jardin des Tuileries, où sur un tertre très élevé un groupe de statues symbolisait le triomphe de la Sagesse sur l'Athéisme. Cent mille spectateurs sont là. Au milieu, les représentants de la nation avec pour président Robespierre vêtu d'un habit bleu de ciel. L'enfance porte des violettes, l'adolescence des myrtes, la virilité des branches de chêne, les vieillards des oliviers. Les femmes tiennent des bouquets de roses, et les vierges des corbeilles de fleurs. Une gerbe composée d'épis de blé et de fleurs repose entre les mains de chaque membre de la Convention.

Robespierre, entouré de prêtres apostats et des principaux Jacobins, tenant lui-même un bouquet d'épis, de bleuets et de coquelicots, commence aussitôt un discours où il invite tous les assistants à honorer l'Etre suprême comme le Père de la nature : « O toi, seul incréé, seul grand, seul nécessaire, auteur de la vertu et de la gloire, nous te bénissons ! » En vain l'Athéisme dresse-t-il encore sa face hideuse : Robespierre saisit une torche, les flammes dévorent le monstre, et la Sagesse apparaît, d'une main montrant le ciel, et, de l'autre, portant une couronne d'étoiles.

Au surplus, de cette cérémonie sacrilège il résulta pour Robespierre un dérangement sensible des facultés intellectuelles : il se croyait toujours environné d'embûches et de poignards. C'est, du moins, la remarque des journaux du temps.

Ce culte dégradé où les cantiques de l'Eglise se mêlaient aux chants révolutionnaires, était encore trop pour les partisans de la Commune.

Sous l'influence des clubs les plus avancés, d'Hébert et de Chaumette, on médite la destruction de toute idée et de toute pratique religieuse. La Commune de Paris met son plaisir à changer le nom des rues. Ne pouvant chasser les saints du ciel, on voit des fous en bonnet rouge les chasser du calendrier. L'ère de l'Incarnation du Sauveur est remplacée par celle de la proclamation de la République, 22 septembre 1792, et aux noms des fêtes de la Vierge, des Apôtres et des martyrs, on substitue ceux des philosophes d'Athènes et de Rome. L'image de la Madone qui ornait les carrefours est remplacée par le buste de Marat. On efface les pieuses invocations tirées des Livres Saints et gravées sur le seuil des cimetières, pour y mettre des formules matérialistes. C'était le règne de l'athéisme.

Beaucoup d'églises sont détruites ou indignement profanées, converties en magasins, en casernes, en lieux d'industrie, et même en habitations privées. De fait Michelet raconte dans ses *Souvenirs de jeunesse* comment il naquit, en 1795, dans la chapelle de l'ancienne abbaye des Dames de Saint-Chaumont, rue Saint-Denis, où s'était installée l'imprimerie de son père. D'autres églises servent aux solennités du culte révolutionnaire.

Les emblèmes religieux qui en décoraient la façade ayant été martelés, on y voit inscrite en lettres noires ou rouges au-dessus de la porte principale la devise de la Terreur : « *Liberté, Egalité, Fraternité ou la Mort.* » La table des Droits de l'homme se dresse sur l'autel dépouillé. Les murailles sont souillées de maximes honteuses. Quelquefois un prêtre apostat y encensera le buste de Rousseau ou celui de Marat. Mais, le plus souvent, tout se borne à quelques chansons patriotiques, un peu de musique ou des exercices militaires exécutés aux applaudissements de la foule jacobine.

Presque aussitôt, l'idole favorite des fêtes révolutionnaires se personnifie dans le culte de la Raison. Alors s'accomplissent dans les sanctuaires profanés les parodies les plus odieuses. On impose aux nouveaux baptisés les noms de Voltaire ou de Rousseau. Chaumette, pour qui Rousseau l'emportait beaucoup sur S. Paul, donne aux époux républicains une bénédiction patriotique. Des cérémonies funèbres sont célébrées au chant de la *Marseillaise* et du *Ça ira*. Bref, sur tous les points de la France, et suivant les rapports officiels, on assistait à un dévergondage d'impiété. La fête de la Raison aura lieu une fois par semaine. Après une homélie donnée par un prêtre assermenté, qui ordinairement salue dans ce jour « le plus beau qu'ait jamais éclairé le soleil, » on fait des libations devant la statue de la déesse. Les Conventionnels, tous portant à la boutonnière des bouquets d'épis ou de fleurs, se passent de main en main la coupe. Enfin, la cérémonie se termine par un autodafé où l'on brûle quelques symboles du catholicisme, images saintes ou ornements sacrés.

III

Il fallait descendre encore plus bas. De l'adoration de la nature et de l'intelligence humaine on devait aller jusqu'aux derniers abaissements du paganisme, jusqu'à l'adoration même de la chair.

Un jour, vers la fin du règne de Louis XV, le P. de Beauregard prêchant dans la vieille basilique de Notre-Dame, comme si tout à coup l'avenir se dévoilait à ses yeux, s'était écrié : « Oui, Seigneur, vos temples seront dépouillés, vos fêtes abolies, et votre culte proscrit. Aux pieux cantiques qui faisaient retentir les nefs sacrées en votre honneur, succèderont les chants impies et profanes. La divinité infâme du paganisme prenant la place du Dieu vivant viendra s'asseoir sur le trône du Saint des Saints et recevoir l'encens coupable de ses nouveaux adorateurs. » On vit l'accomplissement de cette triste prédiction.

Le 2 novembre 1793, le sanctuaire de Notre-Dame fut témoin d'une ignominie sans exemple. Les Conventionnels avient choisi pour déesse de la Raison une actrice de l'Opéra. Ornée d'une robe blanche que recouvrait à demi un manteau bleu, la tête ceinte du bonnet rouge et une pique à la main, la déesse de la Raison, « étalant le marbre vivant d'une chair publique, » selon le mot de Lacordaire, gravit le maître-autel et reçoit les hommages des représentants de la France et des magistrats de Paris, mêlés à une horde sauvage de Jacobins déguenillés... Au même moment, hélas ! un immense drap mortuaire s'étendait sur tout le royaume comme sur un cadavre, l'échafaud immolant chaque jour des centaines de victimes [1]. C'était l'abomination de la désolation.

Les orgies et les saturnales pratiquées par la Convention se renouvelèrent, ici et là, dans les départements. Les bandes hideuses d'une armée à gages s'en allaient partout, brisant les statues des saints, promenant dans les rues des animaux immondes sous les vêtements des pontifes, faisant servir les coupes sacrées aux plus repoussantes turpitudes et profanant les reliques des martyrs. Le peuple lui-même se pressait en foule à ces spectacles de honte, et, comme les Romains dégénérés, trouvait des applaudissements « pour la sanglante tyrannie. » En fait, l'athéisme révolutionnaire se montrait dans sa hideuse réalité avec ses laideurs, ses ulcères, tel que M. Taine nous l'a dévoilé [2].

* * *

Nous voyons ici le fruit des principes philosophiques du XVIIIe siècle : un clergé abject et souillé, le paganisme remis en honneur, des fêtes sacrilèges, l'échafaud en permanence, le crime suivant une progression ascendante, exactement conforme à celle du blasphème. A cet état nous revenons d'ailleurs par certains côtés. N'avons-nous pas déjà le mariage et l'enterrement civils, le baptême et la première communion athées ? Mais, quel que soit le mal, ne perdons pas confiance.

Lacordaire a dit : « Quand Dieu veut ramener une nation à lui, il pousse l'erreur à son dernier terme, là où il est visible qu'elle ne peut rien et qu'elle n'est rien. Ou plutôt il la laisse aller toute seule : car l'erreur va de soi-même au néant. Alors se pèse le destin des peuples : contraints de choisir entre ce qui est et ce qui n'est pas, de croire à tout ou à rien, il faut qu'ils meurent ou qu'ils retournent à la vérité. » La France ne mourut point, elle revint à la vérité.

[1] Le total des exécutions ordonnées par le tribunal de Paris est de 2.814. Voir *Le Tribunal Révolutionnaire de Paris*, par A.-C. Sabatié, in-8 de XX-472 p., Paris, Lethielleux (1913).

[2] *Les Origines de la France contemporaine, La Révolution*, p. 72 et suiv.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXVIII

LA JUSTICE ENVERS SOI-MÊME : L'HUMILITÉ

Omnes invicem humilitatem insinuate.
Faites-vous tous insinuants pour vous amener tous à l'humilité. (I Petr., v, 5).

Nous avons étudié, dans une série d'entretiens déjà longue, les droits et les devoirs établis ici-bas par la justice chrétienne. Il ne nous reste plus guère, pour achever cette étude, qu'à nous rendre compte de ce à quoi la justice nous oblige *envers nous-même*.

La vertu spéciale par laquelle l'homme se rend justice se nomme l'*humilité*.

Homme et *Humilité* sont deux expressions *sœurs ;* je veux dire : issues de la même source. Elles viennent, l'une et l'autre, du mot latin *humus*, qui veut dire *terre*. L'homme a été tiré de la terre : l'humilité convient à un être fait de terre. Cette vertu ne devrait-elle pas, conformément à l'indication contenue dans les termes, être sympathique aux hommes ? — Hélas ! il n'en est rien. Entre toutes les vertus chrétiennes, l'humilité est peut-être celle qui leur coûte et leur répugne le plus. Autant l'orgueil leur plaît et les attire, autant l'humilité leur semble désagréable et leur inspire de répulsion. Et ainsi, pour les amener à devenir sincèrement humbles, l'apostolat chrétien a besoin, suivant le mot de S. Pierre, de se faire insinuant, d'user d'adresse, d'utiliser tous les moyens de persuasion : « *Humilitatem insinuate.* »

C'est cet effort de persuasion, ce travail d'insinuation, que je vais chercher à réaliser. Daigne l'Auteur de toute grâce m'aider à y réussir !

Les divers degrés d'humilité dont parlent les maîtres de la vie spirituelle se ramènent à deux principaux. Ils consistent : le degré inférieur, dans l'*acceptation des lois de l'humilité chrétienne ;* et le degré supérieur, dans l'*amour de l'humilité*. — J'espère vous amener à reconnaître que l'un et l'autre s'imposent à nous au nom de la justice, et à prendre la résolution de les pratiquer.

I

S. Bernard définit l'humilité : « *La vertu par laquelle, se connaissant très exactement lui-même, l'homme se fait petit à ses propres yeux*[1]. » Si l'humilité, comme l'affirme le saint Docteur, résulte d'une exacte connaissance de nous-mêmes, elle s'inspire envers nous d'une équité rigoureuse et nous traite comme nous le méritons. On se serait donc trompé, quand on l'a représentée comme une dissimulation de nos bonnes qualités, comme une exagération de nos défauts, enfin comme un mensonge auquel nous devrions accorder notre adhésion malgré les protestations de notre conscience. Au contraire, l'humilité est la vertu des hommes qui savent ce qu'ils sont. C'est essentiellement un hommage rendu à la vérité. Et le Psalmiste avait raison quand il disait à Dieu : « Mon Dieu, la vérité vous a contraint de me commander l'humilité. *In veritate tua humiliasti me.* » (Ps. CXVIII, 75).

Cette théorie de l'humilité a besoin, n'est-ce pas ? d'être démontrée. Voici, en quelques mots, par quelles preuves elle se justifie.

Fixez avec moi un regard attentif sur la personne humaine et ensemble faisons une juste estimation des éléments dont il faut tenir compte pour apprécier sa valeur. Ces éléments sont de deux sortes : il y a des *infériorités,* il y a aussi des *supériorités.* Pesons-les successivement, les unes et les autres. Nous dirons ensuite si elles autorisent l'orgueil ou commandent l'humilité.

1. — Commençons par nos *infériorités.*

Elles sont évidentes. Non seulement nous sommes infiniment au-dessous de Dieu ; mais, parmi les créatures elles-mêmes, nous occupons, sous bien des rapports, un rang inférieur. Beaucoup, sans doute, sont placées plus bas que nous ; mais il s'en faut qu'aucune ne soit pas plus élevée que nous. Si nous nous rapprochons des anges par notre âme, nous tenons au règne animal par notre corps. Nous venons de le rappeler : ce corps est fait de terre, c'est une boue animée et organisée ; mais c'est tout de même de la boue. La vie animale ne nous épargne aucun de ses besoins, aucune de ses infirmités, aucune de ses laideurs. Nous naissons plus incapables que les animaux d'entretenir notre vie, et cette incapacité dure plus longtemps que chez eux. Nous ne pouvons pas nous abriter, nous vêtir, nous nourrir, en un mot, faire face aux nécessités de l'existence, sans prélever sur tous les êtres dont nous sommes entourés un tribut rigoureux et qui va souvent jusqu'à répandre leur sang et manger leur chair. — Nos organes sont naturellement fragiles et de puissance étroitement limitée. Le moindre travail les fatigue et le moindre choc les brise. Les maladies et les douleurs nous assiègent. Il suffit, pour nous exposer à perdre la vie, de rencontrer, je ne dirai pas une de ces bêtes féroces dont les forces sont plus grandes que les nôtres, mais un de ces infiniment petits que nos yeux ne peuvent voir qu'en s'aidant d'un verre grossissant. — Et puis, la mort nous guette sans cesse et peut nous frapper à tout instant. Alors, notre corps retournera à la poussière dont il est venu, mais en passant par cette pourriture du tombeau, qui n'a, comme dit Bossuet, de nom dans aucune langue. Nous n'aurons ainsi fait que traverser cette vallée de larmes. Une éternité se sera écoulée avant que nous y venions ; une éternité s'écoulera après que nous en serons sortis. Entre ces deux éternités, nous aurons passé comme un souffle. C'est dire que nous n'aurons guère tenu de place et ne serons pas restés longtemps : à peine un point dans l'espace, à peine un instant dans la durée.

Les misères de l'âme dépassent encore, par leur gravité, celles du corps.

L'âme jouit d'intelligence ; mais cette intelligence est longue à s'ouvrir, lente à se développer. Elle apprend avec peine, ne comprend qu'à force de travail, prend volontiers ses illusions pour des vérités, se montre prompte à oublier. L'immense majorité des hommes n'a que des facultés intellectuelles étroitement bornées. Les esprits les mieux doués et les plus cultivés sont eux-mêmes exposés à toute sorte d'erreurs. C'est un fait constaté par l'histoire que les philosophies humaines et les sciences elles-mêmes ont, à mesure qu'elles se sont succédées, vivement contesté et même odieusement contredit leurs devancières.

L'âme possède la faculté de produire des sentiments variés et de puissance diverse. C'est l'amour ou la haine, la joie ou la tristesse, et bien d'autres encore. Ces sentiments sont parfois justifiés et conformes aux lois du bon sens. Souvent aussi, ils sont souverainement déraisonnables. Tantôt, ils s'éveillent sans motif ; tantôt ils s'exagèrent et se surexcitent au delà de toute mesure. Ils constituent alors de véritables maladies mentales, plus honteuses et plus nuisibles que les maladies corporelles. Et la raison, dont le rôle serait de présider à la naissance et au gouvernement des sentiments et des passions, est presque toujours incapable de les dominer. Aussi sommes-nous trop souvent en proie à des crises de cœur au milieu desquelles nous perdons, avec le sens des réalités, la paix et le bonheur.

L'âme est douée de volonté et de liberté. Elle peut discuter et prendre les résolutions qui lui semblent justes, les conserver, les affermir, les mettre à exécution. Mais ces prérogatives ont, elles aussi, leurs faiblesses et leurs défauts. C'est l'irrésolution, qui ne sait se décider à rien ; c'est l'inconstance, aux variations incessantes ; c'est l'opiniâtreté, qui n'écoute aucun conseil et ferme les yeux à toutes les clartés ; c'est surtout la facilité à détourner le libre arbitre de son vrai but. Le libre arbitre nous a été donné pour que nous ayons du mérite à faire le bien. Or, quelles sont les vies humaines au cours desquelles il n'a jamais servi à faire le mal ?

[1] « Humilitas est virtus qua homo verissima sui agnitione sibi vilescit. *(De duodecim gradibus humilitatis,* cap. *Locuturus).*

Mais je touche ici à un autre ordre de misères. Celles dont j'ai parlé jusqu'ici tiennent à notre nature déchue. Ce sont des lacunes, des insuffisances, des infirmités avec lesquelles nous sommes venus au monde. Elles légitiment, à elles seules, toutes les exigences de l'humilité chrétienne. Pourtant, comme il n'a pas dépendu de nous de nous en préserver, elles nous sont beaucoup moins déshonorantes que les misères volontaires et librement acceptées ; je veux dire : que les misères morales.

J'entends par *misères morales,* les tendances qui nous portent au mal et les fautes que ces tendances nous font commettre. — Je parle de tendances au mal : nous en sommes remplis. Il y en a dans tous nos sens, dans toutes nos facultés, dans tous nos instincts, dans toutes nos passions. Certes ! le démon nous harcèle de ses tentations ; mais combien d'autres nous viennent de nous-mêmes ! C'est très douloureux, pour les âmes désireuses d'une parfaite pureté de conscience, de constater combien d'aspirations mauvaises s'élèvent du sein de leur propre personne. Qu'elles suivent, par exemple, d'un regard attentif la série des idées fausses, des imaginations malsaines, des suggestions vicieuses qui, surtout à certaines époques, leur viendront à l'esprit pendant une journée ! Elles en seront souvent épouvantées. L'un de nos meilleurs écrivains disait un jour : « Je ne sais pas ce qu'est le cœur d'un scélérat. Je ne connais que celui d'un honnête homme. C'est affreux ! [1] » Et Bossuet ajoutait : « Il y a quelque chose en nous qui est pire que le démon même ! [2] »

Mais ces misères morales s'aggravent encore, quand nous obéissons aux tendances vicieuses et commettons le péché. Rappelez-vous quels sont, à l'égard du péché, et spécialement à l'égard du péché mortel, les enseignements de la foi. Rappelez-vous ce qu'il y a, dans ce péché, de révoltes criminelles, d'odieuses ingratitudes, de manquements à la parole jurée ; et vous comprendrez comment il couvre de honte quiconque s'en rend coupable, et le jette dans la plus profonde des déchéances. Les mauvais anges sont devenus, par leur péché, les plus méprisables des créatures. Tout homme chargé de fautes graves descend à leur niveau. Dès lors, il ne lui est plus permis d'avoir une haute estime de soi. Cette interdiction pèsera sur lui, non seulement tout le temps qui s'écoulera avant son pardon, mais même quand il l'aura reçu. Car ce pardon, en le réconciliant avec Dieu, ne fera point que ses péchés n'aient pas été commis. Tout péché consommé est un fait acquis. Personne n'a la puissance de le supprimer. Or, ce fait acquis doit, jusqu'à la mort, laisser une trace douloureuse dans nos souvenirs. Avoir été, fût-ce seulement une fois, assez ennemi du bien, assez ami du mal, assez ingrat envers Dieu, assez oublieux des promesses baptismales pour pécher gravement : cela suffit pour disqualifier toute une vie. C'est pourquoi les saints qui avaient été des pécheurs n'oubliaient jamais leurs fautes. Malgré leur conversion, leurs expiations, leurs éminentes vertus, leurs immenses travaux, ils se regardaient toujours comme des misérables, comme des hommes dignes de la réprobation éternelle, comme des échappés de l'enfer. Et, de fait, l'ayant autrefois mérité, ils n'en avaient été préservés que par un prodige des miséricordes divines. — Si telle était l'humilité des saints, quelle doit être la nôtre ?...

Et maintenant, dites-moi : toutes ces misères ne sont-elles pas autant d'infériorités manifestes et profondément humiliantes ?... Reconnaissez donc que l'humilité chrétienne est fondée en raison, et qu'en nous obligeant à rester petits à nos propres yeux, elle nous traite comme nous le méritons !

2. — Mais, vous l'avez sans doute pensé en m'écoutant, il y a en nous autre chose que ces *infériorités*. Nous avons aussi des *supériorités*.

N'est-ce rien, bien que ce soit peu de chose, que ces avantages extérieurs par lesquels nous l'emportons sur les animaux : la majesté de l'attitude, la beauté des traits, l'adresse des organes, et les autres de même sorte ? Est-il une âme assez déshéritée pour n'avoir, — et ceci vaut mieux, — aucune qualité d'esprit, de cœur ou de caractère, et ne pouvoir se glorifier d'aucune vertu ? La plupart des vies d'hommes ne sont-elles pas consacrées à la réalisation d'un idéal plus ou moins élevé ? Oui, certaines vérités nous obligent à nous humilier ; mais n'en est-il pas d'autres dont nous pouvons nous enorgueillir et qui nous donnent bien droit à quelque gloire ?

En répondant à ces questions, je ne contesterai aucune des grandeurs dont elles ont fait mention. C'est vrai : la plupart des existences humaines ont leurs mérites et, sous un rapport quelconque, sont dignes d'éloge. S'il en était autrement, où Dieu prendrait-il ses amis et ses élus ? Et comment ferait-il, en leur accordant ses faveurs, et surtout les splendides récompenses de l'éternité, acte de justice ?

Pourtant, je dois le rappeler ici, les conditions dans lesquelles s'acquièrent tous les mérites des hommes justifient, elles aussi, les exigences de l'humilité chrétienne. Nous devons rester humbles jusque dans nos gloires.

— Pour quelles raisons ? demanderez-vous.

D'abord, — ceci soit dit sans insister, — parce que, la plupart du temps, nous y mêlons toute sorte de défauts, dont l'alliage leur enlève une grande partie de leur valeur.

Et puis, fussent-elles pures de tout mélange, parce qu'elles sont beaucoup plus l'œuvre de Dieu que la nôtre. D'où viennent aux travailleurs leurs organes et leurs forces ? D'où viennent aux savants leur intelligence et leurs lumières ? D'où viennent aux justes leurs grâces et leurs vertus ? Tout cela leur vient de Dieu. Ils n'emploient aucun moyen

[1] J. de Maistre.
[2] Sermon sur les démons pour le 1er Dimanche de Carême : 3e point.

qu'ils n'aient reçu de lui. De plus, dans cet emploi lui-même, Dieu agit et travaille avec eux. Ils ne font rien de bon ni d'utile, si ce n'est avec son concours ; et dans cette collaboration, où Dieu et l'homme travaillent ensemble, la part de Dieu est beaucoup plus large que celle de l'homme. Dieu peut tout sans l'homme ; mais l'homme ne peut rien sans Dieu. Les mérites résultant de ces œuvres communes sont donc, en grande partie, l'œuvre de Dieu. D'où ce mot d'un saint, que « Dieu couronne ses dons, quand il couronne nos mérites. » D'où encore cette parole de S. Paul par laquelle l'Apôtre nous rappelle comment l'humilité nous oblige dans nos grandeurs comme dans nos abaissements : « *Qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en feriez-vous gloire, comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* » (I Cor., IV, 7).

Sur la foi de ces enseignements, les saints pratiquaient, même à l'égard de leurs œuvres et de leurs vertus, une humilité profonde. Ils se disaient volontiers que, sans les grâces dont ils avaient été comblés, ils auraient pu être les derniers des pécheurs ; et que si, d'une part, ces grâces avaient été données à tel ou tel criminel plutôt qu'à eux, et si, d'autre part, ils avaient été exposés et tentés comme il l'a été, ce criminel serait peut-être devenu un grand saint, tandis que leurs iniquités auraient peut-être dépassé les siennes. Ils rapportaient donc à Dieu, en toute conviction et toute loyauté, la gloire de leurs mérites. Dieu se plaisait à recevoir d'eux cet hommage. Que si la tentation de s'enorgueillir de leurs vertus venait à quelqu'un d'entre eux, Dieu le rappelait vigoureusement à l'humilité. Il laissait à quelque démon plus puissant que les autres la liberté de le porter au mal et même de le lui faire commettre. Ou bien encore, il le couvrait de confusion en lui faisant voir qu'à son jugement, il égalait à peine des hommes auxquels il se croyait supérieur. — Ce dernier trait s'est vérifié, par exemple, en S. Théodule le Stylite. Ce saint eut un jour l'orgueilleux désir de savoir à qui il pouvait être égal en vertu. Dieu lui montra qu'il était à peine, sans doute à cause de son amour-propre, comparable à un ancien comédien converti, dont il lui cita le nom [1].

Retenons de tout ceci que nos supériorités, comme nos infériorités, nous commandent d'être humbles. Celles-ci nous maintiennent en bas parce que ce sont des bassesses ; celles-là, si hautes soient-elles, ne nous permettent point de nous exalter, parce qu'en très grande partie nous les avons reçues de Dieu. — Remarquez encore que ces supériorités perdent souvent, par les impurs alliages que nous leur faisons subir, une grande partie de leur valeur.

Ainsi, de part et d'autre, l'humilité s'impose à nous. Nous devons donc l'accepter comme le seul moyen de nous traiter suivant la vérité et de nous rendre justice.

[1] Marin, *Vie des Pères des déserts d'Orient*, éd. Vivès, t. V, p. 302.

II

Le premier degré de l'humilité consiste à *accepter* la loi qui prescrit cette vertu. Le second va plus loin : il consiste à *aimer* l'humilité et, avec elle, ses saintes pratiques. Ce second degré a ses raisons d'être, lui aussi ; et nous ferons acte de sagesse en nous déterminant à monter jusque-là.

1. — Pour vous encourager à cette résolution, je ferai valoir, tout d'abord, les prédilections de Dieu pour l'humilité et sa haine de l'orgueil.

Dieu affirme ce double sentiment dans nos Livres saints sous des formes variées ; mais en particulier par ses promesses et ses menaces. — Ainsi, il promet tout aux humbles : ses consolations, ses miséricordes, ses grâces. Il les assure qu'il exaucera leurs prières et qu'un jour il les couronnera de gloire [1]. — Au contraire, il menace les orgueilleux de sa haine et de ses colères. Il est résolu à résister à leurs désirs et à rejeter leurs prières. Il détruira ce qu'ils auront construit. Il les abaissera quand ils se seront exaltés [2]. — Enfin, il confirme toutes ces déclarations dans la célèbre parabole de l'orgueilleux pharisien et de l'humble publicain. (S. Luc, XVIII). Et l'histoire donne la preuve qu'il les met habituellement à exécution. Elle ne compte guère de pages où ne se trouve le récit de quelque glorification accordée aux humbles ou de quelque humiliation infligée aux orgueilleux.

Je m'explique aisément, en cette matière, le langage et la conduite de Dieu. — L'humilité, avons-nous dit, répond à la vérité et l'orgueil résulte d'un mensonge. Dieu aime trop la vérité pour ne pas aimer en même temps l'humilité ; aussi bien éprouve-t-il trop de haine envers le mensonge pour ne pas étendre ce sentiment à l'orgueil lui-même. L'humilité, avons-nous ajouté, rend à Dieu une gloire qui lui revient en toute justice, comme à l'auteur de tout bien. L'orgueil la lui refuse. Or, Dieu tient à sa gloire comme à l'un de ses droits propres et exclusifs. Il doit donc se complaire dans nos pratiques d'humilité et s'irriter de nos actes d'orgueil.

2. — L'humilité a reçu, des exemples du Dieu fait homme, un autre droit à notre amour.

Quand le Verbe divin s'est déterminé à revêtir notre nature et à prendre sur lui la responsabilité de nos fautes, il l'a fait avec la ferme résolution de pratiquer dans sa plénitude l'humilité qui convient aux hommes et celle même qui convient aux pécheurs. De là, ces abaissements incommensurables dont l'Incarnation a marqué le début. C'était, pour lui, descendre bien bas que de se faire homme, et de se faire homme dans des circonstances calculées pour exclure toute grandeur humaine. Il est allé plus loin encore. Rappelez-vous ses privations et ses travaux ! Comptez les opprobres de sa Passion et de sa mort ! Voyez comme il se cache et se désarme dans l'Eucharis-

[1] II Cor., VII, 6 ; Ps. L, 19 ; Jac., IV, 6 ; Ps. CI, 18 ; Luc, XIV, 11.
[2] Eccli., X, 7 ; Jac., IV, 6 ; Prov., XV, 25 ; Luc, XIV, 11.

tie ! Non, personne n'a jamais porté si loin l'humilité et ne l'a pratiquée avec autant d'héroïsme. Elle a été, manifestement, une de ses vertus préférées, et comme il l'a un jour déclaré, « *une de ses vertus de cœur.* » (Mt., XI, 29). — Le fait qu'elle a tenu tant de place dans son cœur ne doit-il pas lui assurer une place dans le nôtre ? Et pouvons-nous n'aimer pas une vertu que notre Dieu a tant aimée ?

3. — Enfin, l'humilité se recommande à nous par le rôle qu'elle remplit dans la vie spirituelle : rôle de très haute importance et d'une utilité souveraine.

L'orgueil conduit l'homme à tous les vices. Il est, dit l'Ecriture, « *la source de toutes les fautes.* » (Eccli., X, 15). Il inspire les folles présomptions et les imprudentes bravades. Il empêche de fuir les dangers et de prendre les précautions nécessaires. Il détourne de la prière et des moyens de persévérance. Et puis, en rendant l'orgueilleux content de lui-même, il l'empêche d'aspirer à aucun progrès. — L'humilité exerce sur les âmes une influence contraire. Elle inspire la défiance de soi, conseille la prudence, fait craindre et éviter les pièges. Elle presse d'invoquer le secours de Dieu et d'employer les moyens d'être fort. Aussi peut-on la regarder, suivant le mot d'un ancien écrivain, « comme la reine et la mère de toutes les vertus [1]. » Si la vie chrétienne est un édifice, l'humilité en est le fondement. Elle constitue aussi sa meilleure défense contre les assauts de l'ennemi. Un saint, dit-on, demandait un jour au démon quelle vertu il craignait le plus de rencontrer chez les hommes. L'esprit infernal répondit : « L'humilité [2]. »

Ne pensez-vous pas qu'après cela, cette vertu mérite non seulement d'être acceptée, mais encore d'être aimée ?

L'amour de l'humilité entraîne forcément l'amour des humiliations. — « Aimer les humiliations ! direz-vous ; mais c'est chose contre nature et, par conséquent, impossible. C'est aussi chose dangereuse. Elle compromettrait, chez la plupart de ceux qui la pratiqueraient, une considération personnelle dont ils peuvent avoir grand besoin. » — Détrompez-vous ! La grâce de Dieu peut rendre possible, malgré les attraits de la vaine gloire, l'amour des humiliations. Elle l'a inspiré à tous les Saints. — Quant aux inconvénients auxquels cet amour peut donner lieu, il nous suffira d'un peu de sagesse pour les éviter. Il s'agit, pour nous, d'être humbles, soit devant Dieu, soit devant nous-mêmes, soit devant les autres hommes. Devant Dieu et devant nous-mêmes, nous pouvons, sans rien y perdre, observer dans leur plénitude les préceptes et les conseils de l'humilité, y compris la recherche des humiliations. Devant les autres hommes, il convient, évidemment, d'user de prudence et de discernement. Nous ne pouvons pas toujours nous humilier à plaisir, ni même faire bon accueil aux humiliations imméritées qui se présentent. Nous devons sauvegarder, non point par vaine gloire, mais en vue du bien, notre honneur et notre réputation. Nous devons surtout ménager la dignité, le ministère, l'autorité dont nous pouvons être revêtus. Donc, évitons l'orgueil, renonçons aux fiertés injustifiées, préservons-nous des attitudes pleines de morgue, soyons simples, modestes, affables envers tous ; mais exigeons que nous soit rendu le respect auquel nous avons droit.

* * *

On a accusé, dans certains livres de fausse spiritualité, l'humilité d'être une vertu *passive*, c'est-à-dire quelque peu amie de la paresse et ennemie de l'action. On a commis là une erreur grossière. L'humilité est, au contraire, une vertu active et très active. Si elle nous presse de reconnaître notre néant, notre incapacité naturelle, nos fautes et nos défaillances, ce n'est pas pour nous endormir dans une acceptation définitive de ces abaissements. C'est pour nous faire comprendre la nécessité où nous sommes de travailler, de prier, d'expier nos péchés, de corriger nos défauts, d'acquérir des vertus fortes et solides, d'amasser des mérites, d'exploiter toutes les ressources de la nature et tous les secours de la grâce, enfin de répondre aux desseins de Dieu sur nous. Les humbles doués d'intelligence l'ont toujours ainssi compris. Aussi ont-ils été d'autant plus courageux, d'autant plus énergiques, d'autant plus actifs qu'ils étaient plus humbles. Rappelez-vous S. Paul voulant à tout prix honorer son ministère (Rom., XI, 13), S. François-Xavier égalant ses travaux à ceux des apôtres, quinze siècles après eux, et combien d'autres, dont je n'ai pas le temps de citer les noms !

Telle doit être notre humilité. Elle nous invite à l'émulation du bien, à la soif du progrès, à la volonté de profiter, dans toute la mesure possible, des dons reçus d'En-haut. Elle nous permet ainsi, quand nous avons reconnu que nous ne sommes rien, de chercher à devenir quelque chose. Elle nous demande seulement, quand nous y aurons réussi, d'en reporter à Dieu toute la gloire, comme l'exigent la justice et la vérité. Montons donc, sur l'échelle qui va de la terre au ciel, tous les degrés que nous pourrons ! Nous acquerrons ainsi doublement le droit de voir se vérifier en nous la promesse du Sauveur : « *Quiconque s'humilie sera exalté.* » (Mt., XXIII, 12). Car, dans sa pensée, cette exaltation doit récompenser non seulement la juste opinion de notre néant, mais encore, et je devrais peut-être dire surtout, les progrès que cet acte d'humilité nous aura fait réaliser. Ainsi soit-il !

[1] « Humilitas magistra est et mater omnium virtutum. » (S. Gregor. Magn., *Moral.*, lib. XXIII, cap. 7).
[2] Marin, *Op. cit.*, t. III, p. 148.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 24 octobris 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 1er novembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Dédicace. — I. Les églises, maisons de Dieu, des âmes et du peuple, 561. — II. Nos chères églises, 565.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LVIII. *Dédicace :* La grandeur de l'âme, 567.

Sujets de circonstance. — Pour l'anniversaire de l'armistice, 569.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXXII. Les guerres vendéennes et bretonnes, 572. — XXXIII. Pie VII et Napoléon, 574.

SERMONS POUR LA DÉDICACE

I

LES ÉGLISES, MAISONS DE DIEU, DES AMES ET DU PEUPLE

Hic domus Dei est.
C'est ici la Maison de Dieu.

Mes frères,

J'ai essayé, au jour de la fête de tous les Saints, de vous enseigner la voie qui conduit au ciel, et de vous dépeindre, autant du moins que cela est possible, l'idéal bonheur que Dieu réserve à ses élus. C'est là, au ciel, que l'âme rencontre Dieu, et jouit de sa beauté dans un éternel et délicieux face à face. Mais quoi donc ? Sommes-nous condamnés à ne rencontrer Dieu qu'au terme de la vie ? S'il en était ainsi, rien ne serait plus triste que notre existence terrestre, car à qui Dieu manque, tout manque, et pour l'âme humaine, créée par Dieu pour Dieu, l'absence de Dieu est pire que le néant. Mais non, Dieu ne nous a pas abandonnés ainsi : mystérieusement, mais réellement, il est présent sur notre terre, et nous pouvons l'y rencontrer, nous mettre en relations avec lui et lui rendre les hommages que nous lui devons.

Où donc pouvons-nous le rencontrer ? Où donc pouvons-nous le prier ? Où donc pouvons-nous lui rendre nos hommages avec la certitude d'être entendus et exaucés toujours ?

Mes frères, dans nos églises, parce que, en toute vérité, nos églises sont la maison de Dieu. *Hic domus Dei est.*

En cette fête de la Dédicace de toutes les églises de France, permettez-moi, mes frères, d'insister sur cette pensée et de la développer quelque peu devant vous. En vous montrant dans chacune de nos églises la maison de Dieu, l'asile béni des âmes et le foyer des manifestations de la vie religieuse, je vous montrerai quelle place nos temples catholiques tiennent dans notre vie, et je ferai grandir encore, je l'espère, votre respect et votre tendresse pour eux, et très particulièrement pour cette chère église de votre paroisse, votre église St-M...

I

Dieu est partout, mes frères, il remplit tout, car il est au fond de tout, car il est tout. Nous voudrions échapper à sa présence que nous ne le pourrions pas. C'est la pensée exprimée magnifiquement par David dans le psaume : « Si je monte dans le ciel, vous y faites votre demeure ; si je descends dans les entrailles de la terre, vous y êtes présent ; si, dès le matin, j'emprunte à l'aurore ses ailes et que je m'envole par delà les flots, c'est votre main qui me conduit ! » Allez où vous voudrez, vous le trouverez sur votre chemin. Si vous vous promenez dans les rues tumultueuses de la ville, il est là ; si, cherchant la paix, vous errez dans la campagne, il est là ; si, voulant vous cacher, vous vous renfermez dans le secret de votre demeure, il est là. Il vous suit partout ; il vous accompagne partout ; il marche et s'arrête avec vous ; c'est en lui que vous vous agitez et que vous vivez. *In ipso vivimus, movemur et sumus.*

Toutefois, cette présence en quelque sorte diffuse ne suffit ni à Dieu ni à vous. Elle ne suffit pas à Dieu, parce que Dieu nous aime et que son vœu le plus cher a toujours été d'habiter parmi les hommes ; et elle ne nous suffit pas, parce que notre instinct religieux réclame une présence plus intime.

De là, la nécessité des temples.

De fait, il y a toujours eu des lieux privilégiés que le Seigneur a honorés d'une présence à la fois plus intime et plus familière, des sanctuaires où il a aimé à recevoir de préférence les adorations et les prières des croyants. Pour Adam, c'était certain recoin plus paisible du Paradis, où Dieu venait le visiter à ces heures du soir où tous les souffles tombent et se taisent. Pour Abel, saint jeune homme qui le premier éleva des autels au Seigneur, c'était le champ où il conduisait ses troupeaux. Pour Noé, c'était l'arche, et plus tard, le bûcher sur lequel il brûlait l'holocauste. Pour Abraham, c'était la vallée de Mambré ou les sommets du Moria ; pour Jacob, c'était la pierre de Bethel, cet oreiller d'un divin songe ; pour Moïse, c'était le faîte enflammé du Sinaï, et pour son peuple errant dans les sables du Désert, c'était la tente de lin, teinte d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, qui abritait l'Arche d'alliance ; pour la nation juive des derniers temps, ce fut le Temple incomparable, l'une des merveilles du monde, bâti par Salomon sur la sainte Colline, détruit par une invasion vengeresse des péchés d'Israël, relevé par la foi et par la truelle héroïque d'Esdras, visité par N.-S. Jésus-Christ, voué par lui à une ruine définitive, et rasé enfin et balayé par l'armée victorieuse de Titus.

On raconte qu'à la veille de cette grande ruine, des voix mystérieuses crièrent tout à coup dans le silence du Saint des Saints : « Sortons d'ici ! » et que c'était Dieu qui s'en allait... Histoire ou légende, qu'importe ? La vérité est que le Temple de Jérusalem n'était plus qu'un amas de décombres et que le Dieu unique avait perdu son unique sanctuaire.

Mais je me trompe, mes frères. Le christianisme est né. Déjà les apôtres ont parcouru le monde et implanté l'Evangile dans toutes les grandes villes de l'Empire romain, — et Dieu qui n'avait qu'un temple, en a maintenant des milliers. Il habite, au milieu des convertis, dans les chambres hautes d'Antioche, de Corinthe et d'Ephèse ; il habite dans les oratoires des Catacombes romaines ; demain les basiliques constantiniennes vont surgir de toutes parts, et des jours approchent, où toutes les cités d'Orient et d'Occident posséderont des cathédrales, où les moindres villages posséderont pour le moins une chapelle !

Parcourez l'univers, à l'heure où nous sommes : vous en rencontrez partout, dans les plaines, au fond des vallées, au flanc des montagnes, sur le bord des mers, sous toutes les zones et chez tous les peuples.

Et dans ces cathédrales, et dans ces chapelles, Dieu, mes frères, est réellement présent.

Il est présent, en vertu de la consécration des pontifes qui l'y ont appelé par les supplications rituelles. Un jour, le peuple a dit : « Nous bâtirons à Dieu une demeure, car il est convenable, juste et bon qu'il ait sa maison au milieu des maisons de son peuple ! » Et aussitôt l'on a vu un de ces spectacles que, seule, la foi sait donner au monde. Des architectes sont accourus, des centaines de bras se sont offerts, l'or a afflué ; qui avait beaucoup donnait beaucoup ; qui avait peu donnait peu ; mais tous, grands ou petits, riches ou pauvres, tenaient à honneur de collaborer à la sainte entreprise. L'idée avait à peine jailli que déjà les ouvriers étaient à l'œuvre. Les fondations étaient creusées, les murs surgissaient du sol. Un monument se dessinait, des piliers s'élevaient, de larges fenêtres s'ouvraient à la lumière, de hautes voûtes s'arrondissaient ou se surbaissaient, le clocher ou la tour pyramidait dans le ciel.

Avec son architecture hardie, avec ses sculptures délicates et robustes, ah ! c'était un édifice superbe, plus beau que les vulgaires habitations des hommes, digne de Dieu peut-être. Et pourtant ce n'était pas encore la maison de Dieu. Mais voici l'évêque. Il a prié ; il a jeûné. Au nom de l'Eglise, il prend possession de l'édifice, il en lave les murailles, il les bénit, il les consacre, il les donne au Dieu dont il est le ministre et qu'il représente auprès du peuple. Dieu entre dans sa maison, et il y est désormais aussi présent qu'il l'était dans le Tabernacle du désert ou dans le temple de Salomon.

Que dis-je ?... Il y est présent d'une façon plus saisissante ; car Dieu habite ici corporellement.

Vous n'ignorez pas cet ineffable mystère de l'amour de Jésus-Christ pour nous. Sa mission rédemptrice accomplie, Jésus-Christ n'a pas voulu quitter cette terre, où pourtant il avait si cruellement souffert pour le salut du monde. Pour satisfaire son amour et le nôtre, il résolut de trouver un moyen de rester parmi nous, tout en disparaissant à nos yeux. Au soir du Jeudi Saint, la veille de sa mort sanglante, il prit du pain dans ses mains vénérables et il dit : « Ceci est mon corps. » Puis il prit la coupe où il avait versé du vin, et il dit : « Ceci est mon sang. » Et il ajouta : « Faites cela en mémoire de moi. » Ce qu'il voulait qui fût fait en mémoire de lui, les Apôtres l'ont fait ; les successeurs des Apôtres l'ont fait ; les héritiers de leur pouvoir, les prêtres le font, et le miracle de la Cène se renouvelle chaque jour. Ouvrez le Tabernacle, vous y trouverez l'hostie consacrée. Or là où est l'hostie consacrée, là est le corps de Jésus-Christ ; là où est le corps de Jésus-Christ, là est son âme ; là où est Jésus-Christ, là est le Fils de Dieu ; là où est le Fils de Dieu, là est la Trinité tout entière, Dieu en un mot !

Dieu habite donc dans nos temples ; Dieu habite donc ici !

Si cela est vrai, — et cela est vrai, — quel respect ne devons-nous pas avoir pour nos églises !

Il est écrit au livre de l'Exode, qu'un jour qu'il promenait au désert de Madian ses nombreux troupeaux et ses hautes pensées, Moïse eut la surprise d'un spectacle singulier ; c'était, au milieu d'un buisson, une flamme de feu, dit le texte. Et le buisson brûlait et il ne se consumait pas. « J'irai, se dit le sublime berger, et je verrai cette étrange merveille. » Mais comme il approchait, soudain une voix l'appelle par son nom. — « Me voici ! » répond Moïse. — Alors la voix reprit : « N'approche pas d'ici sans dénouer tes sandales, car la terre que tu foules est une terre sacrée ! » Dieu était là.

Et vous, mes frères, ne franchissez pas le seuil de nos églises sans donner à l'Hôte invisible qui les habite, des marques de votre adoration et de votre respect ; comme au désert de Madian, Dieu est là ! Agenouillez-vous dévotement, à votre place, et dirigez vos yeux et votre cœur vers l'autel, et priez : Dieu est là !

Et comme Moïse rejeta ses sandales, rejetez toute pensée étrangère à la grande pensée qui doit s'imposer à votre foi : Dieu est là !...

II

Dieu, mes frères, habite donc réellement dans nos églises : voilà ce que nous dit la foi.

Mais ce n'est pas tout. La foi, l'instinct religieux, la pratique universelle des générations chrétiennes nous disent que nos églises sont aussi la maison des âmes, l'asile béni où elles peuvent parler à Dieu et épancher devant lui les sentiments divers dont elles sont pleines.

Ah ! combien les âmes ont besoin de Dieu, on ne le dira jamais assez. Depuis l'origine, l'humanité le désire, le cherche, l'appelle, tourmentée inexorablement par la soif de l'infini. Allez au fond des aspirations de tous les hommes, vous y trouverez toujours et infailliblement le désir de Dieu. Pourquoi ce philosophe, le front plissé et le regard tendu, prolonge-t-il ses veilles si avant dans la nuit ? Il cherche la vérité, et la vérité c'est Dieu ! Pourquoi ce savant reste-t-il si longtemps plongé dans ses calculs, penché sur ses alambics et ses cornues ? Il cherche la science, et la science c'est Dieu ! Pourquoi ces hommes et ces femmes du monde courent-ils d'une course si échevelée après les plaisirs ? Ils

cherchent le bonheur, et le bonheur c'est Dieu ! Que veulent ces masses compactes de travailleurs, — je parle des vrais travailleurs et non des meneurs qui les exploitent, — que veulent-ils, ces inquiets et ces douloureux ? Ils veulent la liberté et la justice, et la justice et la liberté, c'est Dieu !

Et vous-mêmes, mes frères, n'éprouvez-vous pas le besoin de Dieu ? Votre esprit n'aspire-t-il pas à la lumière, à une lumière que le soleil qui nous éclaire ne vous donne pas, que la science elle-même est impuissante à vous donner ? Votre cœur n'a-t-il pas soif de sentiments meilleurs et plus élevés, plus purs et plus doux que ceux que peuvent nous faire éprouver les affections humaines, même les plus profondes ? Tout votre être, enfin, ne tend-il pas d'un effort incoercible et obstiné vers une félicité qui n'est pas de ce monde ? Ce désir secret et éternel, c'est le désir de Dieu ! Tous, tant que nous sommes, consciemment ou inconsciemment, dans nos aspirations, dans nos tourments et dans nos souffrances d'âme, dans nos fautes mêmes, c'est Dieu que nous cherchons.

Où donc le trouverons-nous ?... Je vous l'ai dit : dans nos églises.

Vous voulez la vérité divine ; vous voulez savoir d'où vous venez, qui vous êtes, où vous allez ; vous voulez savoir le secret de votre existence et de votre destinée ? Allez à l'église, la vérité divine tombera dans vos âmes du haut de la chaire sacrée. C'est là en effet que retentit la sainte doctrine. Le prêtre qui la distribue a-t-il la parole, sublime dans sa profonde et robuste simplicité, d'un Bossuet ? A-t-il la parole doucement persuasive d'un Fénelon ? Ce n'est pas nécessaire. A-t-il la parole hardie, pleine de vues philosophiques et d'élans lyriques d'un Lacordaire ? Ce n'est pas nécessaire. A-t-il la parole claire, savante et documentée d'un Monsabré ? Ce n'est pas nécessaire. Le vêtement de la parole n'est rien, le fond est tout ; et le fond, c'est la révélation, la parole infaillible d'un Dieu infaillible, — donc la vérité.

Vous voulez la pureté de l'âme, car vous êtes tombés dans le mal, et vous avez honte d'en garder les stigmates et la souillure ? Venez à l'église ; il y a là un tribunal sacré, où siège, toujours prêt à vous entendre, un juge dont les sentences sont toujours des sentences de miséricorde. Quand vous aurez tout dit de ces pesants secrets qui vous étouffent, quand, humiliés de vos aveux, vous baisserez la tête dans le repentir, le sang de Jésus-Christ mort sur la Croix pour vos péchés effacera vos stigmates et lavera vos souillures, et vous vous relèverez purifiés et pacifiés, deux fois heureux, heureux du pardon reçu et de l'innocence reconquise.

Vous voulez un amour au-dessus de tous les autres amours, un amour céleste qui vous soutienne dans vos travaux, dans vos peines, dans toutes les épreuves d'une vie qui compte, en somme, même pour les plus heureux d'entre nous, plus d'afflictions que de joies ? Accourez ici. Vous trouverez, à la Table sainte, Celui qui donne l'amour et la force, Celui qui soutient ceux que les labeurs épuisent, Celui qui console ceux qui pleurent, les larmes qu'ils versent fussent-elles des larmes de sang, Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez, et je vous referai ; venez à moi, vous qui pleurez, et je vous consolerai ! »

Voilà, mes frères, ce que l'on trouve dans nos églises.

Ce sont là des vérités trop ignorées aujourd'hui ; nos contemporains ont trop oublié le chemin de l'église ; ils ne savent plus ce qu'on peut y trouver, et cet oubli est un malheur, et, je ne crains pas de le dire, le plus grand malheur de notre temps. Il y en a qui sont plongés dans l'ignorance, le scepticisme ou l'incrédulité, et qui en gémissent ; ils trouveraient ici la vérité, la certitude et la foi, et ils seraient heureux. Il y en a qui sont dévorés par leurs passions, et qui en rougissent ; ils trouveraient ici le calme de l'âme et la maîtrise de soi, et ils reconquerraient l'honneur. Il y en a qui, abattus par l'infortune et le désespoir, se révoltent ou s'abandonnent ; quelques-uns vont même jusqu'au crime, je veux dire jusqu'au suicide ; ils trouveraient ici la consolation, l'espérance et le courage de vivre... Puissent les âmes, mes frères, tant d'âmes égarées ou perdues, reprendre le chemin de l'église, car l'église est l'asile sacré des âmes !

III

Maisons de Dieu, asiles des âmes, nos églises sont encore le foyer des manifestations de la vie religieuse ; la maison de Dieu est aussi la maison de la famille, de la paroisse et du peuple.

C'est dans nos églises que s'accomplissent les événements les plus considérables de notre existence à tous.

Un enfant vient de naître. Il possède la vie de la nature, car il est fils de l'homme ; mais il n'a pas la vie de la grâce qui fait du fils de l'homme un fils de Dieu. Tout faible et vagissant, on l'apporte à l'église, l'eau sainte coule sur son front : il est chrétien... L'église a été pour lui le berceau d'une vie nouvelle.

L'enfant a douze ans ; demain il entrera dans les luttes de la jeunesse. Il faut qu'il soit nourri du Pain des forts. Il vient à l'église, il s'approche de l'autel, et, avec un véritable ravissement, si l'on a su développer dans son cœur les germes de la foi qu'y avait déposés le baptême, il reçoit sur ses lèvres et dans sa poitrine le corps de Jésus-Christ... L'église a été pour lui le théâtre béni de ses premières, de ses plus profondes, de ses inoubliables émotions religieuses.

Un jeune homme et une jeune fille se sont rencontrés ; de leurs cœurs mis en contact par cette rencontre providentielle, une étincelle a jailli. C'est l'amour conjugal qui s'allume. Ils veulent s'unir. Mais ces nœuds qu'ils rêvent de former, il faut qu'ils deviennent si solides que l'éternité elle-même ne les brise pas. Les fiancés viennent à l'église ; le sacrement enserre leurs âmes dans les liens indissolubles du mariage chrétien... L'église a entendu leurs serments, et a consacré la démarche la plus solennelle et la plus grave de leur vie.

Un chrétien vient de rendre son âme à Dieu ; on transporte sa dépouille à l'église, on récite sur elle les suprêmes prières, et c'est de l'église que l'on va déposer ce qui reste de lui dans la tombe où sa poussière résidera, en attendant l'heure du grand réveil... L'église, qui l'avait accueilli au premier de ses jours, l'accueille encore après le dernier soupir.

C'est ainsi que, dans toutes les circonstances graves que la famille traverse, la famille chrétienne vient à l'église faire bénir par Dieu ses joies et ses douleurs.

La paroisse, elle aussi, est une famille et l'on peut dire que l'église est sa maison, tout autant que la maison de Dieu. C'est dans l'église qu'elle se réunit, le dimanche et aux jours de fête ; c'est dans l'église qu'elle vient se retremper dans l'adoration ; c'est dans l'église enfin qu'elle vient affirmer ses croyances et sa vie religieuse, sous la présidence de son Patron vénéré, dans une liberté qui n'est pas illusoire, dans une égalité qui n'est pas illusoire, dans une fraternité qui n'est pas illusoire.

Et ce n'est pas tout... Après la paroisse, le Pays : car le Pays aussi est une famille, et un peuple, en tant que peuple, ne doit pas ignorer le chemin de la maison de Dieu.

Parfois, il est vrai, on a vu des peuples pris, à l'égard des temples, d'une sorte de frénésie sacrilège. On a vu les iconoclastes byzantins se ruer sur les basiliques et les abattre après les avoir odieusement profanées ; on a vu des huguenots, tels que Théodore de Bèze, mettre la mine aux piliers des cathédrales et faire sauter, avec les piliers, les voûtes séculaires ; on a vu les révolutionnaires mutiler à coups de marteau les délicates sculptures de nos saints portiques ; — on a vu cela, mais cela n'a pas duré, car cela ne pouvait pas durer. Un jour, revenus à la raison, les peuples ont relevé tant de ruines de ces mêmes mains qui les avaient faites, et on les a vus, repentants et frémissants d'enthousiasme, comme en 1802, revenir se prosterner dans les églises au pied de leurs vieux autels.

Est-ce que la majorité, dans notre pays, n'est pas restée fidèle à l'église ? Est-ce que, chaque dimanche, sur presque toute la face du pays, vous ne voyez pas nos temples remplis, au moins à l'heure de la messe ? Est-ce que, même dans ce Paris où tant d'indifférence coudoie tant d'impiété, les asiles de la religion sont déserts ?

On dit qu'il y a des campagnes déchristianisées... C'est vrai, j'en conviens ; mais c'est le petit nombre, et vienne une grande fête, Noël, Pâques, la Toussaint, vous verrez tout à coup la foi se réveiller et refleurir, l'âme des foules se ressaisir, et les églises de nos villages, comme les églises de nos grandes villes, déborder du flot des croyants.

Croyez-moi, mes frères, les temples catholiques jouent encore dans notre vie publique un plus grand rôle que l'incrédulité se plaît à le penser.

Nos temples ? Mais c'est encore sous leurs voûtes que le peuple se réunit à l'heure des fléaux et des détresses publiques.

Nos temples ? Mais c'est au pied de leurs autels que, partout où la guerre a creusé tant de vides affreux, les patriotes viennent encore chaque année raviver le souvenir des soldats morts pour la Patrie !

Et que Dieu accorde à nos armées un de ces triomphes dont la patrie, hélas ! a été trop longtemps sevrée, — vous en avez été les témoins il y a cinq ans, et dans quelle splendeur et dans quel délire ! — oui, que Dieu nous accorde un triomphe, on pavoisera les rues, on illuminera les monuments et les boulevards ; — mais la nation croira n'avoir rien fait de digne d'elle tant que, debout et la tête nue, elle n'aura pas, dans nos églises, crié sa reconnaissance au ciel dans l'explosion magnifique des *Te Deum !*

Voilà comment l'église, qui est la maison de Dieu et la maison des âmes, est aussi la maison de la famille et du peuple.

* * *

Et maintenant, mes frères, permettez-moi d'achever ici ce discours. Pour entrer dans l'esprit de cette fête de la Dédicace que nous solennisons aujourd'hui, je vous ai parlé de nos temples, maisons de Dieu, asiles sacrés des âmes, foyers des manifestations publiques de la vie religieuse.

Quelles conclusions tirer ?

Celles-ci, qui s'imposent, et qui résument ma pensée :

Nos temples sont les maisons de Dieu sur la terre : respectez-les. Toutes les fois que vous en franchirez le seuil, souvenez-vous que vous entrez chez le Bon Dieu. Laissez à la porte toutes les pensées vaines, toutes les préoccupations mondaines, toutes les distractions frivoles, et gardez toujours, devant le Tabernacle où réside Jésus-Christ, l'attitude digne, recueillie et pieuse qu'un chrétien doit garder devant Celui qu'il adore.

Nos temples sont les asiles sacrés des âmes : venez-y dans vos joies pour remercier le divin Bienfaiteur ; venez-y dans vos inquiétudes et dans vos peines pour implorer le divin Consolateur ; venez-y aux grandes fêtes, et particulièrement à Pâques, pour y recevoir la chair immortelle du divin Rédempteur.

Nos temples enfin sont le foyer des manifestations publiques de la vie religieuse d'un peuple : montrez par votre assiduité aux solennités chrétiennes, par votre docilité à tous les appels de la religion, que, quoi qu'en disent des déclamateurs intéressés, ce peuple de France, le premier baptisé de tous les peuples, n'a pas perdu la foi de son antique baptême.

Là, vous rencontrerez Dieu ; là vous donnerez l'essor au sentiment religieux qui est un instinct autant qu'un devoir ; là, vous vous instruirez des choses éternelles ; là, vous vous élèverez dans la prière ; là, vous vous sanctifierez dans la réception des sacrements ; là, vous obtiendrez les grâces les plus signalées pour vous, pour les vôtres et pour votre Pays, — et ainsi, ces temples de la terre seront pour vous le vestibule du ciel. Ainsi soit-il.

II

NOS CHÈRES ÉGLISES

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !

Que de charmes ont pour nous les temples que vous habitez, ô Seigneur, notre Dieu !

(Ps. LXXXIII, 2).

Mes frères,

Ces soupirs du Psalmiste nous révèlent l'amour profond des enfants d'Israël pour leur tabernacle, leur culte, leurs cérémonies, amour qui éclate surtout au moment de la captivité. Voyez-les sur la terre étrangère, à Babylone ; oh ! comme le souvenir de Sion est vibrant dans leur cœur ! Ils tournent vers Jérusalem leurs yeux remplis de larmes, et quand leurs vainqueurs leur disent : « Voyons, chantez-nous les chants de vos prophètes, » ils s'écrient : « Ah ! comment chanter nos saints cantiques loin du temple de nos aïeux ? » Et aujourd'hui encore, vingt siècles après que le temple de Jérusalem a été détruit, on voit tous les vendredis soirs des troupes de Juifs en pleurs qui se lamentent sur ses ruines.

M. f., avons-nous un pareil amour pour nos temples ? Et cependant, ils sont autrement précieux que celui de Jérusalem, qui n'était qu'une figure des nôtres. Parlons aujourd'hui des joies ineffables que goûte l'âme chrétienne dans la demeure de Dieu, dans nos temples catholiques, et puissé-je vous faire aimer davantage et fréquenter plus assidûment votre vieille église, en vous montrant que le bonheur éprouvé ici, sous ces voûtes vénérables, s'il a quelque chose encore des mélancolies de l'exil, est du moins celui qui se rapproche le plus du bonheur des élus.

I

« Quand l'homme est fatigué, a dit le P. Lacordaire, quand il est las du jour et n'en peut plus de la vie, il se met en route et va frapper à la porte d'un temple ; il tombe à genoux, il prie, il monte vers Dieu dans ces murailles qui en sont la demeure ; son âme y respire l'espérance, le parfum d'une vie meilleure. » Voilà le temple, c'est l'endroit le plus voisin du ciel : *Domus Dei et porta cœli.*

Et de même que Dieu a disposé des degrés d'ascension dans le cœur de l'homme, *ascensiones in corde suo disposuit ;* de même qu'il y a sur le chemin de la perfection chrétienne trois stations successives, la séparation, l'illumination, l'union ; de même aussi il y a comme trois éléments dans le bonheur goûté au pied des autels.

1. Le premier consiste à s'élever au-dessus de soi-même pour oublier ses misères, retremper dans le calme et la paix toutes les puissances de notre âme ; et cet insigne bienfait que l'homme rencontre dans nos temples ne se trouve nulle part ailleurs.

Il n'y a chez les peuples que quatre enceintes qui soient ouvertes aux réunions publiques : l'enceinte des assemblées nationales, l'enceinte des tribunaux, l'enceinte des théâtres, et l'enceinte des temples. Et de ces quatre enceintes fameuses, la plus auguste est celle des temples. En effet, les assemblées nationales où se discutent les questions politiques retentissent trop souvent des clameurs de l'envie et de l'ambition. La justice des tribunaux, si auguste qu'elle soit, est obligée de descendre à d'odieux détails et de fixer nos yeux sur des criminels. L'art à son tour, qui devrait être dans les théâtres l'éloquent auxiliaire de la vertu, n'est trop souvent que le répugnant complice des plus déplorables faiblesses de l'humanité. L'enceinte sacrée des temples est la seule où notre âme n'ait rien à craindre ni à fuir, où rien ne blesse aucune de nos délicatesses, où ce qu'il y a en nous de plus beau, de plus pur, de plus divin, puisse se manifester librement.

Aussi le premier édifice que les nations élèvent, c'est un temple. Les peuplades sauvages n'ont ni assemblées politiques, ni tribunaux, ni théâtres ; elles ont des autels. Les Gaulois nos aïeux, à défaut de monuments où ils puissent placer avec honneur les images de la divinité, roulaient d'énormes pierres sous les ombrages de leurs forêts... Pourquoi ? Parce que les autels et les temples sont nécessaires à l'homme ; ses grandes douleurs et ses grandes joies en ont également besoin.

Qu'un peuple injustement attaqué remporte de légitimes triomphes : il se rend au temple pour exhaler son enthousiasme. Qu'une femme perde son enfant : aussitôt elle court aux autels. Qu'un jeune homme sente le feu des passions menacer son cœur : il trouvera dans le temple la paix qui le fuit.

Oh ! qui dira jamais ce que la beauté sacrée des temples est capable d'inspirer de grand et de suave au cœur de l'homme, et quel service la religion catholique a rendu à l'humanité en bâtissant partout ses églises, jusque dans les plus humbles bourgades !

O vous tous qui souffrez, qui avez besoin d'une consolation, venez, oui, venez dans nos temples chrétiens ! Venez, pauvres de Dieu que le monde dédaigne ; venez, déshérités de la fortune, et vous tous qui gémissez courbés sous le poids du jour, artisans laborieux, venez dans nos églises : elles sont ouvertes à vos douleurs, elles ont été bâties pour vos prières. Venez ; vous entendrez sous leurs voûtes des chants qui endormiront vos souffrances, vous trouverez des autels pour vous mettre à genoux, des orateurs qui vous emporteront sur l'aile de leur parole jusqu'à ce monde invisible qu'un jour vous habiterez. Venez, l'église est l'artiste des pauvres ; elle vous enivrera de lumière, de musique, d'éloquence et d'encens... Venez-y, vous y serez heureux.

2. Ce n'est pas tout. Quand on s'est arraché à soi-même, à ses misères, il faut ensuite, selon le beau mot de Fénelon, se jeter dans l'infini de Dieu. Voilà le progrès, la perfection, le bonheur. Se jeter dans l'infini de Dieu ! Ah ! vous le sentez, n'est-il pas vrai ? monter, grandir, voir Dieu, l'aimer,

c'est la tendance naturelle de notre âme. Eh bien ! c'est encore au pied des autels qu'elle prendra son élan vers Dieu.

Il y a l'amour qui jouit, il y a l'amour qui désire, et l'un et l'autre a son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie. La joie des bienheureux c'est leur jouissance ; l'espérance est la joie de ceux qui voyagent, et nul ne se réjouira jamais comme citoyen du ciel dans la plénitude de la joie, qui n'aura pas gémi comme un voyageur dans la ferveur de ses désirs. Une espérance infatigable pousse donc l'homme à se rapprocher de la beauté divine, qui ne se laisse pas contempler ici-bas face à face. Aussi, il s'aide de tout ce qui semble monter au ciel, comme les fleurs, le feu, l'encens ; il donne l'essor à la pierre et porte à des hauteurs inouïes les flèches de ses cathédrales. Il ajoute à la prière les deux ailes de la poésie et du chant, qui le mènent plus haut que les cathédrales et que les flèches ; et cependant il n'arrive encore qu'à une distance infinie du terme qu'il poursuit. De là cette mélancolie qui respire dans les hymnes de nos grandes fêtes. Au sortir des pompes sacrées, l'homme religieux ressent l'ennui de la terre et dit, comme S. Paul : « *Cupio dissolvi.* Je désire la dissolution de mon corps pour être avec le Christ. » C'est là le cri de l'espérance, c'est le cri d'une âme qui veut grandir. Est-ce la joie, est-ce la douleur ? C'est peut-être l'une et l'autre ; on éprouve un sentiment indicible, on pleure mais on est heureux, « on chante comme un ange gémit, on gémit comme chante un mortel ; » on est trop près du ciel pour rester sur la terre, on souhaite de mourir, comme David quand il s'écriait : « *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini !* »

Oh ! quel doit donc être l'amour des saints et des anges là-haut, dans la Jérusalem céleste, puisque déjà celui que nous éprouvons dans nos temples matériels nous remplit, nous brûle le cœur !

3. Mais ce qui achève la merveille, ce qui fait de nos églises le séjour du bonheur, c'est que non seulement l'homme y oublie ses misères et y monte vers Dieu, mais *Dieu y descend vers l'homme.* L'homme élève le cri de sa plainte, le chant de sa prière, et Dieu s'incline, il répond par la voix de sa grâce. Mystère ineffable qui fait pressentir les délices de l'éternelle Patrie !

La Patrie ! c'est le lieu où l'on aime, où l'on voudrait être, après lequel on soupire. La vraie patrie des enfants de Dieu ne peut être que le ciel ; c'est vous, ô mon Dieu ! Et s'il leur faut se choisir une patrie sur la terre, elle est dans nos églises, elle est dans les lieux où l'on vous adore, car tout nous y rappelle votre amour pour nous : ces fonts du baptême où votre grâce nous a régénérés en nous revêtant d'une robe d'innocence ; cette chaire de vérité d'où nous arrivent, avec vos enseignements, la lumière et la consolation ; ce tribunal de la pénitence où tant de fois nous avons trouvé auprès de votre ministre le pardon et la force ; cet autel, ce banquet divin où, devenu le Pain des forts, vous vous êtes donné si souvent en nourriture à nos âmes !

Quelle sainte profusion ! quelle prodigalité ! O mon âme, adore et tais-toi ; car que répondre à cette voix qui te crie : « Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? J'ai voulu embellir ton exil, je ne pouvais cependant pas en faire la Patrie ; il fallait qu'il y eût encore du mérite à croire ; et puis, ta pauvre nature aurait fléchi sous le poids de mes bienfaits. Tu ne peux sur terre contempler de tes yeux de chair le soleil matériel : ne t'irrite donc pas si les yeux de ton âme doivent attendre le ciel pour supporter le face à face avec la vérité divine. Tu ne vois qu'en image, c'est vrai ; la foi n'est qu'une ébauche, mais c'est l'ébauche du ciel, c'est le ciel commencé. »

Voilà nos temples, voilà, m. f., le bonheur que l'on y goûte ; mais pour s'en faire une idée complète, il reste encore à étudier le *symbolisme* et l'*histoire* de ces édifices sacrés.

II

Leur symbolisme.

Pourquoi le chevet de nos églises est-il tourné vers l'Orient ? Parce que le Soleil de Justice, Jésus-Christ, se manifesta dans ces contrées situées pour nous au soleil levant ; parce que nous fixons ainsi nos regards vers le levant de cette lumière qui apparaîtra au second avènement du Christ. — Ah ! ces vieux monuments du catholicisme ne représentent pas pour nous seulement une idée, une époque, une croyance ; ce sont les symboles de ce qu'il y a de plus vivace dans notre âme, de plus auguste dans nos espérances. Pas un de ces ornements, pas une de ces pierres si finement brodées n'est pour nous sans un sens profond, une poésie intime, une religion voilée.

Ce qu'il nous est permis et presque commandé de voir dans cette croix allongée que reproduit le plan de toutes les églises anciennes, c'est la Croix sur laquelle mourut le Sauveur des hommes ; dans cette triplicité de nefs et d'autels, nous ayons un symbole de la Trinité divine ; dans la mystérieuse obscurité des bas-côtés, un asile offert à la confusion du repentir, à la souffrance solitaire ; dans ces vitraux qui interceptent en les tempérant les rayons du jour, une image des saintes pensées qui peuvent seules intercepter et adoucir les ennuis trop perçants de la vie ; dans l'éclatante lumière concentrée sur le sanctuaire, une lueur de la gloire céleste. Et l'orgue, n'est-ce pas la double voix de l'humanité, le cri glorieux de son enthousiasme mêlé au cri plaintif de sa misère ? Et dans cette exclusion générale des lignes horizontales, des lignes parallèles à la terre, dans ce mouvement unanime et altier de toutes ces pierres vers le ciel, n'y a-t-il pas une sorte d'abdication de la servitude matérielle, un élancement de l'âme affranchie vers son Créateur ? [1]

Enfin la vieille église tout entière, qu'est-elle, sinon un lieu sacré par ce qu'il y eut de plus pur dans le cœur de vingt générations, sacré par des émotions, des larmes, des prières sans nombre, toutes concentrées comme un parfum sous ces

[1] Montalembert, *Mélanges.*

voûtes séculaires, toutes montant vers Dieu avec la colonne, toutes s'inclinant devant lui avec l'ogive dans un commun amour et une commune espérance ! O Maître, vous avez dit vrai, ces pierres parlent ! *Lapides clamabunt.*

Et maintenant, m. f., comprenez-vous que nous l'aimions, la belle église du moyen âge ? Oui, nous l'aimons, non pas seulement parce qu'elle est plus religieuse, plus française que toute autre, l'ogive étant née chez nous ; mais elle nous est chère et sacrée comme toi, sainte religion de nos pères dont elle est l'image. Comme toi, elle a dû subir les injures du temps et les injures bien plus cruelles des hommes, mais comme toi elle lève encore son front cicatrisé. Comme à toi, des ennemis furieux et aveugles sont venus lui prodiguer l'outrage et la destruction ; comme toi, de maladroits amis, des protecteurs perfides l'ont souillée de leurs chétifs enjolivements, de leurs dégradantes restaurations ; mais comme toi aussi elle leur survit, et le vent qui a emporté leurs cendres n'a fait que noircir ses piliers. Comme toi délaissée, oubliée, méconnue, elle n'en est pas moins comme toi grande et belle, toujours chérie et adorée de nos cœurs. Ah ! mieux vaut une heure sous ses voûtes qu'un siècle dans les modernes tabernacles des hommes ; mieux vaut une larme, une prière à l'ombre de ses vieilles colonnes, que toutes les joies et tous les triomphes des mortels !

* * *

Dans l'antiquité païenne, l'Egypte, ce vieux sanctuaire qui passait pour le berceau de la religion, où les philosophes allaient consulter les traditions de la sagesse, l'Egypte mettait des sphynx à la porte de ses temples, comme pour avertir l'homme qui venait y chercher la vérité que Dieu ne serait pour lui qu'une éternelle énigme.

Au moyen âge, dans les siècles de foi, parmi les figures allégoriques dont le ciseau chrétien peuplait le portail de nos vieilles basiliques, on distinguait entre toutes celles de la *Liberté ;* et souvent, de peur qu'on ne s'y trompât, le sculpteur écrivait nettement au bas de la statue, comme à Chartres, le nom de la nouvelle patronne : LIBERTAS.

Qu'en dites-vous, m. f. ? Pareil emblème à la porte de nos temples ! Oui, et c'est sa vraie place. Dieu est souverainement libre, aucune limite ne le cerne, il est l'amplitude par excellence ; par conséquent, pour nous comme pour tout être créé, la liberté consiste à se rapprocher de ce grand Libre, de Dieu.

O peuple, il te faut la lumière, le grand air, tu veux être constitué à l'état de liberté ; viens, laisse là au coin de la rue ces faux docteurs qui te débitent avec leurs phrases ronflantes des promesses mensongères ; dirige tes pas vers cette vieille basilique dont la flèche « semble un doigt levé pour t'indiquer le ciel ; » entre, la porte est grande ouverte, et tu n'as pas besoin d'un mot de passe quelconque ; entre, et tu verras clair, tu trouveras la Vérité, et la Vérité rend libre. *Veritas liberabit vos.*

O peuple, tu as vu passer sur ta route le faste et l'opulence qui semblaient insulter à ta misère, et tu t'es mis à rêver l'*égalité* que tu revendiques comme un apanage glorieux ! Ecoute le prêtre de Jésus-Christ qui t'enseigne ici, à l'église, la vérité sur ton origine et ta destinée, en proclamant comme autant de dogmes que nous avons tous un même père, Adam ; un même Rédempteur, Jésus-Christ ; une même patrie, le ciel.

O peuple, on t'a parlé de *fraternité !* Reste encore dans la vieille basilique. C'est un soir d'hiver. Mille feux s'allument dans le sanctuaire. Un mélange mystérieux de lumière et d'ombre semble aider les voûtes à monter sous le souffle de la prière, plus haut dans le ciel. L'orgue immense ouvrant toutes ses voix les répand dans la nef. Tous les assistants sont émus, ils se lèvent, le chant enthousiaste du *Magnificat* retentit. Un prêtre s'avance ; vêtu de la chape d'or, il reçoit des mains d'un enfant l'encensoir ; il offre le parfum bénit sur l'autel à Dieu d'abord, puis à l'assemblée des fidèles, et l'encens qui monte entre lui et la foule qu'il honore voile à ses yeux brillantes parures et haillons et ne lui laisse entrevoir que des chrétiens. Ah ! voilà bien la fraternité que David a chantée jadis : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Aimons donc nos églises, m. f., venons prier dans nos églises, au moins chaque dimanche, afin que pour nous se réalise la promesse du Psalmiste inspiré : « Heureux, ô mon Dieu, ceux qui habitent dans votre maison ; ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (Ps. LXXXIII, 5). Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LVIII

Dédicace

LA GRANDEUR DE L'AME

Nescitis quia templum Dei estis ?
Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu ?
(I Cor., III, 16).

Mes frères,

Il y a quelques années, l'Institut de France mettait au concours le sujet suivant : « Exposer, d'après les œuvres de S. Jean Chrysostome, quelles étaient les mœurs de son temps, et discuter au point de vue moral la manière dont il les juge. » Le prix fut attribué à un maître de conférences de la Faculté des Lettres de Rennes [1]. Or, l'auteur avait pris pour épigraphe de son travail ce beau mot du Saint : « Rien n'est plus précieux qu'une âme ; l'univers ne la vaut pas. » Une âme n'est-elle pas, en effet, le temple de Dieu ?

I

L'âme humaine, substance immatérielle et pure, a pour premier caractère l'intelligence.

[1] Le concours eut lieu en 1890 ; le lauréat, M. Aimé Puech, publia son livre l'année suivante : *S. Jean Chrysostome et les mœurs de son temps,* in-8, Paris, Hachette.

« En créant l'homme, dit Bossuet, Dieu voulut faire quelque chose de grand. » Les premières œuvres de la création avaient jailli sur une parole de commandement ; l'homme naîtra d'une parole de consultation. Dieu avait dit : « Que la lumière soit, que les étoiles brillent, que les oiseaux volent. » Pour l'homme, Dieu se recueille et aborde comme avec respect cette œuvre nouvelle et plus sainte de sa puissance. Il applique d'abord ses mains à pétrir avec un peu de terre notre corps ; puis, sur cette boue façonnée, inerte comme la statue que vient d'achever le ciseau du sculpteur, il répand un souffle de vie, *spiraculum vitæ*, inspiration de sa vie éternelle ; et l'homme est achevé en un être doué de raison.

Sans doute, l'homme est beau dans cette infime partie de lui-même au moyen de laquelle il se meut, respire, voit et entend. La structure de notre corps, au dire de Platon, est une preuve de l'intelligence divine ; la même main qui a coloré la nature a pu seule former notre œil pour en être le spectateur. Mais si l'homme était cela uniquement, comme le prétendent matérialistes et positivistes, il ne différerait du reste des animaux que par une organisation plus ou moins déliée. En réalité, ce qui fait sa grandeur, c'est l'âme : car par les facultés de son âme, l'homme pense, il juge, il aime, il scrute le monde, et pénètre le problème de son origine et le problème de sa destinée.

En vain la terre dérobe-t-elle aux regards de l'homme les richesses qu'elle recèle, l'industrie de celui-ci sait les découvrir et en transformer la nature. Que la mer mugisse avec fureur et soulève jusqu'au ciel ses vagues irritées, il la forcera à s'aplanir pour lui servir de route et le porter aux extrémités du globe. On peut le dire, si Dieu est le créateur du monde, l'homme en est le roi. A n'envisager que son corps, pauvre grain de sable perdu dans l'espace, l'homme compte pour bien peu ; mais, vu du côté de la pensée, il s'élève au-dessus des choses terrestres qu'il mesure, il a conscience de lui-même, il perçoit la vérité et monte jusqu'à Dieu.

Cette grandeur, apprécions-la, respectons-la en nous et dans nos semblables. L'œuvre préférée de Dieu n'est pas ce globe paré de verdure et de fleurs, ni la voûte des cieux embellie d'astres et d'étoiles ; c'est notre âme, et quand on touche à cette âme, c'est à la prunelle même de l'œil qu'on blesse Dieu.

II

Temple de Dieu par sa raison, l'homme en est aussi l'image par sa liberté.

L'animal n'est pas libre. Soumis aux lois de l'instinct, il se meut comme le pendule d'une horloge, et fait nécessairement ce qu'il fait. L'homme, au contraire, est un être personnel, indépendant. Sans sortir des limites de notre vie, il nous est facile de constater que nous jouissons de la liberté. Si nous voulons avoir une pensée ou accomplir un acte, c'est notre persuasion intime que nous pourrions à notre gré choisir entre deux pensées ou deux actes contraires, donner la préférence aux motifs qui nous attirent vers le bien ou aux sollicitations du mal. A mettre la main simplement sur notre cœur, nous sentons qu'il bat librement. Sous l'empire même de l'évidence, l'homme demeure libre, non pas de ne point voir, mais de nier ce qu'il voit.

Nous sommes tellement libres que du sentiment de notre responsabilité résulte, soit une satisfaction, soit un remords, suivant la rectitude ou les égarements de notre conduite. Tantôt une voix joyeuse se fait entendre pour nous dire : « C'est bien ! » Tantôt, confuse et tremblante, notre âme se sent accablée sous le poids de sévères reproches. Dieu nous conduit où il veut par des secrets mystérieux, mais en respectant jusque dans ses inspirations surnaturelles notre liberté, notre activité. C'est là pour l'homme, dans cette initiative personnelle et ce choix volontaire, son plus beau titre de gloire.

La liberté a créé les héros et elle a créé les martyrs. L'homme qui se dévoue à une noble cause et accepte, pour la faire triompher, tous les sacrifices et toutes les épreuves, agit dans la plénitude de sa volonté et il y puise l'ardeur de son courage. Aussi bien, quand on obligeait par la force les martyrs à encenser les idoles, la conscience restait chez eux un asile sacré et inviolable. Le bourreau pouvait déchirer sa victime et faire couler tout le sang de ses veines : celle-ci gardait sa liberté intégrale.

Au moins, n'abusons pas de la liberté ; n'en abusons pas contre Dieu qui nous l'a donnée, en l'outrageant ; n'en abusons pas contre nous-mêmes par l'oubli de ce que nous sommes ; mais de cette prérogative faisons toujours l'auxiliaire fidèle du devoir et de la vertu.

III

Raisonnable et libre, l'âme est encore immortelle.

L'âme, principe simple, ne saurait tomber en décomposition. Seuls périssent de vieillesse les êtres et les choses qui peu à peu s'usent par le frottement et peuvent se dissoudre. Au dire de la science, notre corps se renouvelle, sinon chaque année, du moins dans un laps de temps assez restreint. Mais il n'en va pas ainsi de notre âme. Dans notre âme la région des idées demeure inaltérable : rien d'elle ne périt parce qu'elle est simple et qu'étant simple elle ne saurait se diviser en fragments qui restent et en fragments qui s'en vont. Notre personnalité est à 80 ans comme à 15, et par le fait immortelle.

D'ailleurs, tout autant par ses vœux que par sa nature de principe indivisible et permanent, l'âme appelle l'immortalité. Justice et bonheur : voilà deux choses qu'elle réclame impérieusement, mais dont elle poursuit en vain la réalisation. « Cela importe peu à l'abeille, le bien ou le mal, le juste ou l'injuste ; pourvu que sa reine vive, que les fleurs soient abondantes et le ciel pur, il lui suffit [1]. » Pour nous, nous aspirons au bonheur complet, à la justice totale, définitive, absolue. L'im-

[1] Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 362.

mortalité est au fond de notre être comme un désir invincible. L'homme des champs veut vivre dans le souvenir des siens : en fécondant par ses sueurs la terre qu'il leur laissera, ou en plantant l'arbre dont ils recueilleront les fruits, il se dit : « Plus tard, quand je n'y serai plus, on pensera à moi, » et ce qui soutient l'homme de science penché jour et nuit sur ses livres, c'est encore l'espoir de survivre après sa mort par des œuvres dignes d'être léguées à la postérité.

Que dis-je ! la présence d'une âme immortelle se manifeste en nous jusque dans les infirmités de la vieillesse et les affres de la mort. « Le corps change, les rides se forment, les cheveux blanchissent, les sens perdent de leur énergie ; mais l'âme surnage au-dessus de ces ruines, comme la lumière du jour éclaire et dore les colonnes d'un temple tombé [1]. » Pareillement, lorsque vous assistez à la dernière heure du juste, le juste ne ressemble-t-il pas à ce qui va fleurir ? L'âme plane, pour ainsi dire, après la mort, par un doux reflet sur le front et les lèvres qu'elle vient de quitter.

Cette précieuse espérance forme notre plus riche apanage. La vie sur la terre est un temps d'épreuves, préliminaire de l'éternelle vie. Tous nos efforts doivent donc tendre à mériter le ciel par nos œuvres.

* * *

L'homme, vous le voyez, est grand. Il est grand, quand il gagne son pain à force de labeurs. Manier depuis la première aube l'instrument de son travail, amasser péniblement à la sueur de son front le pain de sa femme et de ses enfants, et recommencer chaque jour la même tâche, une telle vie ennoblit l'homme. Mais l'homme est surtout grand par son âme. Et notre âme, temple de l'Esprit-Saint, il faut la sauver. « Sans le salut, pensez-y bien, tout ne vous servira de rien. » Travaillons donc sans cesse à faire notre salut. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis ; propter quod et Deus exaltavit illum..

Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. Voilà pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné une gloire au-dessus de toute gloire. (Philip., II, 8-9).

Mes frères,

Ces paroles que l'Eglise nous met sur les lèvres au jour du Vendredi Saint, j'ose les appliquer à la cérémonie d'aujourd'hui, 11 novembre, anniversaire de l'armistice, où nous célébrons la mémoire et la gloire de nos frères tombés au service de la France pendant la grande guerre. Comme le Christ, nos frères les soldats se sont faits pour nous obéissants jusqu'à la mort, la mort brutale des champs de bataille. Voilà pourquoi la patrie leur dédie ce jour de fête nationale, les exalte et leur donne une gloire au-dessus de toute gloire.

Parmi les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire auprès d'eux passe et tombe éphémère,
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

* * *

Souvenons-nous de leur grand sacrifice. Nous souvenir est un devoir sacré.

Le 10 août 1918, la division dont j'avais l'honneur d'être l'aumônier, la 123e division, composée du 411e, du 6e et du 12e d'infanterie, attaquait dans le secteur de l'Oise. Malgré les barrages de balles, d'obus et de gaz, elle avançait de six kilomètres dès le premier jour ; libérait plusieurs villages, Vandelicourt, Maretz-sur-Matz, Elincourt, Chevincourt ; pénétrait profondément dans le massif boisé de Thiescourt, en direction de Noyon. En avançant, nous retrouvions les cadavres non inhumés de nos camarades tués deux mois auparavant en résistant à l'offensive allemande des 10 et 11 juin. A deux kilomètres de la tranchée de départ, dans un champ de blé, près de Vandelicourt, nous découvrîmes le cadavre d'un sergent de la 1re compagnie du 12e, le sergent Morin, et à côté de lui le cadavre d'un chien, dont voici l'histoire. Le 11 juin, tombé grièvement blessé, le sergent Morin avait dit aux camarades : « Je ne puis vous suivre, laissez-moi, et sauvez-vous. » Et il avait fallu le laisser. Seul, le chien de la compagnie était resté auprès de son ami Morin. Une nouvelle ligne de tranchées fut établie à 2 kilomètres de là. Or, pendant trois jours et trois nuits, les camarades du sergent Morin virent reparaître de temps en temps le chien qui aboyait, agitait la queue, semblait inviter à le suivre. Dès qu'un soldat faisait mine de vouloir l'écouter, le chien se précipitait en avant comme pour montrer la route. Mais il n'y avait rien à faire. Au bout de trois jours, le chien ne reparut plus. C'est que sans doute son ami le sergent avait achevé son agonie, et le chien s'était couché pour mourir à ses côtés. Voilà pourquoi nous retrouvions les deux cadavres, l'homme et la bête, couchés côte à côte.

M. f., cette histoire est bien menue ; mais si je vous l'ai contée, excusez-moi, c'est que j'y ai vu pour moi et pour bien d'autres une leçon : une leçon de fidélité au souvenir de nos frères d'armes tombés au champ d'honneur. Les morts s'oublient vite. L'herbe a tôt reverdi sur les champs de carnage et sur les tombes des héros ; des rameaux nouveaux ont tôt repoussé sur les racines des grands arbres que nous avons vus brisés par les obus... Ainsi en est-il en nous-mêmes. Dans nos cerveaux, le flux incessant de la vie substitue des images nouvelles aux images anciennes. Les traits des visages que nous avions tant aimés s'estompent déjà dans les brumes du passé. Et pourtant, n'est-il pas vrai ? nous étions bien sincères lorsque tel et tel jour, à telle et telle heure, où nous frappa

[1] Lacordaire, *Pensées*.

la nouvelle de la mort de notre frère bien-aimé, nous nous sommes écriés, avec des sanglots dans la voix et une horrible brisure dans le cœur : « J'ai perdu le charme de ma vie ; jamais plus je ne pourrai être vraiment joyeux ! » Oui, nous avons dit cela, dans la sincérité de notre cœur ; des milliers d'autres l'ont dit comme nous. Et cependant, nous voyons autour de nous qu'on oublie, et nous-mêmes parfois... Alors moi, pour me garder fidèle au souvenir, je me remémore l'histoire du chien du sergent Morin, fidèle à son ami jusqu'à la mort.

Oui, souvenons-nous ! Aujourd'hui la cité et la paroisse, la Patrie et l'Eglise, ces deux gardiennes des trésors de vertus et d'exemples laissés par le passé au présent, nous invitent à évoquer, dans le recueillement et la prière, en cet anniversaire à la fois glorieux et douloureux, les noms de ceux qui ne sont pas revenus, les noms de ceux qui par leur sacrifice ont sauvé le pays, et mérité la victoire.

Je ne vous referai pas le récit de la mobilisation et des quatre longues et cruelles années de guerre, — de la mort fauchant à pleins bras l'élite de nos frères en pleine jeunesse et en pleine beauté, — des deuils s'abattant sur tous les foyers, y meurtrissant et brisant les cœurs de pères et de vieilles mères, d'épouses et d'orphelins, de frères et de sœurs... Ce récit, vous l'avez déjà entendu bien des fois, autour de ce catafalque, auprès des tombes du cimetière. Je rappellerai seulement le chiffre formidable de nos pertes : 673.000 paysans, 267.000 ouvriers, 196.720 commerçants, 71.070 hommes de professions libérales, professeurs, instituteurs, prêtres, notaires, médecins, 55.240 officiers de métier et fonctionnaires ont obéi jusqu'à la mort à l'ordre d'appel de la France, et ont traduit dans la réalité de leurs souffrances et de leurs agonies les ardentes paroles du poète :

France, veux-tu mon sang ?
Il est à toi, ma France !
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi !
S'il te faut ma mort, mort à moi !
Et vive toi, ma France !

1.500.000 hommes ont accepté de mourir. Si notre France vit, alors qu'on s'acharnait à la tuer, et si elle est auréolée de victoire alors que tout semblait prêt à l'accabler, c'est parce que 1.500.000 de ses enfants se sont sacrifiés. Une fois de plus, par eux s'est démontrée la vertu du sacrifice, cette loi des individus et des nations, exprimée par cette parole de notre vieil Evangile : « Si le grain de froment, tombant en terre, ne passe point par la mort, il demeure seul ; mais s'il vient à mourir, il porte beaucoup de fruit. » De la mort sort la vie.

A l'exemple du Maître Jésus, 1.500.000 de nos frères de France ont été obéissants jusqu'à la mort, jusqu'à la mort cruelle des champs de bataille. Ils ont été les sauveurs et les rédempteurs du pays ; ils ont ressemblé à Celui qui est mort sur la croix pour la rédemption du genre humain.

Permettez-moi encore ici un souvenir de guerre. Au début de février 1916, mon corps d'armée, le 7e Corps, dont les trois magnifiques divisions venaient d'être reconstituées par un long repos, après les pertes sanglantes du 25 septembre 1915 en Champagne, avait été alerté et dirigé sur Verdun. Dès le 19 février, les régiments de la 37e et de la 14e division occupaient les lignes de soutien en avant de la ville. Le commandant du corps d'armée, le général de Bazelaire, nous avait donné pour mot d'ordre : *Vaincre ou mourir*. Le matin du 21 février, par un froid glacial et un temps de neige, l'attaque attendue se déclancha, formidable. Ce fut sur nos régiments un déluge de feu, un cataclysme sans nom. Les Allemands déferlèrent sur nos lignes. Il y eut des contre-attaques magnifiques et désespérées. Je vois encore le 35e d'infanterie de Belfort, se déployant comme à la manœuvre sur la côte du Talou, le colonel en tête criant : « En avant ! Nous allons à la mort ; après c'est la victoire. » Le colonel tomba ; beaucoup tombèrent. Les Allemands avançaient toujours. Nos artilleurs — nous avions parmi eux un groupe du 228e de Vannes — amenèrent à force de bras leurs pièces sur la crête même, et tirèrent à vue, au débouché zéro, au colimateur chacun sa part, sur les denses colonnes ennemies qui montaient la pente. Comme les chasseurs de Driant, fantassins, zouaves, artilleurs du 7e corps surent mourir... Or, quelques jours après, nous attendions dans un petit village de l'arrière-front, à Julvécourt, le moment d'aller au repos. Des régiments nouveaux montaient vers la ligne de feu. Ils étaient du 13e corps, de la région des solides Auvergnats, ces Bretons du Plateau Central. Nous assistâmes à l'entrée d'un de ces régiments dans le village de Julvécourt. Le colonel avait fait déployer le drapeau, à côté de la croix du cimetière. Il se tenait debout près du drapeau. La musique du régiment jouait *Sambre-et-Meuse*. Et le régiment défila, les hommes redressant le torse, cambrant les reins sous les lourds sacs, présentant les armes, tournant leurs visages vers le drapeau, le regardant avec un regard grave, résigné et ardent, semblant lui dire : « Drapeau, drapeau de la France, ceux qui vont mourir te saluent ! » Un brancardier, près de moi, murmura : « On dirait des Christs. » Oui, c'étaient des Christs qui s'avançaient eux aussi sur la route de leur calvaire. Nous apprîmes, huit jours plus tard, que ce beau régiment avait été écrasé, anéanti dans le bois des Corbeaux.

* * *

Ils ont été des Christs, des Sauveurs, nos frères d'armes. Ils ont été obéissants jusqu'à la mort. Ils ont payé de leur sang notre rédemption.

Voilà pourquoi ils ont des droits sur nous, comme disait le vieux Clemenceau. Ils sont nos maîtres. Ils ont le droit de nous parler et de nous dicter nos devoirs. Ils nous parlent et nous disent : « O frères survivants, qui jouissez encore du charme de la douce lumière de France, vous avez une mission, la mission de continuer notre tâche, de parfaire et d'achever par votre vie notre œuvre de salut et de victoire. »

Ecoutez ce qu'écrivait à ses cadets l'un d'eux :

« Jeunes gens, c'est pour vous que nous luttons. Lorsqu'un homme s'écroule à mon côté, je ne salue plus seulement en lui un défenseur de la patrie, mais un sacrifié pour les enfants de la France. C'est pour vous que nous vivons au milieu des cadavres, dans une atmosphère empestée ; pour vous que nous creusons la terre et que nous veillons nuit et jour ; pour vous que nous avons soif ; pour vous que meurent vos vieux et nos meilleurs camarades, et que peut-être nous allons mourir. Que nous devez-vous en retour ? Est-ce un banal devoir de reconnaissance ? Est-ce un merci que beaucoup n'entendront jamais ? Non ! Vous nous devez un pays meilleur que celui que nous avons laissé ; vous nous devez votre vie de travailleurs, d'honnêtes gens et de chrétiens ! »

Notre vie de travailleurs, d'honnêtes gens et de chrétiens ! Si nous ne leur apportons pas cela, ils sont morts en vain. Arrière donc les jouisseurs et les profiteurs éhontés qui s'imaginent qu'ils n'ont plus qu'à se prélasser, et à danser sur les cimetières de la génération sacrifiée !... Nous devons à nos morts toute une vie de travail, d'honneur et de vertu, si nous voulons être dignes d'eux.

Parents qui m'écoutez, vous voudrez que vos enfants soient dignes de leurs grands aînés.

Et vous, jeunes filles, au lieu de gaspiller dans la frivolité, les divertissements fous et les plaisirs scandaleux une existence dont la France a besoin, vous vous ferez des âmes sérieuses et fortes ; vous apprendrez une vie d'ordre et d'économie familiale, pour le bonheur de vos foyers futurs.

Quant à vous, hommes et jeunes gens, rescapés de la guerre ou réserve de l'avenir, vous saurez vous dévouer, vous saurez mettre le travail avant le jeu, le devoir avant le plaisir. Ce n'est pas l'heure de prêcher ni de pratiquer la loi du moindre effort pour le maximum de jouissance, mais l'heure au contraire de faire entendre le langage austère qui commandait à nos héros de mourir et qui commande aux survivants de rebâtir ; et si nous voulons assurer aux morts leur pleine victoire, ainsi que s'exprime un orateur contemporain, l'abbé Paravy, chacun de nous vivra de manière à accomplir le serment des jeunes Athéniens : « Je jure de laisser la patrie plus grande que je l'ai trouvée. »

Oui, la patrie plus grande, plus peuplée, plus riche d'hommes. Ceci est l'affaire des familles. Dans notre pays affaibli par ses pertes, il y a encore de quoi faire une très belle France ; mais il n'y a pas de quoi en faire deux. Aux familles françaises de remplir leur devoir ; et aux pouvoirs publics de les y aider par des lois appropriées, des lois favorables aux familles nombreuses. On a écrit au cours de cette guerre que « le fils unique de la famille française avait vaincu les cinq fils de la famille allemande. » Paroles ineptes, paroles contraires au bon sens et à la vérité. S'il n'y avait eu au front que les fils uniques de trop de familles françaises, il y a beau temps que la France était balayée, écrasée sous la botte allemande. Si nous avons gagné la guerre, je ne crains pas de le dire, parce que c'est la vérité, si nous avons gagné la guerre, c'est que sur la ligne de feu il y avait les cinq fils des familles nombreuses bretonnes, flamandes, auvergnates, franc-comtoises. Voilà la vérité ! Aux pouvoirs publics de la méditer, et de favoriser, au lieu de la combattre, cette foi religieuse qui donnera demain aux cinq filles des familles nombreuses bretonnes, flamandes, auvergnates et franc-comtoises la volonté et la force de continuer l'exemple de leurs mères, et de gagner ainsi la paix.

J'ai parlé des responsabilités des pouvoirs publics ; il faut qu'ils méditent encore un autre devoir prêché par les morts, le devoir de garder l'union sacrée entre tous les enfants de France. Oh ! je sais que certains, quand on leur parle d'union sacrée, sont tentés de répondre : « Comme c'est long ! » Ils regrettent le temps où les Français ne s'aimaient pas, le temps où des Français brimaient d'autres Français, et pratiquaient la formule du « tout aux uns et rien aux autres. » Là-bas, où nos héros sont restés, un Français valait un autre Français pour combattre, souffrir et mourir. La mort égalitaire les a couchés dans les mêmes tombes communes. Que la même égalité règne entre tous les enfants du pays, la même égalité devant la loi, devant la sollicitude et les faveurs des pouvoirs publics. Si l'on est mort en si grand nombre pendant ces quatre années pour le droit et la liberté, pour la justice et la fraternité, c'est pour que ce droit et cette liberté, cette justice et cette fraternité soient désormais le patrimoine commun des fils égaux de la famille française. Ainsi sera-t-il.

* * *

Voici que j'arrive au terme de mon discours, et je ne vous ai pas encore exhortés à prier pour nos morts. Mais avez-vous besoin d'exhortation ? Vous avez déjà prié ; nous sommes dans cette église pour prier. Car vous savez que nos héros étaient, pour la plupart, des croyants. Croyants, oui, ils l'étaient en immense majorité, nos morts de Lesneven, nos 200.000 morts de Bretagne. Lorsque, en août 1914, la France les appela, ils répondirent avec les paroles du cantique : « Oui, nous venons encor du pays d'Arvor, où le sol est dur, où le cœur est fort ; fiers de notre foi, notre seul trésor, nous venons du pays d'Arvor. »

Ah ! cette foi de nos frères et de nos héros, cette foi où ils ont puisé courage et résignation, gardons-la bien dans nos cœurs. Plaise à Dieu qu'elle redevienne le patrimoine de tous les Français ! Aussi bien, pour que les âmes soient à la hauteur de leur mission, et pour que les familles ne décrètent pas la grève des berceaux, la foi chrétienne est requise, elle devient une nécessité patriotique en même temps qu'une vertu individuelle.

Imitons nos héros dans leur foi, dans leur obéissance, dans leur dévouement. Alors, — mais alors seulement, — nous travaillerons à faire une France meilleure, plus juste, plus fraternelle, et nous mériterons, comme eux, notre part de paradis.

Jusqu'au bout, jusqu'au reste de nos forces, travaillons, prions, nous aussi. Pour Dieu et pour la France!

Le 23 octobre 1914, sous les murs d'Arras, un sous-lieutenant de réserve, le poète Charles Perrot, quoique malade, refusait de se laisser évacuer. « Mais, lui dit un de ses camarades, laisse-toi faire, tu as fait tout ton devoir. » Charles Perrot répondit : « On n'a jamais fini de faire son devoir. » Quelques instants après, il tombait d'une balle au front. Alors, alors seulement, il eut fini.

Nous aussi, jusqu'au bout, jusqu'à la mort, faisons notre devoir. Après, ce sera la victoire définitive, la couronne et la gloire là-haut. *Amen.*

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXXII

LES GUERRES VENDÉENNES ET BRETONNES

Nous lisons au premier livre des Macchabées ces paroles : « En ce jour-là Mathathias et ses cinq fils, voyant le mal qui se faisait au milieu du peuple de Juda, s'écrièrent : « Malheur à nous! Les lieux saints sont au pouvoir de l'étranger. Le temple est profané et on a souillé les vases dont il se glorifiait. Notre ville était libre, et la voilà devenue esclave! » Sommés par le roi Antiochus de sacrifier aux idoles, Mathathias et ses fils ne voulurent point abandonner la loi de leurs pères. Mais aussitôt ils se réfugièrent dans la montagne, où par leurs soins et pour la défense de la foi nationale une armée se forma. — Cette page d'histoire sainte, à deux mille ans d'intervalle, la Vendée l'a retracée dans sa lutte grandiose avec la Révolution.

I

La Vendée est située dans la région occidentale de la France, entre la Loire et l'Océan. Formée de divers cantons appartenant à l'Anjou, à la Bretagne et au Bas-Poitou, elle renfermait à la fin du XVIIIe siècle une population de 800.000 âmes, disséminée sur un territoire marécageux du côté de la mer, accidenté et couvert de bois en se rapprochant de l'intérieur de la plaine. Une partie de ce territoire porte le nom de *Bocage*, et l'autre celui de *Marais*. M. René Bazin a fort bien rendu le Marais vendéen « avec ses plaines herbeuses coupées de canaux où passent les yoles, ses villages groupés autour du clocher, ses métairies qui émergent un peu comme des petites îles parées de verdure [1]. » Le Bocage, au contraire, forme une sorte de forteresse naturelle, faite de collines escarpées et de ravins profonds : véritable forêt de chênes, de genêts et de haies épineuses, d'où la vue embrasse un horizon immense.

En Vendée comme en Bretagne vivaient de vraies familles patriarcales, très attachées à leur village, aux fortes vertus domestiques, entretenant les meilleures relations avec les seigneurs du hameau, et, par-dessus tout, extrêmement dévouées à l'Eglise. Auprès de telles populations, on le conçoit, les idées révolutionnaires ne pouvaient avoir aucune prise. Si, à l'exemple de la nation, la Vendée et la Bretagne s'étaient d'abord ouvertes joyeusement à l'aube souriante de 1789, et à ces idées nouvelles qui promettaient aux hommes plus de justice et de bonheur, lorsque le but poursuivi, c'est-à-dire la ruine de la religion, fut mis à découvert, elles s'y opposèrent.

Avant tout, paysans vendéens et bretons prétendent garder intacte leur foi. Déjà, aux XVIe et XVIIe siècles, ils avaient à coups d'arquebuse contraint les protestants de se réfugier dans les plaines de Niort et de la Rochelle. Prêts une seconde fois à verser pour la défense de la religion ancestrale jusqu'à la dernière goutte de leur sang : « Nous voulons, disent-ils, quand on leur envoie des curés constitutionnels, nous voulons les prêtres qui ont assisté nos pères au lit de la mort, et nous n'en voulons pas d'autres. » Dès le début du mouvement révolutionnaire, on saisit leurs biens, on incendie leurs moissons, leurs halliers, leurs églises ; sous le moindre prétexte, on fusille de malheureux laboureurs au milieu de leurs champs. Pour sauvegarder tant et de si précieux souvenirs, Bretons et Vendéens ne craignent pas d'entrer en lutte avec les armées de la Convention.

Cette lutte que nous allons raconter brièvement se justifie donc par elle-même. Elle ne fut ni une guerre civile, ni une guerre politique ; mais d'après les motifs qui l'ont inspirée et si on s'en rapporte aux correspondances officielles mêmes, lettres ou mémoires, des généraux ennemis, ce fut une guerre sainte. Le peuple qui la soutint formait une armée chrétienne, un peu comme celle des Croisés, combattant *pro aris et focis*. Il aimait sa patrie et son roi ; — Napoléon Ier ne disait-il pas d'envoyer les nations modernes à l'école de la Vendée pour apprendre d'elle leurs devoirs envers l'Etat? — mais il aimait surtout sa religion et son Dieu. La Révolution l'atteignait ainsi dans ses affections les plus sacrées.

II

Aux attaques de la Révolution la Vendée devait répondre avec une vaillance admirable.

Le mouvement fut suscité par 3.000 jeunes gens, réunis au bourg de Saint-Florent pour le tirage de la circonscription, le 10 mars 1793. A l'aube du lendemain, dans toutes les paroisses situées entre Nantes et le Poitou, le tocsin sonne. Aussitôt une masse entière, gens de châteaux et gens de chaumières, paysans en sabots et gentilshommes, se soulève contre l'anarchie sanglante qui couvrait la France de deuils et de ruines.

Nous savons, pour les avoir entendu répéter cent fois, les noms des glorieux chefs de l'armée vendéenne : Cathelineau, marchand colporteur de laine que sa haute piété avait fait appeler « le saint de l'Anjou ; » Charette, officier de marine ; Stofflet, garde-chasse de M. de Colbert ; Bonchamp, noble

[1] René Bazin, *La terre qui meurt.*

angevin en qui semblait revivre Bayard ; Lescure, surnommé « le saint du Poitou ; » La Rochejaquelein, etc. Groupés autour de ces hommes par commune ou par district, des milliers de paysans s'arment de bâtons, d'instruments de travail, de fusils, et choisissent pour étendard d'abord la croix, puis le drapeau blanc fleurdelisé. Afin de mieux marquer encore le caractère de leurs revendications, chacun porte un chapelet à la ceinture et une image du Sacré-Cœur ou un scapulaire sur la poitrine, emblèmes depuis longtemps familiers à la piété vendéenne. Tout au milieu de la mêlée, des prêtres béniront les combattants ou assisteront les blessés. D'ailleurs, avant son départ, le paysan vendéen a pris soin d'aller prier au sanctuaire de Notre-Dame de Pitié ou à celui de Beauchêne.

Durant l'espace de trois années 150.000 hommes, divisés en trois troupes, lutteront avec courage pour la défense d'une cause sainte. Ce sera, le plus souvent, la guerre d'escarmouche. Le Bocage, nous l'avons dit, est traversé en tous sens par des ravins, des ruisseaux, des sentiers, qui rendent fort difficiles les opérations des troupes régulières. Les nouveaux Croisés en profitent pour harceler l'ennemi. Chaque pli de terrain, chaque bouquet d'arbres et de bruyères, recèle un tirailleur vendéen ou breton. Aussi bien, pas un champ de genêts, pas un buisson d'où ne soit parti le cri d'une angoisse, d'une blessure, d'une agonie, d'une mort courageusement affrontée, héroïquement acceptée pour le salut de la France et de l'Eglise.

Que de traits d'héroïsme nous aurions à citer ! Un malheureux laboureur du Poitou avait reçu vingt-deux coups de sabre, et comme on lui criait : « Rends-toi !» — « Rendez-moi mon Dieu ! » répond-il ; puis il expire. Le 11 avril 1793, le jeune La Rochejaquelein, sublime héros en qui la Vendée s'est presque incarnée, mène ses soldats au combat en leur disant : « Mes amis, si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! » Et l'on sait que cette fière parole valut la victoire des Aubiers. A Angers, à Saumur, tous ces vaillants défenseurs de la foi se battent avec le courage des soldats de Godefroy de Bouillon, et remportent au chant des hymnes une série complète de victoires, quelques-unes audacieuses. Dès qu'une ville est prise, leur premier soin est d'ouvrir l'église pour y prier et d'en faire sonner les cloches.

On comprend, à les voir, que quand un peuple combat pour ce qu'il a de plus cher, il devient facilement un peuple de héros. *Moriamur in simplicitate nostra ;* comme les fils des Macchabées, les Vendéens marchaient à la bataille simplement et sans crainte. Les femmes elles-mêmes, filles, sœurs, épouses des Chouans, prennent part à la guerre, suivent la fortune d'un père, d'un frère, d'un époux, d'un fiancé. Anges de la prière et du dévouement, elles sont à genoux durant la mêlée, en partagent quelquefois les émotions, et, après le combat, pansent les blessures des mourants en vraies filles de Charité. Au surplus, un bon nombre d'entre elles, faites prisonnières, furent victimes des noyades de Nantes et des exécutions militaires de Saumur [1].

Aux jours de revers, lorsque la Convention lui opposa l'armée du Rhin avec Kléber, ce peuple indomptable fera preuve du même héroïsme.

On sait les désastres de Châtillon-s-Sèvre et de Cholet où la grande armée vendéenne fut écrasée par le nombre. Déjà Cathelineau était mort, et Bonchamp « qui à lui seul en valait mille » venait de tomber mortellement blessé. Sur son tombeau, dû au ciseau de David d'Angers et élevé dans l'église de Saint-Florent, on peut encore lire ces nobles paroles : « Grâce aux prisonniers ! Bonchamp l'ordonne. » Malgré tout, plutôt que de retourner dans leurs chaumières désolées, Bretons et Vendéens sont résolus à combattre jusqu'au bout. On assistait d'ailleurs à une recrudescence de barbarie révolutionnaire. Les fameuses *colonnes infernales,* parcourant en tous sens les malheureuses provinces, passaient au fil de l'épée leurs habitants sans distinction d'âge, et livraient aux flammes métairies, bois et moissons. « Depuis, a-t-on dit, les bruyères des landes bretonnes semblent, dans la fraîcheur du matin, baignées avec leurs petites fleurs rouges d'une rosée de sang [2]. » Poussés au désespoir par la plus affreuse misère, les paysans, ayant à leur tête Charette, La Rochejaquelein et Stofflet, recommencent une guerre acharnée.

On était en 1794. Hélas ! à de nouveaux prodiges de valeur répondent de nouveaux désastres. Celui du Mans surtout fut horrible. Assaillis à l'improviste par les armées républicaines, les Vendéens sont mis en déroute et abandonnent avec leurs bagages des femmes, des enfants, des blessés, dont les *Bleus* font un affreux carnage. Notre mémoire n'a pas oublié l'admirable épisode de Quiberon. Les Vendéens, commandés par le jeune de Sombreuil, soutenaient une lutte sans espoir. « Rendez-vous, leur cria-t-on ; il ne vous sera fait aucun mal. » Ils se rendirent, en effet ; mais la promesse qu'on les épargnerait ne se réalisa point. Ils furent fusillés, au nombre de 800, à Auray, dans une plaine appelée aujourd'hui encore la *Prairie des martyrs.* C'est en allant au supplice que l'un des prisonniers dit à son compagnon : « Marchons pieds-nus pour imiter le Sauveur sur le Calvaire. »

Les derniers chefs de l'armée vendéenne succombèrent quelques mois après, avec un égal courage. La Rochejaquelein, ajusté au passage par un volontaire à l'affût derrière un arbre, est atteint d'une balle au front. Mais « comme si jusqu'après son décès La Rochejaquelein ait voulu exercer le charitable office de sa compassion généreuse, il offrit dans son lit funèbre une place à celui qui venait de le frapper et qui fut massacré presque aussitôt [3] ». Charette marche à la mort avec la fierté d'un guerrier au combat et prononce en tombant le nom de Dieu. Stofflet, trahi et fait prisonnier,

[1] Cf. Crétineau-Joly, *La Vendée militaire ;* et Pierre de la Gorce, *Histoire religieuse de la Révolution française,* t. II, *La Vendée* (Paris, Plon, 1912).
[2] *Etudes Religieuses,* 5 janvier 1909.
[3] Le cardinal de Cabrières.

est condamné à être fusillé. Au moment de son exécution : « Eloignez-vous, dit-il aux soldats qui voulaient lui bander les yeux ; je vais vous apprendre une fois de plus qu'un général vendéen n'a pas peur des balles ! » Et il commande lui-même le feu au cri de : « Vive le roi ! Vive la religion ! »

III

On ne peut pas nier qu'un certain alliage politique se soit mêlé à ces luttes, que des taches, des fautes de discipline, des représailles déplorables, les aient parfois souillées. On doit regretter en particulier la mort de Bernard de Marigny. C'est bien peu toutefois, mis en parallèle des cruautés inouïes dont se sont rendus coupables les Jacobins et les Bleus. En général, chefs et soldats vendéens demeurèrent dignes, humains, et ne versèrent jamais le sang à froid. Le Pape Pie VI lui-même, dans un Bref du 31 juillet 1793, rendit incidemment hommage à la grandeur de leur entreprise. Westermann, au contraire, et quelques autres de l'armée révolutionnaire resteront dans l'histoire comme des monstres de barbarie.

Aussi bien, les Chouans — et il en arrive ainsi dans toutes les nobles causes soutenues pour la défense de la religion — ont triomphé sous l'apparence de la défaite. Quelle défaite, hélas ! Les meilleurs généraux sont morts ; l'armée est dispersée ; Vendéens et Bretons survivants retrouvent un pays rempli de deuils, de larmes, de pauvreté, souvent une métairie ruinée, un village incendié. — Pour tant de malheureuses familles, la marquise de la Rochejaquelein, imitée en cela par de nombreuses dames, travaillera à confectionner des vêtements depuis le premier matin jusqu'à l'heure la plus avancée du soir, durant presque un demi-siècle et même lorsqu'elle fut aveugle. — Toutefois, c'était une défaite apparente : car on doit aux soldats de la Vendée, pour une grande part du moins, la restauration du culte catholique en France [1].

De fait, après dix années et plus de tourmente, les temples se rouvrent. On sent des populations heureuses de retrouver leurs pasteurs. Les vieux évêques, avec leur mitre dépouillée de diamants et leur crosse de bois, parcourent les campagnes pour administrer le sacrement de Confirmation dans des assemblées où paraissent des chrétiens de tout âge et de tout rang : enfants, jeunes filles, soldats brunis par le soleil des Pyramides, époux qui au cours de la Terreur ont fait bénir leur mariage dans le secret du foyer domestique. Partout se réveille en France la foi des anciens jours ; les chemins de Sion, si longtemps couverts de ronces, sont semés de fleurs et de rameaux, et les églises pieusement embellies entendent les foules chanter à l'envi leurs cantiques d'autrefois. Dans une des plus belles pages des Livres Saints, le prophète Ezéchiel prédit le terme de la captivité des Juifs à Babylone, le retour dans la patrie et la splendeur d'une nouvelle Jérusalem. C'était, tracée depuis des siècles, l'image de la France renaissant à la vie religieuse après tant de ruines et de désastres.

Les guerres dont nous venons de parler, belles comme une Croisade, furent surtout une source de bénédictions pour les peuples qui les ont soutenues.

Terre classique de fidélité et de bravoure, la Vendée et la Bretagne portent toujours avec le même bonheur leur chère devise à l'hermine sans tache : *Potius mori quam fœdari.*

Terre sacerdotale, a dit René Bazin, où depuis comme avant la Révolution, Dieu lève chaque année une dîme de jeunes hommes pour en faire ses prêtres.

Vraie terre française, féconde nourricière de ces races solides qui fournirent la matière des Bulletins de la Grande Armée. Et hier encore elle faisait revivre dans la personne du général de Sonis les plus hautes vertus militaires.

Terre enfin restée profondément chrétienne, aussi ferme aujourd'hui devant les assauts de l'impiété que le granit de ses côtes sous les chocs de l'Océan. Pendant le cours du XIXe siècle, ne devait-elle pas se couvrir de nombreuses églises comme d'une belle robe blanche, multiplier ses écoles libres, et vaillamment lutter contre la Franc-Maçonnerie !

* * *

Un des observateurs les plus attentifs des lois de la société, M. le Play, a été frappé de ce phénomène de la Vendée demeurant intacte dans l'écroulement des choses. Pendant un séjour prolongé au Bocage, il remarqua chez ce peuple, malgré la diversité des classes, une grande fraternité. M. le Play retrouvait alors la même Vendée qu'avant la Révolution, et selon lui toute sa force venait d'une indomptable fidélité à la foi de l'Evangile.

XXXIII

Pie VII et Napoléon

La Révolution avait consommé ses suprêmes attentats contre l'Eglise. Dans cette grande tourmente les plus saintes choses avaient sombré : la religion, le pouvoir, le droit, la famille, la propriété. Mais au-dessus des impressions diverses

[1] Voici la conclusion de M. Pierre de la Gorce, au t. v et dernier de son *Histoire religieuse de la Révolution française* (Paris, Plon, 1923) :

« Au-dessus du peuple fidèle, au-dessus même des confesseurs, c'est parmi les morts qu'il faut rechercher les meilleurs ouvriers de la reconstitution chrétienne. Combien pendant la Révolution furent immolés en haine de la foi ? Je calcule que plus de 12.000 prêtres furent massacrés, guillotinés, noyés, fusillés, et cela sans faire état de 700 autres qui périrent soit aux îles de la Charente, soit à la Guyane. Je compte de plus parmi les victimes 125 religieuses environ, et, bien que la statistique soit ici un peu plus incertaine, près de 300 laïques. En outre, en combien de procès l'accusation de fanatisme s'ajoutant à toutes les autres, ne fut-elle pas la raison déterminante qui désigna les victimes pour la mort ! Puis il y a les Vendéens, les Vendéens souvent médiocres ou égarés dans la politique, mais sublimes comme soldats de Dieu.

« C'est cette armée du sacrifice qui, par le plus magnifique des triomphes posthumes, fut vraiment l'armée victorieuse. Elle le fut au sens mystique de l'Eglise, par la vertu souveraine du sang versé. Et, même pour qui ne regarde que la terre, elle le fut pour avoir attesté avec une obstination à l'épreuve de tout, fût-ce de la mort, l'irréductible volonté de la nation chrétienne. C'est par là que le succès final, plus qu'à tout autre, lui appartient. Cette leçon de fidélité poussée jusqu'à l'oblation de la vie, Bonaparte la recueillit, la médita, la pénétra. Il comprit qu'il y aurait folie à garder pour adversaires ceux que jamais on ne réduirait par violence et qu'il était si facile de rallier par douceur. Ainsi se décida-t-il à un partage avec l'Eglise, quitte à empiéter, à retenir, à reprendre, ainsi que le voulait sa nature de conquérant. »

qui naissent des faits particuliers, l'historien éclairé par les lumières de la foi découvre facilement la marche du dessein providentiel et que S. Paul a caractérisé d'un seul trait : *Omnia propter electos*. Dieu a surtout voulu donner à son Eglise, par le sang des martyrs et par les triomphes éphémères du mal, un nouveau lustre, une nouvelle fécondité.

Nous nous bornerons à quelques traits.

I

Pie VI était mort à Valence en 1799, sur un sol qui n'était pas le sien. Il fut même impossible, sous l'influence hostile du Directoire, de donner à l'illustre Pontife une sépulture d'honneur. A peine eut-on un mauvais drap mortuaire pour jeter sur la bière où reposait sa dépouille; il n'y avait pas d'encensoir pour la cérémonie ; on se contenta en guise d'aspersoir de quelques brins d'hysope, et comme luminaire de deux ou trois chandeliers pris dans une chambre voisine. Révolutionnaires et incrédules se flattaient d'avoir renversé à jamais le trône pontifical. A les entendre, la pierre angulaire de l'Eglise était ébranlée. Et même, en faisant sceller le tombeau de Pie VI, ils avaient dit : « C'est le dernier Pape. »

L'orage passa. « Grâce aux succès de la nouvelle coalition européenne, 35 cardinaux purent se réunir en conclave à Venise, le 1er décembre 1799... Au milieu de tant de bouleversements, ce fut un spectacle consolant de voir le conclave procéder avec tranquillité à son œuvre, sous la protection de la Russie schismatique, de l'Angleterre protestante, de l'Autriche naguère en révolte contre le Saint-Siège, enfin de la Turquie mahométane, que l'expédition d'Egypte avait poussée dans la ligue contre la France... Sur les conseils de Consalvi, secrétaire du conclave, les voix des cardinaux se réunirent en faveur de Barnabé Chiaramonti, évêque d'Imola, homme d'un caractère doux, conciliant et modeste. Il fut élu à l'unanimité, le 14 mars 1800, et par honneur pour le souvenir de Pie VI, prit le nom de Pie VII [1]. »

La promesse de l'Evangile se réalisait une nouvelle fois : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. *Et portæ inferi non prævalebunt*. » Après toutes les proscriptions et toutes les haines, un pape qui rappelait par ses vertus l'âge apostolique, et dont la piété et le courage furent illustres, ceignait la tiare et allait assister à l'aube glorieuse du XIXe siècle. Rome lui fit un accueil enthousiaste. Tout aussitôt, un incident consigné dans les *Mémoires* de Consalvi dévoila la fermeté de son caractère. La cour d'Autriche, qui s'était emparée des Légations, fit proposer à Pie VII, par son ambassadeur, de les échanger contre les Romagnes. Le pape fit répondre à l'empereur « de ne pas mettre dans son vestiaire des habits qui n'étaient pas les siens, mais ceux de l'Eglise : car non seulement Sa Majesté ne saurait en jouir, mais encore ils pourraient communiquer la teigne à ses propres vêtements, c'est-à-dire à ses Etats héréditaires [1]. » Deux mois plus tard, Marengo faisait perdre à l'Autriche une grande partie de ses possessions.

II

La France, dominée par la Révolution, avait repoussé l'autorité doctrinale et disciplinaire de l'Eglise. Un grand nombre de prêtres subissaient encore la déportation à Cayenne ou à l'île de Ré. Les temples pour la plupart restaient fermés.

C'est au milieu de tous ces souvenirs que Bonaparte parut [2]. Déjà il s'était acquis une brillante renommée militaire par ses campagnes d'Egypte et d'Italie. Au même moment, sa correspondance manifeste le plus vif désir d'arriver à la paix religieuse par le rétablissement des institutions catholiques. A ses yeux, la religion non seulement était pour le peuple une consolatrice nécessaire, mais il voyait dans ses principes la base de toute civilisation sociale. Sensible aux impressions familiales qu'il avait reçues, il lui répugnait de voir un peuple sans prière et sans culte. « Moi-même, disait-il, quand je suis à la Malmaison, et que j'entends la cloche de Rueil, le village voisin, je suis ému à cause des souvenirs de mon enfance. » Et de fait, « il semble bien, ajoute le cardinal Mathieu, que dans cette âme extraordinaire il y ait eu un coin réservé aux souvenirs pieux et aux croyances de son enfance, quelque chose comme une petite chapelle corse avec sa Madone et son crucifix [3]. »

Bonaparte, poursuivant son idée, malgré les influences antireligieuses de ceux qui l'entouraient, la communiqua au St-Siège, et, après de longues et âpres discussions, le Concordat fut signé, à Paris le 15 juillet 1801, à Rome le 15 août. Sa ratification eut lieu l'année suivante le jour même de la solennité de Pâques, le 18 avril. On chanta à Notre-Dame de Paris un *Te Deum* d'actions de grâces, auquel Napoléon voulut assister, entouré de tous ses généraux, et, pour la première fois depuis dix ans, on entendit de nouveau le bourdon de Notre-Dame. C'était par cette convention entre le gouvernement et le St-Siège la liberté rendue à l'Eglise. On y affirmait magnifiquement la plénitude de l'autorité apostolique, et le culte était rétabli dans les meilleures conditions possibles après les bouleversements de la Terreur. Tout en transigeant sur les intérêts de l'Eglise, le Pape en maintient les droits. Malgré les sacrifices pénibles qu'on exigea d'elle, avec le Concordat l'Eglise reprenait en France une situation stable, officielle. On peut vraiment le comparer dans l'histoire à l'édit de Milan en 313 qui mit fin aux persécutions sanglantes de l'empire romain.

III

Si la société a besoin, pour se maintenir, des principes de vérité, d'ordre, de justice, l'Eglise seule en est la dépositaire, et ce n'est que par un

[1] M. Blanc, *Cours d'histoire ecclésiastique*, t. IV, p. 135.

[1] Consalvi, *Mémoires*, t. I, p. 278.
[2] Il renversa le Directoire le 18 brumaire an VIII, 9 nov. 1799.
[3] *Correspondant*, 25 décembre 1901.

mutuel concours qu'elles peuvent accomplir, l'une et l'autre, dans une pleine mesure, leur mission. Le génie de Napoléon s'éleva jusqu'à cette pensée : voulant à la fois grandir son pouvoir et renouer l'alliance séculaire de la France avec l'Eglise, il demanda à Pie VII de venir le sacrer.

Le pape accéda au désir de l'empereur, et son départ de Rome eut lieu le 2 novembre 1804. De Rome à Paris, il reçut les témoignages les plus touchants de la foi et de la piété populaires. Plus tard, en parlant de la France : « Je l'ai traversée, dira-t-il, au milieu d'un peuple à genoux. » Tout d'ailleurs, dans sa personne à la physionomie si douce, appelait la vénération et l'amour. Napoléon ne fut pas moins empressé à le combler d'honneurs, et fit disposer au Louvre, pour recevoir Sa Sainteté, le pavillon de Flore. Parmi les discours qui furent adressés au pape pour saluer sa bienvenue, on remarqua les considérations élevées de M. de Fontanes, président du Corps législatif. « Ce n'est plus le temps, dit M. de Fontanes, où l'empire et le sacerdoce étaient rivaux. Tous les deux se donnent la main pour repousser les doctrines funestes qui ont menacé l'Europe d'une subversion totale. »

Le sacre eut lieu à Notre-Dame le 2 décembre 1804, dans la plus grande solennité, tel que M. Thiers l'a admirablement décrit, en présence des évêques, des grands Corps de l'Etat, des députés des villes, des dignitaires de la magistrature et de l'armée, des ambassadeurs de toutes les puissances. Au moment du sacre, Napoléon et Joséphine vinrent s'agenouiller au pied de l'autel, et le pape fit les onctions avec le baume de la sainte ampoule. La collation des insignes — le sceptre, l'épée et la couronne — allait avoir lieu, quand Napoléon, devançant Pie VII, saisit la couronne, la plaça lui-même sur sa tête et revint couronner Joséphine à genoux, comme s'il eût voulu ne tenir son pouvoir de personne et affirmer l'absolutisme de l'Etat. Pie VII ne protesta point, mais, sur sa demande, il n'y eut aucune relation officielle de la cérémonie dans le *Moniteur*.

Quoi qu'il en soit, le sacre de Napoléon manifestait, au lendemain de la crise révolutionnaire, un immense changement. A la vérité, si, par là, Napoléon, imbu d'ailleurs par son éducation littéraire des idées gallicanes, voulut faire revivre le souvenir de Charlemagne, il en méconnut le rôle. Au lieu de donner à l'Eglise son appui pour le service du droit, il alla jusqu'à mettre la main sur l'Eglise et sur la papauté pour l'extension de son règne. C'était revenir aux principes du césarisme païen.

IV

Il n'en reste pas moins que, sous l'influence du Concordat, la religion catholique prit un nouvel essor. Partout, après tant de ruines amoncelées, les autels se relèvent, on rend au culte son éclat extérieur. La Vendée est pacifiée. Le peuple retrouve avec bonheur les Frères des Ecoles chrétiennes et les Sœurs hospitalières de St-Vincent de Paul. La Compagnie de Jésus s'établit librement. Pie VII lui-même, tandis qu'il allait visiter les églises et les hôpitaux, au cours de son séjour prolongé dans la capitale, fut témoin de cette renaissance.

Au surplus, le mouvement religieux coïncidait avec celui de la littérature française. La philosophie et le droit public chrétiens étaient exposés avec talent par le vicomte de Bonald. Joseph de Maistre achevait les *Soirées de St-Pétersbourg*, le plus beau livre qui ait été écrit sur le dogme de la Providence divine. La Harpe chantait la foi qu'il avait retrouvée dans les prisons de la Terreur. Il est surtout remarquable de voir coïncider avec la publication du Concordat celle du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. Celui-ci nous dira lui-même, dans la préface de son chef-d'œuvre : « Ce fut, pour ainsi dire, au milieu des débris de nos temples que je publiai le *Génie du Christianisme*, pour rappeler dans ces temples les pompes du culte et les serviteurs des autels. Saint-Denis était abandonné : le moment n'était pas venu où Bonaparte devait se souvenir qu'il lui fallait un tombeau ; il eût été difficile de deviner le lieu où la Providence avait marqué le sien. Partout on voyait des restes d'églises et de monastères que l'on achevait de démolir : c'était même une sorte d'amusement d'aller se promener dans ces ruines. » L'ouvrage de Chateaubriand, en exaltant la religion, ses beautés esthétiques et la gloire de ses martyrs, répondait aux vœux des esprits. Napoléon lui-même voulut en favoriser la publication.

* * *

L'épreuve devait renaître sous l'influence des idées dominatrices de Napoléon : telle est d'ailleurs la destinée de l'Eglise. Articles organiques, nouvel envahissement des Etats pontificaux, exil et martyre de Pie VII à Savone, conciliabule de Paris : quand la mesure des attentats contre l'Eglise fut pleine, la Providence permit la désastreuse campagne de Russie. Bonaparte allait mourir bientôt sur le rocher de Sainte-Hélène, et le retour de Pie VII à Rome, le 24 mai 1814, s'accomplirait au milieu des acclamations populaires.

En vente à nos Bureaux

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger 4 f. 40.

Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Mugnier, *franco,* 1 f. 25 l'ex., 5 f. les cinq.

Du même : **La Victoire de la Terre,** drame social en 3 actes (mêmes prix).

L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation ; pas de rôle féminin.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 octobris 1923.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 8 novembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXIX. Les vertus naturelles et les petites vertus, 577.

Pour la fête de sainte Cécile et de sainte Catherine. — Leur vie et ses leçons, 581.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LIX. *5e Dim. après l'Epiphanie :* Nécessité de la prière, 583. — LX. *6e Dimanche :* Le dimanche et la famille, 585.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — LII. 24e Dim. après la Pentecôte, 586.

Sujets de circonstance. — Sermon de charité en faveur d'une Conférence de St-Vincent de Paul, 588.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXIX

LES VERTUS NATURELLES ET LES PETITES VERTUS

Homines divites in virtute.
C'étaient des hommes riches en vertus. (Eccli., XLIV, 6).

Les vertus théologales et les vertus cardinales dont nous avons étudié l'objet, les exigences et la pratique, sont des vertus *surnaturelles*. Ce sont aussi des vertus rigoureusement obligatoires. Il faut les avoir toutes, pour mener une vie chrétienne et parvenir au salut. Quiconque en offense gravement une seule, manque à ses devoirs et compromet ses destinées éternelles. Je pourrais donc les appeler : les *grandes* vertus.

A côté, ou plutôt au-dessous de ces grandes vertus, il en est d'autres dont il convient de parler quelque peu. Ce sont : d'une part, les vertus dites *naturelles ;* et, d'autre part, ces vertus secondaires auxquelles on a donné le nom de *petites vertus*.

Nous expliquerons dans cet entretien ce qu'il importe de savoir et des unes et des autres.

I

Nous avons vu, antérieurement[1], ce qu'il faut entendre par vertus *naturelles* et vertus *surnaturelles*. Rappelons-le en quelques mots.

Les vertus sont des *forces spirituelles et permanentes qui rendent l'homme capable de faire le bien*. La doctrine chrétienne distingue deux sortes de vertus : les vertus *naturelles* et les vertus *surnaturelles*.

Les vertus *naturelles* sont des vertus purement humaines, dont nous apportons les germes en naissant : germes que développent soit l'éducation, soit nos propres efforts. On les appelle *naturelles*, parce qu'elles font partie de notre nature, telle que Dieu l'a créée. Elles empruntent leur direction à la raison, ou, si vous l'aimez mieux, aux préceptes inscrits dans toutes les consciences et dont se compose ce que nous appelons la *loi naturelle*. La pratique de ces vertus confère à quiconque s'y montre fidèle une honnêteté digne d'estime, quoique très inférieure à la sainteté chrétienne. Telle a pu être, autrefois, l'honnêteté des Sages du paganisme. Telle peut être encore aujourd'hui l'honnêteté des incrédules, et même celle des croyants, quand ils n'ont pas encore reçu ou ont perdu les vertus surnaturelles.

Les vertus *surnaturelles* sont des vertus supérieures aux vertus naturelles ; d'où leur nom de *surnaturelles*. Ce sont, à vrai dire, des vertus divines. Dieu les donne directement aux âmes qu'il élève à l'état de grâce. Elles constituent le mode sous lequel il nous communique ses propres vertus ; et leur mise en œuvre est comme le rayonnement de la vie de Dieu en nous. Les lois auxquelles elles obéissent sont inscrites dans le Décalogue et dans l'Evangile. Elles ne font guère que renouveler et confirmer la loi naturelle. Elles y ajoutent cependant des précisions souverainement utiles, avec certaines indications relatives aux pratiques religieuses que Dieu exige ou conseille. C'est en observant ces lois que les vrais chrétiens atteignent les différents degrés de la perfection morale.

Les vertus surnaturelles n'enlèvent point aux âmes qui les reçoivent leurs vertus naturelles. Elles s'ajoutent, au contraire, et se superposent à ces vertus, pour les compléter, les transformer, les rendre plus puissantes et plus parfaites.

Le fait que la loi surnaturelle renouvelle et confirme la loi naturelle entraîne une conséquence digne de remarque. C'est que les vertus naturelles et les vertus surnaturelles ont, dans leur ensemble, le même objet, avec les mêmes préceptes, les mêmes défenses et je devrais dire aussi, les mêmes conseils. La théologie catholique a consacré cette sorte d'identité en donnant le même nom à la vertu naturelle et à la vertu surnaturelle qui se rapportent au même objet. Elle compte ainsi, en rapprochant les deux séries de vertus, deux vertus de même nom : l'une *naturelle* et l'autre *surnaturelle*. Il y a donc deux vertus de foi, deux vertus d'espérance, deux vertus de charité, deux prudences, deux forces, deux tempérances, deux justices. Et il faut en dire autant de toutes les vertus de détail qui se rattachent à celles-là. Ceux qui possèdent les vertus surnaturelles les font agir quand ils accomplissent des actes surnaturels, ou encore quand ils offrent à Dieu même des actions d'ordre profane.

Tout acte d'une vertu surnaturelle met en œuvre non seulement cette vertu, mais encore la vertu naturelle correspondante. — Il en va autrement des actes propres aux vertus naturelles. Celles-ci peuvent agir seules ; et elles le font nécessairement quand la personne qui les pratique n'a jamais reçu ou n'a point su conserver les vertus surnaturelles.

Les vertus surnaturelles sont attachées à l'état de grâce. On les reçoit quand on le reçoit ; on les perd quand on le perd. Toute faute mortelle les enlève. Remarquons pourtant que la foi et l'espé-

[1] Entretien XXXI (*Prédication* 1920, p. 333).

rance sont laissées aux pécheurs, si leurs fautes n'ont point offensé ces vertus. Dieu rend les vertus surnaturelles aux pécheurs repentants, quand ils se réconcilient avec lui et rentrent en état de grâce. — Les vertus naturelles sont moins promptes à se perdre. Le péché ne les détruirait que s'il parvenait à dénaturer les âmes ; car elles tiennent à leur nature. Pourtant, il les affaiblit et les diminue toujours.

Ces explications bien comprises, voici où j'en veux venir. Je viens exhorter et j'exhorte en effet, avec les plus vives instances, quiconque n'a jamais possédé les vertus surnaturelles et quiconque, après les avoir possédées, les a perdues par le péché, à pratiquer de son mieux et à cultiver avec soin les vertus naturelles, lesquelles sont, en attendant mieux, ses uniques vertus. Et voici pourquoi.

Rappelons, avant tout, que la pratique des vertus naturelles ne possède, ni en soi, ni devant Dieu, la valeur des actes surnaturels et ne donne aucun droit à leurs récompenses. C'est une œuvre purement humaine. Sa portée ne saurait donc dépasser l'humble sphère dans laquelle se meuvent les forces humaines. Pourtant, elle offre certains avantages dont l'importance n'est point à dédaigner.

Je pourrais d'abord faire remarquer de quelle efficacité elle jouit pour assurer les biens d'ici-bas. Ainsi, la tempérance naturelle conserve la santé, en la préservant des dommages dont les excès de gourmandise ou de luxure seraient pour elle la cause. Ainsi, la probité naturelle évite les ennuis et les châtiments qui suivent si souvent la fraude et le larcin. Ainsi encore, la sagesse naturelle contribue à la bonne direction des affaires et, par là, conduit à la prospérité. Cette prospérité toute terrestre constitue la récompense normale des vertus naturelles. La divine Providence s'en est toujours servie pour payer les efforts et les travaux qu'elles ont fait accomplir, soit aux individus, soit aux nations. Et voilà comment s'expliquent les succès remportés et les gloires acquises par des personnes ou des collectivités qui, par ailleurs, n'ont rien fait pour Dieu, n'ont pas cru en lui, ne l'ont peut-être pas même connu.

Mais l'acquisition des biens de ce monde est un avantage d'ordre inférieur. La pratique des vertus naturelles en offre d'autres, qui méritent mieux d'être signalés.

Ces vertus sont de second rang, disons-le une fois de plus. Cependant, ce sont des vertus.

Comme telles, elles détournent du mal, et, par là, rendent aux âmes un service de très haut prix. Celui qui, au lieu de les cultiver, se livrerait aux excès contraires, commettrait fatalement des fautes graves et nombreuses. Ces fautes exciteraient contre lui les colères divines et lui vaudraient des châtiments redoutables. Les vertus naturelles qu'il pratique éloignent ces malheurs. Elles empêchent ainsi son état d'âme de s'aggraver et le rendent moins indigne d'être un jour élevé à l'état surnaturel et favorisé de l'amitié de Dieu.

D'autre part, elles le portent au bien. Elles entretiennent dans son âme et même développent une haine du mal, une élévation de pensées, un désir de devenir meilleur, une délicatesse de conscience qui, sans les mériter, au sens rigoureux du mot, sollicitent les faveurs divines et disposent à les recevoir. Dieu n'aura-t-il point raison, s'il ramène à lui de préférence, non pas les hommes qui s'abandonnent à tous les vices, mais ceux qui luttent contre leurs passions et s'efforcent de réaliser une certaine perfection morale ? Rien ne prépare à la foi comme la culture de la raison : de même, rien ne prépare au don de la grâce comme la culture des vertus naturelles. — Parmi ces vertus, il en est qui jouissent, pour appeler ainsi les miséricordes divines, d'une efficacité particulière. Je signalerai, entre autres, la loyauté et la bonne foi dans la recherche de la vérité religieuse, l'amour du bien et la haine du mal, la pureté des mœurs, l'humilité, la probité, la charité pour le prochain et spécialement la générosité dans la pratique de l'aumône. Celle-ci a reçu, dans les saintes Ecritures, des promesses multipliées et généreuses auxquelles Dieu se montre, quand rien n'y fait obstacle, d'une fidélité digne de toute admiration.

Enfin, la culture des vertus naturelles détermine habituellement, par la bonne volonté dont elle témoigne, par la force de caractère qu'elle déploie, par le degré de perfection qu'elle atteint, la mesure des dons que la grâce, en se donnant aux âmes, apportera avec elle. — Vous souvient-il d'avoir lu dans l'Evangile cette parabole où Notre-Seigneur met en scène des serviteurs auxquels leur maître confie des fonds à exploiter, avec l'injonction de lui rendre un jour compte de leur gestion ? L'un de ces serviteurs reçoit cinq talents, un autre deux, et le troisième n'en reçoit qu'un. Quelle règle leur maître s'est-il imposé de suivre dans cette distribution, et sur quoi se base-t-il pour fixer les proportions dont il use avec chacun d'eux ? Ici, Notre-Seigneur prononce un mot que les lecteurs remarquent rarement et dont la signification me semble pourtant très profonde. Il dit que le maître des trois serviteurs donne à chacun d'eux « suivant sa vertu respective : *secundum propriam virtutem.* » (Math., xxv, 15). Je crois être dans le vrai en interprétant cette parabole comme il suit. Le maître représenté par celui qui partage ses fonds, c'est Dieu. Les fonds qu'il distribue à ses serviteurs et dont ils devront tirer profit, ce sont les dons surnaturels, spécialement les vocations extraordinaires et l'ensemble des grâces dont ces vocations sont toujours accompagnées. Et dans le soin avec lequel le maître donne à chacun « *suivant sa vertu personnelle,* » je reconnais le soin avec lequel Dieu proportionne les dons surnaturels aux vertus naturelles. Il y a là, révélée par Dieu lui-même, une loi dont il s'écarte rarement dans la répartition de ses grâces. Lisez la vie des saints : vous y verrez presque toujours les grands rôles, les grands apostolats, et par suite les grandes grâces, confiés aux grandes âmes et aux grands caractères, c'est-à-dire aux grandes vertus naturelles. Ces hommes étaient souvent des humbles ou des pauvres, et

avaient reçu une éducation peut-être fort modeste ; mais ils avaient des qualités naturelles de haute valeur et, non contents de les posséder, ils les avaient cultivées avec un grand soin et une indomptable persévérance. Voilà pourquoi Dieu les a choisis entre tous pour ses œuvres les plus admirables. Ainsi, la nature sert de fondement à la grâce ; ainsi, la grâce, en venant perfectionner la nature, s'adapte à ses proportions et s'approprie sa mesure.

Enfin, la mise en œuvre des dons surnaturels sera beaucoup plus facile et plus féconde chez un homme qui a pratiqué fidèlement les vertus naturelles que s'il les avait négligées. Et cela se comprend. Cette pratique, en effet, l'a façonné à l'observation d'une sérieuse discipline morale, habitué à obéir aux exigences de la conscience, familiarisé avec les efforts de la volonté. Il a réalisé, par là, une expérience souverainement utile et fait, pour ainsi parler, l'apprentissage de la sainteté. C'est dire qu'il s'est rendu capable d'accomplir, quand il sera mis en état de grâce, des progrès considérables et d'atteindre rapidement l'idéal évangélique.

Comprenez-vous, après cela, pourquoi j'ai recommandé tout à l'heure, aux hommes non encore élevés à l'état de grâce ou qui l'ont perdu par le péché, la culture des vertus naturelles ? Ils trouveront là le meilleur moyen de se signaler aux miséricordes divines et de se préparer à tirer profit de la grâce, quand ils l'auront reçue.

Souvenez-vous de cette leçon, vous qui n'êtes pas chrétiens, mais qui, le jour où vous reconnaîtriez la vérité du christianisme, seriez heureux de le devenir ; et vous aussi qui, étant chrétiens, n'avez point eu la force d'observer dans toute leur teneur les lois de la morale chrétienne, mais avez perdu la grâce par vos défaillances ! Oui, souvenez-vous des paroles que vous venez d'entendre ! Gardez-vous de renoncer à toute vertu, comme font trop souvent les pécheurs, et de vous laisser tomber dans tous les vices ! A défaut des vertus surnaturelles dont vous avez toujours été privés ou dont vos fautes vous ont dépouillés, pratiquez généreusement les vertus naturelles. Elles ne pourront pas faire à elles seules votre salut : et c'est pourquoi vous devez aspirer de toutes vos forces à l'état surnaturel ; mais elles appelleront sur vous, nous en avons l'espérance et nous le demandons par nos prières, une de ces bénédictions qui amènent les âmes à recevoir, au temps fixé par Dieu, la lumière et la grâce dans leur plénitude. Le Christ, rencontrant un jour un homme qui vivait comme je viens de le dire, lui a fait entendre cette douce et rassurante parole : « Courage et confiance, mon ami ; *vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu.* » (Marc, XII, 34).

Mais il est temps d'en venir à ma seconde recommandation, celle qui regarde les *petites vertus*.

II

On a donné le nom de *petites vertus* à des *qualités d'esprit, de cœur, de volonté ou de caractère moins importantes que les grandes vertus.* Ces qualités intéressent généralement assez peu la conscience. Il serait, le plus souvent, difficile d'accuser de péché proprement dit, et surtout de péché grave, les personnes qui paraissent en manquer ou qui agissent à leur encontre.

Quelles sont ces vertus ? — S. François de Sales compte parmi elles « la patience, le support du prochain, le service, l'humilité, la douceur du courage, l'affabilité, la tolérance de notre imperfection [1]. » — Nous pourrions en ajouter plusieurs autres à celles-là. Telles : la piété, l'habitude de la réflexion, la rectitude du jugement, la franchise, le désintéressement, l'amour de l'ordre et de la propreté, la force de caractère, l'empire sur soi, la largeur sagement mesurée des idées, le tact, la politesse, les bons procédés et ce langage plein de grâces, « *lingua eucharis,* » qui va si bien, comme dit l'Ecriture, à l'homme bon. (Eccli., VI, 5). J'allais ajouter la simplicité ; mais je me souviens d'en avoir parlé précédemment [2], ainsi que de l'humilité, comme d'une grande vertu.

Laissez-moi rappeler rapidement les raisons pour lesquelles il importe de pratiquer les petites vertus.

La première se tire des liens par lesquels ces humbles vertus tiennent aux vertus majeures. — Elles s'inspirent de leur esprit et concourent au même but. Il ne serait pas difficile, si l'on voulait y regarder d'un peu près, de dire à laquelle des grandes vertus chacune d'elles se rattache. Et puis, elles les complètent et les portent à leur plein achèvement. Ou bien encore, elles constituent la manière la plus heureuse de les mettre en pratique. Si donc les commandements qui nous obligent à la pratique des vertus les plus importantes ne s'appliquent pas avec la même rigueur aux petites vertus, il n'est pourtant guère possible de prétendre qu'ils ne les visent à aucun degré. Ils les recommandent certainement, — et c'est là le moins qu'on puisse dire, — aux âmes de bonne volonté.

La seconde raison pour laquelle nous devons tenir à ces vertus se tire de l'édification et de la bonne impression dont elles sont la cause pour le prochain. — L'essence de la vie chrétienne, nous l'avons assez expliqué, consiste dans la pratique des vertus obligatoires. Mais l'essence des choses est généralement, par elle-même, assez austère. Elle plaira aux esprits habitués à réfléchir et à se rendre compte de tout ; mais les autres hommes, s'arrêtant aux considérations superficielles, n'en comprendront ni la beauté, ni la grandeur. Il faut, pour charmer les multitudes, se parer d'attraits plus séduisants. Or, les grandes vertus revêtiront ces attraits, par leur fusion avec les petites vertus. La petite vertu, c'est la décoration dans l'édifice, la couleur dans la fleur, l'observation des nuances dans l'exécution d'une symphonie magistrale, la parure de bon goût sur la personne humaine. Evidemment, la parure n'est pas essentielle à la personne humaine, ni les nuances à la musique, ni les couleurs à la fleur, ni la décoration à l'édifice.

[1] *Esprit de S. François de Sales :* partie 18, section 25.
[2] *Prédication* 1921, p. 333-336.

Dépouillés de ces accessoires, l'édifice, la fleur, la musique, la personne humaine resteraient, dans leur substance, ce qu'ils étaient ; mais ils auraient perdu, en grande partie, leurs attraits. Ainsi en va-t-il des grandes vertus. Elles empruntent aux petites, dans une proportion importante, leurs beautés et leurs séductions. Quand elles s'en séparent, elles ne paraissent plus aussi aimables ; et la masse des hommes méconnaît aisément et leurs grandeurs, et leurs mérites, et les sacrifices qu'elles ont demandés à ceux qui les pratiquent. D'où vient, par exemple, que les personnes vouées à la dévotion ont excité parfois si vivement l'antipathie de leurs voisins ? Elles ont toujours été d'une probité irréprochable ; elles ont vécu dans une pureté de mœurs idéale ; elles ont été fidèles à tous les devoirs. Mais, contentes et justement fières de pratiquer les vertus principales, elles ont peut-être négligé quelqu'une des petites vertus : la bienveillance à l'égard de tous, l'affabilité, le tact, ou quelque autre encore. Cette négligence leur a donné une allure rigoureuse, revêche, désagréable. Et ces menus défauts ont amené leurs proches à prétendre qu'on ne peut pas vivre avec elles. Pourquoi encore la spiritualité exposée dans les écrits de S. François de Sales a-t-elle trouvé, depuis trois siècles, et trouve-t-elle encore aujourd'hui, même parmi les mondains, tant de sympathies ? Sa morale reproduit exactement la morale de l'Evangile, la morale du Décalogue, la morale de tous les maîtres de la vie spirituelle. Mais, à la pratique des grandes vertus, elle fait ajouter celle des petites vertus. Par là, elle prête à la perfection la plus austère des attraits qui en font oublier toutes les sévérités.

Laissez-moi ajouter une troisième raison à celles que je viens d'exposer : c'est que Dieu lui-même partage la sympathie dont le cœur humain se sent instinctivement pénétré pour les petites vertus. — Lorsque, dans les livres inspirés, il nous a fait part de ses pensées, il a constaté et exalté la puissance morale de ces humbles vertus. Ainsi a-t-il vanté l'efficacité « *d'une parole douce pour apaiser les colères* » (Prov., xv, 1), ce qu'il y a de « *prudence dans la patience* » (Prov., xiv, 29), combien « *l'opportunité d'une parole la rend excellente* » (Prov., xv, 23), de « *quelle puissance l'homme adroit jouit pour convaincre* » (Eccli., xxxvii, 22). Je n'en finirais point, si je voulais reproduire toutes les louanges contenues dans nos saintes Ecritures pour les vertus de cette sorte. Ces louanges signifient, sans aucun doute, que Dieu aime à nous les voir pratiquer, et qu'en le faisant nous répondrons à son désir. — S. François de Sales, dont je parlais tout à l'heure comme d'un apôtre des petites vertus, fait ici une remarque. Rappelant cet éloge de la femme forte dans lequel l'Esprit-Saint la félicite d'avoir su, suivant l'opportunité, « *mettre la main aux œuvres fortes ou prendre de ses doigts le fuseau* » (Prov., xxxi, 19), il ajoute, à notre adresse : « Mettez la main à chose forte, vous exerçant à faire des œuvres grandes et d'importance, selon votre vocation ; mais n'oubliez pas aussi votre fuseau et votre quenouille ! C'est-à-dire pratiquez ces petites et humbles vertus, lesquelles, comme fleurs, croissent au pied de la Croix ! [1] »

L'aimable Docteur recommande encore les petites vertus pour une quatrième raison. Elle lui est suggérée par ce surnom de *petites* que nous leur avons donné. Il voit, dans cette petitesse, un rapport avec notre humble condition personnelle. Elles ne sont point grandes : nous ne le sommes pas non plus. Elles demandent peu de talents et peu de forces : nous n'en possédons guère. Ce sont des vertus modestes : nous avons toute raison de l'être comme elles. Elles sont donc faites pour nous, et nous sommes faits pour elles. Pourquoi les négligeons-nous si souvent ? S. François nous donne tort. « Chacun, dit-il, veut avoir des vertus éclatantes et attachées au faîte de la croix, afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire. Fort peu se pressent à cueillir celles qui, comme le serpolet et le thym, croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant, ce sont souvent les plus fortes, et odorantes, et arrosées du sang du Sauveur [2]. » Et il conclut : « Pratiquons ces petites vertus propres pour notre petitesse. A petit mercier, petit panier. Ce sont des vertus qui s'exercent plus en descendant qu'en montant, et partant, elles sont plus sortables à nos jambes [3]. »

L'admirable Thérèse de l'Enfant Jésus, du Carmel de Lisieux, employait, pour caractériser le rôle des petites vertus, une comparaison plus gracieuse encore. Après avoir constaté que les œuvres éclatantes lui étaient impraticables, elle s'attribuait l'humble rôle que les jeunes enfants remplissent dans nos processions eucharistiques. « Eh bien ! disait-elle d'elle-même, le petit enfant jettera des fleurs !... Oui, mon Bien-Aimé, je n'ai pas d'autre moyen pour vous prouver mon amour, que de jeter des fleurs... Ces riens vous feront toujours plaisir [4]. »

On a quelquefois représenté les petites vertus comme des vertus purement naturelles. C'est une erreur. Elles ont, sans doute, dans la nature, des raisons d'être ; mais elles peuvent parfaitement, comme les grandes vertus, devenir surnaturelles. Et elles le deviennent, quand on les pratique avec une pensée chrétienne ou dans une intention religieuse. D'ailleurs la foi nous les recommande. La grâce de Dieu nous aide à en accomplir les œuvres. Elles recevront leur part des récompenses éternelles.

* * *

« *Homines divites in virtute.* C'étaient des hommes riches en vertus. » Au moment où nous terminons la longue étude des vertus chrétiennes, il convient de nous rappeler cette parole et de lui emprunter la résolution finale que cette étude doit nous inspirer.

Dieu se propose à nous comme le but de notre vie. Notre fin dernière consiste à le posséder éter-

[1] *Introd. à la Vie dévote* : 3e partie, ch. 35.
[2] *Esprit de S. François de Sales*, partie 3, sect. 21.
[3] *Ibid.*, partie 18, sect. 25.
[4] *Vie*, ch. xi.

nellement. Cette récompense est trop belle et trop glorieuse pour que nous puissions la recevoir sans l'avoir méritée. — Par quelles œuvres la mériterons-nous ? — Par la pratique des vertus chrétiennes. Dieu ne se donnera à nous qu'en raison de nos vertus et dans la proportion fixée par nos vertus. Ainsi, être ici-bas riches en vertus, c'est pour nous l'unique moyen d'être, là-haut, riches des biens célestes.

Faisons-nous donc riches en vertus ! De toutes les richesses, celles que les vertus apportent sont les plus précieuses. Ce sont même les seules vraies. Toutes les autres sont trompeuses ; car elles doivent s'évanouir un jour, comme les plus vaines de toutes les vanités. Au contraire, celles-là nous resteront éternellement.

Oh ! si nous comprenions une bonne fois quel est le prix et quelles sont les grandeurs des vertus chrétiennes, quelles espérances elles autorisent et, en attendant la vie future, de quelles saintes joies et de quelle pure gloire elles font jouir la vie présente, comme nous travaillerions à les acquérir et à les cultiver ! Nous n'en négligerions aucune. Tout ce qui porte le nom de *vertu* serait nôtre : les vertus naturelles et les vertus surnaturelles, les grandes vertus et les petites vertus. Nous les pratiquerions chaque jour mieux que la veille. Nous voudrions que toutes nos prières, toutes nos dévotions, toutes nos observances religieuses, aient pour résultat un progrès dans la vertu.

Voilà l'idéal auquel nous devons tendre désormais ! Plus nous le réaliserons largement durant notre passage sur cette terre, plus aussi notre place sera élevée dans ce monde mystérieux que l'Ecriture appelle « la terre des vivants, *terra viventium*. » (Is., XXXVIII, 11). Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE ET DE SAINTE CATHERINE

LEUR VIE ET SES LEÇONS

Il y a environ seize cents ans, m. f., le Seigneur réunissait dans les joies du ciel sainte Cécile et sainte Catherine, que nous réunissons aujourd'hui dans une commune solennité. — Ces deux saintes allaient alors vers Dieu dans le ciel pour recevoir la juste récompense de leur vie angélique et de leur glorieux martyre ; nous, nous venons à elles dans cette fête pour les honorer, pour respirer un instant le parfum de leurs vertus et pour solliciter leur protection. — Si leur entrée dans le paradis fut pour elles le commencement d'un triomphe qui ne finira point, notre fête de ce jour sera la continuation des joyeux hommages et des ferventes prières que les chrétiens de tous les siècles se sont plu à leur adresser, et la continuation aussi, nous l'espérons, des célestes faveurs qu'elles ne cessent de répandre sur tous ceux qui les invoquent avec confiance.

Pour vous aider à bien célébrer ces deux illustres vierges, je vous rappellerai d'abord leur vie et leur mort à grands traits, — puis nous en déduirons quelques leçons pratiques pour nous-mêmes.

I

Sainte Cécile et sainte Catherine étaient, l'une et l'autre, de noble lignée ; la première naquit à Rome, et la seconde à Alexandrie. Toutes deux paraissent sur la scène du monde à une heure où l'empire romain est arrivé à la décadence, après avoir épuisé toute sa sève puissante et rempli le monde du bruit de ses conquêtes. L'Evangile a été prêché ; les successeurs des Apôtres sont eux-mêmes des apôtres intrépides ; mais la religion catholique n'a pas encore droit de cité au grand jour, ses membres se recrutent péniblement dans les diverses conditions, et son culte, ses sacrements n'ont pu sortir encore des Catacombes. Tout chrétien avoué est aussitôt dénoncé, puis jugé, et s'il refuse d'apostasier, envoyé à la mort... Pourquoi tant de haine déjà contre la religion catholique ? Ses ennemis d'aujourd'hui répondent pour ceux d'autrefois, sinon en paroles, du moins par leur vie et leurs mœurs : — « Nous n'en voulons point, nous lui faisons la guerre, parce que sa morale nous gêne ! »

A cette époque, en effet, la liberté du mal est la seule liberté reconnue ; et les crimes les plus honteux s'étalent partout sans effaroucher la pudeur publique qui n'existe plus. Les chefs de peuples eux-mêmes sont des monstres de luxure, d'injustice et de cruauté.

Telle est la scène sur laquelle arrivent ces deux enfants de bénédiction.

Or, au milieu de toutes ces voluptés raffinées ou grossières, Cécile à Rome et Catherine à Alexandrie grandissent et elles restent *vierges*. Elles ne se sont jamais vues, elles ne se connaîtront point sur la terre. Mais le flambeau de la foi allumé en elles par le baptême, leur fait craindre et éviter promptement tout ce qui pourrait mettre leur innocence en péril. Le monde a beau multiplier ses attraits, la voix caressante des amies a beau les solliciter, les conseils ou les reproches des mondains soi-disant prudents ont beau se faire entendre : rien ne saurait les ébranler dans leur sage réserve ; et aussi, que de progrès elles font dans la pratique de l'angélique vertu !

Si vous me demandez, m. f., quel est le secret et la force de cette inviolable chasteté, je vous répondrai que ce secret et cette force sont, pour tout chrétien comme pour ces deux vierges : dans la crainte de Dieu, dans la fidélité à la prière, dans la garde de nos sens, dans le mépris des futilités et des vanités, dans l'éloignement des plaisirs dangereux, dans la fuite des occasions et des mauvaises compagnies, et enfin dans une grande dévotion à la Vierge mère des vierges.

O les nobles jeunes filles ! Si les fêtes mondaines ne les connaissent point, par contre, les pauvres connaissent leurs encouragements et leurs largesses. Elles les visitent, elles les consolent, elles arrêtent sur leurs lèvres les plaintes et les mur-

mures près de jaillir : elles les soulagent, et, quand elles les quittent, ceux-ci bénissent la Providence qui leur envoie, dans ces anges terrestres, de telles bienfaitrices.

Que manque-t-il à cette vie déjà si admirable de nos deux saintes ? Quel fleuron ajouter encore à leur couronne ? Filles de noble race, toutes deux, vierges, chrétiennes ferventes, que leur manque-t-il ? Il leur manque l'auréole du martyre ! C'était leur seule ambition. Elle va se réaliser.

Leur absence des réjouissances mondaines, leurs préférences pour les désolés et les pauvres, leur sagesse de vie enfin devaient ouvrir sur elles l'œil ombrageux de la jalousie et les rendre suspectes.

L'arrestation de Cécile est ordonnée : son crime est d'être chrétienne et de pratiquer une religion condamnée par la loi civile. Interrogée, Cécile montre l'antique fierté de sa race et l'intrépidité d'une Romaine. Almachius, son juge, ne sait dire autre chose à la jeune vierge : « Tu dois obéir aux lois et renoncer à la religion du Christ. » — « Je dois avant tout, répond Cécile, obéir à Dieu ! » Le juge, irrité de sa noble résistance, la condamne à périr dans la salle de bains de sa propre maison, étouffée par les flammes et la vapeur. La vierge est enfermée au sein d'une chaleur brûlante, durant toute une journée ; mais Dieu ne permet pas qu'elle éprouve la plus légère atteinte de ces bouillantes ardeurs. Averti de ce prodige, le préfet envoie, pour lui couper la tête, un de ses licteurs. Trois fois son glaive s'abat sur la tête charmante de Cécile sans pouvoir la trancher entièrement ; la loi interdisant un quatrième coup, il part, laissant sa victime mutilée, étendue et baignant dans son sang. Elle vécut encore trois jours en cet état, exhortant les fidèles qui la visitaient à la patience et au martyre, puis elle rendit sa belle âme à Dieu. C'était le 22 novembre 232.

De même, à Alexandrie, Catherine est arrêtée, chargée de fers et jetée en prison. Que lui importe ? La prison ne déshonore que les coupables, et elle est innocente. Aussi, demeure-t-elle calme et souriante. Elle continue, comme elle le fit tant de fois, à prêcher Jésus-Christ à ceux qui l'approchent ou la visitent, et elle a la joie immense d'en faire des chrétiens.

A cette nouvelle, l'empereur Maximin la fait tirer de son cachot et amener devant lui. L'appareil terrifiant dont il s'est environné n'émeut point la prisonnière. Il la presse, il l'adjure de cesser d'être chrétienne. Il la menace d'un supplice atroce, supplice inventé tout exprès pour elle : c'est une roue dont les dents aiguës déchireront son corps et le mettront en pièces. Rien n'y fait. Et d'ailleurs, la roue meurtrière, au premier contact de la pure victime, se brise et vole en éclats.

Le tyran vaincu s'arrêtera-t-il devant le bras de Dieu qui protège cette jeune et admirable chrétienne ? Non, m. f. Maximin, au comble de la fureur, et ne voulant point paraître vaincu par une jeune fille, ordonne qu'on lui tranche la tête. Sur le lieu du supplice, elle s'agenouille, non pour demander grâce, mais pour recevoir avec plus de respect le coup fatal et la palme des martyrs. C'était en l'année 310.

Telle fut, m. f., la vie admirable et la mort plus admirable de sainte Cécile et de sainte Catherine, vie et mort pleines d'enseignements pour nous. De ces enseignements, j'en indiquerai deux, le premier plus général et le second plus personnel.

II

1. Si notre siècle a le droit de se glorifier d'une foule de progrès et d'inventions merveilleuses qui lui font honneur, ne peut-on pas lui reprocher d'être, au point de vue de la religion, de la justice et des mœurs, sur le chemin de la décadence ? Oublieux de leurs éternelles destinées, soucieux uniquement, pour eux et leurs familles, des besoins ou des jouissances de la vie présente, beaucoup de chrétiens de notre temps ne savent plus ni vivre ni mourir. Ils vivent comme s'ils n'avaient pas une âme à sauver, c'est-à-dire le ciel à gagner et l'enfer à éviter ! Et ils meurent comme s'ils n'avaient ni désir ni crainte ni espérance, comme s'ils ne croyaient pas au Juge terrible des vivants et des morts, comme si tout finissait pour eux avec le dernier soupir !

Les passions, l'ambition, les mauvaises doctrines et les mauvais exemples ont troublé, de nos jours, ont perverti les notions antiques, les notions saines, justes, vraies que la religion enseigne sur les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, les notions de religion, de justice et de mœurs... Quel contraste humiliant pour notre temps entre la sagesse et le courage de nos deux saintes et l'absence de sagesse et de caractère de trop de chrétiens de notre époque !

2. Mais entrons dans le détail et précisons.

Il en est parmi nous qui accepteraient de vivre, non en demi-chrétiens, mais en chrétiens convaincus et complets, c'est-à-dire qui seraient fidèles à la prière quotidienne, respectueux du dimanche, exacts au devoir pascal, si tout le monde voulait bien l'être. A ceux-là, je dirai : « Demandez à sainte Cécile et à sainte Catherine si, de leur temps, le Dieu qu'elles ont aimé et servi, et qui est aussi notre Dieu, n'avait pas déjà des contradicteurs ! » Elles vous répondront : « De notre temps, parmi les grands et les demi-riches on ne trouvait que l'athéisme et les mœurs dissolues ; parmi les gens du peuple, les vérités et les devoirs de la religion chrétienne étaient mal accueillis et raillés. Partout, comme aujourd'hui, la confusion dans les croyances ; partout, comme aujourd'hui, la guerre à Jésus-Christ, à ses enseignements, à sa morale, à son influence... »

De fait, m. f., nos deux martyres n'ont point marché au supplice, vous l'avez vu, soutenues par les applaudissements de la majorité ; elles n'ont pas entrevu alors les sociétés de savants et d'artistes ni les confréries de jeunes filles qui revendiqueraient l'honneur et les bienfaits de leur glorieux patronage ; elles n'ont pas eu l'intuition des basiliques qui leur seraient dédiées par le monde, ni des solennités qui réuniraient à leurs pieds des foules immenses, attirées par un même sentiment

d'admiration, de confiance, de supplication et d'amour ; — elles n'ont pas entendu dans le lointain des siècles les acclamations et les hymnes pieuses qui se répercuteraient en leur honneur jusqu'au dernier jour du monde.

Non, non ! L'une et l'autre, après une vie plus angélique qu'humaine, malgré la corruption de la société qui les vit naître et grandir, l'une et l'autre, à 18 ans, au plus bel âge de la vie, sont brutalement mises en demeure d'apostasier ou de mourir.

Que font-elles ? Sans peur comme sans regrets, elles sourient aux bourreaux et à la mort ; et, sans s'inquiéter si le monde fera à leur foi chrétienne, à leur espérance du ciel, à leur amour de Dieu, l'honneur d'être ou non de leur avis, elles plient la tête sous le glaive, elles meurent d'une mort que leurs juges traitent de honteuse, mais que les anges de Dieu leur envient, et qu'ils appellent héroïque et glorieuse !...

Après cela, n'avons-nous pas le droit de vous dire : Mes frères, quand donc cesserez-vous d'être, devant le devoir chrétien, moins hommes que ces vaillantes jeunes filles ?

* * *

Un mot, pour finir, à l'adresse des protégés de sainte Cécile et de sainte Catherine.

Sainte Cécile ne fut pas seulement une grande chrétienne, elle fut aussi une musicienne distinguée. Le roi des peintres, Raphaël, a immortalisé son génie par une toile dédiée aux artistes dont elle est la patronne vénérée. Je vous souhaite de voir ce chef-d'œuvre.

On ne rêve pas une figure plus idéale. Aux pieds de la martyre sont épars les emblèmes de la musique profane. Cécile abaisse l'instrument qu'elle tient dans ses mains ; on dirait qu'il va lui échapper. Elle est en extase ; les yeux fixés en haut, elle écoute dans un ravissement divin le concert que les anges exécutent dans le ciel, dont les profondeurs infinies s'entr'ouvrent au-dessus de sa tête.

Cécile écoutant les concerts des anges pour s'inspirer de cette musique du ciel et la traduire sur ses instruments : voilà qui marque bien l'origine céleste et la noble mission de la musique. Dans le ciel, elle célèbre la gloire et les grandeurs de Dieu et elle charme les élus ; sur la terre, et au service de la religion, elle prête son magnifique langage à nos émotions, à nos joies, à nos douleurs et à nos prières. Cette belle mission de la musique, grâce à Dieu, est chez nous bien comprise. Chaque dimanche, par la voix puissante et majestueuse de l'orgue, aux fêtes solennelles, par les voix de notre petite mais dévouée Chorale, aux solennités de la Fête-Dieu par les symphonies de la Fanfare de la ville, les anges du sanctuaire recueillent pour les offrir à Dieu comme une prière, les accents de cette musique variée qui réjouit nos cœurs et édifie nos âmes.

En mon nom et au nom de la paroisse, j'en félicite et j'en remercie tous nos artistes.

Je m'adresse maintenant aux protégées de sainte Catherine, et je dis aux plus jeunes, à celles qui n'ont encore d'autre souci que celui d'aller à l'école et de venir au catéchisme : Mes enfants, soyez obéissantes à vos parents et à vos maîtresses ; soyez studieuses pour apprendre vos leçons, toujours éveillées pour entendre et retenir les explications. C'est là maintenant votre devoir d'état, et c'est en étant fidèle à celui-ci dans les petites choses qu'on acquiert la force de le rester toujours, quelles que soient plus tard les difficultés de la vie.

Aux plus grandes, à celles d'entre 12 et 18 ans, je donnerai deux conseils. — Ne soyez jamais désœuvrées : l'oisiveté, plus encore peut-être que l'orgueil, est la mère de tous les vices, et les rêveries qu'elle favorise ouvrent la porte à bien des tentations. — Et puis, ne vous laissez pas gagner aux séductions que le monde aujourd'hui prodigue aux yeux enchantés de la jeunesse ; derrière, il y a trop souvent le péché où l'on perd son âme et son honneur. Ne soyez pas des jeunes filles mondaines, mais des jeunes filles généreusement chrétiennes.

Aux autres enfin je dirai : Avant de vous fixer dans un état de vie, mariage, célibat ou vie religieuse, consultez soigneusement dans la prière Celui qui, en vous envoyant ici-bas, voyait la tâche qu'il vous donnerait à remplir. C'est pour celle-là, et pas pour une autre, qu'il vous réserve les grâces de choix qui vous aideront mieux à préparer votre salut éternel. Ni les promesses, ni le mirage de se voir impératrice ; ni les menaces, ni les supplices ne purent résoudre sainte Catherine à se rendre aux désirs de l'empereur Maximin : puisse son exemple déterminer celles d'entre vous dont telle est la vocation, à ne faire que des mariages vraiment chrétiens ! Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LIX

5e Dimanche après l'Epiphanie

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Mes frères,

La prière est l'expression la plus touchante de la religion : grâce au contact qu'elle établit entre le cœur de Dieu et le nôtre, elle est sa preuve la plus spontanée et la plus complète. Langage de l'âme et dont l'âme se sert pour traduire à Dieu son adoration et son amour, la prière est aussi un moyen de salut indispensable.

1

De la pratique de la prière Dieu avait déjà fait aux Juifs une obligation grave. Ils devaient le bénir en tout temps et en tout lieu : leur temple était appelé « la maison de la prière. » Mais il appartenait à Jésus-Christ de donner à cette loi sa force, son couronnement : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser. *Oportet semper orare et non deficere.* » (Luc, XVIII, 1). *Oportet :* ce n'est pas un conseil, c'est un précepte. Jésus-Christ nous le réitère à chaque page de l'Evangile. Non pas qu'il s'agisse pour nous de rester en prière du matin jusqu'au soir : nos occupations s'y opposent ; au

comme un devoir sacré. Au surplus, nous n'avons guère d'autre moment que le dimanche après la messe pour visiter la tombe de nos aïeux ; n'est-elle pas encore la famille ou au moins son prolongement ? Par piété pour nos morts, respectons le dimanche. Et comme gage le plus assuré de notre salut, que sur notre tombe à nous on puisse graver en forme d'épitaphe ces paroles : *Et requievit die septimo et sanctificavit illum.* Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR
SUR LA MESSE DU DIMANCHE

LII

24e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le cycle de l'année liturgique est achevé, et si nous avons bien écouté l'enseignement et suivi les conseils de l'Eglise, cette année nous aura fait monter d'un degré dans la perfection évangélique par une noble ascension du cœur vers Dieu, vers l'idéal chrétien. Depuis la Pentecôte, depuis que le Saint-Esprit a rempli nos âmes, nous avons goûté les douceurs de la vie unitive. N'être qu'un avec Jésus-Christ, vivre de sa vie, si bien que c'est lui qui vit en nous, qui nous anime de sa charité ; nous élever jusqu'à ses vertus, afin que les anges, qui voient les cœurs, y trouvent les traits, l'amour, la piété, l'humilité de Jésus-Christ : c'est déjà de la sainteté, et quelle intime félicité, même parmi les plus grandes épreuves !

Aussi l'Eglise estime-t-elle qu'elle nous a tellement rapprochés du ciel qu'il ne nous reste plus qu'à rompre les liens qui retiennent notre âme captive dans le corps, et qu'à nous envoler vers la patrie, le jour où Dieu voudra accomplir la promesse qu'il a faite à son peuple de le visiter après la soixante-dixième année, et de le ramener à Jérusalem. *Reducam captivitatem vestram.*

Notre Jérusalem, c'est le ciel.

Comme conséquence et conclusion de cette pensée, l'Eglise nous met sous les yeux la fin du monde, où cessera toute captivité, car tous nos liens seront rompus et nos corps glorieux se réuniront pour jamais à nos âmes, qui soupiraient après cette bienheureuse et éternelle union.

* * *

Vous remarquerez dans cet évangile deux prédictions en quelque sorte parallèles : celle de la ruine de Jérusalem et celle de la fin du monde.

1. C'était le Mardi Saint au soir. Jésus, après avoir exécuté les Pharisiens, toujours méchants et de mauvaise foi, avait attiré l'attention de ses Apôtres sur la valeur de l'aumône d'une pauvre veuve qui avait déposé dans le trésor une humble pièce de monnaie ; mais cette pièce de monnaie, c'était son pain. « En vérité, elle a donné plus que tous les autres, car les autres ont donné de leur superflu, elle, de son nécessaire. » (Marc, XII, 43).

Il traverse les parvis du temple. Ses disciples admirent les colonnades, les mosaïques, les splendides portiques et, s'élevant au-dessus de la blanche terrasse de marbre, le sanctuaire avec ses toits d'or embrasés par le soleil couchant, et ils lui disent : « Maître ! quelles pierres, quelles constructions ! » — « Vous voyez ces grands édifices ? répond-il avec tristesse. Il n'en restera pas pierre sur pierre. » (Marc, XIII, 2).

Et il sort du temple, passe au-delà du Cédron et gravit la montagne des Oliviers. Les disciples le suivent en silence, puis ils se rapprochent quand ils sont là, en face de la cité, qui, avec ses remparts et son temple, offre le plus imposant des spectacles. Ils avaient été frappés des dernières paroles de Jésus, et Pierre, Jacques, Jean et André lui demandent en confidence : « Quand cela arrivera-t-il, et quel signe annoncera la consommation ? »

« Quand vous verrez l'abomination de la désolation prédite par Daniel régner dans le lieu saint, » déclare-t-il, quand les armées entoureront Jérusalem, « sachez que sa ruine est proche. » Et il recommande à ceux qui seront en Judée alors de fuir rapidement dans les montagnes. Celui qui sera sur la terrasse de sa maison ne devra rien emporter ; celui qui sera dans la campagne ne devra pas revenir chez lui, même pour prendre les choses nécessaires : qu'il songe d'abord à sa vie. Ni les femmes ni les enfants ne seront épargnés. Heureux si les habitants de Jérusalem n'auront pas à fuir « pendant l'hiver ou un jour de sabbat. » La loi en effet ce jour-là ne permettait pas un long voyage, et beaucoup de Juifs, stricts observateurs de la loi, se seraient fait tuer plutôt que de la violer. « Car il y aura alors une affliction telle que jamais la terre n'en a connu de semblable, et elle ne reverra plus jamais ces horreurs. » Et encore les prières des élus abrègeront-elles cette calamité.

Cette prédiction s'est accomplie dans tous ses douloureux détails.

Jérusalem fut assiégée deux fois. Par Cestius d'abord (68). Alors, ceux qu'on appelait les Zélotes s'emparent du temple dont ils font une citadelle. Ils livrent des batailles sous les portiques qui ruissellent de sang, ils remplacent les pontifes qui occupaient le siège d'Aaron par un paysan de la tribu de Lévi que le sort leur a désigné, et qu'ils forcent à accomplir les fonctions sacrées. C'est bien l'abomination de la désolation. Les chrétiens se souviennent alors de la prophétie de Jésus et ils s'enfuient sur les montagnes au-delà du Jourdain, à Pella.

Bientôt, c'est le siège de Titus. Les armées romaines environnent la cité de tranchées ; mais elle est si forte, défendue par de si hauts et puissants remparts que quand le général romain s'en est emparé par surprise, grâce à l'incurie et aux divisions des assiégés, considérant la solidité des murailles et l'élévation imposante des tours, il s'écria : « C'est Dieu qui nous a aidés, Dieu qui a éloigné les Juifs de leurs remparts abandonnés. Qu'auraient pu les efforts des hommes et la puissance de nos machines de guerre ? [1] » Il y eut onze

[1] Josèphe, VI, 14.

cent mille morts, et lorsque Titus, au dire d'Eusèbe, vit les vallées voisines de Jérusalem remplies de cadavres, « il poussa un grand gémissement, et levant les mains vers le ciel il prit Dieu à témoin que ce n'était point là son œuvre [1]. »

« Les Juifs tomberont sous le fil du glaive, ils seront conduits en captivité, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils. » (Luc, XXI, 24). Cette autre prédiction du Sauveur devint aussi une impitoyable réalité. 97.000 Juifs prisonniers furent vendus sur tous les marchés de l'empire romain. La Ville sainte fut occupée par des étrangers, par des païens qui la transformèrent, en changèrent l'antique aspect, et lui arrachèrent jusqu'à son nom, puisque l'empereur Adrien voulut qu'elle fût appelée *Ælia Capitolina.*

Voilà bien l'affliction, le fléau tel que la terre, qui a pourtant vu tant de massacres et de ruines, n'a jamais rien connu de pareil.

Les Apôtres sur la montagne des Oliviers, à l'endroit où Jésus aimait à s'entretenir avec eux, en face de Jérusalem, écoutaient consternés, et toute cette splendeur pour eux s'enveloppait de tristesse. Ils écoutèrent avec non moins d'attention la prédiction touchant la fin du monde.

2. Il y aura d'abord des guerres entre les peuples, la peste, la famine, des tremblements de terre, des guerres civiles. Et cela, « ce sera seulement le commencement des douleurs. »

« Toutes les nations vous haïront à cause de mon nom : l'on vous fera mourir. » Il y aura des traîtres, des délateurs, des hommes qui possèderont la vérité du Christ et « qui se haïront. » Beaucoup seront scandalisés de tout ce qu'ils verront, de tout ce qu'ils entendront, et alors viendront les faux prophètes.

L'iniquité abondera et la charité se refroidira. Ceux-là seulement qui résisteront à la contagion, qui se maintiendront fidèles, qui persévèreront jusqu'à la fin, seront sauvés. Mais il leur faudra une énergie extraordinaire pour ne pas céder à la séduction universelle. Les faux prophètes suscités par le démon pour entraîner les hommes dans l'abîme éternel, feront des prodiges tels que les élus mêmes seraient induits en erreur, si c'était possible. Ce seront donc alors de grandes tentations, mais cependant n'y consentiront que ceux qui en auront la volonté, car le flambeau de la foi ne s'éteindra pas, il sera toujours dans les mains indéfectibles de l'Eglise, et les fidèles seront soutenus par la grâce de Dieu.

L'épreuve toutefois sera terrible, à cause de ces grands séducteurs qui enseigneront en parlant au nom du Christ, qui ensorcelleront les âmes et par leurs actions d'éclat, et par cette éloquence prenante à laquelle les hommes sont si sensibles. Mais il n'y a qu'un Christ, le Christ de l'Evangile. Quand les temps de l'épreuve seront achevés, il apparaîtra alors, rapide comme l'éclair. Les élus le reconnaîtront, et comme les aigles courent à leur proie, ils se réuniront autour de lui. Car ce sera le moment de la fin du monde. L'Evangile sera prêché partout, tous les hommes auront dû connaître la vérité et y conformer leur vie. Alors le soleil s'obscurcira, le vieux monde usé subira d'immenses perturbations dans les mouvements célestes, les hommes sècheront de frayeur parmi le grondement des flots dans l'attente des effroyables événements, et l'on verra « paraître le signe du Fils de l'homme dans le ciel. »

Le signe du Fils de l'homme sera sa Croix, qu'il tiendra à la main.

Et Jésus « viendra sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté.

« Et il enverra ses anges avec la trompette retentissante, et ils rassembleront les élus des quatre vents de la terre, depuis une extrémité jusqu'à l'autre. Et toutes les tribus de la terre pleureront, *et tunc plangent omnes tribus terræ.* »

« Elles pleureront, dit S. Augustin, en voyant la Croix accusatrice, et elles connaîtront leur péché, mais trop tard, et c'est en vain qu'elles déploreront alors leur aveuglement. Car en même temps qu'il présentera sa Croix, il montrera ses plaies [1]. » Quel reproche dans cette vision silencieuse, et quels regrets !

Les justes seront à droite du Sauveur dans une grande assurance, en face de ceux qui les ont ici-bas persécutés, pillés, insultés. Le jour est enfin venu où ils triomphent, où toute justice est rendue. Ils sont heureux d'avoir mené cette vie d'épreuve où ils ont tant souffert des dédains, des privations, des rebuts, ou, comme les martyrs, des angoisses sanglantes, des tourments et de la mort violente. Ce qui les soutenait, c'était l'amour du Christ, l'espérance des biens éternels. Et voilà que le Christ leur sourit avec une douceur infinie, et qu'ils sont pour jamais en possession de ces biens éternels, le grand objet de leurs désirs et de leurs longs travaux. Heureuses souffrances qui leur ont valu le ciel !

Au contraire les pécheurs, les méchants, dit l'Ecriture, seront en proie à une indicible terreur. Ils regarderont les élus et ils se diront en eux-mêmes : « Les voilà donc, ceux que nous avons méprisés et pour qui nous n'avions que des dérisions ! Pour nous leur vie était une folie, et leur mort sans honneur. Et maintenant ils sont dans les rangs des enfants de Dieu et leur sort fortuné est le sort des saints. Les insensés, c'étaient nous ! *Nos insensati !* Nous nous sommes donc trompés ! *Ergo erravimus !* »

Et faisant un retour sur leur vie, ils reconnaissent qu'ils ont « été malheureux dans la voie de l'iniquité. » Il n'y a pas de bonheur loin de Dieu ; les chemins difficiles, mais qui mènent à lui, sont les meilleurs. Les joies profanes, les plaisirs éphémères ne laissent que des troubles dans la conscience souillée et de mauvais souvenirs. « A quoi nous a servi notre orgueil ? s'écrient-ils, à quoi nos richesses ? Tout cela disparaît comme l'ombre et comme un messager rapide qui passe. » (Sag., v, 8-9).

Et alors ils iront, ceux-ci au supplice éternel, les autres à la gloire sans fin.

[1] *Histor.*, III, 5.

[1] *Serm.* 130 *de Tempore.*

comme un devoir sacré. Au surplus, nous n'avons guère d'autre moment que le dimanche après la messe pour visiter la tombe de nos aïeux ; n'est-elle pas encore la famille ou au moins son prolongement ? Par piété pour nos morts, respectons le dimanche. Et comme gage le plus assuré de notre salut, que sur notre tombe à nous on puisse graver en forme d'épitaphe ces paroles : *Et requievit die septimo et sanctificavit illum.* Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

LII

24e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le cycle de l'année liturgique est achevé, et si nous avons bien écouté l'enseignement et suivi les conseils de l'Eglise, cette année nous aura fait monter d'un degré dans la perfection évangélique par une noble ascension du cœur vers Dieu, vers l'idéal chrétien. Depuis la Pentecôte, depuis que le Saint-Esprit a rempli nos âmes, nous avons goûté les douceurs de la vie unitive. N'être qu'un avec Jésus-Christ, vivre de sa vie, si bien que c'est lui qui vit en nous, qui nous anime de sa charité ; nous élever jusqu'à ses vertus, afin que les anges, qui voient les cœurs, y trouvent les traits, l'amour, la piété, l'humilité de Jésus-Christ : c'est déjà de la sainteté, et quelle intime félicité, même parmi les plus grandes épreuves !

Aussi l'Eglise estime-t-elle qu'elle nous a tellement rapprochés du ciel qu'il ne nous reste plus qu'à rompre les liens qui retiennent notre âme captive dans le corps, et qu'à nous envoler vers la patrie, le jour où Dieu voudra accomplir la promesse qu'il a faite à son peuple de le visiter après la soixante-dixième année, et de le ramener à Jérusalem. *Reducam captivitatem vestram.*

Notre Jérusalem, c'est le ciel.

Comme conséquence et conclusion de cette pensée, l'Eglise nous met sous les yeux la fin du monde, où cessera toute captivité, car tous nos liens seront rompus et nos corps glorieux se réuniront pour jamais à nos âmes, qui soupiraient après cette bienheureuse et éternelle union.

* * *

Vous remarquerez dans cet évangile deux prédictions en quelque sorte parallèles : celle de la ruine de Jérusalem et celle de la fin du monde.

1. C'était le Mardi Saint au soir. Jésus, après avoir exécuté les Pharisiens, toujours méchants et de mauvaise foi, avait attiré l'attention de ses Apôtres sur la valeur de l'aumône d'une pauvre veuve qui avait déposé dans le trésor une humble pièce de monnaie ; mais cette pièce de monnaie, c'était son pain. « En vérité, elle a donné plus que tous les autres, car les autres ont donné de leur superflu, elle, de son nécessaire. » (Marc, XII, 43).

Il traverse les parvis du temple. Ses disciples admirent les colonnades, les mosaïques, les splendides portiques et, s'élevant au-dessus de la blanche terrasse de marbre, le sanctuaire avec ses toits d'or embrasés par le soleil couchant, et ils lui disent : « Maître ! quelles pierres, quelles constructions ! » — « Vous voyez ces grands édifices ? répond-il avec tristesse. Il n'en restera pas pierre sur pierre. » (Marc, XIII, 2).

Et il sort du temple, passe au-delà du Cédron et gravit la montagne des Oliviers. Les disciples le suivent en silence, puis ils se rapprochent quand ils sont là, en face de la cité, qui, avec ses remparts et son temple, offre le plus imposant des spectacles. Ils avaient été frappés des dernières paroles de Jésus, et Pierre, Jacques, Jean et André lui demandent en confidence : « Quand cela arrivera-t-il, et quel signe annoncera la consommation ? »

« Quand vous verrez l'abomination de la désolation prédite par Daniel régner dans le lieu saint, » déclare-t-il, quand les armées entoureront Jérusalem, « sachez que sa ruine est proche. » Et il recommande à ceux qui seront en Judée alors de fuir rapidement dans les montagnes. Celui qui sera sur la terrasse de sa maison ne devra rien emporter ; celui qui sera dans la campagne ne devra pas revenir chez lui, même pour prendre les choses nécessaires : qu'il songe d'abord à sa vie. Ni les femmes ni les enfants ne seront épargnés. Heureux si les habitants de Jérusalem n'auront pas à fuir « pendant l'hiver ou un jour de sabbat. » La loi en effet ce jour-là ne permettait pas un long voyage, et beaucoup de Juifs, stricts observateurs de la loi, se seraient fait tuer plutôt que de la violer. « Car il y aura alors une affliction telle que jamais la terre n'en a connu de semblable, et elle ne reverra plus jamais ces horreurs. » Et encore les prières des élus abrègeront-elles cette calamité.

Cette prédiction s'est accomplie dans tous ses douloureux détails.

Jérusalem fut assiégée deux fois. Par Cestius d'abord (68). Alors, ceux qu'on appelait les Zélotes s'emparent du temple dont ils font une citadelle. Ils livrent des batailles sous les portiques qui ruissellent de sang, ils remplacent les pontifes qui occupaient le siège d'Aaron par un paysan de la tribu de Lévi que le sort leur a désigné, et qu'ils forcent à accomplir les fonctions sacrées. C'est bien l'abomination de la désolation. Les chrétiens se souviennent alors de la prophétie de Jésus et ils s'enfuient sur les montagnes au-delà du Jourdain, à Pella.

Bientôt, c'est le siège de Titus. Les armées romaines environnent la cité de tranchées ; mais elle est si forte, défendue par de si hauts et puissants remparts que quand le général romain s'en est emparé par surprise, grâce à l'incurie et aux divisions des assiégés, considérant la solidité des murailles et l'élévation imposante des tours, il s'écria : « C'est Dieu qui nous a aidés, Dieu qui a éloigné les Juifs de leurs remparts abandonnés. Qu'auraient pu les efforts des hommes et la puissance de nos machines de guerre ? [1] » Il y eut onze

[1] Josèphe, VI, 14.

cent mille morts, et lorsque Titus, au dire d'Eusèbe, vit les vallées voisines de Jérusalem remplies de cadavres, « il poussa un grand gémissement, et levant les mains vers le ciel il prit Dieu à témoin que ce n'était point là son œuvre [1]. »

« Les Juifs tomberont sous le fil du glaive, ils seront conduits en captivité, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils. » (Luc, XXI, 24). Cette autre prédiction du Sauveur devint aussi une impitoyable réalité. 97.000 Juifs prisonniers furent vendus sur tous les marchés de l'empire romain. La Ville sainte fut occupée par des étrangers, par des païens qui la transformèrent, en changèrent l'antique aspect, et lui arrachèrent jusqu'à son nom, puisque l'empereur Adrien voulut qu'elle fût appelée *Ælia Capitolina*.

Voilà bien l'affliction, le fléau tel que la terre, qui a pourtant vu tant de massacres et de ruines, n'a jamais rien connu de pareil.

Les Apôtres sur la montagne des Oliviers, à l'endroit où Jésus aimait à s'entretenir avec eux, en face de Jérusalem, écoutaient consternés, et toute cette splendeur pour eux s'enveloppait de tristesse. Ils écoutèrent avec non moins d'attention la prédiction touchant la fin du monde.

2. Il y aura d'abord des guerres entre les peuples, la peste, la famine, des tremblements de terre, des guerres civiles. Et cela, « ce sera seulement le commencement des douleurs. »

« Toutes les nations vous haïront à cause de mon nom : l'on vous fera mourir. » Il y aura des traîtres, des délateurs, des hommes qui possèderont la vérité du Christ et « qui se haïront. » Beaucoup seront scandalisés de tout ce qu'ils verront, de tout ce qu'ils entendront, et alors viendront les faux prophètes.

L'iniquité abondera et la charité se refroidira. Ceux-là seulement qui résisteront à la contagion, qui se maintiendront fidèles, qui persévèreront jusqu'à la fin, seront sauvés. Mais il leur faudra une énergie extraordinaire pour ne pas céder à la séduction universelle. Les faux prophètes suscités par le démon pour entraîner les hommes dans l'abîme éternel, feront des prodiges tels que les élus mêmes seraient induits en erreur, si c'était possible. Ce seront donc alors de grandes tentations, mais cependant n'y consentiront que ceux qui en auront la volonté, car le flambeau de la foi ne s'éteindra pas, il sera toujours dans les mains indéfectibles de l'Eglise, et les fidèles seront soutenus par la grâce de Dieu.

L'épreuve toutefois sera terrible, à cause de ces grands séducteurs qui enseigneront en parlant au nom du Christ, qui ensorcelleront les âmes et par leurs actions d'éclat, et par cette éloquence prenante à laquelle les hommes sont si sensibles. Mais il n'y a qu'un Christ, le Christ de l'Evangile. Quand les temps de l'épreuve seront achevés, il apparaîtra alors, rapide comme l'éclair. Les élus le reconnaîtront, et comme les aigles courent à leur proie, ils se réuniront autour de lui. Car ce sera le moment de la fin du monde. L'Evangile sera prêché partout, tous les hommes auront dû connaître la vérité et y conformer leur vie. Alors le soleil s'obscurcira, le vieux monde usé subira d'immenses perturbations dans les mouvements célestes, les hommes sècheront de frayeur parmi le grondement des flots dans l'attente des effroyables événements, et l'on verra « paraître le signe du Fils de l'homme dans le ciel. »

Le signe du Fils de l'homme sera sa Croix, qu'il tiendra à la main.

Et Jésus « viendra sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté.

« Et il enverra ses anges avec la trompette retentissante, et ils rassembleront les élus des quatre vents de la terre, depuis une extrémité jusqu'à l'autre. Et toutes les tribus de la terre pleureront, *et tunc plangent omnes tribus terræ.* »

« Elles pleureront, dit S. Augustin, en voyant la Croix accusatrice, et elles connaîtront leur péché, mais trop tard, et c'est en vain qu'elles déploreront alors leur aveuglement. Car en même temps qu'il présentera sa Croix, il montrera ses plaies [1]. » Quel reproche dans cette vision silencieuse, et quels regrets !

Les justes seront à droite du Sauveur dans une grande assurance, en face de ceux qui les ont ici-bas persécutés, pillés, insultés. Le jour est enfin venu où ils triomphent, où toute justice est rendue. Ils sont heureux d'avoir mené cette vie d'épreuve où ils ont tant souffert des dédains, des privations, des rebuts, ou, comme les martyrs, des angoisses sanglantes, des tourments et de la mort violente. Ce qui les soutenait, c'était l'amour du Christ, l'espérance des biens éternels. Et voilà que le Christ leur sourit avec une douceur infinie, et qu'ils sont pour jamais en possession de ces biens éternels, le grand objet de leurs désirs et de leurs longs travaux. Heureuses souffrances qui leur ont valu le ciel !

Au contraire les pécheurs, les méchants, dit l'Ecriture, seront en proie à une indicible terreur. Ils regarderont les élus et ils se diront en eux-mêmes : « Les voilà donc, ceux que nous avons méprisés et pour qui nous n'avions que des dérisions ! Pour nous leur vie était une folie, et leur mort sans honneur. Et maintenant ils sont dans les rangs des enfants de Dieu et leur sort fortuné est le sort des saints. Les insensés, c'étaient nous ! *Nos insensati !* Nous nous sommes donc trompés ! *Ergo erravimus !* »

Et faisant un retour sur leur vie, ils reconnaissent qu'ils ont « été malheureux dans la voie de l'iniquité. » Il n'y a pas de bonheur loin de Dieu ; les chemins difficiles, mais qui mènent à lui, sont les meilleurs. Les joies profanes, les plaisirs éphémères ne laissent que des troubles dans la conscience souillée et de mauvais souvenirs. « A quoi nous a servi notre orgueil ? s'écrient-ils, à quoi nos richesses ? Tout cela disparaît comme l'ombre et comme un messager rapide qui passe. » (Sag., v, 8-9).

Et alors ils iront, ceux-ci au supplice éternel, les autres à la gloire sans fin.

[1] *Histor.*, III, 5.

[1] *Serm.* 130 *de Tempore.*

3. Mais quand ces choses arriveront-elles ? Jésus-Christ ne l'a pas précisé. Lorsque ces signes apparaîtront, les hommes sauront que ce sera bientôt, comme ils savent que l'été est proche quand poussent les feuilles du figuier. « Cette génération ne passera pas avant que ces événements se produisent. » Les Pères interprètent plutôt « cette génération » de la race juive. Les Juifs ne disparaîtront donc jamais ; le peuple de Dieu vivra jusqu'à la fin des temps. Il n'a plus de patrie, plus de territoire qui soit à lui, il vit comme un exilé parmi les nations, les patries diverses, il ne se mêle pas aux autres races, il garde l'autonomie de son sang et de son histoire, et à la fin des temps il se convertira, il reviendra au Christ qu'il a méconnu et crucifié. Ce sera encore un des signes de la fin du monde. Mais cette existence d'un peuple qui vit parmi tous les peuples sans accepter leurs coutumes, conservant au contraire avec jalousie la loi et les observances mosaïques, n'est-ce pas un fait unique qui revêt quelque chose de miraculeux ?

Quoique le Sauveur nous dise que la fin du monde arrivera sans que les hommes s'y attendent, nous avons de fortes raisons de penser que nous ne la verrons pas. Les Juifs ne sont pas encore convertis en masse, l'Evangile n'est pas encore annoncé dans toute la terre.

Mais une chose reste certaine : c'est que l'heure de la mort approche pour chacun de nous. Chaque année qui nous est accordée est une grande grâce, car chacune reprend à nouveau l'œuvre de la sanctification de notre âme pour la purifier, l'illustrer de lumières surnaturelles et l'unir à Dieu. Si cette œuvre n'a pas été accomplie pleinement pendant cette année, reprenons courageusement ce travail spirituel de pénitence, de lumière et de charité, et retenons ce conseil final de Jésus-Christ : « Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas le temps. Il en sera alors comme d'un homme qui s'en va faire un voyage et qui laisse le soin de sa maison à des serviteurs, donnant à chacun sa charge. Veillez donc, car vous ne savez pas quand viendra le Maître. » (Matth., XXIV, 42).

Veillons donc et soyons prêts. La parole de Dieu ne passera pas comme le ciel et la terre ; écoutons-la.

FIN

SUJETS DE CIRCONSTANCE

SERMON DE CHARITÉ EN FAVEUR D'UNE CONFÉRENCE DE ST-VINCENT DE PAUL

Si unus de fratribus tuis, qui morantur intra portas civitatis tuæ, ad paupertatem venerit, non obdurabis cor tuum nec contrahes manum tuam.

Si l'un de vos frères, citoyen de la même ville que vous, tombe dans la misère, vous n'endurcirez pas votre cœur et vous ne fermerez pas votre main.
(Deut., XV, 7).

Monseigneur, Mes frères,

Je ne prendrai aucun détour pour vous dire ce que je viens faire parmi vous, et le but que j'entends poursuivre dans ce discours. Aussi bien mon texte vous a déjà renseignés. Nous sommes tous frères, et, sous toutes les zones, l'homme doit soutenir l'homme ; mais il doit y avoir, — c'est Dieu qui nous en informe, — entre les citoyens d'une même ville une fraternité plus étroite, plus pressante et plus féconde.

Je viens donc vous prêcher cette doctrine, plaider devant vous la cause des pauvres, — non des pauvres en général, mais des pauvres de cette cité ; de tous ceux, hommes, femmes, enfants, vieillards, infirmes et malades, qui y luttent contre la misère au milieu de l'aisance commune, qui souffrent, qui pleurent la faim et qui, pleins d'angoisses, attendent que la bonté du ciel et la pitié de la terre les délivrent et les sauvent.

Certes, je ne compte guère vous faire entendre des choses nouvelles : mon sujet est vieux comme notre pauvre vieux monde. Je ne puis espérer, non plus, vous émouvoir profondément : je me sens malhabile à toucher les cordes secrètes du cœur. Vous m'écouterez cependant.

Vous m'écouterez, parce que, ici, c'est une autre voix que la mienne qui va retentir : la voix de l'humanité et de la charité ; vous m'écouterez, parce que vous êtes des hommes et des chrétiens ; vous m'écouterez, parce qu'il vous est impossible et défendu, comme tels, de vous désintéresser du malheur.

Et non seulement vous m'écouterez, mais, après m'avoir entendu, vous vous laisserez aller à un mouvement de commisération généreuse ; votre cœur s'ouvrira, vos mains s'ouvriront, et ces bourses qui vous seront présentées tout à l'heure, vous les remplirez de vos larges aumônes. Et vous, Messieurs les Membres de la Société de St-Vincent de Paul, — tous ceux qui sont ici ayant accompli, en ce jour, un devoir inévitable et deux fois sacré, — vous triompherez saintement, car vous posséderez désormais les ressources que votre dévouement réclame pour adoucir les épreuves des malheureux.

Vous devez, en effet, mes frères, secourir les pauvres, et cela pour deux raisons qu'on ne saurait discuter :

D'abord, la solidarité humaine vous y invite : la bienfaisance est le vœu impérieux de la nature.

Ensuite, la charité chrétienne vous y oblige : la bienfaisance est un ordre formel de Dieu.

Mon discours ne sera que le développement de ces deux pensées.

Que S. Vincent de Paul, dont je soutiens la cause en soutenant celle des pauvres, m'inspire, lui dont l'éloquence si simple faisait des miracles ! — Et vous, Monseigneur, daignez bénir le prédicateur qu'en votre grande indulgence vous avez bien voulu choisir pour parler, dans cette cathédrale, en faveur des brebis déshéritées de votre troupeau.

I

La solidarité humaine vous invite à secourir les pauvres ; la bienfaisance est le vœu impérieux de la nature.

Cette proposition n'est pas contestable ; c'est l'expression d'une vérité morale élémentaire.

Songez-y, mes frères, c'est une noble créature que l'homme. On a voulu, dans ces derniers temps, ne voir en lui qu'une brute perfectionnée en qui subsisterait toujours, en dépit de progrès prodigieux, quelques restes de son animalité originelle. Triste doctrine, à laquelle personne, sinon les naïfs, ne s'est laissé prendre. Le plus simple bon sens, en effet, suffit pour la juger, à première vue, aussi fausse qu'humiliante. Par une partie de nous-mêmes, nous touchons aux degrés inférieurs de la création, c'est vrai ; mais par une autre partie de nous-mêmes, nous touchons à ses sphères supérieures et divines. Comme l'animal, nous avons des pieds et nous foulons la terre ; mais nous avons aussi des ailes invisibles, plus puissantes que celles de l'aigle et qui nous portent à des hauteurs où l'aigle n'atteint pas. Comme l'animal, nous avons un corps et des penchants vils ; mais nous avons aussi une âme et des aspirations sublimes, une âme où vit la pensée, une âme où vit le souvenir aussi impérissable qu'elle, une âme où vit l'amour avec toutes ses flammes généreuses, une âme enfin où vit ce sentiment qu'on a justement appelé « l'humanité, » parce qu'il est l'apanage exclusif de l'homme. Là est notre indéfectible honneur, et par là nous nous rapprochons de l'ange et de Dieu même.

A quiconque étudiera notre constitution morale, — s'il pousse son étude à fond, — cette vérité apparaîtra plus claire que le jour ; nous nous distinguons de l'animal autant par notre capacité d'amour et de dévouement que par notre intelligence.

Voyez, en effet : l'animal assiste impassible aux plus navrants spectacles. Un cri de douleur est pour lui comme un son vulgaire. L'homme, au contraire, l'a à peine entendu qu'il en a ressenti l'écho dans son cœur et qu'un frisson lui a passé dans les reins. Que le tocsin sonne et l'appelle aux armes pour la défense du peuple ; que la voix aiguë du clairon, mêlée aux battements saccadés du tambour, lui révèle qu'auprès de lui la maison de l'un de ses concitoyens est la proie du feu ; ou qu'un coup de canon tiré tout à coup dans les fureurs de la mer soulevée par la tempête lui annonce l'un de ces terribles drames dont la muette étendue des flots est parfois le théâtre ; que ce soit le jour, que ce soit la nuit, qu'il travaille ou qu'il se repose : aussitôt, mu par un mystérieux et irrésistible ressort, il quitte tout, il part, il vole au secours des infortunés en péril, il lutte corps à corps avec les éléments, et telle est l'abnégation de son dévouement héroïque qu'il va, — on l'a vu souvent, — jusqu'à sacrifier sa vie pour sauver celle des autres. Que si, enfin, il n'a pu sauver son semblable, ni mourir ; si, spectateur impuissant, il a été forcé de le laisser périr sans secours, eh bien ! même alors, il ne se croira pas quitte envers lui ; devant l'irréparable, il se troublera, et il donnera aux victimes du sort la grande preuve de la sympathie, ses larmes !

Voilà l'homme tel que la nature l'a fait et tel que nous le voyons encore chaque jour, grâce à Dieu, dans ce siècle de triomphant égoïsme. Oui, nous avons au cœur un invincible instinct de sensibilité et de bonté pour nos semblables ; nous sommes capables de nous émouvoir au malheur d'autrui ; il y a en nous comme une voix du sang qui nous dit que tout homme qui souffre est notre frère, et qui nous commande, au nom d'une loi primordiale, de ne pas le laisser souffrir. C'est si vrai qu'un philosophe païen a trouvé cette formule admirable, tendre et profonde comme une parole de l'Evangile : « *Homo sacra res homini,* l'homme est pour l'homme une chose sacrée ! »

Ce sentiment inné, c'est le sentiment de la solidarité humaine ; il s'impose à nous ; il nous presse et nous lie comme une loi de la nature ; il est impératif et souverain comme le Devoir ; nous ne pouvons nous y soustraire sans nous mettre hors de l'humanité !

Et maintenant, m. f., laissez-moi vous le demander, à vous qui partagez tous les sentiments de l'humanité, les plus forts, les plus profonds et les plus délicats : — Y a-t-il, dans cette cité, des infortunes à secourir ? des êtres de douleurs, voués, si vous ne venez à leur aide, aux plus dures et aux plus humiliantes souffrances ?

Il y en a, et le nombre en est grand, vous le savez. Il y a ceux qui n'ont jamais rien possédé ; il y a ceux qui ont possédé quelque bien et qui ont tout perdu ; il y a ceux que les infirmités et la maladie rendent impuissants à tout travail ; il y a ceux qui, chargés de famille, ne peuvent suffire à nourrir, malgré des efforts surhumains, toutes les bouches qui attendent le pain quotidien des fruits de leur labeur ; il y a les pauvres vieux et les pauvres vieilles que l'ingratitude de leurs enfants confie impudemment à la commisération publique. Il arrive même que des hommes en pleine force se voient traqués par la misère, parce que la richesse, épuisée par les crises économiques sans cesse renaissantes ou inquiète de l'avenir, refuse sa tâche au bras de l'ouvrier.

Oui, hélas ! vous avez des pauvres dans votre ville ; ceux-là seraient aveugles qui n'en voudraient pas convenir !

Et voici que l'hiver arrive, voici que l'hiver est arrivé ! Son haleine glacée pénètre déjà par les portes mal closes de ces froides demeures où l'indigence s'est assise. Les petits enfants vont demander du feu : point de feu ! du pain : point de pain ! Alors vous verrez errer par les rues de votre ville ces tristes victimes de la pauvreté ; vous les verrez pâlis, maigris, alanguis, les yeux enfoncés et creusés dans leurs orbites, malades d'une maladie que vous ne connaîtrez jamais, je vous le souhaite, et qui est la plus cruelle de toutes : la faim, lent martyre, longue douleur qui peu à peu consume la santé et mine les forces, mort toujours présente, comme dit S. Basile, qui semble prendre plaisir à retarder son dernier coup !

Et encore, ceux-là, vous pourrez les voir, m. f. ; leur détresse éclate au grand jour. Mais combien

d'autres qu'il nous est donné de découvrir, à nous prêtres, à vous, Messieurs de la Société de St-Vincent de Paul, et dont le monde ne connaîtra jamais les privations inouïes, — pauvres honteux, pauvres fiers plutôt, qui s'enferment dans leur pauvreté comme dans un sépulcre. Rarement ils sortent de l'ombre où ils demeurent volontairement, et quand ils en sortent, ils ont bien soin que rien ne les trahisse. Quelques-uns d'entre vous en ont frôlé peut-être dans leur plus proche voisinage, sans s'en douter, car jamais la fortune, inconstante à toutes les époques, n'a eu de plus étranges retours qu'en notre siècle et qu'en ces jours d'après-guerre... Ils portent des vêtements qui annoncent l'aisance, mais qui en cachent d'autres, lesquels révèleraient, si une double pudeur ne refusait de les exposer aux regards, un effroyable dénuement ; ils paraissent bien nourris, et ils jeûnent ; ils ont le sourire sur les lèvres, mais ils ont des larmes plein le cœur ; vous les croyez heureux, et ils sont plus malheureux que les plus malheureux !

Il y a quelque temps, une enfant se présentait timidement chez une revendeuse d'Orléans. Elle était mise comme les filles de la bourgeoisie, et portait sous le bras un paquet assez lourd, soigneusement enveloppé :

— Ne pourriez-vous pas, dit-elle en entrant, m'acheter ceci ? Ce sont des bottines et des robes.

— A qui sont-elles ?

— A moi.

— Mais tout cela est encore très bon ! s'exclame naïvement la marchande ; pourquoi donc vous en défaites-vous ?

L'enfant baisse la tête et, dans un sanglot, son terrible secret lui échappe : — Mes parents, répond-elle, n'ont plus ni pain ni argent !...

Voilà, m. f., de quelles misères, publiques ou cachées, nous sommes entourés dans nos grandes villes ; pendant que rien ne nous manque, voilà ce que des hommes, des femmes, — des pères, des mères, des enfants même, — ont à souffrir ; voilà quelles tortures du corps et de l'âme il leur faut endurer !

Resterez-vous insensibles à tant de misères, sourds à tant d'appels angoissés ? Ah ! je vous en adjure au nom de la nature qui n'est au fond que Dieu lui-même, ne permettez pas que l'on pleure la faim, le froid et la nudité si près de vous ! Vous êtes solidaires de vos concitoyens malheureux ; tout votre être, nativement généreux, vous exhorte à les secourir ; ne résistez pas à cette impulsion intérieure, vous n'en avez pas le droit ; n'endurcissez pas votre cœur, ne fermez pas votre main !

Aussi bien, on ne viole pas impunément ce sentiment imprescriptible. Souvenez-vous. Quand Caïn, rouge du sang d'Abel, fuyait la face du Seigneur, le Seigneur appela Caïn : — « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Le fratricide répondit : « Suis-je donc gardien de mon frère ? » Réponse impie. Alors Dieu dit : « Le sang d'Abel crie de la terre contre toi, et demande vengeance ! » Retenez ces mots, m. f. Toute souffrance humaine dont nous sommes cause, toute souffrance humaine que nous pourrions apaiser et que nous n'apaisons pas, réclame de même contre nous ; et ce cri du sang, si vous fermiez vos oreilles aux supplications des pauvres, vous l'entendriez, vous aussi, j'ose vous le dire, cri de leur chair meurtrie, cri de leur âme anxieuse, cri des vieillards, des femmes et des enfants impuissants à soutenir eux-mêmes leur misérable existence, cri des infirmes et des malades cloués sans secours dans leurs infirmités et leur maladie, cri des hommes faits révoltés contre la destinée et se retournant contre Dieu, clameur formidable et lamentable, réclamation inexorable de la nature outragée par un égoïsme monstrueux...

Mais non, je m'égare ; vous ne connaîtrez jamais ces remords ni ces malédictions ; hommes, comme dit le poète, rien d'humain ne vous sera étranger ; vous écouterez votre conscience, et vous vous inclinerez vers la souffrance des pauvres.

D'ailleurs, voici qu'une raison bien plus victorieuse vient vous y solliciter à son tour. M. f., vous n'appartenez pas seulement à la race humaine ; vous êtes aussi de la race du Christ. Or, c'est la volonté formelle du Christ, qui a voulu remédier à l'inégalité des conditions humaines, que nous rétablissions l'équilibre rompu par la pauvreté, en donnant ce que nous avons de trop à ceux qui n'ont pas assez.

Permettez-moi de vous le démontrer brièvement.

II

On rencontre quelquefois des chrétiens ignorants qui s'étonnent et se scandalisent de l'inégalité des conditions humaines. Pourquoi des riches ? Pourquoi des pauvres ? — Et pendant que dans les clubs révolutionnaires, on crie : « C'est injuste ! » eux se repliant sur eux-mêmes, cherchent à comprendre et, ne comprenant pas, ils disent : « C'est inexplicable ! »

Rien pourtant n'est plus facile à expliquer. Cette inégalité, fille du péché originel, Dieu l'a voulue, parce que le monde ne peut marcher sans elle. Des pauvres seulement : la terre est un enfer. Seulement des riches : la terre est impossible à concevoir ; point de travail ; point de production ; point de progrès. Avec des riches et des pauvres, au contraire, il y a conflit d'intérêts, lutte, travail ; il y a l'effort qui lasse, l'inquiétude qui agite, la douleur qui brise ; mais il y a la vie ! Grande loi, méconnue de nos jours par les exploiteurs sans foi d'un peuple sans espérance ; loi pourtant d'une sagesse souveraine, qu'on n'a pu remplacer et qu'on ne remplacera pas.

Mais une question se pose : Que deviendront les vaincus dans cette lutte acharnée dont le monde sera le théâtre jusqu'à la fin ? Ces vaincus, c'est le grand nombre, c'est la foule ! Dieu, qui a voulu la pauvreté pour forcer l'homme au travail et aux sueurs fécondes, Dieu, père de tous, a-t-il pu vouloir la misère infâme qui exténue le corps et l'âme de ses plus nombreux enfants ? A-t-il pu vouloir que les uns aient tout, quand les autres n'ont rien ? Dieu, qui a parlé par les organes des immortels Inspirés de la Bible et par la bouche même de son

propre Fils, a-t-il pu se taire sur cette question qui, en somme, est la grande question de l'humanité, puisqu'il s'agit de sa vie elle-même ? Il ne pouvait se taire ; il ne s'est pas tu.

Sans remonter à l'Ancien Testament, ouvrez l'Evangile : l'ordre de Dieu, tour à tour insinuant et impérieux, toujours clair et pressant, éclate à chaque page sur les lèvres de son Christ.

Quand il parut, m. f., ce Christ béni, il y a dix-neuf siècles, le vieux monde à qui le nôtre a succédé se partageait en deux classes : des riches impitoyables et des pauvres tellement abaissés dans leur pauvreté sans dignité et sans espoir, qu'ils avaient tout perdu, jusqu'au nom d'hommes. Des machines animées, voilà ce qu'ils étaient, rien d'autre. Grecs, Romains, Barbares, tous avaient étouffé dans leur cœur la voix éloquente de la pitié et foulé aux pieds les plus nobles instincts de la nature humaine. Peuples sans affection et sans amour, a dit S. Paul, méchants, pervers, amers, haïssants et haïssables, incapables d'aucune miséricorde. Pervertie par celui qui est homicide dès le commencement, l'humanité n'avait plus d'humanité ! Aussi, sous l'oppression de leurs tyrans, les pauvres gémissaient-ils sans trêve ; ils gémissaient, mais tout bas : leurs sanglots leur eussent coûté du sang !... Jésus-Christ entendit ce silence, il s'émut, et il parla.

Il commença par graver au frontispice du Temple nouveau, — l'Eglise, — qu'il venait élever à la gloire de Dieu : « *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » — Puis, aux monstres, détenteurs de la puissance et de la richesse antiques, il intima cet ordre : « *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » Aimer Dieu jusqu'à se sacrifier pour Dieu, aimer le prochain jusqu'à se dévouer pour le prochain, voilà, dit-il, les deux commandements de sa religion ; le second est aussi obligatoire que le premier. — Et il prêche cette doctrine infatigablement jusqu'à son dernier soupir, tantôt dans des discours nets et précis, tantôt dans les leçons plus voilées des paraboles.

Ecoutez, m. f.

Un homme, raconte-t-il un jour, tombé entre les mains des brigands, a été laissé sur le bord de la route pantelant, couvert de plaies et à demi mort. Plusieurs voyageurs le voient, et poursuivent leur chemin. Un Samaritain passe à son tour. Lui, la compassion l'émeut ; il relève le malheureux blessé, il l'emmène, le soigne, le nourrit, le guérit. « Allez, dit Jésus-Christ à ceux qui l'entourent, et faites de même ! »

Divine allégorie, féconde en applications, mais où éclate d'une façon saisissante le commandement de la charité chrétienne. Les voleurs, c'est la misère, la misère qui enlève à l'homme tout ce qu'il a, son or, ses biens, ses vêtements, son pain, tout ; qui non seulement le dépouille, mais encore le blesse et le meurtrit, et qui, de la sublime créature de Dieu, ne laisse plus qu'un être pâle et repoussant où le souffle reste encore, mais où il ne reste que le souffle. Ceux qui passent, indifférents, devant cette agonie, ce sont les cœurs implacables que le christianisme n'a pas touchés. Et enfin le voyageur samaritain qui se fait le libérateur et le sauveur de l'infortuné, c'est le chrétien, le vrai ; ce doit être vous, m. f. : « Allez, et faites de même ! »

Et comme si cet ordre, si formel pourtant, ne suffisait pas, le divin Maître, après avoir commandé à notre conscience, fait appel à ce qu'il y a de plus tendre dans le sentiment religieux : « Tout ce que vous ferez, dit-il, au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez ! » Comme s'il disait : « Vous tous qui vous lèverez dans les siècles, phalanges fidèles qui ne verrez pas de plus grand bien au monde que mon amour ; si vous voulez que je vous aime, aimez les pauvres ; aimez-les comme je les aime moi-même, plus que cela : aimez-les du même amour que vous m'aimez moi-même, car leur cause est la mienne, leur misère est la mienne, et eux et moi, nous ne faisons qu'un ! »

Il va plus loin ; il ne se contente pas d'édicter la loi de la charité, laissant chacun libre de l'observer ou non : il en indique les sanctions inévitables. Après les ordres formels, après les insinuations impératives, il recourt d'abord à la menace, et c'est encore dans une parabole qu'il fait le tableau des terribles vengeances qu'il exercera contre ceux qui se seront montrés sans pitié pour les pauvres.

Le mauvais riche a vécu longuement sur la terre, buvant plus qu'à sa soif, mangeant plus qu'à sa faim, tout à ses plaisirs. Il n'a pas même daigné voir à la porte de son palais le mendiant Lazare, qui, affamé et couvert d'ulcères, n'aspirait qu'aux miettes de sa table. Mais l'heure de la justice a sonné ; la mort égalitaire a frappé le riche et le pauvre, et les voilà tous deux dans l'éternité. Le jouisseur est au fond de l'abîme ; le misérable, dans le sein de Dieu avec Abraham et les justes des anciens temps. Ils s'aperçoivent à travers l'incommensurable espace qui sépare les lieux de leur destinée. Alors le riche jadis sans pitié implore la pitié ; il pousse vers le ciel une clameur désespérée : « Abraham, ô mon Père, supplie-t-il, je te demande merci ! Envoie-moi Lazare ; qu'il trempe son doigt dans l'eau et qu'il en laisse tomber une goutte sur ma langue ; je ne puis plus durer dans cette flamme ! »

Quel accent dans cette prière ! Va-t-il être exaucé ? Non, le ciel sera sans entrailles pour qui fut sans entrailles ! — « Mon fils, répond le Patriarche, souviens-toi : dans la vie, tu eus les biens, Lazare les maux. Il est juste qu'il soit consolé et que tu souffres. Et en tout ceci, entre nous et vous autres, il a été établi un chaos sans rives ; qui voudrait aller vers vous ne le peut, et, de vous à nous, il n'y a pas de passage ! »... Voilà la sanction redoutable : un éternel appel éternellement vain à la miséricorde, l'exil éternel en d'éternelles douleurs !

Qu'ils tremblent, m. f., les chrétiens au cœur dur, voilà le sort qui les attend !

Mais à côté de cette sanction terrifiante, Jésus-Christ, Dieu merci, nous en fait entrevoir une autre : la fidélité au devoir sacré de la charité

chrétienne sera, pour les bienfaisants, le gage de toutes les bénédictions et de tous les bonheurs. « Le monde s'épuisera, dit-il en substance dans sa saisissante prophétie du dernier jour ; l'humanité se couchera à terre dans les tremblements de la suprême épouvante et expirera dans ses derniers enfants. Mais le Christ apparaîtra sur les nuées ; au son des trompettes de l'éternité, les tombes s'ouvriront et tous les hommes se relèveront de la poussière des siècles, rajeunis pour toujours, et vivants de cette seconde vie qui nous fut promise et qui nous sera donnée. Heureuses alors les âmes qui auront été accessibles à la pitié ; heureux les charitables ! Le Juge, pour prononcer la sentence définitive, se règlera sur l'accomplissement des œuvres corporelles de miséricorde : « Venez, les bénis de mon Père ! » et avec le Bon Maître, ils s'élèveront, en un grand vol, au royaume de toutes les félicités !

Qu'ils espèrent donc, m. f., les chrétiens au cœur compatissant ; voilà le destin qui leur est réservé !

Telle est la doctrine évangélique ; elle appuie de son autorité divine les intimations de la nature, et elle fait de la charité la première des vertus chrétiennes ; plus que cela, la condition *sine qua non* du salut éternel.

Est-ce tout ? Pas encore.

Cette doctrine, Jésus-Christ a voulu la confirmer par l'exemple ; non content de commander, il a mis sous nos yeux un modèle incomparable de la charité chrétienne, et ce modèle, c'est lui-même. Venant sur cette terre, il s'est fait pauvre ; il est né pauvre, il a grandi au milieu des pauvres, il a vécu en pauvre, comme les plus pauvres de tous les pauvres, sans argent, sans asile, n'ayant pas même un toit pour s'y retirer la nuit et une pierre où reposer sa tête ; il est mort pauvre, d'une pauvreté tragique et qui va jusqu'à dépasser les dernières extrémités de la misère, sur cette Croix où la haine des Juifs ne lui laisse pas même un vêtement. Il semble qu'il ait accumulé autour de lui toutes les impossibilités d'être charitable. Et pourtant il le fut dlvinement, et il a plus fait pour les pauvres avec sa pauvreté que les riches avec leur richesse. Il a passé les trois années de sa vie publique au milieu d'un peuple de mendiants, avec des aveugles, des boiteux, des paralytiques, des lépreux, des nécessiteux de toutes sortes ; il les a consolés, il les a rafraîchis, il les a guéris ; à deux reprises, il les a nourris dans le désert, et ce n'est pas tout : il leur a fait, à eux et à l'humanité tout entière, deux sublimes aumônes : la Vérité et son Sang !

A présent, m. f., vous connaissez l'enseignement du Maître et les exemples du Modèle ; à vous d'agir en conséquence. Personne, parmi vous, ne peut se soustraire à ces ordres divins ni à ces suggestions divines. Si vous êtes disciples de Jésus-Christ, — et vous l'êtes, — vous devez faire ce qu'il vous commande et l'imiter dans ses vertus. Sourds à sa voix, indociles à ses exemples, vous ne seriez plus des siens, car renoncer les pauvres, c'est le renoncer lui-même. Alors, point d'amitié avec Lui, point d'espérance, point de récompense, point de salut !...

Quoi donc ? J'oserai le dire, puisque c'est écrit au Livre véridique et infaillible : la réprobation, l'ensevelissement éternel dans le grand chaos de l'infranchissable abîme, et la torture dévorante dans le feu qui ne s'éteint jamais...

* * *

M. f., ma tâche est finie, la vôtre commence. Il s'agit pour vous d'accomplir le grand devoir de l'aumône. Dans quelques instants, des mains amies des pauvres vont vous présenter cette bourse de la misère où chaque pièce ou billet qui tombe est destiné à sécher une larme, à apaiser un sanglot, à consoler une peine, à guérir une plaie du corps ou de l'âme, à éloigner une angoisse, à rendre un rayon de joie aux cœurs hantés par le désespoir. Rappelez-vous que la solidarité vous force à vous montrer généreux, et que quiconque — comme vous — est chrétien doit avoir pour les pauvres les entrailles mêmes de Jésus-Christ.

Ah ! je n'en doute pas, sollicités par ma parole, attendris surtout par la grâce de Dieu qui vous presse, vous entendrez les cris de douleurs qui montent des foyers pauvres, Messieurs. Vous entendrez, Mesdames, les gémissements des mères et des enfants qui ont faim, et qui tendent les mains vers Dieu et vers vous. Vous songerez à ce que vous souffririez, si, la fortune vous trahissant tout d'un coup, vous tombiez dans le gouffre de leur misère. Dites-vous, s'il le faut, que vous vous priverez de quelques-uns de vos plus légitimes et de vos chers plaisirs ; mais laissez-vous émouvoir, et soulagez ceux de vos concitoyens dont votre générosité est peut-être la dernière espérance.

Et vous, soyez consolés désormais, pauvres bien-aimés de Jésus-Christ ! La faim viendra heurter à votre porte : voilà des âmes qui vous donneront du pain. Le dénuement viendra à son tour et tentera de vous arracher jusqu'à vos haillons : voilà des âmes qui vous donneront des vêtements. La maladie se présentera peut-être aussi, épreuve suprême de ceux qui n'ont rien pour vivre : ah ! courage ! voilà des âmes qui soutiendront votre détresse !

Oui ! La solidarité et la charité vont triompher ici, et leur triomphe, m. f., va hausser parmi vous la somme du bonheur. Les pauvres ne souffriront plus.

Votre Grandeur, Monseigneur l'Evêque, bénira Dieu, dans sa pleine joie, de la foi et de la libéralité de ses plus chers diocésains.

Vous, Messieurs de la Société de St-Vincent de Paul, vous aurez la consolation de faire le bien plus largement, car les ressources ne vous manqueront plus.

Vous, m. f., vous savourerez dans votre cœur toutes les douceurs du devoir accompli.

Et tous enfin, vous attendrez la vie éternelle avec confiance : la charité est la porte du ciel ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 7 novembris 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 15 novembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — I. « Je suis l'Immaculée-Conception, » 593. — II. Chute et rédemption, 594.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LXI. *24e Dim. après la Pentecôte :* Le juste au jugement dernier, 595. — Troisième année. I. *1er Dim. de l'Avent :* Le pécheur au jugement dernier, 596.

Pour la fête de sainte Cécile. — La musique dans la vie, 598.

Pour la fête de sainte Catherine. — L'apostolat de la jeune fille, 599.

Pour la fête de S. Eloi. — La religion et l'ouvrier, 601.

Pour la fête de sainte Barbe. — Pourquoi elle est la Patronne des mineurs, artilleurs et pompiers, et de la bonne mort, 603.

Sujets de circonstance. — Pour la bénédiction d'une cloche, 606.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

« JE SUIS L'IMMACULÉE-CONCEPTION »

Macula non est in te.
Vous êtes sans tache.

Mes frères,

Lorsque la voyante de Lourdes, Bernadette, demanda son nom à l'Apparition mystérieuse qui la visitait, elle entendit cette réponse : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Ces paroles surprirent Bernadette, et elles pourraient nous étonner aussi. Car lorsque nous voulons donner à Marie le nom qui nous paraît le plus glorieux pour elle, nous l'appelons la Mère de Dieu. Mais elle-même, quand elle choisit parmi tous ses titres celui qui a ses préférences, celui qui la désigne le mieux, elle dit simplement : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Pourquoi ? C'est que le privilège de la conception immaculée prépare et résume pour Marie toutes les grandeurs de la divine maternité.

I

Quelle est en effet la grandeur de la maternité ? C'est de créer entre deux vies, entre deux âmes, une ressemblance profonde, la ressemblance la plus intime qui puisse se réaliser ici-bas.

Sur le visage de son enfant la mère peut reconnaître avec émotion le rayonnement mystérieux de son propre visage et de sa propre vie.

Mais la ressemblance extérieure ne suffit pas ; elle doit aller plus avant. Elle doit se graver dans l'âme elle-même ; et c'est la main créatrice de Dieu qui l'y imprime en traits ineffaçables.

Car, lorsque Dieu crée l'âme d'un enfant, il ne la crée pas isolée. Il la façonne d'après un modèle, sur l'exemplaire d'une autre âme humaine. Et cet exemplaire, c'est avant tout l'âme de la mère.

Aussi, quand il destine au monde un homme supérieur, un héros ou un saint, il a soin de lui choisir d'abord pour mère une femme d'élite ; et au cœur de cette femme il prodigue d'avance les vertus qui caractériseront, qui ennobliront l'âme de son fils.

Dès lors vous voyez pourquoi l'âme de Marie dut être immaculée, c'est-à-dire préservée du péché originel dès le premier instant de sa création. Elle fut conçue sans tache, parce qu'elle devait être la mère de l'Homme-Dieu.

Car, puisqu'il prenait notre nature, cet Homme-Dieu associait à sa divinité une âme humaine, une âme créée, comme toutes les âmes humaines, à l'image de l'âme maternelle.

Et comme le mystère de son incarnation toute virginale excluait la paternité terrestre, c'est à sa mère seule, à la seule âme de sa mère qu'il devait emprunter tous les traits de sa physionomie morale, comme ceux de sa physionomie physique.

Voilà pourquoi, dès le premier instant de sa conception, Marie dut être immaculée, et posséder dans leur plénitude humaine toutes les vertus que son divin Fils devait copier en elle.

Copier, oui. Sans doute, la copie sera supérieure au modèle, puisqu'elle est divine. Mais la divinité, en surélevant et transfigurant l'âme de Notre-Seigneur, y laissera intacts les traits de la ressemblance maternelle et de sa filiation humaine.

II

Et ainsi, parce qu'elle est immaculée dans sa conception, Marie devient la mère de Dieu, la mère de Celui qui est la pureté infinie.

Parce qu'elle est immaculée dans sa conception, Marie devient la mère de toutes les âmes chastes, la mère de la chasteté elle-même.

Car c'est elle qui donne au monde la chasteté parfaite, non pas seulement la chasteté extérieure qui règle le corps, mais la chasteté intime, plus délicate, celle qui pénètre les profondeurs de l'âme et purifie la source de nos pensées et de nos désirs.

Et par cette chasteté Marie réhabilite la nature humaine, et l'exalte. Car la chasteté n'est pas, comme le monde se l'imagine, une faiblesse, une diminution de nos facultés. Tout au contraire, c'est la vertu qui sauvegarde l'indépendance et la dignité de l'homme. C'est elle qui rend l'homme maître de son corps, maître de ses passions, maître de ses pensées les plus intimes, maître de tout lui-même. C'est elle qui prépare l'homme à tous les dévouements, à tous les sacrifices, à tous les héroïsmes.

Et parce qu'elle est immaculée, Marie se trouve constituée le modèle idéal, la gardienne de toute pureté ici-bas.

Sans doute, nous ne pourrons jamais reproduire en son intégrité la pureté de ce modèle surhumain. Car Marie n'a pas subi un instant la souillure originelle ; et dès lors elle n'a connu ni l'humiliation des révoltes intimes, ni l'épreuve des tentations.

Nous, au contraire, victimes de la faute d'Adam,

nous portons dans notre âme et notre corps tous les instincts déréglés.

Et cependant Notre-Seigneur nous a ordonné de maîtriser ces tendances, de gouverner non seulement notre corps, mais, — tâche plus difficile, — notre imagination et notre cœur. Car il a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! Ceux-là, et ceux-là seuls verront Dieu. »

La pureté, dans ce qu'elle a d'essentiel, n'est donc pas une vertu de luxe, la vertu d'une élite. Elle s'impose à tous les chrétiens.

Mais, pour soutenir victorieusement cette lutte contre nous-mêmes, que faut-il ? Il faut plus que les lumières de notre raison, plus que les énergies de notre volonté, plus que l'honnêteté naturelle et le sentiment de la dignité humaine.

Il faut la force de Dieu, la grâce ; il faut la prière et les sacrements, qui attirent cette grâce. Il faut surtout l'appui de la Vierge immaculée.

Car, d'après le plan divin, c'est par elle que doivent passer toutes les grâces de chasteté.

Si donc vous voulez que la chasteté règne à votre foyer, si vous voulez déposer au cœur de vos enfants des germes de vertu qui puissent résister aux orages de la jeunesse et à la contagion du vice, confiez vos familles, confiez vos cœurs, confiez votre vie intime à cette créature privilégiée, qui, par une faveur unique, porte la triple couronne de vierge, d'épouse et de mère.

Et la protection de la Vierge immaculée sauvegardera dans vos âmes cette vertu de pureté qui doit vous ouvrir le ciel : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Ainsi soit-il.

II

CHUTE ET RÉDEMPTION

Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te.

Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle n'est point en vous.

Mes frères,

L'univers tout entier est un chef-d'œuvre merveilleux dont les détails excitent à chaque instant notre admiration. Depuis l'humble brin d'herbe jusqu'au cèdre majestueux ; depuis le gracieux ruisseau qui se déroule au milieu de la prairie jusqu'au fleuve impétueux dont les ondes vont se perdre dans l'Océan ; depuis le monde des infiniment petits jusqu'au monde des infiniment grands qui se perdent dans les nues, toute la création est une œuvre véritablement admirable qui a toujours soulevé et soulèvera toujours des explosions d'enthousiasme que les génies et les poètes de tous les siècles se déclarent impuissants à traduire.

Et cependant, m. f., les merveilles de la nature pâlissent auprès d'une seconde nature, auprès d'un autre monde invisible, il est vrai, à notre œil charnel, mais visible cependant pour Dieu et pour les anges, je veux parler du monde surnaturel de la grâce.

Ah ! m. f., si notre corps appesanti par le péché et blessé depuis la chute originelle devenait subitement, ne fût-ce que durant quelques minutes, un corps glorieux comme il le sera pour les élus au grand jour de la Résurrection ; si notre regard pouvait être comme celui de certains Saints miraculeusement plongés dans l'extase, oh ! que de merveilles incomparables nous pourrions contempler dans le royaume des âmes ! Toutes les délicatesses de la sainteté nous apparaîtraient alors dans leur splendeur.

Ce jour viendra pour nous, m. f., ce bonheur sera le nôtre. En attendant, contentons-nous du regard de la foi, et éclairés par cette étoile mystérieuse, contemplons aujourd'hui, parmi les merveilles du monde surnaturel, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Dieu, la belle, la sainte, l'incomparable Vierge immaculée dans sa conception, et apprenons de cette fête à mieux comprendre deux dogmes fondamentaux de notre sainte religion : d'une part celui de la Chute, et d'autre part celui de la Rédemption.

I

Transportons-nous un instant par la pensée, m. f., à l'âge d'or de la création, dans ce jardin délicieux qu'on appelle le Paradis terrestre, et là contemplons dans la personne d'Adam et d'Eve, nos premiers parents, l'image surnaturelle et vivante du Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit. Ah ! qu'elle était belle cette créature du premier homme, faite, il est vrai, du limon de la terre, mais d'une terre vierge, d'une terre sainte, mais sur le front de laquelle resplendissait un souffle divin, une âme immortelle, une âme douée comme Dieu d'intelligence et de volonté, une âme où circulait la sève surnaturelle de la grâce, où Dieu faisait ses délices d'habiter, parce que cette âme, pure comme le métal le plus riche, comme le cristal le plus fin, n'avait encore été altérée par aucun souffle corrupteur.

Le ciel tout entier souriait d'allégresse à ce spectacle sublime et s'associait avec amour aux joies du roi de la création, qu'un bonheur sans mélange enveloppait de toutes parts. Hélas ! ce bonheur devait être court ! Car si les anges du ciel applaudissaient aux privilèges de l'Eden, les anges rebelles de l'enfer frémissaient de jalousie à la pensée que l'humanité, désormais héritière des privilèges de son Chef, allait occuper bientôt les places que leur révolte avait laissées vides dans le Paradis céleste.

Lucifer jura de se venger de l'éternel châtiment qui avait sanctionné son péché, et pour déjouer le plan de Dieu, il va se faire tentateur et arracher à nos premiers parents l'innocence précieuse à laquelle étaient attachés tous leurs privilèges.

Vous savez la suite. Eve se laisse séduire par le serpent infernal, et Adam, par complaisance pour Eve, consomme par sa propre désobéissance sa ruine et la nôtre. Quel jour néfaste que celui de la chute ! Que de ruines amoncelées dans un moment

bien court !... Pauvre humanité, la voilà donc déchue de tous ses privilèges ! Etroitement unie à Dieu il n'y a qu'un instant, miroir resplendissant des perfections du Créateur, temple où Dieu faisait ses délices d'habiter, nous voilà désormais maudits, nous voilà à jamais exilés du paradis par la faute de notre père et de notre chef. Maintenant, c'est l'enfer qui tressaille de joie à la pensée que le genre humain est devenu sa proie ; Satan est vainqueur !

Désormais l'homme n'est plus qu'une ruine. Sillonné de rides, rembruni par la tristesse, courbé sous le poids de la souffrance, il mangera son pain à la sueur de son front, il subira la loi de la mort, solde de son crime.

L'humanité tout entière est enveloppée dans la disgrâce du premier homme. Adam désobéit non pas comme individu, mais comme chef. Appelés à recueillir le glorieux héritage de ses privilèges, s'il demeurait fidèle à Dieu, nous partageons sa malédiction après son péché. C'était justice. Cette malédiction que nous apportons avec la vie, l'Eglise l'appelle « péché originel » ou « péché d'origine, » ainsi nommé parce que notre âme est souillée par ce péché aussitôt qu'elle est unie au corps que nous puisons dans la descendance d'Adam.

Triste, mais trop palpable réalité ! Nous naissons ennemis de Dieu, réprouvés de Dieu, séparés de sa lumière et de sa grâce et condamnés à la mort éternelle, et de ce chef, nous subissons le joug honteux de l'ignorance et du mal. Condamnés d'une part à travailler et à travailler durement pour savoir, nous éprouvons d'autre part un incroyable attrait pour le mal ; notre nature tout entière est blessée jusqu'au plus intime de son être. Le péché originel, voilà la clef mystérieuse de toutes nos misères, de tous nos mauvais penchants. Nous devions naître enfants de Dieu, et le péché héréditaire nous fait naître fils de Satan, c'est-à-dire enfants de l'erreur et du mensonge.

II

Toutefois, au soir même de la chute, nous voyons poindre déjà l'aurore de la délivrance, et à peine Dieu a-t-il donné libre cours à sa justice en prononçant contre nos premiers parents la sentence du juste châtiment, qu'il ouvre les entrailles de sa miséricorde et fait briller les premiers feux du Soleil de justice qui doit éclairer le jour de notre délivrance, de notre rédemption.

Satan a osé jeter un défi au Dieu tout-puissant et substituer son royaume à celui du Très-Haut. Mais « qui est semblable à Dieu ? » a dit S. Michel. Patience, ô Maudit ! un jour viendra où ton empire sera détruit, où ta victoire sera vaincue, et où l'humanité régénérée par le Christ chantera l'hymne de la délivrance, après avoir brisé les fers de sa longue captivité.

Ce jour béni, Dieu l'annonce et le prédit aussitôt après la chute : « *Inimicitias ponam inter te et mulierem... Ipsa conteret caput tuum.* J'établirai des inimitiés entre toi et la femme ; elle te brisera la tête. L'humanité a été perdue par une femme, elle sera délivrée par une femme, et cette Libératrice, cette nouvelle Eve, elle échappera à tes griffes, ô serpent maudit ! » Pendant quatre mille ans, le genre humain agonisera sous la verge impitoyable du démon, mais il se relèvera avec le Christ, plein de gloire et de résurrection. Pendant quatre mille ans, les portes du ciel seront fermées ; puis elles seront rouvertes grâce à Marie ; sa chair sera virginale comme celle de la première Eve, et le nouvel Adam pourra recueillir dans son sein immaculé le sang rédempteur qui sauvera le monde.

Mes frères, les temps sont accomplis ; elle s'est réalisée, la prophétie du Seigneur, et l'orgueilleux Satan n'a plus qu'à dévorer les hontes de sa défaite. Elle est apparue, la Vierge immaculée qui devait écraser la tête du serpent infernal, et le Christ vengeur sorti de ses chastes entrailles a restauré l'humanité déchue. Nos chaînes sont brisées ; les portes du ciel sont rouvertes et notre liberté reconquise ; l'eau vivifiante de la grâce coule désormais abondante dans les veines des chrétiens rachetés.

Gloire au Christ, Libérateur de l'humanité ; mais, par le Christ, gloire à Marie Immaculée, gloire à la Vierge sans tache qui est toute pure, toute belle, toute sainte ! *Macula non est in te !*

* * *

Enfants de la Vierge Immaculée miraculeusement apparue sur le sol de notre France bien-aimée, réjouissons-nous en ce beau jour qui nous rappelle le glorieux privilège de Marie ; serrons nos rangs autour de cette bonne et tendre Mère, et si, à notre confusion, le maudit péché expié et racheté pourtant par le sang d'un Dieu nous retenait encore dans ses chaînes, oh ! ne tardons pas à le bannir pour jamais de notre cœur, afin d'être assurés du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LXI

24e Dimanche après la Pentecôte

LE JUSTE AU JUGEMENT DERNIER

Mes frères,

Le cours de l'année suivi par l'Eglise dans l'ordre de ses offices finit cette semaine avec le dernier dimanche après la Pentecôte, pour se renouveler avec le premier dimanche de l'Avent. Or, l'Eglise propose à notre instruction, en achevant et en commençant l'ordre de ses offices, l'évangile du jugement général. A ce jugement, où se fera le partage définitif des bons et des méchants, nous assisterons tous. Puissions-nous y jouir du triomphe réservé aux justes !

I

Au jugement dernier, les vertus inconnues seront proclamées.

Pour l'ordinaire, ici-bas, la vie de l'homme de bien demeure cachée. Si, parmi ses œuvres, il en

est quelques-unes qui brillent, attirent nos applaudissements et notre estime, de la plupart, on peut le dire, Dieu seul est témoin. Combien de mérites inconnus nous révéleraient certaines existences ! C'est un caractère difficile à supporter ; c'est une conduite qui nous inquiète ; c'est un avenir qui nous préoccupe. Il y a tant de larmes dans la vie, et il faut si souvent pleurer ! Un revers, une épreuve n'est pas plus tôt finie qu'une autre recommence ; de secousse en secousse notre âme fatiguée succombe sous le poids. Encore, s'il ne nous fallait pas souffrir de la part de ceux qui devraient faire notre bonheur ! Et tout cela sans que personne le sache !

Vienne le jugement dernier avec la fin du monde. Tandis que le mal sera relégué à la place où il doit être et que pour le pécheur tout s'évanouira, même son souvenir, Dieu qui a suivi d'une manière attentive la vie du juste, en manifestera au grand jour le mérite. Le dévouement modeste, les sacrifices ignorés, les larmes que nous aurons versées et celles que nous aurons consolées, le verre d'eau donné au pauvre, la plus humble élévation de l'âme, chacune de nos œuvres paraîtra à découvert. Alors il sera plus avantageux d'avoir servi Dieu que d'avoir aimé le monde et recherché ses faveurs. Une joie sainte enivrera le cœur fidèle. Si la conscience doit subsister dans les siècles des siècles pour être en enfer le ver rongeur qui ne meurt point, elle subsistera également pour être au ciel le souvenir qui réjouit d'une joie toujours nouvelle.

II

Au jugement dernier, les vertus persécutées seront applaudies.

Chose singulière : le bien trouve ordinairement la contradiction, quelquefois le mépris, tellement il reste étranger au monde. Il est si difficile d'être honnête sans s'exposer à toutes sortes de tracasseries et d'injustices ! On fera pour le mieux, on sera d'une probité parfaite ; malgré tout, cet homme sur lequel ne tombe aucun reproche et qui n'a jamais fait un faux pas, on l'insulte, on l'accuse, on le condamne. En thèse générale, les sentiers de la vertu ne sont pas ceux qu'il faut suivre pour acquérir les faveurs. Nous vivons à un moment où l'on apprécie surtout les gens d'après leur fortune, et ce que nous faisons de louable est presque toujours payé par la censure et les paroles ingrates.

Le fait doit-il nous étonner ? Non, pas plus qu'il ne doit nous décourager : car, si c'est en ce monde l'heure des méchants et des ténèbres, Dieu, au jugement dernier, applaudira ses vrais serviteurs. Quelle forme sera donnée à cette révélation suprême des derniers jours ? Nous l'ignorons, mais une légitime réparation aura lieu. A défaut du monde, il y a un œil qui voit tout, une main qui écrit tout, et qui pèsera dans une balance infaillible les actes de dévouement et les vertus sans éclat, aussi bien que les gloires véreuses et les renommées usurpées. N'est-ce pas assez pour nous faire mépriser la critique du monde et nous écrier avec S. Paul : « Peu importe le jugement que les hommes feront présentement de moi ! Dieu un jour doit me juger, et cela me suffit. *Qui autem judicat me, Dominus est.* » (I Cor., IV, 4).

III

Au jugement dernier, les vertus ignorées recevront leur récompense.

Il n'y a pas la centième partie des injustices humaines pour se révéler à la surface des choses, et il n'y a pas davantage la centième partie de nos bonnes œuvres récompensées. Sans doute, le charme secret que goûte la conscience dans la pratique du bien, c'est beaucoup : le témoignage d'une bonne conscience nous fait éprouver un sentiment de vrai bonheur et comme on en rencontre peu sur terre. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. D'autre part, si l'Académie donne chaque année des prix de vertu, pour les trois ou quatre dévouements qu'elle couronne, elle en laisse forcément de côté un grand nombre. Que de fois même le mérite sera exclu, s'il ne porte pas la couleur du jour ! Il faut donc autre chose.

Oui, aux heures amères de la vie, quand on a été frappé par l'aveuglement ou par l'ingratitude des hommes, on a besoin d'en appeler à Dieu dans le secret de la prière et de croire à une justice réparatrice. Notre conscience qui la réclame ne saurait être déçue. Alors toutes les choses seront remises à leur place. La valeur morale de chacun fera son unique mérite. Les distinctions flatteuses que la vanité, la fortune ou la naissance avaient créées parmi les hommes, ne compteront plus. S'il en advenait autrement, le ressort de la vie pratique serait brisé. Et, à vrai dire, Dieu ne peut pas mettre au même niveau ceux qui l'ont abandonné et ceux qui l'ont servi, la fidélité qui se soumet et la désobéissance qui se révolte.

* * *

Jour du jugement dernier, jour d'épouvante et de désespoir pour les pécheurs, mais jour d'indicible espérance pour les justes, les humbles, les dédaignés ! Préparons-nous un jugement favorable par la pratique du devoir et de la vertu, et en nous souvenant qu'avoir Dieu avec soi et pour soi, c'est avoir tout l'essentiel. Ainsi soit-il.

Troisième année

I

1er Dimanche de l'Avent

LE PÉCHEUR AU JUGEMENT DERNIER

Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus.
Le sage a dit dans son cœur : Un jour Dieu jugera le juste et l'impie. (Eccl., III, 17).

Mes frères,

Ces paroles, empruntées au livre de l'Ecclésiaste, renferment le témoignage que le juste trouvait un jour dans son cœur, en présence des iniquités dont

le monde est rempli. « J'ai vu, disait-il, l'impiété sur le trône et la vertu chargée de fers, le méchant entouré de splendeur et de gloire, et l'homme de bien enveloppé d'humiliations et de mépris, et j'ai conclu de ce renversement singulier, étrange, qu'il y aurait un jugement où Dieu, souverainement équitable, remettrait toutes choses dans l'ordre. »

I

L'ordre ou la bonne distribution des choses ici-bas et qui doit être le gouvernement de la Providence, si souvent troublé par la liberté humaine, demande après la vie un jugement pour la confusion des pécheurs.

Ce jugement sera d'abord la révélation complète, devant l'assemblée du ciel et de la terre, de nos œuvres mauvaises. Se dérober aux regards des autres, lorsqu'on agit mal, dans la crainte d'une surprise indiscrète ; garder, en chargeant sa conscience d'injustices, au moins une certaine apparence d'honnêteté, de probité ; mener soi-même une conduite peu réglée et rester fier sur le chapitre de la réputation des autres ; s'applaudir à un certain âge de tromper la vigilance de ceux qui nous touchent de plus près ; chercher à calmer sa conscience par des aveux incomplets ou par un repentir mensonger : c'est à quoi tendent tous les efforts d'une âme égarée ; et bien que le bon sens public, en général, estime à sa valeur l'ensemble d'une vie, on peut arriver jusqu'au seuil de la tombe et y descendre sans être connu pour ce qu'on est. Les grands crimes comme les forfaits vulgaires cherchent à se faire de la nuit une complice.

Eh bien ! être connu sera au jugement dernier l'humiliation suprême du pécheur. En ce jour, le voile de l'iniquité se déchirera : on verra à découvert les plis les plus soigneusement cachés de la conscience ; les ténèbres intéressées du silence et du mensonge s'évanouiront. Le Souverain Juge produira dans la lumière ce qui aura été caché, et ce qui n'est connu de personne il le manifestera : pas un coin du cœur qu'il ne sonde, pas un mot échappé des lèvres qu'il ne reproduise, pas un mouvement de la volonté coupable qu'il ne découvre, sans acception de rang ou de personne.

L'incrédule qui a refusé d'ouvrir son esprit à la lumière de la foi, le libertin à l'âme empoisonnée, le voleur dont la fortune a été grossie par la rapine, l'hypocrite qui renfermait au fond de lui-même le mystère de ses désordres, le vindicatif rebelle au pardon, tous seront appelés au tribunal du divin Juge pour y rendre compte de leurs œuvres. Pensées et arrière-pensées, crimes de la plume ou de la parole, blasphèmes, sacrilèges, profanations du dimanche ; pour les parents, oubli de l'exemple et des bons conseils qu'ils doivent à leurs enfants ; pour ceux-ci, oubli des devoirs de soumission et de respect qui les obligent envers leurs parents : si enveloppée que soit la conscience du pécheur, rien, absolument rien n'échappera à la clarté vengeresse de la Justice éternelle.

Sur la terre, le pécheur était peut-être entouré d'estime, il recevait un tribut d'universels hommages ; au jugement de Dieu, il sera réduit à sa propre valeur, il verra, *peccator videbit,* il verra rassemblées sous son regard, dans un tableau saisissant, « comme dans un livre ouvert, » les responsabilités de sa vie entière, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. Tous les jours il a fait le mal, et à certaines époques ce n'étaient pas les jours, mais les heures qui comptaient ses iniquités. O moment d'incompréhensible effroi ! ce long tissu d'œuvres coupables s'étalera à découvert et le revêtira de honte, comme une casaque d'infamie.

II

A la confusion s'ajoutera pour le pécheur, au jugement dernier, le reproche.

Le reproche est chose de plus en plus rare dans le monde. Nous en sommes arrivés aujourd'hui à un tel égarement dans les idées, à un tel oubli des choses morales, que les actions les moins louables passent pour dignes d'éloges. Si nous ne trouvons pas toujours des approbateurs et des flatteurs dont les mensonges plaisent, nous ne savons quelles excuses apporter pour justifier notre vie. Le reproche déplaît, si timide soit-il : on lui préfère le silence. Pourquoi taire le reproche cependant, lorsque le devoir demande que l'on parle, que l'on instruise ou que l'on reprenne ? Oui, pourquoi ? Le reproche ne sera-t-il pas au jugement dernier une des manifestations de la colère divine contre le pécheur ?

Il viendra en premier lieu des objets témoins de nos fautes. Cette maison qui a retenti de nos blasphèmes, ces richesses acquises par un travail défendu, le livre que nous avons lu avec une curiosité coupable, l'église où nous sommes venus moins pour prier que pour voir et pour être vus, les marques révélatrices de nos désordres, cette empreinte d'iniquité gravée sur notre front : autant de voix qui s'élèveront pour nous confondre et se mêleront à celles des victimes de nos péchés.

De fait, à leur tour, les créatures dont nous aurons partagé ou encouragé les crimes, réclameront contre nous les rigueurs du Juge suprême. Tremblez, vous dont les pensées ou la conduite sont un sujet de scandale pour les autres : père coupable qui, dans l'intérieur de la famille, donnez l'exemple d'une indifférence trop tôt suivie ; mère complaisante à l'excès, jusqu'à laisser à des enfants une facilité de vie et de rapports que la conscience réprouve ; ami perfide dont le mauvais conseil a été si souvent entendu ; lecteur scandaleux qui prêtez complaisamment le journal qui pervertira : tremblez ! Il y aura des voix pour dire : « Seigneur, sans eux, nous n'aurions jamais mérité votre colère ; sans eux, nous serions restés fidèles à votre loi et à votre amour. » Les parents s'armeront contre leurs enfants ; les enfants iront jusqu'à maudire leurs parents, et les amis leurs amis. Heure de colère ! heure de remords !

Est-ce assez, est-ce tout pour le pécheur ? Non, m. f. Personne n'ignore la solennité que les tribu-

naux de la terre apportent vis-à-vis d'un grand coupable. Non seulement celui-ci paraît à la barre de ses juges, mais on place sous ses yeux et pour servir de témoignage les instruments de son crime, les vêtements ensanglantés de sa victime, ou au moins le couteau ou le revolver qui lui a donné la mort. C'est l'image affaiblie de ce qui se passera au dernier jugement. Alors, le pécheur verra la croix qu'il a élevée et le sang dont elle a été empourprée ; il verra tous les instruments de la Passion de Jésus-Christ, depuis les clous de ses pieds jusqu'aux épines de son front ; et sur la multitude de ces plaies divines, ouvertes pour son salut, mais dont il a repoussé le fruit, il lira l'arrêt d'une mort éternelle et d'une éternelle condamnation.

* * *

De l'aspect de ce tribunal qui aujourd'hui nous apparaît si loin et peut se rapprocher si vite, on ne parle qu'avec une impression d'épouvante. En faut-il davantage pour nous faire éviter le péché ? Pensons à ce que Dieu, dans sa justice infinie, réserve de honte et de remords aux pécheurs, et puisse cette pensée nous donner toujours la force nécessaire à l'accomplissement de chaque devoir ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

LA MUSIQUE DANS LA VIE

Mes frères,

La rencontre en ce même jour, parmi nous, de ces deux illustres saintes, sainte Cécile et sainte Catherine, n'est pas chose accoutumée. Désireux de louer l'une et l'autre et de marquer également mes vives sympathies aux protégés de chacune, je cherchais le moyen de faire un partage équitable, lorsque la pensée m'est venue de donner à sainte Cécile les honneurs de la matinée, et de réserver à sainte Catherine les honneurs de la soirée. Vous ne serez donc pas surpris que ce matin j'adresse quelques mots d'édification aux amis de sainte Cécile ; ce soir, je parlerai à la belle et nombreuse famille de sainte Catherine.

Votre présence ici, dans le lieu saint, Messieurs, est un acte de foi au Dieu de sainte Cécile ; c'est un hommage de religieux respect à votre glorieuse Patronne, la Reine de l'harmonie ; c'est une humble prière par laquelle vous lui demandez une place parmi ses privilégiés. Vous ne pouviez avoir une meilleure pensée : elle vous honore, elle réjouit vos familles, elle nous réjouit tous, elle nous procure le plaisir de vous entendre et de vous admirer, et je suis heureux de vous en féliciter.

Laissez-moi profiter de cette occasion pour vous remercier publiquement de votre gracieux concours à nos processions de la Fête-Dieu. En faisant alterner vos mélodies avec les strophes des hymnes sacrées, vous donnez plus d'éclat à nos cérémonies, et vous édifiez la paroisse entière, car, par la voix puissante de vos instruments, vous proclamez bien haut, et au nom de tous, la divinité de N.-S. Jésus-Christ !

En cette fête de sainte Cécile, de quoi vous parler, sinon de musique ? J'en parlerai donc, mais pas de la vôtre ! La vôtre s'écrit sur du papier, et elle s'exécute avec la voix ou avec des instruments ; celle dont je veux parler s'écrit dans l'âme et s'exécute avec des vertus, des bonnes œuvres.

Qu'est-ce que la musique ? Pratiquement, c'est un accord de voix et d'instruments dont les sons harmonisés flattent l'oreille et charment l'esprit. La musique dont je veux parler n'est pas autre chose : c'est un accord mélodieux. C'est l'accord de chacun de nous avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes ; d'où résulte comme une belle et ravissante harmonie : l'honnêteté et la sagesse de la conduite.

I. — *Accord avec Dieu*

La première condition pour être musicien, c'est de connaître les principes et les lois de la musique. Si j'avais entre les mains un de ces instruments que vous maniez avec tant d'habileté, et sous les yeux une de ces pages que vous lisez avec tant de facilité, j'avoue que je serais l'homme le plus embarrassé du monde. Pourquoi ? Parce que je ne connais pas suffisamment les éléments de votre science. J'aime beaucoup la musique, mais cela ne suffit pas ; avant tout, pour produire d'harmonieux accords, il faut être initié aux principes et aux règles de la musique : sans cela, pas d'artiste.

Or, m. f., la science qui nous met d'accord avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes, a ses lois, et celui qui les a tracées, c'est Dieu, — Dieu, le premier et le plus sublime de tous les musiciens, puisque c'est lui qui a créé l'harmonie, qui l'a répandue par toute la création, qui nous a donné des sens pour la percevoir, une âme pour la sentir et la goûter.

Un jour que le peuple hébreu campait dans le désert, Moïse, sur un ordre d'En-Haut, gravit le sommet du Sinaï, sous le feu des éclairs et au bruit du tonnerre. Quand il en descendit, il portait dans ses bras deux tables de pierre. Ce qui était gravé sur ces tables, c'était précisément ces lois dont la connaissance et l'observation produisent dans l'âme cette belle harmonie qu'on appelle vertus et bonnes œuvres, cette belle harmonie d'où naît dans un homme l'honnêteté, la sagesse de la conduite.

On y lisait, sur ces pierres sacrées : — Tu adoreras Dieu. — Tu interdiras le blasphème à tes lèvres. — Tu sanctifieras le dimanche par l'abstention du travail et par la prière. — Tu aimeras et respecteras tes parents. — Tu éviteras le scandale. — Tu banniras de ton esprit et de ton cœur les pensées malsaines, les désirs impurs, et tu t'interdiras toute action contraire à la sainteté des mœurs. — Tu ne toucheras pas au bien d'autrui. — Tu t'abstiendras du mensonge et de la calomnie.

Voilà, m. f., les lois que Dieu nous a données.

Si nous voulons être en accord avec lui, il nous faut les observer. Sans cela, point d'harmonie, point de paix. C'est la déclaration que fait Moïse aux Hébreux, après leur avoir donné lecture de ces commandements : « Je viens de vous proposer, disait-il, la paix ou la guerre, la vie ou la mort ! Si vous observez fidèlement ces lois, vous aurez la paix avec Dieu, vous aurez la vie et la prospérité ; si vous y contrevenez, vous aurez la guerre avec lui, vous aurez les calamités et la mort ! »

Qui ne se rappelle ce mot fameux d'un orateur catholique, flétrissant à la tribune française, il y a 40 ans, la neutralité, c'est-à-dire l'oubli et le mépris de Dieu que l'on s'apprêtait à déclarer obligatoire : « Gardez-vous, s'écriait-il, de faire des lois contre Dieu ! Dieu est aussi nécessaire au peuple que le pain et la liberté ! » Si donc Dieu nous est nécessaire, ne nous révoltons point contre son autorité souveraine ; mettons-nous d'accord avec lui, faisons-le notre ami, par l'observation fidèle de ses lois !

II. — *Accord avec le prochain*

D'accord avec Dieu, il faut vivre d'accord aussi avec le prochain.

Est-il une plus belle, plus réjouissante doctrine, dites-moi, que celle qui nous apprend à nous considérer comme des frères, ayant la même origine, les mêmes devoirs, les mêmes destinées ? Ah ! si elle était appliquée parmi nous ; si nous n'hésitions pas à sacrifier nos ressentiments ; si nous avions le courage de faire taire nos injustes préventions ; si nous savions oublier quelquefois même nos droits et nous souvenir de nos devoirs ; si nos mains et nos cœurs se rapprochaient dans une fraternelle union ; si l'accord se faisait en bas, en haut, dans la famille, dans la société, nous serions un peuple heureux et fort... C'est la division qui nous ruine, et de même qu'il ne faut qu'une note fausse pour troubler vos plus belles symphonies, il ne faut qu'un perturbateur pour détruire l'harmonieuse entente qui fait l'union et le bonheur de la famille, la paix et la sécurité de la société.

Si la politique, — dont je n'ai nulle envie de vous entretenir, ne craignez pas ! — si la politique, par l'abus qu'on en fait et l'ignorance avec laquelle on la traite, est aujourd'hui en France une cause de dissentiments déplorables et désastreux, il y a, du moins, une question sur laquelle l'accord devrait être parfait : c'est la question religieuse. Car, qui ne le sait ? la religion nous prêche le respect et la soumission pour les supérieurs, l'indulgence et la commisération pour les inférieurs, le support et la concorde pour tous. Aussi, laissez-moi vous prier, m. f., de respecter et d'honorer partout et toujours la religion, et d'en pratiquer les enseignements de vraie fraternité chrétienne, et l'accord existera entre tous.

III. — *Accord avec soi-même*

Encore un mot, pour dire qu'il faut s'accorder aussi avec soi-même.

Les anciens, qui ne connaissaient pas ces instruments dont vous savez tirer des sons si doux et si puissants, comparaient volontiers l'homme à une lyre, qui est un instrument à cordes : les sens sont les cordes de la lyre ; l'âme est l'artiste qui touche les cordes et leur fait rendre des sons variés.

Avant le premier péché, les cordes de cette lyre vivante étaient parfaitement d'accord, et émettaient des sons d'une justesse et d'une précision admirables : c'est-à-dire qu'avant le péché originel les sens en nous étaient soumis à la raison, et la raison soumise à Dieu. Mais le péché originel a brisé cette harmonie, a dérangé, faussé les cordes de cette lyre qui est l'homme : je veux dire que le péché a révolté la chair contre l'esprit, et l'esprit contre Dieu ; et moi qui vous parle, et vous qui m'entendez, nous souffrons tous de ce désaccord, de cette guerre intestine qui existe entre les deux parties de nous-mêmes.

Il faut donc accorder ces deux parties ; c'est notre devoir à tous. Pour cela, que faire ? Ce que l'on fait à une lyre dont les cordes sont dérangées : on les remet à leur place et on les y assujétit. Eh bien ! mettons nos passions à leur place, nos sens à leur place, notre raison à sa place ; ne donnons pas au corps la priorité sur l'âme, à la raison la priorité sur la foi ; soumettons la chair à l'esprit, et l'esprit à Dieu ; et alors, nous serons d'accord avec nous-mêmes.

Donc, à vous, m. f., vous tous qui cultivez la musique, vocale et instrumentale, vous qui vous entendez si bien à assouplir vos voix, à discipliner et à manier les instruments, qui savez en tirer des vibrations si sonores et si mélodieuses, je vous souhaite, au nom de sainte Cécile, de discipliner, de gouverner vos sens avec la même intelligence, le même succès, et de leur faire produire des actes de vertu avec la même facilité.

Ne souffrez pas que vos lèvres, que vos yeux, que vos mains, que vos pieds rendent jamais de fausses notes dans la vie. Que l'harmonie de votre conduite soit aussi parfaite que l'harmonie de vos concerts, et vous sentirez dans votre âme cette paix délicieuse que les anges musiciens ont promise de la part de Dieu aux hommes de bonne volonté : « *Pax hominibus bonæ voluntatis.* » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

L'APOSTOLAT DE LA JEUNE FILLE

Sainte Catherine, qui vécut à Alexandrie au début du IVe siècle, appartenait à l'une des plus nobles familles de la grande cité. Quoique issue de parents idolâtres, elle fut élevée dans la connaissance des lettres divines et humaines, et devint bientôt un prodige de science. Si étonnante pourtant que fût sa science, elle lui préférait mille fois la pratique des vertus... La savante et pieuse jeune fille n'avait pas 20 ans qu'une persécution cruelle se déchaîna

contre les chrétiens. Elle mit alors tous ses efforts, nuit et jour, soit à soutenir la foi et le courage de ses frères menacés, soit à répandre la connaissance du vrai Dieu parmi les païens ; et l'historien de sa vie rapporte que le nombre de ceux qui lui durent leur persévérance ou leur conversion est incalculable. Tant de zèle et de succès devaient attirer l'attention jalouse des tyrans. Aussi, quelques mois plus tard son martyre mit fin au merveilleux apostolat de l'intrépide jeune fille. C'était en l'année 310.

Depuis lors, sainte Catherine est justement vénérée dans l'Eglise comme le modèle et la patronne des jeunes filles. Car nulle n'a honoré son jeune âge et le vôtre par des vertus plus éclatantes et par un apostolat plus fructueux. Pour avoir droit à sa protection, ne vous contentez pas de la vénérer de bouche, de la vénérer au jour de sa fête ; il vous faut surtout l'imiter, imiter chaque jour son apostolat dans les années de votre jeunesse.

Et l'apostolat que je vous demande d'exercer dans le monde et surtout dans vos familles, n'exige point de vous les talents et le génie qu'y déployait sainte Catherine. Il requiert seulement deux choses bien faciles : 1° la prière et 2° le bon exemple. Je m'explique.

I. — *La prière*

La prière d'abord, premier moyen qui est à votre disposition pour la conversion des âmes.

Les âmes, — il ne faut pas se le dissimuler, ni en croire les illusions d'une aveugle tendresse, — l'âme d'un père, d'un frère, d'une parente, ne se convertissent pas aisément ; elles ne reviennent pas sans difficulté du mal au bien, de l'erreur à la vérité. Leur conversion est une œuvre pénible, laborieuse ; et nul ne le sait mieux que ceux qui y travaillent. On rencontre là, sur ce terrain, des obstacles qu'on croirait insurmontables, des résistances décourageantes.

Les âmes ! on ne les prend pas si facilement que les forteresses ; et, quand elles sont assises dans le mal, quand les passions, l'ignorance et les préjugés forment autour d'elles un triple rempart, elles sont vraiment inexpugnables : humainement, il est impossible d'en faire la conquête.

Les moyens humains sont inefficaces : la parole de l'homme n'y peut rien, la puissance de l'homme n'y peut rien. Il y faut la main et la puissance de Dieu. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans sa main et qui les incline où il veut.

Donc il faut intéresser Dieu à la conversion des personnes qui nous sont chères. Par quel moyen ? Par la prière ; la prière, invisible messagère qui va de nous à Dieu et de Dieu à nos âmes ; qui va à Dieu pour lui porter nos vœux, nos désirs, nos souhaits, et qui va aux âmes inconverties, pour leur porter des pensées sérieuses, des inspirations saintes, des regrets pour le passé, des résolutions pour l'avenir. — La prière ! tel fut le secret de la conversion de S. Augustin par sainte Monique, sa mère. — Il est dit de sainte Thérèse qu'elle ne convertit pas moins d'infidèles que S. François-Xavier ; or nous savons, d'une part, que S. François a converti et baptisé 30.000 Indiens, et d'autre part, que sainte Thérèse n'a jamais quitté la solitude du cloître. Quel était son secret ? La prière ardente de son âme pour la propagation de la foi, pour la conversion des infidèles.

A l'œuvre donc, jeunes filles, si vous voulez être dignes de sainte Catherine, et comme elle, très aimées du Sauveur Jésus ; priez, priez chaque jour, et avec ferveur, pour le retour à Dieu et à la religion des personnes qui vous sont chères et qui vivent loin de Dieu et de la religion.

II. — *L'exemple*

Le second moyen, à la portée de votre âge et de votre situation, pour sanctifier les âmes, c'est une vie pieuse et le bon exemple.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : l'exemple est la plus éloquente des prédications. Il y a dans l'exemple plus que dans la parole une puissance qui détermine et qui entraîne. Une observation, un avis, un vœu exprimé a rarement le don de plaire à des parents de la part de leurs enfants ; souvent même il froisse et provoque une scène. Au contraire, l'exemple modeste, silencieux, loin de blesser, impressionne et gagne le cœur. Vous êtes-vous jamais trouvées en compagnie d'une personne d'un caractère facile et obligeant, d'une conversation prudente et charitable, diligente au travail et prompte à l'obéissance, en un mot, d'une personne vertueuse, profondément chrétienne ? Est-ce qu'en sa présence, au contact de sa bonté d'âme, vous n'avez pas senti le désir de devenir meilleures ? Est-ce que vous n'avez pas dit intérieurement : « Je voudrais lui ressembler » ? Est-ce qu'il n'y a pas eu d'elle à vous un rayonnement mystérieux qui vous a saisies ?

Mettez donc dans chaque famille une personne, craignant Dieu, qui donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; quel bien ne fera-t-elle pas à celles qui vivront en sa compagnie !

On a vu des malades convertis à la religion par le spectacle de dévouement qu'une Sœur de charité leur prodiguait.

Un officier, blessé mortellement pendant la guerre, fut transporté à l'hôpital. Confié à la garde d'une religieuse, il en recevait les soins les plus dévoués. Durant une longue vie passée dans les camps, ce soldat n'avait jamais songé à la religion. La Sœur, avec bonté, lui insinua quelques jours après qu'il était temps de penser à Dieu. L'officier répondit qu'il n'en sentait ni le besoin ni l'opportunité. La Sœur crut devoir insister, et elle lui parla de Dieu avec un langage convaincu, persuasif ; puis elle lui demanda : « Etes-vous catholique ou protestant ? — Je n'en sais trop rien, dit l'officier, mais je crois bien que je suis protestant. — Faut-il faire venir un prêtre catholique ? reprit la Sœur. — Quelle est votre religion ? repartit l'officier ? — La religion catholique. — Alors, amenez-moi un prêtre catholique. »

Le prêtre arriva et, s'approchant du malade, il lui dit : « Croyez-vous qu'il y a un Dieu ? — Oui, je crois qu'il y a un Dieu qui a fait ce monde. — Croyez-vous à trois personnes en Dieu ? — Je ne comprends pas. » — Le prêtre donna quelques explications au moribond, et celui-ci regardant la Sœur : « Croyez-vous cela, ma Sœur ? — Oui, répondit-elle. — J'y crois aussi, » ajouta l'officier. — Le prêtre parla ensuite des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, des dogmes principaux de la foi, et, à chaque explication, le malade, s'adressant à la Sœur, lui demandait si elle y croyait, et, sur sa réponse affirmative, il répondait à son tour : « J'y crois ! »

Reconnaissez à ce trait la puissance de la vertu, de la charité, du dévouement. Voilà un homme qui a vécu de longues années dans l'oubli de Dieu, dans l'ignorance des vérites saintes : cloué sur un lit de souffrances, il voit près de lui une Sœur, qui l'aime comme un frère, qui le soigne avec tendresse, qui se dévoue pour lui, et, ravi, subjugué par le spectacle de tant de vertus, il devient catholique.

Il est donc vrai que l'exemple est tout-puissant pour la conversion des âmes.

Voulez-vous, jeunes filles, voulez-vous faire du bien autour de vous, à la maison, ramener au devoir ceux qui en sont éloignés? Ne dites rien, ne parlez pas, s'il y a imprudence à le faire ; mais donnez l'exemple, l'exemple de la prière au foyer, de l'assistance aux offices du dimanche, de la fréquentation des sacrements, de l'observation des lois de Dieu et de l'Eglise ; donnez toute satisfaction à la maison par votre caractère, votre langage, vos procédés, votre travail ; donnez l'exemple de la pureté dans vos mœurs, de la charité dans vos conversations, de la sincérité dans vos paroles ; donnez l'exemple de la patience dans les peines, de la résignation dans la souffrance ou dans l'adversité ; et je vous en donne l'assurance, vous ferez le bien autour de vous, vous édifierez, vous convertirez, vous sanctifierez les âmes.

* * *

L'apostolat par la prière et par l'exemple : telle est la noble mission à laquelle vous convie, en ce jour, sainte Catherine en faveur de vos familles. Quelle est celle d'entre vous qui ne puisse souscrire à cet appel, à ce programme ? S'il en est une, s'il en est deux, elles perdent le droit de dire qu'elles aiment Dieu, qu'elles chérissent leurs parents... Mais non, je veux croire qu'il n'y aura point d'hésitation, que pas une d'entre vous ne quittera cet office, sans promettre à Dieu d'être, moyennant sa grâce, tous les jours, désormais, l'apôtre de sa famille par la prière et le bon exemple. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT ELOI

(1er décembre)

LA RELIGION ET L'OUVRIER

Mes frères,

C'est toujours un vrai bonheur pour nous de vous voir réunis en grand nombre au pied des autels. Mais nous aimons surtout à vous voir affirmer votre foi publiquement, dans des jours où elle est attaquée de toute manière. Par là vous montrez l'estime que vous faites de notre bonne et sainte Religion ; vous montrez que vous voulez lui rester toujours fidèles. Nous ne saurions trop vous féliciter de votre courage chrétien.

Et afin de vous affermir dans ces sentiments, nous voulons vous rappeler aujourd'hui, en quelques mots, ce que la Religion a fait pour l'ouvrier et ce que l'ouvrier doit faire pour elle. Nous sommes sûr que ce sujet vous intéressera et que vous lui accorderez toute votre attention.

I. — *Ce que la Religion a fait pour l'ouvrier*

Ce que la Religion a fait pour l'ouvrier, voulez-vous le savoir ? Interrogeons l'histoire, que vous connaissez tous aujourd'hui.

Avant Jésus-Christ, il y a dix-neuf cents ans, alors que le monde était païen, l'ouvrier, l'homme de labeur était un esclave. On le traitait comme une bête de somme ; il n'avait aucun droit dans la société ; il ne pouvait prétendre à aucun emploi, à aucune dignité publique ; il ne comptait pour rien ; on ne s'occupait de lui que pour l'écraser de travail et le mépriser.

Qu'a fait la Religion de Jésus-Christ dès qu'elle eut paru sur la terre ? Elle a fait comme une mère avec son enfant. Elle a pris, pour ainsi dire, l'ouvrier dans ses bras, elle l'a serré sur son cœur, et elle a dit à tous : « Cet homme est votre frère en Jésus-Christ, l'égal devant Dieu de tous les autres hommes ; il doit par conséquent être libre, respecté et honoré. »

Plus tard, à une certaine époque, les puissants de ce monde abusèrent quelquefois de leur puissance pour maltraiter le pauvre et l'ouvrier sans appui. Que fit la Religion ? Elle dit au pauvre et à l'ouvrier : « C'est moi qui me charge de vous protéger et de vous défendre. Quand vous serez victimes de l'injustice et de la violence, venez chercher un asile dans mes églises et dans mes monastères. Et puis, étant donné que l'union fait la force, associez-vous, unissez-vous en corporations sous le patronage d'un de mes Saints bien-aimés. » Et c'est jusque-là que remonte l'origine de la fête que nous sommes si heureux de célébrer aujourd'hui.

A l'époque dont nous parlons, quand des chrétiens étaient tombés au pouvoir des infidèles, soit par suite d'une guerre, soit par suite d'incursions, — nous n'avions pas alors comme aujourd'hui une flotte capable de faire respecter notre drapeau sur

toutes les mers, — que faisait encore la Religion ? Elle enjoignait aux évêques et aux prêtres de vendre jusqu'aux vases sacrés, jusqu'aux ornements des églises, pour racheter les pauvres prisonniers.

Elle porta le dévouement plus loin encore. Elle institua des Ordres religieux pour s'occuper de cette bonne œuvre. Ces hommes admirables, après avoir quêté à travers le monde, se rendaient en Algérie, à Tripoli ou au Maroc, payaient la rançon des captifs et les ramenaient au pays. Et quand l'argent était épuisé, ils devaient rester prisonniers à la place des chrétiens pour en délivrer un plus grand nombre.

Depuis ce temps-là, croyez-vous que la Religion ait oublié l'ouvrier ? Elle a cherché, au contraire, à satisfaire chacun de ses besoins, à soulager chacune de ses souffrances.

L'ouvrier n'avait pas les ressources nécessaires pour faire instruire et élever ses enfants : la Religion lui a donné les Frères des Ecoles chrétiennes. Ces bons Frères, que les plus vieux d'entre vous ont encore connus avant leur départ pour l'exil, ces bons Frères passaient leurs jours avec les enfants de l'ouvrier et ne nous demandaient rien autre chose que l'essentiel de la vie : la nourriture et le vêtement.

L'ouvrier atteint par la maladie ou des infirmités précoces, courait risque de manquer de soins et d'être abandonné : la Religion a fondé les Hôtels-Dieu et lui a donné pour infirmières et pour garde-malades la fleur, l'élite des femmes chrétiennes, les *Sœurs de charité,* c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pur et de plus respectable au monde.

Quand il sera devenu vieux, que ses forces l'auront abandonné, que ses modestes économies seront épuisées, qu'il n'aura plus personne sur la terre, les *Petites Sœurs des Pauvres,* c'est-à-dire des femmes d'un dévouement admirable, appartenant souvent aux premières familles, viendront le recueillir, le nourrir, le soigner, se faire, en un mot, ses très humbles servantes.

Vous le voyez, m. f. : il n'y a pas de service que la Religion n'ait rendu au pauvre peuple, pas de dévouement, pas de sacrifices qu'elle n'ait suscités pour lui venir en aide. Partout et toujours elle a cherché à améliorer son sort, à pourvoir à ses besoins, à protéger ses intérêts.

Je vais plus loin. Non seulement la Religion a toujours cherché à procurer du pain, des vêtements, un abri à l'ouvrier qui en manque ; mais elle a honoré, elle a ennobli sa condition de travailleur. Est-ce que, chaque jour, elle n'enseigne pas au monde que le Fils de Dieu lui-même, Jésus-Christ, était un ouvrier, que ses mains divines ont manié l'outil du travailleur ? Et cet enseignement quotidien vaut plus de respect et d'honneur à la classe ouvrière que toutes les médailles d'or ou d'argent distribuées dans les concours.

Est-ce que la Religion n'a pas placé sur ses autels des artisans et des laboureurs, aussi bien que des rois et des pontifes ?

Est-ce qu'elle n'a pas appelé autrefois au premier trône du monde, au plus haut degré de la grandeur, des fils d'ouvriers, quand ils avaient du génie et des vertus ? Vous savez tous, en effet, que deux de nos papes les plus célèbres dans l'histoire de l'Eglise, S. Grégoire VII et Sixte V, étaient sortis l'un de la boutique d'un charpentier et l'autre d'une famille tout à fait dénuée des biens de la fortune. Et aujourd'hui, la plupart des évêques et des prêtres ne sortent-ils pas des rangs du peuple, ne sont-ils pas fils d'ouvriers, ne sont-ils pas de vos enfants ou de vos parents ?

Voilà ce que la Religion chrétienne a fait pour l'ouvrier, et je n'ai pas tout dit : je n'en finirais pas. Est-ce qu'elle l'a assez aimé, assez soutenu; assez honoré ? Répondez-moi. Est-ce que la Religion n'est pas pour l'ouvrier une mère et la meilleure des mères ?

Laissez-moi vous dire à présent ce que l'ouvrier doit faire pour la Religion.

II. — *Ce que l'ouvrier doit faire pour la Religion*

Et d'abord, l'ouvrier qui a du cœur, comme vous en avez tous, doit aimer, estimer et respecter la Religion par-dessus toutes choses, puisqu'elle a été établie de Dieu pour son bonheur temporel et éternel.

En second lieu, il doit écouter et suivre ses enseignements. Aujourd'hui plus que jamais, le monde est rempli d'imposteurs, d'ambitieux, d'intrigants, de déclassés qui veulent se servir de l'ouvrier, du « pauvre peuple », comme d'une échelle pour arriver à la fortune, aux places, aux honneurs. Et alors, que font ces hommes habiles et dangereux ? Ils cherchent à tromper l'ouvrier en le flattant. Ils lui disent que son paradis est sur la terre ; qu'il n'y a pas d'autres biens que les biens d'ici-bas, et qu'il doit nécessairement en exiger sa part. Ils lui disent que tout maître est un ennemi et tout patron un homme qui l'exploite ; que les pauvres ont assez travaillé et souffert, qu'il est temps que ça finisse ; que les ouvriers sont les plus nombreux et que c'est à eux par conséquent à gouverner le monde ; qu'ils ont tout à gagner à un changement de régime... Voilà bien le langage que l'on tient aujourd'hui à l'ouvrier dans les mauvais journaux et ailleurs, pour le tromper et se servir de lui comme d'un marchepied pour « arriver. »

Mais la Religion ne parlera jamais de la sorte. Elle aime trop l'ouvrier pour le tromper. Elle dira à l'ouvrier ce qu'elle n'a cessé de lui dire depuis dix-neuf siècles, ce qu'elle ne cessera de lui répéter jusqu'à la fin du monde. Elle lui enseignera que l'homme est sur la terre pour travailler ; que le travail de l'esprit est aussi pénible que celui des mains ; qu'il y aura toujours des pauvres et des riches, des ignorants et des savants, des capables et des incapables, des paresseux et des travailleurs, des économes et des dissipateurs, des malades et des bien portants ; qu'il n'est pas au pouvoir de

l'homme de réformer tout cela ; qu'il faut accepter sans révolte la part que Dieu nous a faite dans les biens de ce monde ; que la valeur de chacun se mesure à ses croyances et à ses vertus ; que nous devons respecter nos supérieurs ; que le vrai bonheur de l'homme ici-bas consiste dans la paix de la conscience, qui vient du devoir accompli, et qu'une éternité de gloire sera la récompense des chrétiens fidèles...

Enfin, m. f., il peut arriver, car tout arrive, que vous rencontriez des hommes assez mal élevés, assez malappris pour tourner en ridicule vos habitudes religieuses et vous lancer, à ce sujet, de mauvaises plaisanteries. Savez-vous ce qu'il faut leur répondre ? Simplement ceci : « Mon cher, vous êtes libre ; mais en vous moquant de la Religion, vous ne vous faites pas honneur, car vous insultez votre mère : la Religion est une mère qui a toujours fait du bien aux hommes, et toujours elle a cherché à les rendre heureux dans ce monde et dans l'autre. »

Puissiez-vous jouir de ce double bonheur : c'est la grâce que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE SAINTE BARBE

(4 décembre)

POURQUOI ELLE EST LA PATRONNE DES MINEURS, ARTILLEURS ET POMPIERS, ET DE LA BONNE MORT

A fulgure et tempestate (et) ab improvisa morte, libera nos, Domine.

De la foudre et de l'orage, (et) d'un trépas imprévu, délivrez-nous, Seigneur.

Mes frères,

La mémoire des grands hommes qui se sont taillé un large et beau chapitre dans l'histoire, ne tarde pas d'ordinaire à s'auréoler de légendes. La gloire appelle la gloire ; et l'humanité se plaît à honorer sans cesse de nouvelles couronnes ceux qui, à certaines époques, l'ont honorée elle-même par leur sagesse ou leur vaillance.

Il en va de même de nos Saints, de ceux du moins appartenant aux époques les plus reculées de l'Eglise chrétienne. Au siècle où ils ont vécu, ils ont brillé d'une pure gloire, par les prodiges de grâce que Dieu opérait en eux et par les prodiges de puissance qu'il opérait par eux. Mais à ces prodiges et miracles bien reconnus, l'admiration et la vénération populaire en a ajouté, au cours des générations, d'autres que ne connaît pas l'histoire authentique. Ainsi en est-il en particulier, je ne fais pas difficulté de le dire, pour notre sainte Barbe. Elle est une des grandes Saintes du troisième siècle de l'Eglise, et tous les Martyrologes font mention d'elle. Mais précisément parce qu'elle fut une des gloires de l'Eglise primitive, l'imagination populaire, dans les siècles suivants, s'est exercée sur elle, pour lui composer une légende des plus riches. Nous, m. f., aujourd'hui, dégageant l'histoire de la légende, nous demanderons à ce que l'on connaît comme certain dans la vie de notre illustre Sainte 1° *la raison qui la fit choisir* pour *patronne des mineurs* (comme, du reste, des artilleurs et des pompiers) et pour *l'une des patronnes* de la bonne mort, et 2° *deux leçons pratiques* à tirer de là, entre nombre d'autres.

I. — *La patronne des mineurs, artilleurs et pompiers, et de la bonne mort*

Sainte Barbe avait pour père un homme de qualité, nommé Dioscore. Même en le déchargeant de ce dont l'accusent les fantaisies de la légende, il garde dans l'histoire l'aspect d'un païen fanatique, qui, tout en aimant son enfant, la voulait païenne comme lui, et n'hésitera pas à la sacrifier à ses dieux. Voyant le nombre des chrétiens grandir et grandir sans cesse malgré toutes les persécutions, voyant, oui, que le sang des martyrs devenait, à l'opposé de ce que s'en promettaient les persécuteurs, une semence de chrétiens, il commence par isoler sa fille de tout contact avec ces chrétiens abhorrés et la tient comme prisonnière dans sa propre maison, maison d'ailleurs riche et spacieuse à l'instar d'un palais.

Mais ce païen forcené a beau faire. L'Esprit-Saint souffle où il veut et dépose où il lui plaît la féconde semence qu'il emporte avec lui. Ainsi, portée par je ne sais quel souffle jusqu'au cœur de la jeune vierge, la semence évangélique y a vite poussé de profondes racines. Admirablement pure, Barbe a bientôt senti toute la divine beauté de cette religion que blasphème son père, et la voilà devenue une chaste amante du Christ, de ce Christ proscrit sous le toit qu'elle habite.

L'amante du Christ, oui, mais non encore son épouse, car elle n'est point baptisée ; et comment, prisonnière qu'elle est de la jalouse surveillance de Dioscore, recevoir jamais, dans la maison de celui-ci, le saint baptême ? Car le baptême alors, — comme aujourd'hui encore en Orient, et comme en Occident jusqu'au XIIe siècle, — se donnait par immersion, et il fallait toute une salle, avec une large piscine ou vaste bassin rempli d'eau, pour conférer ce Sacrement. Que fait notre avisée catéchumène ? Au bas de la tour où son père la tient reléguée plus rigoureusement que jamais, depuis que cette amante du Christ a refusé le beau mariage qu'il lui offrait, Barbe demande à Dioscore de lui construire une salle de bains, dont en effet elle use chaque jour ; mais certain jour le bain qu'elle reçoit est de ceux qui ne lavent le corps que pour purifier l'âme, c'est le bain tout à la fois dans l'eau et dans le Saint-Esprit : Barbe est devenue chrétienne, d'amante de Jésus elle est devenue son épouse ! Et, pour consacrer à jamais le souvenir de ses bienheureuses fiançailles, elle fait graver sur les bords du bassin baptismal le signe du Christ, et aux deux fenêtres de la salle elle en fait ajouter une troisième en l'honneur de l'adorable Trinité, au nom de laquelle elle a reçu le saint baptême.

Tout cela s'était passé en l'absence de Dioscore,

parti pour un lointain voyage. Qu'on juge de sa colère à son retour ! Il somme sa fille d'abjurer à l'instant la religion du Nazaréen. — « Renier mon Dieu, mon Epoux, mon Sauveur ! supplie-t-elle en tombant aux genoux de son père. Ah ! mon père, ne me demandez pas cela ! Et si, Celui que vous blasphémez, si vous le connaissiez, jamais vous ne me demanderiez de le renier, de le trahir. Je me suis donnée à lui, je l'aime de toute mon âme, et de lui rien ne pourra me séparer. » La fureur du farouche païen est à son comble. Il tire son épée, et la vierge chrétienne ne doit qu'à un miracle de la protection divine de ne pas être immolée à l'instant même. Elle peut fuir et gagner des lieux inconnus.

Bientôt pourtant, ramenée à son père, elle se voit assaillie de menaces et de mauvais traitements, et finalement traînée par Dioscore au tribunal du procureur impérial, Marcien. « C'est ma fille, s'écrie-t-il frémissant, mais elle méprise nos dieux ! Qu'elle abjure le misérable Nazaréen et tous ses sortilèges ! Sinon, je réclame contre elle toute la rigueur des lois de nos augustes empereurs ! » Marcien alors de déployer, mais bien en vain, toute sa science de procureur retors, toute sa science ensuite de savant tortionnaire. Barbe résiste à tous les arguments et à toutes les tortures. Finalement, de guerre las, Marcien la condamne à avoir la tête tranchée ; et chose affreuse, c'est Dioscore lui-même qui, exaspéré de ce qu'il nomme l'obstination impie de son indigne fille, réclame d'exécuter de ses propres mains la sentence capitale. La vaillante jeune fille n'a que le temps de remercier Dieu de cette grâce insigne du martyre, de le prier d'exaucer ceux qui lui demanderaient quelque grâce par son intercession ; et sa tête tombe sous les coups d'un père que la rage et l'orgueil ont rendu insensé.

Ce n'est point fini, m. f. A ce barbare spectacle, les païens eux-mêmes ont clamé vers le ciel leur indignation ; et voilà que le ciel répond à cette clameur par la voix du tonnerre éclatant soudain dans les airs. En un instant, d'affreux nuages couvrent la terre ; de ces nuées vengeresses la foudre s'échappe et vient frapper le père dénaturé qui, son crime consommé, hâtait ses pas vers sa maison.

Et la voilà, m. f., la voilà, la raison qui a fait choisir sainte Barbe pour la patronne de tous ceux, quels qu'ils soient, qui sont particulièrement exposés aux foudroyantes atteintes du feu. Vengée d'un père criminel par le feu d'en-haut, sainte Barbe a apparu à la piété des générations chrétiennes comme disposant à son gré de ce feu redoutable, et l'on a commencé par l'invoquer contre les dangers de la foudre. Mais, vous ne le savez que trop, vous, mineurs, m. f., il n'est pas que les nuées du ciel d'où jaillisse la foudre ; parfois aussi elle s'échappe, et non moins terrible, des entrailles mêmes de la terre : car à quoi mieux le comparer qu'à la foudre, ce redoutable feu grisou qui, dans le passé, compte par milliers et milliers ses victimes, et qui, même aujourd'hui, en dépit des bienfaisantes inventions de la science, frappe encore ici et là des coups sournois et meurtriers ? Il était donc tout naturel que la secourable vierge-martyre, invoquée depuis des siècles avec une confiance si légitime contre les coups de la foudre, le fût aussi par les ouvriers de la mine et fût élue par eux pour patronne et protectrice contre les explosions du frère terrestre de la foudre. — Et pareillement les artilleurs, ces lanceurs de foudres, mais si grandement exposés eux-mêmes aux foudres ennemies, se sont souvenus de la petite ou plutôt de la grande Sainte qui a en son pouvoir « le feu qui vole à travers l'air ; » et ils lui ont voué un culte de pieuse confiance et assez souvent d'amoureuse reconnaissance : car les exemples sont-ils si rares de miracles de protection opérés par la chère petite Sainte en faveur de ses dévots ? — Et ceux enfin dont c'est la mission, belle et utile entre toutes, de nous défendre des ravages du feu et de l'incendie, les pompiers — puisqu'il faut les appeler par leur nom, et honni soit qui mal y pense ! — oui, nos braves et chers pompiers ont jugé eux aussi que, dans la lutte, si dangereuse parfois, contre le terrible élément, il leur fallait le concours et le secours de celle à laquelle obéit le feu du ciel, mais qui fait bien aussi sentir au feu d'ici-bas sa puissance. Et, à l'envi des artilleurs et des mineurs, les pompiers célèbrent dignement aujourd'hui la fête du patronage toujours vénéré de l'illustre vierge et martyre du IIIe siècle.

Mais invoquer sainte Barbe contre les coups si soudains de la foudre ou de ce qui y ressemble, n'était-ce pas l'invoquer déjà contre les coups d'une mort soudaine et imprévue ? Aussi sainte Barbe patronne de la bonne mort est-elle aussi ancienne, dans la piété de l'Eglise, que sainte Barbe patronne des corporations ayant le feu pour adversaire. Et Dieu s'est plu, dans tous les temps, à confirmer, par d'innombrables grâces de préservation miraculeuse, les pieux fidèles dans leur foi et dévotion à sainte Barbe patronne de la bonne mort. De beaucoup le plus souvent, ces grâces restent cachées et inconnues à la grande histoire ; en sont-elles pour cela moins authentiques ? Parfois aussi, du reste, il est de ces grâces qui forcent les portes de l'histoire. Qui ignore, par exemple, ce trait parfaitement authentique de la vie de S. Stanislas Kostka ?

Venu à Vienne, en Autriche, en 1563, pour y faire ses études, il y tomba malade, et si gravement que les médecins l'abandonnèrent. Comme tous les fils de grande famille, le noble adolescent avait près de lui un gouverneur que lui avait adjoint son père. Mais, indigne du choix dont on l'avait honoré, ce gouverneur avait pris logement, pour lui et son élève, chez deux frères calvinistes ; et lorsque Stanislas, se sentant perdu, réclama le saint Viatique et les autres sacrements de l'Eglise, ces hérétiques déclarèrent s'opposer, au besoin par la violence, à l'entrée d'un prêtre catholique sous leur toit. Trahi par son lâche gouverneur, le jeune

étudiant se voyait dans un danger évident de mourir sans les secours de la sainte Eglise. Mais il avait lu, dans la vie de sainte Barbe, que ceux qui implorent son assistance ne meurent point sans avoir reçu les sacrements. Au jour de la fête de la sainte, il lui avait justement demandé cette grâce avec instance ; et là, sur son lit de moribond, il lui renouvela, avec une ferveur singulière, sa pressante demande. Sa prière fut exaucée au delà même de ses désirs. Car, la nuit qui semblait devoir être la dernière de sa vie, non seulement sainte Barbe lui apparut, accompagnée de deux anges d'un éclat merveilleux portant le Très Saint Sacrement, mais la Sainte Vierge elle-même daigna se montrer à lui, avec l'Enfant-Dieu entre les bras, et lui révéler qu'il ne mourrait point de cette maladie, mais que Dieu le voulait religieux dans la Société de Jésus.

Ce fait, et beaucoup d'autres, moins éclatants sans doute, mais non moins avérés, nous montrent à combien bon droit les fidèles enfants de l'Eglise catholique placent leur mort à venir sous la protection de notre sainte Barbe. Oui, légitime et précieuse dévotion que celle-là ! et combien il serait à déplorer que cette dévotion disparût, avec tant d'autres, hélas !

Il est toutefois besoin, m. f., de vous mettre en garde contre un danger : celui de vous en tenir à un pur mécanisme dans la dévotion et le recours à sainte Barbe, comme d'ailleurs à tout autre habitant du ciel. Ce danger nous a été signalé dans l'Evangile par Notre-Seigneur disant : « Ce n'est pas celui qui se contentera de dire : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux. » Ce ne serait pas de même assez, pour mériter d'entrer efficacement dans les faveurs de notre sainte patronne, d'invoquer son nom. Il est autre chose encore à faire, et c'est ce que je voudrais brièvement vous rappeler dans la seconde partie de ce discours.

II. — *Moyens pratiques d'assurer l'efficacité à notre dévotion envers sainte Barbe*

M. f., c'est encore à la vie de notre chère Sainte que j'emprunterai deux avis pratiques que, parmi plusieurs autres, je voudrais vous donner encore.

Avant tout, mes très chers frères, si vous désirez éprouver pour vous-mêmes l'efficacité de la dévotion à sainte Barbe, évitez avec le plus grand soin de ressembler, même de loin, — car qui serait tenté de lui ressembler de près ? — à Dioscore, à ce forcené qui fut pour sainte Barbe moins un père qu'un ennemi et un tyran. Dioscore ne vivait que pour cette seule pensée : disputer son enfant au Christ. Le malheureux ne savait pas qu'il détruisait ainsi de ses mains l'édifice de son propre bonheur. Ah ! les délicieuses joies qu'il se fût préparées à vivre sous un même toit avec son enfant chrétienne, entouré par elle de respect et de tendresse ; à s'embaumer du parfum de cette âme de vierge, d'autant plus douce et plus aimante que justement plus pieuse et plus pure ! C'eût été comme un paradis que cette maison ; et, sans nul doute, le paradis éternel se fût ouvert pour lui après ce paradis d'un jour : car quel moyen pour un père de résister pour toujours à l'apostolat d'une tendresse filiale tout angélique ? Au lieu de cela, hélas ! il ne sut que faire son malheur ici-bas et son malheur dans l'éternité !

Eh bien ! vous, parents chrétiens, ne soyez jamais, ni de près, ni de loin, je l'ai dit, des Dioscore ! Au lieu de disputer votre enfant, vos enfants au Christ, menez-les-lui. Il en fera des enfants respectueux et aimants. Aujourd'hui on veut trop se passer du Christ dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. On ne va pas sans doute jusqu'à *mettre* de force le Christ à la porte de sa maison, mais on le *laisse* à la porte ; il demande à entrer, et on ne lui ouvre pas. C'est avec de la raison seulement ou c'est simplement avec de la science que l'on a la prétention d'obtenir de ses fils, de ses filles, obéissance, déférence et amour. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel lamentable échec sur toute la ligne on se condamne : les faits parlent assez haut d'eux-mêmes, ils ne parlent que trop haut, hélas ! C'est que, m. f., l'autorité paternelle et maternelle, si elle ne s'appuie pas sur celle de Dieu, en arrive bien vite à ne plus pouvoir s'appuyer sur rien. — Ni sur la raison ; car dans l'enfant l'instinct à peu près seul domine et ne permet pas à la raison de se faire entendre. — Ni sur la science ; car qu'est-ce que la science, en vérité, peut bien avoir de commun avec la morale ? Ou plutôt la science se retourne le plus souvent contre l'autorité du père et de la mère, en un siècle où l'on s'étudie à faire croire à la jeunesse, et à l'enfance elle-même, que, jusqu'à elles, il n'y avait ni vérité ni science, que l'intelligence humaine était enténébrée, et qu'eux seuls, ces marmots de 12 ans ou ces étudiants de 18 ans, savent quelque chose ! — Ni sur la force ; car, d'abord, la force est une arme dangereuse pour qui en use ; bientôt elle vous tombe des mains ; et, ramassée par d'autres mains, plus jeunes et plus vigoureuses, elle se retourne si facilement contre vous ! Et puis, avec la force brutale, fait-on des enfants aimants ? fait-on même des enfants obéissants ? Non, on fait des hypocrites, des rageurs ou des révoltés. C'est que, m. f., l'obéissance n'est pas une force moindre cédant à une force supérieure, la faiblesse ployant sous la puissance ; c'est une volonté se soumettant librement à une autre volonté ; c'est l'enfant se disant : « Mon père a le droit de me commander, et mon devoir c'est d'obéir. » Or, m. f., l'enfant ne se tiendra ce langage que si la religion lui apprend à le tenir, la religion et rien que la religion.

Au lieu donc de bannir de votre toit la religion de Jésus-Christ, au lieu de lui fermer votre porte et l'âme de vos enfants, ouvrez-la toute grande, votre porte, ouvrez-la toute grande, autant qu'il dépendra de vous, cette âme de vos enfants, afin que la vérité du Christ y pénètre bien à fond et y porte ses fruits, dont vous serez les premiers à

goûter. — Et si, m. f., aujourd'hui la religion elle-même n'arrive plus que trop rarement à faire porter à l'âme de vos enfants ces fruits, si doux à vos cœurs, de filiale piété et tendresse, c'est qu'on ne lui permet plus, à elle, d'exercer pleinement son empire. Je ne parle même pas ici des entraves qui peuvent lui venir de plus haut et de plus loin que la famille. Mais, dans la famille même, que de choses souvent qui sentent leur Dioscore ! Y a-t-il toujours une image du Christ, un crucifix à la maison ? Et surtout vous, père de famille, vous, mère de famille, êtes-vous toujours aux yeux de vos enfants une image du Christ, je veux dire cet autre Christ qu'est un bon et fervent chrétien : *Christianus alter Christus* ? Je ne sais plus qui l'a dit, m. f. : l'enfant dans la famille est un peintre, sans cesse occupé à faire un tableau d'après nature en regardant autour de lui ; et c'est sa conscience, c'est son âme qu'il modèle ainsi sur ce qu'il voit et remarque autour de lui ; et son âme sera chrétienne si tout ce qu'il aperçoit dans son alentour est chrétien. Ah ! pères et mères, pensez-y bien !

Comment vous dire maintenant, m. f., une seconde chose que me suggère, en fait d'avis pratique, la vie de sainte Barbe ? Après vous avoir mis si catégoriquement en garde contre l'exemple de Dioscore, oserai-je bien à présent vous le proposer pour modèle ? Eh bien ! oui ; mais à la façon dont Notre-Seigneur proposait pour modèle à ses disciples l'intendant infidèle, non pas certes dans son infidélité et son improbité, mais dans sa prévoyance. De cette même sorte je vous dirai : — Voyez avec quel soin jaloux le père de sainte Barbe veillait sur son enfant, pour la mettre à l'abri de ce qu'il appelait la superstition chrétienne, pour soustraire son âme de jeune païenne au danger de toute contamination par le dehors. Il servait en cela la cause de l'erreur, et en cela il mérite la plus énergique réprobation. De plus, il abusait de son autorité de père, en allant jusqu'à retenir captive celle qu'il voulait protéger ; et une telle tyrannie, fût-elle même au service d'une bonne cause, est digne de toute flétrissure. Mais du moins il voulait sauver chez son enfant la religion et les croyances, il estimait que cela prime tout, que cela est d'un prix inestimable et que l'on ne saurait trop faire pour sauvegarder ce trésor, de tous le plus précieux. Et ici son exemple est à imiter, sous bénéfice des réserves que je viens de faire.

Oui, m. f., vous plairez à sainte Barbe et vous mériterez plus sûrement sa protection et ses faveurs, si vous faites, pour sauvegarder les croyances, et du même coup les bonnes mœurs chez vos enfants, un peu de ce qu'a fait ce païen de Dioscore. Il ne s'agit pas, c'est bien convenu, de faire de votre maison une prison pour vos enfants, sous prétexte de les préserver de tout contact mauvais. Mais, sans aller jusque-là, vous pouvez toujours interdire votre seuil à certaines personnes, dont la présence trop fréquente sous votre toit constituerait un danger pour ce que vos enfants ont de plus précieux, leur foi et leur innocence ; vous pouvez toujours interdire votre porte à certains journaux, à certaines brochures, et, je le dirai, à certaines modes. Et pareillement, vous pouvez toujours et vous devez interdire à vos enfants de franchir eux-mêmes le seuil de certaines maisons où se préparent ou se commettent des massacres de Saints Innocents autrement funestes que celui d'Hérode ; car là ce sont les âmes qu'on tue, non plus seulement les corps. Ah ! combien d'enfants qu'un bon père ou une bonne mère avait pris soin de former aux bonnes manières et aux bonnes mœurs, se trouvent lamentablement pervertis, en peu de temps parfois, par les fréquentations et contacts avec des éléments gâtés ou impies !

C'est pourquoi, chers parents, ne vous contentez pas de faire personnellement tout votre devoir pour la bonne éducation et l'édification de vos enfants ; mais travaillez encore, toujours dans la mesure du possible, à faire un certain vide salutaire et nécessaire autour de vos fils et de vos filles, à créer et entretenir autour d'eux l'atmosphère saine et préservatrice, au sein de laquelle seule leur foi et leur piété envers vous comme envers Dieu pourra vivre et persévérer.

* * *

Demandez à votre douce et puissante patronne, sainte Barbe, de vous y aider. Une telle prière de votre part, elle la comprendra, elle s'y intéressera, elle l'exaucera, si cette prière est ardente et persévérante. Du moins, vous-mêmes vous aurez délivré votre âme et mérité de sainte Barbe sa protection non pas seulement contre les dangers du feu de ce monde, mais, grâce incomparablement plus désirable encore, contre le danger du feu dans l'autre vie... Du feu et de la foudre, Seigneur, préservez-nous par l'intercession de la toute glorieuse sainte Barbe ; mais surtout, Seigneur, du feu de l'enfer et de vos foudres éternelles délivrez-nous par la protection de notre bien-aimée patronne ! Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE

Vox clamantis : Parate viam Domini.
Une voix a retenti : Préparez le chemin du Seigneur.
(Mt., III, 3).

Mes frères,

De tous les points de la création, mille voix nous parlent de Dieu, et essayent de nous arracher aux vains bruits du monde pour nous faire entendre les appels d'en haut, de cette patrie « de lumière et d'amour où Dieu fait habiter les élus, et où la foi et l'espérance nous disent que nous avons une place marquée. » Voix du ciel et de la terre ! Voix de la nature et de la grâce ! Voix intime de la conscience ! Voix immense des apôtres de l'Evangile !

A toutes ces voix, l'Eglise, dont nous sommes

les enfants, l'Eglise en a ajouté une autre, qu'elle a créée, qu'elle a faite sienne, qui résume toutes les voix de la création, qui s'élève de la terre et qui descend du ciel, qui s'harmonise merveilleusement avec la nature, et qui semble douée d'une vertu surnaturelle ; cette voix, c'est la *cloche catholique !* Quelle est sa mission ? N'est-elle pas la trompette sainte qui réveille les fidèles et les appelle à remplir leurs devoirs envers Dieu, envers l'Eglise ?

Aussi, dans cette belle et imposante cérémonie à laquelle vous êtes venus vous associer, attirés non par une vaine curiosité, mais par un sentiment religieux, je voudrais vous retracer les effets merveilleux de la cloche, en vous montrant la part qu'elle prend dans toutes les phases de la vie de l'homme et du chrétien, et vous inviter à écouter cette voix de la cloche comme la voix de Dieu elle-même. *Vox clamantis : Parate viam Domini.*

I

Le son de la cloche n'est pas un bruit ordinaire ; c'est, dans toute la force du terme, une voix, une parole, c'est-à-dire l'expression d'une pensée ; c'est un son pieux et intelligent qui parle à l'âme et au cœur, qui suscite des sentiments de foi, d'espérance et d'amour. Placée entre le ciel et la terre, la cloche semble s'inspirer des joies et des pensées de la patrie céleste pour les reporter aux enfants de l'exil.

1. La cloche *s'associe* à tous les événements de notre vie individuelle.

Du berceau à la tombe, ne se mêle-t-elle pas à notre vie pour en consacrer les joies, pour en pleurer les douleurs ? On dirait la voix de l'ange tutélaire que la foi nous montre à côté de chaque homme, guidant ses pas, inspirant son cœur, souriant à ses plaisirs, sympathisant avec ses souffrances, gémissant sur ses erreurs.

A notre entrée dans le monde, elle nous salue d'une voix maternelle et annonce par ses joyeux carillons un nouveau-né à la famille, un citoyen à la patrie, un élu pour le ciel. Quand l'Eucharistie est venue sanctifier notre enfance, en ce jour inoubliable de notre communion et de notre engagement solennel, avec quelle allégresse nous avons entendu cette voix nous dire : « Donne ton cœur à Dieu ! » Quand vous êtes revenus à l'église pour demander la bénédiction divine sur le foyer chrétien que vous alliez fonder, quand vous êtes entrés dans cette phase nouvelle de votre vie, la cloche a fait entendre sa voix majestueuse et s'est unie aux voix chrétiennes qui appellent sur de nouveaux époux les grâces de l'Esprit-Saint.

La vie est courte ; la cloche du baptême, de la première communion sonne encore ; mais ses tintements sont tristes, lugubres et tombent comme des pleurs et des sanglots ; ah ! c'est qu'un de nos frères vient de quitter cette terre. La cloche annonce ce départ ; elle nous invite à prier pour cette âme qui vient de paraître devant le Juge suprême, nous avertit qu'un jour elle tintera pour nous et sollicitera les prières de ceux que nous aurons laissés ici-bas.

2. La cloche *règle* la vie du chrétien. Messagère de l'aurore, elle s'éveille aux premières lueurs du jour et invite l'homme à la prière et au travail. Au milieu du jour, la cloche se fait entendre de nouveau pour donner un peu de répit, accorder quelques instants de repos à l'homme qui a déjà péniblement lutté contre les difficultés de sa tâche, et qui a supporté déjà tant de fatigues. Et cette même voix qui le matin vibrait à l'égal de la trompette, emprunte aux ombres du soir je ne sais quoi de voilé et de plaintif qu'on prendrait pour le chant d'une berceuse. « Assez de fatigues et d'efforts, dit-elle à l'homme, assez de laborieuse persévérance dans l'accomplissement de ton œuvre ; c'est maintenant pour toi l'heure du repos. Heureux ceux qui, comme toi, ont su remplir toutes les heures du jour ! Ce n'est qu'à ce prix qu'on goûte un sommeil tranquille. » Ainsi, trois fois le jour, la cloche fait entendre une parole d'émulation, d'encouragement et d'espérance.

Chaque matin, elle annonce que la Victime sainte descend et s'immole pour nous sur l'autel. Heureux ceux qui répondent à cet appel et, de loin ou de près, retrempent leurs forces dans une pensée de foi !

Le dimanche surtout, la cloche a des accents plus solennels. Sa voix nous fait entendre dès l'aurore que ce jour est le jour de la prière, de l'action de grâces et du repos ; qu'en ce jour tout travail doit cesser pour faire place au service de Dieu, et que tous les fidèles doivent venir à l'église pour adorer l'Eternel et faire monter vers Lui la prière qui purifie et sanctifie.

3. Enfin la cloche s'associe à tous les événements de la *vie publique et sociale*. Elle est comme une sentinelle qui veille sur nos cités et nos campagnes. Les torrents dévastateurs franchissent-ils leurs rivages, la flamme de l'incendie jaillit-elle de nos habitations : c'est la cloche d'alarme qui appelle et qui sauve. L'ennemi s'avance-t-il, le fer et le feu à la main : la cloche a un cri puissant d'angoissse qui fait tressaillir tous les cœurs et précipite tous les bras armés aux frontières menacées. La victoire vient-elle assurer le triomphe et mettre fin à ces hécatombes de vies humaines et à ces ravages épouvantables dont le souvenir nous fait encore frémir : avec quelle fierté joyeuse la cloche célèbre alors nos succès !... On peut dire, en toute vérité, que compagne assidue de l'homme dans toutes les situations de sa vie, elle incarne, pour lui donner une voix, ce triple amour qui constitue essentiellement pour le chrétien la *Patrie :* l'amour du foyer, l'amour du sol natal et l'amour de l'Eglise ; au point que, prenant le symbole pour la réalité, nous disons tous les jours : *l'amour du clocher,* pour signifier l'amour du pays ; le clocher pour nous, c'est la France, la Religion, la Patrie !

Telle est, m. f., la cloche catholique ! Elle a des harmonies mystérieuses avec le ciel et avec la

terre, avec le temps et l'éternité. Voix d'en haut, elle domine tous les bruits de ce monde ; elle parle de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme ; et sa voix est un chant, une prière, un sanglot, une supplication, et, par-dessus tout, un enseignement, une prédication perpétuelle. Il n'est pas un sentiment qu'elle ne traduise, pas une pensée religieuse qu'elle n'exprime ; et, quelle qu'elle soit, aussi bien la cloche solitaire du hameau que la puissante sonnerie des grandes églises ou le grave bourdon des cathédrales, elle instruit, elle émeut, elle console, parce qu'elle est la voix de Dieu. *Vox Domini*. « Je ne connais pas de musique si touchante que le son des cloches, surtout lorsque le tintement de ces voix de bronze nous rappelle un souvenir d'enfance. Chaque cloche a son organe parculier. Après dix ans, vingt ans d'absence, vous reconnaissez la voix de votre cloche ; et ses vibrations vous racontent l'histoire de votre enfance. »

II

M. f., je vous ai fait connaître le rôle social et religieux de la cloche ; il me reste à vous dire *votre devoir* envers les cloches.

Quand, imprégnée des bénédictions divines, votre cloche sera installée dans cette tour, comme dans une chaire, quand elle vous parlera au nom de Dieu, au nom de l'Eglise, au nom de votre pasteur, quand elle vous rappellera les engagements de votre baptême, les enseignements du catéchisme, les joies de votre communion solennelle, les splendeurs de notre foi, les leçons de la mort, les consolations de l'éternité, quand vous entendrez sa voix, ne résistez pas dans vos cœurs : *Nolite obdurare corda vestra*.

Ecoutez volontiers le son de la cloche, sachez l'entendre ; il est plein de poésie, plein d'harmonie ; il charme, il émeut, il élève l'âme jusqu'à Dieu. Tantôt douce comme la brise qui rafraîchit, tantôt forte et puissante comme le vent qui mugit, la voix de la cloche sait dire à chacun le mot, la parole qui convient ; elle sait calmer les inquiétudes des uns, susciter les remords des autres.

Semblable au prédicateur, à l'apôtre qui doit insister à temps et à contre-temps, sans se soucier des complaisances et des susceptibilités du monde, la cloche poursuit de ses sons importuns les déserteurs de l'église, les transfuges de la foi.

Vous, pécheurs, dont la conscience est pleine d'iniquités et qui fuyez le tribunal de la pénitence, si vous entendez la voix de la cloche, ne résistez pas dans vos cœurs ! Laissez-la répondre aux remords qui vous troublent et qui vous forceront à crier merci à Dieu !

Vous aussi, infortunés qui avez perdu avec la foi tous les fruits de la vie surnaturelle, vous dont l'âme est desséchée par une indifférence glaciale, écoutez la voix de la cloche ! Qu'elle réveille votre âme de cet engourdissement mortel, en lui rappelant les joies pieuses de l'enfance, les recommandations d'une mère, toutes les émotions nobles et pures de la vie !

Vous enfin, insensés qui dans votre orgueil avez cru pouvoir vous passer de Dieu, qui fiers de votre science, de vos succès, de vos richesses, après vous être attachés à la terre par de fortes racines, avez élevé bien haut votre ambition parmi les hommes, si vous entendez la cloche, laissez-la courber votre tête altière et briser votre orgueil avec ses grandes menaces de l'éternité !

Un historien qui n'était pas des nôtres, Michelet, rapporte que Jeanne d'Arc était à Rouen, malade dans sa prison, le jour de Pâques. Elle entendit de son cachot le son joyeux des cloches et tout le bruit de la grande fête chrétienne. Que se passa-t-il dans ce pauvre cœur, alors que les cinq cents cloches de Rouen jetaient leurs joyeuses envolées dans les airs ?... Elle resta seule dans son cachot, seule avec les angoisses de son cœur brisé, elle resta seule dans sa mort !... Puis il ajoute cette réflexion : « Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion la voix touchante des cloches et leur doux reproche maternel ? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. »

Ah ! mes frères, puissent les accents des cloches avoir la vertu d'éveiller les âmes endormies, de faire tomber les chaînes des esclaves du respect humain, de vaincre jusqu'aux résistances de l'impiété, et de réunir enfin toute la famille sur le cœur et dans l'amour de son Père !

Sonnez donc, cloche bénie, et redites à tous les échos d'alentour que la vraie gloire descend de Dieu, et que le bonheur, même terrestre, découle de notre union à Lui ; qu'il est temps de relever nos cœurs appesantis, et de nous souvenir du Père que nous avons dans les cieux.

Sonnez, cloche sainte, et que votre premier chant soit un chant d'actions de grâces. Chantez la reconnaissance de toute la paroisse : à Dieu d'abord, qui a fait ce jour de fête ; — au Pontife bien-aimé qui vous a consacrée, qui a répandu sur vous le souffle à qui vous devez votre âme et votre puissance ; — au pasteur vénéré dont vous redirez aux générations de l'avenir le zèle et le dévouement ; — à tous ceux enfin qui ont eu une part active à votre création, parrain et marraine, bienfaiteurs, artiste... Leurs noms sont sur toutes les lèvres, leur souvenir vivra dans tous les cœurs.

Sonnez, ah ! que vivement nous le souhaitons ! sonnez la résurrection complète de notre chère et bien-aimée patrie ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 novembris 1923.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 22 novembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXX. La fidélité aux devoirs d'état, 609.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — II. *Immaculée-Conception :* La couronne de Marie, 612. — III. *3e Dim. de l'Avent :* La vie chrétienne, 613.
Pour l'Immaculée-Conception. — III. Notre joie en cette fête, 614.
Pour la fête de S. Nicolas. — I. En vue de relever sa Confrérie, 616. — II. *A des jeunes gens :* Le devoir de la piété filiale, 617.
Pour l'Adoration perpétuelle. — La réparation, 619.
Allocutions de mariage. — XXII, 622. — XXIII, 623.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXX

LA FIDÉLITÉ AUX DEVOIRS D'ÉTAT

Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.
Je vous en conjure : vivez d'une vie digne de l'état auquel votre vocation vous a appelés.
(Ephés., IV, 1).

Il ne nous est pas possible de mettre fin à la longue étude que nous avons faite des vertus chrétiennes, sans nous rappeler l'obligation où nous sommes tous de remplir fidèlement ce qu'on nomme *les devoirs d'état*.

Nous avons bien touché, de temps à autre, à ce grave sujet ; car les devoirs d'état se confondent souvent avec les préceptes des différentes vertus. Mais la fidélité à les accomplir est de telle importance, elle s'impose au nom de tels intérêts, et, il faut le dire, est aujourd'hui devenue tellement rare, qu'il convient de l'étudier à part et comme si elle constituait une vertu distincte de toutes les autres.

Rappelons-nous donc : 1° *que la fidélité aux devoirs d'état s'impose comme une obligation rigoureuse ;* 2° *combien il importe de la mettre en pratique ;* et 3° *par quels moyens nous pouvons nous aider à l'observer.*

I

Dans le sens que nous lui donnons ici, le mot *état* désigne la condition sociale et la profession auxquelles un homme appartient. Ainsi dira-t-on qu'il appartient à l'*état* ecclésiastique, à l'*état* militaire et ainsi des autres. — Les devoirs d'état sont *ceux qui découlent, pour chaque individu, de sa condition et de sa profession.* Je dis : de sa *condition* et de sa *profession ;* car elles déterminent, l'une et l'autre, comme nous venons de le dire, l'état d'un homme, et, par suite, donnent lieu, l'une et l'autre, à ses devoirs d'état.

Les conditions et les professions auxquelles un homme peut appartenir étant de très grande variété, les devoirs d'état sont eux-mêmes très variés. Ainsi distingue-t-on les devoirs des époux, les devoirs des parents et ceux des enfants, les devoirs des instituteurs et ceux de leurs élèves, les devoirs des maîtres et ceux de leurs serviteurs, les devoirs des patrons et ceux de leurs employés, les devoirs des fonctionnaires et ceux des citoyens, les devoirs des riches et ceux des pauvres, les devoirs des savants et ceux des ignorants, les devoirs des pasteurs d'âmes et ceux des ouailles dont se composent leurs troupeaux.

Quand une même personne appartient à la fois à plusieurs conditions ou à plusieurs professions, elle porte, évidemment, la charge des devoirs attachés à chacune d'elles. Ainsi, par exemple, l'homme qui serait à la fois époux, père de famille et fonctionnaire serait tenu d'accomplir ensemble les devoirs d'état de l'époux, ceux du père de famille et ceux du fonctionnaire.

Je disais tout à l'heure que les devoirs d'état sont actuellement méconnus et négligés. Ce n'est que trop vrai ! Qui prend aujourd'hui sérieusement à cœur de les bien connaître ? Qui en apprécie exactement la gravité ? Qui les observe dans toute leur plénitude ? Qui se fait un vif reproche d'y manquer ? Ce n'est, les hommes d'expérience en rendent témoignage, que le plus petit nombre. L'immense majorité se tient pour entièrement libre de vivre à sa guise, quelles que soient sa condition et sa profession : comme si la condition et la profession n'imposaient à personne aucune obligation. Connaissez-vous, par exemple, beaucoup d'époux fidèles à toutes les lois de l'état conjugal, beaucoup de pères et de mères dociles aux devoirs inhérents à la dignité paternelle ou maternelle, beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles soumis, dans leur célibat, aux exigences de la morale chrétienne ? Le riche qui fait une aumône ne croit-il pas pouvoir l'attribuer à sa générosité personnelle et à sa bonté de cœur, et se doute-t-il que cette libéralité s'imposait à lui par le fait même de sa fortune ? Ceux qui occupent dans la société un rang élevé se préoccupent-ils, comme ils le devraient, de donner le bon exemple à leurs concitoyens et de se montrer pour eux des modèles ? Et ceux qui ont reçu d'en haut le talent de manier avec habileté la parole ou la plume, le ciseau ou le pinceau, pensent-ils à orienter leurs auditeurs, leurs lecteurs, leurs admirateurs, vers la vérité et vers le bien ? Quant au monde des travailleurs, n'a-t-il pas, lui aussi, — je devrais peut-être dire : lui surtout, — perdu en grande partie la notion du devoir d'état ? Il ne se passe aucun jour sans que nous entendions s'élever autour de nous quelque plainte désolée sur l'affaiblissement sans cesse grandissant de la conscience professionnelle. L'ouvrier, l'employé, le serviteur, le fonctionnaire pensent souvent beaucoup plus à grossir leurs salaires qu'à les mériter. L'homme résolu à remplir soigneusement sa tâche et fier de fournir un bon travail est devenu une rareté. Enfin, chacun sait que, dans l'industrie, la fraude et le sabotage sont généralement à l'ordre du jour ; comme dans le commerce, le faux poids, la fausse mesure, l'exagération malhonnête des prix. — Il y a,

dans cet état de choses, un symptôme alarmant et qui révèle une profonde et périlleuse dépression morale. Car les devoirs d'état sont vraiment des devoirs, des devoirs rigoureux, des devoirs qu'on ne peut violer sans commettre une faute et souvent même sans commettre un crime.

Deux raisonnements faciles à comprendre démontreront leur caractère obligatoire.

Le premier s'applique aux devoirs issus de la *condition* de chacun, c'est-à-dire du rang humble ou élevé qu'il occupe dans son milieu. — D'où lui vient, je vous le demande, d'où lui vient cette place ? — De sa naissance, direz-vous, de sa fortune ou de sa pauvreté, de ses talents ou de son incapacité, des succès dont il a été favorisé ou des revers dont il a été victime. — Tout cela est vrai. Mais qui a fait naître cet homme de telle ou telle famille ? Qui lui a accordé ou refusé la fortune ? Qui l'a doué de facultés puissantes, soit avec largesse, soit avec parcimonie ? Qui lui a permis ou refusé les succès ? — La raison et la foi s'unissent pour nous faire reconnaître, dans toutes les circonstances qui ont fait sa condition présente, l'action de cette Providence à laquelle rien n'échappe. C'est Dieu qui nous a mis dans le rang que nous occupons ; car c'est lui qui a gouverné les événements de manière à nous y amener. Or, par le fait même qu'il nous a donné cette place, il nous a assigné un rôle à remplir. Cette assignation n'aurait aucune portée, si elle n'avait point un caractère impératif, si elle n'était pas, dans toute la force du terme, une mission obligatoire. Nous serions alors libres de nous soustraire au plan divin et de violer l'ordre établi par la sagesse éternelle. Une liberté de cette sorte ne peut pas nous avoir été donnée ; d'où il faut conclure que nous sommes tenus d'accomplir nos devoirs d'état.

Le second raisonnement que j'ai promis s'applique aux devoirs imposés par la *profession* de chacun, c'est-à-dire par l'emploi ou le métier auquel il consacre habituellement ses instants. — Quand un homme a sollicité ou accepté un emploi, il a passé un quasi-contrat avec l'autorité dont il l'a reçu. Par ce contrat, il s'est engagé à en remplir consciencieusement les fonctions. Celui qui a choisi un métier a passé un contrat de même sorte avec quiconque utilisera ses services : contrat par lequel il s'est obligé à satisfaire loyalement aux commandes dont la réalisation lui serait confiée. Ces contrats ne sont exprimés par aucun écrit, ni même par aucune parole ; mais ils n'en sont ni moins réels, ni moins sérieux, ni moins obligatoires. Ils résultent de la nature même des choses. Ils sont, en vertu d'une présomption reçue chez tous les peuples civilisés, à la base de toutes les conventions de travail passées entre les citoyens. Toutes les lois les sanctionnent. Tous les tribunaux condamnent, comme coupable d'injustice, l'homme de métier qui les enfreint. Et l'opinion universelle tient qu'en manquant à ses devoirs d'état, celui-là a offensé la probité et trahi la parole donnée.

La morale chrétienne enseigne, elle aussi, l'obligation des devoirs d'état. Lorsque Dieu a créé les plantes, il a voulu que chacune d'elles produise les fruits propres à son espèce. Aussi bien, quand il appelle un homme à l'existence, lui ordonne-t-il de produire les œuvres propres à son état. N'avez-vous jamais remarqué comment, dans l'Evangile, Notre-Seigneur, préludant au jugement du dernier jour et nous faisant pressentir sa sentence, lui donne pour objet les devoirs d'état, tels qu'ils résultent des différentes conditions ? Ainsi promet-il les récompenses éternelles aux riches fidèles au devoir de l'aumône et menace-t-il des peines de l'enfer ceux qui l'auront négligé. (Mt., XXV, 42). De leur côté, les Apôtres reviennent souvent, dans leurs Epîtres, sur les devoirs issus de la profession. Ainsi ordonnent-ils aux serviteurs et employés « *d'obéir, d'éviter la fraude* et *d'observer en toute chose la bonne foi.* » (Tit., II, 10). Ainsi obligent-ils les maîtres à « *traiter leurs subalternes avec justice.* » (Col., IV, 1). — Et, avant les Apôtres, les Prophètes avaient enseigné que « *le Seigneur a en abomination la balance trompeuse et veut des poids justes.* » (Prov., XI, 1).

Il est donc impossible aux croyants de contester le caractère obligatoire des devoirs d'état. Ce n'est pas davantage possible aux incroyants eux-mêmes ; car ils ne peuvent pas ne point tenir compte des données de la raison. Ce caractère devrait donc, dans nos sociétés civilisées, où chacun se réclame soit de la foi chrétienne, soit au moins de l'honnêteté naturelle, être universellement reconnu et universellement respecté.

Cette manière d'agir se justifierait d'autant mieux que, parmi tous les devoirs, les devoirs d'état jouissent d'une *importance* particulière.

II

L'importance des devoirs d'état tient à ce fait que, dans notre vie, ils occupent habituellement une très large place. La plupart des autres devoirs résultent d'obligations ou de circonstances en présence desquelles nous nous retrouvons seulement de temps à autre, et parfois assez rarement. Ainsi, les occasions de confesser la foi, de pratiquer l'espérance ou la charité, ne sont point de tous les jours ; elles s'offrent plutôt de loin en loin. Au contraire, nos devoirs d'état sont, le plus souvent, et pour le plus grand nombre d'entre nous, de toutes les heures et même de tous les instants. Ils nous saisissent au réveil, ou à peu près, et ne nous quittent guère qu'à l'heure du repos. Dans ces conditions, la valeur morale de notre conduite dépend, en très grande partie, de notre exactitude à les remplir. Quiconque s'y montre fidèle accomplit par là-même des actes bons en assez grand nombre pour donner à sa vie un caractère nettement tranché de correction et de vertu. C'est dire que, par cela seul, il acquerra devant Dieu des mérites considérables et donnera, dans la sphère qu'il occupe, un exemple utile et édifiant. — Il servira aussi ses intérêts matériels. Car Dieu a mis dans la nature des sanctions qui, par le cours normal des choses, récompenseront ses efforts. Grâce à l'efficacité habituelle de ces sanctions, la fidélité aux devoirs d'état

le conduira à la prospérité et au bonheur. Ce résultat ne revêtira pas invariablement les mêmes formes ; mais, sous une forme ou sous une autre, il se reproduira presque toujours. Ce sera parfois la fortune ; d'autres fois, une bonne réputation ; ou bien encore la faveur des chefs et l'avancement dans la carrière ; que sais-je ? Mais quand on a observé à ce point de vue et pendant longtemps la marche des événements, on tient pour une rareté que l'homme assidu à ses devoirs d'état n'ait pas, ici-bas, à s'en applaudir ou soit amené à le regretter. — Enfin, si l'homme dont je parle exerce quelque fonction officielle, les qualités qu'il y déploiera contribueront à faire aimer l'autorité, à faciliter le jeu des institutions politiques, à affermir la paix dans la société.

Au contraire, quiconque trahit ses devoirs d'état compromet au plus haut point ses intérêts. Il charge lourdement sa conscience, tant sont nombreux les manquements dont cette trahison habituelle le rend coupable. Quand même il ne commettrait aucune autre faute, celle-là suffirait, par son renouvellement quotidien, à lui donner l'allure d'un grand pécheur et à faire de sa vie un scandale continuel et peut-être funeste à bien d'autres âmes. Il offrirait aussi, au point de vue de ses destinées temporelles, de graves inconvénients : les sanctions naturelles dont nous parlions tout à l'heure ne pouvant que vérifier à son détriment l'efficacité de leurs menaces. Enfin, rien ne nuirait à la société elle-même comme cette négligence des devoirs d'état. Et cela se comprend aisément. Si, par exemple, dans l'atelier ou l'usine, l'ouvrier ne travaille pas ou travaille mal, celui qui le paie s'indignera de lui servir un salaire immérité ; il se répandra en reproches et se montrera plus exigeant. L'ouvrier, à son tour, s'irritera de ces reproches et de ces exigences. Alors, les meneurs qui épient les occasions de désorganiser le travail auront beau jeu. — Si, dans l'Etat, les fonctionnaires se montrent inexacts ou inappliqués, les citoyens en rendront responsables les pouvoirs publics, le régime établi, et se révolteront même contre le principe d'autorité. Dès lors, il faudra peu de chose pour les amener à prendre une attitude révolutionnaire. — Si, au foyer domestique, les époux manquent à leurs serments, refusent de parti pris l'honneur de la paternité, négligent l'éducation de leurs enfants, la famille dégénèrera et finira par s'éteindre. Et la nation, dont la famille est la cellule constitutive, perdra ses qualités essentielles, s'appauvrira, courra à sa ruine. — Si l'école inculque à ses élèves, au lieu des doctrines saines qui font les bons citoyens, des idées subversives de toute morale et de toute organisation régulière, elle préparera des générations vicieuses, ingouvernables, capables de susciter les pires catastrophes. — Si, dans la cité, les familles opulentes font parade de folles prodigalités et de mœurs scandaleuses, ne sembleront-elles pas justifier à l'avance les revendications des classes indigentes et donner raison aux agitateurs qui invitent les affamés à supprimer par la force le droit de propriété ? — Reconnaissez à ces traits, et à tant d'autres auxquels je n'ai pas le temps de faire appel, mais dont la pensée vous viendra facilement, que la fidélité aux devoirs d'état est essentielle au repos et à la grandeur des nations, autant qu'à la prospérité et au salut des individus.

Et maintenant, si vous voulez savoir *par quels moyens* vous pourriez vous aider vous-mêmes à remplir consciencieusement vos devoirs d'état, je l'explique en quelques mots.

III

Tous les moyens par lesquels la nature et la grâce peuvent faciliter aux hommes l'accomplissement de leurs obligations, sont capables de les aider aussi à pratiquer la fidélité à leurs devoirs d'état. Vous trouverez donc du secours, pour ceux-ci comme pour celles-là, dans vos réflexions personnelles, dans les encouragements que vous vous donnerez à vous-mêmes ou qui vous viendront d'autrui, dans les fermes résolutions prises et les bonnes volontés déployées, dans les grâces descendues d'en haut et dans les prières qui vous les obtiendront, dans la crainte des châtiments divins et dans l'espérance des récompenses éternelles.

Je vous recommanderai de plus, et en particulier, les pratiques suivantes.

Premièrement : de vous pénétrer à fond des vérités que je viens de rappeler, c'est-à-dire du caractère obligatoire et de la haute importance des devoirs d'état. Plus vous les comprendrez et les apprécierez, plus aussi vous vous sentirez pressés de satisfaire à ces devoirs.

Deuxièmement : de vous informer avec soin des obligations inhérentes à votre condition personnelle, et, avant d'embrasser une profession quelconque, des obligations qu'elle impose. Le défaut d'instruction en pareille matière offre toujours de graves inconvénients. Il permet aux ignorants de contracter en aveugles des engagements devant lesquels ils reculeraient, s'ils en mesuraient exactement la portée. Il laisse les faibles prendre des fardeaux qu'ils n'auront point la force de porter. Enfin, ne croyez pas trop facilement qu'il soustrait les consciences à toute responsabilité : personne ne peut être dispensé de ses devoirs d'état pour ce seul fait qu'il a omis d'en prendre connaissance.

Je voudrais, en troisième lieu, que tout chrétien s'approchant du sacrement de Pénitence fasse, dans sa confession, une place spéciale aux fautes dont il peut être coupable contre ses devoirs d'état. Il faut la leur donner, comme à tous les péchés mortels, quand elles ont été commises en matière grave. Je la réclame aussi, même quand elles ne sont que légères ; car elles appellent des observations, des conseils, des exhortations, sans lesquels il ne peut y avoir de direction sérieuse et adaptée aux besoins des âmes. — Il va de soi que, si ces fautes font partie de celles que le pénitent doit soumettre à l'absolution sacramentelle, elles doivent égale-

ment faire partie de celles sur lesquelles porteront et l'examen de conscience, et la contrition, et le ferme propos.

Quatrièmement enfin, il serait souverainement utile à toutes les âmes de consacrer, de temps à autre, quelques jours ou quelques semaines à cultiver tout particulièrement la fidélité aux devoirs d'état. Nous avons dit, dans un de nos entretiens précédents [1], que les maîtres de la vie spirituelle conseillent avec instances cette culture spéciale, et nous avons expliqué en quoi elle consiste, de quels exercices elle se compose, le temps durant lequel elle doit se poursuivre, quels résultats il faut lui demander. Pourquoi celui-là n'aurait-il point recours à elle, qui veut apprendre à remplir les obligations de sa profession ou de sa condition avec plus de ponctualité et plus de perfection ? Il s'agit là d'une vertu non moins nécessaire qu'aucune autre et de pratique souvent plus fréquente que toutes les autres.

* * *

Laissez-moi maintenant, je vous prie, vous faire entendre une seconde fois l'exhortation que S. Paul adressait à ses nouveaux chrétiens et par laquelle j'ai commencé cet entretien. Vous en comprendrez mieux, je l'espère, et le sens et la raison d'être. « *Je vous en conjure*, disait l'Apôtre, *ayez une conduite digne de l'état auquel votre vocation vous a appelés !* »

Vous l'entendez : comme représentant de Dieu, il pouvait commander. Au lieu de commander, il *conjure*. Il avait donc le plus vif désir de convaincre les esprits, de toucher les cœurs, de persuader les consciences.

Il parle de *vocation*. Notre vocation vient de Dieu. Elle nous fait entendre l'appel de Dieu. Dire que nous sommes divinement appelés à notre état, c'est dire que les devoirs dont il nous contraint de porter le fardeau nous sont imposés par Dieu lui-même. On ne pouvait insinuer plus clairement quels sont et leur caractère sacré et leur force obligatoire.

Enfin, l'Apôtre ajoute que tout chrétien doit être *digne de son état*. Les croyants, en effet, ne doivent-ils pas, ici comme ailleurs, donner l'exemple ? Et par qui les obligations inhérentes aux diverses conditions et aux différentes professions seront-elles fidèlement accomplies, si ce n'est point par les chrétiens ?

Prenons donc, tous ensemble, la résolution à laquelle S. Paul nous exhorte. Et soyons désormais tous, pour notre salut et notre sanctification, pour l'édification de nos concitoyens, pour la réforme et la prospérité de nos sociétés, fidèles à remplir de notre mieux tous nos devoirs d'état. Ainsi soit-il.

[1] Entretien XXXII (1920, p. 349 et suiv.).

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

II

Immaculée-Conception

LA COURONNE DE MARIE

Ecce mater tua.
Voilà votre mère.
(Jo., XIX, 27).

Mes frères,

Lorsqu'on offre à notre vénération le cœur de la Sainte Vierge, on le représente quelquefois entrelacé d'épines, et quelquefois entrelacé de roses. De fait, la famille dont la Sainte Vierge est la mère se compose de deux sortes de membres : les uns, enfants fidèles de cette Mère bien-aimée, réjouissent son cœur ; les autres, rebelles et prodigues, l'abreuvent d'amertumes. Double courant qui prit son commencement sur le Calvaire et qu'il nous est facile de retrouver encore aujourd'hui.

I

Lorsque nous parcourons les touchantes stations du Chemin de la croix, nous sommes particulièrement attendris au spectacle de Jésus rencontrant sa Mère.

En face d'un pareil excès de souffrances, si peu que le regard se prolonge sur une telle scène, notre cœur se soulève. Cette tête ensanglantée par les épines, ces membres meurtris par le fouet de la flagellation, ce corps adorable pliant sous le rude fardeau de la croix, cette figure divine devant laquelle les anges se prosternent, baignée de sueurs et de sang, ces traits si purs que la poussière du chemin et la barbarie des Juifs ont défigurés, rendus méconnaissables, ô Mère, ô Mère de Jésus, quelle vision ! Marie entend les cris de haine et de mort qui s'élèvent ; elle a devant les yeux le marteau, les chaînes, les clous, le fiel, le vinaigre, et tout cela inonde son âme de douleur.

Marie pleurait, *quæ mærebat et dolebat*. Son cœur de douce et bonne mère saignait de chaque blessure, de chaque outrage fait à son divin Fils. Elle pleurait sur les bourreaux déicides et sur leur aveuglement criminel. Mais, avant tout, elle pleurait sur les pécheurs. L'orgueil, la haine, l'ambition, la mollesse, tous les désordres et toutes les impiétés, toutes les ingratitudes et toutes les trahisons, les nôtres aussi bien, étaient là pour rendre éminemment douloureuse la rencontre de Jésus avec sa Mère.

Cependant si, pour elle, le calice a débordé et ensanglanté son cœur, la cause en est plutôt à ces enfants prodigues, aujourd'hui si nombreuses. Jeunes filles coupables, peu de temps après les souvenirs, les résolutions, et peut-être les larmes d'une bonne Première Communion, elles contractent les habitudes du monde et en recherchent les plaisirs, sans penser que là où se trouve le plaisir, se trouve également le germe de la mort. Des enfants heureuses, il y a quelques années à peine, de former à la Sainte Vierge la plus belle couronne, deviennent indifférentes à son amour, ou-

blient à la fois leurs promesses et ses tendres bontés.

A voir l'éloignement de certaines âmes, faibles encore, qu'elle appelait aux sublimes efforts de la vertu, il en résulte pour la Sainte Vierge une douleur au-dessus de toutes les autres ; c'est bien leur abandon qu'elle pleurait en rencontrant Jésus sur le chemin du Calvaire. A tout prix on veut jouir de la fraîche saison, sans penser que la fleur et l'épine sont souvent sur la même branche ; pour se donner au siècle, on ne craindra pas de délaisser jusqu'aux plus saintes habitudes, et de se livrer peut-être, par une lente contagion, à tous les périls.

II

Si de la quatrième station nous passons à la huitième, nous y trouvons ceux et celles qui ont eu le courage d'accompagner Jésus-Christ et sa divine Mère sur le chemin du sacrifice.

Admirables de fidélité et de force, quelques disciples et quelques saintes femmes, S. Jean, l'apôtre préféré, Marie-Madeleine, Salomé, Véronique, ont monté le Calvaire. Non pas le plus grand nombre sans doute : le plus grand nombre ne sera jamais du côté du bien, parce que le bien sincèrement voulu et généreusement pratiqué demande une volonté peu commune.

Il en était ainsi aux jours où Jésus-Christ et sa Mère consommaient ensemble pour nous le sacrifice rédempteur. Depuis, les choses n'ont guère changé. Non seulement aujourd'hui l'indifférence règne, mais on entend le bruit sourd de l'impiété, et des cris hostiles s'élèvent contre Jésus et contre sa Mère. Or, au milieu de la masse aveuglée, qui consolera Marie ? Qui offrira à son cœur déchiré par les épines du péché cette couronne de roses dont la gravure se plaît à l'embellir ? Les âmes qui estiment par-dessus tout son amour, se rapprochent autour d'elle, comme on aime à entourer d'une affection plus tendre une mère qui souffre ; elles redoutent avec scrupule de l'offenser et se font un devoir de lui rendre honneur.

Assurément, on compte encore, et en foule, des chrétiennes dévouées. Sans parler de cette armée glorieuse de vierges que vous voyez, sous des noms et des costumes divers, marchant sur les traces embaumées de la Reine du ciel et formant de sa couronne le plus beau fleuron, dans le monde même Marie a des imitatrices généreuses, sachant mépriser tout ce qui est vain, tout ce qui est faux, se vouer à son culte avec une persévérance qui ne connaît ni la moindre hésitation, ni la moindre réserve, et donner au monde l'exemple dont il a tant besoin par la vie la plus fidèle et la mieux soutenue. Aux champs comme à l'atelier lèvent des moissons de lis que le monde ignore.

Mais il plaît surtout à la Sainte Vierge d'avoir dans chaque paroisse, dans chaque famille, des enfants choisies. Ames jeunes et virginales, Marie les a reçues de la main de l'Eglise, après les douceurs du banquet eucharistique, au soir de leur Première Communion, et à chacune elle a dit : « Tu seras mon enfant, et je serai ta mère ; tu porteras mon image, mes livrées ; tu m'offriras tes louanges et tes chants, et il y aura une fête que j'aime entre toutes et qui sera la tienne : celle de mon Immaculée-Conception. » Et à ce mystérieux entretien l'enfant a répondu dans la ferveur de sa piété : « Oui, oui, ô bonne Mère, je vous appartiens ! Je suis à vous jusqu'au dernier de mes jours ; les vertus que vous me demandez, et dont les lis et les roses entrelacés autour de votre cœur sont les emblèmes, ma joie sera de vous les offrir : une prière fervente, un saint désir des choses du ciel, une vive horreur des moindres fautes, voilà les sentiments qui rempliront mon âme. »

* * *

Non : être enfant de Marie, ce n'est pas là une vaine manière de s'exprimer, pourvu qu'un enfant mérite de porter un aussi beau nom par son caractère et par sa conduite. Heureuses les enfants qui engagent leur honneur au service de la Reine des anges ! Marie veille sur leurs jours avec une tendre affection. Heureuses les familles qui placent leurs enfants sous son patronage tutélaire ! Pliées au joug de la discipline du Seigneur, leur vie s'écoulera pure et paisible, à l'abri des dangers et des séductions du monde, et elles se prépareront pour le ciel la plus riche couronne. Ainsi soit-il.

III

3e Dimanche de l'Avent

LA VIE CHRÉTIENNE

Sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.

Vivons dans ce monde avec tempérance, avec justice, avec piété. (Tit., II, 12).

Mes frères,

La vie est le prix de l'éternité ; le salut de notre âme dépend du bon emploi des jours que nous aurons passés sur la terre. Il y a, si l'on veut, une sorte de contrat arrangé entre Dieu et l'homme. Dieu nous donne et conserve l'existence ; nous lui promettons en retour de l'employer à son service. Dieu s'engage à récompenser notre fidélité par le partage d'un bonheur éternel ; nous nous obligeons envers lui à remplir tous les devoirs qu'il nous prescrit et que résume si parfaitement le texte de l'Apôtre : *Sobrie et juste et pie vivamus.*

I

Premier devoir, *sobrie vivamus :* la tempérance.

Si Dieu nous permet d'user des choses destinées à la conservation de notre santé, de nos forces, il exige que nous en usions modérément et dans la mesure du nécessaire. Or, la tempérance a pour objet d'éloigner sous ce rapport tout excès. La vie du monde est essentiellement une vie de bien-être, de jouissances. A considérer avec attention les heures dont elle se compose, il en est peu de sérieuses ; beaucoup sont inoccupées et sans règle, et beaucoup plus encore absorbées par la dissipation. On passe facilement du délassement honnête au plaisir défendu, et du plaisir défendu au désordre. Avec cela qu'arrive-t-il ? La santé s'épuise

prématurément, le corps se dégrade, l'âme matérialisée, n'ayant plus aucune activité pour les choses de l'esprit, perd tout sentiment noble, pur, élevé. Personne ne pourrait dire les ruines causées par l'oubli des lois de la sobriété, l'alcoolisme, le libertinage ! Un pareil oubli avilit dans l'homme ce qui est souverainement digne de respect, et, si cet homme est un vieillard, l'auréole même de ses cheveux blancs y laisse son plus bel éclat.

Aux excès de la vie mondaine la pratique chrétienne oppose une sage retenue, en nous offrant comme modèle la pauvreté et la mortification du Sauveur. Donner aux sens ce dont ils ont besoin et non pas ce dont ils sont avides, s'arrêter là où commence l'abus, retrancher de notre cœur tout ce qu'il y a en lui d'inclinations funestes et de complaisances frivoles : telles sont les règles que la tempérance nous impose. Fussions-nous d'une nature privilégiée, si nous voulons rester fermes dans le bien, il est nécessaire de nous y soumettre. Sous leur sauvegarde un sentiment paisible et modéré ordonnera notre vie, les dépenses de la maison seront sévèrement arrêtées et toute prodigalité proscrite. Après avoir pourvu à la nourriture, au vêtement, au loyer, nous réserverons le surplus pour les jours mauvais du chômage ou pour préparer à nos enfants un meilleur avenir.

II

Deuxième devoir, *juste vivamus :* la justice.

Que d'outrages à la vertu de justice dans le commerce du monde ! On veut aujourd'hui avoir beaucoup, le plus vite possible et par n'importe quel procédé. De là, tant de gains illicites, de fraudes, de falsifications. Au milieu des manœuvres d'un agiotage inouï, on apprend à mettre l'argent au-dessus de tout et à s'embarrasser peu des moyens, — intrigues, petits calculs, rapports désavantageux, — pourvu qu'on arrive à satisfaire sa vanité et son luxe. Quand une fois l'ambition veut briller, il n'y a plus de limites : on ne pense qu'à soi-même, on n'a d'égards que pour soi-même, et comme l'intérêt propre est souvent gêné par l'intérêt d'autrui, on ne recule devant aucun obstacle.

En quoi consiste, au contraire, la vie chrétienne ? S. Paul nous la décrit en un mot : *juste vivamus*. Parce qu'elle est une vie de justice, la vie selon l'Evangile consiste à respecter les droits du prochain, à ne lui faire aucun tort ni dans sa personne, ni dans sa renommée, ni dans ses biens, à le traiter avec toutes les délicatesses que la foi inspire. « Ce qui suffit aux nécessités de sa famille et à l'honneur de son rang, voilà ce qu'un chrétien désire ; la conservation ou l'agrandissement légitime d'une fortune dont il usera d'une manière louable, voilà tout ce qu'il recherche... Et son cœur, élargi par le sentiment religieux, trouve encore le moyen de réserver aux autres un peu de son temps et de ses services [1]. » Il aura pour eux la bienveillance, la douceur, le désintéressement. Tous ses rapports avec le prochain seront empreints d'une charité sincère.

[1] Mgr Pic, *Œuvres pastorales*, t. I, p. 165.

III

Troisième devoir, *pie vivamus :* la piété.

Nous devons à Dieu un culte d'adoration, de respect et d'amour. Si tous les jours nous lui offrons la prière qui implore sa bénédiction et fait monter vers son trône notre reconnaissance ; si nous tenons à sanctifier chaque dimanche par le repos et à nous souvenir, en assistant à la sainte messe, qu'il y a pour le chrétien d'autres destinées que celle de remuer la terre ou de manier un outil ; si les Pâques sont pour nous une habitude fidèle : c'est bien, c'est beaucoup. La prière familiale, le respect du dimanche, le devoir pascal représentent nos premières obligations.

Cependant l'Apôtre va plus loin, et pour notre meilleur intérêt, quand il nous dit d'être libéral envers Dieu. Craignez-vous d'en trop faire, avez-vous continuellement le compas à la main pour mesurer ce à quoi vous êtes obligé sous peine de péché ou non : vous manquez de ferveur. A son tour, Dieu vous accordera les choses auxquelles il s'est engagé, certains secours nécessaires, indispensables à votre salut, mais pas davantage. Les grâces de choix, elles ne peuvent être méritées que par une vie chétienne généreuse. Pour les obtenir, vêpres et prière du dimanche seront par nous religieusement suivies. Dans le cours de l'année, à nos communions régulières, nous en ajouterons plusieurs autres. Nous viendrons quelquefois en semaine confier à Dieu, dans le silence d'une messe matinale, le fardeau de notre tâche quotidienne ; ou bien, le soir venu, dans une courte visite à l'église, nous ferons une gerbe de toutes les amertumes de la journée pour les lui offrir. Alors, Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité nous ménagera les faveurs les plus précieuses.

* * *

Voilà la véritable vie chrétienne. Qu'elle soit aussi la nôtre. Au lieu de nous attacher à ce monde fragile, donnons notre cœur à la vertu et au devoir. Vivons comme l'Apôtre nous le conseille, en regardant le ciel et ses espérances, *expectantes beatam spem*. Le temps présent est celui des semailles : semons sous nos pas, et à pleines mains, les bonnes œuvres, la prière, le sacrifice ; un jour nous moissonnerons une allégresse éternelle. Ainsi soit-il.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

III

NOTRE JOIE EN CETTE FÊTE

Gaudens gaudebo in Domino.
Je me réjouirai avec effusion dans le Seigneur.
(Introït de la messe).

Mes frères,

Pourquoi cette exclamation subite de joie ? Pourquoi ces étonnantes paroles par lesquelles commence l'office de ce jour ? L'Eglise, ainsi que son divin Fondateur, est admirablement vraie dans ses

conseils, son enseignement et ses promesses. Elle ne peut pas nous tromper. Quelle est donc cette grande joie à laquelle elle nous convie ? Et quels sont les fondements de cette joie ? C'est la double question à laquelle je vais répondre brièvement.

I

Et d'abord, quelle est la joie qui, en cette solennité, doit faire battre nos cœurs ?

Ce sont les gloires de Marie Immaculée, dont ce jour nous rappelle la mystérieuse origine et les merveilleux résultats.

Une honte commune et inévitable s'attache à la conception et à la naissance de chacun de nous : la souillure du péché originel dégrade l'âme de tout homme venant au monde, et en fait, dès le premier instant de sa vie, l'ennemi de Dieu, l'esclave du démon, un être sujet à l'ignorance et aux passions mauvaises, voué à la souffrance et à toutes sortes de misères, condamné enfin à la peine capitale, à la mort.

Et voici que, par un privilège inouï, sans précédent et qui ne se renouvellera point dans la suite des âges, Marie eut l'insigne honneur d'une conception immaculée. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que Dieu, en considération des mérites de N.-S. J.-C. dont elle devait être la Mère, l'a préservée de la tache du péché originel, dès le premier instant de sa conception. De là, cet éloge de l'Esprit-Saint à Marie : « Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous ! » De là ce dogme de l'Immaculée Conception, source de notre joie.

En effet, tout ce qui honore, tout ce qui enrichit une mère de famille, ne devient-il pas la gloire et la fortune de ses enfants ? Or, quelle femme, quelle mère, quelle reine, parmi les hommes, a reçu du ciel un privilège comparable à celui qui a illustré et enrichi Marie dès sa conception ? Confiance donc et joie à nous tous, chrétiens, qui sommes ses enfants !

Par son Immaculée Conception, Marie fut prédestinée à la mission sublime d'être le tabernacle vivant du Fils de Dieu fait homme, d'en être la Mère vénérée dans le temps et dans l'éternité. Quoi d'étonnant, quoi de plus juste que son crédit et son intervention pour nous auprès de son divin Fils soient illimités ! Si elle prie pour nous, rien ne nous sera refusé : quelle source d'espérance et de joie !

Par son Immaculée Conception, elle a ébranlé la puissance, non d'un prince de la terre, mais du prince des enfers, notre implacable ennemi. Le péché d'une femme lui avait donné l'empire sur les hommes, et la naissance d'une femme sans péché lui ravit son sceptre et brise sa puissance. Quelle victoire ! Si donc par ses tentations, par les dangers qu'il suscite à votre âme, le démon vous fatigue, vous effraie, appelez Marie à votre secours, et n'ayez plus peur. Si même sa ruse ou ses violences ont triomphé de votre faiblesse, si vous êtes tombés dans ses pièges, recourez à Marie, elle est forte contre le démon, dit l'Esprit-Saint, « comme une armée rangée en bataille. »

Comprenez-vous maintenant, m. f., pourquoi l'Eglise, en ce jour de glorieux anniversaire pour Marie Immaculée, nous invite à la joie ? N'a-t-elle point mille fois raison et pour l'honneur de Marie et pour notre bonheur à tous ? De sa part, laissez-moi vous redire : Haut les cœurs ! haut les courages ! haut les espérances ! Que le devoir, que la vertu, que la tentation ne vous trouvent ni faibles ni timides. Au ciel vous avez une protectrice, au ciel vous avez un soutien, au ciel vous avez une mère incomparable, l'Immaculée-Conception !

II

Sur quelles preuves repose cette vérité, ce dogme de l'Immaculée Conception, source pour nous de tant de confiance, de tant de joie ? L'histoire de l'Eglise nous en fournit un grand nombre. Mais je veux être court et citer seulement les plus récentes et les plus authentiques. Je les recueille sur les lèvres mêmes de la T. S. Vierge Marie.

1. Le 25 mars 1858, la Reine du ciel se montra au pied des Pyrénées à une enfant du peuple, telle que les anges la contemplent, dans une auréole lumineuse, avec l'éclat de sa gloire et la robe blanche des vierges. Sur chacun de ses pieds brillait une rose d'or, symbole de la charité qui la faisait descendre parmi ses enfants de la terre ; son front ne portait d'autre diadème que la couronne de la sagesse ; entre ses doigts glissaient les perles blanches d'un chapelet à chaîne d'or ; l'Apparition semblait se recueillir et écouter les invocations qui montaient vers elle.

A la demande trois fois répétée par l'enfant : « O Madame, je vous en prie, veuillez me dire qui vous êtes ! » la Vierge répondit avec un céleste sourire, non point : « Je suis Marie, » — non point : « Je suis la Reine du ciel et de la terre, » — non point : « Je suis la Mère de Dieu, » — mais : « *Je suis l'Immaculée-Conception !* » Comme si, à ses yeux, tout autre titre, si glorieux soit-il, pâlissait devant ce nom qui exprime la plus parfaite pureté, la plus inexprimable innocence : « Je suis l'Immaculée-Conception ! »

Je ne vous redirai pas ce phénomène étrange de foules enthousiastes accourant non seulement de tous les coins de la France, mais du monde entier, à Lourdes où l'Immaculée-Conception est apparue dix-huit fois, où elle a demandé une église, où une source miraculeuse a jailli à sa prière. C'est là un des grands prodiges de notre temps. Lourdes, avec ses pèlerinages comme le moyen âge n'en avait pas connu, avec ses guérisons sans nombre qui rappellent les jours où le Sauveur traversait, en guérissant les malades, les bourgs et les villes de la Judée, Lourdes proclame à la face du monde entier, envers et contre tous les incrédules, les rationalistes et les impies, le dogme sacré de l'Immaculée Conception. Et depuis ce 25 mars 1858, la puissance et la tendresse de Marie Immaculée rayonnent jusqu'aux extrémités de la terre : elles rayonnent et elles se manifestent non seulement par des guérisons corporelles, multipliées chaque année, mais surtout par des grâces, des guérisons spirituelles, des con-

versions éclatantes. Or, de toutes ces faveurs, de toutes ces merveilles, il se dégage un témoignage, une affirmation éclatante, une vérité incontestable et pour nous infiniment consolante : c'est le pouvoir tout-puissant de la T. S. Vierge Marie, et sur le cœur de Dieu, l'auteur de tout bien, et contre le démon, l'auteur de tout mal, toutes les fois qu'on l'invoque sous le titre d'Immaculée-Conception.

2. Mais déjà 28 ans avant Lourdes, la ville de Paris avait été le théâtre d'un événement moins connu, mais non moins providentiel, tendant au même but : à proclamer et à faire invoquer Marie sous le titre d'Immaculée-Conception.

En 1830, le 27 novembre, un samedi, dans la chapelle de la Maison-Mère des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, la Sainte Vierge apparut à une humble religieuse, Sœur Catherine Labouré. Elle se tenait debout, ayant à ses pieds le globe du monde ; de ses mains tombaient sur terre des rayons lumineux, mais avec plus d'abondance sur un point particulier. Pendant que Sœur Catherine contemplait, dans le ravissement, cette vision, elle entendit une voix qui lui disait : « Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient pour les hommes, et le point vers lequel ces rayons tombent plus abondamment, c'est la France. » Au même instant elle lisait autour de l'apparition, écrits en lettres d'or, ces mots : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » — La voix céleste, continuant à parler, ordonna à la religieuse de faire frapper une médaille représentant l'apparition, et lui promit que les personnes fidèles à porter cette médaille bénite et indulgenciée, et à réciter pieusement l'invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » jouiraient d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu.

Peu après, cette médaille, qui a mérité le nom de *Miraculeuse*, tant elle a opéré de prodiges et obtenu de grâces, fut frappée. Aujourd'hui, elle est répandue par millions dans le monde entier où elle publie, à sa façon, la Conception Immaculée de Marie.

Qui nous dira les tentations vaincues ou éloignées, les orages dissipés, les périls conjurés, les cœurs consolés, relevés par la Médaille miraculeuse et par l'invocation qui l'accompagne? On a vu des jeunes filles sauvées du déshonneur en saisissant leur médaille, la portant à leurs lèvres et s'écriant : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Des âmes que le désespoir envahissait, ont retrouvé le calme, la confiance, la paix, grâce à leur médaille de l'Immaculée-Conception. Les balles ennemies, sur les champs de bataille, sont venues plus d'une fois s'aplatir sur ce bouclier d'un nouveau genre. Enfin les anges seuls ont pu compter et pourraient nous dire tous les traits de l'enfer qui s'y sont émoussés.

* * *

Que le fruit de cette fête bénie soit donc pour nous tous, m. f., une foi plus ardente et une dévotion plus grande à l'Immaculée-Conception, une vive confiance en la Médaille miraculeuse, une pieuse habitude de réciter souvent cette prière enseignée par la Sainte Vierge elle-même :

« O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. NICOLAS

I

EN VUE DE RELEVER SA CONFRÉRIE

Mes bien chers frères,

Au lieu de puiser aujourd'hui dans la vie de notre glorieux Patron S. Nicolas les sujets d'édification qu'elle renferme en si grande abondance, je crois devoir vous exprimer un désir que j'ai au cœur depuis longtemps déjà. Il s'agit de la confrérie de S. Nicolas.

Oserai-je vous l'avouer? Je suis humilié d'avoir à plaider devant vous la cause de S. Nicolas en tant que patron de la paroisse.

Sa confrérie fut jadis en grand honneur parmi vous, aussi bien qu'elle y reste dans toutes les paroisses de la Lorraine. Pourquoi n'y est-elle plus? Est-il vrai que les membres ne s'en recrutent chaque année qu'avec peine et parmi les petits enfants, qu'il faut aller à leur recherche et prendre chacun d'eux pour ainsi dire d'assaut, comme s'il s'agissait d'en exiger une corvée? S'il en est ainsi, cela n'est ni digne des protégés ni digne, encore bien moins, du saint Protecteur. S'il en est ainsi, il n'y a plus de confrérie de S. Nicolas organisée et vivante ; il n'en reste plus que le nom.

* * *

Un tel état de choses est-il acceptable? J'en appelle à vos propres sentiments.

S. Nicolas est ici sur ses terres : cette église, vos foyers, vos familles, vos personnes sont depuis la fondation de la paroisse, c'est-à-dire depuis plus de 1000 ans, placés sous son patronage. Sera-t-il dit que malgré cela S. Nicolas est ici traité en étranger? Sera-t-il dit que la génération actuelle foulera aux pieds, de gaieté de cœur, ces traditions de piété, de confiance, d'honneur, par lesquelles vos ancêtres ont célébré le long des siècles les bienfaits que ce grand ami de Dieu, que ce doux et puissant protecteur de la jeunesse répandait sur leurs familles? Valons-nous mieux que nos pères, ou possédons-nous un secret de la sagesse différent du leur? Ils le demandaient, eux, leur secret de sagesse, à l'exemple et à la bonté inépuisable des Saints. Pour cela, ils se groupaient en bataillons serrés sous leur bannière, dans leurs confréries. Pourquoi aujourd'hui ces désertions, ce refus de faire partie de la confrérie de S. Nicolas? Cela équivaut à un désaveu des traditions du passé, à un mépris, à une sorte de reniement envers notre saint Patron. Autant vaudrait dire : « Nous n'avons que faire de sa protection ! Nous voulons bien garder pour nos enfants l'usage de ses gâteaux, de ses friandises, de ses joujoux, oui ! Mais de sa dévo-

tion, de ses vertus à admirer, à imiter, il n'en faut plus ! »

Et qui donc parle ainsi? qui tient ce langage? Un jeune homme de 15, 18 ou 20 ans, peut-être son père, peut-être sa mère !... Or, ce langage est celui de gens qui ne sont plus guère chrétiens que par le baptême, de gens chez qui la foi, l'espérance et la charité ont fait place à l'indifférence, au naturalisme en matière de religion.

* * *

Ce naturalisme ou cette indifférence est une tendance vague et générale qui nous porte à vivre en dehors des pensées de la foi, des habitudes chrétiennes, à n'estimer plus que ce qui se compte ou se pèse, ce qui enrichit ou procure des jouissances, et à nous contenter d'être simplement d'honnêtes gens. C'est un système de demi-incrédulité, raisonnable en apparence, qui regarde comme exagéré tout ce qui sent la piété, tout ce qui vient de la foi, tout ce qui élève à la vie chrétienne proprement dite.

Cette tendance n'est-elle pas la maladie spirituelle de beaucoup de chrétiens de notre temps? A quoi conduira-t-elle les âmes, la jeunesse, si on ne réagit? C'est demander à quoi conduit une maladie du corps qu'on ne soigne pas : elle conduit à la perte de la santé, à la mort ! De même, ce naturalisme prépare la ruine de la religion, la perte des âmes. A voir la vie, à entendre le langage de quantité d'hommes, de jeunes gens mêmes, ne dirait-on pas déjà qu'ils ne croient ni à Jésus-Christ, ni à l'Evangile, ni aux sacrements, ni à la prière, ni à la grâce du bon Dieu, ni au péché mortel, ni au jugement, ni au purgatoire, ni à l'enfer, ni au paradis? Quand ils ont dit : « On ne peut rien me reprocher. Je suis honnête. Je ne fais de mal à personne ! » ils entendent bien s'être délivré un brevet d'honnêteté qui les dispense de tout le reste. Cette honnêteté naturelle est certainement une belle et excellente chose, beaucoup trop rare même dans la pratique ; mais il ne suffit pas de se flatter de la posséder, pas plus qu'il ne suffit de se vanter d'être riche pour n'être plus pauvre. Ensuite, elle ne suffit point pour le salut de celui même qui la possède. Et elle ne suffit point, m. f., parce que le bon Dieu ne s'en contente point. C'est Lui qui nous a créés : ce n'est pas nous. Il est notre Maître, notre Seigneur, comme nous l'appelons, et il veut que nous le servions. Or, dans la pratique, « servir Dieu » veut dire « être un bon chrétien, un bon catholique ! »

* * *

Pour aider chacun de nous à être bon chrétien, bon catholique, l'Eglise, qui connaît les dangers et les luttes de la vie, nous a confiés au baptême au patronage d'un saint, d'une sainte dont nous portons le nom. Et la sollicitude de l'Eglise, toujours inspirée de Dieu, a été jusqu'à grouper les individus dans cette famille qu'on appelle une paroisse, et à mettre celle-ci sous le patronage d'un Saint que ses vertus particulières ou ses bontés touchantes désignaient à son choix.

A ce titre, S. Nicolas fut donné, de temps immémorial, pour patron à cette paroisse. Et il a rempli son mandat de bienfaisance et de protection avec cette intarissable bonté que l'Eglise entière, et la Lorraine en particulier, proclament et chantent depuis des siècles. A nous de remercier Dieu d'une telle grâce, d'un tel honneur ! A nous de témoigner respect et confiance à ce grand Saint ; à nous de mériter de plus en plus qu'il remplisse envers la paroisse sa mission si précieuse à nos âmes. Dans le monde on sollicite par des démarches, par des instances réitérées, par des flatteries, quelquefois par des bassesses, l'appui, la bienveillance, la faveur d'un homme influent, fût-il un parvenu ! Et on négligerait de cultiver la bienveillance d'un saint, d'un ami de Dieu, riche de tous les dons du ciel !

Demanderez-vous à S. Nicolas des références, des témoignages qui lui gagnent vos cœurs plus encore ?

S. Jean Chrysostome, la gloire de l'Orient, en faisait tant d'estime et lui portait tant de respect qu'il le prie d'être l'ambassadeur de son peuple auprès de Jésus-Christ pour lui procurer le salut éternel !

S. Pierre Damien lui donne cet éloge qu'il a été la gloire des jeunes gens, l'honneur des vieillards, la splendeur des prêtres et la lumière de l'Eglise. Il ajoute que tout l'univers est rempli de ses louanges et que la mer, aussi bien que la terre, annonce de tous côtés ses prodiges.

Enfin l'Eglise universelle ne fait point difficulté de dire, dans l'oraison de S. Nicolas, que Dieu l'a ennobli par un nombre infini de miracles.

A l'œuvre donc, mes bien chers frères, pour relever dans cette paroisse le culte de S. Nicolas ! Vos ancêtres lui ont dédié cette église qui vous rappelle tant de doux souvenirs ; je vous demande aujourd'hui de lui dédier le sanctuaire de vos cœurs... Reconstitution de sa confrérie : conditions pour en faire partie et avantages... Sa fête célébrée par une assistance comme aux grands jours... Dévotion dans la famille ; son nom au baptême...

S. Nicolas est le patron de la paroisse. Qu'il soit donc à un double titre le Patron de la jeunesse de D... ! Qui dit Patron dit protecteur et père. Ne soyons point des fils qui méconnaissent leur père, des protégés qui rebutent la bienveillance et dédaignent les bienfaits de leur protecteur. Les heureux fruits d'un sincère retour à S. Nicolas seront pour tous le progrès dans la foi, la sagesse dans les mœurs ; pour les jeunes gens, le respect et la docilité dans la famille. Ainsi soit-il.

II

A des jeunes gens

LE DEVOIR DE LA PIÉTÉ FILIALE

Mes chers amis,

Si nous cherchons dans la vie de S. Nicolas quelques traits par où ce glorieux Patron de la jeunesse est principalement le modèle de ses pro-

tégés, nous trouvons, entre tous, son amour pour ses parents. Vous dire 1° *pourquoi* et 2° *comment* vous devez l'imiter, mes chers amis, sera tout le sujet de cet entretien.

I

Né de parents aisés et vertueux, Nicolas reçut une éducation profondément chrétienne. Les leçons de sagesse et les pieux exemples dont fut entourée son enfance lui apprirent de bonne heure à aimer et à servir Dieu. Or, plus la connaissance et la crainte de Dieu sont vives dans le cœur d'un enfant, d'un jeune homme, plus il aime, plus il honore, plus il réjouit ses parents. Quoi d'étonnant alors que S. Nicolas, par sa piété filiale, fît le bonheur de son père et de sa mère ! Oui, dit l'historien de sa vie, son langage toujours réservé, confiant et affectueux, ses procédés, ses démarches, sa conduite, tout en lui révélait les sentiments les plus délicats envers ses bien-aimés parents.

Mes amis, êtes-vous les imitateurs de votre saint Patron ? Avez-vous à cœur non seulement de ne contrister jamais vos bons parents, mais encore de les réjouir par votre langage, vos prévenances et votre conduite ? Vos parents, qui m'entendent, seraient heureux et fiers de pouvoir l'affirmer, et nous, nous applaudirions avec bonheur à cet éloge de leurs enfants... Mais, ce beau témoignage, le méritez-vous ?

Et cependant, aimer son père et sa mère est un besoin autant qu'un devoir.

Le sang qui coule dans vos veines, c'est leur sang. C'est à eux, après Dieu, que vous devez la vie, et, avec la vie, ce que vous êtes, ce que vous possédez, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce. Car ils ont été les intermédiaires du ciel pour tous les biens de l'âme et du corps qui sont les vôtres.

A votre entrée dans la vie, que ne leur avez-vous pas coûté de peines et de soucis ! Combien de fois n'ont-ils pas veillé sur votre berceau, essuyé vos larmes et réchauffé vos membres délicats ! Ah ! votre mère peut bien dire ce que Rachel disait de son cher Benjamin : « Vous êtes l'enfant de ma douleur. » Et votre père, empruntant le langage de nos Livres Saints, peut dire à son tour avec non moins de vérité : « Qu'ai-je dû faire pour vous et que je n'aie pas fait ? »

De fait, cherchez par le monde, parmi vos connaissances et vos amis, qui vous aime comme eux ? Leurs travaux, leurs privations, leurs fatigues, leurs soucis de chaque jour n'ont d'autre but que d'assurer le bien-être de leurs enfants. Et si nous pénétrions dans l'intérieur de vos foyers, que de choses n'apprendrions-nous pas à l'honneur de l'amour des parents pour leurs enfants ! Qui de vous, chers amis, n'aurait à citer mille preuves de la tendresse débordante, inépuisable, de sa mère ? Qui de vous ne serait pressé de nous redire, en le bénissant, la prévoyance, le dévouement, l'amour constant de son père ? Non, il n'est personne d'entre nous qui, en repassant dans sa mémoire les années de son enfance, ne soit porté à se dire : « Dieu soit béni ! Il m'a donné le meilleur des pères et la plus tendre des mères ! »

II

Je ne continuerai pas, mes chers amis, à établir les droits de vos parents à votre amour : ce serait faire injure à votre cœur. Il importe davantage de vous dire comment vous devez les aimer.

1. Vous devez les aimer avant tout autre et plus que tout autre, Dieu excepté. La première place dans votre cœur appartient à Dieu, la seconde revient à votre père et à votre mère. Qui oserait la leur disputer ? A qui oseriez-vous l'offrir ?... Aimez Dieu au-dessus de tout ; aimez vos parents plus que qui que ce soit !

Vous devez les aimer en vue de Dieu dont ils vous rappellent la bonté, et pour Dieu dont ils sont auprès de vous les représentants. Vivifiez tellement cet amour par la foi que les témoignages que vous leur en donnerez soient autant d'actes de religion. Et alors le devoir de la piété filiale vous sera aussi méritoire que doux.

Vous devez les aimer malgré leurs torts, malgré leurs défauts, s'ils en ont. Ils ont droit à votre amour à cause du titre de père et de mère qui les honore, et non à cause de leurs talents ou de certaines qualités particulières. Leur droit est sacré, inaliénable : vous ne sauriez, pour aucun motif, le méconnaître... Quand même ils auraient gaspillé l'héritage qui devait vous revenir, leur droit reste intact, et leurs torts, leur indignité même, ne lui porte aucune atteinte.

Enfin, vous devez les aimer de telle sorte que vous recherchiez leur compagnie, que vous vous entouriez de leurs conseils, que vous déférriez avec docilité et affection à leurs avis, que vous évitiez tout ce qui peut leur déplaire, que vous leur procuriez selon les cas, et dans toute la mesure du possible, assistance spirituelle ou corporelle, soit dans la maladie, soit dans la pauvreté, soit dans la vieillesse.

2. Tels sont vos devoirs de bons fils ; les pratiquez-vous ?

Si, en ce moment, je vous invitais à faire un retour sur vous-mêmes, à interroger votre cœur, à examiner votre conscience, à voir, en un mot, si vous aimez véritablement votre père et votre mère, que répondriez-vous ? que répondraient beaucoup d'entre vous ?

Si vous les aimez, pourquoi êtes-vous si peu soucieux de les contenter ? Pourquoi vous voit-on si prompts à les désobliger ?... Vous, les aimer ! En quoi donc le montrez-vous ?... Par l'indifférence que vous leur témoignez à certains jours ; par le peu d'égards que vos paroles dénotent pour eux, avec le mauvais accueil que vous faites à leurs remontrances et à leurs conseils ; par ce que vous leur faites souffrir ; par les larmes que parfois vous leur faites verser ?...

Avouez-le, le langage, les procédés, la conduite de plusieurs d'entre vous expriment bien mal les sentiments de véritable affection qu'un fils doit à ses parents !

N'est-ce pas le lieu de s'écrier : « O amour filial, où es-tu ? Tu t'en vas, comme les autres vertus domestiques, avec la religion et les bonnes mœurs ! »

En effet, disent nos saints Livres, « celui qui craint Dieu et qui garde son cœur pur, met son bonheur à honorer ses parents. » C'est un fait d'expérience quotidienne : un jeune homme chrétien et de mœurs honnêtes est toujours pour ses parents un enfant confiant et affectueux. Mais, du jour où cet enfant s'éloigne de la religion et se donne aux mauvaises compagnies, on voit en lui se refroidir bien vite le culte d'honneur qui réjouissait ses parents.

* * *

Parents chrétiens, vous souhaitez tous que vos enfants soient votre couronne et l'ornement de votre maison : c'est là le vœu bien naturel de votre cœur. Mais en prenez-vous les moyens ? Leur apprenez-vous à craindre Dieu plus que le monde, plus que le qu'en-dira-t-on ? Vos exemples de chaque jour, de chaque dimanche, leur prêchent-ils le respect ou le mépris de la religion ? les portent-ils à la pratique ou à l'abandon des devoirs du chrétien ?... Si votre conduite ne dément point vos leçons, les bénédictions du ciel feront fructifier vos enseignements ; la sagesse et l'amour du devoir grandiront avec l'âge dans vos enfants ; ils seront vraiment votre couronne et l'ornement de votre maison.

Durant la terrible tourmente révolutionnaire de 93 qui ensanglanta le sol de la France, une jeune personne de qualité avait vu son père jeté dans une prison pour être conduit le lendemain à l'échafaud. Le premier moment de stupeur et d'angoisse passé, elle prend l'énergique résolution de le sauver au prix de sa vie. A force de démarches et de promesses, elle obtient de le voir dans son cachot. Elle lui fait part de son projet, il refuse ; elle insiste, il persiste dans son refus ; elle redouble d'efforts au nom de ses petits frères et sœurs qui vont être orphelins, et il est vaincu. Alors, elle se dépouille de ses vêtements et en revêt son père qui peut sortir à l'aide de ce déguisement. Elle se couvre, elle, des habits de son père et reste dans le cachot. Le lendemain, elle monte parmi les autres, sans être connue, sur la charrette fatale et va porter sa tête innocente sur l'échafaud, en témoignage de son amour filial... Pensez-vous que le ciel ne l'ait pas admise au nombre de ses martyrs, et que la terre ne la compte point parmi ses plus nobles héros ?

Sans doute, personne d'entre vous ne sera dans l'occasion de donner sa vie pour sauver celle de son père ou de sa mère ; mais, vous tous à qui le ciel a gardé jusqu'ici votre père et votre mère, je vous supplie, au nom de S. Nicolas votre modèle, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait, dans vos paroles, démarches, relations, conduite, leur déplaire ; — je vous supplie de les aimer si bien qu'ils en remercient le Seigneur, et que la vie, avec ses sacrifices, ses fatigues et ses peines, leur en soit moins pénible ; — aimez-les si bien qu'ils achèvent en paix, qu'ils achèvent en vous bénissant leur pèlerinage, afin que le souvenir d'avoir été pour eux toujours un bon fils vous reste, après leur mort, comme une douce consolation, en attendant les joies éternelles promises à ceux qui honorent leurs parents. Ainsi soit-il.

POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE

LA RÉPARATION

Procidamus et ploremus ante Dominum.
A genoux devant le Seigneur pour lui demander pardon ! (Ps. XCIV, 6).

Mes frères,

Sous la loi de Moïse, Dieu avait fixé un jour de l'année pour les expiations de son peuple, un jour solennel dans lequel il voulait que chacun conçût des pensées de douleur et exprimât publiquement son repentir. Après un sacrifice spécial offert pour les péchés de tous, le grand-prêtre pénétrait dans le Saint des Saints avec l'encensoir d'or, et il aspergeait du sang de la victime l'Arche d'alliance qui symbolisait la présence de Dieu au milieu d'Israël. Et tous assistaient à ces solennités ; chacun devait y prendre part sous peine de mort, car c'était la sanction fixée par la loi.

M. f., nos fêtes de l'Adoration perpétuelle ne sont pas sans analogie avec cette cérémonie de l'expiation dont je viens d'évoquer le souvenir. Leur raison d'être, — le mot l'indique bien, — c'est l'adoration, le suprême hommage, la louange, l'action de grâces ; mais c'est aussi la réparation.

Ici, dans le culte que nous rendons à Dieu, il y a, comme dans la prière, quatre fins principales : adorer Dieu, le remercier de ses bienfaits, implorer ses grâces, *lui demander pardon de nos offenses*. Or, voici précisément le jour désigné pour demander pardon, pour faire amende honorable, c'est-à-dire réparer. — Réparer pour ses fautes personnelles, ses oublis, ses indifférences, et peut-être ses sacrilèges. — Réparer pour les crimes publics, pour ces impiétés scandaleuses qui s'étalent au grand jour dans nos sociétés modernes.

Pourquoi une réparation publique et solennelle ? Quels devoirs nous impose à chacun cet acte de réparation ? Telles sont les deux pensées qui se partageront notre entretien.

I

Et d'abord, pourquoi une réparation, une amende honorable s'adressant à Jésus-Hostie ?

M. f., à toutes les époques il y a eu parmi les hommes des désordres, à toutes les époques il s'est commis de ces grands crimes, de ces péchés qui provoquent la colère de Dieu. Cependant, il faut bien le remarquer et oser le dire : quelque grands qu'aient été autrefois les débordements de l'impiété, il y a une différence essentielle entre les péchés d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Autrefois, il y avait un point de la loi divine qui restait sauf, intact, indemne, inviolé : les trois premiers pré-

ceptes du Décalogue ne subissaient aucune atteinte ; et si les autres commandements étaient plus ou moins violés, du moins les devoirs envers Dieu étaient généralement respectés. Tandis qu'aujourd'hui l'impiété moderne a fait table rase, elle est allée jusqu'au bout de la négation, s'attaquant directement à la personne même de Dieu, l'insultant dans sa majesté et jusque dans les manifestations de son amour. « Nous biffons Dieu ! » tel est le cri, la devise de l'impiété contemporaine ; et vous savez les efforts déployés pour réaliser ce programme. On efface le nom de Dieu de tous les livres qui peuvent servir à instruire l'enfance ; on le proscrit de tous les discours officiels, comme si Dieu n'était pour rien dans la direction des choses de ce monde ; Dieu est mis hors la loi, rejeté de partout.

Ah ! sans doute, « Dieu ne meurt pas ! » comme disait en tombant sous le fer d'un assassin le président de la République de l'Equateur, Garcia Moreno, ce grand chrétien dont les francs-maçons avaient décrété la mort parce qu'il avait travaillé à promouvoir parmi son peuple le règne de Jésus-Christ. Non, Dieu ne meurt pas, sa personne adorable n'a rien à redouter des attaques de tous ces maudits. Mais dans combien d'âmes ces forcenés tuent le respect de Dieu et des choses saintes !

Et pour nous borner aux offenses plus directement dirigées contre la sainte Eucharistie, voyez donc, m. f., que de manifestations d'une haine satanique !

A Jésus-Hostie on a barré les chemins, les routes où il passait en triomphateur. Que de paroisses en France où les processions de la Fête-Dieu ont été interdites ! — On a fait défense aux hommes de se présenter à la Table sainte. Et cette défense promulguée, transmise comme le mot d'ordre d'un complot, favorisée par les passions impures, n'a été que trop bien acceptée de ceux qui avaient peur de voir briser leur carrière, ou qui craignaient de perdre les faveurs des puissants du jour. — Aujourd'hui, trop souvent, on pille, on dévalise nos tabernacles ; les ciboires sont volés, les saintes hosties répandues à terre.

Mon Dieu ! on tremble en songeant à ces crimes. L'heure est donc venue de la puissance des ténèbres ?... Ah ! m. f., ne me demandez plus pourquoi une réparation, pourquoi une amende honorable à N.-S. J.-C. Il faut bien qu'il y ait quelque chose entre le ciel et nos têtes pour écarter de celles-ci la foudre vengeresse de celui-là ; il faut, vous le sentez bien, il faut que l'encens de la prière et de la pénitence monte vers Dieu pour apaiser sa justice et voiler à ses yeux ce déluge d'iniquités qui grandit sans cesse.

Et pour préciser davantage les devoirs qui s'imposent à chacun de nous dans une réparation publique, solennelle, telle que la réclament l'honneur et la gloire de Jésus-Christ, je vous dirai :

II

L'Eucharistie est menacée. Eh bien ! il s'agit de dresser autour d'elle une citadelle inexpugnable.

Je m'explique. Pour qu'une citadelle soit inexpugnable, trois choses sont nécessaires : des *hommes décidés,* des *approvisionnements,* une *garde incessante.*

Des hommes décidés pour la divine Eucharistie ? Décidés à quoi ? A être chrétiens non pas à moitié ou aux trois quarts, mais tout à fait. Décidés à se confesser et à communier. Décidés à communier ensemble, par groupes et publiquement. Les hommes ensemble à la Table sainte !

Et pourquoi cette communion collective ? Pour se réjouir et se réconforter dans cette fraternité eucharistique, pour mieux vaincre le respect humain. Pour attirer d'autres frères d'armes par la vue du brave petit bataillon. Pour compenser, pour réparer par l'entente et la décision l'absence de tant d'hommes qui ne communient plus.

O catholiques, n'hésitez pas ! N'entendez-vous pas que de tous côtés on se plaint avec une surprise poignante qu'il n'y a plus d'hommes ? Or, m. f., ne vous y trompez pas : il faut le froment, ce que l'Ecriture appelle *robur panis,* la force du pain, pour constituer la virilité du sang, la virilité du cœur, pour former les courages qui sauvent les sociétés.

Gédéon était occupé à battre son blé lorsqu'il devint l'homme fort qui sauva Israël ; il vannait son grain pour se sauver ensuite des incursions des Madianites qui opprimaient les Hébreux, quand l'Ange de Dieu lui dit : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus fort d'entre les hommes, allez, et vous délivrerez le peuple de Dieu. » A quelques jours de là, ce cri retentissait en Israël électrisé : « L'épée de Dieu et de Gédéon ! » Madian était écrasé. Un homme occupé à battre son blé était devenu le Libérateur.

Et je me dis maintenant : — Quoi ! le blé des chrétiens serait inférieur en prodiges au blé d'Israël ? Non ! non ! puisque Dieu y est. Debout, les hommes décidés, ensemble à la Table sainte, et qu'il y ait désormais autour du divin Tabernacle, autour de l'Arche sainte, qu'il y ait toujours des Gédéons !

Et les *approvisionnements* qui sont la seconde force d'une citadelle, qui donc les fournira au divin Tabernacle ? Les femmes chrétiennes ; c'est leur rôle et leur honneur. A elles la mission de préparer, de confectionner les linges d'autel, les vêtements sacerdotaux, et de pourvoir nos églises parfois si pauvres de tout ce qui rehausse le culte.

Mais il y a une autre pauvreté à laquelle les femmes chrétiennes doivent remédier. Le froment divin ne manque jamais ; mais ce sont les communions qui manquent quelquefois au divin froment. La disette des communions, la disette des cœurs ! Aussi le rôle incomparable qui s'offre aux femmes chrétiennes, c'est celui de se faire « les glaneuses du Saint-Sacrement. »

Vous vous rappelez l'histoire de Ruth, la pieuse Moabite. Elle marchait derrière les moissonneurs, dit la Bible, elle recueillait les épis tombés, elle glanait, elle amassait dans les champs de Booz le grain perdu dans les sillons, le blé échappé des javelles.

O femmes chrétiennes, mères de famille qui m'entendez, ce rôle de glaneuses vous est réservé, avec cette différence tout à votre avantage, qu'il s'applique sous la Loi nouvelle non plus au froment des champs, mais au Froment des cieux.

O divine Eucharistie ! tu auras tes glaneuses qui iront à la recherche des cœurs ; elles marcheront derrière les apôtres, derrière les missionnaires, pour recueillir les cœurs, pour sauver les âmes égarées.

Mais, ne l'oubliez pas, le rôle de glaneuse exige des recherches, de la délicatesse, du tact, de l'humilité. Il faut se baisser, il faut souvent toucher terre. O glaneuses du Saint-Sacrement, ne vous lassez jamais de recueillir les cœurs ! Et au jour du jugement, c'est-à-dire de la moisson rassemblée, ces âmes recueillies et sauvées par vous, ces âmes qui sans vous se seraient trouvées abandonnées, vous béniront avec effusion.

Des hommes décidés ; des approvisionnements ; avec cela, que faut-il encore pour rendre une citadelle inexpugnable ? *Une veille incessante.*

Eh bien ! qui fera cette veille autour du Tabernacle, autour du saint autel ? Les prêtres du Seigneur. L'Ecriture les appelle des veilleurs, et S. Paul écrivant à Timothée lui dit : « *Tu vero vigila.* Quant à toi, veille ! » Et quelle sera cette veille du prêtre ?

Il veillera sur la préservation des vases sacrés, il veillera sur la sécurité du saint ciboire durant la nuit, sur la fermeture de son église. Il veillera sur la perpétuité des hommages autour de la Présence réelle. Il veillera sur le maintien convenable des personnes qui approchent de la table sainte. Il veillera sur lui-même, sur l'innocence de ses mains et la pureté de son cœur. *Tu vero vigila.*

Et ici encore la Bible nous offre un type admirable de zèle, d'intrépidité au service de la divine Eucharistie ; ce type, c'est le prophète Elie. Prophète extraordinaire non seulement parce qu'il a été enlevé au ciel sur un char de feu, mais encore parce qu'il a déployé un zèle de feu pour la gloire du Dieu des armées. Il a souffert, il a reproché aux peuples leur idolâtrie et leurs désordres ; il a fait trembler sur leurs trônes les rois impies ; il a mené dans un corps mortel une vie céleste. Mais voici la scène spéciale où l'Eucharistie lui est apparue en figure. Elie fuyait la colère de Jézabel, cette furie contre le royaume de Dieu sous l'ancienne loi. Il s'était enfoncé dans le désert, et après une journée de marche, s'étant arrêté sous un genévrier, il s'assit découragé et souhaitant de mourir : « Seigneur, disait-il, c'en est assez, retirez mon âme de cette terre. » Un ange alors se présenta et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Elie regarda et vit auprès de lui un pain cuit sous la cendre avec un vase d'eau. S'étant donc levé, il mangea et but ; et dans la force de cette nourriture, ajoute le texte sacré, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne du Seigneur où il vit Dieu et fut ravi.

O prêtres de Jésus-Christ, mes frères dans le sacerdoce, il y a, n'est-il pas vrai ? des heures dans la vie du saint ministère où la fatigue est si lourde, les embûches si perfides, les déboires si continuels, que, comme le Prophète, on est tenté de se décourager, on souhaite de mourir. Mais alors aussi, prosternés devant le Tabernacle, après nous être nourris du pain que nous a laissé l'Homme des douleurs, on reprend courage, on n'a plus peur de l'isolement ni de la persécution.

L'Eucharistie, voilà, m. f., le trésor de nos âmes au désert de la souffrance et des privations. Vous dites que pour avancer dans les voies de Dieu, il vous reste un grand chemin à faire ; mais voici l'Hostie sainte, mangez ce pain mystérieux et vous pourrez alors monter, atteindre au sommet de la perfection chrétienne.

* * *

On voit à Rome, dans les Chambres du Vatican, un tableau célèbre devant lequel les visiteurs s'arrêtent toujours en admiration, non seulement parce que c'est un chef-d'œuvre où se reconnaît facilement la main d'un grand maître, mais encore et surtout parce que la scène qui s'y trouve dépeinte est une des plus belles, des plus merveilleuses que la foi à l'Eucharistie ait pu inspirer.

Permettez-moi de vous la décrire, telle que je l'ai contemplée.

Au centre, Raphaël a représenté un autel et sur cet autel, entouré de lumières et de fleurs, l'ostensoir, une sorte de monstrance renfermant l'Hostie sainte offerte à l'adoration des fidèles. Puis, autour de cet autel, sont groupés en divers médaillons tous les personnages qui ont été mêlés à l'histoire de l'Eucharistie aux différents âges de l'Eglise.

Dans un premier groupe on reconnaît S. Jean, le disciple bien-aimé qui avait pénétré si avant dans les secrets du divin Maître, et dont la tête reposa sur le cœur de N.-S. au jour de la Cène, quand fut institué le sacrement de l'autel.

Puis, c'est un pape des premiers siècles qui, après une messe célébrée au fond des Catacombes, confie les saintes espèces à un enfant qui devra les porter comme viatique à des chrétiens qui sont dans les prisons de Rome, à la veille de leur martyre.

Plus loin, c'est un groupe de vierges parmi lesquelles sainte Julienne de Liège, l'humble religieuse à qui Dieu confia au moyen âge la mission de faire instituer dans l'Eglise la fête du Saint-Sacrement et de promouvoir à l'adresse de Jésus-Hostie des hommages tout à fait nouveaux. Là encore on aperçoit sainte Claire repoussant, grâce à l'ostensoir qu'elle tient entre ses mains, une horde de Sarrasins qui menaçaient d'envahir son monastère.

Enfin c'est le groupe des Docteurs, de tous ces vaillants qui surent, chacun à son heure, venger contre l'hérésie le dogme de la présence réelle, et entre tous on distingue à son allure magistrale S. Thomas d'Aquin, l'auteur de l'office du Saint-Sacrement, l'auteur de ces hymnes incomparables du *Lauda Sion,* du *Pange lingua,* qui sont des merveilles de poésie et de doctrine et que vous entendez chaque année à la Fête-Dieu.

Vous jugez déjà, vous comprenez ce qu'il y a de grandiose dans cette mise en scène, et si vous y ajoutiez par la pensée une procession du Saint-Sacrement à Lourdes, telle qu'elle se pratique depuis vingt-cinq ans et plus au Pèlerinage national, au milieu de cinq cents malades dont plusieurs se lèvent subitement guéris au passage de Jésus-Hostie ; en vérité, vous auriez là le panorama complet de la dévotion eucharistique.

Mais au-dessous de cette scène principale se déroulent deux scènes secondaires sur lesquelles j'appelle particulièrement votre attention. Au bas du tableau, d'un côté c'est un vieillard et un jeune homme, mais un jeune homme sur le visage duquel on peut lire en traits indéniables le ravage des passions malsaines, tandis que la tête du vieillard semble couronnée d'une auréole de sainteté. Et le vieillard dit au jeune homme : « Mon enfant, je vais bientôt mourir ; si seulement, avant de mourir, j'avais pu vous faire comprendre que la force est là, cachée dans nos tabernacles, et comme ceux-là qui veulent y recourir sont bien armés pour les luttes de la vie ! »

Du côté opposé, c'est encore un enfant et un vieillard, mais un vieillard dont le front reflète la plus stupide indifférence, tandis que l'enfant qui lui parle a conservé toutes les grâces de l'innocence. Et cette fois c'est l'entant qui dit au vieillard : « Ah ! vous allez bientôt mourir ; si seulement, avant de mourir, vous veniez vous réconcilier avec le Dieu de votre jeunesse et goûter à nouveau à la Table sainte combien le Seigneur est doux ! »

M. f., je n'ajouterai rien à ces belles paroles qui valent tout un sermon ; je me contenterai de vous dire : — Vous aussi qui m'entendez, vous mourrez un jour. Et la mort, c'est un fait d'expérience, la mort est l'écho de la vie. Si vous voulez faire une sainte mort, une mort de prédestinés, il s'agit de mener une vie sainte. Or, m. f., le secret de bien vivre, vous le trouverez dans l'Eucharistie, vous le trouverez au pied des autels.

Venez donc, quand l'Eglise vous y invite et puisque Dieu vous en a fait un devoir, venez puiser ici, au tabernacle, cette force surnaturelle qui nous rend semblables, c'est l'expression d'un Père de l'Eglise, à des lions invincibles. Et cette vie de la grâce augmentée en vos âmes par la vertu du sacrement, sera pour vous le prélude et le gage de la gloire éternelle des cieux que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XXII

Mademoiselle [1],

Parce que vous avez été toujours une fidèle, pieuse et dévouée Congréganiste, je me fais un devoir et un plaisir de m'associer, en ce jour, aux joies et aux espérances de votre respectable mère et de votre famille, en bénissant votre mariage et en vous adressant quelques mots.

Je veux aussi saluer en vous, mon ami, un *agent* de cette Compagnie des chemins de fer de l'Est, qui tient si grande place dans la vie, le mouvement et la prospérité de notre région, un *agent* qui a su de bonne heure mériter la confiance de ses supérieurs et conquérir, quoique jeune, un poste dont le suivant sera celui de chef de station.

Que vous dirai-je à tous deux au sujet de votre mariage ? C'est un contrat d'une haute gravité devant Dieu et devant les hommes, que celui que vous passez en ce moment au pied de l'autel. Unir sa destinée à une autre destinée, c'est mettre en commun, pour la vie entière, son cœur et son âme, c'est marcher deux, la main dans la main, par les sentiers de l'existence, s'encourageant mutuellement au devoir, s'entr'aidant à l'heure du travail et des sacrifices, s'adoucissant l'un à l'autre, par l'affection et le dévouement, par la foi et les saintes espérances chrétiennes, les épreuves inévitables d'ici-bas, les jours tristes de la vie. — S'il y a des jours heureux pour la famille, il y a plus de jours laborieux et pénibles. Croyez-en l'expérience de vos parents, croyez-en l'avertissement donné à l'homme, dès les premiers jours du monde. « La vie de l'homme est une lutte, un combat. Et ceux-là obtiennent la palme du vainqueur, c'est-à-dire le royaume des cieux, qui ont combattu, avec la crainte de Dieu au cœur, avec le souci de leur âme immortelle... »

De fait, harmoniser bien ses devoirs d'état avec ses devoirs de chrétien, de façon à accomplir fidèlement ceux-ci et à ne rien négliger de ceux-là : voilà la vie bien comprise, la vie honorable, la vie toujours considérée des hommes, toujours bénie de Dieu ! Ce sera la vôtre, mes chers amis. L'éducation que vous avez reçue en famille, les exemples au milieu desquels vous avez grandi, vous ont préparés et formés pour faire vôtre ce programme chrétien.

Et s'il plaît à Dieu de vous donner des enfants, vous les accueillerez comme des dons du ciel, comme des dépôts sacrés dont il vous sera demandé compte, au seuil de l'éternité, par le Souverain Juge des vivants et des morts. Dès lors, vous vous appliquerez à cultiver leur intelligence, leur cœur et leur âme selon les préceptes de la religion, vous en ferez des enfants chrétiens, des enfants vertueux, capables de servir Dieu et leur pays dans la vocation où ils seront appelés.

Pour cela, priez ardemment, ce matin, la T. Ste

[1] L'auteur a modifié ainsi son exorde pour un autre mariage :

« Mademoiselle,

« Parce que vous avez été toujours, à l'exemple de votre bonne et tant regrettée sœur, une pieuse et dévouée Congréganiste, je me fais un plaisir de m'associer, en ce jour, aux joies et aux espérances de vos respectables et laborieux parents, en bénissant votre mariage et en vons adressant quelques mots.

« Je veux aussi saluer en vous, mon ami, un jeune homme de cœur, un employé de commerce modèle. Votre stage de 11 ou 12 ans dans la maison X... fait de vous le meilleur éloge. Vous faites mentir, pour votre compte du moins, le reproche que l'on fait aujourd'hui à trop de serviteurs, commis ou employés, de ne savoir plus mériter l'estime et la confiance des patrons ni s'honorer eux-mêmes, par un service actif, intelligent, consciencieux et dévoué. Je vous adresse mes plus sincères compliments.

« Que vous dirai-je à tous deux... »

Vierge et S. Joseph, les chefs augustes de la Sainte Famille, d'être toujours les protecteurs de la vôtre. Dans vos joies, dans vos peines, dans tous vos besoins, recourez à eux, intéressez-les à tout ce qui vous touche. Et la paix, le courage, la confiance, la sagesse, l'honorabilité seront de chez vous ; vous serez heureux dans votre foyer, vous serez prospères dans vos entreprises et vos travaux, et votre bonheur fera le bonheur de vos bons parents et de tous vos amis. Ainsi soit-il.

XXIII

Mon cher Henri, Ma chère Jeanne,

Vous avez désiré que je vienne bénir votre union et m'associer à votre bonheur. Pour cela, vous m'avez délicatement rappelé que je suis de votre famille à tous deux. Votre bon M. le Curé, avec l'autorité de sa précieuse amitié, vieille de 40 ans, a ajouté ses instances à vos instances. Et je suis venu. Et j'ajoute que c'est avec le plus grand plaisir.

Que vous dirai-je, chers époux, dans la circonstance ? Deux mots : une parole d'ami et une parole de prêtre. Une parole d'ami pour vous exprimer ma joie et la joie de vos parents, de vos amis ; une parole de prêtre, pour vous rappeler la grandeur du sacrement que vous allez recevoir, les obligations qu'il impose et les grâces auxquelles il donne droit.

I

Ma joie et la joie de toute votre parenté est grande, parce que nous voyons, dans votre union, l'harmonie des choses et l'expression de la volonté de Dieu. — Ecoutez cette histoire. Bien qu'elle ait été écrite il y a longtemps, on dirait vraiment que c'est votre histoire d'hier et d'aujourd'hui.

Lorsque le jeune Tobie vint demander à Raguel la main de sa fille, l'ange qui l'accompagnait dit au père de la jeune Sara : « Vous pouvez donner votre enfant à ce jeune homme, car il craint Dieu. » Et Raguel, à son tour, dit à Tobie : « Les prières que j'ai faites à Dieu pour le bonheur de ma fille sont montées, je le vois, en sa présence. Il les a exaucées. Vous êtes le fils de gens de bien. » Et l'union fut décidée.

Ces paroles gracieuses d'un des récits les plus touchants de nos Saints Livres, ne furent-elles pas échangées à votre sujet ? Un ami ne disait-il pas, ma chère Jeanne, à vos bons parents, justement soucieux de votre avenir, devant lequel s'ouvraient tant de voies attrayantes : « Vous pouvez mettre la main de votre fille dans la main de celui que nous vous présentons, associer sa vie à la sienne. C'est un cœur loyal, un esprit sérieux, un travailleur, un chrétien. Il est le fils de gens de bien... »

Et cet ami disait vrai ! Je n'en veux pour garant, mon cher Henri, que le témoignage unanime de ceux qui vous connaissent et, en particulier, de M. le Curé qui vous a préparé au beau jour de votre Première Communion, et des Maîtres aussi distingués que vénérés qui vous ont donné, avec tant de satisfaction toujours, leur sollicitude et leur dévouement, pendant les années de votre adolescence et de votre jeunesse. — Vous fûtes d'ailleurs, avant et après vos études, à si bonne école au foyer domestique ! Pour devenir ce que vous êtes, vous n'avez eu qu'à regarder autour de vous et à imiter...

Mais continuons le récit sacré : — Et Raguel dit à Tobie : « Les prières qu'en famille nous avons faites à Dieu pour qu'il donne à notre fille un époux selon son cœur, sont montées en sa présence, nous le reconnaissons. Vous êtes celui que Dieu lui a choisi : soyez le bien venu. »

Quand les parents, en effet, élèvent leurs enfants dans la crainte du Seigneur, dans l'amour du devoir et la pratique des vertus ; quand ils joignent la prière pour leurs enfants aux leçons quotidiennes de l'éducation de famille ; quand ils ont la sagesse de ne confier l'instruction et l'éducation secondaires de leurs enfants qu'à des maîtres chrétiens et vertueux, ils sont largement payés de retour par Dieu lui-même dans les joies que leur procurent ces chers enfants. Ceux-ci, pieux et bons dès le premier âge, rangés et laborieux dans la jeunesse, acquièrent avec les années des habitudes qui seront le soutien et l'honneur de toute leur vie.

Voilà où vous avez puisé, ma chère Jeanne, les principes qui ont fait de vous une jeune fille pleine de droiture, de piété, de candeur, riche par des goûts simples et sérieux, principes qui feront de vous, demain, une femme, une maîtresse de maison accomplie.

Que le monde ne voie dans votre union, mes chers amis, que le rapprochement vulgaire de deux personnes dans le but de constituer un foyer : c'est sa manière de juger les choses par le côté superficiel. Mais nous, parents et amis chrétiens, nous y voyons la rencontre d'âmes prédestinées l'une à l'autre par la Providence.

Vous grandissiez à l'insu l'un de l'autre ; mais Dieu, attentif aux soins vigilants dont fut entourée votre enfance, veillait sur vous, et déjà bénissait votre avenir. Adolescent, vous ignoriez, mon cher ami, à qui Dieu réservait votre cœur ; vous ignoriez également, ma chère enfant, pour qui s'accumulaient dans votre âme de jeune fille les trésors de tendresse qui font les épouses. Mais Dieu, parce que vos bons parents se montraient auprès de vous ses mandataires consciencieux et fidèles, vous regardait tous deux du haut du ciel, vous discernait entre tous, et déjà poursuivait miséricordieusement son œuvre en vue de votre union. Or, l'heure marquée dans le ciel pour votre union sur la terre vient de sonner, et nous allons en être les heureux témoins !... Oui, les heureux témoins ! Quand un mariage est ainsi préparé sur la terre et au ciel, il ne peut donner que confiance et joie aux parents, au pasteur, à la paroisse. Car bon sang, bonne éducation, bons exemples et grâce de Dieu ne mentent pas !

II

L'ami vient de vous dire sa joie. Ecoutez maintenant le prêtre vous rappeler la grandeur de l'acte que vous accomplissez en ce moment.

Si d'aucuns, hélas ! ne voient dans le mariage qu'un jour de fête de jeunesse sans lendemain, vous y voyez, vous, parce que vous êtes profondément chrétiens, un état chargé de devoirs difficiles et graves, pour l'accomplissement desquels vous demandez à Dieu et nous allons demander avec vous, de verser en vos âmes, par le sacrement de mariage, l'abondance de ses grâces.

Quelles sont ces grâces ?

Et d'abord les grâces qui *perfectionnent* l'amour réciproque des époux.

On voit parfois des fiancés s'avancer vers l'autel à cette belle cérémonie des noces ; ils portent avec eux toute la joie et toute la sincérité de leur jeunesse ; ils se jurent un amour éternel. Mais bientôt la joie diminue, la fidélité chancelle, l'éternité de leur serment s'en va comme les feuilles qui tombent ! Que s'est-il passé ? Rien. Les heures ont suivi les heures ; ils sont ce qu'ils étaient, sauf quelques heures de plus... Mais un jour, une heure, c'est beaucoup, hors de Dieu ! Dieu n'était point entré dans leur serment, Dieu n'a pas été l'associé de leur amour, et leur amour finit, parce que Dieu seul ne finit pas.

Il n'en sera pas ainsi de vous. Votre amour ira croissant avec l'âge, malgré les déchéances du corps, parce que derrière les grâces éphémères de la jeunesse, derrière même les qualités sérieuses de l'esprit, du cœur et du caractère, vous verrez toujours la beauté immuable de votre âme, qui est l'image de Dieu.

Votre amour survivra aux illusions de la jeunesse, aux rêves de l'imagination et du cœur, aux désenchantements inévitables de la vie, parce qu'il aura été trempé dans la grâce du sacrement.

Vous recevrez ensuite la grâce qui affermit l'*union*.

L'union, n'est-ce pas le mot qui donne la notion la plus vraie de l'amour conjugal ? L'union : c'est-à-dire ne faire qu'un cœur et qu'une âme, avoir tout en commun, les joies et les peines, les consolations et les déboires, les larmes et les jouissances. L'union : c'est-à-dire recueillir d'une seule et même main tout ce que Dieu et les hommes sèment le long de la vie de bonheur et d'adversité ; doubler ses joies en les partageant, adoucir ses peines par l'échange que l'on en fait ; en un mot, mêler son nom, son sang, son cœur pour faire de concert le voyage de la vie avec l'espérance de se survivre en des images bénies, en des enfants aimés. Voilà l'union sacrée que le mariage va produire dans les profondeurs de vos âmes, et dont la grâce divine du sacrement sera comme le ciment indestructible.

Vous allez recevoir enfin la grâce qui *sanctifie* les époux, qui leur inspire l'amour du devoir, les provoque à son accomplissement, leur donne le courage du sacrifice, les rend meilleurs l'un par l'autre. La vie à deux n'est pas toujours facile, même quand on s'aime. Elle offre matière à bien des actes d'abnégation. On a beau s'être connus à l'avance, on se voyait surtout par les beaux côtés, tandis qu'en se voyant désormais de près et tous les jours, on découvre peu à peu les faiblesses et les petits défauts l'un de l'autre. La vie commune impose parfois des devoirs pénibles, elle exige des sacrifices : pour les faire, il faut l'aide de Dieu.

Vous avez, l'un et l'autre, le bonheur de l'aimer. Vous l'aimerez davantage, vous le prierez, vous le servirez. Les sentiments de foi qui vous animent nous sont garants que vous saurez envisager le mariage de la sorte, et que vous y verrez avant tout le *devoir, l'esprit de sacrifice,* car c'est par ce côté-là que l'union conjugale nous apparaît dans toute sa grandeur morale. L'homme n'est vraiment grand que quand il s'oublie, quand il se sacrifie, et les beaux moments de son existence ne sont pas ceux où il se dit : « J'ai bien joui de la vie ! » mais ceux où il a conscience d'avoir fait son devoir, d'avoir fait un sacrifice !

* * *

Mais je m'arrête : il est grand temps... Soyez heureux tous deux, mes chers amis, et pour cela que Dieu soit avec vous ! Qu'il bénisse et féconde vos serments ! Je vais les recevoir en son nom, devant cette nombreuse et sympathique assistance de parents et d'amis.

Que Dieu soit avec vous ! Ces paroles résument tous mes souhaits d'ami et de prêtre. Car Dieu, c'est la lumière, c'est la force, c'est le courage, la consolation, la sagesse ; Dieu, c'est l'amour ; Dieu, c'est le bonheur ici-bas, c'est la félicité dans l'autre vie. Que Dieu soit avec vous ! Ainsi soit-il.

En vente à nos Bureaux

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger 4 f. 40.

Pour cadeaux a des jeunes filles chrétiennes : Abbé Eug. Martin, **La Chambre de la jeune fille.** In-12 carré de 240 p., *franco* 2 f. 75, Etranger 3 f.

Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Mugnier, *franco,* 1 f. 25 l'ex., 5 f. les cinq.

Du même : **La Victoire de la Terre,** drame social en 3 actes (mêmes prix).

L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation ; pas de rôle féminin.

Pour les fêtes de Noel et de la Sainte-Enfance. Henry Verceil : **Les petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus,** et **Deux Saynètes enfantines pour les fêtes de Noël.** Chaque brochure, 0 f. 35 *franco.*

Du même : **Douze Saynètes et Dialogues enfantins,** à l'usage des Maisons d'éducation, des Catéchismes et des Familles. — Brochure in-12 de 104 p., *franco* 1 f. 30.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 novembris 1923.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 29 novembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — I. Le plus grand Bienfaiteur de l'humanité, 625. — II. Le fait historique et ses leçons, 629.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — IV. *4e Dim. de l'Avent :* La prière : foi et humilité, 633. — V. *Noël :* Le cantique des anges, 634. — VI. *Dernier dimanche de l'année :* Le prix du temps, 635.

Pour l'Adoration perpétuelle. — Les greniers de l'Eglise, 636.

Sujets de circonstance. — Pour les noces d'or d'une religieuse, 640.

SERMONS POUR NOEL

I

LE PLUS GRAND BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ

In nativitate Domini.
Au jour de la nativité du Seigneur.

Monseigneur, Mes frères,

Nous nous plaisons souvent à ne voir dans le mystère de Noël que le charme d'une naissance humaine et divine. Nous nous attendrissons devant cette jeune mère qui berce sur ses genoux, dans une pauvre étable, ce petit être doux et frêle en qui nous adorons notre Dieu devenu semblable à nous. C'est légitime, certes. Mais sans dédaigner ce qu'il y a de poétique et d'attendrissant dans une telle scène, je veux ce soir, — comme j'ai essayé de le faire l'an dernier [1], — élever vos pensées et vous montrer encore l'Incarnation sous l'un de ses aspects les plus émouvants.

Dans cet événement charmant et merveilleux, mais surnaturel au premier chef, ce qui me frappe quand j'y réfléchis, c'est que l'apparition de l'Enfant de Bethléem garde le double caractère des interventions de la Divinité dans la création et dans l'histoire du monde. — Toutes les fois que Dieu sort de son repos et de son silence et se révèle aux hommes, c'est comme bienfaiteur ou comme juge. — Bienfaiteur, il crée l'univers et il appelle les êtres à la vie, à cette vie dont on pourra dire tout le mal qu'on voudra, mais qui est quand même, il faut l'avouer, le meilleur et le plus précieux des biens ; il crée le peuple innombrable des anges à l'origine des choses ; il crée Adam et Eve, ces père et mère du genre humain ; plus tard li se montre à Abraham, et il crée une race ; plus tard il se montre à Moïse dans le buisson de feu du désert de Madian, et il crée un peuple impérissable. Il inspire les Samson, les Judith et les Débora : c'est qu'il veut sauver son peuple de l'invasion et de la tyrannie étrangère. Il se révèle aux prophètes et il les force à parler : c'est qu'il veut sauver son peuple de lui-même en l'arrachant à ses erreurs et à ses crimes. A chaque page de la Bible, Dieu apparaît ainsi comme un Bienfaiteur plein de bonté et de miséricorde. — Mais aussi et en revanche, à chaque page il apparaît comme un Juge. Les anges se révoltent : il les condamne à l'enfer éternel ; Adam et Eve désobéissent : il les condamne à dire adieu au Paradis ; Caïn tue Abel : il condamne Caïn à errer sur la terre avec, au front, le stigmate ineffaçable de son fratricide ; il se montre à Noé : c'est qu'il va détruire toute une humanité corrompue et infidèle ; il se montre à Loth : c'est qu'il va détruire les villes souillées de Sodome et de Gomorrhe ; il fait tonner la voix des prophètes : c'est qu'il va punir Israël idolâtre par soixante-dix ans de captivité en Babylone... Bon d'une bonté infinie, et en même temps infiniment juste et redoutable, c'est ainsi, — si l'on y regarde bien, — que Jésus, Fils de Dieu, apparaît en ce jour dans la Crèche.

Vous le montrer sous ces deux aspects, ce serait, m. f., nous lancer dans une trop vaste et trop longue carrière. Contentons-nous d'envisager le premier point de vue, et voyons quels bienfaits il nous apporte et ce qu'il nous demande en retour. Même en me bornant ainsi, je crains le reproche d'avoir abusé de votre indulgente patience.

Chers paroissiens de la Cathédrale, entraînés par l'heureuse initiative de votre Archiprêtre et par le généreux exemple de votre Evêque, vous avez doté cette basilique de telles lumières qu'il semble que les anges fulgurants dont le passage éclaira, cette nuit, les collines de Bethléem, y soient descendus et y aient fixé leur demeure [1]. Veuille l'Esprit de Dieu nous donner à tous des lumières spirituelles égales !... Pour moi, je te bénis, clarté nouvelle : après la veillée sainte de Noël, tu ne permettras pas à nos paupières de se fermer sous l'inévitable monotonie de la parole...

I

C'est le plus grand bienfaiteur du genre humain, m. f., qui naît en ce jour de Noël à Bethléem !

— « Nous le croyons, me dites-vous, mais quels sont les bienfaits qu'il nous apporte ? Nous voyons là un enfant qui paraît dormir, un front étroit où les pensées ne semblent pas encore écloses. Quels bienfaits cet enfant d'un jour peut-il apporter au monde ? »

Dans ce front étroit où les pensées ne semblent pas encore écloses, le Verbe de Dieu agite déjà ses grands desseins. Comme le passé du monde, l'avenir des âmes et de l'humanité est présent à son esprit, et ce qu'il leur apporte, Jésus le sait en naissant.

Vous le voulez savoir, vous aussi ? Interrogez-le, ou plutôt regardez-le, et vous comprendrez :

C'est un Dieu qui se fait homme, et il vient relever la dignité humaine ;

Il se fait homme parce qu'il a pitié de nous, et il vient rendre aux hommes le sentiment perdu de la pitié ;

Il vient du ciel où il retournera, et il nous apporte une espérance sublime ;

[1] *Prédication* du 7 déc. 1922, p. 657 et suiv.

[1] Allusion à l'installation de la lumière électrique inaugurée ce jour-là.

Il vient du ciel sur la terre, mu par son amour, et il nous apporte un amour plus grand et meilleur que toutes les amours ;

Enfin il nous fait dire par ses Anges qu'il nous apporte la paix.

Voilà la gerbe de bienfaits que sa petite main offre à nos âmes et au monde.

1. J'ai dit qu'il vient relever la dignité humaine.

Depuis la chute originelle, l'homme n'est plus l'homme ; il n'est plus qu'une repoussante caricature de lui-même. Dieu l'avait créé sage et pur ; son péché lui a fait perdre sa sagesse et sa pureté, et avec ces vertus, la beauté magnifique de son âme. Depuis quatre mille ans, il traîne sa triste vie sur le globe dans la folie et la corruption. On voit surgir par ci par là un sage, par ci par là un juste ; la multitude est perdue, tourbe animalisée, infiniment misérable.

L'homme s'est abaissé spirituellement : il a oublié, méconnu, renié Dieu, et il se prosterne aux pieds d'innombrables et monstrueuses idoles.

L'homme s'est abaissé intellectuellement : il est plongé dans une profonde et irrémédiable ignorance des vérités essentielles et des essentiels devoirs.

L'homme s'est abaissé moralement : il ne sait plus où est le bien, ou s'il le soupçonne, — car la conscience ne s'éteint jamais complètement en nous, et quand elle n'est pas un soleil, elle est au moins une veilleuse, — il n'a ni le courage ni la force de l'accomplir. Il ne se respecte plus lui-même et il ne respecte plus ses semblables, qui, à vrai dire, pas plus que lui-même, ne sont dignes de respect. Il ne respecte plus ni son corps ni leur corps, ni son âme ni leur âme, et partout où il est, c'est la corruption et l'abjection.

Tableau affreux ! Le long défilé de ces milliards et de ces milliards d'hommes et de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles, d'enfants, à travers cette horrible nuit de quarante siècles, sans vie intérieure, sans Dieu véritable, sans idées élevées, sans mœurs, sans consolation ni espérance, est pour moi un mystère effrayant, qui me trouble et me serre le cœur dans un sentiment de commisération à en pleurer. Ah ! nos pauvres et infortunés ancêtres, qui donc vous apportera la lumière et chassera vos ténèbres ? Qui donc viendra purifier ce monde devenu pire que les écuries de la Fable, le cloaque de toutes les ignominies ?

Eh bien ! m. f., regardez l'Enfant : voilà l'Illuminateur et le Pacificateur.

L'homme s'est abaissé spirituellement : il a oublié, méconnu, renié Dieu et prostitué son cœur avec son encens à de ridicules et monstrueuses idoles. L'Enfant que voici nous apporte un Dieu, le vrai Dieu, le seul Dieu, et c'est Lui-même.

L'homme s'est abaissé intellectuellement : il ne comprend plus rien du monde qui pourtant lui parle, rien de la vie qui a un sens qu'il ne saisit plus, rien de rien ; il ne connaît même plus les vérités essentielles ni les essentiels devoirs. L'Enfant que voici lui apporte enfin la vérité. Quelle vérité ? La vérité scientifique ? Non, cette vérité-là nous pouvons la découvrir nous-mêmes en étudiant la nature. La vérité métaphysique ou philosophique, l'universel secret des choses ? Non, ce secret est inaccessible à l'homme, et Dieu, qui connaît tout, le connaît seul. La vérité qu'il nous apporte, c'est celle que j'appelle, par opposition aux vérités scientifiques ou spéculatives, la vérité vitale, c'est-à-dire celle qui nous donne le secret de la bonne vie, j'entends de la vie vertueuse, sainte, orientée non vers la terre et la tombe, mais vers les horizons éternels. C'est dans ce sens qu'il dira plus tard : « Je suis la Vérité, » c'est-à-dire : « Ecoutez-moi et faites ce que je dis ; regardez-moi et faites ce que je fais ; la vie que je prêche et que je vis moi-même est la vérité de la vie. Toute autre conception de la vie, toute autre manière de vivre est une erreur. » Cette vérité-là, personne, aucun législateur, aucun fondateur de peuple, aucun philosophe ne l'avait encore donnée au monde.

Jésus en est le premier comme il en sera à jamais l'unique révélateur.

Enfin l'homme s'est abaissé moralement : il ne sait plus où est le bien, il ne respecte rien, ni son corps ni son âme, ni le corps ni l'âme de ses semblables. Il n'est plus que corruption et abjection ! L'Enfant que voici va retirer l'homme et le genre humain de cet abîme en révélant à la terre la vertu inconnue du respect. En prenant la chair de l'homme, il la sanctifie ; en revêtant notre nature, il la sacre et il la consacre ; les hommes deviennent ses frères, et il faudra le voir dans tous les hommes.

Il se montre d'abord sous les traits d'un enfant, et il faudra que, dans l'avenir des siècles, on respecte l'enfance. Il deviendra jeune homme, et il faudra que, dans l'avenir des siècles, la jeunesse se respecte en se modelant sur lui ; donc qu'elle soit, comme lui, obéissante, laborieuse et chaste. Il sera ouvrier dans la boutique de Joseph, et il faudra que le monde respecte, dans l'ouvrier de l'avenir, le divin Ouvrier de Nazareth. Il devient un homme, un homme parmi les hommes, mais il est l'Homme parfait, et il faudra que l'homme s'élève à l'imiter, donc à respecter son corps et son âme, le corps et l'âme de ses semblables ; et parce que l'humanité aura devant les yeux cet idéal incomparable de modestie, de décence, de pureté, de chasteté et de virginale continence, elle échappera, au moins dans une partie d'elle-même, aux tyrannies de la matière et, en s'évadant de la sensation, s'évadera du même coup de la sentine des vices !

Ainsi la dignité humaine sera restaurée.

2. L'Enfant-Dieu vient de plus recréer en nous le sentiment perdu de la pitié.

La société d'avant le Christ est cruelle et impitoyable. Même les religions sont cruelles et impitoyables.

Des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants sont sacrifiés pendant de longs siècles à des dieux dévorateurs. De l'Assyrie à la Gaule, on entend le cri déchirant des victimes de ces étonnants sacrifices païens. Dans la Judée elle-même, les autels sont rouges du sang des malheureux

offerts aux dieux étrangers. « Ils immolaient leurs fils et leurs filles aux démons, dit le Psaume ; ils versaient leur sang innocent en l'honneur des idoles chananéennes, et la terre était souillée de meurtres ! » (Ps. CV, 37-39).

De plus, partout les faibles et les pauvres sont opprimés. Les puissants les traitent comme des bêtes et se refusent à voir en eux des êtres de leur race. On les vend, on les achète, on les condamne à des labeurs qui équivalent à des travaux forcés à perpétuité, on use et on abuse de leur pauvre chair, on les force à se battre à mort dans les amphithéâtres, on les tue quand on veut, et on jette leurs restes aux bêtes féroces ou aux poissons du vivier. C'est une maxime abominable du paganisme que la pitié est un vice. Sénèque l'a écrit en toutes lettres : *Misericordia animi vitium est.*

Jamais on ne comptera les larmes qui ont été versées par les générations d'avant le Christ sous le joug de maîtres sans cœur ; jamais on ne pourra mesurer les flots de sang répandus par les Caïns de tous ces siècles maudits !

Mais voici Jésus. Il est le Fils de Dieu et il vient parmi nous. Pourquoi ? Parce qu'il a pitié de nous. Il est, dans son berceau, la Pitié divine et vivante. Son Incarnation veut dire : « J'ai pitié de vous, et je veux que vous ayez pitié comme moi. Donc, que personne ne fasse plus couler de larmes inutiles ; que personne ne répande plus le sang pour le plaisir ; que personne n'opprime plus les malheureux. Plus de sacrifices humains ! Plus d'esclaves ! Secourez-vous les uns les autres, comme je viens vous secourir ! »

De fait, depuis la nuit de Bethléem, si le monde a encore connu l'injustice, l'effusion du sang et l'oppression, les hommes d'injustice et de sang, les oppresseurs sont mis au ban de l'humanité. Malgré tout, les cœurs se sont attendris. Avec Jésus, la pitié est descendue et reste sur la terre.

3. Il vient, de plus, nous apporter l'espérance.

Avant lui l'homme n'a d'autre espérance que celle qui lui fait entrevoir les biens matériels qu'il convoite ou la délivrance des maux dont il souffre. Son espérance se borne à la terre et ne franchit pas la frontière du tombeau. Certes, il croit à un au-delà, mais le paradis dont lui parlent ses fables n'a rien de séduisant ; c'est le séjour des ombres exsangues et à peine vivantes dont la vie, plus semblable à un songe qu'à la vie, s'écoule, défaillante et monotone, dans des champs d'asphodèles et sur des collines de cendre, ou encore dans je ne sais quels sombres et mornes souterrains. Existence presque inconsciente et en vérité misérable.

Voici Jésus, et tout change. D'où vient-il ? Du sein de Dieu, du ciel, où il retournera un jour. Désormais les âmes ont un but devant les yeux ; il existe une espérance dont s'enchanteront les générations nouvelles...

4. Il vient nous apporter encore, avec l'espérance, l'amour : un amour autre et meilleur que celui qui fut de tout temps la joie et le tourment, l'ivresse et la désolation des hommes : l'amour qui vient du ciel et qui y remonte.

On ne pouvait pas aimer les faux dieux. Lui, on pourra, on devra l'aimer, car il nous aime et il nous prouve qu'il nous aime. Cette preuve, il la rendra de plus en plus éclatante et péremptoire, au fur et à mesure qu'il s'éloignera de son berceau et qu'il avancera dans la vie. C'est son amour qui prêchera pour éclairer les âmes de Judée, du monde et de tous les siècles ; c'est son amour qui guérira les malades ; c'est son amour qui pardonnera la Madeleine, la Samaritaine, la femme adultère, le larron, tous les pécheurs ; c'est son amour qui changera le pain en sa chair adorable, le vin en son sang, pour nous offrir sous les espèces sacrées son être authentique et divinement réel ; c'est son amour qui lui fera accepter la Croix et la mort ; c'est son amour qui fondera l'Eglise et qui veillera sur elle.

Mais aucune preuve d'amour n'égalera cette première preuve d'amour : un Dieu qui se fait homme pour avoir comme les hommes une chair souffrante, et pour souffrir à leur place en expiation de leurs crimes.

Déjà il souffre dans sa chair, l'Enfant-Dieu couché dans la crèche de l'étable ! Il souffre de la pauvreté, du froid, de l'air de la nuit qui pique et mord son corps délicat, et de ces souffrances sourdes qui plus ou moins travaillent toujours le fragile organisme humain. Dites-vous donc que déjà la Rédemption est accomplie, car la moindre de ses peines suffit à nous racheter et avec nous tous les mondes. Les travaux, les peines et les tortures qu'il endurera plus tard ne seront qu'un surcroît d'expiation que sa générosité accordera à l'implacable justice.

Le premier jour de l'apparition du Verbe Incarné ici-bas est aussi le premier jour de notre Rédemption !

5. Enfin, en attendant que l'heure du salut sonne pour nous dans le ciel, il nous apporte le meilleur des biens de la terre : la paix ! Non la paix entre les nations : il y aura toujours des guerres. Non la paix entre les partis : les frères se déchireront toujours, comme Esaü et Jacob au sein de leur mère, dans le sein des patries. Non la paix entre les méchants : ceux-là s'affronteront toujours dans l'envie et dans la haine. Jamais les collectivités et les individus qui ne cherchent que leurs intérêts ne pourront longtemps s'entendre, et toujours il y aura entre eux des conflits et des combats. Quelle paix alors ? Ecoutez les anges qui chantent sur le divin berceau : « Paix sur la terre ! » A qui ? « Aux hommes de bonne volonté ! » C'est à ceux-là qu'il apporte la paix ; la paix de l'esprit, parce qu'il leur apporte la vérité ; la paix du cœur, parce qu'il leur apporte un amour qui comble leur cœur ; la paix de la chair elle-même, parce qu'il leur apporte les armes pour la mater et la vaincre. Ceux-là auront la paix : la paix chez eux, la paix en eux, et dès les jours du temps ils goûteront les prémices de l'éternité !

Tels sont, m. f., les principaux bienfaits, — car je ne puis les énumérer tous, — que l'Enfant Jésus nous apporte en la nuit de Noël : ce sont les âmes

transformées ; c'est le monde rajeuni et recréé ; c'est la civilisation établie, car la civilisation est dans ce berceau ; c'est le salut du monde !

Sur cette paille, sur cette couche misérable où il ne fait que commencer à vivre, il est déjà vraiment pour l'humanité la Voie, la Vérité et la Vie. Certes, il serait sacrilège de croire et de dire que tout ce qu'il a fait dans la suite, au cours de sa brève existence terrestre, a été inutile ; mais on doit croire et dire que, n'eût-il fait que s'incarner et se montrer Dieu pauvre, humilié et souffrant dans l'étable, il nous a déjà donné en germe tous les bienfaits du christianisme, car la crèche de Bethléem résume à l'avance et condense avec une vigueur d'expression extraordinaire toute sa doctrine et toutes ses actions futures.

Ainsi nous apparaît-il dès son premier instant comme le souverain Bienfaiteur des âmes.

Que nous demande-t-il en retour ?

II

En retour des bienfaits qu'il nous apporte du ciel, que nous demande l'Enfant de l'étable et de la crèche ? Je me suis posé la question avant vous, m. f., et j'ai été saisi d'étonnement, d'admiration et presque de frayeur, quand j'ai compris la rude et magnifique doctrine qui se cache au fond du plus doux des mystères.

Rappelez-vous ce que je viens de vous dire ; repassez dans votre esprit tous ces bienfaits que Jésus nous apporte en naissant ; — et vous allez comprendre tout de suite que cette divine Incarnation qui vient renouveler la face de la terre et de l'humanité, vient nous soumettre en même temps, par le moyen même de tant de bienfaits, à une discipline tellement rigoureuse, à un commandement tellement impératif, à une obligation tellement générale et tellement impérieuse, que la nature corrompue et avide de liberté et de licence gémira et criera sous le joug.

Voyez plutôt.

1. L'Enfant-Dieu vient relever la dignité humaine. Oui, grâce à lui, le monde va se transformer, se transfigurer. Grâce à lui, nous allons redevenir des êtres de raison, d'équilibre, de sagesse et de vertu. Nous ne nous perdrons plus, comme les quarante siècles d'avant l'apparition de ce Maître des maîtres, dans la folie des fausses croyances ; nous ne nous roulerons plus dans la fange des vices...

Il relève l'homme spirituellement. Il nous donne un Dieu, le vrai Dieu, le seul Dieu, et la vie de l'âme. — Oui, mais ce Dieu parlera, et il faudra l'écouter ; il commandera, et il faudra obéir ; il faudra que l'homme orgueilleux courbe son intelligence et sa volonté sous l'intelligence et la volonté divines.

Il relève l'homme intellectuellement. — L'Enfant-Dieu nous apporte la vérité, la vérité vitale, comme je l'ai appelée. Nous saurons désormais comment il faut vivre. Plus de doutes, plus de ténèbres dans les consciences : le plein jour, le plein midi, l'éblouissante lumière qui baigne les chemins et les horizons ! Nous connaîtrons notre raison d'exister, notre destinée qui est non la vie passagère d'ici-bas, mais la vie éternelle, et les moyens surnaturels de l'atteindre. Réjouis-toi, humanité misérable, si longtemps enfoncée et perdue dans les ténèbres de la mort ! Voici la clarté souveraine ; toute ta vie et tout ton au-delà en sont illuminés ! — Oui, mais cette vérité, il faudra la réaliser dans nos actes ; ces devoirs, il faut les accomplir, et l'accomplissement en est dur à la lâcheté humaine ! Ce chemin qui conduit à la vie éternelle, il faut le parcourir, et il est étroit, et il est semé de pierres, de ronces et d'épines, et l'on s'y déchire les pieds, les mains, l'âme, le cœur, le corps, tout !

Il relève l'homme moralement. Il apporte au monde la vertu inconnue du respect. Nous nous respecterons nous-mêmes dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre chair ; nous respecterons nos frères dans leur esprit, dans leur cœur, dans leur chair. Nous serons des hommes dans la plus haute acception de ce noble titre, et comme il est écrit, de vrais fils de Dieu. Il nous apporte la vertu inconnue du respect, autrement dit, une morale. — Oui, mais la morale est une personne exigeante. Il faudra, pour la satisfaire, lutter contre toutes les puissances du mal, et particulièrement contre cet égoïsme qui fait tellement partie de nous-mêmes que le détruire, le tuer en nous, c'est nous déchirer l'âme et le corps.

Disons tout d'un mot, lâchons-le, le mot terrible : nous ne pourrons relever en nous la dignité humaine que par *le sacrifice !*

2. De même, l'Enfant-Dieu nous apporte le sentiment perdu de la pitié. Là où il règnera, il n'y aura plus de douleur qui ne soit plainte, consolée, secourue. La charité courra au devant de toutes les misères et de toutes les détresses. La faiblesse de l'enfance, de la vieillesse, des infirmités, de la maladie, la mort même qu'il faut ensevelir, la verra venir auprès d'elle, et ces faiblesses, elle les soutiendra, elle les prendra dans ses bras, elle ira jusqu'à les bercer doucement, maternellement, et la fraternité des hommes, illusoire partout ailleurs, là sera réelle et effective. Quel avenir merveilleux ! Quel paradis sur terre ! — Oui, mais pour avoir pitié, pour les soulager, ces misères, ces détresses et ces faiblesses, pour les supporter et même seulement pour les voir, il faudra se renoncer, s'immoler, se donner ; et ce renoncement, cette immolation et ce don de soi-même, c'est encore *le sacrifice !*

Ce n'est pas tout.

3. L'Enfant-Dieu nous apporte l'espérance. Désormais nous aurons devant nous un but de splendeur et de félicité. Regardez en haut, m. f., ou plutôt devant vous : voyez cette porte d'or, écoutez ces chants des anges, contemplez cette multitude des Elus autour du trône du Sauveur. Après les combats de la vie, après la maladie, après l'agonie, c'est là que vous serez accueillis et que vous demeurerez pour toujours ! Celui qui descend du ciel, vous y emmènera après les épreuves, les tristesses, les amertumes, les désolations, les attentes

d'ici-bas, et ce sera pour vous le repos, la paix, la douceur et le bonheur éternel en Dieu ! — Oui, mais ce bonheur, il faut le gagner, et on ne le gagne qu'à force d'énergie, de travaux, de restrictions et de conquêtes morales, en obéissant aux commandements, en pratiquant les vertus naturelles et surnaturelles, ou en pleurant et expiant ses fautes, si l'on a péché. Et vous le voyez, c'est encore *le sacrifice !*

Ce n'est pas tout.

4. L'Enfant-Dieu nous apporte un amour plus grand et meilleur que toutes les amours. En venant ici-bas, il nous prouve qu'il nous aime. Désormais nous avons un Ami divin qui divinise l'amour. Vous que personne n'aime, vous que l'amour terrestre a délaissés ou trahis, vous qu'aucune affection ne satisfait, cœurs vides, cœurs abandonnés, cœurs lassés, allez à lui ! Ah ! il est bon de l'aimer. Demandez aux saints : ils vous diront qu'il n'est pas de douceur comparable, que cet amour apaise, enivre, béatifie, et qu'il est la plus délicieuse des extases. — Oui, mais pour goûter cet amour de Dieu, il faudra sacrifier toutes les autres amours, se soumettre aux renonciations les plus cruelles et souvent s'arracher le cœur !

Le sacrifice ! Encore *le sacrifice !*

5. Enfin, l'Enfant-Dieu nous apporte le pardon, et qu'il en soit béni, car rien au monde ne vaut la paix ! Prenez-moi tout ce que j'ai et laissez-moi ce bien-là ; je suis heureux ! — Oui, mais pour avoir la paix et la garder, il faudra la mériter, la défendre contre toutes les causes de trouble, contre les suggestions de l'Esprit mauvais, contre les passions mauvaises, contre le péché, ce grand perturbateur des consciences ; et ce sera la lutte encore et toujours *le sacrifice !*

Ce mot-là décidément résume tout.

Le sacrifice du Christ à Dieu et à l'homme, de l'homme au Christ et pour lui à son frère l'homme, voilà pour l'esprit réfléchi qui goûte l'exquise poésie des dehors sans s'y arrêter, le fond du mystère de Noël. Le jour de la naissance du Fils de Dieu dans la chair est aussi le jour de la naissance du sacrifice dans le monde. Telle est la véritable, profonde et austère doctrine qui est impliquée dans la scène délicieuse qui nous émeut et nous enchante.

Mon ministère m'obligeait à soulever le voile et à vous dire ces choses ; j'ai soulevé le voile, et ces choses, je vous les ai dites.

* * *

Allez-vous vous plaindre et murmurer, m. f., à la pensée de ce qu'un Dieu vient demander à votre faiblesse ? Gardez-vous-en ! Réjouissez-vous, au contraire ; chantez avec les anges et avec toute la terre : « *Gloire à Dieu dans le ciel et paix ici-bas aux hommes de bonne volonté !* » Le sacrifice que Jésus apporte avec lui est encore un bienfait. Il paraît dur à accepter et à porter ; ce n'est qu'une apparence. « *Mon joug est doux et mon fardeau léger,* » dit le Sauveur, et rien n'est plus vrai. Tous les sacrifiés avec Jésus sont des heureux, parce que tous les sacrifiés avec Jésus sont des vainqueurs, des âmes libérées des instincts aveugles et des servitudes dégradantes du corps, des âmes affranchies des passions troublantes et douloureuses et parfois meurtrières, des âmes dégagées des choses terrestres, des âmes qui s'élèvent à la vie de l'esprit, qui vivent de la seule vraie vie qui est la vie intelligente, aimante et libre, — et de plus des âmes bienfaisantes au monde, parce que ce sont ces âmes-là qui lui rappellent qu'il existe une loi morale et qui, en luttant contre les empiétements de la matière, mettent devant ses yeux des idées et des buts supérieurs et le sauvent, en somme, en sauvant les réalités spirituelles par lesquelles, seules, il vit et se perpétue.

Chantez encore une fois : « *Gloire à Dieu !* » Gloire à Dieu, qui, en nous envoyant son Fils dans la nuit de Noël, a fait luire cette grande lumière dans la nuit où le genre humain était plongé ; et « *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* » Paix à vous, m. f., qui allez remporter d'ici cette haute et toute divine doctrine du Sauveur et qui l'appliquerez généreusement, en vrais chrétiens que vous êtes, — dans votre vie individuelle, en réfrénant et domptant le mal en vous ; dans la vie de famille, en vous oubliant pour le bien et le bonheur de vos chers vôtres ; dans la vie sociale, par votre sociabilité, votre aménité, votre loyauté, votre probité ; dans la vie nationale elle-même, en vous montrant les plus dévoués citoyens de la Patrie !

Par le sacrifice, vous rendrez gloire à Dieu ; par le sacrifice, vous obtiendrez la paix en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

II

LE FAIT HISTORIQUE ET SES LEÇONS

> *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos.*
>
> La grâce de Dieu notre Sauveur a apparu à tous les hommes, pour nous instruire. (Tit., II, 11-12).

Mes frères,

De ces paroles de S. Paul à son disciple Tite jaillissent deux idées saisissantes : la venue au monde de Jésus-Christ qui est la souveraine grâce de Dieu, et les enseignements qu'il nous apporte. C'est pourquoi l'Eglise les propose aujourd'hui à notre méditation. Il nous est agréable, en cette fête touchante, de nous reporter à Bethléem où s'est faite la *divine apparition,* où nous verrons Jésus dans l'humble grotte qu'il a choisie pour sa maison natale. Chacun des détails que nous fournit l'Evangile de S. Luc sera pour nous une révélation, l'occasion de faire une prière au divin Enfant, de lui témoigner notre reconnaissance, de lui exprimer notre amour.

Ensuite nous recueillerons les enseignements de la Crèche, puisque l'Enfant qui s'y trouve est venu pour nous instruire. Sans doute, il ne parle point, sa langue est encore gênée parce qu'il a voulu res-

sembler aux petits enfants dans leur infirmité ; mais qu'il y a d'éloquence dans ce fait unique en l'histoire de l'amour, dans les cris, les larmes et les sourires de l'Enfant Jésus ! Aussi bien avons-nous en S. Paul un éloquent interprète de ces muettes et divines leçons : *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.* Il nous apprend, dit-il, à renoncer à l'impiété et aux désirs terrestres, afin que nous vivions en ce monde dans la tempérance, la justice et la piété.

Quels vastes horizons spirituels nous ouvrent ces paroles !

I

Rappelons d'abord le fait de l'*apparition de Jésus* notre Sauveur à tous les hommes.

1. Rome venait d'achever la conquête du monde, elle voulut connaître ses richesses et le nombre de ses sujets. Jules César avait ordonné de faire un vaste cadastre, afin de mieux apprécier les ressources des provinces et de répartir plus justement l'impôt. Cette œuvre interrompue un instant fut reprise par Auguste qui, à la description des terres, ajouta le dénombrement des peuples. Ainsi il pourrait savoir combien de citoyens et d'alliés étaient en armes, combien il possédait d'armées, de flottes et de revenus. La Judée, peuple allié, dut se soumettre à ce décret.

En publiant son édit, César-Auguste ne savait pas qu'il préparait un événement d'une autre nature, obscur aux yeux des hommes sans doute, mais décisif pour l'avenir de l'humanité. Pour compter le nombre des habitants de la Judée, les Israélites procédaient par familles et par tribus. Chacun se rendait alors au pays qui était le centre et l'origine de la famille, et ainsi étaient établies et révisées pour chacun les tables généalogiques, qui étaient conservées avec soin dans les archives. C'est pourquoi S. Joseph, originaire de Bethléem, se rendit à Bethléem. Marie son épouse l'accompagnait, soit par affection, soit par une inspiration divine, soit peut-être parce que sa présence aussi était nécessaire attendu qu'elle restait l'unique héritière de sa famille. Il ne convenait point d'ailleurs qu'elle demeurât seule à Nazareth pendant l'absence de Joseph.

Mais c'était le doigt de Dieu qui conduisait cet événement, sa Providence qui, à l'insu des hommes, remuait le monde entier, afin d'amener à naître à Bethléem Jésus-Christ « notre Dieu Sauveur. »

Nazareth est à quatre grandes journées de marche de Bethléem. Nul doute que Marie n'ait tenu à passer à Jérusalem, pour revoir le Temple et pour y prier. Elle quitte ensuite la cité pour gagner Bethléem qui est à deux lieues de là. En chemin, elle rencontre le tombeau de Rachel, l'épouse préférée de Jacob qui mit au monde en ce lieu son dernier-né. Se sentant mourir, elle dit à son époux : « Vous l'appellerez Ben-Oni, c'est-à-dire fils de la douleur. — Non, répondit Jacob, il se nommera Benjamin, c'est-à-dire fils de ma droite. » Il disait cela pour la consoler par la pensée que cet enfant serait aussi son fils privilégié. Marie, elle, se dit qu'elle allait mettre au monde le Fils de la droite du Père, le Fils tout-puissant, vivant avant tous les cieux, qui a créé le ciel et la terre, et que c'était à elle, toute petite créature, qu'était réservé l'honneur immense de lui donner son humanité et de devenir ainsi la Mère de Dieu.

2. Voici Bethléem, une ville gracieuse bâtie sur une longue colline dont les penchants sont couverts d'arbres aujourd'hui dépouillés, car l'hiver est venu. Il fait froid. Trouveront-ils dans toute la cité une maison hospitalière pour les recueillir ? Elle s'en préoccupe, la bonne mère, non point pour elle, mais pour l'enfant qui va voir le jour, et dont le premier cri serait donc un cri de douleur si toutes les portes se fermaient.

Ils cherchent dans la ville, et quoique ce soit la cité natale de Joseph, ils ne rencontrent aucune maison qui les reçoive. Elles sont toutes remplies d'hôtes étrangers. Accuserons-nous les habitants de Bethléem ? Ils passaient pourtant pour être fort hospitaliers ; comment se fait-il qu'aucune porte ne s'ouvre devant les deux époux, dont la douceur, l'amabilité, la situation en un mot était si attendrissante ? Dieu ne voulait-il pas nous apprendre ainsi qu'il n'épargne pas l'épreuve à ceux qu'il aime, et que nous ne devons jamais nous plaindre de nos dénuements ? Ne suffit-il pas alors que nous nous rappelions cette course infructueuse de Marie et de Joseph à travers les rues de Bethléem, par ce temps rigoureux ?

Ils reviennent à l'entrée de la cité, où se trouve l'hôtellerie publique, dont le khan ou caravansérail des villes d'Orient nous donne une idée assez exacte. C'était un vaste carré autour duquel, sur le sol exhaussé, les voyageurs étendaient leurs nattes pour y dormir. Au centre, à un niveau plus bas que les voyageurs, se parquaient les bêtes de somme. Quelle extrémité que ce séjour dans une pareille promiscuité ! On se figure que Marie dut éprouver un soupir de soulagement quand elle entendit qu'on leur disait : « Il n'y a pas de place ! » *Non erat locus in diversorio.*

Où se rendre maintenant ? Car la nuit est venue depuis longtemps, et le froid devient plus intense. Joseph, qui connaît Bethléem, se souvient d'une grotte naturelle qui se trouve en dehors de la petite ville et qui sert quelquefois de refuge aux animaux pendant la nuit. Il y conduit Marie. La tradition veut qu'il y eût là un bœuf et un âne. L'Evangile n'en dit rien, mais ce détail est si touchant que les siècles chrétiens l'ont retenu, et l'Eglise n'a point cru qu'il fallût interdire cette pieuse croyance, devenue si populaire, et qui a provoqué les élans généreux d'une dévotion si consolatrice.

C'est dans cette grotte que le Fils de Dieu vint au monde, s'échappant de lui-même du sein virginal de Marie sans le blesser, si bien qu'elle demeura en quelque sorte plus vierge encore qu'auparavant. Elle le prit avec amour, avec adoration, l'enveloppa dans des langes qu'elle avait préparés, et le déposa doucement dans une crèche destinée à recevoir la nourriture des animaux.

La naissance des enfants des grands ne se produit pas avec cette simplicité. Comme ils sont de chair et de sang, ainsi que les autres hommes, il est nécessaire de leur donner un certain relief, afin que le peuple s'imagine qu'ils sont quelque chose de supérieur et d'auguste. Il faut tout cela pour en imposer aux mortels et leur voiler le plus possible les côtés humains. Mais l'éclat factice qui rayonne de ces frêles visages ne garantit point la durée de leur gloire. L'avenir se charge de prouver que ces grandeurs sont éphémères, et que le néant les guette. Demain, les amis empressés d'aujourd'hui ne les connaîtront plus ; demain le canon qui les a salués annoncera l'heure forcée de leur départ ; demain, ce sera la pauvreté, l'exil, l'abaissement, l'oubli, la mort.

Dieu seul peut se choisir une pareille naissance, dans une grotte abandonnée, après mille humiliations et refus ; car Dieu se suffit à lui-même ; il n'a pas besoin de réclamer l'appareil de la gloire humaine, qui messiérait à sa majesté. Il naît : les hommes ne le connaissent pas, mais les anges le chantent au ciel et l'adorent, « l'âne et le bœuf de l'étable reconnaissent leur Créateur, » il n'y a donc ici rien que de divin.

3. Cependant l'homme ne viendra-t-il pas aussi reconnaître son Maître et son Dieu ? Dans la vallée du champ de Booz et dans les environs, des bergers gardaient leurs troupeaux et veillaient pendant la nuit. Parfois dans la campagne ils allumaient un grand feu, pour se réchauffer eux-mêmes et pour éloigner les bêtes sauvages. Or pendant cette nuit bénie l'ange du Seigneur leur apparut, et la gloire de Dieu les enveloppa de lumière, et ils furent saisis d'une grande crainte. Ils se rappelaient sans doute les terreurs du Sinaï, et cette parole qui était devenue un proverbe, qu' « on ne peut voir Dieu sans mourir. » Mais l'ange les rassure aussitôt :

— « Ne craignez point, dit-il, je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Les bergers regardaient, écoutaient. Ils ne voyaient qu'un ange, n'entendaient qu'une voix. Mais tout à coup le ciel se remplit d'harmonie, toute l'armée des cieux entourait le Séraphin qui avait parlé aux bergers, et ceux-ci entendirent une multitude d'anges qui louaient Dieu, et de voix qui chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes chéris de Dieu ! »

Quand les anges sont remontés au ciel, les bergers s'entredisent : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. »

A la hâte ils remontent la colline, se dirigent vers la grotte prédestinée, et ils trouvent Marie et Joseph, et l'enfant placé dans une crèche, sur un peu de paille, et enveloppé de langes. Ils sont frappés de la dignité de cet homme, de la beauté et de la tendresse de cette jeune femme dont les yeux ne quittent pas son enfant. Et ils connurent que les anges leur avaient dit vrai ; ils crurent, et à tous ceux qu'ils rencontraient ils racontaient joyeusement ce qu'ils avaient vu, et tous étaient dans l'admiration.

II

Ce qui ressort de ce fait infiniment adorable de la venue au monde de Jésus-Christ, à Bethléem, c'est d'abord *la bonté et la grandeur de Dieu ;* ensuite *nos devoirs* de mortification, de justice et de piété, si bien décrits par l'Apôtre.

1. C'est par amour pour l'humanité que le Fils de Dieu s'est fait petit enfant comme nous. Approchons-nous donc de sa crèche pour lui témoigner toute notre reconnaissance pour son extrême bonté.

Qu'y voyons-nous ? Les bergers ravis qui admirent, qui prient, qui adorent ; Marie qui considère en silence, l'âme remplie d'une inexprimable tendresse, son Créateur et son Fils ; et Joseph qui s'humilie d'être témoin de tant de merveilles. Ici nous ne rencontrons que des gens du peuple, et si Marie et Joseph sont de descendance royale, par leur pauvreté, leur dénuement, ils ressemblent aux gens du peuple les plus éprouvés.

Les bergers en particulier représentent ici l'humanité qui souffre et qui travaille. C'est pour alléger nos peines, pour nous réjouir par la pensée que Dieu a souffert, que notre labeur sera récompensé ainsi que nos souffrances, que le Verbe de Dieu a quitté les splendeurs célestes et revêtu notre infirmité.

Aussi n'appelle-t-il pas auprès de sa crèche les rois ou les princes, les grands et les orgueilleux, mais les petits, les travailleurs, ceux qui ne sont pas assurés du pain du lendemain et qui subissent les duretés de la vie. Et il est sensible à la prière humble de ces simples, de ces bergers qui deviennent ainsi les spectateurs de ce mystère adorable, qui est réservé aux petits et caché aux superbes du siècle.

Ses premières tendresses sont pour ceux qui peinent, et il veut que ceux-ci reçoivent ses bénédictions de la première heure, les plus douces, les plus consolantes, les plus fortifiantes. Ces bergers sont bien plus ses frères, ils le comprennent mieux, et l'aiment davantage dans leur âme neuve, bonne, qui n'a pas été gâtée par les vices, par les jouissances terrestres. Et cette pensée de son cœur d'enfant restera la pensée de toute sa vie : il l'exprimera un jour en ces paroles empreintes d'une indicible compassion : « Venez à moi, vous tous qui travaillez, vous qui êtes chargés, et je vous soulagerai ! » Qu'ont fait ces bergers qu'obéir par avance à cette aimable invitation que la grâce de Dieu leur adressait, à cet appel qui les sollicitait par la voix des anges ?

Ils sont venus, et avec eux toute l'humanité qui gémit sous le poids de tous les fardeaux, des revers, des épreuves, des maladies, des angoisses quotidiennes ; l'humanité, qui a soif de repos, de sécurité, de bonheur, qui a demandé ces biens à tous les docteurs du siècle et qui n'a reçu que de

vaines et décevantes promesses. Aussi est-elle revenue au pied de la crèche, elle s'est prosternée à l'endroit même où les bergers ont adoré le petit enfant de Bethléem, et elle a entendu aussi les paroles angéliques : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » à ceux que Dieu chérit parce qu'ils viennent à lui dans toute la sincérité de leur cœur.

Ceux qui n'y viennent pas, ce sont ceux qui sont scandalisés de la pauvreté de la crèche, du dénuement du Fils de Dieu, qui ne comprennent pas qu'il se soit fait si pauvre, si souffrant, si petit, parce que cette pauvreté, ces humiliations, condamnent leurs richesses mal employées et leur orgueil.

Nul doute que le Verbe de Dieu aurait pu venir au monde dans un palais. Il ne l'a pas voulu, et Tertullien nous dit pourquoi : Il a jugé cette gloire extérieure indigne de lui et des siens, *indignam sibi et suis judicavit.* Est-ce que l'or et les diamants peuvent ajouter quelque splendeur à la grandeur de Dieu ? Ils la rabaisseraient au contraire, ils la déshonoreraient, parce que ce ne sont que des stimulants et des exhibitions de l'orgueil humain, hautement réprouvé de Dieu. Cette gloire mondaine, ajoute Tertullien, ce que nous appelons aujourd'hui le confortable, non seulement Dieu ne l'a pas voulu pour lui, il l'a rejeté ; non seulement il l'a rejeté, il l'a condamné ; non seulement il l'a condamné, il l'a mis parmi les pompes du démon auxquelles nous renonçons au baptême [1].

La grandeur de Dieu éclate au contraire dans ce mélange admirable de faiblesse et d'infirmité : « Le voilà, dit le pape Hormisdas, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire la force et la faiblesse, la bassesse et la majesté ; celui qui est couché dans une crèche et paraît au ciel en sa gloire. Il est enveloppé de langes, et les Mages l'adorent ; il naît parmi les animaux, et les anges publient sa naissance ; la terre le rebute, et le ciel le déclare par une étoile [2]. »

2. Mais Jésus dans sa crèche nous prêche aussi nos devoirs, il nous instruit, *erudiens nos,* afin que nous soyons inexcusables, et que nous ne puissions pas dire : « Je ne savais pas ! » Il nous l'a dit.

Il nous a dit de renoncer à l'*impiété, abnegantes impietatem,* à l'impiété qui nie Dieu, sa Providence, son action sur le monde, la Rédemption, l'œuvre de sa miséricorde dans le temps. Nous nous heurtons sans doute à des mystères. Mais aurions-nous la prétention de tout savoir, de tout comprendre, de tout expliquer, dans ce monde plein de mystères, et en Dieu qui est infini ? Car notre intelligence a ses bornes, elle est finie, et si nous entendons comprendre l'infini, autant affirmer que nous pourrions fabriquer de main d'homme un vase assez grand pour contenir tout l'Océan.

Dirai-je que ceux qui nient Dieu, qui disent : « Je ne crois pas à la Providence, » sont en pratique les plus crédules des hommes ? Ils rejettent tout le bien et croient tout le mal ; ils nient les miracles les plus éclatants et soutiennent les absurdités les plus manifestes. Pour celles-ci ils sont affirmatifs jusqu'à la suprême audace, jusqu'à la déraison. Pour rejeter d'incompréhensibles vérités, dit Bossuet, ils se précipitent en d'incompréhensibles erreurs. Et c'est déjà un châtiment que cette étrange crédulité des incrédules.

La vraie sagesse, c'est de nous incliner devant la Providence qui nous a créés et qui nous gouverne, devant la naissance de l'Enfant-Dieu à Bethléem, qui est le chef-d'œuvre de la Providence, d'adorer le Fils de Dieu qui s'est fait petit enfant comme l'un de nous pour nous sauver, nous les hommes, *propter nos homines.* C'est ensuite de renoncer aux désirs du siècle, aux convoitises qui se partagent notre vie et la dévorent : pauvres, au désir injuste des richesses ; riches, à la jouissance mauvaise qu'elles peuvent donner ; tous, au souci exclusif des choses de la terre, *sæcularia desideria.*

Quel bel idéal en vérité que celui qui nous confinerait dans le plaisir du moment, dans la jouissance égoïste ! Quoi ! il absorberait toutes nos facultés, nos travaux, notre vie, par l'unique perspective de nous asseoir dans une maison luxueuse à une table bien servie ! Quel but élevé et héroïque, que d'ailleurs atteignent si peu de privilégiés ! Et c'est là, ces délices d'un jour, tout le bonheur que le monde ait pu inventer ! Ce serait là l'idéal d'une âme créée à l'image de Dieu et rachetée par les souffrances du Christ ? Non, ce serait répugnant et indigne de nous. C'est pourquoi l'Enfant Jésus nous ordonne de renoncer à ces convoitises qui ne mènent, en fin de compte, qu'à l'ivresse, la volupté et l'abrutissement.

Nous sommes des hommes et des chrétiens, nous regardons plus haut.

Nous vivrons donc d'abord dans la tempérance, suivant l'avertissement de l'Apôtre, *sobrie,* usant des biens de ce monde, mais ne les regardant point comme le terme de la félicité. La tempérance, avec l'enseignement des siècles chrétiens, est devenue une vertu exigée même par la conscience publique. Cette vertu s'appelle encore, d'un mot plus général, conduite ; et ceux qui ne la possèdent pas, on dit qu'ils se livrent à l'inconduite.

Si la tempérance est une vertu qui nous concerne personnellement, qui nous oblige à respecter notre corps et notre âme, la justice regarde Dieu et le prochain. Elle nous oblige d'abord à des devoirs envers Dieu, à des témoignages intérieurs et extérieurs de notre dépendance. C'est ainsi que les subordonnés rendent hommage à leurs supérieurs, que les vassaux s'inclinaient devant leur suzerain. Mais soyons justes aussi envers le prochain. Rendons-lui ce qui lui est dû, en respect comme en argent. Ne lui prenons pas plus sa bourse qui est sienne, son champ qui est sien, que sa réputation qui est plus sienne et plus précieuse encore. *juste.*

Enfin nous lui offrirons l'hommage volontaire de notre cœur et de notre vie, du cœur qui l'aime uniquement et absolument, de la vie qui n'est due,

[1] « *Quam noluit rejecit, quam rejecit damnavit, quam damnavit, in pompa diaboli deputavit.* » (*De idol.,* 18).
[2] *Epist. 79 ad Justinum.*

qui ne sera consacrée qu'à lui, à son œuvre de salut, à l'accomplissement de sa volonté, *pie vivamus*.

* * *

Quelles admirables et fécondes leçons tombent ainsi de la Crèche ! Sans parler de cette autre qui jaillit tout d'abord : c'est que Dieu s'humilie afin d'expier l'orgueil qui a été cause de notre ruine. L'homme a voulu être indépendant, et voilà que Dieu, pour lui montrer l'erreur de ses prétentions, a voulu devenir soumis ; sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, et il fait acte d'humilité. Pourquoi ? « C'est afin, dit S. Augustin, que l'homme qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité et bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaigne pas de la pratiquer quand il la voit dans un Dieu. »

Puisse cette fête ne point s'écouler sans qu'elle laisse dans nos âmes le parfum pénétrant et durable de toutes ces vertus ! Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

IV

4e Dimanche de l'Avent

LA PRIÈRE : FOI ET HUMILITÉ

Domine, doce nos orare. Seigneur, enseignez-nous à prier. (Luc, xi, 1).

Mes frères,

La prière est le premier de tous nos devoirs. Mais, pour plaire à Dieu, notre prière doit être accompagnée de certaines qualités : « Vous demandez et vous n'êtes pas exaucés, disait l'apôtre saint Jacques, parce que vous ne demandez pas bien. » (iv, 3). Il convient de nous appliquer le même reproche. Ne l'oublions pas, pour être bénie, une bonne prière réclame avant tout une foi sincère et une profonde humilité.

I

Lorsque nous nous disposons à prier, si nous le faisons avec foi, notre âme sera attentive, recueillie : elle se placera en présence du Seigneur. Dans le silence d'une âme qui est en prière la foi monte jusqu'aux lèvres. Rien ne la distrait, ni les préoccupations du dehors, ni les bruits du dedans. Tout entière à l'action dont la foi lui fait envisager la sainteté, elle prie comme si elle voyait Dieu.

La foi dans la prière appelle notre cœur au recueillement, et elle donne aux grâces que nous sollicitons tout leur prix. Pourquoi le malheureux sur qui pèse d'un poids si lourd la pauvreté crie-t-il au point de nous forcer à l'entendre ? Il est absorbé par le sentiment de sa misère, il y va de son existence. Mais nous sommes tous comme des mendiants devant Dieu, dit S. Augustin : *Omnes mendici sumus ante Deum*. Nous ne vivons que des aumônes célestes. Or, ce que la faim produit chez le pauvre, la foi doit le produire chez nous. Elle nous donnera d'apprécier à leur juste valeur les grâces implorées : une lumière, un bon conseil, une force, un pardon, ce sont autant de choses d'un prix inestimable.

Jésus-Christ a promis d'exaucer toujours nos demandes, pourvu qu'elles lui soient exprimées avec foi : il en fait même une condition essentielle. « Croyez-vous, disait-il aux malades avant de les guérir, croyez-vous d'abord ? » Toutes les prières dont nous parle l'Evangile et qui ont eu le privilège d'émouvoir le cœur du bon Maître ont été des prières de foi. La Chananéenne n'ose pas lui adresser la parole, mais elle pensait à part elle : « Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie. » Et Jésus, se retournant, lui dit : « Ayez confiance, votre foi vous a sauvée. » Au père qui demande pour son fils la délivrance du démon, Jésus se contente de répondre : « Si vous croyez, tout est possible. » Le cri de la sœur de Lazare : « Seigneur, que n'avez-vous été là, mon frère ne serait pas mort ! » est encore un admirable cri de foi.

L'essence d'une vraie prière repose dans la foi. Quand nous ne pourrions dire que ceci : « Mon Dieu, faites-moi miséricorde ! » si nous le disons avec confiance, c'est assez. Dieu nous entendra, nous ne quitterons pas ses autels sans qu'il ne nous ait consolé, béni, pardonné. Et tout aussi bien, il faut attribuer la stérilité de nos vœux à une foi hésitante, douteuse, ou encore à une prière sans humilité.

II

Nous ne pouvons pas donner à Dieu beaucoup : donnons-lui au moins l'humilité de la prière.

S. François d'Assise passait de longues heures avec ces seules paroles : « Que vous être grand, mon Dieu ! et que je suis, moi, petit et faible ! Vous êtes tout, et je ne suis rien ! » Ce que nous sommes, comparés à l'infinie grandeur : des créatures voisines du néant, des ingrats qui par une volonté coupable et des fautes sans nombre avons mérité le châtiment. Dieu, le Saint des Saints, réunit en lui toutes les perfections et trouve des taches jusque dans les esprits angéliques : et nous sommes, nous, un amas de misères. Restons un instant sous l'influence de cette pensée, il n'en faudra pas davantage pour donner à notre prière l'humilité nécessaire.

Prier à genoux, c'est l'attitude de la prière humble. Le publicain, agenouillé au seuil du temple et les yeux baissés, sollicite son pardon en disant : « Mon Dieu, ayez pitié d'un pauvre pécheur ! » Prosternée aux pieds de Notre-Seigneur, Marie-Madeleine y brise le vase d'albâtre, en y mêlant les larmes de son repentir. Jésus-Christ lui-même, au jardin des Olives, pleurait à genoux pour expier les iniquités des hommes. Pouvons-nous en faire moins, quand, repassant les années de notre vie, nous y voyons une suite presque ininterrompue d'oublis et de désordres ?

Une méthode facile à qui veut obtenir l'humilité consiste à se présenter devant Dieu avec tous ses

abandons, toutes ses faiblesses, toutes ses misères. Alors, si nous prions pour adorer, nous serons humbles en adorant ; si nous prions pour demander, nous serons humbles en demandant ; si nous prions pour remercier, nous serons humbles en remerciant. Quelle que soit, en un mot, la forme de notre prière, au souvenir du peu que nous valons, celle-ci jaillira d'une âme anéantie, ayant conscience de son indignité, et qui par son indignité même triomphe de Dieu.

Si Dieu distribue ses grâces comme bon lui semble, il en réserve surtout les faveurs aux âmes humiliées, pénitentes. A la prière orgueilleuse il ferme son cœur ; au contraire, le cri d'une prière confiante, soumise, éplorée, est toujours entendu par lui. Pas une page dans la Sainte Ecriture où il ne nous dise qu'il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Mais quand nous exposons à ses regards une détresse et des nudités plus profondes, quand notre prière est la déchirante expression de la douleur, sa bonté attendrie nous ménage des consolations sans limites.

* * *

A la foi la plus simple, unissons toujours dans notre prière une grande humilité. Dieu en sera glorifié davantage, nous y trouverons nous-mêmes meilleur profit, notre prière nous vaudra une bénédiction en ce monde et un fruit de gloire pour le ciel. Ainsi soit-il.

V

Noël

LE CANTIQUE DES ANGES

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

(Luc, II, 14).

Mes frères,

La terre n'a jamais entendu cantique plus beau ni plus saint. Les hommes avaient chanté : « Gloire au génie, à la fortune, au triomphe, » sans penser que le génie s'est abaissé souvent dans l'orgueil, que le triomphe et la fortune ont été achetés souvent au prix de l'injustice. Aujourd'hui les cloches de minuit ont répété sous le ciel étoilé de Noël l'hymne des anges ; et il nous plaît de redire avec eux : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

I

Gloire à Dieu, gloire à sa sainteté. Le prophète ne l'appelle-t-il pas magnifique en sainteté, *magnificus in sanctitate?* (Ex., XV, 11). Les âmes bienheureuses n'ont qu'une sainteté communiquée, Dieu seul a de la sainteté toute la plénitude, toute l'excellence, toute la grandeur. Quoique ses perfections soient une même chose entre elles, celle-ci semble revêtir plus d'éclat. Même sous l'apparence du péché, au jour de sa naissance, non seulement Jésus-Christ, Fils de Dieu, est le Saint des Saints, mais il est la sainteté absolue. Et, au ciel, les esprits angéliques ne cessent de chanter cette sainteté ineffable : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus.*

Gloire à Dieu, gloire à sa puissance. Il a tout créé, il conserve et il gouverne tout. « Le petit grain qui donne inclinaison à la balance ou la goutte de rosée matinale, c'est l'univers devant Lui. » (Sag., XI, 23). Un roi voulant un jour montrer à ses courtisans l'inanité de leurs flatteries, se transporta avec eux sur les bords de l'Océan. Puis, en leur présence, il défendit aux vagues d'approcher, et comme le flot montait, montait encore : « Celui-là seul est grand, dit-il, à qui la mer obéit. » Dieu est le maître et des choses et des hommes. Encore que les princes de ce monde s'agitent, il les mène. Humble enfant, qui pleure enveloppé de langes, dès le premier jour de sa vie, il les fait trembler. Leurs écarts les plus désordonnés ne franchiront pas le cercle tracé par sa main puissante, et ils ne changeront rien à ses ordres.

Gloire à Dieu, gloire à sa bonté. Dieu pensait à nous, quand il étendait le riche pavillon des cieux ; quand sa main posa les fondements de la terre et fit jaillir du néant tous les mondes, il nous aimait, il travaillait pour nous : *in caritate perpetua dilexi te.* Il nous aima surtout dans les mystères que nous célébrons. Venu au milieu de la froide nuit de Noël, ayant pris une chair comme la nôtre, de cette petite crèche dont il a fait le trône de son amour il semble déjà nous dire : « Je suis votre frère. » Dans les jours de sa vie publique, rempli de pitié pour les misères du corps, plus indulgent encore pour les misères de l'âme, le seul reproche qu'il adressera aux pécheurs sera de ne pas croire à sa bonté.

Les anges avaient donc raison de chanter : « Gloire à Dieu ! » au-dessus du berceau de Bethléem, et d'adorer sous le voile de la faiblesse Celui qu'ils contemplent resplendissant de lumière. Aimons à redire avec eux, et avec les accents de la plus vive allégresse, le même cantique de louange.

II

« Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Notre volonté, c'est nous dans la noblesse de notre nature, et cette faculté nous a été donnée pour goûter la paix dans l'accomplissement du devoir. Cette paix, le plus digne objet de nos vœux, les anges l'ont célébrée. Ils nous en apportent, en ce jour où le ciel et la terre se sont réconciliés, le joyeux message. L'invitation qu'ils nous adressent, en nous annonçant la naissance du Messie, est une invitation de paix et de bonheur : « Paix aux hommes de bonne volonté ! »

Paix, non pas à l'ambitieux. Aveuglé par d'injustes désirs, l'ambitieux ne connaît pas de vraies joies. A mesure que la vie s'en va, le vide pour lui se creuse ; ce à quoi il avait attaché son espoir

s'écroule, ou bien, si le tourbillon des choses l'illusionne quelque temps, c'est pour laisser au fond de sa nature un mortel dégoût.

Paix, non pas au mondain. A voir les jouissances dont il se rassasie, on serait tenté d'envier le sort du mondain. Mais quelles voluptés menteuses et fragiles sont les siennes ! On a beau se tromper soi-même et tromper les autres, on ne trahit jamais impunément la vertu.

Paix, non pas à l'impie. Lorsque l'homme a rompu les relations qui doivent exister entre Dieu et lui, un glaive repose dans son cœur. L'impie prétend ne plus croire, et son âme demeure inquiète comme s'il croyait encore : mille frayeurs agitent les jours de sa prospérité coupable, et au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes apparaissent à ses regards.

Laissons au méchant ses triomphes éphémères, laissons-lui surtout les remords qui à certaines heures l'étouffent comme un spasme. Pour le méchant, soyons-en persuadés, il n'y a que jours mauvais et souvenirs amers. Du moins la paix dont il jouit est une paix lugubre.

Mais « paix aux hommes de bonne volonté. » Elle est descendue du ciel avec Jésus-Christ, et nous en goûtons aujourd'hui les douceurs. La paix avec Dieu, par une soumission filiale à ses ordres, et que dans notre cœur il n'y ait pas une seule fibre qui ne lui appartienne. La paix avec nos frères par cet esprit d'union et d'indulgence dont les principes religieux sont la source. La paix avec nous-mêmes dans une conscience reposée et tranquille, telle que le juste la possède. On peut ôter au juste son bonheur et lui ravir des choses qu'il aime ; mais on ne peut lui enlever la paix : cette paix de Dieu, *pax Dei,* comme l'appelle S. Paul, vrai pressentiment du bonheur des élus et dont le ciel est par excellence la cité.

* * *

On venait de terminer la pose du premier câble télégraphique entre l'Europe et les Etats-Unis. On demanda alors au président Lincoln : « Quelle parole voulez-vous faire passer tout d'abord à travers l'Océan ? » Lincoln se recueillit, puis il dicta : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Chants de Noël, chants de gloire et chants de paix ! Il n'est pas de louange plus sainte : « Gloire à Dieu toujours ! » Il n'est pas de vœu plus précieux : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » Ainsi soit-il.

VI

Dernier dimanche de l'année

LE PRIX DU TEMPS

Mes frères,

Le temps, pour nous cacher sa rapidité, use de moyens perfides. S'il nous dérobe un jour, il nous en rend un autre semblable, et l'année qui finit revient pour ainsi dire avec l'année qui suit. Mais des souvenirs déjà éloignés, certains événements, nous font toucher du doigt la brièveté de la vie. Aussi, la première pensée que nous exprimons après avoir échangé nos vœux est celle-ci : « Mon Dieu ! que le temps va vite ! » Oui, le temps va vite. D'ailleurs, pas de moment favorable comme un point d'arrêt entre deux années pour en apprécier la valeur et méditer sur son bon emploi.

I

D'abord, que faut-il penser du temps ?

Le temps est court. Pour nous en montrer la brièveté, l'Ecriture Sainte compare le temps à une flèche qui fend l'air, *tanquam sagitta emissa ;* à une tente qu'on replie à l'aube, à un nuage dont les formes instables occupent un instant le ciel pour disparaître ensuite à l'horizon. Le temps nous échappe insensiblement sans que nous puissions en arrêter la marche. Combien d'amis et de parents laissés sur le chemin et qui nous ont précédés dans la mort ! A chaque instant nous faisons nous-mêmes un pas de plus vers le terme, et peut-être y touchons-nous déjà.

Le temps est irréparable. Nous assisterons demain à la rencontre de deux années dont l'une finit et l'autre commence. Or, impossible de retourner en arrière. Si, parmi les jours du passé, il en est sans profit, ce ne sont pas seulement des moments inutiles, mais des grâces, des trésors inexprimables à jamais perdus. Nos regrets ne les rappelleront pas : cette portion de la vie qui s'est éclipsée reste pour l'éternité ce que nous l'avons faite.

Le temps surtout est précieux. Quand il est question d'un intérêt périssable, on calcule le temps, on craint toujours de ne pas en avoir assez. Ne faut-il pas l'employer en premier lieu à notre salut ? Dieu nous a assigné un nombre d'années qu'il connaît, et pour les bien remplir. C'est, selon la parabole de l'Evangile, le talent confié à chacun de nous. Un seul de ces instants, que nous ménageons si peu et que nous estimons si mal, peut avoir son mérite et nous rendre dignes d'une gloire éternelle. Il suffit d'en faire un bon usage.

II

C'est chose facile à constater : il y a eu dans notre vie bien des semaines, des années peut-être, passées dans l'oubli des plus graves devoirs ou remplies seulement de choses futiles et, par le fait, sans mérite pour le ciel. Au moins, pour combler cette perte, avons-nous comme ressource notre repentir et nos larmes. Les ouvriers de l'Evangile qui vinrent travailler à la vigne vers le milieu et au déclin du jour, reçurent la même récompense que s'ils avaient travaillé dès le matin. Pourquoi ? Parce qu'ils redoublèrent d'activité, de façon à racheter le temps perdu. Nous pouvons de même, par notre application et notre ferveur, réparer les mauvais jours, les mauvaises années — « années d'épis médiocres et de mesquines javelles » — que nous avons dissipées, en les sacrifiant au monde et en les jetant à pleines mains aux vanités d'ici-

bas. La sagesse chrétienne nous invite à agir de la sorte.

Lorsque le voyageur gravit une haute montagne, il s'arrête à mi-chemin, se rend compte de ses impressions, porte son regard tour à tour sur la route qu'il a parcourue et sur celle qui lui reste à parcourir. Ainsi pour le chrétien en gravissant la montagne de la vie. Il doit surtout doubler le pas, à l'imitation du voyageur attardé, s'armer de courage et regarder l'avenir. Les richesses pour le ciel s'amassent, un peu comme celles de la terre, à force de petites économies. Un vrai chrétien ménagera le temps avec soin, sans en prodiguer une parcelle, prévoira la manière la plus fructueuse de le bien remplir et, en servant Dieu, s'efforcera de mettre dans l'emploi de chacune de ses heures la marque de sa loi et l'empreinte de son amour.

* * *

Un changement d'année doit être un changement de vie en mieux. Ne l'oublions pas, les jours donnés au monde passeront, et il ne nous en restera aucun profit à la mort. La couronne des illusions se fane vite et tombe feuille à feuille à nos pieds. Au contraire, nous jouirons pendant l'éternité de tout ce que nous aurons accompli pour Dieu. Que cette année soit par chacun de nous bien employée à son service, et elle sera une vraiment bonne année. Ainsi soit-il.

POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE

LES GRENIERS DE L'ÉGLISE

Salus nostra in manu tua est.
Notre vie est entre vos mains.
(Gen., XLVII, 25).

Mes frères,

Au temps où sévissait la grande famine dont parle la Genèse, les peuples affamés, sachant qu'il y avait du blé en Egypte, accouraient auprès de Joseph, le ministre de Pharaon, et le suppliant de les prendre en pitié ils s'écriaient : « Donnez-nous du pain, nous mourons de faim, notre vie est entre vos mains ! *Salus nostra in manu tua est.* » Et Joseph ouvrait les greniers où il avait accumulé des provisions de froment aux années d'abondance, et il vendait du blé à tous ceux qui étaient tourmentés par l'affreuse disette.

M. f., en lisant le récit biblique auquel sont empruntés ces détails, une chose nous frappe : c'est la ressemblance des maux d'Israël avec les nôtres ; la description des premiers nous paraît être l'histoire des seconds, et il m'a semblé voir dans le rôle de Joseph nourrissant les peuples durant une famine désolante, la figure, l'image de l'Eglise qui a été depuis Jésus-Christ la grande pourvoyeuse des peuples et vers laquelle se pressent aujourd'hui les foules affamées.

Etudions ensemble ces pages si simples du livre de la Genèse, pour y puiser quelque lumière, quelque encouragement, et il nous sera facile de constater que dans la crise actuelle l'Eglise est la seule ressource de nos sociétés troublées, que c'est dans les trésors de l'Eglise que doivent venir puiser toutes les nations qui veulent vivre.

I

La famine vint donc à sévir dans tout le pays : *In universo orbe fames prævaluit.* (Gen., XLI, 54).

N'est-ce pas là, m. f., l'histoire des temps présents ? L'Eglise est un laboureur. Nous sommes, dit S. Paul, des ouvriers de Dieu. (I Cor., III, 9). Un jour donc l'Eglise s'était mise à défricher les nations, arrachant des entrailles du sol la volupté, la peur et toutes ces mœurs infâmes que quarante siècles de débauches avaient enfoncées et durcies. L'Eglise avait ensuite semé le bon grain. Puis la moisson s'était levée magnifique ; les idées, les mœurs, les familles, les royaumes, tout avait grandi, prospéré au grand soleil du christianisme. Le monde chrétien a donc eu, comme l'antique Egypte, ses années d'abondance.

Et maintenant, aux années de fertilité ont succédé les années de disette. Quelle stérilité, grand Dieu ! Regardez autour de vous. Quels ravages affreux !

Le présent n'est plus *la foi*. Les vieilles croyances à la révélation mosaïque et chrétienne qui firent longtemps la vie et la joie des peuples, ont presque disparu devant le mépris et le blasphème.

Le présent n'est plus *la raison*. L'idée de Dieu est en péril ; les grandes réalités que le bon sens public avait toujours suffi à justifier, sont aujourd'hui menacées. Il n'y a plus une affirmation qui reste debout.

Le présent n'est plus *la justice*. Les droits sacrés de la société, de la famille, sont audacieusement attaqués, la voix même de l'évidence n'est plus entendue.

Cherchez aujourd'hui *l'honneur, la vertu*. On ne rencontre partout que des cœurs inclinés bassement vers la terre et devenus presque semblables au froid métal pour lequel ils se sont vendus.

Cherchez *la fraternité, la paix*. Jamais l'humanité n'a entendu un tel bruit d'armes, et la guerre sociale devient aujourd'hui plus menaçante que jamais.

Quelle famine ! Ah ! c'est bien ce que dit la Bible : « Et la stérilité sera telle qu'on ne pourra plus croire à l'abondance qui l'aura précédée. » (Gen., XLI, 30).

Appelez donc, ô Pharaons orgueilleux, appelez vos devins, faites venir tous vos philosophes. Pourront-ils vous guérir ? Ont-ils même un remède à indiquer ? Tous les devins d'Egypte furent impuissants à fournir l'explication d'un songe. Vos philosophes ne vous répondront pas davantage. Ah ! c'est bien auprès d'eux que vous trouverez la vérité !... Et pourtant il nous la faut, nous avons faim, nous réclamons le pain de vie ! — Le *pain*

de vie ! Mais où donc est-il ? Y a-t-il quelque part un centre, un foyer, une maison, une hôtellerie où nous puissions trouver de quoi manger ?

Ah ! ce fut pour les enfants de Jacob une joie indicible d'apprendre qu'il y avait en Egypte de quoi faire du pain : *In cuncta autem terra Ægypti panis erat.* Eh bien ! rassurez-vous, chrétiens mes frères. Pour vous aussi il y a un pays fortuné où vous trouverez de quoi satisfaire la faim qui vous dévore. Et cette terre d'abondance, c'est l'Eglise catholique. L'Eglise, oui, elle a ses greniers. Et où sont-ils, les greniers de l'Eglise ?

D'abord au sein de Dieu. Il y a en effet les greniers *du ciel,* et à leur porte cet immense entrepôt qui s'appelle le purgatoire, où le bon grain achève de se dépouiller de la paille. Tels sont, au-delà du temps, les greniers de l'Eglise.

Puis *l'Eglise* est elle-même sur la terre le grenier du genre humain. Elle conserve le dépôt de la doctrine ; elle conserve le froment eucharistique qui dans nos tabernacles porte ce beau nom, ce nom significatif : la *Sainte Réserve ;* elle conserve aussi la règle des mœurs. L'Eglise est donc, en un sens très vrai, le grenier de l'humanité.

Mais à qui devons-nous ces saintes provisions si soigneusement amassées et conservées dans l'Eglise ? Qui nous y fera participer ?

II

M. f., quand les peuples poussés par la faim s'en venaient vers Pharaon et lui demandaient de quoi vivre, vous savez la réponse du monarque ; il se contentait de dire : « Allez à Joseph. » Le ministre du roi était investi de tous les pouvoirs, et un jour, en présence de toute sa cour, de tout son conseil, Pharaon faisant l'éloge de Joseph avait osé dire : « Où pourrions-nous trouver un homme aussi rempli de l'esprit de Dieu ? » et il l'avait établi intendant de toute l'Egypte.

Eh bien ! de nos jours aussi, aux âmes angoissées Dieu a fait un signe ; à nos sociétés troublées il a dit : « Allez au Pape ! » En 1870, au concile du Vatican où se trouvaient réunis tous les évêques de la catholicité, eut lieu cet événement providentiel : la proclamation solennelle de l'infaillibilité du pape. Et le jour même de la définition de ce dogme un évêque célèbre disait : « Maintenant le monde peut crouler, nous avons de quoi le reconstruire. » Aujourd'hui, nous chrétiens, nous disons : « Maintenant la famine peut sévir ; il y a dans les greniers de l'Eglise de quoi nourrir tous les peuples. » C'est de là que Léon XIII tirait ces immortelles Encycliques qui font l'admiration de ceux-là mêmes qui ne partagent pas nos croyances. C'est de là que nous viennent ces enseignements divins que tous les Papes, — Pie XI glorieusement régnant est le 266e, — distribuent si largement au monde catholique.

Le Pape ! ah ! voici bien le Docteur infaillible, l'homme habile dans l'intelligence et l'interprétation de notre époque. C'est à lui que Dieu a donné le commandement sur toute la terre. C'est au doigt du Pape que le Roi de l'Eglise a passé son anneau d'or ; à lui qu'il a dit : *Tu eris super domum meam... Tu es Petrus...*

Les greniers de l'Eglise ! Oh ! ici comme la Providence a été admirable ! Dieu a voulu qu'il y eût ici-bas un grenier visible, qui eût de larges proportions, qu'on pût aller visiter, dont on pût admirer l'ordre et la richesse, auquel on pût venir demander des secours ; et c'est Rome qui a été choisie pour être ce grenier visible et providentiel ; et c'est le Pape qui en a les clefs, le Pape, c'est-à-dire le Père, le bon Père de famille qui tire de son trésor les choses anciennes et les choses nouvelles, qui a la garde du froment, car c'est à lui que le Maître a dit : « *Pasce oves meas,* pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Le grenier principal, c'est Rome ; mais il y a également d'autres villes qui ont été appelées à l'honneur d'être des greniers dans l'Eglise : c'est chacune de ces vieilles métropoles où siège un évêque, et surtout celles qui ont vu un concile s'assembler dans leurs murs. Ce sont là des greniers secondaires où l'on a mis du froment en réserve : Nicée, Constantinople, Ephèse, Florence, Lyon, Trente, cités des vieux conciles, vous êtes les succursales de Rome, gloire à vous !

— Et l'on venait, continue le texte sacré, l'on venait de toutes les provinces pour acheter de quoi vivre, on venait en Egypte pour trouver du soulagement dans la rigueur de cette famine. *Omnes provinciæ veniebant ut emerent escas.*

M. f., vous savez combien sont fréquents les pèlerinages vers la Ville éternelle et avec quel empressement, depuis plus de quarante ans, on accourt de tous les coins du monde catholique aux pieds du Souverain Pontife, aux pieds de l'auguste Vieillard, le prisonnier du Vatican. Ah ! ce sont bien là les peuples affamés accourant vers les greniers de l'Eglise et redisant ce cri des enfants de Jacob : « Donnez-nous du pain, notre salut est entre vos mains ! *Salus nostra in manu tua est.* » Et il faut voir l'enthousiasme de ces foules en face de la chaire de S. Pierre, le bonheur indicible de toutes ces âmes poussant à l'unisson ce cri bientôt répercuté par tous les échos : « Vive le Pape ! » Oui, T. S. Père, nous croyons, nous confessons que vous êtes le dépositaire et le distributeur de la vérité ! Oui, T. S. Père, vous avez les paroles de la vie éternelle !... Deux fois déjà j'ai pu jouir de ce spectacle : c'est inoubliable, ce sont là, m. f., les plus doux souvenirs de ma vie.

III

Mais l'Eglise a un double trésor. Si les saintes Ecritures, si l'Evangile renferme la vérité, le Tabernacle contient la grâce ; que dis-je ? il contient l'Auteur même de la grâce. L'Eucharistie est donc la grande richesse de l'Eglise et la grande ressource des âmes.

Je sais bien que la parole de Dieu, — que nous la lisions dans nos saints Livres ou que nous la recueillions des lèvres infaillibles du Chef de

l'Eglise, — je sais que cette parole sacrée opère en nos âmes une action réconfortante analogue à celle de la nourriture. Mais l'Eucharistie seule est, en toute vérité, le pain de nos âmes, leur pain substantiel ; et dans toute l'économie de la grâce, l'Eucharistie est le seul sacrement, le seul élément surnaturel qui ait pour fin principale de *nourrir*, d'entretenir la vie.

Et où sont donc les foules qui viennent recueillir cette manne précieuse ? Je ne vois pas que les peuples affamés réclament à grands cris le froment eucharistique. J'entends bien dire que partout, dans toutes les paroisses, on s'empresse à ces fêtes de l'Adoration qui nous ouvrent les tabernacles, ces véritables greniers de l'Eglise. Mais ces masses qui s'ébranlent vont-elles jusqu'à la table sainte ? Est-ce le grand nombre qui communie ? Hélas ! non !... Et pourtant, vous savez l'insistance de Jésus-Christ pour nous inviter à ce festin du ciel : « Prenez-en tous, mangez-en tous, buvez-en tous ! » Voyez du reste à quelle matière il a recours, quelle substance il emploie. Est-ce l'aliment recherché des festins solennels ? Non, m. f. ; c'est le pain, l'aliment habituel, populaire, universel, le pain quotidien. Aussi l'Eglise, interprète des volontés de Jésus-Christ, nous répète-t-elle, avec S. Augustin : « Vivez de telle sorte que vous puissiez communier tous les jours. » Et le Catéchisme du concile de Trente, le dernier des conciles œcuméniques qui se soit occupé de l'Eucharistie, la comparant à la manne qui, tombant chaque jour, devait être chaque jour recueillie sous peine d'être perdue pour le collecteur négligent, ajoute comme une règle qu'il formule ces mots significatifs : « *Quotidie peccas, quotidie sume.* Péchant tous les jours, prends tous les jours le remède contre tes péchés. »

Tel est, m. f., l'enseignement de l'Eglise, telle est la tradition des âges apostoliques, où tous les fidèles communiaient.

— Mais, me direz-vous, mes occupations sont si multipliées ! Mais le recueillement, la prière me sont si difficiles !

— M. f., on mange même quand on ne sent pas l'aiguillon de l'appétit, parce qu'on sait qu'il faut conserver sa vie, faire face à ses devoirs, suffire au travail quotidien ; parce qu'on sait aussi que l'abstinence prolongée affaiblirait l'organisme et serait enfin fatale à l'existence. L'alimentation reste un devoir de première nécessité, même quand elle cesse d'être un repos et un plaisir. Ainsi en est-il de l'aliment divin. Il demeure nécessaire même et peut-être surtout quand on se sent moins de goût à le prendre.

Du reste, sa vertu essentielle ne dépend pas de l'homme. L'Eucharistie est une force qui agit par sa propre énergie, pourvu seulement que celui à qui elle est appliquée soit vivant de la vie de la grâce.

Ah ! quand il se trouve en outre, en celui qui communie, des sentiments de ferveur, de saintes ardeurs pour le bien, tant mieux ! Le Soleil eucharistique dardant ses rayons sur une terre si bien préparée y fera vite germer une moisson superbe. Mais lors même que ces saints désirs et ces pieuses aspirations feraient défaut, l'Eucharistie suffirait encore à renouveler en cette âme la sève surnaturelle ; car elle augmente en nous la grâce indépendamment de notre concours personnel.

En un mot, il n'y a pour le communiant qu'une chose absolument indispensable : *la robe nuptiale*. Quant aux riches dentelles, quant aux broderies spirituelles, c'est chose secondaire. La robe nuptiale, c'est-à-dire la pureté de conscience, voilà la chose principale, la seule nécessaire. Or les plus pauvres peuvent toujours la revêtir, elle ne coûte qu'une simple démarche : vous la trouverez aux pieds du prêtre, au confessionnal.

Voilà, m. f., le principe théologique que nous a rappelé Pie X, le pape Pie X, quand exhortant les âmes à la communion fréquente et même quotidienne, il indiquait comme préparation suffisante avec l'état de grâce une *intention droite*.

Nous voilà loin, semble-t-il, de l'histoire de Joseph ? Pas tant que cela, et du reste j'y reviens de suite.

La Bible nous dit que Joseph, ayant ouvert les greniers d'Egypte, vendait le blé, *vendebat*. Il vendait. Ah oui ! dans ce temps-là c'était la figure, c'était la loi ancienne ; mais aujourd'hui c'est la loi nouvelle, ce n'est plus la vente, c'est le don, le don gratuit, le don de tout, le don à tous, le don sous toutes ses formes. Au saint tribunal, c'est la remise gracieuse de tous nos péchés, de toutes nos dettes envers la justice de Dieu ; à la table sainte, c'est le don de Jésus-Christ lui-même, de son corps, de son sang, de son âme, de sa divinité, de toute sa personne.

Et c'est un homme, c'est votre frère qui vous offre tous ces trésors ; c'est le prêtre, enfant du peuple tout comme vous. M. f., je ne puis songer sans émotion à ce détail de l'histoire de Joseph. Un jour, Jacob son père l'avait envoyé porter des provisions à ses frères qui gardaient leurs troupeaux. Et l'enfant parcourant la campagne disait à ceux qu'il rencontrait : « Je cherche mes frères, *fratres quæro.* » Enfin il apprit que ces frères qu'il cherchait se trouvaient dans des pâturages fort éloignés ; il s'y rendit, et vous savez quel accueil lui fut fait par ces frères indignes, par ces frères jaloux, qui n'eurent point honte de le vendre à des marchands ismaélites.

M. f., la mission du prêtre, au moment des Pâques surtout, ressemble assez à celle de Joseph quand Jacob l'envoyait porter des vivres à ses frères. Le prêtre, le pasteur cherche, lui aussi, il vous cherche tous, il cherche ses freres pour leur offrir le pain de vie, le froment eucharistique. Et ces frères, souvent il ne les trouve pas. Il croyait les rencontrer dans les pâturages de l'Eglise, demeurés fidèles aux saintes croyances de la foi chrétienne. Mon Dieu, pourquoi faut-il que ce riche domaine légué par les ancêtres ait été abandonné, répudié par des familles, par des nations autrefois chrétiennes et qui maintenant sont cantonnées

dans les régions lointaines, les régions arides de l'indifférence et jusque dans les steppes, les contrées sauvages de l'impiété moderne ?

Ah ! j'ai bien peur que ces chrétiens dégénérés ne répondent aux avances du prêtre à la façon de ces faux frères qui ne songèrent qu'à tendre des pièges à celui qui venait vers eux les mains pleines de bienfaits. Qu'un Ismaélite quelconque se présente, un de ces hommes qui vivent de calomnies et de mensonges : et le prêtre sera pour ces frères égarés l'objet d'un trafic sordide.

Mais passons vite sur ce détail trop douloureux pour nos cœurs de prêtres.

IV

Au temps de la famine d'Egypte, Joseph fut proclamé *Sauveur ;* Pharaon changea son nom, et il l'appela en langue égyptienne « le sauveur du monde. » (Gen., XLI, 45).

M. f., avez-vous pris garde à cette réflexion qui se fait tout haut aujourd'hui et qui commence à se généraliser ? On dit : « La question religieuse peut seule nous sauver. » Qu'est-ce à dire ? Eh bien ! voici.

Pour que nous puissions être sauvés, il faudrait deux choses : de l'enthousiasme et de l'héroïsme. Or, par ces mots : « La question religieuse peut seule nous sauver, » on veut dire, on pressent qu'il n'y a plus que l'Eglise qui soit capable d'être héroïque et de souffrir, et c'est vrai. L'enthousiasme ! où est-il aujourd'hui, sinon uniquement dans les rangs de l'Eglise ? Nos députations de catholiques auprès du Vatican, nos pèlerinages sur tous les chemins du monde, nos foules, nos chants, nos congrès, nos espérances, quelles scènes d'enthousiasme !

De même pour l'héroïsme. Voyez nos religieux français : l'un après l'autre ils ont dit adieu à leur maison, à leur école, et ils ont pris le chemin de l'exil. Comptez les martyrs de nos missions en Corée, au Tonkin, en Chine. Entendez les gémissements de tant de pauvres religieuses jetées hors de leurs monastères comme des balayures. Et puis, par-dessus tout, la voix, la grande voix du Souverain Pontife ferme et retentissante comme les trompettes de Jéricho.

Qu'est-ce que tout cela ? sinon la résistance héroïque de notre sainte mère l'Eglise, de l'Eglise qui s'est levée et qui est aux prises avec le mal pour sauver la justice et la liberté des âmes !

M. f., on a fait cette touchante réflexion sur la manière dont finissent toutes les luttes contre l'Eglise : « Tôt ou tard, par une combinaison de ressorts dont Dieu a seul le secret, les choses passagères doivent servir au triomphe des choses permanentes et, malgré leur résistance opiniâtre, se jeter enfin palpitantes et vaincues dans les bras de la vérité. »

Palpitante et blessée, notre génération ne pourra donc trouver sa guérison que dans les bras du Saint-Siège ; ce sera un de ces moments où le temps et l'éternité se rencontrent. Heureux ceux qui le verront ! Mais déjà nous l'avons pressenti et nous le saluons de tous nos vœux. Oui, l'Eglise fera cesser la famine qui nous désole. Pie XI, le pape glorieusement régnant, Pie XI a déjà parlé de rouvrir les portes du Vatican et de convoquer tous les évêques de la catholicité pour continuer le concile interrompu par les événements de 1870, le concile du Vatican commencé sous le pontificat de Pie IX. Ainsi les greniers de l'Eglise vont s'ouvrir à nouveau ; et lorsque nous aurons été arrachés à la crise formidable de la famine, le monde, dans un élan magnifique, dira où est son Sauveur, et à la droite du Fils de Dieu on reconnaîtra le Pape, et au-dessus des greniers d'Egypte on chantera les greniers de Rome, comme un jour au-dessus des greniers de Rome on chantera les greniers du ciel !

* * *

Quand il eut appris qu'on vendait du blé en Egypte, Jacob, soucieux de l'avenir de sa famille, donna à ses fils l'ordre de partir. « Pourquoi tardez-vous ? leur disait-il, *quare negligitis ?* Partez, hâtez-vous de partir, allez acheter ce qui nous est nécessaire afin que nous puissions vivre, que nous ne mourions pas de faim. »

Reconnaissez-vous, m. f., cette invitation pressante ? C'est celle que vous adresse en ce moment l'Eglise elle-même. Voici bientôt le temps pascal, les greniers de l'Eglise seront ouverts. Pourquoi cette hésitation, cette somnolence ? pourquoi négliger ce qui peut vous sauver ? *Quare negligitis ?* Eh quoi ! seriez-vous venus ici en observateurs et par simple curiosité ? seriez-vous de ceux qui n'apparaissent dans nos églises que dans certaines solennités, par calcul ou par bienséance ?

Ah ! quand les frères de Joseph se virent soupçonnés et traités d'espions, vous savez comme ils protestèrent de la pureté de leurs intentions, disant qu'ils n'étaient venus que pour acheter du blé. Vous aussi, n'est-ce pas, vous êtes venus, vous venez dans cette église chercher la nourriture de votre âme. Eh bien ! vous l'y trouverez, vous trouverez ici le froment divin. En attendant et pour vous rendre plus favorable le Maître qui règne en ces lieux, déposez au pied de l'autel vos prières, vos vœux ; offrez vos présents au Dieu du tabernacle, offrez-lui vos peines, vos fatigues, tous ces fruits amers cueillis au pays lointain que vous habitez. Et lui, en retour de cette chétive offrande, vous fera des présents magnifiques, il vous couvrira de son amour, et au milieu des effusions de sa tendresse il vous apprendra qu'il est votre frère, et vous saurez qu'il est tout-puissant, qu'il vous aime encore, qu'il vous aime toujours, et il aura pitié de votre indigence, vous comblera d'insignes faveurs.

Et si alors le souvenir de vos infidélités, de vos ingratitudes, si le souvenir de vos trahisons vous fait encore trembler, tombez à genoux, et pendant que la Gerbe eucharistique se tiendra debout tout à l'heure sur l'autel, vous, gerbes d'enfants, de grandes personnes, d'âmes pieuses, gerbes récol-

tées dans toutes les familles de la paroisse, inclinez-vous pour l'adorer.

Et puis après, soyez sans crainte ; la réconciliation sera facile, c'est Jésus-Christ qui en fera les frais, c'est lui qui vous prendra dans ses bras, vous couvrira de ses larmes, et vous n'aurez plus qu'à mêler aux larmes de son amour celles de votre repentir, et vous vous assoierez enfin au banquet qui vous a été préparé.

Et quand le ministre de Dieu vous aura distribué le froment des élus, que vos âmes en seront pleines, vous irez porter ce pain bénit à un père bien-aimé, à ce vieux patriarche, à ce vénérable aïeul qui meurt de faim peut-être comme Jacob, loin des sacrements de l'Eglise. Que vos prières, que vos bons exemples les attirent !

Amenez aussi, amenez bientôt ces frères plus jeunes de la famille qui ne sont point encore avec vous, amenez ces enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion, préparez à Notre Seigneur ces tendres Benjamins qu'il désire embrasser à leur tour, auxquels il brûle de se communiquer. Et avec Benjamin et Jacob, derrière eux, arrivera le vieux peuple franc auquel vous aurez annoncé que Jésus-Christ est bien toujours vivant et qu'il lui réserve des années heureuses. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

POUR LES NOCES D'OR D'UNE RELIGIEUSE

« *Quid retribuam Domino ?* Que rendrai-je au Seigneur pour la vocation religieuse à laquelle il a daigné m'appeler ? » C'est la question, ma bien chère Sœur, que vous vous posez en ce moment.

S'il est ici-bas une bénédiction de Dieu, un honneur, une gloire, une prédilection divine, n'est-ce pas, au regard de la foi, cette grâce singulière qui fait d'une enfant du siècle une sœur des anges, une émule de la T. S. Vierge, en un mot, une religieuse ?

Or, il y a cinquante ans, aujourd'hui, que les portes de cette sainte Maison s'ouvraient pour vous, que les Mères de N.-D. de M... vous accueillaient, riche de santé, de jeunesse, de générosité et d'avenir. Les Mères qui vous ont accueillie ne sont plus là pour vous rendre témoignage, pour faire votre éloge.

Nous savons tous que les années ne suffisent pas pour rendre une religieuse vénérable ; la vénérabilité que nous sommes heureux de révérer en vous, c'est surtout celle qui vient de vos 50 années passées ici dans le service de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus.

Tous les emplois, toutes les charges vous ont été ici confiés, soit par le choix éclairé des Révérendes Mères Supérieures, soit par le vote de la Communauté, lorsque le Supériorat, devenu vacant, vous est échu. Toujours et partout, vous avez apporté dévouement à tous, souci du bien des âmes, zèle pour la prospérité du Pensionnat. Il n'y a qu'une voix pour louer votre bonté sans mesure et vos excellentes intentions.

Mais j'oublie que vous attendez de moi, non des éloges, mais des conseils pour faire de cette fête jubilaire un jour de reconnaissance pour Dieu, un jour saint pour vous.

Si votre glorieux Fondateur, S. Pierre Fourier, était ici, il me semble qu'il vous dirait :

— Ma fille, il faut vous réjouir, avec un grand sentiment de *reconnaissance,* des bontés que Dieu vous a prodiguées pendant ces 50 ans de vie religieuse. Il vous a conservé la vie et la santé, il vous a préservée de mille accidents, il a pourvu à tous vos besoins,... tandis qu'il n'a pas traité aussi favorablement des millions d'autres personnes. — Et dans l'ordre spirituel, que de sacrements, que d'instructions, de retraites, que de bons exemples, de saintes inspirations, qu'il n'a pas accordés à tant d'autres ! Merci à Dieu pour tous ses bienfaits !

Il faut aussi vous affliger et regretter d'avoir abusé peut-être de bien des grâces, — car qui comprend toujours bien le don de Dieu ? — d'avoir perdu et mal employé tant d'instants, d'avoir eu peut-être quelque indulgence pour vos défauts et pour ceux de vos inférieures, d'avoir négligé peut-être et laissé sans fruits plusieurs moyens de salut... Quelle matière à contrition ! O Dieu ! pitié ! miséricorde !

Il faut vous demander ce qui vous reste des 50 années écoulées. Il vous reste le bien et le mal que vous avez faits, destinés l'un et l'autre à être placés dans la balance de la justice divine, l'un dans le bassin des récompenses, l'autre dans le bassin des châtiments. Lequel l'emportera ?

Comment voulez-vous aimer et servir Dieu dans les années à venir ? — En faisant bien filialement sa volonté sainte, en santé et en maladie, dans l'épreuve et dans la joie ; en vous attachant plus que jamais au culte de la T. S. Vierge, de S. Joseph, de S. Pierre Fourier, de S. Augustin ; en supportant sans murmure les infirmités de l'âge et les épreuves de la vie. De l'avenir une seule chose doit vous préoccuper : le salut de votre âme, et à l'assurer tout dans votre vie doit concourir avec une fidélité toujours jeune malgré les ans. Ainsi soit-il.

En vente à nos Bureaux

POUR LES FÊTES DE NOEL ET DE LA SAINTE-ENFANCE. Henry Verceil : **Les petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus,** et **Deux Saynètes enfantines pour les fêtes de Noël.** Chaque brochure, 0 f. 35 *franco.*

Du même : **Douze Saynètes et Dialogues enfantins,** à l'usage des Maisons d'éducation, des Catéchismes et des Familles. — Brochure in-12 de 104 p., *franco* 1 f. 30.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 28 novembris 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 6 décembre 1923

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — III. Les signes de l'Enfant-Dieu, 641.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — VII. *Nouvel an :* Le passé et l'avenir ; annonce d'une mission, 643.
Souhaits de bonne année. — Conseils et souhaits, 644.
Sermon pour l'Epiphanie. — La science devant Jésus-Christ, 646.
Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la Guerre. — Gloire à Dieu et à nos soldats, 650.
Allocutions de mariage. — XXIV. Pour le mariage d'un châtelain, 655.

SERMONS POUR NOEL

III

LES SIGNES DE L'ENFANT-DIEU

Et hoc vobis signum.
Et voici le signe que vous aurez.
(Luc, II, 12).

Mes frères,

Un de nos académiciens a écrit : « Quel mot lointain, séraphique, et surnaturellement doux que celui de Noël, si vieux ! si vieux ! et qui ne vieillit jamais !... Noël ! on dirait le pseudonyme de Dieu quand il était petit... Noël ! mot blanc d'une blancheur religieuse,... le lys des mots, qui ne semble fait que pour s'échapper des lèvres virginales,... mot d'argent, mot de neige, si fragile, si délicat, que l'on a chaque fois l'impression, même avec une âme pure, de le ternir quand on s'en sert ; mot qui chante, mot qui tinte, mot qui prie dans la gaieté, mot tendre et pieux, frère d'*Alleluia*... Et ce mot n'est pas triste ; il donne courage, il exhorte, il fait espérer et se souvenir. »

N'est-il pas vrai, m. f., que cette fête de Noël, plus que toute autre, parle à notre âme ? Elle nous demande d'oublier pour un instant toutes nos préoccupations, toutes nos souffrances, afin de nous pencher sur la crèche où repose un nouveau-né. Laissons-nous aller à cette aimable contemplation. Essayons de découvrir le signe de Dieu qui nous révèlera dans l'enfant de la crèche la personne de son Fils, afin de lui apporter ce matin le tribut de nos hommages et de nos adorations.

I

« En ce temps-là, il parut un édit de César-Auguste ordonnant un recensement de ses Etats. Selon la coutume, tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph, parce qu'il était de la famille et de la ville de David, monta à Bethléem avec Marie son épouse. Or il arriva, pendant qu'ils étaient là, que les jours où elle devait enfanter furent accomplis. Elle enveloppa son enfant et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Tel est, dans sa simplicité, le récit de la naissance de Notre-Seigneur par l'évangéliste S. Luc.

Quel mystère ! S. Joseph et la Vierge Marie semblent ne venir à Bethléem que pour se soumettre à l'ordre d'un empereur, et cependant c'est là le signe de Dieu.

Dans cette ville, ils sont des inconnus. La modestie de leur condition laisse la foule indifférente à leur passage. Bien plus, elle attire le mépris des Juifs plus fortunés, venus comme eux pour le recensement, et qui envahissent le caravansérail réservé aux étrangers. Les hôteliers ont le souci des affaires, il n'y a pas de place chez eux pour les petites gens. A la tombée du jour, l'humble famille avise une grotte creusée dans le flanc de la colline, et c'est là que le Sauveur vient au monde.

Jésus est méconnu ! Et pourtant il est le Désiré des Nations. Tous les siècles écoulés ont parlé de lui. A l'heure où le péché transformait l'Eden du bonheur en une vallée de larmes, Dieu tempérait la punition d'Adam par la promesse du Sauveur. Les pères du peuple choisi, les Patriarches, recevaient les bénédictions de Dieu parce que de leur race naîtrait le Messie attendu. Puis les Prophètes, comme des flambeaux qui s'allument pour guider Israël dans sa marche à travers les âges, les Prophètes rappellent les promesses divines et les précisent. Le Messie est en quelque sorte devant leurs yeux ; ils annoncent sa conception virginale, l'époque, le lieu de sa naissance, sa vie apostolique, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, l'éternité de son règne. Les peuples étrangers eux-mêmes attendent le Rédempteur, mais le peuple juif revendique l'honneur et la gloire de le compter parmi ses enfants... Jésus-Christ vient enfin ; il est arrivé ; et pas une porte ne s'est ouverte pour le recevoir. *In propria venit, et sui eum non receperunt.*

Jésus est méconnu ! Et pourtant c'est uniquement à cause de lui qu'à cette heure l'immense empire romain est en mouvement. Des peuples entiers se déplacent, chacun remonte au pays de son origine, uniquement pour que l'humble, la modeste, la petite famille de Nazareth monte à Bethléem et que sur les registres de cette ville, Joseph fît inscrire le nom de Jésus. C'était la réalisation de l'annonce prophétique : « Bethléem, terre de Juda, de toi sortira celui qui dominera sur Israël, et dont l'origine est dès le commencement, dès les jours de l'éternité. » (Mich., v, 2).

O Bethléem, tu as reçu de brillantes caravanes, tu as voulu t'enrichir de l'or des voyageurs, et tu as négligé d'accueillir le plus grand de tes enfants, Celui dont le prophète avait dit : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné. Il portera sur son épaule la marque de la puissance. Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort,

le Père du siècle futur, le Prince de la paix ! » (Is., IX, 6).

II

Mes frères, approchons-nous de la Crèche. Nos yeux y contemplent la très sainte humanité du Sauveur. Nous y voyons un petit enfant qui sourit, qui pleure, qui a faim, qui a froid, en un mot, qui supporte toutes les misères de notre pauvre nature. Mais nous savons que cette humanité, dans sa forme si frêle, est le Tabernacle de la deuxième personne de la Sainte Trinité.

Un jour, Dieu, dans sa toute-puissance et sa toute bonté, a voulu faire surgir le monde du néant. « Il a dit et tout a été fait. *Dixit et facta sunt.* » Et ce seul acte de volonté a suffi pour disposer toutes les merveilles qui étonnent notre esprit et ravissent nos regards, pour donner la vie à des millions de créatures, pour placer l'homme au sommet et en faire le chef de toute cette grandiose création.

Aujourd'hui, l'amour de Dieu vient de réaliser un prodige plus grand. Aujourd'hui, selon la parole du prophète Jérémie, « le Seigneur a créé sur la terre quelque chose de nouveau » (XXXI, 22) : c'est la création de l'Homme-Dieu. Insondable mystère, puisque ce petit enfant couché sur la paille est tout à la fois l'homme qui passe et le Dieu éternel des siècles. La divinité ne va rien perdre de sa majesté, de sa puissance, de sa sainteté infinie. L'humanité ne va rien changer aux exigences ni aux faiblesses de sa nature. Alors nous voyons un Dieu qui naît, un Dieu qui gémit, un Dieu qui grandit, un Dieu qui souffre, un Dieu qui habite parmi nous.

Pour réaliser le plan divin, pour que, d'une part, l'œuvre créatrice atteigne sa perfection, et que, d'autre part, les hommes puissent recevoir le pardon de leurs péchés, le Fils de Dieu a voulu se faire homme. Mais cet acte doit garder son cachet divin. Dans la crèche, je ne vois que l'humanité : où est le signe de Dieu ? Le voici : Jésus naît, mais il naît d'une Vierge, c'est la prophétie réalisée : « Une Vierge concevra, enfantera un fils qu'on nommera l'*Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous.* »

Et en effet, cette mère qui près de la crèche adore le nouveau-né, c'est l'âme la plus pure que la terre ait jamais connue. Exempte de la tache originelle, elle a consacré au Seigneur son âme, son corps, toute sa vie. Digne par son étonnante pureté de recevoir la visite de l'ange Gabriel, elle déclare refuser l'honneur d'être la Mère du Sauveur, si cette dignité doit diminuer la pureté de son âme. Mais l'Ange la rassure : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; d'un mot il a créé le monde, d'un mot il va créer l'humanité de votre enfant. » Et comme le rayon du soleil passe à travers le cristal et l'illumine de rayons éclatants, de même le Fils de Dieu en passant par Marie consacre sa virginité et l'ennoblit par la plus sainte des maternités.

Vierge-Mère, elle se penche sur le Fils de Dieu fait homme et peut l'appeler : « Mon Fils ! »

III

Les Juifs vivaient dans la crainte de Dieu. « Parlez-nous, disaient-ils à Moïse, mais que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions ! »

Dieu a changé la loi de crainte en loi d'amour. Sous les traits si aimables d'un enfant, il descend jusqu'à nous. Et nous avons dit comment, évincée des hôtelleries, ne trouvant accueil dans aucune maison de Bethléem, la Sainte Famille s'est réfugiée dans une grotte de la colline. La Vierge Marie a enveloppé de langes son petit enfant. Elle l'a couché dans la paille pour le réchauffer. Avec Joseph son époux, qui va devenir le père nourricier du nouveau-né, elle s'est agenouillée, et tous deux se sont abîmés dans une adoration profonde. Le bonheur du ciel a inondé leurs âmes au point de leur faire oublier la détresse où ils se trouvent momentanément.

Mes frères, quel enfant à son arrivée dans le monde n'a pas une maison, n'a pas un berceau ? Le Fils de Dieu paraît sur terre plus pauvre que les pauvres. Quel mystère !

Bethléem dort. Elle dort dans l'indifférence, dans la soif des richesses, peut-être dans l'ivresse du plaisir, et son sommeil est si profond qu'elle ne peut pas entendre les mélodies qui planent au-dessus des campagnes d'alentour.

Mais là, au milieu des prairies, veillant sur leurs troupeaux, des bergers, âmes simples, modestes, confiantes dans les promesses messianiques, les écoutent ravis. Les mélodies ne sont pas de la terre. Les voix parlent plus encore à l'âme qu'à l'oreille, et que disent-elles ? Elles disent que l'annonce est réalisée, que la promesse est devenue un fait. Elles disent « une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et au même instant c'est une clameur de toute l'armée céleste : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! »

* * *

Mes frères, la naissance du Sauveur à Bethléem, la virginité de sa mère, les anges qui chantent à son berceau, tels sont les signes divins qui nous révèlent que ce nouveau-né n'est pas un enfant vulgaire, mais le Fils de Dieu fait homme.

Dans la première nuit de Noël, qui l'a compris ? Seuls quelques bergers, parce que leurs âmes détachées des affections trop humaines ont correspondu à la grâce d'en-haut.

Il en sera ainsi dans la suite des siècles. Qui connaîtra le Sauveur sous les traits de l'enfant de la Crèche ? présent dans son Eglise qu'il dirige ? caché sous les voiles de l'Eucharistie ?

Qui ? Le petit groupe des fidèles qui sauront se détacher des affections trop humaines pour correspondre à la grâce.

Nous serons de ceux-là, m. f. Alors la lumière de Dieu éclairera notre route, les anges nous serviront de guides, et avec les bergers de Bethléem nous irons adorer le Sauveur. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

VII

Nouvel an

LE PASSÉ ET L'AVENIR ; ANNONCE D'UNE MISSION

Mes frères,

L'année 1923 vient de rejoindre ses devancières dans l'éternité. Laissez-moi vous offrir un essai d'inventaire des biens et des maux qu'elle nous a répartis. Ce bilan établi nous dictera nos sentiments et nos devoirs par rapport au passé, et il nous suggérera les résolutions à prendre pour l'avenir.

I

1. Parmi les biens qu'elle nous a apportés, les uns touchent à notre vie matérielle, les autres à notre vie spirituelle.

« Personne d'entre nous, direz-vous, n'a été l'objet, de la part de Dieu, de faveurs extraordinaires. » — J'en conviens ; mais vous conviendrez aussi que tous, pendant l'année écoulée, nous avons reçu de la Providence des avantages incontestables dont nous devons lui savoir gré.

Ainsi, avez-vous été heureux ? — Je veux dire : Votre santé s'est-elle maintenue, améliorée ? Vos travaux ont-ils été couronnés de succès ? Vos entreprises ont-elles réussi ? Vos espérances ont-elles été réalisées ? Votre négoce a-t-il prospéré ?... Et ce mariage heureux, qui a comblé vos vœux ; et cet enfant nouveau-né dont Dieu vous a confié l'âme et le corps ; ces examens brillants qui ont marqué une étape d'honneur dans les études de vos fils, ne sont-ce pas là des dons de Dieu ?

Tout au moins, vous avez eu quelques joies dans l'année, bien que Dieu ne les prodigue pas. Vous avez bien goûté quelque bonheur dans vos familles, dans vos relations sociales ; vous avez certainement pris votre part de ces délassements que la religion ne défend pas, quand ils se renferment dans les limites de la convenance et de l'honnêteté...

Inscrivons tout cela, je vous prie, à la page des bienfaits de l'ordre naturel.

La Providence a-t-elle été aussi généreuse pour nous au point de vue spirituel ? Plus encore !... Voyez plutôt :

Combien de bonnes pensées ! Combien de vertueuses inspirations ! Combien de pieux désirs ! Combien de prières exaucées, de tentations réprimées, de dangers évités ! Ajoutez à cela les dimanches observés, les messes entendues, les sacrements reçus, les devoirs accomplis, les vertus pratiquées, les actes de dévouement, d'obéissance, les œuvres de charité et de pénitence que vous avez faites, les leçons, les conseils qui vous ont été donnés, les bons exemples dont vous avez été témoins...

Quelle somme de bienfaits, dites-moi, à porter à l'inventaire que nous établissons !... Vous le voyez, m. f., il n'est personne d'entre vous qui ait été déshérité, cette année, pas plus dans les biens temporels que dans les biens spirituels.

2. Toutefois, s'il y a eu des joies, les peines non plus n'ont pas manqué. Nous avons beau faire, nous ne pouvons échapper à la souffrance.

Pendant l'année qui vient de finir, il y a eu, ici, des attentes trompées, des illusions évanouies ; là, des cœurs dans l'angoisse et des yeux dans les larmes... Oui, que de familles ont été cruellement éprouvées ! Que de malades et d'infirmes traînent une vie languissante, appelant de tous leurs vœux une guérison qui tarde à venir ! Que de travailleurs sont demeurés inquiets en songeant à l'avenir ! Que de fois la mort a semé le deuil dans nos foyers !

Ah ! si l'on mettait en balance les joies et les peines de l'année, il est certain que les peines l'emporteraient sur les joies. Autour d'une seule rose, il y a combien d'épines ! et pour une minute de paix et de bonheur, on compte bien des heures de tribulation. Le bien-être que nous éprouvons n'est jamais complet, il s'y mêle toujours un élément d'amertume. Dieu l'a voulu ainsi, pour que nous ne nous attachions pas éperdument à la terre, que nous aspirions au ciel, où seulement nous trouverons la félicité sans mélange.

Sous le rapport moral et spirituel, un regard vers le passé nous découvrira, sans doute, des prières omises, des dimanches profanés ou insuffisamment sanctifiés, des résistances à la grâce, des défaillances dans l'accomplissement du devoir, des pensées, des paroles, des actes réprouvés de Dieu... Bref, vous êtes arrivés au terme de cette année avec une somme de négligences, d'omissions, de fautes plus ou moins graves qui ont peiné Dieu et blessé votre âme...

3. Cet inventaire terminé nous impose à tous un double devoir.

C'est d'abord un devoir de reconnaissance. Vous l'accomplirez en récitant, pendant la messe, un *Magnificat,* ce cantique de l'action de grâces par lequel la Sainte Vierge a béni le Seigneur des grandes choses accomplies par le Très-Haut en son humble personne. Avec elle et par elle vous direz à Dieu merci. Merci pour les biens dont il a récompensé vos travaux ! Merci pour les dons et les faveurs de sa Providence ! Merci pour les avantages d'ordre surnaturel dont il vous a gratifiés !

C'est ensuite un devoir de repentir, un acte de contrition et un *Miserere* que vous réciterez au souvenir des fautes que vous avez commises pendant l'année... Si vous avez souffert, si vous avez eu quelques revers, regrettez les murmures envers la Providence que vous n'avez pas su réprimer. Car ce n'est pas à Dieu qu'il faut s'en prendre, si dans notre famille, dans nos affaires les choses ne vont pas à notre gré : il est certain que bien des mala-

dies, bien des accidents, bien des scènes de ménage n'ont pas d'autre cause que l'imprudence, le manque d'ordre, le défaut de support mutuel.

Voilà, m. f., en abrégé, un inventaire que chacun peut allonger à son gré. Il le fallait faire pour reconnaître notre dépendance vis-à-vis de Dieu, le Maître de tous les biens, pour comprendre l'obligation de le remercier, de lui demander pardon, de resserrer les liens qui nous attachent à lui, de l'incliner à nous continuer son amour et ses bienfaits dans la nouvelle année.

II

Que sera cette nouvelle année ? La réponse à cette question va nous dicter les résolutions à prendre pour la passer honorablement devant le monde, et saintement devant Dieu.

1. Depuis de longs mois nous sommes toujours sous la menace des plus graves événements extérieurs, et la paix inscrite dans les traités n'est pas réalisée entre les nations... Dès lors, nous avons le devoir, en cette année 1924, nous avons le devoir, nous tous Français, solidaires les uns pour les autres, de prier, de réparer, d'expier, afin que Dieu daigne continuer sa protection à la France souvent coupable mais toujours pénitente, afin qu'il daigne hâter sa conversion en rétablissant parmi nous le règne social de Jésus-Christ, c'est-à-dire le respect officiel de sa loi sainte, la liberté de son Eglise et de ses œuvres. Alors, nous pourrons cesser de craindre les ennemis extérieurs et ouvrir nos cœurs aux espérances que font naître des signes évidents de renouveau chrétien.

2. Nous commençons en effet à voir, dans les villes tout au moins, la vie catholique devenir plus intense et plus agissante. Nous voyons la pratique de la communion fréquente se généraliser de plus en plus. Nous voyons les Congrès catholiques et les œuvres de jeunesse se multiplier avec succès, sous l'inspiration et l'autorité des Evêques. Puisse cette organisation catholique se répandre dans les paroisses de campagne ! Il nous faut y aider par nos relations au dehors et surtout par nos prières ferventes. Jadis, les patriarches appelaient de leurs vœux la venue du Messie, et ils l'ont hâtée par leurs larmes et leurs prières. Imitons-les, et nous hâterons le retour tant désirable parmi nous du règne social de Jésus-Rédempteur !

3. Une grâce toute particulière va être accordée à notre paroisse dans le grand bienfait d'une mission. Ce sera l'heure sainte, l'heure du salut pour nous !

Une mission, c'est une grâce de choix du bon Dieu, et par le courant de prières qu'elle détermine, et par l'abondance des enseignements divins qu'elle répand. Donc, pour l'honneur de Dieu, pour le bien de nos âmes, pour la régénération de notre paroisse, il faut nous y préparer, par le recueillement et la prière, durant les quelques jours qui nous en séparent. Elle commencera le dimanche 3 février, et avec elle s'ouvrira pour nous le temps pascal.

Je fais, dès aujourd'hui, appel à toutes les bonnes volontés. Nous souhaitons surtout que le concours des hommes soit nombreux et recueilli. Tous sont d'honnêtes gens selon le monde, dévoués à leur famille, obligeants pour le prochain ; mais beaucoup laissent leur âme en souffrance, beaucoup conduisent mal les affaires de leur salut, que N.-S. Jésus-Christ, l'Infaillible Vérité, déclare être l'unique chose nécessaire, *unum necessarium*.

Une mission, c'est l'heure propice de la conversion, c'est l'heure de demander pardon à Dieu de tant de tiédeur à son service, de tant de résistances à ses préceptes, de tant d'offenses et d'ingratitudes ! Si vos fils et vos filles se conduisaient vis-à-vis de vous comme vous vous comportez à l'égard de Dieu, quelles ne seraient pas vos justes rigueurs pour leur conduite indigne !... Soyez donc pour Dieu ce que vous exigez, ce que vous aimez que vos enfants soient pour vous !

* * *

Je finis en priant Dieu de vous bénir tous, de bénir vos familles, de bénir vos enfants. Qu'il fasse réussir vos entreprises ; qu'il vous remplisse tous du désir de bien faire votre mission ; qu'il vous maintienne ensuite dans la santé et dans la sainteté ; qu'il vous prépare à tous enfin une belle place dans son paradis ! Ainsi soit-il.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

CONSEILS ET SOUHAITS

Mes frères,

Il est toujours doux à prononcer, pour vos prêtres, ce titre qu'ils vous donnent au commencement de chacun de leurs discours. Il leur rappelle, comme à vous, que l'Eglise catholique est une grande famille, où personne n'est étranger aux autres, et où tous courbent leurs fronts et leurs âmes devant le Père commun qui est dans les cieux.

Cependant, aujourd'hui, il est encore plus suave que de coutume à redire, parce que nous sommes au jour où l'affection parle plus librement que d'ordinaire, et s'exprime en souhaits que nous adressons à ceux qui nous sont chers, souhaits dans lesquels nous mettons le meilleur de notre cœur.

Quand S. Paul écrivait aux premiers fidèles, il aimait à les appeler *carissimi*, ses *très chers*. Permettez-nous de vous donner le même nom, au premier jour d'une année nouvelle. Il sera très sincère sur nos lèvres, et vous rendra plus agréables à entendre les conseils et les souhaits que nous venons vous offrir.

I

Encore une année d'écoulée ! Qui ne serait pas frappé par cette constatation ?

Quand le voyageur marche sur une route, il ne peut s'empêcher d'arrêter son regard sur les bornes kilométriques qui jalonnent son chemin, et, à chacune d'elles, il fait le calcul des distances qui lui restent encore à parcourir.

Sur le chemin de la vie, chaque année nouvelle amène en nous un moment semblable de réflexion, et de réflexion d'autant plus sérieuse que nous ignorons combien nous en verrons d'autres, avant d'arriver au terme de nos jours. Nous nous efforçons de penser que nous avons encore longtemps à vivre, et nous sommes encouragés dans cet espoir par les vœux de tous ceux qui nous aiment. Mais pouvons-nous compter que nous ne serons pas déçus, nous qui ne sommes pas sûrs même du lendemain ?

Combien il est plus sage de nous demander quel usage nous avons fait de l'année qui vient de finir !

Les heures s'éloignent et glissent
Comme des pieds sur les gazons,
Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons.
Mais celle de l'année accomplie,
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie,
Porte le murmure et l'effroi.
S'envolant, elle dit : « Compte-moi !
Compte-moi, car Dieu m'a comptée,
Pour sa gloire et pour ton bonheur.
Compte-moi ! Je te fus prêtée
Et tu me devras au Seigneur !
Compte-moi ! car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
En amène une autre demain !
Compte-moi ! car le temps me presse !
Compte-moi ! car je fuis sans cesse,
Et ne reviens jamais en vain ! [1]

Sous leur forme poétique, que ces pensées sont donc justes ! Et qu'elles sont donc graves ! Elles s'imposent à toute âme humaine, et, bien plus fortement encore, à toute âme chrétienne, à l'oreille de laquelle retentit l'oracle évangélique : — *Redde rationem !* Rends-moi compte de l'usage que tu as fait de l'année qui vient de finir !

Rends-moi compte des grâces sans nombre que tu as reçues ! En as-tu profité pour te corriger de tes défauts, acquérir les vertus nécessaires et devenir meilleur ?

Rends-moi compte de tous les conseils et de tous les exemples qui te furent donnés ! Les as-tu suivis avec empressement, comme un voyageur reçoit les indications qu'on lui fournit pour poursuivre son chemin ?

Rends-moi compte de toutes les joies que tu as goûtées ! En as-tu été reconnaissant, comme d'une marque de ma bonté qui t'encourageait à vivre dans mon amour ?

Rends-moi compte de toutes les épreuves que tu as subies ! Les as-tu acceptées avec foi et soumission, comme un moyen que je t'offrais pour réparer tes fautes ? N'as-tu pas plutôt cédé au découragement et au murmure, comme si tu étais abandonné par moi ?

Combien d'autres questions se présentent encore à nous, aussi pressantes que celles-ci ! Toutes, d'ailleurs, se résument en une seule, que le poète a ainsi formulée :

Je suis plus vieux d'un an ; en quoi suis-je plus sage ?
Quel bien ai-je produit ? Quel mal ai-je évité ?
De l'an qui vient de fuir ai-je fait bon usage ?
Et puis-je m'endormir avec tranquillité ?

[1] Lamartine.

Répondons à ceci avec sincérité : c'est le premier devoir qui s'impose à l'âme chrétienne, à la fin d'une année.

II

Le second est d'offrir nos souhaits à ceux que nous aimons.

Combien cette coutume est douce et chrétienne !

Douce, parce qu'elle répond au plus vif désir de nos cœurs. S. Thomas d'Aquin, exprimant les caractères de l'amour, note que l'un d'eux est de vouloir du bien à celui qui est aimé : *vult ei bona.*

Chrétienne, parce que ces vœux sont l'expression de la charité que Jésus nous commande d'avoir les uns pour les autres, et surtout pour ceux qui nous entourent et à qui s'applique, en toute exactitude, ce joli mot : *le prochain.*

Ici, soyons heureux que notre foi chrétienne, si tendrement affectueuse pour notre âme, nous donne le moyen d'offrir à nos parents, à nos bienfaiteurs et à nos amis, des vœux parfaits.

Parfaits, ils le sont parce qu'ils sont *sages.* Eclairés par la divine lumière de l'Evangile, nous savons quels sont les vrais biens qu'il faut souhaiter à ceux que nous aimons. Sans doute, nous demandons pour eux les biens temporels, mais nous n'oublions pas que les grâces spirituelles sont beaucoup plus importantes, beaucoup plus douces et beaucoup plus nécessaires ; et ce sont elles qui ont la première place dans nos désirs.

Parfaits, nos souhaits le sont parce qu'ils sont *sincères.* Ils ne sont pas dictés, comme trop souvent dans le monde, par les convenances, la politesse ou l'intérêt, mais par une vraie affection, venue du plus profond de nos cœurs, laquelle ne met pas sur nos lèvres des expressions menteuses et hypocrites, mais des paroles inspirées uniquement par la vérité.

Parfaits, nos souhaits le sont, enfin, parce qu'ils sont *efficaces.* Alors que les souhaits de nouvel an ne sont, trop souvent, que des formules banales, des phrases qui ne sont suivies d'aucun effet, les vœux des chrétiens s'adressent à Dieu encore plus qu'au prochain. Ce sont des prières auxquelles Dieu sourit et qu'il daigne bénir, en les exauçant toujours d'une manière ou d'une autre.

Que Dieu donc, mes frères, agrée les vœux que nous formons pour vous. Nous lui demandons de vous protéger dans vos santés, dans vos intérêts, dans vos entreprises, dans vos affections. S. Paul disait aux premiers chrétiens : « Qui de vous souffre sans que je souffre aussi ? » Cette parole, nous la faisons nôtre ; nous partageons vos joies et vos peines, vos succès et vos revers, et c'est de tout notre cœur que nous vous souhaitons une année qui soit heureuse à tous les points de vue.

Ces souhaits, vous comprendrez que je les offre, en votre nom à tous, à ceux qui travaillent, autour du pasteur, au bien de votre paroisse : à notre vicariat, si affectueusement uni dans son apostolat ; à Messieurs les conseillers paroissiaux, si dévoués à nos intérêts ; aux maîtres et aux maîtresses de l'enfance, qui s'épuisent pour l'éducation de vos fils

et de vos filles ; aux directrices de patronage, qui vous suppléent près de la jeunesse bruyante et pas toujours docile qui leur est confiée ; à toutes les personnes qui s'occupent de nos œuvres paroissiales, et spécialement à celles qui ont mené à bien notre récente vente de charité ; à nos chers employés d'église, si empressés à remplir leur office parmi nous ; à tous ceux et à toutes celles qui, d'une façon quelconque, ici ou là, collaborent parmi nous au bien paroissial. Que Dieu, qui voit tous les dévouements, les bénisse et les récompense, dès cette vie, en leur donnant les joies auxquelles ils ont droit !

III

Le troisième devoir qui s'impose à nous est de consacrer à Dieu l'année qui va bientôt commencer.

Quand nous étions sur les bancs du catéchisme, les premières paroles qui tombèrent sous nos yeux furent celles-ci : — Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer et mériter la vie éternelle.

C'est la même réponse qu'il faut faire à cette question : — Pourquoi Dieu nous donne-t-il une année nouvelle ?

Dieu nous la donne pour *le connaître*, et, par conséquent, pour l'étudier dans son Evangile, dans sa religion et dans ses œuvres. Il ne suffit pas que nous ayons quelques éléments de la science divine ; il faut les développer en écoutant la parole de Dieu avec attention et docilité, en lisant les livres qui défendent et professent notre foi, en méditant les vérités qui, seules, peuvent préserver de l'erreur notre intelligence, si facile à égarer. Nous donnons beaucoup de temps aux connaissances humaines ; ne refusons pas quelques instants à la plus belle de toutes les sciences : celle de Dieu !

Il faut *l'aimer*. Quelle place a-t-il dans notre cœur ? Passe-t-il au-dessus de toutes nos autres affections ? Et surtout l'aimons-nous plus que nous-mêmes ? L'amour de Dieu est-il la vraie loi de notre vie, loi à laquelle tout le reste doit être subordonné ? Tous les jours, nous lui disons que nous l'aimons de tout notre cœur et de toutes nos forces. Cela est-il vrai ? A nous de nous poser la question, afin que la présente année mette fin à nos très longues indifférences et à nos trop déplorables ingratitudes.

Et, enfin, il faut *le servir*. Sans cette fidélité à observer les lois de Dieu, la science divine ne servirait qu'à aggraver notre faute, et l'amour lui-même ne serait qu'un vain mot. Et, d'ailleurs, quels motifs pourrions-nous alléguer, pour nous montrer négligents à observer notre religion ? Serait-ce que nous aurions affaire à un maître rigide ? C'est le meilleur des pères. Serait-ce que ses lois sont trop difficiles à accomplir ? Dieu ne demande que ce que nous pouvons, et nous nous donnons autrement de mal pour plaire aux hommes ! Serait-ce que ses commandements s'opposent à notre bonheur ? Ils en sont la condition indispensable, puisque, seuls, ils peuvent nous assurer la paix de la conscience, sans laquelle aucune véritable félicité n'est possible !

* * *

Telles sont, m. f., les réflexions que nous devions vous soumettre, au début d'une année nouvelle. C'est le secret d'être heureux que nous vous avons livré, en vous les communiquant. Vous les avez écoutées avec votre foi chrétienne et votre habituelle bonne volonté ; vous en tiendrez compte pour votre conduite à l'avenir ; et c'est ce qui nous autorise à vous répéter en toute confiance et en toute joie le vieux souhait de nos pères : — Bonne année, bonne santé, et le Paradis à la fin de vos jours ! Ainsi soit-il.

SERMON POUR L'ÉPIPHANIE

LA SCIENCE DEVANT JÉSUS-CHRIST

Et procidentes adoraverunt eum.
Et se prosternant, ils l'adorèrent.
(Math., II, 11).

Monseigneur, Mes frères,

Les Mages, dont le souvenir, — j'allais dire la vision, tant la page de l'Evangile qui nous raconte leur sainte aventure a de couleur et de relief, — s'impose à nous en ce jour, n'étaient pas seulement des rois, comme je m'en suis expliqué l'an dernier devant vous ; ils étaient aussi des savants, spécialisés, si nous en croyons une tradition aussi vieille que l'Eglise, dans la science astronomique.

En venant adorer l'Enfant-Dieu dans l'étable, où les a conduits l'Etoile, ils sont donc venus s'humilier devant le Christ, non seulement comme rois, mais aussi comme hommes de science. Astronomes, contemplateurs des astres, observateurs de leurs mouvements dans les espaces insondables, ils viennent reconnaître dans cet Enfant, caché ou voilé dans la chair, le Dieu tout-puissant, créateur de ce monde sidéral qu'ils ont tant admiré et tant étudié, du haut de leurs terrasses silencieuses, dans le ciel splendide de l'Orient où ils sont nés.

C'est sous cet aspect de *savants* que les Rois Mages nous apparaîtront aujourd'hui, et c'est à leur attitude très caractéristique que je demanderai pour vous quelques leçons.

Après avoir, l'an dernier (permettez-moi de vous le rappeler encore), montré la première signification de leur démarche et de leur geste (rois, ils ont reconnu que l'autorité doit être soumise au Christ et s'exercer suivant la loi), je veux, cette année, interpréter la seconde, et vous montrer, d'une part, que les savants, comme les rois, doivent reconnaître Jésus-Christ, et d'autre part, que la science doit céder le pas à la vérité qu'en naissant il apporte au monde.

Ces deux pensées feront la division de mon discours.

Loin de moi l'idée, mes frères, de rabaisser les

savants et la science ; les savants sont des hommes utiles à leur prochain et à leur pays, honorables entre tous, et quelques-uns parmi eux sont de vrais grands hommes, dignes des statues de marbre ou d'airain qu'on leur élève — ou qu'on leur élèvera — sur nos places publiques ; quant à la science, dans la mesure où elle participe à la vérité, c'est une chose auguste, une des gloires de l'esprit humain. Mais il règne à leur sujet une double superstition contre laquelle nous devons nous mettre en garde ; les Mages m'offrent l'occasion de vous la signaler ; je saisis cette occasion. Heureux si, par la grâce de Dieu, je puis parvenir à rendre à notre foi sa place légitime, la première, — cette place que les savants et la science, ou plutôt ceux qui ont audacieusement et indûment abusé de ces grands noms, — lui ont disputée dans ces derniers temps.

I

En premier lieu, donc, les savants doivent reconnaître et adorer Jésus-Christ comme leur Maître. Les Mages, qui en même temps que des rois sont des savants, leur en donnent l'exemple.

Entrez dans l'étable, m. f., ce temple étrange du Verbe Incarné : que voyez-vous ?

L'Enfant n'est plus dans la crèche où il fut d'abord déposé. Il reçoit une visite royale ; sa Mère l'a pris dans ses bras. Et voici les Mages. Ces premiers pèlerins de la foi, comme ils ont jeté leur couronne à ses pieds, prosternent devant le divin berceau leur front puissant, lourd de savoir. Ils adorent longuement. *Et procidentes adoraverunt eum.* Voilà le fait. Or, vous le comprenez, ce prosternement doit avoir une signification. Laquelle ? Celle-ci et pas d'autres : « Enfant-Dieu, que nous sommes venus adorer du fond de nos lointains pays, disent les Mages, nous sommes des savants ; on nous donne ce nom prestigieux parmi les hommes dont la multitude est plongée dans l'ignorance ; on nous révère comme tels. Mais nous, nous savons ce que nous sommes devant vous ! Nous avouons notre dépendance ; nous confessons humblement la relativité de nos connaissances humaines. Vous êtes le Maître des maîtres, le Savant des savants, et nous venons vous adorer ! » Voilà ce que signifie leur attitude humiliée.

Et c'est vrai, m. f., il n'y a, en somme, qu'un seul savant, et c'est Dieu ! Lui seul sait tout ; plus précisément, Lui seul sait !

Il se sait lui-même, seul, — parce qu'il est seul, étant infini, assez grand pour se comprendre.

Il sait la matière, cette substance primitive dont est fait l'univers et qui garde jalousement son mystère impénétrable, malgré tant de recherches et de calculs, — parce que c'est lui qui l'a tirée du néant.

Il sait l'univers lui-même : notre terre, ces étoiles, ces prodigieux globes, ces flambeaux lointains dont la pure clarté fait les nuits si belles et si solennelles, ces planètes, autres terres, que notre imagination inquiète peuple d'hypothétiques habitants, — parce que cet univers, c'est lui qui l'a organisé.

Il sait les lois de l'univers, ces lois profondes, magnifiques, infaillibles, — parce que c'est lui qui les a établies et qui les maintient.

Il sait la vie et tous les secrets de la vie, — parce que la vie vient de lui, l'éternel Vivant.

Il sait l'esprit, — parce que partout où l'esprit se révèle, il est son souffle et reflète sa sagesse.

Il sait l'homme et le cœur de l'homme, — parce qu'il sonde les reins et les cœurs, qu'il est dans l'homme comme il est partout et que pas une pensée de l'âme, pas un frémissement de la chair ne peut échapper à son regard.

Il sait le passé, — parce que tout ce qui se passe dans le monde s'inscrit en lui en caractères indélébiles.

Il sait le présent, — parce qu'il est le témoin inévitable qui voit l'ensemble et le détail de tout ce qui arrive.

Il sait l'avenir, — parce que son regard immobile et fixe embrasse tous les horizons, que du reste il contient tous.

Il sait les possibles eux-mêmes, ceux qui sortiront de leurs limbes et ceux qui n'en sortiront jamais, — parce qu'ils sont en lui comme des endormis qu'à sa volonté il tirera ou non des profondeurs de leur sommeil.

Alors que notre science est limitée, sa science est infinie ; alors que notre science est sujette à l'erreur, sa science est infaillible ; alors que notre science est obscure, sa science est la clarté absolue.

Voilà ce que disent les Mages aujourd'hui, et voilà ce qu'ils proclament par leur démarche et par leur geste, démarche et geste d'humilité, mais aussi de bon sens.

Cette humble attitude de ces grands esprits devant le Verbe Incarné montre assez quelle doit être celle de tous les savants, quels qu'ils soient, quelle que soit l'époque où ils vivent, quelque soit le développement de leur science. Tout savant digne de ce nom devra, comme les Mages, confesser devant Dieu les faiblesses de sa condition humaine et les limites de son esprit, et glorifier ce même Dieu qui, plus clairement qu'aux autres hommes, lui apparaît dans l'origine, l'organisation, le mouvement et la vie de la nature.

Oui, les savants doivent reconnaître les faiblesses de leur condition humaine et les limites de leur esprit.

Que sont donc, après tout, les savants ?

Des hommes, rien de plus.

Au point de vue physique et moral, en tant que faits de chair et de sang et considérés comme caractères et comme volontés, ils participent de la faiblesse humaine et sont, comme tous les autres, sujets à toutes les défaillances. Vérité trop évidente ! Même au point de vue intellectuel et scientifique, fussent-ils des génies, ils ne sont encore que des hommes : bornés, limités, d'une puissance toute relative, ne l'oublions pas.

Nous avons eu pour les savants, au dernier siècle, un véritable culte. Quiconque portait ce titre, mérité ou non (car il y a des demi-savants et des vul-

garisateurs dont le savoir n'est qu'un emprunt et n'a rien de solide), était regardé comme un surhomme ou un demi-dieu. Ses idées, ses paroles étaient des oracles. Foi absolue à ce que disait le savant, alors même qu'il contredisait Dieu ou niait cet Auteur de tout !

Superstition et snobisme, permettez-moi cette expression toute moderne.

On croyait les savants infaillibles ; ils ne le sont pas : la science d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier ; celle de demain ne sera pas celle d'aujourd'hui. Les savants ne donnent jamais qu'une explication provisoire des choses, n'apportent jamais que des vérités relatives toujours sujettes à revision.

On les croyait en possession de tous les secrets de la nature ; en réalité, ils ne savent le tout de rien, et ce qu'ils savent est peu de chose, — eux-mêmes, et les plus grands parmi eux, vous l'avoueront avec simplicité.

Que font-ils ? Ils étudient l'immense machine qui est le monde, blottis et confinés quelquefois dans un coin d'où ils ne peuvent envisager ni mesurer le stupéfiant ensemble. Ils analysent des substances, découvrent des rouages, des ressorts, des forces ; ils constatent des phénomènes ; ils enregistrent des faits ; ils saisissent des rapports ; ils appliquent des lois et, en les appliquant, ils imitent Dieu. Ils n'approchent pas, ils ne peuvent pas approcher, en tant que savants, de l'Intelligence et de la Puissance souveraine qui a tout conçu, les substances, les rouages, les forces, les phénomènes, les rapports et les lois ; qui a tout fait d'un seul coup, comme en se jouant ; qui continue à tenir dans sa main la sphère énorme qui contient tous les astres ensemble, et qui dirige tout cet invraisemblable système de choses, d'êtres, de vies et de libertés avec une aisance que, la main sur son volant, n'aura jamais le mécanicien le plus habile !

Nos savants ne sont que des hommes, vous dis-je, rien que des hommes ! Ils ont fait des découvertes admirables, je ne le nie pas, nul ne le nie ; ils ont transformé la face du globe, je ne le nie pas, nul ne le nie ; mais ils n'ont pas tout découvert, puisqu'ils cherchent toujours ; et s'ils arrachent à la nature, pièce à pièce, lambeau par lambeau, quelques-uns de ses secrets, on peut être assuré qu'il en restera toujours assez pour solliciter leur curiosité et motiver leur inlassable, leur éternel eflort, et montrer leur impuissance !

C'est que, ô mon Dieu, si vous avez livré le monde aux recherches des hommes, le grand secret, la seule explication de tout, c'est Vous-même !

Voilà ce qu'il est nécessaire que les savants confessent. C'est encore du bon sens. Mais je vais plus loin, et je dis ceci : les savants doivent être les premiers à reconnaître Dieu.

A qui Dieu se révèle-t-il ici-bas, les Saints exceptés, dans une lumière plus éblouissante, à supposer qu'ils veuillent voir ? Un savant (j'entends, encore une fois, non un demi-savant bourré d'un fatras de connaissances incontrôlées, orgueilleux, incapable d'entrer dans les profondeurs de la science ; j'entends un savant éclairé et sincère), un savant de cette qualité-là ne se comprend pas sans la foi. Philosophe, comment ne pas voir, par l'existence de la matière, de la vie et de l'esprit, de l'univers enfin, que la matière, la vie et l'esprit, l'univers ne se sont pas faits tout seuls et qu'il n'y a qu'une explication possible de ce fait prodigieux : une cause première, un auteur et créateur de tout ce qui existe, autrement dit, un Dieu ? Astronome comme les Mages, comment ne pas voir que ces étoiles, ces planètes, ces constellations, cet invraisemblable système d'astres, roulant dans les espaces dont nul œil n'a vu ni sans doute ne verra jamais les limites, qui dépasse l'imagination et qu'on ne peut regarder sans vertige, que l'ordre impeccable où ils évoluent, que les lois auxquelles ils obéissent, que tout cela suppose un législateur et un organisateur d'un génie au-dessus du créé, un Etre suprême que notre petitesse doit adorer d'en bas et bien bas ? Anatomiste, physiologiste, médecin même penché sur le corps de l'homme ou de l'animal, botaniste penché sur la corolle des fleurs, entomologiste penché sur les délicats organismes des insectes, biologiste épiant le jeu et le secret de la vie, comment ne pas voir qu'une Intelligence infinie, seule, a pu concevoir ces êtres si divers, si compliqués, si ingénieusement agencés, donc un Dieu que, bon gré, mal gré, il faut reconnaître et adorer ?...

Le savant rencontre Dieu partout, quelle que soit la direction où s'enfonce son esprit. Dès qu'il ouvre une porte, Dieu est là !

Mais vous m'arrêtez : « Vous voilà bien loin du petit Enfant de la crèche et des Mages ! » dites-vous.

Je n'en fus jamais plus près, car, remarquez-le, il n'y a pas deux Créateurs, deux Législateurs, deux Organisateurs du monde ; il n'y en a qu'un seul, infini, tout-puissant, éternel, Dieu ; et ce Dieu, il est dans l'Etable où les Mages l'adorent, le front dans la poussière.

Qui est-il, cet Enfant ? C'est le Verbe. Or, « au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et toutes choses ont été faites par Lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » (Jo., I, 3).

Comme le reste de l'humanité, plus que le reste de l'humanité, les savants doivent donc s'incliner devant lui et l'adorer.

Laissez-moi maintenant vous montrer que la Science elle-même, — notre temps en fait comme une personne, — doit apporter son tribut d'hommages au Verbe Incarné et céder le pas à la Vérité divine qu'il apporte.

II

Si vous allez au fond des choses, m. f., vous verrez que les Mages, en ce jour, font plus que d'incliner devant l'Enfant-Dieu leur savoir personnel ; car leur conduite suppose ce principe : la Science doit céder à la Vérité que le Christ apporte au monde.

Quand ils sont, après un long voyage, arrivés au but ; quand ils sont enfin auprès de ce Roi qu'ils

ont cherché si longtemps à la suite de l'Etoile, parlent-ils de science ? Parlent-ils particulièrement de cette astronomie qui leur est familière et chère ? Relisez l'Evangile : de la science, il n'est pas question, et l'astronomie ici n'a rien à faire. Ils se prosternent tout uniment, tout simplement devant l'Enfant, et ils l'adorent : *Procidentes adoraverunt eum*. En présence de ce Dieu fait Homme, la science n'est plus pour eux qu'une toute petite chose qu'il faut oublier ; la science s'efface devant la Foi !

En cela, je le dis sans hésitation, les Mages sont encore un exemple pour les hommes de notre temps.

Je disais tout à l'heure que notre temps avait considéré naguère les savants comme des surhommes et des demi-dieux ; ce n'est rien exagérer que d'ajouter qu'il a regardé longtemps la science comme une idole. Est-il quelqu'un ici, parmi les hommes d'un certain âge, qui ne se rappelle cette période d'infatuation naïvement prétentieuse et solennellement ridicule ?

C'était, Messieurs, aux jours de notre jeunesse ou de notre âge mûr. Faux penseurs, politiciens, publicistes et pédagogues prétendaient ensevelir la Religion et Dieu même dans le cimetière des choses mortes, les reléguer parmi les fantômes d'un passé défunt, dépassé et périmé. La Science devait prendre leur place ; c'était à son tour de diriger l'âme et la vie des hommes. Assez longtemps le dogme avait régné ; assez longtemps il avait opprimé les esprits, désolé les générations ! On allait marcher à la clarté éblouissante du vrai flambeau de l'humanité !... On ne parlait que de Science ; on écrivait le mot Science avec une majuscule, comme le nom sacré de Dieu ! Des gens qui n'avaient de la science ou des sciences que les plus banales notions, se rengorgeaient en prononçant ce mot, comme s'ils possédaient et livraient le dernier secret des choses. On proclamait le salut par la science, comme on le proclame ici par le sang du Christ : par la science créatrice de paix, par la science pourvoyeuse d'un bonheur universel et inouï, par la science, école de toutes les vertus !

Il est, Messieurs, une doctrine qui a élevé l'homme au-dessus de lui-même, qui a rendu son âme plus pure, sa vie, quand il l'a voulu, plus divine ; qui a donné aux peuples la paix, le bonheur et la vertu, quand ils ont consenti à la suivre ; qui, civilisant le monde, a éclairé, soutenu, consolé ; qui a poussé à tous les rudes et glorieux efforts du bien, à tous les héroïsmes, à la sainteté même, vingt siècles d'humanité. C'est la doctrine que cet Enfant adorable apporte à la terre.

Et la Science ?

On nous promettait la paix en son nom. Où est la paix ? Avec les engins qu'elle a inventés, perfectionnés, armés d'une redoutable précision, elle a aidé à tuer naguère, dans la plus savante des guerres, des millions d'hommes sur les plus sanglants champs de bataille où se soient jamais égorgés des peuples, et nous savons que si, par malheur, un nouveau conflit surgissait, mettant encore les nations aux prises, tel serait le massacre, et telle la destruction, que les inventeurs eux-mêmes ne peuvent les envisager sans trembler !

On nous promettait en son nom un bonheur universel et inouï. Je le cherche, ce bonheur. Où est-il ? Je ne vois partout que des peuples qui souffrent, une nation immense, la Russie, qui agonise, et des chefs d'Etat qui palabrent et tâtonnent dans l'obscurité pour retrouver l'aisance économique que la guerre semble avoir compromise pour longtemps, et que la science toute-puissante est impuissante à rétablir !

On nous promettait la vertu. La science devait nous rendre tous vertueux. Où est-elle, cette vertu ? Regardez plutôt autour de vous : vos concitoyens, votre Pays, le monde !

Le rêve est fini ; l'Idole croule !

Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui ont dit et qui répètent que la science a fait faillite. Elle n'a pas fait faillite ; elle avance au contraire de plus en plus profondément dans la connaissance de la matière et de ses lois, et de ces lois mieux connues, elle fait des applications étonnantes. Ceux qui ont fait faillite, ce sont les prétendus penseurs et novateurs qui ont voulu substituer dans l'âme du peuple la science à la religion. Leur faillite à ceux-là, c'est la banqueroute radicale.

Aujourd'hui, c'est un fait avéré, prouvé par l'expérience de plus d'un demi-siècle, expérience qui a été faite sous nos yeux : la science ne peut rien contre nos défauts, nos faiblesses et nos vices ; rien, pour satisfaire les hautes aspirations de l'âme humaine ; elle ne nous ouvre aucun horizon sur cet au-delà mystérieux vers lequel nous nous sentons précipités par l'inexorable brutalité du temps ; elle ne nous offre aucun principe ni aucune force capables de diriger et de soutenir notre vie morale. C'est une lumière qui ne réchauffe pas ; c'est une main qui fait des signes et qui ne montre aucune route. En nous vantant les illusoires bienfaits de la science, les scientistes nous ont trompés : *Narraverunt fabulationes, sed non ut lex tua.* Ils nous ont conté des fables, mais ce n'était plus votre loi, Seigneur ! Le peuple, aujourd'hui, peut, en se retournant vers Dieu, redire ces paroles désabusées du psaume.

Certes, il peut arriver que la science confirme la légitimité et la sagesse des préceptes religieux. C'est ainsi qu'alors que la religion défend l'abus des breuvages enivrants au nom de l'abstinence et de la pénitence, la science combat ces mêmes excès au nom de la santé individuelle et publique ; qu'alors que la religion défend la luxure et la débauche au nom de la loi divine, la science les défend également à cause des risques terribles qu'elles suscitent, et notamment des ravages qu'elles produisent dans les organes de l'homme et de la femme, dans la famille, dans la prospérité et la solidité de la société, à ce Pays même dont elles épuisent la sève et énervent la vigueur. Mais la science n'a aucune force impérative. Elle constate,

rien de plus. Seule, la religion *commande* et *défend* avec autorité, au nom d'un principe supérieur qui est la volonté de Dieu, et lie ainsi les volontés débiles des hommes.

Ce n'est donc pas dans la science que se trouve la vérité vitale, la vérité profonde qui ne pénètre pas seulement dans les cerveaux, mais qui entre dans les cœurs, pour y balayer les mauvais désirs, y purifier les pensées et les intentions, y exciter l'amour du bien et le courage de l'accomplir ; et les Mages ont eu cent fois raison d'oublier la science devant le divin berceau pour embrasser simplement et éperdument la foi. La science peut aider à vivre ; la foi est la vie même.

* * *

Telles sont, m. f., les deux leçons que les Mages nous donnent encore en ce jour de l'Epiphanie. C'est à savoir, d'une part, que les savants doivent adorer le Verbe incarné et se soumettre à Lui comme le reste des mortels ; et c'est, d'autre part, que la vraie lumière de l'humanité, ce n'est pas la science, mais la foi.

Vous êtes des savants ? (Il se peut qu'il y en ait dans cet auditoire). Je vous dis : soyez modestes, soyez humbles. Vous ne savez pas tout ; vous ne saurez jamais tout ; vous ne ferez jamais, quoi qu'il paraisse, que de toutes petites choses. Vous ne pouvez créer un monde ? Inclinez-vous ! Inclinez-vous, comme et avec les Mages, devant cet Enfant-Dieu qui, à l'origine, a fait les choses, les êtres et les lois. Il n'y aurait pas de savants sans lui, car sans lui la création n'existerait pas et il n'y aurait rien à découvrir ni à apprendre.

Jeunes gens qui vous initiez aux sciences, professeurs qui les enseignez, prêtres ou laïques, attirés par les mystères de la nature et de la grâce, soyez modestes, soyez humbles ; la vie est courte : travaillez, étudiez, mais ne croyez pas tout savoir ; à genoux devant le Dieu fait chair qui a tout conçu, tout créé, qui dirige tout dans cette incommensurable et compliquée machine du monde, et dont tout proclame, ici-bas et dans les cieux, la puissance infinie et l'infinie sagesse !

Et tous tant que nous sommes, m. f., savants ou ignorants, gardons-nous de cette idolâtrie de la science humaine, dont une génération encore vivante, mais, Dieu merci, en partie assagie par de terribles expériences, s'est rendue coupable sous nos yeux ! A bas tous les faux dieux, celui-là comme les autres ! Que la science travaille, qu'elle multiplie ses étonnantes découvertes, qu'elle pousse toujours plus avant ce char du progrès qui nous emporte en nous broyant, c'est son rôle. Mais qu'elle n'aspire pas à diriger nos âmes ; elle ne peut rien ni pour leur bonheur ni pour leur salut. Le bonheur et le salut, les Mages nous disent où ils se trouvent : c'est dans la foi à ce Verbe qui s'est fait homme pour instruire les hommes devenus ses frères, et les sauver par sa naissance, ses humiliations, ses souffrances et sa mort sanglante. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

GLOIRE A DIEU ET A NOS SOLDATS

Bien des fois déjà, m. f., vous êtes venus dans cette église prier pour les enfants de la paroisse morts pour la France ; mais votre démarche d'aujourd'hui, je le constate et j'en suis heureux, revêt une solennité sans pareille. J'aperçois des délégations de plusieurs paroisses d'alentour ; je m'empresse de les remercier. Et de quelque côté que se portent mes regards, ils rencontrent le drapeau français. J'aime à le voir surtout recouvrant de ses plis cette tombe symbolique que des mains pieuses ont élevée à l'entrée du sanctuaire, et qui rappelle à nos cœurs émus les milliers de tombes de nos champs de bataille.

Saluons le drapeau, m. f., commençons par là ; saluons ensemble le drapeau de la France. « O drapeau tricolore, drapeau blanc et rouge comme les lys et les roses qui peuvent bien quelques jours d'hiver se faner, mais renaissent à chaque printemps, charmant nos étés, embaumant nos automnes ; drapeau bleu comme l'immortel azur ; drapeau qui répands des rayons toujours jeunes ; drapeau qui signifies plus encore civilisation que conquêtes, et victoires d'idées que victoires de forces : incline-toi doucement vers ces cercueils de nos braves, laisse-toi étendre sur ces dépouilles. Tu es, toi, l'unique linceul qui leur convienne. Oui, drapeau de la France, ô notre drapeau, toi seul, en les enveloppant de ta sublime et funèbre caresse, peux leur rendre un hommage qui égale la générosité de leur trépas, en attendant que Dieu, le juste juge, les couronne, si ce n'est déjà fait, dans la gloire de l'éternité ! [1] »

Que vous dirai-je, m. f., avant qu'il soit procédé à la bénédiction du monument dont M. le Maire et son Conseil ont pris l'initiative, méritant ainsi nos félicitations ?

Deux mots résumeront cet entretien : Gloire à Dieu ! Gloire à nos soldats, aux vivants et aux morts !

I

Gloire à Dieu, d'abord.

A qui sommes-nous redevables de la victoire ? A la bravoure, à l'endurance de nos soldats, à la valeur des chefs, à la science de nos généraux, à la ténacité, à l'obstination de nos gouvernants ; ou bien à la puissance de notre matériel, à la perfection de nos armes, aux ressources de nos alliés ? Tout cela y est pour quelque chose, mais ce n'est pas le principal élément du succès final. Le facteur essentiel, vous étonnerai-je, Messieurs, en affirmant que c'est la bénédiction de Dieu ? Ah ! si vous en doutiez, il me serait facile d'invoquer un témoignage irrécusable. Ecoutez.

[1] Le cardinal Touchet.

C'était à Bruxelles, en 1919. Nos amis les Belges, qui furent et sont demeurés nos alliés les meilleurs, avaient organisé des fêtes solennelles pour commémorer la victoire commune, et naturellement ils avaient voulu que la France y fût associée. Le maréchal Foch, à la tête d'une délégation de brillants généraux, avait été chargé officiellement de la représenter. Le cardinal Mercier, qui avait été à la peine, devait, c'était justice, être à l'honneur en cette journée nationale : le cardinal qui au cours de la tourmente avait fait si noble figure en face de l'envahisseur, en revendiquant les droits de son peuple opprimé ; le cardinal que les Barbares avaient tenu enfermé dans son palais pour l'empêcher de faire entendre la voix de la justice. Or, le cardinal Mercier n'avait jusque-là jamais rencontré le maréchal Foch. Après la cérémonie religieuse qui s'était déroulée dans l'église cathédrale de Sainte-Gudule, tout le cortège officiel étant rentré au palais royal, le cardinal, à qui il tardait de voir et de féliciter notre héros, l'aborde dans un coin du salon et le voilà qui essaie d'exprimer au Maréchal l'admiration et la gratitude dont il se sentait pénétré.

« J'avais, raconte-t-il, prononcé le mot de *génie militaire*. — Il s'agit bien de génie ! reprit le Maréchal, avec une force qui m'imposait silence. A aucun moment de la guerre je n'ai eu la conscience d'être le maître des événements. J'avais médité sans doute ; volontairement je n'avais laissé subsister aucune inconnue ; malgré tout, les inconnues m'encerclaient. Je voulais une contre-offensive, je la savais nécessaire. Mais sur quel point du front la déclancher ? à quelle heure ? avec quelle probabilité de succès ?... Quelque parti que je prisse, je n'avais point devant moi une certitude ; je me fiais aux probabilités que je jugeais les mieux fondées, et pour le reste je me sentais et me disais l'instrument d'une force plus puissante que moi. Tous les militaires vous diront cela, ajouta-t-il. Nous ne pouvons que répéter le mot de Bossuet : *L'homme s'agite, Dieu le mène.* »

Quelles paroles, m. f., quel acte de foi ! Le généralissime savait à quoi s'en tenir, j'imagine ; son aveu est à retenir. Faites donc comme lui votre acte de foi, redites tous, redisons ensemble : Gloire à Dieu !

« Mais pourquoi, me direz-vous, toutes ces hécatombes ? Comment Dieu a-t-il pu permettre toutes ces tueries ? Pourquoi cette jeunesse fauchée à l'heure des plus belles espérances ? »

Ah ! m. f., vous mettez Dieu en cause, vous accusez sa Providence ; prenez garde, Dieu ne manque pas d'arguments pour sa défense ! — « Eh quoi ! pourrait-il vous dire, je vous ai commandé la justice, je vous ai donné des commandements parmi lesquels celui-ci :

Bien d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

Et voilà des peuples entiers qui ont jeté des regards de convoitise sur leurs voisins ; ils ont voulu avoir injustement leurs terres, leurs fortunes. Et ils se sont jetés sur eux pour réaliser leurs desseins injustes ; là encore ils se sont heurtés à un de mes commandements :

Le bien d'autrui tu ne prendras.

Ils n'ont pas craint, pour réaliser leurs vols, de faire de l'assassinat en grand. Et moi, j'avais pourtant dit :

Homicide point ne seras.

Voilà mes lois sur l'humanité ; si on les avait observées, il n'y aurait pas eu de guerre. Pourquoi avez-vous méprisé mes lois ? »

Ce reproche s'adresse, vous le comprenez, à nos ennemis héréditaires, aux Barbares d'outre-Rhin. Quant à nous, injustement attaqués, nous nous défendions, c'était notre droit. C'est vrai, nous étions en état de légitime défense. Et cependant croyez-vous que nous soyons à l'abri de tout reproche et que Dieu n'aurait pas à formuler contre nous quelques griefs ? Ne pourrait-il pas nous dire, par exemple :

« Il y a un moyen bien simple de ne pas être attaqués par des voleurs, c'est d'être plus forts qu'eux. Avez-vous recouru à ce moyen que le bon sens devait vous suggérer ? Avez-vous toujours été unis entre vous pour rester forts contre l'ennemi du dehors ? Avez-vous dépensé votre argent, votre temps, vos forces pour vous garantir suffisamment contre l'ennemi extérieur ? N'avez-vous pas cru voir, au contraire, des ennemis à l'intérieur, alors que ce n'était que de pauvres serviteurs de l'idéal, des religieux, des religieuses, qui ne demandaient qu'à se dévouer dans leur patrie au service de toutes les misères ? L'inventaire de vos arsenaux n'était-il pas plus indiqué que celui des sacristies ? N'avez-vous pas vu que vos ennemis augmentaient rapidement en nombre, et avez-vous suivi les lois que je vous imposais et qui, en vous donnant de belles familles patriarcales, auraient multiplié le nombre de vos défenseurs ? Et enfin, m'avez-vous prié comme vous l'auriez dû, de vous aider à maintenir la paix ? car je suis le Tout-Puissant et j'aide ceux qui s'aident et me demandent de les aider. »

Qu'auriez-vous à répondre ?

Ah ! croyez-moi, Messieurs, il y a mieux à faire que de discuter à perte de vue sur la Providence ; rentrons en nous-mêmes, faisons notre examen de conscience, et nous ne tarderons pas à reconnaître que nous avons notre part de responsabilité dans les douloureux événements de la guerre, et que la part de Dieu en ces années terribles peut se résumer en ces mots typiques d'un étranger qui, sortant de lire notre histoire nationale, s'écriait : « En France, vous arrivez toujours à la Terre promise, mais en passant par la mer Rouge ! »

Ah ! oui, elle a été singulièrement rouge, singulièrement sanglante, la voie sacrée parcourue, sillonnée par nos armées ; mais finalement son point d'aboutissement fut la victoire, la glorieuse victoire. Le choc fut dur, la mêlée affreuse ; il ne pou-

vait en être autrement. C'était l'heure de la reddition de compte, et le pardon de Dieu ne s'obtient, nous disent nos saints Livres, que par l'effusion de sang : ou le sang du cœur, c'est-à-dire les larmes, la pénitence ; ou le sang de nos veines, le sacrifice, le martyre comme au Calvaire ; et souvent les deux à la fois.

D'autre part, n'oublions pas ceci : les peuples n'existeront pas à l'état de peuple dans l'éternité ; c'est donc dès ici-bas, tôt ou tard, mais dès ici-bas, que Dieu règle leurs comptes, les récompense ou les punit.

Ce principe irréfutable une fois posé, où en étions-nous de nos devoirs envers Dieu ? Dieu a été offensé, et il l'est, hélas ! tous les jours ; réfléchissez à cela. Ses droits, rappelez vos souvenirs, ont été méconnus, piétinés. Vous ne voudriez pas pourtant, vous qui ressentez si vivement la moindre des injures qui vous est faite, vous que la plus petite déception empêche de dormir, vous ne voudriez pas que Dieu se laissât braver, insulter en face de l'univers ? Non, cela ne se peut pas.

Mais, d'autre part, quand Dieu se décide à frapper, quand il punit, il sait concilier à la fois les exigences de la justice et les réclamations de la miséricorde. S'il permet l'épreuve, c'est pour nous fournir par là le moyen d'expier, de nous repentir et de rentrer en grâce [1].

Eh ! Messieurs, n'est-ce pas ainsi que vous agissez à l'égard de vos propres enfants ? Lequel de vous tolère sans rien dire que ses enfants lui manquent de respect ? Et pourtant, serez-vous impitoyables, les chasserez-vous de votre maison pour leurs désobéissances ? Non, vous chercherez à leur donner le moyen de réparer leurs fautes en leur faisant accepter l'expiation. En agissant ainsi, êtes-vous cruels ? Non, vous êtes bons. Ne soyez pas surpris que Dieu le soit comme vous et plus que vous. Vous êtes pères ; ne soyez pas surpris que Dieu le soit comme vous et plus que vous. Il sait tirer le bien du mal, et d'une attaque sauvage qui nous a coûté tant de larmes et de sang, il a fait surgir à la fois une victoire éclatante et une réconciliation solennelle entre lui et nous, entre l'Eglise et sa fille aînée la France.

Qu'il reste, après cela, un côté mystérieux dans la conduite de la Providence, je ne le nie pas. Un père n'est pas tenu de tout dire à ses enfants ; il ne leur doit point compte de ses déterminations. Mais alors, mettez à profit cet excellent conseil qu'un romancier célèbre [2] donnait un jour à ses lecteurs : « Quant à ce Dieu que vous blasphémez et niez parce qu'il ne veut pas vous dire son secret, commencez par admirer ce qu'il vous montre, et vous n'aurez pas le temps de chercher ce qu'il vous cache. Ne le réduisez pas aux proportions étroites de votre bonheur ou de votre orgueil. Laissez-le procéder comme il lui plaît. Il sait pourquoi il a créé l'homme, il sait aussi où il le mène. Sachez, vous, que vous lui êtes utile, puisque vous êtes là, et aidez-le de votre mieux, puisqu'il veut bien vous donner un rôle dans son œuvre. Plus tard il vous dira le reste. »

Donc, m. f., envers et contre tout ce qui nous paraît dur et difficile à entendre : Gloire à Dieu !

Quand, sous Louis XIV, les Français reprirent Dunkerque, on raconte qu'un officier anglais dit aux nôtres qui s'avançaient : « Messieurs, nous reviendrons ! — Non, répondit un Français ; vous ne reviendrez pas tant que Dieu sera plus content de nous que de vous. »

Parole judicieuse. Oui, m. f., soyons de bons chrétiens, servons Dieu de notre mieux. Alors Dieu sera avec nous, il sera le meilleur de nos alliés. Et si Dieu est pour nous, nous n'aurons rien à redouter. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

[1] P. Coubé.
[2] Alexandre Dumas.

II

Mais si c'est Dieu qui a donné la victoire, ce sont les hommes qui ont bataillé. C'est pourquoi je dis maintenant : Gloire à nos soldats ! Ils ont mérité notre gratitude.

Quelle fut, au cours de la guerre, la mentalité du soldat français ? Vous le savez tous, vous y avez réfléchi plus d'une fois ; mais j'estime qu'il y a toujours grande utilité à étudier, à approfondir un pareil sujet de psychologie. Revenons-y donc pour un instant.

C'était en 1917. Un écrivain français, poète, académicien [1], se trouvait pour quelques jours au pays basque, au pied des Pyrénées. Au cours d'une promenade matinale, il aperçoit dans un champ de blé un soldat, un paysan revenu en permission. Bientôt il s'en retournera vers la bataille ; pour l'instant, ce rude poilu a repris sa faux, il fauche taciturne, et très longtemps le poète le regarde faire. Enfin il se hasarde, lui qui ne perdait jamais une occasion d'approfondir l'enquête sur les qualités natives de la race française ; il pose la question brûlante : « Eh bien ! cette guerre ! » Et le soldat faucheur s'arrête et répond :

Oh ! je ne savais pas,
Que la France c'était tant de choses !

Au surplus, pourquoi ne vous lirais-je pas le texte même du dialogue ? C'est le moyen le plus sûr de n'en pas omettre un détail. Le poète rend compte à sa façon, complétant la pensée du soldat, l'enveloppant de commentaires où se révèle dans une admiration voisine de l'extase ce sentiment profond que Dieu a mis dans nos cœurs à tous, l'amour de la patrie.

« Oh ! je ne savais pas
Que la France c'était tant de choses ! » Puis, grave,
Le faucheur se remit à cadencer son pas
Dans l'emblave.

Voilà ce que du gouffre il rapporte aux sommets,
Ce mot ! — Ah ! donne-moi la main, le ciel s'enflamme ! —
Toi-même, comprends-tu tout ce mot que je mets
Dans ton âme ?

[1] Edmond Rostand.

L'as-tu bien tout compris, faucheur ? La faux ne peut
Savoir combien de grains contient l'épi qui tombe.
— Ah ! donne-moi la main, la montagne est d'un bleu
De palombe ! —
« Tant de choses ! » Ce mot que tu dis à mi-voix,
Basque mystérieux qui parles sans sourire,
Il veut dire les champs, les rivières, les bois.
Il veut dire
— Ah ! donne-moi la main, le ciel devient profond —
Les cités, les vaisseaux, les chariots, les hommes.
Mais il veut dire aussi d'autres choses qui font
Que nous sommes ;
Tant de hauts sentiments, ô montagnard, par quoi
Les âmes sont encor dans nos plaines guidées,
Et le monde entr'ouvert maintenant devant toi
Des idées !
Non, tu ne savais pas, captif de ton hameau
Comme d'autres l'étaient d'une ville ou d'un songe,
N'ayant rien mesuré qu'à l'aune d'un rameau
Qui s'allonge,
N'y voyant pas plus loin que l'auvent de ton toit,
Content si ton coq chante et si ta cloche sonne,
Non, tu ne savais pas que la France, ni toi,
Ni personne,
Ne savait que la France, et même ceux, j'en fus,
Qui croyant le savoir étaient pleins d'espérance,
Même ceux-là ne savaient pas, ne savaient plus
Que la France...
Et l'univers entier, puisque d'elle il doutait,
— Ah ! donne-moi la main, les bruyères sont roses, —
Ne savait pas, faucheur, que la France, c'était
Tant de choses !

Ainsi, m. f., cet homme des champs, ce simple, sans prétention, sans grand savoir, avait compris tout de même que son devoir était de se dévouer et que la France en valait la peine ; mais c'était, il en faisait l'aveu, c'était l'événement tragique qui lui avait ouvert les yeux, à lui comme à tant d'autres ; car on vit alors ceux-là mêmes qui avaient parlé autrefois de planter dans le fumier le drapeau français, accourir pour le défendre, renonçant enfin à leurs théories infâmes, à leurs blasphèmes contre la Patrie.

Ah ! m. f., une bonne fois retenons cette leçon. Mettez-vous en garde, vous et vos enfants, contre les doctrines abjectes, la propagande criminelle d'une poignée de sans-patrie. Dans certains milieux on rit niaisement de ces attaques contre la religion et la patrie, solidaires l'une de l'autre, vous le savez. Prenez-y garde : ce sont là des sacs de poudre jetés sous les murs et les fondements de la cité, qui un jour ou l'autre, si l'on n'y veille, feraient sauter l'édifice social.

Voilà donc nos soldats, à quel point ils aimaient la France. Et pourtant, quels sacrifices leur étaient demandés ! Vous imaginez-vous ce qu'étaient les champs de bataille dans cette guerre atroce, « avec des masses d'acier vomies par les canons, avec des bombes tombant du ciel comme des bolides, avec des mines explosant sous terre comme des volcans, avec des grenades qui crépitent sur les pas, avec le plafond des abris qui s'écroule, avec les gaz qui empoisonnent l'air ; partout la mort, la mort aveugle et colossale qui frappe au hasard, qui ébranle la terre, qui soulève des cataclysmes pour englober les hommes dans un tas de ruines ! »

Est-ce que j'exagère ? Oh ! dites-le-moi, vous les rescapés rentrés dans vos familles, et de cela vous ne pourrez jamais assez remercier Dieu, rentrés plus ou moins meurtris, plus ou moins blessés, mais vivant tout de même et heureux de vivre. Bien des fois je vous ai interrogés, j'ai écouté avec émotion vos récits, j'essaie en ce moment de m'en faire l'écho. Mais si je vous ai bien compris, il y avait là-bas dans les tranchées, à Verdun par exemple, quelque chose de plus atroce encore que la mort : c'était la vie ; quelque chose de plus hideux, de plus farouche, de plus sombre que le drame de sang : c'était le drame de boue. Les voyez-vous, Messieurs, ces hommes accroupis dans la boue, que font-ils donc ? *Ils tiennent.* Ah ! ce petit mot, quelle terrible chose !

Mais au fait, ne suis-je pas ridicule de tenter devant vous des descriptions que vous avez entendues cent fois, de rappeler les heures d'angoisse que vous avez vécues ? Ici, Messieurs, une seule chose importe, une question prime tout : *Quelle est donc la source de ces merveilleuses énergies ?*

Est-ce simplement la force ? Ne le croyez pas, Messieurs. L'inspiration de ces énergies, c'est *la foi,* qui décuple la force, la centuple et souvent même y supplée.

En effet, lorsque dans une analyse attentive et révérentielle on scrute la vertu de foi, voici ce qu'on y trouve.

En elle il y a, avant tout, le don de Dieu qui est tout ensemble un idéal et une flamme. Cet idéal se présente à l'esprit et le ravit ; cette flamme entre dans le cœur et l'échauffe ; l'idéal, beauté voilée mais captivante, la flamme, ardeur bouillonnante. Voilà le don de Dieu.

Mais en même temps il y a, de la part de notre nature, une concentration de toutes ses ressources vers un but qui s'est révélé ; notre esprit a fait signe à notre cœur, et le cœur a convoqué et ramassé toutes ses énergies jusque dans les dédales de notre système nerveux.

Et alors, au moment d'agir, à ce moment qu'en langage militaire on appelle d'un nom sublime « *le moment de donner,* » de s'abdiquer ; alors un élan irrésistible emporte tout notre être : on sent qu'un hôte divin, au cœur, dirige le feu intérieur ; sous ses ordres, on est devenu un géant ; des obstacles on se fait un jeu, et d'un bond on irait volontiers jusqu'à l'extrémité de la terre. On n'est pas seulement entraîné, on est enlevé ; être entraîné signifie une action où l'on frôle encore la terre ; être enlevé, c'est une action où l'on a des ailes.

Vous rappelez-vous la parole de l'Evangile ? « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. »

Défi sublime qui a trouvé au cours des siècles des réponses magnifiques. C'est par la foi que Clovis, dans la crypte première de la cathédrale de Reims (dont on ne peut plus, hélas ! parler

qu'avec des larmes), en écoutant le récit de la Passion de Jésus-Christ, poussait cette exclamation ardente : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! »

C'est par la foi que nos aïeux entreprirent les Croisades au cri de : « Dieu le veut ! » et supportèrent dans ces expéditions lointaines d'incroyables fatigues.

C'est par la foi que, dans les manoirs et les chaumières, au moment des adieux, quand les pleurs coulaient, comme à nouveau en 1914, on se quittait avec l'espérance de se revoir au ciel.

C'est par la foi que S. Louis entreprenait la huitième croisade ; que, tombé au pouvoir des Sarrasins, il les subjuguait par l'ascendant de sa vertu, et au chef ennemi qui lui disait : « Fais-moi chevalier, » répondait fièrement : « Fais-toi chrétien ! »

C'est par la foi que Jeanne d'Arc, notre sainte héroïne, persuadait ceux qui doutaient de sa mission : « Il faut que j'aille au roi, disait-elle au sire de Baudricourt, il faut que j'y sois avant la mi-carême, et dussè-je user mes jambes jusqu'aux genoux, j'irai ! »

C'est par la foi que tout le peuple criait en la voyant : « C'est une créature de Dieu ! »

C'est par la foi qu'elle délivrait Orléans, la ville enfin désassiégée, et qu'elle annonçait qu'elle irait faire sacrer le Roi à Reims.

C'est par la foi que nos soldats de la Grande Guerre ont eu ces élans magnifiques qui leur firent accomplir tant de prodiges. C'est la foi qui leur avait mis au cœur ces sentiments que Déroulède avait un jour chantés en ces termes :

France, veux-tu mon sang ?
Il est à toi, ma France.
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi.
S'il te faut ma mort, mort à moi !
Et vive toi, ma France !

Les voilà, les héros de la grande épopée, faisant revivre les vertus ancestrales, soldats fidèles à nos traditions nationales, Catholiques et Français toujours.

Et notez bien, Messieurs, quand je parle de foi, je me garde bien de distinguer la foi religieuse et la foi patriotique. Ce sont deux sœurs inséparables. Pour se dévouer il faut croire, celui qui croit se dévouera toujours, et voilà pourquoi, soit dit en passant, un catholique ne sera jamais un sans-patrie.

Ah ! non, mille fois non ! nos poilus n'étaient pas des athées ; ils se confessaient presque tous à l'aumônier, au camarade prêtre, avant ou pendant la bataille, et se réconciliaient avec Dieu. « Plusieurs, dans leurs villages, passaient pour incrédules ; mais la foi leur revenait des profondeurs du passé en face de la mort. Ils avaient péché, car la chair est faible ; mais à la lumière de l'éternité ils pleuraient leur fragilité, et le Père du prodigue leur pardonnait avec bonheur. Ils n'allaient plus guère à l'église, mais pendant la bataille, ou couchés sur le champ de carnage, ils apercevaient à l'horizon le clocher du prochain village chancelant sous les obus, mais qui pointait encore sa flèche vers l'azur, et leur âme montait avec lui dans la prière. Ils ne s'agenouillaient pas autrefois, mais aux prises avec le danger ils pressaient sur leur cœur la médaille de la Vierge, leur Mère du ciel, et la médaille de Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie [1]. »

Et quand venait le moment fatal, l'heure dernière, ils mouraient comme les Macchabées dont la Bible a condensé l'éloge en ces deux mots : « Ils mouraient dans la simplicité de leur cœur. » En voulez-vous un exemple ?

C'était dans une tranchée française, les nôtres venaient d'exécuter une sortie ; mais ce genre d'exploits se payait toujours fort cher ; en une minute les feux de barrage ennemis avaient arrêté net l'élan de nos troupes ; la moitié des hommes gisaient à terre et le reste de la section, obligé de se replier, se réfugiait dans les abris. Parmi ceux-là, un grand blessé qui avait réussi tant bien que mal à se traîner jusqu'au premier boyau, s'y affaissait sous le poids de la souffrance, en perdant beaucoup de sang. Le jugeant gravement atteint, ses camarades l'entourent et, dans le but de prévenir sa famille, un sergent se penchant sur lui : « Eh bien ! mon vieux, ton patelin, le nom de ton village ? » Et d'une voix entrecoupée le blessé murmure le nom de son pays ; puis rassemblant tout ce qui lui restait de force, après avoir porté à ses lèvres une médaille de la Sainte Vierge, avec toute la solennité que l'on met à prononcer une parole sacramentelle, au soldat en train d'écrire, il donne un ordre, expression de ses dernières volontés : « Il faut mettre en bas de la page, en grandes lettres : VIVE LA FRANCE ! »

* * *

M. f., dans quelques minutes, nous serons pour le bénir au pied du monument que tous, par vos offrandes, vous avez contribué à ériger. Vous l'avez adossé au mur de notre église : il est bien placé là pour consacrer l'alliance du patriotisme et de la foi. Permettez-moi de vous dire les impressions diverses que j'ai ressenties en le contemplant.

Sur le fond de cette stèle se détache la statue de la France, qui en est le principal ornement. La France ! Sa main gauche s'appuie sur l'épée, une épée au repos.

De son bras droit, en un geste puissant, elle enlace la table de marbre où sont inscrits les noms de nos héros : on croirait voir Moïse tenant les tables de la Loi. Et à vrai dire, cette table de marbre où vous lirez les noms de nos soldats morts n'est-elle pas comme le code du citoyen, résumant nos devoirs envers la patrie en nous rappelant qu'en temps de paix comme en temps de guerre, nous devons travailler à la prospérité de la France, à sa grandeur et à sa gloire !

Mais dans ce geste impératif de la statue il y a un autre symbole ; elle semble solliciter le passant,

[1] P. Coubé.

lui intimer cet ordre : — Arrête-toi, relis ces noms glorieux et sois fidèle au souvenir de ces morts immortels qui sont devenus les conseillers des vivants. Ceux-là, ils ont fait l'union sacrée. Riches et pauvres, savants et ignorants, ouvriers et patrons, animés de la même foi, ayant au cœur le même idéal, ils ont partagé les mêmes souffrances, et aujourd'hui ils dorment côte à côte dans cette terre de France arrosée de leur sang. Comme eux soyez unis, n'ayant qu'un cœur, qu'une âme, une même devise, un seul drapeau !

Enfin, m. f., un autre détail encore, une autre particularité de notre monument : les noms de ces victimes de la Grande Guerre y sont inscrits en lettres rouges, la couleur du sang. Et cela me remet en mémoire une belle parole de Jeanne d'Arc qui en a tant prononcé d'admirables.

C'était pendant le siège d'Orléans ; les chefs des armées françaises qui au début voyaient de mauvais œil la popularité de notre héroïne, avaient engagé le combat sans lui en parler. Réveillée en sursaut par le bruit du canon, Jeanne en toute hâte demande ses armes ; puis sur un ton de reproche, s'adressant à son page, elle s'écrie : « Hélas ! vous ne me disiez donc pas que le sang de France était répandu ! »

Le sang de France ! M. f., ce mot n'est pas seulement un cri d'amour, il est aussi un admirable éclair d'intelligence. « Oui, la France est une personne, elle vit, elle a une âme, un corps, une histoire, un sang versé souvent pour la justice, un cœur où Dieu règne encore, et qu'on ne sent point battre, quand on est Français, sans un frémissement d'amour et d'orgueil. Cette chère France, elle a tout ce qui peut faire aimer : elle a la force et la grâce ; elle a la beauté de ses champs, les contrastes tempérés de son climat, les ombres profondes de ses vallées, la richesse de ses grands fleuves, la clémence de son ciel, les rivages de ses mers. Elle a la force et la bouillante ardeur de ses fils, le feu de l'imagination, le bon sens des affaires, le don de croire aux belles choses, de les désirer ou de les pleurer avec passion, l'amour de la gloire, même sans profit. Elle a les souvenirs de son baptême, les regrets de ses gloires chrétiennes et ces symptômes de recherche intérieure qui font dire d'une âme : *Rien n'est perdu*. Elle a ses journées d'héroïsme, de sainteté. Hélas ! elle a ses heures de honte, ses égarements, ses désolantes colères, et tout le drame de sa vie se déroule dans une lutte solennelle entre le mal qui l'attaque et Dieu qui la sauve [1]. »

O Dieu de Clovis, de S. Louis, de Jeanne d'Arc, protégez-nous toujours ! Et nous, m. f., souvenons-nous de notre merveilleuse histoire nationale :

La France est belle,
Ses destins sont bénis.
Vivons pour elle,
Vivons unis !

[1] Abbé Perreyve.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

XXIV

POUR LE MARIAGE D'UN CHATELAIN

Mademoiselle, Monsieur,

La religion chrétienne, depuis le berceau jusqu'à la tombe, imprime à tous les actes de la vie humaine un caractère de grandeur incomparable.

Lorsque l'enfant a reçu des parents chrétiens la vie qu'ils étaient chargés de lui transmettre, l'Eglise l'accueille, le prêtre fait couler sur le front du nouveau-né quelques gouttes d'eau, il prononce les paroles rituelles, et voilà qu'à la vie naturelle se surajoute une autre vie qui s'enracine dans l'âme et, par la grâce sanctifiante, unit la pauvre petite créature à son Créateur. C'est le baptême, le sacrement qui lave les fils de l'homme de la souillure originelle, les arrache au péché et à son châtiment, et les replace dans l'état de justice et de sainteté d'Adam et d'Eve.

Puis l'enfant grandit. S'il perd, par des fautes précoces, son titre de fils de Dieu et sa part de l'héritage céleste, il vient trouver le prêtre ; il lui fait l'aveu de ses fautes, de sa faiblesse et de sa malice. Une main se lève, des paroles de pardon sont prononcées, et l'âme du jeune pécheur recouvre son état d'innocence et son droit au Paradis.

Un peu plus tard, quand l'enfant a saisi quelque chose de la sublime beauté des enseignements du Christ, quand il a été suffisamment initié à la connaissance des saints mystères, il s'approche de l'autel ; le prêtre prend le Pain consacré, c'est-à-dire changé en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ ; et, ô prodige admirable ! les sens non avertis ne perçoivent que la manducation d'un peu de pain, mais la foi nous révèle que le Fils de Dieu se communique alors vraiment et qu'il veut déifier sa créature.

Voilà quelques-unes des choses merveilleuses qu'opèrent dans l'âme humaine les sacrements du Christ.

* * *

C'est encore un sacrement que vous allez recevoir. Et cette fois, vous en serez vous-mêmes les ministres. Vous allez vous faire don, l'un à l'autre, de vos corps, de vos intelligences, de vos volontés, de vos cœurs. Et je serai l'heureux témoin de ce don magnifique, parce que, Monsieur, vous vous êtes souvenu que vous êtes mon paroissien d'été, et plus encore, peut-être, parce que vous savez quelle joie j'ai eue de collaborer, pendant près de dix ans, avec votre père et votre oncle, à une œuvre qui m'est restée très chère au cœur. Je vous suis reconnaissant, Monsieur, de cette délicate attention ; et je remercie M. l'Archiprêtre de la Cathédrale de X... qui m'a si aimablement cédé ses droits.

Je serai donc le témoin de ce don mutuel. Mais c'est vous qui le ferez ; et le sacrement que vous allez recevoir vous conférera la grâce de réaliser

pleinement, avec joie, et conformément aux volontés divines, cet échange de tous ces biens qui jusqu'alors vous étaient personnels, mais qui maintenant vont vous devenir communs.

Sacramentum hoc magnum est, s'écrie S. Paul. Oh ! oui, vraiment, ce sacrement est une grande chose.

Ils ne l'ont pas compris, ceux qui ne voient dans le mariage qu'un contrat passé devant des témoins qualifiés, et légalement enregistré. Ce mariage-là n'a qu'une valeur humaine. Pourquoi donc s'étonner qu'il ait toutes les infirmités des choses purement humaines ? Seul, le divin est irrévocable, définitif, éternel ; seul, ce qui est fait comme Dieu le veut, dans la mesure où il veut, autant qu'il le veut, engendre un bonheur durable, sans amertume et sans repentance.

Vous êtes des heureux de comprendre ainsi le mariage et la valeur de tous les actes de la vie sanctifiés par la Religion.

* * *

L'un et l'autre, vous avez été initiés dès votre plus tendre enfance aux sublimes beautés du christianisme, non pas seulement par les leçons familiales, mais surtout par les exemples vivants que vous ont donnés vos parents.

Souvent, avant de bénir les jeunes époux, le prêtre se plaît à faire leur éloge et celui de leurs familles. Comme cela me serait facile aujourd'hui ! Mais votre mère, Monsieur, m'a prié de m'en abstenir ; et je la tiens en trop haute estime pour ne point accéder à son désir. Elle eût aimé, cette grande chrétienne, que je profitasse de cette circonstance pour vous rappeler, ainsi qu'à ce bel auditoire, les grands devoirs du mariage chrétien. Mais, vraiment ! qu'est-ce que ma pauvre parole pourrait ajouter aux si beaux exemples que vous avez reçus, l'un et l'autre, au sein de vos familles ?

Allez, mes chers amis, — car vous me permettrez bien de vous donner ce titre, — allez dans la vie, du même pas que vous avez vu s'y avancer les vôtres. Faites ce que vous avez vu faire par vos parents... Cherchez vos meilleures joies dans les enfants que Dieu vous accordera. Et je souhaite que, dans quelques années, ils se pressent nombreux autour de votre table familiale. Vous continuerez ainsi la tradition du château du L...

A l'heure actuelle, si grave pour notre pays, on nous demande, à nous prêtres, de prôner les familles nombreuses. Toujours cela fut pour nous un devoir pastoral ; mais combien souvent difficile à remplir ! Car, hélas ! nous risquons parfois d'être mal compris, même dans des milieux réputés chrétiens. Maintenant, c'est de plus un devoir patriotique. Et cela nous plaît de servir la cause de la Patrie en même temps que celle de Dieu.

Il m'est très doux, non pas de vous adjurer de remplir tout votre devoir à cet égard : je sais que vous n'y faillirez pas, — mais de prier Dieu, qui doit rester le seul Maître de la vie, de vous donner des fils nombreux, qui continuent les traditions chrétiennes de vos familles, et qui deviennent plus tard, à leur tour, autant de foyers de propagande chrétienne et française.

La famille intégralement chrétienne, voilà ce qui refera la France, voilà ce qui seul peut réparer les ruines de la guerre.

* * *

Mademoiselle, je vous demande pardon d'avoir transformé cette allocution de mariage en une sorte de petit prône, semblable à ceux que vous m'entendiez prononcer, les dimanches d'été, dans la chapelle du vieux château du L... qu'habitèrent tant de respectables gentilshommes et de vénérables dames, dont on redit encore la religion profonde et la grande bienfaisance.

A mes paroissiens, à nos gens de P..., qui sont fiers d'avoir un des plus jeunes maires de France, vous donnerez, vous aussi, et déjà je m'en réjouis, une prédication autrement efficace que la mienne.

Vous continuerez ainsi l'œuvre de religieux et de bienfaisant apostolat de X... et de X..., de Z... et de Z..., et de tant d'autres, dont les noms vous deviendront bientôt familiers.

Heureux sont les curés qui, comme moi, possèdent sur leurs paroisses des châtelains dont la vie est une vivante prédication ! Aussi je veux terminer cette allocution par un vœu :

Que le Bon Dieu nous accorde à tous la joie de vous voir longtemps, l'un et l'autre, enseigner autour de vous, par vos exemples, qu'il n'y a pas de meilleure source de bonheur familial que d'accomplir, avec le secours de la grâce divine, dans leur intégrité, toutes les saintes lois du mariage. Ainsi soit-il !

En vente à nos Bureaux

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger 4 f. 40.

POUR CADEAUX A DES JEUNES FILLES CHRÉTIENNES : Abbé Eug. Martin, **La Chambre de la jeune fille.** In-12 carré de 240 p., *franco* 2 f. 75, Etranger 3 f.

Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Mugnier, *franco,* 1 f. 25 l'ex., 5 f. les cinq.

DU MÊME : **La Victoire de la Terre,** drame social en 3 actes (mêmes prix).

L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation ; pas de rôle féminin.

POUR LES FÊTES DE NOEL ET DE LA SAINTE-ENFANCE. Henry Verceil : **Les petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus,** et **Deux Saynètes enfantines pour les fêtes de Noël.** Chaque brochure, 0 f. 35 *franco.*

Du même : **Douze Saynètes et Dialogues enfantins,** à l'usage des Maisons d'éducation, des Catéchismes et des Familles. — Brochure in-12 de 104 p., *franco* 1 f. 30.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 decembris 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

TRENTIÈME ANNÉE DE L'*AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL*

SUPPLÉMENT A L'*AMI DU CLERGÉ*

(Année 1923)

TABLE SYNTHETIQUE

Sermons et plans pour les fêtes de l'année

I. — *Fêtes de Notre-Seigneur*

NOUVEL AN : Conseils et souhaits 644
— Le passé et l'avenir ; annonce d'une mission. 646
SAINTE FAMILLE : La prière en famille 5
JEUDI SAINT : Le Sacrement d'amour. 116
— Le trésor de la communion. 106
VENDREDI SAINT : *Christus passus est pro nobis.* . 117
PAQUES : *Mentita est iniquitas sibi* 120
— L'espérance. 122
— L'immortalité de l'Eglise. 125
— Le plus grand fait du monde 129
ASCENSION : Le désir du ciel. 193
— L'avant-goût du ciel 196
— Le ciel récompense du mérite. 199
PENTECÔTE : La dévotion au Saint-Esprit 225
— Le courage chrétien 227
DÉDICACE : Les églises, maisons de Dieu, des âmes et du peuple 561
— Nos chères églises 565
— La grandeur de l'âme. 567
NOEL : Le plus grand bienfaiteur de l'humanité . 625
— Le fait historique et ses leçons 629
— Le cantique des anges. 634
— Les signes de l'Enfant-Dieu. 641

II. — *Fêtes de la Sainte Vierge*

ANNONCIATION : (Plan) Les sacrifices de Marie. . 147
— (Plan) L'orgueil guéri par l'humilité. . . 148
ASSOMPTION : Les souvenirs de ce jour 369
— Marie est la femme forte. 371
NATIVITÉ : Marie notre bonne Mère 421
ROSAIRE : L'histoire du Rosaire 481
— Avant la distribution des roses. 483
— L'*Ave Maria* 489
IMMACULÉE-CONCEPTION : « Je suis l'Immaculée-Conception » 593
— Chute et rédemption 594
— La couronne de Marie. 612
— Notre joie en cette fête. 614

III. — *Fêtes des Saints*

S. AUGUSTIN : Victime et triomphateur des égarements de l'esprit et de l'esclavage des sens . . 405
SAINTE BARBE : Pourquoi elle est la Patronne des mineurs, artilleurs et pompiers, et de la bonne mort. 603
SAINTE CATHERINE : L'apostolat de la jeune fille. . 599
SAINTE CATHERINE ET SAINTE CÉCILE : Leur vie et ses leçons. 581
SAINTE CÉCILE : La musique dans la vie 598
SAINTE COLETTE : Deux aspects de sa vie 81
S. ELOI : La religion et l'ouvrier 601
S. JEAN-BAPTISTE : Un Saint de l'ancienne et de la nouvelle Loi. 277
SAINTE JEANNE D'ARC : La Pucelle de Domremy. . 201
— La Patronne de la France 209
— Le principe intérieur de sa sainteté . . . 212
S. JOSEPH : Pourquoi Dieu l'a choisi pour être l'Epoux de Marie et le Père nourricier de Jésus. 145
S. LAURENT : L'aumône : son obligation et son mode 373
SAINTE MARIE-MADELEINE : Déchéance, relèvement et sainteté 337
— La conversion (Plan) 435
SAINTE MARTHE : L'hospitalité chrétienne 342
S. NICOLAS : En vue de relever sa Confrérie . . . 616
— *A des jeunes gens :* Le devoir de la piété filiale 617
S. PAUL (CONVERSION DE) : La vie de S. Paul jusqu'à sa conversion 17
S. PIERRE ET S. PAUL : Emules l'un de l'autre dans la foi et la charité 295
— L'infaillibilité pontificale. 281
S. PIERRE ÈS-LIENS : Confiance en Dieu malgré le mystère des voies de Dieu. 353
S. SIMON ET S. JUDE : Vieux enseignements toujours actuels 539
SAINTE THÉRÈSE. — *Triduum en son honneur :*
I. Sa vocation 484
II. Ses épreuves. 497
III. Sa physionomie morale 515
BIENH. THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS : La « gracieuse » Sainte 366
TOUSSAINT : En route vers la Terre promise . . . 513
— Le grand nombre des élus 529
— Ce que furent les Saints 545
— La sainteté de l'Eglise. 535
S. VINCENT : L'Ami des vignerons. 13

Les Dominicales d'un petit Doyen

DEUXIÈME ANNÉE *(suite)*

IX. — *3e Dim. après l'Epiphanie :* La perfection morale du Christ 21
X. — *Septuagésime :* Les bienfaits de la confession. 22
XI. — *Sexagésime :* Proximité de la mort . . . 36
XII. — *Quinquagésime :* Les deux formes de pénitence 52
XIII. — *1er Dim. de Carême :* Les ruines du péché. 53
XIV. — *2e Dim. :* Les peines de l'enfer. 68
XV. — *3e Dim. :* La parole de Dieu 70
XVI. — *4e Dim. :* L'examen de conscience . . . 83
XVII. — *Dim. de la Passion :* La Croix, autel, chaire et trône 104
XVIII. — *Dim. des Rameaux :* Un appel aux Pâques 105
XIX. — *Jeudi Saint :* Le trésor de la communion. 106
XX. — *Pâques :* L'immortalité de l'Eglise. . . . 125

XXI. — *1er Dim. après Pâques :* La prière du matin et du soir 138
XXII. — *2e Dim. :* La fidélité à la religion. . . 140
XXIII. — *3e Dim. :* L'exemple des parents . . . 148
XXIV. — *4e Dim. :* La médisance. 150
XXV. — *5e Dim. :* La perfection chrétienne. . . 198
XXVI. — *Ascension :* Le ciel, récompense du mérite 199
XXVII. — *Fête de sainte Jeanne d'Arc :* La Pucelle de Domremy. 201
XXVIII. — *Pentecôte :* Le courage chrétien . . . 227
XXIX. — *Trinité :* Le mystère de la Sainte Trinité. 228
XXX. — *Fête-Dieu :* L'Eucharistie, mystère de puissance 247
XXXI. — *Fête du Sacré-Cœur :* Le divin Prisonnier 249
XXXII. — *4e Dim. après la Pentecôte :* Le dimanche et la santé. 261
XXXIII. — *5e Dim. :* La religion et le problème social 262
XXXIV. — *Pour la fête de S. Pierre et S. Paul :* L'infaillibilité pontificale 281
XXXV. — *7e Dim. :* Le précepte de l'aumône . . 299
XXXVI. — *8e Dim. :* La sanctification du travail . 308
XXXVII. — *9e Dim. :* Le malheur de l'incrédule . 310
XXXVIII. — *10e Dim. :* La formation de la conscience enfantine 323
XXXIX. — *11e Dim. :* L'indifférence religieuse. . 356
XL. — *12e Dim. :* Le bon Samaritain 357
XLI. — *Assomption :* Marie, Reine de la terre . . 377
XLII. — *13e Dim. :* La perte de la foi 385
XLIII. — *14e Dim. :* Le vol 386
XLIV. — *15e Dim. :* Affliction du juste et prospérité du pécheur. 420
XLV. — *Nativité de la Sainte Vierge :* Marie, notre bonne Mère. 421
XLVI. — *16e Dim. :* Les séparations de la mort. 456
XLVII. — *17e Dim. :* La morale sans Dieu. . . 457
XLVIII. — *18e Dim. :* Les charges de la famille. 469
XLIX. — *19e Dim. :* La lecture de l'Evangile . . 488
L. — *Solennité du Rosaire : L'Ave Maria.* . . . 489
LI. — *20e Dim. :* Les mauvaises lectures et la foi. 504
LII. — *21e Dim. :* Le pardon des injures 503
LIII. — *22e Dim. :* La piété chrétienne. 533
LIV. — *23e Dim. :* La confession fréquente. . . 534
LV. — *Toussaint :* La sainteté de l'Eglise. . . . 535
LVI. — *Soir de la Toussaint :* La dévotion aux âmes du purgatoire 547
LVII. — *4e Dim. après l'Epiphanie :* L'orage apaisé. 548
LVIII. — *Dédicace :* La grandeur de l'âme. . . . 567
LIX. — *5e Dim. :* Nécessité de la prière. . . . 583
LX. — *6e Dim. :* Le dimanche et la famille . . . 585
LXI. — *24e Dim. après la Pentecôte :* Le juste au jugement dernier. 595

TROISIÈME ANNÉE

I. — *1er Dim. de l'Avent :* Le pécheur au jugement dernier 596
II. — *Immaculée-Conception :* La couronne de Marie 612
III. — *3e Dim. de l'Avent :* La vie chrétienne . . 613
IV. — *4e Dim. :* La prière : foi et humilité . . . 633
V. — *Noël :* Le cantique des anges. 634
VI. — *Dernier dimanche de l'année :* Le prix du temps 635
VII. — *Nouvel An :* Le passé et l'avenir ; annonce d'une mission 643

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche *(fin)*

VIII. — 2e Dimanche après l'Epiphanie. 8
IX. — 3e Dimanche. 11
X. — 4e Dimanche 24
XI. — Septuagésime 26
XII. — Sexagésime. 38
XIII. — Quinquagésime 40
XIV. — 1er Dimanche de Carême. 55
XV. — 2e Dimanche. 57
XVI. — 3e Dimanche. 74
XVII. — 4e Dimanche. 76
XVIII. — Dimanche de la Passion. 88
XIX. — Dimanche des Rameaux. 90
XX. — Pâques. 132
XXI. — Dimanche de Quasimodo. 134
XXII. — 2e Dimanche après Pâques. 136
XXIII. — Le Patronage de S. Joseph. 151
XXIV. — 4e Dimanche après Pâques. 153
XXV. — 5e Dimanche. 186
XXVI. — Le Dim. dans l'Octave de l'Ascension. . 189
XXVII. — La Pentecôte 230
XXVIII. — La Sainte Trinité. 232
XXIX. — La Fête-Dieu. 250
XXX. — La fête du Sacré-Cœur 252
XXXI. — 3e Dimanche après la Pentecôte. . . . 264
XXXII. — 4e Dimanche. 266
XXXIII. — 5e Dimanche 283
XXXIV. — 6e Dimanche 301
XXXV. — 7e Dimanche 311
XXXVI. — 8e Dimanche. 314
XXXVII. — 9e Dimanche. 325
XXXVIII. — 10e Dimanche 345
XXXIX. — 11e Dimanche. 359
XL. — 12e Dimanche. 361
XLI. — 13e Dimanche. 388
XLII. — 14e Dimanche. 390
XLIII. — 15e Dimanche. 422
XLIV. — 16e Dimanche. 424
XLV. — 17e Dimanche. 460
XLVI. — 18e Dimanche. 462
XLVII. — 19e Dimanche 470
XLVIII. — 20e Dimanche 472
XLIX. — 21e Dimanche. 504
L. — 22e Dimanche. 506
LI. — 23e Dimanche. 537
LII. — 24e Dimanche 586

Carême

Sermons pour les dimanches de Carême

SUR LA PRIÈRE

I. — Sa nécessité. 33
II. — Son efficacité. 49
III. — Les obstacles à son efficacité. 65
IV. — Ses bienfaits. 97
V. — La prière familiale. 100
VI. — La prière publique. 113

Instructions dogmatiques sur la dévotion au Sacré-Cœur

I. — L'objet du culte du Sacré-Cœur. 241
II. — Les fins du culte du Sacré-Cœur. 243
III. — Caractère traditionnel et catholique du culte du Sacré-Cœur. 245
IV. — Opportunité de cette dévotion. 257
V. — Le Sacré-Cœur et le Crucifix. 259
VI. — Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie 273
VII. — Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. . 275
VIII. — Les promesses du Sacré-Cœur. 289
IX. — La Grande Promesse du Sacré-Cœur. . . 291
X. — Le règne social du Sacré-Cœur 294

Lectures pour le Mois de Marie

NOTRE-DAME DE CLÉRY

I. — La statue. 161
II. — La basilique 162

NOTRE-DAME DE SION

I. — La colline et le sanctuaire 163
II. — S. Gérard et la statue miraculeuse. . . . 165
III. — N.-D. de Sion et les comtes de Vaudémont. 177
IV. — Les Vaudémont-Lorraine 178
V. — Les ducs de Lorraine 179
VI. — Le duc Charles IV et N.-D. de Sion. . . . 181
VII. — Les derniers ducs de Lorraine. 182
VIII. — Le roi Stanislas 184
IX. — La Révolution 185
X. — Le Schisme. 202
XI. — « Ce name po tôjo » 204
XII. — « Ce n'ato me po tôjo ». 205

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS

I. — La Sainte Image transportée de Crète à Rome. 214
II. — Perdue et retrouvée. 215
III. — Réinaugurée et couronnée. 217
IV. — La sainte Image. 218
V. — La sainte Image à Paris. 219
VI. — Médiatrice et Corédemptrice. 234
VII. — La Patronne des Missions. 235
VIII. — « Faites-la connaître au monde ». . . . 237
IX. — L'action sociale par N.-D. du Perpétuel-Secours 238

Entretiens sur la Vie chrétienne *(suite)*

2e PARTIE : LES VERTUS CHRÉTIENNES *(fin)*.

LXXIV. — La justice envers l'Eglise 28
LXXV. — La vertu de religion (adoration et prière). 92
LXXVI. — La vertu de religion (l'action de grâces). 401
LXXVII. — La vertu de pénitence 465
LXXVIII. — La justice envers soi-même : l'humilité 556
LXXIX. — Les vertus naturelles et les petites vertus 577
LXXX. — La fidélité aux devoirs d'état 609

Plans d'instructions à des jeunes filles pour une Retraite fermée

Instruction d'ouverture. — Qu'est-ce qu'une Retraite, et conditions d'une bonne Retraite. . . 417
PREMIER JOUR. — Méditation sur la mort. . . . 418
Instruction sur l'enfer (ou la parabole du Mauvais Riche) 419
Conférence sur la vigilance. 433
Instruction sur la prière. 434
DEUXIÈME JOUR. — Méditation sur la conversion (Marie-Madeleine) 435
Instruction sur la miséricorde de Jésus (résurrection de la fille de Jaïre) 436
Conférence sur la vocation. 437
Instruction sur la pénitence 438
TROISIÈME JOUR. — Méditation sur le don de Dieu (la Samaritaine) 449
Instruction sur la générosité au service de Dieu (le voile de Véronique). 450
Conférence sur l'église 450
Instruction sur l'amour de Dieu 452
QUATRIÈME JOUR. — Méditation sur le Grand Festin. 452
Instruction sur la communion fréquente. . . . 453
Sermon de clôture : *Salve Regina* 454

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans l'Eucharistie

I. — L'amour de Jésus-Christ pour les hommes . 42
II. — Par le sacrement de l'Eucharistie, Jésus renouvelle au milieu de nous les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. 44
III. — En quel état Jésus-Christ est présent dans la Sainte Eucharistie. 59
IV. — La Crèche et le Tabernacle 61
V. — Les premiers adorateurs du Sauveur . . . 71
VI. — L'adoration des Mages 73
VII. — La fuite en Egypte 84
VIII. — Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des Docteurs 86
IX. — La vie cachée de Jésus à Nazareth. . . . 107
X. — Jésus quitte Nazareth pour aller recevoir le baptême de S. Jean-Baptiste 109
XI. — Jésus réunit ses premiers disciples . . . 111
XII. — Jésus change l'eau en vin aux noces de Cana 127
XIII. — Des relations entre le sacrement de Mariage et l'Eucharistie 141
XIV. — Jésus chasse les vendeurs du Temple . . 142
XV. — Jésus multiplie les pains dans le désert . 156
XVI. — La manne comparée à l'Eucharistie. . . 157
XVII. — Le manque de foi à l'amour de Jésus au St-Sacrement cause la perte de bien des âmes . 166
XVIII. — Des prétextes que l'on invoque pour s'éloigner de la Table sainte. 168
XIX. — Des châtiments dont sont menacés ceux qui s'éloignent de la communion. 191
XX. — Le chrétien doit désirer communier souvent. 206
XXI. — Le chrétien doit combattre le dégoût de la communion. 222
XXII. — La communion de Marie à la Cène. . . 254
XXIII. — Le saint sacrifice de la messe est le mémorial du sacrifice de la Croix. 269
XXIV. — Par le saint sacrifice de la messe, nous reconnaissons avec Jésus-Christ et par lui le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures 271
XXV. — Par le saint sacrifice de la messe, nous remercions Dieu, avec Jésus-Christ et par lui, de tous ses bienfaits. 285
XXVI. — Par le saint sacrifice de la messe, nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés. . . 287
XXVII. — Par le saint sacrifice de la messe, nous pouvons obtenir toutes les grâces qui nous sont nécessaires 303
XXVIII. — Les fruits du saint sacrifice de la messe dans l'Eglise triomphante, dans l'Eglise militante et dans l'Eglise souffrante 318
XXIX. — Jésus est la résurrection et la vie . . 327
XXX. — La bonté de Jésus ressuscité pour les deux disciples d'Emmaüs. 329
XXXI. — Le nouvel Arbre de vie. 330
XXXII. — La sainte communion réjouit l'âme. . 363
XXXIII. — Elle efface les fautes vénielles . . . 365
XXXIV. — Elle est l'antidote du péché mortel. . 410
XXXV. — Elle est un gage de la vie éternelle. . 412
XXXVI. — Elle est pour le corps un gage de la résurrection glorieuse. 413
XXXVII. — L'Ascension et l'Eucharistie. . . . 426

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise *(suite)*

TROISIÈME SÉRIE

I. — Luther et Calvin. 46
II. — Le Carmel. 63
III. — Propagande luthérienne et calviniste. . . 78
IV. — Intolérance luthérienne et inquisition génevoise. 173
V. — Les *Stanze* de Raphaël. 175
VI. — La Réforme anglicane. 316
VII. — Le Concile de Trente. 332
VIII. — Les variations protestantes. 334
IX. — Bossuet et Turenne. 347
X. — Le martyre de l'Irlande. 349
XI. — Le chancelier Thomas More. 350
XII. — Le temple protestant. 380
XIII. — La Pologne. 381
XIV. — Le paupérisme protestant. 382

XV. — Ruines artistiques et littéraires de la Réforme. 396
XVI. — S. Vincent de Paul et la Lorraine. . . . 397
XVII. — Le moine Bénédictin. 399
XVIII. — La piraterie musulmane aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. 429
XIX. — S. Jean-Baptiste de la Salle et l'école chrétienne. 431
XX. — Voltaire et Rousseau. 443
XXI. — La condition du peuple en 1789. 445
XXII. — L'instruction en 1789. 447
XXIII. — La Constitution civile du Clergé. . . . 476
XXIV. — Les prisonniers du Temple. 478
XXV. — Les prêtres émigrés. 491
XXVI. — Le règne de la Terreur en 1793. . . . 492
XXVII. — Les massacres de Septembre. 510
XXVIII. — Les Carmélites de Compiègne. . . . 520
XXIX. — Les prêtres sur les pontons. 523
XXX. — Le culte sous la Terreur. 552
XXXI. — Déisme et athéisme révolutionnaires. . 554
XXXII. — Les guerres vendéennes et bretonnes. 572
XXXIII. — Pie VII et Napoléon. 574

24 Allocutions de mariage

I-V. 159, 160, 172, 221, 352
VI. — Pour le mariage d'un frère. 378
VII. — Pour le mariage d'un frère. 392
VIII. 394
IX. — A des fiancés très chrétiens. 415
X-XXIII. 428, 441, 459, 474, 490, 508, 509, 528, 543, 544, 549, 551, 622, 623
XXIV. — Pour le mariage d'un châtelain. . . . 655

Sujets de circonstance

Pour une Adoration perpétuelle : La réparation. 619
— Les greniers de l'Eglise. 636
Pour un pèlerinage en l'honneur de la T. S. Vierge : La protection de Marie à l'heure de la mort . . 439
Allocution du curé lors d'une *première visite épiscopale* 239
Remerciements aux missionnaires à la *clôture d'une mission* 256
Pour la profession d'une religieuse : Ce qu'elle quitte et ce qu'elle gagne. 14
Pour les noces d'or d'une religieuse 640
Pour une bénédiction de cloches : Trois circonstances où elles sonnent 408
— Le rôle des cloches et nos devoirs envers elles 606
Sermons de charité : Au profit des Petites Sœurs des Pauvres. 524
— En faveur d'une Conférence de St-Vincent de Paul 588
Allocution à des *Cheminots catholiques* avant la communion 395
A l'occasion de la Fête nationale : La Patrie . . 321
Pour l'anniversaire de l'armistice 569
Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la guerre : Gloire à Dieu et à nos soldats. . . 650
Pour une fête des Combattants : Le Foyer, le Drapeau et la Croix 305
Pour la bénédiction d'un drapeau d'anciens combatttants 170

TABLE ANALYTIQUE

Action de grâces. — Voir *Reconnaissance.*

Adoration. — C'est le premier des hommages que la vertu de religion nous fait rendre à Dieu, 92-94. — Voir *Religion.*

Adoration perpétuelle. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 660, et *Eucharistie.*

Ame. — *La grandeur de l'âme.* Rien n'est plus précieux qu'une âme. 1° Dieu a pétri notre corps avec un peu de terre, mais il y a mis un souffle de vie qui est l'âme raisonnable. Et par son intelligence l'homme est vraiment le roi de la création. 2° Ce qui le met encore au-dessus de l'animal, c'est la liberté, qui nous rend maîtres et responsables de nos déterminations, et contre laquelle la violence ne peut rien. 3° L'âme, étant simple et spirituelle, est par là-même immortelle. Cette immortalité est réclamée impérieusement par la soif de justice et de bonheur que nous éprouvons tous. Et la présence d'une âme immortelle se manifeste en nous jusque dans les infirmités de la vieillesse et les affres de la mort, 566-568.

Américains. — Salut reconnaissant à l'Amérique et rappel des beaux exemples qu'elle donne, à propos d'une bénédiction de cloches offertes par les Américains, 408-409 : voir *Cloches.*

Amour. — L'amour de Dieu, 452 : voir *Retraite à des jeunes filles.* — L'amour, l'un des devoirs du mariage : voir *Mariage.*

An (Nouvel). — I. *Le passé et l'avenir. Annonce d'une mission.* 1° A la fin d'une année, il convient d'établir le bilan des biens et des maux qu'elle nous a apportés. Ces biens touchent les uns à notre vie matérielle, les autres à notre vie spirituelle. Tout compte fait, la somme des joies l'emporte sur celle des peines ; et au point de vue spirituel, il y a aussi beaucoup à inscrire au passif. De là pour nous un devoir de reconnaissance et aussi de repentir. 2° Que sera la nouvelle année ? La paix n'est pas encore définitivement acquise : prions et réparons pour que le règne de Jésus-Christ s'établisse sur la France et la protège contre ses ennemis. La vie catholique devient plus intense et plus agissante dans les villes : travaillons pour qu'il en soit de même dans les campagnes. 3° Notre paroisse sera favorisée du grand bienfait d'une mission : préparons-nous-y et profitons de cette grâce pour nous convertir, 643-644. — II. *Conseils et souhaits.* 1° Encore une année écoulée : quel usage en avons-nous fait ? Nous devrons en rendre compte en détail. 2° La nouvelle année nous impose le devoir d'offrir à ceux que nous aimons des vœux parfaits, parce que sages, sincères, et efficaces. 3° Enfin nous devons consacrer à Dieu l'année qui commence. Puissions-nous en user pour remplir les fins voulues par Dieu : le connaître, l'aimer et le servir ! 644-646.

Anglicanisme. — La Réforme anglicane : voir *Protestantisme.*

Annonciation. — I. *Les sacrifices de Marie.* (Plan). En consentant à devenir la mère de Dieu, elle donne en sacrifice : 1° son corps et son sang, qu'elle offre avec humilité et courage ; 2° son cœur et sa volonté, car elle s'associe d'avance aux douleurs et à la Passion de son Fils ; 3° son intelligence et son esprit, car elle croit d'une foi pleine et entière au mystère de l'Incarnation, 147-148. — II. *L'orgueil guéri par l'humilité :* voir *Humilité.*

Apostolat. — L'apostolat de la jeune fille, 599-601 : voir *Jeunes filles.*

Arbre de vie. — L'Eucharistie est le nouvel Arbre de vie, 330 : voir *Eucharistie.*

Armistice. — *Pour l'anniversaire de l'armistice.* Souvenons-nous du grand sacrifice de nos morts glorieux. Nous nous étions promis de ne jamais oublier et pourtant beaucoup oublient... Un million et demi de Fran-

çais, à l'exemple du Christ, ont été obéissants jusqu'à la mort : souvenons-nous de leur sacrifice. Ayant été nos sauveurs, ils ont des droits sur nous : nous leur devons notre vie de travailleurs, d'honnêtes gens et de chrétiens ; une patrie plus grande et plus peuplée, plus libre et plus fraternelle. Prions pour eux et imitons-les, 569-572. — Voir *Guerre*.

Arts. — Les ruines artistiques et littéraires de la Réforme : voir *Protestantisme*. — Voir aussi *Raphaël*.

Ascension. — Sermons : voir *Table synthétique*, p. 657, et *Ciel*. — L'Ascension et l'Eucharistie, 426 : voir *Eucharistie*.

Assomption. — *Les souvenirs de ce jour*. 1° La mort de Marie. Quoique la mort soit le châtiment du péché, Marie pas plus que son Fils ne doit échapper à la loi commune. Mais sa mort est la plus sainte, la plus heureuse et la plus douce de toutes les morts. 2° La résurrection de Marie. Elle n'est pas de foi, mais elle est certaine, puisque la tradition l'atteste, et avec elle la raison, la piété et le cœur. 3° Son Assomption et son couronnement. Portée par les anges, elle fait son entrée triomphale au ciel et reçoit de Dieu le triple diadème de la sainteté, de la gloire et de la puissance. Réjouissons-nous donc tous en ce jour, 369-371. — Voir *Marie*.

Athéisme. — L'athéisme révolutionnaire : voir *Révolution*.

Augustin (S.). — *Victime et triomphateur de l'égarement de l'esprit et de l'esclavage des sens*. Après avoir fréquenté d'abord l'école publique de Thagaste, Augustin continue ses études à Madaure. Sous l'influence des auteurs païens, il y perd la foi et les mœurs : exemple frappant des ravages que cause dans les âmes l'école sans Dieu. A Carthage, il achève de s'instruire et se livre à tous les égarements de l'esprit et des sens, à la grande désolation de Monique, sa mère. 2° Il s'en va chercher fortune à Rome, où il tombe malade, puis à Milan où il enseigne la rhétorique. C'est là que la grâce l'attend. La parole de l'évêque Ambroise et la lecture des Epîtres de S. Paul finissent par éclairer son esprit et, du même coup, l'affranchissent de l'esclavage du sensualisme, 405-408.

Aumône. — *Son obligation et son mode*. 1° Obligation. S. Laurent employant les richesses de l'Eglise au soulagement des pauvres nous apprend par son exemple l'usage que nous devons faire des biens de la fortune. L'Eglise ne condamne pas l'argent, à condition qu'on l'emploie comme elle le fait elle-même. Mais le monde ne l'entend pas ainsi : les riches prétendent jouir égoïstement de leur fortune, en user et en abuser à leur guise : de là les anathèmes prononcés contre eux par Notre-Seigneur. Faisons la charité largement, sans trop nous inquiéter de savoir jusqu'à quel point nous y sommes obligés. 2° Son mode. Les nouveaux riches s'imaginent qu'ils ont le droit de se livrer à tous les raffinements du luxe sous prétexte qu'ils fournissent ainsi du travail aux classes ouvrières. Mais cette conduite est condamnée à la fois par la religion, la raison et l'expérience. D'ailleurs il faut bien placer ses aumônes et ne pas donner sans discernement. Mais il ne faut pas exiger trop de qualités de ceux à qui on fait du bien. Il faut soulager le pauvre sans l'humilier et en voyant en lui un autre Jésus-Christ, 373-377. — Voir *Charité, Petites Sœurs des Pauvres*.

« Ave Maria. » — *L'Ave Maria* est la plus belle des prières à la Sainte Vierge. Sa première partie, composée des paroles dites par l'ange Gabriel, est une louange imcomparable. Sa dernière partie est une supplication confiante et toujours efficace, 489-490.

Barbe (Sainte). — *Panégyrique*. 1° Pourquoi elle est la Patronne des mineurs, artilleurs et pompiers, et aussi la patronne de la bonne mort. Elle a pour père Dioscore, un païen forcené qui veut absolument l'empêcher d'être chrétienne, et la tient enfermée dans sa maison. Apprenant qu'elle a reçu le baptême, il la traduit devant le tribunal de Marcien qui la condamne à mort. Et Dioscore lui-même exécute la sentence ; mais il est aussitôt frappé de la foudre. Et voilà pourquoi elle est devenue la Patronne de ceux qui ont à lutter contre le feu souterrain, le feu qui vole à travers l'air, et le feu des incendies. La mort soudaine ressemblant à un coup de foudre, sainte Barbe est aussi la patronne de la bonne mort, et bien des faits, tel que celui qu'on raconte de S. Stanislas Kostka, attestent la puissance de son intercession. 2° Moyens de rendre efficace notre dévotion à sainte Barbe. Gardons-nous, d'abord, de disputer nos enfants au Christ, comme le faisait Dioscore. Et ceux-là lui ressemblent qui, sans chasser le Christ de chez eux, le laissent à la porte. En second lieu le zèle de Dioscore sacrifiant tout, même la vie de sa fille, à ses dieux peut nous servir de leçon : puissions-nous être aussi vigilants et aussi énergiques quand il s'agit de préserver la foi de nos enfants ! 603-606.

Bénédictins. — *Le moine Bénédictin*. La règle de S. Benoît donnait une place de choix au travail intellectuel. Au XVII^e^ siècle, les Congrégations bénédictines de Saint-Maur et de Saint-Vanne se consacrent à la défense de la vérité, surtout par les études historiques. Et les diverses abbayes se prêtent un mutuel appui dans leurs recherches. Les plus illustres de ces religieux sont Mabillon, Montfaucon et dom Calmet, abbé de Senones. Parmi leurs ouvrages, très appréciés des historiens modernes, il faut citer la *Gallia Christiana*, l'*Histoire littéraire de la France* et l'*Histoire des Provinces*. La Révolution mit fin à leurs travaux en fermant les abbayes, en détruisant ou en éparpillant leurs collections, 399-400.

Bossuet. — Bossuet et Turenne : voir *Turenne*.

Calvin. — Luther et Calvin, 46-48. Propagande calviniste, 78-80. Inquisition génevoise, 175. — Voir *Protestantisme*.

Campagne. — *L'Ami des vignerons*. (Pour la fête de S. Vincent). Notre-Seigneur semble se plaire particulièrement à la campagne et parmi les gens de la campagne. Il naît dans une étable rustique et la grande joie de sa naissance est annoncée d'abord aux bergers. Quand il prêche l'Evangile, il emprunte ses comparaisons à la vie rurale : le bon pasteur et ses brebis, la brebis égarée, le semeur, la parabole de la vigne, des ouvriers de la vigne, des vignerons homicides. Il travaille avec les gens de la campagne ; il choisit le pain et le vin pour en faire chaque jour la Sainte Eucharistie. Rendons-lui amour pour amour, en observant tous ses commandements, 13-14.

Cana. — Notre-Seigneur aux noces de Cana, 8-10, 122.

Carmel. — *Le Carmel*. L'Ordre du Carmel a été réformé par sainte Thérèse au moment où Luther prétendait réformer l'Eglise. 1° La Carmélite se sanctifie. Derrière les grilles du cloître, elle se forme à la sainteté par la solitude, l'immolation continuelle de la volonté, la lutte incessante contre les sens, le détachement complet des choses de la terre. 2° Elle prie du matin au soir et même la nuit pour dédommager Dieu de l'indifférence de ceux qui ne prient pas. Et les Carmels sont des paratonnerres qui préservent le monde des foudres de la justice divine. 3° Elle expie les impiétés, les blasphèmes et les crimes des pécheurs par une vie de mortification continuelle et très rigoureuse, 63-64. — Voir *Thérèse (Sainte)*, et *Thérèse de l'Enfant-Jésus (Bienh. Sœur)*.

Carmélites (Les) de Compiègne. — 1° Elles ont pour prieure Sœur Thérèse de St-Augustin, ancienne compagne de Sœur Louise de France à Saint-Denis. Dès le 5 août 1790 les agents de la Commune les somment de renoncer à la vie monastique. Elles s'y refusent énergiquement et sont bientôt chassées de leur couvent et dispersées dans la ville. Elles n'en continuent pas moins fidèlement leurs observances et se préparent au martyre. Espionnées et dénoncées, elles sont arrêtées en juin 1793 et transférées à Paris, à la Conciergerie. 2° Le 17 juillet elles comparaissent devant le Tribunal révolutionnaire. Condamnées à mort en haine de la foi,

elles montent à l'échafaud avec un courage et une sérénité extraordinaires. Il convient de rapprocher de ces martyres les Filles de la Charité d'Arras et les Ursulines de Valenciennes qui eurent le même sort, 520-523.

Catherine (Sainte). — Sainte Cécile et sainte Catherine : voir *Cécile (Sainte)*. — L'apostolat de la jeune fille à l'exemple de sainte Catherine : voir *Jeunes filles*.

Cécile (Sainte). — I. *Sainte Cécile et sainte Catherine : leur vie et ses leçons.* 1° Ces deux nobles jeunes filles ont vécu au moment où la liberté de l'erreur et du mal est la seule liberté reconnue. Au milieu de la corruption qui les entoure, elles restent vierges; elles fuient le monde et visitent les pauvres. Et toutes deux, plutôt que de renoncer à leur foi, osent résister aux persécuteurs et meurent martyres. 2° Quel contraste humiliant pour notre temps entre la sagesse et le courage de ces jeunes filles, et la folie et la pusillanimité des chrétiens d'aujourd'hui ! A leur exemple apprenons à remplir tous nos devoirs de chrétiens sans nous occuper de ce que les autres disent ou font. Et que les protégés de sainte Cécile et ceux de sainte Catherine imitent de plus près encore leur Patronne, 581-583. — II. *La musique dans la vie* : voir *Musique*.

Charité. — *Le précepte de la charité.* 1° Il est formulé par l'Ecriture et N.-S. déclare que le bien fait aux hommes, c'est à lui qu'on le fait. 2° Il oblige dans la mesure des moyens dont on dispose : donnons beaucoup, si nous sommes riches; peu, si nous sommes peu fortunés; mais le pauvre lui-même doit se montrer charitable, 299-300. — Voir *Aumône*.

Sermon de charité en faveur d'une Conférence de St-Vincent de Paul. Nous devons secourir les pauvres parce que la solidarité humaine nous y invite et que la charité chrétienne nous y oblige. 1° Solidarité humaine. La bienfaisance est un vœu impérieux de la nature; l'homme par ses parties inférieures ressemble à l'animal; mais par son âme il se rapproche des anges et de Dieu. Et parmi les plus nobles aspirations de l'âme humaine, il y a un sentiment, inconnu de l'animal, qui nous porte à venir en aide à nos semblables qnand ils sont malheureux et à leur donner, à défaut d'autre soulagement, au moins notre sympathie : c'est le sentiment de la solidarité humaine. Or il y a autour de nous des infortunés à secourir, des pauvres, des parents chargés d'enfants qu'ils ne peuvent nourrir, des vieillards abandonnés. Et voici l'hiver qui va aggraver leur détresse et leurs souffrances. Et il y a aussi les nouveaux pauvres dont rien ne trahit la misère au dehors, mais qui souffrent de la faim. Rester insensible à leur misère, ce serait renouveler le crime de Caïn. 2° Charité chrétienne. La bienfaisance est de plus un ordre formel de Dieu. L'inégalité des conditions, résultat du péché originel, est nécessaire pour entretenir la lutte et le travail nécessaires à la vie. Mais que deviendront les vaincus? Dieu y a pourvu. Il fait aux hommes une obligation impérieuse d'aimer leur prochain; il prêche la charité tantôt expressément, tantôt sous le voile transparent des paraboles; il déclare que les pauvres et lui ne font qu'un; enfin il annonce la terrible vengeance qu'il tirera des riches sans pitié et la récompense infinie qu'il accordera à ceux qui auront pitié de leurs frères. Et cette doctrine il l'a confirmée par son exemple, se faisant le plus pauvre des hommes et en même temps le plus magnifiquement charitable. Donnez donc de grand cœur : la charité est la porte du ciel, 588-592.

Sermon de charité au profit des Petites Sœurs des Pauvres : voir *Petites Sœurs des Pauvres*.

Cheminots. — *Allocution à des Cheminots catholiques avant la communion.* Soyez dignes de la France qui a besoin d'hommes de conscience et d'hommes d'ordre. Soyez dignes de l'Eglise en vous montrant franchement chrétiens, car on vous regarde, 395-396.

Ciel. — *Le désir du ciel.* C'est le sentiment que l'Ascension a éveillé chez les apôtres et doit exciter dans nos âmes. 1° Ses raisons d'être. Il découle naturellement des grandes vérités de la foi : puisque notre destinée nous appelle au ciel, dirigeons de ce côté nos regards et nos désirs; puisque Dieu est notre Père, aspirons à aller le rejoindre dans la maison paternelle; puisque les biens d'ici-bas ne nous donnent pas le vrai bonheur, cherchons-le plus haut. 2° Son utilité dans la vie spirituelle. Le désir du ciel plaît à Dieu et nous mérite sa faveur; c'est un réconfort qui nous console dans nos peines, nous aide à lutter contre les tentations, nous donne la force de pratiquer toutes les vertus, 193-196. — *L'avant-goût du ciel.* Nous le trouverons dans une vie parfaitement chrétienne et dans l'amour de Dieu 1° La théologie nous enseigne qu'il n'y a pas de différence essentielle entre la grâce et la gloire : si donc nous vivons dans l'amitié de Dieu, nous jouissons par avance du bonheur du ciel. 2° Les paroles et les exemples des Saints nous attestent qu'avec l'amour de Dieu, la vie si éprouvée qu'elle soit, est un paradis. 3° Nous voyons autour de nous des chrétiens parfaits qui sont pleinement heureux; et notre propre expérience nous apprend que nous sommes d'autant plus heureux que nous sommes plus étroitement unis à Dieu, et réciproquement, 196-198. — *Le ciel, récompense du mérite.* 1° Dieu n'a pas voulu nous donner le ciel sans que nous l'ayons mérité. Et auprès de lui il n'y a pas de place pour la faveur ou la fraude : la récompense sera donnée avec une équité rigoureuse, sans avoir égard au rang social, sans négliger la moindre action méritoire. 2° Ne nous plaignons pas que le ciel coûte trop cher : la récompense est d'autant plus douce qu'elle est mieux méritée; et nous ne regretterons pas alors les peines qui auront rendu notre couronne plus belle. Ne nous laissons donc pas décourager en voyant la prospérité des méchants et les épreuves des justes : l'heure viendra où chacun sera traité comme il le mérite, 199-201. — *En route vers la Terre promise.* Le peuple Juif en marche vers la Terre promise est l'image du peuple chrétien en route vers le ciel. 1° Pour permettre à l'un et à l'autre d'arriver au terme de leur voyage, Dieu a multiplié les mêmes miracles : affranchissement inespéré de l'esclavage grâce à un puissant libérateur, suppression de barrières qui paraissaient infranchissables, lumière céleste qui éclaire la route semée d'obstacles, nourriture tombée du ciel, secours incessant contre les ennemis. 2° A ces avances divines les chrétiens comme les Juifs répondent par le doute, les murmures, l'infidélité. 3° Un très petit nombre d'Israélites sont entrés dans la Terre promise; et combien les autres ont regretté d'en avoir été exclus par leur faute ! Beaucoup de chrétiens sont entrés au ciel, mais beaucoup s'en sont exclus volontairement. Prenons garde de ne pas oublier le but, et faisons tous nos efforts pour y parvenir, 513-515.

Cléry (N.-D. de). — Voir *Mois de Marie (Lectures pour le)*.

Cloches. — Sermons pour une bénédiction de cloches. I. *Trois circonstances où elles sonnent.* A peine rentrés dans leur pays, les habitants des régions dévastées réclament des cloches, car elles sont en quelque sorte l'âme de la paroisse. 1° Elles sonnent tous les jours le matin, à midi et le soir pour élever les âmes vers Dieu et les inviter à la prière. 2° Elles sonnent plus joyeuses le dimanche pour rappeler aux hommes le jour du Seigneur et les exhorter à le passer saintement. 3° Elles sonnent plus joyeuses encore aux fêtes, pour évoquer les grands souvenirs chrétiens et réveiller la foi assoupie dans les âmes, 408-409. — II. *Le rôle des cloches et nos devoirs envers elles.* 1° La cloche s'associe à tous les événements de notre vie individuelle : baptême, première communion, mariage, décès; elle règle la vie du chrétien : angélus, dimanches et fêtes; elle prend part aux événements de la vie publique et sociale : elle sonne tous les incendies, la mobilisation et la victoire. 2° Nos devoirs envers la cloche : écouter sa voix et obéir à son appel, car c'est un prédicateur qui réveille même les consciences endormies et coupables, 606-608.

Colette (Sainte). — *Deux aspects de sa vie.* 1° Son

époque est une triste époque pour l'Eglise et pour la France, désolées et affaiblies, l'une par le Grand Schisme, l'autre par la Guerre de Cent ans. 2° Son action s'exerce d'abord par la prière : elle se réfugie dans la solitude pour prier sans cesse et de toute son âme. 3° Son action s'exerce encore par l'apostolat : elle fonde et réforme des monastères ; elle travaille à mettre fin aux discordes de l'Eglise et des princes ; elle guérit et console les affligés, 81-83.

Combattants. — Pour une fête des Combattants : *Le Foyer, le Drapeau et la Croix.* Cette fête est celle du Foyer, du Drapeau et de la Croix. 1° Aimez le Foyer. Cet amour du foyer, comme vous l'avez profondément senti quand il a fallu le quitter pour la première fois, quand vous étiez au régiment, ou dans les luttes de 1870, les campagnes coloniales ou les terribles angoisses de la Grande Guerre ! C'est un amour saint et légitime. 2° Aimez le Drapeau, car il porte dans ses plis une noble idée : la France ; de grands souvenirs : tous les souvenirs de nos gloires militaires ; une chère espérance : l'espoir de voir notre patrie toujours libre et victorieuse. 3° Aimez la Croix, car elle est le symbole de la religion. L'histoire nous montre que les peuples sans religion ont perdu leur indépendance, alors que les peuples religieux, malgré leurs épreuves, se sont maintenus à travers les siècles. Et la raison nous dit qu'un peuple sans foi est un peuple sans loi, condamné à disparaître dans l'anarchie. De nos jours on attaque la famille, la patrie, la religion : autour du foyer, du drapeau et de la croix, serrez les rangs, 305-308. — Pour la bénédiction d'un drapeau d'anciens Combattants : voir *Drapeau.* — Voir *Guerre.*

Communion. — La communion fréquente : voir *Eucharistie, Retraite à des jeunes filles.*

Concile de Trente. — Voir *Protestantisme.*

Confession. — *Ses bienfaits.* 1° Pour l'individu. En guérissant la blessure que le péché laisse après lui, elle rend la paix au pécheur, le réhabilite à ses propres yeux et lui redonne la lumière et la force. 2° Pour la famille : elle assure à ses membres l'union, la paix, la confiance mutuelle ; elle rend les enfants plus soumis et plus vertueux. 3° Pour la société : elle rappelle à la conscience de chacun ce qu'il doit aux autres. Le prince, le sujet, le magistrat, l'ouvrier et le commerçant y trouvent la force d'accomplir leurs devoirs. Et ainsi la confession assure l'ordre, la justice et la paix dans la société. Rien d'étonnant après cela que les Protestants nous l'envient, 22-23. — *La confession fréquente.* 1° C'est d'abord un moyen de détruire en nous les principes du péché, c'est-à-dire les inclinations et les habitudes mauvaises, qui survivent même quand le péché est pardonné et qu'il faut incessamment combattre par la confession régulière et fréquente. 2° Elle est encore utile aux justes pour se sanctifier : elle les aide à voir plus clair dans leur âme et à ranimer leur ferveur ; elle leur fournit des avis pratiques parfaitement appropriés à leurs besoins personnels. 3° Encourager au bien et préserver du mal, tel est l'effet de la confession régulière et fréquente, pourvu qu'elle soit bien faite, 534-535.

Congrégations religieuses. — Leurs membres doivent avoir les mêmes droits que les autres citoyens, 31 : voir *Eglise (Droits de l').*

Conscience. — La formation de la conscience enfantine : voir *Enfant.*

Constitution civile du Clergé. — Voir *Révolution.*

Cottolengo (Bienh.). — Il répand la joie chez les malades et les infirmes par la communion fréquente, 364.

Courage. — *Le courage chrétien.* 1° La force d'âme est la marque du courage, quel qu'il soit : courage domestique ou professionnel, courage du soldat ou de l'explorateur. 2° Le courage chrétien consiste à tenir fidèlement les engagements du baptême, à parler et agir en vrai fils de l'Eglise. Les attaques dont elle est l'objet ne nous dispensent pas de nos devoirs envers elle : au contraire, 228-229.

Crèche. — La crèche et le Tabernacle, 61 : voir *Eucharistie.*

Croix. — *La Croix autel, chaire et trône.* 1° La Croix est un autel sanglant où Jésus-Christ s'immole : il y sacrifie ses biens, ses membres, sa gloire. 2° C'est une chaire où il nous instruit : que de leçons il nous y donne, et combien touchantes ! 3° C'est un trône glorieux où il règne et d'où rayonnent sa puissance et son amour, 104-105. Voir *Passion.* — Le sacrifice de la messe est le même que celui de la Croix : voir *Eucharistie.* — Le Foyer, le Drapeau et la Croix : voir *Combattants.*

Crucifix. — Le Sacré-Cœur et le Crucifix : voir *Sacré-Cœur.*

Déisme. — Le Déisme révolutionnaire : voir *Révolution.*

Devoirs d'état. — Voir *Etat (Devoirs d').*

Dimanche. — *Le Dimanche et la famille.* 1° Le dimanche réunit les membres de la famille que les travaux de la semaine séparent nécessairement. 2° L'observation du dimanche aide puissamment les parents à bien élever leurs enfants. 3° La sanctification du dimanche protège la famille contre les périls qui menacent la foi et les mœurs, 585-586. — *Le Dimanche et la santé.* 1° Le repos est indispensable aux travailleurs, surtout s'ils sont très jeunes ; et quiconque veut travailler sans relâche, épuise prématurément sa santé. 2° Or, Dieu qui a créé les forces de l'homme en connaît mieux que personne les limites. Et l'expérience pratique, comme les observations médicales, montrent que le repos hebdomadaire répond parfaitement aux besoins de l'homme. 3° Pour être pleinement efficace, le repos du dimanche doit être pris dans le calme de la prière et dans l'accomplissement parfait de nos devoirs religieux, 261-262.

Drapeau. — *Pour la bénédiction d'un drapeau d'anciens Combattants.* 1° Le drapeau est l'emblème de la patrie : il est respecté et aimé comme elle ; il est associé à toutes les joies et à toutes les douleurs de la nation ; il groupe sous ses plis tous les enfants d'un même pays quand il s'agit de repousser l'ennemi. 2° Plus que tout autre, le drapeau de la France est digne d'amour et d'estime ; c'est celui de Jeanne d'Arc à Patay et à Reims, c'est celui de Bonaparte au pont d'Arcole, c'est celui des héros de la Grande Guerre. 3° En réclamant pour votre drapeau les bénédictions de l'Eglise, vous témoignez que votre patriotisme est inséparable de la religion : affirmez-le encore en vous montrant aussi bons chrétiens que vous avez été bons soldats, 170-172. — Voir *Combattants.*

Ecoles. — Les Frères des Ecoles chrétiennes : voir *Jean-Baptiste (S.) de la Salle.* — Voir *Instruction.*

Eglise. — *L'immortalité de l'Eglise.* 1° L'Eglise subsiste toujours, tandis qu'autour d'elle meurent les hommes, les familles, les institutions, les patries. 2° Et pourtant à toutes les époques elle a connu les épreuves, qui lui sont venues des empereurs païens, des peuples barbares, des hérésies et des schismes, de l'impiété de la Révolution. 3° Le passé garantit l'avenir : si sombre que paraisse son avenir, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise du Christ, 125-127. — *La sainteté de l'Eglise.* 1° L'Eglise est gardienne de la sainteté. Son chef et le modèle des chrétiens est la sainteté même ; ses dogmes et sa morale sont d'une perfection irréprochable ; et elle nous offre dans la grâce le moyen de réaliser l'idéal qu'elle nous propose. Il n'en est pas de même de l'hérésie : en perdant la vérité, elle a perdu la sainteté. 2° L'Eglise a toujours produit des saints : les soixante-cinq volumes des Bollandistes en témoignent. Saints de tous les siècles, de tous les pays, de toutes les conditions, de toutes les auréoles. Où sont les saints de l'hérésie ? 535-537. — *Les greniers de l'Eglise :* voir *Eucharistie.*

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise : voir *Table synthétique,* p. 659.

Eglise (Droits de l'). — *La justice envers l'Eglise.* La justice crée des droits et des devoirs mutuels entre les

fidèles et les pasteurs. En ce qui concerne les droits des pasteurs et les devoirs des fidèles envers eux, l'Eglise possède : 1° le droit à l'existence, puisque Dieu, qui l'a créée, lui a donné la mission d'évangéliser toutes les races humaines. Et nulle puissance humaine ne peut entraver ce droit sacré ; — 2° le droit d'exercer librement son ministère, car ce droit découle du précédent et comme lui doit être inviolable ; — 3° le droit de propriété et, par conséquent, d'acquérir, de recevoir et de conserver. Car bien qu'étant essentiellement spirituelle, ses pasteurs ne sont pas exempts des besoins matériels et doivent avoir les moyens d'y satisfaire ; ce sont des ouvriers et l'Ecriture, comme le bon sens, proclame que « l'ouvrier est digne de son salaire. » Le droit de propriété ecclésiastique a été souvent violé, notamment par la Révolution et la loi de Séparation. On a beau prétexter que le droit de la nation est supérieur à celui des individus, car l'Etat a précisément pour but de garantir aux individus le droit de propriété que la *Déclaration des droits de l'homme* regarde comme « inviolable et sacré. » Spoliée de ses biens, l'Eglise pourvoit à la subsistance de ses ministres par le *Denier du culte* ou *Denier du clergé* et par les honoraires perçus pour quelques-unes des fonctions ecclésiastiques ; — 4° le droit pour ses ministres aux libertés et droits civiques dont jouissent les autres citoyens, car les catholiques, prêtres, religieux ou laïques valent au moins autant que leurs concitoyens. C'est donc une injustice de persécuter les fonctionnaires catholiques ; et d'enlever aux membres des Congrégations religieuses le droit d'habiter ensemble, de porter l'habit de leur choix et d'enseigner la jeunesse. On a prétexté que leurs vœux entamaient l'intégrité de la personne humaine : c'est une erreur, car ils l'agrandissent plutôt ; — 5° le droit rigoureux, pour l'Eglise et ses Pasteurs, d'être traités avec équité, 28-32.

Eglises. — *Les églises, maisons de Dieu, des âmes et du peuple.* 1° Maisons de Dieu. Dieu est partout, mais il est plus intimement présent dans les temples que les hommes lui ont consacrés dès le commencement du monde. Il était présent dans le temple de Jérusalem ; il l'est encore plus réellement dans nos églises, en vertu de la consécration du Pontife et surtout en raison de la présence sacramentelle. Il est ici !... 2° Maisons des âmes. Toutes les âmes ont, plus ou moins consciemment, un immense besoin de Dieu. Mais où le trouver ? Dans les églises ; c'est là qu'on trouve la vérité divine, la pureté de l'âme, l'amour infini. 3° Maisons du peuple. Parce qu'elle est le foyer des manifestations religieuses, l'église est la maison de la famille, de la paroisse et du peuple. C'est là que s'accomplissent les événements les plus considérables de la famille : baptêmes, premières communions, mariages, funérailles. C'est là que la paroisse se réunit pour affirmer sa vie religieuse. C'est là que le peuple, qui à certaines époques a méconnu et profané les temples, se réunit encore dans les calamités publiques, ou bien pour célébrer la mémoire de ses glorieux morts et chanter le *Te Deum* de la victoire, 561-564. — *Nos chères églises.* 1° Dans le bonheur que nous goûtons au pied des autels, il y a trois degrés : d'abord nous nous y élevons au-dessus de nous-mêmes pour oublier nos misères ; nous nous y jetons dans l'infini de Dieu ; enfin dans nos églises Dieu descend vers nous par sa grâce. 2° Le symbolisme et l'histoire de nos églises nous aident à mieux comprendre ce bonheur. Tout parle dans nos églises : l'orientation, la forme de croix allongée, les trois nefs, les vitraux, l'obscurité des bas côtés et l'éclatante lumière du sanctuaire, la voix de l'orgue. Et leur histoire augmente encore notre vénération pour elles. Elles sont vraiment l'asile de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, 565-567. — Aimez, entretenez et visitez votre église, 451-452.

Eloi (S.). — (Pour sa fête). La religion et l'ouvrier : voir *Ouvriers*.

Elus. — *Le grand nombre des élus.* La Toussaint est la fête non seulement des saints illustres, mais de la plèbe obscure et anonyme qui peuple le ciel. 1° Les élus sont le grand nombre. A l'encontre de ceux qui exigent trop de la faiblesse humaine ou nous font douter de la foi en faisant trop étroite la porte du ciel, l'Eglise nous rappelle aujourd'hui la parole de S. Jean, témoin oculaire des merveilles du ciel : « J'ai vu une foule, une foule nombreuse, une foule que personne ne peut dénombrer. » Vérité consolante, puisqu'elle nous permet d'espérer le salut de nos défunts et le nôtre. Vérité vengeresse, puisque ce grand nombre d'élus prouve bien que ni la création ni l'Incarnation n'ont manqué leur but. 2° Ce nombre incalculable d'élus appartient à toutes les races humaines, à toutes les civilisations, à tous les peuples, à toutes les conditions : ils forment la vraie et la meilleure Internationale. Soyons donc pleins d'espérance et de confiance et rendons grâces à Dieu, 529-533.

Emigrés. — Les prêtres émigrés, 492-493 : voir *Révolution.*

Emmaüs. — Jésus et les disciples d'Emmaüs, 329.

Enfant. — *La formation de la conscience enfantine.* 1° Former chez leurs enfants une conscience droite, c'est un devoir strict pour les parents, qui sont les premiers éducateurs de ces jeunes âmes. Les enfants ont de bonne heure l'idée du bien et du mal : il faut les habituer sans tarder à avoir des principes invariables pour juger ce qui est bien et ce qui est mal. 2° Il faut aussi former chez eux une conscience ferme, qui leur permette de tenir bon au milieu du fléchissement général et des tentations de toutes sortes. Et pour cela il faut avoir le courage de leur refuser ce qu'ils désirent. Mais quel avantage pour l'avenir de l'enfant ! 323-325. — Voir *Famille, Parents.*

Enfer. — *Ses peines.* 1° C'est d'abord et avant tout la privation de Dieu : les damnés perdent Dieu d'une manière irrévocable et définitive, et avec lui toute espérance de bonheur. 2° C'est ensuite le supplice du feu : feu brûlant, intelligent et immortel, qui cause des souffrances inexprimables, 68-70. — L'enfer ou la parabole du mauvais riche, 419 : voir *Retraite à des jeunes filles.*

Enseignement. — Le droit d'enseignement ne doit pas être refusé aux membres des Congrégations religieuses, 31.

Epiphanie. — *La science devant Jésus-Christ.* Les Mages nous montrent que les savants doivent reconnaître Jésus-Christ comme leur Maître, et que la science doit céder le pas à la Vérité révélée. 1° Les Mages sont des savants, et ils tombent à genoux devant l'Enfant-Dieu, qui en sait plus qu'eux, qui sait tout. Telle doit être en face du Verbe Incarné l'humble attitude des savants de tous les temps. Car ils sont hommes comme nous : ils ont pénétré bien des secrets de l'univers, mais leur science reste toujours faillible et bornée, et Dieu seul est la clef de tous les mystères. Et les vrais savants doivent être les premiers à reconnaître Dieu. 2° La conduite des Mages suppose ce principe : la Science doit céder le pas à la Vérité que le Christ apporte au monde. A une certaine époque il y a eu comme une idolâtrie de la Science, qui allait régénérer le monde en lui donnant la paix, la vertu et le bonheur. La vraie science n'a pas fait faillite ; mais ceux qui voulaient la mettre à la place de la religion ont fait banqueroute, car il est prouvé par l'expérience que la science ne nous apprend pas ce qu'il nous importe le plus de savoir et qu'elle est sans influence sur la vie morale des individus et des peuples. La vraie lumière de l'humanité, ce n'est pas la science, c'est la foi, 646-650. — L'adoration des Mages, 73.

Epoux. — Leurs devoirs : voir *Famille, Mariage.*

Espérance. — 1° Elle est naturelle à l'homme : elle est l'âme de la vie humaine. C'est d'ailleurs un sentiment très légitime et que Dieu exige de nous. 2° La véritable espérance, qui est l'espérance chrétienne, est pour nous une source de force ; nous devons donc la cultiver en nous pour la faire ensuite rayonner autour de nous, 123-124.

Etat (Devoirs d'). — *La fidélité aux devoirs d'état.* Ce sont ceux qui découlent pour chaque individu de sa condition et de sa profession. 1° Ils s'imposent comme une obligation rigoureuse. Ils sont aujourd'hui bien méconnus et négligés : où sont les époux et les parents qui remplissent parfaitement leurs devoirs d'état ? Et la conscience professionnelle du serviteur, de l'ouvrier, du commerçant et du fonctionnaire n'a-t-elle pas fléchi de nos jours ? Et pourtant la raison nous dit que la Providence, en nous mettant dans tel ou tel emploi, nous impose les devoirs qui y correspondent, et que d'ailleurs nous sommes obligés envers la société, par un quasi-contrat, à remplir consciencieusement les obligations de notre profession. Et la morale chrétienne rend ce devoir encore plus rigoureux. 2° Il importe d'observer ces devoirs, non seulement parce que leur accomplissement favorise nos intérêts matériels, mais encore parce qu'ils occupent une grande place dans notre vie et nous donnent sans cesse l'occasion de pratiquer la vertu et d'acquérir des mérites. 3° Les moyens particuliers de rendre plus facile l'accomplissement des devoirs d'état sont : d'abord d'en bien comprendre le caractère obligatoire et l'importance, de bien connaître les devoirs de son état ; de faire dans la confession une place spéciale aux fautes commises en cette matière ; de consacrer de temps à autre quelques jours ou quelques semaines à cultiver tout particulièrement la fidélité aux devoirs d'état, 609-612.

Eucharistie. — I. *L'Eucharistie mystère de puissance.* 1° L'Eucharistie est un miracle, aussi bien dans l'acte sacramentel que dans l'état sacramentel. 2° C'est le plus grand des miracles : plus grand que celui des noces de Cana, que la multiplication des pains et la résurrection de Lazare. 3° Il dépasse même en puissance l'œuvre de la création, 247-248. — II. *Le Sacrement d'amour.* 1° Par l'Incarnation, le Fils de Dieu a épousé la nature humaine ; mais il l'épouse d'une façon encore plus étroite par l'Eucharistie. 2° Et c'est par amour qu'il se donne aux hommes, c'est-à-dire aux pécheurs, car tous les hommes le sont, 116-117. — III. *Le Divin Prisonnier.* 1° Dans l'Eucharistie Jésus semble réduit à l'impuissance : il est enfermé dans la plus étroite prison, moins libre de ses mouvements qu'un malade dans son lit, et le plus souvent délaissé. 2° Il y souffre de l'ingratitude des hommes : il ne demande qu'un peu d'amour, et la plupart le lui refusent. 3° Il est abreuvé d'outrages. Il s'est anéanti pour pouvoir se donner à nous, et il ne recueille trop souvent que des insultes, des blasphèmes ou des profanations, 249-250. — IV. *Le trésor de l'Eucharistie.* Il y a dans la sainte communion : 1° Une grâce de lumière. Le devoir et l'épreuve sont souvent enveloppés de ténèbres : c'est dans la communion qu'on trouve la lumière. 2° Une grâce de force. C'est la communion qui nous donne les moyens de réparer nos fatigues, de résister à nos ennemis, de soutenir notre volonté défaillante. 3° De chastes voluptés. Si la manne avait tant de suavité pour les Hébreux, quelle félicité les chrétiens ne doivent-ils pas trouver dans la communion qui les met en contact avec Jésus-Christ lui-même ? 106-107.

Pour l'Adoration perpétuelle. — I. *Les greniers de l'Eglise.* L'histoire de la grande famine qui faisait accourir en Egypte les peuples affamés à qui Joseph distribuait le blé tenu en réserve dans les greniers se renouvelle encore de nos jours. 1° Le monde a faim de foi, de raison, de justice, de vertu et de paix. Mais il y a de quoi satisfaire sa faim dans les greniers de l'Eglise. 2° « Allez à Joseph », disait le Pharaon. « Allez au Pape », dit aujourd'hui le Seigneur. Car c'est le Pape qui dispose des greniers de l'Eglise et qui peut rassasier les âmes affamées. 3° Les greniers de l'Eglise gardent le pain de la Parole divine, mais surtout le Pain vivant descendu du ciel. Et ce pain, si nécessaire à la vie, on ne l'achète pas comme au temps de Joseph : il est donné gratuitement à tous ceux qui ont la robe nuptiale. 4° Joseph fut proclamé Sauveur : la religion seule peut nous sauver de la famine qui nous désole. Et le mot de Jacob est toujours d'actualité : « *Quare negligitis ?* » 636-640. — II. *La réparation.* 1° Pourquoi une réparation, une amende honorable à Jésus-Hostie ? Parce que de nos jours l'oubli de Dieu a un caractère plus grave que jadis : on voudrait le supprimer, le rejeter de partout. On barre le chemin à Jésus-Hostie, on défend aux hommes de s'approcher de la Table sainte, et trop souvent on profane les tabernacles. Pour tous ces crimes, il faut une réparation solennelle. 2° Pour défendre l'Eucharistie menacée, il faut dresser autour d'elle une citadelle inexpugnable et, dans ce but, recruter des hommes décidés, recueillir des approvisionnements, et faire autour du tabernacle une garde vigilante. A ces conditions le triomphe de l'Eucharistie sera assuré, 619-622.

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie. — I. *L'amour de Jésus-Christ pour les hommes.* Il se manifeste surtout dans les deux grands bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption. C'est par amour pour l'humanité déchue et esclave du démon que le Fils de Dieu s'est abaissé jusqu'à se faire homme. Et c'est encore par amour pour nous qu'il a souffert et qu'il s'est immolé sur la croix, 42-44. — II. *Par le sacrement de l'Eucharistie, Jésus renouvelle au milieu de nous les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.* En tant que Sacrement, qui contient véritablement, réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de N.-S. Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, l'Eucharistie est pour nous l'extension du mystère de l'Incarnation. En tant que Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ offert à Dieu sous les espèces du pain et du vin, l'Eucharistie est le renouvellement, d'une manière non sanglante, du Sacrifice du Calvaire, 44-46. — III. *En quel état Jésus-Christ est-il présent dans la Sainte Eucharistie ?* Les paroles de la consécration placent Notre-Seigneur dans l'état où il est au moment où le prêtre les prononce, c'est-à-dire dans le même état de perfection et de félicité qu'au ciel. Mais d'autre part, par les paroles de la consécration, le prêtre place d'un côté le corps et de l'autre le sang de Jésus-Christ et le constitue dans l'état de victime. Et ainsi le Tabernacle est à la fois le Ciel et le Calvaire, 59-61. — IV. *La Crèche et le Tabernacle.* Nous sommes confondus en présence des abaissements du Fils de Dieu dans l'étable de Bethléem. Mais sur l'autel et au tabernacle Jésus s'humilie et s'anéantit encore davantage, 61-63. — V. *Les premiers adorateurs du Sauveur.* Ce furent d'humbles bergers. C'est encore parmi les âmes simples et droites que Jésus-Eucharistie cherche de préférence des adorateurs. Imitons la foi et la générosité des bergers ; détachons-nous des vanités de ce monde pour adorer les grandeurs de Jésus dans ses abaissements, 71-73. — VI. *L'Adoration des Mages.* Les Mages doivent nous servir de modèles dans nos visites au Saint-Sacrement. Comme eux, soyons dociles à l'appel de la grâce, malgré l'indifférence de ceux qui nous entourent ; apportons à Jésus nos offrandes et imposons-nous des sacrifices qu'il saura bien récompenser, 73-74. — VII. *La fuite en Egypte.* A toutes les époques il se trouve des Hérodes dont la haine poursuit Jésus : témoin le martyre du jeune Tarcisius et les persécutions de la Révolution. Aujourd'hui encore, Jésus est chassé des églises et chapelles désaffectées ; il est obligé de se cacher quand on le porte aux malades, 84-86. — VIII. *Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des Docteurs.* Cette scène de l'Evangile nous rappelle que les enfants doivent aller de bonne heure à Jésus-Hostie ; qu'il faut le chercher à l'église, où il écoute et interroge ceux qui le visitent ; que nous devons tous, chacun à notre manière, « être aux choses du Père céleste », 85-88. — IX. *La vie cachée de Jésus à Nazareth.* Au tabernacle, Jésus continue la vie cachée de Nazareth : il y adore Dieu ; il y travaille à notre salut, il s'y montre humble et soumis. Et là il nous enseigne à prier, à travailler, à obéir, 107-109. — X. *Jésus quitte Nazareth pour aller recevoir le bap-*

tême de S. Jean-Baptiste. C'est avec les mêmes sentiments que Jésus s'en va prendre possession d'un nouveau tabernacle. Les merveilles qui ont marqué son baptême se renouvellent dans sa vie eucharistique : il y est humilié et glorifié d'une manière semblable, 109-111. — XI. *Jésus réunit ses premiers disciples.* L'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, il faut le chercher au tabernacle. C'est de là qu'il appelle à le suivre les jeunes gens de bonne volonté ; c'est là que ceux-ci doivent, comme les premiers disciples, affermir leur vocation et puiser le zèle apostolique, 111-112. — XII. *N.-S. change l'eau en vin aux noces de Cana.* Ce miracle opéré sur la demande de Marie n'était pas seulement un secours matériel donné aux jeunes époux ; c'était surtout, dans la pensée de Jésus et de Marie, l'annonce d'une merveille plus sublime : la Sainte Eucharistie, 127-128. — XIII. *Des relations entre le sacrement de Mariage et l'Eucharistie.* Puisque Jésus a voulu honorer le mariage en assistant aux noces de Cana, l'Eglise désire qu'il soit présent à tous les mariages. Elle demande que les époux viennent s'agenouiller devant l'autel et communient à la messe de mariage ; elle emprunte pour cette messe les paroles du psaume qu'elle applique à l'Eucharistie ; pour que leur union soit heureuse et féconde, elle exhorte les époux à communier souvent, 141-142. — XIV. *Jésus chasse les vendeurs du Temple.* Le zèle que le Sauveur met à expulser les profanateurs du Temple doit exciter les chrétiens, et particulièrement les prêtres, à respecter leurs églises et à les défendre contre les impies qui voudraient les profaner, 142-144. — XV. *Jésus multiplie les pains dans le désert.* Par ce prodige, Jésus préparait ses disciples à l'institution de l'Eucharistie. Le miracle, en effet, se renouvelle chaque jour pour une infinité de chrétiens et leur donne les forces dont ils ont besoin, 156-157. — XVI. *La manne comparée à l'Eucharistie.* Comme la manne, l'Eucharistie est une nourriture qui descend du ciel ; on la recueille chaque matin dès l'aurore ; elle convient à tous et à toutes les vertus ; elle doit cesser au moment où l'on entre dans la Terre promise ; elle excite chez plusieurs l'incrédulité ou le dégoût, 157-159. — XVII. *Le manque de foi à l'amour de Jésus au Saint-Sacrement cause la perte de bien des âmes.* L'annonce de l'Eucharistie provoque la défection de nombreux disciples qui ne veulent pas y croire ; et à l'heure où N.-S. l'institue, il y a parmi les Apôtres un Judas. Aujourd'hui encore il y a ceux qui croient et ceux qui ne croient pas à la présence réelle ; mais quelle différence entre le bonheur des uns et le malheur des autres ! 166-168. — XVIII. *Des prétextes que l'on invoque pour s'éloigner de la Table Sainte.* Ce sont toujours ceux qu'alléguaient les invités du festin : l'ambition et la vanité, l'amour passionné des richesses, l'impureté, 168-170. — XIX. *Des châtiments dont sont menacés ceux qui s'éloignent de la communion.* Comme le père de famille de la parabole, N.-S. s'irrite contre ceux qui dédaignent son invitation au festin eucharistique ; et il y appelle les déshérités de ce monde, les ignorants, les humbles et les pauvres, en ordonnant qu'au besoin on les force d'entrer. Quant aux autres, ils mourront de faim, 191-192. — XX. *Le chrétien doit désirer communier souvent.* C'est la conclusion de la parabole des invités au festin. Nous devons avoir ce désir, d'abord à cause des *besoins* de notre âme faible et languissante, à laquelle cette nourriture est nécessaire pour vivre pleinement de la vie divine ; et les pécheurs eux-mêmes, qui meurent de faim dans leur misérable état, doivent vivement désirer se rassasier du Pain de vie. Mais nous devons encore avoir ce désir à cause des *avantages* qu'il procure à notre âme, car c'est un hommage rendu à Notre-Seigneur et un moyen de nous exciter à nous rendre dignes de communier souvent. Il va sans dire que ce désir, comme la communion elle-même, est soumis aux règles de l'Eglise, 206-208. — XXI. *Le chrétien doit combattre le dégoût de la communion.* La parole de S. Jean est toujours d'actualité : « Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu. » Le dégoût de la communion vient parfois de ce que l'on n'y trouve plus de consolations sensibles ; mais il est le plus souvent l'effet de certaines infidélités volontaires, et surtout du naturalisme régnant. Il est le symptôme d'une maladie grave : le chrétien qui perd le goût de cette divine nourriture, s'affaiblit et en meurt, car le démon prend la place de Jésus. Rien d'étonnant que les Souverains Pontifes aient cru devoir signaler cette sorte d'épidémie. Le remède, c'est de méditer les enseignements de l'Eglise sur cette matière, de faire effort pour surmonter ce dégoût et de prier avec la foi de la Chananéenne, 223-224. — XXII. *La communion de Marie à la Cène.* La Sainte Vierge a-t-elle communié avec les Apôtres le Jeudi Saint ? Plusieurs saints l'ont cru ; le silence des Evangiles à cet égard n'est pas un argument sans réplique ; tout d'ailleurs semblait y appeler Marie : son titre de Mère de Jésus et de Reine des Apôtres, sa coopération à la Passion, sa mission dans l'Eglise, et l'honneur même du Sacrement, 254-255. — XXIII. *Le Saint Sacrifice de la messe est le mémorial du sacrifice de la Croix.* S. Paul, dans son récit de l'institution de l'Eucharistie, rapporte la parole du Christ : « Faites ceci en mémoire de moi » ; et les prières de la messe rappellent ce commandement du Sauveur. La sainte messe est de plus un vrai sacrifice, qui ne fait qu'un avec celui de la Croix. Jésus y est immolé d'une manière mystique et non sanglante, mais réelle, car l'état d'humilité où il se trouve réduit fait de lui comme une victime immolée et anéantie. Nous devons donc assister à la messe avec les sentiments que nous aurions éprouvés sur le Calvaire en voyant Jésus crucifié, 269-271. — XXIV. *Par le saint sacrifice de la messe, nous reconnaissons avec Jésus-Christ et par lui le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures.* La messe réalise pleinement les quatre fins du sacrifice, dont la première est l'adoration. C'est un sacrifice d'adoration : étant d'une valeur infinie, il offre à Dieu un hommage égal à sa majesté ; il lui rend le même hommage que le sacrifice de la Croix ; il donne à l'Eglise et aux fidèles les moyens d'adorer Dieu parfaitement, 271-272. — XXV. *Par le saint sacrifice de la messe, nous remercions Dieu, avec Jésus-Christ et par lui, de tous ses bienfaits.* Dieu nous a donné et nous conserve la vie, cette vie qui n'est qu'un composé des bienfaits de Dieu. Mais, êtres bornés et pécheurs, nous sommes incapables de rendre à Dieu, qui les réclame, des actions de grâce dignes de ses bienfaits. Seul le saint sacrifice peut payer notre dette de reconnaissance. Si la plupart des chrétiens se montrent ingrats, que les âmes pieuses du moins témoignent à Dieu leur gratitude en assistant pieusement à la messe, 285-287. — XXVI. *Par le saint sacrifice de la messe, nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés.* La majesté infinie qui avait été offensée par le péché d'Adam ne pouvait être satisfaite que par une réparation d'une valeur infinie. Jésus-Christ a fourni à Dieu cette réparation infinie. Et le sacrifice de la messe, étant le même que celui de la croix, remet les offenses les plus graves. Sans doute, il ne remet pas directement le péché mortel, mais il obtient pour le pécheur la grâce du repentir et de la conversion. De plus, nous obtenons par lui le pardon des fautes quotidiennes, et la rémission de la peine temporelle due aux péchés, soit pour nous-mêmes, soit pour les défunts, 287-288. — XXVII. *Par le saint sacrifice de la messe, nous pouvons obtenir toutes les grâces qui nous sont nécessaires.* La prière est nécessaire de nécessité de précepte et même de nécessité de moyen ; pour être efficace, elle doit s'adresser à Dieu au nom de N.-S. Jésus-Christ. Mais la meilleure façon de prier, c'est de prier avec Jésus-Christ immolé sur l'autel, toujours prêt à intercéder pour nous, toujours sûr d'être exaucé. Que n'obtient-on pas de Dieu par le saint sacrifice de la messe ! 303-304. — XXVIII. *Les fruits du saint sacrifice de la messe dans l'Eglise triomphante, dans l'Eglise militante et dans l'Eglise souffrante.* Quand le prêtre célèbre le saint sacrifice, il honore Dieu en lui offrant

le seul sacrifice qui soit digne de sa majesté. Il réjouit les anges, dont l'hostie fait la béatitude. Il édifie ou plutôt achève d'édifier l'Eglise militante, dont il répare les brèches en portant secours aux vivants. Enfin, il procure le repos aux âmes du purgatoire qui attendent du saint sacrifice leur soulagement et leur délivrance, 318-320. — XXIX. *Jésus est la résurrection et la vie.* Jésus a prononcé ces paroles lors de la résurrection de Lazare. Cette résurrection est l'image des résurrections que l'Eucharistie opérera après la mort, et des guérisons miraculeuses qu'elle opère dès cette vie à Lourdes, 327-329. — XXX. *La bonté de Jésus ressuscité pour les deux disciples d'Emmaüs.* Par la fraction du pain, Jésus éclaire et réconforte les deux disciples. Ainsi dans les heures d'obscurité et de découragement nous trouverons dans l'Eucharistie lumière et réconfort, 329-330. — XXXI. *Le nouvel Arbre de vie.* Dans le paradis terrestre, nos premiers parents trouvèrent l'arbre de vie qui avait la vertu de prolonger l'existence et de garder la santé robuste et florissante. Dans le nouveau paradis terrestre, qui est l'Eglise, il y a pour l'humanité rachetée un autre arbre de vie encore plus merveilleux : c'est l'Eucharistie, qui donne à l'âme la vie éternelle et guérit tous les maux, 330-332. — XXXII. *La sainte communion réjouit l'âme.* Le cœur de l'homme a besoin de joie. Notre-Seigneur est venu l'apporter au monde. Et l'Eucharistie notamment est pleine de délices, comme le disent assez les figures du banquet et du festin nuptial sous lesquelles le Divin Maître nous représente la communion, 363-365. — XXXIII. *La sainte communion efface les fautes vénielles.* Elle est en effet, d'après le Concile de Trente, « comme un antidote qui nous délivre de nos fautes quotidiennes. » Et comme elle produit cet effet à des conditions relativement faciles, c'est le grand moyen à employer pour nous purifier des fautes vénielles, 365-366. — XXXIV. *La sainte communion est l'antidote du péché mortel.* La communion est le moyen par excellence de conserver la grâce sanctifiante : Notre-Seigneur nous l'affirme : « Quiconque mange de ce pain ne meurt pas » ; et l'âme, comme le corps, a besoin de manger pour vivre. Elle est aussi l'antidote contre la rechute dans le péché : c'est un fortifiant et un remède contre la concupiscence et une arme défensive contre les tentations du démon, 410-412. — XXXV. *La sainte communion est un gage de la vie éternelle.* C'est l'enseignement de Notre-Seigneur. La communion nous donne en effet la personne du Christ, Roi de gloire, qu'elle contient, et la Passion du Christ, prix de la gloire, qu'elle représente. Aussi l'Eglise donne-t-elle à ses enfants le saint Viatique au terme de leur voyage ici-bas pour les conduire à la vie éternelle, 410-411. — XXXVI. *La sainte communion est pour le corps un gage de la résurrection glorieuse.* Jésus-Christ en a fait la promesse solennelle, et l'Eglise la rappelle dans la liturgie des Morts. Et comment Notre-Seigneur pourrait-il abandonner pour toujours à la corruption du tombeau la chair de ceux qui communient, qui a été unie si intimement à la sienne ? 413-414. — XXXVII. *L'Ascension.* Jésus est remonté au ciel pour y jouir de son triomphe. Mais il a promis de rester avec les siens jusqu'à la fin des siècles. Il leur laisse en effet l'Eucharistie qui le rend présent partout à la fois, 427-428.

Evangile. — *La lecture de l'Evangile.* 1° L'Evangile, qui nous offre la parole même de Dieu, est une sorte de sacrement et comme une autre Eucharistie. Il porte en lui-même les marques de son origine divine : tout y est si grand et si beau ! Aussi l'Eglise primitive avait-elle une vraie dévotion à ce livre sacré. 2° L'Evangile est fait pour tous les âges et toutes les conditions : plus on le lit, plus on y découvre de beautés nouvelles. Mais il faut le lire avec l'intelligence du cœur, et, de cette façon, on y trouve toujours lumière et réconfort. Puisse-t-il devenir l'inspirateur de tous nos actes ! 488-489.

Evêque. — *Allocution du curé lors d'une première visite épiscopale.* Béni soit celui qui vient bénir au nom de Notre-Seigneur ! Les tristesses et les joies du Pasteur. Puisse la bénédiction épiscopale féconder le champ et lui faire produire des fruits de salut, 239-240.

Examen. — *L'examen de conscience.* 1° Il est de rigueur avant la confession, et demande une réflexion sérieuse, mais calme et exempte de scrupules. 2° Après avoir demandé à Dieu de nous éclairer, il faut nous examiner méthodiquement, à loisir et sans ménagement d'amour-propre, 83-84.

Exemple. — Les exemples des parents : voir *Parents.*

Famille. — *Les charges de la famille.* 1° Charges matérielles d'abord : travail, épreuves et revers, maladies et infirmités. Elles sont moins lourdes quand les deux époux s'entr'aident pour les porter. 2° Charges morales : il faut que les époux s'estiment mutuellement et supportent les défauts de caractère qu'il est impossible de supprimer : tout cela devient facile par la patience et le support mutuel. 3° Charges religieuses : les époux ont charge d'âmes, en tant qu'époux et en tant que parents. Il existe ainsi entre les époux une solidarité d'honneur, 469-470. — Voir *Mariage, Parents.*

La prière en famille. 1° C'est un devoir. La famille étant l'œuvre de Dieu comme les individus, elle lui doit au même titre qu'eux un hommage d'adoration. Etant un sanctuaire domestique, il faut qu'elle ait son culte comme elle a son prêtre. A défaut d'oratoire, la prière en famille se fait dans la salle commune devant une statue ou une image pieuse ; elle est récitée soit par le père, soit par la mère, soit par l'enfant, et les autres membres de la famille y répondent. 2° C'est la protection et la sauvegarde de la famille, qu'elle défend contre les fléaux qui la détruisent : l'impiété et l'insubordination. 3° Elle assure le bonheur de la famille, soit au cours de la vie présente, parce qu'elle y fait régner l'accord et assure un réconfort à tous les membres de la famille, soit pour la vie éternelle, parce qu'elle obtient de Dieu la grâce de la persévérance finale. Puisse-t-elle se faire dans toutes les familles chrétiennes comme elle se faisait dans la Sainte Famille de Nazareth, 5-8. — *La prière familiale,* 100-103 : voir *Prière.*

Festin. — La parabole du Grand Festin, 453.

Foi. — *La perte de la foi.* 1° Bien que les attaques des incrédules n'aient pu ébranler ses certitudes, bon nombre d'âmes perdent la foi. Pourquoi ? Le plus souvent parce qu'on a cessé de prier ; parce qu'on a ouvert sa porte à un apôtre de l'incrédulité ou bien à un mauvais journal. 2° La foi se perd à tout âge. Sous l'action d'un enseignement officiel rationaliste, les jeunes générations deviennent irréligieuses. Mais la perte de la foi est encore plus triste et plus pernicieuse quand il s'agit d'une épouse et d'une mère, 385-386. — Voir *Incrédulité.* — *La science et la foi :* voir *Epiphanie.*

France. — Jeanne d'Arc la Patronne de la France : voir *Jeanne d'Arc (Sainte).* — La France sous la Révolution : voir *Révolution.* — Voir *Armistice, Guerre, Patrie.*

Guerre. — (Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la Guerre). *Gloire à Dieu et à nos soldats.* 1° Gloire à Dieu, d'abord, car c'est à lui surtout que nous devons la victoire. Les chefs, les soldats et les gouvernants ont fait des prodiges, mais en définitive, comme le disait le maréchal Foch au cardinal Mercier, ils n'étaient que les instruments « d'une force plus puissante. » Mais pourquoi toutes ces hécatombes ? N'accusons pas la divine Providence. Elle avait donné ses commandements, et certains peuples, avides et sanguinaires, les ont violés. Et la France elle-même n'a-t-elle pas été coupable d'imprévoyance ? Et comment a-t-elle respecté les droits de Dieu ? Dieu a agi envers nous comme un bon père, juste et ferme mais bon, qui ne saurait tolérer que ses enfants lui manquent de respect. Et si dans la conduite de la Providence il reste un côté mystérieux, disons-nous bien que

Dieu sait mieux que nous ce qu'il fait ; et au lieu de murmurer rendons grâces à Dieu. 2° Gloire à nos soldats. La guerre leur a mieux fait comprendre tout ce qu'est la Patrie : ils ont aimé la France et n'ont pas reculé devant les sacrifices inouïs qu'elle leur demandait. Ils ont tenu, grâce à leur foi, religieuse et patriotique tout ensemble, car la plupart de ces héros ne séparaient point, dans leur dévouement héroïque, la patrie de la religion. En versant leur sang ils ont fait l'union sacrée. Inspirons-nous de leurs exemples, afin que Dieu protège toujours la France, 650-655. — Voir *Armistice, Combattants*.

Histoire. — Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise : voir *Table synthétique*, p. 659.

Hospitalité. — *L'hospitalité chrétienne.* (Pour la fête de Ste Marthe). 1° C'est une vertu. Notre-Seigneur a souvent reçu et même demandé l'hospitalité ; il a promis de la récompenser au jour du jugement. Les Apôtres la recommandent avec instance, non seulement vis-à-vis des étrangers, mais à l'égard de tous. De fait l'hospitalité s'accompagne de grandes grâces pour celui qui la donne et peut être une excellente forme de la charité. 2° De quelle façon la pratiquer ? Envers tous ; non pas à la façon des Pharisiens ou des mondains, mais en recevant les hôtes comme Marthe recevait Jésus-Christ lui-même ; avec une bonne simplicité qui ne s'embarrasse pas de trop de choses : extra ne veut pas dire excès ; et sans perdre de vue l'*unum necessarium*, la préoccupation des choses surnaturelles, trop souvent oubliées dans les repas de baptême, de Premières Communions, de mariage et même d'enterrement, 342-345.

Humilité. — *La justice envers soi-même : l'humilité.* L'humilité est, selon S. Bernard, « la vertu par laquelle, se connaissant très exactement lui-même, l'homme se fait petit à ses propres yeux. » 1° L'acceptation des lois de l'humilité chrétienne. L'humilité repose sur la vérité. La nature humaine a ses infériorités ; nous occupons parmi les créatures un rang inférieur, au-dessous des anges, et soumis à toutes les misères de la vie animale. Notre âme possède une intelligence, mais lente, bornée, sujette à l'erreur ; une sensibilité, mais le plus souvent déréglée et en lutte avec le bon sens ; une volonté, mais irrésolue, inconstante, et trop facilement inclinée au mal. Et nos misères morales s'aggravent encore du fait de nos péchés. Avec toutes ces misères nous sommes bien obligés d'être humbles... Sans doute nous avons aussi des supériorités : avantages physiques, qualités intellectuelles et morales. Mais nous n'avons pas le droit d'en être fiers, car elles sont beaucoup plus l'œuvre de Dieu que la nôtre. Et les Saints y trouvaient plutôt des motifs de pratiquer l'humilité. 2° Le second degré de l'humilité consiste à aimer l'humilité et ses pratiques. Dieu nous y invite d'abord par ses prédilections pour l'humilité et sa haine de l'orgueil ; mais surtout par les abaissements incommensurables de son Incarnation et de sa Passion. D'ailleurs si l'orgueil conduit l'homme à tous les vices, l'humilité le mène à toutes les vertus. L'amour de l'humilité entraîne forcément l'amour des humiliations, mais n'oblige pas à renoncer au respect auqnel on a droit. Quoi qu'on ait dit, l'humilité n'est pas une vertu passive : elle nous rend au contraire plus actifs, plus courageux et plus énergiques, 556-560. — *L'orgueil guéri par l'humilité.* (Plan). 1° L'orgueil est la cause de notre ruine : Satan déchu par suite de son orgueil nous entraîne dans sa chute en nous rendant orgueilleux comme lui ; l'orgueil est une imitation fausse et pernicieuse de la grandeur divine, car il nous érige en petits dieux. 2° L'humilité de Jésus-Christ est le principe de notre relèvement : parce que l'homme a voulu se faire Dieu, Dieu se fait homme ; il donne ainsi quelque satisfaction à notre orgueil, puisqu'il nous permet d'imiter l'Homme-Dieu dans son humilité ; il pousse cette vertu jusqu'à l'extrémité en se faisant non seulement homme, mais esclave, 148.

Immaculée-Conception. — « *Je suis l'Immaculée-Conception.* » C'est le titre préféré de la Sainte Vierge, parce qu'il résume toutes ses grandeurs. 1° Le privilège de la conception immaculée a préparé Marie à devenir la Mère de Dieu. Le fils ressemble à la mère ; si Dieu a donné une femme d'élite pour mère à ses saints, il se devait à lui-même de se donner pour mère une créature sans tache. 2° Par ce privilège Marie est aussi la mère de la chasteté et des âmes chastes ; elle réhabilite et exalte la nature humaine et devient l'idéal et la gardienne de la pureté, 593-594. — *Chute et Rédemption.* L'Immaculée-Conception nous fait mieux comprendre le dogme de la chute et celui de la Rédemption. 1° La chute. Adam et Eve étaient innocents et ornés de tous les privilèges de la grâce. Par le péché originel, ils ont perdu pour eux et leurs descendants l'amitié de Dieu, les dons de la grâce et les droits à l'héritage céleste. 2° La Rédemption. Mais l'humanité, qui a été perdue par une femme, doit être délivrée par une femme qui écrasera la tête du serpent : c'est Marie Immaculée qui donnera au monde le Rédempteur, 594-595. — *Notre joie en cette fête.* 1° Le sujet de cette joie, ce sont les gloires de Marie Immaculée dont ce jour nous rappelle la mystérieuse origine et les merveilleux résultats. 2° Le fondement de cette joie, ce sont, entre autres preuves du dogme de l'Immaculée-Conception, les paroles de l'Apparition à Bernadette : « Je suis l'Immaculée-Conception, » et l'inscription qu'elle fait lire à Sœur Catherine Labouré : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » 614-616. — Voir *Marie*.

Incrédulité. — *Le malheur de l'incrédule.* 1° L'incrédule, au fond, n'est pas heureux. Il a mis son bonheur dans les choses d'ici-bas et elles ne peuvent le satisfaire pleinement. L'exemple de Jouffroy et des autres victimes du doute le montre assez. 2° L'incrédule est plus malheureux dans les revers, les souffrances et les deuils que le chrétien qui, même au milieu des épreuves, garde les consolations de la foi et de l'espérance, 310-311. — L'incrédulité de S. Thomas, 135. — Voir *Foi*.

Indifférence. — *L'indifférence religieuse.* 1° La religion trouve de nos jours plus d'indifférents que d'adversaires déclarés. On s'occupe uniquement de ses intérêts ou de ses plaisirs, et l'on agit comme s'il n'y avait pas de Dieu, ni d'âme : vie non seulement inutile, mais encore coupable. 2° L'indifférence vient surtout du défaut de réflexion ; on ne se donne pas la peine d'examiner les questions redoutables qui se posent à l'esprit de tout homme raisonnable. Les égarements du cœur viennent encore souvent favoriser l'aveuglement de l'esprit. Et c'est ainsi qu'on trouve du temps pour tout, excepté pour l'affaire la plus importante, 356-357.

Infaillibilité. — *L'infaillibilité pontificale.* 1° C'est un fait nécessaire. Pour accomplir notre destinée, il faut que nous sachions avec certitude ce qu'il faut croire et pratiquer. Or ces vérités nous ne pouvons les demander ni à la presse, ni aux lois, ni à la philosophie : il faut donc qu'il y ait quelque part une autorité infaillible. 2° C'est un fait certain, car l'infaillibilité pontificale ressort clairement de la promesse que Jésus-Christ a faite à S. Pierre. Et l'histoire nous montre les plus grands génies s'inclinant devant l'enseignement des Papes, qui ne se sont jamais trompés dans les matières de foi. 3° L'infaillibilité pontificale n'a pas pour objet l'ensemble des connaissances humaines ; elle regarde seulement le domaine religieux ; et même dans ce domaine le Pape n'est infaillible que lorsqu'il parle comme Docteur suprême, 281-282.

Instruction. — *L'instruction en 1789.* Quoi qu'on en ait dit, elle était alors prospère. Chaque village avait un *Magister* et une école ; les collèges étaient aussi très nombreux et les campagnes leur fournissaient au moins autant d'élèves que les villes. L'Eglise favorisait de tout son pouvoir l'instruction du peuple. En voulant organiser l'enseignement en France, la Révolution a plutôt augmenté le nombre des illettrés, 447-448.

Irlande. — *Le martyre de l'Irlande.* L'Irlande est depuis longtemps un foyer de sainteté quand éclate la Réforme anglicane. En punition de sa fidélité à la foi des ancêtres, elle est persécutée de toutes manières. Exécutions et massacres, confiscation en masse, expropriation, famine : aucune épreuve ne lui est épargnée. Et malgré ses souffrances, elle est restée « l'Ile Vierge », 349-350.

Jean-Baptiste (S.). — *Un Saint de l'ancienne et de la nouvelle Loi.* Au jugement de Notre-Seigneur, 1° S. Jean-Baptiste est aussi grand que pas un dans l'Ancien Testament. Il est au moins égal, en effet, aux plus grands prophètes, et par sa vocation en raison de laquelle il est sanctifié dès le sein de sa mère par Jésus-Christ lui-même, et par sa vie de pénitence et son glorieux martyre. 2° « Et pourtant l'un des moindres dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. » D'après certains commentateurs, il ne s'agit ici que d'une comparaison entre la Synagogue et l'Eglise. Mais on peut prendre ces paroles à la lettre : le vrai chrétien étant un autre Christ, une branche du cep divin, ses œuvres dépassent en dignité celles de tous les saints de l'Ancien Testament. Mais il faut pour cela que le chrétien soit vraiment dans le royaume de Dieu : ce qui suppose une foi absolue et sans réserve, une vie de lutte contre la chair et de renoncement aux biens de ce monde, et la pratique parfaite de la charité, 277-281.

Jean-Baptiste de la Salle (S.). — *J.-B. de la Salle et l'école chrétienne.* Au XVII^e^ siècle, l'instruction du peuple est bien moins développée que dans les siècles précédents. Un noble chanoine de Reims, de la Salle, se fait lui-même maître d'école et crée l'*Institut des Frères des Ecoles chrétiennes* dont les membres se vouent à l'instruction des enfants pauvres. Il fonde, en outre, une méthode pédagogique nouvelle, caractérisée par l'enseignement simultané et mutuel et la répartition des élèves en classes séparées. Le programme des Ecoles chrétiennes vaut ceux de l'instruction primaire d'aujourd'hui : il n'y manque même pas l'enseignement professionnel ni les cours d'adultes, 431-432.

Jeanne d'Arc (Sainte). — I. *La Pucelle de Domremy.* 1° La maison de Jeanne d'Arc. C'est là qu'elle est née, que sa mère lui apprit les premières prières. C'est dans cette chambre qu'elle entendit d'abord ses Voix. Et voici le coin de terre où elle s'employait aux travaux des champs et gardait parfois le troupeau de son père. 2° L'église de Domremy. Il y reste assez de souvenirs de la Pucelle pour qu'on croie encore l'y voir. Elle y a été baptisée ; elle y venait chaque matin pour entendre la messe et souvent communier ; elle y revenait le soir et de sa chambre, la nuit, elle regardait briller la lampe du sanctuaire..., 201-202. — II. *La Patronne de la France.* C'est le titre que Pie XI vient de donner à Ste Jeanne d'Arc. 1° Comme l'Eglise a le droit de canoniser les saints, elle peut choisir des Patrons aux différentes nations. Tous les peuples catholiques sont fiers d'avoir le leur, qui leur sert d'appui et de protection surtout dans les épreuves et les heures désespérées. Il convenait aussi que la France ait le sien ; et Jeanne d'Arc a été canonisée juste à temps pour devenir la Patronne de la France. 2° C'est d'ailleurs la Patronne qu'il fallait à la France : à ce peuple aimable, ardent et toujours jeune, en dépit des apparences, il fallait pour Patronne une jeune fille ; à la nation chrétienne et qui demeure « la nation des saints », une jeune fille chrétienne ; à la fille aînée de l'Eglise, toujours foncièrement sinon officiellement catholique, une jeune fille catholique ; à la nation-apôtre, une jeune fille apôtre ; à la nation composée surtout de paysans, une paysanne ; à la nation qui n'aime point la guerre mais ne la redoute pas et sait la faire, une guerrière et un chef de guerre ; à la France triomphante et cruellement meurtrie, une libératrice victorieuse et martyre, 209-212. — III. *Le principe intérieur de sa sainteté.* Ce n'est pas sans raison que Jeanne d'Arc a été associée à Marie comme Patronne de la France. 1° Les œuvres extérieures sont peu de chose, en comparaison de la sainteté intérieure. La Sainte Vierge, la plus sainte des créatures, n'a point fait de miracles. Et ce qu'il faut admirer le plus dans Jeanne d'Arc, c'est sa vie intérieure, sa piété vraie et profonde qui orientait toujours son âme vers Dieu. 2° Pour avoir coopéré toute sa vie avec Jésus dans l'œuvre de la Rédemption, Marie a été associée à son Fils dans la distribution des grâces : elle est devenue la Mère de la divine grâce, et l'instigatrice de toute sainteté. Aussi bien la sainteté de Jeanne d'Arc, si dévote envers Marie, a été inspirée par la Sainte Vierge et est l'un des bienfaits de la Patronne principale de la France, 212-214.

Jésus-Christ. — *La perfection morale du Christ.* 1° La sainteté de Jésus-Christ est incomparable. Le défi qu'il a porté n'a jamais été relevé : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Entre autres traits l'Evangile met surtout en relief son détachement des biens de la terre et de la gloire humaine et sa charité. 2° Sa sainteté ne lui vient pas du dehors : il est la sainteté incarnée. Dans toute sa vie et surtout dans les scènes de la Passion il réalise l'idéal du Juste entrevu par Platon. Il est le modèle achevé de la perfection. Nous ne pouvons l'imiter que de loin ; mais efforçons-nous de lui ressembler toujours davantage, 21-22. — Voir *Eucharistie, Noël, Pâques, Passion, Sacré-Cœur.*

La Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée dans la Sainte Eucharistie : voir *Table synthétique,* p. 659, et *Eucharistie.*

Jeunes filles. — *L'apostolat de la jeune fille.* A l'exemple de Ste Catherine, la jeune fille chrétienne doit exercer autour d'elle un apostolat fructueux. 1° Par la prière : bien souvent les moyens humains ne réussissent pas à convertir une âme ; il faut donc prier ardemment pour obtenir cette grâce de Dieu qui tient les cœurs dans sa main. 2° Par l'exemple, qui est la mieux acceptée et la plus efficace des prédications : l'expérience atteste que bien des âmes ont été converties par le spectacle des vertus chrétiennes, 599-601. — Voir *Cécile (Sainte), Jeanne d'Arc (Sainte).*

Plans d'instructions pour une Retraite à des jeunes filles : voir *Table synthétique,* p. 659, et *Retraite.*

Jeunes gens. — Voir *Nicolas (S.).*

Joseph (S.). — *Pourquoi Dieu l'a choisi pour être l'époux de Marie et le père nourricier de Jésus.* 1° Si Dieu, au lieu d'un prince, a choisi l'humble charpentier de Nazareth, c'est qu'il estime la vertu plus que tout le reste. Joseph a été préféré parce qu'il était juste, c'est-à-dire plein de foi et de généreuse soumission à la volonté divine. 2° A son exemple, efforçons-nous d'avoir une foi vive et agissante, et de nous soumettre toujours à la volonté de Dieu, 145-147.

Jude (S.). — (Pour la fête de S. Simon et S. Jude). *Vieux enseignements toujours actuels.* Nous voyons par l'Epître de S. Jude que les erreurs et les procédés des Modernistes ne sont pas nouveaux. 1° Les erreurs modernes sont déjà vieilles de dix-neuf siècles. S. Jude dénonce les doctrines des novateurs, qui vont contre la tradition, méprisent l'autorité et aboutissent à la corruption des mœurs. Ainsi les modernistes rejetant la foi traditionnelle sur Jésus-Christ et son Eglise, dénient à celle-ci toute autorité doctrinale et pratiquement gangrènent ceux qui les écoutent. 2° Les procédés du modernisme sont les mêmes dans tous les temps. S. Jude reproche aux novateurs d'enseigner d'après leurs fantaisies ce qu'ils ignorent, d'être vains et orgueilleux dans leurs paroles et d'assassiner les âmes. Ces traits conviennent aussi bien aux modernistes et aux hérétiques de tous les temps : ne se donnant pas la peine d'étudier les sources de la révélation, ils jugent tout au nom de leurs idées personnelles, enseignent avec une vanité qui ne doute de rien, et causent la perte de beaucoup d'âmes, 539-543.

Jugement dernier. — I. *Le pécheur au jugement dernier.* 1° Il sera couvert de confusion, car tous ses méfaits, qui restent la plupart du temps cachés, seront révélés au grand jour et rien n'échappera à la clair-

voyance du Juge souverain. 2° A la confusion s'ajoutera le reproche, que dans le monde on n'ose guère exprimer. Les objets témoins de nos fautes, les créatures dont nous aurons encouragé ou partagé les crimes, et la croix et les plaies du Sauveur élèveront la voix contre nous pour nous reprocher nos crimes, 597-598. — II. *Le juste au jugement dernier.* Ce sera pour lui le jour du triomphe, car au jugement dernier 1° Les vertus inconnues seront proclamées. Dieu seul, ici-bas, est témoin de la plupart de nos mérites, qui échappent aux regards des hommes ; mais alors le Souverain Juge les manifestera au grand jour. 2° Les vertus persécutées seront applaudies. Le monde n'accorde pas ses faveurs et ses applaudissements à la vertu ; mais celle-ci aura alors sa revanche. 3° Les vertus ignorées recevront leur récompense. Dans cette vie c'est le petit nombre des bonnes actions qui sont récompensées ; mais alors la justice divine récompensera chacun selon ses œuvres, 595-596.

Juste. — L'affliction des justes et la prospérité des pécheurs : voir *Providence.* — Le juste au jugement dernier : voir *Jugement dernier.*

Laurent (S.). — Son exemple nous apprend quel emploi nous devons faire de la richesse et comment il faut traiter le pauvre, 373-377. — Voir *Aumône.*

Lectures. — *Les mauvaises lectures et la foi.* Le plus grand péril qui menace la foi, ce sont les mauvaises lectures. 1° Sous forme de livres, de brochures, de journaux, de prospectus et d'almanachs, la mauvaise presse multiplie les attaques contre la foi. 2° Aucune vérité n'est épargnée : pas même l'existence et la Providence de Dieu, ni les institutions et les œuvres de l'Eglise, ni les principes de la morale. 3° De là vient que tant de jeunes hommes ou de jeunes filles perdent la foi, car il est des lectures qu'on ne fait pas impunément. 4° Aussi bien les chrétiens et surtout les pères et mères de famille doivent-ils exclure absolument de leur foyer les mauvais livres et les mauvais journaux, 501-502.

Lectures pour le Mois de Marie : voir *Table synthétique,* p. 658, et *Mois de Marie.*

Liturgiques (Lectures). — *Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche :* voir *Table synthétique,* p. 658, et à la fin de la présente Table.

Luther. — Voir *Protestantisme.*

Manne. — La manne comparée à l'Eucharistie, 157 : voir *Eucharistie,* p. 666, XVI.

Mariage. — Les relations entre le sacrement de Mariage et l'Eucharistie, 141 : voir *Eucharistie,* p. 666, XIII. — Voir *Famille.*

Allocutions de mariage. — I. Rappel des enseignements de l'Eglise sur le mariage, sa fin et ses devoirs, 159-160. — II. Dieu bénira votre mariage, parce qu'il n'y sera jamais oublié, 160. — III. Aimez-vous chrétiennement ; vivez en Dieu, 172. — IV. Votre mariage rappelle celui d'Isaac et de Rébecca... Donnez à Dieu la place d'honneur dans votre foyer ; honorez vos parents ; soyez fidèles à vos devoirs d'époux, 221-222. — V. Etabli par Dieu, élevé par Notre-Seigneur à la dignité de sacrement, grand par sa signification et sa fin, le mariage est un acte religieux et saint, 352. — VI. *Pour le mariage d'un frère.* Rappel des grands devoirs du mariage. Les deux époux y seront fidèles, car leur passé est garant de l'avenir, 378-380. — VII. *Pour le mariage d'un frère.* L'accomplissement des devoirs du mariage vous sera facile, étant donné vos traditions de famille et vos convictions religieuses. Aimez Dieu et aimez-vous ; faites de vos enfants de bons chrétiens, 392-394. — VIII. Dieu a béni l'union d'Adam et d'Eve : c'est l'idéal du mariage. Pour être heureux, soyez fidèles à vos devoirs de chrétiens et aimez-vous, 394. — IX. *A des fiancés très chrétiens.* Dieu qui est amour, veut que l'amour soit le caractère distinctif de ses disciples et surtout des époux chrétiens : soyez des cœurs aimants ! Un dans sa Trinité, Dieu veut que les siens soient un et que les deux époux ne fassent plus qu'un : soyez des cœurs unis ! Dieu qui a semé la vie à profusion demande que les époux chrétiens l'imitent dans sa fécondité : soyez des cœurs larges ! 415-416. — X. Deux grands devoirs des époux : le dévouement et l'amour, 428-429. — XI. Il faut vous féliciter de vous être rencontrés, car l'éloignement semblait devoir rendre votre union impossible. Par contre, bien des choses vous rapprochaient et établissaient entre vous comme une harmonie préétablie..., 441-443. — XII. Ce qui garantit le bonheur des époux : leurs familles, leur éducation, leurs caractères, leurs convictions religieuses, 459-460. — XIII. Ce qu'est le mariage : non pas un simple contrat, mais un sacrement qui unit par la grâce deux êtres et deux vies. Ses obligations peuvent se résumer en une seule : l'amour, amour fidèle, amour dévoué surtout de la part de l'épouse, 475-476. — XIV. La piété est utile à tout. Après avoir attiré sur vous dans le passé les bénédictions de Dieu, elle fera encore votre bonheur dans le mariage, 491. — XV. La religion qui consacre tous les grands événements de la vie humaine va recevoir vos serments et sanctifier votre union, 508-509. — XVI. Les époux, vivantes images de Dieu, doivent reproduire les trois actes de la Trinité : la vie, la parole et l'amour, 509-510. — XVII. Vous avez invité à vos noces le Dieu de votre première communion : c'est pour votre mariage la meilleure garantie de bonheur, 528. — XVIII. La signification des cérémonies du mariage, 543-544. — XIX. Dieu, qui a préparé votre union, en sera le garant et le soutien, 544. — XX. Dieu a voulu que le mariage fût saint, et de nos jours on l'oublie trop : de là les maux dont souffre la France : unions contractées en vue du plaisir et à cause de cela trop facilement rompues, dépopulation, enfants mal élevés. Le remède, c'est d'être chrétien dans toute la force du terme : vous l'avez été, vous le resterez et Dieu bénira votre union, 549-551. — XXI. Félicitations aux jeunes époux et à leurs parents. Rappel des devoirs du mariage et des conditions qui en assurent le bonheur, 551-552. — XXII. Simple mot, 622-623. — XXIII. L'ami exprime sa joie et celle de tous, au sujet de ce mariage qui fait songer à celui du jeune Tobie. Le prêtre rappelle la grandeur du sacrement et de ses grâces qui perfectionnent l'amour réciproque des époux, affermissent leur union et sanctifient ceux qui la reçoivent, 623-624. — XXIV. *Pour le mariage d'un châtelain.* Grandeur du sacrement de mariage. Pour en remplir dignement les obligations, les jeunes époux n'auront qu'à s'inspirer des traditions familiales, 655-656.

Marie (T. S. Vierge). — *Marie est la femme forte.* 1° Sur la terre. Quoique sans péché, Marie a souffert plus que personne, et elle a supporté courageusement ses épreuves. Dès le jour de la Purification, Siméon lui prédit que son âme sera transpercée d'un glaive. Elle souffre comme toutes les mères et plus qu'elles : elle est obligée de fuir en Egypte pour sauver la vie de son enfant ; elle le cherche pendant trois jours avant de le retrouver au temple ; elle voit mourir S. Joseph, son époux ; elle ne jouit pas des triomphes du Sauveur, mais elle est avec lui dans sa Passion, tout près de la croix. 2° Après sa mort. Elle est restée la femme forte : du haut du ciel, elle protège la foi, la vertu, l'Eglise ; elle nous soutient par l'exemple de sa vie, 371-373. — *La couronne de Marie.* Les épines y sont mêlées aux roses. 1° Sur le Calvaire où Jésus mourait du plus cruel supplice, au milieu des cris de haine, Marie souffrait elle aussi un vrai martyre. Et de nos jours encore elle pleure sur les pécheurs, et spécialement sur l'infidélité des âmes qui avaient promis de la servir toute leur vie. 2° Auprès de la croix de Jésus, Marie avait autour d'elle quelques amis fidèles qui mêlaient des roses aux épines. Aujourd'hui encore il y a des âmes aimantes et dévouées, surtout parmi les Enfants de Marie, qui réjouissent le cœur de leur mère, 612-613. — *Marie, Reine de la terre.* 1° Marie est honorée sur la terre presque à l'égal de Dieu. Ses sanctuaires et

son image se rencontrent partout ; les plus nobles âmes, et même tous les chrétiens la saluent comme leur mère ; de nombreuses fêtes sont célébrées en son honneur. 2° Elle règne surtout par le prestige de sa bonté, bonté faite de bienfaisance, de pitié, de pardon, comme en témoignent tant de sanctuaires et d'ex-voto. Invoquons-la donc et promettons de lui garder une fidélité inviolable, 377-378. — *Marie notre bonne Mère.* 1° Mère dont l'amour surpasse de beaucoup l'affection de chacune de nos mères, affection pourtant si tendre et si profonde. 2° Mère secourable, et dont la protection peut écarter de nous des maux devant lesquels les mères d'ici-bas sont impuissantes. 3° Mère accueillante surtout pour les pauvres pécheurs qui trouvent en elle leur dernier refuge et leur pardon, 421-422. — *La protection de Marie à l'heure de la mort.* 1° Rien de plus mystérieux ni de plus incertain que la grâce de la persévérance finale. C'est pourtant une croyance très répandue et d'ailleurs encouragée par l'Eglise que le serviteur de Marie ne saurait être condamné à l'enfer. 2° Les Jansénistes au contraire prétendent que, le véritable gage du salut étant une vie pure et riche en mérites, la dévotion envers Marie n'est qu'un accessoire inutile pour les justes, autrement elle serait pour les pécheurs un encouragement au péché. Mais la Sainte Vierge tient trop de place dans l'économie de la rédemption pour que la dévotion à Marie ne soit qu'un accessoire ; et loin d'être pour les pécheurs un encouragement au mal, elle les excite au contraire à se convertir et à prendre les moyens de ne plus pécher. Si donc nous voulons être assurés de notre salut, que notre dévotion à la Sainte Vierge soit sincère et pratique, 439-441. — *Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie,* 275-277 : voir *Sacré-Cœur.* — *La communion de Marie à la Cène,* 254 : voir *Eucharistie.* — Voir *Annonciation, Ave Maria, Immaculée-Conception, Mois de Marie (Lectures pour le), Rosaire, Salve Regina.*

Marie-Madeleine (Sainte). — *Déchéance, relèvement, sainteté.* 1° Déchéance. Née dans une famille honorée et vertueuse, Madeleine légère et vaniteuse se laisse séduire par le monde ; elle veut jouir de tous les plaisirs et elle y trouve bien des déceptions et des tristesses ; au lieu de revenir en arrière, elle se plonge dans le vice et descend au fond de l'abîme dont seule la miséricorde de Dieu pourra la tirer. 2° Relèvement. La conversion commence par le remords ; elle s'achève par un double amour : celui de Madeleine pour Jésus et celui de Jésus pour la pécheresse. Elle pleure silencieusement ses fautes, et Jésus lui pardonne. Dès lors il s'établit entre elle et lui une intimité sacrée. Il l'aime d'un amour de prédilection ; et elle répond à cet amour par une fidélité que l'épreuve ne peut ébranler : elle le suit au Calvaire et s'attache à son tombeau. 3° Sainteté. Elle est pardonnée ; mais pour devenir une sainte, il faut qu'elle expie et s'immole. Elle s'est abandonnée aux unions illégitimes : elle souffrira cruellement d'être séparée de son divin Ami ; elle a trop aimé le monde : il la persécutera et l'exilera ; elle a voulu jouir dans sa chair : elle expiera sa sensualité par des austérités et des mortifications extraordinaires, 337-341. — *Marie-Madeleine, modèle de la conversion,* 435-436 : voir *Retraite.*

Médisance. — 1° Elle consiste à s'entretenir sans raison légitime des fautes et des défauts ignorés du prochain. Elle est malheureusement trop fréquente et tous les prétextes lui sont bons. Elle fait un tort immense au prochain, car la réputation est un bien inestimable. 2° Elle oblige, en stricte justice, à réparer le préjudice causé au prochain ; et cette réparation, pour être souvent difficile, n'en est pas moins rigoureusement obligatoire, 150-151.

Mission. — *Annonce d'une mission :* voir *An (Nouvel).* — *Remerciements aux missionnaires à la clôture d'une mission.* Regrets ; reconnaissance ; union de prières, 256. — N.-D. du Perpétuel-Secours et les missions : voir *Mois de Marie (Lectures pour le).*

Modernisme. — Les erreurs et les procédés des modernistes sont vieux de dix-neuf siècles, comme le prouve l'Epître de S. Jude, 539-543 : voir *Jude (S.).*

Mois de Marie (Lectures pour le). — NOTRE-DAME DE CLÉRY. — I. *La statue.* Le patronage de N.-D. de Cléry, au diocèse d'Orléans, était depuis longtemps en honneur, lorsque la charrue d'un laboureur, en 1280, heurta une statue de la Sainte Vierge enfouie dans un champ. Cette statue, en bois de chêne, est fort belle et fort ancienne. En 1670 elle s'anime miraculeusement. Mgr Dupanloup la couronne le 8 septembre 1863, 161-162. — II. *La Basilique.* Elle fut élevée en reconnaissance de la prise de Dieppe sur les Anglais par Louis XI, qui voulut y reposer après sa mort. Elle a été érigée à la fin du XIX^e^ siècle en basilique mineure ; et il s'y est opéré de nombreux miracles, 162-163.

NOTRE-DAME DE SION. — I. *La colline et le sanctuaire.* Entre Nancy et Mirecourt, sur un plateau élevé d'où l'on découvre un panorama très étendu, se dresse le sanctuaire de N.-D. de Sion, avec sa tour surmontée d'une colossale statue de Marie. La montagne de Sion a été de tout temps une forteresse. Les Romains y avaient établi une station militaire importante et le christianisme a dû s'y installer de bonne heure, 164-165. — II. *S. Gérard et la statue miraculeuse.* Nommé évêque de Toul en 962, S. Gérard fonde sur la montagne de Sion, qui n'est alors qu'un désert, une église paroissiale qui doit être en même temps un sanctuaire de pèlerinage. On y vénérait l'antique statue de la Vierge allaitant son Fils. Elle a disparu sous la Révolution, 165-166. — III. *N.-D. de Sion et les comtes de Vaudémont.* Gérard I^er^ et son fils Hugues I^er^, les deux premiers comtes de Vaudémont, furent les fidèles serviteurs de Notre-Dame, et leurs successeurs, sauf quelques exceptions, imitèrent leur piété. Henri III agrandit l'église de Sion par la construction du sanctuaire actuel, et en célèbre la consécration en 1324, 177-178. — IV. *Les Vaudémont-Lorraine.* Ferry I^er^, chef de la seconde branche cadette des Vaudémont, fonde la *Confrérie des Chevaliers de N.-D. de Sion,* et les prodiges se multiplient autour de la statue vénérée, 178-179. — V. *Les ducs de Lorraine.* René de Vaudémont devient duc de Lorraine sous le nom de René II. Il attribue à N.-D. de Sion la victoire remportée sur Charles le Téméraire en 1477. Un de ses successeurs Henri II appelle à Sion, en 1627, des religieux Tiercelins qui y bâtissent un couvent, 179-181. — VI. *Le duc Charles IV et N.-D. de Sion.* Pieux, mais dépourvu de tout sens politique, le duc Charles IV, chassé de la Lorraine par le roi de France, y rentre grâce à S. Pierre Fourier. Mais bientôt, tandis que son duché est ravagé par les guerres et la famine, il est lui-même exilé. Inconstant dans tout le reste, il demeure fidèle à sa dévotion pour Notre-Dame, 181-182. — VII. *Les derniers ducs de Lorraine.* Le traité de Ryswick rend le duché de Lorraine au duc Léopold, qui attribue cette grâce à N.-D. de Sion et vient, en 1702, lui faire hommage de sa couronne. A la suite de la guerre de la Succession de Pologne, la Lorraine est donnée au roi Stanislas Leczinski, et le duc François III, marié à Marie-Thérèse d'Autriche, devient grand-duc de Toscane, 183-184. — VIII. *Le roi Stanislas.* Il hérite de la dévotion des anciens ducs pour N.-D. de Sion, et fait reconstruire la nef de l'église, qui est consacrée en 1759. Et les faveurs reçues y attirent un nombre toujours croissant de pèlerins, 184-185. — IX. *La Révolution.* Les Tiercelins ayant refusé le serment schismatique, ils sont dispersés, le couvent est vendu et le sanctuaire pillé. La statue miraculeuse, d'abord mise en sûreté par une femme de Saxon, est livrée par son mari aux agents de la Révolution qui la détruisent, 185-186. — X. *Le Schisme.* Le sanctuaire, abandonné pendant dix ans, se rouvre enfin et les pèlerinages reprennent. Puis les trois frères Baillart installent à Sion une communauté religieuse et un pensionnat. Le supérieur, Léopold Baillart, s'y maintient après le départ de la communauté, en rébellion contre son évêque, se constitue le chef d'une petite Eglise et entraîne dans le schisme

une bonne partie de ses paroissiens. Mais, frappé d'interdit, il est obligé de quitter la place. Le sanctuaire est confié aux Oblats de Marie et les pèlerins y reviennent en foule, 202-203. — XI. « *Ce n'ame po tôjo.* » On décide en 1858 d'ajouter à l'église une tour surmontée de la statue de Marie, et dès 1867 Mgr Foulon annonce les fêtes du couronnement de N.-D. de Sion. Mais la guerre de 1870 éclate avant que la Vierge soit dressée sur la tour ; et il faut attendre jusqu'au 10 septembre 1873. Les 40.000 pèlerins rassemblés à cette occasion admirent surtout la plaque de marbre qui porte une croix de Lorraine brisée, avec cette inscription pleine d'espérance : « *Ce n'ame po tôjo,* » 204-205. — XII. « *Ce n'ato me po tôjo.* » En 1903 la persécution expulse les Oblats loin de Sion, où vient bientôt se réfugier le Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. A la fin d'août 1914, les ennemis victorieux s'approchent de la colline sacrée. Mais la Protectrice de la Lorraine ne permet pas qu'ils arrivent jusqu'à son sanctuaire : le 10 septembre, anniversaire du couronnement, ils battent en retraite. Jusqu'à la victoire définitive, les pèlerins ne cessent d'affluer, pleins de confiance. Enfin le 24 juin 1920 une cérémonie solennelle d'action de grâces est célébrée à Sion, et l'on réunit les deux fragments de la croix de Lorraine, en ajoutant cette inscription : « *Ce n'ato me po tôjo,* » 205-206.

NOTRE-DAME DU PERPETUEL-SECOURS. — I. *La sainte Image transportée de Crète à Rome.* L'antique image de N.-D. du Perpétuel-Secours, très honorée en Crète au XIVe siècle, est transportée à Rome par un pieux marchand qui veut la soustraire aux profanations des Turcs. Mais c'est seulement après un double prodige qu'elle est déposée, en 1499, dans l'église Saint-Mathieu *in Merulana,* où elle est entourée d'honneurs et multiplie les faveurs spirituelles et temporelles. Mais à la suite de la Révolution, l'église est démolie, et ses gardiens, les Ermites de St-Augustin, emportent la sainte Image dans leur couvent de Sainte-Marie *in Posterula,* 214-215. — II. *Perdue et retrouvée.* A la place de l'ancienne église, les Rédemptoristes bâtissent un couvent et une église dédiée à S. Alphonse de Liguori. Un jour, un vieux religieux évoque le souvenir de l'antique image miraculeuse. On la recherche et on la retrouve. Sur la demande du Supérieur général des Rédemptoristes, Pie IX la fait transférer à la nouvelle église (19 janvier 1866), 215-216. — III. *Réinaugurée et couronnée.* A la suite d'un appel du Cardinal Vicaire, la sainte Image est réinaugurée par des fêtes grandioses, signalées par une guérison miraculeuse. Nouvelles fêtes, le 23 juin 1867, pour la cérémonie du couronnement. Le Pape lui-même vient s'agenouiller devant le tableau de N.-D. du Perpétuel-Secours et en propage le culte, 217-218. — IV. *La sainte Image.* C'est une peinture sur bois, d'origine orientale et de l'école byzantine primitive, représentant la Mère de Dieu portant l'Enfant-Jésus sur son bras gauche. La physionomie de la Vierge est triste et ferme. L'Enfant-Dieu est visiblement effrayé par la croix que lui présente, d'un côté, l'archange Gabriel, et les autres instruments de la Passion que porte, de l'autre côté, S. Michel. Nous aussi nous avons peur de la croix qui nous attend ; mais ayons confiance en Celle qui, au milieu de nos perpétuelles misères, est le perpétuel secours, 218-219. — V. *La sainte Image à Paris.* Au lendemain de son ordination sacerdotale, l'abbé d'Hulst se dévoue à l'apostolat populaire. Il bâtit une chapelle de secours à Ménilmontant, où il exerce un ministère laborieux et fécond. En 1874 il confie cette chapelle aux Rédemptoristes, qui y apportent l'image et la dévotion de N.-D. du Perpétuel-Secours. Une Archiconfrérie y est érigée le 3 septembre 1876, et l'Image sainte fait partout de nombreux miracles, 219-221. — VI. *Médiatrice et Corédemptrice.* S. Bernardin de Sienne et S. Alphonse de Liguori enseignent que Dieu veut faire passer et distribuer par Marie toutes les grâces de la Rédemption. Et cela doit être pour nous un sujet de fierté, de confiance et de joie. Médiatrice, la Sainte Vierge est aussi Corédemptrice, car elle a coopéré à notre salut par la prière et par le sacrifice de son Fils, 234-235. — VII. *La Patronne des missions.* « Les missions, c'est la Rédemption continuée. » Durant sa vie mortelle, Marie a prié et travaillé avec Jésus et les Apôtres pour que les âmes se convertissent. Au ciel elle s'intéresse toujours à la conversion des pécheurs et y travaille par des inventions telles que la sainte Image. Et de fait N.-D. du Perpétuel-Secours fait toujours des merveilles dans les missions. Les Pères Rédemptoristes exposent son image dans les églises et font prier et méditer les paroissiens devant elle. Et l'œuvre de salut s'accomplit grâce à la « ravisseuse des cœurs. » A la fin de la mission la paroisse est consacrée à N.-D. du Perpétuel-Secours, 235-237. — VIII. « *Faites-la connaître au monde.* » Cette parole adressée en 1866 par Pie IX au Supérieur des Rédemptoristes, s'est réalisée. Le culte de N.-D. du Perpétuel-Secours s'est répandu dans tous les pays du monde. Et le nombre prodigieux de ses tableaux, images et médailles est singulièrement éloquent, 237-238. — IX. *L'action sociale par N.-D. du Perpétuel-Secours.* De nos jours, bien que les nations ne parlent que de paix, il y a partout des menaces de guerre, au dehors comme au dedans. Du moment qu'on a chassé Dieu de la société, les hommes veulent trouver le paradis sur terre, et, dans leur avidité de jouir, ils n'ont plus le respect de la propriété, ni même de la vie humaine. De là les progrès du socialisme révolutionnaire qui menace de submerger la société. Pour la sauver de l'abîme, rien de plus efficace que la dévotion à N.-D. du Perpétuel-Secours, car elle sanctifie les individus et crée des associations et des groupes d'élite qui peuvent procurer un immense bien social, 238-239.

Morale. — *La morale sans Dieu.* C'est une invention de notre époque irréligieuse. 1° A qui demander les principes de la morale ? A la raison ? Elle est incertaine et indécise, et sans autorité dans le domaine moral. A la conscience ? Elle est complaisante et variable. A la science ? Elle n'a pas de relation avec la morale. C'est en Dieu seul que se trouve la source du devoir et le fondement de la morale. 2° On peut d'ailleurs juger l'arbre à ses fruits. Les témoignages des hommes d'Etat, des professeurs et des magistrats dénoncent la faillite de la morale sans Dieu. Les statistiques font voir que les crimes sont plus nombreux dans les départements les plus instruits ; elles signalent la progression très inquiétante de la criminalité enfantine. Et tout cela prouve que la morale est inséparable de la religion, 457-459.

More (Thomas). — *Le chancelier Thomas More.* C'est l'une des plus nobles victimes de la persécution anglicane. Orné de vertus et de talents, chancelier d'une intégrité absolue, père de famille exemplaire, il excite la haine de Henri VIII par sa fidélité à l'Eglise catholique. Emprisonné dans la Tour de Londres, il résiste aux prières de sa fille et de sa femme qui voudraient le sauver. Condamné à mort, il subit le supplice avec la fermeté et la douceur d'un martyr, 350-352.

Mort. — *Proximité de la mort.* Nous mourrons bientôt. 1° L'Ecriture multiplie les comparaisons pour nous donner une idée de la fragilité de la vie. Elle s'en va comme l'oiseau qui passe dans l'air sans y laisser de trace, ou le navire qui sillonne les flots ; elle passe comme l'herbe des champs. La jeunesse et la santé ne préservent pas de la mort ; et la vie la plus longue passe comme l'éclair. A tout moment il faut que nous soyons prêts à recevoir la mort. 2° L'expérience prouve de même que la mort vient à grands pas. Les vieillards trouvent que leur vie a passé vite ; et nous cherchons en vain autour de nous les parents et amis que la mort a fauchés. Les années nous semblent longues dans la jeunesse ; mais bientôt elles nous paraissent trop rapides et la mort gagne constamment quelque chose sur nous. Attendons-nous donc sans cesse à la voir venir, 37-38. — *Méditation* sur la mort, 418 : voir *Retraite.* — *Les séparations de la mort.* 1° La mort nous sépare des choses d'ici-bas : de nos biens, de nos

plaisirs, et même de notre renommée. Est-ce donc la peine de s'attacher à ces biens qu'il faudra quitter un jour ? 2° La mort nous sépare des personnes : elle rompt nos plus chères affections ; et si le cœur est ému quand il s'agit d'un départ pour une absence momentanée, que sera-ce quand on s'en va pour le grand voyage ? Réglons donc nos affections. 3° La mort nous sépare de nous-même, de notre moi que nous aimons trop : il sera anéanti et d'une façon ignominieuse. Pourquoi dès lors nous atttacher à cet amas de poussière ? 456-457. — *La protection de Marie à l'heure de la mort*, 439-441 : voir *Marie*. — Voir *Enfer, Jugement dernier, Purgatoire*.

Morts de la Guerre. — Voir *Guerre*.

Musique. — *La musique dans la vie.* (Pour la fête de Ste Cécile). Outre la musique qui s'exécute avec la voix ou les instruments, il y en a une autre qui s'exécute avec des vertus et des bonnes œuvres. C'est un accord mélodieux : 1° Avec Dieu qui nous a donné par ses commandements les lois de l'harmonie morale : il faut les observer pour être d'accord avec lui. 2° Avec le prochain : il faut vivre en paix avec ses frères, sans qu'une fausse note, pas même celle de la politique, vienne troubler l'harmonie de ce concert. 3° Avec soi-même : les cordes de la lyre vivante que chaque homme porte en soi ont été faussées par le péché originel, il faut les réaccorder en les remettant à leur place et en les réglant, 598 599.

Musulmans. — *Les pirateries musulmanes aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.* Louis XIII et Louis XIV essayent en vain de mettre fin aux brigandages des pirates de l'Afrique méditerranéenne. Les chrétiens captifs au Maroc sont réduits en esclavage, employés à des travaux pénibles et traités avec la dernière cruauté. S. Vincent de Paul s'émeut de leur triste sort et cherche à l'adoucir. Des missionnaires tels que Jean Le Vacher et le P. Nouëli se dévouent au service de ces malheureux. Au XVIII^e^ siècle, les Espagnols et les Portugais font en grand la traite des nègres qu'ils vont chercher sur les côtes d'Afrique pour les transporter dans les colonies anglaises de l'Amérique et des Indes. L'Eglise proteste contre ces pratiques inhumaines ; ne pouvant les supprimer, elle s'efforce du moins de les atténuer, 429-431.

Napoléon I^er^. — *Pie VII et Napoléon I^er^.* 1° Lorsque Pie VI mourut en exil à Valence en 1799, les incrédules s'imaginaient que c'était le dernier pape. Mais le conclave de Venise lui donne bientôt pour successeur le cardinal Chiaramonti, qui prend le nom de Pie VII. Et cet homme doux et conciliant défend tout de suite avec énergie les droits de l'Eglise violés par l'Autriche. 2° En France, Bonaparte, maître du pouvoir, se rend compte que la religion est indispensable au peuple et négocie avec le nouveau Pape le Concordat signé à Paris le 15 juillet 1801, qui, malgré quelques entraves, rend la liberté à l'Eglise de France. 3° Sur le désir du nouvel empereur, Pie VII vient le couronner à Notre-Dame le 2 décembre 1804. 4° Ce renouveau religieux coïncide avec la publication du *Génie du Christianisme* qui achève de rendre à l'Eglise son prestige, 574-576.

Nègres. — La traite des nègres au XVIII^e^ siècle, 430 : voir *Musulmans*.

Nicolas (S.). — I. *En vue de relever sa Confrérie.* Elle se recrute difficilement et n'existe plus guère que de nom. Et pourtant S. Nicolas est ici sur ses terres, puisqu'il est le Patron de la paroisse depuis sa fondation, et que nos pères l'ont toujours honoré et invoqué. Si l'on ne veut plus de sa protection aujourd'hui, c'est la faute à l'indifférence et au naturalisme qui sont comme une demi-incrédulité qui mène les âmes à la mort. L'Eglise nous avait confiés à la protection de S. Nicolas et il a multiplié ses bienfaits en faveur de nos pères. Faisons donc revivre son patronage et ses faveurs en relevant sa Confrérie, 616-617. — II. *Le devoir de la piété filiale.* (A des jeunes gens). S. Nicolas a été un modèle de piété filiale : vous devez l'imiter. Aimer ses parents, c'est à la fois un besoin et un devoir. Et pour accomplir ce devoir, il faut aimer ses parents avant tout autre et plus que tout autre, les aimer en vue de Dieu et malgré leurs défauts, leur tenir compagnie, suivre leurs avis et les assister dans tous leurs besoins spirituels et corporels. Comment pratiquez-vous ces devoirs ? 618-619.

Noël. — *Le fait historique et ses leçons.* 1° Le fait de la naissance de Jésus. Saint Luc nous le raconte en détail : le voyage de Marie et de Joseph pour accomplir l'ordre d'Auguste ; la naissance de Jésus dans la grotte de Bethléem ; l'adoration des bergers. 2° Ce qui ressort de ce fait, c'est d'abord la bonté et la grandeur de Dieu et ensuite nos devoirs, tels que les décrit S. Paul : mortification, justice et piété, 629-633. — *Le cantique des Anges.* 1° Gloire à Dieu : à sa sainteté, à sa puissance et à sa bonté qui éclatent dans la naissance de l'enfant de Bethléem. 2° Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : non pas à l'ambitieux, ni au mondain, ni à l'impie, dont le cœur n'est jamais en repos ; mais à l'homme de bonne volonté qui, grâce à Jésus-Christ, est en paix avec Dieu, avec ses frères, avec soi-même, 634-635. — *Les signes de l'Enfant-Dieu.* Ce sont : 1° La naissance du Sauveur à Bethléem. Marie et Joseph semblent n'être venus dans la ville de David que pour se soumettre à l'ordre d'Auguste ; et ils y sont des inconnus. Et pourtant Jésus est le Désiré des Nations ; et si l'immense empire romain est en mouvement, c'est pour réaliser l'oracle prophétique d'après lequel le Messie doit naître à Bethléem. 2° La virginité de sa mère. C'est là un prodige plus grand que celui de la création. L'amour de Dieu a voulu l'Incarnation, mais il faut que la naissance du Rédempteur garde le cachet divin : c'est pour cela que, selon la prophétie d'Isaïe, il naît d'une Vierge sans tache. 3° Les Anges qui chantent autour de son berceau. Jésus naît plus pauvre que les pauvres ; mais les Anges annoncent la bonne nouvelle aux bergers, 641-643. — *Le plus grand Bienfaiteur de l'humanité.* 1° En naissant à Bethléem, Jésus nous apporte les plus grands bienfaits : c'est un Dieu qui se fait homme, et il vient relever la dignité humaine ; il se fait homme parce qu'il a pitié de nous, et il vient rendre à l'humanité le sentiment de la pitié ; il vient du ciel où il retournera, et il nous apporte une espérance sublime ; il vient mû par son amour, et il nous apporte un amour plus grand que toutes les amours ; enfin il nous fait dire par ses Anges qu'il nous apporte la paix. 2° En retour de tant de bienfaits, il nous demande une chose qui résume toutes les autres : le sacrifice. Car il faut faire des sacrifices pour se relever spirituellement, intellectuellement, moralement, pour avoir pitié des malheureux, pour gagner le bonheur que Jésus nous fait espérer, pour l'aimer par-dessus tout, pour avoir la paix et la garder, 625-629.

Notre-Dame. — Voir *Marie (T. S. Vierge)*. — N.-D. de Cléry, N.-D. de Sion, N.-D. du Perpétuel-Secours : voir *Mois de Marie (Lectures pour le)*.

Orage. — *L'orage apaisé.* 1° L'orage qui menaçait de submerger les Apôtres, c'est d'abord l'image de tous les dangers auxquels est exposée notre âme : secouée par la violence des passions, les tentations du démon, le tourbillon du monde, elle risque souvent de faire naufrage. Le moyen de ne pas périr, c'est d'appeler Jésus à notre secours. 2° C'est aussi le symbole des peines de la vie : souffrances physiques et morales, inquiétudes, peines et sacrifices de toute sorte. Pour ne pas nous laisser submerger, prions le Bon Maître d'apaiser l'orage. 3° La tempête arrive à la fin du jour : la fin de notre vie sera marquée aussi par une secousse effroyable ; prenons d'avance nos précautions pour mettre Jésus dans la nacelle qui nous porte, 548-549. (Cf. 24-27).

Orgueil. — L'orgueil guéri par l'humilité, 148 : voir *Humilité*.

Ouvriers. — *La religion et l'ouvrier.* 1° Ce que la religion a fait pour l'ouvrier. Chez les païens l'ouvrier

n'était qu'un esclave : Jésus-Christ en proclamant la fraternité humaine a préparé son affranchissement. L'Eglise l'a défendu ensuite contre l'oppression des puissants de ce monde en lui ouvrant ses églises comme asiles, en le groupant dans des corporations et des confréries, en le rachetant de la captivité ; elle a fondé pour lui des écoles et des hôpitaux ; elle a ennobli sa condition de travailleur en lui montrant le divin Ouvrier de Nazareth, et les saints qui furent artisans ou laboureurs, et les Papes fils d'ouvriers. 2° Ce que l'ouvrier doit faire pour la religion : l'aimer, l'estimer et la respecter ; écouter et suivre ses enseignements, qui ne le flattent pas par des promesses mensongères, mais qui rappellent les vérités nécessaires et les moyens d'être heureux en cette vie et en l'autre, 601-603. — Voir *Sociales (Questions)* et *Travail.*

Pâques. — Le récit de la Résurrection dans l'Evangile, 132-134. — *Le plus grand fait de l'histoire du monde.* C'est la Résurrection de Notre-Seigneur, car c'est le fait : 1° Le plus extraordinaire. Les Apôtres songent d'abord à l'enlèvement du corps et s'entêtent à ne pas croire à la résurrection, tant l'événement leur paraît invraisemblable. 2° Le plus certain : grâce à l'obstination des amis de Jésus, plus lents à croire que ses ennemis, et qui oblige le Sauveur à multiplier ses apparitions, le fait de la résurrection est indiscutable, et les Apôtres, enfin convaincus, l'affirment même au péril de leur vie. 3° Le plus important : Notre-Seigneur l'avait annoncé comme la preuve la plus éclatante de sa divinité ; et de fait la résurrection du Sauveur est le fondement de notre foi en Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme et le gage de notre propre résurrection, 129-131. — « *Mentita est iniquitas sibi.* » 1° En machinant ses complots, l'iniquité ne fait que servir les desseins de Dieu annoncés par les prophètes. 2° En croyant vouer le Christ à la haine, elle le signale à l'amour. 3° En cherchant à triompher définitivement de lui, elle rend son triomphe plus éclatant, 120-122. — *Un appel aux Pâques.* 1° Tout nous rappelle ce grand devoir : la voix du Sauveur, la voix des aïeux, la voix de la mort. 2° L'obligation des Pâques atteint la famille entière : le père, la mère et les enfants. 3° Il faut l'accomplir avec une sincérité parfaite soit dans l'aveu des fautes passées, soit dans les résolutions pour l'avenir, 105-106.

Pardon. — *Le pardon des injures.* « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » 1° Pour bon nombre d'âmes, ces mots expriment un sentiment sincère ; parce qu'elles pardonnent de bon cœur aux autres, elles trouvent auprès de Dieu un pardon facile. 2° Mais souvent on ne pardonne que du bout des lèvres, et l'on garde de l'aversion pour ceux dont on croit avoir à se plaindre. Et alors la parole du *Pater* devient la condamnation de ceux qui la prononcent : à qui ne pardonne rien, Dieu ne pardonnera rien, 503-504.

Parents. — *L'exemple des parents.* 1° Les exemples des parents exercent une influence irrésistible sur les enfants et décident de bonne heure de leur vie morale et religieuse. Les bonnes leçons ne sauraient remplacer les bons exemples ; et les mauvais sont désastreux. 2° Ces mauvais exemples sont aujourd'hui trop fréquents : que les parents y réfléchissent et aient pitié de leurs enfants, 148-150. — Voir *Famille.*

Parole de Dieu. — *La parole de Dieu.* 1° Si belle qu'elle puisse être, la parole humaine ne saurait être comparée à la parole divine, qui est le Verbe de Dieu et comme une autre Eucharistie. 2° Il faut la recevoir avec une foi attentive et respectueuse, car c'est une parole de vie. 3° Si elle produit si peu de fruits, c'est que nous l'écoutons avec une oreille distraite et un esprit léger, que nous l'applaudissons quand elle s'élève contre les défauts d'autrui et lui résistons quand elle s'en prend aux nôtres, 70-71.

Passion. — « *Christus passus est pro nobis.* » 1° Le Christ a souffert : pour nous en convaincre, regardons son front couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés par les clous, sa chair ensanglantée et meurtrie, son cœur transpercé. 2° Et c'est pour nous qu'il a souffert et qu'il est mort : pour expier nos péchés, nous réconcilier avec son Père et nous gagner le ciel, 117-120.

Patrie. — *La Patrie.* (A l'occasion de la Fête nationale). 1° Nous devons aimer notre patrie. La voix de la nature nous le commande, car la patrie c'est l'ensemble des choses qui nous sont chères ; nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer et l'exilé en mesure tout le prix par ses regrets. La voix de la raison nous le commande également, car c'est à la patrie que nous devons les bienfaits de la civilisation, la tranquillité matérielle et morale, les souvenirs d'un passé glorieux. 2° Nous devons respecter le gouvernement du pays. L'Eglise a sa constitution à part où l'autorité et la liberté se trouvent heureusement mélangées, mais elle ne l'impose pas aux nations. Elle est indifférente à toutes les formes de gouvernement. A certaines heures pénibles, elle se croit obligée de distinguer entre la législation et le gouvernement. Mais, selon la consigne donnée par Léon XIII, elle nous demande alors de combattre les lois iniques, mais de respecter le gouvernement et aussi la personne du Chef de l'Etat, 321-323. — Voir *Combattants, Drapeau, Jeanne d'Arc (Sainte).*

Paul (S.). — *La vie de Paul jusqu'à sa conversion.* 1° Né à Tarse, dans un pays tourmenté et rude, il sera lui-même tourmenté et rude. Il est né sur les bords de la Méditerranée au milieu des pirates : il sera hardi et aimera les voyages. Il est issu d'une famille juive et attachée au Pharisaïsme : il sera profondément religieux et exigeant dans l'interprétation de la Loi. Il a étudié à Jérusalem auprès de Gamaliel : il deviendra savant comme lui et plus intransigeant que lui. 2° A trente ans il revient à Jérusalem ; il voit les commencements du christianisme et s'associe à ses persécuteurs, il assiste au martyre de S. Etienne et en est le complice ; il devient lui-même un ennemi enragé des chrétiens. L'ardeur, la rigueur, la dureté, le fanatisme ont fait de Paul le chef d'une bande d'assassins. 3° Mais la miséricorde de Dieu le terrasse sur le chemin de Damas. Et quand Ananie lui a ouvert les yeux, il est complètement transformé et devient le plus ardent apôtre du Christ, qu'il ira prêcher partout. Ces commencements de la vie de S. Paul nous enseignent quatre grandes vérités : la force du tempérament que donne la nature et la race ; l'importance de l'éducation ; les conséquences d'une passion non combattue ; l'immense miséricorde de Dieu, 17-21. — *S. Pierre et S. Paul émules l'un de l'autre dans la foi et la charité :* voir *Pierre (S.).*

Paupérisme. — Le paupérisme protestant, 382 : voir *Protestantisme.*

Paysan. — Le paysan, au moment de la Révolution, est dans une situation plutôt aisée, 445-447 : voir *Révolution.* — Le Christ s'est montré l'ami des paysans, 13 : voir *Campagne.*

Péché. — *Les ruines du péché.* 1° Le péché grave nous fait perdre la grâce et substitue dans notre âme l'empreinte du démon à la ressemblance divine. 2° Il nous prive de tout mérite surnaturel : non seulement il anéantit nos mérites passés, mais il nous empêche d'en acquérir de nouveaux. 3° Il tue la vie surnaturelle dans l'âme, qui n'a plus de la vie que les apparences, 53-55.

Pénitence. — *La pénitence.* C'est la vertu qui nous fait regretter et expier les péchés commis. 1° Pourquoi faut-il faire pénitence ? Pour payer à Dieu la dette que nous avons contractée envers lui par le péché. Il faut que cette dette soit payée, de gré ou de force, en ce monde ou en l'autre. Or l'expiation spontanée et immédiate est bien plus douce et plus efficace que l'autre. 2° Suivant quelles règles faut-il faire pénitence ? Il faut que la pénitence soit proportionnée au nombre et à la gravité des péchés. Nous devons donc expier d'abord nos fautes personnelles, puis les péchés commis dans les milieux où nous sommes, d'autant qu'ils sont

aujourd'hui moins expiés qu'ils l'étaient autrefois. Il faut punir le péché dans les facultés et les organes qui ont servi à le commettre. Il faut enfin tenir compte des circonstances qui aggravent on diminuent la culpabilité du pécheur. 3° Par quelles pratiques faut-il faire pénitence ? D'abord par le regret de nos fautes, ensuite par la réparation, qui doit comprendre d'abord l'accomplissement de nos devoirs, le jeûne et l'abstinence imposés par l'Eglise, la sanctification des peines et des épreuves, les expiations volontaires, les indulgences, 465-468. — *Même sujet* (Plan), 429-430 : voir *Retraite à des jeunes filles. — Les deux formes de la pénitence.* Le corps et l'âme ayant été les ouvriers du péché, il est juste qu'ils fournissent chacun leur part à son expiation. 1° Pénitence corporelle. Complice de l'âme, le corps expie le péché par le jeûne et l'abstinence prescrits par l'Eglise, l'acceptation du travail, la mortification des sens, et le support des croix de toutes sortes. 2° Pénitence intérieure. Elle consiste à mortifier l'âme en brisant la volonté, en réprimant les désirs trop naturels et les inclinations au mal. Celles-ci ne peuvent être extirpées de l'âme que si l'on s'impose une continuelle violence sur soi-même, 52-53.

Perfection. — *La perfection chrétienne.* Chaque âme doit avoir sa perfection à elle comme chaque visage a sa physionomie. 1° Déterminons d'abord la vertu qui nous est le plus nécessaire et poursuivons-la avec un vif désir et une volonté énergique. 2° Ne nous laissons pas arrêter par la lassitude ou le découragement : la perfection suppose beaucoup d'efforts, comme la statue de marbre exige bien des coups de ciseau. Appliquons notre vertu à lutter surtout contre les défauts qui lui sont contraires. 3° Avançons avec une méthode sage et prévoyante qui assurera nos progrès. Et pour nous encourager, songeons à la récompense, 198-199.

Perpétuel-Secours (N.-D. du). — Voir *Mois de Marie (Lectures pour le).*

Persévérance finale. — Rien de plus mystérieux ni de plus incertain que la persévérance finale. Comment elle est assurée par la protection de la Sainte Vierge, 339-341 : voir *Marie.* — La Grande Promesse du Sacré-Cœur : voir *Sacré-Cœur*, IX.

Petites Sœurs des Pauvres. — *Sermon de charité à leur profit.* 1° La charité est un devoir pressant imposé à la fois par la nature et l'Evangile. La nature nous dit que rien de ce qui est humain ne doit nous rester étranger et que nous ne pouvons nous désintéresser de nos frères malheureux. Dans l'Evangile Jésus-Christ nous recommande d'aimer le prochain comme nous-même et déclare que tout le bien que nous ferons aux pauvres, c'est à lui-même que nous l'aurons fait. Il faut donc faire la charité, et on ne saurait s'en dispenser sous aucun prétexte. 2° Les Petites Sœurs des Pauvres sont particulièrement dignes d'être assistées. Ce sont des âmes d'élite qui ont tout abandonné pour se consacrer tout entières au service des pauvres vieillards. Et ce n'est pas pour elles qu'elles implorent la charité, c'est pour leurs vieillards qui n'ont plus de foyer, pauvres épaves que la vie a rejetées. Ils sont de votre race et de votre pays. A ces pauvres vieillards donnez donc largement soit en nature soit en argent. C'est à Dieu que vous donnerez et c'est lui qui vous récompensera, 524-528.

Peuple. — La condition du peuple en 1789, 445-447 ; voir *Révolution.*

Pie. — Pie VII et Napoléon : voir *Napoléon.* — Pie IX et la dévotion à N.-D. du Perpétuel-Secours : voir *Mois de Marie (Lectures pour le).*

Pierre (S.) et S. Paul. — *Emules l'un de l'autre dans la foi et la charité.* 1° Emules dans la foi. S. Pierre fait preuve d'une foi extraordinaire. Il proclame que le Christ est le Fils du Dieu vivant ; il croit à l'annonce de l'Eucharistie qui déconcerte certains disciples ; et dans son Encyclique aux premiers fidèles, il montre qu'il ne croit pas à l'aveugle mais d'une foi raisonnable, basée sur des preuves solides. La foi de S. Paul n'est pas moins admirable : il prêche partout la divinité de Jésus-Christ et la folie de la Croix ; il revient sans cesse dans ses Epîtres sur la nécessité et l'excellence de la foi. 2° Emules dans la charité. S. Pierre se distingue entre les apôtres par son amour ardent et généreux : il n'hésite pas à marcher sur les flots pour rejoindre le divin Maître ; il proteste que, fût-il seul, il ne l'abandonnera pas dans l'épreuve ; il pleure amèrement son reniement ; et parce qu'il l'a aimé plus que les autres, Jésus lui confie le soin de paître les agneaux et les brebis. L'amour de S. Paul se traduit par des paroles enflammées : « Qui me séparera de la charité du Christ ?... Qu'il soit anathème quiconque n'aime pas Jésus-Christ ! » Et cette charité le fait surabonder de joie au milieu des plus dures épreuves, 295-299.

Piété. — *La piété chrétienne.* 1° C'est un don du Saint-Esprit qui nous fait trouver facile et doux l'accomplissement de la volonté divine. La vraie piété suppose donc la soumission complète et filiale aux lois de Dieu, à son joug à la fois austère et doux. 2° Elle n'est pas réservée aux cloîtres et aux personnes consacrées à Dieu. Elle est l'ornement du jeune âge, mais elle doit grandir avec les années. Elle est à la portée de ceux qui restent dans le monde, et n'exclut pas toutes les fautes, pourvu qu'on les regrette et que l'on cherche à n'y plus retomber, 533-534. — *La piété filiale :* voir *Nicolas (S.).*

Pologne. — Son histoire ressemble à celle du Bienh. André Bobola. Après avoir été le boulevard du catholicisme contre l'hérésie et le schisme, elle est odieusement mutilée par ses voisins qui se partagent ses dépouilles et oppriment de toute manière le peuple polonais. Mais elle a gardé sa foi et ses traditions, en attendant l'heure de la résurrection, 381-382.

Prière. — La prière est l'un des hommages que la vertu de religion nous fait rendre à Dieu : voir *Religion. — Nécessité de la prière.* 1° La prière est un moyen indispensable de salut, car tel est l'enseignement de Notre-Seigneur, et d'ailleurs elle nous est absolument nécessaire soit pour rester fermes dans le bien, soit pour obtenir de Dieu le pardon de nos fautes. 2° Rien d'ailleurs ne saurait nous dispenser de la prière. Sans doute, Dieu connaît nos besoins ; mais il veut que nous implorions secours et même parfois que nous l'implorions longtemps. D'ailleurs, la prière en elle-même a ses joies et son réconfort, surtout quand nous sommes dans la douleur, 583-584. (Cf. même sujet, 33-36, analysé ci-dessous). — *Foi et humilité.* 1° La prière réclame une foi sincère : nous devons nous recueillir et prier comme si nous voyions Dieu. Notre-Seigneur exauce toutes les demandes pourvu qu'elles lui soient exprimées avec foi. 2° Elle réclame aussi une profonde humilité. Nous entrerons facilement dans ce sentiment en songeant à ce que nous sommes en face de Dieu ; en priant à genoux comme le publicain ; en nous présentant devant Dieu avec toutes nos misères. L'humilité rend la prière efficace, car Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles, 633-634. — *Méditation* sur la prière, 434-435 : voir *Retraite. — La prière du matin et du soir.* « Il faut bien faire votre prière, » disait la Sainte Vierge à La Salette. 1° il faut prier le matin, car Dieu aime les prémices. Cette prière est l'hymne du réveil ; elle consacre à Dieu toutes les actions de la journée et lui demande toutes les grâces qui nous sont nécessaires, et qui descendent du ciel à l'aube, comme la manne. 2° Il faut prier le soir, car à la fin de la journée nous avons à remercier Dieu de ses dons, à faire un retour sur notre conscience, à songer aux besoins de tous, 138-139.

Sermons pour les dimanches de Carême sur la prière. — I. *Sa nécessité.* 1° Ce qu'est la prière. Beaucoup l'ignorent aujourd'hui et n'y voient que la récitation d'une formule. La prière est essentiellement une élévation de l'âme vers Dieu ; et si, comme le faisaient les Pharisiens jadis, on n'y met pas toute son âme, il n'y a plus de prière. En créant l'homme, Dieu a voulu se donner à lui, communiquer avec lui, et c'est pour cela qu'il lui a donné une âme créée à sa divine ressemblance. Notre

âme est d'ailleurs ce qu'il y a en nous de plus digne de Dieu ; elle est tout ce que Dieu aime en nous : il faut donc que l'homme prie avec son âme. 2° Sa nécessité. Beaucoup de chrétiens semblent l'ignorer, car ils ne prient plus. Dieu est amour et se penche sans cesse vers ses créatures pour les combler de bienfaits. Il est donc juste que notre âme s'élève en retour vers Dieu pour le remercier des biens déjà reçus et lui demander ceux dont nous aurons besoin dans l'avenir. Nous ne sommes rien et ne pouvons rien : il faut donc que nous allions demander ce qui nous est nécessaire à Celui qui est tout et qui peut tout, 33-36. (Cf. 583-584). — II. *Son efficacité*. 1° La prière est efficace : l'A. et le N. Testament en donnent de nombreux exemples ; et l'affluence des foules dans les sanctuaires les plus fameux le dit assez, car on n'y prierait pas aussi bien, si les prières n'y avaient été jamais exaucées. 2° D'où vient cette efficacité? Assurément, la prière ne peut, par elle-même, forcer la volonté divine ; malgré tout Dieu reste libre de l'exaucer ou non. Mais l'efficacité de la prière ne vient pas seulement de la miséricorde de Dieu, elle découle plutôt de sa justice et de sa sincérité. Du moment qu'il nous fait un précepte formel de prier, il est juste que nous soyons exaucés. Et d'autre part, s'il a promis d'exaucer nos prières, c'est qu'il avait bien l'intention de tenir ses promesses. 3° Jusqu'où va l'efficacité de la prière ? Elle est sans limites, puisque Dieu a promis de nous donner *tout* ce que nous lui demanderions. Et de fait nous voyons que les anges et les démons obéissent à la prière de l'homme et qu'elle agit de loin comme de près. Elle est donc bien, comme le dit S. Augustin, « la force de l'homme et la faiblesse de Dieu, » 49-52. — III. *Les obstacles à cette efficacité*. Si nos prières ne sont pas toujours exaucées, ce n'est pas à Dieu qu'il faut nous en prendre, mais à nous. 1° A notre manque de foi. Le solliciteur doit avoir pleine confiance en celui qu'il sollicite. Beaucoup s'en tiennent à la connaissance rationnelle de Dieu, qui pour eux reste vague et lointain. Il faut voir en lui le Dieu de l'Evangile, le Père qui est tout amour. 2° A notre manque de sincérité. Si le pauvre doit être entièrement dévoué à celui dont il réclame l'assistance, nous devons, quand nous implorons le secours de Dieu, être avec lui loyaux et sincères, et ne pas démentir nos paroles par notre conduite, c'est-à-dire nous comporter vis-à-vis de lui comme de vrais enfants, nous efforcer d'éviter le mal et chercher avant tout le royaume de Dieu, car celui que nous prions est sans pitié pour les hypocrites, 65-68. — IV. *Les bienfaits de la prière*. La prière fervente et habituelle est : 1° Un principe de grandeur. Loin de nous abaisser, nous nous grandissons en priant, puisque la prière est une élévation de notre âme vers le Très-Haut. C'est d'ailleurs un fait d'expérience que nous avons maintes fois constaté chez les autres et en nous-mêmes. 2° Une source de force. Il est difficile de nous maintenir sur les sommets de la vertu, alors que les voix d'en bas nous invitent à descendre. C'est la prière qui nous maintient auprès de Dieu et nous donne la force d'accomplir nos obligations de chrétien et les devoirs de notre vocation particulière. Sans Dieu nous ne pouvons rien ; avec lui nous pouvons tout, 97-100. — V. *La prière familiale*. Il est bien regrettable que la prière en famille, qui était autrefois partout en honneur, soit aujourd'hui négligée. 1° Ses convenances. Puisque c'est Dieu qui a fondé la famille, il a le droit d'être béni par elle ; d'ailleurs elle ne peut se passer du secours divin, et quand Dieu voit la famille à ses pieds, sa main s'ouvre toute grande. 2° Ses influences. La prière en famille garde la fidélité et la concorde entre les époux et avive leur dévouement pour leurs enfants ; elle consacre l'autorité paternelle et la rend plus respectable aux yeux des enfants, 100-103. (Cf. 5-8 : voir *Famille*). — VI. *La prière publique*. 1° Son obligation. Les peuples étant, comme les individus, des créatures de Dieu, doivent le prier comme tels : aussi la prière se rencontre-t-elle chez tous les peuples. D'ailleurs les nations ne peuvent se maintenir sans le secours de Dieu, et leur prospérité est liée à la fidélité envers Dieu qui a fait des promesses magnifiques en faveur des peuples fidèles et des menaces terribles contre les peuples impies. 2° Ses bienfaits. L'observation du jour du Seigneur a l'avantage d'entretenir chez les fils d'une même nation la véritable fraternité, et de donner au peuple les fêtes dont il a besoin et que rien ne saurait remplacer. Travaillons donc pour notre part à remettre en honneur la prière publique et la sanctification du dimanche, 113-115.

Propriété. — L'Eglise possède le droit de propriété, 29-30 : voir *Eglise*.

Protestantisme. — *Luther et Calvin*. Ce sont les deux grands chefs de la Réforme. Martin Luther, né à Wittenberg en 1483 d'une famille très pauvre, entre, après une jeunesse orageuse, chez les Augustins. C'est une âme ardente et un esprit d'élite ; mais il est orgueilleux, indépendant et disputeur. A l'occasion de la prédication des indulgences par les Dominicains, il attaque les dogmes de l'Eglise et se révolte contre l'autorité du Pape. Il autorise la bigamie du landgrave de Hesse-Cassel, épouse lui-même une religieuse Catherine Bora, et mène joyeuse vie. Calvin, né à Noyon, étudie à Paris, embrasse les opinions hérétiques et se retire à Genève où il vit bourgeoisement. Les deux chefs du protestantisme, avec des natures différentes, poursuivent le même but : la ruine de la religion catholique. Luther a l'âme sensible, mais inquiète et mal équilibrée ; Calvin plus froid et plus sec, est rigide et impénétrable. Tous deux sont des humanistes éminents : le premier a la parole vive et entraînante, le style plein de vigueur et de poésie ; le second a la prose précise, nerveuse et triste. Luther dans ses attaques contre l'Eglise prend tous les tons et ses pamphlets sont pleins de fiel et d'amertume ; Calvin calomnie froidement l'Eglise dans son livre de l'*Institution Chrétienne*. Ces deux apôtres de la Réforme font piètre figure auprès des fondateurs de l'Eglise, 46-48. — *Propagande luthérienne et calviniste*. Luther et les huguenots s'acharnent par des pamphlets de toute sorte à discréditer la vérité. Ils propagent aussi l'erreur, Luther par sa traduction de la Bible en langue vulgaire et Calvin par son livre l'*Institution Chrétienne*. Mais leur succès vient surtout de ce que tous deux flattent les passions des peuples, des étudiants et des princes, 78-80. — *Intolérance luthérienne et Inquisition génevoise*. Luther et les luthériens, tout en préconisant le libre examen, montrent une intolérance farouche à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme eux, surtout s'ils sont catholiques : témoin le sac de Rome en 1527. Après avoir ameuté les paysans contre les seigneurs, Luther se fait le flatteur des princes et les excite à réprimer sans pitié les mouvements populaires. Et il en est de même dans tous les pays luthériens. De son côté Calvin organise à Genève une tyrannie basée sur la délation et l'inquisition la plus étroite et la plus cruelle. Et les calvinistes français se signalent également par leurs cruautés, 173-175. — *La Réforme anglicane*. Elle fut 1° Une œuvre d'apostasie. L'Angleterre, si longtemps fidèle à l'Eglise, fut entraînée dans le schisme par Henri VIII. Furieux de ne pouvoir obtenir du Pape l'annulation de son mariage légitime avec Catherine d'Aragon, il le fait déclarer nul par le Parlement et s'érige en Chef suprême de l'Eglise du Christ. 2° Une œuvre de spoliation. Sous prétexte de réformer l'Eglise, il la dépouille de ses biens pour augmenter ses richesses ou celles de ses vassaux. 3° Une œuvre de cruauté. La majeure partie des prêtres et des religieux catholiques doivent s'exiler ; ceux qui restent sont en butte à une persécution sanglante qui n'épargne pas les nobles et les gens du peuple demeurés fidèles, et qui se continue sous le règne d'Elisabeth, 316-318. — Voir *Irlande, More*.

Le temple protestant. Il est nu comme une maison vide. Son pasteur, qui n'a rien d'un véritable prêtre, n'est qu'un simple orateur. Le culte protestant, qui se

compose seulement de prières, de cantiques et de lectures, est triste et mort en comparaison de nos cérémonies catholiques si joyeuses et si vivantes, 380-381. — *Le paupérisme protestant.* Grâce à l'Eglise, l'ouvrier avait, au commencement du XVIe siècle, une situation honorable et prospère. Partout où la Réforme triomphe, et notamment en Allemagne et en Angleterre, on voit apparaître la plaie du paupérisme. Et « ce cancer des peuples modernes » ronge surtout les pays protestants, 383-384. — *Ruines artistiques et littéraires de la Réforme.* Encouragé par l'Eglise, l'art avait enrichi l'Europe de merveilles incomparables. La Réforme ne tolère pas les œuvres d'art, au moins à l'intérieur des églises, et partout, en Allemagne, en Suisse et même en France, les huguenots se conduisent comme des vandales, dévastant ou brûlant les trésors artistiques les plus précieux, 396-397.

Le Concile de Trente. 1° Il a siégé de 1545 à 1563. L'ouverture a lieu solennellement le 13 décembre 1545 en présence de plus de 300 évêques, d'un certain nombre de Généraux d'Ordres et théologiens, des représentants des puissances séculières. 2° Son œuvre est immense. Contre le principe du libre examen cher aux novateurs, il affirme le principe d'autorité en matière de foi. A l'encontre des prétendus Réformateurs qui niaient la liberté et l'utilité des œuvres pour le salut, il proclame l'existence du libre arbitre et la nécessité des œuvres. Il opère la véritable réforme en encourageant l'esprit de sacrifice, l'austérité des cloîtres, les missions. Il défend également le culte et la doctrine des Sacrements contre les huguenots qui n'y voient que des rites de pure forme. 3° La dernière séance a lieu le 5 décembre 1563 au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Le Concile de Trente a restauré sur les bases de l'Ecriture Sainte et de la Tradition tout ce que les Protestants avaient ébranlé, 332-334. — *Les variations protestantes.* 1° Les chefs du protestantisme n'ont cessé de se contredire eux-mêmes. Luther change d'opinion du matin au soir et ne peut s'arrêter à une doctrine ferme. Calvin modifie constamment le symbole de sa foi. 2° Leurs disciples se contredisent également entre eux. Chacun d'eux s'érige en maître et se fait une foi à lui. De là des divergences extraordinaires sur les points les plus importants de la religion, et des sectes multipliées à l'infini qui se déchirent entre elles. 3° Le Protestantisme a tout démoli sans pouvoir rien rebâtir. Mélanchthon avoue que si la nouvelle religion est plus commode, l'autre est plus sûre. Et les dogmes luthériens et calvinistes sont aujourd'hui rejetés par la majorité des protestants, 334-336.

Providence. — *Confiance en Dieu malgré le mystère de ses voies.* (Pour la fête de S. Pierre ès-liens). 1° Caractère mystérieux des voies de Dieu. Comme le monde matériel, le monde des âmes est plein de mystères, qui nous font dire bien des « Pourquoi ? » C'est que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, et que notre œil et notre intelligence sont trop faibles pour voir les choses comme Dieu les voit. 2° Conclusions pratiques. En face de ces mystères, il faut tenir un juste milieu : ne pas avoir la présomption de connaître à l'avance les voies de la Providence et de les dicter à Dieu ; ne pas tomber non plus dans le découragement et le fatalisme, sous prétexte qu'il n'y a rien à comprendre ni à faire ; mais persévérer dans la prière calme et confiante. D'ailleurs, si ces mystères ont leur côté d'ombre qu'il faut adorer sans chercher à le comprendre, ils ont aussi leur côté lumineux, qu'il convient d'approfondir. C'est ainsi que le mystère de la damnation de Judas nous donne des lumières sur le respect de Dieu pour la liberté de l'homme et sur le dogme de l'enfer, 353-356. — *L'affliction des justes et la prospérité des pécheurs.* Comment concilier cela avec le dogme de la Providence ? 1° Le juste a ses épreuves. C'est que Dieu veut éprouver sa fidélité, augmenter ses mérites ou lui témoigner son amour. 2° Les méchants semblent souvent heureux. Mais leur bonheur a des origines peu enviables, il est superficiel, éphémère. Et s'il était sans mélange, il prouverait seulement que Dieu est patient : l'heure viendra où la justice sera rétablie, 420-421.

Purgatoire. — *La dévotion aux âmes du Purgatoire.* 1° Intercéder pour les âmes du Purgatoire, c'est faire une œuvre agréable à Dieu, dont la bonté voudrait les délivrer, mais dont la justice exige qu'elles achèvent de payer leurs dettes ; c'est faire aussi une œuvre charitable entre toutes, car qui est plus digne de pitié que ces âmes infortunées qui de loin poussent vers nous des cris si touchants ? 2° Cette dévotion nous est salutaire à nous-mêmes, car nous acquérons ainsi des mérites que Dieu récompensera et nous nous gagnons des amis qui ne se montreront pas ingrats, 547-548.

Raphaël. — *Les* Stanze *de Raphaël.* Raphaël opère la synthèse du réalisme païen et de l'idéalisme chrétien. Son œuvre la plus fameuse est la décoration des *Stanze* ou Chambres du Vatican. La Chambre dite *de la Signature* est tout entière de sa main : c'est là qu'il a peint les fresques de l'*Ecole d'Athènes* et de la *Dispute du Saint-Sacrement,* glorifiant à la fois l'œuvre du moyen âge et celle de la Renaissance, 175-176.

Reconnaissance. — *L'action de grâces.* C'est le témoignage de reconnaissance rendu à Dieu pour ses bienfaits. 1° La reconnaissance. C'est une vertu qui nous fait reconnaître les bienfaits reçus et nous presse de les payer de retour. Elle est obligatoire : la justice l'exige, puisque nous nous tenons pour « obligés » par les bienfaits ; les animaux eux-mêmes la pratiquent, et l'homme délicat la considère comme un devoir strict. C'est aussi une vertu surnaturelle, instamment recommandée par l'Ecriture. Elle se pratique sous différentes formes : il y a la reconnaissance du souvenir, celle du cœur, des paroles et des actions. Excellente vertu, malheureusement trop rare aujourd'hui. 2° A quel degré nous la devons à Dieu ? La reconnaissance doit être égale aux bienfaits. Et ceux-ci s'apprécient d'après la personne du bienfaiteur et l'amour qui l'inspire ; d'après l'importance ou l'utilité des bienfaits ; d'après ce qu'ils ont coûté au bienfaiteur. Or à tous ces égards les bienfaits que nous avons reçus de Dieu l'emportent de beaucoup sur tous les autres ; ils sont infinis, et par conséquent nous ne devons pas mettre de bornes à notre reconnaissance envers Dieu. Les sociétés ne lui étant pas moins redevables que les individus, elles doivent aussi lui témoigner leur reconnaissance. Et si elles manquent à ce devoir, c'est aux catholiques qu'il appartient d'y suppléer et d'offrir à Dieu l'expression de la reconnaissance publique, 401-405.

Religieuse (Vie). — Nature et signes de vocation, 438 : voir *Retraite.* — (Pour la profession d'une religieuse cloîtrée). *Ce qu'elle quitte et ce qu'elle gagne.* 1° Elle renonce à tout ce qu'elle possède en ce monde : les biens extérieurs, ou les richesses ; les biens du corps, ou les plaisirs ; les biens de l'âme, la liberté et la volonté. Elle sacrifie même toute espérance d'acquérir ces biens terrestres. Et le monde dit : « Quel dommage ! » Et le cloître dit : « Ce n'est rien en comparaison de ce que Dieu donne en retour. » 2° Ce qu'elle gagne. D'abord le centuple promis dans l'Evangile ; et il ne consiste pas seulement dans les avantages matériels attachés à la vie religieuse, mais surtout dans les joies spirituelles que Dieu réserve à ceux qui n'appartiennent qu'à lui et dont les saints nous apportent tant de témoignages éloquents, alors que les heureux de ce monde sont au fond si désenchantés. Ensuite la religieuse gagne le paradis, qu'elle aura plus sûrement et plus abondamment que le commun des fidèles. En quittant tout pour suivre Jésus, on obtient donc le centuple en ce monde et en l'autre, 14-16. — Pour les *noces d'or* d'une religieuse : félicitations et conseils, 640. — Voir *Carmel, Petites Sœurs des Pauvres, Thérèse (Sainte)* et *Thérèse de l'Enfant-Jésus.*

Religion. — *La vertu de religion.* C'est celle qui a pour objet de nous rattacher à Dieu par le culte, c'est-

à-dire par l'ensemble des hommages qui lui sont dus. 1° C'est d'abord l'*adoration,* par laquelle nous glorifions et reconnaissons en Dieu la perfection infinie. Dieu seul y a droit, parce que seul il est l'Etre infini : le plus pur des purs esprits, sans limite dans l'espace comme dans la durée ; possédant au degré suprême toutes les perfections de l'intelligence et toutes les vertus. Et ces perfections ne sont pas distinctes de son être : elles le constituent ; elles dépassent d'ailleurs tout ce que notre esprit peut en concevoir. Et c'est pourquoi nous devons adorer Dieu. 2° C'est ensuite la *prière.* Entendue strictement, elle consiste à solliciter de Dieu quelque bien. Que l'homme ait le devoir d'adresser des demandes à Dieu, c'est ce qui résulte et des besoins de l'homme, la plus nécessiteuse des créatures, et des dispositions de Dieu, toujours prêt à nous aider à condition que nous implorions son secours. Dans un sens plus large, toute ascension de l'âme vers Dieu est une prière ; et la prière ainsi entendue est encore un besoin de l'âme humaine. A noter que le culte peut être intérieur ou extérieur, et qu'il doit être rendu à Dieu non seulement par les individus, mais encore par les sociétés, 92-96. — *La fidélité à la religion.* Cette fidélité s'impose : 1° Pour l'honneur de Dieu. On juge l'arbre à ses fruits : quoique la religion n'ait pas besoin de nous, le témoignage de nos œuvres la fait estimer et aimer ; les mauvais exemples que nous donnons la font au contraire critiquer et mépriser. 2° Pour notre propre honneur. Il y va de notre salut : tenons les engagements sacrés que nous avons pris et affirmons nos convictions hautement et sans respect humain, 140-141. — *La religion et l'ouvrier :* voir *Ouvriers.* — *La religion et le problème social :* voir *Sociales (Questions).*

Retraite à des jeunes filles. — (Plans d'instructions). Instruction d'ouverture : *Qu'est-ce qu'une retraite et conditions d'une bonne retraite.* 1° Une retraite, c'est un temps de réflexion, de prière et de conversion. 2° Pour faire une bonne retraite, il faut y entrer tout entier, avec son esprit, son cœur et sa volonté ; y rester seul, au moins d'esprit et de cœur ; en sortir tout autre, converti, 417-418.

Premier Jour. — *La mort.* (Méditation). 1° Notre mort et toutes ses circonstances. 2° Ce que détruira pour nous la mort : notre corps, nos biens, nos plaisirs, notre renom et même notre souvenir. 3° Ce que nous laissera la mort : nos œuvres devant Dieu, c'est-à-dire nos mérites ou nos fautes, 418-419. — *L'enfer* ou la *Parabole du mauvais Riche.* (Instruction). 1° Le Riche et le Pauvre. 2° Leur mort. 3° Leur sort d'outre-tombe. 4° La prière du réprouvé en faveur des méchants est repoussée, 419-420. — *La vigilance.* (Conférence). 1° Elle est nécessaire, et malgré les résistances de la nature il faut veiller. 2° Son champ d'action : tout notre être et tous les êtres qui nous environnent. 3° Ses qualités : elle doit être constante, loyale, confiante, humble et amoureuse, 433 434. — *La prière.* (Instruction). 1° Fondement : elle naît de la double conviction que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, que nous ne valons rien, et que Dieu est toute-puissance et toute bonté. 2° Nature : elle est à la fois adoration et demande. 3° Qualités : elle doit être cordiale, humble, confiante, persévérante, continuelle, 434-435.

Deuxième Jour. — *La conversion : Marie-Madeleine.* (Méditation). 1° Avant la rencontre : Madeleine est une pécheresse publique, cause de scandale pour beaucoup d'âmes. 2° La rencontre : double regard. 3° Après la rencontre : la conversion est totale, définitive, généreuse, 435-436. — *La miséricorde de Jésus : Résurrection de la fille de Jaïre.* (Instruction). 1° Le fait évangélique. 2° Applications : l'Eglise appelle Jésus auprès de sa fille qui se meurt, et il la ressuscite, 436-437. — *La vocation.* (Conférence). 1° Existence : Dieu a fixé à chaque âme l'état de vie qu'elle doit embrasser ici-bas. 2° Moyens de la connaître : la réflexion, la prière, la direction. 3° Ce qu'elle sera pour moi. Le mariage ? Ce n'est pas un placement, c'est l'union de deux êtres humains ; il a pour fin principale de donner à l'Eglise et à la société de nouveaux enfants ; ce que doit être le futur époux et comment le rencontrer. La vie religieuse ? C'est celle que l'on mène en dehors du monde pour Jésus seul ; et les signes d'une vraie vocation sont l'attrait, l'aptitude, les motifs surnaturels, 437-438. — *La pénitence.* (Instruction). 1° Nécessité : elle est nécessaire d'abord comme moyen d'expiation et de salut, et cette nécessité résulte du péché originel et de ses conséquences ; puis en vertu d'un précepte divin ébauché par le Précurseur et promulgué par le Sauveur. 2° Pratique : différentes manières de pratiquer la pénitence, soit obligatoire, soit volontaire, 429-430.

Troisième Jour. — *Le don de Dieu : Jésus et la Samaritaine.* (Méditation). 1° Jésus et la Samaritaine. Jésus poursuit les âmes, les attend, leur demande à boire. 2° Le don de Dieu : c'est l'état de grâce et l'Eucharistie, 449. — *La générosité au service de Dieu : Le voile de Véronique.* (Instruction). 1° La Sainte Face de Jésus couverte de sueurs, de sang et de crachats. 2° Le voile de Véronique : soyez d'autres Véroniques, 450. — *L'église.* (Conférence). 1° Aimez votre église : c'est trop peu de la respecter, il faut l'aimer à cause de ce qu'elle est et à cause de son histoire. 2° Dévouez-vous à son entretien et à son ornementation. 3° Visitez-la effectivement et affectivement, 451-452. — *L'amour de Dieu.* (Instruction). 1° Comment il faut l'aimer : non pas d'un amour abstrait, mais d'un amour personnel. 2° Il faut aimer surtout Jésus : Dieu n'est pas seulement le Très-Haut, il s'est abaissé jusqu'à nous, a partagé nos misères et nos sentiments : aimons-le donc, 452.

Quatrième Jour. — *Le grand festin.* (Méditation). 1° Celui qui le prépare et nous y invite. 2° La nourriture offerte : c'est la chair de l'Homme-Dieu, comme le prouvent les termes de la promesse et de l'institution de l'Eucharistie. 3° Le nombre et la qualité des conviés : tous les hommes, et même les rebuts de l'humanité, 453. — *La communion fréquente.* (Instruction). Pratiquée durant les premiers siècles chrétiens, puis abandonnée, elle a été remise en honneur surtout par le Décret de Pie X. 1° Ses motifs : le désir formel de Notre-Seigneur et les besoins de notre âme. 2° Ses conditions : l'état de grâce et l'intention droite, 453-454. — *A Marie.* (Sermon de clôture). Commentaire du *Salve Regina,* 454-455.

Révolution française. — *La condition du peuple en 1789.* C'est une erreur de croire qu'elle était misérable. Les recherches faites dans les archives démontrent que le paysan était presque toujours propriétaire de sa maison et que sa vie, quoique simple, était large et facile. Il était de même propriétaire de terres soit en franchise, soit moyennant une légère redevance seigneuriale. Avant la Révolution, les paysans possédaient en France plus de terres qu'ils n'en ont aujourd'hui, et malgré les mauvaises récoltes et les impôts (dont le taux global était moins élevé qu'on l'a dit), leur situation était plutôt aisée. Ils profitaient d'ailleurs des bienfaits de leurs évêques qui, au XVIII^e^ siècle, multipliaient les grands travaux publics pour développer l'industrie et le commerce, 445-447. — *Les prisonniers du Temple.* Le 10 août 1792 la famille royale est emprisonnée au Temple et soumise à une dure captivité, bientôt aggravée encore par la séparation complète des prisonniers, le roi, la reine, le dauphin, la dauphine, et M^me^ Elisabeth sœur du roi. Malgré leur innocence et leur belle défense, le roi, la reine et M^me^ Elisabeth sont condamnés à mort. Louis XVI meurt comme un saint le 21 janvier 1793, et son exécution est suivie de près par celles de sa femme et de sa sœur. Il ne reste plus que les deux enfants de Louis XVI, la dauphine et le dauphin Louis XVII. Celui-ci disparaît bientôt, après avoir été indignement traité par le cordonnier Simon, 478-480. — *Le règne de la Terreur en 1793.* La Terreur est une époque si affreuse qu'on voudrait pouvoir l'effacer de l'histoire de France. 1° Les hommes de la Terreur, tels Robespierre, Marat, Danton, Saint-Just, Hébert, Fouquier-Tinville, Carrier, Lebon, ont des figures et des âmes de bandits. 2° Appli-

quant avec rigueur la loi des suspects, une police tracassière organisée dans toute la France recherche et poursuit partout les ennemis du Régime. Il faut se cacher soigneusement pour célébrer les saints Mystères, et l'on est arrêté sous les prétextes les plus futiles. Le régime des prisonniers est misérable et ils doivent s'attendre à être envoyés au supplice d'un jour à l'autre. Les prisons voient de beaux exemples de dévouement, comme celui de Mlle Humann qui porte la communion aux détenus. Le Tribunal révolutionnaire prononce sans arrêt les sentences de mort, et envoie au supplice surtout des femmes appartenant aux familles nobles. La guillotine fonctionne du matin au soir, entourée de tricoteuses. Carrier met le comble à la cruauté par les noyades. On organise à Paris de véritables chasses et fusillades nocturnes. Et la province assiste aux mêmes horreurs. 3° Personne n'est épargné et toutes les classes de la société ont leurs victimes ; mais c'est l'Eglise qui paye le plus large tribut à la fureur révolutionnaire. 4° Et toutes ces horreurs, qui durent pendant des années, sont le fruit des idées philosophiques du XVIIIe siècle, 493-496.

La Constitution civile du Clergé. Elle tend à établir le schisme en France, en supprimant dans l'Eglise la hiérarchie et la dépendance à l'égard du Pape. Condamnée par Pie VI, elle est néanmoins votée et sanctionnée, bien qu'à regret, par Louis XVI. Bientôt on impose aux ecclésiastiques le serment de maintenir la Constitution civile. Trois membres seulement de l'Assemblée prêtent ce serment, et la majorité du clergé séculier et régulier s'y refuse et préfère souffrir l'exil ou la mort, 477-478. — *Les prêtres émigrés.* Les prêtres qui refusent de prêter le serment sont forcés de s'exiler sous peine de déportation. 1° On voit alors un grand nombre d'évêques et de prêtres prendre le chemin de l'exil où les dangers et les souffrances se multiplient sous leurs pas. 2° Les nations européennes leur donnent une hospitalité généreuse, notamment l'Angleterre, la Suisse et l'Espagne. Le pape Pie VI en nourrit à Rome plusieurs milliers. 3° Néanmoins la terre étrangère est souvent pour les proscrits une terre de douleurs. Beaucoup sont obligés de se livrer à des travaux pénibles pour se procurer du pain. Et les tristes nouvelles qui leur viennent de France augmentent encore leur tristesse, 492-493. — *Les massacres de Septembre.* 1° Au mois d'août 1792, les bandes révolutionnaires organisent dans Paris de véritables battues pour faire la chasse aux prêtres insermentés et à leurs fidèles, et une foule de prêtres sont entassés dans les prisons. 2° Le 2 et le 3 septembre, un grand nombre de détenus, prêtres et laïques, sont lâchement massacrés. La princesse de Lamballe est du nombre des victimes. 3° Mais l'épisode le plus mémorable de ce massacre se passe aux Carmes, où 120 prêtres meurent en martyrs de la foi, 510-512. — *Les prêtres sur les pontons.* En attendant leur départ pour la Guyane, les prêtres insermentés condamnés à la déportation sont entassés sur les pontons dans les rades de Bordeaux, Toulon, Brest et Rochefort. Ils y endurent des souffrances inouïes : à peine nourris, dévorés par la vermine, ils sont exposés, le jour, sur le pont à toutes les intempéries, et, la nuit, enfermés dans la cale empestée, où ils ne peuvent faire un mouvement. On ne leur laisse même pas la liberté de prier, et ils sont continuellement en butte aux insultes et aux mauvais traitements. Plus de 200 de ces infortunés furent inhumés à l'île d'Aix, 523-524.

Le culte sous la Terreur. 1° La Terreur a voulu supprimer le culte catholique en punissant de mort les prêtres insermentés qui continuent à exercer leur ministère. Il faut donc célébrer les saints Mystères en cachette, dans une maison sûre, dans les grottes ou les forêts, ou même sur l'Océan, sans pouvoir toujours échapper à la surveillance des Comités de Salut public. 2° Dans les campagnes, les réunions ont ordinairement lieu avant l'aube, dans des maisons soigneusement gardées ; à la moindre alerte, tout le monde se disperse. Le prêtre y dit la messe, donne la communion, célèbre les mariages. Mais gare à lui s'il est reconnu ! C'est l'exil à la Guyane ou la mort immédiate, 552-554. — *Déisme et athéisme révolutionnaires.* La Révolution veut instituer un culte nouveau. 1° Son clergé se recrute parmi les assermentés, au nombre desquels se trouvent trois évêques. Mais ce clergé a perdu toute autorité et tout prestige auprès des populations. 2° Deux courants principaux se dessinent. La Constitution civile aboutit à la religion naturelle, tout en gardant encore quelques cérémonies de l'Eglise. Talleyrand pontifie sur l'autel de la Patrie, au Champ de Mars, lors de la fête de la Fédération. Pour lutter contre l'athéisme, Robespierre célèbre en grande pompe la fête de l'Etre suprême. Mais les agents de la Commune vont plus loin encore : ils suppriment du calendrier tous les souvenirs religieux, détruisent ou profanent les églises, et professent ouvertement l'athéisme. 3° Enfin le 2 novembre 1793, à Notre-Dame de Paris, les Conventionnels rendent leurs hommages à la déesse de la Raison, figurée par une actrice de l'Opéra, 554-556. — *Les guerres vendéennes et bretonnes.* 1° Les familles patriarcales de la Vendée et de la Bretagne résistent aux idées révolutionnaires. Et quand la Révolution persécute les prêtres insermentés et ceux qui leur restent fidèles, Vendéens et Bretons ne craignent pas d'entrer en lutte avec les armées de la Convention pour défendre leur foi religieuse. 2° Le mouvement parti de St-Florent, le 10 mars 1793, gagne toute la Vendée qui s'arme pour la guerre sainte. Sous la conduite de Cathelineau, Charette, Stofflet, Bonchamp, Lescure, La Rochejaquelein, les paysans vendéens tiennent tête aux armées de la Révolution, combattant comme des lions et mourant comme des martyrs ; et les femmes elles-mêmes se montrent héroïques. Puis ce sont les revers de Cholet, du Mans, et le massacre de Quiberon, et la mort glorieuse des chefs vendéens. 3° Les Chouans, malgré leur défaite apparente, ont triomphé dans cette lutte engagée entre la Religion et la Révolution. C'est à eux que l'on doit, pour une grande part, la restauration du culte catholique en France. Et Dieu a béni de leur fidélité la Vendée et la Bretagne, 572-574.

Riche. — La parabole du Mauvais Riche, 419 : voir *Retraite.*

Rosaire. — *L'histoire du Rosaire.* 1° Origine : les paroles du Rosaire sont celles que Jésus-Christ et l'ange Gabriel ont prononcées les premiers. Institution : la répartition des *Pater* et des *Ave* en quinze dizaines est l'œuvre de S. Dominique. 2° Expansion et excellence : le Rosaire s'est répandu très rapidement dans tous les pays ; le chapelet se trouve dans toutes les maisons et toutes les mains ; c'est le bréviaire des ignorants, qui met à la portée de tous comme un abrégé de la doctrine catholique. Exemples : la dévotion du chapelet a été pratiquée par les hommes les plus éminents, tels que Michel-Ange, Descartes, O'Connel, Ozanam, les généraux Gouraud et Foch. 3° Facilité et efficacité : il n'est pas d'exercice de piété plus commode ou plus facile, ni de plus efficace, surtout à l'heure de la mort, 481-483. — *Avant la distribution des roses.* Blanches, rouges, dorées, elles symbolisent les mystères joyeux, douloureux, glorieux, 483-484.

Rousseau (J.-J.). — Voir *Voltaire.*

Sacré-Cœur. — INSTRUCTIONS DOGMATIQUES SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR. — I. *L'objet de ce culte.* 1° Objet de ce culte. L'adoration ne peut s'adresser qu'à Dieu. Mais le Verbe de Dieu s'est fait homme en gardant sa personne et sa nature : nous pouvons donc adorer le Verbe incarné et même spécialement le cœur de Jésus en tant qu'il est hypostatiquement uni à sa personne divine. C'est à la personne tout entière du Verbe Incarné que nous adressons nos hommages dans le culte du Sacré-Cœur, mais nous y adorons le Verbe Incarné considéré tout spécialement dans son cœur. 2° Raisons de ce culte. Le cœur de Jésus-Christ doit être

considéré comme le moyen spécial choisi par Dieu pour nous manifester son amour. En effet le cœur est sinon l'organe, du moins le symbole de l'amour ; ce cœur lui a été nécessaire pour compatir à nos souffrances ; il a été transpercé par le glaive ; il en est sorti le sang, image de la Passion, et l'eau, symbole des grâces sacramentelles, 241-243. — II. *Les fins du culte du Sacré-Cœur.* Les fins spéciales se ramènent à deux. 1° La fin principale, c'est l'amour rendu à l'amour, ainsi que Notre-Seigneur le demande ; mais un amour agissant, qui entraîne l'accomplissement de tous les commandements divins. 2° La fin particulière, qui se rattache très étroitement à la première, est le culte de réparation. Les amis doivent partager tous les sentiments de leurs amis : si nous aimons Notre-Seigneur, nous devons joindre notre réparation à la sienne et chercher à le consoler de ce qu'il a souffert pour tant d'ingrats. L'amour et la réparation doivent se compénétrer dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes orientées vers Dieu par la charité, 243-245. — III. *Caractère traditionnel et catholique du culte du Sacré-Cœur.* Il n'est pas l'effet des révélations faites à sainte Marguerite-Marie. 1° Ces révélations n'en sont pas le fondement. Comme dans le dogme, il y a un progrès dans le culte. Le culte du Sacré-Cœur est fondé sur la Révélation. L'Evangile en met en relief l'objet formel : l'amour de Notre-Seigneur pour les hommes. Et les Pères de l'Eglise préparent déjà à la dévotion spéciale au Cœur de Jésus, en évoquant souvent le souvenir de la poitrine divine sur laquelle S. Jean s'est reposé, et du côté transpercé par la lance. 2° Les révélations faites à Ste Marguerite-Marie n'ont été que l'occasion des décisions de l'Eglise touchant le Sacré-Cœur. Elles ont joué à peu près le même rôle que les hérésies dans les définitions dogmatiques, ou l'initiative de Ste Julienne de Liège dans l'institution de la Fête-Dieu, 245-247. — IV. *Opportunité de la dévotion au Sacré-Cœur.* 1° La révélation de cette dévotion et son approbation sont venues bien à propos, en des temps où le jansénisme prêchait un Dieu sans cœur et sans entrailles, où la philosophie réduisait la religion à un froid déisme. 2° Et cette dévotion est encore très opportune pour guérir les maux dont souffre actuellement la société : l'incrédulité, le naturalisme, la division des esprits et des cœurs, la mollesse des mœurs et la recherche des jouissances matérielles, 257-259. — V. *Le Sacré-Cœur et le Crucifix.* 1° Ces deux dévotions, loin de s'exclure, s'harmonisent parfaitement et s'appellent l'une l'autre. 2° La dévotion au Sacré-Cœur contribue puissamment, en effet, comme celle du Crucifix, à nous faire davantage connaître, aimer et imiter le divin Crucifié, 259-261. — VI. *Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.* Ils sont étroitement unis. 1° La dévotion au Sacré-Cœur, qu'on la considère soit dans son objet matériel, soit dans son objet formel, nous fait mieux connaître et goûter l'Eucharistie. En effet, c'est au tabernacle et dans la communion que nous approchons du cœur de Jésus ; et l'Eucharistie est le plus grand bienfait de l'amour de Notre-Seigneur pour les hommes. De plus, la double fin du culte du Sacré-Cœur, l'amour et la réparation, nous ramène encore à l'Eucharistie. 2° Une des formes les plus recommandables de la dévotion au Sacré-Cœur est celle du Cœur Eucharistique, dont le motif est l'amour de Jésus instituant et perpétuant l'Eucharistie. Cette dévotion nous engage à tirer de la communion fréquente tous les fruits qu'elle doit donner, et notamment à nous guérir de la tiédeur, c'est-à-dire de l'affection habituelle au péché véniel, 273-275. — VII. *Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie.* Il y a une harmonie profonde entre ces deux cultes. 1° Leur objet est analogue : la sainteté de Marie, sa soumission à la volonté divine et sa mort supposent chez elle un amour de Dieu plus parfait que celui des autres créatures. Mais ce qui la met hors pair, c'est que cet amour était l'amour d'une Vierge-Mère pour son Dieu devenu son fils, et l'amour de la Mère de Dieu, devenue par sa participation aux souffrances de son Fils la mère spirituelle de tous les hommes. 2° La fin est la même dans les deux dévotions : amour et réparation, 275-277. — VIII. *Les promesses du Sacré-Cœur.* On connaît les onze promesses faites par N.-S. à Ste Marguerite-Marie. 1° Quelle autorité convient-il d'y attacher ? On ne peut accorder à ces révélations privées la foi réservée aux vérités que l'Eglise nous propose officiellement à croire ; mais ce serait un autre excès de les tenir pour nulles et non avenues. Il faut leur accorder l'autorité humaine qui s'attache à la personne de la sainte qui les a reçues. 2° D'une manière générale, les révélations privées doivent toujours être interprétées selon l'analogie de la foi catholique. 3° On peut tirer de là trois principes qui aident à bien comprendre les promesses du Sacré-Cœur : le culte que nous lui rendons doit toujours être intérieur ; le fruit des promesses est avant tout un fruit spirituel ; les bénédictions temporelles promises ne seront données qu'à ceux qui en useront d'une manière conforme aux exigences de leur fin surnaturelle, 289-291. — IX. *La Grande Promesse.* C'est celle par laquelle N.-S. s'engage à accorder la persévérance finale à ceux qui communieront neuf fois de suite les premiers vendredis du mois. Promesse très précieuse, mais qu'il faut interpréter selon l'analogie de la foi. 1° D'après le Concile de Trente, personne ne peut, en dehors d'une révélation spéciale, être assuré de son salut. Il faut donc donner à la Grande Promesse une interprétation qui ne contredise pas le dogme de l'incertitude du salut. 2° Les diverses explications qui en ont été données par les théologiens s'inspirent toutes de ce principe : tout en affirmant que ces communions, bien faites, nous mettent dans la voie du salut, elles ne voient pas dans le seul fait des neuf communions une marque infaillible de prédestination. 3° L'explication la plus simple et la plus naturelle semble être celle-ci : de même que l'Ecriture mentionne comme moyen de salut tel ou tel acte, sans affirmer par là qu'il suffise à lui seul, de même la Grande Promesse ne saurait exclure les autres œuvres qu'il est nécessaire d'accomplir pour être sauvé, 291-293. — X. *Le règne social du Sacré-Cœur.* 1° La royauté du Sacré-Cœur est, comme celle de Jésus-Christ, absolue et universelle ; mais elle doit s'établir surtout par l'exercice de l'amour en vue du salut des hommes. 2° Cette royauté s'établit dans la famille par l'*Intronisation du Sacré-Cœur.* Des trois éléments que comporte ce culte familial : consécration de la famille au Sacré-Cœur, installation de sa divine image à la place d'honneur, application de tous les membres de la famille à vivre conformément aux désirs du Sacré-Cœur, le dernier est de beaucoup le plus important. 3° Jésus-Christ est encore le Roi des nations, au double titre de Fils de Dieu et de Rédempteur des hommes. Ses droits sont aujourd'hui bien méconnus, même chez les nations chrétiennes ; le culte du Sacré-Cœur est providentiellement destiné à proclamer publiquement les droits souverains de Notre-Seigneur sur les sociétés. 4° Sa royauté s'étend encore sur les peuples non baptisés. C'est pour hâter l'avènement de ce règne universel que l'Eglise envoie partout des missionnaires et nous invite à réciter la formule de la Consécration du genre humain au Sacré-Cœur, 294-295.

Saint-Esprit. — *La dévotion au Saint-Esprit.* 1° Ce qu'est personnellement le Saint-Esprit. C'est la troisième personne de la Sainte Trinité, procédant du Père et du Fils. La première personne existe par elle-même. On peut distinguer en elle la faculté de connaître et la faculté d'aimer. Dieu se connaît parfaitement, et l'objet de cette connaissance, éternel et infini comme lui, est si parfait, l'exprime si parfaitement, que le Verbe de Dieu ou son Fils est Dieu comme le Père. De même le Père et le Fils s'aiment d'un amour qui est nécessairement éternel et infini comme eux : c'est l'amour incréé ou le Saint-Esprit. Ces trois personnes, toutes trois éternelles et égales en perfection, ne font qu'un même Dieu et opèrent toujours ensemble. Mais on peut attribuer séparément à chacune d'elles les œuvres qui ont

un rapport plus spécial avec leur personnalité : au Père, les œuvres de puissance ; au Fils, les œuvres de sagesse ; au Saint-Esprit, les œuvres d'amour. 2° Le rôle que réservent au Saint-Esprit, dans leurs propres œuvres, les autres personnes divines, c'est la mission de les achever, de leur donner leur dernière perfection. La création, œuvre du Père, est achevée par le Saint-Esprit ; l'Eglise, fondée par le Fils, est définitivement établie par la descente du Saint-Esprit ; et c'est encore le Saint-Esprit qui nous rend parfaits chrétiens par le sacrement de confirmation, 225-227.

Saints. — *Ce que furent les Saints.* 1° Le secret de la sainteté, c'est d'aimer parfaitement Dieu et le prochain. Les Saints ont été des hommes de Dieu, croyant en Dieu et le voyant partout, mettant au-dessus de tout l'accomplissement de sa volonté et s'oubliant eux-mêmes. Ils ont été aussi les hommes du prochain : l'histoire a enregistré les services qu'ils ont rendus aux individus et à la société, et le peuple leur a témoigné sa reconnaissance sous bien des formes. 2° Devenons, nous aussi, des saints, afin d'entrer dans la vie éternelle. La sainteté est facile, car il y a beaucoup de saints ; seule elle nous donne la sécurité et la paix de l'âme ; et nul prétexte ne peut nous dispenser de devenir des saints : on est saint quand on veut l'être, 545-547. — Un Saint de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi : voir *Jean-Baptiste (S.)*.

« Salve Regina. » — Commentaire, 454-455.

Samaritains. — *Le bon Samaritain.* Cette parabole symbolise parfaitement la conduite de N.-S. à l'égard de l'humanité tombée entre les mains du démon, qui la blesse et la dépouille de la grâce : Jésus-Christ la relève, panse ses blessures et la remet aux soins de l'Eglise. En même temps l'exemple du bon Samaritain nous dicte les devoirs que nous avons à remplir à l'égard de nos frères malheureux, 357-358 (cf. 361-362). — *Jésus et la Samaritaine,* 454-455 : voir *Retraite.*

Science. — La science devant Jésus-Christ, 646-650 : voir *Epiphanie.*

Simon (S.). — Voir *Jude (S.).*

Sociales (Questions). — *La religion et le problème social.* 1° Il y a entre les hommes des inégalités évidentes et qu'on ne saurait faire disparaître. L'Eglise n'entend pas supprimer ces inégalités, mais elle voit dans tous les hommes une même noblesse qui vient de leur origine commune, de leur égal mérite, de leur même destinée. 2° En réhabilitant la personne humaine, l'Eglise laisse subsister l'inégalité des conditions. Le socialisme voudrait enrichir tout le monde, au besoin par le partage forcé ; mais l'Evangile dit : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous. » 3° Bien que n'ayant pas mission de résoudre les problèmes économiques, l'Eglise aide puissamment à la solution de la question sociale en prêchant la justice et la charité aux riches, et aux pauvres la sobriété, l'économie, la résignation, avec l'espoir d'un monde meilleur, 262-264. — *La religion et l'ouvrier :* voir *Ouvriers.* — Les riches ne sont pas libres d'user de leurs richesses selon leurs caprices, 374-375 : voir *Aumône.* — Le règne social du Sacré-Cœur, 294-295 : voir *Sacré-Cœur.* — L'action sociale par N.-D. du Perpétuel-Secours, 238-239 : voir *Mois de Marie (Lectures pour le).* — Le paupérisme protestant, 382-384 : voir *Protestantisme.* — La condition du peuple en 1789, 445-447.

Stanislas de Kostka (S.). — Miraculeusement protégé par Ste Barbe, 604-605.

Stanislas Leczinski. — Le roi Stanislas et N.-D. de Sion, 184-185 : voir *Mois de Marie (Lectures pour le).*

Tabernacle. — La crèche et le tabernacle, 61-63 : voir *Eucharistie.*

Tarcisius (S.). — Martyr de l'Eucharistie, 85.

Temple. — Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des Docteurs, 86-88. — Le temple protestant, 380-381 : voir *Protestantisme.* — Les prisonniers du Temple, 478-480 : voir *Révolution.*

Temps. — *Le prix du temps.* 1° Le temps est court ; il est irréparable ; il est précieux. 2° Dans notre vie passée que de temps perdu ou mal employé ! Regrettons-le, et tâchons de mieux employer celui qui nous reste, 635-636.

Terre promise. — Le peuple juif en marche vers la Terre promise est l'image du chrétien en route vers le ciel, 513-515 : voir *Ciel.*

Thérèse (Sainte). — TRIDUUM EN SON HONNEUR. — I. *Sa vocation.* 1° L'appel. Issue d'une noble et très chrétienne famille, Thérèse apporte de bonne heure aux choses de la foi l'ardeur et la fougue d'une âme espagnole. On connaît l'histoire de sa fugue avec son frère, pour aller au martyre. Premier indice d'une vocation de choix. 2° La lutte. Malheureusement elle a perdu sa mère dès l'âge de trois ans ; et sa nature heureusement douée de toute manière, l'expose à de multiples tentations : coquetterie, orgueil de se sentir intelligente et spirituelle, lectures romanesques qui surexcitent l'imagination, amitiés naturelles trop vives et mal placées. 3° L'acquiescement à la volonté divine. Pour la soustraire aux dangers du monde son père l'envoie, malgré elle, dans un couvent d'Augustines. Au bout de huit jours elle s'y trouve très heureuse et elle décide qu'elle sera religieuse. Rentrée à la maison paternelle à la suite d'une maladie, elle en sort bientôt, à l'insu de son père, pour entrer au Carmel, 485-488. — II. *Ses épreuves.* 1° L'épreuve de la maladie. Thérèse est d'abord parfaitement heureuse au couvent : les pratiques de la règle lui sont douces et faciles. Mais bientôt elle est éprouvée par une longue et douloureuse maladie. Quoi qu'on en ait dit, ce n'est pas l'hystérie, car elle garde au milieu des plus cruelles souffrances un équilibre mental parfait et une admirable énergie de volonté. Elle recourt à S. Joseph et se trouve soudainement guérie. 2° Les épreuves de la Réformatrice. Son âme ardente et avide de perfection souffre du relâchement qui s'est glissé jusque dans les maisons du Carmel, trop ouvertes aux influences mondaines : elle rêve d'une perfection plus haute. Et lorsque le Séraphin lui a plongé dans le cœur un dard enflammé, elle entreprend de ramener le Carmel à l'austérité de la règle primitive. Traitée d'orgueilleuse et de folle, menacée de l'Inquisition, elle réussit enfin à fonder le pauvre monastère de St-Joseph, le premier de la Réforme, pour y pratiquer à la perfection la pauvreté, la mortification et l'éloignement du monde. 3° Les épreuves de la Fondatrice. Mais toutes les villes d'Espagne veulent avoir leur couvent de Carmélites réformées. Malgré la maladie et les infirmités, elle passe les vingt-quatre dernières années de sa vie à parcourir l'Espagne pour y établir des maisons régulières, et se trouve aux prises avec des difficultés, des contradictions et des persécutions de tout genre. Elle en triomphe à force d'énergie : les Carmes eux-mêmes embrassent la Réforme et le Pape Grégoire XIII érige en province séparée les monastères réformés, 497-501. — III. *Sa physionomie morale.* Le Frère Jean de la Misère, ayant voulu faire le portrait de sainte Thérèse, y avait mal réussi. La tâche est encore plus difficile à qui veut essayer de dépeindre la physionomie morale de la grande sainte. 1° Les dons naturels. Ils ne sont jamais méprisables ; et peu d'âmes en ont autant reçus que notre sainte. Intelligence vive, profonde, et parfaitement équilibrée ; caractère aimable et gai, et volonté de fer ; style net, simple, aisé et naturel qui fait d'elle un des grands écrivains de l'Espagne ; poète à ses heures : rien ne manque à cette nature privilégiée entre toutes. 2° Les dons de la grâce. Elle a une foi ardente, totale, absolue ; une espérance ferme, éclairée, absolue ; une charité tendre et vive, absolue. Et de ces trois vertus théologales découlent, chez elle, les autres vertus qu'elle a portées à la perfection : la piété, l'amour de l'Eucharistie, le zèle, l'humilité, la bonté. 3° Les dons extraordinaires et les faveurs surnaturelles. Elle arrive, non sans épreuves, à la contemplation parfaite et à l'union la plus intime avec Dieu : elle le voit, elle l'en-

tend, elle s'entretient avec Lui. Elle est favorisée de grâces extraordinaires : visions, don de lévitation et de prophétie, prodiges impossibles à expliquer naturellement. Elle est inimitable sans doute ; mais nous devons essayer de la suivre de loin, 515-520. — Thérèse de Jésus et le Jésus de Thérèse, 88. — Voir *Carmel*.

Thérèse de l'Enfant-Jésus (Bienh. Sœur). — Elle fut gracieuse pendant sa vie ; et elle l'est restée après sa mort. 1° Sa vie est comme embaumée de grâce, tant elle fut aimable dans son enfance, au jour de sa première communion, dans son empressement pour entrer au Carmel, dans les austérités du cloître. 2° Elle est plus gracieuse encore après sa mort par le parfum de roses que répand son corps et par la pluie de roses qu'elle a fait tomber sur tant d'âmes, surtout pendant la guerre, 366-368. — La Petite Sœur Thérèse et les petites vertus, 580.

Toussaint. — Sermons : voir *Table synthétique*, p. 657, et *Ciel, Eglise, Elus, Saints*.

Travail. — *La sanctification du travail.* 1° Dieu a fait du travail une loi universelle. Les formes du travail peuvent varier, mais nul n'a le droit de rester oisif. Ne nous plaignons pas, même si notre profession est plus laborieuse que d'autres ; le travail manuel a, lui aussi, sa noblesse. 2° Faisons de notre travail une œuvre sainte par laquelle nous expierons nos péchés et nous acquerrons des mérites pour le ciel, 308-310.

Trente. — Le Concile de Trente, 332-334 : voir *Protestantisme*.

Trinité. — *Le mystère de la Sainte Trinité.* 1° Ce que la foi nous en apprend : dans l'Ancien Testament et dans l'Evangile ; dans les rites et les prières de l'Eglise. Qu'importe que ce soit un mystère, si la parole de Dieu nous le garantit ? 2° Ce que la piété nous impose à l'égard de la T. S. Trinité : une foi humble, une vive reconnaissance, une étroite union avec nos frères, 228-229.

Turenne. — *Bossuet et Turenne.* Issu d'une famille protestante, qui cherchera à le retenir dans l'hérésie, Turenne est une âme droite et un esprit réfléchi qui cherche consciencieusement la vérité. C'est surtout auprès de Bossuet qu'il apprend à connaître la véritable Eglise. Son abjuration (23 oct. 1668) a un grand retentissement en France et en Europe. Il reste l'ami de Bossuet, qui lui a rendu un magnifique hommage dans l'oraison funèbre du prince de Condé, 347-349.

Ursulines. — Les Ursulines de Valenciennes martyrisées sous la Terreur, 522.

Véronique (Sainte). — Modèle de générosité au service de Dieu, 437-438 : voir *Retraite*.

Vertus. — *Entretiens sur les Vertus chrétiennes :* voir *Table synthétique*, p. 659, et *Eglise, Etat (Devoirs d'), Humilité, Reconnaissance, Religion*.

Les vertus naturelles et les petites vertus. 1° Les vertus *naturelles* sont celles qui font partie de la nature humaine telle que Dieu l'a créée et sont réglées par la loi naturelle, à la différence des vertus surnaturelles qui sont des dons de la grâce et obéissent aux lois révélées. La loi surnaturelle renouvelant et confirmant la loi naturelle, il y a deux séries de vertus correspondantes, et chaque vertu surnaturelle est doublée d'une vertu naturelle ayant le même objet. A défaut des vertus surnaturelles, il importe de pratiquer les vertus naturelles, car elles nous assurent les biens d'ici-bas ; elles nous détournent du mal et nous portent au bien ; leur perfection est la mesure des dons que la grâce apportera avec elle, puisque la nature est le fondement de la grâce et que l'habitude des vertus naturelles facilite l'acquisition et l'exercice des vertus surnaturelles correspondantes. Quiconque pratique les vertus naturelles n'est pas loin du royaume de Dieu. 2° *Les petites vertus,* naturelles ou surnaturelles, sont des qualités d'esprit, de cœur, de volonté ou de caractère moins importantes que les grandes vertus. Bien qu'elles intéressent généralement assez peu la conscience, il importe de les pratiquer, car elles se rattachent toutes à quelque grande vertu ; elles édifient et impressionnent favorablement le prochain, qui se scandalise facilement des petits défauts des personnes pieuses et vertueuses ; elles sont recommandées par Dieu et les saints ; elles sont plus en rapport avec notre petitesse, comme le remarquent S. François de Sales et Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 577-581.

Vie chrétienne. — *Entretiens sur la vie chrétienne :* voir *Table synthétique*, p. 659, et *Eglise, Etat (Devoirs d'), Humilité, Reconnaissance, Religion, Vertus*.

La vie chrétienne. Ses devoirs se trouvent résumés dans la parole de l'Apôtre : *Sobrie et juste et pie vivamus.* 1° La tempérance. Dieu nous permet d'user des choses de ce monde, mais la plupart en abusent et tombent dans des excès de toute sorte. Le chrétien au contraire s'impose une sage retenue et s'efforce d'imiter la pauvreté et la mortification du Sauveur. 2° La justice. Elle est presque continuellement violée dans le monde, de mille manières. Le chrétien au contraire doit respecter tous les droits d'autrui et dans ses rapports avec lui observer la justice et la charité. 3° La piété. Nous devons à Dieu un culte d'adoration, de respect et d'amour. Nous craignons souvent d'en trop faire : au contraire, l'Apôtre nous recommande d'être libéral envers Dieu et de ne pas mettre de bornes à notre générosité dans son service, 613-614.

Vie religieuse. — Voir *Religieuse (Vie)*.

Vigilance. — La vigilance, 433-434 : voir *Retraite*.

Vignerons. — L'Ami des vignerons, 13-14 : voir *Campagne*.

Vincent (S.). — Pour sa fête, 13-14 : voir *Campagne*.

Vincent de Paul (S.). — *S. Vincent de Paul et la Lorraine.* Sous le duc Charles IV, trois fléaux conjurés, la peste, la famine et la guerre, réduisent la Lorraine à une misère lamentable. Avec les aumônes qu'il recueille à la cour et qu'il sait admirablement utiliser, S. Vincent de Paul vient en aide à toutes les misères de la Lorraine et y organise ou restaure une foule d'institutions chraritables, 397-399.

Visite épiscopale. — Voir *Evêque*.

Vocation. — Instruction sur la vocation, 437-438 : voir *Retraite*.

Vol. — *Le vol.* 1° Les formes en sont très variées ; la plus ordinaire est la fraude ; et le dommage est aussi une sorte de vol. 2° De nos jours on a perdu le sens de la justice : de là ces vols qui sont de pratique courante dans le commerce ou les spéculations financières ; et l'on s'imagine que l'argent est toujours bien acquis quand on fait une grosse fortune. 3° Le vol, comme toute injustice, entraîne l'obligation rigoureuse de réparer ; et l'on ne saurait s'en dispenser sous aucun prétexte, 386-387.

Voltaire. — *Voltaire et Rousseau.* Voltaire incarne la légèreté et l'impiété de son siècle. Son but est d' « écraser l'Infâme » et il le poursuit par tous les moyens et dans tous ses écrits. Voltaire et Rousseau se méprisent l'un l'autre, mais ils travaillent dans le même sens. Ce dernier préconise la religion naturelle, la souveraineté absolue de la majorité, le contrat social qui autorise tous les bouleversements. Ils sont tous deux les précurseurs de la Révolution, qui se réclame de leur doctrine quand elle persécute l'Eglise et prêche le déisme. Et de nos jours les francs-maçons sont encore les continuateurs de Voltaire et de Rousseau, 444-445.

Liturgiques (Lectures). — LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE. — VIII. *2e Dim. après l'Epiphanie.* L'Eglise nous rappelle dans l'Evangile le premier miracle opéré par Notre-Seigneur aux noces de Cana. Marie s'aperçoit que le vin manque : elle fait appel à la puissance de son Fils et le miracle s'accomplit, 9-11. — IX. *3e Dim. après l'Epiphanie.* L'Evangile nous fait méditer les beaux exemples de foi confiante du lépreux et du centurion, 11-13. — X. *4e Dim. après l'Epiphanie.* La tempête que Jésus apaise d'un mot symbolise les violents assauts auxquels sont

en butte l'Eglise et l'âme chrétienne ; on peut y voir aussi le cataclysme qui naguère éprouvait si rudement la France, 24-26. — XI. *Septuagésime*. Après nous avoir fait lire au bréviaire l'histoire de la faute d'Adam et d'Eve, l'Eglise nous retrace dans l'Evangile la parabole du Père de famille et des ouvriers qui vont travailler à sa vigne. Cette parabole ne vise pas seulement les Juifs contemporains de Notre-Seigneur, mais les chrétiens de tous les temps, 26-28. — XII. *Sexagésime*. L'office de ce dimanche nous met en face du déluge et des autres châtiments du péché. Puis, par la parabole du Semeur, il nous exhorte à recevoir et à faire fructifier dans notre âme la semence de la Parole de Dieu, 38-40. — XIII. *Quinquagésime*. Deux parties dans l'Evangile de ce jour : l'annonce de la Passion et la guérison de l'aveugle, 40-42. — XIV. *1er Dim. de Carême*. Symbolisme et histoire du Carême. Evangile de la tentation de Notre-Seigneur : s'il a voulu être tenté, c'est pour être semblable à nous jusque dans la tentation et nous enseigner les moyens d'en triompher, 55-57. — XV. *2e Dimanche*. L'Evangile nous montre la transfiguration de Notre-Seigneur au Thabor, en présence de Pierre, Jacques et Jean. L'âme chrétienne jouit parfois, elle aussi, des joies du Thabor, 57-59. — XVI. *3e Dimanche*. Dans l'Evangile, Jésus, après avoir délivré un muet du démon qui le possédait, répond aux calomnies des Scribes et montre comment il est venu pour vaincre Satan, qui cherche toujours à rentrer dans l'âme dont il a été chassé, 74-76. — XVII. *4e Dimanche*. Jésus accomplit le miracle de la multiplication des pains ; la nuit suivante, il apaise la tempête ; le lendemain, il annonce en termes catégoriques l'institution de l'Eucharistie, 76-78. — XVIII. *Dimanche de la Passion*. Il évoque la vision de la Croix, qui fait la douleur de l'Eglise et doit nous inspirer l'horreur du péché. L'Evangile expose surtout trois choses : les injures des Juifs, la réponse à ces injures, et la raison des injures adressées à Jésus-Christ, 88-90. — XIX. *Dimanche des Rameaux*. L'Office des Rameaux est comme un drame qui comprend trois actes : la bénédiction des rameaux, la procession et la messe, 90-92. — XX. *Pâques*. Alleluia ! Le Christ est ressuscité ! Et l'Evangile raconte cette résurrection en détail, 132-134. — XXI. *Dimanche de Quasimodo*. C'est en ce jour que les nouveaux baptisés déposaient leurs vêtements blancs. L'Evangile, en nous racontant l'incrédulité de S. Thomas, nous exhorte à la foi simple et confiante, 134-136. — XXII. *2e Dim. après Pâques*. Le temps des Pâques est celui de la vie illuminative. Jésus va fonder l'Eglise. En opposant la conduite du Bon Pasteur à celle du mercenaire, l'Evangile nous enseigne les devoirs du pasteur et ceux des brebis, 136-138. — XXIII. *Le Patronage de S. Joseph*. 1° S. Joseph est notre protecteur officiel : c'est l'Eglise qui sous l'inspiration du Saint-Esprit lui a confié les intérêts de tous ses enfants. 2° C'est un protecteur très puissant, car, étant le Père nourricier de Jésus et l'Epoux de Marie, Notre-Seigneur et la Sainte Vierge ne peuvent rien lui refuser, 151-153. — XXIV. *4e Dim. après Pâques*. L'Evangile nous prépare à la Pentecôte. Jésus y définit l'œuvre du Paraclet : il convaincra le monde de péché ; il établira la justice que Jésus a prêchée ; il enseignera toute vérité, annoncera l'avenir et glorifiera Jésus, 153-155. — XXV. *5e Dimanche*. Dans l'Evangile de ce jour, Notre-Seigneur demande aux Apôtres de prier le Père en son nom et les assure que tout ce qu'ils demanderont de cette façon leur sera accordé. Il rappelle ainsi la nécessité, les conditions et l'efficacité de la prière, 186-188. — XXVI. *Dim. dans l'Octave de l'Ascension*. Deux idées résument l'Evangile. Pourquoi craindre ? le Saint-Esprit vous aidera dans votre rude labeur. Ne vous découragez donc pas si vous êtes en butte aux persécutions, 189-190. — XXVII. *Pentecôte*. La Pentecôte chrétienne célèbre la descente du Saint-Esprit, rappelée dans l'Introït, l'Epître, la Prose et la Communion. L'Evangile nous enseigne que dans les âmes le Saint-Esprit produit surtout l'amour et la paix, 228-229. — XXVIII. *Trinité*. Après avoir célébré dans sa liturgie les gloires du Père et du Fils, puis celles du Saint-Esprit, l'Eglise adore aujourd'hui à la fois les trois personnes divines. L'Evangile nous enseigne que c'est au nom de la Sainte Trinité que l'Eglise baptise et enseigne. Les hommes créés à l'image de la T. S. Trinité doivent lui ressembler par la sainteté et l'union, 332-334. — XXIX. *Fête-Dieu*. Cette fête fut instituée par le pape Urbain IV, à la suite des révélations faites à sainte Julienne du Mont Cornillon. L'Office, composé par S. Thomas, est dominé par l'idée exprimée dans l'Introït : *Cibavit*. Dans l'Evangile Jésus affirme ces deux points. « Ma chair est une vraie nourriture. Je suis le Pain vivant descendu du ciel, » 250-252. — XXX. *Sacré-Cœur*. Cette fête a été demandée par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie. L'Evangile, qui nous raconte comment le sang et l'eau coulèrent du côté transpercé du Sauveur, nous reporte aux révélations faites à la sainte religieuse, 252-254. — XXXI. *3e Dim. après la Pentecôte*. La messe de ce dimanche exprime les tristesses et les plaintes de l'âme qui souffre dans l'exil. Mais l'âme se rassure par la pensée de la bonté de Dieu pour les pécheurs, qui ressort de la double parabole de la brebis égarée et de la drachme perdue, 264-266. — XXXII. *4e Dimanche*. Nous voyons dans l'Evangile les perplexités de S. Pierre écoutant les discours du Bon Maître, et, à la suite de la pêche miraculeuse, sa courageuse décision de le suivre, 266-269. — XXXIII. *5e Dimanche*. C'est « le Dimanche de la perfection de la loi, » parce que l'Evangile compare la nouvelle loi à l'ancienne : la loi de Moïse sévère, réglant surtout l'extérieur, et la loi de l'Evangile, plus douce, réglant l'intérieur par la charité, 283-285. — XXXIV. *6e Dimanche*. La prière liturgique expose aujourd'hui nos motifs d'espérance, toujours actuels. Et l'Evangile les confirme par le récit de la multiplication des pains, 301-303. — XXXV. *7e Dimanche*. Les paroles de l'Introït nous rappellent les triomphes de Jésus-Christ dans ce monde, où il a triomphé dans les âmes, triomphé des persécutions sanglantes et des nations barbares. L'Evangile nous met en garde contre les faux prophètes, facilement reconnaissables aux fruits de leurs doctrines, 311-314. — XXXVI. *8e Dimanche*. L'Eglise nous y fait méditer la parabole de l'intendant infidèle : les riches doivent être ici-bas la Providence des pauvres et faire l'aumône, 314-316. — XXXVII. *9e Dimanche*. Dans l'Evangile de ce jour, Notre-Seigneur annonce la prise et la ruine de Jérusalem : c'est le symbole des châtiments qui menacent les âmes endurcies dans l'infidélité, 325-327. — XXXVIII. *10e Dimanche*. C'est le « Dimanche de l'humilité, » car il est question de cette vertu dans l'Introït et surtout dans l'Evangile, qui met en regard l'orgueil du pharisien et l'humilité du publicain, 345-347. — XXXIX. *11e Dimanche*. La guérison du sourd-muet, racontée par l'Evangile, a une portée symbolique : il y a tant de sourds-muets dans l'ordre spirituel ! L'Eglise nous demande d'avoir un même esprit, des sentiments unanimes, 359-361. — XL. *12e Dimanche*. C'est « le Dimanche du bon Samaritain. » Pour répondre aux questions insidieuses d'un Docteur de la loi, Notre-Seigneur raconte cette parabole, ou cette histoire vécue, d'où se dégage un enseignement à la fois dogmatique et moral, 361-363. — XLI. *13e Dimanche*. La guérison des dix lépreux, dont un seul revient remercier le Sauveur, nous apprend que nous devons nous purifier de la lèpre de l'âme, qui est le péché, et nous montrer reconnaissants à Dieu de la grâce du pardon, 388-390. — XLII. *14e Dimanche*. C'est « le Dimanche de la Providence. » L'Evangile nous rappelle ces deux grandes vérités : que nous ne pouvons servir deux maîtres, et que nous devons nous confier à la Providence, 390-392. — XLIII. *15e Dimanche*. L'Evangile nous raconte la résurrection du jeune homme de Naïm. Cette mère éplorée qui suit le cercueil de son fils, c'est l'Eglise qui pleure sur ses enfants dont le péché a tué l'âme, comme sainte Monique pleurait sur son fils Augustin. C'est aussi l'Eglise qui accompagne ses enfants à leur der-

nière demeure et demande pour eux la résurrection glorieuse, 422-424. — XLIV. *16e Dimanche.* Après avoir guéri l'hydropique, Jésus, dans l'Evangile de ce jour, donne aux Pharisiens et aux chrétiens de tous les temps une belle leçon d'humilité, 424-426. — XLV. *17e Dimanche.* Dans l'Evangile, Notre-Seigneur répondant à la question d'un Scribe, proclame le grand commandement de la charité envers Dieu et de la charité envers le prochain, 460-462. — XLVI. *18e Dimanche.* C'est « le Dimanche de la Paix. » L'Introït la demande pour nous ; et l'Evangile nous apprend comment on la retrouve quand on l'a perdue. Nous y lisons en effet la guérison du paralytique, à la suite de laquelle Jésus affirme qu'il a le pouvoir de remettre les péchés. Les Scribes orgueilleux ne veulent pas croire : et beaucoup les imitent aujourd'hui encore, et ne veulent pas aller demander aux prêtres de Jésus-Christ la paix qu'ils ont perdue par le péché, 462-464. — XLVII. *19e Dimanche.* La parabole du festin, qui fait l'objet de l'Evangile, est un petit drame en trois actes. Le roi invite aux noces de son fils, et les invités ne veulent pas venir. Alors il en amène d'autres, recrutés de partout, qui prennent la place des premiers. Mais l'un d'eux arrive sans avoir la robe nuptiale et il est chassé de la salle du festin, 470-472. — XLVIII. *20e Dimanche.* Le récit évangélique de la guérison du fils de l'officier royal met en relief la nécessité de la foi et la bonté du Sauveur, 472-474. — XLIX. *21e Dimanche.* L'Evangile nous enseigne, par la parabole du débiteur, que pour être pardonnés de Dieu, nous devons pardonner nous-mêmes à nos frères, 504-506. — L. *22e Dimanche.* En nous apprenant qu'il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, Notre-Seigneur nous enseigne nos devoirs vis-à-vis de l'Eglise et vis-à-vis de l'Etat. L'Eglise ne fait pas de politique et respecte les pouvoirs établis ; mais ceux-ci doivent aussi respecter les droits de l'Eglise, 506-508. — LI. *23e Dimanche.* L'Evangile nous fait le récit de la guérison de l'hémorroïsse et de la résurrection de la fille de Jaïre. Par ces deux miracles Jésus récompense la foi de ceux qui croient en lui, 537-539. — LII. *24e Dimanche.* Dans l'Evangile, Notre-Seigneur prédit à la fois la ruine de Jérusalem et la fin du monde, 586-588.

Epilogue et Apologue

Je vous dis qu'elle est à plaindre, celle qui cette semaine gémissait sous le manteau de ma cheminée...

Ce n'est pas qu'elle soit souffrante, la bonne fille, ni que son numéro ne soit pas sorti au dernier tirage de la « Rafle des Gogos, » ni qu'elle ait des gouttières sur son plafond, ni que sa mignonne petite chatte ait tamponné une limousine...

Le sujet de ses plaintes, de sa mélancolie, n'est point aussi terre à terre : cette âme d'élite ne s'arrête point à ces petits heurts de l'existence.

C'est autrement grave, la cause de ses profonds soupirs !... Je vous la donne à deviner du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, inclus...

Moi-même, j'en ai été tout bouleversé ; j'ai saisi une chaise pour asseoir mon émotion, sans quoi... oh ! je flanchais là... dans les pommes.

Très sérieux, ce que je vous dis ! Ça ne vous ferait rien à vous, d'entendre cette voix lamentable vous confier sa désolation : « Ah ! nous ne sommes pas gâtés : nous n'avons jamais de bons prédicateurs !... »

Alors, c'est que vous n'y entendez rien, et que vous avez un caillou sous les côtes, si pareille détresse ne vous retourne pas.

Les grandes douleurs sont muettes !... oui ! Mais quand elles sont trop grandes, elles ne sont plus muettes... elles éclatent !

* * *

J'étais loin, je l'avoue, de songer à un tel malheur.

Paroissien de la même église que Mademoiselle, j'ai l'avantage d'entendre régulièrement les prédicateurs de notre petite ville : je les suis avec plaisir ; je les trouve à point, pratiques, intéressants...

Mais voilà ! je ne suis pas un aigle ; je n'ai guère le goût ni le sens des hautes envolées ; je préfère de beaucoup la simplicité qui me distribue le pain évangélique, comme on émiette le pain aux petits oiseaux du bon Dieu.

Rien qu'avec cela, je me trouve satisfait, gâté même !

Les moineaux se contentent de peu ; c'est le bon moyen d'être heureux !... tandis que les aigles...

Pour Mademoiselle, c'est une autre affaire ! Elle n'est point du commun des mortels, celle-là ! Un bon ordinaire ne lui suffit pas : il lui faut du recherché, du relevé, du raffiné.

* * *

C'est vrai ! Mademoiselle a fait de hautes études !! Elle a une teinte de littérature ; elle sait parler avec distinction, mieux que nos abbés et nos curés...

Assurément, elle fréquente Bossuet, Monsabré, Lacordaire... Les maîtres de l'éloquence sacrée sont ses livres de chevet...

Mais les Bossuet, les Monsabré, les Lacordaire sont rares ! A peine un ou deux chaque siècle : il faut tomber juste.

Aussi quelle privation pour certaines auditrices qui rêvent de brillante éloquence, de nobles gestes, de belles périodes, d'une voix puissante et harmonieuse, — de ne trouver que des « faiseurs de Catéchisme et des liseurs d'Evangile ! »

Il en est qui n'ont vraiment pas de chance !

Vous pensez bien que le Catéchisme et l'Evangile, c'est trop simple et trop vulgaire pour ces âmes éprises d'idéal oratoire.

Cela ne vous emballe pas, ne vous émotionne pas, ne vous fait pas verser le pleur discret qu'une main gantée et parfumée vient essuyer rituellement entre deux soupirs !

Comme les Juifs d'autrefois, elles n'ont que faire de la manne habituelle qui tombe de la chaire paroissiale : tant d'esprit et de cœur ne peuvent se résigner à une nourriture aussi banale.

* * *

« Nous ne sommes pas gâtés ! Nous n'avons jamais de bons prédicateurs !... »

Ce n'est pas flatteur pour notre clergé.

Mais, croyez-moi, il s'en console en se rappelant que certaine dame fit un jour la même réflexion au saint Curé d'Ars.

Celle-là aussi le trouvait, dans ses sermons, vraiment au-dessous de ce qu'elle attendait.

— « C'est vrai ! lui répondit-il, je ne suis pas un grand prédicateur, mais *je vous en dirai toujours plus que vous n'en ferez.* »

Le Grincheux.

(*Foyer Vosgien* du 16 déc. 1923).

En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGE, à Langres

2 et 4, rue Claude-Gillot, 2 et 4

PETITE HISTOIRE DE MA RELIGION, par M. le Chanoine FOURNIER. — 4e édition. — Un vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée. — Prix *franco :* 1 f. 50. Réductions considérables par quantités.

LES ÉGLISES ET LEUR MOBILIER DEVANT LA LOI CIVILE, par M. le chanoine FANTON. — Un vol. in-12 de 475 p. — Prix *franco :* 5 f.

L'ABBÉ JACQUES, par PAUL DESCHAMPS. — Un fort vol. in-12 de près de 500 pages. — Prix *franco :* 3 f. 75.

« PAUL DESCHAMPS paraît être le pseudonyme d'un prêtre, collaborateur de l'*Ami du Clergé*. Ses trois livres sont appelés à faire beaucoup de bien. Les nobles exemples des héros, le fini des tableaux champêtres et familiers, l'exposé des persécutions auxquelles la religion est en butte depuis vingt ans, font de cette trilogie une œuvre admirable, captivante et édifiante. Pour lire à la veillée, surtout dans les campagnes, *il n'y a rien de mieux.* »

(L'abbé L. Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire*, 5e édit., p. 318).

Les deux premiers volumes (**Jean Christophe** et **Suzanne**) sont en vente à la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e.

EXPLICATION DES ÉVANGILES DES DIMANCHES, par M. l'abbé CHAUMET. — 4e édition. — Un beau vol. in-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur). — Prix *franco :* 4 francs.

LE PARADIS SUR TERRE, *ou le Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*, par M. le chanoine ROLLAND. — 15e édit. (1911). — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix *franco :* 10 francs.

DU MÊME : **LA REINE DU PARADIS**, *ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 7e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 p. — Prix *franco :* 10 francs.

DU MÊME : **LE VESTIBULE DU PARADIS**, *ou le Purgatoire étudié au point de vue dogmatique, liturgique et moral, en 56 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — Un vol. in-16 de XIV-426 p. — Prix *franco :* 4 f. 60.

En vue de la prédication sur la Sainte Eucharistie et sur la Sainte Vierge, nous ne connaissons rien qui surpasse les deux premiers ouvrages de l'ancien curé-doyen de Neuilly-l'Evêque, dont les *Dominicales* sur le *Credo* (aujourd'hui introuvables, firent tant jadis pour le succès de l'*Ami du Clergé*. — Quant au troisième, qui a paru en Octobre 1922, c'est un vrai Traité du Purgatoire, partagé en sept « Octaves des Morts ».

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé EUG. MARTIN. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 pages. — Prix *franco :* 2 f. 75.

POUR VOTRE CONFESSION. *Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix.* — Une brochure de 48 pages in-32. — Prix *franco :* 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco :* 30 cent. (Remises par nombre : 7 pour 6 ; 15 pour 12 ; 35 pour 25 ; 90 pour 50).

LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix *franco :* 60 centimes.

CHEMIN DE LA CROIX POUR LE VENDREDI SAINT, *suivi d'actes pour la communion des petits enfants*, par M. le chanoine DORMOY, curé de St-Martin, à Langres. — Une brochure in-12 de 23 pages. — Prix *franco :* 0 f. 20.

THÉATRE, par HENRY VERCEIL : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins*, broch. in-12 de 104 pages, *franco :* 1 f. 30 ; — *Les Petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus*, et *Deux Saynètes enfantines*, chaque brochure, 0 f. 35 *franco*.

LE DÉSERTEUR. Drame social en 3 actes contre la désertion des campagnes, par M. l'abbé G. MUGNIER. — 4e édition. — Brochure in-12 de 70 p. — Prix *franco :* 1 f. 25 (les cinq exemplaires : *franco* 5 f.). — Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation. — Pas de rôle féminin.

DU MÊME : **LA VICTOIRE DE LA TERRE.** Drame social en 3 actes sur le même sujet. — Broch. in-12 ; *franco* 1 f. 25 (les 5 ex., *franco* 5 f.). — Sans droits d'auteur. — Pas de rôle féminin.

JEANNE d'ARC. Drame historique en 5 actes avec prologue, par M. l'abbé G. BIZET. — Une brochure in-12 de 102 pages. — Prix *franco :* 1 f. 25. — Sans droits d'auteur.

HYMNE A JEANNE D'ARC, de GRAVIER. Partition in-4o, texte, chant et accomp., 1 f. 75 ; in-8o, texte et chant, 0 f. 30 ; paroles seules, les dix ex., 0 f. 65.

Toutes les *commandes* pour les pays où le *franc* est déprécié sont payables, non pas au cours des changes actuel, mais au cours d'avant-guerre. Par exemple, un ouvrage catalogué 10 fr., à expédier aux Etats-Unis, devra nous être payé par 2 dollars : le même, pour le Canada, par 2 piastres. (Nous envoyer les dollars ou les piastres en papier, ou par un chèque sur une banque de Paris, ou bien en *money order*). Et de même pour les autres pays : par ex., Angleterre, 8 shillings ; Espagne, 10 pesetas ; Suisse, 10 francs suisses ; etc.

Pour l'Etranger, en raison du port plus élevé, il y a lieu d'ajouter, aux prix *franco* marqués ci-dessus, environ *10 centimes par franc.*

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

GTU Library
3 2400 00252 9869

L'Ami du clergé

v.40
1923
suppl. 3Pa[illegible]

v.40
1923
suppl. 41267

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709